LE
MONDE ILLUSTRÉ

PARIS. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARTIE LITTÉRAIRE

MM. Gustave Aimard, Ch. d'Argé, A. Arnaud, Xavier Aubryet, Charles d'Amézeuil, Armand Baschet, Castagnary, Jules Cauvain, Louis Dépret, Ch. Deulin, Joseph Doucet, Alexandre Dumas, Louis Énault, Paul Féval, Fulgence Girard, Édouard Gourdon, Ant. Gandon, Théophile Gautier fils, G. de la Landelle, Albert de Lasalle, Jules Lecomte, Luchet, A. Malespine, Méry, Victor Michal, Ch. Monselet, Jules Noriac, Théodore Pelloquet, Petit-Jean, Jules Prevel, Henri Rochefort, Pierre Véron, Charles Yriarte; — Mme la Vsse de Renneville.

PARTIE ARTISTIQUE

DESSINS : MM. Allongé, de Bar, Bayard, de Bérard, Bertall, Bertrand, Bocourt, Bourdelin, Cham, Damourette, Deroy, Gustave Doré, Durand-Brager, Foulquier, d'Hastrel, Houssot, Gustave Janet, Lavieille, F. Lix, Marcelin, A. Masson, Morel-Fatio, Edmond Morin, Moullin, Charles Parot, E. Riou, Rouargue, Stock, Thérond, F. Thorigny, Valerio, Yriarte.

TOME X

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES D'ACTUALITÉS

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN

1862

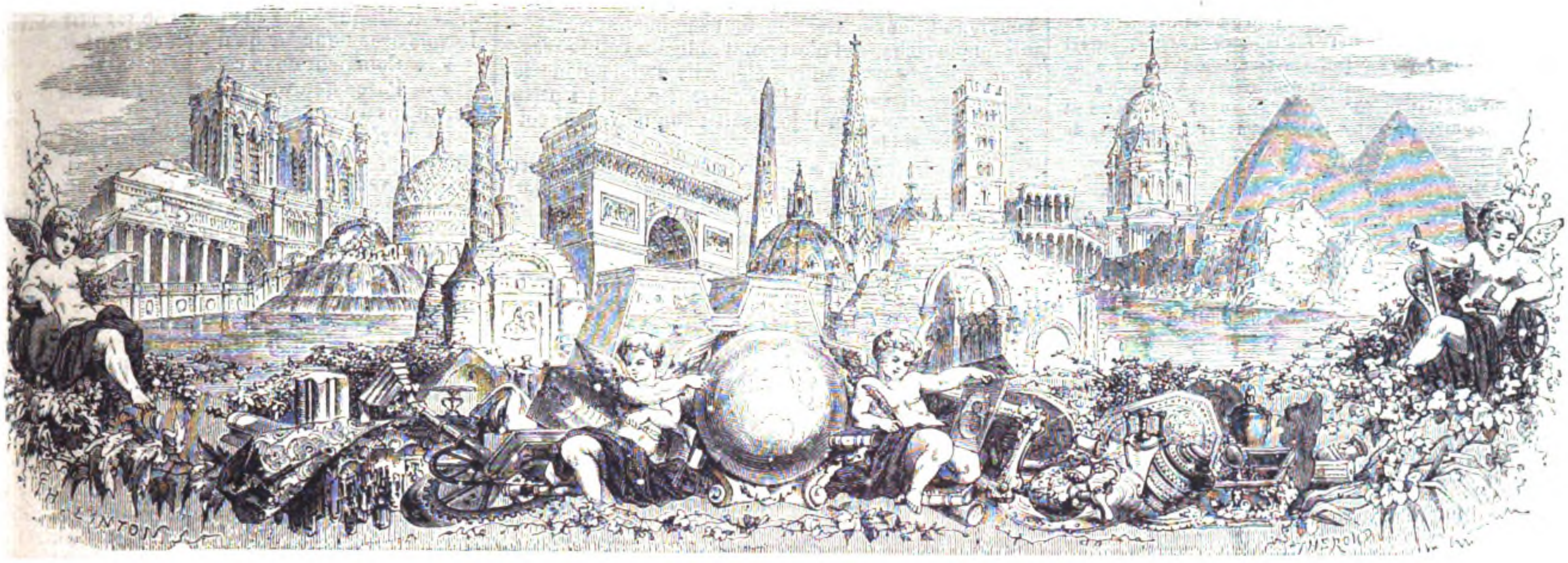
PARIS

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS

Direction et Administration : 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



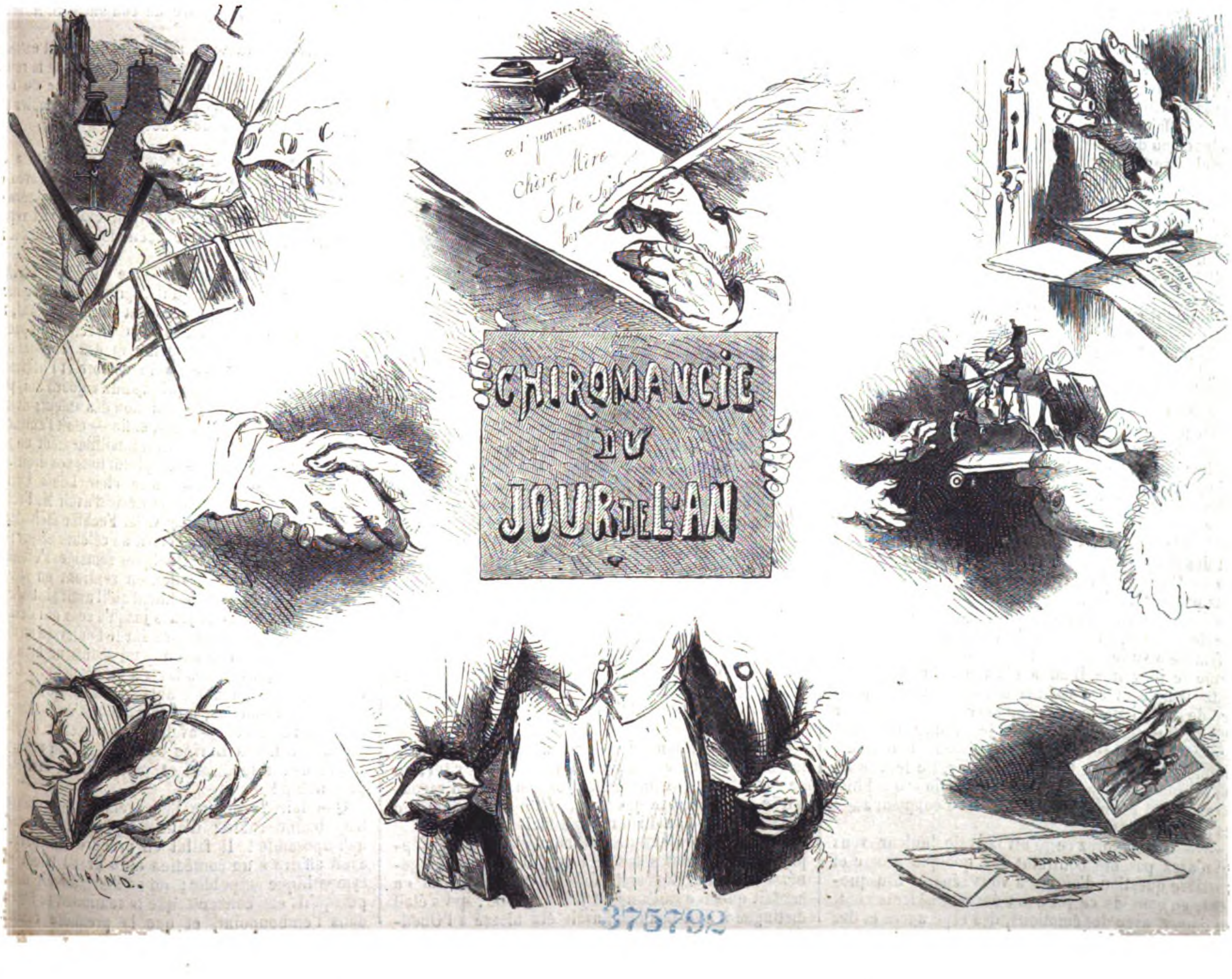
ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel; 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6me Année, N° 247. — 4 Janvier 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 15, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE



COURRIER DE PARIS

—

SOMMAIRE : Au profit de qui le peintre X* travaillait tous les dimanches. — Douleur de se séparer de ce qu'on aime. — M. Genty et la salle Sylvestre. — Un mot heureux du maréchal Bosquet. — Les gravures du prince-consort Albert — Histoire d'un comédien trop gras et des dettes de cœur. — Histoire du terrible capitaine Castagnette. — Quel est ce Manuel? — La fameuse faute de l'ouverture de GUILLAUME TELL. — L'ambassadeur persan à Beauvais — Un singulier objet perdu. — Qui l'a trouvé? — Dénoûment prochain de la lutte entre le gendarme et le monsieur de Bade, au sujet de la jolie (?) veuve.**

~~~ L'histoire me paraît piquante, et comme on m'a *défendu* de la raconter, au lieu de m'en *prier* tout simplement, la voici :

X*** (pardonnez cette initiale algébrique que vos recherches devront remplacer par le nom d'un célèbre peintre actuel) X*** donc, habite, hors du centre parisien, un magnifique atelier, à droite duquel est l'appartement de famille : une femme et deux enfants. A gauche... non pas dudit atelier, mais du côté gauche moral de sa vie, est, ou plutôt était, une liaison contractée par fantaisie et maintenue par habitude. Or, comme X*** est de ceux qui aiment à mettre le plus d'ordre matériel possible dans le désordre du ménage, — afin que nul produit légitime de son labeur ne fût détourné par cette main fraudule, il s'était ingénié de la façon suivante : toute la semaine le peintre travaillait pour sa famille, — mais le dimanche il travaillait pour cette petite dame...

Or, comme la liaison interlope qu'un événement naturel vient de briser, durait depuis 1847, quatorze ans multipliés par les semaines, donnèrent sept cent vingt-huit dessins, croquis, pochades ou petits tableaux — qui, vendus en moyenne à deux cent cinquante francs (depuis cinq ou six ans ce prix fut souvent doublé!) font que la petite dame se trouvait avoir touché, des marchands de la rue Laffitte, plus de 180,000 francs ! Or, comme elle avait aussi de l'ordre, et qu'elle avait vécu très-convenablement de moins de la moitié de cette somme, elle s'était mis de côté environ 100,000 francs en bonnes valeurs de bourse bien conseillées, lesquelles, vendues à un moment choisi, pouvaient produire de 120 à 130,000 francs...

Or, il y a quinze jours, la petite dame de gauche tombe malade. X*** lui envoie confidentiellement son ami, le médecin de la famille — de droite. Celui-ci juge la situation grave et en informe le peintre. Que sut de l'affaire la femme légitime, et résignée par prudence ou dignité? Par qui apprit-elle le danger mortel où se trouvait la malade et le danger aussi que courait la succession!

L'habile médecin dirigea-t il les personnages de cette tragi-comédie? Il a autant d'esprit et de cœur qu'il en faut pour cela, et vous n'en douterez plus dès que je vous aurai mis sur la trace de son individualité, en vous disant que c'est un des médecins de l'Opéra...

Quoi qu'il en soit, voilà X*** qui passe, sans qu'on paraisse s'en apercevoir au logis, de longues heures au chevet de la moribonde, et qui l'entoure de soins qui adoucissent pour elle les douleurs de la maladie, qui calment les angoisses de l'instant suprême. Puis lorsque la malheureuse a compris que c'en est fait d'elle, pleine de soumission envers l'homme dont la science a lutté pour elle contre un mal implacable, touchée des soins dont le peintre l'a entourée, elle cède au conseil du médecin et fait son testament...

En faveur de X***!

De sorte que les 120 à 130,000 francs reviennent ainsi à la famille légitime, et qu'ils vont doubler la dot des deux enfants.

« — Quoi! — direz-vous peut-être, — d'honnêtes gens profiter de l'héritage d'une...

» — Allons, mettons-nous au véritable point de vue de l'affaire, s'il vous plaît. Pendant quatorze ans la famille a vu le père s'obstiner dans son travail... même le jour que Dieu a réservé pour le repos. Cette femme et ces enfants ont été privés du plaisir de se distraire, de s'amuser, de se promener avec ce travailleur acharné, et le produit de ce labeur excessif, de ces privations infligées à leur cœur, comme à la santé de l'artiste casanier, ne leur ferait pas le retour le plus légitime? Avouez donc que l'histoire, qui est peut-être piquante, est à coup sûr aussi des plus morales!

~~~ Vous ignorez ce qu'est la vraie douleur, vous qui n'avez pas été contraint par quelque grosse et grossière question d'argent à vous séparer brusquement, en bloc, de ce qui avait été amassé lentement, *con amore*, avec des émotions, des espérances et des joies infinies... à vous séparer dis-je, d'une collection des œuvres de l'intelligence : science, art ou littérature !

Et notez ceci, une cruauté de plus du destin : c'est que l'amateur, le collectionneur, le curieux, le délicat qui vend, par autorité d'injustice, ses tableaux, ses bronzes, ses porcelaines, ses livres, est naturellement un pauvre homme qui avait mis dans leur réunion et leur possession tout son bonheur... tandis que le riche, qui n'est point obligé à cette *exécution*, possède cent autres éléments de joie dans le monde, — de sorte que l'impuissant est ainsi privé par l'*unique* point où il jouissait : son œuvre, sa collection, sa vie !

Voilà, paraît-il, une des victimes de cette persécution du sort. Il se nomme M. Achille Genty, ancien avocat et rédacteur scientifique à la *Gazette de France*. Il avait péniblement amassé des livres rares dont il faisait son bonheur, — et le voilà contraint de les envoyer au jour même où paraîtront ces lignes, et par l'entremise de M. Charles Pillet, commissaire priseur, ou plutôt exécuteur, à cette fameuse salle Silvestre de la rue des Bons-Enfants, « si gaie quand on achète, si triste quand on vend ! » dit la préface du catalogue publié par J. Techener, en sa rue de l'Arbre-Sec.

Or, en tête de ce catalogue curieux, et qui sera précieux, un jour, tout-à-l'heure nous dirons pourquoi, le vendeur, la victime, a placé un sonnet qu'il nous semble piquant de reproduire, car sa forme, son archaïsme ajoutera un élément nouveau à la variété de sujets et de tons que nous essayons d'apporter ici. Une note familière accompagne ce sonnet, cette élégie plutôt! Commençons par la note :

« Ce sonnet *funèbre* n'était pas destiné à voir le jour. Malheureusement, l'auteur eut l'insigne faiblesse de le communiquer à quelques amis. Ceux-ci, après en avoir fait gorges chaudes, voulurent qu'il fût publié. Ils ne s'en tinrent pas là. Ils prétendirent, pour que rien ne manquât à la pompe des funérailles, ajouter leurs *Oraisons funèbres* à celle de l'auteur. Rondeaux, Sonnets, Ballades, de pleuvoir. Ce fut bientôt à se croire au temps où le grave Pasquier chantait *la Puce* de Mlle des Roches, où le procureur du Roy Tabourot chantait *la Main* du grave Pasquier. Trente-huit pièces furent produites, ni plus ni moins. — Il n'en sera toutefois mis en lumière qu'une demi-douzaine... C'est beaucoup.

Maintenant, — et les réponses supprimées, — passons à ce cri de douleur, qui a pourtant laissé assez de liberté au poëte pour qu'il pût se montrer ingénieux et habile :

Separons nous, Amis; partés!... et bon voiage!
Las! dessus moy, chetif, le tonnerre est tumbé..,
La vie est pour aulcuns (ie m'y suis embourbé)
De mauluais et de pire vng estrange alliage.

Partés, mes poures Vieilz ! Ne narguons mais l'orage.
Ores par les regretz si trop dru suis plumbé,
Si trop bien fort me poingt le chagrin resorbé,
Voz noms, icy coucher, rehaulsent mon courage.

Partés!... Aultres amis ne vous feront default.
Les miennes mains es leurs sans honte allés : il fault
Que ce que l'vng empoche vng aultre le debourse.

Partés doncq'! I'ay l'ueil sec...—DESTIN, oysel moqueur!
Toy, pour les me bailler, qui tant saignas ma bourse,
Les debuois-tu reprendre en me saignant le cueur?

Maintenant que le lecteur retombe dans notre prose pour finir.

La méthode suivie par le catalogue de M. Achille Genty diffère de l'habitude. C'est une singularité qui doit être relevée, révélée.

Lorsque M. Genty, commença ce catalogue il le faisait *pour lui*, sans prévoir... la salle Sylvestre. Désireux de réunir tout ce qu'il possédait sur chaque siècle, il a divisé son catalogue *par époques*. Ce plan, très-simple, qui embrasse tout ce que tous les siècles ont produit de remarquable, est comme un voyage, étape par étape, dans les progrès de l'intelligence humaine.

Actuellement, que vous dire de cette collection riche et curieuse, cataloguée selon le système nouveau du collectionneur dépossédé? Allez le chercher chez Techener, et s'il ne guide pas vos achats demain et jours suivants, il donnera un livre curieux et charmant de plus à la tablette d'élite de votre petite bibliothèque, ou à l'armoire aux singularités de votre ample et heureuse collection !

~~~ Récemment, dans un dîner officiel, on parlait de la brillante carrière, si fatalement brisée, du pauvre et glorieux maréchal Bosquet, et l'on racontait le mot heureux qui avait, fort à point, aidé son avancement à franchir un pas difficile.

Bosquet, alors simple capitaine d'artillerie, n'approuvait pas toutes les mesures du gouverneur général maréchal Bugeaud. Celui-ci le savait... et en gardait quelque rancune au jeune officier, qui s'était distingué à Sidi-Lakhdar, avait été blessé à l'Oued-Mélah, et n'avait pourtant pas été proposé pour la grosse épaulette. S'en vengea-t-il par quelque critique nouvelle des actes du maréchal? Je ne sais, mais toujours est-il que, dans un bal, comme le capitaine s'avançait vers son chef pour le saluer, celui-ci tourna brusquement le dos à l'officier, en présence de vingt personnes.

« — Monsieur le maréchal, — dit Bosquet, — on m'avait dit que vous me jugiez de vos adversaires... Je vois avec bonheur qu'il n'en est rien !

» — Comment donc cela, monsieur?

» — Parce que vous n'avez pas l'habitude de tourner le dos à l'ennemi !»

Le maréchal-duc tendit spontanément la main au capitaine, et quinze jours après, celui-ci, qui demandait vainement depuis six mois, à passer de son arme spéciale, et un peu stationnaire, dans les troupes indigènes, fut, sur la proposition même du gouverneur général, promu au grade de chef de bataillon dans les tirailleurs d'Oran. Ce fut l'élan de sa noble carrière !

~~~ On sait que le prince-consort Albert était bon dessinateur ; il gravait aussi à l'eau-forte, ce qui est encore le dessin direct. Nous avons été récemment admis à voir quelques-unes des ses œuvres, données par lui au fameux comte Alfred d'Orsay, et laissées par ce dernier à son ami le célèbre docteur (comte) Cabarrus. Ces gravures sont de toute rareté, car elles n'entrèrent jamais dans le commerce, et furent uniquement des dons tout particuliers d'estime ou d'affection faits par la reine ou par le prince. Plusieurs de ces gravures sont exécutées d'après des dessins de S. M. Victoria.

Collection de l'ordre de la Toison-d'Or, dessin et gravure du prince (1840).

Portrait d'Islay, terrier écossais, d'après un dessin de la reine (1840).

Mignon en costume de théâtre, d'après un dessin de la reine (1841).

Portrait de la princesse royale, d'après un dessin de la reine (1842).

Deux Françaises, dessin et gravure du prince, d'après Landseer (1842).

Une partie de chasse, cerfs et chiens morts, dessin et gravure du prince (1850).

Enfin une étude de tête de jeune fille, gravée d'après un dessin de la reine, fait sur un tableau du baron Wappers, peintre de son oncle S. M. le roi des Belges.

Ces diverses œuvres, selon qu'elles sont entièrement originales ou d'après les dessins de la reine, sont signées *V. R.* ou *Trebla*, anagramme du nom renversé d'*Albert*. La plupart sont remarquables par l'esprit et la finesse de l'exécution.

~~~ Le succès d'une comédie excellente a été compromis, il y a environ deux ans, de l'aveu de tous les gens spéciaux, par l'embonpoint imprévu de l'acteur chargé du rôle principal, qui devait représenter un jeune homme poétique et un peu poitrinaire.

... Et pourquoi diable, — me dis-je en écrivant ceci, — ne pas avouer qu'il s'agit des *Dettes de cœur*, à la fois comédie ingénieuse et drame profond, représenté au Vaudeville, sous la direction du pauvre Louis Lurine, mort à la peine et des procédés d'un certain financier? L'écrivain célèbre et l'homme si universellement estimé qui préside aujourd'hui, pour la cinquième fois, la commission des auteurs dramatiques : M. Auguste Maquet, enfin — était l'auteur de cette pièce qui réapparaîtra infailliblement un jour avec toutes ses chances, ou plutôt tous ses droits.

Lorsqu'il la livra à notre cher Louis Lurine, M. Aug. Maquet exprima le désir d'avoir M. Fechter pour le rôle de l'amoureux. M. Fechter était alors à Londres; Louis Lurine écrivit au célèbre acteur pour l'engager à grand prix. Quelques semaines s'écoulent, le directeur du Vaudeville, en rentrant un soir — dans le bien modeste logement qu'il avait obstinément gardé de ses mauvais jours jusqu'à ceux qui devaient être meilleurs — rencontre sur le boulevard un monsieur qui lui tend la main... un monsieur bien portant, replet, avec des favoris en côtelette... C'était Fechter, le méconnaissable Armand Duval de *la Dame aux Camélias*, que six mois d'Angleterre, — bière et roastbeef, — avaient fait passer du diaphane à l'obèse. Louis Lurine comptait sur un amoureux élégiaque, intéressant et pâle... il lui arrivait un père noble !

Que faire? rompre l'engagement pour cause de trop bonne santé? C'eût été plus ridicule encore qu'impossible ! Il fallut en prendre son parti. On avait affaire à un comédien d'un grand talent, très-sympathique au public ; on se l'imaginerait maigre, puisqu'il est convenu que le sentiment se loge mal dans l'embonpoint, et que la première condition
~~~

pour intéresser, dans la passion théâtrale, c'est d'être pulmonique, languissant, exténué...

Par malheur, la carrure passagère de M. Fechter réalisa les inquiétudes conçues, elle nuisit à l'illusion : le public ne voulut pas croire qu'un homme si bien nourri fût si épris ! La pièce souffrit de ce désaccord ; on ne s'intéressa point comme il l'eût fallu à un homme qui semblait avoir plutôt à payer des *dettes* de restaurant que des *dettes de cœur*... La pièce, après un certain nombre de belles recettes, fut emportée dans la malchance du pauvre Louis Lurine — qui joua pourtant tour à tour Alphonse Karr, E. Scribe, A. Dumas, Ponsard, Uchard, Octave Feuillet, et qui encore ? sans trouver un succès d'argent. Depuis, M. Fechter a prudemment maigri en défiance contre les roastbeef anglais si perfides aux jeunes premiers, il est redevenu élégiaque et vraisemblable à la phthisie ; mais le pauvre directeur du Vaudeville est dans son humide trou de Montmartre, et un autre *impresario* d'une âme moins éprouvée, moins sensible, recueillera les avantages de la fructueuse reprise de l'œuvre d'Auguste Maquet, avec le même Fechter — maigri.

Or, cette histoire des *Dettes de cœur* et d'un comédien bien portant, n'était évoquée que pour mémoire, et pour en arriver à un singulier procès que les amis des parties ont toutes les peines du monde à éviter, entre un directeur et — une jeune actrice dont je ne dois pas dire un mot de plus, dans la crainte qu'il soit de trop ! Le fait est qu'elle est bien maigre, et à ce point qu'un opulent étranger, qui s'était enflammé à voir son portrait, recula devant l'original, — moins ardent en cela que le prince de Soubise en présence de la Guimard, danseuse encore plus maigre que célèbre, qui fit tant de bruit, et d'heureux (les malheureux !) à la fin du dernier siècle. L'actrice dont il s'agit ici a été *protestée* par l'auteur d'une œuvre nouvelle dont l'héroïne doit porter un costume léger et conçu pour plaire. L'écrivain objecte qu'avec mademoiselle (cherchez vous trouverez !) il n'y a pas d'illusion possible, car « on dirait, — prétend le cruel, — que sa peau est la chemise de ses os ! »

Etrange procès, s'il pouvait se faire, que celui d'un engagement rompu, parce qu'un auteur refuse la protogoniste qu'on lui offre, — pour cause de maigreur ! C'est Piron, je crois, qui dit de Voltaire :

> Sur l'auteur dont l'épiderme
> Est collé tout près des os,
> La mort tarde à frapper ferme...
> De peur d'ébrécher sa faux.

Quels méchants vers, et quels vers méchants !

Vous raconterai-je l'*histoire aussi intéressante qu'invraisemblable de l'intrépide capitaine Castagnette*, le fort étrange neveu de l'*homme à la tête de bois* ?

« — Ah ! pour le coup, vous arrivez trop tard ! — s'écriera le lecteur, depuis un mois à l'affût des curiosités, des nouveautés de l'année nouvelle ; — le fameux capitaine est connu de tout Paris, de toute la France, presque, et il le sera bientôt de toute l'Europe, de toutes les contrées, enfin, où l'on aime à s'amuser, à rire, à voir les dessins les plus imprévus, à lire l'histoire la plus ingénieuse et la plus cocasse ! Pour ces dessins, ils sont de Doré et c'est fort bien. On connaît sa fantaisie inépuisable et comique en ses loisirs, autant qu'elle sait au besoin être épique avec Dante et les légendes. Mais quel est le nom nouveau qui a signé cette odyssée burlesque : MANUEL ? Il a bien de l'esprit et de la verve pour un inconnu, un nouveau venu ?

» — Inconnu, monsieur ? pas tant ! Si ce que racontent les indiscrets est vrai (et vous savez que je ne laisse qu'à regret échapper l'occasion d'être l'écho des indiscrets !) ce *Manuel* serait un jeune dilettante de paroles et de musique, placé à bonne école d'esprit et de talent, et qui, dans l'intervalle des sessions législatives, s'amuse pour se dédommager, se refaire... et songe charitablement au plaisir des autres. Il n'est pas à son coup d'essai, et *l'état-major parisien* connaît bien l'aimable et spirituel secrétaire d'un des plus hauts personnages de l'État. L'histoire du *Capitaine Castagnette* dépasse pour autant en ingénieux comique ce qu'on espérait d'un amateur, et voilà M. Manuel classé parmi les forts. Voyez un peu, à la page 9, l'époustouflant et terrible dessin que sa plume a dicté au crayon de Doré. Celui-là et bien d'autres. Regardez, lisez et remerciez-nous de la mention.

La fameuse faute, découverte par Rossini lui-même, dans l'ouverture vingt mille fois jouée, par tout l'univers, de son *Guillaume Tell*, est celle-ci, selon la *Revue et Gazette musicale* (qui a donné de charmantes étrennes formées de morceaux d'*Alceste* et de la partition entière de *Stradella*, de Flotow, à ses nombreux et heureux abonnés !)

— Trente-neuvième mesure : au moment où les basses donnent, sous le trille, l'accord de septième dominante du ton de *sol* majeur, le *sol* de la cadence devient *bécarre* pendant cette mesure seulement, et reprend son *dièse* à la mesure suivante, c'est-à-dire à la quarantième.

Nous avions le premier parlé de cette faute, en indiquant qu'elle était dans la partie de *hautbois*. Nous nous trompions : c'était dans la partie de *violoncelle*. « Désormais tout est rentré dans l'ordre ! — dit la *Revue-Gazette*. — Le compositeur n'avait qu'à parler, à l'instant l'éditeur a fait son devoir ! »

Un sol dièse qui devait être bécarre pendant quatre temps, — le temps de dire : une, deux, trois, quatre ! — un sol à côté duquel il fallait deux espèces de 7 tête-bêche, voilà toute l'affaire. Vous voyez que ce ne peut être pour cela que le *San-Jacinto* a saisi le *Trent*, et que la livre turque est montée à 430 piastres !

S. E. Hassan-Ali-Khan, ambassadeur de Perse, à Paris, a fait récemment une curieuse excursion à Beauvais, pour visiter les manufactures de tapis impériale et particulières. Il a été guidé dans cette visite par le chef d'une des plus honorables maisons spéciales de Paris, M. Moisset. Hassan-Ali-Khan n'est pas lui-même étranger à la fabrication de ces admirables tissus, dont la solidité égale la beauté, et qui sont aujourd'hui des plus recherchés qui soient dans toute l'Europe.

L'ambassadeur, gouverneur à vie de la province où la Perse fabrique ses plus beaux tapis, possède tous les secrets de cette manufacture ; aussi a-t-il examiné en connaisseur autant qu'en curieux les ateliers de la fabrique impériale, et ceux de la plus importante fabrique particulière de la ville. Il a pris des notes sur le jeu des machines, qui exécute avec rapidité et précision tout ce qui, en Perse, se fait à la main, et a manifesté l'intention de faire venir de jeunes ouvriers de son pays, pour les mettre en apprentissage à Beauvais. Cette visite industrielle d'un si intéressant et compétent personnage, devait causer dans cette ville laborieuse mais paisible, une sensation qu'on peut apprécier. Le préfet, le maire s'étaient joints à la manifestation hospitalière, et un nombre considérable d'ouvriers formaient la haie sur le passage du représentant du shah. Il existe aussi à Beauvais une célèbre fabrique de tabletterie qui met en mouvement un grand nombre d'ingénieuses machines. Hassan-Ali Khan l'a visitée, et les propriétaires de ce grand établissement, ont donné à l'ambassadeur des explications qui lui ont fourni une occasion nouvelle de montrer sa pénétration et sa sagacité, et lui ont suggéré l'idée d'appeler aussi sur ce point des élèves persans. Ces visites ont duré deux jours. Un banquet a réuni chez M. Moisset père l'ambassadeur, le préfet, le maire et le directeur de la fabrique impériale. Ces incursions des représentants des nations étrangères dans nos établissements industriels doivent être signalées comme d'utiles excitations.

Parmi les objets trouvés sur la voie publique, et qu'une heureuse innovation de l'autorité fait depuis quelques années centraliser à la Préfecture de police, comme une excitation à la probité et une garantie profitable aux citoyens, [on lisait], il y a quelques semaines, cette curieuse désignation :

« Un petit bout de lacet de soie blanche et bleue avec son fer, encadré sur velours dans un médaillon. »

Une personne qui nous déclare y avoir un intérêt sentimental et avouable, nous prie de jeter au hasard de la publicité cette question :

« *Ce bout de lacet provient-il d'un signet placé dans un volume intitulé* Marianna, *par Jules Sandeau ?* »

» *A-t-il été réclamé à la Préfecture par la personne qui en a fait l'usage décrit dans la* Patrie ? »

Voilà le désir de notre correspondant (ou correspondante) satisfait. Qu'en adviendra-t-il ? *Aspettiamo*.

Nouvelles lettres des amoureux — et du gendarme !

Ce dernier se fâche : d'abord contre celui qui semble en belle passe d'épouser sa nièce...

Et ensuite contre nous !

Lisez plutôt la lettre de cette irritable aiguillette d'argent :

« Ah çà, monsieur, est-ce que vous vous imaginez que je vais laisser entrer des *intrus* dans ma famille et permettre à un *folliculaire* de plaisanter à mes dépens mon autorité d'oncle et d'ancien tuteur ? Eh bien, ma foi non, monsieur, et lorsque vous m'aurez qualifié de *culotte de peau jaune*, vous n'aurez prouvé que votre ignorance de la tenue, car notre culotte est de peau, c'est vrai, mais elle est *blanche*, entendez-vous, monsieur, avec votre jaune !

» Comment ! cet étranger à ma famille et à ma patrie, qui s'imagine y entrer, me reproche de ne lui avoir pas donné mon adresse ?

» Ah ! par exemple, moi, cacher où je demeure à ce... »

(*Supprimé par les exigences du code de la civilité puérile, mais honnête. Nous avons mis le mot soigneusement de côté, pour l'offrir à son destinataire s'il le réclame.*)

» Mon adresse, la voici, outre qu'elle est dans l'Almanach des 25 000, et à la disposition des curieux ! (*Ici l'adresse. Même observation que ci-dessus relativement au mot supprimé de l'impression.*)

» Quant à ma nièce, qui a suffisamment abdiqué la légitime pudeur du sexe auquel elle appartient pour mettre dans le journal que je ne suis bon qu'à diriger ses placements d'argent ! (sans compter que j'ai furieusement bien fait de lui vendre ses Est anciens pour prendre des Est nouveaux !)

» Quant à ma nièce, qui ne se prétend majeure que depuis *cinq ans* (en voilà une forte, monsieur !) quant à cette fille d'une sœur tendrement pleurée, ma pauvre Eulalie ! qui a l'air de dire que je ne suis pas en droit de monter la garde à la porte de son veuvage, qu'elle sache bien, comme je le lui ai dit hier personnellement, qu'en définitive, je me moque de tout puisqu'elle l'a pris sur ce ton-là, et que ce que je faisais, c'était pour son bonheur avec Amédée, le vrai mari qu'il lui fallait, c'est-à-dire son cousin, autre neveu à moi !

» Mais nous sommes dans un temps où l'insurrection est à la mode, dans les familles qui imitent tristement les peuples, et j'en suis bien affligé. Quant à permettre qu'on parle de moi, à ce propos, dans le journal, avec la légèreté d'un esprit moqueur, je ne reconnais pas là l'auteur de la *Charité*, et si je proteste contre le mariage possible d'une jeune femme ingrate et un peu étourdie avec un étranger connu subitement à Bade, je repousse également de toute l'indignation d'un vieux soldat l'épithète de *Bartolo*, connu dans le *Barbier de Séville* de l'immortel Rossini !

» Je suis, monsieur, tout à la disposition de l'étranger qui oserait croire que j'aie pu céler mon adresse, et votre serviteur, malgré vos licences.

» FR. DE B....

» Ancien chef d'escadron de gendarmerie.

Ainsi, c'est bien entendu, nous tenons à la disposition du *monsieur de Bade* — et le *mot* désagréable — et l'adresse de l'oncle au grand sabre.

P. S. Ce Courrier était à l'impression... lorsque nous recevons le billet suivant de l'amoureux. Nous supprimons, pour lui faire place, un petit fait, pourtant curieux, qui concernait M. Louis Ulbach :

« Monsieur le rédacteur, merci cent mille fois pour votre aimable, votre utile hospitalité ! Par vous, je puis devenir le plus heureux des hommes ! Dans quelle joie je nage ! Ainsi, cet ange brave son oncle, et, vers le 15 janvier prochain, elle aura la divine bonté de me donner son adresse par votre aimable entremise ? Que ce 15 janvier va être long à venir ! Ah ! monsieur, que je suis heureux, et que j'ai été merveilleusement inspiré d'adresser au *Monde illustré* cet appel ! Ainsi, elle n'en fait qu'à sa tête (je n'ose dire à son cœur !), et le gendarme en sera pour sa protestation et ses menaces ! Inutile de dire que mon père et moi serons exacts au rendez-vous, et que je ne sais comment ma cruelle impatience pourra passer le temps d'ici à la mi janvier. Je vois que votre journal paraît le 11 et le 18... Faudra-t-il attendre jusqu'au 18 ? Ce serait affreux ! Qu'elle sache au moins, cet ange, combien mon bonheur pâtit de ce retard cruel, et que l'épreuve des *six mois* qu'elle m'avait d'abord imposée n'avait pas besoin de cette *rallonge* inhumaine ! Donc, au 11 — ou, enfin, au 18 ! Recevez, monsieur, ces remercîments pleins d'effusion, etc

COMTE ED. DE S***.

Tout cela est très-bien, et nous comprenons que M. de S*** réponde avec cette ardeur à l'aimable lettre de la dame... de ses pensées. Mais dédaignera-t-il l'espèce de provocation du chef d'escadron ? Il est probable que dans son bonheur il se souciera peu du ton de la lettre ci-dessus, et que le mot, supprimé par convenance, le fera rire plutôt qu'il ne l'irritera.

Il imitera en cela notre stoïcisme, car bien que nous n'ayions pas en cette affaire, comme le *monsieur de Bade*, un charmant mariage en perspective, nous négligeons pourtant le mot caduc de *folliculaire* qui nous est décoché, comme un détail, comme un écart de plume échappé à un oncle vexé de ne pouvoir unir la veuve avec son cousin Amédée.

Donc, la parole est désormais à la dame.

JULES LECOMTE.



Funérailles du prince Albert, célébrées dans la chapelle de Saint-Georges, au château de Windsor.


L'ÉCOLE DES PATINEURS
EDOUARD RIOU
EMILE ROCH

La chiromancie du jour de l'an.

L'homme n'emploie qu'une main pour donner, mais lorsqu'il s'agit de recevoir, il présente les deux volontiers.

S'il est un jour où l'on puisse étudier à l'aise ce petit manége physiologique, c'est assurément le premier jour de l'an, ce lendemain de la saint Sylvestre, pendant lequel l'habitude s'amuse à mettre un masque sur le nez de la franchise.

A l'aube, dès que le clairon du coq a réveillé la paresseuse aurore d'hiver, les *fla* et les *ra* d'un tambour importun annoncent le supplice de la journée. Les baguettes battent frénétiquement, la main gauche et la main droite luttent de vigueur et de dextérité. Pour le moment, les deux interprètes du tact sont associés; parbleu! il s'agit de mettre à contribution jusqu'au plus mince caporal de la garde nationale.

Le bruit du tambour ne s'est pas plutôt perdu dans l'éloignement, que la porte de votre chambre répercute un toc-toc sûr de son fait. C'est la droite de votre concierge qui vient forcer la consigne. Un concierge et rien qu'une main, me direz-vous? Patience, laissez-le entrer et vous allez apercevoir l'hypocrite main gauche, qui, une fois débarrassée de vos journaux, s'allongera vers vous de concert avec son associée.

Il n'est pas jusqu'au petit enfant auquel vous tendez des jouets et des bonbons, qui ne se précipite vers vous les deux mains en avant.

Le contraire arrive lorsqu'il s'agit d'une libéralité quelconque.

Prodiguez-vous les sentiments les plus tendres et les exprimez-vous sur le papier?

Une seule main suffit. Une seule suffit également pour serrer celle que vous tend un *ami*. Il ne faut pas plus promettre que donner des deux mains. Deux doigts de la main droite représentent largement la générosité qui puise dans le porte-monnaie. Ici l'expression physiologique se contente des diminutifs.

Sur la fin de la journée cependant, il faut faire les additions et compter ce que l'association des deux mains a gagné dans le premier jour de l'an. Ce cas regarde seuls ceux qui sont placés pour recevoir. Pour ceux dont le rôle est de donner, ils doivent, à la nuit tombée, subir une cruelle humiliation. La main gauche avare et inquiète, demande à connaître la conduite de la main droite, elle veut de ses cinq doigts constater la dépense. Elle fouille les poches et les retourne. L'horreur du vide la fait se crisper et elle se porterait à des voies de fait contre sa trop prodigue sœur, si une crampe salutaire ne venait paralyser sa colère et ses moyens.

La main droite, bien heureuse de s'en tirer à si bon marché, profite du moment pour faire à elle seule une politesse désintéressée et remettre à ses amis connus et inconnus la carte d'

ACHILLE ARNAUD.

Revue des anciens soldats de l'empire.

GRANDE COUR DES INVALIDES.

Depuis vingt ans, quand revient l'anniversaire de la translation des cendres de l'empereur Napoléon, tous ses anciens compagnons de gloire, les soldats d'Eylau, de Lutzen, de Friedland, de Marengo, ceux qui l'ont suivi d'un bout de l'Europe à l'autre, partageant sa bonne et sa mauvaise fortune, vainqueurs d'Austerlitz ou des Pyramides, glorieux vaincus de Russie ou de Waterloo, viennent en pèlerinage aux Invalides et déposent une couronne sur la tombe de celui qui fut leur général, plus fier de ce titre que de tous ceux qu'on lui décernait.

Depuis le 15 décembre 1840, les rangs se sont éclaircis, les vieux soldats de la République, ceux qui combattaient sans souliers et sans pain, les défenseurs de Toulon et les volontaires d'Arcole sont partis les premiers; puis les *Égyptiens* les ont suivis, criblés de blessures et d'années, brûlés par le soleil d'Aboukir ou gelés par les hivers de la Bérésina, ils sont allés les uns après les autres se rallier autour des aigles impériales et passer la revue de la ballade de Sedlitz.

Voici venir les derniers, pas un de ceux qui survivent ne manque à l'appel, ils sont tous là, les grenadiers de la garde, les guides de l'empire, les cuirassiers épiques qui se souviennent de la charge d'Eylau, les lanciers rouges et les mameluks, les dragons et les hussards.

> Ne les raillez pas, camarade;
> Saluez plutôt chapeau bas
> Ces Achilles d'une Iliade
> Qu'Homère n'inventerait pas.
>
> Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
> Du froid de la Bérésina;
> Et s'ils boitent, c'est que la route
> Est longue du Caire à Wilna;
>
> S'ils sont perdus, c'est qu'à la guerre
> Les drapeaux étaient leurs seuls draps,
> Et si leur manche ne va guère,
> C'est qu'un boulet a pris leurs bras.

Quand, au milieu des passions de notre temps, sollicités par cette fièvre qui nous brûle, nous courons tous vers un but divers, oublieux de ce que fut la France autrefois, ceux-là se souviennent, et les années ne sauraient affaiblir leur mémoire et leur révération. Ceux que les blessures attachent à leurs fauteuils pendant une année entière, se dressent forcément ce jour-là, et endossent ces glorieux uniformes *défroque épique*, saints haillons qu'étoile une croix, et, serrés en faisceau, ils marchent encore une fois au son du tambour, leurs mains paralysées ou raidies par l'âge, brandissent encore une fois ces épées si lourdes, qu'elles nous semblent, à nous, hommes d'un temps nouveau, faites pour une génération athlétique qui aurait disparu.

Alors quelques vieux généraux, quelque soldat, au nom glorieux pour lequel la postérité a commencé, depuis quarante ans, descend les marches de l'hôtel en s'appuyant sur les épaules de quelque jeune officier; on détache de la voûte de la chapelle ces nobles drapeaux troués par les balles, et les cœurs de tous ces braves battent sous leurs uniformes. La foule émue et recueillie contemple avec étonnement ces hommes d'un autre siècle dont

> La peau, bizarrement noircie,
> Dit l'Égypte aux soleils brûlants,
> Et les neiges de la Russie,
> Poudrent encor les cheveux blancs.

Chacun se montre du doigt ces vieillards auxquels Napoléon a dit : *Quarante siècles vous contemplent* et les soldats de l'Empire ont encore un jour de gloire, quelques années encore et ce ne sera plus que dans les bas-reliefs de bronze et de marbre, qu'on pourra voir les traits de ces hommes épiques, sur les arcs de triomphe de granit qu'on pourra lire leur noms sculptés.

C'est le maréchal de France, duc d'Ornano, qui a passé en revue ces vieux soldats de l'Empire. Le maréchal, un des plus anciens généraux de France, a pu reconnaître parmi ceux qui composaient ce bataillon sacré quelques-uns des braves qu'il avait menés au feu sur ces grands champs de bataille de l'Empire, fécondés par tant de sang, mais illustrés par tant de gloire.

CHARLES YRIARTE.

LE PATIN.

L'inventeur du patin est inconnu : elle est évanouie la gloire de celui qui, le premier, s'est servi du *cothurne d'eau*, *l'aile au pied* comme disent les poëtes en parlant du patin. C'est que le patin a existé de tout temps, avant d'être un plaisir, un art. Il a répondu à une nécessité, à un besoin.

Au Nord, la glace est permanente, on y patine sans cesse; l'exercice engendre l'habileté. Ce n'est pas dans le nord cependant que le patin est devenu un art. Dans les contrées boréales, on ne patine pas. Les indigènes du Kamtchatka parcourent leurs neiges en traîneau ou sur de longues et étroites sandales de bois. En Suède, l'on patine, mais peu et mal. Il fait trop froid; on gèle sur glace.

Le froid modéré, voilà le climat du patin et des patineurs; là, il n'est plus la locomotive transportée sur la glace, il est le *cheval de luxe*, le pur sang qui permet sur la glace la course échevelée et à toute vitesse.

Ce n'est donc pas dans l'extrême nord que nous retrouverons les scènes idéales que nous racontent l'opéra et le roman. Nous trouvons le patin dans toute sa gloire en France, à Paris, en Hollande, à Vienne, en Angleterre surtout; c'est là qu'il est un exercice charmant, gracieux, une variété de plaisir, un art.

Les Anglais, en effet, ont donné au patin tout le fini d'un art. Ils ont même formé une société de patineurs qui a été présidée par le prince Albert.

Cette société donne chaque année des soirées de patin à Hyde-Park sur la serpentine glacée. C'est vers six heures que la fête commence. Il y a alors sur la glace

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

X

UN MARI INEXPLICABLE

« — Ah, comte de Lismore! exclama Paul, — je suis enchanté de vous trouver, car j'ai à vous parler... Vous partiez? Eh bien, je vous accompagne!

» — Je comprends toutes vos inquiétudes! — dit le comte,— malheureusement elles sont motivées. Croyez que tout ce que je pourrai faire, sans nuire à mes intérêts, pour vous être agréable...

» — Agréable? — dit Paul étonné du mot.

Ce premier échange de paroles eut lieu au milieu d'une véritable anxiété de la part, et de Mathilde Delsade et du comte de Lismore. En effet, celui-ci, voyant si brusquement paraître le mari de l'honorable femme qu'il venait d'offenser, avait tout d'abord redouté qu'elle ne fût pas maîtresse de cacher à Paul le sentiment d'indignation qui l'avait lancée vers la sonnette... — et de son côté Mathilde, brusquement effrayée à l'idée que son mari pouvait comprendre ce qui se passait, craignait de ne pas trouver, dans l'attitude qu'il lui fallait prendre instantanément, le calme nécessaire à détourner les soupçons que devait faire naître l'acte impératif qu'avait surpris la brusque présence de Delsade fils. Mais les premiers mots prononcés rassurèrent les deux acteurs de la scène violemment interrompue, et tous deux purent sur-le-champ comprendre que Paul était la proie d'émotions, de préoccupations qui lui enlevaient toute délicatesse de vue et de flair. Le comte, qui savait mieux que personne ce qui pouvait se passer dans l'âme, dans la tête de Paul, avait donc saisi sur-le-champ l'avantage de la situation; aussi reprit-il avec une lenteur et une froideur affectées :

« — Sans doute... vous devez compter que le peu qui dépendra de moi... je le ferai pour diminuer vos inquiétudes... votre responsabilité...

» — Ma responsabilité? — exclama Paul, auquel un pareil mot semblait révéler tout un triste horizon.

» — Paul, mon ami... qu'as-tu donc? — dit Mathilde, — comme tu sembles agité!

» — Bah... rien!... dans les affaires on a parfois des préoccupations... mais quand j'aurai causé avec M. de Lismore, je suis persuadé que tout s'éclaircira... car il sait mieux que personne comment je suis engagé dans celle-ci... et...

» — Eh bien! mon cher monsieur Delsade, ce sera quand voudrez... ce soir, au Cercle...

» — J'aimerais mieux vous accompagner sur-le-champ...

» — Non, Paul, reste! tu verras M. le comte ce soir, comme il le désire. Il faut d'abord causer avec ton père, qui vient de rentrer à l'hôtel, — ajouta-t-elle d'un ton qui trahissait son inquiétude à livrer son bon et faible mari à l'habileté, à la rouerie du sportsman faiseur d'affaires. Paul, tout à son idée, insistait, et le comte, avec une froideur superbe, s'obstinait à repousser cette conversation immédiate. « Je puis les laisser seuls sans danger, — se dit-il, — maintenant elle ne parlera pas! »

« — Eh bien donc, puisque vous le voulez absolument, à ce soir, au Cercle! — dit Paul. Lismore salua Mathilde d'un air ironique, et sortit le front haut.

» — Ah çà, ma chère! — exclama Paul lorsque le comte fut dehors, — je voudrais bien savoir ce que tu as contre M. de Lismore! J'avais déjà remarqué cette répulsion contre un homme avec lequel je suis lié d'intérêts... elle me contrariait... aujourd'hui je dirai presque qu'elle m'inquiète!

» — Mais, mon ami, — dit Mathilde étonnée d'un pareil reproche en pareille circonstance, — ne peut-on pas avoir des affaires avec les gens sans les introduire chez soi?

» — Que trouves-tu donc d'insolite à ce que je t'aie présenté un homme du monde qui...

» — Pour un homme du monde, M. de Lismore a parfois un langage qui vise peut-être à être aimable, — interrompit Mathilde blessée de l'inattention de son mari, — mais qui risque peut-être de n'être qu'inconvenant!

» — Bah, bah! — fit Paul évidemment préoccupé du rôle que le comte avait à jouer dans la crise où il entrait, — tu devrais déjà connaître assez le monde pour ne pas attacher d'importance à des propos... des banalités qui sont la fausse monnaie qu'on échange généralement dans les salons. Le véritable esprit consiste à écouter tout cela avec la même légèreté qu'on le dit... car ce n'est qu'en prenant ces bana-

[1] Voir les numéros 244, 245, 246.

Les nouveaux abonnés qui désireront se procurer les trois numéros de décembre dans lesquels a paru le commencement du feuilleton de M. Jules Lecomte, n'auront qu'à envoyer à l'administration leur prix en timbres-poste, soit 1 franc 20 centimes, pour les recevoir franco.

dix à douze mille patineurs. Trois orchestres, établis à distance l'un de l'autre pour ne pas confondre ni troubler leurs accords, jouent des airs de danse spécialement composés pour les pas et les galops du patin.

A Londres, les accidents du patin ont fourni l'occasion d'une police industrielle assez singulière : dès que les bassins des parcs et de *Serpentine-river* sont solidifiés, les sportsmen de la glace accourent, et chacun brigue l'honneur de déflorer le cristal vierge et fragile. D'être imprudent, personne n'y manque, et les accidents ne font pas défaut. L'industrialisme s'en est mêlé, et sur les berges sont établis des sauveteurs qui surveillent les téméraires, repêchent les victimes et battent monnaie du courage et du dévouement qu'ils déploient dans l'affaire.

Le patin a pour adeptes les artistes, les poëtes, tous les hommes à qui la lutte de l'imagination permet de poétiser les exercices du corps.

Klopstock, l'auteur de la *Messiade*, a écrit sur le patin plusieurs odes enthousiastes. Il était excellent patineur. Le théâtre habituel de ses courses était le lac Lyngbie, où Preissler, l'illustre graveur, allait prendre ses modèles. Dannhauser, le frère du célèbre peintre, était aussi habile sur la glace que dans la salle d'armes.

Parmi les patineurs célèbres en France, nous nommerons Garcin, Delangle et Billaut, le Nestor des patineurs, ce même Billaut, qui, en 1838, exhiba publiquement la puissance de ses muscles d'acier. Il lutta de vitesse avec un cheval trotteur pendant l'espace de 20 kilomètres et gagna la partie.

Aucun vers français n'a célébré l'exercice du patin. M. de Lamartine, seul, l'a chanté, mais en prose et en quelques lignes toutes odorantes de sentiment exquis et brûlantes d'un enthousiasme relevé qui dépasse de beaucoup tout ce qu'a écrit Klopstock. M. de Lamartine patine très-brillamment.

Parmi nos artistes patineurs, on cite Isabey et Horace Vernet.

A ce propos, un conseil.

Je m'adresse aux gourmets, car c'est à eux que le patin se recommande tout particulièrement.

Le vent du nord provoque l'appétit, l'exercice l'attise davantage.

Avant d'aborder la glace, humez lentement du vin de Bordeaux préférablement au punch.

Après patiner, surtout à la suite d'un rude exercice, prenez du thé, une infusion de pekao, instillé de quelques perles d'esprit de cerises.

Le vin de Champagne convient mieux encore, non le mousseux, mais le champagne sec. Il est salubre, légèrement excitant, il réveille, et en même temps délasse les muscles, et aux délires énervants du patin, il fait doucement succéder des heures calmes où surnagent de merveilleuses et faciles rêveries.

M. Billaut, dans nn beau tableau qui orne la salle du conseil municipal de Dourdan, s'est fait peindre en costume de patineur. La plume du bonnet flotte et trace un long sillage dans le vent. Il porte du reste l'uniforme exact du patineur artiste: la veste large, terminée à la région lombaire, ouverte, laissant voir le gilet, sur lequel retombe les nœuds d'un col élastique; le pantalon collant, le bonnet avec l'aigrette flottante, le patin bien chaussé et comme piaffant au pied impatient.

C'est ainsi qu'il faut se vêtir pour bien patiner. Et vous, mesdames, car il est telle dame, et non pas seulement en Frise, en Hollande, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Madrid, mais aussi à Paris, qui patine comme une Willis.

Voici le costume obligé; il est emprunté aux patineurs madrilènes :

Cracovienne brillamment passementée,
Jupe courte de casimir,
Pantalon à carreaux,
Petit chapeau de castor à plumes,
Bottines en maroquin de couleur.

Voilà! — et maintenant, allez au bois de Boulogne lorsque la glace est belle! vous verrez comme la présence des femmes y avive les plaisirs trop négligés du patin. Le patinage est une danse. Les femmes y doivent participer. La femme qui patine rappelle à l'imagination les rêves enchantés des Willis dansant dans la brume des lacs bleus et des clairières, elles en ont, dans les frêles draperies où elles flottent, l'aérienne diaphanéité, le chaste enthousiasme, la blancheur lunaire.

En France, nous avons à citer des fêtes de patin. C'est à Rouen qu'elles se donnent chaque année, et le *Monde illustré* a cité, l'année dernière, celles qui ont eu lieu.

L'art du patin n'est pas dispendieux, il ne coûte que l'achat d'une paire de patins, achat qui ne se renouvelle pas et qui ne ruine pas la bourse.

En province, on commence, grâce aux sociétés de canotage, à organiser merveilleusement les parties de patin.

C'est au bois de Boulogne et au nouveau bois de Vincennes que les aménagements sont ordonnés avec le plus d'unité, d'initiative et d'intelligence. La glace y est large, l'administration est pleine de sollicitude. Grâce à elle, l'espace est net, propre, toujours déblayé et balayé. Quand la glace ne présente pas assez de consistance, les surveillants écartent les téméraires. Les sellettes sont sévèrement éloignées; les glisseurs sont paternellement surveillés; ce sont des enfants en sabots qui ne peuvent pas toujours acheter des patins et qui, cependant, ne sont ni les plus maladroits ni ceux qui s'amusent le moins. Une ambulance est établie sur les berges, et les sauveteurs veillent sur tous les points. Par une sage prévision, on ménage une nappe d'eau qui, le soir, est versée sur la glace, de manière à l'arroser et à la recouvrir à la hauteur d'un pouce sur toute la surface. Cette eau se congèle pendant la nuit, et rend à la glace sa force, son élasticité, sa virginale consistance.

Les accidents du patin sont :
La chute,
Le plongeon,

Les chutes sont à peu près nulles pour le commençant; elles peuvent être graves pour le patineur exercé, lancé à toute vitesse. Au reste, même dans les coups de patin les plus faciles et les plus modérés, une fente où se prend la lame, une pierre, un gravier, un bout de cigare, un fétu rencontrés à l'improviste, suffisent pour renverser le meilleur patineur.

Le plongeon est plus dangereux; quand on a à se débattre dans les glaçons, quand on est avec tout le corps et la tête sous les glaces, sans air, la mort arrive promptement.

Heureusement, le danger d'enfoncer s'évite plus facilement qu'une chute; il suffit d'être prudent et de ne pas expérimenter sans précaution les glaces nouvelles.

Il faut une glace de cinq centimètres au moins pour qu'un patineur puisse s'y exercer.

Quelque épaisse que soit la glace, surtout pour les canaux, n'y patinez pas, à moins qu'elle n'ait été cassée sur les bords, ce qui fait toucher la surface à l'eau. Souvent le niveau a baissé; la glace, restée suspendue, cède au moindre poids, et l'on est perdu, l'on meurt étouffé sous la glace.

Ce n'est pas être pusillanime que d'être prudent dans ses plaisirs; mais enfin vous avez été imprudent, la glace s'est ouverte sous vos pieds dans un endroit profond; voici ce qu'il faut faire. Peut-être aurez-vous, en enfonçant, étendu vos bras en croix; cet instinct vous sauve la vie, et vous n'avez qu'à vous débattre comme dans un bain froid dans le trou large que vous vous êtes fait vous-même. Vous nagerez des pieds, les mains appuyées sur la glace aussi loin du rebord que possible. Ne faites pas d'effort violent avec vos mains pour vous retirer, vous ne réussiriez qu'à casser la glace à coups de coude et à culbuter dans l'eau.

Si vous avez commis cette sottise, nagez des pieds et des mains, puis accoudez-vous de nouveau à la glace, ne remuant que les pieds pour vous soutenir dans l'eau et entretenir la circulation du sang, jusqu'à ce qu'une corde lancée du rivage vous retire de votre trou.

Si ce moyen de salut vous manque, essayez de vous sauver tout seul; voici comment. Vous tentez de petits élans répétés, et vous voilà sorti sur la glace, au-dessus.

Vous vous couchez alors sur la glace, qui vous supportera étendu, si faible et si légère qu'elle soit, vous attendez du secours, ou mieux, vous rampez doucement jusqu'au bord... et vous voilà sauvé.

MAURICE CRISTAL.

Funérailles du prince Albert, à Windsor.

Le cérémonial adopté lors des funérailles de la duchesse de Kent a été suivi à Windsor pour celles du prince Albert. Seulement le cortége funèbre, au lieu de se former, comme l'année d'avant, dans l'intérieur même de la chapelle Saint-Georges, s'est constitué au

---

lités au sérieux qu'on risque de les rendre sérieuses! »

Mathilde regarda son mari avec stupéfaction. Celui-ci se promenait à travers le salon avec quelque chose de fébrile dans la démarche, il ajouta :

« — Le comte dîne ici, dans quelques jours, avec des amis communs... Voyons, ma chère amie, je te demande une petite trêve à ton antipathie... j'ai quelque raison de t'en prier... est-ce convenu ? »

Et il s'arrêta devant sa femme, qu'un pareil ton d'indifférence à son insinuation déconcertait profondément.

« — Paul, en vérité... je ne comprends pas...

» — Eh bien, tu comprendras plus tard! — exclama un peu brusquement Paul, en cherchant son chapeau.

» — Mon ami, comme tu me parles! — dit Mathilde. — Que se passe-t-il donc? nous étions mieux d'accord autrefois! L'un de nous a changé depuis quelque temps... ma conscience et mon cœur me disent que ce n'est pas moi!

» — C'est qu'aussi on me persécute de tout côté... on ne comprend pas que j'ai des préoccupations, des soucis...

» — Eh bien, Paul, mon cher Paul, pourquoi ne pas tout confier à ta femme? ne suis-je pas ta meilleure amie?

» — Oui, sans doute... bientôt... plus tard! Mais tu disais que mon père... il faut, en effet, que je le voie...

» — Pour lui confier ce que tu me caches?

» — Oui... c'est-à-dire... je vais le trouver... Toi, Mathilde, il faut t'occuper de ma mère, de Céline, puisqu'elles ont voulu accompagner mon père à Paris... il faut les amuser... employer leur temps... Ma mère aime la musique, conduis-la ce soir aux Italiens.

» — Tu nous accompagneras, Paul?

» — Moi? n'ai-je mon rendez-vous avec Lismore... »

XI

PAUL EST-IL UN LACHE?

Au moment d'aller chez le juge d'instruction avec son fils, le Commandant avait brusquement changé d'avis, et avait voulu faire seul cette visite au magistrat, son ancien collègue à la Chambre, afin de mieux connaître toute la vérité sur la situation. Paul, qui avait sa conscience sûre, n'avait conçu d'autre inquiétude de l'appel du juge qu'au point de vue des *intérêts d'argent*. Ceci résultera dans toute sa clarté de la conversation que le père et le fils eurent ensemble peu d'instants après la scène que nous venons de rapporter, et alors que Mathilde, en proie à des inquiétudes mêlées d'une vive surprise sur l'attitude inexplicable de son mari, sentant le besoin du grand air et d'une diversion, emmenait au Bois sa belle-mère et la charmante Célina, l'adorée secrète du bon Corbinaud.

« — Eh bien! mon père, qu'a dit ce juge? — demanda Paul au Commandant, qu'il trouva assis et pensif dans la chambre affectée à Paris au châtelain de Brévilliers, dans le petit hôtel de la rue du Colisée.

» — Il m'a *tout* dit!

» — Ainsi, ce gérant a été arrêté au moment où il voulait passer à l'étranger?

» — Oui, — dit froidement le Commandant.

» — Et l'on voulait de moi quelques renseignements...

» — On voulait savoir si mon fils ne devait pas être arrêté comme ce fripon! — exclama le vieux Delsade, en se levant tout à coup et débordant après une première contrainte.

» — Arrêté, moi! — dit Paul, qui trouvait à la fois, et dans sa conscience et dans son inexpérience plus d'incrédulité que d'inquiétude à cette étrange déclaration, — et pourquoi donc, mon père?

» — N'as-tu pas, comme président du conseil de surveillance de ces mines de Djémilah, approuvé les comptes de ce coquin de gérant?

» — Approuvé... les comptes?... mais c'est une simple formalité!... je...

» — Une formalité qui engage une responsabilité des plus graves... et il n'y a que les niais ou les complices qui...

» — Mon père! — interrompit Paul offensé.

» — Mon fils, je ne suis pas ici pour vous ménager les expressions. Je dis ce qui est!

» — Mais, mon père, vous savez bien que je ne puis être coupable de rien! — reprit Paul avec fermeté. — J'ai pu, dans le désir d'utiliser mes loisirs... d'augmenter mes ressources, m'associer à quelques affaires, mais...

» — Oui, je comprends qu'on utilise ses facultés, qu'on travaille pour le bien-être de sa famille! C'est un devoir : je l'ai accompli avec courage pendant trente ans. Mais se compromettre dans des tripotages, s'allier à des gens suspects... par avidité ou ambition, se fourvoyer au milieu des habiles... ou pire encore! c'est insensé, et plus encore, c'est un acte coupable, et dont malheureusement on ne doit pas compte seulement à sa famille... mais aussi à la société... aux lois! »

Paul commença à s'effrayer. Le ton de son père avait une sévérité inconnue. Le mot de *responsabilité* déjà prononcé par le comte de Lismore dans la courte entrevue en présence de Mathilde, revenait dans la



La neuvaine annuelle à Saint-Étienne du Mont, du 3 au 12 janvier.



Revue des anciens soldats de l'Empire passée dans la cour des Invalides par le maréchal d'Ornano, le 15 décembre, anniversaire du retour des cendres de Napoléon Ier. (D'après un croquis de M. Ch. Yriarte.)

château même, dans les appartements royaux où l'époux consort a rendu le dernier soupir.

Le prince de Galles conduisait le deuil, accompagné de son jeune frère le prince Arthur d'un côté, et du duc de Saxe-Cobourg-Gotha de l'autre. Il se tenait à la droite du cercueil. Le prince de Galles a supporté cette triste crérémonie avec beaucoup de courage et de convenance; le prince Arthur poussait des sanglots et fondait en larmes. Le prince de Prusse paraissait également très-ému. Les personnes princières entouraient le cercueil; le lord grand-chambellan se tenait au pied.

Après le chant des versets qui ouvrent le service et l'hymne de Martin Luther, le corps a été porté dans le caveau, et le reste du service a été lu par le doyen. Il existe deux caveaux à Windsor; le caveau Glocester et le caveau royal. Ce dernier est exclusivement réservé aux membres directs de la famille royale. Trois portes protégent l'entrée de la dernière demeure des rois anglais; l'une des clés est remise au souverain; la seconde au lord grand-chambellan, et la troisième au doyen de la chapelle royale de Windsor. C'est dans ce caveau qu'ont été déposés les restes mortels du prince Albert, enfermés dans quatre cercueils, suivant l'usage.

A midi, le son du canon annonça le départ du cortége; les voitures se dirigèrent en procession vers la chapelle. Les livrées de deuil contrastaient avec les habits écarlates des troupes. Toute la maison du prince, toutes les personnes qui y avaient été attachées de près ou de loin, ouvraient la marche. Le public n'avait pas été admis, même derrière les troupes en haie. On remarquait dans cette cérémonie les médecins qui ont soigné le prince Albert dans sa dernière maladie. Le prince indien qui s'était joint au groupe royal attirait tous les regards.

A une heure dix minutes, la cérémonie a été terminée; le canon n'avait cessé de tirer des salves répétées.

MAC VERNOLL.

LE BLANC ET LE NOIR [1]

CONTE FANTASTIQUE

D'ailleurs, comment expliquer par le chatouillement nerveux l'arrivée de Saphéri Mutz à la brasserie, comment expliquer l'épouvante du malheureux qui le forçait à se livrer lui-même et la perspicacité merveilleuse de Blitz lorsqu'il nous disait :

— Chut! écoutez... il arrive... Que le Seigneur nous protége!

En résumé, toutes mes préventions contre le monde invisible disparurent, et des faits *nouveaux* vinrent me confirmer dans cette manière de voir.

Environ quinze jours après la scène dont j'ai parlé plus haut, Saphéri Mutz avait été transféré par la gendarmerie dans les prisons de Stuttgart. Les mille rumeurs éveillées par la mort de Grédel Dick, commençaient à s'assoupir; la pauvre fille dormait en paix derrière la colline des Trois-Fontaines, et les gens s'entretenaient des prochaines vendanges.

Un soir, vers cinq heures, au sortir du grand entrepôt de la douane, où j'avais dégusté quelques pièces de vin pour le comte de Brauer, qui se fiait plus à moi sous ce rapport qu'à lui-même, la tête un peu lourde, je me dirigeai par hasard dans la grande allée des platanes derrière l'église Saint-Landolphe.

Le Rhin déployait à ma droite sa nappe d'azur, où quelques pêcheurs jetaient leurs filets; à ma gauche s'élevaient les antiques fortifications de la ville. L'air commençait à se rafraîchir, le flot chantait son hymne éternelle, les brises du Schwartz-Wald agitaient le feuillage, et comme j'allais ainsi, ne songeant à rien, tout à coup les sons d'un violon frappèrent mon oreille.

J'écoutai.

La fauvette à la tête noire ne met pas plus de grâce, de délicatesse, dans l'exécution de ses trilles rapides, ni d'enthousiasme dans le jet de son inspiration... Mais cela ne ressemblait à rien... cela n'avait ni repos ni mesure... C'était une cascade de notes délirantes d'une justesse admirable, mais dépourvue d'ordre et de méthode.

Et puis, à travers l'élan de l'inspiration, quelques traits aigres, incisifs nous pénétraient jusqu'à la moelle des os.

— Théodore Blitz est ici! me dis-je en écartant les hautes branches d'une haie de sureau au pied du talus.

Alors je me vis à trente pas de la poste, près du guévoir couvert de lentilles d'eau, où des grenouilles énormes montraient leur nez camard. Un peu plus loin s'élevaient les écuries avec leurs larges hangars, et la maison d'habitation toute décrépite. Dans la cour, entourée d'un mur à hauteur d'appui et d'une grille vermoulue, se promenaient cinq ou six poules, et sous la grande échope couraient des lapins la croupe en l'air, la queue en trompette; ils me virent et disparurent comme des ombres sous la porte de la grange.

Pas un autre bruit que le murmure du fleuve et la fantaisie bizarre du violon ne s'entendait.

Comment diable Théodore Blitz était-il là? — L'idée me vint qu'il expérimentait sa musique sur la famille des Mutz, et la curiosité me poussant, je me glissai derrière le petit mur d'enceinte, pour voir ce qui se passait à la ferme.

Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et dans une salle basse, profonde, aux poutres brunes, de plain pied avec la cour, j'aperçus une longue table servie avec toute la somptuosité des fêtes de village : plus de trente couverts en faisaient le tour, mais ce qui me stupéfia, ce fut de ne voir que cinq personnes en face de ce grand service : le père Mutz, sombre et rêveur, en habit de velours noir à boutons de métal, sa large tête osseuse, grisonnante, contractée par une pensée fixe, ses yeux caves en arrêt devant lui; le gendre, figure sèche, insignifiante, le col de sa chemise remontant jusqu'au-dessus de ses oreilles; la mère, en grand bonnet de tulle, l'air égaré; la fille, assez jolie brune, coiffée d'un bonnet de taffetas noir à paillettes d'or et d'argent, le sein enveloppé d'un fichu de soie aux mille couleurs; enfin, Théodore Blitz, le tricorne sur l'oreille, le violon serré entre l'épaule et le menton, ses petits yeux scintillants, la joue relevée par une grosse ride, et les coudes allant et venant comme ceux d'une cigale qui râcle son ariette stridente dans les bruyères.

Les ombres du soleil couchant, la vieille horloge avec son cadran de faïence aux fleurs rouges et bleues, le coin d'une herse sur lequel retombait le rideau de l'alcôve à carreaux gris et blancs, et surtout la musique de plus en plus discordante, me produisirent une impression indéfinissable : je fus surpris d'un véritable terreur panique. — Etait-ce l'effet du Rudesheim que j'avais trop longtemps respiré? Etaient-ce les teintes blafardes du soir qui venaient? Je l'ignore; mais sans regarder davantage, je me glissai tout doucement, les reins courbés, le long du mur, pour regarder la route, quand un chien énorme bondit vers moi de toute la longueur de sa chaîne, et me fit pousser un cri de surprise.

— Tirik! cria le vieux maître de poste.

Et Théodore m'ayant aperçu s'élança de la salle en criant :

— Hé! c'est Christian Spéciès! Entrez donc, mon cher Christian... vous arrivez à propos!

Il traversa la cour, et venant me prendre au bras :

— Mon cher ami, me dit-il avec une animation singulière, voici l'heure!... l'heure solennelle où l'ange de lumière et l'ange des ténèbres sont en lutte... Entrez!... Les glaives ont déjà brillé.

Son exaltation m'épouvantait, mais lui sans même écouter mes observations, m'entraîna sans qu'il me fût possible de faire aucune résistance.

— Vous saurez, cher Christian, disait-il, que nous avons baptisé ce matin un ange du Seigneur, le petit Nickel, Saphéri Brêmer. J'ai salué sa venue dans ce monde de délices par le chœur des Séraphins... Et maintenant figurez-vous que les trois quarts de nos invités sont en fuite... Hé! hé! hé!... Entrez donc, vous êtes le bienvenu!

Il me poussait par les épaules, et bon gré mal gré je franchis le seuil.

Tous les membres de la famille Mutz avaient tourné la tête. J'eus beau refuser de m'asseoir, ces gens enthousiastes m'entouraient :

— Celui-ci fera le sixième, criait Blitz, le nombre six est un beau nombre!

Le vieux maître de poste me serrait les mains avec émotion, disant :

— Merci, monsieur Spéciès, merci d'être venu! on ne dira pas que les honnêtes gens nous fuient... que nous sommes abandonnés de Dieu et des hommes!... Vous resterez jusqu'à la fin.

— Oui, balbutia la vieille avec un regard suppliant, il faut que M. Spéciès reste jusqu'à la fin; il ne peut nous refuser cela.

Je compris alors pourquoi cette table était si grande, et le nombre des conviés si petit : tous les invités du baptême, songeant à Grédel Dick, avait trouvé des prétextes pour ne pas venir.

[1] Voir les numéros 243, 244 et 246.

---

bouche de son père, et acquérait ainsi une portée qui, de matérielle, pouvait devenir morale. Il ne s'agissait peut-être plus d'argent seulement, et bien que Paul s'effrayât beaucoup à la pensée d'avoir compromis le bien qu'il tenait de la générosité de son excellent père, désormais son inquiétude allait plus loin. Pourtant il pensait que le comte était le maître de la situation, comme principal actionnaire des mines, et il ne doutait pas que la façon dont Lismore l'avait entraîné dans cette affaire ne lui valut son concours efficace et préservatif dans la crise ou l'infidélité du gérant entraînait la société. Comptant donc sur la bonne issue de l'entrevue qu'il devait avoir le soir même avec M. de Lismore, Paul tint tête à son père, dans l'espoir d'arranger seul une affaire dont le vieillard était évidemment très-alarmé.

« — Tu t'exagères tout cela, mon père, — dit-il, — les gens de justice sont toujours portés à voir tout en noir. Si notre gérant est infidèle, on le punira! Mais pour ce qui regarde ma responsabilité, il suffira de quelques mots avec le comte, duquel je tiens la présidence de ce conseil de surveillance, et tu verras que tout s'arrangera entre cet ami et moi!

» — Ce Lismore? un pareil homme l'ami de mon fils!

» — Mais, mon père, pourquoi le traiter ainsi ?

» — Parce que le juge d'instruction m'a laissé comprendre que tu avais été sa dupe, et qu'à cette heure même cet étrange gentilhomme, après t'avoir, comme on dit vulgairement, repassé une mauvaise affaire, te jette dans des embarras qui peuvent atteindre, non pas seulement ta fortune, mais aussi ta considération! »

Paul n'entendit pas sans émotion ces accusations contre celui qu'il appelait son ami. Seulement, comme il connaissait la vivacité, l'ardeur du vieux soldat du Rhin, il croyait prudent de contenir son père plutôt que de le suivre dans cette voie violente. Mais était-ce la seule raison qui imposât à Paul cette pénible impassibilité? On sait que Corbinaud avait été chargé par lui de trouver, à l'aide du notaire, une somme de cent cinquante mille francs, dont il avait le plus pressant besoin, et que Mathilde secrètement informée de cette circonstance qui menaçait la *Chatenaie*, leur chère villa d'été, d'une hypothèque, et peut-être bientôt d'une mise en vente, on sait, disons-nous, que Mathilde avertie s'apprêtait à pourvoir à ce besoin caché de son mari, en vendant ses inutiles diamants. Paul n'en était pas arrivé à la crise des mines de Djémilah sans faire de divers côtés des pertes considérables, causées surtout par cette inexpérience des affaires qui avait porté son père à lui créer de bonne heure une position de fortune indépendante par l'avance d'hoirie qui avait permis son mariage d'amour... Or, qui sait où il en était d'un arriéré fâcheux avec le comte de Lismore, auquel il ne devait payer la position cédée que par échéances successives? Paul avait peut-être plus d'une raison de ménager le sportsman, et le Commandant ne pouvait tout savoir, parce qu'il eut été trop pénible au fils coupable de tout dire...

« — La première chose à faire, — dit le rigide vieillard, — c'est de rompre ouvertement avec ce Lismore, en prenant l'attitude qui te convient en cette déplorable affaire. Que crains-tu dans ton honneur? Rien, assurément! Prouve-le donc à ceux qui seraient disposés à en douter, en considérant ta faiblesse comme un signe d'inquiétude! Prouve-le même à la justice qui pourrait voir dans la persistance de tes relations avec le comte les calculs d'une rançon dégradante!

» — Encore une fois, mon père, — reprit Paul, — avant de rompre ouvertement avec lui, je crois utile d'avoir une explication, il peut en résulter un accord...

» — Je ne l'entends pas ainsi. Il faut aller au plus net : lui écrire, par exemple, que ce dîner auquel il est invité n'aura pas lieu... — ajouta le Commandant qui avait appris sur-le-champ ce qui s'était passé dans la visite interrompue par l'éclatant coup de sonnette.

» — Comment lui écrire? Mais ce serait l'offenser... le courroucer!

» — Qu'importe! — dit Delsade avec un emportement mal contenu.

» — Mais encore une fois, mon père, quelle preuve ai-je de ses torts envers moi! Dans les affaires, il y a de légitimes défenses d'intérêts; entre ce qui est de droit et ce qui est d'abus, il y a des nuances... et... »

Le commandant, tout surpris de cette obstination de Paul à défendre l'homme, qu'il se croyait tout intérêt à ménager encore, puisa dans son ardent caractère et son indignation la résolution d'aller plus loin, en changeant le terrain de l'accusation contre le sportsman :

« — Eh bien, mon fils, — dit-il sévèrement et tristement à la fois, — décidé à amener la rupture qu'il jugeait nécessaire à l'honneur, à l'indépendance de son fils, — si après avoir inutilement essayé de te donner des doutes sur la sincérité en affaires de ce Lismore, je te disais aussi... qu'il faut en concevoir sur sa moralité... d'ami... de... la maison ?

» — Que veux-tu dire? — exclama Paul secoué.

» — Je veux dire, Paul, qu'il est des hommes pour qui rien n'est sacré... ni l'amitié... ni le respect dû au foyer domestique... à l'hospitalité enfin! »

Ces mots, prononcés avec une colère qui avait peine à se réfréner, tombèrent un à un comme un liquide

L'idée d'un pareil abandon me serra le cœur :

— Mais certainement, répondis-je, certainement... je reste... et c'est avec plaisir... avec grand plaisir.

Les verres furent remplis, et nous bûmes d'un vin âpre et fort, d'un vieux Markobrünner dont le bouquet austère me remplit de pensées mélancoliques.

La vieille, me posant sa longue main sur l'épaule, murmura :

— Encore un petit coup, monsieur Spéciès, encore un petit coup!

Et je n'osai refuser.

En ce moment Blitz plongeant son archet sur les cordes vibrantes, me fit passer un frisson glacial par tous les membres.

— Ceci, mes amis, s'écria-t-il, est l'invocation de Saül à la pythonisse d'Endor!

J'aurais voulu fuir... mais dans la cour le chien hurlait d'une façon lamentable... La nuit venait... la salle se remplissait d'ombres... Les traits accentués du père Mutz, ses yeux égarés, la pression douloureuse de ses larges mâchoires n'avaient rien de rassurant.

Blitz raclait... raclait toujours son invocation à tour de bras; la ride que contournait sa joue gauche se creusait de plus en plus, la sueur perlait sur ses tempes.

Le maître de poste remplit de nouveau nos verres, et me dit d'un accent sourd, impérieux :

— A votre santé!

— A la vôtre! monsieur Mutz, répondis-je en tremblant.

Tout à coup, l'enfant dans son berceau se prit à vagir, et Blitz, par une ironie diabolique, l'accompagna de notes aigres en criant :

— C'est l'hymne de la vie... Hé! hé! hé! Bien des fois le petit Nickel le chantera jusqu'à ce qu'il soit chauve... Hé! hé! hé!

La vieille horloge en même temps grinça dans son étui de noyer, et comme je levais les yeux, étonné de ce bruit, je vis sortir de la patraque un petit automate, sec, chauve, les yeux creux, le sourire moqueur... Bref, la Mort qui s'avançait à pas comptés et qui se mit à faucher par secousses quelques brins d'herbe peints en vert au bord de la boîte. Puis, au dernier coup, elle fit demi-tour et rentra dans son trou comme elle était venue.

— Que le diable emporte l'organiste de m'avoir conduit ici, me dis-je; un joli baptême... et des gens bien gais...

Hé! hé! hé!

Je remplis mon verre pour me donner du courage :

— Allons... allons... le sort en est jeté... Personne n'échappe à son sort. J'étais destiné, depuis l'origine des siècles, à sortir ce soir de la douane, à me promener dans l'allée de Saint-Landolphe, à venir malgré moi dans cet abominable coupe-gorge, attiré par la musique de Blitz; à boire du Markobrünner qui sent le cyprès et la verveine, et à voir la Mort faucher des herbes peintes... C'est drôle... c'est véritablement drôle.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER D'AMÉRIQUE

Les troupes du Nord travaillent avec la plus grande activité à élever des retranchements sur l'île Hilton-Head. La ligne des défenses, située à un mille et demi du fort Walker, dans l'intérieur de l'île, n'a pas moins de trois milles de longueur. Ce sont des ouvrages de terre, protégés par un large fossé. Aux dernières nouvelles, le général Sherman venait de prendre définitivement possession de Beaufort et d'y installer une brigade sous le commandement du général Stevens.

Cette occupation fait présager un mouvement prochain contre le chemin de fer de Charleston à Savannah.

Le correspondant d'un journal de New-York, qui se trouvait à bord de la *Seneca*, donne sur cette excursion et sur la ville de Beaufort, dont il est tant question, des détails intéressants :

« Nous levâmes, dit-il, l'ancre vers midi, et comme Beaufort n'est qu'à environ quinze milles au-dessus de l'embouchure de la rivière, nous fûmes, en une heure à peu près, en vue de ses portiques élevés et de ses perspectives de jardins. C'est un grand village habité en été par un grand nombre des plus riches planteurs de la Caroline du Sud, qui viennent y respirer l'air délicieux de l'Océan. Plus de deux mille personnes y sont réunies d'habitude jusqu'en novembre, mais en hiver la population s'y élève à peine à cinq cents habitants. Les maisons sont pour la plupart construites en bois, avec les façades revêtues de stuc; elles sont répandues le long de la côte au milieu de jardins remplis d'orangers et de citronniers, de jasmins, de magnolias et de cactus géants, couverts de fleurs d'un rouge et d'un jaune éclatant. Comme nous longions lentement le rivage, des bateaux plats, chargés de nègres et remplis de butin, croisaient devant nous et traversaient rapidement la rivière. D'autres nègres se prélassaient au soleil, sur les jetées, et ouvraient de grands yeux à la vue des étrangers.

» Nous débarquâmes dans de petits bateaux. Le capitaine du *Wabash*, qui nous accompagnait, avait amené sa chaloupe, armée d'un canon rayé, et chargée de matelots portant chacun un fusil.

» Les nègres, dans leur joie sauvage, avaient pillé et détruit. Un magasin, situé sur la jetée, avait été enfoncé, livré au pillage et de tous côtés étaient épars les restes des marchandises. Tous les ateliers, toutes les boutiques étaient dévastés. Le capitaine Rodgers, du *Wabash*, distribua immédiatement son monde, çà et là, pour nous garder de toute surprise, et donna les ordres les plus sévères pour qu'il ne fût pas emporté un seul objet du village. Les nègres que nous avions vus avant de débarquer avaient disparu avec leur butin, mais d'autres groupes rôdaient alentour, touchaient leurs chapeaux, ou, à défaut de chapeaux, portaient leurs mains à leurs toisons crépues, et paraissaient avoir envie de parler. Nous leur demandâmes où étaient les blancs :

» — Partis, *Massa*, partis le jour de la bataille, partis sans nous. »

» C'était toujours la même réponse. Leurs maîtres avaient pris la fuite en toute hâte dès l'ouverture du feu à Port-Royal. Ils s'étaient efforcés de persuader les noirs, ils avaient même voulu les forcer à les suivre, mais en vain. Les nègres étaient restés, d'autres étaient accourus des environs, et le village avait été livré à un abominable pillage. Ils avouaient naïvement qu'ils avaient dérobé et détruit tout ce qui leur était tombé sous la main. Mais le capitaine du *Seneca* et ses officiers les menacèrent de les fusiller s'ils ne cessaient pas.

» Il n'y eut qu'un sentiment, qu'une émotion dans notre compagnie, ce fut un sentiment de profonde tristesse. Nous visitâmes des habitations spacieuses, où, il y a une semaine à peine, des familles vivaient dans le luxe, et nous vîmes leurs somptueux ameublements ravagés, les livres et les papiers jonchant le sol, des glaces brisées, des coffres en pièces, des pianos sur les trottoirs, des lits de plumes éventrés par la population esclave qu'on dit si paisible et si attachée à ses maîtres. Il faut que la fuite ait été bien précipitée, car presque partout des lettres et des papiers de famille étaient à l'abandon; on voyait épars sur des tables de salon des billets de mariage et des invitations à dîner.

» C'était une dévastation sans frein et sans profit.

» Enfin, tout émus de ce que nous avions vu, nous redescendîmes la rivière lentement, après avoir laissé deux canonnières près de Beaufort. Nous nous arrêtâmes en route pour visiter les ruines d'un vieux fort français, ainsi que la propriété si renommée de M. John Joyner Smith, et un bois de chêne qu'on dit être le plus beau de la Caroline du Sud. Le bois est grandiose et magnifique au delà de tout ce qu'il est possible de voir ailleurs dans ce genre. Les grands chênes sont isolés, projettant au loin leurs immenses branchages sans être gênés dans leur développement, et de larges avenues ouvertes sous leurs voûtes conduisent aux plantations de coton. Les branches-mères laissent pendre des grappes de mousses parasites qui font des guirlandes touffues autour des orangers, des citronniers, des chênes verts et des figuiers. La maison du planteur était abandonnée par son propriétaire, mais les esclaves paraissaient n'y avoir rien dérangé, et nous ne voulûmes pas y pénétrer. Ce n'est qu'à Beaufort, suivant toute apparence, qu'ils ont détruit et pillé. »

Un modèle de batterie navale a été établi dans l'enceinte de l'école navale de Washington. Les artilleurs y sont exercés à la manœuvre du célèbre canon de Dahlgren dont les Unionistes font un si fréquent et un si terrible usage. Le dessin que nous reproduisons, représentant le système complet de batterie navale établi à Washington, donnera en même temps une idée exacte de ce canon, à l'aide duquel le commodore Dahlgren se flatte de traverser la cuirasse du *Warrior*.

Nous donnons en outre plusieurs dessins représentant des types de soldats de l'Arkansas, un modèle de bateaux à vapeur affectés à la navigation intérieure, les bateaux pâtineurs au Canada, le pony-express.

Les volontaires de l'Arkansas se font remarquer en-

---

corrosif dans l'oreille de Paul. Un double frisson, courant contrarié de chaud et de froid, le saisit de la tête aux pieds; il eut un rapide éblouissement, et resta tout pâle devant le Commandant dont il saisit vivement la main :

« — L'hospitalité, dis-tu? Voyons, mon père, en fait d'argent, tout s'arrange, et si M. de Lismore m'a trompé en me chargeant d'une affaire compromise... nous verrons plus tard! Mais en fait d'honneur, c'est sur-le-champ, qu'il faut voir clair... Que veux-tu dire, parle!

» — Je veux dire, mon fils, que M. de Lismore ne doit plus rentrer ici!

» — Oui... j'entends bien... tu flétris en lui l'ami après avoir accusé l'associé... mais... pourquoi?

» — Demande-le à ta femme!

» — Mathilde!...— reprit Paul en s'efforçant de garder une attitude confiante, dans la crainte d'animer celui qu'il voulait modérer, en même temps qu'un secret motif l'obligeait à la plus pénible modération. — Oui, je me rappelle que Mathilde, il y a deux heures, me dit que le comte lui paraissait un peu empressé... Mais Mathilde n'a pas encore assez d'expérience pour comprendre le peu de cas qu'il faut faire des banalités de salon...

» — Des banalités! — s'écria le Commandant révolté de l'attitude de Paul, — des banalités de salon! apprenez donc que tout à l'heure ce comte a presque déclaré à votre femme des sentiments offensants...

» — Non, non, c'est impossible! — murmura plutôt qu'il n'articula Paul tout frémissant d'une colère à grand'peine contenue.

» — Il s'est déclaré, vous dis-je! — exclama le père plus qu'étonné de cette incrédulité inexplicable.

» — Encore une fois, mon père...

» — Vous allez écrire sur-le-champ à cet homme que vous lui défendez de se représenter chez vous?

» — ... Sans doute... s'il a pu... s'il a osé... Mais auparavant je...

» — Quoi, vous hésitez encore? — dit Delsade au comble de la surprise et de l'indignation.

» — Eh bien, mon père... demain je te promets, je t'assure que...

» — Mon fils! — dit le vieux soldat, de l'accent le plus impérieux et le plus solennel, — je vous défends de me tutoyer! »

Et il sortit en murmurant :

« — Je sais maintenant ce que j'ai à faire! »

Paul tomba sur un divan, cachant sa tête dans ses mains que baignèrent sur-le-champ d'abondantes larmes.

Le soir, Mathilde restée dans le vague de ses inquiétudes et la douleur de ses appréhensions, conduisit sa belle-mère et Célina aux Italiens, où l'on chantait la *Norma*, cet éternel chef-d'œuvre de passion et de mélodie expressive. La bonne aveugle avait voulu accompagner le Commandant à Paris, parce qu'avec son instinct de femme et surtout de mère, — ayant en plus cette pénétration qui appartient aux êtres frappés de l'engourdissement d'un sens extérieur, d'où naît une plus forte concentration de la pensée; — parce que, disons-nous, elle avait senti qu'il se passait autour de son fils quelque chose, qui pouvait avoir besoin de toute l'intelligence paternelle pour être conjuré, — et du cœur de la mère, pour être adouci, consolé. Aussi avait-elle dit à Delsade, lorsque celui-ci se montrait aussi inquiet que blessé de l'absence de Paul à la douce fête de famille :

» — Tu as raison, mon bon André, pour que Paul, toujours si empressé, si aimant, ait manqué à venir souhaiter la fête de sa vieille mère, il faut qu'il se passe en lui, autour de lui, quelque chose d'extraordinaire! La tristesse de Mathilde, venue seule, n'échappe pas à mon cœur, si elle est soustraite à mes yeux! Ce comte de Lismore, presque inconnu, qui arrive ici... l'effroi qu'en a éprouvé Mathilde... D'un autre côté, cette folle Mme de Bryac, qui a des allures étranges, mystérieuses... tout me dit qu'un danger menace le bonheur de nos enfants... Eh bien, partons, mon ami! Toi, tu iras veiller sur les intérêts... et moi, sur les sentiments. Chacun sa mission!

Or, pendant que les trois femmes étaient difficilement distraites de leurs secrètes préoccupations par la musique, dont l'audition même était comme une mélancolie de plus dans leur cœur, Paul attendait vainement le comte de Lismore au cercle, où il lui avait promis de se trouver. Lorsque commença le fameux, le furieux duo :

In mia man' alfin tu sei!...

Mathilde, qui avait réussi à écarter un moment sa préoccupation pour essayer de goûter les sublimes accents de la passion jalouse et vengeresse, vit un homme qui, de l'entrée du balcon, saluait dans sa direction. N'osant, par convenance, se servir de sa lorgnette pour regarder cet homme, elle ne sut au juste si le salut s'adressait à elle... et pourtant elle avait cru reconnaître le comte de Lismore...

« — Quelle audace! » — se dit-elle.

Jules Lecomte

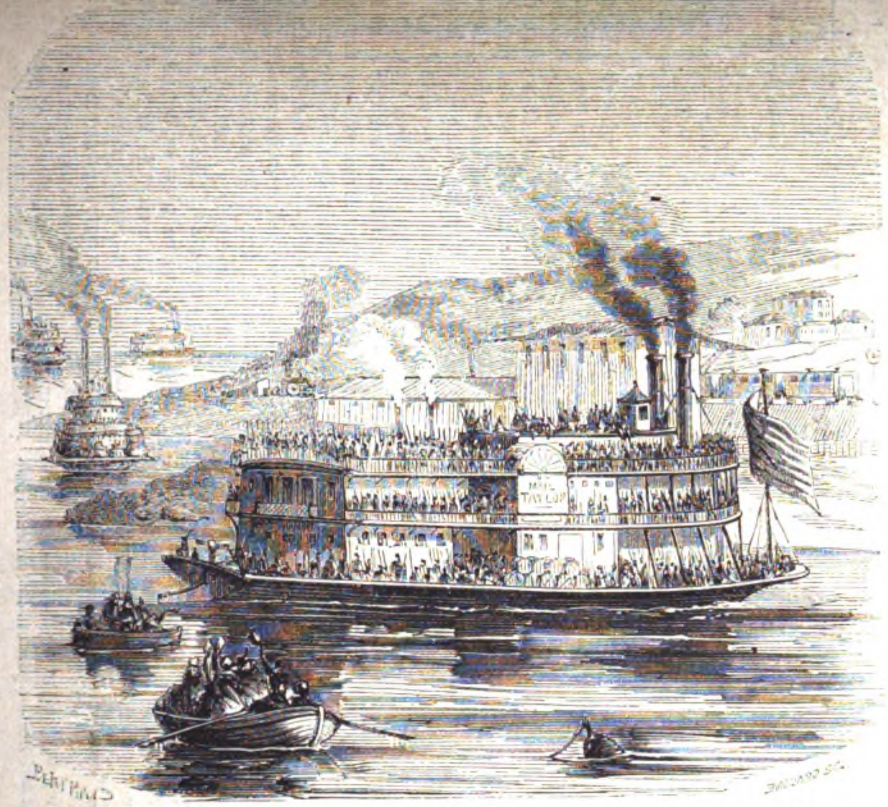
(La suite au prochain numéro.)



Guerre d'Amérique. — Campement des troupes fédérales devant Beaufort.

GUERRE D'AMÉRIQUE. — Campement des troupes fédérales devant Beaufort.

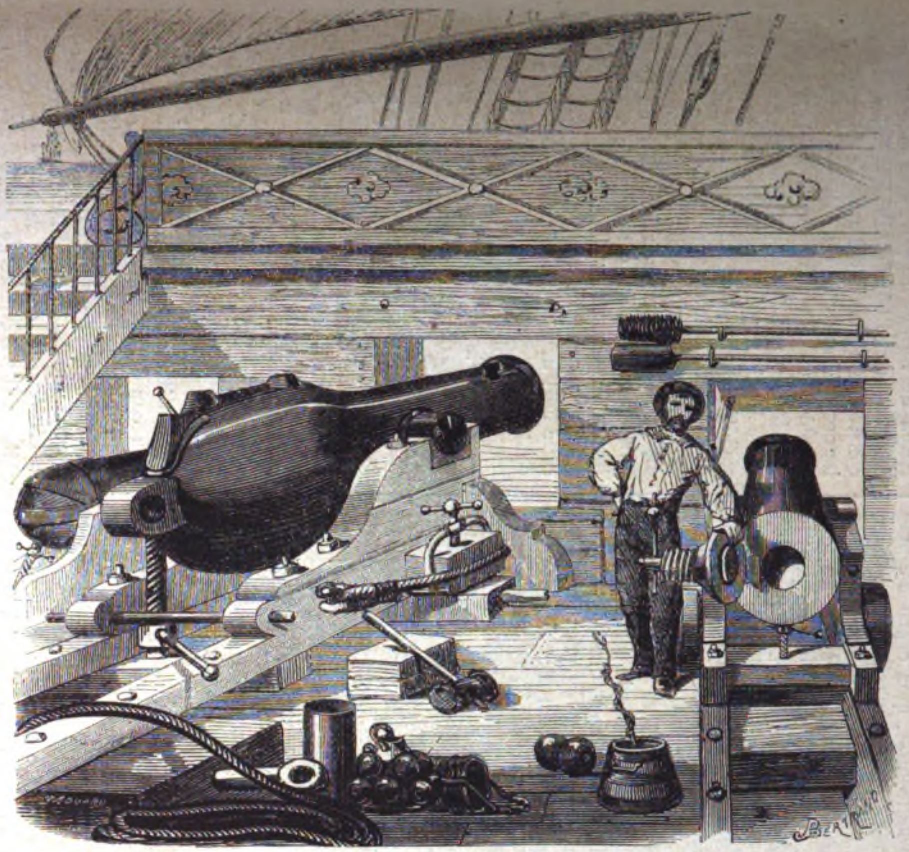
GUERRE D'AMÉRIQUE.



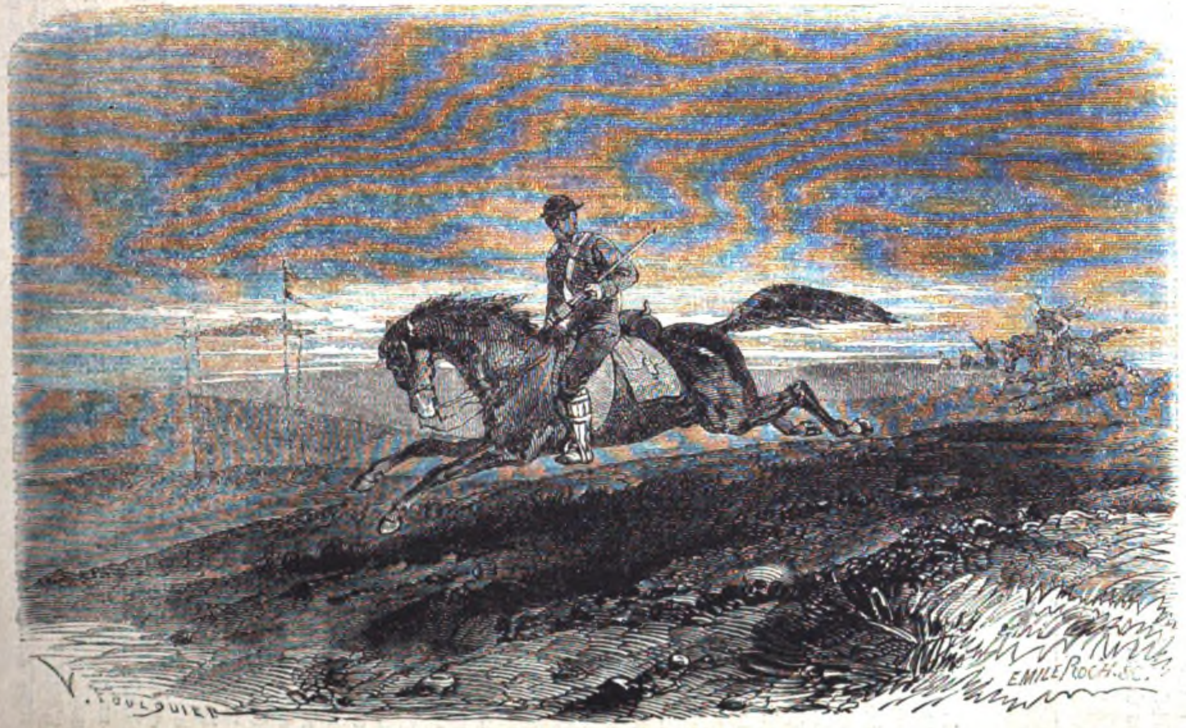
Bateaux à vapeur affectés à la navigation intérieure pour le transport des troupes fédérales.



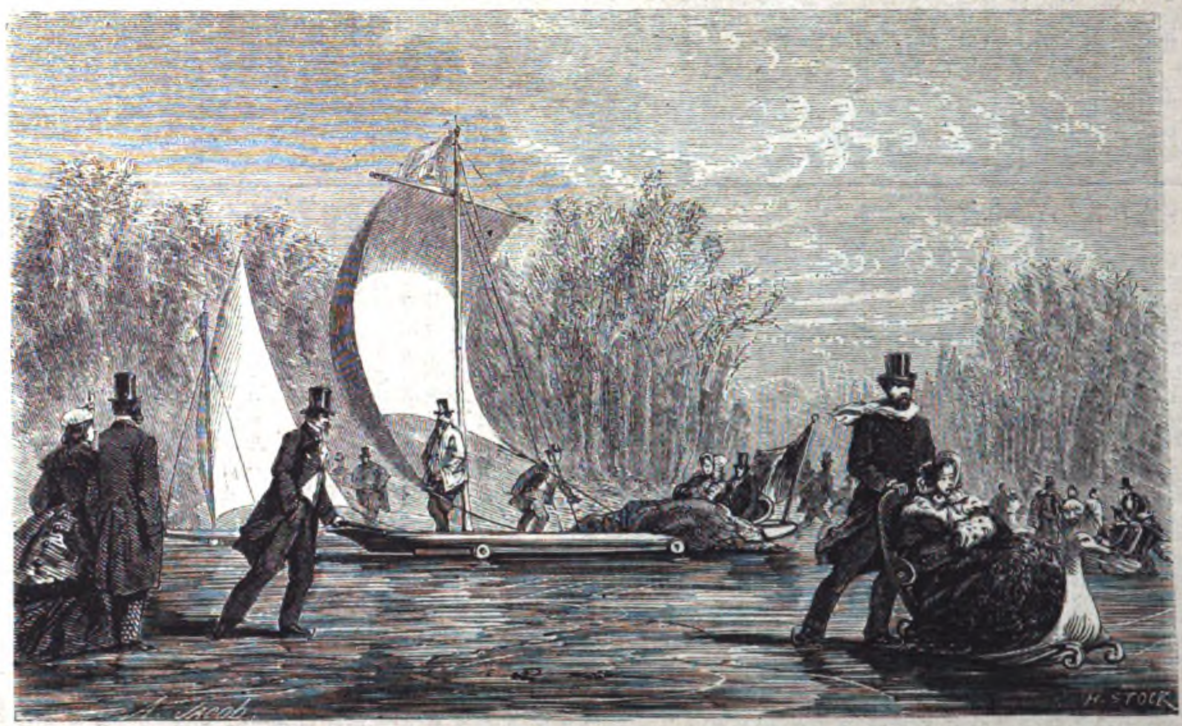
Types de volontaires de l'Arkansas.



Système de batterie établi dans l'enceinte de l'école navale de Washington.



Pony express, service de dépêches établi entre Saint-Joseph (Missouri) et San-Francisco (Californie).



Bateaux patineurs à voiles sur le Saint-Laurent, au Canada.

tre tous les soldats du Sud, par leur tenue plus que négligée, par leur attitude altière et provocatrice. Habitués dans leurs lointaines prairies à braver le danger, à ne compter que sur eux-mêmes, il leur répugne de se conformer à la vie monotone des camps et surtout à une discipline sévère. Ils font d'excellents tirailleurs et de détestables soldats.

Le transport des troupes, dans le Sud comme dans le Nord, se fait de préférence par eau. Les rivières navigables abondent dans toute la partie habitée de l'Amérique septentrionale et partout l'on trouve ces immenses bateaux à vapeur que l'on a souvent comparés à des villes flottantes. Ces bateaux, ou *steamboats*, ont deux ponts : le pont inférieur est destiné aux passagers de seconde classe et aux marchandises; le pont supérieur est réservé aux passagers de première classe. Un salon, magnifiquement décoré et qu'entourent les cabines des passagers, s'étend sur la longueur presque totale du bateau. Les deux extrémités sont ordinairement disposées en forme de larges balcons. L'arrière est réservé aux dames, l'avant est destiné aux hommes. On fait sur ces bateaux des voyages de huit ou dix jours et souvent davantage. Le Mississipi, qui parcourt 5,113 kilomètres, est navigable depuis son embouchure jusqu'à Saint-Paul dans le Minnesota, pendant 3,600 kilomètres.

Les Canadiens ont adopté sur le Saint-Laurent l'usage de bateaux à peu près semblables, mais les cours d'eau du Canada ne sont plus navigables, à cause des glaces, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai. Les habitants ont eu l'ingénieuse idée de construire des bateaux pâtineurs, pourvus de voiles, à l'aide desquels ils parcourent de grandes distances avec une vitesse prodigieuse. Toutefois ce genre de navigation offre de très-grands dangers et s'est peu généralisé.

Il n'est pas hors de propos, lorsqu'on parle de voyages rapides accomplis en Amérique, de citer le pony express. Le service des dépêches du pony est établi entre Saint-Joseph, dans le Missouri, et San-Francisco, en Californie. Un homme à cheval et seul parcourt les solitudes immenses, les prairies sans fin que les Américains appellent le *Far-West*. Jamais homme peut-être ne s'est exposé à plus de dangers. Les prairies n'offrent ni abris, ni ressources. On n'y voit que des oiseaux de proie et des serpents dangereux, entre autres le serpent à sonnettes, et l'on y rencontre fréquemment des Indiens féroces.

Les départs du pony ont lieu deux fois par semaine. Il accomplit son voyage de San-Francisco à Saint-Joseph, en douze jours, en passant par Los Angeles, El Paso et Fort-Smith. Les relais sont en moyenne distants les uns des autres de soixante et quinze milles.

A. MALESPINE.

COURRIER DU PALAIS.

Le 26 décembre dernier, dans des salons tapissés de tableaux, décorés de statues, de bronzes et d'objets d'art, se célébrait le cinquantième et glorieux anniversaire d'une royauté qui n'est contestée par personne, dont la légitimité est fondée sur les suffrages d'une admiration unanime, la royauté de l'éloquence personnifiée en Mᵉ Berryer. Le barreau de Paris avait pris l'initiative de cette fête à laquelle tous les barreaux de province avaient été conviés. Ils étaient accourus,— représentés par leurs bâtonniers, — de tous les coins de la France, de Bordeaux et de Nancy, de Caen et de Toulouse, de Rennes et de Chambéry. Ils étaient là aussi, les anciens bâtonniers de Paris, et parmi eux des ministres, des hauts fonctionnaires, MM. Dupin, Delangle, Baroche, Chaix d'Est-Ange, Duvergier, Boinvilliers : ils avaient quitté la simarre et l'habit brodé pour revêtir cette robe de dessous, suivant l'expression de l'un d'eux, — cette robe, l'honneur, le refuge des bannis du pouvoir et qu'ont reprise avec fierté, au jour de leur exil, Marie, Crémieux, Sénart, Odilon-Barrot. Mᵉ Berryer retrouvait ainsi groupés autour de lui ses vieux compagnons d'armes, ses amis d'autrefois : leurs mains pressaient les siennes : on l'étreignait, on l'embrassait comme au retour d'un long voyage : Viens donc que je t'embrasse, s'écriait Odilon-Barrot en le serrant dans ses bras, mon vieil ami, mon bon Berryer !...

Une voix annonce : Mᵉ Berryer est servi ! et l'on passe dans la salle du banquet.

Le héros de la fête prend place entre M. le procureur-général Dupin et M. le premier président Devienne. En face de lui vient s'asseoir M. le bâtonnier Jules Favre, ayant à sa droite M. le garde-des-sceaux, à sa gauche M. Benoît-Champy, président du tribunal.

C'était à Mᵉ Jules Favre que revenait l'honneur de porter, au nom du barreau, le toast de Mᵉ Berryer. Avec quel tact, quelle délicatesse, quel esprit d'à-propos il a rappelé les titres du grand avocat à l'hommage extraordinaire qui lui était rendu; avec quel bonheur et quelle sureté d'expression il a su formuler les sentiments de ceux dont il était l'interprète, on peut le supposer quand on connaît Jules Favre, on peut s'en convaincre en lisant son discours. A chaque phrase, à chaque allusion les bravos partaient à l'adresse, aussi bien de celui qui en était l'auteur que de celui qui en était l'objet.

Mais voici que Mᵉ Berryer se lève à son tour. Ses lèvres, ses mains sont tremblantes. Il commence, et puis il s'arrête; sa voix, cette voix si puissante, si souple, si sonore, elle lui résiste pour la première fois : les larmes l'étouffent, il les sent remonter de son cœur à ses paupières : « On m'avait, dit-il, conseillé, pour me soutenir, de jeter quelques mots sur le papier... mais qu'en ferais-je? Dans mon émotion, je ne pourrais pas les lire... » Il improvise donc, et cette improvisation, entrecoupée de silences, de gestes plus éloquents que les paroles, est une des plus magnifiques choses qu'on ait jamais entendues. Lisez-la, vous dirai-je, comme je vous disais tout à l'heure pour l'allocution de Jules Favre; lisez-la... Mais quoi! sera-ce assez? Vous y sentirez bien l'élévation de la pensée, la noblesse du langage; vous admirerez avec quelle grâce modeste le prince des orateurs cherche à décliner le titre qu'on lui décerne, avec quel sentiment pieux et touchant il associe la mémoire de son père à l'honneur qu'on lui rend, et dépose sur sa tombe les couronnes dont on l'accable. Vous verrez tout cela; mais il vous manquera cette voix sympathique, tantôt étouffée et tantôt vibrante, ces accents si tendrement émus, cette tête si belle, illuminée par le bonheur et la reconnaissance; il vous manquera ce courant magnétique qui unissait l'orateur à ceux qui l'écoutaient, ces mains tendues vers lui, ces regards humides, ces applaudissements qui éclataient, spontanés, irrésistibles; il vous manquera, enfin, cette impression indéfinissable née du moment, du concours des sentiments et de l'union des âmes, impression qui laissera un souvenir impérissable à ceux auxquels il a été donné de la partager.

C'est par deux discours très-vivement applaudis de Mᵉˢ Marie et Pervinquière que s'est terminée cette fête de famille, ce jubilé de l'éloquence, unique dans le passé, — je n'ose pas dire, dans l'avenir.

Rentrons au palais : aussi bien, par une fortune singulière, pouvons-nous le faire sans déchoir. Le nom qui se rencontre sous notre plume est un nom auguste, c'est celui de S. M. Eugénie, Marie de Guzman, comtesse de Teba, impératrice des Français : ainsi parle l'assignation; car Sa Majesté plaide par avoué et par avocat, tout comme son adversaire, M. Jules Le Roux, consul-général de Suède à Paris.

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre?

Eh oui, vraiment, c'est encore d'une question de voisinage qu'il s'agit ici. Vous vous rappelez cet hôtel princier connu sous le nom d'hôtel d'Albe qui, placé sur le point culminant de l'ancien parc de Marbeuf, semblait dominer les autres hôtels des Champs-Élysées, et révéler, par sa grandeur et sa majesté même, le rang élevé de celle qui l'avait pris sous son patronage. Lorsque S. M. l'Impératrice l'acquit du marquis de Lauriston, il y a quelques années, pour en faire la résidence de sa famille, il était loin d'avoir l'éclat et l'importance que nous lui avons vu depuis. Par les soins de son auguste propriétaire, les bâtiments reçurent de nouveaux embellissements, des sommes considérables furent consacrées à son ornementation intérieure et des terrains achetés à des propriétaires voisins agrandirent notablement le jardin qui l'entourait.

Au nombre de ces propriétaires se trouvait M. Le Roux. En cédant à Sa Majesté une portion de sa propriété, il s'était réservé,— avec son hôtel, situé rue de Chaillot,— un droit de vue s'étendant jusque sur l'avenue des Champs-Élysées. Son regard embrassait en même temps les beaux ombrages de cet ancien parc Marbeuf, créé au commencement du dix-huitième siècle, devenu plus tard la propriété du célèbre Choiseul-Gouffier, puis découpé, morcelé,— et qui aujourd'hui reconstitué par une restauration intelligente et somptueuse, lui offrait le voisinage à la fois le plus honorable et le plus attrayant.

Ce voisinage a disparu. On sait par suite de quel deuil inopiné les espérances fondées sur les destinées du nouvel hôtel d'Albe s'évanouirent, et comment la main qui l'avait si libéralement doté se retira de lui. Dans sa douleur profonde, immense, Sa Majesté ne voulut pas que ses yeux pussent rencontrer encore une demeure qui lui rappelait d'aussi amers souvenirs : elle ne put se faire à l'idée qu'un jour, bientôt peut-être, de bruyantes fêtes seraient données dans cette habitation où elle n'avait même pas eu la triste consolation de fermer les yeux à sa sœur bien-aimée.— La destruction de l'hôtel d'Albe fut résolue.— De cette belle construction, chef-d'œuvre de Visconti, de ces colonnes élégantes, de ces délicates sculptures, il ne resta bientôt plus pierre sur pierre. Après le marteau vint la cognée : les arbres centenaires contemporains de Buffon et de Jussieu, qui avaient vu sous leurs ombrages cette société savante dont Choiseul-Gouffier était le centre disparurent à leur tour, et de cette hécatombe il ne reste, debout aujourd'hui, pour attester la splendeur du passé que ce vénérable cèdre du Liban que tout Paris connaît, et qui a sa légende comme son frère du Jardin des Plantes.

Ici commence le procès. Aux yeux de M. Le Roux, cette destruction constitue une violation formelle du contrat passé avec lui. On lui enlève, prétend-il, justement ce qu'il s'était réservé, une vue sur des ombrages — à laquelle on substitue une vue sur des moellons. Cette thèse, développée avec non moins de science que d'esprit et de convenance par Mᵉ Limet, a été combattue énergiquement par Mᵉ Dumiral. M. l'avocat-impérial Sévérien Dumas s'est joint à l'avocat de Sa Majesté pour démontrer que la servitude en question n'avait pas les effets que prétendait en tirer M. Le Roux, et qu'en laissant à ce dernier une vue oblique sur les Champs-Elysées, on donnait à la clause du contrat toute l'étendue qu'elle devait avoir. Ces conclusions été consacrées par le jugement du tribunal.

Et maintenant une grande nouvelle. L'arrêt Mirès vient d'être cassé, et voici qu'elle va recommencer à nouveau devant la cour de Douai, cette curieuse affaire si pleine déjà de péripéties, d'émotions, de scandales,— et dans laquelle cependant, s'il faut en croire le rapport même de M. le conseiller Plougoulm à la cour de cassation, le dernier mot n'a pas encore été dit. — Allons, il y a encore de beaux jours pour la chronique judiciaire!

Quelques lignes me restent encore, et j'en profite pour signaler à l'attention de mes lecteurs l'excellent petit livre que vient de publier, chez M. Aubry, M. Alexandre Sorel. La matière est importante, et je ne sais s'il en est qui donne plus de tablature à nos tribunaux grands et petits. Il s'agit des dommages causés au gibier par les récoltes, de la responsabilité qu'ils entraînent pour les propriétaires de bois et forêts et les locataires de chasse. Quelle sera l'étendue, la limite de cette responsabilité? Quelles seront les distinctions à observer suivant que le gibier s'appellera lièvre, lapin, sanglier, cerf, biche, chevreuil, renard, blaireau, pie, geai, etc... Voilà bien des questions, n'est-ce pas? et pour les résoudre avec autorité, il ne faut rien moins que la sagacité de l'avocat, la science pratique du juge de paix, l'expérience du chasseur, la plume exercée du rédacteur judiciaire. Or, ces qualités, ces titres, M. Sorel est en droit de les ajouter à son nom, et il est facile d'en reconnaître l'empreinte dans l'ouvrage clair, élégant, substantiel, concis et complet à la fois que je vous recommande. Ajoutez — ce qui ne gâte rien — que le volume est coquet et charmant, qu'il parle aussi bien à l'œil du bibliophile qu'à l'esprit du jurisconsulte. N'en est-ce pas plus qu'il ne faut pour qu'il fasse son chemin?

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE L'OPÉRA ; *La Voix humaine*, opéra en deux actes de M. Melesville, musique de M. Alary. — THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Norma*, opera en deux actes de Bellini. — THÉATRE-LYRIQUE : *La Tête enchantée*, opéra-comique en un acte de M. E. Dubreuil, musique de M. Paillard.

Un savant qui n'aurait plus rien à apprendre serait l'homme du monde le plus à plaindre; aussi la nature, dans sa prévoyance ordinaire, a-t-elle eu soin de rester impénétrable sur beaucoup de points et de garder justement pour elle la solution des problèmes dont les Académies sont le plus entichées. La quadrature du cercle, la trisection de l'angle par la géométrie élémentaire, le mouvement perpétuel, ont certainement fait dépenser bien des nuits blanches aux mathématiciens. Mais il faut avouer que ce ne sont là que de médiocres sujets d'insomnie en comparaison de la grande, de l'éternelle, de l'irritante question de la phonation, autrement, — pour nos lecteurs qui ont oublié leur grec, — de la formation de la voix humaine.

Il y avait là une belle occasion de noircir du papier et d'entasser mémoires sur mémoires... Je vous demande si on a en profité ? Mais, en somme, on n'a rien prouvé, si ce n'est qu'on ne savait que peu de chose, à peu près rien de la fonction du larynx; car il faut bien remarquer qu'on n'écrit de gros livres que sur ce que l'on ignore; autrement a quoi bon ?...

Chose singulière ! pendant que la science s'évertuait à sonder le mystère de la phonation, de son côté la facture instrumentale s'était posé un problème ana-

logue. De tout temps on a cherché a produire artificiellement le son de la voix humaine, et c'est à peine si ce rêve a pu être réalisé de nos jours par les orgues de M. Cavaillé-Col.

Écoutez M. Melesville, il a là-dessus à vous raconter une histoire qui, si elle n'est authentique, contient en compensation un sujet d'opéra assez ingénieux.

L'auteur du livret de *Zampa* prétend donc, qu'au moyen âge, un empereur d'Allemagne aima assez la musique pour mettre au concours l'exécution d'un orgue qui imiterait la voix humaine. Et il promettait d'élever aux plus hautes dignités qui accomplirait un si grand tour de force.

Or, dans le même temps vivait un pauvre organiste, que sa condition obscure empêchait d'aspirer à la main d'une belle et puissante princesse. Didier et Isaure s'aimaient pourtant, et non moins qu'Arnold et Mathilde dans l'opéra de *Guillaume Tell*. Un seul moyen leur restait donc de franchir la distance morale qui les séparait; il fallait que Didier inventât l'orgue chanteur auquel l'empereur attachait un si grand prix.

En effet, l'organiste se met à l'œuvre et, son amour fécondant son génie, il accomplit le miracle si ardemment souhaité.

Le jour de faire connaître sa découverte est arrivé; mais Didier a compté sans la perfidie d'un rival qui s'est glissé furtivement dans son atelier et a condamné l'instrument au silence en y introduisant son gant. C'est en vain alors que Didier sollicite le clavier de son orgue, il n'en sort pas le moindre son; et tout semble perdu quand on découvre subitement le gant caché dans les ressorts les plus essentiels de l'instrument. La situation change donc, et Didier, qui a pu faire chanter son orgue, reçoit de l'empereur les insignes d'une dignité assez grande pour lui permettre d'épouser la princesse Isaure.

Il y avait là certainement de beaux prétextes à musique, et il ne tenait qu'à M. Alary de profiter de l'occasion; mais en abordant la scène de l'Opéra, M. Alary a montré qu'il avait l'ambition haute plutôt que le souffle mélodique assez puissant pour remplir sa tâche. Prendre les violons des *Huguenots* et de *Guillaume Tell* pour leur faire chanter ses romances, nous a toujours paru une entreprise périlleuse.

Ce n'est pas qu'on puisse refuser à la partition de M. Alary un certain mérite d'orchestration, il faut même noter que la partie vocale y est traitée avec habileté. Mais que sont ces qualités quand la première de toutes, l'invention, fait défaut.

Les formes qu'affectionne l'auteur de *la Voix humaine* sont évidemment celles de M. Verdi; or, ces formes ne laissent pas que d'être critiquables, même lorsque le maître en use et en dissimule l'âpreté par le charme de ses mélodies souvent originales, toujours incisives.

Comment voulez-vous alors qu'on puisse s'en inspirer quand il ne vous est point donné de trouver des pages telles que le *Miserere* du *Trovatore* ou le quatuor de *Rigoletto?...* Nous déclarerons pourtant que nous avons compté dans l'œuvre de M. Alary jusqu'à trois morceaux qui tranchent sur le reste de la partition, par plus de distinction et surtout d'accent dramatique. C'est d'abord au premier acte un air de baryton et un duo entre le ténor et le soprano; enfin un second acte, le morceau d'ensemble qui termine la pièce, et où l'orgue est mêlé aux voix avec infiniment d'art.

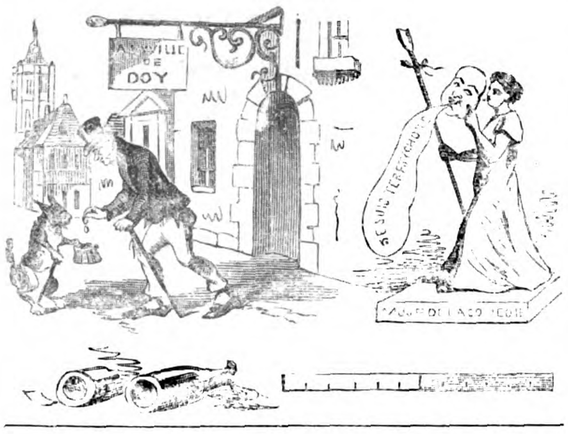
Le rideau venait de tomber, quand un monsieur de l'orchestre, — un seul, je dois l'avouer, — s'est levé et a entonné sur le sifflet l'air si connu de M. Wagner. La claque s'est révoltée alors, et a hué très-brutalement le spectateur qui symbolisait si bien les velléités d'indépendance que le public a montré depuis quelque temps. Cette scène est fâcheuse, et il est regrettable que messieurs les claqueurs s'exagèrent le rôle qu'ils ont à jouer au point de se croire armés d'un droit quand ils ne jouissent que d'une tolérance.

— *Norma* ne quitte pas le répertoire des Italiens, et M[me] Penco ne quitte pas le rôle de Norma. Ce sont là, pensons-nous, de bonnes raisons pour dispenser le lecteur de la tirade que nous pourrions étaler ici à l'endroit de Bellini et de son interprète; mais en y regardant de près, la soirée où l'on a repris *Norma* avait son attrait et on y pouvait même constater ceci qui est assez nouveau : à savoir que le personnage d'Adalgise était présenté d'une façon plus que convenable parce qu'on l'avait confié à une cantatrice, afin, peut-être, de laisser reposer les figurantes qui en étaient chargées. En un mot, M[lle] Biondini a débuté dans ce rôle ingrat auquel elle a prêté tout le charme de sa voix jeune et parfaitement timbrée.

— Le Théâtre-Lyrique donne quelquefois (à sept heures!) un petit acte qui a nom *la Tête enchantée* et où en raconte une histoire d'alchimiste à laquelle se mêle un roman amoureux qui ne brille, certes, ni par l'originalité ni l'imprévu. Nous ne nous attarderons donc point à scalper *la Tête enchantée*, il nous suffira à constater que la partition de M. Pailliard contient un joli quatuor et une sérénade assez bien tournée; le tout, du reste, chanté avec une négligence et une gaucherie que nous renonçons à décrire.

ALBERT DE LASALLE.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Mazarin rasait les châteaux-forts féodaux pour affermir la royauté.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

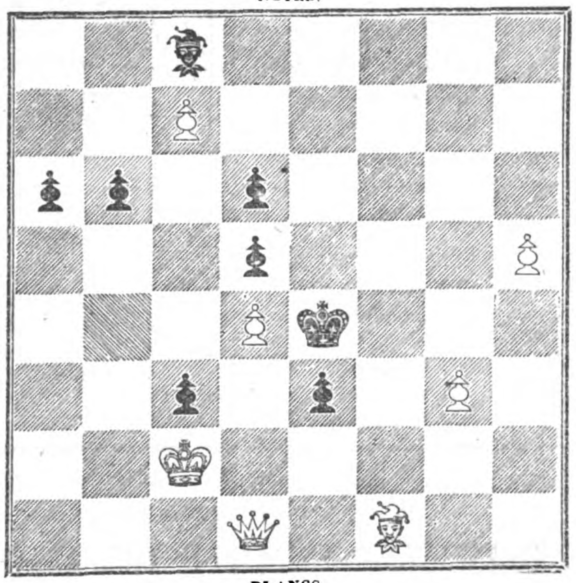
	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France.				
Algérie.	» »	6 »	11 »	21 »
Colonies françaises (voie franç.)				
Id. *Id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42
États-Romains.	20 80			
Angleterre				
Égypte, Grèce, Turquie	12 48	9 »	17 »	33 »
Toscane				
Belgique	10 40	8 50	16 »	31 »
Prusse				
Espagne	5 20	7 25	13 50	26 »
Suisse				
Hollande et Luxembourg	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal	7 80			
Id. (voie anglaise).	18 72	10 50	20 50	40 »
Piémont	6 24	7 50	14 »	27 »

ECHECS

Problème numéro 20.

COMPOSÉ PAR M. S. LLOYD, DE NEW-YORK.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du Problème n° 18.

BLANCS.	NOIRS.
1. T c D	1. Coup quelconque.
2. Mat de six manières différentes, suivant le coup joué par les Noirs.	

Solutions justes par MM. Trussy; Lantoise; Grosdemange; un Irlandais; Café-Divans, à Limoges; Café Français, à Chartres; Café de l'Opéra, à Nancy; Merlann et Martin; Brasserie du Rhin; Visto; J. Boileau; Société des Beaux-Arts, à Nantes; Fabrice; docteur Menesson; Henry de Lagarde; colonel Silvestre; M[me] Joséphine Boissat, à Albertville, Savoie; Bellin, sergent-fourrier; V. Pacon; Cercle d'Aurillac; Café du Cercle, boulevard Montmartre; Roche et Denis, lieutenants au 16[e] de ligne; Cercle philharmonique de Langon; R. B., à Sablé; capitaine Didier, au camp de Châlons; Café Aimé, à Condom; Charton; Fraiche; Le Febvrier; Cercle de Nérac; Barrot, à Chartres; A. Charbonnet; Cercle des Echecs de Marchiennes; docteur Revel, à Saint-Omer; F. Duval; Rosenbaum; E. Frau; A. Rollinat; Breuil et Planet, à Collonge; les quatre Debernis; Cercle des Orphéonistes de Saint-Omer; Girard, à Lussières; Lemaître, à Chartres; Déquénes; de Valtamiet, à Avesnes; M. Borie; A. Desty, à Bergerac; Cercle du château, à Bernis; Paul K., H. à Orléans; Guignon; Boisset, à la Flèche; E. Wallet; une dame d'Asti, Italie; Chouya, à Bonn; P. M., à Nantes; Aulit; C. de Saint-Avit.

P. JOURNOUD.

Projet de reconstruction de la Basilique de Saint-Martin de Tours.

La légende de Saint-Martin de Tours est fertile en récits extraordinaires. Toute la Touraine a entendu raconter les miracles attribués à la vertu puissante du glorieux thaumaturge, mort le 9 novembre 397, les actions les plus éclatantes de son zèle et de sa piété et les prodiges que l'enthousiasme religieux reconnut aux reliques du saint Évêque.

La tradition nous raconte que le jour où les habitants de la Touraine parvinrent à soustraire aux prétentions des Poitevins le corps de Saint-Martin, *la barque qui les portait remontait le courant de la Loire sans voile ni rames; sur son passage les arbres se couvraient de fleurs, les malades retrouvaient la santé, et une musique céleste ne cessa d'accompagner le corps du Saint jusqu'à son arrivée à Tours.*

L'histoire, plus sévère, nous raconte que saint Martin fut une de ces grandes figures qui apparurent dans les Gaules à l'origine du christianisme; qu'il s'attacha et parvint à détruire les superstitions druidiques et le paganisme qui avaient alors accaparé les intelligences barbares des populations du Nord-Ouest. Ce fut saint Martin qui, réunissant autour de lui des disciples studieux et pleins de courage, jeta les premiers fondements de ce monastère de Marmoutier qui devint un des plus puissants leviers du christianisme. Sa charité admirable fut son irrésistible moyen de prosélytisme.

Quelque temps après que le corps du saint thaumaturge eut été inhumé dans le cimetière qui se trouvait alors à une lieue de Tours, la foule des pèlerins se rendent à son tombeau devint si grande que la chapelle élevée par saint Brice, devint insuffisante. Un nouvel évêque, saint Perpet, fit construire sur l'emplacement de la chapelle primitive une vaste basilique que Grégoire de Tours décrit comme *le monument le plus riche et le plus remarquable de l'époque*. Les ossements de saint Martin, réduits à la grosseur du corps d'un enfant, furent placés dans un vase d'albâtre et renfermés dans une châsse de métal précieux.

Un grand nombre de clercs furent attachés à l'église Saint-Martin et une population nombreuse vint se grouper à l'entour de ses murailles sacrées.

Au seizième siècle la basilique fut détruite par un incendie et reconstruite dans sa magnificence primitive par Clotaire I[er].

Les pèlerinages des rois et des reines, les visites des papes à l'église Saint-Martin, les dons de tous les grands personnages de la catholicité, portèrent le culte du patron de la Touraine à sa plus grande splendeur. Une ville entière, d'abord sous le nom de Martinopolis, plus tard sous celui de Châteauneuf, se forma autour de cette illustre abbaye dont le chapitre ne relevait que des papes, possédait des biens immenses, avait le droit de battre monnaie et la puissance de mettre sur pied une armée chargée de défendre le patrimoine de saint Martin.

Les Normands, dans une de leurs excursions dévastatrices, essayèrent, vers l'an 838, de s'emparer de la basilique. Ils furent repoussés une première fois; mais, dans une seconde attaque, opérée quelques années après, ils parvinrent à brûler l'église et à s'emparer de tout ce qu'elle contenait de précieux.

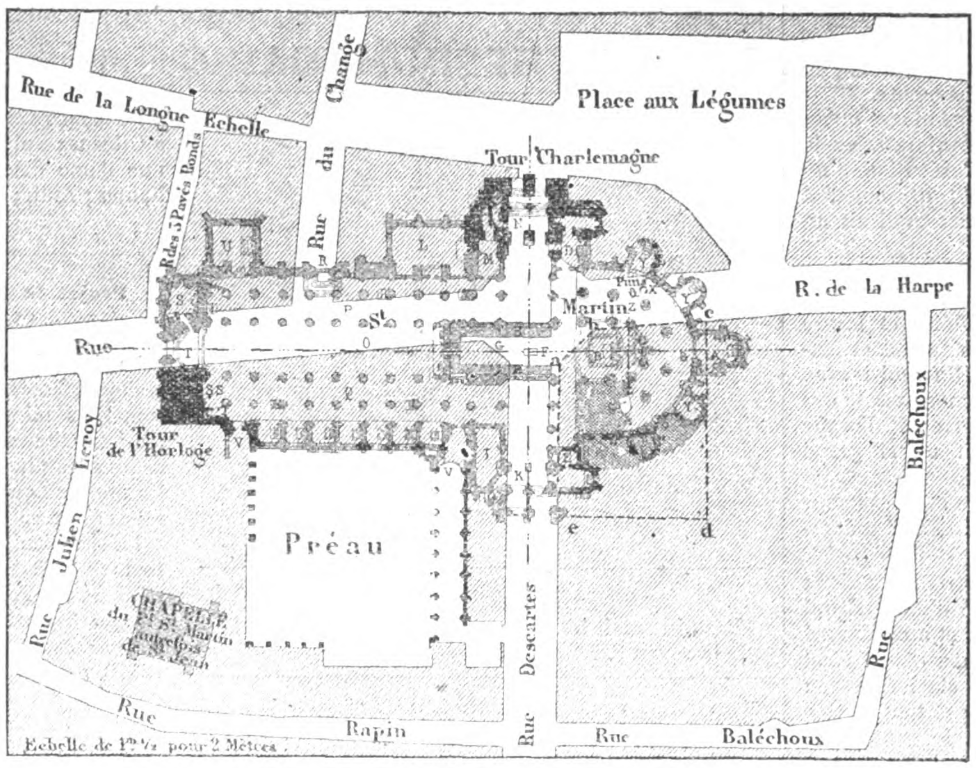
La prévoyance des fidèles avait mis à l'abri de l'invasion et du sacrilége les reliques de saint Martin, qui avaient été transférées à Orléans, puis à Chablis et enfin à Auxerre. C'est après la dévastation de Martinopolis par les Normands que la ville fut entourée d'une enceinte et prit le nom de Châteauneuf.

Pour ravoir les reliques qu'il avait confiées à la ville d'Auxerre, le chapitre de Châteauneuf fut forcé de mettre ses troupes en campagne et d'aller reconquérir les saintes dépouilles de l'évêque Martin, qui furent rapportées en triomphe dans la basilique.

En 994, la ville de Châteauneuf et sa magnifique église tombèrent au pouvoir de Foulques Nerra et devinrent la proie des flammes.

Reconstruite de nouveau sur un plan plus grandiose et par les soins du trésorier Hervé, la basilique fut encore incendiée en 1096, 1123, 1202 et 1203. Tous ces malheurs successifs ne purent arrêter l'ardeur des fidèles. L'église sortit de ses cendres plus magnifique

Projet de reconstruction de la basilique de Saint-Martin de Tours.



Basilique de Saint-Martin à la fin du XVIII[e] siècle. (Les parties indiquées en noir sont celles qui subsistent encore.)

que jamais, et resta debout et intacte jusqu'à l'époque de la révolution française.

Nous donnons le plan de l'église telle qu'elle existait au dix-huitième siècle. Nos lecteurs pourront, en suivant les lignes tracées, se faire une idée de ce monument grandiose.

Deux cents ans avant la révolution, l'église de Châteauneuf eut à subir un nouvel outrage. Les protestants dévastèrent le cloître, s'emparèrent des trésors de la basilique et brûlèrent les corps des saints parmi lesquels celui de saint Martin.

La profanation ne fut pas cependant complète, car une portion du crâne et la moitié d'un bras ayant appartenu à l'évêque vénéré échappèrent à la calcination. Ces restes furent recueillis l'année suivante et déposés dans le caveau auquel ils avaient été déjà confiés.

Pendant la révolution le chapitre de Châteauneuf fut dispersé, l'abside de l'église démolie, le tombeau ravagé et détruit.

Cet état de délabrement dura jusqu'à l'année 1802, époque à laquelle les restes de la basilique furent rasés à l'exception des deux tours de Charlemagne et de l'Horloge et des fragments du cloître.

Sur les terrains déblayés on perça deux rues, on construisit des maisons. La rue Saint-Martin et la rue Descartes ainsi que les constructions existent encore et le *lieu où fut le tombeau du saint thaumaturge est maintenant livré à la voie publique.*

Après les temps des cruelles épreuves, devait arriver le jour de la régénération.

Le 8 décembre 1859, un projet de rétablissement du tombeau de saint Martin fut approuvé par Monseigneur Guilbert, archevêque de Tours. Les fouilles amenèrent la découverte d'une partie des fondations ayant appartenu au rond-point du chœur de la basilique, les deux côtés parallèles du petit sépulcre dans lequel on avait déposé les cendres de saint Martin et l'emplacement précis du tombeau. Une petite chapelle fut élevée sur le lieu même.

On était donc arrivé à retrouver d'une manière certaine les vestiges sacrés indiqués par la tradition et l'histoire.

La foi ardente de Monseigneur de Tours a pour ainsi dire été électrisée par ces découvertes providentielles.

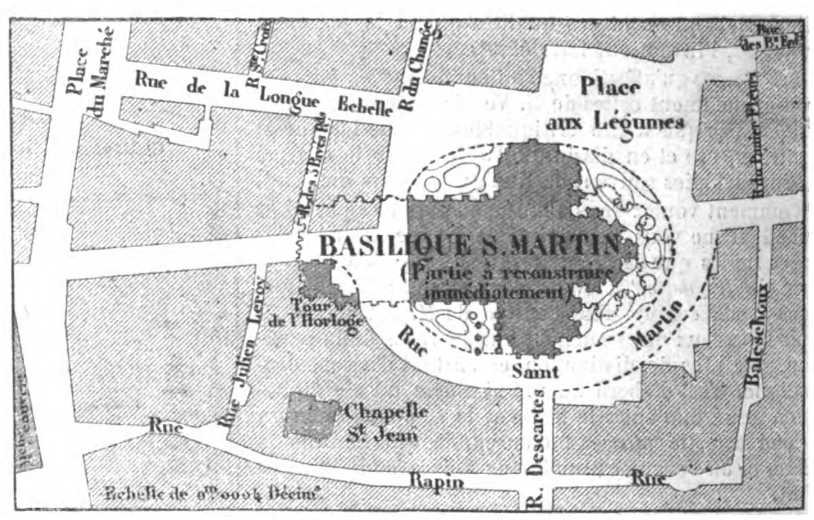
Le noble prélat s'est décidé à consacrer le restant de ses jours à la reconstruction de la basilique dont la splendeur future n'aura d'autre mesure que celle de la libéralité des cœurs chrétiens dont il doit invoquer le concours.

Un rapport de ce projet grandiose, qui consiste à réédifier le sanctuaire de Saint-Martin, a été fait le 5 novembre dernier au conseil municipal de Tours. La ville, par l'organe de ses édiles, a exprimé l'intention de concourir à la dépense, par de larges subventions évaluées à trois ou quatre cent mille francs. Le courageux évêque s'apprête déjà à recueillir les dons de son diocèse et à réclamer la charité des autres églises et du monde entier.

MAXIME VAUVERT.



Plan du cloître de Saint-Martin dressé en 1762.

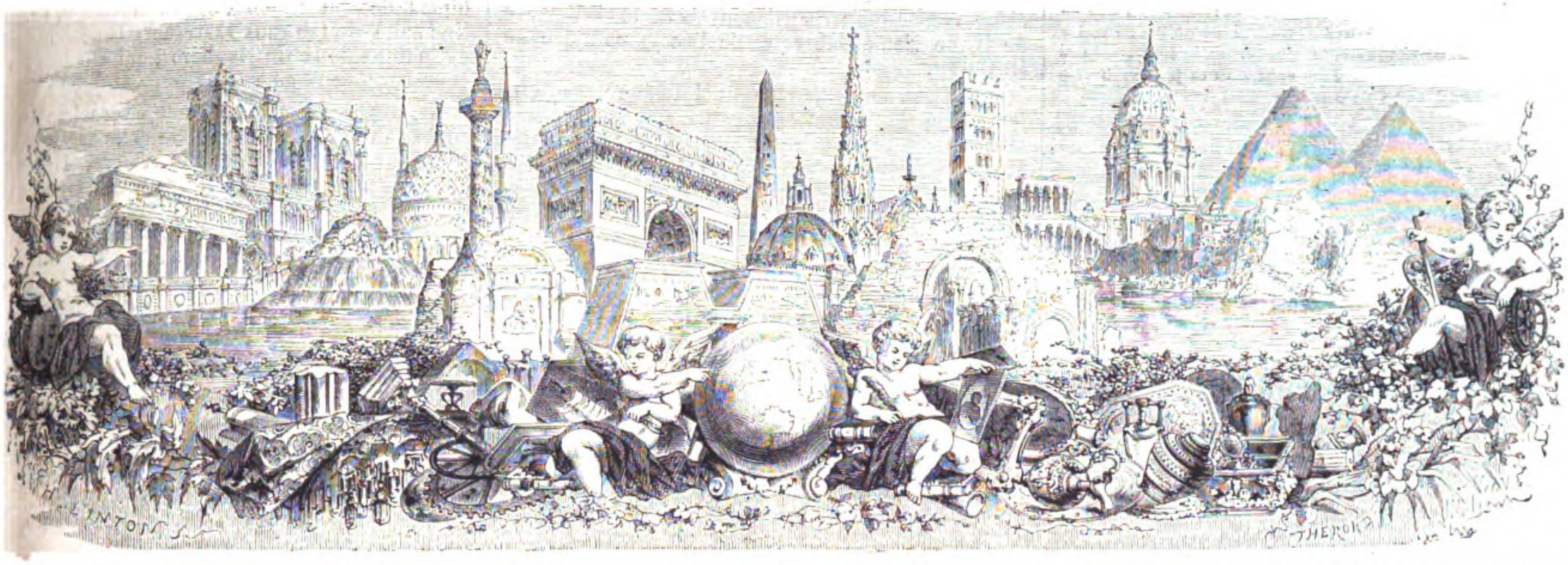


Plan annexé au rapport fait au conseil municipal de Tours sur la reconstruction de la basilique.

Paris. — Imprimerie A. VALLÉE et C[e], 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 248.— 11 Janvier 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 15, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE



Travaux exécutés à Alger pour la construction du boulevard de l'Impératrice. (Croquis de M. Léon-Roger.)

COURRIER DE PARIS

—

SOMMAIRE : Un critique mystifié par un prince. — Ce qui se passe et ceux qui se présentent à l'Académie — Le Musée-Napoléon à l'île d'Elbe. — Nos ancêtres stupéfaits devant le kaléidoscope — Un bon mot nouveau ! — La réponse au sujet du bout de lacet trouvé — Un pendant au fils du maire de Nancy. — Une demoiselle tachée, mais dotée. — Les hommes vont partout ! — Juge substantif et juge verbe. — Faits divers de toutes les couleurs.

~~~ Un critique est lié avec un prince. La princesse est pleine d'amabilité pour lui, c'est un des habitués de cette grande maison.

Le critique donne un bal à ses amis et aux plus jolies actrices de Paris.

Le prince, qui est père de famille, n'est pas invité à ce bal, qui a un succès fou. Il semble le regretter, car quelques jours après il dit au critique :

« — Je serais pourtant bien curieux de voir de près mesdemoiselles telles et telles... Si vous les aviez à souper pendant le carnaval, avec quelques-uns de vos amis les plus choisis, je pourrais peut-être... »

Le critique se rend à ce désir, invite six charmantes personnes et quatre de ses amis les plus distingués, et, — pardonnez ce vulgaire détail, — dépense cinq cents francs.

Or, depuis quelques jours déjà, la princesse avait invité le critique à venir faire les Rois à l'hôtel, au milieu de sa charmante famille.

Mais qu'arriva-t-il dimanche dernier ?

Il arriva chez l'écrivain un billet fort sec de la princesse disant : que par suite *d'une indisposition*, la réunion épiphanique n'aurait pas lieu !

La vérité est que si la princesse était *indisposée...* c'était contre le critique. Le mari avait tout trahi, tout raconté à sa femme : le souper, les six actrices, les truffes, le Cliquot, l'esprit, les œillades, toutes les séductions enfin dont il s'était péniblement arraché à deux heures du matin, en feignant de revenir du Cercle. Bon prince !

La princesse furieuse contre celui qui avait entraîné son mari dans un tel abîme, croyait n'exercer qu'une bien faible vengeance en bannissant à tout jamais de son intimité celui qui avait ainsi *détourné* un bon époux, bon père, etc.

Tout enfin excepté bon ami... car le perfide prince, trahi sans doute par quelque circonstance, ou amené par faiblesse ou repentir à un pénible aveu, s'était bien gardé de dire à sa femme que ce souper de perdition, — truffes et œillades, — avaient été demandé, provoqué, perpétré par lui !

Mais il est temps que la vérité se fasse enfin jour.

En effet, la trahison appelle la trahison. Que les conséquences de tout ceci, — cet article, — retombent donc sur la tête du prince ! que sa conduite légère soit révélée avec toutes les circonstances aggravantes de préméditation ! que le pauvre critique auquel il en a d'abord coûté 500 francs, puis, ce qui est inestimable, — une disgrâce princière, — pour s'être rendu au désir, au caprice, à la curiosité d'un ami perfide, que cette intéressante victime de l'amitié voie sa conduite au moins en partie justifiée par la révélation du nom de celui auquel est due l'initiative de ce fatal et charmant souper. (Ah ! si vous saviez comme moi le nom des six buveuses de Cliquot-retour-de-Russie ! Quant aux soupeurs, il n'y a pas d'inconvénient à les trahir : c'étaient MM. Léon Gozlan, Alphonse Royer, Edmond About, Arsène Houssaye, — le critique — et le prince.)

Maintenant la princesse qui lira vraisemblablement ceci, — à moins que, de plus en plus perfide et félon, le prince ne lui dérobe ce numéro révélateur ! — apprendra que sa colère, trop forte contre l'ami, est trop faible contre l'époux, — et qu'après un exil que sa générosité devra abréger, il est humain et juste que le pauvre critique rentre en grâce et dans la maison.

Et si un pareil résultat est dû à notre révélation, nous serons bien vite consolé d'avoir encouru la colère du prince pour éclairer la princesse !

~~~ Et l'Académie, — m'écrit-on, — ne nous en parlerez-vous pas ? les deux élections ne sont elles pas fixées aux 6 et 20 février prochain ?

Que dire sur l'argument qui ne soit sassé et ressassé ? Des deux élections, l'une sera vraisemblablement *politique*, l'autre peut-être *littéraire*. Pour le fauteuil Lacordaire (on sait que ce qu'au figuré on appelle *fauteuil* n'est en réalité qu'une place sur un *banc* de velours vert), on met en avant M. Louis Marcein, comte de Carné, ancien député breton, âgé de cinquante-sept ans, ancien secrétaire d'ambassade, ancien chef de la division commerciale au ministère des affaires étrangères, ancien conseiller général du Finistère, économiste, publiciste, *reviewer* alternativement de l'école religieuse de M. de Montalembert et de l'école politique de M. Guizot.

Un de ses compétiteurs serait M. Dufaure, avocat illustre, âgé de soixante-trois ans, ancien député, ancien ministre, rentré exclusivement dans sa profession après le coup d'Etat. Comme écrivain, il n'a publié qu'un certain nombre de ses principaux rapports. Singularité incroyable : ancien ministre de trois gouvernements, M. Dufaure n'est pas décoré !

Il y aurait aussi, dit-on, le prince Albert de Broglie, fils aîné du duc l'ancien ministre et membre de l'Institut. M. Albert de Broglie est un publiciste qui défend à la fois les intérêts du catholicisme et les principes du libéralisme constitutionnel modéré. Son principal ouvrage est : *l'Eglise et l'empire romain au quatrième siècle*. On a aussi de lui une traduction du *Système religieux de Leibnitz*. Il a quarante et un an, et a épousé Mlle Pauline de Béarn.

M. Philarète Chasles, écrivain et professeur bien connu, se présente également pour ce fauteuil, qui sera, comme on le voit, disputé de haut, le 20 février.

On parle aussi de Mgr Morlot et de Mgr Gerbet. Mais il ne convient pas de rechercher s'il faut à l'Académie, comme au Sénat, le banc des cardinaux. Dans tous les cas, les Quarante ont déjà l'épiscopat comme le barreau représentés au milieu d'eux — par Mgr Dupanloup et Me Berryer.

Il serait enfin, paraît-il, aussi question du Père Gratry, ancien polytechnicien, disciple de l'abbé Bautain, ex-aumônier de l'école normale, un des restaurateurs de l'ordre de l'Oratoire, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Connaissance de Dieu*, couronné par l'Académie française, *ex æquo* avec un livre de M. Jules Simon. Le P. Gratry, philosophe de l'école de Mallebranche, est d'un libéralisme avancé, et ne craindrait pas de se poser en concurrent de *messeigneurs*.

Pour le fauteuil littéraire, on cite MM. Léon Gozlan, — Jules Lacroix, — Cuvillier-Fleury, — Camille Doucet, — Oct. Feuillet, — Ch. Baudelaire, — et Léon Halévy. Qu'il nous soit permis de dire que le vénérable M. Biot, auteur des recherches sur les *Pouvoirs réfringents des gaz* et du *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré*, né en 1774, membre de l'Académie des sciences depuis 1803 (et de l'Académie française depuis 1856), ignorait très-profondément jusqu'aux noms de plusieurs de ces candidats, bien qu'il n'ignorât rien des propriétés optiques rotatoires du quartz. M. Beaudelaire surtout lui a paru excessivement nouveau, et il a été plus étonné d'apprendre que ce poëte, révélateur heureux de Poë, existe, qu'il ne l'eût été si on était venu lui affirmer — que le cosinus de la latitude n'est pas au sinus de la déclinaison comme rayon est à sinus amplitude !

Bien que le nom de M. Léon Gozlan soit tout particulièrement placé sur la liste par l'opinion publique et la corporation littéraire, nous croyons savoir que le célèbre écrivain, bien que sollicité par plusieurs immortels, s'est dérobé au moment de commencer les visites. M. Léon Gozlan occupe, en attendant, le fameux quarante-*et-unième* fauteuil si ingénieusement ajouté par M. Arsène Houssaye, comme produit de l'élection populaire, aux élections régulières de l'illustre corporation.

Voilà sur la question le peu que nous savons, ce qui est en effet fort peu, en regard de tout ce que nous ne savons pas.

~~~ Un journal étranger annonce le fait suivant :

« L'Empereur des Français a acheté du prince Demidoff, pour la somme de 1,500,000 fr. le Musée-Napoléon de l'île d'Elbe. »

Un mot de ce musée devient donc de l'à-propos.

Le prince Anatole Demidoff est possesseur de la maison de campagne habitée de 1814 à 1815 à l'île d'Elbe, par l'empereur Napoléon. Cette maison, nommée *San-Martino*, est voisine de Porto-Ferrajo. Le prince russe l'a achetée de l'ancien roi de Westphalie. M. Demidoff s'est attaché à rendre à cette demeure historique son caractère primitif. La maison étant sur une petite colline, le nouveau propriétaire a utilisé la pente des terrains pour faire construire une longue galerie terminée par une chapelle. Le jardin a repris son ancien aspect ; les murs grattés ont laissé reparaître de vieilles et précieuses peintures. L'édifice prêt, le prince, qui, depuis de longues années, recherchait soigneusement tout ce qui avait appartenu à l'Empereur, a concentré là ses trouvailles : des armes, des livres, des meubles, des bijoux, des autographes, des effets à usage, etc., etc. Une suite de tableaux représente le développement épisodique de la vie du héros, qui eut deux îles et pour berceau et pour tombeau.

Les angles du musée offrent quatre drapeaux qui sont quatre grandes dates. Le premier est celui du régiment de Grenoble ou de la Fère, dans lequel servait, en 1790 et 91, le jeune sous-lieutenant d'artillerie ; — le second est un drapeau des campagnes d'Italie ; — le troisième, un des étendards de l'empire ; — le dernier est, sinon le plus glorieux, du moins le plus curieux. C'est le drapeau arboré sur l'île d'Elbe même, lors du séjour de Napoléon. Le monarque insulaire voulant donner à ses compagnons d'exil un emblème qui fût spécial au lieu et au temps, comme les matières d'exécution manquaient, soit pour le drapeau, soit pour les cocardes, on se servit de dolmans blancs de hussards et de leurs pantalons amarante. Sur le blanc on appliqua trois abeilles d'or. Ce drapeau et ces cocardes sont conservés dans le susdit musée.

Le drapeau de la période impériale est des plus splendides. M. Raffet, célèbre peintre militaire, qui fut longtemps une sorte de ministre parisien des beaux-arts, attaché au prince Demidoff, — comme il a des secrétaires commissionnaires à Paris, — a donné la reproduction minutieuse du drapeau, qui appartint au 1er régiment des grenadiers à pied de la garde. Il offre cela de particulier qu'il est le seul de l'armée d'alors qui porte deux grenades brodées en or, ornement qu'il doit à son origine, — ce premier régiment de grenadiers ayant été formé des débris de la garde consulaire, dont l'étendard avait une bordure de grenades. Ce drapeau, le plus célèbre qui soit aujourd'hui en fait de reliques guerrières, a fait toutes les campagnes d'Italie et du Nord : on y lit vingt noms depuis *Maringo* (en patois gênois) jusqu'à Moscou. C'est enfin, pour tout dire, celui des adieux de Fontainebleau, le même qu'embrassa l'Empereur en même temps que le général Petit. Ce dernier avait réussi à le sauver en 1815... Il le conserva longtemps aux Invalides, placé entre deux glaces. Il est aujourd'hui au musée des souverains, du Louvre.

~~~ Lorsque le jour de l'an portait récemment les amateurs, les acheteurs à visiter les magasins en vogue où éclatent les mille progrès, les ingénieuses inventions de l'industrie parisienne, il était curieux de songer devant quoi s'extasiaient nos pères au lendemain des secousses européennes qui avaient troublé tous les intérêts, agité toutes les passions, laissé dans les esprits des effervescences, des inquiétudes de toute espèce, c'est-à-dire aux premiers jours de la Restauration, — date de l'invention du *kaléidoscope*. Voici comment s'extasiait, devant ce petit tube de carton, un journaliste du temps :

« En vérité l'esprit humain a des ressources infinies, et il faut remercier les hommes appliqués aux découvertes qui sont les fruits destinés à adoucir l'ennui public. M. Jecker, opticien célèbre, vient de perfectionner un instrument d'optique inventé, l'année dernière, en Angleterre, dont l'objet est de présenter aux amis du nouveau, aux artistes, et surtout aux décorateurs un spectacle charmant et toujours varié à l'infini. M. Jecker appelle cet instrument *transfigurateur* ; d'autres lui ont donné le nom de *kaléidoscope* ou *joujou merveilleux*. On ne se lasse pas d'admirer les effets surprenants qu'on obtient avec quelques grains de verre, quelques brins de mousse, ou autres petits objets jetés dans l'objectif : des rosaces, des guirlandes d'une variété si extraordinaire que, *d'après les calculs faits*, il faudrait, avec vingt petits objets seulement, *quatre cent soixante-deux milliards d'années* pour épuiser la série entière des transformations possibles !

» Aussi ce magique instrument a-t-il sur toutes les *toilettes*, dans tous les salons. Il y en a de commandés par toutes les cours de l'Europe, même pour le harem du grand seigneur, où ce joujou merveilleux sera plus utile qu'ailleurs. »

Ce dernier trait est bien méchant, ô journal de 1817 !

Maintenant, si par hasard il était quelque trop jeune lecteur qui ne connût pas *le kaléidoscope*, objet d'un si grand enthousiasme, qu'il aille le demander aux petites boutiques que la police laisse s'installer sur le boulevard à l'époque du jour de l'an ; — il peut se faire que quelque ancien fond de magasin l'ait apporté là pour cinq sous.

~~~~ Le jour des Rois, comme on avait soupé et tiré la fève chez Mme de R..., rue Tronchet, dans l'espoir de rapprocher quelques parents brouillés pour de futiles questions d'amour-propre, un des avocats les plus creux et les plus bavards de Paris, entreprit, vers une heure du matin, de raconter le procès qu'il a plaidé — et perdu — la semaine dernière, contre une des paroles les plus brillantes et les plus logiques du Palais, le sympathique héritier, par le double droit de la conquête et de la naissance, d'une des illustrations du barreau. Le récit de l'avocat battu était assommant, et chacun regardait impatiemment la pendule en songeant à son lit.

Tout à coup il s'arrête après une mortelle tirade, mortelle surtout à celui qu'elle aurait dû défendre devant les juges, et frappant sur l'épaule d'un écrivain qui se trouvait là :

« — Pourquoi dormez-vous? — dit-il d'un ton vexé.

» — Pourquoi *m'en*dormez-vous ? » — répondit l'autre par l'adjonction d'une seule syllabe à la question.

~~~~ On nous écrit :

« Monsieur, vous demandez, au nom d'une personne encore inconnue (mais devinée par moi !) « si le petit bout de lacet encadré sur du velours grenat et placé dans un médaillon, » objet perdu sur la voie publique, provient — d'un signet placé dans le volume de *Marianna*, de Jules Sandeau? Si la personne qui a encadré ainsi ce lacet l'a réclamé à la préfecture?

» Oui, oui, cent fois oui! oui, sur toutes les questions! oui encore, et aussi sur celles qu'on ne fait pas — dans un journal !

» Agréez l'hommage de ma reconnaissance et le prix de mon renouvellement pour celui de la nouvelle année.

» ESTÈVE R... »

Encouragées, excitées par l'accueil fait à la question à laquelle nous avons accordé une place, une grêle de demandes pareilles nous est tombée — que nous balayons du bout de la plume. Il y a des *petites affiches* et des *annonces anglaises* à un franc la ligne. Passez ailleurs.

~~~~ On nous envoie un pendant à l'anecdote de la dame qui félicitait le jeune homme « à son âge déjà fils du maire de Nancy. » Nous ne garantissons pas l'extrême inédit de l'affaire, car si nous ne l'avons pas lue quelque part — ou ailleurs, — nous croyons bien l'avoir entendue. Dans tous les cas, sur 30,000 abonnés, — ce qui suppose 4 à 500,000 lecteurs, — il y a lieu d'espérer que le mot ne sera pas aussi répandu que celui de..... mais celui-là est par trop connu, je le sens bien... C'est pourquoi je le passe.

On présentait donc à la femme du préfet maritime d'un port de l'Océan un officier arrivant du Sénégal.

— Du Sénégal! — s'écria-t-elle. — Oh! monsieur, comme vous devez être fatigué! asseyez-vous donc !

~~~~ Voici qui mettrait en l'air bien des célibataires ou des veufs, si nous en disions plus qu'il ne faut, en fournissant des indications là où il ne convient de tracer qu'une mention :

Une demoiselle de dix-neuf ans, orpheline, ayant aujourd'hui de son chef environ quinze cent mille francs, gagnés par son père, ancien armateur dans un port de l'Océan, est venue s'installer à Paris, chez sa tante, veuve d'un ancien officier de la marine royale; cette demoiselle est décidée à se marier à Paris...

« — Eh bien, mais... c'est fort naturel! — dira le lecteur, — et l'affaire n'offre rien de très-piquant.

» — Jusqu'ici, sans doute ; mais ce qu'il faut dire c'est que cette demoiselle...

» — Est laide? si elle a un million et demi, c'est une beauté !

» — Laide... non. Elle serait même fort jolie, si...

» — Si quoi? achevez donc !

» — Si elle n'avait pas une tache...

» — Dans sa famille? Chacun n'est responsable que de sa propre vie, et...

» — C'est que la tache est — sur son visage...

» — Une tache de vin?

» — Précisément !

» — Et comment est placée cette tache?

» — Elle prend l'oreille gauche, s'avance sur la tempe et sur la joue presque jusque sous l'œil... là elle s'arrête, et fait place à la peau la plus blanche et la plus satinée du monde !

» — Diable... et riche avec cela, quel contre-temps! Celui qui l'épousera conduira partout avec lui en public, dans le monde, la circonstance aggravante du mariage; on dira : « Il a épousé *malgré* la tache — c'est-à-dire pour l'argent... »

» — Voyons, madame, qui êtes là silencieuse, ne croyez-vous pas qu'avec des bandeaux un peu larges, des anglaises...

» — Et de l'aspasine...

» — On pourrait dissimuler...

» — Je le pense, on masque bien un nez rouge !

» — Mais, reprit celui qui avait entrepris le récit, — la jeune personne est charmante, pleine d'intelligence, de cœur... on l'épouserait pauvre !

» — Vous avez dit le mot. C'est ce diable d'argent qui peut faire sur le caractère de l'épouseur une tache bien plus grande que celle que la bizarre nature a imprimée sur ce charmant visage !

» — Ainsi vous croyez qu'elle trouvera difficilement...

» — Un homme véritablement délicat? oui... On pourra la voir, désirer vivement s'unir à elle... et ne point oser braver le soupçon d'avoir spéculé sur une sorte d'infirmité. »

Tout le monde tombe à peu près d'accord sur ce point, — et pourtant, si nous disions ici ce qu'il faudrait pour mettre sur la trace de l'héritière tachée, les prétendants s'offriraient par centaines, par milliers.... Aussi déclarons-nous bien vite ne savoir ni son nom ni son adresse !

~~~~ *Les hommes vont partout* ! C'est un axiome que nos pareils ont trouvé. Je dis axiome... c'est plutôt un *aveu*! On peut donc, sans risquer de payer du prix de sa considération auprès de rigides lectrices le fait qu'on leur révèle, l'avoir acquis *de visu*.

C'est dire qu'on ne saurait s'imaginer quels noms imprévus, parfois considérables, et même considérés, on trouve sur les cartes de visite déposées chez certaines demoiselles ou dames à la mode, et chez des actrices de dix-septième ordre! Nous avons pu, l'autre soir (les hommes vont partout!), lire tous les noms accumulés, pile ou face, sur un grand plat du Japon monté en bronze, dans lequel une de ces Madeleines qui n'en est pas encore au repentir, jetait les cartes reçues au jour de l'an. Or, je suis resté stupéfait en lisant...

Mais j'allais oublier en m'étonnant, en me scandalisant que : « les hommes vont partout! »

~~~~ Une grande ville de province est en ce moment toute passionnée au sujet d'un procès prêt à être intenté par un magistrat consulaire qui porte un nom célèbre dans l'histoire, contre un journaliste qui a jadis occupé une belle position à Paris. Tous deux sont considérés et aimés dans la ville, et leurs caractères autant que leur situation méritent toutes les sympathies locales. L'objet du procès est étrange...

Il s'agit de l'interprétation d'une phrase écrite par le journaliste à propos du magistrat, phrase dont nous regrettons de n'avoir pas le texte sous les yeux, mais qui offre l'équivoque que voici :

Selon le magistrat, l'écrivain l'aurait qualifié de *juge chimérique et insensé*...

L'écrivain soutient que tel n'est pas le sens, et qu'il a écrit : que M. X... *juge chimérique et insensé*... TEL FAIT, c'est-à-dire que *juge* est ici un *verbe*, employé dans le même sens que CROIRE : donc M. X... CROIT *chimérique et insensé*, etc.

Il paraît que du texte que nous regrettons de ne pouvoir transcrire fidèlement, il résulte cette singularité : que la phrase est également bien construite et fort claire dans les deux sens...

Nous reviendrons sur ce qui adviendra d'un aussi étrange procès, s'il a lieu comme on nous l'écrit.

~~~~ FAITS D'HIVER. — La question parmi les curieux, les avides en fait de primeurs et raretés intellectuelles, est de savoir si certain ouvrage intitulé : *le Manuscrit de ma mère*, par M. de Lamartine, paraîtra, oui ou non, prochainement dans le feuilleton du *Constitutionnel*.

Dans ses intéressants *Propos de ville et de théâtre* de la *Revue française*, M. Léon Grenier avance que ce manuscrit, vendu 60,000 francs à M. Mirès, alors propriétaire du *Constitutionnel*, ne devait être livré à la publicité qu'après la mort de l'illustre écrivain, et que sa stupéfaction aurait été grande en voyant l'annonce d'une publication prochaine faite par M. Véron. Que M. le vicomte d'Auchald, interpellé, aurait rassuré M. de Lamartine, et que contradictoirement avec la promesse de M. Véron aux abonnés du journal qu'il dirige, *le Manuscrit de ma mère* ne serait pas publié maintenant...

Mais il y a ce fait qui contredit l'allégation précédente, à savoir : que le *Manuscrit de ma mère* est compris sous le titre de *Mémoires de ma mère*, dans le catalogue de l'édition nouvelle et en cours de publication, des œuvres complètes de M. de Lamartine; que ce titre figure comme le soixante-dix-huitième volume de la série, c'est-à-dire qu'il doit entrer dans le tome 32, puisque les cent deux volumes annoncés sont réunis en quarante livraisons, dont seize sont déjà publiées.

M. de Lamartine n'a donc pas réservé ce volume pour une publication posthume, puisqu'il fait partie de l'œuvre en cours de publication. Donc, rien d'impossible à ce que *le Constitutionnel* ait la primeur des *Mémoires* ou du *Manuscrit de ma mère*.

— Il paraît qu'il résulte du récent inventaire fait par M. Marc Fournier, que, depuis qu'il dirige le théâtre de la Porte-Saint-Martin, il a fait douze millions cinq cent mille francs de recettes !

— Un jeune écrivain, qui vise peut-être trop tôt à la croix d'honneur, aurait, dit-on, refusé celle du Piémont dont le ruban est vert, disant qu'il craindrait d'avoir l'air d'un *décoré en herbe*.

— Depuis qu'on sait que S. M. l'Empereur s'occupe d'une *Histoire de César*, César est devenu infiniment trop à la mode, en littérature, et des œuvres sur le vainqueur des Gaules éclatent, çà et là, avec une spontanéité suspecte dans leur initiative. Déjà il y avait une *Vie de César*, promise à nouveau dans les œuvres complètes de M. de Lamartine. Sans parler de l'*Histoire romaine à Rome* de M. Ampère, important ouvrage qui vient de paraître, un auteur dramatique annonce maintenant un drame sur César, et un M. D... S... une édition annotée à nouveau des *Commentaires*, à la suite de celles de Grœvius et d'Oberlin.

Il n'est pas enfin, jusqu'à la peinture qui, depuis l'œuvre de Gérôme, ne se retourne spéculativement vers César, car on parle déjà d'un tableau de M. Gustave Boulanger, inspiré de ces mêmes *Commentaires* !

Ce serait assurément à la critique à faire ses commentaires sur cette brusque passion qui pousse les écrivains actuels à franchir ce Rubicon, et à se pratiquer une inutile opération césarienne pour mettre péniblement au jour des œuvres qui devraient se récuser prudemment, par respect pour l'important continuateur de Suétone, de Plutarque et de Celsus.

— Monseigneur le comte de Paris vient de publier un volume intitulé : *Damas et le Liban*, fruit du voyage qu'il a réalisé en Orient l'année dernière. Ce travail sur les mœurs et l'avenir de cette importante partie de la Syrie, est d'une plume ferme, claire et élégante à la fois.

— Nous avons raconté, il y a quelque temps, comment le marquis de Hertford fit payer une cinquantaine de mille francs au duc de Galiera, *l'antiquaire* de Camille Roqueplan, qu'il lui disputait dans une vente, et qu'il lui abandonna tout à coup...

Il paraît que le duc se vengea du marquis lors des enchères qui suivirent le décès de lord Seymour, frère du marquis d'Hertford. Ce dernier tenait beaucoup à conserver un petit tableau de Bonington, large d'environ 40 centimètres, et représentant *Henry III*. Le duc de Galiera le poussa jusqu'à 53,000 francs, et, arrivé à ce prix exorbitant, le lâcha brusquement à son compétiteur! Ces ducats à l'or sont curieux parce qu'ils sont rares; au demeurant ils profitent *à ceux d'en bas*, comme on disait à Venise, par opposition aux terribles *d'en haut*.

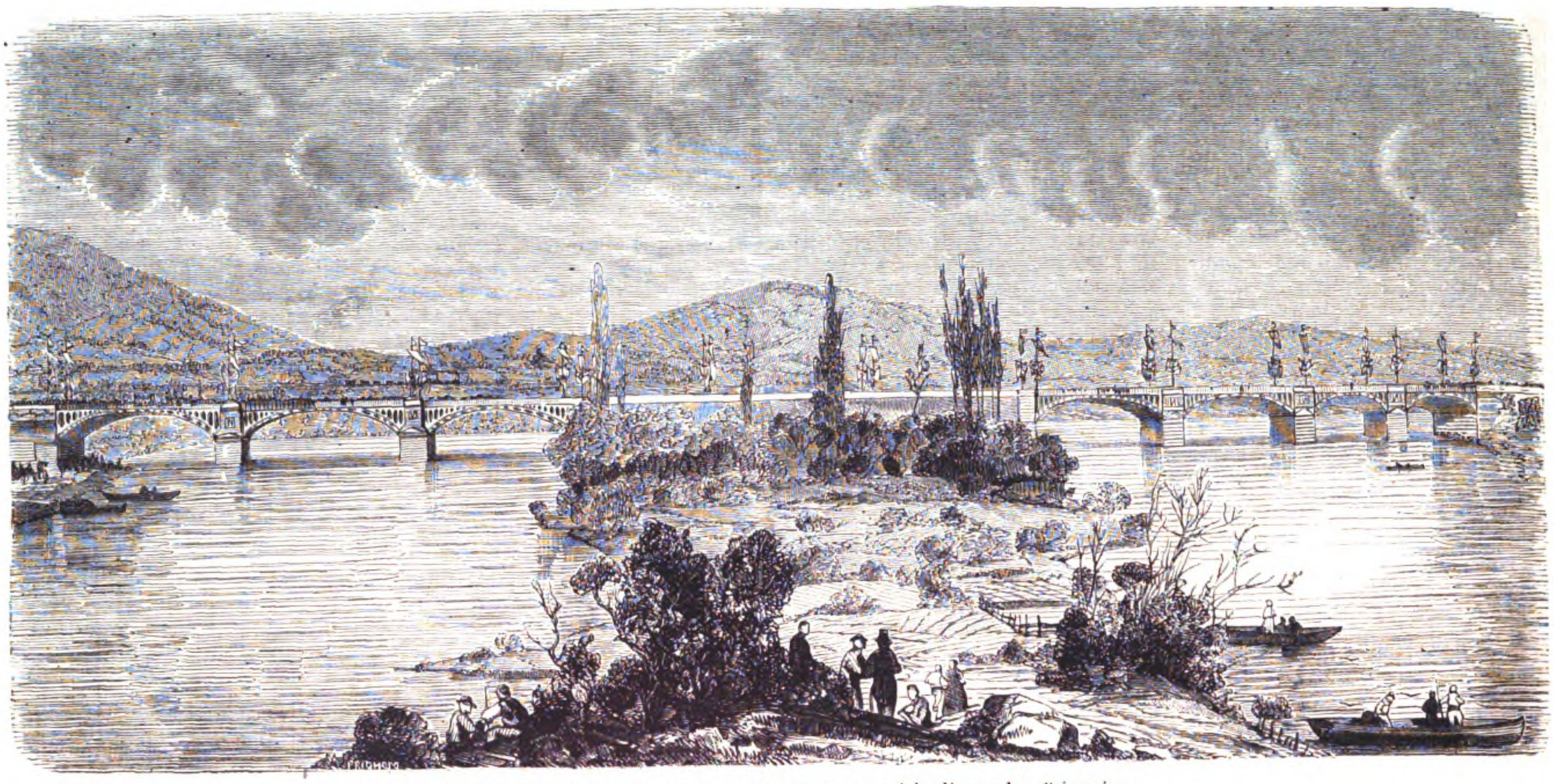
— Le duc de Béjà, qui vient de suivre ses deux frères emportés par un inconcevable fléau, avait, comme on sait, accompagné le prince, aujourd'hui roi de Portugal, dans une excursion à Paris, en novembre dernier. Un musicien connu qui fit, il y a quelques années, le voyage de Madrid et de Lisbonne, et qui avait plusieurs fois approché les fils de dona Maria, fut bien surpris un jour, en rentrant chez lui, de trouver sur son piano une statuette en bronze représentant *l'Apollon Citharide*, réduction de l'antique, avec ces mots écrits à la main sur le socle de bois de chêne :

SOUVENIR DE JOAO FERNANDO.

C'était le duc de Béjà qui, se trouvant à Paris, était venu faire visite à l'artiste célèbre qui lui avait, l'an dernier, dédié et envoyé une symphonie dont il n'avait pas été remercié à temps.

P. S. — Par suite de certaines circonstances délicates, — qui pourront être expliquées dans le prochain Courrier, — nous n'avons rien à publier aujourd'hui de la correspondance engagée ici entre une veuve, — un prétendant — et un gendarme.

JULES LECOMTE.
~~~~



Pont de Saint-Pierre-Louviers et d'Andé, inauguré le dimanche, 5 janvier.

Inauguration des ponts Saint-Pierre - Louviers et d'Andé.

Il y a quelques jours, la station de Saint-Pierre-Louviers, chemin de fer de Rouen, était en grand émoi. Le bourg tout pavoisé avait pris son air de fête; c'est qu'en effet, il s'agissait d'une solennité imposante: l'inauguration des ponts de Saint-Pierre et d'Andé.

Les populations voisines s'y étaient donné rendez-vous, avec les nombreux invités de Paris, Mantes, Vernon, Evreux, etc., etc.

C'était bien réellement fête pour tous, car la jonction de la voie coupée par les deux bras de la Seine, infranchissable une partie de l'année, touchait de trop près aux intérêts communs pour ne pas être la bien accueillie.

Aussitôt l'arrivée des invités, réunis à la gare par M. Janvier de la Motte, préfet de l'Eure, dont l'accueil n'a pas été un des moindres attraits de cette fête, le cortége s'est dirigé vers les ponts, qui ont été bénis par Monseigneur Voncoux, évêque d'Evreux. Après la bénédiction, les compagnies de pompiers, accourues des communes voisines et qui faisaient la haie, ont défilé devant le préfet et le conseil général. Puis un vaste salon, construit par enchantement sur un terrain où, vingt-quatre heures avant, n'existait rien, réunissait quatre cents convives dans un banquet parfaitement servi et ordonnancé.

Le département, sous l'impulsion de son préfet, a seul fait les frais de ces deux ponts, d'une haute importance sous le point de vue des communications et du commerce, et qui vont créer à Saint-Pierre-Louviers un grand centre d'activité.

Ils ont été commencés, au mois de mars dernier, sous l'habile direction de M. Boulanger, agent-voyer en chef du département, et construits par M. Georges Martin, auquel on doit déjà le magnifique pont de Solferino et celui plus remarquable encore de la Cité, presque achevé en ce moment.

Ils sont installés d'après un nouveau système inventé par le constructeur.

Vers onze heures du soir, chacun reprenait qui le chemin de fer, qui sa voiture, emportant le plus agréable souvenir de cette fête, presque de famille, si gracieusement présidée par M. Janvier de la Motte.

DURAND-BRAGER.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Esclaves fugitifs se rendant aux travaux de fortifications exécutés à Port-Royal.



Troupes de renfort envoyées au canada. — Les Gardes de la Reine quittant la tour de Londres pour se rendre au chemin de fer de South-Western.



CUOTUMES ESPAGNOLES. — Le jour des Rois, à Madrid. (Croquis de M. Alph. Baumann.)

Travaux exécutés à Alger pour l'ouverture du boulevard de l'Impératrice.

Quand on se trouvait transporté en trente-six heures d'Europe en Afrique, du quai de la Cannebière au débarcadère de la marine à Alger, et cela sans autre transition pour l'œil que l'aspect du ciel et de la mer, l'étonnement était grand à la vue des constructions étrangement pittoresques qui bordaient les quais de la rade et s'étageaient les unes sur les autres jusqu'à la Kaasba.

La fantaisie mauresque, que ne tempérait point une édilité amoureuse de l'uniformité, surprenait le voyageur par ses caprices architecturaux. L'étrangeté de ces demeures aux portes basses et cintrées, décorées de terrasses et d'une véranda couverte dont les poutrelles s'appuyaient souvent aux soliveaux de la maison vis-à-vis, constrastaient violemment avec nos constructions françaises à quatre ou cinq étages, dotées de nombreuses croisées et de toits sombres et en pente.

Le marchand était surpris, l'artiste était émerveillé.

A l'avenir, la surprise sera moins grande, l'admiration plus mitigée. On débarquera à Alger, comme on débarque au Havre ou à Marseille, sur de larges quais, vis-à-vis d'immenses magasins de denrées coloniales, à l'abri du soleil, sous des arcades pareilles à celles de la rue de Rivoli.

Telle est la transformation que le boulevard de l'Impératrice va faire subir au quartier de la Marine et au quai parallèle à la rue Bab-Azoun. La prospérité commerciale a ses exigences, et les préférences artistiques doivent céder le pas aux nécessités de l'important trafic algérien. La construction du boulevard de l'Impératrice est d'ailleurs une œuvre imposante. Cette voie de plus d'un kilomètre de longueur sera établie sur des arches qui serviront d'entrepôts et de magasins. La chaussée sera élevée de cinquante pieds au-dessus du niveau des quais et aura cinquante-deux pieds de largeur. En se promenant sous les arbres de cette avenue grandiose, on aura une vue magnifique : d'un côté la Méditerranée, de l'autre les hauteurs de la ville mauresque et les cimes lointaines de l'Atlas.

Ces travaux du nouveau boulevard sont poussés avec la plus grande activité par la compagnie anglaise qui en a obtenu la concession et confié la direction à l'habileté et à la science de M. Parry.

On sait que la première pierre de cette construction grandiose a été posée par S. M. l'Impératrice, lors de son voyage à Alger, en septembre 1860.

MAXIME VAUVERT.

Le jour des Rois à Madrid.

Quand arrive le crépuscule du 5 janvier à Madrid, lorsque sonnent sept heures, pour préciser le moment en un mot, la ville présente à l'œil de l'observateur un fait inusité et digne de remarque.

Tandis que les magasins de nouveautés et les cafés brillent de toute la puissance attrayante de leur devanture illuminée, les boutiques des boulangers et des charbonniers sont fermées de tous leurs volets, et le silence le plus complet règne dans l'intérieur.

Les commissionnaires du coin ont également abandonné leur poste ce jour-là, et la borne est veuve du crochet traditionnel.

Le jour des Rois, à Madrid, est surtout la fête de tous ces petits industriels d'origine commune, fils des Asturies et de la Gallicie. Ces provinciaux espagnols, qui viennent exercer les petits métiers de la capitale, représentent, avec les *aguadientes*, porteurs d'eau, la corporation des Savoyards et des Auvergnats, qui dotent Paris de leur frugalité et de leur âpreté au gain.

Quand vient donc le jour de l'Épiphanie, on voit surgir sur les places et les rues de la capitale de l'Espagne des groupes d'hommes à la figure barbouillée de charbon ou couverte de farine, au torse empaqueté de cordes et de ficelles.

Ces bandes, déjà joyeuses parce qu'elles sont décidées à s'amuser, se répandent dans tous les carrefours de la ville, depuis la rue de l'*Aquila* jusqu'à la rue de la *Palma*, depuis celle de *San-Juan* jusqu'à la *Cuesta de la Vega*.

Armée de sonnailles et de cornets à bouquins, munie d'échelles et éclairée par les torches que portent les plus intrépides, la troupe s'arrête à chaque fontaine, à chaque comptoir de marchand de vin, pour *tremper sa parole*.

Leur gosier est fortement trempé en effet, si on doit en juger par les vociférations qui égayent cette bacchanale grotesque. Les chiens eux-mêmes, après avoir longtemps aboyé après ces énergumènes, sont obligés de s'avouer vaincus et de se taire. Le bruit des sonnailles et le son des cornets se mêlent à ce concert charivarique, qui bientôt fait sortir de chez eux tous les noctambules de Madrid. On va, on court, on saute, on crie, on met tout en révolution.

Il s'agit de voir arriver les Rois Mages.

— Par où viennent-ils? demande la foule au bonhomme qui, perché sur le dernier barreau de l'échelle, dirige vers le couchant une corne démesurée en guise de longue-vue.

— Par la porte d'Atocha, — répond l'homme à la lunette.

— Combien sont-ils?

— Plus de cinq.

— En es-tu sûr?

— Attendez, il me semble reconnaître des femmes parmi ces mages.

— Alors, sus à elles, à elles.

C'est par des dialogues d'un goût aussi douteux que s'excite cette cohue en délire. Les coups de pieds, les coups de poing, les bousculades se succèdent avec une rapidité vertigineuse. Personne ne se fâche cependant. Tout ce monde-là s'amuse tant. Chaque rue, chaque place, le moindre carrefour est envahi par ces *geindres*, ces charbonniers et ces porteurs de paquets qui se disputent entre eux, à chaque station, la gloire d'annoncer le premier par quelle porte doivent entrer les hôtes mystérieux qui n'arrivent jamais.

Vers trois heures du matin, les saturnales sont terminées. Les plus modérés de ces Asturiens vont s'accroupir dans leur lit, pendant que ceux pour qui la sobriété n'est pas un devoir restent là où ils se trouvent et dorment au coin d'une borne, jusqu'au moment où le préposé municipal vient les tirer de leur extase en caressant leur échine avec son manche à balai.

ACHILLE ARNAUD.

Départ des troupes anglaises pour le Canada.

ESCLAVES FUGITIFS EMPLOYÉS AUX TRAVAUX DE FORTIFICATIONS.

L'Angleterre n'a pas cessé un seul instant depuis près de deux mois de faire de formidables préparatifs de guerre. Les travaux n'ont été interrompus dans les arsenaux et dans tous les chantiers maritimes, ni le jour de la Noël, si religieusement observé dans toute la Grande-Bretagne, ni le jour de la mort du prince Albert, ni le jour de ses funérailles.

Un immense matériel a été embarqué sur de grands navires de transport, et quinze mille hommes sont déjà partis pour Halifax... Si la guerre venait à éclater entre l'Angleterre et l'Amérique, et que le service de ces troupes de renfort devînt indispensable, on les transporterait de la Nouvelle-Écosse au Canada en traîneaux.

Le dessin que nous donnons représente le départ du premier bataillon des grenadiers de la garde, fort de 800 hommes, et commandé par le colonel Hugh Manvers Percy. C'était le jour des funérailles du prince Albert. Le deuil était général. Cependant la population de Londres accourut en foule sur le passage des grenadiers et les accompagna jusqu'à la station du chemin de fer de Southampton. Leur départ donna lieu à plus d'une scène touchante. Mais la douleur ne paraissait pas avoir prise sur les grenadiers; leur enthousiasme était trop grand, leur patriotisme trop surexcité. Ils quittaient Londres avec joie, sans songer aux fatigues d'une traversée pénible, et aux dangers de plus d'une sorte qu'ils allaient affronter.

Le grand steamer *Parana*, sur lequel ils allaient prendre passage, se trouvait dans le port de Southampton, tout à côté du *Nashville*, ce fameux steamer des États confédérés, dont nous avons eu à nous occuper. L'équipage du *Nashville* paraissait prendre le plus grand intérêt au départ du *Parana*.

On trouvera sur une autre page un dessin représentant des nègres se rendant au travail dans le camp fédéral établi à Port-Royal. L'empressement avec lequel ces infortunés accourent se placer sous la protection des forces du Nord, et leur ardeur au travail, sont assurément dignes de remarque. Ils sont infatigables, se contentent de peu, et l'on trouve parmi eux d'excellents ouvriers. Les menaces et le fouet sont devenus tout à coup complétement inutiles. Hommes, femmes et enfants montrent un empressement égal. Munis de leurs instruments, ils s'offrent d'eux-mêmes à entreprendre le travail pour lequel ils sont le plus propres.

A. MALESPINE.

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

XII

LE SECRET DE PAUL ET DE MADAME DE BRYAC.

Le lendemain de cette journée si agitée, Mme de Bryac arriva de bonne heure à l'hôtel de la rue du Colisée, demandant à voir Mathilde, au moment où la visiteuse croyait voir entrer l'amie de pension à laquelle elle se cramponnait comme on l'a dit, la porte s'ouvrit, et ce fut Paul qui parut...

On sait les tendres dispositions conservées par la dame en faveur de celui qui avait un moment dû l'épouser, ce dont il avait été promptement détourné par l'enchanteresse rencontre de Mlle Mathilde de Ternois. Nous avons dit le secret dépit que la dame avait conservé du fait, en acceptant, de parti désespéré, le vieux commanditaire de la fabrique d'eau de Seltz. Ayant la veille compris, surpris la crise qui planait sur le ménage, elle venait essayer d'en pénétrer les motifs, tout en masquant sa joie des formules d'une amitié devenue fort suspecte à tous.

[1] Voir les numéros 24', 245, 246, 247.

Les nouveaux abonnés qui désireront se procurer les trois numéros de décembre dans lesquels a paru le commencement du feuilleton de M. Jules Lecomte, n'auront qu'à envoyer à l'administration leur prix en timbres-poste, soit 1 franc 20 centimes, pour les recevoir franco.

Une certaine animation éclatait dans les traits et jusque dans l'attitude de Mme de Bryac. Avons-nous dit qu'elle était jolie? Au reste sa beauté n'était pas, comme celle de Mathilde, universellement reconnue, acceptée. Mathilde était une brune au teint pâle; ses yeux avaient le bleu foncé du lapis, et sa pâleur la mate et fréquente coloration de l'être facilement animé des chaleurs sanguines de l'intelligence et de la passion. Il était impossible de la voir sans comprendre qu'elle était *bien née*, — et l'on a beau dire que la nature jette toutes les créatures au hasard dans les moules les plus capricieux, nous prétendons que la *race* n'est pas plus un vain mot pour les humains, qu'il ne l'est pour les autres produits de la création. Ceux des animaux qui offrent le plus de variétés dans leurs produits, le cheval et le chien, ne sont-ils pas les plus rapprochés de nous par l'intelligence? Je ne parle pas du singe, affreux animal qui jette la confuse et répulsive idée de je ne sais quelle dégénérescence de race ou d'éléments avortés, rappelant l'être humain de la façon la plus inquiétante! Pourquoi l'humanité, douée d'intelligence, serait-elle plus disgraciée que l'animalité qui n'a que des instincts? pourquoi la diversité de ses produits resterait-elle bornée aux seules influences des zones et des climats? Le Brésilien blond et le Lapon géant, ne sont-ils pas de toute rareté? Pourquoi ce qui est de règle pour les races ne le serait-il pas le plus souvent aussi pour les fractions sociales? Sans doute les exceptions sont nombreuses; mais les reconnaître, c'est accepter la règle, — et si le bon Germanicus et la vertueuse Agrippine première ont produit l'affreux Caligula, et au second degré le monstrueux Néron, c'est qu'il y a aussi des chiens enragés de naissance.

Mathilde, née de Ternois, était donc une beauté aristocratique, — autant que Mme de Bryac, née Moulin, était une beauté vulgaire. Je sais combien la proposition peut être contestée, battue en brèche à coups d'exceptions; mais ce qui restera, pensons-nous, formellement acquis, c'est l'extrême influence de l'éducation première, celle qui précède l'arrivée des professeurs : l'éducation de famille, née des mœurs domestiques et des habitudes contagieuses. Dans chaque mouvement de Mathilde, dans le ton et l'allure générale de sa personne, on sentait l'influence de l'exemple, la tradition involontairement reçue comme elle doit être transmise. On peut parodier le poëte en disant que si sa beauté attirait, son air imposait. Assez grande, n'ayant de l'embonpoint que ce qui doit laisser toute l'élégance, elle pouvait, comme une Marie de Gusman, aspirer à une couronne... sûre de la bien porter!

Mme de Bryac était, au contraire, selon le type vénitien du seizième siècle que les Véronèse et les Giorgione ont anobli en l'épurant par le dessin : *bionda, bianca, grassa*. Sa blonderie avait, le jour, des reflets métalliques, comme sa blancheur des inquiétudes de couperose. L'embonpoint ne sévissait pas encore, mais il menaçait. Elle était alors ce qu'on appelle vulgairement : appétissante, et rien de tel ne s'est jamais dit d'une aristocratique beauté. On ne comprenait pas que le comte de Lismore, avec ses habitudes sinon avec ses goûts, ne se fût pas tout droit adressé par-là.

Paul, né d'une Julie d'Eponne et d'un homme dont le cœur avait une noblesse toute naturelle, ne devait pas épouser une Adèle Moulin. Aussi n'avait-il fallu que le passage entre elle et lui de la fille du Pair, pour obscurcir à tout jamais la future veuve de M. de Bryac. Sans doute la dame pouvait motiver les dis-

LE BILAN D'UNE ANNÉE.

—

Le facteur — avec un empressement de deux francs cinquante centimes — m'avait offert l'*Almanach de cabinet* pour la nouvelle année,— enjolivé dans sa partie supérieure des paysages classiques que la lithographie française met au service des quatre saisons.

Et machinalement, je regardais, sans les voir, l'hiver symbolisé par une chaumière chocolat recouverte d'une épaisse couche de neige, le printemps, avec des arbres pistaches, l'été et sa petite moissonneuse liant la gerbe de la situation... Puis, tout en regardant, j'avais commencé à supputer les chances bonnes ou mauvaises que me présentait cet inconnu de douze mois, à calculer la durée de cet avenir à courte échéance, à évaluer, pour ainsi dire, le poids d'une année, quand une voix retentit à mon oreille, en même temps qu'une main se posait sur mon épaule.

La voix et la main appartenaient au plus original des amis qu'ait jamais pu souhaiter un fantaisiste. Soutenant une imagination excentrique par une faconde intarissable, Gédéon — un nom baroque comme tout le reste! — a pris tous les axiomes sociaux à contre-sens et passe sa vie à remonter le courant des opinions traditionnelles.

Aussi, à son aspect :

— C'est toi, m'écriai-je. Quel nouveau paradoxe m'apportes-tu?

— Moi! peuh! Tout le monde se plaint du froid, j'en ai profité pour transpirer un peu, grâce à une promenade rapide. Tout le monde gémit contre la tyrannie des étrennes, j'ai saisi cette occasion pour relire un passage de Sénèque sur le plaisir qu'il y a à donner. Tout le monde est enrhumé, cela me force à me porter admirablement. Mais toi-même, que fais-tu donc là?... ajouta-t-il en désignant du bout de sa canne le calendrier que je tenais encore.

— Ma foi, je n'en sais rien moi-même.

— Pas de fausse honte; je te prends en flagrant délit de routine. Avouer ton crime est la seule circonstance atténuante que je te permette.

— Quelle routine y a-t-il là?...

— Il ose le demander!... Tu oses!... Voilà qui est trop fort. Comment, malheureux! tu en es encore à acheter de ces petites affaires de carton qu'on appelle almanach et à croire tous les bruits mensongers que propagent ces imposteurs.

— Quels bruits?...

— Des gaillards qui vous racontent qu'il y a douze mois dans une année, trente ou trente et un jours dans un mois, vingt-quatre heures dans un jour...

— Eh bien?...

— Eh bien, tu crois à de pareilles sornettes! Douze mois dans une année, mais c'est de la divagation. Et tu as acheté cette fausse nouvelle deux ou trois francs à un homme en chapeau ciré, qui t'a en échange accablé sous une grêle de souhaits dont il ne pensait pas le premier mot. Douze mois dans une année, mais c'est à peine douze jours, douze heures qu'il faudrait dire...

— Parfait! te voilà parti. Incorrigible hâbleur!...

— Ils sont bien tous les mêmes, ces esclaves de l'usage! Insulte-moi parce que je veux te dessiller les yeux; mais, Dieu merci, j'ai les preuves à l'appui de ce que j'avance. Prends une feuille de papier et un crayon...

— Pourquoi faire?

— Tu vas le savoir. Prends et dispose-toi à peser les chiffres que je dicterai. Tu ne contesteras pas, j'espère, les arguments de l'arithmétique et tu n'accuseras pas *deux et deux font quatre* de paradoxe.

— Je ne comprends pas encore.

— Rien de plus simple; je vais t'établir le bilan de mon année de douze heures.

— Par exemple, je suis curieux de savoir comment tu y parviendras.

— L'opération est si facile que je ne veux point abuser de mes avantages. Aussi choisirai-je mon sujet parmi les heureux du monde. Prendre en effet un malheureux forçat du travail, ouvrier, employé, écrivain ou commerçant, ce serait démontrer l'évidence! A ceux-là pas une parcelle de temps n'appartient véritablement, et leurs années n'ont jamais existé! Mais je suppose un rentier, un être qui n'a en apparence d'autre souci que de consommer ses revenus et ses journées de la façon la plus agréable.

— Tu divagues...

— As-tu ton papier? Bon. As-tu ton crayon? Bien. Je prélude. Sur les douze mois dont une année passe pour être composée, il est hors de conteste que la part du sommeil doit s'évaluer presque à une moitié pour un rentier qui n'a pas besoin de compter les heures. Je suis modéré en retranchant cinq mois. Inscris cinq à la colonne des retranchements; reste à sept mois.

— Mais...

— Pas d'interruptions; mes calculs t'imposent silence. Notre rentier, en homme de goût, au lieu de confier sa figure à un perruquier, se rase lui-même. Il apporte dans cette opération tous les soins désirables. Y compris le temps réclamé par l'entretien des rasoirs, c'est une heure à défalquer quotidiennement. Trois cent soixante-cinq heures équivalent à une quinzaine de jours. Pose *quinze*. Nous n'avons plus que six mois et demi. Le demi-mois n'est pas de trop pour s'habiller chaque matin et se déshabiller chaque soir. Voici donc, dès le début, notre année réduite de moitié.

— Sans doute, en allant de ce train...

— As-tu à contester un seul de mes chiffres? Non! Alors tais-toi, pour l'amour de Dieu, et laisse-moi poursuivre. Je pose quinze autres jours pour les conférences avec les fournisseurs, tailleurs, chemisiers, bottiers; juge ce que ce serait pour un pauvre diable qui n'aurait pas de quoi payer comptant. J'en sais qui n'ont pas assez d'une année pour machiner le règlement d'un pantalon. Reste à cinq mois et demi. La demie revient de droit à l'essai des bottes neuves.

— Qu'entends-tu par là?

— Ce que j'entends. N'as-tu donc jamais subi ce supplice? L'homme qui *brise* des bottes neuves n'est, pendant trois jours, ni ami, ni père, ni mari, ni citoyen, ne pense pas, n'aime pas, ne vit pas; il brise des bottes. A raison de cinq paires par an, — ce n'est pas beaucoup pour un rentier... Trois fois cinq, quinze, juste le demi-mois en question.

— Soit, mais il reste encore...

— Cinq mois, je le sais, et je trouve que c'est vraiment trop peu. Mon rentier sort de chez lui. Il rencontre une, deux, dix personnes... A chacune se renouvelle la même comédie de banalité : *Bonjour, comment vous portez vous? — Pas mal et vous? — Quel froid! — Un temps excellent pour les biens de la terre.— Quoi de neuf? — Pas grand'chose... etc.*, etc.

Je suis plus que modéré en évaluant à deux heures par jour ce tribut payé à l'habitude.

Un mois de plus à défalquer.

— Pourquoi?

— Parce que c'est un mois inutile, perdu, grotesque; un mois qui est du domaine de la vie machinale et non de la vie réelle. Par la même raison et vu le proverbe qui affirme qu'il faut *manger pour vivre et non vivre pour manger*, je soustrais deux heures par jour ou un neuvième mois pour les repas.

— Les repas peuvent être un plaisir.

— Sophisme. Du moment où ils sont une obligation, le libre arbitre n'existe plus et l'existence ne compte que là où le libre arbitre la dirige. Passons aux obligations du monde. Les visites imposées réclament d'abord leur part. Que d'heures éparpillées et stériles sont semées en politesses hypocrites! Ajoutez quinze jours à la colonne des pertes.

— C'est beaucoup.

— J'avais envie de dire : vingt. Ce n'est pas tout. On a des amis, on a une famille. Le lundi, c'est un de ces amis qui se bat et vient réclamer vos bons offices pour son duel; le mardi, c'est un de ces amis qui se marie et vient solliciter votre présence à son mariage. Témoin sur le terrain ou témoin par-devant M. le maire, je ne sais trop lequel vaut mieux; l'un et l'autre, à coup sûr, équivalent à la perte d'une semaine.

— Si...

— Chut! Je parle d'une semaine, mais en sa qualité de rentier, notre sujet doit être adoré et choyé par ses parents. C'est à qui lui proposera d'être parrain de son petit dernier; à qui le conduira à la distribution des prix d'un neveu charmant, ou à la première communion d'une nièce adorable.

— Tu...

— Et les enterrements! Connaissances ou indifférents, amitiés ou parentés, personne ne passe son année sans être contraint à cette funèbre contribution.

— Je...

— Le mois y a passé! Ton année est réduite à six semaines, et je n'ai pas même abordé le chapitre des obligations épistolaires, lettres à écrire à une foule d'importuns; des obligations locatives, discussions avec son portier et son propriétaire; des obligations sociales, garde nationale, jury et élections; des obligations financières, impôts à payer; des obligations judiciaires, chances de procès; des obligations...

— Assez, de grâce!

---

tractions d'un mari léger; mais Paul devait-il son retour d'attention à celle qu'il avait jadis dédaignée? Paul est évidemment dévié du droit et heureux sentier conjugal, de toutes sortes de façons pénibles depuis un an, et nous ne pouvons qu'enregistrer ses actes. Les commentaires naîtront d'eux-mêmes.

« — Ah! madame de Bryac! — s'écria-t-il, en la trouvant qui attendait Mathilde dans le petit salon jaune. — Quel heureux hasard! Moi qui précisément désirais vous voir...

Ce début causa à la dame une joie qu'elle ne chercha pas à dissimuler, surtout lorsque Paul reprit :

« — Puisque ma bonne fortune me permet de vous trouver seule un instant, j'en veux profiter pour... pour vous dire... car, depuis quelques jours, je désirais vivement... (Et en parlant ainsi, il regardait avec inquiétude la porte intérieure par laquelle Mathilde, prévenue de l'arrivée de son étrange amie, pouvait paraître subitement.)

» — Voyons, expliquez-vous? — dit Mme de Bryac avec une curiosité pleine d'espérance.

» — Oui... ce que j'ai à vous dire vous étonnera peut-être... à moins que déjà vous n'ayez deviné...

» — Moi, *mon cher Paul?* Mais non, je vous assure... j'ignore absolument... complétement...

Paul, dont le visage était devenu sérieux, prit la main de Mme de Bryac pour la faire asseoir, et restant debout devant elle, ajouta :

« — Il s'agit... d'un aveu!

» — Un aveu? — exclama la dame avec un élan qu'elle ne sut pas réprimer,— un aveu à moi?... vous! un homme marié! — ajouta-t-elle, pour prévenir sur-le-champ l'objection.

» — Marié? qu'est-ce que cela fait? — dit naïvement Paul.

» — Mais marié avec... une de mes amies! Je pourrais presque dire mariée par moi! — reprit-elle perfidement, et comme pour faire d'elle-même disparaître la difficulté habilement soulevée; — car vous avez connu Mathilde dans un bal, chez ma mère... à l'époque où je pouvais croire... que vous m'aimiez!

» — Eh bien! s'il y a lieu de rappeler vos bonnes dispositions d'autrefois, c'est assurément lorsqu'il s'agit de réclamer toute votre indulgence... car je vais en avoir besoin! Permettez-moi donc de profiter de l'occasion pour précipiter un peu les choses et vous dire...

» — Eh bien?

» — Pardonnez ma gêne, ma chère Adèle... Ma femme, qui est sans doute prévenue de votre visite, peut arriver... je sens donc que je n'ai pas un instant à perdre... et pourtant je n'ose!

» — Ah çà, suis-je donc si terrible pour que vous soyez si timide?

» — Eh bien... donc... cet aveu, c'est que...

» — Silence... votre femme! — interrompit brusquement Adèle vivement contrariée.

» — Plus tard... chez vous...» — murmura Paul, en voyant entrer Mathilde.

» — J'étais lancée par ici, ma chère, — s'écria Mme de Bryac avec volubilité, — et j'ai voulu te dire un petit bonjour... te prier d'informer M. de Corbinaud, que tu dois voir ce matin, que j'ai trouvé hier dans ma voiture son petit *agenda*... qu'il a laissé tomber en m'accompagnant... Ah! c'est curieux!... Imagine-toi, ma chère, que ce perfide Corbinaud a une passion... une passion secrète... une créature mystérieuse qu'il adore... et qu'à propos des commissions que lui donne cet objet chéri, il ajoute ses tendres soupirs aux notes et commissions que contient ce carnet... C'est à mourir de rire... et d'indignation!

» — Ah! je ne supposais pas! » dit froidement Mathilde en regardant toute surprise son mari, dont la gêne était visible. On échangea quelques banalités qui vint interrompre le Commandant. Mathilde emmena Adèle chez elle, et laissa le père avec le fils.

XIII

EXPLOSION.

Le vieillard avait un visage impénétrable dans sa sévérité. Il se posa tout coiffé, ganté, la canne à la main, comme un homme qui va sortir, devant Paul tombé assis en le voyant pour la première fois depuis cette scène de la veille où le Commandant l'avait quitté indigné, furieux de son obstination à ne pas comprendre la tentative de torts du comte envers Mathilde.

« — Eh bien, monsieur, — dit le vieux soldat, — avez-vous écrit à ce Lismore que le dîner n'aurait pas lieu, afin de lui faire comprendre qu'il n'ait plus à se présenter ici?

» — Non, mon père! — répondit Paul avec une certaine fermeté d'accent qu'accompagna une rougeur subite.

» — Comment non? et pourquoi?

» — Je vous supplie, mon père, de me laisser juge de ma conduite envers le comte... un moment viendra où vous comprendrez tout... et m'approuverez, j'en suis certain!

» — Je ne pourrai jamais comprendre qu'une chose: c'est qu'on écrase au moins sous le mépris celui dont on dédaigne de se venger... si l'on a des motifs sérieux, bien sérieux, pour choisir le mépris plutôt que



Vue de la ville et de la rade de Tampico (Mexique), vers lesquelles se dirige une partie des flottes française et anglaise.



TYPES AFRICAINS. — Famille juive de Tétuan. (Croquis de M. Ch. Yriarte.)

— Tu t'avoues vaincu et tu reconnais que l'almanach est un traître.

— Oui.

— Que le plus fortuné des hommes ne s'appartient pas?

— Oui.

— Et que l'année a pour lui au plus douze heures de vraie et bonne vie?

— Il ne les aurait même pas, s'il y avait beaucoup d'amis aussi bavards que toi et d'auditeurs aussi patients que ton serviteur!

PIERRE VÉRON.

Types africains.

(FAMILLE JUIVE DE TÉTUAN.)

Toutes les villes du littoral de l'Afrique comptent parmi leur population un contingent plus ou moins considérable de familles juives qui, réunies en tribus et établies depuis des siècles, vivent au milieu de la race maure sans se mêler aux habitudes, aux rites de celle-ci, sans laisser en quoi que ce soit se perdre leurs traditions caractéristiques. Si le type juif, si reconnaissable, s'est conservé jusqu'ici immuable et dans toute sa pureté, si, ne formant d'alliances que parmi ceux de leur race, les femmes y sont restées régulièrement belles, les usages et le costume n'ont subi que de légères modifications dépendant de certaines influences de température, de climat ou de production du sol.

Selon le pays qu'on visite, le barrio des Juifs revêt tel ou tel caractère dans ses détails; mais ce sont toujours les mêmes rues étroites et sordides, les mêmes portes basses, vermoulues et cadenassées, les mêmes fenêtres soigneusement grillées et qui semblent plutôt disposées pour servir de meurtrières dans un moment de siége, que pour donner de la lumière pour la vie de chaque jour.

A Francfort, c'est le moyen âge avec ses argentiers, ses orfèvres, ses usuriers prêtant aux rois, oiseaux rapaces flairant toutes les misères des grands pour spéculer sur leur détresse et échanger les bijoux de famille et les joyaux des couronnes contre l'or qui permet de lever des hommes d'armes.

A Constantinople, dans les masures de bois du Djerbé, ce sont des spéculateurs timides, hasardant des capitaux mesquins dans des industries inconnues, menées avec une telle prudence et gérées avec une telle perspicacité, qu'il n'est pas rare de les voir arriver à d'immenses fortunes.

A Venise, la race juive, presque entièrement disparue, fut la richesse et la gloire de la grande cité. Le *Ghetto* est resté, mais ses rues sont presque désertes; les femmes en haillons qu'on y rencontre, menant par la main des enfants haves et déguenillés, ont à peine gardé sur leur front ce signe indélébile dont est marquée la race israélite.

A Gênes, vous reconnaîtrez facilement les descendants des grands navigateurs et des grands commerçants qui méritent d'être inscrits au livre d'or de la cité. A l'arrivée des navires, vêtus d'une robe arménienne, coiffés du bonnet de fourrure, l'œil vif, le nez arqué, la barbe en pointe, ils s'informent du chargement, de l'équipage, de la hausse et de la baisse des marchés.

Au Maroc, réunis dans un barrio, qui forme une ville dans une autre ville, l'intolérance mahométane les a parqués et leur impose de dures conditions. A Tétuan, à Tanger, à Rabat, à Larrache, à Ercilla, à Mogador, enfin dans toutes les villes du littoral et dans les quelques villes de l'intérieur dans lesquelles la population israélite ose se fixer, il est interdit à un juif de passer la nuit hors de son faubourg. L'usage du cheval lui est refusé comme trop noble, et la babouche est la seule chaussure dont il puisse user.

Mais, à part les tribulations auxquelles les fanatiques habitants de cette côte de l'Afrique peuvent exposer les Israélites, ils jouissent dans les villes qu'ils habitent d'un bien-être et d'un luxe que les juifs d'Allemagne ne se donnent que bien rarement.

Je ne parle pas des costumes de femmes, dont la richesse dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et pour lesquels il n'est pas rare de voir un chef de famille très-réservé dans toute autre dépense, donner facilement mille ou quinze cents douros. Mais leurs intérieurs contiennent des vases du plus grand prix, des miroirs précieux, des étoffes rares, des meubles d'une grande richesse.

Par leurs relations commerciales, leur instinct financier et la facilité avec laquelle ils passent d'un continent à un autre pour leur négoce, ils sont précieux pour les intérêts européens, et c'est presque toujours parmi eux que les cours étrangères choisissent leurs consuls et leurs représentants.

Le croquis que nous donnons aujourd'hui, fait à Tétuan, dans la maison d'un des plus riches Israélites établis dans la ville, donne les types et costumes d'une famille juive du Maroc. Le chef de la famille était consul général de l'Autriche, et dans la médiation entre les Maures et les Espagnols, lors de la dernière guerre, il fut aussi utile à ses compatriotes qu'au gouvernement de la reine.

CHARLES YRIARTE.

LE PERCEPTEUR DANS L'EMBARRAS.

I

Les gens de goût s'arrêtaient au dernier salon devant un joli tableau de chevalet portant le nº 1110 et signé Ludovic Flamet. Cette petite toile représente l'intérieur d'un bureau : un monsieur en robe de chambre est assis à une table, devant un papier où sont posés les chiffres d'une division. Un autre personnage, vêtu d'une longue redingote olive, le contemple avec de gros yeux hébétés.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire à ce tableau, c'est que le sujet ne se devine pas du premier coup d'œil et qu'on a besoin de recourir au livret. Le livret ne donne que ces trois mots : *Fort en calcul*, mais cela suffit. On remarque que le calculateur promène autour de lui un regard vague et embarrassé, qu'il mâchonne sa plume et se gratte l'oreille avec fureur; bref, éclairée par ces trois mots, sa physionomie révèle une angoisse telle qu'on ne peut s'empêcher de sourire. Le tableau est vivant. C'est qu'en effet le peintre, comme on dit, l'*a vécu*, et ses amis y reconnaissent la scène principale d'une amusante aventure dont il a été le héros.

II

J'ai fait, il y a tantôt quinze ans, la connaissance de Ludovic Flamet, plus âgé que moi de quelques années. C'était un honnête garçon qui ne manquait pas d'avenir, mais qui manquait de modestie, grâce à une imagination ardente et à une verve intarissable. Il peignait peu, mais il raisonnait peinture mieux qu'un critique de grand format, je veux dire plus longuement; en outre, il parlait d'abondance sur n'importe quel sujet: littérature, arts, sciences, hormis pourtant les sciences exactes, qu'il méprisait profondément.

Ludovic se faisait gloire d'ignorer jusqu'aux premières règles de l'arithmétique. Il passait son temps à rêver des sujets extraordinaires, qu'il n'exécutait pas. En attendant, le futur grand homme peignait la nature morte, et il courait sur son compte par les ateliers une charge dont il riait tout le premier.

Ludovic, disait-on, avait conçu un grand tableau, un tableau splendide, original, un tableau à lui et qui n'avait jamais été fait : *les Quatre Saisons*. Il devait figurer le printemps par des lilas, l'été par des roses, l'automne par des grappes de raisin et l'hiver par une volée de canards. Un seul point l'embarrassait : il ne savait quelle saison choisir pour peindre son tableau d'après nature. Au printemps il manquait de raisins, en été de canards, de lilas en automne et de roses en hiver. Ludovic devait consacrer sa vie à chercher la solution de ce problème, après quoi il mettrait son chef-d'œuvre au jour.

Vers cette époque, la politique s'introduisit dans les ateliers. Le feu prit à l'imagination de l'artiste, et il mêla aux théories sur l'art les théories républicaines, socialistes, phalanstériennes et autres. Il aborda la grande peinture : il fit plus, il inventa la peinture de l'avenir, dont le but était la représentation matérielle des idées par des procédés inconnus jusqu'alors. On n'a jamais pu savoir quels étaient ces procédés. La faute en est au gouvernement, qui ne voulut pas lui prêter les palais royaux : Ludovic promettait de les rendre couverts d'allégories monumentales.

La révolution de 1848 éclata comme le bouquet de ce feu d'artifice. Je n'ai pas de mal à dire des révolutions, mais ce sont généralement de rudes époques à traverser pour les artistes et surtout pour les peintres. Cette année-là, comme le salon s'ouvrait à toutes les œuvres indistinctement, Ludovic exposa deux grandes toiles intitulées *la Passionnelle* et *la Papillonne*. Quelques-uns les admirèrent, d'autres en rirent; mais les deux toiles lui restèrent pour compte, et le nouveau gouvernement eut l'ingratitude de ne lui prêter aucun palais.

---

la vengeance! Mais il paraît que vous ne faites rien?

Paul se tut. Mais son père était déjà trop animé pour lire sur ce visage bouleversé les tortures péniblement cachées sous cette impassibilité, qui eût été si méprisable si elle n'avait pas été suspecte :

« — Allons! — dit le Commandant avec explosion, tout en se dirigeant vers la porte, — il n'y a qu'un mari infidèle lui-même qui puisse ainsi fermer les yeux sur son honneur domestique! Il n'y a qu'un homme compromis dans d'imprudentes affaires qui ménage à ce point l'associé, dans lequel il semble redouter de trouver un accusateur! C'est donc au père d'agir, à défaut du mari!

» — Mais, mon père... — s'écria le malheureux Paul, en se plaçant entre la porte et le vieillard comme pour le retenir.

Delsade écarta son fils d'un geste impérieux et brusque, puis sortit.

« — Mon Dieu! — exclama Paul, — que faire? Comment devancer mon père, dont je connais l'emportement, et qui vient, je le sens, de prendre quelque résolution funeste? Avant d'agir ne dois-je pas payer cet homme? *mari infidèle*, a dit mon père... pourvu qu'Adèle... Mais par où commencer?... ma tête est en feu... C'est à la fois et dans mes idées et dans mes sentiments un douloureux chaos... je ne suis plus moi... Non, je ne me sens plus moi-même... je ne me reconnais plus! Et pourtant il faut agir, à présent que mon père... Oh! pourquoi est-il venu à Paris! »

Et allant vers la porte de l'antichambre, Paul appela un domestique, auquel il dit :

« — Vous allez passer chez M. de Corbinaud, vous lui direz que je le prie de venir ici sur-le-champ... Vous irez ensuite chez Mme de Bryac, vous lui demanderez à quelle heure je puis... Ou plutôt je vais lui écrire... vous attendrez la réponse, vous ne la donnerez qu'à moi-même... ou plutôt, non... car il faut... Attendez là... Je vous appelerai dans un instant... allez!

Et Paul, dans le trouble que trahissait ces contradictions, s'approcha d'un petit bureau où Mathilde et lui-même écrivaient parfois :

« — Voyons! — s'écria-t-il, — commençons par soulager mon cœur d'un fardeau cruel!

Et il se mit à écrire fiévreusement. Tout à coup la porte intérieure s'ouvrit, et parut Mathilde.

Paul, vivement contrarié de se sentir surpris, feignit d'être absorbé et continua d'écrire pendant quelques instants, tandis que sa femme, avancée de quelques pas seulement, le regardait tout émue. Après quoi il plia le papier en quatre et le jeta dans un buvard, au moment où Mathilde lui demandait si elle le dérangeait de quelque travail. Au même instant, le domestique entra et dit que son maître ayant parlé d'envoyer chercher M. de Corbinaud. Celui-ci entrait précisément à l'hôtel. Paul dit au valet de prier son ami d'entrer dans son cabinet :

« — Pardonne-moi, ma chère, j'ai à parler à Corbinaud...

» — Va, Paul! — dit Mathilde, je n'aurai à te parler que lorsque tu en sentiras le besoin toi-même!

Paul éluda cette entrée en matière détournée et sortit. A peine la porte fut-elle refermée sur lui, que Mathilde s'élança vers le bureau... puis, au moment d'y porter la main, elle s'arrêta :

« — Qu'écrivait-il? qu'a-t-il caché là en me voyant entrer avec un mouvement de contrariété qui ne m'a pas échappé? Ah! je ne puis douter, Paul me trompe! il me trahit... et la preuve en est là... là peut-être! il ne tient qu'à moi de tout savoir!

Et elle se rapprochait et s'éloignait alternativement du bureau par un balancement du corps, comme attirée et effrayée à la fois :

« — Cette lettre, — se dit-elle, — c'est peut-être une suite à la conversation que j'ai interrompue tout à l'heure entre lui et cette Adèle!... Adèle, elle semblait bien animée... bien contente, lorsque je les surpris ici! Plus tard, par là, dans ma chambre, elle semblait préoccupée, elle me demanda si j'irais au Bois, comme pour savoir si Paul serait libre... Cette femme prétend que Paul l'a aimée autrefois... elle a même dit qu'il s'était battu pour elle... Paul se battre pour cette femme, tandis qu'aujourd'hui... Oh! il faut tout savoir... cela est moins cruel que l'incertitude.

Et elle prit le buvard dans lequel elle avait vu son mari jeter le papier plié...

Au même instant la porte s'ouvrit :

XIV

UN DES SECRETS DE PAUL.

Et Mme Delsade mère entra en tâtonnant et disant :

« — Tu es là, Mathilde?

» — Oui, ma mère! — répondit celle-ci en s'éloignant promptement du bureau, — mais comment osez-vous, seule, sans Céline, vous aventurer...

» — Tu oublies, mon enfant, que j'ai habité cette maison avant mon infirmité. Mais que fais-tu ici toute seule...

» — Moi? rien... je cherchais mon mari...

» — Mathilde, reprit la bonne mère d'un ton affectueux, mais ferme, — tu souffres et tu te caches! Je bien compris à Brévilliers, et c'est pour cela que je

Comme il ne savait pas de métier et que d'autre part il avait usé la confiance de son restaurateur, il se décida pour vivre à chercher une place. Il ferma son atelier, courut les clubs et pérora tant et si bien qu'il finit par accrocher, Dieu sait comme, l'emploi de percepteur à Saint-Amand-les-Eaux.

III

« Je vais leur montrer un percepteur comme ils n'en auront jamais vu, se dit Ludovic en montant dans le chemin de fer du Nord; ils seront joliment stupéfiés. » Il débarqua à Saint-Amand dans un costume où l'art se mêlait agréablement à la politique : cheveux longs, feutre à larges bords, vareuse et col rabattu sur une ample cravate écossaise.

A peine installé, il alla faire sa visite à M. le maire et lui tint à peu près ce langage : « La république, citoyen maire, ne songe pas seulement à percevoir l'argent de ses enfants : en bonne mère, elle croit de son devoir de leur donner la lumière en échange de l'or. Voilà pourquoi elle m'a envoyé vers vous. Oui, monsieur, je suis artiste et j'ai exposé cette année deux grandes toiles, l'une intitulée *la Passionnelle* et l'autre *la Papillonne*, qui ont fait, j'ose le dire, une certaine sensation. »

Et comme M. le maire le regardait bouche béante, il ajouta : — Ah ! nous allons révolutionner Saint-Amand ! Avez-vous ici une académie de dessin ?

— Non, monsieur.

— Bien, j'en fonderai une. Avez-vous une galerie de tableaux, un musée ?

— Non, monsieur.

— J'en fonderai un. Vous devez avoir quelques éléments pour le commencer ?

— Des éléments ?

— Oui. Quelques toiles, bustes, objets d'art, curiosités...

— En fait de curiosités, nous ne possédons qu'un esturgeon empaillé que nous avons pêché...

— Empaillé ? Bon ! allez...

— Dans la Scarpe et que nous avons exposé dans le prétoire de M. le juge de paix.

— Comme symbole du silence. Excellente leçon pour les avocats ! Vous aimez l'allégorie, bravo ! Je vous ferai hommage de mes deux tableaux quand ils seront lithographiés.

Ludovic répéta ce discours avec quelques variantes chez tous les notables, et les Amandinois se frottèrent les mains d'aise.

CHARLES DEULIN.

(La suite au prochain numéro.)

LE BLANC ET LE NOIR [1]

CONTE FANTASTIQUE

Ainsi rêvais-je, en riant du sort des hommes, lesquels se croient libres et sont conduits par des fils attachés aux étoiles. Les mages l'ont dit, il faut les croire.

Je riais donc dans l'ombre, quant la musique se tut. — Un grand silence suivit ; l'horloge continuait seule son tic-tac monotone ; et dehors, la lune, au delà du Rhin, montait lentement derrière le feuillage tremblotant d'un peuplier, sa pâle lumière ricochait sur les vagues innombrables... — Je voyais ça... et dans cette lumière passait une barque noire, un homme debout sur la barque, également noir, le demi-manteau flottant sur les reins, et le grand chapeau à larges bords garni de banderoles.

Il passa comme un rêve ! — Je sentais alors mes paupières s'appesantir.

— Buvons ! cria le maître de chapelle. Les verres cliquetèrent.

— Comme le Rhin chante bien !... il chante le cantique de Barthold Gouterolf, fit le gendre. « *Ave... ave. stella !* »

Personne ne répondit. — Au loin... bien loin... on entendait deux rames battre le flot en cadence.

— C'est aujourd'hui que Saphéri doit recevoir sa grâce, s'écria tout à coup le vieux maître de poste, d'une voix enrouée.

Il ruminait sans doute cette pensée depuis longtemps. C'est elle qui le rendait si triste... Moi, j'en eus la chair de poule.

Il songe à son fils, me dis-je, à son fils qu'on doit pendre ! — Et je me sentis froid le long du dos.

— Sa grâce ! fit la fille avec un éclat de rire étrange... oui... sa grâce !...

Théodore me toucha l'épaule, et se penchant à mon oreille, me dit :

— Les esprits arrivent !... ils arrivent !...

— Si vous parlez de cela, cria le gendre dont les dents claquaient, si l'on parle de ça, moi je m'en vais !...

— Va-t'en ! va-t'en ! trembleur, répondit la fille ; on n'a pas besoin de toi.

— Eh bien ! oui, je m'en vais, dit-il en se levant ; et décrochant son feutre de la muraille, il sortit à grands pas.

Je le vis passer rapidement devant les fenêtres et j'enviai son sort.

Comment faire pour m'en aller ?

Quelque chose marchait sur le mur en face ; je regardai les yeux écarquillés de surprise, et je reconnus que c'était un coq. — Plus loin, entre les palissades vermoulues, le fleuve brillait et ses grandes lames se déployaient lentement sur la grève ; la lumière sautillait dessus comme un nuage de mouettes aux grandes ailes blanches. — Ma tête était pleine d'ombres et de reflets bleuâtres.

— Ecoute, Pétrus, cria la vieille au bout d'un instant, écoute... c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive...

— Moi ! fit le vieillard d'un accent sourd, irrité, — moi... j'en suis cause ?

— Oui... tu n'as jamais eu pitié de notre garçon... tu ne lui passais jamais rien... — Est-ce que tu ne pouvais pas lui laisser prendre cette fille ?

— Femme, dit le vieillard, au lieu d'accuser les autres, songe que le sang retombe sur ta tête... Depuis vingt ans, tu n'as fait que me cacher les fautes de ton fils... Quand je l'avais puni de son méchant cœur, de sa mauvaise colère, de son ivrognerie... toi, tu le consolais... tu pleurais avec lui... tu lui donnais de l'argent en cachette... tu lui disais : — « Ton père ne t'aime pas... c'est un homme dur ! » — Et tu mentais pour te faire aimer plus... Tu me volais la confiance et le respect qu'un enfant doit à ceux qui l'aiment et qui le corrigent... Et quand il a voulu prendre cette fille, je n'avais plus assez de force pour le faire obéir.

— Tu n'avais qu'à dire oui ! hurla la vieille.

— Et moi, dit le vieillard, j'ai voulu dire non ! parce que ma mère, ma grand'mère, et tous les hommes et les femmes de la famille, ne pouvaient recevoir cette païenne dans le ciel.

— Dans le ciel ! ricana la vieille, dans le ciel !

Et la fille d'un ton aigre ajouta :

— Depuis que je me rappelle, le père ne nous a jamais donné que des coups.

— Parce que vous les méritiez, répondit le vieillard ; ça me faisait plus de peine qu'à vous !

— Plus de peine... Hé ! hé ! hé ! plus de peine !

En ce moment, une main me toucha le bras ; je tressaillis... C'était Blitz ; un rayon de lune, ricochant sur les vitres, l'éclaboussait de lumière ; sa figure pâle, sa main étendue ressortaient des ténèbres... Je suivis du regard la direction de son doigt, car il me montrait quelque chose, et je vis le plus terrible spectacle dont il me souvienne : — Une ombre immobile, bleue, se détachait devant la fenêtre, sur la nappe blanche du fleuve. Cette ombre avait la forme humaine, et semblait suspendue entre ciel et terre ; sa tête tombait sur la poitrine, ses coudes se dressaient en équerre le long de l'échine, et les jambes toutes droites s'allongeaient en pointe.

Et comme je regardais les yeux arrondis et bridés d'épouvante, chaque détail m'apparaissait dans cette figure blafarde. Je reconnus Saphéri Mutz, et au-dessus de ses épaules voûtées, la corde, le croc et le cadre du gibet... Puis, au bas de ce funèbre appareil, une figure blanche, à genoux, les cheveux épars, Grédel Dick, les mains jointes, en prière.

Il paraît qu'au même instant tous les autres virent comme moi cette apparition étrange, car j'entendis le vieux gémir :

— Seigneur Dieu... Seigneur Dieu, ayez pitié de nous !

Et la vieille, d'une voix basse, suffoquée, murmura :

— Saphéri est mort !

Elle se prit à sangloter, et la fille cria :

— Saphéri ! Saphéri !

Mais alors tout disparut, et Théodore Blitz, me prenant par la main, me dit :

— Partons.

Nous sortîmes.., La nuit était belle ; les feuilles tremblotaient avec un doux murmure. Et comme nous courions tout effarés dans la grande allée des Platanes,

[1] Voir les numéros 243, 244 et 246, 247.

suis partie. Tu es devenue ma fille en épousant mon Paul, et je t'aime comme une autre Célina. Il se passe ici des choses qui m'inquiétaient hier, qui m'effrayent aujourd'hui ! Voyons, Mathilde... viens ici... là, près de moi, et ouvre-moi ton cœur !

» — Ma mère... vous êtes bonne... vous êtes un ange ! mais vous vous alarmez trop, et je vous assure... — essaya de dire Mathilde, dont la mère aveugle avait saisi la main.

» — Ah ! tu crois me cacher le trouble de ton âme comme m'est caché celui de ton visage ! mais ce que je ne vois pas, je le sens... je n'y vois plus clair, mais j'ai la seconde-vue... C'est un don que Dieu fait à l'âme quand il prend les yeux !

» — Mais je vous assure que vous vous trompez chère maman, et que...

» — Tu crains donc bien de m'affliger ? Crois-tu que je serai moins courageuse pour tout savoir que toi pour tout souffrir ?

» — C'est que... si je me trompais... comme je l'espère encore...

» — Eh bien ! je suis précisément ici pour chercher avec toi ce qu'il faut croire ou repousser... Si M. Delsade est venu pour tout apprendre des intérêts, moi je suis ici pour tout sauver des sentiments... Chacun son rôle... le mien est le plus doux, ne cherche pas à t'y soustraire, Mathilde ! Tu sais bien que si mon fils a des torts envers une digne et vertueuse femme comme toi, je serai courageusement avec toi contre lui !

Mathilde, vaincue par cette divine bonté et cette noble force, répondit avec l'élan qui suit une compression pénible :

« — Eh bien ! ma mère, puisque vous voulez tout savoir, apprenez que Paul... me trahit

» — Mais... tu n'as que des soupçons, mon enfant ? — s'écria la mère avec émotion.

» — J'ai des preuves !

» — Des preuves ? comment cela ? parle...

» — Il y a une heure, j'ai surpris mon mari causant ici avec cette Adèle, et ma brusque présence les a visiblement troublés. Surprise, blessée, inquiète, plus tard j'ai cherché Paul... je l'ai trouvé écrivant là. Il a plié un papier, et n'osant sans doute le mettre dans sa poche, parce qu'il craignait d'avoir l'air de me cacher un secret, il a feint de le jeter là négligemment...

» — Où cela ?

» — Dans un buvard, sur le bureau...

» — Et... il est toujours là, ce papier ?

» — Oui, ma mère, et au moment où vous êtes entrée...

» — Tu allais le lire ?

» — Oui...

» — Alors tu oubliais, ma fille, — reprit la mère d'un ton sérieux, — que si ton mari s'est caché à ton approche, c'est qu'il y a là effectivement un secret... et que ce secret, il est de ta dignité d'épouse, comme de ton devoir de le respecter !

» — Et si votre fils ne me respectait pas, lui ! — exclama Mathilde, ne pouvant plus contenir ses larmes...

» — Eh bien ! Mathilde, il serait encore de ton honneur, — de ton bonheur peut-être, — de laisser au coupable le secret de sa faute, car... tu peux t'abuser... Pour quoi... pour qui ton mari te trahirait-il ?

» — Pour Mme de Bryac, à laquelle je suis certaine que cette lettre est adressée ! — dit Mathilde avec désespoir.

» — Mme de Bryac ! C'est une folle, une évaporée qui ne mérite pas qu'une femme comme toi s'afflige à cause d'elle ! — reprit la mère en cherchant dans son cœur, plutôt que dans une impuissante raison, des excuses et des consolations. — Crois-en mon expérience de la vie, Mathilde : si ton mari était égaré... oublieux de ses devoirs envers toi... il vaudrait mieux feindre de l'ignorer... et lui laisser le remords de sa faute... plutôt que de la lui reprocher ! La femme trahie... qui a eu le courage de se taire et de se vaincre, est plus certaine de son triomphe, si, le jour où lui revient l'infidèle, elle n'a pas mis entre eux l'humiliation profonde d'un pardon !

» — Ah ! vous cherchez à m'abuser sur ses fautes...

» — Je te répète que si elles m'étaient prouvées, Paul n'aurait pas de juge plus sévère que moi ! Ecoute, ma fille, tu vas t'en rapporter à moi... J'interrogerai Paul... je saurai ce qui se passe au plus profond de son cœur, et s'il est coupable, je le ramènerai à tes pieds repentant, humilié, soumis... c'est mon devoir, ce sera mon bonheur... Je vais le faire appeler sur le champ... Va, va, ma fille... laisse-moi... laisse-nous !

Mathilde hésitait ; la mère lui renouvela une prière qui avait la valeur d'un ordre. Mathilde, dont le désespoir avait franchi la rapide phase de l'exaltation pour tomber dans l'attendrissement, céda, enfin, soulagée par ce doux concours qui lui arrivait contre son malheur...

A peine fut-elle hors de la chambre, que l'aveugle, ayant écouté les pas s'éloigner, se dirigea vers le bureau, chercha, tâtonna... trouva le buvard... l'ouvrit, et saisit la lettre pliée en quatre.

Jules Lecomte

(La suite au prochain numéro.)

une voix lointaine, mélancolique, chantait sur le fleuve la vieille ballade allemande :

La tombe est profonde et silencieuse
Son bord est horrible!
Elle étend un manteau sombre,
Elle étend un manteau sombre
Sur la patrie des morts.

— Ah ! s'écria Blitz, si Grédel Dick n'avait pas été là, nous aurions vu l'*autre*... le grand noir... décrocher Saphéri... mais elle priait pour lui, la pauvre âme... elle priait pour lui... Ce qui est blanc est blanc!

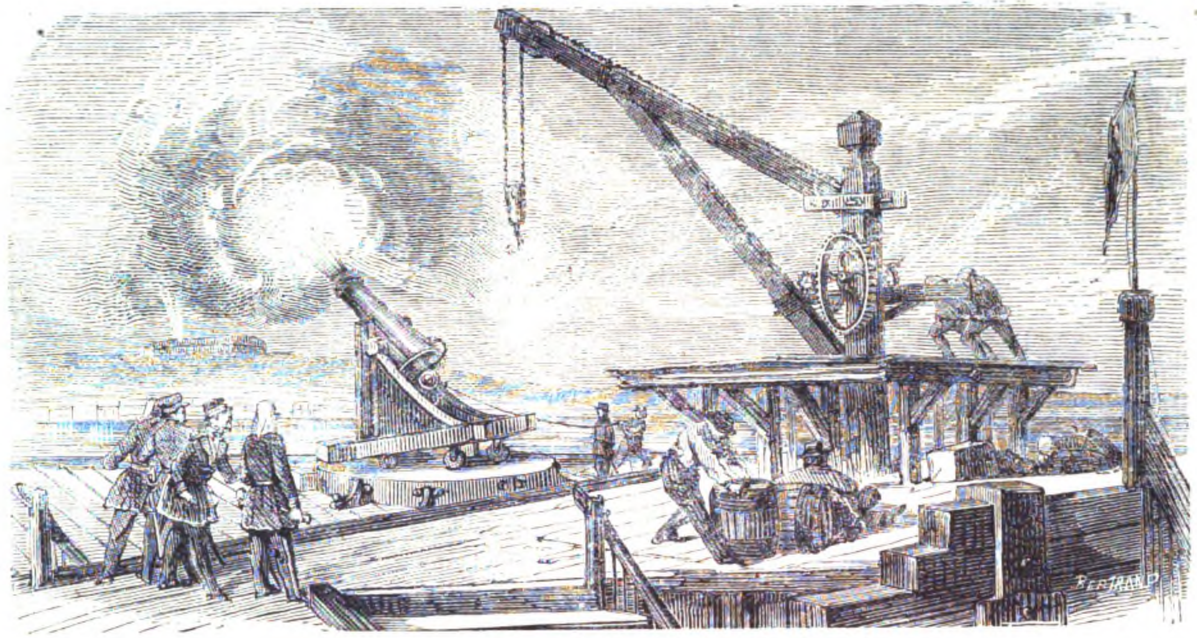
Et la voix lointaine, toujours plus faible, plus lointaine, reprit au murmure des vagues :

La mort n'a pas d'échos
Pour le chant du rossignol...
Les roses qui croissent sur la tombe,
Les roses qui croissent sur la tombe
Sont des roses de douleur.

Or, la scène horrible qui venait de s'accomplir sous mes yeux, et cette voix lointaine, mélancolique, — qui, s'éloignant de plus en plus, finit par s'éteindre dans l'étendue, — me sont restés comme une image confuse de l'infini... de cet infini qui nous absorbe impitoyablement et nous engloutit sans retour ! — Les uns en rient comme l'ingénieur Rothan, les autres en tremblent comme le bourgmestre ; d'autres en gémissent d'un accent plaintif, et d'autres, comme Théodore Blitz, se penchent sur l'abîme pour voir ce qui se passe au fond... Mais tout cela revient au même, et la fameuse inscription du temple d'Isis est toujours vraie : « Je suis celui qui est... et nul n'a jamais pénétré le mystère qui m'entoure, — nul ne le pénétrera jamais. »

ERCKMANN-CHATRIAN.

FIN.



Essai du canon Sawyer au fort Cathouan (Amérique).

Le canon Sawyer.

La pointe des Rip-Raps sur laquelle le fort Calhoun est en voie de construction, constitue une position très-importante, au point de vue stratégique, entre le fort Monroe et Sewall's Point.



Fort Saint-Louis.
Arrivée de la première division de l'escadre française du Mexique à Fort-Royal (Martinique).



Après l'Orage (Hollande), tableau de M. Anastasi.

Avec des canons d'un fort calibre, on peut, de ce point, commander complétement et détruire les batteries des Confédérés établis à Sewall's Point. Le général Butler, lorsqu'il avait le commandement du fort Monroe, a fait mettre à l'épreuve les canons les plus puissants. Ces essais, dirigés par le lieutenant Baylor, ont été faits en présence du général Butler et de M. Russell, le correspondant du *London Times*.

Le canon rayé de Sawyer a donné les résultats les plus satisfaisants. Sa portée est prodigieuse et ses effets destructeurs ont vivement étonné même les gens spéciaux.

MAXIME VAUVERT.

Arrivée à Fort-Royal de l'escadre du Mexique.

Le 12 décembre dernier, la première division de l'escadre française, envoyée au Mexique, arrivait à la Martinique.

Les navires qui entraient dans la magnifique baie de Fort Royal et qui venaient jeter l'ancre contre les quais du fort Saint-Louis, étaient le *Masséna*, portant le pavillon de l'amiral Jurien-Lagravière, commandant en chef l'expédition ; les frégates la *Guerrière*, l'*Astrée* et l'*Ardente*, et l'aviso le *Marceau*.

La deuxième division, aux ordres du capitaine de vaisseau Russell, commandant le *Montezuma*, avec tous les transports, était attendue vers le 15 décembre.

L'escadre doit prendre dans la garnison de l'île, des compagnies de débarquement, et partir du 20 au 25 pour le Mexique.

Nous savons déjà que les troupes mexicaines ont évacué le fort de Saint-Jean-d'Ulloa, qui a été immédiatement occupé par la première division de l'armée espagnole.

Le général Gasset, qui commande cette division, gardera la place jusqu'à l'arrivée des forces anglaises et françaises.

Les Mexicains, sûrs d'être vraincus sur le littoral, organisent la défense à l'intérieur, et le général Deblado a déjà 20,000 hommes réunis sous ses ordres.

Comme la Vera-Cruz, Tampico, dont notre dessin reproduit l'aspect, sera livré probablement, sans coup férir, aux troupes alliées.

Tampico, située à 400 kilomètres de la Vera-Cruz, est un port marchand qui, quoique créé seulement depuis 1824, est déjà très-florissant. C'est une ville qui ne saurait résister à une attaque sérieuse, et dont la position importante sur le golfe du Mexique l'expose à une occupation certaine.

MAX VERNOLL.

Après l'orage (Hollande).

TABLEAU DE M. A. ANASTASI.

C'est en admirant les œuvres de Ruysdael, de Hobbéma, de Van der Neer, que M. Auguste Anastasi a éprouvé le désir d'étudier la Hollande, le pays inépuisable en motifs pittoresques, en effets variés du matin et du soir, du brouillard et de la neige, des clairs de lune et des coups de soleil.

Le peintre s'est éloigné des grandes villes; il a recherché surtout les localités qui n'ont point encore bénéficié des améliorations de l'industrie et qui possèdent ce cachet fruste, désordonné, avec lequel les vieux maîtres hollandais ont fait les plus délicieux tableaux de paysage.

C'est dans ces endroits marécageux, qui sont comme autant de lacs se succédant les uns aux autres, où quelques pauvres habitations s'élèvent sur les rares langues de terre, que M. Anastasi a trouvé le motif de son tableau. Un moulin, quelques masures, un beau massif d'arbres battus par le vent, une digue au fond, voilà tout, et cela suffit. Mais le soleil perce les nuages, et l'arc-en-ciel, qui commence à se former dans la dernière ondée qui s'éloigne, jette sur l'ensemble un charme inexprimable. Ce tableau est remarquable à plus d'un titre; le dessin est très-correct, l'agencement général est heureux, les valeurs de ton sont justes et l'exécution est large, solide, pleine de corps. L'artiste a rendu avec bonheur l'arc-en-ciel, qui présentait de grandes difficultés et qui est une tentative hardie en peinture. Depuis plusieurs années, M. Anastasi a conquis la faveur du public; mais nous pensons que *Après l'orage* est l'une des meilleures toiles de ce peintre.

LÉO DE BERNARD.

THÉÂTRES

ODÉON : *Gaëtana*, drame en cinq actes, par MM. Edmond About et de Najac. — VARIÉTÉS : *Les Mille et un Songes*, féerie-revue en trois actes, par MM. Théodore Cogniard et Clairville.

L'ancienne cabale est revenue, la cabale d'autrefois, organisée, puissante, avouée ; par bonheur, elle n'a écrasé ni un débutant ni un chef-d'œuvre. M. Edmond About possède le privilége, tantôt heureux et tantôt funeste, d'éveiller le bruit autour de tout ce qu'il fait. Le bruit est devenu tempête l'autre soir. Que M. Edmond About ne s'en montre pas trop fier cependant : il n'a pas encore eu, comme l'auteur de l'*Ami des Lois*, les honneurs de deux pièces de canon braquées sur le théâtre. En attendant, le voilà en hostilité réglée avec une partie de la jeunesse du quartier studieux.

Au premier abord, cela doit surprendre, car M. Edmond About, par son âge, par son esprit aventureux, semblait en communion directe avec cette jeunesse, de qui lui viennent aujourd'hui de si rudes coups. Je crois qu'il faut chercher en dehors de sa personnalité les causes de cette cabale et remonter jusqu'à l'origine de *Gaëtana*. Ce drame fut reçu d'abord par la Comédie-Française et répété à plusieurs reprises, mais avec de tels caractères de lenteur et d'indécision que M. About s'en alarma. On ne pouvait le jouer qu'en été, les tours d'hiver étant retenus ; or, il paraît qu'il est désastreux d'être joué pendant les chaleurs. J'en sais beaucoup que cette considération n'arrêterait pas. Elle arrêta M. Edmond About, qui obtint avec assez de facilité de la Comédie-Française et du ministère d'État la permission de porter son drame à l'Odéon. Combien il doit regretter, à l'heure qu'il est, les ardeurs de la canicule !

De son côté, le public de l'Odéon est très-jaloux de ses priviléges. Il veut bien faire des réputations ; il se méfie des réputations toutes faites, et surtout faites sans lui. Il ne demande pas mieux que de donner son chaleureux coup de main au poëte qui commence, à M. Louis Bouilhet, à M. Amédée Rolland, à M. Edmond Pailleron ; un instinct fraternel le guide en cela : il sent le travail, il devine la modestie, il soupçonne la crainte ; il aime à encourager et à protéger. Mais de ce que *Gaëtana* lui arrivait triomphalement, comme un don, avec cette prétention bien affichée de s'emparer de la saison meilleure, en événement doublé d'une bonne affaire, mon jeune public s'est trouvé froissé; il n'est pas habitué aux façons confiantes de M. About ; il est le parterre, c'est-à-dire un pouvoir ; et, en qualité de pouvoir, il aura voulu donner une leçon. Le fait est tellement évident qu'on sifflait avant que la toile fût levée, qu'on sifflait dès les premiers mots des acteurs, qu'on sifflait dans les entr'actes, qu'on sifflait le lendemain et le surlendemain, qu'on sifflait même dans la rue. *Gaëtana* dut être retirée — ou se retirer — le quatrième jour.

Il va sans dire que je déplore à tous les points de vue cet excès, cet abus, cette injustice. Le but a été dépassé, la leçon a été trop forte. M. Edmond About, à qui ne déplaît pas l'atmosphère des polémiques, a failli en être déconcerté pendant quarante-huit heures. Peut-être même a-t-il gâté ses affaires en se hâtant de publier, le lendemain de la première représentation, une récrimination qui porte parfois à fau... Sous le coup d'un procédé impitoyable, il a rendu aux siffleurs protestation pour protestation, et à son tour il a perdu la mesure. Des mots malséants ont été prononcés : le souvenir importun d'une Bohême souvent jalousée a été évoqué avec aigreur. M. About s'est étonné du nombre de pipes que contiennent les cafés du pays Latin. Eh ! mon Dieu ! il fallait s'en apercevoir plus tôt et rester à la Comédie-Française. Le plus grand mal est venu de ce malencontreux feuilleton. Mieux eut valu en cette circonstance, pour M. Edmond About, suivre l'exemple de son collaborateur, c'est-à-dire

Imiter de Najac le silence prudent.

Un public plus calme aurait pareillement condamné *Gaëtana*, que rien ne rattache aux grandes œuvres littéraires, et qui ne vaut pas un regret de son brillant auteur. Avant quinze jours, il n'y songera plus, j'en suis certain ; et, selon l'expression de Hugo, il se corrigera de ce drame dans un autre drame. Pourquoi y songerait-il, en effet ? Le sujet ne lui appartient pas, il est à Charles de Bernard ; c'est l'histoire d'un mari profondément jaloux, qui, frappé d'un coup de poignard par un bandit subalterne, accuse de cette tentative d'assassinat un jeune homme amoureux de sa femme et que la fatalité avait précisément amené à ce moment là sur le lieu du crime. Le jeune homme aime mieux s'avouer coupable que de compromettre l'honneur de la femme. MM. Edmond About et de Najac ont placé cette action à Naples, sans doute pour justifier, avec la présence du Vésuve, comme toile de fond, la violence des passions qu'ils ont mises au cœur de leur barbon exaspéré.

Je ne nie pas, et personne n'a nié la vigueur de certaines situations, principalement au deuxième acte. Le reste tourne trop au mélodrame des extrêmes boulevards ; les caractères sont forcés dans tous les sens ; et le Birbone, sur qui les auteurs avaient compté, cet assassin mâtiné de pitre, qui cite La Fontaine et qui tue en pirouettant, n'est qu'un amalgame de tous les drôles connus, y compris le récent Zorzo des *Funérailles de l'Honneur*. Quant à l'héroïne, qui donne son nom à la pièce, ce n'est ni une femme ni une jeune fille, ou du moins Mlle Thuillier n'a su lui donner aucune de ces deux physionomies; elle demeure une figure blanche qui traverse l'intrigue en criant. J'aurais voulu asseoir un jugement sur le style ; on comprendra que je m'abstienne et que j'attende la pièce imprimée. Mais je puis déjà affirmer, afin d'atténuer les torts du parterre de l'Odéon, que ce n'est pas contre un de ces impérissable monuments de notre langue et de notre esprit qu'il a ce soir-là élevé sa brutale clameur.

Pauvres artistes ! Je crois les voir encore, interdits, attristés, courageux, se reprenant sans cesse à ce drame condamné d'avance. Dire qu'ils ont trouvé le moyen d'avoir du talent, et beaucoup, au milieu de tout ce tumulte ! Si quelque chose avait pu arrêter ce débordement, cela aurait été le geste très-digne et très-fier de M. Ribes, un jeune homme qui exprime déjà la passion en comédien de haute race.

Il n'y a pas que l'Odéon au monde; les Variétés me réclament avec leur revue intitulée : *les Mille et un songes*. — O Galland ! cela ne te regarde point.

Puisque l'art dramatique ne se lasse pas de tourner dans le même cercle, pourquoi la critique se lasserait-elle de répéter le même reproche? Puisque chaque bout de l'an ramène invariablement sa revue, pourquoi ne ferais-je pas clicher ma chronique de l'an dernier? Ce qu'il y a dans *les Mille et un Songes* était déjà dans *Oh ! là ! là ! que c'est bête, tout ça !* et aussi dans *Sans queue ni tête*, et même dans *As-tu vu la Comète, mon gars ?* Je ne parle pas des deux compères toujours promenés de tableau en tableau et toujours occupés à ramasser leurs bras tombés d'étonnement. Je signale, parmi les personnages dont les revues ne semblent pas pouvoir se passer, ce symbolique gamin qui chante : « Je suis Paris nouveau, on m'embellit tous les jours, etc. » Il y a là de quoi prendre l'allégorie en éternel dégoût. Je trouve aussi que les Chinois reviennent chaque année avec une régularité désespérante.

Ce qu'on remarque de plus nouveau dans *les Mille et un Songes*, c'est une assez longue scène *en vers*, où apparaissent plusieurs journalistes masqués et armés de grandes rapières. Le compère de la pièce leur dit leur fait avec une singulière éloquence : du La Palisse édulcoré avec du Joseph Prudhomme. On voit passer aussi un gros homme qui parle latin et que l'on traite de *prince du feuilleton*. Cela n'est aucunement offensant, et Aristophane n'a rien à voir là-dedans, pas plus que Molière. Dans un autre ordre d'idées, la *soirée* offerte, dans un égout parfaitement ciré et orné de tableaux, à tous les travailleurs nocturnes, a paru d'une audacieuse invention; les auteurs n'ont fait pourtant que se conformer à la vérité: les égouts modernes sont loin de l'atroce hideur des anciens; quelques-uns sont navigables, tel que le grand égout de ceinture. S'embarquant à Passy, on peut *voguer en batelet* trois ou quatre lieues durant, passer sous la Villette et s'en aller déboucher au quai de la Tournelle; par endroits l'égout s'agrandit et prend dix ou douze pieds de haut; beaucoup d'entre eux ont des trottoirs. Des hommes restent là pendant des journées entières et même pendant des nuits; ils n'en sont ni tristes ni malheureux; ils font de bons repas, car le gouvernement, dans sa sollicitude, a voulu qu'on construisît dans ce Paris souterrain de charmants cabinets, où ils peuvent déjeuner et dîner lorsque l'ouvrage les presse. La décoration d'un de ces cabinets, dans l'égout des Filles-du-Calvaire, a coûté quatre à cinq mille francs. Une table de vingt couverts y tient à l'aise.

Revenons au sujet des *Mille et un songes*, car il y a un sujet. Un provincial, après avoir assisté à la représentation de la *Prise de Pékin*, au Cirque-Impérial, se munit d'opium et en infeste la famille Bombardier, à laquelle il vient s'unir. Tout le monde fume de l'opium: le futur beau-père, le futur gendre et la fiancée. Était-ce bien la peine de les endormir pour leur faire voir et leur faire entendre ce qu'ils connaissent si bien? Heureusement que les décors pittoresques et que les costumes *attrayants* ne manquent pas à la nouvelle revue. Alphonsine et Ambroise protégent les couplets de toute leur bonne humeur, et je laisse à penser si c'est tant mieux pour les couplets !

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

CORRESPONDANCE ET NOUVELLES.

Il n'y a peut-être rien de bigarré au monde comme les lettres que reçoivent les journalistes ; on y trouve de tout, du doux et de l'amer, des compliments exagérés à côté de reproches plus que vifs ; car la manie de nous *répondre* peut prendre aux gens de toutes les humeurs.

Pour notre part, nous avons l'habitude de collectionner tout ce que les lecteurs du *Monde illustré* nous font la grâce de nous écrire. Puis, au bout de l'année, nous faisons relier en un curieux et épais volume ces petits morceaux de papiers qui disent tant de choses contradictoires et équilibrées l'une par l'autre, que nous avons bien de la peine à nous en émouvoir.

Nous ne dédaignons même pas les lettres anonymes qui forment dans notre recueil un des chapitres les plus compactes. C'est qu'il faut dire aussi qu'elles servent à nous égayer les jours de spleen ; et voici comment :

Il y a quelque quatre ou cinq ans, nous avons fait la connaissance d'un expert en autographes qui est dans son art le plus habile homme qu'on puisse imaginer. Son érudition est prodigieuse et il a la mémoire des écritures comme on a celle des dates ou des noms propres ; les pattes de mouches du plus infime racleur de violon, du plus chétif ténor, lui sont parfaitement familières. Alors s'il nous arrive une lettre non signée, et bourrée comme il faut de mauvais compliments, nous nous rendons chez notre ami qui nous en indique aussitôt la provenance. Nous sommes ainsi en possession d'une mine de renseignements très-précis sur l'irritabilité et la rancune des gens que notre plume a effleurés ; nous savons que sous peine d'injures, il n'est pas permis de dire à tel monsieur qu'il n'a que du talent quand il se croyait du génie.

Un beau matin de l'année dernière, une lettre anonyme vient nous réveiller. D'une part, on nous y traitait assez mal ; de l'autre, on vantait outre mesure un certain X***, compositeur dramatique des plus secondaires. Tout naturellement, nous nous demandâmes qui pouvait ainsi s'intéresser à X*** ?... Eh ! parbleu ! c'est peut-être X*** lui-même qui ne craint pas de...

Heureusement l'idée nous vint que le compositeur soupçonné nous avait autrefois remis sa carte avec quelques mots aimables au crayon. Nous avons recherché la carte pour la confronter avec la lettre, et... (précieuse découverte !) les deux écritures étaient identiques.

A côté du chapitre des lettres *agressives*, nous avons celui des *douces-amères*, puis celui des *bienveillantes*. A celles-là seules nous répondrons ; mais encore ne pouvons-nous le faire qu'en partie, et serons-nous obligé de renvoyer la suite de cette sympathique besogne à une prochaine semaine.

A Mme M. de B. (à Bruxelles). — Le ténor que vous me recommandez si chaudement possède une des plus belles voix qui soient à Paris, et il mérite certainement considération, quoiqu'il n'ait pas tout le succès que vous vous imaginez. Mais n'êtes-vous pas un peu sévère envers moi, madame, quand vous me reprochez de chercher des torts à votre protégé ? Il a bien fallu qu'on lui dise ses défauts, car ce n'est pas lui qui les aurait vus. Et puis l'amour-propre a perdu tant de ténors qu'on ne doit pas craindre de combattre par la critique, c'est-à-dire par son contre-poison naturel, un sentiment qui en eux est si vivace.

A M. le lieutenant d'Az... (à Marseille).— Le nombre des lignes qui nous sont concédées est trop restreint pour que nous puissions nous occuper de la musique et des musiciens de la province. Croyez à nos regrets.

A M. Athanase T... (à Angers). — Sans votre obligeante communication, j'aurais deviné que *le Désert*, exécuté dans votre ville sous la direction du maestro Félicien David, serait très-bien accueilli. Je ne vous en remercie pas moins.

A Mlle X... (à Liége). — Vous avez là, mademoiselle, une idée qui mérite d'être encouragée ; seulement vous faites le contraire de gens que je connais, qui ne trouvent jamais de murs assez grands pour y afficher leur nom. Ceux-là réussissent pourtant ; permettez-moi donc de trouver qu'il y a, de votre part, trop de modestie à ne point vouloir vous faire connaître.

A M. R. T. (à Maubeuge). — Non, monsieur, le ridicule serait trop à craindre.

— Maintenant vidons le sac aux nouvelles, et hâtons-nous, car dans cette saison ce sont là des provisions « qui ne se gardent pas. »

D'abord, je vous fais part de la prochaine reprise d'*Herculanum* avec Mlle Sax dans le rôle de Lilia, et Mme Viardot dans celui d'Olympia. Le *Credo* du troisième acte, — il n'est pas besoin de le dire, — sera le beau moment de la soirée, parce que Mlle Sax ne manquera pas une telle occasion de faire sonner à pleins poumons sa formidable voix.

D'ici les représentations d'*Herculanum*, Mme Viardot aura chanté Léonore de *la Favorite*, c'est-à-dire le rôle qui convient le moins à ses moyens actuels ; puis viendra *la Reine de Saba*, le grand opéra de M. Gounod.

Le bruit court que le bail passé entre le Théâtre-Italien et les propriétaires de la salle Vendatour finissant cette année, M. Calzado irait exploiter son privilége dans un nouveau théâtre que l'on construirait sur le boulevard Malesherbes, et dont l'ouverture se ferait le 1er octobre prochain. Notez que la première pierre n'est pas encore posée, et qu'il ne reste pas neuf mois à l'architecte pour accomplir ce prodige. Après cela, il a fallu trois fois moins de temps à Lenoir pour bâtir le théâtre de la Porte-Saint-Martin, il y a quatre-vingts ans, et alors on n'avait pas encore inventé la lumière électrique qui permet les travaux de nuit. Il ne faut donc désespérer de rien, si ce n'est des belles notes que messieurs les chanteurs exposeront à l'humidité des murs ; ces fameux *ut dièze* qu'on paye si cher sont en grand danger de se bémoliser.

En attendant, il est plus que question pour la saison actuelle du Théâtre-Italien de donner *Il Furioso* de Donizetti, la *Serva padrona* de Pergolese et *Cosi fan Tutte* de Mozart.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Maintenant que le jour de l'an en a fini avec ses cadeaux, ses bonbons et ses étrennes, la mode va songer aux toilettes de bal. Il est bien temps en vérité. La cour a décrété cinq grands bals aux Tuileries pendant le carnaval. Tous les salons officiels et les salons aristocratiques vont suivre son exemple. Que les jolies danseuses se consolent et prennent patience, on va danser !

La toilette de bal exige encore plus de décor, plus d'élégance et plus de science que la toilette de ville. Ce qui sied à une charmante femme ne va pas à une autre qui est cependant toute aussi charmante. Il faut qu'une couturière intelligente juge d'un coup d'œil la taille, la tournure et la physionomie et qu'elle dise à l'aimable femme qui la consulte :

— Je vous habillerai pour le bal avec une robe princesse.

— Mais je croyais que cette coupe de robe était en biais, et qu'elle ne convenait qu'aux robes à queue.

— Madame, reprend la *maison Fauvet*, cette robe vous grandira, vous amincira, dessinera le modelé de vos hanches, la finesse de votre taille qui est parfaite, et vous aurez un grand succès de beauté.

La toilette de bal se discute donc, dans la *maison Fauvet*, comme un projet de loi à la chambre des députés.

Aux unes, elle donne les robes en pointe, plates sur les hanches et décorées à mi-jupe avec une fantaisie capricieuse et imprévue ; aux autres, les soufflés de tulle, les flots de gaze, et les voiles vaporeux relevés en draperies tout autour, avec des écharpes ou des traînées de fleurs.

Une de mes fidèles lectrices (c'est elle qui le dit) me demandait comment il fallait s'y prendre pour avoir, à plus de cent lieues, une robe de la *maion Fauvet*, quand on ne venait jamais à Paris ? En envoyant un corsage qui va aussi bien que possible, et en indiquant ses défauts.

Une autre abonnée me prie de lui dire, dans mon prochain Courrier, quelle sera la coiffure qui sera le mieux portée cet hiver en soirée ?

— Celle qui vous va, madame. A mon avis, voilà la plus jolie.

Référez-en à *Mme Tilman* si vous rêvez une coiffure de fleurs. Je vous envoie à la source du bon goût, et vers une artiste inspirée et convaincue qui vous coiffera d'après la couleur de vos yeux et d'après votre sourire.

Si je vous dis les pouffes, les diadèmes, les nids d'oiseaux, les couronnes *Cupidon*, les Cérès antiques, les Napolitaines de fleurs, les aigrettes Louis XV, en gazon vert diamanté ou en fils d'or comme la chevelure de madame la Comète, les coiffures grecques et les coiffures en cornes de bélier sont à l'ordre des Italiens et des bals, et que pas une de ces ravissantes coiffures, décrétées par *Mme Tilman*, ne vous aille, vous serez dans le droit de m'écrire que je vous ai trompée et que je vous ai enlaidie (chose qui n'est sans doute pas possible et que je ne veux pas tenter).

Il vaut mieux, puisque vous habitez Paris, aller tout droit chez *Mme Tilman*.

— Vous désirez aussi savoir si les robes à queue seront encore de bon goût et toujours à la mode ?

— Si elles vont à votre taille. C'est ainsi que je comprends la mode et que je l'indique aux belles dames qui veulent bien m'accorder leur confiance.

Permettez, cependant, et puisque vous me faites l'honneur de me prendre pour votre habilleuse, il faut absolument sous cette robe à queue un *jupon Foucqueteau* de préférence à tout autre. Cette robe à queue doit s'étaler avec souplesse et ne pas ballonner, tout en étant soutenue. C'est un grand point d'élégance.

Le jupon Foucqueteau qui a débuté par s'appeler *jupe-cage Millet*, s'est tellement perfectionné, qu'aujourd'hui les barreaux de la cage, au lieu d'être de vulgaires cerceaux en acier, sont des ressorts flexibles dissimulés dans une enveloppe moelleuse, d'une ténuité si parfaite, qu'on dirait des fils argentés. La maison Foucqueteau imprime à ces nouveaux ressorts la courbe hardie et gracieuse des manteaux de cour. C'est pourquoi le jupon Foucqueteau s'entend avec les toilettes actuelles.

Il en est de même de la *ceinture régente de mesdames de Vertus sœurs*.

Aujourd'hui les femmes ont compris que, pour être belles, il fallait rester femmes, et ne plus s'emprisonner dans un étau de coutil, ayant le nom de corset.

Avec la *ceinture régente*, la taille reste souple et naturelle.

Le moyen de souffrir, je vous le demande avec un semblable corset, d'être pâle, souffreteuse et nerveuse ?

Le règne des dames aux camélias est fini, et celui des femmes du siècle de Louis XV recommence.

La ceinture régente ne cambre que la taille, et elle l'assouplit et l'amincit en lui laissant toute liberté d'action.

Les femmes économes, et peut-être aussi les femmes coquettes la portent pour l'hiver en satin noir piqué blanc, avec bordure de pluche blanche, ou en moire antique noire piquée et brodée violet. La nuance et le décor dépendent du caprice. Pour les toilettes du soir, le satin blanc et la moire blanche sont les tissus préférés. Et pour demi-toilette le satin bleu azuliné. Le satin mauve, le satin Solferino et le satin gris fauvette.

Le satin est donc à la mode ?...

Les *magasins du Louvre* vous le diront mieux que moi, car ils ont une série de satins de nuances du soir, qu'ils vendent à des *prix exceptionnels*, comme toutes les opérations commerciales qu'ils émettent dans l'industrie.

C'est la façon de procéder qu'ont adoptée les magasins du Louvre.

Ce qui surprend les femmes qui attendent, car bon nombre hésitent et ne se décident pas tout de suite, quand on leur dit : « *C'est bon marché*, » c'est qu'elles ne trouvent plus ni valenciennes, ni moire antique quand elles en désirent. Tout est parti.

Il y a, comme sorties de bal, trois modèles qui ont un grand succès. La *Napolitaine*, la *Persane* et la *Sultane*.

Ces trois confections sont en cachemire blanc. La Napolitaine est ornée de velours et de soutaches imitant le corail. La Persane est richement brochée de palmes multicolores. Et la Sultane est plus ou moins simple, où plus ou moins luxueuse, selon le décor qu'on choisit.

Le décor caractérise notre siècle fantaisiste.

Tout est décor aujourd'hui. Décor d'esprit, décor de sentiment, décor de position, décor d'ameublement, décor de robes. Il faut représenter quand même.

Une robe simplette n'est plus de notre époque, et la mode peut lui dire : « D'où donc arrivez-vous, ma mie ? » Allez-vous en chez *Richnet-Bayard*, et revenez plus parée que vous n'êtes. Il vous faut de la broderie en relief, ou passée, ou soutachée. Des bandes de velours mauresques, byzantines, chinoises, découpées en pendentifs pour le bas des jupes.

Tout est décor, je vous le répète.

Les redingotes se ferment avec des plaques de passementerie de formes diverses, les unes en soie, les autres perlées de jais.

Les robes du matin et les robes de ville sont également décorées de tresses, de galons soutachés, de velours, de rubans et de boutons.

Les confections elles-mêmes ont de splendides effilés, des glands de toute espèce et de gentilles passementeries qui courent sur les coutures, et qui se mettent aux pieds de la dentelle.

Et quant aux ameublements, n'y a-t-il pas, en fait de décor, les garnitures de rideaux, les lambrequins de cheminée et de portières. Les coussins de tapisserie, les pouff et les brioches au crochet en point Siamois.

La maison Richnet-Bayard est donc le palais du décor, de même que la *maison Delettrez* est le boudoir de la parfumerie élégante. Aussitôt qu'une fleur s'y épanouit, une autre lui succède. Voici le savon *ess-violette*, la *violette des violettes*. Telle est la signification du mot *ess*.

La forme de ce savon est ronde et coquette. On devine, en le voyant, qu'il ne s'adresse qu'aux petites mains aristocratiques, qu'un gros savon banal fatiguerait et blesserait. Le *savon ess-violette* aura le même succès que la crème au Lis des vallées, pour les teints délicats, que le bouquet et la pommade aux fleurs des champs, et que l'eau de Cologne du *grand cordon*, si appréciée et si recherchée par la fashion masculine et feminine.

Pour qu'un flacon d'eau de Cologne se permette de suspendre à son cou le grand cordon rouge, il faut qu'il soit sûr de sa supériorité et qu'il marche en tête de toute les eaux de Cologne connues jusqu'à ce jour. Il ne lui manque plus que le bâton de maréchal. En qualité de première chroniqueuse, je le lui accorde, parce qu'il le mérite.

Je décrète aussi que la *maison Chauffier* est tout autant une fabrique de mercerie et de rubannerie, qu'une fabrique de passementerie. Les dames qui habitent la province, n'ont qu'à lui demander une boîte de mercerie complète ; elles recevront mille et mille objets auxquels elles n'auront pas songé, et qui sont utiles quand on travaille.

Les rubans, les voilettes, les coiffures et tous les articles qui servent à édifier les chapeaux, sont traités dans la *maison Chauffier* sur une très-large échelle. Les couturières et les modistes de Paris et de province peuvent s'adresser à cette maison en toute confiance. Elles y trouveront des avantages sérieux et un goût toujours nouveau et toujours élégant.

Dans un prochain courrier, nous serons en pleins bals.

A bientôt des toilettes et des fleurs à pleines colonnes (lisez corbeilles.)

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.



Retour du maraudeur, tableau de M. Verlat.

Le retour du Maraudeur

TABLEAU
DE M. VERLAT.

Plus heureux auprès des volatiles que lorsqu'il fait le guet au-dessus d'un gîte de lapin, maître renard a su dérober une oie grasse au poulailler.

Quelle est la ruse scélérate qu'il a employée dans cette occasion? Je ne saurais trop vous la conter. Toujours est-il que la capture est bonne.

Les yeux grand ouverts, l'oreille droite, le maraudeur redoute l'assaut de quelque confrère et se hâte de regagner son terrier.

Les renardeaux, ces aimables petits dont l'intelligence se développe avec les appétits, ont flairé la viande fraîche. Ils accourent au-devant du pourvoyeur que leur a donné la nature. Le plus gourmet suce les quelques gouttes de sang qui découlent du bec de la victime, les autres attrapent la patte et se préparent à écarteler et déchiqueter l'animal emplumé.

Tel est ce drame intime de la vie carnassière, drame que M. Verlat a rendu avec une sûreté d'expression à laquelle Toussenel lui-même n'aurait rien à reprendre. Dans notre numéro 246, nous avons reproduit *le Bout de l'oreille et le bout de la queue*, tableau du même peintre. Nous ne tomberons pas dans des redites en appréciant ce talent sympathique; mais nous pouvons dire que toutes les qualités que nous lui avons reconnues, dans notre avant-dernier numéro, se retrouvent peut-être plus énergiquement exprimées dans *le Retour du maraudeur*.

LÉO DE BERNARD.

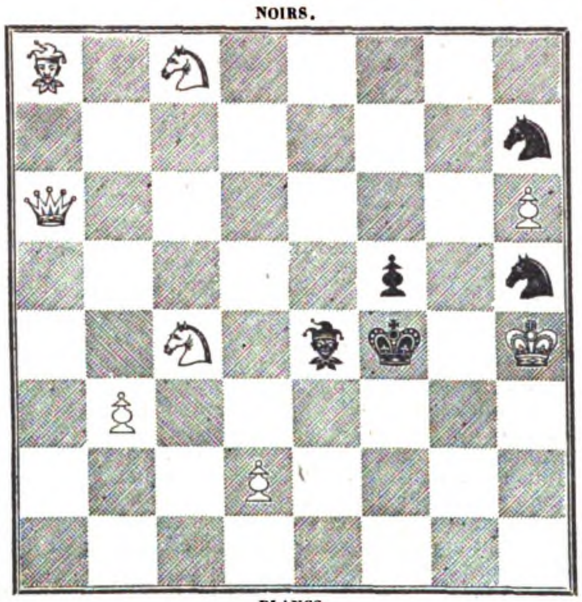
Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

ECHECS

Problème numéro 21.

COMPOSÉ PAR M. HEALEY
(*Ill. London News.*

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du Problème n° 19.

BLANCS.	NOIRS.
1. C 6ᵉ CR échec.	1. R 4ᵉ C
2. P 4ᵉ FR échec.	2. R 5ᵉ C (A)
3. T 4ᵉ R	3. P pr T (1)
4. F 6ᵉ R mat.	
(1)	
3.	3. P 5ᵉ T
4. C 4ᵉ R mat.	
(A)	
2.	2. R 3ᵉ T
3. C 8ᵉ F éch. à la déc. et mat le coup suivant.	

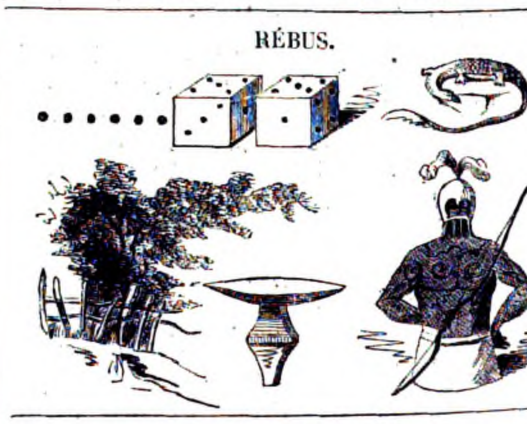
Solutions justes par MM. Menendez ; Delahaye ; Lanoine; Café de l'Opéra, à Nancy; Visto; E. Wallet; A. Rollinat, à Argenton; Café de l'Opéra à Saint-Etienne; docteur Revel; Bellin; M. Borie, à Tulle; Cercle des Echecs de Marchiennes; Café Français, à Chartres; R. B., à Sablé; M. Vareille; Mabille, au Havre; Cercle Phiharmonique de Langon; Trussy; O., à Castro-Urdiales; Rosenbaum; Société des Beaux-Arts, à Nantes; E. Chappuis ; E. Naury, à Surgères; Cercle du Château, à Bernis; Thomain, à Guise; J. Merland; L. Martin, Brasserie du Rhin; V. Pacon; Boisset à la Flèche; Fraiche ; A. Charbonnet; les quatre de Bernis; Cercle des orphéonistes de Saint-Omer; Déquénes; De Valtamiet; Lemaitre, à Chartres; A. Lan dois, à Diou; Juan Manuel de Ferrer, à Tortosa; E. B., à Paris; Girard, à Lussières; Café du Cercle, boulevard Montmartre; F. G., à Grasse; A. Desty, à Bergerac; Billière, à Chartres; Cercle d'Aurillac; Café Divans, à Limoges; F. Larcade; Cercle des Régates de Bordeaux; Martinet; Bézard; Cercle Napoléon, à Bédarieux; F. D., à Vaise, Lyon; J. Loryn; Colonel Silvestre; Cercle de Nérac; Millot, officier au 6ᵉ de ligne; A. Aulit, à Mons; P. Cachoz, officier; Ch. Delsart; Chouya, à Bonn; Misselieux; Breuil et Planet; docteur H. Laloy, à Belleville; docteur L. Cadolini, à Besançon; Cercle des officiers, à Ammi-Moussa (Algérie) ; comte A. Revedin, à Nice ; A. Corriez ; Cercle des orphéonistes d'Arras.

P. JOURNOUD.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France.				
Algérie.	» »	6 »	11 »	21 »
Colonies françaises (voie franç.)				
Id. *Id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42
États-Romains.	20 80			
Angleterre				
Égypte, Grèce, Turquie	12 48	9 »	17 »	33 »
Toscane				
Belgique				
Prusse	10 40	8 50	16 »	31 »
Espagne				
Suisse	5 20	7 25	13 50	26 »
Hollande et Luxembourg	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal	7 80			
Id. (voie anglaise).	18 72	10 50	20 50	40 »
Piémont	6 24	7 50	14 »	27 »

RÉBUS.

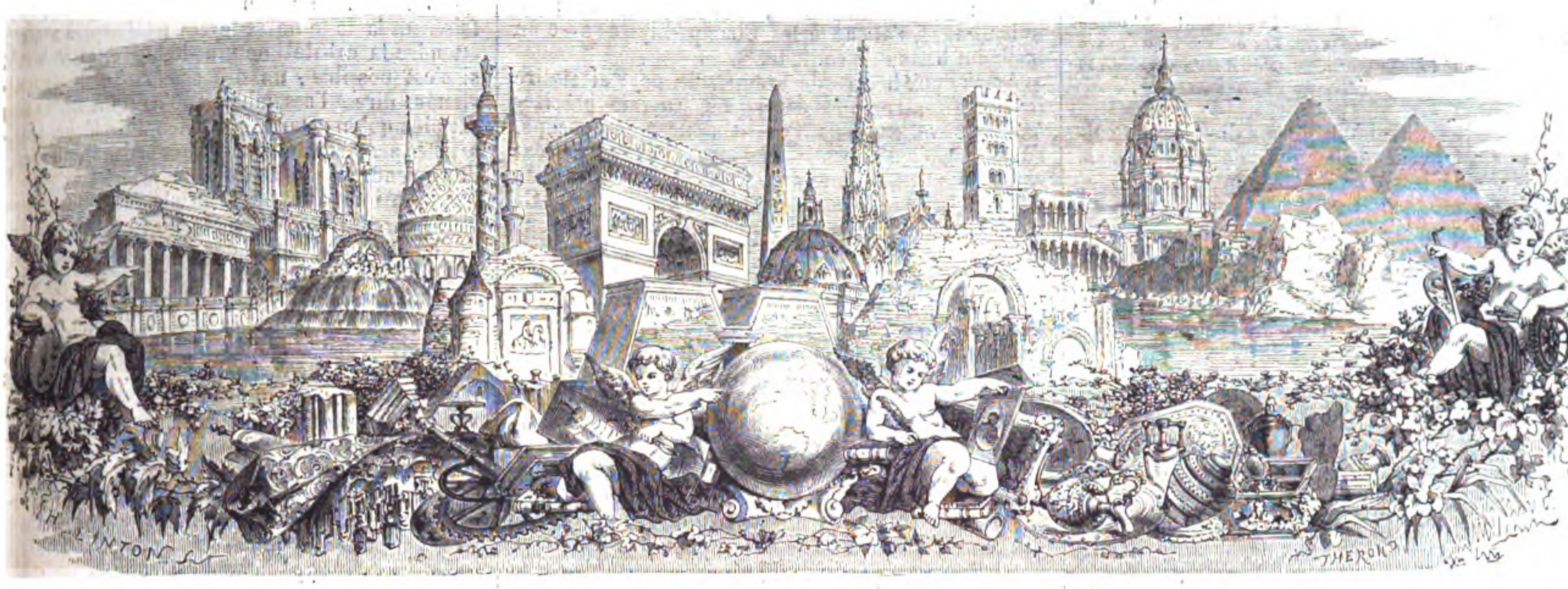


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Chaque état doit alimenter son maître.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

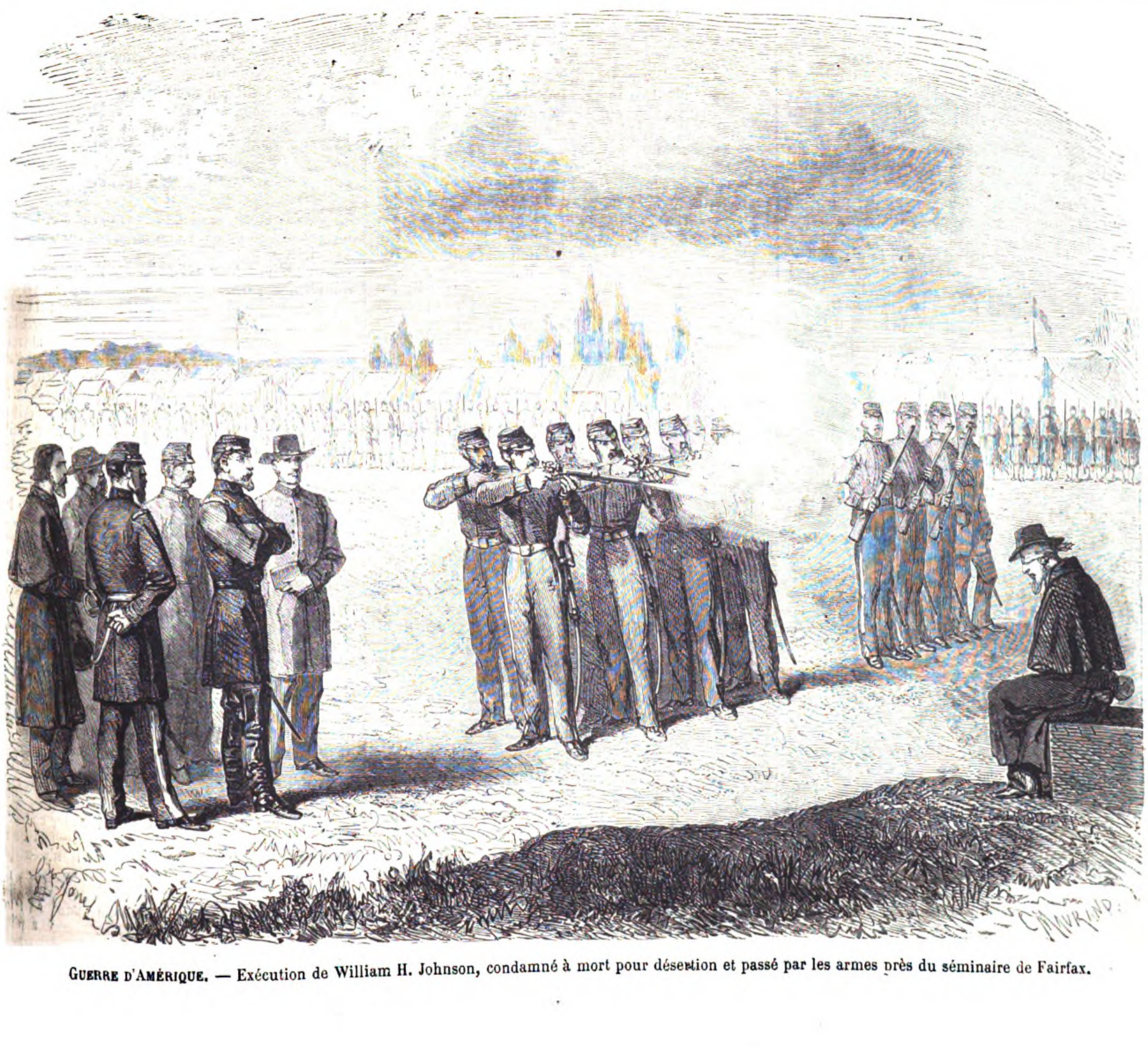


ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 249. — 18 Janvier 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 15, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Guerre d'Amérique. — Exécution de William H. Johnson, condamné à mort pour désertion et passé par les armes près du séminaire de Fairfax.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : Qu'il faut peu de chose pour rendre la joie à une âme sensible. — Ce qu'on trouve dans les gargousses. — Une mystification provinciale. — Un excès de 1848. — Offre équivoque faite à un passant. — Les mots dont se passionne Paris. — Tout est devenu hygiénique! — L'inventeur des chroniques judiciaires. — Un collaborateur avare mystifié par un collabofarceur. — Fin de l'histoire de la veuve, du galant et du gendarme. — Correspondance.

« — Il était minuit, — me dit-il, — je suivais tout pensif le chemin, non pas de Mycène, mais bien de mon logis. Arrivé place de la Concorde, comme je passais sous une des colonnes rostrales qui croisent en tous sens les rayons du gaz, je suis croisé par un monsieur que je regarde par hasard. Je reconnais X***, votre confrère.

» — D'où diable venez-vous à pareille heure? — lui dis-je, voyant bien qu'il n'était pas en tenue de soirée.

» — Ne mêlez pas le diable en ceci, — me répondit il, — et parlons plutôt d'un ange!

» — Pourquoi cela?

» — Ecoutez, — reprit-il en rebroussant chemin pour m'accompagner comme un homme qui n'est nullement pressé de rentrer chez soi, — aujourd'hui tout m'était odieux. Je n'avais pourtant point pour cela de raison particulière : la vie m'était ce qu'elle m'est toujours : quelques parents éloignés, quelques amis disséminés, un travail obligé qui ne me déplaît pas, le pain quotidien assuré, tout ce qui fait enfin l'existence convenable et digne, sans éclat comme sans inquiétude. Mais il y a des jours de découragement non motivé, de prostration morale sans maladie physique; je sortis de chez moi ayant dans le cerveau toutes les brumes de l'atmosphère.

Arrivé pour dîner au Cercle, je n'y trouve personne à mon goût : des bavards, des prétentieux, des ennuyeux. Je mange en hâte, de mauvaise humeur, et je sors. Sur le boulevard je ne fais aucune rencontre sympathique parmi les gens qui flânent en fumant leur cigare, ou en mâchonnant leur cure-dents.

Il y a pourtant des jours où le besoin d'une main amie à presser se fait impérieusement sentir, — on éprouve le besoin d'être indulgemment écouté, de faire ses confidences, de sentir quelqu'un d'affectueux auprès de soi pour se déverser, pour être sincère, pour se montrer dans le bien et dans le mal, pour déposer enfin pendant un moment cet étouffant masque qu'il faut absolument porter presque toujours dans la triste mascarade de la vie...

Et personne!

J'étouffais d'élans comprimés, et si je n'avais été sur le boulevard encombré de passants, d'indifférents, j'aurais parlé tout seul, m'épanchant dans l'air libre, comme il le faut à la vapeur, — sous peine de faire tout éclater dans la compression!

Me trouvant en face de mon libraire, j'entre pour feuilleter des livres, flâner des yeux dans les nouveautés. Le commis me dit :

« — C'est un heureux hasard de vous voir, monsieur! Il y a ici depuis plusieurs jours une lettre pour vous.

» — Donnez! »

Je prends la lettre, — poursuit le narrateur, — elle porte des timbres-poste étrangers; le cachet est une armoirie; j'ouvre en me disant : encore une niaiserie!

Mais que je fus agréablement surpris en lisant cette lettre à l'écriture aristocratique. Qu'écrivait-elle, cette femme, qui, elle aussi, s'ennuyait dans un pays... où l'arrivée des convois du chemin de fer est sans doute la grande distraction des désœuvrés! Mais les femmes ne peuvent même pas jouir de ce spectacle émouvant; aussi restent-elles à la maison, où leur ennui, toujours accumulé, se multiplie par lui-même et finit par se condenser en résolutions violentes pour y échapper ne fût-ce qu'un quart d'heure. Celle-ci m'écrivait qu'ayant lu mes œuvres... sans cesser de s'ennuyer sans doute! elle était curieuse de voir, de savoir comment j'étais de ma personne physique, gros ou mince, petit ou grand, brun ou blond, et elle me priait de lui envoyer mon portrait-carte...

« — C'est, — ajouta le promeneur, — la dixième fois peut-être que cette demande m'est faite par des inconnus ou inconnues dont je n'ai plus entendu parler ensuite, leur principal but étant sans doute d'épargner vingt ou trente sous! Pourquoi donc cette fois suis-je resté préoccupé, presque ému de cette demande fort ordinaire en soi, fort usuelle, et qui n'a absolument rien de significatif? Pourquoi? je ne sais! Toujours est-il qu'ayant relu trois fois cette lettre, qui n'offrait rien que de fort convenable, soit pour la main qui l'avait tracée, soit pour les yeux qui devaient la lire, — toujours est-il, dis-je, que je suis resté tout rêveur, comme touché du fil magnétique et mystérieux qui ne relie pas seulement les pays, mais aussi les êtres, et qu'ayant placé la lettre dans ma poche de poitrine avec le soin qu'on mettrait à y enfouir une liasse de billets de banque, je suis sorti de chez moi tout impatient, tout nerveux, et suivant le boulevard, j'ai gagné les Champs-Elysées avec un instinctif besoin de solitude.

Après deux heures de promenade pour ainsi dire involontaire, remplie de je ne saurais préciser quelles rêveries, mais l'esprit doucement occupé, l'âme baignée d'impressions douces, je revenais tout changé, tout transfiguré de mes pénibles impressions du jour, lorsque je vous ai rencontré. Voilà tout! Ce n'est rien pour vous qui écoutez et attendiez sans doute de violentes aventures... mais c'est beaucoup pour moi, qui ai dû à cette toute simple lettre une si heureuse et si complète transformation de mon humeur!

« — Et vous enverrez bien vite le portrait-carte à cette étrangère ennuyée? — dit le passant au noctambule.

» — Non...

» — Comment, non?

» — Je ne l'enverrai pas, précisément, parce que cette demande, si usitée qu'elle soit, m'a ému, que je sens là une préoccupation naissante, que je doute qu'il en résulte rien de définitivement bon pour moi et que la prudence, comme peut-être aussi la délicatesse, exigent qu'ayant dû à cette lettre trop sympathique quelques heures bienfaisantes, je dorme paisiblement par-dessus, et n'en conserve plus demain que le simple *souvenir*, et non pas la dangereuse *impression*... »

Là-dessus, mon ami s'éloigna en me serrant la main, et ne voulant pas en entendre davantage. Et moi je me dis, — continua notre narrateur, — bienheureuse est la femme qui a pu à son insu arracher, ne fût-ce que pendant un jour, ce bon cœur et ce charmant esprit au détestable courant d'idées d'une journée de fatale influence atmosphérique!

Le gouvernement, cherchant à reconstituer sur une foule de points du pays les archives de l'histoire, a pris, il y a quelque temps, différentes mesures qui poussent les recherches aux plus extrêmes limites. C'est ainsi que les gargousses amassées dans les arsenaux ayant, en d'autres temps, été trop souvent formées avec le parchemin des documents publics ou privés entassés depuis des siècles dans les greffes, on s'est mis à défaire ces gargousses, qui ont, selon les prévisions, fourni une foule de documents précieux à l'histoire militaire, financière, ecclésiastique, artistique, etc. Beaucoup de chartes d'un très-grand intérêt sont ainsi rentrées dans les archives officielles, et les autographes les plus curieux ont pris place dans les cartons de l'État.

On parle d'une série de reçus signés par Jean Bart, trouvés dans un dépôt de Dunkerque, et Metz aurait livré des parchemins d'une inestimable valeur, sur les ducs de Bourgogne, et notamment sur *Charles le Téméraire*. On parle aussi d'un lot considérable, découvert chez un épicier de Melun, et qui contiendrait le procès-verbal de l'évaluation de l'apanage de *Monsieur*, depuis Louis XVIII. A Paris même, enfin, on aurait trouvé, chez un marchand de vieux papiers du quartier du Luxembourg, une forte liasse contenant de très-intéressants documents ayant appartenu à Mirabeau, et recueillis par quelque heureux amateur, des mains duquel ce trésor historique sera sorti à la suite de quelque catastrophe.

On nous écrit pour nous raconter une de ces mystifications dont on s'amuse si bien en province. Nous ne nommerons point la ville où elle a eu lieu, pour ne contrarier personne.

Une société avait décidé de représenter sur le théâtre de l'endroit, abandonné par tous les directeurs faillis, la jolie comédie de M. Ernest Serret: *Que dira le monde?* Les acteurs et actrices appartenaient à la haute société de la ville : des beaux, des élégantes, des gens à châteaux, venant souvent à Paris, y achetant leurs toilettes, et accusés de dédaigner la sous-préfecture natale. Le soir même de la représentation, qui avait lieu sous un prétexte de bienfaisance, les acteurs apprennent qu'une conspiration, une cabale est montée pour siffler ces dames et huer ces messieurs! On montre des lettres qui témoignent du sérieux de l'affaire et du danger...

Que faire? S'exposer aux insultes des petits bourgeois, des jeunes habitués du café de la garnison? fournir matière à quelque fâcheux article du petit journal de la localité, que rédige un bossu? Nul ne l'osait! Et pourtant, la recette de la soirée, estimée 800 francs par les places retenues d'avance, est promise à la fondation d'un *Ouvroir* pour les pauvres du faubourg... Peut-on déserter une bonne œuvre par crainte d'atteintes à la vanité? L'*impresario* amateur trouve le moyen de tout concilier :

On ouvrira la salle, on laissera entrer et se placer le public, les quatre musiciens joueront le morceau d'ouverture... le recommenceront deux fois, quatre fois... et la toile ne se lèvera pas! Après avoir fait attendre la cabale une grande heure, et plus même si c'est possible, un des acteurs se dévouera, et viendra dire à l'assemblée « qu'il est désolé de ce qui est plus qu'un *retard*, mais bien un *relâche*, tous les artistes étant subitement tombés malades, au moment de se rendre au théâtre..... »

Et ainsi fut fait. Le spectacle était annoncé pour huit heures. La salle comble se divertit plus ou moins des quatre morceaux joués par les quatre musiciens empruntés à la compagnie des pompiers; puis, après une impatience qui avait peu à peu dégénéré en fureur, après une heure et demie d'attente, le public, la cabale apprit la fatale nouvelle, et s'en vengea par des cris, un charivari abominable... Mais personne n'osa redemander son apport dans une recette déjà versée à sa pieuse destination, et les conspirateurs, se sentant dupés, se retirèrent peu à peu, et plus paisiblement qu'on n'aurait pu l'attendre d'une première explosion de leur déception. L'affaire a beaucoup diverti les neutres, les non-payants, et en définitive les rieurs se sont mis du côté de ceux qui avaient spirituellement échappé à une avanie.

Nous avons vu récemment deux tableaux d'Horace Vernet, achetés par un personnage étranger lors de la vente des débris du palais des Tuileries et du Palais Royal. Ils avaient reçu plusieurs coups de baïonnette de la plupart des Vandales qui régnèrent un moment par-là, et ne furent sauvés de la complète destruction qui frappa une foule d'objets d'art (entre autres le *Gustave Wasa*, d'Hersent, mis en pièces), que par la bonne inspiration d'un garde national, M. Amavet, qui écrivit à la craie sur la peinture même :

PROPRIÉTÉ NATIONALE.

Ces deux tableaux ont été confiés à leur auteur, qui en a effacé les traces de la victoire de ces barbares, dirons-nous... car comment appeler des hommes les êtres qui se vengent sur les chefs-d'œuvre de la civilisation, de colères politiques dont il serait impossible à leur ignorance de définir le motif?

Il y a sur la place Vendôme, à Paris, un astrologue que l'on peut dire en plein vent. Dès que le ciel est clair, l'atmosphère limpide, il arrive là avec un énorme télescope qui représente toute sa fortune, et qu'il traîne à bras sur une brouette façonnée expressément. Cet homme habite on ne sait où; il est solitaire, misanthrope; il a des façons fières, recueillies, la tenue simple et austère d'un savant, des allures de Diogène. Chaque soir, si le ciel le permet, il établit sa machine sur le terre-plein recouvert d'asphalte qui s'étend autour de la colonne, braque son télescope sur quelque point du ciel, et pour s'éviter la peine d'exhorter les passants à venir y fixer l'œil, il trace avec de la craie le programme céleste de la soirée, sur le sol respecté par les passants surpris.

Tantôt c'est la lune au nom de laquelle sa légende, d'une science toujours accessible aux flâneurs, provoque la curiosité terrestre; tantôt une planète, une étoile, qui se trouve ce soir-là dans quelque conjonction particulière. Ce n'est que vers le soir, lorsque les passants sont devenus plus rares et qu'il n'a pas atteint le chiffre sur lequel il a besoin de compter, sans doute, que l'astronome, l'astrologue, si vous voulez, juge nécessaire d'ajouter une petite provocation orale à l'invitation tracée par la craie sous les pas distraits où l'ombre l'efface.

Or, l'autre jour les journaux parlèrent d'une comète arrivant du sud-ouest. C'était une erreur que ne consacrait pas l'Observatoire. Il s'agissait tout simplement de la planète Vénus qui s'entourait de vapeurs lumineuses, résultat du crépuscule.

Vers minuit, comme je traversais la place Vendôme, quelqu'un me frôla, et une voix me dit d'un ton circonspect et timide :

« — Monsieur... Vénus est bien belle, ce soir! »

Choqué, je me retournai vivement; — mais je reconnus l'innocent astrologue, — et il n'y eut plus qu'à rire de ma méprise!

Il faut remarquer que de temps en temps Paris se passionne pour certains mots qu'il applique à tout, à tous, et le plus souvent à tort et à travers. L'industrie surtout, le charlatanisme s'il faut tout dire, font un grand abus de ces mots de passage.

Aujourd'hui, par exemple, celui dont on abuse plus qu'énormément, — c'est le mot *hygiénique*...

En effet, tout est devenu hygiénique sans qu'on sache de quel droit.

En fait, que signifie le mot *hygiène*, d'où *hygiénique*? — Il désigne une partie de la médecine qui enseigne les moyens de *conserver la vie en état sain*. Fort bien. L'industrie part de là pour afficher, annoncer, placarder :

Le *chocolat hygiénique*, cela va de soi, et la qualification n'a rien de forcé. La *parfumerie* et la *flanelle hygiéniques*... Soit! Mais voici que peu à peu nous tombons dans l'abus, puis dans le grotesque.

Par exemple, qu'est-ce que la *chapellerie*, — la *cordonnerie* hygiéniques? L'objet de ces deux industries est si clairement démontré, qu'il faudrait des chapeaux défoncés et des souliers faisant eau pour qu'ils ne fussent pas hygiéniques. Il y a donc abus, charlatanisme dans l'épithète. Mais que dire des *marmites hygiéniques* proclamées dans le passage du Havre?

Au boulevard on voit des pancartes en lettres dessinées à la main, genre anglais, qui signalent :

Des cache-nez hygiéniques;

Du caoutchouc hygiénique;

De l'aspasine hygiénique;

Des foulards indiens, et hygiéniques!

Hygiénique aussi est le savon à la glycérine anglaise, vingt sous la barre, — hygiéniques également les gants de peau de chien couleur capucine, — et non moins hygiéniques toujours, les cure-dents en bois de sandal, — les abat-jour en porcelaine bleue, — les pince-nez en fer de Berlin, — et les portraits-cartes de Nadar sans succursale!

Pourquoi n'y a-t-il pas aussi une librairie hygiénique? Il me semble pourtant que telle ou telle lecture a une action directe sur l'humeu, si non sur les humeurs, et que celui qui lit *la Maison de Pénarvan*, de Jules Sandeau, par exemple, doit être plus heureux, plus charmé, que le patient auquel on inflige *le Neveu de Rameau!* Et pourquoi aussi tel journal, dont la rédaction modérée, émolliente, linitive, adoucissante, mucilagineuse,— espèce de cataplasme résolutif et tiède, applicable aux passions politiques et financières, ne serait-il pas considéré comme absolument *hygiénique*, — en comparaison de telle autre feuille, qui est, par la violence, contagieuse et le méphitisme perturbateur, comme une véritable feuille de mancenilier, de ciguë ou d'upas? Croyez-vous par exemple une dose de lecture Veuillot aussi balsamique et sudorifique qu'une page de Florian? et n'est-il pas plus salubre de lire un conte de Mme Ulliac Tremadeure qu'un chapitre du marquis de Sade?

Donc, il s'offre tout autant de raisons pour qu'il y ait des catalogues de *librairie hygiénique*, et si l'on veut même prophylactiques, que de voir, entre autres choses singulières, un ancien garçon de café devenu fleuriste, dans une rue voisine du boulevard, annonçant comme *plantes ou fleurs hygiéniques* : l'Iberis Sempertlorens, l'Arduène ou le Chrymocarpus! Il est évident que ces plantes sont *salutaires*, si on les compare à l'Ellébore, à la Fausse-Angusture ou à l'Azédarach! Mais en quoi leur présence dans une chambre fait-elle autant de bien que ces vénéneuses végétations pourraient faire de mal, en corrompant l'air? Innocentes, soit; mais hygiéniques! Charlatanisme donc, et abus agaçant d'un mot que le chocolat à la magnésie, le vin de Séguin ou enfin certains vinaigres pouvaient s'adjuger sans trop d'abus. Quant aux bretelles, à la moutarde, aux cafetières, aux plumes et aux pipes hygiéniques qu'on voit annoncées partout, ce n'est que la ridicule exploitation d'un mot à la mode, dont la santé humaine n'a absolument rien à attendre.

~~~ Celui qui a inventé, fondé la *Chronique judiciaire* hebdomadaire dans le journalisme quotidien, en se révélant à la fois comme un homme de beau-d'esprit et d'une profonde science spéciale, est M. Frédéric Thomas, depuis passé au *Siècle*, où il écrit de trop loin en trop loin des lettres sur de graves questions de jurisprudence ou de droit, des portraits, des études spéciales. C'est que l'avocat s'est vu tellement occupé, qu'il n'est plus resté de loisir à l'écrivain, laissant la spécialité à de plus jeunes, à d'habiles ou brillants continuateurs, en tête desquels il est juste de placer ceux qui se disent *Petit-Jean* ou *Stéphen*, et le dernier venu, qui est loin d'être le premier venu : M. Billiart.

M. Frédéric Thomas, avocat en vogue et rédacteur du *Siècle*, a peut-être oublié qu'il a jadis publié une curieuse et aujourd'hui assez rare collection, intitulée : *Petites Causes célèbres*. C'est pour lui prouver que les collectionneurs s'en souviennent que nous rappellerons les lignes spirituelles tracées par lui sur la couverture de ces intéressants petits livres envoyés à un confrère, non pas de la parole, mais de la plume :

« Si vous n'oubliez pas tout à fait l'ami qui vous offre ces livres, ses *petites causes* auront produit un grand *effet!*

» FRÉDÉRIC THOMAS. »

Il y a cette anecdote, ou ce jeu de mots connu, dans le même ordre. Un pauvre avocat se présente fort mal vêtu chez un protecteur qui lui fait comprendre qu'ainsi déguenillé, il donne une triste idée de son talent :

« — Hélas! monsieur, n'ayant pas de causes, comment puis-je acheter des *effets*! ».

~~~ Deux collaborateurs ont été joués aux approches du jour de l'an dans un de nos théâtres de genre. L'un est fort avare, l'autre est... farceur. Le premier demande au second :

« — Combien avez-vous donné aux employés du théâtre pour leurs étrennes, à propos de notre pièce?

» — Dame, mon cher, nous avons un succès... j'ai cru devoir aller jusqu'à *cent!*

» — Ah, par exemple! — s'écrie l'avare fort contrarié,— êtes-vous fou? vous n'avez donc pas pensé que j'allais être obligé d'en faire autant que vous, sous peine de passer pour un grigou, et peut-être d'être dénoncé dans les petits journaux!

» — Ma foi non, je n'ai pas pensé à cela... je n'ai pensé qu'à la joie de notre succès! Ces étrennes sont si peu de chose en comparaison de l'argent que nous gagnons tous les soirs!

» — Peu de chose... peu de chose, vous en parlez trop à votre aise! Moi je trouve que c'est insensé, exorbitant! »

Et l'avare s'éloigne en grommelant.

Le soir il vient au théâtre, et avec tous les regrets, tous les déchirements possibles, il donne cent francs aux gens de service — qui, depuis deux jours déjà, rôdaient autour de lui d'un air suspect, comme des maladroits qui ont parfois laissé, par inadvertance, tomber sur la tête de quelque oublieux, une coulisse mal assujettie...

Un instant après, il entre au foyer des artistes, et y trouve son collaborateur :

» — Eh bien! — dit-il d'un air navré, — je me suis exécuté... c'est fait! mais je vous en conjure, une autre fois, n'allez pas recommencer pareille folie sans être d'accord avec moi!

» — Combien donc avez-vous donné?

» — Eh bien! mais, j'ai fait comme vous : j'ai donné cent francs...

» — Comment *cent francs?* Mais moi j'avais donné *cent sous!* »

~~~ Il est dû à nos lecteurs une suite, une solution à l'affaire de l'oncle, de la nièce et du prétendant.

Dans notre dernier numéro, nous nous sommes borné à dire que : par suite de circonstances délicates, qui pourraient être expliquées, nous n'avions rien à publier ce jour-là sur cette affaire.

On a donc dû comprendre qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire!

En effet... et l'on va voir comment un des *faits divers* des journaux des jeudi 9 et samedi 11 courant, se rapportait pleinement à la solution des correspondances auxquelles nous avons accordé l'hospitalité de nos colonnes.

Procédons par ordre, en résumant la situation.

Un étranger qui a connu, cet été, une jolie veuve parisienne à Bade, et qui lui a exprimé des sentiments, passionnés dans leur nature et légitimes dans leur but, a été ajourné par la dame, comme épreuve sur la solidité de ces sentiments.

Ignorant son adresse à Paris, il a l'idée de jeter au hasard dans le *Monde illustré* une interrogation qui témoigne de sa fidélité, de sa persistance.

La note tombe sous les yeux d'un oncle, ex-chef d'escadron de gendarmerie, qui a sur sa nièce des vues toutes contradictoires à celles du monsieur. Cet oncle répond donc assez cavalièrement au galant de porter ses déclarations et ses prétentions ailleurs!

Le ton de la réponse choque le monsieur; il riposte au guerrier « qu'il a eu le tort d'omettre de donner son adresse. »

En même temps la veuve, nommée Georgine, protestait contre l'attitude prise par le Bartholo, et déclarait qu'étant libre et majeure, elle entendait recevoir le monsieur de Bade si cela lui convenait, et elle lui promettait son adresse pour le 15 janvier, à condition qu'il se présenterait chez elle — armé de monsieur son père.

Le chef d'escadron, furieux, arrive de nouveau dans la bagarre, — nous envoie une estafilade (*folliculaire!*) pour avoir supposé de *peau jaune* sa culotte de *tricot blanc*, — insinue que Mme Georgine est majeure depuis plus des *cinq ans* déclarés, — constate qu'il lui a rendu le service de changer ses *Est anciens* contre des *Est nouveaux*, — qu'il a pleuré la tante Eulalie, — et que, si sa nièce tient absolument à se marier avec le monsieur, en définitive, il s'en moque comme de Marlborough... n'ayant été guidé, en tout ceci, que par le désir de faire le bonheur de l'ingrate révoltée en l'unissant à son neveu (à lui) et cousin (à elle) le nommé Amédée. Amédée qui? cherche!

En même temps que l'oncle s'exprimait avec un dédaigneux sans gêne à propos de celui des prétendants qui semblait tenir la corde, ce dernier nous adressait une lettre qui brûlait le journal par l'ardeur et l'incandescente passion. Il y bravait la gendarmerie et demandait avec une ivresse débordante si ce serait dans le numéro du 11, ou dans celui du 18 du *Monde illustré*, que la veuve consolable et adorable livrerait son adresse...

C'est à ce point de l'affaire que nos lecteurs en sont restés.

Or, presqu'au jour même où nous déclarions qu'il se passait quelque chose de délicat entre les parties engagées, on lisait, dans la *Patrie* du 9, et dans la *Presse* du 11 courant, l'entrefilet que nous reproduisons :

« *Une rencontre dont le motif est inconnu* a eu lieu hier à Erquelines, frontière de Belgique, entre un ancien militaire, M. de B... et le comte de S***, venu, dit-on, d'Allemagne à la rencontre de son adversaire. (*N. B.* Le rédacteur ne s'était pas relu, car il n'eût pas manqué de voir que le mot « rencontre » se... rencontre deux fois en deux lignes). Ce dernier a reçu une légère blessure au bras, et a été ramené à Paris par M. de A... lui-même. »

Or, dans les jours qui ont suivi la divulgation du duel, nous avons reçu bon nombre de lettres nous demandant si, comme cela semblait évident, ces MM. de B... et de S*** n'étaient pas nos aigres correspondants du mois de décembre, — la note du dernier numéro donnant, par sa réserve et son embarras, toute vraisemblance à la supposition.

Nous n'avons aujourd'hui aucune difficulté à déclarer qu'en effet le comte de S*** et M. le chef d'escadron en retraite de B..., s'étant procurés, par des moyens qui nous sont étrangers, les adresses que nous avions prudemment refusées, se sont rencontrés à Erquelines — et qu'il en est résulté pour le *monsieur de Bade* un léger coup de sabre vulgairement appelé *coup de manchette ;* — que dans cette circonstance l'oncle vainqueur s'est montré plein de courtoisie et d'humanité, qu'il a voulu ramener lui-même à Paris le prétendant de sa nièce, et que quelques heures passées avec cet homme aimable et distingué, ont dissipé chez le vieux soldat ses préventions hargneuses, en même temps qu'elles ont fait évanouir tous ses projets relatifs à Amédée...

C'est donc dire que M. de S*** n'a point eu à attendre jusqu'au 18 pour avoir le droit de se présenter chez Mme veuve Georgine, et qu'aussitôt sa main guérie du coup de sabre *avunculaire*, il aura l'honneur et le bonheur d'offrir cette main à celle dont un de nos abonnés indiscrets nous prie de publier le portrait — charmant (!!!).

On nous permettra l'aveu public de notre joie devant l'issue si heureuse de la piquante affaire engagée par le *Monde illustré*, et l'on appréciera aussi cette déclaration, à l'adresse toute particulière de M. le chef d'escadron en retraite de la gendarmerie, — à savoir : qu'en présence d'un dénoûment plus digne de la comédie que de la tragédie, et à la suite des témoignages d'amabilité et de courtois regrets que le brave officier a bien voulu nous adresser, nous déposons très-volontiers sur l'autel de la concorde — et de l'hyménée, — toute rancune au sujet du mot *folliculaire* qui nous avait été décoché dans la bagarre, par un gendarme implacable au sujet de la discipline de famille, et évidemment vexé de n'avoir pu placer Amédée.

~~~ CORRESPONDANCE. — A l'auteur de l'histoire aux confitures de groseilles : L'affaire regarde la direction, monsieur, et je lui remets vos amis de collége.

— A un abonné qui se déclare *maussade* et qui n'aime pas le mot : *prestigieusement*. « Je suppose, monsieur, que bien qu'anonyme, votre lettre est celle d'un galant homme. Je vous prie donc de vous faire connaître à moi. J'ai à vous répondre en particulier.

JULES LECOMTE.

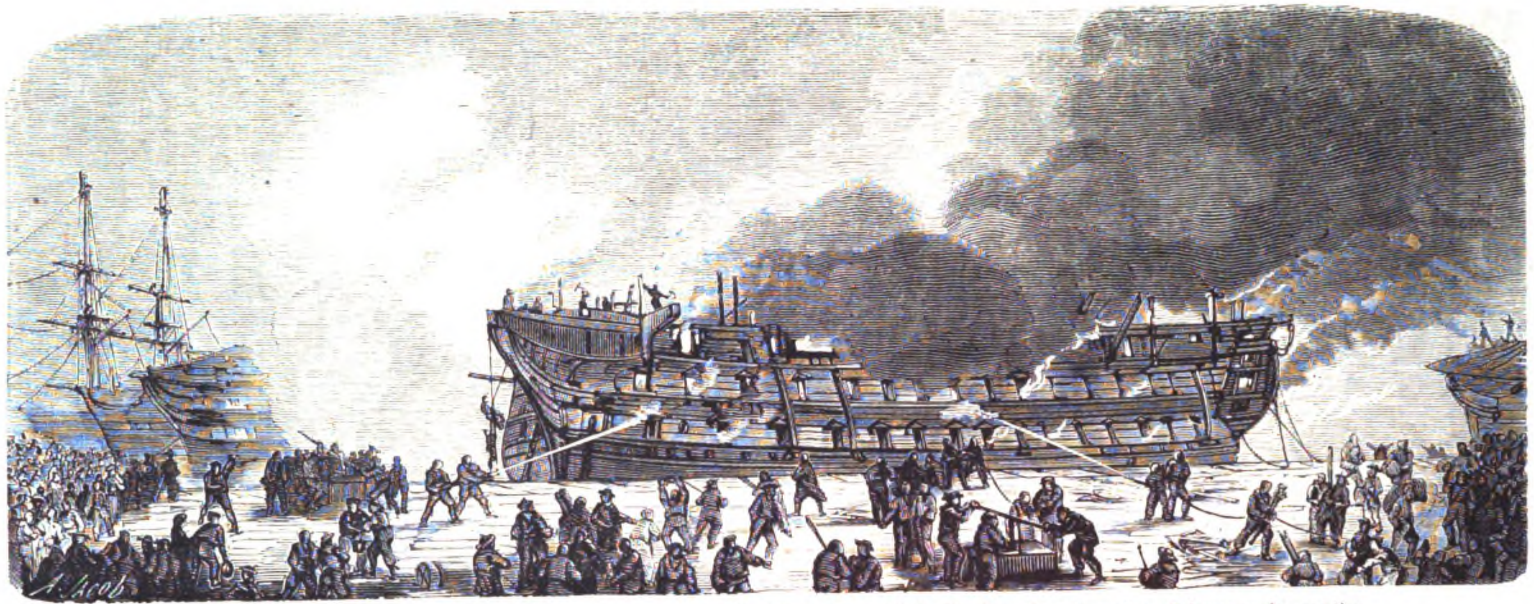
Incendie du Santi-Pietri dans le port de Toulon.

—

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, deux coups de canon et le bruit du tocsin réveillaient en sursaut les Toulonnais. Ce signal lugubre leur annonçait un grave sinistre dans l'arsenal maritime.

C'était le vaisseau le *Santi-Pietri*, servant de bagne flottant, qui était la proie des flammes.

Ce ponton était placé dans l'angle de la vieille darse, amarré au quai sur lequel sont construits les casernes et l'hôpital du bagne, et mouillé beaupré sur poupe avec le bâtiment amiral le *Muiron*.



Incendie du *Santi-Pietri*, bagne flottant, dans la vieille darse du port de Toulon, le 6 janvier, 3 heures du matin.

Le *Santi-Pietri* était recouvert par une toiture, composée d'une légère charpente sur laquelle était tendue une toile calcinée par les ardeurs de plusieurs étés. Il paraît que le feu a été déterminé par quelques étincelles échappées des cheminées appartenant aux ateliers à vapeur, et qui, poussées par un vent violent du nord-ouest, sont arrivées incandescentes sur la toile-abri qui semblait n'attendre qu'une occasion pour brûler. Cette toiture, en s'écroulant, est tombée sur le pont où était étendue une couche de près d'un mètre d'épaisseur d'étoupes à calfatage, saturées de goudron.

Au moment où a éclaté l'incendie, deux heures du matin, huit cents condamnés se trouvaient à bord, enchaînés sur leur lit de camp.

Les flammes, activées par le vent et alimentées par des matières essentiellement combustibles, prirent bientôt des proportions gigantesques et enveloppèrent le vaisseau.

Les efforts apportés à la répression du sinistre ont été proportionnés au danger qui menaçait les autres navires et les huit cents condamnés. Grâce à l'admirable installation qui règne dans tous les services du port et de la rade ; grâce au dévouement et au zèle des équipages appartenant aux navires français, russes et italiens, qui ont rivalisé de zèle les uns avec les autres, on était maître du feu à quatre heures et on n'a pas eu un seul malheur à déplorer. Tout le monde a pu être sauvé.

Le *Santi-Pietri* a coulé à cinq heures du soir et s'est trouvé noyé jusqu'à sa batterie basse. Trois cents charpentiers se sont mis à l'œuvre le lendemain pour le démolir.

MAC VERNOLL.



Machine à mâter. — Entrée de la darse. — *Muiron*. — *Santi-Pietri*. — Hôpital du bagne.

La vieille darse du port de Toulon, dans l'angle de laquelle se trouvait amarré le *Santi-Pietri*.

Ben-Saïdan, le coureur arabe.

—

Le guide Ben-Saïdan appartient à la tribu des Ouled-Saad-ben-Salem, située dans le cercle de Laghouat. Il peut avoir aujourd'hui une quarantaine d'années; sa taille est élevée et sa figure, toujours exposée aux ardeurs du soleil d'Afrique, est recouverte d'une teinte de bistre foncé. Sa réputation de marcheur extraordinaire s'est répandue dans toute l'Algérie française. La finesse de son intelligence et la rapidité de ses marches ont fait du coureur arabe un auxiliaire très-utile de l'armée française.

Aussi subtil qu'un Indien, Ben-Saïdan a souvent fait preuve de grande habileté en découvrant la piste des tribus insurgées, dont il dévoilait les moindres mouvements au chef de la colonne expéditionnaire française, envoyée pour les punir.

Ce guide infatigable devint la terreur des Ouled-Aïssa à l'époque de leur insurrection. Nulle marche, nulle contre-marche, pas une embuscade n'échappait à la clairvoyance de Ben-Saïdan, qui contribua puissamment à leur soumission.



Ben-Saïdan, le coureur arabe du cercle de Laghouat (Algérie).
(Photographie de M. A. Alary, à Alger.)

Pendant la marche d'une colonne d'infanterie ou de cavalerie, Ben-Saïdan marche toujours en tête. Si la cavalerie prend le trot ou le galop et le dépasse un moment, on le voit toujours revenir à sa place dès que l'escadron reprend le pas ordinaire.

Ben-Saïdan, contrairement à tous ses compatriotes, estime peu le cheval. Si on lui en propose un : « Moi, monter à cheval! répond-il, ne suis-je pas mon cheval, à moi? Tout fatigué que je suis, je parie de faire plus rapidement soixante lieues que le cavalier monté sur le meilleur cheval du pays. » Et il le ferait comme il le dit. N'a-t-il pas parcouru en quarante-huit heures la distance qui sépare Messad de Tugguart?

Quand ce coureur extraordinaire est en route, il est chaussé de brodequins en *filali* à semelles de peau de chameau; il porte son bâton placé en travers derrière la tête et les deux mains fixées à chacune des extrémités. Il mange fort peu et ne s'embarrasse pas de provisions en voyage.

La légende a poétisé la réputation de Ben-Saïdan et on raconte qu'un jour, rôdant autour de l'oasis de la cité nègre de Tugguart, il fut fait



Construction du premier phare sur la côte du Maroc, près du cap Spartel. Photographie de M. A. Alary, à Alger.)

prisonnier et enfermé dans la case la plus solide et la mieux fermée. On ajoute qu'un bon génie, sous la forme d'une jeune Naïliette, favorisa son évasion en lui faisant parvenir une clef dans une galette arabe.

Les services que l'espion, que le marcheur infatigable a rendus à l'armée française lui ont valu pas mal de *douros*. Ben-Saïdan possède aujourd'hui un nombreux troupeau de moutons et de *chamel es blanches*. On le rencontre vêtu du fin *haïk* ou *djérid* quand ses jambes ne sont pas mises à réquisition par les commandants d'expédition et qu'il se promène par la ville. L'espion arabe s'est marié plusieurs fois, et ses rapports conjugaux ne sont pas toujours de la plus grande douceur.

Ayant surpris un jour son avant-dernière femme en conversation criminelle avec le frère du caïd des Ouled-Betama, il se vengea d'elle en lui coupant le nez.

Depuis lors, dès que Ben-Saïdan est malade ou simplement indisposé, il se croit empoisonné ou sous l'influence d'un maléfice.

LÉO DE BERNARD.

Correspondance du MONDE ILLUSTRÉ.

Alger, le 10 Janvier 1862.

Monsieur le directeur,

J'ai fait une excursion au cap Spartel, situé à 15 kilomètres à l'ouest de Tanger. Messieurs du consulat de France ont bien voulu m'accompagner dans cette excursion afin de me faire photographier les travaux du premier phare qui ait été construit sur ces côtes inhospitalières.

Après une course assez pénible, nous y sommes arrivés vers dix heures. M. Jacquet, ingénieur des ponts et chaussées de France, chargé d'en diriger les travaux, nous y a reçus et offert une cordiale et joyeuse hospitalité, dans une petite maison qu'on y a construite pour la direction des travaux. Un vent d'est d'une grande violence nous a empêchés d'explorer la montagne qui couvre le cap; cependant nous avons vu quelques restes de constructions supposées romaines et une très-belle source d'eau ferrugineuse.

Du haut du rocher sur lequel on construit ce phare, on découvre un immense panorama. Au nord-est et à l'extrémité du détroit, le mont Gibraltar, puis la côte d'Espagne, entre Tarifa et Cadix, de l'est à l'ouest; enfin l'immensité de l'Océan se perdant dans un horizon sans fin au sud et à l'ouest. La côte du Maroc forme une ligne droite, où la mer roule ses vagues écumantes sur une plage unie et sablonneuse; de loin en loin seulement quelques rochers y coupent l'uniformité du rivage.

La lenteur ou l'indifférence des travailleurs indigènes pour cette construction, le manque de matériaux et d'ouvriers européens sont un obstacle à l'avancement rapide de ces travaux; cependant, grâce à l'activité infatigable de M. Jacquet, ils avancent, et déjà les énormes fondations jetées dans le roc sont au-dessus de son niveau. Immense résultat obtenu en deux mois, dans un lieu où il faut tout transporter à dos de mulet, la mer y étant impraticable.

Nous sommes partis à trois heures pour retourner à Tanger. Mais, voulant visiter la fameuse grotte du cap Spartel, située à environ deux kilomètres du cap, nous avons descendu la pente rapide et rocailleuse de la montagne jusqu'au bord de la mer et nous sommes arrivés à cette fameuse grotte dont le rocher, s'avançant dans la mer, brave les flots et les tempêtes.

Après avoir gravi ce rocher, dont le sommet est au niveau de la plaine, on y pénètre par un couloir obscur, et bientôt vous débouchez dans une vaste enceinte circulaire aux proportions gigantesques. La voûte accidentée est une et rien ne la soutient dans toute son étendue. Le jour y pénètre par une haute et profonde ouverture, fort irrégulière, donnant vue sur la mer, d'où les vagues écumantes et furieusement saccadées, s'élançant à travers les rochers, pénètrent dans l'intérieur par bonds prodigieux et donnent au tableau un cachet d'horreur. Primitivement elle n'était pas aussi vaste; mais les Arabes et les Romains l'ont fort élargie par l'extraction des pierres à meules pour moudre le grain, exploitation qui dure toujours. Les Romains, dit-on, les transportaient au loin et en faisaient commerce avec le littoral de la Méditerranée. M. Jacquet s'en sert aussi pour la construction du phare.

Le phare du cap Spartel se construit donc bien réellement. Jusqu'à ce jour, les empereurs du Maroc avaient refusé toute demande, à ce sujet, aux puissances étrangères. Le gouvernement français vient enfin d'obtenir de Sidi-Mohammed d'élever ce premier signal de civilisation qui sera une sauvegarde du commerce et de l'humanité.

A. ALARY,
Photographe à Alger.

Exécution de William H. Johnson.

Les Américains du Nord, tout en apportant une grande vigueur dans leurs entreprises contre les confédérés, ont introduit une sévérité rigide dans la discipline de leur armée.

Les moindres fautes sont punies sévèrement, et la répression des crimes militaires est entourée de pompes imposantes, appelées à frapper l'imagination du soldat, et à produire un effet terrible mais salutaire.

William H. Johnson s'était enrôlé à New-York, le 21 août dernier, et était arrivé à Washington avec son régiment qui devait se porter à la rencontre des confédérés.

Ses irrégularités dans le service avaient été remarquées et, le 4 décembre, on constatait sa disparition.

Le jour même de sa fuite, il fut arrêté par le colonel Taylor à qui il s'était ouvert, le prenant pour un officier de l'armée du Sud, et lui révélant les positions prises par les fédéraux.

M. Taylor le fit prisonnier et le ramena au camp, où une cour martiale, réunie aussitôt, jugea Johnson comme déserteur et le condamna à mort.

Le général Mac Clellan contre-signa la sentence, qui a été exécutée d'après les prescriptions ordonnées par le général Franklin.

Le cortége se rendit au lieu du supplice, situé près du séminaire de Fairfax.

Il se composait ainsi : les prévots-marshals; la musique du 1er régiment de cavalerie des volontaires de New-York; le peloton désigné pour faire feu; le cercueil, porté par quatre hommes; le prisonnier et le chapelain; enfin, l'escorte formée d'une compagnie de la cavalerie de New-York, sous les ordres du colonel Mac Reynolds.

Assis dans une charrette, Johnson avait à ses côtés un prêtre catholique. Arrivé sur le lieu de l'exécution, le condamné descendit et vint s'asseoir sur la bière.

Un peloton de douze hommes se plaça à six pas de lui et fit feu au signal donné. Huit balles percèrent Johnson qui ne laissa apercevoir en lui qu'un léger frémissement. La réserve reçut l'ordre de tirer à son tour et, des quatre balles qui l'atteignirent, une lui entra dans l'œil et une autre dans la bouche. A cette seconde décharge, le patient tomba mort. Son corps fut placé dans le cercueil et transporté à Washington.

Cette leçon terrible a produit une profonde impression sur les soldats de l'armée fédérale qui, s'ils sont jamais tentés de déserter, se rappelleront, sans aucun doute, le sort de Johnson.

MAXIME VAUVERT.

SIX HEURES CINQ!

I

Etes-vous d'aventure passés — vers six heures — sur la place de la Bourse?

De toutes les rues adjacentes débouchent à la fois des dizaines, des vingtaines, des trentaines de personnages haletant, courant, soufflant.

Tous tiennent à la main une ou plusieurs lettres, tous font force de jambes pour arriver à temps à la dernière levée; — et je vous assure que le spectacle vaut la peine d'être observé et médité.

Ces lettres, souvent elles portent dans leur pli la fortune ou la ruine, la joie ou la douleur!

Ce monsieur qui, malgré sa respectable rotondité, semble avoir retrouvé ses jarrets de vingt ans, c'est un négociant à qui l'intérêt donne des ailes. Les calicots vont, par suite de la paix américaine, subir une forte baisse; il prévient son correspondant de Mulhouse; cent cinquante mille francs dépendent de ce chiffon de papier.

Ce jeune homme qui se précipite par la rue Joquelet, c'est un soupirant séparé de sa belle. L'amour le pousse. Si *elle* ne recevait pas de lettre demain, *elle* croirait qu'il l'oublie, et, par représaille, *elle* serait capable d'en faire autant. Tout au moins, elle se lamenterait, elle pâlirait, elle languirait... Heureux âge

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

XV

LE ROLE D'UNE MÈRE.

Lorsqu'elle tint la lettre mystérieuse écrite par Paul, Mme Delsade, toute tremblante, chercha un siége, y tomba et se recueillit un moment, en serrant l'équivoque, le fatal papier d'une main frémissante.

« — Trahit-il en effet sa femme pour une Mme de Bryac! — se dit-elle. — Ah! je ne puis le croire! Cette Adèle est une folle, une coquette, qui tire vanité de ce qu'un homme aussi distingué que Paul ait jadis pu songer un moment à elle... Mais c'est tout! D'ailleurs, mon fils n'a-t-il pas bien d'autres soucis que celui d'être infidèle?... Ses débats avec ce M. de Lismore... tout ce que mon pauvre André a appris depuis hier... Oh! non, Mathilde se trompe... Paul écrivait quelque lettre d'affaire...

Le domestique entra; la mère lui demanda ce qu'il voulait; il répondit que quelques instants auparavant M. Paul Delsade lui avait dit de revenir pour une lettre à porter...

» — A qui? — demanda-t-elle.

» — A Mme de Bryac.

» — C'est bien... vous voyez que mon fils n'est pas là... retirez-vous!

Le domestique sorti, — la bonne aveugle resta tout accablée. — Elle avait donc raison? — se dit-elle, — et je tiens sans doute là cette preuve de la trahison de mon malheureux fils! Pauvre Mathilde! L'indignation que j'éprouve de la conduite de Paul, augmente mes tendres sentiments pour cette charmante et noble femme, aussi digne de respect que d'amour!

Et l'aveugle tenant le papier à la main, le palpait, le flairait le tracassait comme pour lui demander son secret.

» — Si les mots écrits là-dedans pouvaient parler! ô mes yeux! mes pauvres yeux! — s'écria-t-elle, — Dieu a peut-être voulu que vous fussiez fermés sur le témoignage de cette perfidie! Mais comment faire pour savoir? à qui me confier? Mon mari? oh! il a déjà trop de motifs pour s'indigner contre Paul, et mon rôle est plutôt de le calmer que de l'irriter davantage!... Céline? comment révéler à ce jeune cœur ces erreurs coupables? c'est impossible. Ah! j'y pense... Gilbert! c'est un vieux serviteur de la famille, et il garderait un pareil secret dans son respect et son affection pour nous! Et pourtant, songer que Paul aurait à rougir devant... Paul, ai-je dit? eh! mais... oui... oui, c'est une inspiration! j'en remercie Dieu...

Et la bonne mère cherchait la sonnette pour appeler le valet, lorsque la porte s'ouvrit, et Paul entra.

Voyant sa mère, qu'il ne s'attendait point à trouver là, Paul se dit qu'elle ne saurait rien de ce qu'il venait chercher, et il alla droit au bureau, pour prendre la lettre jetée là quelques instants auparavant, avec une nonchalance affectée, devant la présence soupçonneuse de sa femme.

» — Tu es là, Paul? — dit la mère, — viens ici, mon ami... là, près de moi, j'ai à te parler!

Paul qui n'avait pas trouvé sa lettre au premier coup d'œil, pensa qu'il aurait toujours le tempe d'y revenir, et obéit instinctivement à sa mère, comme un homme qui sachant bien qu'il a des torts graves à se faire pardonne cède sur les petites choses.

» — Bien... assieds-toi là, et écoute-moi, Paul. Tu sais si je t'aime, n'est-ce pas? tu as d'ailleurs toujours été pour moi un bon fils, et j'en remercie Dieu. Eh bien! écoute mon enfant, dans ce monde de passions et d'entraînements où tu vis, on voit parfois des cœurs égarés tromper leur femme... mais leur mère... oh! jamais, n'est-ce pas?

Paul surpris de cet exorde à la fois solennel et sentimental, balbutia quelques mots tendant à exprimer qu'il ne comprenait pas...

» — Répète-moi que tu es incapable de me tromper! — reprit fermement Mme Delsade.

» — Sans doute, ma mère! — dit Paul avec douceur, — mais à quel propos...

[1] Voir les numéros 244, 245, 246, 247, 248.

Les nouveaux abonnés qui désireront se procurer les trois numéros de décembre dans lesquels a paru le commencement du feuilleton de M. Jules Lecomte, n'auront qu'à envoyer à l'administration leur prix en timbres-poste, soit 1 franc 20 centimes, pour les recevoir franco.

que celui où l'on a de telles illusions ! Saute, l'amoureux ! saute, mon ami !

Ce long et maigre passant qui débouche du côté du boulevard, c'est un correspondant de journaux. Il faut qu'il expédie son bilan quotidien de nouvelles ; il faut, entendez-vous ! Les jolies choses qu'il raconte aux candides abonnés sont faites, comme la rose, pour vivre l'espace d'un matin. Les nouvelles, il les a fabriquées lui-même, et il est nécessaire qu'elles arrivent au moins avant le démenti.

Quant à ce domestique... oh ! celui-là, comme il personnifie bien l'insouciance de l'esclavage. *Pourvu que je porte mon bât !* comme dit Phèdre. Son maître lui a recommandé avec angoisses de se hâter. Pauvre maître ! Il se figure que sa lettre est déjà dans la boîte. Mais le valet se soucie bien des recommandations de monsieur ! Ses gages en seront-ils plus gros ? S'il contracte en courant un point de côté supplémentaire, lui comptera-t-on la moindre gratification ? que nenni ! Et lui, pas si sot, s'arrête pour causer avec un ami, s'arrête encore pour consommer avec un second ami le petit verre d'occasion ! Puis, il se remet en marche, piano, piano, bâillant aux corneilles et regardant les étalages. Aimable domestique ! maître naïf !

Cependant l'heure avance. C'est l'instant suprême. L'ardeur redouble.

On s'entasse, on se heurte, on se bouscule. On prend d'assaut le coin de trottoir qui avoisine le bureau de poste. Cent mains se croisent et se repoussent devant la gueule de zinc insoucieuse et béante. Les plus forts cherchent à passer devant les plus faibles, et, — pour mieux leur faire sentir leur supériorité, — leur marchent encore sur les pieds.

Soudain l'heure sonne. A travers les carreaux, un employé d'un air narquois étale une pancarte sur laquelle se pavanent ironiquement les mots :

TROP TARD !

Il est six heures cinq !

C'est alors surtout que l'observation devient curieuse. Quelle variété de types dans la grande famille du désappointement !

Les uns grimacent, les autres menacent. Ceux-ci prennent leur déconvenue sur le mode jovial, ceux-là sur le mode tragique. Il y en a qui tempêtent, il y en a qui laissent tomber leurs bras d'un air anéanti ; il y en a qui montrent le poing à la boîte innocente !

On pourrait, — si tant est que les revers soient la pierre de touche de l'humanité, — connaître les hommes à la simple façon dont ils accueillent la déception de *Six heures cinq*.

On pourrait aussi se livrer à de curieuses études sur les causes qui ont mis en défaut chacun des retardataires. Paresse, insouciance, accident fortuit, manque de souffle, présomption ; — que sais-je ? il y a tous les éléments de la comédie dans la représentation qui se joue gratis et publiquement sous le titre :

Six heures cinq !

II

Six heures cinq ! De combien de gens l'histoire se trouve dans cette formule chronométrique. On ferait avec eux un bataillon, une légion, une armée !

Vous vous rappelez X. Certes, on ne peut lui contester l'habileté oratoire, le savoir politique, l'honorabilité personnelle. X. a dix fois dans sa carrière failli toucher le bout d'un portefeuille ministériel ; les vingt fois le portefeuille a été saisi par d'autres mains. Tout cela parce que X. suit les rôles au lieu de les conduire ; parce qu'il ne comprend une situation qu'au moment où elle va se modifier ; parce que sa montre gouvernementale retarde ; parce qu'il est l'homme d'État de *Six heures cinq !*

Y. est artiste. Un vrai talent, parbleu ! et qui donnait des espérances ! Songez donc, médaillé à la première exposition. Malheureusement sur son chemin, il a rencontré la bohème qui, le frappant au passage :

— Allons ! l'ami, laisse là le travail régulier et abêtissant. Voudrais-tu d'aventure qu'on te confondît avec les bourgeois et les bureaucrates ? L'art ne produit qu'à loisir. Viens, le soleil sourit, le ciel est bleu ; une promenade à travers champs est sitôt passée !

— Allons ! a répondu l'artiste.

La promenade a eu des lendemains, des surlendemains. Tandis que l'estaminet et l'oisiveté entravaient les pas de Y., ses concurrents marchaient ; le goût changeait, la vogue passait. Quand il a voulu secouer sa torpeur, le dédain lui a crié : *Six heures cinq !*

Une grande compagnie financière lance une nouvelle affaire. Les gros bonnets se sont donné le mot et se donnent la main. Il s'agit de soutenir la valeur de création récente, juste assez longtemps pour que ces messieurs aient pu écouler avec prime la valeur dont ils sont détenteurs. On agit, on manœuvre ; hausse formidable. Ce que voyant, mon Gogo qui lit candidement son journal, se dit :

— Il paraît que cette affaire est bonne. Tout le monde y gagne. Je veux gagner aussi.

Ce qui est fait. Mons Gogo achète, l'infortuné ! au moment où les gros bonnets, qui ont fini, commencent à lâcher la bride à la baisse. Hélas ! que j'en ai vu passer de ces débâcles ! Hélas ! qu'ils sont incorrigibles, ces actionnaires dont l'argent arrive toujours à *six heures cinq !*

Pour quelques-uns la faute en est au guignon. J'ai connu un beau garçon dont le cœur s'éprenait avec une facilité déplorable. Avec un naturel aussi fatalement aimant, il n'avait réalisé que des déboires. Par quel jeu cruel du destin tombait-il toujours dans la même mésaventure ?

Il rencontrait une jeune fille dans le monde. Il l'adorait au premier coup d'œil ; mais il fallait se faire présenter ; il fallait commencer le siége, tracer les parallèles de la rivalité puérile et honnête, installer les batteries d'approche de la galanterie, etc., etc., si bien que, le jour où l'assiégeant se décidait à livrer l'assaut, c'est-à-dire à faire sa demande en mariage, il apprenait infailliblement que sa Béatrix avait été fiancée la veille avec un autre.

Je parie qu'il ne se mariera jamais, ce prétendu de *six heures cinq !*

Esprit de *six heures cinq*, le bavard intarissable qui se crée le colporteur d'un bon mot, seulement quand il est tombé dans le domaine public depuis cinq ans. Chaque fois que vous avez le plaisir de le rencontrer, il vous demande *ce que dit le pain quand on le coupe ?* et termine par une douzaine de calembours par à peu-près... Oh ! quand donc les législateurs s'occuperont-ils de la prescription en matière d'esprit ?

Élégantes de *six heures cinq*, certaines femmes que vous aurez remarquées aussi bien que moi. Leurs robes sont d'étoffes luxueuses, leurs bijoux sont surchargés de vrais diamants. Pourquoi l'ensemble paraît-il éternellement ridicule ? Pourquoi sont-elles toujours habillées à la mode... d'avant-hier, quand le talent consiste à deviner la mode de demain ?

Pourquoi en un mot la fatalité cruelle des *six heures cinq* pèse-t-elle sur tant d'existences ? Pourquoi compromet-elle tant d'avenirs ? Pourquoi fait-elle tant de parias ?...

III

Au beau milieu de ces réflexions, je m'interrompis tout à coup.

Je venais de me rappeler que j'étais moi-même sur la place de la Bourse pour tout autre chose que pour me livrer à des commentaires philosophiques.

Dans ma main, une lettre pressée semblait me gouailler. Comme l'astronome qui se jette dans un puits, j'avais, à regarder autrui, oublié mes propres affaires, et les *six heures cinq* avaient sonné pour moi !...

N'importe !

Si j'avais un fils, il me semble que j'inscrirais au nombre des nécessités de son éducation une station devant le bureau poste de la Bourse, aux environs de *six heures cinq*.

PIERRE VÉRON.

Héliodore chassé du temple

PEINTURE MURALE A LA CHAPELLE DES SAINTS-ANGES

Par M. Eugène Delacroix.

M. Eugène Delacroix a terminé dernièrement la décoration de la chapelle des Saints-Anges à laquelle il travaillait depuis huit années. Cette chapelle se trouve à doite, en entrant dans l'église Saint-Sulpice, et reçoit le jour du midi, jour un peu crû peut-être, mais qui laisse apercevoir les détails de la facture et qui nous semble préférable à celui que présente cette lumière tamisée par les verres de couleur, qui altère le ton et l'effet des peintures dans les autres chapelles.

Cette décoration se compose de trois grands sujets reliés entre eux par des pendentifs peints en grisaille, où se trouvent quatre anges portant des emblèmes allégoriques.

Le motif du plafond est tiré de l'Apocalypse, cette inspiration sacrée qui renferme l'histoire figurée de l'église. C'est la grande bataille de l'archange saint Michel contre le démon. La lutte est à sa fin ; les nuages épais s'enroulent, les ténèbres se dissipent, et, au centre d'une échappée lumineuse, la figure du triomphateur se détache pleine de force, d'élégance et

---

» — Eh bien ! — s'écria-t-elle, en produisant brusquement le papier qu'elle avait tenu caché, — tu vas donc me lire ce que tu as écrit là-dessus !

Paul resta stupéfait en voyant sa lettre entre les mains de sa mère.

» — Ma lettre ! s'écria-t-il.

» — Oui, cette lettre que tu écrivais en cachette, et que tu as voulu dérober aux regards de ta femme ! mais tu peux bien me la lire, à moi, car tu sais que mon vieux cœur peut tout pardonner... parce qu'il peut tout comprendre !

Paul resta muet de surprise, en même temps qu'atterré par un autre sentiment dont l'appréciation résultera de ce qui va suivre.

» — Je sens que tu es coupable, car ton émotion me le dit. Eh bien... confesse-moi tout... je t'aiderai à cacher, à réparer ta faute ! Tu sais bien que le sein qui t'a nourri sera toujours un refuge pour toi !

Paul voulut essayer de persuader à sa mère que cette lettre ne contenait pas ce qu'elle semblait croire... qu'il écrivait à un ami... qu'il s'agissait d'affaires...

» — Tu crains donc bien de m'affliger par l'aveu de ta faiblesse ? — reprit l'aveugle.

Paul essaya de protester. Elle reprit sévèrement :

» — Mon fils, vous voulez tromper votre vieille mère comme vous trompez votre femme ! Mais, songez-y, ce mensonge, si vous y persistiez, serait un outrage à mon infirmité !

Paul était véritablement désespéré. Il voulait tenter encore de persuader sa mère de l'erreur où elle était : Mme Delsade coupa court à tout, en s'écriant :

» — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Paul : votre mère vous ordonne de lui dire ce que vous avez écrit sur cette feuille... et elle vous rappelle que Dieu vous entend !

XVI

CE QU'IL Y AVAIT DANS LA LETTRE.

Alors Paul, dominé, vaincu, saisit la lettre et lut ce qui suit :

« *Au comte de Lismore,*

» *Vous êtes un misérable. Vous avez lâchement tenté d'apporter la séduction dans mon ménage, et vous avez à la fois insulté la plus pure des femmes et tous les siens. Par malheur j'ai encore de vulgaires intérêts à régler avec vous ; mais dans quelques heures tout sera terminé, et j'aurai alors le droit de vous demander — votre heure, le lieu, les armes !* »

En entendant les premiers mots de cette lecture si inattendue, la mère, brusquement soulagée d'une vive anxiété, s'était dit : « Dieu soit loué, il ne trahit pas sa femme ! » Mais presque aussitôt l'inquiétude, en changeant d'objet, reprit toute sa vivacité, et en entendant la provocation de ce mari si outrageusement soupçonné de faiblesse... ou de pire encore, elle était bien vite passée à la terreur. Mais la force d'âme de cette bonne et vaillante nature servit à dominer, à cacher ses impressions, seul moyen qu'il y eût pour elle de diriger une situation si délicate et si dangereuse.

» — Ainsi, mon cher Paul, tu aimes toujours ta femme ? pardonne-moi mes soupçons ! j'avais craint...

» — Si j'aime ma femme ! — s'écria Paul, — et qui donc ose en douter ?

» — Cette Adèle... si tu savais... nous avions cru...

» — Adèle ? moi trahir Mathilde, ma chère et noble Mathilde, pour cette femme absurde ? tout se révolte en moi à l'idée d'un pareil soupçon ! Si j'aime Mathilde ! Ah ! ma mère, je ne sais si la raison me dit que c'est un devoir... si le cœur me dit que c'est un besoin... mais tout mon être frémissant me crie que c'est un bonheur !

» — Mon fils... tu es donc toujours digne de ta femme, que tu voulais venger... Mais... tu l'es aussi de ton noble père... n'est-ce pas... Paul... mon cher Paul ?

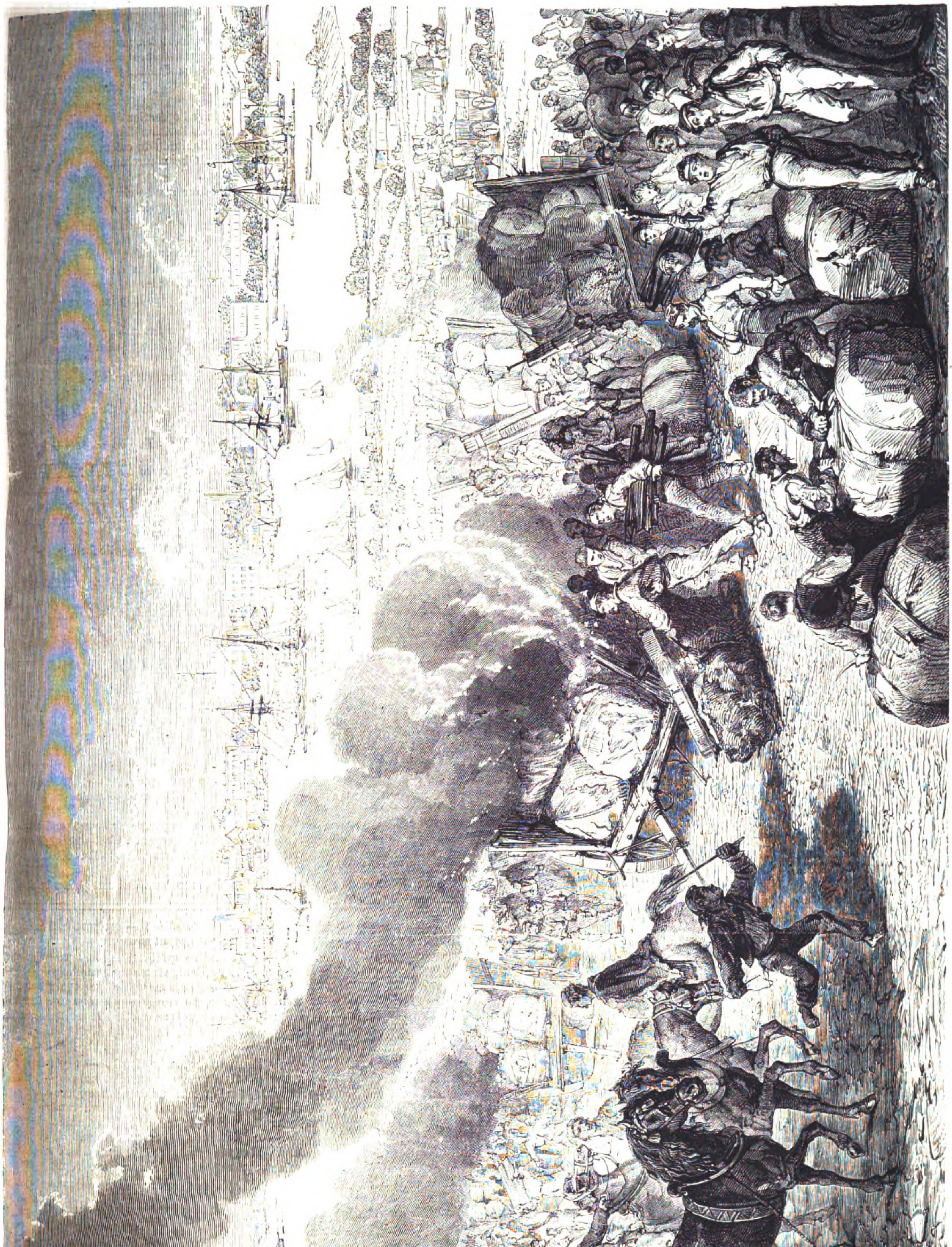
» — Ah çà... — reprit Paul en éclatant enfin, — est-ce que toi aussi tu as pu douter de moi ? Eh quoi !... n'était-ce pas trop déjà que... tout à l'heure... mon père m'ait quitté en se demandant sans doute si son fils était devenu un lâche !... Moi... un lâche ! Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert il y a une heure... là... à cette place même... et quel courage au contraire il m'a fallu pour subir, sans révolte et sans éclat, tout ce que m'a si cruellement dit mon père ! Car... après m'avoir, à propos de ces déplorables intérêts... poussé à me défier du comte... voyant ma bonne foi à le défendre, il en est peu à peu arrivé à des insinuations plus pénibles... plus révoltantes... Tu le connais comme moi, ma mère... tu sais que tout ce qu'il y a de tendre dans son cœur ne modère pas toujours l'emportement de son caractère...

» — Oui... oui... je sais, — dit la mère.

» — Aussi... — reprit Paul, — fallait-il voir avec quels efforts il se contenait ici pour ne pas éclater !...



Nouvelle peinture murale de Saint-Sulpice, exécutée par M. Eugène Delacroix. — *Héliodore battu de verges.*



Guerre d'Amérique. — Confédérés incendiant un convoi de coton, vis-à-vis de Beaufort. (D'après un croquis de M. Philbert.)

de beauté, foulant à ses pieds l'ange du mal, qui se tord dans d'horribles convulsions.

La peinture latérale de gauche représente la lutte de Jacob avec l'ange. Les fils de Jacob chassent devant eux les troupeaux de leur père qui reste seul dans un lieu écarté. Un inconnu l'attaque et lutte contre lui jusqu'au moment où le soleil se lève. L'ange alors lui touche le nerf de la cuisse qui se dessèche et lui dit : « Vous ne vous nommerez plus Jacob, mais Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu. »

Cette composition est merveilleuse, et, en dehors des beautés du groupe des lutteurs, c'est, sans contredit, le plus admirable paysage que nous ayons jamais vu.

A droite, enfin, se trouve le sujet que représente notre gravure et dont nous avons à entretenir plus particulièrement nos lecteurs.

Jérusalem se reposait dans une paix profonde sous le pontificat d'Onias, lorsque Séleucus, roi de Syrie, apprit que des sommes immenses étaient entassées dans le temple et qu'elles étaient destinées non aux sacrifices ou à l'embellissement du lieu saint, mais aux affaires publiques.

Héliodore reçut du roi l'ordre de s'emparer de ces trésors. En vain, Onias représenta que cet argent provenait de dépôts sacrés ou était destiné à la subsistance des veuves et des orphelins, le ministre persista à exécuter les volontés de son maître, et, suivi de ses gardes, il pénétra dans le temple. Les femmes éplorées entouraient les prêtres prosternés aux pieds des autels, et le grand prêtre, pénétré de tristesse et d'horreur à la vue de cette profanation sacrilége, adressait ses prières à Dieu. Alors apparut un cavalier terrible et superbement vêtu dont le cheval renversa Héliodore et le frappa plusieurs fois des deux pieds de devant, tandis que deux jeunes hommes, pleins de force et de beauté, le flagellaient sans relâche. Les archers et les gardes terrifiés ne peuvent secourir leur général et s'enfuient épouvantés, tandis que des cris d'allégresse retentissent dans le temple et que le grand prêtre bénit le Seigneur de cette manifestation divine.

L'âme est vivement émue et captivée en contemplant ce drame émouvant, pathétique et surnarturel. Jamais M. Delacroix n'a mieux montré que dans cette interprétation de la page biblique toute la puissa e dont il dispose pour réaliser ses conceptions. Son g ie s'est emparé de tous les éléments artistiques, fo me, expression, couleur, pour exalter les sentiments produits par les croyances et pour servir à la plus haute glorification des mystères religieux. De semblables inspirations ne peuvent se rencontrer que chez l'artiste complétement maître de la matière qu'il veut traiter. A l'élévation de la pensée, M. Delacroix joint les développements les plus étonnants dans les résultats harmoniques, et la science acquise par l'observation, l'expérience et la réflexion. Son exécution est solide et pleine de corps; ses contours sont étudiés avec un soin extrême et une justesse parfaite. Loin de nous l'idée de déclarer que d'autres tendances sont mauvaises, que d'autres aptitudes ou d'autres sollicitations de l'esprit ne peuvent se montrer, mais nous croyons que de tous les peintres contemporains, M. Eugène Delacroix est celui dont la personnalité se détachera le plus vivement dans l'histoire de l'art.

La chapelle des Saints-Anges nous fait dire sincèrement : C'est là, la vraie peinture pour l'éternité.

LÉO DE BERNARD.

LE PERCEPTEUR DANS L'EMBARRAS.

IV

Trois jours après, les contribuables furent avertis que la caisse était ouverte. Le père Béguinet, vieux propriétaire riche et maniaque, fut la première personne qui s'y présenta.

Monté comme un chronomètre, le père Béguinet était la régularité en personne. Il se levait à six heures, déjeunait à sept, dînait à midi, soupait à huit heures et se couchait à dix depuis trente ans, sans varier d'une minute. Il passait les intervalles de ses repas dans quatre estaminets qu'il visitait tour à tour à la même heure, où il se mettait à la même table, fumait le même nombre de pipes et buvait le même nombre de chopes, — quinze par jour, ni plus ni moins. C'était ce qu'on appelle à Saint-Amand un homme rangé, et il payait ses contributions à jour fixe.

Ludovic prit le rôle et chercha la lettre B.

— Nous disons, fit-il, 539 francs 37 centimes.

— Je paye par quarts, murmura le père Béguinet.

— Par quarts ! s'écria l'artiste.

Ludovic avait obtenu son emploi sans subir l'examen de capacité qui eût été de rigueur en d'autres temps. Pensant que qui peut le plus peut, le moins, et qu'un peintre de sa valeur devait faire tout naturellement un receveur des contributions, il ne s'était pas autrement préoccupé de se mettre au fait de sa besogne.

Il resta ahuri devant le chiffre fatal. Une idée venait de traverser sa cervelle comme une décharge électrique. Il avait une division à faire : or, le malheureux ne disait que trop vrai quand il se vantait d'ignorer les quatre règles.

Il chercha à rappeler ses souvenirs. Il voyait vaguement avec les yeux de l'esprit, sur son traité d'arithmétique tout maculé, la ligne perpendiculaire coupée à angle droit par une ligne horizontale : c'est là que se posaient les chiffres, mais dans quel ordre? Il retrouvait tout au fond de sa mémoire les termes de dividende, de diviseur et de quotient, mais quel était le sens de ces termes?

Il se mit à mâcher sa plume et à se gratter la tête. Mille pensées s'y croisaient rapides comme des éclairs et aboutissaient toutes à celle-ci : « Après s'être posé comme un homme supérieur, échouer misérablement sur une division! Qu'allaient penser de lui les naturels de l'endroit? Que dirait-on à Paris ? En fallait-il davantage pour être destitué comme incapable? »

Une sueur froide perlait sur son front. Il leva les yeux et vit la figure bête du père Béguinet, qui le regardait sans idée. Il se rappela Claude Frollo se tordant sur la gouttière au haut des tours de Notre-Dame. La figure du père Béguinet lui semblait aussi formidable que le visage de Quasimodo. Il abaissa les yeux sur son papier, le chiffre 539,37 y luisait en caractères de feu.

Il chercha à faire l'opération de tête, à la manière des gens qui ignorent l'arithmétique; mais, outre qu'il n'avait aucune habitude du calcul mental, il était si troublé qu'il avait beau recommencer, il s'embrouillait constamment.

Il fit un demi-tour sur sa chaise, toussa, cracha, se moucha, déchira son papier, le roula en boulettes et... il ne trouva rien.

— Pascal a inventé la géométrie, se dit-il enfin, — mais quand je chercherais deux heures, je n'inventerais pas la division. Tâchons de trouver un prétexte pour renvoyer cet imbécile.

Il se tourna vers le père Béguinet et engagea la conversation.

— Asseyez-vous donc, monsieur Béguinet, lui dit-il avec son sourire le plus agréable. Comment se porte Mme Béguinet?

Le bonhomme fit un soubresaut à cette politesse inattendue.

— Mme Béguinet? répondit-il d'un air idiot, Mme Béguinet? mais je ne suis pas marié.

— Ah ! vous n'êtes pas marié! Tiens ! pourquoi donc ?

Cette question saugrenue ajouta à l'hébêtement du contribuable. Il parut d'abord ne pas comprendre, puis il balbutia :

— C'est que... j'ai mes petites habitudes, voyez-vous, et... une femme, ça dérange.

— Vous avez pourtant une jolie fortune, à en juger par vos impositions.

— Heu ! heu ! fit le père Béguinet, qui n'aimait pas à conter ses affaires.

— Et il y a de charmantes personnes à Saint-Amand, autant que j'ai pu voir.

Le vieux célibataire ne répondit rien.

Ludovic eut l'idée de passer dans la chambre voisine et d'envoyer sa gouvernante annoncer à M. Béguinet qu'on l'attendait chez lui sur-le-champ; mais il n'était pas sûr de la discrétion de cette femme, et d'ailleurs, arrivé chez lui, que penserait M. Béguinet de cette mauvaise plaisanterie ?

Les deux hommes se regardaient en silence.

— Si vous vouliez bien me dire combien je vous dois? demanda le bonhomme.

— Vous le savez, 539 francs 37 centimes.

— Mais par quarts?

— Ne pourriez-vous pas payer l'année entière? Cela vous dispenserait de revenir. C'est une règle que je veux établir à Saint-Amand, dans l'intérêt de tout le monde.

— Impossible, monsieur. J'ai mes petites habitudes,

Car, me trouvant si rebelle à comprendre, son honneur s'est indigné... et bientôt le loyal soldat a porté à ma méprisable impassibilité des coups plus vifs... plus douloureux que sans doute n'eût voulu le père!

» — Mon cher André... mon pauvre Paul! — s'écria l'aveugle attendrie, en cherchant les mains de son fils...

» — Alors, vois-tu, j'ignore où j'ai trouvé des forces pour me contenir moi-même... car il me fallait à la fois et vaincre mon indignation contre l'insulteur de ma femme, et braver le mépris que je sentais prêt à déborder du cœur de mon père. C'était affreux, ma mère!

» — Mais... pourquoi te contenir? pourquoi...

» — Ah oui, c'est vrai... tu ne connais pas le secret qui enchaînait ma voix... mon courage! Eh bien, ma mère... apprends tout, puisque l'heure est venue de tout dire : Je dois, entends-tu! je dois à ce comte une forte somme... et... avant d'avoir le droit de me montrer mari offensé, il faut absolument que je sois débiteur affranchi !

» — Mais pourquoi donc ne pas avouer à ton père?... — interrompit Mme Delsade.

» — Lui avouer! — exclama Paul, — ah ! c'est impossible! N'a-t-il pas été pour moi d'une générosité qu'ont blâmée bien des pères ? Ne s'est-il pas, vivant, dépouillé d'une partie de la fortune péniblement acquise par son travail? Ne l'ai-je pas vu, ce matin même, désolé des imprudences par lesquelles j'ai compromis les fruits de sa générosité? Et je serais allé lui demander de nouveaux sacrifices? Non, ma mère... non !... Et d'ailleurs, je vais moi-même... oui... ce matin... tout à l'heure... ce misérable sera payé!... Voilà tout le secret de ma conduite... de ma... lâcheté... J'ai dû attendre que le terrain où j'appelle cet homme fût d'abord débarrassé de ces vils intérêts d'argent... car, telle est la loi du monde... si on voulait l'enfreindre on vous y rappellerait avec hauteur : on vous dirait qu'on n'accepte pas la provocation d'un débiteur... car il est plus commode de se battre que de payer!

» — Oui... je comprends... — murmura la bonne aveugle.

» — Eh bien, fallait-il m'exposer à cet affront? — dit Paul en se levant brusquement et marchant à grands pas emporté par l'ébullition de ses pensées.— Non. J'ai résisté... j'ai tout souffert, car... si, comme mon père, j'avais accusé le comte, qui me dit qu'il ne m'eût pas enlevé la joie de punir un misérable? Il m'a donc fallu jeter le doute dans son esprit trop ardent... gagner quelques heures enfin... en me montrant sourd à sa voix, insouciant, incrédule jusqu'à l'idiotisme... Mais mon père parti, délivré d'une compression horrible... débordant enfin en toute liberté, je me suis précipité à ce bureau et... pour soulager mon cœur, pour tromper mon impatience... j'ai écrit cette provocation!... Ah ! cela m'a fait du bien, ma mère!

» — Mon Paul ! — murmura Mme Delsade qui ne put retenir les larmes tombant de ses yeux éteints.

» — Oui, je me suis senti soulagé en devançant ainsi, par cette résolution, l'heure trop lente à venir! Voilà le secret de cette lâcheté...

» — J'ai tout compris... — dit la mère cherchant à dominer son émotion pour essayer de mieux apprécier de nouveaux dangers. — Mais, en voulant venger ta femme, mon ami, songe à ne pas la compromettre!

» — Que veux-tu dire? — exclama Paul en s'arrêtant brusquement devant sa mère.

» — Je veux dire qu'il ne faudrait pas qu'un acte irréfléchi, imprudent, vînt appeler sur elle une attention dangereuse. Or, mon fils, provoquer brusquement ce comte, ne serait-ce pas donner à la malignité du monde quelque motif d'inquisition dans ton ménage ?

» — Mais, ma mère...

» — Pense donc, mon Paul, — reprit la bonne aveugle, animée par de nouvelles craintes, — un duel entre un mari et celui qu'on peut regarder comme un ami de la maison... c'est toujours un scandale dont la pauvre femme reçoit les éclats ! Voyons, écoute-moi... si tu peux, car je vais essayer de parler à ta raison! M. de Lismore ignore que tu connais sa méprisable conduite... de son côté, rien ne presse donc!

Paul regarda sa mère avec étonnement, et comme blessé de la supposition que trahissait ce langage.

« — Comment, — dit-il, — vous espérez que je vais...

» — J'espère, — reprit Mme Delsade, — que tu aimes trop Mathilde pour commettre, avec l'imprudence du premier mouvement, une démarche qui peut avoir pour l'honneur de ton foyer domestique les conséquences les plus déplorables!... Tu termineras tes affaires avec cet homme, et, libre de ce côté, tu révéleras tout à ton père... tu ne feras rien que ce qu'il conseillera... approuvera... Veux-tu me le promettre ?

Paul ne s'était affranchi d'une oppression horrible que pour tomber dans une anxiété nouvelle. Il savait quel esprit droit et ferme sa mère unissait au plus

voyez-vous, et... Si vous vouliez bien me dire combien je vous dois?

— Vieux maniaque! murmura Ludovic entre ses dents; puis, tout haut: Vous êtes bien pressé, monsieur Béguinet. Laissez-moi profiter de cette occasion pour lier connaissance avec un des habitants les plus imposés de Saint-Amand. J'irai vous voir: je n'ai pas encore terminé mes visites. Vous devez aimer les arts, monsieur Béguinet. Il faut que je vous montre mes croquis, car je suis artiste, moi! Je n'étais pas né pour faire des divisions. Oh! la division! quelle stupide invention! Je voudrais ne pas savoir la division! Car, voyez-vous, monsieur Béguinet, comme j'avais l'honneur de le dire dernièrement aux membres du gouvernement provisoire, la division est la ruine des états!

Et, en parlant ainsi, il bouleversait ses cartons et étalait ses esquisses sous les yeux du brave homme.

— Etes-vous phalanstérien? Vous devez être phalanstérien. Ceci vous représente la Passionnelle.

— Phalanstérien? la Passionnelle? répétait le père Béguinet, qui ne lisait jamais un journal et pour qui ces mots étaient du sanscrit.

— Et voilà la Papillonne.

— La Papillonne! c'est une danse? mais je ne vois pas de papillons, objecta le père Béguinet, qui ne savait que répondre.

— Votre observation est juste, il faudra que j'en ajoute, fit l'artiste, si heureux de le voir mordre à la conversation qu'il ne songea pas à rire de sa naïveté.

Mais la visite des cartons ne pouvait durer éternellement, et bientôt le bonhomme recommença sa phrase:

— Si vous vouliez bien me dire...

Ludovic la coupa en deux, et saisissant un journal sur la table:

— Etes-vous abonné au *Moniteur de la Betterave?* Un bien joli journal, n'est-ce pas? Tenez, écoutez le feuilleton: c'est palpitant d'intérêt. Et il se mit à lire un fragment d'un de ces longs romans absurdes qui commençaient alors à inonder les feuilles de province et qui s'étalent aujourd'hui au bas des grands journaux parisiens. Il espérait avoir raison de son homme par l'ennui. Les deux bras lui tombèrent quand, la lecture finie, il l'entendit s'écrier: Oh! oui, c'est une bien belle histoire! et comme c'est écrit!

— Le déjeuner est servi, vint dire la vieille gouvernante.

— Ah bon! tant mieux! j'y vais, fit Ludovic saisissant ce prétexte au vol. Au plaisir de vous revoir, monsieur Béguinet.

Il se leva et lui tendit la main.

Mais le père Béguinet avait l'habitude de payer son quart ce jour-là, et il n'était pas homme à s'en retourner avec son argent.

— Vous oubliez notre petit compte, dit-il; et il commença à penser à part lui que le gouvernement avait envoyé à Saint-Amand un singulier percepteur.

Ludovic se rassit avec consternation.

Tout à coup il se releva ou plutôt il bondit: il venait de trouver son moyen.

Il se précipita sur le contribuable, et lui pressant les mains avec effusion:

— Mon cher monsieur Béguinet, s'écria-t-il, faites-moi un plaisir: déjeunez avec moi.

Le père Béguinet tombait d'étonnement en étonnement. Il murmura:

— Merci! j'ai pris mon café au lait ce matin.

— Ah! c'est vrai, vous dînez à midi, habitude du Nord. Mais il est onze heures passées, ce sera un déjeuner dînatoire, comme on dit. J'ai reçu hier vingt-cinq bouteilles d'un petit vin sur lequel je veux avoir votre avis.

Le bonhomme se défendit comme un beau diable, mais après toutes les cérémonies qui sont de politesse en province, il se laissa faire.

— Ajoutez un couvert et montez quatre bouteilles, cria Ludovic triomphant. Je vais le griser abominablement, se dit-il, et il oubliera son petit compte.

A table l'artiste déploya toutes les grâces de son esprit pour distraire son convive de son idée dominante. Le père Béguinet n'avait qu'un mérite, mais il était solide: il buvait comme une éponge. Le vin le gonflait sans l'étourdir. Au dessert, Ludovic, qui se grisait autant à parler qu'à boire, chanta des refrains qui effarouchaient le brave homme. A force de le faire boire, il avait oublié tout et jusqu'à la division. Il eut même l'imprudence de repasser avec lui dans son bureau pour y fumer un cigare.

M. Béguinet jeta par hasard les yeux sur la pendule.

— Une heure et demie! s'écria-t-il. Que va dire Anastasie?

Depuis plus de trente ans, c'était la première fois qu'il ne rentrait pas pour dîner, et il redoutait les reproches de sa vieille sœur.

— Si vous vouliez bien me régler mon petit compte, dit-il en prenant son chapeau.

— Quel petit compte? Ah! oui, la division! mais je m'en moque comme d'une bouteille vide de votre division! Est-ce que je sais la division?

— Vous ne savez pas la division? dit le père Béguinet en tombant des nues.

— Ah! est-il bon enfant! Si, si, père Béguinet. Qui est-ce qui ne connaît pas la division? Est-ce que vous ne la savez pas, vous?

— Je l'ai sue un peu.

— Eh bien! faites celle-ci.

— Vous plaisantez.

— Je parie dix bouteilles que vous ne la faites pas.

— Voyons, monsieur, je suis un homme sérieux. J'ai mes petites habitudes, et vous m'avez fait attendre assez longtemps. Si vous vouliez bien...

— Régler mon petit compte, mironton mirontaine, acheva Ludovic sur un air connu.

Il alluma un cigare et, par mégarde, jeta l'allumette enflammée dans le panier du bureau.

— Prenez garde! vous allez mettre le feu! lui cria le contribuable en lui montrant les chiffons de papier qui commençaient à brûler.

— Tiens! le feu! au fait, c'est une idée, se dit Ludovic, et il saisit au collet le père Béguinet qui se précipitait pour éteindre l'incendie.

— Laissez-moi donc! qu'est-ce qu'il lui prend? Au feu! au feu! criait l'autre d'une voix étouffée.

Plus il criait, plus il se débattait, plus Ludovic l'étreignait, et cependant les papiers brûlaient.

La gouvernante accourut au bruit, vit le panier en flammes, s'élança dans le corridor, ouvrit la porte de la rue et cria: Au feu! de toute la force de ses poumons.

Quelques voisins accoururent, d'autres allèrent sonner la cloche d'alarme et les pompiers arrivèrent quand tout était fini. Il avait suffi d'un seau d'eau pour éteindre l'incendie.

Ludovic se croyait sauvé.

Quand la foule se fut un peu écoulée, le père Béguinet s'approcha de lui, le chapeau à la main.

— Monsieur le percepteur, dit-il, si vous vouliez bien régler mon petit compte?

— Oh, mais non! s'écria Ludovic furieux.

— C'est que, voyez-vous, j'ai mes petites habitudes, et...

Ludovic le prit à part, le regarda dans les deux yeux et lui dit:

— Vous allez me laisser tranquille, n'est-ce pas? Et ne revenez que dans huit jours, sinon je vous dénonce comme incendiaire.

Le père Béguinet se le tint pour dit et s'en alla. Le soir, il raconta à l'estaminet que le nouveau percepteur était un bon garçon, mais qu'il avait un coup d'aile; à preuve que sans lui, Béguinet, il aurait incendié son bureau. Ludovic, de son côté, affirma que c'était l'imprudence du père Béguinet qui avait mis le feu. Les gens de Saint-Amand n'ont jamais bien su à quoi s'en tenir.

V

Le soir même, Ludovic emprunta, pour l'aider, le troisième clerc d'un notaire de l'endroit; mais auparavant, il eut soin de s'assurer que son scribe savait à fond les quatre règles. Le lendemain il se rendit secrètement à Valenciennes et y fit emplette d'un petit traité d'arithmétique. Il s'enferma pour le méditer, et au bout de huit jours il sortit de sa retraite ferré sur la division.

Ludovic Flamet passa quatre ans à Saint-Amand. Je ne sais s'il y fonda un musée et une académie de dessin, mais il y étudia la nature.

L'amour de son art le rappela plus tard à Paris, où il reprit définitivement ses pinceaux. Je l'ai rencontré ces jours derniers: il parle peu et travaille beaucoup, sa modestie égale son talent, qui est en bonne voie; et c'est lui-même qui m'a conté cette histoire, en me permettant de vous la redire.

CHARLES DEULIN.

FIN.

---

tendre cœur. Il comprit donc sur-le-champ qu'elle songeait à diriger sa conduite dans le sens de ses terreurs maternelles, et que tout cet esprit ainsi mis au service du cœur, allait battre en brèche les résolutions secrètement nées de son indignation contre M. de Lismore. La mère devina tout, et reprit:

« — Veux-tu, mon fils, me promettre de ne rien entreprendre sans l'avis de ton père? En fait d'honneur il en sait plus que toi et que moi!

Paul chercha à éluder; ce fut entre eux un combat de subtilités tendres, où Paul eût pu être vaincu, sans l'arrivée de Corbinaud. La mère avait pourtant obtenu de Paul que la provocation au comte ne serait pas envoyée avant vingt-quatre heures... et elle comptait que cette concession suffirait à conjurer le danger le plus menaçant. Paul, qui n'avait eu, en écrivant cette lettre ardente, d'autre but immédiat que de soulager tout d'abord son cœur indigné, en attendant un délai qu'il fixait lui-même à sa vengeance, Paul, disons-nous, crut pouvoir se contenter, pour le moment, d'avoir reconquis l'estime de ceux qui avaient déplorablement pu suspecter un moment et son courage et sa susceptibilité en fait de point d'honneur conjugal. Il promit donc de ne pas envoyer la lettre avant le lendemain... ce délai lui étant nécessaire pour terminer avec Corbinaud les dispositions pécuniaires qui devaient l'affranchir devant son adversaire. Il reconduisit la bonne mère à son appartement, en priant son ami de l'attendre quelques instants.

Lorsqu'ils furent seuls, Paul raconta à l'excellent Corbinaud les événements de la journée: son père éclairé par le juge d'instruction sur le rôle perfide du comte de Lismore dans l'affaire des mines de Djémilah, et l'accusant de pusillanimité au sujet de l'insulteur de Mathilde; puis enfin, sa mère l'ayant, par la double autorité de sa tendresse et de son infirmité, contraint à lui lire sa provocation au comte, qu'elle supposait une lettre de coupable intimité avec Mme de Bryac. Tous deux convinrent qu'il fallait payer ce Lismore au plus tôt, afin de prévenir tout acte d'emportement de la part du commandant Delsade; puis le provoquer immédiatement après.

« — En me battant, dit Paul, — je prouve à tous, je lui prouve à lui-même que je ne redoute rien de la justice et des lois... que ma conscience est assez haute pour que, méprisant de vulgaires intérêts, j'éclate enfin en mari offensé!

» — Soit, — dit l'ami, — mais, si tu avouais tout à ton père...

» — C'est ce que voudrait ma mère! Mais je tremble qu'il n'ait l'idée de se substituer à moi, en offrant pour prétexte au comte que j'ignore l'outrage! Voyons mon ami, cet argent?

» — Tu l'auras demain matin.

» — Si tard?

» — Les notaires... tu sais, ils ne sont pas impétueux!

» — Quelle nuit à passer!... je ferai mon testament, je réglerai toutes mes affaires...

» — Ainsi, l'argent destiné à rembourser madame de Bryac... tu veux...

» — Mais n'est-ce pas ce Lismore qu'il faut payer avant tout?

» — Sans doute! — dit Corbinaud. — Mais que ferai-je avec la veuve qui m'ordonne de poursuivre, de traquer celui auquel elle a prêté les cent cinquante mille francs dont la date de remboursement est arrivée? Si elle savait qu'il s'agit de toi, elle t'accorderait bien vite tous les délais possibles... mais...

» — Mais c'est précisément cet *aveu*-là que je voulais lui faire ici, il y a une heure... lorsque Mathilde nous a surpris, — soupçonnant, je l'ai compris depuis, quelque conversation suspecte! Comment Mathilde peut-elle croire que je pourrais songer à cette extravagante!

» — Et madame de Bryac n'a pas su de quoi tu voulais lui parler?

» — Elle a, je le comprends maintenant, pu s'imaginer que cet aveu...

» — Était un hommage à sa beauté?

» — Une trahison envers ma femme! je rougis d'y penser, il faut qu'au plus tôt tu me rendes le service de la dissuader, car tout se révolte en moi, à la pensée qu'une créature semblable s'imagine que le cœur rempli de Mathilde ait pu un moment se retourner vers elle! J'allais lui écrire pour lui avouer que ce créancier inconnu c'était moi... lorsque l'emportement de mon père, son attitude méprisante, les projets secrets qu'il m'a paru conserver, m'ont porté à m'épancher tout d'abord dans cette provocation. Ah! mon ami, penser qu'à cette heure encore mon père peut me croire un lâche!

» — Demain, il retrouvera son fils! »

Jules Lecomte

(La suite au prochain numéro.)

GRAVURES EXTRAITES

DE

DEUX ANS AU BRÉSIL

1 volume grand in-8°

PAR M. BIARD

ILLUSTRÉ PAR E. RIOU



Sapeurs de la garde nationale à Rio-Janeiro.



Case des palmiers.



Nègre gandin.



L'église de Santa-Cruz, vue de profil.



M. Biard photographiant.



Une boutique au Para.



Première excursion dans une forêt vierge.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Une grande découverte vient d'être faite par MM. Bunsen et Kirchoff, les éminents professeurs de l'université d'Heidelberg. C'est un moyen nouveau d'analyse chimique, qui dépasse en exactitude tout ce qu'on peut imaginer et dont les résultats admirables obtenus déjà, font augurer des miracles pour un avenir prochain.

L'agent d'analyse, c'est la *lumière;* les résultats ob enus sont deux métaux jusqu'à ce jour inconnus : le *rubid um* et la *caesium.*

Toul le monde connait les propriétés du *prisme* qui décompose la lumière; mais ce qu'on n'avait pas observé attentivement jusqu'ici, c'est que, si l'on introduit dans la flamme qu'on étudie des éléments chimiques divers, le spectre produit par le prisme interposé change de nature et présente des aspects divers et constants pour chaque élément particulier, quelle que soit la quantité infiniment petite de la matière dont on mélange la vapeur avec la flamme.

Ces différences spéciales consistent dans l'apparition au spectre de raies lumineuses et obscures, de couleur et de disposition particulières qui restent constantes, la matière analysée fût-elle à la dose infinitésimale d'un *dix millionième* et moins.

Or, en étudiant avec ce système admirable certains corps les plus répandus sur notre globe, trouvant des signes non équivoques de la présence d'éléments non encore bien définis, et qu'on ne pouvait soupçonner là, les inventeurs se sont mis à rechercher ces corps nouveaux et sont parvenus à les isoler.

En appliquant ce système infaillible, dit-on, à l'étude chimique des corps célestes on arrive déjà à constater des faits dont la pensée n'aurait pas eu l'audace de concevoir même la possibilité. Que dire de l'assertion de ces savants illustres, quand, armés de leur simple appareil de réfraction, ils vous annoncent, par exemple, que le soleil a, dans sa constitution chimique, du fer, du chrôme et du nickel; que l'argent, le plomb et le cuivre semblent y manquer, et qu'on n'y trouve pas trace de silicium et d'aluminium, lesquels sont la base de nos argiles terrestres, sinon admirer les ressources du génie humain ?

Chaque corps céleste a son spectre particulier et significatif. Nous avons en outre le tableau d'une série nombreuse de corps qui déjà ont passé par ce nouveau mode d'étude, si fécond en merveilles, pour le présent et l'avenir on peut l'affirmer d'avance.

— Les habitants des campagnes nous sauront gré de leur indiquer que le blé germé peut faire de très-bon pain si on a soin de mêler à la farine avariée une quantité de sel suffisante.

Un kilogramme de sel pour cinquante kilogrammes de farine environ. Telle est la proportion indiquée après de concluantes études et expériences faites par M. Nicklès, professeur à l'Académie des sciences de Nancy.

— La température ambiante n'est pas sans importance dans la fabrication du beurre, soit comme temps, soit comme rendement. Des observations de M. Barral, confirmées par M. Boussinguault, on doit conclure que la température de 14 à 18 degrés centigrades est celle qui permet d'obtenir la plus grande quantité dans le moins de temps possible pour une masse de crème donnée.

Pour donner une idée des différences, il suffira de signaler ce fait que, par une température de 12 degrés, il faut dix fois plus de temps pour l'opération.

— Au moment où les troubles d'Amérique mettent en péril l'industrie cotonnière d'Europe, on ne saurait trop signaler ce fait important, qu'on peut cultiver le précieux végétal sur beaucoup de points. En Algérie, par exemple, à Haïti, qui en produit déjà et de bonne qualité, et ailleurs. Il est douloureux de songer que les guerres des autres influent si fatalement sur le sort et la fortune d'une partie du monde, tandis qu'on pourrait sinon remplacer tout à fait, du moins en partie, les productions négligées pour de stériles conflits, par cette pauvre Amérique.

— Encore un bon avis qui arrive un peu tard, mais dont on pourra tirer parti l'année prochaine. On peut conserver le raisin indéfiniment et dans un état parfait, en l'enfermant hermétiquement dans des boîtes remplies de son. Il faut éviter que les grappes, et même les grains, soient en contact les unes avec les autres.

— On a expérimenté dernièrement, à Compiègne, sous les yeux de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, un appareil qui est appelé à rendre de grands services dans les incendies. C'est un costume double incombustible et imperméable.



TRAIN DE PLAISIR, 10 degrés d'ennui et de mauvaise humeur. (Dessin de M. Daumier.)

L'incombustible doit cette propriété à une série d'éponges cousues ensemble qui le recouvrent entièrement. Un casque en fer, muni d'un réservoir à air, et d'un masque avec des yeux de verre qui permettent de voir, garni d'éponges aussi, en fait partie. M. Buvert, l'inventeur, vêtu de son costume, est entré plusieurs fois dans une chaumière, incendiée pour l'expérience, l'a parcourue en tous sens et a opéré le sauvetage de quelques objets. Sa Majesté l'Impératrice a été vivement impressionné par ce spectacle; et à plusieurs reprises elle s'est écriée : « Assez ! » Les expériences ont été très-concluantes, et l'invention de M. Buvert, peut, dès aujourd'hui, être mise au rang des plus utiles.

VICTOR MICHAL.

Deux années au Brésil.

UN VOLUME, PAR F. BIARD; ILLUSTRÉ PAR E. RIOU.

M. Biard est un peintre d'une originalité féconde. Chercheur infatigable, il a demandé à toutes les zones les sujets de ses tableaux; il a fait sous tous les climats des études de mœurs qu'il reproduit avec une verve particulière à son talent.

Aucunes fatigues, aucunes privations ne rebutent cette nature énergique. Après avoir affronté les neiges et les glaces du 80e degré de latitude N. au Spitzberg, après avoir visité l'antique Egypte, M. Biard a voulu demander au Nouveau-Monde ses secrets artistiques, et à la nature des régions torrides les riches tons de sa palette inépuisable.

Emportant sous son bras ses toiles et ses pinceaux, un daguerréotype au fond de sa malle, l'artiste courageux est parti pour le Brésil. M. Biard a soif de sujets originaux. Il ne passe dans les villes que pour y saisir quelques types ou quelques monuments excentriques. A Rio-Janeiro, il croque un nègre gandin, les sapeurs de la garde nationale brésilienne, dont les figures contrastent si étrangement avec les tabliers blancs; à Santa-Cruz, il dessine le profil de l'église, qui n'a pour toute ornementation architecturale que le mur de face. Son daguerréotype lui fournit les vues que son crayon n'aurait pas le temps de prendre, les figures typiques des Bolocudos et autres Indiens aussi peu séduisants.

Malgré les moustiques, les serpents et les fièvres, M. Biard pénètre dans les forêts vierges. Immergé jusqu'au menton, il ne peut résister à la tentation qu'il éprouve de dessiner les immenses arcades que forme au-dessus de sa tête une forêt de bambous; il fait son croquis dans cette position incommode. Il passe au Para pour fixer sur le papier l'aspect original d'une boutique, où les objets les plus hétéroclites se coudoient et s'enchevêtrent pour former l'ensemble le plus bizarre.

De Para, . Biard se rend à Manaos, s'embarque sur l'Amazone, le Rio-Negro et le Rio-Madeira, remonte aux Etats-Unis et ne revient en France que lorsque la maladie lui impose l'air natal.

Les épisodes de ces deux années, employées à parcourir ces immenses et curieux pays, sont racontés par M. Biard dans un style naturel et dépouillé de toute prétention.

Narrés avec simplicité, les incidents drôlatiques ou émouvants de ces pérégrinations ne frappent que plus sûrement l'imagination surexcitée du lecteur.

Les illustrations choisies avec goût et exécutées avec l'habileté savante qui distingue le crayon souvent humoristique de notre collaborateur, M. E. Riou, viennent animer la lecture des scènes retracées par le peintre voyageur.

M. E. Riou a fait preuve, dans ce travail artistique et de longue haleine, d'une imagination féconde mise au service d'une science de dessin qui, malgré l'insuffisance souvent forcée des documents, a brillamment triomphé de toutes les difficultés.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER DU PALAIS.

Vous la connaissez depuis longtemps. Je vous ai tracé son portrait saisi à l'audience, un jour qu'elle apparut devant le tribunal dans tout l'éclat de sa beauté souveraine. Il s'agissait d'un *malentendu* sur le prix d'un buste qu'un jeune sculpteur avait fait d'après elle, et je me rappelle encore avec quelle grâce, à la fois fière et modeste, elle disait aux magistrats : « Mon Dieu, messieurs, c'est peut-être de la pré» somption de ma part; mais je n'ai voulu qu'être » utile à la jeune renommée de M. L... en lui permet» tant de fixer sur le marbre des traits que plus d'un » artiste déjà avait sollicité l'honneur de reproduire, » même gratuitement... » Depuis lors, quatre années ont passé sur ces traits charmants sans y porter l'atteinte la plus légère, sans leur enlever une seule de leurs séductions. Écoutez son adversaire d'aujourd'hui, Me Gournot :

« Elle a trente ans (je laisse à Me Gournot la responsabilité du chiffre), c'est vous dire qu'elle est dans toute la force d'une beauté que l'on dit grande : elle joint, dit-on, encore à ses attraits tout le mérite et le funeste esprit *qui fondent* ces sortes de fortune... Je n'ai pas à citer les noms de ceux qui l'ont honorée de leurs assiduités; mais ce que je puis dire, si j'en crois ce qui est dans mon dossier, c'est qu'il n'est rien presque de si élevé et de si connu qui ne se soit trouvé heureux de lui rendre hommage... »

« Son funeste esprit, ces sortes de fortunes !... » Que veut dire ceci, et pourquoi, à côté de ces éloges décernés à sa beauté, ces sévérités, ces dédains à l'adresse de sa personne et de sa situation ? — Pour vous le faire comprendre, il me faudrait entrer dans les détails de l'histoire si délicate qui met en présence Mme G... et M. de M... Il me faudrait pénétrer les mystères d'un de ces romans de la vie parisienne, d'une de ces liaisons dont fourmille le monde facile, *que nouent et dénouent* tour à tour le plaisir, la passion, la vanité, l'intérêt. Ce serait là sans nul doute une étude piquante, curieuse, et tout à fait dans le vif de certaines *mœurs actuelles*. — Je n'ai pas qualité pour la faire : ce qui est dans le droit de l'avocat dominé par les nécessités de sa cause n'est pas toujours dans celui du chroniqueur, et il ne m'appartient pas de condamner ou d'absoudre l'un ou l'autre des héros de ce roman qui s'est dénoué comme un drame, — par un coup de couteau. Aussi bien cette scène même, — la cause du procès, — demeure-t-elle encore enveloppée d'obscurités que les débats n'ont pu complétement dissiper. Le coup qui a atteint Mme G... a-t-il été porté par M. de M... dans un de ces accès de passion aveugle et brutale qui, suivant Me Nogent Saint-Laurens, ne lui étaient que trop familiers ? ou bien faut-il croire, avec Me Gournot, qu'après s'être ruiné pour son idole, refusant de mettre à ses pieds le seul bien qui lui restât, le nom paternel, il se soit vu congédié sèchement, repoussé avec mépris; qu'humilié, désespéré, honteux de lui-même, excité encore par les sarcasmes de celle à qui il avait tout sacrifié, il ait tourné contre lui l'arme de suicide, au-devant de laquelle, par un mouvement instinctif, Mme G... se serait précipitée elle-même ? — Toujours est-il que le couteau a traversé la main de Mme G..., il a inondé de sang, il a déshonoré d'une cicatrice, cette main dont on remarquait la forme exquise, soit qu'elle fît rouler les branches d'un éventail, soit qu'elle courût avec agilité sur les touches d'un piano. Mme G... est en effet une admirable musicienne : Mme Pleyel, Mlle Joséphine Martin, Mlle Wilhelmine Clauss la comptent parmi leurs rivales, et, s'il est vrai, comme l'a affirmé Me Nogent Saint-Laurens, que trois doigts de cette main soient paralysés, la somme de quinze cents francs allouée par le tribunal à titre de dommages-intérêts paraîtra peut-être une bien faible compensation. Mme G..., heureusement pour elle, n'en est pas réduite à battre monnaie avec son talent. Elle s'appelle aujourd'hui Mme de B..., elle a épousé un homme d'un beau nom qui n'a pas hésité, lui, à faire à celle qu'il aimait le sacrifice que refusait M. de M... Pour celui-ci, il porte aujourd'hui l'uniforme de spahis : ce mariage avec la vie militaire sera aussi pour lui une purification. — le drame, comme vous voyez, finit à son tour en comédie, — et c'est tant mieux pour tous.

J'ai maintenant à vous parler d'un mariage qui, pour n'être pas accompagné de circonstances aussi dramatiques, n'en a pas moins son côté piquant et caractéristique.

Vous avez lu, comme moi, à la quatrième page des grands journaux : M. de F..., négociateur en mariages, M. P..., initiateur, Mme S.-M. intermédiaire; discrétion, confiance, sécurité des familles, etc... On a contesté autrefois, si j'ai bonne mémoire, la moralité de ce petit commerce. Des délicats avaient trouvé mauvais que le mariage, ce fondement des institutions civiles, que le mariage, — un sacrement ! — pût être l'objet d'un courtage, comme un sac de farine ou une balle de café. La justice, appelée à juger la question, l'a résolue en faveur des agents matrimoniaux. Ils continuent donc leur industrie, et je le comprends à merveille, surtout si elle est lucrative. Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est qu'on y ait recours. — Le cœur et la dot, dit une des comédies naguère applaudies à la Comédie-Française. La dot et le cœur, semble dire, celui qui s'adresse à une des agences en question. La dot surtout, la dot d'abord ; le cœur trouvera après son compte s'il le peut. La dot, en ce siècle du luxe et du *paroistre*, pour me servir de l'expression du vieux d'Aubigné, voilà la grosse affaire. Avant d'accorder sa guitare sous les fenêtres de Rosine, Almaviva s'informe du chiffre de la dot; Figaro stipule son courtage, — et je mets en fait que, sans dot, Harpagon lui-même, ce père de tant de ressources, se trouverait aujourd'hui bien embarrassé pour marier sa fille.

Ne soyons pas trop Spartiate, après tout : et reconnaissons qu'il est telles circonstances où la course à la dot n'est pas le résultat d'un calcul vulgaire, mais d'une noble et légitime ambition. Vous êtes gentilhomme, plus riche de noblesse que d'argent : le vieux manoir de vos ancêtres a besoin d'être réparé, leur écusson d'être redoré; vous vous devez à vous-même de porter haut par le monde le nom qu'ils vous ont transmis ; ce nom est lui aussi une valeur : n'est-il pas naturel qu'à la famille à qui vous l'apporterez vous demandiez la fortune qu'il faut pour en soutenir ou en relever l'éclat ? — Ainsi avait pensé M. le marquis de T...ec, et si à l'initiale que, suivant ma discrétion habituelle, je me contente de livrer à la curiosité de mes lecteurs, je joins aussi la finale, c'est pour leur faire comprendre que M. de T...ec était issu d'une des plus anciennes maisons de la Bretagne. — Mais quoi ! la Bretagne est pauvre : les dolmens et les men-hirs y abondent plus que les dots de cent mille écus. Paris, à la bonne heure, voilà le bazar universel, le grand marché où se trouvent à la fois les jolies femmes et les grosses dots. En route donc pour Paris !

A Paris difficultés nouvelles. M. de T...ec n'y connaissait personne, et force lui fut alors pour dénicher la fameuse dot, le *rara avis*, de s'adresser à un intermédiaire.

L'intermédiaire échoua, — s'était pourtant un des maîtres dans la spécialité, — mais il ne voulut pas en avoir le démenti, et il mit M. de T...ec en relations avec une de ses auxiliaires, Mme de M..., une fine mouche, rusée, active, répandue, remuante, capable, comme Frosine d'illustre mémoire, de marier le Grand Turc avec la république de Venise.

Marier M. de T...ec, un gentilhomme de race, avec une riche héritière n'était pas chose aussi difficile, Mme de M... jura qu'elle serait faite avant trois mois. Bien mieux, elle se chargea de marier, — du même coup, — le frère du marquis, M. le comte de T...ec. Elle connaissait deux familles parisiennes — dans chacune desquelles se trouvaient justement deux jeunes filles réunissant les conditions exigées par les deux frères. Mais avant d'ouvrir le feu, Mme de M... voulut prendre ses précautions, et elle fit signer à MM. de T...ec un petit acte, par lequel ils s'engageaient à lui remettre, sur le chiffre de la dot, une prime de cinq pour cent.

Pour la famille A..., Mme de M... s'était trompée. M. A..., qui est un ancien négociant, avait vu au Gymnase le *Gendre de M. Poirier*, et il avait profité de la leçon : il coupa court lorsqu'on lui parla de gendres titrés. — Un homme de sens, ce M. A...

La famille B... n'avait pas les mêmes scrupules : la négociation réussit avec elle, — au moins pour l'un des deux frères, M. le marquis de T...ec, qui est aujourd'hui l'heureux époux de Mlle B...

Quand je dis que la négociation réussit, je vais trop loin; car c'est là précisément la question du procès. Mme de M... prétend que le mariage est dû uniquement à son habile entremise. M. de T...ec soutient qu'il n'en est rien, que le nom de la famille B... a été intercalé après coup sur l'acte qu'on lui a fait signer, que c'est une de ses parentes, à lui, qui a fait la démarche matrimoniale, et que l'intervention plus bruyante qu'effective de Mme de M... s'est bornée à lui ménager, par le médecin de la famille B..., une entrevue avec la jeune personne qui est devenue sa femme.

Le tribunal a accueilli cette explication ; mais reconnaissant toutefois qu'il avait été fait par Mme de M... certaines démarches dont il lui devait être tenu compte, il a condamné M. de T...ec à lui payer une somme de cinq cents francs.

A ce tableau des mariages parisiens, je devrais joindre celui de l'union si orageuse et si accidentée de M. le marquis de S... V..., héritier, lui aussi, d'un vieux nom, avec Mlle C..., fille d'un des hauts barons de l'industrie; mais le sujet est trop délicat pour pouvoir être indiqué seulement en quelques lignes, — et je me vois, à mon grand regret, obligé de l'ajourner à un prochain courrier.

La cour d'assises du Hainaut vient de juger une bande de brigands qui, depuis plusieurs années, jetait la terreur dans les arrondissements de Namur, de Dinant, de Charleroi et de Nivelles. L'acte d'accusation relevait cinquante-deux crimes : les jurés n'ont pas eu à résoudre moins de huit cent soixante-neuf questions. Neuf condamnations à *mort* ont été prononcées. La sentence sera-t-elle exécutée ? Le fer de la guillotine va-t-il retomber neuf fois de suite sur le même billot ? Voilà ce que l'on se demande en Belgique, et voilà qu'en même temps reparaît plus vive et plus ardente cette vieille question si longtemps débattue de la peine de mort. Osez-donc, s'écrient ses adversaires, — en plein dix-neuvième siècle, offrir aux populations ce repoussant spectacle ! Et si vous voulez, entre ces *têtes*

désignées au même titre à la main du bourreau faire un choix qui lui-même serait une chose odieuse en même temps qu'un aveu d'impuissance, n'aurez-vous pas ainsi jugé à tout jamais une peine qui répugne aussi bien à la morale sociale qu'à la morale absolue? — Tel est l'argument : je le constate à cause de la circonstance dans laquelle il se produit; mais il ne m'appartient pas de le discuter : je me réserve seulement de vous faire connaître, — et ce sera bientôt, — la résolution qu'aura prise le gouvernement belge.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ODÉON : Début de Mlle Agar. — GAITÉ : *La Fille du Paysan*, drame en cinq actes, par MM. Anicet Bourgeois et d'Ennery. — Les Revues des petits théâtres.

Mlle Agar est une jeune femme qui arrive du petit théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne, cette succursale du Conservatoire, d'où nous sont venues déjà tant d'étoiles de toute dimension et de tout éclat. Elle est l'élève de cet Achille Ricourt, si dévoué aux pompes de la tragédie, et qui a juré de nous rendre un jour ou l'autre Talma avec Rachel. Le premier début de Mlle Agar à l'Odéon a eu lieu dans *Phèdre* ; il a été plus que satisfaisant, et Mlle Karoli n'a qu'à se bien tenir.

Une ancienne cause célèbre a fourni le sujet de *la Fille du Paysan*, le nouveau drame de M. d'Ennery. Il s'agit d'une jeune villageoise, victime pendant son sommeil d'un odieux attentat. Le chloroforme n'est pas étranger à l'événement. A son réveil, elle ne se souvient de rien, et elle continue de vaquer à ses occupations champêtres, comme devant, jusqu'au jour où elle devient mère. Son père, un vieux paysan bourru, se fâche avec raison et lui demande le nom de son séducteur. Jeanne ne sait que répondre; elle ne peut que verser des larmes et protester de son innocence; mais comment être crue avec un enfant sur les bras! Le vieux paysan, afin de lui arracher un aveu, imagine de lui enlever cet enfant. Rien n'y fait. La situation, on le voit, ne manque ni d'intérêt ni d'originalité; malheureusement, MM. Anicet-Bourgeois et d'Ennery n'ont pas su rester dans la vraisemblance : conçoit-on que l'auteur de l'attentat ait tout à fait perdu la mémoire de son crime et que cette mémoire ne lui revienne pas au spectacle des tortures de cette pauvre fille? Au contraire, il est un des premiers à l'interroger, à la presser. Il est vrai que le forfait a été accompli dans l'obscurité, et qu'il est le résultat d'une sorte de colin-maillard, sur lequel on me permettra de ne pas insister. N'importe, on n'est pas oublieux à ce point. Enfin, au dernier acte (il est heureux que la pièce n'en ait que cinq!), un mot met soudain le suborneur sur la voie; il se frappe le front et s'empresse d'ailleurs de réparer ses torts.

La Fille du Paysan a réussi; gardez-vous d'en douter. Il y a de quoi pleurer et même de quoi rire. La pièce est jouée dans un excellent ton, qui n'est pas celui du mélodrame ordinaire : c'est Mlle Lia Félix qui remplit le rôle de Jeanne, et M. Berton celui d'André, l'amant nocturne. M. Paulin Ménier représente le père Champloux, un personnage chargé de trop de réminiscences.

Mettons dans un seul sac toutes les Revues des petits théâtres. Elles se ressemblent tant, qu'il est difficile d'indiquer la meilleure — ou la moins bonne. Celle du théâtre Déjazet a mis le plus gros de son esprit sur l'affiche : *A bas les Revues!* Celle du théâtre Beaumarchais emprunte un titre presque énigmatique : *Tu vas me le payer, Aglaé!* Qu'est-ce que cela signifie? On m'affirme que c'est une locution populaire. Ces lambeaux de phrases ont donc beaucoup d'attrait pour le public? Nous avions déjà : *Si jamais je te pince!* et *Avait pris femme le sire de Framboisy!* Nous aurons peut-être demain ou après-demain : *Voilà votre fille que je vous ramène!* Le théâtre du Luxembourg n'est pas en reste d'extravagance; il appelle sa revue : *Coucou, ah! la voilà!* C'est un terme et un jeu d'enfant que je comprends mieux. J'ai dit que toutes ces pièces étaient la même; en effet, on n'en trouverait pas une où il ne soit question du boulevard Malesherbes, de *la Grâce de Dieu*, des femmes du sérail congédiées, de l'éternel eunuque sans ouvrage, de la fermeture des *caboulots*, des *Intimes*, etc. Je ne parle pas des fées à baguettes, et de ces jupes provocantes qui n'attendent que le signal du chef d'orchestre pour s'envoler, tournoyer, se mêler et fasciner, en une danse sans frein. C'est l'accessoire obligé de toutes ces saturnales dramatiques. — Heureuse province! elle ne connaît pas le fléau des Revues!

J'allais oublier les Délassement-Comiques et leur *Plat du jour*. C'eût été une injustice dans un certain sens, car ce théâtre, le plus petit de tous, fait merveille dans ses six pieds carrés. Rien ne lui est impossible : décorations à perte de vue, fontaines dans le goût de la Porte-Saint-Martin, cariatides humaines, ballets; c'est prodigieux comme un stéréoscope. *Le Plat du jour* est un titre qui devait affriander M. Flan, jeune auteur qui porte un nom prédestiné; son plat est accommodé à la sauce de tout le monde, mais il y a des épices qui lui appartiennent et qui sont faites pour réveiller les palais les plus blasés. Il m'a pris à partie dans un de ses couplets pimpants. C'est beaucoup d'honneur; comment le reconnaître? Eu souhaitant à MM. Alexandre Flan et Ernest Blum d'élever leur ambition et leur esprit jusqu'aux scènes de genre.

Les nouveautés arrivent au moment où le *Monde illustré* est sous presse; les unes viennent combler des défaites; les autres succèdent tranquillement à des succès.

L'Odéon donne : *Vente au profit des pauvres*, comédie en un acte.

L'Ambigu-Comique : *la Bouquetière des Innocents*, grand drame *historique*, avec Mme Marie Laurent dans deux rôles : Margot et... la maréchale d'Ancre.

Le Palais-Royal : *la Demoiselle de Nanterre*, folie en trois actes, un pendant à *la Mariée du Mardi-Gras*, par les mêmes auteurs et les mêmes acteurs.

Enfin, le Gymnase : la reprise du *Mariage de raison*, une des plus célèbres comédies de Scribe.

La chronique sera chaude la semaine prochaine!

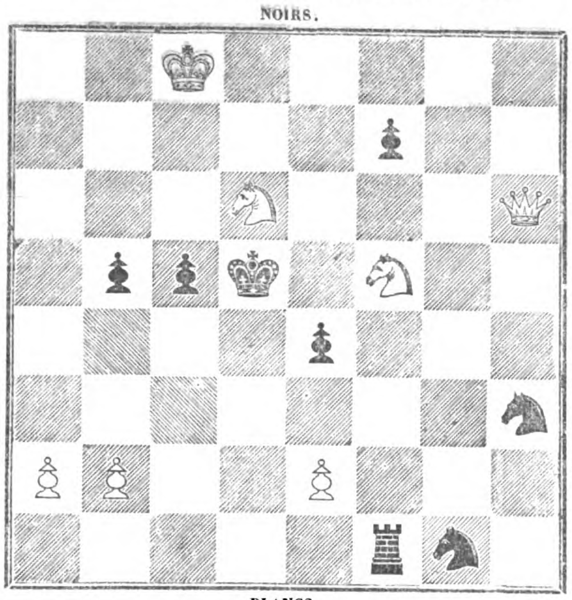
CHARLES MONSELET.

ÉCHECS

Problème numéro 22.

COMPOSÉ PAR M. J. SEEBERGER

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du Problème nº 20.

BLANCS.	NOIRS.
1. F 5e CD	1. P pr F
2. D c FR	2. R pr P (forcé).
3. D 6e FR échec.	3. R joue
4. D pr PFD ou 4e FR mat.	
(A)	
1.	1. R 4e FR
2. D 3e FR échec.	2. R 3e R (1)
3. F 8e R	3. Coup quelconque.
4. D 7e FR éch. et mat.	
(1)	
2.	2. R 4e CR
3. D 4e F échec.	3. R pr P
3. F 8e R échec et mat.	
(B)	
1.	1. F 6e TR
2. F 8e R	2. F 3e R ou 4e F (2)
3. F 6e CR	3. Coup quelconque.
4. D 4e C ou 3e D éch. et mat.	
(2)	
2.	2. R 4e F
3. D 3e F échec et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. Bellin; Cercle des Echecs de Marchiennes; Café Français, à Chartres; Lantoine, à Guise; Barot et Pillière, à Chartres; Café-Divans, à Limoges; M. Borie, Cercle de Rivoli, à Tulle.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes.

Avis particulier à M. F..., du cercle de l'Union, à Au...

P. JOURNOUD.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *Jocrisse*, opéra-comique en un acte, arrangé par MM. Cormon et Trianon; musique de M. Eugène Gautier (10 janvier). — BOUFFES-PARISIENS : *Monsieur et Madame Denis*, opérette en un acte, de MM. Laurencin et Delaporte; musique de M. Offenbach (11 janv.) — Nouvelles.

Jocrisse est un de ces personnages-types qui ont fait souche au théâtre et dont l'engence, comme celle des Jeannot et des Cadet-Roussel, a envahi pendant un temps tous les tréteaux de Paris et de la province. Feu M. de Soleinne a eu seul le courage de dénombrer la pullulante famille de Jocrisse, et il ne fallait pas moins de patience que n'en possédait le célèbre bibliophile pour accomplir une si formidable tâche. Aujourd'hui je ne connais guère que M. Carmouche, M. de Filippi, ou M. Francisque qui pourraient vous renseigner sur cette curieuse statistique.

Toujours est-il que les vaudevillistes d'il y a cinquante ans, ont édité une si belle collection de *Jocrisse* qu'il y avait dans les lazzi de ce niais achevé toute une mine à exploiter. Et c'est ce qu'ont tenté de faire MM. Cormon et Trianon au profit de l'Opéra-Comique.

Il faut dire que leur *arrangement* n'est rien moins que froid et languissant. Les embarras où ils jettent leur héros, sont assez vulgaires et appartiennent plus au genre de la pantomime qu'à celui de la comédie lyrique; les incidents qui en naissent ne se rattachent d'ailleurs pas assez directement à l'action, soit pour la compliquer soit pour la dénouer. Le Jocrisse de l'Opéra-Comique est un grand nigaud qui voudrait être fourbe et qui n'est qu'effronté et maladroit; s'il parle, c'est pour mentir; s'il fait un mouvement, c'est pour renverser les meubles ou casser les porcelaines de M. Duval, chez qui il est en condition. Ce n'est pas tout, il faut encore qu'il donne la volée au serin de son maître, qu'il lâche le chien dans les plates-bandes et laisse pénétrer dans la maison un officier séducteur qui en veut aux beaux yeux de Mlle Duval.

C'est là jouer de malheur! Aussi le pauvre Jocrisse, dans son désespoir, a-t-il résolu de s'empoisonner, car il appréhende déjà la raclée de bois vert que pour de si belle besogne son maître ne manquera pas de lui donner. Mais heureusement, il se trompe de fiole et s'administre, au lieu de poison, une bouteille de chambertin, dont le seul effet est de le griser fortement.

Ce sont là, il faut l'avouer, des plaisanteries qui n'ont plus guère cours aujourd'hui qu'elles ont un demi-siècle de date, et que, depuis leur mise au jour, la langue comique a eu le temps de changer dix fois.

Aussi, n'ayant point été assourdi par les rires bruyants du public, nous avons pu prêter à la musique de M. Gautier une oreille plus attentive. Nous avons même profité du silence qui régnait dans la salle pour chercher avec un soin scrupuleux les beautés mélodiques, les traits ingénieux et nouveaux que pouvait contenir la partition. Mais hélas! ce fut là de notre part une dépense d'attention à peu près vaine. Tout compte fait, nous avons distingué, à la fin d'un duo entre Duval et sa fille, une strette dont le tour un peu vieillot convient parfaitement à la situation et est un ressouvenir heureux de l'époque à laquelle florissait Jocrisse. Ce petit morceau, intercalé dans une partition aussi privée d'idée valables, fait assez bien l'effet de l'aiguille au milieu de la botte de foin; aussi sommes-nous tout fier de l'avoir trouvé.

Nous devons à la vérité de dire qu'on a bissé une chanson à boire qui pourtant ne brille ni par l'entrain ni par l'originalité. Et c'est par-là justement que pèche en général la musique de M. Gautier; la phrase y est courte et manque presque toujours de sentiment et d'allure; l'harmonie est correcte et la disposition des voix souvent habile, mais ne sont-ce pas là de stériles qualités quand la mélodie, qui est la musique même, fait défaut si souvent ou est négligée à un tel point? Autant vaudrait s'extasier sur un écrivain qui, pour tout talent, mettrait bien l'orthographe.

M. Sainte-Foy est excellent dans Jocrisse; c'était du reste bien l'homme du rôle, il en avait d'avance l'œil ahuri, les jambes automatiques, les mains maladroites et jusqu'à cette maigreur obligée dont la tradition remonte aux estampes comiques de l'an 1800.

— La dernière opérette de M. Offenbach réparera en partie la mauvaise fortune du *Roman comique*; et c'est ainsi que dans la carrière des producteurs à grand tempérament les œuvres se suivent de trop près pour se ressembler beaucoup. L'imagination surmenée ne donne pas toujours le rendement désiré, et il faut subir les chances hasardeuses de son caprice. Mais, hâtons-nous de le dire, la partition de *Monsieur et Madame Denis* a été composée à l'heure propice. Pour n'en citer que les deux morceaux les plus saillants, nous signalerons une valse dont la phrase est large et bien venue, et un *allegretto* à trois temps, chanté à ravir par Mlle Pfotzer. Voilà de la bonne musique d'opéra-comique, élégante sans affectation, et orchestrée avec beaucoup de tact et de discrétion. C'est ainsi qu'il faut procéder pour plaire,

Souvenez-vous-en!
Souvenez-vous-en!!

Il est bien regrettable que la pièce soit si privée de fantaisie et d'entrain. Mais les gens qui sont venus au spectacle pour rire se dédommagent sur les *Six Demoiselles à marier*, une opérette du bon temps où Pradeau et la musique de M. Delibes font merveille.

— Le Théâtre-Lyrique remonte *Joseph* de Méhul, pour les débuts de M. Buzin, un ancien associé d'agent de change, qu'un procès, — raconté il y a quelques semaines par notre confrère M. Petit-Jean, — a fait connaître, avant qu'une seule note ne soit sortie de son gosier. M. Buzin s'appellera au théâtre M. Giovanni, un nom de bon augure, à considérer que Mozart l'a chanté dans son glorieux chef-d'œuvre.

Autre début, autre ténor : il s'agit de M. Naudin, qui doit chanter *Lucia*, dimanche, aux Italiens, pour voir s'il sera applaudi à Paris comme il l'a été à Rome, à Londres et à Saint-Pétersbourg.

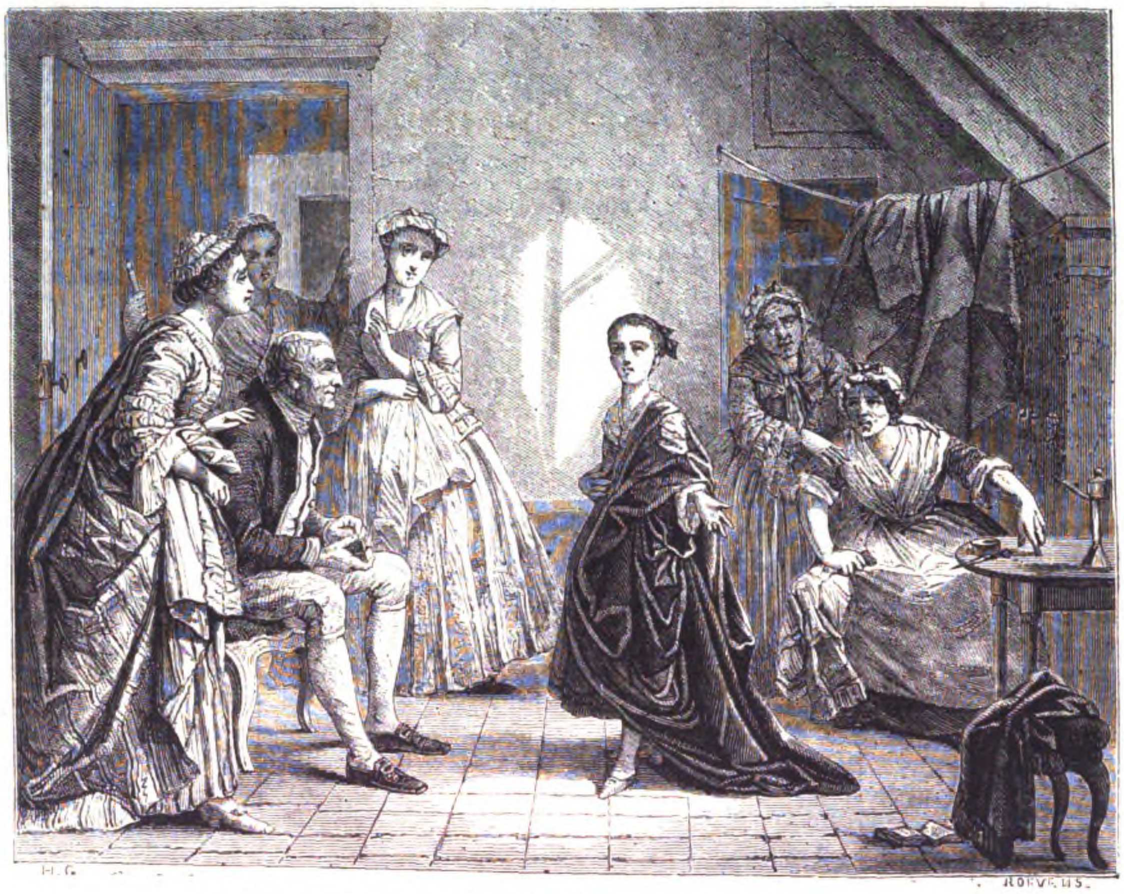
ALBERT DE LASALLE.

ENFANCE DE Mlle CLAIRON

(Tableau de M. Gustave Housez).

Mlle Clairon raconte dans ses mémoires l'anecdote suivante, dont M. Legouvé paraît s'être souvenu dans son drame intitulé *Béatrix ou la Madone de l'art* :

« Ma mère ne voyait dans les spectacles que des damnations éternelles; mais enfin on me mena voir la représentation du *Comte d'Essex* et des *Folies amoureuses*. Il n'est point en mon pouvoir de rendre aujourd'hui ce qui se passait alors en moi : je sais seulement que pendant le spectacle et le reste de la soirée, on ne put ni me faire manger, ni me faire articuler une parole. Toute concentrée en moi-même, je ne voyais, n'entendais rien autour de moi. — *Allez vous coucher, grosse bête*, furent les seuls mots qui me frappèrent, et j'y courus : mais, au lieu de chercher à dormir, je ne m'occupai que du soin de retrouver, de dire, de faire tout ce que j'avais vu ; et l'on fut confondu le lendemain de m'entendre répéter plus de cent vers de la tragédie, et les deux tiers de la petite pièce. Cette prodigieuse mémoire étonna moins encore que la façon dont j'avais saisi le jeu de chaque acteur. Je grasseyais comme Granval; je bredouillais et faisais le saut de Crispin, comme Poisson ; je faisais l'impossible pour attraper l'air fin de Mlle Dangeville, et l'air roide et froid de Mlle Balicourt; enfin, on me regarda comme un prodige : mais ma mère, en fronçant le sourcil, dit qu'elle aimerait mieux que je susse faire une robe ou une chemise que toutes ces sottises-là : ce propos me mit hors de moi-même. Je me voyais soutenue; j'osai dire que je n'apprendrais jamais rien et que je voulais jouer la comédie. Les injures et les soufflets me forcèrent à me taire, et m'empêcher d'expirer sous les coups, fut tout ce que les spectateurs purent faire. »



Un épisode de l'enfance de Mlle Clairon, tableau de M. Gustave Housez.

Sous le titre *Enfance de Mlle Clairon*, M. Gustave Housez a fait de cette scène un tableau que le *Monde illustré* a déjà signalé à ses lecteurs, et dont nous donnons aujourd'hui la gravure. L'effet de cette charmante toile est vrai et harmonieux. L'enthousiasme précoce de la petite Claire Le Ris, la brutale fureur de sa mère, l'air émerveillé des femmes de chambre, l'approbation un peu niaise du vieux voisin qui va humer sa prise, tout cela est finement observé et rendu avec beaucoup de clarté, de verve et de naturel.

Ces qualités font penser que l'auteur a tout ce qu'il faut pour aborder la peinture des mœurs actuelles, dont l'absence s'est fait regretter au dernier salon, et où les Anglais savent mettre tant d'esprit et de sentiment.

Ce joli tableau a été acheté par un homme de goût, compatriote de la grande tragédienne.

M. Gustave Housez n'en est pas à son coup d'essai. Outre l'*Enfance de Mlle Clairon*, il avait exposé cette année deux beaux portraits de femmes et une grande toile religieuse : Le *Christ guérissant deux possédés*.

A l'exposition de 1859, on avait remarqué sa *Mort de Henri IV*, ainsi que sa *Marie Stuart* qui a été acquise par le ministère.

CHARLES DEULIN.

RÉBUS.



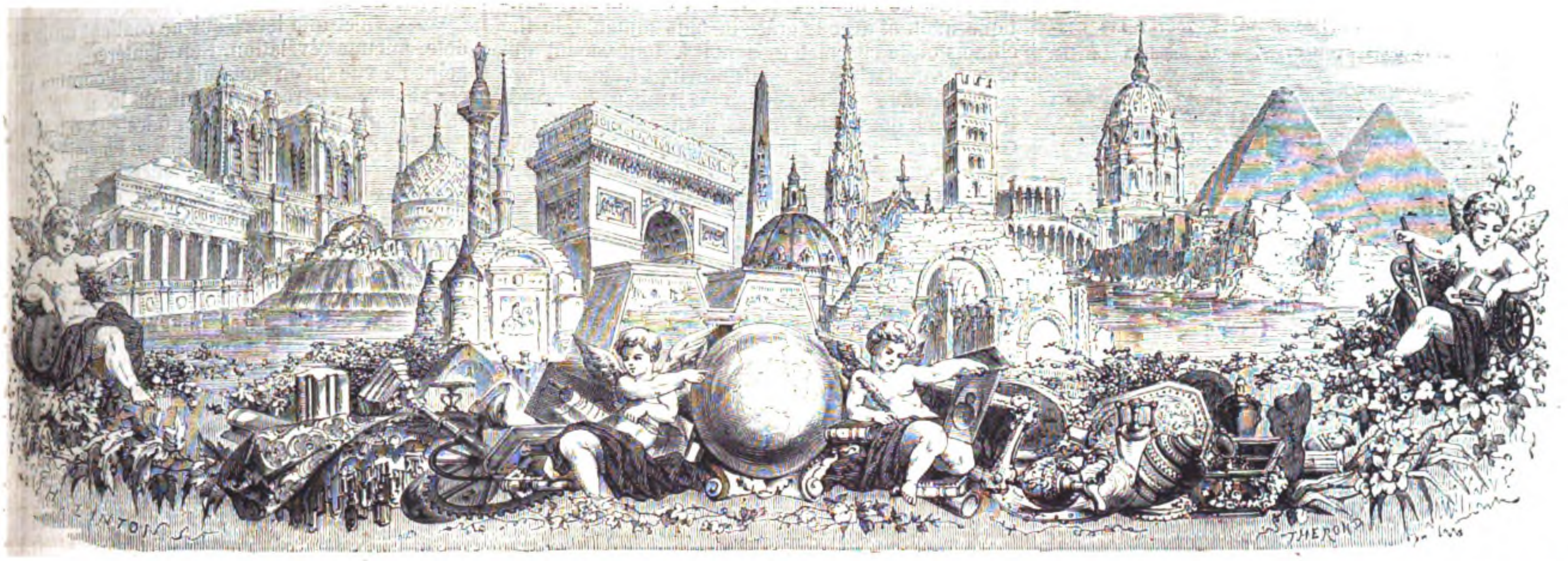
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Qui n'apprécie point les arts est à demi sauvage.

Paris. — Imprimerie A. VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 250. — 25 Janvier 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 15, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE DU NUMÉRO

TEXTE

SOMMAIRE DU NUMÉRO

GRAVURES

M. Edmond About.

Le bruit qui s'est fait dans ces derniers jours autour du nom de M. About, nous a engagé à donner son portrait.

Nous n'avons pas ici à nous occuper des opinions de l'auteur de *Rome contemporaine* et des hardiesses épistolaires du *Cousin de Madeleine*. Nous donnerons simplement quelques détails biographiques de sa vie littéraire.

Un des plus brillants élèves du lycée Charlemagne et de l'Ecole normale supérieure, M. E. About fut envoyé, en 1851, à l'Ecole française d'Athènes, dirigée depuis sa fondation (1846) par M. Daveluy.

Il rapporta de son voyage en Orient son premier livre, *la Grèce contemporaine*. Bientôt après parut, dans la *Revue des Deux-Mondes* le roman de *Tolla*.



M. Edmond About. (D'après une photographie de M. Etienne Carjat.)

M. About a successivement publié *Voyage à travers l'exposition des beaux-arts*, *les Mariages de Paris*, *Germaine*, *le Roi des montagnes*, *les Echasses de Maître Pierre*, *Nos artistes au salon de 1857*, *la Question romaine*, *l'Homme à l'oreille cassée*, et une série de feuilletons hebdomadaires dans *l'Opinion nationale*.

Il a, de plus, donné au Théâtre-Français son premier ouvrage dramatique, *Guillery*, *Risette* au Gymnase, et *Gaëtana* à l'Odéon. Enfin M. About vient de mettre en vente un nouveau volume, *Théâtre impossible*.

M. About est né à Dieuze (Meurthe) le 14 février 1828. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1857.

MAC VERNOLL.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : L'ODÉON ET L'HOTEL DE BEAUVAU. — UN MORT IMPRUDENT. — AVIS AUX ARCHITECTES D'ÉGLISE ! — UN NUMÉRO DE LA *Presse*. — ANNEXE A CE NUMÉRO. — DIVERSES LETTRES DE DIVERS. — M. AMÉDÉE ! — FAITS DE TOUTES LES COULEURS. — MOTS BONS ET MAUVAIS. — LE DERNIER ARTICLE DE M. SAINTE-BEUVE.

C'est ainsi qu'en partant (pour Saverne) il leur fit ses adieux !

M. Edmond About vient de dédaigner les applaudissements du furieux parterre de *Gaëtana*. Il a laissé nommer seul M. de Najac, son collaborateur, à la suite d'un acte très-réussi, et d'abord conçu pour compléter l'affiche du drame napolitain si pompeusement et si bruyamment tombé que bien des réussites envieraient cette chute! Cela s'appelle une *Vente au profit des pauvres*, et jamais titre ne vint plus à propos pour ce que nous avons à raconter. Le fait est que :

« L'idée de *Vente au profit des pauvres* est toute moderne et prise sur le vif des mœurs actuelles. C'est un tableau d'après nature, ou plutôt un spirituel croquis lavé d'aquarelle et rehaussé de quelques pointes de gouache, comme Eugène Lami en improvise lorsqu'il veut peindre les scènes de *high life*. Cette esquisse légère, faite avec une grande adresse de main et une petillante facilité, a beaucoup plu, et c'était justice. Une grande dame, qui utilise au profit des malheureux les loisirs de son veuvage, a organisé dans ses salons un de ces bazars dont les comptoirs, tenus par des marquises, des comtesses, des baronnes, débitent, à des prix extravagants, de menus objets, tels que étuis à cigares, porte-monnaie, essuie-plume, serre-papier; moins que cela encore, bâtons en sucre de pomme, babas, bouquets de violettes d'un sou. »

Ainsi parlait, lundi dernier, M. Théophile Gautier dans le feuilleton du *Moniteur*. Or, voyez le singulier à-propos! le soir même où l'Odéon ouvrait cette *Vente au profit des pauvres*, il s'en ouvrait également une dans l'un des hôtels les plus aristocratiques de Paris, car il porte un nom directement transmis des croisades de Richard Cœur-de-Lion. C'était rue des Champs-Elysées, chez Mme la princesse Charles de Beauvau, femme du sénateur, belle-mère du prince Marc le député, et mère de la jeune comtesse de Ludre. Cette vente n'avait pas lieu ici, comme à l'Odéon, au profit de MM. About et de Najac, — mais bien au profit du *Refuge de Sainte-Anne*, et c'était une des formes ou formules nouvelles de cette charité ardente qui anime les classes riches en faveur des malheureux, noble et sainte passion dont nous avons essayé d'être l'historien... avec approbation de l'Académie française. Pouvons-nous, à ce propos, imiter ce que font quelques-uns de nos confrères, même du *Journal des Débats*, dans des occasions analogues, et annoncer *urbi et orbi* que la seconde édition de la *Charité à Paris*, en un fort volume fort *corrigé* et très-*augmenté*, paraît en ce moment chez Dentu? *Charité bien ordonnée...* vous savez le reste, et j'en reviens à la vente de l'hôtel Beauvau.

La princesse avait eu la main aussi heureuse qu'elle devait être généreuse, en formant la liste des dames patronesses chargées de tenir les élégants comptoirs alignés dans ses salons. Son choix s'était porté sur ce que la haute société parisienne offre de plus noble ou de plus élégant. Il y avait là toutes les aristocraties, depuis la plus titrée jusqu'à la plus naturelle: celle de la beauté. C'étaient, côte à côte, ou plutôt crinoline à crinoline, pendant les trois jours qu'a duré cette vente :

Les comtesses de Morny et Walewska, la marquise de Galiffet et sa brillante sœur Mme Erlanger, Mesdames de Labédoyère, de Ludre, Magnan jeune (née Haritoff), Péreira, Say, Nataniel de Rothschild, Jules Joest, de Nadaillac, Firino, de Béhague, du Bois de Létang, d'Assailly, Boscher, Ernest André, Mlle Bertin (des *Débats*), la baronne Lejeune, etc., etc. J'en passe, et des plus, etc.

La vente a fort bien réussi. Ces grandes ou belles dames ont tenu avec toutes sortes d'heureuses provocations de la grâce et de l'esprit les petits comptoirs où elles se sont succédé pendant trois jours, offrant aux visiteurs amis, provoqués par un grand éparpillement de cartes d'invitation, une foule de charmants objets d'industrie parisienne. Mais il faut dire que les petites boutiques de ces brillantes marchandes sont restées jusqu'au dernier moment fort garnies de marchandises, les acheteurs se bornant pour la plupart à payer les objets offerts, — sans les prendre, ce qui est le comble d'un généreux bon goût! On a néanmoins placé un grand nombre de bouquets de violette avec un rare bénéfice : ils coûtaient un sou, on les vendait un louis.

Dans le premier salon, une élégante buvette était tenue par une limonadière — *di primo cartello :* la charmante comtesse de Ludre, fille de la noble maîtresse de l'hôtel. Elle versait de son aristocratique main et avec la grâce la plus aimable, le thé chinois ou le chocolat espagnol à tout venant qui payait, sans tarif, vingt sous ou vingt francs la gorgée de liquide ou la sandwich au jambon. Le prince Demidoff a donné cent francs d'un verre de xérès, complétant les vingt-cinq louis en dépenses éparpillées de comptoir en comptoir. Mais si la Russie s'est montrée prodigue, il faut dire que l'Angleterre a fait des économies! Un groupe d'insulaires avertis par leur *Gagliani* de l'ouverture de cette vente de charité, a voulu s'en donner le spectacle sans bourse délier, et s'est imprudemment aventuré dans les salons, s'obstinant à s'y promener le lorgnon dans l'œil, comme sur la place publique. On tenta de les rappeler à l'ordre et aux convenances; mais ils firent la sourde oreille, et ils allaient peut-être jouir de l'impunité... lorsque Mme la comtesse Walewska, qui, en sa qualité d'ancienne Ambassadrice à Londres, connaît bien certaine classe de touristes anglais, résolut de faire payer à ceux-ci le *droit de visite*. Elle les bloqua dans un coin du salon où était son comptoir, et ne les rendit à la liberté qu'après avoir vaincu leur avarice. Il est vrai que les pingres s'en tirèrent pour cent sous, prix d'une petite boîte à feu. Quelle impression pour leur *Traveller's book!*

Mme la princesse de Beauvau, qui a eu tout le mal, mais qui aura aussi toute la reconnaissance légitimement acquise à un acte qui vient de produire une recette brute de plus de 30,000 francs, avait distribué les billets d'une loterie dont l'appât consiste en dessins de maîtres. Cette loterie, dont les dames patronesses de la vente se sont partagé les billets avec empressement, sera tirée dans une prochaine soirée de cet hôtel princier et sénatorial.

Les nouvelles? Il y a qu'une dame du grand monde a perdu, il y a trois mois, un mari qu'elle adorait. C'étaient deux tourtereaux, Philémon et Baucis : deux époux restés amants. On les admirait, on ne les imitait pas. On fait ainsi de bien des choses : on trouve cela très-louable, très-beau... mais on fait autrement! Tout à coup on apprend la mort du mari, et on comprend la douleur de la femme. On les plaint dans tous les tons mineurs, avec tous les bémols de la sympathie! Elle a disparu, elle jure qu'elle ne survivra pas à son désespoir; on trouve que c'est beaucoup. Quelques jours, quelques semaines se passent, et on ne songe plus à elle.

Mais, ô surprise! voilà que l'autre soir elle se manifeste brusquement, elle éclate, faut-il dire, en pleine loge découverte au Théâtre-Italien, à la reprise de *Don Giovanni*. — Est-il possible! comment! c'est elle? — Stupéfaction générale. Les trois mois de deuil se sont fondus dans une délicieuse toilette où la robe noire n'est qu'un raffinement de plus pour encadrer des épaules neigeuses et nacrées. Elle n'a rien dans les cheveux, la coquette, et leur deuil naturel ne s'avive que d'un peigne d'ivoire. Mais où est la pâleur de son teint, la langueur de son attitude, la longueur enfin de son désespoir? Elle est rose, elle est vive, elle pétille de beauté, de jeunesse, de curiosité, d'envie de voir, d'être vue. — Qu'elle est jolie! — s'écrient franchement les femmes qui s'avouent vaincues par l'âge; — mais d'où sort-elle ainsi, et si tôt?

Le mot de cette insurrection contre son désespoir et contre les convenances même, le voici.

Un soir qu'elle ne trouvait d'autre consolation à sa douleur que de s'y plonger davantage, elle se mit à fouiller dans les papiers de son adoré, si brusquement disparu sous les hideuses griffes de la camarde, que sans doute il n'avait pas eu le temps d'y mettre ordre lui-même. Que trouva-t-elle, grand Dieu! Vingt lettres d'une médiocre petite danseuse qui tutoyait son mari et lui coûtait des sommes folles, dont elle avait vainement, elle l'épouse, dans les derniers temps, cherché la trace, et que le traître déclarait engouffrées à la Bourse!

Mme de L... était le lendemain en baignoire à l'Opéra, pour voir sa rivale dans le ballet de l'*Etoile de Messine*. Elle aperçut une fillette maigre, gigottant maussadement dans un coin. Elle sortit indignée. Le lendemain, elle rentrait dans le monde surpris, avec les airs que nous avons dits. Aux Italiens, l'histoire se racontait de loge en loge; on lui donnait tort et raison. Elle avait les femmes pour sa conduite, mais les hommes pour sa beauté. La duchesse d'I... prétendit que c'était encore héroïque à elle de continuer son deuil! L'avis général était qu'avant un an elle sera remariée.

On dit qu'un conseiller d'Etat, à peine quadragénaire, mais hors section, voudrait bien être en service ordinaire auprès de la consolable veuve.

Voici une lettre qui ne contient nulle anecdote, aucune révélation, rien d'intéressant enfin au point de vue qu'on poursuit ici. — Pourquoi l'insérer alors? — Parce que l'intérêt local qu'on veut servir sera demain le vôtre, ô lecteur d'une autre contrée, et que si la publicité se bornait à essayer toujours d'*amuser*, elle manquerait à la partie la plus élevée de sa mission. Voici donc la lettre de l'abonné de Nancy. Nous pensons que ce n'est pas le *fils du maire...*

« ... Notre ville est depuis quelque temps la proie d'une fureur de constructions qui semblent inspirée de la capitale. Nous abattons, nous élaguons, rasons, perçons, que c'est une bénédiction. Nous rebâtissons aussi. Est-ce toujours selon les règles du goût? Ici pourrait se dresser une question délicate, et y répondre sincèrement pourrait faire beaucoup d'ennemis officiels à celui qui veut vivre en paix. Pourtant voici qu'au printemps prochain on va raser une vieille église pour la reconstruire magnifiquement. Un concours est ouvert... mais l'annonce en a-t-elle la publicité nécessaire? Non, et les choses risquent trop de se passer en famille! Ayez donc la bonté de faire savoir à tous les architectes de France et même de l'étranger, qu'il s'agit, à Nancy, de la construction de l'église *Saint-Evre* ou *Saint-Epvre* (?), et qu'en s'adressant à l'autorité locale on aura le droit d'obtenir les conditions du concours. De cette façon les habitants auront à espérer d'échapper aux capacités... ou rapacités locales, et publicité aura rendu un service de plus.

» Agréez, etc. »

Nous avons le numéro de la *Presse* du mercredi 15 sous le coude gauche, et nous copions le début d'une longue succession de faits divers :

« Il résulte de nouveaux renseignements sur le *crime qui a jeté l'épouvante*, dimanche soir, dans la rue Rochechouart, que, etc.

» Avant-hier, à dix heures du matin, une femme *se précipitait par la fenêtre* de sa chambre, etc.

» M. Guillot, commissaire de police du vingtième arrondissement, avait à constater hier une *tentative de suicide*, etc.

» Le père d'un militaire en congé temporaire se rendait, avant-hier soir, au poste de police de l'Ecole de médecine, et déclarait que son fils venait de se *tirer un coup de pistolet*, etc.

» Hier, une jeune fille, employée dans une blanchisserie, rue de la Glacière, a *glissé dans une chaudière d'eau bouillante*, etc.

» Hier matin, vers cinq heures et demie, la sentinelle du poste de la place de la Bastille, ayant entendu *la chute d'un corps dans le bassin de l'Arsenal*, puis des cris de détresse, etc.

» On a retiré, avant-hier, du canal de l'Ourcq, le *cadavre d'un homme*, etc.

» Des ouvriers, faisant une tranchée, rue Racine, ont trouvé à la profondeur d'un mètre, des *crânes et des ossements humains, etc.*

» Un militaire appartenant à la batterie d'artillerie en garnison à la Rochelle, *vient d'être victime*, etc.

» *Une déplorable catastrophe* a eu lieu hier sur le chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, etc.

» *Un accident grave* s'est produit, samedi, à l'audience du tribunal de police correctionnelle, etc.

» On annonce l'*arrestation* de deux huissiers, etc.

» *On annonce la mort* de M. Vieillard de Boismartin, ancien administrateur, etc.

» Il y a quelques jours, un *événement qui a eu les conséquence les plus fatales*, etc.

» Vendredi dernier, écrit-on de Toulon, le capitaine du petit vapeur de service sur la Seyne, en faisant draguer, a ramené *le corps d'un enfant*, etc.

» Il y a quelques mois, *un crime épouvantable* a été commis dans les environs du village de Goderich, etc.

» M. Camille Saint-Saens donne, le vendredi 17 courant, dans les salons Pleyel, *un concert...* »

Mais nous nous apercevons que nous prolongeons au delà des limites voulues cette suite de calamités empruntée à un seul numéro de journal, et qui a dû régaler bien des gens, ou en attrister, en agacer bien d'autres! Il y a ainsi des journées, des semaines pour ainsi dire climatériques, où le mal sévit impitoyablement dans la double nature physique et morale, bouleversant les choses, affolant les gens, et le tourbillon passé, ne laissant que ruine et désordres...

— A la liste des événements qui ont ainsi rempli presque tout un numéro de la *Presse*, on eût pu ajouter, peu de jours après, la catastrophe qui met en deuil les deux honorables familles de Rémusat et Cibiel, — le terrible accident du grand lac du Bois de Boulogne, qui a fait quatre victimes en menaçant d'en faire douze... — et le bris de plusieurs équipages dans ce même Bois, sur lequel a, pendant quelques jours, plané une désastreuse *influenza*. — On a également vu l'accident arrivé à M. le docteur Véron, dont le cheval s'est emporté, rue Royale, alors qu'il venait d'essayer (un vendredi!) un petit coupé neuf. Le choc a eu lieu contre un fiacre vide qui se trouvait près de la Madeleine. Le cocher n'a rien eu, le cheval s'en est tiré, mais le valet de pied en a été pour une épaule démise, et la voiture n'est plus qu'une botte d'allumettes. Le célèbre docteur a été extrait de la machine culbutée n'ayant pas plus de mal que de peur, et c'est miracle! M. Hector Crémieux, notre spirituel confrère, l'auteur extraordinairement joué d'*Orphée aux enfers* et de maint autre ouvrage à succès, s'étant trouvé là à point, a offert son bras au député de la Seine, qui voulait rentrer pédestrement chez lui. Aujourd'hui, le docteur Véron n'a plus de l'accident que les notes à payer, c'est-à-dire 4 à 5,000 francs.

~~~ CORRESPONDANCE. — Nous recevons cette lettre fort imprévue, et qu'à la rigueur nous pouvions bien ne pas imprimer :

Monsieur, je ne vois pas ce que mon nom d'*Amédée* peut avoir de si comique pour l'offrir en pâture à *vos cinq cent mille lecteurs!* Amédée est-il moins euphonique que *Basile*, *Rigobert*, *Tranquillin*, *Paterne*, *Pépin* ou *Cloud*, qui sont des noms que distribue le calendrier chrétien? Amédée soutient, à mon avis, la comparaison avec Jules, et s'il y a Jules Sandeau, Jules Janin, Jules Lacroix, Jules Lecomte et autres Jules... il y a aussi Amédée Achard, Amédée Renée, Amédée de Bast — et Amédée de Césena, qui tous se suivent et se ressemblent — plus ou moins.

» Sans doute, mon oncle le Commandant, avait eu l'idée de me faire épouser ma cousine Georgine, et j'en suis encore à comprendre comment un fait aussi intime soit arrivé à la publicité, et laquelle? celle du *Monde illustré!* Il a fallu pour que pareille indiscrétion fût commise, que M. le comte de S*** eût l'ingénieuse ou habile idée de frapper l'imagination et de flatter l'amour-propre de ma cousine, par un appel public essayant de transformer en promesse sérieuse une plaisanterie de femme du monde désireuse de se débarrasser à Bade d'un importun. M. de S*** a cru devoir exploiter l'incident et vous a trouvé facile en cette circonstance? soit! On a dit que la presse ressemblait à la *lance de Télèphe*, qui guérissait les blessures qu'elle faisait. Le mieux assurément serait de n'avoir pas à guérir! Il est vrai que si je suis guéri de la passagère envie qu'on m'avait suggérée d'épouser ma cousine, c'est M. de S*** qui est marié. La lance de Télèphe est retournée, la guérison me reste!

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble serviteur,

» AMÉDÉE *de Thozant*. »

Que répondre? et surtout par la voie du journal, à une personne si vexée que, — pour suivre, sans doute, la tradition de toute cette affaire de gendarmerie, de galanterie et finalement d'espièglerie, — elle omet aussi de donner son adresse?

— A M. H. V..., rentier à Moulins. *Casinette* vient de *Casino*; M. Albéric Second vient d'inventer ce mot pour qualifier ou désigner les demoiselles qui hantent ces bals publics, — de même qu'il a jadis trouvé le mot si généralement adopté de *gandin* pour les jeunes habitués du boulevard de *Gand*, — de même que M. Nestor Roqueplan appela *lorettes* les habitantes du quartier Notre-Dame de Lorette. Ces mots bien frappés font fortune.

— A M. J..., à Marseille : Nous avons reçu plus de vingt lettres pleines d'interrogations et d'offres au sujet de la *jeune personne tachée de vin.* Nous répéterons ce qui a déjà été dit : *Nous ignorons absolument son nom et son adresse*, l'affaire nous ayant été racontée par un ami qui, prévoyant, comme nous, d'ardentes compétitions, a eu la bonne idée de borner la confidence au côté anecdotique et curieux.

— A M. B... fils, à Courville : Comment? un *Christ* de Michel-Ange! ce serait une bonne fortune, et plus que cela, une fortune! Un conseil est bien difficile à ajouter à tout ce que vous racontez. Peut-être pourrait-on s'adresser à M. Louis Martinet, inspecteur des beaux arts, et directeur de l'exposition des tableaux modernes au boulevard des Italiens.

— *A M. V... Versailles* : Non, monsieur, le mot n'a pas été abusivement employé. *Engin* n'a plus cours aujourd'hui que comme terme de mécanique, instrument; — mais, comme dit Mme Denis : jadis c'était différent. C'est que l'usage avilit souvent des mots très-purs dans leur forme, et celui-ci est de ceux-là. *Engin* vient évidemment d'*ingénieux*, et signifiait autrefois l'*esprit*, l'industrie des hommes, car il y a le vieux proverbe : Mieux vaut *engin* que force. J'avoue qu'il serait impossible aujourd'hui de dire : L'engin de Platon, l'engin de Pascal, l'engin de Babinet, — sans prêter à rire.

— A M. A. de V..., Toulouse. — Nous avons déjà, l'an dernier, répondu à un reproche, ou plutôt à une observation de même nature. Vous demandez pourquoi le Courrier du *Monde illustré* ne parle pas de divers faits *qu'on a lus dans tous les journaux*, — et particulièrement du funeste accident arrivé à M. Pierre de Rémusat...

Cette dernière et peut-être naïve constatation que ce fait, comme tant d'autres, *a été lu dans tous les journaux*, nous semble dicter une facile réponse.

A quoi bon, en effet, vous reparler de tout ce que vous savez déjà? Faisons-nous une *éphéméride?* non. Nous cherchons soigneusement des faits inconnus, oubliés, nouveaux, qu'on ne trouve point partout, — ou si nous reprenons ceux qui ont déjà été mis en circulation par les journaux quotidiens qui ont l'avance sur nous, c'est parce que nous croyons avoir à les compléter, à les expliquer, à les rajeunir par nos informations personnelles. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que le *Monde illustré* ne s'inspirant pas de tout ce qui a traîné, çà et là, pendant la semaine, et apportant sa petite moisson particulière, — ne copiant pas, — est copié. En effet, il n'y a guère de numéro de notre feuille qui n'aille, par fragment, alimenter les colonnes des journaux, même politiques, même les plus importants, — et pour ne citer que le *Journal des Débats*, et un seul fait, nous l'avons vu récemment reproduire tout au long notre récit des *recettes en nature* faites par une jeune cantatrice, élève du Conservatoire de Paris, égarée avec son frère dans la Nouvelle-Calédonie. Nous bornerons là l'exemple, en disant qu'il nous semble bon de persévérer dans cette voie de l'inédit et des recherches personnelles, pour offrir à nos lecteurs des récits, des aventures, des nouvelles, des particularités, des faits ou enfin des correspondances, qui n'ont pas été déflorés partout.

~~~ FAITS DIVERS. — Est mort samedi, à Milan, écrasé par un chariot qui transportait des matériaux de construction, un Français du nom de Cérioux. C'était, si nous sommes bien informé, le fils d'un ancien libraire qui fut aussi écrasé sous les roues du char qui transportait au Pont-Neuf, traînée par quarante bœufs, la statue de Henri IV, au lendemain de la restauration. N'est-ce pas là une étrange coïncidence, et le fils du second Cérioux ne devra-t-il pas bien se garer des embarras de voiture?

— Un curieux document nous passe sous les yeux. C'est le duplicata du procès-verbal de l'inhumation de « TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE N. D'ARTOIS, PETIT-FILS DE FRANCE, *fils du prince Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, et de Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, etc.* »

Or, voulez-vous savoir quel était ce TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE, enterré dans les caveaux de Saint-Denis le 13 septembre 1818?

C'était... le plus chétif et le plus pauvre des êtres destinés à ne pas vivre; l'enfant dont accouchait à cinq mois la duchesse de Berry, au palais de l'Elysée-Bourbon!

— En parcourant un volume de vers dramatiques qu'un jeune auteur adresse à M. André (*des livres nouveaux*), nous trouvons cet hémistiche :

« *Arrête, lâche, arrête...* »

Prononcez haut et écoutez-vous.

— Le jardin zoologique du bois de Boulogne est en pleine exploitation de l'idée qui a présidé à sa fondation.

Il vend des animaux de toute espèce et des plantes de tout pays. Les amateurs y viennent de la province et de l'étranger, tout surpris et charmés des curiosités animales et végétales qu'ils s'y peuvent procurer à des prix véritablement fort raisonnables. On nous dit que l'exercice qui vient de s'achever offre pour la seule exploitation des œufs de poules, faisans, oiseaux d'eau, etc., tout près de 10,000 fr. La vente des animaux, même tout jeunes ou adultes, a produit plus du triple de cette somme. Le rayon de correspondances de la société avec toutes les parties du globe va se développant de jour en jour. Si le nouveau *Sydenham* s'élève, comme on l'espère, proche de la station de Passy (ou parle d'un vaste et admirable emplacement bien connu...), le Bois de Boulogne sera le lieu le plus attractif, le plus curieux de l'Europe.

— Nous ne nommerons ni l'un ni l'autre...
Ni celui qui faisait la visite,
Ni celui qui la recevait.

Le premier est un académicien de l'avenir qui devrait être du présent;

Le second un académicien du présent qui représente infiniment trop le passé.

On cause. Poussé par des confrères, ses meilleurs juges, à poser sa candidature académique, notre ami n'y allait qu'en hésitant. C'est un très-grand et très-vif esprit, mais surtout un esprit libre. Il croit que l'Académie devrait plutôt aller aux gens que les attendre, — pour les repousser. Bref, ces fameuses visites lui étaient extrêmement pénibles à faire, et à la huitième, malgré la distinction fort légitime des réceptions particulières qui pouvaient présager celle de l'illustre corporation, il était à bout de résolution, et peut-être un peu agacé.

Car le huitième visité n'était pas précisément le plus gracieux, la nature de ses œuvres étant en très-violent contraste avec les travaux de polygraphe de notre célèbre confrère.

« — Je veux être franc avec vous, monsieur X***, — dit le vieil immortel, — j'ai des engagements... je ne puis vous promettre ma voix!

» — Aussi, monsieur, n'est-ce pas votre voix que j'attends... mais votre fauteuil.

— Mme de M*** arrive de sa terre de la Sarthe. Tout occupée de sa réinstallation d'hiver, elle fait dire au concierge qu'elle n'y est pour personne. Sa sœur se présente, on la renvoie : madame n'y est pas!

Le soir, Mme de M*** apprend qu'on a renvoyé sa sœur :

« — Mais cette consigne ne concerne pas ma sœur! pour elle je suis toujours à la maison! » — s'écrie la dame.

Le lendemain, elle sort. La sœur arrive. Le concierge laisse monter. La sœur frappe à toutes les portes, se promène de chambre en chambre, et .. personne!

Elle descend et apostrophe le concierge :

« — Mais vous m'aviez dit que ma sœur était en haut?

» — La vérité est qu'elle est sortie, — répondit l'homme; — mais, néanmoins, elle m'a dit que pour madame elle serait toujours chez elle! »

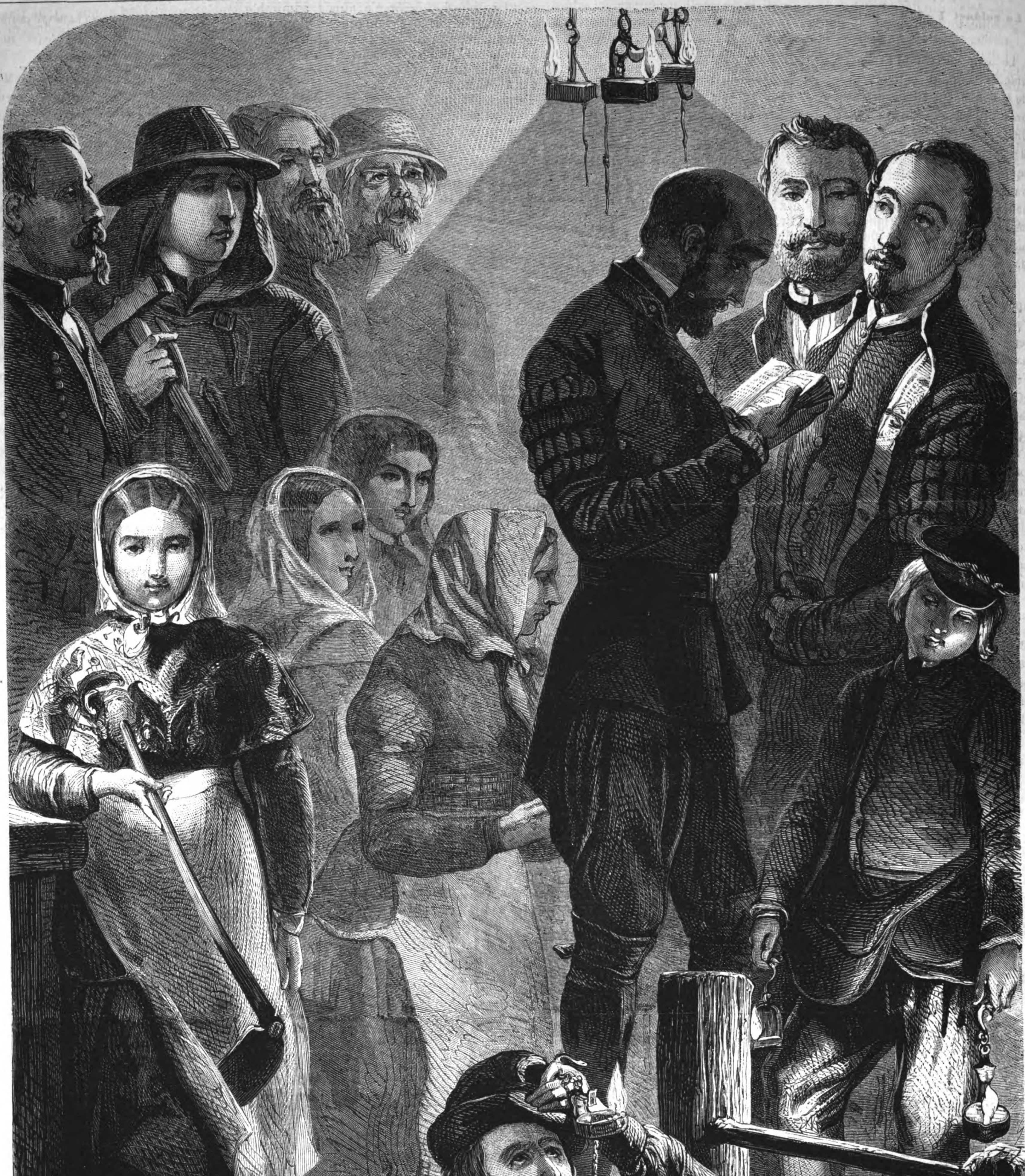
~~~ Un article sur les *prochaines élections de l'Académie*, publié, lundi dernier, dans le *Constitutionnel*, par M. Sainte-Beuve, a été l'objet de nombreuses conversations dans les salons, comme il a causé la plus vive sensation dans toute la littérature. L'illustre académicien n'a pas hésité à y traiter franchement une très-grave et très-vivante question : celle de l'opportunité de discussion entre collègues, au sujet des candidatures posées, ainsi que cela se pratique dans d'autres sections de l'Institut.

« Le candidat se déclare quand il lui plaît, — dit M. Sainte-Beuve, — l'Académie ne discute préalablement sur les mérites d'aucun; aucune compara son ne s'établit par voie d'examen, et moyennant débat contradictoire; et chaque académicien, le jour venu, vote *arbitrairement*, comme dirait La Bruyère, suivant sa propre et unique information. »

M. Sainte-Beuve émet aussi l'idée d'une division par *sections*, ou spécialités, des Quarante, ainsi que cela se voit dans diverses fractions de l'Institut. Les élections spéciales : poésie, critique, histoire, philosophie, roman, etc., rendrait l'opération à la fois et plus facile et plus équitable.

Tout ce qui ressort de ces propositions ou seulement de ces idées est nettement exposé et librement discuté par l'éminent critique, et il ne recule pas devant l'examen public des titres de tous les candidats actuels, examen fait avec beaucoup de liberté, ou plutôt de libertés... Rien n'a paru plus vif à lire depuis longtemps, et c'est comme un rayon lumineux dirigé vers l'obscurité. On pense que M. Sainte-Beuve sera interpellé au prochain jeudi académique sur ce *Rapport au public*, comme il l'appelle lui-même, et il pourrait bien naître de la discussion, où M. Sainte-Beuve sera infailliblement suivi par plus d'un de ses collègues et confrères toute une révolution qui serait fort à désirer.

JULES LECOMTE.
~~~



La prière faite avant la journée dans les mines d'Allemagne. (Dessin de M. Janet, d'après l'album : *les Soldats de l'Industrie*, de M. François Bonhommé.)

Le colonel F.-A. Le Mat.

Le nom du colonel Le Mat, aide de camp du gouverneur de la Louisiane, a été souvent prononcé à l'occasion du conflit anglo-américain. M. Le Mat était à bord du *Trent*, et ce fut lui qui réussit à soustraire aux recherches des officiers du *San-Jacinto* les dépêches des États du Sud, au moment de l'arrestation de MM. Slidell et Mason.

Le colonel Le Mat, nature ardente et courageuse jusqu'à l'audace, jouit depuis longtemps en Amérique d'une haute réputation. Il a fait en France de brillantes études, et de retour à la Nouvelle-Orléans, qu'il n'a plus quittée qu'à de rares intervalles, il n'a pas tardé à devenir à la fois un médecin distingué et un homme de guerre éminent par les nombreuses inventions auxquelles il a attaché son nom. Il a publié un grand nombre de travaux scientifiques.

Chargé en 1853 de diriger, à titre de médecin en chef, un des hôpitaux de la Nouvelle-Orléans, il y sauva beaucoup de nos compatriotes, et faillit même devenir victime de son dévouement, car il contracta la fièvre jaune, qui sévissait alors avec une excessive rigueur.

Comme médecin, M. Le Mat a inventé plusieurs instruments de chirurgie dont l'utilité a été reconnue par nos grandes sociétés savantes; et, comme homme de guerre, il a fait exécuter un canon à percussion avec doigt automatique, un pistolet à mitraille, une carabine revolver qu'il fait exécuter en ce moment à Paris, et divers projectiles qui tous ont été acceptés par les commissions militaires chargées d'en constater l'efficacité. Le colonel Le Mat a en outre trouvé un moyen de déplacement à l'usage des navires sur chantier, et en 1856, sur la proposition du capitaine Maury, l'auteur de tant d'œuvres remarquables, fut admis comme membre de l'Institut national de Washington.

Arrivé en France, revêtu d'une mission spéciale du Sud, M. Le Mat a défendu, avec beaucoup d'intelligence et de tact une cause sur le mérite de laquelle nous n'avons pas à nous prononcer.

MAC VERNOLL.



M. le colonel Le Mat, officier qui a réussi à soustraire aux recherches faites sur le *Trent*, les dépêches des États du Sud. (Photographie de M. Nadar.)



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Punitions infligées aux soldats dans le camp fédéral.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Il est bien rare que dans la conversation intime les Américains donnent à leurs villes les noms géographiques qu'elles portent en souvenir d'un roi, comme Charleston, en souvenir d'un grand personnage, comme Washington, ou en souvenir d'une ville d'Europe, comme New-York. New-York est la Cité-Empire; Baltimore, la ville aux Monuments; Philadelphie, la ville de l'Amour fraternel; la Nouvelle-Orléans, la cité du Croissant; Charleston, la ville aux Palmiers.

La ville aux Palmiers fut fondée en 1672, sous le nom d'Oyster-Point-Town (la ville de la Pointe-aux-Huîtres); on l'appela plus tard New-Charles-Town, et enfin Charleston. Elle est bâtie sur une langue de terre très-peu élevée, au-dessus du niveau de la mer, entre l'embouchure de la rivière Cooper d'un côté, et l'embouchure de la rivière Ashley de l'autre. C'est la seule ville des États-Unis qui ait peu de promenades et point de grands squares plantés d'arbres séculaires. Les quais, désignés sous le nom de Batterie, offrent cependant une promenade agréable pendant l'hiver, mais trop peu ombragée pendant l'été.

Le beau dessin de notre collaborateur, M. Durand-Brager, qu'onverra sur une autre page, est d'une exactitude, on peut même dire d'une ressemblance frappante.

Les rues sont régulièrement tracées et toutes coupées à angle droit, d'après un plan envoyé d'Europe vers 1690. C'est assez dire qu'elles sont très-étroites. Dans les quartiers neufs, seulement, on trouve de larges rues et de belles maisons. Les constructions, comme c'est du reste l'usage en Amérique, sont toutes en briques rouges.

Les principaux édifices de Charleston étaient, avant l'incendie du 11 décembre : le City-Hall, la Bourse, l'Arsenal, la Douane, le Charleston-Hotel et le Mill's-House; les églises Saint-Michel (St-Michael's Church), Saint-Philippe et Saint-André.

Les incendies sont fréquents aux États-Unis. Pendant l'année 1861, la part du feu a été évaluée à deux cent quarante millions de francs. Mais aucune ville, depuis son origine, n'a souffert autant que Charleston. En 1778, deux cent cinquante-deux maisons, sur moins de sept cents, devinrent la proie des flammes; en 1796, un tiers de la ville fut détruit, et, en 1838, un troisième incendie général dévora pour trente millions de francs de propriétés.

Le quatrième incendie, le plus désastreux de tous, s'est déclaré le 11 décembre, vers neuf heures du soir, dans une manufacture de châssis et de persiennes, au pied de Hazel-Street. Le transport des lettres et des journaux est interrompu depuis dix mois entre le Nord et le Sud, et ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques journaux de Charleston parviennent à franchir les lignes fédérales. On n'a donc pu avoir que des détails incomplets sur le sinistre du 11 décembre.

Avant minuit, l'embrasement avait pris des proportions gigantesques. Tout un quartier, affecté spécialement au commerce, était en flammes. Des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, abandonnaient leurs maisons, emportant seulement quelques objets précieux. L'église circulaire, le Mill's-House et l'hôtel de Charleston paraissaient être le centre et le principal aliment de la fournaise. Tous les efforts restèrent impuissants contre la violence de l'incendie. Le général Ripley, qui était arrivé à la tête des troupes et des pompiers, et qui avait pris en main la direction des secours, ordonna de démolir toutes les maisons qui se trouvaient sur la route du fléau. Mais, avant que cet ordre pût être exécuté, le théâtre, l'ancien palais de l'exécutif, la salle Saint-André, la vieille cathédrale et deux cents maisons eurent le temps d'être réduites en cendres. La haute flèche de la cathédrale s'écroula à cinq heures du matin, avec un fracas énorme.

Les journaux de Charleston ont évalué, le lendemain, à cinq cent seize le nombre des constructions devenues la proie des flammes, et à huit millions de dollars le chiffre des pertes. Les pertes doivent avoir été bien plus considérables, s'il est vrai, comme on l'a annoncé, qu'un vaste approvisionnement de coton a été consumé.

Peu de jours après, un incendie qui menaçait de prendre de grandes proportions éclatait à Nashville, et malgré des secours aussi prompts qu'efficaces, les pertes ne sont pas estimées à moins de sept millons de francs.

La capitale provisoire des Etats-Confédérés, Richmond, a failli également devenir la proie des flammes. Le feu a éclaté, le 2 janvier, dans le Marshal-Theatre sur plusieurs points à la fois. En un instant tout le bâtiment s'est trouvé embrasé, et l'on a dû se borner à préserver quelques-unes des maisons environnantes.

Les villes du Sud, vouées déjà aux calamités de l'incendie, auront à repousser bientôt l'assaut qu'est prêt à leur donner l'armée fédérale. Charleston et Savannah sont menacées d'une attaque simultanée. Le général Sherman qui commande à Port-Royal l'armée d'occupation, a inauguré, le 1er janvier, dans la Caroline du Sud, une campagne qu'il se propose de poursuivre vigoureusement. Un combat s'est engagé près de la station n° 4 du chemin de fer de Charleston à Savannah, et l'avantage est resté aux fédéraux. Cette victoire a rempli de crainte les habitants de Charleston. Le gouverneur de la Caroline du Sud propose d'incendier ce qui reste de la ville, afin d'empêcher que le Nord ne s'en empare, mais le général Lee s'y oppose et s'efforce de rassurer les esprits.

L'esprit inventif des Américains ne cesse de produire de nouvelles machines de guerre. On trouvera sur une autre page un dessin représentant la batterie d'Ericsson, nouvellement construite à Green-Point près de New-York. Cette batterie a 200 pieds de long, 36 pieds de large et 11 de profondeur. Sa coque en fer est revêtue d'une muraille en bois de chêne de 14 pouces d'épaisseur, d'une seconde muraille en bois de pin, également de 14 pouces, et le tout est recouvert de sept plaques de fer d'un pouce d'épaisseur chacune. Sur le pont et au centre du navire s'élève un véritable fort de vingt pieds de diamètre et de dix pieds de hauteur. Ce fort, armé de deux canons rayés de fort calibre, est à l'épreuve de la bombe, et tourne à volonté.

D'autres batteries cuirassées sont en construction à Philadelphie et à Mystic dans le Connecticut.

Nous disions dans un précédent numéro que les Américains du Nord ont introduit une sévérité rigide dans la discipline de leur armée. Il entre cependant peu dans leurs mœurs de priver les soldats de leur liberté. Ils ont préféré adopter un système de punitions destinées à frapper vivement l'imagination. Une punition dont la durée est de deux heures à peine, mais qui consiste à exposer celui qui l'encourt aux yeux de tous ses compagnons d'armes, est mille fois plus redoutée des volontaires américains qu'un emprisonnement prolongé.

Les soldats fautifs sont condamnés tantôt à porter des boulets d'un parc à l'autre, tout en ayant les deux jambes réunies par une chaîne inflexible; tantôt à monter sur un tonneau pour y faire, sur un seul pied, la faction forcée de deux heures. Celui-ci, plus coupable, est lié contre un arbre tandis que sa tête supporte le poids d'une bombe; celui-là est simplement astreint à une double corvée. L'amour-propre de ces hommes libres, obligé de se courber devant la sévérité de cette discipline, n'en souffre que plus cruellement.

A. MALESPINE.

MA COUSINE CATHERINE MILON

Ma cousine Catherine Milon était célibataire, célibataire d'un certain ou plutôt d'un incertain âge; et, puisque le fait est patent aujourd'hui, je ferai aussi bien de vous dire, tout de suite, qu'elle était vieille fille. Gardez-vous de croire que ce soit le mépris qui m'arrache cette confession! J'aime les vieilles. Quelques-unes de mes meilleures amies ont des droits légitimes à cette catégorie; et je vous engage, mon cher lecteur, à ne point, à ces mots, évoquer la plus désagréable image de vieille femme que vous ayez connue dans le célibat. Ne vous imaginez pas une créature, maigre, plate, anguleuse, aux épaules décharnées, à la peau parcheminée, aux pommettes saillantes, à la chevelure en broussailles, aux lèvres jaunes et minces, à la voix aigre, à l'expression vinaigrée; car ma cousine Catherine Milon n'avait rien de tout cela. Vrai, non. Quelle espèce de personne était-ce donc ? Oh ! je vais vous le dire. Ma cousine Catherine Milon avait été une fort jolie fille et c'était encore une fort jolie femme. Grande, bien faite, elle apportait à sa mise un goût exquis. Elle avait des cheveux bruns, luisants et soyeux, pas aussi abondants peut-être qu'à la charmante époque de son dix-septième printemps, mais au milieu desquels vous n'eussiez, certes, pas encore découvert un filet argenté. Je conviens que son visage n'avait plus le frais incarnat du jeune âge, mais elle avait le teint clair et attrayant, bien qu'un peu pâle. Ses yeux étaient fort beaux et l'exécrable patte d'oie n'apparaissait guère à son front qu'aux rares instants de mauvaise humeur. Le seul défaut extérieur qu'elle eût, c'étaient ses dents. Oh ! pour celles-là je n'ai pas d'excuses. Elles l'avaient lâchement, impitoyablement tra-

---

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE [1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

XVII

LA NUIT DU 23 AU 24 MAI.

L'appartement personnel de Paul Delsade et de sa femme, dans le petit hôtel de la rue du Colisée, était au second étage. Au milieu se trouvait le cabinet de travail de Paul, sorte de petit salon-musée-bibliothèque, tout rempli de ces mille objets d'intelligence ou de curiosité qui font le chez soi si sympathique. A droite s'ouvrait la chambre de Mathilde, à gauche celle de son mari; — les cabinets de toilette et de bain se trouvaient entre ces deux chambres extrêmes. Une sorte de séparation conjugale avait eu lieu à l'époque où Mathilde, pensant qu'une mère qui nourrit son enfant est doublement sa mère avait forcé son mari à convertir en chambre à coucher provisoire une pièce d'abord arrangée en salle d'armes ou gymnase. Puis, comme cela arrive si souvent en pareil cas, lorsque de nouvelles habitudes sont regrettablement prises, le provisoire était plus tard devenu définitif...

Il était six heures du matin, le lendemain de la journée si remplie des incidents rapportés. Mathilde avait passé une nuit sans sommeil. La veille, pressée de questions sur le contenu de la lettre suspecte, la mère aveugle s'était strictement bornée à dire à Mathilde : qu'elle lui jurait que Mme de Bryac était absolument étrangère à l'affaire. Sans doute c'était beaucoup d'être rassurée sur ce point si délicat de la jalousie... mais cela ne pouvait suffire soit au cœur tendre, soit à l'imagination active de la jeune femme. Moins jalouse, elle restait cependant extrêmement inquiète. Toute la nuit s'était donc écoulée pour elle dans les anxiétés les plus contradictoires. Fallait-il prendre au sérieux cette impassibilité du mari qui ne s'émeut point de l'outrage fait à sa femme? Alors elle se demandait si Paul l'aimait si peu qu'il fût si indifférent! Et à cette première alarme de sa tendresse, s'ajoutait bientôt l'indignation de la patricienne, de la femme qui avait été élevée au milieu de gens sensibles au point d'honneur, — et cela se conçoit fort bien de la fille du marquis de Ternois, dont les deux frères étaient au service, et avaient de bonne heure fait ce qui s'appelle *leurs preuves* dans la vie privée, dans des querelles de Cercle, avant de se distinguer dans leur carrière africaine. Mathilde devait puiser dans la noblesse de son caractère la conviction qu'il est de tristes nécessités qui suppléent aux lois, souvent impuissantes à punir certaines offenses d'homme à homme. En effet, un mari, par exemple, peut-il aller demander aux tribunaux la répression d'un regard inconvenant... d'un mot déplacé... d'une prétention injurieuse à l'adresse de la femme qu'il estime et qu'il aime? Non, sans doute! C'est alors que l'idée, la prévision de la correction personnelle, du duel enfin, peut retenir les impertinents. Il faut donc que la femme se sache, se voie protégée dans son doux rôle d'épouse... dans son noble rôle de mère. Si elle ne l'est pas, elle se sent inquiète et humiliée. Si, au contraire, son mari est brave, susceptible à l'endroit de leur double point d'honneur, elle est plus fière d'en être aimée... de lui commander... de le subjuguer... enfin, de vaincre son vainqueur!

Sans arriver précisément à l'application de ces idées, de ces sentiments, Mathilde éprouvait donc un froissement de dignité, d'amour-propre, de délicatesse, si l'on peut dire... à voir son mari si résigné devant l'injure. S'il eût été possible d'obtenir, par l'analyse matérielle, une sorte de précipité chimique du trouble de cette âme assaillie de sensations si contradictoires, on eût sans doute trouvé au produit ce double désir, trahissant à la fois et sa fierté de fille noble et sa tendresse d'épouse : Paul furieux et provoquant M. de Lismore, — mais elle, se jetant entre eux et conjurant tout danger!

La nuit s'était écoulée dans ces chocs d'impressions contraires et toutes également pénibles : — doutes sur l'amour de Paul, — ou sur son courage, — terreur de n'avoir plus à douter sur ce dernier point. Vers le matin elle allait peut-être s'endormir, vaincue par la fatigue... lorsqu'elle entendit dans la cour de l'hôtel

[1] Voir les numéros 244, 245, 246, 247, 248, 249.

Les nouveaux abonnés qui désireront se procurer les trois numéros de décembre dans lesquels a paru le commencement du feuilleton de M. Jules Lecomte, n'auront qu'à envoyer à l'administration leur prix en timbres-poste, soit 1 franc 20 centimes, pour les recevoir franco.

hie. Dans sa franchise, ma cousine admettait qu'elles n'étaient « pas bonnes; » mais ses plus intimes amies répétaient, à l'envi, qu'elles étaient affreuses! Devait-on les en croire? Cependant, ma cousine n'avait épargné ni temps, ni peines, ni argent pour les améliorer. Elles avaient été nettoyées, plombées et replombées, remplies et enchâssées d'or, au point que, reluisant au soleil et ressemblant à ces envois d'Afrique, tout de gomme, d'or et d'ivoire, elles faisaient naître l'idée que ma tendre cousine avait dîné avec le roi Midas et négligé de se munir d'un cure-dents. Mais c'était, comme je l'ai dit, sa plus grande imperfection physique, imperfection à laquelle, du reste, nos belles campagnardes du département de l'Yonne semblent particulièrement sujettes. Quelle *sorte* de femme était-ce? Pour le coup, la meilleure sorte que vous puissiez désirer.

Quel âge avait-elle? Un moment. J'appréhendais cette question; et sur ma parole et mon honneur sacré, je n'en sais rien. Elle était probablement un peu plus vieille que vous, ma bonne lectrice célibataire, assez vieille pour commencer à craindre qu'elle ne rencontrerait jamais un mari, et assez jeune pour se bercer encore d'une espérance. Entre cette espérance et cette crainte égale, l'esprit exactement équilibré de mon héroïne oscillait à chaque souffle, comme les plateaux d'une balance bien précise dans la boutique d'un apothicaire. Non pas qu'elle eût grande envie de se marier, vraiment elle ne s'en souciait guère; seulement il lui semblait médiocrement naturel de ne pas recevoir une demande. Elle était bien sûre de ne jamais dire *oui*; mais il lui aurait été si agréable d'avoir la chance de dire *non*. Pourquoi ne s'était-elle jamais mariée? Je répondrai simplement : —parce que, comme je viens de le dire, elle n'avait jamais été demandée. Mais si, m'acculant au milieu de toutes les inextricables difficultés de causes et d'effets, vous m'adressez cette question : — Comment se faisait-il qu'elle n'eût pas été demandée? Je vous répliquerai de nouveau : — *Je ne sais pas*. Peut-être en avait-il été ainsi ordonné par le destin; peut-être était-elle un de ces «atomes superflus, impropres à la création, » dont parlent les savants; peut-être était-elle trop bonne, et peut-être pas assez bonne pour cette espèce de martyre. Je vous laisse libre, arrangez-vous comme il vous plaira. Quant à moi, la meilleure supposition que je puisse faire est celle-ci :

Le père de ma cousine Catherine Milon était veuf et dans l'aisance. Les revenus d'une place de percepteur suffisaient amplement à ses dépenses annuelles; mais, n'étant pas homme de prévoyance (ou plutôt, son économie, pareille à celle de l'enfant qui se figurait qu'on pouvait couper les vieilles lunes pour en faire des étoiles, étant plus ingénieuse en théorie qu'en pratique utile), il les mangeait tout entiers. En conséquence, ma cousine Catherine Milon, son unique enfant et l'orgueil de son cœur, avait été accoutumée à satisfaire tous ses caprices, à dépenser deux fois plus d'argent qu'elle n'aurait dû le faire et à vivre au sein d'une élégance qui semblait le comble du luxe à ses rustiques voisins de Cruzy-le-Châtel.

Mais, dans ce monde, ou le contraire de ce qui devait arriver arrive, comme l'on dit que tel est souvent le cas, ou la doctrine d'Azaïs n'est pas une chimère, car la bonne étoile apparente de ma cousine Catherine Milon, était justement ce qui entravait son chemin. Si elle avait eu moins d'argent de poche et plus d'espérances, c'eût été différent; quelques sacs d'écus ou quelques arpents de terre en expectative auraient pu rehausser sa valeur. Mais alors plus d'un jeune homme honnête et désintéressé qui aurait rougi de l'épouser *pour* ses richesses si elle en avait eu, se gardait bien de la prendre sans fortune. Plus d'un aussi, plein d'avenir, mais obligé de se faire une position, l'aurait gaiement épousée sans un denier si elle eût été la fille d'un pauvre homme; mais songeant à l'impossibilité d'entretenir sous son humble toit toutes les magnificences de la maison de M. Milon, il évitait ma cousine comme un luxe onéreux, tout à fait au-dessus de ses moyens, et cherchait une femme à prétentions moins élevées.

C'est ainsi que ma cousine Catherine Milon, la plus jolie fille du village, la mieux élevée, la plus courtisée, continua d'être, d'année en année, la belle de l'endroit, avec abondance d'admirateurs, disette d'amants, des trésors d'*attentions*, absence complète de *demande*; et, quoique, de temps en temps, elle montât à l'autel de l'hyménée comme accessoire, elle semblait condamnée à n'y jamais paraître comme principal. Vous n'aurez pas de peine à comprendre que cet état de choses ne plaisait pas considérablement à ma cousine Catherine Milon. Elle en prenait son parti cependant, et quand une des jeunes ménagères disait, pour la flatter : « Ah! *vous* n'êtes pas si sotte que de vous marier; *vous* êtes trop heureuse *maintenant* pour faire un changement; si j'avais eu une maison comme la vôtre je ne me serais jamais mariée! » la bouche souriante de ma cousine Catherine Milon reconnaissait le compliment et son cœur sa fausseté. Lorsque son excellente amie Clémentine Suchetet vint lui offrir le poste désagréable de fille d'honneur et ajouta en plaisantant : « Il *faut* que vous vous teniez près de moi, ma chère, car nous sommes maintenant les deux dernières de notre bande... », ma cousine Catherine Milon repartit : « Ça ne fait rien, ma bonne, les denrées les moins chères s'en vont toujours les premières. » Cette riposte contenait toute l'amertume dont sa bienveillante nature était capable. Je crois que, quelques mois après, elle déclara confidentiellement à Clémentine qu'elle avait à demi-envie de dire qu'elle n'épouserait pas le meilleur homme du monde; mais que le reste qu'elle gardait sagement en elle-même, était une demi-envie d'épouser le premier homme qui se présenterait. Si incohérentes et contradictoires que fussent ces assertions, j'estime, en fait, que la conclusion à laquelle ma cousine avait résolu de s'arrêter ne devait pas influer grandement sur sa position.

Mais c'est une de nos consolations, à nous habitants de cette boule roulant sans cesse sur elle-même, que dans un monde si changeant rien ne peut demeurer longtemps sans changer. Toute révolution nouvelle éveille un espoir nouveau, et un nouvel espoir était sur le point de luire à l'horizon de ma cousine Catherine Milon.

Par un beau dimanche du mois de juin, — une de ces délicieuses journées où la terre en fleur déploie sa plus éclatante verdure, exhale ses plus doux parfums, — ma cousine s'était rendue à l'église de Cruzy, pour y entendre la messe. Elle priait dévotement comme il convient à une pieuse célibataire, lorsqu'en levant les yeux au moment du *Credo*, elle aperçut tout à coup, dans le banc à côté d'elle, un jeune homme de bonne mine et bien mis, qui lui était tout à fait étranger. Catherine Milon avait la douce certitude d'être remarquablement élégante ce jour-là : elle portait une robe neuve, et son chapeau était à la dernière mode. L'air, quoique tiède et doux, était vif, et ma cousine savait que ses anglaises avaient toute la courbe et le lustre désirables. La chaleur de l'atmosphère ayant fait monter un tendre coloris à ses joues, elle soutint le feu d'une inspection comme une sainte martyre. Ses regards s'abaissèrent sur son livre d'heures, se relevèrent au ciel et glissèrent obliquement vers le bel inconnu. Il l'examinait encore! comme c'était surprenant! Un nouveau coup d'œil au missel, puis au ciel, puis à l'étranger; il l'examinait encore!! Comme c'était flatteur!! Elle ferma à demi les paupières, ramena gracieusement son châle sur ses épaules et hasarda un troisième clignement d'yeux. Il ne cessait de l'examiner. Ah! c'était *bien* surprenant!!! c'était *bien* flatteur!!! Certes, si c'est un compliment pour une dame d'être effrontément dévisagée, ma cousine Catherine Milon avait lieu d'être satisfaite au plus haut point. Ce dimanche-là, M. le curé fit un de ses plus longs et de ses plus pathétiques sermons, dans lequel il démontra clair comme le jour que ceux qui meurent vierges ont une place marquée au paradis. Cependant ma cousine Catherine Milon, ordinairement si recueillie, ne remarqua même pas ce sermon qui la touchait de si près. Emporté par un tourbillon d'idées nouvelles, l'esprit de ma cousine galopait loin du temple et il n'y rentrait, par intervalles, que pour s'assurer que les yeux de l'étranger étaient bien rivés à elle.

L'office terminé : elle partit le cœur gonflé; et ce ne fut pas sans un plaisir secret qu'elle le rencontra à la porte. Il lui offrit gracieusement de l'eau bénite, s'inclina et disparut.

Le lendemain, comme ma cousine Catherine Milon revenait de faire sa promenade matinale qu'elle avait poussée vers la route de Tonnerre, elle vit, en arrivant près du moulin à vent, son inconnu qui s'avançait dans la direction opposée. Impossible de l'éviter. Ma cousine fit appel à tout son courage. En passant à côté d'elle, il la salua avec un sourire et elle s'imagina qu'il avait murmuré ces mots : « Mademoiselle Catherine Milon; » mais elle n'en était pas sûre. Elle eût bien voulu se retourner. Pourquoi les convenances s'y opposaient-elles? Cependant, à un coude du chemin, elle aventura un regard en arrière. O bonheur! l'étranger s'était assis au bord du fossé, et la couvait des yeux.

ÉMILE CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

le bruit d'une voiture qu'on retire de la remise, les pas du cheval qu'on attèle, les grincements des portes. Surprise, inquiète, elle sauta hors du lit, et alla regarder à la fenêtre. C'était le petit coupé qu'on préparait pour une sortie matinale. En ce moment elle fut brusquement assaillie de l'idée que Paul avait la veille joué, pour le Commandant, pour l'aveugle et pour elle, une habile et douloureuse comédie, et que sortant à une heure aussi insolite, ce ne pouvait être que pour une rencontre! Elle passa rapidement une robe de chambre, raffermit le peigne qui soutenait ses longs cheveux bruns, traversa son cabinet de toilette et entra brusquement dans le petit salon, l'espèce d'atelier de son mari.

Paul était assis devant son bureau. En voyant Mathilde apparaître tout à coup, pâlie par l'insomnie et enveloppée de blanc, sur le seuil où elle s'arrêta, Paul poussa un cri de surprise et de déception :

« — Paul! — s'écria la jeune femme, — tu as travaillé toute la nuit... ces papiers, cette lampe, ta toilette d'hier soir... tu ne t'es pas couché! pourquoi?

Paul effrayé se leva, courut à elle et essaya de la rassurer en disant,—qu'en effet, l'arrestation du gérant des mines auxquelles il était associé l'avait obligé à des examens de comptes, de papiers...

« — Tu veux me tromper, Paul! — exclama-t-elle, en essayant de regarder sur le bureau, — mais c'est inutile... je sais tout!

» — Que veux-tu dire?

» — Tu te bats, ce matin!

» — Moi? quelle idée!... et avec qui veux-tu donc que je me batte?

» — Pourquoi ces préparatifs alors?

» — Quels préparatifs?

» — Pourquoi fais-tu atteler le petit coupé?

» — Je ne sais ce que tu veux me dire... je ne comprends pas! — dit Paul en se précipitant vers la fenêtre, sans rien voir, à cause d'un retour d'angle formé par le petit jardin d'hiver du premier étage.

» — Il ne comprend pas! — s'écria Mathilde, — mais tu vois bien que je sais tout! Ah! mon ami, combien ta femme est à la fois fière et désolée de cette preuve de ton amour... *et de ton courage!* — murmura-t-elle en finissant.

» — Mais, Mathilde, je t'assure que tu te trompes! — dit Paul, dont le sang afflua brusquement à la face, — je ne me bats pas... ce matin.. avec le comte de Lismore!

» — Pourquoi, lui? — exclama Mathilde avec anxiété, — je n'ai nommé personne!

» — Mais, Mathilde, je te jure...

» — Alors, que fait Gilbert dans la cour? pourquoi, pour qui cette voiture à pareille heure?

» — Ah! je vais le savoir! — s'écria Paul en sonnant avec force, et déjà assailli de la plus douloureuse inquiétude.

» — Allons, Paul, mon Paul, — dit tendrement Mathilde en jetant ses bras nus au col de son mari, — pourquoi cette comédie? tu veux te battre pour moi... avoue-le donc! ne suis-je pas femme à te comprendre!

» — Encore une fois, Mathilde... — murmura Paul en se dégageant tout ému.

Un domestique entra.

» — Où est Gilbert?

» — Dans la cour, monsieur; il fait atteler votre coupé.

Paul courut tout éperdu dans la chambre de sa femme, ouvrit la fenêtre, vit en effet Gilbert debout, prêt à sortir, devant la voiture, le cocher déjà sur le siége. Il l'appela impérativement. Quelques instants après, le vieux soldat entrait dans le cabinet de Paul :

» — Où vas-tu avec mon coupé?

» — Monsieur Paul... — balbutia l'ennemi des Prussiens, — un ordre... une commission du Commandant...

» — Pourquoi?

» — Je ne sais pas...

» — Allons, Gilbert, tu ne peux pas mentir, je t'ordonne de répondre, quel ordre t'a donné mon père?

» — Dame... monsieur Paul... le Commandant m'a simplement dit qu'il voulait sortir de bonne heure... je n'en sais pas davantage!

» — Voyons, Gilbert... tu me vois, à six heures du matin, encore habillé de la veille... tu trouves ici ma femme pâle d'inquiétude... tu dois bien voir qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire! ce n'est donc pas le moment de faire de la discrétion sentimentale... Malthide et moi nous t'ordonnons... nous te prions de dire ce que tu sais!

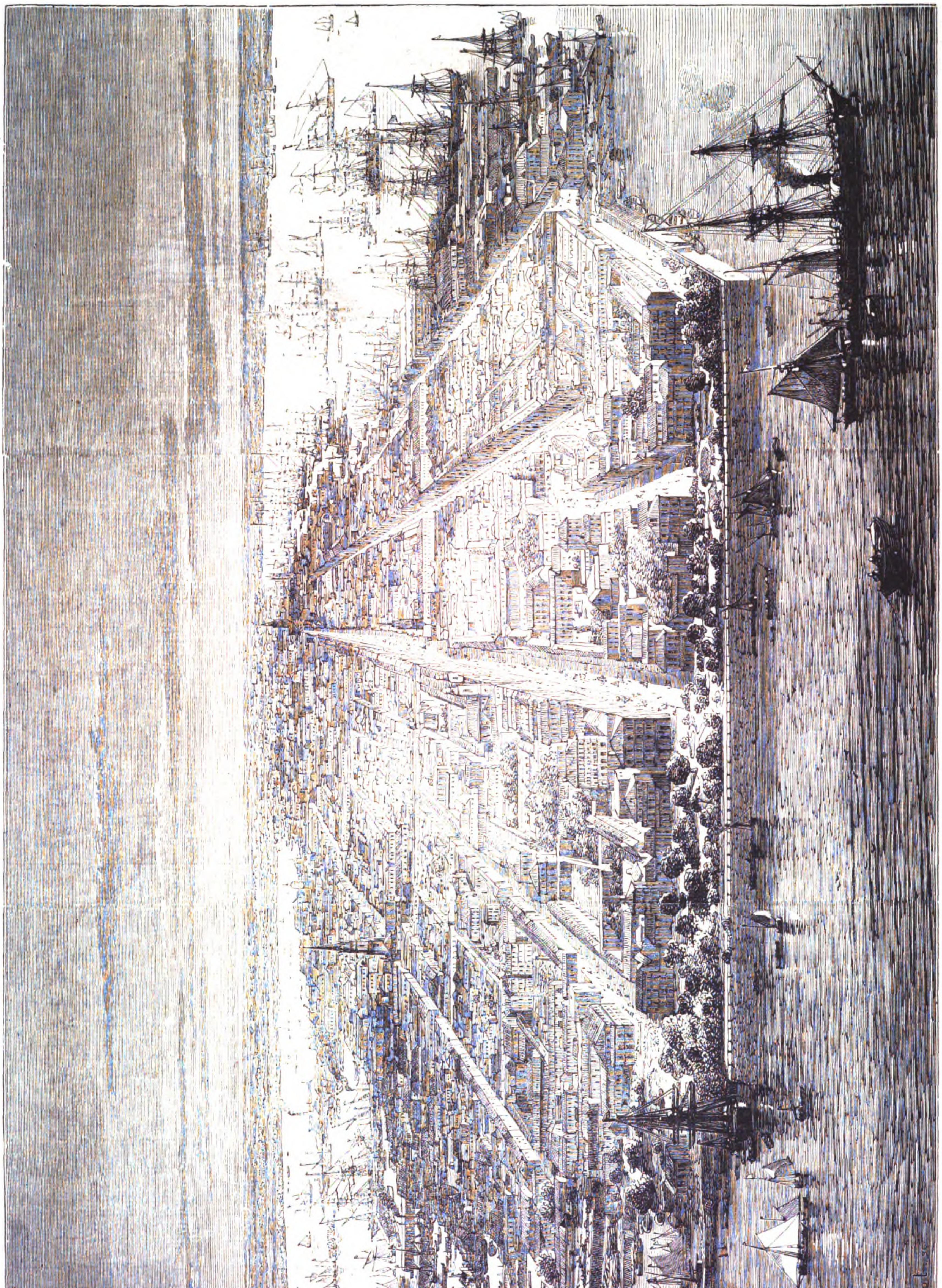
» — Mais, monsieur Paul, je vous le répète, c'est mon Commandant qui a désiré sortir de bonne heure...

» — Ainsi, ce n'est pas mon mari qui vous a donné ces ordres? — interrompit Mathilde d'un ton plein d'angoisse.

» — Non, madame! — répondit Gilbert, comme enchanté— de la rassurer...

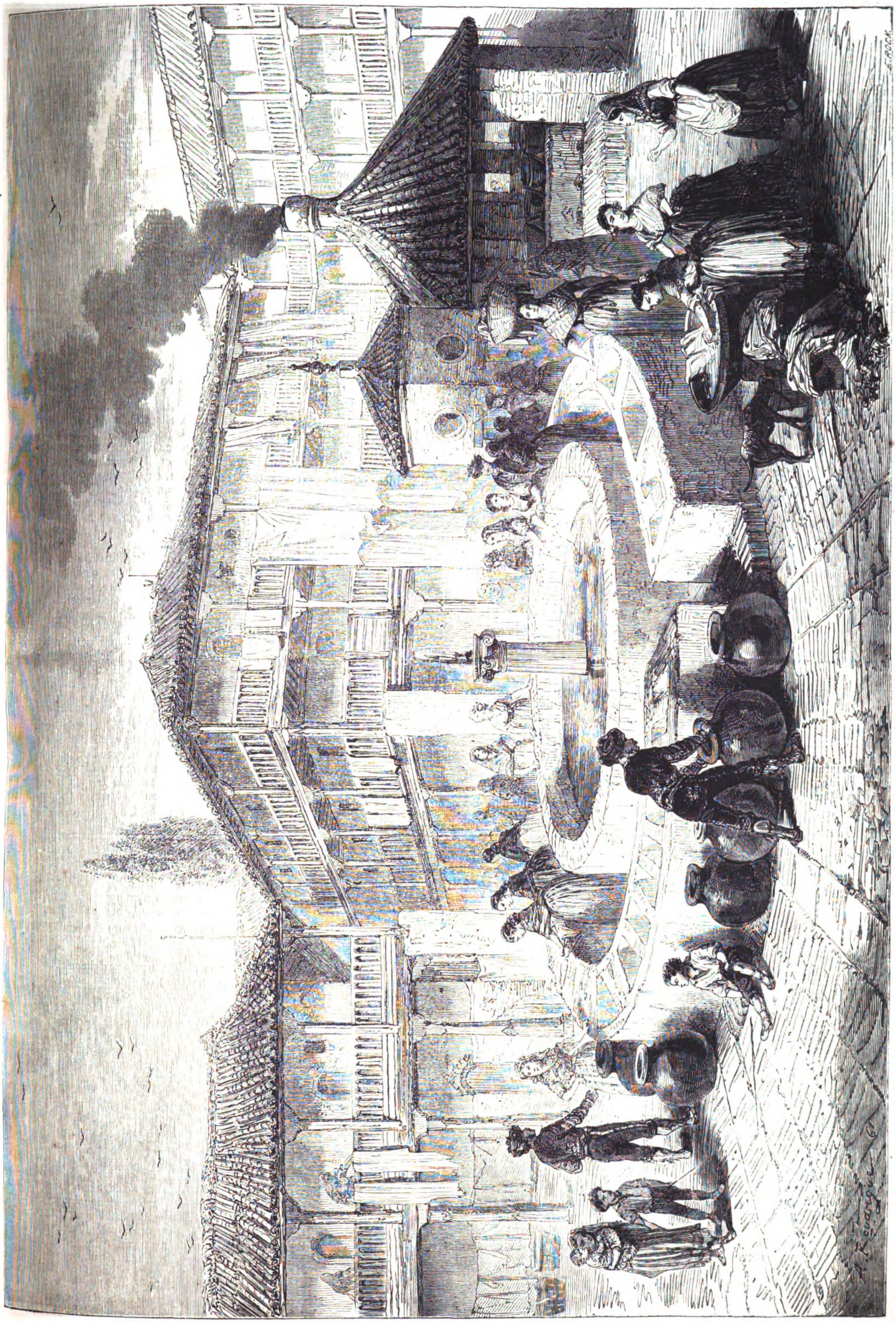
» — Ah! — fit la noble jeune femme, cédant à un sentiment d'amère déception qui fut malheureusement compris de Paul désespéré.

C'est que le pauvre Paul, en voyant, de si grand matin Mathilde entrer dans sa chambre, avait d'abord



Vue de Charleston. (Dessin de M. Durand-Brager.)

Partie incendiée le 11 décembre.



Le corral del Conde, rue Santiago, à Séville.

Corral del Conde calle de Santiago (Séville).

Le voyageur qui se contenterait, en passant quelque temps à Séville, de ne voir que la Giralda, l'Alcazar, l'Archevêché, le patio des orangers, le tombeau de Hernando Colon, l'épée de Vargas et ces merveilleux Murillo du musée, ne pourrait pas dire au retour qu'il connaît la ville que les Méridionaux de l'Espagne appellent, à juste titre, la partie de l'Andalousie.

Il faut errer dans ces rues étroites, où d'une maison à l'autre sont suspendues des toiles gaiement bariolées qui vous abritent du soleil et qu'on appelle des *tendidos*; s'arrêter aux angles des *Callejons* à admirer les madones peintes devant lesquelles toute bonne Andalouse ne passe pas sans dire *Ave, Maria purissima*; se perdre dans les ruelles tortueuses, déchiffrer les inscriptions, et se reposer sur les margelles des fontaines de marbre de la *Merced*, la *Magdalena*, le *Salvador* de la place *del Duque* où s'élevaient autrefois les jardins d'orangers des ducs de Medina-Sidonia.

Le *Corral del Conde*, qui emprunte son nom à l'une des grandes familles de Séville, entouré de vieilles maisons où pendent des guenilles d'un ton féroce, avec des balcons en saillie, des *miradores* qui projettent de larges ombres, est l'un des coins de la ville où l'aquarelliste s'arrête avec le plus de bonheur.

Quand on peut saisir toutes les nuances de la langue espagnole et que, assis à l'ombre de son parasol, on ébauche son aquarelle, les Sévillanes, les *majos* et les *aquadores* vous donnent une représentation pour laquelle, fanatique de l'Espagne, du ciel bleu, des yeux en amande, des lèvres en fleur et de l'argot castillan, je donnerais toute la rue de Rivoli, moins l'hôtel de ville et la tour Saint-Jacques.

Allez au Corral, c'est là que vous trouverez la *cigarrera*, vêtue d'une robe de toile, coiffée d'un lambeau de châle retenu au chignon et retombant en mantille sur les épaules, l'œillet rouge ou la fleur de grenadier derrière l'oreille. C'est là qu'on met le poing sur la hanche et le sombrero sur les yeux, c'est là que l'on drape le plus fièrement la capa et que, le soir, on juge le mieux les coups des combats de taureaux. Allez au Corral, c'est là que vous surprendrez la vraie Sévillane qui vient remplir ses *bucaros* à la fontaine et prend, sans le savoir, des attitudes de statue antique. C'est là que Figaro est venu gratter la guitare pendant qu'Almaviva chantait sous le balcon vermoulu d'une plébéienne qui n'a pas grossi sa liste, et qui ne lui a répondu que par des éclats de rire étouffés et le bruit sec de son éventail.

CHARLES YRIARTE.

BIBLIOGRAPHIE.

Atlas historique et pittoresque ou Histoire universelle ancienne et moderne, disposée en tableaux synoptiques [1].

Nous n'entreprendrons pas de rendre compte de l'*Atlas historique et pittoresque* publié par M. E. Simon de Strasbourg. Dans le cadre forcément restreint que nous avons à remplir, nous pouvons tout au plus le signaler et le recommander en donnant une rapide esquisse du plan suivi par l'auteur, M. T. H. Schnitzler.

En ne circonscrivant pas l'économie d'un ouvrage dans une seule époque, ni dans une seule région, en l'étendant, au contraire, à toutes les époques, — depuis celle où l'on trouve le berceau du monde jusqu'à l'heure présente, — à toutes les régions, — depuis celle qui garde encore l'empreinte des premiers pas de l'humanité, jusqu'aux terres récemment découvertes, M. Schnitzler a fait un livre qui ne dispense pas sans doute de l'*étude* des historiens; mais qui permet d'embrasser d'un coup d'œil tous les faits historiques. Hâtons-nous d'ajouter que ce ne sont pas seulement des tables chronologiques que donne l'auteur, mais qu'on trouve dans son travail précisément la continuité, l'enchaînement des causes et des effets, et un grand nombre de ces détails d'un ordre philosophique et moral qui sont l'essence même de l'histoire et lui assurent le caractère d'enseignement qui lui est propre. C'est de l'histoire en raccourci si l'on veut; cependant, il faut reconnaître que les proportions du tableau sont colossales.

Pour la division de son ouvrage, M. Schnitzler s'en tient à peu près à l'opinion commune. Ainsi la première partie, — l'*antiquité*, — s'arrête à l'année 476 de notre ère; toutefois, cette partie se subdivise ellemême en cinq périodes : la première nous conduit jusqu'en 1500 avant J.-C., c'est-à-dire jusqu'à la législation de Moïse, et la première colonisation de l'Europe; la seconde jusqu'à l'an 560, époque du grand établissement de l'empire des Perses; la troisième jusqu'à l'an 331, soit jusqu'à l'empire universel des Macédoniens; la quatrième jusqu'à l'an 31, date de la bataille d'Actium, c'est-à-dire jusqu'à la conquête faite par les Romains de l'Égypte, dernière fraction de l'empire macédonien qui eût conservé son indépendance; enfin, la cinquième, jusqu'à l'an 476 après J.-C., c'est-à-dire jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident brisé par les barbares.

La seconde partie, — *moyen âge*, de 476 à 1453, — se partage à son tour en trois périodes : la première s'arrête en 843, — traité de Verdun qui constitue plusieurs grands royaumes latins séparés; la seconde poursuit jusque vers l'an 1300, — fin de la monarchie absolue du pape; et la troisième jusqu'à l'an 1453, — fin de la féodalité comme institution dominante, et chute de l'empire romain d'Orient.

Enfin, pour la troisième partie, — *temps modernes*, de 1453 jusqu'à ce jour, — l'auteur adopte également trois périodes: l'une nous mène au déclin de la féodalité, et s'achève en 1648 qui marque la fin des guerres de religion en Occident; l'autre, nous mène jusqu'à 1789, c'est-à-dire jusqu'au triomphe du tiers état dans sa lutte contre le pouvoir royal à l'effet de conquérir l'égalité civile et politique; la dernière, enfin, comprend l'histoire des derniers temps, depuis la conquête de l'égalité civile et politique jusqu'au triomphe du principe démocratique faisant la force de monarchies nouvelles.

Ces divisions sembleront peut-être trop complaisamment faites au point de vue européen et même au point de vue français.

Cependant il n'est guère possible d'adopter des divisions historiques conservant un caractère parfait d'universalité. D'une part, nos préjugés s'y opposent; d'autre part toutes les nations dont l'ensemble forme l'humanité, ne sauraient aller du même pas sur la voie du progrès : les unes marchent résolûment en avant, les autres restent retardataires; et parmi celles qui sont privilégiées, la prépondérance passe tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là. Or, il est incontestable que l'Europe a donné au monde les principes de la régénération matérielle et morale, et dans ce travail qui a amélioré l'esprit et l'individu, qui peut dire que ce n'est pas la France qui souvent a porté les premiers coups ?

Mais il n'est pas indifférent de faire ressortir l'esprit d'impartialité avec lequel M. Schnitzler a exposé les faits de l'histoire politique, aussi bien que ceux de l'histoire religieuse. Par exemple tous les cultes chrétiens sont traités avec le même respect; tous les autres avec les égards que commande le bon goût. On dirait même que l'écrivain n'est pas sans avoir quelques prédilections pour les choses de l'ordre spirituel. C'est ainsi qu'on remarque le soin avec lequel il traite l'entreprise de Grégoire VII d'adoucir une société encore barbare par la prédominance de la tiare sur les sceptres, l'histoire des grands conciles, celle du jansénisme et de Port-Royal, celle encore de la compagnie de Jésus.

Au résumé, c'est un travail à la fois immense et sensé, simple et substantiel, rapide et raisonné, qui fait le plus grand honneur à celui qui l'a mené à si bonne fin. Remarquons d'ailleurs en passant qu'il n'a d'analogues que les recueils encyclopédiques des Kruse, des Nissen, des Vehse, en Allemagne.

Il nous reste à dire que l'*Atlas historique* comprend trois beaux volumes in-folio, renfermant 163 tableaux synoptiques, une introduction générale, une introduction particulière à chacune des trois grandes divisions de l'histoire, un répertoire des noms propres, une table des matières, enfin les illustrations, c'est-à-dire dix-sept cartes géographiques et cinquante planches où sont figurées des cérémonies, des costumes, des monuments, des ustensiles, des armes, souvent des portraits d'hommes célèbres, quelquefois même des faits historiques.

Disons aussi qu'au moyen du répertoire les recherches peuvent se faire avec une facilité singulière dans ces vastes archives de la civilisation, et félicitons, en terminant, la typographie de M. Silbermann de l'exécution vraiment classique de *l'Atlas historique et pittoresque*.

M. Simon est également l'éditeur de deux livres pleins d'intérêt : *les Schlitteurs des Vosges* et *le Lundi de la Pentecôte*. Enrichis d'un grand nombre de dessins de M. Schuler, peintre strasbourgeois d'un grand mérite, ces volumes seront accueillis avec une égale faveur par les gens du monde et par les artistes.

OLIVIER MERSON.

[1] M. E. Simon, éditeur, à Strasbourg.

---

pu croire que sa mère avait parlé de la provocation qu'il avait été contraint de lui lire la veille. Mais en devinant le doute cruel qui revenait à l'esprit, au cœur de sa femme, il comprit que Mme Delsade s'était tue... et que Mathilde en revenait fatalement à un affreux soupçon. Il lui fallut subir ce nouvel affront sous peine de faire partager à Mathilde toute la terreur dont son âme était remplie, en devinant l'initiative désespérée prise par son père.

» — Eh bien! ma chère Mathilde, — reprit-il avec un suprême effort pour paraître calme, et même plaisant, — tu vois qu'il ne s'agit plus des tragédies que tu avais rêvées cette nuit, et qui s'évanouissent avec la lumière du jour! Mon père, qui ne passe que peu de temps à Paris, a sans doute quelques courses matinales à faire... il me parlait précisément hier de visiter les nouveaux travaux qu'il n'a pas étudiés depuis un an! Il n'y a donc plus, dans ce qui t'a un moment inquiétée, trompée, rien que de très-naturel! Retourne chez toi, ma chère amie, et laisse-moi achever de mettre en ordre ces papiers indispensables à une réunion d'actionnaires de nos mines, que je veux provoquer pour demain...

» — Ainsi, Paul, tu me jures... — dit Mathilde en but à toutes les anxiétés des sentiments contraires.

» — Quoi? que je ne me bats pas avec M. de Lismore? tu vois bien que Gilbert n'a reçu aucun ordre de moi! Et d'ailleurs pourquoi diable me battrais-je avec le comte? Pour des contestations d'intérêt? parce que notre gérant nous a trompés tous deux? Il y a un proverbe financier qui dit : *on ne se bat pas pour des discussions d'affaires*... ce proverbe est fort sage, car il empêche la passion d'obscurcir la sage appréciation des intérêts de famille! Allons, ma chère Mathilde, rentre chez toi, et calme des inquiétudes sans motif. Je vais aller voir mon père qui est encore dans sa chambre en bas, et demander conseil à son expérience sur un point qui m'embarrassait cette nuit... Il ne s'agit ici que d'affaires d'argent, comme tu vois... et en fait d'argent tout s'arrange! Nous déjeunerons ensemble, à midi, avec la bonne mère, avec Céline... Va, mon enfant, va...

Et il l'embrassa sur le front en la conduisant à la porte du salon. Mathilde se laissa renvoyer, en se disant :

« Il ne parle que d'argent... toujours l'argent! Se dissimule-t-il une offense pour la laisser impunie? Ah! je sens que je tiens autant à son honneur qu'à son amour, et que pour être heureuse et fière, il ne faut pas que je puisse soupçonner son cœur souillé des défaillances de la lâcheté! »

On a compris que la fille du marquis de Ternois, dans une sorte d'élan à la spartiate, eût peut-être préféré être inquiète sur la vie de Paul, — que sur son courage...

XVIII

UN COUP DE TÊTE DU COMMANDANT.

Ce qu'il est temps de dire c'est que la veille, le Commandant Delsade, en quittant, fort indigné, son fils si étrangement obstiné à défendre le comte de Lismore, était allé raconter à son vieil ami, l'amiral Darmont, toute cette crise de famille. Il lui déclara qu'il était décidé à prendre la situation à laquelle Paul semblait se soustraire : c'est-à-dire à provoquer le comte.

L'amiral, qui avait, dans sa brillante carrière, donné assez de preuves d'un ardent courage pour avoir le droit d'examen en pareille affaire, chercha à dissuader le Commandant de prendre ce parti violent. Delsade répondit :

« — C'est une chose décidée, et je viens moins vous demander un conseil qu'un appui. Mon irritation est double contre ce *sportsman* boursier et galant. L'insulte faite à ma belle-fille me touche sans doute beaucoup... mais il est un point sur lequel je me sens tout particulièrement animé et désireux d'agir, c'est un autre point d'honneur! Je connais parfaitement la situation de mon fils dans les affaires de ces maudites mines, et le juge d'instruction, mon ancien collègue à la chambre, me l'a très-bien définie. Lorsque Paul a été entraîné par ce comte à prendre pour quatre cent mille francs d'actions de cette déplorable opération algérienne, il lui céda en même temps la présidence du conseil de surveillance. Or, cette présidence était à la veille de prendre une grande responsabilité : celle de l'approbation des comptes annuels du gérant. M. de Lismore s'esquiva habilement, et se substitua un imprudent et un inexpérimenté, presqu'à la veille du jour où les malversations du gérant devaient être découvertes! Paul reçut donc la situation sans la connaître, et s'en rapportant aux explications verbales du comte, il approuva aveuglément, de confiance, ce qui lui était transmis : c'est-à-dire des actes remontant à plusieurs mois et jusqu'à une année, et conséquemment tous accomplis alors qu'il était absolument étranger à l'affaire! Or, c'étaient ces actes qui ruinaient les mines, de sorte qu'en se débarrassant de la plus forte partie de ses actions, ce Lismore faisait un coup de maître... de maître fripon, gagnant l'argent et évitant la responsabilité d'abord morale, puis aisément convertie en responsabilité matérielle par la justice, qui veut que le président d'un conseil de surveillance, surveille, et

COURRIER DU PALAIS.

Ma conscience n'est pas en repos : j'ai commis tout récemment deux erreurs que je dois à mes lecteurs, que je me dois à moi-même de rectifier. Elles ne sont pas graves, Dieu merci ! et si j'y insiste aujourd'hui, c'est qu'il est une qualité à laquelle je tiens avant tout et que je revendique, — à défaut d'autre, — celle de chroniqueur exact et bien informé.

Je vous racontais, dans mon dernier courrier, comment, à la suite de certaines difficultés de cœur, une belle dame avait reçu de son bien-aimé un coup de couteau : — qui, vous disais-je, lui avait traversé la main. — Je me trompais de quelques centimètres : c'est le bras qui a été atteint, et atteint si profondément, que des nerfs ont été coupés et que trois doigts de la main sont restés paralysés. Cette dernière circonstance n'est que trop vraie, et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir la comprendre aussi dans cette petite rectification.

L'autre erreur m'est signalée par un abonné du *Monde illustré*.

En rendant compte d'un excellent ouvrage publié récemment par M. Sorel, j'ai écrit, — peut-être m'a-t-on fait écrire, — qu'il traitait des dommages-intérêts causés « au gibier par les récoltes. » Mon facétieux correspondant me demande de lui expliquer quel mal un pré de luzerne peut faire à un lièvre, un champ de blé à des grives ou à des perdreaux. C'est se montrer bien dur pour un *lapsus calami*. Moins sévère fut un jour le public pour ce pauvre comédien qui, ayant à annoncer la mort d'un des personnages de la pièce où il jouait, s'écria, d'une voix tonnante : « C'en est mort, il est fait ! » — On rit du *lapsus linguæ*, mais on ne lui demanda pas d'explications.

Pour mettre à jour cet examen de conscience, il me reste encore un oubli à réparer. Je veux parler d'un grand procès dont j'ai déjà touché quelques mots ici même ; celui du prince Woronzoff contre le prince Dolgorouky. La matière est dangereuse, car il s'agit d'une question de diffamation. Il est bien vrai que les débats ont été portés cette fois, non devant les tribunaux correctionnels, mais devant la justice civile, circonstance qui suffirait, si l'on en croit bon nombre de jurisconsultes, pour m'autoriser à en rendre compte. Si forte que soit la tentation, je vous demande la permission d'y résister. Le jugement me reste après tout : il m'appartient, et les faits qu'il révèle et que je vais lui emprunter, ont par eux-mêmes assez d'intérêt pour faire encore bonne figure dans cette chronique.

Il y a quelque chose comme dix-huit mois, paraissait à Paris, sous ce titre : la *Vérité sur la Russie*, un ouvrage dû à la plume du prince Pierre Dolgorouky. Il y avait de grosses choses dans ce livre, si grosses, que je ne me risquerais pas de gaieté de cœur à m'en faire l'écho. La grande presse s'en occupa, — c'était son affaire, — et le *Courrier du Dimanche* l'examina à son tour, dans un article signé Michensky. L'article, — louangeur en apparence pour le prince Dolgorouky, se terminait — *in caudâ venenum* — par une allusion à une historiette scandaleuse qui, disait M. Michensky, avait eu cours dans l'aristocratie russe. Un grand seigneur, un boyard, en publiant un ouvrage généalogique sur les grandes familles moscovites, n'aurait pas craint de faire trafic de sa plume et aurait poussé l'impudence jusqu'à adresser au descendant d'une illustre maison un billet anonyme par lequel il lui aurait proposé d'insérer une généalogie conforme à ses prétentions, si celui-ci consentait à lui remettre une somme de 50,000 roubles.

Or, l'allusion allait droit au prince Dolgorouky : lui-même le reconnut : pas d'ambages, s'écria-t-il, dans une lettre adressée au *Courrier du Dimanche*, les deux seigneurs dont on parle, celui qui aurait écrit le billet anonyme, celui qui l'aurait reçu, c'est moi, c'est le feu maréchal Woronzoff, et il ajoutait, — ce sont les expressions relevées par le jugement même, — « que le maréchal aurait trempé dans la calomnie la plus infâme et dans le faux le plus audacieux qui eût été commis. »

Le *Courrier du Dimanche*, dont la bonne foi avait été, ainsi qu'il l'a déclaré, surprise par Michensky, accueillit la protestation dans ses colonnes.

Mais alors se leva le prince Simon Woronzoff, le fils de l'illustre maréchal, l'héritier de son nom : « Vous avez, dit-il à son tour, au prince Pierre Dolgorouky, et au *Courrier du Dimanche*, calomnié audacieusement la mémoire de mon père : et vous, prince Dolgorouky, votre responsabilité est d'autant plus grande, que le billet anonyme, je ne crains pas de l'affirmer, il est de votre main.

Et c'est ainsi qu'un tribunal français s'est trouvé saisi d'une demande en réparation intentée par le prince Dolgorouky.

Trois audiences entières ont été consacrées à ce grand débat.

. . . .

Le prince Dolgorouky et le *Courrier du Dimanche* ont perdu leur procès. Ils ont été condamnés solidairement à l'insertion du jugement dans cinq journaux, sans compter celle qui devra se faire dans le *Courrier du Dimanche*.

Le jugement reconnaît, en outre, dans ses considérants, que « toutes les circonstances, toutes les présomptions de nature à déterminer la conviction, établissent que le billet émane de celui-là seul qui y avait intérêt, c'est-à-dire de Dolgorouky. »

Un journal étranger a annoncé qu'à la suite de cette décision, le prince Dolgorouky avait envoyé un cartel au prince Simon Woronzoff ; mais que de l'avis des témoins, la rencontre avait été ajournée jusqu'au jour où l'appel interjeté devant la cour aura été vidé.

Une autre affaire qui a fait grand bruit, — cette fois dans le monde parisien, — c'est le procès en nullité de mariage intenté par M. le marquis de Grolée Virville. Je me suis engagé à vous en parler, et je ne vous cache pas que je suis effrayé de ma promesse. Comment vous initier au point scabreux qui divise les deux jeunes époux, à ces détails intimes, à ces mystères de la chambre nuptiale qui ne sont pas ici l'épisode, mais le fond même du débat ? Heureusement un des deux avocats de la cause s'appelle Me Jules Favre, c'est-à-dire la suprême convenance, le goût, la mesure, l'euphémisme heureux et délicat. Il dira tout, tout... sans que la susceptibilité de ses auditeurs ait à prendre l'alarme : tels autrefois, par l'élévation de la forme, par la dignité de l'exécution, Phidias et Praxitèles sauvaient les nudités de leurs déesses et jetaient sur elles comme un voile de décence et de pudeur.

C'est donc Me Jules Favre qui va vous expliquer le procès :

« Un jeune homme, dernier rejeton d'une antique famille, cherche dans le mariage la sainteté d'une vie chrétienne, la joie et la force d'une postérité ; il épouse une jeune fille riche, belle, pleine de séductions, et au moment même où s'ouvre devant lui cet avenir qu'il avait rêvé, où il est prêt à mettre la main sur ces voluptés légitimes qui devaient le remplir de bonheur, un anathème inattendu se dresse devant lui et l'arrête au seuil même de la chambre conjugale, qu'il lui est interdit de franchir. Ses larmes, ses remontrances, ses ordres sont méconnus ; on se raille de son désespoir comme on insulte à son autorité ; après cinq mois de luttes dans lesquelles toutes les humiliations lui sont prodiguées, il quitte cette jeune fille, — qui n'a pas été sa femme, — et, au bout de quelques années de tortures, de solitude, de chagrins, il vient se jeter aux pieds du Père commun des fidèles, il lui demande si sa conscience est engagée par les liens du sacrement. —Non, lui est-il répondu ; le sacrement ne consiste pas dans cette cérémonie touchante qui permet au prêtre de bénir le serment des deux fiancés ; il suppose une confusion absolue des existences qui est dans les desseins de Dieu, et si un obstacle s'oppose à l'accomplissement de cette loi suprême, il réagit jusqu'au sacrement et le détruit : vous êtes libre, la main du ministre de Dieu n'a pu commettre un sacrilége ; puisque celle qui y concourait ne s'y associait qu'avec le dessein de tromper, elle brise ces nœuds indignes que la religion désavoue. »

Oui, — et ce n'est pas là une des moindres singularités de cette étrange cause, — avant de recourir au pouvoir civil, qui seul a le droit de briser le contrat, le mari s'est adressé aux ministres de la religion, à son chef suprême ; il a appelé devant eux la femme révoltée.— Révoltée ? elle le nie, elle l'a nié sous la foi du sacrement, elle a juré, la main droite sur le saint livre, que les plaintes de son mari étaient mensongères ; mais lorsque, placé ainsi entre deux serments redoutable, le juge ecclésiastique a parlé de témoignages, elle, alors, s'est enveloppée dans sa pudeur et dans sa dignité, préférant se laisser condamner que de livrer les intimités de sa couche aux scandales d'une enquête.

Prétextes ! vains prétextes, s'est écrié le mari ; non, je n'appelle pas les inquisitions scandaleuses ; les preuves que j'invoque, ce ne sont pas ces constatations matérielles qui blessaient la décence et qu'ont proscrites à bon droit nos lois et nos mœurs nouvelles ; ce sont des écrits, ce sont des lettres, ce sont des aveux échappés à vous et aux vôtres, c'est par eux seuls que je veux établir aux yeux des magistrats mes déceptions, votre

---

soit considéré comme complice du mal qu'il n'a pas empêché !

« Aujourd'hui Paul, paralysé par des considérations que je ne puis me figurer, retenu par un incompréhensible lien, hésite à prendre attitude vis-à-vis ce traître. Le juge se demande la cause de pareils ménagements... et le public, demain peut-être, fera comme le magistrat ! On parle déjà de cette malheureuse affaire dans notre monde... Corbinaud, l'ami de la famille, n'a pu me le dissimuler. Il est évident qu'en voyant l'inertie de Paul on se dit, ou on se dira : Il ménage le comte de Lismore ? C'est qu'il a quelque chose à en redouter ! » Vous comprenez, cher amiral, que cette situation est intolérable, et que nous ne pouvons nous laisser déshonorer par une confusion de culpabilité avec le gérant coffré sur la plainte de quelques actionnaires ! En effet, si mon fils avait, sciemment, approuvé les comptes de ce drôle, il serait son complice. Mais comme il n'en est rien, il faut sur-le-champ mettre l'opinion de notre côté par une vigoureuse prise d'attitude. Mon fils hésite ? j'avance ! Lorsqu'on saura que ce Lismore est bravé, provoqué par un Delsade, on comprendra bien que nous n'avons rien à redouter, et on ne sera pas tenté de mettre sur le compte d'une pusillanimité dont la pensée me fait bondir, ou enfin, d'attribuer à une conscience inquiète la réserve inexplicable dont mon fils me donne l'affligeant spectacle ! »

L'amiral Darmont comprit et approuva. Il fut convenu que, le lendemain matin de bonne heure, lui et son frère, un ancien intendant militaire, iraient trouver le comte de Lismore pour lui porter la provocation de l'ancien député et le prier de désigner des témoins avec lesquels on pût s'entendre sur-le-champ. Il fut bien convenu, qu'aux yeux du comte, Paul Delsade ignorait tout, — tout, jusqu'à l'étrange tentative de déclaration faite à Mathilde !

XIX

LES TORTURES DU COURAGE.

Le lendemain de tous ces événements, lorsque le jour filtra autour des rideaux de damas violet qui voilaient les fenêtres du cabinet de Paul, celui-ci se leva de la table où il avait travaillé toute la nuit, et éteignit la lampe. Paul avait passé la nuit à mettre toutes ses affaires en ordre, et à faire son testament. Il attendait de bonne heure Corbinaud qui devait lui apporter les 150,000 francs obtenus par la vente de la *Châtenaie*, opérée par les soins du notaire, frère de l'ami de la maison. On sait que cette somme, primitivement destinée à rembourser Mme de Bryac d'un prêt fait à un inconnu par l'intermédiaire du même notaire, changeait brusquement de destination avec les événements.— En effet, au lieu d'aller à la veuve, elle était impérieusement destinée à l'acquit d'un solde de dette envers le comte de Lismore, à propos des mines de Djemilah, et la même main qui irait payer la somme, devait remettre la provocation du débiteur enfin affranchi.

On sait aussi que Mathilde, informée par Corbinaud du danger que courait sa chère résidence d'été, avait chargé le brave garçon de réaliser la valeur des diamants maternels qu'elle ne portait jamais, et que c'était cet argent même que Paul allait recevoir dans la matinée, et qui devait, par un étrange et fatal concours de circonstances, aller aux mains du comte,— de sorte que la pauvre Mathilde fournirait la somme qui permettrait enfin à son mari de se battre contre celui qui l'avait insultée !

On vient de voir comment Paul apprit tout à coup que son père sortait de grand matin. Mathilde renvoyée, il revint à Gilbert et lui dit :

« — Nous voilà seuls... parle Gilbert : où va mon père ?

» — Je ne veux rien vous cacher, monsieur Paul, parce qu'entre hommes il faut être franc, surtout dans des crises pareilles ! Hier mon Commandant s'est entendu avec l'amiral Darmont ; ce matin on doit provoquer ce comte de Lismore... le duel aura lieu dans la journée...

Paul resta un moment atterré, puis il s'écria :

» — Ah ! j'avais bien prévu qu'avec son tempérament de flanqueur-grenadier de la Garde, mon père viendrait se jeter fatalement au milieu de mes affaires ! Ainsi, soupçonné hier par lui... et là, tout à l'heure encore, par Mathilde, je subis ce terrible et double affront d'un dégradant soupçon... C'est affreux ! Mais voyons... que faire ? aller trouver mon père... lui dire que je sais tout... l'empêcher de partir... l'empêcher de me prendre, de me voler ma place en face de ce misérable ? Oui... il n'y a pas autre chose à faire... et puisque ma mère, ma femme ne soupçonnent rien...

Gilbert interrompit ces exclamations de Paul, en disant :

» — Monsieur, j'entends mon Commandant qui m'appelle...

Au même instant la porte s'ouvrit et le Commandant Delsade, une boîte de pistolets à la main, se trouva en présence de son fils terrifié.

Jules Lermina

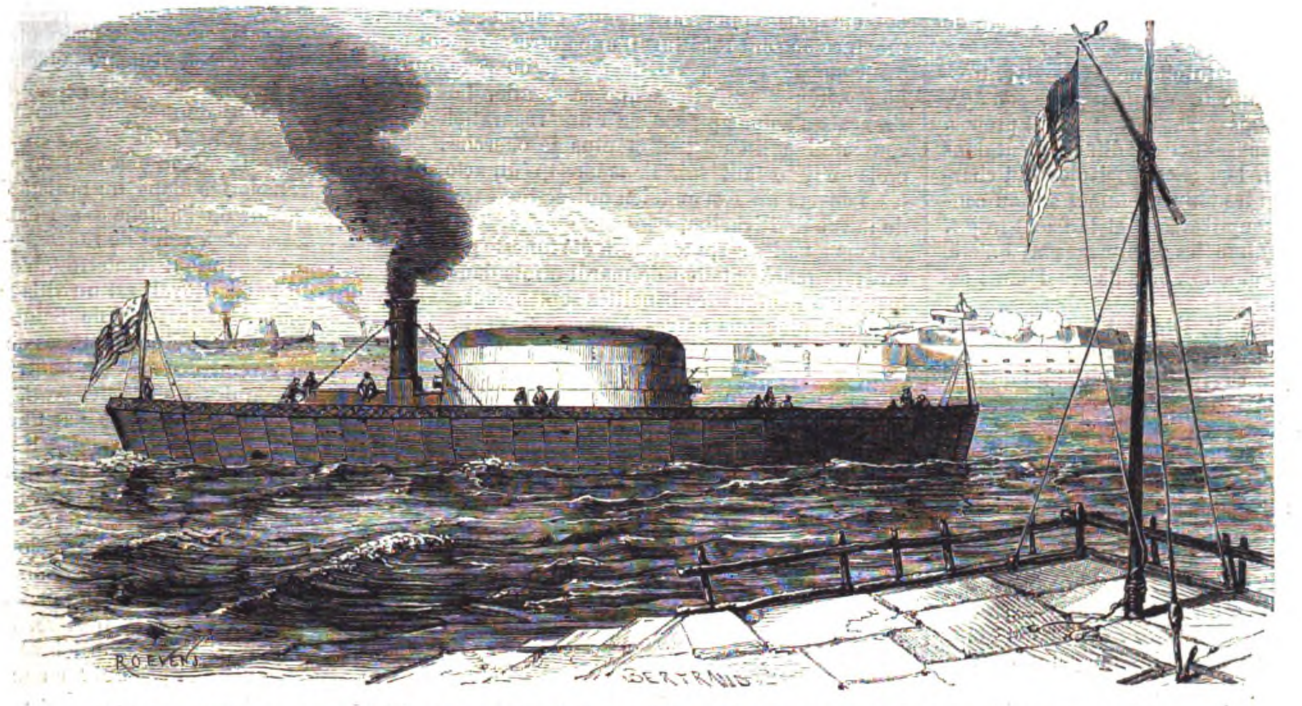
(La suite au prochain numéro.)



La Tondeuse de moutons, tableau de M. J.-F. Millet.

parjure, la nullité radicale d'un contrat vicié dans son essence.

Tel est le procès : je ne veux pas y pénétrer davantage, je ne veux pas m'aventurer sur un terrain où me manqueraient à la fois l'autorité de l'avocat et la majesté de la justice qui purifie tout : je me bornerai à retracer avec les souvenirs de l'audience le portrait de ces deux jeunes époux, les conditions dans lesquelles ils se sont unis, laissant à mes lecteurs le soin d'en tirer la conclusion, je veux dire l'enseignement.



Batterie d'Ericsson, nouvellement construite à Green-Point, près New-York. (Voir le Courrier d'Amérique, page 51.)

M. le marquis de Grolée-Virville avait vingt-deux ans : il appartenait à une famille dont la noblesse remonte aux croisades : il comptait parmi ses ancêtres des conseillers de nos anciens rois, des gouverneurs de province, des princes de l'Eglise. Son enfance s'était passée dans le sein de sa famille, sa jeunesse dans une institution religieuse, et c'est ainsi que sans interruption il avait été élevé, — c'est Me Jules Favre qui nous le dit, — dans la piété la plus sévère, dans les principes d'un véritable ascétisme. Il arrive parfois que l'éducation première s'altère ou se modifie au contact du monde. Il n'en avait pas été ainsi pour M. de Grolée-Virville. Au sortir du séminaire, il avait trouvé, pour le maintenir dans les sentiments et dans les traditions de sa famille, un guide sûr, ferme et éprouvé : c'était sa sœur aînée, Mme la marquise de Durazzo, dont le cœur et l'esprit, nourris aussi dans les principes les plus sévères, avaient été mûris encore par de grands malheurs domestiques, et qui avait pris à tâche de préserver son frère contre les orages et les écueils des séductions mondaines. Elle y avait réussi, — trop bien peut-être. — L'éducation avait déteint sur le caractère, et il faut bien convenir qu'au moment où il fut question pour lui de mariage, M. de Grolée, timide, triste, taciturne, concentré en lui-même, laissait un peu à désirer ce que recherche dans son fiancé l'idéal d'une jeune fille de dix-sept ans.

Tel était en effet l'âge de Mlle Marie Caillard. Le nom de son père, ancien administrateur des messageries, l'un des fondateurs du chemin de fer d'Orléans, était sans doute un nom honorable; mais quoi! une couronne de marquise a bien ses séductions et il est permis de croire qu'elle fut pour quelque chose dans l'accueil que fit Mlle Caillard à la demande de M. de Grolée-Virville. Elle était alors — elle l'est encore aujourd'hui, ajoute Me Jules Favre, — parée de toutes les grâces. Véritable enfant gâtée, l'idole d'une famille accoutumée à satisfaire toutes ses fantaisies, elle n'avait jamais vu se dresser devant elle



Les amateurs de tableaux à l'hôtel Bouillon. (Dessin de M. Daumier.)

la moindre contradiction sérieuse. Quant à son caractère, j'en emprunte les traits principaux au père de famille lui-même.

« Marie, écrivait-il, est naturellement très-vive, très-gaie, trop gaie et par suite trop enfant pour son âge, aimant trop à rire et plaisantant mal et à tout propos. Par suite les choses sérieuses entrent difficilement dans sa tête et y restent peu. Les choses frivoles qui charment les jeunes filles et les jeunes femmes ont au contraire pour elle beaucoup d'attrait et la fixent trop... Je sais aussi qu'elle aime les hommages et qu'elle serait enchantée d'être entourée... Voilà ses défauts essentiels. »

Dans cette même lettre, M. Edouard Caillard reconnaît que le premier obstacle au bonheur réciproque des deux jeunes époux, c'est l'incompatibilité de leur caractère. Mais, hélas! il est trop tard, — et c'est là l'enseignement que je vous signalais, — il ne reste plus d'autre ressource que de relâcher ou de briser ce lien trop promptement serré. On essaye d'abord de la séparation de corps : elle est accueillie; mais déjà ce n'est plus assez pour M. de Grolée-Virville, il réclame sa liberté, sa liberté tout entière.

Elle lui est refusée et le voilà aujourd'hui dans cette singulière et lamentable situation signalée par M. l'avocat général Barbier, — d'être encore époux au point de vue civil, lorsqu'il ne l'est plus au point de vue chrétien.

Quoi qu'il en soit, il restera de ce grand procès, qui est acquis désormais aux fastes judiciaires, deux admirables plaidoiries de Jules Favre, et une théorie neuve, hardie, saisissante, qui fera peut-être un jour son chemin.

Ah! pourquoi l'Académie n'a-t-elle pas assisté à ces deux audiences! Je vous réponds qu'elle ne serait pas en peine de chercher un successeur au Père Lacordaire.

PETIT-JEAN.

La Tondeuse de moutons.

TABLEAU DE M. J. F. MILLET.

M. François Millet a toujours résisté aux sollicitations qui l'appellaient à Paris ; il a préféré, à l'agitation et au bruit de la grande ville, le calme et la tranquillité de sa retraite à Barbison. C'est dans ce charmant hameau, peuplé moitié d'artistes et moitié de villageois, assis à l'ombre de la forêt de Fontainebleau, sur les confins des riches plaines de Chailly, que le peintre étudie et trouve le secret d'éveiller nos sentiments sympathiques en reproduisant fidèlement les scènes intimes que lui offre la vie de la campagne.

Modeste et convaincu, M. Millet s'est mis franchement à la poursuite de l'imitation naïve de la nature. Parmi les perceptions de la vue, ce ne sont pas toujours les sujets les plus dramatiques qui pénètrent le plus profondément nos esprits; ce sont, parfois, ceux qui se manifestent sous une forme sensible et vraie ; or, les tableaux de M. Millet obtiennent toujours ce résultat intéressant : *La Tondeuse de moutons* est un tableau fort remarqué à la dernière exposition. Le motif est simple. Une jeune fille de ferme exécute, au mois de juin, cette opération de la tonte qui réclame tant d'attention et de soin. Les *forces*, grands ciseaux à ressort, ont déjà enlevé la moitié de la toison sur le corps de l'animal : le berger vient se rendre compte de l'habileté de la fille et la presser dans son travail. C'est de la belle et bonne peinture, où l'on trouve la force de l'expression et la précision du mouvement d'un dessin très-juste, très-serré, plein d'ampleur et de tournure.

L'opération de la tonte donne, chaque année, à la France, près de cent millions de kilogrammes de laines brutes.

LÉO DE BERNARD.



COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *l'Honneur et l'Argent*. — AMBIGU : *La Bouquetière des Innocents*, drame en cinq actes et onze tableaux, par MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué. — PALAIS-ROYAL : *La Demoiselle de Nanterre*, folie-vaudeville en trois actes, par MM. E. Grangé et Lambert Thiboust; *Un Jeune homme qui a tant souffert*, comédie en un acte, par les mêmes écrivains.

La Comédie-Française, qui avait déjà pris *Lucrèce* à l'Odéon, vient de lui prendre *l'Honneur et l'Argent*, qu'elle avait jadis refusé à corrections lorsqu'il lui fut présenté sous le modeste titre de *Georges*. L'opportunité de cet emprunt m'échappe complétement; peu de pièces ont été jouées plus souvent que celle-ci ; Paris et la province en sont rebattus. D'une autre part, tout paraît avoir été dit sur la valeur de cet ouvrage, que son honnêteté protége mieux que sa poésie. Le Théâtre-Français n'a donc pu songer à une réparation et à une consécration littéraires; et plus je cherche, plus je crois qu'il ne faut voir là-dedans qu'un acte de politesse envers un académicien qui se tient trop à l'écart de la rue de Richelieu.

Dans tous les cas, l'idée aura été funeste pour M. Ponsard; la représentation de mardi a mis dans tout leur lustre malheureux les banalités sentencieuses, les conventions plus que naïves dont sa pièce est semée. On écoutait avec stupeur des vers comme celui-ci :

..... Et, d'un nœud légitime,
Vous pourrez enchaîner votre douce victime.

Puis, tant de rimes impossibles, comme *d'accord* et de *l'or!* Enfin, il s'est trouvé que quelques années avaient fait de *l'Honneur et l'Argent* une comédie plus vieille que les comédies de Casimir Bonjour. Les acteurs, de qui on attendait merveille, n'ont pas éclipsé ceux de la création. Par quelle aberration M. Got s'est-il imaginé que Rodolphe était un personnage comique, et quelle barbe de guerrier romain avait-il accrochée derrière ses oreilles? M. Got est plein de séve et d'originalité, mais je ne le crois pas apte à dire les vers; il a l'haleine courte, la parole hachée et une façon monotone de terminer les phrases, ou plutôt de les jeter au vent. Les grands rôles ne sont pas son affaire, et toutes les pièces en cinq actes ne feront pas oublier l'adorable silhouette de l'abbé dans *Il ne faut jurer de rien*, non plus que le fantastique major de *la Fin du roman*.

Ne vous fiez pas à ce titre sans prétention : *La Bouquetière des Innocents*; il recouvre une grosse histoire et des personnages que nous ne sommes pas habitués à rencontrer à l'Ambigu. MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué, qui *refont* plus qu'ils ne *font*, ont refait le drame de la mort de Concini et de sa femme. Après *la Maréchale d'Ancre* de M. Alfred de Vigny, c'est de l'audace; après *la Florentine* de M. Charles Edmond, c'est de la spéculation. Mais la littérature n'y est pour rien. Au moins s'attendait-on à ce mouvement et à cette hâblerie souvent joyeuse qui anime les panoramas historiques de M. Alexandre Dumas. Eh bien! les auteurs n'ont pas même su atteindre à cet art vulgaire; ils se sont empêtrés dans l'histoire et ne s'en sont tirés qu'à l'aide du décorateur et de l'habilleuse.

Leur drame commence la veille de l'assassinat de la rue de la Ferronnerie. Henri IV, obsédé de sinistres pressentiments, se hâte d'embrasser un de ses enfants naturels (il n'a que l'embarras du choix dans le nombre), et, ce qui est plus singulier, il le fait embrasser par son autre fils Louis XIII. Ensuite, le couteau de Ravaillac le supprime de la pièce. MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué donnent pour complice à Ravaillac le maréchal d'Ancre lui-même, et, pour le perdre plus tard, ils lui mettent entre les mains cette fameuse petite médaille qui n'avait, jusqu'à présent, servi qu'aux enfants perdus et aux mères folles. Toute l'action roule sur cette médaille. Henriot (le bâtard de Henri IV) la cherche; Eléonore Galigaï la cherche; de la poche de Concini elle est passée dans celle du savetier Jacques Bonhomme. — Jacques Bonhomme! rien que cela! l'incarnation du peuple de France! Ne vous gênez pas! — Lui seul, le savetier, pourrait dire où il l'a cachée; mais il est devenu fou; il faut attendre qu'il ait recouvré la raison ; or, dans les théâtres du boulevard, il n'est pas d'habitude de recouvrer la raison avant onze heures ou dix heures et demie. Ce moment arrivé, et la médaille accusatrice retrouvée, Henriot va la porter à son frère royal, qui décide la mort de Concini.

La mise en scène de cette mort a fourni un tableau très-curieux : au faîte d'un escalier on tue à coups de pistolet le maréchal d'Ancre, qui dégringole de marche en marche jusqu'au bas. Dans une autre pièce du même Alfred de Vigny, il y a aussi un escalier : c'est celui qui monte à la chambre de Chatterton et que descend si rapidement Kitty Bell épouvantée...

Je m'aperçois que, dans cette analyse de *la Bouquetière des Innocents*, je n'ai pas dit un mot de la bouquetière; c'est qu'elle ne tient presque pas à l'action : Margot est une sœur de lait de Henri IV, qui ressemble étonnamment à Eléonore Galigaï, et voilà tout. J'ai dit que c'était Mme Marie Laurent qui représentait ces deux personnages; elle change de costume et d'allures avec une promptitude prodigieuse, mais un seul bon rôle vaudrait mieux pour elle. M. Charles Pérey est fort touchant en savetier amoureux et fou. Moins absurbe en ses actes et en ses paroles, Henri IV pourrait faire illusion sous les traits de M. Omer. Bref, on ne se laisse pas casser la tête avec plus de vérité que M. Faille.

Quand donc le Palais-Royal se lassera-t-il de refaire *le Chapeau de paille d'Italie?* MM. Grangé et Lambert Thiboust ont mis la main sur une *série*, comme on dit à la roulette, et ils ne la lâchent pas. A *Mimi Bamboche* ils ont fait succéder *la Mariée du Mardi-Gras*, et les voilà qui remplacent aujourd'hui *la Mariée du Mardi-Gras* par *la Demoiselle de Nanterre*. Au fond, c'est toujours la même pièce, et toujours la même jeune fille transportée dans un milieu de dissipations. La seule pudeur de l'affiche a été dans la substitution du mot *demoiselle* à celui de *rosière*, — car c'est bien la rosière qui est en jeu. Nanterre (qu'on ne voit pas sur la scène du Palais-Royal) est un village coquet, situé entre Colombes et la forêt de Saint-Germain ; les femmes y sont toutes vêtues de robes de la couleur des tomates; on y vend des gâteaux beurrés, et l'on y entend, mêlé au son des violons, les *pscht, pscht!* du chemin de fer. L'idylle est traversé par une locomotive. — Le prix de vertu qu'on décerne tous les ans à une jeune fille de Nanterre, et qui dans les temps primitifs consistait simplement en une rose, est accompagné maintenant d'une rente de trois cents livres.

Le nombre des villages éleveurs était jadis plus considérable. Je lis dans la *Chronique* de Champcenetz, à la date de 1784 : « On a établi *dans tous les environs de Paris* la fête de la Rosière. Dernièrement, à Romainville, cette fête s'est célébrée en grande pompe ; mais devant qui et par qui ? en présence de tout ce qu'on nomme les roués de Paris et de leurs dignes compagnes. Allaient-ils là pour donner à la rosière l'exemple du vice, ou pour recevoir d'elle l'exemple de la vertu? Toutefois l'intention des fondateurs est pure, et je n'ai garde de les blâmer; M. le duc *** a fait deux cents livres de rente viagère à la dernière rosière de Romainville. J'ignore les raisons qu'il a eues pour cela ; il se pourrait qu'il ait suivi le conseil d'un de ses médecins, auquel il aurait dit : « Docteur, je m'ennuie. — Monseigneur, faites du bien. »

On court, on s'essouffle beaucoup dans *la Demoiselle de Nanterre*; on se travestit, on danse. La rosière, enlevée dès son arrivée à Paris, fait les honneurs d'un repas galant; et, à la suite d'événements plus fabuleusement saugrenus les uns que les autres, elle finit par être couronnée en plein Opéra. La critique (avons-nous besoin de le dire?) n'a rien à voir à ces choses-là. Tout est dans l'heureuse disposition des spectateurs et dans la verve extravagante des acteurs. Sous ce dernier rapport, MM. Brasseur, Gil Pérès, Lassouche et Hyacinthe, ne laissent rien à désirer.

Les mêmes auteurs, MM. Lambert Thiboust et Grangé, ont essayé de concentrer leur esprit dans un petit acte qui sert de lever de rideau à leur grande parade. Mais, en vérité, cela est si anodin, si anodin, que cela ne supporte pas l'analyse. Posper est un honnête et simple garçon, qui manque un peu de prestige aux yeux de sa fiancée ; un de ses amis s'avise de le faire passer pour un mauvais sujet, de lui donner des maîtresses et des duels. Emma ouvre alors les yeux, et, trouvant en Prosper cet idéal héroïque auquel rêve M. Frédéric Gaillardet, elle cesse de lui refuser sa main. Cela s'appelle : *Un jeune homme qui a tant souffert*.

Je suis forcé de renvoyer à la semaine prochaine le compte-rendu des *Invalides du mariage*, la comédie nouvelle du Gymnase. Je m'occuperai également du dernier succès de l'Odéon, *la Vente au profit des pauvres*, laquelle est loin d'être, comme quelques-uns s'y attendaient, une vente après décès.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Don Giovanni*, opéra en trois actes de Da Ponte, musique de Mozart. — Reprise de *Lucia di Lamermoor*, opéra en trois actes de Donizetti.

Un événement bien imprévu a eu lieu aux Italiens; on en parlera longtemps. Figurez-vous que chez M. Calzado on est parvenu à donner *Don Juan* d'une manière plus que supportable, *Don Juan*, livré depuis longtemps à tous les gosiers invalides, *Don Juan* annuellement offert en holocauste à la muse du *fiasco!*

Je ne sais rien de délicat, en effet, rien de ténu et de fragile comme cette musique faite de soupirs amoureux, et dans laquelle Mozart a versé tout ce que son âme contenait de tendresses juvéniles et de sentiments exquis. Une fausse note équivaut alors à une profanation, elle a quelque chose de sacrilége qui scandalise le public ; ajoutez-y un contre-sens, une erreur quelconque d'interprétation, et voilà que s'évanouit tout d'un coup le charme sous lequel vous tenaient ces mélodies si curieusement ouvragées.

On n'a que trop vu ce qu'il en était dans ces der-

niers temps où les représentations de *Don Juan* étaient devenues de véritables et trop honteuses parodies. Comment se fait-il alors qu'un changement si inattendu se soit opéré cette année dans la manière de chanter *Don Juan*? D'où vient une métamorphose si surprenante?

Il nous est avis que c'est à M. Delle Sedie qu'est due en grande partie la restauration du chef-d'œuvre de Mozart. Don Juan, il est vrai, était un autre homme que M. Delle Sedie par trop débonnaire dans ses allures. Le maître roué avait plus de désinvolture et de hardiesse, je ne sais quoi aussi de plus perfide et de plus profondément vicieux. Il se déguisait bien parfois en Lindor et s'en allait soupirer des sérénades sous les balcons; mais ce n'était là que pure tromperie, et comme qui dirait la malice du chat qui cache ses griffes et ferme benoitement les yeux pour mieux attraper la souris.

M. Delle Sedie n'a pas du tout cela; mais on ne peut nier qu'il sauve, par le charme de la voix, tout ce que sa nature a d'incompatible avec le sentiment vrai du rôle, et que chez lui le savoir du chanteur répare ce que le tempérament du comédien a d'insuffisant. En effet, sa manière de phraser est de la bonne école, et on n'a peut-être jamais dit, avec des accents plus émus, le fameux Juo : *La ci darem la mano*... M. Delle Sedie chante aussi la sérénade avec beaucoup de charme et d'onction, quoique le *grupetto* qu'il y introduit au moment de la cadence finale ne soit pas d'un goût irréprochable; nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il figure dans les bonnes éditions de *Don Giovanni*.

Le strette *Fin ch' andà il vino* et le fameux final n'ont pas permis à M. Delle Sedie de beaucoup briller, car il y faut trop de voix. Mais, comme nous l'avons dit, le triomphe du chanteur a été toute la partie amoureuse de son rôle en prenant comme type *La ci darem la mano*. Or, à considérer que depuis Garcia il ne s'est guère rencontré d'artiste assez varié d'aptitudes pour nous montrer Don Juan sous ses faces multiples, il faut encore nous déclarer satisfait et applaudir des deux mains M. Delle Sedie.

Le reste de l'exécution a été aussi fort convenable : Mme Penco est très-pathétique dans le rôle d'Anna, Mlle Battu représente Zerline avec beaucoup de distinction, — trop de distinction même pour une simple paysanne. — Mlle Guerra, qui a encore des progrès à faire, mérite des encouragements pour la façon dont elle a dit le grand air d'Elvire. Le rôle du commandeur était tenu par M. Capponi, celui de Leporello par M. Zucchini, celui d'Ottavio par M. Mario; enfin, celui de Mazetto par M. Tagliafico, qui met beaucoup de finesse dans son jeu et se donne des airs stupéfaits, ahuris, qui sont les plus réjouissants du monde.

— Autre surprise aux Italiens!

Lucia di Lamermoor a été jouée comme cela ne s'était pas vu depuis longtemps. Ce pauvre chef-d'œuvre, si maltraité à l'Opéra, et chanté à Ventadour d'une manière si dégagée, a été exécuté dimanche avec un soin tout particulier. On se serait cru à une première représentation.

C'est qu'il ne faut qu'un ténor qui sache maudire Lucie et provoquer Asthon, pour que Lucie et Asthon sortent de leur torpeur habituelle, et que les beaux chants d'amour et de colère dont est pleine l'œuvre du maître, reprennent l'éclat que leur a enlevé l'abus de trop nombreuses représentations. Ce ténor, M. Calzado l'a trouvé dans la personne de M. Naudin, dont les succès ont été trop retentissants par toute l'Europe, pour qu'il ait pu tarder plus longtemps à se faire entendre à Paris. La grande qualité de M. Naudin est l'égalité de la voix; les sons du medium, — c'est-à-dire l'écueil de tous les ténors, — sont aussi purs et sortent aussi facilement que ceux du grave et de l'aigu. M. Naudin est en outre un chanteur très-exercé et très-sûr de lui; on voit qu'il n'y a pas un trait de son rôle, le moindre fragment de récitatif, qui n'ait été l'objet d'une étude particulière. Ce sont là de grands avantages et qui assureront le succès de M. Naudin.

ALBERT DE LASALLE.

Notre impartialité nous fait un devoir d'insérer la lettre suivante :

Tain, le 24 décembre 1861.

Monsieur le directeur,

Votre numéro du 14 décembre dernier contient une lettre d'un de vos abonnés, M. Bergier, propriétaire au coteau de l'Ermitage, qui, rappelant une fable bien connue, conteste mon titre de propriétaire à ce coteau et la qualité de mon vin.

J'invoquerai votre équité et vous demanderai le moyen d'établir par des faits, *res ipsa loquitur*, les deux points contestés dans la lettre à laquelle je réponds.

Et d'abord, je vous adresse ci-joint un extrait du cadastre de la commune de Tain (Drôme), certifié conforme par M. le maire [1].

Ma place à la médaille dont parle M. Bergier, immense par son mérite et sa renommée, n'est pas grande, je le confesse ; le fisc a pourtant su la découvrir, et c'est un peu pour moi, comme pour plusieurs de mes confrères en œnologie, qu'Alfred de Musset a écrit ce beau vers :

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

Quant au second point, ai-je besoin de rappeler à M. Bergier le jugement qui, en 1854, fut porté par un de nos plus honorables négociants, après dégustation sérieuse de nos vins ?

Il n'a pu l'oublier.

M. Bergier a supposé que le nom générique dont j'exprime, sous forme dubitative, l'utilité pour tous les vins fins du canton de Tain est celui de l'Ermitage lui-même ; je ne l'ai dit nulle part et n'ai jamais cessé de reconnaître et d'approuver la classification par ordre de mérite. Je comprends d'autant moins l'erreur de mon contradicteur et la tardivité de sa réclamation, qu'en raison de nos bons rapports jusqu'ici, le manuscrit de mon travail lui fut communiqué longtemps avant d'être livré à l'impression.

Croyez, monsieur le directeur, qu'il m'a fallu un bien grave motif pour que je sollicite de vous une place pour ces quelques lignes dans votre estimable journal.

Agréez l'assurance de ma haute considération,

H. REY,
Propriétaire, licencié en droit.

[1] Cet extrait du cadastre est dans nos bureaux à la disposition des lecteurs incrédules.

COURRIER DE LA MODE.

Enfin l'on danse, voilà Paris rassuré. On commence à compter les bals, les plaisirs et les fêtes. Pour peu qu'on ait un salon, la chronique s'empare de vous. Il est impossible d'allumer le plus petit lustre, sans que la trompette de la renommée le proclame dans les quatre coins de l'Europe.

Tel est l'esprit du jour.

On dirait, en vérité, que les bals sont nécessaires au bonheur de la France, et que sans bals tout est perdu.

Le premier bal officiel a eu lieu aux Tuileries.

L'Hôtel-de-Ville a suivi cet exemple.

Une très-belle Italienne a eu les honneurs de la soirée, et certes il ne manque jamais de jeunes et radieuses beautés dans les salons de M. et de Mme Haussmann.

S. A. la princesse Mathilde a également rouvert ses salons au monde diplomatique, officiel et littéraire.

Mme la duchesse de Galiera a repris ses lundis.

Mme la duchesse de Rauzan ses jeudis.

On joue la comédie chez Mme Marie de Solms, et on cause chez Mme Virginie Ancelot.

Maintenant que j'ai réhabilité ce pauvre carnaval, qu'on disait si triste et si blême, causons des toilettes de bal et des actualités de l'hiver.

J'ai de ravissantes choses à vous apprendre.

Une veste espagnole, ni plus ni moins, comme celle de la Petra Camara, qui s'arrête à la taille par derrière et qui cambre la poitrine en l'arrondissant. Cette veste se porte avec une chemisette flottante, une jupe blanche ou une jupe de couleur, et une écharpe. Vous plait-elle?... Demandez-le à *Mme Leroy-Notta*, la fantaisiste des fantaisistes.

Une robe *polonaise* en velours noir, fermée avec des anciens boutons ou cailloux du Rhin dans toute sa hauteur, sur le corsage et sur la jupe, avec volant de point d'Alençon posé à plat de chaque côté de la garniture. Les manches ressemblent à celles des abbés galants sous Louis XV.

La seconde robe est en velouté rose du roi, avec double ruche de tulle illusion, séparée par un velours encadrant le bas de la jupe. A la hauteur de ce gros tuyauté de tulle, flotte un voile bordé d'une magnifique guipure de Venise, surmontée d'une semblable ruche de tulle.

La troisième robe est en tulle parsemé d'étincelles d'or, bouillonné horizontalement, avec crête d'or séparant les bouillonnés.

Mme Leroy-Notta, loin de bannir l'or des toilettes du soir, demande *à la Ville de Lyon, passementière de l'impératrice Eugénie*, ses ornements les plus simples et les plus distingués. Les lacets d'or, le cordonnet algérien, la dentelle coquille, la crête d'or et les ganses d'or s'emploient pour les plus luxueuses toilettes parées et costumées.

Je vous annonce un nouveau gant pour le bal, le *gant Récamier*, le gant de nos mères montant à mibras et sur lequel on place les bracelets. Ce gant se ferme avec quatre et six agrafes. C'est de la nouveauté d'autrefois.

Par exemple, ce qui ne s'est jamais vu, c'est une ceinture *porte-jupe* en cuir de Russie. Je vous assure, mesdames, que cette ceinture en cuir m'a paru très-solide et très-élégante, tout en me faisant sourire; elle m'a rappelé les brides d'un cheval de race.

— Alors, vous la critiquez? vont me dire mes lectrices.

Loin de là. Je vous engage à la prendre cet hiver pour Paris et cet été pour la campagne.

La Ville de Lyon vous offre encore, soit pour bordure de vêtement, soit pour entre-deux, la serpentine-guipure en passementerie blanche, noire ou de couleur de deux teintes, avec petites boules à chaque serpentine et des volants de blonde aussi hauts que des volants d'application, pour poudrer les robes de tulle de Lyon et de tulle illusion, qu'elle vous vendra *au-dessous du cours*.

On m'écrit de Bordeaux pour me demander si la *Ville de Lyon* se chargeait de faire monter les travaux à l'aiguille qu'elle avait fournis.

Sans aucun doute.

La Ville de Lyon est toujours aux ordres de toutes ses clientes.

Comment se coiffer pour le bal, et quel genre adopter pour la robe rose du roi et pour la robe à étincelles d'or?

Quelques Parisiennes se coiffent à la chinoise. Je n'entends pas avec les cheveux relevés autour du front, mais avec des nœuds de cheveux et avec des ondulations créponnées comme les flots de l'Océan en courroux, le tout juché sur le sommet de la tête.

L'excentricité ne va qu'aux excentriques de beauté. Il faut y songer.

Pour la robe rose du roi, *Mme Renevey* fera éclore une couronne Watteau en roses épanouies, et pour la robe à étincelles d'or, un diadème impérial en épis d'or.

Voulez-vous des coiffures de coin de feu et de Théâtre-Italien?

Qu'à cela ne tienne.

Mme Renevey en a toujours une collection de très-jeunes et de très-seyantes.

Elle sait embellir, ce qui est un grand point.

Ce qui va à ravir aux physionomies sérieuses, c'est un bandeau grec en velours noir, avec fleurs et fruits d'or et feuillage glacé d'or, ou bien un semblable bandeau *Ariane*, composé de grappes de raisin de plusieurs nuances, avec rinceaux d'or.

Aux visages qui respirent le printemps, Mme Renevey dédie des couronnes de rose, poudrées de plumes en lilas de Perse.

La mode n'en rabat pas en fait d'élégance, comme vous voyez.

A quoi cela servirait-il de la rendre puritaine?

A annuler le bon goût et à tuer le commerce et l'industrie.

Laissons faire la mode. Elle sait ce qui convient à l'époque qu'elle représente.

C'est pourquoi la maison *Leborgne et Henneveu*, réputée pour la première maison de lingerie du faubourg Saint-Germain, vient d'éditer pour une belle princesse valaque, Mme la comtesse Turzo Sturza, sœur du prince Ghika, un riche trousseau, où tout se compte par vingt ou quarante.

Il paraît que c'est l'usage en Valachie.

Ce trousseau n'est confectionné qu'en toile et en batiste.

Il y a quarante chemises de nuit en fine toile de Hollande, délicatement brodées, avec collerette tuyautée.

Quarante chemises de jour en merveilleuse batiste, garnies de valenciennes et de broderies. De dix en dix, la coupe et l'ornement des chemises varient.

Vingt camisoles de batiste se transformant de cinq en cinq et présentant des fantaisies décoratives, comme l'exigeait ce trousseau princier.

Vingt jupons à petits volants de mousseline à pois brodés, et deux jupons à tablier de broderie et de dentelle pour les robes de chambre.

Vingt bonnets de nuit extrêmement coquets, et vingt autres bonnets plus charmants encore, doublés de crêpe rose ou de crêpe bleu azuline.

Vingt tours de robes en entre-deux de batiste garnis de valenciennes assorties à la broderie.

Vingt paires de bas de soie, et vingt paires de bas de fil d'Écosse, soit à jour ou brodés au plumetis.

Et vingt mouchoirs brodés, dont dix très-riches, mais sans armoiries, avec les chiffres *M. S.* surmontés d'une couronne de prince.

La maison *Leborgne et Henneveu* a aussi édité un trousseau de poupée qui regarde les jolies petites filles habillée par la *maison Modèle*, si habilement dirigée par MM. *Lejeune et Chalons*.

Les toilettes des petites filles ressemblent aux nôtres. Les costumes de velours noir bordés de fourrure avec toque russe, sont très-recherchés dans le grand monde des Célimènes en herbe.

Les basquines en drap soutaché et les robes de cachemire brodé ont aussi beaucoup de succès.

Les costumes d'enfants présentent, soit pour petites filles ou petits garçons, une si grande variété, qu'il m'est impossible de les photographier les uns après les autres.

Ce qu'il importe aux jeunes mères, c'est de savoir qu'elles peuvent à la minute habiller leurs enfants, dans la *maison Modèle*, qui se charge aussi bien des toilettes de ville que des costumes et des toilettes de bal.

Il en est de même pour les jeunes garçons qui trouvent des vêtements de gandins, et pour les autres enfants qui ont des costumes typiques.

En vérité c'est le cas de dire qu'il n'y a plus d'enfants, car *Chapron* a dédié à messieurs les fashionables vus par le petit bout de la lorgnette le mouchoir du *prince impérial*. Voilà un mouchoir qui fait concurrence au mouchoir *jokey-club*, et au mouchoir *sportsman*, que portent leurs papas et tous les hommes du monde.

Mes lecteurs, si toutefois lecteurs j'ai, verront que je

tiens à leur être agréable, puisque je leur dis les mouchoirs du jour.

Quant à mes lectrices, je suis sûre de leur bienveillance, car je sais que, d'après mes conseils, elles ont adopté le mouchoir *oriental* estompé d'un nuage de couleur, comme dans les féeries de M. Marc Fournier; le mouchoir *houlette*, avec bouclettes de ruban nouées aux quatre coins; le mouchoir *caprice*, plus capricieux que son nom; et le mouchoir *domino* représentant un damier de valenciennes et de broderie.

Une chroniqueuse de chiffons a son autorité tout comme une autre, je vous en réponds. Elle a le portefeuille de la mode, rien que cela!... Aussi fait-elle la pluie et le beau temps, et a-t-elle le pouvoir de rendre aux cheveux blancs et aux cheveux gris, leur nuance primitive.

Ne me croyez pas aussi sorcière que le magicien *Brunnet*, qui vient de partir pour la Russie, escorté de la *Magie Rose*, car je ne tiens mon pouvoir que de *l'eau de la Floride*.

Grâce à cette eau miraculeuse, mes lecteurs peuvent se rajeunir et retourner en arrière dans le pays des bonnes fortunes. Peu à peu, leur chevelure décolorée reprendra une nouvelle séve et une nouvelle éclosion; et un beau matin, ils se réveilleront comme à vingt ans : blonds, châtains ou noir d'ébène. Tant pis pour les cheveux roux. L'eau de la Floride les rendra tels qu'ils étaient, car elle n'a pas pour mission de teindre les cheveux, mais bien de les régénérer.

Avec un flacon qu'on peut demander, à *huis clos*, à M. *Guislain*, on n'a qu'à tenter l'épreuve.

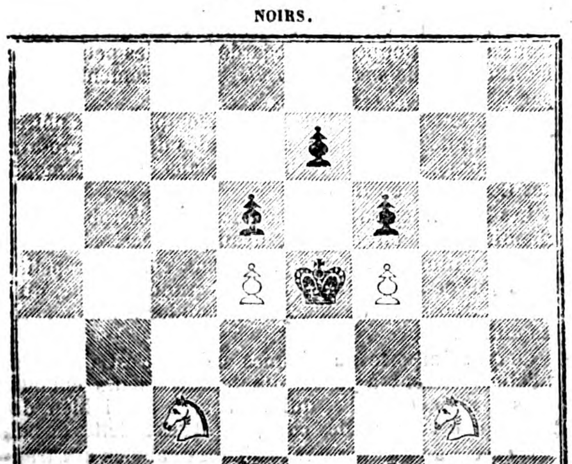
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

ECHECS

Problème numéro 23.

COMPOSÉ PAR M. LE CAPITAINE CHAROUSSET du 21e de ligne.

NOIRS.



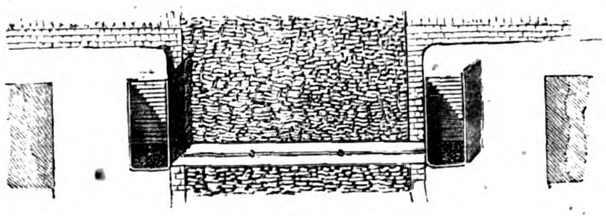
BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.



Coupe longitudinale.

Projet d'un passage souterrain pour la traversée des boulevards les plus fréquentés de Paris.



Plan.



Coupe transversale.

Solution du Problème n° 21.

BLANCS.	NOIRS.
1. C 5e R	1. C c FR (A) (B) (C)
2. D 3e D	2. Coup quelconque.
3. D ou C éch. et mat.	
(A)	
1.	1. F pr F
2. D 2e R	2. Coup quelconque.
3. D ou C mat.	
(B)	
1.	1. C 6e CR
2. D 3e D et mat le coup suivant.	
(C)	
1.	1. R pr C
2. D 6e D échec et mat.	

Solutions justes : MM. Lantoine, à Guise; Bellin; capitaine Charousset; Cercle des Echecs de Marchiennes; Cercle Philharmonique de Langon; Menendez; Bézard, Cercle Napoléon, à Bédarieux; E. Thomain, à Guise; Visto; Barot et Pillière, à Chartres; Café Français, à Chartres; Café de l'Opéra, à Saint-Etienne; de Faletans, à Nice; capitaine Didier, au camp de Châlons; Cercle de l'Union, à Aurillac; Oudart, Cercle des Echecs, à Vitry-le-Français; Cercle des Beaux-Arts, à Nantes; Cercle des Echecs d'Angers; Maillet, à Guise; J. Loryn; Mabille, au Havre; docteur Revel, à Saint Omer; Café-Divans, à Limoges; Fabrice; M. Borie, à Tulle; Godefroi, à Lyon; Fraiche; Aulit, à Mons; F. Larcade. Cercle des Régates de Bordeaux; Fresne.

P. JOURNOUD.

Projet d'un passage sonterrain pour la traversée des boulevards les plus fréquentés de Paris.

PAR M. GIROUX, MARCHAND CARRIER, AU PETIT-CHATON (SEINE ET OISE.)

Il n'est personne à Paris qui n'ait été frappé de la difficulté que présente la traversée des principaux boulevards dans de certains moments et notamment vers le soir et les jours de brouillard. L'an dernier même, sans remonter plus haut, des accidents fâcheux se sont produits.

Il y a là évidemment une amélioration à apporter, une lacune à remplir. Un passage, une communication quelconque à l'abri des voitures rendrait incontestablement un service éminent aux femmes, aux enfants, aux gens infirmes et sans contredit de plus grands encore à ceux pressés par leurs affaires.

Ce problème vient d'être résolu, ce nous semble, avec une parfaite connaissance des besoins nouveaux de la capitale. M. Giroux, dans le projet qu'il présente aujourd'hui au public, lève toutes les difficultés de la manière la plus heureuse à l'aide d'un passage souterrain qu'il place sur les boulevards à l'embouchure de toutes les grandes voies qui y aboutissent.

Ces passages ne nuisent en rien à l'effet de la perspective, rien ne les signale qu'une élégante grille à hauteur d'appui entourant l'ouverture des escaliers, aucune difficulté matérielle n'en empêche l'exécution, puisque les égoûts non collecteurs sont placés sous les trottoirs. Le prix est minime, 11,000 francs environ pour chaque passage.

Nous croyons donc fermement que ce projet mérite de fixer l'attention de MM. les membres du conseil municipal et que son exécution est digne en tout point de faire partie des grands travaux d'amélioration qu'il fait chaque jour exécuter.

Explication du projet : Ce passage serait établi sous la chaussée; on y descendrait par deux escaliers de quinze marches placés de chaque côté du boulevard. Le passage aurait 2 mètres de largeur avec séparation au milieu pour diviser la direction des personnes allant en sens opposé.

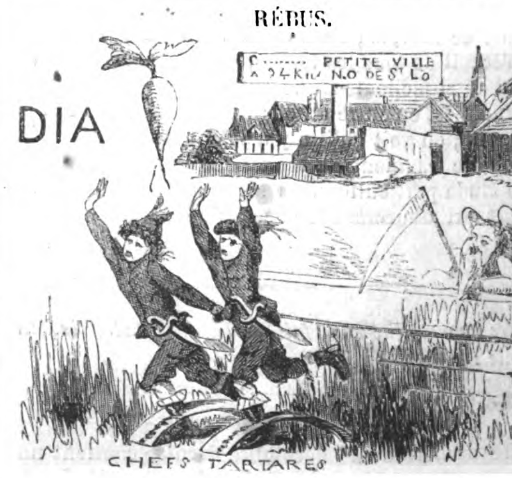
Il aurait $2^m,10$ de hauteur avec plancher droit en fer et briques et serait éclairé par deux réverbères. Des balcons en fonte ornée entoureraient les escaliers sur les trottoirs des boulevards.

MAXIME VAUVERT.

NOTA. — Nous rappelons que la vue de la *Darse de Toulon*, donnée dans notre dernier numéro, est reproduite d'après les aquarelles du capitaine d'Hastrel.

—

RÉBUS.



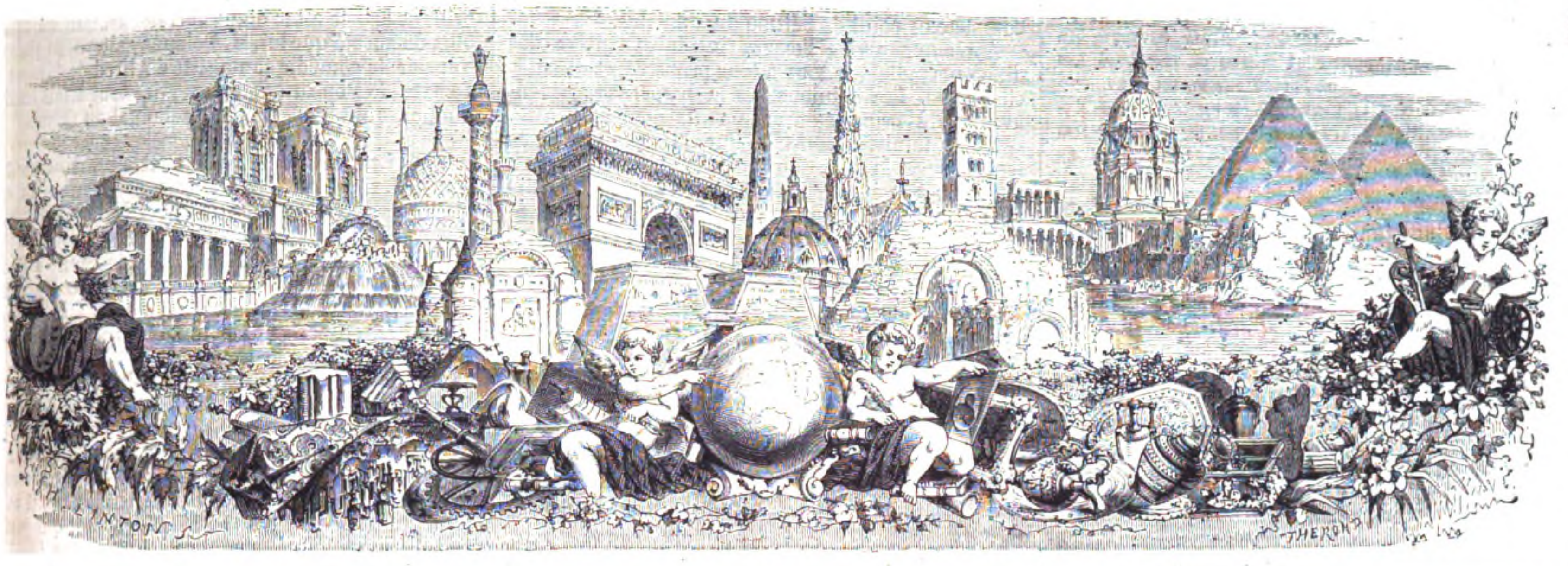
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Une femme bien élevée, singeant celles du demi-monde, se livre au ridicule.

Paris. — Imprimerie Vallée et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 251. — 1er Février 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 15, Bd des Italiens.
Chez P. A. BOQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

MGR L'ARCHEVÊQUE

De la Tour-d'Auvergne.

Charles-Amable de la Tour-d'Auvergne Lauraguais est le plus jeune de nos prélats français. Né à Moulins en 1826, le successeur de Mgr Alexis Menjaud fit de brillantes études au séminaire de Saint-Nicolas à Paris, où il était entré à l'âge de quatorze ans. Là, il fut le condisciple de l'abbé de Lavigerie, supérieur des écoles chrétiennes en Orient et professeur en Sorbonne.

Ses études terminées, à l'âge de dix-sept ans, le jeune la Tour-d'Auvergne fut ordonné prêtre par le cardinal son oncle, l'évêque d'Arras, à vingt-deux ans et demi, après avoir obtenu une dispense nécessaire de dix-huit mois. Il fut attaché plus tard en qualité de vicaire général à Mgr Parisis, successeur du cardinal la Tour-d'Auvergne.

Sa forte instruction et les qualités de son esprit supérieur le firent appeler à Rome, où il remplit les importantes fonctions d'auditeur de Rote, fonctions qu'on ne quitte que pour prendre la mitre d'évêque ou d'archevêque, ou la barette de cardinal.



Mgr de la Tour-d'Auvergne, nouvel archevêque de Bourges, (Photographie de M. Pierre Petit.)

L'archevêque de Bourges, dont nous avons reproduit le portrait dans notre numéro 245, fit venir près de lui M. de la Tour-d'Auvergne et le nomma son coadjuteur avec future succession.

La nomination d'archevêque *in partibus* de Colosses avait précédé celle de coadjuteur.

Mgr Menjaud, ayant laissé libre, par sa mort, arrivée le 10 décembre, le siége épiscopal de Bourges, Mgr de la Tour-d'Auvergne a succédé naturellement, et sans autres formalités, à celui que son talent avait appelé à remplir les honorables fonctions d'aumônier de l'Empereur.

La reproduction que nous donnons aujourd'hui du portrait de Mgr de la Tour-d'Auvergne a été faite d'après une photographie tirée du riche album de M. Pierre Petit, le consciencieux et habile collectionneur, auquel la France catholique doit la curieuse galerie de ses prélats.

MAC VERNOLL.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : — OUVERTURE DES SÉANCES DE LA COMMISSION DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — DU DISCOURS DE S. E. M. LE COMTE WALEWSKY. — *L'Honneur et l'Argent* N'A POINT ÉTÉ REFUSÉ AU THÉATRE-FRANÇAIS. — MORT DU ROMANCIER DINOCOURT. — LE TREIZE ET M. ALP. ROYER. — LES CHEVEUX DE MADAME....CHERCHE! — PEU DE LINGE. — LES POULES D'UNE ACTRICE. — UN AUTOGRAPHE DE LOUIS XVIII. — POURQUOI ON ANNONCE LA MORT DE LORD PALMERSTON. — ENCORE M. AMÉDÉE!!! — PORTRAIT DE Mme J. DE T... — UN JOLI MOT. — DIVERSES CORRESPONDANCES. — UN MÉDECIN EN DÉLIRE.

Quelques jours après le curieux article de M. Sainte-Beuve sur les candidatures académiques, nous avons eu le discours prononcé par S. Exc. le comte Walewsky, comme président de la *commission de la propriété littéraire et artistique*, instituée par un récent décret, et formée, en outre de divers fonctionnaires, des hommes de lettres ci-après : MM. Mérimée, Lebrun, Nisard, de Sacy, Augier, de l'Académie française, — Théophile Gautier, Auguste Maquet et Francis Wey.

M. le ministre d'Etat a ouvert ces importants travaux par des paroles auxquelles on ne saurait donner assez de retentissement, car elles ont éloquemment exprimé des vues fort généreuses sur une question de l'ordre moral le plus élevé :

« Quelque haute mission qu'il m'ait été donné de remplir dans le cours de ma vie, — dit M. le comte Walewsky, — aucune ne me laissera des souvenirs dont je puisse tirer un plus légitime orgueil. Quelle plus belle et plus noble tâche, en effet, que celle de travailler avec des esprits d'élite à élucider, à résoudre, s'il est possible, une question agitée depuis plus d'un siècle, et discutée en sens contraires avec une égale conviction, avec une égale supériorité, par les autorités les plus sûres et les plus respectées : question de littérature et d'art, mais aussi question de morale et de philosophie qui touche à l'essence même de l'ordre social, aux règles de l'équité, à la constitution de la propriété, à son principe, à celui de l'hérédité, c'est-à-dire de la continuité de l'homme par la famille ; en un mot, à ce qu'il y a de plus profond, de plus noble, de plus saint dans l'humanité ! »

Plus loin, et après avoir rendu à l'initiative de S. M. toute la justice qu'elle mérite pour « la haute sollicitude avec laquelle elle cherche tout ce qui peut être amélioré et mis en harmonie avec les progrès des temps nouveaux, » M. le comte Walewsky définit, de cette façon ingénieuse, le point de départ d'une situation qu'il s'agit aujourd'hui de réglementer :

« On a dit qu'avec l'imprimerie était né le droit de l'écrivain sur la valeur commerciale des produits de sa pensée. Au lieu de dire : le droit, peut-être eût-il été plus juste de dire : l'exercice du droit. L'imprimerie, en effet, a donné à l'auteur le moyen de répandre son œuvre et d'user ainsi de sa propriété en la matérialisant; mais, avant cela, pour être immatérielle encore, cette propriété n'en existait pas moins, étant de droit naturel. Si l'imprimerie eût existé dans les temps primitifs, la propriété littéraire n'eût jamais été contestée. Ce n'est donc pas le droit qui manquait, mais le moyen d'exercer le plus respectable des droits. »

Puis il ajoute par un trait heureux :

« Quand Homère parcourait les villes de la Grèce en chantant ses vers sublimes, il recevait l'hospitalité en échange; c'était le premier *droit d'auteur* payé au plus grand des poëtes; c'était le premier exercice d'un droit antérieur, et qui n'en existait pas moins pour n'être encore ni reconnu, ni pratiqué. C'est aussi la propriété littéraire qu'Homère consacrait par la tradition, en confiant ses vers à la mémoire des rapsodes. »

Le ministre continue l'historique de la question avec une clarté et une précision frappantes. Arrivé au dix-huitième siècle, il rappelle que « La Fontaine ayant vendu tous ses droits au libraire Barbin, ses petites-filles réclamèrent, en disant que le privilége accordé à l'illustre écrivain était expiré. Le roi leur donna un privilége nouveau, attendu que *les ouvrages de leur aïeul leur appartenaient naturellement par droit d'hérédité.* »

Nous voyons ensuite Voltaire et Beaumarchais plaidant la cause de cette propriété contre un arrêt du parlement qui avait annulé ce que le roi avait voulu établir pour les héritiers de La Fontaine, et bientôt l'avocat-général Séguier, venant sanctionner ces légitimes paroles, que : « *la plus sacrée, la plus inattaquable, la plus personnelle de toutes les propriétés est l'ouvrage sorti de la pensée d'un écrivain.* »

Puis éclate la révolution française, qui considère la propriété littéraire comme un *privilége* et la comprend dans le naufrage de tous les priviléges. Peu après l'erreur est reconnue, et cette propriété est étendue à cinq ans après la mort des auteurs. Bientôt ce temps est doublé au profit des héritiers. En 1819, Napoléon porte cette jouissance de dix à vingt ans. Après une longue lacune dans la sollicitude que justifiaient d'aussi nobles intérêts, cette durée est prolongée jusqu'à trente années en 1854. Un examen de l'état de la question chez les nations étrangères complète ce point de l'étude du ministre.

Après quoi arrive l'exposé lucide et sincère des différents systèmes tour à tour proposés et discutés chez nous. Les opinions sur la *perpétuité* arrivent avec leurs principaux arguments pour et contre.

M. le ministre constate que la dernière étape franchie par la question (au congrès d'Anvers, en 1861) tendait à porter la durée de la propriété littéraire à cinquante ans au delà de la vie du producteur. Puis M. le comte Walewsky, qui semble favorable à l'extension du système le plus généreux, s'écrie dans un langage qu'on doit louer autant que les sentiments qu'il exprime :

« Quand depuis plus de deux siècles les œuvres des grands maîtres honorent la France, quand elles enrichissent les éditeurs qui les publient, et les théâtres qui les jouent, comment comprendre qu'elles ne nourrissent pas les héritiers de leurs illustres créateurs? Le temps emporte vite avec lui les mauvais ouvrages; quant aux bons, il semble juste qu'ils soient aussi productifs qu'ils sont durables, et que leur fortune n'ait d'autre limite que celle de leur valeur et de leur succès.

» On a beaucoup parlé et justement parlé des héritiers de Corneille, de Racine et de tant d'autres qui vivent dans la misère et dont la richesse patrimoniale a été sacrifiée à ce qu'on appelle le domaine public. Sans aucun doute, l'intérêt général de la société, qu'il est, au surplus, facile de concilier avec l'intérêt particulier de l'écrivain, doit éveiller toute l'attention du législateur; mais il faut prendre garde aussi de sacrifier à cette loi du domaine public les droits sacrés de la propriété. »

Après ce mouvement, l'orateur reprend une à une les opinions des hommes les plus éminents tendant tous à reconnaître les droits sacrés de la plus imprescriptible des propriétés (Turgot, Diderot, Lakanal, Portalis, etc.), et il finit en citant le prince *Louis Napoléon*, qui écrivait, en 1844, à M. Jobard de Bruxelles :

« L'œuvre intellectuelle est une propriété comme » une terre, comme une maison; elle doit jouir des » mêmes droits et ne pouvoir être aliénée que pour » cause d'utilité publique. »

Le jour est-il venu « d'émanciper la pensée humaine » en proclamant la perpétuité de la propriété littéraire? C'est ce que M. le comte Walewsky demande, sans vouloir enlever aux discussions qui doivent suivre le mérite de la solution. « L'Empereur, — dit le ministre, — attend le résultat de vos travaux. Confiante dans vos lumières, Sa Majesté ne saurait douter que de la discussion qui va s'ouvrir ne sorte la solution la plus favorable aux vrais intérêts de la littérature et des arts. »

Cet exposé paraîtra à tous, dans son éloquence et sa clarté, du plus favorable augure pour la question. Les tendances de l'éminent président de la commission, — que ses fonctions de ministre d'Etat placent à la tête de tous les intérêts moraux et matériels de la littérature et des arts, — semblent de nature à donner les plus légitimes espérances aux producteurs. On peut désormais espérer que l'homme de génie ou de talent qui a doté son pays d'œuvres qui l'instruisent, l'élèvent, le moralisent, le charment ou le consolent, ne sera plus placé, au point de vue de l'hérédité, dans une situation plus mauvaise que celle du simple artisan qui fabrique,— ou du spéculateur, du parvenu qui s'empare par habileté, ou souvent par ruse, d'une fraction disproportionnée de la propriété sociale. — Qu'en un mot, et pour répéter la formule que son auteur, heureux de sa trouvaille, a, depuis vingt ans, écrit partout où il l'a pu : « la propriété littéraire sera enfin une propriété ! »

La reprise au Théâtre-Français de *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard, a porté plusieurs critiques à répéter une ancienne nouvelle qui avait eu cours, et qui était une erreur : à savoir, que l'ouvrage aurait jadis été *refusé* au Théâtre-Français, et pour ce, porté à l'Odéon.

La vérité est que, la pièce entendue, par suite de considérations délicates, qui se sont parfois présentées, même pour M. Scribe, le comité de lecture (ou plutôt d'audition) ne vota point... de sorte que le registre des procès-verbaux de la Comédie-Française ne porte aucune trace *de refus*. M. Ponsard était ainsi placé dans la situation toute d'égards fort exceptionnelle d'un auteur qui *n'a pas lu*, et qui peut revenir quand il voudra, position infiniment meilleure que celle d'un poëte *reçu à correction*... M. Ponsard préféra retoucher sa pièce pour l'Odéon qui lui faisait des propositions brillantes.

Cette reprise, rive droite, a eu toute la solennité d'une première représentation. De plus, la pièce fait de l'argent, et elle est l'occasion d'un éclatant succès pour M. Delaunay qui joue le rôle de *Georges* avec une passion, une élévation, et une chaleur qui rappellent de plus en plus Firmin, dont ce jeune et brillant artiste est le digne successeur, tout en ayant plus de sureté que lui. M. Delaunay alternant chaque soir par la comédie fantaisiste d'Alfred de Musset et l'œuvre de Ponsard, fait un service tout à fait exceptionnel, qui témoigne d'un zèle égal au talent.

Le mort littéraire de l'autre semaine était le doyen des romanciers français, — comme la semaine précédente avait vu tomber le doyen des musiciens : Alexandre Boucher.

M. Pierre Silvestre, Robert Dinocourt, né à Doullens, en 1791, était de l'école d'Anne Radcliffe. Nous citerons de lui, de 1822 à 1852 : le *Cerf au XVe siècle*, en passant par le *Camisard*, l'*Homme des ruines*, le *Corse*, le *Conspirateur*, le *Duelliste*, la *Chambre rouge*, le *Chasseur noir*, le *Siége de Rome*, la *Nuit du 13 septembre*, la *Sorcière des Vosges*, et les *Trois prétendants*. M. Dinocourt avait obtenu les honneurs d'un prix académique pour son *Cours de morale sociale à l'usage des pères de famille*, ouvrage encore en crédit. Dans les dernières années, il avait fondé la *Tribune agricole*. M. Dinocourt, qui jouissait d'une petite pension de l'Etat comme invalide littéraire, est mort à l'âge de soixante et onze ans.

Il faut noter, au profit des gens superstitieux que la plaque enterrée dans les fondations du nouvel Opéra pour éterniser la date de la fondation du monument et les noms des ayant-part, porte ces mots : 13 *janvier* 1862.

Le *treize*, entendez-vous?

Que doit dire notre excellent et pourtant très-spirituel ami, M. Alphonse Royer, de ce 13, ajoutant si souvent des particularités surprenantes et qui font involontairement rêver, à sa collection d'éphémérides néfastes? De quel œil verra s'élever le nouvel Opéra, cet habile directeur, qui croît devoir porter, parmi ses breloques, — une main de corail et des cornes napolitaines... préservatif plus ou moins infaillible contre les *jettatores*.

On s'amuse encore, dans les coulisses d'un grand théâtre, de la mésaventure arrivée, l'autre semaine à une célèbre cantatrice qui, en pleine passion du dernier acte d'un opéra, a senti se détacher l'énorme queue postiche qu'elle avait ajoutée à ses cheveux naturels, qui sont pourtant fort beaux, et se pouvaient fort bien passer de ce suspect appendice. Les lorgnettes de la salle, auxquelles l'incident, l'accident n'avait point échappé, se divertissaient fort de l'embarras de la virtuose qui, d'une main, s'efforçait de retenir sa queue presque détachée, tandis qu'elle devait unir une pantomime désespérée à des notes en délire final.

Enfin, elle sut, tout en implorant mélodieusement Dieu de prendre en pitié sa douleur mortelle, — et en maudissant son coiffeur dont les épingles tenaient si mal, — elle sut, disons-nous, achever de détacher la malencontreuse tresse, et, profitant d'un instant où la situation de son rôle impliquait une gymnastique désespérée, lancer la maudite queue derrière un meuble, et reconquérir ainsi l'usage de ses deux bras pour les élever, en si bémol, vers le ciel protecteur des opprimés, et inspirateur des victimes de leurs fausses nattes.

On me demandera, je le sais bien, quelle est cette virtuose qui pousse si loin l'ardeur de la passion lyrique qu'elle ne se croie pas naturellement assez échevelée... et nous répondrons, — à la manière des chiffres diplomatiques dont Paul-Louis-Courier fit un jour un si traître et amusant usage précisément à propos d'une cantatrice célèbre, la Pisaroni, — que c'est Mme *Mrdvmdzqdiljndamjdrdrcfmddpsndomprskndtj*. — J'ajoute que je croirais imprudent de promettre une prime d'abonnement gratuit aux œdipes de la trop facile énigme d'un sphinx peu cruel!

En 1852 mourut à Paris une brillante écuyère du Cirque : Mlle Pauline C***. On fit sa vente. Le catalogue énumérait longuement la belle et riche garde-robe de ville et de théâtre laissée par la charmante artiste : tout y était velours, soie, fourrures, cachemires, dentelles! Des pages entières était absorbées à mentionner les bijoux : bracelets, colliers, bagues, broches, pandeloques, montres, chaînes, le tout en or, en pierreries, en perles fines, en diamants de poids...

Immédiatement après cette splendide énumération, représentant des sommes considérables en objets du plus grand luxe, arrivait cette ligne imprévue :

« Peu de linge... »

Peu de linge, entendez-vous? Tout était là, et ce vulgaire détail matériel indiquait toute une vie de splendeurs et de mensonges. Ces mots étaient l'impitoyable aveu d'un secret arraché par la mort...

La femme était couverte de brocard et de cachemire, coiffée de plumes et de fleurs, parée de précieux bijoux : mais elle avait *peu de linge.*

Ainsi donc on a la jeunesse et la richesse, la beauté et la santé, on vit sur le velours dans les amours, mais — avec *peu de linge* !

Puis le jour vient où l'on meurt brusquement — parce qu'il y a un ressort trop tendu qui éclate tout à coup dans l'ardeur de cette vie fiévreuse, affolée. La loi envoie des gens flegmatiques et noirs qui mesurent, pèsent, comptent... inventorient pour le partage des héritiers. Et tous les meubles et tous les tiroirs vidés, les étoffes précieuses, les rares tissus, les admirables bijoux, la lourde orfévrerie, le tout étalé, décrit... au dernier mot du catalogue impitoyable arrive une confidence humiliée et tristement comique :

« *Peu de linge* ! »

Ne voyez-vous pas ici comme moi le sujet d'un roman ou d'un drame philosophique et navrant, d'une impitoyable élégie enfin, saisie, sur le vif des passions, des vanités et des mensonges, avec ce titre impitoyable et moqueur :

« Peu de linge ! »

— Or, voilà qu'aujourd'hui on annonce la vente, aussi après décès, de Mlle Esther de Bongars, cette fille d'excellente maison, dont nous avons récemment raconté la mort dans sa mesquine retraite de Billancourt où elle oubliait — où elle regrettait...

Cette fois il y a trop peu de mobilier et d'effets pour rappeler le catalogue doré de Pauline C***, l'écuyère du Cirque. Mais la joyeuse camarade de Flore et d'Odry, — celle qui donna à Pétersbourg ce fameux bal où l'on mangea pour dix mille roubles de cerises russes, — a laissé les éléments de la dernière ligne qui suit à la petite page, qui annonce la vente de ses nippes :

« *Belles volailles.* »

C'est que, pour se consoler de sa misère, pour oublier les temps fastueux, la petite-fille de l'aide de camp de Condé, la descendante du général qui eut l'extrême honneur, sous le grand Roi, de signer la paix entre la France et la Suède, élevait philosophiquement des poules. C'était finir en véritable Zéphirine des *Saltimbanques*.

Dans la vente récente de documents historiques de feu M. Fossé-d'Arcos opérée par MM. Ch. Pillet et Techener, se trouvait une lettre autographe de cette comtesse du Cayla (Zoé Talon), qui, après avoir joué le plus grand rôle intime auprès de Louis XVIII, et avoir fermé cette longue liste de favorites commencée avec Henri IV, finit par se faire *bergère* en son château de Saint-Ouen, et *acclimata* une nouvelle race de moutons qui porte aujourd'hui son nom.

Cette lettre, datée du 31 mai 1843 (Mme du Cayla est morte en 1850), était tout simplement relative à une coupe de bois. Mais sa valeur s'augmente d'un joli billet amoureux commençant par ces mots : *chère bien-aimée*, prose et vers, de la main de Louis XVIII. Le tout a été vendu 43 francs.

On eût vendu plus cher la fameuse bible in-folio provenant aussi du roi, et dont, au dire des indiscrets du temps, les nombreuses miniatures étaient recouvertes, pour être préservées de tout contact, par des billets de banque de mille francs, employés là comme papier de soie. Mais Mme du Cayla était fort libérale, et on lisait sur la première page : « *Chère comtesse, lisez ce livre ; si l'infortune vous appelle, vous y trouverez de quoi la consoler.* »

On s'était trompé en annonçant la mort de *lord Palmerston*, — c'est le *banquier Mastermann* qui est mort... De là l'erreur! — dit un journal. « On avait confondu le député de la Cité avec le premier ministre. » Le fait est que *Mastermann* et *Palmerston* se ressemblent comme crocodile et épinards,— comme le mot courage rime sans doute avec le nom de certain anonyme qui a écrit une lettre méprisable au journal, et qui refuse depuis quinze jours de répondre à notre invitation de se faire connaître. — Vous savez l'anecdote qui a précédé cette *erreur* sur la mort de lord Palmerston : On annonce qu'un *soldat s'est noyé dans le canal Saint-Martin*, etc., et puis on rectifie, car l'événement n'est pas exact dans tous ses détails; — il ne s'agit pas d'un soldat, mais d'une vieille portière ; — il ne s'est pas *noyé*, mais elle s'est brûlée sur sa chaufferette, etc.

Nous recevons une lettre du comte de Soynes en réponse à celle de M. Amédée *de Thozant*, insérée dans notre dernier numéro. M. de Soynes, époux de la (jolie?) veuve Georgine cousine de M. *Amédée*, ne veut point passer, aux yeux de nos lecteurs, pour accepter les plaisanteries *amédéennes* (sic) sur la *lance de Telèphe* (voir à la quatrième colonne du dernier numéro). Nous donnons acte à son auteur de cette réponse... trop vive pour être insérée. Nous rappelons, toutefois, publiquement à M. de Soynes qu'il a déjà reçu un coup de sabre de l'ex-chef d'escadron à cause de son mariage, et que c'est bien le cas d'appliquer le fameux *non bis in idem* de la loi. Nous sommes d'ailleurs de ceux qui pensent qu'on a le droit de négliger les colères de certains vaincus, car il faut pardonner quelque chose à leur dépit, à leur déconvenue. M. Amédée de Thozant devrait comprendre que, dans toute cette affaire, il n'a pas les rieurs de son côté... malgré la protection de la gendarmerie. L'incident est définitivement clos.

« Quel beau portrait! — s'écria-t-on l'autre soir en sortant de table et passant dans le salon de damas pourpre d'une jeune femme, dont la grâce et la beauté attirent auprès d'elle un groupe d'hommes des plus distingués, que son vif et charmant esprit retient.

— Quel profond et intelligent regard, et comme il est heureusement saisi par ce pastel, si doux et si nerveux à la fois, que ce sont bien là les fameux : *poignards de velours noir*, dont la dame fait un si puissant et si doux usage! Comme la mate et transparente pâleur de ce teint, le sourire qui flotte sans cesse entre la bienveillance et l'ironie, et toutes les finesses de ce visage, dont la beauté offre une distinction empreinte d'une originalité rêveuse, sont admirablement rendus!

« — Et qui a signé ce délicieux portrait? — demanda au duc de V... qui se trouvait là,— M. Emile de G.....?

» — Alphonse *Muraton* ! — dit Arsène Houssaye en se penchant vers le cadre.

» — L'heureux peintre d'avoir eu ce modèle! — exclama Ludovic Halévy.

» — L'heureux modèle d'avoir eu ce peintre!» — dit un autre en trouvant la copie si conforme à l'original, — qui est une des plus charmantes et des plus spirituelles personnes du monde brillant et aimable de Paris.

Jugez-en :

On parlait devant elle d'un auteur dramatique qui est l'être le plus encombrant, le plus assommant, le plus anonnant, le plus bavard et le plus creux qui soit dans la littérature :

« — Quand il est là,— dit Mme J. de T*** — on n'est plus seul... et pourtant on n'est pas deux!»

Correspondance : Nous enregistrons, M. A. A, étudiant, à Paris, la protestation, un peu tardive, que vous nous adressez au nom, dites-vous, de bon nombre de vos amis, et nous vous remercions de reconnaître que nous ne nous associons à *aucune faction littéraire ou autre*. Vous dites qu'il est bon que les *parents provinciaux* des étudiants parisiens sachent que l'acte inouï qui a suivi la seconde et dernière représentation de *Goëtana*, n'avait pas été conçu par les *étudiants*, et comme l'expression d'une véritable majorité; qu'il ne fut, au contraire, que l'initiative de quelques individualités recrutées partout, tandis que la masse loyale et sensée blâmait vivement une démarche aussi brutale. C'est dit.

— Plusieurs correspondants toulonnais réclament pour leur cité (ainsi jadis plusieurs villes de la Grèce se disputèrent la naissance d'Homère !), et comme ayant été dit par la femme d'un *coiffeur* à un marin retour de Sainte-Hélène, le mot sur la *fatigue du retour*, attribué par nous à la femme d'une autorité maritime de l'Ouest. Dont acte!

Mais une des lettres complète le mot toulonnais, et nous ne voulons pas si lestement passer outre. La bêtise humaine a ses archives, comme le génie a ses annales.

« — Et qu'alliez-vous faire à Sainte-Hélène? — répliqua la femme du coiffeur à l'officier de la *Belle-Poule*.

» — Chercher les cendres de l'empereur, madame! pour les mettre au Panthéon.

» — *Peccaïre* ! quel honneur pour lui, le pauvre cher homme... Ça lui eût fait tant de plaisir de son vivant! »

— Autre mot, avant de tirer l'échelle.

C'était, paraît-il, du côté de Bordeaux. Deux jolies dames sont chacune à la tête d'un petit clan social, et y rivalisent d'élégance, de crinoline, d'influence et d'amabilité. L'une est la femme d'un agent de change, l'autre celle de l'ingénieur civil qui dirige l'usine à gaz.

Voilà un bal officiel, chez le sous-préfet ou le maire. Les deux dames arrivent brillamment attifées, se défiant du nœud, de la plume, de la fleur, du regard, du bec... Chacune tient sa tête de colonne, et ce sont, en face du groupe rival, des coups d'œil provoquants, des rires étouffés et moqueurs. On va, on vient, on se croise, on se coudoie, et les mots partent comme des projectiles dont la détente est la jalousie, le dépit : tous les jolis sentiments des salons, — où l'on se hait pour une robe neuve, où l'on se passionne à cause d'une guirlande réussie, où l'on se voue aux dieux infernaux pour un vis-à-vis préféré...

Tout à coup on voit la femme du distillateur de houille pour l'éclairage municipal rester en arrière... puis se dérober, céder enfin la place, au grand étonnement du bal. Il était à peine minuit...

Tout le monde se retourne vers la femme de l'agent de change que cette retraite incompréhensible laisse maîtresse du terrain :

« — Ne faites pas attention, — dit celle-ci, — c'est une fuite de gaz! »

— A M. J. Fies..., à Paris : l'*Ecce mater tua* de l'enseigne à tabac a été, monsieur, plusieurs fois signalé.

— A M. Em. L..., à Paris : Le projet de barque à roulette comme moyen de sauvetage au milieu de la glace rompue paraît avoir du bon, monsieur. Renvoyé à qui de droit.

— Mme M. M., à la Charité : L'anecdote du *méridien* n'est pas plus nouvelle que la révélation de votre esprit, madame. Merci pour le mot qui rappelle votre localité. Quant au reste, renvoyé à Mme la vicomtesse de Renneville, qui règne sans partage sur « la *ceinture régente*, la *jupe Fouqueteau* — et l'*eau de la Floride.* » Vos objurgations prouvent incontestablement, madame, que vous n'aurez pas besoin de cette dernière avant bien longtemps. Mais pensez au titre du livre que vous louez, au nom de la ville que vous habitez, et tolérez qu'il soit des gens qui puissent avoir besoin « de l'*huis clos de Guislain!* » comme dit notre aimable rédactrice des modes.

— Un anonyme nous écrit : «On cherche matière à de nouveaux impôts : à défaut du célibat, que n'en met-on un sur l'esprit? tout le monde aura la prétention de payer !

— L'idée n'est pas nouvelle, monsieur; elle fut proposée à Louvois, qui répondit à son auteur : — Je vous exempte de la taxe ! »

— Plusieurs autres correspondants nous ont écrit pour nous démontrer la difficulté qu'il y aurait à réaliser un impôt *sur les moustaches*. Ceux-là payeraient peut-être celui-ci, — mais en prenant ainsi au sérieux une plaisanterie échappée au courant de la plume, ils prouveraient infiniment qu'ils auraient droit à être exemptés de l'autre...

— Une dame qui demande à sa plume les produits qu'elle pourrait obtenir de son aiguille, nous écrit :

« — Monsieur, venez-moi en aide, car je suis un *bas bleu bien percé...* »

Le mot n'a pas une ligne ; sur quel tarif le payer?

Voici un fait étrange...

Les journaux de médecine annonçaient, il y a quinze jours, la mort du docteur D*** dans des circonstances assez singulières, qu'il est inutile de répandre en dehors d'un public spécial. Mais la particularité omise et vraiment étrange, la voici :

M. D*** avait le délire. Comme l'Harpagon de Molière qui, dans la tradition fondée par Grandmesnil, cherchant son voleur, saisit son propre bras, — le docteur, se croyant sans doute au chevet d'un malade, se prit le pouls... tâta soigneusement et s'écria :

« — Cet homme est perdu! »

C'était un pronostic : le malheureux est mort dans la nuit.

JULES LECOMTE.

Le Chien du Régiment.

TABLEAU DE M. NOTTERMAN.

—

M. Notterman, élève distingué de l'académie royale des Beaux-Arts, à Anvers, semble avoir consacré son talent remarquable à représenter les épisodes les plus variés de la vie de cet être intelligent, docile, empressé, prévenant, constant dans ses affections, reconnaissant pour les bienfaits, qui sait se conformer aux exigences et aux habitudes des gens qu'il fréquente, du chien en un mot.

Tout le monde connait les aventures de Barry, cet illustre chien qui, après avoir sauvé la vie de quarante personnes, alla vivre de sa petite pension et terminer tranquillement ses jours dans le canton de Berne. Une peinture historique nous a conservé ses traits et le représente portant sur son dos l'enfant qu'il a trouvé au fond d'un glacier et qu'il ramène au couvent. M. Notterman ne nous montre point aujourd'hui un si grand personnage; il lui suffit pour nous intéresser d'un simple barbet, Marengo ou Frangipane, qui reçoit les premières leçons d'un jeune musicien. Sa robe aux poils longs et frisés, son maintien modeste prévienment en sa faveur, quoique l'œil brillant qui louche en regardant le morceau de sucre indique un peu de convoitise. Prends garde, Frangipane! et souviens-toi de ton frère qui fut banni du régiment pour un acte de gourmandise! Le cuisinier, il est vrai, lui mit au cou une boite de fer-blanc et l'envoya faire signer sa feuille de route chez le major qui obtint sa grâce, mais pour toi, peut-être, on serait moins clément!

M. Notterman compose ses tableaux avec un grand goût: il sait son animal sur le bout du doigt et le dessine dans toutes ses attitudes avec une vérité parfaite. Sa peinture est franche, d'une bonne couleur et d'une exécution très-soignée.

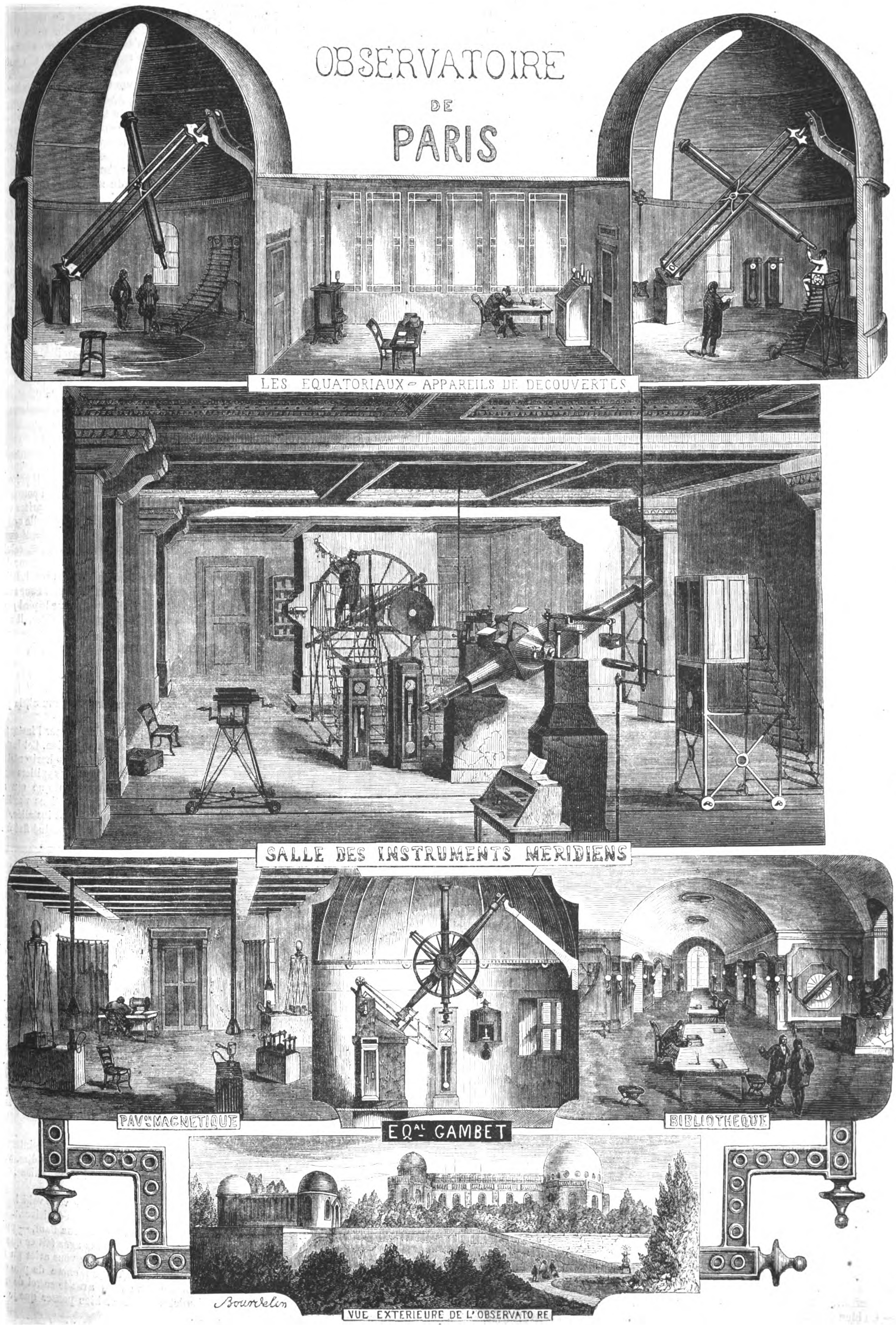
LÉO DE BERNARD.



Le Chien du Régiment, tableau de Notterman.



Accident sur le lac du bois de Boulogne, le dimanche 19 janvier.


OBSERVATOIRE
DE
PARIS
LES EQUATORIAUX – APPAREILS DE DECOUVERTES
SALLE DES INSTRUMENTS MERIDIENS
PAVON MAGNETIQUE
EQAL GAMBET
BIBLIOTHEQUE
Bourdelin
VUE EXTERIEURE DE L'OBSERVATOIRE

Accident sur le lac du bois de Boulogne.

Dans notre avant-dernier numéro, M. Maurice Cristal décrivait les plaisirs du patineur. Il est vrai que dans le dernier paragraphe de son article bien étudié, notre collaborateur mettait en garde les imprudents contre les dangers que cet exercice pouvait offrir dans certaines circonstances.

Le dimanche 19 janvier, la foule hardie des patineurs s'était portée en masse sur le grand lac du bois de Boulogne. La couche de glace, épaissie par une gelée de sept à huit jours, disparaissait, pour ainsi dire, sous le nombre.

De midi à trois heures on n'a eu à constater que quelques culbutes qui avaient inspiré plus d'hilarité que d'effroi.

Du côté de la grande cascade, à la partie extrême du lac, une certaine étendue avait été entourée de cordes. Cette précaution indiquait aux patineurs que l'endroit était dangereux et qu'ils ne devaient pas s'y hasarder. En effet, quelques jours auparavant la glace avait été enlevée dans cette partie de la rivière et la couche de glace qui recouvrait la surface de l'eau n'avait pas paru assez résistante. La barrière élevée avait été placée sur toute la largeur du lac à plusieurs mètres en avant sur la glace ferme.

Vers trois heures un quart, au moment où la foule compacte s'exerçait avec le plus d'entrain, plusieurs patineurs entraînés par la force d'impulsion, ont violemment heurté la corde tendue sur les piquets. La frêle barrière s'est rompue et quelques imprudents ont été portés sur la partie du lac que la prévoyance de l'autorité avait interdite. Le premier d'entre eux a bientôt senti la glace s'effondrer sous lui. Il a bien essayé de retourner sur ses pas, mais il était trop tard. Un instant après il était englouti dans l'eau. Le patineur qui le suivait s'avance vivement pour lui porter secours. Il a le même sort. D'autres s'empressent pour secourir ces deux malheureux et disparaissent à leur tour sous la glace. Au bout de quelques instants douze personnes étaient englouties.

Tous les moyens de sauvetage furent mis immédiatement en réquisition. Plusieurs canots furent dirigés vers l'endroit de l'accident. Malheureusement, pour faire avancer les batelets, il fallait briser la glace au fur et à mesure et le temps se passait. Quelques-unes des victimes étaient parvenues, en s'accrochant de glaçons en glaçons, à se maintenir à la surface. Elles furent les premieres secourues. On les amena sur la rive où tous les soins leur furent prodigués.

Huit imprudents furent ainsi mis hors de danger. Les quatre autres avaient disparu sous la glace et ce ne fut qu'à laide de crocs qu'on parvint à en retirer trois. Ces derniers étaient sans connaissance. L'un a été transporté chez M. Yvon, peintre, puis conduit en voiture à la Préfecture pour y recevoir de nouveaux soins. Il a succombé pendant le trajet. Les deux autres amenés au chalet Frontin ont reçu de plusieurs médecins tous les soins pour les rappeler à la vie. Mais tous les secours de l'art ont été impuissants; l'asphyxie était complète.

La quatrième victime, entraînée probablement au large sous la glace, n'avait pas été retrouvée le mardi suivant.

L'accident du bois de Boulogne, contre lequel la prévoyance de l'administration était impuissante, a profondément attristé la population parisienne et principalement la foule des patineurs qui se trouvaient ce jour-là sur le lac.

Puisse cette catastrophe les tenir en garde contre leur imprudence qui, malheureusement passe souvent en habitude.

MAXIME VAUVERT.

L'Observatoire de Paris.

On ne peut faire de découvertes astronomiques d'une grande importance que dans des établissements construits avec une solidité à toute épreuve et à l'aide d'instruments de la plus grande précision. Comme le disait l'illustre Bailly, l'observation des astres ne peut être parfaite que dans un lieu qui réunisse le silence de la retraite et la sérénité du ciel.

Il n'est pas au pouvoir des astronomes de faire qu'à une minute donnée, le firmament soit pur de tout nuage. On a néanmoins plus de chances d'éclaircies dans les lieux élevés; et c'est à l'extrémité du Luxembourg, le point culminant de Paris, qu'on a élevé l'Observatoire.

L'Observatoire de Paris, un des meilleurs monuments astronomiques du monde, a été construit sous le règne de Louis XIV, d'après les plans de Claude Perrault, le célèbre architecte de la colonnade du Louvre. L'édifice fut achevé en 1671. Jean-Dominique Cassini, astronome fameux, vint d'Italie pour y faire les premières expériences. Depuis lors, l'installation primitive a subi des modifications exigées par les progrès de la science. Une description minutieuse de ce curieux établissement nous entraînerait à de trop longs détails; nous nous contenterons de parler de quelques principaux instruments dont la haute perfection fait le plus grand honneur aux savants qui les ont inventés et aux artistes habiles qui les ont construits.

Les instruments que renferme aujourd'hui l'Observatoire de Paris peuvent rivaliser sans désavantage avec ce que les étrangers ont produit de plus parfait. Étudions d'abord.

LES ÉQUATORIAUX. On donne le nom d'équatorial à une lunette montée sur un axe, autour duquel elle peut se mouvoir parallèlement à un cercle, qui lui-même peut tourner autour d'un axe parallèle à l'axe du monde.

Pour calculer tous les changements qui doivent se produire dans l'aspect de la sphère céleste, à cause de la lenteur même de ces changements, il est nécessaire d'avoir recours à des instruments qui offrent des grossissements considérables, s'élevant de trois mille à quatre mille fois, par exemple. Mais avec un tel pouvoir amplificatif, le champ de la vision est très-borné. Si la lunette était immobile, un astre emporté par le mouvement diurne de la sphère céleste ne serait visible que pendant un très-petit nombre de secondes. Il est donc indispensable que la lunette suive l'astre d'elle-même; il faut qu'elle soit montée de manière que, dirigée à l'orient au moment du lever, elle pointe à l'occident au moment du coucher, et qu'à toutes les époques intermédiaires, cette lunette, sans avoir besoin d'être touchée, change de direction et de hauteur, de telle sorte que l'astre occupe toujours le même point du champ de la vision. L'équatorial, monté sur ses axes pour satisfaire à ce mouvement, est mû par un mécanisme d'horloge qui, au lieu d'agir par saccades à l'aide d'un échappement, opère d'une manière continue et uniforme à l'image du mouvement majestueux du ciel étoilé. A l'aide des graduations indiquées sur les cercles de l'équatorial, on mesure les déclinaisons des astres observés.

L'Observatoire de Paris possède un équatorial d'observation, deux équatoriaux de découvertes installés pour agir simultanément et se contrôler l'un l'autre, un équatorial de Gambey et enfin le grand équatorial. Ce dernier est nouvellement établi. Malgré la parfaite exécution de la lunette de Gambey, il manquait à Paris un instrument égal en puissance à ceux des Observatoires de Washington, de Cambridge et de Kœnigsberg. C'est à combler cette lacune qu'a travaillé, pendant sa direction, M. François Arago.

La lunette de l'équatorial devant être dirigée vers tous les points du ciel situés au-dessus de l'horizon, il était indispensable que, tout en restant constamment abritée, elle ne pût être gênée par les objets voisins. C'est ce but qu'on a cherché à atteindre en construisant le dôme rotatif dont la terrasse de l'Observatoire est aujourd'hui munie. Ce dôme est le plus grand qui existe. Il a environ 13 mètres de diamètre. Il porte des trappes mobiles d'un mètre de largeur, qui permettent de découvrir toutes les régions du ciel comprises entre l'horizon et le zénith. A l'aide d'une manivelle qui fait tourner l'axe vertical, muni d'un pignon denté engrenant avec les dents adaptées à la base du toit, celui-ci tourne sur son centre avec facilité en roulant sur deux systèmes de galets, quoiqu'il entraîne avec lui l'immense plancher qui porte les observateurs. Pour suivre dans son mouvement diurne un astre que le pied *parallactique* permet à la lunette de ne pas quitter, il suffit de faire tourner le toit de temps en temps pour que la trappe ouverte soit toujours devant l'axe optique de la lunette.

LA CHAMBRE DES MÉRIDIENS. — Pour étudier le mouvement propre d'un astre, en emploie trois instruments : la lunette méridienne, le cercle mural, la pendule sidérale.

La *lunette méridienne* sert à déterminer l'instant du passage des astres par le plan du méridien. Cet instrument consiste en une lunette dont l'axe horizontal repose sur deux coussinets portés par deux piliers verticaux. La lunette est placée de façon que son axe optique puisse prendre toutes les directions possibles dans le plan méridien du lieu où elle est installée.

On appelle *cercle mural* un cercle gradué fixé à un

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

En trouvant là son fils, qu'il supposait encore endormi, le Commandant Delsade essaya de cacher la boîte de pistolets qu'il tenait à la main; mais du premier coup d'œil il comprit que Paul savait tout. Se retournant alors vers Gilbert, il lui dit sévèrement :

« — Tu m'as trahi?

» — Mon commandant... j'ai pu un moment essayer de mentir... mais ça n'a pas duré... et...

» — Ainsi, Paul, vous avez appris... — dit le père.

» — Que vous voulez vous battre...

» — Avec l'insulteur de votre femme!

» — Mais vous oubliez que pour venger son honneur, vous me déshonorez, moi!

» — Non, car ce Lismore ne suppose pas que vous connaissiez sa conduite ici.

» — Mais je la connais! Mais toutes mes dispositions sont prises, et ce matin même M. de Lismore...

» — Et pourquoi donc avez-vous tant attendu? — dit Delsade d'un ton empreint d'un douloureux dédain.

» — Pourquoi... ah! si vous le saviez... vous me comprendriez... vous m'excuseriez, mon père!

» — Eh bien faites donc que je vous excuse... si c'est possible! — ajouta le Commandant d'un air incrédule qui outra Paul, et le décida enfin à parler.

» — Mon père, — dit-il avec tristesse, — je subis par vous, depuis deux jours, les plus vives tortures dont l'âme puisse être atteinte. Je vous ai vu douter de mon affection pour ma femme, je vous ai vu soupçonner les sentiments les plus chers à mon cœur, je vous ai vu enfin suspecter mon courage... et j'ai trouvé celui qui était le plus grand de tous : subir vos accusations, votre indignation... et me taire!

» — Et pourquoi vous taire?

» — Pourquoi? Maintenant qu'éclate ce que je voulais à tout prix éviter, maintenant que vous songez à provoquer mon adversaire personnel, si déjà vous ne l'avez fait; maintenant que tout ce que je pense du comte peut jaillir sans danger de mon indignation trop longtemps comprimée... sachez-le donc, sachez donc tout!...

» — Parlez, parlez, Paul! — exclama le Commandant surpris et curieux.

» — Eh bien! apprenez, mon père, que je dois encore cent cinquante mille francs au comte de Lismore, que cette somme est exigible en ce moment... que dans la gêne qui, à mon grand désespoir, n'est plus un secret pour vous, j'étais, ces jours derniers encore dans le plus grand embarras pour lui payer cette somme... qu'enfin, et à l'aide de son frère le notaire, mon ami Corbinaud l'a trouvée, qu'hier il devait me la remettre... et qu'aussitôt payé, le comte devait être provoqué! Que par suite des retards qui sont souvent inévitables dans ces sortes d'affaires, je n'aurai l'argent que ce matin... mais que ma provocation est faite... que je l'écrivais hier, au moment où vous me quittiez si indigné, en me laissant vos outrageants mépris... que ce fut pour moi un soulagement et comme un avant-goût de la vengeance espérée, que d'écrire à cet homme... Que ma mère me contraignit à lui lire cette lettre surprise par Mathilde qui rêvait je ne sais quelle coupable intrigue avec Mme de Bryac; qu'enfin, mon père, j'ai passé la nuit à mettre ordre à mes affaires, à écrire mon testament... que j'attends à tout moment Corbinaud avec l'argent qui doit me rendre la liberté d'agir, et que la journée même devait voir ma rencontre avec ce misérable!

» — Et c'était pour libérer votre déplorable situation devant votre créancier, un adversaire impossible, que vous me cachiez...

» — Ah, mon père, c'était aussi pour empêcher ce qui arrive à cette heure! car je vous connais... je savais que si je n'essayais pas d'amoindrir à vos yeux les torts du comte, en me voyant si impassible, si résigné, vous ne manqueriez pas d'agir, de me suppléer...

» — Et vous défendiez un pareil homme?

» — Je me réservais mon adversaire! Maintenant, mon père, que j'ai été contraint à tout vous dire, vous allez me laisser prendre le rôle qui m'appartient.

» — Il est trop tard!

» — Trop tard? mais non, puisque vous voilà!

» — J'ai, hier soir, pris des mesures décisives...

» — Qu'importe hier soir! — exclama Paul, — puisque ce matin je suis là! Hier, vous avez fait ce que je redoutais que vous fissiez, parce que vous aviez pu me croire sourd, aveugle... et quelque chose de pire encore! mais ce matin, que vous avez le secret de ma méprisable attitude, vous devez bien penser que je ne permettrai pas...

» — Mon fils, — reprit le Commandant après avoir

[1] Voir les numéros 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250.

axe horizontal tournant sur deux coussinets placés dans l'intérieur d'un massif. Ce cercle doit être exactement dans le méridien du lieu, et, par conséquent, son axe est orienté de l'est à l'ouest. Une lunette est mobile parallèlement à ce cercle, et, par conséquent, exactement dans le méridien ; elle peut être fixée sur les divers points de la graduation. Ce cercle sert à la mesure de la déclinaison des astres, c'est-à-dire de leur distance à l'équateur du monde.

Exemple : Supposons la lunette du cercle mural fixée dans le plan de l'équateur ; le soleil sera austral lorsqu'il passera au méridien au-dessous de la direction de la lunette ; il sera boréal lorsqu'il passera au-dessus. On reconnaîtra ainsi, sans faire aucune mesure, que le soleil est pendant six mois au midi de l'équateur, et pendant six mois au nord de ce plan. Si, chaque jour de l'année, on vise au-centre du soleil au moment où cet astre arrive au méridien, on aura sa déclinaison.

La *pendule sidérale* donne la durée du jour *sidéral*. On appelle jour sidéral le temps de la révolution de la sphère céleste, le temps qui s'écoule entre deux passages successifs d'une étoile quelconque au méridien. Les vingt-quatre heures dont se compose le jour sidéral ne doivent pas être confondues avec les vingt-quatre heures ordinaires. Le temps de la révolution de la sphère étoilée est le même dans tous les siècles, le même, quel que soit le lieu où se fasse l'observation. En jetant un coup d'œil sur l'horloge sidérale, l'astronome sait donc quelles étoiles vont arriver au méridien et à quelles observations il doit se préparer.

Jusqu'à l'époque de la seconde restauration, les horloges de Paris étaient réglées sur le temps vrai, c'est-à-dire sur les passages du soleil vrai au méridien ; il fallait donc chaque jour, ou au moins chaque semaine, modifier leur marche. Maintenant, ces horloges sont réglées sur le passage du soleil fictif équatorial au méridien, elles indiquent le temps moyen ; elles sont donc tantôt en avance, tantôt en retard sur l'heure marquée par les cadrans solaires ordinaires, à moins que ces cadrans ne portent une courbe à peu près semblable à un 8, qu'on appelle la méridienne du temps moyen, et par laquelle les rayons solaires passant par le trou de la plaque du style doivent venir se projeter aux différentes époques de l'année. Il est résulté de ce changement que les horloges publiques ont été mieux construites, qu'elles n'ont pas besoin d'être sans cesse rectifiées, et qu'elles sont plus d'accord entre elles. Il n'arrivera plus maintenant qu'un astronome puisse entendre la même heure sonnée par différentes horloges pendant une demi-heure. C'est également à ce changement dans la manière de régler les horloges qu'on doit attribuer de voir le canon du Palais-Royal, ce *régleur* infaillible des bourgeois de Paris, partir au temps vrai, alors que les horloges marquent entre onze heures et demie et midi trente minutes.

Ce qui n'était jadis qu'une simple convenance est devenu plus tard une nécessité absolue. Les moments des départs et des arrivées des trains sur les chemins de fer ont dû être réglés avec une grande précision. On conçoit les erreurs qu'auraient pu occasionner les différences de méridien pour une ligne allant de l'est à l'ouest, comme celle de Strasbourg à Paris, par exemple. L'électricité est venue, du reste, parer à ces inconvénients, et aujourd'hui, grâce à elle, les horloges employées dans toutes les stations d'une ligne marchent simultanément.

Depuis la mort de François Arago et sous la direction de M. Leverrier, de grandes améliorations se sont produites à l'Observatoire. C'est ainsi que l'immense salle des calculs a été meublée de riches bibliothèques, qui contiennent tout ce que la science astronomique a enfanté de nobles travaux. Deux statues de marbre décorent les entrées de cette galerie : ce sont les statues de Laplace et de Cassini.

Des jardins bien entretenus entourent le vaste édifice, et contribuent à l'isoler du bruit et du mouvement des quartiers populeux dans le voisinage desquel il est situé.

ÉMILE BOURDELIN.

MA COUSINE CATHERINE MILON

(Suite.)

Il va sans dire que le jour suivant ma cousine Catherine Milon éprouva un besoin d'air et d'exercice plus vif que jamais. Après avoir donné à sa toilette des soins inusités, elle sortit. Elle marcha avec une persévérance méritoire durant trois heures environ, et, quoique, pendant ce temps, elle eût rencontré presque toute la population de Cruzy, elle sentait qu'elle n'avait *réellement vu personne*. Alors, elle se résolut à faire une visite à son amie Clémentine, et à tâcher d'en obtenir quelques renseignements. Elle trouva Clémentine chez elle, occupée suivant son habitude, à bichonner un jeune monsieur, à la tête grosse, au visage rougeaud et aux yeux aqueux, qu'elle considérait évidemment comme le plus magnifique spécimen de l'espèce des chérubins. Quand ma cousine Catherine Milon eut suffisamment admiré le petit mortel, ranimé son esprit par un examen de la nouvelle dent de l'intéressant marmot, la conversation prit une autre tournure; et, grâce à une stratégie adroite, notre héroïne l'amena bientôt sur le terrain où elle voulait l'exploiter. Elle parla d'un ton indifférent de l'étranger, de sa politesse, de ses deux entrevues avec lui. Par malheur, Clémentine n'avait rien à lui apprendre ; elle n'en savait pas autant que ma cousine; car elle n'était pas sortie depuis quelques jours; ce pauvre petit Charles avait été si malade, dimanche, qu'elle n'avait même pu assister au service divin. Son mari ne lui avait pas dit un mot de cet étranger; c'était bien singulier; car son mari était au courant de toutes les nouvelles; elle était réellement étonnée que son mari ne l'en eût pas informée; mais elle le questionnerait, sans y manquer, dès qu'il serait rentré pour dîner! Ma cousine la pria de ne pas se donner cette peine, car, en définitive, ça n'avait pas la moindre importance pour elle; elle ne savait, en vérité, pourquoi elle en avait ouvert la bouche. Faisant ensuite claquer ses doigts et faisant des mines au bébé, qui répondait par un flegme inébranlable à ses efforts pour l'amuser, elle affirma à sa mère qu'il avait une tête fort remarquable, qu'elle était convaincue qu'il serait « grand homme ou quelque chose, » et qu'elle avait l'assurance positive que ses cheveux boucleraient. Là-dessus, baisant Clémentine, et lui souhaitant le bonjour, elle sortit.

Mais le destin avait sans doute décidé de prendre en main les affaires de ma cousine Catherine Milon, car dix minutes après avoir quitté Clémentine, elle se trouvait face à face avec l'objet de ses préoccupations. Il lui fit un salut accompagné d'un sourire comme s'il cédait à une impulsion inexplicable de lui adresser la parole, et, soudain, plongeant la main dans son habit, il en tira une carte ou un billet, avec l'intention probable de le lui offrir. Mais ma cousine Catherine Milon nourrissait le sentiment de la dignité personnelle et n'était pas femme à se compromettre. Elle avait mûrement réfléchi à ce sujet, et trop souvent pour n'être pas en garde contre une surprise. Et bien qu'elle fût trop charitable pour tuer, par son mépris, un malheureux jeune homme... on doit, vous le concevez, quelque chose aux préjugés de la société. Affectant donc de ne pas voir la main tendue vers elle, ma cousine rendit le salut, puis favorisant l'inconnu d'un regard qu'elle-même aurait qualifié de sévèrement doux et de gracieusement digne, elle rajusta sa mantille et partit d'un pas aussi ferme et résolu que si Lucrèce eût été sa grand'mère, et la déesse Diane sa tante virginale. Mais si les membres de ma cousine Catherine Milon obéissaient ainsi à son immuable attachement aux principes, ses pensées étaient beaucoup moins complaisantes, et ne quittaient par le séduisant étranger. Qu'il était beau! qu'il était élégant! et quelle tête intelligente! Mais *qui était-il? qui était-il?* Un homme bien né et bien élevé sans doute. Son sourire, son salut, son maintien le montraient assez; mais dans laquelle des professions libérales le classerait-elle? Dans quelle carrière de la vie se produisait une perle aussi brillante? Et, de même que, dans une fête civique, en assignant sa place à un convive distingué, le maître des cérémonies le conduit de plus en plus vers le haut bout de la table, jusqu'à ce qu'il l'ait rangé sous l'aile même du président, ainsi l'imagination courtoise de ma cousine Catherine Milon conduisait son ravissant inconnu à travers tous les degrés honorifiques de la médecine, la chirurgie, la jurisprudence et finissait par l'asseoir sur le fauteuil d'un chef de division dans un ministère quelconque. Elle ne trouvait rien de mieux pour l'instant! Oui, chef de division, chef de division éminent, avec un portefeuille en perspective. Dans dix ans, il serait M. le ministre, et ma cousine Mme la ministre. Elle aurait des salons splendides, donnerait des fêtes princières, prodiguerait les aumônes et les bienfaits. On l'adorerait. Qu'ils seraient heureux, l'un et l'autre! car il n'y aurait pas au monde d'union aussi parfaite. La confiance, le respect, la sollicitude et l'amour mutuels leur feraient un pa-

---

fait un signe impératif à Gilbert, et s'être retourné comme pour sortir,— je suis à la disposition de ce Lismore; ce matin même, mon vieil ami l'amiral Darmont attend, avec son frère l'intendant militaire, la visite des témoins du comte, afin de convenir de toutes les conditions du combat... vous voyez... — Et en parlant ainsi, Delsade montrait la boîte aux pistolets. — On doit apporter des épées du côté de l'adversaire; donc, dans deux heures...

» — Dans deux heures, vous voulez vous battre... vous battre à ma place! — s'écria Paul de plus en plus animé. — Allons donc, c'est impossible!

» — Je suis désolé que vous ayiez surpris mes préparatifs, — reprit le Commandant en s'avançant vers la porte, — mais le comte est provoqué, et je dois... »

Paul se jeta entre la porte et son père et s'écria, au comble de l'agitation :

« — Ah! dites ce que vous voudrez, mais je vous jure que vous ne prendrez pas ma place! Comment, moi... un jeune homme, je laisserais mon père, un vieillard, s'exposer pour aller punir le misérable insulteur de ma femme! Mais c'est insensé, révoltant! c'est monstrueux! Vous n'auriez qu'une égratignure que j'en mourrais de honte, de désespoir!

» — Mais... — dit Delsade d'un ton qui trahissait l'émotion d'une joie secrète, — mais il est trop tard... je... vous le répète, car, à cette heure, ce Lismore doit être provoqué...

» — Mais je réclamerai mes droits, car c'est moi qui suis de tout point l'offensé! Vous dites que cet homme ignore ma conduite? C'est possible. Mais lorsqu'il se verra provoqué, il comprendra, et me rendra le rôle que vous teniez de me prendre...

» — Mais... — objecta avec ménagement le Commandant, — s'il veut arguer contre vous de votre situation vis-à-vis de lui?

» — Ne va-t-il pas être payé? — exclama Paul.

» — Je ne parle pas seulement... de l'argent!

» — Et de quoi donc?

» — De quoi, malheureux Paul? De la situation morale que vous fait devant le plus fort actionnaire de ces mines l'arrestation du gérant placé sous votre surveillance!

» — Ah! — reprit Paul humilié, — vous pouvez supposer... Mais non, non, mon père, M. de Lismore sait bien que je suis un honnête homme, il n'oserait se soustraire à moi derrière un prétexte aussi révoltant! Retirez-vous donc à votre tour, et faites-moi place! Courons chez l'amiral, sans doute bien étonné du rôle pénible que vous lui donniez! Le vieux marin n'a dû agir qu'avec circonspection... il fallait réunir les témoins... J'arriverai donc à temps encore...

» — Eh bien, — répondit le Commandant en regardant son fils avec un sentiment tout attendri, — si les conditions du duel ne sont pas encore définitivement arrêtées, je consens à me retirer... à vous céder la place... mais à une condition...

» — Laquelle? — s'écria Paul avec élan.

» — C'est que... je serai *ton* témoin! — dit le père en tendant la main à son fils.

» — Ah! tu me rends enfin ton affection, ton estime! exclama Paul en se jetant dans les bras du vieux soldat, — mon père, mon bon père!

Après s'être étreints avec tout l'abandon et la joie de deux cœurs si péniblement séparés depuis la veille, le Commandant se retourna vers Gilbert ému de cette heureuse scène, et dit :

« — Ah çà, viens ici, vieux traître! Tu as été le maître d'armes de Paul... tu as dû lui entretenir la main... Crois-tu que...

» — Mon Commandant, — dit le vieux brigadier d'un ton assuré, — je vous certifie que, si nous le tenons en face, le Prussien est un homme mort!

» — Ainsi, tu crois que...

» — Eh, mon père, qu'importe tout cela! — interrompit Paul, — ce n'est pas à la salle d'armes qu'on puise du courage, c'est dans son cœur!

» — Bien... bien, mon cher Paul, — reprit le Commandant en serrant de nouveau la main de Paul, — je vois que j'ai retrouvé mon fils!

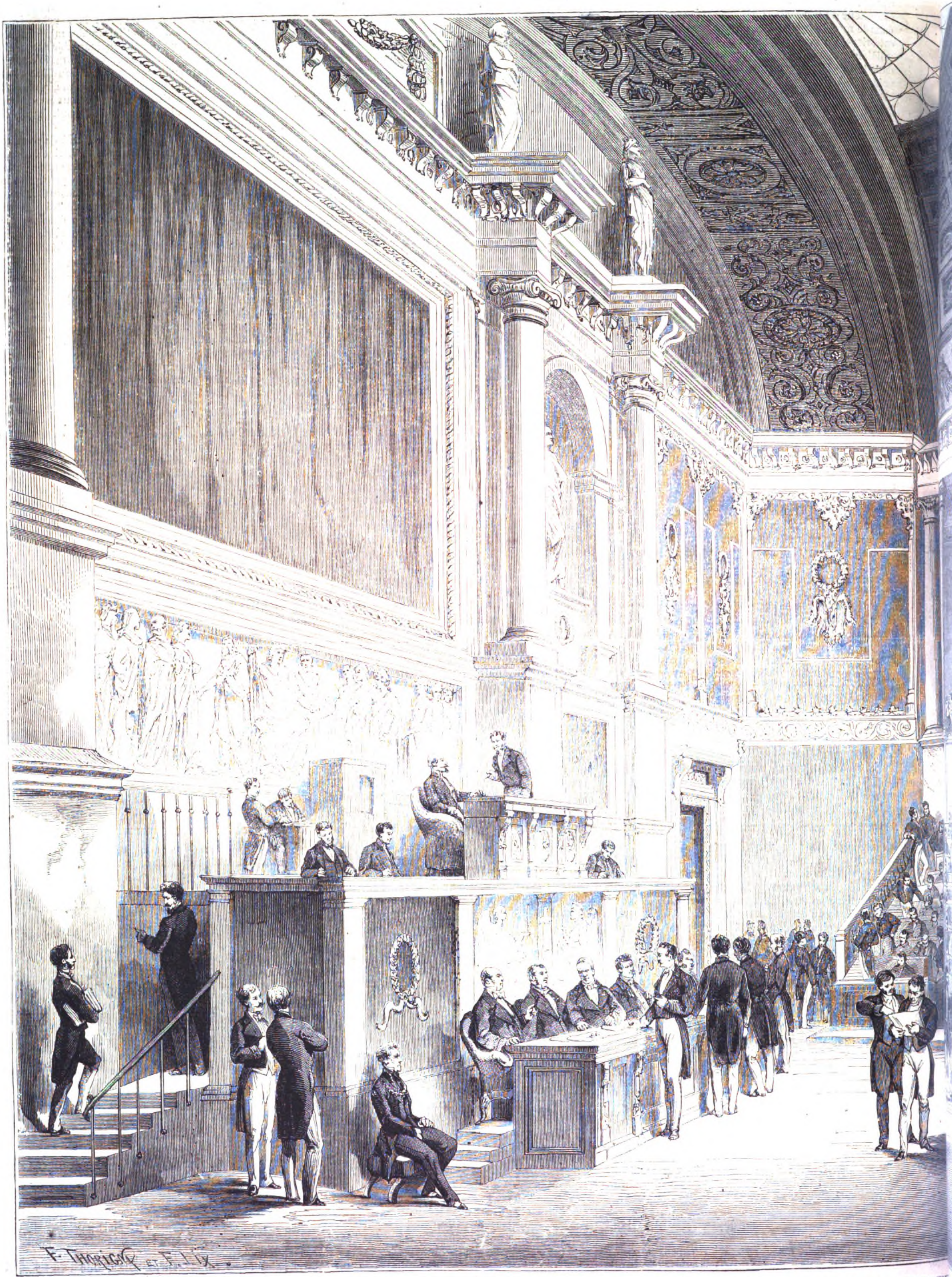
XXI

LA MÈRE AVEUGLE

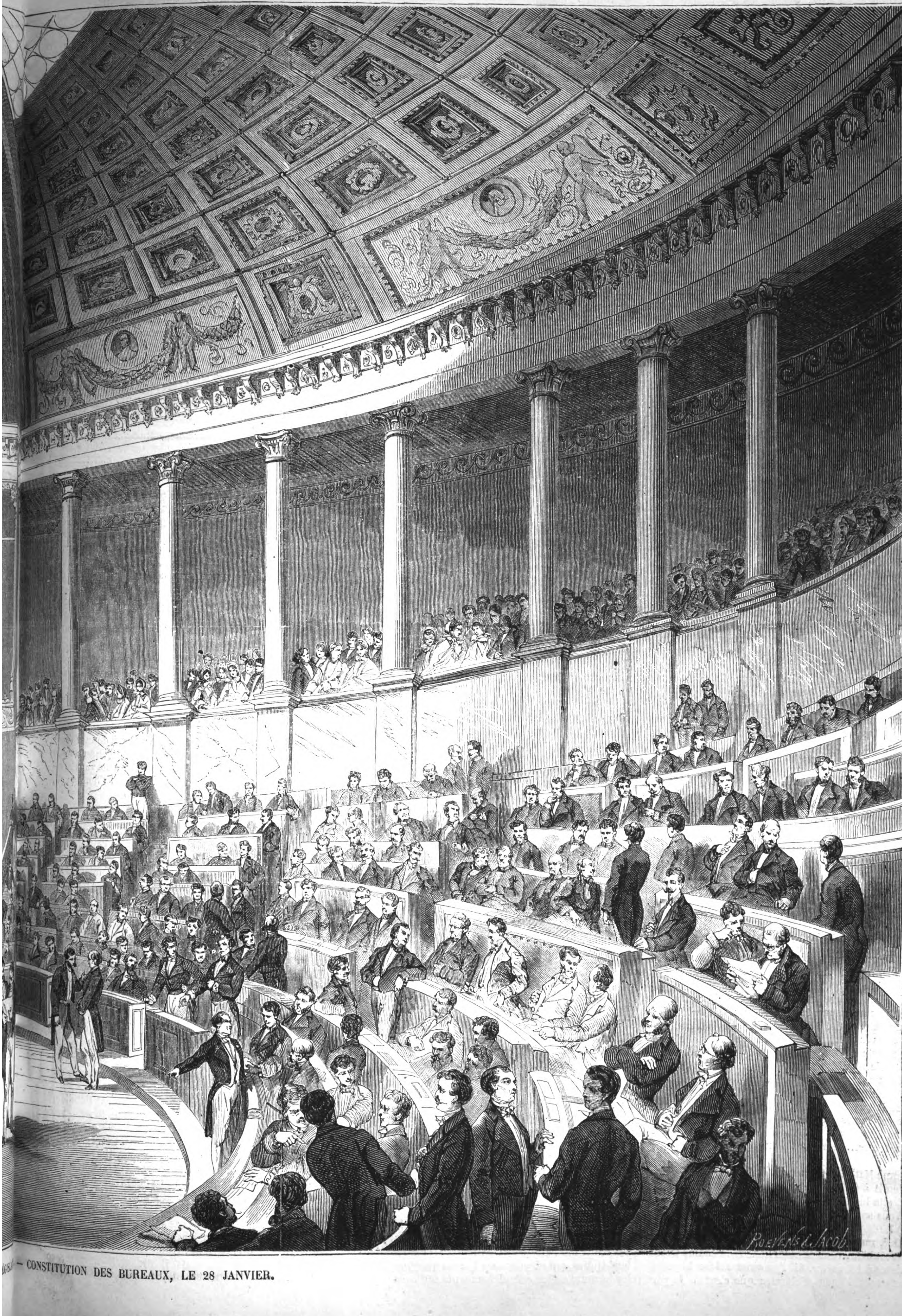
Et ils sortirent tous trois.

Mathilde, en quittant Paul, était allée trouver la bonne Mme Delsade, dans le cœur de laquelle ses chagrins, son inquiétude, avaient besoin de trouver un refuge. Seulement elle ne voulut révéler du danger nouveau qui planait sur la famille que ce qui était indispensable, et feignit de croire encore que c'était Paul qui s'apprêtait à se battre. Ce pieux mensonge lui était d'autant plus pénible, qu'elle avait l'âme plus indignée de l'inconcevable conduite de celui pour lequel elle avait renoncé à son noble nom de Ternois. Il y eut entre ces trois femmes, la mère, Mathilde et Céline, une scène d'angoisse des plus vives, suivie du silence d'un accablement partagé. Mais l'esprit actif de la vieille aveugle ne tarda pas à reprendre toute sa sollicitude.

« Ainsi, pensa-t-elle, tandis que je dormais, moi sa mère, Paul veillait et se préparait à ce duel... il nous trompait tous... il donnait suite à cette provocation



PREMIÈRE SÉANCE DU CORPS LÉGISLATIF



— CONSTITUTION DES BUREAUX, LE 28 JANVIER.

radis sur cette terre. Avec cela une demi-douzaine de petits anges blonds et roses folâtraient dans les coins de son esprit, comme ces amours joufflus que l'on voit dans les décors d'un théâtre.

Ma cousine Catherine Milon en oubliait même son âge, sérieuse consigne au cadran de la nature.

Ces réflexions, allongées de toutes leurs ramifications, car je ne vous en donne que le sommaire des chapitres, la menèrent à la porte de son jardin. Ayant alors la conscience qu'elle avait dépensé son temps sans profit, elle commença à cueillir des roses avec autant de zèle que si les roses n'étaient faites que pour être distillées. Le lendemain matin, tandis que Catherine Milon achevait un collet neuf dont la coupe lui séyait merveilleusement, on frappa à la porte principale de la maison. Ma cousine tressaillit; la dentelle tomba de ses mains; elle s'écria : « C'est lui! » en bondissant vers la fenêtre, les yeux étincelants et le teint animé.

Mais pour que mes lecteurs ne supposent pas que je raconte une féerie, et m'amuse à douer mon héroïne de seconde vue, clairvoyance, divination ou autre faculté mystérieuse au moyen de laquelle, elle pourrait, quoique assise dans une chambre de derrière, savoir, par intuition, qui heurtait à la porte de devant, je pense qu'il est nécessaire d'expliquer que la porte principale de la maison n'était pas d'un usage habituel. La famille et les connaissances entraient et sortaient ordinairement par une porte latérale. De cette façon, un coup frappé à la porte de devant indiquait naturellement un étranger ignorant les usages de la maison. Et Dieu sait si les étrangers étaient rares à Cruzy!

La vieille Jeannette s'élança de sa cuisine, où elle repassait « les chemises à monsieur, » et courut répondre à l'appel, tandis que ma cousine Catherine Milon, pressentant que c'était à elle qu'on en voulait, se dit qu'il n'y avait pas de mal à ouvrir la porte de sa chambre et à écouter.

Entendant une voix virile demander : « M[lle] Catherine Milon est-elle visible? » elle ferma la porte, en proie à une vive excitation.

Un moment après, la servante vint lui apprendre qu'on la demandait en bas.

— Qui est-ce, Jeannette?

— Ah! ma fi, mam'selle, pour ça, j' n'en savons rien. Un biau jeune homme tout d' même. Il n'est pas du pays, non dà! mais il a fièrement bonne façon.

— Charmant hommage! soupira ma cousine Catherine Milon. Cette femme simple et candide paye elle-même un tribut à *sa* supériorité!

Lissant ses bandeaux bouffants et nouant le ruban d'azur qui renfermait les plis neigeux de sa robe de chambre, elle prit dans sa commode un mouchoir de poche et le satura d'eau de Cologne, précaution utile pour l'entrevue imminente, car qui pouvait dire quelles épreuves l'attendaient! Ne fallait-il pas être préparé à tout, depuis la douce agitation de la demi-faiblesse jusqu'à la pamoison complète? Ma cousine Catherine Milon trouva son hôte qui l'attendait d'un air un peu gêné, mais nullement disgracieux.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, mademoiselle... mademoiselle Catherine Milon, je crois.

Révérence affirmative aimable.

— Je suis le docteur Charles Lambert, mademoiselle Milon.

Deuxième révérence.

— Daignez prendre un siége, docteur Lambert.

Et, du doigt, indiquant un fauteuil, elle s'assit sur un canapé. L'étranger l'imita. Il y eut ensuite une pause. On s'observait. M. Lambert semblait à court de paroles, ou plutôt à la quête d'une entrée en matière. Pleine de sympathie pour son embarras, ma cousine Catherine Milon se détermina, en fille humaine qu'elle était, à prendre sur elle le fardeau de la conversation pour lui donner le loisir de se remettre.

— Une belle journée, docteur Lambert, commença-t-elle, une bien belle journée, en vérité; il fait un peu de vent, mais il n'est pas froid.

— Oui, mademoiselle, la journée est fort belle. Etes-vous allée vous promener, ce matin?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas encore sortie.

— Ah! vraiment.

Il était déjà plus à son aise; il ferait assurément sa déclaration, et ma cousine Catherine Milon pensa que si elle réussissait seulement à lui tenir la tête hors de l'eau pendant quelques minutes, il reprendrait haleine et irait de lui-même. Aussi poursuivit-elle avec un zèle et une perspicacité dignes d'une médaille de toute société philanthropique :

— Vous êtes, je crois, étranger ici, docteur Lambert, et vous n'avez eu jusqu'à présent que peu d'occasions d'explorer les beautés du voisinage. Notre village est très-pittoresque ; c'est un diamant de beauté rustique, — un diamant qui ne déparerait pas la couronne d'un duc.

Le docteur Lambert s'inclina silencieusement. Peut-être pensait-il qu'un « duc » se sentirait la tête un peu bien lourde sous cette nouvelle sorte de coiffure.

L'attrayante célibataire continua :

— Vous trouverez peut-être que je suis une pauvre enthousiaste. Il est bien possible que cela soit; mais j'ai reçu la naissance dans cette vallée, et, enfant unique d'un père veuf depuis longtemps (car je réclame ce doux et triste privilége), j'ai appris à fixer mes affections sur des objets inanimés. La nature est devenue la mère de l'orpheline; les arbres de nos forêts sont mes frères et sœurs, les lilas des jardins mes compagnons et mes amis.

L'auditeur s'inclina de nouveau, mais avec plus de froideur et de distraction qu'auparavant. C'est au moins ce que s'imagina ma cousine Catherine Milon, qui pensa encore que cette chaleureuse admiration de sa localité, quelque aimable qu'elle fût au point de vue abstrait, n'était pas du tout un thème encourageant pour un homme qui était venu dans l'espoir de faire sa conquête. Et avec son tact féminin, elle se hâta de se tirer de ce mauvais pas.

ÉMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

Première séance du Corps législatif.

SESSION DE 1862.

Le lundi 27 janvier, S. M. l'empereur ouvrait, à une heure, dans la salle des Etats, au palais du Louvre, la session législative de 1862.

Le lendemain, le Corps législatif se réunissait en séance publique au Palais-Bourbon.

Dans cette première séance, M. le comte de Morny a terminé un discours remarquable, en souhaitant que le Corps législatif voulût bien, dans son intérêt, adopter la même discipline que celle qui interdit dans le sein du parlement anglais la lecture d'un discours.

« Un discours écrit, dit le président du Corps législatif, arrive bien rarement en harmonie avec le point de discussion. S'il est long et diffus, il glace les débats et se poursuit devant les bancs dégarnis. S'il est amer ou violent, il cause une irritation profonde, car rien ne produit une impression plus pénible que l'amertume calculée et la violence qui n'a pas l'excuse de l'improvisation.

» Le parlement anglais, ajoute M. de Morny, dont l'expérience et l'esprit pratique sont incontestables, tolère à peine la lecture d'un document. Aussi les formes oratoires y ont à peu près fait place à une discussion simple et familière, et quelques mots d'un homme de bon sens y sont toujours écoutés avec faveur. »

Le Corps législatif aura à délibérer sur cette réforme du règlement. Après ces paroles accueillies par la Chambre avec la plus grande faveur, la première séance a été terminée par le tirage des bureaux.

MAXIME VAUVERT.

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ESPÈCE HUMAINE.

La Société protectrice de l'espèce humaine, de fondation toute récente, tient sa première séance. L'auditoire est au grand complet, et l'on compte dans l'assemblée des représentants des espèces d'animaux les plus diverses. En attendant l'arrivée du président, chacun se livre à des conversations particulières, qui, par suite de la variété des intonations, produit une cacophonie des plus étranges.

Enfin les membres du bureau paraissent, et, quand ils sont installés, le Singe, qui remplit majestueusement les fonctions de président, prend la parole en ces termes :

« Mes chers confrères,

» Avant toute chose, permettez-moi de vous remercier de la dignité qui m'a été décernée par vous. En me confiant la présidence, vous avez, je le sens bien, voulu moins récompenser mes faibles mérites que manifester hautement la pensée qui nous rassemble. C'est à moi, en effet, que la nature s'est plu à donner l'analogie la plus frappante avec le bipède connu sous le nom d'homme; il était donc naturel que vous m'octroyassiez la direction d'un débat auquel l'homme est, à son insu, si directement intéressé. »

---

qu'hier je le contraignais à me lire... Mais il ne faut pas que ce duel ait lieu! Tout cela mène au scandale... une femme pure et respectable serait infailliblement compromise... car le public demanderait la cause de cette rencontre... on la trouverait, on l'inventerait même pire qu'elle n'est! D'un autre côté, ce juge... ces débats... la considération de notre fils en péril... comment sortir de là?... Voyons.. c'est à ma raison de m'éclairer encore plus qu'à mon cœur!... Mon Dieu... ayez pitié d'une pauvre mère qui tremble pour la vie de son fils... pour l'honneur de toute une famille... éclairez-moi! »

La mère tomba dans une sorte de recueillement... un imperceptible mouvement des lèvres pouvait trahir une prière mentale. Puis, tout à coup, son front rougit comme sous la pression de quelque ardente pensée, il y eut une sorte d'illumination dans tous ses traits :

« C'est cela... oui, j'ai trouvé! — se dit-elle. Tandis que les hommes, emportés par les passions... vont s'oublier dans des éclats... des scandales... je dois... je veux... Mais que pourrais-je, au milieu de ces violences... de ces armes prêtes à se croiser... moi, une pauvre vieille femme aveugle?... Mais mon cœur me donnera des forces... car c'est Dieu qui vient de m'inspirer! »

Et comme Mathilde retournait dans son appartement, l'aveugle dit à Céline d'appeler un domestique. Celui-ci venu, elle lui dit :

« — Vous savez sans doute où demeure le comte de Lismore?

» — Oui, madame.

» — C'est bien. Vous allez y aller sur-le-champ; vous demanderez à lui parler. Si l'on vous refuse la porte, vous insisterez... Vous déclarerez que c'est de la part de *M[me] De'sade!* Sans doute, M. de Lismore sera surpris d'une pareille déclaration... mais vous vous bornerez à dire que *M[me] Delsade* l'attend sur-le-champ, chez elle, pour une affaire importante et secrète... Rien de plus... allez!

» — Mais que voulez-vous donc faire, chère maman? — exclama Céline au comble de la surprise.

» — Si, comme je le crains, mon enfant, le comte est provoqué depuis hier soir par Paul, comme son père et lui sont encore là, j'espère arriver à temps pour tout sauver au point de vue du sang... et du scandale! Quant aux intérêts, cela regarde les notaires! »

En quittant la mère, Mathilde, tourmentée par la plus vive inquiétude, était retournée vers son mari. Mais, au moment d'entrer dans le cabinet de travail, elle entendit parler très-haut... et crut que, dans une crise pareille, elle pouvait sans scrupule écouter. Alors elle avait entendu une partie de la conversation que nous avons rapportée, de laquelle il résultait clairement que Paul songeait, avait toujours songé à se battre, que le père, attendri, vaincu, lui cédait la place, et que ses accusations, ses révoltes contre l'apparente résignation, disons tout, contre la pusillanimité de son mari, tombaient à faux.

Ce fut, sur-le-champ, dans son esprit et dans son cœur, une réaction qui fit succéder une douleur à une autre, et l'inquiétude ardente à l'indignation. La noble fille du marquis avait pu se sentir blessée de n'être pas défendue; la patricienne s'être révoltée contre l'abandon de celui qui avait la mission sociale de faire respecter son honneur d'épouse... Mais, dès que le danger réapparaissait, c'était la femme, la faible femme, faut-il dire, qui réapparaissait, avec les appréhensions, les terreurs et les attendrissements soulevés par la découverte de sa première erreur, de son injustice même.

« — Hier, ce matin, — se dit-elle, — j'aurais peut-être préféré un mari mort plutôt que déshonoré... A présent, en face de ce danger, de ce duel fatal, ce que je veux avant tout... avant l'honneur même peut-être, c'est qu'il vive! »

Corbinaud, que Paul attendait de grand matin, arriva. Mais Paul avait dû sortir avec son père. L'ami vint trouver Mathilde. Elle se montra avec toutes ses terreurs, ses défaillances, avouant les doutes cruels de la veille, la terrible certitude du lendemain.

« — Calmez-vous, — dit Corbinaud, — Paul ne peut pas se battre!

» — Comment, il ne peut pas se battre! — s'écria Mathilde blessée, et revenant à toute la fierté de ses sentiments, — mais mon mari est brave!

» — Ah! sans doute, répondit le bon Corbinaud, — car ce ne serait pas la première fois qu'il exposerait sa vie pour une femme... et cette femme, vous la connaissez!

» — Oui... cette Adèle! — dit tristement Mathilde.

» — Non, il ne s'agit pas de M[me] de Bryac... mais bien d'une jeune personne... sur laquelle un mot inconvenant avait été dit dans un bal... et cette jeune personne, que Paul adorait en secret... il avait, peu de temps après, le bonheur de l'épouser... Comprenez-vous?

» — Est-il possible! quoi? ce duel... c'était... Et moi qui l'accusais! ô mon cher et noble Paul!

» — De sorte que, lorsque tout à l'heure je disais que votre mari ne pouvait pas se battre avec le comte, je ne songeais point à un obstacle moral, — mais plutôt à des difficultés matérielles...

» — Cette dette? mais il dit qu'il va payer ce matin...

Ce début, et notamment la phrase où brille un imparfait du subjonctif, paraît produire une vive impression sur l'assistance, qui témoigne, par un murmure approbatif, toute sa satisfaction.

L'orateur s'incline avec componction et poursuit en ces termes :

« Je vous disais, mes chers confrères, que l'homme est directement intéressé dans nos débats, *exclusivement* serait plutôt le mot propre, car c'est pour lui que nous avons fondé l'association dont les membres me font l'honneur de m'écouter.

» Depuis quelque temps, le bipède en question s'était imaginé, pour nous vexer sans doute, de créer partout des sociétés protectrices d'animaux. Non content de nous pressurer, de nous tyranniser, de nous rançonner de toutes les manières, il voulait en outre se donner le mérite hypocrite de la magnanimité.

» Tant que nous n'étions que malheureux, nous n'avons rien dit; mais aujourd'hui que notre persécuteur veut nous humilier, nous ne pouvions laisser passer sans protestation ce nouvel outrage. »

(*Bruyante approbation.*)

« Dans ces conjonctures, le renard, notre collègue, a fourni une preuve de sa sagacité. A lui revient la gloire de notre institution. Lui seul a compris qu'il fallait répondre à cette dédaigneuse sympathie par une sympathie plus dédaigneuse encore. Les hommes prétendaient se faire nos protecteurs; il nous a suggéré l'idée d'en faire nos protégés.

« De là notre titre de *Société protectrice de l'espèce humaine*. Il nous reste à le justifier, et nous ne faillirons pas à notre tâche.

» Les hommes, si présomptueux, ne sont qu'un assemblage de faiblesses grotesques et de ridicules misérables. Vengeons-nous en leur démontrant que, comme l'a dit un de leurs poëtes :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

» La délibération est ouverte. Que chacun soumette successivement ses observations. La parole est à notre cher confrère le Bœuf. »

LE BŒUF. — Mes amis, vous le savez, je ne suis point orateur; en quelques mots donc ma motion sera formulée.

Cette motion est double et mon projet se compose de deux articles. Le premier est relatif à l'usage qu'on fait de mon nom dans la cuisine contemporaine. Nous ne pouvons mieux, je crois, prouver à l'homme notre désir de le protéger qu'en lui signalant les fraudes grossières dont, chaque jour, il est niaisement victime.

Les malheureux! quand ils s'empilent par centaines autour des restaurants à prix fixe et qu'ils y dévorent des biftecks imperméables, ils se figurent que je suis pour quelque chose dans cet empoisonnement.

Avertissons donc charitablement ces aveugles de ne plus me confondre avec le cheval, qui, au besoin, attesterait la vérité de ce que j'avance.

UN LAPIN. — Je demande un paragraphe additionnel relatif aux supercheries grâce auxquelles le chat a, sous mon couvert, dupé tant d'estomacs.

LE PRÉSIDENT. — Accordé.

LE BŒUF. — Ma seconde motion est relative à une cérémonie barbare et absurde dont les Parisiens ont spécialement gardé l'usage. Je veux parler de la promenade du bœuf gras.

UNE VOIX. — Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.

LE BŒUF. — L'honorable interrupteur se trompe. Mon intérêt est étranger à la question. Mourir pour mourir!... C'est au seul point de vue de la protection que nous offrons aux hommes que je me place. La promenade du bœuf gras est à peu près l'unique lien auquel se rattachent les traditions surannées du carnaval. Supprimez l'un et l'autre, vous aurez du même coup supprimé les gastrites, les fluxions de poitrine et autres maladies qui résument pitoyablement ce que l'espèce humaine nomme les plaisirs du carnaval.

J'ai dit.

UN CHEVAL. — Je demande la parole.

LE PRESIDENT. — Vous l'avez.

LE CHEVAL. — Tel que vous me voyez, j'appartiens à un gandin dans lequel sont personnifiées toutes les sottises de son espèce.

Mon jeune niais, sans en savoir le premier mot, veut poser pour l'amateur de *sport*. A l'instar des membres de son cercle, il va aux courses, il parie, il cavalcade. Mais, en réalité, les courses l'assomment, les paris le ruinent et les cavalcades lui ont déjà valu une douzaine de chutes variées.

Je propose à la *Société protectrice* de mettre ce pauvre sot en garde contre lui-même en le sommant de renoncer au sport, à ses pompes et à ses œuvres.

UN LIÈVRE — Je formule une proposition analogue pour les chasseurs bourgeois. Ces messieurs ont l'habitude de tirer le gibier dans l'œil ou les mollets de leurs connaissances.

La *Société protectrice de l'espèce humaine*, en invitant ces maladroits à ne plus toucher un fusil, accomplira un de ses plus impérieux devoirs, et le gibier aura remercié de la façon la plus ingénieuse de braves gens qui ont la délicatesse de ne jamais lui faire de mal.

UNE OIE. — Je regrette, chers collègues, que les plumes de fer, en me faisant une concurrence acharnée, enlèvent à ma motion une partie de son importance.

Cependant je compte encore, parmi les possédés de la manie littéraire, un assez grand nombre de tributaires pour que mon amendement ait quelque intérêt.

Donnons à l'homme une leçon de bon sens — dont il profitera, s'il le peut; et pour cela que la société protectrice formule un paragraphe bien senti contre l'abus que font de nos plumes tant de feuilletonistes sans grammaire, tant de poëtes sans lecteurs, tant de publicistes sans vergogne.

UN POISSON. — Je veux suivre les exemples de désintéressement qui viennent de m'être donnés par les estimables préopinants, et je n'hésite pas à renoncer à une de mes plus chères distractions.

Il était pourtant bien amusant, le savant qui, chaque matin, venait regarder béatement l'eau de la rivière que j'habite. Rien qu'à le voir, je me pâmais de rire, et quand j'avais du monde, je ne manquais pas de donner à mes visiteurs ce spectacle du bon savant. Mais, — je vous l'ai dit, — je consens à cette cruelle privation afin d'apporter mon concours à l'œuvre commune.

Que la *Société protectrice* lui fasse donc savoir, à lui et à tous ses semblables, qu'il y a assez longtemps que les sœurs Anne de la pisciculture ne voient rien venir.

UNE MARTRE. — Moi, je représente les intérêts de la vertu.

Je me suis laissé conter que ma fourrure servait à des usages!... que des manteaux de mille francs et plus figuraient sur les épaules de créatures indignes, tandis que d'honnêtes femmes grelottaient sous un maigre châle à la navrante pauvreté...

Un paragraphe doit faire justice de cette révoltante inégalité et protéger à la fois l'honnêteté délaissée contre sa rivale, et l'argent égaré contre ses propres vices.

UN CHIEN. — Mon maître me donne à peine à manger et héberge des douzaines de parasites. Les parasites le déchirent à belles dents; moi, je lui lèche la main.

Cette antithèse vaut bien un avertissement sans doute!

UN COLIMAÇON — Protégeons encore ces benêts d'humains contre le charlatanisme. Je me suis laissé conter qu'on vend à prix d'or aux malades des remèdes fantastiques où votre serviteur est censé opérer des cures merveilleuses.

Lait d'ânesse, mou de veau, foie de morue, colimaçons... Que sais-je?...

Ce que je sais bien, c'est qu'à la place des patients; j'aimerais mieux mes cent sous, ô gué!...

Je vote pour que nous protégions les hommes contre la médecine.

UN PERROQUET. — Je...

LE PRÉSIDENT. — Pour une première réunion, la société me paraît avoir rempli sa tâche. (*A part*). Ce perroquet est si bavard! (*Haut*). Les projets soumis aujourd'hui à vos délibérations sont tous adoptés. Je renvoie à huitaine.

PIERRE VÉRON.

La Chasse au tigre à Java.

On se figure, avec les naturalistes, ordinairement bien informés, que le tigre, symbole de cruauté et de fureur chez les anciens, est encore aujourd'hui un terrible félin dont la férocité égale la force prodigieuse et que la chasse de cet animal est très-dangereuse.

Les voyageurs avaient surpris la bonne foi des savants et celle de tous ceux qui ont confiance en eux.

Le tigre n'est pas même assez méchant pour se défendre quand on l'attaque. Pour s'en défaire, il n'est

---

» — Avec un argent qu'il attend... que j'apporte... mais cet argent...

» — Je devine...

» — C'est le vôtre! c'est le produit enfin réalisé de vos diamants, de sorte que...

» — De sorte que c'est mon sacrifice qui permettra ce duel! Oh, jamais, jamais! Lorsque j'ai appris par vous que, dupe des fripons, Paul s'était vu entraîné dans des crises qui nécessitaient des emprunts... qu'il allait vendre une de ses propriétés, pour qu'elle ne passât point dans des mains étrangères, j'ai voulu lui venir en aide à son insu... Mes diamants m'étaient inutiles... les sacrifier, ce n'était réellement que les échanger contre ce qui allait s'engouffrer dans l'abîme, et j'étais heureuse de sauver à ce prix notre chère retraite de Châtenaie... Mais à présent que toute la vérité m'est enfin connue, je n'irai pas exposer la vie de mon mari là où je n'avais voulu que sauver son bien... Cet argent est à moi... donnez-le-moi, mon ami!

Corbinaud voulait résister; Mathilde exigea impérieusement que les cent cinquante mille francs lui fussent remis; le brave garçon céda, sans doute enchanté de multiplier les obstacles autour de quelque solution fatale. Au moment où ils discutaient encore, on entendit deux chevaux piaffer dans la cour. C'était Mme de Bryac en amazone, accompagnée d'un domestique en livrée.

« — Mme de Bryac! — dit Mathilde, — elle arrive bien! Qu'on lui refuse la porte, qu'on dise...

Et comme la jeune femme allait sonner, Corbinaud l'arrêta et lui dit :

» — Non... laissez-la monter! Il faut qu'elle reçoive ici la double leçon que mérite sa présomption et son avidité. Laissez-moi faire, mon amie... Cette folle, à cette heure encore, peut s'imaginer que Paul songeait à elle... Elle croit sans doute aussi que je reste là à attendre la succession de ses mariages manqués pour lui demander sa main... Mon affection pour vous comme mon amour-propre personnel se révoltent à cette intolérable erreur. Mme de Bryac doit être éclairée, et sur-le-champ! Puisqu'elle se présente ici dans des circonstances délicates, en bravant l'indiscrétion d'une pareille démarche, laissez-moi la punir!

Et Corbinaud entraîna Mathilde chez la mère, où Mme de Bryac allait entrer.

XXII

LA FAUSSE ORIGINALE PUNIE.

La mère aveugle était alors dans cet état de calme qui suit une énergique résolution dont on espère le bien. Elle attendait M. de Lismore... et l'assurance où elle se croyait de pouvoir retarder la crise lui donnait la presque certitude de la dissiper. De son côté, Mathilde, en saisissant au passage l'argent qui, en libérant Paul vis-à-vis du comte, pouvait seul permettre la rencontre, éprouvait ce soulagement dans lequel l'âme se complaît, au point même de l'exagérer parfois, tant la nature humaine, comme la nature physique, a besoin de voir succéder le calme à l'orage. C'est dans cette double et heureuse détente des angoisses, des inquiétudes d'abord surexcitées, que la folle Adèle trouva les deux dames Delsade, en présence de la charmante Céline et du bon Corbinaud, *sonpatito*, — Céline qui avait, la première, démasqué la fausse excentrique, — Corbinaud depuis quelque temps en pleine insurrection contre le despotisme dont elle affectait d'user envers lui.

» — Bonjour, maman Delsade! bonjour Mathilde, bonjour vous autres! — dit Mme de Bryac en entrant avec les allures les plus évaporées. — Vous vous étonnez peut-être de me voir ainsi, presque dès l'aube, en Centauresse? C'est que j'ai des chagrins... de profonds chagrins, et que j'ai voulu les promener au Bois... essayer de les perdre en route!

» — Qu'y a-t-il donc, Adèle? — demanda la mère, — auriez-vous perdu votre petit griffon de la Havane?

» — Ah! pire que cela, maman Delsade! j'ai perdu... le général de Sainte-Affrique!

« — Comment? il est mort? — dit Mathilde à laquelle la présence de la veuve apportait une distraction, une diversion qui lui sembla opportune.

» — Pire que cela! — reprit Mme de Bryac, — il se marie!

» — Eh bien, mais... avec vous, sans doute! — dit la mère.

» — Eh non, le traître! il épouse une vieille Allemande qui est venue méchamment m'apprendre cela hier... en riant dans sa barbe... car elle en a!

» — De sorte que tu vas passer au marquis mis en réserve? — dit Mathilde.

» — Ma foi, non... il est trop vieux, même pour un marquis!... Ah, mon cher Corbinaud, je vous assure que je n'ai jamais cru que le véritable bonheur fût dans un titre... un rang... je sais qu'il est plutôt dans un lien modeste... plus assorti...

» — Qu'est-ce qu'elle veut donc dire? — demanda Céline à Mathilde avec une émotion mal dissimulée.

Jules Lecomte

(*La suite au prochain numéro.*)



La chasse au tigre, à Java. (Croquis de M. Bonnet.)



Musée de la Haye. — *Nature morte*, tableau de J. Weenix.

besoin ni de carabine Minié, ni de balles coniques à pointe d'acier, ni de projectiles explosibles. Quelques tiges de bambous, coupées dans le marais voisin et fendues longitudinalement, sont des armes suffisantes pour réduire le roi des *jungles* javanais.

Quand un colon hollandais de Java s'aperçoit qu'un tigre malavisé fait, dans ses troupeaux, une trop grande consommation de ces côtelettes qui marchent et qu'on appelle moutons, il monte à cheval et ordonne à quelques Malais de le suivre.

Une fois mis sur la piste du ravisseur, les traqueurs, munis chacun d'un faisceau de bambous reliés les uns les autres par les deux extrémités, s'avancent individuellement vers le fourré sous lequel le monstre digère ses rapines. Ils l'entourent en resserrant de plus en plus le cercle dans lequel ils veulent le renfermer et en ayant soin de présenter au tigre, surpris, la partie tranchante du bambou fendu dans sa longueur. Au fur et à mesure que les Malais, cachés derrière les tiges protectrices, s'avancent, l'animal passe de la surprise à l'effroi. Les cloisons mobiles et menaçantes de ce piége, dont chaque bambou lui représente un danger, épouvantent le tigre que la crainte cloue sur place. Accroupi sous la peur, la bête fauve grimace et montre ses crocs paralysés. Lorsque le cercle est complétement formé, un Malais enfermé seul à seul avec le tigre, s'avance, le kric à la main, et immole l'animal, qui ne fait pas la moindre résistance.

Au cri poussé par le vainqueur, l'enceinte de bambous se divise, chaque Malais jetant à terre le frêle rempart qui le séparait de l'ennemi. Le tigre est mis sur un brancard et porté en triomphe à l'habitation, où il est dépouillé de sa robe richement bigarrée.

ACHILLE ARNAUD.

Nature morte. — Musée de la Haye.

TABLEAU DE JAN WEENIX.

Jan Weenix naquit à Amsterdam, en 1644, et étudia la peinture chez son père, Jan-Baptiste Weenix, artiste de grande renommée, qui traitait tous les genres avec une même facilité, et choisissait principalement ses motifs dans le goût de Miéris et de Gérard Dow. Jan, qui d'abord imita la manière de son père, le surpassa bientôt par la richesse du coloris et le soin de l'exécution. Il fit des tableaux d'histoire, des paysages, mais il excella surtout dans la représentation des grandes chasses et de la nature morte. Il fut comblé de bienfaits par l'électeur palatin Jean-Guillaume, qui estimait beaucoup son mérite. Le tableau de ce maître, que nous reproduisons, appartient au musée de la Haye. C'est un véritable chef-d'œuvre de goût, d'arrangement et de couleur. Le grand cygne blanc, qui jette sa note éclatante au milieu de sa composition; le chevreuil, la perdrix, et tous les accessoires de la chasse, sont peints avec cette finesse excessive qui fait le caractère de cet artiste. Les tableaux de Jan Weenix, quoique très-nombreux, sont très-recherchés par les amateurs, qui les payent fort cher. Le musée du Louvre possède trois beaux tableaux de ce maître, qui mourut dans sa ville natale, en 1719.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DU PALAIS.

Il y a longtemps que l'on n'avait vu un scélérat de la taille de Dumollard. Papavoine, Lacenaire, Poulmann, Lemaire, les assassins des dames Gayet, à Saint-Cyr, sont dépassés de bien loin par l'*assassin des servantes*. Ce qui fait de ce procès quelque chose de monstrueux et d'inouï, ce qui lui vaudra de passer comme une légende dans les récits populaires, ce n'est pas la perversité du meurtrier, l'atrocité de ses crimes, c'est le nombre de ses victimes, c'est la quantité de cadavres qu'il a semés autour de lui, qu'il a enterrés de ses mains. Trois seulement ont été découverts, mais il n'est que trop certain qu'il y en a eu d'autres. Depuis sept ans, il *travaillait* sans relâche. Dans la seule année 1855, on a pu constater, en dehors d'un crime accompli, cinq tentatives d'assassinat commises par Dumollard. Lui-même convient, — sous une réserve que je ferai connaître, — que le nombre des cadavres est bien plus considérable que celui qui a été signalé dans l'instruction. — « Le Rhône, a-t-il dit, en a plus de trente pour sa part! » — Il se tait sur les autres qu'il a confiés à la terre, mais la voix publique a parlé à sa place, et elle a prononcé ces paroles d'une sinistre énergie : « Cet homme a un cimetière autour de lui! »

Et ce qui justifie encore la croyance populaire, c'est la quantité énorme de dépouilles trouvées dans sa maison : malles, caisses, débris de dentelles, jarretières, hardes, linges de femme, effets à l'usage des filles domestiques, la plupart souillés de sang. On a pu les voir exposées dans une salle du tribunal de Trévoux, où elles formaient comme une sorte de musée, bien autrement terrible que celui du Barbe-Bleue de la légende. Ce nom même, qui vient de tomber sous ma plume, on peut, sans rien forcer, l'appliquer à Dumollard. Il ne se bornait pas à tuer, en effet, et d'infâmes souillures, trop bien constatées sur le corps de ses victimes, permettent d'assigner aux crimes qu'il commettait d'autres mobiles encore que la cupidité.

Ces victimes étaient toutes des filles de service. On sait quels piéges il leur tendait et comment il s'y prenait pour les y attirer. Posté sur le pont de la Guillotière, il les accostait et liait conversation avec elles; il était chargé, disait-il, par une personne des environs de Montluel, de lui procurer une domestique; la place était bonne, il y avait de gros gages, mais il fallait partir immédiatement. Si l'appât avait mordu, il allait chercher la malle de celle qu'il devait, suivant les instructions qu'il avait reçues, conduire le jour même à sa destination. On partait, à la nuit tombante, par le chemin de fer de Lyon à Genève, l'on descendait à la station de Montluel, et l'on prenait par les traverses, afin d'abréger la route. Arrivé dans un endroit désert, d'où les cris ne pouvaient être entendus, Dumollard laissait passer sa compagne devant lui et jetait sur elle une corde munie d'un nœud coulant, avec laquelle il l'étranglait. Si la corde faisait mal son office, si la victime se débattait et tardait à mourir, il l'achevait à coups de bâton ou à coups de pierre.

Une d'elles est parvenue à s'échapper, après une lutte terrible, et c'est par les indications qu'elle a données que la justice a été mise sur les traces de Dumollard.

Le drame, ordinairement, ne commence qu'à l'audience; ici, il a marqué presque chaque phase de l'instruction. C'était dans la campagne, sur le théâtre présumé des crimes de Dumollard, que la justice avait transporté le siége de ses opérations. Aux jours annoncés pour les perquisitions, les ateliers chômaient, les usines se fermaient, et toute une population se précipitait, émue, haletante, sur les pas des magistrats. C'était, à coup sûr, un spectacle imposant que cette œuvre s'accomplissant au grand jour, en présence de plusieurs milliers de témoins, les uns se pressant autour de la pioche des fossoyeurs, les autres pendus en grappes aux branches des arbres les plus voisins. Trois cadavres ont été ainsi déterrés. A l'une de ces exhumations s'est produite une scène des plus tragiques et des plus saisissantes. Une jeune fille, reconnaissant le corps de sa sœur, s'est évanouie sur le bord de la fosse. Transportée dans une grange des environs, elle y expirait, dit-on, au bout de quelques heures. L'émotion l'avait tuée.

C'est seulement au dernier cadavre exhumé, celui d'une jeune fille appelée Eulalie Bussod, que Dumollard s'est décidé à faire des aveux. En vain il avait été reconnu par plusieurs servantes qui étaient parvenues à lui échapper, en vain les vêtements de ses victimes élevaient contre lui des témoignages accablants, en vain sa femme, — la femelle de ce monstre, la receleuse de ses crimes, — poussée par un sentiment de vengeance dont la cause, si elle est celle que l'on dit, est impossible à exprimer ici, le dénonçait, l'interpellait en lui criant : — « Mais avoue donc, coquin! » — lui niait, niait toujours; enfin, vaincu par la vue de sa dernière victime, des restes de cette malheureuse fille qu'il avait enterrée vive, il a fléchi, il a avoué, mais avec des réticences, des réserves dont on va apprécier la valeur.

A l'entendre, il n'a été qu'un instrument passif, que le pourvoyeur obligé d'une bande d'inconnus secrètement associés pour le viol et le meurtre. C'est sous la menace du poignard et de la dénonciation qu'il livrait à ce mystérieux Minotaure le sanglant tribut que celui-ci exigeait de lui; et ainsi se trouverait expliqué ce chiffre épouvantable de victimes, les unes enterrées, les autres noyées dans le Rhône, et dont la justice, suivant Dumollard, n'aurait encore retrouvé qu'une partie. Il donne le signalement de ces hommes; il décrit leurs traits, leur longue barbe, leur costume; mais qui sont-ils? où demeurent-ils? quel est leur refuge habituel? Il déclare qu'il l'ignore, — et je crois que c'est fâcheux pour lui.

Malgré cette importante lacune dans le système qu'il a imaginé, il se flatte de le faire accepter par le jury; il s'endort, — qu'on me passe la métaphore, — sur l'oreiller de l'impunité. — « J'ai mal fait, dit-il, d'accepter les vêtements ensanglantés qu'on me donnait pour ma peine; c'est une faute que je payerai peut-être de trois ou quatre ans de prison; mais, à ce prix-là, je compte bien en être quitte! »

Et, en effet, il est calme, ou du moins s'efforce de le paraître. On raconte qu'ayant appris, dans sa prison, l'exécution d'un autre assassin, il a dit à un de ses codétenus : — « Oh! pour celui-là, il ne l'a pas volé! c'était un fameux brigand! »

Tel est le résumé des bruits qui ont circulé jusqu'ici sur cette monstrueuse affaire. L'accusé persistera-t-il dans le système que je viens d'indiquer et dont tous les éléments de l'instruction s'accordent à démontrer l'absurdité et l'invraisemblance? Comment Me Lardières, l'honorable et habile avocat chargé de cette lourde défense, s'y prendra-t-il pour la soutenir? La fameuse théorie de la monomanie, — cette dernière chance de salut pour les grands criminels, — sera-t-elle de nouveau remise sur le tapis? C'est ce que ne tarderont pas à nous apprendre les débats qui, au moment où je termine ces lignes, s'ouvrent devant la cour d'assises de Bourg.

Il y a trois ans, un autre grand procès passionnait, à d'autres titres, l'opinion publique. Il n'y avait, cette fois, qu'une seule victime, un enfant qui venait à peine de naître; mais les circonstances du crime, celles qui l'avaient précédé, les motifs qui l'avaient inspiré, la situation des deux accusées, et surtout la physionomie hautaine, implacable, de l'accusée principale, de Mme Lemoine, — on l'a déjà nommée, — suffisaient pour justifier l'émotion dont je parle. Cette figure, elle vient de reparaître, — quoique absente, — dans un procès nouveau qui vient de se plaider devant le tribunal de Chinon.

Peut-être vous rappelez-vous les rumeurs qui couraient dans la population de Chinon sur la famille de Mme Lemoine. Cette famille, disait-on, était frappée de la main de Dieu. Le grand-père de Mme Lemoine avait siégé à la Convention et voté la mort de Louis XVI. Un de ses ancêtres passait pour avoir été l'un des juges qui condamnèrent Urbain Grandier, et l'on ajoutait que le martyr de Loudun avait maudit ses juges jusqu'à la septième génération. La mère de Mme Lemoine était morte folle; une de ses sœurs, âgée de vingt-trois ans, était morte aussi atteinte du même mal, — c'est du moins ce qu'affirmait la voix populaire. — Son frère, atteint d'aliénation mentale, était détenu dans une maison de santé. Restait encore une sœur, Mme X... Serait-il vrai qu'elle aussi aurait eu à subir les effets de la terrible malédiction? Tel est le problème judiciaire que le tribunal de Chinon avait à résoudre.

Une demande en interdiction avait été formée contre Mme X..., et par qui? par son propre neveu, le frère d'Angélina, le fils même de Mme Lemoine.

Mais le jeune Lemoine n'était ici qu'un prête-nom; celle qui inspirait le procès, — s'il faut en croire du moins l'avocat de Mme X..., — celle qui l'avait mûri, organisé depuis longues années, c'était Mme Lemoine elle-même. Bien avant sa triste aventure, elle avait épié les actes de sa sœur, noté ses gestes, ses paroles, ses impressions, composé tout un dossier, — dans quel but? Mme X... possède une fortune qu'on n'évalue pas à moins de 800,000 fr. Mme X... n'a pas d'enfants. Comprenez-vous maintenant les visées de Mme Lemoine?

La condamnation qui l'avait frappée n'avait pas interrompu son œuvre. Du fond de sa prison, elle guettait le moment d'agir : elle le crut arrivé. Elle avait appris que Mme X... vivait séparée du monde, dans un état complet d'isolement. De l'isolement ne pouvait-on conclure à la séquestration? Mme Lemoine le pensa et ce fut cette base qu'elle choisit pour y asseoir la demande en interdiction.

Un conseil de famille fut réuni : à l'unanimité des voix, moins celle du mari de Mme Lemoine, il pensa qu'il n'y avait pas lieu à suivre.

Le Tribunal fut saisi à son tour; des enquêtes, un interrogatoire furent ordonnés. Deux fois le président se transporta lui-même chez Mme X... La première fois Mme X... déclara qu'elle ne répondrait pas; la seconde, elle garda un silence absolu.

On plaida : Me Bétolaud, un jeune et brillant avocat, dont la parole et la personne ont déjà cette autorité que l'âge même ne donne pas toujours, était venu de Paris pour défendre Mme X... Il n'a pas contesté cet isolement dont on s'armait contre elle; il l'a expliqué et cette explication a dû retomber d'un poids terrible sur la conscience de celle qui, suivant lui, avait provoqué le procès. « Oui, a-t-il dit, Mme X... a fui le monde; oui, elle s'est réfugiée dans l'isolement; mais ce changement dans ses habitudes, il date de la condamnation prononcée par la cour d'assises de Tours! »

L'affaire était jugée, jugée par le tribunal comme elle l'est par le sentiment public. L'appel reste encore. Si Mme Lemoine est bien inspirée, elle n'y aura pas recours; elle comprendra que, dans sa situation, il n'est que deux choses auxquelles il lui soit donné d'aspirer en ce monde — la pitié et l'oubli.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ODÉON : *Le Comte de Boursoufle*, comédie en trois actes, par Voltaire. — GYMNASE : *Les Invalides du Mariage*, comédie en trois actes, par MM. Dumanoir et Lafargue. — Reprise du *Mariage de raison*. — *Les Rois d'aujourd'hui*, par M. Camille Foucault.

On sait l'infériorité de Voltaire dans la comédie ; on ne pouvait donc pas s'attendre à rencontrer un chef-d'œuvre dans la pièce qu'il a plu à l'Odéon de faire revivre pour les besoins du carnaval. C'est déjà beaucoup de nous trouver en présence d'une parade supportable et vivement menée. *Le Comte de Boursoufle*, comme *la Femme qui a raison*, comme *le Droit du Seigneur*, est un de ces divertissements improvisés en vingt-quatre heures à Cirey ou à Ferney, et que le grand homme, selon les variations de son bon sens, avouait et désavouait tour à tour. Le sujet en est d'une simplicité fabuleuse : deux frères, le comte et le chevalier de Boursoufle, se querellent au lever du rideau ; le comte est un suffisant et un sot, cousu d'or et cuirassé d'égoïsme ; le chevalier n'a que la cape et l'épée ; le comte est en route pour épouser Mlle Thérèse-Gothon de la Cochonnière, une héritière de cinq cent mille livres ; le chevalier, à qui il ne reste rien de sa légitime, s'adresse à son frère pour en obtenir quelques pistoles. Il faut voir avec quelle fleur d'insolence le comte de Boursoufle le renvoie à son régiment. Le cadet s'emporte, menace, se désespère ; il serait homme à finir ses maux dans la rivière voisine, sans les conseils de deux coquins de valets, Maraudin et Pasquin, qui, s'attelant à sa fortune, l'exhortent à prendre l'avance sur son aîné et à se présenter chez M. de la Cochonnière pour épouser sa fille.

C'est ce que fait hardiment notre cadet. Le décor du deuxième acte nous montre le château de la Cochonnière et le sire de la Cochonnière lui-même, vieil homme d'armes, couvert de buffle, portant, suspendue à un large baudrier frangé, une épée de conte des fées. Il ne jure que par la culasse de ses mousquetons et ne parle rien moins que de pendre à ses ormes les damoiseaux qui seraient tentés de rôder autour de sa fille. Cette fille est d'ailleurs une petite effrontée qui justifie parfaitement les précautions paternelles ; elle veut être mariée, n'importe à qui, afin d'aller à la cour et d'avoir le droit de porter de belles robes. Aussi comme elle saute au cou du chevalier de Boursoufle, dès qu'il se présente, et comme elle répond à son impatience intéressée ! « Marions-nous tout de suite ! à l'instant même ! » Et tout le monde de presser le contrat. Cependant un nuage de poussière s'élève à l'horizon : c'est le comte de Boursoufle qui s'avance avec ses gens ; il est reçu par une décharge de mousqueterie, et, comme il insiste pour pénétrer dans le château de la Cochonnière, il est lié de cordes et emprisonné provisoirement dans l'écurie.

Le troisième acte ne dure pas dix minutes ; on court au dénoûment. Un bailli a été mandé pour interroger le prisonnier ; il arrive, ce bailli, le manteau à l'épaule, la rose à la boutonnière, guilleret, et se frottant les mains à l'idée d'une bonne pendaison. Que devient-il en reconnaissant le comte de Boursoufle dans ce prétendu imposteur ? M. de la Cochonnière se confond en excuses, mais le mal est fait, c'est-à-dire le contrat est signé et le chevalier est, depuis quelques moments, l'heureux époux de Mlle Thérèse. On pendra Maraudin pour les nécessités de la morale.

Le Comte de Boursoufle a mis en belle humeur le public de l'Odéon ; ces caricatures, indiquées d'un seul trait, l'ont fait rire aux larmes ; ces poignées de sel gris, qui sentent leur petite-maison d'une lieue, pétillaient dans le parterre. Voyant cela, les comédiens ont joué de verve, Mlle Delahaye surtout. En baron de la Cochonnière, M. Saint-Léon a été imposant comme un chant de la *Henriade travestie*. Et M. Thiron ! « Voltaire, disait Geoffroy, ne fait que des bamboches, mais il leur donne de beaux habits. » En effet, on ne saurait voir rien de plus magnifique que l'habit cramoisi et les dentelles du comte de Boursoufle.

Au Gymnase, le mariage règne en maître, peut-être même en tyran ; *les Invalides du Mariage* et *le Mariage de raison*, telle est la composition du spectacle de chaque soir. Et nous sortons à peine des *Mariages d'aujourd'hui !* La comédie nouvelle de MM. Dumanoir et Lafargue ne demande pas mieux que de peindre les mœurs et de fustiger les ridicules, en comédie qui se respecte ; mais l'accent lui manque, l'idée aussi ; elle est faite de vieux vaudevilles, dont elle a gardé le mouvement oiseux et l'esprit mélangé. Ce n'est pas la première fois (oh non !) qu'on essaye de démontrer les inconvénients qu'il y a pour un ex-viveur à épouser une jeune fille avide de tous les plaisirs de l'émancipation. Je me contenterai de rappeler le *Fernand Duplessis* d'Eugène Sue, une étude très-complète et souverainement intéressante. Le Baginet de MM. Dumanoir et Lafargue est un Duplessis tourné au grotesque ; il n'a pas encore quarante ans, mais il les aura demain ; passablement ravagé par les aventures de la vie parisienne, il considère le mariage comme une arche de refuge, où il a déjà eu la précaution d'entasser une paire des objets les plus indispensables à son repos et à sa quiétude, tels que gilets de flanelle, robes de chambre ouatées, vastes bergères du vieux temps ; comme un Eldorado, où coulent des ruisseaux de sirop de capillaire et serpentent des rivières de lait de poule, où l'arome des infusions de tilleul s'allie au parfum des décoctions de bourrache. Est-ce à dire que Mme Baginet, toute parée des roses de la vingtième année (rien de l'herboriste !), voie des mêmes yeux et entende de la même oreille ? Non, sans doute. Tandis que Baginet rêve à Château-Bernard une existence totalement dépourvue de cahots, Mme Baginet prétend non-seulement habiter Paris, mais encore y vivre au milieu des bals et des spectacles, comme une salamandre affolée de lumière.

Voilà donc Baginet contraint à reprendre cet habit noir de Nessus, qu'il avait espéré troquer contre une houppelande de propriétaire campagnard ; le voilà obligé de veiller, de danser, de se rougir les yeux, comme aux nuits les plus ardentes de son célibat. Pauvre invalide ! à quel expédient aura-t-il recours pour dégoûter sa femme des pompes mondaines ? Il fera le diable à quatre, il feindra d'être repris de la fièvre de Paris, il s'attribuera des duels, il écrira ou plutôt il transcrira des déclarations d'amour, il donnera des rendez-vous à tort et à travers, il sera Don Juan, Lovelace, Rosambert ; il effrayera tous les maris de ses façons galantes, et il inspirera tant d'inquiétude à sa femme que sa femme le ramènera elle-même à Château-Bernard. O triomphe inattendu ! ô revanche de l'Hymen sur le Plaisir !

Ce ne sont pas non plus les invalides qui manquent au *Mariage de Raison*. Tout le monde d'autrefois se souvient de cette charmante petite pièce, venue à son heure, et si longtemps fêtée. Je n'ai aucun effort à rendre justice au créateur du répertoire du Gymnase, au vaudevilliste du lendemain de l'Empire. Sainte-Beuve écrivait la semaine dernière : « La quantité de jolies choses qu'il a faites ne se peut compter. Il a taillé sur le patron et à l'usage de la bourgeoisie une infinité de petites pièces, de petits chefs-d'œuvre d'habileté, de gaîté, de sensibilité. Quand il a voulu aborder la haute scène, où quelquefois il a *très-joliment réussi*, ses défauts d'observation directe pourtant se sont fait sentir....... N'allez point l'appeler, par mégarde, un éminent écrivain : c'était un des hommes les plus fertiles en expédients dramatiques, mais aussi les plus dénués de la faculté du style qui fut jamais. »

Le *Mariage de raison* a vieilli, mais c'est moins la faute de l'œuvre que celle du directeur, qui a voulu rajeunir ce tableau de mœurs connues, ou convenues, par des retouches modernes. Les pièces du théâtre de Madame, surtout, ont leur date, dont elles ne sauraient se passer ; elles dépeignent, elles expliquent la société d'alors et non un état absolu de l'humanité ; elles ont donc besoin de leur costume et de leur décor, car elles sont déjà entrées dans l'histoire, — dans la petite. Au lieu d'habiller ses acteurs à la mode d'aujourd'hui, M. Montigny aurait agi plus sensément en les obligeant à se conformer aux dessins d'Alfred Johannot. Et puis, quelle idée baroque l'a poussé à substituer les guerres d'Afrique à celles de l'Empire ? Scribe, ainsi compris, n'est plus Scribe. Heureusement, M. Ferville a conservé les traditions de la Restauration ; seul, il ne détonne pas. Le gracieux visage de Mlle Céline Montaland, sa mutinerie, sa gaîté, il n'y avait pas besoin d'autre chose pour rajeunir le *Mariage de raison*.

On dit que les auteurs dramatiques lisent beaucoup, non pour s'approprier les idées des romanciers, — la législation actuelle a mis fin à cet abus, — mais pour s'en inspirer et y chercher des idées *à côté*. S'il en est ainsi, ils dévoreront un volume paru ces jours-ci : les *Rois d'aujourd'hui*, par M. Camille Foucault. Les nouvelles qui y sont contenues ont un intérêt très-actuel, soutenu d'un excellent ton d'honnêteté et de sincérité. Elles s'appellent : le *Bonhomme Maintenant*, le *Forçat du cœur* et les *Faits accomplis*. Ces titres, habilement trouvés, ne témoignent-ils pas de l'intelligence dramatique de M. Camille Foucault ? Je ne serais pas étonné de retrouver d'ici à quelques mois l'auteur des *Rois d'aujourd'hui* installé en plein succès au Vaudeville ou à l'Odéon.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Reprise de *Joseph*, opéra en trois actes, d'Alex. Duval, musique de Méhul.

Le salon de Mme Gay était, il y a cinquante ans, le rendez-vous de tous les beaux esprits du premier empire. Là se réunissaient pour causer d'art et de littérature Alexandre Duval, Baour-Lormain, Arnault, Ducray-Duminil, Cherubini, Méhul, Bouilly, David, Etienne...
..... C'était (qu'on nous passe le mot) comme une sorte d'académie à domicile, où ils se rendaient, sur le mérite des gens et des choses, des arrêts qui avaient force de loi.

Un soir, la discussion s'engagea sur la tragédie d'*Omasis* que Baour-Lormian venait de donner.

Le sujet d'*Omasis* n'était autre que celui de Joseph vendu par ses frères, et la question qu'on agitait dans le cénacle de Mme Gay était de savoir si le personnage de la Putiphar pouvait être supprimé sans que l'intérêt du drame s'en trouvât sensiblement amoindri.

La thèse était piquante et féconde en paradoxes, aussi on ne manqua pas d'en profiter pour se livrer aux théories les plus extravagantes. Alexandre Duval, qui s'était mêlé très-chaudement à la discussion, alla jusqu'à dire qu'il se chargeait d'écrire en quinze jours, sur le sujet de Joseph, un drame de longue haleine où non-seulement il n'y aurait pas de rôle de femme, mais où encore il ne serait pas parlé d'amour.

Les paris s'engagèrent, et Duval, pris au mot, tint à honneur de résoudre le problème dont il avait posé la donnée un peu imprudemment.

Il se mit donc au travail, et, au bout de quinze jours, à l'heure dite, il lut chez Mme Gay les trois actes rimés dont Méhul s'inspira plus tard pour écrire son chef-d'œuvre. Nous ne savons quel effet cette lecture produisit sur le cénacle ; peut-être fut-on ébloui par le prestige de la difficulté vaincue, au point de laisser passer sans les voir les prétentieuses sottises qui abondent dans la pièce de Duval ? Assurément pour de telles naïvetés on devait avoir des indulgences spéciales dans un monde où Ducray-Duminil réussissait à faire figure avec *Victor ou l'Enfant de la forêt*.

Il n'en est pas moins vrai que Méhul se passionna pour la donnée biblique de *Joseph*, sinon pour les rimes de Duval et qu'il y puisa les meilleures inspirations. Sa partition, qu'on vient de reprendre au Théâtre-Lyrique, fut une de ses plus populaires et est même considérée comme son chef-d'œuvre.

Tout le monde connaît le fameux air :

Vainement Pharaon...

On n'a pas oublié non plus la mélodie si attendrissante :

A peine au sortir de l'enfance...

ce sont là de beaux spécimens de musique dramatique ; le style en est énergique, sans brutalité et la mélodie y est dessinée d'une main sûre.

Les couplets de Benjamin, au second acte, sont un chef-d'œuvre de grâce et de mélancolie ; ils sont en outre accompagnés avec beaucoup d'art. Le trio qui vient ensuite est saisissant par l'idée autant que par la façon dont les voix y sont groupées.

Il faut admirer aussi la belle ordonnance des hymnes chantées au troisième acte et redoubler d'attention pour écouter le duo entre Benjamin et Jacob. Ce sont là d'excellentes inspirations qui communiquent à l'âme le sentiment du grandiose sans assourdir par l'excès du son employé.

Joseph fut donné pour la première fois à l'Opéra-Comique le 17 février 1807.

Les rôles étaient ainsi distribués :

Jacob. . . . . Solié
Joseph . . . . Elleviou
Ruben . . . . Gaveaux
Siméon. . . . . . . Gavaudan
Nephtali . . . . . . Paul
Utobal . . . . Darancourt
Benjamin . . . . . Mme Gavaudan

Chose singulière ! *Joseph*, aujourd'hui placé si haut dans l'estime des connaisseurs, *Joseph* qu'il ne faut pas hésiter à classer parmi les œuvres de premier mérite, n'obtint tout d'abord qu'un succès d'estime, et il fallut que les applaudissements de la province et surtout ceux de l'Allemagne, apprissent à Paris ce que valait une telle partition.

L'exécution de *Joseph*, au Théâtre-Lyrique, est loin d'être irréprochable ; l'effet des ensembles surtout a laissé beaucoup à désirer ; mais il est juste de féliciter Mlle Faivre pour la manière dont elle a dit les couplets de Benjamin, et surtout M. Petit, qui chante Jacob avec une méthode excellente. M. Petit mérite d'être beaucoup encouragé ; il a fait de notables progrès depuis ses débuts, sa voix a acquis une qualité et une vibration qu'elle n'avait pas.

Quant à M. Giovanni, qui débutait par le rôle de Joseph, il est encore trop novice pour que nous puissions dire ce qu'il pourra devenir. Nous attendrons donc, pour le juger, une occasion qui lui soit plus favorable.

Il n'en faut pas moins savoir beaucoup de gré à M. Réty d'avoir repris *Joseph*, et lui souhaiter que cette marque de goût devienne une bonne spéculation.

ALBERT DE LASALLE.

P. S. — Au sortir de la quatrième représentation, on nous écrit :

« Progrès dans les ensembles.
» M. Petit dit vraiment bien le
» duo et le trio. On a bissé la ro-
» mance de Benjamin. Il y avait
» positivement de l'enthousiasme
» dans la salle... Le ténor est tou-
» jours le même. »

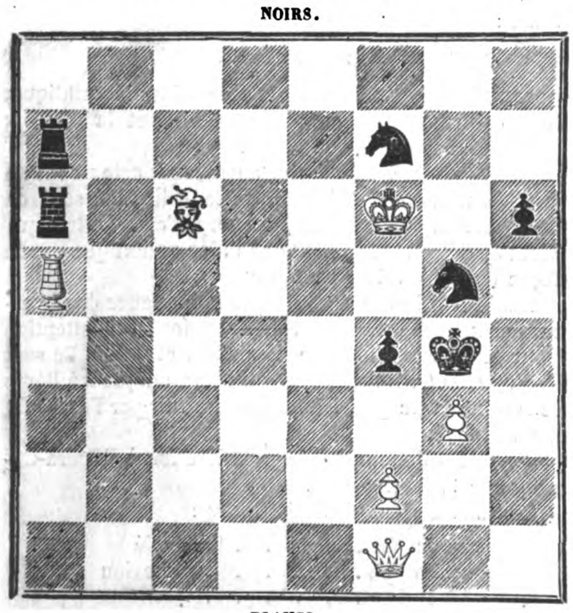
Notez que le signataire de la lettre est M. E. R..., grand connaisseur en musique et surtout admirateur de Méhul, au point d'avoir fait la collection la plus complète des reliques de son idole. Le tout est soigneusement rangé et étiqueté dans une châsse devant laquelle M. R... chante quelquefois des airs de *Joseph*, de *Stratonice* ou d'*Ariodant*, en guise de psaumes.

ÉCHECS

Problème numéro 24

COMPOSÉ PAR M. WILLMERS, DE VIENNE.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du Problème n° 22.

BLANCS.	NOIRS.
1. C 4e FD	1. P 6e R (A)(B)(C)(D)
2. D 6e FD échec.	3. R pr D (1)
4. C 7e R éch. et mat.	
(1)	
	2. R pr C
3. D 4e R mat.	
(A)	
1.	1. R pr C
2. D 2e D	2. Coup quelconque.
3. C 6e D ou P 3e C mat.	
(B)	
1.	1. P 3e FR ou T pr C
2. D 2e D échec.	2. R 3e R
3. D 7e ou 6e D mat.	
(C)	
1.	1. T 8e D
2. CR 3e R et mat le coup suivant.	
(D)	
1.	1. C 4e CR
2. CD 3e R échec.	2. R 4e R
3. D 6e D mat.	

Solutions justes : MM. Fabrice; capitaine Didier; Café de l'Opéra, à Saint-Etienne; Lantoine; Menendez; Tranchard, à Lyon; Cercle de l'Union, à Aurillac; les quatre de Bernis; Bellin; Fraiche; Visto; Ch. Delsart; M. Borie, à Tulle; Société des Beaux-Arts, à Nantes; A. Aulit, à Mons; Cercle des Echecs d'Angers; Barot et Pillière, à Chartres; Mabille, au Havre; Rossati, officier du génie, à Spezia; Déquenes, à Avesnes; Café Français, à Chartres.

Autres solutions justes du problème n° 21 :

MM. E. Frau; Déquenes; Cercle du Café de France, à Vaise, Lyon; Ch. Delsart; Breuil et Planet, à Collonge; Misselieux; E. Chappuis; Trussy et Roze; F.-G., à Grasse; les quatre de Bernis.

Nous prions nos correspondants de vouloir nous adresser leurs solutions dans la semaine qui suit la publication de chaque problème, afin de nous faciliter le dépouillement et de prévenir les erreurs ou les omissions.

Nous recommandons d'une manière toute particulière le problème d'aujourd'hui, un chef-d'œuvre.

Correspondance.

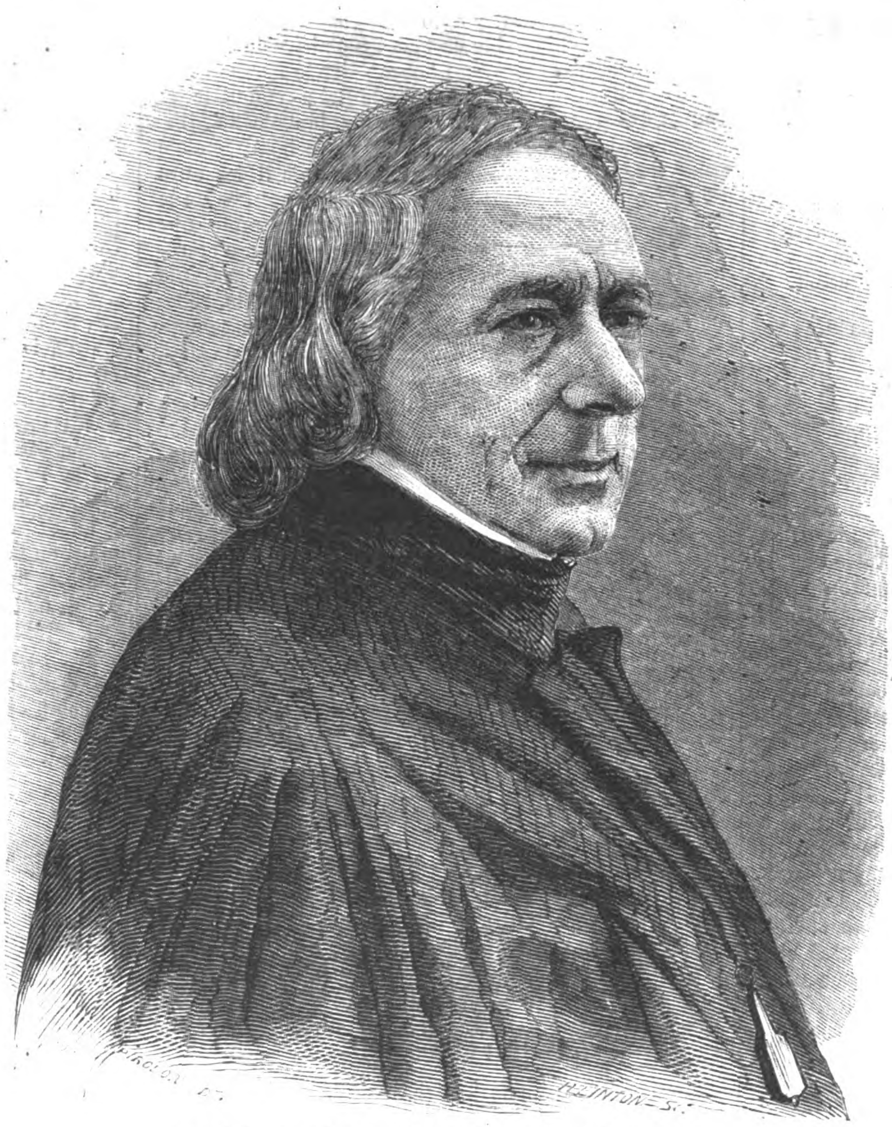
Cercle de l'Union, à Aurillac. — Votre solution répétée du problème n° 20 contient des coups impossibles. Ce Fou de la Dame dont vous parlez est un être tout à fait fantastique, une chimère, il n'existe pas. Je suppose bien que vous avez pris pour un Fou le Pion blanc qui se trouve à 7e FD; mais comme ce Pion est parfaitement indiqué, je ne puis que vous renvoyer à l'examen de la position, et je suis certain que vous reconnaîtrez votre erreur.

Cercle de Saint-Vincent. — Les lettres employées dans les solutions sont tout simplement les initiales de chaque pièce. T signifie Tour, FR Fou du Roi, etc. Les chiffres sont les numéros d'ordre de 1 à 8 que les Blancs et les Noirs comptent en partant chacun de leur camp. Ainsi FD 5e CR veut dire que le Fou de la Dame est joué à la cinquième case du Cavalier du Roi et ainsi du reste.

Cercle des Echecs de Marchiennes. — Dans votre solution du problème 22, la principale variante est inexacte. Au second coup, le R noir prend le Cav., et évite le mat.

MM. Trussy et Roze, Jules D., à Paris, Café-Divans à Limoges. — Les solutions adressées sont incomplètes. La variante la plus importante n'y figure pas.

P. JOURNOUD.



M. Philipon (Charles), décédé à Paris, le 25 janvier.

Charles Philipon.

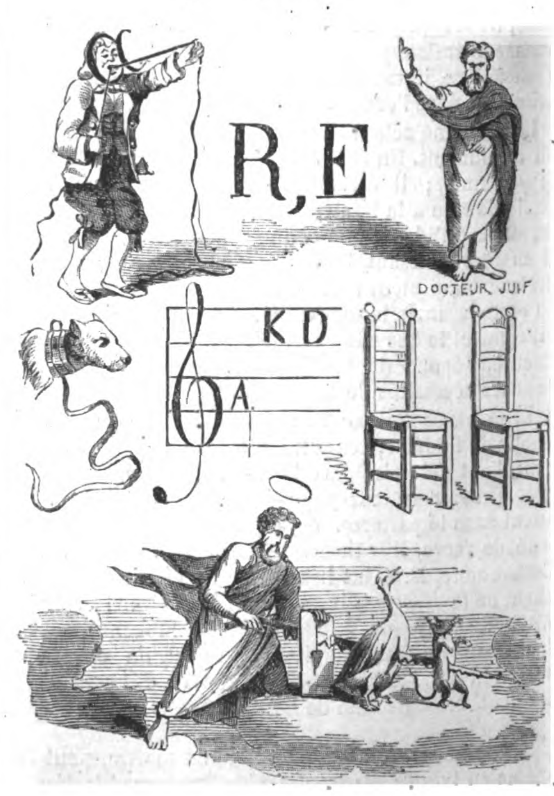
Charles Philipon, qui vient de mourir après une longue et douloureuse maladie, est né à Lyon en 1804. Instruit, bien élevé, doué d'un physique élégant et charmant, il vint de bonne heure chercher fortune à Paris et se lia d'amitié avec la plupart des intelligences remarquables de son époque. Il débuta d'abord par dessiner et graver des planches pour les journaux de modes; mais la révolution de 1830 étant arrivée, il créa successivement la *Caricature* et le *Charivari*, dont les nombreux procès lui valurent l'honneur de connaître M. de Chateaubriand à la prison de Sainte-Pélagie. Il a fondé la maison Aubert, dont les produits artistiques encombrèrent le monde entier, et, en 1848, il fit le *Journal pour rire*.

Homme de bon conseil, plein de bienveillance et de sagacité, M. Charles Philipon a su découvrir le talent naissant chez une foule de jeunes artistes, qu'il a produits au grand jour et patronnés chaleureusement. Nous citerons entre autres : Grandville, Daumier, Gavarni, Valentin, Morin, Nadar, Riou et Doré. Charles Philipon avait épousé Mlle Bethmont, sœur de l'ancien ministre du commerce.

Une foule nombreuse d'artistes et de gens de lettres a accompagné jusqu'à la dernière demeure l'homme de bien et de cœur qui sera longtemps regretté.

MAXIME VAUVERT

RÉBUS.



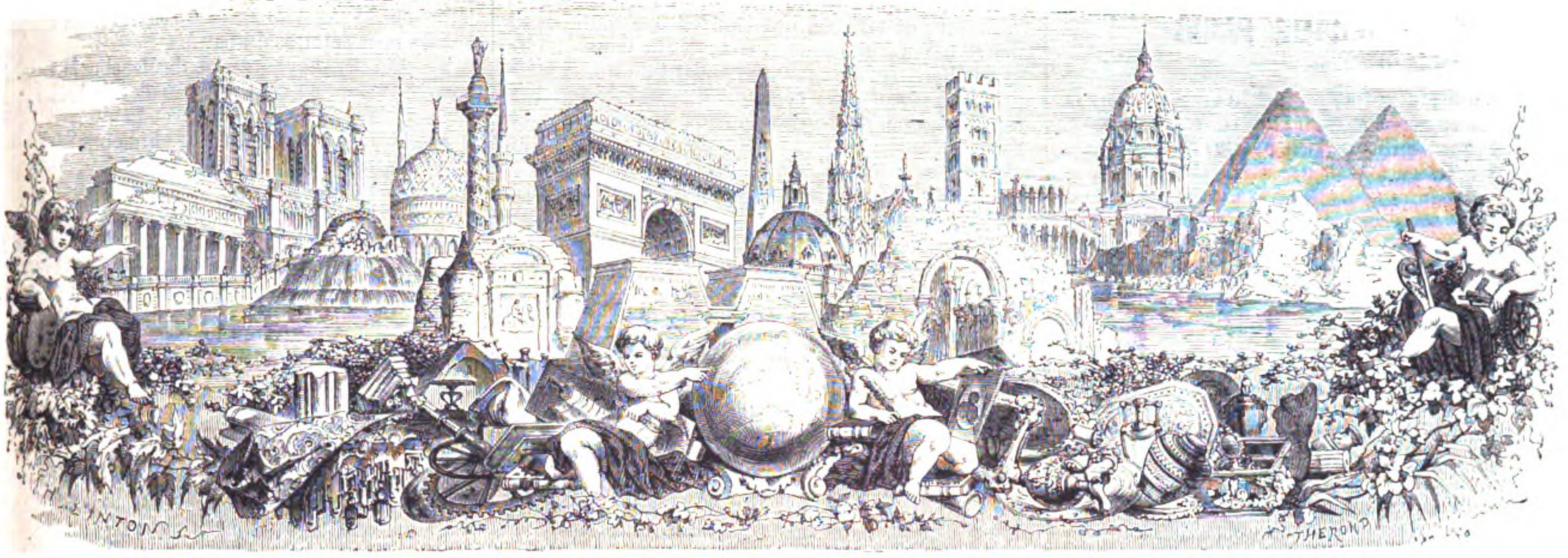
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Diane avait quarante ans, quand s'en éprit Henri II.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

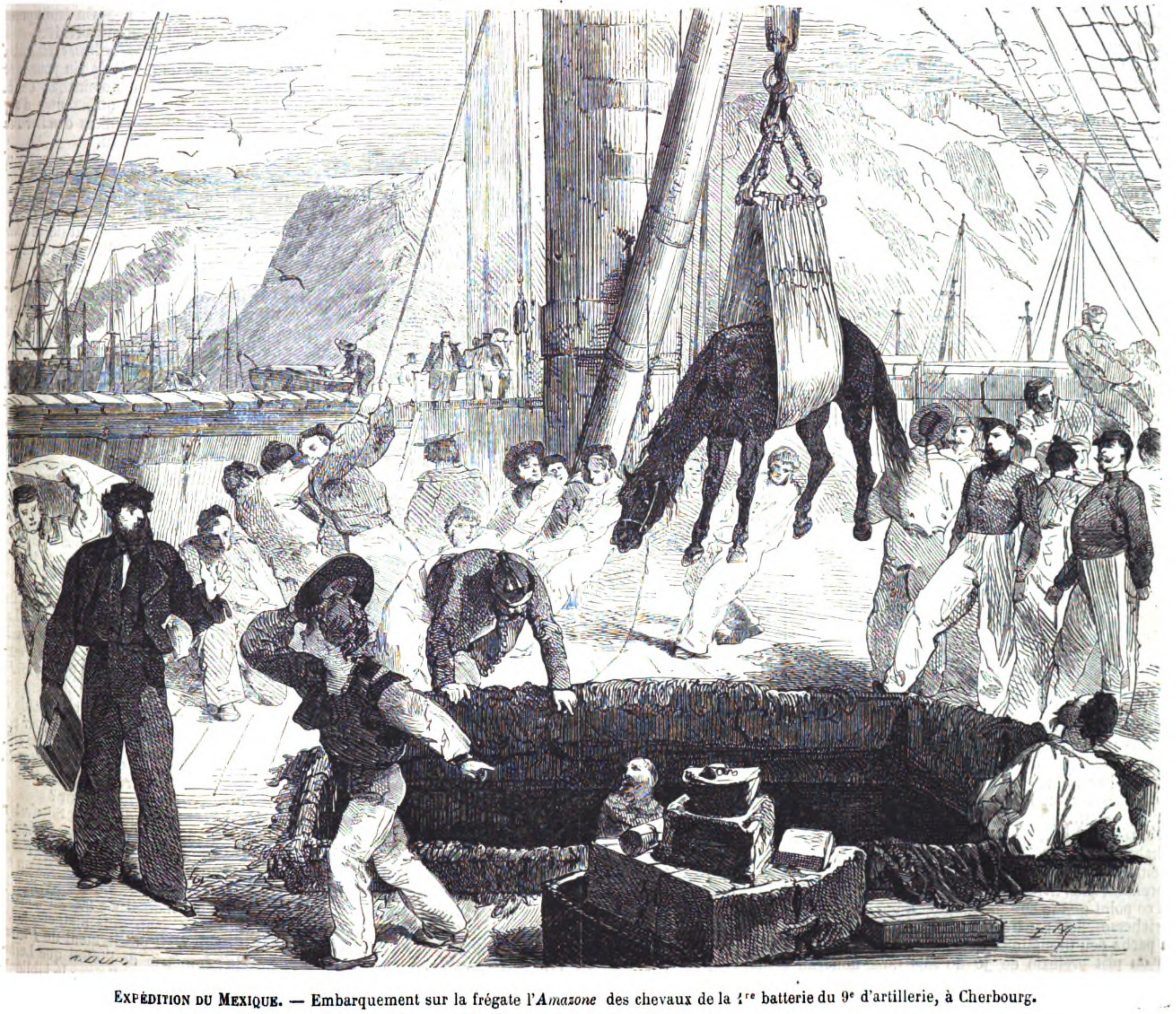


ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 252. — 8 Février 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 15, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Embarquement sur la frégate l'*Amazone* des chevaux de la 1re batterie du 9e d'artillerie, à Cherbourg.

A dater du 16 février, les bureaux de Vente et d'Abonnement, qui sont aujourd'hui, 15, boulevard des Italiens, seront transférés, 24, boulevard des Italiens.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : — POURQUOI ON ANNONCE DE TEMPS EN TEMPS LA DÉCOUVERTE DU TRÉSOR D'ALI-PACHA DE JANINA. — LA VÉRITÉ SUR CE TRÉSOR. — MÈRE ET AÏEULE DE 189 ENFANTS. — LES BRULEURS MYSTÉRIEUX. — L'ORTHOGRAPHE D'UN PEINTRE. — DES DIVERSES SORTES DE FLUXIONS. — ENCORE UN MOT A QUI NE VEUT PAS ENTENDRE. — QU'IL NE FAUT PAS PARLER DES DAMES DE COMPTOIR. — UN TESTAMENT ILLISIBLE. — MANIÈRE DE MARIER UNE FILLE LAIDE. — LES DEUX VOITURES IMPÉRIALES. — MORT DE M. BIOT ET MOT DE M. VÉRON. — A DES TOULONAIS. — UNE ANNONCE ABSURDE. — LE TYPE DE L'ACADÉMICIEN SELON M. ... DEVINEZ!

Quelques mots à propos du fameux trésor d'Ali, pacha de Janina, qui revient sur l'eau plus souvent que le fameux serpent de mer, lequel semble définitivement noyé.

Il y a en Turquie, comme à Paris, comme partout : le parti de la hausse — et celui de la baisse.

L'un invente régulièrement de temps en temps la découverte d'une grande conspiration des ulémas, des softas, ou des derviches contre les chrétiens (baisse);

L'autre n'est pas moins soigneux à annoncer de loin en loin la découverte du fameux trésor du terrible pacha de Tébélen, perdu dans le lac de Janina. Quel bon lac, pour la — hausse!

C'est entre ces deux bourdes périodiques qu'on tente de faire osciller le crédit de l'empire ottoman depuis la mort de Mahmoud.

Si le trésor d'Ali se retrouvait (existe-t-il réellement?) il irait tout droit, non pas légalement à l'empire pour en refaire la hausse, mais bien au petit-fils du célèbre et cruel pacha, un très-bon sujet, qui se nomme Ismaïl, et qui, l'année dernière encore, était gouverneur de l'île de Crète.

Aujourd'hui cette patrie de Pasiphaé et de Minos est gouvernée par un autre Ismaïl-Pacha, surnommé *Ikim*, — c'est-à-dire médecin ; c'est un ancien étudiant de Paris qui se fait gloire de signer ses actes gouvernementaux :

D. M. P.

Si l'on cherchait dans la liste des abonnées du *Monde illustré*, on y trouverait les jeunes et charmantes filles d'Ismaïl-Pacha, D. M. P.

Mais parlons du fameux trésor.

Wéli-Zade-Tépélini, surnommé Arslan (Lion), vulgairement connu sous le nom de Ali-Pacha, né à Tébelen en 1741, mort en 1822, fils d'un pacha albanais, fut un des types les plus curieux et les plus horribles de la race humaine. Chassé du logis par ses propres frères, il se mit d'abord à la tête d'une troupe de *Klefthes* ou voleurs, marcha contre ceux-ci, et les brûla vifs dans la maison paternelle. Tel fut son aimable début.

Ayant pris part à la guerre des Turcs contre les Russes il déploya tant de valeur qu'il fut nommé pacha *à deux queues*, c'est-à-dire qu'au bas de son étendart pendaient deux queues en crin rouge. Promu au gouvernement de Janina, il commença cette étrange vie d'exactions, de meurtress, de pillage sur lesquels le sultan Sélim III ferma trop longtemps les yeux. C'est ainsi qu'on le laissa batailler et conquérir de contrée en contrée, jusqu'aux parages de Corfou, occupé en 1747 par les Français, — desquels il reçut la cocarde tricolore, en échange d'une profession de foi jacobine ! Nous n'avons d'autre but ici que de faire comprendre à travers quelles aventures, qui eurent pour théâtre tout l'Orient, et qui lui valurent d'abord les trois queues de crin, puis tous les autres honneurs que pouvait décerner le sultan, Ali put, frappant de contributions violentes une foule de pays, amasser des sommes considérables qu'il entassait dans les caves de son palais. L'empereur Napoléon, auquel Ali avait été favorable lors de l'expédition d'Égypte, nomma un de ses fils au pachalik de Lépante, et l'autre à celui de Morée. Si fortement appuyé au Nord, Ali n'en fut que plus entreprenant, plus avide, plus cruel, plus indiscipliné, et à ce point que le sultan Mahmoud, qui convoitait ses richesses, finit par trouver qu'à quatre-vingts ans son pacha peu discipliné tardait bien à mourir. Un jour on prit prétexte de je ne sais quel nouveau méfait de la part de celui qui avait fait périr plus de 100,000 individus, pillé, brûlé, saccagé cent villes et porté jusque dans sa propre famille les crimes les plus révoltants de la lubricité, pour entraîner le sultan à en finir avec ce héros et ce monstre. Il fut déclaré *firmanli*, c'est-à-dire mis au ban de l'empire, et appelé sous quarante jours à Constantinople au *seuil doré de la porte de félicité*. En même temps une armée fut envoyée sur Janina et une flotte sur les côtes d'Epire. Malgré son grand âge, Ali, doutant de la félicité qui l'attendait à Constantinople, se mit en mesure de résister. Les troupes avançant, il fit mettre le feu à sa capitale, et se retira dans la forteresse hérissée de canons. Pendant un an, il y résista à une armée qui comptait quarante-six pachas ou vizirs. Une partie des fameux trésors d'Ali se trouvait déposée dans un magasin à poudre, tandis que le reste avait été jeté dans le lac voisin de la forteresse, en un lieu que lui seul connaissait, puisqu'il avait fait noyer ceux qui les avaient immergés.

Mais sa résistance devait avoir un terme, et un jour l'armée ottomane étant parvenue à escalader la forteresse, Ali réfugié dans le souterrain, où il voulait se faire sauter au milieu de deux mille barils de poudre, tira deux coups de pistolet... mais il n'y eut qu'une explosion partielle ; on l'entoura, on le désarma, et on lui trancha la tête! Cette tête terrible fut embaumée et envoyée au sultan dans un coffret d'or. Mais, Ali mort, le principal était de s'emparer de ses trésors, — on ne trouva que 60,000 bourses, soit environ 25 millions de francs. Ce n'était pas la centième partie de ce qu'on espérait!

C'est ce reste qu'on cherche encore, qu'on espère toujours, et qu'on ne trouve jamais — si ce n'est dans les ruses des agioteurs. Ces trésors reposent-ils en effet au fond du lac de Janina, ou sont-ils enfouis dans quelque caverne inconnue, par suite du massacre des affidés chargés de leur transport? C'est la question. Toujours est-il qu'il ne faut pas croire un mot de cette ancienne familière du harem d'Ali-Pacha dont on parle en ce moment, et qui ressemble furieusement à la fameuse nourrice de Washington, jadis offerte à la curiosité des Yankees par l'audacieux Barnum. Nous n'ajoutons aucune foi à la vieille favorite qui devrait être centenaire, ni au colonel Schneider *qui s'est mis en route pour Corfou* (selon le *Temps*), ni au général hongrois Gall qui, le premier, aurait rencontré la vieille femme — attendant apparemment cette rencontre imprévue pour révéler un si formidable secret! On doit donc espérer que Fuad-Pacha a quelque moyen plus efficace de sauver les finances de l'empire que ce retour d'un autre *grand serpent de mer*, et finira dans un nouveau ridicule cette intermittente histoire ***d'une Mille et deuxième nuit.***

On nous signale la mort à Paris, onzième arrondissement, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, d'une dame Célestine Bailly, veuve d'un Antoine Capelin, qui laisse de ses onze enfants mariés une postérité de deux cent soixante-quatorze rejetons sur quatre générations issues d'elle! C'est là une curiosité qui devait être recueillie. Toute cette famille est dans l'industrie ou le commerce. Pour fêter ses quatre-vingts ans, la veuve Capelin réunit jadis ceux qui pouvaient se mettre à table, dans une salle de bal public louée pour la circonstance : on était cent quatre-vingt-neuf, et le dîner lui coûta trois mois de son petit revenu, enchantée et fière qu'elle fut de se priver pour l'avoir donné. Le maire de l'arrondissement voulut bien assister à cet énorme banquet de famille, et un procès-verbal en fut dressé, pour être joint à l'état civil de la dame.

Il y a quinze jours, Célestine Capelin allait encore à pied chez sa petite-fille, mariée à un huissier du faubourg Poissonnière. Par caprice elle a voulu que ses cinq mille livres de rentes fussent partagés, par somme égale à toute sa postérité, et c'est ainsi qu'on est arrivé à faire le dénombrement de celle-ci. Celui qui nous livre ces curieuses particularités est clerc chez le notaire qui exécute ce testament libéral. Chaque héritier, vieillard ou enfant, aura donc un peu moins de 500 francs du capital de 100,000. On ne vit jamais pareil testament ni si bizarre héritage!

On nous écrit :

« Monsieur, vous avez su que le département de Lot-et-Garonne a été le théâtre de nombreux incendies, qui ont déterminé pendant plusieurs mois dans le pays une véritable panique. L'arrondissement de la Réole, qui est limitrophe de ce département, a eu aussi ses terreurs, et certaines communes ont été la proie d'un véritable vertige. La garde urbaine, toujours sur pied, a fait un service très-louable, mais parfois aussi elle a essuyé des alarmes peu motivées. C'est précisément là l'objet du petit récit que je prends la liberté de vous transmettre.

» Il y a huit jours, dans une ronde de patrouille, vers cinq heures et demie du matin, on rencontre trois hommes passant fièrement au milieu de la route impériale.

» — Halte! s'écrie le sergent improvisé; qui vive!

» — *Brûleurs!* répondirent les trois hommes.

» — Ah! brûleurs. Et où allez-vous brûler?

» — Chez M. Lesclide (M. Lesclide, ancien feuilletoniste du *Courrier de la Gironde*, est un des principaux propriétaires du pays).

» — Et pourquoi allez-vous brûler chez M. Lesclide?

» — Parce que c'est notre métier de brûler.

» — Vous êtes donc des incendiaires?

» — Non, nous sommes des brûleurs.

» — Suivez-nous au poste!

» — Volontiers!

» On entoure les brûleurs et on les conduit à l'hôtel de ville. Là, le chef du poste interroge de nouveau les brûleurs, qui répondent à ses premières questions comme ils avaient répondu à la patrouille.

» — D'où venez-vous?

» — De Sauveterre.

» — Qu'y faisiez-vous?

» — Nous brûlions.

» — Chez qui avez-vous brûlé?

» — Chez M. le maire?

» — A-t-il su que c'était vous?

» — Parbleu!

» — Vous en a-t-il parlé?

» — Il nous a dit que c'était bien et nous a donné 190 francs.

» — Comment, il vous a payé pour brûler chez lui?

» — Eh, croyez-vous que nous brûlions pour rien?

» On va chercher M. Lesclide, car l'affaire s'embrouillait. M. Lesclide entre au poste.

» — Ah! voilà mes brûleurs, — dit cet honorable et spirituel propriétaire, qui avait compris le quiproquo. — Je suis bien aise que vous soyez venus, vous pourrez, dans une heure, commencer à brûler. — Stupéfaction générale, tableau. — On faillit prendre M. Lesclide pour un chef d'incendiaires!

» Mais tout s'expliqua. Les *brûleurs* étaient des brûleurs d'eau-de-vie, ou plutôt de vin pour le convertir en eau-de-vie. Cette dénomination de brûleurs, donnée aux distillateurs qui, munis d'appareils mobiles, vont dans les celliers distiller l'eau-de-vie, avait causé le malentendu.

» Telle est l'histoire, monsieur. Certes, on n'en ferait pas, comme vous disiez récemment à propos d'un autre récit, « un drame en cinq actes pour l'Ambigu! » mais c'est un trait de mœurs provinciales, et comme votre journal s'intitule le *Monde*, je pense qu'il peut parfois accueillir ce qui se passe hors Paris. Agréez, etc. »

Dans la vente des autographes de feu M. Fossé-d'Arcosse a figuré une lettre du peintre C. Natoire, qui prouve que ce membre de l'Institut, directeur de l'école de Rome, maniait mieux le pinceau mythologique que la plume épistolaire. Voici une de ses lettres, datée de Rome, et adressée, le 14 mars 1764, à M. Antoine Duchesne, prévôt des bâtiments du roi. Il lui envoie de la *grene* de *chousfleur* en *peu de cantité*, pour ne pas charger le *ply* de M. le marquis de Marigny...

« ... Puisque vous vous *ressouvenes* de nos antiques *aumelette*, venes en manger quelques modernes *isy* avec nous... parmy les ruines des palais des *Ampereurs*... Nous espérons bien y aller bientôt avec notre amateur distingué M. Watelet que nous *possedon* à Rome... Disette de pain... La chereté est sur toutes les denré ; nous vivons plus chèrement qu'à Paris... »

Dans un tout récent catalogue de livres *rares et curieux* (ce n'est pas celui de la vente Labédoyère!) un bibliophile, qui n'est pas sans quelque autorité spéciale, a fait une assez comique confusion à propos d'un ouvrage intitulé : *Traité des fluxions*.

« — Eh bien, mais... — dira un lecteur (de l'espèce de celui qui nous demandait l'autre jour pourquoi, à propos *d'arrête la charrette*, nous ne citions pas aussi le quarante-deuxième vers de *Polyeucte*...) — on sait ce que c'est qu'une fluxion...

» — Alors, qu'est-ce donc, monsieur?

» — Pardieu, c'est... Ça dépend! Si c'est une congestion, un gonflement des tissus cellulaires, qui... lorsque le sang... mais il y a aussi les *fluxions de poitrine*, bien plus dangereuses!. J'avais un cousin qui...

» — Oui, monsieur, mais il y a aussi les *fluxions différentielles*, qui sont bien plus mathématiques! Le livre dont il s'agit était précisément un *traité* de cette partie de la géométrie de l'infini que Leibnitz a appelé les Différences, — tandis que le bibliophile en question a classé le livre dans la section de pathologie, comme s'il s'agissait d'affection nerveuse

ou sanguine! Ce *Traité des Fluxions* est-il la traduction que Buffon a faite de Newton, ou l'œuvre de Maclaurin? on ne sait! mais ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit de *mathématique* et non de *médecine*, et qu'il y a fluxion et fluxion, — comme il y a réflexion et réflexion : c'est-à-dire ici une action de l'esprit, là une combinaison d'optique, — comme il y a enfin lecteur et lecteur, correspondant et correspondant, c'est-à-dire encore : tantôt des gens de goût, d'esprit, de savoir-vivre et de délicatesse, — tantôt des questionneurs niais, des ergoteurs idiots, — ou des anonymes couards.

On parle de la cruelle disgrâce que vient d'éprouver un jeune lieutenant du corps impérial d'état-major, auprès de son oncle, le marquis de ***, marié depuis cinq à six ans avec une personne qu'il a choisie selon sa fantaisie... plutôt que selon les convenances de son âge et de son rang.

S'il faut en croire les mauvaises langues de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin, l'actuelle marquise serait la veuve d'un cafetier de Lyon, et elle aurait passé trois ou quatre ans au comptoir à rendre beaucoup de petite monnaie, et à entendre beaucoup de gros propos. Sa grande beauté l'aurait arrachée à son café, à son mari, à son pays, et le marquis de ***, la rencontrant dans un wagon, s'en serait si follement épris que, le cafetier étant mort quelques mois après, il a épousé la veuve dans son château de L..., près d'Avignon.

Or, il y a environ deux mois, dans un grand dîner donné par le marquis, et auquel assistait M. Ratazzi, président du parlement italien, la conversation aurait passé sur Orsini et serait remontée jusqu'à Fieschi. Alors l'imprudent neveu dit :

« — Qui est ce qui se rappelle la créature qui vivait avec ce Fieschi, *Nina Lassave*? J'étais tout jeune alors; on me mena la voir dans un café de la place de la Bourse; elle était installée au comptoir, et... et pour le prix d'un petit verre on avait le droit de causer avec elle!...

Une télégraphie désespérée du convive placé en face de l'imprudent neveu lui fit brusquement reconnaître sa sottise. L'embarras fut d'autant plus grand, qu'en interrompant sa phrase, l'officier prouvait qu'elle avait prêté à une maligne interprétation. La marquise devint rouge comme... la honte; le mari lança un regard terrible à l'évocateur des dames de comptoir. Il fallut, le premier moment de gêne passé, qu'un ami du neveu remontât de Fieschi à Ravaillac, afin de ne pas prolonger ce dangereux silence. Mais le déplorable effet était produit, quelques chuchotements le démontrèrent trop! Le lendemain, le marquis fit prévenir le lieutenant d'état-major que, vu son impertinence presque publique à l'égard d'une tante qu'on savait qu'il n'aimait pas, on lui retirait la pension de six mille francs qui lui était faite, et qu'on lui conseillait de demander au ministre de la guerre d'être envoyé en province... De sorte que voilà le pauvre garçon exilé et ruiné, faute de s'être souvenu qu'il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu...

Une chose à peu près semblable arriva, raconte Saint-Simon, à Racine, et causa au poëte la maladie dont il mourut. On était chez Mme de Maintenon, le roi présent, et l'on parlait de théâtre. Louis XIV demanda la cause de la décadence de la Comédie-Française. Racine répondit que c'était parce qu'on ne jouait que des vieilleries, *et particulièrement les pièces de Scarron, qui rebutaient tout le monde*. A ce nom de Scarron, si intempestivement amené, la veuve du cul-de-jatte rougit de honte et de colère, et le roi partagea l'embarras général; de sorte que, pour mettre fin à cette scène fâcheuse, il renvoya tout le monde, disant qu'il avait à travailler. Racine courut chez Cavois raconter sa mésaventure. Celui-ci la trouva sans remède. En effet, à dater de ce jour, ni le roi ni Mme de Maintenon ne parlèrent à Racine, ils ne le regardèrent même plus. Le chagrin du poëte le plongea dans la maladie de langueur dont il mourut deux ans après.

Une grande affaire va occuper très-prochainement MM. les experts près les cours et tribunaux, chargés de déchiffrer les pattes de mouches : la baronne Achille Preyrau, — veuve sans enfants d'un chimiste (amateur), qui prétendait, dans les temps de disette, nourrir la France avec une farine *de bois*, — vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, laissant une fortune de plus de quatre millions, — et un testament illisible!

Un de nos amis a vu ce grimoire, qui cache les volontés de partage d'une si ample fortune entre une vingtaine de neveux, nièces, cousins, cousines, ou collatéraux de divers degrés, dont plusieurs ont grand besoin de l'héritage qui fut si longtemps pour eux la plus fugitive *espérance!* Or, de l'aveu du notaire Lavoignat, successeur de Me Baudier, — il n'y a guère plus de soixante mots lisibles dans cet ample logogryphe de cinq pages par trop autographes ou olographes! De ces mots, notre révélateur a retenu ceux-ci : *à Dieu... — chérie... — de tout temps... — Fanny... — neveu... — jamais je n'ai .. — importunité .. — Alphonse .. — cent mille francs... — trente mille... — petits enfants... — prétexte... — viager... — reconnaissant des bons... — vingt mille francs... — enterrement de...* —

Qu'arrivera-t-il de ces obscurités? On nous dit que le procès sera entamé par ceux des parents de la morte qui sont à un degré assez affaibli pour avoir beaucoup à gagner à un partage réglé sur le pied de *l'intestat*, le testament illisible devant, selon leur espoir, être considéré comme n'existant pas, et toutes les *interprétations* étant destinées à être repoussées par leurs avocats. Ces parents à divers degrés sont au nombre de onze; on voit qu'il s'agit d'un partage de près de quatre cent mille francs par tête.

Il faut croire que M. M***, ancien député sous le dernier règne, assistait au dîner donné l'hiver dernier à l'ambassade de Perse, et où l'on raconta que jadis à Téhéran on avait une manière assez ingénieuse de doter les filles pauvres : c'était de les vendre à l'encan. Avec une partie de l'argent provenant de l'enchère, on mariait aussi les laides à des gens sans fortune. Est-ce donc si barbare? Chez nous, gens excessivement civilisés, les laides restent filles... (pas toutes!)

Donc, c'est quelque chose d'assez voisin de cette méthode que ce père vient d'employer pour marier sa plus jeune fille, qui n'est pas jolie. Voici l'affaire :

L'aînée, nommée Mathilde, est une grande et belle personne, qui a fait sensation, depuis deux hivers, dans les bals de la Chaussée-d'Antin, du faubourg Saint-Honoré, et dans la loge du marquis du Hallay, à l'Opéra. La cadette, beaucoup moins bien partagée des dons extérieurs, possède, en revanche, un esprit des plus distingués, et quand on l'écoute on ne songe plus à la regarder.

M. M*** n'a qu'une centaine de mille francs à donner à chacune de ses filles, ce qui est peu par le luxe, la vanité et les folies du jour. Aussi, tandis que Mathilde espère que sa beauté fera partie de sa dot, la pauvre Clarisse regrette-t-elle fort que sa cassette au moins n'ait pas les beaux yeux qui manquent à ses séductions physiques.

Or, le mois dernier, se présente un riche préfet qui demande la main de Mathilde.

« — Vous aimez ma fille? — dit M. M***.

» — Eperdûment!

» — Prendriez-vous la main... vide?

» — Vide? Ah diable! c'est que j'avais... je croyais... je pensais...

» — Ecoutez! — dit le père, — je veux vous parler franchement. J'ai espéré rencontrer un gendre assez riche, assez désintéressé, surtout assez amoureux, pour prendre mon aînée sans dot, — de façon à pouvoir doubler celle de la pauvre Clarisse, qu'on ne prendra jamais pour cent mille francs seulement. Etes-vous cet homme-là?

» — Eh bien, oui, monsieur! Veuillez dire à Mlle Mathilde que j'ai l'honneur de vous demander sa main — vide! »

Mathilde l'accorda. Or, trois semaines après, se présentait un ingénieur civil qui demandait définitivement Clarisse dotée de deux cent mille francs, alors qu'il avait reculé devant une dot insuffisante pour le milieu où sa femme devait être présentée. Vous voyez que l'ancien député a fait habilement d'agir à la persane!

Correspondance. — A M. Paul de L..., Toulouse. En effet, monsieur, le précieux ouvrage n'est pas en vente; il est distribué par l'auteur à ses amis.

— A plusieurs correspondants toulonnais : Ainsi, tout a été dit avant nous, avant même les femmes de Toulon! Le hasard nous fait tomber sous les yeux ce qui suit :

Un bas bleu du dernier siècle supplie Fontenelle d'entendre une tragédie de sa composition. Il résiste, elle insiste; il se rend, elle commence :

« *De l'Arabie enfin sur ces lieux arrivée...* »

Et comme Fontenelle la voit disposée à déclamer en gesticulant par la chambre, ce qui menace de l'agacer, il interrompt :

« *Princesse, asseyez vous, vous êtes fatiguée!* »

N'est-ce pas tout à fait le mot à l'officier retour de l'Inde?

On lit dans le *Journal du Loiret* du 23 janvier dernier, l'annonce ci-après :

RETRAIT DE CAUTIONNEMENT

M. Charles-Louis Coutant, huissier à Orléans, ayant cessé ses fonctions, par suite de son décès, etc., etc.

Voici un curieux et triste rapprochement que nous offre le hasard des lectures.

Un journal anglais du mois de novembre 1818 dit :

« Les habitants de Sainte-Hélène viennent d'être témoins d'une scène fort désagréable. MM. Harrington, du Cap, avaient embarqué, à bord d'un brick qui aborda ici, une voiture pour le général Bertrand, dont Buonaparte devait se servir pour suppléer à la faiblesse de ses jambes. Cette voiture avait été commandée avec le consentement du gouverneur. Au moment où l'on apprit qu'elle était à bord du brick, tout l'état-major de la ville fut en mouvement; la voiture fut débarquée, la doublure arrachée, la carcasse, les panneaux, toutes ses parties furent mises en pièces, et les morceaux dispersés sur le port... car on supposait qu'il pouvait s'y trouver des lettres cachées pour Buonaparte. »

Or, le même jour 15 novembre, on écrivait d'Aix-la-Chapelle, où se tenait le congrès qui amena l'évacuation des troupes étrangères du sol de la France :

« Le duc de Wellington, que les trois souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse ont nommé feld-maréchal de leurs armées, a dîné en sa qualité de feld-maréchal de Russie, avec l'empereur Alexandre. Mais il était indispensable que le duc fût revêtu de l'uniforme de sa nouvelle dignité. Comme le temps manquait pour en faire broder un, l'empereur Alexandre eut la bonté d'offrir au duc de Wellington l'uniforme dans lequel il parut à table. Après dîner, l'empereur prit à ses côtés le duc et l'emmena dans sa propre voiture de gala, arrivée le matin même de Vienne, et le promena par la ville pour le montrer ainsi revêtu aux habitants. Après quoi, l'empereur dit à son nouveau feld-maréchal qu'il lui offrait cet équipage, afin qu'il s'en servît dans les fêtes de Londres et se souvînt de lui... »

Étrange et triste histoire que celle de ces deux voitures d'Aix la-Chapelle — et de Sainte-Hélène, — précisément le même jour et à propos des deux adversaires de Waterloo!

Fiez-vous donc aux *faits divers* des journaux quotidiens! voyez combien nous sommes encouragé à répéter, pour le broder un peu, ce qui a été dit! Vous aviez lu çà et là, partout et ailleurs, que les fondations du nouvel Opéra avaient été consacrées un 13 par une plaque de marbre, de bronze, portant des faits, des noms, que sais-je encore? Eh bien, monsieur, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela... et les *faits divers* avaient effrontément abusé de notre candeur, de notre confiance, de notre crédulité. On n'a enterré ni plaque, ni 13, ni marbre, ni bronze, ni rien du tout. — et M. Alphonse Royer n'aura nullement à se munir, sur ce point, de nouvelles amulettes conjuratrices; c'est bien assez pour lui de se défendre contre... (interrompu faute d'espace, — et de résolution.)

La mort du doyen de l'Académie française, le presque nonagénaire et illustre savant M. Biot, va ouvrir une porte nouvelle aux ambitions académiques. En apprenant ce fait, le docteur Véron s'écria : Quelle chance pour le prince Albert de Broglie, s'il a un fils!

On s'est fort amusé, au commencement de la semaine, de l'article signé par un candidat (*in petto!*) à l'Académie française, lequel s'est plu et complu à définir les titres et qualités du véritable académicien. Personne parmi ses confrères n'a hésité à reconnaître le type que M. X*** s'était posé, proposé, et d'après lequel il a composé son académicien — modèle. Nous aurions bien ajouté au portrait, tracé d'une main affectant la fantaisie, la petite particularité qu'une dernière réserve a fait omettre, et qui eût signalé le modèle effectif à tout lecteur quelconque, en dehors des confrères fort divertis de M. X***, — et ce trait eût été aussi significatif pour tous que son nom lui-même... Mais il suffira, pour être clair sans faire de personnalité, de rappeler l'anecdote touchant Mirabeau et Talleyrand.

Comme il s'agissait d'élire un président à la première constituante, Mirabeau prit la parole, et fit le portrait de l'homme qu'il fallait, selon lui, placer à la tête de cette importante assemblée. Et ce portrait, il le traça en termes t ls et si précis, que tout le monde comprit où l'orateur trouvait l'idéal en question. Or, Talleyrand craignant néanmoins que l'allusion échappât à quelques-uns, s'écria :

« — Mirabeau a raison... pourtant il manque un trait à la proposition : c'est que le président doit être marqué de la petite vérole! »

JULES LECOMTE.

La chapelle Saint-Louis, à Carthage.

L'ABBÉ BOURGADE, AUMONIER.

Lorsque, au fond de cette belle rade de Tunis, dont le panorama rappelle le Bosphore, on vient de tourner le promontoire de Kammart, une presqu'île se déploie à la fois aride et verdoyante, avec des rivages croulants sur des décombres submergés.

C'est là que fut autrefois Carthage. C'est là qu'elle gît aujourd'hui, selon la forte expression de Lucain, « broyée et méconnaissable au milieu de ses propres ruines. »

En vain le regard interroge-t-il cet auguste paysage sur les évènements dont il a été le théâtre: il paraît, à distance, morne et dénudé. Seul, sur le plus haut des deux sommets du Cap Didon, le village arabe de Sidi-Bou-Saïd s'offre à la vue affamée de vestiges historiques.

Mais, bientôt, à l'autre sommet du cap qui s'avance à son tour sur les flots, sur un terrain chauve, aux pentes semées de débris, s'arrondit, au milieu d'un massif de verdure cerclé d'un mur blanchi, une coupole surmontée de la croix.

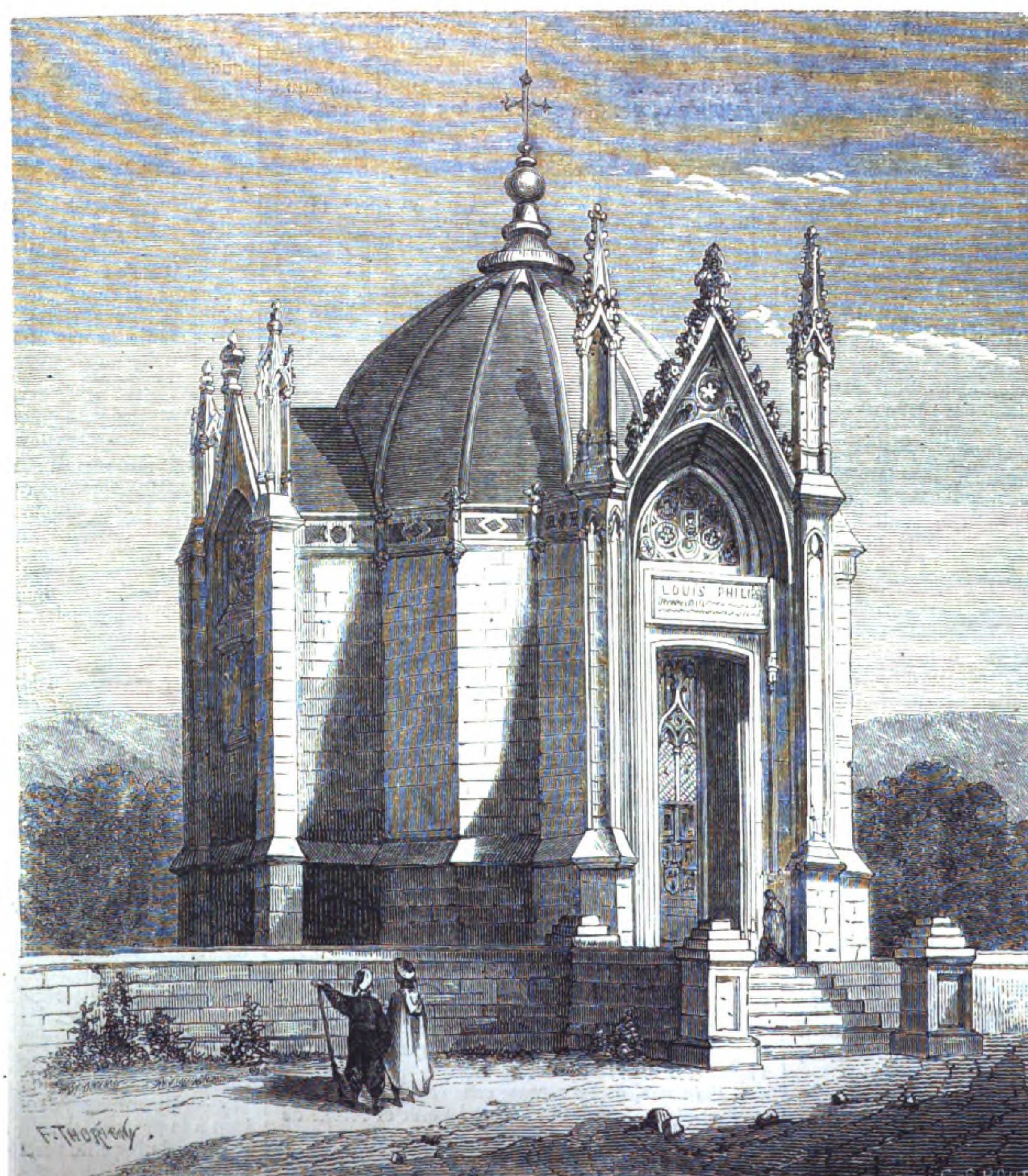
C'est la chapelle élevée à la mémoire de St-Louis, plus de cinq siècles après sa mort.

Voyageur qui venez de France, une visite, en passant; et, vous, lecteur, un pélerinage par la pensée à ce pieux monument, à cette oasis française sur la rive étrangère et sur les ruines de Carthage.

Au roi Charles X revient l'honneur d'avoir eu le premier l'idée de consacrer le souvenir de Saint-Louis, à l'endroit même où il est venu camper et mourir en 1270. Cette pensée éminemment chrétienne et française a été réalisée par les ordres et aux frais du roi Louis-Philippe,



M. l'abbé Bourgade, aumônier de la chapelle Saint-Louis, à Carthage.



Les Églises modernes. — Chapelle Saint-Louis, à Carthage (Tunisie). Croquis de M. Nonce Rocca.

ainsi que le constate cette inscription scellée sous la rosace de la façade :

LOUIS PHILIPPE Ier, ROI DES FRANÇAIS,

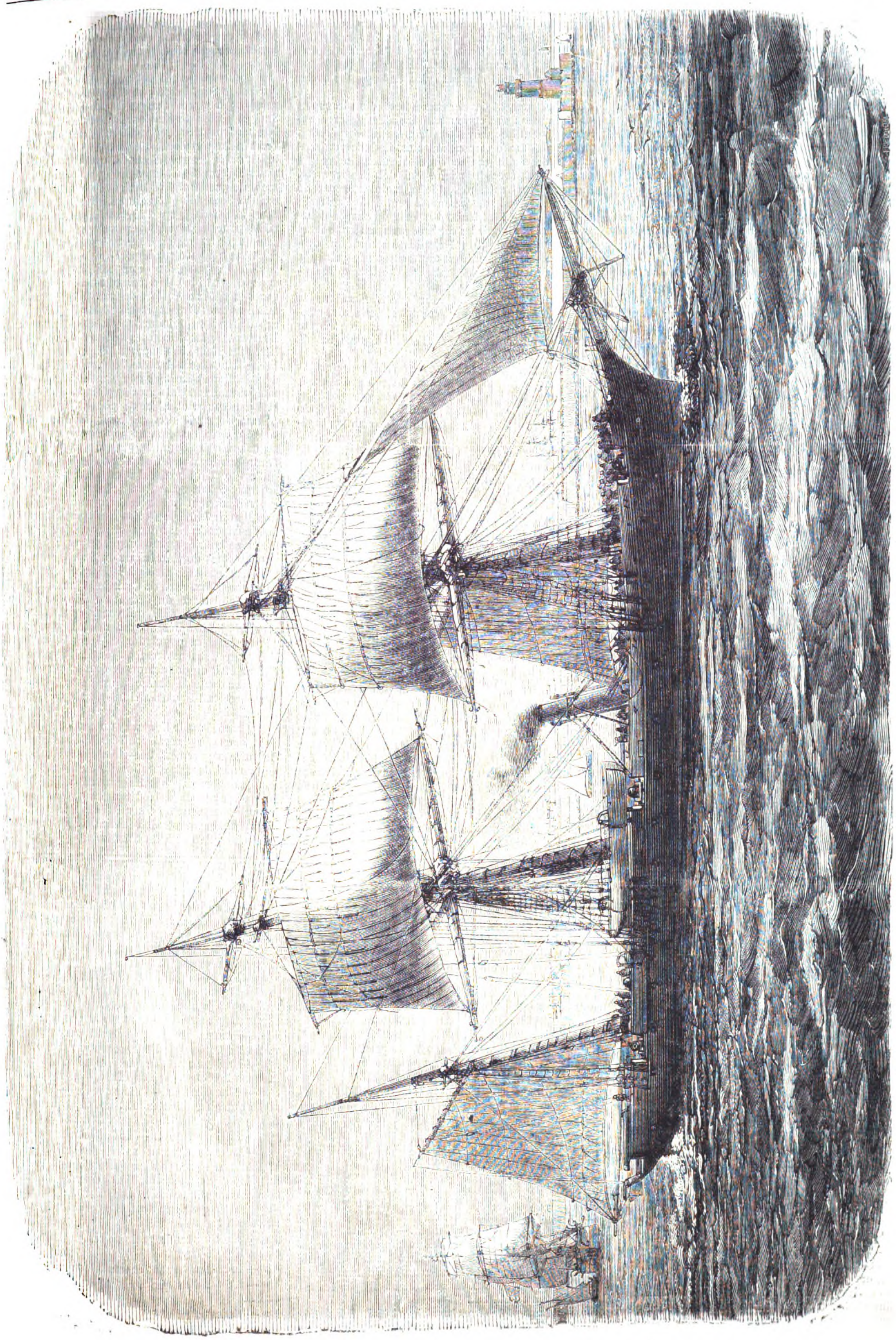
A élevé, en 1841, ce monument, où expira le roi Saint-Louis, son aïeul.

Bâtie sur un terrain dont le bey Ahmed a voulu faire présent à la France et sur l'emplacement supposé du temple d'Esculape, la chapelle Saint-Louis, est un édifice gothico-mauresque, en pierre jaunâtre de Soliman et à forme octogone. M. Jourdain en a été l'architecte. Dans une plate-forme circulaire et dallée qui lui sert de plinthe est taillé un perron sur lequel s'ouvre, dans un portail à pignon sculpté et à rosace blasonnée, une porte ciselée et armoiriée dans le goût renaissance.

L'intérieur, quoique de bien peu d'étendue, ne manque pas d'élégance avec ses colonnettes élancées, ses vitraux aux vives nuances, son autel (hélas! de plâtre) sculpté par un de ces ciseleurs musulmans qui se transmettent de père en fils la tradition des arabesques de l'Alhambra; et surtout sa statue de saint Louis, en marbre des Pyrénées, un peu lourde peut-être, mais simplement belle. Louis IX est debout dans une attitude pleine de noblesse et de sérénité, le sceptre d'une main, l'Évangile de l'autre : c'est bien là le roi-saint.

Aussi est-ce ce qu'il y a de mieux dans le monument commémoratif, dont l'ensemble est, à tout prendre, médiocre. On aimerait, et, eu égard à la somme dépensée, on avait le droit d'espérer, un sanctuaire plus digne de Saint-Louis et de la France.

Telle qu'elle est, cependant, la chapelle Saint-Louis de Carthage, élevée d'hier, éveille toutes les émotions vagues et confuses qu'on éprouve en face des plus vénérables monuments. Isolée, solitaire, sur un rivage labouré par vingt conquêtes, elle domine, de la



Le *Sumter*, navire de guerre des Etats du Sud d'Amérique, louvoyant sous voile et vapeur en vue de Cadix. (D'après un croquis de M. Duvignaud.)

croix de sa coupole et du drapeau de son enceinte, des ruines défigurées, au milieu desquelles on cherche en vain l'empreinte des grands hommes ou des grands peuples qui les ont vues debout, qui les ont faites ou qui les ont contemplées: Annibal, les Scipions, Marius, César, Cyprien, Augustin, saint Louis, Charles-Quint, Chateaubriant; les Romains, les Byzantins, les Vandales, les Perses, les Francs, les Arabes, les Espagnols!... Aucune terre au monde, si ce n'est Rome, n'est plus mêlée de cendres illustres et plus retentissantes de souvenirs. Eh bien, c'est la pensée de la France, dont la chapelle Saint-Louis est l'emblème, qui s'élève et parle le plus haut dans ce désert où l'on respire tant de grandeur et de néant!

Un monument modeste, mais éloquent comme un colisée, marque à la dernière halte des croisades une des étapes du peuple croisé par excellence sur sa route séculaire à travers le monde.

La chapelle Saint-Louis a un aumônier digne d'elle: M. l'abbé Bourgade, missionnaire apostolique, auquel nous sommes dispensés, par la juste admiration que ses talents de savant et ses vertus d'apôtre lui ont conquise, de payer le tribut d'éloges qu'il mérite, mais dont il n'a pas besoin. Qu'il nous suffise de citer, à son sujet, ces quelques mots qu'écrivait en 1846, dans ses *Fastes sacrés d'Afrique*, Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger:

« A la garde de ce monument (la chapelle Saint-» Louis) un prêtre chevalier, l'un des premier compa-» gnons du premier évêque d'Alger, veille au nom de » la religion et de la France, avec le même zèle qu'il » préside au berceau des sœurs de charité, et à l'école » française-chrétienne (le collége Saint-Louis) que » possède déjà Tunis, l'héritière de Carthage éton-» née... »

Ces établissements, fondés et soutenus comme par miracle, vivent et vivront sous l'égide de la France. Leur avenir justifiera, nous en doutons moins que personne, ces paroles qu'ils ont encore inspirées à Mgr Dupuch:

« Laissez, laissez s'accomplir peu à peu les provi-» dentiels desseins: ce ne sont encore que des semen-» ces, des germes, si vous le voulez; mais avec le « temps, quelles moissons nouvelles dans ces guérets » fertilisés! »

NONCE ROCCA.

Embarquement des chevaux du 9e d'artillerie à bord de la frégate-transport *l'Amazone*.

Les troupes de renfort pour l'expédition du Mexique se sont embarquées sur trois points, à Cherbourg, à Toulon et en Algérie. L'état-major général, le service médical, le service des postes et de la trésorerie, le personnel administratif des subsistances et du campement, un détachement d'ouvriers d'administration, une batterie du 9e d'artillerie et et un bataillon du 99e de ligne sont successivement arrivés dans notre grand port militaire de la Manche pour y prendre passage sur quatre bâtiments à vapeur qui doivent les transporter à la Vera-Cruz.

Le 1er février, la frégate-transport *l'Amazone* a embarqué la 1re batterie du 9e d'artillerie, forte de 207 hommes et de 151 chevaux, plus de la poudre et des munitions.

L'embarquement des chevaux à bord d'un transport est une chose assez curieuse. Grâce à l'expérience acquise pendant les guerres de Crimée, cette opération est devenue facile pour nos marins. Les chevaux sont amenés dans des chalands qui viennent se mettre bord à bord avec le navire qui doit les recevoir. Une large sous-ventrière en toile, maintenue par de fortes sangles, est passée sous le ventre de l'animal; un palan, fixé à l'extrémité du mat de charge et auquel viennent aboutir les cordes de suspension, se met à fonctionner et le cheval est hissé à bord, où, descendu sans encombre, il est tout heureux de quitter la position aérienne et de sentir un plancher solide résonner sous ses quatre sabots.

Pendant l'ascension, et pour que l'animal ne se blesse pas contre les flancs du navire, des cordes attachées à la sous-ventrière le maintiennent à quelques mètres des parois extérieures et l'accompagnent jusqu'à son arrivée sur le pont.

L'embarquement des chevaux sur *l'Amazone* s'est effectué sans le moindre accident. Leur installation à bord de ce transport est aussi parfaite que possible. On sait que *l'Amazone* était primitivement une frégate de soixante canons. Grâce à une transformation ingénieuse, ce navire a été augmenté d'un entrepont très-élevé dans lequel ont été installées les écuries.

Après avoir pris son personnel et son matériel, la frégate-transport est sortie du port et a mouillé en rade.

Le 3 février, *l'Amazone* a profité d'une embellie pour sortir du port de Cherbourg et faire route vers la Vera-Cruz, en compagnie du vaisseau le *Turenne* et de la frégate à vapeur le *Darien*.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Il y a deux ans, le Mexique avait deux présidents: Miguel Miramon et Benito Juarez. L'un résidait à Mexico, l'autre occupait Vera-Cruz. Après bien des tentatives infructueuses pour s'emparer de cette dernière ville, le général Miramon résolut de la bloquer du côté de la mer pendant qu'il l'assiégerait par terre; et comme il n'avait pas le moindre navire, il fit acheter pour son compte à la Havane deux steamers de moyenne grandeur auxquels il donna les noms de *Général Miramon* et *Marques de la Habana*. Ces navires arrivèrent devant Vera-Cruz par une nuit très-obscure. Leur allure suspecte éveilla l'attention d'un navire de guerre des Etats-Unis. Quelques coups de canon furent échangés, et les deux navires furent sans beaucoup de peine capturés et conduits à la Nouvelle-Orléans.

Nous n'avons pas à nous étendre plus longuement sur cet incident presque oublié, et si nous l'avons rappelé en peu de mots, c'est uniquement parce que le fameux *Sumter* n'est autre que le *Marques de la Habana*.

Lorsque la guerre éclata l'année dernière entre le Nord et le Sud, le *Marques de la Habana* fut un des premiers navires armés en guerre par le gouvernement du Sud, et le nom de *Sumter* lui fut donné en souvenir du bombardement et de la prise du fort qui commande l'entrée du port de Charleston. Avant même qu'on ne lui fît subir les modifications jugées indispensables, il avait déjà un aspect étrange: il tenait à la fois du bâtiment de guerre et du bâtiment de commerce. Ses mâts sont bas, ses voiles démesurément larges et peu hautes. Il est à hélice, jauge 500 tonneaux, et quoique bien taillé pour la marche, on ne saurait le considérer comme un marcheur de premier ordre. La cheminée peut être abaissée sur le pont, et le capitaine use souvent de ce stratagème pour tromper les navires qu'il aperçoit au loin. Il a soixante-cinq hommes d'équipages, vingt-cinq soldats de marine et huit canons de faible calibre. Son capitaine, M. Raphaël Semmes, est aujourd'hui en mission spéciale en Angleterre. Les lieutenants placés sous les ordres de M. Semmes sont MM. John Kells, F. Chapman, W. Evans et J. Stribling. Les soldats de marine sont commandés par le lieutenant B. Howel. Le capitaine vient d'adresser une lettre aux journaux anglais pour se plaindre d'avoir été qualifié de corsaire et même de pirate. Il n'a pas de lettre de marque, mais bien une commission navale. Il prétend être belligérant au même titre que les généraux ou les colonels des deux armées qui sont en face l'une de l'autre sur les rives du Potomac.

C'est le 7 juillet dernier que le *Sumter* a quitté la Nouvelle-Orléans et a forcé le blocus du Mississipi. Sa capture souvent annoncée a toujours été démentie. Après avoir brûlé le *Golden Rocket* et s'être emparé de huit navires du Nord dans les parages de l'île de Cuba, il fit une croisière plus longue et moins heureuse en vue des côtes de l'Amérique du Sud. Il revint dans la mer des Antilles, s'arrêta à la Martinique et se dirigea enfin sur Cadix. Parti de Cadix le 17 janvier, il a brûlé, à peu de distance du détroit de Gibraltar, le navire américain *le Napolitain*, qui venait de Sicile.

Peu de jours après, une canonnade bien nourrie mettait en émoi la population d'Alger. Un combat avait lieu entre deux navires, et tout fait supposer que le *Sumter* était un des acteurs de ce combat naval. Il donnait sans doute la chasse à un navire américain, ou peut-être était-il poursuivi lui-même par un bâtiment fédéral.

Il y a eu dans le Kentucky un combat acharné, pendant lequel le général confédéré Zollicoffer a été tué. Un autre engagement très-vif avait eu lieu quelques jours avant dans la Caroline du Sud. Les Caroliniens ont d'abord repoussé leurs ennemis à la pointe de la baïonnette; mais les fédéraux ne se tenant pas pour battus ont attaqué de nouveau le lendemain, et les esclavagistes repoussés de retranchements en retranchements jusqu'au delà du chemin de fer de Charleston à

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

XXII

L'ORIGINALE PUNIE (*suite*).

Madame Delsade, qui s'amusait autant de la leçon qu'on s'apprêtait à donner à l'étrange amie de la maison, que de l'embarras où se trouvait momentanément Corbinaud, soutint la plaisanterie.

« — Eh, eh, ces allusions aux époux assortis qu'il faut dans le mariage, sont des amabilités à votre adresse, Corbinaud!

» — Comment cela, à mon adresse?

» — Oh! Ernest sait bien que j'ai pour lui une estime... une affection... — dit la veuve.

» — Qu'il vous rend bien, allez, ma chère Adèle! — continua la bonne mère, dont le cœur s'était égayé par l'espoir d'avoir trouvé une inspiration de nature à conjurer tous les orages qui planaient sur la maison.

» — Sans doute, — dit l'ami, — je rends à Mme de Bryac toute la justice qui... mais ce n'est pas à dire pour cela... que...

» — J'avais deviné tout cela, mon cher Ernest! — interrompit habilement la dame, — et je suis heureuse de vous l'entendre proclamer devant ces dames!

» — Mais proclamer quoi? — exclama Corbinaud, de plus en plus contrarié de cette conversation, et ne pouvant comprendre où sa vieille amie voulait en venir, en poussant aussi impitoyablement les choses.

» — Eh! pardieu... que vous l'aimez, et maintenant, que le général passe à l'Allemagne... que vous aspirez à l'épouser... — reprit plaisamment la mère.

» — Comment?... moi... je... j'aspire à...

» — Laisse-moi en finir avec cette importune! — dit Mme Delsade bas à sa bru. — Voyons, mon ami, osez donc dire que depuis longtemps vous n'êtes pas épris de la charmante Adèle?

» — Mais, madame, — dit Corbinaud, — s'il faut absolument l'oser... j'aurai ce courage!

» — C'est bon, c'est bon, mon cher Ernest! — reprit la veuve d'un ton suffisant, — nous causerons de tout cela... j'ai précisément ce matin des emplettes à faire... vous m'accompagnerez.

» — Pardonnez-moi, madame... — répondit le digne garçon. — Vous m'avez déjà fait manquer hier un rendez-vous chez le ministre... L'archive passe sans doute à un autre, plus exact!... C'est assez sacrifier les choses utiles à vos fantaisies... Je suis retenu ici par des intérêts sérieux... et... et...

» — Comment des intérêts sérieux? Mais devez-vous avoir sur la terre quelque chose de plus sérieux que de m'obéir?

» — Madame de Bryac... je vous proteste que ces plaisanteries sont fort intempestives...

» — Qu'appelez-vous des plaisanteries? Ah çà, monsieur de Corbinaud, je vous trouve impayable! Comment, voilà trois ans, que vous me compromettez aux yeux de tout Paris... car vous aviez déjà commencé du vivant de mon mari...

» — Moi! — exclama Corbinaud stupéfait.

» — Certainement! — reprit Mme de Bryac, — et au moment où je semble disposée à renoncer pour vous à un mariage aristocratique, vous...

» — Pardon, madame, je ne vois pas en quoi j'ai pu vous compromettre en faisant toutes vos commissions!

» — Mais enfin, est-ce que vous ne m'aimez pas? — exclama Mme de Bryac, stupéfaite, — mais c'est affreux!

» — Allons, allons, — dit la mère, — il faut qu'il y ait ici quelque malentendu... un quiproquo, car Corbinaud est amoureux... c'est un fait... un fait évident!

» — Mais madame .. — fit Corbinaud.

» — Il reste donc à savoir de qui!... — reprit Mme Delsade, — nous avions d'abord pensé que ce pourrait être de vous, Adèle... Mais puisqu'il proteste, qu'il se récrie... qu'il se débat... il faut chercher ailleurs! Voyons... de qui donc Ernest de Corbinaud peut-il être amoureux?

» — Alors ces tendres soins... ces prévenances... exclama Mme de Bryac.

» — Je suis prévenant envers toutes les femmes!

» — C'est-à-dire que vous êtes le plus banal des amis...

» — Madame, en vérité, vous abusez...

» — Ah, ah! la vérité vous offense?

» — Nullement, madame... car, tout à l'heure, on

[1] Voir les numéros 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251.

Savannah, ont fait des pertes énormes. Un immense convoi d'approvisionnements et de munitions est tombé au pouvoir des fédéraux.

On prépare à Port-Royal une grande expédition contre Savannah. Le général Sherman a l'intention de diriger contre cette ville, une attaque par la terre ferme, pendant que les forces concentrées sur l'île Tybee bombarderont le fort Pulaski.

Tous ces préparatifs laissent cependant aux soldats du Nord des heures de loisir, et leur distraction favorite est de faire chanter et de faire danser les esclaves qui se sont réfugiés dans leur camp. C'est un spectacle inattendu et tout nouveau pour ceux qui n'ont jamais vécu dans les pays à esclaves. La triste condition qui est faite aux nègres en Amérique se révèle même dans leurs jeux. Leurs chants et leurs danses ont quelque chose de suppliant et de triste, qui émeut profondément. Loin d'être grotesque, comme on serait tenté de le croire, le nègre esclave est presque gracieux quand il danse et son chant monotone ne manque pas d'un certain charme.

La sollicitude avec laquelle les Anglais suivent les événements qui s'accomplissent aux Etats-Unis, n'a pas pour seule cause de grands intérêts commerciaux à sauvegarder; ils ont aussi dans l'Amérique septentrionale d'immenses possessions qu'ils tiennent essentiellement à conserver. On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de Montréal et d'Halifax, deux grandes villes fondées par les Français.

Halifax est la capitale de la Nouvelle-Écosse. Les Français lui avaient donné le nom de Chibouktou. C'est une jolie ville de 30,000 âmes, avec un beau port, où abordent quatre fois par mois les steamers qui font un service régulier entre Boston et Liverpool. Son commerce est très-florissant et consiste principalement en bois de construction, en pierres, en farines, en houilles et en salaisons. Elle est le siége des principales autorités de la colonie et d'un évêché anglican; elle a une amirauté, une banque, une église catholique, un chantier de constructions regardé par les Anglais comme le plus grand établissement de ce genre qu'ils possèdent hors du Royaume-Uni.

Les premiers habitants de la Nouvelle-Écosse furent des Normands et des Bretons, dont les descendants, plusieurs fois persécutés par les Anglais, ne se mêlèrent jamais à la population protestante, tandis qu'ils restèrent les alliés et les amis des tribus sauvages. Aujourd'hui encore, ils se montrent très-attachés à leurs vieilles coutumes et à l'idiome de leur mère-patrie.

La population totale de la Nouvelle-Écosse est d'environ 200,000 âmes.

A. MALESPINE.

Le petit cheval blanc.

On a beau être doué d'un cœur ferme, il est impossible de ne pas ressentir une grande surprise en trouvant installé chez soi, dans sa chambre, et sans savoir comme il y est venu, un petit cheval blanc, sellé de velours rouge, et faisant claquer sur son col impatient une belle bride toute neuve, à mors d'argent.

Je ne rêvais pas, mes yeux n'étaient même pas affaiblis, quand je fis cette rencontre imprévue, dans ma petite chambre, il y aura demain trois ans. J'étais très-jeune alors, et très-doux. J'avais passé le premier dimanche de février à visiter le Luxembourg de fond en comble, et à dîner seul dans un restaurant du quartier latin.

J'étais fort triste, je vous jure, d'être seul ainsi, quand tout le monde était deux... ou trois. Mais dans mon désir bien naturel d'être deux, je n'avais pas songé à trouver dans ma chambre un petit cheval blanc sellé de velours rouge.

Comme j'avançais vers lui pour m'assurer que ce n'était pas l'ombre d'un petit cheval blanc, je sentis mon pied gauche qui traînait après lui quelque objet pesant. Je regardai à mes pieds, où brillaient deux éperons que j'y voyais pour la première fois, et dont l'un s'était accroché au tapis. Cependant, à mon approche, le petit cheval se retourna avec la prestesse d'un colibri, se fit plus petit encore que devant, glissa entre mes jambes sans me laisser le temps de dire non, et, par la fenêtre ouverte, s'élança, m'emportant sur son dos.

J'étais si jeune alors, cette rapidité me transporta de joie. Il toucha le sol sans se faire aucun mal et galopa intrépidement. Comme il semblait y prendre un plaisir extrême, je le déclarai intelligent et capable de répondre à une question formulée poliment. Je lui dis :

« Où vas tu, mon beau petit cheval blanc ? »

Il ne me répondit pas, et, le long d'une route tout à fait ignorée de moi, il ne cessa de galoper, de bondir, de se dresser sur ses pattes de derrière, et même de cabrioler en l'air, jusqu'à me faire presque mourir d'étonnement et de peur. Puis il franchit deux champs de blé, trois fossés, et plongea pour ainsi dire dans une forêt noire comme l'Érèbe, et à l'entrée de laquelle je le touchai par hasard de mes éperons. Alors ce fut une course folle sous le ciel sombre, et malheureusement aussi sous les branches des arbres, où moins châtié qu'Absalon, je laissai seulement quelques boucles de mes cheveux.

Puis nous entrâmes dans une ville, et le beau petit cheval blanc s'arrêta, de lui-même, devant un grand hôtel, tout éclairé. Quatre domestiques, habillés comme des généraux, s'élancèrent vers moi. Je rougis de honte et je dis tout bas au petit cheval blanc :

— Sais-tu bien, que je n'ai pas le sou! Le petit fripon, répondit par un brusque mouvement de tête, qui voulait dire sans doute : cela ne fait rien. L'hôtel portait pour enseigne : *Au Crédit des fils de famille*, je rougis encore plus fort, me disant qu'il faudrait payer tout de même. En vérité, j'étais sans le sou; j'avais seulement avec moi un pardessus tout neuf, une montre en or, et quelques illusions, qui toutes me quittèrent, le lendemain matin, en même temps que ma montre, que l'on retint en gage, à l'hôtel du Crédit, pour payer un gîte qui valait bien trente sous.

Combien de temps aura le galop effréné du petit cheval blanc, je ne saurais vous le dire. Nous nous arrêtâmes devant trois nobles hôtels encore, intitulés l'un : *Aux oncles qu'on devrait avoir*, l'autre : *Au renouvellement*, le dernier : *Au bout du fossé*. Et le petit cheval blanc irrité, à force de galoper, s'était couvert d'écume. Je le trouvai soudain grandi et maigri, la bride neuve était devenue une corde sèche, et le beau mors d'argent un vil fer rouillé, la selle en velours rouge avait disparu avec mon pardessus neuf.

Le petit cheval blanc s'arrêta pour la dernière fois, au milieu d'une plaine sans arbre, sans verdure, et sans horizon; d'un bond il me jeta par terre, d'un coup de pied fit voler mes éperons au diable... et s'enfuit. Il s'enfuit bien vite, car depuis que je pèse d'un pied lent sur le sol jadis effleuré d'un vol si rapide, je l'ai revu cent fois au moins, emportant des hommes jeunes et charmés, comme je le fus moi-même, de son élan féerique. En vain je leur crie : Gare à l'auberge du *Crédit*, gare à la plaine sans verdure, gare au coup de pied ! »

Ils ne m'écoutent pas.

Jeunes gens, méfiez-vous de l'imprévoyance et du *petit cheval blanc*

LOUIS DÉPREZT.

Types parisiens

N° I.

Mme LECŒUR. — CABINET DE LECTURE DES CHIFFONNIERS.

Après avoir dessiné pour les abonnés du *Monde illustré*, et leur avoir décrit les types bizarres et pittoresques que nous avons rencontrés sur notre route en parcourant l'Italie, l'Espagne et une partie de l'Afrique, nous avons découvert, un beau matin, que le vrai pays inexploré, celui où la curiosité du voyageur trouve toujours un aliment, où le flâneur a devant lui des perspectives infinies, est encore ce Paris que nous habitons tous sans le connaître. Les types y abondent, nous les coudoyons à chaque pas, les remarquant à peine; ils naissent, ils meurent, c'est à peine si nous nous rappelons un chant bizarre ou un vêtement bariolé qui venait parfois frapper nos oreilles ou nos yeux.

Autrefois ils s'appelaient Chaudruc-Duclos, Martainville, le père Lamourette. Aujourd'hui c'est Mme Lecœur la buraliste; c'est *Mangin*, l'illustre Mangin; le *bâtonniste des Champs-Elysées*; la *bouquetière du Jockey-Club* et vingt autres types, les uns bouffons, les autres graves, quelques-uns gracieux. Sans autre préambule, nous annonçons à nos lecteurs une série de types parisiens, tous dessinés d'après nature et étudiés sur le vif, et nous avons l'honneur de leur présenter Mme Lecœur. Plus tard ce sera le tour de l'*homme au lièvre*, de *Tripoli, fils de la gloire*, du *berger en chambre* et de l'*homme-orchestre*, etc., etc. Mme Lecœur a été jeune; elle a même été belle, et vous vous doutez bien qu'elle a dû avoir des malheurs. Sur

---

disait ici que vous êtes une extravagante... C'est la vérité... et ça ne m'a pas offensé !

» — Comment, monsieur! — s'écria Mme de Bryac, — on osait dire...

Mme Delsade ne voulait pas laisser s'animer le dialogue entre les deux dissidents, aussi interrompit-elle avec autorité :

» — Si Corbinaud n'adore pas Adèle, il n'en reste pas moins acquis qu'il adore quelqu'un. Il ne s'agit donc plus que de savoir quel peut être l'objet de cette passion secrète. Si ma fille Céline était là... peut-être pourrait-elle nous aider à chercher... à trouver...

Or, il ne faut pas oublier que Céline était précisément là...et que la mère, mettant comiquement à profit son infirmité, feignait de l'ignorer, pour arriver plus droit à son but.

» — Comment, Céline? — dit Mme de Bryac.

» — Eh sans doute!... voyons, Corbinaud, là, entre nous: est-ce que depuis que notre chère Céline a grandi dans la vie, comme dans nos cœurs, le vôtre...

» — Ah! je comprends! — dit Mathilde, à part.

» — Mademoiselle... je vous jure. .— murmura Corbinaud bas à Céline.

» — Je suis sûre, — reprit Mme Delsade, — que si Céline, au lieu d'être là-bas à veiller l'arrivée d'une personne que j'attends, était ici à m'entendre... vous verriez à sa rougeur...

» — Mais c'est qu'elle rougit!... — dit Mme de Bryac.

» — Certainement, — reprit Mme Delsade, — qu'on reconnaîtrait qu'elle n'est pas insensible aux rares qualités de l'excellent ami de sa famille... qu'elle apprécie sa loyauté, son bon cœur...

» — Mademoiselle... serait-il possible ?... — reprit Corbinaud, bas à Céline.

» — Monsieur... — répondit Céline, très-embarrassée, — je vous jure qu'au contraire...

» — Enfin, — ajouta impitoyablement la mère, — je suis bien certaine que si Céline était là... elle serait toute décontenancée...

» — Eh! pardieu, madame... — exclama Mme de Bryac, — c'est précisément ce qu'elle fait !

» — Comment, comment ? — exclama la mère-aveugle en jouant l'étonnement, — Céline m'entendait? mais c'est un guet-apens !

» — Sans doute elle est là... — dit Mathilde, — et nous voyons bien que vous l'ignoriez... chère maman, car vo s n'auriez pas ainsi trahi le secret de son cœur !

» — Maman... — murmura Céline.

» — Et ce Corbinaud qui ne me prévient pas! — reprit Mme Delsade.

» — C'est que... la surprise... la joie... — dit Corbinaud.

Mme de Bryac, le visage empourpré de colère, les yeux animés, et décidée à jeter au besoin le masque, s'avança vers Corbinaud et dit :

» — Je vois, monsieur, que vous vous moquiez de moi. Mais je vous crois encore trop homme d'honneur pour porter jusque dans les intérêts les espiégleries quadragénaires dont vous usez dans les sentiments. Comme j'ai eu l'étourderie de vous charger de quelques intérêts, puis-je vous réitérer ma demande d'hier, et savoir quand aura lieu ce remboursement échu ?

Corbinaud, heureux de voir la conversation changer de terrain, se sentit plus à l'aise en disant :

» — Madame... est-ce qu'hier mon ami Paul ne vous a point parlé d'un *aveu* qu'il avait à vous faire?

Mme de Bryac surprise, gênée, se rapprocha brusquement de Corbinaud, et lui dit à voix basse :

» — Quoi, vous savez?...

» — Sans doute! — reprit le digne garçon, en regardant Mathilde, — et l'aveu dont il s'agit, c'est que...

» — Mais, monsieur de Corbinaud! — essaya d'interrompre la veuve disposée à minauder.

» — C'est que, votre débiteur, celui dont vous me disiez de poursuivre le remboursement avec rigueur, avec férocité... c'est lui !

» — Paul !

» — M. Delsade, mon mari, madame ! — dit Mathilde choquée de la familiarité de son étrange amie.

» — Oh! dès qu'il s'agit de Paul! — reprit la veuve sans comprendre la délicatesse de la situation, — j'attendrai... je ne demande plus rien... qu'il prenne tout le temps qu'il voudra !

» — C'est inutile, ma chère ! — reprit froidement Mathilde. — Une femme a le droit de payer pour son mari... — Ce disant, elle alla au bureau dans un tiroir duquel elle avait, quelques instants auparavant, posé les cent cinquante mille francs produits de ses diamants, que sur sa réclamation très-vive, elle s'était fait remettre par Corbinaud, pour éviter que l'argent, allant à M. de Lismore, facilitât le duel. — Voici votre somme! — dit-elle en présentant à Mme de Bryac la liasse de billets de banque.

Celle-ci surprise, contrariée, dominée par ce ton d'autorité, prit machinalement les billets, en laissant échapper un « ah ! » qui trahissait sa déception.

Au même instant, Céline s'approcha vivement de sa mère, et lui dit que le coupé du comte de Lismore entrait dans l'hôtel...

» — Il nous arrive quelqu'un, — reprit Mme Delsade, — **pardonnez-nous, chère madame... des affaires de famille... vous comprenez?**



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Bivouac des fédéraux dans la Caroline du Sud.



TYPES PARISIENS. — Mme LECŒUR. — Cabinet de lecture des chiffonniers (cité Doré). Croquis de M. Charles Yriarte.

ses vieux jours, elle tient un cabinet de lecture dans la villa des Chiffonniers (la cité Doré). Je devrais ouvrir une parenthèse pour vous parler de cette villa, mais il faut choisir, la villa ou l'hôtesse; nous sommes trop variés pour être prolixes.

Un matin qu'il faisait beau, mon *Paris inconnu* à la main, mon carnet bourré de notes prises dans Privat-d'Anglemont, j'ouvre la portière d'un coupé en jetant au cocher cette adresse : « Barrière des Deux-Moulins, villa des Chiffonniers! » Le cocher ne bronche pas et m'arrête, après une heure d'un trot consciencieux, devant une espèce de poterne étroite servant d'entrée à une longue ruelle de chaque côté de laquelle s'élèvent des maisons basses, piteusement peintes d'un jaune pâle.

Les habitants de la cité mettent la tête à la fenêtre. Ce sont des visages hâves, des figures pâles et souffreteuses. Une dizaine d'enfants déguenillés entourent la voiture en ouvrant de grands yeux, peu habitués qu'ils sont à voir d'autres véhicules que ceux qui contiennent les chiffons et sont traînés à bras par leur père ou leur mère.

La cité n'a qu'une rue, et, après avoir visité trois ou quatre de ces pauvres ménages de chiffonniers et fait un croquis d'ensemble de la villa, je trouve que Privat-d'Anglemont a un peu poétisé la cité Doré, quand j'aperçois à une fenêtre, dont les carreaux cassés sont remplacés par des images, un étalage de bouquiniste et des journaux tachés.

J'entre; j'étais chez Mme Lecœur. La bonne dame quitte son vieux fauteuil, vénérable monument, épave du mobilier de quelque antique douairière. Trois chats, compagnons assidus de la veuve, viennent se frotter le long de mes jambes, et messieurs les lecteurs abandonnent pour moi, l'un un *National* qui date de quinze ans, l'autre une feuille jaune qui n'a plus de nom dans aucune langue; un troisième, debout, était probablement en train de proposer une réforme qui devait contribuer à l'extinction du paupérisme.

Mme Lecœur loue quelques vieux journaux à la séance, au prix modique de 1 centime les deux heures. Elle laisse aux ménages la faculté d'emporter les livres à domicile, et les ménages abusent de la faculté dans la plus large acception du mot. Elle m'a confié qu'un roman de Paul de Kock, auquel on avait arraché une trentaine de pages, continuait à circuler sans que personne songeât à se plaindre du peu de suite que M. de Kock a dans les idées.

La bibliothèque est légère, et les livres aussi. Dinocourt, Ducray-Duminil, Grécourt, Pigault-Lebrun sont les classiques de l'endroit. Les bonnes âmes y peuvent trouver aussi une pâture avec *Valmont ou l'Enfant égaré*, *Cœlina ou l'Enfant du mystère*, *la Chaumière indienne* en trois exemplaires différents. J'ai trouvé là une édition *princeps* de la *Nouvelle-Héloïse*, mais ce J.-J. Rousseau n'a pas de succès à la villa, et Mme Lecœur trouve que Julie est *assommante*.

L'empereur est là sous toutes les formes : son image est collée aux carreaux, son buste est dans un coin, et son histoire par M. de Norwins est l'un des livres les plus lus dans ce cabinet de lecture peu confortable. Je crois que c'est pour ce dernier ouvrage que Mme Lecœur a dû faire les frais de son affiche au moins naïve : Les lecteurs sont priés de ne pas emporter les livres.— C'est exactement comme si on lisait chez un bijoutier : *Les visiteurs sont priés de ne pas prendre les montres.* — Mme Lecœur n'a pas bien compris ce que je venais faire chez elle; et comme je copiais ardemment les titres de ses livres et compulsais tous les volumes, elle m'a dit que j'allais salir *mes belles mains qui étaient si propres.* (On n'est pas plus naïve.)

Mme Lecœur a cent francs de loyer. Je ne veux faire de peine à personne, mais la philanthropie est parfois un manteau qui couvre de bien vilaines choses, et ce manteau n'est pas toujours bleu.

Le jour où j'ai rendu visite à la bonne femme, elle avait trouvé à manger, mais n'avait pas prisé depuis trois jours. Je ne suis pas philanthrope, mais je vous assure que mes cigares m'auraient semblé mauvais pendant quinze jours si j'avais laissé sa tabatière vide.

CHARLES YRIARTE.

MA COUSINE CATHERINE MILON

(Suite et fin.)

— Mais, dit-elle, malgré mon amour et mon orgueil pour le lieu qui m'a vue naître, mon attachement à Cruzy n'est pas exclusif. J'adore la campagne quelle qu'elle soit, et je suis loin de détester la ville. Je crois qu'il y a d'autres endroits aussi *beaux*, qui n'ont besoin que d'être aussi *connus* pour être aussi *aimés*. La nature, la bienfaisante nature se révèle à ses vrais adorateurs aussi bien sur la colline aride et désolée que sur la vaste mer, dans les campagnes dorées que dans les forêts profondes. Le cœur, le cœur, docteur Lambert, peut se construire une résidence, comme l'oiseau sauvage construit son nid; car que vaut une demeure, où en est-il une sans l'objet aimé? Vous aussi, n'est-ce pas, vous partagez cette opinion? Votre profession vous a poussé à l'étude des grandes choses, des nobles sentiments. Vous aimez la nature. Si je ne me trompe, je vous ai rencontré dans quelques-unes de mes promenades matinales.

— Oui, mademoiselle, balbutia M. Lambert en rougissant, oui, j'ai eu le plaisir de vous rencontrer deux fois; je vous ai même vue à l'église.

— Ah! fit ma cousine Catherine Milon.

— Oui, en vérité, reprit-il avec un redoublement d'animation, et je vous ai reconnue sur-le-champ; j'étais sûr de mon fait, j'avais si souvent entendu parler de vous. Et, ma foi, ajouta-t-il d'un ton à moitié confidentiel, c'est en partie à cause de *vous* et pour *vous* que je suis venu à Cruzy.

Aveu flatteur! ingénieuse déclaration! La renommée lui avait-elle donc enfin rendu justice? et les charmes qui avaient été si peu appréciés à Cruzy étaient-ils donc assez puissants pour amener à ses pieds un étranger aussi distingué? Mais c'était maintenant à lui de parler, à elle d'écouter.

— Oui, mademoiselle Milon, le portrait qu'on m'avait fait de vous m'avait préparé à vous regarder avec un intérêt tout particulier; vous me souriтes quand nous nous rencontrâmes, et dans votre sourire je découvris immédiatement une source d'encouragement; je sentis que nous pouvions beaucoup l'un pour l'autre.

— Oh! docteur Lambert, épargnez-moi; c'est si imprévu...

— Excusez-moi, mademoiselle; il ne faut cependant pas rougir pour cela. Ma proposition vous semble intempestive, mais on n'a plus coutume de faire un mystère de ces choses comme au temps de nos prudes grand'mères. Il est peut-être présomptueux à moi de vous entretenir ainsi sans m'être d'abord fait présenter; mais je n'ai ici aucune connaissance à qui j'aurais pu demander cette faveur. Je possède des témoignages de capacité qui m'ont été décernés par des hommes du plus haut rang dans ma profession et des lettres de recommandation signées par toutes les notabilités de Tonnerre.

— Oh! alors vous demeurez à Tonnerre? dit ma cousine Catherine Milon, qui désirait naturellement connaître quelque chose de ses faits et gestes.

— Je n'ai pas précisément de résidence fixe. J'ai demeuré plusieurs mois à Tonnerre, et j'aime cette ville et ses habitants. Mais je voudrais trouver un champ plus vaste pour y exercer mes talents. Cependant, un homme de ma profession ne peut guère choisir. Il faut qu'il aille où il y a de l'occupation. Peu m'importe le lieu où je travaillerai, pourvu que je trouve de l'ouvrage et la sympathie des gens qui m'emploieront. Si j'obtiens de l'encouragement ici, si vous voulez vous fier à moi, je me flatte que jamais vous ne regretterez votre confiance.

— Oh! j'en suis bien certaine, docteur, répliqua la bonne fille, dont les joues s'étaient empreintes de la nuance du coquelicot.

M. Lambert salua poliment.

Ma cousine Catherine Milon l'enveloppa dans un regard chargé de tendresse.

— Oui, j'en suis bien sûre, répéta-t-elle. Votre air et vos manières sont vos meilleures lettres d'introduction.

L'épine dorsale du médecin se plia en deux, sous le poids de ce compliment.

— Mais, continua ma cousine, quoique je ne sois plus une enfant par les années, je suis encore une enfant par le cœur. J'ai un père, un père bon et indulgent, je dois le consulter.

— Assurément, assurément, mademoiselle Milon, vous déciderez vous-même avec lui; vous êtes votre maîtresse, au moins, sur ce point.

— Je suis maîtresse de mes actions, monsieur, dit ma cousine d'un ton d'affectueux reproche; et si je demande conseil à mon père, c'est seulement parce que je sens que cela lui fait plaisir. J'ai appris une grande vérité, c'est que le pouvoir de la femme réside dans la soumission, qu'elle soit fille, femme ou mère. Docteur Lambert, sa faiblesse fait sa force; son escla-

---

» — Ah! le notaire, sans doute! — dit la veuve, en affectant la légèreté. — Après tout... je ne vous en veux pas, Corbinaud... ni à vous, Céline!... et il y avait, vous l'avez compris, bien des plaisanteries dans mes reproches! J'épouserai le marquis de Sarville... Les vieillards ont du bon... le premier m'a faite riche... celui-ci me fera marquise... après cela, je verrai... je me marierai peut-être selon mon cœur! Adieu... Mathilde, demain je viendrai probablement te demander à dîner, ma chère! Au revoir, mes amis!

Et elle sortit d'un air confiant qui cachait un dépit que consolait mal la somme qu'elle tenait en main. A peine fut-elle dehors que Mathilde s'écria :

» — Quelle originale!

» — Là, tu vois, maman... — dit Céline, — au lieu de s'indigner, on plaisante! Elle a tous les bénéfices du rôle qu'elle joue!

» — Non... pas tous... — répondit Mme Delsade, — n'est-ce pas, Corbinaud?

Corbinaud s'étant rapproché de la mère, elle reprit à voix basse :

» — Emmenez Mathilde et Céline, mon ami, je dois être seule avec le comte de Lismore qui vient d'entrer à l'hôtel.

» — Comment, le comte de Lismore! — exclama Corbinaud au comble de la surprise.

» — Oui... Vous comprenez à présent ma liberté d'esprit? Vous comprenez que j'aie pu vous aider à congédier cette folle et trahir le secret de ma chère Céline?

» — Ah! madame, — dit Corbinaud en pressant la main de la bonne mère qu'il embrassa avec effusion, — vous saviez donc aussi le mien?

» — Oui... oui, mon ami... Nous reprendrons ce chapitre-là plus tard... On va introduire ce comte... emmenez-les... Laissez-moi seule avec l'ennemi... »

XXIII

LE GÉNIE D'UNE MÈRE.

M. de Lismore entra tout surpris en murmurant :

« — Le cabinet du mari... c'est étrange! — Puis ayant vu Mme Delsade dans le grand fauteuil voisin du bureau : — Diable! *la mère!* »

Le valet s'approcha de l'aveugle et lui annonça la présence du comte :

« — C'est bien... laissez-nous! — dit-elle. Puis, se retournant du côté où elle pensait que se trouvait M. de Lismore, elle ajouta :

» — Monsieur le comte, vous êtes sûrement étonné d'un appel...

» — Auquel je me suis pourtant rendu avec empressement, madame! — dit le personnage encore mal remis de sa déception, en voyant que ce n'était pas à l'invitation de Mathilde qu'il s'était rendu avec cet empressement. Néanmoins, il résolut sur-le-champ de faire bonne figure, se croyant maître de ce nouveau terrain comme des autres.

» — Veuillez vous asseoir là... près de moi... — dit Mme Delsade, — car... si par malheur nous ne pouvons tous deux nous voir... je suis bien certaine que nous sommes gens à nous entendre!

» — Madame... daignez me dire...

» — Au fait, il n'y a aucune irritation entre nous, monsieur! Et comment y en aurait-il?... Je ne suis qu'une pauvre vieille femme... une infirme... une campagnarde tout occupée de faire autour d'elle un peu de bien aux déshérités de la vie... Je ne compte pas en dehors de ma famille... tandis que vous, monsieur le comte, vous êtes un des hommes à la mode de Paris... un financier, un sportsman, un élégant gentilhomme...

» — Madame...

» — Aussi fallait-il quelque chose d'assez extraordinaire pour nous rapprocher...

» — En effet, madame... et ma surprise n'a pas encore cessé...

» — Eh bien, monsieur, je vais m'expliquer. Mon fils vous doit de l'argent...

» — Quoi, madame, c'est pour me parler de cela...— dit le comte, prêt à se lever pour prendre congé.

» — Permettez, monsieur... je ne suppose pas qu'il vous soit si indifférent d'apprendre qu'aujourd'hui même vous serez payé?

» — Fort bien, madame... mais je ne devine pas encore pourquoi la mère de M. Paul Delsade intervient dans des affaires que sans doute il est en situation de terminer lui-même!

» — Eh bien, — reprit Mme Delsade avec douceur, — c'est précisément une mère qui vous a prié de venir à elle... et cette mère, voici ce qu'elle veut vous dire. Il y a ici une famille où tous s'aiment et se tiennent étroitement liés par les liens du cœur aussi bien que par ceux du sang. Dans cette situation, l'offense faite à l'un va sympathiquement toucher l'autre... car tout est commun entre eux : le bien, le mal... les joies, les douleurs... de sorte que si un membre souffre, toute la famille, qui ne forme qu'un corps, souffre également!

» — Soit, madame!... mais...

» — C'est vous dire, monsieur, que nous sommes tous atteints par votre conduite envers...

» — Envers M. Paul? — dit le comte d'un air moqueur.

vage constitue sa liberté; et quand même je serais disposée à vous accorder mon consentement, celui de mon père devrait le précéder. Je veux qu'il me donne l'exemple.

— Mais vous ne prétendez pas...

— Oui, docteur Lambert; je prétends tout ce que je dis.

— Mais considérez, mademoiselle Milon, que les gens de l'âge de monsieur votre père envisagent les choses d'une manière si différente de la nôtre.

(*Nota bene!* Déjà son imagination avait commencé à associer ma cousine avec lui.)

Fortunée Catherine, son cœur battait à rompre sa poitrine.

Le docteur poursuivit.

— Il fera des difficultés! S'il refusait son consentement. A son âge les changements sont pénibles, vous savez.

— Vous avez raison, cela lui semblera cruel d'abord; mais il m'aime, docteur, il m'aime, comme seul un père peut aimer son enfant. Il finira par consentir, j'en ai l'assurance. Il ne peut rien me refuser; et encouragée par sa chère expérience, j'oublierai ma timidité.

— Vous êtes naturellement, mademoiselle, meilleure juge que moi de ce que peut faire monsieur votre père, et je cède volontiers à vos désirs; mais encore une question, je vous prie. Si je parviens à obtenir son adhésion, voudrez-vous immédiatement me fixer un jour, ou devrai-je attendre jusqu'à ce que?...

— Oh! docteur, c'est réellement trop, beaucoup trop! Cette demande est si... prématurée; accordez-moi un peu plus de temps. Vous comprenez...

Toute la pudeur de ma cousine Catherine Milon était en révolution. Plus cramoisie que la pourpre, les yeux chastement baissés vers le parquet que tourmentait le bout de sa bottine, elle se tut.

— J'attendrai certainement que vous soyez prête, dit le bel étranger; mais je confesse que je ne vois pas l'avantage d'un délai inutile, ennuyeux pour vous et contrariant pour moi. Enfin, vous y réfléchirez et nous réglerons ce point à notre prochaine entrevue... Alors, vous pensez qu'il faut en parler tout de suite à monsieur votre père?

— Oui.

— Lui enverrai-je d'abord mes lettres de recommandation?

— Oh, non! Allez-y vous-même. Une entrevue directe sera plus efficace.

— Puis-je lui dire que vous approuvez ma visite?

— Comment donc! mais oui, et ne vous découragez pas s'il paraît hésiter. Ajoutés aux vôtres, mes arguments finiront par l'emporter.

— Merci, mademoiselle. Le trouverai-je maintenant à son bureau?

— Je ne pense pas; il est occupé au château de Maulnes, où il déjeunera; mais il sera cependant revenu de bonne heure, ce soir. Si vous voulez...

— Croyez, mademoiselle, que je me ferai un devoir...

Et, là-dessus, le galant médecin se leva, prit son chapeau, le roula dans ses doigts, le brossa avec la manche de son habit, fit un pas en arrière, s'arrêta un moment et ajouta :

— Et s'il consent, pourrai-je considérer l'affaire comme arrangée? pourrai-je me regarder comme tout à fait engagé?

(*Tout à fait engagé!* Que ces mots résonnèrent donc harmonieusement à l'oreille de ma cousine Catherine Milon!)

— Sans doute, docteur Lambert. Au revoir!

— A bientôt, mademoiselle Milon; j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects!

Ce disant, il s'inclina galamment et disparut.

« Homme spirituel! Qu'il est élégant! quel bon ton! Qu'il est honorable et respectueux! Il n'a pas même pris la liberté de porter mes doigts à ses lèvres, comme je pensais presque qu'il ferait. Peut-être a-t-il jugé que ce serait inconvenant. Est-il bien fait! et supérieur aux gens de Cruzy donc! Clémentine n'a pas besoin de se renseigner sur lui près de son stupide mari. Après tout, son Jean Léveillé ne connaît ni tout le monde ni toute chose au monde, comme cette pauvre Clémentine se le figure. Ah! Clémentine, Héloïse, Clara et les autres vont-elles ouvrir les yeux! Je me flatte qu'il est un peu au-dessus de tout ce qu'elles ont rencontré jusqu'ici; et mon cher papa, que dira-t-il? »

Ma cousine Milon passa une heure dans la plus suave rêverie à laquelle elle se fût jamais abandonnée. Descendant ensuite à la cuisine, elle étonna Jeannette par des ordres si extraordinaires, que l'honnête cuisinière faillit se trouver mal. Il fallait faire cuire des roses pour les mettre dans la tarte, saler les pommes pour les distiller, et une foule d'autres absurdités de cette trempe.

— Bonté divine! s'écria Jeannette, écoutant bouche béante, les yeux écarquillés, ces singulières instructions; miséricorde! On dirait, mam'selle, que vous avez perdu l'esprit.

Ma cousine pensa que la future d'un célèbre docteur se dégraderait en s'abaissant au rôle de ménagère. Elle se mit à rire et remonta à sa chambre pour songer à sa toilette de mariée.

A déjeuner, elle s'attira encore les observations de la fidèle Jeannette, par son refus de manger le poulet rôti et la tarte aux pommes qui faisaient autrefois son régal. Elle ne prit qu'un biscuit qu'elle trempa dans un verre de vin.

— Oh! pour le coup, vous êtes malade, mam'selle, ben malade! fit la domestique.

Ma cousine sourit gaiement et retourna à ses châteaux en Espagne. A quatre heures, elle s'habilla avec une coquetterie qui n'était pas sans prétention. Vers sept heures, son père rentra; à sept heures et demie, on frappa à la grande porte. C'était évidemment le docteur Lambert. Dix minutes après, il sortait. Ma cousine Catherine Milon se sentit froid dans le dos. L'aurait-on refusé? Elle descendit à la salle à manger. Son père s'y promenait. Il n'avait, ma foi, pas du tout l'air de mauvaise humeur. Bien au contraire, il se frottait joyeusement les mains l'une contre l'autre. Ma cousine supposa qu'il lui ménageait quelque fine raillerie et elle s'apprêta à faire bonne contenance. On se mit à table; on mangea avec appétit; mais, chose étrange! papa ne dit pas un mot de l'aimable prétendant. Il parla de son voyage, de ses affaires, de l'abondance des récoltes, de la fenaison, de la maladie qui décimait les bestiaux et la volaille, que sais-je? de tout, excepté du sujet qui remplissait l'esprit et le cœur de mon inflammable cousine Catherine Milon. Je vous laisse à penser si elle était désappointée. Enfin, au dessert, tout en pelant une poire, M. Milon dit soudain :

— A propos, Catherine, quel est donc ce charlatan qui est venu ce soir dans mon cabinet?

— Charlatan!

— Enfin, ce... Comment s'appelle-t-il?

— Lambert, papa.

— Lambert, soit! Il m'a dit que tu me l'avais envoyé. Qui est-il? Què sais-tu sur lui?

— Mais, papa...

— Il m'a dit que tu l'avais engagé à me voir. A cette considération, je l'ai reçu; autrement je lui aurais vite montré la porte.

— A lui!

— Mon Dieu! ma chère amie, tu peux faire ce qu'il te plaît; je ne veux pas décider pour toi, et dans un cas comme celui-là, c'est à toi seule de juger. Mais penses-tu que je sois assez fou pour croire ce qu'il dit? D'ailleurs, il demande trop.

— Oh! mon bon petit papa, je craignais que telle fût votre opinion.

— Oui, mon enfant, ses demandes sont extravagantes.

— Ses demandes, papa?

— Mais oui. Oh! je présume qu'il ne t'en a pas parlé. Ça n'eût pas été délicat; on ne veut pas que les dames s'occupent de vulgaires opérations d'argent. Mais vraiment, Catherine, cinq cents francs, c'est quelque chose par le temps qui court.

— Cinq cents francs!

— Cinq cents francs! Après tout, si tu es décidée, ma fille, que cela ne t'influence pas. Nous pouvons nous permettre ce sacrifice.

— Cinq cents francs! répéta ma cousine stupéfaite; mais pourquoi ces cinq cents francs, papa?

— Eh mais, pour toute la garniture supérieure et inférieure, j'imagine; un râtelier complet, par Dieu!

Et il lui tendit cette carte très-proprement gravée :

DOCTEUR CHARLES LAMBERT

CHIRURGIEN DENTISTE

Nettoye les dents, les plombe, les arrache et confectionne les dentiers dans le meilleur goût et dans le plus bref délai. Prix modiques.

A ce moment, ma cousine Catherine Milon tenait à la main une tasse de thé brûlant. Ce fut tant mieux; car, à la vue de la carte, elle eut un tressaillement si brusque que la tasse se renversa et son contenu lui brûla légèrement le bras, ce qui donna une cause plausible aux sanglots de la pauvre fille.

» — Non... envers sa femme! — reprit la mère avec fermeté.

» — Ah!... il s'agit de Mme Delsade! — exclama Lismore avec amertume.

» — Sans doute, monsieur, — reprit la mère, — vous aviez cru trouver sous ce toit une de ces épouses que les occupations, ou l'insouciance de leur mari, laissent accessibles aux séductions du dehors! De sorte qu'au jour où la porte s'ouvre à l'hospitalité sociale, et qu'il suffit, pour tout passe-port, de livrer au gardien du seuil un nom connu... vous êtes entré ici... et, profitant de la confiance du mari absent, et de la solitude de la jeune femme, vous n'avez pas craint de l'offenser... de nous offenser tous, par une déclaration...

» — Mon Dieu, madame, — interrompit le comte d'un ton léger, — il me semble que tout cela est pris bien au tragique!... A la vérité, j'ai exprimé à Mme Delsade les sentiments d'admiration qu'elle m'inspire... mais je ne croyais pas en cela avoir franchi la mesure... de ce qui se tolère généralement dans le monde... et...

» — Dans quel monde, monsieur? Il ne me conviendrait pas de rechercher celui où le bon goût du comte de Lismore peut me proposer des exemples! Les mots prennent leur valeur selon l'oreille qui les écoute — ou les subit!

» — Madame... — reprit le comte fort impatienté, — vous me permettrez de vous dire que votre fille aurait, selon moi, montré plus... d'esprit et de prudence... et tout autant de vertu... en taisant...

» — Pardon, monsieur; car son mari, qui ignore tout... vous appelait de nouveau chez lui... Ne pouvant prudemment l'éclairer, elle a dû confier à sa mère...

» — Enfin, madame, est-ce pour me faire subir un sermon que vous avez cru devoir...

» — Non, monsieur le comte, — reprit la mère avec un retour de douceur, — car si je me crois en droit d'avoir quelque chose à vous reprocher... j'ai aussi, par contre, quelque chose à... vous demander!

» — Voyons, madame! — dit le comte qui semblait vouloir rompre devant cette habile tactique de la vieille aveugle.

» — Je vous ai dit qu'étant ici tous solidaires... j'étais atteinte par vous dans cette offense... Or, j'ai espéré qu'un gentilhomme ne me refuserait pas l'expression de ses regrets... ils devront moins vous coûter à prononcer devant moi... une mère... une infirme, que devant tout autre... car, si, en avouant votre faute, vous rougissez, monsieur le comte, vous savez que je ne vous verrai pas!

» — Madame... j'admire cette ingénieuse théorie de la solidarité... qui, tout en étant un besoin de votre cœur, est aussi une habileté de votre esprit. Placée comme vous l'êtes, par l'autorité de votre âge et le privilége d'une touchante infirmité, dans une double auréole de respect, vous avez espéré obtenir de moi ce que ne voulait pas me demander un autre membre de cette famille... solidaire, comme vous dites! Et pourtant... n'était-il pas plus naturel, plus légitime que celle qui a entendu ce qu'on appelle l'offense, entendît elle-même l'excuse? Si j'ai des torts, l'expiation n'en serait-elle pas plus grande? Mais j'ai le regret de vous le dire : madame votre fille elle-même fût-elle là, qu'à elle comme à vous je devrais...

» — Et vous êtes gentilhomme, monsieur! — exclama Mme Delsade.

» — Eh! madame, c'est précisément parce que je le suis qu'il m'est impossible...

» — De céder à des femmes?

» — De reculer devant des hommes! — s'écria M. de Lismore en se levant brusquement.

» — Comment? — s'écria la mère très-alarmée, — que voulez-vous dire?

» — Tenez, madame... j'ai hâte de sortir de cette contrainte : sachez-le donc, — je suis provoqué!

» — Ah! je le redoutais! — murmura la vieille aveugle.

» — Maintenant, — reprit le comte, — vous comprendrez, madame, que je n'aie plus rien à vous dire... ni à entendre. — Et il se leva pour se retirer. »

Mme Delsade étendit la main vers lui, le saisit par le bras et dit impérieusement :

« — Restez... restez, monsieur! »

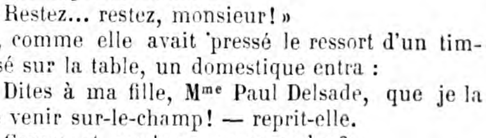
Puis, comme elle avait pressé le ressort d'un timbre posé sur la table, un domestique entra :

« — Dites à ma fille, Mme Paul Delsade, que je la prie de venir sur-le-champ! — reprit-elle.

» — Comment, madame, vous voulez?...

» — Je veux définitivement savoir quel homme vous êtes, monsieur le comte, et si vous êtes digne de vous mesurer avec mon fils!

Lismore dominé par cet accent retomba assis. La pensée de se trouver de nouveau en présence de Mathilde, dans des circonstances dont il se croyait toujours le maître, ne lui déplaisait pas... La porte s'ouvrit, et la jeune femme parut. En voyant là le comte de Lismore, elle s'arrêta surprise sur le seuil...



(La fin au prochain numéro.)



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Attaque par les fédéraux d'un convoi de munitions dans la Caroline du Sud.

Ce fut aussi un motif pour se retirer dans son appartement, tandis que Jeannette marmottait :

— Chère fille du bon Dieu ! elle est toute chose aujourd'hui. Pour sûr qu'elle aura fait un mauvais rêve la nuit dernière. Les jeunes filles, ça voit souvent des gros chats noirs dans leurs rêves.

Le lendemain, ma cousine Catherine Milon descendit à l'heure du déjeuner; mais elle toucha à peine aux aliments, annonça qu'elle n'irait pas se promener et enjoignit à Jeannette de dire qu'elle était sortie, si on venait la demander.

Puis, tout en rajustant sa manche, après avoir répondu aux affectueuses questions de son père, qui ignorait heureusement la part qu'il avait eue à la catastrophe, elle lui dit, avec une négligence très-habilement jouée :

— Ah ! j'y pense, papa; si vous voyez ce Lambert, dites-lui donc, je vous prie, que je ne veux rien faire faire maintenant à mes dents. Du reste, je me propose d'aller bientôt à Paris, et profiterai de ce voyage pour consulter le docteur Désirabode.

ÉMILE CHEVALIER.



Vue d'Halifax, capitale de la nouvelle Écosse, point de débarquement des troupes anglaises expédiées au Canada.

COURRIER DU PALAIS

Les débats de la cour d'assises de Bourg n'ont pas tenu ce qu'ils promettaient. On espérait que la vérité se ferait jour tout entière, que les aveux des accusés permettraient à la justice de déterminer le nombre exact des victimes que Dumollard avait enterrées ou noyées dans le Rhône. Le chiffre qui, si l'on en juge par les effets de femmes trouvés en la possession de l'assassin, a dû être considérable, reste encore inconnu. Le jour même de la dernière audience, des ouvriers travaillant dans les bois de Trommoye ont, dit-on, découvert trois squelettes que tout semblerait indiquer comme devant s'ajouter à la sinistre collection. Une instruction nouvelle s'ouvrira sans doute, et peut-être alors Dumollard se décidera-t-il à renoncer au système absurde sur lequel il comptait et dont il doit aujourd'hui apprécier la valeur. Jusqu'au dernier moment il s'y est cramponné avec un sang-froid, une audace, une ténacité que les démentis les plus décisifs n'ont pu ébranler, et au moment même où la cour prononçait sa condamnation à mort, on l'a entendu qui murmurait : « Ils feront bien de moi ce qu'ils vou-



Le Boulevard des Italiens. (Dessin de M. Daumier.)

dront; mais je paierai pour les hommes barbus..... »

En vain celles de ces jeunes filles qui avaient eu le bonheur de lui échapper viennent-elles témoigner que seul il les a accostées, que seul il les a volées : « Eh! sans doute, répond-il, on ne voyait que moi; mais eux, les hommes à barbe, ces misérables, ils m'attendaient dans le bois, ils me surveillaient de loin et il fallait bien que je leur obéisse. » — Il ajoute que, toutes les fois qu'il a pu épargner les victimes que ses associés lui désignaient, il n'y a pas manqué. Ainsi a-t-il fait pour Marie Pichon, cette jeune femme énergique, qui n'est parvenue à se dégager de ses étreintes qu'après une lutte terrible. Il convient qu'il l'a attaquée, qu'il a lancé sur elle cette corde à nœud coulant qui était, paraîtrait-il, son arme familière. Vous croyez peut-être que c'était pour l'étrangler — au contraire — c'était pour la sauver, pour l'avertir ingénieusement de la présence des hommes à barbe. — A ce compte, Marie Pichon serait son obligée et elle lui devrait des remercîments.

On a entendu dans le cours des débats les deux sœurs d'Eulalie Bussod, la malheureuse servante qui a été enterrée vive. Leur douleur, leur désespoir qui avait éclaté déjà sur le bord de la fosse d'où le cadavre fut exhumé, s'est renouvelé à la vue de l'assassin. Des malédictions terribles se sont échappées de leurs lèvres. Une émotion indicible s'est emparée de l'auditoire : elle s'est prolongée longtemps encore, et lorsque M. le procureur général, arrivé dans son réquisitoire à l'examen de ce dernier crime, en a fait à son tour ressortir les horribles détails, des sanglots étouffés se sont mêlés à la voix du magistrat et l'ont forcé de s'interrompre.

Seul, Dumollard est resté impassible : on l'a vu à l'audience se préoccupant des courants d'air, mangeant tranquillement son pain et son lard, insensible à tout, au remords de ses crimes, au danger de sa situation et jusqu'aux clameurs sinistres de la voix populaire dont l'écho pénétrait par sourdes bouffées jusque dans le prétoire de la cour d'assises.

Cette attitude de l'accusé, cet hébêtement inexplicable, telle a été la base sur laquelle Me Lardières a essayé d'asseoir la défense. Laissant de côté le système impossible imaginé par Dumollard, bornant la discussion des faits à repousser l'accusation de viol,—qui, suivant lui, n'est qu'une horreur de plus, gratuitement ajoutée à une cause qui n'en avait pas besoin,— il s'est demandé quel était cet homme, quelle était la portée de son intelligence, quelle part lui avait été faite au soleil de la civilisation, jusqu'à quel point ses actes étaient empreints de cette liberté de volonté, de cette responsabilité *morale* sans laquelle il n'y a pas de criminel.

Enfant, Dumollard n'a pas eu de famille. Ses premières impressions lui représentent son père roué vif par les Autrichiens. Jeté comme un paria sur cette terre, il y a vécu d'une vie extra-sociale, dans un hideux accouplement, Dieu merci, stérile, ignorant des lois divines et humaines, des bienfaits de l'éducation religieuse. Livré sans défense à ses instincts féroces et stupides, il a tué sans motif raisonnable, il a tué pour tuer; — car des deux mobiles que l'accusation assigne à ses actes, l'un n'est pas établi, l'autre, le vol, ne lui a même pas profité. — C'est la brute, la bête fauve ;— ce n'est pas la créature humaine agissant dans sa pleine liberté morale, ayant la pleine conscience de ses actions et responsable aux yeux de la société, responsable jusqu'à l'échafaud.

Puis, s'élevant encore dans l'échelle des considérations philosophiques, Me Lardières fait un suprême appel à ce grand principe de l'inviolabilité de la vie humaine, dont, il y a quelques jours encore, une voix éloquente, celle de Victor Hugo, réclamait la consécration au nom de la philosophie, de l'idée chrétienne, de la morale sociale, de l'humanité, de la civilisation. — Vains efforts qui ont échoué devant l'énormité du crime et le cri de l'indignation publique! Ce n'est pas encore à Dumollard que reviendra l'honneur — et le bénéfice — de l'abolition de la peine de mort.

La femme Dumollard a été condamnée à vingt ans de travaux forcés.

Où commence la responsabilité morale, la liberté de volonté? A quels signes distinguera-t-on le fou du criminel, l'homme que la justice doit punir de celui qu'elle doit épargner? Ce problème — celui-là même que Me Lardière agitait devant la cour d'assises de l'Ain — est grave assurément, et j'en connais peu, pour ma part, de plus digne d'intérêt. Vous plaît-il d'en examiner tous les éléments, d'en connaître les faces diverses? Ouvrez le magnifique traité de médecine légale du docteur prussien Casper, récemment traduit par M. Germain Baillière; lisez toute la partie du premier volume qui a pour titre : *Maladies mentales*. Je ne vous recommande pas d'aller jusqu'au bout, vous irez malgré vous, entraîné par cette vive et puissante analyse, par le récit de ces observations qui sont comme autant de drames détachés de la vie réelle. Vous admirerez la sagacité de l'auteur, la justesse et la netteté de son jugement, la sûreté de ses aperçus. Faut-il l'avouer? j'étais en défiance. Je redoutais l'invasion des ténèbres germaniques dans une matière qui réclame avant tout la méthode et la précision : je craignais de rencontrer l'abstraction philosophique et l'esprit de système substitués à l'observation scientifique. Loin de là : M. Casper se renferme avec autant de fermeté que de modestie dans le cercle des faits qui constituent le domaine du médecin légiste. « Le tribunal, dit-il, fait des questions comme il veut; le médecin répond comme il peut. On a dit qu'il est préférable que le tribunal demande si l'accusé a agi librement ou non, plutôt que de demander s'il est atteint de démence, d'imbécillité, etc. Nous ne sommes pas de cet avis; car non-seulement c'est contraire aux théories acceptées, mais encore il est dangereux de laisser au médecin une aussi grande latitude, en le mettant sur un terrain où il ne peut tenir compte que de ses impressions individuelles... »

C'est là un excellent conseil, — et plus d'un de nos médecins légistes pourra en faire son profit.

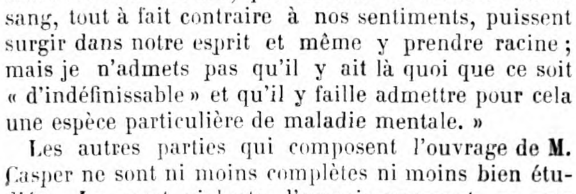
Ne concluez pas de ceci que M. Casper soit un esprit étroit, qui, dans les faits soumis à son observation, ne tienne aucun compte des influences morales et philosophiques. Cette théorie matérialiste, qui a la prétention d'expliquer les fonctions de l'âme par les règles anatomiques et physiologiques du système nerveux, il la répudie hautement; il ne pense pas que la conscience humaine se trouve à la pointe du scalpel de l'opérateur, il n'est pas de ceux

> Dont la main disséquant la nature,
> Dans les plis du cerveau nouvellement décrit
> Voit penser la matière et végéter l'esprit.

il ne perd pas de vue qu'il est des lois éternelles qui servent de base à la morale, et d'après lesquelles se détermine la responsabilité; mais ce terrain-là il l'abandonne à la discussion juridique : pour lui il se borne à la constatation de l'état mental, des phénomènes qui le constituent, des signes certains qui permettent d'affirmer que la raison et la conscience sont abolies ou enchaînées par la maladie.— Le champ est vaste encore. Quel est le diagnostique médical de la responsabilité? A quels procédés d'exploration faut-il avoir recours? Quelles sont les causes physiques ou psychologiques des maladies mentales? Quelles en sont les formes et les variétés diverses? Toutes ces questions, M. Casper les examine et les discute successivement, et c'est ainsi qu'il passe en revue la manie homicide, la manie furieuse, la manie sans délire, la manie transitoire, la manie des querelles, la dipsomanie, l'ivresse de sommeil, l'aliénation somnambulique, les passions, les instincts, la monomanie incendiaire, la monomanie du vol, la monomanie homicide. Ce n'est pas au moins qu'il les admette toutes — et pour ne parler que de la monomanie homicide, M. Casper se séparant des théories des psychologistes français, Esquirol, Marc et Pinel, refuse d'y voir une affection particulière et distincte. A ses yeux, tous les faits qui ont été cités — ou bien ont été mal observés, ou ne sont que des accidents de la folie ordinaire et spécialement de la folie mélancolique. « On ne peut nier, sans doute, dit-il en résumant ses observations, que des idées de meurtre ou de sang, tout à fait contraire à nos sentiments, puissent surgir dans notre esprit et même y prendre racine; mais je n'admets pas qu'il y ait là quoi que ce soit « d'indéfinissable » et qu'il y faille admettre pour cela une espèce particulière de maladie mentale. »

Les autres parties qui composent l'ouvrage de M. Casper ne sont ni moins complètes ni moins bien étudiées. La mort violente, l'empoisonnement, ce que l'auteur appelle la bio-thanatologie des enfants nouveau-nés, y sont également traités de main de maître. Dirai-je qu'il s'adresse aux savants, aux médecins, aux jurisconsultes, aux législateurs? Ce ne serait pas assez : les hommes du monde y trouveront une lecture attachante comme celle d'un roman, les curieux de faits judiciaires, des anecdotes inédites, les psychologues des thèmes piquants de discussion, tous enfin, — hors mes lectrices, pour lesquelles, en bonne conscience, n'a pas été écrit le livre de M. Casper, — un de ces rares aliments intellectuels qui ne laissent après eux ni trouble ni regret.

PETIT-JEAN.



Odéon : *La Dernière Idole*, drame en un acte, par MM. Ernest Lépine et Alphonse Daudet; *la Jeunesse de Grammont*, comédie en un acte, par M. Jules de Prémaray.

« Approchez mon café de cette fenêtre, ma chère Gertrude un rayon de soleil dans une demi-tasse, cela vaut mieux que toutes les eaux-de-vie du monde : *c'est le gloria du bon Dieu.* » Ainsi s'exprime en ce style pittoresque, au commencement de *la Dernière Idole*, un vieux bonhomme de soixante-dix ans, qui habite, dans une ville de province, un rez-de-chaussée sur la place de l'église. Evidemment, un rentier aussi audacieux dans ses images ne doit pas être resté étranger au mouvement littéraire de son époque; il a dû avoir, pendant longtemps, sa pipe marquée à ses initiales dans quelque estaminet romantique. A l'heure qu'il est, vertueusement couvert d'un habit marron, suffisamment goutteux, tabatière en main, M. Ambroix se complaît dans les béatitudes du repos et dans les souvenirs d'un passé exempt d'orages. Sa femme est beaucoup plus jeune que lui et beaucoup plus sévère; ses yeux presque toujours baissés, ses lèvres closes, ses vêtements modestes trahissent un fond de mélancolie qu'elle essaye de dissimuler en présence du vieillard, dont elle est la dernière affection, *la dernière idole*. Le moment est venu pourtant où cette idole va s'écrouler comme les autres, comme les précédentes. Pendant que Mme Ambroix assiste aux vêpres, un facteur apporte à M. Ambroix, à demi-endormi dans son fauteuil, un paquet contenant un portrait et une lettre. Ce portrait est celui d'un amant, décédé, il est vrai; la lettre apprend au pauvre rentier que sa femme l'a trompé, il y a huit ans. Cette révélation manque de le tuer; il voudrait se refuser à l'évidence, mais les preuves sont sous ses yeux. Alors, prenant sa tête à deux mains, il éclate en sanglots; et c'est dans cette position que Mme Ambroix le trouve, à son retour de l'église.

Les scènes qui suivent laissent déborder le drame entièrement. Le mari de *la Dernière Idole* emprunte ses fureurs au mari de *Térésa*; il interroge, il maudit, il va même jusqu'à percer le portrait d'un coup de couteau; ensuite, fou, tête nue, il sort de sa maison profanée, avec l'intention de n'y rentrer jamais...... Dix minutes ne se sont pas écoulées qu'il reparaît abattu, chancelant, ramené par la destinée, vaincu par la vieillesse, terrassé par l'habitude. Voici ce qui lui est arrivé : sur la place il a été environné par les petits enfants, salué par ses voisins; interrogé, il a eu honte de son égarement, de son courage; il a répondu qu'il allait chercher dans l'église la paroissien de sa femme, dans l'église où il n'avait pas mis les pieds depuis de nombreuses années; là, il s'est agenouillé machinalement, et Dieu lui a enseigné le pardon. Cela est fort bien, mais je ne saurais dire à quel point la rentrée de ce vieillard est pénible, ce qu'elle a de secrètement humiliant pour lui, et quelles perspectives lugubres elle déroule à l'esprit.

Malgré cette impression dernière, qui m'est peut-être toute personnelle, la petite pièce de MM. Ernest Lépine et Daudet a paru émouvoir le public. Elle n'en est pas plus nouvelle pour cela : c'est *Misanthropie et Repentir* dans le cadre du *Village*. Ce dont il convient beaucoup, par exemple, de féliciter les deux auteurs, qui commencent, c'est d'avoir fait une pièce de sentiment, au lieu de cette éternelle pièce de mots qu'apportent tous les débutants. Ce grand avantage reconnu, qu'ils me permettent de les engager à se méfier de la fausse poésie, de la poésie de souvenir et de reflet à laquelle ils sont enclins. La littérature a ses rengaines comme le mélodrame, ses bijoux en similor, ses vêtements déjà portés.

Je pourrais en dire autant à M. Emmanuel des Essarts, qui m'envoie un volume de rimes spirituelles et brillantes, dans lequel je remarque (pour rester autant que possible dans mes attributions théâtrales) *la Chanson du lundi*, c'est-à-dire la chanson des feuilletonistes, mes confrères. Deux strophes y paraîtront attardées, ce sont celles-ci :

> Comme un trille de fauvette
> Au bois par avril paré,
> La chanson la plus discrète
> Est celle de Prémaray.
>
> Vois cette flûte rieuse
> Que tient un gai domino;
> La chanson la plus railleuse
> Nous vient de Fiorentino.

Il y a déjà longtemps, trop longtemps, que M. Jules de Prémaray a renoncé à sa partie dans ce concert hebdomadaire. En revanche, il continue à écrire, du fond de son ermitage de Bellevue, des proverbes habillés de dentelles et de plumes, à un louis d'or le brin. Témoin cette *Jeunesse de Grammont* qu'on représentait le même soir que *la Dernière Idole*. L'aventure qui en a fourni le sujet tient le quatrième chapitre des charmants *Mémoires*, et comme elle a un assez vif parfum de licence, j'y envoie mon lecteur; il y verra le quatuor amoureux que forment le chevalier de Grammont et M. de Matta, la marquise de Senantes et Mlle de Saint-Germain. Les portraits de ces dames, par Hamilton, sont deux chefs-d'œuvre. Quant au reste, je laisse à M. de Prémaray la responsabilité des propos badins

dont il égaye sa convalescence. Il a manqué à sa pièce d'être jouée avec autorité et avec élégance.

Vois cette flûte rieuse...

Un des grands journaux vient de se séparer de son critique influent, celui que nomme et que qualifie M. Emmanuel des Essarts. J'aurai un regret littéraire pour l'écrivain, pour cet homme qui, né et élevé en Italie, a su acquérir un style et un esprit si véritablement français. On parle beaucoup des successeurs de Voltaire ; je ne crois pas qu'aucun de ceux que l'on désigne ait autant approché de la légèreté, du bon sens et de la bonne humeur de l'auteur de la *Correspondance* que M. Fiorentino. Il importe de compter les vrais lettrés et de leur rendre justice en toute circonstance, à travers les caprices ou les passions du moment, et surtout aux heures où la popularité semble se retirer d'eux.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE : *Le Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn. — BOUFFES-PARISIENS : *Une Fin de bail*, opérette en un acte de M. Pol Dorcy, musique de M. Varney (19 janvier). — Reprise de *Croquefer*.

Nous suivons très-assidûment les concerts populaires de musique classique; c'est un délassement que nous goûtons avec empressement, tant il est délicat et essentiellement réparateur des mauvaises fortunes qu'il nous faut subir dans l'atmosphère sonore où nous vivons.

Il est vrai que ce sont là des douceurs si recherchées qu'il les faut conquérir à coups de coude, et que, littéralement, on se bouscule, on s'écrase tous les dimanches à la porte du Cirque.

C'est cela aimer la musique!

La foule est donc toujours compacte, empressée, délirante aux séances de M. Pasdeloup, et maintenant il ne faudra plus désespérer du goût en France, ni nous parler si haut des merveilles accomplies par les Allemands dans l'art de l'orchestre. En musique, comme en littérature ou en peinture, ce que nous avons voulu nous l'avons fait, et ce n'est pas un des moindres traits de notre génie que cette variété d'aptitude jointe à une si grande force d'assimilation.

Je ne sais, par exemple, si jamais, au delà du Rhin, on a exécuté les symphonies de Beethoven, les ouvertures de Weber, ou *le Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, avec plus d'habileté et de connaissance du vrai style que n'en montre l'orchestre de M. Pasdeloup. Les virtuoses qui le composent unissent à beaucoup de conscience beaucoup d'amour de leur art, et on dirait que, eux aussi, ont à se dédommager de tous les mauvais quarts d'heure qu'il leur à fallu passer à racler des flonflons où à soupirer de fades romances. Ils semblent vouloir se retremper le goût dans la grande musique, et se donner à cœur joie d'un régal qui n'est pas si commun au théâtre depuis quelque temps.

Le Songe d'une nuit d'été de Mendelssohn, — ne pas confondre avec celui de M. Ambroise Thomas, — a été surtout l'objet de soins particuliers.

C'est là un monument à part dans l'histoire de l'art, aussi bien qu'une inspiration unique dans l'œuvre de Mendelssohn. Toute l'Allemagne, amie des visions et affolée des contes de fées, se reflète dans cette musique aux rhythmes bizarres, et dont la mélodie affecte des formes si puissamment originales. Il n'est pas, que nous sachions, de meilleure traduction de Shakespeare.

L'ouverture est un morceau de longue haleine, qui abonde en développements curieux et en péripéties inattendues; elle vaut à elle seule tout un drame.

L'*allegro apassionato* est une page unique. La mélodie s'y trouve divisée en fragments que se partagent les différents timbres de l'orchestre, et il en résulte un dialogue dont la vivacité est surprenante. C'est un papillotage de notes, un entre-croisement de traits et de fioritures étranges à confondre l'imagination. Et pourtant, au milieu de cet entassement d'idées si curieusement enchevêtrées, la lumière existe, le sentiment général du morceau est facilement saisissable; l'esprit de l'auditeur est bien entraîné à suivre un chemin tortueux, mais jamais il ne s'aventure dans un labyrinthe sans issue. Voilà du fantastique réalisé comme cela ne s'était pas vu depuis l'*Obéron* de Weber.

Le *scherzo* du *Songe* est aussi très-largement conçu; c'est une valse rapide, échevelée, qu'exécute une troupe d'esprits ailés; on se sent pris de vertige à vouloir suivre les circonvolutions fantasques et les tournoiements sans fin de cette mélodie en délire.

L'*andante* est une page remarquable par le sentiment rêveur qui s'y trouve traduit ; ce sentiment très-nettement accusé se soutient jusqu'à la conclusion du morceau. La *marche* qui termine l'œuvre de Mendelssohn est d'une ampleur incomparable; c'est un des plus beaux spécimens du genre.

Au même concert on avait exécuté deux fois de suite pour satisfaire le public le bel *andante* de la *symphonie en la* de Beethoven... et il en est de même de toutes les œuvres capitales exécutées chez M. Pasdeloup, et dont deux auditions suffisent à peine aux appétits de la foule la plus avide de belles choses qui se soit jamais vue à Paris.

Ces marques de dilettantisme amèneront quelque jour un entrepreneur musicien à bâtir une salle de concerts spéciale ; et on ne verra plus Beethoven, Mozart et Weber être obligés d'élire domicile chez les chevaux savants.

— On joue aux Bouffes-Parisiens un petit lever de rideau qui est loin de satisfaire ce grand amour de la farce que M. Offenbach a développé chez les habitués de son théâtre. Il s'agit d'une de ces aventures de carnaval qu'on reconnaîtrait pour avoir occasionné bien des vaudevilles si nous entreprenions de la raconter. La musique de M. Varney, chef d'orchestre du théâtre, se laisse entendre sans trop d'effort quoiqu'elle soit dépourvue d'originalité. Le meilleur morceau qu'on doive y remarquer est une barcarolle à deux voix chantée par M. Marchand et Mlle Géraldine, l'ancienne primadonna des Folies-Nouvelles.

Mais combien nous préférons au comique tempéré d'*Une Fin de bail*, les extravagances d'une énorme bouffonnerie qui a nom *Croquefer!* Pradeau est d'un donquichottisme qui dépasse toutes les bornes dans cette parade moyen âge, et Léonce, qui lui sert de Sancho Pança, a des jeux de figure, un costume, une silhouette qui sont d'une fantaisie adorable. Nous n'avons nul scrupule à avouer que de telles joyeusetés nous mettent en gaieté quand elles sont salées à aussi haute dose.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Toujours des toilettes de bal. C'est leur règne. On danse à la Cour, dans les ministères, à l'Hôtel de ville, et dans les grands salons à la mode.

Au dernier bal des Tuileries, Sa Majesté l'Impératrice Eugénie avait une toilette d'une simplicité exquise. C'était une robe en tarlatane décorée d'une grosse ruche découpée vers le bas, avec un cordon de fleurs jardinières au-dessus de la ruche. Puis se frisait une seconde ruche et s'épanouissait un second cordon de fleurs. Sur cette jupe flottait un voile de tarlatane, relevé de côté par une rose fantastique, comme il ne s'en épanouit que dans les contes de fée. Une rose volumineuse, diaphane, étalant ses pétales vaporeux, enfin la reine des roses.

Cette fraiche toilette était rehaussée par un diadème en diamants et en émeraudes, et par un collier de diamants s'égrénant en pendeloques.

Voilà une toilette qu'on peut copier, quand on a pour soi la beauté, la distinction et la grâce.

Désirez-vous d'autres toilettes ?...

Je vais en choisir dans la *maison Fauvet*, qui prépare une commande très-luxueuse pour la cour d'Espagne. D'abord une toilette peu coûteuse pour employer ses dentelles. Trois volants d'application reposent sur des flots de tarlatane bleu ciel, et sont surmontés d'une grosse ruche blanche en tarlatane découpés en pivoines. Si on préfère la ruche bleue et les flots en tarlatane blanche, le goût est libre. Les trois dentelles tournent en biais sur le côté, et se rejoignent sur le devant en écharpe de dentelle, qui traverse la robe, en s'arrêtant sur le côté, attachée avec un nœud de liserons bleu de lumière!

Puis une robe composée de flots de tulle blanc et de flots de tulle rose, s'envolant les uns sur les autres.

Voyez-vous l'effet de cette vapeur de tulle. Comme c'est jeune... Elle est destinée à Mlle H***, fille du célèbre amiral. La coiffure consiste en une double couronne de roses ponpon nuancées rose et blanc.

Puis une robe de satin blanc, ayant cinq volants de crèpe blanc brodés de blonde et surmontés de trois rouleaux de satin blanc.

Et une robe en tulle maïs, bouillonnée vers le bas, recouverte d'un voile de tulle maïs, retenu au milieu de la jupe, tout autour, par une ceinture odalisque en roses des haies, teintes de même nuance que la robe, avec feuillage brun poudré de rose. Cette ceinture laisse tomber sur le côté une couronne de roses des haies dans laquelle le voile de tulle maïs se relève à la Pompadour.

Il m'est impossible d'offrir à mes lectrices de plus fantaisistes nouveautés. Presque toutes vont les accueillir le sourire sur les lèvres, en s'écriant: « Je me ferai faire l'une de ces quatre toilettes de bal. » Mais sur 35,000 *abonnées*, il y a les réactionnaires, les mécontentes; celles qui se plaignent de tout, de leur mari, de leurs amis et de leur chroniqueuse.

L'une d'elles, a écrit à M. Jules Lecomte, qui a endossé la robe d'avocat pour me défendre, que je l'*ennuyais*, parce que je parlais trop de la Ceinture Régente, de la jupe *Foucqueteau*, de l'*Eau de la Floride*, et que je ne lui enseignais pas les *petites modes*, qui conviennent à la province.

L'acte d'accusation est ainsi formulé.

M. Jules Lecomte, en galant chroniqueur qu'il est, a répondu à mon ennemie anonyme qu'elle détestait l'*eau de la Floride* parce qu'elle n'en avait pas besoin.

Moi, je lui dirai seulement ceci, à propos des *petites modes*, c'est que je ne comprends pas ce qu'elle désire.

Est-ce la robe de mérinos ou la robe retournée d'une année à une autre ? Dans cette hypothèse, à quoi bon une chroniqueuse et pourquoi attacher une certaine importance à des courriers de modes, du moment qu'ils deviennent le fruit défendu?

La raison vous interdit de me lire, madame, et vrai, j'en suis ravie, car j'adore les compliments, ne vous en déplaise, habituée à recevoir les adhésions sympathiques de toutes les aimables femmes qui suivent mes conseils.

Il me reste encore à défendre tous mes complices.

— Permettez! s'écrie la *Ceinture Régente*. J'ai pour moi toutes les jolies tailles. Je suis sûre d'être acquittée. Si je vante si souvent mes qualités précieuses et hygiéniques, c'est que l'esprit féminin est ainsi fait, qu'il lui faut répéter souvent la même chose, pour qu'il finisse par y croire. Quand il n'y aura plus un seul corset en France, je me tairai. D'ici là, je dirai avec orgueil et vérité : que j'assouplis la taille, que je l'amincis, que je l'arrondis et que je la cambre.

Pas une femme élégante ne soutiendra le contraire.

— Quant à moi, ajoutera la *Jupe Foucqueteau*, je ne mets en cage que celles qui le veulent bien. Je ne prends pas de force une belle dame pour l'enfermer dans mes réseaux délicats. Toutes y arrivent avec enthousiasme, et me disent que, de tous les jupons qu'elles ont essayé, je suis le seul qui réalise le type de tournure qu'elles avaient rêvé. Comment veut-on que je ne me trouve pas une supériorité incontestable, et à quoi servirait le succès sans la réputation et la réussite ?

L'*Eau de la Floride* prend à son tour la parole :

— Pourquoi m'obliger à dévoiler toute la vérité, quand je puise ma source dans le mystère et la discrétion ?

Je rajeunis à *huis clos*. Qui le sait?... personne.

Un triste matin, une coquette s'aperçoit que ses cheveux s'argentent. « Je suis perdue! s'écrie-t-elle... voilà la vieillesse. Que faire?... Arracher les cheveux blancs? Il en reviendra d'autres. Il n'y a qu'un moyen pour me sauver : l'eau de la Floride, que la mode patronne. »

C'est ainsi que je m'impose par la vanité.

Je ne m'adresse pas à ceux qui acceptent la vieillesse et les cheveux blancs, mais je rends l'espérance et les illusions aux cœurs qui aiment encore à reverdir.

Maintenant que j'en ai fini avec cette querelle peu méritée, rentrons dans mon domaine de fleurs et de chiffons.

Du moment que je vous ai donné des toilettes de bal, il vous faut des coiffures.

Savez-vous où il faut aller les prendre ?

Chez *Mme du Séjour*, qui fabrique elle-même les fleurs, et qui les fait éclore comme si la nature lui avait appris tous ses secrets de fraîcheur et de coloris.

Lorsqu'on entre dans la fabrique de Mme du Séjour, on cherche les coiffures.

Où donc sont-elles ?...

Cachées comme des sultanes favorites.

Les belles clientes de *Mme du Séjour* tiennent à ce qu'on ne voie pas leurs coiffures privilégiées.

D'une coiffure imprévue dépend souvent le succès d'une soirée.

Quant à moi, qui suis indiscrète comme une chroniqueuse, je vais cueillir les coiffures les plus nouvelles et les plus artistiques pour vous les offrir.

Il n'y a que la banalité qui me trouve froide et réservée. A toute coiffure *impériale* tout honneur.

J'ai vu une couronne d'épines d'or, d'épines vertes et d'épines couleur bois, avec fruits des îles assortis comme teinte, que Sa Majesté l'impératrice Eugénie a encore embellie.

Un diadème *Florian*, pour jeune fille, en ruban rose, avec pouff de jasmin de côté. Le jasmin sert de parure de diamant au printemps, de même que le muguet.

Une coiffure *Hébé*, d'après l'antique, montée avec trois petites plumes de lilas blanc couchées avec des traînées de lierre, se nouant autour de la tête.

Une coiffure de géranium pourpre naturel.

Une coiffure *Errazu*, en graines d'Amérique, sans aucun feuillage, décorant quatre diadèmes typiques.

Voilà qui est simple et charmant, j'espère.

J'ai encore de délicieuses résilles, pour coiffures de coin du feu et pour coiffures de soirées, à vous signaler dans la *maison Chauffier*, qui traite en grand la mercerie, la rubannerie, la passementerie et tous les articles spéciaux qui conviennent aux modistes et aux couturières. C'est dans ce vaste magasin qu'on trouve les actualités parisiennes qu'on demande en province : les cravates, les fichus, les écharpes, les manchettes, les voiles de fantaisie et les voilettes de Chantilly payées *au-dessous du cours*. La *maison Chauffier* est l'entrepôt de la mode à bon marché qui se produit au jour le jour.

J'ai bien envie de parfumer ce courrier.

Quand l'été disparaît avec son cortége de fleurs, il nous reste les parfums, c'est déjà quelque chose. Pour nous rappeler la violette, *M. Delettrez* a édité une parfumerie à l'*Ess-Violette*, c'est-à-dire à la quintessence de la violette. Rien n'est coquet comme cette nouvelle parfumerie, qui rentre dans la collection de la parfumerie du monde élégant. Chaque boite de savon en contient trois d'une forme inédite, ronde, modelée, qui se roule dans la paume d'une petite main délicate et mignonne. La Pommade à l'*ess-violette*, ainsi que l'Eau de toilette et le Bouquet pour le mouchoir, exhalent les senteurs printanières de la violette, qui commence à fleurir dans sa verdure naissante, et qui nous annonce la saison du renouveau.

Bientôt il va falloir songer aux robes du printemps et à ces mille et mille fantaisies décoratives qui les rendent plus charmantes encore. La *maison Richnet-Bayard* s'en préoccupe déjà, car elle a le monopole des robes

artistiques, garnitures en passementerie, au crochet, en guipure, en ruban et en velours. Tout en songeant à parer le printemps, *Mme Richnet-Bayard* obtient de vrais succès d'élégance avec ses ornements de toilettes de bal. Je n'hésite pas à lui accorder beaucoup de goût, d'initiative, et surtout une obligeance tout aimable, qui ne se lasse jamais. Les belles dames, mes lectrices, peuvent lui écrire directement à Paris, avec cette simple suscription : *Madame Richnet-Bayard, fabrique de passementerie.*

Il en est de même pour la Ceinture Régente de *Mmes de Vertus sœurs.* J'ai reçu une lettre de Versailles à ce sujet. Les célébrités industrielles se trouvent toujours.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Le tombeau d'Henry Murger,

PAR AIMÉ MILLET.

Notre époque a supporté, sans toutefois témoigner beaucoup de repentir, le reproche de mercantilisme que lui ont plus d'une fois adressé les esprits délicats. Elle a marché dans ses spéculations et ses entreprises gigantesques sans s'inquiéter des criailleries des artistes et des poëtes. Elle a fait ce qu'elle avait mission de faire.

Mais si les financiers et les ingénieurs ont absorbé la grande puissance vitale du dixneuvième siècle, il est juste de dire que certains hommes de talent, que quelques natures d'élite ont protesté par leurs œuvres contre ce courant envahisseur.

M. Aimé Millet, l'heureux auteur de l'*Ariane,* peut être rangé dans les premiers rangs de cette phalange courageuse qui, passionnée pour l'art, ne craint pas d'employer les plus belles années de sa jeunesse à chercher opiniâtrement, et souvent au prix de rudes épreuves, cette puissance artistique qui doit affirmer tout talent vigoureux.

Sa nature de poëte a toujours heureusement servi M. Millet dans ses travaux de sculpture. Sa dernière œuvre, que nous reproduisons aujourd'hui, atteste une fois de plus la délicatesse exquise de la conception et la savante exécution du sujet traité.

En décorant de la statue de la Jeunesse la tombe d'Henry Murger, M. Aimé Millet semble s'être inspiré de ces vers de Victor Hugo :

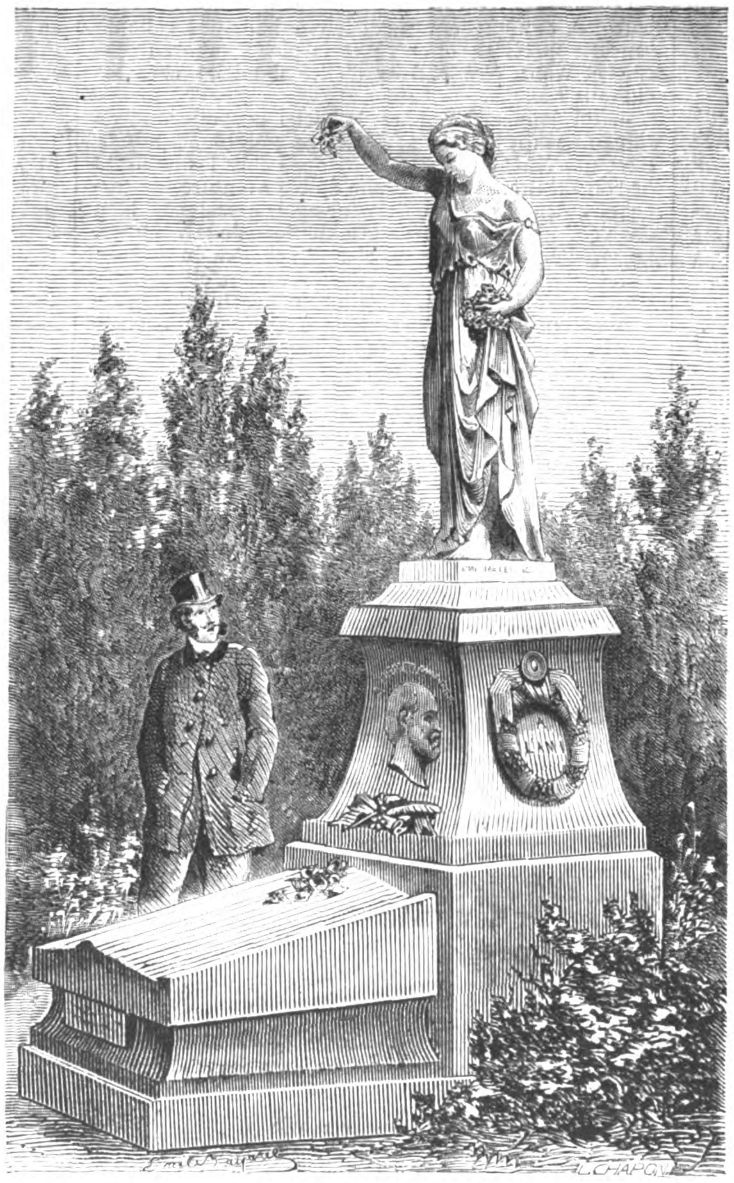
> O poésie! au ciel ton vol se réfugie.
> . . . .
> . . . .
> Si parfois, oiseau solitaire,
> Tu redescends sur cette terre,
> Tu te poses sur un tombeau.

Pour l'auteur du *Mercure* comme pour le poëte des *Voix intérieures*, la mort n'entraîne point avec elle cette idée terrible qui donne le frisson aux cœurs les plus vaillants. Chez eux, la pensée qui prédomine à la vue d'un ami qui s'éteint, dans ce moment où l'esprit vital et l'intelligence se séparent de la dépouille humaine, *quand ce qui est mortel est absorbé par la vie* (S. Paul), cette pensée est toute voilée d'une douce mélancolie.

Nous ne pouvons que féliciter M. Millet d'avoir repoussé loin de son ciseau ces images de terreur et d'effroi, qui, rendues par la pierre ou le bronze, et placées sur un tombeau, semblent vouloir entretenir nos esprits dans une sainte horreur de la mort.

Cette jeune fille, effeuillant, entre un sourire et une larme, des roses sur la pierre tumulaire du poëte aimé, nous rappelle ces mères indiennes qui ensevelissent le corps de l'enfant adoré dans un suaire de fleurs.

La statue de M. Aimé Millet semble représenter cette touchante héroïne de *la Vie de bohême* que Murger nous a fait tant aimer. La tête, délicatement traitée par un amoureux ciseau, se penche sur un corps plein de grâce savamment et chastement drapé dans la toge grecque.



Tombeau d'Henry Murger, exécuté par M. Aimé Millet (cimetière Montmartre), inauguré le 30 janvier. (Photographie de M. Pierre Petit.)

L'ensemble de ce monument, élevé par ses amis et ses sympathiques lecteurs à Murger, exécuté par un artiste dont le talent est déjà consacré, doit être un encouragement pour cette famille artistique, pauvre et courageuse, qui, malgré les tentations offertes à la jeunesse par notre siècle spéculateur, lutte pour l'art et la renommée.

Cet hommage rendu au patient et délicat auteur des *Vacances de Camille*, dit assez haut à ses imitateurs : L'art sait encore récompenser ses adeptes, et celui qui sait y consacrer sa vie, ne meurt pas tout entier.

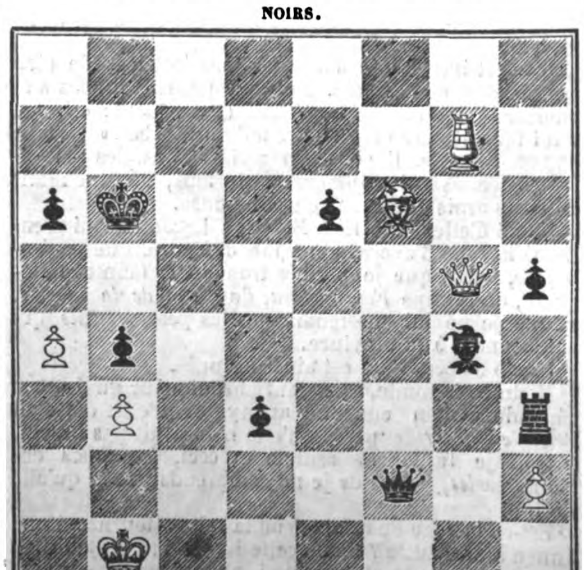
ACHILLE ARNAUD.

ÉCHECS

Problème numéro 25

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en cinq coups.

L

Solution du Problème n° 23.

BLANCS.	NOIRS.
1. F 3e R	1. P 3e R
2. R 2e R	2. P pr PD (A)
3. R 3e F	3. P 5e D
4. F 4e FR éch. et mat.	

(A)

BLANCS.	NOIRS.
	2. R pr PF
3. R 3e D etc.	

Solutions justes : MM. Jules Revel, à Aire; Fabrice; C. de Saint-Avit; Lantoine, à Guise; Fraiche; Fidelio; L. Griveau; Thomas B.; Café Auzanet, à Limoges; Ferrary, Cercle Napoléon, à Bédarieux; Baudière; Lucien, professeur de billard; Café César Maderni, à Lyon; Visto; Alfred D. L., à Brest; Cercle de l'Union, à la Ferté-Bernard; Café Français, à Surgères; Gilliard, à Corbigny; Café Germain, à Graçay; Cercle de l'Union, à Aurillac; Café des Halles, à Surgères; Félix Larcade; Cercle des Régates de Bordeaux; H. Frau; docteur L. Cadolini, à Besançon; L. Leconte, à Dinan; docteur Revel, à Saint-Omer; Cercle de Vervins; Café Rey, à Castel-Sarrazin; V. Pacon; colonel Silvestre; Société des Beaux-Arts, à Nantes; Du Cygne; T. de Faletans; A. Maillet; M. Borie, à Tulle; Café Français, à Chartres; capitaine Didier, au camp de Châlons; Cercle d'Orléans; A. de S., à Amélie-les-Bains; A. Revedin, à Nice; Breuil, à Collonge; William; Cercle Philharmonique de Langon; Poumarède; Fichon, à Cognac; Cercle du Château, à Bernis; A. Marquis, à Toulon; Rossati, officier du génie, à Spezia; Café Milhau, à Béziers; Café de l'Arsenal; Cercle Sextius, à Aix; Ad. Maurisset, île d'Oléron; Café-Divans, à Limoges; Menendez; Mabille, au Havre; A. Aulit, à Mons; Trussy et Roze; Cercle des Echecs de Marchiennes; Bellin; Barot et Pillière, à Chartres; Em. S.; Jules D.; R. B., à Grenoble; Thomas B.; Estival et Baudemant, à Aubin; Briquet, adjudant, au camp de Sathonay; A. Bergier, à Tain; Ch. Anfrie, à l'Aigle; docteur Laloy, à Belleville; Demonchy; Ch. Varin; A. Desty, à Bergerac; Café Pélissier, à Grenoble; Cercle de la Loge, à Montpellier; Latour et Cavalier frères.

P. JOURNOUD.

RÉBUS.



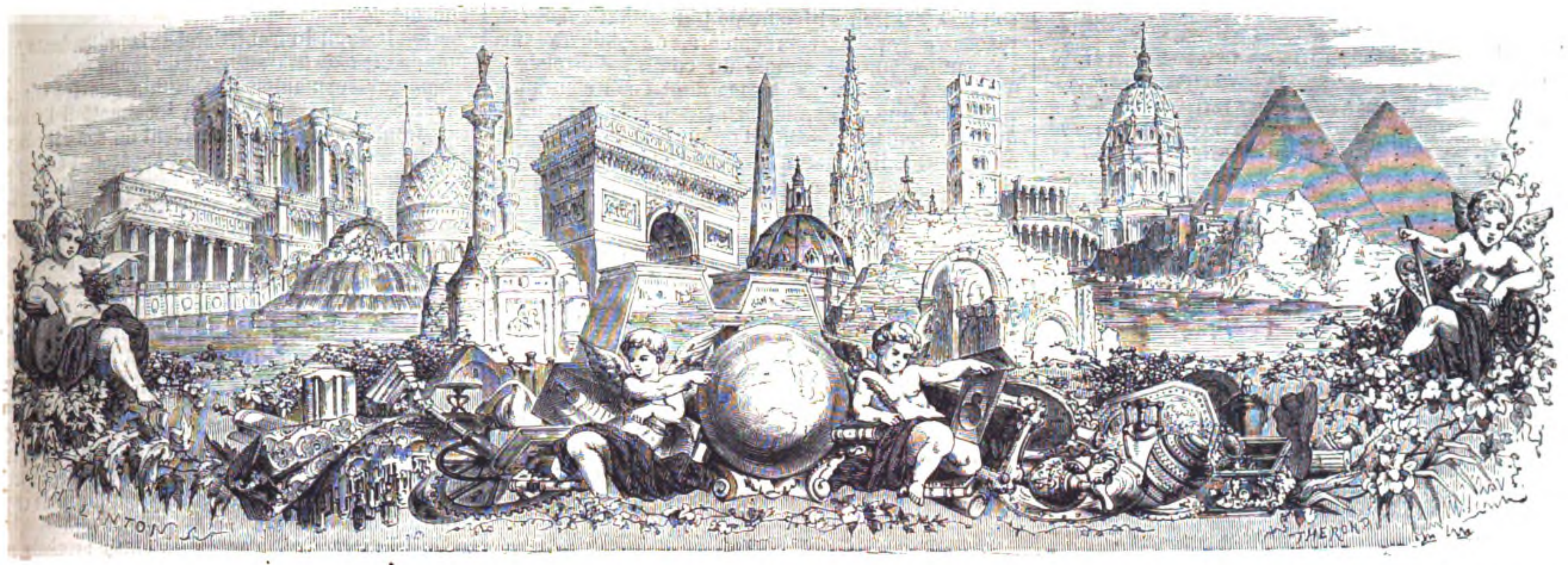
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La mort de Lacordaire et Scribe laisse à l'Académie deux siéges vacants, bienheureux qui s'y asseoira.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

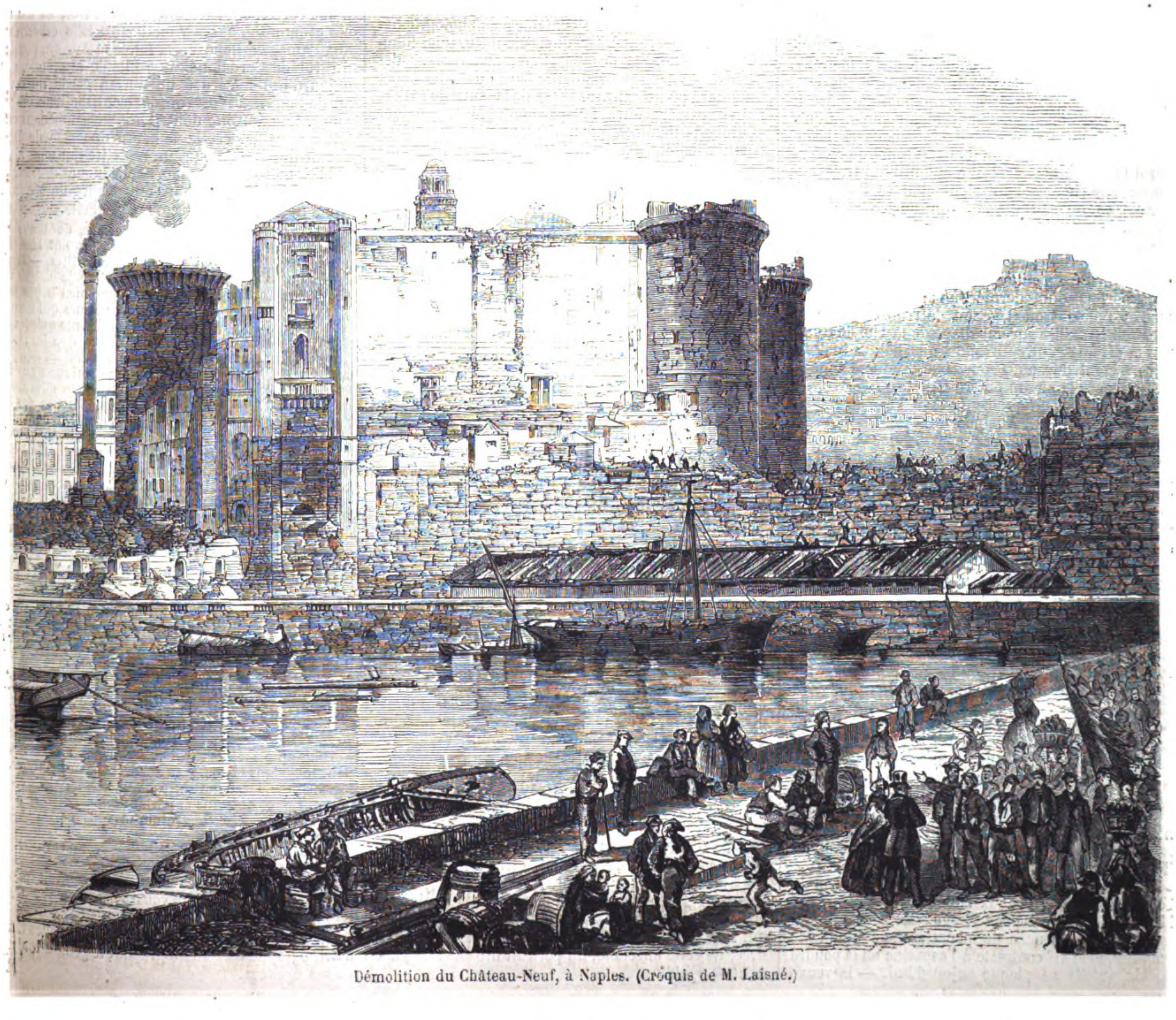


ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 253. — 15 Février 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 24, Bd des Italiens.
Chez P. A. LOQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Démolition du Château-Neuf, à Naples. (Croquis de M. Laisné.)

A dater du 16 février, les bureaux de Vente et d'Abonnement, qui sont aujourd'hui 15, boulevard des Italiens, seront transférés, 24, boulevard des Italiens.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : — UN PROCÈS ENTRE UN VIVANT ET UN MORT. — LA FUREUR DES PORTRAITS. — LES CONTRASTES DE LA PHOTOGRAPHIE. — UN ROI QUI N'AIME PAS LES PETITS FRONTS. — UNE LETTRE RETROUVÉE DU PRINCE DE TALLEYRAND. — A PROPOS DE M. BIOT. — POURQUOI L'*Épine* D'UN COTÉ ET *Manuel* DE L'AUTRE? — VENTE ANASTASI. — CORRESPONDANCE AVEC DIVERS ET DIVERSES. — LES MÉMOIRES D'UN GARÇON DE THÉATRE. — ABATTAGE DE LA MAISON OU S'EST TUÉE Mme BLANCHARD. — L'OPÉRA DANS UN ATELIER DE SCULPTEUR. — UN LANCIER MÉLODIEUX. — LES MORMONS AUX PORTES DE PARIS.

Etrange et ardent procès que celui qui se prépare sur les faits suivants!

Il y a vingt-trois ans, deux amis n'ayant que leur jeunesse, leur courage, leur désir de faire fortune, font le pacte qui est l'objet d'un échange de lettre, à savoir :

« Que dans la prévision, la possibilité que l'un seul des deux réussira dans sa carrière, à sa mort il laissera par testament, à celui qui survivra, — le *tiers de tout son tien*, quelle que soit sa fortune, sa famille, etc. »

Ceci bien établi, et faisant souvent l'objet de leurs entretiens, au dire même de quelques anciens amis qui avaient été informés de la convention mutuelle, les voilà lancés dans le grand combat de la vie, l'un — le plus doux, le plus lymphatique, et aussi le plus sympathique, comme commis de négociant, l'autre, — un esprit ardent et aventureux, comme agent d'un entrepreneur en bâtiments On se voit souvent d'abord, puis de moins en moins... et enfin de loin en loin... Puis finalement on se perd presque de vue, le dernier nommé Paul Dum..., étant souvent obligé de voyager pour les intérêts de celui dont il a fini par devenir l'associé.

Adolphe du Cla*** n'a point été aussi heureux. De commis il est devenu marchand de charbon, puis directeur d'une scierie mécanique, puis associé d'un photographe... justifiant bien l'opinion : qu'il n'y a pas de bon métier à en tant changer. Il s'est marié à une jeune fille qu'il aimait sans se préoccuper du fameux *sans dot*; il a aujourd'hui trois enfants: ses charges l'accablent et il se demandait parfois ce qu'était devenu son ancien camarade Paul...

Lorsqu'il apprit, il y a trois mois, par un ancien ami commun, auquel le besoin le contraignait à emprunter une petite somme, que ledit Paul Dum... était mort en juin dernier, à l'âge de quarante-six ans, au moment où il venait de réaliser des bénéfices considérables sur l'abattage de la rue de Rumfort et diverses entreprises du quartier, ledit Paul Dum... étant devenu, depuis une dizaine d'années, entrepreneur pour son propre compte.

Poussé par l'ami qui connaissait l'ancienne convention de jeunesse, Adolphe du Cla*** fait des recherches, des démarches, et apprend que son camarade a épousé, il y a sept ans, la veuve d'un Auvergnat, ancien porteur d'eau, enrichi dans des spéculations de terrains au quartier Beaujon, et que le couple n'avait pas eu d'enfants. Il découvre le notaire des Dum... le va trouver, et lui expose la situation.

Or, le notaire qui, depuis quinze ans, faisait les affaires de Dum..., qui l'a marié, qui a rédigé et plusieurs fois remanié un testament de millionnaire, déclare qu'il n'a connaissance de rien de semblable à la déclaration, à la révélation que lui fait Adolphe du Cla*** et que tous les biens sont passés à la veuve selon les accords du contrat de mariage!

Du Cla*** prend conseil de gens de loi, produit la lettre datée du 11 *novembre* 1839, validée à cette date par le timbre de la poste, et contenant l'engagement très explicite de léguer *un tiers* net de tous ses biens à son ami, *si Dieu le prend avant lui* (sic), « à charge de réciprocité. »

Or, Dum... a oublié ou négligé la clause dans son testament, — tandis que du Cla*** prouve par acte notarial fait en 1840, qu'il s'est loyalement conformé à l'accord résultant de l'échange de lettres dont il entend arguer aujourd'hui.

La veuve Dum... qui vendit jadis du charbon de bois et des *margotins* aux cuisinières de la rue des Martyrs, — alors que son visage était constamment masqué d'une couche de poussière, ou plutôt de poussier: bien vif contraste à l'aspasine ou la poudre de riz qu'elle se plaque aujourd'hui, — la veuve Dum..., disons-nous, entend se refuser à une convention dite verbale, dont elle déclare n'avoir jamais entendu parler, et devant cette résistance à accepter comme valable l'engagement de 1839, le procès va s'ouvrir. Les biens de l'ancien entrepreneur sont estimés deux millions 400,000 francs. On nous dit que du Cla*** aurait parlé de se contenter de cent mille écus, bien que dans l'accord il eût droit au tiers, soit 800,000 francs! L'offre de transaction ayant été repoussée par l'ex charbonnière, on plaidera sur l'exécution pure et simple du contrat épistolaire. Telle est l'affaire assez étrange dont nos lecteurs liront plus que vraisemblablement les débats d'ici à quelques semaines.—On dit qu'un homme d'affaires offre cent mille francs à M. Ad. du Cla*** de sa cause. Ses amis l'ont poussé à refuser, malgré sa détresse présente.

La fureur de notre époque aura été celle des portraits. C'est le double résultat et des vanités personnelles et des découvertes de la science, — la photographie venant en aide instantané à l'insuffisance du crayon lithographique. Ceux qui, pendant vingt ans, avaient le plus abusé de ce dernier, — c'étaient les musiciens. On sait de quelle population d'images inspirées : — cheveux au vent, yeux au ciel, doigts en éventail sur le clavier, — était garni l'étalage de tous les éditeurs de romances ou de partitions arrangées pour piano! Chose à noter : les visages les moins prodigués étaient ceux des écrivains. Un de nos amis, qui remplit ses opulents loisirs par les plaisirs, les fièvres de la collection, nous racontait qu'il lui manque les portraits de bon nombre d'académiciens. Aujourd'hui même que les procédés expéditifs de la photographie font un jeu de ce qui était jadis une corvée, les portraits des Quarante, et en général de tous les membres de l'Institut, sont presque introuvables...

Mais à défaut de ceux-là, qui, intéressants au point de vue de l'âge de la plupart d'entre eux, ne sont peut-être pas les plus regrettables au point de vue de la plastique, quelle avalanche d'images est, du matin au soir, mise au monde par des centaines de photographes affairés! Quels contrastes, quel pêle-mêle, quel tohu-bohu aux étalages des papetiers, aux vitrines des passages! Vit-on jamais délire pareil dans les chocs du hasard ou les extravagances de la fantaisie? Hier, j'ai vu, passage Mirès : le pape entre Mlle Schneider et Robert-Houdin... puis, défilant à la queu-leu-leu : Garibaldi, Rigolboche, Horace Vernet, Hyacinthe, Narvaez, Mlle Focre (l'Amour!), le prince de Joinville, Madeleine Brohan, Mérimée, Tamberlick, l'empereur d'Autriche, Mlle de Voyod, Nadar (en ballon!), le cardinal Antonelli, Edm. About, le duc de Magenta, Cerrito, Edile Riquer, la reine Christine, Emma Livry, M. Thiers, Jules Prével, la reine de Naples (en amazone), le duc de Malakoff, Céline Montalant, le comte de Paris, Delphine Fix, l'amiral Jurien-Lagravière, Marie Saxe, le comte de Falloux, Alphonsine, le général Pimodan, Pradeau, la grande-duchesse Hélène, Mlle Hamakers, Verdi, Paul Legrand et le prince Michel Gortschakoff! J'omets respectueusement, ou prudemment, quelques noms de nos officiels, confondus là, au milieu d'une foule de mollets au vent. Si le soleil a solidement fixé ces portraits, l'époque future sera bien encombrée de tant de célébrités plus ou moins contestables, d'illustrations dont les noms auront été plus vite effacés que les images!

Il faut regretter que le siècle dernier, qui est peut-être, avec le seizième, la phase la plus curieuse de l'histoire moderne, ait été moins ardent que le nôtre à utiliser les moyens d'art dont il disposait. Il nous manque une foule de portraits intéressants, les collectionneurs s'affligent sur de nombreuses lacunes. Parmi les illustrations les plus sympathiques du seizième siècle, nous citerons, par exemple, le *Corrége*, dont l'image manque absolument. Lorsque l'ex-impératrice duchesse de Parme fit entreprendre par le célèbre graveur Paolo Toschi la publication de l'œuvre, — fresques et peintures, — de ce doux maître, elle fit offrir une prime considérable à celui qui apporterait une image jugée authentique de l'auteur de *saint Jérôme* et des fameuses *Coupoles* de Parme, à placer en tête du volume. Rien ne vint!

On raconte, dans un ordre moins important, que le peintre anglais Hogarth, voulant mettre un portrait de Fielding en tête d'une nouvelle édition de *Tom Jones*, il fut impossible de trouver l'image du romancier. L'acteur Garrick, informé du fait et ayant longtemps vécu dans l'intimité de Fielding, offrit à Hogarth de lui *dicter* le portrait désiré, ce qui fut fait et réussit à merveille. On a fait à Londres, de cette anecdote, un portrait intitulé : *Le portrait de Fielding.*

Bizarrerie! Un diplomate racontait, au dernier dîner de Mme la marquise de Boissy, qu'un jeune souverain pour lequel la politique, les raisons d'Etat, préparaient un mariage offrant toutes les convenances spéciales, a refusé la princesse que nous ne nommerons pas, parce que — la photographie qui lui a été transmise révèle qu'elle a...

« — Le nez gros de Jenny Lind? la bouche énorme de madame...

» — Il s'agit du front. Celui de la prétendante Allemande est *trop bas* au goût du jeune monarque, et il ne peut surmonter l'antipathie que les cheveux rapprochés des sourcils lui inspirent! Il l'a avoué très-franchement à son président du conseil : la vue continuelle de ce petit front l'agacerait au dernier point. Il n'est pas, en fait de front, du goût antique, chanté par Horace :

« *Insignis tenui fronte Lycoris...* »

Et les statues grecques ou romaines lui semblent stupides, à cause de la ligne moutonnière du nez et du front si bas. On a eu beau dire au jeune roi à marier que les plus belles femmes de l'antiquité s'efforçaient de montrer ce front étroit (*fronte brevis*) en ramenant leurs bandeaux bien bas, — qu'aujourd'hui encore, en Orient les femmes rabattent leurs cheveux le plus près possible des sourcils, — que c'est dans ces contrées galantes une beauté significative... Rien n'a pu persuader le roi, et le projet d'Etat avorte, le mariage manque à cause de ce petit front de la princesse!

Pourtant on dit qu'au printemps prochain une combinaison de voyage habilement préparée par les ministres, mettra la royale jeune fille elle-même sous les yeux du souverain, et qu'alors, vu ses attraits charmants, toute sa grâce réputée, — et aussi la raison d'État, — la princesse pourra peut-être s'écrier avec Racine :

« Ah, je n'en doute pas, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait! »

Nous retrouvons dans nos autographes cette lettre du prince de Talleyrand. Elle donne le *la* d'une correspondance intime du prince, du ton que ces grands seigneurs y mettaient. Elle est adressée aux dames de Bellegarde, Adèle et Aurore, cousines du roi de Sardaigne. Une fille de la première est aujourd'hui mariée à un ancien garde du corps, M. de Soub..., receveur des contributions en province. La *Charlotte* dont il est question dans cette lettre aimable, est la fameuse duchesse de Dino, depuis duchesse de Sagan. La lettre que nous allons publier a été communiquée à l'éditeur des *Mémoires de Talleyrand*; mais nous croyons légitime d'en offrir à nos lecteurs la première publicité.

« Je vous remercie, chères amies, de toutes vos bontés pour tous les miens qui vous ont bien plus gêné bien plus fatigué que vous ne le dites. — J'avais désiré qu'on fût avec vous parce que je croyais a la puissance du bon exemple. C'est une bien bonne leçon que d'avoir sous les yeux deux personnes qui trouvent tant de bonheur dans la vie bienveillante qu'elles mènent, qui ne connaissent de sacrifices que les restrictions imposées au bien qu'elles voudraient faire, qui sont modérées dans leurs gouts, superieures aux fantaisies qui meprisent la depense comme elles meprisent l'argent, qui ne se sont jamais apercues des bornes de leur fortune que par le regret de ne pouvoir pas donner davantage.— Vous êtes certainement toutes les deux fort spirituelles, mais vous etes surtout étonnantes par la quantité d'esprit que vous employez et surtout par la supériorité que vous exercez pour excuser les défauts et pour relever les bonnes actions. Je vous ai souvent trouvé plus piquantes et plus ingenieuses dans vos dispositions favorables, que la malignité de l'art dans ses insinuations. Il est une récompense pour les ames douces et aimantes, c'est qu'elles sont aimées, et je vous assure que vous l'êtes bien; c'est du fond du cœur que je vous le dis. — Le voyage au pont de Sains s'est a peu près bien passé. On y est, mais comme il n'y a que deux jours on ne s'y marie pas encore. — S'il y a un voyage de l'empereur en Hollande comme on le dit, j'irai avec Mme de Laval, Narbonne, et la duchesse de Courlande, ce serait fait a la fin de ce mois ci, — est-ce que vous n'y viendriez pas passer le mois d'octobre? je vous y engage formellement : êtes vous toujours voyageant avec vos chevaux? Cela serait trop long, venez dans votre petite caleche en poste, envoyez vos chevaux a Paris : et du pont de sains vous y reviendrez passer l'hyver. — je vous manderai une autre marche. — Charlotte est arrivée au pont de Sains se portant a merveille. — Adieu cheres amie. — je vous aime et vous embrasse bien tendrement.

» Adieu. TALLEYRAND.

» 17 août.

» J'ai oublié de vous dire que l'on avait payé a M. Le Noble l'argent que vous aviez bien voulu prêter a une voyageuse. »

On n'a pas cru devoir corriger les quelques fautes d'orthographe de cet autographe; le génie a toujours eu ses licences.

A propos de la mort de M. Biot, un rapprochement.

L'abbé Morellet, membre de l'Académie française, fut, après Fontenelle, le plus vieux des immortels. Il ne quitta son fauteuil qu'à l'âge de quatre vingt-douze ans, et Picard, son successeur, lut, en faisant son éloge, des vers pleins de verve et d'enjouement que le nonagénaire avait composés quelques jours avant sa mort.

Quant à Fontenelle, il refaisait, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, les plus belles pages de son *Traité du bonheur*, sans y parler de celui de vivre presque centenaire, et pourtant sans infirmités.

M. Biot, mort à quatre-vingt-neuf ans, écrivait, peu de jours avant sa mort, une lettre de quatre pages à un de ses collègues de l'Académie française, lequel désire n'être pas désigné, bien qu'il ait montré à plusieurs personnes cette lettre très-curieuse et relative à la succession du P. Lacordaire.

« — Certes, je suis passablement blasé sur les émotions du théâtre! — disait un critique, fréquemment farouche, qui dînait chez Grossetête, au passage de l'Opéra, — et pourtant j'ai été véritablement ému hier au soir en écoutant *la Dernière Idole*, un petit acte de l'espèce qu'on appelle intime, qui, jadis *présenté* rive droite, a été *représenté* rive gauche... à l'Odéon... Il y a là des accents si vrais, une sensibilité si communicative, que la pièce m'a intéressé au point de troubler la transparence des verres de mon pince-nez... ce qui est le témoignage du succès le plus perturbateur que puisse remporter sur moi une œuvre théâtrale!

» — Ainsi, vous confessez avoir été ému jusqu'aux larmes? — dit un voisin de table.

» — Jusqu'aux larmes inclusivement, comme à la première représentation de *la Joie fait peur* et du *Village*, rue Richelieu!

» — Et de qui est cette pièce qui a triomphé de votre endurcissement et de votre distraction blasée?

» — De MM. Ernest Lépine et Alphonse Daudet.

« — L'Epine, très-bien! Mais pourquoi l'aimable écrivain qui s'avoue tel au théâtre, s'obstine-t-il à s'appeler *Manuel* pour ses livres: *l'Histoire aussi intéressante qu'invraisemblable de l'intrépide capitaine Castagnette*, illustrée par G. Doré,— et un volume qui est le contraste le plus vif à cette bouffonnerie désopilante: c'est-à-dire une étude philosophique dans un roman très-touchant: *les Joies dedaignées?*

L'avant-propos, qui a pour singulière ou plutôt pour significative épigraphe: *La fille en défendra la lecture à sa mère*, est une étude très-forte, qui dépasse ce qu'on attend d'ordinaire au seuil d'un roman. Quant à ce roman lui-même... c'est une tendre et éloquente histoire — qui conclut à la plus complète justification du titre — et de la morale. Pourtant il conviendra de prendre l'épigraphe du livre au sérieux... en la retournant, car il vaut décidément mieux que ce soit la mère qui lise *les Joies dédaignées* que mademoiselle sa fille, à laquelle devront convenir davantage Berquin, la comtesse de Souza et Marceline Valmore.

Un peintre paysagiste dont le *Monde illustré* a souvent reproduit les œuvres fort recherchées: M. Aug. Anastasi, est contraint, pour de graves motifs de santé, à aller faire un séjour en Italie. Il a réuni les derniers terminés de ses tableaux et ses dessins les plus importants, et en fait l'objet d'une vente qui aura lieu le 24 février, dans la salle n° 4 de l'hôtel des commissaires-priseurs. Ces 15 tableaux et ces 25 dessins ou aquarelles seront exposés le 23 courant. Toutes ces œuvres sont des meilleures qu'ait produites l'excellent peintre, et nous sommes persuadé que ses belles vues de Hollande ou des environs de Paris seront chaleureusement disputées par les amateurs de ce pinceau si poétique et si vrai. La situation personnelle de M. Anastasi ajoute encore à la sympathie que lui mérite son remarquable talent.

Correspondance. — A M. G. M., étudiant à Paris: Cette affaire de *Gaëtana* est désormais bien vieille, Monsieur, et de protestation en contre-protestations, et sous ou *sub* protestations, nous pourrions fastidieusement éterniser une affaire dont toute passion s'est retirée. Vous contestez la légitimité des réclamations d'un précédent Monsieur A. A. Ce fait, réduit à peu de mots, clôt le débat.

— A un *fidèle* abonné: *Calino* est un type — comme le Jocrisse et le Bobèche de l'ancienne génération, — qu'on affuble de toutes les naïvetés, les bourdes et les bêtises qu'inventent les gens d'esprit.

— A un prétendu señor Juan Pablo: Essayons, et nous verrons.

— M. Lemoine, à Amiens: Même réponse, Monsieur, que celle qui est en tête de la dernière *Correspondance*.

— Mademoiselle M***, à Toulon: Ecrivez simplement à Paris, le personnage est connu, la lettre lui parviendra. Mais pourquoi recourir à cette extrémité?

— M. Hubert, à Bordeaux: Vous avez pu voir que nous n'en insérons jamais; si bons qu'ils soient, Monsieur, les *vers* mangent le papier.

On nous écrit aussi pour nous prier de révéler en entier le nom de la personne morte en laissant «*peu de linge*,» attendu qu'on craint une application maligne ou erronée. Rien de plus facile: elle se nommait Pauline Courmont, et était, non pas écuyère, mais danseuse sur les théâtres des boulevards, après avoir passé un moment à l'Opéra. Sa sœur Léonie est aujourd'hui en Italie, n'ayant pu rester chez nous, non pas qu'elle eut peu de linge... mais plutôt parce qu'elle avait peu de talent.

Ne trouvez-vous pas superbe cette entrée en matière d'un industriel qui voudrait placer les actions de son entreprise, paraît-il, un peu négligée des capitalistes?

« *Au moment où la conversion du 4 1/2 pour* 100 va rendre de nombreux capitaux disponibles... (que dira le gouvernement de cette prévision?) il est bon de signaler au public la société par actions des mines de plomb argentifère de... etc.

On annonce comme devant paraître sous peu les *Mémoires d'un garçon de théâtre*, publiés par Arnal, le célèbre acteur comique, l'auteur des *Boutades* en vers. A propos de cette publication qui pourra être fort curieuse, M. Arnal dit qu'il n'a pas l'intention de se poser en écrivain, qu'il ne s'agit que de la publication d'une suite de notes prises jour par jour par un esprit observateur qui, dans son modeste emploi, a été à même d'entendre, de savoir beaucoup de choses, car il hantait journellement, par devoir les bureaux du ministère de l'intérieur, les administrations théâtrales, les antichambres, et par une occasion qui se reproduisait souvent, les salons mêmes des directeurs, des hommes de lettres, des journalistes, des artistes, des claqueurs, etc., etc. Aussi « questions quasi politiques, — dit l'auteur, — cancans de la littérature, des arts, des coulisses, hommes et choses y sont également passés en revue. Il y a matière à bien des anecdotes dans lesquelles, néanmoins, la vie privée sera respectée. L'auteur essayera de prouver que l'on peut amuser, intéresser même, sans avoir recours à des moyens que l'esprit et la délicatesse réprouvent. »

Nous attendons avec curiosité l'exécution de ce piquant programme des: *Mémoires d'un garçon de théâtre!*

On vient d'abattre, rue de Provence, presqu'en face de la cité d'Antin, la maison, formant une des dépendances de la grande propriété Sellières, sur laquelle se tua, en 1819, la célèbre aéronaute Mme Blanchard. Rappelons les faits.

Femme de celui qui, le premier, osa traverser la Manche en ballon et *inventa le parachute*, Mme Blanchard faisait du jardin de Tivoli sa soixante-septième ascension, le dimanche 5 juillet, lançant des artifices dans les airs par une hardiesse toute nouvelle alors. Il paraît que le gaz qui soulevait le ballon s'échappait par un appendice mal clos, que le feu y prit, et détermina une explosion. La malheureuse aéronaute tomba sur le toit de la maison sus-désignée, qu'elle creva en pénétrant dans une mansarde où se trouvait une pauvre femme en couches, qui faillit mourir de peur. Mme Blanchard respirait encore lorsqu'on accourut de Tivoli... mais elle mourut peu d'instants après. Elle était veuve, sans enfants, ni parents connus, et âgée de quarante-cinq ans. Elle laissait une cinquantaine de mille francs qui constituaient toute sa fortune, à la fille du propriétaire de la maison qu'elle habitait. Celle-ci donna trois mille francs à la pauvre accouchée si étrangement *dérangée*. Cette maison fut, dans ces dernières années, habitée par le comte Siméon, sénateur.

Comédie de salon... et opéra, qui plus est! Il y a parmi les sportsmen les plus raffinés de Paris, un sculpteur en grande vogue par un art et une science qui s'unissent en lui à beaucoup de force et d'élégance; c'est M. Louis Tinant, dont, à la dernière exposition, on admirait un beau bronze représentant la fameuse jument pur sang de M. le baron de Nivière — *Géologie*. Eh bien, l'autre soir, le vaste atelier où l'habile artiste fait poser les quadrupèdes les plus coûteux, les plus vainqueurs et les plus bizarrement nommés, était magiquement transformé en salle de spectacle, avec amphithéâtre et loge de côté, comme à l'hôtel Castellane! Les palmiers énormes et tout dorés qui supportaient le plafond volant d'où tombait le lustre, provenaient de la salle même où S. Exc. le maréchal duc de Magenta a eu l'honneur de recevoir S. M. le roi de Prusse, à Berlin, lors du récent couronnement. C'est le fameux Godillot, le décorateur de toutes les fêtes européennes, qui les avait rapportés là, en construisant toutes sortes de galeries, qui transformaient un frigide jardin de février en confortables dépendances d'une salle de spectacle, puis de bal.

La comédie s'appelait *Une Lettre*, elle était ingénieuse et spirituelle, et son auteur, M. Fernand Renoz, en fera bien d'autres! Le même auteur avait aussi fourni le livret de l'opéra-comique en deux actes, intitulé: *le Valet poëte*, dont un officier de lanciers, un aide de camp du maréchal Canrobert: M. le vicomte Raoul de Lostanges, a composé l'élégante partition. Les paroles ont intéressé, la musique a charmé; et ne croyez pas que ce fût là un public de banlieue, de campagne (M. Tinant habite avenue Dauphine, entre l'Hippodrome et le Bois), au contraire! Le *parterre* était *émaillé* de femmes du meilleur monde, — il y avait toute une plate-bande faubourg Saint-Germain,— et à l'entour, à l'amphithéâtre, se pressaient (c'est le mot!) beaucoup de dédaigneux, de blasés des premières représentations publiques. Donc, réussir là, devant des gens venus nocturnement des quatre coins de Paris vers ces latitudes champêtres, n'était pas précisément la chose facile. La réussite a pourtant couronné la tentative, autant dire l'audace, et M. de Lostanges peut, désormais, ajouter une lyre à la panoplie de ses armes d'aide de camp! Il a des *motifs* pour cela; sa mélodie est fraîche et facile, sa science dépasse de beaucoup ce qu'il faudrait attendre d'un amateur, et d'un lancier.

Cette hospitalité donnée par la sculpture à la musique et à la poésie a donc réussi pleinement, et le bal qui a terminé la fête a brillamment introduit la Terpsychore crinolinée au milieu de ses sœurs les muses de la forme, du son et de la pensée. On s'est séparé fort tard, en pensant qu'il était trop tôt.

Bien qu'il nous soit prouvé par de rudes écoles qu'il se faut défier des *faits divers* (la plaque du nouvel Opéra enterrée un 13!) nous nous risquons encore à recueillir celui qui annonce qu':

« Il va se former aux environs de Courbevoie, un établissement de Mormons. C'est là que se réuniront les frères ou les adeptes, qui seront dirigés ultérieurement en Amérique. «

On cherche dans un gros dictionnaire un mot, mormon, et l'on trouve:

« Mormon, *s. m. mamm.* Un des noms du *mandrille.* »

On cherche aussitôt au mot *mandrille*, et on lit:

« Espèce de singe du genre cynocéphale, remarquable par sa laideur. »

Déçu, on revient au mot mormon, et on trouve encore:

« Nom vulgaire des *macareux.* »

On cherche au mot macareux, et on lit:

« *Macareux*, espèce d'oiseau nageur du genre *alque.* »

Il faudrait sans doute chercher: *alque...* mais nous revenons au principal — *mormon.*

Le gros dictionnaire continue:

Mormone ou mormo, origine antiq. Sorte de divinité imaginaire, dont on faisait peur aux enfants chez les Grecs. — Masque de théâtre d'une figure effrayante. — Par extension: toute espèce d'épouvantail. »

Cela dit, le livre laconique passe à autre chose.

Eh quoi, s'agirait-il en effet d'une ménagerie de singes mandrilles ou de macareux nageurs, à établir à Courbevoie pour en faire plus tard des expéditions en Amérique? C'est impossible, puisqu'il s'agit, dans le fait divers de *frères* ou *adeptes.*

Les *mormons* dont il s'agit, et à propos desquels le gros dictionnaire nous induit en erreur d'histoire... naturelle, sont certainement ces membres d'une religion inventée en 1827 par Joé Smith, un Américain, en souvenir d'un nommé *Mormon*, guerrier qui vivait, paraît-il, au troisième siècle de notre ère. L'erreur ainsi redressée, nous savons parfaitement à qui nous avons affaire. Il s'agit de colonisateurs religieux et propagandistes. Ils veulent coloniser Courbevoie! pour de là se propager à Paris. Nous verrons bien...

JULES LECOMTE



Reconnaissance militaire faite par les Espagnols, sous les ordres du général Gasset, sur la route de Vera-Cruz à Puebla. (D'après les croquis de M. Marten.)

COURRIER D'AMÉRIQUE

La Havane était le point de ralliement des escadres française et espagnole destinées à agir contre le Mexique. Jamais les habitants de cette ville paisible n'ont vu tant de navires de guerre réunis à la fois dans leur port. Le 2 janvier, jour de départ pour Vera-Cruz de l'amiral Jurien de la Gravière et du général Prim, toute la population s'était portée à l'entrée du port ou sur les hauteurs qui dominent la ville, la rade et la pleine mer. L'amiral Jurien de la Gravière partait à bord du vaisseau à vapeur le *Masséna*, et était suivi des frégates à hélice la *Guerrière*, l'*Astrée* et l'*Ardente*. Plusieurs autres navires français: l'*Aube*, le *Montézuma*, le *Berthollet*, le *Lavoisier*, le *Chaptal*, le *Marceau*, restaient dans le port et devaient partir peu de jours après.

Le départ d'une escadre est toujours un spectacle imposant, et la beauté du paysage environnant rendait à la Havane ce spectacle plus imposant encore. Les applaudissements et les vivats ont presque dominé le bruit des canons, lorsque les navires ont passé entre le Moro et la Punta.

Le Moro est un fort qui, dans toute l'île de Cuba, passe pour imprenable; mais ce mot imprenable excitait chez nos artilleurs et chez ceux de nos zouaves qui font partie de l'expédition un sourire d'incrédulité. La Punta, comme son nom l'indique, est cette langue de terre qui s'avance vers le Moro et rend si étroite l'entrée du port.

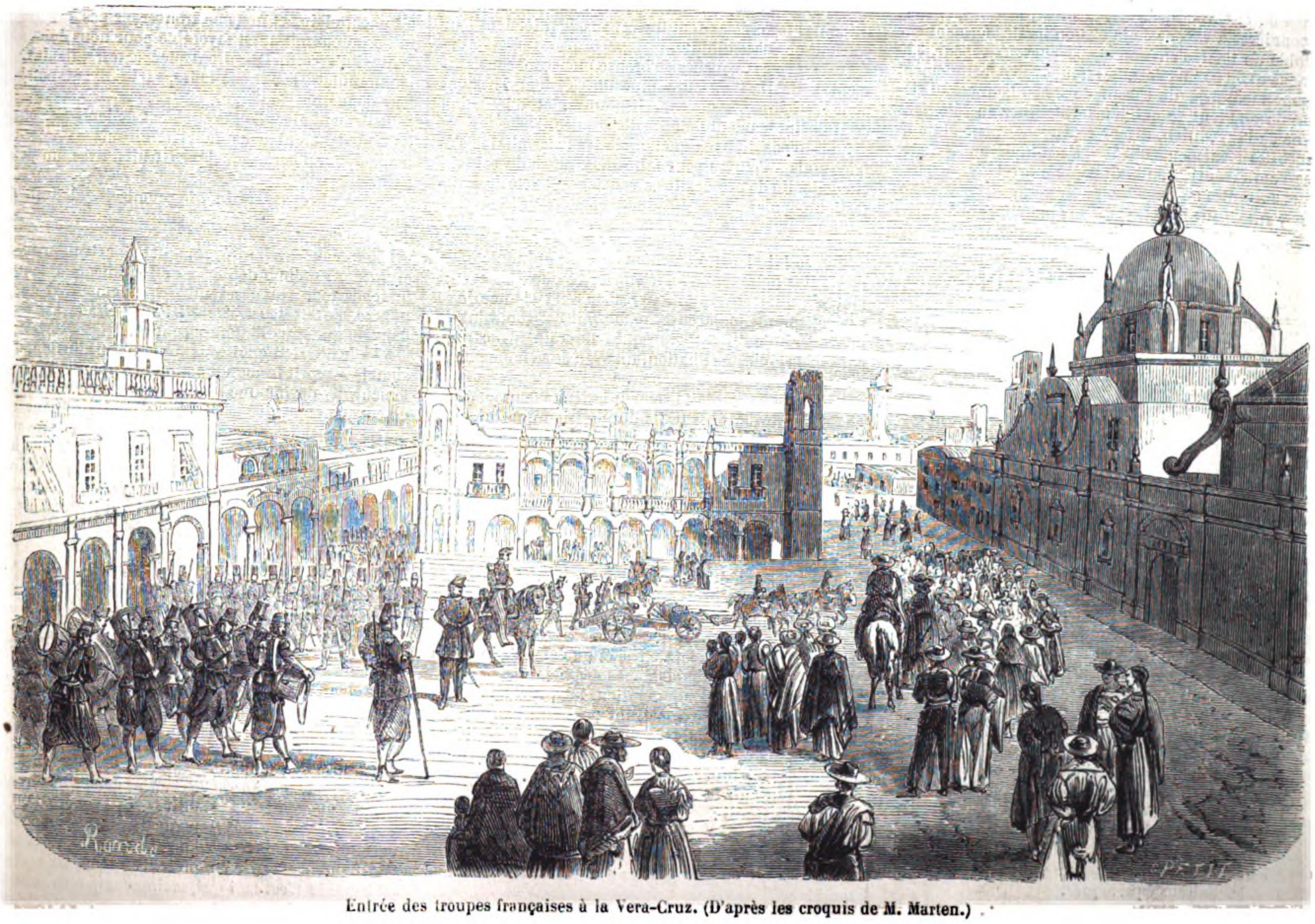
Il serait impossible de trouver une vue plus admirable que celle dont on jouit du haut des collines qui dominent la forteresse de las Cabanas, vis-à-vis de la Havane. Le paysage change complétement d'aspect, selon qu'on gravit la colline au point du jour, au coucher du soleil ou pendant la nuit. Le ciel est toujours si pur, les étoiles brillent d'un si vif éclat, qu'au milieu même de la nuit la vue s'étend au loin.

A droite, on a la mer, et de tous les points de l'horizon, on aperçoit des voiles blanches qui se dirigent vers le port ou s'en éloignent. A gauche, s'étendent à perte de vue les campagnes toujours vertes, entrecoupées d'innombrables cours d'eau. Rien n'est beau comme la nature des tropiques. Partout on voit des groupes de cocotiers chargés de fruits, des palmistes, des dattiers au tronc inégal et tordu, des bananiers au feuillage superbe.

Au-dessous de soi, l'on a la rade, où reposent mollement des



TYPES MEXICAINS. — Les porteurs d'eau.



Entrée des troupes françaises à la Vera-Cruz. (D'après les croquis de M. Marten.)

centaines de navires, et que sillonnent en tous sens une multitude de bateaux. Plus loin, sur la pointe de terre qui sépare la rade de la haute mer, on aperçoit la Havane avec ses terrasses blanches, ses maisons rouges ou bleues, ses rues tortueuses et étroites, ses nombreuses et belles promenades, principalement le *Paseo*, qui est à la Havane ce que Hyde-Park est à Londres et ce que le bois de Boulogne est à Paris.

Disons enfin qu'on voit au fond de la rade certains marécages infects, d'où s'échappe pendant sept mois de l'année la fièvre jaune. La Havane deviendrait la ville la plus saine du monde, si l'on transformait ses marais en jardins.

Les principaux édifices de la Havane sont la cathédrale, le palais du capitaine-général et la merveilleuse fabrique de cigares de Partagas. Il n'est pas dans le monde de cigares plus estimés. Comment pourrait-on parler de la Havane, sans dire que l'île de Cuba est la véritable patrie du tabac? C'est en arrivant dans cette île que Christophe Colomb vit pour la première fois, et à sa grande surprise, fumer un cigare. Tous les habitants de Cuba fumaient à cette époque; ils fument encore tous aujourd'hui, même les dames, et souvent les jeunes filles.

Aucun événement digne de fixer l'attention ne s'était accompli au Mexique avant l'arrivée de l'amiral Jurien de la Gravière et du général Prim.

Le général Gasset a dirigé lui-même une reconnaissance dans les environs de Vera-Cruz. Il avait sous ses ordres toutes les forces espagnoles disponibles, c'est-à-dire quatre mille hommes, et en fait d'ennemis il n'a rencontré que deux cents aventuriers avec lesquels il a échangé quelques coups de fusil.

L'Espagne a été seule représentée au Mexique pendant les trois premières semaines de l'occupation de Vera-Cruz; mais, le 6 janvier, les drapeaux des trois puissances européennes ont été arborés au fort Saint-Jean-d'Ulloa et sur les remparts de Vera-Cruz. Les couleurs françaises sont placées au centre, celles d'Angleterre à droite, et celles d'Espagne à gauche.

L'escadre française commandée par l'amiral Jurien de la Gravière, le gros de l'escadre anglaise et le navire espagnol portant le général Prim sont arrivés le 7 janvier devant Vera-Cruz, et le débarquement des troupes et du matériel a commencé aussitôt. Les navires français, dont les noms suivent, étaient dès cette époque arrivés à Vera-Cruz : le vaisseau-amiral *le Masséna, l'Ardente, la Foudre, la Guerrière, l'Astrée, le Montézuma, le Bertholet, le Lavoisier, le Chaptal, le Marceau, la Grenade, l'Aube, la Meuse, la Sèvre*, et trois canonnières à vapeur de la station locale, formant ensemble un total d'environ 6,000 chevaux-vapeur, 330 canons et 5,000 matelots. Les troupes de débarquement composaient déjà un effectif de 3,000 hommes. Laissant de côté tout ce qui pourrait toucher au côté politique de l'expédition, disons cependant, pour l'intelligence des événements qui vont s'accomplir au Mexique, que l'amiral Jurien de la Gravière a arrêté les dispositions suivantes :

Il y aura, pour prendre part aux premières opérations militaires, un corps de fusiliers de marine, un corps d'obusiers de montagne servis par des matelots, les soldats de l'infanterie de marine et 500 zouaves qui ont été embarqués à Mostaganem. Les zouaves formeront le corps de réserve et ne quitteront pas le vice-amiral. Le capitaine de frégate Allègre prendra le commandement du corps des fusiliers; le chef d'escadron Delsaux commandera l'artillerie de marine; le commandant des zouaves et le colonel de l'infanterie de marine Hennique marcheront chacun à la tête de leurs corps sous le commandement supérieur du vice-amiral Jurien de la Gravière.

Aux dernières nouvelles, les alliés se préparaient à pousser une reconnaissance jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur du pays.

La population mexicaine est bien loin d'être homogène. C'est une agrégation d'hommes de races et de mœurs différentes. Les deux races qui dominent sont les Mexicains d'origine espagnole et les Indiens. Les Mexicains ont su s'arroger le privilége de posséder toutes les propriétés et presque toutes les richesses, quoiqu'ils professent pour le travail le plus souverain mépris. Ils sont orgueilleux et vindicatifs, mais ils sont aussi généreux et hospitaliers.

Les Indiens et les métis sont au nombre de cinq millions au moins, sur sept millions de population totale. Le préjugé qui excluait de la société des blancs tous ceux qui paraissaient appartenir, même de très-loin, aux peaux rouges, a beaucoup perdu de sa force première. Le président actuel du Mexique, Benito Juarez, n'est pas, tant s'en faut, de la plus pure race caucasique.

Parmi les Indiens chez lesquels la civilisation n'a pas encore pénétré, on cite les Comanches, les Apaches, les Apumis, les Mayos, qui ne vivent que de chasse et sont presque constamment en guerre, soit entre eux, soit contre les Mexicains. Les Apaches et les Comanches, les plus terribles de tous les Indiens, envahissent chaque année, à époque fixe, les Etats de Cohahuila, de Chihuahua, de Durango et ravagent tout sur leur passage.

A. MALESPINE.

Démolition du Château-Neuf à Naples.

Lors de l'expédition de Garibaldi en Sicile et dans l'Italie méridionale, les Palermitains, les Messinois et les Napolitains avaient réclamé du dictateur la démolition des forteresses dont les canons inquiétaient leur patriotique susceptibilité.

La vue de ces bouches de bronze menaçant constamment leurs rues et leurs murailles étaient devenues pour les habitants de ces cités un sujet d'irritation qu'il devint prudent de faire disparaître.

Nous avons dit avec quelle joie les Palermitains s'étaient mis à l'œuvre pour faire disparaître du sol leur citadelle. Un de nos dessins a constaté cet acte de satisfaction populaire.

Après Palerme, Messine a réclamé. La situation n'était pas la même et le gouvernement de l'Italie n'a pu consentir à raser les fortifications qui commandent le détroit. On n'a démoli à Messine que les ouvrages élevés contre la ville.

Naples vient d'obtenir satisfaction. Le premier coup de pioche a été donné au Château-Neuf, en présence du général Lamarmora.

Le Château-Neuf, construit sur les bords du golfe, commandait le port militaire de Naples. Ses lourdes et hautes murailles reliaient entre elles de grosses tours dont les créneaux supérieurs, armés de canons, surveillaient les toits des constructions les plus élevées. De larges fossés entouraient la forteresse défendue par des ouvrages à corne. Avec le château de l'Œuf et le fort Saint-Elme, le Château-Neuf formait l'ensemble des fortifications de la capitale. Comme celles des autres citadelles, ses vastes constructions servaient de casernes. Ces vieilles murailles du Château-Neuf, qui portaient encore le nom qui leur fut donné le premier jour de leur construction, seront peu regrettées des artistes et des archéologues; encore moins des Napolitains pour qui elles étaient un épouvantail.

MAC VERNOLL.

SIDI BOU ANQUOD

MONSEIGNEUR L'HOMME A LA GRAPPE DE RAISIN

LÉGENDE ARABE

Il y a longtemps, bien longtemps, deux voyageurs parcouraient la route de Miliana à El Asnâm. C'étaient deux marchands associés, fort riches, qui revenaient dans leur pays avec une belle provision d'étoffes, de bijoux et d'autres objets précieux.

Ce jour-là, la chaleur était accablante; leurs mulets pliant sous le faix avançaient péniblement. Eux-mêmes, tourmentés par l'atmosphère brûlante, épuisés de fatigue, avaient besoin de repos; leurs gosiers étaient desséchés, leurs visages couverts de poussière, leurs membres engourdis, lorsqu'ils arrivèrent au bord d'une petite rivière.

— N'es-tu pas fatigué, frère, — dit l'un, — et ne penses-tu pas qu'une halte est nécessaire? Nos bêtes reprendraient haleine.

— C'est mon avis, — répondit l'autre. — El Asnâm est encore loin, et nous ne trouverons pas sur toute la route un endroit aussi favorable pour nous délasser.

Ainsi d'accord, ils mirent pied à terre, ils lavèrent leurs mulets, les firent boire, et les ayant entravés, leur donnèrent de l'orge.

Seulement alors ils s'occupèrent de leurs personnes: ils se baignèrent dans la rivière, puis se mirent à manger, sur l'herbe, quelques fruits avec un peu de pain.

Ce frugal repas terminé, le premier, qui avait déjà

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

XXXIV

UNE FILLE DE NOBLESSE.

« — Quoi... vous me faites appeler, ma mère? — dit Mathilde, surprise autant que blessée de la présence de l'étranger.

» — Oui... viens... viens ici, ma fille... près de moi... là! »

Et en parlant ainsi, l'aveugle étendait la main pour saisir celle de la jeune femme et la faire asseoir près d'elle, comme pour la placer pour ainsi dire sous sa sauvegarde, et renforcer ainsi ce faisceau de sentiments et de volontés opposés aux passions hostiles du comte.

« — Écoute, Mathilde, — reprit-elle, — j'ai prié M. de Lismore de vouloir bien se rendre ici... Il y a consenti avec empressement... »

Et comme la mère parlait ainsi, on eût pu lire sur le visage de l'ennemi de la maison combien il avait peu le mérite de cette démarche, résultat d'une erreur, d'une équivoque dans la folie de ses espérances, ou dans l'inexpérience qu'il avait du vrai monde et d'un intérieur respectable, — habitué qu'il était aux abords faciles des liaisons équivoques.

[1] Voir les numéros 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252.

« — Je lui ai parlé en mère affligée et inquiète, — reprit Mme Delsade, — le priant de reconnaître devant moi ses torts envers toi. Il résiste... et comme je le presse, comme je l'accuse même... il est contraint de m'avouer — qu'il est provoqué! Il craint donc que, dans cette délicate situation, un aveu de sa faute puisse sembler un aveu de sa peur... »

De Lismore regardait fixement la jeune femme, cherchant à lire dans ses traits l'impression que lui causaient les paroles de sa belle-mère. Mathilde était brusquement passée de la vive coloration que donne l'émotion de la surprise, à la pâleur mate que laisse, dans l'anxiété, le reflux du sang vers le cœur. Ses yeux avaient cette fixité charnelle qui trahit la concentration, le repli de tout l'être en son for intérieur, en son âme: elle regardait en dedans... si l'on peut dire.

« — Mais, où j'ai échoué, toi tu peux réussir! » — acheva la mère.

Mathilde, secouée par ces derniers mots, se mit comme en arrêt, sur la défensive.

« — Si Mme Delsade a en effet quelque chose à me demander... — dit timidement le comte.

» — Moi? Nullement, monsieur! — exclama vivement Mathilde en se soulevant peut-être pour sortir, mais retenue par la mère aveugle, qui n'avait pas quitté sa main, comme pour bien lui rappeler qu'elles étaient deux à lutter contre ce dangereux adversaire.

» — Pourtant... » — murmura le comte.

Mathilde reprit :

« — L'honneur a des lois terribles... mais impérieuses, que je reconnais et subis. Je ne saurais donc demander à M. de Lismore de ne pas combattre mon mari!

» — Et pourtant, — répondit le comte avec un accent de douceur imprévue, — et pourtant, madame, si un mot, qu'une noblesse de sentiments à laquelle je rends toute justice semble vous empêcher de prononcer, devait soustraire M. Paul Delsade à d'autres dangers que ceux d'une rencontre...

» — Je ne sais à quoi vous voulez faire allusion, monsieur! — reprit la jeune femme avec hauteur, — seulement, j'y devine une raison de plus pour ne rien faire de ce que pourrait me dicter ma tendresse pour mon mari, car cela serait sans doute aux dépens de notre commune dignité. M. Delsade ne peut avoir rien à redouter de personne... toute rémission demandée ne serait donc qu'une inutile humiliation! J'ajouterai même, monsieur, que, mon mari fût-il coupable... il est des fautes aux conséquences desquelles il est parfois fier de se soumettre!

» — Sans doute, madame... Mais, pourtant, n'est-ce pas agir par trop en Spartiate que de repousser toute transaction qui pourrait éviter le retentissement... le scandale?...

» — Si deux réputations sont en jeu dans l'alternative que vous posez... puis-je ne pas vous laisser toute votre liberté... lorsque, si je cherche à sauver Paul, il est deux fois déshonoré... et par sa conduite... et par ma démarche?

» — Allons... c'est un misérable... ou il est vaincu! — se dit la vieille mère.

» — Vous vous êtes offensée hier de m'entendre dire que je vous admire!...—reprit M. de Lismore d'un ton imprévu, et regardant la jeune femme avec une sorte d'extase, — et pourtant, comment ne puis-je pas le répéter aujourd'hui... en présence même de madame votre mère? C'est moi qui, maintenant, vous demande humblement de me pardonner... et vous pouvez le faire

pris la parole, s'adressa de nouveau à son compagnon :

— Frère, une idée me vient. Complétons notre toilette en nous rasant mutuellement ; tu me rendras ce service, et aussitôt après, je te le rendrai à mon tour.

— Ton idée est bonne; la propreté est agréable à Dieu. Je vais te raser.

L'autre défit son turban, enleva sa chechia, sa veste, et se laissa couvrir de savon la tête et le visage. Celui qui allait remplir l'office de barbier saisit son rasoir et se mit à l'aiguiser.

Mais, en ce moment, le démon, — que Dieu le maudisse ! — aperçut ces deux hommes si unis, et se mit en tête de les brouiller. A l'instant, rôdant autour du barbier :

— Si tu tuais ton associé, tu hériterais de tous ses biens, — lui souffla-t-il en l'esprit. — Coupe-lui la gorge : tu seras riche à faire envie aux plus riches. Personne ne peut te voir, et par des aumônes tu obtiendras le pardon du miséricordieux.

Pendant que par ces paroles le démon le tentait, le voyageur avait commencé son office; il repoussa d'abord les conseils du maudit, mais il était obsédé, et il se prit à songer.

— Si je le voulais, — dit-il à son ami, — d'un coup de ce rasoir, je pourrais te tuer ; personne ne pourrait le savoir, j'aurais tous tes biens et je serais riche entre tous les riches.

L'autre plein de confiance répondit simplement :

— Si tu me tuais ainsi, je me plaindrais au Sultan des sultans; il transmettrait ma plainte au sultan et tu serais puni.

— Quoi, tu me menaces? — s'écria le possédé.

Et d'un coup de son rasoir, il coupa la gorge de son associé.

Puis, il l'enterra au bord de la rivière, et s'éloigna avec les deux pacotilles. A cette époque reculée, il y avait peu de surveillance, et l'assassin changeant de pays, le crime n'en fut que mieux ignoré.

. . . .

Dix ans s'écoulèrent. Le misérable qui avait traîtreusement égorgé son ami, vivait tranquille sans inquiétude; le remords ne l'avait jamais tourmenté, jamais il ne s'était repenti. Parfois, il avait songé à son crime, mais la certitude de l'impunité lui avait inspiré une si profonde sécurité qu'il n'avait songé qu'à jouir largement de son énorme fortune, si bien que, peu à peu, ne se trouvant plus assez riche, l'ambition le mordit au cœur, et il résolut de faire encore du commerce pour accroître ses biens à rendre le pacha jaloux. Son négoce le conduisit à traverser de nouveau le pays qu'il avait parcouru avec son associé.

Lorsqu'il approcha du théâtre de son crime, la crainte pénétra dans son âme, et malgré l'ardeur du soleil, malgré la soif, malgré la fatigue, il n'eût pas osé s'arrêter en cet endroit, si son regard jeté à la dérobée vers le tombeau de sa victime n'eût été attiré par un spectacle surprenant.

A la place même où, dix années auparavant, il avait creusé la fosse de son ami, s'élevait une vigne rameuse et feuillue.

— Voilà qui est extraordinaire, — se dit-il, — Dieu m'a pardonné, en voici la preuve. Peut-être mon ancien associé avait-il à se reprocher quelque forfait ignoré et peut-être n'ai-je été que l'instrument de la vengeance divine.

Ces réflexions consolantes l'amenèrent à descendre de sa mule et à faire halte en ce lieu fatal. Le marchand, s'étant approché de la vigne, s'arrêta tout stupéfait, car il y avait miracle. Bien que l'on ne fût alors qu'au mois de mai, une énorme grappe de raisin, toute vermeille, pendait à l'une des tiges de la vigne et s'empourprait aux rougeurs du soleil.

— Par ma tête! — exclama le misérable, — voilà qui est merveilleux! Du raisin au mois de mai! Dieu, loin de me punir, veut me récompenser, d'avoir puni ce fils de païen.

Il avança la main vers la grappe, voulant la manger. Mais, lorsqu'il l'eut cueillie, une réflexion lui vint.

— Du raisin... dans cette saison... c'est une chose si merveilleuse que je dois tirer un grand profit du bien que Dieu m'envoie. Au lieu de manger ce raisin, j'irai l'offrir au sultan, qui m'en donnera un prix élevé. Voilà ce qu'il me faut faire.

Donc, il prit la grappe, l'enveloppa avec soin dans un foulard, et il reprit sa route vers la capitale, supputant d'avance, *douros* sur *douros*, l'énorme bénéfice qu'il allait tirer de son heureuse aventure.

A peine arrivé dans la ville où résidait le sultan, il se rendit à l'auberge, revêtit ses plus beaux habits et, sans plus tarder, se rendit au palais.

C'était l'heure où le sultan donnait audience, une foule nombreuse encombrait la salle, et chacun à son tour offrait au maître un présent plus ou moins précieux. Notre homme attendait avec impatience, et, après une heure, il lui fut permis d'approcher du sultan.

Après s'être prosterné, il dit :

— Seigneur, je suis un pauvre marchand et je viens déposer à tes pieds un présent bien modeste : une grappe de raisin.

— Une grappe de raisin! dans cette saison! Perds-tu l'esprit, ou oses-tu te moquer de moi?

— Dieu me préserve de vous déplaire, seigneur. La voilà.

Et le voyageur déposait au pied du trône, le foulard bien plié.

— Ouvre ce foulard, — commanda le sultan.

Et l'autre, plein de confiance, obéit.

Mais à peine, eut-il détaché les nœuds qui liaient les coins du foulard, qu'un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines!... La grappe de raisin n'était plus, mais à sa place, une tête fraîchement coupée.

L'assassin demeura cloué à sa place, haletant de terreur. Il n'essaya ni de nier, ni de mentir, et lorsque la parole lui revint, il raconta de point en point ce qui était la vérité.

— Ta victime a tenu sa promesse, — dit le sultan. — Elle a dit qu'elle se plaindrait au Sultan des sultans et que le Sultan des sultans me transmettrait la plainte. Cela est arrivé. Chaouch, emmenez cet homme et coupez-lui la tête.

La sentence fut exécutée sur l'heure dans la cour du palais. Puis le sultan ordonna qu'on fît élever un marabout à l'endroit où s'élevait la vigne miraculeuse. On nomme ce marabout : le marabout de Sidi-Bou-Anquôd — de monseigneur l'homme à la grappe de raisin.

LORET.

Le conteur arabe.

Le conteur s'assied sur la place publique, il roule entre les doigts son chapelet, dont il compte lentement les grains, et, s'isolant de la foule, il évoque ses souvenirs.

Autour de lui s'agite tout un monde bariolé : les femmes, vêtues de longues draperies blanches, la tête voilée, passent se rendant à la fontaine; les mahari, chargés de caisses de dattes et d'oranges, défilent sans qu'il lève la tête; et les cavaliers, emportés par leurs montures, peuvent pousser leurs cris et faire résonner leurs armes, El-Asch-Mohammed-el-Chabli ne sortira pas de la rêverie dans laquelle il est plongé.

Du haut des terrasses qui dominent la place, les habitants qui forment l'auditoire de Mohammed l'ont vu venir s'asseoir en l'endroit accoutumé, et fermant avec soin la porte de leurs maisons, viennent s'accroupir autour de lui, après avoir adressé le salut d'usage : Salut, Mohammed! tu es le serviteur du Seigneur. Qu'il t'aide toujours! Ainsi soit-il.

Et les Arabes qui fumaient au soleil ou qui, gravement assis sur les talons, humaient le *cawar* dans les cafés, ceux qui reviennent de cueillir les fruits dans leurs jardins des portes de la ville, viennent grossir le cercle autour de Mohammed.

Le conteur, sûr d'être écouté, commence son récit; chacun a choisi la pose qui lui convient le mieux, et jusqu'au moment où Mohammed aura fini son récit, pittoresquement accroupis, admirablement groupés, ils resteront dans la même position, sans que l'artiste qui passe puisse craindre un seul instant de voir s'altérer l'imperturbable gravité de ses modèles.

En son récit, le conteur part pour la Mecque. On s'est réuni à la porte de la ville. Là, sont venus au point du jour les marchands et les fils des riches Arabes qui n'ont pas encore accompli la prescription du prophète.

Les parents et les amis se sont réunis pour dire un dernier adieu aux voyageurs; la ville entière est aux portes. Le chef de la caravane arrive le dernier; tous viennent lui jurer fidélité et soumission aveugle; il sera le père, le juge, le chef de la famille; il sera le médecin du corps et le médecin de l'âme; il deviendra le dépositaire et l'exécuteur des dernières volontés des mourants.

La caravane traverse les villages qui entourent la cité. Aux portes des douars, les chefs de famille, à la

---

sans craindre de compromettre cet honneur de votre mari qui vous est légitimement si cher, car...

» — Eh bien, monsieur? — dit Mathilde.

» — Car ce n'est pas lui qui m'a provoqué, — reprit-il avec une sorte de joie de l'effet que cette révélation devait produire.

» — Comment ? — exclama Mathilde.

» — Mon Dieu !... — murmura la mère.

» — Oui... — reprit de Lismore, — le provocateur... c'est son père !

» — Son père ! — s'écria la pauvre aveugle.

» — Oui, votre mari, madame... et ce matin même j'attendais les suites de cette provocation, lorsque vous m'avez appelé ici, à ma grande surprise. Voyons, refuserez-vous aussi de m'ordonner de repousser ce duel?

» — Non! — s'écria Mathilde en se levant, et avec un vif accent de résolution, — non, car on ne saurait croire que je songe à soustraire au péril un vieux soldat!... Ce que ne pouvait faire la femme d'un jeune homme... devient facile à la fille d'un vieillard!

» — Ah! madame... — reprit le comte subjugué, — qu'on m'accuse si l'on veut d'avoir moi-même fourni les moyens d'éviter cette rencontre... qu'importe! Ces excuses que vous demandiez à ma faute, et peut-être à ma courtoisie... vous les obtenez maintenant du plus pur élan de mon respect... de mon vif regret d'avoir pu vous affliger... vous offenser...

» — C'est bien... j'y comptais, — dit la mère joyeuse. — Je vous remercie, monsieur le comte.

» — Eh bien... puisque c'est ainsi, — murmura Mathilde, — j'essayerai d'oublier...

» — Ah, madame! — s'écria le comte avec un transport auquel il s'abandonna librement, — laissez-moi vous dire combien cette indulgence me touche!... Je vous vois sans doute pour la dernière fois ?... eh bien que je vous le dise comme un adieu, madame... jamais je n'avais soupçonné qu'il pût suffire de quelques mots, sortis de l'âme indignée d'une pure et noble femme, pour imposer autant de respect et de soumission!... Je me sens subjugué... asservi... je me déclare vaincu! Oui, votre respectable mère l'a dit, le monde facile où nous vivons trop m'a abusé, égaré, lorsque j'eus l'honneur d'entrer chez vous... Si vous saviez quelle punition j'emporterai d'ici! Oui... cette heure si nouvelle en ma vie futile, où je comprends enfin la vertu... devient bien cruelle... puisqu'il faut m'éloigner de vous! Ah! si vous avez désiré pour moi un châtiment profond et durable... vous êtes bien vengée... car, au moment de vous quitter pour ne plus vous revoir... il doit m'être permis de le dire... je ne vous oublierai jamais !

» — Allons, monsieur de Lismore, — dit la mère, — vous étiez égaré... mais vous n'est pas perdu!

» — Et vous, madame... — reprit le comte en faisant un pas vers Mathilde, — est-ce qu'un mot indulgent...

» — Monsieur le comte... puisque je ne vous ai rien demandé... rien cédé... je puis vous remercier librement de votre générosité... de votre repentir... voici ma main !

» — Ah! madame! » exclama le comte en pressant cette main avec un respectueux élan...

La porte s'ouvrit brusquement, — et parurent le Commandant et Paul qui furent, on le comprendra, tout stupéfaits de trouver là le comte, tenant la main de la jeune femme. En les voyant, M. de Lismore s'était brusquement redressé, et avait pris une attitude de froide expectative.

« — Cet homme ici ! » s'écria le Commandant.

Mathilde s'élança vers la porte tout alarmée en voyant l'air menaçant, les regards courroucés de son beau-père et de son mari :

« — Paul... et vous, mon père, écoutez-nous... Il n'y a plus ici pour vous d'adversaire!

» — Mais que signifie... — dit Paul très-pâle, et faisant quelques pas vers le comte.

» — Cela signifie, mon fils, — dit la mère, — que M. le comte est ici parce que je l'y ai appelé... et que c'est une inspiration dont je remercie Dieu !

» — Sans doute ces messieurs trouvent que j'aurais mieux fait de rester chez moi...

» — A attendre les témoins de mon père? — interrompit Paul, — c'est qu'en effet ce matin j'ignorais encore quels motifs j'avais de vous envoyer les miens! Mais à cette heure mon honorable ami, M. de Corbinaud, vous cherche, monsieur...

» — Paul! — interrompit Mathilde, — en entrant ne m'as-tu pas vu donner la main à M. de Lismore? C'est assez te dire que j'ai le droit d'offrir ici l'exemple du pardon...

» — Du pardon? » dit fièrement le comte.

» — De l'oubli, — reprit Mathilde.

» — Voyons, que tout cela s'explique! — dit le Commandant déjà impatienté.

Mme Delcade se leva, comme pour apporter une sorte de protection personnelle à la situation du vaincu, et elle s'écria avec l'élan d'une âme joyeuse :

« — Oh, voilà bien les hommes! ils ne connaissent que les irritations... les colères!... Au premier soupçon, au moindre mot, on se provoque, on court aux armes... on compromet ce qu'on voudrait défendre... par le bruit, l'éclat, le scandale!... tandis que souvent



Vue générale de la Havane. — Appareillage de la division française commandée par le contre-amiral Jurien de la Gravière.



Le Conteur arabe. (Croquis de M. Charles Yriarte.)

tête de leurs enfants, viennent saluer le chef et lui confient celui d'entre eux dont on a résolu le départ.

On traverse les plaines et les vallées, et bientôt s'étendent devant les voyageurs la ligne inflexible du désert, l'horizon bleu et les sables brûlants. On fait halte pour la nuit, et le chef fait tracer sur le sable un cercle immense, au centre duquel on placera les chameaux, les chevaux et les marchandises. On désigne ceux qui sont destinés à veiller une partie de la nuit, et on allume les feux, qui seront renouvelés d'heure en heure.

Mohammed baisse la voix, et ses yeux se ferment comme si la nuit était venue. Son récit est si juste et peint si bien les ténèbres et les mille rumeurs de la solitude, que ceux qui l'écoutent croient entendre le lointain miaulement du chacal et les rugissements des lions. Les bêtes fauves qui rampent autour du camp se glissent entre les herbes sèches, et leurs yeux s'allument dans la nuit. Puis, le jour vient, faible d'abord; ce n'est pas plus la lumière qu'un battement d'aile n'est un essor. Mohammed fait passer dans son récit toute la poésie d'un lever d'aurore aux pays de l'Orient.

Enfin, tout luit et s'illumine, c'est le lever du soleil; et cette ligne monotone et implacable s'éclaire aussi loin que peuvent porter les yeux, et chacun voit se dresser là-bas les palmiers qui croissent au bord d'une source que le chef de la caravane a déjà signalée aux voyageurs.

Et la figure de Mohammed s'éclaire, et ses lèvres aspirent la fraîcheur de l'oasis. On remplit les outres, et les chameaux fatigués vont boire aux fontaines en *écrasant les joncs*.

Mais les Touaregs, les pirates du désert, ont profité de cette halte pour attaquer la caravane; et le chef, toujours prudent, dispose ses hommes pour le combat. Et dans le récit on entend parler la poudre, les mourants mordent la poussière, les pillards s'enfuient en désordre.

Le calme a succédé à cette alarme, et la caravane reprend sa marche. Les voyageurs jettent un dernier regard aux palmiers et aux frais ombrages, et leurs gosiers altérés ont oublié déjà la saveur de cette eau parfumée qu'on puise aux sources de l'oasis.

La voix du muezzin retentit, et sans que Mohammed achève son récit, chacun des auditeurs se tourne vers l'Orient en murmurant : Allah est Allah, et Mahomet est son prophète!

CHARLES YRIARTE.

LES DERNIÈRES NUITS

DE PLUSIEURS CONDAMNÉS

Deux heures du matin venaient de sonner aux horloges d'alentour. Je passais sur le boulevard du Temple.

Le tumulte joyeux qui règne en ces parages avait cédé la place au calme nocturne. Les industries nomades qui, le soir, peuplent le bitume de leurs étalages de plein vent, avaient éteint leurs fanaux et plié bagage. Les cafés eux-mêmes ne faisaient plus, par leurs volets hermétiquement fermés, filtrer le plus léger rayon de lumière.

Et, me laissant aller à une rêverie dont les phases étaient cadencées par le pas lointain d'une patrouille, je songeais, non sans tristesse, au prochain avenir qui va promener le niveau destructeur sur ce coin pittoresque de notre pauvre Paris.

Soudain, je perçus nettement le bruit d'un énorme soupir poussé non loin de moi. Je regardai de côté et d'autre. Personne. Déjà je croyais m'être trompé, lorsqu'un second soupir répondit au premier, un troisième au second, un quatrième au troisième, puis le bruissement d'une conversation à voix basse parvint à mes oreilles.

A n'en pas douter, c'étaient les vieux théâtres du boulevard qui profitaient de la solitude pour échanger leurs impressions dernières; si d'ailleurs le doute avait été possible, il m'aurait suffi d'écouter un seul fragment de la conversation pour savoir que c'était bien à ces interlocuteurs de pierre que j'avais affaire; — et voici ce que j'entendis.

LE CIRQUE (voix mâle, à laquelle on reconnaît tout d'abord ce militaire). — Ouff!... encore une représentation de finie!... Encore un soir de moins à passer à l'ancien casernement.

LA GAITÉ (ton sentimental, voire même légèrement pleurard). — Malheur! malheur à moi!... Quand je songe qu'il va bientôt falloir abandonner le boulevard de ma mère!...

LE THÉATRE LYRIQUE (accent mélodieux, quoique détonant parfois.)

> — Beaux jours, qu'êtes-vous devenus?
> Amis, je ne vous verrai plus (*bis*).

LE PETIT-LAZARI (organe aigrelet du gamin de Paris). — C'est gentil, ça. Il chante pour nous adoucir le chagrin de la séparation. De cette façon-là, il est sûr qu'on ne le regrettera pas.

LES DÉLASSEMENTS-COMIQUES (intonation enrouée par l'abus du couplet).— Il ne faut pas se moquer de ceux qui chantent, quand ils ont le cœur à chanter!

LE CIRQUE. — Mille cartouches! le petit a raison. Nous devons respecter nos douleurs réciproques. Avoir passé tant d'années côte à côte au même bivouac et se voir obligés de se quitter.

LA GAITÉ. — Nous quitter! mais c'est impossible... Oh! non, ils n'oseront pas... Ma tête! ma pauvre tête!

LE THÉATRE LYRIQUE.

> — Sombre souffrance!
> Il faut partir,
> Sans espérance
> De revenir...

LES DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — C'était si commode!... Quand l'un de nous avait un succès, tous les autres en profitaient.

LE PETIT-LAZARI. — Une véritable société de secours mutuels!

LE CIRQUE. — Celui qui avait trop de spectateurs en prêtait charitablement aux voisins.

LE THÉATRE LYRIQUE, avec un sanglot. — Ce qui n'était jamais de refus.

LA GAITÉ. — Tandis qu'à présent... seule!... toute seule!... là-bas, au square du Conservatoire, avec un bureau d'omnibus pour unique distraction.

LE CIRQUE. — Sang et carnage! que diriez-vous donc à ma place?

LE THÉATRE-LYRIQUE. — A notre place?

LE PETIT-LAZARI. — Oui, à leur place... du Châtelet.

LE CIRQUE.— Je suis pourtant un brave, j'ai fait mes preuves; mais quand on m'a présenté le plan de mon nouveau domicile, j'en ai senti un frisson d'épouvante.

LE THÉATRE-LYRIQUE. — J'y perdrai le peu de voix qui me reste, sur ce quai dont la pensée seule m'enrhume du cerveau.

LES DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — Et moi donc! Obligé d'émigrer à la Chaussée-d'Antin, de me maniérer, de renoncer à cette bonne liberté du rire sans-souci et de la gaudriole sans prétention...

LE PETIT-LAZARI. — Le fait est que ça me gênerait sérieusement, moi, si j'étais forcé de mettre des gants.

LA GAITÉ. — Seigneur, seigneur, vous savez cependant que je ne suis pas coupable.

LE CIRQUE. — Sac à papier! Je me suis nonobstant, à ce qu'il me semble, signalé dans des combats assez nombreux pour avoir bien mérité de la patrie.

LE PETIT-LAZARI.— Même pour avoir mérité mieux... que votre nouvelle caserne. Ce n'est pas difficile.

LE THÉATRE-LYRIQUE. — Être obligé d'avoir des succès à soi, sous peine de mourir d'inanition; mais je proteste, ce n'est pas juste.

LE PETIT-LAZARI. — Non, pas toujours, — quand tes virtuoses roucoulent... Mais, jeux de mots à part, peut-être que si vous interrogiez sévèrement votre conscience, vous y trouveriez plus d'un péché mignon qui a pu attirer sur vous la vengeance du destin.

TOUS. — Par exemple!

LE PETIT LAZARI. — Vous savez... moi... ce que je vous en dis... Je ne suis qu'un méchant gamin qui ne s'y connaît guère. Malgré ça...

LE CIRQUE.— Prétendrais-tu reprocher quelque chose à mon genre éminemment national?

LE PETIT LAZARI. — S'il avait un défaut, ce serait de l'être trop national, votre genre. A la longue, on finit par trouver un peu monotone le roulement des mêmes tambours, battant la même charge pour la même bataille, livrée par les mêmes figurants... Je me trompe. Si le décor change, il y a une chose qui ne change jamais. Trente-cinq Français mettent toujours en déroute une armée de cent mille hommes, et nos soldats, chez vous, ne se battent jamais qu'un contre cinq cents... A votre place, moi, je modifierais le programme, et je ne confondrais plus le chauvinisme avec le patriotisme...

---

il suffirait de quelques mots de la raison pour tout calmer et pour qu'on s'honore davantage!

» — Mais, enfin, ma mère... — dit Paul.

» — Patience, mon fils... car j'ai, à cette heure, le droit de faire ici la leçon à ceux qui m'ont causé tant d'inquiétudes et d'angoisses! Écoutez-moi donc! Oui, hier, dans cette maison... tout était trouble et colère... cette nuit, tout veillait... ce matin, on s'armait, on se disputait la vengeance... le scandale allait remplir la ville, et tout cet imprudent courage allait punir deux pauvres femmes tremblantes pour la vie de leurs maris... Alors... une vieille femme que Dieu a privée de la lumière... mais dans le cœur de laquelle il a développé une sorte de seconde vue... a frémi... a compris le danger qui menaçait l'honneur de toute une famille... et la pauvre infirme a résolu de se jeter au milieu de tous ces préparatifs de combat! Oui, Paul... oui, mon cher André... c'est moi qui ai prié M. de Lismore de venir ici... Prêt à vous braver, vous autres hommes... il s'est noblement rendu à une vieille aveugle... Vous ne l'accuserez pas... car le comte a montré ici... en exprimant les regrets de ses torts, plus de courage qu'il n'en fallait pour vous attendre les armes à la main!

» — Ainsi, monsieur... — dit le Commandant avec une persistante raideur.

» — Si monsieur Paul — répondit le comte avec beaucoup de fierté,— ne s'en rapporte pas à sa femme sur la valeur de ma démarche, je...

» — Si fait, monsieur! — interrompit Mathilde avec empressement, — mon mari sait que je comprends l'honneur comme un homme!

» — C'est bien, monsieur le comte... — reprit le Commandant toujours très-froid, — que tout ce qui avait excité nos susceptibilités dans cette maison soit donc oublié... Paul, ta mère l'ordonne, et je ratifie...

» — C'est bien!... — fit Paul hésitant encore.

» — Maintenant, monsieur, — reprit le père, — comme il pourrait rester entre nous, hors d'ici, des sujets d'irritation qui relèvent de ces intérêts dont les hommes seuls s'occupent... Ce matin même M. de Corbinaud vous portera...

» — Comme il vous plaira, monsieur... — dit le comte.

» — Et nos comptes particuliers ainsi réglés, nous verrons le juge d'instruction, et nous lui dirons que notre désir est de voir activer l'instruction d'une affaire que...

» — C'est inutile, monsieur! A cette heure le magistrat doit avoir entre les mains la lettre par laquelle je me désiste de toute plainte contre un gérant infidèle!

» — Comment, monsieur, vous avez...

» — Sans cela, comment aurais-je pu accepter votre provocation?

» — Allons, vous avez agi noblement, monsieur! — dit le Commandant surpris et perdant enfin sa rigidité.

» — Et vous, Paul, qui avez pu penser que mon soupçon effleurait votre probité! — reprit de Lismore affectueusement, — pouvais-je laisser croire que vous songiez à intimider par les armes l'adversaire que vous redoutiez sur un autre terrain?

» — C'est bien, comte, j'apprécie... et comme ma femme... comme mon père... j'oublie!

» — Mon commandant, — interrompit Gilbert en entrant brusquement, — c'est l'amiral Darmont qui me charge de vous dire qu'il vous attend depuis le matin.

» — C'est bien! — répondit le Commandant, — je vais aller lui expliquer...»

Le comte l'arrêta :

« — Pardon, Commandant? Je connais le brave amiral, c'est à moi de tout lui dire! c'est à moi de lui avouer ma faute et la volontaire réparation que j'y ai apportée en comprenant combien avait été profonde mon erreur, combien avait été regrettable mon irritation, combien enfin je vous admire et vous honore tous!»

Et en parlant ainsi de Lismore se retourna pour sortir.

« — *Au revoir* donc, monsieur le comte! — dit généreusement Mathilde.

» — Non, madame... *Adieu!* » répondit résolûment le vaincu des deux femmes, en saluant et se retirant.

En ce moment Corbinaud et Céline, qui avaient eu une petite conférence dans le salon voisin, entrèrent d'un air mystérieux. Gilbert venait de leur résumer ce qu'il savait de la façon dont l'entrevue si hardiment, si heureusement provoquée par la mère aveugle, avait tourné.

« — Tout cela est parfait, — dit l'ami du logis, — mais voici le quart d'heure de Rabelais arrivé, et j'ai ici à remplir mon rôle de mandataire des intérêts. Le comte s'est désisté au sujet du gérant dilapidateur, soit! Mais il n'en faut pas moins combler les vides que M. le président du conseil de surveillance n'a pas assez rigoureusement... surveillés!

» — Sans doute! — dit le Commandant.

» — Eh bien, — reprit Corbinaud, — voici mademoiselle Céline qui prétend que sa dot doit servir à arranger tout cela!

» — Comment, sa dot? — dit le père.

» — Oui, papa!

car enfin, sauf votre respect, ce qui fait le mérite de la victoire, c'est l'opiniâtreté de la résistance... Chez vous, nos armes ont l'air de vaincre sans péril... d'où il suit que...

LE CIRQUE. — Le drôle, je crois, me fait la leçon.

LE PETIT LAZARI. — Jamais, mon vétéran. Seulement vous cherchiez par où vous pourriez avoir péché pour avoir encouru le châtiment que la démolition vous inflige, et moi je m'offre comme *cicerone* à votre mémoire. Voilà!... C'est comme votre camarade de parapet...

LE THÉATRE-LYRIQUE. — Moi ?

LE PETIT LAZARI. — Précisément, monsieur le rossignol. Êtes-vous bien sûr, — la main sur le cœur, — d'avoir accompli scrupuleusement vos devoirs...

LE THÉATRE-LYRIQUE. — Mais...

LE PETIT LAZARI. — Je me suis laissé conter, je ne sais pas par qui, que vous aviez été institué pour servir d'asile aux compositeurs novices en quête d'une salle de début.

LE THÉATRE-LYRIQUE. — Eh bien !

LE PETIT LAZARI. — Eh bien ! je ne suis pas très-fort en musique, néanmoins le violon qui représente mon orchestre m'a assuré que Mozart, Glück, Weber et compagnie étaient de jeunes compositeurs trépassés depuis pas mal d'années. Mon violon a même ajouté que, pour honorer ces morts, vous faisiez furieusement faire antichambre aux vivants.

LE THÉATRE-LYRIQUE. — Il a peut-être raison!

LE PETIT LAZARI. — Et vous aussi, ma commère, vous avez vos *med culpâ*.

LA GAITÉ. — Lesquels ?

LE PETIT LAZARI. — Lesquels ? Le défilé durerait trop longtemps, si je les mettais tous à la suite les uns des autres.

LA GAITÉ. — Un tel outrage !... A moi, mes...

LE PETIT LAZARI. — On connaît le reste. Drame de cape et d'épée, vieux module. Pas plus vieux cependant que ses confrères. L'enfant volé au prologue et retrouvé au dénoûment ; les papiers dérobés par le traître et qui assurent un héritage de plusieurs millions à l'héroïne innocente et persécutée; l'ingénue déshonorée par le seigneur du village voisin ; le muet qui recouvre la parole par amour et l'aveugle qui recouvre la vue par émotion; l'adultère, le faux, le vol, l'assassinat, l'inceste... Tout ça pour moraliser le pauvre peuple, pas vrai ?... Il me semble qu'il aurait mieux valu parler le français... ne fût-ce que pour me forcer à l'apprendre en piquant mon amour-propre de voisin...

LA GAITÉ, abattue. — Il dit presque vrai !...

LE PETIT LAZARI. — Si c'est vrai !... Aussi vrai que le gaillard que voilà est...

LES DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — A mon tour ?

LE PETIT LAZARI. — Et pourquoi pas ?... On peut sans offense vous chuchoter que vous avez trop souvent cédé la parole à des danses qui sortaient de leur caractère ; que vous avez trop sacrifié aux grâces de tableau vivant ; que...

LES DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — Puisque je me range en passant dans un quartier aristocratique.

LE PETIT LAZARI. — A la bonne heure !... Je savais bien que vous aviez trop d'esprit pour ne pas accepter la pénitence...

LE CIRQUE. — Mais il ne va pas sur le quai des Lunettes, lui !

LE THÉATRE-LYRIQUE. — L'architecture ne lui a pas aggravé sa peine à lui !

LE PETIT LAZARI. — Les inconvénients de la grandeur, mes enfants ! On a proportionné l'expiation à votre taille ; et c'est pour cela que votre humble serviteur n'a rien à craindre, n'ayant rien à perdre. J'ai dit...

Les autres théâtres ne répondaient rien ; mais j'entendais leurs sanglots étouffés et m'arrachant à cette scène navrante, je m'éloignai précipitamment de l'emplacement funèbre où tant de condamnés dramatiques attendent l'heure du supplice.

PIERRE VÉRON.

L'église Saint-Germain des Prés.

Pour retrouver l'époque à laquelle fut fondée l'église Saint-Germain des Prés, dont notre gravure reproduit l'aspect intérieur nouvellement restauré, il faut remonter aux temps mérovingiens.

Les documents recueillis dans les *Gesta regum Francorum* nous apprennent, qu'après avoir obtenu de l'évêque de Saragosse la miraculeuse tunique de saint Vincent, pillé et dévasté une partie de l'Espagne, Childebert, fils de Clovis, vint à Paris et y fit bâtir l'église Saint-Vincent. Grégoire de Tours appuie cette version de son témoignage (*Gregor. Turon. Hist.*, lib. 3, cap. 9). Enfin, l'auteur légendaire de la *Vie de saint Doctrovée*, premier abbé de Saint-Vincent, nous donne la description de cette basilique :

« Les arceaux de chaque fenêtre étaient supportés par des colonnes de marbre très-précieux. Des peintures rehaussées d'or brillaient au plafond et sur les murs. Les toits, composés de lames de bronze doré, lorsque les rayons du soleil venaient à les frapper, produisaient des éclats de lumière qui éblouissaient les yeux. Ce n'est pas sans raison, d'après tant de magnificences, qu'on nommait autrefois, par métaphore, cet édifice *le palais doré de Germain*. »

La dédicace de l'église fut célébrée le 23 décembre 558 par *saint Germain*, évêque de Paris, qui, à cause de l'étole de saint Vincent et d'une croix enlevée à l'église de Tolède et offerte également par Childebert, lui donna la dénomination de *Saint-Vincent* et de *Sainte-Croix*.

Childebert fut enterré dans la basilique qu'il avait fondée, richement dotée de vastes bâtiments, de reliquaires, du fief d'Issy et de tout ce qui en dépendait; du cours de la Seine, l'une et l'autre de ses rives, de bois et de prés; du terrain et cases situés dans la Cité de Paris; d'une terre, d'une vigne et de l'oratoire Saint-Andéol; de plusieurs moulins situés entre *la Cité* et *la Tour*; des pêcheurs, des serfs inquilins, des serfs affranchis, des ministériaux, excepté ceux auxquels il avait accordé l'ingénuat ou la liberté.

Riche de ces belles dotations, l'abbé de Saint-Germain des Prés exerçait la puissance seigneuriale sur la grande moitié de la partie méridionale de Paris et possédait l'autorité temporelle sur toute l'étendue du faubourg Saint-Germain. Ses officiers de justice étaient l'évêque de Paris lui-même, pour le spirituel, et pour le temporel, le gouverneur de Paris, le prévôt de l'île, l'échevinage, l'Université, le Châtelet et le parlement.

Les richesses du *palais doré de Germain* ne pouvaient manquer d'attirer la convoitise des Normands. L'église *Saint-Vincent et Sainte-Croix* fut pillée deux fois et presque détruite par ces terribles *incurseurs*. Restée en ruines jusqu'à la fin du dixième siècle, elle fut alors presque entièrement relevée par l'abbé Morard, à qui on attribue la construction des deux tours laterales, de la flèche de la tour d'entrée et du chœur. Les travaux de réédification ne furent terminés qu'en 1163, époque à laquelle le pape Alexandre III fit de nouveau la dédicace de la basilique.

L'église Saint-Germain des Prés a 65 mètres de longueur sur 21 de large et 19 de haut.

Plusieurs réparations successives exécutées en 1663 et dans les années suivantes ont nui à l'aspect artistique du monument, sans toutefois lui enlever son caractère de construction mérovingienne. Sa partie la plus ancienne et la plus curieuse, après le porche placé sous la tour d'entrée et orné de huit statues, est la nef formée par cinq arcades en plein cintre, dont les piliers, composés de quatre colonnes de dimensions différentes, supportent des chapiteaux chargés d'ornements bizarres, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux chimériques.

Les deux tours latérales, terminées en forme d'obélisque, couvertes en ardoises et d'une élévation inégale, ont été démolies, celle du nord en 1822 et celle du midi l'année suivante.

Les grands biens et les priviléges seigneuriaux des abbés de Saint-Germain des Prés furent confisqués et abolis par un édit de mars 1674, sous le règne de Louis XIV.

Par décret du 13 février 1792, cette abbaye, comme toutes les autres, fut supprimée. Son église, par l'effet du concordat de 1802, devint succursale de la paroisse de Saint-Sulpice et l'est encore.

Saint-Germain des Prés est aujourd'hui l'église préférée de l'aristocratique faubourg. Elle a gagné en distinction ce qu'elle a perdu en puissance temporelle, et les nouvelles peintures dont M. Flandrin vient d'orner ses murailles ne peuvent que rehausser les effets de sa décoration intérieure.

MAXIME VAUVERT

TYPES INÉDITS DE VILLES CONNUES.

LES PILOTES LAMANEURS.

I

Le vent souffle à *décorner* les bœufs, suivant un trope marin. Il fait noir comme dans un four, selon une

---

» — Ah çà ! et toi, comment t'arrangeras-tu sans dot ? Il faut pourtant t'acheter un mari ?

» — Elle en a trouvé un gratis ! — dit Corbinaud.

» — Comment ! — exclama le vieux soldat, — il se trouve sur la terre un homme qui demande une main... vide !

» — C'est à ne pas croire ! — dit la mère. — Où donc est ce phénix ?

» — Je vous le présente, mon père ! — dit triomphalement Céline en prenant la main de Corbinaud.

» — Toi ? — exclama Delsade. — Pardieu... j'aurais dû m'en douter ! Ainsi, drôle, tu cherches à ruiner ma fille pour pouvoir plus commodément l'épouser?

» — Ma foi, je vous jure que je n'y avais pas pensé... c'est Paul qui...

» — Ah çà... — reprit plaisamment le Commandant, toi qui n'as pas d'autre profession que de servir sans gages toutes ces dames, comment ferais-tu pour nourrir une femme ?

» — Mais... je renoncerai à mon sot métier d'oisif ! je travaillerai... et avec quel courage ! — s'écria-t-il en tendant la main à Céline.

» — Et toi aussi, petite folle, tu consentirais à te marier n'ayant plus le sou ? — reprit le Commandant.

» — Mon Dieu ! oui, papa.

» — Eh bien, — dit sérieusement le père, — comme je vous trouve déraisonnables... et comme je suis persuadé que vous seriez malheureux dans une pareille misère... je refuse mon consentement !

» — Ah ! mon Dieu ! — exclama Céline.

» — Je sais que tu n'es bon à rien... qu'à nous aimer, et persuadé que ma fille manquerait de tout dans un pareil ménage, je te la refuse net... par amour pour elle, et par pitié pour toi !

» — Ah ! par exemple, — s'écria Corbinaud.

» — Pour que je consente à ce mariage, — reprit le père, — il faut... que Céline garde sa dot !

» — Mais les dettes de Paul ?

» — Mais les mines de Djémilah ?

» — Ah ! je le vois venir !... — murmura la bonne aveugle.

» — Eh bien... mais... alors... — reprit naïvement le vieux soldat, — c'est moi qui payerai !

» — Toi, mon père ? — s'écria Paul avec élan. — Oh non... c'est impossible ! et plutôt que de le souffrir... je...

» — Dame !... il le faudra pourtant bien ! — dit le Commandant.

» — Comment, lorsque par un élan généreux de ton cœur, et ne gardant pour toi que le strict nécessaire, tu nous as déjà partagé ta fortune... j'irais permettre que, te dépouillant plus encore... tu... Oh ! j'aimerai mieux m'expatrier ! aller comme un mineur en Australie... faire la traite des nègres... que sais-je ! plutôt que de souffrir de voir mes fautes aussi cruellement réparées !

» — Pourtant, c'est à choisir... — reprit le Commandant en affectant un grand sérieux. — Ou Céline te donne sa dot... et alors Corbinaud, qui ne l'épouse pas, ne peut plus convenablement se présenter ici... Ou, comme il serait injuste que ta sœur et ce brave garçon fussent punis par et pour toi... c'est moi qui...

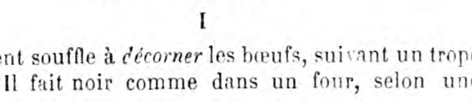
» — C'est toi qui expieras mes erreurs ! — exclama Paul. — Oh ! cette idée me révolte !

» — Mon père... vous oubliez une chose...— dit Mathilde, — c'est que ce bien qui vous reste... il ne vous appartient plus! N'en avez-vous pas généreusement disposé par ce testament révélé hier à ces braves gens comme une garantie de la longévité des institutions que vous avez fondées à Brévilliers ?

» — Je n'oublie rien... Cet argent que Paul a perdu... j'irai travailler pour le regagner !

» — Toi ? toi, mon père ?... à ton âge ! — dit Paul avec douleur.

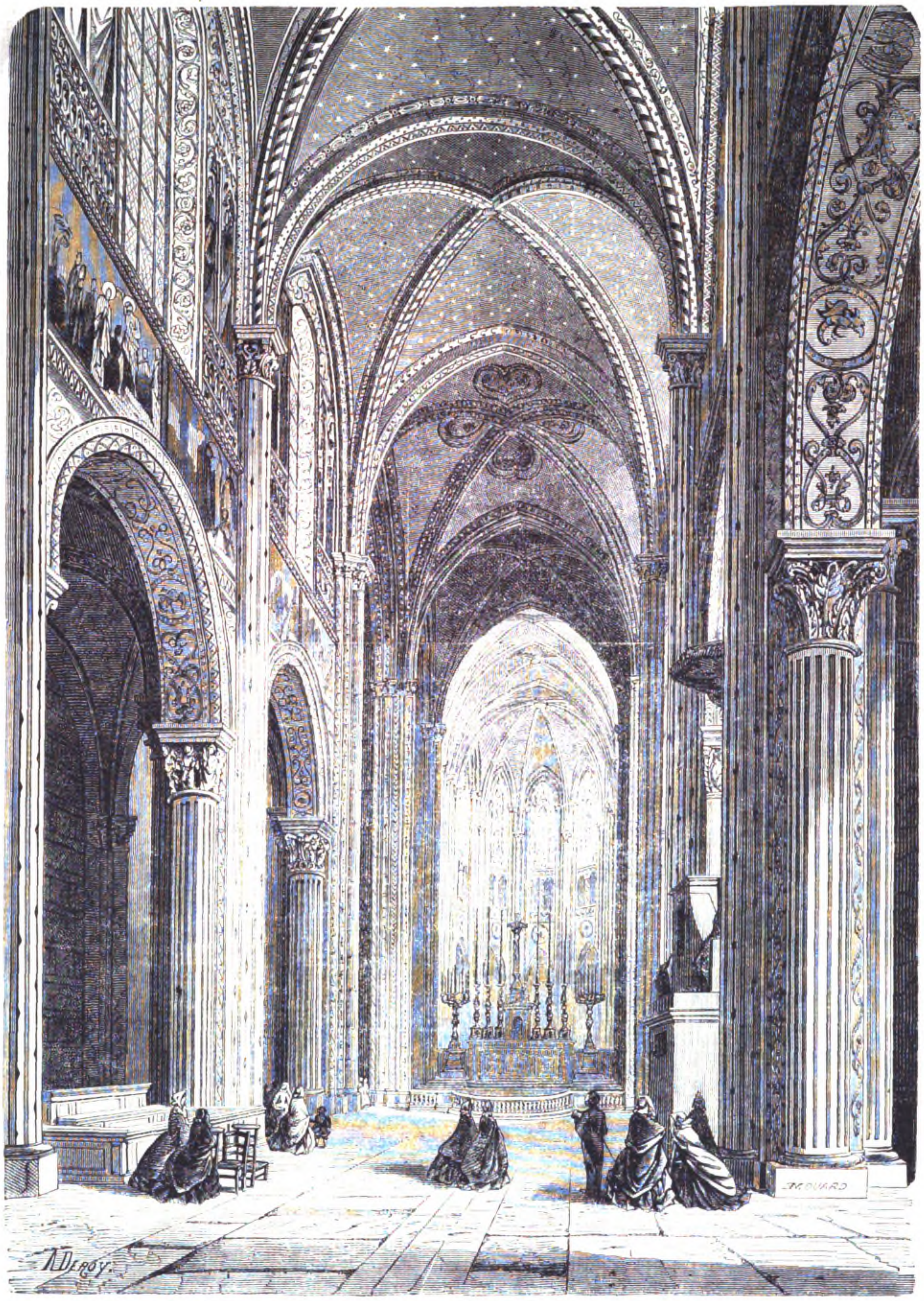
» — Mon fils, ce sera ta punition... et la mienne ! — reprit sévèrement le vieux soldat. — J'ai voulu, moi qui avais connu les fatigues du travail... te les épargner... J'avais cru te rendre heureux en te permettant, par une fortune précoce, de jouir en toute liberté de tes goûts intelligents... et j'apportais un grand bonheur dans cette idée, que mes enfants, n'ayant plus rien à attendre de ma mort, me chériraient doublement pendant le reste de ma vie !... Mais ma faute avait précédé ma générosité ! Je t'avais élevé pour dépenser et non pour acquérir... J'avais fait de toi un consommateur au lieu d'un producteur !... Aussi, entraîné par la contagion de l'exemple, tu as voulu imiter des gens que tu ne pouvais comprendre ! Tu ne t'es plus contenté du sort enviable que nous t'avions fait. Fils adoré, époux d'une charmante et vertueuse femme, heureux père... ami recherché... en pleine possession enfin de tout ce qui fait l'homme envié et considéré dans le monde... tu as voulu plus encore !... Ayant *assez*, tu as voulu *trop*, tu as *tout* perdu !



(La fin au prochain numéro.)

métaphore populaire. Les candélabres à gaz, qui tâchent d'éclairer les quais, projettent dans le port des traînées de lumière jaunâtre et vacillante. L'obscurité zébrée par ces clartés droites, qui se dégradent en s'éloignant de leurs foyers, laisse entrevoir l'eau violemment agitée, dont les mouvantes facettes semblent d'ébène poli. Les chaînes et les cables attachés aux pieux de la rive se tendent par court intervalle, et s'élèvent obliquement au-dessus du dallage, sur lequel ils retombent avec rudesse un instant après : ces *amarres* correspondent aux écubiers des navires ballottés par le roulis. On distingue confusément les formes de ces bâtiments, s'ils sont en première ligne contre le quai ; sinon, ils n'apparaissent que comme des masses oblongues et mobiles, plus sombres encore que la nuit qui les enveloppe. Parfois pourtant, un pâle rayon des réverbères riverains, rencontrant un bas mât quelconque dans l'arc qu'il décrit continuellement, indique ses haubans et ses agrès, en leur donnant la vague apparence d'un fragment de gigantesque toile d'araignée. Quant à la mâture haute des cutters, des bricks ou des trois-mâts, elle reste invisible ; car plus le regard cherche à monter, moins il perce dans ce chaos d'encre au fond duquel doit être le ciel. Nul œil ne sait où commence la coupole des nuages, nulle étoile ne perce, pareille à un clou d'or, cette tenture funèbre, pour indiquer où se trouve le plancher de Dieu qu'on nomme le firmament.

Mais si la vue a ses défaillances forcées, en revanche l'ouïe a ses sensations extrêmes. Les rafales sifflent à travers les *enfléchures*, gémissent dans les vergues, hurlent contre les proues et les poupes, pareilles à un monstrueux trio de serpents à sonnettes, de chats-tigres et de loups-garous. Les coques broyent avec des craquements formidables les *corps morts*, madriers fixés sur leurs flancs par des cordes, pour atténuer les chocs entre elles ou contre les bords de granit du port, sillonnés aussi de poutres verticales. Les répits de ces bruits capitaux sont remplis par le clapotis particulier du flot qui s'affaisse sur lui-même, — un son de liquide secoué dans un verre colossal. Enfin, dominant toujours tous les fracas, malgré ses notes sourdes, un bruissement immense, indéfinissable, — tantôt longue clameur composée de milliers de râles, tantôt lourde décharge comme celle de canons nombreux et lointains, — une rumeur surhumaine s'entend du côté où les quais ne se bordent plus de navires, où l'onde conserve un aspect de vague



Vue intérieure de l'église Saint-Germain des Prés, nouvellement restaurée.

Cette scène nocturne et lugubre n'a que de rares spectateurs : les uns, couverts de manteaux et coiffés de képis, font une cinquantaine de pas réguliers en *rangeant* les pieux d'amarrage, puis reviennent à leur point de départ, pour recommencer leur promenade monotone, ce sont les douaniers de quart ; — les autres, enveloppés de gros cabans, disséminés par unité sur les tillacs, les parcourent de temps en temps avec une attention soucieuse, ce sont les matelots de garde. Hormis ces veilleurs exceptionnels, tous les équipages dorment dans les entreponts. Les pêcheurs indigènes ont délaissé leurs barques pour leurs mansardes dans la ville. Aucun bâtiment ne *prendra* la mer tant que dureront ces *grains*, qui servent souvent de préludes aux violences extrêmes de la tempête ; tous resteront serrés côte à côte au port, ainsi qu'un troupeau de moutons dont le parc est assiégé par un loup.

Que veulent donc alors ces cinq ou six marins et ce mousse, qui sortent d'un rez-de-chaussée encore éclairé en face d'un des escaliers descendant du quai dans l'eau ? Pourquoi l'un d'eux détache-t-il le grelin qui retenait ce petit bateau à la terre, et s'*affole*-t-il à bord où ses compagnons sont déjà embarqués ? Parce que, si nul navire n'ose quitter le refuge, précisément celui-là, le plus frêle en apparence, doit braver les périls du large. Ces hommes et cet enfant ont tout simplement la volonté d'appareiller, — et, en effet, ils mettent à la voile.

Sur la toile, que le gaz enlumine un moment en plein, une ancre d'au moins un mètre est peinte en noir.

L'embarcation coule avec une adresse de reptile entre les puissantes carènes qui obstruent son passage, bientôt elle danse sur la houle du chenal ; devant elle se dressent et se courbent deux espèces de fantômes énormes, tellement blancs que leur neigeuse apparition perce même la suie opaque des ténèbres : ce sont les vagues brisées dans leur élan par le bout des jetées qui rejaillissent en pyramides croulantes et sans cesse renouvelées. Le bruissement indéfinissable qu'on entendait des quais est devenu un bruit sans pareil et terrible, tenant des éclats de la foudre dont un second tonnerre à roulement continu serait l'accompagnement.

Le bateau ne saute plus, il bondit sur les hautes lames, quand il ne passe pas au travers comme une flèche ; malgré son tonnage infime, il se comporte mieux sous leurs assauts qu'un gros trois-mâts. En vain le vent furieux l'incline par instant à plonger son bordage sous l'eau, il se relève avec vaillance et prouve ains



Un camp-meeting méthodiste aux États-Unis.

qu'il a dû être construit spécialement pour lutter avec les chances de chavirer ou de couler. Il est déjà en rade, il laisse derrière lui le rivage sous la forme d'un ruban phophorescent et lacté, il gouverne vers la pleine mer... quand tout à coup un éclair rougeâtre part des profondeurs à la gauche de son avant, puis une détonation presque étouffée sous le fracas croissant de la tempête.

— La barre à bâbord! crie une voix dominant celles qui causent assez indifféremment, sur le pont, du mauvais temps et de la relâche qu'il peut imposer aux navires naviguant dans ces parages, au cas où ils n'auraient pas pour destination le port dont le bateau vient de sortir.

JULES SAUVAIN.

(La suite au prochain numéro.)



DÉMOLITIONS DE PARIS. — Le cabaret du Lapin-Blanc, rue aux Fèves.

Le cabaret du Lapin blanc.

Pas plus que les hôtels ombragés de la Chaussée-d'Antin et les plafonds dorés des demeures seigneuriales qui se groupaient à l'entrée de la rue Blanche, le cabaret du *Lapin blanc* n'a trouvé grâce devant la pioche des Limousins.

La Cité va disparaître, *tout comme* un simple quartier aristocratique. Seulement, s'il en est qui pleurent la perte de quelques habitations riches et célèbres, je ne pense pas qu'un seul homme de goût puisse donner un regret à cette originalité nauséabonde qui illustrait l'étroite rue aux Fèves.

La curiosité excuse *tout*, et puisque Eugène Sue, cet écrivain démocrate aux habitudes aristocratiques, n'a pas reculé devant une visite au Lapin blanc, je puis bien m'aventurer dans cette longue allée, noire et boueuse, qui conduit au tapis franc tenu par le père Mauras.

Au premier pas qu'on faisait sur le seuil du cabaret, une épaisse odeur de tabac vous saisissait à la gorge. Les yeux, douloureusement surpris par l'âcreté de la nicotiane, se familiarisaient difficilement à une atmosphère surchauffée. La parcimonie de l'éclairage contribuait à entretenir la douteuse clarté qui tombait des quinquets *fumeux*.

Peu à peu, cependant, le regard se faisait plus perspicace. Il distinguait d'abord la mère Mauras trônant sur son comptoir d'étain, au milieu de brocs en bois cerclés de cuivre. Une rangée de petits verres, en ordre de bataille, semblaient solliciter un assaut de la part des consommateurs habitués à *l'eau de feu*. Des tables de bois, aux pieds mal équarris et boiteux, supportaient les coudes alourdis des habitués. Un immense poêle en fonte (*le monument du lieu*) reposait sur un grossier piédestal de moellons. Ce peu complaisant calorifère ne consentait à brûler du charbon que les soirs où le thermomètre accusait 7 à 8 degrés de froid. Dès que la température s'humanisait un peu, le mot *relâche*, écrit à la craie sur son tuyau, indiquait aux frileux que l'établissement, *en fait de chaleur, ne tenait à leur disposition que celle de l'alcool*. Ce jour-là, il fallait être abêti par les libations pour tendre vers le poêle refroidi une main suppliante.

Le chat du logis avait beau présenter son échine frileuse vers un rayonnement de chaleur désirée, le récipient de fonte était inexorable.

Pour se distraire et de l'atmosphère viciée et du voisinage peu ragoûtant des clients du Tapis-Franc, le curieux littéraire qui avait eu le courage de s'asseoir là à une table, pouvait parcourir des yeux le pandémonium grossièrement artistique qui tapissait les murailles.

A l'ombre du drapeau tricolore, un lapin blanc empaillé montait aux solives sur une corde enfumée. Le balancier de rigueur était accroché à ses deux pattes antérieures. C'est devant une galerie de bonshommes en plâtre, de tous les âges et de tous les accidents, que l'animal, parrain du cabaret, exécutait son audacieuse ascension.

Au-dessus du comptoir on retrouvait encore cette image du lapin blanc, nichée dans un tonneau éventré, côte à côte avec le père Mauras, s'abritant sous son chapeau de quaker.

Une myriade de petits cartons, collés au mur, portaient les quatrains plus que fantaisistes du chef de l'établissement. Quelle poésie, bon Dieu!

Le père Mauras se flattait d'être un compatriote de Clémence Isaure, et, sa verve rimailleuse le poussant, le digne homme avait appris à lire à quarante-cinq ans. Avec la science de la lecture était venue la démangeaison d'écrire et de rimer les pensées de sa jeunesse.

Avouons qu'il avait bien choisi son Parnasse!

Peut-être aussi que les images du *Chourineur*, de la *Chouette*, de la *Goualeuse* et de *Rodolphe* lui avaient inspiré la témérité d'égaler en renommée l'auteur des *Mystères de Paris*.

Audaces fortuna juvat.

Le père Mauras a fait fortune bien plutôt avec le contenu de ses brocs qu'avec les élucubrations poétiques de son cerveau.

Maintenant que l'expropriation vient de l'enrichir, le propriétaire du Lapin-Blanc pourra bien acheter un charmant hôtel dans nos quartiers dorés. Il y sera tout à son aise pour aligner des rimes.

Peut-être cet artiste regrettera-t-il dans ses beaux salons les plafonds enfumés de son cabaret. Je le crois, mais je crois aussi qu'il sera le seul poëte à les regretter.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER DU PALAIS.

Le 15 mai 1860, M. Georges de L... écrivait à sa mère, Mme la baronne de L... :

« Je suis amoureux fou de Mme de R..., je n'ai pas » besoin de te dire pourquoi; tu comprendras quand tu » la connaîtras. Envoie-moi immédiatement mes pa» piers si tu ne viens pas toi-même. Je n'ai pas envie » de manquer ce mariage qui est riche et me plaît au » delà de tout.

» Mme de R... est extrêmement belle; elle est fort » distinguée avec cela et parle six langues; elle a un » très-beau talent comme peintre. »

Mme la baronne de L... n'envoya aucun papier,— et six mois plus tard, le 16 novembre, malgré l'opposition de sa famille, M. Georges de L... épousait, à Contra, petit pays du district de Locarno, sa belle adorée.

Aujourd'hui il plaide contre elle en nullité de mariage.

Si encore il s'en tenait là! mais non, il brise son ancienne idole, il l'insulte, il la foule aux pieds : tout ce qu'on peut imaginer de plus blessant pour une femme, il le lui fait dire par son avocat. Il commence par lui jeter ses trente-trois ans à la tête : — « Vous avez, lui dit-il, spéculé sur ma jeunesse, vous vous êtes donnée à moi comme une veuve honorable, considérée, vous, dont l'existence passée n'a été qu'un chapelet non interrompu d'aventures galantes, de relations faciles et éphémères; vous, dont le nom apparaît chaque dimanche, affiché au bas d'un grand journal par un feuilletoniste, l'un de vos anciens favoris, à qui il a plu de le prendre pour pseudonyme. Vous avez fait briller à mes yeux une opulence factice, une fortune aussi mensongère que votre vertu; vous m'avez enlacé enfin dans un réseau d'artificieuses combinaisons, ne reculant même pas devant l'apostasie pour mettre la main — votre main impure — sur mon nom et sur ma fortune, pour escalader le rang d'épouse légitime, en même temps que votre enfant, une enfant de six ans, fruit d'une de vos rencontres de hasard, montait par ma faiblesse et vos manœuvres jusqu'au rang d'enfant reconnu. »— Voilà comme il parle : quand je dis lui, c'est, il est vrai, son père qui fait le procès, mais le fils est d'accord avec le père, il s'est associé à la demande en nullité, et les qualifications d'intrigante, d'aventurière de la pire espèce, de sirène dangereuse, d'une de ces enchanteresses *matribus detestatæ*, — appliquées par l'avocat à celle qui, jusqu'à la décision de la justice, est encore Mme de R..., — ne rencontrent de sa part ni protestation ni démenti.

La dame, au surplus, n'est pas en reste d'aménités : elle a bonne langue, et son avocat aussi. Il faut entendre celui-ci déshabiller M. Georges de L...

M. Georges de L..., un jeune homme sans expérience, un fils de famille abusé, un jouvenceau séduit par une coquette... Allons donc! — Ce jouvenceau a vingt-huit ans, bien sonnés : c'est une tête froide et calculatrice, un cœur sec et égoïste, un esprit souple, rusé, jouant au besoin la passion, habile à mettre ses sentiments au service de ses combinaisons financières,— pour tout dire, un libertin doublé d'un agent d'affaires. Mauvais écolier, mauvais fils, soldat médiocre, mais grand amateur de chevaux, il a quitté de bonne heure la vie militaire pour suivre je ne sais quelle carrière errante dans laquelle on le voit tour à tour, haut et bas, suivant les circonstances, gentilhomme opulent à Florence, gentilhomme ruiné à Turin, écuyer dans un cirque à Bruxelles, épouseur partout. Pour subvenir à ses besoins d'argent effrénés, il a imaginé de s'offrir en mariage aux familles riches, et, en attendant la célébration, de battre monnaie avec les sentiments qu'il inspire. C'est ainsi qu'en 1850, il s'introduit dans la maison de M. Mattéo Betti, négociant à Livourne, et en qualité de fiancé, se fait prêter de l'argent par son beau-père futur. Puis le hasard lui fait retrouver, à Turin, Mlle de R... qu'il a connue autrefois. Elle cultive la peinture et vit de son talent, elle est en bonne situation, elle possède quelque argent, des objets d'art, des bijoux. Quelle aubaine pour M. de L... dont la bourse est à sec et à qui ses nobles parents ont coupé les vivres! Il est sans ressources. Qu'à cela ne tienne! l'amour y pourvoira. — Et il y pourvoit en effet. Pour venir en aide à celui qu'elle aime, et qui dit l'aimer, Mlle de R... vend ses diamants, ses cachemires, ses dentelles, elle court en France réaliser son mobilier, ses tableaux, tout ce qui lui reste. En retour, M. de L... offre les deux seuls biens que l'ingrate fortune lui ait laissés, son cœur et sa main; mais, avant le mariage, il a trouvé le moyen, — renouvelant la scène de Livourne, — de tirer de M. de R..., le père de sa fiancée, une somme de trois mille francs dont mille francs lui sont remis en espèces et deux mille servent à rembourser M. Brofferio,— le célèbre avocat piémontais,— d'une dette contractée envers lui par M. de L...

Le mariage s'accomplit : le beau-père s'exécute encore de mille écus qu'il prête à son gendre; mais ce gendre est un gouffre insatiable : il demande encore de l'argent; cette fois c'est pour aller fonder un manége à Neufchâtel. La jeune femme avait conservé précieusement deux toiles de Mignard, deux bijoux, l'un le portrait de Mlle de la Vallière, l'autre celui de Mme de Montespan. Ces chefs-d'œuvre, objet de sa tendresse d'artiste, elle se résigne, non sans douleur, à s'en séparer : elle les met en gage pour 2,200 francs que son mari emploie ou est censé employer en fournitures d'écurie.

Tant que l'argent ne lui avait pas manqué, ajoute l'avocat, M. de L... s'était montré l'époux le plus passionné du monde. Mais le beau-père saigné à blanc, les ressources de la femme épuisées, la passion de M. de L... commence à se refroidir. Il est facile de s'en apercevoir au ton de ses lettres : la gradation y est sensible. L'amour chez lui se comporte en raison directe de la fortune de Mlle de R... Le cœur de celui-là bat dans la bourse de celle-ci : la bourse est vide, rien ne bat plus.

Et voilà la clef de l'abandon de Mme de L..., voilà le mot du procès. M. Georges de L... s'est vendu, mais il refuse de se livrer et prétend se tirer d'affaire les mains pleines, sans rien restituer et en traitant sa femme d'aventurière.

Tel est le récit de Mme de L... Des deux versions, laquelle est la vraie? Peut-être toutes les deux, peut-être aussi ni l'une ni l'autre. J'aime à croire, pour ma part, qu'on se sera surfait des deux côtés.

Le tout se complique d'une question de droit des plus délicates. Le mariage a été célébré en Suisse suivant les règles du pays, mais sans que les publications aient été faites en France ni les actes respectueux signifiés aux parents de M. de L... L'inobservation de ces formalités qui ne suffirait pas pour faire prononcer la nullité d'un mariage contracté en France, peut-elle avoir cet effet sur une union contractée à l'étranger? Me Allou, — l'avocat distingué sur les conclusions de qui fut annulé, il y a deux ans, le mariage de Mme Patterson, — a soutenu l'affirmative, avec toute l'autorité de son expérience et de son talent. La thèse contraire a été présentée dans une plaidoirie très-spirituelle et très-brillante par un de ses jeunes confrères, Me Laurier.

Le tribunal a déclaré partage.

C'est là un fait judiciaire assez rare, et cependant, à quelques jours de distance, en voici un autre qui vient de se produire. Le hasard a-t-il donc aussi la manie des *pendants?*

Il s'agissait cette fois d'une très-grosse question, souvent débattue, et toujours avec éclat : celle de savoir si le caractère sacré dont le prêtre est investi est un caractère indélébile, si son vœu de célibat l'enchaîne à perpétuité, s'il lui est permis, au contraire, lorsqu'il a quitté l'Église pour le monde, de recommencer une existence nouvelle, d'entrer en pleine possession des droits et des joies de la vie civile, d'aspirer au titre d'époux et de père de famille. Cette question, posée par M. Jules Favre au nom d'un ancien prêtre interdit, M. Brou de Laurière, n'en est encore qu'à sa première étape. Comme elle est destinée, sans nul doute, à parcourir tous les degrés de juridiction, j'aurai l'occasion d'y revenir.

Le vent souffle décidément aux procès de mariage. Dans celui que je vous présente, le mot y est, sinon la chose. Le mariage a été promis, mais il n'a pas été réalisé et l'Ariane abandonnée demande au séducteur qui l'a trompée cinq mille francs de dommages-intérêts.

Ce séducteur appartient à l'armée française.

Ce n'est ni un voltigeur, ni un hussard, ni un lancier, ni un sapeur, ni un tambour-major. — C'est, le croiriez-vous! un gendarme.

Un gendarme, c'est-à-dire la gravité en uniforme, la moralité en bonnet à poils et en baudrier jaune! Foin de mes illusions!

Et ce qu'il y a de pis c'est que l'inconstance du volage en question date juste du jour où il est entré avec les insignes de brigadier dans cette arme d'élite, l'objet de son ambition.

Il était auparavant sergent-fourrier dans la ligne : il adressait alors à Catherine des protestations d'amour et de fidélité, il lui prodiguait les doux noms de « noble amie, » de « petite chérie. » Il appelait de tous ses vœux le jour où il pourrait lui donner le titre d'épouse, et ce jour c'était celui où il échangerait ses galons jaunes contre les sardines blanches.

Ce jour a lui enfin; mais, hélas! le cœur s'est transformé en même temps que l'habit. Lorsque M... s'est contemplé dans son nouvel uniforme, les fumées de l'orgueil lui ont monté au cerveau : elles y ont effacé jusqu'au souvenir des promesses d'autrefois. Il s'est dit qu'un homme de son importance n'était pas fait pour

se mésallier en épousant une cuisinière, et le congé de la pauvre fille a été résolu.

Il faut voir avec quelle désinvolture notre « papillon en bottes fortes » s'excuse de sa légèreté.

« Vous savez, monsieur, écrit-il à un tiers, que la nature est bizarre et capricieuse. J'ai aimé Catherine, je puis le dire, de toutes les forces de mon âme. Malheureusement aujourd'hui la nature a voulu le contraire. Je n'ai pas de motif à donner pour cela; mais je ne l'aime plus... » Et voilà. — Farceur de brigadier, comme dit Bilboquet.

Le tribunal n'a pas pris la chose aussi gaiement, et il a condamné le brigadier M... à payer à Catherine une somme de douze cents francs à titre de dommages-intérêts, et à lui rembourser deux cent soixante-quinze francs, montant de diverses petites sommes qu'elle lui avait prêtées.

Sous ce titre — le *Monde judiciaire* portraits et notes d'audience, justice des petits abus, — un avocat de mérite, un homme d'esprit qui a fait ses preuves au *Figaro* et au *Constitutionnel*, M. N. Billiart, publie en ce moment, par livraisons mensuelles, un résumé piquant, une esquisse à l'emporte-pièce des faits et des choses du Palais. Tout ce qui se plaide, tout ce qui se dit tout haut, tout ce qui se murmure tout bas dans ce vaste pandæmonium où viennent se refléter les intérêts, les passions, les faiblesses, les mœurs de la société actuelle, ici sous une forme dramatique, là sous une forme comique et bouffonne, y est saisi, retracé *ad vivum*, analysé ou développé par une plume exercée, élégante et finement taillée. Dans ce répertoire animé, complet, varié, facile à consulter, les petits procès ont leur place à côté des grands, les portraits à côté des tableaux : l'anecdote curieuse y coudoie l'observation profonde. L'ouvrage, pour tout dire, répond à son titre. — Le *Monde judiciaire* est un journal qui sera un livre.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : M. Mirecourt. — Les pièces à l'étude. — PORTE-SAINT-MARTIN : Une idée de M. Marc Fournier.

Les pièces nouvelles ont manqué cette semaine, remercions-en les dieux. Trop de fois, à l'heure de la digestion béate ou de la causerie brillante au coin de la cheminée, les chroniqueurs dramatiques ont dû se lever de leur fauteuil en soupirant, après avoir jeté un regard sur la pendule. Au dehors, la neige tourbillonnait; les voitures allaient au pas; une buée épaisse couvrait les vitres des magasins. N'importe, les chroniqueurs se levaient tous au même instant, comme des conjurés, ou comme les frères de la Miséricorde à Florence, et, des points les plus opposés, on les voyait se rendre, masqués de leurs cache-nez, tantôt à l'extrémité des boulevards, tantôt au delà de la Seine. Cette émigration s'est souvent renouvelée quatre ou cinq fois en une semaine. Et l'on envie notre sort! Essayer des pièces, comme on essaye des ponts, à nos risques et périls! Goûter à chaque plat, avant le public, dans le seul but de lui dire : — Ceci est bon ou ceci est mauvais; n'y touchez pas, nous en avons encore la bouche emportée!

Donc, les directeurs nous ont fait des loisirs pendant ces huit derniers jours. Eh bien! voyez la nature humaine : il m'a semblé qu'il me manquait quelque chose; j'interrogeais le journal chaque matin et l'affiche chaque soir; aux approches des ténèbres, je me sentais vaguement inquiet; après dîner, je ne voulais pas croire à l'étendue de mon bonheur. Enfin, le cinquième jour, n'y tenant plus, personne ne m'en priant, rien ne m'y forçant, je me suis glissé furtivement, le collet relevé jusque par-dessus les oreilles, dans l'intérieur du Théâtre-Français, — un soir qu'on ne donnait pas *l'Honneur et l'Argent*.

Ce soir-là, en voyant jouer un excellent comédien que tout le monde apprécie, M. Mirecourt, je me suis promis d'attirer l'attention sur la situation qui lui est faite, ou plutôt qui ne lui est pas faite, par la Comédie-Française. M. Mirecourt n'est pas seulement un artiste zélé, rendant des services dans un emploi secondaire; c'est aussi un diseur parfait, ponctuant et nuançant juste. De l'avis général, il est un des derniers qui sachent porter l'habit à la française; quelque chose du comte d'Artois se retrouve dans son air de tête; le geste est aisé et simple. Il faut l'avoir vu dans le Mario du *Jeu de l'amour et du hasard*, et surtout dans l'Oronte du *Misanthrope*. S'il est précieux dans l'ancien répertoire, il n'est pas moins bien placé dans le nouveau, où il apporte des intentions comiques, toujours délicatement indiquées. Pourtant, — et c'est là que je voulais en venir, — avec un talent que nul ne lui conteste, après vingt-cinq années environ de services consciencieux, M. Mirecourt n'est pas sociétaire. Non, vraiment, M. Talbot l'est, M. Maubant l'est, M. Mirecourt ne l'est pas. Il y a là évidemment une énigme. En la signalant, je crois bien faire.

J'avais compté sur les débuts de Mlle Rose Deschamps, mais ces débuts sont encore retardés de quelques jours. La jolie et nouvelle venue jouera *l'Epreuve*, de cet aimable Marivaux, qui tient tant de place dans le répertoire de la rue de Richelieu, et dont on devrait bien, par reconnaissance, fêter l'anniversaire. En attendant, il est question, comme d'une chose très-prochaine, de la première représentation d'une pièce en trois actes de M. Victorien Sardou, l'homme du moment. Cette pièce, dont on vante déjà la gaieté, aurait pour titre : *la Papillonne*. C'était le nom d'une mouche au dix-huitième siècle; Fourier en a fait une de ses séries. L'avenir de la Comédie-Française est gros également, dit-on, d'un *Constantin* de M. Arthur Ponroy, esprit énergique, poétique, élevé, que les chances contraires ont tenu longtemps éloigné de la scène.

Quoique je ne sois pas un *furet de coulisses*, comme on disait sous la Restauration, j'ai cependant entendu des récits inouïs à propos du futur drame de la Porte-Saint-Martin. Les dernières fêtes de l'Empire y revivront, ainsi que les sombres tableaux de l'invasion étrangère; mais là ne sera pas l'intérêt tout entier. M. Marc Fournier, qui ne connaît plus de limites à ses heureuses audaces, aurait acheté ou loué la maison située précisément derrière le théâtre, rue de Bondy, et il se proposerait d'en relier le premier étage à la scène, à l'aide d'un pont de bois. Il prolongerait ainsi son horizon dans des conditions inusitées; et ce serait d'une distance énorme que le public verrait arriver sur la rampe des bataillons entiers. On ne niera pas le grandiose de cette conception, et je comprends que M. Marc Fournier se préoccupe peu de l'idée littéraire; il peut appliquer ses gigantesques moyens d'exécution à n'importe quelle pièce, — aux *Premières Amours* ou aux *Funérailles de l'Honneur*, — il est sûr de faire courir tout Paris pendant six mois.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : *Il Furioso*, opéra en trois actes de Donizetti. — THÉATRE-LYRIQUE : Reprise de *la Statue*, opéra comique en trois actes de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Reyer.

Castil-Blaze a eu quelques bonnes idées, et si on se donnait la peine d'éplucher la collection de paradoxes dont il a fait de gros livres, on y trouverait encore de quoi composer un fort joli recueil de vérités. Il voulait, par exemple, ce farouche chasseur de rimes mal sonnantes, ce rebouteur de vers boiteux, cet infatigable arrangeur de la musique des autres, ce tourmenteur acharné de M. Meyerbeer et des opéras à décors qu'il appelait les opéras-Franconi, il voulait, disons-nous, introduire dans la musique de théâtre un système d'émondage au moyen duquel il remplaçait les parties faibles d'une œuvre par les meilleurs morceaux qu'il pouvait trouver dans les partitions du même maître.

Cela n'était pas si sot, et pourtant il semble que personne n'y ait pris garde. Vous auriez, par exemple, chargé Castil-Blaze de *réparer Il Furioso*, l'œuvre de Donizetti jouée ces derniers soirs aux Italiens, il s'y serait pris ainsi : après un examen attentif, il aurait prélevé sur le premier acte une romance de baryton qui a au suprême degré l'accent dramatique; puis, en poursuivant son exploration, il se serait emparé d'un très-beau morceau d'ensemble conçu dans les proportions du sextuor de *Lucie*; il aurait conservé aussi le duo de la fin, mais le reste eût été sévèrement biffé, et des fragments judicieusement choisis dans une des cinquante partitions de Donizetti eussent comblé ce déficit. C'est le procédé des jardiniers qui coupent les branches mortes d'un arbre pour greffer à leur place des pousses mieux fournies de sève.

Les ouvrages de Donizetti sont, en effet, très-nombreux et il nous est impossible de croire que parmi les plus oubliés il ne s'en trouve pas qui renferment d'excellentes pages.

Aristea contient peut-être une pastorale et *Alfredo il Grande* un air de bravoure; bien sûr, le maître n'aura pas manqué d'écrire pour *Maria Stuarda* une cavatine dramatique et pour *Il castello degli Invalidi* une marche militaire. Cela est fait pour tenter un Castil-Blaze, un mozaïste musicien qui se donnerait la tâche de relier tous ces fragments avec un ciment de sa composition.

Ainsi remanié le *Furioso* de Donizetti eût fait meilleure figure. Nous en avons déjà compté les beaux passages ; ils ne sont pas nombreux : une romance, un sextuor et un duo. Après il faut tirer l'échelle et se contenter de quelques débris de mélodie éparpillés dans un véritable désert d'idées. Ces rares oasis ne suffisent pas au charme du voyage.

En effet Donizetti s'est exposé comme de gaieté de cœur à ces déceptions. Il improvisait sa musique et ne se donnait pas le loisir de la remettre vingt fois sur le métier; il écrivait avec des plumes d'auberge et tirait vanité de ne jamais employer le grattoir. S'il était en verve tout allait pour le mieux et il trouvait les chants immortels de *Lucie* ou les cantilènes délicieusement enjouées de l'*Elisire d'Amore*; quand, au contraire, l'inspiration faisait défaut il n'avait pas le temps de l'attendre et entassait sur son papier tous les lieux communs, toutes les formules banales et les fatigantes rengaines d'*Il Furioso*.

Faute de charme, l'exhibition de cette musique qu'on croyait perdue ne manque assurément pas d'intérêt; elle permet d'établir que chez Donizetti l'impatience de produire lui ôtait le temps de la réflexion, et que tout n'est pas rose dans le répertoire d'un compositeur qui a laissé plus de soixante opéras.

Que dire de la pièce? Grâce à notre parfaite ignorance de la langue italienne elle nous échappe complétement; mais en suivant la pantomime des acteurs, nous avons flairé un mélodrame dans les couleurs foncées si chères à Caignez et à Pixerécourt. Cette découverte nous a autorisé à ne point acheter la traduction d'*Il Furioso*.

M. Delle Sedie, dont il faut reconnaître l'excellente méthode, n'est point l'homme de son rôle; sa voix est trop peu vibrante et pas assez grondeuse; la sérénade de *Don Juan* lui sied mieux que les fureurs de Cardenio. Mlle Battu a chanté très-correctement la partie d'Eleonora; par instants même elle a vaincu sa nature qui est d'être un peu froide, un peu compassée et elle a entrepris bravement d'entrer dans l'esprit du drame. Cette excursion dans le genre pathétique mérite d'être encouragée. Zucchini barbouillé de noir représente un nègre avec des grimaces réjouissantes; il excelle à dire le mot pour rire quand le hasard lui en fournit un qui ne diffère de sa traduction française que par une syllabe. Exemple : *Figura* (figure), *diavolo* (diable), *commissionnario* (commissionnaire)....

Il Furioso a été donné pour la première fois à Rome en 1833 sous le titre de *Il Furioso o l'isola di San-Domingo*. Tout ce qu'on en savait c'est que Ronconi aimait à jouer cet opéra comme s'il eût voulu le sauver par la force de son merveilleux talent. Les Hercules ont toujours eu la manie de porter de lourds fardeaux.

— Le Théâtre-Lyrique n'a pas encore épuisé le succès de *la Statue*; on vient même d'y donner une reprise de cette œuvre pleine de distinction et qu'il faut considérer comme la meilleure partition qu'ait vu éclore 1861.

La musique de M. Reyer gagne beaucoup à être entendue dix fois; plus d'un passage qui nous avait paru obscur à la première audition s'est élucidé hier tout à fait. En somme voilà une partition pleine de science et d'originalité et il n'en faut pas plus pour donner de la consistance à un bruit qui court sur le compte de M. Reyer : on dit en effet que M. le ministre d'État a commandé à l'auteur de *la Statue* l'ouvrage par lequel on doit inaugurer la nouvelle salle de l'Opéra.

ALBERT DE LASALLE.

M. Alfred Couverchel, élève de M. Horace Vernet et un de nos plus précieux correspondants, vient de partir pour Laghouat, où il est chargé de recueillir les documents nécessaires à la reproduction des principaux épisodes qui ont marqué l'expédition faite il y a deux ans contre les Touaregs.

Nos lecteurs ont déjà pu apprécier, par les dessins que M. Couverchel a envoyés au *Monde illustré*, le talent de cet artiste, qui, avant de quitter la France, a bien voulu nous promettre les croquis les plus intéressants qu'il pourra trouver au Sahara algérien.

M. Alfred Couverchel, comme on le sait, avait exposé aux deux derniers salons deux tableaux : *le Combat de Kanghil* et *la Charge des chasseurs de la garde à Magenta*, qui figurent aujourd'hui dans les galeries de Versailles.

Monsieur le directeur,

Il faut rendre à César ce qui appartient à César, dit-on. C'est en vertu de cette loi que je viens vous demander une légère adjonction (une rectification) aux lignes plus que flatteuses que vous avez bien voulu consacrer, dans le numéro de dimanche dernier, au tombeau du regretté Henry Murger.

Dans le travail dont j'avais été chargé par la commission de souscription, il y avait un côté architectural dont un ami à moi, M. Léon Dupré, architecte à la compagnie des chemins de fer du Midi, voulut bien se charger.

Il s'en est acquitté avec trop de zèle, de dévouement et de talent à la fois, pour que justice ne lui soit pas rendue, et c'est cette justice que je viens vous demander par l'insertion de cette note que vous ne me refuserez pas, j'ose l'espérer.

Agréez en même temps mes remerciments et l'expression de toute ma considération.

AIMÉ MILLET,
statuaire.



TYPES MEXICAINS. — Le marchand de chapeaux de paille.

LE PREMIER AMOUR D'UNE JEUNE FILLE

PAR LARDIN ET MIE D'AGHONNE

Le libraire Dentu vient de mettre en vente, sous ce titre, une étude intime qui a obtenu un vrai succès dans le *Constitutionnel*. Un intérêt puissant anime ces pages où les sentiments d'un jeune cœur sont analysés avec une rare délicatesse et une science exquise.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs *le Premier amour d'une jeune fille* comme l'œuvre de deux auteurs qui se sont placés récemment dans les sympathies du public.

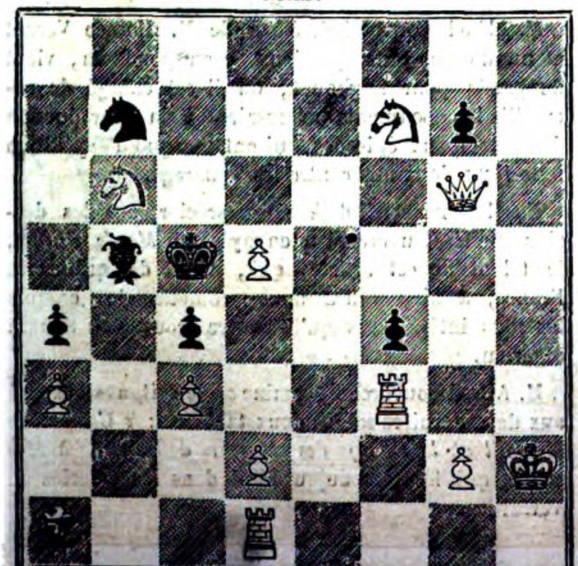
ECHECS

Problème numéro 26

COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY

premier prix du concours de Bristol.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Le problème qui précède vient de mériter à son auteur le premier prix du concours organisé à Bristol, au mois de septembre dernier, lors du meeting de l'Association britannique des Echecs. Ce problème a été jugé incomparablement supérieur à toutes les autres compositions rivales. Il se distingue par l'idée originale et brillante qu'il renferme, par l'élégance de sa solution et par son extrême difficulté.

Les autres concurrents qui ont été couronnés au concours sont MM. Conrad Bayer, 2e prix; comte Pongracs, 3e prix; et Mitcheson, 4e prix.

Solution du problème n° 24.

Blancs.	Noirs.
1. D 2e R échec.	1. P 6e FR (meilleur.)
2. D 6e R échec.	2. C pr D (forcé).
3. T 5e TR	3. R pr T (1)
4. F pr P échec et mat.	

(1)

3.	3. Tout autre coup.
4. T 4e T échec et mat.	

Solutions justes : MM. Menendez; Fabrice; Oudart, Cercle de Vitry-le-François; J. Delahaye; Grosdemange; capitaine Charousset; Lantoine; L. Aulit; cercle des Echecs de Marchiennes; Mabille, au Havre; Thomas B.; Café-Divans, à Limoges; docteur Revel, à Saint-Omer; Visto; A. Aulit; Bellin; Trussy et Roze; Cercle d'Orléans; Briquet, adjudant; Cercle Sextius, à Aix; Café de l'Opéra, à Saint-Etienne; Cercle industriel, à l'Aigle; Maillet; Boisset, à la Flèche; Café Desty, à Bergerac; colonel Silvestre; Cercle Philharmonique de Langon; Ch. Barthely; Barot et Pillière, à Chartres; V. Pacon; Cercle des Beaux-Arts, à Nantes; Misselieux; Lemaître, à Chartres; un Irlandais; Feisthamel; C. Rizzo, à Marseille; Ch. Delsard; E.-B., à Paris; Mourier, à Avignon; Cercle des Echecs d'Angers; Breuil, à Collonge; Fraiche; E. Chappuis; Café Français, à Chartres; M. Borie, à Tulle; Café de Rouen, à Dieppe; Paul Joly, officier à Metz; Lucien, professeur de billard; Café Français, à Surgères; Durand; Cercle du Château, à Bernis; Ferriol, à Saint-Didier-la-Seauve; Café César Maderni, à Lyon; Déquenes et Bacou, à Avesnes; E. Frau; A. Revedin; Holtz, ingénieur des ponts et chaussées, à Verdun; C. de L...pé; Arctos, Cercle de Saint-Marcellin; Cercle de l'Union, à Nantua; Rossati, à Spezia; Cercle de l'Union, à Aurillac; de Faletans, à Nice; docteur L. Cadolini, à Besançon; capitaine Didier, au camp de Châlons; B., café de l'Opéra, à Nancy; Café des Halles, à Surgères; E. Deléval; L. Mourier, à Avignon; J. Revel, à Aire; F. Larcade, Cercle des régates de Bordeaux; Cercle Napoléon, à Bédarieux; Girard, à Lussières; Poumarède; Valdespino, à Madrid; docteur Laloy, à Belleville; Société de la Loge, à Montpellier; Granados, à Perpignan; O., à Castro-Urdiales; de Laposse, officier de marine; Tluagin et Lallemand, café de l'Arsenal; Du Cygne.

Les autres solutions justes du problème 23 sont arrivées trop tard pour qu'il ait été possible de les mentionner dans le dernier numéro, et le nombre croissant des amateurs, dont la liste, de plus en plus grossissante, menace de faire invasion dans les hautes colonnes du journal, ne permet plus de liquider les arriérés.

Nous renouvelons à nos correspondants la prière de nous adresser leurs solutions dans le courant de la semaine qui suit la publication de chaque problème.

P. JOURNOUD.

RÉBUS.



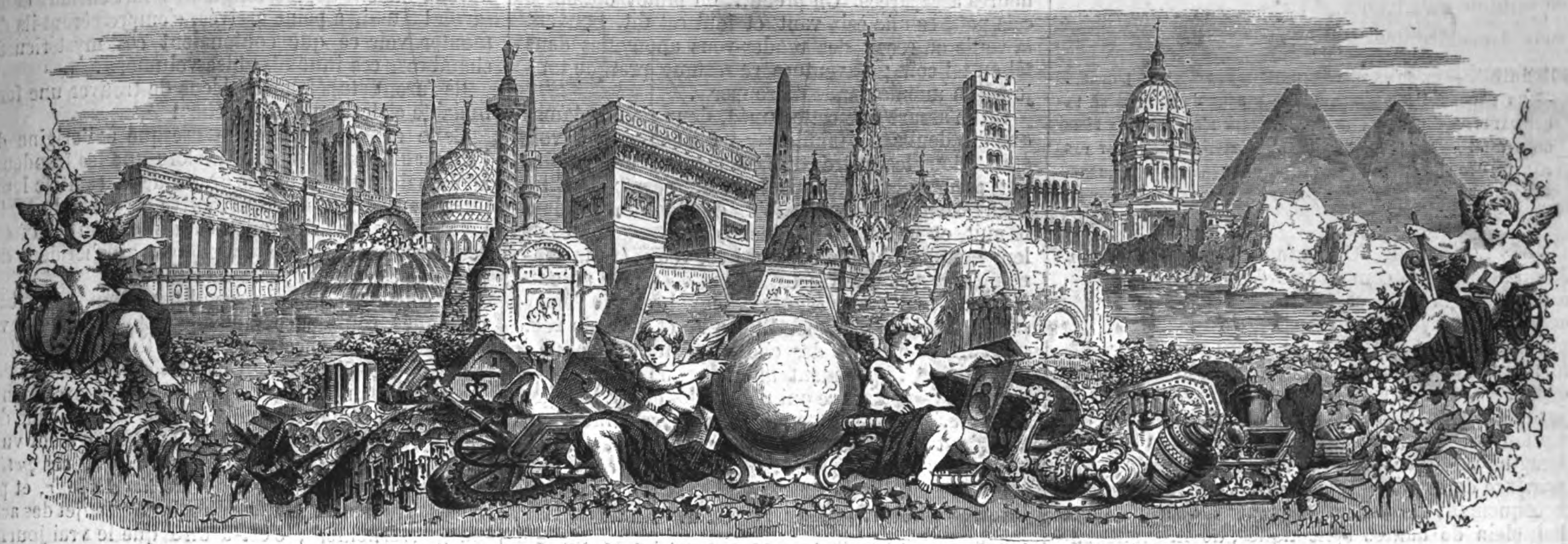
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le sage à son pied mesure sa chaussure.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



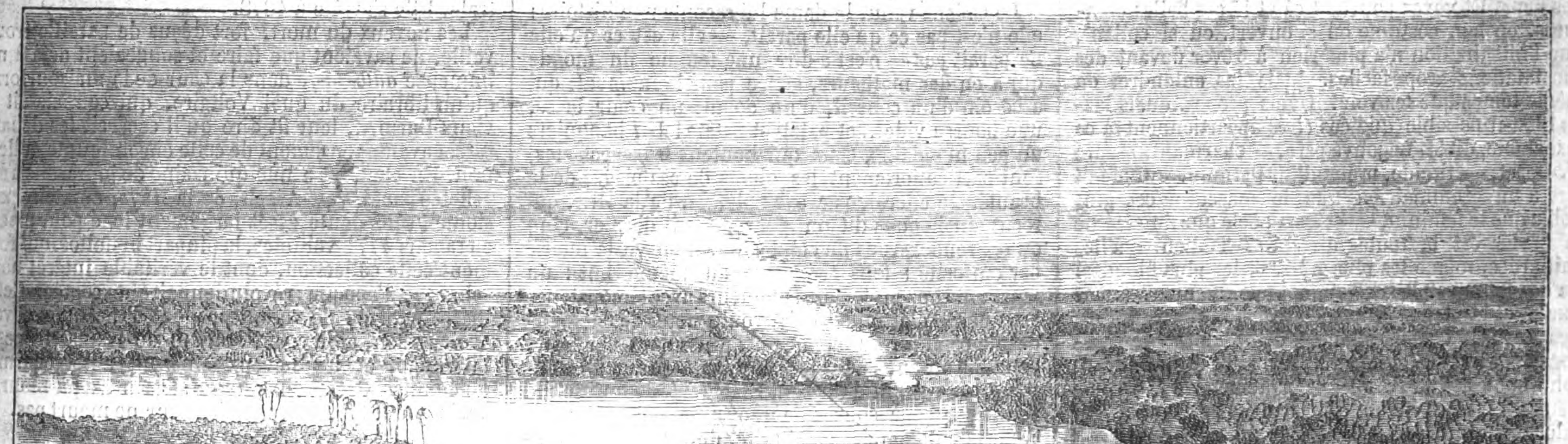
ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 254. — 22 Février 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 24, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Les bureaux de Vente et d'Abonnement sont transférés, 24, boulevard des Italiens, à l'Agence générale d'Abonnements à tous les Journaux.



Forts n° 1 et 2. Fort n° 5. Forts n° 3 et 4.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Attaque des forts et des barrages de Bien-Hoa par les canonnières *l'Avalanche*, *l'Alarme et la Fusée*.

(D'après les croquis envoyés par M. H. Lugeol, enseigne de vaisseau et aide de camp de M. le commandant Daries.)

Les bureaux de Vente et d'Abonnement du MONDE ILLUSTRÉ, qui étaient, 15, boulevard des Italiens, sont transférés, 24, boulevard des Italiens.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — CE QU'ON VOIT ET ENTEND AUX BALS DE L'OPÉRA. — UN ENCOMBRANT HÉRITAGE. — LES BALS ET SOIRÉES DE LA QUINZAINE. — COMBIEN IL EST MALSAIN D'OBÉIR A UN PÈRE ORIENTAL ! — POURQUOI UNE BELLE HÉRITIÈRE NE S'EST PAS MARIÉE. — UN FUTUR DANS LE LAC. — UNE ÉTRANGE ÉTRANGÈRE. — CORRESPONDANCE. — ENCORE LE PETIT FRONT. — UN MOT DE M. AUGUSTE MAQUET.

Les bals de l'Opéra font fureur cette année. Je dirai toujours, comme acte d'humilité nationale, à des étrangers qui se trouvent à Paris en temps opportun : Voyez cela ! En effet, c'est le spectacle le plus imprévu et le plus étrange qui puisse être offert aux regards de gens habitués au monde, à son esprit, à ses élégances, à ses courtoisies. Il faut voir jusqu'où peut aller la frénésie chez les gens qui veulent et croient s'amuser. Je me suis toujours imaginé un brave quaker arrivant de quelque calme province de son Connecticut, et qu'on transporterait brusquement au milieu de l'arène éperdue de ce bal plein de danses épileptiques, de musique endiablée, de chansons peu angéliques, de rires forcenés, et offrant un irrésistible flux et reflux de gens poussés, poussant... poussant surtout mille clameurs sans nom, sans répit, sans repos. Et les costumes !

Où vont-ils chercher tout ce dont ils s'affublent ! Et ces femmes, où ont-elles laissé tout ce dont elles ne s'habillent pas? Quelles tournures! quels galbes! quelle gymnastique ! Le genre suprême est, comme vous savez, de lancer le pied à la hauteur du nez des gens. Et voyez pourtant çà et là ces belles créatures, en leur costume ou si ouvert, ou si collant, que l'imagination n'a plus rien à rêver devant des constatations trop faciles. Mais les entendre, en même temps que les voir! Quels propos, quels lazzis! Est-il possible que ces *êtres* appartiennent à ce sexe faible, dit M. Legouvé père, — charmant, assure M. Dorat, — timide, prétend M. Berquin, qui a fait dire à un grammairien que le masculin est plus noble que le féminin, — et à un poëte que du côté de la barbe est la toute-puissance? Tudieu, quelles gaillardes, même les plus frêles et les plus blondes! Ça des femmes? le sexe auquel appartiennent la colombe et la biche? Dites des mégères, des furies, des harpies, des bacchantes, des diablesses! Laissons les s'ébattre et presque se battre ; quittons ce tohu-bohu assourdissant, ce pandémonium vertigineux où il n'y a qu'à attrapper des bousculades, des taloches, un affreux mal de tête... ou à être attrapé! Au foyer, dans les couloirs, on cause un peu plus, on crie un peu moins; en bas on hurle.

L'habit noir qui n'ose guère se mêler aux extravagants costumes de la salle, règne ici, mais moins généralement toutefois depuis 1848, époque où l'on allait chez les ministres en cravate noire. Le paletot est admis au bal de l'Opéra, à titre de déguisement, faut-il croire. Samedi dernier on vit même des Espagnols, frileux sans doute, garder leur manteau; d'autres craignant la pluie (celle des bougies), arriver en capote cirée, comme des cochers d'omnibus. C'est vous dire que ce bal n'apparient à aucune classe. Disons pourtant qu'en hommes, ces nuits extravagantes reçoivent tout ce que la société parisienne offre de gens distingués, dans toutes les professions, même parfois les plus sévères. On vient voir, on est censé accompagner un provincial, un étranger; chacun est sûr d'y trouver à qui parler. Quant aux femmes, à quelques exceptions près, c'est la lie, une lie dont il faut bien repousser la coupe, de quelque attraction qu'elle pare ses bords. On sait que l'entrée du bal est faite aux femmes; aussi accourent-elles de tous les trottoirs, de tous les antres, des arrière-boutiques louches et de partout où le soleil ne doit rien voir. A ce flot cynique s'ajoute, sans s'y mêler, un certain nombre d'actrices qu'attend une loge louée, et qui, mettant le pied dans les couloirs ou le nez dans le foyer, ne se hasardent jamais dans la salle. Joignez à cela quelques provinciales armées de leur frère ou de leur mari, des curieuses qui veulent aller partout, coûte qui coûte, ou plutôt coûte que coûte, en risquant un œil et une oreille — et enfin un très-petit nombre de femmes du monde, entourées de leurs gardes du corps, pour gagner et quitter la loge qui les attend ; telle est la composition de ce bal, d'où il naît bien peu d'aventures véritablement piquantes, et d'où l'esprit français a complétement émigré pour laisser un champ licencieux à toutes sortes d'argots baroques et de rugissements sauvages. Néanmoins, il faut y aller...

Une fois au moins par saison! Un homme un peu répandu, connu, y passe toujours bien quelques heures accaparées. On prend... ou plutôt on laisse cela pour ce que cela vaut, et tout est dit. Souvent la veille on reçoit des rendez-vous anonymes dans tel ou tel coin ; l'aventure se résume presque toujours en une demande de souper...

On m'assure que cette année, deux nobles dames que des deuils de famille ont condamnées à voir éteints tous les lustres du faubourg Saint-Germain, ont paru trois fois aux bals du carnaval. Elles changeaient plusieurs fois de domino pendant la nuit, et ont fait endiabler bien des hommes de leur monde. L'une d'elles qui est veuve (je la connais), a pris là une résolution qui désespère aujourd'hui un maître des requêtes, lequel croyait l'épouser au prochain Carême. Elle a vu et entendu sous son curieux domino des choses qui lui ont donné à réfléchir, et l'imprudent monsieur ne soupçonnait guère ce *loup* dans ce qui n'était pas tout à fait une bergerie. J'ai aussi entendu certifier certaine aventure dont une belle Anglaise bien connue aurait été plutôt la victime que l'héroïne, à la suite de quoi lord ***, son oncle, un membre de la Chambre-Haute, l'aurait rappelée à l'ordre et à Londres. Mais laissons cela, car je vois la feuille, où je raconte ceci, trembler dans trois ou quatre mains fort blanches...

Il y a un trait singulier à recueillir, à propos des bals masqués : c'est l'accord d'une foule de gens s'ignorant les uns les autres, à faire une chose que chacun croit son idée à lui, et qui finit par déterminer la multiplication la plus risible. Cela consiste à écrire à un homme riche, pour lui donner un rendez-vous, sous l'horloge (l'ex!) sous un buste, ou une statue du foyer.

Le Crésus venu, la dame lui raconte une histoire : elle n'est pas ce qu'elle paraît, — elle est ce qu'elle ne paraît pas — c'est-à-dire une femme du monde qui a eu des malheurs, gênée pour le moment, qui a besoin d'un conseil, d'un appui, un cœur brisé, une bourse vide... et patati et patata ! Les banquiers un peu mondains, ceux qui hantent les spectacles, sont particulièrement les objets de ces piéges de la beauté. Je citerai, par exemple, M. de la H..., qui reçut ainsi, nous dit-on, pour samedi dernier, cinq ou six rendez-vous de cette sorte. Il en vit la moitié par curiosité : tous tendaient au même but : un emprunt sous prétexte de malheurs avec circonstance atténuante d'attraits. « J'ai voulu noter les demandes de capitaux ou d'emprunts qui m'ont été faites pendant un an, — dit le banquier, — le chiffre dépassait le revenu d'un petit Etat! » M. de Rothschild reçoit par jour pour une moyenne de trois mille francs de demandes de charité, de secours, de menus emprunts. Revenons au bal.

Un peintre de renom est sorti furieux du dernier. Un domino l'accroche; il avait de l'esprit, et diverses constatations, que facilitent le flair d'artiste, permettaient à celui-ci de reconnaître que ce domino avait aussi la beauté. On se promène et on cause une heure. Le peintre croit reconnaître une charmante personne pour laquelle il fit, il y a deux ans, un mystérieux portrait. Il est aux anges !

Au diable plutôt. Elle le prie, vers la fin du bal, de chercher une loge vide, abandonnée ; elle veut se reposer. Et lui donc? il va, cherche péniblement, finit par trouver, corrompt une ouvreuse, et obtient une jolie petite loge à salon, toute défendue de rideaux et de portières; la dame l'attendait. Il revient tout rayonnant :

— J'ai trouvé! — dit-il avec joie. — C'est le numéro 17 !

— Merci ! — répond le domino en se levant et prenant le bras d'un monsieur qui semblait attendre le retour du chercheur, pour disparaître.

— Eh bien... et moi ? — s'écrie le peintre stupéfait.

Ils étaient déjà loin.

Un vieillard meurt, le mois dernier, dans une maison qu'il habitait toute l'année à Pont-de-l'Arche, sur la Seine, route de Rouen. Il laisse deux neveux, ses héritiers, qu'il recevait peu, par misanthropie, originalité, besoin de solitude. A la nouvelle de l'événement, les neveux partent, et les formalités de circonstance accomplies, ils sont mis en possession de la maison et du mobilier, ainsi que de quelques titres de rentes en bons du Trésor, dont vivait celui qui venait de mourir.

Un certain mystère planait sur cette demeure, où le vieillard résidait seul avec une vieille servante et un jardinier. Tout le second étage de la maison était envahi par de grands livres que le bonhomme accumulait sans cesse à la suite de ses excursions à Paris, et qu'il reliait lui-même assez adroitement. Qu'étaient ces livres, si nombreux, que cinq chambres en étaient remplies à faire plier les solives? Les neveux étaient depuis longtemps fort curieux de le savoir! Aussi, à peine arrivés, s'empressèrent-ils de monter voir ce que contenaient ces mystérieuses chambres, ces innombrables volumes...

Ils furent stupéfaits et déçus de trouver une formidable collection — d'affiches!

Cette collection remonte presque à l'origine de l'affichage, sous Louis XIII, alors que les frondeurs appliquaient sur tous les murs de la capitale leurs placards satiriques, ce qui motiva un arrêt du parlement menaçant du fouet et du carcan ceux qui composeraient, imprimeraient ou afficheraient des placards contre l'autorité du roi.

La collection, qui comprend bon nombre de pièces politiques, commence plus chronologiquement avec les affiches de spectacles et de livres, qui datent aussi de cette époque, où bientôt ces affiches ne suffisant plus au besoin de publicité des exploitants, le médecin Renaudot fonda (1638), sous le nom de : *Bureau d'adresses*, le premier journal qu'aient vu la France, l'Europe. Cinquante ans après, ces *petites affiches* s'augmentaient des *nouvelles du jour*, et peu de temps après naissait la polémique au sujet des actes du gouvernement, c'est-à-dire que le vrai journalisme était fondé.

Sans doute, M. Darm... avait trouvé cette collection toute formée jusqu'à la date où il entreprit de la continuer. Sa vieille domestique, interrogée, répondit qu'il y a environ vingt-cinq ans que la maison reçut trois charrettes venant de Rouen, et apportant environ la moitié de la collection actuelle. Elle comprend plus de quarante volumes relatifs à la révolution de 89 et 93. Alors, cette collection cesse d'être politique pour rester toute littéraire et théâtrale. Elle s'arrête à 1848.

Les neveux du mort, fort déçus de pareille trouvaille, ne savaient que faire et songeaient déjà à un immense *auto-da-fe* dans la cour de la maison, lorsqu'un libraire du quai Voltaire, qui connaissait le vieux Darm..., leur fit dire qu'il espérait les débarrasser avantageusement de cette encombrante collection. En effet, il y a une quinzaine de jours, elle a été achetée par M. Van-Asselt, de la Haye, amateur passionné, sans doute assez largement logé pour placer en rayons 4771 volumes, la plupart in-folios, qui forment cette collection, dont le véritable intérêt nous échappe, l'époque révolutionnaire exceptée. Cette masse énorme de volumes, dont l'incendie devait avoir raison, ajoute une somme de 12,000 francs à l'héritage, et les neveux en sont aussi charmés qu'étonnés. Ceci prouve que M. Darm... a pu mourir, mais que le type du collectionneur ne meurt pas.

Réponse qui expliquera suffisamment la lettre que nous avons reçue :

« ... En serez-vous beaucoup plus avancée, madame « *en off* » lorsque vous aurez eu la nomenclature de ces bals, qui sont, du reste, assez peu nombreux cette année? Si toutefois il ne faut, pour rendre plus tolérable ce que vous appelez votre exil, que la liste des principales maisons qui ont donné à danser depuis quinze jours, la voici, sauf erreur et omission, comme on dit en style commercial.

On a donc eu les violons à l'hôtel de ville, chez les divers ministres et chez quelques autres fonctionnaires; puis, en fait de particuliers : chez le marquis de Chévigné (parent des *Contes rémois*), la comtesse du Hauvel, la duchesse Pozzo di Borgo, la marquise d'Aoust, la comtesse de Caudecoste, la comtesse de Béhague, Mme Dulong, la duchesse de Maillé, la marquise de Pommereu, la comtesse d'Hautefort, le général Vaudrimez Davout, Mme Firino, Mme Martell, Mme de Lassus, Mme Stern, Mme Halphen, le baron de la Doucette, la marquise de la Roche-Fontenille, le baron Doyen, M. de Corvaïa, la vicomtesse Beuret, la comtesse de Vinoy, etc., etc. — C'est par erreur qu'on a parlé de soirées chez M. de Basilewsky, qui ne reçoit pas cette année.

A l'heure actuelle toutes les préoccupations de notre *gentry* sont pour le grand bal travesti de Son Exc. le comte Walewsky, ministre d'Etat, bal auquel on sait qu'assistent d'ordinaire LL. MM.

Il s'est passé, il y a quelques semaines, en Bulgarie un fait d'atrocité révoltante, qui a son désastreux effet dans une honorable famille parisienne, par suite de particularités que nous allons rapidement rapporter.

Il y a trois ans, un ingénieur français appelé en

Valachie, afin de visiter d'immenses forêts du prince Ghika, qu'il s'agissait de mettre en exploitation pour le service des travaux de l'ithsme de Suez, — fait une excursion sur le Danube et va jusqu'à Sophia, ville qui est en quelque sorte la capitale Bulgare. Là il voit une jeune fille d'une vingtaine d'années, d'une si merveilleuse beauté, qu'il s'en éprend si l'on peut dire « de combustion spontanée. » L'ingénieur s'arrête quelques semaines dans la ville, s'efforce de plaire à la jeune descendante des anciens Scythes, y réussit, demande sa main... à la vieille mère qui la garde en l'absence du père, parti sur la mer Noire, — l'obtient, épouse devant un de nos consuls des principautés, et revient à Paris avec cette perle d'Orient, qui fait une vive sensation dans les familles du quartier du Luxembourg, où l'époux passionné l'introduit avec fierté.

Deux ans s'écoulent d'un bonheur sans mélange; la jeune femme est mère, et s'embellit encore de la maternité. Elle est si éclatante, qu'un peintre illustre, M. Ingres, qui en entend parler, demande à la voir, et sollicite la faveur de faire son portrait, ce qu'il entreprend, sans que sa main, affaiblie par ses quatre-vingts ans, soit peut-être digne et du suprême modèle et de lui-même.

Sur ces entrefaites, arrive une lettre du père de Mœsia, qui exprime l'ardent désir de la revoir, faisant valoir ses fatigues et son âge, qui le privent d'entreprendre un voyage en France. Mœsia adore son mari, son enfant, — mais elle est de ces contrées où la puissance paternelle a gardé tout le prestige de son autorité parfois absolue, implacable. L'ingénieur voit que sa femme désire vivement se rendre à cet appel dont l'apparente tendresse cache un ordre. Il le regrette, mais se décide enfin à entreprendre ce long voyage, qu'il essayera d'utiliser au profit de sa profession.

On part... Nous supprimons le temps et la distance qui séparent de l'arrivée à Nicopolis, où le vieux Asan se trouvait alors. Chose étrange! à mesure qu'on approchait du terme du voyage, l'ingénieur remarquait chez Mœsia un accroissement de tristesse, ses beaux yeux s'étaient plusieurs fois humectés, le sourire avait disparu de ses lèvres charmantes... Vivement interrogée, elle avait paru troublée, mystérieuse. Le mari pensa qu'il y avait là l'émotion du retour au pays, et il employa tous les moyens que lui suggéra sa tendresse pour dissiper ces impressions pénibles, un redoublement de soins, de plaisirs, de bonheur...

« — Oui... Paris... Paris... Si Dieu le veut! — murmura-t-elle avec un accent étrange.

Trois jours après on est à Nicopolis. Mœsia qui connaît la maison où demeure Asan, y guide son mari. Elle entre. Il est retenu à la porte par les soins à donner aux bagages, après quoi il veut rejoindre sa femme. Il pénètre dans une salle basse au moment où retentit un cri déchirant...

Et soudain une femme ensanglantée vient se jeter dans ses bras : c'est Mœsia...

« — Je le savais bien! — murmura-t-elle, — mon père m'appelait... il n'avait pas pardonné!

Et elle tombe expirante au pied de son mari. Elle avait reçu dans la poitrine un coup de ces longs poignards circassiens évidés en scie...

L'ingénieur a tout compris. Effaré, affolé, il s'élance dans la seconde chambre, et y voit un vieillard qui tient encore l'arme infanticide. Il saisit dans sa poche un revolver de voyage, et en décharge deux coups sur l'assassin de Mœsia qui tombe sans pousser un cri. Au même instant entre dans la salle le serviteur valaque du vieillard qui, voyant son maître renversé sanglant devant un homme armé, s'élance sur l'ingénieur, armé d'une barre de fer, et cherche à lui en asséner des coups furieux, que l'autre évite mal, et dont il aurait sans doute fini par être mortellement atteint, s'il n'avait déchargé à bout portant un troisième coup de feu sur son assaillant.

Mais le bruit des détonations appelle toute la maison, les voisins, et l'ingénieur se voit bientôt entouré, prisonnier, et empêché même de s'assurer si sa pauvre femme était véritablement morte. On l'entraîne, on l'enferme, l'autorité en réfère au consul général de France dans les principautés, et c'est dans une lettre venue de Constantinople que nous trouvons ces horribles détails que ne suit encore rien de rassurant pour le sort de notre malheureux compatriote!

Où trouver l'exemple d'une pareille boucherie? L'histoire l'offre peut-être plus entière encore que les conceptions du mélodrame le plus shakspearien! C'est la Suède qui en fut le théâtre, au temps de Jean II. On jouait en présence du roi un *Mystère de la passion*. Le rôle de Longis était représenté par un acteur qui, armé d'une lance, et voulant feindre de percer le crucifié, emporté par la chaleur de l'action, plongea effectivement l'arme dans les chairs. Le patient tombe mort, et écrase de son poids et de celui de la croix l'actrice qui remplissait le rôle de Marie. Le roi Jean, indigné de la brutalité de Longis, s'élance sur lui, et lui abat la tête d'un coup de cimeterre. Les spectateurs auprès desquels le comédien était en faveur, s'indignent à leur tour de la sévérité de Jean II, se jettent sur lui et l'assomment. Les gardes du roi, attirés par l'éclat, taillent en pièce les acharnés... Il ne vint personne pour occire ceux-ci. Il n'y manqua que Samson pour ébranler les colonnes de la salle, et faire tout crouler sur tous!

Malheureusement notre récit bulgare ne comporte point cette interprétation tournée au comique. Les affreuses péripéties du sang versé auront peut-être un corollaire terrible si la diplomatie ne réussit pas promptement à arracher l'époux de la pauvre et résignée Mœsia aux mains des vengeurs de son assassin. Nous prions nos sensibles lectrices de nous pardonner ces lignes rouges de sang. Elles nous rendront cette justice d'avouer que nous leur offrons volontiers la vie en rose, plutôt qu'en noir. Mais ici il y avait l'authenticité de l'information, et nous avons cru suffisante pour la produire la précaution prise en taisant le nom de l'ingénieur, dont l'honorable famille est en ce moment plongée dans des inquiétudes faciles à s'imaginer.

~~~ Pourquoi Mlle de T*** n'épouse-t-elle plus le comte de R...? — se demande-t-on au faubourg Saint-Germain.

« — Parce que le jeune comte a brusquement retiré sa demande, — répond un initié.

» — Mais pourquoi cette étrange retraite? la jeune fille est fort belle, toute jeune, elle a plus de 80,000 de rentes *de son chef*, sans compter l'héritage de son oncle, le sénateur célibataire et septuagénaire...

Sur ce point, voici ce qu'on se raconte assez bas.... C'est pourquoi nous ne livrerons ici que des initiales.

A l'automne dernier, revenant d'Italie avec sa famille, Mlle de T*** fit un petit séjour à Interlaken. Son prétendant, son prétendu, avait rejoint la famille pour une excursion projetée à son château des environs de Tours, où des chasses étaient projetées. Un soir, on était sur le balcon de l'hôtel qui domine le lac du sud; Mlle de T*** jouait avec une branche de mimosa, dont l'origine restait un petit mystère, ce qui agaçait un peu le futur. Tout à coup la fleur échappe aux mains de la demoiselle, et tombe dans le lac.

« — Ma fleur! ma branche de mimosa! — s'écrie-t-elle.

» — Elle parfumera le lac! — dit le comte.

» — Mais j'y tiens beaucoup.... énormément... il me la faut!

» — Eh bien! — dit celui que son soupçon jaloux rendait assez froid à la perte de la branche, — on va appeler un garçon, un batelier, qui opérera le sauvetage de ce trésor, et auquel on donnera cent sous en guise de médaille!

» — Grand Dieu, voilà qu'elle va couler... elle coule! Ah! j'en suis désespérée! comte... comprenez-vous que je ne veux pas perdre cette fleur?

» — Je comprends ce que vous désirez, ce que vous exigez... — dit le comte.

Et, ôtant son habit, il se lança dans le lac de la hauteur de l'étage, saisit la branche déjà imbibée et prête à disparaître, la lança adroitement au nez de la jeune fille, et grimpa dans un canot qui se trouvait là, — ayant ainsi donné à sa future la preuve d'obéissance qu'elle avait posée comme une marque d'amour.

Le comte alla changer de vêtement à son auberge, — puis ayant écrit une lettre à l'oncle de Mlle de T*** annonçant « qu'une pressante affaire l'appelait à Paris, » il disparut dans la nuit...

Or, la branche de mimosa avait été tout simplement offerte à la jeune voyageuse par le jardinier de la villa Tibérini, qui aspirait à un pourboire! Telle était la peu sentimentale origine de l'objet que la jeune fille avait peut-être laissé tomber dans le lac pour faire l'épreuve excessive qui devait si bien — ou si mal réussir. Le comte, édifié plus tard sur la provenance des mimosas, n'en est pas moins resté refroidi. Il avait risqué de se noyer, ou tout au moins de gagner une fluxion de poitrine... et il a battu en retraite devant les dangereux caprices d'une jeune fille qui exposait si étourdiment la vie de son fiancé pour une sotte fleur. Telle est l'histoire et le mystère de cette rupture jusqu'ici inexpliquée.

~~~ Paris est, cet hiver, occupé d'une belle étrangère aux allures les plus bizarres. On raconte d'elle mille excentricités. Née sans fortune, mais fort gâtée de ses parents à cause de sa merveilleuse beauté, elle s'est de bonne heure habituée à ne faire qu'à sa tête, et Dieu sait tout ce qui y passe! Ainsi, par exemple, le jour de son mariage, elle est amenée, la cérémonie religieuse terminée, au palazzo du comte son mari, lequel est fort riche et avait tout préparé pour lui offrir la réception splendide que Nevers fait, dans les *Huguenots*, à Valentine de Saint-Bris. A la vue de tant de laquais, de tant de lumières, de fleurs et de musiciens, elle est soudain prise d'un ardent caprice : échapper à tout cela! Elle disparaît sous un prétexte.... et quand bientôt tout est en l'air au palais par cette inconcevable évasion, elle s'est enfermée dans la chambre d'une vieille caméristе, d'où elle refuse absolument de sortir de toute la nuit.

Ce qui peut paraître bizarre, c'est que cette jeune femme abhorre qu'on lui parle de sa beauté, qui est véritablement remarquable. A Paris, où l'on ne cache guère aux dames l'admiration qu'elles inspirent par ces dons, sa vie est une sorte de supplice, car tout, autour d'elle, fait allusion à un fait éclatant qu'elle ne peut cacher. Est-ce une pente de sa nature? est-ce un système adopté? tout en elle semble s'efforcer à n'être pas aimable. Dans une réunion diplomatique, après quelques instants de conversation, un haut personnage lui a, dit-on, assez brusquement tourné le dos... Il eût été plus naturel qu'elle lui tournât la tête! Si on lui parle de Paris, elle déclare peu courtoisement qu'elle s'y déplaît, qu'elle a hâte de partir, etc. Rien ne lui semble digne du regard de ses beaux yeux... pas même elle, assure-t-on! car il paraît qu'elle évite autant que possible les miroirs. Drôle de femme!

Quoi qu'il en soit, on se l'arrache, et il n'y a pas de grande maison qui ne fasse tous les efforts imaginables pour l'attirer, car c'est la lionne du moment, une des curiosités du monde parisien. On veut la voir, la montrer... *la servir* à ses invités, si j'ose dire. Au reste, si belle et fort riche, toujours par insouciance ou impatience de sa beauté, elle s'habille très-simplement et semble avoir horreur des bijoux. Une fleur, un nœud lui suffisent. « Moi seule, et c'est assez! » semble-t-elle dire. Son mari est un gentilhomme de fort bonnes manières, et qui semble souffrir de cette manière d'être de sa compagne. Il ne pourra manquer d'éclater sur les traces de cette remarquable et bizarre personne, quelque particularité curieuse, quelque incident intéressant. Je m'empresserai de vous informer de ce que j'apprendrai.

~~~ Correspondance. — A *un abonné* (selon lui!): Vous omettez, monsieur, le principal, c'est de livrer le nom de l'auteur de cette lettre drôlatique « héros pour les uns, brigand pour les autres » comme vous dites. Tout l'intérêt du document serait dans la révélation de son auteur, s'il est célèbre.

— A madame S. N. qui se prétend aussi abonnée: Vous pouvez, madame, faire prendre, 61, rue de la Victoire, sous un pli à vos initiales, ce que vous désirez, — à charge de revanche.

~~~ Nous parlions dans notre dernier numéro d'un jeune souverain qui hésitait à épouser une princesse allemande — pour cause de *front trop bas*, selon la photographie. Les vers de Racine que nous citions étaient une sorte de prophétie, car nous apprenons que « Porus est défait. » En effet, on lit dans les grands papiers publics les prochains fiançailles du roi de Portugal avec la princesse Marie-Louise-Alexandrine-Caroline de Hohenzollern-Sigmaringen, née le 17 novembre 1845, et sœur de la feue reine de Portugal.

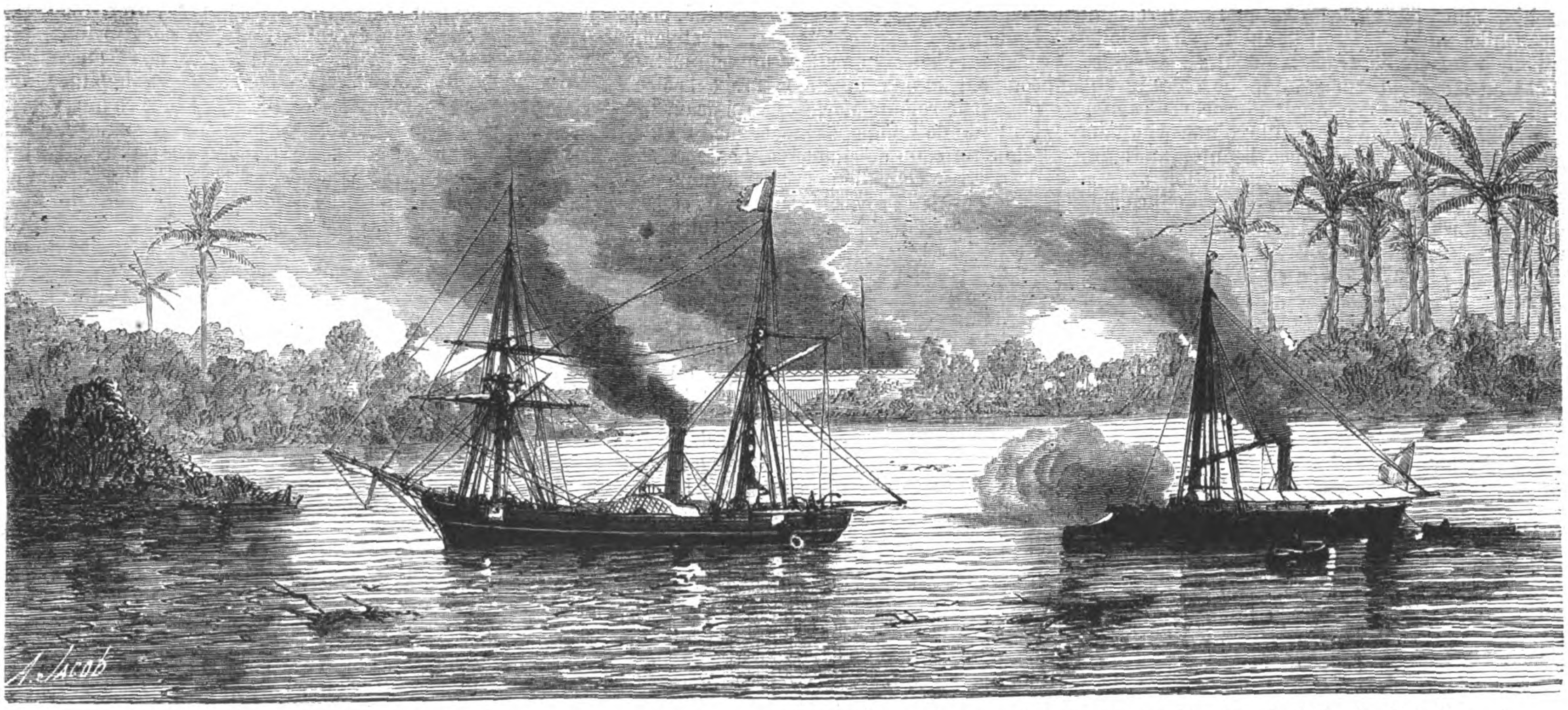
~~~ A propos de Racine...

Dans la dernière discussion qui a eu lieu sous la présidence du comte Walewsky pour la question de la *propriété littéraire*, un conseiller d'Etat, M. Suin, se serait posé en adversaire du principe de la perpétuité, en cherchant à établir l'immatérialité de l'origine de cette propriété, que, selon lui, les auteurs trouvaient ou *respiraient en l'air*...

M. Auguste Maquet, président du comité des auteurs dramatiques, a répondu à M. Suin, retorquant habilement et éloquemment ses argumentations. Puis arrivé à l'objection citée, le célèbre écrivain s'est spirituellement écrié : qu'il était bien heureux pour Racine d'avoir respiré sa *Phèdre*, plutôt que celle qu'a respirée Pradon...

Cet incident a fort égayé la séance.

JULES LECOMTE.
~~~



EXPÉDITION DE COCHINCHINE. — Le contre-amiral Bonard, commandant en chef, s'avançant pour reconnaitre la citadelle de Bien-Hoa.
(Croquis de M. Lugeol, aide de camp de M. le commandant Daries.)

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

A bord de l'*Alarme*, 17 décembre 1861.

Monsieur le directeur,

J'ai à peine le temps de vous tracer deux croquis de l'importante opération qu enotre corps expéditionnaire vient d'accomplir si vigoureusement contre Bien-Hoa.

Cette ville forte, vous le savez, forme, avec Mitho et Saïgon, les trois points stratégiques de la Basse-Cochinchine et sa prise devait nous assurer la possession définitive de ce riche pays.

Depuis longtemps déjà les Annamites occupant Bien-Hoa lançaient sur nos avant-postes et nos possessions des bandes nombreuses qui tourmentaient, par leurs attaques incessantes, les populations soumises à la France.

Le contre-amiral Bonnard, commandant en chef, résolut de les chasser du camp retranché, appuyé sur la ville de Bien-Hoa et qui leur servait de refuge.

L'expédition s'est mise en marche, le 10 décembre, nombre de trois mille hommes. En même temps, une division de canonnière s'est avancée sur les canaux qui entourent la place et la traversent en tous sens.

Après les reconnaissances pour reconnaître le terrain et qui causèrent beaucoup de mal à l'ennemi qui nous attendait en grand nombre dans les embuscades, l'attaque fut décidée. Elle commença le 15, au petit jour.

Les canonnières attaquèrent avec vigueur les six forts que défendaient de formidables barrages en bois et en pierre. Les Annamites soutinrent vaillamment le feu pendant quatre heures et ne se décidèrent à évacuer les forts qu'en voyant s'effectuer le mouvement tournant des colonnes.

Nous eûmes un tué et quatre blessés sur *l'Alarme*. Les autres canonnières n'éprouvèrent aucune perte dans leur équipage, seulement tous les navires avaient reçu pas mal de boulets dans leurs coques.

L'Alarme était criblée de quarante projectiles, *la Fusée* de sept, *l'Avalanche* de cinq.

Les troupes sous la conduite du contre-amiral s'emparèrent du camp de Mi-Hoa. La colonne espagnole et une colonne française cernèrent un grand nombre d'Annamites qui furent presque tous tués.

Les abords de la citadelle étaient libres et l'on se préparait à l'attaquer avec toutes les forces disponibles. L'amiral voulut le reconnaître et il s'approcha de la place qui tira une trentaine de coups de canons sur le navire monté par le commandant en chef.

La petite canonnière ouvrit le feu, et immédiatement un violent incendie se déclara. Les mandarins fuyaient et livraient aux flammes deux cent soixante-quinze chrétiens. Nous fûmes assez heureux pour sauver deux cents de ces malheureux, mais nous eûmes à regretter la mort de soixante-quinze femmes ou enfants étouffés et calcinés par les flammes.

La citadelle conquise est très-bien construite et fortifiée. Comme tous les autres ouvrages qui défendaient les barrages, elle est cachée dans les arbres.

L'expédition poursuit sa marche victorieuse, et ce nouveau succès nous assure la possession des six provinces de la Basse-Cochinchine.

Pour extrait : MAC VERNOLL.



Nouvelle passerelle de la Cité faisant suite au pont Louis-Philippe et joignant la Cité à l'Ile Saint-Louis.



Golfe de la Spezia, d'après un tableau de Bonnington.

Nouvelle passerelle de la Cité.

L'île Saint-Louis, primitivement appelée l'*île Notre-Dame*, appartenait à l'église de ce nom.

En 1614, Louis XIII en fit l'acquisition, et chargea Christophe Marie, entrepreneur général des ponts en France, d'y faire bâtir des maisons et d'en former un quartier de Paris.

Le sieur Marie et ses associés, les sieurs Le Regrattier et Poulletier, prirent l'engagement de revêtir les bords de l'île de quais en pierre de taille, d'ouvrir des rues larges de quatre toises et de construire des ponts qui communiqueraient avec la ville.

Les premiers travaux furent dirigés vers le pont Marie, dont la première pierre fut posée, le 11 août 1614, par le roi et la reine-mère.

Interrompus une première fois, à cause de l'opposition qu'y mit le chapitre de Notre-Dame, ils furent repris par Lagrange, secrétaire du roi, auquel les premiers entrepreneurs avaient cédé leur marché.

Par un contrat du 16 septembre 1623, le nouveau concessionnaire s'engagea à continuer les œuvres commencés et, de plus, à construire un pont en bois qui ferait communiquer l'île Saint-Louis avec l'île de la Cité.

Ce pont devait être le *Pont-Rouge*.

L'inexactitude de Lagrange à remplir ses engagements força Marie et ses associés à se charger de nouveau de l'entreprise. Les oppositions toujours renaissantes du chapitre de Notre-Dame obligèrent les propriétaires des maisons et masures de l'île à se charger de remplir tous les engagements imposés aux précédents entrepreneurs. Un nommé Hébert, l'un des gros bourgeois de l'île, se mit à la tête de l'association et dirigea les travaux.

Ce fut sous la direction d'Hébert que fut terminé ce bizarre pont de bois jeté sur le bras de la Seine qui coule entre la Cité et l'île Saint-Louis.

« Ce pont ne coupait pas à angle droit le fil de l'eau;
» partant de la pointe de l'île Saint-Louis, il n'aboutissait point à la rive opposée; arrivé à la distance
» de cette rive de la Cité, par respect pour des maisons
» de chanoines, il la longeait dans l'espace d'environ
» 25 toises, formant un angle obtus, et descendait jus-
» qu'à une petite place du cloître Notre-Dame, où
» aboutissait la petite rue d'Enfer.

» Ce pont, fort irrégulier par sa forme, était presque
» entièrement terminé en 1634. Les gens de pied pou-
» vaient seuls y passer. » (Dulaure, *Histoire de Paris*.)

Ce pont, ébranlé par la débâcle de 1709, fut démoli et reconstruit en 1717. On le peignit en rouge. C'est de cette couleur que lui est venu son nom. Il fut détruit en 1795 et remplacé par le *pont de la Cité*.

Ce nouveau pont de la Cité fut rebâti cintré en bois en 1802. On le recouvrit de planches. Les culées seules étaient en pierre. Plus tard, le cintre en bois fut remplacé par un tablier léger, suspendu par des fils de fer.

Le pont prit alors le nom de *passerelle* de la Cité.

La passerelle va être remplacée cette fois par un véritable pont, d'une seule arche, en fonte, de 65 mètres de portée, et qui fera suite au nouveau pont Louis-Philippe, dont le *Monde illustré* a déjà donné l'élégante reproduction.

Le nouveau pont de la Cité, par son ornementation extérieure et la hardiesse de portée d'un quai à l'autre, est une des constructions les plus intéressantes de notre puissante industrie moderne.

Commencés en juin dernier, les travaux ont été si activement poussés, sous l'habile direction de MM. Romany et Sarrasin, ingénieurs des ponts et chaussées, que le pont était terminé avant la fin de l'année.

L'exécution de l'arche métallique a été confiée à M. George Martin, constructeur des ponts de Solferino et de Saint-Pierre-Louviers, et qui s'occupe actuellement des remarquables travaux du pont de l'El-Kantara, à Constantine, pont dont dernièrement nous avons reproduit la hardie silhouette.

MAXIME VAUVERT.

Les vieilles fontaines de Paris.

Une matinée de 1612, les Parisiens s'échelonnaient sur les chemins d'Arcueil pour voir passer carrosses de cour, seigneurs empanachés, belles dames et Marie de Médicis. Il s'agissait de la pose de la première pierre de l'acqueduc d'Arcueil. La reine régente voulait des eaux jaillissantes et saines pour son jardin du Luxembourg; on se souvint que l'empereur Julien avait fait conduire celles du Rungis à son palais des Thermes : la question fut étudiée et résolue; les frais de construction se prendaient sur la ferme des trente sous d'entrée par muids de vin; environ cinquante centimes par hectolitre !

Après harangue entendue, collation faite, le prévot de Paris présenta du ciment dans une augette d'ébène, la reine en prit avec une truelle d'argent, elle en glissa sous la pierre fondamentale, fit mine de se servir du niveau, d'user de la règle et de l'équerre, elle frappa trois petits coups d'un joli bijou de marteau, un habile architecte et de bons maçons firent le reste.

Cette Médicis, que Rubens nous a fait connaître, aimait fort à parader; elle se doutait peu que le roi, son fils, dit *le juste*, la laisserait mourir à Cologne dans un état voisin de l'indigence.

Depuis longtemps, il y avait des fontaines à Paris, on aimait à en construire, mais l'eau souvent leur manquait; en 1603, Henri IV autorisa la construction d'un moulin à pompe; cette machine hydraudique fut construite par un Flamand; elle s'appuyait au Pont-Neuf; elle avait un horloge à célèbre carillon, un groupe en bronze doré représentait JÉSUS ET LA SAMARITAINE au puits de Jacob; on chansonna cette décoration : nous ne dirons pas le second couplet :

> Arrêtez-vous ici, passant,
> Regardez attentivement;
> Vous verrez la Samaritaine
> Assise au bord d'une fontaine,
> Vous n'en avez pas la raison :
> C'est pour laver son cotillon.

Autrefois le roi nommait un gouverneur à la Samaritaine; cette place inutile était très-recherchée.

La pompe Notre-Dame fondée plus tard n'eut point d'horloge carillonnante, point de groupe évangélique, elle obstruait la rivière; ses lourdes charpentes portaient un affreux pavillon en plâtras, elle enlaidissait le pont; ce fut bien fait de la démolir.

Le 13 juin 1590, il se passait une singulière revue sur le pont Notre-Dame; capucins, minimes, moines chaussés et déchaux, feuillants, cordeliers, l'épée au côté, chapelet à la ceinture, morion, feutre, ou salade au chef, cuirasse au dos, arquebuse à l'épaule défilaient par quatre devant le légat du pape accompagné des curés de Saint-Jacques et de Saint-Côme qui commandaient la manœuvre. Mus de ferveur et d'enthousiasme, quelques braves firent subitement feu! Une balle égarée frappa un aide de camp, il tomba mort aux pieds de l'éminence romaine; le prélat effrayé de tant de zèle se retira; le lendemain, ces religieux soldats psalmodiaient autour d'un cercueil.

C'est un des chefs de cette armée religieuse qui, dans un de ses sermons, annonça la mort de Catherine de Médicis; comme il ne l'avait pas trouvée assez fervente pour la ligue et les ligueurs, il permit seulement à ses auditeurs « de donner, par charité un pater à sa mémoire. »

Cette Médicis, de sanglante mémoire, croyait aux mensonges de la magie, elle avait foi aux astrologues, aussi fit-elle élever, dans son hôtel de Soissons, une haute colonne cannelée avec un escalier intérieur qui conduisait à la plate-forme. Ruggieri montait y faire des horoscopes que le fripon vendait à prix d'or aux gens de cour; les astres consultés, et complaisants jusqu'à lui parler de l'avenir, lui laissèrent ignorer qu'il irait aux galères. A la place du palais de la Florentine reine et trois fois régente, est la halle au blé : la base de la colonne-observatoire est la fontaine Médicis et le haut du fût un ingénieux cadran solaire.

La plus remarquable, la plus ancienne des fontaines de l'intérieur de Paris, la fontaine des Innocents, est originaire du dix-huitième siècle; elle n'a pas été toujours belle comme nous la voyons, longtemps elle se contenta d'être utile. Elle s'appuyait à l'église des Saints-Innocents. Pierre Lescot, abbé de Clugny, savant architecte, lui voulut le premier rang : Jean Goujon lui sculpta ses plus précieux ornements; il lui donna des nymphes d'une suprême élégance, d'une grâce parfaite. Cet artiste d'un talent si pur, qui s'éleva par son art au niveau des premiers parmi les grands maîtres, n'est connu que par ses œuvres : on croit savoir qu'il était huguenot et fut tué d'un arquebuse à la Saint-Barthelémy.

Cette fontaine formait l'angle des rues aux Fers et Saint-Denis; elle n'avait que trois côtés; l'ingénieur Six proposa d'en ajouter un quatrième, de la surmonter d'une coupole et de la transporter où no la voyait naguère, Pajou, sculpteur un peu maniéré, la décora de trois nouvelles nymphes; il désirait qu'on les crût de la belle famille de leurs aînées. Ainsi, cette remarquable

FEUILLETON

SECRETS DE FAMILLE[1]

HISTOIRE RECUEILLIE

PAR JULES LECOMTE

(Suite et fin.)

« — Tu t'es imprudemment hasardé sur un terrain où il faut lutter de ruses avec les habiles... d'improbité avec les coquins... — continua le commandant, — et toi, loyal et inexpérimenté, tu devais succomber! Un homme s'est rencontré auquel tu t'es follement lié... tu l'as légèrement introduit dans ta fortune et dans ta maison... Il t'a ruiné... il a convoité ton bonheur, et tu t'es un moment trouvé enlacé dans un si habile réseau d'intrigues, que tu n'avais plus le droit de venger ta femme! Ainsi, fortune, délicatesse de sentiments, mœurs élégantes, tes amitiés, ton affection pour ta mère... ton amour pour ta femme... tout a semblé un moment obscurci en toi par l'invasion des inquiétudes, des angoisses que donnent les préoccupations d'argent... Depuis un an, pauvre Paul, tu n'étais plus reconnaissable... et nos cœurs semblaient avoir perdu le tien! Ah! aujourd'hui j'ai pitié de toi, mon pauvre enfant, car tu vas bien souffrir à voir ton père sortir de son légitime repos pour retourner au travail à soixante-cinq ans!

» — Ah! quel remords, quelle punition pour moi!... — exclama Paul. — Que faire?

» — Rien n'est plus simple, mon fils. Hier, si tu n'avais pas presque oublié la fête de ta mère, tu aurais entendu les plaintes de mes anciens ouvriers... leurs alarmes pour tout ce que j'ai créé en leur faveur au pays. L'homme auquel j'ai confié mon ancienne fabrique est incapable... il compromet les intérêts que j'ai laissés dans cette industrie... Je vais donc reprendre la direction de tout cela... et ayant payé tes folies, travailler jusqu'à mon dernier jour pour laisser intact mon testament! Mais, tu le comprends, Paul... plus de Paris... je t'emmène à Brévilliers... Tu seras mon lieutenant! tu apprendras à mes côtés la vie saine et digne du travail... tu te prépareras à me succéder un jour...

» — Mon père, que tu es bon de ne pas me séparer de toi! — dit Paul en prenant la main de Delsade. — Tant d'indulgence me confond, m'anéantit plus que tes colères... que ta rigueur!

» — Enfin, — dit Mathilde, — nous habiterons donc toute l'année, loin de ce monde que je déteste, ce cher pays, l'héritage de ta bonne tante Agathe... notre petit manoir de *la Châtenaie!*

» — *La Châtenaie!* — dit Paul avec douleur. — Ah! Mathilde... si tu savais... je l'ai vendue!

» — Oui... mais c'est moi qui l'ai achetée! — s'écria Mathilde triomphante.

» — Ah! tu m'as trahi! — dit Paul à Corbinaud. C'est égal... je te pardonne. Ah! mon père, ma bonne mère, que mes fautes, que mon malheur vont me rendre heureux! »

Tout troublé, tout éperdu de repentir, de tendresse, d'attendrissement, Paul embrassa tout le monde; arrivant en dernier à sa mère, dont il sentit les larmes tomber des yeux sans regard :

« — Ah! ma bonne mère, — s'écria-t-il, — tu y as vu, par ton cœur seul, plus clair que nous tous, et tu nous a sauvés! »

CONCLUSION

Dans cette charmante vallée de Vernon, un des points les plus pittoresques et les plus recueillis du cours de la Seine, ayant pour perspective les ruines du château fort jadis destiné à défendre cette partie de la Normandie anglaise de Henri Ier, contre la France de Philippe-Auguste, ruines dominées par la tour célèbre où se réfugia le vaincu de Richard Cœur de Lion, s'élève le charmant petit manoir de la *Châtenaie*. Du balcon qui couronne l'avant-corps formant péristyle, on aperçoit le château-ferme de Brévilliers, où Paul et Céline ont passé leur enfance, et le Commandant et la bonne mère leur âge mûr. A un mille dans la direction de la petite ville qui a donné son nom à une des familles aristocratiques de l'Angleterre (lady Musidora Vernon est aujourd'hui une des grandes beautés de keepsake de la blonde et toujours perfide Albion), sont éparpillés, sur un versant qui aboutit à la Seine, les bâtiments de la fabrique où le vieux Delsade, député et officier de l'ordre, a gagné les trois millions que l'inexpé-

[1] Voir les numéros 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253.

fontaine prit l'aspect monumental qui la distingue entre toutes.

La fontaine de Grenelle est aussi d'un grand goût. Bouchardon l'embellit : il prit du marbre, il tailla la ville de Paris, belle statue portant haut la tête, drapée à large plis et fièrement assise ; la Seine, sous la figure d'un fleuve, est à ses pieds, appuyée sur son urne ; la Marne, fille jeune, rivière jolie, un peu flamande, un peu régence, complète ce beau groupe. Le Printemps, gracieux jeune homme, l'Eté plus viril, l'Automne et le frileux Hiver, sont debout dans des niches ; des bas-reliefs de jolis enfants simulent les plaisirs et les travaux de chaque saison. Figures, draperies, accessoires nombreux, sont traités avec une sûreté de main pas assez louée dans la statuaire française.

Paris, qui ne s'épargne pas pour se parer, devrait le sacrifice de quelques maisons à cette riche fontaine ; le passant, l'étranger, la voient assez peu dans l'étroite rue qui la gêne.

Il y eut sous Louis XIV un certain Chamillard ; il excellait dans l'art du bloc et du carambolage. Quand il avait l'honneur de faire la partie du grand roi, il savait si bien gagner et perdre que Sa Majesté s'aperçut qu'un si beau joueur ferait un habile ministre des finances ; il le fut, mais incapable et détesté ; ce fut lui qui dota le carrefour Gaillon de la fontaine d'Antin : elle a des colonnes, une frise, un entablement ; un enfant de la famille des hercules dompte à coups de trident un dauphin trop petit : l'ensemble est d'un assez joli style.

Deux rues, un opulent quartier et cette fontaine, portent le nom de d'Antin : on se demande s'il fut celui d'un homme utile, d'un honnête ou d'un grand homme, point. Ce seigneur était fils légitime de dame Athénaïs de Mortemart, duchesse de Montespan ; dans la science productive du courtisan, il eût pu rendre des points au contrôleur général Chamillard. Cet honnête fils regretta toujours que le sort ne l'eût pas fait bâtard royal ; il se rendait le complaisant assidu de ses frères et sœurs naturels. Comme il ne put jamais être brave, il essaya d'être dévot ; sa mère lui avait donné de si bons exemples ! Au temps qu'elle avait l'honneur d'être aimée par le roi, Saint-Simon assure que « rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne, ni aucun jour maigre ; elle fit tous ses carêmes avec austérité dans le temps de ses désordres. » Son fils essaya courageusement de l'imiter dans ses austérités, mais il en coûtait trop à son fougueux appétit.

Il y en a pas mal d'anecdotes sur ce d'Antin, poltron, vantard et joueur. Si la fortune, qu'il flagornait, ne lui souriait pas, il était adroit jusqu'à la voler. Il gagna plus de sept cent mille livres au jeu, affirme Saint-Simon.

Après la disgrâce de son orgueilleuse mère, le duc d'Antin eut le lâche courage de se faire l'adulateur de la nouvelle favorite. Pour récompenser tant de souplesse, Mme de Maintenon voulut que le roi le visitât à son château de Petit-bourg. Louis XIV, en entrant dans sa chambre à coucher, eût pu croire que celle de Versailles avait été du voyage ; les meubles étaient les mêmes ou semblables, et sur le prie-Dieu le livre d'heures ouvert au même feuillet. Le monarque surpris, enchanté de cette flatterie en action, loua tout ; il ne fit d'observation que sur une allée du parc qui masquait la vue qu'on pouvait avoir des fenêtres. Le lendemain, au lever royal, les grands arbres avaient disparus sans laisser de traces ; le roi s'étonna. — « C'est parce que votre majesté les a condamnés qu'elle ne les voit plus. »

Une autre fois, à Fontainebleau, il sut se faire donner l'ordre d'abattre un bois qui déplaisait au grand roi ; c'était à la promenade : sur un signe de d'Antin, la futaie s'ébranle, les arbres tombent. Une princesse du sang s'écrie : « Si Sa Majesté eût demandé nos têtes ! »

Il y aurait des anecdotes à compter sur les Jacobins à propos de la fontaine du marché Saint-Honoré ; elle est lourde, disgracieuse ; elle mérite peu d'attention et celle des Capucins moins encore.

La fontaine Notre-Dame est toute neuve ; on la croirait un clocheton gothique détaché de l'abside de la métropolitaine. Si nous parlions de celle-ci davantage, il serait juste de ne pas oublier celles qui valent mieux, donc c'est assez.

LÉO DE BERNARD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

A côté du serpent de mer se dressait le fantôme terrible d'un *poulpe* gigantesque, dont les bras multiples et immenses pouvaient embrasser un navire, s'enrouler autour de ses mâts, et l'engloutir corps et biens irrésistiblement ; mais dans l'opinion des savants, ces monstres étaient les héros de légendes enfantées par l'esprit frappé de quelque marin ignorant et peureux, ou bien encore par celui des loustics fabricants de canards, ainsi qu'on en rencontre dans la presse ancienne et moderne, américaine et autres. Ces fantômes prétendus étaient des réalités, le *poulpe géant* existe. Aristote le connaissait. Le monstre horrible n'était point un canard, mais bien un *calmar*, ainsi qu'on le nomme aux îles Canaries, où on le voit quelquefois, mais moins grand.

M. Bouyer, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette l'*Alecto*, a rencontré, à quarante lieues environ au nord de Ténériffe, un poulpe géant d'une taille telle que jamais on ne pourrait croire qu'un être de cette espèce y pût atteindre.

Le monstre est apparu sous la forme d'un immense cornet de dix à quinze mètres de long, de plus de deux mètres de diamètre en circonférence à sa partie la plus renflée, et terminé par un faisceau énorme de bras ou tentacules très-forts. M. Bouyer voulait s'en emparer ; il engagea avec cet invertébré géant une véritable bataille. On lui tira un certain nombre de coups de fusil, mais les balles semblaient traverser ce corps mou, gélatineux, rougeâtre, sans lui faire de mal. Néanmoins un coup atteignit probablement quelque organe important, car le monstre se mit à vomir un flot d'écume et de sang, il répandait en outre une forte odeur de musc.

Le harpon n'eut pas plus de succès, les pointes prenaient mal dans cette chair flasque, et à chaque coup infructueux, le *calmar* plongeait pour reparaître un instant après de l'autre côté du navire, qui l'entraînait avec lui, ou avec lequel il marchait de conserve.

Une fois cependant le harpon mordit, on put passer une corde autour du corps du monstre ; mais la corde le coupa en deux et on n'en ramena que la partie postérieure, d'un poids d'environ 20 kilogrammes.

Les matelots voulaient mettre une chaloupe à la mer, pour combattre corps à corps et s'emparer du bizarre animal ; mais M. Bouyer s'y opposa, craignant avec raison qu'à l'aide de ses bras et de ses innombrables ventouses, il ne fit chavirer la barque et ne mît en danger la vie des hommes.

Cette intéressante communication est faite par M. le maréchal Vaillant.

Elle est appuyée par un récit circonstancié de M. Berthelot, consul des Canaries, qui y a joint un dessin du monstre, qu'on a dû laisser, par force supérieure, dans son élément natal.

—La science de Lavater, la *physiognomonie*, va prendre un grand essor, sous l'impulsion nouvelle que lui donne M. le docteur Duchenne, de Boulogne. Tout le monde connaît les travaux que M. Duchenne a accomplis sur l'électricité appliquée comme moyen thérapeutique ; le savant praticien vient de terminer une série d'expériences du plus haut intérêt. En isolant l'action d'un appareil électrique sur tel ou tel muscle de la face, M. Duchenne est parvenu à imposer au visage l'expression de tel ou tel sentiment. De là, passant à l'étude des plis que l'habitude de la passion creuse plus ou moins profondément, ou de celle des muscles qu'un usage plus fréquent doit développer plus que les autres, M. Duchenne est arrivé, en remontant de l'effet à la cause, à découvrir le mécanisme des lois de la physionomie humaine.

D'autre part, fixant par la photographie le visage artificiellement contracté au moyen de l'agent électrique, si semblable à l'agent subtil qui fonctionne spontanément dans l'organisme humain, M. Duchenne enseigne l'*art de peindre correctement les lignes expressives de la face humaine ; art que l'on pourrait appeler*, dit le professeur, *l'orthographe de la langue de la physionomie.*

— On vient de terminer sur le fleuve Saint-Laurent, près Montréal (Canada), un pont immense, qui fait partie du réseau *Great Trunk of Canada*. Cette magnifique construction était reconnue indispensable, à cause de l'irrégularité de la navigation du fleuve Saint-Laurent, envahi par les glaces pendant six mois de l'année.

Les difficultés étaient grandes. Les conditions physiques et climatériques rendaient ce travail colossal presque impossible. Il a été néanmoins mené à bonne fin, par M. l'ingénieur James Hodges, pour le compte de MM. Peto, Brassey et Betty, qui en avaient l'entreprise.

Ce pont se nomme le pont Victoria.

Il est tubulaire à une seule voie. La longueur totale du pont est de 2,780 mètres ; celle des tubes de 2,006 mètres. Le nombre des travées est de vingt-cinq, dont une centrale est de 100 mètres.

---

rience et la folie de Paul ont si déplorablement ébréchés.

Le pays est enchanteur, protégé contre la brise du nord, plus perfide encore qu'Albion, par les magnifiques hauteurs des châteaux de Navarre et des Rosoirs, séjours du duc de Bouillon et de l'impératrice Joséphine. Jeufosse, résidence signalée dans ces dernières années par un procès fameux, est tout voisin. En aval et en amont, moins d'une heure suffit pour être à Paris ou à Rouen ; en trois heures on est à la mer, où se perd le fleuve qui avive et fertilise tout ce charmant et riche paysage.

C'est là, à Brévilliers et à la Châtenaie, que, trois mois après les événements intimes que nous avons rapportés, toute la famille Delsade était revenue...

A Brévilliers, le Commandant et la vieille aveugle avaient repris leurs anciennes habitudes. Ernest de Corbinaud et sa charmante femme Céline, étaient installés dans l'ancien appartement de Paul, donnant sur la terrasse et les serres. Paul et Mathilde établis à la *Châtenaie* n'avaient que la déclivité de leur petit parc à franchir pour trouver le pré, le tapis vert étendu derrière le château-ferme, et bordé de tous les pittoresques bâtiments d'exploitation agricole.

La *Châtenaie* justifiait bien les prédilections de Mathilde. Son père, le marquis de Ternoy, y ayant passé un été, avait laissé après lui une vingtaine de mille francs d'embellissements qui, de salon Louis XVI en serre orientale, et de salle de verdure italienne en kiosque chinois, donnaient à l'ancien pavillon de la vieille tante Agathe une physionomie des plus originales unie au confort le plus achevé. Quel délice pour la sage et pourtant sentimentale Mathilde que d'habiter cette retraite inconnue des flâneurs parisiens ! d'y voir grandir sa chère enfant dans des ébats champêtres, un air pur et la douce éducation de famille ! Vous sentez, n'est-ce pas, que la noble jeune femme ne croyait pas payer trop cher ce bonheur, ce doux avenir, du prix même qu'ils avaient coûté ?

Paul était devenu le lieutenant de Delsade redevenu fabricant. Chaque matin, avant d'avoir embrassé sa femme et sa fille, il avait déjà passé deux heures à la fabrique, dont l'incapable Duhamel, suffisamment indemnisé, s'était retiré devant les réserves qu'avait prudemment établies le Commandant à l'époque de la cession. Delsade venait plus tard rejoindre son fils ; la journée se passait en soins, en surveillances de toutes sortes, et le soir, toute la famille se trouvait réunie pour dîner chez le père.

Corbinaud avait pris la direction des travaux d'agriculture que le Commandant était contraint de négliger pour retourner à la fabrique. Céline, qui avait été élevée dans cette pratique, l'initiait, le formait, le grondait, quel charmant plaisir ! Chaque samedi matin, le bon Corbinaud partait pour Paris faire les commissions de la famille, — car on n'a pas oublié son aptitude toute particulière à servir les gens ; mais l'ex-*petito* de toutes les indiscrètes et les folles de Paris avait localisé, replié son zèle, et il ne servait plus que ce qu'il aimait. Accompagné du vieux Gilbert, l'ennemi fidèle des Prussiens, il rapportait de la grande ville toutes les raretés et les friandises de la double pâture physique et intellectuelle, allant de Chevet chez Brandus, de Boissier chez le libraire, entassant dans les paniers les pâtés, les partitions, les journaux et les petits fours.

Tous les mois, Mathilde et Céline l'accompagnaient pour les acquisitions de toilette et de ménage. — Paul s'était héroïquement condamné à ne plus mettre les pieds à Paris avant... 1865 ! Il n'y eut de formulé qu'une exception, une réserve : pour l'époque où se produirait la fantastique *Africaine* ou l'insaisissable *Vasco de Gama* de Meyerbeer. Ce soir-là, il accepterait une place dans la loge de son beau-père, le marquis de Ternoy. Mais Corbinaud, qui recueillait les bruits de Paris, assurait que l'événement musical ne promettait pas de faire violence à la date que Paul s'était stoïquement imposée, comme prescription à son heureuse quarantaine dans la vallée de Vernon !

La fameuse Adèle, déçue dans ses diverses tentatives pour convoler à nouveau, a essayé de se retourner sur le comte de Lismore. L'autre jour, comme ils se rencontraient au bal du préfet de la Seine, et que la veuve tentait de faire comprendre au *sportsman* qu'elle ne serait pas tigresse :

« — Savez-vous, madame, — lui dit-il sérieusement, — quelle est la plus grande joie et le plus grand tourment que puisse éprouver une âme ardente ? c'est d'aimer sans espoir !

» — Mais espérez, comte ! — répondit vivement Mme de Bryac pleine d'une nouvelle illusion.

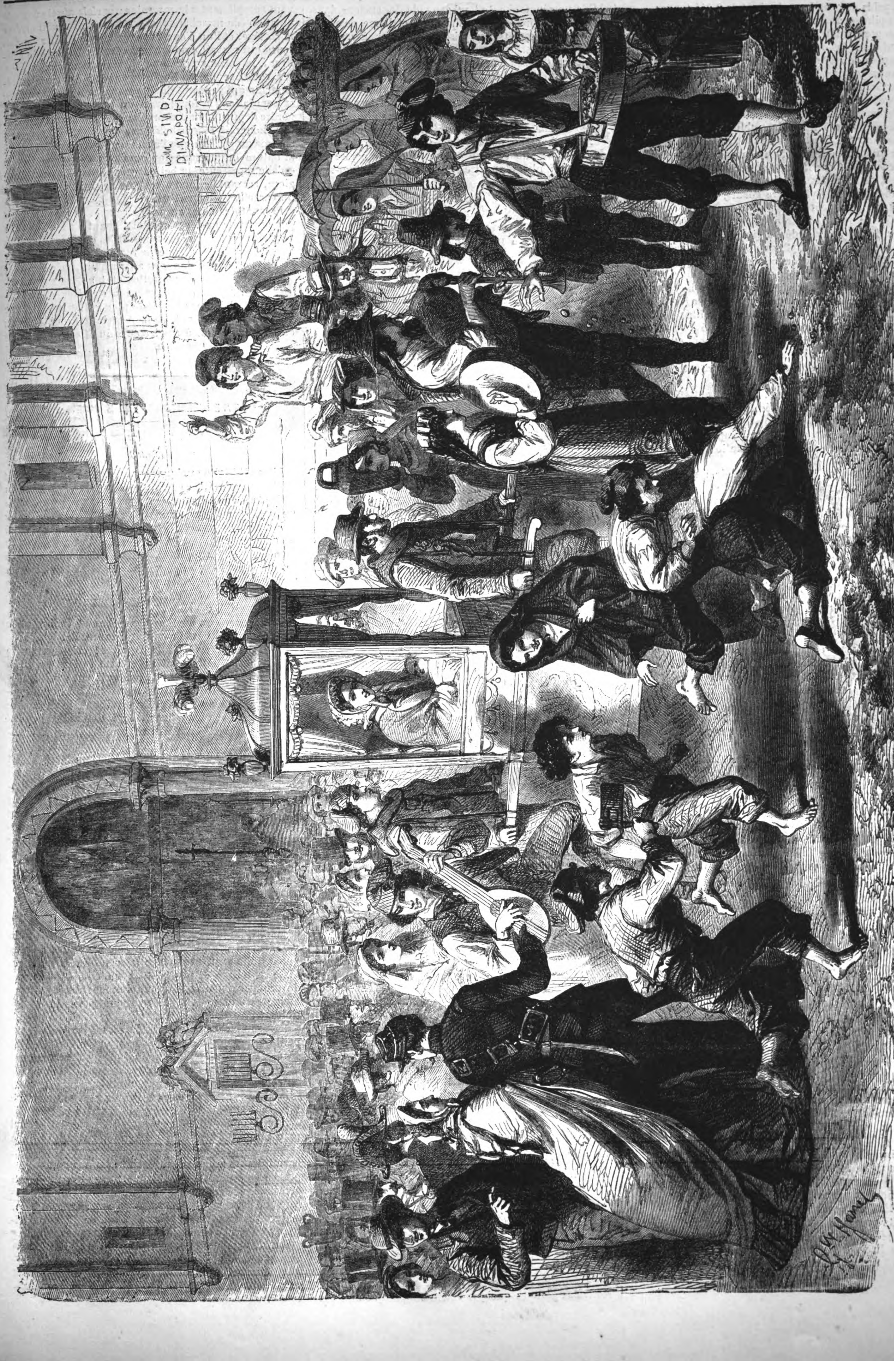
» — Je puis l'avouer, car il s'agit de la plus noble et la plus pure des femmes, — dit M. de Lismore, — celle que j'adore à en mourir et que je ne reverrai pourtant jamais... c'est Mme Mathilde Delsade ! »

Jules Lecomte

FIN



Les vieilles Fontaines de Paris.



Un Baptême à Naples. (Croquis de M. Ch. Yriarte.)

Le poids du métal employé est de 9,044 tonnes.

Les piles sont au nombre de vingt-quatre; chacune d'elles porte un brise-glaces.

Toutes ont été composées de blocs énormes; chacun d'eux pèse de 5,000 à 20,000 kilogrammes. La charpente des ouvrages provisoires a absorbé près de 65,000 mètres cubes de bois.

Les détails de cette vaste et hardie entreprise sont extrêmement intéressants, et M. Hodges les a décrits *in extenso* dans un livre qu'il a publié à Londres. C'est un nouvel exemple de l'activité vertigineuse qui règne en Amérique, où les dimensions sont toutes exagérées, où les fleuves sont des mers, où les montagnes sont titaniques, où les forêts sont des océans d'arbres, et où les hommes tentent de se faire géants, et y parviennent quelquefois par leurs gigantesques travaux.

—Une découverte intéressante a été faite par M. l'abbé Raillard, qui vient de découvrir la théorie des *neumes*, ou signes réglant le rhythme des chants d'église.

C'est après cinq ans de travaux assidus que M. Raillard est enfin arrivé à reconstituer le méthode perdue, et à déterminer le sens mystérieux des hiéroglyphes employés par les anciens pour représenter les diverses modifications de la voix dans les chants liturgiques. Ce problème important avait été abandonné comme insoluble; M. Raillard l'a éclairé complétement et a donné à son travail, qui, tout d'abord, n'a été que tâtonnements et calcul des probabilités, une certitude presque mathématique.

Du reste, les travaux de M. Raillard ont été déjà récompensés; en 1860, l'Académie des inscriptions lui a décerné la médaille, pour son mémoire sur l'explication des *neumes*, et, en 1861, un rappel de médaille, pour son mémoire sur la restauration du chant grégorien.

La pisciculture commence à tenir ses promesses. Tout le monde sait que les eaux qui se jettent dans la Méditerranée ne possèdent pas de saumon. En 1857, on avait mis dans l'Hérault et ses affluents, environ quatre mille œufs provenant d'essais locaux, de reproduction artificielle ou apportés d'Huningue. Depuis cette époque on pêche du saumon à Lodève, à Ganges, etc. On a même trouvé, cette année, dans l'Hérault des poissons de cette espèce précieuse, chargés d'œufs et de laitance, et par conséquent aptes à la reproduction. Ce résultat splendide est bien fait pour encourager les populations riveraines de cours d'eau à poursuivre activement la grande œuvre du pêcheur Remy, continuée et vulgarisée par les travaux et publications de M. Coste.

Un nouveau moyen de destruction a été expérimenté le mois dernier à Venise, sous les yeux de l'Empereur d'Autriche et des archiducs. C'est une mine sous-marine, destinée à faire sauter les navires. Cet engin terrible consiste en une caisse renfermant quatre cents kilogrammes de fulmi coton. On a fait jouer deux mines dans cette circonstance solennelle. Les caisses redoutables avaient été plongées sous l'eau à une profondeur de quatorze pieds. La première explosition a enlevé à cinq cents pieds en l'air avec une magnifique colonne d'eau, un brick qui ensuite est retombé brisé en mille pièces. La seconde a fait sauter jusqu'à la hauteur du campanille de Saint-Marc, en le broyant, un bâtiment côtier. — Voilà encore une invention dont la plus grande utilité sera de rendre les guerres de plus en plus impossibles.

VICTOR MICHAL.

La Spezia

TABLEAU DE BONNINGTON

La Spezia est une petite ville florissante entourée de plantations d'oliviers et d'arbres aux fruits délicieux, admirablement située à mi-chemin de Livourne à Gênes. Son golfe, qui prend de jour en jour une plus grande importance, forme le port le plus large et le plus sûr de toute l'Italie. Ses eaux sont très-profondes, abritées par de verdoyantes collines et défendues par deux forts bien construits. Une source d'eau douce très-abondante surgit à plus d'une lieue en mer, au milieu de l'eau salée, et, dans un rayon de quelques mètres, conserve sa qualité sans se mêler à celle-ci. La Spezia était déjà célèbre dans l'antiquité, et l'on trouve sur ses rives des ruines intéressantes, entre autres celles d'une vieille forteresse et d'un temple de Vénus.

Le poëte anglais Shelley, dont les œuvres remarquables ne sont pas assez connues en France, se noya dans le golfe de la Spezia. Lord Byron, son ami intime, ressuscita pour lui les funérailles antiques. Un bûcher en forme d'autel fut construit sur la plage, on y plaça le corps du poëte, tout arrosé d'huiles et de parfums, et quand tout fut consumé, on éteignit les cendres du feu avec les vins les plus exquis. Pour compléter enfin cette cérémonie bizarre et curieuse à notre époque, on édifia un cénotaphe, le tombeau vide des anciens, dans le cimetière protestant de Florence, et l'âme de Shelley fut invitée, à trois reprises différentes, à venir en prendre possession.

Richard Parkes Bonnington, dont les tableaux et les aquarelles sont recherchés avec tant d'empressement, excellait aussi bien dans les marines et les paysages que dans les figures, et c'est avec la fidélité et le scrupule d'un vieux maître hollandais, comme avec la richesse de coloration d'un peintre vénitien, qu'il a rendu les bords enchanteurs de la Spezia. Cette œuvre est l'une des dernières de ce maître, que l'école française revendique à plus d'un titre et qui mourut à vingt-sept ans.

LÉO DE BERNARD.

Un Baptême à Naples.

Il ne faut pas encore désespérer de l'Italie pittoresque, et les artistes auront longtemps à glaner, dans toute la partie méridionale. Ceux que séduisent les grandes scènes, les amoureux de la beauté plastique, les fervents de la ligne et les passionnés de la couleur trouvent dans la campagne de Rome, en Sicile, dans le royaume de Naples, d'admirables types, des costumes caractéristiques, des formes et des tons, des tempéraments et des usages.

Ceux qui font constamment l'école buissonnière et qui, flânant avec délices, mais pourtant avec fruit, s'en vont le bâton à la main et le sac au dos, rencontreront le *Montreur de reliques*, que j'ai dessiné pour vous, l'*Improvisateur*, devant lequel je me suis arrêté tout un jour à votre intention, l'*Ecrivain public* et vingt autres types tout aussi pittoresques, tout aussi curieux.

La cérémonie la plus simple prend en Italie une couleur et un caractère que ne revêtent jamais celles qui se célèbrent dans notre pays. Souvenez-vous de l'*Enterrement d'une jeune fille à Sparanisi*. Mais ce n'est pas de mort qu'il s'agit aujourd'hui, et c'est un baptême que j'ai suivi dans les rues de Naples.

J'étais consciencieusement assis sur la dalle de San-Lorenzo-Maggiore, en train d'ébaucher une aquarelle du magnifique sépulcre de Catherine d'Autriche : trois mendiants, avec des guenilles adorables de ton et déchirées avec un souci évident du caractère et du pittoresque, étaient adossés à la grille qui entoure le mausolée. Je n'aurai pas tourné la tête pour voir saint Charles Borromée en personne.

Cependant, depuis une demi-heure, les cloches sonnaient à toute volée, et j'entendais derrière moi des voix d'officiant spalmodier des demandes auxquelles répondaient des voix fraîches et jeunes. Quand j'eus terminé mon travail, je me pris à regretter le temps que j'avais perdu devant le sépulcre, qui devait toujours poser devant moi; quant aux mendiants, un de plus ou de moins, à Naples, ce n'était pas une affaire.

C'était une jeune mère de famille qui venait de présenter son enfant au baptême, et je m'approchai du saint de Padoue juste au moment où la procession se disposait à sortir de l'église. Arrivée sur le parvis, la marraine, qui avait eu le mauvais goût d'échanger sa coiffure nationale contre une de ces petites nattes d'étoffe sous lesquelles les femmes de nos piteux climats cachent leurs cheveux, ouvrit la porte d'une espèce de chaise à porteur toute dorée et s'y installa sans façon tenant dans ses bras un pauvre innocent tout couvert de blanc, qui ne se doutait pas qu'il venait de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Deux vigoureux gaillards, les bretelles au dos, saisirent les bras de la chaise, descendirent les degrés, et le cortége se mit en marche.

Un vieux lazzarone précédait de vingt pas le cortége, jetant à pleine main ces dragées dont les Italiens font une si grande consommation en temps de carnaval et qu'ils nomment des *confetti*. Une foule d'enfants déguenillés se précipitaient les uns sur les autres, se disputant ces friandises et échangeant de vigoureux coups de poing. Parfois, quelque grand portefaix, bien paresseux et bien lâche, saisissait un des enfants par le bras, l'enlevait comme une plume et s'emparait des *confetti*.

Derrière ce personnage, s'avançait un *pifferaro*, vêtu comme ceux que l'on rencontre à chaque pas aux environs de Rome. Son chapeau, orné de rubans et de fleurs, était aussi décoré d'une petite image de la madone; il soufflait vigoureusement dans sa cornemuse, traînant en laisse deux enfants de dix ans; l'un d'eux l'accompagnait en frappant à tour de bras sur un tambour de basque.

Derrière eux, venait la chaise à porteurs suivie des parents et des amis, les uns vêtus en citadins, les autres, clients ou parents éloignés, habitants des campagnes environnantes, portaient le costume de *contadini*. La foule s'ouvrait sur leur passage, et souvent on voyait sortir des groupes quelque voisin ou quelque ami venant complimenter la marraine; parfois aussi, une députation de marchands et de lazzaroni venait arrêter le cortége, et l'un d'eux s'avançait pour débiter un discours qui n'avait évidemment d'autre but que de soutirer à la patronne quelque pièce de monnaie.

A cette époque, où Naples, par suite des grands événements qui venaient de s'y passer, avait vu se doubler sa population, la foule avait un caractère qu'elle a dû perdre depuis. C'était un mélange d'uniformes piémontais, hongrois et garibaldiens, qui ajoutait un grand charme au tableau que j'avais sous les yeux. Et comme la nature est presque toujours complète dans tout ce qu'elle représente, la belle façade de San-Lorenzo-Maggiore, servant de fond à cette scène, lui donnait encore un caractère plus particulier.

Prenant des notes au pas de course, écrivant lorsque je ne pouvais pas dessiner, cherchant à fixer dans ma mémoire les formes, les types et les couleurs, je suivis le cortége jusqu'à ce que je fusse parvenu à esquisser la scène que nous donnons aujourd'hui, bénissant les ruelles étroites, les charrettes et tous les encombrements qui forçaient le cortége à s'arrêter et me permettaient d'ajouter un trait de plus à mon croquis, une note destinée à compléter la description que je devais en donner un jour à nos lecteurs du *Monde illustré*.

CHARLES YRIARTE.

TYPES INÉDITS DE VILLES CONNUES.

LES PILOTES LAMANEURS.

(Suite.)

L'esquif hésite quelques secondes, et ce point d'arrêt suffit pour le faire engloutir à moitié sous deux ou trois des langues baveuses du gouffre; mais son unique voilure, que l'*écoute* et l'*amure* orientent pour prêter aide à son gouvernail, détermine l'impulsion nouvelle. Il s'élance, ou plutôt il roule du sommet des monts au fond des vallées liquides, dans la direction précisée par un second coup de canon. A son mât se hisse un fanal, et bientôt, de son pont, on distingue aussi des lumières intermittentes d'abord, scintillantes quoique toujours visibles ensuite.

Enfin, ces feux sont tout proches et indiquent le corps ballotté du gros navire qui les recèle.

— Cargue la voile! laisse arriver! crie-t-on sur le petit bateau, qui reçoit au même instant un *grelin* lancé du gaillard d'avant de son puissant voisin.

La légère embarcation se rapproche avec une rapidité effrayante du colosse. On dirait qu'elle va se fracasser contre son large flanc... mais un habile virement de bord la rejette à distance, après l'avoir frôlé toutefois.

O stupeur! dans ce quasi abordage, un homme s'est accroché aux haubans du grand bâtiment, un homme de l'esquif, qui a pris pour tremplin de sa terrible gymnastique la corde jetée une minute avant et fixée au navire. Il est reçu sur le tillac par un personnage devant lequel il retire son bonnet de laine, il échange de brèves paroles avec lui, puis revient au bastingage proférer ces commandements :

— N'accoste pas!... largue tout!... louvoie sud-ouest!

Autre surprise : Le bateau, au lieu de revenir pour tenter de mettre en sûreté, près de leur compagnon, les cinq ou six marins qu'il porte encore, laisse aller le cordage qui le liait à sa conserve momentanée, dont la grandeur et la solidité offrent cent garanties de plus que sa frêle structure contre la rage de la mer; il rehisse sa voilure et disparaît en un clin d'œil comme dévoré par la nuit toujours impénétrable, sinistre, pleine de hurlements et de mugissements indescriptibles.

Il recommencera les mêmes manœuvres, le brave petit esquif, dès que poindra une lueur de salpêtre ou d'huile dans l'aire de vent indiquée par son matelot resté sur le grand bâtiment; car ce matelot a demandé au capitaine si d'autres navires ont été rencontrés par lui dans ces parages, et c'est d'après sa réponse qu'il a signalé le sud-ouest comme point à explorer.

Il laissera de même un homme à tous les bords qu'il rencontrera, l'aventureux coureur de bordées, jusqu'à ce qu'il lui reste à peine assez de bras pour se diriger... hormis qu'un vaisseau, une goëlette, un cutter,—n'importe quoi en imminence de naufrage, — s'associe son personnel entier pour suprême ressource... hormis encore que l'ouragan, dans son paroxysme, ne lui creuse, malgré ses qualités de poisson et son équipage de tritons, une tombe engloutissante et sans traces.

Sauf ces cas terribles, l'embarcation étrange rentrera au port le matin,— quelquefois à la remorque du dernier bâtiment profitant du flux, souvent avec un seul guide et son mousse, si le temps s'est un peu rasséréné...

Mais les autres marins qui la montaient d'abord sont déjà revenus à terre, eux, sur les trois-mâts, les bricks, les lougres arrivés pendant la nuit à l'asile que, sans ces guides providentiels, ils auraient cherchés probablement au milieu des écueils, des récifs, des brisants, des bancs de sable défendant les côtes, — avec dix chances sur une de se perdre corps et biens.

Quel est donc ce bateau errant et secourable... son équipage dévoué et intrépide? — Un bateau pilote, des lamaneurs et leurs aides.

Ces pilotes lamaneurs remplissaient tantôt leur mission officielle, qui consiste à se porter le plus loin possible au-devant des navires ayant leur port pour destination, ou étant forcé de relâcher; — de s'y porter afin de les guider, quel que soit l'état de la mer dès qu'il leur permet de ne pas s'engloutir au début de leur tâche héroïque; — car ils doivent sauver les autres jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se sauver eux-mêmes!

Leur vie est une rencontre presque continuelle avec la mort, une bataille d'autant plus désintéressée qu'elle ne se livre pas pour le compte de ces hommes de fer, sublimes champions qui défendent l'existence et le bien d'autrui contre l'élément inexorable et fort entre tous!

Lorsqu'on les a vus au milieu de l'orage, partant pleins de calme pour leurs duels avec l'abîme, on pense involontairement à ces bravaches de salon, à ces spadassins d'estaminet affichant de la vaillance étudiée sur un sol *tranquille*, en se fiant à leur adresse ou à la lâcheté des femmelettes qu'ils insultent; et l'on se prend à rire de pitié. On voudrait qu'un de ces bretteurs de profession fût jeté, sur cette *coquille de noix* qui tangue à la houle, armé de toutes pièces devant le petit mousse des pilotes, muni d'une simple garcette... Le bravo tomberait à genoux et implorerait sa grâce.

II

On se demande, quand on connaît les servitudes assujettissantes, les peines impitoyables, les devoirs rigoureux auxquels sont soumis les pilotes lamaneurs, quel mobile les pousse à embrasser leur terrible métier. Ce n'est point l'appât du gain, ils gagneraient plus, en leur qualité de matelots *forcément* d'élite, à être employés par la marine de guerre ou de commerce. Ce n'est point le sentiment de la famille; car, si le pilotage leur permet de se rapprocher de leurs parents bien plus souvent que les voyages au long cours ou le cabotage, la pêche côtière les mettrait en communication presque journalière avec leur port natal, et, chacun d'eux étant capable d'être *maître* de barque, leur vaudrait des profits autrement élevés.

Le moteur des pilotes, dans leur œuvre humanitaire de salut, ne correspond pas non plus à celui du soldat dans son patriotique ouvrage de destruction; pour eux point de grades à conquérir, à peine quelque médaille; presque toujours collective, par extraordinaire la croix d'honneur sur la balance du péril, mais avec la mort pour contrepoids souvent vainqueur sur l'autre plateau.

Ils se dévouent donc à leurs fonctions d'abnégation, parce qu'ils ont la conscience de la nécessité d'icelles. Il *faut* des guides aux navires pour entrer dans les asiles du littoral, comme il faut une clé pour ouvrir une serrure, et ils se font pilotes lamaneurs.

Notez bien que n'est pas pilote qui veut, pourtant. Des garanties de capacité doivent entourer le dévouement de ces hommes, et l'État leur concède le droit au sacrifice comme une place méritée, mais enviable. Nul ne peut être reçu lamaneur ou locman s'il n'a accompli plus de six années de navigation ordinaire, deux campagnes de trois mois au moins à bord d'un vaisseau national, et s'il n'a satisfait à un examen sur la manœuvre, la connaissance des marées, courants, écueils et autres empêchements qui peuvent rendre difficiles l'entrée et la sortie des rivières, ports et hâvres du lieu de son établissement. Son examen, gratuit, s'effectue en présence de l'administrateur du quartier maritime, d'un officier de vaisseau ou de port, de deux anciens pilotes et de deux capitaines du commerce. Sa lettre d'admission lui est signée par le ministre de la marine, et lui vaut — faveur unique — l'exemption d'être levé ou commandé pour le service de l'Etat, corvée aléatoire et redoutée à laquelle sont exposés les pêcheurs, les matelots ordinaires, même les ouvriers employés aux constructions et aux armements nautiques.

Et maintenant voici les principaux devoirs des pilotes lamaneurs, les peines et les servitudes qu'ils entraînent.

Ils ne peuvent s'écarter du lieu de leur domicile sans un congé écrit du commissaire de l'inscription navale sous peine de huit jours de prison. Ce congé ne leur est accordé que pour causes positivement majeures; si leur absence excède une semaine, un rapport en rend compte au ministre. — Ceux qui naviguent au petit cabotage ou pour les pêches lointaines sont déchus de leurs fonctions.

Tout pilote d'une station est tenu de faire la manœuvre convenable, pour faciliter l'abordage de la chaloupe du pilote de la prochaine station par lequel il va être relevé.

Le signal annonçant le besoin d'un lamaneur, — le pavillon français à la tête du grand mât pour les bâtiments de l'Etat, à la tête du mât de misaine pour ceux du commerce, ou en berne à la poupe pour les uns et les autres, — doit être amené par les ordres du pilote dès qu'il est à bord.

Si un navire vient d'un pays suspecté de contagion, le locman seul peut y monter, les autres marins de son bateau doivent éviter soigneusement toute communication, hors le cas de nécessité irréfragable, constaté par le capitaine. Le lamaneur est obligé de conduire le bâtiment suspect à l'endroit fixé pour les visites et précautions sanitaires, il lui fait en outre arborer son pavillon de quarantaine au mât d'artimon, ou frapper sur l'étai du beaupré si la mâture est unique.

Il exige l'exhibition immédiate du drapeau national sur le navire qu'il aborde, et la punition est sévère en cas de contravention, excepté toutefois si le capitaine se refuse à cette formalité et devient ainsi responsable de son inobservation.

L'extinction des feux avant d'être en dedans du port, la décharge des fusils et des canons, le transport des poudres à terre avant la mise à quai du bâtiment, entrent aussi dans les attributions du pilote.

Il perd son salaire et il est emprisonné pour un mois s'il entreprend son pilotage étant ivre, il est destitué s'il récidive; mêmes punitions s'il manque de respect au capitaine. S'il s'enivre habituellement à terre, il est suspendu pour un mois d'après rapport; s'il persiste, son titre lui est retiré par le ministre.

La loi défend aux lamaneurs d'un même port de faire bourse commune et d'établir un tour de service pour aller au-devant des navires, à peine d'interdiction de quinze à vingt jours, ou punition plus forte pour renouvellement du délit; elle leur défend aussi toute augmentation ou tout rabais sur leur rétribution officielle; elle leur défend encore de mouiller ou d'amarrer les bâtiments pilotés dans un chenal, entre les jetées, sur les corps-morts de halage, et de laisser aucune ancre dans les passes. Le pilote s'oppose formellement à toute contravention nautique, telle que jeter du lest dans les rades, ports et rivières par exemple, et si le capitaine méconnaît ce droit, il adresse son rapport à l'autorité maritime aussitôt leur débarquement effectué.

Il court à tout navire en péril, de préférence aux autres, il choisit le plus proche sous menace d'une amende de vingt-cinq francs, — et ceux de l'Etat avant tout, sous peine d'un mois de prison, qu'il subira pareillement s'il évite ce dernier pilotage après réquisition. La récidive vaudra l'interdiction et la levée comme matelot de classe inférieure pour l'armée navale.

JULES CAUVAIN.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Depuis deux mois, le général Burnside et le commodore Goldsborough dirigeaient à Annapolis les préparatifs de l'expédition destinée à agir sur les côtes de la Caroline du Nord.

Annapolis est bâtie sur les bords de la Severn, à deux milles de la baie de Chesapeake, et à quarante milles de Washington. C'est une ville qui n'a d'autre importance que d'être la capitale du Maryland. Fondée en 1649, sous le nom de Providence, on lui donna plus tard le nom d'Anne Arundel Town, et enfin celui d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne. Son capitole, où la législature du Maryland tient ses séances, est le seul monument qu'elle renferme. C'est à Annapolis que Georges Washington se démit de ses fonctions de général en chef à la fin de la guerre de l'indépendance.

L'expédition du général Burnside, composée de cent vingt-cinq navires et d'un corps d'armée de vingt-cinq mille hommes, est partie d'Annapolis, le 8 janvier. La terre était couverte d'une épaisse couche de neige, le temps était sombre et menaçant et contrastait singulièrement avec l'enthousiasme des soldats. L'expédition a vainement attendu pendant deux jours à Hampton-Roads un temps plus favorable; elle a repris la mer le 12 janvier et n'est arrivée à Hatteras que le 17, après avoir été retardée par les vents contraires et par une série de violentes tempêtes. Ces tempêtes ont régné avec une fureur sans égale sur toute la côte de l'Océan Atlantique, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique. L'escadre a beaucoup souffert. Plusieurs navires ont eu leurs mâts cassés, d'autres ont été jetés à la côte. Il était impossible au commodore de répondre aux signaux de détresse qui lui étaient adressés de tous côtés. Un seul navire, cependant, le *New-York*, est totalement perdu à l'entrée du Sund de Pamlico, et lorsque la tempête s'est calmée, on a pu sauver le capitaine et l'équipage qui s'étaient bravement tenus dans les agrès pendant quarante heures.

Malgré le mauvais temps et malgré les obstacles accumulés dans le chenal par les confédérés, le commodore Goldsborough a réussi à faire franchir la barre à presque tous les navires et pendant qu'il se rendra maître du Sund d'Albemarle, le général Burnside s'emparera des ports de Newbern et de Wilmington.

En même temps que l'expédition du général Burnside partait d'Annapolis, la grande expédition du Mississipi quittait Cairo et débarquait au fort Jefferson, sur la rive kentuckienne du Mississipi.

On ne connaît ni la force, ni la destination exacte de cette expédition. L'avant-garde, commandée par le général Mac Clernand, forte de sept mille hommes et escortée par les canonnières *Essex* et *Lexington*, a pris possession du fort Jefferson, situé à sept milles au-dessous de Cairo. Les confédérés n'ont pas défendu cette position, qui n'est, du reste, qu'un vieux poste indien, dont le général Clark avait fait un fort très-peu redoutable en 1780. Il n'y a eu jusqu'à ce jour qu'une légère escarmouche entre plusieurs canonnières en face du fort Jefferson. Après avoir échangé quelques coups de canon, les confédérés ont battu en retraite et se sont retranchés sous les batteries de Columbus.

L'armée du sud concentrée à Columbus élève chaque jour de nouveaux retranchements et plus de cent canons ont été mis en batterie sur la rive du grand fleuve, taillée à pic en cet endroit. Le général Beauregard doit prendre le commandement de cette armée. Il aura sous ses ordres l'évêque Polk, qui jusqu'en ces derniers temps avait commandé en chef dans le Tennessee oriental.

Une partie de l'expédition reste encore à Cairo.

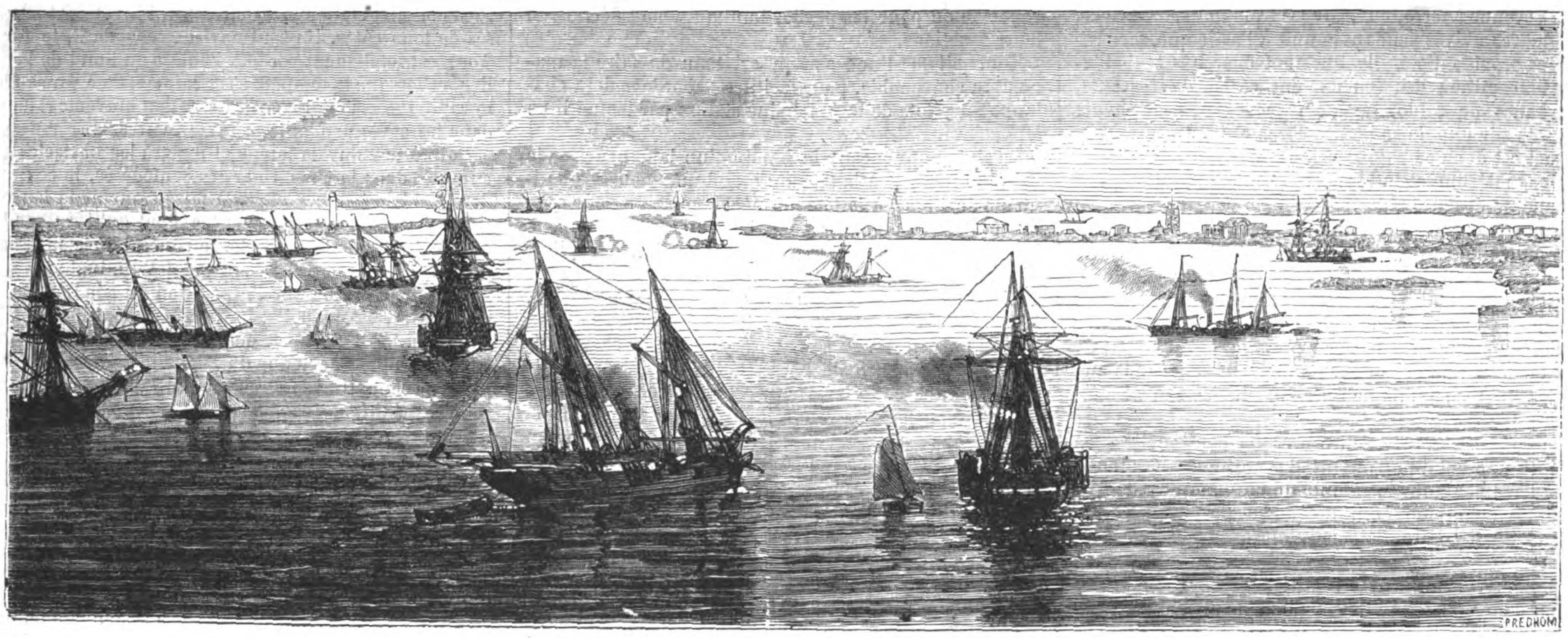
Cairo est une très-petite ville admirablement située au confluent de l'Ohio et du Mississipi. Mais la langue de terre sur laquelle elle est bâtie est sujette à de fréquentes inondations qui nuiront toujours à son développement. Les digues les plus puissantes ne peuvent résister aux fortes crues de l'Ohio. La ville est souvent submergée, et plus d'une fois on a vu les deux rivières ressembler en cet endroit à un lac de plus de trente milles de large (49 kilomètres à peu près).

Cairo est le point central de la navigation du Mississipi et de ses affluents. Cette navigation donne un total d'environ 17,000 milles de cours d'eau navigables par bateaux à vapeur (environ 29,000 kilomètres). Le Mississipi fournit, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, une navigation de 2,005 milles; le Missouri, 1,800 milles, et ses affluents, 1,000 milles; la rivière Rouge, 1,500 milles, et ses affluents, 2,200 milles; les affluents secondaires du Mississipi, tels que le Wisconsin, l'Illinois, l'Arkansas, etc., 5,100 milles. Au delà des chutes Saint-Antoine et jusqu'à sa source, le Mississipi présente une succession de cascades qui rendent toute navigation impossible. Il a 3,160 milles de cours, depuis le petit lac Itarca jusqu'à la mer, à peu près la distance de New-York à Liverpool, et depuis le golfe du Mexique jusqu'aux sources du Missouri, on compte 4,300 milles. La largeur moyenne du grand fleuve, au-dessous de Cairo, est d'un kilomètre, et sa profondeur varie de 30 à 40 mètres. Il reçoit les eaux de l'immense vallée qui s'étend des monts Alleghanys aux montagnes Rocheuses, et qui embrasse en latitude 18 degrés.

Le Mississipi se jette dans le golfe du Mexique par cinq bouches principales: la passe à la Loutre, la passe du Nord-Est, la passe du Sud-Est, la passe du Sud, la passe du Sud-Ouest. C'est cette dernière passe qui se trouve représentée dans le dessin que nous donnons des bouches du Mississipi. Le village que l'on aperçoit sur la droite, connu sous le nom de Pilotsville, est, comme son nom l'indique, habité presque exclusivement par des pilotes. On le désigne souvent sous le nom de Balize, bien que ce nom appartienne à un autre village habité par quelques pêcheurs, sur la passe du Sud-Est. Il n'est pas au monde de site plus désolé et plus malsain. On n'aperçoit autour de soi que des amas de boue et des roseaux qui croissent avec une étonnante vigueur, partout où la vase offre à leurs racines une consistance suffisante.

Le delta du Mississipi s'étend chaque jour davantage vers le sud, et certains naturalistes américains prétendent démontrer que, dans un million d'années, les dépôts du fleuve auront eu la puissance de détourner les courants sous-marins, et que l'île de Cuba se trouvera reliée au continent américain par une vaste langue de terre.

Il est certain que les bouches du fleuve changent constamment d'aspect, et que les deux passes qui sont les meilleures aujourd'hui, la passe du Sud-Ouest et la

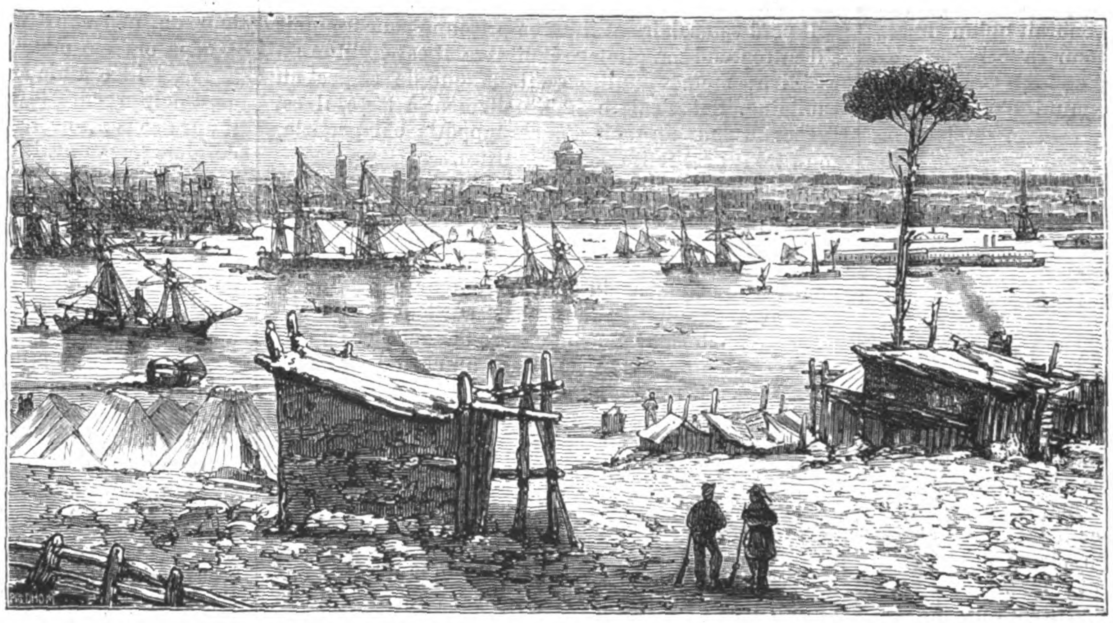


Les Bouches du Mississipi, passe sud-ouest.

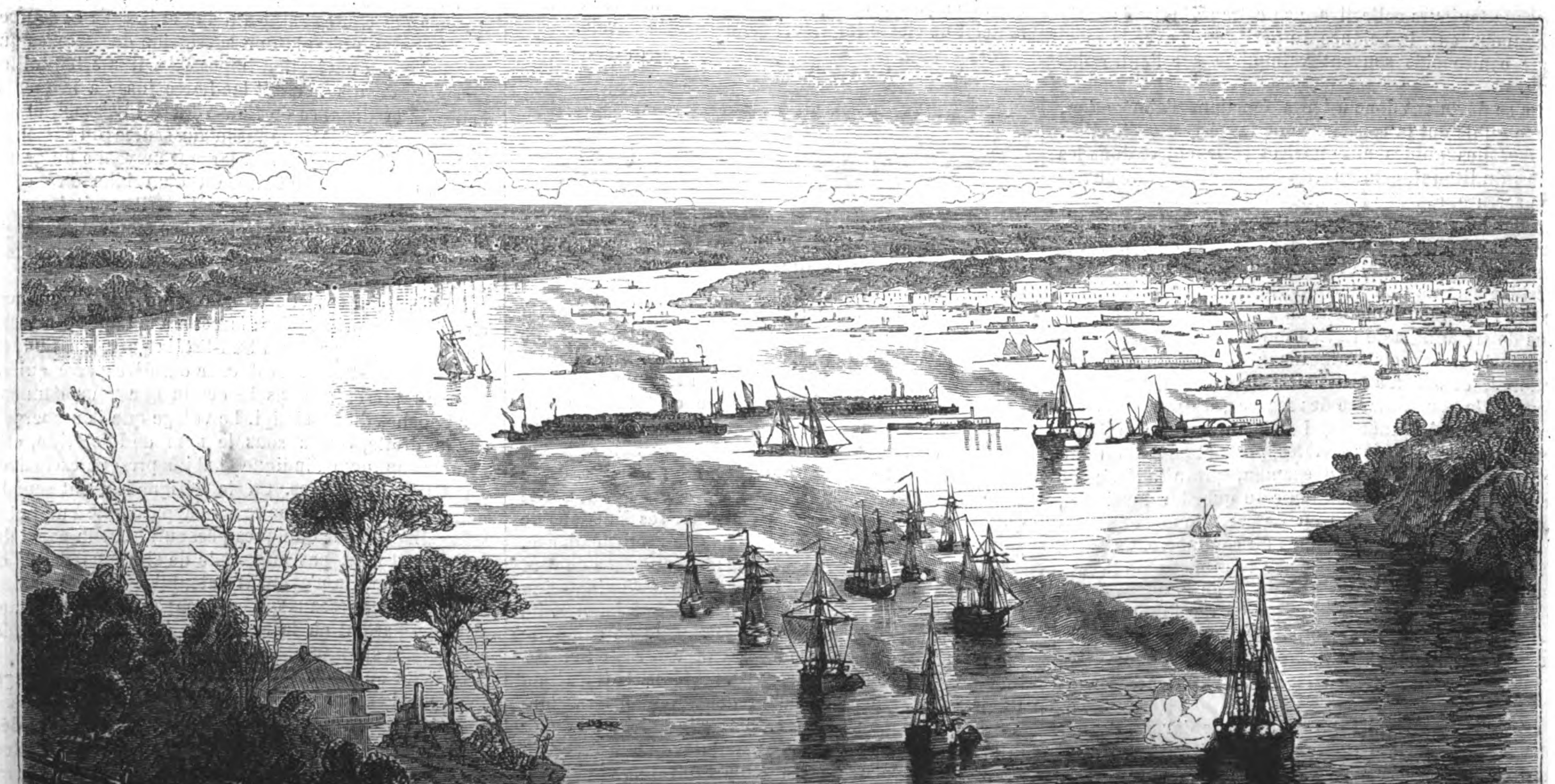
passe à la Loutre, existaient à peine il y a cinquante ans.

Tout concourt à rendre l'entrée du fleuve difficile: le peu de profondeur des barres, leur brusque changement et des brouillards épais, qui persistent souvent pendant plusieurs jours. La passe du Sud-Ouest, qui, depuis vingt ans, était la plus fréquentée, n'offrait plus, durant les deux années qui ont précédé la guerre civile, qu'un chenal d'une sinuosité brusque et dangereuse, où un seul navire pouvait à peine s'engager. La passe à la Loutre est de beaucoup la meilleure, parce que le chenal est à peu près droit; mais il est partagé en deux par un *mud-lump* (petit monticule de vase), et n'offre aux navires qu'un passage de trente mètres de large. Les *mud-lumps* se forment quelquefois en très-peu de temps ou disparaissent tout à coup, ce qui a fait dire à un naturaliste français qui a longtemps habité la Louisiane, M. R. Thomassy, que l'embouchure du Mississipi se trouve exactement au-dessus des orifices d'un volcan boueux.

A. MALESPINE



VUE D'ANNAPOLIS. — Départ de l'expédition navale commandée par le général Burnside.



Confluent de l'Ohio et du Mississipi à Cairo, où était réunie l'expédition commandée par le général Grant.

Le marché et les marchands à Mexico.

La place du marché, à Mexico, grande à peu près comme notre place du Palais-Royal, est une des curiosités intéressantes que renferme cette ville originale.

Les provisions arrivent à la capitale par le canal qui conduit au lac de Chalco.

Dès le lever du soleil des centaines de canots de toutes formes et de toutes grandeurs, chargés d'une variété infinie d'animaux et de végétaux, sillonnent les eaux immobiles du canal. Les légumes de notre Europe et les innombrables fruits de la zone torride s'entassent en forme de pyramides sur l'avant du bateau que les Mexicaines, aux légers vêtements de coton blanc ou bleu, aux longues tresses d'un noir brillant, conduisent et poussent avec de longues perches.

Cette embarcation est chargée de gibier, de dindons et de canards sauvages que les Indiens dépouillent de leurs plumes pendant le trajet. Le duvet est négligemment jeté à l'eau. A-t-on besoin de lits de plumes ou d'oreillers quand on a le soleil du Mexique ?

Ce canot porte du maïs en paille; celui-là du beurre, du lait, des fruits, le tout parsemé de fleurs de pavots rouges et blancs. Il n'est pas rare de rencontrer dans chaque embarcation un Mexicain occupé à jouer de la guitare dont les cordes envoient la gaîté à tout cet équipage patriarcal.

Arrivés près du Palais, les marchands mexicains débarquent leurs cargaisons et les transportent sur leur dos jusqu'à l'endroit où elles doivent être mises en vente.

Parmi la grande variété d'oiseaux aquatiques, les canards abondent sur le marché, et le marchand, pour solliciter l'acheteur, se met quelquefois à parcourir la place en criant sa marchandise et en portant à la main et sur son dos, dans une cage, les volatiles qu'il tient à troquer contre de la monnaie. Les dindons, les pigeons, les lièvres, les lapins, et le gibier à plume sont très-communs. Le poisson y est rare. La meilleure espèce est celle que les indigènes appellent *pesca blanca*, poisson blanc, et dont le goût rappelle celui de nos éperlans.

On vend également une quantité considérable de petits poissons très-délicats de dix à quinze centimètres de long. On les pêche dans le canal. Avant de les faire griller on les enveloppe dans les feuilles du maïs.

Les tortues, les grenouilles et les axalotis, espèce de salamandre assez semblable au lézard d'eau, sont achetés par les pauvres gens qui, avec les bananes, les plantains, les citrons, les avocatas, les pitillas, les grenades, les dattes, les ananas, les mangoustes, les melons, les gouards, les tomates, etc., etc., en forment leur principale nourriture.



TYPES MEXICAINS. — Le Marchand de volailles.



SORTANT DU DRAME. Boulevard du Temple à minuit. (Dessin de M. Daumier.) SORTANT DES FUNAMBULES.

Outre les provisions de bouche, les Indiens apportent sur le marché de Mexico des laines, des cotons, des étoffes, des peaux préparées, de la vaisselle de terre, des paniers, des chapeaux de paille.

Mais l'homme inévitable de tous les marchés mexicains, l'industriel aussi indispensable à Mexico que ce que la marchande de café l'est aux halles de Paris, c'est le marchand d'eau qui s'en va d'ici et de là, criant son liquide incolore et inoffensif, et dont l'accoutrement, reproduit la semaine dernière par le *Monde illustré*, ne manque pas de pittoresque.

L'*aguador* ne reconnaît pas de rival sur le marché pour le débit. Mais qu'il ne prenne pas une des rues étroites qui avoisinent la place, car il trouvera là de rudes concurrents, les débitants de *pulque*, la liqueur favorite des Mexicains.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER DU PALAIS.

Le commandeur de Gama Machado, gentilhomme de la chambre de S. M. le roi de Portugal et conseiller de l'ambassade portugaise, qui vient de mourir à Paris, était un collectionneur. Saluons avec respect la mémoire de cet excellent homme. De toutes les passions humaines, en est-il une plus inoffensive, plus sympathique, plus utile que celle des collections? Que d'autres la tournent en ridicule, qu'ils épuisent contre elle leurs épigrammes vieillottes et leurs facéties surannées, moi je l'aime et la respecte jusque dans ses excès et dans ses égarements. Elle est l'asile et la consolation des pauvres âmes blessées; elle est un but dans la vie, une source inépuisable de jouissances tranquilles et saines, un préservatif contre les mauvais instincts, contre les tumultes de l'ambition et des plaisirs vains et stériles. Elle ne détruit rien, elle conserve, que dis-je? elle crée et elle crée de rien. Voyez avec quelles infimes ressources Sauvageot a formé ce magnifique musée qui est une de nos gloires et de nos richesses. Et ce n'est pas là un fait isolé; il est cent autres exemples que l'on peut citer. Je sais un brave musicien d'orchestre qui, avec les économies prélevées sur ses huit cents francs d'appointements, a trouvé le moyen de réunir une précieuse collection de coquilles et de minéraux. Tout récemment, la Société des auteurs dramatiques vient d'acquérir une des bibliothèques les plus complètes qui existent de toutes les œuvres, pièces, documents qui se rattachent au théâtre. Ce recueil, d'une valeur véritable, qu'un seul homme, un modeste et excellent artiste, M. Francisque, est parvenu à former avec ses seules ressources pécuniaires, prouve une fois de plus ce que peut l'activité unie à la patience, l'intelligence à la passion, chez le véritable bibliomane.

Bibliomane, ai-je dit, et je ne m'en dédirai pas. Je tiens le mot, d'ailleurs, pour un éloge, et non pour une critique. Celui de bibliophile n'est qu'un euphémisme menteur; et qui n'est pas capable, à un moment donné, d'une folie pour enrichir sa collection d'un objet qui lui manque, n'est pas digne de figurer parmi les élus dont je parle.

Citerai-je toutes les variétés du genre des collectionneurs, les espèces, les sous-espèces, les individus? Les limites de cet article, bien mieux, de ce journal n'y suffiraient pas. Prenez les bibliomanes : ceux-ci ne s'attachent qu'à une branche spéciale de la bibliographie : l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, les sciences occultes; ceux-là ne s'occupent que d'une époque, que d'un pays, que d'une province, que d'une commune, que d'un homme; d'autres ne recherchent que les livres sortis des ateliers des Estienne, des Alde, des Elzévir, que les éditions *princeps*, que les exemplaires rares ou uniques; d'autres enfin négligent le contenu pour le contenant, le livre pour la reliure, et n'admettent un volume dans leur bibliothèque qu'autant qu'il est signé Pasdeloup ou Derôme, Bauzonnet ou Bozériau, Thouvenin ou Capé. Mêmes fantaisies, mêmes préférences exclusives chez les amateurs d'autographes : tel ne recueille que des lettres de fous, tel que des billets doux, tel que des autographes de criminels. Il y en a qui collectionnent des titres de livres, des dédicaces, des prospectus, des timbres-poste, des papiers timbrés d'époques et de pays divers, des papiers peints, des complaintes, des menus de dîners, des cartes de visite historiées, des billets de naissance, de mariage ou de mort, des billets ou affiches de théâtre. A la vente de M. de Filippi, qui a eu lieu l'année dernière, la Comédie-Française a longtemps disputé à un amateur une affiche de 1760. Cette affiche, suivant l'usage d'alors, ne portait que le titre des deux pièces : — *Tancrède* et *la Femme juge et partie*, si je ne me trompe, — sans indiquer le nom des comédiens qui y jouaient. L'amateur l'a emporté : son affiche lui a coûté quelque chose comme cent cinquante francs.

Je ne parle pas des collectionneurs de coquillages, de minéraux, de produits directs des trois règnes, des possesseurs d'herbiers, de flores exotiques ou indigènes (il y en a un, un vrai savant, qui avait pris pour spécialité la flore de la place Vendôme), de ceux qui recueillent des œufs de serpents, de ceux qui n'ont souci que des graines et en particulier des grains de froment découverts dans les nécropoles égyptiennes, des entomologistes qui ne *font* que telle famille de scarabées, des botanistes dévoués exclusivement aux oignons de tulipe, des numismates aux médailles de l'époque romaine, des archéologues aux tessons antiques, aux serrures du moyen âge, aux figurines de Memphis et de Canope, que sais-je? — Mais il en est de plus originaux. Celui-ci s'est composé une collection funèbre d'ossements royaux, de couronnes, de sceptres, de suaires, de lambeaux, de vêtements arrachés aux tombeaux de Saint-Denis; celui-là un musée des débris de la Bastille, des fragments de dépouilles royales, des armes, des costumes, des insignes révolutionnaires; il y a enfin les collections bizarres de boutons, — de cannes, — de tabatières, — de bouchons, — d'allumettes, — de marrons sculptés, — de cordes de pendus.

Ne croyez pas que j'invente, tout cela est exact : vous le trouverez consigné, avec les détails et les preuves à l'appui, dans l'ouvrage si intéressant que vient de publier M. Feuillet de Conches, sous le titre de : *Causeries d'un curieux*, et dont vous parlait ici même, il n'y a pas longtemps, une plume plus autorisée que la mienne. Vous plaît-il de voir encore d'autres collections? L'auteur vous conduira : à Cologne, dans un musée de chapeaux; à Paris, dans un musée de perruques, de bonnets, de coiffures de toutes sortes, de collerettes, de cravates, de canons du dix-septième siècle et de vertugadins du siècle suivant; à Londres, il vous ouvrira le fameux cabinet de chaussures de M. Roach-Smith. Vous y verrez, ici les sandales normandes du fils aîné de *Guillaume* le Conquérant, là les souliers « de pieds illustres entre les petits, — pour des pieds anglais, » — dit malicieusement M. Feuillet de Conches; ceux de l'orgueilleuse Castelmaine, de la belle Hamilton, ceux de la piquante Jennings et de la naïve Stewart, ces derniers volés, dit-on, par Rochester et Killegrew; plus loin, votre guide vous fera remarquer une petite case « où la mule de Mme Phalaris, de Mme de Prie, de Mme de Châteauroux, brille comme une escarboucle, avec une chaussure de la première danseuse de l'Opéra, Mlle de Camargo, dont le pied était toujours chaussé à ravir et fit la fortune de son cordonnier. » Puis viennent les bas et les jarretières : M. Roach-Smith possède les bas de chausse de soie de couleur, ouvragés de fil d'or, que portait Marie Stuart au moment de son exécution. Lorsque sa rivale n'avait encore qu'à grand' peine des bas drapés ou guêtres de taffetas, la reine d'Écosse faisait déjà ressortir la beauté de sa jambe sous la soie tricotée d'Espagne, que lui envoyait Philippe II, triomphe féminin et puéril que devait suivre une terrible et sanglante revanche. Les jarretières de la pauvre Marie, deux élégantes écharpes, ont leur place dans la collection consacrée à cette spécialité, reliques précieuses, sans nul doute, mais que l'amateur échangerait, je le parierais, contre la jarretière bleue de la belle Alix de Salisbury.

Après le pied, la main; après la chaussure, les gants. Ici encore la collection est des plus complètes : gants de gens d'Église, gants de guerre, gants à porter le faucon, gants de cour brodés d'armoiries, gants de femme du seizième siècle, garnis de crevés pour laisser voir la blancheur de la main et les anneaux; gants diplomatiques, gants de Venise, gants de senteur, gants à la frangipane, gants tressés de feuilles de roses; tout est là. Il y a des gants de mains illustres; il y a la série des petites mains, comme dans le musée des chaussures il y a la série des petits pieds. Mais le joyau de la collection, c'est, à coup sûr, le gant à hautes manchettes de la belle main de la reine Anne d'Autriche, envoyé au duc d'Arcos comme échantillon pour en commander d'autres. C'est M. Feuillet de Conches lui-même qui l'a donné à son collègue en curiosités, et ce n'est pas là, je vous le jure, un mince cadeau.

Il faut pourtant revenir, — et je puis le faire sans autre transition, — à M. le commandeur de Gama Machado. Sa passion, à lui, c'était l'ornithologie. Sa collection n'était pas nombreuse; elle se composait d'une centaine d'oiseaux vivants; mais elle comprenait les espèces les plus rares, dont les échantillons avaient été pris dans les ravins des Indes orientales, dans les roseaux du Gange et les fourrés de l'Himalaya. Ce qui le charmait en eux, ce qui l'intéressait avant tout, ce n'était pas la beauté du plumage, la perfection ou la variété du ramage, c'était — faut-il le dire? — le côté intellectuel. Il leur soupçonnait une âme, il leur attribuait même une sorte de prééminence sur l'humanité, témoin ce mot si convaincu consigné dans ses dispositions testamentaires : « On propagera ma doctrine et on l'enseignera, mais en ayant soin de retrancher ce qui pourrait froisser l'amour-propre des hommes. » — Et, logique jusqu'au bout, il déclarait qu'il ne voulait à son enterrement que son sansonnet, porté dans une cage par son valet de chambre.

Cette conviction était chez lui le résultat d'une longue étude. Il aimait à observer les oiseaux-parleurs, les oiseaux-maçons, les oiseaux-géographes. Il éprouvait un vrai bonheur à voir des chardonnerets puiser de l'eau avec la précision et la régularité d'une machine. Il avait dans ses volières des oiseaux dont l'instinct merveilleux avait devancé le génie de Jacquard, et qui tissaient les flocons de soie qu'on mettait à leur portée. Ce travail, qui semblait être le secret de quelques-uns seulement, M. le commandeur Machado avait imaginé de le faire accomplir par d'autres oiseaux présentant avec les premiers des analogies d'espèce, de couleur et de plumage; il y réussit et eut ainsi un atelier d'oiseaux-tisseurs; ce fut là un de ses grands triomphes. Il va sans dire qu'il s'était préoccupé de vérifier le don de longévité attribué à certains passereaux; il avait constaté par des procès-verbaux l'âge de ceux qu'il possédait, en prenant des mesures pour les transmettre de main en main, de génération en génération, jusqu'à la fin de leur vie. Un merle bleu, légué par lui à M. Geoffroy Saint-Hilaire, a déjà, assure-t-on, des miracles de vie bien prouvés.

Le dernier trait de sagacité du commandeur fut d'inviter les corbeaux du Louvre à ses funérailles et de les y faire venir. Voici comment il s'y prit. Il demeurait quai de Voltaire depuis plusieurs années; il faisait exposer sur son balcon, à trois heures précises, des assiettes chargées de menus morceaux, et les corbeaux étaient exacts à la curée. Il lui suffit donc de prescrire à ses héritiers qu'on fît ses obsèques à trois heures, les corbeaux n'y manquèrent pas; et même, — ajoute Me Léon Duval, dont la piquante et spirituelle plaidoirie m'a fourni tous les détails que je transcris ici, — s'il voulait des êtres vraiment affligés, il y réussit à merveille, car le repas des corbeaux n'ayant pas été servi ce jour-là, il y eut un vacarme tout à fait de circonstance... *Orantes guttare corvi.*

Mais le procès? — J'y arrive.

Vous pensez bien que M. de Machado a dû s'inquiéter de ce que, lui mort, deviendrait sa chère collection : il a voulu qu'elle passât en des mains sûres, des mains amies, et il n'a pas cru mieux faire que de la confier à Mlle Elisabeth Perrot, qui a été, pendant quarante-six ans, dans une humble et modeste situation, la compagne dévouée de sa vie. De plus, en récompense des services passés et — à venir — de Mlle Perrot, il lui a légué une rente viagère de 30,000 francs. C'est un joli denier, et il y a là de quoi nourrir bien des oiseaux. Les choses semblaient donc devoir marcher toutes seules. Attendez pourtant. M. de Machado a une nombreuse parenté — en Portugal. — Il laisse un testament enrichi de soixante-dix codicilles, au nombre desquels figure celui de Mlle Perrot. De là, nécessité de nommer un administrateur provisoire de la succession : ces fonctions ont été dévolues à M. Trépagne, et c'est à lui, par conséquent, que devrait revenir la tâche de pourvoir à la nourriture et à l'entretien des volatiles. Or, M. Trépagne est notaire; le soin de la collection de M. Machado l'embarrasserait fort, et il a pris le parti de s'en décharger sur Mlle Perrot, qui se trouve, d'ailleurs, tout naturellement désignée par les volontés du testateur. Tout naturellement aussi, Mlle Perrot a, — en sa qualité de séquestre, — réclamé de M. Trépagne une somme mensuelle qui lui permît de fournir aux petites bêtes confiées à sa sollicitude leurs aliments habituels.

M. Trépagne, par l'organe de Me Nicollet, son avocat, a offert à la barre deux francs cinquante centimes par jour.

« Deux francs cinquante! s'est écrié Me Léon Duval, vous voulez plaisanter! Songez donc qu'il ne s'agit pas ici de vulgaires canaris qui vivent de colifichets. Il y va d'oiseaux pour qui la Providence fait mûrir l'ananas, le limon, la grenade, les fruits qui ne doivent leur maturité qu'au soleil de l'Orient. Il y a tel de ces pensionnaires à qui il faut du chasselas toute l'année, tel qui requiert une nourriture animale, des vers enfarinés de safran et des insectes tout vifs, tel qui se nourrit de babas et d'œufs sucrés, tel qui a l'habitude du pain Gressini et des dragées. Et les soins accessoires d'hygiène, de propreté, est-ce qu'ils ne réclament pas aussi une attention constante et des frais quotidiens? Pour tout cela, croyez-moi, quinze cents francs par mois, ce ne serait pas de trop. »

Le tribunal a fixé à trois mille francs le chiffre de la provision et à cinq cents francs celui de la pension mensuelle. C'est peu, mais c'est suffisant. Intelligents comme ils sont, les oiseaux de M. Machado doivent être philosophes. — Et d'ailleurs, que la volière soit plus ou moins dorée, qu'importe pour le captif!

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Le Joaillier de Saint-James*, opéra-comique en trois actes, de MM. de Leuven et de Saint-Georges, musique de M. Albert Grisar (17 février).

M. Grisar, grâce aux qualités réelles de son talent, et malgré son peu d'ambition, a su faire une notable trouée au milieu de la cohue des compositeurs modernes. Il n'a gêné personne, il n'a froissé aucune vanité, ni, que je sache, jamais tenté de révolutionner l'art par un système quelconque. L'auteur de *la Folle*, en suivant le chemin battu, s'est contenté de marcher d'un pas alerte, qui l'a mené tout droit à la place qu'il occupe aujourd'hui dans l'estime du public et des artistes.

Par le temps où nous vivons, l'esprit des compositeurs se creuse à chercher l'expression des sentiments exagérés, la musique tourne visiblement au mélodrame, tout est prétexte à trombone, et il n'est pas d'amourette de village que l'on ne veuille chanter dans la véhémente manière de Weber évoquant Samiel, ou de Gluck faisant descendre Orphée aux enfers. Il y a là une dépense de forces mal ordonnée, et nous pourrions en faire ici le sujet d'un petit sermon, si nous espérions par ce moyen — toujours inefficace — mettre un frein à la fureur de faire plus gros que nature qui tient si fort les compositeurs d'opéras.

Ce que nous voulons constater, c'est que, par un esprit de résistance dont il faut lui savoir gré, M. Grisar a voulu se préserver de cette fièvre universelle. Sa musique est discrète dans sa sonorité, élégante dans le contour de ses mélodies, et, par-dessus tout, propre à rendre les mille finesses de la comédie sans jamais en forcer la mesure. M. Grisar s'entend à merveille à composer un tableau de genre, et pour tourner un madrigal, il est un maître-homme. Evidemment, il affectionne les demi-teintes en toutes choses; il se plaît à lire Marivaux, et un pastel de Latour doit lui inspirer quelque ariette pleine de mutinerie.

Ce sont là, croyons-nous, les traits saillants de la physionomie musicale de M. Grisar; ce sont du moins ceux auxquels on le reconnaît dans la nouvelle partition qu'il vient de donner à l'Opéra-Comique. Nous disons nouvelle, c'est renouvelée qu'il faudrait dire. *Le Joaillier de Saint James* — pour continuer une indiscrétion déjà commise — n'est, en effet, que la seconde édition de *Lady Melvil*, qui fut représentée le 15 novembre 1838 au théâtre de la Renaissance.

La pièce est conduite avec art et présente des situations piquantes.

Vers le milieu du siècle dernier, — nous disent les auteurs,— un certain comte florentin se cachait à Londres sous le nom de Bernard et cherchait à réparer des revers de fortune en exerçant la profession de joaillier. Son habileté était grande. Aussi devint-il bientôt le fournisseur obligé de la cour et de la ville. Mais voilà que tout à coup sa vie est troublée par l'amour violent qu'il conçoit pour une grande dame. La distance qui le sépare de lady Melvil est, eu égard, aux idées de l'époque, un obstacle insurmontable.

Pourtant, il n'est rien que ne tente notre joaillier amoureux pour arriver à se faire aimer. Milady s'est enviée d'un collier de diamants qu'elle a vu dans la boutique de Bernard; il est vrai que ce collier est promis à la princesse de Richemond, qui en a même payé en partie la valeur; mais il n'importe, la parure est aussitôt envoyée à milady. Bernard fait plus. Par l'entremise d'un certain vicomte gascon à qui il prête de l'argent, il est présenté chez lady Melvil un soir de bal et figure au milieu de la plus haute société de Londres.

Toutes ces équipées ne sont pas du goût de Tom, domestique du joaillier, qui a juré de sauver l'honneur de son maître en reconquérant le collier promis à la princesse de Richemont. Tom s'introduit donc la nuit même du bal dans l'hôtel de Melvil et profite de ce que milady s'est endormie sur un canapé pour lui enlever le collier. Il a fui assez à temps pour ne pas être vu; mais il est arrivé que Bernard, caché (par amour) dans un cabinet voisin, a été pris pour le voleur. Sa situation semble désespérée, car il ne peut, sans compromettre celle qu'il aime, avouer le motif de sa présence dans l'appartement même où le vol a été commis.

Tout n'est pourtant pas perdu. Le fidèle et scrupuleux Tom a été conter l'aventure de la nuit à milady et s'en est déclaré le héros. Voilà donc Bernard réhabilité, ce dont enrage le gentilhomme gascon, qui, lui aussi, poursuit de déclarations incandescentes lady Melvil.

Il ne reste plus aux deux rivaux qu'à se battre. Mais le Gascon n'est ni assez brave ni assez amoureux pour s'y résoudre; il cherche même tous les moyens de s'esquiver. — « Je ne suis pas fait, dit-il, pour croiser le fer avec un simple artisan. — Qu'à cela ne tienne, » répond Bernard... Et il lui révèle son origine, ses malheurs et la suite des événements qui l'ont amené à vivre du travail de ses mains.

Milady a tout entendu, et elle consent à donner sa main au joaillier.

Nous avons dit quelles étaient les qualités générales qui recommandent l'œuvre de M. Grisar aux connaisseurs et au public; il nous faut maintenant dire quels en sont les morceaux les plus remarqués.

C'est d'abord, au premier acte, une ravissante ariette, chantée très-spirituellement par Couderc, un duo pour ténor et baryton, et des airs de danse où se retrouvent les rhythmes aimés des cornemuseurs écossais. Au second acte, il faut noter deux chœurs, dont un de femmes, qui se chante au lever du rideau, et un qui accompagne un motif de menuet exécuté par l'orchestre. Le morceau de l'orage est aussi très-remarquable; il arrive sans trop de bruit à produire l'effet voulu. Le troisième acte contient des couplets charmants et détaillés avec beaucoup de finesse par Sainte-Foy.—Le public a voulu les entendre *trois fois !* — Montaubry a obtenu aussi un grand succès par la manière dont il a chanté un air qui est très-bien dans sa voix et dont le style est fort pathétique.

Je ne regrette pas tous ces superlatifs : la représentation a été très-bonne, et les superstitieux y verront un augure favorable à la nouvelle direction de M. Perrin.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Mme Colombine, dans la dernière *Lettre parisienne* qu'elle a publiée dans le *Figaro*, cause modes, couturières et chiffons, pour prouver qu'elle est femme, et pour faire revivre l'esprit multiple et profond du vicomte de Launay, qui passait des choses les plus sérieuses aux détails les plus futiles et les plus charmants.

Elle s'en est acquittée avec une verve, un entrain, un brio que j'appellerai du *style rayé*.

Mais pourquoi donner à une duchesse à *trente-deux quartiers*, à une marquise *sans quartier*, et à une *très-grande dame*, un langage qu'elles n'ont jamais eu et qu'elles n'auront jamais avec aucune couturière de l'empire?

Je ne connais que la duchesse de Prétintaille qui pourrait dire à sa couturière : « Ma chère, achetez une propriété auprès de mon château, et nous nous verrons en amies. »

Que Mme Colombine ne lance pas Arlequin contre moi à cause de cette observation, qui est plutôt une appréciation qu'une critique, car j'aime ses allures audacieuses et son esprit mordant et railleur, qui étonne et qui se fait lire.

Pourvu que les couturières ne se formalisent pas à leur tour et ne me retirent pas leur confiance.

Je suis sûre de *Mme Leroy-Natta*. Elle a trop d'intelligence et trop de goût pour ne pas rire de cette querelle de chiffonnière à chroniqueuse.

Je ne sais quels moyens ingénieux les femmes du monde ont employés pour avoir les trois robes que j'ai admirées dans ses ateliers, la veille du bal des Tuileries, mais c'étaient trois robes à succès.

J'en suis tellement sûre que je vais vous les décrire.

La première avait une tunique de velours vert-lumière, bordée à plat d'une blonde voilée par une dentelle noire, et d'une girandole de dentelle de Chantilly, tombant sur une jupe blanche décorée vers le bas de petits volants de satin blanc terminés par un ruban de satin vert. Le corsage avait des draperies de satin blanc et de velours vert.

La seconde toilette était composée de flots de tarlatane bleue et de flots de tarlatane blanche soulevant deux volants d'application d'Angleterre surmontés d'une ruche découpée et frisée des deux nuances de la tarlatane. D'un côté, la dentelle se dénouait en écharpe attachée par un nœud de velours bleu.

La troisième, en tulle blanc, avait sept bouillonnés tourmentés en vagues, séparés par de larges biais de velours Solferino. Ce même genre se répète avec guirlande de roses de mai, de muguet, de géranium et de fleurs mélangées. Un voile de tulle est drapé sur la robe et relevé par un bouquet.

N'est-ce pas que c'est simple, distingué et charmant?...

Chaque toilette a sa coiffure.

Si l'harmonie a fui les concerts, on la retrouve dans la mode.

Toilettes et coiffures, délicieusement harmonisées, éclataient de toutes leurs plus aristocratiques nuances dans les somptueux salons que Mme Barnès avait inaugurés, le 11 février, dans son hôtel de la rue Chaptal. Cette dame a su déployer envers ses invités toute la fine distinction et toute l'amabilité qu'on ne retrouve que dans les reines des soirées les plus à la mode. Danseurs et danseuses semblaient si bien comprendre le prix de cette large et sympathique hospitalité, que les bougies éclairaient encore les moulures dorées des plafonds lorsque le soleil est venu briser ses rayons contre les glaces des croisées.

Mme Tilman délaisse la dorure et le clinquant pour les fleurs du printemps et pour des études d'après nature.

Mme Tilman poudre ses coiffures de géranium avec des roses-amandes épanouies dans un feuillage aquatique; c'est tout nouveau, et par contre très-distingué.

Ce qui a également un style à part, c'est un *pouff marquise* en plumes d'Alep, avec groupes de pervenches de nuit à calice étoilé d'or, et une *bacchante* en vigne de Florence, tombant en petites plumes de raisin nuancé tout autour de la tête.

Pour jeune fille, j'ai deux coiffures : l'*Etoile de Messine*, poudrée et diamantée en neige de fleurs; et le *pouff printemps*, en boutons de roses-chéri, en œillets de mai, en roses de Bengale mélangées de lumière et de gazon, en pâquerettes, violettes et muguet.

On appelle *lumière* ces vaporeuses houppettes de marabouts des champs sur lesquelles on souffle pour savoir quand on se mariera.

Les cheveux sont toujours très-bouriffés sur les tempes et très-tombants dans la chute du cou. On les emprisonne, pour coiffure de chez soi, dans des *filets invisibles* (les filets de Vulcain peut-être). Il faut demander à la *Ville de Lyon*, passementière de l'impératrice Eugénie, où elle fait forger ses *filets invisibles*. Quelques-uns ont l'air d'être tissés avec les cheveux de la Belle aux cheveux d'or.

Savez-vous ce que disent les *filets invisibles*, car toute mode a sa raison d'être? — « Nous ne retenons que les vrais cheveux, car les faux cheveux nous entraîneraient dans leur chute. »

On voit bien que les *filets invisibles* appartiennent à un autre monde. Les femmes habiles et coquettes sauront s'y prendre de façon à tromper les *filets invisibles* et à se faire un chignon digne de celui de Mme Barbe-Bleue.

Que va penser la *Ville de Lyon!...* Je n'aime les filets que pour les petites filles qui vont à l'école ou pour celles qui en reviennent, en un mot, pour les clientes de la *Maison Modèle*, si habilement dirigée par *MM. Lejeune et Chalons*. Cette *Maison Modèle* a pris un titre tant soit peu ambitieux, mais elle le justifie. Elle fait en ce moment des toilettes modèles pour bal costumé, et elle habille petits garçons et petites filles en Chinois, en Chinoise, en petit Chaperon-Rouge, en marquises poudrées, en chevaliers avec l'épée au côté, en Pierrots et en Pierrettes.

La *Maison Modèle* a de délicieuses allégories : la Rose-Pompon, le Primevère. Le chevalier Printemps donne le bras à un Primevère rose. Quoi de plus frais et de plus poétique? Le Printemps et le Primevère n'ont pas vingt ans à eux deux.

Jouons à la poupée tout à fait.

Le voulez-vous?...

Voici une layette très-complète et très-élégante, éditée par la maison *Leborgne et Henneveu*, pour Mme de F***.

La jeune femme qui se réveille *jeune mère* ne saurait trop parer sa *première idole*.

Cette layette se compose d'une douzaine de chemises en batiste, garnies de feston;

D'une douzaine d'autres chemises en batiste, disposées pour le premier, le deuxième et le troisième âge, garnies de fine broderie et de valenciennes;

D'une douzaine de chemises anglaises (nouveau genre), quand l'enfant essayera ses premiers pas.

Je ne cite ni les brassières ni les petits bonnets, ni les draps et les taies d'oreiller brodés, je préfère décrire la toilette de baptême qui est ravissante de bon goût.

La robe est en mousseline décorée d'un double tablier composé d'entre-deux de broderies et d'entre-deux de valenciennes alternant avec des bandes de petits plis.

Le transparent de la robe est en taffetas blanc. Le petit bonnet est en broderie et en valenciennes, avec couronne de ruban blanc et de valenciennes en guise de ruche. Le lit est tout blanc, doublé de soie bleue, avec rideaux de mousseline bordés d'un volant et d'un bouillonné dans lequel est passé un ruban bleu.

Aujourd'hui, je vous donne un trousseau de *bébé*; le mois prochain, ce sera le tour des belles et jeunes fiancées, qui transformeront la lune rousse en lune de miel.

Le luxe et le bien-être ont envahi toutes les classes de la société, à ce point qu'on ne peut plus se marier, même *bourgeoisement*, sans monter sa maison sur un certain genre.

Il faut des tapis partout, à commencer du bas de l'escalier. Autrefois, c'eût été ruineux et impossible. Il n'y avait que les très-grands seigneurs qui tapissaient leurs hôtels. Grâce aux habiles combinaisons du *Louvre* et à leurs opérations intelligentes, les tapis ont remplacé le parquet.

J'espère bien que vous n'avez pas attendu mon avis pour profiter de l'occasion extraordinaire et avantageuse que le *Louvre* vient d'émettre, en donnant de splendides tapis presque pour rien.

Toute femme économe doit suivre les affaires industrielles du *Louvre*, comme tout spéculateur le cours de la Bourse.

Hier, c'était un solde extraordinaire de valenciennes à 8 pour 100 de rabais. Aujourd'hui, ce sont des tapis anglais. Demain, viendra le tour des soieries du printemps et des taffetas extra-forts vendus à moitié prix de fabrique.

On peut donc se faire belle et élégante sans dépenser beaucoup d'argent et sans ruiner son mari, de même qu'on peut acquérir la santé avec quelques gouttes de l'alcool de menthe de *Ricglès*.

Mes lecteurs et mes lectrices vont sourire.

— Êtes-vous orfèvre, chère chroniqueuse?

Pourquoi pas? Quand je trouve un élixir précieux qui réunit à la fois les qualités de l'eau de mélisse des Carmes, de l'eau de fleurs d'oranger, de l'élixir de la Grande-Chartreuse, de l'eau d'arquebuse, de l'eau de Cologne et de tous les vinaigres de toilette en vogue, n'est-il pas naturel que je guérisse les spasmes nerveux, les maux d'estomac, et que je rétablisse l'équilibre hygiénique en cas de refroidissement?

Voyez jusqu'où la mode pousse sa puissance. Elle prend d'abord l'*alcool de menthe* comme eau de toilette et comme dentifrice, puis elle en fait une liqueur tonique et digestive.

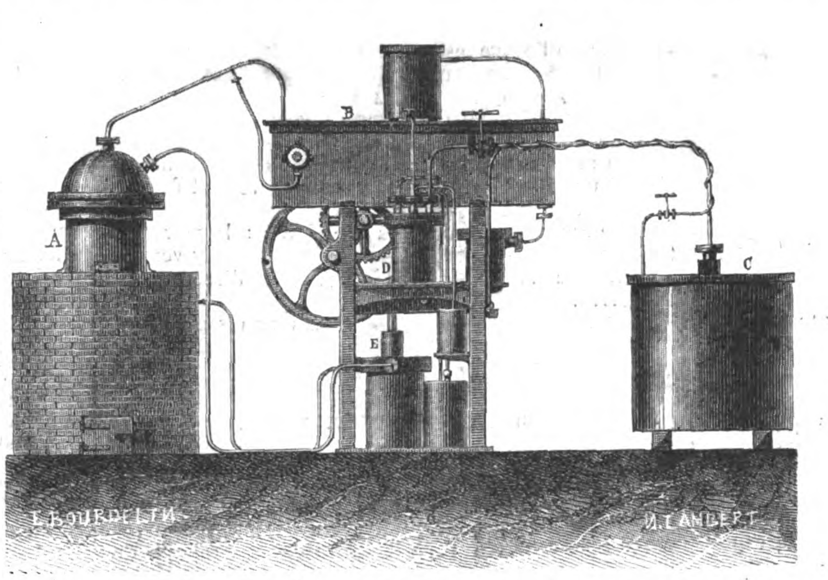
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

REVUE INDUSTRIELLE

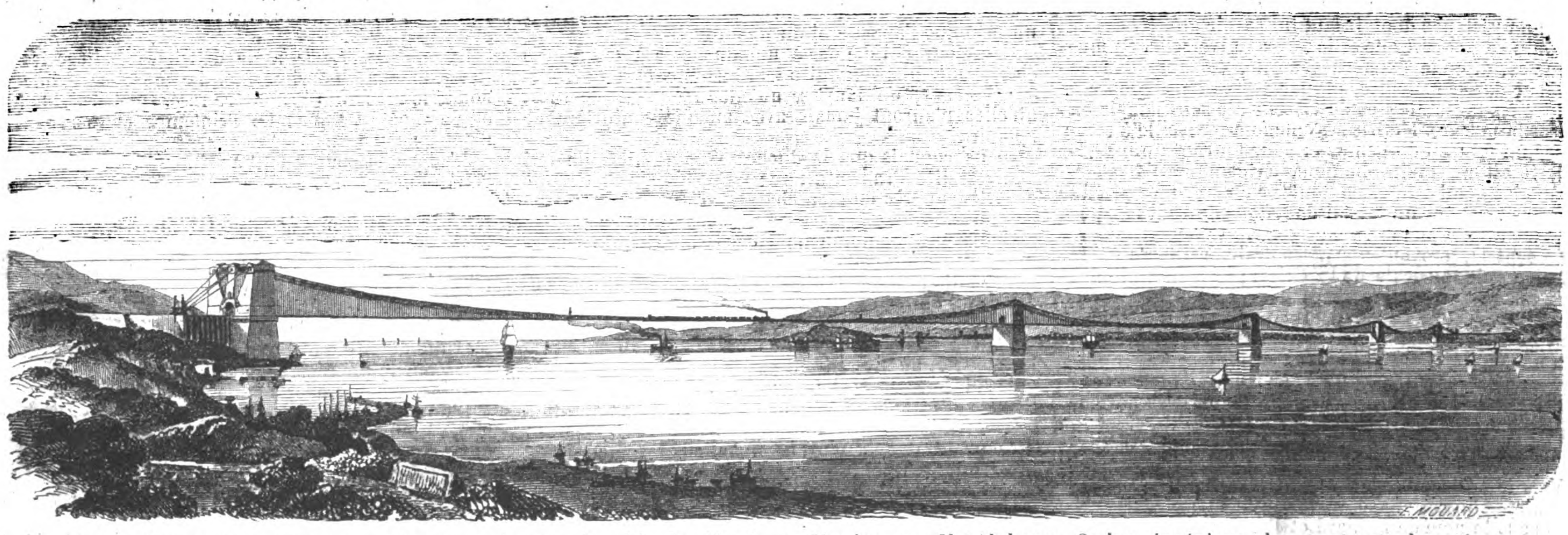
APPAREIL POUR LA FABRICATION CONTINUE DE LA GLACE, DE M. CARRÉ, INGÉNIEUR A PARIS.

Nous avons décrit, à propos de l'Exposition de Metz, les ingénieux appareils de M. Carré pour la fabrication de la glace dans les familles. Ces appareils, d'une simplicité rudimentaire et d'une manœuvre très-facile, permettent au premier venu, dans les pays les plus chauds, d'obtenir de la glace d'une grande pureté dont le prix de revient est presque nul. Il suffit, en effet, de les chauffer peu de temps pour qu'ils soient en état, par leur simple refroidissement, de donner naissance à des froids de 25 à 40 degrés au-dessous de zéro.

A l'époque où nous décrivions ces singuliers appareils, nous faisions pressentir les nombreuses applications de la production économique du froid à l'industrie. Cette brillante idée est aujourd'hui réalisée et nous pouvons ajouter aux renseignements déjà fournis par nous le dessin et la description d'un appareil industriel, consacré par la pratique, et que nous avons vu fonctionner dans les ateliers de MM. Mignon et Rouart, à Paris.



Appareil pour la fabrication continue de la glace, de M. Carré, ingénieur à Paris.


Projet d'un pont à quatre travées, proposé pour franchir le détroit de Messine par M. Alphonse Oudry, ingénieur des ponts et chaussées.

Les appareils industriels ne sont, à proprement parler, que le développement de l'appareil domestique; leur but est de rendre continues les fonctions intermittentes de ces derniers.

Ils se composent d'une chaudière A remplie d'une solution ammoniacale concentrée; d'un liquéfacteur B où le gaz ammoniac se liquéfie sous l'influence de la pression et d'un courant d'eau froide; d'un congélateur C où il se vaporise en produisant un froid énergique; et d'un vase à absorption D où il se dissout de nouveau dans la solution ammoniacale appauvrie venant de la chaudière A. Une pompe E sert à renvoyer dans la chaudière la solution ammoniacale qui s'est reformée, pour qu'elle y subisse une nouvelle distillation.

Avec un kilogramme de houille, ces appareils produisent, suivant leur dimensions, de dix à vingt kilogrammes de glace.

La fabrication de la glace est loin d'être le côté le plus intéressant de la question. Le but principal de M. Carré a été l'obtention du froid, et la machine qu'il a inventée permet de produire à volonté une température déterminée. Ainsi, de même que dans la fabrication du sulfate de soude, chez MM. Henry Merle et Cᵉ d'Alais, on frappe les eaux mères des marais salants à 20 degrés au-dessous de zéro; on peut, dans la fabrication de la bière, obtenir une température constante de 4 degrés au-dessous de zéro. On peut également séparer de certaines eaux les sels qu'elles contiennent, ainsi le sel marin de l'eau de mer; faciliter la précipitation de certaines substances, ainsi celle de la paraffine; en un mot, répondre aux mille besoins de froid que le progrès et le génie moderne imposent à l'industrie.

ÉMILE BOURDELIN.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

Pont projeté sur le détroit de Messine.

L'industrie humaine est insatiable, ses exigences commandent impérieusement; il faut, coûte que coûte, obéir. Les fleuves seront franchis et les vallées comblées; des tunnels ouvriront un passage sûr à travers les Alpes, en dépit de leurs glaces éternelles; les îles seront soudées aux continents, les isthmes ne sépareront plus les mers. C'est ainsi que le rail a dompté le Rhin, le Saint-Laurent et le Niagara; c'est ainsi que la tarrière perfore le mont Cenis, et que la pioche ouvre l'isthme de Suez; c'est ainsi que la locomotive parcourt le détroit de Menay, et qu'elle volera un jour par-dessus le détroit de Messine. Qu'importe la dépense? Les Américains n'ont-ils pas construit le pont Victoria, qui a coûté 60 millions? Donc les Italiens relieront la Sicile au continent. Cette jonction est indispensable, tant la navigation est périlleuse dans le détroit, à cause des courants qui s'y livrent des combats furieux : Pan est mort, Charybde et Scylla vivent encore.

Le détroit, dans sa partie la plus resserrée, a 4,000 mètres de large; la mer y atteint 110 mètres de profondeur; des roches basaltiques en constituent le fond. Il s'agit d'établir, dans ces conditions, un pont qui ne gêne pas la navigation et sur lequel circuleront les locomotives. M. Alph. Oudry, ingénieur français, connu déjà par de remarquables travaux, tels que le pont d'Arcole à Paris et le pont tournant de Brest, s'est imposé ce beau problème; son projet semble devoir le résoudre.

La construction des piles présentera de grandes difficultés, mais surmontables. L'ingénieur en a réduit le nombre à trois, espacées de 1,000 mètres; elles auront une hauteur de 210 mètres, savoir : 110 mètres noyés dans la mer, 50 mètres du niveau de l'eau jusqu'au tablier et 50 mètres au-dessus pour supporter les câbles de suspension. — La portée des quatre arches est énorme, 1,000 mètres environ. M. Oudry n'en est pas effrayé. « Ce qu'on ne peut exécuter avec le fer, dit-il, je l'établirai avec l'acier, qui offre une résistance seize fois plus grande. » — Dans le projet, dont le dessin ci-dessus donne une idée générale, la forme des arches rappelle celle des ponts suspendus ordinaires, mais de fait, les travées diffèrent en ce qu'elles sont rigides et indéformables sous l'action des surcharges ou du vent. Cette rigidité résulte d'une combinaison ingénieuse de principes de la statique et d'un artifice d'exécution. En voici l'explication sommaire.

Lorsqu'un pont suspendu est uniformément chargé, ses câbles ont la forme parabolique, mais la courbe se modifie dès que la charge est irrégulièrement répartie. Si l'on place, par exemple, une charge entre le milieu de la travée et l'une des piles, la courbe s'abaissera du côté de la charge et se relèvera de l'autre côté; si l'on transporte ensuite la même charge vers l'autre pile de la travée, et à la même distance du centre que dans la première position, la courbe se déformera symétriquement et en sens inverse. En traçant les deux courbes résultant des deux altérations de la parabole, on aura l'image d'un ∞ allongé et courbé, dans lequel sera inscrite la parabole initiale. M. Oudry adopte pour chaque ferme de suspension deux câbles présentant les deux déformations extrêmes ci-dessus, en les réunissant par un treillis rigide pour les rendre solidaires et indéformables. Ce système, qui pare à l'action des surcharges, pare également à l'influence du vent. Pour plus de sûreté encore, M. Oudry place les câbles extérieurs en dehors de la projection horizontale du tablier, qui se trouve ainsi suspendu en berceau; d'autres câbles internes résistent, en outre, aux causes qui pourraient troubler l'équilibre statique. Ces câbles seront composés de maillons d'acier fondu, trempé et recuit, ayant environ 25 mètres de long sur 30 centimètres de diamètre, les accessoires sont à l'avenant.

Lorsqu'on pénètre dans les détails du projet de M. Oudry, on ne peut s'empêcher de le trouver audacieux, mais rationnel; c'est pour cela peut-être qu'il nous a séduit. Le poëte n'a-t-il par dit d'ailleurs : *Audaces fortuna juvat?*

ANDRÉ BOUCARD.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 255. — 1er Mars 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 24, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Les bureaux de Vente et d'Abonnement sont transférés, 24, boulevard des Italiens, à l'Agence générale d'Abonnements à tous les Journaux.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Bataille de Mill-Spring, gagnée par le général unioniste Thomas, le 20 janvier.

Les bureaux de Vente et d'Abonnement du MONDE ILLUSTRÉ, qui étaient, 15, boulevard des Italiens, sont transférés, 24, boulevard des Italiens.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : CATILINAIRE DE M. NESTOR ROQUEPLAN CONTRE LE CHEVAL. — Dº DE VOTRE SERVITEUR CONTRE LES CHIENS; — ET LES CHATS. — MAHOMET PLEIN D'ÉGARDS POUR SON CHAT. — UN CHAT PLEIN D'INGRATITUDE POUR AURÉLIEN SCHOLL. — PROCÈS ENTRE FOURNISSEURS TROP FACILES ET CLIENTES TROP DÉPENSIÈRES. — LE BAL EXCEPTIONNEL DE LA SAISON. — M. DE CORVAÏA NOUVEAU SHAHABAHAM. — LE THÉÂTRE ROSSINI. — UNE GRANDE CANTATRICE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER. — UN JOURNAL BIENFAISANT A LA VUE : *les Faits divers*. — UN MOT BON OU MAUVAIS.

M. Nestor Roqueplan écrivait récemment cette boutade contre le cheval, à propos du terrible accident arrivé à notre confrère Hector Crémieux :

« Assurément c'est une belle créature que le cheval, et ce qu'a écrit M. de Buffon mérite bien sa place dans les morceaux choisis que nous avons lus au collége; mais il est féroce par bêtise! De tous les herbivores le cheval est le plus insensé. Il brise contre un arbre son maître qui, le matin, est descendu le caresser dans sa stalle, et lui donner du sucre; puis il broute le gazon sous lequel gît le cavalier tué. Telle fut la mort du comte Dubourg, mort que toute *notre* génération se rappelle.......

» ... Pour en revenir à H. Crémieux, un des jeunes auteurs dramatiques qui promettent le plus dans l'avenir, il est excellent cavalier. Habitué aux lubies d'un animal aussi dangereux *que* superbe, il se sentait, comme on dit, *emballé*. Mais sûr de ramener son cheval, il ne se troublait pas, lorsque, pris entre deux voitures, l'animal frappa le front de son maître d'un formidable coup de tête, qui le renversa évanoui !

» Adresse, expérience, sang-froid, rien ne préserve des brutalités de ce quadrupède quand il est devenu fou, et il a raison, ce vieux proverbe espagnol qui dit : « Le cavalier voit sans cesse une fosse ouverte courir à côté de son cheval. »

Ce que le spirituel critique du *Constitutionnel* dit du cheval, ne peut-il pas se dire de tous les animaux prétendus domestiques, pour lesquels on a inventé une *Société protectrice?*

Ayant fait une assez longue maladie, il y a quatre ans, et un petit chien de cette espèce des *King's-Charles* encore si à la mode alors, et que remplacent aujourd'hui les griffons havanais, ayant été l'amusement de la convalescence, il nous vint à l'idée de composer, sous ce titre tout net : LE CHIEN (Michelet a depuis admirablement fait *l'Oiseau*), un livre à la glorification physiologique et anecdotique de l'animal : — depuis ces grands chiens d'Écosse qui prenaient part aux batailles, et dont Olaüs Magnus a vanté les sanglantes prouesses; depuis ces chiens de *camp*, dont M. de Barante n'a pas dédaigné de parler; depuis enfin, ce chien de Laconie qui sauva la vie de la belle Maïna, — jusqu'aux lévriers de Lamartine, en passant par le chien de Montargis! mais...

Mais nous n'en fîmes rien et pour cause. L'automne vint; à la suite d'une partie de chasse chez le duc de Valentinois, nous assistâmes à une curée... et nous vîmes désormais le chien sous un tout autre point de vue que celui de la chambre. Le soir même, en ouvrant un volume de Racine qui vaquait loin de la bibliothèque du château, nous tombâmes sur ces vers :

« Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
» Déjà sont à la porte et demandent leur proie... »

Vers qui nous rappelèrent aussitôt les *chiens dévorants* du terrible songe d'Athalie... Et soudain nous pensâmes que si saint Roch eut un chien parfait, que si la chanson du *Chien fidèle :*

« Mais si tu veux que je sois plus paisible,
» Mon pauvre chien, ne me quitte jamais! »

fit la fortune de tous les orgues de barbarie, il y eut aussi : le chien de Jean de Nivelle qui... on sait le reste! et enfin le chien d'Alphonse Karr, le fameux terre-neuve *Freyschütz*, que la main de l'écrivain célèbre avait nourri pendant dix ans, et qui, un beau jour, prit cette main elle-même pour nourriture sanglante....

« Mon chien *m'aimait*! — s'écria Alp. Karr, — mais comme viande, et non comme ami! »

Et puis il y a les hydrophobes, c'est-à-dire le danger le plus imprévu et le plus épouvantable qui menace l'homme dans son chien! Et notez que ce n'est point par le chien errant, sauvage, perdu, exaspéré qu'on est mordu; — celui-là on le traque, on l'abat! C'est votre chien favori, votre petit ami du foyer, le chien auquel vous laissez généreusement un peu de chair sur l'os du poulet, le chien qui reçoit vos sucreries et vos caresses; c'est celui-là, votre hôte, votre commensal, qu'on lave et parfume, qui a une cravate de soie rose, et même parfois un petit paletot d'hiver; c'est l'animal qui vous fait promettre cent francs de récompense sur une affiche jaune, s'il s'égare; celui qui vous met en contravention dans les chemins de fer, et pour lequel vous payez une redevance à l'État; celui qui a une niche en damas grenat avec des clous dorés, si même il ne niche pas sous votre édredon! le chien enfin que vous défendrez au besoin de l'épée, si un passant l'a trop sans façon effleuré de sa canne... C'est celui-là, ce bichon chéri et ce monstre terrible, qui, tout à coup, et lorsque vous le caressez, vous mord à la lèvre... au doigt... et vous inocule une mort qui est de toutes les morts la plus implacable et la plus horrible, — une mort qui est cause qu'on vous fuit comme un chien même, et qui fait penser à vous étouffer entre deux matelas....

Aimez donc le chien !

Il y a aussi le chat. Je l'adore. C'est une passion malheureuse.

On a beau dire que le chat est d'un caractère timide, qu'il ne devient sauvage que par poltronnerie, défiant que par faiblesse, rusé que par nécessité, et voleur que par besoin... Fiez-vous à sa placidité !

Si le chien est un loup *domestique*, le chat est un tigre de gouttières. Carnivore, carnassier comme le chien qu'il déteste, c'est un nouvel exemplaire peu sûr de la race féline. Le guépard se flatte d'être de sa famille, le lynx au contraire se vante de n'en être pas. Ils sont tous cousins,— issus des germains-tigres.

La souris lui donne trop le goût du sang pour qu'il n'aime pas à lécher au vif. Ce n'est point pour en faire un cataplasme émollient sur notre peau, qu'il a la langue en râpe !

Lorsque son consanguin des bois, qui vit de sa chasse contre les perdrix niaises et les lièvres couards, entre, avec toutes les circonstances aggravantes de la nuit, de l'effraction et de l'escalade, dans le poulailler où dorment, la tête dans l'oreiller de leur col, les volailles timides, on sait à qui l'on a affaire, et le fusil est là! Mais comment se garer du chat pelotonné sur cette chaise, roulé en cercle, ourlé de sa queue? Comment se défier du chat qui vous grimpe sur l'épaule en proclamant un égoïste bien-être formulé par ses rons-rons chromatiques? Il se frotte à vos jambes, comme à celles de tous les meubles il est vrai; il appelle votre main dans les profondeurs soyeuses de sa fourrure abdominale, en se pâmant à vos pieds; vous vous laissez séduire... vous vous baissez, vous le caressez en lui disant quelque douce niaiserie — et soudain, au lieu des pattes gantées de velours, vous trouvez : quatre griffes aiguës, furieuses... et une mâchoire garnie de crocs recourbés pour mieux déchirer, et qui s'élancent sur la caresse provoquée! Bref on complait sur une boule d'édredon, et on trouve tout à coup un hérisson.

Et voleur! le chat l'est autant que traître, — et traître, il l'est autant qu'ingrat. J'ai un rapprochement à faire ici entre Mahomet et Aurélien Scholl. Après quoi je dirai quelque chose des Égyptiens, et peut-être aussi un mot du chat de la mère Michel... perdu, comme on sait. Un jour, Mahomet, fils d'Abdallah, étendu sur un divan, rêvait au moyen de renverser toutes les idoles de la Mecque, et de réunir les diverses religions d'Arabie : l'idolâtrie, le sabéisme et le judaïsme, en un seul culte... lorsqu'on vint l'avertir qu'il y avait une émeute dans la rue, s'avançant vers sa demeure. Il voulut aller regarder, mais il s'aperçut que son chat favori s'était couché et endormi sur la manche flottante de son cafetan. Ne voulant pas déranger le chat, Mahomet n'alla rien voir. Mais au bout de quelques instants ses serviteurs vinrent lui dire que les émeutiers assiégeaient la maison...

Mais le chat? comment se décider à le déranger... c'eût été cruel. Le danger augmentait pourtant, la foule avait brisé la porte, elle envahissait le palais; le Réformateur n'avait guère plus que le temps de franchir une issue secrète pour gagner un passage souterrain... Mais il ne put se décider à réveiller son chat! Il tira donc son poignard, coupa la manche de son riche cafetan brodé d'or et de pierreries, et laissa ainsi sa couche à la bête dont le sommeil fut respecté. Arrivons à Scholl.

Un soir, qu'il passait place de la Bourse, notre jeune homme de lettres, romancier déjà, poëte encore, journaliste surtout, et auteur comique aussi, vit d'affreux gamins qui martyrisaient un pauvre chat éclopé, terrassé au coin d'une borne. L'auteur de *Jaloux du passé* est-il membre de la *Société protectrice des animaux?* il faut le croire, car il fit une charge à fonds sur les gamins, et il délivra le matout, sans soupçonner jusqu'à quel point il pouvait être dangereux qu'il s'en appro...chât.

Mais que fit alors le monstre? il se jeta sur son sauveur, et lui mordit le pouce avec une fureur de tigre! L'affaire fut grave; Aurélien Scholl vit son pouce, puis sa main, puis son bras enfler, enfler... à ce point que le premier médecin qui examina l'affaire en fut tout pâle. Pendant quinze jours, on ne sut ce qu'allait devenir le mal, et on murmurait d'effroyables mots! Ce ne fut qu'après un mois de souffrances atroces, que le Don Quischoll des chats put être rassuré sur les conséquences de sa chevalerie.

J'avais annoncé que je parlerais des Égyptiens, mettons que je n'aie rien promis— et laissez-moi finir en posant ceci : qu'au lieu de fonder une société protectrice des animaux, il serait peut-être plus logique et plus humain d'en fonder une *pour la protection des hommes contre les animaux*. Car Hector Crémieux, Alphonse Karr et Aurélien Scholl, entre autres, eussent évidemment trouvé très-doux d'être défendus par elle contre le cheval, le chien et le chat dont il vient d'être parlé.

Ne resterait-il donc, parmi les animaux, que le lézard qui fut véritablement l'ami de l'homme? (point qui serait *à enquérir*, comme on dit en blason.) Mais pourquoi demander à l'animalité ce que l'humanité elle-même fournit si peu, ou si mal : un ami !

Certains marchands d'objets de toilette et de luxe viennent de recevoir une leçon que nous croyons méritée. Ils ont été repoussés judiciairement dans leurs prétentions à être payés de gros mémoires pour fournitures faites à une femme mariée, dont les dépenses folles seront appréciées par ce qui va suivre.

« Mme F... menait grand train, et quoiqu'elle n'ait apporté en dot à son mari qu'une trentaine de mille francs, elle avait l'existence la plus brillante et la plus fastueuse qui se puisse imaginer. Ses dépenses de toilette et de bijoux étaient considérables : elle payait habituellement les fournitures de robes, cachemires, dentelles, fourrures, soieries, lingeries, bijoux, objets d'art et diamants, en billets signés de son nom de demoiselle, et payables à son ancien domicile, et les marchands qui lui firent ces fournitures, quoiqu'ils connussent son mariage, consentaient à ces mystérieux arrangements.

» Un pareil état de choses ne pouvait durer; et lorsqu'un beau jour Mme F... se vit en présence de notes de fournisseurs s'élevant, pour les cachemires et les nouveautés, à 43,000 fr.; pour les bijoux et les diamants, à 76,000 fr.; pour les dentelles, les objets d'art et de curiosité, à 107,000 fr.; quand ce passif de près de 230,000 fr. à liquider, et sur lequel des à-comptes avaient été donnés, lui parut trop lourd à supporter; quand elle fut à bout de renouvellements de billets; quand les sommes à elle confiées pour le ménage furent jetées dans ce gouffre; quand elle n'eut plus rien à mettre facilement au mont-de-piété; quand elle eut fléchi sous le poids des intérêts, des courtages et des commissions; quand enfin les protêts se succédèrent, et qu'une condamnation commerciale fut prononcée contre elle, il fallut bien que son mari, M. F... apprît tout cela et qu'il intervînt entre sa femme et les nombreux créanciers. C'est alors qu'il a demandé judiciairement contre eux la nullité des obligations souscrites par Mme F... sans son autorisation. Les créanciers, de leur côté, ont demandé contre lui la condamnation au payement de ce qui leur était dû pour solde.

» Sur ces demandes, il est intervenu, au mois de mai 1861, quinze ou seize jugements qui ont accueilli les prétentions de M. F...; ils sont tous rendus dans les mêmes termes. »

La cour vient de confirmer ces jugements, et les créanciers en sont définitivement pour des pertes assez considérables.

Si nous enregistrons ce fait, c'est à la fois à charge et dans l'intérêt des marchands de toute sorte, qu'on trouve ici une fois de plus en flagrant délit, si l'on peut dire, de facilité déplorable à accorder des crédits imprudents à des femmes évidemment insensées, affolées! S'il était convenable, s'il était permis d'accumuler ici, comme on le pourrait, les exemples de désastres causés : d'un côté par la vanité de certaines femmes, de l'autre par la facilité avec laquelle les fournisseurs leur font crédit, on serait frappé des causes continuelles d'immoralité, ou des catastrophes qui naissent d'un danger, dont il est, au point de

vue d'une certaine édification, utile de signaler les victimes! A défaut de noms propres qui doivent être réservés, nous rappellerons deux faits entre autres, que les débats judiciaires ont prouvé être la conséquence de ces entraînements : la fuite, il y a deux ans, de l'associé d'un agent de change très-connu par le faste de sa maison ; — le suicide du pauvre D***, en août dernier, tous deux débordés par leur situation conjugale. Il est vrai que le dernier avait bravé de pareilles catastrophes en épousant... une personne dans une situation analogue à celle qui vient d'être tristement révélée par les débats du dernier procès...

Les fournisseurs seront sans doute désormais plus prudents. Avant d'accorder des crédits considérables, ils s'informeront de la situation de fortune de leurs prodigues clientes, et à défaut de crises extrêmes du genre de celles que nous venons de rappeler, ils épargneront à de pauvres maris la double et cruelle alternative : soit de désavouer les actes de celles qui leur sont unies sous le régime de la communauté,— désaveu, répudiation morale, toujours pénible quand elle n'est pas suspecte... — soit enfin de s'appauvrir en payant des dettes coupables, qui détournent les ressources de la famille au profit de la vanité de l'épouse ou de la mère. Passons à d'autres faits.

~~~ Deux nouvelles lettres, — l'une de Riga, l'autre de Toulouse, — réclament quelques mots sur les bals de l'hiver!

Nous avons évidemment affaire à des danseuses exilées. En définitive, comme le vœu manifesté peut fort bien être l'écho d'autres désirs, nous cherchons le bal le plus brillant, le plus *réussi* de la semaine dernière, pour projeter ici le reflet de ses lustres, recueillir les dernières sonorités de son orchestre. S'agira-t-il du bal de S. Exc. le comte de Morny? Mais c'était une simple mise en train. Le vrai bal, bal costumé, — comme celui de S. Exc. le comte Walewsky, qui a lieu le jour même où il nous faut livrer ces lignes à l'impression, c'est-à-dire trop tard pour qu'il soit possible d'en parler cette fois;— le bal de la présidence, enfin, aura lieu le samedi même qui verra paraître notre journal. Donc, renvoyés tous deux, ces bals costumés,— les grandes fêtes de la saison données par les plus hauts fonctionnaires dans les plus beaux palais, — renvoyés, disons-nous, au prochain samedi.

En attendant, qu'y a-t-il pour répondre à ces dames de Toulouse et de Riga? Leur parlerons-nous du beau concert de l'Arsenal, chez le général Beuret? du bal de S. Exc. le ministre de la marine? Le *Sport*, la *Patrie*, d'autres chroniques en ont entretenu le public, et nous n'aimons guère à répéter ce qui se lit partout. Cherchons donc... et tâchons de trouver une exception dans ces fêtes, par la réussite, et l'inédit dans le compte rendu.

Mme de Valry? bal de famille; la marquise d'Ansiome? Mme de Troloff? Mme Dubordieu? bals de mille écus... Là, n'est point l'exception. Cherchons toujours.

« — Ingrat!— nous dit-on,— qui semble oublier le bal Corvaïa lequel, s'il faut mesurer le bon goût à la dépense, a coûté à lui seul plus que tous ceux qu'il rejette! « — C'est juste, voilà notre exception, une fête charmante! Arrêtons-nous.

M. de Corvaïa a tour à tour représenté, près des cours de Paris et de Londres, le Vénézuela et l'Equateur. C'est un nabab par position, un diplomate par aptitude, un Français par adoption, un Parisien par goût. Il a épousé une des femmes les plus élégantes et les plus charmantes du Vénézuela : Mlle Campbell, un nom très-distingué. Leur bal mérite donc d'être choisi pour désaltérer cette soif de description qui semble posséder nos abonnées exotiques. Entrons.

Les premières personnes rencontrées sont le comte de Nieuwerkerke, Arsène Houssaye, Alphonse Royer et quelques autres célébrités toutes françaises. Le terrain est bon! Après Paris, représenté là par un grand nombre de ses plus belles et de ses plus brillantes personnes (la jeune Mme Léopold Magnan, belle-fille du maréchal, attirait particulièrement tous les regards ravis), après Paris et les Françaises, dis-je, voici l'Europe : les ambassadeurs et les ministres de divers Etats, avec lesquels le maître du logis fut ou est en relations diplomatiques ou d'amitié. Après l'Europe, c'est enfin l'Amérique qui assiste au bal par ses plus opulentes, ses plus belles et ses plus élégantes voyageuses. Les gens qui connaissent l'autorité des noms, signalent aux Parisiens Mmes ou Mlles de Pereyra, d'Almeïda, Galvez, Cotes, del Carril, de Luzarraga, Herrera, Belloc, Aguero, etc. etc. (cent etc.!). Quels assauts de toilettes! et que de diamants, de perles... sans compter ceux des regards et celles des sourires. On dit qu'il y avait eu défi entre les plus élégantes de ces belles dames au sujet de toilettes que notre experte collaboratrice de la *Gazette rose* saurait seule décrire. Tant mieux pour le commerce!

La merveille de ce bal était une annexe, une galerie, improvisée par ces Belloir qui décorent si magnifiquement l'Hôtel de Ville, annexe toute tendue de damas de soie blanc, ourdée de satin jaune, garnie des plantes les plus belles et les plus rares qu'ait pu trouver le fameux Debrie, un homme tropical, annexe éclairée à *giorno*, avec un éclat *soleillant*. Imaginez-vous les femmes diamantées, constellées, parées jusqu'à l'exaspération du luxe, et alignées dans cette galerie prolongée pour l'imagination au-delà du vraisemblable par des glaces artificieuses,— et quelle que soit votre imagination, vous ne voyez rien! C'était littéralement féerique.

Vulgaire détail après toute cette poésie des couleurs, des fleurs, de l'orchestre, des toilettes, des beautés et de tout ce qui matérialise certains rêves d'or! Vulgaire, ai-je dit? ne soupait-on pas dans les *Mille et une nuits* orientales? Chez M. de Corvaïa, on a par quatre fois servi un souper *assis*, à cinquante personnes à la fois. Je note le détail, parce qu'il a beau être vulgaire... il n'est pas commun. On dit qu'à ce propos, le ministre du shah de Perse, qui est resté jusqu'aux truffes, racontait à un général français, hôte obstiné du bal, une légende de son pays, où la poésie se combine très-bien avec la réfection... la galanterie avec la galantine. On a vu des sylphides blondes et nacrées abandonner le cotillon et des danseurs aimables pour le pâté de foie gras. Débile humanité!

Donc, pour résumer : S'il ne s'agit pas seulement, en fait de bal, d'avoir de brillantes relations, un bel hôtel, et la volonté de dépenser de l'argent,— ce qui est peut-être encore plus rare, cette volonté, que la richesse, — le bal de l'ancien ministre de l'Equateur, a été une des réussites sociales de la saison, une émulation pour beaucoup, un désespoir pour quelques-uns, — mais surtout un souvenir charmant à dater, et justifiant de tout point l'exception que nous voulions faire ici, en obéissant au désir de nos abonnées du dehors, haletantes après ce Paris dont elles sont cruellement exilées. Elles noteront ce nom « de Corvaïa » et l'an prochain, elles remueront ciel et terre pour être du bal annuel que cet aimable étranger et cet éminent personnage donne, comme un prodigue exemple, aux trop économes Parisiens.

~~~ On s'occupe de dresser les plans d'un théâtre diurne et nocturne, comprenant un Cercle, à élever sur la principale pelouse de Passy, en face de l'ancien Ranelagh et de la belle villa, dans le goût vénitien, que fait construire l'illustre cantatrice Mme Anna de Lagrange. Ce théâtre, tout voisin de la résidence d'été de l'auteur de *Guillaume Tell*, s'appellera THÉÂTRE-ROSSINI. Il sera desservi par les diverses troupes de Paris.

A propos de Mme de Lagrange, nous lisons dans une lettre écrite récemment de Madrid :

« *Beatrice di Tenda* vient d'être reprise, avec succès, au théâtre royal italien. Mme de Lagrange y est admirable. La grande artiste a obtenu, le lendemain, dans *Rigoletto*, de nouvelles ovations. Après l'air du deuxième acte, on lui a jeté un si grand nombre de bouquets et de couronnes, que la scène en était couverte. Dans le quatuor, qu'on ne manque jamais de faire répéter, elle a été sublime. « Mme de Lagrange, dit le journal la *Epoca*, est une grande actrice et une éminente cantatrice, avec une âme de feu. »

» Notre compatriote joint les succès personnels de la femme du monde à ceux, sans précédents ici, de son art. Comtesse de Stankowich par son alliance avec un boyard, l'éminente virtuose est reçue par la Reine et par toute notre aristocratie. On se demande ici comment une artiste de l'éclat de Mme de Lagrange n'est pas très-étroitement retenue à Paris! On s'en étonne, mais on s'en félicite. »

« *P. S.* J'apprends que Mme de Lagrange va chanter le même soir, les rôles d'Alice et d'Isabelle dans *Robert le Diable*. Ce tour de force est digne de son talent si souple et si varié. »

~~~ « — Quelle est, s'il vous plaît, docteur, la couleur la plus favorable à la vue?

» — Le vert, sans contredit ; et la preuve, c'est que Dieu l'a tant répandue dans la nature! Le mieux encore est le vert bleuâtre, c'est-à-dire le feuillage fondu dans le ciel..

» — Très-bien! Alors une *feuille* d'un vert bleuâtre....

» — Est tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus hygiénique à regarder!

» — Et à lire?

» — Comment, à lire... une feuille d'arbre?

» — Non, une feuille de papier, — un journal!

» — Un journal d'un vert-bleu, un peu pâle? Ah! monsieur, c'est l'idéal!

» — N'est-ce pas?

» — Et celui qui aurait l'idée à la fois ingénieuse, hardie et généreuse de publier un journal d'un verdâtre-bleuâtre pâle, serait assurément un des bienfaiteurs de l'humanité!

» — Comment! tant que cela?

» — Oui, monsieur, car un tel journal serait à la fois la nourriture de l'esprit et le salut des yeux. L'inventeur, le novateur, le Christophe Colomb de l'affaire tiendrait une Californie dans son Amérique. Un journal vert d'eau! bleu de mer! quelle philanthropie dans la plus adroite des spéculations! Suivez un peu mon raisonnement, monsieur :

Qui est-ce qui lit le plus les journaux? Les hommes sérieux qui veulent se tenir à jour des événements, n'est-ce pas? Or, à quel âge est-on sérieux? Vers la cinquantaine, monsieur, m'allez-vous répondre. Très-bien. Maintenant, veuillez me dire à quel âge la vue commence-t-elle à s'affaiblir, à exiger des ménagements? Ah! je pressens votre réponse qui est le triomphe de mon raisonnement. « A cinquante ans! allez-vous vous écrier. Eh bien, maintenant, voyez la conséquence, la conclusion! Ce n'est pas moi qui vous le fait dire, c'est la logique. N'est-ce pas précisément à l'âge sérieux que l'on désire le plus lire le journal? Or, voilà que ce désir s'augmente juste au moment où la vue faiblit, baisse, exige le plus de précautions! Et c'est dans cette situation : l'esprit curieux et la vue faible,— que l'on ne trouve que des journaux blancs! blancs comme... du papier... du papier blanc, s'entend, et qu'on s'étale devant les yeux blessés comme de vastes nappes de neige! Et c'est sur cette surface aveuglante qu'il faut chercher les faits du jour, les accidents de chemins de fer, le compte-rendu des vaudevilles de M. Siraudin, le cours de la Bourse et les assassinats intéressants!

» Aussi, qu'arrive-t-il, monsieur?

» — Voyons, docteur, dites-moi ce qui arrive?

» — Parbleu! il arrive qu'on aveugle ou ses yeux ou son esprit, — au choix, *ad libitum*, comme on dit chez M. Janin, *a vicenda*, comme disent les Italiens. Car, de deux choses, l'une : 1° on lit, et alors on perd la vue! 2° on ne lit pas, et alors on perd le fil des choses contemporaines!

» — Alors vous approuvez l'idée d'un journal qui concilie les deux alternatives : nourrir l'esprit et conserver la vue?

» — C'est-à-dire que je m'abonne de chaque œil à ce généreux et bienheureux journal! Comment s'appelle-t-il?

» — Les FAITS DIVERS, *journal d'actualités* !

» — Il eût pu s'intituler : les *Lunettes bleues*... ou vertes. . De quoi traite cet hygiénique journal?

» — De tout, et du reste : Catastrophes,— morts violentes, — voyages et naufrages, — drames judiciaires, — romans et nouvelles, — fastes militaires et maritimes, — histoires de voleurs, — anecdotes historiques, — curiosités diverses, — cuisine, — rébus... Le tout choisi avec discernement, analysé avec soin, présenté avec goût, et enfin, orné de jolies illustrations...

» — Et ce journal paraît?

» — Les mardis et samedis.

» — Il coûte?

» — 5 centimes le numéro... 8 francs par an.

» — On s'abonne?

» — 24, boulevard des Italiens.

» — Et il est aussi utile à l'esprit que doux au regard?

» — *Utile dulci*, utile à l'un, doux à l'autre. Pour celui qui tient à se tenir simplement et sommairement au courant des événements, il remplace suffisamment chaque journal spécial (il n'y a que le *Monde illustré* qu'il ne remplacerait pas, car rien ne peut le remplacer!)

» — Et sa couleur politique?

» — Vert d'eau.

» — Parfait. Je m'abonne aux FAITS DIVERS. »

~~~ Dans un dîner, où se trouvaient réunis MM. Sainte-Beuve, Feuillet de Conches, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Albéric Second, P. de Saint-Victor, et divers autres brillants écrivains, quelqu'un s'étonnait de ce que l'admiration d'un jeune homme pour Mme Déjazet ne fût point limitée au talent si persistant de la célèbre actrice :

« — Que voulez-vous, — dit un des convives, — X*** croit sans doute que Déjazet a toujours soixante ans! »

Jules Lecomte



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Épisode de la bataille de Mill-Spring. — Le général du Sud Zollicoffer tué par le colonel Fry.

Martinez de la Rosa.

SES OBSÈQUES

Martinez de la Rosa, dont le nom est presque aussi populaire en France que dans sa patrie, naquit à Grenade, en 1789, l'année même où Robert Peel, M. Guizot, Isturitz et Toreno naissaient en Angleterre, en France et en Espagne; dans sa longue carrière, il devait devenir l'un des hommes les plus influents de son pays, et, gloire peu commune, l'un des plus grands littérateurs en même temps que l'un des esprits le mieux faits pour le gouvernement.

A vingt ans, il était nommé à la chaire de philosophie de Grenade, c'était en 1808, à l'époque où éclata en Espagne une révolution radicale qui devait à tout jamais rompre avec ce passé léthargique dans lequel ce pays était plongé depuis trois siècles. Les Français avaient envahi la péninsule, l'exaspération des nationaux était au comble; Martinez transforma sa chaire de morale en tribune du haut de laquelle il appelait la jeunesse aux armes et fomentait l'insurrection.

On lui confia la mission de passer à Gibraltar pour négocier avec le gouverneur de la place les conventions relatives à la défense du territoire espagnol. La défaite de Bailen amena la retraite des Français et le pays s'apaisa. Martinez profita de ce moment de calme pour étudier l'organisation de la société anglaise, en même temps qu'il s'inquiétait des grands littérateurs, Dryden, Pope, le grand William, Milton et toute cette brillante pléiade.

Tour à tour journaliste et auteur dramatique, en même temps qu'il développait dans de longs articles les avantages du système représentatif, il écrivait *la Veuve de Padilla*, l'un des plus grands succès du théâtre moderne espagnol. Le premier de ses contemporains, il tenta la comédie politique, et avec une opportunité extraordinaire, qui est peut-être plus encore le résultat de ce que nous appelons le hasard, que celui de sa perspicacité, il donna ses drames à un moment où le peuple tout entier s'immisçait avec passion aux choses du gouvernement.

Nommé député après le siége de Cadix et la dissolution des Cortès qui avaient voté la constitution, il devint, malgré son âge, l'un des membres les plus influents de cette assemblée, et soutint avec énergie cette constitution qui n'était faite pour satisfaire aucun parti.

On sait comment Ferdinand VII rentra dans sa patrie; tous les Espagnols ou du moins la grande majorité l'appelait de tous ses vœux. Royaux et libéraux étaient prêts à sacrifier leurs idées à celui qui leur donnerait un moment de repos, après cette période de sang; mais ceux qui avaient soutenu la constitution devaient payer cher la fidélité à leur serment. Martinez de la Rosa, après un procès de tendances dans lequel on ne put parvenir à flétrir l'homme, fut condamné à huit ans de galère, et déporté au Penon de la Gomera, sur la côte d'Afrique.

En Espagne, la roche Tarpéienne est près du Capitole, et quelques mois après sa condamnation, Martinez de la Rosa rentrait à Grenade à la suite des révolutionnaires de l'île. Les habitants le recevaient comme un libérateur et lui élevaient un arc de triomphe.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre sur les principes de Martinez, mais les tergiversations qu'on lui a reprochées prenaient leur source dans l'expérience qu'il avait recueillie de ses premiers travaux politiques; et quand, en 1821, il fit en-



M. Martinez de la Rosa, décédé à Madrid, le 7 février.



Vue de Nauplie, où a éclaté, le 13 février, une insurrection militaire. Citadelle.

tendre à la tribune ces paroles de Manuel : « *On peut aussi défendre le gouvernement en défendant la liberté!* » évidemment le député libéral parlait d'un gouvernement progressiste. Sa popularité l'abandonna néanmoins et peu s'en fallut qu'on n'attentât à sa vie au sortir des séances de la chambre.

Appelé à la présidence du conseil des ministres et constamment en lutte avec les cortès pendant tout le temps que dura son ministère ; il donna quatre fois sa démission sans la voir acceptée.

Mis en accusation le matin même de la victoire du 7 juillet, il fut acquitté, et fatigué des affaires, désillusionné, Martinez émigra au moment où le duc d'Angoulême était nommé régent.

Il resta sept années à voyager, puis vint se fixer à Paris, où il vécut dans l'intimité de toutes nos illustrations, écrivit en français et donna à la Porte-Saint-Martin un drame remarquable, *Aben-Humeya*. *La Conjuration de Venise* parut à la même époque, et Martinez entra dans la voie dramatique à la suite des grands artistes de notre moderne renaissance.

Rentré en Espagne, en 1831, il passa trois années à s'occuper de littérature ; rappelé une seconde fois au ministère, il fut le promoteur de la promulgation du statut royal, signa le traité de la quadruple alliance et l'intervention dans les affaires du Portugal.

Il resta ferme à son poste pendant les massacres de de 1834 et l'insurrection de 1835, et ne l'abandonna que lorsque le péril disparut.

Il rentra aux affaires, en 1835, malgré la révolution de la *Granja*; le *pronunciamento* de septembre le découragea entièrement, il passa en France, abandonnant la politique pour revenir à ses chères études.

La chute d'Espartero, en 1843, lui fournit l'occasion de rentrer en Espagne. En 1844, le gouvernement le choisissait pour son ambassadeur à Paris; en 1845, la reine l'appelait au ministère d'Etat, où il a laissé les meilleurs souvenirs.

Enfin, sous le ministère O'Donnell, il était président du congrès, et nous avons eu cent fois occasion de remarquer avec quelle modération il présidait ces débats où la passion politique a tant de part.

A l'époque où nous avons eu l'honneur de connaître Martinez de la Rosa, c'était un grand vieillard, élégant et fin, d'une grande recherche dans sa diction, passionné pour les travaux de l'esprit et grand admirateur du génie français. Il était l'ami intime de la plupart de nos illustrations, et sa mort a dû affecter aussi vivement la haute société parisienne que celle de son pays.

L'ambassadeur actuel, M. Mon, a été désigné pour la présidence du congrès; il est arrivé à Madrid, appelé par Sa Majesté, qui a pris la résolution de ne pas le remplacer et de lui confier ces deux postes éminents.

La mort de M. Martinez de la Rosa, président de la chambre des députés, a été une calamité publique pour toute l'Espagne, une cause de deuil pour toute la population de Madrid.

Dès que la triste nouvelle fut connue, l'attention générale fut absorbée, toute activité dans les affaires fut suspendue, les questions politiques ajournées.

Toutes les classes de la société madrilène ont tenu à honneur d'assister aux funérailles de M. Martinez, de rendre un dernier hommage au grand citoyen qui avait tant fait pour les libertés publiques.

Le cortége, dont faisaient partie le roi, l'infant don Sébastien, les sénateurs, les députés, les membres du tribunal suprême, les membres du conseil d'État, les grands officiers de la couronne, les officiers supérieurs de terre et de mer, et tout ce qu'il y a de distingué dans la capitale, ce cortége, si brillamment composé, a parcouru les rues de Bailen, la place d'Orient, celle du Palais et la place Mayor, la Puerta del Sol, le boulevard San Geronimo, le Prado, la promenade d'Atocha et la route qui conduit au cimetière Saint-Sébastien.

A l'entrée du convoi dans le cimetière, vingt coups de canon ont été tirés.

La bière, déposée dans le tombeau, a été saluée par une décharge de mousqueterie. A quatre heures vingt minutes, la dépouille mortelle de M. Martinez de la Rosa occupait sa dernière demeure.

Aucun discours n'a été prononcé sur la tombe du président de la Chambre. Telle avait été la volonté de la reine.

CHARLES YRIARTE.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Les Unionistes faisaient depuis trois mois, dans le Kentucky, de grands préparatifs d'attaque, et les Confédérés se disposaient à leur opposer une résistance opiniâtre. Les premiers étaient commandés par le général Buell, ayant sous ses ordres les généraux Thomas et Schoepff; les seconds avaient pour principaux chefs Albert Johnston, l'évêque Polk, George Crittenden et Zollicoffer.

Le général Zollicoffer occupait à Mill-Spring sur la rivière Cumberland un des trois grands points de défense choisis par les confédérés pour garder la frontière du Tennessee. Ces points étaient: Columbus, considéré comme la clef du Mississipi, Bowling-Green, sur le chemin de fer de Nashville à Louisville, et la ligne de la rivière Cumberland, par où l'on pénètre dans la région minière de l'est du Kentucky et du Tennessee.

Le général Buell, jugeant que le moment était venu de donner la main aux unionistes des comtés orientaux du Tennessee, et de contourner le flanc droit des confédérés établis à Bowling-Green, ordonna aux généraux Thomas et Schoepff de chasser Zollicoffer de ses positions et de franchir le col du Cumberland. Ce mouvement, qui reçut aussitôt un commencement d'exécution, éveilla l'attention du général en chef des confédérés, qui envoya sur-le-champ le major-général Crittenden au secours de Zollicoffer. Ce dernier était bien fortifié sur les hauteurs qui bordent la rivière Cumberland, et son intention était d'attendre les fédéraux. Mais tel ne fut pas l'avis du général Crittenden qui, dès son arrivée dans le camp, avait pris le commandement du corps d'armée. Il se flattait de l'espoir de surprendre le général Thomas, et de le faire prisonnier ainsi que son armée. Il se mit donc en marche, à la tête de 10,000 hommes, le dimanche 19 janvier, et, longtemps avant le jour, il arrivait à une très-faible distance du camp ennemi.

Mais il avait été deviné ou trahi, car les fédéraux qu'il croyait plongés dans le plus profond sommeil, lui apparurent tout à coup prêts à la lutte. L'acharnement fut égal des deux côtés et le combat demeura indécis jusqu'à trois heures de l'après-midi. Les confédérés n'observaient aucun ordre : on eût dit qu'ils n'avaient pas de chefs.

« Les séparatistes, dit un des officiers du Nord, dans son rapport, ont tenté, selon leur vieille coutume, de marcher sur nous le fusil sur l'épaule en nous criant : amis ! mais cette fois nous ne sommes pas tombés dans le piége. » Les séparatistes étaient d'ailleurs faciles à reconnaître, car ils n'avaient généralement pas d'uniformes et leurs armes étaient fort mêlées : ils avaient des carabines rayées, des fusils de chasse et de vieux mousquets à pierres.

Le général Zollicoffer suivi de son état-major, s'égara au milieu des arbres et des rochers, pendant qu'il s'efforçait de rallier quelques-uns de ses régiments. Tout à coup, en sortant d'un taillis, il se trouva en face d'un régiment unioniste commandé par le colonel Fry. Plusieurs fusils furent dirigés vers lui, mais dans la conviction où il était que ce régiment appartenait à son aile gauche, il s'écria avec beaucoup d'assurance :

« J'espère, colonel, que vous n'allez pas faire feu sur vos amis. »

Le colonel Fry crut à son tour avoir devant lui plusieurs officiers unionistes et s'empressa de rassurer Zollicoffer. « Soyez sans crainte, dit-il, je sais distinguer les amis des ennemis. » Il allait s'éloigner, lorsque le capitaine Ewins, aide de camp du général Zollicoffer, reconnut l'erreur commune, et s'armant d'un revolver, il le déchargea sur le groupe des unionistes. Le colonel Fry eut son cheval tué sous lui, mais sans perdre une seconde, il se retourna vers le général ennemi et l'atteignit au cœur d'un premier coup de pistolet.

Les confédérés s'enfuirent vers leurs retranchements aussitôt qu'ils connurent la mort de leur général, et le lendemain les fédéraux trouvèrent les retranchements déserts. Les vaincus avaient traversé le Cumberland sur des barques et avaient fui dans toutes les directions, abandonnant leurs canons, leurs munitions, leurs approvisionnements, leurs tentes, leurs chevaux et leurs fourgons. Ils avaient laissé la veille sur le champ de bataille leurs blessés et leurs morts. Le cadavre du général Zollicoffer a été retrouvé dans une voiture.

Les journaux du Sud racontent eux-mêmes que les fuyards ne se sont arrêtés qu'à Livingston, à soixante-quinze milles du champ de bataille. Ils étaient épuisés par la fatigue et par la faim, et les habitants

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE

Envoi à Madame la comtesse de R.

Je ne sais, madame, quelle est, à ce sujet, l'opinion des philosophes. J'ai entendu en ma vie beaucoup de bonnes gens qui disaient avec une vanité naïve et comme s'ils eussent inventé quelque chose de précieux : JE SUIS LE CAMARADE DE MON FILS. Cela m'a toujours produit un singulier effet; le même effet que certains aphorismes de la religion naturelle ou du royalisme d'Ivetot. Je suis de l'école du respect qui grandit et sanctifie l'amour.

J'ai regardé attentivement les familles où sont professés ces dogmes faciles. J'ai vu, et cela ne m'a point surpris, que la démission du père frappait la mère dans ses droits les plus chers. J'ai vu aussi que cette débonnaireté du maître cachait souvent une pénitence. Ces pères camarades ont toujours quelque petite chose à se faire pardonner.

Non, madame, je n'ai point écrit, parce que telle n'est pas ma pensée, que l'enfant doit préférer sa mère à son père. Ce sont deux admirables et pareilles tendresses. Je suis père : pourquoi plaiderais-je contre le plus doux de mes espoirs ?

J'ai dit seulement que, dans nos âges modernes où subsiste encore, Dieu merci, malgré l'empoisonnement par l'argent et les épizooties financières, quelque noble portion du legs chevaleresque laissé par les grands siècles, j'ai dit seulement qu'entre deux crimes contre nature, l'insulte au père et l'insulte à la mère, le second était le plus repoussant aux yeux de tous.

J'ajoute que le crime prend des proportions plus odieuses encore quand il y a contrariété de sexe et qu'il est commis par un fils.

Ce n'est pas ici affaire de raisonnement, encore moins privilége de caste; ce n'est pas même un des fruits choisis de la vie chrétienne et de l'honnête éducation. Descendez, s'il vous plaît, tous les degrés de l'échelle sociale; imaginez une réunion composée des chenapans de la rue, au cabaret obscène, ou bien, ce qui est pire, une orgie de pseudo-millionnaires à la Maison d'or. Ici ou là, madame, au fond même de ces perditions, si vous montrez un fils qui a manqué à sa mère, l'ivresse aura un moment lucide, un éclair illuminera la nuit de l'abrutissement, une étincelle d'amour et d'honneur jaillira de ces cendres éteintes.

Vous me demandiez *mes raison pour parler ainsi*. Ce sont celles de tout le monde et vous les avez dans votre cœur. Mais vous êtes une devineresse; vous avez entrevu au lointain de ma jeunesse quelque *raison* plus personnelle, motivant mon culte pour les mères.

Votre seconde vue ne vous a point trompée, madame. Il y a ici une pauvre chère histoire de famille. Je vais vous la dire, et vous saurez ensuite la raconter bien mieux que moi.

I

SORTIE DU COLLÉGE

Nous nous marions trop tard maintenant; les enfants au maillot ont de vieux pères; sous l'ancien régime, au contraire, on se mariait un peu trop tôt, et tel petit seigneur imberbe avait déjà de la famille. Tout le monde connaît l'anecdocte de M. le marquis du Puits de Craucé qui épousa Mlle de Grasse à l'âge de quinze ans. Sa fiancée en avait bientôt treize. Ce furent de très-belles noces, et Mme la marquise ne pleura que modérément quand il lui fallut abandonner un instant sa poupée pour aller à l'église. Elle fut maussade au bal, il est vrai, parce que le menuet l'ennuyait, mais dès qu'on lui permit de danser des rondes avec ses petites amies, elle fit un tel sabbat que les grand'tantes eurent leur migraine. M. le marquis, pendant cela, montrait les ombres chinoises à ces messieurs.

Le lendemain, comme de raison, ils furent à leur

des campagnes environnantes ont été invités à leur porter des vivres à Livingston et à Knoxville.

Le général Zollicoffer était âgé de cinquante ans. C'était un homme d'une énergie à toute épreuve, et dans tout l'Ouest on l'avait surnommé le Nana-Sahib du Kentucky. On le représentait fusillant les hommes, emmenant les femmes, enlevant le bétail, incendiant les maisons. Il y a beaucoup d'exagération dans ce tableau. Son armée était très-indisciplinée, et les méfaits dont on l'accusait étaient accomplis en dépit des ordres contraires qu'il ne cessait de donner. Il était imprimeur à quinze ans, journaliste à dix-sept, et pendant de longues années on a remarqué l'ardeur et la netteté incisive de sa polémique. Il siégea au Congrès de Washington comme représentant du Tennessee, de 1853 à 1860.

Le vainqueur de Mill-Spring, le général George H. Thomas, est élève de l'école militaire de West-Point, et appartient à l'armée régulière des États-Unis. Il est né en 1820 dans la Virginie, et comme la plupart des généraux américains, il a fait toute la campagne du Mexique.

Les opérations militaires continuent à être poussées avec vigueur depuis la victoire de Mill-Spring. Le Tennessee a été envahi par trois points à la fois. Le général Carter a passé les montagnes du Cumberland à l'est, le général Schœpff s'est réservé le centre et le général Thomas s'avance par l'ouest. Les trois généraux se sont donné rendez-vous à Knoxville, petite ville de 6,000 habitants et ancienne capitale du Tennessee.

Les fédéraux ont remporté toute une série de succès. Le commodore Foote, avec sept canonnières, s'est emparé du fort Henry sur la rivière Tennessee. Ce fort n'avait qu'une faible garnison, mais sur les hauteurs qui l'entourent, s'élevaient des retranchements occupés par cinq ou six mille hommes, et cette petite armée a pris la fuite dans le plus grand désordre à l'approche des fédéraux, abandonnant ses tentes, ses canons, ses vivres et ses bagages.

L'expédition du général Burnside, dont nous avons annoncé le départ d'Annapolis et l'arrivée sur les côtes de la Caroline du Nord, s'est emparée de l'île Roanoke après trois jours de résistance. Cinq mille confédérés étaient campés dans l'île, et onze canonnières, placées sous les ordres du commodore Lynch, concouraient à la défense. Cette flottille a été coulée, prise ou dispersée. Le général Burnside est maître du Sound d'Albemarle, et peut remonter à son gré les cours d'eau qui en sont tributaires. Mais la marche d'une armée est difficile sur les côtes de la Caroline du Nord : le sol est partout entrecoupé de marais profonds, de lagunes et de fondrières.

Enfin, une grande expédition préparée à Leavenworth, dans le Kansas, est prête à descendre le Missouri. Elle a pour destination l'Arkansas et le Texas. On ne sait encore qui la commandera. Deux chefs indiens ont adressé une pétition au président des États-Unis, pour lui demander d'en donner le commandement au général Lane. Dans l'opinion d'Opotheyoholo, chef des Creeks, et d'Aluktustfnufk, chef des Séminoles, aucun autre guerrier que le général Lane ne peut mener à bonne fin l'expédition. Le général Lane, disent-ils, « a le cœur grand pour l'Indien, et il dévorera l'ennemi comme le feu dévore les prairies. »

A. MALESPINE.

Insurrection à Nauplie.

Le 13 février éclatait à Nauplie une insurrection militaire dirigée contre la dynastie actuelle de la Grèce.

Le premier régiment d'infanterie, qui tenait garnison dans la citadelle, s'est révolté. La place et la forteresse ont été bientôt au pouvoir des rebelles. Des officiers prisonniers ont été délivrés. L'insurrection s'est étendue jusqu'à Argos, qui a envoyé un escadron de cavalerie.

Le peuple, qui s'est joint aux soldats, demande le changement du ministère dans le sens de l'opposition, et la convocation d'une assemblée nationale chargée de réformer la constitution. Un gouvernement provisoire, composé de l'ex-juge Petmezas, président, et de quatre avocats, a été institué.

Le gouvernement d'Athènes s'est ému. La Chambre, réunie le 14, a voté à l'unanimité une motion de dévouement au roi Othon, et de vigoureuses mesures pour comprimer la rébellion.

Des troupes, commandées par le général Hahn, se sont mises en route pour marcher sur Nauplie. Des fonds ont été remis aux généraux Kolokotronis et Hadschipetro pour lever des volontaires. La Garde nationale a été également dirigée contre la ville rebelle. Le roi devait se rendre à Corinthe, et y réunir les troupes.

Les insurgés auraient, dit-on, éprouvé déjà un échec sous les murs de Nauplie. Ce combat a été sans résultat sérieux, car les vaincus ont eu le temps de rentrer dans la place.

Nauplie, située sur une langue de terre au fond du golfe du même nom, entourée de murailles très-fortes et dominée par sa vaste citadelle, le Palamède, est une ville très-forte. Son arsenal bien approvisionné sera d'un grand secours pour la résistance.

Au point de vue stratégique, Nauplie est une place infiniment plus importante qu'Athènes qui, seulement en 1834, a pris le rang de capitale, accordé d'abord par le nouveau royaume de Grèce à la première.

Nauplie est la Gaëte du royaume de Grèce.

MAC VERNOLL.

MON MEILLEUR AMI

FANTAISIE

I

Les moralistes — depuis plusieurs siècles — passent leur temps à gémir sur la décadence de l'amitié. Il faut toujours que les moralistes gémissent sur quelque chose.

Ont-ils raison ? Peut-être; mais j'avoue que je n'en prends aucun souci; car, en dépit de ce qu'ils peuvent dire ou faire, moi, j'ai mon ami, un vrai ami, un ami comme on n'en trouve guère.

Ce n'est point un Philinte, ce n'est point un Alceste, c'est un sage. Il n'a ni exagération, ni partialité, il ne grossit ni les qualités, ni les défauts, il voit le monde tel qu'il est et le traduit tel qu'il le voit. Tant pis pour le monde, s'il est souvent laid à voir!

Quant à lui, il n'a qu'une devise : franchise et loyauté. Ne lui demandez pas la complaisance funeste des flatteurs hypocrites, ne lui demandez pas l'approbation forcée des parasites sans vergogne. C'est là le masque de l'amitié, mon ami en a la réalité sincère.

Mais demandez-lui des conseils désintéressés et sûrs, demandez-lui le courage de ses opinions, — dussent ces opinions vous mortifier un moment, — demandez-lui enfin ce qu'on doit attendre d'un compagnon fidèle, et jamais il ne trompera votre confiance.

D'aucuns seraient même, à ce que j'imagine, d'avis qu'il pousse parfois la franchise jusqu'à la brusquerie, mais moi, je sais que c'est un bourru bienfaisant et je le remercie de ses boutades, au lieu de m'en fâcher.

Ils sont si rares, les amis comme mon ami!

II

La première fois que j'appris à l'apprécier... Déjà nous avions eu des relations suivies, mais je ne prisais pas toute sa valeur et je le laissais un peu dans son coin...

La première fois, dis-je, que j'appris à l'apprécier, c'était un soir. J'étais invité à un bal qui devait être précédé d'un concert intime et d'une comédie de salon. Et moi, moitié par vanité, moitié par obligeance, j'avais accepté un rôle dans la comédie et dans le concert.

J'espérais un succès et plusieurs de mes amis, — des autres! — m'avaient bien voulu jurer sur répétition particulière que je jouais comme feu Talma, que je chantais comme feu Elleviou.

J'allais partir! quand soudain l'idée me vint d'essayer encore une fois certain passage de la pièce devant lui que j'avais négligé de consulter. Nous étions seuls, moi, debout au milieu de ma chambre; lui, auprès de la cheminée.

Je commençai une tirade avec gestes. Mais m'interrompant dès les premiers mots :

— Comment! me dit-il, as-tu donc perdu la tête? ne t'aperçois-tu pas que tu es grotesque, que la comédie de salon est un traquenard, que les louanges t'aveuglent.

— Pourtant!

— Il n'y a pas de pourtant qui tienne. Ta pantomime est gauche, ton visage grimace, tes bras font le télégraphe. Tu seras applaudi tout haut, mais bafoué tout bas. Je t'en préviens; maintenant à ton aise...

---

ménage et tout alla bien. C'étaient des enfants charmants. Selon les devoirs de son nouvel état, Mme la marquise commanda le dîner. Elle aimait de passion les tartes à la crème, les beignets et les confitures; un des motifs qui l'avait déterminée à se marier était sa haine contre le potage dont elle se promettait bien de ne plus manger jamais. Elle établit un menu entièrement conforme à ces opinions, un menu ravissant, tout composé d'entremets, de croquettes, de meringues et de charlottes. M. le marquis, pensait-elle, va être bien content! On se mit à table : M. le marquis était dans sa crue, il aimait le solide et avait un appétit d'enfer.

A la vue de cette nappe émaillée de friandises, il demanda le premier service. La marquise s'étonna qu'on pût regretter les entrées lourdes et grossières en face des entremets tout de suite servis. Monsieur se fâcha, madame pleura, puis les mots piquants s'entrecroisèrent. Ils avaient de l'esprit tous deux : je vous dis que c'étaient des enfants charmants. Mais l'esprit s'épuise.

A bout d'esprit, Mme la marquise impatientée lança son assiette à la tête de M. le marquis; celui-ci riposta par le contenu de son verre : du vin sucré, s'il vous plaît! Mme la marquise avait fait mettre du sucre dans toutes les bouteilles. On vit alors les plats danser, ce fut une bataille terrible et qui eût fini, Dieu sait comme, sans l'arrivée providentielle des grands parents, qui ramenèrent au couvent Mme la marquise et sa poupée, tandis que M. le marquis commençait, sous la conduite d'un pédagogue, un de ces voyages qui forment l'intelligence et le cœur.

On dit qu'à dater de cette époque, M. le marquis et Mme la marquise furent dix années entières sans se voir et sans se battre. Après quoi, s'étant retrouvés, ils s'apprécièrent mûrement l'un l'autre et se séparèrent.

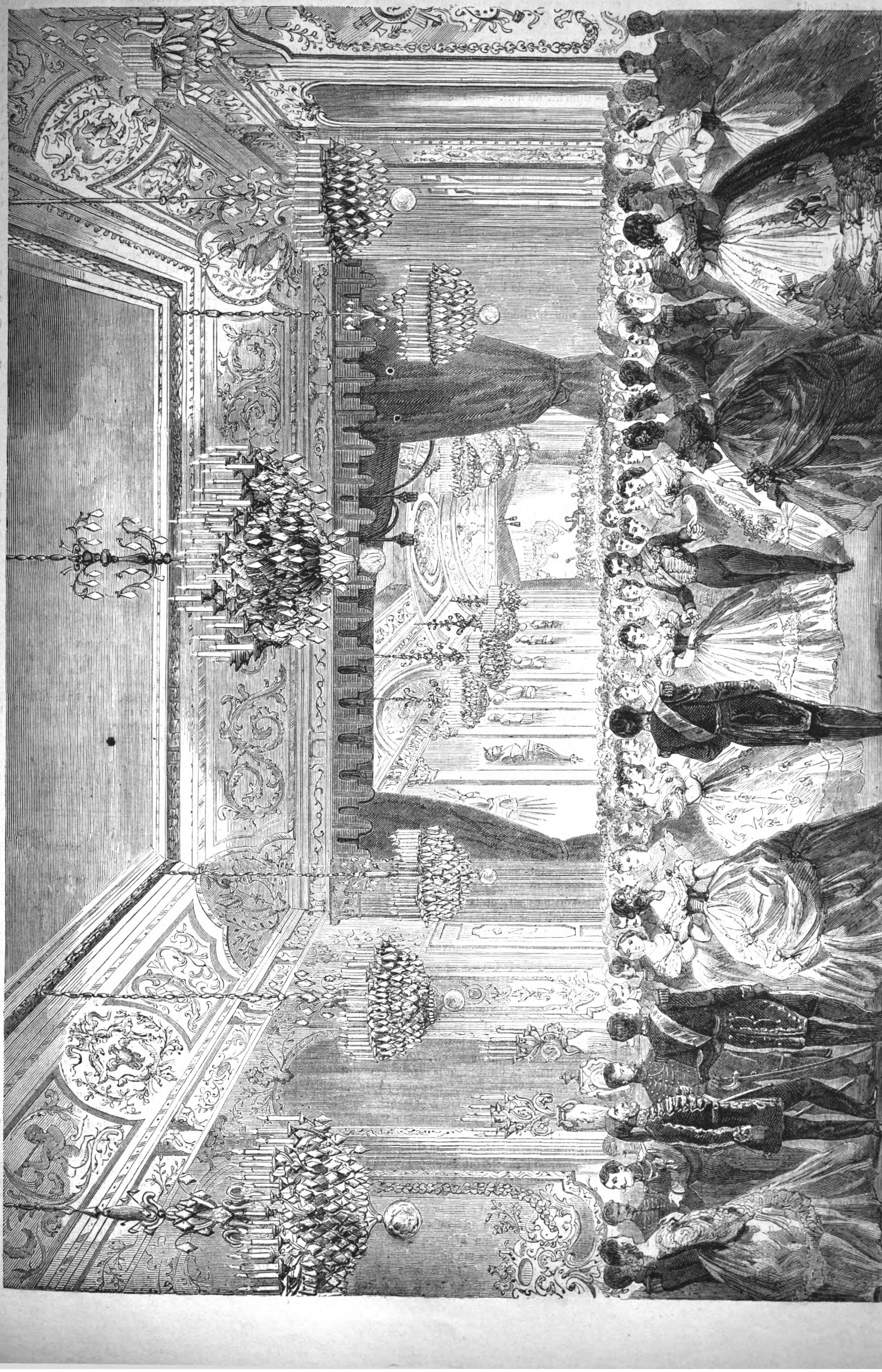
Mais, il ne s'agit pas l'ancien régime. Le mariage de mon père et de ma mère se fit au retour de l'émigration dans les strictes limites posées par le Code Napoléon : dix-huit ans pour l'époux, quinze ans pour l'épousée. Ils se connaissaient et s'aimaient; mon père surtout adorait ma mère qui revenait en France, précédée d'une brillante réputation d'esprit, de bonté et de beauté. Vous êtes jeune, madame, et quand le monde commença de vous admirer, ma mère s'était déjà retirée du monde; mais vous y retrouvâtes son souvenir qui vit encore après tant d'années. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à son égard la renommée ne pouvait ni exagérer ni mentir. Moi qui l'ai connue seulement quand elle avait déjà un pied en dehors des frontières de la jeunesse, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais une femme à la fois si belle et si bonne.

Les débuts de mon père et de ma mère dans la voie du mariage furent une suite d'enchantements. Ils étaient tous deux de bonne maison et portaient un beau nom; leur fortune, des plus honorables, devait s'accroître dans l'avenir, et mon père commençait la carrière diplomatique sous les plus heureux auspices. Le comte de B..., gendre du dernier et regrettable ambassadeur près le cabinet de Saint-James, ne pouvait rencontrer que de v[illegible] sympathies dans toutes les chancelleries de l'Europe.

Je vins au monde au mois de juin 1817, le jour même où mon père était nommé secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Il partit, laissant à Paris sa femme qui voulut me nourrir elle-même. Pour moi, elle demeura deux années entières séparée de son mari, parce que j'étais faible et qu'elle avait peur de me confier à des mains étrangères. D'un autre côté, elle redoutait pour moi le dur climat de la Russie. Au bout de deux ans, M. de B... exigea qu'elle vînt le rejoindre à Saint-Pétersbourg. C'était pendant une des nombreuses maladies qui affligèrent mon enfance; je n'aurais pas pu supporter le voyage, Ma mère obéit à son mari et prit la poste. Il me semble que je me souviens de ses larmes. Je fus laissé aux soins de ma grand'mère paternelle, qui était la bonté même, et certes, j'eus chez elle le même contingent d'attentions et de caresses; j'étais encore dans la maison de ma grand'mère quand les suites d'une fièvre cérébrale me privèrent momentanément de la vue. Mon père et ma mère passèrent un mois à Paris, à cette époque où j'atteignais ma septième année. J'ai parfaite mémoire de ma pauvre bonne mère qui me tenait des journées entières sur ses genoux. Je la *voyais*, en esprit, au travers du voile qui était sur mes yeux, et je ne puis vous dire comme je la voyais belle. Ses caresses étaient pour moi comme un baume qui se mêlait à mon sang; mon cœur battait bien mieux contre son cœur; elle me donnait de sa vie.



Funérailles de M. Martinez de la Rosa, à Madrid. — Passage du convoi funèbre devant la Chambre des députés et la statue de Cervantes. (Croquis de M. Alphonse Baumann.)



Bal donné au ministère de la guerre par S. Exc. le maréchal Randon.

— Au moins me concéderas-tu les trois couplets de ma romance en *la* bémol?

Déjà j'ouvrais la bouche pour lui en donner un spécimen.

— Encore mieux! La bouche en cœur, les yeux au ciel, tu veux donc absolument poser tout vif pour ta caricature.

J'eus un moment de dépit, puis faisant un retour sur moi-même, je compris la justesse de la critique, et depuis lors, je ne peux pas voir dans une soirée une victime barboter dans le proverbe ou sombrer dans la romance sans bénir intérieurement l'intervention de mon ami!

III

A dater de ce signalé service, ce fut entre nous à la vie, à la mort, et je ne jurai plus que par lui.

Mais aussi où rencontrer une si merveilleuse perspicacité? Impossible de rien lui cacher. Dès le premier abord, le voilà qui m'interpelle :

— Bonjour. Qu'y a-t-il de neuf ce matin?... Diable! diable! nous sommes mécontent de nous. Nous avons quelque mauvais projet qui nous tourmente ou quelque remords qui nous persécute. Prends-y garde, mon cher, le remords est un triste compagnon.

Ou bien :

— A la bonne heure! J'aime ce visage épanoui. Gageons que tu viens de faire quelque excellente action. Je ne t'en félicite pas, tu es déjà assez récompensé par toi-même.

Et chaque fois qu'il parle ainsi, le gaillard devine juste, si bien que je serai un de ces jours forcé de devenir tout à fait bon, par crainte du contrôle de mon ami.

IV

Aussi — si j'avais une fille...

Des langues perfides ont, à ce sujet, répandu sur le compte de mon ami de vilains bruits qui n'ont pas le sens commun. On prétend qu'il exerce sur les femmes une dangereuse influence, qu'il leur tourne la tête et peut les entraîner à commettre de cruelles fautes.

Moi, je persiste à soutenir que ces rumeurs sont mensongères. Les têtes ne tournent qu'en raison directe de leur légèreté.

Aussi, — je le répète, — si j'avais une fille, c'est lui que je lui donnerais pour conseiller, et je gage qu'il lui dirait :

— Mignonne, vous êtes jeune, mignonne, vous êtes belle. Restez parée de ces deux ornements-là. D'autres vont demander au luxe d'inutiles hochets; le luxe coûte trop cher au cœur dans le tourbillon parisien. Mignonne, restez simple pour rester digne d'être aimée!...

Est-il meilleur langage que celui de mon ami?

V

C'est qu'en outre, je ne sais guère de médecin plus observateur!

Il n'a, il est vrai, ni aucun système, il n'est ni pour l'allopathie, ni pour l'homéopathie, il n'a inventé aucun remède secret, ne fait aucune réclame à la quatrième page des journaux, n'est membre d'aucun corps savant.

Mais en vaut-il moins? Je trouve, moi, qu'il n'en vaut que davantage; car toute sa science est basée sur l'expérience des faits.

Il ne s'y trompe pas, allez!

— Hum!... hum!... Nous avons mal dormi cette nuit?

— Mais...

— Pourquoi dissimuler?... Nous avons veillé trop tard... Nous avons joué? Nous sommes amoureux? Nous avons fait des vers? N'importe! Nous avons veillé trop tard, comme me le prouve ce cercle de bistre creusé autour des yeux. J'ordonne de se coucher aujourd'hui de bonne heure, sinon je ne réponds de rien.

Et même... certainement, le mal est plus grave que je ne le pensais. Tu as été gourmand cette semaine?... Ne nie pas... Ces veines injectées disent truffes et champagne, ce teint jaune dit gastralgie...

De la sobriété, de l'activité et une grasse semaine de campagne...

Fais une terrible concurrence à la piquette, mon ami.

VI

Un certain jour, cependant, nous avons eu une altercation. Il n'y a pas bien longtemps de cela.

Je passais près de lui sans penser à mal; quand, m'arrêtant au passage :

— Tu sais que tu commences à grisonner.

— Par exemple, à mon âge!

— Ce n'est encore qu'un avertissement.

— Dont je me passerais fort bien.

— Ce qui n'empêche pas que là, sur ta tempe, j'ai aperçu un beau cheveu blanc. Je te préviens pour que tu te prépares à renoncer incessamment à des prétentions juvéniles qui deviendraient ridicules.

— Tu m'ennuies, à la fin!

— J'en suis désolé.

— Ah! c'est ainsi... Eh bien...

Un peu plus, tout était rompu... Mais lui, sans s'émouvoir, continua :

— Encore un travers de plus. Je ne t'avais pas encore vu en colère. Tu es horriblement laid, sais-tu, lorsque tu t'emportes.

Il avait raison, et mon courroux tomba devant le bon sens ironique de mon ami.

VII

Du reste, je ne suis point égoïste et j'en souhaite un pareil à chacun de vous. Rien de plus aisé : comme Sosie, il est volontiers *ami de tout le monde*.

Par exemple, il est envers tout le monde de la même franchise, ce dont quelques-uns s'offensent quand ils devraient le remercier.

De quels écueils ne préserverait-il pas, si on l'écoutait!

Au parvenu qui se chamarre de bijoux et toise le passant du haut de ses arrogances millionnaires, il dirait que ces splendeurs de mauvais aloi trahissent, au lieu de la cacher, son humble origine; que l'arrogance est le synonyme de petitesse, et que ceux qui regardent de haut sont d'ordinaire ceux qui sont partis de bas.

Au gandin en quête d'excentricités, il dirait qu'il n'a pas besoin d'aller à la montagne du ridicule, puisque la montagne vient à lui d'elle-même.

Au vieillard qui rêve une union trop tardive, il ferait comprendre que l'on n'accouple pas l'hiver au printemps, et que ses rides sembleraient plus profondes à côté d'un frais visage de vingt ans.

A l'avare que sa passion consume, il conseillerait de jouir d'une fortune autour de laquelle rôde la mort dônnant le bras à un héritier.

Ah! si on voulait l'en croire, il en dirait encore bien d'autres, mon ami.

VIII

Et moi, je vous y exhorte sincèrement.

Car j'avais oublié de vous énumérer ses deux plus précieuses qualités.

On n'a pas besoin de lui payer à dîner; il n'emprunte jamais d'argent!

Vous en doutez? Je vous jure qu'en dix ans je n'ai dépensé pour lui que trois francs cinquante.

— Mais alors quel est donc?...

— Mon ami prodige? Parbleu, c'est le miroir devant lequel je me fais la barbe!

PIERRE VÉRON.

Bal donné au ministère de la guerre.

Le samedi 15 février, S. Exc. M. le maréchal Randon donnait un bal dans les salons du ministère de la guerre.

La décoration était splendidement organisée. On dansait dans plusieurs salles, surtout dans le grand salon et dans la *galerie des armures*, dont M. Thorigny, notre habile dessinateur, a placé la riche ornementation guerrière au dernier plan de notre gravure.

L'orchestre, installé au fond de cette galerie, semblait emprunter une grande puissance de sonorité aux brillantes panoplies qui décoraient ces murailles d'acier poli.

Dans la salle qui servait d'entrée, six lions d'Afrique reposaient au milieu des fleurs et des feuilles vertes des plantes aquatiques et tropicales. La science d'un habile empailleur avait conservé à ces anciens hôtes de l'Atlas toute leur majesté. Leur immobilité leur donnait l'aspect de sphinxs modernes transplantés là pour ruminer dans leur vaste cerveau les énigmes que la grâce et la beauté des dames leur permettaient de composer.

Les officiers de notre armée formaient la majorité des invités. Les grands corps de l'État étaient dignement représentés à cette réunion aristocratique. Parmi

---

Mon père me témoignait aussi beaucoup d'affection. Pendant son court séjour, il amena des quantités de médecins, la plupart célèbres, pour visiter mes yeux. Une fois, qu'il me croyait endormi, j'appris qu'il avait dépensé pour moi, en consultations, une très-grosse somme. Je devais lui en garder d'autant plus de reconnaissance, que ses espérances de fortune ne s'étaient point réalisées. Son avoir, entamé par quelques petites imprudences de jeunesse avait plutôt diminué qu'augmenté; ses revenus étaient dès lors loin de suffire à contenter ses goûts de dépense.

— J'ai eu beau faire, ajouta-t-il, le pauvre enfant restera aveugle, à moins que nous ne le perdions. C'est l'avis général des médecins.

— Comte, s'écria l'aïeule, ne dites pas cela devant la mère, vous la tueriez!

Ce fut la première fois que je fis la différence entre la tendresse paternelle et la passion maternelle. Un père peut parler de la perte de son enfant, non point la mère.

Je restai aveugle jusqu'à l'âge de onze ans. Mes parents vinrent deux fois à Paris dans cet intervalle; 'appris à aimer davantage mon père, homme d'un brillant esprit et d'un caractère doux; quant à ma mère, c'était de l'adoration qu'elle m'inspirait. Je fus un instant bien heureux, car on parla de nommer mon père chargé d'affaires à Dresde où l'on devait m'emmener, mais le vent tourna; il eut un poste diplomatique aux Etats-Unis, et s'effraya pour ma pauvre santé d'un voyage en mer. Je restai encore chez mon aïeule.

Une semaine après le départ de mes parents, vers sept heures du soir, je sentis une brûlure cuisante à l'intérieur de l'œil, et la lumière de la lampe, qu'on venait d'allumer, m'entra dans la tête comme la pointe d'un clou. Le sang me monta violemment au cerveau. Je vis une femme en cheveux blancs qui me sembla une géante, puis des couleurs vives qui me blessèrent. J'eus un étourdissement; je perdis connaissance. Le lendemain, après une nuit de sommeil lourd et plein de rêves, je m'éveillai clair-voyant.

Trois mois plus tard je savais lire, et je lisais, en la couvrant de baisers, une lettre de ma mère. Il y était question d'un prochain retour. En attendant, on me mit au collége de Juilly, où la santé me vint toute seule, comme j'avais recouvré la vue. Là, je travaillai de mon mieux. Je fus un élève passable, ayant à tout bout de l'an quelques succès suffisants et décents. Je restai au collége sept ans, pendant lesquels, vingt fois pour le moins, je conçus l'espoir légitime de voir enfin ma mère. Cet espoir fut trompé toujours, parce que mon père, qui avait bien pris auprès du cabinet de Washington, était maintenu à son poste. Pour rentrer en France, il lui fallut offrir sa démission, ce qu'il fut à même de faire peu de temps après la révolution de juillet, par suite d'un héritage considérable qui lui échut. J'achevais alors ma philosophie. Une lettre, datée de Londres, m'apprit que cette heure si ardemment désirée de la liberté serait en même temps la grande fête de mon cœur. J'allais, non pas revoir, mais voir ma mère! La lettre était de mon père; elle annonçait purement et simplement le retour.

J'ai prononcé ce mot, l'heure de la liberté; j'ai ajouté désirée : cela n'implique nullement que je fusse malheureux au collége. J'étais une nature tranquille et soumise. Je n'avais point d'ennemis parmi mes condisciples, et les maîtres me traitaient avec bienveillance. Je fais donc seulement allusion à ce désir qui est en nous et qui nous porte à regarder toujours au delà des barreaux de notre cage. Ce désir exaucé nous fait seulement changer de cage. Il n'y a point de lieu en ce monde qui n'ait ses barreaux jaloux. La mort seule nous fait libres, et c'est aussi la seule barrière que nous redoutions de franchir.

Qu'il était beau ce soleil d'août, éclairant la campagne, pendant que la voiture rudement cahotée nous emportait vers la cité de Meaux! Nous étions six dans la patache, tous six affranchis, tous six ayant terminé nos humanités. A Meaux, nous devions prendre la diligence de Paris qui autrefois me portait dans les bras de ma bonne grand'mère. Mon aïeule était morte, mais j'avais maintenant ma mère, ma joie, ma pensée de tous les jours pendant les longs mois du collége. J'étais si heureux que mon allégresse se repliait sur elle-même. Mes camarades prenaient mon recueillement ému pour de la peine, et se disaient :

— Roger regrette la maison de Juilly!

Mes camarades raillaient en parlant ainsi. Regretter le collége! Plus d'un, parmi eux, devait peut-être, en

les diplomates étrangers, on remarquait l'ambassadeur de Turquie et deux ambassadeurs du shah de Perse, dont les bonnets d'Astrakan dominaient la joyeuse assemblée des danseuses aux blanches épaules et des cavaliers aux fières allures.

A deux heures du matin, une tente abritait sous ses couleurs rose tendre les dames dont la danse avait excité l'appétit. Placées autour d'une table somptueusement dressée, elles ont été servies avec un empressement de bon goût par leurs chevaliers, qui, pour un moment, n'avaient pas craint de prendre le rôle de pages.

La délicatesse de bon goût et l'exquise urbanité de M. le ministre et de Mme Randon ont fait de cette fête une des plus charmantes réunions de notre saison d'hiver.

L'entrain du bal était de si bon aloi que la lumière des lustres ne s'est refusée d'éclairer les danseurs que lorsque les rayons du soleil sont venus se briser contre les glaces des croisées.

Le cotillon, brillamment conduit par M. Reilles, officier d'ordonnance du maréchal, et la gracieuse Mme Barachin, a duré jusqu'à six heures du matin.

LÉO DE BERNARD.

LA PENDULE

Quand j'habitais la petite ville d'A., en Normandie, j'étais lié avec l'une des familles les plus considérables du pays. M. Soly, receveur particulier, outre les appointements de sa place, qui étaient d'une vingtaine de mille francs, possédait encore une fortune particulière formant au moins le double de ce revenu.

Sa femme, orpheline à seize ans, avait quitté le couvent pour se marier, en apportant à son époux une dot de quatre cent mille francs, somme énorme pour la province. M. Soly joignait à la beauté physique qui séduit les jeunes filles, un esprit rare, une éducation parfaite, et, sous une certaine gravité américaine, toutes les qualités qui excusent l'entraînement de la passion.

Né à la Nouvelle-Orléans, il était venu très-jeune en France, il y avait fait ses études, et grâce à de hautes protections, il se voyait, à trente ans, à la tête d'une recette particulière.

Mme Soly, qui n'avait jamais connu sa mère, devait son éducation à une tante religieuse un peu imbue de jansénisme, laquelle se contenta de lui inculquer le sentiment du devoir. En se mariant, Joséphine ne fut instruite des obligations de sa nouvelle vie que par l'Evangile du mariage, que le prêtre lui lut pendant la messe. Elle adorait son mari et trouva l'existence douce et facile.

Les quarante mille francs de revenus que formaient sa dot et la place de son mari lui permettaient de jouir d'un luxe auquel la ville d'A. n'était pas accoutumée.

Le salon de Joséphine ne tarda pas à réunir la meilleure société; on tâcha d'y élever le plus possible les manières et les idées à la hauteur des salons de Paris.

Mme Soly était belle, elle fut élégante. Elle brillait de tout l'éclat des vertus domestiques, de l'épouse fidèle sans effort, de la mère dévouée sans ostentation. A l'époque où il me fut donné de la connaître, elle avait cinq enfants.

Laure, l'aînée, était charmante tant elle était simple et naïve; ses yeux bleus un peu trop pâles avaient une pénétrante douceur, sa peau était d'une finesse de papier de Chine. Elle jasait comme un oiseau, et son babil semblait une musique. Elle avait quinze ans. Jenny et Adèle en avaient, l'une douze, l'autre huit. Les deux petits garçons étaient les derniers de la famille.

Quand on voyait cette jeune mère au milieu de ses enfants, on ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

Est-elle heureuse!

Elle l'était alors, en effet!

Jamais l'idée d'un malheur ou d'une peine de cœur ne lui serait venue. M. Soly avait pour elle les soins, les attentions des premiers jours. Pourtant, elle s'aperçut d'un changement d'humeur, il devint brusque et distrait. Il s'enferma pendant des jours entiers dans son appartement, et quand il en sortait, sa belle figure portait les traces d'une fatigue excessive, d'un découragement profond.

Si Joséphine lui amenait ses enfants, il les éloignait bientôt sous prétexte que le bruit lui faisait mal. Il restreignit peu à peu les dépenses de la maison, prêcha la plus grande économie à sa femme, et lorque celle-ci lui demanda la cause de ce changement dans ses habitudes, il répondit :

— Nos filles grandissent, il faut leur amasser une dot.

L'économie fut remplacée par la parcimonie, et M. Soly finit par donner à peine le nécessaire pour la direction du ménage.

Joséphine s'alarma.

Elle hasarda des questions.

On les reçut mal...

Elle fit non pas des reproches, mais de justes réflexions.

M. Soly s'emporta.

L'épouse de plus en plus inquiète observa son mari dans le monde et chez lui, mais M. Soly ne regardait aucune autre femme et ne sortait jamais seul. Une fois, trouvant ses filles occupées à jouer, il s'écria brusquement :

— Va étudier ton piano, Jenny; mets-toi à ta dentelle, Adèle, et vous, Laure, à votre chevalet. J'entends que mes filles soient en état de gagner leur vie! On ne sait rien de l'avenir; acquérez des talents afin d'y trouver une ressource dans l'adversité.

— Mais, petit père, répondit Laure, nous aurons de belles dots!

— Il n'y en a qu'une de belle pour une femme, le travail! Les petites filles se groupèrent autour de leur mère.

Joséphine avait tout entendu.

— Mon ami, dit-elle à son mari, j'ai à vous parler...

— Plus tard, chère, aujourd'hui je suis pressé.

— Ce que j'ai à vous dire ne souffre pas de retard... Il s'agit de nos enfants.

Ces mots furent dits avec une telle expression que M. Soly ouvrit son cabinet et y fit entrer sa femme.

— Hyppolite, dit Joséphine en le regardant d'un œil clair et interrogateur, nous sommes ruinés!

— Qui a pu te dire?

— Personne. Il y a toujours un peu du prophète et du devin chez les mères. Avoue, tu me trouveras courageuse.

— Nous ne sommes pas ruinés, mais j'ai fait des pertes.

— Et comment, mon Dieu?

— De fausses spéculations, des placements hasardeux...

— Combien as-tu perdu?

— Cent mille francs!

— Tu me trompes, dit-elle doucement, cent mille francs ne changeraient pas autant notre manière de vivre et tu ne serais point si cruellement tourmenté... Pourquoi feindre avec moi? Pendant quinze ans tu m'as rendue heureuse, ne peux-tu me mettre de moitié dans tes chagrins?... Ma fortune ne t'appartient-elle pas? Je sais bien qu'elle devait un jour servir à établir nos filles, mais elles sont si charmantes qu'on ne sera pas trop exigeant pour elles... Voyons, Hyppolite, ne me cache rien, que je puisse sonder l'abîme et tâcher d'en sortir avec toi.

— Eh bien! commença-t-il, mais non, je n'oserai jamais...

— Tu as tout perdu ! s'écria-t-elle.

— Tout! répondit-il en cachant son front dans ses mains.

Elle ne lui fit pas un reproche, releva doucement la tête inclinée et lui dit de sa voix d'ange :

— Nous n'avons pas besoin de quarante mille francs de rente, il nous en faut ici quinze mille à peine; je vendrai les diamants de ma mère pour doter Laure; ses sœurs sont jeunes, dans deux ou trois ans tu seras receveur général et tout sera réparé.

— Tu es mon bon génie, dit-il en lui baisant les mains.

Pendant plusieurs mois, il parut avoir adopté le genre de vie arrangé par la prudence de Joséphine, il redevint père et mari, consacra ses heures de liberté à la famille et parut avoir secoué les préoccupations qui avaient en quelques mois fait blanchir les cheveux sur ses tempes.

Joséphine n'avait point, par délicatesse, cherché à connaître le dernier mot du mystère que lui cachait M. Soly et lui laissait le secret de sa ruine, trouvant sa part belle encore puisqu'elle pouvait ramener au bonheur l'époux qu'elle avait vu désespéré, et, en multipliant des prodiges d'ordre et d'économie, elle pouvait diminuer beaucoup les désastres de la famille.

AIMÉ GUILLABERT.

(La fin au prochain numéro.)

---

avançant dans la vie, tourner un mélancolique regard vers ce cloître indulgent où tant de gaietés compensent les ennuis de l'étude. Mais regretter le collége à l'heure même où l'adolescence déploie pour la première fois ses ailes! c'est contre nature.

Je ne regrettais pas le collége. Aucun de ceux qui m'entouraient n'avait dans le cœur un contentement pareil au mien. Ils étalaient, Dieu merci, avec orgueil et complaisance tous leurs trésors de liesse; je pouvais comparer, moi, qui restais silencieux. L'un vantait son futur équipage de chasse : malheur au gibier! L'autre savait le nom de la jument achetée pour lui par sa marraine; un troisième parlait déjà des eaux de Bade et de sa jolie cousine; un quatrième, décidé à être mauvais sujet, chantait Paris, la chaumière, le Prado, toutes les fumeuses délices de la vie d'étudiant; le dernier, porteur déjà d'un sac de cuir fermant à clé et par conséquent prédestiné aux voyages, cherchait son itinéraire dans un guide Richard, depuis le pont de Kehl jusqu'à Posen. Que d'aventures! Et quelle gloire de découvrir l'Allemagne!

C'était, dans cette bienheureuse patache, un concert de vanteries bavardes et de triomphales clameurs. On sort parfaitement élevé du collége de Juilly, je dois l'affirmer avec reconnaissance; mais il est des moments d'oubli, et cet uniforme des batailles scolastiques ne se jette aux orties qu'avec un peu de tapage. Peut-on s'affirmer homme sans grossir sa voix? Il y avait des cigares allumés dans la voiture, vous me croirez si vous voulez, madame, et quelques-uns allaient jusqu'à proposer de boire de l'anisette à Meaux, en attendant la diligence. C'était hardi.

Mais je songe à mon neveu Lucien, qui n'a pas encore quatorze ans et qui me rend douze points en vingt-quatre quand nous faisons la partie de billard à la campagne. La mère de Lucien lui donna, l'an dernier aux étrennes, une toupie et une pipe d'écume de mer. Il a parié aux courses d'automne; il m'explique, quand il a le temps, le mécanisme du Crédit mobilier. Je suis fier de mon neveu et de mon siècle.

— Et toi, Roger, et toi? me demanda-t-on à la fin. A quoi penses-tu? Pourquoi es-tu triste? Que vas-tu faire, maintenant que tu as la bride sur le cou? Qu'aimes-tu et qui aimes-tu? Tu dois cacher ton jeu et avoir quelque grande passion au cœur?

On disait déjà de ces choses-là, et la pointe du romantisme avait sourdement percé quelqu'un des vieux murs de Juilly.

— Messieurs, répondis-je, je pense à ma mère, je vais voir ma mère; j'aime ma mère et je n'aime que ma mère.

Il y eut un petit silence. Louis de Gourdon, le futur chasseur, dit le premier :

— Parbleu, tout le monde aime sa mère!

— C'est de l'étalage! ajouta Riancourt, le voyageur.

Trumeau, l'homme à la jument, fils de Trumeau, Van Bruick et compagnie, m'appela troubadour, et celui qui espérait être mauvais sujet m'accusa de jésuitisme. Il avait nom Brébillet. Il est notaire et marguillier à la campagne.

A Meaux, on descendit de la patache à grand bruit. Ville conquise. Il fallait étonner ces provinciaux.

— Faisons parler de nous! s'écria Trumeau.

— Que Meaux se souvienne de notre passage! appuya l'effronté Brébillet.

On mit la casquette sur l'oreille, on débrailla un peu les uniformes, on se donna autant que possible l'air de jeunes fils de famille légèrement échauffés par le bourgogne du déjeuner; Riancourt acheta même des curedents qui firent merveille. C'était un garçon d'esprit qui tranchait du prodigue et qui s'est fâché depuis avec la justice pour prétendus faits d'usure habituelle. Rendre service est souvent dangereux.

Nous nous prîmes par le bras, trois par trois, et nous parcourûmes les rues, regardant sous le nez sans vergogne les ménagères d'un certain âge qui allaient à la halle avec leurs grands paniers. A Meaux, en ce temps-là, les dames du plus haut ton, femmes d'avoués ou même notables commerçantes, faisaient leur marché elles-même pour éviter le bal de l'anse du panier, ce qui forçait les cuisinières à les piller à domicile. Le hardi Brébillet eut un soufflet pour avoir demandé à un monsieur qui paraissait paisible l'adresse de l'aigle de Meaux. Tout le monde fut aussitôt d'avis qu'il fallait du sang pour laver cet outrage. Le monsieur riait de tout son cœur : c'était un joyeux bonhomme.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.

Le boulevard de l'Impératrice à Alger.

Les lecteurs du *Monde illustré* ont pu remarquer, dans un de nos derniers numéros, une vue des travaux exécutés pour l'ouverture du boulevard de l'Impératrice à Alger; nous y joignons aujourd'hui, comme complément, la vue de cette grande voie, telle qu'elle doit être, une fois terminée.

Le boulevard de l'Impératrice constituera, sur un développement d'environ seize mille mètres de longueur, à dix-sept mètres au-dessus du port, un quai monumental qui, partant de la place Bresson, à quelque distance du fort Babazoun, s'étendra jusqu'à la hauteur de la promenade Marengo, suivra ainsi le contour de la nouvelle enceinte et reliera les deux points extrêmes de la ville. Sur cette grande voie s'aligneront de belles constructions, de grands magasins voûtés; des ouvertures habilement ménagées les mettront en rapport avec le port. Il y aura là cinquante ou soixante mille mètres de terrains à utiliser par le commerce.

En jetant un coup d'œil sur notre gravure, on se rendra compte de l'aspect définitif de ce grand travail.

Notre collaborateur, M. Maxime Vauvert, semble regretter cette transformation, dans l'intérêt de l'art et de la couleur locale. C'est la loi des choses. L'assiette de la colonisation européenne a sa place marquée sur le terre-plein de la place du Gouvernement à Babeloued, et surtout à Babazoun; mais, par une combinaison heureuse de circonstances, la vieille poésie de la cité mauresque n'en souffrira point; elle se réfugiera naturellement dans le haut Alger, et (singulière bonne fortune!) notre capitale algérienne aura ce rare privilége d'offrir aux visiteurs deux villes réunies, vivant de deux vies distinctes : l'une active, agitée, coloniale, commerçante; l'autre calme, orientale, marquée de son cachet primitif; Stamboul à côté de Marseille, l'avenir et le passé, le pittoresque et l'harmonie dans le contraste.

Le boulevard de l'Impératrice aura un kilomètre et demi de long environ; établi sur des arches servant de dépôts commerciaux et de magasins, nous croyons que peu de promenades dans le monde égaleront celle-ci en splendeur et en beauté. La nature a tout fait sur ce point pour encadrer merveilleusement l'œuvre de l'homme. En face, la Méditerranée, si majestueuse dans sa colère, si douce et si bleue dans ses jours de paix; au-dessus, la ville mauresque, débris intact du passé, et là-bas, fuyant dans l'horizon transparent, les cimes violettes de l'Atlas, ruisselant de clarté sous un soleil d'or; à vos pieds, le travail colonial, les nationalités mêlées, les pavillons des navires, l'ardente fournaise où bout une société en état d'enfantement; là-haut, l'agglomération musulmane, les ruelles fraîches et étroites, le burnous de l'Arabe, le turban turc, l'indolence traditionnelle, le calme et l'Islam; au delà, cette magnifique nature d'Afrique, si puissante qu'on l'admire en la voyant, si attrayante qu'on ne l'oublie jamais après qu'on l'a vue!...

Ajoutons maintenant que la première pierre de cette grande voie a été posée en 1860, par l'Impératrice des Français, que la construction est confiée à une compagnie anglaise, que les travaux, un instant suspendus, vont être repris avec vigueur, et il ne nous restera qu'un vœu à exprimer, c'est que nos compatriotes profitent de l'occasion que va leur fournir la prochaine inauguration des chemins de fer, pour aller examiner eux-mêmes les travaux sur les lieux.

Quand on a le bonheur exceptionnel de posséder, à quelques kilomètres de France, un pays tel que l'Algérie, on n'est pas excusable, après trente ans d'occupation, de l'ignorer encore.

L. SEYBOUS.



Projet du nouveau boulevard de l'Impératrice, à Alger.

TYPES INEDITS DE VILLES CONNUES.

LES PILOTES LAMANEURS.

(Suite et fin.)

S'il s'est chargé de conduire un bâtiment dont le capitaine lui a déclaré, suivant la recommandation légale, le tirant d'eau, la marche, les qualités et défauts, et qu'en ayant répondu il l'échoue ou le perd par négligence, ignorance ou volontairement, le locman subit un jugement d'où résultent pour lui la détention, les travaux forcés, parfois l'échafaud.

Les pilotes ne peuvent monter à bord contre le gré des capitaines; ils ne quittent pas les navires avant qu'ils soient ancrés dans les rades ou amarrés dans les ports, ou avant qu'ils aient pris la pleine mer à la sortie, sinon leur salaire est supprimé, ils encourent une amende de 30 fr. et une suspension de quinze jours.

Toutes les promesses qui leur sont faites devant le danger de naufrage sont nulles; toutes les punitions doubles, si leurs délits concernent un bateau de l'Etat.

Auprès des obligations spartiates, des rigueurs draconiennes, des contraintes stoïques qui pèsent sur les pilotes lamaneurs, quels sont les priviléges, les bénéfices, les confraternités de leur rude profession?

Quant à la confraternité, c'est aussi avec menace et rigueur qu'on la leur impose: tout pilote convaincu d'avoir fait quelque manœuvre tendant à blesser les intérêts de ses collègues, ou d'avoir négligé celle dont l'omission aura produit le même effet, est tenu de restituer ce qu'il a perçu, et, s'il recommence, il est interdit pour un mois. Tout lamaneur, propriétaire de bateau, est forcé d'y recevoir, s'il se présente, celui qui n'en a pas.

Les délits et contraventions des pilotes, si sévèrement établis et réprimés, fournissent en majeure partie, — par les amendes qui les expient, et qui sont versées dans la caisse des invalides de la marine du port où ils ont lieu, — la solde de retraite de leurs camarades infirmes, solde réversible partiellement ou en totalité à leurs veuves, comme pension alimentaire.

Une filiale injonction pourtant, au milieu de ces impératives ordonnances, qui enchaînent plutôt qu'elles ne lient les locmans entre eux : les aspirants destinés à les seconder, qui subissent un examen pareil au leur, et qui héritent à l'ancienneté de la commission vacante par mort ou démission, — *si leur conduite est sans reproche*, — ces servants d'armes du pilotage donneront le tiers de leurs bénéfices aux pilotes trop vieux ou trop invalides qu'ils remplaceront.

Ces bénéfices varient selon les stations maritimes, selon le pays et la nature des navires, leur service de guerre ou de commerce, leur entrée ou leur sortie, leur tirant d'eau ou leur tonnage, leur conduite d'un port à l'autre par les lamaneurs, les objets d'armement que ces derniers fournissent ou non, etc. En règle générale, les bâtiments étrangers non assimilés payent aux pilotes le double des nationaux, les bateaux à vapeur la moitié du tarif, les vaisseaux de l'Etat six francs par vingt-quatre heures de séjour, indépendamment de la ration : cette dernière somme représente au maximum le gain journalier des guides tutélaires de tant de richesses et de tant d'existences arrachées aux risques de la mer, là où ils sont les plus redoutables, — près du port.

Les priviléges du pilotage sont aussi restreints que ses profits. Tout marin qui n'est pas reçu lamaneur, et qui se présente pour conduire un navire, a cinquante francs d'amende et subit trois mois de prison, punitions qui se doublent s'il renouvelle cet abus. En l'absence de locmans en vue, un capitaine peut réclamer l'assistance d'un pêcheur, — dont la barque, par parenthèse, échappe au droit de pilotage, ainsi que les caboteurs de moins de quatre-vingts tonneaux, — mais celui-ci doit faire arborer l'enseigne d'usage pour appeler un pilote et partager son salaire avec ce dernier s'il arrive. Les paquebots à vapeur, en service régulier entre deux localités maritimes peu éloignées, ont la faculté de prendre au mois un pilote lamaneur, choisi de préférence parmi les plus âgés de la station, mais n'occupant pas ce poste moins difficile plus de six mois consécutifs. Le pilote forcément retenu sur un bord y prend grade d'officier et reçoit mensuellement cent cinquante francs de paye. Voilà à peu près tout ce que ces loups marins — on devrait écrire *ces bergers* — récoltent de grâces et de faveurs, en compensation de leur dévouement, que les règlements spéciaux de certains ports les contraignent d'exagérer encore, malgré les limites tracées par le gouvernement. Ainsi, à Dunkerque, ils restent aux *passes* suivant les vents et n'arrivent en rade que lorsqu'ils ne peuvent plus tenir dehors, même à l'ancre; dans aucun cas ils ne sauraient entrer sans en avoir fait la demande et avant réponse par signal approbatif; si la tempête les met dans l'impossibilité d'aborder les navires, ils sont tenus de les aider par des signaux et autres instructions. A Calais, si le mauvais temps les surprend au large, ils auront à relâcher partout ailleurs, sauf force majeure. A Dieppe, malgré grain et marée, ils feront effort pour atteindre les bâtiments au moins à six milles de leur destination.



Le couplet final. (Dessin de Daumier.)

Quelques détails sur l'organisation administrative et active du pilotage français pour terminer.

Par chaque station la direction administrative se compose habituellement d'une commission de négociants ou d'armateurs, élue par la chambre d commerce, du commissaire de l'inscription maritime, et du capitaine ou du commandant des mouvements du port. Le service actif compte un chef à terre, pris parmi les officiers de la marine militaire ou du commerce, surveillant et commandant les pilotes, qui ont en outre un chef à la mer par embarcation, destituable et redevenant simple lamaneur s'il opère une relâche sans nécessité absolue, ou sans qu'une autre bordée remplace la sienne. L'embarcation, — bateau, chaloupe ou corvette d'environ huit mètres de longueur, — compte toujours de six à sept hommes d'équipage : deux ou trois pilotes, un aspirant, deux mariniers engagés pour la manœuvre, et un mousse.

La physionomie des pilotes ne diffère guère du type des marins pêcheurs, —

sauf qu'ils n'ont jamais moins de vingt-quatre ans; leur costume est à peu près le même, à l'exception d'une ancre en argent de cinquante millimètres à la boutonnière, marque imposée et distinctive.

La seule distraction à leur tâche périlleuse, quand le manque de bâtiments à piloter laisse du loisir dans leur croisière, c'est le draguage des huîtres et la pêche à la ligne, — presque partout l'usage du filet leur est interdit.

— Illustres mondains du *Monde illustré*, que vos pérégrinations amènent souvent de l'intérieur aux côtes du vieux monde, quand vous verrez, du haut d'une jetée, siller un esquif portant une grande ancre peinte sur sa voile, ayant à son avant, à son arrière, et sur les deux côtés au-dessus de son dernier ris, un numéro et des lettres initiales; — quand vous verrez l'équipage calme, simple et fort, saluer le grand Christ du bout des quais, — saluez aussi! Saluez les bergers de la mer qui courent arracher à cette louve immense, sans cesse affamée et hurlante, les vaisseaux avec les hommes pour les rentrer au bercail, — sans plus d'orgueil et de glorieux profit qu'un pâtre parquant ses agneaux. Renversez la coutume du cirque romain, saluez ceux qui peut-être vont mourir, mais à coup sûr ceux qui font vivre; ceux qui se portaient, un jour d'orage, devant l'auteur de cette étude, précisément sur la barre funeste où deux canots avaient chaviré, et luttaient en nageant pour les sauver avec les naufragés, fous de terreur... Saluez les pilotes lamaneurs!

JULES CAUVAIN.

FIN

COURRIER DU PALAIS.

Bienheureux en ce monde comme en l'autre les simples, les humbles et les pauvres d'esprit! Les orages, les tumultes du dehors passent, sans les toucher, au-dessus de leur tête. Libre à eux de cacher leur vie, suivant le précepte du sage. Leurs faiblesses, leurs fautes, leurs chagrins restent inaperçus, et la foule impitoyable n'est pas là pour les saluer de ses rires ou de ses applaudissements. Si les grands génies ont le privilége des grandes infortunes, les célébrités plus modestes ont aussi leurs petites misères, auxquelles échappent les existences anonymes. Voyez, par exemple, Mme Olympe Audouard. Tant qu'elle a été tout simplement la femme d'un obscur notaire de Marseille, elle a pu voiler aux regards l'intimité de son foyer; elle a pu même étaler devant un tribunal ses infortunes conjugales, faire briser, autant que la loi le permettait, le lien qui l'unissait à son mari, sans que le bruit de ces tristes débats ait trouvé un écho dans le public. Mais un jour elle arbore l'indépendance, elle s'élance avec éclat sur le vaste théâtre des réputations parisiennes; elle s'y fait remarquer par sa beauté, ses grâces, son élégance, par ses talents littéraires; car elle a chaussé résolûment à ses pieds mignons le bas d'azur, elle a fait un roman, elle a fondé un journal : — dès ce moment, elle devient la proie de la publicité : un procès lui vient, et les journaux judiciaires s'en emparent avidement, ils le servent à leurs lecteurs comme un morceau de choix, — et me voici moi-même, pour ne pas faillir à mes devoirs de chroniqueur, obligé d'en ramasser les miettes et d'y picorer à mon tour.

Du mariage de M. et de Mme Audouard sont issus deux enfants : l'un, le plus jeune, a été confié à la mère; l'autre a été laissé à la garde du père, « afin, dit le jugement, que le sieur Audouard puise dans le sentiment de son devoir envers son enfant la force de s'arracher à cette vie de débauche dans laquelle il s'est laissé entraîner. » Voilà qui est désobligeant pour M. Audouard. Il est vrai que les magistrats ont ajouté « que Mme Audouard ne présentait pas pour l'éducation de ses deux enfants toutes les garanties désirables. »

L'aîné de ces enfants est aujourd'hui au lycée d'Amiens. Son père, devenu maître-clerc de notaire en Algérie, cherche à y reconstruire sa fortune et à y purifier son passé. Le pauvre enfant se trouve ainsi isolé, abandonné, et Mme Audouard, — à qui personne, d'ailleurs, ne refuse la tendresse et la sollicitude d'une bonne mère, — demande qu'il lui soit permis, sinon de le garder avec elle, au moins de le voir et de le faire sortir aux jours de fêtes et aux époques des vacances.

Le mari s'y est opposé, et de là procès.

On a fort récriminé de part et d'autre. — M. Audouard, vivement attaqué par Me Dufaure, jure ses grands dieux qu'il s'est amendé : puis il prend l'offensive; les reproches d'indignité qu'on lui adresse, il les renvoie à sa femme : il la taxe de coquetterie, de légèreté; il va chercher contre elle dans les enquêtes des accusations rétrospectives : c'est ainsi qu'il la représente « installée sous prétexte de santé dans le petit village de Saint-Saturnin où, dit-il, on la voit scandaliser la paisible population du lieu par les allures les plus extravagantes, ne marchant jamais qu'avec un cortége de jeunes gens, montant à cheval avec celui-ci, chassant avec celui-là, fumant avec tous, et même les cigares les plus chers et les plus gros... »

Le tableau n'est-il pas un peu exagéré? La rancune, aussi bien que la peur, ne peut-elle grossir les objets? Voyez plutôt.

L'avocat de M. Audouard, Me Ernest Cartier, cherchant à caractériser les tendances morales et littéraires de sa belle adversaire, cite le livre qu'elle a publié sous ce titre : *Comment aiment les hommes.* « Elle l'a fait, ajoute-t-il, précéder d'une préface écrite par un spirituel écrivain, M. Jules Lecomte, dans laquelle se trouve un portrait de Mme Audouard » et de ce portrait, tracé sous forme de dialogue, il extrait les lignes suivantes : « — Maintenant je crois me rappeler que cet hiver on me l'a montrée assistant à une première représentation de l'Opéra-Comique, une blonde, pâle, aux traits fins... vingt-cinq ans peut-être, n'est-ce pas? — Oui, c'est assez cela, avec des cigarettes dans sa poche. »

Des cigarettes, entendez-vous? — Et pourquoi non? Pourquoi ce qui est une grâce chez les Madrilènes et les Liméniennes serait-il un crime chez Mme Audouard? Et ne sera-t-il pas permis à sa main délicate de rouler suivant sa fantaisie un *papelito* ou de faire courir une plume légère sur les ailes roses de son *Papillon*? Ainsi s'appelle, en effet, le journal qu'elle a créé, et je ne sache pas de plus joli titre pour une œuvre féminine. Croiriez-vous pourtant que l'avocat de M. Audouard n'y a trouvé qu'un texte à épigrammes, et qu'il n'a nommé le *Papillon* que pour lui prédire une existence aussi éphémère que celle de l'insecte dont il porte le nom!

Elle est très-vive et très-mordante d'un bout à l'autre, cette plaidoirie de Me Ernest Cartier. — Et le trait final donc, le trait du Parthe! « Est-il bien politique à Mme Audouard, dit l'avocat, de chercher à avoir auprès d'elle son fils aîné? Elle se donne vingt-cinq ans, et quand on verra à ses côtés un grand garçon de onze ans et demi, n'en conclura-t-on pas bien vite qu'elle n'est pas aussi jeune qu'elle veut le faire croire? »

Chicaner une femme pour un an de plus ou de moins! Ces jeunes avocats sont sans pitié. Mais qu'importe à Mme Audouard! Paraître moins que son âge, voilà le vrai triomphe. Et d'ailleurs les joies de la maternité ne valent-elles pas celles de la coquetterie : que dis-je, ne sont-elles pas une source de Jouvence? Or, ces joies, elles ont été rendues à Mme Audouard, qui pourra désormais correspondre avec son fils et le garder sans partage auprès d'elle à certains jours et à certaines époques fixés par le tribunal.

Il a été plus d'une fois question, dans le cours des débats, du roman de Mme Olympe Audouard : *Comment aiment les hommes.* — L'ouvrage est-il vraiment moral? Me Dufaure dit oui, Me Cartier dit non. En chroniqueur consciencieux, j'ai voulu me faire sur ce point délicat une opinion personnelle. Je suis allé le demander chez l'éditeur. Il m'a été répondu que le livre était épuisé. Je ne m'en étonne pas. Le problème que renferme le titre est en effet des plus piquants, et il y a tant de personnes intéressées à en connaître la solution!

Quelques courts extraits ont été lus à l'audience : ils révèlent de la part de l'auteur une certaine vivacité d'observation. J'ai retenu, entre autres le passage suivant : « L'homme à vingt ans aime avec le cœur, à trente ans avec la tête, à quarante avec... » — Je m'arrête, et pour cause.

Eh bien! voici tout à point un procès qui vient confirmer la théorie de Mme Audouard. Le héros de ce drame judiciaire, qu'une explosion d'amour — et de pistolet — amène devant la cour d'assises, approche de la trentaine. Comment aime-t-il? Vous allez en juger vous-même.

Il s'appelle Bouillier : c'est un de nos glorieux débris de la campagne de Crimée. Amputé d'une jambe, qu'il a perdue à la prise de Sébastopol, la face balafrée d'une cicatrice que lui a faite un éclat d'obus reçu à Inkermann, la poitrine décorée de la médaille militaire et de la croix de la Légion d'honneur, il a osé, l'audacieux, élever ses vœux jusqu'aux pieds du trône où siége Mlle Adèle Roder, une déesse de comptoir. Il est vrai qu'il a la conscience de son indignité, il sent

Qu'il n'est qu'un ver de terre amoureux d'une étoile.

Voyez avec quelle humilité il se prosterne devant son idole : « Mademoiselle, lui écrit-il, vous qui êtes capable d'émouvoir les cœurs les plus indifférents, dont les qualités et la rare beauté brillent en votre auguste personne comme les étoiles du firmament, daignerez-vous permettre à un jeune homme malheureux de déposer à vos pieds l'amour pur et sincère qu'il éprouve pour vous, douce et tendre jeune fille? Connaissant votre modestie, que puis-je dire de vous, si ce n'est que vous êtes la divinité sur la terre? Vénus, dit-on, était bien belle, mais elle était loin de vous égaler... »

La comparaison n'est pas heureuse : le souvenir de Vénus est lié, hélas! à celui de Vulcain. — Le pauvre garçon, qui a de la mythologie, s'aperçoit bientôt qu'il a commis une maladresse, et dans une autre lettre il s'efforce ainsi de la réparer. « Je sais très-bien, mademoiselle, que ce qui vous répugne peut-être est cette malheureuse infirmité dont je suis atteint. Il est évident que, vis-à-vis de vous, je diminue vos charmes, puisque je vous élève au rang de déesse; mais ne craignez rien, en admettant que cela les diminuerait un peu, vous n'en seriez pas moins une des perfections de la nature. »

La mythologie ne mordant pas, il essaye de la botanique. « Mademoiselle, dit-il ailleurs, vous me parliez, l'autre jour, des fleurs de votre salle, qui, dites-vous, sont jolies; mais n'en êtes-vous pas la reine? Vous avez la beauté de la rose, la simplicité et la modestie de la violette. Vous ressemblez à cette fleur des champs qu'on nomme : Plus je te vois, plus je t'aime... » — Tout un bouquet, comme on voit.

Mais la belle reste insensible. Rien n'émeut ce cœur de pierre, et Bouillier, qui se figure qu'il suffit d'aimer pour être aimé, de s'en prendre de son insuccès à l'impuissance de son style et de s'écrier dans son désespoir : « Oh! que n'ai-je la plume d'un académicien! » — C'est-à-dire, que ne suis-je M. Patin, M. de Sacy, M. Flourens ou M. de Montalembert!

Consolez-vous, brave Bouillier, il n'est pas sûr qu'ils réussiraient là où vous avez échoué. A eux comme à vous, Mlle Adèle répondrait sans doute, à l'exemple d'Agnès :

Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

Il y a en effet un Horace dans l'affaire, et quand le jeune soldat faisait le siége de Mlle Adèle, la place était déjà prise. Il l'a su, mais trop tard. Il a appris que son amour, que ses déclarations ardentes servaient de risée à un rival heureux, et alors la jalousie, la vengeance l'ont mordu au cœur; il s'est dit qu'il tuerait la coquette et qu'il se tuerait après. Par bonheur, des deux pistolets dont il s'était muni, l'un était mal chargé, en sorte que la balle n'a fait qu'effleurer le corsage de la jeune fille; l'autre, celui qu'il a dirigé contre sa propre poitrine, avait perdu son amorce dans une lutte engagée avec les témoins de la scène. Le hasard lui a ainsi épargné un double crime; mais la tentative était avérée, et la justice lui en a demandé compte.

Il a été constaté aux débats que la blessure que le pauvre garçon avait reçue à la tête avait quelque peu ébranlé son cerveau, et, — l'éloquence de Me Lachaud aidant, — il a été acquitté.

PETIT-JEAN.



COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *l'Epreuve*. — VARIÉTÉS : *Les Moulins à vent*, vaudeville de M. Henri Meilhac.

A vrai dire, *l'Epreuve* n'a jamais quitté le répertoire de la Comédie-Française, pas plus que *le Legs*, cette autre petite pièce de ce spirituel et impatientant Marivaux, le poëte des nerfs. Mais *l'Epreuve* ne se joue guère que comme lever de rideau; le public n'en connaît que la moitié ou le quart, et cependant cela a toujours paru lui suffire. Cependant, la semaine dernière, grâce au début de Mlle Rose Deschamps dans le rôle d'Angélique, un certain empressement s'était manifesté parmi les habitués et les chroniqueurs, et, dès sept heures, la salle était à peu près remplie. Je ne m'arrêterai pas à *l'Epreuve*, dont le charme est aujourd'hui contestable; je dirai seulement le succès obtenu par la débutante, dont les traits fins et doux, les cheveux blonds, la voix attendrie et toute la grâce naturelle m'ont rappelé la pauvre Amédine Luther, au temps de sa première aurore. O jeunesse! jeunesse! que tu es puissante! par toi se sont vus désarmés ce soir-là les critiques farouches et défiants. Il s'est trouvé, en outre, que Mlle Rose Deschamps avait tout ce qu'il faut pour être l'ingénue de Marivaux et même celle de Molière. Et voilà la Comédie-Française, non-seulement absoute, mais encore félicitée; est-ce assez jouer de bonheur?

Les Moulins à vent ne sont pas la pièce de tout le monde. On y trouve une chose bien rare aujourd'hui : la recherche et l'étude d'un caractère. Lazzara est un Don Quichotte de vingt ans; il a la chevalerie infuse; toute injustice l'étonne, tout abus le révolte; comme son héroïque patron, il a particulièrement voué aux femmes un culte respectueux, *qui ne s'éteindra qu'avec sa vie*. Autrefois, c'est-à-dire il y a une cinquantaine d'années, personne n'aurait été surpris de

ce *caractère*, alors fort commun, et qui était même un des signes distinctifs de notre nation. « Galant comme un Français, » lisait-on dans les récits des voyageurs. Les choses sont un peu changées à présent; la galanterie, dans le sens aristocratique du mot, a perdu beaucoup de terrain; les derniers madrigaux s'en sont allés avec M. Emmanuel Dupaty; on ne compare plus les femmes à des roses, et M. Prudhomme est le seul qui se serve encore de l'expression : *Belle dame!*

Ainsi, Lazzara, qui aurait ressemblé à tout le monde sous la Restauration, est, de nos jours, un original, une caricature. On le croirait venu du répertoire du théâtre de Madame, de plus loin encore, des cours d'amour du moyen âge. Voyez-le se promener sur la plage d'Etretat, cherchant des torts à redresser et des héroïnes à délivrer; la besogne ne lui manque pas, mais elle l'entraîne dans une série de désagréments et de complications. Au lieu de pourfendre des géants, il se voit plusieurs fois sur le point d'être entamé par de simples bourgeois; un d'eux, à qui il reproche, en plein Casino, de rester assis pendant qu'une femme est debout à ses côtés, l'empoigne par le milieu du corps et le jette par une fenêtre... du rez-de-chaussée. Tout autre que Lazzara sentirait son feu refroidi par cet incident, mais Lazzara a le feu sacré, et il ne se décourage pas plus que le chevalier de la Triste-Figure. Sa vocation est de s'escrimer continuellement contre des moulins à vent, et surtout de protéger quelqu'un, bon gré mal gré. Ayant rencontré une jeune fille en quête de son prétendu, parti brusquement pour Paris, il lui propose, à la barbe de son tuteur, de la conduire vers l'infidèle, et il le fait comme il le dit. On n'est pas plus désintéressé. Mais l'infidèle est un mauvais sujet qui a déjà compromis une femme mariée. Lazzara manquera-t-il à sa mission et laissera-t-il sans secours cette pauvre femme? Non, il sera chevaleresque jusqu'au bout; il la ramènera à sa famille, dont il recueillera les touchantes bénédictions. Je t'en souhaite!

Lazzara se promène de la sorte, pendant la dernière partie de la pièce, une femme à chaque bras. Econduit partout et se trouvant avec elles dans la campagne, au milieu de la nuit, il est forcé de chercher un abri dans un moulin abandonné; mais cet abri, il ne le partage pas avec ses deux héroïnes : son rôle de protecteur l'oblige à demeurer en faction au dehors. Tuteur et mari arrivent sur ces entrefaites, comme dans les féeries espagnoles, jetant feu et flammes, l'un criant au détournement de mineure, l'autre au détournement d'épouse, celui-ci parlant des tribunaux, celui-là ne respirant que le duel. Pour la première fois, don Lazzara de la Manche mesure les dangers de sa situation, dont il n'avait vu que les côtés romanesques; il se résigne, en soupirant, à dire adieu aux aventures de grande route, et il se marie avec la jeune fille qu'il avait conduite d'Etretat à Paris, et de Paris..... au moulin.

J'ai toujours reconnu dans les pièces de M. Henri Meilhac, même dans *l'Attaché d'ambassade*, un point de départ suivi, une tâche exécutée, un but atteint. En bon français cela s'appelle de la conscience. Il y a de la conscience dans *les Moulins à vent*; pourtant, j'y voudrais encore autre chose.

La pièce a eu un demi-succès, comme elle a une demi-gaieté, un demi-esprit, un demi-style. J'attends beaucoup des deux auteurs, qui cherchent et qui trouveront. Leur Lazzara est M. Dupuis; le rôle semblait tracé pour Ravel.

Et Arnal va toujours! Désespérant des auteurs modernes, qui ne lui taillent que des *Voisins de Molinchart*, il reprend les vieilles et charmantes comédies (l'affiche dit vaudeville) de Marc-Michel et de Labiche; il joue *Un Monsieur qui prend la mouche*, avec ses excellents compères Ambroise et Kopp. On l'applaudit, et on a raison d'applaudir ce comédien tranquille, sensé, gai et bien portant.

CHARLES MONSELET.

ECHECS

Concours général de Problèmes.

A l'occasion de l'exposition universelle de Londres, un concours de problèmes est ouvert par la Commission anglaise chargée d'organiser « le grand Congrès international des échecs. » Les compositeurs de toutes les nations sont invités à y prendre part. Un certain nombre de prix, dont l'un de 500 francs, sont offerts aux vainqueurs et seront décernés à l'époque, qui sera fixée ultérieurement, de la réunion du Congrès. Un même compétiteur aura la faculté de concourir pour une seule ou pour toutes les catégories de problèmes, et pourra ainsi gagner plusieurs prix. On trouvera dans le numéro de février de *la Nouvelle Régence* les conditions détaillées du concours, que leur importance ne permet pas de placer ici. Nous espérons que les compositeurs français se rendront avec empressement à cet appel.

— Une soirée d'échecs sera donnée, le jeudi 6 mars, à 8 heures, par M. Kolisch, qui conduira vingt parties à la fois contre vingt adversaires différents.

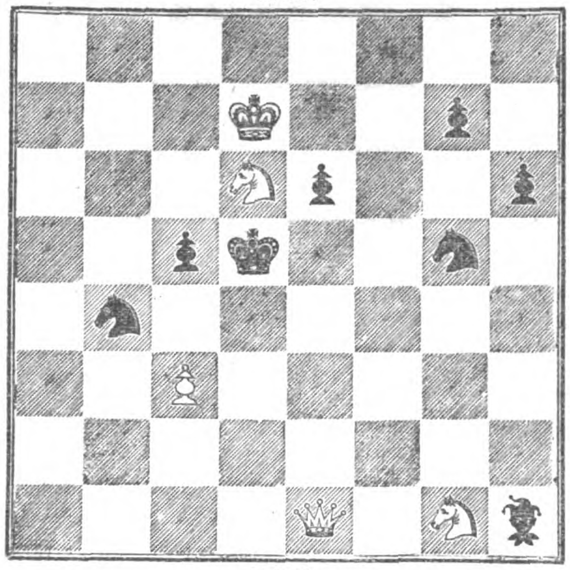
On se procure des billets au café de la Régence.

Problème numéro 27

COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY

premier prix du concours de Bristol.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 25.

Blancs.	Noirs.
1. D 5e TD échec.	1. R pr D (meilleur.)
2. F 8e D échec.	2. D 3e CD
3. T 7e FD	3. D 8e CR échec.
4. T c FD éch. à la déc.	4. D 3e CD
5. T 5e FD échec et mat.	

Solutions justes : MM. Menendez; Ch. Delsart; Lemaître, à Chartres; Fabrice; Maillet, à Guise; capitaine Charousset; Cercle des Echecs de Marchiennes; Mabille, au Havre; Bellin; docteur Revel, à Saint-Omer; Fraiche; Cercle de l'Union, à Nantua; Désiré, Divan Lepelletier; Cercle Philharmonique de Langon; J. Revel, à Aire; E. Deléval; Briquet, adjudant; Cercle des Echecs d'Angers; Lantoine, à Guise; A. Aulit, à Mons; Visto; Trussy et Roze; A. Desty, à Bergerac; docteur L. Cadolini, à Besançon; Barot, Ducroisy, et Pillière, à Chartres; M. Borie, à Tulle; Café de Rouen, à Dieppe; Misselieux; J. Delahaye; Cercle du Château, Bernis; de Laposse, officier de marine; E. Thomain, à Guise; Café Français, à Chartres; Société des Beaux-Arts, à Nantes; Cercle de Saint-Vincent; E. William, Café des deux Hémisphères; E. Frau, à Lyon; Cercle des Echecs de Madrid; A. Revedin; Cercle d'Orléans; Villemin; F. Duval; Café César-Maderni, à Lyon; Café-Divans, à Limoges; colonel Silvestre; A. Ducros; V. Pacon; E. Deneuville; Cercle des Orphéonistes d'Arras; docteur Laloy, à Belleville; commandant Bressollers, à Saint-Omer; Société des Orphéonistes de Saint-Omer; Café de la Poste, à Genève; Café Milhau, à Béziers; Café Bernard, à Paris; Café Ducloz, à Chambéry; L. Lecente, à Dinan; Cercle Napoléon, à Bédarieux; Rossati, officier du génie, à Spezia; Cercle Artésien d'Arras; Lucien, professeur de billard; Café Auzanet, à Limoges; De Faletans, à Nice; Ch. Warin, à Alger; Café Morizot, à Châlons-sur-Marne; Claudet, à Salins; du Cygne; F. G., à Grasse; L. Griveau; A. Langlois; Cercle de la Loge, à Montpellier; cercle de l'Union, à Aurillac.

Correspondance.

M. A. D., à Orléans. — Ne craignez-vous pas, monsieur, que dans votre dernier problème, on ne vous demande comment le Fou Noir a pu arriver à la case qu'il occupe? C'est une position impossible.

M. Girard, à Lussières. — Effectivement, monsieur, le problème en quatre coups est bon. Il sera publié quelque part, soit ici soit dans le *Journal des Echecs*.

A plusieurs correspondants, au sujet du problème n° 25. — La solution démontrera que le mat est en cinq coups et non en quatre.

M. A. de G., à Paris. — Dans votre solution du problème n° 25, vous ne tenez donc pas compte d'un certain Pion Noir qui peut prendre la Dame? Quant au n° 26, je vous préviens que vous faites fausse route; ce n'est pas tout à fait aussi simple que vous voulez bien le dire.

M. Lantoine, à Guise. — Le problème n° 98 de la *Nouvelle Régence* est très-exactement posé. Ne vous découragez pas, il est digne de toute votre persévérance.

P. JOURNOUD.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Domino noir*, opéra-comique en trois actes, de Scribe, musique de M. Auber; première représentation (à ce théâtre) des *Charmeurs*, opéra-comique en un acte, de M. de Leuven, musique de M. Poise. — BOUFFES-PARISIENS : Reprise de *l'Omelette à la Follembuche*, opérette de MM. Marc Michel et Labiche, musique de M. Delibes; reprise de *Daphnis et Chloé*, opérette de M. Clairville, musique de M. Offenbach.

M. Auber est un maître, et *le Domino noir* est son chef-d'œuvre; voilà des vérités que la critique a tournées en axiomes, depuis tantôt vingt-cinq ans qu'elle s'évertue à en broder le thème, à l'ornementer de ses adjectifs les plus endimanchés. Il n'est sorte de douceurs qu'on n'ait prodiguées à cette élégante et spirituelle musique, qui porte si bien la marque de l'esprit parisien que les quatre parties du monde prétendent la savoir par cœur. Les connaisseurs l'admirent singulièrement et les amateurs en raffolent; les éditeurs s'en font de bonnes grosses rentes, et il n'est pas jusqu'aux orgues de la rue qui ne battent monnaie avec. Je ne crois pas que, depuis *la Dame blanche*, on ait rien vu d'aussi stable dans le kaléïdoscope de la salle Favart; les opéras comiques y passent, mais *le Domino noir* n'en bouge. Nous ne savons alors si le vocabulaire du théâtre permet de traiter de reprise la représentation du *Domino noir* donnée mardi, car on ne saurait reprendre une chose qu'on n'a point abandonnée. (On dit aussi de certains opéras qu'on ne les reprend pas, mais c'est dans une autre acception).

Depuis sa rentrée à l'Opéra-Comique, il y a dix-huit mois, Roger s'est emparé du rôle d'Horace et le joue avec distinction. Il souligne les petites finesses et les réticences précieuses auxquelles Scribe se plaisait; à force d'adresse, il en exagère l'importance tout juste assez pour sembler ne vouloir point y prendre le public; c'est là montrer beaucoup d'adresse et de tact; le romanesque des situations se trouve ainsi sauvé. Mais l'ardeur du comédien a souvent étouffé la voix du chanteur. Ainsi, au troisième acte, dans la scène de l'orgue, Roger a une manière de sanglot que je veux bien être tout à fait propre à rendre le désespoir d'Horace; pourtant un peu moins d'expansion dans la douleur permettrait une émission de voix plus franche, et la note ne se changerait pas en un cri étouffé qui compromet l'effet musical du morceau.

Mlle Cico, qui joue Angèle, est la jeune et jolie personne que vous connaissez déjà, ou plutôt que vous ne reconnaîtriez pas, tant elle a acquis de style et perfectionné sa voix au point de vue de l'agilité. Il n'est pas à dire pour cela que Mlle Cico soit au bout de ses études; elle a fait des progrès, elle est en bon chemin, mais elle est loin d'être arrivée. Aussi, pour ne signaler aujourd'hui qu'un des défauts de la jeune cantatrice, nous lui demanderons pourquoi cet air d'indifférence à tout ce qui se passe autour d'elle? Quoi qu'il arrive en scène, elle affecte les mêmes dehors et semble rarement émue.

Une demoiselle Rollin, qui s'est faufilée sans bruit dans le personnel de l'Opéra-Comique, est chargée du rôle de Brigitte. Nous ne voudrions pas décourager Mlle Rollin, mais il nous est impossible de lui cacher plus longtemps qu'elle chante au moins un quart de ton plus bas qu'il ne faut. Or, là-dessus il n'y a pas moyen d'errer; on chante juste ou on chante faux, et cela se mesure avec le diapason.

On a changé quelque chose à la mise en scène du *Domino noir*. Le décor du second acte, qui doit représenter la petite maison du comte Juliano, a été transformée en une espèce d'antichambre prétentieux qui semble annoncer l'entrée d'un palais plutôt que le réduit discret, même un peu mystérieux, où la jeunesse de Madrid vient se livrer à l'orgie. Il n'était pas besoin, selon nous, de ces arceaux orgueilleux, ni de ces colonnades dont la solennité jure avec l'esprit même de la situation. Si nous poussons si loin le scrupule de la vérité, c'est que l'art du théâtre est celui qui use le plus de moyens matériels et copie de plus près la vie réelle. Une erreur dans un décor ou dans un costume, peut faire de tout un acte un long et intolérable contresens.

Le spectacle de mardi a été commencé par *les Charmeurs*, un acte emprunté au Théâtre-Lyrique, où il fut joué il y a, je crois, huit ans par le ténor Achard (lequel, comme on sait, vient d'être engagé à l'Opéra-Comique.) Le sujet des *Charmeurs* rappelle beaucoup celui des *Troqueurs*, que M. Dartois arrangea pour Hérold en 1819. M. Dartois l'avait lui-même emprunté à Vadé qui, en 1753, l'avait imité d'un conte de La Fontaine.

Les remaniements successifs n'ont pas profité à la pièce, dont la naïveté, sous prétexte de tableau rustique, dépasse les limites raisonnables. D'ailleurs, les Parisiens se sont fait une autre idée de la campagne depuis qu'ils ont lu *les Paysans* de Balzac, et qu'on a perfectionné le bois de Boulogne.

La partition de M. Poise contient une ronde agréable; mais le reste est du genre de ces petits flonflons parisiens dont vous connaissez le rhythme populaire et qu'Adolphe Adam seul a su s'approprier sans trop de désavantage.

— Les Bouffes-Parisiens ont remis à neuf une farce jouée il y a trois ans aux Champs-Elysées. Cela a nom *l'Omelette à la Follembuche*. Je n'ai pas besoin de rappeler la chanson culinaire que M. Delibes a placée fort à propos dans sa partition, mais je veux dire qu'il faut écouter aussi, et d'une oreille plus recueillie, un trio des plus valables par son excellente facture et les idées heureuses qu'il contient.

On a repris aussi *Daphnis et Chloé*, un cours de mythologie qui complète les connaissances déjà répandues dans les masses par les trois cents représentations d'*Orphée aux Enfers*.

ALBERT DE LASALLE.

Soldat des frontières mexicaines.

Les Mexicains n'ont pas des voisins commodes.

Qui n'a senti ses cheveux se dresser sur sa tête en entendant prononcer le nom de ces terribles scalpeurs, les Comanches, les Apaches, les Chihuahua ?

Ces indigènes des immenses prairies qui séparent le Mexique de la Sonora, et ceux qui forment la plus nombreuse population du Cohahuila, dirigent des invasions périodiques contre les frontières des blancs.

C'est la saison des fleurs que les Indiens choisissent pour se jeter inopinément sur les villages et les fermes des colons; c'est le beau soleil du printemps qu'ils invitent à éclairer les scènes de pillage dans lesquelles se délecte leur tempérament de bêtes fauves.

Les grands guerriers comptent leurs exploits par le nombre des chevelures enlevées aux visages pâles, et les *squaws* aiment les cavaliers courageux.

Le venin des serpents et le *vomito negro* ne sont rien à côté de ces invasions indiennes. On écrase la tête du reptile dangereux, on peut échapper à la fièvre jaune plus facilement qu'au scalpe des Apaches et des Comanches.

Tous les gouvernements ont tenu cependant à opposer une digue à ce débordement périodique des tribus. Pour les arrêter, les Espagnols avaient élevé sur les frontières exposées des forts construits de distance en distance et pouvant se secourir entre eux dans un moment difficile. Cette ligne de forts détachés se reliait à la place forte la plus voisine, qui leur envoyait et les soldats et les approvisionnements.

Le danger étant resté toujours aussi menaçant depuis la guerre de l'indépendance, les Mexicains ont profité des redoutes établies par les Espagnols et ont suivi leur système de défense.

Les meilleurs officiers, les soldats les plus éprouvés forment la garnison de ces forts perdus. Leurs privations sont quelquefois grandes, et les combats à livrer souvent bien rudes.



TYPES MEXICAINS. — Soldat des frontières.

Les soldats des frontières, ayant sans cesse à combattre les Indiens, connaissent toutes leurs ruses, savent la meilleure manière de résister à leurs fougueuses attaques. Éprouvés par les fatigues et les assauts, ils sont à l'aise, sous les ardeurs du soleil, pour satisfaire aux exigences d'un service qui demande une surveillance de tous les instants.

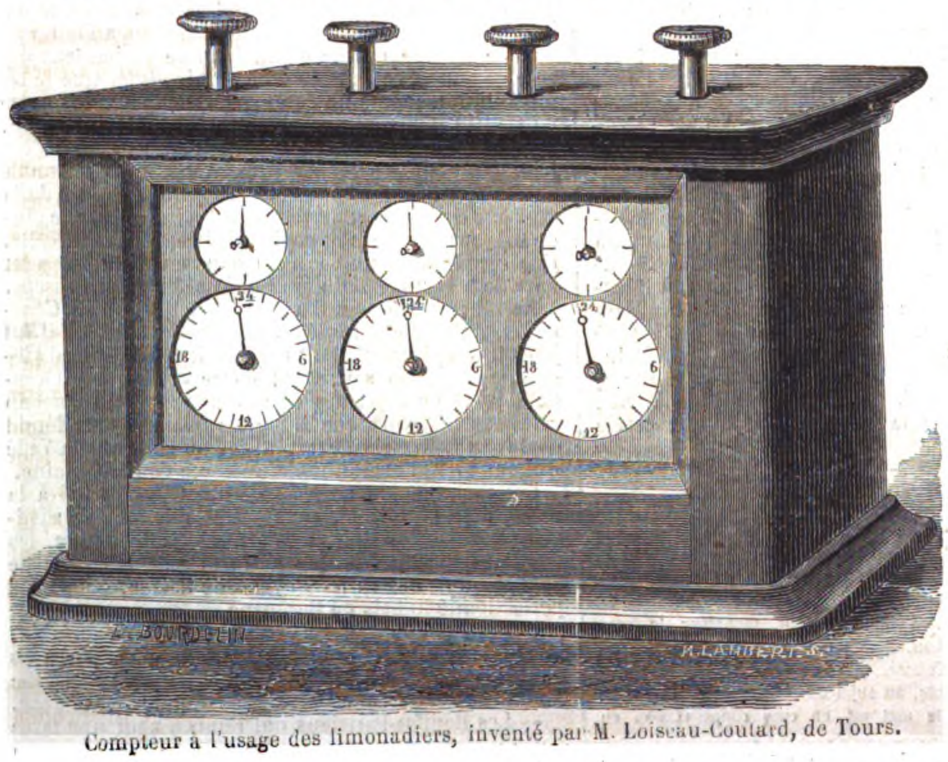
Tout aussi ingénieux que l'Apache, le soldat des frontières sait se glisser au milieu des hautes herbes et des broussailles pour surprendre son ennemi. Le sang espagnol coule encore dans ses veines et la guerre de guérillas est celle qu'il préfère.

La tactique des armées européennes est inutile au milieu des *prairies*, et le soldat mexicain en est heureux, car son esprit naturel d'indépendance s'accommode peu d'une sévère discipline.

Pour combattre des ennemis sauvages, il faut user de la tactique de sauvage.

Telles sont les prémisses dont le soldat des frontières sait, au besoin, tirer les conséquences les plus rigoureuses.

ACHILLE ARNAUD.



Compteur à l'usage des limonadiers, inventé par M. Loiseau-Coutard, de Tours.

REVUE INDUSTRIELLE

COMPTEUR A L'USAGE DES LIMONADIERS, INVENTÉ PAR M. LOISEAU-COUTARD, A TOURS.

L'idée du compteur n'est pas nouvelle; les tourniquets employés à l'entrée des expositions, les appareils qui marquent la consommation du gaz dans les habitations, les ingénieuses machines à timbrer les billets de chemins de fer, le système appliqué aux presses typographiques, indiquant le nombre de feuilles imprimées, le rouleau chiffré des loueuses de chaises sur les promenades, les cadrans des omnibus, etc., sont des compteurs.

M. Loiseau-Coutard, limonadier à Tours, a inventé le compteur à consommations. Il contrôle ainsi dans son établissement tout ce qui sort de l'office pour être servi dans les différentes salles. Si cette invention, à laquelle nous prêtons volontiers le concours de notre publicité, est adoptée par tous les cafetiers parisiens, nous ne doutons pas qu'elle ne rende d'immenses services.

Avec le compteur Loiseau, plus d'inexactitudes dans le contrôle, le nouvel appareil tranche simplement toutes les questions. On le place sur le comptoir. Lorsqu'un garçon sert, il est tenu d'appuyer en passant, sur le bouton qui correspond au prix de la consommation qu'il porte. L'aiguille du cadran inférieur avance d'un point. Chaque tour qu'elle achève est indiqué par une division du petit cadran placé au-dessus. Une multiplication indique à la fin de la journée le nombre des consommations servies; chaque grand cadran portant vingt-quatre divisions multipliées par 8, nombre de crans du cadran supérieur. On peut avoir autant de doubles cadrans que de sortes de prix. Si la caissière quitte le comptoir, il lui suffit de lever un bouton spécial et alors une sonnerie à timbre indique que le contrôle se fait en son absence. Cette sonnerie fonctionne à volonté.

Ce compteur est breveté; il est d'un mécanisme fort simple et peut être établi sans grande dépense. Il fonctionne depuis longtemps chez l'inventeur, qui ne peut donner de meilleur garantie de l'efficacité de son invention que sa propre expérience.

ÉMILE BOURDELIN.

RÉBUS.



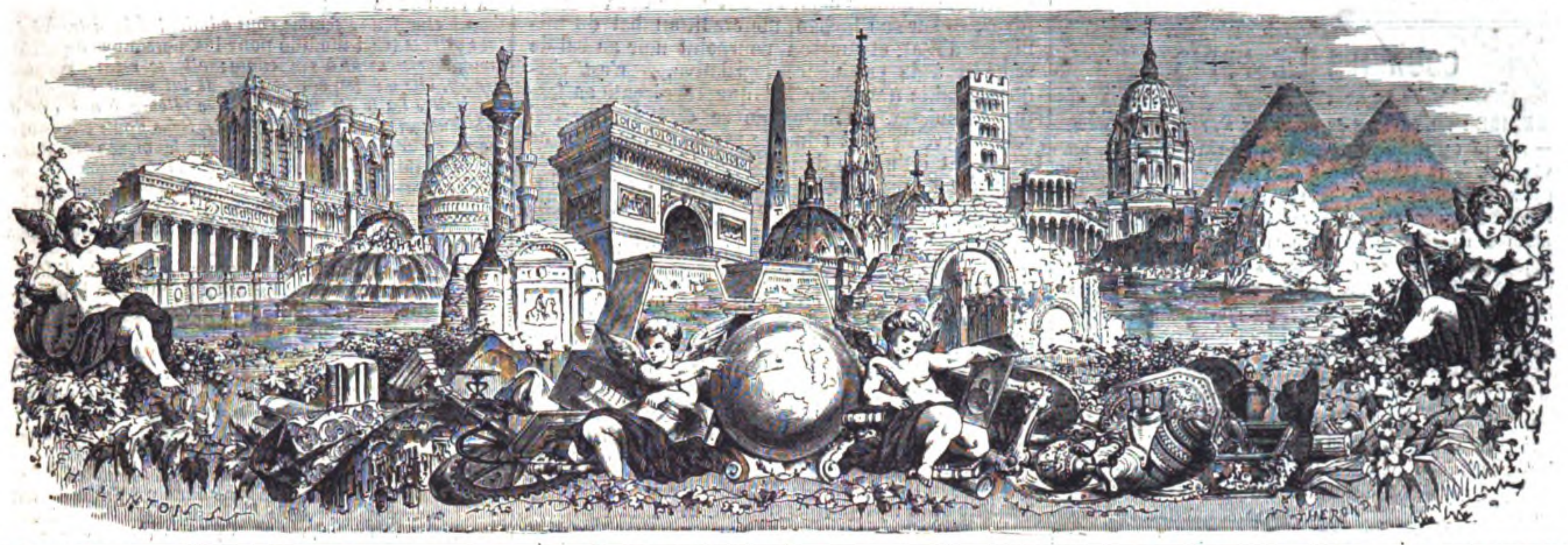
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les ânes se couvrent souvent de la peau du lion.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris ; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel : 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. Nº 256. — 8 Mars 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 24, Bd des Italiens.
Chez P. A. ROQUES, 51, High Holborn, London, W. C.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Les bureaux de Vente et d'Abonnement sont transférés boulevard des Italiens, 24, à l'Agence générale d'Abonnements à tous les Journaux.

M. BILLAULT

MINISTRE SANS PORTEFEUILLE

Ceux à qui il a été donné d'entendre la parole éloquente et l'habileté de langage dont M. Billault s'est servi devant le Sénat attentif, dans la séance du 3 février, se seraient difficilement faits à l'idée que les débuts oratoires du député d'Ancenis n'avaient pas été heureux. Il est déjà bien loin le jour où l'ancien étudiant en droit de Rennes, le bâtonnier de l'ordre des avocats de Nantes aborda la tribune pour la première fois. C'était en 1837. M. Auguste-Adolphe-Marie Billault n'avait alors que trente-deux ans, et déjà il avait su faire apprécier son grand sens politique par la publication de plusieurs brochures économiques.

A la chambre, les aptitudes de son esprit le portèrent à traiter les questions spéciales relatives au commerce et aux travaux publics.

Nommé sous-secrétaire d'Etat sous le ministère de M. Thiers, en 1840, M. Billault soutint avec bonheur la loi relative aux fortifications de Paris. Il fut un des adversaires du droit de visite et de l'indemnité Pritchard. En 1846, le collége du 3e arrondissement de Paris le choisissait



M. Billault, ministre sans portefeuille, orateur du Gouvernement au Sénat.
(Photographie de MM. Disdéri et Ce.)

comme son candidat. Elu en même temps par la Loire-Inférieure, M. Billault opta pour Ancenis.

Le même département le porta à la Constituante après la révolution de 1848.

Il ne fut pas réélu lors des élections à la Législative. Redevenu simple avocat à la cour de Paris, M. Billault défendit et fit acquitter, en juin 1850, le journal l'*Evénement*, traduit en cour d'assises pour ses attaques contre la loi du 31 mai.

Après le 2 décembre, nommé député dans l'Ariége, il fut appelé à la présidence du Corps législatif.

Le 23 juillet 1854, M. Billault succédait à M. de Persigny, comme ministre de l'intérieur, et était nommé sénateur dans le courant de la même année.

Le 8 février 1858, le général Espinasse le remplaçait au ministère de l'intérieur.

Ses grands talents et les services rendus le recommandaient à l'attention de l'empereur, qui lui a confié une des positions les plus délicates et les plus difficiles, celle de ministre sans portefeuille, d'orateur du gouvernement devant les corps délibérants de l'État.

MAXIME VAUVERT.

Les bureaux de Vente et d'Abonnement du MONDE ILLUSTRÉ, qui étaient boulevard des Italiens, 15, sont transférés boulevard des Italiens, 24.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : BAL COSTUMÉ AU MINISTÈRE D'ÉTAT. — LE SANCY. — Mme LA COMTESSE WALEWSKA. — DU PETIT MANTEAU, DIT VÉNITIEN. — LA LETTRE D'UNE AMIE PERFIDE. — UN PREMIER CHOIX DE CÉLÉBRITÉS. — LEBEUF SANS O OU SANS OS. — ÉVOCATION RELATIVE A CE PAUVRE MONSIEUR FUALDÈS. — LES HÉROÏNES DU COMPTOIR. — LE BAL DE LA PRÉSIDENCE DU CORPS LÉGISLATIF. — Mme LA COMTESSE DE LA PAGODE. — ANECDOTES SAINTE-BEUVIENNES SUR M. BIOT. — LA DÉPLORABLE AVENTURE ARRIVÉE A UNE COMTESSE INUTILE A NOMMER. — CORRESPONDANCE. — UNE RENTE QUOTIDIENNE DE VIOLETTES.

Les préoccupations mondaines de ces derniers jours ont été les bals costumés du ministère d'État et de la Présidence du Corps législatif. C'était, depuis un mois, parmi toutes ces belles dames, au nombre desquelles il s'en trouve pas mal de laides, une affaire... d'État. L'anarchie régnant pour un moment dans la mode, ces dépensières ne savaient à quel costume se vouer. On avait prévu que la Chine dominerait cette fois, et, en effet, magots et magotes ont fait assaut de dragons, de chimères, de fleurs impossibles et de couleurs exaspérées. Cette année, la vogue en fait de toilettes, sinon précisément de costumes, est à un *bon faiseur anglais* dont je n'indiquerai ici ni le nom ni l'adresse, pour ne pas sembler lui faire une réclame, mais que ses clientes, ses *écorchées*, ont déjà reconnu à mon premier mot. C'est la première fois qu'on voit un insulaire s'établir à Paris comme arbitre du goût! Le fait est qu'il en a beaucoup, et qu'il choisit, taille et orne avec une sûreté de coup d'œil et de main qui satisfait les plus exigeantes. Mercredi et samedi derniers, date de ces fameux bals, les équipages, les plus aristocratiques, comme on dit, s'alignaient à sa porte, apportant bien des impatiences, des désespoirs, des reproches, et remportant des femmes plus ou moins charmantes, mais charmées — d'être enfin costumées et d'arriver au bal avant la fin!

On sait que les salons du ministère d'État sont ce qu'il y a de plus beau en Europe, au point de vue de la richesse et du grand goût de la décoration. L'appartement particulier du ministre, qui est contigu, est aussi d'une extrême élégance, et l'ensemble offre le théâtre le plus splendide qui se puisse voir pour une fête offerte à tous les genres d'aristocraties d'une grande capitale. Une collection de tableaux de nos meilleurs maîtres enrichit l'habitation de Mme la comtesse Walewska, et témoigne, avec une foule d'autres détails, de son goût tout italien pour les arts.

La fête a été véritablement magnifique. Nous ne reprendrons pas l'énumération des costumes variés portés par tant de noms connus, car divers journaux, facilités par leur mode d'apparition, ont pu en parler avant nous. Nous rappelerons seulement cette particularité que l'un des diamants les plus célèbres de l'Europe, — *le Sancy* — brillait sur le turban de son propriétaire actuel, le jeune comte Demidoff, qui l'avait envoyé chercher tout exprès à Pétersbourg. Le Sancy est un diamant indien de plus de cent carats; il appartenait à Charles le Téméraire, qui le portait le jour où il fut tué à la bataille de Nancy. Un soldat suisse qui le trouva, le vendit *un florin* à un prêtre. Il arriva au roi de Portugal, qui, forcé de fuir ses États en 1580, le donna pour 100,000 francs à Harley de *Sancy*, trésorier général de France, dont il a depuis gardé le nom. On raconte... mais ceci peut bien être la légende brodant l'histoire, que Henri III ayant besoin d'argent, demanda au trésorier son diamant pour le mettre en gage. L'écuyer chargé de le porter fut attaqué en chemin, et n'eut que le temps d'avaler le diamant avant d'être tué. Sancy, qui connaissait la fidélité de son agent, fit ouvrir le corps, le diamant fut retrouvé dans l'estomac!

Peu de temps après, ce diamant qui avait eu pour écrin, coffre-fort ou sauve-garde un corps humain, devint la propriété de Jacques II d'Angleterre, qui le vendit 600,000 francs à Louis XIV, lequel le plaça parmi les joyaux de la couronne. Louis XV le portait à son couronnement. Comment passa-t-il ensuite en Russie? ce fut sans doute au milieu des troubles de la révolution. Toujours est-il que les Demidoff l'achetèrent alors deux millions payables en fer de leurs mines. Le jeune seigneur qui le possède aujourd'hui, avec, dit-on, plus d'un million de revenu, se donne, en le portant de loin en loin, une satisfaction d'un prix fou. En effet, en supposant que le Sancy ne vaille aujourd'hui encore que le prix d'une acquisition qui date d'une cinquantaine d'années déjà, l'ayant porté deux fois cet hiver, — sur son turban, mercredi, au bal du ministère d'État, et sur son pourpoint noir au bal de samedi, à la présidence législative, — c'est cinquante mille francs par bal que représente en fastueuse jouissance l'intérêt de ce capital. Jugez si cette merveille était admirée par les femmes qui ne possèdent qu'un tas de petites étoiles comparativement à cet incandescent soleil! On dit que la plus grande admiratrice du *Sancy* est la blonde et blanche Blanche Pierson. Revenons aux bals.

Comment échapper à la fois et à la banalité de la mention et à la vérité du fait (banal parce qu'il est vrai!) comment ne pas dire enfin que la reine de ce bal du ministère d'État était, de l'aveu de tous, et même de toutes! la brillante maîtresse de ce palais enchanté? Mme la comtesse Walewska portait le plus original et le plus riche costume de Bohémienne qui se pût rêver ou inventer, et elle le portait avec une élégance aristocratique et une grâce simple qui sont le cachet inimitable de sa personnalité, dans laquelle se fondent si sympathiquement et si noblement et la femme aimable et la très-grande dame.

Il faut noter que les costumes ne sont généralement portés que par les jeunes gens. Ceux qui approchent de la quarantaine, — ou qui s'en éloignent, — sans même qu'un titre officiel leur impose une certaine sévérité d'allures, ont, depuis quelques années, adopté le manteau dit vénitien, une importation due à la pensée conciliante de la noble florentine chez laquelle il parut pour la première fois, dans un bal travesti des affaires étrangères. Ce fut le comte de Bentivoglio, frère de Mme la comtesse Walewska, aujourd'hui consul général en Orient, qui, le premier, substitua au disgracieux et empêtrant domino, le petit manteau élégant et commode. Il est généralement adopté aujourd'hui, et la tenue qu'il complète et avive d'une riante façon, est la tenue bourgeoise de cour : habit noir, culotte courte noire ou blanche, bas de soie, le claque. On porte ses ordres, ses sautoirs, ses plaques. Seulement, en Italie, le manteau est plus court, d'ordinaire doublé d'une seconde couleur, ce qui le rend sans envers et permet de le porter tantôt rouge ou bleu, tantôt vert ou gris, et, au lieu de le nouer au col, comme on fait encore chez nous, on le fait passer de l'épaule droite sous l'aisselle gauche, ce qui dégage la poitrine, démasque les croix, et donne une allure plus pittoresque, plus cavalière. Nous savons que bon nombre de personnes se sont entendues pour le porter ainsi au prochain bal qui aura lieu chez S. Exc. M. le comte de Persigny, le soir de la mi-carême.

On nous écrit de Vienne en Autriche :

« Monsieur, j'ai hésité quelques jours à vous adresser cette lettre, parce qu'en le faisant je trahis une de mes amies sans grand profit peut-être pour vous. Mais enfin je me suis décidée à commettre cette lâcheté en faveur d'un écrivain envers lequel j'ai de la reconnaissance, parce qu'il m'amuse, tandis que, à parler franchement, l'amie en question ne m'amuse pas! Voici le fait :

» Dans le courant de la semaine prochaine, il sera adressé une espèce de circulaire conçue dans les termes que vous trouverez plus bas, aux célébrités parisiennes de divers calibres, dont voici les noms. Ce n'est qu'une première liste de gens visés. Une nouvelle décharge à mitraille formée de la même dite circulaire, partira ensuite, si le nombre des premières victimes *répond* à ce qu'on espère. Celles-ci sont donc :

» Messieurs et mesdames :

» Alfred de Vigny, Mérimée, Ch. Gounod, Saintine, Emile de Girardin, F. Halévy, Eug. Isabey, Emma Livry, Champfleury, Désiré Nisard, Guizot, Léon Gozlan, Alph. Royer, Nadaud, F. Cerrito, Auguste Maquet, A. Second, Arsène Houssaye, Céline Montalant, Victor Massé, Dantan jeune, F. Ponsard, Edile Riquer, Victorien Sardou, Viennet, Sainte-Beuve, Thiers, Ed. Monselet, de Saint-Georges, Jules et Paul Lacroix, Henri de Pène, Méry, Elise de Voyod, Emile Augier, Nadar, Paul Foucher, A. de Calonne, Ed. About, Henri Berthoud, Nestor Roqueplan, Marie Favart, F. Mallefille, A. de Lamartine, Auber, Yvon, Jules Sandeau, Dupin aîné, P. Stephen, Al. Delavergne, J. Offenbach, G. Sand, Bressant, P. Limayrac, Louise Marquet, Geffroy, comte de Montalembert, Gustave Ricard, Delphine Fix, Ad. Sax, de la Guéronnière, Horace Vernet, Alphonse Karr, Mocquard, Taglioni, etc., etc.

» Voici maintenant la lettre que chacune de ces personnes recevra, signée d'un nom et d'un titre qui n'appartiennent pas plus à celle qui l'a conçue, que le trésor de la tour de Londres n'est à moi, nom et titre choisis de façon à influer vivement sur les réponses espérées. Circulaire :

« *Monsieur (ou madame), il est dans un hôtel de la capitale de l'Autriche tous les soirs envahi par la diplomatie, la politique et les hauts intérêts sociaux, une jeune femme qui ne songe qu'à Paris qu'elle a vu pendant un hiver, et dont l'ardent souvenir est resté dans son cœur* EXILÉ DANS SA PROPRE PATRIE!

» *Cette jeune femme vous admire! Elle a trouvé dans vos œuvres* (ceci modifié pour les personnes de théâtre) *un adoucissement à son ennui; elle se répète vos belles pages, elle médite vos pensées. Il lui serait bien doux de connaître les traits de la personne célèbre à qui elle doit un soulagement à sa vie officielle. Sans doute elle pourrait se procurer cette image honorée par les moyens vulgaires... mais combien elle serait plus heureuse et consolée de la tenir de vous-même! avec votre nom signé, comme une petite marque de sympathie envers une admiratrice des plus sincères! Puis-je oser espérer, monsieur, que vous daignerez... etc., etc.* »

» La lettre sera signée, comme je l'ai dit, d'un nom emprunté à la géographie autrichienne, et imitant celui de quelque grande famille, et la mendiante se dira baronne de ce nom, de ce lieu.

» C'est cette mystification que je veux empêcher, monsieur, et comme la dame en question est *assez riche* pour se fournir un album sans recourir à de pareils moyens, je serais enchantée de faire avorter sa ridicule spéculation, qui est à la fois et d'argent et d'amour-propre, car elle ne manquerait pas de se prévaloir des signatures autographes, des mots aimables que de courtoises célébrités, tombant dans un piége de flatteries, pourraient ajouter à l'envoi du portrait-carte. Sans doute je cours quelque risque d'être soupçonnée lorsque le *Monde illustré* viendra révéler ici, par avance, cette prochaine tentative de commerce et de vanité. Mais j'espère que ce soupçon s'égarera dans le grand nombre de personnes qui, comme moi, fréquentent officiellement l'hôtel de ***, et j'ose compter sur votre réserve dans le cas où quelque diplomate autrichien essayerait à Paris de savoir de quelle main est parti le trait. Dans cette certitude et dans l'espoir que la publication que vous voudrez bien faire de mon avertissement empêchera l'expédition des menteuses circulaires, ou en limitera l'effet auprès de vos confrères et autres célébrités parisiennes, je vous prie d'agréer, etc., etc.

» X. Y. Z.

» *P. S.* — Inclus, pour vous seul, mon véritable nom à jeter au feu, imprimé sur la bande d'un journal belge. »

Dans une préfecture du Midi il vient d'arriver le fait piquant qui suit :

Et d'abord sachez que la ville compte parmi ses habitants les plus honorables, un citoyen dont le nom manque un peu d'euphonie. Il porte celui de certain animal...

« — Chéri de saint Antoine? — direz-vous, — et qu'aligne franchement sur son enseigne la fameuse marchande de fruits de la rue Louis-le-Grand!

» — Non, monsieur, mais plutôt celui de la métamorphose de Jupiter lorsqu'il enleva Déjanire, — l'animal devant lequel un proverbe défend de mettre la charrue, — contre lequel il est avantageux d'échanger un œuf, — le ruminant enfin, ainsi amené dans la suite aux *mots dorés* de Caton :

> De plusieurs choses Dieu nous garde :
> De toute femme qui se farde,
> D'un serviteur qui se regarde
> Et d'un *bœuf* salé sans moutarde!

Le voilà nommé.

Mais l'honorable citoyen, ancien militaire qui a dignement gagné la rosette d'officier de l'ordre, — et dont la mère a jadis essayé d'équilibrer le nom paternel par ce contre-poids : *Ernest*, — n'a point encore pris son parti de sa conformité nominale avec l'idole égyptienne, et c'est pour lui l'objet d'une préoccupation constante, d'une sollicitude active, que de bien établir, et toujours rappeler, qu'il s'écrit Lebeuf et non Lebœuf.

Aussi, l'autre jour, arrivant au bal du préfet, et voyant un employé nouveau assis à la table où s'inscrivaient les noms des arrivants, il se penche et dit :

« — Lebeuf... sans O... entendez-vous? sans O!

L'huissier entend.... et comme l'invité franchit la porte, il crie d'une voix à tout casser :

» — *Monsieur Lebeuf... de la première catégorie!*

» — Qu'est-ce à dire, malheureux! — exclame l'ancien soldat en se retournant.

» — Dame, monsieur, vous recommandez tant le bœuf *sans os*... que moi j'ai compris... j'ai cru... »

Jugez si le bal préfectoral s'est amusé de l'incident!

On nous écrit :

« Monsieur, vous parliez récemment de l'apparition au comptoir d'un café situé au premier étage, place de la Bourse, de la fille Nina Lassave, maîtresse de Fieschi, — exposition à laquelle la police mit louablement fin.

» Il y aurait un pendant à rappeler, répondant à ce soin avec lequel, lorsque des circonstances nouvelles vous en offrent le motif, vous évoquez les souvenirs de faits analogues oubliés, ou inconnus, de la nouvelle génération. Je veux parler de la fameuse Mme Manson, surnommée en 1818 l'*héroïne de Rhodez*, cette femme qui faillit être si terriblement compromise dans l'assassinat de l'infortuné *Fualdès*... »

(Rappelons en deux mots que M. Fualdès, ancien magistrat à Rhodez, fut attiré dans une maison louche ou borgne par des individus qui passaient pour ses amis, qu'on lui fit signer des lettres de change; après quoi on l'égorgea, tandis que des joueurs de vielle apostés dans la rue empêchaient les cris de la victime d'arriver jusqu'aux passants, et qu'une affreuse veuve Bancal faisait boire le sang à l'animal... auquel le gentilhomme de la pièce de Voltaire que joue en ce moment l'Odéon, a emprunté son nom. Qu'enfin une dame Manson, séparée de son mari, d'un esprit vif et d'un cœur tendre, se trouvant, déguisée en homme, dans cette affreuse maison, assista au drame, d'une chambre de la Bancal, — et en ayant fait confidence à quelques amis, fut amenée à déposer devant la justice. Un singulier engouement éclata dans le public en faveur de cette dame qui se trouvait travestie le soir, dans une maison pareille ! et toute la France s'enflamma de la curiosité la plus ardente au sujet de celle qu'on appela « un témoin aposté par la Providence pour révéler le crime, » à ce point que lorsqu'elle revint à Albi, elle fit son entrée en amazone, triomphalement escortée par la foule...)

« Le 15 juin 1819, Mme Manson arriva à Paris pour y faire imprimer un volume de sept feuilles in-octavo, qu'elle intitulait ses *Mémoires*. Elle s'installa dans cet étrange *hôtel de Nantes*, qui resta si longtemps isolé presque au milieu de la place du Carrousel, où sa base servait de station aux omnibus de banlieue. Les journaux annoncèrent que l'*héroïne*, visible de midi à quatre heures, débitait elle-même, au prix de 10 fr., le volume qui ne racontait guère que ce qu'on savait déjà... Et la foule curieuse accourut, et lui fit encaisser une assez belle somme! Je fis comme les autres, monsieur, j'allai porter mes 10 fr., moins pour avoir les *Mémoires* que pour voir la femme dont toute l'Europe venait de s'occuper, les uns avec défiance, les autres avec sympathie. Un vieux domestique vous introduisait. Je vis une personne d'environ trente ans, de manières élégantes et vêtue d'une façon un peu théâtrale. Elle trônait sur un canapé en drap rouge à impressions noires, et échangeait volontiers quelques mots avec ceux des acheteurs dont l'extérieur lui convenait. Au bout d'un mois, le comte Decazes lui fit dire que, si elle s'en retournait tranquillement à Albi, il donnerait une bourse dans un lycée à son fils. Elle partit. Il faut noter que cette bienveillance du ministre parut aux uns un scandale, et aux autres un acte de justice. Tel est mon souvenir; je vous l'offre, monsieur, avec les expressions, etc.

» D***. »

~~~ Les salons de l'hôtel de la Présidence du Corps Législatif sont, dans leur suprême élégance, moins fastueux que ceux du Ministère d'Etat, mais la galerie que le maître du lieu y a récemment ajoutée pour les danses, galerie flanquée de celle où s'étale tout un précieux musée, font de ce palais l'arène la plus vaste qui soit, après l'Hôtel-de-Ville, pour une fête officielle. Pourtant, M. le comte de Morny tient essentiellement à ce qu'il n'y ait jamais d'encombrement chez lui, et c'est là un des agréments comme une des élégances de ses bals : qu'on circule aisément dans les salons, en supposant même la galerie des danses un peu encombrée. Nous nénumérerons pas plus ici que nous ne l'avons fait tout à l'heure les costumes nombreux, riants, multicolores, qui faisaient de cette longue et lumineuse galerie une sorte de kaléïdoscope! Ceux de nos confrères qui font leur spécialité de la nomenclature (le *Sport* offre sous ce rapport les plus piquantes et complètes satisfactions) ne pourront que se répéter un peu à propos de ce bal, si brillant et si réussi. Mais il est un de ces costumes qui ne saurait faire autrement que de jaillir de notre abstention des détails, comme il a dominé tous les travestissurent : c'est celui que portait madame la comtesse de Morny, et qu'on a qualifié de *pagode*. Rêvez tout ce qu'il y a de plus original dans la somptuosité, tout ce qu'il y a de plus imprévu dans la rareté, et vous approcherez peu de cet éblouissement. Il suffira, ou plutôt il ne suffira pas, de dire que la coiffure était une pagode chinoise, à trois étages et bâtie en pierreries. On disait que ce costume était celui dans lequel la dernière jeune impératrice du Milieu, s'était mariée. N'est-ce pas une des particularités étranges de ces temps imprévus et encore inaccomplis, que de voir porté par une jeune princesse russe, présidente des fêtes de ce palais législatif dont son mari préside les séances, le costume précieusement conservé par cette *Fille du Ciel* qui n'osait s'en revêtir une seconde fois parce qu'il restait désormais pour elle un objet sacré ?

~~~ Les anecdotes sont un des régals de l'esprit français. On se plaît toujours à les recueillir. Elles alimententent, par des citations faciles, les conversations mondaines. Elles frappent, elles peignent, elles fixent. Elles sont la providence des esprits stériles. Bref, ce sont les truffes du repas intellectuel.

M. Sainte-Beuve qui en sait beaucoup, comme si pareille ressource pouvait ajouter au charme de sa parole ou à l'attrait de sa plume, vient d'en citer quelques-unes, d'aussi peu connues que charmantes, dans l'étude qu'il a très-librement et très-utilement faite de la personnalité scientifique et littéraire du dernier mort des immortels : l'octogénaire M. Biot. Nous ne choisissons pas, nous prélevons les plus courtes, renvoyant au texte du *Constitutionnel* des deux derniers lundis, pour le festin dont nous n'offrons, si l'on peut dire, que l'absinthe apéritive :

« Il est d'usage à l'Académie française que le directeur ou président en exercice, lorsqu'un membre meurt, préside également la séance et prononce le discours solennel le jour où ce membre est remplacé et où l'on reçoit son successeur : le mort, tout naturellement, y est fort célébré. Un jour que M. Guizot venait d'être élu directeur, M. Biot s'approcha de lui et, pour tout compliment, lui dit : « C'est tentant! » Fontenelle n'eût pas mieux trouvé. »

Et plus loin :

» Un jour, sur la question qu'il adressa à M. Bertrand : « Quel est le jeune géomètre qui vous paraît avoir le plus d'avenir? » et sur la réponse qui lui fut faite : « c'est M. Bour, » ce dernier qui était en province reçut, peu après, une caisse contenant six gros volumes, formant un *exemplaire unique* des œuvres de Lagrange, lesquelles n'ont jamais été recueillies et sont éparses dans les mémoires des diverses compagnies savantes. L'envoi portait cette indication : « Offert par Lagrange à Condorcet, — par Condorcet à Lacroix, — par Lacroix à M. Biot, — par M. Biot à M. Bour, — par M. Bour à... » Le nom en blanc, pour bien marquer l'intention que le legs précieux, ainsi transmis de main en main au plus digne, continuât de l'être encore sans courir la chance d'être divisé et dispersé.

» Examinateur à l'école de Saint-Cyr, un jour M. Biot y rencontra parmi les élèves un Montmorency qu'il interrogea et qui répondit fort bien. Il lui exprima son approbation, en ajoutant ces mots qui résument, ce me semble, à merveille le genre d'égards qui restent dus aux anciens noms historiques, dans la juste et stricte mesure des idées de 89 : « On vous doit, monsieur, les occasions de vous distinguer ; mais souvenez-vous bien toute votre vie qu'on ne vous doit que cela. »

~~~ On s'amuse fort, au faubourg Saint-Honoré, de l'anecdote qui suit.

Il s'agit d'un aveugle resté mondain, — et qui n'est pas M. le comte de Rambuteau...

Mais bien le baron de R***.

Le baron a été fort recherché, fort répandu, parce que son caractère aimable et son esprit très-vif rendaient sa société des plus attrayants. Ancien diplomate, resté célibataire, il a su réussir de toutes façons; ses souvenirs pourraient faire suite à ceux du comte Alex de Tilly, — qui ne font pas précisément suite à Berquin.

A quarante-cinq ans le baron de R*** est assez brusquement devenu aveugle. Quel chagrin! combien on l'a plaint! Comme on s'est efforcé d'atténuer pour lui ce désastre, en augmentant encore l'empressement à l'accueillir, dans la limite de ce qui était compatible avec cette pénible infirmité! C'est ainsi que tous les soirs, depuis six ans, le baron allait dans le monde, accompagné par un valet de chambre attentif. Une fois installé dans un salon ou dans une loge de théâtre, il écoutait ou parlait, et pouvait ainsi oublier un peu son triste état, car on faisait tout pour le lui adoucir. Il avouait franchement, il y a trois mois, qu'il était extrêmement désolé de ne point voir trois ou quatre jeunes femmes à la mode, dont il entendait parler sans cesse : Mme de G... — Mme L... M... — Mme E... — et sa sœur la marquise de G... — Il regrettait aussi beaucoup, mais beaucoup, d'être privé de la vue des ballets nouveaux, et ce qu'on lui disait de certains tableaux de *l'Etoile de Messine* le désolait, — car il avait longtemps fait un ardent et presque indiscret usage de la lorgnette...

Il y a deux mois, on apprend que le baron est brusquement parti pour l'Allemagne. Où et pourquoi? C'est ce qu'on ignore! Il reste absent plusieurs semaines. Puis, mercredi dernier, vers neuf heures, il se présente chez la comtesse de V... qui est une des beautés du grand monde parisien, veuve depuis quinze mois, — veuve — avant trente ans. Il sait que la comtesse reçoit, chaque soir, de neuf à minuit.

Comme son coupé pénètre dans la cour de l'hôtel une caméristé affairée qui passait dans l'antichambre, rentre et annonce la visite :

« — Allez vite dire que je ne reçois pas ! — dit la comtesse, — parce que je me prépare à aller au bal costumé du comte Walewsky !

La caméristé va sortir, la comtesse reprend :

» — Au fait, attendez, Georgette... Ce pauvre baron, il y a un siècle qu'on ne l'a vu !... il a fait une absence... D'où vient-il ? on ne sait ? Il doit désirer me parler... Or, dans le triste état où il est, il n'y a pas d'inconvénient... cela ne vous empêchera pas de m'habiller, Georgette?

» — Un aveugle? non certainement, madame!

» — Eh bien, dites qu'on le laisse entrer, vous le placerez là, dans ce fauteuil... il ne nous gênera pas, et nous causerons, ça abrégera l'ennui de me coiffer, de m'habiller...

On introduit le baron, qu'on installe au coin de la cheminée du cabinet de toilette.

» — Eh bonjour, cher ami ! et d'où venez-vous? et comment va? que racontez-vous? etc., etc.

Le baron répond, on bavarde. La femme de chambre coiffe sa maîtresse. Puis on s'occupe d'essayer le costume de *glaneuse*, un petit costume sommaire et léger qui, du reste, était fort remarqué au bal de S. Exc. le ministre d'Etat. Là comtesse est tantôt en jupon, tantôt autrement. On lui met ses bas couleur chair, on la chausse de petites mules, bref, on est là entre femmes, avec toutes les libertés que comporte la situation... Au bout d'une heure la comtesse est enfin habillée, costumée :

» — Là ! — fait la dame en se donnant un dernier coup d'œil à la Psyché, — me voilà prête! Je vais vous renvoyer, baron. Mais avec tout cela, vous ne m'avez pas dit ce que vous êtes allé faire en Allemagne! Est-ce un mystère?

» — Du tout, comtesse... C'est un bonheur! Je suis allé à Heidelberg, me faire opérer de la cataracte!

» — Ah, mon Dieu... — s'écrie la comtesse toute blême d'effroi, — et cela a réussi?

» — Parfaitement... Jugez-en!

Et le baron, se levant du fauteuil, ou plutôt de la *stalle* qu'on lui a donnée pour le plus charmant spectacle, va droit à la comtesse et lui prend la main qu'il embrasse avec toute l'élégante courtoisie de ses précédentes années. Après quoi, il prend son chapeau et se dirige tout seul vers la porte, par laquelle il disparaît lentement, laissant la comtesse atterrée.

Et jugez maintenant si l'on rit de l'aventure!

« — Le mieux, — disait hier un oncle de la comtesse, — ce serait qu'elle épousât le baron ! »

~~~ CORRESPONDANCE. — A M. Juan Pablo : Je regrette, monsieur, que votre communication, qui atteste votre obligeance, ne soit pas dans le ton concis, le courant forcé de ces lignes — au lieu d'être développée comme une narration de voyage. Merci de l'aimable attention, intention.

— A M. A. B., à Borgemon : Vous vous trompez, monsieur, en croyant que l'idée de l'*expropriation pour cause d'utilité publique* n'ait pas été émise dans les discussions relatives à la question de la propriété littéraire. Cette idée a même toute chance d'être l'objet d'un article éventuel. La façon dont vous venez découvrir l'Amérique n'en est pas moins fort spirituelle.

— A M. Aug. de S... : Il y aurait bien des moyens à indiquer pour essayer de lui plaire, ou tout au moins pour attirer d'abord, puis retenir son attention. En voici une fort simple, dont vous vous tirerez le plus aisément du monde, puisqu'il ne s'agira que d'un peu d'argent.

Arrangez-vous avec un fleuriste bien pourvu, donnez-lui ordre d'envoyer chaque matin à la dame un bouquet de violettes gros comme le poing. Pendant un an, ne cessez pas! Il y aura des saisons où l'affaire vous coûtera vingt sous, — et d'autres vingt francs. D'abord vous n'aurez l'air de faire ainsi qu'une chose assez ordinaire, et sans-distinction absolue. Mais, peu à peu, par la persistance, la ténacité, — puis enfin par la difficulté de former le bouquet, l'envoi prendra décidément une valeur, une considération et enfin un charme peu commun, et qui vous rendra en estime ce que ce bouquet apportera quotidiennement en flatterie. Cette maison, obstinément embaumée par vous à travers temps et autans, créera autour d'elle une atmosphère qui vous sera sympathique, et le parfum de vos fleurettes obstinées, parfois devenues pour elle une ressource de toilette, pourra bien la pénétrer insensiblement jusqu'au cœur! Essayez... et pour tout échange entre votre demande et cette réponse, racontez-nous le sort de l'idée.

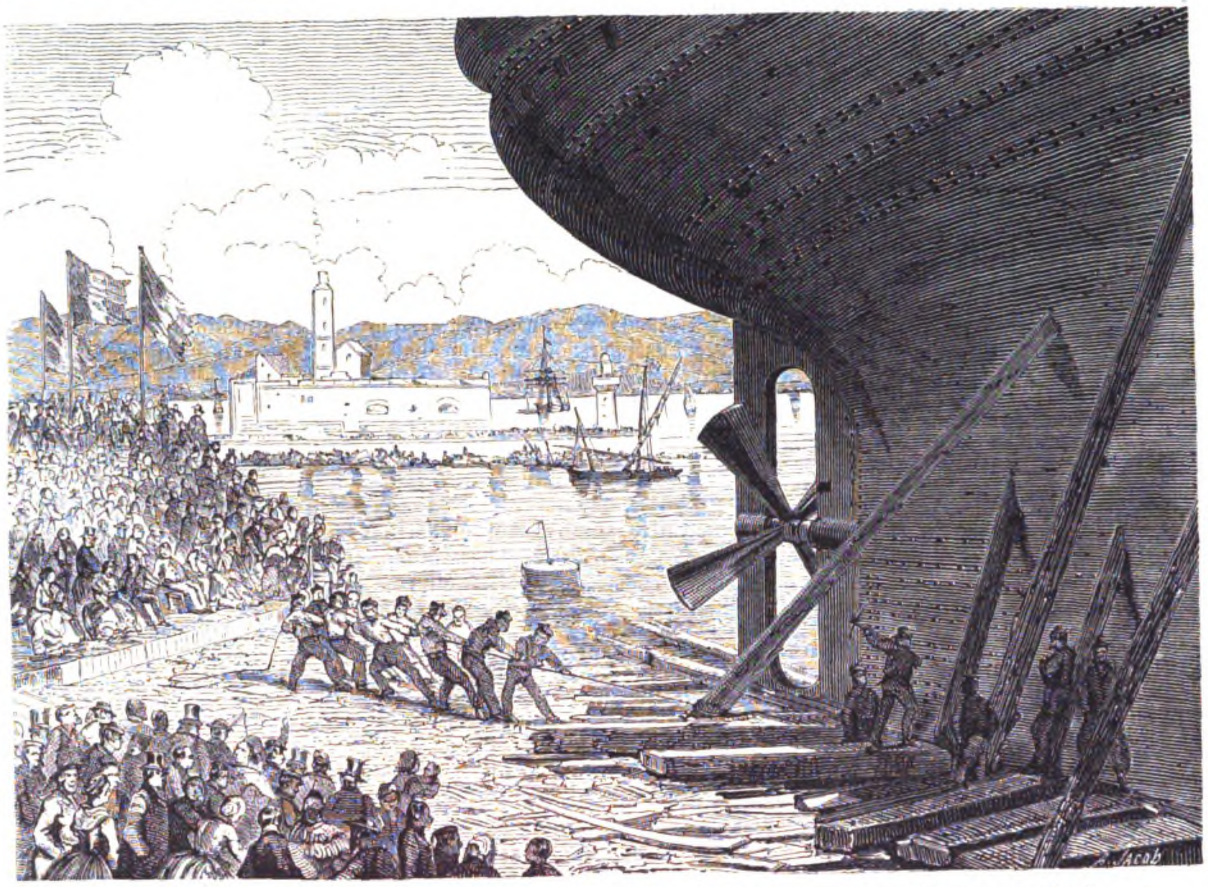
JULES LECOMTE.

Lancement de *l'Erymanthe.*

La Compagnie des Messageries impériales a déjà jeté sur l'Océan et la Méditerranée une véritable flotte commerciale. Ses navires rayonnant de Marseille sur tous les points des côtes d'Afrique et de l'Orient, portent nos produits et nos relations dans les deux mondes.

Son travail est incessant, ses ateliers gigantesques, ses ouvriers infatigables.

Sous son active influence, la Ciotat devient une véritable ville industrielle. Ce petit port, qui jadis bornait toute son ambition à expédier d'excellents vins muscats, de l'huile et des fruits secs, ne s'arrête pas aujourd'hui de produire ces puissants et rapides paquebots capables d'affronter toutes les navigations.



Lancement de l'*Erymanthe*, paquebot des messageries impériales. (Croquis de M. Pierre Blanchet.)

Après l'un, l'autre. Les statisticiens seuls pourront bientôt les compter. Hier, c'était le jour du baptême de l'*Erymanthe*, un nouveau vapeur à hélice destiné aux voyages de la Méditerranée.

Chaque lancement de navire est, à la Ciotat, l'occasion d'une fête dont M. Armand Béhie est le généreux organisateur.

Pour la mise à l'eau de l'*Erymanthe*, le gracieux ordonnateur avait convié tout ce que la ville de Marseille offrait de personnalités distinguées et intelligentes. Mgr Cruice, le nouvel évêque et M. de Maupas, le sénateur, chargé de l'administration du département des Bouches-du-Rhône, assistaient, pour la première fois, l'un et l'autre, au lancement d'un navire. Après la cérémonie, une table magnifiquement et



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *La Reine de Saba*, acte II, décor de M. Martin. (D'après une photographie à la lumière électrique de MM. Cremière et Cᵉ.)



La dernière heure du Carnaval.

abondamment servie (M. Pierre Blanchet, notre correspondant en sait quelque chose) réunissait les convives. Des toasts ont été cordialement portés à la prospérité de la Compagnie des Messageries impériales, cette puissante association, la plus haute expression de notre commerce maritime.

LÉO DE BERNARD.

Carnaval et Carême.

Harengs fumés, réjouissez-vous dans vos barils, frétillez dans votre saumure! Marchandes de *verdure*, haussez votre enthousiasme avec vos prix; laitières, étirez vos consciences, recurez vos jattes et apprêtez-vous à fournir un large débit aux poitrines repentantes.

Le Carnaval est mort. Notre spirituel Monselet a retiré de dessous la table le dernier chicard qui venait de casser son dernier plumet. Nos bébés ont la coqueluche. Les échos de l'Opéra sont poussifs tant ils ont crié. Ce monde-là en a pour un an avant de se guérir de sa laryngite.

Toute joie a son lendemain, tout Carnaval a son Carême. L'heure de l'abstinence a sonné à l'horloge des compensations.

Gare à vous, Pierrettes saturées de champagne; gare à vous, dominos trop truffés; la Pénitence arrive, tenant en main la discipline qui va corriger vos intempérances. Hâtez-vous de lui obéir, si vous voulez recouvrer cette santé compromise par soixante jours de folies.

Ne tremblez pas devant ses prescriptions, qui peuvent encore vous rendre vos couleurs roses et le brillant de vos prunelles. Recevez avec humilité l'Auvergnat qui, moyennant deux sous, vous apporte cent carafes de breuvage distillé et régénérateur. Courez au-devant de ce haquet sauveur qui vous offre, pour vous délivrer des menaces d'une gastrite méritée, ses cressons et ses carottes nouvelles.

Tout cela n'est pas cher. Carême est un compagnon peu exigeant : il impose et prêche l'économie; il force les plus prodigues qui l'écoutent à mettre sol sur sol pour racheter les vieux péchés, éviter le protêt du billet souscrit la veille d'un bal, se mettre à l'abri des gardes du commerce et de la séquestration à Clichy.

La raison seule peut donner des fervents à Carême. Mais la cervelle humaine est bien faible dans le jeune âge, et nous espérons peu cette année une conversion générale. Ce n'est pas trop dans les habitudes des chicards et des débardeurs, des folies et des gardes-françaises, de croire à la sagesse des nations qui prêchent le jeûne et le repos.

Parce qu'ils ont été galvanisés par deux mois d'ardeurs chorégraphiques et gastronomiques ils s'imaginent que leurs muscles sont indomptables, que leur estomac est invincible.

Ils ne pensent pas avoir besoin de suivre les sages conseils donnés par le spirituel crayon de M. Morin qui leur crie de toute sa puissance humoristique : Prenez garde! prenez garde! après le Carnaval

> Le masque tombe, le fou reste,
> Et la santé s'évanouit!

ACHILLE ARNAUD.

LA PENDULE

(Suite et fin.)

Joséphine alla à Paris solliciter un avancement devenu de plus en plus nécessaire; on lui fit des promesses, elle revint confiante, mais malgré la joie manifestée par Hippolyte, elle devina avec cet instinct des cœurs aimants une nouvelle catastrophe. Elle se tut.

N'avait-elle point assez fait pour mériter sa confiance? Fallait-il donc toujours la mendier comme une aumône? Joséphine surprit chez son mari les mêmes signes désastreux qui l'avaient éclairé sur son premier malheur. Dès lors, elle s'attacha à diriger l'éducation de ses filles du côté triste et matériel de l'existence. Elle ne demanda plus d'argent à son mari et vendit quelques menus bijoux.

Hippolyte avait perdu le sommeil : il restait parfois toute la nuit dans son cabinet, marchant à grands pas, parlant haut et paraissant tourmenté par de funestes idées.

Une nuit, Joséphine ne pouvant plus maîtriser son angoisse, se leva, passa son peignoir, et traversant une galerie, vint doucement plonger un œil inquiet dans le cabinet de son mari. Il était debout devant sa caisse ouverte.

Des liasses de billets de banque et des rouleaux d'or étaient devant lui; il les regardaient, les palpait, s'en éloignait presque avec effroi, s'asseyait à sa table, composait des chiffres, recommençait ses calculs, puis, attiré et fasciné de nouveau par l'or et les valeurs étalés devant lui, il les reprenait et jouait avec elles.

Joséphine, en posant son front sur le vitrage, fit un bruit léger, M. Soly tressaillit et se dirigea vers la porte; la pauvre femme eut peur d'être surprise et disparut en courant pieds nus sur les dalles de la galerie.

M. Soly pensa s'être trompé et revint à son bureau.

Après avoir lutté contre une tentation horrible, il enferma les billets dans son portefeuille, remplit ses poches de rouleaux, s'enveloppa d'un ample manteau et sortit sans réveiller personne.

Le lendemain, Joséphine, ne le voyant pas monter après que l'on eut sonné le déjeuner, descendit au bureau, vit le fauteuil de son mari vide, la caisse béante et une lettre sur la table.

Elle la décacheta d'une main fiévreuse.

Hippolyte était parti!

Parti pour tenter une dernière fois la fortune, en jetant dans le gouffre de la Bourse, non plus seulement la dot de sa femme et le pain de ses enfants, mais l'argent des deniers publics, les fonds confiés par le gouvernement à sa probité.

Joséphine tomba comme morte.

Le lendemain, le déficit de la caisse était constaté. Le mobilier de Mme Soly fut vendu pour combler une partie du vol. Elle regarda la vente d'un œil sec, mais quand on mit aux enchères une petite pendule de cuivre finement travaillée, et qu'elle tenait de sa tante, les lointains souvenirs de la jeunesse passèrent devant elle, ses yeux se remplirent de larmes.

La pendule fut achetée, mais le lendemain un ami courait la lui offrir.

Mme Soly, cette femme jadis riche et honorée, veuve de l'honneur de son mari, partit d'A. et se rendit à Paris. Elle s'installa dans un grenier que l'avarice du propriétaire avait divisé en plusieurs compartiments; là, elle et ses filles apprirent à piquer des corsets.

Adèle et Jenny purent supporter ce changement d'existence; mais Laure qui avait vu le monde, et respiré l'air des salons, ne put survivre à sa vie heureuse. Elle essaya de lutter. Regardant sa mère pour reprendre courage, elle se jeta dans un labeur qui brûla ses yeux et fatigua sa poitrine.

Mme Soly assista jour par jour à l'agonie de sa fille.

Dans ce grenier sanctifié par la résignation et l'amour maternel, on vit se passer le plus douloureux des spectacles.

Tandis que Laure expirait, la fusillade des journées de juin 48 plongeait Paris dans l'épouvante. Le quartier habité par les pauvres femmes était au centre de l'insurrection. Tous les étages regorgaient de blessés. On frappa à la porte de Joséphine tandis que, penchée sur sa fille, elle recueillait les derniers soupirs de cet ange.

Un homme noir de fumée et de poudre, couvert de sang et atteint en plusieurs endroits, fut placé sur le plancher par ceux qui le portaient.

— Vous êtes une bonne femme, dit l'un de ces hommes à Mme Soly, et nous avons pensé que vous accorderiez bien quelques heures d'asile à ce pauvre diable qui n'a plus besoin que de mourir en paix.

Joséphine quitta le chevet de sa fille et s'avança vers le blessé.

Quand elle l'eut regardé, elle poussa un cri, le moribond ouvrit alors les yeux.

— Emportez-moi d'ici! s'écria-t-il, je l'ai déjà tuée...

— Non laissez-le, dit la pauvre femme. Laure qui se meurt et qui va bientôt être un ange, priera Dieu de lui pardonner.

Laure fit un signe de tête à son père.

— Mère, dit-elle, quand la pendule sonnera...

— N'achève pas, cruelle fille!

La pendule sonna presque au même instant et le bruit du timbre de métal couvrit le dernier soupir de la jeune fille.

La pendule de cuivre s'arrêta comme si le ressort eût été brisé, et jamais elle n'a été remontée depuis.

AIMÉ GUILLABERT.

FIN.

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

Brébillet lava, mais dans de l'eau, son œil un peu enflé, puis il proposa un bol de punch et nous entrâmes au café aussi crânement que si nous eussions rossé toute la bourgeoisie de la ville. Brébillet, qui avait lu un roman maritime en cachette, demanda son punch en jurant mille sabords. Trumeau et Riancourt se provoquèrent au billard; Louis de Gourdon voulut battre au piquet Mareuil, cet indiscret qui parlait de sa jolie cousine; puis cartes et billes furent abandonnées pour une partie générale de dominos qu'on faisait sonner terriblement sur le marbre des tables.

Le punch arriva, dans son bol de fer étamé. On remplit mon verre et l'on me força d'allumer un cigare pour ne point déshonorer la compagnie.

Madame, j'avoue à ma honte que je n'avais jamais fumé, et que même je n'avais jamais bu de punch. On ne fumait point, on ne buvait pas de punch chez ma bonne vieille aïeule, où je passais mes vacances, et au collége de Juilly, je ne sortais jamais. Je trouvai le cigare détestable, mais le punch, sucré solidement, me sembla une agréable boisson. Je laissai le cigare s'éteindre, mais je vidai trois fois mon verre et je sentis qu'un étrange excitement travaillait mon cerveau. Ces messieurs, malgré leurs fanfaronnades, n'étaient pas beaucoup plus dégourdis que moi; le bol de punch n'était pas encore à moitié qu'ils avaient déjà les yeux égarés et la joue en feu. Brébillet, l'audacieux, entonna *la Parisienne* de M. Casimir Delavigne; ce chant patriotique fut répété en chœur par trois de nos amis, tandis que Trumeau chantait à pleine voix la complainte du Juif-Errant. J'avais, quant à moi, le punch plus tendre que les autres et je fredonnais, les yeux au ciel, la romance langoureuse du conscrit qui va revoir la chaumière maternelle. On nous mit à la porte.

L'intérieur de la diligence avait été retenu pour nous et nous l'occupâmes, après avoir essayé de scandaliser les gens qui étaient dans la cour des messageries. Tant que nous fûmes en ville, ces messieurs se pressèrent aux portières pour vociférer des apostrophes aux passants. Brébillet cherchait partout son monsieur pour le massacrer. Une fois dans la campagne, chacun rentra et ce fut la confusion des langues. Personne n'écoutait son voisin. Tout le monde parlait de soi-même, bien entendu. Je n'échappais nullement au travers général, mais obéissant à ma nature élégiaque, pendant que Mareuil radotait en rêvant de sa cousine, Trumeau de sa jument, Riancourt du guide-Richard, et Brébillet de ses futures fredaines, je déclamais, moi, tout doucement dans mon coin, le poëme un peu confus de mon amour filial.

Ma tête était lourde, mes yeux se mouillaient de larmes dont la source était très-positivement au fond du bol de punch; je ne voudrais point railler le plus cher et le plus sacré de nos sentiments, fût-ce en me raillant moi-même, mais il est certain que ma guitare était montée sur un ton d'extravagante fadeur. J'aurais ennuyé jusqu'à ma mère, si elle m'eût entendu roucouler mes sucreries. Heureusement, le murmure douceâtre de ma muse se perdait dans le tapage. Peu à peu, je perdis conscience de mon propre pathos, en même temps que mes camarades enfourchaient moins vaillamment leurs dadas respectifs. Le tohu-bohu diminua graduellement pour faire place enfin à un silence complet. Nous dormîmes tous comme de petits saints.

Nous fûmes réveillés en sursaut dans la cour des messageries Laffitte et Caillard. Il faisait nuit. Après des adieux précipités, Brébillet nous promit que nous verrions ses tours dans les gazettes, et nous nous séparâmes. J'étais léger de bagages; je pris un fiacre et je donnai au cocher l'adresse de mes parents, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Je ne sais pourquoi je devenais triste à l'approche de cette heure si ardemment souhaitée où j'allais tomber

[1] Voir le n° 253.

Projet de tunnel atmosphérique pour relier la France à l'Angleterre.

Plusieurs projets ont été proposés pour relier la France à l'Angleterre ; les principaux sont :

Un tunnel construit sous la mer.

Un tube placé au fond de l'eau.

Un pont construit au-dessus de la mer.

Aucun de ces projets n'est impraticable ; la seule question est celle de la dépense.

Je ne viens pas apporter une idée complétement nouvelle, mais une simple modification au second de ces projets, qui devient alors d'une réalisation très-possible.

Ce second projet consiste en un tube, soit en forte tôle garnie de bois, soit en fonte; placé simplement sur le fond de la mer, et garanti par des enrochements. Le sol assez uniforme, légèrement incliné à partir des côtes jusque vers le milieu de la Manche, ne présente pas de différence brusque de niveau ; le tube peut donc facilement s'appuyer sur le sol.

Au lieu d'un seul tube de 5 mètres de diamètre, dimension *minimum* pour établir deux voies, ou bien de deux tubes placés l'un à côté de l'autre, et de 3 mètres de diamètre : je proposerais deux tubes en fonte de 1 mètre 70 seulement de diamètre.

Les avantages de cette réduction de diamètre, sont :

1º Économie de métal;

2º Résistance aux chocs plus considérable, même à égalité d'épaisseur;

3º La saillie sur le sol étant moindre, l'enrochement est plus facile, et les causes de chocs sont diminuées.

Et au lieu de faire parcourir les tubes par des wagons ordinaires, conduits par des locomotives, dont la fumée rend les tunnels inhabitables malgré la ventilation, ou entraînés par des machines fixes placées aux extrémités, je propose de faire courir dans ces tubes des wagons-tubes de 1 mètre 60 de diamètre, montés sur des roues, s'appuyant sur des rails, ces wagons hermétiquement fermés : ils seront entraînés par une différence de pression sur l'avant et sur l'arrière du wagon : cette différence de pression serait obtenue au moyen d'un système de machines fixes placées aux extrémités, avec ventilateurs et réservoirs à air comprimé et à air raréfié.

L'air étant réduit dans un des tubes à trois quarts d'atmosphère, un wagon-tube partant de France sera poussé par une pression d'un quart d'atmosphère, pression qu'on entretiendra au moyen des machines et des réservoirs.

Je ne donne ici qu'une idée succincte du système ; la place me manquerait pour entrer dans les détails de dépense, développements de construction et disposition des tubes, leur raccordement, le moyen de tenir compte de la dilatation longitudinale des tubes, dilatation faible cependant, les variations de température du fond de la mer étant peu sensibles : moyen d'obturation pour empêcher la communication entre les atmosphères de l'avant et de l'arrière du wagon : disposition intérieure du wagon : vitesse normale à adopter pour la marche des trains... etc...

La longueur du tunnel placé dans la partie la plus étroite du détroit, serait de 34,500 mètres environ ; la dépense de 1,100 francs par mètre, soit 38,000,000: plus, 18,000,000 pour machines fixes, réservoirs d'air, matériel..., on arrive à une dépense de 56,000,000.

En estimant la recette à 14,000,000 par an, c'est adopter une appréciation qui est loin d'être exagérée ; admettant 4,000,000 de dépenses, entretien de matériel..., il reste 10,000,000 de bénéfice net, soit 18 pour cent.

C'est, comme on le voit, une grande, belle et lucrative affaire à entreprendre : puisse la prochaine exposition lui donner la première impulsion.

P.......

Paysans d'Ossuna se rendant au marché de Ronda.

Nous étions à Gibraltar depuis quinze jours, nous avions exploré tous les environs et fait un pèlerinage à chacun des endroits célèbres ou pittoresques, quand nous apprîmes à l'hôtel de Victoria qu'on organisait une caravane pour se rendre à la foire de Ronda.

Je dois vous dire que Ronda est un des mystères de la vieille Andalousie, c'est le dernier rempart de la domination des Maures, et la nature y a réuni tout ce qui peut frapper l'imagination du voyageur. La situation est presque inaccessible, car la ville est située sur un rocher comme Constantine; les monuments mauresques s'y rencontrent à chaque pas, les légendes les plus bizarres s'y conservent par tradition. De Gibraltar à Ronda on compte à peine une traite de douze heures avec cette particularité qu'il est impossible de s'y rendre autrement qu'à cheval ou à dos de mulet : il y avait de quoi tenter un touriste, et mettant de côté notre fierté semi-castillane, nous intriguâmes pour nous faire présenter à lord B., — le chef de la famille qui avait pris l'iniative du voyage.

Nous étions douze voyageurs accompagnés de trois guides et de trois mozos de mulas ou garçons de mules. Lord B. et ses deux fils, officiers d'artillerie dans l'armée anglaise et actuellement en garnison à Gibraltar, ouvraient la marche; puis venaient lady B. et ses deux filles, deux Anglaises de Gibraltar, c'est-à-dire la grâce des Espagnoles greffée sur la langueur des filles d'Albion.

Quelques jeunes officiers, amis de la famille, un docteur de la Faculté de Grenade, et un riche marchand de Malaga complétaient la caravane. Nous traversâmes la langue de terre qui relie Gibraltar à la péninsule et le pont de bois à chaque extrémité duquel un soldat anglais et un chasseur espagnol montent la garde chacun sur son territoire respectif.

Ossuna, le premier village, n'a rien de très-pittoresque, mais la campagne qui l'entoure a un aspect assez caractéristique, grâce aux chênes immenses dont elle est couverte.

D'Ossuna à Campillo il n'y a qu'une étape de deux heures, et à partir de ce village, on entre dans la Sierra de Ronda. La route, ou plutôt le sentier tracé, court sur les flancs des collines ou escalade leurs crêtes, et tant qu'on est peu élevé au-dessus du niveau de la plaine, c'est un charmant contraste : tantôt le chemin serpente au milieu des blés, tantôt on traverse une succession de collines âpres et dépouillées.

A mesure que nous avancions, la nature du terrain devenait plus volcanique, le paysage devenait plus sévère, et nos mules avançaient plus lentement; nos guides avaient beau les exciter de leurs cris gutturaux : Arre. — Arre! capitana. — Arre! Pajarito. — Arre! Acca : les pauvres bêtes baissaient le cou et n'avançaient que bien lentement. De temps en temps la confusion se mettait dans notre petite caravane par suite de la rencontre d'un troupeau conduit par quelques paysans qui se rendaient comme nous à la foire de Ronda.

Bientôt, arrivés au sommet du plateau, nous vîmes accourir par tous les sentiers de la montagne des convois de mulets et d'arrieros, accompagnés de leurs chariots qui nous parurent aussi déplacés dans ces chemins étranges, qu'un cheval dans les rues de Venise.

Deux grands gaillards fièrement embossés dans leurs capas, l'escopette à l'épaule, le bidon à la ceinture, ouvraient la marche. Derrière eux, un paysan coiffé d'un mouchoir blanc qui donnait à sa physionomie un aspect arabe, chassait devant lui deux porcs qu'il avait assez de peine à conduire. Une femme encore jeune, tenait dans ses bras un enfant à la mamelle, deux autres plus grands, coiffés du sombrero, pieds nus et déguenillés, marchaient à ses côtés.

Un jeune homme était juché au milieu de caisses et de ballots sur une mule rasée à mi-corps, et qui disparaissait sous sa charge. Le harnais de tête de l'animal était si chargé de pompons, de houppes et de grelots, qu'on pouvait à peine deviner au milieu de toutes ces mèches les naseaux anguleux. A l'arçon de la selle se voyait l'indispensable escopette.

Le milieu du tableau était occupé par le chariot, de forme basse, et traîné par deux bœufs, dont le corps était préservé des attaques des mouches par une espèce de tablier d'un gris sale. Le conducteur du véhicule, qui était arrêté pour le moment, tenait d'une main la corne de l'un de ces animaux, et de l'autre cette longue perche qui sert à toucher les bœufs; prenant sans s'en douter une de ces belles poses si naturelles aux hommes de la campagne en Espagne et en Italie.

Le costume singulier du cavalier qui fermait la marche nous intriguait fort, il nous semblait reconnaître tout l'attirail d'un picador, et après être entré en conversation avec les paysans qui nous avaient salués d'un cordial *vayan ust des con Dios* (allez avec Dieu), nous apprîmes, qu'effectivement, c'était l'un

---

dans les bras de ma mère. Peut-être était-ce seulement la fatigue morale et le malaise physique qui suivent le premier excès, car mes trois verres de punch étaient pour moi un excès dans toute la force du terme. Peut-être aussi était-ce un pressentiment. Je sais, madame, que vous croyez aux pressentiments.

Mon fiacre s'arrêta, vers le milieu de la sombre rue d'Anjou, sur le pavé de laquelle aucun magasin ne projette ses joyeuses clartés, devant un portail carré, étroit et haut, bâti dans le style du règne de Louis XIV. Je payai avant de soulever le marteau ; avant de soulever le marteau encore, je restai une grande minute sur le trottoir. Mon cœur se serrait, et certes, je n'aurais point su dire pourquoi.

— Ah! ah! s'écria la concierge, au seuil d'une loge de bon style, propre et bien meublée, dès que la porte fut ouverte, voilà M. le vicomte!

Elle agita aussitôt un cordon qui fit tinter une cloche à droite du perron. Puis elle me fit la révérence. Je ne la connaissais pas.

J'étais attendu. Cependant l'étreinte qui oppressait ma poitrine persista. C'était l'hôtel où mon aïeule était morte. Jadis, à cette heure de la soirée, il y avait toujours de la lumière aux fenêtres de la façade, car ma grand'mère était avancée en âge et son cercle fidèle venait la chercher chez elle, depuis qu'elle ne sortait plus. Aujourd'hui, la façade était noire. Il n'y avait pas une seule fenêtre éclairée.

— Tout le monde va bien? demandai-je sans savoir que je parlais.

— Mais oui, mais oui, me répondit la concierge inconnue. M. le vicomte ressemble à M. le comte, c'est certain... deux gouttes d'eau... Voilà qu'on descend éclairer M. le vicomte.

La porte s'ouvrait en effet au haut du perron. Un vieux domestique parut avec une lanterne. Je reconnus, ou plutôt je devinai en lui Savidan, un serviteur dévoué, qui était entré à la maison l'année de ma naissance.

— M. le vicomte! cria la concierge.

Savidan descendit les marches du perron et dirigea vers moi l'âme de son fanal.

— Tout le portrait de Mme la comtesse! murmura-t-il d'une voix très-émue, avant même de me saluer.

Puis il ôta sa casquette de livrée et me dit d'un accent respectueux et triste :

— Soyez le bienvenu, monsieur Roger, dans la maison de votre père.

Je ne sais l'effet que vous produit cet accueil dans mon récit, madame; dans la réalité il n'avait rien que de normal, mais les larmes me vinrent aux yeux.

C'était ma mère que j'avais rêvée au bas de ce perron, et peut-être même dès la cour des messageries, puisqu'on n'était pas venu me chercher jusqu'à Juilly. A mon sens, j'aurais dû être déjà depuis longtemps dans les bras de ma mère.

— Bonsoir, Savidan, bonsoir, dis-je en montant les marches du perron.

Puis je répétai :

— Tout le monde va bien ?

— Tout le monde, fit le vieux valet comme un écho.

Il ajouta en se hâtant pour me précéder :

— Je vais conduire M. le vicomte à son appartement.

— A mon appartement! m'écriai-je, mon chagrin se changeant en colère; n'ai-je personne à embrasser ici et suis-je dans une maison déserte ?

Savidan baissa les yeux. La porte du vestibule venait de s'ouvrir; le personnel des domestiques était rassemblé devant l'entrée de l'office. Parmi eux, je ne rencontrai pas une seule figure connue. Tous s'inclinèrent devant moi, avec respect, y compris une dame d'âge moyen qui était le cordon bleu, et une jeune fille presque élégante, au regard trop hardi, que je pris pour la camériste de ma mère.

Je continuai de suivre Savidan. En réponse à ma dernière question dans l'escalier, il me dit :

— La maison n'est pas déserte, M. Roger, mais M. le comte est au spectacle, ce soir.

— Avec ma mère ? demandai-je.

Les visages insouciants des domestiques nouveaux venus m'avaient fait oublier un peu l'apparence de tristesse répandue sur toute la personne du vieux serviteur. Je crus entendre sa voix trembler, tandis qu'il me répondait sans se retourner :

— Non, non, Mme la comtesse n'est pas avec M. le comte.

— Ma mère est ici, alors! m'écriai-je.



PAYSANS D'OSSUNA SE RENDANT A LA FOIRE DE



A LA FOIR[illegible] RONDA (Espagne). (Croquis de M. Charles Yriarte.)

des hommes du quadrille du Tatto qui allait rejoindre le célèbre toreador à Ronda, où se préparait une *funcion* pour le premier jour de la foire.

A partir de ce moment, la route était plus facile, nous nous confondîmes avec les paysans, bien décidés à faire tous ensemble notre entrée dans la ville. Les jeunes filles qui parlaient assez bien le français et nous faisaient la galanterie de nous parler dans notre langue malgré le charme que nous avions à parler la leur, s'amusaient à frapper la montagne des cris les plus éclatants, et excitaient les paysans à chanter les *coplas* et le *jaleo*. Ronda demeurait toujours cachée au centre d'une couronne de rochers que nous apercevions depuis une demi-heure; enfin, à un nouveau détour du sentier, ses maisons blanches, éclairées par les dernières lueurs du soleil couchant, frappèrent nos yeux.

Nous traversâmes un pont jeté d'une montagne à l'autre avec une hardiesse inouïe, inscrivant sur notre album le nom de don Diego de Cañas de Silva, qui fut le constructeur de cette arche gigantesque de laquelle on domine une vallée qui s'étend sous les pieds à une profondeur incommensurable; et nous entrâmes dans le faubourg de Ronda, qui offrait déjà un spectacle des plus pittoresques. Une foule de paysans s'étaient installés sur la place. Ossuna, Gibraltar Algesiras, Marbella, Estepona avaient envoyé leurs productions de toute nature, leurs moissons, leurs troupeaux, leurs poissons, et Séville et Cadix y étaient aussi représentés par leurs produits industriels amenés par des *guardianes* et des *majos* revêtus de costumes qui nous promettaient une ample moisson de croquis pour le lendemain.

CHARLES YRIARTE.

LES KORILS ET LE BEDEAU.

LÉGENDE BRETONNE.

— Crois-moi, reviens, mon gars, crie Jeanne Mareillie, la plus veille marraine du village, au jeune Yan Korello, oui, viens-t'en vite, car tu deviendras le jouet des korils de la pierre de Plougass.

— Eh! pourquoi donc, la mère prêche malheur, est-ce que les korils ne sont pas aussi bons chrétiens que nous?

— Prends garde, petiot, le bon Dieu te punira de comparer ces maudits à des créatures faites à son image, ne va pas à l'assemblée, car c'est dimanche aujourd'hui, et les commandements nous ordonnent de sanctifier le saint jour.

Ainsi parlait la bonne vieille, désolée de voir celui qu'elle aimait comme son propre enfant, courir les fêtes et les assemblées, en oubliant les devoirs que la religion nous prescrit.

Mais Yan, le joyeux garçon méprisa les conseils de la bonne Mareillie, et mal lui en prit, car il faillit payer bien cher sa désobéissance.

Il courut au plus prochain hameau, où sur la pelouse verte qui s'étend devant le porche de l'église s'ébattaient joyeusement filles et garçons. Tout le jour, il rit, sauta, dansa, et vida force pichets de cidre avec les gars du village, puis il agaça les jeunesses, surtout Yvonne, la plus belle des Pénarez de la contrée, celle que son père lui destinait comme fiancée, et qui, les jours de fête, pouvait porter jusqu'à six galons d'argent à son beau casaquin de drap bleu bordé de velours.

Le soir arrive, le hameau devient de plus en plus désert, il faut songer au retour, car elle aussi, la belle Pénarez, est partie. Il l'a suivie du regard jusqu'au tournant du chemin, et ce n'est qu'en soupirant qu'il enfourche Tonnie, le bon bidet, qui trotte à l'amble mieux que le plus beau cheval de Vannes, la jolie ville, et qu'il reprend en songeant le chemin de la ferme de son père.

La lune brille d'un vif éclat et prête aux objets environnants une forme fantastique; le pauvre Yan a peur, car il n'est brave que parmi ses compagnons, et non pas le soir, tout seul au milieu de la lande.

Il pense alors aux paroles de la vieille Mareillie, et il croit entendre une voix qui murmure à son oreille :

« Tu deviendras le jouet des korils de la lande de Plougass. »

Pour dissimuler sa crainte, il veut chanter; mais la voix expire dans son gosier, car là, devant lui, se dresse comme un fantôme la pierre maudite, le palais des korils.

C'est alors que la peur galope plus fort par tous ses membres, ses dents claquent à se briser, une sueur froide inonde son visage. Il veut prier pour éloigner de lui les démons; mais celui qui connait plutôt le chemin de la danse que la route qui conduit à l'église ne sait plus prier, il ne peut que murmurer :

« Tu deviendras le jouet des korils de la pierre de Plougass. »

Un éclat de rire strident et sec comme le bruit d'une crécelle accueille ses paroles, la terre s'entr'ouvre à ses pieds, un jet de flammes bleues et roses s'échappe par la crevasse et monte en tourbillonnant vers le ciel.

Tonnie, le bon bidet, qui, lui aussi, sent la peur le gagner, envoie sans façon son cavalier se promener sur la lande, et s'enfuit au galop vers son écurie qui le réclame, se souciant peu d'ailleurs d'attendre la fin de l'aventure.

Comme le hérisson qui se replie sur lui-même à l'aspect du danger, Yan se fait petit, bien petit, pour éviter d'être aperçu de ceux qu'il redoute vivement.

Mais voilà que la broussée de la lande sur laquelle il est couché s'agite doucement, puis plus vite, plus vite encore, le tournant et le retournant sans cesse comme le tonton que lance la main de l'enfant. C'est à donner le vertige à une tête plus forte que la sienne, et, chose étrange qui augmente encore sa folie, mille voix répètent sur tous les tons de la gamme :

« Yan, mon bon gars, tourne, tourne, voilà les korils de la pierre de Plougass. »

C'est en vain qu'il veut échapper à ce supplice, la lande le pique à droite, à gauche, partout enfin, et la souffrance est telle, que les damnés en enfer doivent s'estimer gens heureux auprès du pauvre Korello.

Il ne tourne plus maintenant, le voilà lancé de brousses en brousses comme le volant que fait rebondir la raquette, et chaque fois qu'il retombe, les épines s'enfoncent plus profondément dans les chairs, au grand contentement de ses invisibles ennemis, qui rient de sa piteuse mine et répètent :

« Saute, saute toujours, voilà les korils de la lande de Plougass. »

Pauvre Yan, crois-tu donc être au bout de tes infortunes? oh non! tu dois souffrir, expier ton incrédulité; et les génies cherchent un nouveau supplice à t'infliger : leur imagination est féconde, et bientôt ils ont trouvé ce qu'ils cherchent.

Le voilà forcé de marcher à quatre pattes comme une bête de somme; un petit bâton passé dans ses dents et retenu par deux brins de genêts sert de bride et de mors aux korils qui, tour à tour, viennent prendre place sur ses épaules et le contraignent à trotter l'amble, comme tout à l'heure encore il agissait avec Tonnie le bon bidet.

Galope, crie celui-ci;

Trotte, demande celui-là;

Au pas, méchant roussin, s'écrie un troisième, veux-tu donc me désarçonner? Et chaque commandement est accompagné de coups de bâton qui tombent drus comme grêle sur ses épaules, car, quoique petits, les korils tapent comme de vrais sourds qu'ils sont.

Comme bientôt va poindre le jour, pour clôre dignement cette nuit, le chef des génies ordonne de commencer le bal, et chacun s'empresse d'inviter sa préférée et de se mettre en place. Yan doit danser avec le plus laid magot de la bande, et Dieu sait ce qu'il devait être, puisque le plus beau ressemblait au démon, tel qu'il est représenté sur les images qui retracent l'histoire de messire saint Michel, archange.

— Chante, chante, Yan mon mignon, lui crient les korils; car Dieu nous défend de chanter et nous interdit d'aller aux pardons apprendre les sônes que redit Conan, le gentil sonneur.

Et Yan entonne d'une voix mal assurée la chanson des mariées, la seule dont il se souvienne :

Madame la mariée,
Plus vous n'irez
Danser sous le feuillage,
Car vous aurez
Des enfants, au ménage.

La complainte contient cinquante-deux couplets, et il faut, le malheureux, qu'il les débite tous en dansant, en se trémoussant comme un vrai diable qui fait le plongeon dans un bénitier.

Mais les forces humaines ont leur limite, les sons ne sortent plus de son gosier, ses jambes se refusent à le porter, il tombe sur le sol haletant et sur le point de rendre l'âme. Dieu, en ce moment, ouvre son cœur à la pitié, et lui dépêche un de ses anges avec mission de lui rappeler ces signes de croix, qu'en son enfance

---

— Non, non, répliqua Savidan, mais d'un ton si sourd que j'eus peine à l'entendre; Mme la comtesse n'est pas ici.

Le sang se retira de mes veines. Une pensée poignante traversa mon esprit. Je m'arrêtai, incapable de faire un pas de plus. Au bout de quelques marches, Savidan s'arrêta aussi, parce qu'il ne m'entendait plus monter. Il se retourna, élevant sa lumière qui frappa ses traits honnêtes et doux et me les montra dans toute leur pâleur.

— Ma mère est morte!... balbutiai-je en me laissant choir sur le tapis.

Savidan s'élança pour me relever.

— Non, grâce au ciel! s'écria-t-il vivement, Mme la comtesse n'est pas morte!

Il ajouta avec plus de froideur, tandis qu'il m'aidait à me relever :

— M. le vicomte voit bien que la livrée n'est pas en deuil, et je crois lui avoir dit que son père était à l'Opéra.

Ma langue était collée à mon palais. Pour un royaume je n'aurais pu prononcer une parole. Je ne sais plus ce que je redoutais, mais j'avais en moi la conscience d'un terrible malheur.

Savidan ouvrit une porte du premier étage qui n'était pas celle de mon ancien appartement.

— Voici la chambre à coucher de M. le vicomte, me dit-il en allumant les bougies qui étaient sur la cheminée. Monsieur a voulu lui donner l'appartement qui a une sortie particulière. Il y a des choses qu'un domestique expliquerait mal. Je viendrai demain matin dire à monsieur quand il fera jour chez monsieur le comte...

— Mais ce soir, au retour du spectacle... commençai-je.

— M. le comte rentre très-tard.

— Qu'importe? J'attendrai.

Savidan s'inclina et repartit d'un ton péremptoire :

— Vous ne pouvez voir votre père que demain matin, monsieur Roger, et aux questions que vous pourriez me faire d'ici là, il ne m'est pas permis de répondre... Monsieur le vicomte veut-il qu'on lui serve à souper?

Je refusai du geste.

— Je suis au service de monsieur le vicomte jusqu'à ce qu'il ait son valet de chambre. Voici le cordon de la sonnette qui répond à mon lit. — Je souhaite la bonne nuit à monsieur le vicomte.

Il s'éloigna et je restai seul.

II

GRANDIDIER ET Mme LA MARQUISE

Quand j'entendis la porte retomber, fermée, sur Savidan, et le bruit de ses pas dans le corridor, je voulus m'élancer après lui pour savoir, pour savoir à tout prix le mot de cette cruelle énigme, mais j'étais sous le coup d'une prostration générale et incapable de faire un pas. Je me laissai tomber dans un fauteuil et je restai plus d'une heure dans la même position, sans mouvement, presque sans pensée.

Au bout de ce temps, je m'éveillai comme d'un rêve. Et n'avais-je pas rêvé, en effet? n'attachais-je pas à des circonstances futiles une importance tout à fait exagérée? Qu'y avait-il au fond de tout cela? L'absence de mon père et de ma mère. Mon père était au spectacle. Ce fait seul excluait l'idée d'un malheur sérieux. Ma mère...

C'étaient là des raisonnements bien faits. Cependant, à mesure que mon esprit les travaillait, je retrouvais toute mon angoisse. Ma mère, ma mère! Pour ma mère, rien ne me répondait.

Qu'était-il arrivé? Le silence de Savidan valait l'annonce d'une grande infortune. Ma pauvre cervelle se creusait à vide et j'avais la fièvre jusqu'au bout des ongles.

Je résolus de ne me point coucher, d'attendre, de guetter. On reconnait le bruit du maître qui rentre : l'équipage dans la cour, les pas pressés dans les escaliers. Aussitôt mon père rentré, je fis dessein d'aller à sa rencontre. Cette idée me calma. Ce n'était plus qu'une affaire de temps. Dix heures sonnaient à ma pendule : on revient du spectacle entre minuit et une heure.

Je quittai mon fauteuil et je me promenai dans la chambre, jetant un regard distrait aux objets qui m'entouraient. Mon mobilier était neuf et d'un style tout moderne ainsi que le décor de l'appartement. C'était ce costume nouveau qui m'avait empêché de le

sa bonne mère lui avait appris; lui répétant sans cesse que c'était le plus sûr moyen de chasser les démons.

Cette pensée lui rend le courage, il voit que les maudits ne regardent pas, et vite et vite,il fait sur sa poitrine le signe du salut en murmurant :

— Au nom Père, du Fils, du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Tout aussitôt, au bout de la lande, apparaissait un homme de belle prestance, la mine fraiche et enluminée, et, montrant dans toute sa personne un air de béatitude qui faisait vraiment plaisir à voir. Il était revêtu de la simarre d'un bedeau, un superbe bonnet carré décorait son chef vénérable, sa main était ornée d'un goupillon.

Il s'avance d'un pas grave et lent :

— Ah! monseigneur le bedeau, crie d'une voix plaintive le pauvre gars, délivrez-moi, je vous en prie.

— Qui es-tu? que veux-tu? dit d'une voix rude le Michel Morin de messire le recteur.

— Je suis un pauvre chrétien persécuté.

— C'est un païen, reprennent en chœur les korils, il nous appartient.

— Qu'est-ce à dire, murmure gravement le bedeau en levant son goupillon, je crois, maudits, que vous vous permettez de parler sans qu'on vous interroge.

Les sorciers baissent vivement la tête, car une goutte d'eau bénite les brûle comme charbons ardents.

— Explique-toi, reprend-il plus doucement, car c'est Yan qu'il interroge.

— Monseigneur, pardon, je suis coupable, balbutie le pauvre hère.

— C'est à nous qu'il appartient, disent de nouveau les korils, il a renié Dieu.

— Serait-il vrai ?

— Oui, oui, il a dit : «Les korils sont bons chrétiens, comme vous et moi, donc il est à nous.»

— Tu as dit cela?

— Hélas ! je l'ai dit.

— Malheureux blasphémateur!

— Pardon, pardon, ô saint bedeau, prêtez-moi votre goupillon que je chasse ces maudits; car je me repens bien fort, et, par Notre-Dame.

— Dis, que feras-tu ?

— Je ferai brûler un beau cierge à l'autel de madame la Vierge.

— N'est-ce que cela ?

— Oh! que nenni; je ferai dire vingt messes.

— C'est bien peu encore ?

— J'offrirai à M. le recteur, une pochée de belles pommes, deux aunes de boudin, quinze saucisses; et à vous, monsieur le bedeau, je vous donnerai un beau repas de groûs et d'appétissantes crêpes de froment.

— Tu ferais tout cela? reprend le bedeau, qui d'avance se pourlèche les lèvres.

— Je le jure; tenez, par votre bonnet carré et votre goupillon; mais à la condition que vous me remettrez ce dernier.

— Prends, mon fils, prends, je te le livre, ton repentir m'a touché grandement. Et l'excellent bedeau essuie une larme qui ne coulait pas du tout.

Yan, fait si bien manœuvrer son goupillon, que les korils s'enfuient en hurlant comme des possédés; il les poursuit quelque temps, riant de leur confusion, et peut-être aussi voulant se venger de leurs malices, sa conversion est de si fraîche date, que son cœur peut bien renfermer encore quelques petites mauvaises pensées.

Satisfait de sa vengeance, il vient rejoindre son compagnon, et tous deux reprennent le chemin de la ferme, où bientôt ils parviennent. Yan offre poliment à son compagnon d'entrer se rafraichir; mais celui-ci se récuse avec la même urbanité.

— Yan, dit-il, tes péchés ont failli te conduire en enfer; mais, sur ma demande, Dieu, mon père, car je suis Jésus-Christ, a pris pitié de toi; prie et pleure, mon fils, afin qu'un jour je te revoie à mes côtés, garde ce goupillon, béni par moi, en souvenir de cette nuit et adieu.

Il dit : et apparaissant au milieu d'un nuage resplendissant de lumière, il s'élève vers le ciel, laissant Yan ébahi et se disant :

— Yan, mon ami, désormais tu te moqueras des korils de la pierre de Plougass.

CHARLES D'AMÉZEUIL.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

L'effectif des troupes alliées, qui étaient aux dernières nouvelles prêtes à marcher sur la capitale du Mexique, s'élevait à seize mille hommes. Aucun acte d'hostilité n'avait encore eu lieu. Le vice-amiral Jurien de la Gravière, le général Prim et le commodore Dunlop, s'étaient bornés à faire connaître au général mexicain Uraga leur intention de porter leurs avant-postes à plusieurs milles de Vera-Cruz. Ils avaient pour but d'ouvrir aux troupes un rayon plus large, d'occuper plusieurs positions stratégiques et d'assurer aux soldats un campement plus salubre.

Les zouaves français ont quitté Vera-Cruz le 11 janvier et se sont établis à Tejeria, situé à neuf milles dans l'intérieur du pays. Deux jours après, un bataillon espagnol, une compagnie anglaise et trois compagnies françaises se sont avancées jusqu'à Medellin. L'occupation de ces deux villes n'est pas seulement une mesure de salubrité, elle donne aux alliés de grandes facilités pour approvisionner Vera-Cruz. Ils n'ont du reste rencontré aucune résistance; le général Uraga avait d'avance déclaré qu'il ne s'opposerait pas à la marche des troupes de débarquement.

Le chemin de fer de Vera-Cruz à Medellin a été converti en route militaire et a été remis en état par des ingénieurs de la flotte espagnole.

L'armée mexicaine s'est repliée vers l'intérieur et se trouve principalement concentrée sur le plateau de l'Anahuac, entre Puebla et Chiquihuite.

Aux États-Unis, la guerre est poursuivie vigoureusement, malgré les rigueurs de l'hiver.

Les unionistes ont attaqué et se sont emparés des deux forts qui commandaient la navigation des rivières du Tennessee et Cumberland : le fort Henry et le fort Donelson.

La flotte des canonnières du Mississipi, dont nous avons annoncé le départ de Cairo, a rendu de grands services aux fédéraux. Sept canonnières, commandées par le commodore Foote, ont mis le siége devant le fort Henry, et s'en sont emparées deux heures avant l'arrivée des fédéraux.

Ces canonnières, ainsi qu'on peut en juger par le dessin que nous donnons, ont une coupe singulière. Elles ont presque toutes cent soixante-quinze pieds de long, cinquante-deux pieds de large, et leur tirant d'eau, lorsqu'elles sont complétement armées, est de moins de cinq pieds. A l'avant et à l'arrière elles sont protégées par une muraille en bois de chêne de trois pieds d'épaisseur, et cette muraille elle-même est revêtue d'une épaisse plaque de fer; les côtés sont également doublés de fer, mais le chêne a une épaisseur moindre qu'aux extrémités. Elles portent de neuf à treize canons rayés de fort calibre. Les côtés sont inclinés et forment un angle de quarante-cinq degrés. Les plaques de fer qui les protégent ont été choisies avec le plus grand soin, et sont impénétrables aux boulets lancés par les canons rayés du plus fort calibre.

Ces canonnières sont démesurément larges, ce qui leur donne une grande force de résistance en même temps qu'une extrême solidité, et pendant l'action elles présentent de préférence l'avant. Leurs machines sont très-puissantes, et les chaudières, au nombre de cinq, peuvent, en cas d'accident, être rendues indépendantes les unes des autres.

Le commodore Foote est l'un des plus anciens et des plus habiles officiers de la marine des États-Unis. Né en 1801, il fut nommé midshipman en 1822 et lieutenant en 1825. Après avoir longtemps navigué, il a rempli avec succès plusieurs missions scientifiques, et lorsque la guerre a éclaté entre le Nord et le Sud, il commandait l'arsenal maritime de Brooklyn.

Les fédéraux doivent en grande partie à leurs canonnières les succès qu'ils ont remportés sur les confins du Kentucky et du Tennessee. Le fort Henry avait été construit sur la rivière Tennessee pour empêcher les forces du Nord de tourner les positions de Bowling-Green et de Columbus, et le fort Donelson, à vingt milles à l'est, commandait la rivière Cumberland. Après avoir été chassés du premier de ces forts, les confédérés se sont réfugiés dans le second, et sous les ordres des généraux Pillow et Johnston, ils ont soutenu pendant plusieurs jours une lutte désespérée. Leur défaite permet aux canonnières fédérales de remonter les deux artères fluviales et de pénétrer jusqu'au cœur du Tennessee.

Les confédérés ont été également battus par le général Burnside sur les côtes de la Caroline du Nord, et leur petite flotte, composée de onze navires, a été totalement détruite. Un autre mécompte leur était réservé à Norfolk : la fameuse frégate blindée le *Merrimac*,

---

reconnaître. En le dépouillant de ce déguisement, en m'orientant, en rassemblant mes souvenirs, je retrouvai le logement que nous avions, ma mère et moi, dans ma petite enfance, pendant les absences de mon père; mon lit était à la place même occupée autrefois par le lit de ma mère. J'eus l'idée alors que tout cela venait d'elle et mon cœur battit en ressentant le plaisir qu'elle avait dû éprouver à parer ainsi ma nouvelle demeure. Tout ici était frais et charmant. Je cherchai avidement dans ce luxe qui m'entourait la main d'une femme, le cachet de la mère; que sais-je! cette chose qui ne peut s'exprimer, mais qui s'éprouve et qui se comprend aussi distinctement qu'une pensée écrite ou parlée. Je cherchai, comptant trouver du premier coup...

Madame, on me dit une fois, quand j'étais tout petit, dans une propriété que mon aïeule avait dans la Bretagne, on me dit que si je pouvais trouver le trèfle à quatre feuilles, tout ce que je souhaiterais, je l'aurais. C'était au milieu d'un beau grand champ de trèfle qu'on me disait cela. Je me couchai, confiant, dans la verdure : ce n'était pas un trèfle à quatre feuilles que j'allais trouver, c'était cent, c'était mille! Je cherchai. Parmi ces milliards de tiges et de pousses herbacées, toutes avaient la triple feuille qui leur donne leur nom. Pas une n'avait quatre feuilles. Je cherchai encore, car je suis patient, jusqu'à ce que mes pauvres reins fussent brisés et mes yeux éblouis. Pas une tige, pas une pousse, pas une!

Ici de même. Ce que j'espérais trouver à profusion n'était point. Dans tous les détails de ce luxe, pas une seule trace qui révélât le doigt de la fée. Au contraire, la main d'un homme apparaissait partout. Le ton et l'arrangement des tentures, le choix des tableaux et des livres était manifestement viril. Vis-à-vis du lit, il y avait un trophée de salle d'armes; aux côtés de la cheminée, deux urnes contenaient tout l'attirail du fumeur, et derrière les urnes étaient suspendus, à droite, le portrait de ma grand'mère, à gauche, le portrait d'un homme en costume officiel, qui devait être mon père.

Pas même son portrait, à elle! Pas même le portrait de ma mère!

Je guettais. Les bruits de la rue diminuaient. Les roulements de voitures devenaient plus rares sur le pavé. Je n'avais désormais pas longtemps à attendre. Il me fallait une explication.

La pendule sonna minuit. Autour de la maison, il se fit un long silence. Jusqu'alors les échos de l'office étaient venus à moi comme un murmure : ils s'éteignirent. Quelques pas montèrent les escaliers, quelques portes s'ouvrirent et se fermèrent au plus haut étage de l'hôtel, puis tout se tut, au dedans comme au dehors. J'écoutais, j'attendais toujours. Chaque fois que, désormais, une voiture roulait au lointain, ce bruit réel entrait dans le rêve de ma fièvre. La voiture s'arrêtait devant la porte cochère; je me précipitais, descendant les escaliers sans toucher les marches et traversant la cour d'un seul pas long, léger, glissant, pareil à un vol. La portière de la voiture s'ouvrait. Que m'avait donc dit ce vieux Savidan? Est-il permis de jouer avec des choses si chères et si saintes? Ce n'était pas mon père qui sortait le premier, c'était ma mère, toute belle, pâle de joie, les yeux mouillés, ma mère qui prononçait mon nom mille fois en me pressant contre son cœur.

Puis je m'éveillais, ma tête brûlante avait un poids de plomb. La migraine dévorait mon front. Je voyais alors mes bougies plus courtes, éclairant le cadran de la pendule qui avait marché. Mon père avait coutume de rentrer tard, mais l'aiguille marquait deux heures après minuit, la première fois qu'ainsi je m'éveillai. Ensuite, je vis trois heures, quatre heures. Ce fut tout; la fatigue et la souffrance me terrassèrent, cette fois; je m'endormis d'un lourd sommeil tout plein de songes extravagants. Le cauchemar oppressait ma poitrine et dévorait mes tempes, mais je ne m'éveillai plus.

— Porte, s'il vous plaît! cria une voix éclatante qui retentit dans mon oreille même.

J'écoutai sans ouvrir les yeux, car mes paupières étaient cadenassées. Au dehors, la ville semblait éveillée. Tout était mouvement dans la rue. Devant la porte-cochère des chevaux impatients battaient du pied le pavé. Successivement, tous les bruits que j'avais rêvés et attendus se firent. Les portes s'ouvrirent avec fracas, les noms des valets et des servantes appelés retentirent, les pas se croisèrent. Je pensais : toujours ce songe!...

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



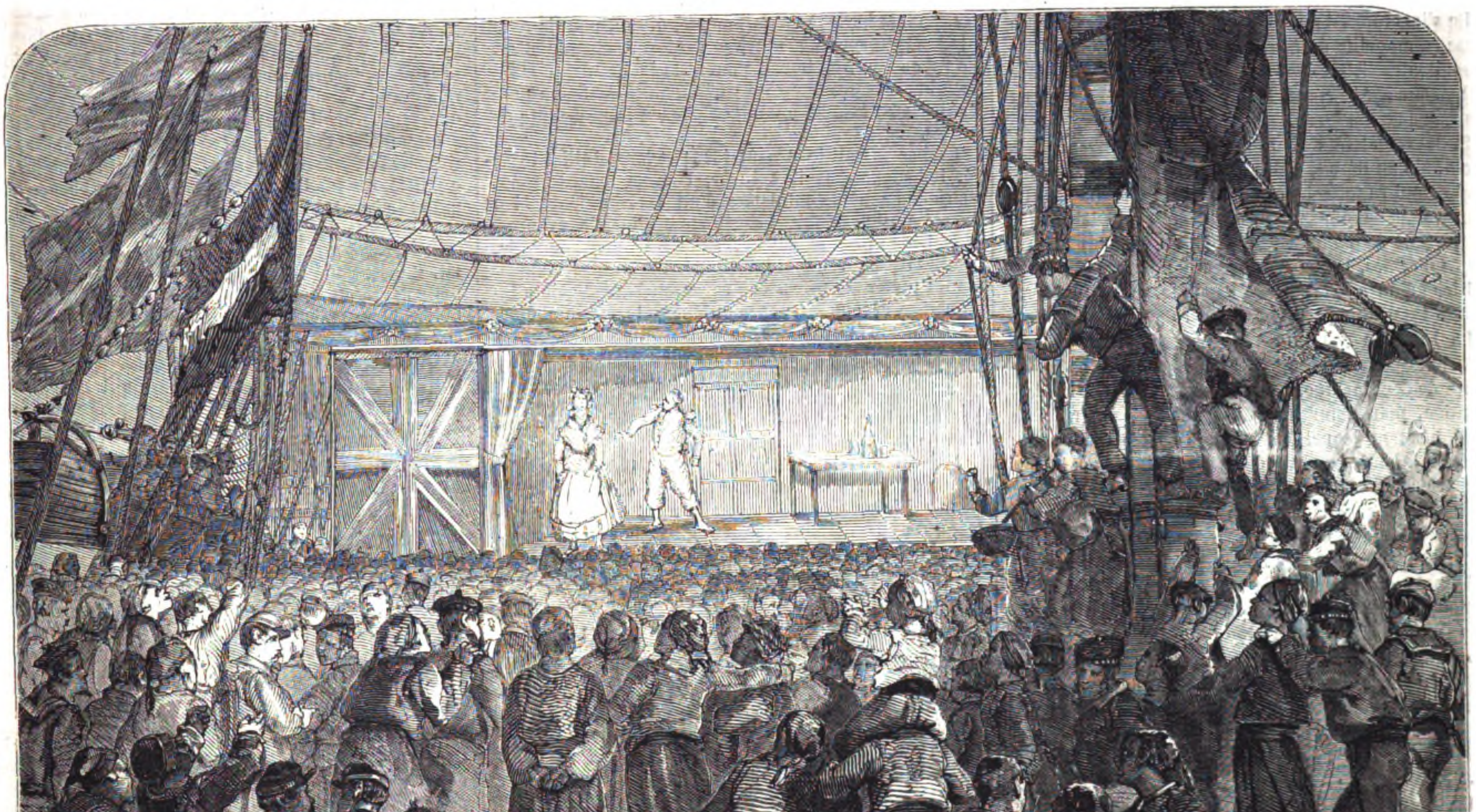
EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Arrivée de la division française à Téjéria. (Croquis de M. Martins.)



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Vue de Montréal, bas Canada.

qu'ils avaient saisie, et dont nous avons plusieurs fois parlé, ne pourra leur être d'aucune utilité. Ses ingénieurs s'étaient trompés de deux cents tonneaux dans l estimation de son tonnage, et ils l'ont tellement chargée de fer, qu'elle tire beaucoup plus d'eau qu'on ne l'avait supposé, environ quinze mètres. Elle s'est enfoncée dans le sable, lorsqu'on l'a lancée, et elle a éprouvé un tel choc, que sa machine s'est brisée. Avant de tomber entre les mains des confédérés, le *Merrimac* était l'un des plus beaux navires qui aient jamais été construits aux États-Unis.

Les troupes anglaises envoyées au Canada il y a trois mois, lorsque la guerre paraissait imminente entre l'Angleterre et les Etats-Unis, étaient dirigées d'abord sur Halifax, la capitale de la Nouvelle-Ecosse, et de cette ville elles ne pouvaient, pendant l'hiver, être envoyées que par petits détachements à Montréal. Nous avons donné une vue d'Halifax, nous donnons aujour-



Représentation du *Caporal et la Payse*, donnée par les turcos à bord du transport le *Jura*.

d'hui une vue de Montréal, la plus grande et la plus importante ville du Canada.

Les Espagnols ont les premiers abordé sur les rivages du Canada. On raconte que, très-désappointés à l'aspect triste de ces côtes, ils s'en éloignèrent en s'écriant : « Aca nada, aca nada! *Il n'y a rien ici!* » Telle est l'origine du mot Canada.

Jacques Cartier est le premier Européen qui ait exploré le golfe Saint-Laurent et qui ait remonté le fleuve jusqu'à trois cents lieues de son embouchure. Il arriva en 1635 à l'endroit où s'élève aujourd'hui Montréal. La ville ne fut cependant fondée qu'en 1640, sous le nom de Ville-Marie. Les Indiens possédaient sur le même emplacement un village qu'ils appelaient Hochelaga, et ce nom est encore donné par les poëtes canadiens à la ville moderne.

Le nom de Montréal, qui signifie Mont-Royal, sert aussi à désigner la grande île formée par le Saint-Laurent sur la partie orientale de laquelle s'élève la ville. Cette île est entourée par le Saint-Laurent, le lac Saint-Louis, le lac des Deux-Montagnes et la rivière des Prairies. Elle a 54 kilomètres en longueur et 18 kilomètres de largeur. On l'a surnommée le jardin du Canada. Le sol, en effet, est très-fertile et très-boisé.

Montréal a 70,000 habitants. Les maisons sont grandes, belles, mais d'un aspect triste. Les principaux édifices publics sont : la cathédrale catholique, terminée en 1829, l'église anglicane, l'hôtel de ville, le séminaire catholique de Saint-Sulpice, le couvent des Sœurs-Grises, la nouvelle prison, un monument en l'honneur de Nelson, plusieurs établissements charitables et un arsenal de la marine royale. L'industrie et le commerce sont actifs; le port est petit, mais sûr.

Montr al est le siége de la fameuse compagnie du Nord-Ouest, réunie en 1821 à la compagnie de la Baie d'Hudson. Cette compagnie est, depuis cette époque, la plus riche association qui existe pour le commerce des pelleteries.

La langue française s'est toujours maintenue à Montréal et dans une grande partie du Canada, malgré la domination anglaise.

A. MALESPINE.

Le Caporal et la Payse.

REPRÉSENTATION DONNÉE PAR LES TURCOS A BORD DU *Jura*.

En s'incorporant dans l'armée française sous le nom assez cosmopolite de *turco*, l'Arabe n'a pas oublié les désopilantes distractions que lui donnait, sur la place Bab-Azoun à Alger, son Polichinelle indigène, le peu respectueux *Karageuss*.

Si le soldat français a de la gaieté à revendre, le turco, fils du désert, a des idées peu scrupuleuses sur tout ce qui se rattache à la propriété. Il a donc ajouté sans vergogne à son fonds naturel de jovialité une bonne part de l'amour des plaisirs qui distingue ses frères d'armes, les tourlourous et les zouaves.

Riche d'un ample bagage comique, le tirailleur algérien transporte partout avec lui sa gaieté *francisée*.

Le bataillon des turcos détaché de notre colonie d'Afrique pour aller augmenter le corps expéditionnaire de Cochinchine, est arrivé récemment à sa destination, mais non sans avoir essuyé un fort coup de vent, pendant lequel bon nombre de piastres ont été jetées à la mer par nos soldats indigènes, dans le but d'apaiser le courroux des flots; le chef de bataillon Pietri, leur commandant, n'a cessé, pendant cette longue traversée, de veiller, avec la plus vive sollicitude, au bien-être de ses hommes; tous les moyens ont été employés pour combattre la monotonie de la navigation et prévenir les moindres vestiges de nostalgie, si fréquente chez les Arabes, aussitôt qu'ils se déplacent.

A cet effet, concerts, comédies, jeux, danses ont été tour à tour employés. Ces distractions ont donné d'excellents résultats, et à peine quelques malades sont-ils venus de temps à autre visiter les cadres de l'infirmerie.

La troupe des comédiens turcos a donné à bord plusieurs représentations vivement applaudies; *le Caporal et la Payse*, entre autres, a obtenu un succès d'enthousiasme. Le jeune premier était un turco des Beni Saint-Marceau, égaré parmi tous les Beni quelconques. Il est question de prolonger le privilége donné au directeur de la troupe, et bientôt, si cela est, Saigon et Bien-Hoa auront leur théâtre français en permanence.

DURAND-BRAGER.

COURRIER DU PALAIS

Un homme vient de mourir dont le nom vivra dans l'histoire de la magistrature française, intimement lié aux fonctions éminentes qu'il a remplies pendant près de trente années et auxquelles,—il est permis de le dire,— il a communiqué plus d'éclat qu'il n'en a reçu d'elles : je veux parler de M. le président Debelleyme.

Peu de carrières ont été plus brillantes, plus rapides et mieux remplies que la sienne. Avocat à vingt ans, à vingt-sept il débute dans la magistrature. Quinze mois après, il devient chef de parquet. En trois années, il est procureur du roi à Pontoise, procureur du roi à Versailles, et juge d'instruction à Paris. Après deux ans d'exercice de ces dernières fonctions, il est promu à celles de vice-président du tribunal de la Seine, où il reste également deux années; puis il est nommé procureur du roi à Paris, en remplacement de M. Jacquinot-Pampelune. — Il n'avait pas encore quarante ans.

Un fait unique qu'il faut relever à l'honneur de M. Debelleyme, c'est qu'à une époque de luttes et de partis, il sut être populaire dans l'exercice des deux magistratures qui semblent, si l'on en croit une longue et déjà vieille expérience, les moins bonnes *conductrices* de la popularité. Oui, il fut un procureur du roi populaire, un préfet de police populaire, et cela sans compromettre ni sa dignité personnelle, ni celle du gouvernement qu'il servait, — par la seule influence de son caractère, de sa justice, de sa probité et de son amour bien connu pour l'intérêt public. Son passage au parquet de la Seine et à la préfecture de police fut court, il est vrai; chacune de ces fonctions ne le posséda que dix-huit mois; mais il y laissa des souvenirs durables, et pour ne parler que de son administration préfectorale, il suffit de rappeler que c'est à M. Debelleyme que l'on doit l'institution des sergents de ville, la création des *omnibus*, l'extinction de la mendicité, la fondation de la maison de refuge et la réglementation de cet exutoire social que la civilisation moderne trouve moins dangereux de tolérer en le dirigeant, que de le supprimer complétement.

Telle avait été l'autorité que M. Debelleyme avait conquise dans le maniement de ces devoirs si multiples et si délicats que, lorsqu'à l'avénement du ministère Polignac il donna sa démission, elle ne fut pas acceptée. Le roi Charles X joignit même, dit-on, pour le retenir, ses instances personnelles à celles de ses ministres. Ce fut en vain. M. Debelleyme resta inébranlable et fut nommé à la présidence du tribunal de la Seine pendant que M. Mangin prenait sa place à la préfecture de police.

Ceci se passait le 8 août 1829; et le 27 juillet 1830, M. Debelleyme avait à juger, comme magistrat, les actes de ce même ministère dont sa conscience bien inspirée lui avait fait si sagement décliner les avances.

M. Léon Pillet, rédacteur en chef du journal de Paris, avait cité en référé l'imprimeur Plassan qui refusait de lui prêter ses presses en se retranchant derrière les fameuses ordonnances promulguées le matin même. La demande était fondée, le magistrat n'hésita pas à y faire droit. Il condamna M. Plassan à procéder à l'impression du journal nonobstant les ordonnances, qu'il déclarait par cela même inconstitutionnelles, et ainsi se trouva inaugurée — par voie de référé — la révolution de 1830.

J'ai dit que la présidence de M. Debelleyme fut pleine d'éclat. Ceux-là auront peine à me comprendre pour qui le président du tribunal n'est que le magistrat qui apparaît deux jours de la semaine à la première chambre pour y rendre des jugements ou y donner la parole aux avocats. C'est qu'en effet l'audience n'est que la moindre portion des fonctions du président, c'est pour lui un repos, une halte dans la fatigue, je n'ose dire une distraction. A peine descendu de son siége, le voilà envahi par les requêtes à répondre, par les référés à juger,— et les uns et les autres se comptent par milliers, et ce n'est pas au Palais seulement, c'est jusque dans son hôtel qu'ils viennent le poursuivre.— Est-ce tout? allons donc! et les époux à concilier, et les serments à recevoir et la chambre du conseil à présider, — cette audience à huis clos bien autrement chargée d'affaires que l'autre,— et le contrôle des officiers ministériels, et la discipline intérieure du tribunal, et la surveillance du greffe, celle de tous les services accessoires, que sais-je? Eh bien! M. Debelleyme suffisait à tout sans bruit, sans embarras, avec une facilité, une aisance de travail, une urbanité, une égalité d'humeur qui ne se démentaient jamais. C'est surtout à l'ancienne audience des référés qu'il fallait le voir, répondant une requête ou corrigeant une ordonnance pendant que les deux plaideurs, séparés de lui par une simple barre, l'assourdissaient de leurs plaidoiries, puis rendant sa décision en quelques mots vifs, justes, précis. Parfois il arrivait qu'un clerc novice ou troublé s'embrouillât dans ses explications et courût risque de rester court, M. Debelleyme alors lui tendait la perche d'une main toute paternelle. «Tenez, lui disait-il, voici ce que vous venez me dire,» — et il lui faisait brièvement, complétement sa petite plaidoirie.— Se tournant ensuite vers son adversaire: vous, vous répondez ceci, n'est-ce pas? » — et il résumait non moins fidèlement le système contraire. — « Sur quoi, nous, président, après avoir entendu Me X..., avoué du demandeur, et Me N..., avoué du défendeur, attendu, etc...» — et il rendait son ordonnance.

Cette promptitude de coup d'œil, cette rapidité de décision que M. Debelleyme possédait à un si haut degré ont dû lui rendre bien souvent pénibles les audiences de la première chambre. Il n'avait que faire des longueurs, cet esprit vif et pénétrant qui devinait les affaires et les jugeait sûrement au simple exposé; aussi les abrégeait-il le plus qu'il pouvait,—avec toute la grâce d'ailleurs et toute la courtoisie imaginables. Sa conscience de magistrat ne lui reprochait rien de ce côté. Il lui semblait que, pourvu que les plaideurs fussent bien jugés, — et ils l'étaient en effet, — la justice ne leur devait rien de plus. Je crois en ceci qu'il se trompait. Le plaideur qui perd sa cause ne se trouve jamais bien jugé. Il se dit que ses raisons étaient bonnes et que si elles n'ont pas triomphé c'est qu'elles ont été mal comprises. — Que doit-il penser s'il n'a même pas été admis à les faire entendre?

Le pire inconvénient de cette tendance, — et ici ce n'est plus M. Debelleyme qu'il faut accuser, c'est qu'un instant elle a fait école. D'autres la lui avaient empruntée en l'exagérant. Ce qui chez l'illustre président du tribunal était le résultat naturel et involontaire d'une organisation exceptionnelle, d'une vive et haute intelligence, était devenu chez d'autres un parti pris et un système. On a vu, en effet, certains magistrats, prenant exemple sur leur chef, se piquer du coup d'œil d'aigle, brusquer les plaidoiries et juger avant d'avoir entendu. On doit au digne héritier de M. Debelleyme, à celui qui eût pu mieux que personne s'approprier toutes les traditions brillantes de son prédécesseur, d'avoir répudié celle-là et d'avoir ramené sur le siége du président cette patience, cette bienveillance constantes qui profitent aussi bien à la dignité de la justice qu'à l'intérêt des justiciables.

Il y aurait, je crois, une étude intéressante à faire sur les décisions d'audiences auxquelles a pris part M. de Debelleyme et sur l'esprit général qu'elles révèlent chez leur auteur. On y trouverait avant tout un sens droit, une raison sûre, un constant amour du bien, une grande modération, plus de penchant vers l'équité que vers le droit strict, un sentiment large et éclairé de l'humanité et des nécessités sociales, un louable et continuel effort à mettre d'accord les lois et les mœurs. Ces qualités, ces instincts qui ont fait de lui un chef de tribunal si éminent sont-elles bien celles qui conviennent au jurisconsulte pur, au juge exclusif du droit, au conseiller à la Cour de cassation? Il est permis d'en douter. Certes, doué comme il l'était, M. Debelleyme a dû tenir dans cette grande compagnie une place des plus honorables; mais j'imagine que ce n'était pas là précisément un cadre approprié à sa physionomie. Et voyez! La Cour de cassation est une institution de l'ordre le plus élevé, les membres qui la composent sont d'anciens présidents, d'anciens procureurs généraux de Cour : on y a vu d'anciens ministres : c'est le maréchalat judiciaire. Eh bien! lorsque M. Debelleyme accepta d'y siéger, il sembla à tous qu'il avait dérogé.

Pour ma part, j'aurais conçu en effet M. Debelleyme soit au conseil d'Etat, soit à la tête d'une grande administration où ses facultés d'organisation, sa connaissance des hommes, son expérience des choses eussent trouvé à se déployer à l'aise : je ne me le suis jamais figuré limant un point de droit, polissant un arrêt de principe, pliant son esprit si pratique et si net aux abstractions juridiques. La voix publique ne s'y est pas trompée non plus, et M. Debelleyme — même conseiller à la Cour de cassation, est toujours resté pour elle — le président Debelleyme.

Je n'ai parlé que du magistrat. A d'autres il appartient de vous retracer la physionomie de l'homme politique, celle de l'homme du monde élégant et sympathique, du causeur spirituel, de l'amateur éclairé des arts, du lettré délicat, profondément versé dans la connaissance des chefs-d'œuvre dramatiques de notre première scène : d'autres, enfin, à qui il a été donné de l'approcher plus intimement, vous parleront de son cœur, vous diront ce qu'il y avait en lui d'affection pour les siens, d'indulgence, de bonté et de charité pour tous. Voulez-vous, au surplus, connaître tout entière l'âme de cet homme de bien? Lisez les lignes suivantes, où il a tracé ses dernières volontés :

« Ceci n'est pas un testament. Malheureusement je n'ai plus de motif pour conserver un précédent legs d'usufruit à ma bonne Amélie (Mme Debelleyme), et

mes enfants sont égaux dans ma succession comme ils l'ont toujours été dans mon cœur.

» C'est une simple déclaration, c'est un devoir religieux que j'impose à mes enfants et à leur respect pour mes dernières volontés.

» Je recommande mon âme à Dieu.

» Je veux que mon convoi soit décent, mais simple, et je tiens à sortir modestement de ce monde comme j'y suis entré. Point de députations des corps auxquels j'aurais encore ou j'aurais eu l'honneur d'appartenir; point de militaires ni de tambours pour ma croix de commandeur; point de discours. Je tiens essentiellement à l'exécution de ces dispositions. Je sais que mes enfants n'oublieront pas les pauvres, ce qui vaut mieux.

» J'embrasse mes enfants et mes petits-enfants, dans lesquels je comprends Augustine, et je les remercie de mon bonheur en ce monde.

» Paris, 15 mai 1861.

» DEBELLEYME. »

J'ai lu dans les histoires des testaments plus pompeux, mieux disposés pour le prestige et pour l'effet; je n'en connais pas de plus noble, de plus touchant, de plus grand dans sa simplicité et dans sa modestie que celui que je viens de transcrire.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

CIRQUE IMPÉRIAL : *Rothomago*, féerie en vingt-cinq tableaux, par MM. A. d'Ennery, Clairville et Albert Monnier

L'enfance a ses héros et ses dieux, comme la jeunesse, comme l'âge mûr, comme la vieillesse. Rotomago ou Rothomago (car l'orthographe est indécise) fait partie de cet Olympe dont rêvent les imaginations de sept ans; sa place est marquée entre Croquemitaine et Parafaragaramus, à côté de Turlututu et de Riquiqui. Quoique très-fameux, on ne connaît rien de bien particulier sur son compte; c'est un enchanteur, voilà ce qu'il y a de certain. Une petite pièce du théâtre Séraphin est intitulée : *le Magicien Rothomago*; je le sais pour l'avoir entendu *aboyer* autrefois, pendant plusieurs années, tous les soirs, sous les arcades du Palais-Royal. L'aboyeur (c'est le terme consacré) du théâtre Séraphin était un pauvre vieillard, coiffé d'un chapeau gris et enveloppé d'un carrick contemporain de la Sainte-Alliance; son dos était voûté, sa voix était enrouée. Tout le monde d'avant la révolution de février le connaissait; le hasard m'a appris son histoire. Il s'appelait M. de Saint-V***, et il était le beau-père de Lepeintre aîné, mort si misérablement. Jadis M. de Saint-V*** avait mené une existence brillante, légère, avec un brin d'épée sous la basque et du fard au talon. Un des premiers, il avait émigré à Coblentz. Là, j'ignore si, à l'instar de plusieurs courtisans, il *fatigua* des salades, ou s'il donna des leçons de danse pour vivre. Sous le Directoire, il était déjà bien déchu : il courait la province en compagnie des comédiens et des comédiennes, donnant des représentations partout où il y avait une grange ou une salle municipale, et voyant chaque jour s'effacer en lui les traces distinctives de sa noblesse et de son éducation.

Lorsque vint l'Empire, M. de Saint-V*** acheta un carrick, ce même carrick que nous avons si souvent froissé dans la galerie de Valois. Avec ce carrick, il trouva encore le moyen de coqueter pendant quelque temps; puis enfin de décadence en décadence, il arriva jusque devant la porte du théâtre Séraphin, que dirigeait alors François Séraphin, successeur et neveu de Dominique Séraphin, le *grand*, le fondateur. M. de Saint-V*** possédait de remarquables restes de haute-contre; on l'engagea, lui et son carrick, en qualité d'aboyeur. Tristesses de ce monde ! Pendant plus de vingt ans, l'émigré de Coblentz, le muscadin de l'an VII s'est égosillé sur le seuil de ce spectacle de marionnettes et d'ombres chinoises. Ironique et insinuant, il répétait tous les jours : — « Entrez, messieurs et mesdames, le spectacle va commencer; vous allez voir *la Belle et la Bête, le Voltigeur mécanique*, et *le Magicien Rotomago*... »

Et tant de fois j'avais entendu annoncer le *Magicien Rotomago*, qu'un soir je me décidai à en finir et à le voir. Sur un transparent huilé, j'aperçus une petite silhouette, représentant un homme en longue robe et en bonnet pointu, avec une baguette à la main; c'était Rotomago. Il évoquait quelques damnés pour se distraire, et il les replongeait dans l'enfer, après les avoir raillés. On comprend que la pièce du Cirque-Impérial est moins succincte; ce n'est même pas de Rotomago qu'il s'agit, mais de son fils, un charmant petit garçon, adorablement figuré par M[lle] Judith Ferreyra. Rotomago fils a reçu des fées, ses marraines, un talisman qui est une fort belle montre de Genève; par malheur, il la perd, et elle tombe entre les mains d'une espèce de villageois nommé Blaisinet. Pour ravoir son talisman, Rothomago fils s'adresse aux Heures, douze belles filles, qui s'engagent à égarer la tête et les sens du malotru. On assiste tour à tour aux séductions et aux intimidations de l'Heure du berger, de l'Heure des fantômes, de l'Heure du bal, etc.; et je laisse à penser si ce sont là des prétextes à décors, à ballets, à trucs, à merveilles et à miracles! Le tableau dit *des dentelles* va remplacer le célèbre tableau des glaces de *la Prise de Pékin*.

Mais la chose la plus étonnante et la plus inattendue de ce *Rothomago*, d'ailleurs extrêmement amusant, c'est le dénoûment. L'Heure de la prière, qui est la douzième, courbe le petit Rothomago sous sa parole attendrie et le conquiert à la religion catholique. Je vous affirme que c'est la vérité. J'en suis demeuré abasourdi pendant quelques minutes, mais après réflexion, j'ai trouvé que cela était fort bien, fort louable et tout à fait approprié aux idées actuelles.

Le sujet de ces douze heures parcourues et trichées peut paraître imité de *l'Imagier de Harlem*; mais en féerie tout est de bonne prise. Trois auteurs ont signé la pièce du Cirque : M. d'Ennery, dont le nom est une garantie d'expérience; M. Clairville, qui saupoudre ses couplets d'un sel.... purgatif; et M. Albert Monnier, le plus jeune et le plus érudit des dramaturges. Je veux, puisque le nom de M. Albert Monnier arrive sous ma plume, accolé à un succès exceptionnel, appeler ou rappeler l'attention sur ce vétéran de trente-cinq ans, enrôlé dès son bas âge dans les troupes du Petit-Lazari et des Funambules, aguerri au feu des Délassements-Comiques, nommé capitaine au Cirque Impérial sur le champ de bataille de *Turlututu*, et décoré de la main d'Arnal dans *l'Affaire de la rue de Lourcine*. M. Albert Monnier a, de plus que ses confrères, une modestie égale à son érudition; demandez plutôt à M. Francisque jeune et à M. Listener, ses émules en archéologie théâtrale. Il rédige, de façon à n'être suspecté de personne, peut-être même avec une affectation trop visible d'optimisme, le bulletin dramatique du *Journal amusant*. Des études très-vives de certains types exclusivement parisiens, publiés dans le même journal, ont suffisamment démontré ses aptitudes littéraires. Tout cela pourtant n'a pas encore paru suffisant pour lui faire obtenir le premier rang, — ce premier rang où brillent d'un éclat nonpareil l'étoile Clairville et la planète d'Ennery !

On ne m'ôtera pas de la pensée, cependant, que *Rothomago* doit quelques-unes de ses scènes les plus ingénieuses (je n'ai pas dit les plus nouvelles), à M. Albert Monnier. Peut-être lui fais-je quelque tort auprès des directeurs, gent effarouchée par l'invention; mais il m'excusera.

Rothomago... Mais pourquoi personne ne s'intéresserait-il à ce casse-noisette dont je me suis laissé aller à raconter l'histoire au commencement de ces lignes, à cette ombre en haillons, qui a rivalisé de popularité avec Chaudruc-Duclos ? En trois lignes, je peux dire la fin de M. de Saint-V***; un soir qu'il récitait son *boniment* sur une note plus lugubre et plus basse que de coutume, il tomba. Les passants s'assemblèrent autour de lui; mais tout était inutile : M. de Saint-V*** ne vivait plus.

Dans l'intérieur du Théâtre-Séraphin, on chantait ce refrain de l'impérissable *Pont cassé* :

> Les canards l'ont bien passé,
> Tire lire lire, tire lire laire,
> Les canards l'ont bien passé,
> Lire, lon fa.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *La Reine de Saba*, opéra en quatre actes, de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Charles Gounod (28 février).

On a encore essayé de donner un opéra de M. Gounod, mais l'expérience n'a pas réussi; *la Reine de Saba* a fait même une si belle chute que nous n'entreprendrons pas de discourir sur le plus ou moins de valeur de ses charmes absents. Devant l'évidence on ne discute pas, on constate.

Nous sommes loin d'être initié à tous les ressorts qui font mouvoir cette machine compliquée, souvent mystérieuse et toujours étonnante qu'on appelle l'Opéra,— notre savoir en mécanique ne va pas jusque-là,—mais nous avons la candeur de penser qu'on y procède pour la musique à peu près comme à l'exposition pour les tableaux. Les œuvres présentées y seraient pesées dans une balance impartiale, et la plus importante y obtiendrait la place d'honneur. Est-ce bien cela ?... S'il en est ainsi, et que *la Reine de Saba* soit ce que notre génie musical ait produit cette année de plus méritant, c'est à désespérer de la musique française, et nous demandons comme grâce singulière qu'on nous fasse entendre les ouvrages refusés, pour faire place au précieux amphigouri dont les oreilles nous tintent encore.

C'est que rien ne peut donner une idée de ce qui s'est passé l'autre soir à l'Opéra, et pour en faire le récit, nous nous avouerons très-embarrassé. Comment, en effet, décrire le néant? Comment et par quel bout saisir une chose informe ?... Pour le coup, M. Gounod apparaît dans toute son impuissance mélodique, et ce n'est certes pas là le grand talent que d'imprudents amis nous avaient annoncé.

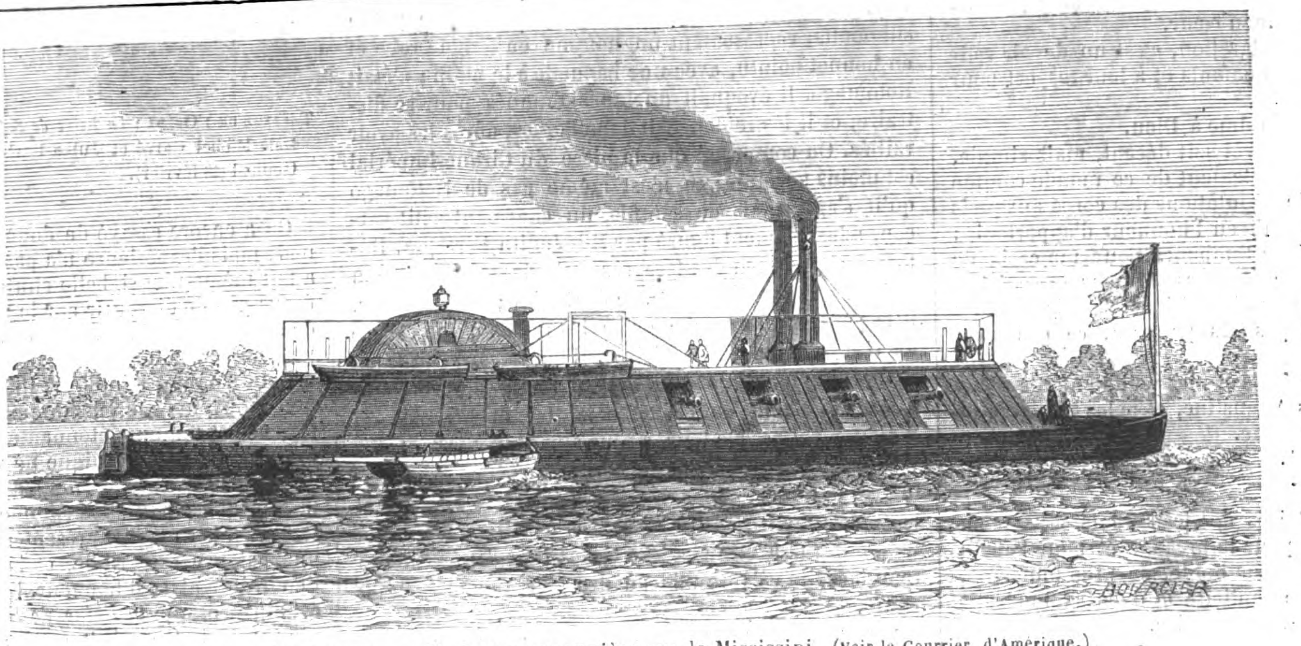
Prenons M. Gounod à partir de *Faust*, c'est-à-dire au moment où, par suite de je ne sais quel engouement, il fut chanté en son honneur de bruyantes mais dangereuses antiennes. Nous nous rappelons très-bien que, pour n'avoir pas brûlé notre encens sur l'autel du nouveau dieu, nous nous attirâmes force sarcasmes,—peu nous importait d'ailleurs. — Nous confessâmes dans le temps et nous sommes prêt à répéter qu'il y avait dans *Faust* quelques idées valables, sinon merveilleuses, et en tous cas nettement arrêtées, dessinées d'une manière appréciable pour l'oreille. Pourtant il fut constaté pour nous que le compositeur n'avait pas tenu assez compte du contraste des caractères. Son Méphistophélès,—pour ne citer que le plus gros contre-sens de la partition,— n'avait rien de diabolique et ne donnait le frisson à personne.

Après *Faust*, M. Gounod donna *Philémon et Baucis*, partition pauvre d'idées, il est vrai, mais où chaque page attestait encore de la part du compositeur une grande ambition de trouver quelque chose qui ressemblât à une mélodie. On l'y voyait lutter désespérément contre l'infertilité de son imagination et comme se débattre dans le vide; c'était un spectacle pénible.

Arrivé à mettre en musique *la Reine de Saba*, M. Gounod ne trouve toujours pas d'idées; mais cette fois il en a pris son parti, il ne se fera pas violence et ne se cassera pas la tête à poursuivre d'insaisissables fantômes. Il n'a pas une mélodie franche à enchâsser dans sa partition; c'est un malheur, mais il ne s'en attristera pas; il va tout bonnement vous aligner cinq actes de récitatifs langoureux et incolores, dût l'administration lui en supprimer un, — le second, — et le public lui en couper un autre, — le dernier, — en désertant la place avant la fin du spectacle. Et c'est ainsi que nous avons vu M. Gounod se laisser choir du haut de sa réputation pour aller se briser contre les banquettes vides du parterre.

Mais au moins nous voilà délivré pour une fois d'une obligation qui nous paraît souvent dure à remplir, et à laquelle nous nous astreignons pur respect pour l'usage. Nous n'aurons pas à compter en détail les principaux morceaux de la nouvelle partition, par la raison qu'elle n'est pas coupée de manière à nous faciliter cet inventaire. La longue et énervante mélopée qui en compose la trame est tellement uniforme dans ses allures et présente si peu de divisions logiques que l'esprit s'aveugle vite à la vouloir suivre dans ses timides évolutions. Vous rappelez-vous les daguerréotypes d'il y a vingt ans?... Au premier aspect, ce n'était qu'un miroir qui s'emparait de votre figure, de celle du voisin, de toutes les images qu'on faisait passer devant sa surface. Cela projetait un reflet blanchâtre, obstiné, intolérable. En y regardant avec une certaine complaisance, et surtout en se plaçant à un certain point de vue on finissait par découvrir une esquisse crépusculaire qui avait la prétention de ressembler à quelque chose ou à quelqu'un. Or, c'était tout ce que l'artiste avait pu obtenir dans ces temps primitifs. Le dernier opéra de M. Gounod nous a produit juste-

ment une impression analogue. Pour être juste et impartial, — ce à quoi nous prétendons, — il faut déclarer qu'un passage du second acte a été remarqué, et, mieux encore, bissé. C'est un chœur de femmes sous forme de dialogue et dont les demandes finissent par s'enchevêtrer si bien dans les réponses qu'il en ressort un bel ensemble. On ne peut nier que le compositeur a fait là preuve de savoir et d'ingéniosité; mais c'est le seul rayon de soleil (je veux dire de mélodie) qu'il ait fait pénétrer dans le plus désolant brouillard.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Chaloupe canonnière sur le Mississipi. (Voir le Courrier d'Amérique.)

Il est vrai aussi de dire que le livret de *la Reine de Saba* est quelque chose de si diffus et surtout de si peu scénique qu'il est bien difficile de s'y intéresser. Je ne compte pas me fatiguer une seconde fois à en suivre les péripéties; mais voici à grands traits l'histoire qui en est le prétexte : Deux hommes se disputent la main de Balkis, reine des Sabéens; mais ils combattent à armes inégales : l'un est roi, il s'appelle Salomon, l'autre n'est que sculpteur, il a nom Adoniram et c'est lui qui a édifié le fameux temple de Jérusalem. Le cœur de la reine penche du côté de l'artiste; mais comment éconduire le roi? il est trop tard, elle lui a déjà donné son anneau!... Eh! mon Dieu, c'est bien simple. Balkis administre à Salomon un narcotique, et elle profite de son sommeil pour lui reprendre le fatal anneau qu'elle donne aussitôt à Adoniram. Voilà donc le sculpteur en train de faire son chemin; mais il a compté sans la jalousie de ses ennemis; ils sont trois, — comme les anabaptistes du *Prophete*, — et ils l'assassinent au moment où aimé de Balkis il va devenir roi des Sabéens.

M. Royer, directeur de l'Opéra, n'est certes pas responsable de toutes ces fadaises littéraires et musicales; il ne saurait donner du génie aux auteurs. Mais il paraît que son influence est plus grande sur l'imagination des décorateurs et des costumiers. La vue de Jérusalem à vol d'oiseau et noyée de soleil est d'un effet imposant. Le bois de palmiers (au second acte) est très-pittoresque dans l'arrangement général de ses lignes, et en outre il est d'une richesse incomparable de couleur. Nos lecteurs pourront s'en faire une idée très-satisfaisante en jetant les yeux sur la reproduction que nous en donnons aujourd'hui.

L'exécution n'a présenté aucune particularité qui mérite attention. M. Gueymard est ce que vous l'avez toujours vu; Mme Gueymard a la voix la plus robuste qu'on puisse rêver, mesdames Livry et Zina dansent à croire qu'elles ne touchent pas le plancher; en outre la beauté et l'air de distinction de Mlle Hamakers sont de fort jolies récréations pour la vue.

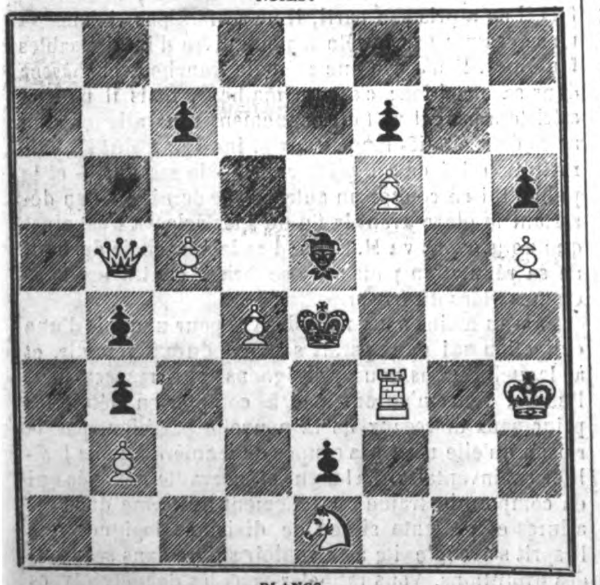
A. DE LASALLE.

ECHECS

Problème numéro 28

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER
deuxième prix du concours de Bristol.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 26.

Blancs.	Noirs.
1. T c TR	1. F c R (meilleur.)
2. D c CD	2. F 4e CD (1)
3. T c CR échec et mat.	
(1)	
2.	2. Tout autre coup.
3. D 4e CD mat.	

Solutions ustes : MM. Menendez, Ch. Delsart ; Grosdemange ; Café de l'Opéra, à Paris ; Demonchy, à Marseille ; Briquet, adjudant ; Fraiche ; Cercle d'Orléans ; Z. Y., à Marseille, une Solution en vers ; Café Français, à Chartres ; E. William, Café des Deux-Hémisphères ; Société des Beaux-Arts, à Nantes ; De Lapasse, officier de marine ; capitaine Didier ; Café-Divans, à Limoges ; docteur Revel, à Saint-Omer ; Cercle de l'Union, à Nantua ; R. B., à Sablé ; Mabille, au Havre ; Café Montmorillon, à Limoges ; docteur U. T., à Saint-Etienne ; Cercle de la Loge, à Montpellier ; Du Cygne ; A. Aulit, à Mons ; Cercle des Echecs de Madrid ; Visto ; Cercle des Echecs de Lignières ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Me Ed. R., à Saint-Omer ; Café de Rouen, à Dieppe ; M. Borie, à Tulle ; Cercle de Saint-Vincent, de Flers de l'Orne ; Cercle Napoléon, à Bédarieux ; Cercle des Orphéonistes de Saint-Omer ; Cercle du Château, à Bernis ; Cercle des Echecs d'Angers ; Bosch de la Trinxeria, à Barcelonne ; Hénon et Nutly ; colonel Silvestre ; Cercle des Echecs de Barcelonne ; Barrot et Pillière ; Bellin ; Mathdides ; Cercle de l'Union, à la Flèche.

P. JOURNOUD.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France. Algérie. Colonies françaises (voie franç.)	» »	6 »	11 »	21 »
Id. *Id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42
États-Romains	20 80			
Angleterre. Égypte, Grèce, Turquie. Toscane	12 48	9 »	17 »	33 »
Belgique. Prusse	10 40	8 50	16 »	31 »
Espagne. Suisse	5 20	7 25	13 50	26 »
Hollande et Luxembourg	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal	7 80			
Id. (voie anglaise)	18 72	10 50	20 50	40 »
Piémont	6 24	7 50	14 »	27 »

RÉBUS.



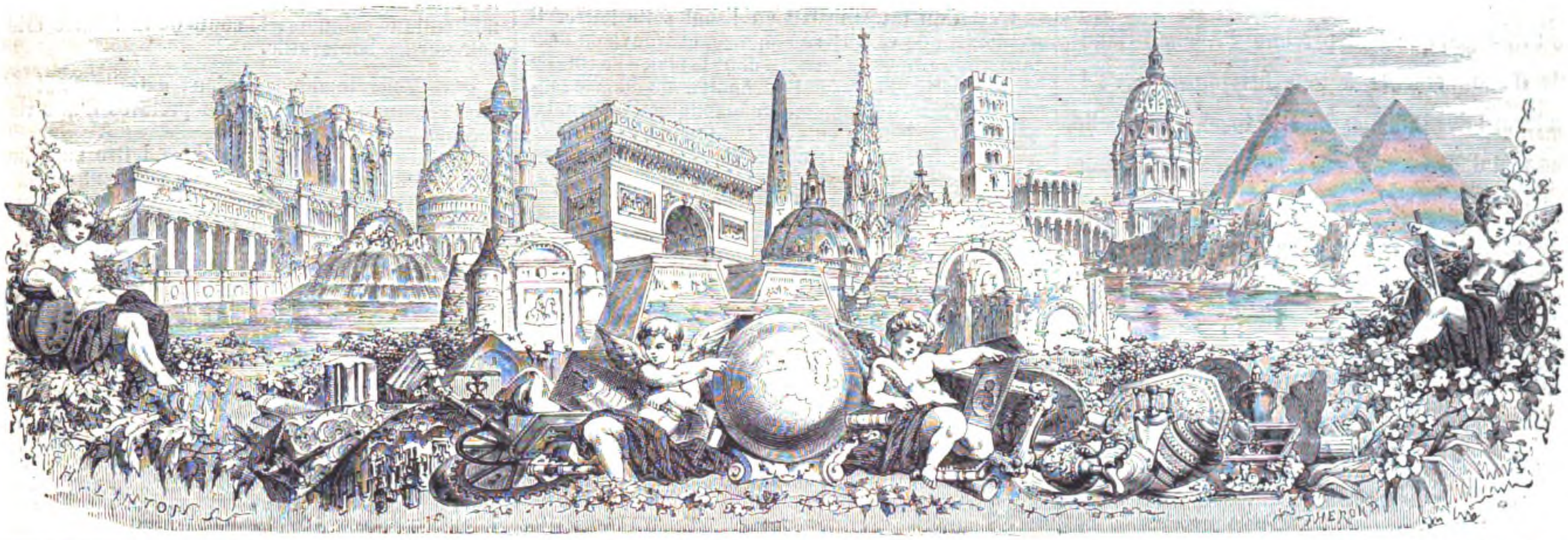
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

On se voit d'un autre œil qu'on voit son prochain.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 rancs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris; — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 cent.
Le volume semestriel; 11 francs broché, — 16 francs relié et doré sur tranche.
La collection des neuf volumes : 105 francs.

6e Année. N° 257. — 15 Mars 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.
Bureau de Vente et d'Abonnement : 24, Bd des Italiens.

Toutes les communications relatives aux dessins, à la rédaction ou à l'administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.

Les bureaux de Vente et d'Abonnement sont transférés boulevard des Italiens, 24, à l'Agence générale d'Abonnements à tous les Journaux.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Prise des redoutes du fort Donelson (Tennessee). — Croquis de M. Martins.

AVIS

—

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les avantages que leur présente l'Agence Générale d'abonnements à tous les journaux, 24, boulevard des Italiens, dans le local de laquelle viennent d'être transférés nos bureaux de vente et d'abonnement.

Cette Agence reçoit *sans frais* les abonnements et les annonces pour tous les journaux français, anglais, russes, espagnols, italiens, autrichiens, polonais, américains, etc....

Désire-t-on s'abonner à un journal français ou étranger dont on ne connaît ni le prix ni l'adresse? l'Agence d'abonnement donne tous ces renseignements et se charge de cet abonnement.

Une personne qui a des abonnements à demander a quatre, cinq... journaux différents, au lieu de prendre quatre, cinq... mandats et d'écrire autant de lettres, n'a qu'un seul mandat du montant total de ces abonnements et une seule lettre à adresser à l'Agence qui, *sans frais* et *sans retard*, transmet ces abonnements à ces journaux.

Les annonces à faire dans tous les journaux français et étrangers sont également reçues à l'Agence.

COURRIER DE PARIS

—

SOMMAIRE : UNE CARTE MYSTÉRIEUSE. — DEUX ADVERSAIRES QUI AVAIENT RAISON. — UN AUTOGRAPHE TRÈS-CURIEUX DE BALZAC. — UN AUTRE TRÈS-ROUGE DE BABEUF. — UN AUTRE TRÈS-MANIÉRÉ DE CHATEAUBRIAND. — UN AUTRE TRÈS-INTÉRESSANT DE TALMA. — QUELQUES VENTES SINGULIÈRES. — LES SOIRÉES DE LA SEMAINE : MADAME LA MARQUISE DE BOISSY. — UN DROLE DE NOM! — ANNONCES BIZARRES. — L'IMPOT SUR LES CÉLIBATAIRES. — LA VÉRITÉ SUR Mlle HAMAKERS DE L'OPÉRA. — UNE JOLIE FEMME DÉSOLÉE DE N'AVOIR PAS DE LIGNES.

Il y a quelques jours, un gentilhomme étranger, marié à une fort jolie femme, est présenté par un de ses amis chez un journaliste en vogue. Ce dernier est occupé; les visites attendent un moment au salon. En flânant çà et là dans l'examen des objets d'art, l'étranger voit sur un guéridon un grand plat de vieux Japon rempli de cartes de visite. Il ne croit pas être indiscret en regardant ces cartes, parmi lesquelles il s'imagine trouver bon nombre de célébrités du jour. En effet, il tombe d'abord sur les noms de MM. de Saint-Georges, Charles Gounod, Jules Sandeau, marquis de Larochejacquelein... puis, que trouve-t-il?

La carte de sa femme, la comtesse ***!

Rien ne saurait peindre la surprise de l'étranger à cette vue. Cette surprise fit sur-le-champ naître chez le visiteur la résolution de ne pas voir l'écrivain avant d'avoir obtenu de sa propre femme des explications. Il se retire donc, et court chez lui. La comtesse ne comprend absolument rien à ce que lui raconte son mari... et elle ne sait qu'exprimer à son tour une vive surprise. Alors l'étranger, qui ne peut douter de la sincérité de cette surprise, écrit au journaliste :

« Monsieur, ce matin, lorsque j'attendais dans votre salon l'honneur de vous être présenté par notre ami le baron de R..., je jetai négligemment les yeux sur un plat rempli de cartes de visite, et je fus bien étonné d'y voir celle de la comtesse de ***. Comme Mme de*** ne vous a ni porté ni envoyé cette carte, je n'ai pu m'expliquer comment elle se trouve parmi celles laissées chez vous par les personnes qui n'ont pas eu l'honneur de vous rencontrer. Je vous serai extrêmement reconnaissant de me donner le mot de cette énigme, persuadé que vous vous y prêterez comme je le ferais sûrement en pareil cas. Dans cet espoir, etc. »

L'écrivain fut stupéfait en lisant cette lettre. Il s'empressa de vérifier son énoncé, et trouva en effet la comtesse qui se prélassait, dans le plat, — à côté de M. Babinet, de l'Institut. Il répondit donc dans le sentiment de la vérité impuissante à expliquer l'affaire. Le mari, si exactement poli dans la première demande d'une explication toute naturelle, et qui était de son droit, se modifia devant la persistance de l'énigme. L'écrivain, qui se sentait de la plus inattaquable bonne foi, n'accepta point la nouvelle attitude du plaignant... et en deux jours l'affaire s'était suffisamment aigrie pour qu'on pût prévoir une crise qui n'était retardée peut-être que par la difficulté d'échapper à son véritable motif, par la substitution d'un prétexte, — car il était impossible de laisser dire qu'un mari se battait à cause de la carte de sa femme trouvée chez un monsieur!

On en était là, et, selon toute apparence, les deux dissidents allaient trouver le prétexte nécessaire à leur rencontre dans quelque incident de bal, lorsque le surlendemain l'écrivain rencontre un de ses amis à l'Opéra.

« — Avez-vous déjà parlé dans votre journal du bal du comte de Morny?

» — Oui. . quelques mots.

» — Ah diable! Moi qui avais promis à ma femme de vous prier...

» — De quoi?

» — Voici l'affaire. Sa couturière, la fameuse Mme X..., a fait cinq ou six costumes des plus réussis, entre autres celui de la comtesse ***. (C'était le nom de la dame en question, — l'écrivain dressa les oreilles).

» Vous savez, — reprit l'ami, — qu'en fait d'indiscrétions, d'importunités, surtout lorsqu'il s'agit de monde, de plaisirs, d'amour-propre, les femmes n'ont pas grands scrupules! Cette couturière sait que nous sommes liés... elle a tourmenté ma femme pour qu'elle me priât de vous prier de parler d'un costume de Circassienne qu'elle a fait...

» — Pour la comtesse ***?

» — Oui! Et pour que je n'oublie pas, pour que vous écriviez bien le nom, elle m'avait donné une *carte* de la comtesse, qui lui avait été remise pour le même objet, probablement. Or, l'autre jour, en allant chez vous, je voulais vous parler de cette affaire, de cette indiscrétion... J'avais déjà la carte à la main... mais j'ai hésité... puis il est arrivé quelqu'un et...

» — Et vous avez laissé la carte chez moi...

» — Oui... je l'aurai posée sur quelque meuble!

» — Où mon domestique l'aura trouvée, d'où il l'aura jetée dans le plat aux visites... Tout est expliqué!

» — Quoi, tout?

L'écrivain raconta alors à son ami tout ce qu'avait causé et amené cette carte — : l'échange de lettres, d'abord polies, puis plus roides, puis enfin la crise qui n'attendait plus qu'un prudent prétexte pour éclater... Le soir même, peut-être, dans un couloir de l'Opéra, ou durant la nuit, au bal, on pouvait se dire quelque chose... d'irrémédiable!

« — M'autorisez-vous à instruire le comte de ***? — dit l'ami, cause première de toutes ces erreurs dangereuses.

» — Ma position est fort délicate! — répondit l'écrivain. — Je ne puis aller offrir l'explication que vous me fournissez. Je ne puis pas non plus aller au devant de ce qu'a résolu le comte, sans avoir l'air de me soustraire à son mode de provocation détournée... Je dois donc laisser venir les choses... rester ici, aller au bal, ne rien provoquer, mais ne rien éviter! En fait, je n'ai aucun tort, et le comte a trop tôt cessé d'être poli...

» — C'est bien! — exclama l'ami, — c'est à la cause d'arrêter les effets...

Et il disparut.

Dans l'entr'acte du deuxième au troisième acte, l'écrivain se trouvait au foyer, dans un groupe de personnes qui parlaient des élections académiques, lorsqu'il vit le comte de X*** arriver fort animé vers lui. Ne devinant pas les intentions de l'étranger, il prit une attitude défensive... mais toute équivoque s'envola bientôt:

« — Ah! mon cher monsieur, combien je regrette mes deux dernières lettres! — s'écria-t-il, — et combien j'ai hâte de vous en faire mes excuses! Expliqué, tout est devenu si naturel, que je me demande comment j'ai pu ne pas attendre du temps et du hasard le mot de l'énigme! »

L'écrivain entraîna le comte loin du groupe dont l'attention s'éveillait fort inutilement sur un incident qu'il valait mieux étouffer, et, comme la comtesse était à l'Opéra, notre confrère fut prié d'aller finir la soirée dans sa loge. Telle est l'histoire. Les mélodrames de M. d'Ennery sont assurément plus compliqués... mais ce qu'ils embrouillent et débrouillent ***n'est pas arrivé***, tandis que cette petite comédie est authentique comme... le cours de la Bourse crié le soir sur les boulevards.

Voici quelques curieux extraits d'autographes célèbre que nous avons prélevés d'une vente récente.

C'est d'abord H. de Balzac, une lettre superbe et fort curieuse, car le grand peintre de tant de caractères de fantaisie, y révèle son propre caractère. La lettre est adressée à une femme du monde qui lui avait écrit qu'on le disait retenu « dans des chaînes fleuries. » Balzac répond :

« Je puis vous assurer, madame, que si j'ai une qualité, c'est, je crois, celle que vous me verrez le plus souvent refuser, celle que tous ceux qui croient me connaître me refusent, c'est l'énergie. Vous devez avoir éprouvé vous-même combien les malheurs développent chez nous cette terrible faculté de se roidir contre la tempête et d'opposer à l'adversité un front calme, immobile... Je suis vieux de souffrances, et vous n'auriez jamais présumé mon âge d'après ma figure gaie. Je n'ai même pas eu de revers, j'ai toujours été courbé sous un poids terrible... Rien ne peut vous donner une idée de ma vie jusqu'à vingt-deux ans. Je suis tout étonné de n'avoir plus à combattre que la fortune... De la dure contrainte dans laquelle j'ai vécu il est résulté une sauvage énergie et une horreur pour tout ce qui sent le joug... J'ai tout refusé, en fait de places, à cause de la subordination, et sur cet article je suis un vrai sauvage, et c'est moi que vous imaginez *mené*, ou qu'on vous dépeint *mené*; rien n'est plus faux... J'ai le caractère le plus singulier que je connaisse; je m'étudie moi-même comme je pourrais le faire pour un autre. Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles... Ce kaléidoscope-là vient-il de ce que le hasard jette dans l'âme de ceux qui prétendent vouloir peindre toutes les affections et le cœur humain, toutes ces affections mêmes, afin qu'ils puissent, par là, forcer leur imagination à ressentir ce qu'ils peignent, et l'observation ne serait-elle qu'une sorte de mémoire propre à aider cette mobile imagination : je commence à le croire... J'espère qu'après une telle confession vous ne me ferez plus parler de moi-même... »

Autre personnage, — autre style.

Ici, c'est Babeuf (Gracchus!), le démagogue fameux, le promoteur ardent de la loi agraire; la lettre porte l'en-tête qui suit :

« *Lettre du Tribun du peuple au faubourg Antoine, aux Sans Culottes de Paris et de toute la République, de mon exil, à Arras, maison d'arrêt dite des Baudets, le... germinal an* III, 1 p. in-4.

» Qu'ai-je vu! qu'ai-je appris! quels traits consolants viennent de pénétrer dans l'antre où je suis relégué? Les hommes du 14 juillet, du 6 octobre, du 10 août et du 31 mai se sont donc encore une fois retrouvés! Immortel Paris! tu as donc ressaisi, déployé de nouveau ta première, ton imposante énergie! Tu t'es dessiné dans cette attitude majestueuse qui a fait sortir le peuple triomphant de toutes les crises!... O mon cachot! que tu as de charmes quand je vois percer, à travers la sombre lucarne les rayons du jour qui éclaire encore une fois la liberté publique... »

Ce pathos est relatif à l'insurrection du 12 germinal. Deux ans après (1797), Noël Babeuf, surnommé Gracchus par lui-même, ayant voulu détruire la constitution de l'an III, est condamné à mort, et exécuté après avoir voulu se frapper d'un poignard sans y réussir.

Voici de plus douces figures :

C'est d'abord Chateaubriand auquel la duchesse de Berry a envoyé (1832) une somme de 12,000 francs pour être distribuée aux pauvres, lors du choléra. Le préfet de la Seine, auquel Chateaubriand envoie l'argent, hésite à le recevoir. L'ancien ministre écrit au rédacteur en chef du ***Messager des Chambres :***

« Je vais envoyer à chacun de MM. les maires de Paris mille francs; j'ose espérer qu'ils ne refuseront pas l'offrande de *l'étrangère*. N'a-t-on pas accepté l'aumône des ambassadeurs étrangers? A la vérité Mme la duchesse de Berry est proscrite, mais ses bienfaits sont-ils compris dans l'acte de son bannissement? la traduira-t-on en cour d'assises pour être rentrée en France à la suite d'une calamité? Nos inimitiés et nos discordes ne devraient-elles pas s'éteindre dans ce sentiment de bienveillance naturelle que produit un commun malheur? »

Enfin, voici, pour compléter la variété des noms autant que celle des genres, une lettre de Talma en réponse à quelqu'un qui lui a demandé de quelle façon on doit prononcer ce vers de Racine :

« Soumis avec respect à sa volonté sainte. »

Il déduit ses raisons et soutient qu'il faut prononcer ce vers ainsi :

« Soumis avec respectassa volonté sainte. »

Il cite à l'appui de son opinion divers exemples, et termine ainsi sa lettre :

« Au reste, la déclamation ne peut pas toujours s'assujettir aux règles de la grammaire; elle fait des longues et des brèves, selon les circonstances, de syllabes qui n'ont par elles-mêmes aucune qualité; il est de même de la ponctuation. Ce sont des repos dont la passion ne veut pas; impatiente de la régularité grammaticale, elle s'affranchit des points et des virgules, et ne parle et ne s'arrête qu'au gré de son désordre; il doit donc exister pour les vers une prosodie particulière que le goût seul peut indiquer... »

Il y avait aussi dans cette vente une lettre de M. Alfred de Vigny, sur les événements de 1848, lettre infiniment curieuse... Nous l'avons conquise pour notre collection, et non pas pour notre *Courrier*.

Un homme célèbre est mort, il y a environ un an. Diverses formalités légales ont retardé la vente du peu qu'il laissait. Cette vente a enfin eu lieu la semaine dernière. Le produit a été de 311 francs 67 centimes net des frais, — à partager entre quatorze héritiers. Il y avait environ 8,000 francs de dettes, aussi les susdits héritiers ont-ils renoncé à la succession, qu'a seul acceptée un général, qui a pris les 311 francs 67 centimes pour payer les 8,000 francs.

L'héritage se composait d'un lit, une commode, un lavabo, une table, trois chaises, une petite pendule en zinc et une étagère chargée de livres. Le vestiaire renfermait deux vêtements à peu près complets, et sept chemises. C'était à peu près comme pour le grand Frédéric qui laissa pour cent cinquante florins de vêtements, ou plutôt d'uniformes. Un voyageur visitant le château de Berlin demandait à voir la garde-robe : « Elle est toute sur le dos du roi ! » — lui répondit-on.

Le même jour, à la même salle Drouot, on vendait aussi les effets d'habillements d'une demoiselle qui n'avait point payé trois billets montant ensemble à 15,000 francs, souscrits à un tapissier. Il y avait soixante-huit robes, dont sept en velours de toutes les couleurs de la gamme, ou plutôt de la palette. L'une, garnie de dentelles de Bruxelles, a été payée 3,700 francs par une très-jolie actrice des Variétés, amie de la demoiselle *exécutée*.

Il y avait quatre-vingt-quatre châles petits et grands. La vente a produit près de 25,000 francs brut. Si l'homme célèbre, plus haut indiqué, se rapprochait de l'austère dénûment du roi de Prusse, la demoiselle qui suit était plus voisine de l'encombrement de l'impératrice de Russie Elisabeth, qui laissa, disent les *Mémoires* (ce ne sont pas ceux de ses fournisseurs), 8,700 habillements complets, dont on voulut faire une sorte de musée à Pétersbourg, idée à laquelle on renonça raisonnablement. Toutes les grandes familles russes possèdent aujourd'hui quelques bijoux provenant de la fameuse czarine.

Lundi dernier il y avait encore, de compte fait par les gens répandus, *seize* bals ou soirées dans la haute société parisienne. Mme la marquise de Boissy rouvrait ses salons rouges de la cité de Londres, par une soirée où assistaient une foule de personnages : anciens ministres, ambassadeurs, sénateurs, députés, hauts fonctionnaires et généraux, etc., etc. Le programme était formé d'une façon très-originale : magie, divination, scènes de médiums américains, etc., programme auquel les femmes se sont vivement intéressées, tandis que les hommes causaient dans les salons de toutes les vives questions du jour.

On sait que les salons du marquis de Boissy sont un terrain neutre, où se rencontrent volontiers toutes les opinions. C'est là un des attraits de cette grande maison si recherchée.

Une personne qui a des lundis, entend annoncer une dame qui lui a été récemment présentée dans un bal :

« — Madame *Crampin de Naderville* ! — crie le valet.

» — La drôle d'idée, quand on s'appelle de *Naderville*, — dit avec une apparence naïve la maîtresse du logis, — d'y ajouter le nom de *Crampin* ! »

Nous avons reçu une spirituelle lettre, relative à un impôt renouvelé des Grecs, — sur les célibataires. — Voilà qui dépasse fort l'idée d'imposer les pianos et les moustaches ! Ayant la perspective de payer tous ces impôts-là, à ajouter à ceux qui sont fondés déjà, nous déclinons le mandat qu'on nous offre de faire valoir les raisons déclarées excellentes d'imposer le célibat, qui nous charme plus encore que notre piano.

Que dites-vous aussi de ce *jeune homme* qui demande une bonne place de gérant dans une entreprise relevant d'un ingénieur civil, « ayant, dit-il, à payer une *vingtaine de mille francs* résultant d'une étourderie de jeunesse. »

La jolie recommandation !

En forçant un peu l'idée, on arriverait aisément au résultat à formuler dans l'avis suivant :

« Un jeune homme ayant eu le malheur de perdre au jeu toute sa fortune engloutie à Hombourg, demande un millionnaire veuf, vieux et sans enfants, qui s'empresse de l'adopter. »

— Il y a aussi, parmi les annonces curieuses de la semaine, celle d'un monsieur qui offre 1,500 fr. à celui qui lui apportera un portefeuille contenant quarante actions du Crédit mobilier. Le monsieur a sans doute perdu ce portefeuille... — mais il ne le dit pas, — de sorte qu'il a tout à fait l'air d'offrir une *prime* à qui lui apportera une *somme*. Je proclame que je suis aussi tout disposé à offrir dix mille francs à celui qui m'en apportera cent mille. Et vous?

Dans son récent feuilleton sur la *Reine de Saba*, M. Paul de Saint-Victor disait : N'oublions pas Mlle Hamakers, svelte et jolie comme un rapin grec, sous le pétase de paille et la tunique courte du jeune Bénoni. « Voilà pour la *femme*.

Voici maintenant pour la *chanteuse* : c'est un critique d'ordinaire assez farouche et mal aisé à satisfaire, M. Alexis Azévédo, qui parle : Mlle Hamakers est très-gentille sous le costume de Bénoni, le rapin biblique, elle chante fort agréablement au 1er acte une espèce d'arioso... »

Enfin, voilà un autre sévère mais expert critique, M. A. de Lasalle, qui dit que « la beauté et la distinction de Mlle Hamakers sont de fort jolies récréations pour la vue. » Enfin l'un surenchérit sur sa gentillesse, son élégante beauté, son « ravissant visage », tandis que l'autre dit qu'elle a « une voix qui éclate comme une fanfare guerrière, un timbre métallique et pur. » Et puis on revient çà et là sur son talent, sa méthode « Mlle Hamakers à chanté avec beaucoup de charme et de sentiment des couplets très-originaux. » Et ailleurs — « l'un des morceaux les plus goûtés de la *Reine de Saba*, c'est celui que chante dès le début de l'œuvre la charmante (à voir) et agréable (à entendre) Mlle Hamakers. Cette jeune et si jolie cantatrice est douée d'une voix pleine d'éclat et de fraîcheur. Elle se sert avec une méthode déjà sûre et un goût plein d'expression de cette voix que l'Opéra n'utilise peut-être pas assez, car ce n'est guère que dans les rôles de travestis, de pages, que Mme Bernardine Hamakers a l'occasion de se produire, et il faut constater qu'elle excelle dans cet emploi difficile, qui exige de la beauté, de la tournure, des allures élégantes, aisées, et enfin un bon instrument. Mme Hamakers réalise donc le page le plus charmant qui se puisse rêver; ce qui ne l'empêche point de fort bien chanter les princesses de *Robert* et de la *Juive*. »

Voilà ce qu'on lit çà et là, voilà ce que nous avons cru juste de répéter.

Dans une soirée du faubourg Saint-Honoré, une jeune veuve, qui est assez spirituelle et assez jolie pour pouvoir, à la rigueur, se passer des 80,000 francs de rentes qu'elle a (sa main est recherchée par : un général, — un ministre plénipotentiaire, — l'administrateur principal d'un de nos plus productifs chemins de fer, — et un académicien à peine grisonnant...)

Cette séduisante veuve, disons-nous, causant près de la table à thé avec un ami, et une amie ou prétendue telle, s'écria :

« — Ah, ce qui me désespère, c'est que je n'ai pas de lignes !

Le diplomate était à une table de whist, et entendit l'exclamation. Il joua tout de travers en voulant écouter... mais la voix de la jolie veuve retomba dans un diapason discret, après ce cri arraché à une sorte de désespoir.

» — Elle n'a pas lignes ! — se disait le ministre plénipotentiaire en roulant, une heure après, dans son coupé. — Est-ce donc si difficile à se procurer? Elle veut donc pêcher? Après cela, peut-être ne s'y connait-elle pas, et n'ose-t-elle point recourir à l'expérience d'un tiers. Où diable voudrait-elle pêcher ! Elle a sans doute un étang dans sa terre de Grosmont ! Ce sera un singulier cadeau à lui faire ! Mais puisque cela paraît devoir mettre une terme à d'aussi vifs regrets, je lui enverrai demain le plus complet assortiment de lignes...

Et le lendemain, le diplomate se confiait à un des plus réputés fournisseurs du quai de la Mégisserie, qui lui formait de confiance, la plus belle collection d'engins de toutes sortes, qu'employé en retraite des contributions indirectes peut rêver! Il y en avait en crin, en soie, en fil, en boyau. Lignes flottantes, lignes dormantes, lignes à perche ou à main, lignes à canne, lignes de poche... lignes enfin de toute espèce, pour le gros et le petit, pour l'eau qui court ou l'eau qui dort, lignes de toute grandeur et grosseur, simples et compliquées, pour gibier d'eau douce et d° d'eau salée, — bref, un paquet énorme et terrible... terrible pour les habitants submergés de Grosmont : total 147 francs 65 centimes !

Le lendemain, la veuve reçoit l'envoi et y oppose une surprise à faire tableau. Qui donc lui adresse cela, et que veut-on qu'elle en fasse? est-ce une plaisanterie? une erreur? une mystification? à quoi cela répond ou rime-t il? qui le sait ! Elle donne ordre que l'hommage bizarre et anonyme, fourvoyé sans doute, soit déposé chez le concierge, à la disposition de tout réclamant, et elle pense à autre chose... à son travestissement pour le bal de la comtesse de Persigny, peut-être !...

Quelques jours s'écoulent; elle est à l'Opéra, un soir de *Reine de Saba*. Le diplomate qui la guette partout où elle est, et parfois aussi où elle n'est pas, la voit, et dans un entr'acte la vient saluer. On parle musique :

« — Il est question de reprendre *la Muette de Portici* avec Mme Petipas dans le rôle de *Fénella* ! — dit quelqu'un.

» — Ah, voilà qui fera grand plaisir à madame! — dit le diplomate amoureux.

» — Sans doute... ce chef-d'œuvre d'Auber est un des chefs-d'œuvre de la musique moderne, — dit-elle, — je ne le connais qu'au piano, je serais donc enchantée de l'entendre, de le voir exécuter !

» — Vous devez surtout aimer les jolis couplets de Mazaniello ! — dit l'élève de Talleyrand.

» — Sans doute... j'adore aussi *l'air du Sommeil*.

» — Oui... mais les couplets du pêcheur :

« Jette tes filets en silence...
» Pêcheur, parle bas... »

» — Pourquoi, comte, cette citation particulière que vous faites d'un air significatif?

» — A cause de votre goût pour la pêche !

» — Mon goût pour... qui vous fait croire...

Et déjà la veuve a pensé à l'envoi de tout l'attirail *poissonicide* auquel elle n'a rien compris, et sur lequel semble se projeter un trait de lumière...

» — Voyons, comte, pourquoi supposez-vous que j'aime la pêche ?

» — Dame... c'est qu'un soir, chez votre tante, je vous ai entendu vous plaindre *n'avoir pas de lignes*...

» — De lignes? et vous m'en avez envoyé tout un arsenal ! — exclama la charmante femme, avec un grand éclat de rire.

» — Si vous m'avez deviné, je ne nierai pas avoir eu ainsi l'espoir de vous être secourable ! — répondit le ministre, assez surpris de l'accueil fait à sa prévenance originale.

» — Mais il y a ici la plus divertissante erreur ! — reprit la dame. — Voyons, comte... est-ce que vous me trouvez jolie?

» — Ah, madame! comment ne serai-je pas de l'avis de tout le monde !

» — Soit, mais parlons net : jolie selon les exigences de l'art? les lois de la statuaire? classiquement jolie, enfin?

» — Classiquement... je ne crois pas que la beauté la plus captivante, celle qui charme le plus, soit la beauté moutonnière des Niobé, des Pallas, des...

» — Donc, vous le déclarez vous-même, comte, et telle était la portée de mon exclamation en réponse aux compliments que Mme de T... me faisait ce soir-là, sur ce qu'elle voulait bien appeler ma beauté : Je n'ai pas...

» — *De lignes* !

» — Juste. Ce qui, à la rigueur, ne serait pas un obstacle...

» — Pour pêcher? Ah ! l'étrange équivoque, et que vous devez me trouver sot !

» — Je vous trouve...

(Interrompu par le lever du rideau sur le troisième acte de la *Reine de Saba*.)

JULES LECOMTE.



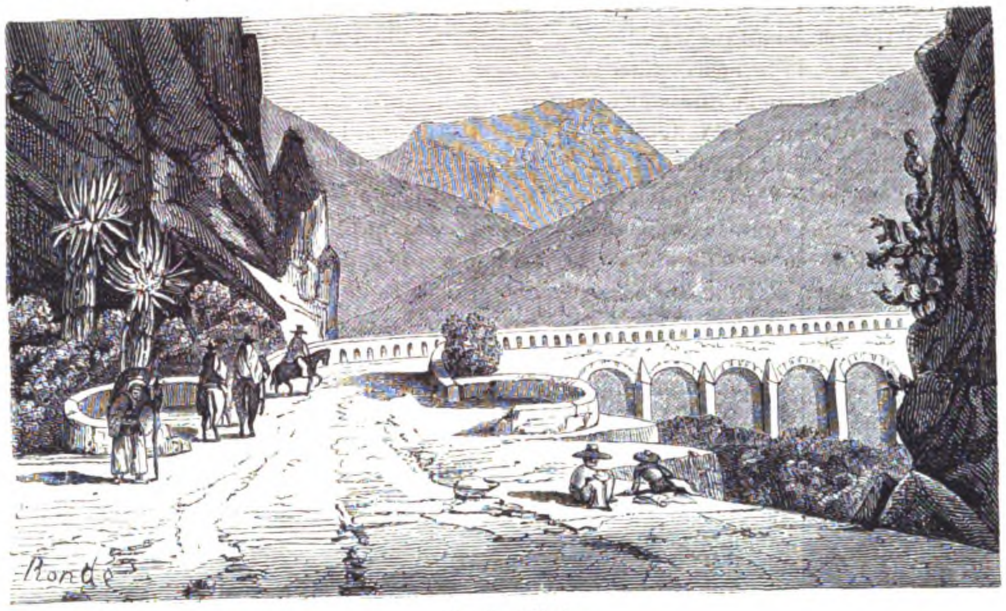
Jalapa, siége du gouvernement de l'État de la Vera-Cruz.



Le fort et le Cofre de Perote.



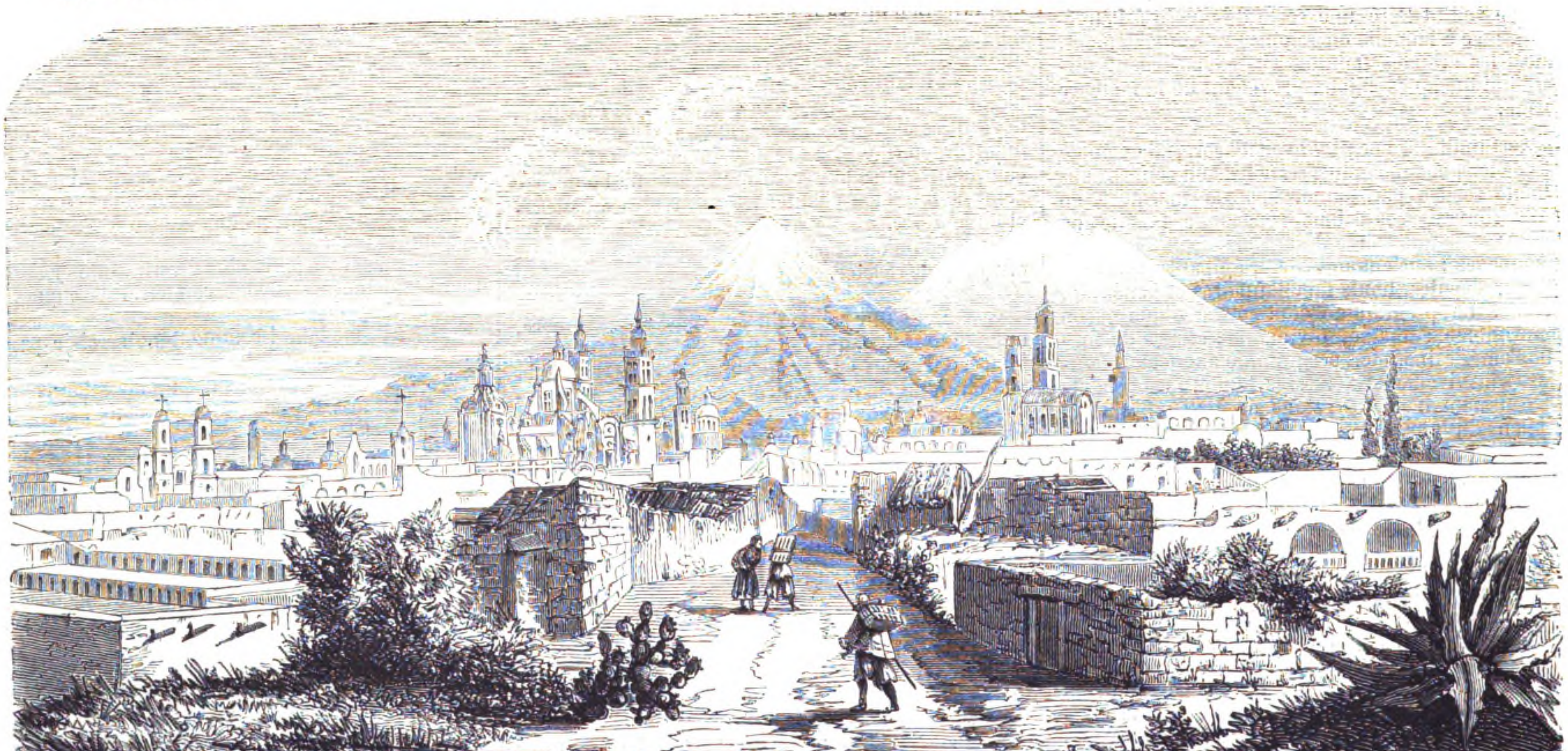
Arriero de Puebla.



Le Pont Nation



Señora de Jalapa.



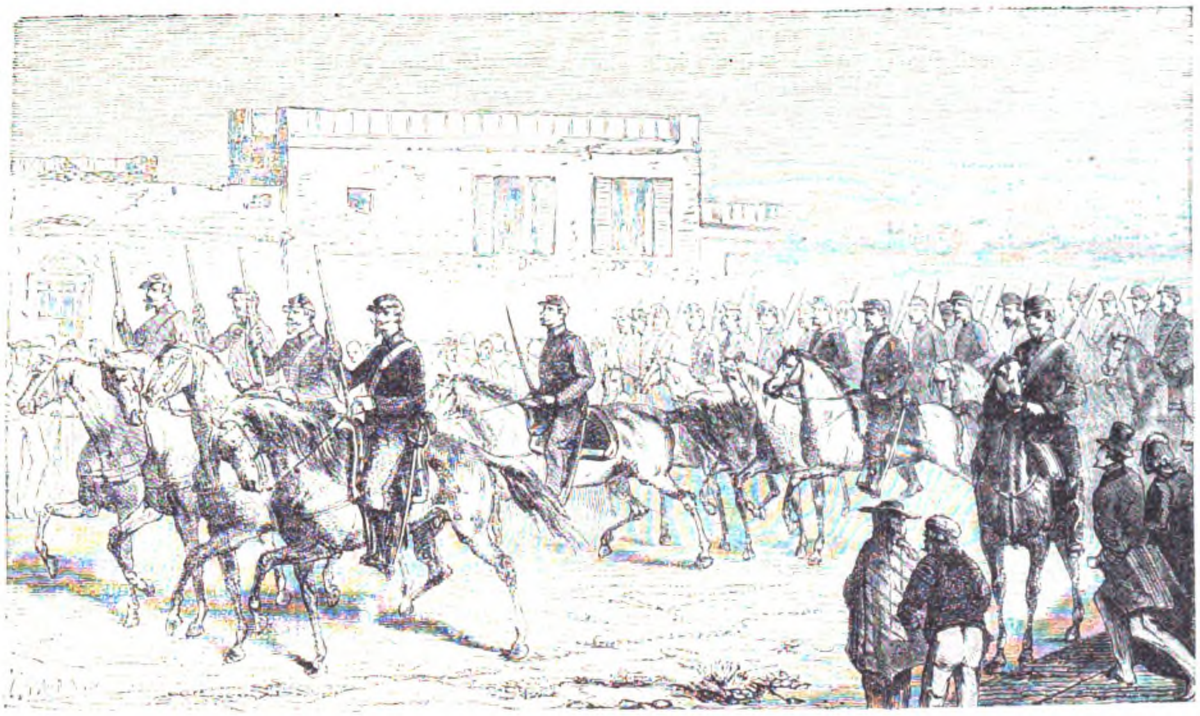
Vue de Puebla de los Angeles et des monts Papacatepetl et Iztacihuatl.

Expédition du Mexique. — Principaux points de la route que doivent suivre les troupes alliées pour se rendre à Mexico.

ROUTE DE VERA-CRUZ A MEXICO

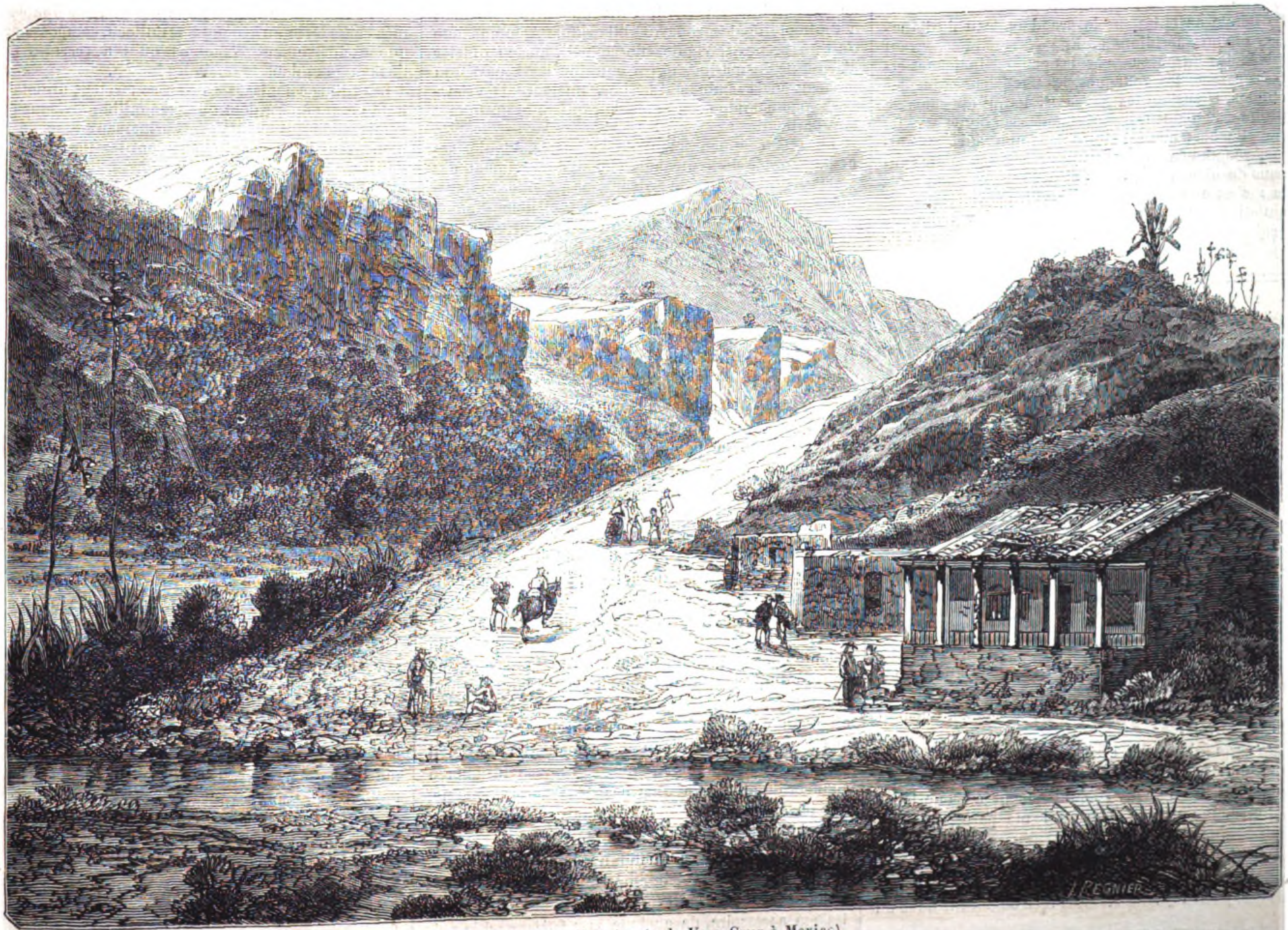
—

Une partie de l'État de Vera-Cruz appartient à la région de *tierras calientes* (terres chaudes); on y trouve le sucre, le café, le coton, l'indigo, les bananes, l'oranger, etc. Mais la fièvre jaune (*vomito prieto*) en chasse les étrangers qui vont se réfugier dans les hauts plateaux ou dans la zone tempérée (*tierra templada*).



Sortie des chasseurs d'Afrique de la Vera-Cruz.

Beaucoup d'écrivains croient à tort que la Vera-Cruz moderne est le point où Fernand Cortès fit son débarquement; c'est une erreur : il débarqua à l'ancienne Véra-Cruz, bien connue dans le Mexique, sous le nom de l'Antigua Vera-Cruz, et qui est à une distance d'a peu près huit lieues au nord de la Vera-Cruz moderne. Ce qui a fait commettre cette erreur, c'est parce qu'une nouvelle route carrossable ayant été faite pour se rendre à Mexico, l'ancienne route passant par l'Antigua ne fut plus guère fréquentée que par quelques muletiers du pays. Le voyageur qui aime le pittoresque et qui voudrait se faire une idée d'une belle végétation tropicale, n'aurait qu'à prendre cette vieille route. On traverse une forêt de bagnans des plus splendides, et la plume est impuissante à rendre le grandiose d'un spectacle pareil. Cette forêt s'étend jusqu'au village de l'Antigua, situé sur la rivière du même nom. En quittant l'Antigua, on traverse des forêts vierges, ce ne sont plus des bagnans seulement qu'on rencontre, mais des milliers de plantes et de fleurs odoriférantes jusqu'à ce qu'on quitte les bas-fonds pour monter dans la cordillère; alors la nature change d'aspect, on traverse tantôt des plateaux, tantôt des gorges de montagnes jusqu'au pont National (autrefois nommé Puente del Rey). A ce point, entre la vieille et la nouvelle route, on est obligé de passer ce pont, défendu par un fort, qui, garni d'une poignée d'hommes bien déterminés, à cause des passes très-étroites de la montagne, peut entraver la marche d'une armée formidable. Cette vieille route ne peut se parcourir qu'à cheval; mais à partir du pont National le chemin, quoique montant toujours, est cependant assez large pour les voitures. On arrive enfin à Jalapa, où la végétation commence à rappeler un peu l'Europe, car on y rencontre le chêne. Ici s'arrête la fièvre jaune. Un printemps continuel y règne et on respire à l'aise sous ce beau ciel. Aussi, c'est à Jalapa que se trouve le siége du gouvernement de l'État de la Vera-Cruz; et, pendant que le *vomito*, ce terrible fléau, moissonne si vite la population de Vera-Cruz, on jouit à Jalapa de la plus grande sécurité, et tous les riches négociants quittent les bords du golfe pour venir se reposer dans cette ville. De ce point, le regard plonge dans le lointain jusqu'au pic d'Orizaba (le Citlaltepetl) du côté du sud,



Le gué du Rio-Frio (route de Vera-Cruz à Mexico).

et au nord, on aperçoit le gracieux pic le Cofre de Perote.

En quittant Jalapa, on traverse la région ordinaire des nuages, où ils dominent, suspendus au-dessus de l'Océan, et viennent toucher les cimes de la Cordillère; cet aspect si étrange dans un aussi beau climat, laisse une impression qui ne s'efface plus. En approchant de Perote, la végétation tropicale disparaît, le bananier ne trouve plus la chaleur nécessaire pour le mûrir, et le sapin fait son apparition et devient la seule et unique verdure jusqu'à ce qu'il rencontre la région des neiges éternelles.

C'est donc en peu de jours que la voyageur parcourt depuis Véra-Cruz jusqu'à Perote toutes les zones et que la végétation de tous les climats lui passe sous les yeux.

Perote possède un fort assez important par sa position, il défend l'entrée du grand plateau qui conduit à Puebla. Il y a quelques années, ce fort fut commandé par un frère de notre célèbre astronome F. Arago. Il était colonel dans la cavalerie mexicaine et resta fidèle au président de la république, qui lui avait confié ce poste. Le président, qui venait d'usurper le pouvoir, l'ayant sommé de rendre le fort aux troupes du nouveau gouvernement, M. Arago résista à cet ordre et fut condamné à mort : j'ignore quelle fut la suite de cette condamnation. M. Arago était un noble cœur, estimé de tous ceux qui le connaissaient et un des meilleurs officiers de l'armée mexicaine.

Perote est un village, un vrai repaire de *ladrones* (voleurs de grands chemins). La diligence qui fait le service régulier de la Véra-Cruz à Mexico est régulièrement attaquée près de ce point au moins une fois par semaine, sans que la garnison du fort vienne en aide aux voyageurs. Mais quiconque connaît le pays, trouve le moyen d'éviter ces attaques en demandant à l'hôtelier de lui fournir quelques hommes sûrs pour l'escorter seulement pendant un quart d'heure. L'hôtelier affilié aux voleurs, comprend de suite ce que vous désirez, et le matin, en partant, trois hommes à cheval vous tirent poliment leur chapeau et vous accompagnent à quelques distances hors Perote. On paye à chacun de ses hommes deux piastres et vous pouvez être sans inquiétude; car ces hommes font partie des *ladrones*, et sous cette protection vous n'avez plus rien à craindre. C'est une contribution que le voyageur ne doit pas regretter de payer.

De Perote on entre sur le grand plateau de l'Anahuac, région méridionale. Elle était habitée, avant l'arrivée des Européens, par des peuples indigènes civilisés, comme les Toltèques, les Chetichemèques, les Acobhuas, et surtout les Astèques. Parmi les villes de cet immense plateau, il faut signaler la grande et belle cité de Puebla; elle est située dans une vallée magnifique, renommée par sa fertilité, à 2,800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan et à 28 lieues de la capitale : c'est une des plus belles villes d'Amérique. Sa population est de 72,000 habitants. On y remarque 60 églises, dont la principale, celle de Notre-Dame de Guadalupe, possède d'immenses richesses; l'ancien collége des jésuites et celui des dominicains. Elle fut fondée en 1533.

A quinze lieues de la ville se trouvent le Papacatepetl et l'Iztacihuatl, d'une hauteur de 5,635 mètres.

RONDÉ.

COURRIER D'AMERIQUE.

Le corps expéditionnaire envoyé au Mexique, était encore, aux dernières nouvelles, dans l'Etat de Vera-Cruz. Les zouaves continuaient à occuper la Tejeria. Ils étaient campés à peu de distance de l'armée ennemie, à laquelle ils rendaient de fréquentes visites. Les Mexicains, charmés de leur belle humeur et de leurs spirituelles excentricités, les recevaient comme des amis, et les *jarochos* (paysans mexicains) les comblaient de présents. Les chasseurs d'Afrique se sont également concilié les sympathies de la population indigène. Ils ont fait plusieurs sorties, pendant lesquelles les Mexicains ont beaucoup admiré leur costume éclatant et surtout leur tenue martiale.

Nous aurons bientôt d'importants faits d'armes à signaler, car l'amiral Jurien de la Gravière devait se mettre en marche le 22 février, avec l'intention d'aller occuper, sur le haut plateau d'Anahuac, les villes de Jalapa et d'Orizaba.

La route de Vera-Cruz à Mexico offre plus d'un passage difficile. Le Rio Frio, dont nous donnons un dessin, peut être cité comme l'un des plus pittoresques et en même temps des plus périlleux pour une armée en marche vers la capitale. Le nom de Rio Frio appartient en propre à un cours d'eau qui coule au milieu d'une superbe vallée, entourée de tous côtés par de très-hautes montagnes. La route, après avoir traversé cette petite rivière, s'engage dans un étroit défilé que les Mexicains appellent El Pinal. C'est un lieu complétement désert, où l'on ne trouve que quelques cases d'Indiens.

Aux Etats-Unis, la guerre est poussée avec vigueur, et les armées fédérales triomphent sur tous les points. On a célébré avec beaucoup d'enthousiasme dans toutes les villes du Nord la prise de l'île Roanoke, et la chute du fort Donelson. Nous avons dit déjà que la prise de l'île Roanoke, sur les côtes de la Caroline du Nord, était due principalement à l'intrépidité des zouaves d'Hawkins. Ajoutons que c'est un Français, Viguier de Monteil, ancien officier d'artillerie de marine, qui a entraîné les zouaves au moment où ils semblaient hésiter. Un journal de New-York rend compte de cet incident, qui offre un intérêt tout particulier :

« Dès le commencement de la guerre, Viguier accepta le grade de lieutenant-colonel du régiment des zouaves d'Epineuil. Son ardeur sans pareille, ses aptitudes spéciales ne furent pas sans contribuer grandement à la rapide organisation du corps. Son régiment, parti avec l'expédition du général Burnside, dut revenir à Annapolis, par suite du trop fort tirant d'eau du navire qui le portait. Au lieu de rester avec les siens, Viguier obtint du général Burnside la permission de suivre l'expédition en qualité d'attaché volontaire. Le jour du combat, il voit la première ligne des zouaves d'Hawkins, hésiter sous le feu meurtrier de l'ennemi; il saisit un fusil et court au premier rang. Quelques instants après, l'ordre arrive d'enlever la batterie devant laquelle on se trouvait; Viguier s'élance le premier pour donner l'exemple, en criant : « En avant! » Une balle vient l'atteindre au milieu même de ce cri; entrée par la bouche, elle lui traverse la tête. Viguier laisse échapper son arme et tombe pour ne plus se relever. »

La prise du fort Donelson a pour le Nord une importance plus grande que la prise de l'île Roanoke. Ce fort avait été construit, il y a un an, près de la petite ville de Dover, au sommet d'une colline peu élevée et sur la rive gauche de la rivière Cumberland. Après la chute du fort Henry, les généraux Johnston, Floyd et Pillow accoururent avec leurs corps d'armée au secours du général Buckner, et la garnison se trouva tout à coup portée à trente mille hommes.

Les environs du fort Donelson sont très-accidentés et n'offrent sur une étendue de plusieurs milles qu'une succession de ravins à pentes escarpées. Depuis plusieurs jours des nègres étaient occupés à abattre les plus grands arbres, afin de rendre plus difficile encore la marche des fédéraux.

L'attaque commença le 14 février vers trois heures de l'après-midi. Le commodore Foote ouvrit le feu avec quatre canonnières blindées et deux canonnières ordinaires. Après un combat de deux heures, soutenu à une distance de moins de cent pas, deux canonnières éprouvèrent de sérieuses avaries, et le commodore Foote dut redescendre la rivière. Mais dans l'intervalle le général Grant arriva avec son armée et contraignit les confédérés à accepter immédiatement le combat. Il y eut de part et d'autre, pendant deux jours, un grand acharnement. Enfin, les fédéraux parvinrent à enlever une redoute qui dominait le fort, et le général Johnston, reconnaissant l'inutilité d'une plus longue résistance, offrit de se rendre sans condition. Les fédéraux ont fait quinze mille prisonniers et se sont emparés de trois mille chevaux et d'un immense matériel. Leurs pertes sont estimées à quatre cents tués et huit cents blessés.

La plupart des tribus indiennes qui habitent le Kansas demandent à combattre en faveur de l'Union. Elles s'engagent à mettre promptement en déroute l'armée confédérée du général Mac Culloch, composée presque exclusivement d'Indiens qu'il a recrutés dans l'Arkansas et dans le territoire indien.

Les tribus colonisées du Kansas forment un total de trente mille âmes, dont quatorze mille proviennent de l'émigration qui eut lieu des principaux Etats de l'Union avant 1824. Ces Indiens sont les Delawares, les Kansas, les Pottawatomies, les Iowas, les Chippewas, les Kaskakias, les Shawnees, etc. Ils forment des nations indépendantes avec des chefs électifs ou héréditaires. On trouve chez eux tous les gouvernements possibles. Il en est qui ont pour principe l'anarchie; un danger commun les réunit spontanément, mais à la

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

— Il est là, dans sa chambre, dit Savidan qui accompagnait quelqu'un dans le corridor.

— Le cher enfant n'aura fait qu'un somme, répondit une autre voix.

Ma porte fut poussée brusquement. Je parvins à déclore mes paupières et le grand jour me blessa les yeux. Au travers de mon éblouissement je vis un homme, un jeune homme, à ce qu'il me parut, qui marchait vers moi les bras étendus.

— Eh! bonjour, Roger, mon garçon! me dit-il en m'embrassant sur les deux joues, immobile et stupéfait que j'étais. Quelle diable d'idée de dormir dans un fauteuil! Ces enfants sont durs comme du fer! Moi, cela me donnerait une courbature. Et comment vas-tu, Roger, voyons? Tu étais chenille au collége, te voilà papillon, es-tu content de tes ailes?

Je le regardais silencieux. Mon père, vous le savez, madame, était remarquablement beau, ou plutôt joli, pour employer la rigueur exacte de l'expression. — A première vue, quand il avait ouvert la porte et qu'une distance de dix pas nous séparait, je m'étais dit tout de suite : ce n'est pas mon père, car il semblait avoir tout au plus de vingt-huit à trente ans d'âge avec ses cheveux blonds bouclés, sa figure rose et sa taille gracieusement dégagée; mais de tout près, il n'en était plus ainsi. Quelques symptômes trahissaient le mensonge de cette apparence. Les yeux étaient cernés; le coin des paupières avait ce réseau naissant que nulle volonté de rester jeune, si loin qu'on la pousse, ne peut conjurer; les sourcils enfin étaient taillés : marque suprême. La femme seule peut garder jusqu'à l'âge où Sarah conçut la soie de ses sourcils. Après trente ans les sourcils de l'homme se mettent à croître. Il faut les couper comme les cheveux ou se résigner à changer de profil. Ce n'est pas sans fierté, madame, que je vous donne comme certaine cette observation, fruit de hautes et patientes études.

Autre observation : Quand un homme a quitté la droite voie sur le tard et après une vie longtemps régulière, il est rare qu'il ne soit pas atteint de quelque travers accessoire, de quelque *sous-faiblesse*, si je puis ainsi m'exprimer. La folie va de soi dans la jeunesse; il faut la parer dans l'âge mûr. Les gens qui s'avisent de devenir fous à l'heure même où les autres se rangent, sont forcés de se grimer un peu comme au théâtre les jeunes premiers de cinquante ans, ou tout au moins d'avoir pour eux-mêmes ces soins puérils et excessifs qu'on pardonne à peine aux dames entre deux âges.

Il va sans dire que ces pensées étaient alors à cent lieues de mon esprit. Je parle avec froideur d'un instant où mon émotion allait jusqu'à l'angoisse. Je tendis les bras à mon tour et je ne pus prononcer qu'un seul mot en rendant le baiser :

— Mon père! mon père!

Il était bon, cela est certain. Une larme vint au seuil de sa paupière. Il ricana pour la cacher.

— Bien, bien, Roger! me dit-il. Sais-tu que cela ne me rajeunit pas d'être le père d'un grand gaillard tel que toi? Tu es beau garçon, ma parole! On ne croirait jamais que tu as été aveugle, en voyant tes grands yeux brillants. J'aurais bien été au-devant de toi, là-bas, à Juilly, mais les affaires... Tu sais que j'ai donné ma démission? Je crois que le gouvernement me regrette, maintenant qu'il ne m'a plus, mais c'était criant, vois-tu, Grandidier te dira cela. On me traitait par-dessous la jambe. On nommait ambassadeurs messieurs tel et tel. Tu sais : l'ingratitude des cours! Dès le collége, on connaît ce proverbe-là. Lors de la succession, Grandidier a été, comme moi, d'avis d'en finir.

Il parlait avec une volubilité singulière et lançait ce

[1] Voir les nos 255 et 256.

guerre même aucun chef ne les commande. Quelques tribus pratiquent le communisme le plus pur. Deux fois par an elles procèdent au partage des récoltes ou des produits des grandes chasses; tous les membres de la tribu sont parents au même degré. Le mariage ne peut être contracté pour plus de *deux fois dix lunes*; après ce laps de temps, si les époux se conviennent encore, ils renouvellent leur engagement. Les enfants appartiennent à la mère et ne la quittent jamais jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur quinzième année; à cet âge, les jeunes filles se marient et les garçons vont à la chasse et à la guerre. La condition de la femme est partout déplorable; l'Indien ne semble avoir pour elle que du dédain. Il est insensible à ses ennuis et à ses souffrances.

La civilisation européenne a été fatale aux Indiens. Ils ne lui ont encore emprunté que des infirmités qui leur étaient inconnues. Quelques tribus seulement ont su s'adonner au travail, les Choctaws, les Chikasaws et les Cherokees. Ces tribus forment un ensemble de population d'environ cent mille âmes. Elles ont des gouvernements parfaitement constitués, fonctionnant au moyen d'un pouvoir exécutif soumis à l'élection, d'une assemblée législative et d'une assemblée judiciaire. Les Cherokees montrent une remarquable aptitude à s'approprier les arts mécaniques : ils confectionnent eux-mêmes leurs instruments aratoires. Ils ont des écoles; ils connaissent l'imprimerie et publient des journaux.

Du reste, les Cherokees se bornent à nous imiter. Rien chez eux ne rappelle cette civilisation toute particulière et déjà si avancée qui existait avant l'arrivée des Espagnols dans l'Araucanie, au Pérou, dans le Guatemala, dans l'Yucatan, au Mexique, et sur les bords de l'Ohio.

Les traces d'une civilisation antérieure diminuent à mesure que l'on s'avance vers le Nord. Les Indiens du Canada-Ouest, du Nebraska, de l'Orégon, du territoire de Washington, sont complétement sauvages, et l'anthropophagie, bien qu'elle ne se rattache qu'à un système de vengeance, n'a cependant pas disparu chez eux.

On retrouve encore dans le Canada : les Hurons, les Iroquois, les Algonquins et les Chippeways. Les Sioux se sont retirés dans le Nebraska, sur les rives du haut Missouri. Ces Indiens étaient autrefois, à cause du voisinage des lacs, des navigateurs intrépides. Aujourd'hui encore on les voit souvent se hasarder sur les lacs, dans de frêles canots, et parfois ils ne craignent pas de descendre les rapides du Saint-Laurent, debout sur quelques branches d'arbres réunies ensemble.

Le dessin que nous donnons représente les rapides du Long-Sault. Le courant a une vitesse de vingt milles à l'heure. On serait tenté de croire que rien ne doit résister à une telle impétuosité, et cependant ce ne sont pas seulement des Indiens qui l'affrontent : chaque jour un steamer parti de Toronto, chargé de passagers, descend les rapides, et arrive sain et sauf à Montréal. On arrête la vapeur et l'on abandonne le navire au courant. Le pilote est presque toujours Indien, parce que l'Indien a plus de présence d'esprit et plus de fixité dans le regard. Le plus léger virement, la moindre déviation du gouvernail entraînerait la destruction immédiate du navire. On entend toute la charpente craquer affreusement, et l'écume s'élevant à une hauteur prodigieuse retombe en torrents sur le pont.

Un canal, que l'on a creusé le long du fleuve, permet aux steamers de remonter de Montréal à Toronto.

A. MALESPINE.

Le preneur de vipères.

Paris est la ville des existences problématiques et des industries inconnues. Le journalisme, à la piste de tous les petits mystères de la grande cité, a fait connaître ses chercheurs de clous et ses chercheurs d'or, ses tantes d'actrices et ses cousines de province, ses marchands de croûtes et ses débitants de feu; le berger en chambre, qui avait paru une excentricité de vaudevilliste, s'est un jour trouvé lui-même sur la sellette de la police une belle et bonne réalité. Nous pouvons révéler une industrie non moins étrange dans la série fort étrange déjà des chasses parisiennes : à ses veneurs de chats, à ses étrangleurs de chiens, à ses trappeurs de rats, etc., nous allons joindre les preneurs de vipères.

Des preneurs de vipères à Paris ?...

Assurément!... Et il ne s'agit nullement, croyez-le bien, de vipères métaphoriques, ni de celles qui sifflent dans la presse ou se tortillent dans le grand monde, ni de celles qui se *louent* dans ces nids de soie et de dentelle qu'on nomme un boudoir, mais bien de ce reptile écailleux, à la tête plate, aux crocs venimeux et à la robe marquetée, dont les taches livides se dessinent sur un fond variant du blanc au rougeâtre, de la vipère, *vipera* enfin des naturalistes.

Les bois qui entourent Paris ne possèdent pas tous des pelouses et des fourrés aussi sûrs que ceux du bois de Boulogne; les bois de Meudon, de Saint-Cloud, de Saint-Germain, de Montmorency, le bois de Vincennes lui-même, ont dans leurs halliers des hôtes dangereux, et parmi les plus dangereux il faut bien placer la vipère. Si vous êtes parfois tenté de vous y reposer dans l'herbe des clairières, rappelez-vous le redoutable *latet anguis in herbâ* du berger de Mantoue, surtout si le terrain est rocailleux, aride et parsemé de massifs de broussailles. Vous pourriez vous y trouver en rapport trop intime avec quelques-uns de ces venimeux reptiles, car c'est particulièrement dans ces terrains que les collecteurs, qui connaissent leurs prédilections et leurs habitudes, viennent exécuter leurs chasses. Les beaux jours sont l'époque de l'année où cette industrie est le plus productive; elle s'exerce cependant jusque dans l'hiver, où elle n'est suspendue que par les grands froids.

Guêtré et ganté de cuir, son panier fermé au dos, le preneur de vipères part chaque matin au lever du jour; il ne revient à son domicile qu'à la tombée de la nuit, déposer dans un plus grand réceptacle les reptiles renfermés dans sa gibecière, la fabrique de produits pharmaceutiques à laquelle ils sont vendus d'avance, tant la douzaine, ne les faisant généralement prendre que deux fois la semaine. Sa vie se passe ainsi presque continuellement dans les bois.

C'est là son côté attrayant, le côté poétique, qui, auprès du preneur de vipères industriel, appelle assez fréquemment des preneurs de vipères artistes. On pourrait citer un des docteurs distingués de la faculté de Paris, la célébrité médicale de Passy, dont ces chasses sont un des bonheurs.

Son côté le moins riant, et malheureusement son côté le plus positif, c'est sa rémunération : c'est à peine si elle suffit aux besoins impérieux de la vie la plus humble. Un homme dont tous les journaux rapportèrent en 1854 la fin sinistre lui dut cependant, pendant plus de dix ans, une existence qui pour ses confrères était de la richesse; mais cette existence est restée une exception exclusive. Sa catastrophe la rattache cependant trop étroitement à l'histoire pour que nous puissions en écarter le récit.

Dans la partie méridionale que Paris a englobée dans son enceinte, entre le village de Grenelle et celui de Gentilly, s'étend un plateau stérile dont de nombreuses carrières ont bouleversé le sol; dans un des petits ravins que l'extraction de la pierre y a formés sur le parcours du chemin de fer de l'Ouest, se cache une maisonnette bâtie en plâtre et couverte en zinc, à qui les nombreux rosiers remontants qui remplissaient son petit jardin de leurs floraisons renaissantes donnaient le plus riant aspect. De ce jardin où, pendant le jour, on voyait souvent une belle jeune fille cousant et brodant sous un berceau de jasmins et de volubilis, sortait chaque matin, dès l'aube, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, dans l'accoutrement que nous avons décrit plus haut.

Quel était cet homme qui depuis une dizaine d'années qu'il habitait cette maisonnette n'avait noué aucune relation dans le pays? Nul dans le voisinage n'eût pu le dire. Si, propriétaire de la maisonnette il n'eût été inscrit sur la matrice cadastrale sous le nom de Georges Bernard, on eût pu même ignorer comment il se nommait.

Quant à sa profession, il avait un jour répondu au juge de paix qui l'interrogeait à propos de je ne sais quelle enquête : chasseur; et il avait ajouté avec un sourire amer : *venator officinalis*, chasseur officinal, où, si vous aimez mieux : pourvoyeur de pharmacie.

M. Georges Bernard, ou plutôt M. Georges de Bernard, n'avait pas toujours été, disons-le, chasseur pour les officines. A une époque peu éloignée, en 1843, il était encore l'un de lions du sport parisien; non-seulement il avait alors sa meute et ses forêts auxquelles, comme supplément, il ajoutait, par location, des forêts du domaine de l'État; mais son habileté cynégétique était si universellement appréciée qu'il n'y avait pas de grandes chasses où il ne fût invité.

Il n'est qu'heur et malheur dans ce haut monde; quelle position est à l'abri des catastrophes financières? Il arriva qu'un jour Georges Bernard se trouva si complétement ruiné, qu'il ne lui resta d'autres ressources que quelques bijoux, et avec ces dernières épaves de

---

nom de Grandidier à pleine bouche, comme s'il se fût agi d'un personnage célèbre que tout le monde est forcé de connaître. C'était la première fois que j'entendais parler de ce Grandidier, son homme d'affaires peut-être, peut-être quelque praticien de poids dont il avait fait son conseil.

Du reste, il m'importait peu. Je n'avais qu'une pensée dans la tête et qu'un sentiment dans le cœur : je cherchais un joint pour parler de ma mère. Mon père savait et voyait cela. Il guettait mes lèvres. Chaque fois qu'elles s'entr'ouvraient, il reprenait rondement la parole.

— Et depuis que j'ai donné ma démission, poursuivit-il, tu vas croire que je suis libre. Erreur! Demande à Grandidier! Les affaires, vois-tu bien, cette succession, et puis, que sais-je? Le reste. C'est inconcevable!

— Ah çà! mon bon, s'écria-t-il au moment où j'allais l'interrompre, comment trouvons-nous notre appartement? C'est coquet, hein? Cela vaut mieux que notre cellule de Juilly? Je pensais à toi, là-bas, mon pauvre garçon. Ces Américains ne valent pas la corde pour les pendre. Ils n'ont qu'une seule bonne chose : ils sont libres. J'aime la liberté; tu seras libre avec moi, j'entends libre comme l'air, vois-tu bien. J'ai causé avec Grandidier de mon système d'éducation. Il est bien simple : liberté, liberté, liberté. N'est-ce pas juste, dis donc? Puisque je veux être libre moi-même, je ne dois pas gêner les autres?...

— Mon père... dis-je pendant qu'il reprenait haleine.

— Ouf! fit-il en se jetant sur le divan, vis-à-vis de moi. Il fait chaud chez toi!

Et de fait, il devait avoir besoin de respirer, mais il reprit avec un nouveau courage :

— As-tu vu les autres chambres? C'est d'un joli style; pas trop chargé; Grandidier m'a aidé. Le boudoir nous a donné du mal. Eh! eh! mon gaillard! tu as un boudoir! Puis la petite antichambre et la sortie particulière. Tu vas, tu viens; cela donne sur la rue; les gens de la maison n'y voient goutte. Qu'en pensestu? Liberté! voilà ma devise! que diable! Tu as dixhuit ans. A cet âge-là, moi, je me nouais une corde autour du cou...

— Voulez-vous me permettre, monsieur... l'interrompis-je résolûment.

Mais plus résolûment, il me coupa la parole, disant:

— Je te permets tout ce que tu voudras, mon garçon, entends-tu? C'est dit une fois pour toutes. Ne m'appelle pas monsieur, c'est mauvais. Mettons de côté ces respects exagérés qui engendrent la froideur. C'est la méchante portion de nos étiquettes de famille à nous autres gentilshommes. Tenons à notre noblesse, parbleu! mais suivons le progrès. Le gothique n'est bon qu'en cathédrale. Tu me trouves donc bien vieux? J'ai le même âge que toi par mon caractère. Sais-tu mon rêve? Je veux être tout uniment le camarade de mon fils. Et nous voyant bras dessus bras dessous, je veux qu'on dise : ce sont les deux frères. Dieu merci, je comprends la jeunesse. N'allais-tu pas croire que je pusse jouer sur tes talons le vieux rôle de mentor? C'est déjà bien assez d'avoir, à mon âge, un grand fils de dix-huit ans sans se coller au menton une fausse barbe grise. Je n'ai aucune prétention au titre de vénérable. Dans vingt ans, cela me viendra. Fumes-tu? Ce n'est pas une question, pas vrai?

Il me présentait son étui en souriant. Sur ma réponse négative, ses sourcils eurent un léger froncement.

— C'est étonnant, murmura-t-il. Qu'est-ce donc que ce collége, là-bas?

— J'avoue, mon père, répliquai-je avec une certaine amertume, que le cigare ne faisait pas partie de notre programme d'études.

— Ne te fâche pas, Roger! s'écria-t-il avec un éclat de rire un peu contraint. Liberté pleine et entière, c'est mon système. Si tu veux être moine, je te ferai moi-même la tonsure. Nous récoltons ce que nous avons semé; les bons pères de Juilly ne se chargent pas de nous dégourdir des Alcibiades; mais, va, ce ne sera pas long avec tes yeux et ta tournure. Tu verras notre monde; je te présenterai à la marquise; en deux temps, d'ailleurs, Grandidier te formera.

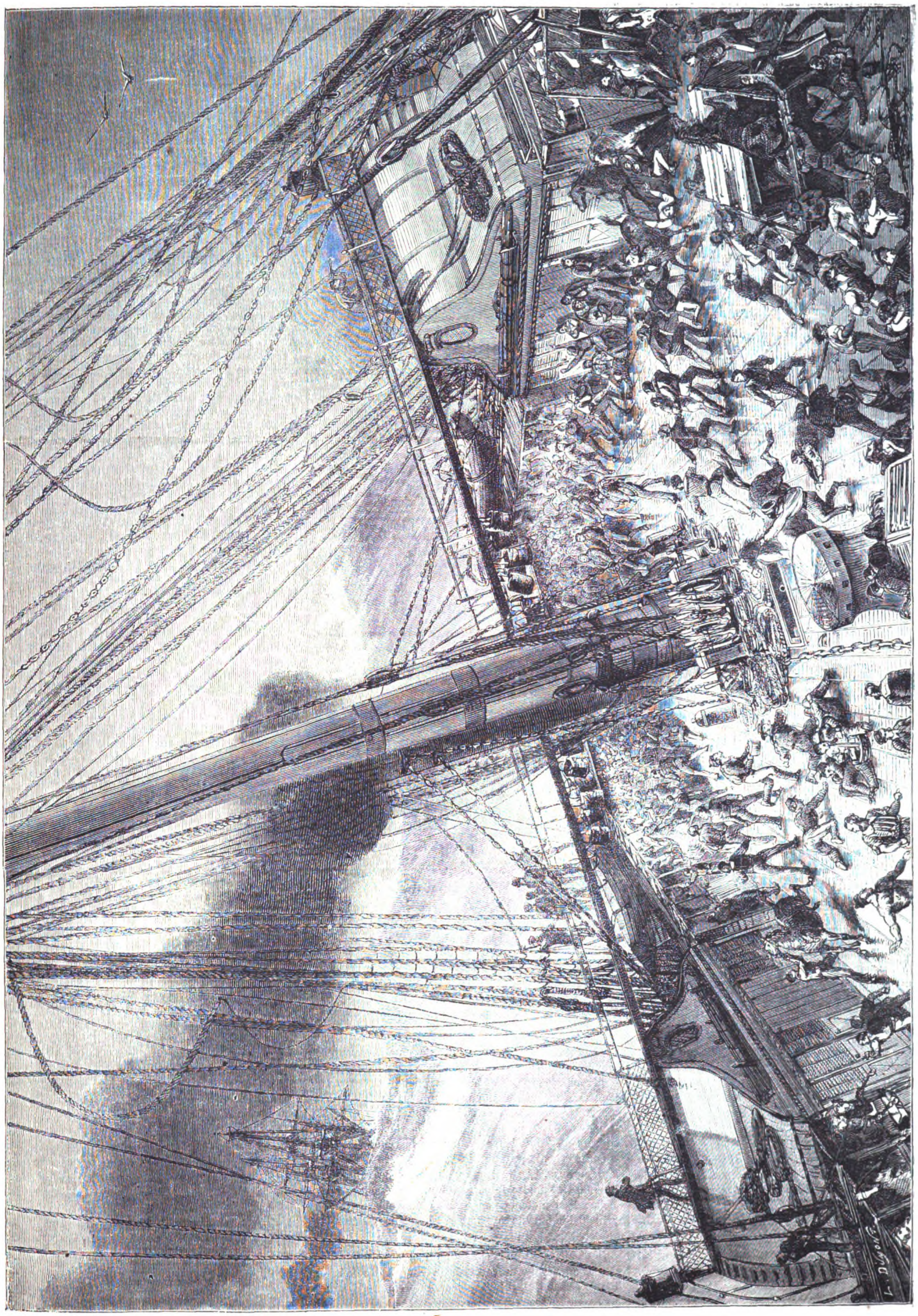
Il se leva et pirouetta sur le talon de sa botte vernie. Je voulus saisir cette occasion.

— Mon père, dis-je à demi-voix et d'un accent qui, selon moi, devait couper court à tout parlage frivole, laissez-moi vous demander...

— C'est juste, s'écria-t-il en revenant à moi brusquement, j'oubliai le principal. Tu nous arrives



Indiens descendant les rapides du Long-Sault, sur le fleuve Saint-Laurent (Canada). — D'après un croquis de M. Ernest Parker.



Le pont du transport *le Darien* pendant les gros temps qui l'ont assailli dans sa traversée de Cherbourg à Sainte-Croix de Ténériffe. (Croquis de M. A. de .....)

sa fortune une enfant qui, il est vrai, ne portait pas son nom, mais léguée à sa pitié par le suicide d'une femme qu'il avait aimée. Cette enfant était la jeune fille de la maisonnette. Grâce à la supériorité de l'ancien chasseur dans la nouvelle industrie qu'il s'était créée, l'enfant avait grandi dans cette retraite sans que rien eût manqué à ses besoins. Georges Bernard le croyait du moins; mais, un soir, la maison vide lui apprit qu'il avait compté sans le cœur de la jeune fille; cette vie d'isolement, cette maisonnette solitaire n'avait pas suffi aux vœux de son cœur de vingt ans. Ce fut pour le pauvre chasseur un coup de foudre; il resta atterré sous ce malheur auquel cependant il ne voulait pas croire. Sa fille, l'avoir abandonné, lui qui n'avait d'autre préoccupation, d'autre bonheur, d'autre espoir que cette enfant; lui dont la vie n'avait d'autre motif et d'autre objet qu'elle, il ne pouvait admettre cette supposition; il attendit. Le lendemain matin sa fille n'était pas rentrée; il ne sortit pas de tout le jour; le soir vint sans qu'elle eût reparu; il se promena dans le petit jardin jusqu'à la nuit close. Le lendemain, lorsque l'agent de la fabrique à laquelle Georges Bernard vendait sa chasse vint pour en recevoir les produits, la maisonnette était fermée; l'ayant trouvée également fermée les jours suivants, il crut devoir dénoncer à l'autorité ce fait et ce qu'il avait d'étrange. La maisonnette fut ouverte d'office; on y trouva Georges Bernard étendu sans vie; il était renversé dans un fauteuil, le torse nu; sa poitrine tuméfiée et livide portait la trace de plusieurs morsures d'une vipère qu'il tenait étouffée dans sa main.

FULGENCE GI ARD.

Tempête à bord de la frégate le Darien.

Notre zone parisienne n'est pas la seule à souffrir des traditionnelles giboulées de mars.

Les caprices atmosphériques de ce mois fantaisiste ne se bornent pas à étonner les buttes Montmartre, surprises de voir leur ciel gris sillonné en plein hiver par les orages de la canicule.

Le vaste Océan est soumis encore à l'influence de l'équinoxe printanier, et, dans cette période transitoire, le ciel et la mer subissent une crise et semblent se *purger* de l'hiver.

Les sinistres maritimes, dont la nouvelle vient chaque jour briser quelque cœur, attestent la persistance que les ouragans mettent à contrarier les courageux navigateurs.

Hier encore, un croquis et une lettre, écrits à bord de l'*Amazone*, nous mettaient sous les yeux le triste spectacle que présentait, ces jours derniers les entreponts de la frégate.

Le *Monde illustré* reproduisait, dans son numéro 252, l'embarquement des chevaux du 9e d'artillerie à bord de l'*Amazone*. Ce transport avait quitté Cherbourg le 3 février se rendant au Mexique, de conserve avec le *Darien*. Ce dernier navire qui avait embarqué des troupes, s'était également chargé des chevaux de l'état-major, qui avaient été arrimés tribord et bâbord dans des stalles bien garnies. Toutes les précautions avaient été prises pour leur éviter autant que possible les fatigues de cette longue campagne.

La traversée commença sous les auspices les plus favorables, mais bientôt une série de mauvais temps vint assaillir les navires, et apporter à une navigation déjà pénible pour des gens qui ne sont pas marins le tribut de ses contrariétés, de ses fatigues et de ses dangers. Dans une de ses bourrasques, plusieurs chevaux, effrayés par les mouvements inusités et la violence du roulis et du tangage, par le bruit, par les vagues qui, à chaque instant s'abattaient sur l'avant, finirent par rompre leurs liens, renverser leurs stalles à moitié brisées et rouler sur le pont. Ce ne fut qu'à force de patience et d'adresse que les matelots et les soldats vinrent à bout, sans accident, de les saisir et de les réintégrer dans leurs écuries de circonstance, raccommodées le mieux possible.

A bord de l'*Amazone*, les conséquences ont été plus graves. Obligé, dans l'entrepont, de suspendre les chevaux par des sangles de sous-ventrières, pour les empêcher de se briser contre les murailles du navire, cet état, dans lequel on a été forcé de les maintenir plusieurs jours, a entraîné des perturbations funestes dans leurs organes digestifs.

Des inflammations d'entrailles sont survenues, et la plupart des chevaux, embarqués sur l'*Amazone*, n'auront pas la consolation de fouler de leurs quatre fers victorieux le généreux sol du Mexique.

MAXIME VAUVERT

SŒUR MECHTILDE

—

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE

—

I

Je suis né reconnaissant, sympathique aux bienfaits de l'ordre, romanesque toutefois, aimant à lire au coin du feu des histoires de bataille et de naufrage, au demeurant trop nerveux et maladif pour étreindre la vie active dans sa vaillance et ses fatigues. Je suis, au total, une de ces natures malheureuses destinées à être comprises seulement par les femmes incomprises, et dont les gens dits sérieux se méfient, pour avoir vu, chez elles, l'abattement succéder trop vite à l'enthousiasme.

Je n'ai pas beaucoup de raisons pour regretter les beaux jours de mon enfance, et néanmoins je tiens beaucoup au privilége qui m'est échu de pouvoir me représenter fidèlement les scènes d'autrefois.

Rien ne m'est plus ordinaire, les jours de pluie, que de m'enfermer seul dans la chambre où sont mes livres, mes papiers, mes lettres, et là, d'évoquer, parmi les paysages capricieux du foyer, le larmoyant fantôme de mon passé.

Une céleste figure illumine des rayons de la charité et des reflets du bonheur éternel le morose tableau de ma jeunesse. Cette figure est celle d'une humble religieuse, morte aujourd'hui, et qui était chargée de l'infirmerie du collége de Douai à l'époque où j'y entrai.

II

On la nommait d'abord sœur Mechtilde. Un peu plus loin, je vous dirai pourquoi ce nom subit un petit changement.

Sœur Mechtilde était la providence de tous les transfuges du thème grec et de la géométrie, deux inventions qui ont assombri *le printemps de mes jours*, à l'égal des plus grands malheurs. De mon temps, ce qui se consommait au collége de Douai de feintes migraines et de rhumes imposteurs, les jours de thème grec et de géométrie, échappe à la statistique. Notre proviseur était assez coulant sur le chapitre des permis d'infirmerie; sœur Mechtilde se permettait bien parfois, à huis clos, quelque sourire de doute au spectacle de tant de maux de tête et de tant de coryzas; mais elle nous entourait de tels soins que le rude docteur lui-même s'y laissait prendre, et ne chassait pas trop vite de l'infimerie les pauvres diables qui y trouvaient leur seul bonheur.

Si l'on n'a pas été pensionnaire au collége, on ne se rendra jamais un compte bien exact des magiques espérances, que fait luire devant l'imagination des collégiens, ce mot d'ailleurs lugubre d'*infirmerie*.

Au collége, l'infirmerie, c'est le paradis! c'est la récréation perpétuelle, c'est le far-niente, le droit de parler, la rêverie, le lever à neuf heures, le coin du feu, c'est la pensée libre, ce sont les pantoufles! c'est l'assemblage de toutes ces choses qui donnent du prix à la vie.

Sœur Mechtilde était l'âme de ce monde délicieux.

Moi, naïf et loyal, que tourmentaient pourtant de véritables migraines, je n'avais pas encore, depuis six mois, osé réclamer l'entrée du sanctuaire, et la première fois que je la sollicitai, je ne l'obtins pas, parce que je manquai d'aplomb, et que je ne menaçai pas le pion d'aller me plaindre au proviseur.

Un autre jour que je me présentai à la visite du docteur, allangui par trente heures de fièvre, le vieux sournois me demanda gravement si ce n'était pas la fièvre *pigrite* (dans son argot, cela voulait dire : fièvre des paresseux).

— Oui, répondis-je d'un ton bonasse.

Je fus renvoyé à l'étude.

---

poches vides. A quoi t'eût servi de l'argent au collége? J'ai une manière à moi d'entendre ces questions-là. Liberté, mon bon, liberté! Je ne veux pas que tu viennes d'un air penaud me demander des fonds, si la veine te poursuit au jeu ou si... enfin, n'importe. Ce serait ennuyeux pour moi, fatigant pour toi. Je ne te fixe pas non plus de pension; tu es ici autant que moi, le prince royal, parbleu! de mon petit domaine, l'héritier de mon trône en miniature. Tu as un crédit chez mon banquier; c'est fait d'avance; Grandidier a été hier au bureau. Va ton train; si tu prends le mors aux dents, on te dira *stop!* voilà tout. Nous sommes riches; tu n'as pas besoin de te gêner.

En achevant, il posa un billet de banque sur la cheminée.

— Dix heures! ajouta-t-il en comparant sa montre à ma pendule. Je ne sais pas si c'est le plaisir de te voir, ami Roger, mais voici des siècles que je ne me suis senti un appétit pareil! Nous déjeunerons à l'hôtel, veux-tu? Maintenant que nos premiers épanchements ont eu lieu, Grandidier peut entrer... Grandidier!

Il s'était rapproché de la porte pour appeler. Je me levai, et rassemblant tout mon courage, je l'arrêtai en le prenant par la main.

— Mon père, lui dis-je tout d'un trait cette fois, vous ne m'avez pas encore parlé de ma mère.

Il pâlit en me regardant en face, puis le rouge lui monta au visage. Ses lèvres eurent un sourire amer. Chez lui, c'était chose rare.

— Il fallait en arriver là, Roger, me dit-il d'un ton très-sérieux. Vous avez un bon cœur; il est naturel que vous songiez à votre mère.

Un silence suivit ces paroles. Mon cœur battait violemment. Qu'allais-je apprendre?

— Cela est naturel, reprit mon père, dont l'accent avait changé déjà, parfaitement naturel. Mais il y a ici des choses que vous comprendriez très-mal, mon garçon; des choses irritantes au dernier point. Rien de très-grave assurément. Nous nous étions mariés bien jeunes... trop jeunes.

— Ma mère a-t-elle donc quitté cette maison? m'écriai-je.

— Volontairement, Roger. Ecoutez-moi bien : en ce monde, toute situation peut tourner bien, même celle d'une femme séparée de son mari, quand cette femme n'a pas le suprême malheur de trouver un champion qui la défende... fût ce champion son propre fils... Je vous le répète, vous êtes un enfant et vous sortez d'un endroit où l'on n'apprend point à marcher droit son chemin parmi ces subtilités. Votre mère n'est pas malheureuse. La situation qu'elle a est de son choix. Plus tard, il faudra de nécessité que vous sachiez tout. Mais en ce moment, pour moi, pour vous, pour elle principalement, ne me forcez pas à vous en dire davantage.

Il disait vrai : je n'étais qu'un enfant. Il y a des choses qui ferment à coup sûr la bouche des enfants. Parmi ces choses, il faut placer en première ligne les menaces couvertes, surtout quand elles semblent adressées à ceux que nous aimons. Pour un instant, j'eus peur de savoir et je courbai la tête. Je ne connaissais pas encore assez mon père pour aller d'un coup d'œil au fond de la situation. J'abandonnai le champ de bataille et il profita aussitôt de sa victoire.

— Liberté pour chacun! reprit-il après sa première gaieté revenue. Notez, Roger, que je n'ai rien dit absolument contre madame la comtesse... Et ne te fais pas de fantôme, mon garçon; il n'y a là ni de quoi troubler ma vie, ni même de quoi t'enlever l'appétit; parbleu! si tu pouvais, comme le Diable boiteux, soulever les toits des maisons de Paris... Mais où donc s'est fourré le Grandidier? Je parie qu'il est au billard à étudier ses quatre bandes tout seul. C'est un garçon soigneux, qui fait tout par principes... un original, tu vas voir... Je suis bien sûr qu'il va te plaire du premier coup!

Mon père m'avait pris sous le bras et m'entraînait vers la salle de billard. Il y avait dans ma pauvre tête un tumulte de pensées qui se heurtaient confusément. Une seule était lucide et aurait pu s'exprimer par des paroles : *Ma mère ne pouvait pas être coupable.*

Ceci n'est pas une sous-faiblesse, c'est un bel et bon travers en chef. Tous les hommes dans la situation de mon père ont leur Grandidier, espèce de sommier humain, sur lequel la conscience fatiguée s'endort. Un Grandidier doit avoir précisément la consistance d'un matelas. C'est le meuble nécessaire à quiconque est sorti de la famille. Je n'hésite pas à déclarer que Gran-

L'anecdote circula, à la plus grande gloire de l'attique médecin. Pendant trois mois je passai pour un imbécile aux yeux des *petits*, pour un intrigant aux yeux des maîtres, et je dus me résigner pour longtemps encore à ne connaître l'Eldorado et sœur Mechtilde que par les fantastiques récits de plus heureux et de plus habiles que moi.

Pendant ce temps, la bonne sœur Mechtilde s'épuisait en sollicitude autour des malades les mieux portants du monde, et comme la vertu souriait par ses yeux, comme une divine bonté réglait toutes ses actions, comme elle avait une façon de dire ses prières qui faisait s'agenouiller même les plus sceptiques railleurs, la reconnaissante vénération des élèves et de leurs mères ne la connut bientôt plus que sous le nom de *sainte* Mechtilde.

III

J'avais parmi mes condisciples un cousin au troisième degré qui fut l'auteur de la plupart de mes chagrins d'enfant. C'était un individu nul et orgueilleux, plus âgé que moi de trois ans.

J'en avais douze alors. Non seulement il prélevait un impôt de cent pour cent sur les deux sous que je recevais de ma famille, chaque dimanche, mais en outre il se plaisait à semer sur mon compte les propos les plus désobligeants. Rien ne vexe et n'humilie un collégien comme de voir se répandre le bruit qu'il n'est pas *gâté* par ses parents. Mon cousin Anatole me déconsidéra tout à fait sur ce premier chef, et insinua aux pions que ma famille me regardait comme un *pas grand chose*. Mon cousin Anatole était un fat sans cœur, inutile à tout le monde, et qui me fait aujourd'hui l'effet d'un très-petit monsieur, incapable même de chanter juste une romance, et d'écrire dix lignes sans y accumuler les plus ridicules fautes de français. L'animosité d'Anatole me fut plus tard expliquée par ce fait, que nous étions tous deux héritiers présumés d'une tante, vieille dame qui raffollait de bals, de dîners et de spectacles, et laissa, en mourant, tous ses biens au couvent.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

Menton.

Depuis son annexion à la France, cette ville est entrée dans une ère de prospérité qu'on ne saurait contester. Son commerce et son industrie ont pris une certaine activité. Une foule d'étrangers de tout pays, attirés par la douceur du climat, y ont apporté les fêtes, l'animation et l'aisance, ces hôtes d'hiver, venant la plupart des pays du nord, sont émerveillés de la végétation luxuriante et des charmes qu'offre Menton, sous le rapport du climat. En effet, tandis que, dans d'autres pays, on est relégué, pendant plusieurs mois, au coin de la cheminée, à Menton au contraire on se promène sous un soleil bienfaisant dans une forêt de citronniers.

De tout le midi de la France, Menton est, sans contredit, la ville où la saison d'hiver est la plus tempérée. En 1821, époque de grands froids et de gelées meurtrières, les orangers et les citronniers furent détruits par le froid, dans tout le midi de la France, mais les jardins de Menton se virent préservés du fléau, grâce à leur situation heureusement abritée.

Les Mentonais, longtemps gouvernés par des princes français et entièrement séparés de l'Italie, ont toujours aimé la France.

C'est à deux pas de Menton que se trouve la nouvelle frontière qui sépare notre pays de l'Italie. Le pont Saint-Louis, jeté sur la rivière du Var et dont le *Monde illustré* reproduit l'aspect, est le trait-d'union qui relie les deux nations sœurs.

R. AFFAI OUS.

Nouveau bassin de carénage flottant construit en Angleterre.

On vient de construire en Angleterre, pour le service de la marine espagnole, un bassin de carénage flottant dont les plans sont dus à MM. Georges Rennie et fils.

Ce bassin peut être considéré, à juste titre, comme une des plus ingénieuses inventions des temps modernes. Son utilité est, sinon absolument nécessaire, du moins incontestable pour la construction des navires de guerrre de haut bord et des frégates cuirassées.

Le bassin de carénage, dont notre gravure reproduit la vue d'ensemble, est formé d'épaisses feuilles de fer. Il se compose de vingt compartiments munis chacun d'un tube de communication venant aboutir à un centre commun.

En manœuvrant au centre, on peut, à volonté, ou remplir d'eau les compartiments, ou bien y faire le vide selon qu'on a besoin d'immerger ou d'élever le bassin.

Celui qui est en construction actuellement à Londres est destiné au port de Carthagène. Il mesure 320 pieds de long sur 105 de large, et peut recevoir un navire de 6 à 7,000 tonneaux.

Les parois extérieures sont perpendiculaires tandis qu'à l'intérieur elles sont munies de gradins comme un amphithéâtre. Le bassin ne comporte ni portes ni écluses à ses extrémités... Une machine à vapeur destinée à remplir ou à vider les compartiments est installée dans la partie supérieure.

Quand on désire faire entrer un navire dans le nouveau bassin de carénage, on fait arriver l'eau dans les compartiments de manière à ce que le gigantesque appareil s'enfonce à une profondeur voulue. Quand les couches d'eau extérieures ont atteint la ligne de flottaison prescrite, on s'empresse de haler et d'étançonner le navire dans la partie centrale du bassin. Cette opération terminée, la machine épuise l'eau des vingt compartiments qui, rendus à leur légèreté spécifique, s'élèvent en soulevant le bassin central dans lequel le navire se trouve bientôt à sec et à même d'être réparé.

MAC VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS

Dumollard a été exécuté. On s'attendait à ce qu'au moment suprême il ferait des aveux. Comme il paraît certain que toutes ses victimes n'ont pas été retrouvées, des plaisants avaient prétendu qu'il tenait en réserve ses crimes inconnus pour les lâcher un à un et se ménager ainsi une série de sursis qui l'auraient conduit à une honnête vieillesse. Il n'en a rien été. Toutes les *invites* qui lui ont été faites sont demeurées sans résultat. Il a bien donné à entendre que, si l'on fouillait sa vigne, on y trouverait quelque chose; mais on n'a pu tirer de lui d'aveux plus explicites. Le mot de commutation de peine, prononcé négligemment à ses oreilles, l'a même trouvé insensible.— « Oh, non, a-t-il répondu, j'aime mieux autrement : au bagne on est trop mal nourri, j'y crèverais de faim. »

Et c'est là une chose remarquable que, tout en prenant résolûment son parti de la mort, la préoccupation du bien-être, de la vie matérielle ne l'a pas un instant abandonné. Il a bien eu quelques regrets pour sa vache et pour sa vigne. Ses instincts cupides se sont révoltés plus d'une fois à l'idée que son champ et son argent allaient lui échapper pour passer à d'autres, mais ce qui l'emportait chez lui, c'était, avant tout, le côté physique et grossièrement sensuel. Jusqu'au dernier moment, il s'est montré ce même homme qui mangeait avidement son morceau de lard tandis que le jury délibérait sur son sort. C'est ainsi qu'on l'a vu, après la fatale toilette, se faire servir une demi-tasse et un verre de vin d'Espagne, les boire à petites gorgées, lentement, avec satisfaction, en se chauffant les pieds et se gardant des courants d'air. Il va sans dire que, sur cette nature bestiale, les exhortations de la religion n'ont eu aucune prise. Le vénérable aumônier de la prison avait en vain essayé de le préparer à une mort chrétienne. Dumollard nourrissait *in petto* un grief contre lui. « Cet abbé, disait-il, ne me revient pas. Voilà quinze jours, qu'il m'a promis une bouteille de vin et un morceau de rôti, et il ne me les a pas encore donnés. »

didier est plus indispensable que madame la marquise, quoique madame la marquise soit le feu follet qu'on a pris pour un phare, et qui, à telle heure nocturne et maudite, vous fit perdre la vraie route sur l'océan de la vie.

Le Grandidier est l'élément dissolvant qui abâtardit le cœur et rend la chute acceptable. Sans le Grandidier, qui fait du fond de l'abîme une chambre garnie où l'on peut habiter à la rigueur, l'homme qui tombe s'effrayerait de sa solitude et se relèverait tout meurtri. Matelas, vous dis-je, madame, matelas fatal, étendu d'avance au pied du mur!

A l'appui de mon opinion sur la prédominance du Grandidier, je vous ferai observer que, dans la conversation, mon père avait prononcé ce nom dix fois pour le moins, et qu'il n'avait parlé qu'une seule fois de madame la marquise. J'avais déjà deviné le Grandidier que je ne soupçonnais pas même madame la marquise.

Le Grandidier de mon père était en effet au billard, où il méditait ses quatre bandes loin du bruit et de la foule. Je ne prétends pas qu'il me plut au premier abord, selon l'espoir de monsieur le comte; avec les préventions que j'avais contre lui, il ne pouvait pas me plaire, mais il me déplut moins que je ne l'aurais espéré, je puis affirmer cela. C'était, du reste, un Grandidier de la bonne sorte; il avait titre de baron et quelque cinq cents louis de rente. Il voyait le monde ou à peu près. Il faut être princièrement riche pour avoir un Grandidier de cette force-là.

A notre approche, il abandonna un effet de retour qu'il était en train de recommencer après avoir mis du blanc à sa queue. Il me sourit honnêtement et vint me présenter la main sans toucher son chapeau ni quitter son arme.

C'était un homme sans âge, d'une taille haute et bien prise, excellemment habillé. Il portait un petit chapeau à bords très-cambrés, sur une titus d'un brun fauve, abondante, frisée et pommadée. Cette titus couronnait un visage osseux et anguleux comme la tête d'un cheval, avec un front étroit, des arcades sourcilières très-vivement arrêtées, un nez mince, busqué, long, un peu écrasé, dont les narines blanches se renflaient tout à coup à leur extrémité. Le nez, dans cette figure, était le trait capital; les ailes en étaient mobiles et singulièrement transparentes. Quant à la bouche, elle devait être un peu brutale, mais elle disparaissait sous une moustache épaisse d'un roux fauve et foncé, dont l'arrangement était un chef-d'œuvre. En somme, cet ensemble, monté sur un col bien attaché, et éclairé par des yeux petits, mais clairs et bons, n'était point laid. Cela ne manquait pas surtout d'une certaine distinction. Il y a beaucoup de femmes de grande race qui ont cette beauté chevaline.

Je vous donne ainsi en pied, madame, ce Grandidier, parce que dans toute ma vie, je n'en ai pas retrouvé un seul qui fût aussi remarquable.

— Ah! ah! dit-il en attachant sur moi un regard froid et doux, voilà notre jeune homme? Gentil garçon! Bonjour, monsieur le vicomte.

Je touchai légèrement le doigt qu'il me présentait et la connaissance fut faite. La cloche sonna pour le déjeuner. Grandidier fut le premier à table. Il décarcassa le homard sans le fendre en le faisant sortir de sa coque, comme on tire le piston d'un cylindre creux. Ces tours-là n'étaient rien pour lui. Il combina une sauce très-savante et fit le thé. On déjeunait à l'anglaise chez mon père. Quand sa besogne fut terminée, Grandidier emplit son assiette et son verre. Tout Grandidier qui ne jouirait pas d'un appétit solide et sincère n'aurait point de raison d'être. Le nôtre était complet : il mangeait et buvait avec le sang-froid d'un homme sûr de son estomac. Il parlait peu. Les matelas sont muets. Quand il parlait, c'était pour approuver brièvement, et sans y mettre aucun enthousiasme de mauvais goût, quelque parole de M. le comte.

Il mangea tout seul, ce matin. Mon père, malgré sa grande faim annoncée, laissa son pain presque intact et ne fit que toucher aux mets placés sur son assiette. Il était beaucoup plus ému qu'il ne voulait le paraître, et la consternation peinte sur mon visage lui ôta évidemment le peu d'appétit qu'il pouvait avoir; moi, je ne touchai ni pain ni vin. Il m'eût été impossible d'avaler une bouchée. J'étais avec ma mère qui aurait dû s'asseoir à cette table. Mon angoisse atteignait au désespoir.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

Qui sait ce qu'avec des truffes et du champagne on n'eût pas obtenu de Dumollard?

Il est monté tranquillement à l'échafaud : peut-être dans son abrutissement n'avait-il pas même la conscience de ce que c'est que la mort.

« Le corps précipité dans le tombereau a été, dit un journal, immédiatement inhumé dans le coin du cimetière *ordinairement* réservé aux criminels. » N'y a-t-il pas là un excès de pittoresque, et faut-il croire qu'une commune de deux mille âmes soit assez riche en criminels pour leur consacrer une sépulture spéciale ?

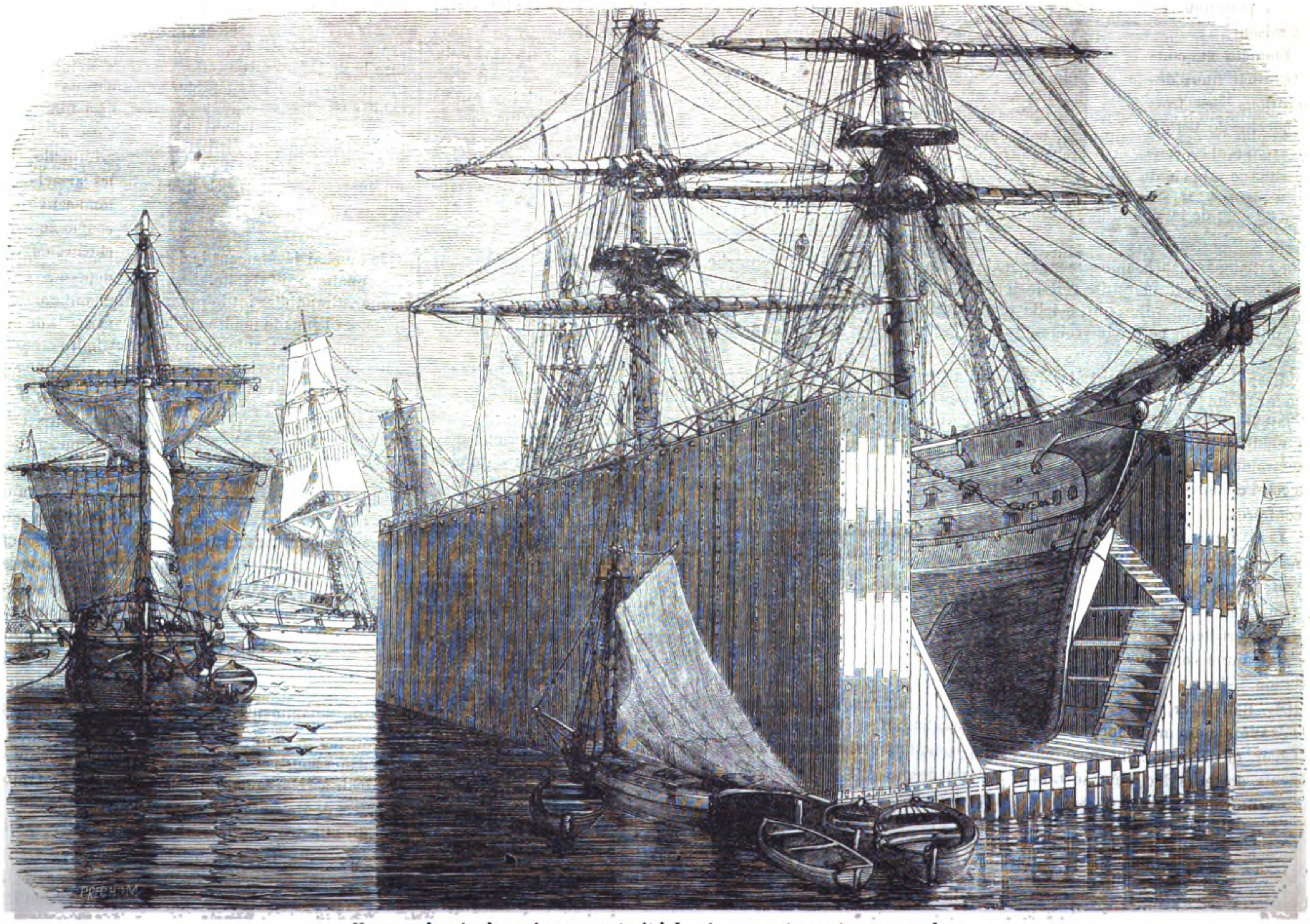
Quant à la tête, elle a été expédiée à l'école pratique de Lyon : ce sera pour messieurs les phrénologues un morceau de roi; déjà quelques-uns d'entre eux ont signalé le petit volume du cervelet, le développement excessif de l'occiput et l'indigente conformation du front, qui est fuyant et manque de protubérances. Les mains revenaient de droit à M. Desbarolles qui a, comme on sait, par d'ingénieux travaux, rendu à la chiromancie son lustre d'autrefois. On n'a pas eu toutefois à les lui envoyer. M. Desbarolles avait pris les devants et du vivant même de Dumollard il avait été admis à examiner sa main dans tous ses détails. Cette main était d'une longueur prodigieuse : l'intérieur en était sillonné par de nombreuses rimules et par des lignes multipliées, brisées, tourmentées, qui se croisaient en tous sens. Les anneaux des doigts étaient formidables. Bref, dans ce court échantillon du corps humain, M. Desbarolles a pu reconnaître, développés au dernier degré, les instincts du vol, de la cupidité et, dit-on aussi, du meurtre et de la lubricité.

C'est très-bien; mais alors ce pauvre Dumollard n'était pas si coupable! Il n'a fait après tout qu'obéir à ses instincts, aux exigences de sa nature physique, à cette sorte de fatalité, dont la structure de son crâne et de ses mains étaient le signe extérieur. — Le libre arbitre lui restait, répondra-t-on, il devait lutter, il devait vaincre. — Vaincre, cela est facile à dire: la partie peut n'être pas égale, et l'on conviendra, en tout cas, que la peine eût dû être proportionnée, d'une part à la puissance de l'obstacle, de l'autre à la faculté de résistance. Quoi que l'on fasse, avec de tels systèmes, on en viendra toujours à diminuer la part de la responsabilité humaine — et c'est là justement qu'est le danger.

Je suis de ceux, je l'avoue, qui se défient un peu de l'invasion de la science médicale dans les choses de la justice, et de cette tendance nouvelle à expliquer les problèmes moraux par les phénomènes pathologiques. La science elle-même a senti le besoin de réagir contre ces exagé-



Le pont Saint-Louis sur le Var, formant la nouvelle frontière de France et d'Italie. (Croquis de Mr Alfirons.)



Nouveau bassin de carénage construit à Londres pour la marine espagnole.

rations et dans un procès récent que vient de juger le tribunal de Belfort, elle vient de donner aux *naturalistes* une leçon salutaire.

Un brave meunier nommé Menétré était mort à l'âge de soixante dix-sept ans. Peu de temps avant de mourir il avait fait un testament par lequel il léguait à Mayer, son domestique, l'usufruit de la totalité de ses biens. Dès le lendemain du décès, trois médecins de Belfort procédaient, sur la réquisition des parents, à l'autopsie du pauvre Menétré et se livraient sur son cerveau aux investigations les plus minutieuses. Le scalpel à la main, ils constataient sur cet organe de nombreuses lésions, telles que l'engorgement hypertrophique des veines sillonnant la pie-mère, des membranes développées sur l'arachnoïde, un épanchement considérable de sérosité comprimant les organes cérébraux, enfin le ramollissement de la pulpe cérébrale, et ils concluaient à une grave perturbation dans les fonctions intellectuelles du défunt, lesquelles, suivant eux, avaient dû se produire antérieurement à l'acte testamentaire.

Ce procès-verbal en main, les héritiers attaquent la donation faite à Meyer, comme émanant d'un homme qui ne jouissait pas de la plénitude de sa raison.

Enquête et contr'enquête : aux dépositions des trois médecins de Belfort qui réitèrent les conclusions que je viens de rapporter, Meyer oppose celles de trois autres médecins de la même ville, — Belfort, comme on voit, n'est pas mal monté sous le rapport médical. — Ceux-ci, vous le devinez déjà, formulent un avis diamétralement opposé à celui de leurs trois confrères.

Les demandeurs ne se tiennent pas pour battus : ils font venir de Paris la grosse artillerie : à l'aide d'une consultation signée de MM. Baillarger, de l'Académie de médecine, Parchappe, inspecteur des établissements d'aliénés, et Léger, médecin de l'hospice de Bicêtre, consultation par laquelle ces trois éminents docteurs déclarent se ranger à l'avis des médecins qui ont fait l'autopsie, ils continuent à battre en brèche le testament du meunier.

A cette nouvelle attaque, Meyer riposte avec vigueur: ses adversaires ont trois médecins de Paris. Eh bien! lui, il en aura cinq, et quels noms ! Trousseau, membre de l'Académie de médecine, Grisolle, professeur à la Faculté, Falret, médecin des aliénées à la Salpêtrière, Follin, professeur agrégé à l'école de médecine, Lasègue, médecin de l'hôpital Necker !

L'opinion émise par ces cinq illustrations médicales est précieuse à recueillir, importante à signaler.

« Notre avis formel, explicite, disent-ils, est, que la prétention de déterminer » après la mort le degré de » l'intelligence d'un homme d'après l'état de son cerveau et de conclure de la structure des méninges qu'il était apte ou non à choisir ses héritiers, est condamnée d'avance comme un non-sens inqualifiable...

» Non-seulement nous repoussons énergiquement ces conclusions contradictoires, mais nous croyons de notre devoir de protester contre une tentative sans prédédent, et qui, si elle pouvait trouver des imitateurs, compromettrait l'autorité et la dignité de la médecine légale.

» L'état mental d'un homme se juge par ses paroles et par ses actes; il relève de l'observation directe du magistrat et, dans l'état actuel de la science, il est interdit d'asseoir cette grave décision sur les conjectures d'une autopsie »



Un bureau d'attente d'omnibus. (Dessin de M. Daumier.)

J'aime à voir l'école spiritualiste planter ainsi son drapeau et couper court dès le principe à une théorie qui n'eût pas tardé à faire du prétoire de la justice civile un amphithéâtre d'anatomie. N'est-il pas temps d'ailleurs de laisser un peu les morts en paix et n'est-ce pas assez déjà que les nécessités de la justice criminelle viennent les arracher à leurs tombeaux pour les confier au scalpel du chirurgien qui les dépèce, ou à la chaudière du chimiste qui les fait bouillir pour en extraire quelques grammes de poison recueillis en forme d'anneau sur l'émail d'une assiette ?

Le tribunal de Belfort a sagement écarté de son jugement toute cette discussion scientifique: il a prononcé la nullité du testament mais en fondant sa décision sur les circonstances morales de la cause, notamment sur la suggestion et la captation don le testateur avait été l'objet.

Et puisque me voici, par les hasards de la chronique, voué aujourd'hui aux choses funèbres, je ne saurais mieux terminer que par le récit d'un procès que vient de juger la cour impériale de Rouen.

Il s'agit de la fourniture des billets d'enterrement, sur lesquels l'administration des pompes funèbres prétend avoir droit, à l'exclusion des imprimeurs.

Déjà, en vertu de son monopole, elle nous fournissait — et à quel prix! — tout le cortége de la mort, tous les emblèmes extérieurs de nos douleurs. Elle

fournissait les cercueils, les tentures, les chandeliers, les cierges, l'eau bénite, les larmes... sur les draperies: cela ne lui suffit pas : il faut encore que les billets que nous écrivons à nos proches et à nos amis pour les convier à la cérémonie funèbre passent par son intermédiaire. Les imprimeurs de la ville du Havre ont résisté : munis d'une excellente consultation rédigée par Me Le Berquier, ils ont repoussé une prétention contraire, suivant eux, aux convenances aussi bien qu'à la loi. Le monopole des fabriques et de l'administration qui leur est substituée ne porte, ont-ils dit, que sur les fournitures *nécessaires* : or, ne peut-on remplacer les billets d'enterrement par des envoyés à domicile et par les annonces dans les journaux, et l'administration des pompes funèbres ira-t-elle jusqu'à prétendre que ces annonces doivent aussi payer tribut?

Cette argumentation n'a pas été admise et les imprimeurs du Havre ont perdu leur procès.

Ainsi les billets de convocation seront fournis par l'administration des pompes funèbres. Tiendra-t-elle aussi le style et la formule? Aura-t-elle des « pertes douloureuses » variées et graduées chacune des six classes comprises dans le tarif? — Espérons-le, mon Dieu!

PETIT-JEAN.

Un bureau d'omnibus.

Que faire en un bureau d'omnibus, à moins que l'on n'y songe?

Les longues attentes que le *complet* des voitures qui passent impose aux tempéraments calmes, sont propices à la réflexion.

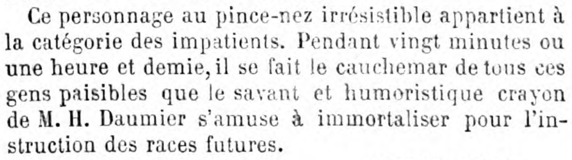
Pendant l'intervalle qui sépare un omnibus d'un autre, la femme de ménage, qui n'a guère d'intelligence que pour le lucre, supputera combien de sous pourrait lui rapporter dans la journée la danse du fameux panier qu'elle serre sur ses genoux. En présence de l'homme cossu qui semble poser devant elle dans tout son confortable bourgeois, ses petits yeux rêvent le rôle de gouvernante chez ce vieux garçon. Combien mieux il vaudrait soigner et dorlotter l'insouciance d'un brave cœur de célibataire que de consacrer ses dernières années à faire le maigre ménage de quelque artiste et de sa seconde pratique, l'homme de lettres!

Elle ne voudrait à aucun prix entrer au service de la pimbêche assise à ses côtés. Celle-ci est trop serrée dans son vieux châle, elle a les lèvres trop pincées pour n'être pas femme à économiser sur la tasse de café et le demi-litre de vin accordés aux pauvres gens de sa maison. A voir la manière dont elle habille son fils, ce collégien aux habits râpés, l'ambitieuse mégère a deviné que la femme de chambre de sa voisine ne doit pas se pavaner dans la défroque de la maîtresse.

Si toutes ces idées et bien d'autres naissent dans le cerveau d'une femme de ménage qui attend un omnibus, quelles doivent être les pensées de ce gros Anglais dont l'immobilité semble prendre en pitié la vivacité de son myope compagnon, qui, voltigeant d'affiche en affiche, regarde sous le nez de toutes les femmes, et demande vingt fois par minute si le tour de son numéro d'ordre va bientôt arriver.

Ce personnage au pince-nez irrésistible appartient à la catégorie des impatients. Pendant vingt minutes ou une heure et demie, il se fait le cauchemar de tous ces gens paisibles que le savant et humoristique crayon de M. H. Daumier s'amuse à immortaliser pour l'instruction des races futures.

ACHILLE ARNAUD.



COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Loi du cœur*, comédie en trois actes, par M. Léon Laya. — ODÉON : *Diane de Valneuil*, comédie en cinq actes, par M. Charles de Courcy.

Voilà deux pièces bien mal à propos appelées comédies, et qui en remontreraient aux drames les plus éplorés. On nous les réservait pour le carême. *La Loi du cœur* est une variation mélancolique sur des motifs du code, avec accompagnement de polices d'assurance; cette nuance de tristesse était inconnue à La Chaussée. Il y a trois pères dans *la Loi du cœur*, tous les trois honnêtes et excellents : d'abord, M. Richaud, un homme enrichi dans les affaires, bien élevé d'ailleurs, esprit positif, raison un peu froide; — ensuite, le colonel d'Orémond, le type du militaire cordial et enjoué; — enfin, M. Morin, personnage énigmatique et sombre, qui ouvre la pièce et qui la referme. Le premier de ces trois pères, Richaud, a marié sa fille au fils du colonel d'Orémond et il lui a assuré, par contrat, une belle fortune; de son côté, le colonel a donné deux cent mille francs à son fils. Ainsi pourvu, le jeune ménage semble n'avoir qu'à se laisser vivre pour être heureux; mais la fatalité est là qui frappe à la porte, et qui réclame ses droits, et qui s'impatiente...

Elle arrive, cette fatalité, sous la forme d'un incendie, qui, pendant l'absence du colonel d'Orémond, dévore en une nuit ses propriétés et le laisse, pour comble d'infortune, débiteur d'une centaine de mille francs environ. Devant ce désastre, son fils et sa bru n'hésitent pas un seul instant, et ils se proposent de lui restituer la dot qu'ils en ont reçue; c'est la loi du cœur, ils n'écouteront qu'elle. Cela ne fait pas l'affaire de M. Richaud, qui, averti par le notaire, voit dans ce généreux mouvement une grave atteinte aux intérêts de sa fille. Il essaye de combattre les idées de son gendre, dans un entretien particulier, et il s'évertue à lui prouver qu'il ne doit autre chose à son père que *des aliments*; — c'est le texte de je ne sais plus quel article du Code. « Recueillez-le chez vous, dit-il en manière de conclusion; mais ne vous dépossédez pas, vous et vos enfants à venir. » La fierté du sang monte au front du jeune homme, qui déclare ne pas vouloir faire à son père une position aussi humiliante. Pendant que l'un discute et que l'autre s'emporte, survient le colonel d'Orémond; il ignore encore le désastre qui l'a frappé. A bout d'arguments, M. Richaud va pour l'interpeller directement, lorsque le jeune homme, pris d'une inspiration subite, l'arrête par le bras, et, changeant hardiment la situation, dit au colonel : «Mon père, voici M. Richaud qui est ruiné, et qui refuse de reprendre la dot de sa fille! »

Cette volte-face inattendue, et que je crois neuve au théâtre, est d'un effet saisissant. Elle a été applaudie autant qu'elle mérite de l'être. Elle arrive au milieu de l'action et lui donne un coup de fouet nécessaire; mais la physionomie de la pièce n'en est pas modifiée: l'appréciation de la loi, commencée par Richaud avec d'Orémond fils, se continue avec d'Orémond père. Seulement, les rôles sont intervertis; c'est le colonel qui, croyant, de bonne foi, Richaud ruiné, l'engage chaleureusement à accepter la restitution de la dot de sa fille, restitution qui lui paraît, à lui, toute simple. Je conviens que ce double plaidoyer est traité avec une habileté remarquable; je lui ferai même le reproche de viser à une perfection oratoire incompatible avec les mouvements naturels; les arguments s'y succèdent dans un ordre admirable, chaque mot est à sa place; mais tout cela sent trop l'apprêt; le théâtre vit un peu plus d'improvisation et d'inégalités. Au milieu de ce flux et de ce reflux de syllogismes, une lettre adressée au colonel d'Orémond vient rétablir à ses yeux la vérité; qu'on juge de son trouble et de sa honte: il plaidait sa propre cause!

L'action subit donc un nouveau retour sur elle-même. Cruellement atteint dans sa dignité, le colonel est décidé à refuser une situation qu'on lui marchande : il enverra sa démission au ministère de la guerre et s'emploiera dans une opération industrielle. Richaud ne sait où donner de la tête; il se sent ébranlé dans sa conviction; encore un dernier coup, et il abdiquera sa croyance absolue au code. Ce dernier coup va lui être asséné par un passant, un personnage épisodique, par ce M. Morin, dont j'ai indiqué la silhouette plus haut. M. Morin raconte à Richaud, son camarade de collége, les souffrances raisonnées dont l'abreuve son fils, un homme irréprochable selon la loi, un drôle selon le cœur. Ce récit, auquel ne manquent ni la sincérité ni l'émotion, détermine chez Richaud une réaction prévue : il rassemble tous les siens et fait devant eux l'aveu complet de sa défaillance, en leur en demandant pardon. Le dénoûment est une embrassade générale.

La Loi du cœur est un succès, mais ce n'est pas une récréation. L'auteur, expert dans tous les genres, qui a écrit *l'Étourneau* pour M. Ravel, et *le Duc Job* pour M. Got, semble avoir voulu, cette fois, composer un drame puritain, sobre, enseignant. Il a commencé par en bannir l'élément comique; je suis loin de blâmer ce parti pris, à la condition cependant qu'on supplée à l'absence du rire par une succession rapide de situations intéressantes. Je vois bien que M. Léon Laya a été préoccupé par *le Philosophe sans le savoir*; la conception seule du personnage de Morin me l'indique suffisamment. Mais dans Sedaine, quelle naïveté de langage et quelle douceur d'allure! Lui aussi a montré un intérieur de famille, et quelle différence avec le tableau de M. Laya, aussi vertueux et aussi digne pourtant! Quelle fleur de poésie et de réalité chez Sedaine: les volets qu'on ferme, les grosses clés, la ronde avec la lanterne, les serviteurs à qui l'on sourit, et la montre de Victorine. Ah! cette montre, ce rien, ce détail, c'est tout le charme de la comédie. Je cherche ce charme dans *la Loi du cœur*.

Scribe, qui excellait à *ramener* les situations, aurait trouvé un acte dans le sujet de M. Laya, un acte corsé et charmant, comme *la Chanoinesse*, comme *Philippe*, comme *Estelle*.

La Comédie-Française, autant par reconnaissance que par intérêt, a mis à la disposition de M. Léon Laya ses chefs d'emploi. M. Régnier joue Richaud avec son éveil et son zèle accoutumés; M. Bressant se sacrifie un peu en représentant un père et un colonel; mais alors, que dire de M. Geffroy, qui a accepté — ou peut-être réclamé — le rôle de Morin, cette figure évadée des *Deux Gendres*? M. Geffroy donne un relief étrange à ce bonhomme dont on pouvait si bien se passer, et dont il a fait une création. Mme Emma Fleury montre un visage et un cœur rayonnants; et Mme Nathalie se vieillit avec une bonne grâce qui ne trompe personne, dans un rôle de grand'mère dont je n'ai pas parlé, parce qu'il est inutile, ou du moins parce qu'il m'a paru tel.

Si *la Loi du Cœur* commence par un incendie, *Diane de Valneuil* commence par un trépas. Le théâtre de l'Odéon représente un intérieur d'hospice; à droite, on lit: Salle Saint-Jean; à gauche: Salle Sainte-Geneviève. Une Mme Laroche y vient mourir, en léguant au jeune médecin Jacques Lenoël un paquet de lettres. Ce médecin épouse plus tard une noble héritière, Diane de Valneuil, à qui ces lettres appartiennent et qui les a écrites étourdiment à un homme indigne de son amour et surtout de sa confiance. De cette situation scabreuse, M. Charles de Courcy a tiré des scènes pathétiques, mais qui reposent souvent sur un sentiment faux. La première nuit des noces, où Jacques Lenoël fait subir à Diane de Valneuil un interrogatoire foudroyant, rappelle un des beaux actes de *l'Outrage*, le drame de MM. Barrière et Edouard Plouvier. Des obscurités singulières nuisent au développement et à la compréhension de cette *comédie*; Diane de Valneuil s'étonne, avec une naïveté exagérée, des soupçons de son mari; Jacques Lenoël, de son côté, s'empresse trop tôt d'absoudre sa femme, à la nouvelle de la mort de son *correspondant*; l'indécision est partout, le sens moral n'est nulle part. Mais pour l'esprit, c'est autre chose : M. Charles de Courcy est un des jeunes esprits les mieux armés pour le mot fin, moderne, brillant; il a été journaliste et il est romancier; il dépasserait le but plutôt que de ne pas l'atteindre. Mainte saillie a été acclamé par le public de l'Odéon, avec lequel il faut compter maintenant.

Diane de Valneuil a pour principaux interprètes Mlle Thuillier et M. Ribes. J'ai regret à trouver la première au-dessous d'elle-même depuis quelque temps : le naturel décroît, les souvenirs du mélodrame reviennent. Joignez à cela un chef d'orchestre, qui, doutant apparemment de l'intelligence des spectateurs, croit indispensable d'accompagner en sourdine les fortes situations, comme pour nous dire : « Voilà le moment d'être ému; ceci est un passage attendrissant! » Au dix-neuvième siècle! au second Théâtre-Français!

L'espace qui m'est dévolu chaque semaine ayant été dévoré par *la Loi du Cœur* et *Diane de Valneuil*, je me vois forcé de renvoyer à ma prochaine chronique le compte rendu de la *Station de Champbaudet*, un vaudeville en trois actes, de MM. Marc Michel et Labiche, très-applaudi en ce moment au Palais-Royal. Là peut-être trouverai-je, sous une autre étiquette, la comédie vainement cherchée au Théâtre-Français et à l'Odéon.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Poliuto*, opéra en trois actes de Donizetti. — Concerts.

L'enthousiasme qu'excita M. Tamberlick lors de son premier *ut dièse* à Paris est encore très-vivant. Je ne connais pas d'événement musical qui, à un jour donné, pourrait enlever au miraculeux chanteur la moindre partie de l'attention qu'on lui prête ou des bravos qu'on lui donne. Soyez compositeur et révélez-vous par quelque œuvre magistrale, trouvez un ténor, ouvrez un théâtre... on ne vous écoutera guère, si M. Tamberlick vous tient tête et accapare ce jour-là tout ce que Paris contient d'oreilles sensibles. C'est plus que de l'entraînement, c'est de l'absorption.

Chose rare! le sentiment de la critique se trouve cette fois être d'accord avec l'instinct du public. Le talent et les moyens vocaux de M. Tamberlick souffrent l'analyse des plus difficiles chercheurs de quintessences et n'ont rien à redouter d'un examen raisonné.

Pour nous, ce qui fait de M. Tamberlick un artiste

de haute volée, une introuvable rareté, un poëte à sa manière, c'est moins la puissance exceptionnelle de sa voix que le don qu'il possède de sentir et d'exprimer toutes les émotions fortes du drame. Il a des façons de dire le moindre fragment de récitatif, la syllabe la plus effacée du dialogue, qui ont un charme communicatif et accusent en lui une nature essentiellement sensitive. Sa voix viendrait-elle à s'éteindre, — ce qui n'arrivera pas de longtemps, — qu'il saurait encore impressionner par la fière attitude et l'accent convaincu qu'il prête aux héros dont il revêt l'enveloppe. Ce sont là, si je ne me trompe, les qualités qu'il faut demander aux chanteurs dramatiques.

Dimanche, M. Tamberlick faisait sa rentrée aux Italiens, et la manière dont il a rendu le rôle de *Poliuto* nous affermit encore dans l'opinion que nous avions de son talent. La soirée a été très-chaude, on a trépigné d'aise, plus de quarante bouquets sont tombés sur la scène; on n'avait pas vu depuis longtemps les galants projectiles pleuvoir si dru; car, il faut le dire, les habitués des Italiens ne sont pas faciles à l'enthousiasme. On a décidé dans certaines loges qu'une grande impassibilité, un regard ennuyé, une attitude distraite étaient de la dernière élégance. Mais allez donc suivre ce programme, quand autour de vous l'air vibre sous l'effort d'un gosier d'acier, quand il vous arrive de la scène un ouragan de notes passionnées à vous donner la fièvre... Un bouquet tombe aux pieds du chanteur; un autre le suit de près, puis un troisième, et le mouvement devient convulsif, gagne de proche en proche, alors c'est une avalanche de fleurs.

Nous avons vu ce phénomène se produire dimanche; et cela à deux reprises différentes : d'abord au *Credo* du second acte, puis au duo de la prison. Ce morceau contient certainement une des plus puissantes mélodies qu'ait su trouver Donizetti; c'est aussi passionné que le fameux duo de la *Favorite*, quoiqu'à vrai dire, moins original de forme. Le motif en est présenté d'abord à l'unisson; puis il revient après une réponse modulante, et il est dit par le soprano, tandis que le ténor tient à pleine voix la dominante du ton. L'effet ainsi obtenu est très-grand; cette infidélité momentanée au parti-pris d'unisson, d'abord si nettement accusé, est une surprise et produit dans l'économie du morceau une secousse violente. Cette note tenue est, pour M. Tamberlick l'occasion d'un véritable tour de force. La nature veut qu'un son aigu soit attaqué avec énergie et aille se perdant à mesure que le souffle du chanteur s'épuise. Eh bien! M. Tamberlick, lui, intervertit l'ordre des choses; il donne d'abord la note *mezzo-forte*, puis au moyen d'un *rinforzando*, la fait grandir jusqu'au maximum d'intensité.

— Les billets de concert tombent sur nous en pluie serrée et avec une persistance que rien ne saurait décourager, pas même le laconisme avec lequel il en est parlé ici. C'est comme une nuée de moustiques obstinés qui nous bourdonnent aux oreilles et que nous aurions de la peine à effaroucher.

Nous le voyons avec regret, mais il n'y a qu'un moyen de faire face à tant d'obligations; il va falloir réduire notre compte-rendu à une simple mention. Il sera convenu que les artistes nommés seront ceux dont les concerts ont été le plus remarqués.

Et sans plus tarder, nous commençons le défilé :

MM. Auguste Dupont — Wieniawski — Thurner (compositeur et critique musical au journal le *Nord*) — Mme Oscar Comettant — Mlle Marie Ducrest — Mlle Lascabanne — M. Jacques Baur — M. Ratzemberger — MM. de Bériot et Chaine — M. Dombrowski — M. Lamoureux — M. Adler — Mme Corinne de Luigi — M. Adolphe Blanc (auteur d'un septuor pour piano et instruments à vent.)

Ceci, bien entendu, n'a pas la prétentiou d'être un compte-rendu; c'est un palmarès.

ALBERT DE LASSALE.

COURRIER DE LA MODE.

Déjà le printemps!... Après les bals les modes nouvelles.

Il faut que les actualités de la saison fleurissent en même temps que les lilas.

Que va-t-on porter?

J'en sais très-long à ce sujet.

Les chapeaux ont des cravates, des résilles tombantes, des aigrettes, des diadèmes et des pouffs, comme les coquettes en ont porté cet hiver.

Voilà le style des coiffures du jour.

Quant aux robes, elles ont des manches aussi étroites qu'elles ont été larges, et les confections en ont rabattu de moitié. Elles ne descendent plus qu'à mi-jupe.

Les étoffes ont des dessins mignons, brouillés, chinés, multicolores. La mode prétend qu'ils sont de style chinois, ne sachant pas trop quel nom leur donner.

Telle est la très-haute nouveauté dont vous pouvez voir les mille et mille exemplaires dans les *Magasins du Louvre*, qui accaparent en ce moment l'attention féminine avec leurs belles moires antiques noires et de couleur, leurs taffetas unis et façonnés, leurs grenadines de soie, leurs taffetas de laine, leurs organdis imprimés et leurs pièces de mousseline blanche unie, soldés à un *bon marché* sans précédent dans les annales de l'industrie.

Il y a encore de splendides guipures noires, pour volants de robes et garnitures de châles, vendues à moitié prix; et des châles lama, en dentelle de laine, qui se donnent des airs de chantilly.

Les confections commencent aussi à faire parler d'elles et débutent par le *parisien*, soit en laine grise, soit en taffetas noir. Le *parisien* vous dit ce qu'il est : tant soit peu crâne, il a un air dégagé qui ne lui messied pas du tout. Il ne s'appelle pas pour rien le *parisien*, je vous en réponds.

Et les robes?

La *maison Fauvet* décrète la dentelle comme décor. Il faut bien opposer une rivale sérieuse à la broderie et à la soutache. Une grecque en entre-deux de chantilly aura une distinction suprême sur une robe de taffetas vert et de taffetas violette de Parme, les deux nuances du printemps.

Voici deux robes de dîner en ville et de toilette d'équipage. Longchamp les verra au bois, si le soleil est assez galant pour leur sourire.

La première est en taffetas violette de Parme, ayant corsage Isabelle et des manches espagnoles reproduites avec des crevés de tulle blanc et des entre-deux de chantilly. La jupe a trois petits volants tuyautés, découpés, surmontés d'un entre-deux de dentelle noire avec trois autres volants surmontant un biais du côté gauche, et traversant la jupe.

L'autre robe est en taffetas vert impérial, décorée vers le bas d'un volant de chantilly surmonté de trois petits volants découpés, tuyautés, et d'une haute grecque en entre-deux de dentelle noire. Le corsage décrit un carré de chantilly. Les manches, qui datent d'hier, s'appellent *chanoinesses*, et pour cause. La main s'y faufile et paraît bien plus mignonne, encadrée d'un tuyauté de valenciennes et de dentelle noire qui sert de manchette et qui remonte en jabot sur le côté.

Quelle simplicité luxueuse, n'est-ce pas?

C'est le genre de la *maison Fauvet*.

Si vous saviez.

Quoi donc?...

Je tiens un vêtement charmant au bout de ma plume et je n'ose pas vous le dire, dans la crainte de vous faire tourner la tête.

C'est un *faublas!*

Rêvez, mesdames.

Le *faublas* est aussi séduisant que le nom qu'il porte.

Quand vous le verrez, je vous défie de lui résister.

D'abord, il est fait d'un nouveau taffetas noir appelé *faye*, et il est doublé de taffetas blanc, avec tuyauté de taffetas blanc poudré de dentelle noire.

Mon *faublas* a des boutons d'or brillant, des pochettes de côté et des manches demi-larges, ornées de semblables boutons.

La *maison Fauvet* le dédie aux femmes élégantes.

La fantaisie appelle la distinction pour rester fantaisie. Telle femme peut porter une actualité qui serait absurde et impossible pour telle autre.

Il faut avoir le type et la physionomie de sa toilette.

Deux femmes coiffées de la même manière ne produiront pas le même effet.

Mme du Séjour, la fleuriste en vogue pour les bals de la cour, a de ces inspirations artistiques qui donnent une beauté merveilleuse, quand on sait la faire valoir.

Par exemple, au dernier mercredi des Tuileries, elle a obtenu deux triomphes, avec une coiffure *Polymnie* et une coiffure *romaine*.

La coiffure *Polymnie* se composait de deux bandelettes de velours vert, sur lesquelles s'épanouissaient des fleurs d'anémones en velours vert. Un nœud de cheveux surmontait ce double bandeau, et un chignon antique, dans lequel se nouaient les bandelettes de velours, complétait cette coiffure, copiée au Louvre même.

La coiffure *romaine* rappelait la couronne des Césars, en feuillage d'arbousier vert lustré, avec gros fruits d'or tombant en boules.

On comprend que ces deux coiffures ne peuvent pas se mettre sur le premier minois venu.

Les femmes sont comme les fleurs : deux fleurs pareilles ne se ressemblent pas.

La *ceinture régente* n'est-elle pas obligée de modeler ses contours et de tracer ses courbes et ses lignes en raison de chaque jolie taille?

Plus on connaît cette mignonne petite ceinture, plus on l'aime, plus on l'apprécie et plus on lui est fidèle.

Il est impossible, quand on s'est habituée à la *ceinture régente*, de pouvoir se mettre en prison dans un corset. Rien que d'y songer, on éprouve un sentiment de terreur et de gêne.

La *ceinture régente* soutient le corps sans le comprimer, et amincit la taille en lui laissant toute sa gracieuse éclosion.

Il suffit, pour en avoir une, d'envoyer à *MMmes de Vertus sœurs, à Paris*, les mesures suivantes :

Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, largeur du dos, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous le bras.

Très-souvent on me réclame telle ou telle adresse des diverses industries que le *Monde illustré* patronne.

C'est inutile.

Les célébrités se trouvent, à Paris, quelque grand qu'il soit.

Pour organiser un trousseau de mouchoirs, il suffit d'en référer à *Chapron*, fournisseur de l'Empereur, de l'Impératrice et de toutes les cours étrangères.

Il n'y a qu'un *Chapron*. Il domine sa spécialité de toute une initiative intelligente.

A chaque saison, *Chapron* crée de la nouveauté et renouvelle son programme de mouchoirs.

Il marche avec les fantaisies de la mode. Les grecques et les tuyautés sont à l'ordre des toilettes du printemps; les mouchoirs *Chapron* vont avoir des grecques de broderie, des grecques de valenciennes, des grecques de batiste mate, et faire jabot.

Je ne sais rien encore de positif.

Chapron cache ses œuvres, pour en faire les honneurs aux splendides corbeilles de mariage qui se confectionnent pendant le carême.

Le mois prochain, tout sera dit en fait de modes et de nouveautés.

La Ville de Lyon, *passementière de l'impératrice Eugénie*, prépare ses passementeries artistiques et ses actualités printanières.

Son comptoir de tapisseries et de travaux à l'aiguille va donner aussi du nouveau : des tricots, des crochets, et de ces ouvrages charmants et faciles qu'on peut emporter au jardin, et qu'on peut faire en riant et en recevant des visites.

Notre siècle positif exige que la femme soit occupée d'un travail quelconque ou fasse semblant de l'être.

La Ville de Lyon a, pour les paresseuses, des ouvrages presque terminés.

Il est de mode aujourd'hui d'offrir des œufs de Pâques. Un élégant ouvrage à l'aiguille en dit mille fois plus long qu'un cadeau.

On n'a juste que le temps de se mettre à la besogne et d'aller à *la Ville de Lyon*, choisir les actualités en vogue.

La mode absorbe autant de fantaisies que le *Figaro* de chroniqueurs.

Je vous en ai appris bien long pour les débuts du printemps, qui peut tout d'un coup faire relâche pour cause de giboulées.

Il faut attendre.

Les lustres ne sont pas encore éteints.

Loin de là.

Les salons continuent leurs réceptions, et la mi-carême enregistrera plus d'un bal costumé.

Colombine a toujours son masque.

Chacun sait qu'elle est femme d'esprit; mais ce que tout le monde ignore, car la charité se cache comme la violette, c'est que Colombine a envoyé au *Figaro* trois mille francs pour la souscription qu'il a ouverte dans son journal, en faveur des malheureuses familles des pêcheurs qui viennent de périr à Étretat.

« — Il y a trois veuves, — a-t-elle dit, — voici mille francs pour chaque veuve. Que mon nom ne soit pas prononcé. »

Que je suis heureuse, Colombine, de le proclamer bien haut, et d'avoir surpris un secret que *Figaro* ne m'a point appris. Vous m'attirez comme l'aimant, parce que vous êtes bonne et spirituelle.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

ECHECS

Correspondance.

MM. Turgis; Du Cygne; capitaine Charousset · Demonchy; Fraiche; Visto; colonel Silvestre; Fabrice; Mabille; Cercle de Casale-Montferrato; E. Wallet; A. de S.; docteur Laloy, à Belleville; Misselieux; Café Milhau, à Béziers. — Votre variante, correspondant à celle qui se trouve sous le titre A dans la solution qui précède, est inexacte. Après le second coup « C pr C, » les Noirs jouent « F 4e FR, » menaçant de donner ensuite un échec à la découverte et ils échappent au mat.

M. L. Z., à Cayenne. — Le problème proposé a une double solution commençant par « R 8e F. »

M. Fabrice. — L'imagination et un grand exercice de l'échiquier, voilà, à mon avis, les deux conditions principales pour arriver à composer de bons problèmes. A défaut de la pratique régulière du jeu, l'étude des parties écrites est encore excellente, parce qu'on trouve dans leurs combinaisons toujours nouvelles et toujours variées des situations intéressantes qui peuvent fournir l'idée du problème. Une fois en possession de l'idée, il s'agit de la faire ressortir le mieux possible, d'établir l'harmonie dans l'ensemble, de traiter les détails; tout cela est une affaire de goût et de sentiment. Quant à fixer les inspirations qui peuvent se présenter fortuitement à l'esprit, cela est facile au moyen de diagrammes imprimés. Je pourrai vous en adresser si cela vous est agréable.

MM. le capitaine Didier; Cercle de l'Union, à Nantua. — Les solutions sont incomplètes.

M. H. Rouyère. — Veuillez-vous adresser au Café de la Régence, rue Saint-Honoré, 161.

M. Emile Lémieu. — J'ai examiné votre intéressant problème, qui malheureusement a des doubles coups. Ainsi, au lieu de « F pr P, » les Blancs peuvent également jouer « D pr D » échec et arriver au même résultat.

M. Ch. Delsart. — Dans votre solution, deux coups de la variante principale ont été interposés, ce qui suffit pour détruire le mat.

Plusieurs correspondants nous demandent des renseignements et ne donnent pas leur adresse. Comme les exigences de la composition du journal ne permettent pas toujours de répondre par cette voie, ils nous mettent souvent dans l'impossibilité de les satisfaire, quand ils pourraient avoir une réponse immédiate.



L'ATELIER DE M. GUSTAVE COURBET.

Solution du problème n° 27.

Blancs.	Noirs.
1. C 3e TR	1. C 6e D (A) (B)
2. C 4e FR échec.	2. C pr C
3. D c TD	3. Coup quelconque.
4. P 4e F ou D 5e T, mat.	

(A)

Blancs.	Noirs.
1.	1. F 5e R
2. D c TD	2. F 6e D (meilleur.)
3. P 4e F échec.	3. F pr P
4. C 4e FR échec et mat.	

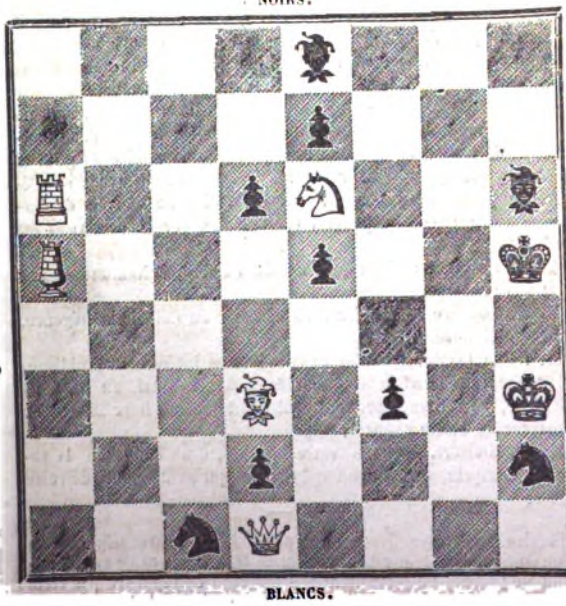
(B)

Blancs.	Noirs.
1.	1. C 5e R
2. D pr F	2. R 4e R ou P 5e F
2. D pr C échec et mat le coup suivant.	

Problème numéro 29

COMPOSÉ PAR M. MENENDEZ

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solutions justes : MM. Bellin ; docteur Revel, à Saint-Omer ; J. Revel ; Café-Divans, à Limoges ; Cercle des Orphéonistes de Saint-Omer ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Café Français, à Chartres ; docteur L. Cadolini, à Besançon ; Mattheides, à Turin ; Barrot et Pillière à Chartres ; Cercle de l'Union, à la Flèche ; Mlle Z. R., à Saint Etienne ; Cercle d'Orléans ; Cercle de l'Union, à Aurillac.

P. JOURNOUD.

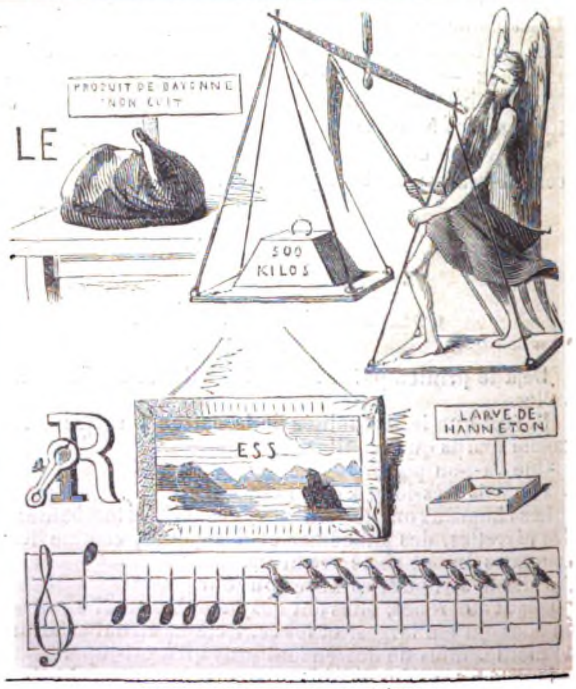
L'atelier de M. G. Courbet.

L'atelier de M. Gustave Courbet, rue Notre-Dame-des-Champs, manque complétement de ces bahuts splendides, de ces trophées étincelants, de ces curiosités rares ou antiques, conservées au travers des âges, arrachées à toutes les civilisations, qui font de certains ateliers de peintres de véritables musées où l'intéressant lutte avec le bizarre et l'imprévu. Le local est modeste ; quelques belles peintures de Nicolas Largillère représentant des fruits, des fleurs et des paysages, des études accrochées aux murs, le poêle de fonte aux longs tuyaux, une estrade et une véritable forêt de chevalets, et est l'ensemble de la décoration. Ceci n'est point un local somptueux pour l'amateur désœuvré, mais c'est un véritable atelier où l'on travaille dur et ferme.

Voilà plus de vingt ans que M. Courbet fait de la peinture et depuis quatorze ans, l'attention publique est vivement sollicitée par ses œuvres. La lutte, qui dure encore, a été longue, parfois cruelle. On a maintes fois reproché à l'artiste le choix de ses thèmes, le goût qui l'attache à la nature positive, sa poétique rustique qui lui fait voir la terre plutôt que le ciel, et son idéal trop vivant qui n'admet ni le rêve ni la passion. On ne lui a jamais contesté les études sérieuses des procédés des maîtres ; l'exécution magnifique et puissante, le savoir, l'acquit, le métier du peintre, si l'on veut. Or, ces qualités, qui deviennent de plus en plus rares, à notre époque, comptent pour quelque chose dans l'art et ne s'acquièrent généralement qu'avec beaucoup de temps et de difficultés. En fondant son académie libre, M. Courbet n'a pas eu l'intention d'entrainer dans sa voie les chercheurs que stimule une légitime espérance. Il a fait, lui-même, bon marché de ses compositions passées : il ne cherche qu'à transmettre rapidement cette éducation qui compte tant de peines : il veut, en un mot, apprendre à peindre. Qu'un autre applique cette largeur et cette simplicité dans l'exécution pour représenter une nature plus élégante ou plus recherchée, M. Courbet applaudira tout le premier.

Les modèles choisis par cet atelier se trouvent facilement sous la main et n'ont rien de l'apprêt des modèles académiques. Une semaine, c'est un taureau conduit par un paysan qui donne la pose ; une autre, c'est un cheval fourbu mené par un palefrenier. Les bêtes alternent avec le nu humain les leçons et l'enseignement. Ces études sont profitables surtout aux paysagistes et aux peintres de genre, qui trouvent une grande variété de bons motifs, car, encore une fois, M. Courbet n'apprend pas et ne peut pas apprendre à faire un bon tableau, mais il a le talent et l'autorité nécessaires pour guider rapidement dans ces recherches indispensables.

LÉO DE BERNARD.



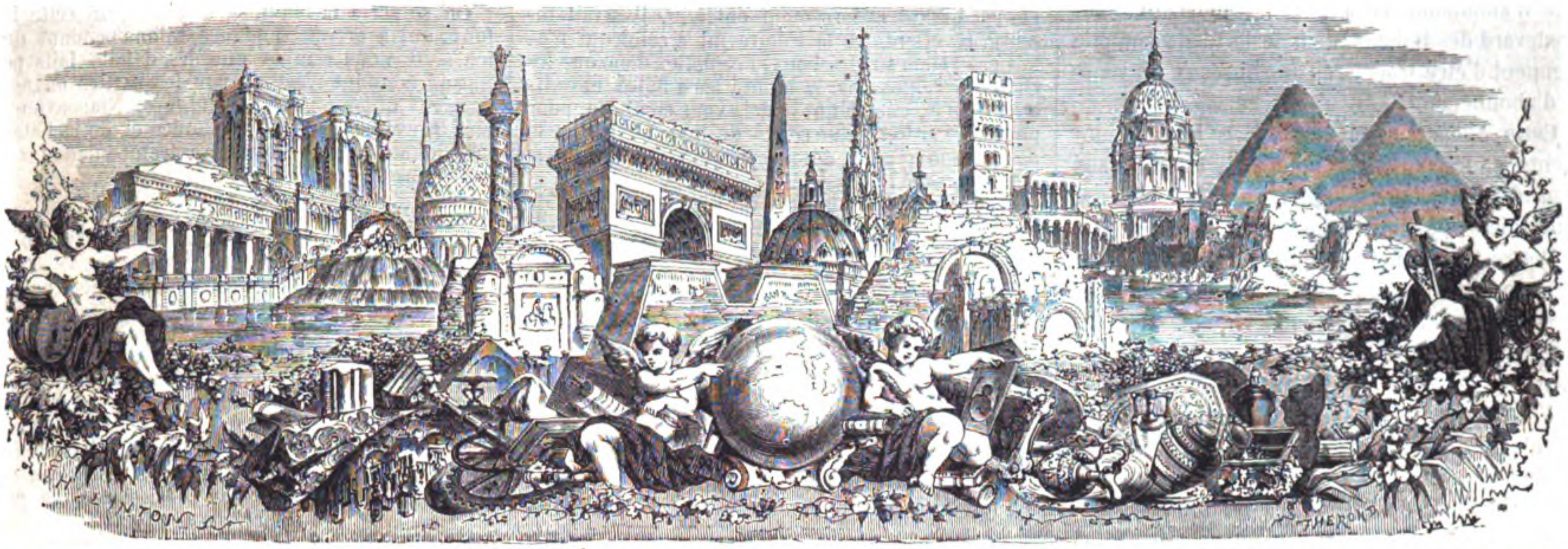
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La jalousie en amour engendra de tout temps des crimes.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 *c.*
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 258. — 22 Mars 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

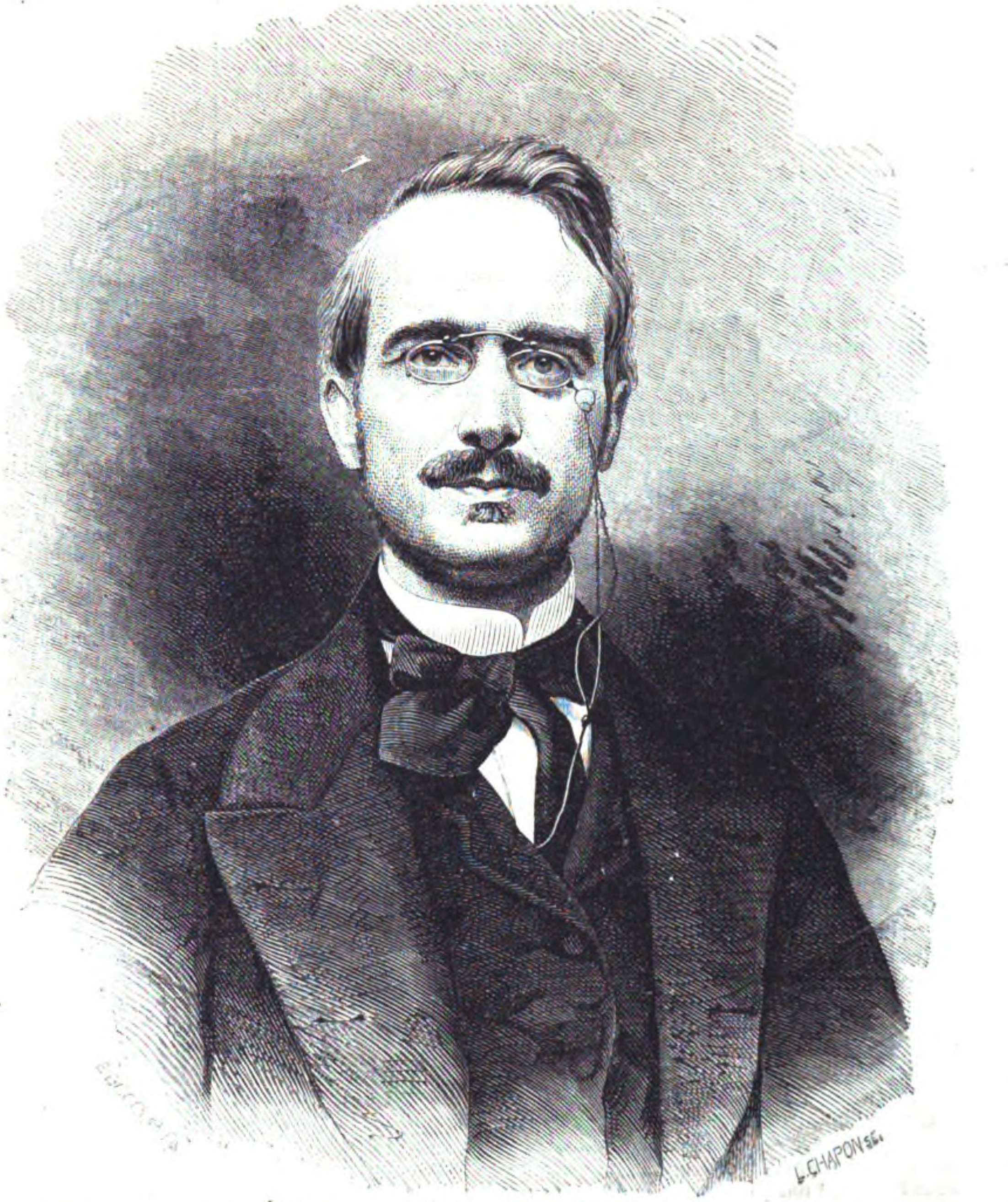
BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

M. RATTAZZI



M. Rattazzi, nouveau président du conseil des ministres à Turin. (Photographie de M. Carjat.)

M. Urbain Rattazzi, dont nous publions aujourd'hui le portrait, et que le roi Victor-Emmanuel vient de nommer président du nouveau cabinet de Turin, est né à Alexandrie, le 30 juin 1808. Reçu docteur en droit en 1829, professeur à l'université royale en 1836, il se fit inscrire en 1838 au barreau de Casal, et devint, en moins d'une année, le jurisconsulte le plus sûr et le plus éclairé de toute l'Italie. Quand éclata le mouvement de 1848, M. Rattazzi s'était acquis, par sa science et par ses opinions libérales, une très-grande renommée, et les électeurs d'Alexandrie l'envoyèrent siéger au parlement de Turin.

A peine arrivé à la Chambre, il fut chargé par M. Casati du portefeuille de l'instruction publique. Mais ce ministère ne vécut que quelques jours. C'est alors que M. Rattazzi prit place parmi les orateurs de la gauche, où il occupa bientôt le premier rang. En 1849, l'abbé Gioberti, chargé de former un cabinet, lui confia le poste de garde des sceaux, qu'il quitta peu de temps après pour prendre le portefeuille de l'intérieur.

Lorsque M. Gioberti tomba du pouvoir, ce fut lui qui le remplaça à la présidence du Conseil. Secondant la généreuse impatience du roi Charles-Albert, il dénonça en cette qualité à l'Autriche la reprise des hostilités. C'était aller au-devant d'une défaite presque inévitable, mais héroïquement disputée. Dans son testament, daté d'Oporto, lieu de son exil volontaire, où M. Rattazzi était venu lui apporter les hommages ainsi que les vœux du Parlement et de la nation Sarde, le magnanime Charles-Albert recommanda ce ministre comme « cher à son cœur, et l'ayant servi avec le plus de zèle et de dévouement. »

En 1853, M. Rattazzi redevint ministre de l'intérieur jusqu'en 1858.

Après le traité de Villafranca, il remplaça le comte de Cavour à la présidence du cabinet ; mais il fut obligé, après des travaux aussi glorieux pour l'homme d'Etat qu'utiles pour le pays, à quitter la direction des affaires.

Enfin, le 1er mars courant, le baron Ricasoli ayant donné sa démission, Victor-Emmanuel a chargé M. Rattazzi, pour la seconde fois, de former un cabinet.

A ces détails biographiques, que nous avons empruntés aux ouvrages si intéressants de M. Charles de La Varenne, nous ajouterons que M. Rattazzi présente dans l'ensemble de sa physionomie les traits les plus doux et les plus sympathiques qu'il soit possible de rencontrer. Ce qui frappe d'abord dans cette figure calme et souriante, c'est la jeunesse, mais une jeunesse intelligente et sérieuse, faite de sérénité, de pénétration et de douceur. D'une taille au-dessus de la moyenne, il est mince, blond, un peu pâle. Son œil doux et gracieux, son front admirablement découvert, son nez presque étroit, sa bouche qui semble faite pour le sourire, son menton fermement taillé donnent à l'ensemble de son visage une expression de douceur, de grâce et de force qui étonne d'abord pour charmer ensuite.

Puissamment servi par une merveilleuse mémoire, M. Rattazzi, dans ses luttes parlementaires, ne prend jamais de notes Sa parole est claire, rapide, hardie, incisive même lorsqu'il le faut. Les brillantes et solides qualités dont il a fait preuve à la tribune, lui ont valu une réputation justement méritée. Il n'a pas aujourd'hui son rival dans le parlement piémontais.

Le caractère de ce journal ne nous permet pas d'apprécier les actes publics de M. Rattazzi ; mais à quelque opinion que l'on appartienne, à quelque point de vue que l'on se place, on est forcé de convenir qu'il est, — depuis la mort de M. de Cavour, — la personnalité la plus puissante et la plus en relief de toute la péninsule. Il a, pour accomplir la rude tâche qui lui est confiée, une force qui adoucit bien des difficultés, aplanit bien des obstacles : LA POPULARITÉ !

A. BALECH DE LAGARDE.

AVIS

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les avantages que leur présente l'Agence Générale d'abonnements à tous les journaux, 24, boulevard des Italiens, dans le local de laquelle viennent d'être transférés nos bureaux de vente et d'abonnement.

Cette Agence reçoit *sans frais* les abonnements et les annonces pour tous les journaux français, anglais, russes, espagnols, italiens, autrichiens, polonais, américains, etc....

Désire-t-on s'abonner à un journal français ou étranger dont on ne connaît ni le prix ni l'adresse? l'Agence d'abonnement donne tous ces renseignements et se charge de cet abonnement.

Une personne qui a des abonnements à demander à quatre, cinq... journaux différents, au lieu de prendre quatre, cinq... mandats et d'écrire autant de lettres, n'a qu'un seul mandat du montant total de ces abonnements et une seule lettre à adresser à l'Agence qui, *sans frais* et *sans retard*, transmet ces abonnements à ces journaux.

Les annonces à faire dans tous les journaux français et étrangers sont également reçues à l'Agence.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : UN MARI GÉRANT RESPONSABLE DE SA FEMME. — ÉLOGE DE LA PLUIE PAR UNE PETITE FILLE DE NEUF ANS. — UN BAL INFECTÉ ON NE SAIT COMMENT. — Mlle SAX AUDACIEUSE ET COURONNÉE PAR LA FORTUNE. — MORT DE GUSTAVE VAEZ. — MORT D'HALÉVY. — UN CONCERT DANS UNE VILLA. — LE JEU DES BILLETS. — CHOISISSEZ! — CORRESPONDANCE. — CONCERT IMPROVISÉ AU MINISTÈRE D'ÉTAT.

~~~ Dans un des grands bals costumés de ces derniers jours, est arrivé le fait suivant :

Une femme en domino et masquée, au bras d'un homme connu, s'approche d'un jeune fonctionnaire et lui dit des choses assez désagréables. Il cherche s'éloigner... elle le retient et continue.

« — Monsieur, — dit la victime au cavalier du domino, — en accompagnant madame, en assistant à l'abus qu'elle fait du masque et de ses prérogatives vous encourez quelque responsabilité...

» — Je le reconnais, monsieur...

» — Alors, veuillez faire cesser...

» — Comment pourrais-je le faire sans témoigner le désir de me soustraire aux conséquences de votre interpellation?

» — Alors je dois considérer tout ce que madame m'a dit comme dit par vous-même?

» — S'il y a une menace sous votre mise en demeure... j'accepte une responsabilité que je ne pouvais prévoir, mais que je ne dois pas repousser!

» — C'est fort bien, alors... (La suite à voix basse.)

Or, tout cela fut si rapidement dit, et d'un ton si courtois, que la dame n'eut guère le temps de saisir la portée de ce dialogue d'une parfaite mesure, et que, lorsqu'elle réussit à entraîner le cavalier compromis, une heure et un lieu avaient déjà été indiqués pour le lendemain.

Le domino attira son cavalier dans une des salles les moins encombrées, et toute émue lui dit :

« — Monsieur, je ne sais qui vous êtes... et vous ne me connaissez pas. Il est impossible que vous vous battiez pour les étourderies d'une inconnue! Je n'avais pas tout d'abord saisi la portée de l'interpellation de M. de S... Mais maintenant j'en suis désespérée! Je suis mariée, monsieur, et s'il est quelqu'un qui doive répondre de mes paroles, c'est mon mari, et non pas vous, dont j'ai librement pris le bras dans ce bal où j'errais seule, parce que j'ai, au premier coup d'œil, compris que vous étiez un honorable cavalier. Vous me prouvez que j'avais raison... mais cela doit suffire! Mon mari, le marquis de ***, va être informé par moi de ma faute, et il prendra sur-le-champ l'attitude qu'il doit, qu'il vous doit...

» — Madame la marquise, dit l'inconnu, — vous réparez très-noblement ce que vous qualifiez vous-même d'étourderie. Mais votre intention ainsi exprimée doit suffire. S'il est un peu excessif que j'assume une part de responsabilité dans ce que j'ai par hasard et forcément entendu, il serait insensé, révoltant que le rôle revînt à celui qui n'était pas même sur les lieux! Permettez donc que les choses restent ce que le hasard les a faites, et indiquez-moi auprès de qui je dois vous conduire, pour prendre sur-le-champ congé de vous, et garder le secret de mon nom, de ma personnalité, comme si j'étais masqué!

La dame se défendant, le cavalier inconnu profita du passage devant une porte pour s'esquiver...

Quel était le mystère de cette attitude? Doit-on supposer que le personnage *connu* n'avait pas été fâché d'entendre les vivacités du domino à l'égard du jeune fonctionnaire? Le dénoûment qu'a eu l'affaire ne nous permet pas d'accumuler les suppositions, et peut-être serait-il plus fondé et plus juste de ne voir ici que l'acte de la plus parfaite chevalerie.

Le lendemain, dès huit heures, et le jeune fonctionnaire encore endormi des fatigues du bal, deux personnes demandèrent à lui parler. Leur attitude était si sérieuse que le vieux domestique, comprenant qu'il s'agissait de quelque grave affaire, n'hésita point à réveiller son maître.

« — Monsieur, — dit l'un des visiteurs, — je suis le baron de *** et mon ami est le colonel X... Nous venons ici de la part du marquis de S..., vous dire que la marquise, cette nuit, au bal de... entraînée par les libertés que prend ou qu'autorise le masque, vous ayant dit des choses qui paraissent vous avoir offensé (puisque vous avez cru devoir vous en prendre au cavalier qui, par aventure et sans relation préalable, accompagnait madame la marquise,) il serait injuste que cette personne payât sa courtoisie du prix d'une responsabilité que le mari réclame absolument, en nous chargeant, monsieur, de venir vous déclarer qu'il est à vos ordres!

» — C'est très-bien, messieurs! — dit le jeune fonctionnaire, — j'apprécie la conduite de M. le marquis de S... et je la louerais déjà si ce n'était encore celle d'un adversaire. Mais veuillez me permettre une question : M. de S... sait-il ce que sa femme m'est venue dire?

» — Monsieur...

» — Soyez francs; j'ai besoin de tout savoir pour tout apprécier... et décider sûrement de la conduite à tenir.

» — Eh bien, monsieur, le marquis a pu comprendre, en interrogeant sa femme au retour du bal, que, se faisant l'écho de nous ne savons quels malveillants, quels méprisables propos, une allusion avait été faite sur... »

Et ici le témoin hésita.

« — Encore une fois, parlez franchement, monsieur!

» — Sur votre promotion récente dans l'ordre...

» — J'ai compris, et je sais d'où est parti ce trait, — interrompit le visité. — J'en aurais ri précédemment, si je n'avais dédaigné, méprisé... Mais ce trait tombé, et laissé à terre, prend une certaine acuité selon la main qui le ramasse. Lancé à nouveau sur moi, et devant un homme d'honneur comme l'est la personne qui accompagnait cette nuit le domino, il m'a blessé. Ne pouvant m'en prendre à un masque, à une femme, j'ai interpellé celui qui l'escortait, à visage découvert. Aujourd'hui, vous venez, au nom de ce qu'on pourrait appeler le *gérant*... l'*éditeur responsable*, mais non coupable. Maintenant, messieurs, croyez-vous que M. le marquis de S... pense ce qui a été dit par celle qu'il couvre ainsi de sa responsabilité? Tout est là pour moi!

» — Pour adopter votre image, monsieur, — dit l'un des deux mandataires, — si M. de S... avait lu l'*article*, il ne l'aurait pas laissé passer... dans la *feuille* qu'il signe!

» — Alors, messieurs. .»

Au moment où l'offensé allait achever, le domestique entra et lui présenta une lettre. Elle était du témoin nocturne de l'offense .. Il maintenait la situation prise ou acceptée au bal, et le déclarait prêt à ce qui serait exigé de lui. Notons qu'il ne connaissait pas le domino qui l'avait ainsi compromis!

« — Eh bien, messieurs, — reprit le jeune fonctionnaire après la lettre lue, — ce sera, si vous le trouvez bon, un acquittement général! Devant tant de délicatesse, je ne me sens plus offensé, et je vous prie de dire à M. le marquis de S.., comme je vais l'écrire à celui qui m'adresse cette lettre, que je ne demande de satisfaction à personne, et que je tiens mes volontaires adversaires pour les hommes les plus loyaux et les plus braves du monde. Maintenant, si quelqu'un apprend l'affaire et trouve que je n'obéis pas à un bon sentiment en refusant les satisfactions offertes... c'est à celui-là que je m'en prendrai!

On se serra la main, — et ainsi finit cette histoire, qui a occupé quelques salons pendant deux jours. Il nous semble que des détails faits pour répandre autant d'estime sur les parties engagées devaient utilement être divulgués. Nous avons, le plus souvent, tant de turpitudes et de lâchetés à mentionner, que la plume se retrempe dans un pareil et aussi sympathique récit.

~~~ *La pluie*..... « ennuyeux comme la pluie! » dit-on communément. Eh bien il s'agit cette fois d'en lire l'éloge!

C'est l'œuvre d'un tout petit bas à peine azuré encore, d'une petite fille de neuf ans, c'est-à-dire à peine en âge de péché.... littéraire.

Si sa mère savait que l'enfant va être ainsi toute vive imprimée! quelle protestation, et surtout quels scrupules! quelle inquiétude!

Aussi, copions-nous la page dans la lettre que la petite Jeanne écrit à son aimable ami d'été, le sous préfet de ***, qui lui a demandé de lui envoyer tous les mois un petit récit sur ses impressions parisiennes.

Le sous-préfet nous renvoie l'affaire, pour savoir si nous partageons son sentiment sur les idées de l'enfant à propos de la pluie. Ce morceau a suivi une fable en tentatives de vers intitulée : *la Vieille et le Balai*.....

Mais la pluie est de saison, et voici l'éloge copié sur l'original, — avec simple suppressions de fautes d'orthographe qui eussent fait cahoter la lecture de ce charmant petit morceau, — que nous vous déclarons le plus sérieusement du monde de tout point authentique. Qui sait si un jour cette page ne sera pas recueillie, comme le fut jadis la fameuse sonate *en ut*, que le petit Mozart joua, chez le Margrave, à travers une serviette étendue sur le clavier?

LA PLUIE.

« La pluie est toujours mal reçue et pourtant nous lui devons les fruits et les fleurs. Sans elle, la rivière n'existerait pas et les arbres seraient sans feuilles.

» A Paris c'est bien ennuyeux, dites-vous! On sort bien propre, bien paré, votre mère vous regarde avec orgueil... Quelques minutes suffisent pour détruire son ouvrage, car la pluie tombe et vous *rentrez toute crottée*. Mais aimez-vous mieux, dites-moi, la poussière entrant dans vos yeux, où le soleil de feu tombant sur votre visage? Vous avez des ombrelles? Mais n'avez-vous pas aussi le parapluie?

» Ah! pauvre pluie, tu empêches il est vrai le pauvre de mendier, mais si on le rencontre par hasard ce jour là l'aumône n'en est que plus généreuse! Elle murmure contre toi la jeune fille que tu empêches d'aller à une fête, mais ne te doit-elle pas la *rose* qui pare sa coiffure?

» Pendant l'été tu rafraîchis la terre et les prés que tu couvres de diamants... Pour empêcher la foudre qui gronde de brûler nos maisons, tu t'empresses d'accourir, tu laisse tomber tes grosses larmes et le calme renaît sous tes flots tièdes.. L'orage s'éloigne, nos petits cœurs cessent de battre, et nous reprenons nos jeux interrompus par la crainte.

» Pauvre pluie! Chère pluie!.. Comme nous sommes ingrats envers toi — ton bruit monotone nous endort si bien dans nos petits lits! Nous te devons bien des joies, des plaisirs, des amusements! Enfin, Dieu qui te tient dans le creux de sa main, doit se dire que tu es la meilleure de toutes les petites incommodités qu'il nous envoie et contre lesquelles nous murmurons, parce qu'on n'est jamais content de ce qu'on a! »

JEANNE DE GRANDFORT.

~~~ Une plaisanterie, une vengeance infiniment désagréable a éclaté, dimanche, dans un bal donné, rue Blanche, par une personne très-estimable, portant un nom connu, et jouissant d'une belle fortune patrimoniale. Il y avait là quelques sénateurs et députés, un ancien ministre, des généraux, diverses célébrités de tout ordre, et une soixantaine de femmes en grande toilette, parmi lesquelles bon nombre de véritablement jolies. Les danses étaient très-animées, l'orchestre excellent, le buffet prodigue .. lorsque, tout à coup, vers minuit et demi, une détestable et violente odeur se répand dans les salons! On s'étonne, on s'interroge, on cherche... et l'émanation, inconnue dans son horreur, ne peut trahir sa brusque, son étrange provenance. On ouvre les fenêtres, mais c'est là un insuffisant remède, et la plupart des invités se sentant pris de nausées, s'empressent de sortir, de fuir. Jugez le désespoir des maîtres de la maison! En un quart d'heure leurs salons furent vides...
~~~

C'est alors qu'on trouva à terre, brisées sous les pieds, deux fioles contenant nous ne saurions au juste préciser quel liquide : *assa fœtida, veratrum, arroche, satyrion,* ou autre de la puante famille des alliacées ou des solanées. Qui avait apporté là ce poison atmosphérique? Qui avait exercé chez ces honorables gens cette plaisanterie détestable ou cette vengeance odieuse? on ne sait, on ne peut deviner, on cherche!

Notre collaborateur musical n'était pas à son poste! (son illustre aïeul, le général comte de La Salle, n'était que trop au sien, lorsqu'une balle autrichienne le frappa en plein front à Wagram, à l'âge de trente-quatre ans!) Il n'a pu assister l'autre soir à cette épreuve, à cette victoire, remportée à l'improviste, sur le champ de bataille de *la Reine de Saba*, par une vaillante artiste, remplaçant à l'improviste son chef d'emploi vulgairement enrhumé, — comme un aide de camp supplée un général hors de combat.

Mlle Marie Sax avait suivi quelques répétitions de l'opéra nouveau de Charles Gounod, mais n'en connaissait guère que les morceaux principaux; elle ne savait rien de la mise en scène. Tout à coup on vient avertir que Mme Gueymard est malade; il faut donc faire relâche?... Et pourtant toute la salle est louée! M. Alphonse Royer, accablé de chagrin par la brusque mort de son ami Gustave Vaëz, laisse M. Gounod tenter une épreuve des plus hardies : produire en quelques heures Mlle Sax, déjà l'objet des plus grandes espérances par l'éclat avec lequel elle chante *le Trouvère*, éclat tel que Verdi, qui l'a entendue avec surprise et avec joie, sollicite, en ce moment, la reprise de *Jérusalem* avec ce brillant sujet... Revenons à la curieuse soirée qu'a manquée notre aimable collaborateur lyrique, retenu ailleurs par le service du journal.

M. Charles Gounod court donc chez Mlle Sax, se met au piano, lui fait chanter le rôle, et sort en disant :

« — On fera une annonce, et si vous chantez au théâtre comme vous venez de le faire ici, vous serez rappelée avec acclamation. »

Et, le soir venu, on fait l'annonce; et les uns sont curieux, et les autres sont défiants. Mme Gueymard a pour elle de nombreux admirateurs, et c'est justice. Elle a de belles cordes, de l'ardeur, du charme; son air de *Pierre de Médicis* a été pour elle un très-grand succès. On comprend donc les regrets de ceux qui, en général, aiment à entendre l'artiste affichée, celle pour qui le rôle a été écrit. Mais on est de meilleure compagnie à l'Opéra qu'à l'Ambigu, et si les applaudissements qui accueillent l'annonce de cette substitution de *prima donna* ne sont pas nombreux, ils suffisent pourtant à traduire la résignation du plus grand nombre. On a entendu ce dialogue à l'orchestre :

« — Mme Gueymard ne chante pas? Je vais réclamer mon argent! (Notons *qu'un* seul spectateur a redemandé cet argent.)

» — Attendez, vous allez peut-être assister à une révélation!

On eût pu dire une révolution.

Favorisée par le mode d'entrée en scène de la reine Balkis, Mlle Sax parut, portant avec l'élégance et l'ampleur que permet sa taille, le costume antique oriental. Ses premières notes furent timides; mais la vaillante jeune femme sentit la confiance venir avec le souvenir du pronostic de Gounod, et à la fin du premier acte, elle était déjà maîtresse de toute la salle.

Curieuse et belle soirée! Mlle Marie Sax l'a achevée au milieu des applaudissements les plus chaleureux, couronnés par le rappel prévu par l'illustre jeune maître qui avait encouragé la virtuose, effrayée d'une responsabilité si grande. Chanté deux fois de suite, avec un succès croissant, ce rôle est tout autre sous cette voix si éclatante et si étendue, qu'il ne l'est avec Mme Gueymard, laquelle y apporte des qualités plus concentrées, bien qu'assurement fort sympathiques. L'une a plus de tendresse, l'autre plus d'éclat; l'une a plus de charme, l'autre plus de puissance, d'autorité. Toutes deux sont désormais au même rang, — le premier. Elles se compléteront admirablement sur cette scène imposante, comme *Norma* et *Adalgisa* se complètent dans l'œuvre à la fois ardente et tendre de Bellini.

En effet, ce que cette brusque et courageuse apparition a révélé ou constaté de qualités chez Mlle Sax, la pose en un soir au premier plan. Ce n'est plus une *doublure*, c'est *l'étoffe* dont on fait les grandes artistes! A une voix aujourd'hui sans pareille dans nos théâtres par l'étendue, la puissance et la beauté dans l'éclat, Mlle Sax unit déjà un art qui se développe chaque jour, et une chaleur, une ardeur, une âme qui devront plutôt être réglées qu'excitées. Elle a de la beauté, une belle taille, un grand air, tout ce qu'il faut pour bien représenter les héroïnes lyriques. Bref, c'est incontestablement, comme l'était Sophie Cruvelli, une *artiste de proie*, et l'héritière inexpérée de cette grande virtuose, aujourd'hui enfouie parmi les baronnes du monde. — Que Meyerbeer entende Mlle Marie Sax dans *le Trouvère*, dans *la Reine de Saba*, ou dans cette *Jérusalem* délivrée... du veto qui pesait sur elle, et l'insaisissable *Africaine* s'incarnera dans cette jeune et vaillante femme, dont la carrière a un point de départ si étrange, et qui, en trois ans, est déjà prête à passionner toute une grande capitale!

Nous avons perdu un excellent confrère, de ceux qu'on appelle simplement, familièrement : un digne et brave garçon : — Gustave Van Nieuwenhuysen, dit Vaëz par euphonie, né à Bruxelles en 1812. On le destinait au barreau, mais son goût l'attira vers le théâtre, où il produisit ses premiers essais vers 1830. Venu à Paris, il se lia avec M. Alphonse Royer, et ils firent ensemble une brillante série de comédies et d'opéras. Parmi ces derniers il faut citer: *Lucie de Lammermoor, Don Pasquale, Othello, Jérusalem, Robert Bruce*, et surtout *la Favorite*, le type le mieux réussi qui soit de grand opéra avec intérêt — et sans fatigue. Parmi les comédies dues à cette collaboration, *le Voyage à Pontoise* est resté célèbre.

M. Gustave Vaëz avait été associé avec son ami Alph. Royer dans la direction de l'Odéon, de 1853 à 1856. A cette époque, l'auteur de *Venezia la bella* avant succédé à M. Nestor Roqueplan dans la direction de l'Opéra, Vaëz y devint directeur de la scène, position qu'il quitta il y a environ trois ans, et qu'occupe aujourd'hui un autre auteur dramatique réputé, M. Cormon. Gust. Vaëz était aimé de tous ses confrères, bien qu'il eût beaucoup de talent, et estimé de tous ceux qui le connaissaient, par la droiture de son caractère, la sûreté de ses relations. Son dernier travail fut un commencement de traduction de *Tannhauser*. Il y renonça... craignant de perdre son temps. — Vaëz était décoré de la Légion d'honneur, de Léopold de Belgique et de Charles III d'Espagne.

Autre deuil plus prévu, non moins cruel : Fromenthal Halévy est mort à Nice, lundi dernier!

Une plume plus spéciale écrira sans doute ici l'oraison funèbre de ce maître illustre, auquel l'école française doit plusieurs de ses chefs-d'œuvre : *l'Eclair, la Juive, la Reine de Chypre, Charles VI, les Mousquetaires de la Reine, le Val d'Andorre*, etc. Halévy avait des aptitudes multiples, il joignait l'inspiration à la science, il était savant en dehors même de sa glorieuse spécialité. Il s'était montré écrivain excellent dans les *revues*, et dans ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, à ce point que son nom avait été intimement prononcé pour l'Académie française, pour l'époque regrettable, mais inévitable de certaine vacance glorieuse.

Mais plus encore qu'un homme de génie pour la foule, c'était un homme profondément estimable pour ses amis. Professeur, confrère, rival, nul n'a jamais trouvé en lui que l'homme d'honneur et de cœur, obligeant, courtois, aimable de tout point sympathique : révéré ou aimé.

Halévy laisse deux partitions, l'une de grand opéra, à peine achevée, sur un poëme de son fidèle collaborateur le marquis de Saint-Georges, *Noë* ou *le Déluge*, — et un opéra comique, à peine commencé, sur un livret de MM. Paul Foucher et Alex. de Lavergne.

Je ne sache rien de plus aimable qu'un concert de salon dont le programme, conçu avec goût, repose sur des artistes de choix, qui ont l'habitude du salon plutôt que le besoin de la scène, et qui savent conséquemment produire des morceaux bien appropriés aux lieux, à l'auditoire, à la circonstance. Ce plaisir, d'excellents artistes l'ont fait éprouver, lundi dernier, à un choix d'auditeurs de distinction, dans une des riantes villas de Passy, celle d'une brillante et charmante jeune femme, veuve obstinée malgré bien des protestations et des réclamations : Mme d'Osmond du Tillet, fille de ce célèbre ingénieur Powells, auquel le continent dut jadis l'importation, l'établissement de la lumière du gaz, une grande hardiesse pour le temps! — Bonnehée de l'Opéra a prouvé quel charme et quelle souplesse il sait donner, dans un salon, à son puissant organe des passions lyriques; — Hermann a chanté sur son magique violon comme une voix surhumaine, et dans ses doubles fantaisies et de *Robert* et du *Trouvère*, a étonné, dominé, puis charmé tour à tour un auditoire de grands connaisseurs. — Puis ç'a été le jeune Capoul, l'heureux débutant que notre Conservatoire a livré à l'Opéra-Comique, voix pleine d'éclat et de tendresse, un vrai ténor, qui n'attend qu'une création heureuse pour prendre le premier plan; — et enfin, avec une des jeunes et habiles virtuoses du Théâtre-Italien, Géraldy, un maître qui est sans rival dans l'art de chanter et d'enchanter, soit qu'il amuse par son immense talent de bouffe, soit qu'il émeuve par sa puissance expressive et passionnée.

Le concert a été suivi d'une représentation de *la Porte ouverte ou fermée*, de Musset, jouée avec la grâce et l'esprit qu'on peut attendre de Bressant et de Mlle Favart du Théâtre-Français, tous deux animés, en cette circonstance, d'une complaisance égale à leur supériorité d'artistes célèbres. Le concert et la comédie ont été suivis d'un bal très-animé, qui a presque atteint le retour du soleil déjà précoce, en avance d'un grand mois sur ses droits, disent les jardiniers, de sorte que nous aurons des lilas en carême, ce qui est plus rare que de voir un marronnier verdir au 20 mars!

On jouait *aux billets* un soir, après dîner, chez Mme de T..., une femme de tant de charme et d'esprit qu'on oublie qu'elle est si jolie, et réciproquement! Voici quelques-unes des demandes des uns et des réponses des autres, le tout au hasard et au courant du crayon :

— Pourquoi aime-t-on la lumière? — Pour voir ce qu'elle cache.

— Pourquoi est-ce que je l'aime? — Parce qu'elle ne t'aime pas.

— Pourquoi est-on fidèle? — Par nonchalance ou impuissance.

— A quoi sert d'être beau? — On voit bien que tu ne l'es pas!

— Pourquoi paye-t-on sa maîtresse et ne payet-on pas son terme? — Pour mettre un terme à sa maîtresse.

— Pourquoi les femmes sont-elles coquettes? — Parce que nous sommes coquins.

— Qui préférez-vous? — Ce qui me préfère.

— Pourquoi ne l'aimez-vous plus? — Pour ne pas avoir le dernier.

J'en passe... et des plus mauvais.

On lit sur une plaque de cuivre vissée sur une porte verte, dans une sous-préfecture assez voisine de Paris :

LE DOCTEUR LABACHE,
MÉDECIN.

Pourquoi pas :

Le médecin Labache,
docteur?

CORRESPONDANCE. — A madame : R. B. très-ingénieusement entrelacés en bleu : Supposez que la petite spéculation réussisse plusieurs fois de suite, elle sera immédiatement imitée, et voilà celui qu'on veut flatter obligé de passer son temps et de dépenser son argent au profit de toutes sortes d'inconnues qui sont bien, comme vous dites, madame, le véritable inconnu! Il n'y aurait que Disdéri qui y trouverait son compte. Réservé pour l'exception, — et surtout pour celles qui ne supposent pas gratuitement que la charmante E. R. puisse signer d'une façon aussi... tumulaire.

Les personnages et les personnes qui font, le mardi soir, des visites ministérielles, prennent l'habitude de finir par le palais du ministère d'Etat, où l'on arrive conséquemment encore entre onze heures et minuit. Mardi dernier, Mme la comtesse Walewska a fait à ses hôtes la surprise d'un charmant concert, improvisé dans la journée par les soins de M. Alphonse Royer. On y a entendu et fort applaudi MM. Faure, Michot et Mlle Marie Sax. M Giulio Alary tenait le piano. La réunion, où assistaient beaucoup de hauts fonctionnaires et une foule de jolies femmes, s'est prolongée jusqu'à une heure du matin. Elle avait lieu dans la splendide salle Louis XIV, attenant au salon particulier de Mme Walewska. Les artistes de l'Opéra paraissaient enchantés de cette improvisation qui leur a valu l'accueil le plus flatteur. Faure, dans le grand air du *Siège de Corinthe*, Michot dans la cavatine de *Joseph*, et Mlle Sax dans l'air de *Robin des Bois*, ont terminé de la façon la plus brillante ce concert auquel assistaient presque tous les ministres et le corps diplomatique.

JULES LECOMTE.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Combat de Donelson en dehors du camp retranché. (D'après les croquis envoyés par M. Maswel de l'armée fédérale.)

M. MOREAU

OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL SAURIN, ASSASSINÉ A CONSTANTINE, LE 27 FÉVRIER

—

Le 27 février dernier, aux portes de Constantine, tombait, sous les coups d'un audacieux assassin, un des plus jeunes et des plus estimés officiers de notre armée d'Afrique.

M. Moreau, capitaine d'état-major, aide de camp du général Saurin, gravissait la rude pente qui amène à la porte de la Brèche, lorsqu'une balle de pistolet vint l'atteindre en pleine poitrine. Sa mort, un coup de sabre reçu sur la tête, le vol de son sabre et de son porte-monnaie, voilà tout ce qu'on a pu constater quand on a procédé à la levée du cadavre.

Il est bien difficile pour un coupable de se dérober à la perspicacité des bureaux arabes aidée des investigations de la justice civile. Nous espérons donc que le meurtre inexplicable du jeune officier sera vengé.

Malheureusement, les tribunaux civils et militaires ne pourront rendre à une mère le fils unique qui était tout son espoir, son seul soutien ; à l'armée, cet officier de vingt-huit ans à qui ses aînés aimaient à prédire de glorieuses destinées.



M. Moreau, aide de camp du général Saurin, assassiné dans les environs de Constantine, le 27 février. (D'après un portrait de M. P. Aclocque.)

A la nouvelle du crime odieux qui lui enlevait Moreau, sa mère n'a su que répandre des larmes. L'armée, par la bouche d'un de ses officiers, a proclamé ses regrets sur la tombe de celui qui, *mort trop jeune pour sa famille, ses amis et ses compagnons d'armes, avait assez vécu pour lui-même, parce qu'il avait noblement vécu, et qu'après lui, il laissait dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu un impérissable souvenir d'estime, d'affection et de regret.*

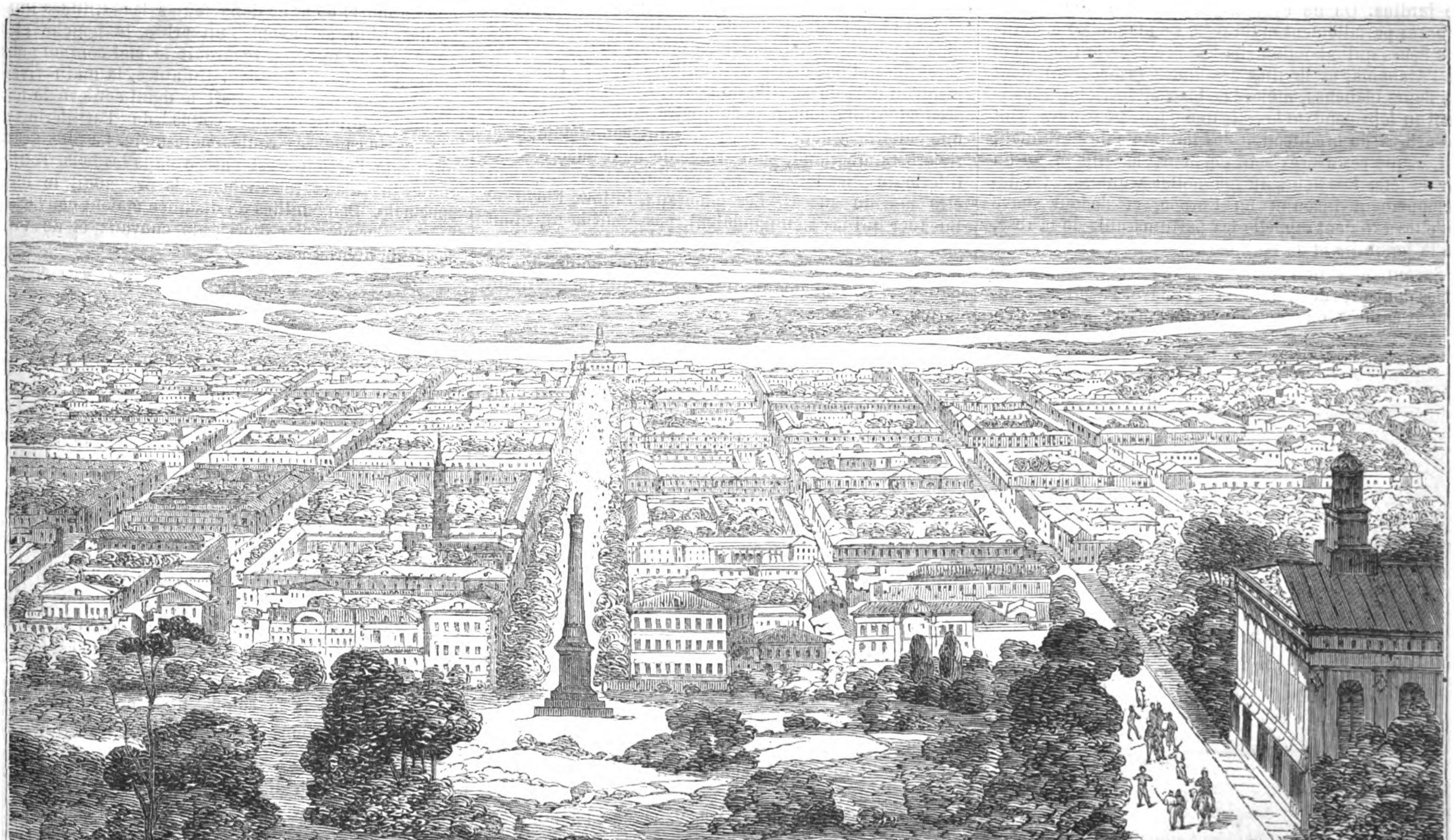
« Admis à l'école de Saint-Cyr en 1854, » a ajouté l'officier qui prononçait les » derniers adieux sur le cercueil de son » ami, Moreau était passé, après de bril- » lants examens, à l'école d'application » d'État-Major; puis amené, par une noble » ambition, vers cette terre d'Afrique « qu'il devait arroser de son sang, il avait » fait son stage au 2e régiment de zoua- « ves et au 1er régiment de hussards. Il » avait partagé avec ces deux corps, dans » la province d'Oran, les fatigues et les » dangers de plusieurs expéditions, et » notamment de celle entreprise contre » le Maroc, en 1859.

» . . . .

» Affable, obligeant, d'une douceur » extrême dans ses relations, il avait su » se concilier l'affection de tous, et ses » chefs, à même d'apprécier son zèle in- » fatigable, son tact si parfait, sa science » si grande, qui ne l'empêchaient pas » cependant d'être toujours si simple et » si modeste, le regardaient comme un » officier du plus brillant avenir. »

Tel était Moreau ; tel était ce jeune capitaine sur qui l'avenir semblait amasser tant d'espérances. Toutes ces nobles qualités du cœur et de l'esprit, toutes ces promesses que semblait s'attacher à tenir une si belle intelligence, tout cela s'est évanoui en une heure, sous les coups d'un obscur assassin.

C. D'AMEZEUIL.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Vue de Savannah, principale ville de la Géorgie, prise par le commodore fédéral Dupont.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

La Géorgie, qui vient d'être à son tour envahie par les troupes du Nord, est, après la Virginie, le plus peuplé et le plus riche de tous les États à esclaves. La nature s'est plue à combler cet État de toutes ses faveurs. La chaleur est intense dans toute la partie baignée par l'océan Atlantique; la côte est basse et peu salubre; mais comme compensation, on récolte dans les îles qui la bordent sur toute son étendue, les plus belles espèces de coton *Sea-Island* ou Géorgie longue soie.

Le sol, propre à toutes les cultures, est principalement affecté à celle du coton ; il s'élève insensiblement et la température baisse dans les mêmes proportions, à mesure que l'on s'avance vers l'ouest. La chaîne des Alleghanies qui traverse la partie septentrionale de l'État, offre partout des sites d'une sublime beauté.

La Géorgie fut colonisée par le général Oglethorpe, l'année même de la naissance de Washington, en 1732. Les premiers habitants, après avoir longtemps lutté les armes à la main contre les Espagnols de la Floride, prirent une part active à la guerre de l'indépendance. La ville de Savannah tomba au pouvoir des Anglais le 29 décembre 1778, et les flottes américaine et française firent de vains efforts pour la reprendre.

Le nom de Géorgie s'étendait jadis à toute la contrée située à l'est du Mississipi, et comprenait les États actuels du Mississipi et de l'Alabama. Réduite à ses limites actuelles, la Géorgie mesure encore cinq cents kilomètres de long sur quatre cents kilomètres de large. Elle est séparée de la Caroline du Sud par la rivière Savannah, qui sort des monts Alleghanies et se jette dans l'océan Atlantique après un cours de quatre cent cinquante milles (724 kilomètres.)

C'est sur les bords de cette rivière que se trouvent les deux principales villes de l'État : Savannah, à dix-huit milles de la mer, et Augusta, à deux cent trente milles.

Savannah bâtie sur un plateau de sable, est un des plus grands ports de commerce des États-Unis. Peu de villes ont un aspect plus original et plus gai. Elle est percée de larges rues, de vastes avenues plantées d'arbres, et presque toutes les maisons sont entourées de jardins. On ne compte pas moins de vingt-quatre squares parfaitement ombragés. Le magnolier à grandes fleurs qui abonde dans les forêts de la Géorgie et de l'Alabama, et le lilas des Indes (azedarach), dont les fleurs blanches, mêlées de bleu et de violet, répandent au loin pendant la nuit une odeur très-suave, sont les arbres de prédilection des habitants de Savannah.

Lorsque ces arbres sont en fleur, la ville prend un air de fête. Les fleurs du magnolier acquièrent un développement inconnu en Europe, et l'odeur suave qu'elles exhalent rappelle les parfums unis de la rose, de la jonquille et de l'oranger.

Savannah a une population de vingt-cinq mille âmes dont près de la moitié est esclave. Parmi les principaux édifices, on remarque la douane, la bourse, l'arsenal, plusieurs églises, une grande et belle bibliothèque publique. La vue de Savannah, que nous donnons, est prise de la place Johnson, plus connue sous le nom de Monument Square. Au centre du square, on aperçoit une colonne élevée à la mémoire du général Pulaski. Lafayette posa en 1825, pendant son mémorable voyage aux États-Unis, la première pierre du piédestal sur lequel s'élève cette colonne.

Les environs de Savannah, quoique peu accidentés, sont cependant très-pittoresques. La nature déploie sur le bord des petits cours d'eau qui se jettent dans la grande rivière, une splendeur de végétation presque sans égale. Mais dans leurs eaux et sur leurs rives si belles, vivent des milliers d'alligators. Les Indiens ont encore pour le crocodile américain une grande vénération. On sait que les Egyptiens adoraient également comme un dieu le crocodile du Nil. S'il est vrai, comme le prétendent quelques naturalistes américains, que la vie moyenne de l'alligator soit d'au moins quatre siècles, un grand nombre de ceux que l'on voit dans les environs de Savannah, doivent être nés bien avant la découverte de l'Amérique.

Deux forts défendent Savannah : le fort Pulaski, bâti sur une île près de l'embouchure de la rivière, et le fort Jackson, bâti sur un terrain bas à quatre milles de la ville. Le fort Pulaski a coûté plus de six millions de francs. Il est entouré d'un fossé profond, armé de cent cinquante canons et défendu par une garnison de huit cents hommes.

Le fort Jackson, moins important, n'est armé que de vingt canons. Des retranchements extérieurs protégent un embranchement de la rivière qui se jette dans la mer en côtoyant l'île Tybee.

Le commodore Dupont a évité le fort Pulaski, et, avec onze canonnières, est entré dans la Savannah par la passe de Wall's Cutt.

Les Géogiens avaient coulé dans cette passe un brick, et avaient cru l'obstruer d'une manière insurmontable en y jetant des pierres et des troncs-d'arbre habilement disposés. Le commodore Dupont a réussi à écarter tous ces obstacles et toutes ses canonnières ont pu franchir la passe.

Nous donnons deux nouveaux dessins sur la prise du fort Donelson. La victoire a été vivement disputée. Les forces des deux partis étaient à peu près égales, mais les confédérés avaient l'avantage de la position. Ils étaient bien fortifiés sur deux hautes collines, et au pied de leurs retranchements étaient pratiquées des barricades et des fossés à tirailleurs qui s'étendaient jusqu'au delà de la ville de Dover. Leurs fortifications occupaient une longueur de quatre milles. Au centre, une batterie à fleur d'eau, dominant complétement la rivière Cumberland, était armée de neuf pièces d'artillerie du plus fort calibre. Les confédérés croyaient être sûrs du succès. Les généraux Pillow, Floyd et Buckner qui les commandaient, passèrent la nuit tout entière du 14 février à distribuer les différentes brigades et les renforts dans les positions choisies pour l'attaque. Le lendemain au point du jour ils ouvrirent le feu.

Le combat fut terrible jusqu'à dix heures du matin. Le général unioniste Mac Clernand, qui occupait la droite et soutenait avec sa division le fort de la bataille, s'aperçut que l'ennemi concentrait toutes ses forces disponibles pour le tourner et lui couper ses communications, pendant que le général Grant avait dû se rendre vers la rivière pour veiller au salut des canonnières. Il demanda des renforts. Mais il y eut un moment de confusion et les confédérés repoussèrent leurs adversaires. Le général Grant accourant aussitôt, ordonna au général Smith de s'avancer résolûment avec sa division et de foudroyer les ouvrages de l'ennemi à gauche. L'ordre fut promptement exécuté et peu de minutes après, on entendit les hourras des volontaires unionistes qui déployaient la vieille bannière étoilée au milieu des retranchements ennemis.

Ce succès enhardit les fédéraux. Le général Mac Clernand, secondé par le général Wallace, renouvela l'attaque à droite. Il reprit possession du terrain perdu et d'une colline qu'il n'avait pas encore occupée. Des troupes fraîches arrivaient de tous côtés et aux approches de la nuit il était maître d'une forte position qui permettait au général Grant de donner, le dimanche matin, un assaut général. La nuit fut utilement employée, et le lendemain les fédéraux se disposaient à aborder l'ennemi à la pointe de la baïonnette, quand ils virent tout à coup des drapeaux blancs flotter sur tous les points des ouvrages confédérés. Les généraux Pillow et Floyd avaient quitté le fort pendant la nuit avec cinq mille hommes, et le général Buckner se rendit sans conditions. Dans le 28e régiment de l'Illinois, 110 hommes seulement se sont présentés à l'appel, dans le 18e 160. La batterie Taylor a été entièrement anéantie.

Le correspondant d'un journal de Chicago, qui a visité le champ de bataille le jour même de la reddition du fort, en fait la description suivante :

« Il serait difficile de décrire en peu de mots les scènes dont j'ai été témoin. La lutte a été circonscrite en dehors des fortifications, dans un espace s'étendant à deux milles du rivage, jusqu'au point où les troupes du général Mac Clernand se sont ralliées, après le mouvement de retraite auquel elles ont été contraintes par l'impétuosité de la charge des confédérés. Le terrain fut disputé avec une vigueur désespérée, et le carnage fut immense des deux côtés. Le sol était jonché de morts étendus dans toutes les attitudes imaginables. L'un, assis contre un arbre, la bouche et les yeux grands ouverts, regardait le ciel comme pour y saisir une vision fugitive. Un autre, la main rivée à une branche pendante, était à demi soulevé de terre.

On reconnaissait les coups de l'artillerie aux masses de cadavres roulés pêle-mêle. La plus grande partie de l'action s'est passée dans les bois. Toute la route jusqu'aux retranchements présentait le même spectacle. Deux milles de distance étaient couverts de morts, d'armes, d'artillerie, de chevaux et de toutes sortes de débris. »

A. MALESPINE.

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

Grandidier, froid et souriant comme si de rien n'eût été, se comportait en convive d'élite et ne remarquait nullement notre jeûne. Il est certain que la façon dont il attaquait les plats l'un après l'autre nous sauvait en partie la gêne des situations. Mais voilà en quoi ces hommes-coussins sont dangereux. Il ne faut pas sauver la gêne des situations ; il ne faut pas surtout en éviter la solution, si douloureux que puisse être le moment de la lutte. Cela éternise le mal.

Le bienfait, c'est d'amener la crise.

[1] Voir les nos 255, 256 et 257.

— Il n'y a que ce Grandidier, dit mon père avec effort, pour rendre le homard comestible... Ah çà! ami, nous allons, j'espère, former ce garçon-là?

— S'il veut, répondit Grandidier; et la conversation tomba.

Mon père me regardait du coin de l'œil.

— Je voudrais qu'on jetât au feu cette livrée dès aujourd'hui, reprit-il après un silence. Avez-vous un tailleur? le mien ne me va pas.

— Humann, prononça le matelas entre deux bouchées.

Et tout fut dit à ce sujet.

— Il lui faudrait un tilbury...

— Spiegel.

— Et un joli cheval de selle...

— Crémieux.

— Quant au valet de chambre...

— Andrew.

— Bravo! s'écria mon père. Vous êtes l'homme qui a réponse à tout! Une trouvaille que cet Andrew! un fil de rasoir! Si ce n'était pitié de quitter mon pauvre vieux Savidan, il y a longtemps que je me serais fait ce cadeau-là à moi-même.

— Mon père, dis-je, j'accepterai volontiers le cheval de selle, mais je n'ai que faire du tilbury et pour mon service, qui n'est rien du tout, Savidan suffit amplement.

Grandidier tourna sur moi son regard à la fois bienveillant et froid comme un marbre. Je n'ai vu ce regard-là qu'à lui.

— Ne vous inquiétez pas, vicomte, me dit-il. Nous savons ce qu'il vous faut.

C'était la plus longue phrase qu'il eût encore prononcée. Il mit un bon verre de Porto-wine là-dessus, et s'en prit au dessert.

— Liberté, Roger, tu sais, me dit mon père en se levant de table. As-tu des amis, des connaissances? va les voir.

— Je n'ai absolument personne, monsieur, répondis-je.

— Excellent! décida Grandidier. Rien n'est bête comme les camaraderies du collége, si ce n'est les amitiés de couvent!

— Alors, reprit le comte, nous nous emparons de toi et nous montons dès aujourd'hui tes équipages et ta garde-robe.

La vaillance m'était un peu revenue. Je voulais m'attacher à mon père pour trouver un instant favorable et renouveler mon attaque. Je vous épargne, madame, le tailleur, le marchand de chevaux, *et cætera*. Grandidier fut partout d'une tenue incomparable. Mon père avait l'air de son intendant. Chez le tailleur surtout, il fit en quelques phrases concises et précises un cours de toilette qui, recueilli par les soins d'un sténographe et publié décemment, se vendrait à cinq cent mille exemplaires parmi les échappés du collége et les jeunes employés du commerce. Le tailleur le tira à part à la fin de la séance. Au risque de porter un jugement téméraire, je soupçonne que Grandidier reçut là quel-

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à la semaine prochaine la suite de l'intéressante nouvelle de notre collaborateur Louis Depret.

LA DÉCALCOMANIE

ART DÉCORATIF UNIVERSEL

Le hasard me conduisit, il y a peu de jours, dans une de ces nombreuses villas qui peuplent les environs de Paris, et qui sont tout à la fois la joie des Parisiens et l'étonnement des étrangers.

Cette villa appartient à mon ami B..., architecte, qui l'a élevée sur ses propres plans. Séjour d'un philosophe et d'un sage, elle se dresse au penchant d'un coteau qui l'abrite au nord, ouvre de trois côtés ses fenêtres au soleil, et projette sa large vue sur un horizon tranquille de plaines, de coteaux et de bois. Bâtie avec l'amour et la minutie que l'homme met aux choses dernières qu'il exécute sur le tard de la vie, elle porte dans sa physionomie sereine la double empreinte des rêves de la jeunesse et du calme de l'âge mûr. La fantaisie mauresque et le goût froid et sûr de la Grèce s'y combinent dans une proportion heureuse, et se jouent d'une manière imprévue dans l'ensemble et les détails de la gracieuse construction.

Mon hôte m'accueillit d'une cordiale poignée de main. C'est un vieil ami, et ma visite est toujours une bonne fortune pour lui. Nous entrâmes au salon.

Ce salon présentait un spectacle singulier.

Mme B... et ses deux filles étaient assises à l'entour d'un guéridon, sur lequel était collée une feuille de papier blanc imbibée d'eau ; et là, penchées, elles paraissaient attendre avec anxiété le résultat d'un travail mystérieux.

Sur la table à côté d'elles, j'aperçus quelques fioles remplies d'une essence inconnue, des pinceaux, et un grand nombre de lithographies coloriées.

— Vous allez voir un miracle, me dit Mme B... après les compliments d'usage.

— Enlève, maman, l'effet est produit, ajouta la petite Clara.

Je m'approchai pour saisir le sens de l'énigme. Mme B... prit délicatement par l'un des quatre coins la feuille de papier humide, et d'un trait la leva tout entière. O surprise! une magnifique corbeille de fleurs, rouges, jaunes, bleues, de tous les tons et de toutes les nuances, depuis les plus pâles jusqu'aux plus vives, adhérait à la surface du guéridon. Ce fut un cri de joie et des acclamations générales. Les enfants battaient des mains, et il n'y eut pas jusqu'au petit griffon Jack qui quitta le tapis sur lequel il sommeillait étendu au feu, et vint, en agitant sa queue, nous témoigner combien il était heureux de nous voir contents.

— Est-ce une marqueterie ou une peinture? demandai-je, tant la netteté du dessin et la beauté de la couleur me saisissaient l'œil.

— Ni l'un, ni l'autre, dit B... C'est une lithographie coloriée. Elle était tout à l'heure sur ce papier blanc : en moins d'une minute ces dames l'ont transportée sur ce guéridon, où elle est fixée désormais d'une façon inaltérable. Elle ne périra qu'avec le guéridon lui-même.

— C'est étrange, fis-je en me rappelant ce qu'il faut de peine et de soin pour détacher une fresque de la muraille qui la porte, ou pour transporter une peinture à l'huile du bois sur la toile.

— C'est en effet, ajouta B..., une invention merveilleuse, due à M. Dupuy, imprimeur-lithographe, passage du Désir. Rien ne saurait dénoter chez un homme un esprit plus ingénieux et plus chercheur; et je crois bien que la *décalcomanie* aura la fortune du drapeau tricolore : elle fera le tour du monde. D'abord, comme application, rien n'est plus simple. Le matériel est nul: deux flacons, un pinceau et un petit morceau de drap suffisent. Aucun apprentissage n'est nécessaire; les femmes et les enfants trouvent là une occupation aussi facile qu'intéressante. L'invention s'applique à tout avec le même succès, aux vases, aux meubles, aux toiles cirées, aux tôles vernies, aux étoffes. Ici, tu viens de voir décorer ce guéridon. Nous avons fait bien plus: nous avons illustré toute notre porcelaine, assiettes, tasses, soucoupes. De la fenêtre de mon cabinet de travail, j'ai fait une véritable verrière moyen-âge, avec sujets légendaires, réseaux et entrelacs. Rien ne m'empêchera demain de transporter ici et d'appliquer sur mon mur des dessus de porte copiés de Watteau ou de Boucher; et même de remplacer le papier peint de cette salle ou le banal carton-pierre de ce plafond par des ornements de toute nature fixés sur la muraille et indélébiles autant que la peinture à l'huile : tout cela en une journée peut-être et à un prix insignifiant.

Mme B..., qui s'était absentée, revient à ce moment :

— La table est dressée, dit-elle. Vous allez voir un service complet, imitation Chine et Japon; c'est mon ouvrage et celui de mes deux filles.

Nous passâmes dans la salle à manger. Et tout le temps que dura le dîner, je vis défiler devant moi comme une interminable fantaisie de porcelaines, portant dans leurs creux et sur leurs bords des fleurs, des fruits, des guirlandes, des amours, des personnages en action, mille formes et mille sujets, ingénieux caprices de l'art industriel, aussi séduisants aux yeux et inattaquables au temps que les produits de l'art pur lui-même. Quand je repris le chemin de fer, cet autre miracle, je ne pus me défendre d'un accès de lyrisme :

— « O industrie humaine, m'écriai-je, industrie tant calomniée, continue ton œuvre, fonds le beau dans l'utile, rapproche l'art des fortunes moyennes, et contribue, comme c'est ton lot, à l'émancipation universelle qui se prépare. »

LÉO DE BERNARD.

PALAIS DE L'EXPOSITION DE 1862, A LONDRES.

Cette vaste construction, qui commence à recevoir les produits des arts et de l'industrie de toutes les parties du monde, dont l'ouverture solennelle sera faite le 1er mai prochain, par le duc de Cambridge, en l'absence de la reine, est en fer, en verre et en briques. Ce sont les matériaux de prédilection de l'Angleterre.

Le fer coulé, forgé, a pris toutes les formes, toutes les proportions qu'il a plu à l'architecte d'indiquer sur son plan. Des milliers de colonnes, de traverses en fonte ont remplacé les charpentes, pour soutenir et diviser les différents étages de l'édifice. Le métal s'est plié à tous les caprices du constructeur. Il est devenu portique, fronton, ogive, galerie, balustrade. La brique a rempli les intervalles; le verre a permis de répandre partout la lumière en abondance, en préservant les visiteurs des variations de la température, sous le climat changeant de la Grande-Bretagne.

On n'aura que des éloges à accorder au constructeur. Il a répondu complétement aux exigences du programme qui lui avait été imposé. Les entrées sont bien placées; les dégagements abondent, et la circulation sera facile à travers les voies sans nombre de ce bazar universel, destiné à rassembler les merveilles de l'industrie moderne, les œuvres des beaux-arts.

Le nouveau palais a été construit sur un sol très-uni. Il présente l'aspect d'un immense quadrilatère de 350 mètres de long sur 200 de profondeur, flanqué à ses angles d'élégants pavillons dominant les galeries de façades. Du milieu de ces constructions, reliées entre elles avec beaucoup de soin et de régularité, s'élancent deux dômes octogones, de 76 mètres de hauteur, plus élevés de 4 mètres que Saint-Pierre de Rome, d'un effet imposant. C'est une tentative aussi neuve que hardie. La coupole est soutenue par des masses de piliers accouplés, dont la pose a demandé les soins les plus minutieux. De son centre, on peut embrasser l'ensemble de l'Exposition. L'œil plonge, de tous les côtés, sur les voies qui rayonnent ou se croisent de la manière la plus pittoresque.

Les salles sont bien disposées. L'architecte a profité des progrès, des perfectionnements obtenus en France depuis quelques années, au Louvre, au palais des Champs-Élysées. Les genres d'industrie se suivent sans confusion, sans désordre. L'arrangement des galeries destinées aux peintures est bien entendu. Le jour y est habilement ménagé. Le seul reproche que l'on soit en droit d'adresser à nos voisins c'est de s'être attribué un vaste espace et d'en avoir si peu accordé aux artistes étrangers. Pour ne parler que de la France, on a été obligé de batailler longtemps afin d'obtenir des places pour 258 peintres, sculpteurs, graveurs, architectes,

---

que vingt-cinq louis de commission. Ainsi partout. C'est la loi même de l'existence du Grandidier, mais il a bien d'autres bénéfices. Chez l'horloger, mon père lui fit cadeau d'un superbe cachet en m'achetant une montre à répétition. Il dut avoir sa dîme, même sur le cachet.

Mais aussi ce fut lui qui ouvrit l'avis d'aller faire une visite à madame la marquise, une fois les emplettes achevées. Je dus bien vite comprendre la folie de toute tentative pour prendre mon père seul et lui parler sérieusement. Il avait l'abri de son Grandidier. J'essayai un dernier assaut en le remerciant de toutes les bontés prodigues dont il n'avait cessé de me combler depuis le matin; mais le regard doux et glacé de Grandidier était entre nous comme une cloison de cristal. La présence de ce gentilhomme forçait mon père à déguiser sous une sorte de persiflage les élans naïfs de sa tendresse. Devant son Grandidier, il avait honte de m'aimer.

Nous arrivâmes rue Neuve-Saint-Georges, devant un petit hôtel moderne, mais pas trop, et dont la gracieuse façade, ornée de quelques sobres sculptures, n'avait plus l'offensante blancheur du tout neuf. L'extérieur de cet hôtel était sans contredit un bijou. L'intérieur répondait au dehors, et le goût le plus irréprochable n'aurait pu y condamner que l'abus du confort. Le tapis, cher aux Anglais, y couvrait trop de choses charmantes; le tapis, montant et descendant tous les escaliers, habillait toute la maison, du vestibule aux mansardes. Marches, rampes, parquets, lambris, plafonds, balcons, cheminées, tout était revêtu de moquette, de lampas, de brocard ou de velours. Vous eussiez dit l'intérieur d'une de ces boîtes mignonnes et ouatées, où les bonbons du jour de l'an sont si douillettement emprisonnés dans le satin. Il faisait chaud dans cette bonbonnière; le jour n'y filtrait qu'au travers des flots de mousseline dont le degré de transparence calculé avec soin donnait un suave crépuscule. Je ne saurais définir la nature de l'air qu'on y respirait : c'était comme un parfum divisé à l'infini, doux léger et subtil. Je remarquai sur mon passage une assez nombreuse livrée, et deux femmes de chambre mises en gravures de mode, mais dont la tournure était fort convenable. Mon père me parut entrer là comme chez lui, et Grandidier tout à fait comme chez mon père.

Madame la marquise était dans son boudoir, la plus mignonne de toutes ces boîtes satinées, et celle aussi où la lumière vaporeuse et teinte au passage produisait les effets les plus doux. Elle avait un nom italien. Il y en a beaucoup d'Allemandes et quelques-unes sont Russes. Jamais ou presque jamais elles ne sont baptisées à la française, quoique, la plupart du temps, Paris puisse se vanter d'être leur patrie. Se marier à l'étranger n'est pas un crime.

Madame la marquise n'avait pas le genre de beauté des femmes de l'Italie. Pour mieux dire, elle n'avait point de beauté du tout; mais elle était fort jolie, — fort piquante, — si mieux vous aimez, pour remplacer un mot du vocabulaire de nos oncles. C'était une petite personne, aux traits légèrement effacés sous une coiffure de cheveux châtains les plus soyeux du monde, et qu'elle avait, en vérité, à profusion. Ses sourcils aussi étaient bien plantés, et très-touffus en même temps que très-fins. Ils donnaient du regard à des yeux de couleur douteuse, qui, sans eux, eussent été fort insignifiants. Elle avait la taille d'une délicatesse exquise et sa toilette était un enchantement. Pendant la première heure, je lui donnai vingt ans tout au plus; en l'espace de ces soixante minutes, elle gagna pour moi cinq ans, puis elle monta petit à petit jusqu'à la trentaine. Quand je la vis dehors, plus tard, sous le soleil du bon Dieu, qui n'entre jamais dans les boudoirs, je découvris, malgré mon inexpérience, qu'elle mettait du blanc, du rose et de l'azur sur ses joues, au bout de son nez mignon et à ses tempes, délicatement veinées. Au juste, elle devait être de l'âge de mon père, quelque petite chose de plus. Elle se donnait vingt-sept ans avec une entière franchise.

Il n'y avait point de marquis à la maison. Je n'ai jamais pu savoir si son mari était mort, ou s'il voyageait dans la noble Italie.

Madame la marquise nous reçut parfaitement bien, Grandidier plus familièrement que mon père. Je n'étais pas fâché de voir une femme du très-grand ton. Madame la marquise dépassa du premier coup l'idée que je m'en étais faite, et, en dépit de ma détresse morale, je me mis à l'observer. Vous surprendrai-je, madame, en ajoutant que je l'observais au travers de la vision de ma mère? Je ne connaissais pas ma mère, et cependant je comparais. J'y étais aidé par les façons mêmes



NOUVEAU PALAIS CONSTRUIT POUR L'EXPOSITION D



ISTRUIT POUR L'EXPOSITION DE 1862 A LONDRES.

lithographes! A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, 799 numéros avaient été libéralement accordés aux artistes de l'autre côté du détroit.

De sages précautions ont été prises pour rendre la circulation facile autour du Palais, éviter les émeutes devant les portes. Chaque entrée est précédée d'un porche qui permettra aux piétons, aux visiteurs en voitures, de descendre à couvert. Dans les espaces réservés de l'intérieur du quadrilatère on a improvisé des jardins, des parterres, des quinconces, des rochers, des châteaux-d'eau, des kiosques. Il y aura de la verdure, de la fraîcheur, des fleurs, pour tous ceux qui voudront quelques instants aller respirer, loin de la foule, du bruit des machines incessamment en mouvement, et reposer leurs yeux éblouis par le spectacle de tant de merveilles.

L'eau et le gaz ont été facilement amenés dans toutes les parties du Palais. Les machines à vapeur et leurs indispensables accessoires, — les cheminées, les fourneaux, — sont installées à l'écart de manière à ne causer ni encombrement ni inquiétude.

Ce qu'il y a de curieux ce sont les buffets. Les Anglais ont disputé l'espace aux artistes, aux industriels; ils ont forcé les uns à s'abstenir, les autres à entasser leurs produits dans la même vitrine ; mais, aux buffets, ils ont octroyé de larges galeries, claires, aérées, où l'on pourra circuler à son aise, boire, manger, avoir ses coudées franches. Il y a des étagères immenses, destinées à recevoir les victuailles apportées chaque jour pour satisfaire les appétits de la foule; des caves pour les vins, la bière, les liqueurs; des offices pour les fruits, les confitures ; des pièces consacrées aux verres, aux assiettes, à tous les instruments indispensables quand il s'agit de fonctions gastronomiques. Jusqu'à présent c'est cette partie du Palais qui a excité les plus vifs transports d'admiration chez les Anglais. Nous ne les blâmons pas d'avoir été fidèles à leurs habitudes de confortable, mais il faut espérer qu'il leur restera un peu de cette admiration égoïste pour les travaux de l'intelligence et du génie.

Les frais du Palais s'élèvent, assure-t-on, à cinq millions de francs. La souscription, ouverte l'année dernière, pour subvenir aux dépenses, a dépassé sept millions. Les spéculateurs qui ont organisé l'entreprise comptent sur douze millons de recettes. On voit que nos voisins entendent assez bien leurs affaires.

CH. D'ARGÉ.

COURRIER DU PALAIS.

Le 25 novembre dernier, à Paris, au sein d'un quartier fréquenté, dans une boutique de marchand de vins donnant sur une rue habitée par de nombreux locataires, une femme et sa nièce étaient égorgées presque en plein jour. Pas un cri, pas un souffle n'avait été entendu du dehors; l'assassin s'était enfui sans être aperçu, et le double crime n'était découvert qu'au moment où, rentrant chez lui, le mari de la malheureuse femme heurtait du pied deux cadavres.

Une heure après, un homme à figure sinistre, se présentait dans un garni du boulevard Mont-Parnasse et demandait une chambre. Il n'y resta que quelques instants, qu'il employa à changer de vêtements et à compter de l'argent. Lorsqu'il fut parti, l'aubergiste et sa femme pénétrèrent dans la chambre qu'il venait de quitter; ils y trouvèrent des vêtements ensanglantés. La nouvelle du double assassinat commis rue Sainte-Placide était déjà venue jusqu'à eux. Leurs soupçons s'éveillèrent; ils en firent part à la police. Les indications qu'ils avaient données sur la personne de leur étrange visiteur concordaient avec celles que l'autorité avait recueillies sur le théâtre du crime, et qui désignaient comme l'assassin un jeune ouvrier nommé Dorangeon. Le soir même, cet individu était arrêté. Sa chaussure, la seule partie de son vêtement qu'il eût omis de changer, était souillée de sang. Il se trouvait encore nanti de plusieurs des objets volés sur les victimes. Devant ces charges écrasantes, Dorangeon ne pouvait nier sa participation au crime. Il essaya toutefois de la restreindre dans des termes qui pouvaient lui faire espérer d'échapper à une condamnation capitale.

Il avait, disait-il, un complice que,—par délicatesse, il refuse de nommer, — et c'est, bien entendu, ce complice qui a tout fait. Dorangeon, lui, s'était borné à donner des indications pour un simple vol à commettre, et comme prix de ce service il avait reçu une partie des objets volés.

— Mais s'il n'a pas tué, pourquoi ce sang qui couvrait en abondance ses habits et jusqu'à ses chaussures?

— Eh! mon Dieu, c'est bien simple. Après lui avoir remis sa part de butin, son complice lui avait appris que, pour accomplir le vol, il avait été obligé de tuer la tante et la nièce. Révolté, indigné d'une pareille confidence, Dorangeon lui avait alors adressé les plus vifs reproches. Une rixe avait eu lieu et le sang avait coulé.

Voilà l'explication. Elle n'a pas eu plus de succès pour son auteur que n'en avait eu pour Dumollard l'ingénieux système des hommes barbus : malgré les efforts habiles de son défenseur, Me Faverie, Dorangeon a été condamné à la peine de mort.

Il n'avait que vingt et un ans : c'était, comme on voit, un gaillard d'avenir.

Entre cet ignoble assassin et cette jeune fille qui comparaissait le lendemain, à la même place, sur le même banc, chargée d'une accusation de meurtre, il n'y a, Dieu merci! aucune assimilation à faire. Ici au moins je rencontre la passion, la passion soudaine, emportée, la passion qui va jusqu'au crime, qu'il faut flétrir sans doute, qu'il faut condamner, mais qui n'est pas absolument indigne de pitié et d'intérêt.

Dans un moment de rage, de délire, Katty Bernette a frappé d'un coup de poignard un jeune homme son amant, presqu'un enfant, — il avait dix-neuf ans à peine, — beau, riche, d'un sang noble et pur, appelé par sa naissance, son éducation, sa fortune, ses traditions de famille, à une carrière brillante et peut-être glorieuse. Quand la raison lui est revenue, quand elle a senti vaguement l'étendue du malheur qu'elle venait de faire, le désespoir s'est emparé d'elle, elle s'est précipitée aux pieds de son amant, elle a sucé sa blessure dans l'espérance de ranimer cette vie qui s'en allait; mais son bras n'avait frappé que trop sûrement : le coup était mortel, et, pendant qu'on entraînait en prison Katty Bernette, le malheureux de B..... rendait le dernier soupir.

Comment cette scène déplorable était-elle arrivée? Ludovic de B..... avait voulu rompre une union sur l'indignité de laquelle sa conscience, aussi bien que les reproches de sa famille, lui avait ouvert les yeux. Froissée dans son amour-propre, mordue au cœur par la jalousie, la fille Bernette s'est révoltée contre cet abandon... et la fatalité a fait le reste.

C'était dans un bal public, — à la Closerie des Lilas, — que les deux jeunes gens s'étaient vus pour la première fois, et rien que le lieu de la rencontre suffirait pour indiquer à quel monde, à quelle classe de femmes appartenait Katty Bernette. Soit défaut absolu d'éducation de famille, de principes moraux et religieux, soit dépravation naturelle et précoce, il paraît certain que, de bonne heure, elle avait cherché ailleurs que dans le travail des aliments à ses goûts de plaisir et de dissipation. Depuis longtemps elle n'en était plus à compter ses amours de passage. Son cœur, largement hospitalier, s'ouvrait à tous, — soit successivement, soit simultanément,—sans distinction de condition, d'âge et de pays. On comprend qu'au milieu de cette foule, nécessairement un peu mêlée, l'amour du jeune de B.... lui ait apparu, ainsi que l'a fait remarquer justement M. l'avocat général Oscar de Vallée, comme une bonne fortune rare. Et par là il ne faut pas entendre seulement le côté sordide et matériel. Katty se montrait fière de sa nouvelle conquête — Sa passion, il faut le dire, semblait s'être élevée, épurée en quelque sorte au contact de celui qui en était l'objet. Par malheur pour la fille Bernette, ces sentiments n'eurent que peu d'écho dans le cœur de Ludovic. Jeune comme il l'était, plus accessible aux effervescences de la puberté qu'aux affections profondes, qui d'ailleurs ici n'avaient pas de raison d'être, il ne vit dans cette nouvelle relation qu'une distraction passagère. La surprise des sens une fois passée, l'indifférence, sinon le dégoût, ne tarda pas à suivre. L'instruction a recueilli la correspondance de Ludovic avec sa maîtresse : le ton en est sec et froid ; on n'y rencontre aucun de ces élans familiers à la jeunesse : à peine y trouve-t-on de loin en loin quelques expressions d'une tendresse réservée et d'une affection contenue. Supposez maintenant un choc entre ces deux situations et ces deux caractères, entre cette nature un peu hautaine et fière, cette nature de marbre,—comme

---

de madame la marquise, qui affectait vis-à-vis de moi des allures presque maternelles. Après dix minutes d'entretien, j'étais déjà *ce cher enfant*.

Je ne trouvai rien de ma mère. Celle-là, selon moi, était-elle trop jeune? ou l'instinct du respect filial suppléait-il à mon ignorance pour écarter l'ombre même d'une comparaison?

L'aspect général était ceci : entre mon père et madame la marquise une familiarité décente et qui, de la part du dernier, n'était même pas exempte de timidité. Du côté de Grandidier, aisance parfaite allant presque jusqu'au sans-gêne. Je pensai qu'il était plus vieil ami dans la maison.

Un fait qui ne m'échappa point, mais auquel je ne pus donner de signification précise, c'est que mon père me regardait avec une sorte de triomphe, quand son œil quittait la marquise pour se tourner vers moi. Il était fier évidemment. De qui? Était-ce de moi? Mon silence immobile n'y donnait guère sujet. Était-ce d'elle?

Ils parlèrent des choses dont on parle à Paris. Ce radotage incessamment le même, qui divertit, de toute éternité, le grand, le moyen et le petit monde, était nouveau pour moi, trop nouveau pour m'ennuyer ou pour m'intéresser. Ils parlèrent pièce nouvelle, ténor, prima dona, chevaux, sermons même et politique. Tout est mode dans ce domaine. Madame la marquise me parut spirituelle sans malveillance. Grandidier tranchait du Zoïle. Mon père était à la suite, quoiqu'il eût cent fois plus d'esprit que lui. Il y avait en mon père je ne sais quelle gêne. Je le trouvais mal assis. On aurait pu le comparer à un profane qui a acheté très-cher une petite place de tolérance dans une assemblée de francs-maçons. Et pourtant mon père était du monde, du grand monde, par sa naissance, par son éducation, par la carrière même qu'il avait parcourue, non sans éclat, et qui est de toutes la plus mondaine. D'où venait son embarras? D'où venait aussi l'aplomb vainqueur de ce Grandidier?

Je ne me doutais pas du tout que j'étais moi-même la gêne de mon père, en qui le mal n'avait pas pris racine encore, et qui gardait au fond du cœur les germes du sentiment noble. Mon pauvre père était pressé ici entre deux hontes : honte du mal vis-à-vis de moi, honte du bien vis-à-vis des autres, peut-être. J'avais en outre à apprendre cet axiome : chez madame la marquise, Grandidier est chez lui, de fondation; la logique même des choses le revêt là d'une robe de chambre et le chausse de pantoufles. Il est le Destin; par lui viennent le beau temps et la pluie. A l'instar de Jupiter, roi des dieux et des hommes, il peut soulever la tempête rien qu'en fronçant le sourcil. Je ne saurais trop vous le répéter, madame, sur cet échiquier, le Grandidier est la maîtresse pièce. Il vaut plusieurs marquises. Les marquises passent, Grandidier reste.

Quand on eut épuisé les thèses courantes, madame la marquise s'assit au piano, — pour moi, — sur la prière de mon père. Elle jouait le genre éblouissant et très-bien. J'ai rarement vu un homme bâiller aussi splendidement que ce Grandidier. Dans ces spasmes de son ennui, il eût avalé d'une bouchée un pigeon avec ses plumes. Il abhorrait le piano : ce fut son excuse cavalièrement présentée. Mon père me dit tout bas :

— T'y connais-tu, Roger? C'est ravissant. Dis que c'est ravissant. Habitue-toi à parler. Nous sommes libres ici, et tu plais beaucoup à madame la marquise.

Il ajouta tout haut :

— Roger trouve cela ravissant, tout simplement. Il n'est pas connaisseur, mais il juge avec son âme.

— On peut n'être pas connaisseur, répondit madame la marquise en m'adressant son meilleur sourire, et posséder le sentiment des arts. Les yeux de M. Roger et toute sa physionomie promettent qu'il sera connaisseur quand il voudra.

Vous qui saisissez toutes les nuances, madame, vous comprendrez quand je vous dirai que la marquise parlait un peu trop bien le français. Elle avait le français solennel des personnes qui ont appris leur langue tardivement et par principes, avec un maître jaloux de prouver qu'il connaît le beau style. Cela est terrible, vous savez. Madame la marquise supprimait ces familiarités, ces constructions, ces abréviations qui sont le charme même des entretiens dans votre monde. Elle scandait comme au théâtre, et son expression, élégante comme une bourgeoise en ses atours du dimanche, paradait toujours à quelques pouces au-dessus du niveau de la simplicité. La simplicité! le dernier asile

Ludovic se qualifiait lui-même,— et cette autre nature violente, emportée, blessée par les dédains d'un cœur qui lui échappait, irritée par l'impuissance de le reconquérir, — et vous aurez le secret du fatal dénoûment.

Devant les débats, l'accusation de meurtre s'est effacée pour ne laisser substituer que celle de coups et blessures ayant occasionné la mort sans intention de la donner. C'est sur ce terrain qu'une magnifique lutte oratoire s'est engagée entre M. l'avocat général Oscar de Vallée et M. Lachaud, défendeur de Katty Bernette. Toute l'éloquence de l'illustre avocat est venue se briser contre ce triste spectacle, habilement évoqué par son adversaire, d'une jeune existence tranchée dans sa fleur, de la douleur d'une mère, du deuil d'une famille honorable ! Déclarée coupable sans circonstances atténuantes, Katty Bernette a été condamnée à dix ans de travaux forcés.

La terrible leçon qui ressort de cette cause, je n'ai pas besoin de la dire : elle saute à tous les yeux, elle parle par l'exemple. Mieux que ne le pourraient faire tous les moralistes, elle montre le danger que présentent pour la jeunesse ces liaisons funestes, énervantes, si lourdes et si malsaines à porter, si difficiles à rompre. Quand ce n'est pas la vie elle-même qui y est engagée, c'est l'énergie du caractère, c'est la dignité de soi-même, c'est tout au moins la fortune et l'avenir. Voici un autre procès, moins tragique, heureusement, que celui dont je viens de vous parler, mais où les mêmes influences se font sentir, et qui porte avec lui les mêmes enseignements.

Et voyez la curieuse coïncidence ! Le jeune de B.... lorsqu'il a été si fatalement frappé, avait dix-neuf ans et se destinait à l'école de Saint-Cyr : M. C..., à l'âge de vingt et un ans à peine, sortait justement de cette même école, avec son brevet de sous-lieutenant. Il eut le malheur, lui aussi, de rencontrer une femme qui, si l'on en croit les apparences, n'avait ni plus de moralité, ni moins d'expérience que Katty Bernette. Mariée, dit-on, à un honorable industriel de la Bretagne, elle est entrée dans le monde galant par la porte de la séparation de corps. Quant à son nom, vous ne le saurez pas : — ce n'est pas qu'elle en manque, au moins; elle en a trois; mais je craindrais, en choisissant au hasard, d'avoir la main malheureuse et de contrister gratuitement un honnête homme.

Où elle a conduit notre sous-lieutenant, vous allez le voir.

Il sort de Saint-Cyr au mois d'août 1860. Quelques semaines à peine se sont passées, et voici qu'arrive à sa famille une carte à payer montant à 16,000 fr. La nature des dépenses indique assez, comme l'a dit spirituellement Me Durrieux, que l'art de la guerre n'en est pas responsable : il s'agit, en effet, de robes, de cachemires, de dentelles, d'éventails. Mais quoi ! il faut bien payer son tribut à la jeunesse. — Et la famille s'exécute.

Au mois de février suivant, M. C... a le malheur de perdre son père. Il quitte son régiment et vient à Paris : il y reste jusqu'au mois d'octobre. Savez-vous ce qu'il a, dans ce court intervalle, contracté d'obligations nouvelles ? 116,692 francs... et l'on ne sait pas tout.

Cette fois, la famille a appliqué les remèdes héroïques. Elle a fait nommer un conseil judiciaire au jeune officier, en même temps qu'elle l'envoyait en Cochinchine cuver ses ardeurs de jeunesse. Puis elle s'est adressée à la justice en appelant son examen sur la valeur des engagements qu'il avait souscrits et sur la complaisance des négociants qui les avaient reçus. La demande repoussée par le tribunal a été accueillie par la cour. Les 116,000 francs d'obligations ont été annulés.

Je finis, sans autre transition, par un procès de photographe.

Nadar n'a pas de succursale ! — il l'a prouvé en faisant un procès à Tournachon.

Pierre Petit opère seul ! — il le prouve en faisant un procès à Trinquart.

Il y a trois ans, Pierre Petit et Trinquart se sont associés pour la fondation d'un atelier photographique. Le premier apportait son talent, le second ses capitaux. Le résultat a été des plus brillants, et dès la seconde année, l'association réalisait un bénéfice de plus de 80,000 francs.

Et cependant Pierre Petit n'était pas heureux.

Si l'industriel chez lui était satisfait, il n'en était pas de même de l'artiste. Il avait beau opérer seul, signer seul ses portraits, le nom de son associé, quoi qu'il fît, n'en restait pas moins rivé au sien : il n'était plus une personnalité, mais une raison sociale; il n'était plus M. Pierre Petit, il était M. Petit et Trinquart.

Ce fut un beau jour pour lui que celui où il put se dédoubler, reprendre son individualité, et écrire sur tous ses tableaux : « Pierre Petit opère seul ! » Il lui en coûta quelque chose comme quatre-vingt mille francs; mais, devant le résultat, il ne les regretta pas. En se retirant de l'association, Trinquart s'était interdit de monter un atelier de photographie à une distance moindre de mille mètres de la place Cadet, et à prendre dans tous actes, annonces ou enseignes, la qualité d'ancien associé de la maison Petit et Trinquart.

Or, voici qu'un jour Pierre Petit voit annoncer l'ouverture des nouveaux ateliers de M. Trinquart. A ce mot *nouveaux*, il bondit. Nouveaux ! l'allusion est transparente. Il a bien tenu autrefois, ce même Trinquart, des ateliers de chemiserie, de voitures, d'instruments de musique; mais ce n'est pas ceux-là qu'il entend rappeler; ce sont les ateliers de la place Cadet, les ateliers de photographie.— Et, sur cette idée, Pierre Petit d'attaquer son ex-associé, comme coupable à la fois de violation de traité et de concurrence déloyale.

Le tribunal a trouvé ces susceptibilités exagérées, ces craintes vaines et peu fondées. La demande de M. Pierre Petit a été repoussée, — mais l'honneur est sauf, et la protestation reste.

PETIT-JEAN.



VARIÉTÉS : *Les Poseurs*, pièce en trois actes, par MM. Lambert Thiboust et Jules Duval. — PALAIS-ROYAL : *La Station Champbaudet*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Marc-Michel et Labiche. — *Les Gens de Théâtre*, par M. Pierre Véron.

Tiens ! de la comédie ! un peu à la diable sans doute, un peu décoiffée, un peu commune de ton ; mais il ne faut pas se montrer trop exigeant envers les Variétés et envers l'auteur de *la Mariée du Mardi Gras*. Le verbe *poser*, tour à tour actif et neutre, a plusieurs significations; la plus moderne, celle que M. Lambert Thiboust a adoptée, est empruntée à l'art de la peinture. « *Poser*, c'est ne point vouloir être soi ; c'est représenter ce qu'on n'est pas, » dit M. Auguste Luchet dans ses *Mœurs d'aujourd'hui*. — « L'amour platonique, en voilà une *pose !* » s'écrie Gavarni. Va donc pour *les Poseurs*, un mot nouveau sur un vieux vice, et voyons ce que Thalie a à faire par là.

Le premier acte nous introduit dans un atelier, où des artistes posent pour le travail et pour le génie. Il y en a un qui pose pour les cheveux et pour la pipe ; je le reconnais, c'est le Taupin de *Diane de Lys* ; aux Variétés, il s'appelle Taupier. Surviennent des amateurs, dont on aurait pu faire des caricatures moins banales (car ils ne savent que tenir gauchement un lorgnon dans l'œil et passer leur pouce dans l'entournure du gilet), et qui posent, celui-ci pour la toilette, celui-là pour les duels, cet autre pour les bonnes fortunes. C'est moins une pièce qu'un défilé, mais la vogue est à ces exhibitions depuis *les Faux-Bonshommes, le Testament de César Girodot* et *Nos Intimes*. Tout ce qu'on apprend dans ce premier acte, c'est que le peintre André Garnier est sur le point d'épouser sa cousine, Mlle Clémence Bourdet, quoiqu'il aime tendrement Madeleine, une jeune fille qu'il a connue autrefois chanteuse des rues à Rome, et qui est aujourd'hui maîtresse de piano à Paris. André Garnier pose pour l'insensibilité en matière d'amour. Son oncle, M. Bourdet, vient inviter l'atelier en masse, amateurs et rapins, à une petite fête qu'il donne chez lui, à l'occasion de la signature du contrat.

Cette petite fête ressemble furieusement à celle de *la Vie de Bohême*. Taupier s'y métamorphose en Colline, exprès pour la solennité; et Mimi elle-même, sous les traits de Madeleine, remplace au piano l'accompagnateur indisposé. Il n'est pas jusqu'à Baptiste, qui ne rôde dans les salons, un plateau dans les mains. Aucune rencontre n'a lieu cependant entre André Garnier et sa maîtresse ; le drame est esquivé, grâce à la vigilance d'un sculpteur facétieux — et plein de cœur, — qui circonvient successivement Mlle Clémence Bourdet, petite fille qui pose pour la femme, et M. Bourdet, marchand enrichi, arrivé à Paris avec vingt sous dans sa poche, comme il ne cesse de le répéter, et qui pose pour les sabots. Ah ! ce bourgeois-là, il m'est impossible de le laisser passer sans lui crier haro : il sort trop visiblement de la comédie du *Parvenu*, de

---

où vous bravez l'usurpation envahissante des petites nièces d'Aspasie et des filles de ce bon monsieur Turcaret! La simplicité! pierre de touche inaltérable et mot de passe qui, Dieu merci, ne s'apprend pas au cachet! — Ajoutons cependant, à la décharge de madame la marquise, qu'elle venait d'Italie, et que la simplicité est française.

Nous fûmes invités sans façon à partager le dîner. Je pense que l'invitation était superflue, car Grandidier avait déjà fait son tour à l'office. On la formulait *pour moi*, comme on avait déjà exécuté le morceau de piano ravissant. A cette occasion, je me souviens que madame la marquise dit :

— Il est fâcheux qu'Estelle soit chez sa grand'mère. Les deux enfants se seraient divertis ensemble.

Le mot ne me blessa point; je n'avais pas honte d'être encore un enfant, mais il transporta mon père de joie et de reconnaissance. Faire de moi un enfant qu'il s'agissait de divertir, c'était pour lui un rajeunissement. Il ne put s'empêcher de baiser la main de madame la marquise. Grandidier s'écria, en prenant un objet sur la cheminée :

— Voici la médaille d'ambre de Lesbos que je cherche depuis dix ans pour monsieur le duc! une figure drapée, agenouillée sur un dauphin ! Au revers, le buste de Vénus anadyomène. Cela vaut trente louis. Cédez-la-moi pour trente-cinq, Augusta, je vous prie.

— Baron, lui fut-il répondu, permettez-moi de vous l'offrir de grand cœur, si elle peut vous être agréable.

Il la mit dans sa poche en grommelant :

— Où diable aviez-vous pêché cela?

Ce furent ses actions de grâces. Madame la marquise était servie. Nous passâmes dans la salle à manger, où Grandidier ouvrit le ventre du turbot pour y introduire du kari et de la sauce espagnole avec un piment frais coupé en quatre, arrosé de jus de citron. Il fallait toujours qu'il fît un peu de cuisine. Dans ce rôle, il était silencieux et grave. Ses préparations, méthodiquement accomplies, avaient, d'ordinaire, un montant exquis. Il assaisonna la salade et retira le faisan des mains du maître d'hôtel pour le découper lui-même. N'est pas Grandidier qui veut ; il faut le talent.

Mais vous souvenez-vous du déjeuner, madame, et des capacités gastriques de ce même Grandidier? Bagatelles que ce déjeuner! c'était le dîner qui était son vrai repas. N'allez pas vous figurer un de ces gloutons qui absorbent à la hâte. C'était un gouffre patient. Sa large mâchoire, emmanchée puissamment, semblait jouer à découvert depuis la naissance du cou jusqu'au-dessus des tempes. On voyait basculer l'agencement de ces forts leviers triturateurs qui manœuvraient avec un bruit sourd et continuel. On s'étonnait que cela pût se mettre en branle sans chute d'eau ni dépense de vapeur. Les bouchées disparaissaient l'une après l'autre entre les meules de cette usine mémorable. L'assiette se vidait, s'emplissait, se vidait encore. On était pris d'un sentiment d'admiration à la vue de ce mécanisme fonctionnant tout seul et sans fatigue, sans chute d'eau, ai-je dit, mais non pas sans un riche et perpétuel courant de vin. Grandidier était spécial pour déboucher le chambertin; le flacon, sous sa main savante, ne recevait aucune secousse. Il déboucha six bouteilles, car son obligeance était inépuisable, et il eut en outre la bonté de les boire. Au dessert, il lâcha sa cravate; c'était sa manière d'être gai. Pour le surplus, ses pommettes avaient un peu rougi et ses sourcils tombaient davantage sur ses yeux; mais il restait droit, taciturne et ennuyé.

— Quel convive! disait mon père, quel convive !

Après le café, on apporta à madame la marquise un paquet de petites cigarettes. Les dames fument en Italie. Grandidier se renversa sur son fauteuil et tira de sa poche un superbe porte-cigare d'or ciselé.

— Tiens ! s'écria-t-il en le tendant à mon père, c'est le vôtre, ami, que j'ai pris pour le mien. Je ne l'avais jamais si bien remarqué que ce soir. Il est commode.

— Gardez, ami, je vous l'offre.

Le porte-cigare alla rejoindre la médaille de Lesbos. Il n'y a que la poche de Grandidier pour être plus profonde que son estomac.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Intérieur de la batterie Taylor pendant l'attaque du fort Donelson. (D'après les croquis envoyés par M. Maswel de l'armée fédérale.)

TOUS LES HOMMES DE CETTE BATTERIE ONT ÉTÉ TUÉS OU BLESSÉS.



Après la Chasse, dessin de M. Martinus.

M. Amédée Rolland, où ses sabots jouaient déjà un joli rôle :

Mettez-les sous un globe, et qu'on n'en parle plus !

disait un des personnage de la très-vivante comédie de M. Rolland. Dans *les Poseurs*, ce n'est pas sous un globe qu'il est question de mettre les sabots de M. Bourdet, mais bien sur une des places de Château-Thierry, sa ville natale. Du moins, c'est ce qu'essaye de lui faire croire le sculpteur, en lui persuadant que le conseil municipal lui a voté une statue. La scène est trop forcée ; on ne la comprendrait que dans le milieu fantasque et avec les comédiens macabres du Palais-Royal, ou encore comme un trait de plus aux mystifications typiques de Joseph Prud'homme. Les auteurs en ont fait leur scène de résistance ; et, malgré les choses plaisantes qu'elle renferme, malgré l'art consommé d'Arnal, elle n'a pas porté autant qu'ils s'y attendaient. — L'action, qui, d'ailleurs, n'est ici qu'un prétexte, ne marche, dans ce deuxième acte, guère plus que dans le premier. On y assiste uniquement au revirement de M. Bourdet, qui, ébloui par la perspective de sa statue, ajourne indéfiniment l'union de sa fille avec André Garnier, *un artiste !*

Au troisième acte, cet André Garnier, las de poser, mais qui me semble avoir la main un peu forcée par les circonstances, retourne à sa petite chanteuse des rues, à Madeleine, qu'il retrouve à un déjeuner de garçons où on l'avait attirée par subterfuge. Il l'épouse décidément. Ce dénoûment plein de bravoure sert de moralité à la pièce; il apprend à toujours écouter son cœur, — ce qui peut mener loin, comme on voit. N'importe; *les Poseurs* ont une intention de comédie; il faut leur en tenir compte. On y trouve moins de ces mots d'estaminet et de ces : « Je la trouve mauvaise ! » si affectionnés de M. Lambert Thiboust. Cela tient probablement à la pudeur naissante de son nouveau collaborateur, M. Duval. Félicitons-en ce jeune homme.

M. Arnal, dont on a souvent annoncé la retraite, ne veut, m'a-t-on dit, quitter le théâtre que sur un succès éclatant et après un rôle digne de son passé. On peut donc espérer encore de conserver pendant quelque temps l'éminent comédien. Il est joyeusement et bruyamment secondé par M. Christian, dans un rôle qui, ou je me trompe fort, doit avoir été écrit en vue de M. Félix.

La Station Champbaudet ne figure sur aucun itinéraire de chemin de fer. Champbaudet est le nom d'une veuve ornée de quarante-sept étés. Un jeune architecte vient tous les jours chez elle, mais il n'y reste pas, il y stationne seulement. De là, *la Station Champbaudet.* Rien de plus astucieux qu'un architecte : celui-ci n'accumule ses visites à la veuve Champbaudet que pour se rapprocher d'une Mme Garambois, qui demeure dans la même maison. Ce couple amoureux se donne des rendez-vous par un moyen harmonieux, lui en jouant d'une trompette de marchand de robinets, elle en touchant du piano. *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* signifie : « Mon mari est là! » et *Marie trempe ton pain* veut dire : « *Je suis seule.* » — On va m'accuser encore d'une mémoire implacable, mais cette télégraphie musicale se retrouve tout entière dans un des plus charmants romans de M. Alphonse Karr, dans *Geneviève*, je crois, où elle sert aux amours d'un collégien et d'une cuisinière.

Ce qui appartient en propre aux auteurs de *la Station de Champbaudet*, c'est le mouvement, rapide comme un train-express, c'est l'imprévu, c'est une gaieté sans limites. MM. Labiche et Marc-Michel sont, depuis longtemps, les classiques du Palais-Royal ; leur nouvelle pièce est loin de marquer une décadence. M. Lhéritier y a retrouvé quelques accents lointains de Sainville; et Mme Thierret s'est affirmée une fois de plus, comme la Médée de l'art bouffon.

Au moment où j'allais partir pour le Gymnase, dont l'affiche est, depuis quelques jours, renouvelée du haut en bas, on m'a apporté *les Gens de théâtre*, encore un volume de cet infatigable Pierre Véron, qui produit des livres comme un pommier produit des pommes. Sa nouvelle pomme est un véritable fruit de la science du bien et du mal; à peine y a-t-on mis les dents, qu'on se sent envahi par une expérience affreuse, désolante, en ce qui concerne les directeurs, les auteurs, les actrices, les souffleurs, les ouvreuses, les habilleuses, les claqueurs et généralement tout ce monde qui vit pour le théâtre et par le théâtre, sans en excepter *messieurs de la critique*. Holà! dites donc! — M. Brisebarre avait déjà, sous ce titre, essayé un tableau en cinq actes à l'Odéon, mais on comprend facilement que le livre a ses coudées plus franches que le drame. Sans renoncer à la forme légère qui a fait le succès de ses précédents ouvrages, M. Véron a touché à des abus sérieux et indiqué des améliorations qui seront tôt ou tard réalisées. J'ai passé la soirée à lire *les Gens de théâtre*, sans sauter une seule page, allant du « théâtre de la Croix-de-ma-Mère » au » théâtre des Traditions classiques, » assistant aux répétitions, passant du foyer des artistes au foyer du public, et feuilletant « le carnet d'un copiste, » — un des bons chapitres, — d'où j'extrais les lignes suivantes, qui contiennent toute une poétique :

« Octobre.

» Voilà, en seize ans d'exercice, la première fois que je transcris une idée neuve.

» Dieu bénisse le garçon qui m'étrenne ! »

« Décembre,

« Il paraît que Dieu n'a pas voulu le bénir.

» Il est revenu pour faire recopier sa pièce.

» On l'a reçue à condition qu'il retirerait l'idée en question. Au fait, on a raison. Ce serait un mauvais exemple à donner au public. »

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE : *La Chatte merveilleuse*, opéra-comique en trois actes et neuf tableaux, de MM. Dumanoir et Dennery, musique de M. Albert Grisar (18 mars).

— Vous avez vu *la Chatte merveilleuse?*
— Oui.
— Eh bien?
— C'est très-gentil.

Voilà ce que dira le public en faisant son feuilleton dans tous les salons et à tous les carrefours. A ce compte-rendu un peu laconique on nous permettra d'ajouter quelques réflexions.

Le nouvel opéra de M. Grisar est en effet très-abondant en mélodies souriantes, en ariettes légères et pleines de coquetterie. C'est un papillottage continu de petits motifs sautillants et de chansons allègres; il y règne unparti pris d'être gracieux quand même et d'éviter les trop fortes émotions. M. Grisar a horreur des éclats de la passion, et il ne veut pas troubler le sommeil des honnêtes gens qui consacrent leur soirée à l'entendre jaser.

Cela est fort bien et part d'un bon naturel; mais, mon Dieu! que M. Grisar avait de choses à nous dire depuis la soirée du *Joaillier de Saint-James!* S'il voulait nous en croire, il pratiquerait de larges coupures à travers sa musique. En élaguant ceci, en réduisant cela, en condensant le tout, on obtiendrait, j'en suis sûr, une des œuvres les plus agréables qu'on ait données à la scène lyrique depuis quelques années. Les morceaux du nouvel opéra, mis au bout les uns des autres, fourniraient encore une carrière d'au moins deux heures, ce qui est la bonne mesure.

La pièce ne perdrait pas non plus à être allégée. Elle ne manque ni de gaieté ni d'ingéniosité dans certaines parties; mais les scènes en sont démesurément longues; il y a un quart d'heure que vous avez compris telle situation que l'auteur s'évertue encore à vous l'expliquer. Au théâtre comme autre part, nous aimons mieux les demi-mots que les mots soulignés.

Le premier acte surtout s'accommoderait très-bien de ce système d'émondage. D'ailleurs, la rapidité de l'action n'est-elle pas obligatoire dans la féerie, où les ressorts du machiniste coupent court aux tirades de l'auteur et expliquent tout en un tour de main ?

Il est raconté dans *la Chatte merveilleuse* qu'un père, en mourant, avait légué à ses trois fils un moulin, un âne et une chatte. L'héritage n'est pas gras; mais encore les parts en sont-elles difficiles à distribuer équitablement. D'abord, c'est à qui n'aura pas la chatte ; mais en fin de compte, Urbain, l'aîné des trois fils, se contente de ce lot insignifiant et vraiment dérisoire, s'il ne considérait l'affection que son père portait à la pauvre bête. Et bien lui en prend, car une bonne fée change aussitôt la chatte en une femme destinée à le transporter dans des pays fabuleux, où tout sera pour lui volupté et émerveillement. En effet, Urbain devient en un instant seigneur d'une province ; il a des châteaux crenelés, des vassaux, un équipage de chasse; ses habits de bure se changent en pourpoints faits de brocart d'or et semés d'émeraudes. Peu s'en faut qu'il ne couronne un si beau rêve en épousant la fille d'un roi... Mais tout ce manége n'est pas du goût d'un ogre qui se fait un malin plaisir de défaire ce que la fée a créé avec sa baguette. Un instant le pouvoir de Féline, — la chatte métamorphosée,—se trouve paralysé, et Urbain devra renoncer à épouser la fille du roi.

Heureusement la bonne fée arrive pour le consoler, en mettant dans son cœur un amour moins ambitieux et en lui faisant épouser la fidèle Féline, qui lui a servi de guide et de talisman dans son voyage aventureux.

Que sont devenus Babolin et Marcel, les frères d'Urbain?... Marcel ne pouvant exploiter son moulin sans un peu d'aide, vole l'âne qui était échu à Babolin. Mais comme le hasard a voulu que, le jour même, une mendiante égarée vînt s'abriter dans l'écurie de Babolin, celui-ci croit que son âne s'est changé en femme. Il épouse donc la mendiante.

Il nous reste à signaler quelques morceaux de la partition. C'est d'abord, au premier acte, un trio dont la strette syllabique est de l'effet le plus piquant. Le second acte s'ouvre par un chœur d'un très-beau style et que les choristes du Théâtre-Lyrique détaillent avec un soin tout particulier. Vient après la meilleure page de la partition; c'est une chanson dont le couplet, plein d'esprit et de grâce, contraste avec le refrain qui a toute l'énergie, toute la carrure d'un chant de guerre. Le fabliau de Mme Cabel est aussi très-remarquable par son allure franche et le contour ingénieux de sa mélodie. Il faut encore noter une marche comique, le duo, entre Lesage et Mlle Moreau, et au troisième acte une romance pour ténor, plusieurs chœurs et une mélopée que chante la fée au moment de son apparition.

Le tout est enlacé dans une infinité de points d'orgue, de vocalises et de traits exécutés par le fantastique gosier de Mme Cabel. Montjauze a eu de bons moments dans le rôle d'Urbain; mais celui de *la Statue* convenait mieux à la nature de sa voix qui s'est transformée depuis quelques années en acquérant plus d'énergie. Il convient aussi de signaler Mlle Dubois pour la façon distinguée dont elle représente la fée.

En somme, nous répétons avec le public : « C'est très-gentil ! »

Mais nous nous permettons d'ajouter : C'est bien long !

ALBERT DE LASSALE.

Après la chasse.

TABLEAU DE M. MARTINUS.

Les chiens sont bons; les manœuvres ont été habilement dirigées, et, cependant, le cerf est manqué! Le beau dix-cors a donné le change et s'est fait remplacer par un simple daguet ou une pauvre troisième tête. La nuit vient interrompre la chasse ; les chiens, à bout de forces, ont perdu la voix ; le cerf a pris l'eau et est allé se reposer de ses fatigues, Dieu sait où. La lune se lève, calme et belle, au-dessus du lac dont la tranquille poésie invite au repos. Rompez vos chiens et rentrez chez vous! Mais, auparavant, brisez votre cerf pour reconnaître, le lendemain, l'endroit où vous l'avez laissé ; c'est-à-dire, marquez l'endroit où les chiens ont fait défaut, la place ou vous trouverez le dernier *volcelet* (empreinte du pied de l'animal), par une branche d'arbre brisée dont vous tournerez avec soin le bout cassé du côté où se dirige votre bête. Rentrez chez vous, reposez-vous, chauffez-vous, soupez et dormez et, le lendemain, frais et dispos, allez relancer votre cerf. Vous le reconnaîtrez aisément : il marchera alors la jambe et le pied ouverts; il appuiera fortement du talon, et, se méjugeant, il changera souvent d'allures. Vos chiens en auront vite raison, car, malgré le repos de la nuit, il est à moitié rendu.

Et le soir, quand la nuit se lèvera sur le lac, la silencieuse harmonie de la nature ne sera même plus troublée par le pas traînant du beau dix-cors traversant l'eau limpide. Le roi des forêts ne sera plus!

LÉO DE BERNARD.

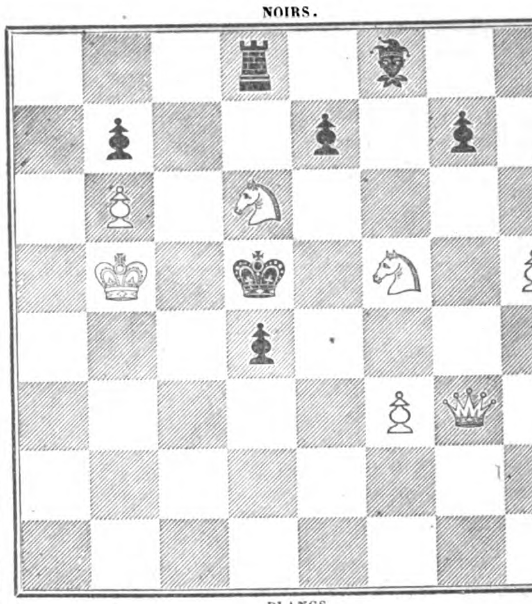
ÉCHECS

Problème numéro 30

COMPOSÉ PAR M. MITCHESON

Prix de concours.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 28.

	Blancs.	Noirs.
1.	T 5e FR	R pr T (A) (B) (C)
2.	P 6e FD	R joue.
3.	D pr F mat.	
	(A)	
1.		R pr P
2.	P 6 FD	Coup quelconque.
3.	D 3e D mat.	
	(B)	
1.		R 4e D
2.	T pr F échec.	R pr P
3.	C 3e FR mat.	
	(C)	
1.		P 3e FD
2.	D 3e D échec.	R 4e D
3.	T pr F mat.	

P. JOURNOUD.

LES EAUX DE PARIS

Un récent décret impérial, inséré au *Moniteur*, déclarait d'utilité publique le projet que M. Belgrand, ingénieur en chef de la navigation de la Seine et du service hydrométrique du bassin de ce fleuve, avait déjà soumis au conseil municipal, et qui consistait à dériver à Paris les eaux de la Somme-Soude, de la Dhuis et de la Vanne.

Cette question des *Eaux de Paris*, qui depuis si longtemps fixe l'attention de l'édilité parisienne, et qui, tous les ans, servait de thème à une savante polémique dans les journaux et les brochures, est d'un intérêt trop général pour que le *Monde illustré*, à son tour, n'y consacre pas quelques colonnes.

Nous ne croyons pouvoir mieux satisfaire la légitime curiosité de nos lecteurs qu'en empruntant au volume que vient de publier sur cette question M. Louis Figuier, le résumé du projet de M. Belgrand, et la carte que l'éminent vulgarisateur scientifique de la *Presse* a fait dresser, pour servir d'éclaircissement à son ouvrage sur les *Eaux de Paris*[1].

Dispositions pratiques arrêtées par l'édilité parisienne pour les trois aqueducs de la Dhuis, de la Somme-Soude et de la Vanne. — Trajet, mode d'établissement, évaluation des dépenses.

« Les nouvelles eaux arriveront par trois aqueducs, que nous désignerons par les noms des principales sources qui doivent les alimenter. L'aqueduc de la Dhuis, qui part au delà de Château-Thierry, puisera ses 40,000 mètres cubes d'eau à peu de distance de la limite des argiles à meulière de la Brie et de la craie de la Champagne. L'aqueduc de la Soude trouvera ses 60,000 mètres cubes d'eau dans les galeries qui seront ouvertes dans les pleines crayeuses de la Champagne, entre Châlons-sur-Marne et Épernay. Enfin, l'aqueduc de la Vanne s'alimentera au moyen des belles sources de la vallée de la Vanne, petite rivière qui coule dans les mêmes terrains crayeux et tombe dans l'Yonne.

Le volume des eaux de la Dhuis et de la Vanne, aujourd'hui acquises à la ville de Paris, est, d'après calculs exacts, de 103,000 mètres cubes par vingt-quatre heures, dans les années de grande sécheresse. Cette quantité suffira pour donner, aux 1,700,000 habitants de Paris, 60 litres par tête et par jour, quantité qui est jugée suffisante par tous les hydrauliciens, les services publics étant d'ailleurs largement desservis par les eaux de la Seine et de l'Ourcq. En complétant ces deux dérivations, on porterait facilement à 80 litres d'eau par jour la part de chaque habitant de Paris. On pourrait donc, à la rigueur, se contenter de ces aqueducs, qui amèneraient, chaque vingt-quatre heures, 140,000 mètres cubes d'eau à Paris. Néanmoins, l'administration tient aux recherches qu'elle veut entreprendre dans les vallées crayeuses de la Champagne, pour alimenter un troisième aqueduc, car elle veut créer un service hydraulique irréprochable. Comme l'eau de la Vanne n'arrivera qu'à 43 mètres au-dessus du zéro de l'échelle du pont de la Tournelle, et sera dès lors à un niveau un peu trop bas pour alimenter jusqu'aux derniers étages les quartiers moyennement élevés, l'aqueduc de la Somme-Soude, dont l'eau arrivera à 57 mètres au-dessus de la Seine, serait fort utile au service.

Voici comment l'eau de ces aqueducs sera répartie. Les 40,000 mètres cubes d'eau de l'aqueduc de la Dhuis alimenteront les quartiers hauts de Passy, Montmartre, Belleville, Montrouge, et les plateaux du Panthéon et de la Butte-aux-Cailles. Les 60,000 mètres cubes d'eau de l'aqueduc de la Somme-Soude se répartiront dans les quartiers moyennement élevés. Si cet aqueduc se construit, on ne prendra dans la Vanne que les eaux actuellement achetées, soit 70,000 mètres cubes, qui seront distribuées aux habitants des quartiers bas.

Mais, évidemment, il n'est pas nécessaire de construire ces trois acqueducs simultanément. Il faudra, en effet, un grand nombre d'années pour distribuer 170,000 mètres cubes d'eau dans les maisons de Paris; on devra donc se contenter d'amener d'abord l'eau nécessaire pour assurer le commencement de ce service.

C'est l'acqueduc de la Dhuis qui sera construit le premier, parce qu'il desservira les quartiers les plus élevés. Comme il amènera une quantité d'eau beaucoup plus grande qu'il n'en faudra d'abord dans les quartiers hauts de la ville, le trop-plein de ses eaux se déversera dans les parties moyennes et basses. Lorsqu'on reconnaîtra la nécessité d'amener à Paris un volume d'eau potable plus considérable, l'aqueduc de la Somme-Soude sera construit, et déversera sur les parties moyennes et basses de la ville ses 60,000 mètres cubes d'eau. Enfin, quand le développement des besoins de la population exigera un dernier complément d'eau, ce qui, selon toute probabilité, n'aura lieu que dans un avenir éloigné, le troisième aqueduc, celui de la Vanne, sera construit, et ses eaux seront distribuées dans les quartiers bas.

Tel est, d'après le rapport de la *Commission d'enquête du département de la Seine*, publié en août 1861, et les *Documents sur les eaux de Paris*, publiés en 1860, l'ordre rationnel dans lequel les travaux des trois aqueducs doivent être exécutés. Il n'est donc question aujourd'hui que de construire l'aqueduc de la Dhuis, et selon toute probabilité, l'eau amenée par cet aqueduc suffira, pendant cinq ou six ans, à toutes les demandes du service privé.

Entrons dans quelques détails sur le mode de construction de ce premier aqueduc.

Les principales sources qui doivent l'alimenter, sont celles de la Dhuis, ou du *Moulin de Pargny*, qui appartiennent à la ville de Paris. Elles sont situées sur le territoire de la commune de Pargny, canton de Condé, département de l'Aisne. Jaugées à différentes époques, elles ont donné un débit de 30,000 mètres cubes par vingt-quatre heures. Des sources complémentaires seront prises dans une vallée voisine, celle du Surmelin; la ville possède déjà celles de Montmort, qui peuvent donner 3 à 4,000 mètres cubes d'eau dans les années les plus sèches. Toutes ces eaux sortent de la même nappe, placée au-dessous des argiles à meulière de la Brie. Les analyses faites par MM. Mangon et Pelouze, et citées dans le *Rapport de la Commission d'enquête*, prouvent que la composition chimique des eaux de la Dhuis est presque la même que celle de la Seine puisée, en été, en amont de Paris Seulement, l'eau de la Dhuis contient un peu plus de carbonate de chaux; celle de la Seine un peu plus de sulfate de chaux. Ces deux eaux sont d'ailleurs à peu près également aérées.

L'aqueduc se composera de galeries en maçonnerie et de tuyaux en fonte. Les galeries seront établies sur les coteaux qui bordent la Dhuis ou la Marne; les conduites en fonte serviront à franchir les vallées secondaires qui coupent ces coteaux.

La largeur intérieure de l'aqueduc sera considérable; elle ne sera pas moindre de $1^m,35$ sur certains points, et sur d'autres de $1^m,50$. Les conduites de fonte, pour la traversée des vallées, auront 1 mètre et $1^m,10$ de diamètre intérieur.

La longueur totale de cet aqueduc sera de 35 lieues (139,407 mètres.)

La pente des galeries en maçonnerie est de $0^m,10$ par kilomètre. Celle des conduites de fonte ou *siphons*, dont le diamètre est plus petit et dans lesquelles l'eau doit prendre une plus grande vitesse, est à $0^m,55$ par kilomètre.

L'eau de la source de la Dhuis est à l'altitude de 130 mètres au-dessus de la mer; elle arrivera dans le réservoir de Ménilmontant, près des fortifications, à l'altitude de 108 mètres, c'est-à-dire à 81 mètres au-dessus du niveau de la Seine, pris au zéro de l'échelle du pont de la Tournelle.

L'aqueduc se maintient sur les coteaux de la rive gauche de la Dhuis, puis de la Marne, jusque dans le voisinage de Paris, près de Chalifert, où il franchit la Marne sur un pont, pour passer de là sur les coteaux de la rive droite, qu'il suit jusqu'à Paris.

Malgré la longueur considérable de l'aqueduc projeté, il ne faut pas que l'on s'exagère les difficultés d'un pareil travail. L'aqueduc qu'il s'agit d'exécuter est ce que les entrepreneurs appellent un *travail courant*, c'est-à-dire dont la construction n'offre ni difficultés, ni circonstances aléatoires pouvant changer les estimations. On construit, tous les ans, à Paris, une longueur de quatre à cinq lieues d'égouts, d'un diamètre plus grand que celui de l'aqueduc de la Dhuis, dans des rues étroites, où le travail se fait dans les plus mauvaises conditions, et sur le plus détestable des terrains, c'est-à-dire le remblai en plâtras qui, sur une épaisseur de deux à trois mètres, recouvre tout le sol de la ville. Il faut donc admettre que nos ingénieurs ont une certaine expérience des travaux de ce genre, et que leurs estimations sont plus sérieuses que ne le pensent leurs adversaires, qui les doublent ou même les triplent si facilement d'un trait de plume.

Comme les égouts de Paris, l'aqueduc sera construit en pierre meulière et avec du ciment romain. Mais tandis que la pierre meulière est transportée à grands frais à Paris, par eau ou par chemin de fer, on la trouvera presque partout au sommet des coteaux que longe l'aqueduc. On comprend donc facilement que le principal élément de l'estimation, celui du mètre carré de maçonnerie de pierre meulière et de mortier de ciment, soit de 33 fr. pour les égouts de Paris, tandis qu'il est de 29 fr. seulement pour l'aqueduc de la Dhuis.

On trouve le chiffre des dépenses du futur aqueduc de la Dhuis fixé comme il suit sur le rapport des ingénieurs, déposé aux enquêtes, et qui a été mis à la disposition du public et des intéressés, à l'époque de cette enquête :

Ouvrages en maçonnerie de toute nature. . . .	7,159,915 fr.
Conduites de fonte.	2,683,095
Acquisitions de terrains.	1,040,000
Réservoir d'arrivée.	379,500
Somme à valoir pour cas imprévus.	2,735,490
Total.	14,000,000 fr.

En adoptant certaines modifications prescrites par le conseil général des ponts et chaussées, pour les dispositions de l'aqueduc et des siphons, la dépense totale se trouve portée à 18 millions.

Quoique les dérivations de la Somme-Soude et de la Vanne ne doivent s'exécuter, la première que dans cinq à six ans peut-être, la deuxième que dans huit ou dix, nous croyons devoir dire quelques mots des travaux qu'elles exigeront.

Les eaux des sources de la Somme-Soude et de la Vanne sont incontestablement les meilleures eaux potables du bassin de la Seine; elles ne contiennent que du carbonate de chaux, et en quantité moindre que les eaux de la Seine prises au pont d'Ivry. Très-agréables à boire, elles sont plus pures et meilleures que celles de la Dhuis.

L'aqueduc de la Somme-Soude partira des bords de la Somme, entre Épernay et Châlons-sur-Marne, à peu de distance du confluent de la Soude, petites rivières dont la réunion forme la Somme-Soude, qui tombe dans la Marne, un peu en aval de Châlons. Il longera d'abord le pied des coteaux crayeux qui limitent la Champagne et la Brie, et entrera dans la vallée de la Marne, vers Epernay. Il suivra la rive gauche, jusqu'à ce qu'il arrive à l'aqueduc de la Dhuis, un peu en amont de Château-Thierry, et marchera alors parallèlement à cet aqueduc, mais à peu près à 24 mètres plus bas, jusqu'à Paris.

L'aqueduc de la Somme-Soude ne coûtera pas plus cher, par mètre courant, que celui de la Dhuis, quoiqu'il doive amener 20,000 mètres cubes d'eau de plus. En effet, les mêmes ouvrages d'art serviront aux deux dérivations, et il y aura moins de conduites de fonte dans l'aqueduc de la Somme-Soude que dans celui de la Dhuis. On évalue sa dépense à 24 millions.

L'aqueduc de la Vanne doit avoir quarante et une lieues de longueur (165,000 mètres). Le tracé part de la première source d'Armentières, que la ville possède au delà de Villeneuve-l'Archevêque, sur la route de Sens à Troyes; il suit la rive gauche de la Vanne, en prenant successivement les sources de Chigy, Saint-Philbert, Malhortie, Theil, Noé, franchit la Vanne entre les villages de Theil et Noé, longe la rive droite jusqu'en face de Sens, puis les coteaux crayeux des bords de l'Yonne, sur la rive droite, entre Sens et Pont-sur-Vanne, sur la rive gauche, entre Pont-sur-Vanne et Montereau, passe le Loing au-dessous de Moret, traverse la forêt de Fontainebleau en laissant la ville à gauche, suit le plateau d'argiles à meulières qui s'étend entre cette forêt et Bicêtre, laisse à droite Melun et Corbeil; franchissant par des conduites en fonte l'Essonne et l'Orge, il arrive enfin sur les hauteurs de Montrouge en traversant la Bièvre.

Cet aqueduc coûterait 20 millions au plus, d'après les estimations des ingénieurs.

Lorsque ces trois aqueducs seront exécutés, la Ville aura dépensé :

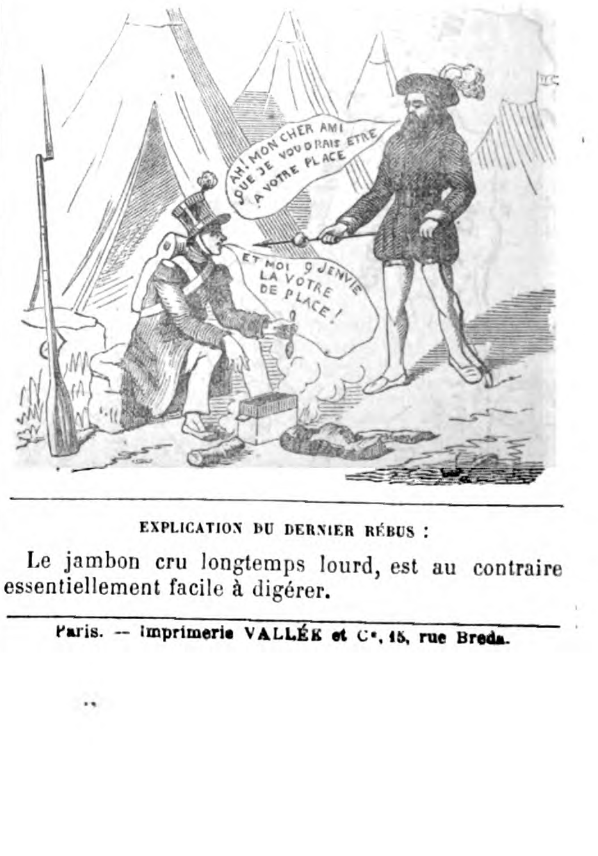
Pour l'aqueduc de la Dhuis.	18,000,000 fr.
Pour l'aqueduc de la Somme-Soude.	24,000,000
Pour l'aqueduc de la Vanne.	20,000,000
Total.	62,000,000 fr.

Et elle jouira de 170,000 mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures. L'intérêt annuel sera presque nul, car le deuxième aqueduc ne sera commencé que lorsque l'eau amenée par le premier sera placée et vendue aux habitants de Paris en quantité suffisante pour couvrir les dépenses et les frais d'amortissement du deuxième. De même, le troisième aqueduc ne sera entrepris que lorsque les produits de la vente de l'eau couvriront les intérêts et l'amortissement du troisième emprunt. Ainsi, une mise de fonds de 18 millions doit suffire pour commencer ce grand travail, qui assurera aux habitants de Paris une quantité suffisante d'une eau d'une pureté parfaite, d'une température agréable en hiver, et fraîche en été, qui, enfin, n'ayant jamais besoin d'aucun mode d'épuration, affranchira le consommateur parisien de l'impôt du porteur d'eau. »

LOUIS FIGUIER.

[1] *Les Eaux de Paris, leur passé, leur état présent, leur avenir*, par Louis Figuier. — Un volume avec carte. Chez Michel Lévy frères. Prix : 3 francs.

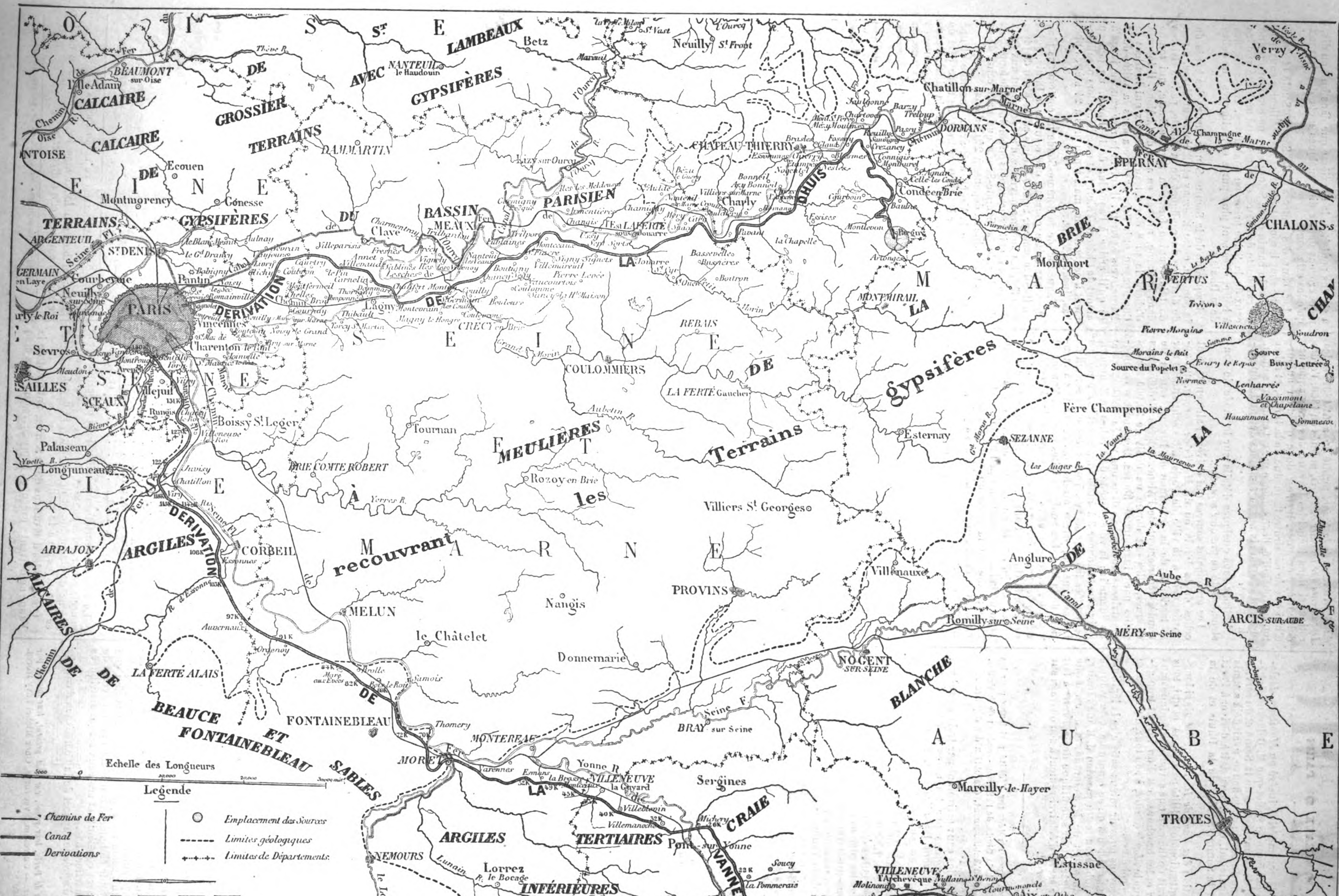
RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le jambon cru longtemps lourd, est au contraire essentiellement facile à digérer.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cⁱᵉ, 15, rue Breda.



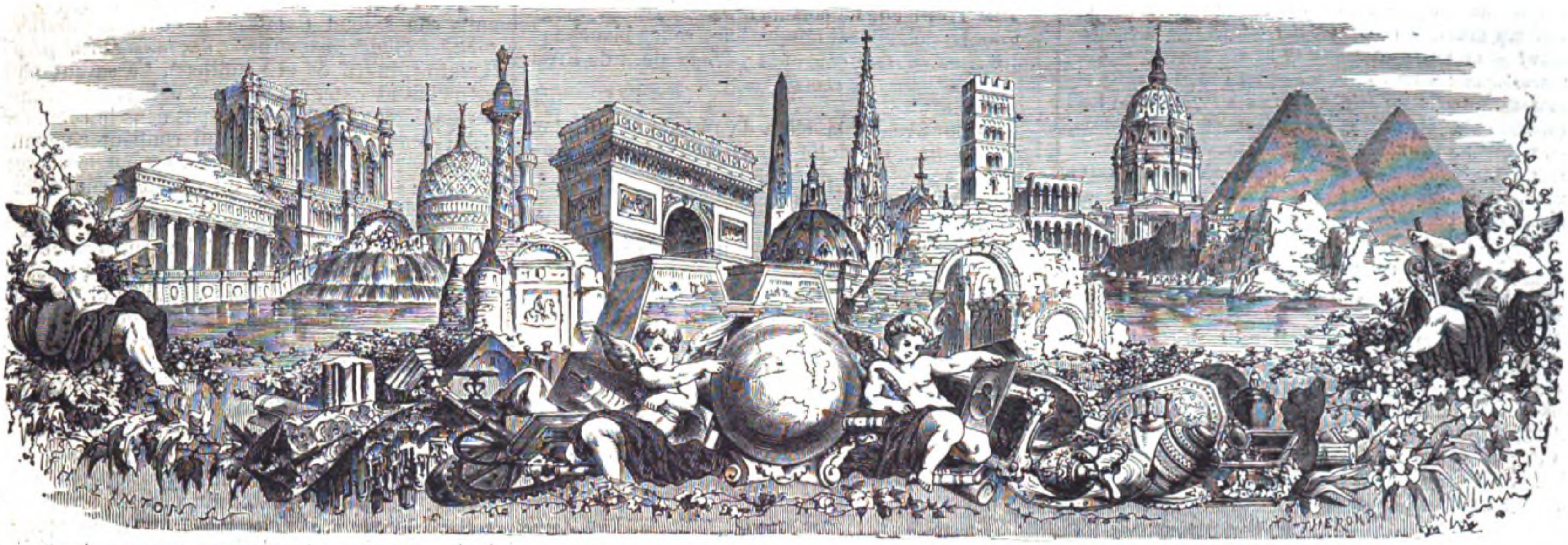
CARTE

HYDROGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE DU BASSIN DE PARIS

DÉRIVATIONS DES SOURCES DE LA DHUIS ET DE LA VANNE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 259. — 29 Mars 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 21, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE DU NUMERO

TEXTE

SOMMAIRE DU NUMÉRO

GRAVURES



Fromenthal Halévy, décédé à Nice, le 21 mars.

(Photographie de Pierre Petit.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : UNE COLLECTION DE MENUS. — AVEC COMMENTAIRES. — COMMENT ON BAPTISE UN DÎNER BOURGEOIS. — UNE ŒUVRE NOUVELLE DU PRINCE LUCIEN BONAPARTE. — CE SEIGNEUR ÉTRANGER LAISSERA-T-IL FAIRE CE PROCÈS SCANDALEUX? — LE MONDE JUDICIAIRE ET DE SON UTILITÉ. — CORRESPONDANCE : DIVERS AU MÊME. — POUR 20.000 FRANCS DE GENDRES. — QU'IL SERAIT MÊME HABILE D'ÊTRE DÉLICAT! — QUELQUE CHOSE QUI NE SERA COMPRIS QUE DE QUELQUES-UNS. — M. Z*** N'A PAS GAGNÉ 1.500.000 FRANCS SUR LA CONVERSION DE LA RENTE. — UN MOT DÉLICIEUX D'UN PRINCE CHARMANT. — MADAME LA PRINCESSE DE S*** ÉCRIT-ELLE DES DEUX MAINS?

Un de nos amis fait une collection assez piquante et fort singulière : celle de *menus* de grands dîners...

Par position, par vocation il dîne souvent dans les meilleures maisons. Il a, depuis 1848, commencé cette collection, qui comprend aujourd'hui plus d'un millier de dîners, la plupart politiques ou littéraires.

Or, limitée à la simple réunion des cartes, l'affaire n'aurait guère d'intérêt qu'aux yeux d'un maître d'hôtel! Aussi est-ce pour ce que l'amateur y ajoute de sa propre main, que la collection prend son piquant, son prix.

En effet, le commensal de tant d'illustrations, de célébrités provisoires ou définitives, celui qui s'est trouvé fourchette à fourchette depuis la République, la Présidence et enfin l'Empire, avec tous les hommes du jour ou du moment, les uns oubliés, les autres oublieux, celui-là, qui est un homme d'observation et d'esprit (ce que vous reconnaîtriez bien si je le nommais!), a pris soin d'ajouter sur le dos du menu, ou sur la feuille qui en accompagne la reliure :

1° Les noms des convives;
2° Les arguments principaux de la conversation;
3° Les particularités de la réunion, les mots significatifs, tout ce qui faisait enfin la physionomie du dîner, — son but, son prétexte, sa portée...

C'est donc de l'histoire! de l'histoire recueillie non pas de la bouche de gens qui s'étudient, s'observent, se réfrènent et se travestissent, — ainsi que cela arrive dans une foule de situations de la vie, — mais bien de bouches excitées par la truffe, les condiments, la bonne chère stimulante, — de bouches trempées et trompées par des vins exquis, communicatifs, bavards, imprudents!

Vous voyez que la collection s'élève ainsi fort au-dessus des offices de Chevet, et des souvenirs du *Gourmand*. Vous comprenez aussi que ce n'est plus là une simple question de cure-dents et de digestion, mais bien tout ce qui naît d'un prétexte plutôt que d'une cause!

Considérée à ce point de vue d'homme de *goût*, la collection de ces *menus* dépasse infiniment en intérêt ces fameuses *Tablettes gastronomiques de Saint-Pétersbourg*, précédente réunion de menus formée par le prince Alex. Labanoff de 1840 à 1857, et mentionnée comme curiosité dans la cinquième livraison de l'édition nouvelle du *Manuel du libraire* de Brunet. Le prince a-t-il donné place dans sa succulente collection au fameux menu, le menu sans pareil, que le docteur Véron a inséré dans son piquant roman : 500.000 *livres de rentes?* S'il ne l'a point fait, c'est qu'il a craint de voir pâlir toutes les combinaisons de la plus aimable branche de la chimie, dont il formait son musée!

Sans doute de pareilles collections, limitées même aux choses absolument culinaires, pourraient avoir leur intérêt un jour; il serait en effet fort curieux de savoir aujourd'hui ce qu'on servait sur les tables opulentes au temps de François Ier, restaurateur... des lettres (au figuré!), de Louis XIV et même chez le prince de Bénévent. Pourtant à quelles tortures ne serait pas mise la curiosité et la science des Brillat Savarin et des Talleyrand de l'avenir, si tous les menus étaient rédigés comme le fut celui qui suit, à la confection, duquel le hasard nous fit assister il y a quelques semaines.

C'était chez de très-aimables bourgeois qui recevaient par hasard un haut personnage. Le dîner était *fait à la maison*, mais on tenait à lui donner le relief apparent des faiseurs en renom. Ce n'était, dans l'opinion de la dame, que l'affaire de quelques hardis baptêmes! La fille écrivait :

« — Le potage, maman, qu'as-tu commandé?

» — Du consommé à l'orge mondé. Comment l'appeler pour être moins vulgaire? *consommé*, c'est bien, mais il faudrait relever le mot... Attends donc, l'orge est une graminée, un... oui, c'est cela. Mets: *potage aux monocotylédones!*

» — Relevé de potage?

» — Mets : les petites bouchées au... à... attends un peu, quelle date avons-nous?

» — 17 février, maman!

» — Bien. Petites bouchées *au 17 février!*

» — Très-bien. Le poisson?

» — Le poisson est une barbue, sauce blanche et noire... *ad libitum*. Mets : la barbue de... de Brest à... *à l'embarras du choix!*

» — Ensuite?

» — Nous voici à la pièce de résistance... Mets : la culotte de... ou plutôt *le filet de... ruminant normand aux primeurs printanières...*

» — C'est le bœuf que tu baptises ainsi?

» — Certainement! maintenant : *le jambon de Westphalie aux épinards... des îles d'Hyères!*

» — Quel rôti?

» — *Le faisan northumberland sur socle flanqué de bécasses belges, bardées de lard de sanglier des Ardennes!*

» — Ensuite?

» — La grenade de lièvre...

» — *Grenade* de lièvre? qu'est-ce que ça veut dire? maman.

» — On ne sait pas, mais ça fait bien. C'est tout bonnement un rable que je donne. Mets: *la grenade de levraut...* ou même *lièvreteau*, ce sera plus neuf, à la... *dona Maria*.. ou, à la *maréchale*... à la n'importe qui ou quoi. Je laisse ton imagination s'exercer sur ce rable!

» — Alors je mets : levraut à la *Taranne*... c'est le nom de notre rue!

» — C'est une idée. Maintenant les *écrevisses cuites vivantes à la Montenégrine*. — Les asperges... de choix au *suprême d'œufs de canard*... quel canard?

» — De Vaucanson?

» — De canard du *Constitutionnel*, si tu veux!

» — Je mettrai tout simplement aux œufs de canard. — Après?

» — Les flageolets crème à la... Robinson Crusoé! Les aiguillettes de... de...

» — De gendarme?

» — Quelle folie! les aiguillettes de caneton à la... à la Frezzolini! — Les truffes entières du Périgord cuites au vin de Santerne-Château-Iquem-Lur-Saluces 1844. — Les pêches entières de Montreuil... au velouté de vanille caraïbe...

» — Conservées par le procédé de *l'homme à l'oreille cassée*, le fameux colonel Fougas?

» — Non, non, ne mets pas cela... ça n'aurait pas l'air sérieux! Maintenant pour finir : — *Le rocher... de Sainte-Hélène aux produits coloniaux...* c'est-à-dire chocolat ou café. — Dessert : fromages de Corcelet... Fruits de madame Cochon... Petits fours panachés Boissier et Siraudin... Fleurs des serres de...

» — Comment, tu veux mettre aussi les fleurs?

» — Sans doute, pour qu'on y fasse attention!

» — Tu ne veux rien indiquer de l'éclairage : Carcels à l'huile d'Aix ...calorifère au Charleroi... linge hollandais damassé et calandré... service de Joseph, d'Antoine et de ..

» — Tu es folle, ma fille!

» — Mais maman, je t'assure que tout ce que tu m'as dicté...

» — Passons aux vins :

Premier service : Madère resté dix-sept ans naufragé dans l'Escaut, — Grand-Montilla-de-Xintra-vente-duc-d'Abrantès. — haut château grand Laffite 1844 (il n'en reste que six bouteilles!) — Clos-Vougeot de l'ancienne ambassade de Russie, — *vin d'honneur, ou de la cave marée* (Bordeaux-Larose 1817), — Champagne : crème de Bouzy *graissant le verre*, — Cliquot, ou vin dit *de la veuve*, retour de Russie; — Johannisberg et Steinberg, héritage Kellermann, duc de Valmy (jadis propriétaire des crus), — vin de Constance vente d'Aligre (marquis d') ; — liqueurs : vins cognac en fût de bois, 1793, — crème de cacao-chouva à la vanille (*Puerto Cabello*) d'Henri Second à Bordeaux, — café tiercé Martinique-Moka-Bourbon...

» — Rien des cure-dents?

» — Je te dis que je ne plaisante pas, ma fille, et que ce menu produira son effet. Fais-en six copies...

» — On les emportera ou les colportera, et l'on se moquera de nous dans quelque journal!

» — Le journaliste qui se moquerait de nous prouverait son dépit de n'avoir pas assisté à ce dîner... »

Pour ce qui nous concerne, nous déclarons qu'entre avoir mangé cet hyperbolique et fantastique menu — et le posséder — le choix n'était pas discutable, et que l'imprimer nous charme infiniment plus que de l'avoir mangé!

Il faut noter ceci : que le prince Louis-Lucien Bonaparte, sénateur français, vivant retiré, et tout occupé de ses études de prédilections (il fut représentant de la Corse à la Constituante, puis de la Seine à l'Assemblée législative), vient de livrer à ses amis son second *Catalogue des ouvrages destinés à faciliter l'étude comparative des langues européennes* (Londres, in-16 de 110 feuillets). Le savant philologue fait exécuter ces volumes dans son imprimerie particulière, et ils n'entrent pas dans le commerce. Celui dont nous parlons, qui contient cinquante-quatre variétés de dialectes pour les langues basque, italienne et anglaise, est un véritable chef-d'œuvre typographique.

Le procès se fera-t-il? La prudence ne viendra-t-elle point ici tenir lieu de loyauté, et empêcher un grand scandale? Voici, des faits, ce qu'on peut indiquer sans craindre de compromettre quelque dénoûment sage et légitime, tout en donnant un petit avertissement à un opulent étranger.

Une jeune fille quitte jadis Paris et la bonne position qu'elle s'était faite dans un théâtre de genre; elle est engagée dans une grande capitale étrangère, où sa beauté, son talent lui font rapidement de brillants succès. Un seigneur du pays s'éprend d'elle, la décide, bien que difficilement, à quitter son théâtre, ses succès, sa profession, la pension que lui promettent ses services, etc. Il l'emmène dans un château assez sauvage et l'y retient quelques années.

Elle s'y ennuie, elle sent qu'elle perd sa carrière, elle finit par s'échapper... et revient à Paris. A peine a-t-elle reparu au théâtre, où la rappelaient et ses goûts et ses succès, que l'étranger accourt et la supplie de revenir dans son antre! Elle résiste; il cherche à la vaincre par de brillantes promesses, lui garantit que cet avenir matériel, dont elle s'inquiète avec raison, sera pleinement assuré par lui, pour prix d'un retour imploré, pour prix de sa renonciation à sa chère carrière, à sa gloire, pour prix de l'abandon de ses parents, de ses amis; de tout ce qui constitue enfin sa vie parisienne, de femme et d'artiste...

Elle cède enfin. Le seigneur fait alors un contrat qui assure à la jeune femme, à laquelle il a déjà pris six des plus belles années de sa vie, environ cent cinquante mille francs. C'est peu, mais il doublera la somme après l'accomplissement d'un nouveau bail. Elle passe donc encore six ans enfouie dans cette terre sans soleil et sans fleurs; puis, lorsqu'il faut enfin accomplir la promesse qui a déterminé le retour, le personnage recule, il élude... On le presse, il refuse; on parle du premier titre... il rit!

Car ce titre, il n'est pas conforme aux lois locales, et la femme qui s'est laissée voler sa jeunesse par ce pirate déguisé en grand seigneur, n'a qu'un chiffon de papier entre les mains!

Elle va essayer de plaider à Paris, où le personnage sera très-vraisemblablement condamné; — mais il restera là-bas, dans sa forteresse du Nord, et nul jugement ne l'y pourra atteindre.

Quant aux lois de son pays, il a eu soin de les éluder le jour où il venait arracher la jeune artiste à sa carrière parisienne!

Des sommations sont faites par l'intermédiaire de gens honorables, bien posés et indignés de cette conduite. Si elles n'ont pas le prompt effet désirable, l'action se verra portée devant nos tribunaux, où les noms propres seront proclamés...

Le plus franc miroir de la société actuelle : travers, ridicules, défauts, vices, la progression allant enfin jusqu'au crime, c'est-à-dire toutes les manifestations des passions et des intérêts toujours en éveil, toujours aux prises, c'est incontestablement le monde judiciaire. En effet, devant dame Justice, on ne peut rien cacher, et tout être, moral ou immoral, apparaît là dans le costume, ou plutôt dans l'absence de costume de la Vérité, émergeant du fameux puits allégorique. Aussi est-ce précisément sous ce titre : *le Monde judiciaire*, qu'un avocat estimé, qu'un écrivain habile celui-là même que M. Véron s'était empressé d'appeler au *Constitutionnel*, au récent et trop rapide passage où il essaya vainement de concilier l'*indépendance* dans le *dévouement*, — M. Norbert Billiet enfin, — vient de créer un recueil de portraits et notes d'audience, recueil à bon marché... où pourtant l'auteur ne fait pas bon marché de son esprit! C'est instructif à un point précieux, c'est amusant au possible. La vraie comédie actuelle est là, toujours vivante et toujours variée, à côté du drame sanglant, ou de la lutte la plus violente des curieux intérêts civils. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cet utile et amusant recueil, qui apporte et rapporte plus qu'il ne coûte.

CORRESPONDANCE. — A. M. de C..., au Caire: Vous composez « dans vos *moments perdus quelques petits romans historiques*, « et vous désirez les voir paraître dans le *Monde illustré* » avec la certitude *qu'ils ne s'égarent pas...* »

Ah, monsieur, nous avons ici, en plein Paris, bien des gens dont c'est le difficile métier que d'écrire, qui ne le font pas dans des *moments perdus*, mais bien dans l'application la plus sérieuse de leur vie, et qui ne parviennent pas à *voir paraître* leurs travaux! Quelle opinion se fait-on donc des lettres en Egypte et ailleurs, qu'on s'imagine réussir si aisément à obtenir une publicité des plus considérables qui soit, pour ce qu'on compose ainsi dans ses *moments perdus?*

— Nous avons reçu un nombre fort imprévu de lettres relativement à ce que nous avons dit des chiens, ou contre les chiens. — Mais rien en faveur des chats! — La *Société protectrice des animaux* a bien voulu nous envoyer ses *bulletins* contenant divers moyens de se prémunir contre la méchanceté des chevaux. Soit, mais la boutade n'en avait pas moins un côté sérieux à maintenir, et si le pauvre Hector Crémieux, plus heureux que M. de Rémusat et que notre confrère de Molènes, est en bonne et bienheureuse voie de guérison, ce n'est pas la faute du cheval *que sa main avait nourri*, comme si, au lieu de son antique nom d'Hector, il se fût appelé Hippolyte, et que Théramène eût récité son histoire!

— L'anonyme qui signe *Memento* et traite de la perpétuité de la propriété littéraire, serait tout vif imprimé à cette place, si, au lieu d'être si spirituellement l'adversaire de cette propriété, il s'en était déclaré le partisan. Notre correspondant craint que la perpétuité du droit d'auteur ne fasse payer les livres trop cher... Nous répondrons par une exclamation connue, mais parodiée : « Périsse *l'économie* plutôt qu'un principe! »

— *Larmes d'exil...* Oui, monsieur, le morceau est charmant, de la plus mélodieuse mélancolie, et l'éditeur Gambogi a bien fait de mettre au jour cette dernière rêverie musicale de la plus noble femme, qui aimait tant cette patrie d'adoption dont la violence l'a séparée, et qui est morte de toutes les douleurs de l'âme!

On nous a apporté hier l'histoire suivante, dont l'authenticité sera prouvée avant deux mois au grillage de quelque mairie et à l'article *mariages* des journaux. Elle a pour héros un de nos confrères, que beaucoup de ses amis vont reconnaître à quelques touches, — certaines raisons qu'on appréciera nous empêchant de compléter aujourd'hui le portrait.

Il s'agit d'une veuve titrée, bien née, assez riche, du meilleur monde, d'un grand cœur, étant peut-être sur la limite de l'âge où l'on n'est pas aussi fraîche et aussi reposée au grand jour qu'on semble l'être le soir aux lumières...

Cette femme aimable et distinguée s'est, depuis quelques années, attachée à un de nos confrères dont le talent est de la nature la moins productive, bien que la plus estimable,—un écrivain qui, il y a huit à dix ans, s'est trouvé en situation de donner de son caractère et de son courage une de ces preuves qui suffisent à poser hautement un homme dans l'estime publique, et à donner de lui une opinion définitive.

Il habite, du côté nord des boulevards, un petit appartement élevé d'étage, bas de plafond, donnant sur une cour plantée, appartement meublé avec une simplicité, un goût austères, une retraite dont les livres sont le plus riche ornement. La dame a eu toutes les peines du monde à déposer là quelques coussins brodés de ses aristocratiques mains. Habituée au luxe de sa propre demeure, elle souffrait de cette austérité, de ce manque absolu de confortable, et depuis quelque temps elle rêvait, elle ourdissait un complot contre ce cinquième étage assez pénible à gravir. Il y a quelques jours, elle dit :

« — A propos, mon ami, j'ai des comptes à vous rendre!

» — Sur votre conduite, Louise?

» — Non, sur vos... affaires.

» — Comment, mes affaires?

» — Oui. Mon vieil ami le banquier X*** m'a fait des offres de services au moment de la récente conversion du quatre et demi pour cent. Je n'avais pas lieu d'utiliser ses bons offices; mais comme il mettait si amicalement son crédit, son influence, et même sa caisse, à ma disposition, je l'ai prié de faire une opération qui pût rapporter une vingtaine de mille francs à un de mes amis. L'opération a réussi, cet ami... c'est vous! et les 20,000 francs produits d'une idée, d'une différence sur les cours, et qui, par conséquent, ne sortent de la poche de personne, les voici! Vous allez me faire le plaisir de les convertir en un peu de confortable autour de vous...

L'écrivain fort surpris, devint tout rouge, et protesta. La dame reprit son thème avec plus de développement. Elle lui expliqua que sans la pensée de cette amicale destination, l'affaire ne se fût certainement point faite, qu'il n'y avait donc sacrifice, don, abandon ou libéralité de la part de personne, etc., etc...

Mais quoi qu'elle fît, l'écrivain refusa de recevoir cet argent de cette main. Et il se montra à la fois et si froid et si ferme dans ce refus, qu'elle s'en blessa et s'anima. Sa nature nerveuse l'emporta, elle dit :

« — Vous refusez décidément, X***?

» — Oui, mon amie. Je vous en supplie, n'insistez plus, vous me rendriez malheureux!

» — Eh bien, — reprit-elle en voyant tout le sérieux, tout le parti-pris de cette résistance, — que cette somme que j'avais, avec tant de joie, fait sortir du néant, y rentre donc!

Et saisissant la liasse de billets de banque elle la lança au feu...

X***, assis en face d'elle, ne fit rien pour l'arrêter. Il regarda stoïquement la flamme s'emparer d'abord des coins retournés des billets, réunis par deux épingles en groupes de 10,000 fr., et ne bougea pas. Dès que le corps des billets fut entamé, l'incendie devint rapide : en deux minutes le trésor fut anéanti! La liasse consumée, noire, friable, sur laquelle filaient encore quelques étincelles, tomba, entraînée par le poids des grosses épingles, d'un côté des chenets. Tous deux avaient regardé, sans dire un mot, ce rare sacrifice fait sur l'autel de l'opiniâtreté. Quand tout fut perdu, X*** ramassa délicatement les cendres qui constituaient un accroissement de dividende aux actionnaires de la Banque de France, et les posa sur une feuille de papier blanc :

« — Voulez-vous me les donner? — dit-il.

» — Nous les partagerons! — répondit la veuve.

On se quitta sinon froidement, du moins avec gêne, contrainte, sans rien ajouter que des banalités cachant une double préoccupation. Le soir, X*** devait assister à une première représentation, et il n'alla point prendre le thé chez son amie, qui reçoit, presque tous les soirs, un cercle d'intimes.

Le lendemain de grand matin, un domestique sonna à la porte de l'écrivain. Sa vieille bonne ouvrit, et lui apporta une lettre. La veuve venait de l'écrire avec décision, à la suite d'une nuit sans sommeil. Il n'y avait que ce peu de mots, plus concluants que le plus long discours :

« *Mon ami, voulez-vous m'épouser?* »

L'encre humide avait été sablée avec une pincée de cendres provenant des billets de banque...

La réponse de l'écrivain sera probablement affichée, sous peu, au cadre de sa mairie.

Il y a des faits qu'il faut consigner à leur date, dussent-ils rester obscurs, impénétrables pour un grand nombre; car il suffit alors de l'édification de quelques-uns. Et d'ailleurs, c'est là matière à conversation, à interrogations... et conséquemment tout profit pour la vérité qui finit ainsi par se faire jour. Je pense, par exemple, qu'on ne manquera pas de se demander, dans un certain monde qui tient à la politique, — un monde qui subit le choc de toutes les passions de l'intérêt, des haines, des rivalités, — de qui et de quoi nous voulons parler... Il se trouvera bien alors un initié pour répondre, et nous-même ne refuserons pas au besoin l'éclaircissement oral! Arrivons donc à ce fait, — rectification vengeresse d'un scandale, d'une calomnie.

Il y a quelques semaines, le bruit courut dans ce que nous avons souvent appelé l'État-major parisien, que, profitant des avantages de sa situation officielle, un fonctionnaire qui assume plusieurs titres conquis par les aptitudes les plus diverses, avait pu réaliser, à la Bourse, des bénéfices considérables par la possession du secret encore bien gardé d'une prochaine et grande mesure financière...

Or, le démenti le plus concluant qui puisse s'opposer à cette calomnie — qui, comme certains éclats de mitraille, ne frappait le but qu'en rayonnant autour de lui, — ce démenti, disons nous, naît bien nettement du fait que voici, plus éloquent que tous les raisonnements, et plus positif que toutes les dénégations possibles.

M. Z*** désire vivement épouser une personne vers laquelle l'attirent à la fois et ses sentiments les plus ardents, et toutes les convenances sociales.

Il emploie des intermédiaires pour obtenir ce à quoi il aspire.

On en arrive aux explications, au chapitre des informations, — à tout ce que doivent demander les grands parents, les notaires.

Or, quelque vif que soit son chagrin à prévoir cet obstacle au mariage, M... est contraint d'avouer « qu'il n'a aucune fortune! »

Est-ce assez solennel, et que deviennent, devant ce mariage manqué tant d'odieuses calomnies?

Il y a, dans une cour d'Europe (la nommer ne serait point dangereux, mais seulement inutile, comme vous allez voir), un petit prince, un prince charmant, qui vient d'accomplir sa sixième année. Elevé pour le trône, il reçoit toute l'éducation qui est compatible avec les ménagements qu'exige son heureux développement physique. Il parle pourtant déjà couramment cinq ou six langues — et se montre aussi ardent et aussi adroit aux exercices du corps que le comporte un si jeune âge.

Une des choses assurément capitales de cette éducation : c'est l'attitude, la conduite à tenir en public. A bon droit préoccupées de la prochaine popularité du petit prince, les personnes qui l'entourent ne cessent de lui recommander tout ce qui doit lui mériter l'affection de ceux qui seront un jour ses sujets. C'est ainsi, par exemple, que dans ses promenades presque quotidiennes, on veille à ce qu'il montre de l'affabilité, de la courtoisie, à ce qu'il répande autour de lui des regards, des sourires bienveillants. L'enfant a pleinement réussi, et il jouit déjà de toute la précoce popularité que peuvent donner, sur les classes inférieures particulièrement, le prestige de la juvénile beauté et du charme unis à quelque chose de caractéristique, qui éclate dans la fermeté du regard, dans la franchise du geste. On pressent déjà l'homme dans celui qui est encore un charmant enfant!

Or, cette fermeté, cette décision, nous la trouvons précisément dans le fait qui forme l'objet de cette anecdote.

Le prince a ses goûts, ses sympathies déjà déterminés. Mais parfois il y faut mettre obstacle... et de là des mutineries charmantes! Il y a donc quelques jours, au moment de monter en voiture pour faire une promenade dans un endroit qui est, à la capitale que nous n'avons pas nommée, ce que le Bois de Boulogne est pour Paris, le petit prince désire être habillé de telle façon, — ou accompagné de telle personne, — nous ne savons au juste qu'elle était l'exigence. On croit devoir lui résister. Il s'insurge... et comme on s'obstine dans la contradiction, il s'écrie avec le geste qu'on devinera :

« — Vous ne voulez pas? Eh bien, au lieu de le saluer et de lui sourire, *je vais montrer ma langue au peuple!* »

On eut vraiment peur... on céda!

On nous écrit :

« Monsieur, vous avez peut-être remarqué qu'il paraît depuis quelques semaines, dans le *Pays* et dans le *Constitutionnel*, deux chroniques signées de deux noms de fantaisie et de deux titres en l'air. Ces chroniques, sur le mérite desquelles je n'ai pas à me prononcer chez un expert en la matière, sont, paraît-il, attribuées à une jeune et brillante princesse, qui manie tour à tour très-habilement le pinceau, l'ébauchoir et la plume du poëte ou du prosateur, — sans parler de celle de la composition musicale! Croyez-vous qu'en effet, monsieur, ces deux situations littéraires, légitimement dues à des écrivains de profession qui doivent vivre de leur plume, aient été ainsi données à celle qui ne pouvait avoir besoin de confisquer cette ressource matérielle, ni de se créer cette influence morale? Un mot sur la question, un mot émanant de votre franchise, de votre indépendance ordinaire, afin d'éclairer notre curiosité, et le petit groupe qui me fait prendre la plume vous en saura un gré infini.

» Veuillez, etc. »

Nous répondrons après enquête, — ayant jusqu'ici cru ce qui s'était dit d'abord : à savoir, que la chronique du *Pays* était l'œuvre de M. Eugène de Mirecourt, et celle du *Constitutionnel* une restitution faite à Henri-Dash-Desroches-Delâage.

A propos de Mme la comtesse d'Ash, habile peintre de portraits à la plume, on dit aussi que certaine *Colombine...*

(Interrompu faute d'espace).

JULES LECOMTE.



Embellissements de Paris. — Démolitions dans l'île de la Cité.



Revue passée par l'empereur d'Autriche à Vérone.

Embellissements de Paris. — Démolitions dans l'île de la Cité.

HALÉVY.

La mort vient de frapper M. Halévy, un des compositeurs les plus considérables de notre temps, et assurément un de ceux qui, avec Hérold et M. Auber, ont le plus fait pour la glorification de la musique française.

Il n'est pas à dire pour cela que Halévy, dans sa manière de procéder, ait eu rien de commun avec l'auteur de *la Muette* ou celui de *Zampa*. Non (et ce n'est pas son moindre mérite), Halévy avait sû se créer une manière indépendante, et ses œuvres ont leur place marquée dans l'art moderne, autant par les qualités que par les défauts tout personnels qui les caractérisent. Il y a dans sa musique je ne sais quoi de brillant et d'incisif qui s'adresse plutôt à la raison qu'au sentiment, et fait concevoir une meilleure idée de la *patience* et de l'esprit d'ordre qu'il apportait au travail que de la *spontanéité* de son imagination. Ses formes mélodiques accusent beaucoup de reflexion aidée de beaucoup de science. Aussi sa musique est-elle bien plus une conception de l'esprit qu'un élan du cœur; elle ne remue pas, elle convainc; on y trouve plus souvent quelque chose de semblable au beau langage du rhéteur qu'à la passion et au mouvement de l'orateur.

Mais il est vrai de dire que l'auteur de *la Juive*, de *l'Eclair*, du *Val d'Andorre* et des *Mousquetaires*, par l'excès même de ses qualités, rachetait amplement le don qui lui manquait. De sa science personne n'a douté; ses critiques les plus sévères ne lui ont pas refusé non plus l'instinct de la scène et des ressorts dramatiques. Mais ce qu'il faut bien établir, car là est, selon nous, le trait distinctif du talent d'Halévy, c'est qu'il a toujours professé une sainte horreur pour le banal et le convenu; c'est que son esprit, sans cesse en quête de la forme élégante, aima mieux parfois s'égarer à la poursuite de ce fantôme insaisissable pour d'autres, que de paresser dans l'ornière du succès facile.

Ce sentiment de la distinction, aussi rare dans le domaine de l'art que partout ailleurs, éclata dans Halévy, même aux jours néfastes du *Nabab* et de *Valentine d'Aubigny*. A plus forte raison, cette grande ambition de *bien dire*, ce style, en un mot, se montra-t-il dans toute sa splendeur quand il fut rehaussé des bonnes fortunes de l'inspiration.

Raconterons-nous la vie d'Halévy ?... elle ressemble à celle de tous les grands travailleurs; elle se résume dans la liste de ses œuvres.

L'auteur de *la Juive* est né à Paris le 27 mai 1799. Il entrait en 1809 au Conservatoire, et étudiait le solfége dans la classe de Cazot et le piano dans celle de Lambert. Deux ans plus tard Berton l'initiait à la science de l'harmonie, et Chérubini lui révélait les secrets du contre-point et de la fugue.

En 1819, l'Institut couronna Halévy pour sa cantate d'*Hermione*, ce qui lui valut de passer trois années à Rome aux frais du gouvernement. Pendant ce temps, il composa trois opéras qu'il ne parvint jamais à faire représenter (*les Bohémiens*, *Pygmalion* et *les Deux pavillons*).

Ce n'est qu'en 1827 qu'Halévy débuta au théâtre par *l'Artisan*, partition médiocre et qui n'obtint qu'un succès douteux, en dépit de Chollet et de Mme Casimir qui chantaient les principaux rôles.

Jusqu'en 1835 — qui est la date de la *Juive* et de l'*Éclair* — Halévy cherche sa route en tâtonnant. Tour à tour il s'essaye dans le genre italien en écrivant *Clari* pour la Malibran, puis il compose à l'usage de l'Opéra les airs de danse de *Manon-Lescaut*. Enfin, après plusieurs tentatives faites à l'Opéra-Comique, il donne à quelques mois d'intervalle la *Juive* et l'*Éclair* et montre par deux victoires remportées sur deux terrains différents quelle était la souplesse de son talent.

A partir de ce moment la carrière d'Halévy se trouve remplie par un labeur incessant d'où sont sortis une vingtaine de partitions jouées avec des chances diverses de succès. En voici du reste la liste (reprise du commencement, c'est-à-dire de l'*Artisan*); nous l'avons établie en nous inspirant des meilleurs documents.

OPÉRAS : 1835, la *Juive*; 1838, *Guido et Ginevra*; 1841, la *Reine de Chypre*; 1843, *Charles VI*; 1844, le *Lazzarone*; 1852, le *Juif-Errant*; 1858, la *Magicienne*.

OPÉRAS-COMIQUES : 1827, l'*Artisan*; 1828, le *Roi et le Batelier* (composé à l'occasion de la fête de Charles X); 1829, le *Dilettante d'Avignon*; 1830, *Yella* (ouvrage répété à l'Opéra-Comique, mais dont la révolution de juillet empêcha la représentation); 1830, la *Langue Musicale*; 1833, les *Souvenirs de Lafleur* (pour la rentrée de Martin); 1834; *Ludovic* (partition commencée par Hérold); 1835, l'*Éclair*; (?) *Les Treize*; 1846, les *Mousquetaires de la Reine*; 1848, le *Val d'Andorre*; 1849, la *Fée aux Roses*; 1850, la *Dame de Pique*; 1853, le *Nabab*; 1855, *Jaguarita*; 1856, *Valentine d'Aubigny*.

OPÉRAS ITALIENS : 1829, *Clari*; (?) la *Tempesta* (jouée d'abord à Londres; puis importée au Théâtre-Italien de Paris, en 1851).

BALLETS : 1830, *Manon-Lescaut*; 1832, la *Tentation* (opéra-ballet, en collaboration avec M. Gide).

Dès 1816, Halévy avait été nommé répétiteur de solfége au Conservatoire; en 1827, il succédait à Daussoigne comme professeur d'harmonie, et en 1833 il était chargé de la classe de composition de M. Fétis. Sa nomination à l'Institut date de 1836.

Les obsèques d'Halévy ont eu lieu en grande pompe lundi dernier. Trois musiques militaires, en jouant des mélodies de l'illustre défunt, ajoutaient encore à l'émotion de la foule amie qui lui a fait cortége jusqu'à sa dernière demeure.

ALBERT DE LASALLE.

Démolitions dans l'île de la Cité.

Les démolitions dans l'île de la Cité ne s'arrêtent pas aux murs du *Cabaret du Lapin Blanc*. La rue aux Fèves n'est pas la seule condamnée.

Grâces en soient rendues à nos édiles.

La ville de Paris régénérée se devait à elle-même de faire disparaître les langes sordides qui déparaient son berceau.

On sait que c'est dans la Cité que la *chère Lutèce* de l'empereur Julien prit naissance, que les premiers fondateurs de notre capitale s'établirent sur ces terrains entièrement entourés par les eaux de la rivière, où l'on abordait de deux côtés par deux ponts en bois, le *Petit-Pont* où aboutissait la voie romaine, venant du midi, et le *Grand-Pont* qui depuis a été remplacé par le *Pont-au-Change*.

La Cité, défendue par une enceinte de murailles dès le quatrième siècle, renfermait un édifice destiné, croit-on, à l'ordre municipal et qui occupait l'emplacement du Palais de Justice actuel; l'*église cathédrale*, dédiée à saint Étienne; une prison nommée *carcer Glaucini*, prison de Glaucin, et une *place du Commerce*.

Telle fut l'enceinte dans laquelle s'écoulèrent les premières années de cette ville qui compte aujourd'hui 1,700,000 habitants.

Au commencement du treizième siècle, la population déborda sur les deux rives, mais la Cité resta le centre des affaires publiques jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Aujourd'hui l'île se trouve pour ainsi dire absorbée par la ville moderne. Tout ce qu'il y a d'élégant et de riche a fui, ne laissant après elle qu'une population misérable englobée dans les sales rues qui serpentent du Palais de Justice à Notre-Dame.

Le regard s'attristait en étudiant les maisons infectes qui peuplaient les rues *de la Calandre*, *Saint-Éloi*, *aux Fèves*, *des Marmousets*, et la *Morgue*.

La rue *de la Cité* et *de Constantine*, percées, il y a déjà quelques années, avaient bien amené l'air et le soleil au milieu de ce cloaque tortueux, mais le plus beau monument gothique que possède Paris, la Sainte-Chapelle et le Palais de Justice restaurés, ne pouvaient garder pour voisins les taudis qui les étreignaient.

Cette lèpre de vieilles murailles va disparaître. La pioche a entamé la rue aux Fèves et la rue Saint-Éloi; elle ne s'arrêtera que devant le parvis de Notre-Dame.

MAXIME VAUVERT

Arrivée de l'empereur d'Autriche à Vérone.

Dès les premiers jours de janvier, S. M. l'empereur d'Autriche s'est rendue dans ses possessions italiennes. Venise et les quatre villes fortifiées du quadrilatère ont été surtout l'objet de son attention spéciale.

Les trois châteaux-forts, les bastions et les casemates de la reine de l'Adige sollicitaient la visite impériale. François-Joseph est arrivé à Vérone par le chemin de fer de Costa-Nuova. Il a été reçu par le général Benedeck accompagné de tout son état-major.

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

Au salon, il y avait plusieurs tables dressées avec des paquets de cartes neuves. Mon père devenait triste et Grandidier se frottait les mains. Madame la marquise me parut beaucoup plus brillante aux lumières. Mon père lui parla bas et j'entendis :

— C'est peut-être assez pour une première fois.

— Bah ! fit Grandidier.

— Allons, Roger, dit mon père en affectant une rondeur souriante, tu connais mon système : liberté ! Je pense que tu n'es pas mécontent de ta journée, mon gaillard; mais il faut que tu connaisses Paris, et pour cela, le plus court moyen est d'y voyager tout seul. Pas de lisières! Va-t'en; choisis ton spectacle ou fais autre chose, à ton choix. Tu nous diras tes aventures.

— Vous verrai-je, ce soir, mon père ? demandai-je en me retirant.

— Pourquoi pas ? Va, mon ami.

— Aux Français, Mlle Mars dans *le Château de ma nièce*, monsieur Roger, me dit la douce voix de la marquise.

— Exercices équestres au Cirque-Olympique, ajouta Grandidier du fond de son fauteuil.

Je sortis. Je descendis jusqu'aux quais, où je me promenai longtemps. Je regardais les lumières au delà de la Seine. Ma mère était-elle là, toute seule aussi et pleurant son bonheur perdu, derrière une de ces fenêtres mélancoliquement fermées ?

III

CELLE QUI LISAIT ET CELLE QUI BRODAIT

Ce soir, je ne vis pas mon père. Le lendemain, ce fut à recommencer. Devant mes questions plus hardies, il se renferma dans une réserve plus menaçante. Il répéta sa phrase, qui était bien trouvée : « Pour moi, pour toi, *pour elle surtout*, ne me presse pas ! » C'était une accusation et je savais que mon père était homme d'honneur; cependant, je ne croyais pas à l'accusation de mon père.

Du reste, je ne l'eus à moi qu'un instant. Le matelas en titre d'office vint se mettre entre nous. Grandidier n'était pas un homme de loisir.

Les jours suivants, je demandai positivement où était ma mère. On me répondit qu'elle s'était éloignée de Paris. Le vieux Savidan lui-même, qui était ma dernière ressource, refusa longtemps de parler, malgré l'attachement vrai qu'il me portait. Enfin, cédant à mes prières bien plus qu'à mon commandement, il me fit cette réponse étrange :

— Madame la comtesse elle-même m'a donné l'ordre de ne point révéler sa retraite.

Ce jour-là, je me mis au lit malade, et j'y restai deux semaines. Mon père m'entoura de médecins. Il fut bon comme toujours, et tendre, car il m'aimait de tout son cœur. Parfois, il passait des heures entières auprès de mon lit, mais avec son Grandidier. Mme la marquise vint me visiter à plusieurs reprises, et ce fut pendant ma maladie que je vis pour la première fois sa nièce Estelle, une enfant de seize ans, bonne, rieuse et jolie.

J'avais dix-huit ans, moi, et je souffrais le martyre. La pensée de ma mère et de son malheur ne me quittait ni jour ni nuit. Ce fut la préoccupation constante de la fièvre sur mon lit de souffrance et ce fut encore

[1] Voir les nos 255, 256, 257 et 258.

Tous les officiers ont été présentés à Sa Majesté par le général en chef et une revue a été passée le jour même. Sept brigades figuraient à cette fête militaire, et 20,000 hommes ont entendu les chaleureuses paroles par lesquelles l'Empereur faisait appel à leur dévouement. Une harangue du général Benedeck a succédé au discours de François-Joseph. Dieu et l'empereur, tel est le résumé de l'allocution adressée aux troupes par le commandant supérieur. Les soldats ont répondu en agitant leurs shakos et en assurant Sa Majesté qu'ils sacrifieraient tout leur sang pour soutenir le trône de l'empereur d'Autriche. Ils ont même poussé un hourra! en l'honneur du général Benedeck qui a été félicité par Sa Majesté de la bonne tenue des troupes et du bon esprit qui semblait les animer.

MAXIME VAUVERT.

LE PASSANT DE MINUIT

ÉLÉGIE PARISIENNE

I

Marche ! marche !

Vous le connaissez comme moi. Comme moi, vous l'avez rencontré, coudoyé, regardé hier; vous le rencontrerez, coudoierez, regarderez demain; car son heure est venue, — une heure qui dure quatre mois! Et si vous comptez quarante ans, vous l'avez plaint sans doute; si vous n'en comptez que vingt, vous l'avez envié peut-être. Envier le passant de minuit! Il n'y a que la jeunesse pour ces paradoxes-là!

Pour le surplus, les détails de l'entrevue restent toujours les mêmes.

Les boutiques closes faisaient silencieusement la haie le long des trottoirs; le pavé ne tremblait plus que par intervalles sous le roulement d'une voiture isolée; un dernier café éteignait hâtivement son dernier bec de gaz; le chiffonnier fouillait d'un crochet mélancolique les nocturnes détritus; la bise aigre grinçait aux encoignures; qui sait s'il ne suintait pas une brume glaciale ?

Vous reveniez saturé de causerie, de cigares ou de mélodrame, et déjà escomptant mentalement les paisibles voluptés du sommeil, lorsqu'un homme vous est apparu.

Il cheminait à pas comptés, tout de noir vêtu, sinistre d'apparence et de démarche, si bien que de loin vous l'avez pris pour un agent de police en tournée d'inspection. Mais de plus près vous avez aperçu des bottes vernies, une cravate blanche et des gants qu'on achevait d'endoigter après les avoir soigneusement tirés d'une enveloppe de papier roulé.

En traversant les rues, l'homme choisissait les pavés de la pointe du pied; parfois même il est allé jusqu'à retrousser le bas de son pantalon pour lui épargner les outrages de l'éclaboussure.

Grave d'ailleurs comme un fakir, s'avançant d'un air de fatale résignation et frissonnant par instants quand le vent impitoyable glissait le long de ses mollets, cet homme, c'était lui, le passant de minuit.

II

Le passant de minuit n'a pas d'âge propre. C'est quelquefois un jouvenceau, quelquefois, hélas! ses cheveux grisonnent; mais vieux ou jeune, il n'en représente pas moins un des types les plus navrants de la société moderne. L'homme de minuit, de son autre nom, s'appelle le forçat du plaisir.

Pendant que les heureux se rendent à la soirée de leur goût, doucement bercés sur les coussins du tiède coupé, lui n'a ni le moyen d'avoir un coupé, ni le droit d'avoir un goût. Il va au bal comme l'employé se rend à son administration.

Il a même un uniforme, cet embrigadé! L'habit noir est de rigueur, et le vernis aussi, et la cravate immaculée pareillement, et les gants paille donc!

Tout cela, — car le plaisir n'habille pas ses fonctionnaires, — tout cela a nécessité probablement bien des pourparlers avec le tailleur, bien des courbettes au bottier, bien des économies sur le pain quotidien.

Voilà pourquoi, à ce que j'imagine, il a l'air si sombre le passant de minuit. En marchant, il se livre sans doute à des additions attristantes, il combine des virements de fonds à l'usage de son budget sans équilibre, il suppute les taxes dont l'Elbeuf et le chevreau grèvent son passif.

Le passant de minuit, c'est un cours d'arithmétique qui marche.

D'où vient donc que le pauvre diable ne retranche pas ces dépenses onéreuses? D'où vient donc que, dans la certitude du prochain déficit, il ne s'abstienne pas?

Ah! c'est qu'il le faut, c'est que le passant de minuit, je vous l'ai déjà dit, remplit là une profession!

III

A celui-ci, — un bureaucrate, — son chef de bureau a dit :

— Monsieur Léonce, j'ai ce soir quelques amis. Je compte sur vous pour faire danser les demoiselles.

Je compte sur vous! Un désir qui est un ordre. N'est-ce pas comme si le chef de bureau avait dit :

— Monsieur Léonce, copiez-moi cette circulaire!

Et M. Léonce va à la soirée signer une autre espèce de feuille de présence. Les demoiselles feraient tapisserie sans lui, et si les demoiselles faisaient tapisserie, il resterait expéditionnaire trois ans de plus.

En avant donc, Monsieur Léonce; dépêchons-nous même un peu. Nous sommes en retard, mon bon ami, déjà la nièce du chef d'un autre bureau a exécuté son *caprice* sur le *Trovatore* pour faire prendre patience aux fanatiques de la polka. Un quart d'heure de retard de plus, et vous n'auriez pas d'augmentation cette année.

En avant, mon pauvre passant de minuit!

IV

A celui-là, l'ambition a murmuré :

— Compère, la fortune, quoi qu'on prétende, ne vient jamais trouver les gens dans leur lit. Un petit effort s'il te plaît d'arriver à quelque chose.

Je sais que tu commences à te casser, que la danse n'est plus ce que tu aimes, que tu préférerais le lit douillettement bassiné et le lait de poule, providence de ton catarrhe.

Mais qui ne risque rien, n'a rien. Le catarrhe doit savoir souffrir et se taire, — sans tousser mal à propos. Plus tu es vieux, plus il faut te hâter.

On assure qu'au bal du comte *** doit se trouver ce ministre si puissant... Un sourire lancé à propos, une révérence adroitement placée peuvent attirer sur toi son attention. Si même la chance te favorisait et que le ministre laissât tomber sa tabatière, tu la ramasserais, et alors il deviendrait impossible de calculer jusqu'où ta fortune pourrait aller.

Allons, mon compère, allons!

Du jarret, du coup d'œil, de la tenue... Brrou! C'est vrai, le vent n'est pas chaud; mais faisons contre rafale bon cœur; le macadam est bien fangeux, mais en exécutant quelques sauts de carpe!...

Mon compère, le passant de minuit d'aujourd'hui peut être nommé je ne sais quoi demain!

V

Ce troisième a entendu raconter que dans les salons on rencontrait de riches héritières sans emploi, et qu'avec des cheveux suffisamment noirs, des dents suffisamment blanches, des joues suffisamment roses, on peut se passer du concours de la maison de Foy.

Il voyage tous les soirs pour la spécialité matrimoniale, et, quand ses jambes harassées se regimbent contre cet abus des veilles, Mme la Dot, une maligne personne, le prend par le bras et lui chuchote :

— Qu'est-ce à dire? Nous faillirions! au moment peut-être de toucher au but. Je veux bien reconnaître que depuis trois ans que nous exerçons le métier, nous n'avons pas encore fait une chasse à nos souhaits, mais il ne faut qu'une minute favorable.

Cette grande blonde que nous avons vue avant-hier dans la réunion du faubourg Saint-Honoré, et hier à la fête du quartier Saint-Germain, doit venir au bal du Marais cette nuit.

On assure qu'elle a une très-belle position et des *espérances* magnifiques, cette grande blonde.

Il y a aussi la dame aux anglaises. Elle n'est pas précisément de la première jeunesse, mais elle possède, à ce qu'on prétend, un très-vaste domaine en Normandie. La terre en Normandie vaut au moins... oh! plus que cela, — et la dame aux anglaises vient également au bal du Marais.

Donc nous n'avons pas le droit de trouver le boulevard de Sébastopol bien long. Tout chemin peut mener... à la mairie...

Sur quoi, le passant de minuit a redoublé de vitesse pour suivre madame la Dot.

---

l'obstacle qui retarda mon rétablissement. J'étais patient, je vous l'ai dit; mes pensées étaient patientes comme moi même. Je suis l'homme capable d'avoir une de ces idées fixes qui tuent. Je ne vous demande pas votre absolution, madame, pour le choix du baume que j'appliquai sur la blessure de mon cœur. Là-bas, dans nos terres de Bretagne, je sais nombre de bonnes gens qui s'enivrent avec du vulnéraire. Je fis comme tant d'autres et ce n'en fut pas mieux; j'essayai de m'étourdir.

C'est le refuge de la lâcheté humaine. Andrew, le fameux Andrew était mon valet de chambre : une lame de rasoir, vous pouvez en croire l'affirmation de Grandidier. Andrew m'apprit tout ce qu'il est bon de ne point savoir. Il avait servi plusieurs de nos petits don Juan; il amait le rôle de Méphistophelès en gilet rouge; il le remplissait avec une bonne foi singulière. Ce n'était pas Figaro, parce qu'il venait d'Angleterre; c'était un prodigieux mélange d'effronterie et de naïveté. Si vous lui aviez dit qu'il y avait au monde une chose qui s'appelle l'honneur, il aurait écouté de toutes ses oreilles, afin d'apprendre cette histoire inconnue.

C'était l'Anglais des bas-fonds de Londres, le pur sauvage des landes de la civilisation britannique. Les nègres du Congo sont au moins païens. Londres est unique dans l'univers entier pour produire des créatures vivant exclusivement de la vie animale. Ce ne sont pas même des païens, car tout païen a son idole. Andrew n'avait point de parti pris contre la religion; seulement, il croyait qu'on se moquait, quand on parlait de Dieu. Il n'y a point de Dieu dans les troisièmes dessous de Londres.

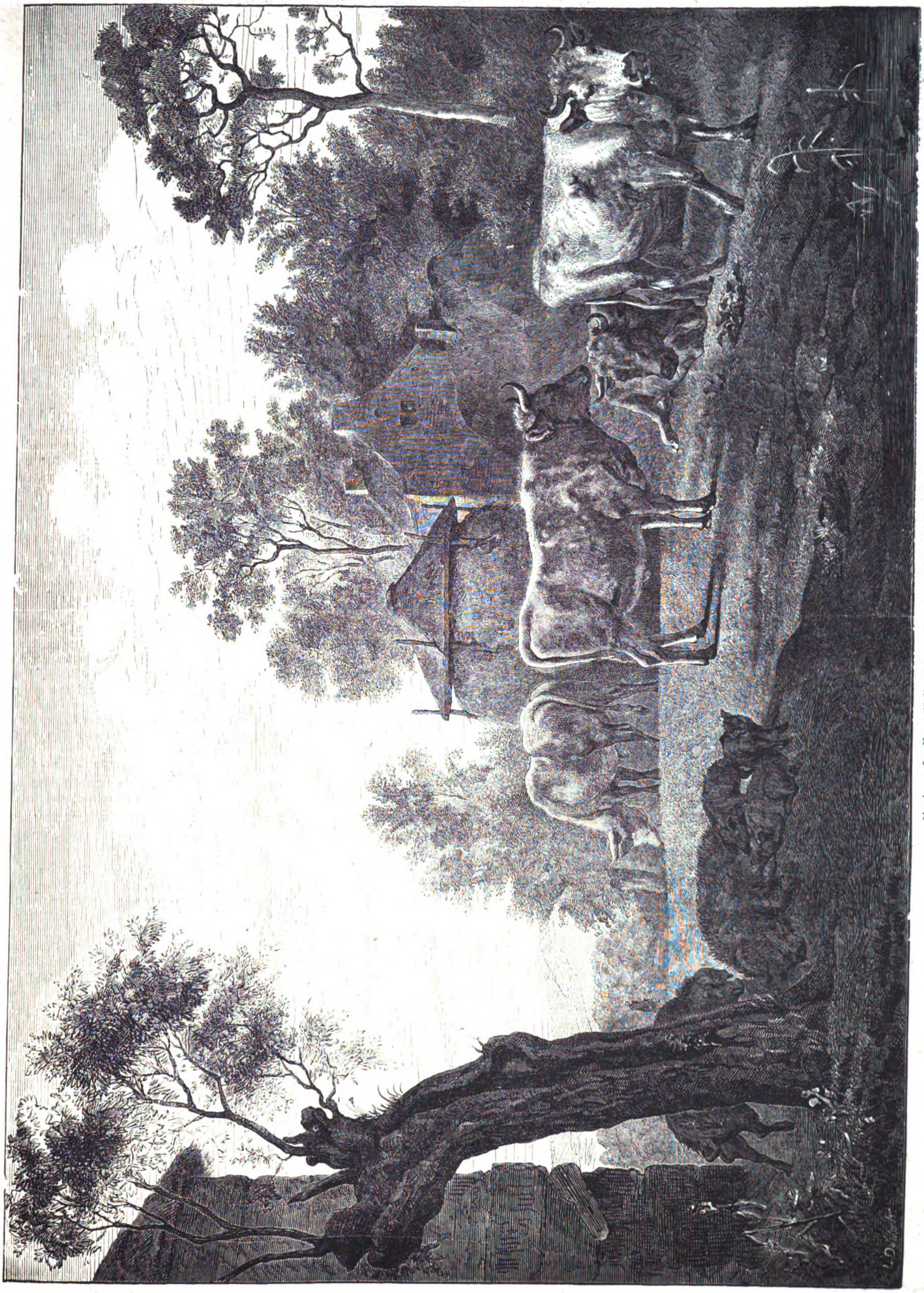
Par Andrew, je fis la connaissance d'une demi-douzaine de pauvres jeunes gentilshommes de mon âge : je ne voulais rien de Grandidier et malgré la toute liberté accordée, je me cachais de mon père. Mes nouveaux amis étaient la fleur des pois du moment : tous hommes de cheval, de tripot et de coulisses, tous se damnant bruyamment et publiquement sans réussir à ne point mourir d'ennui. Je devins joueur, j'appris à boire et à faire pis. Je ne fus cruel qu'avec la pauvre petite Estelle, par rancune contre Mme la marquise, dont j'avais enfin blasonné l'écusson ; je dépensai en moins d'un mois je ne sais combien de centaines de louis, — puis je rentrai chez moi un soir, plus découragé que jamais et saisi d'une telle répugnance contre moi-même que l'idée du suicide tourna autour de mon cerveau.

Notez bien, madame, je vous prie, que ce n'était point mon père qui m'avait servi de guide dans la voie lamentable où je marchais tête baissée. Mon père, il est vrai, cédant aux fatalités de sa fausse position, avait souri à mes premiers écarts et tenté d'avoir ma confiance, mais je la lui avais durement refusée. Je n'étais pas de ses joies, je ne l'avais pas mis des miennes. Il y avait plus, et c'est l'aveu qui me coûte au milieu de cette confession, j'avais oublié depuis longtemps ce que je devais à mon père. Il n'avait pas recueilli le bénéfice de cette liberté si facilement prodiguée; j'avais accepté la liberté pour moi; je ne lui donnais pas, à lui, la liberté en échange. J'étais jaloux de lui, je le surveillais, je prétendais le régenter. Il y avait eu entre nous plusieurs scènes violentes, où, je dois le dire, tous les torts étaient de mon côté. Je l'aimais pourtant, Dieu m'est témoin, mais je n'avais pas ce qu'il fallait d'expérience pour être le médecin de son malheur. J'étais tout colère, et me sentant dans le droit, au moins pour ce qui le regardait, je voulais le forcer tout d'un coup au repentir. Ma conduite, comme vous pouvez le penser, loin de l'amender, le jetait hors des bornes. Il m'aimait, lui aussi, avec toute la ténacité d'une dernière affection honnête qui survit aux ruines faites par le désordre. J'avais beau l'irriter, je ne pouvais briser le lien qui l'attachait à moi et que d'autres cherchaient à miner sourdement, mais tantôt il me fuyait, cherchant son refuge auprès de mes ennemis, tantôt il me bravait pour excuser à ses propres yeux sa faiblesse. Mme la marquise s'était introduite dans la maison, d'où Grandidier ne bougeait plus. J'étais la cause de ce scandale. Mon père et moi, du reste, nous ne vivions plus ensemble; je prenais mes repas au dehors, et profitant de cette sortie particulière qui me faisait un appartement séparé du reste de l'hôtel, j'allais et venais sans le voir, absolument comme si j'eusse habité un autre quartier de Paris.

Chose singulière, le seul être avec qui j'eusse gardé des relations décentes, c'était Grandidier, le matelas. Je l'abhorrais au fond de l'âme, mais il était de ceux qui ont le suprême talent d'éviter la bataille toujours, sans jamais prendre la fuite. Je lui savais presque gré,



Types parisiens. — L'homme au lièvre. Dessin de M. G. Janet, (croquis de M. Ch. Yriarte.)



MUSÉE DE LA HAYE (Hollande). — *Paysage*, tableau de Paul Potter.

VI

Ce quatrième n'est que vaniteux. Il pose pour l'homme répandu. Il tient à dire à ses amis :

J'étais là, telle chose m'advint.

Il y avait tant de bougies dans les lustres de la baronne; chez la comtesse on a soupé à telle heure, il y avait des truffes pour cent cinquante francs; j'ai consommé onze glaces chez la marquise et le cotillon ne s'est terminé qu'au jour...

Pour cette puérile satisfaction d'amour-propre, le poseur subit des privations de tous les jours; car il n'a ni patrimoine ni profession. Il appartient à la classe des messieurs qu'on voit partout sans savoir par où ils entrent, sans savoir pourquoi on ne les a pas déjà fait sortir.

On a vu de ces passants de minuit là, qui jouaient à l'écarté avec un bonheur tellement persistant, que ma foi... O Grèce moderne!

VII

Mais, quel qu'il soit, le passant de minuit, voici que le moment de la retraite a sonné. Un brouillard nauséabond étend sur la ville son voile lugubre, le crépuscule laisse filtrer à travers la brume ses teintes blafardes, il fait plus froid et plus triste que jamais.

Le retour est horrible.

L'habit noir montre effrontément la corde, le vernis trahit à la lumière du jour naissant ses craquelures honteuses, la cravate s'est roulée en corde, les gants pleurent leur pureté perdue. Les additions des fournisseurs se présentent à la pensée avec une réalité encore plus inexorable.

En outre, le chef de bureau a été de mauvaise humeur, le ministre n'a pas laissé tomber sa tabatière et n'a même pas rendu le salut, la grande blonde n'est pas venue, la dame aux anglaises a causé avec un autre, les cartes ont trahi.

Le passant de minuit est morne, presque désespéré. Vous qui l'avez vu la veille, vous auriez peine à le reconnaître! Il s'en revient la tête basse, la figure tirée, le paletot serré contre le corps, entre une déception et une fluxion de poitrine; il s'en revient en se disant :

— Non! décidément, je ne vais plus en soirée. Je fais là un métier de dupe. Personne ne me sait gré de mes fatigues. J'y use ce qui me reste d'intelligence, de force ou d'argent; jamais je n'arriverai à l'augmentation, à la place, à la dot, à l'effet que je rêvais.

Je ne suis qu'un imbécile. Ce soir je me couche à neuf heures.

VIII

Mais si le soir, d'aventure, vous repassez, quand les boutiques closes font silencieusement la haie, vous revoyez le spectre de la veille qui rase les murailles.

C'est toujours le passant de minuit qui a noirci à l'encre les coutures de son habit, reverni ses bottes et acheté des gants nettoyés!

Il a oublié ses serments du matin en remettant à neuf ses illusions, et équipé de nouveau en guerre il reprend la campagne, malgré les blessures du rhumatisme, malgré les espérances laissées sur le terrain.

Ayez pitié du passant de minuit; car c'est un héros, un héros pour lequel l'État n'a même pas d'Hôtel des Invalides.

PIERRE VÉRON.

TYPES PARISIENS.

N° 2.

L'HOMME AU LIÈVRE.

Qui pouvait prévoir qu'à peine commencée, cette étude humoristique sur les derniers excentriques de la capitale allait s'élever tout d'un coup à la hauteur d'une page d'histoire contemporaine? J'ai dit histoire, et le fait n'est que trop vrai : *Jean est mort!*

Il est mort victime d'un mal étrange, une de ces affections qui n'ont de nom dans aucune langue; son œil s'allanguissait, ses forces l'abandonnaient chaque jour de plus en plus; les carottes les plus fraîches, les laitues nouvelles, le lait le plus pur ne pouvaient exciter son envie; l'âme était atteinte et les sources de la vie étaient taries. Un matin, à l'heure où son maître quittait son grabat, s'armait de son tambour de basque et s'apprêtait à passer au collier la chaîne qui retenait le doux animal, il n'a plus trouvé qu'un cadavre. Les membres étaient encore tordus par les convulsions d'une agonie qui avait dû être horrible. Les grandes douleurs sont muettes, et je n'essaie pas de décrire le sombre chagrin qui s'est emparé du maître de Jean.

Jean était aussi rempli de modestie que de talent; il savait au fond de sa conscience de lièvre que pas un de ses semblables ne savait battre du tambour; il était inimitable dans l'exercice à feu, et jamais, depuis Munito, aucun animal n'avait su distinguer avec plus de lucidité un as de pique d'un as de trèfle; jamais on ne l'a vu affecter avec les animaux savants, ses confrères, ces airs de hauteur auxquels se laissent aller quelques hommes bien moins savants que lui.

Maintenant que j'ai payé mon tribut à la mémoire de celui qui fit, pendant sa longue carrière de lièvre, l'admiration de toutes les bonnes d'enfants et des roses marmots du quartier de l'Observatoire, je vais vous parler de son maître. Si j'ai commencé par Jean, c'est qu'en mon âme et conscience je trouvé qu'il méritait mieux que son cornac les honneurs d'une biographie.

Longez cette grande avenue du jardin du Luxembourg qui aboutit au carrefour de l'Observatoire, et arrêtez-vous vers deux heures de l'après-midi entre la rue de l'Ouest et la porte d'entrée du jardin. A votre gauche, un cercle de spectateurs, dont l'attention est sollicitée par l'accent martial de la trompette, entoure un grand gaillard à moitié nu qui se livre à des désarticulations qui font frémir le public. C'est *l'homme au pavé.* Passons et regardons à notre droite. Un cercle tout aussi nombreux et tout aussi choisi se forme autour d'un autre industriel plus modeste dans sa réclame et moins bruyant que son voisin. C'est *l'homme au lièvre*, celui qui a consacré son existence à l'éducation de ce pauvre Jean.

La tête est féroce, la barbe dure et hérissée, les cheveux sont longs et touffus, la singulière coiffure adoptée par notre excentrique lui donnent assez l'aspect d'un Mougick.

Gérôme C... (je vous dirai tout à l'heure pourquoi je ne livre pas son nom à la publicité) a commencé sa carrière dans les ateliers de la rue de l'Ouest. Tour à tour saint Pierre, saint Paul ou saint Barnabé, il a fini à l'âge où il allait devenir un magnifique saint Gérôme; mais les peintres adonnés aux sujets religieux devaient absolument répandre sur cette rude face des *torrents de grâce*, car jamais physionomie ne fut moins prédisposée à l'extase et au ravissement.

Parcourez les églises de campagne, celles pour lesquelles les peintres condamnés à la religion dans les prix doux peignent ces martyrs entourés de grils, de chevalets, de glaives et de roues, Gérôme est toujours le héros de la fête.

Un jour en lisant l'art d'élever les lapins et de s'en faire trois mille livres de rentes, Gérôme, qui n'est pas un routinier et qui boit dans son verre (son verre est trop grand), s'est posé cette question: «Quel superbe avenir attendrait celui qui parviendrait à apprivoiser un lièvre, c'est-à-dire le sauvage habitant des forêts, le songeur qui rêve en son gîte?. La sagesse des nations a dit : Peureux comme un lièvre. Eh bien! moi, Gérôme, je veux avant six mois que ce type de couardise, ce trembleur exagéré, ce niais alarmiste respire avec volupté l'odeur de la poudre.» Et six mois après, Jean, qu'on avait pris au collet dans une des forêts des environs de Paris, attirait la foule par un roulement bien senti sur le tambour de basque. Exagérant le sentiment de sa nationalité, confondant l'anglophobie avec le patriotisme, il refusait de battre au champ pour l'Angleterre et roulait à pleines pattes pour la France et le grand Empereur. Le nom d'Hudson Lowe lui faisait dresser les oreilles, et quand son maître, par un crescendo plein de science, passait des exercices de cartes au maniement des armes à feu, c'était encore au commandement de *feu pour sir Hudson* qu'il pressait voluptueusement la détente.

Gérôme a vu ses efforts couronnés de succès: la fortune n'est pas venue le payer de tant d'efforts, sans doute; mais connaissez-vous au coin d'une rue ces

---

quand j'étais calme, de s'être interposé entre mon père et moi dans des circonstances regrettables. Sa bienveillante et imperturbable froideur n'offrait pas de prise, et je me souvenais qu'un jour, au sortir d'une discussion dont il avait été en partie témoin et qui avait ma mère pour objet, il m'avait serré la main furtivement en me disant tout bas :

— Monsieur le vicomte, il n'a pas dépendu de moi...

Le cheval est un noble animal, a dit M. de Buffon. Vrai, je ne soupçonnais pas la duplicité du renard dans cette tête, si semblable à celle d'un pur-sang. En me disant cela, M. le baron de Grandidier mentait cependant comme un laquais.

J'avais renvoyé Andrew au bout de six semaines. Je ne voyais plus ces messieurs. J'avais oublié le chemin de la maison de jeu. On ne savait plus que j'existais au foyer de l'Opéra. Je m'étais rué hors de ce monde d'un seul bond, comme j'y étais entré naguère, et je vivais seul, absolument seul, triste, désespéré, roulant dans ma tête des desseins extravagants, et plus perdu peut-être, qu'aux jours où je me plongeais, ivre et furieux, tout au fond de la folie parisienne. Il y avait de bons moments où ma tendresse pour mon père, combattant mes colères et ma rancune, me faisait son avocat; je défendais alors sa conduite, lui cherchant des motifs, des excuses; mais à ces heures-là même, je m'arrêtais toujours comme le chrétien devant sa foi, en face de cette impossibilité : la chute de ma mère. La géométrie fait ses démonstrations par l'absurde aussi bien que par l'évidence. Ce sont deux absolus.— Ma mère coupable c'était l'absurde; l'autre absolu qui brillait pour moi d'une radieuse clarté, c'était l'innocence de ma mère. A cet égard, le doute ou la crainte m'auraient paru une impiété. Je crois bien que cette certitude si haute et si ferme me donnait la force de vivre.

Je cherchais. Il peut vous paraître singulier, madame, que ma mère eût ainsi disparu sans laisser de trace. Mes parents étaient absents depuis longues années, il est vrai, mais il y avait à peine quelques mois que mon aïeule était morte, et près des anciens familiers de sa maison, je devais au moins trouver quelques renseignements. Ç'avait été là, en effet, ma première pensée. Comme les anciens amis de ma bonne grand'mère ne venaient plus à l'hôtel, j'allai les trouver chez eux. J'interrogeais avec des précautions infinies, car je voulais savoir et non point enseigner. Les uns ignoraient tout et s'étonnaient seulement de l'abandon où les laissait mon père; les autres, qui m'accueillaient avec tristesse en savaient juste autant que moi. Le hasard d'une rencontre m'en apprit plus que tout le reste. Un vieux et respectable ecclésiastique qui avait été mon professeur de quatrième à Juilly, et qui, depuis, avait pris sa retraite, me reconnut un soir que je sortais de Notre-Dame-des-Victoires où j'étais allé prier et pleurer. Il avait vu mon père et ma mère à Londres, lors de leur retour d'Amérique. Le dissentiment avait dû éclater entre eux pendant la traversée. A Londres, en effet, ils ne demeuraient point ensemble, et mon père était parti seul pour le Havre, où il avait des affaires, avant de rentrer à Paris.

Selon toute apparence, ma mère n'était pas même venue à Paris, ni en France, car elle eût très-certainement couru à Juilly pour me voir. Je n'étais pas caché, moi! Elle m'eût écrit depuis ma sortie du collége; elle m'eût donné quelques rendez-vous, fût-ce en cachette. Ne savait-elle pas avec quelle ardeur j'aurais volé dans ses bras?

Mais n'aurait-elle pu tout aussi bien m'écrire de Londres!

Je m'attachai de nouveau à Savidan qui seul, avec mon père et peut-être Grandidier, avait le secret de ce qui s'était passé. Savidan fut muet comme naguère; cependant il laissa échapper ce fait qu'à bord du *Congrès*, le bateau à vapeur qui avait ramené en Europe mon père et ma mère, Mme la marquise et Grandidier étaient au nombre des passagers. Je ne saurais vous expliquer comment cette circonstance changea en presque certitude la croyance où j'étais que ma mère vivait à Londres. La chose certaine, c'est que je n'eus plus qu'un désir : courir à Londres. J'allais mettre ce dessein à exécution, lorsque je fus arrêté par une aventure très-romanesque et d'un romanesque extrêmement commun qui devait décider du sort de ma vie. Je pourrais passer outre aisément, madame, mais l'aventure est vraie, d'abord; en outre, elle me paraît tenir dans mon histoire, que je vous ai promise, une place providentielle. Pourquoi sacrifierais-je, en ce simple récit, la vérité pure à une coquetterie de con-

caisses d'épargnes à barreaux de fer et peintes en rouge? la vigne y serpente avec la grappe noire et brillante comme en un automne éternel, invitant le passant à venir s'asseoir sous son ombre. C'est là, dans ce modeste asile, que, passant de l'exercice des armes de précision à celui du *canon*, Gérôme allait confier à des mains étrangères le produit de ses journées. Si la fortune fut ingrate, la gloire lui a souri. Les troupiers du Luxembourg, les nourrices et les enfants du quartier sont ses spectateurs assidus; parfois un étudiant vient se mêler au groupe, un savant du bureau des longitudes vient jeter un regard distrait sur ce pauvre Jean, les médecins du Val-de-Grâce et les artistes quittant leurs ateliers se garderaient de passer sans payer leur tribut d'admiration. Mais Jean n'est plus, et il est probable qu'à partir de ce jour ce sont les palmes du martyre qui vont couronner l'existence de Gérôme. Je ne lui donne pas quinze jours pour revêtir l'étole et occuper le centre de la toile dans quelque décollation ou dans une de ces grandes *machines* religieuses qui sont toujours pieusement reléguées dans les salles du fond, que le public évite avec un soin plus pieux encore.

CHARLES YRIARTE.

PAYSAGE,

TABLEAU DE PAUL POTTER AU MUSÉE DE LA HAYE

Paul Potter naquit à Enckhuysen, en 1625, et reçut de son père, Pieter Potter, peintre de peu de mérite, les premiers éléments de l'éducation artistique. Ses qualités natives, pour ainsi dire, étaient tellement puissantes, qu'à l'âge de quinze ans il avait la réputation d'un peintre très-habile. Nul ne l'a surpassé dans cette école hollandaise du dix-septième siècle, si féconde en grands talents, pour la perfection de ses animaux et de ses paysages. Il mourut tout jeune, à vingt-neuf ans, épuisé par un travail incessant, et laissant une réputation qui s'est accrue avec le temps, et qui fait rechercher ses œuvres dans les plus riches collections. Le musée de La Haye possède trois tableaux de Paul Potter qui, pendant un certain temps, ont figuré au musée du Louvre. Celui dont nous donnons la copie est un des plus beaux et porte la date de 1653, époque où l'artiste était à l'apogée de son talent. Le groupe des cochons est ravissant. La femelle, couchée sur le côté, allaite ses petits, tandis que le père frotte son échine contre le tronc noueux d'un saule. Les vaches, l'une grise, l'autre blanche, une troisième fauve, ont ces grandes qualités de dessin large et ferme, de modelé puissant, de coloration fine qui distinguent Paul Potter. Le paysage, brumeux et vaporeux, est d'une harmonie merveilleuse. Le musée du Louvre renferme deux tableaux de ce maître : *les Chevaux attachés à la porte d'une chaumière* et *la Prairie*, toiles des plus estimées.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Les deux victoires remportées par les fédéraux au fort Henry, sur le Tennessee River et au fort Donelson sur la rivière Cumberland, ont mis les confédérés dans la nécessité d'abandonner sans combat Bowling-Green, Columbus et Nashville.

Bowling-Green et Columbus étaient les deux plus fortes positions du Kentucky. Mais le général Beauregard, envoyé en toute hâte dans l'Ouest pour sauver une situation déjà trop compromise, n'est arrivé à Columbus que pour diriger lui-même les opérations de la retraite. Douze cents esclaves lui ont été fournis par les planteurs riverains du Mississipi pour aider les soldats à embarquer sur des steamers une partie des vivres et des munitions de guerre. Le lendemain, 2 mars, le commodore Foote arrivait devant Columbus avec neuf canonnières et prenait possession du fort, pendant qu'un corps d'armée du Nord s'avançait péniblement du côté de la terre, à travers une contrée accidentée, pleine d'éminences et de ravins. Les soldats du Nord s'élancèrent bravement sur les fortifications, et y plantèrent le drapeau de l'Union; mais au lieu d'avoir à combattre, ils furent accueillis par les cris enthousiastes des marins du commodore Foote, qui depuis plusieurs heures déjà étaient maîtres du fort.

Nashville, qui est à la fois la capitale et la principale ville du Tennessee, avait été occupée par les forces fédérales quelques jours auparavant, le 24 février. Cette ville avait été désignée par le gouvernement du Sud comme devant être la future capitale de la nouvelle Confédération. Ce choix indique assez quel prix les confédérés attachaient à la conservation du Tennessee.

Le Tennessee est, en effet, un des États les plus importants de l'Union. Il est borné à l'Ouest par le Mississipi, et à l'Est par la Caroline du Nord, dont il faisait autrefois partie. L'histoire de ses premières années, de même que l'histoire du Kentucky, est un interminable récit de luttes terribles soutenues contre les Indiens. Ce fut le premier colonisé de tous les États qui se trouvent à l'Ouest de la chaîne des Alleghanies. Une centaine d'aventuriers, partis de la Caroline du Nord, s'arrêtèrent, en 1757, sur les bords de la rivière Tennessee, où ils bâtirent le fort Loudon. Les romans si dramatiques de Fenimore Cooper peuvent à peine donner une idée de l'existence pleine de périls que menèrent sans cesse ces hardis pionniers. Ils finirent par être tous massacrés.

Ce ne fut qu'en 1780 que quarante familles conduites par James Roberston émigrèrent vers les rives du Cumberland et fondèrent Nashville. Ce deuxième essai de colonisation réussit à merveille et la population blanche s'accrut si rapidement, que cette vaste région, après avoir obtenu une organisation territoriale, fut élevée au rang d'État, par le congrès, en 1796. On l'appela Tennessee du nom de la principale rivière qui le traverse.

Le seul malheur du Tennessee est d'avoir 287,112 esclaves sur une population totale de 1,146,690 habitants.

Les Tennessiens sont courageux, entreprenants et remarquablement intelligents. Ils ont cependant conservé un grand nombre de vieilles coutumes. Beaucoup de vieilles lois sont encore en vigueur. Pour occuper un emploi public, on est tenu de déclarer sous serment que l'on croit à l'existence de Dieu et à l'existence d'une vie future.

Nashville et Memphis sont les deux seules villes de quelque importance. Elles ont chacune vingt-cinq mille habitants.

Nashville devint capitale de l'État en 1812. Elle a grandi tout à coup depuis que cinq chemins de fer la mettent en communication directe et rapide avec toutes les parties de l'Union. Sa population atteignait à peine le chiffre de cinq mille habitants en 1830, six mille en 1840 et dix mille en 1850.

Peu de villes se présentent sous un aspect plus pittoresque. Bâtie sur le penchant d'une haute colline, ses rues sont régulièrement tracées et ses maisons sont toutes entourées de vastes et beaux jardins.

Nashville renferme un grand nombre de monuments parmi lesquels on remarque l'Université, la maison de Justice, la maison d'État, une école de médecine, un musée contenant l'un des plus riches cabinets de minéralogie du monde entier, un évêché catholique, vingt églises, et deux superbes ponts. L'un de ces ponts, en bois, est spécialement destiné au chemin de fer; l'autre, en fil de fer, suspendu à 110 pieds au-dessus de la rivière, a 700 pieds de longueur. L'armée confédérée a détruit ces ponts avant d'évacuer la ville, malgré les protestations des habitants.

Le capitole, l'un des plus beaux des États-Unis, est bâti sur une éminence. Sa coupole s'élève à 206 pieds au-dessus du sol et domine tous les environs de la ville. On s'y rend par quatre avenues plantées d'arbres. De tous côtés, aussi loin que la vue peut porter, on aperçoit une succession de collines couvertes des plus riches cultures.

On publie à Nashville cinq journaux quotidiens, huit journaux hebdomadaires et huit revues mensuelles.

Les dernières nouvelles des États-Unis nous apprennent qu'un combat naval a eu lieu à Newport News, près du fort Monroe. La frégate cuirassée le *Merrimac*, suivie des canonnières *Jamestown* et *Yorktown*, dont nous avons eu plusieurs fois à parler, ont quitté Norfolk et ont attaqué plusieurs frégates fédérales. L'avantage est resté aux confédérés. Deux frégates du nord le *Cumberland* et le *Congrès* ont été détruites.

Mais pendant qu'ils remportaient un avantage sur mer, les confédérés étaient obligés d'évacuer Manassas et toutes les fortes positions qu'ils occupaient sur les bords du Potomac.

A. MALESPINE.

---

teur ou même à ce tyran routinier qu'on appelle la vraisemblance? Voici donc comment me vint le grand, le seul amour de ma jeunesse.

De tous les cadeaux de mon père, je n'avais gardé que Black, le beau cheval de selle, acheté le lendemain de mon arrivée à la maison. Black était mon compagnon et mon ami! il me servait à dompter par la fatigue physique l'angoisse de certaines heures. Je n'avais pas voulu de la camaraderie de mon père; je m'étais dégoûté vite et pour toujours des intimités contractées au bagne de l'ennui laborieux et incurable auquel on a donné le nom de PLAISIR. Black me restait. Dès le matin, parfois, je me mettais en selle, et quittant Paris par la barrière la plus voisine, j'allais loin, aussi loin que Black pouvait me porter. Rarement j'accordais un regard à ces délicieux environs de Paris, que Paris ne connaît guère, bornant, comme il le fera toujours, ses excursions à certains lieux gâtés par la foule et qu'il aime précisément parce que la campagne y revêt l'aspect de ses promenades ou de ses boulevards. Je courais pour courir, pour rafraîchir la fièvre de mes tempes et pour calmer la tempête de mon cœur.

Une fois, dans la vallée du Jouy et non loin de la route qui mène de Chevreuse à Versailles, mon cheval, surmené ou malade, manqua des quatre pieds devant la grille simple et charmante d'une maison de campagne que j'étais en train d'admirer. Ce n'était pas un château et il n'y avait point de parc, mais ce gracieux pays est un jardin perpétuel, et la maison, jetée parmi les bois derrière une corbeille de fleurs me faisait rêver le calme, le pardon de moi-même et le repos heureux. Black ne se fit pas beaucoup de mal; moi, j'eus la jambe droite démise et je restai sans connaissance. Au moment où je tombai, j'entrevoyais au travers de la grille deux frais chapeaux de paille parmi les fleurs.

Je repris mes sens, comme bien vous le devinez, dans une des chambres de cette maison si jolie et si heureuse. J'avais auprès de moi un honnête homme, médecin de campagne, parlant avec plaisir de je ne sais quelle effrayante opération qu'il nourrissait l'espoir de me faire subir. Dans l'embrasure de ma croisée, par laquelle je voyais des arbres fleuris, deux jeunes femmes travaillaient. L'une d'elles, évidemment l'aînée, tenait à la main sa broderie, mais elle me regardait. L'autre lisait.

Le médecin avait une énorme tête ronde sur un corps maigre et petit. Son front saillant et luisant supportait une paire de lunettes d'argent dont les verres formaient deux cercles parfaits au-dessus de ses sourcils. Il était chauve et ses oreilles un peu trop développées dépassaient en hauteur le plan de son crâne.

— Tenez, madame, tenez! s'écria-t-il avec un naïf triomphe; que vous avais-je dit? Voici notre malade qui ouvre les yeux. L'effet de la potion est-il assez manifeste?

— Vous êtes aussi bon médecin qu'excellent homme, docteur, répondit une voix qui sonna doucement à mon oreille comme une musique chère.

C'était la liseuse qui avait parlé. L'autre me regardait toujours en silence. Elles étaient belles toutes deux, je puis le dire, admirablement belles, et dans ma pensée, ce devait être les deux sœurs. L'aînée était une femme, cela se voyait à je ne sais quel charme grave répandu sur l'exquise régularité de ses traits; la cadette devait n'être qu'une jeune fille. — J'étais très-faible. J'éprouvais en ce premier moment cette sensation du rêve bienheureux qu'on cherche à retenir. Le sourire de la liseuse qui fixait maintenant sur moi ses grands yeux noirs au regard humide et velouté, me faisait du bien; je songeais à la potion du docteur : peut-on boire un sourire? Ce fut la première pensée qui se formula en moi, et je me demandai si j'étais imbécile ou fou. Je n'avais su en effet que railler ces langueurs poétiques. Malgré moi, je comparais ce sourire à celui d'Estelle, une belle et douce enfant aussi pourtant. La tache originelle épaississait un brouillard autour de la nièce de Mme la marquise et celle-ci dégageait sa pureté comme un rayon de soleil épand sa généreuse lumière.

L'aimiez-vous déjà? m'allez-vous dire. Oh! vous ne savez pas, l'autre aussi souriait, l'aînée dont les doigts blancs et délicats tenaient encore sa broderie suspendue.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

M. Baroche.

M. Pierre-Jules Baroche a aujourd'hui soixante ans. Président du Conseil d'Etat, il avait déjà le rang de ministre quand la confiance de l'Empereur l'a appelé au poste difficile d'orateur du gouvernement avec le titre de ministre sans portefeuille.

Ses talents oratoires le rendaient digne de cette nouvelle distinction et nous avons vu avec quelle concision et quelle logique élégante l'orateur a répondu, dans la séance du 17 mars, aux adversaires du traité de commerce.

Depuis longues années M. Baroche a fait ses preuves. Il commença à se faire distinguer comme avocat en 1839, dans l'affaire des mines de Saint-Bérain et dans le procès intenté aux messageries pour délit de coalition. En 1846, M. Baroche défendit, devant la cour des Pairs, Joseph Henry, accusé de régicide et, l'année suivante, M. Despans-Cubières, impliqué dans le procès du ministre Teste.

Appelé à la Chambre des Députés par le collége de Mantes, son éloquence énergique inquiéta plus d'une fois le ministère Guizot dont il ne craignit pas de signer la mise en accusation le 22 février 1848.

La Charente le porta à l'Assemblée Constituante, où il se rapprocha de la droite.

La République nomma M. Baroche procureur - général près la Cour d'Appel de Paris et ce fut lui que le gouvernement d'alors choisit pour remplir les fonctions du ministère public au procès de Bourges, et quelques mois plus tard, au procès de Versailles.

Réélu par la Charente - Inférieure à l'Assemblée Législative, M. Baroche fut appelé au ministère de l'intérieur en mars 1850; il garda ce ministère jusqu'en janvier 1851.

Le 10 avril 1851, Louis-Napoléon lui confiait le ministère des affaires étrangères qu'il quitta le mois d'octobre suivant.

Après le 2 décembre 1851, M. Baroche fut chargé de faire connaître officiellement et de proclamer le résultat du scrutin qui s'ouvrit alors dans toute la France et par lequel Louis-Napoléon fut nommé Président de la République pour dix ans.

M. le président du Conseil d'Etat s'est toujours, avant et après la proclamation de l'Empire associé à la politique de S. M. Napoléon III, qu'il a défendue en toutes circonstances.

MAC VERNOLL.



M. Baroche, orateur du gouvernement à la séance du Corps Législatif, le 17 mars.

Photographie de MM. Bousseton et Appert.

SŒUR MECHTILDE

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE. (*suite.*)

IV

La plupart des hommes sont ingrats envers la vie. Rentrons en nous-mêmes et avouons enfin qu'il y a un tiers de respect pour le lieu commun et deux tiers de peur de la mort, dans ces regrets presque unanimes du bon temps où l'on n'avait pas vingt ans. Les larmes des enfants ne sont pas moins amères que celles des hommes. L'extrême sensibilité du premier âge donne même une âpreté de plus aux morsures du chagrin; et, si j'en excepte les peines d'amour, qui sont d'une espèce à part, et la pire de toutes, les soucis du bel âge ne le cèdent pas aux inquiétudes à venir. Le véritable siége du bonheur, si le bonheur existait, serait plus justement placé, selon moi, dans le calme de la maturité, que dans les agitations de la jeunesse et les sanglots de l'enfance.

La vie de collége est, pour certains enfants, très-douloureuse.

Malheur aux faibles persécutés! L'impossibilité d'échapper à un supplice quotidien leur fait prendre la vie présente en horreur, et envier avec d'indicibles transports la libre pauvreté du gueux qui meurt de faim... mais en plein air.

V

Une catastrophe soudaine me mit pour la première fois en présence de cette sainte Mechtilde, avec laquelle j'étais d'avance sûr de m'entendre.

Aux vacances de Pâques de l'an 1849, mon père partit, accompagné de ma mère, pour l'Allemagne. Il avait de graves intérêts engagés dans une fabrique de verre, sise aux environs d'Aix-la-Chapelle. Le proviseur fut prié de me faire passer mes vacances chez lui. Ce proviseur, ami particulier de mon père, me traitait d'ordinaire avec une sévérité mêlée d'un véritable intérêt. Je ne demandais pas mieux que de le reconnaître. La perspective d'un tête-à-tête de quinze jours avec cet homme austère, juste, mais bilieux, ne m'en remplit pas moins d'un grand trouble.

Le lundi de Pâques, je dînai avec lui et sa femme, et comme ils étaient invités, pour le soir, à un grand bal chez le maire, ils me laissèrent vers 9 heures.

J'allai me coucher tout seul dans le vaste dortoir de la 4e division. C'était sous les combles.

J'ai ri souvent aux éclats dans ce grand dortoir que la lune éclairait volontiers... Mais cette nuit du 10 avril 1849, je ne riais pas, je vous le jure, et s'il faut dire toute la vérité, j'avais peur.

De quoi donc?

De tout, de la lune d'abord.

J'avais, pendant la soirée, lu Walter Scott. Walter Scott est mon homme. Je m'étais mis bravement la tête dans mes couvertures, et rêvant à Ivanhoe et à Quentin Durward, j'avais l'effronterie de les souhaiter plus hardis. Ceci ne m'empêchait pas de frissonner de tout mon corps, à ces mille petits bruits qu'amène la nuit, et dont la privation est, dit-on, si pénible aux prisonniers.

J'allais fermer les yeux quand la porte du dortoir s'ouvrit brusquement. Un homme muni d'une lanterne sourde parut sur le seuil, comme disent les romans qu'on aime en France.



Photographes et photographiés. (Dessin de M. Daumier.)

Ce personnage mystérieux, mais inoffensif, était notre portier... Il ne fit qu'apparaître et s'enfuir après m'avoir crié :

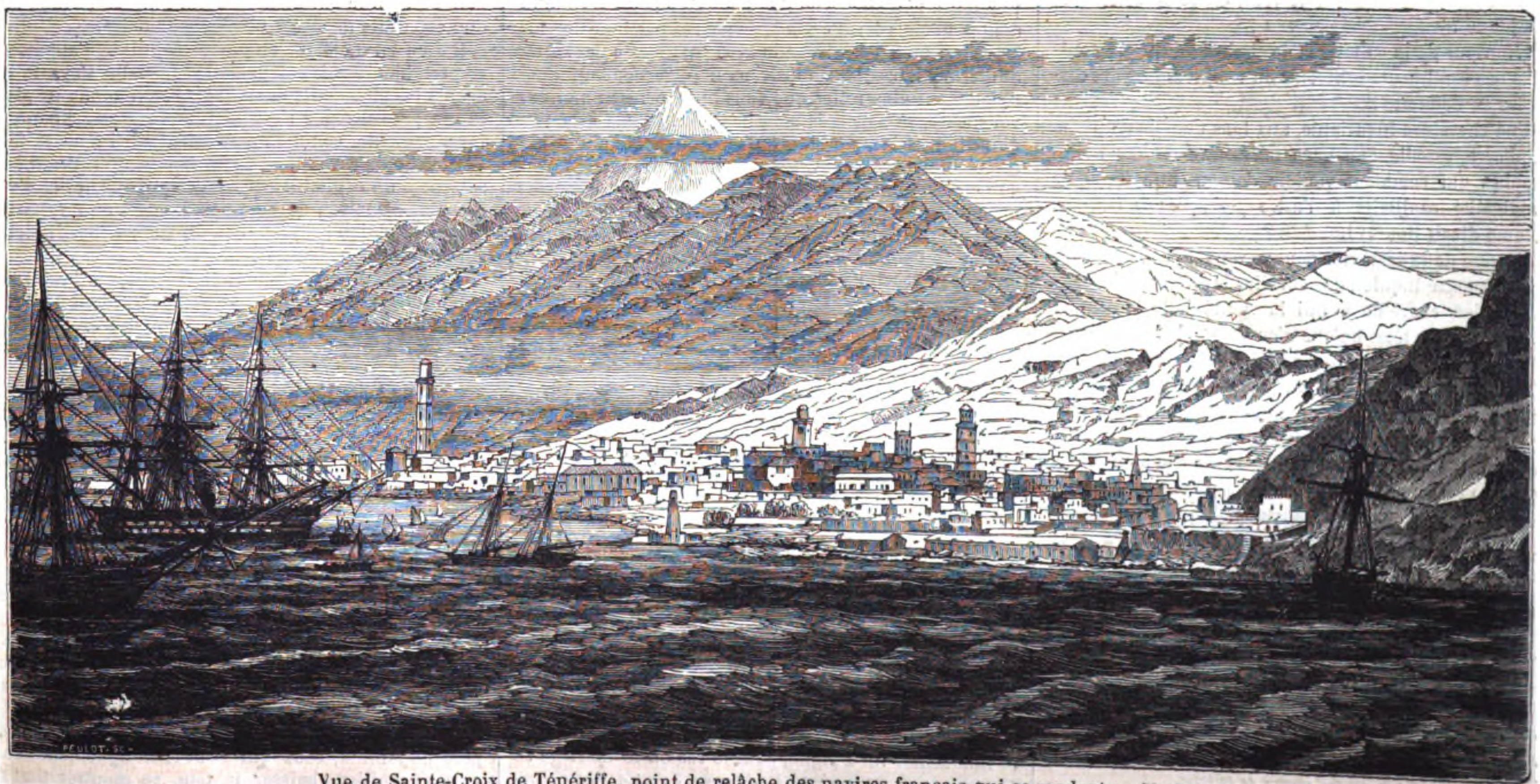
— Alexis Berthier, habillez-vous tout de suite, et venez chez M. le proviseur, qui va mourir.

Tout grelottant, j'endossai ma tunique, mon pantalon d'uniforme, et, pieds nus, sans cravate, je courus chez M. Daubresse (c'était le nom de notre proviseur.)

L'escalier qui conduisait à ses appartements était encombré d'une quinzaine de personnes, composant le personnel du collége.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? dis-je à un garçon de réfectoire, qui montait devant moi.

— M. le proviseur se meurt. En revenant du bal, il est tombé tout d'un coup; on vient d'aller chercher



Vue de Sainte-Croix de Ténériffe, point de relâche des navires français qui se rendent au Mexique,
(Croquis de M. Achille Cibot, officier de l'expédition du Mexique).

l'aumônier, pour lui donner l'extrême-onction, s'il est encore temps. Mais, voici *sainte* Mechtilde.

La religieuse vint me prendre par la main, et d'une voix dont la pénétrante douceur m'arracha aussitôt des larmes, elle me dit :

— N'est-ce pas, mon enfant, que vous n'aurez pas peur de venir *dire* une prière, auprès de votre bon maître qui va paraître devant Dieu ? Ne tremblez pas, venez avec moi !

Pour l'enfant habitué à obéir à l'appel du tambour, c'était une harmonie inconnue que le son de cette voix. En ce moment de confusion générale, et à deux pas de la *mort*, cette incomparable bonté, s'occupait encore de ménager les sensations d'un petit collégien rêveur... *Sainte* Mechtilde, priez pour nous !

VI

Je n'essayerai pas de décrire le tableau qui s'offrit à mes yeux, quand j'entrai avec la religieuse, dans la chambre, où M. Daubresse expirait. La mort était venue frapper notre proviseur, au moment où il allait s'asseoir à sa table de travail. D'une chambre voisine, Mme Daubresse avait, par trois fois, adressé la parole à son mari, et surprise de n'en pas entendre de réponse, elle était venue elle-même, juste à temps pour recevoir son dernier regard. M. Daubresse était assis sur son grand fauteuil de cuir.. Sa main tenait encore la plume; sa tête penchée ne devait plus se relever. Au-dessus de la table de travail, était accroché au mur un souriant pastel de Mme Daubresse, en robe printanière, et dans tout l'éclat de la jeunesse. Maintenant cette même femme pâle, échevelée, sanglotant, était à genoux sur le tapis. Jamais je n'oublierai combien ce contraste m'émut.

Au cri d'alarme jeté par la jeune femme, le concierge était accouru; puis il avait été éveiller le médecin, l'aumônier, l'économe et avant tout le monde, *sainte* Mechltilde. Je pleurais et je priais bien sincèrement à côté d'elle, quand l'aumônier entra.

Nous nous agenouillâmes tous : le mourant respirait encore, et vécut même une heure (si cela peut s'appeler vivre), après qu'on lui eut donné l'extrême-onction.

VII

Le lendemain de l'enterrement, *sainte* Mechtilde, frappée de mon air de souffrance, m'installa, de son autorité privée, dans cette bienheureuse infirmerie, tant rêvée jadis. On n'avait pas trop loué l'atmosphère de paix, de félicité intérieure qu'y faisait respirer la présence de cet ange terrestre. La sœur était jeune encore, d'un grande beauté; l'appel au devoir et à la piété devenait irrésistible en passant par ces lèvres souriantes, et le bien n'en faisait que plus de conquêtes. Elle n'avait pas toujours à la bouche le mot de : flammes éternelles; au contraire, elles nous parlait sans affectation du monde où nous étions appelés à vivres.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

Photographes et Photographiés.

Est-ce la profession qui le veut, est-ce le soleil qui l'ordonne ?

L'horreur de la calvitie et la haine du rasoir sont-elles des sentiments inhérents au tempérament des disciples de Daguerre ?

Une chevelure luxuriante, aux tons de noir de pêche ou d'ocre, est-elle l'apanage nécessaire de ces héliographes qui semblent vouloir donner une leçon de prodigalité capillaire à l'astre *perruqué de lumière*, comme disait Ronsard.

Mystère de la réclame, pouvez-vous fournir une réponse à notre inquiétude, dévoiler les secrets de cette association chevelue à qui la vanité jette toutes les heures plus de têtes qu'elle n'en demande ?

La réclame, si bavarde d'ordinaire, se tait aujourd'hui. Esclave de l'*appareil*, elle se laisserait plutôt mourir de la pépie que de nous dévoiler par quelle sorcellerie la réputation s'attache à une forêt de cheveux noirs, chatains, gris ou blonds ardents; pourquoi la vogue se cramponne à une paire de manchettes tuyautées, caresse le galbe méphystophélique d'un artiste et s'attache aux accroche-cœurs d'une barbe à la Courbet.

La chambre obscure n'est pas plus indiscrète. Ils ont beau sonder ses profondeurs, les plus perspicaces ne peuvent faire parler ces sphynx ténébreux.

Si nous voulons savoir quelque chose et tenir la clef de ces arcanes, il faut nous adresser au philosophique crayon de Daumier. Le savant et satirique dessinateur nous fera comprendre d'un trait que le photographe

Ne vit pas des soupirs de la brise,
De l'air, de l'eau, de la manne du ciel,
Mais qu'il vit bien de l'humaine bêtise.

C'est le crayon de Daumier qui parle, je le fais remarquer à nos artistes daguerriens. Il est bien entendu que le caricaturiste ne s'adresse qu'au manœuvre qui ne fait que du métier et dont l'ambition ne s'est jamais élevée aux nobles aspirations de l'art, à celui qui pour la modique somme de *cin-quan-te-cen-ti mes* livre à la pratique une épreuve avec *ressemblance garantie*.

Voyez-le au moment de l'opération.

Une fois la mise au point établie, ses yeux dévorent l'unique client que l'aveugle hasard vient de lui envoyer. Sa longue crinière, ses moustaches démesurées, sa barbe aux vigoureuses pousses, tout son système capillaire enfin se hérisse sous une inspiration bouffonne. Son attitude de magnétiseur semble vouloir souffler l'éloquence au bourgeois fourvoyé, mais économe qui pose en Mirabeau.

Une, deux, trois, quatre, cinq... vingt, vingt-cinq... trente; le tour est fait.

Il en a pour son argent, le Prudhomme vaniteux. Demain, sa femme elle-même le trouvera risible, et ses enfants lui demanderont si ce qu'il leur présente *là* est la tête que leur *fait* leur grand-père quand ils ne sont pas sages.

Ne le croyez pas, messieurs de l'objectif (c'est toujours le crayon de Daumier qui écrit), ce n'est pas en singeant les rapins chevelus et romantiques de 1830, ce n'est pas en s'ébouriffant la chevelure et en portant des barbes excentriques qu'on devient un artiste. Ces attributs n'empêchent par l'habileté et la science, mais alors ils prêtent quelquefois à rire, et, vous le savez : « En France le ridicule tue. »

Si vous tenez à imiter les gens de talent, à élever la photographie au rang d'une science artistique, écoutez un peu plus Molière, ce grand philosophe de la plume :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Messieurs, que de tousser et de cracher comme elle.

Molière et Daumier ! Les photographes ne se plaindront pas du choix de nos moralistes.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER DU PALAIS

Il y a quelques semaines, je me suis permis de hasarder quelques observations sur la moralité d'une certaine industrie fort répandue, — à la quatrième page des grands journaux. Des délicats, disais-je, avaient trouvé mauvais que le mariage, — un sacrement ! — fût l'objet d'un courtage comme un sac de farine ou une balle de café. Il est vrai, ajoutais-je, que la justice appelée à juger la question l'a résolue en faveur des agents matrimoniaux.

Peu de temps après, arrivait d'Orléans, à mon adresse, une lettre non signée où l'on blâmait fort les scrupules dont je m'étais fait l'organe. Je n'en ai pas le texte sous les yeux; mais j'en ai retenu la substance. « Ces sortes d'intermédiaires, me disait mon correspondant anonyme, sont plus utiles que vous ne le pensez : moi qui vous écris, je leur dois mon bonheur. J'étais à la tête d'une industrie magnifique qui se trouva tout d'un coup arrêtée dans son essor. Mes débiteurs me manquaient de parole, mon crédit s'épuisait, et je voyais se dresser devant moi le spectre de la faillite. Une idée me vint. J'étais garçon, un mariage convenable pouvait me sauver de l'abîme. Mais le temps pressait et je pris bravement le parti d'aller trouver un agent matrimonial. En quelques jours, il me procura une femme et une dot. La dot était jolie, la femme ne l'était pas moins, et toutes les deux aidant, la prospérité a reparu dans ma maison. »

Je venais d'achever la lecture de cette lettre quand un de mes amis, un vétéran de la chronique, entra chez moi.

— Que pensez-vous de ceci ? lui dis-je, en lui tendant l'autographe.

— Pas de signature, gare au piége !

— Et comment ?

— Je sens là comme une odeur de réclame.

— Ainsi je ne dois pas répondre ?

— En tout cas, attendez : la Cour de Paris et le tribunal correctionnel vous épargneront probablement la besogne.

— Qu'est-ce à dire ?

— Voici ce qui se passe. Un sieur F..., limonadier, a voulu se marier. Un habitué de son café, un sieur R..., lui a offert ses bons offices moyennant finance, et le limonadier lui a signé, pour le cas où le mariage se ferait par son intermédiaire, une demi-douzaine de petits effets. La négociation a réussi et les premiers billets ont été acquittés. Mais, voyez l'ingratitude ! quand les deux derniers, qui s'élevaient ensemble à la somme de mille francs, sont venus à échéance, notre limonadier s'est fait tirer l'oreille, et, comme il trouvait qu'on la lui tirait un peu fort, il a crié à l'immoralité et déclaré qu'il ne payerait rien du tout. Par malheur il avait affaire à plus fin que lui. R... avait eu soin de passer ses billets à un concierge de ses amis, qui, se prévalant de sa qualité de tiers-porteur, a assigné F... devant le tribunal de commerce.

— Et qu'a fait le tribunal ?

— Il a condamné le limonadier; mais celui-ci ne se tient pas pour battu et son avocat, à ce qu'il assure, lui garantit le succès devant la Cour.

— Très-bien, j'attendrai : et le procès correctionnel ?

— Oh ! pour celui-là, je ne vous en dirai rien : il va être jugé sous peu de jours et je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

Les deux affaires ont été jugées en effet : les prévisions du limonadier se sont réalisées; la Cour a annulé la créance, par ce double motif, que les billets n'avaient pas de cause commerciale, et que la cause réelle n'étant que la rémunération indue d'un courtage immoral et illicite, ne pouvait donner lieu à une action en justice.

L'autre procès réunissait, sous une commune prévention d'escroquerie, trois individus : un négociateur en mariages un de ses courtiers, et un de leurs complices marié par leur intermédiaire.

Le négociateur est une des illustrations du genre : c'est ce fameux Protin « l'AVOCAT MATRIMONIAL, l'*unique* agent *sérieux*, le seul qui ait compris que, pour unir deux personnes en mariage, il faut avoir une connaissance spéciale des hommes, et qui a consacré quinze ans à des études pour arriver à connaitre, par une courte conversation, ou seulement même par le style d'une lettre, ce dont une personne est capable... »

Croiriez-vous pourtant qu'en quatre ans, malgré sa profonde expérience et ses « relations *nombreuses* dans la *bonne* société, » Protin n'a réussi à mener à bien que vingt mariages ? Il est vrai qu'il en a manqué deux cent quatre-vingt-huit; — or, les mariages manqués payaient aussi tribut, et c'était l'essentiel.

La clientèle féminine mentionnée sur les registres du sieur Protin, se composait de deux catégories bien distinctes : dans la première figuraient des noms de familles honorables, inscrites à leur insu; dans la seconde des femmes d'un monde suspect. Quant aux candidats de l'autre sexe, c'étaient pour la plupart des intrigants, des gens besogneux ou naïfs alléchés par les annonces fulgurantes de l'avocat matrimonial. C'est triste à dire, mais parmi ces derniers on trouve un prince et un duc qui n'ont pas craint de compromettre leur blason dans cette singulière officine. Je me hâte d'ajouter que ni l'un ni l'autre n'apartiennent à la noblesse de notre pays.

Passe encore si les intrigues de Protin et de ses acolytes n'eussent abouti qu'à marier Robert Macaire avec la fille du baron Wormspire; mais, hélas ! il est aussi d'honnêtes gens qui s'y sont laissés prendre, témoin ce père de famille qui pleure aujourd'hui sa fortune perdue et sa fille mariée à un reclusionnaire.

Il a eu foi dans la langue dorée, dans l'apparence respectable du second prévenu, le sieur Mey, un des agents les plus actifs et les moins scrupuleux du sieur Protin ; ce dernier s'est insinué dans sa confiance et lui a présenté, comme un excellent parti pour sa fille, le troisième prévenu, le sieur Lobez, qu'il disait possesseur d'un capital de quarante mille francs et d'une excellente maison de commerce. — Ce que valait au vrai la situation commerciale du sieur Lobez, la lettre suivante va vous le dire :

« Recommandez à Lobez, écrivait Mey à Protin, un » peu plus de vie dans ses magasins pendant quelques » jours. S'il pouvait trouver un commis de plus pour » quelques jours, ce ne serait pas mal, et qu'il leurre » commande, lorsqu'il vient quelqu'un, de ne pas » avoir l'air désœuvrés. Il faudrait aussi qu'il mît quel» ques marchandises en évidence, car, vraiment, je » crains que si le père M... va le visiter, ce vide général » ne lui produise le même effet qu'il nous a pro» duit... »

Trompé par ces apparences, par de faux renseignements, par de fausses mentions, par une fausse lettre du père de Lobez, M. M... a fini par consentir au mariage. Il a donné à sa fille une dot de vingt mille francs; — et ce n'est pas tout : — il a eu encore l'imprudence, le mariage conclu, de faire à son gendre le prêt d'une pareille somme. Or, un an s'était à peine écoulé, que tout était englouti, et que Lobez, traduit pour crimes de faux devant la cour d'assises de la Seine, était condamné à dix années de reclusion.

Vous croyez peut-être que devant les reproches du père de famille, ceux qui l'ont si indignement abusé vont s'humilier, baisser la tête, se montrer tout au moins modestes : vous connaissez mal ces gens-là,

vous ne savez pas à quel point ils poussent l'impudence et le cynisme.

« Je suis d'avis, mon cher ami, écrit encore Mey à » Protin, qu'avec M... nous méprisions ses propos : la » plus petite démarche lui ferait croire que j'ai peur. » Comme vous, je pense que c'est un homme qui se » monte et retombe de même... Au surplus, nous le » verrons venir; c'est malheureux qu'il ne soit pas » venu chez moi, je l'aurais bien dégoûté de nous me» nacer du procureur impérial. Si nous y allions, vous » verriez comme je l'abîmerais; c'est une vieille » cruche ! »

On y est allé, chez le procureur impérial, et les plaintes de « la vieille cruche » ont été entendues. Renvoyés devant le tribunal correctionnel, Lobez et Mey ont été condamnés, le premier à trois mois de prison, le second à quinze mois de la même peine. Quant à Protin, — l'avocat matrimonial, — il est pour le moment atteint d'aliénation mentale; sa cause a été en conséquence disjointe et renvoyée jusqu'au jour où il aura recouvré l'exercice de ses facultés intellectuelles.

Avocat matrimonial était bien trouvé, mais vicomte sonne encore mieux : il parle mieux encore à l'œil et à la confiance du client. Ainsi l'a pensé un concurrent du sieur Protin qui a échangé son nom plébéien contre un pseudonyme ronflant, illustré de la particule et du titre susdit. L'idée était bonne, et je n'en veux pour preuve que la ligne suivante, extraite d'une des nombreuses lettres saisies dans ses bureaux. « Je sais, lui écrit son correspondant, que lorsqu'un vicomte fait annoncer une chose, elle doit être véridique... »

Que l'on vienne dire après cela que la noblesse n'est plus respectée !

Le reste de la lettre a bien aussi son charme : l'aspirant au mariage y énumère ses titres : « Pour fortune, » dit-il, j'ai l'honneur : je suis fils d'un garde décédé » pensionnaire forestier, je suis neveu d'un garde fo» restier, neveu d'un gendarme retraité, neveu d'un » huissier, cousin-germain d'un officier de gendar» merie retraité, où il existe à Paris, etc..., etc... »

Que veulent dire ces deux *et cœtera?* Ne pourrait-on les traduire, sans trop de témérité, par : cousin d'un sergent de ville et beau-frère d'un garde du commerce ?

Un autre pose en ces termes sa candidature.

« J'ai une quarantaine d'années, je possède une pro» priété dans le centre de Paris et une petite ferme » dans la *belle* Normandie, où je suis né. Ces propriétés » me rapportent de 10 à 12,000 francs de rente. Je suis » attaché à une administration de l'État à Paris, et » avec tout cela, je ne suis pas marié! (Pas possible!) » Aujourd'hui je m'ennuie! (Triste, triste!) Il y a bien » ici de jolies demoiselles, mais elles n'ont pas ma » fortune! (C'est dommage!) J'aurais bien la possi» bilité de me faire ouvrir quelques salons; je suis » trop fier pour en faire la demande... »

A la bonne heure, voilà une fierté bien placée.

Je borne là mes citations : elles suffisent pour donner une idée du caractère et de l'intelligence de ceux qui s'adressaient au vicomte de X... Je m'empresse d'ajouter qu'aucun autre délit n'a été relevé à la charge du prévenu, qui a été condamné seulement, pour usurpation de titre, à cinquante francs d'amende.

Quant à mon correspondant anonyme, le champion officieux de l'industrie matrimoniale, je lui conseillerai, — et ce sera ma seule réponse, — de méditer les faits contenus dans cette chronique.

PETIT-JEAN.



GYMNASE : *Le Pavé*, comédie en un acte, par George Sand. — *L'Échéance*, comédie en un acte, par MM. Henri Meilhac et Arthur Delavigne. — *Après le bal*, vaudeville en un acte, par MM. Siraudin, Delacour et Choler.

Ce *Pavé*, avant de tomber sur le Gymnase, s'était étalé dans *la Revue des Deux-Mondes*. C'est une étude un peu triste d'un amour tardivement éveillé chez un vieux minéralogiste. M. Durand a recueilli une jeune fille, et il s'est pris insensiblement à l'aimer; c'est tout naturel de sa part. Mais la jeunesse va à la jeunesse, et Louise n'a d'yeux et de palpitations que pour un valet de ferme de vingt-deux ans. — Retourne à tes cailloux, mon pauvre savant; rejette ta passion sur les pierres; demande leur secret au basalte et au granit, plutôt que de te heurter contre un cœur indifférent! Ainsi fait M. Durand, après avoir passé par toutes les gradations de la colère, du désespoir et de la mélancolie; et, se ressouvenant à point qu'il est au Gymnase, il *unit* Louise à Coqueret.

Le roman de *Jean de la Roche* nous avait déjà initié à l'amour de George Sand pour la minéralogie; *le Pavé* y apporte de l'insistance. La main puissante d'un maître se reconnaît dans quelques détails, trop rares pourtant. C'est M. Lafont qui joue le cinquantenaire amoureux; il est vrai, ému, humain. M. Berton force un peu trop la note berrichonne, dans le rôle du rustre préféré. — M[lle] Delaporte travaille.

L'Échéance est l'histoire d'un duel original, entre un Russe et un Français, tous deux de force égale et d'égal esprit. Le Français a coupé d'une balle de pistolet une mèche de cheveux du Russe. Le Russe admire le coup, mais il veut le surpasser, et, pour cela, il demande... à ne tirer que dans six mois. Le Français y consent, et d'ici vous voyez tous les désagréments qui résultent de cet ajournement accepté à la légère : — l'épée de Damoclès et le cor d'*Hernani!* — Lorsque arrive l'échéance, le Français ne demanderait pas mieux que d'envoyer son adversaire à tous les diables; mais le point d'honneur est là : on retourne donc sur le terrain, et le Russe est assez adroit pour abattre la cendre du cigare que le Français tient aux lèvres. — MM. Lafontaine et Landrol animent de leur belle humeur cette bluette piquée de mots agréables.

Mais le véritable succès du Gymnase est la comédie que MM. Siraudin, Delacour et Adolphe Choler ont intitulée : *Après le bal*. Trois auteurs pour une pièce en un acte et à deux personnages! Eh bien! ils auraient pu se mettre quatre (comme autrefois Piis, Barré, Radet et Desfontaines), ils auraient pu se mettre cinq, on n'en aurait pas moins applaudi leur amusant intermède. — Le bal vient de finir; les derniers invités sont partis; la porte de la rue s'est refermée lourdement. Seule dans son salon désert, la maîtresse de maison, une veuve de vingt ans à peine, s'attarde en une rêverie souriante. Tout à coup un ronflement énorme retentit. L'effroi de la jeune femme peut s'imaginer. Bientôt ce ronflement est expliqué par l'apparition d'un gros homme, qui s'étire et qui bâille à plein gosier. C'est M. Caudebec. Il s'est endormi dans un boudoir voisin, et il n'est pas moins stupéfait à son tour de se trouver à pareil tête-à-tête. Pourtant, après les premières excuses balbutiées, il veut se retirer et aller continuer paisiblement son somme chez lui. L'embarras d'Henriette est à son comble. Tout le monde est endormi dans l'hôtel; quelle affaire de réveiller le Suisse! quels pourparlers ne faudra-t-il pas entamer avec lui! voudra-t-il admettre la vérité, et ne suspectera-t-il pas un amant dans ce retardataire? Telles sont les principales objections qui se présentent immédiatement à l'esprit de la jolie veuve; M. Caudebec en saisit la force et la valeur. Il achèvera, en maugréant, sa nuit dans un fauteuil, comme il l'a commencée; et, au matin, dès que la porte cochère sera ouverte, il s'en ira, courant tout au plus le risque d'être pris pour un fournisseur matinal, pour un tapissier indiscret. Voilà une affaire conclue. Henriette, rassurée, se retire dans sa chambre; mais sa sécurité n'est pas de longue durée. Caudebec ne peut pas se rendormir, Caudebec marche à pas retentissants, Caudebec ouvre la fenêtre, Caudebec a faim et soif; il faut servir un perdreau à Caudebec, des truffes à Caudebec; — et les transes de la jeune femme de recommencer de plus belle! Elle se voit déjà forcée, pour sauver sa réputation, d'épouser cet intrus, et Caudebec envisage ce projet avec le plus parfait stoïcisme. Heureusement tout s'arrange : Caudebec est un bon enfant et un oncle; il a un neveu qui adore Henriette et qu'Henriette ne voit pas sans plaisir : c'est avec ce neveu que le mariage se fera; et comme on l'attend précisément le jour même, Caudebec sera tout porté pour le recevoir et pour lui annoncer cette nouvelle.

Après le bal est une bonne pièce de répertoire, facile à jouer et d'un effet sûr. Caudebec, c'est M. Geoffroy; Henriette, c'est Mlle Montaland; la verve et la grâce.

La Porte-Saint-Martin, en attendant ses *Volontaires de 1814*, déjà célèbres, continue de rouler ses gros drames les uns sur les autres, avec le fracas de la mer. Elle a donné quelques représentations, trop tôt interrompues, de *la Closerie des Genêts*, avec M. Montdidier dans le rôle de Montéclain, créé par lui. M. Montdidier, — retour de Russie, — est un comédien plein d'autorité et d'énergie. Cela n'empêche pas que *la Closerie des Genêts* ne soit remplacée aujourd'hui par l'éternelle *Tour de Nesle*, avec M. Mélingue et M[me] Suzanne Lagier. On est surpris de voir cette belle personne passer avec tant de facilité du grave au doux, du plaisant au sévère. Ce n'est pas M[lle] Georges qui aurait su alterner les caprices sanguinaires de Marguerite de Bourgogne avec les folies auvergnates de Chonchon.

Quant à M. Mélingue, on sait la physionomie presque burlesque qu'il a imprimée à Buridan, en ces derniers temps. Il a fait du capitaine d'aventure une espèce de rapin en blouse, gouailleur, guettant le rire. C'est neuf et surtout imprévu. Autrefois, il y a une douzaine d'années, il le jouait en adolescent, les cheveux roulés et la jaquette à mi-cuisse. Mais je préfère de beaucoup ce Buridan *seconde-manière*; il révèle chez M. Mélingue une puissance comique que les auteurs devront désormais songer à utiliser. Le bon Provost, de la Comédie-Française, avait commencé, lui aussi, par le drame; il avait été formidable et tonnant. A présent, il n'a pas son pareil dans les Gorgibus de Molière et dans les oncles de M. Léon Laya. Un bel avenir attend M. Mélingue.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise d'*Otello*, opéra en trois actes de Rossini.

Le retour de M. Tamberlick amène nécessairement la réapparition d'*Otello*. L'habitude en est prise, et les dilettantes de la salle Ventadour n'en voudraient point démordre. Tamberlick et Otello ne font plus qu'un dans l'esprit du public; c'est un phénomène complet d'assimilation! Je crois même que de longtemps les ténors n'oseront pas toucher à cette part du lion que le grand chanteur s'est adjugée avec une autorité si incontestable.

Nous n'avons vu ni Garcia, ni Rubini sous la cuirasse du terrible Maure; mais ce que la tradition nous a transmis sur les merveilles de leur voix et de leur méthode, suffit à peine à balancer la somme de talent que, — malgré le célèbre *ut dièse*, — il faut reconnaître à Tamberlick.

Je dis malgré l'*ut dièse*, car, un instant, de petits esprits et de médiocres discoureurs ont failli se méprendre sur la valeur à attribuer à cette curiosité vocale; l'éclat en était d'ailleurs si éblouissant, qu'on se laissait prendre à une sorte de fascination. Il semblait que tout le chanteur était passé dans cette note extrême et vraiment fantastique.

M. Tamberlick n'est pas, pourtant, en effet, un faiseur de tours; la nature l'a doué d'une puissance vocale extraordinaire; il en profite à un moment donné, mais n'en tire vanité que dans une proportion raisonnable. *Ut dièse* à part, M. Tamberlick est pour nous un artiste très-sérieusement amoureux de son art, infiniment attaché à communiquer à ses auditeurs la sainte fièvre qui l'envahit dans les moments pathétiques du drame, et ce n'est point à titre de curiosité d'histoire naturelle qu'il s'est acquis l'énorme réputation dont il jouit par le monde.

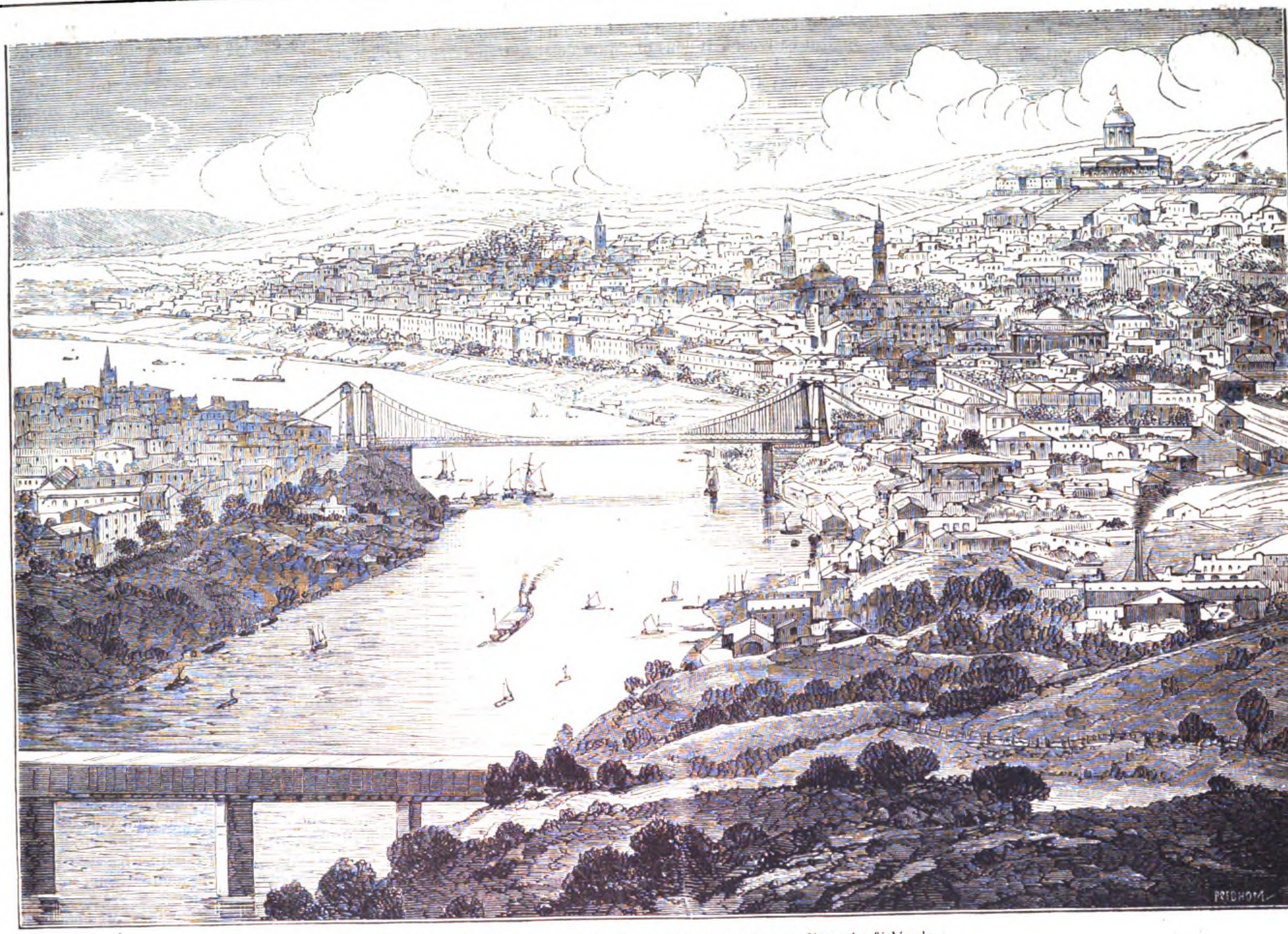
C'est surtout au troisième acte d'*Otello* qu'il le faut voir analyser et rendre toutes les nuances d'émotions contenues dans une des plus grandes scènes qu'ait pu créer l'effort du colossal Schakespeare combiné à la puissance du foudroyant Rossini. Il s'échappe alors de la poitrine du chanteur des cris qu'aucun artifice ne saurait produire; ils faut qu'ils partent d'un cœur ému et d'une âme convaincue; la jalousie l'étouffe et il sanglote, l'esprit de vengeance l'envahit, alors il rugit. Pour nous il est certain, — et c'est là le grand art, — qu'arrivé à ce point culminant du drame, l'acteur et le personnage qu'il représente se sont identifiés complétement.

Le redoutable rôle de Desdemone est échu cette année à M[me] Charton-Demeure, dont on se rappelle peut-être les premiers essais, il y a une dizaine d'années à l'Opéra-Comique, mais qui depuis ce temps a tellement développé son talent, qu'elle n'est pas reconnaissable. De chanteuse d'ariettes, elle est devenue cantatrice *di primo cartello*. La qualité dominante de M[me] Charton-Demeure est la grande égalité de la voix; du grave à l'aigu, c'est bien le même instrument qui vibre sans qu'il manque une touche à ce clavier le plus difficile de tous à rencontrer complet. M[me] Charton-Demeure nous a paru en outre musicienne intelligente et fort appliquée à dire chaque passage de son rôle avec l'expression voulue. Elle a chanté son premier air avec goût, justesse et une grande sobriété de fioritures. Mais c'est surtout à la fameuse *romance du Saule* qu'elle s'est révélée définitivement par la façon magistrale dont elle a exprimé la passion contenue dans cette grande page.

Nous n'avons pas les mêmes compliments à adresser aux chœurs des Italiens; ils manquent quelquefois de justesse et, — chose grave! — ils n'ont pas l'air de s'en affliger beaucoup.

— Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait de M. Halévy, l'illustre auteur de *la Juive* et des *Mousquetaires*, dont la mort a si douloureusement affecté le monde musical. On voudra bien se reporter aux notes biographiques dont nous avons accompagné le portrait de l'éminent compositeur, et qui sont la suite et le complément de cette *Chronique musicale*.

ALBERT DE LASALLE.



Vue de Nashville, capitale du Tennessee, occupée par l'armée fédérale.

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

Ste-Croix de Ténériffe, 7 fév. 1862 (Iles Canaries).

Monsieur le Directeur,

Ainsi que je vous l'ai promis, dès mon arrivée à Ténériffe, je m'empresse de vous faire parvenir par un paquebot partant le 9, une vue de Ste-Croix de Ténériffe, qui est la capitale des îles Canaries. — Je ne puis pas affirmer que la ville soit belle; mais en tout cas elle est d'une propreté remarquable: elle s'étend tout le long de la rive sur une surface d'à peu près deux kilomètres et est adossée à la partie la moins élevée des côtes de l'île.

Elle n'a pas de monuments à proprement parler, si ce n'est une belle croix en marbre blanc, croix s'élevant sur la place de la Constitution, où se trouve aussi le palais du capitaine-général des Canaries. Deux églises semblables à toutes les églises espagnoles, c'est-à-dire beaucoup de dorures et de chapelles, mais pas de siéges pour s'asseoir. — Dans l'église de la Conception, j'ai remarqué la belle chapelle de la Vierge del Carmen, une belle chaire en marbre onyx et un tableau assez original (la Nativité) du peintre Juan de Miranda, en 1773. — Dans un coin du tableau, se trouve un cartouche avec ces mots: *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel, Isaïa* 7. — Dans le chœur de cette église se trouve aussi le tombeau d'un consul français nommé Casabon, mort le 13 septembre 1750.

Comme bonne fortune après nos huit grands jours de traversée, il y avait spectacle et certes j'ai eu lieu d'être étonné de trouver un aussi joli petit théâtre dans une île de l'Océan: seulement ma surprise a diminué lorsqu'il m'a été expliqué que le théâtre avait été construit avec les fonds d'une société qui est composée de tous les négociants de la ville. Là j'ai trouvé des toilettes dignes de figurer aux premières loges des Italiens, mais avec des minois que l'on ne trouve que chez les brunes Espagnoles des îles. Pour en terminer avec Ste-Croix de Ténériffe, je n'ai plus qu'à citer son jardin public et sa campagne, où croît en abondance le cactus à cochenille, principale richesse de ces îles.

Ténériffe est célèbre par son volcan et par ses vins, certes, sa réputation est bien méritée. Je puis citer en tête le vin de Malvoisie, que l'on cultive sur la côte opposée à la ville de Sainte-Croix. L'air est vif et pur dans ces îles fortunées, et je conseille fort aux personnes souffrantes d'aller y passer quelques années.

En ce moment, la rade et la ville sont très-animées par la présence des troupes françaises apportées par *le Finistère, l'Asmodée, le Canada, le Napoléon, le Fontenoy*, prêts à partir pour la Martinique et le Mexique.

ACHILLE CIBOT.

RÉBUS.



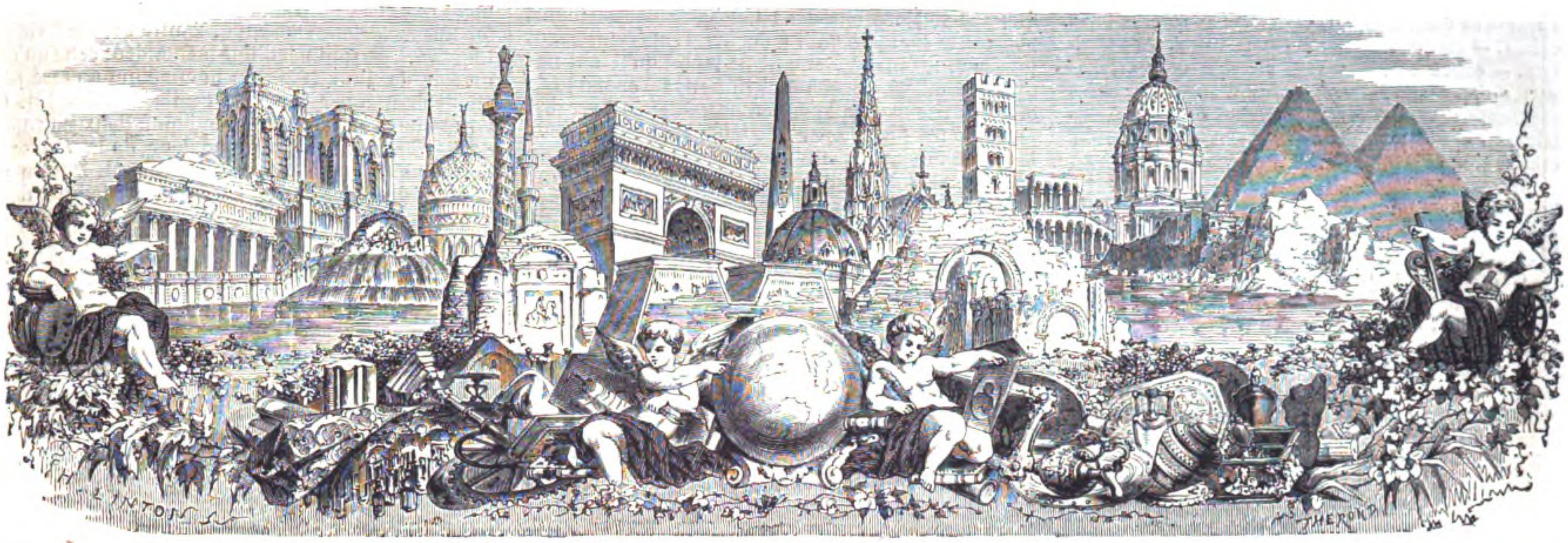
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Tel voudrait bien être soldat, à qui le soldat porte envie.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 260. — 5 Avril 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE.



Bal costumé donné au ministère de l'intérieur par M. le comte de Persigny, le 27 mars.

ENTRÉE DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHO PANÇA.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LES INVITÉS D'UN ANCIEN MINISTRE A LA RATION. — LE SOUPER DU BAL DE MADAME LA COMTESSE DE PERSIGNY. — LES PRÉSIDENTES DE TABLES. — UN VOYAGE DANS LE PASSÉ A PROPOS DU JOURNAL LE Siècle. — ÉVOCATION DE GENS ET DE CHOSES. — RÉOUVERTURE DU PRÉ CATELAN. — M. MARC FOURNIER. — QUINZE PORTRAITS POUR VINGT MILLE FRANCS. — BILLIET ET BILLIART. — MORT D'ÉMILE VANDERBURCH. — LES CROUY-CHANEL. — LA FAMILLE D'HALÉVY. — CORRESPONDANCES DIVERSES. — UNE DAME PASSÉE SANS BATEAU. — SPECTACLE CHEZ S. E. M. LE COMTE DE MORNY.

∿∿ On a raconté dans le temps (c'était peut-être moi !) l'histoire d'un grand dîner donné par la femme d'un ministre de 1848 — Le dîner avait été commandé à Chevet père pour vingt-cinq personnes. Il vient donner à l'affaire un coup d'œil de surveillant, compte quarante couverts..., croit à une erreur..., court chez lui, rapporte en hâte saumons, poulardes et pâtés pour un supplément de quinze estomacs, et revient enchanté d'avoir ainsi pu réparer l'erreur qui pouvait couvrir de confusion sa célébrité du Palais-Royal. Mais Madame... (mettons un X... elle est toujours de ce monde et du monde!), qui a enfin achevé sa toilette, vient aussi donner son coup d'œil au service. Elle apprend le fait et se récrie contre le renfort de victuailles qui doit équilibrer menu et invités. C'est que Mme *** savait fort bien ce qu'elle faisait en invitant quarante personnes pour un dîner de vingt-cinq! Elle avait précédemment remarqué qu'il y avait trop de restes.. et comme son époux lui comptait 40 francs par tête pour recevoir ministres, députés, diplomates, etc., elle opérait ainsi un habile *virement de chapitre*. et portait sur sa toilette les trente louis économisés sur les estomacs officiels. C'était, à la vérité, plus ingénieux que nourrissant... mais les temps étaient durs, et Mme la *ministresse* préférait garnir sa robe de dentelles à couvrir sa table de truffes. Chacun son goût.

L'évocation de cette anecdote a pour objet d'établir un contraste triomphal entre l'économique procédé d'alors, et la conduite toute récente de la femme d'un ministre actuel : Mme la comtesse de Persigny. Le souper que cette petite-fille de l'illustre maréchal Ney a donné mercredi, pendant son bal de la mi-carême, n'avait, en effet, rien de parcimonies pareilles, et on doit au contraire en constater l'abondance, le luxe, la prodigalité ! Et si nous attaquons le récit de ce dernier des bals officiels par le souper, c'est-à-dire par la fin ou... la faim (pardon!) c'est que c'était là une particularité tout à fait à part, et offrant le côté exceptionnel de cette fête *in extremis* d'un carnaval qui n'a guère brillé que chez LL. EE. des ministres d'Etat, de la Guerre, de la Marine, du Corps législatif et enfin de l'Intérieur. On sait que les gens du monde ont fait des économies cet hiver, et qu'on a eu le regret de devoir le leur rendre en mentions. Le fait est que sans l'officiel, c'était un hiver mort ; on peut bien le dire aujourd'hui sans désobliger personne, puisque le carnaval et la mi-carême sont enterrés.

Donc ce bal, ou plutôt ce souper, fait encore l'objet de toutes les conversations, de la reconnaissance des uns (cinq à six cents) et des regrets des autres, innombrablement accumulés... mais mal consolés par leur nombre. Il faut dire que, par une attention et dans une intention charmantes, Mme la comtesse de Persigny n'avait pas voulu que ce souper fameux d'abord, pour rester célèbre, ne fût servi que pour les obstinés du bal, les cotillonneurs, ceux qui aiment à voir lever l'aurore, non pas comme le veut la vertu, en se levant eux-mêmes fort tôt, mais, comme y oblige le bal, en se couchant au contraire très-tard. Son Excellence ou plutôt Sa Grâce de l'Intérieur l'a donc fait servir dès deux heures et demie, c'est-à-dire lorsque l'hôtel possédait encore plus des trois quarts de ses invités. On savait que la comtesse avait distribué aux personnes de haute considération, à ses amies, des *cartes de présidence*, présidence de tables, et que ces tables étaient destinées à former autant de groupes qu'il y avait de présidentes, — groupes ou tables d'invités particuliers, d'amis de chacune de ces dames privilégiées, auxquelles il était courtoisement et généreusement ainsi donné de traiter comme si elles étaient chez elles ! L'idée n'est-elle pas charmante, et hospitalière au delà de toutes les Écosses et de toutes les grâces possible?

Ces heureuses présidentes étaient Mesdames : princesse Joachim Murat, princesse Christine Bonaparte, comtesse de Morny, comtesse de Labédoyère. vicomtesse de Cormenin, comtesse de Pourtalès, comtesse Léopold Lehon. baronne Alphonse de Rothschild, baronne de Bourgoing, baronne de Berkeim, baronne de Poilly, baronne d'Hauteserve, Mmes Dubois de l'Etang, Fleury, etc., etc.

Il y a eu des hommes assez heureux pour être invités à trois ou quatre tables à la fois. On peut même citer M. le comte de Morny, qui, de même que jadis il fut élu dans plusieurs départements pour cette chambre qu'il a depuis si supérieurement présidée, fut invité à autant de tables qu'il eut naguère de collèges électoraux! Nous ne savons au juste à qui S. Exc. donna la préférence. — M. le maréchal Magnan fut disputé par une table princière et deux tables comtales. N'eurent aussi que l'embarras du choix divers personnages très-demandés, et qui durent, pour la plupart, partager leur présence et leur appétit sur plusieurs points alternatifs, tels, par exemple :

MM. de Laguéronnière, de Lesseps, de Valabrègue, Morio de Lisle, de Toulongeon, les généraux Fleury et de la Moskowa, MM. de Heeckeren, Eugène Lecomte, Battaille, de Montour, de Cormenin, de Martres et autres intrigués, la plupart victimes de certain domino bleu qui ravageait spirituellement tous les groupes, et qui finit par se truffer très-prosaïquement, comme s'il se fût agi de simples pommes de terre. — « Quelle table de... Pythagore ! » — s'écria cet impénétrable domino en voyant se *multiplier* les services. Le fait est que la table des matières, des chapitres, ou plus spécialement dit le *menu* posé sur chaque nappe, était formidable, et qu'il eût été bien difficile d'en faire table rase. On faillit être treize à celle de la bellissime baronne Alphonse de Rothschild .. Or, on se souvient que, plutôt que d'habiter au numéro 13 de la rue Saint-Georges, un Rothschild obtint de la préfecture l'autorisation de se numéroter 11 *bis*. Par bonheur, l'arrivée d'un général permit de rassurer les unes en faisant cesser les plaisanteries des autres, de sorte qu'après s'être assez longtemps chamaillé sur la fatalité du nombre *treize*, tout rentra dans l'ordre et la table devint une véritable table d'harmonie.

Environ six cents personnes prirent place à ces banquets multiples qui envahissaient tout l'appartement du premier, tandis que les danses avaient lieu dans les salons de réception du rez-de-chaussée. Nous y redescendrons pour raconter la féerie de l'annexe prise sur le jardin, et développée dans toute la longueur de l'hôtel. La décoration transportait l'invité dans ces palais indiens qu'on fait entrevoir à la scène, à l'Opéra ; seulement ici la nature réelle et la plus luxuriante des tropiques, étalait toutes ses hardiesses et toutes ses fleurs, au milieu des glaces habilement combinées pour la magie des perspectives, ou s'enroulaient dans les treillages d'or. Des cabinets de verdure, des massifs habilement disposés cachaient de vastes canapés de damas rouge appelant, offrant le repos. La musique, de même que la lumière, n'y arrivaient qu'affaiblies, estompées, adoucies comme les senteurs des plantes. On dansait dans le grand salon, on errait, on causait, on intriguait dans cinq autres, et le buffet occupait la grande salle à manger de gauche. Il était sept heures du matin, c'est-à-dire grand jour, lorsque les derniers invités quittèrent le bal, où Mme la comtesse de Persigny avait régné effectivement et symboliquement à la fois, puisqu'elle portait superbement le costume sombre et étoilé de la Nuit, — de cette nuit si belle, qui restera un vif souvenir pour ses invités, et une date dans les fêtes ministérielles.

Nous ne commettrons pas une indiscrétion énorme en disant qu'un mystérieux domino noir, qui a passé plus de deux heures au bal, n'était ni le Sultan, ni le Czar, ni le Shah, — mais bien... (Voir le *Constitutionnel* du 28 mars, page 1re, colonne 3e, aux lignes dernières).

∿∿ Nous avons accompli hier un très-intéressant *voyage dans le passé*, et nous voulons vous engager à nous imiter, certain de vous faire passer une journée pleine d'intérêt sérieux et aussi d'amusement : le fameux *utile dulci!* Nos *ciceroni* étaient MM. Jules Brisson et Félix Ribeyre, auteurs ingénieux et impartiaux d'une publication qui est une idée : l'*Histoire des grands journaux de France*... Que de faits évoqués, rappelés! que de noms ranimés, ressuscités! que de particularités ravivées ou révélées ! Pour quiconque a vécu, depuis une vingtaine d'années seulement, de la vie parisienne intelligente, c'est un palpitant retour vers le passé, — un passé encore bien près de nous, mais dont certains faits, pourtant, semblent déjà aussi vieux que les faits et gestes de l'*Histoire romaine*, ou aussi extravagants que s'il s'agissait de mythologie! Pour celui qui, plus tard venu, n'a été ni acteur ni spectateur de ces temps, c'est enfin une révélation. Pour tous deux, l'intérêt est grand, et, qui que vous soyez, je veux essayer de vous indiquer ces étapes, en revenant rapidement sur un curieux voyage que j'avais entrepris hier en explorateur, un peu pour moi, beaucoup pour vous.

Le *Siècle*, la *Presse*.. On voit dans ce recueil comment ces deux puissants organes qui, l'un avec une fortune matérielle constante, l'autre avec des vicissitudes variées, sont nés d'une même idée : celle qu'eut, un soir de juin 1836, un homme qui a passé pour en avoir une par jour, M. Emile de Girardin. On verra que cette idée donna le jour à deux journaux, deux rivaux... faute au fondateur de la *Presse* de pouvoir s'entendre avec son associé M. Dutacq sur le choix du rédacteur en chef de cette feuille, destinée à tenter la réalisation du problème d'un journal à 40 francs vivant par les seules annonces. Du désaccord naquit la concurrence, et le *Siècle* et la *Presse* parurent le 1er juillet 1836. Ce jour-là, une littérature quotidienne fut créée en même temps que cette presse à 40 francs.

Au *Siècle*, ce fut M. Louis Desnoyers qui fonda le feuilleton de chaque jour, varié de spécialité selon le programme. C'est alors que Pierre Durand, un nom conçu pour plaire aux bourgeois, fut inventé par Eugène Guinot, et que M. Louis Desnoyers essaya d'une innovation inspirée de Bachaumont et de Grimm : une *Revue* anecdotique *de Paris*.

Nous voyons défiler, dans les cinquante pages consacrées au *Siècle*, tous les hommes et tous les faits dont la succession ou l'accumulation ont fondé l'archive de ce grand journal, celui dont le tirage est encore le plus considérable qui soit aujourd'hui en France. L'histoire de M. Louis Perrée est curieuse! Bien des faits inconnus, des particularités oubliées jaillissent autour de tous ces noms, dont bon nombre sont encore attachés à la fortune du journal. Saviez-vous, par exemple, que M. Léon Plée est fils du célèbre voyageur naturaliste qui a donné son nom à l'une des plus charmantes fleurs de la Caroline du sud et à l'un des plus curieux insectes de l'ordre des hémyptères, lui, le hardi innovateur du Bulletin politique, l'auteur polygraphe du *Commentaire sur l'atlas de l'empire ottoman* de Hammer, et de cent autres écrits qui vont de l'*Histoire des religions* à la *Kleidomancie*, ou l'art de juger du caractère des gens par leur costume?

Que de faits politiques inconnus ou oubliés sur la carrière parlementaire de M. Louis Havin, envoyé par 120,000 suffrages, sur 121,000 votants, à la Constituante! Les curieuses particularités sur 1848, sur le jour où celui qui allait être six fois de suite élu vice-président de la chambre, accompagna la duchesse d'Orléans et le comte de Paris à cette séance sans seconde où M. de Lamartine fit repousser la régence! Vous lirez ensuite une foule de choses peu connues sur Louis Jourdan, de la Bédollière, Taxile Delord, Auguste Luchet, V. Borie, Louis Desnoyers, Hippolyte Lucas, etc., etc. La notice sur M. Frédéric Thomas est particulièrement curieuse. On voit que tous ces écrivains ont dans diverses voies, une accumulation de titres littéraires. M. Louis Desnoyers a créé le *roman-feuilleton ;* il a été rédacteur en chef de la *Caricature* et du *Corsaire;* il a co fondé le *Charivari ;* il a eu la première idée de la Société des gens de lettres ; il a collaboré à vingt pièces de théâtre et écrit cinquante volumes : *les Béotiens de Paris, les Aventures de Robert-Robert*, celles de *Paul Choppart*, celles *d'une pièce de cent sous*, etc., etc. Critique musical excellent, il a été appelé au *National* par Armand Carrel, pour remplacer M Fétis.--M. de Biéville, qui vient ensuite, a composé plus de cinquante pièces de théâtre seul, ou en collaboration avec Scribe. Bayard, Mélesville, Théaulon, Dumanoir, etc., etc. Son nom reparait souvent sur l'affiche du Gymnase par la dernière création de Bressant : *Un Fils de famille*. — M. Anatole de la Forge est un ancien diplomate qui aime l'Italie et les nobles causes, celle de l'art comprise, qui les sert avec talent, avec ardeur, et dont on attend une grande *Histoire du cardinal de Richelieu*.— M. Hippolyte Lucas enfin, pour abréger, a vingt ans de journalisme critique et a obtenu de très-grands succès au théâtre et dans l'histoire spéciale.—Quant aux particularités, il y a les duels du *Siècle :*

Duel de M. Edmond Texier avec M. Dutacq; — dito, du même avec M. Granier de Cassagnac.—Puis ce sont : M. Jourdan avec M. François, — M. Léon Plée avec M. de Montferrand, — M. Taxile Delord avec M. Ponsard,—M. Eugène Guinot avec l'avocat et ancien député Coralli. — Autre particularité : au *Siècle*, il n'y a que trois décorés : MM. Ed. Texier, Hippolyte Lucas et Anatole de la Forge. M. Texier fut décoré pour sa campagne de journaliste au milieu de nos armées en Italie ; — les deux autres le furent jadis pour des travaux étrangers au journal

le *Siècle*. On dit M. Léon Plée officier de plusieurs ordres étrangers. Quant à M. L Havin, il n'a jamais voulu accepter la Légion d'honneur.

Nous reprendrons prochainement ce petit voyage rétrospectif à propos d'un autre grand journal.

Le bruit courait que le Pré Catelan allait rouvrir, que la lice était offerte pour la succession de M. Ernest Berr, — lequel donna dans ce lieu charmant des fêtes si recherchées, et qui auraient obtenu la longue vogue qu'elles méritaient, si les moyens de transport immédiat n'avaient manqué aux masses. On nommait les candidats, les concurrents, et parmi eux celui qui semblait à bon droit réunir le plus de chances de réussite devant le conseil municipal et M. le préfet : M. Marc Fournier, le populaire directeur de la Porte-Saint-Martin. Les partisans de cette candidature, déjà très-sympathique à la presse, faisaient valoir que *l'impresario* en question voulait d'abord livrer au public *l'entrée gratuite* du Pré, ce qui est une idée généreuse d'abord, et ensuite ce qui s'appelle *une idée*. M. Marc Fournier comptait faire ses recettes à l'intérieur par les *attractions* closes : les spectacles, les ballets, les curiosités, les exhibitions, et enfin par les restaurants, les cafés, etc. On comprend quelles ressources immenses apportait avec lui, dans cette entreprise d'été, le directeur d'un si grand théâtre, disposant de tant de décors, de machines, d'appareils, ayant une double troupe un peu désœuvrée durant la belle saison, ayant un orchestre, des danseuses, tout un ample personnel d'employés à ses ordres, — un homme enfin, animé d'un vif et ingénieux esprit d'initiative.

Mais il paraît qu'on hésite aujourd'hui, — non pas à choisir M. Marc Fournier, qui reste avec toutes les chances d'être préféré à ses concurrents, — mais bien à concéder à nouveau le privilége du Pré Catelan. Nous n'avons pas à discuter les motifs de réserve qu'éprouve, pour cette réouverture, la commission du conseil municipal, chargée par le préfet d'examiner l'affaire. Mais nous tenons à nous joindre à ceux de nos confrères qui ont, en cette circonstance, appuyé les titres de M. Marc Fournier, en souhaitant vivement sa nomination à cette *impresa* d'été.

L'autre semaine on vendait à la salle Drouot des tableaux et des émaux. Les tableaux étaient de tout le monde, de personne... les émaux étaient de Petitot. On sait que ce Jean Petitot, calviniste zélé, en sa qualité de Genevois, mais surtout miniaturiste excellent, inventa la peinture sur émail, ou plutôt *en* émail (c'est-à-dire sur cuivre ou sur or, à l'aide de couleurs vitrifiables et fondues à une haute température), on sait, disons-nous, que Petitot inventa les procédés où il a excellé, étant au For-Levêque, où il avait été enfermé après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut tour à tour peintre des rois Charles Ier et II d'Angleterre, et enfin de Louis XIV, dont il a représenté toute la cour, y compris Bossuet qui avait vainement tenté de le convertir. — A cette vente on abandonna pour 105 francs une assez bonne toile de chasse, haute de quatre mètres sur cinq de long, que bon nombre d'amateurs n'auraient su où loger. Par contre, les Petitot furent plus que couverts de piles d'or, — la plupart n'ayant guère que le diamètre d'une pièce de 20 francs. La pile fut de quatre-vingts louis pour le portrait du duc d'Anjou, — de cinquante pour Anne d'Autriche, — de soixante-quinze pour Mme des Houlières, — de cent pour Mme de Montespan, — et de cent trente-cinq pour Mlle de la Vallière ! Quinze portraits qui, étalés côte à côte, ou plutôt joue à joue, auraient facilement tenu dans la main pourtant si petite de Mme de P..., ont été payés une somme bien supérieure à celle que la main d'Hyacinthe, du Palais-Royal, pourrait contenir en or : soit tout près de vingt-mille francs, sans les frais!

Billiet, dit notre dernier courrier, à propos du *Monde judiciaire*. Où l'imprimeur a-t-il pris ce *Billiet*? On avait écrit *Billiart*, — Norbert Billiart, — et il semble que sur l'épreuve il était bien composé ainsi! Comment s'expliquer la transformation de Billiart en Billiet, et du nom d'un homme connu par ses talents et son esprit en parfait inconnu? Si le *Monde judiciaire* est un utile, intéressant et souvent très-amusant recueil, c'est qu'il est rédigé par M. Norbert Billiart, et nul ne songerait à le recommander s'il s'agissait d'un M. Billiet. Le bon *Billiet* qu'aurait Lachâtre !

Les morts vont vite... dans les lettres et dans l'art. Voilà coup sur coup que nous perdons Halévy, Henry Scheffer, Emile Vanderburch : un compositeur, un peintre, un vaudevilliste. Vanderburch était un des doyens de sa spécialité. Sa première pièce : *un Brelan de Gascons*, date de 1816; sa dernière, en collaboration avec M. Sardou, les *Premières armes du Figaro*, est de 1859, total quarante-trois ans de carrière bien remplie soit par des œuvres personnelles, soit par des collaborations. Parmi ces pièces il faut rappeler *Cotillon III, le Sanglier des Ardennes, un Premier amour et le Gamin de Paris*, ce triomphe de Bouffé. En dehors du théâtre, Emile Vanderburch, plus Parisien qu'on ne serait tenté de le supposer par ce nom flamand, a publié des travaux distingués, de différents genres : vers et prose, roman, épîtres, nouvelles, histoires, critiques, brochures politiques et livrets de musique. Il est mort à Rueil, où il s'était retiré depuis quelques temps, à l'âge de soixante-huit ans, fort regretté des nombreux amis qui appréciaient autant ses excellentes qualités que ses talents.

On annonce le mariage de M. le comte de Gorothwohl de Croy-Chanel de Hongrie, avec Mlle de Laroche-Poncié. On sait que les Croy-Chanel portent les armes de la maison royale de Hongrie. Le prince Auguste de Crouy ou Croy-Chanel, qui remonte dans la dynastie hongroise jusqu'à 1204, par Dandré II dit le *Jérosolimitain*, fut, on s'en souvient, l'un des fondateurs du *Capitole*, et fort mêlé aux aspirations napoléoniennes sous le dernier règne. — Le comte Raoul de Croy-Chanel, plus particulièrement voué aux lettres et aux arts, a épousé une fille de Voyer d'Argenson, et est resté pendant vingt-cinq ans simple membre du conseil général d'Indre-et-Loire. On a de lui des études statistiques et autres travaux particuliers à la Touraine, des voyages, et aussi de bons tableaux exposés en 1822 et 1824. C'est son fils dont on annonce aujourd'hui le mariage, — au moment même où le chef de l'émigration hongroise, le général Klapka, proteste, par une lettre publiée dans la *Presse* du 30 mars, contre toute prétention d'un membre de cette antique famille, à faire « du champ de bataille de la liberté une arène d'ambitions personnelles. »

Une commission présidée par M. Auber va s'occuper de réunir les sommes nécessaires à l'érection d'un monument à la mémoire d'Halévy.

Si active, si remplie que fût la carrière de l'illustre maëstro, ses charges de famille étaient telles, qu'il n'avait pu amasser de bien. On dit que divers de ses co-religionnaires ont décidé de pourvoir aux besoins, à la dignité d'existence de la veuve, des sœurs, des enfants du mort. Disons d'abord que c'est le baron James de Rothschild qui a voulu faire seul les frais des pompes funéraires qu'on a vues, sans parler d'autres libéralités. On ajoute que M. Rodrigues a déclaré à Mme Halévy vouloir se charger de la dot de ses deux filles, — et que MM. Péreire, qui avaient concédé au maëstro divers terrains du nouveau boulevard Malesherbes, se chargent d'acquitter toutes les échéances, en attendant la plus-value qui ne pourra manquer d'être considérable. On cite diverses autres particularités analogues, qui témoignent, une fois de plus, de cette grande confraternité, de cette louable solidarité de la famille hébraïque, remarquable par un esprit de corps, d'appui, de charité, de zèle enfin, qu'on ne trouve à ce point dans aucune autre religion.

CORRESPONDANCE. — A madame R. de V..., à Paris : L'abus des noms propres à propos des bals et soirées? Un longue expérience de la Chronique nous a prouvé que l'on contente une immense majorité de personnes en les nommant, et que celles que cela contrarie forment une rare minorité. La victime communique l'article à tout le monde, en feignant de se plaindre, de se récrier... mais en réalité c'est là un prétexte pour le faire lire! N'avons-nous pas entendu maintes doléances de la part de femmes dont le *Sport*, le *Nord*, et d'autres chroniques du monde, avaient omis le nom, en citant mesdames telles et telles à propos des grands bals ministériels?

— A la dame qui se dit R. B. : Mais *il* n'avait rien promis! Toutefois *il* nous charge de vous dire qu'il obéit à l'esprit... incertain de savoir s'*il* se rend à la beauté. Envoyer de nouveau au 61.

— A *l'indiscrète Italienne* (sic) au bal du ministère de l'intérieur : qui était ce domino noir avec un nœud formé du ruban de l'ordre espagnol de Charles III, sur le cœur. — *Chi lo sa? Se lo potessi sapere non lo dirai!* On a généralement supposé que ce n'était ni Bache des Bouffes-Parisiens, ni Jud. On assurait à une table du souper, présidée par Mme la baronne de Poilly (fille aînée du marquis du Hallay-Coëtquen), que M. de Martres, un des hauts fonctionnaires du ministère, connaissait cet implacable et trop mystérieux domino, qui a aussi longtemps causé avec M. Latour du Moulin, et avec le vicomte d'Anchald. L'inconnue a, paraît-il, donné rendez-vous dans l'exèdre de la grande île du Bois de Boulogne, pour le dimanche *de la Passion*, vers quatre heures, à sept ou huit curieux qui, chacun de son côté, se croit seul l'objet de cette piquante promesse. Qu'ils apprennent ici leur nombre et s'embrigadent pour aller au rendez-vous! — Quant à la chatte blanche sur laquelle nous interroge une autre lettre signée de l'éternelle et vague *abonnée*, nous dirons que s'il s'était agi du bal des artistes, nous n'eussions pas douté que ce fût Mme Miolan...:

— Encore la mi-carême!

On nous écrit :

« Monsieur, au dernier bal travesti, chez M. le comte de Persigny, j'ai entendu ce lambeau de conversation, à propos d'une belle personne richement déguisée en marquise Pompadour :

« — Comment la trouves-tu ?

» — Je trouve *qu'elle n'a plus besoin du batelier!* »

» Qu'a voulu dire ce domino avec ce *batelier*, pourriez-vous me le faire comprendre?

» Agréez. »

Réponse : S'il ne s'agit pas de la personne même qui nous écrit, nous dirons que le domino, peu galant, a évidemment voulu dire que la dame était « *passée* » (pardon!)

Dialogue entre deux invités au spectacle donné mardi au palais de la Présidence du Corps législatif; onze heures :

« — Comment arrivez-vous si tard?

» — Ne m'en parlez pas, j'étais prisonnier de guerre, chez des Anglais, ou de *guère*, plutôt! car cette lady R*** n'est ni belle, ni... On a déjà joué une pièce, n'est-ce pas? je suis désolé, déçu, d'avoir été détenu... Comment était cette comédie, le... les *Bons Conseils*, dit le programme?

» — Ingénieuse et spirituelle, — reposant sur une idée très-vraie, très-bien observée, — pleine de mots heureux. On ne saurait dire combien ce M. de Saint-Rémy a le ton, le style du théâtre.....

» — Oui, *Monsieur Choufleury est resté* à la fois chez lui... et... une adorable bouffonnerie, ce qu'on peut même appeler une étude de mœurs des plus amusantes! Qui est-ce qui jouait? Ah, je vois : Mélanie, Delaporte, Derval, Dieudonné.... Peste, c'était bien monté! Je ne doute pas qu'à la fin Dieudonné n'ait épousé Mlle Delaporte?

» — Parfaitement, et aux acclamations générales. On a demandé l'auteur, on a redemandé les acteurs... Il y a eu des éventails cassés et bien des gants crevés à applaudir; la pièce ira sans doute au répertoire du Gymnase.

» — Et le comte de Morny? je n'ai pu le saluer encore...

» — Il paraissait s'amuser beaucoup du succès de son ami Rémy...

» — Mais vous étiez bien loin pour entendre, ce me semble?

» — Vous voyez, impossible d'approcher davantage... Aussi, ai-je perdu quelques fragments de dialogue, attendu qu'il y avait autour de moi des députés... qui ne parlent jamais à la chambre, mais qui se rattrapaient ici... où ils auraient dû s'imiter eux-même, en se taisant .. comme ils font là-bas!

» — Ah! voilà la seconde pièce, attention!

C'était une scène comique, où Brasseur, travesti en femme, se livre à toutes sortes de lazzis, de coq-à-l'âne et dénormités d'un irrésistible comique. — Après quoi, vint la seconde pièce : la *Manie des Proverbes*, jouée par les acteurs du Palais-Royal. Mme de Saint-Phar..... c'était Mme Thierret! Les bonnes folies, et comme on a ri de ces naïvetés, de ces reparties, de cette succession de scènes d'un burlesque achevé, et d'une verve intarissable! Brasseur, Priston, Pelletier, Kalekaire ont interprété la pièce avec un entrain augmenté par le bon accueil qu'on leur faisait, ce dont M. Saint-Rémy eût été très-satisfait... si son absence n'eût été expliquée par sa présence probable au beau concert donné à la même heure par Mme la comtesse Waleswska. L'auditoire était formé, en outre des princesses Bonaparte, de tout le *haut Paris ;* beaucoup de jolies femmes, et des toilettes de tout éclat, de toute élégance. On s'est séparé à une heure, par une belle nuit printanière, les hommes se répétant les mots heureux de la soirée, et les femmes se demandant pourquoi on ne dansait pas un peu..... La faible femme est insatiable de plaisirs!

JULES LECOMTE.

P. S. Mme la comtesse Dash proteste sérieusement, et de façon à être crue, qu'elle ne connaît aucune *Colombine*. Dont acte.



Palais historique de Ségovie (Espagne), détruit par un incendie, le 8 mars.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Combat naval de New-Port-News, les 8 et 9 mars. — Le *Merrimac* coulant le *Cumberland*. (Voir notre Courrier d'Amérique.)

Bal donné le jour de la mi-carême au ministère de l'intérieur.

La mi-carême est une oasis que le plaisir s'est salutairement ménagée dans ce désert d'abstinence qui s'étend du jeûne du mercredi des Cendres aux liesses du dimanche de Pâques.

Le pauvre corps humain, contrit et mortifié par vingt jours de pénitence, jette un regard en arrière et se rappelle, ce jour-là, les joies du carnaval. Il oublie de compter les longues heures qui le séparent encore du moment où finira l'expiation.

L'esprit est si prompt et la chair si facile à la tentation que la mi-carême ne manque pas de fervents, surtout dans ce Paris qui est à la fois le paradis des femmes et le purgatoire des hommes. Petits et grands s'en donnent à joie que veux-tu. Les flons-flons des bals de barrière et l'harmonie de l'orchestre de Strauss se livrent à toutes leurs inspirations harmoniques. La grande cité se réveille à ces accents qui galvanisent sa gaieté pendant vingt-quatre heures. Affolée de plaisirs, elle ressuscite pour un jour les fantaisies carnavalesques.

Evohé! évohé! Les saturnales ressuscitent et Paris tout entier veut s'amuser.

Qu'il s'amuse donc. Tous sont égaux devant le plaisir, et le plaisir veut entrer partout.

Et la garde qui veille à la place Beauveau
N'en défend pas les ministres.

Le jour de la mi-carême, M. le comte de Persigny, ministre de l'intérieur, a ouvert ses magnifiques salons aux invités qu'avait élus sa large et délicate hospitalité.

C'est à un bal costumé que le ministre conviait l'aristocratie parisienne. Les hommes distingués et les jolies femmes s'y étaient donné rendez-vous.

Mme la comtesse de Persigny, en costume d'oiseau de nuit, a fait avec la grâce distinguée et l'affabilité spirituelle qui lui sont familières, les honneurs de sa splendide soirée.

C'est elle qui a conduit le cotillon et donné le signal du souper assis qu'elle offrait aux danseurs et aux danseuses fatigués.

Ce souper, dont Carême seul pourrait énumérer toutes les délicatesses, a été servi au premier étage par tables de dix convives. Cette attention de bon goût enlevait au banquet l'aspect de ces tables d'hôte où les sympathies, comme les personnes, sont un peu trop placées au hasard et confondues dans l'agape commune.

Le bal a recommencé après le souper, pendant que les gens sérieux, peu enthousiastes de l'art de Terpsichore, promenaient leur spirituelle causerie au milieu des fleurs qu'abritait une galerie vitrée construite dans le jardin.

Un des plus curieux épisodes de ce bal travesti, est sans contredit celui que reproduit le *Monde illustré*, l'entrée de Don Quichotte et de Sancho Pança au milieu des rieurs étonnés.

Scrupuleux jusqu'à l'historique dans le grimé des physionomies et le détail des costumes, M. Cordier, auditeur au conseil d'Etat, et M. Randouin, sous-préfet, auquel les soucis de l'administration n'ont, Dieu merci! rien enlevé de son esprit et de son humour, ressuscitaient le chevaleresque héros de la Manche et son écuyer.

Cervantès les aurait reconnus l'un et l'autre. Il aurait été étonné de la facilité avec laquelle Sancho lançait ses aphorismes en toutes les langues, et s'était pris ce soir-là d'un bel amour pour l'anglomanie.

Si quelques cavaliers avaient sacrifié à la couleur historique dans leurs costumes, les dames avaient su, dans la composition des leurs, allier la grâce à la richesse.

Parmi les plus remarquées, nous citerons la belle princesse Charles Bonaparte, en myosotis; Mme la comtesse de Morny, en Pierrette; Mme la comtesse Walewska, en magicienne; Mme d'Hauteserve et Mme Copens, en Espagnoles; Mlles du Halley, en fantaisies mousquetaires. Mme L. Magnan s'était heureusement inspirée d'actualité en revêtant le costume d'une grecque de Syra; Mme Haentjens était en Ecossaise, et Mme de Corvaïa, en chatte blanche.

Sur cette élégante variété de costumes pleins de goût, venait trancher de temps à autre l'originalité audacieuse de quelques déguisements excentriques, chargés, comme Sancho Pança et Don Quichotte, de donner la note comique dans ce concert de gaieté aristocratique.

C'est ainsi que les rires de l'élégante réunion ont beaucoup applaudi l'apparition de M. le comte de Choiseul-Praslin en costume très-réussi mi-nymphe et mi-satyre; celles de M. le duc de Caderousse, en costume désordonné de joueur; de M. le prince de la Moskowa, en *varlet* du moyen âge, et de M. Bartholony en mandarin.

Cet adieu aux fêtes travesties de l'hiver a été des plus brillants.

Les feuilles que le printemps fait s'ouvrir au soleil seront tombées sous les froids de l'automne, et l'élégante société parisienne parlera encore du bal de M. le comte et de Mme la comtesse de Persigny.

ACHILLE ARNAUD.

Incendie du château de Ségovie.

Heureusement que M. F. Thorigny reste encore à la France. Grâce au talent de ce dessinateur et aux investigations archéologiques du *Monde illustré*, nos lecteurs pourront se faire une idée du fameux Alcazar de Ségovie, qu'un incendie a détruit le 8 mars dernier presque en totalité.

Les murs seuls sont restés debout.

Les flammes se sont développées avec une telle rapidité que toutes les richesses artistiques et historiques que renfermait le palais de Jean II, d'Henri III et d'Isabelle la Catholique ont été consumées malgré les vigoureuses mesures qu'on a employées pour combattre les ravages du feu.

Ce monument, bâti par les Goths, embelli par les Arabes et décoré intérieurement par les soins des souverains d'Espagne, renfermait dans la *salle des rois* une série de statues en bois peint et de grandeur naturelle représentants, en costume d'apparat du temps, les rois d'Oviédo, de Léon et de Castille, depuis Truela Ier qui régnait en 760, jusqu'à Jeanne la Folle qui mourut en 1555. Fernand Gonzalez et le Cid avaient été jugés dignes de figurer dans ce musée des souverains.

Les mosaïques, les dorures et les sculptures des autres appartements étaient d'une remarquable beauté. Quelques tableaux des grands maîtres, entre autres l'*Adoration des Mages* de Barthélemy Carducho, une bibliothèque composée de plus de 12,000 volumes dont quelques-uns très-rares, une collection de riches armures formaient l'ensemble des richesses artistiques de l'Alcazar de Ségovie.

Ce château, qui consistait en une immense tour carrée, dont les divisions intérieures avaient varié selon les âges, a longtemps servi de prison d'Etat. On prétend même que Lesage, le si spirituel auteur de Gil-Blas, y resta enfermé quelque temps. C'est dans l'Alcazar qu'Alphonse Le Sage avait composé les fameuses tables astronomiques. Cet édifice avait été réservé aujourd'hui à l'école d'artillerie.

Tous ces souvenirs, toutes ces magnificences ont disparu en quelques heures, et au moment qu'il est il ne reste plus de l'Alcazar de Ségovie que quatre murs rongés par la flamme et noircis par la fumée.

LÉO DE BERNARD.

TYPES PARISIENS.

N° 3.

TRIPOLI, FILS DE LA GLOIRE.

Ce grand vieillard alerte, droit et ferme, le sac au dos, la tête coiffée d'un shako de grenadier russe, la

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE [1]

(Suite.)

Ce sourire de l'autre me baigna comme une onction céleste. Ecoutez, à cette heure où après tant de jours écoulés, je rentre dans ce jardin de ma jeunesse, tout mon être frémit encore à ce souvenir enchanté. J'étais faible jusqu'à l'épuisement; ce qu'éprouve un malade ne ressemble en rien aux sensations de l'homme en santé. On dirait que l'âme est alors capable de savourer des breuvages plus subtils et meilleurs. L'autre était belle à la façon de l'ange gardien dont l'aile déployée abrite ceux qui souffrent; mes yeux dessilés voyaient son âme au travers de sa divine beauté. Elle m'aimait, ou du moins ma fièvre me donna ce rêve : il me sembla que je lisais l'aveu de son cœur dans ses yeux. En pensée, je m'agenouillai devant elle et je lui promis ma vie.

Le docteur me tâta le pouls pendant cela. Il disait :

— Voyez, mesdames, voyez! La potion! Il n'y a pourtant pas de sorcellerie là-dedans! Je voudrais que tous les sceptiques en fait de médecine fussent ici rassemblés pour les écraser sous ce témoignage... ou plutôt pour les éclairer, mesdames, car il ne faut écraser personne. Je suis malheureusement un peu vif... Le pouls prend de la force, le visage se colore, l'œil s'anime... Cette potion est un philtre!

Elles se levèrent toutes deux en même temps pour venir à mon chevet. Elles étaient à peu près de taille pareille, l'aînée un peu plus grande que la liseuse et aussi plus élancée. Elles se tenaient par la main. L'aînée n'avait pas encore parlé.

— Bon docteur, dit-elle seulement, votre potion a produit un miracle.

Je fermai les yeux; mon cœur me faisait mal à force de battre. La voix était comme le visage, grave et d'une suavité si pénétrante qu'elle m'enleva comme une aspiration vers le ciel.

Oh! laissez-moi, laissez-moi, madame, reposer ma vue sur ce tableau qui, pour vous, est pâle et décoloré peut-être, mais qui éclaire et parfume les nuits tristes de ma solitude. Il est une heure triomphale où la fleur a tout son éclat, la femme tout son empire, l'homme tout son amour. La veille, le bonheur n'était pas encore; le lendemain, hélas! il n'est plus. Ce fut l'heure choisie où Dieu éveilla mon cœur; ce fut le berceau de mes jeunes transports. La fleur de mon existence éclata sous le baiser du soleil. Je fus heureux par la foi, par l'espérance, par la tendresse, les trois mystiques vertus qui sont comme les sens immatériels de notre âme. Je sortis des limbes, je naquis à la lumière, je chantai en moi-même le muet cantique des éternelles gratitudes.

Je ne les connaissais pas; je ne savais pas leurs noms. C'est ma fièvre que je vous raconte, car la seconde vue de ma fièvre empiétait sur l'avenir. Elles étaient là toutes deux, près de moi, et je ne saurais exprimer combien toutes deux elles m'étaient chères. Toutes deux? oui, et presque également. Il me paraissait dans le vague de ma pensée que cela était possible et qu'il ne me fallait point choisir.

Je n'avais vu d'abord que la plus jeune; ensuite, l'aînée avait d'un seul regard remporté la victoire. Maintenant que je les sentais auprès de moi *toutes deux*, je ne les séparais déjà plus dans ma pensée. J'étais heureux par l'une et par l'autre. Il n'y avait point de mieux aimée, en ce moment qui n'était qu'un rêve, ou si je m'exprime plus clairement ainsi, en présence de la mieux aimée, j'eusse regretté la présence de l'autre.

Ces rêves sont insensés. — Autour de nous, c'était le calme d'une splendide matinée d'automne, au milieu des bois. La brise tiède apportait l'austère parfum des feuillées. J'entendais la voix prochaine des grands ormes balancés lentement. Se pouvait-il que les oi-

[1] Voir les n°s 255, 256, 257 et 258, 259.

moustache en croc, le jarret tendu, l'œil au vent, est un ancien volontaire de la première république, il a connu l'empereur simple officier en 1798.

Pendant la campagne d'Égypte, il était au mont Thabor et à Aboukir, c'est un de ceux auquel le grand général a dit : « Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ». Et quand Kléber, étouffant le futur empereur de ses deux bras nerveux et l'enlevant de terre, lui disait : « Vous êtes grand comme le monde, » Tripoli était encore là.

Il était aussi à Ulm, à Austerlitz, et c'est à la droite, avec le maréchal Soult qu'il a assisté à cette grande journée dont le sôleil nous illumine encore ; le soir, quand l'empereur parcourut à pied les bivouacs, il était un de ceux qui allumaient des torches de pailles sur son passage.

Tripoli est plus qu'un ancien soldat, c'est une légende, c'est une des grandes pages de notre livre d'or; il a partagé la bonne et la mauvaise fortune du héros qu'il pleure encore, et, en 1815, il a cràsement brisé son sabre. Quand vinrent les Cent-Jours, quand on apprit que l'empereur venait de débarquer à Cannes, que que le brick *l'Inconstant* avait croisé la flotte anglaise et échappé à sa surveillance, que Grenoble ouvrait ses portes, que partout sur son passage l'armée accueillait son ancien général aux cris de : Vive l'empereur! Tripoli crut encore à l'étoile de son héros et rentra dans la garde; mais Waterloo fut sa dernière étape et, s'il eût pu suivre l'empereur à bord du *Bellérophon*, je suis sûr que Tripoli n'eût pas hésité à s'exiler à deux mille lieues de son pays pour ne pas abandonner son général.

Les idées de Tripoli sont devenues vagues et confuses ; au milieu de cette fumée de poudre, de ces éclats de bombes, de ce tonnerre des canons, il ne lui reste qu'une pensée fixe, la haine contre les Anglais, et un souvenir, aussi net que s'il datait d'hier, de l'invasion des alliés.

Nous n'avons jamais pu parvenir à découvrir la légende de ce shako russe qui sert de coiffure à notre héros. Il doit y avoir là-dessous quelque drame lugubre que nous regrettons de ne pouvoir lui arracher; mais quels que soient les efforts que nous ayons faits pour cela, nous n'avons recueilli que de vagues indications qui fourniraient peut-être quelq .es notes pour un roman, mais qui ne sont pas du domaine de l'histoire anecdotique.

L'industrie de Tripoli consiste à vendre une poudre rosée qui sert à nettoyer les cuivres et, comme le sage n'avance rien qu'il ne prouve, Tripoli s'est couvert la poitrine d'une foule de plaques de shakos, de grenades, de boutons, de plaques, de baudriers qui sont brillantes comme l'or, et dont l'éclat est dû à la poudre à laquelle il a emprunté son nom.

Tripoli a ses habitués et ne s'attache pas au casuel ; il aime l'indépendance; il pouvait entrer aux Invalides, et a préféré toucher sa pension sans vivre au bord de la Seine, au milieu de ce peuple français que son général aimait tant : mais ses anciens frères d'armes qui savent son histoire et qui reconnaissent en lui un de leurs vétérants, lui assurent une clientèle qui ne lui fera jamais défaut. A l'Ecole militaire, les soldats ne voudraient pas nettoyer leurs buffleteries ou astiquer leurs sabres avec d'autre poudre que celle du père Tripoli, et le fils de la gloire est toujours le bienvenu parmi les jeunes gens qui peuvent lui raconter leurs souvenirs de Solferino et Magenta, en échange d'un de ses récits pittoresques de Mondovi et de Millesimo.

Si vous errez depuis l'avenue Lamothe-Piquet jusqu'à la grille de l'École, où si vous longez le quai depuis le ministère des Affaires étrangères jusqu'au pont d'Iéna, vous êtes sûr de rencontrer Tripoli, la pipe à la bouche, encore droit et ferme et toujours un peu *gai*. Il fait rimer volontiers gloire et victoire, et fredonne des chansons d'un autre âge. Je l'ai connu plus brillant qu'aujourd'hui, mais néanmoins personne, en voyant ce grand vieillard si heureux et si fier d'être Français, ne pourrait s'imaginer qu'il a connu Moreau et Pichegru, qu'il a passé la Béresina et qu'il a vu les flammes du Kremlin. Par un certain respect de la discipline, Tripoli a conservé le costume militaire; il porte toujours le sac et la veste de petite tenue. D'une propreté et d'une rigidité toute militaire, il semble toujours prêt à répondre à un appel ou à un sonnerie de clairon; il parle volontiers seul, et, comme le pauvre homme n'a plus beaucoup de suite dans les idées, il n'est pas rare de l'entendre tout d'un coup entamer un commandement militaire de toute la force de ses poumons.

Il pousse jusqu'au fanatisme le respect de la consigne et se trouve si malheureux de ne plus en avoir depuis plus de quarante ans, qu'il s'en impose de volontaires auxquelles il se garde bien de manquer.

Vivant dans une modeste aisance, grâce à sa pension et à sa petite industrie, il peut, de temps à autre (peut-être un peu souvent) boire à la mémoire du grand homme, et quand reviennent les glorieux anniversaires, quand Tripoli endosse ses glorieux haillons pour aller sous les voûtes des Invalides déposer une couronne sur la tombe du *général*, voyant de nouveaux drapeaux se joindre à ceux qu'il a vu remporter, il trouve que *les Français sont toujours les Français*, et qu'il y a encore de beaux jours pour sa patrie.

CHARLES YRIARTE.

SŒUR MECHTILDE

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE.

(Suite et fin.)

Le mot de bal n'excitait pas son indignation.. Mais en revanche, tout le monde savait bienque *sainte* Mechtilde ne dormait pas plus de quatre heures par nuit, et que sans en faire rien paraître, elle priait et travaillait toujours.

Je n'aurais jamais osé l'interroger sur sa vie, lorsqu'un jour, elle me remit une lettre d'une de mes tantes, qui habitait Versailles, et dont j'avais été le favori dans ma plus tendre enfance, à l'âge où les faveurs de tantes consistent en bâtons de sucre d'orge. Sœur Mechtilde, qui était la discrétion même, ne put s'empêcher de me dire :

— Mon petit ami, il me semble que je connais parfaitement l'écriture de cette lettre. Elle ressemble à celle d'une de mes intimes amies de pension.

— C'est de ma tante Desmazières, lui dis-je.

— Votre tante est mariée ?

— Sans doute.. A mon oncle Desmazières.

— Quel est son nom de demoiselle?

— Louise Pollet.

— C'est bien cela! Excellente Louise! Elle ne sait pas sans doute ce que je suis devenue, et pourtant, notre amitié était passée en proverbe au couvent.. Du moins se porte-t-elle bien? Est-elle heureuse?

— Je le crois, ma sœur. Je l'ai vue très-rarement depuis son mariage. Cependant permettez-moi une remarque, j'ai toujours entendu dire jusqu'ici que ma mère et ma tante Desmazières avaient été élevées, chez leurs parents.

— Rien n'est plus vrai, seulement, votre tante Louise, passa deux ans au couvent des Dames Anglaises à Bruges, et c'est là que nous nous sommes connues. Quand vous lui écrirez, veuillez me rappeler à elle, et l'assurer de mon affectueux souvenir. Mais comme elle ignore que j'ai pris le voile, le nom de sœur Mechtilde ne voudrait rien dire pour elle. Parlez lui seulement de Berthe de Montlouis...

— Eh quoi! vous seriez cette mademoiselle Berthe...

— Non, mon enfant, je suis tout simplement la bonne sœur Mechtilde comme vous voulez bien m'appeler... Et qui n'échangerait pas contre un royaume le plaisir de soigner les petits collégiens.

Je venais de me rappeler une histoire racontée au moins cent fois, au coin de la cheminée du salon paternel, par ma mère et ma tante Louise. Bizarre rencontre! Ce nom de sœur Mechtilde, que le respect et la reconnaissance de tous mes condisciples avaient fait si vénérable pour moi, cachait précisément le nom de mademoiselle Berthe de Montlouis, l'objet de mon premier sentiment d'admiration. Ce nom était toujours accompagné dans les récits de ma mère et de ma tante, des mots de dévouement, de bonté sans pareille; de beauté angélique, de grand cœur.

---

seaux eussent un chant si ému? Jamais je n'avais entendu les oiseaux chanter de cette sorte. Au lointain le moulin répétait sa parole monotone, et la distance adoucissait jusqu'au murmure l'appel mugissant des taureaux. Il y avait une vigne dont les feuilles rougies faisaient à la fenêtre une guirlande de pourpre, et parmi ses festons, le soleil oblique mettait un diamant aux grains mouillés des raisins murs.

Je ne me souviens pas de tout cela : je le vois, je le sens, je l'écoute. Le son de la pendule qui sonnait les heures est dans mon oreille. Devant mes yeux est la jardinière rustique où les glaïeuls hautains mêlaient leurs nuances violentes aux mélancolies effacées des chrysanthèmes. Tout reste vivant pour moi, jusqu'à la figure naïve et honnêtement comique de ce brave médecin de campagne, orgueilleux du miracle produit par sa potion.

Et certes, je vous ai dit toutes ces choses pour le charme de vous les dire, madame; il ne se passa rien qui puisse motiver cette minutieuse mise en scène. J'ai donné, voilà tout, satisfaction à l'égoïsme de mes souvenirs. Au moment même où le docteur triomphait le mieux, un spasme me serra le cœur. Je ne souffrais pas, mais je sentais mon lit vaciller sous moi et j'avais peine à respirer. Je ne sais si je m'endormis; je crois plutôt que j'eus une syncope. La chose certaine, c'est que je cessai d'entendre et de voir.

Cet état d'insensibilité dura longtemps; il faisait nuit quand il prit fin. Une veilleuse, placée loin de mon lit, laissait ma chambre dans une demi-obscurité. Un ronflement sonore guida mes yeux vers une bergère où le bon docteur dormait comme un juste. Je voulus appeler, car une soif ardente me tourmentait; je ne pus; ma blessure, qui n'avait dans la matinée que de sourds élancements, me faisait cruellement souffrir.

Une ombre passa devant la veilleuse, dessinant la silhouette d'une taille exquise. Laquelle était-ce? Je sentis une main qui soulevait ma tête avec des précautions infinies, et la fraîcheur d'un verre toucha mes lèvres. Je bus avec avidité. Après avoir bu, j'effleurai de ma bouche les doigts qui tenaient le verre. On ne parla point. Une goutte d'eau tomba sur mon front. Était-ce une larme?

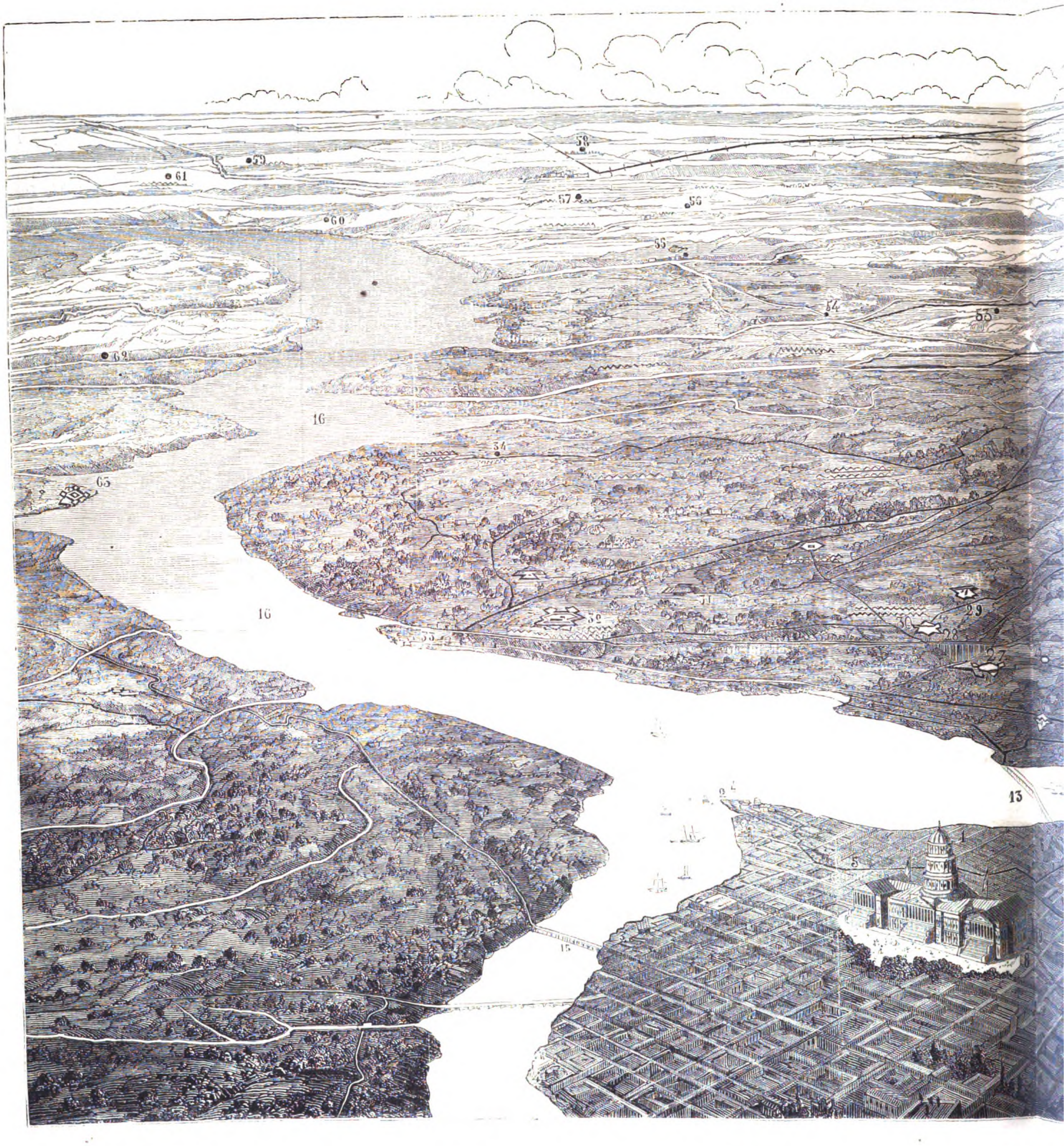
Celle qui m'avait présenté le breuvage était entre la veilleuse et moi. Son visage restait dans l'ombre et je ne pouvais le voir. Laquelle était-ce? Je dois dire que les chères sensations qui avaient empli pour moi les heures de la matinée étaient sous un voile. Il n'en restait qu'un vague reflet qui tournait autour de ma pensée engourdie. La situation de mon esprit n'en était que plus étrange. Cette double affection était en moi désormais indépendamment de tout travail mental. Il me semblait qu'il en avait toujours été ainsi et que mes deux amours étaient mon existence même. L'image de ma mère vint me visiter cette nuit, et c'était la première fois depuis cet accident. Je fus étonné d'abord de l'avoir oubliée, ne fût-ce qu'un instant, mais dans mon cerveau amolli, toutes ces notions de tendresse se confondaient étrangement. Il n'y en avait qu'une : j'aimais, et le sommeil de mon intelligence laissait à l'état d'énigme le mystère de mon cœur. Je ne désirais même pas faire le jour dans cette nuit où vaguement je n'entrevoyais que bonheurs et sourires. Je vous donnerai tout d'un coup ce niveau enfantin de ma pensée, en vous disant que pour moi nul chose, nulle rivalité, nul embarras n'étaient possibles. Je me faisais paisiblement le centre de tendresses multiples et amies qui n'avaient d'autre souci que de me créer un paradis ici-bas.

Je m'endormis, je m'éveillai plusieurs fois. Il n'y avait qu'une chose immuable : le ronflement du bon médecin. Quant aux visions gracieuses qui passaient dans mon ombre, elles variaient. C'était l'une et c'était l'autre tour à tour : du moins, je croyais voir ainsi tantôt la jeune fille, joyeuse comme l'espérance, tantôt la jeune femme, déjà mélancolique, l'ange gardien, celle vers qui toute mon âme s'élançait. Une fois, elles causaient ensemble toutes deux, à voix basse, et je les vis se séparer en échangeant un baiser.

Je tressaillis tout à coup au son d'un bruyant éternument. Il faisait grand jour et tout était comme la veille. Les oiseaux chantaient dans le jardin, les fleurs respiraient, les ormes se balançaient aux caresses de la brise. Auprès de la fenêtre, les deux jeunes femmes étaient assises en fraîches toilettes du matin; la liseuse penchée sur son livre, la brodeuse maniant avec distraction son aiguille indolente, et toutes deux guettant mon lit du même œil miséricordieux et attentif.

GUERRE D'AMÉRIQUE. — Vue à vol d'oiseau du théâtre de

PRISE AU-DESSUS DE WASH



1. Capitole de Washington.
2. Arsenal.
3. Chantier de construction.
4. Hôpital de la marine.
5. Le Tibre (rivière).
6. Institut [illegible]onien de Smith.
7. Monument de Washington.
8. Chemin de fer de Washington à Baltimore.
9. Maison de ville.
10. Observatoire.
11. Ile de Masan.
12. Georgetown (ville).
13. Grand pont.
14. Pont de l'aqueduc.
15. Chemin de fer.
16. Potomac (fleuve).
17. Fort Marcy.
18. Pont suspendu et fort Ethan-Allen.
19. Fort Corcoran.
20. Fort Tillinghast.
21. Hauteurs d'Arlington.
22. Fort Woodbury.
23. Fort Tillinghast.
24. Fort Craig.
25. Fort Albany.
26. Fort Runyon.
27. Fort Scott.
28. Fort mile [illegible]
29. Fort Wor[illegible]
30. Fort Blenker.
31. Séminaire de Fairfax
32. Fort Ellsworth et [illegible]
33. Alexandria (ville).
34. Chemin de Mont-Ve[illegible]
35. Colline de Mas[illegible]
36. Carrefour Ball.

…éâtre de la guerre sur le Potomac dans l'Etat de Virginie.

…ESSI DE WASHINGTON.



…Run.
…th.
…aker.
…e de Fairfax.
…worth et fort Lyon.
…a (ville).
…de Mont-Vernon.
…e Masson.
…Ball.

37. Chemin de fer de Londres à Hampshire.
38. Colline d'Upton.
39. Colline de Munson.
40. Barrière de Colombia.
41. Palais de Justice de Fairfax.
42. Colline de Flint.
43. Rencontre des chemins.
44. Gordansville (ville).
45. Fairfax (ville).

46. Warenton (ville .
47. Cub run (ville).
48. Gué de Yates.
49. Petite rivière Turnpike.
50. Chemin de fer d'Orange à Alexandrie.
51. Rivière d'Occoquan.
52. Bull run.
53. Colline de Miners.
54. Occoquan.

55. Dumfries
56. Palais de Justice de Staffort.
57. Aquia.
58. Fredericksburg
59. Rappahannock.
60. Batteries de la rivière.
61. King George.
62. Port Tabacco.
63. Fort Washington.

VIII

Le baron de Montlouis, père de sœur Melchtilde, était un gentilhomme d'ancienne lignée. Son château situé aux portes de Tournai, était renommé dans toute la Belgique et la France pour ses chasses princières et sa grandiose hospitalité. La baronne, morte après six ans de mariage, avait laissé à son mari deux enfants : un fils aîné et Berthe, dont la grâce et la beauté ajoutaient encore aux nombreux titres de gloire de la seigneurie de Montlouis.

Berthe était l'orgueil de tout le verdoyant pays traversé par la grande route qui conduit de Tournai au bois de l'Ermitage.

Le baron fut ce qu'on appelle vulgairement un homme heureux, tant qu'il passa les belles et vigoureuses années de sa maturité à meurtrir des perdreaux, et à tuer des lapins. Sa cave, justement célèbre, lui attirait beaucoup d'amis, retenus par un accueil sans façon mais cordial. Pourquoi faut-il qu'au nombre des visiteurs séduits par les mérites d'un clos Vougeot 1834 se trouvât M. Werner? Esprit remuant, discoureur persuasif, et sans cesse chargé d'affaires, d'entreprises, les poches bourrées de carnets, ce faiseur avait surtout aux lèvres l'éloge d'une mine de charbon qu'on avait cru découvrir à trois lieues de Tournai. Une jeunesse aventureuse, vingt ans de chasses et de table ouverte, conseillaient au baron d'apporter quelque mesure à son train de maison, ou de demander à la spéculation le moyen de le continuer. Cet homme très-loyal mais très-inexpérimenté, expiait par certains accès de lourdeur dans l'entendement l'agilité de sa robuste cinquantaine; son ardente crédulité mordit aux alléchantes perspectives présentées par l'imaginatif Werner. Il s'en suivit une série d'importantes mises de fonds destinées à activer l'exploitation de la mine, que l'on n'aurait pas plus vantée si elle eût été d'or pur au lieu de vil charbon. En moins d'un an, la mine qui avait englouti cinq cent mille francs, rapporta aux premiers actionnaires, une perte sèche d'autant.

Le baron y était pour les sept huitièmes de cette somme. Werner avait saisi cette occasion bonne de visiter l'Amérique. Pour la première fois de sa vie, le baron connut la gène et menaça d'en perdre la tête. Ce déplorable événement coïncidait avec le retour de Berthe à la maison paternelle. Quant au fils aîné du baron, majeur depuis un an, et disposant de grandes influences, il se portait candidat à la chambre de Bruxelles. Le baron était personnellement presque ruiné et ses enfants devaient en souffrir, car le bien de leur mère ne se montait pas à plus d'une vingtaine de mille francs de rente. Un beau matin qu'il s'était réveillé plus sombre que de coutume, M. de Montlouis, reçut la visite d'un fabricant du pays, M. Vignory, qui vint mettre au service de la candidature du jeune M. de Montlouis, trois cent voix dont il pouvait répondre, et à la disposition du baron lui-même cinq cent mille francs. Tout cela fut proposé avec assez de délicatesse pour ne pas effaroucher l'orgueil d'un La Rochefoucault. La vérité est que le jeune industriel avait conçu le plus vif amour pour Mlle Berthe, mais qu'il aurait consacré toute sa fortune à sauver les Montlouis de la ruine, sans oser risquer un aveu. A la nouvelle de ce dévouement aux siens, Berthe avait rougi de malaise, car elle ne songeait pas à se marier, et tout en devinant et en admirant les façons délicates du jeune homme, qu'elle connaissait de vue seulement, elle était sûre de ne jamais éprouver pour lui d'autre sentiment qu'une profonde estime.

Il n'y avait pas de raison pour que cet état de choses eût une fin, M. Vignory se taisant toujours, et Berthe n'ayant rien à dire, quand le frère de la demoiselle, au retour d'une excursion électorale en compagnie du discret amoureux, fut frappé de son sens élevé de toutes choses, de sa courtoisie et de sa bonne mine. D'ailleurs, les obligations considérables que son père et lui avaient contractées envers ce jeune homme le rendant digne d'une haute marque de reconnaissance, le jeune baron de Montlouis, qui soupçonnait une partie de la vérité à l'endroit des sentiments de son ami pour Berthe, le mit sur la voie des confidences et l'autorisa officiellement à s'adresser au chef de la famille, avec promesse d'appuyer de toutes ses forces sa demande. Berthe, moins résolue que jamais à changer d'état, eut l'héroïque bon goût, au premier mot qui lui en fut touché par son père de déclarer tout de suite qu'un tel mariage lui plaisait. Elle n'eut pas à se repentir de son abnégation, car dès la première visite, son prétendu la toucha agréablement par sa tenue et son langage empreints des traditions du meilleur monde et des nuances d'un esprit vif et charmant. Le lendemain, elle déclara au baron de Montlouis que c'était volontiers qu'elle consentirait à s'appeler Mme Vignory. Les paroles furent échangées. Berthe approchait de sa majorité, et il avait été décidé que le mariage aurait lieu le jour où ses vingt et un ans seraient accomplis.

M. Vignory, qui était immensément riche, voulait par contrat de mariage assurer à sa femme, en toute et irrévocable propriété, cinquante mille francs de rente, avec annulation de la dette du baron. Trois jours avant celui où le fiancé de Berthe allait signer par-devant notaire le texte de ces libérales intentions, une angine couenneuse le vint saisir et l'emporta après trois heures de souffrance. Il mourut en bénissant Berthe. La jeune fille le pleura sincèrement dans le secret de son cœur; elle perdait en lui un noble et doux ami. Le jour où elle eut atteint sa vingt et unième année, elle alla trouver son père et lui dit qu'elle ne se regardait pas comme dégagée par la mort de sa parole donnée à M. Vignory, et qu'elle ne serait jamais l'épouse d'un autre homme... Qu'en cette occasion, elle priait le baron de la laisser satisfaire un vœu qu'elle avait formé depuis l'extrême jeunesse, et qui était d'embrasser la vie monastique.

Elle invoqua à l'appui de sa demande trois graves raisons : Albert de Montlouis, seul descendant mâle du nom, qui venait d'être élu député, aurait besoin pour soutenir son rang d'une fortune que le renoncement de Berthe allait mettre à la hauteur des circonstances; ensuite, Berthe, liée par l'honneur, l'affection et la gratitude, satisfaisait à la fois ses goûts et sa conscience, en prenant l'habit religieux, qui avait été entouré du respect de maintes générations, sur la personne d'une noble fille de la maison des Montlouis.

Le baron écouta sa fille jusqu'au bout, avec un mélange d'attendrissement, de respect et de douleur à la pensée qu'il allait perdre cette enfant adorée, ce diamant sans tache, et qui, par ses sentiments, était la meilleure preuve de la noblesse de la famille.

Elle prit en religion le nom de sœur Mechtilde, et entra dans la communauté des sœurs de l'Enfant-Jésus à Douai. Il y avait cinq ans qu'elle était attachée à l'infirmerie du collége. Elle était la plus heureuse personne du monde, et ne se montrait pas froidement insensible à l'affection générale dont elle était l'objet. Quelques-uns de nos plus opiniâtres condisciples, qui préférèrent être chassés du collége à faire des excuses à un professeur, n'eussent pas résisté un seul instant, si sainte Mechtilde fût intervenue pour le leur demander.

En 1853, elle quitta Douai par ordre de l'archevêché, qui, frappé de la réputation extraordinaire qu'elle avait conquise parmi nous, l'employa à quelques œuvres de propagande charitable. Je ne l'ai plus revue depuis lors, et les hasards de ma vie ont rendu bien rares, pour ne pas dire introuvables, les lueurs d'un calme et d'un bonheur pareils à ceux que je goûtai auprès de cette vierge élue du Seigneur. Cependant, à travers les angoisses et les ambitions de mon adolescence, j'ai salué souvent cette sainte image, et en août dernier, c'est avec une véritable douleur que je lus dans le *Constitutionnel*, que, dès son arrivée en Chine, à la suite de nos troupes, une sœur de charité, nommée sœur Mechtilde, avait succombé à une attaque de fièvre jaune. Le doute sur la personne n'était pas permis puisque la lettre était adressée au journal par un de nos anciens du collége de Douai, actuellement enseigne à bord du navire qui avait transporté la sœur de France en Asie.

Ce nom sera toujours pour moi un charmant symbole de vaillance et de charité, et si j'ai des enfants, je leur ferai dire tous les soirs : « Sainte Mechtilde, priez pour nous! »

LOUIS DÉPRET.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Vue à vol d'oiseau du théâtre de la guerre en Virginie. — Évacuation de Manassas par les confédérés. — Combat naval de Newport-News.

La vue à vol d'oiseau du théâtre de la guerre, que nous donnons aujourd'hui, embrasse toute cette vaste étendue de pays qui, depuis un an, est occupée par les plus fortes armées qui aient jamais foulé le sol américain. On a donné à ces armées le nom d'armées du Potomac, parce qu'elles ont longtemps campé sur les rives de ce fleuve, dont on peut suivre le cours depuis Harper's-Ferry jusqu'à quelques milles de son embouchure dans la baie de Chesapeake.

L'éternument appartenait à l'excellent docteur qui s'étira dans sa bergère en murmurant :

— Il paraît que je me suis assoupi un petit instant. Serais-je enrhumé? L'air du matin m'a saisi par les jambes. Mesdames, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. Comment est l'état de vos santés?

Elles poussèrent un cri de joyeuse surprise au lieu de lui répondre. Je venais de me soulever sur le coude.

— Voyez, monsieur Simon, voyez! dirent-elles à la fois en se levant.

Le bon médecin fit comme elles et trébucha sur ses jambes engourdies. Bien des docteurs ont acquis plus de réputation que le docteur Simon avec une bonne foi moins parfaite. Cet excellent homme qui appelait un somme de douze heures un petit instant d'assoupissement, croyait en vérité à ses remèdes. C'est honorable et rare.

— Mesdames, s'écria-t-il en s'approchant de mon lit, je pense que vous pourrez porter témoignage à l'occasion. Il n'y a point ici de sorcellerie. C'est la potion. Je n'ai pas de remèdes secrets. Rien en dehors du Codex!

Elles étaient à mon chevet, le rouge au front, l'émotion dans les yeux.

— J'appelle cela une cure! reprit le docteur Simon. Deux cures en comptant celle du cheval, qui se porte comme un charme. L'envie peut intriguer, le charlatanisme peut faire les beaux bras, moi je me borne à guérir. Le jeune homme est sauvé; j'ai le plaisir de vous l'annoncer officiellement, sauf éventualités d'imprudences, rechutes et autres...

L'aînée lui tendit la main vivement, tandis que la jeune fille se jetait à son cou pour se détourner ensuite toute confuse. J'avais le cœur plein, et les paroles se pressaient sur mes lèvres pour rendre grâces, mais le docteur se hâta de me fermer la bouche, ordonnant pour moi le calme le plus absolu.

Pensez-vous donc n'avoir eu qu'une migraine, jeune homme? me dit-il avec sévérité. Luxation profonde, avec lésion du ligament de la hanche, si je ne suis pas un aveugle en syndesmologie. Dans ce pays-ci, voyez-vous, on veut bien m'accorder quelque autorité comme angéiographe et je n'aurais pas répondu, — mais du tout! — de l'intégrité de vos vaisseaux... Vous êtes tombé comme un bœuf, monsieur! Et votre cheval a été beaucoup plus adroit que vous. Je rougirais de vanter mon traitement. Il est en tout conforme à l'enseignement de la faculté de Montpellier, d'où j'ai l'honneur de sortir. Mais il y a application et application, et vos ânes bâtés de la faculté de Paris vous auraient bel et bien laissé éclopé pour le restant de vos jours. Veuillez, je vous prie, ne pas me parler de ces misérables, si vous désirez que je garde mon sang-froid. J'ai vu des cas... des meurtres, devrais-je dire... d'ignobles et abominables assassinats... mais laissons-les pour ce qu'ils sont. Il ne m'arrive jamais de souffler un mot contre des confrères. Bornez-vous à remercier Dieu et la science du remarquable résultat auquel il nous est donné d'assister.

Ayant ainsi parlé, le docteur Simon réclama sans compliment un peu de viande froide et son chocolat pour attendre le déjeuner. Il avoua franchement que les fatigues de cette nuit avaient creusé son estomac.

Il n'y eut donc rien encore ce jour-là. Je dus rester étendu, sans permission de bouger ni de parler. J'eus pour consolation la présence constante de mes deux gardes malades et j'appris au moins leurs noms. La jeune fille s'appelait Marguerite; la jeune femme avait nom Angèle. Elles n'étaient pas sœurs. En parlant à l'aînée, Marguerite disait : Ma tante, quand elle ne la nommait pas Angèle. Marguerite, vous le savez déjà, était une brune, mais jamais blonde n'eut une carnation plus délicate et plus brillante. Elle rayonnait la joie, la vigueur gracieuse et vive. Chacun de ses mouvements secouait gaiement les boucles de ses admirables cheveux noirs. Je n'ai vu qu'Angèle en ma vie pour avoir un tour de bouche plus charmant que le sien, mais Angèle était la perfection de la beauté. Pour en finir avec Marguerite, le caractère de sa physionomie était dans son sourire mutin et bon à la fois, dans la décision de son regard candide, dans le dessin hardi de ses sourcils, purs et francs comme deux coups de pinceau donnés par la main d'un maître. Son pas était bondissant et léger; sa taille svelte, mais moins royale que la taille d'Angèle; ses pieds et ses mains étaient d'une fée.

Idéalisez ce portrait, madame; ôtez-lui sa couronne de joie pour le courber sous le fardeau d'une pensée de tristesse; épanouissez-le bouton pour arriver tout

L'observateur placé au haut du capitole n'aperçoit plus aujourd'hui, autour de Washington, que des forts qui, pour la plupart, ne consistent qu'en de simples travaux de terre. Les principaux sont : le fort Ellsworth, près de Shutter's-Hill; le fort Scott, au confluent de la rivière Four-Mile; le fort Tunyon, à l'extrémité du Long-Pont; le fort Marcy, sur la route de Leesburg, et le fort Lincoln, à Prospect-Hill.

En portant la vue plus loin, on retrouve de tous côtés les noms bien connus des villes ou des rivières qui ont été témoins des nombreux combats dont nous avons rendu compte : les hauteurs d'Harlington, Alexandria, qui rappelle le premier engagement et la mort du colonel Ellsworth; Vienna, où les séparatistes attaquèrent un convoi de chemin de fer qui transportait un régiment du Nord; Fairfax Court-House, Centreville, Bull-Run, où les fédéraux ont essuyé une sanglante défaite; Manassas, Mount-Vernon, où se trouve le tombeau de George Washington; Bluff-Point, Acquia-Creek, qui est le point d'arrêt du chemin de fer de Richmond; Cockpit-Point, Mathias-Point, la rivière Rappahannoc.

Le Potomac sépare la Virginie du Maryland. Les fédéraux étaient, dès le début de la guerre, campés sur la rive marylandaise, et les confédérés sur la rive virginienne. Les batteries confédérées, élevées presque sans interruption dans toutes les anses importantes, depuis la rivière Occoquan jusqu'à la pointe Mathias, rendaient presque impossible aux navires du nord la navigation du Potomac.

Ce fleuve formait l'une des trois lignes de défense du sud ; la seconde ligne s'étendait de Leesburg à Winchester, et la troisième de Fairfax et de Manassas à Strasburg.

Les confédérés avaient, au point de vue stratégique, le plus grand intérêt à conserver la Virginie; mais, pressés de tous côtés, ils ont dû abandonner sans combat les retranchements que depuis huit mois ils se proposaient de défendre énergiquement. Afin de forcer l'ennemi à la retraite ou à accepter un combat inégal, le général Mac-Clellan avait combiné un mouvement d'ensemble qui lui a réussi. Pendant que le général Banks marchait sur Charlestown, Leesburg et Winchester, il se mettait lui-même en marche sur Centreville et Manassas, avec le gros de son armée. Mais les confédérés s'étaient retirés après avoir démantelé leurs forts, détruit les ponts de chemins de fer, et brûlé tout ce qu'ils n'avaient pu emporter. Ils veulent se concentrer sur un seul point et ne plus opérer que par grandes masses.

Le général Mac-Clellan a occupé Centreville, petit village situé sur une chaîne de hauteurs, et Manassas. La conquête du vieux champ de bataille de Bull-Run n'a pas coûté la vie d'un seul homme. Les travaux en terre étaient encore intacts, et l'on a vu que les ouvrages de Centreville, qui avaient été représentés comme si formidables, étaient de simples retranchements à peine dignes de ce nom.

Le pays compris entre Manassas et Centreville constitue toutefois une des plus fortes positions de la Virginie. Vers l'est s'étend une contrée boisée que l'armée du sud avait rendue impraticable par des abattis d'arbres, et vers l'ouest on ne rencontre que des plateaux commandés par une succession de collines.

On ne sait pas au juste où s'est retirée l'armée de Manassas. Elle paraît s'être concentrée soit sur la rivière de Rappahannoc (vue du théâtre de la guerre, n° 59), soit sur les rivières James et Parnumkey, à vingt milles au nord de Richmond. Le général Mac-Clellan la poursuit et veut la contraindre à livrer bataille, avant qu'elle ait eu le temps d'établir une nouvelle ligne de défense.

Pendant que la grande armée confédérée évacuait Manassas, un combat naval, qui est assurément l'épisode le plus intéressant de la guerre d'Amérique, avait lieu dans la rade de Hampton entre plusieurs navires cuirassés du Sud et la flotte fédérale.

Quatorze bâtiments ont pris part au combat : le *Merrimac*, le *Yorktown*, le *Jamestown*, le *Beaufort*, le *Raleigh*, le *Teaser*, du côté des confédérés ; le *Monitor*, le *Cumberland*, le *Congress*, le *Minnesota*, le *Roanoke*, le *Saint-Lawrence*, le *Witehall* et le *Reindeer*, du côté des fédéraux.

Le *Cumberland*, le *Congress* et le *Saint-Lawrence* étaient trois belles frégates à voiles, le *Minnesota* et le *Roanoke*, deux grandes frégates à hélice. Le *Monitor*, qui s'appelait dans le principe batterie *Ericsson*, est un navire cuirassé dont nous avons donné le dessin dans notre numéro du 25 janvier.

Le *Merrimac*, que les confédérés appellent le *Virginia*, est une ancienne frégate des Etats-Unis, qui fut incendiée et coulée dans le port de Norfolk, le 19 avril 1861, lorsque les forces du Nord évacuèrent cette ville. Le feu l'avait peu endommagée, et les confédérés, après l'avoir relevée, entreprirent de la transformer en batterie cuirassée.

Le général Wool et le commandant de l'escadre des Etats-Unis réunie à Hampton-Roads, avaient été prévenus que le *Merrimac* se disposait à aller leur offrir le combat. Ils crurent à une vaine menace; cependant le gouvernement de Washington, prévenu à son tour, crut prudent d'envoyer sans retard le *Monitor* et la frégate *Saint Lawrence* à Hampton-Roads.

Le 8 mars, vers une heure de l'après-midi, une nouvelle des plus inattendues causa tout à coup une grande agitation dans le fort Monroe et à bord de tous les navires. Un bâtiment suspect, ressemblant à une maison submergée, ayant son pont presque à fleur d'eau et lançant des tourbillons de fumée noire, descendait lentement l'Elisabeth-River. Ce navire ne pouvait être que le *Merrimac*. En même temps on aperçut à une plus grande distance dans la rivière James, mais descendant à toute vapeur, les navires cuirassés *Yorktown* et *Jamestown*.

Le *Cumberland* et le *Congress*, qui se trouvaient à l'embouchure de la rivière James, tirèrent plusieurs coups de canon pour avertir le *Minnesota* et le *Roanoke* de l'approche du danger, et tous les navires se préparèrent au combat.

Le *Merrimac* commença à forcer de vapeur en poussant droit vers le *Cumberland*, pendant que le *Yorktown* et le *Jamestown* décrivaient un demi-cercle pour mettre entre deux feux les frégates fédérales. Le *Cumberland* ouvrit le premier le feu avec ses plus gros canons, mais sans produire aucun effet. Le *Congress* se joignit à lui et les deux frégates lâchèrent contre le *Merrimac* toute leur bordée. Tous les boulets portèrent. Le *Merrimac* éprouva un choc si terrible que sa marche en fut un instant arrêtée; mais la vapeur seule fut vaincue pendant une minute ou deux; la cuirasse résista. Alors seulement le monstre cuirassé déchargea ses deux canons d'avant sur le *Cumberland*, et prenant sa course à toute vapeur, il se précipita sur la frégate de bois et lui enfonça dans les flancs son éperon de fer. Se retirant ensuite à quelque distance, il tira plusieurs coups de canon qui produisirent un effet terrible, et se jetant une seconde fois sur son adversaire, il lui fit une ouverture de plusieurs pieds par où l'eau s'engouffra et le fit couler rapidement. L'équipage, composé de deux cent cinquante hommes, combattit jusqu'au dernier moment; une moitié périt, l'autre moitié parvint à se sauver à la nage.

Le *Merrimac* se tourna vers le *Congress* qui était déjà aux prises avec le *Yorktown* et le *Jamestown*. N'ayant pas d'équipage régulier et voyant l'impossibilité de soutenir une lutte si inégale, le *Congress* amena son pavillon et hissa le drapeau blanc. Le *Jamestown* s'en approcha, prit à son bord les officiers comme prisonniers et laissa l'équipage s'échapper dans des canots.

Les confédérés mirent le feu au *Congress* et le firent sauter.

Le *Minnesota* et le *Saint-Lawrence* s'étaient échoués en voulant aller au secours du *Cumberland*, et le *Roanoke* avait éprouvé, plusieurs jours auparavant, des avaries qui le mettaient hors d'état d'avancer.

Plein de confiance dans son invulnérabilité, le *Merrimac* passa tranquillement la nuit au milieu de ses adversaires, et le lendemain il se préparait à ouvrir le feu contre le *Minnesota*, lorsqu'il vit venir à lui le *Monitor*, qui était arrivé depuis quelques heures.

Nous avons dans un précédent numéro décrit cette merveille navale qu'on appelle le *Monitor*. De forme ovale, long de 172 pieds et large de 41 au centre, le *Monitor* se compose de deux coques et s'enfonce ou se relève à volonté. Quand il entre en action ses deux cheminées disparaissent; la fumée, ainsi que la vapeur sont amenées à travers des grilles sur le pont, qui est revêtu d'une épaisseur de huit pouces de fer. Rien ne reste sur le pont, excepté l'abri du pilote et la tour, qui occupe le centre du navire.

La lutte entre les deux navires cuirassés dura cinq heures. Ils combattirent avec acharnement à longue et à courte portée; plusieurs fois ils se trouvèrent bord à bord, et deux fois le *Merrimac* tenta sans aucun succès l'épreuve de l'éperon. A midi, on le vit battre en retraite à toute vapeur. Il avait été avarié et deux boulets, pénétrant par ses sabords, avaient tué dix-sept hommes, et en avaient blessé un plus grand nombre.

Les pertes des fédéraux ne sont pas exactement connues; divers rapports les portent à deux cent cinquante hommes tués à bord du *Cumberland*, cent à bord du *Congress*, six à bord du *Minnesota*.

Quant au *Monitor*, c'est à peine si l'on peut retrou-

---

de suite à la floraison accomplie; au lieu de ces yeux, noirs comme le jais, rêvez une prunelle d'azur, allongez les contours du visage et donnez plus de moëlleux à une chevelure moins prodigue, et vous aurez Angèle, non telle qu'elle était, mais telle que la parole ou la plume la peuvent peindre. Angèle était l'extase d'un poëte. Il n'y avait rien en elle qui ne fût exquis, noble et touchant. Ne croyez point qu'elle ne sût pas sourire. Ce sont les sérieuses qui sourient le mieux. Je pensais en la contemplant : ce serait celle-là que ma mère choisirait pour moi.

Mais je ne choisissais pas, parce que mon œil rencontrait les candides gaietés de Marguerite et que ma nature un peu triste était précisément attirée vers elle par le contraste. Il est certain que Marguerite eût été la pleine réalisation de mon rêve, si, près d'elle, je n'eusse vu Angèle.

Au contraire, je n'avais jamais rêvé Angèle. Je n'aurais pas su la deviner.

Mais avais-je donc à choisir entre ces deux inconnues ? Et n'est-ce pas assez de folies comme cela? Angèle était peut-être mariée. Marguerite attendait-elle la chute de mon cheval pour écouter le premier mot de son cher petit cœur?

Le lendemain, le docteur Simon permit qu'on me parlât. Il me fut même accordé de répondre, mais sobrement et en peu de paroles.

— M. le vicomte, me dit Angèle, de cette voix que je ne pouvais entendre sans un battement de cœur, Marguerite et moi nous avons cru d'abord à un malheur irréparable...

— Et il s'en est fallu de peu! intercala M. Simon. Il ne faut pas être bien malin en ostéologie pour savoir... enfin n'importe. La faculté de Paris niera cette cure. Allez trouver votre médecin, il vous dira que c'était une entorse !

— Dans cette circonstance, poursuivit la jeune femme, nous avons ouvert votre portefeuille, afin de connaître votre nom et de prévenir votre famille.

— Mon père sait donc?... m'écriai-je.

— M. le comte de B... connaît votre situation, depuis le premier jour.

— Et il n'est pas venu?

— Si fait... M. votre père a une très-grande affection pour vous, monsieur le vicomte. Il était ici quelques heures après la lettre reçue.

— Vous l'avez vu, madame?

— Non, monsieur. J'étais absente ou occupée lors des deux visites qu'il vous a faites...

— Y a-t-il donc beaucoup de temps que j'abuse de votre hospitalité, madame?

Les noirs sourcils de Marguerite se froncèrent à cette phrase mal dite et mal pensée. Un mot de dépit vint jusqu'à ses lèvres, mais Angèle poursuivit doucement :

— C'est aujourd'hui le sixième jour que nous avons le plaisir de vous soigner de notre mieux, monsieur le vicomte.

Le rouge me monta au front. C'était le moment de remercier ou jamais. Les paroles, hélas! s'arrêtèrent dans ma gorge. Je voulais trop dire. Aucun mot de la langue ne me semblait capable d'exprimer ma reconnaissance. Cependant, si troublé que je fusse, je ne pouvais manquer d'apercevoir que mon émotion était partagée. Sous le calme apparent d'Angèle, il y avait comme un frémissement, et à chaque instant, les beaux yeux de Marguerite me paraissaient humides.

— M. le vicomte, puisque tel est votre titre, nous interrompit ici le docteur Simon, c'est moi qui ai parlé à votre père... Je lui ai expliqué, ainsi qu'à une dame qui l'accompagnait... une dame et un monsieur qui n'ont rien dit... tempérament bilieux lymphatique... tendance probable à la cycose ou diathèse tumorale... je lui ai expliqué, dis-je, avec tout le soin qui se doit en pareille circonstance et vis-à-vis d'une si proche parenté, les symptômes principaux de votre mal... Il a paru satisfait de ma démonstration claire et catégorique... La dame, qui peut-être est Mme la comtesse votre mère... Non?... Cela importe peu à l'état de la question... a dit plusieurs fois en vous regardant : Pauvre enfant! pauvre enfant!... L'autre monsieur m'a demandé, en sortant du feu pour allumer son cigare... quelque oncle à vous, monsieur le vicomte... Non?... C'est un pur détail... L'habitude du tabac à fumer est tyrannique et je suis de jour en jour plus content de ne l'avoir jamais contractée.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



TYPES PARISIENS. — Tripoli, fils de la Gloire. (Dessin de M. Gustave Janet, croquis de M. C. Yriarte.)

ver les points où les boulets l'ont frappé. Plusieurs ont atteint la tour carrément, sans plus d'effet apparent que n'en pourrait produire un coup frappé avec un gros marteau. « Les boulets du *Merrimac*, écrit l'un des officiers, ont légèrement éraillé notre peinture. » C'est en effet le seul dégât qu'ait éprouvé le *Monitor*.

A. MALESPINE.

Une récréation d'esclaves dans un salon américain.

Chats ka pas là, rats ka baillent bal.
Quand les chats n'y sont pas, les rats dansent.

C'est, sans aucun doute, à ce proverbe nègre que cherchent à donner raison cette demi-douzaine de nègres et de négrillons qui, trouvant le salon libre pendant une absence du maître, s'amusent, comme des singes, à imiter les gentilshommes planteurs et les belles créoles à l'opulence desquels le sort a attaché leurs services.

Celui-ci, après s'être approprié un pur havane dans la boîte à cigares, s'étale narquoisement sur le canapé dont ses pantoufles d'emprunt foulent impudemment le satin ; celui-là, accroupi en travers dans un fauteuil, prend la pose réfléchie qu'affectionne son maître méditant un discours pour le congrès. Les réflexions dans lesquelles se complait sa paresse ne sont nullement troublées par le charivari à tous crins auquel le piano surmené et le violon qui grince et gémit sont forcés de prêter leurs accords. Le virtuose de la troupe crie de tous ses poumons une bamboula qu'il accompagne à coups de poings sur les touches du Pleyel révolté. Le négrillon et la négrillonne grotesquement affublée, unissent leurs voix criardes à ce concert d'Africains en délire.



Le supplice du collier, infligé aux esclaves marrons.

Je leur pardonne à ces pauvres nègres cette heure de récréation excentrique et, quand même je serais esclavagiste, je n'aurais pas la cruauté d'imposer au plus audacieux le supplice du carcan, de faire river autour de son cou cette terrible cravate de fer dont les trois pointes lui défendent, sous peine de strangulation, de fréquenter les endroits boisés.

Un philosophe blanc a dit que les hommes étaient de grands enfants. Il ne comprenait pas les esclaves de l'Amérique du Sud dans cette définition. Il aurait pensé, ce profond penseur, que la race nègre est encore plus près de l'enfance que la race caucasique et, plein d'indulgence pour eux, il eût prêché le pardon aux maîtres.

Il eût été plus sévère, je le crois, pour l'insolence des laquais parisiens, pour la présomption ridicule



Esclaves de Beaufort livrés à eux-mêmes après la fuite de leurs maitres. — Scènes dans le salon de M. Barnwell. (D'après les journaux illustrés américains.)

de nos portiers, pour la morgue des huissiers d'antichambre qui n'ont pas assez de philosophie et d'esprit pratique pour accepter franchement la position que leur fait la fortune, la paresse ou le manque d'éducation, et qui, ne pouvant acquérir patiemment la *maîtrise*, cherchent à s'affubler en cachette de ses attributs, à se glisser dans la robe de chambre et les pantoufles du maître, à singer ses manières, à imiter plus volontiers ses vices que ses qualités.

Notre philosophe aurait eu sans doute une leçon à donner aussi aux puissants (les philosophes ont des leçons pour tout le monde); il eût résumé ses réflexions à leur égard en ces quelques mots : « Oh ! vous, qui n'avez pas le malheur de posséder des esclaves de par la loi, sachez qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, et que, la plupart du temps, les maîtres ne sont que les domestiques de leurs valets. »

ACHILLE ARNAUD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La séance du 10 mars de l'Académie des sciences était très-intéressante. Malheureusement on ne peut pas toujours très-bien entendre ce qui se dit, et les noms propres surtout échappent souvent.

L'intérêt s'est tout d'abord porté sur quelques crânes humains et autres ossements déposés sur la table devant la présidence.

Ces ossements, en état parfait de conservation, ont été découverts, il paraît, dans des fouilles opérées en Sibérie. Ils appartiendraient, dit-on, à une race disparue et passée à l'état de légende. Le type constaté a été cependant reconnu pour être à peu près identique à celui de la race mongole, qui existe actuellement.

L'attention s'est ensuite dirigée sur un *régulateur électrique de la lumière électrique*. La théorie de M. Sorin (je ne garantis pas l'exactitude du nom), appuyée d'un appareil spécial, nous a semblé très-concluante, et ce serait un grand pas de fait. Car jusqu'à ce jour la lumière électrique est inapplicable par suite de ses irrégularités et de ses scintillements meurtriers pour la vue.

Enfin, M. Faye est venu mettre sous les yeux de l'Académie de splendides gravures et photographies astronomiques envoyées par M. Delarue, et provenant des travaux de la société royale astronomique d'Angleterre, en mission en Espagne.

La dernière grande éclipse de soleil a été suivie et représentée photographiquement dans toutes ses phases. Les épreuves sont magnifiques de grossissement obtenu et de clarté dans les détails.

L'image du soleil nous a semblé avoir au moins dix centimètres de diamètre.

A cette première série ont succédé des images de deux planètes faisant partie de notre tourbillon : Mars et Saturne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'à un moment donné et en procédant par grossissements continus et successifs, on arrivera à voir les planètes de très-près, et par conséquent à pouvoir les étudier de mieux en mieux. Il n'y a même pas de raison pour qu'on ne fasse pas un jour ou l'autre connaissance avec leurs habitants, dont le portrait existe mathématiquement dans l'épreuve actuelle. Seulement ils sont de très-petites dimensions.

En attendant qu'on voie les habitants des planètes, M. Faye est d'avis qu'on étudie leurs contours et reliefs, comme la stéréoscopie permet de le faire. M. Faye conclut donc à ce que l'Académie fasse construire un stéréoscope suffisamment grand pour qu'on puisse y introduire ces belles épreuves qui se prêtent à la chose, voici comment :

Il y a deux épreuves de chacune des planètes, Mars et Saturne. Celles de Mars ont été prises à deux ou trois heures de distance l'une de l'autre. La planète ayant continué son voyage dans l'intervalle, et Mars va vite, est naturellement reproduite sous deux aspects différents.

Quant à Saturne dont les années solaires sont de vingt-sept ans, on n'a pas besoin de se presser. Les deux images sont prises à trois ans d'intervalle. Ces conditions suffisent pour la stéréoscopie.

J'avoue que je serais curieux de voir nos voisines dans ces conditions de rapprochement et de dimensions exagérées.

— Il est question de mémoires divers envoyés à l'Académie, entre autres un de M. Picard de Strasbourg, sur le choléra et un nouveau mode de traitement. Mais ce ne sont que des titres, et nous ne saurons que plus tard ce dont il s'agit.

Voici une nouvelle un peu moins récente, mais qui n'a pas été donnée, je le crois du moins, aux lecteurs du *Monde illustré*. C'est l'arrivée à bon port du nouveau pensionnaire du Jardin des Plantes, un éléphant charmant, tout jeune, il n'a guère que douze ans, et il n'a pas atteint le maximum de sa taille, tant s'en faut. Il a déjà trois mètres de haut et il doit, dit-on, atteindre à cinq et demie. Il pèse six mille. Où es-tu, ô Mexico? pauvre bœuf gras du carnaval évanoui.

Ce jeune éléphant est de la race dite par les Indiens *mo knah* (à courtes défenses), en opposition avec celle à longues défenses appelée *dauntolah*.

— On a trouvé encore, il paraît, une nouvelle poudre fulminante. Nous n'en avions pas assez comme cela. Nous allons pouvoir faire encore plus de bruit. Seulement c'est dangereux, et il faut faire *attention* : la substance employée est singulière, pour cet usage, du moins; c'est de la glycérine. Ce que c'est pourtant! voilà deux substances, innocentes comme pas une, on peut le dire, le coton, la glycérine. La glycérine qui est douçâtre, émolliente, sucrée, son nom l'indique. Fiez-vous aux apparences. Un rien, un je ne sais quoi, — deux gouttes d'acide, pan! paf! pan! pan, voilà que tout éclate, casse. C'est à se méfier de tout, même de ce qu'on connaît, et à admirer, chapeau bas, l'œuvre de la science, qui est une vraie sorcière.

— L'éclairage au gaz est sujet à toutes sortes d'inconvénients auxquels l'expérience journalière vient apporter des modifications.

Les plus graves sont, sans contredit, les fuites et les désastreuses conséquences qui peuvent en résulter. On a cherché longtemps, sinon le remède spontané, du moins un moyen de constater la fuite et de fermer les issues au gaz jusqu'à ce que l'avarie soit réparée.

M. Fauvel vient d'inventer un appareil qui remplit ce double but. C'est une légère et peu coûteuse addition apportée dans la construction des *compteurs*, lesquels sont destinés, tout le monde le sait, à débiter et à mesurer le gaz qui se consomme chez les particuliers. Le système est simple, ingénieux, et il a été approuvé par l'autorité municipale. On l'appelle le *révélateur Fauvel*.

Le compteur, dont le mécanisme intérieur est très-connu, consiste, chacun le sait, en une roue à auges qu'à son passage le gaz fait tourner. — Sur l'axe de cette roue sont fixés des aiguilles qui suivent le mouvement de l'axe, et qui, par leur position sur un cadran disposé à cet usage, indiquent le nombre de litres qui sont entrés dans le compteur et en sont sortis.

Il est évident qu'on pourrait, en étudiant avec attention les positions relatives des aiguilles, constater la présence d'une fuite, qui donnerait passage aux gaz dans un moment où tous les becs sont fermés; mais la marche des aiguilles est si lente que cet examen est très-difficile.

Dans le compteur perfectionné par M. Fauvel, l'arbre de la roue intérieure, prolongé au dehors et à la partie supérieure, fait mouvoir une roue horizontale armée de crans, que l'on peut engrener sur lui ou désengrener à volonté.

Les crans de cette roue-mère, en mouvement, portent à un moment donné sur le marteau d'un timbre, et leur espacement est tel qu'un litre de gaz s'écoule entre deux coups de marteaux frappés. Un tour complet de la roue signale le passage de quatre litres de gaz. A ce moment, le cran qui se présente ferme une soupape et interrompt l'arrivée du gaz.

Un indicateur particulier indique si la soupape est ouverte ou fermée.

La marche de l'appareil est suffisamment expliquée: au premier litre de gaz qui s'est subrepticement échappé on est averti; au quatrième, le gaz ne pénètre plus dans le compteur; or, quatre litres, ne suffisent pas à donner, dans un appartement, l'odeur révélatrice de la fuite.

L'invention de M. Fauvel est très-intéressante, à cause des accidents qu'elle préviendra incontestablement.

Dans un des prochains numéros du *Monde illustré*, nous aurons à entretenir ses lecteurs d'une autre invention aussi relative au gaz, et qui est la solution d'un problème important.

VICTOR MICHAL.



VAUDEVILLE. *Les Petits Oiseaux*, comédie en trois actes, par MM. Labiche et Delacour; *Le Monsieur de la rue de Vendôme*, vaudeville en un acte, avec un prologue, par MM. Siraudin et Jules Moinaux; *le Cotillon*, par M. ***.

« Moi, j'aime les petits oiseaux ! » dit la Lorraine dans le *Roman chez la Portière*. L'amour des petits oiseaux est, à ce qu'il paraît, le comble de la sensibilité. M. Blandinet, le personnage principal de la nouvelle pièce du Vaudeville, est un homme sensible par excellence, un optimiste enragé, la bête du bon Dieu. Il croit à tout, à la gêne de ses locataires, à l'affection de ses domestiques, à la qualité supérieure du cuir de son bottier. Son frère François, manufacturier d'Elbeuf, caparaçonné d'égoïsme, entreprend de lui dessiller les yeux; il lui montre partout de faux pauvres, de faux amis, de faux serviteurs, de faux fournisseurs. Alors, une réaction complète s'opère dans l'esprit et dans les habitudes de Blandinet: il compte ses morceaux de sucre, il met dans sa poche les clefs de tous ses placards, il pèse sa viande, il ferme sa caisse à son fils, il épie sa femme, il refuse à un de ses amis d'enfance une somme d'argent qu'il lui avait promise; il devient sombre, taciturne, amer.... enfin il n'aime plus les petits oiseaux!

Blandinet ne revient à de meilleurs sentiments que lorsque, frappé par une ruine imprévue, il se trouve en présence d'un dévouement unanime. Ses locataires lui apportent le prix de leurs loyers; ses domestiques se jettent à ses genoux et implorent la faveur de le servir gratis; son camarade d'enfance lui offre de s'associer avec lui; un jeune homme accepte la main de sa fille sans dot; son frère François lui-même, le professeur d'égoïsme, le docteur ès-méfiance, s'engage à refaire sa fortune. C'est de tous les côtés un débordement d'affection, de probité, de sollicitude, qui arrache de douces larmes à Blandinet et qui le fait se réconcilier entièrement avec le genre humain, — avec lequel d'ailleurs il n'aura été brouillé que pendant vingt-quatre heures.

Voilà la carcasse des *Petits Oiseaux*. Le reste, pour être indiqué, demanderait plus d'espace qu'il ne m'en est concédé ici. La pièce est plus en détails qu'en action; elle recherche moins les situations que les tableaux; elle a les allures calmes et un peu lentes de la comédie de caractère. J'y vois même, de plus que dans les autres ouvrages de M. Labiche, une intention moralisante. La leçon n'est pas seulement dans le contraste des deux frères Blandinet; elle est aussi dans leurs deux fils, Léonce et Tiburce, à propos desquels se déroule un double traité d'éducation, qui rappelle les *Jeunes Gens* de M. Léon Laya. Pourtant cette préoccupation d'enseignement n'a rien d'exclusif, et elle n'empêche point M. Labiche de s'abandonner à son heureuse humeur, à sa soudaineté d'images, à son observation tout à la fois familière et incisive. Les *Vivacités du capitaine Tic*, le *Voyage de M. Perrichon* avaient donné le ton; les *Petits Oiseaux* continuent une série qui place leur auteur au premier rang parmi les poëtes comiques. Je ne dis rien de trop.

Un autre éloge qu'on doit adresser à M. Labiche, et qui a bien sa signification par le temps présent, c'est d'avoir, dans cette pièce, su dégager l'intérêt et la gaîté d'un milieu parfaitement sain. Tous les personnages sont honnêtes, toutes les femmes sont vertueuses, et cependant on rit. On rit sans regretter les rondes, les danses et l'argot. C'est un succès qui va s'ajouter à celui de *Nos Intimes*, — d'autant plus qu'on y retrouvera deux bons, deux précieux artistes, M. Numa et M. Parade, chargés de deux rôles très-étudiés, très-suivis et souverainement amusants.

Le Monsieur de la rue de Vendôme est un monsieur aux manières chevaleresques, qui, la nuit venue, défend les femmes contre les aventuriers de la galanterie. C'est là une généreuse et intéressante spécialité; seulement, le monsieur de la dite rue a le tort de s'entendre quelquefois avec les agresseurs eux-mêmes et de simuler avec eux le drame dont il doit sortir le héros. A la suite d'une de ces représentations d'après-minuit, l'intrépide Achille Caramel se présente, le bras en écharpe, chez une jeune veuve, qui l'appelle son libérateur et qui ne se sent pas trop éloignée d'éprouver pour lui un tendre sentiment. Par malheur, Caramel s'y rencontre avec son complice, qui est en même temps son rival; et, pour surcroît d'étourderie, il fourre alternativement les deux bras dans son écharpe, ce qui achève de le perdre aux yeux de sa belle. Il y a cependant mariage à la fin, après des complications bouffonnes où se retrouvent l'habileté de M. Siraudin et la haute jovialité de M. Jules Moinaux.

Mlle F. Cellier est jolie, dans ce *Monsieur de la rue de Vendôme*, lequel aurait aurait été plus justement intitulé : *les Messieurs de la rue de Vendôme*.

La veille de ces deux premières représentations, un scandale, inexplicable pour la majorité du public, avait signalé l'exhibition d'un petit à-propos chorégraphique : *le Cotillon*, joué et sauté par toutes les jolies femmes du Vaudeville. L'autorité n'a pas permis que ce divertissement succombât sous le caprice d'un groupe de spectateurs, intempestivement intéressés à des questions de coulisses, et elle a ordonné que les représentations du *Cotillon* auraient leur cours, malgré l'opposition du premier jour. Je n'ai point vu cet intermède; j'en parlerai la semaine prochaine, s'il vaut la peine d'un compte rendu.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE: reprise de *Giralda*, opéra-comique en trois actes, de Scribe, musique d'Adolphe Adam. — BOUFFES-PARISIENS: *Le Voyage de MM. Dunanan père et fils*, opérette en deux actes, de MM. Siraudin et Moinaux, musique de M. Offenbach (22 mars).

La reprise de *Giralda* (*ou la nouvelle Psyché*, comme on disait encore en 1850), nous a donné l'idée de relire les notes autobiographiques dont Adolphe Adam a fait précéder ses *Souvenirs d'un musicien*. Nous y avons trouvé, ceci qui nous a fort étonné:

« Scribe me donna *Giralda*; c'était un beau cadeau; j'en eus bientôt terminé la musique; mais M. Perrin venait d'être nommé directeur de l'Opéra-Comique. Enivré par l'immense succès du *Val d'Andorre*, que, le premier j'avais proclamé dans mon feuilleton, il s'imaginait (et il le croit encore) que le succès ne pouvait s'obtenir à l'Opéra-Comique que par des pièces tristes ou dramatiques. *Giralda* lui déplut complétement, et, pendant deux ans, il refusa de la monter. Ce ne fut que dans un moment de disette et en plein été qu'il consentit à donner l'ouvrage, qu'il ne joua que le moins possible, persistant dans son opinion sur la valeur de la pièce, même après son succès...... on ne voulait pas de *Giralda* et je ne savais que faire. »

La vie d'Adolphe Adam, racontée par lui-même, est toute écrite avec cette encre aigrelette. C'est un cri de désespoir poussé en une nuit de cauchemar, une tirade à explosion contre tous les mauvais destins qui s'étaient acharnés après le fondateur du Théâtre-Lyrique. Aussi ne faut-il pas prendre au sérieux la chiquenaude donnée en passant à M. Perrin, lequel a si bien le flair des pièces à succès qu'il inaugure sa nouvelle direction par la reprise de *Giralda*.

Parmi les quarante opéras que la fièvre de la composition a fait produire à l'auteur du *Chalet*, il convenait, en effet, de distinguer *Giralda*. C'est de toutes les partitions d'Adolphe Adam, une de celles qui se recommandent par un style plus soutenu et un goût plus châtié; la muse des refrains vulgaires qui a si souvent mal conseillé Adam, s'était tue ce jour-là. Aussi une foule de mélodies élégantes et bien trouvées, donnent-elles à la partition un lustre de jeunesse peu commun.

Il faut noter encore que par endroit, le compositeur a tenu bon compte de ce que l'action de la pièce se passait en Espagne et qu'il n'a pas ménagé la couleur locale.

Ecoutez plutôt l'ouverture dans laquelle se déroule une jolie phrase dessinée sur le patron d'un fandango; écoutez aussi le premier chœur; son rhythme,— quoique établi sur une mesure *à six-huit*, — est apparenté à celui du bolero. L'air : *Jours heureux du bel âge*... est plein de naïveté et de tendresse, la marche de la noce a beaucoup de cachet et elle est surtout rendue intéressante par un dessin de hautbois d'une rare élégance.

Le second acte contient un quintette remarquable par la manière dont les voix y sont disposées, un duo d'amour et un chœur de femmes à l'unisson dont la couleur mystérieuse est du meilleur effet.

Au troisième acte se trouve un air à fioritures qui, dans le temps, avait valu de grands succès à Mme Miolan. Nous avons encore dans l'oreille le souvenir de cette voix si diaphane, mais déjà si merveilleusement flexible, qui se jouait de toutes les difficultés et escaladait les gammes les plus escarpées avec une audace à nulle autre pareille. Mlle Marimon fait tout ce qu'elle peut pour arriver à ce degré d'étonnante agilité; elle donne autant de notes à la minute, mais ce n'est pas encore cela, il lui manque je ne sais quel charme particulier à son illustre devancière, et que les mots sont impuissants à définir.

Nous regrettons vivement aussi M. Sainte-Foy dans le rôle de Ginès, qui fut une de ses meilleures créations; M. Ponchard s'y montre convenable et zélé, mais il ne saurai lui donner le même mouvement, ni la même originalité plaisante.

M. Prilleux remplace Riquier (toujours très-regretté) et M. Warot chante la partie d'Audran avec suffisamment de charme.

— *Le Voyage de MM. Dunanan père et fils*, s'accomplit tous les soirs aux Bouffes, sur une route cahoteuse, pleine de surprises et fertile en avanies. MM. Dunanan, en partant de l'Auvergne, ont en effet oublié de s'orienter; ils ont cru se diriger vers Venise et ont tout bonnement débarqué à Paris. Ce que c'est qu'une idée fixe! rien ne pourrait leur ôter de la tête qu'ils sont arrivés sans erreur à destination. Dailleurs tout concourt à entretenir leurs illusions; l'égout collecteur représente pour eux les mystérieuses oubliettes de la ville des doges, la rue Saint-Marc doit infailliblement les conduire à la fameuse place Saint-Marc (cela va tout seul), et le Casino Cadet, leur semble le rendez-vous ordinaire de la meilleure société vénitienne. Toutes ces aventures, et beaucoup d'autres se terminent par le mariage de Dunanan fils avec Mlle Paméla, une reine du quadrille qui n'a pourtant rien de ce qu'on peut exiger d'une princesse italienne.

La musique est de M. Offenbach et on en a retenu un motif qui sous le nom de *Ronde des guitares*, est destiné à devenir populaire.

— L'Opéra va donner la reprise de *Pierre de Médicis*, en attendant celle de *Moïse*. On ne parle pas assez de remonter *Herculanum*, comme il en aurait été question... le public attend !

— A l'Opéra-Comique on répète activement *Lalla Rouck*, partition en deux actes de M. Félicien David; la première représentation aura lieu vers la fin du mois. M. Perrin a aussi mis à l'étude, *Rose et Colas*, opéra de Monsigny.

— Nous rendrons compte prochainement de quelques brochures musicales, publiées dans ces derniers temps. Il faudra aussi que nous nous mettions définitivement en règle avec les concerts. Ils sont de plus en plus envahissants; figurez-vous que dernièrement il s'en est donné un... mêlé d'équitation. La séance a eu lieu dans le manége Pellier, et jamais nous n'avons mieux auguré de l'avenir de la race chevaline pour laquelle on invente tous les jours de nouveaux procédés d'amélioration.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Il y a eu, l'un de ces derniers dimanches, une soirée dramatique, chez son Altesse Impériale la princesse Mathilde, où Mlle Agar s'est fait entendre dans une scène de Charlotte Corday, et dans le deuxième acte de Phèdre.

La jeune et belle tragédienne a été vivement applaudie par le prince Murat et par M. le comte de Nieuwerkerke, ainsi que par MM. Lebrun, Arsène Houssaye, Paul de Musset, Eugène Giraud et Baudry.

Mais ce qui assure à Mlle Agar la bienveillante protection de la princesse, c'est qu'elle a fait pleurer ses beaux yeux, en disant l'ode de Victor Hugo, *Napoléon II*.

Bientôt nous irons acclamer une nouvelle Melpomène au Théâtre-Français.

Rachel est morte, vive Agar!...

Rentrons dans mon domaine de chiffons.

Le chevalier Printemps m'y précède. Il arrive, sans crier gare, tout pimpant et tout coquet, ayant à la boutonnière de son habit de verdure une touffe de violettes et un bouquet de muguet.

Comment le recevoir?

Avec les robes de *Madame Leroy-Notta*.

Quelle fantaisie et quelle simplicité !...

C'est l'élégance telle que je la comprends et telle que je l'aime.

Vous serez de mon avis quand je vous aurai dit comment elle décore les toilettes à l'ordre du bois de Boulogne.

Sur une robe de moire antique rayée blanc et noir, il y a un volant rayé de velours noirs inégaux, et découpé en dents de velours se terminant sur le bord de la jupe, tuyauté d'un ruban de velours.

Sur une robe de taffetas noir, se gonflent des cornets de taffetas vert liserés de velours noir et de dentelle.

Sur une robe de taffetas, violette de Nice, ce sont des losanges rayés de velours noir, avec un volant à bouquets de gros plis.

Enfin, sur une robe bleue azuline s'étagent des panneaux Pompadour en taffetas noir, qui semblent disposés à recevoir des médaillons de broderie et des bouquets de fleurs.

Sur les côtés, il y a des quilles Louis XV, qui s'arrêtent à mi-jupe, à la hauteur des panneaux.

Voilà les premières toilettes printanières.

Longchamps nous en dira bien d'autres.

On s'attend à un Longchamps splendide, c'est-à-dire une des promenades des plus élégantes, où l'on verra défiler toutes les excentricités de notre siècle : les chapeaux ayant un plumet de chasseur tombant sur les yeux; les robes traînant d'un demi-mètre; les saute-en-barques comme en portent messieurs les canotiers d'Asnières; les voitures en paniers d'osier; et les coiffures frisotées sur le front en griffons anglais ou en petits chiens de la Havane. Une femme coiffée ainsi a son brevet écrit dans ses yeux. On verra aussi les ébouriffées et les dépeignées; enfin toutes les tentations audacieuses de la mode, de la vanité et du ridicule.

Messieurs les gandins nous fourniront également des photographies charmantes. Ils seront, dit-on, tout de... tourterelle habillés. C'est la nuance décrétée par le turf. Comme c'est Némorin !...

Ce qui caractérise notre époque, c'est le besoin insensé de vouloir paraître, sans payer son luxe à sa juste valeur.

Autrefois les belles étoffes étaient faites pour les riches.

Aujourd'hui c'est *le bon marché* qui est le dieu de l'économie.

Il faut voir le pillage de la *maison Delisle*, pour faire de tristes réflexions philosophiques.

Avant la liquidation de cette maison, chacun ou plutôt chacune se disait : *« Delisle est trop cher,»* bien que ses prix fussent ceux de tous les autres magasins de nouveautés, qui se respectent et qui ne vendent pas à bas prix de la marchandise avariée.

Actuellement on arrive des quatre coins de la province, et tout Paris se porte en foule pour avoir *à moitié prix* des dentelles artistiques, des soieries merveilleuses comme fabrication et comme style, et des articles d'une fantaisie charmante.

Une belle coquette me disait qu'elle avait eu pour cinquante francs une sortie de bal noir et or, qui en valait bien trois cents.

Cette réduction de prix donne une idée des bénéfices immenses que présente cette liquidation. Elle est sans précédent dans les annales de l'industrie. Il y a des cachemires noirs brodés, garnis de guipure, qui ne coûtent même pas le prix de la guipure, et des cachemires des Indes, ayant des dessins inédits, qui n'atteignent pas le chiffre de certains cachemires français qui font tant de tapage.

La grenadine de soie, la gaze de Chambéry, et les organdis à volants et à fleurettes datent pour ainsi dire d'hier, puisqu'ils sont édités pour l'inauguration de la maison Delisle, boulevard des Capucines.

Cette liquidation est donc une occasion unique qui ne se présentera pas deux fois dans la mode.

Plus une robe coûte bon marché, plus elle exige un décor fantaisiste, qui sorte de la banalité et qui donne à la toilette un cachet d'élégance. Tel est le prestige de toutes les passementeries de la *maison Richnet Bayard*. Il y en a tant et tant, et de toutes les nuances, que si je vous les disais toutes, vous finiriez par les confondre. Les grecques en point d'Espagne, de deux couleurs, ou en noir mat en relief, ont beaucoup de succès. Les médaillons byzantins et les panneaux de passementerie pour décorer le bas des robes en guise de velours et de taffetas font très-grande nouveauté.

La ceinture Marie Stuart, reproduite avec des médaillons ciselés en passementerie et se terminant par des pans à franges de clochettes, a beaucoup de souplesse et de distinction. Ce qui est charmant, c'est une frange torsadé ou un agrément à clochettes qui se pose au-dessus des biais et qui sépare les ruches.

La mode décrète pour robes très-confortables et pour toilettes de campagne, le foulard des Indes.

Le foulard est un des tissus les plus frais, les plus légers et les plus solides que je sache. On en décore des boudoirs, et rien n'est plus souple et plus gracieux comme draperie.

Il n'est donc pas étonnant que la mode s'en empare pour faire des robes printanières. Avec du ruban ruché ou des bandes de taffetas, on peut obtenir une toilette très-élégante.

Le foulard qui arrive directement des Indes a une supériorité réelle. C'est pourquoi il faut aller l'acheter et le choisir, passage Verdeau, *A la Malle des Indes*, chez Mme *Roullier Delalande*. Je vous indique cette maison très-sommairement, me réservant de vous dire plus tard les articles les plus nouveaux et les plus avantageux. Le foulard uni gris-perle, illustré de petits velours de couleur, soit Solferino, bleu ou vert, ou bien de tuyautés et de frisés de ruban de ces mêmes nuances, sera la robe de la dame comme il faut, qui recherche à la fois la simplicité et le bon goût.

Les plus beaux rubans se trouvent dans la *maison Chauffier*, qui a une spécialité importante de taffetas, de blondes, de dentelles et de tulles consacrés exclusivement aux chapeaux. Toutes les marchandes de modes de province n'ont qu'à en référer directement avec elle. Elles y trouveront un véritable bon marché et la nouveauté du jour.

Quant aux jolies femmes, ce qui doit les attirer dans la *maison Chauffier*, ce sont les voilettes de fantaisie comme il n'en a pas encore paru, des voilettes qui embellissent et qui doublent l'éclat de la physionomie; et des résilles printanières s'épanouissant en fleurettes de muguet de soie, sur des mailles souples et transparentes.

Les gilets qui reviennent au pouvoir réclament des cravates. La collection qu'offre la *maison Chauffier* est des plus variées, on dirait d'autant de fleurs de mai, appelées lilas, violette, pâquerette, bluet.

Tout parle du printemps, même les trousseaux de la *maison Leborgne et Henneveu*, si connue et si réputée dans la rue du Bac.

J'ai deux trousseaux à vous décrire, sans compter tous ceux qui suivront les solennités de Pâques.

L'un de ces deux trousseaux vient de partir pour l'Egypte. Il était chiffré *A. K.*; tout était par six douzaines en toile fine.

Les jupons pour les toilettes du soir étaient en très-belle mousseline avec fantaisie d'entre-deux décrivant des grecques et des anneaux; d'autres avaient des volants garnis de guipure, ou trois plis simples étagés, brodés de valenciennes.

Puis il y avait six robes de taffetas, en comprenant la robe de mariage. L'une était gris-mode ornée de velours lilas; une autre en taffetas pensée avec entre-deux en guipure noire et de velours; une troisième en taffetas Pompadour.

Les robes de chambre au nombre de douze, dont six pour l'hiver. Trois en cachemire blanc, bleu, gris-perle; et trois en flanelle fantaisie ornées de ruches de taffetas, ayant presque toutes la forme Louis XV.

Les autres robes de chambre, pour l'été, étaient en batiste écrue soutachée de noir et de ponceau, ou bien en piqué blanc, piqué rose et piqué lilas quadrillés.

Tous les bas de soie étaient brodés, ainsi que les bas en fil d'Ecosse.

Il y avait douze parures de dentelle : point d'Alençon, point à l'aiguille, guipure d'Angleterre et d'Irlande.

Je m'arrête; l'autre trousseau, non moins luxueux, me réclame.

C'est celui de Mlle de Bro..., qui vient d'épouser le vicomte de Saint-S...

Ce trousseau était chiffré en rouge de deux *B* et de deux *S* entrelacés ingénieusement. Pas une seule marque n'était pareille et tous les chiffres étaient brodés.



ÉPISODE DU SIÉGE DE NAUPLIE. — Prise des retranchements extérieurs par les troupes royales.

talons de nuit et du matin, ainsi que les parures de dentelle.

Il me reste à répondre à plusieurs lettres qui me sont arrivées au bureau de la *Gazette rose*, concernant l'*Eau de la Floride*.

Qu'il vous suffise de savoir que la recette de cette eau vient de la Floride même, et qu'elle est distillée avec des plantes tropicales, qui ont des vertus puissantes, toniques et vivifiantes.

Ce n'est donc pas une teinture, comme on le redoute.

Ai-je, d'ailleurs, jamais prononcé le mot teinture ?... Loin de là : j'ai proclamé l'*Eau de la Floride* comme rendant au bulbe capillaire épuisé toute sa séve nutritive.

On peut donc se rassurer et en demander un flacon à *M. Guislain, à Paris.*

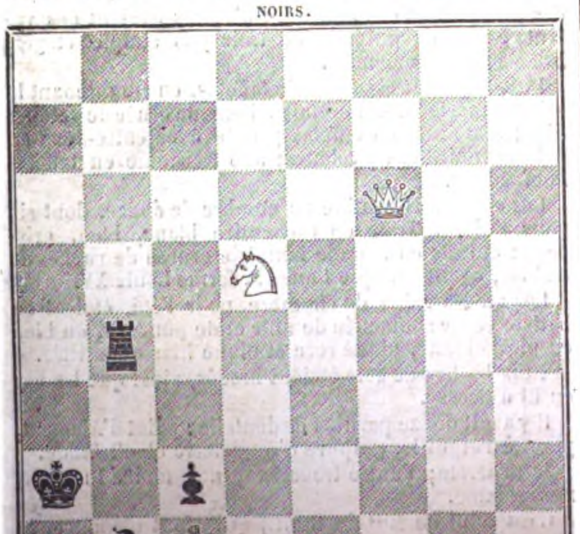
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

ÉCHECS

Problème numéro 31

COMPOSÉ PAR M. S. LLOYD, DE NEW-YORK

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 29.

Blancs.	Noirs.
1. T pr P échec.	1. P pr T (meilleur.)
2. D c CR	2 C pr F
3. D 5e C échec.	3. F pr D
4. C 7e C échec et mat.	

Solutions justes du problème n° 28: MM. Lantoine; Menendez, Café-Divans, à Limoges; Cercle des Orphéonistes de Saint-Omer; colonel Silvestre; Visto; Cercle des Echecs d'Angers; Café Français, à Chartres; Bellin; capitaine Didier, au camp de Châlons; capitaine Charousset; Geynet, cercle d'artillerie de la Garde impériale; Société des Beaux-Arts, à Nantes; Café C. Maderni, à Lyon; Café de la Poste, à Genève; M. Borie, à Tulle; A. Aulit, à Mons; Cercle du Commerce, à Chatellerault; Cercle Napoléon, à Bédarieux; Barot et Pillière, à Chartres; Cercle d'Orléans; Fraiche; Rossati, officier à Spezia; Cercle de l'Union, à Aurillac: Cercle de l'Union, à Nantua; Café Auzanet, à Limoges; Poumarède; Vidal, adjudant-major, à Toulon; docteur Revel, J. Revel, à Saint-Omer: Café des Halles, à Surgères; Café Astre, à Sigean; Rosati, à Spezia; Café de l'Opéra, à Nancy.

Les autres solutions sont inexactes.

Solutions justes du problème n° 29. MM. Visto; Ch. Delsart; capitaine Didier; L. Griveau; Bellin; Cercle de Casale Montferrato; Fabrice; capitaine Charousset; Turgis, Café des Deux-Hémisphères; L. Rosati, à Spezia; Fraiche; Misselieux; E. Lemieu, à Darnetal; E. Deléval, à Versailles; Café C. Maderni, à Lyon; Café-Divans, à Limoges; Cercle des Echecs de Chartres; Cercle des Echecs d'Angers; docteur L. Cadolini, à Besançon; Cercle d'Orléans; Café de l'Opéra, à Nancy; colonel Silvestre; Café Milhau, à Béziers; A. Desty, à Bergerac; Mille, à Abbeville; E. Wallet, à Neufchâteau.

P. JOURNOUD.

Siége de Nauplie.

Dans son numéro 255, le *Monde illustré* donnait une vue de Nauplie et annonçait l'insurrection qui avait éclaté dans l'ex-capitale du royaume de Grèce, le 13 février dernier.

Dès les premiers jours de la révolte, des troupes royales furent dirigées sur cette ville. Nauplie, située à l'orient du golfe d'Argolide, le long d'une presqu'île rocheuse, et étagée sur le versant septentrional de cette presqu'île, fait face à la plaine d'Argos. Le fort Palamède la domine au sud-est et le fort Istaké au sud.

Les insurgés comptaient sur leur position avantageuse, sur les fortifications et le peu de profondeur du port de Nauplie, ensablé et mal entretenu, pour tenir éloignés les régiments et les vaisseaux royaux. Leur confiance n'a pas été de longue durée.

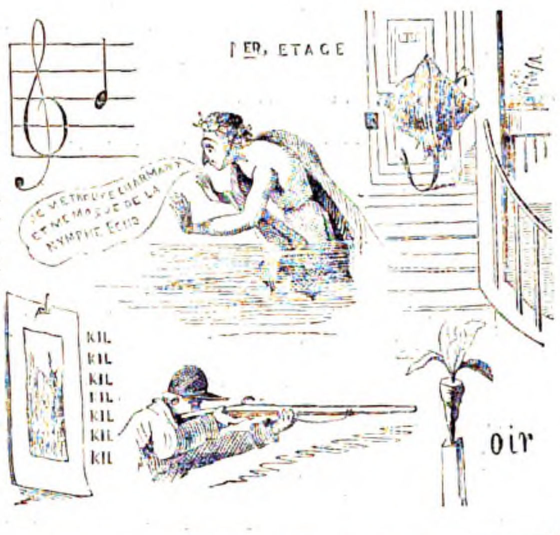
Dès le 14, la ville était investie complétement par terre et par mer, et l'assaut avait été donné aux retranchements établis par les insurgés en dehors de Nauplie.

C'est cet épisode du siége que retrace la gravure que nous publions aujourd'hui.

Des dépêches d'hier annonçaient que Nauplie était tombée aux mains des troupes royales. Nous saurons bientôt si nous devons ajouter foi à cette nouvelle.

MAC VERNOLL.

RÉBUS.



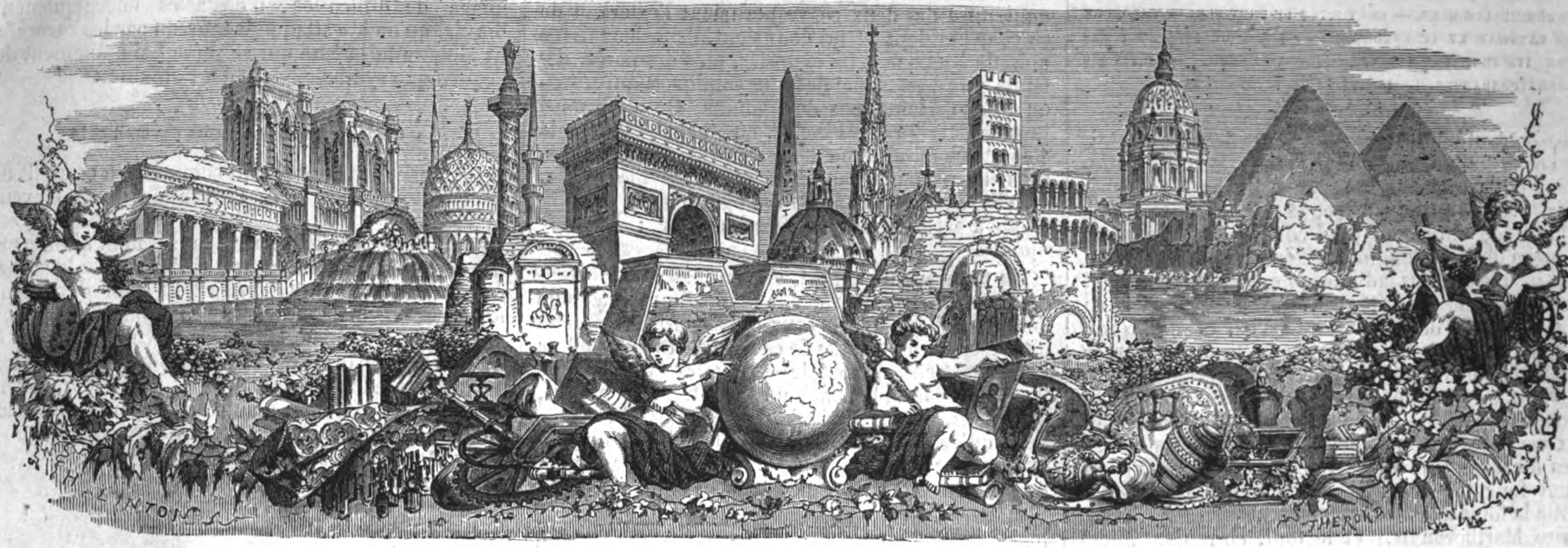
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Qu'on me rende impotent, manchot, que m'importe !... disait Mécénas, mais que je vive.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 261. — 12 Avril 1862.

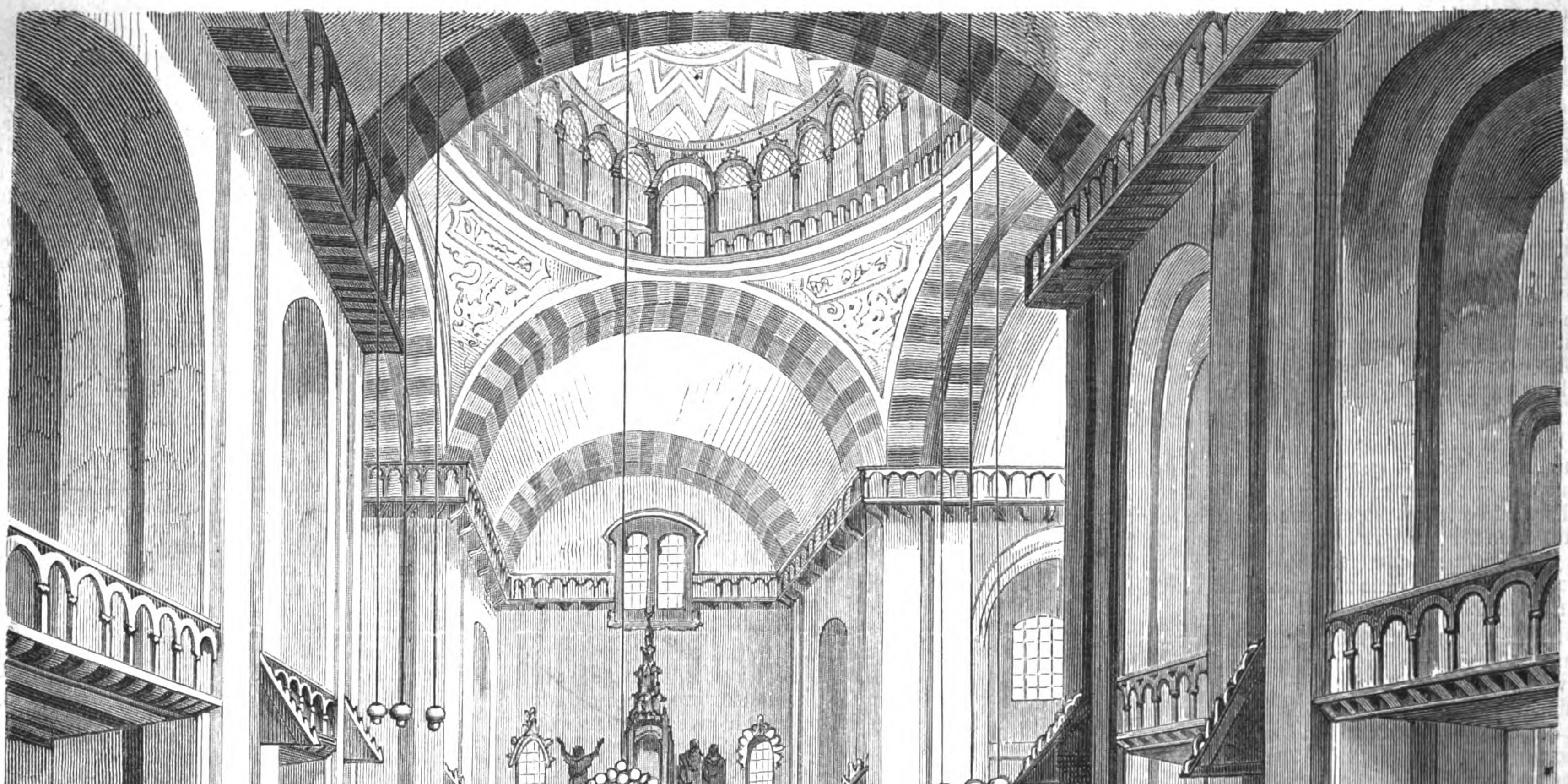
DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Prières du Ramadam (carême musulman) dans la grande mosquée d'Alger. (Croquis de M. Achille Camin.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : UN ÉTRANGE CONVOI. — LES MANIES D'UNE SOLITAIRE. — DES BŒUFS SANS CORNES. — A QUOI BON? — CURIEUSE PROTESTATION DES COMÉDIENS CONTRE TALMA ET MADEMOISELLE MARS. — DES VISITES DE PROVINCE. — THÉODORE DE BANVILLE ET LE BOULEVARD. — LES ENTRAINES DU THÉATRE ITALIEN. — MADAME CHARTON-DEMEUR. — DIVERSES CORRESPONDANCES. — PETITS FAITS PRINTANIERS.

~~~ L'autre jour, vers une heure de l'après-midi, on voyait lentement monter le long de la rue Notre-Dame-de-Lorette, traîné par deux antiques chevaux blancs, un vieux coupé jaune de la forme à la mode du temps du congrès de Vérone et du siége de Missolonghi. La caisse, toute disloquée, était garnie de filets jadis argentés, montrant partout leur cuivre rouge,— et le panneau portait un écusson de sinople à la licorne passante d'or, au chef cousu de gueules, chargé de trois chevrons au lis d'or, le tout timbré de la couronne vicomtale aux cinq perles. Le vieux siége de cuir rapiécé et, sans métaphore aucune, cousu de fil blanc, branlait sur des ardillons aux vis usées et aux écrous lâches. Les roues encrassées à cacher leur primitive couleur, auraient sûrement fourni à l'analyse chimique de la boue qui crotta la foule à l'enterrement de Lafayette... (j'allais écrire Marlborough!) et le tout, en roulant et cahotant, poussait des gémissements qui faisaient retourner les passants à la rencontre de ce curieux berlingot, traîné par deux pauvres hères de quadrupèdes, — bien incapables d'avoir servi de comparaison à l'idée de force industrielle qui représente le cheval-vapeur, car ils portaient languissamment le boulet en avant, et se soutenaient péniblement sur la pince, véritables chevaux de l'Apocalypse enfin, dont la seule destination raisonnable était l'équarrisseur.

Or, sur le siége de cette machine branlante, et ne la faisant avancer à la montée qu'à l'aide de deux piqueux qui tiraient, traînaient presque, les deux rosses par de fausses brides, se tenait un vieux cocher, tout désorienté à s'asseoir sur ce siége, qui n'était pas de ses carrosses drapés et habituels. S'il est vrai, comme l'a dit Sainte-Beuve, qu'à la longue on prend toujours le pli de son sourire, on doit, à plus forte raison prendre la physionomie de sa fonction. Ce cocher avait bien celle-là, insouciamment funèbre, comme cette triste pompe, dont l'administration l'employait d'ordinaire, pour transporter tant de gens de l'avant-dernière à la dernière demeure. De même que les piqueux, ce cocher sépulcral portait l'habit de gros drap noir, le chapeau voilé d'un crêpe omnibus, les bottes demi-fortes, et ce linge de calicot blanc si roide, pour se salir moins vite, qu'on se demande si ce linge n'est pas en papier.

Le vieux coupé de maître, précédé du personnel que l'Eglise fournit aux enterrements de troisième classe, faisait donc, comme on voit, fonction de corbillard; un cercueil reposait sur sa double banquette, garnie, ou plutôt dégarnie de velours jadis d'Utrecht et jaune. Montmartre était sa destination. Vous demandez le mot de cette ambulante énigme? Le voici sans retard.

Le 18 du mois dernier, est morte, rue Saint-Lazare, au numéro 154, une vieille femme, de son vivant vicomtesse, et dont la jeunesse fut contemporaine de la mort d'Achmet IV, empereur d'Orient, et de la prise de la Bastille : c'est-à-dire qu'elle est morte à l'âge approximatif de 75 ans. Elle était veuve depuis 1829 d'un officier de la garde de Charles X, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand d'Espagne. Depuis cette époque elle habitait, sur la cour de la maison sus désignée, sa propriété personnelle, dès longtemps donnée par testament à une œuvre de bienfaisance, attendu qu'elle était sans enfants ni neveux. Depuis la révolution de Juillet, cette vénérable personne passait là une existence de solitude singulière peu à peu poussée aux manies les plus imprévues. Elle aimait les bêtes plus que les gens, bien que les gens soient souvent bien bêtes, et s'en entourait passionnément, pour son agrément. Les cinq pièces de son logis étaient autant de chenils, de perchoirs, où s'entassaient quadrupèdes et volatiles : chiens, chats, poules, pigeons, serins et autres animaux dits domestiques. Quel cloaque et quelle odeur! La dame vivait là-dedans avec ivresse, malgré les aboiements, les miaulements, les gloussements, les sifflements. Elle faisait du riche capital de sa tendresse de continuelles distributions de caresses accompagnant celle des aliments, que les bêtes ne recevaient que de sa main vicomtale.

Tous les jours, quelque temps qu'il fît, à quatre heures en hiver, à cinq heures en été, elle sortait dans le vieux coupé jaune démodé, démoli, dont nous avons plus haut tracé l'esquisse. Elle n'adorait pas moins que les Egyptiens adoraient leur Apis — et les oignons! — les deux haridelles qui la traînaient le long des quais, sa seule et unique promenade. Un cocher et un laquais (dignes de partager la nourriture des deux rosses) ornaient l'extérieur de ce char branlant et lui donnaient, dans leur livrée noisette à galons jadis historiés, puis décolorés, déteints, un aspect féodal des plus comiques, qui provoquait les exclamations des gamins. On allait ainsi jusqu'au Jardin des Plantes, où, selon le temps, la vicomtesse faisait une halte, enclos des animaux. Puis elle revenait dîner dans sa propre ménagerie, où elle eût certainement pu figurer avec une étiquette à part, dans une espèce à classer : les *maniaques*.

Un mois avant sa mort, elle en ressentit le pressentiment. Sans s'alarmer le moins du monde, elle donna la liberté à tous ceux de ses oiseaux en état d'apprécier les bienfaits de ce trésor, rêve éternel de l'homme. A chaque jour de soleil, elle ouvrit certaine fenêtre et donna l'essor à un ingrat. Pour le reste, les chiens, les chats, les deux haridelles, il fut convenu qu'on les transporterait, le lendemain du jour fatal, chez un vétérinaire de Saint-Denis, payé pour en prendre soin... jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La digne femme fit appeler un curé de campagne qu'elle avait connu il y a dix ans et lui remit le soin de son âme. Nous avons dit que ses dispositions testamentaires, en l'absence de toute famille, assuraient son bien à une œuvre de bienfaisance. Une note trouvée par son vieil ami, M. Der... (le seul qui fût resté ferme à braver l'étrange, le nauséabond intérieur que nous avons indiqué...un flacon de sels à la main), prescrivait les singulières funérailles dont les premières lignes de ce récit indiquaient le passage. Elle avait, comme on voit, voulu que les deux asthmatiques chevaux qui la traînaient presque quotidiennement au Jardin des Plantes, la traînassent aussi au cimetière, son vieux coupé, son berlingot lui servant de corbillard. L'administration des pompes funèbres s'était soumise à ce caprice, à cette clause, qui n'était que bizarre, et non subversive des règlements. Telle est l'histoire, tel est le mystère de cet enterrement qui sema la curiosité sur tout son passage, rue Saint-Lazare, rue Notre-Dame-de-Lorette et plus haut. S'il est de notre devoir d'informer nos lecteurs des particularités curieuses dont Paris est le théâtre si bien *machiné*, celle-ci ne devait sans doute pas être passée sous silence; mais, eu égard aux peines prises pour obtenir les renseignements qui précèdent, peut-être est-elle comme l'expérience... qui ne vaut pas ce qu'elle coûte!

~~~ Il était récemment question dans ce journal d'un éleveur qui avait trouvé le moyen d'obtenir des bœufs *sans cornes*...

Voilà assurément une fort ingénieuse découverte, et on se demande si, pour un pareil progrès le Christophe Colomb de l'affaire ne demandera pas au gouvernement quelque croix, quelque médaille, quelque récompense enfin, qui signale son Amérique à l'admiration publique : des bœufs sans cornes!

Que diront les tablettiers, les tourneurs, les fabricants de peignes, de chausse-pieds, de tabatières, de manches de couteaux, et de mille autres objets qui se fabriquent indispensablement avec cette matière : la corne? D'un autre côté, comment ferons-nous, dans notre métier d'écrivain, lorsqu'on aura enlevé de nos comparaisons, de nos métaphores, de nos images, la corne qui tient si souvent sa place dans les ressources du style?

Ainsi avec cet inventeur, Racine n'aurait pu dire du taureau, du monstre qui mit à mort l'infortuné Hippolyte :

« Son front large est orné de *cornes* menaçantes! »

Ni Delille :

« Des *cornes* dont les dards se courbent en croissant. »

Ni le fabuliste :

» Sur la *corne* d'un bœuf qui paissait dans les champs,
» Un moucheron, jouet des vents,
» Vint *s'asseoir*... »

Il n'y aurait plus de chapeau à *cornes* — ni de *cornes d'or* à Constantinople Comment eût-on amorcé jadis les canons, sans *corne* à poudre? Comment les vaudevilles au ton léger s'y prendraient-ils pour plaisanter clairement certaines infortunes... sans cette image consacrée par le rire?

Enfin, où en serait la peinture d'attributs et nos tentatives de poésie, sans « la corne d'abondance, » cette corne que la fable suppose avoir été arrachée de la tête d'Achéloüs lorsque, transformé en taureau, il fut vaincu par Hercule? Cette fameuse corne, symbole du commerce, de l'agriculture, attribut des divinités bienfaisantes, qui joue un si grand rôle en sculpture et partout... si ce monsieur était né à temps, il n'en eût donc été question jamais? Nous ne pourrions pas dire, comme frappante image de difficultés, d'obstacles énergiquement bravés, qu'on a « attaqué le taureau par les *cornes*?» Et Molière lui-même qui se servait si crânement de l'équivoque symbole, — et La Fontaine :

« .... Mieux vaut, tout prisé,
» Cornes gagner, que perdre ses oreilles! »

Comment auraient-ils fait comprendre ce qu'ils ne voulaient pas dire, avec l'invention de cet éleveur ingénieux?

Vous voyez à quel désarroi en seraient réduites et la tabletterie et la littérature, si l'image de la corne, ou des cornes, leur était ravie! Et quel dangereux exemple, quelle désastreuse émulation naîtrait d'un pareil perfectionnement de la race bovine, si la gloire et la fortune devaient récompenser ces malencontreuses suppressions! tout aussitôt vous verriez d'autres éleveurs, d'autres inventeurs, annoncer des :

Moutons sans laine,
Chevaux sans crins,
Oiseaux sans plumes,
Eléphants sans ivoire,
Hippopotames sans défense...

Comme l'Innocence! Eloignons de notre pensée des éventualités pareilles, d'aussi navrantes conjonctures ou conjectures, et d'aussi désastreux résultats *du progrès* dont l'inventeur des « bœufs sans cornes » aurait donné l'exemple.

Et ajoutons que, selon nous, au lieu de récompenser ce monsieur dans les comices ou concours agricoles, il serait plus logique de lui faire un procès, comme ayant porté atteinte à la fortune publique!

~~~ Voici une pièce de toute curiosité pour les amis des lettres et du théâtre. Nous l'avons en original sous les yeux, avec toutes les signatures autographes C'est une démission offerte au duc de Duras, en janvier 1825, par les membres du comité d'administration de la COMÉDIE FRANÇAISE. Elle est basée sur l'anarchie que les susdits membres constatent dans le sociétariat, et particulièrement sur l'intrusion de TALMA dans la comédie (*l'Ecole des Vieillards*), et de Mlle MARS dans la tragédie (*le Cid d'Andalousie*). Ce document est à ce titre des plus imprévus, et bon à enregistrer dans l'histoire du théâtre et de ses passions. Voici cette pièce étrange :

COMÉDIE FRANÇAISE

COMITÉ D'ADMINISTRATION.

« Les membres soussignés du comité d'administration de la Comédie Française, pénétrés de l'importance des fonctions qui leur ont été confiées, ont tâché de répondre à cette confiance par leur exactitude, leur zèle et leur impartialité. Ils se sont constamment occupés de signaler à l'autorité toutes les espèces d'abus qui pouvaient nuire aux intérêts de la Société; ils ont fait plus, ils ont proposé les différents moyens qu'ils considéraient comme susceptibles de réformer ces abus et de maintenir l'établissement dans cet état de prospérité et même de splendeur où la Comédie Française s'est souvent trouvée.

» Sans entrer dans le détail de ces différents abus, le comité croit qu'il est essentiel de mettre sous les yeux de Mgr le duc de Duras une circonstance qui présentait des conséquences effrayantes, que le comité avait d'abord fait entrevoir, et qui a eu ensuite des résultats désastreux.

» La distribution des rôles de *l'Ecole des Vieillards* ne nécessitait en aucune manière la présence de M. Talma. Le comité, dans son travail fait en résultat de ses arrêtés des 23 mars 1823 et 5 mars 1824, avait mis sous les yeux de l'autorité, et dans le plus grand détail, les inconvénients graves qui devaient naturellement dériver de cette innovation; ses représentations sont demeurées sans effet contre la volonté bien déterminée de M. Talma de conserver le rôle qu'il avait adopté dans cette comédie.

» Qu'en est-il résulté? L'accomplissement complet de la prédiction du comité : *l'Ecole des Vieillards* a produit de l'argent; mais rien ne prouve qu'elle en eût produit moins avec une distribution plus conforme aux intérêts de la Société. Le genre de la tragédie s'est ressenti de l'absence de l'acteur qui en faisait le principal ornement, non-seulement parce qu'il n'y pouvait plus paraître lui-même, mais encore parce que ceux de ses camarades qui le secondent avec beaucoup de talent, ont manifesté leurs regrets d'être privés de leur appui naturel, et se sont définitivement refusés à paraître dans leurs emplois respectifs.
~~~

» La tragédie a donc langui et les auteurs ont été fondés à se plaindre, d'autant plus qu'ils n'ont pu parvenir à faire représenter, dans le cours d'une année (depuis le 6 décembre 1823 jusqu'au 6 décembre 1824), aucune des tragédies dont le principal rôle était destiné à M. Talma.

» Jusqu'à présent la même chose est résultée de la détermination de Mlle Mars, qui fait une incursion dans la tragédie, en se chargeant d'un rôle dans *le Cid d'Andalousie*, tragédie de M. Lebrun.

» Déjà, par le fait de la mise en scène de cette tragédie, qui devait être représentée dans le cours du mois d'août, la tragédie de M. Guiraud, *Virginie*, qui aurait pu être représentée à cette époque, a été retardée, et les différentes circonstances qui sont survenues depuis rendent douteux si *le Cid d'Andalousie* sera représenté d'ici à un mois, ou même à six semaines.

» Comme le comité l'avait prévu dans les différentes observations qu'il a soumises à Mgr le duc de Duras, et par écrit et de vive voix, les plaintes se sont manifestées de toutes parts. Le public et les locataires de loges ont reproché aux comédiens l'uniformité, la monotonie et la faiblesse de leurs représentations. Les ouvrages nouveaux des auteurs tragiques se sont amoncelés, et il y a aujourd'hui un tel encombrement, qu'il est impossible de démêler à qui appartient le tour d'être joué, et qu'il est d'une conséquence grave de prononcer dans une affaire aussi délicate.

» Après l'exposé de ces affligeants résultats, le comité croit pouvoir parler de l'influence malheureuse qu'ils ont eue pour la caisse. Les parts ont été réduites à 12,000 fr., pendant l'année 1823, et tout annonce que dans l'année 1824, elles ne dépasseront pas ce taux.

» Le comité, en exposant le tableau de la douloureuse situation de la Comédie, n'a nullement le dessein de blâmer la conduite de qui que ce soit; il déclare très-franchement qu'il n'est point dans son intention d'adresser aucun reproche, ni directement, ni indirectement, ni même de conserver le moindre ressentiment de ce qui s'est passé.

» L'intention du comité est de prouver qu'il n'a pas tenu à lui de préserver la Comédie des désastres qui sont survenus; que tous ses efforts, qui devaient tendre à lui concilier l'approbation de ses supérieurs, la bienveillance du public et la gratitude de ses camarades, ont été interprétés en sens inverse. Il a, en effet, encouru l'injuste animadversion de ses camarades; il s'est trouvé exposé aux invectives, aux insultes, aux outrages même des journalistes, et, toujours pénétré de ses devoirs envers le public, les auteurs et la Société, il n'a opposé que le calme, la patience et l'oubli des injures. Il a fait plus : privé dans ses différents genres d'exploitation de la présence des personnes les plus influentes pour la prospérité de la Société, il a trouvé le moyen, par la disposition et la répartition du travail, et en employant les ressources qui lui restaient, d'établir, depuis le 1er avril 1824 jusqu'au 1er janvier 1825, dix ouvrages dans les différents genres, ce qui constitue, tant pour les pièces nouvelles que pour deux pièces anciennes qui ont été remises, plus de quatre actes par mois, travail dont on n'a d'exemple dans aucune des années qui se sont écoulées depuis le rétablissement de la Société.

» Le comité voit avec une douleur profonde que, malgré ses demandes réitérées, il n'a obtenu aucune réponse satisfaisante sur les moyens à employer pour remédier aux désordres introduits dans l'exploitation de la Comédie Française. Il croit qu'il est de son honneur de ne point conserver plus longtemps les fonctions idéales d'un pouvoir imaginaire, qui ne lui laisse aucun moyen de faire le bien. Il croit en outre qu'on serait même en droit de l'accuser d'avoir coopéré à la destruction plus ou moins prochaine d'un établissement aussi honorable à la France que celui de la Comédie Française, s'il avait seulement l'air de persister à se maintenir dans les fonctions d'une autorité méconnue.

» Il supplie donc Mgr le duc de Duras de vouloir bien accepter sans restriction la démission qu'il donne irrévocablement à dater de ce jour, convaincu que sa démarche est dans l'intérêt de la Société, et que les membres dont monsieur le duc composera le nouveau comité trouveront peut-être et une force plus coërcitive, et des moyens plus adaptés aux besoins et à la prospérité de la Comédie Française.

MONROSE. — DEVIGNY. — E. LEVARD. — MICHELOT. — DAMAS. — GRANDVILLE.

» Paris, 7 janvier 1825. »

De nos jours, messieurs les comédiens n'ont plus ces jalouses susceptibilités, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est l'intrusion de Mlle Rachel dans la comédie, et celle de Mlle Augustine Brohan, soubrette en chef, dans les rôles de grandes coquettes (*Mademoiselle de Belle-Isle*) et même d'ingénues (*les Demoiselles de Saint-Cyr*). Il y aurait maint autre exemple à citer.

Extrait de la lettre d'une *sous-préfète* à une de ses amies parisiennes :

« .... Autres épisodes de nos visites d'arrivée.

» Hier, nous allions chez un gros négociant de la ville. Mon mari sonne à une petite porte qui se trouve sous l'allée, en face des bureaux, et qu'un jeune commis nous avait désignée comme celle de l'appartement du patron. La porte s'ouvre... paraît une espèce de Maritorne, le bonnet de travers, la jupe mal attachée, un chandelier de cuivre très-sale et des clés de cave à la main.

« — Madame D***? — demandai-je.

» — Elle n'y est pas! — répondit la créature en nous refermant presque la porte au nez.

» Le petit commis nous regardait en riant.

» — Il paraît que Mme D*** n'y est pas? — dis-je.

» — Si fait, elle y est, car... la femme qui vient de vous parler, c'est elle!

» Dans l'après-midi, ou l'après-dîner, ce qui est ici la même chose, nous allons encore pour faire notre visite à d'autres notables de la ville : M. le baron et Mme la baronne de V... Nous entrons dans une cour que balayait une servante sordidement accoutrée.

» — M. et Mme de V... ? — demandai-je. La servante répond :

— M. le baron est sorti, mais Mme la baronne est chez elle. Vous êtes sans doute le nouveau préfet et son épouse?

» — Oui!

» — Eh bien, entrez, je vais prévenir madame la baronne!

» Nous entrons dans un petit salon dont le mobilier consistait en un poêle de faïence blanche, six chaises et deux fauteuils de mérisier garnis de paille noire et blanche, une table recouverte d'un tapis de drap rouge estampé en noir, une pendule à colonnes en or mat, deux vases de tulipes sous globe, et une gravure représentant le *Mauvais sujet et sa famille*, par, par... je ne sais plus qui. Les rideaux en calicot blanc avec une bande de grecque bleue rapportée, des petits paillassons devant chaque siége. Sur la table, un volume : *L'Écho des feuilletons* de 1845. J'oublie un baromètre dans une lyre, et déjà beaucoup de mouches au soleil sur les carreaux.

» Un grand quart d'heure s'écoule dans la contemplation de ces somptuosités. Lasse et surprise de tant attendre, je voulais m'en aller, Albert me retient. Une porte s'ouvre enfin... et paraît la baronne!

» C'était la balayeuse de la cour...

» Juge, ma pauvre Clotilde, des oies que me promet ce séjour! Et l'on dit qu'il vaut mieux être le premier dans son village que... Ah! plutôt être ouvreuses aux Funambules, en plein Paris!... »

Nous prions nos lectrices de pardonner à cette première déception, à cette exaspération d'une jeune Parisienne un peu trop brusquement transportée... de la rue Louis-le-Grand près du boulevard, dans cette petite ville qui, nous l'espérons, ne se reconnaîtra pas!

Un de nos confrères du journalisme, un poëte: l'auteur des *Cariatides*, des *Stalactites*, des *Odelettes*, des *Odes funambulesques* et enfin, plus récemment des *Améthystes*, — délicieux petit recueil où il a réussi à reproduire des rhythmes lyriques de Ronsard injustement proscrits ou mis en oubli, — un écrivain, nommé au théâtre pour le *Cousin du roi*, *le beau Léandre*, etc., et qui le sera prochainement pour une comédie en deux actes, *Diane au bois*, M. Théodore de Banville, enfin, vient d'être fort malade et a vivement inquiété ses amis. *Le Boulevard*, un journal aussi amusant pour les yeux qu'il est intéressant pour l'esprit, annonce le prochain retour de son cher rédacteur dramatique.

Le Boulevard.. quel titre pour un journal critique, anecdotique, littéraire, avec portraits et caricatures! Comme cela peint, exprime le Paris le plus vif, le plus ardent, le plus curieux, ce point de la terre enfin où toute l'Europe passe de midi à minuit! Carjat, qui n'est un si habile photographe que parce qu'il est un artiste excellent, dessine pour son journal ce qu'il voit sur son boulevard, et les plumes les plus pittoresques font cortége à son piquant crayon. Promenez-vous donc sur le boulevard... et ensuite *lisez-le!*

On nous écrit :

« Monsieur, vous qui voyez le dessous de bien des cartes et savez le mystère et le fin de bien des choses, pourriez vous avoir la bonté de nous dire pourquoi, aux Italiens, lorsque Mme Charton-Demeur chante les morceaux les plus importants de son rôle, soudain un tas de gens sont enrhumés dans la salle? Je sais bien que s'il s'agissait de plaisanter vous pourriez répondre : si les spectateurs s'enrhument, c'est peut-être parce que le jeu de la virtuose est froid... ce serait un mot, — mais pour le sûr une injustice, car la brave et belle diva dont il s'agit, met la chaleur qu'il faut aux choses dramatiques de ses rôles, et pour n'avoir pas précisément le diable au corps, certes, ce n'est pourtant pas un glaçon!

» Quant à la cantatrice, n'est-elle pas de la plus grande valeur, et ne se sert-elle pas avec un art consommé d'une voix fort belle et très-sympathique? Sympathique aussi de tout point n'est-elle pas de sa personne, élégante, gracieuse et aussi charmante à lorgner que délicieuse à écouter?

» Eh bien, comment se fait-il, monsieur, que chaque fois que Mme Charton s'approche de la rampe pour chanter seule, voilà que de tous les recoins du parterre, ou du fond insondable de certaines baignoires, ou des hauteurs perdues des petites places, éclate une ritournelle en *quintes* de toux, qui se convertit bientôt en accompagnement, pendant toute la durée de l'air, — sans compter les gens qui éprouvent l'irrésistible besoin de se moucher (pardon!) avec des sonorités de trompette?

» Évidemment il y a là un mystère qu'il serait bon de dévoiler, pour l'édification publique, pour la satisfaction des nombreux admirateurs de l'aimable et excellente artiste française (Mme Charton est née à Bordeaux et mariée en Belgique), et je représente ici une loge d'abonnées qui désireraient vivement obtenir de votre sagacité le mot de cette énigme de malveillance. Y a-t-il donc dans Paris des gens qui aient un intérêt quelconque à ce que Mme Charton soit gênée dans l'exécution de ses morceaux, agacée par des interruptions, troublée, humiliée enfin, et ainsi paralysée dans son talent, de façon à risquer de voir diminuer son succès devant le public des Italiens? C'est là ce qu'il serait curieux de rechercher, et poser la question par notre lettre suffirait déjà à rendre à la fois justice à une excellente artiste, qu'on nous dit une femme très-estimable, en même temps qu'à faire cette même justice à de lâches persécutions qu'il ne serait peut-être que trop aisé de définir.

» Veuillez agréer, monsieur, etc.

» DES ABONNÉES DU MERCREDI AU THÉATRE ITALIEN. »

CORRESPONDANCE.— A « une lectrice ordinaire » : L'origine du mot *bas-bleu* — ironiquement appliqué aux femmes-auteurs? On dit qu'un jour lady Montague, qui tenait bureau de bel esprit, ayant appris qu'un éminent étranger refusait de venir passer la soirée chez elle parce qu'il était en habit de voyage, aurait répondu: « Qu'il vienne! je reçois les gens même en *bas bleus!* » — Il faut toutefois que cette origine du mot ne soit pas extrêmement authentique, car Byron, dans *Don Juan*, dit : « On prétend, ô savantes dames, que vos bas sont bleus, *et je ne sais pourquoi*, car je n'en ai jamais vu à vos jambes de cette couleur. »

— A la señora... Juana Pabla : Eh bien essayez encore, et si votre inspiration répond à votre aspiration, on fera de son mieux pour que l'œuvre arrive au public.

— A une « mère de famille » : Votre lettre, remplie de frappantes vérités, paraîtra dans le prochain numéro.

— A une « *chatte blanche* » : La plaisanterie est un peu longue.

— Au monsieur qui se dit N. Robert : Vous avez raison... mais sans ces billets de banque *brûlés*, où serait l'anecdote?

— A madame M. de S*** : S'il est vrai que le héros du roman nouveau, dont on s'occupe beaucoup, *Byno* soit... Nous parlerons de tout cela la semaine prochaine.

Les courses de la Marche. . espèces d'énigmes qui n'ont de véritable intérêt que pour ceux qui ont le mot. Beaucoup de poussière et de princesses sans blason. Les premiers lilas en fleurs à Montre-tout.

Les Misérables de Victor Hugo remplissent tous les journaux d'extraits et de réclames. Livre plein de beautés, d'étrangetés, d'audaces de différentes sortes; livre si touffu qu'on s'y perd, si tapageur, si perturbateur qu'on en sort le chaos dans la cervelle. Des pages sublimes, des exagérations puériles ou agaçantes : Le bon évêque qui « un soir se donna une entorse pour n'avoir pas voulu écraser une fourmi! » M. André vous parlera des *Misérables;* nous n'avons qu'à constater qu'on veut en faire une des sensations du jour.

Dans un récent feuilleton, celui de nos aimables confrères que les réclames proclament le *roi des chroniqueurs*, en parlant de Mme Jeanne de Tourbey, raconte que Henry Mürger disait d'elle :

« *Elle* donne de l'esprit à ceux qui causent avec *elle!* »

Pardon, — il y a le nommé Voltaire qui écrivit à la czarine Catherine II :

« *Votre esprit en donne aux autres.* »

L'esprit de Voltaire en donnait donc aussi à Mürger?

Et à propos d'esprit, lisez les lettres tout à fait intimes que trois de ses amis, — dont Nadar, — viennent de publier dans un volume intitulé : *Histoire de Mürger*. C'est navrant, et pourtant c'est délicieux! Quelle misère, et quelle touchante philosophie! Et j'imagine pourtant qu'à propos de cette misère, les trois amis du poëte ont fait bien des coupures!

JULES LECOMTE.



Course de chevaux à Hyères (Var), le dimanche 23 mars. (Croquis de M. Decreis, de Toulon.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Combat bord à bord du *Merrimac* et du *Monitor*.



Arrivée de Si-Bou-Becka au camp devant Tadjerouna. (Croquis de M. Alfred Courceval, élève de M. Horace Vernet.)

Le Ramadam de 1862 à Alger.

C'est par le jeûne que Mahomet a voulu consacrer l'avénement du Koran.

« La lune de Ramadam, dans laquelle le Koran est » descendu d'en haut pour servir de direction aux » hommes, d'explication claire des préceptes et de dis- » tinction entre le bien et le mal, c'est le temps pen- » dant lequel il faut jeûner. Quiconque aura aperçu » cette lune, se disposera aussitôt à jeûner. Celui qui » sera malade ou en voyage, jeûnera dans la suite un » nombre de jours égal. Dieu veut votre aise et non » votre gêne. »

Telles sont les prescriptions que le fondateur de l'islam recommande aux vrais croyants.

Le carême musulman diffère essentiellement du carême catholique romain.

Si on condamne rigoureusement son estomac au repos pendant le jour, on mange librement la nuit. D'après le Koran, il est permis de manger et de boire jusqu'à l'heure où, le matin, on peut *distinguer un fil blanc d'un fil noir*. A partir de ce moment, le musulman doit observer strictement le jeûne jusqu'à la nuit et passer ce temps en prières dans les mosquées.

Chaque année avance de dix jours sur l'année précédente l'époque du Ramadam, car les mois des mahométants sont lunaires, et le *mois sacré* dure depuis l'apparition jusqu'à la disparition de la lune qui lui donne son nom; en sorte qu'au bout d'un certain temps, ce jeûne mensuel a parcouru tous les mois de l'année.

En cet an 1862, le Ramadam est arrivé dans le mois de mars, et, comme toujours, nos musulmans d'Alger ont célébré le mois sacré avec les plus scrupuleuses ferveurs.

Avant le lever du soleil, un coup de canon annonce à la population musulmane que l'heure de la sanctification est venue. Dès ce moment, les vrais croyants se rendent aux mosquées pour y passer leur journée en prières. La grande mosquée d'Alger, dont les mauresques arceaux se développent le long de la rue de la Marine, et dont l'élégant minaret domine le port et la place du gouvernement, se remplit dès l'aube des pieux sectateurs de Mahomet, qui ne peuvent entrer dans le sanctuaire que pieds nus et la tête couverte du capuchon ou du turban. Le front prosterné contre terre, ou simplement accroupis, les fidèles récitent à voix basse les versets du Koran et égrennent leur chapelet. Le plus grand recueillement préside à ces manifestations religieuses. Les prières sont interrompues à certaines heures par la voix des *tabbas*, lévites et prêtres, qui s'assemblent sur l'estrade élevée au centre, et chantent sur un air monotone et en cadence les versets du livre saint.

Notre gravure, qui reproduit l'habile croquis envoyé par M. Achille Camin, représente l'intérieur de cette grande mosquée d'Alger, dont l'édification fut jadis confiée, dit-on, à un architecte chrétien, qu'une razzia de pirates barbesques avait fait prisonnier du Dey. La légende raconte que l'artiste ayant donné au sanctuaire musulman la forme d'une croix, le Dey le fit impitoyablement décapiter. Les musulmans ne s'étaient aperçus de la sainte supercherie que lorsque le monument fut complétement achevé.

Aucune image, aucun autel ne décore l'intérieur des temples musulmans.

Le Koran interdit la reproduction par la peinture ou la sculpture de tout être qui vit et n'ordonne aux prêtres aucun sacrifice religieux. Le jeûne du Ramadam même n'est pas imposé d'une manière rigoureuse et absolue. Tout croyant peut s'en dispenser pendant un ou plusieurs jours. La loi religieuse lui enjoint dans ce cas de payer à un pauvre la nourriture pendant autant de jours qu'il a cru devoir se dispenser de l'abstinence.

ACHILLE ARNAUD.

L'apparition des MISÉRABLES a été, pour les intelligents, l'événement de la semaine.

L'émotion a été réelle, la curiosité immense.

Les natures généreuses ont, comme autrefois, reconnu leur poëte dans Victor Hugo; les stylistes ont salué en lui le grand écrivain.

Quelques esprits trop chercheurs ont trouvé les brins de plantes parasites emportées par le courant de ce fleuve qui roule des paillettes d'or, et n'y ont vu que cela.

Je respecte le travail des analystes.

Je n'ai pas à juger ici, encore moins à défendre l'œuvre du *patriarche de Jersey*. De plus habiles que moi suffiront à la tâche.

Je dirai seulement que l'homme, dans l'âme duquel Dieu a soufflé une si grande pitié pour les petits, les pauvres et les faibles, que celui qui a fait ce livre, a bien mérité de l'humanité.

Que nos lecteurs lisent les trop courts extraits que nous donnons des *Misérables*. Ils admireront le prosateur et applaudiront l'homme qui écrit:

« O vous qui êtes!

» Salomon vous nomme Miséricorde, et c'est le plus beau de tous vos noms. »

A. A.

LES MISÉRABLES[1]

HÉROÏSME DE L'OBÉISSANCE PASSIVE.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Mme Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante.

Mlle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entrait et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille. Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute:

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passe-port jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été dans une autre auberge. On m'a dit: Va-t'en! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renfoncement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre; une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit: frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici? êtes-vous une auberge? J'ai de l'argent, ma masse: cent neuf francs quinze sous que j'ai gagné au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait? J'ai de l'argent. Je suis très-fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste?

— Mme Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table: — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu? je suis un galérien, un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passe-port. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur mon passe-port: « Jean Valjean, forçat libéré, natif de .... » cela vous est égal... « est resté dix-neuf ans au bagne. » Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour » avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est » très-dangereux. » Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me donner à manger et à coucher? Avez-vous une écurie?

— Mme Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était l'obéissance des deux femmes.

Mme Magloire sortit pour exécuter ces ordres.

L'évêque se tourna vers l'homme.

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici, l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou:

— Vrai? Quoi? vous me gardez? vous ne me chassez pas? Un forçat! Vous m'appelez *monsieur!* vous ne me tutoyez pas! Va-t'en, chien! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi ai-je dit tout de suite qui je suis. Oh! la brave femme qui m'a enseigné ici! Je vais souper! Un lit avec des matelas et des draps, comme tout le monde! Un lit! Il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit. Vous voulez bien que je ne m'en aille pas; vous êtes de dignes gens. D'ailleurs, j'ai de l'argent; je payerai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous? Je payerai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre! reprit l'homme; oh! un brave homme de prêtre!... Alors vous ne me demandez pas d'argent? Le curé, n'est-ce pas? le curé de cette grande église? Tiens! c'est vrai, que je suis bête! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, il avait mis son passe-port dans sa poche et s'était assis. Mlle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua:

— Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous? Ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans!

L'évêque soupira profondément.

. . . .

UNE MÈRE QUI EN RENCONTRE UNE AUTRE.

Il y avait, dans le premier quart de ce siècle, à Montfermeil, près Paris, une façon de gargote qui n'existe plus aujourd'hui. Cette gargote était tenue par des gens appelées Thénardier, mari et femme. Elle était située dans la ruelle du Boulanger. On voyait au-dessus de la porte une planche clouée à plat sur le mur. Sur cette planche était peint quelque chose qui ressemblait à un homme portant sur son dos un autre homme, lequel avait de grosses épaulettes de général, dorées avec de larges étoiles argentées; des taches rouges figuraient du sang; le reste du tableau était de la fumée et représentait probablement une bataille. Au bas, on lisait cette inscription: AU SERGENT DE WATERLOO.

Rien n'est plus ordinaire qu'un tombereau ou une charrette à la porte d'une auberge. Cependant le véhicule qui encombrait la rue devant la gargote du Sergent de Waterloo, un soir du printemps de 1818, eût

[1] Les deux premiers volumes (FANTINE), en vente chez Pagnerre, éditeur.

certainement attiré par sa masse l'attention d'un peintre qui eût passé par là.

C'était l'avant-train d'un de ces fardiers usités dans les pays de forêts et qui servent à charrier des madriers et des troncs d'arbres. Cet avant-train se composait d'un massif essieu de fer à pivot où s'emboîtait un lourd timon, et que supportaient deux roues démesurées. Tout cet ensemble était trapu, écrasant et difforme. On eût dit l'affût d'un canon géant. Les ornières avaient donné aux roues, aux jantes, aux moyeux, à l'essieu et au timon une couche de vase, hideux badigeonnage jaunâtre assez semblable à celui dont on orne volontiers les cathédrales. Le bois disparaissait sous la boue et le fer sous la rouille. Sous l'essieu pendait en draperie une grosse chaîne digne de Goliath forçat.

Cette chaîne faisait songer non aux poutres qu'elle avait fonction de transporter, mais aux mastodontes et aux mammons qu'elle eût pu atteler; elle avait un air de bagne, mais de bagne cyclopéen et surhumain, et elle semblait détachée de quelque monstre. Homère y eût lié Polyphème et Shakspeare Caliban.

Pourquoi cet avant-train de fardier était-il à cette place dans la rue? D'abord, pour encombrer la rue; ensuite, pour achever de se rouiller. Il y a dans le vieil ordre social une foule d'institutions qu'on trouve de la sorte sur son passage en plein air et qui n'ont pas pour être là d'autres raisons.

Le centre de la chaîne pendait sous l'essieu assez près de terre, et sur la courbure, comme sur la corde d'une balançoire, étaient assises et groupées, ce soir-là, dans un entrelacement exquis, deux petites filles, l'une d'environ deux ans et demi, l'autre de dix-huit mois, la plus petite dans les bras de la plus grande. Un mouchoir savamment noué les empêchait de tomber. Une mère avait vu cette effroyable chaîne et avait dit : Tiens ! voilà un joujou pour mes enfants.

Les deux enfants, du reste gracieusement attifés et avec quelque recherche, rayonnaient; on eût dit deux roses dans de la ferraille; leurs yeux étaient un triomphe; leurs fraîches joues riaient. L'une était châtaine, l'autre était brune. Leurs naïfs visages étaient deux étonnements ravis; un buisson fleuri qui était près de là envoyait aux passants des parfums qui semblaient venir d'elles; celle de dix-huit mois montrait son gentil ventre nu avec cette chaste indécence de la petitesse. Au-dessus et autour de ces deux têtes délicates, pétries dans le bonheur et trempées dans la lumière, le gigantesque avant-train, noir de rouille, presque terrible, tout enchevêtré de courbes et d'angles farouches, s'arrondissait comme un porche de caverne. A quelques pas, accroupie sur le seuil de l'auberge, la mère, femme d'un aspect peu avenant, du reste, mais touchante en ce moment-là, balançait les deux enfants au moyen d'une longue ficelle, les couvant des yeux de peur d'accident, avec cette expression animale et céleste propre à la maternité; à chaque va-et-vient, les hideux anneaux jetaient un bruit strident qui ressemblait à un cri de colère; les petites filles s'extasiaient, le soleil couchant se mêlait à cette joie, et rien n'était charmant comme ce caprice du hasard qui avait fait d'une chaîne de titans une escarpolette de chérubins.

Tout en berçant ses deux petites, la mère chantonnait d'une voix fausse une romance alors célèbre :

Il le faut, disait un guerrier...

Sa chanson et la contemplation de ses filles l'empêchaient d'entendre et de voir ce qui se passait dans la rue.

Cependant quelqu'un s'était approché d'elle comme elle commençait le premier couplet de la romance, et tout à coup elle entendit une voix qui disait très-près de son oreille :

— Vous avez là de bien jolis enfants, madame ?

— *A la belle et tendre Imogine,*

répondit la mère, continuant sa romance; puis elle tourna la tête.

Une femme était devant elle, à quelques pas.

Cette femme, elle aussi, avait un enfant qu'elle portait dans ses bras.

Elle portait, en outre, un assez gros sac de nuit qui semblait fort lourd.

L'enfant de cette femme était un des plus divins êtres qu'on pût voir. C'était une fille de deux à trois ans. Elle eût pu jouter avec les deux autres petites pour la coquetterie de l'ajustement; elle avait un bavolet de linge fin, des rubans à sa brassière et de la valenciennes à son bonnet. Le pli de sa jupe relevée laissait voir sa cuisse blanche, potelée et ferme. Elle était admirablement rose et bien portante. La belle petite donnait envie de mordre dans les pommes de ses joues. On ne pouvait rien dire de ses yeux, sinon qu'ils devaient être très-grands et qu'ils avaient des cils magnifiques. Elle dormait.

Elle dormait de ce sommeil d'absolue confiance propre à son âge. Les bras des mères sont faits de tendresse; les enfants y dorment profondément.

Quant à la mère, l'aspect en était pauvre et triste. Elle avait la mise d'une ouvrière qui tend à redevenir paysanne. Elle était jeune. Etait-elle belle? peut-être; mais avec cette mise, il n'y paraissait pas. Ses cheveux, d'où s'échappait une mèche blonde, semblaient fort épais, mais disparaissaient sévèrement sous une coiffe de béguine, laide, serrée, étroite et nouée au menton. Le rire montre les belles dents quand on en a; mais elle ne riait point. Ses yeux ne semblaient pas être secs depuis très-longtemps. Elle était pâle; elle avait l'air très-lasse et un peu malade; elle regardait sa fille endormie dans ses bras avec cet air particulier d'une mère qui a nourri son enfant. Un large mouchoir bleu comme ceux où se mouchent les invalides, plié en fichu, masquait lourdement sa taille. Elle avait les mains hâlées et toutes piquées de taches de rousseur, l'index durci et déchiqueté par l'aiguille, une mante brune de laine bourrue, une robe de toile et de gros souliers. C'était Fantine.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

— Vous avez là deux jolis enfants, madame.

Les créatures les plus féroces sont désarmées par la caresse à leurs petits.

La mère leva la tête et remercia, et fit asseoir la passante sur le banc de la porte, elle-même étant sur le seuil. Les deux femmes causèrent.

— Je m'appelle Mme Thénardier, dit la mère des deux petites. Nous tenons cette auberge.

Puis toujours à sa romance, elle reprit entre ses dents :

Il le faut, je suis chevalier,
Et je pars pour la Palestine.

Cette Mme Thénardier était une femme rousse, charnue, anguleuse ; le type femme-à-soldat dans toute sa disgrâce. Et, chose bizarre, avec un air penché qu'elle devait à des lectures romanesques. C'était une minaudière hommasse. De vieux romans qui se sont éraillés sur des imaginations de gargotières, ont de ces effets-là. Elle était jeune encore ; elle avait à peine trente ans. Si cette femme, qui était accroupie, se fût tenue droite, peut-être sa haute taille et sa carrure de colosse ambulant, propre aux foires, eussent-elles, dès l'abord, effarouché la voyageuse, troublé sa confiance et fait évanouir ce que nous avons à raconter. Une personne qui est assise au lieu d'être debout, les destinées tiennent à cela.

La voyageuse raconta son histoire, un peu modifiée.

Qu'elle était ouvrière; que son mari était mort; que le travail lui manquait à Paris, et qu'elle allait en chercher ailleurs; dans son pays; qu'elle avait quitté Paris, le matin même, à pied; que, comme elle portait son enfant, se sentant fatiguée, et ayant rencontré la voiture de Villemomble, elle y était montée; que de Villemomble elle était venue à Montfermeil à pied; que la petite avait un peu marché, mais pas beaucoup, c'est si jeune, et qu'il avait fallu la prendre et que le bijou s'était endormi.

Et, sur ce mot, elle donna à sa fille un baiser passionné qui la réveilla. L'enfant ouvrit les yeux, de grands yeux bleus comme ceux de sa mère, et regarda, quoi? Rien, tout, avec cet air sérieux et quelquefois sévère des petits enfants, qui est un mystère de leur lumineuse innocence devant nos crépuscules de vertus. On dirait qu'ils se sentent anges et qu'ils nous savent hommes. Puis l'enfant se mit à rire, et, quoique la mère la retînt, glissa à terre avec l'indomptable énergie d'un petit être qui veut courir. Tout à coup elle aperçut les deux autres sur leur balançoire, s'arrêta court, et tira la langue, signe d'admiration.

La mère Thénardier détacha ses filles, les fit descendre de l'escarpolette, et dit :

— Amusez-vous toutes les trois.

Ces âges-là s'apprivoisent vite; et au bout d'une minute, les petites Thénardier jouaient avec la nouvelle venue à faire des trous dans la terre, plaisir immense.

Cette nouvelle venue était très-gaie; la bonté de la mère est écrite dans la gaieté du marmot; elle avait pris un brin de bois qui lui servait de pelle et elle creusait une fosse bonne pour une mouche. Ce que fait le fossoyeur devient riant, fait par l'enfant.

Les deux femmes continuaient de causer.

— Comment s'appelle votre mioche?

— Cossette.

. . . .

. . . , ...

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle va sur trois ans.

— C'est comme mon aînée.

Cependant les trois petites filles étaient groupées dans une posture d'anxiété profonde et de béatitude ; un événement avait lieu ; un gros ver venait de sortir de terre; et elles avaient peur; et elles étaient en extase.

Leurs fronts radieux se touchaient; on eût dit trois têtes dans une auréole.

— Les enfants, s'écria la mère Thénardier, comme ça se connaît tout de suite! les voilà qu'on jurerait trois sœurs.

Ce mot fut l'étincelle qu'attendait probablement l'autre mère. Elle saisit la main de la Thénardier, la regarda fixement et lui dit :

— Voulez-vous me garder mon enfant ?

La Thénardier eut un de ces mouvements surpris qui ne sont ni le consentement ni le refus.

La mère de Cossette poursuivit :

— Voyez-vous, je ne peux pas emmener ma fille au pays. L'ouvrage ne le permet pas. Avec un enfant, on ne trouve pas à se placer. Ils sont si ridicules dans ce pays-là. C'est le bon Dieu qui m'a fait passer devant votre auberge. Quand j'ai vu vos petites si jolies et si propres et si contentes, cela m'a bouleversée. J'ai dit : voilà une bonne mère. C'est ça; ça fera trois sœurs. Et puis, je ne serai pas longtemps à revenir. Voulez-vous me garder mon enfant?

— Il faudrait voir, dit la Thénardier.

— Je donnerais six francs par mois?

Ici une voix d'homme cria du fond de la gargote :

— Pas à moins de sept francs. Et six mois payés d'avance.

— Six fois sept, quarante-deux, dit la Thénardier.

— Je les donnerai, dit la mère.

— Et quinze francs en dehors pour les premiers frais, ajouta la voix d'homme.

— Total cinquante-sept francs, dit la mère Thénardier.

Et à travers ces chiffres, elle chantonnait gravement :

Il le faut, disait un guerrier.

— Je les donnerai, dit la mère, j'ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied. Je gagnerai de l'argent là-bas, et dès que j'en aurai un peu, je reviendrai chercher l'amour.

La voix d'homme reprit :

— La petite a un trousseau ?

— C'est mon mari, dit la Thénardier.

— Sans doute, elle a un trousseau, le pauvre trésor. J'ai bien vu que c'était votre mari. Et un beau trousseau ! un trousseau insensé, tout par douzaines; et des robes de soie comme une dame. Il est dans mon sac de nuit.

— Il faudra le donner, repartit la voix d'homme.

— Je crois bien que je le donnerai! dit la mère. Ce serait cela qui serait drôle si je laissais ma fille toute nue!

La face du maître apparut.

— C'est bien, dit-il.

Le marché fut conclu. La mère passa la nuit à l'auberge, donna son argent et laissa son enfant, renoua son sac de nuit dégonflé du trousseau et léger désormais, et partit le lendemain matin, comptant revenir bientôt. On arrange tranquillement ces départs-là; mais ce sont des désespoirs.

Une voisine des Thénardiers rencontra cette mère comme elle s'en allait, et s'en revint en disant :

— Je viens de voir une femme qui pleure dans la rue, que c'est un déchirement.

Quand la mère de Cossette fut partie, l'homme dit à la femme.

— Cela va me payer mon effet de cent dix francs qui échoit demain.

Il me manquait cinquante francs. Sais-tu que j'aurais eu l'huissier et un protêt? Tu as fait là une bonne souricière avec tes petites.

— Sans m'en douter, dit la femme.

VICTOR HUGO.



LA MISE AU TOMBEAU, TABLEAU DE TITIEN, DESSIN

(SEMAINE SAINTE.)



EAU DE DESSIN DE M. E. MORIN, GRAVURE DE M. H. LINTON.
SAINTE.)

Courses de chevaux à yères

Depuis de longues années déjà la Provence avait ses courses de chevaux. Elles avaient lieu à quelques kilomètres d'Arles, dans les vastes plaines de Meyran, au centre du delta du Rhône qu'on appelle la Camargue.

Les courses de Meyran ont eu leurs beaux jours, leurs jockeys et leurs *pur-sang* en renom. Elles les auront encore; espérons-le pour la gloire du haras d'Arles et pour les éleveurs des infatigables chevaux camargues.

La réputation de ces luttes hippiques a piqué l'émulation ardente des Marseillais. L'année dernière, la ville des Phocéens a inauguré son hippodrome. Aujourd'hui elle n'a plus rien à envier à la cité de Constantin.

La *sportmanie* a gagné les bords de la Méditerranée, et le dimanche 23 mars, par une belle journée et un soleil resplendissant, dix-huit mille personnes au moins se groupaient sur le *pré Randol*, situé à une demi-lieue de ce paradis terrestre auquel les géographes ont donné le nom d'Hyères.

Le pré Randol appartient à M. le comte Ferdinand de David-Beauregard, qui a fait tracer sur sa propriété ce vaste hippodrome, dont la piste ne mesure pas moins de onze cents mètres.

Nous devons à l'habile crayon de M. Decoreis le charmant croquis du paysage que reproduit notre gravure.

Beaucoup d'officiers de l'escadre de la Méditerranée mouillée en rade d'Hyères assistaient à cette fête hippique. Le préfet du Var, M. le marquis de Fleury; le préfet maritime de Toulon, M. le comte Bouët-Villaumez; le général de brigade de Toulon, le sous-préfet et le maire de Toulon, le cercle du *Moutards-Club* de Marseille, et une grande quantité d'étrangers, très-nombreux à Hières cette année, s'étaient donné rendez-vous sur le nouveau turf.

M. le comte Bouët-Villaumez, accompagné des autorités civiles et militaires de Toulon, est arrivé sur la frégate cuirassée la *Gloire*. Pendant le trajet de Toulon aux vieux salins d'Hyères, le préfet maritime a préludé aux courses en faisant lutter de vitesse la *Gloire* avec la frégate cuirassée l'*Invincible*. Cette dernière a obtenu les honneurs de la lutte; elle est arrivée la première.

Les courses de chevaux ont été des plus intéressantes. Les spectateurs n'ont eu à déplorer aucun accident. Les jockeys sont sortis sains et saufs de ces épreuves hippiques.

Miss Plumkett a eu les honneurs de cette brillante journée; elle a gagné le prix de la prairie et le prix de surprise. Une pouliche, appartenant à M. Maille, a gagnée le prix de la ville d'Hyères; *Stella*, celui de la Société; *Princesse royale*, celui des Tribunes, et *Criquet*, le prix Durandol.

MAC VERNOLL.

Une colonne expéditionnaire à Ouargla (grand Sahara.)

Les troubles excités à Ouargla par le chérif Mohamed-Ben-Abdallah, capturé, il y a quelques mois, ont appelé l'attention du gouvernement de l'Algérie sur l'organisation de cette partie de nos possessions qui en forme l'extrême sud. Quelques journaux de la colonie nous ont fait connaître les mesures prises pour assurer à l'autorité du chef indigène qui commande à ces populations éloignées, une efficacité dont les derniers événements ont démontré l'urgence. Nous apprenons qu'une colonne légère, composée de cavalerie et placée sous les ordres du commandant colonien, vient de partir, de Géryville pour Ouargla, à 812 kilomètres sud-est d'Oran, afin d'aller donner un appui moral à la nouvelle organisation politique et en surveiller le premier fonctionnement.

Quelques savants et quelques artistes font partie de cet intéressant voyage.

Ces derniers nous ont promis de nombreux envois de dessins : nous avons déjà annoncé cette bonne fortune à nos lecteurs, et, pour mieux leur en faire sentir le prix, nous ajouterons que notre correspondant, M. Couverchel, est du nombre des voyageurs qui nous ont fait cette gracieuse promesse.

Ce jeune peintre, dont le talent est bien connu du public, a été chargé par le gouvernement français de faire un tableau représentant la prise du chérif Mohamed-Ben-Abdallah, par les goums de Géryville, placés sous les ordres de Si-Bou-Beker.

C'est sur les lieux mêmes de la lutte que M. Couverchel va étudier les données de son œuvre future, et c'est à Lagouat qu'il fera son tableau.

L'autorité militaire algérienne a mis à la disposition de cet artiste tous ses moyens d'action pour l'aider dans ses travaux.

La partie scientifique de l'expédition est représentée par des hommes ayant une grande expérience de l'Algérie. Leurs études porteront principalement sur les recherches des nappes artésiennes, dont l'existence dans le sud de la province de Constantine a été constatée par des résultats d'un avenir immense pour notre colonie.

Géryville est le poste avancé du sud de la province d'Oran, les Arabes l'appellent notre *œil du désert*.

Partie le 25 février, la petite colonne est arrivée en quatre jours de marche au Ksar de Tadjerouna, en passant par *Bou Alem* et par Sidi-Tifour.

En quittant Sidi-Tifour, la colonne s'engage dans les belles gorges de l'Oued Zergun, route difficile, dominée sur la droite par les fameuses montagnes de sel qui surplombent tous les cols circonvoisins.

Les trois oasis que nous venons de citer n'ont pas de palmiers, mais leur cachet est plein de ce pittoresque dont les touristes sont avides. Partout où se montre un filet d'eau dans les espaces sahariens, l'homme se cramponne au sol, il se fait un nid de refuge au milieu de l'immensité; c'est là que le nomade enfouit ses richesses, ses laines, ses grains, ses provisions de toutes sortes, pour aller ensuite avec son troupeau parcourir les steppes.

Nous donnerons à nos lecteurs, à mesure que nous les recevrons, les croquis qui nous seront envoyés des différents points où se portera la colonne légère du commandant colonien dans cette si intéressante et si lointaine expédition.

A Tadjerouna, la colonne qui se rend de Géryville à Ouargla, a été rejointe par Si-Bou-Beker et ses fidèles.

Si-Bou-Beke est le fils du fameux Marabout-Si-Hamza, chef des Ouled-Sidi-Chikh. C'est le jeune chef qui a capturé le chérif Si-Mohamed-Ben-Abdallah. Agé de 25 ans, seulement, sa brillante conduite dans maintes actions de guerre, son rang et sa distinction lui ont valu la croix d'officier de la Légion d'honneur. Son influence religieuse et son autorité féodale s'étendent sur la majeure partie du Sahara algérien, et jusqu'à Timimoun et Insalah, où il compte de fervents adeptes.

C. RANNE.

Le Christ porté au tombeau.

TABLEAU DE TITIEN

Si l'on veut se rendre compte de l'œuvre de Titien il faut le rapprocher de deux grands artistes florentins. L'un, Fra Giovanni da Fiesole, a complétement appartenu au cloître, et fut une âme tendre, essentiellement mystique. Il mérita le nom de *Magister magistrum*, parce qu'il formula le type le plus élevé de l'art hiératique et de l'art symbolique. L'autre, Fra Bartolommeo dit Baccio, que le monde et le cloître se sont également disputé, avait commencé, en pleine renaissance, par des études sérieuses sur l'antiquité; mais, saisi par les prédications de Savonarole, il brûla ses esquisses faites d'après la nature et se plongea dans un couvent. Il revint plus tard à ce monde agité où toutes les organisations énergiques peuvent seules produire. Il fut ébloui par les compositions tout humanitaires de Raphaël et de Michel-Ange et ses dernières productions portent l'empreinte de l'impression que ces grands maîtres ont faite sur lui. Il fut entraîné par le courant de la renaissance. Or, ce courant, profond et large à la fois, qui tarit la source de l'inspiration mystique, c'est le Titien. L'amour de la nature embrase l'âme de Titien; ce qu'il lui faut, c'est la force, c'est la sève, c'est la vie.

Le Christ est condamné, crucifié, mis au tombeau, ses disciples épouvantés se sont enfuis. Joseph d'Arimathie, disciple de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les juifs, obtient de Pilate la permission d'enlever le corps. Le sénateur Nicodème, homme riche, influent, maître en Israël, celui-là qui disait au Christ: «Maître, vous êtes venu de la part de Dieu !» apporte des parfums et le linceul. Que Titien comprend bien cette belle scène humanitaire! Il ne se contente pas d'interpréter le texte évangélique, il le complète. A côté de l'intelligence éclairée il met le dévouement du cœur. Il réserve la place à l'amour maternel, et à l'amitié.

La grande ordonnance, le superbe agencement font, de ce chef-d'œuvre, la toile la plus remarquable, peut-être, des immenses travaux de Titien, et le musée du Louvre s'enorgueillit à bon droit de le posséder. Ce tableau a été gravé sur acier d'une façon très-remarquable par M. A. Masson.

La reproduction que nous donnons aujourd'hui, à l'occasion de la semaine sainte, est due au crayon de M. E. Morin et au burin de M. H. Linton.

LÉO DE BERNARD.

LES LIVRES NOUVEAUX

C'est une muraille énorme, amoncelée assise par assise derrière mon bureau, montant toujours et masquant le joli *Automne* de Diaz, où des Amours mal dessinés, mais colorés avec feu, s'ébattent dans un paysage plein de ces nuances variées de la nature expirante, qui font de cette saison le trésor de la peinture.

Le mieux est de reprendre ces livres comme ils ont été mis là, au hasard : le bleu à côté du rose, le jaune recouvrant le vert, chacun porteur des notes de la lecture achevée avec plaisir, ou interrompue... on devine pourquoi! Le plus gros de la couche supérieure: HISTOIRE DE L'ORDRE DE MALTE, par Joseph Dormier, lourd de style comme de format, compilation en désordre où s'étalent des documents insignifiants, lorsqu'à côté des citations curieuses sont tronquées... Lancée, cette histoire, dans les catacombes où s'abîment les choses encombrantes, fastidieuses, qui ne valent point leur place sur les rayons choisis; livres que le valet, vers la fin d'année, vend au poids, et que l'épicier éparpillera feuille à feuille au consommateur de poivre ou de chicorée. A l'autre!

POEMES ET CHANTS DE MARINS, par G. de la Landelle, avec cette épigraphe en musique : *mi mi fa la*, etc.

« Matelots, les gens de terre,
Les bourgeois et les soldats
Traitent de charabi-as
Notre vieux vocabulaire! »

M. de la Landelle, ancien officier de la marine alors royale, et qui a déposé l'épée et le sextant pour la plume, s'est fait une célébrité comme romancier et historien des mœurs maritimes. La série de ses ouvrages fait partie de toutes les bibliothèques de bord. Il a prouvé beaucoup d'imagination et d'observation, il a un très-bon style, imagé sans pathos, clair comme l'onde et vif comme le vent. Il a passé une quinzaine d'années à réunir, à choisir les chansons les plus caractéristiques, les plus originales, qui sont la joie, le passe-temps, la consolation du marin en mer, et il les a réunies dans ce volume, en y ajoutant les airs notés, par cette raison bien exprimée qu'*une chanson sans son air est un oiseau sans ses ailes*. Le livre, livre curieux s'il en fut, et qui n'a rien à craindre de nos catacombes, est divisé en quatre parties : les chants destinés au *gaillard d'avant*, c'est-à-dire aux matelots, composent la première; — la seconde offre les poésies maritimes de l'auteur, qui témoignent d'une inspiration élevée et d'une habile facture. Le *Quart de nuit* est un petit poëme très-intéressant et d'un bon souffle.—Vient ensuite une série d'imitations, de traductions, de parodies, et le volume se complète par les chants religieux, les cantiques, toutes choses intimes, qui ressortent si complétement des penchants, des aspirations de l'homme de mer, contemplateur forcé des grandeurs de Dieu et des convulsions de deux éléments perfides. Livre intéressant au dernier point que celui-là, conçu avec ardeur, exécuté avec amour, littéraire sans cesser d'être tour à tour naïf, plaisant ou ému. Une bonne place sur le rayon des œuvres curieuses.

M. Achille Jubinal aime à ne pas laisser oublier qu'il a été un écrivain de savoir et d'esprit avant d'être un homme politique, un orateur. A ses grands ouvrages archaïques, tenant à la fois de l'art et de la science, à ses publications de littérature savante, il ajoute, dès qu'il le peut, quelques pages de fantaisie ou d'humour. Telles sont les impressions de voyages intitulées : LES HAUTES-PYRÉNÉES. Ce n'est pas précisément un guide, car il n'y a là ni nomenclature ni sécheresse; c'est une agréable et fine causerie sur ce beau pays, qu'on irait tant voir s'il portait un nom étranger! Les anecdotes, les détails de mœurs avivent la partie pittoresque, et

font du livre, parvenu à sa quatrième édition, un très-amusant voyage dans le fauteuil.

Voici un esprit charmant et un cœur de sensitive, un poëte, enfin, qui a fait ses preuves heureuses au théâtre par *la Reine de Lesbos* et *le Lièvre et la Tortue* (Français et Odéon), M. Paul Juillerat, vous l'avez reconnu. Son nouveau livre a pour titre bien choisi : SOIRS D'OCTOBRE, et c'est la poésie dans toutes ses notes, les plus brillantes comme les plus mélancoliques. Le bon goût et le bon sens respirent dans ces pages, où le rire reste sourire, où la tristesse n'arrive que rarement aux larmes. M. Paul Juillerat a été jugé ainsi ailleurs, et bien jugé, après une citation que l'espace nous empêche de reproduire :

« Sentez-vous, rien qu'à cet accent, quel poëte il y a dans M. Paul Juillerat, quel sérieux, quelle âme et quelle foi il apporte dans la poésie, et comme il se garde bien de la séparer de la morale et de la religion, pour la ravaler, ainsi qu'ont fait tant d'autres, au vil metier de chanteur des rues ou de peintre de taverne ?

» Ce qui domine en son livre, au milieu de la plus luxuriante variété de sujets, c'est l'honnêteté, souriante parce qu'elle est naturelle; sûre, parce qu'on la sent vraie; éloquente, parce qu'elle persuade sans presque y prétendre ; le poëte, en ce volume, s'en va au hasard de la fantaisie et de sa muse ; il chante en belles rimes sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qui lui plaît ; mais l'honnête homme ne s'oublie pas en cette course. De temps en temps il intervient et le dernier mot est toujours pour lui. »

Ajoutons que, si ce livre est bon, il est aussi fort beau. C'est une des merveilles que fournit cet imprimeur célèbre auquel on doit déjà une cinquantaine de chefs-d'œuvre typographiques : Louis Perrin, de Lyon. M. Dentu, en confiant le manuscrit de M. Paul Juillerat à ce grand artiste, a voulu que la forme fût digne du fond, et le livre est ainsi non moins agréable aux yeux qu'il est doux à l'esprit. A faire relier par Duru ou Niédrée pour le plus choisi des rayons !

Aux catacombes cette HENRIE MALTON, tentative de roman non suivie d'exécution, et qu'a signée M. Henri de Born! honni pour cause d'inconvenance au premier chef plus encore que pour platitude. Comment ose-t-on écrire le dialogue des pages qui vont de 77 à 84? Passons en signalant la prétention de ce *féminin d'Henri* donné au titre.

Voici sous le hasard de la main une bonne fortune: les CAUSERIES SCIENTIFIQUES de M. Henri de Parville, rédacteur spécial au *Constitutionnel* et au *Pays*.

« M. Henri de Parville a la manière nette, claire et incisive, » dit un de ses meilleurs juges. Ses instincts d'ingénieur, et d'ingénieur de grand mérite, le portent surtout à traiter des questions qui se rattachent à ses . . des favorites. Malgré la difficulté de les placer à la portée des lecteurs étrangers à ces questions, il y parvient toujour . Sa manière rappelle la grâce et la lucidité que mettait François Arago à rendre accessibles aux intelligences les plus rebelles les mystères de l'astronomie.

Les découvertes et inventions, les progrès des sciences et de l'industrie ont en lui, un examinateur et un analyste des plus experts, et qui sait, nous le répétons volontiers, enlever à la science toute sa sécheresse et son aridité, et la mettre à la portée de tout le monde. On remarque surtout dans son intéressant volume les chapitres suivants : Construction de l'Opéra; ventilation et éclairage des théâtres ; le puits de Passy; la grande comète de 1861 ; les eaux de Paris ; le moteur Lenoir; gaz Chandor; excursions scientifiques dans le soleil ; construction du pont de Kehl ; reproduction des os ; télégraphie transatlantique; photographie sans cabinet noir; recherches de M. Frémy sur l'acier électro-métallurgie ; machines à grande vitesse; influence de la lune sur le temps, etc.

M. Henri de Parville est, comme on voit, un encyclopédiste, et nous pouvons ajouter un écrivain des plus distingués.

PAR MONTS ET PAR VAUX, est un livre qui a fait son chemin fort vite, et dont le succès n'a plus à être signalé. L'auteur est M. E. de Jacob de la Cottière, auquel on doit déjà un excellent ouvrage : *Les Silhouettes de Paysans*, étude sagace, pleine de précieux aperçus et de profonde observation. Cette fois M. de la Cottière nous conduit aux bords des grands lacs et des grands fleuves: le Léman, le Rhin, et tous les pays accentués, légendaires, que baignent ces eaux historiques. Des anecdotes bien racontées, des détails bien observés, un peu de grave dans beaucoup de doux, font de ce livre une lecture saine et amusante qu'il faut conseiller, — non moins que de se défier de la prétendue :

ÉTUDE SUR L'ITALIE FUTURE, dont le titre serait un premier motif de querelle, si nous ne devions nous borner à signaler cette œuvre comme une absurdité politique en même temps qu'une niaiserie littéraire. L'auteur, dont nous n'imprimerons pas le nom, — parce qu'il est celui d'un habile diplomate auquel cette publication d'un homonyme sans expérience, jouant follement avec le feu, devra faire un véritable chagrin, — est de cette famille des incorrigibles pour lesquels la plus grande peine doit être le dédain. En indiquant ce livre nous y posons la lanterne rouge que la voierie accroche au poteau voisin des trous boueux où il serait dangereux de tomber...

La PEINTURE EN FRANCE (1861), par M. Olivier Merson. Voici un livre qui indique bien une phase de l'art, le point d'arrivée d'une école et ses tendances. Les jugements qu'il porte sont pleins de loyauté en même temps que de vrai savoir, et c'est autant aux artistes qu'au public d'en faire profit. Les Études sur l'École de Rome, l'art chrétien, le grand art et les grands tableaux, etc., c'est-à-dire ce qui forme les divisions du livre, sont des morceaux de penseur aussi bien que de peintre, c'est-à-dire d'un théoricien qui connaît la pratique, et offre ainsi un aliment utile et sain qui prépare bien le lecteur à suivre le critique habile dans ses appréciations. Ce livre nous semble indispensable à placer à la date qu'il réflète sur le rayon réservé à l'art. Quelle délicieuse eau-forte de Flameng, d'après Baudry, que celle qui ouvre cet excellent volume!

ANDRÉ.

COURRIER DU PALAIS

Le voilà pour la quatrième fois sur la brèche, plein de courage et d'espérance, bien décidé à avoir le dernier mot dans cette lutte judiciaire où sont en jeu son honneur, sa liberté, ce qui lui reste de cette fortune qui se comptait naguère par millions. Depuis une année qu'il n'a pour ciel que le plafond d'une prison, son énergie, sa confiance dans le succès, sa sérénité d'âme ne l'ont pas un instant abandonné. Quelqu'un croyait lui en devoir faire compliment : — « Que voulez-vous, lui a-t-il répondu, autrement je ne serais pas Mirès. »

L'homme est tout entier dans cette réponse.

La double condamnation qui l'a frappé n'a pas ébranlé la foi robuste qu'il a dans son innocence, que dis-je ? dans sa probité. Sa conscience, faussée par la pratique du code financier, se refuse à voir, dans les accusations portées contre lui, autre chose que des taquineries judiciaires, des subtilités légales. Me Jules Favre, sur sa prière, était venu le voir dans sa prison : « Je tenais beaucoup, Me Jules Favre, lui a dit Mirès, à m'entretenir avec vous ; car pour moi vous êtes un des plus honnêtes hommes qu'on puisse rencontrer. Eh bien ! permettez-moi de vous le dire, je ne vous cède en rien comme honnêteté. »

On ne dit pas si l'honorable bâtonnier s'est trouvé très-flatté du compliment.

Encore un nom à ajouter à la liste des avocats qui ont prêté à Mirès l'appui de leur parole ou de leurs conseils. Comptons : En première instance Mes Plocque et Mathieu ; devant la Cour de Paris Me Crémieux : depuis l'arrêt de la Cour Mes Berryer, J. Favre, Lachaud, Limet, d'autres peut-être que je ne connais pas. Enfin, voici aujourd'hui Mes de Sèze et Nouguier, qui l'assistent devant la Cour de Douai.

Quel barreau l'on composerait, rien qu'avec les avocats consultés par Mirès !

Il en est que le malheur abat, d'autres qu'il retrempe: Mirès est de ceux-ci. Jamais son esprit n'a été plus vif, sa parole plus alerte, son imagination plus libre et plus brillante que dans ce nouveau débat. Il faut être juste, il ne se défend pas mesquinement. Toutes les opérations qu'on lui reproche, il les appuie sur des principes financiers, sur des théories économiques qu'il développe avec une ampleur de vues, une originalité d'exposition, une puissance de conviction vraiment saisissantes. Du fond de sa prison, il n'a pas cessé un instant d'étudier le cours des valeurs, les oscillations de la Bourse, les mouvements du crédit public. Il a suivi la conversion, bien entendu, et il ne manque pas l'occasion d'en dire son mot et de produire son système. Ah ! s'il avait eu voix au chapitre! Il a vu aussi se conclure en Angleterre l'emprunt ottoman, sa création, son bien, sa propriété ; et vous jugez si le cœur lui saigne! La souscription émise par lui à 112 francs a été couverte à Londres, six fois, au taux de 350 francs. « Cent quarante millions! voilà, s'écrie-t-il, le bénéfice que j'aurais pu faire il y a un mois ; car il y a un mois, Vély-Pacha m'avait proposé de reprendre l'opération. Cette opération nous échappe; c'est l'Angleterre qui l'a faite; elle nous fait perdre en Orient toute l'influence que nous avions acquise ! »

Chez Mirès, comme on voit, le financier est doublé du patriote.

L'interrogatoire de l'accusé n'a pas été toutefois sans quelques orages, sans quelques-unes de ces fusées méridionales auxquelles nous ont habitués les précédents débats. Grâce à la prudence du président, à l'indulgence du ministère public, ces effervescences, d'un cerveau de feu comprimé pendant plusieurs mois ont fini par se calmer — et il n'y a pas eu, cette fois, de scandale à déplorer.

Le cœur féminin est pitoyable aux malheureux. Les dames de Douai, qui assistaient en assez grand nombre à l'audience, n'ont pu se défendre d'un certain intérêt pour cette grande infortune, pour cette défense énergique qui s'exhalait en paroles imagées et pittoresques, et atteignait parfois jusqu'à l'éloquence : elles ont réclamé pour lui un verre d'eau sucrée qu'elles lui ont fait passer. Mirès n'a pas voulu être en reste de courtoisie; il leur a fait adresser par un huissier, avec ses remerciments, des exemplaires de ses brochures. — En d'autres temps, il leur eût envoyé des bouquets attachés avec des colliers de perles fines.

Mes de Sèze et Nouguier ont présenté la défense de Mirès, Me Allou celle du comte Siméon : au moment où ce numéro est sous presse, M. le procureur-général Pinard termine son réquisitoire.

Un supplément d'instruction, voilà, quant à présent, à quoi se bornent les prétentions de Mirès : ce qu'il réclame, ce n'est pas un acquittement, c'est la lumière qui doit y conduire. Je sais bien qu'il y a déjà eu une expertise, et à Dieu ne plaise que je ne m'associe aux récriminations dirigées par le prévenu contre l'indépendance ou la capacité de celui qui l'a faite ; mais quoi ! dans un travail aussi compliqué, n'a-t-il pu se glisser des erreurs involontaires? L'homme n'est-il pas faillible, et n'est-ce pas surtout en matière de preuves qu'il faut appliquer ce vieil adage du Palais que « ce qui abonde ne vicie pas ? »

Voyez ce qui vient de se passer en Amérique.

Un chirurgien, Edwin Wood habitait dans une rue retirée, seul avec une jeune servante.

Un soir, la laitière qui fournissait habituellement la maison trouve la porte entre-bâillée : elle entre et heurte du pied le cadavre de la jeune servante noyé dans une mare de sang. A côté du corps est un instrument de chirurgie également ensanglanté : un médecin, appelé par la justice, déclare que c'est cet instrument qui a causé la blessure. Les magistrats découvrent en outre dans un trou à charbon une chemise sanglante marquée des initiales E. W.

On interroge le docteur : sa pâleur, son agitation, son trouble frappent tous les yeux. Une voisine déclare n'avoir pas perdu de vue la maison pendant la période de temps où le crime a été commis, et jure que personne autre que le docteur et sa servante n'est entré ni sorti. Elle précise encore d'autres circonstances dont l'ensemble élève contre Edwin Wood de nouvelles et terribles présomptions.

Edwin Wood est condamné à mort.

Aux États, ci-devant Unis, dans ce pays de contradiction, où fleurit la loi de Lynch, existe une autre loi qui ordonne qu'un intervalle de six mois sera laissé entre la condamnation et l'exécution. Il s'en fallait de quelques semaines encore que ce délai fût accompli pour Edwin Wood, quand tout à coup un homme se présente aux magistrats new-yorkais. Il raconte qu'il se trouvait auprès de la jeune servante, alors occupée à nettoyer un instrument de chirurgie, qu'en riant avec elle, il avait voulu l'embrasser, et que dans les efforts qu'elle avait faits pour se dégager, elle était tombée sur la pointe de l'instrument qui lui avait fait une blessure mortelle. Il avait essayé, ajoutait-il, d'étancher le sang avec une chemise du docteur, que la pauvre fille était en train de raccommoder; puis la voyant morte, il s'était enfui de la maison et était parti le soir même pour les mines d'or, d'où un hasard providentiel l'avait ramené juste à temps pour épargner au docteur une mort flétrissante et à la justice une erreur funeste.

PETIT-JEAN.

Écroulment de l'église Sainte-Croix de Quimperlé.

Le vendredi 21 mars, de vagues rumeurs circulaient à Quimperlé surtout dans les quartiers avoisinant l'église Sainte-Croix. Des ouvriers occupés à la restauration de l'église avaient remarqué un travail qui se faisait dans deux des piliers supportant la tour massive qui surmontait l'église.

Le lendemain, les craintes des habitants étaient justifiées. La tour s'affaissait sur elle-même et entraînait dans sa chute la majeure partie de l'église. Le clocher tombait sur le côté de l'édifice occupé par la famille Duparc, pendant qu'un pan du mur occidental écrasait la maison de M. Chesnel.

Quatre personnes se trouvaient sous les décombres. Deux seulement ont pu être retirées à temps. Une demoiselle Duparc et M. Chesnel ont été victimes de la catastrophe.

Pendant une inspection faite le lendemain dans l'intérieur de l'église, on a constaté que la crypte qui se développe sous le chœur a été préservée, et que le retable en pierres de Taillebourg qui décore le portail a peu souffert. Un très-beau Christ du treizième siècle, les ornements, les vases sacrés et les boiseries du chœur et de l'autel ont été préservés.

Les archéologues bretons font remonter la fondation de l'église Sainte-Croix à l'année 1083.

Primitivement chapelle des Bénédictins, Sainte-Croix présentait dans sa construction une des rares réminiscences de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

C'était, d'après une description empruntée à l'*Histoire de Quimperlé*, une construction à plan circulaire, cantonnée de quatre croisillons, dont deux, ceux de l'est et de l'ouest, simulaient l'un le chœur, l'autre la nef; ceux du nord et du sud représentaient les transepts. L'exhaussement du chœur couvrait la chapelle souterraine de Saint-Gurloës.

« La tour a été construite en 1680 ; elle repose sur les quatre piliers du centre, commence par un soc quadrangulaire, couronnée par une galerie formée d'un rang de fuseaux supportant l'entablement. Sur cette première partie s'élève une lanterne octogonale avec ses huit portes cintrées, converte par un dôme, lequel est surmonté d'un clocheton à huit arcades très-évidées supportant un petit dôme, et sur celui-ci s'élève un autre clocheton terminal plus petit et à peu près de la même forme, mais moins évidé.»

Nous empruntons les détails qui précèdent à un excellent article du *Publicateur du Finistère*.

Le croquis que reproduit notre gravure, et qui donne une idée très-exacte de l'église Sainte-Croix après l'écroulement de la tour, est dû à l'habile crayon de M. Charles Merme.

MAXIME VAUVERT.

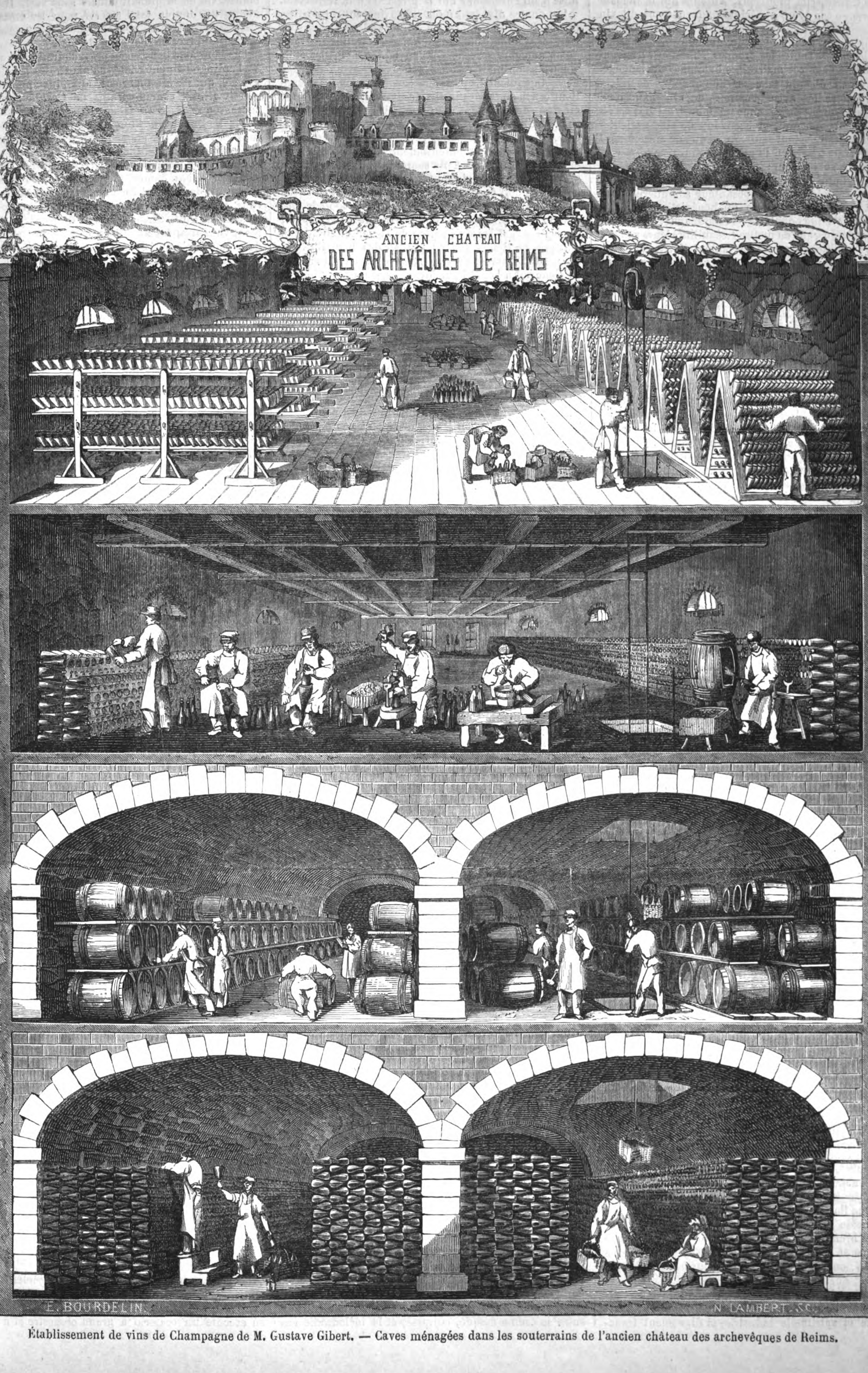


Eglise Sainte-Croix à Quimperlé, vue prise après l'écroulement du 22 mars.
(Croquis de M. Charles Merme.)

LE VIN DE CHAMPAGNE.

Le vin de Champagne est une des richesses de la production française. Les relevés d'une illustre chambre de commerce, la chambre de Reims, ont constaté en 1860 un chiffre d'expéditions s'élevant à 11,305,016 bouteilles, dont 8,265,395 pour l'étranger. Plus de 24 millions de bouteilles restaient en outre dans les caves de la Marne, attendant la maturité convenable pour circuler. Voilà, certes, qui vaut la peine qu'on en parle, au quadruple point de vue des verreries, de l'agriculture, du capital et de la main d'œuvre. Sans rien ôter à la majesté du mot, ne pourrait-on pas dire aussi que le vin de Champagne est une de nos *gloires?* Partout au monde l'idée de ce vin se montre inséparable de l'idée de la France; les plus lointaines aspirations européennes vers le bonheur se concentrent toutes sur deux signes : *Paris* et *le vin de Champagne !* Ce vin charmant est universel comme notre esprit, notre goût, notre théâtre et nos modes. Aussi faudrait-il s'étonner à bon droit du peu d'importance relative des chiffres que nous citions tout à l'heure, si l'on ne savait malheureusement à quel abus de la forme et du fond de ce vin un commerce déshonoré se livre, en France d'abord, à l'étranger par représailles et contre-coup. Disons qu'en ceci la fausse monnaie triple le numéraire, et nous n'atteindrons pas encore la vérité du mal.

Le vin mousseux de la Champagne est une production du siècle. Autrefois, rouges et blancs, les vins de ce pays étaient consommés secs, à leur grande faveur et renommée. Aï, Avenay, Bouzy, Hautvillers, Mailly, Rilly, Sillery, Taissy, Verzenay, Verzy étaient des crûs superbes dont aujourd'hui, pour quelques-uns, les noms mêmes ont disparu. L'ordre des Côteaux, cité par Boileau, un gastronome, admettait trois vins seulement, de Champagne tous les trois. Les autres gourmets avaient deux cris, *Bourgogne* et *Champagne*, sans plus. On laissait la côte du Rhône aux bourgeois et aux militaires. Il fallut que le maréchal de Richelieu se fît gouverneur et propriétaire dans la Guienne pour révéler le vin de Bordeaux au consommateur surpris. La vogue de celui-ci devint bientôt immense; il était gascon! Pris entre son vieux rival de Bourgogne et le nouveau venu, le vin de Champagne, si délicat et si fin, devait fatalement succomber. Mais, pareil aux dieux de l'Inde, l'aimable défunt se transforma ; il était



Établissement de vins de Champagne de M. Gustave Gibert. — Caves ménagées dans les souterrains de l'ancien château des archevêques de Reims.

né sec, il ressuscita mousseux. Aujourd'hui la mousse est devenue son type, et réciproquement: qui dit vin mousseux dit vin de Champagne; faire mousser n'importe quel vin, quelle piquette, quelle eau, c'est le ou la *champaniser*. Toutes les fraudes, chez nous, trouvent leur sûreté dans ces mauvaises habitudes du langage.

On ne fit d'abord mousser que les vins de raisin blanc. Qui se fût avisé d'extraire du vin blanc d'un raisin noir aurait passé pour un fou. L'art des *cuvées* était presque inconnu, et beaucoup de vins avaient à faire leur destinée tout seuls. Aussi que de mécomptes! L'un arrivait trop vert, l'autre trop mûr; celui-ci empâtait par sa douceur; celui-là repoussait par son âpreté; ici une finesse fugitive, aériforme; là-bas une consistance indigeste, une pesanteur somnifère. Maintenant la science magique du bénédictin dom Pérignon est devenue populaire en Champagne; partout on mélange les jus, afin de mettre en équilibre leurs valeurs et leurs qualités diverses; on obtient ainsi, quand on réussit, des produits complets, qui attirent, charment et retiennent le buveur. Les cuvées sont ordinairement faite de cinq ou six vins: à Reims, les vins de raisins noirs y entrent pour deux tiers, et ceux de raisins blancs pour un tiers; à Epernay c'est l'inverse. Voilà pourquoi, en général, les vins de Reims sont préférés: on pourrait dire qu'ils sont les mâles, et ceux d'Epernay les femelles. Quelquefois, afin de rendre le vin plus tôt prêt à boire, on introduit dans la cuvée un quart ou un tiers de jus ayant déjà un an ou deux; mais c'est là un procédé dangereux, dont les bonnes maisons se gardent.

Les deux grands centres de fabrication du vin de Champagne mousseux sont Reims et Epernay. Viennent après, Aï, Mareuil, Pierry, Avise et Châlons-sur-Marne. Cela représente une multitude de marques, parmi lesquelles une vingtaine seulement sont à recommander. C'est déjà très-beau de nombre.

A l'époque des vendanges, le négociant se met en vignes, l'argent à la main, regardant, cherchant, jugeant. C'est au plus riche le meilleur. On cite peut-être deux ou trois maisons pouvant faire leurs vins, ou une partie dans ce qu'elles possèdent, et pas même tous les ans. La nécessité mobile de cinq ou six sortes par cuvée exclut en général la possibilité d'une propriété suffisante. L'affaire se passe donc entre le vigneron et le négociant, au plus malin, au plus offrant, au plus comptant. La collection ramassée, selon le tact ou le bonheur de chacun, c'est aux cavistes le reste. Le grain toujours supposé de plant fin, en bonne insolation et bonne culture, est mis au pressoir avant toute fermentation et sans passer par la cuve. Du pressoir le jus entre dans les foudres pour se *débourber*; puis on l'en soutire en tonneaux dits *tonneaux de tirage*, lesquels contiennent à peu près deux hectolitres. Ces tonneaux ainsi remplis sont exposés d'abord en lieu tempéré, quinze jours environ, jusqu'à ce que la fermentation ait métamorphosé en alcool et acide carbonique à peu près la moitié du sucre naturellement contenu dans le vin. Ceci obtenu, le caviste descend les tonneaux au frais pour arrêter la fermentation *sensible* et donner place à la fermentation *latente*, laquelle ne s'achèvera que dans les bouteilles.

La cuvée (mélange, mariage, comme on voudra) a été faite dans les foudres. Elle s'est amalgamée dans tonneaux. Au mois de janvier on la *pèse*. Si elle n'a point assez de sucre naturel, on en ajoute: point de sucre, point de mousse. Le sucre ajouté sera le sucre de canne, tout autre empoisonnerait le vin. Un vin de Champagne bien constitué doit contenir vingt grammes au moins de sucre par litre et 12 pour cent d'alcool. Heureuses et rares sont les années où il vient au monde ainsi!

Le dessin que nos explications accompagnent représente les diverses opérations par lesquelles le vin de Champagne doit ensuite passer. Nous avons choisi pour cela l'établissement de M. Gustave Gibert, successeur de Rivart aîné, l'une des très-bonnes maisons de Reims. Les caves de M. Gibert occupent une partie de l'immense emplacement que couvrait jadis le château féodal des archevêques seigneurs de Reims, lequel s'étendait jusqu'à la montagne de Brimont, où, pour la rime peut-être, les Rémois veulent qu'on ait enterré Pharamond. Ce château, bâti en 1170 par l'archevêque Henri de France, cinquantième du siége et prince du sang, puis formidablement augmenté et fortifié par ses successeurs, fut joyeusement démoli en vingt-quatre heures par le peuple, le jour de l'Assomption 1595, après que Henri IV, qui aimait tant qu'on l'appelât sire de Gonesse et d'Aï, *du meilleur pain et du meilleur vin de France*, eut acheté Reims et la Champagne des soins et mains du duc de Guise. Plus tard, sous Louis XV, on y mit quelque temps un hôtel des monnaies; et sur ces débris historiques, changeant des souterrains farouches en caves comme on n'en construit plus, l'estimable M. Rivart aîné installa sa bienfaisante et spirituelle industrie, si dignement transmise à un successeur qui la propage en la respectant.

Les quatre divisions de la composition figurent un grenier, un rez-de-chaussée formant cellier, et deux étages souterrains. Le tout communique par des trappes carrées, qu'on appelle *essors*, fermées au besoin de grilles et de volets, selon qu'il est nécessaire d'aérer, ou de clore hermétiquement. La première cave (troisième case) contient le vin en tonneaux dits de tirage. Il reste enfermé ainsi et se travaillant doucement jusqu'à l'époque du tirage en bouteilles, qui va du mois d'avril au mois de juin, saison du printemps, réveil et vigueur de la végétation; car tout amoureusement se tient entre le vin et la vigne: ensemble ils sommeillent, ensemble ils s'agitent. Quand le vin de Champagne est bien établi, la mousse doit être faite trois semaines après le tirage en bouteilles. Alors commence le danger; alors le vin, devenu effervescent et furieux, s'irrite, veut s'échapper, et trop souvent brise sa prison de verre. A Neuvillette, tout près de Reims, j'ai vu souffler des bouteilles qui résistent à 28 atmosphères: on trouve, dit-on, du vin qui en viendrait à bout! Pour le calmer, son cornac le descend dans les secondes caves, où la température est plus basse que dans les premières. Voilà pour l'été.

L'hiver, les conditions étant changées, le froid se trouvant dessus et la chaleur dessous, on remonte le vin aux celliers, puis aux greniers. Il reste ainsi à mûrir en bouteilles pendant deux, trois et quatre ans, intelligemment et savamment soigné selon sa constitution et son caractère. Puis, le trouvant suffisamment fait, on procède à sa *mise sur pointe*, opération figurée au grenier dans l'estampe, et qui consiste à pencher la bouteille *le ventre dans le cou*, de façon à ce que le dépôt précipité pendant la formation de la mousse aille se fixer sur le bouchon.

Ensuite vient le dégorgement, suivi du dosage, et du bouchage définitif. Cela se fait au cellier. Le dégorgement est un tour d'adresse qui veut, pour être parfait, que le bouchon quitte la bouteille à sec comme une balle, entraînant avec lui tout le dépôt et le moins possible de vin. Les cavistes de Reims le pratiquent à merveille et sans perte appréciable, par une sorte d'escamotage qui leur est particulier. Celui qui a dégorgé passe aussitôt à un voisin, qui comble le vide au moyen d'un vin préparé *ad hoc*. La machine à boucher reçoit ensuite la bouteille, et dans le cône intérieur du goulot, introduit tout puissamment un de ces coûteux et étonnants bouchons dont l'insertion paraît toujours un problème. Un autre fonctionnaire met la ficelle; un dernier achève la captivité par le fil de fer. Reste à garnir le goulot d'une coiffe métallique ou d'une couche résineuse, puis à coller l'étiquette, cette enseigne destinée à être partout contrefaite pour peu qu'elle porte un nom vaillant. Tout cela (sans le vin), bouteille, bouchons (car il en faut deux), fournitures et main d'œuvre, ne coûte jamais moins de 1 franc. Le bon vin, au prix où le voilà monté, avec les 25 pour cent de casse des tirages de 1857 et 1858, autant d'intérêt d'argent, les frais généraux, etc., ne saurait revenir à moins de 2 fr. 50 c. Total, 3 fr. 50 c. Laissons au négociant un bénéfice honorable, et disons-nous tranquillement, loyalement ce qu'il faut penser des vins de *Champagne* que le *commerce* rend à Paris, chez la pratique, à 2 fr. 75 c. la bouteille, et à moins encore, quand et tant qu'on en veut.

AUGUSTE LUCHET.



GAITÉ: *L'Enfant de la Fronde*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. Ferdinand Dugué.

Il a été question, autrefois, à cette place, de la fameuse commode de M. Ferdinand Dugué. Dans ce meuble précieux, disais-je, l'auteur de *l'Enfant de la Fronde* tenait enfermés les drames nombreux de sa jeunesse, alors que, moins heureux qu'aujourd'hui, mais aussi laborieux, il entassait déjà actes sur actes pour l'avenir. Trois grands tiroirs étaient consacrés exclusivement aux sujets historiques, pour lesquels M. Ferdinand Dugué a toujours eu une vive prédilection; on y voyait, soigneusement rangés et étiquetés, le *Gaiffer*, de poudreuse mémoire, *France de Simiers*, *William Shakespeare*, *le Béarnais*, *Salvator Rosa* et bien d'autres personnages illustres dont le nom m'échappe. Les tiroirs d'en bas étaient affectés aux ouvrages de fantaisie et aux drames populaires. Lorsqu'un directeur venait voir M. Ferdinand Dugué, celui-ci le menait immédiatement à sa commode et lui donnait le choix entre les tiroirs d'en haut et les tiroirs d'en bas, entre le drame casqué, cuirassé, et le mélodrame en blouse. On ne le prenait jamais sans vert. Il y avait même un double fond réservé pour les alexandrins; c'est là que l'Odéon vint chercher *les Pharaons*, et la Comédie-Française *Mathurin Régnier*.

La commode n'est pas près d'être vidée, paraît-il. M. Ferdinand Dugué vient d'en extraire *l'Enfant de la Fronde*, qui devait appartenir aux plus anciens tiroirs, — aux tiroirs contemporains de *Castille et Léon*. Le succès de *la Bouquetière des Innocents*, à l'Ambigu, a remis M. Dugué en humeur de chevalerie et d'aventures, en goût de pourpoints, d'épée, de jurons et d'histoire de France. Place au duc de Beaufort! place à la duchesse de Nevers! place aux grands seigneurs et aux grandes dames, éblouissants de dentelles, de velours et de rubans! Revenons au beau langage de la cour, s'il vous plaît; il y a longtemps que nous n'avons causé du Mazarin; causons du Mazarin. Et justement vous trouverez un Mazarin presque neuf dans le deuxième tiroir de la commode, à gauche.

L'Enfant de la Fronde est un enfant perdu, cela va sans dire, un enfant héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, que l'on fait enlever et conduire secrètement en Hollande, où un digne marchand se charge de son éducation. Le dernier des Bassompierre, a-t-on prétendu, débitait des prunes à l'eau-de-vie chez la mère Moreau; le descendant des Nevers peut bien passer sa jeunesse dans l'arrière-boutique d'un mercier, — d'autant plus qu'on est certain d'avance qu'il n'y restera pas longtemps. En effet, voici la duchesse, sa mère, qui vient le réclamer; voici l'ambassadeur de France, lui-même, avec un ordre *du Mazarin*. Il ne s'agit de rien moins que de rendre au jeune Tancrède son nom, ses titres et son immense fortune. Mais le jeune Tancrède est sur le point de compromettre cette belle situation en s'amourachant mal à propos de la fille d'un capitaine d'industrie, traîneur d'épée suspecte et hanteur de tripots. Tancrède ou *l'Enfant de la Fronde* est d'autant plus mal avisé en cela que ce susdit capitaine est précisément l'instrument de ses ennemis, le même chenapan qui, après l'avoir dérobé à son berceau, cherche présentement les moyens de le faire disparaître. Vous entrevoyez dès lors les complications et les émotions qui résultent de cet amour traversé. Soyez tranquilles: les deux jeunes gens s'épouseront cependant, — mais ce ne sera que tout à fait au dernier acte, et lorsque le père de Marguerite aura racheté par une mort glorieuse une vie assez malhonnêtement employée.

Si M. Ferdinand Dugué eût égaré la clef de sa commode le jour où l'on vint lui demander *l'Enfant de la Fronde*, le théâtre de la Gaîté n'aurait eu à s'en affliger que médiocrement. L'invention et l'intérêt sont plus que secondaires dans ce drame banal, qui n'est pas tombé cependant, qui a même été applaudi, mais dont la vitalité ne m'en semble pas moins fort problématique. J'aimerais à rencontrer plus de conscience et d'efforts en un homme d'un talent réel, et dont les qualités littéraires ont trouvé plusieurs fois à se manifester d'une façon heureuse.

Dans son rôle de La Sauvetat, variété du capitaine Roquefinette, M. Dumaine fait de son mieux et plaît. M. Desrieux, qui vient des Variétés, qui vient du Gymnase, qui vient de la Porte-Saint-Martin, et qui n'est pas fixé à la Gaîté, compose avec distinction la physionomie du jeune Tancrède. La duchesse de Nevers est représentée par Mme Talini, qui y met sa beauté, sa sensibilité, et un ton de comédie qui révèle tout un passé d'excellentes études.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE: Exécution d'*Élie*, oratorio de Mendelssohn.

M. Pasdeloup, par sa création des *Concerts populaires*, aura été un des plus hardis et des plus heureux propagateurs de la grande musique. Nous n'en savons pas, pour notre part, qui aient tant fait pour la divulgation des chefs-d'œuvre de l'art; il a ouvert à deux battants les portes d'un musée merveilleux, d'un Louvre trop longtemps ignoré de la foule et en a montré pour quinze sous les richesses les plus resplendissantes. Le doux Mozart, le fantastique Weber, l'immense Beethoven sont venus tour à tour charmer ou passionner cinq mille Parisiens qui hier croyaient encore à leurs petites chansons et se délectaient des plus fades romances.

Ce sont là de grands changements dans notre régime musical.

Les Anglais, dont on a eu tort de suspecter le dilettantisme, s'accordent depuis longtemps la joie d'un festival hebdomadaire. Tous les vendredis, à Londres, on exécute un oratorio à grand orchestre et à grand

chœur dans la salle d'Exeter-Hall. Il y a là environ quatre cents chanteurs, et deux cents cinquante instrumentistes que soutient un orgue de trente-deux pieds; c'est la plus grande force sonore qu'on puisse mettre en jeu sans outrepasser la limite raisonnable et on conviendra qu'une telle organisation témoigne d'un grand amour de l'art.

Eh bien! voilà que nous arrivons au même fanatisme; nous avons nous aussi de ces solennelles exhibitions et cela chaque semaine, incessamment, comme la chose la plus naturelle du monde.

Il y a dix ans quand on parlait de monter un oratorio, c'était toute une affaire; on ne savait où trouver une salle pour s'abriter, on avait toutes les peines à enrégimenter un orchestre et des chœurs. Quant au public, il était insaisissable. Je crois que le seul mot d'oratorio lui faisait peur; car c'était le temps où l'on traitait encore de « musique savante » — presque une injure! — tout ce qui ne rassemblait pas à l'*air des Fraises* de Mme Cabel, par exemple, ou à d'autres refrains de même allure.

On s'est bien aperçu dimanche du revirement qui a eu lieu dans le goût du public déjà façonné par vingt-quatre concerts de musique classique. Nous osons dire que l'*Élie* de Mendelssohn a été compris; il y a eu même dans l'auditoire des moments d'enthousiasme.

Élie n'est pourtant pas, à notre sens, digne d'être classé parmi les œuvres capitales. Nous savons qu'il est de par le monde des adorateurs de Mendelssohn qui nous tiendront rancune pour ce que nous avançons là. Il n'en est pas moins constant que cette musique avec tous ses raffinements, avec toute la magie d'une orchestration puissamment sonore n'atteint pas encore à l'expression du grandiose; elle n'a pas ce caractère imposant et monumental du *Messie* ou du *Judas Machabée* de Haendel. S'il y a par endroits de belles pages dans l'*Élie* de Mendelssohn, elles se détachent sur un fond nuageux où l'esprit se fatigue à suivre les contours de l'idée et à saisir l'intention du compositeur.

Chez l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*, l'inspiration a du reste été intermittente, ce qui a toujours fait hésiter à le qualifier de génie. Il a eu de beaux moments suivis de périodes de lassitude, mais rien n'a pu calmer la rage de production qui s'était emparée de lui, surtout dans les derniers temps de sa vie.

L'exécution d'*Élie* a été satisfaisante, sans atteindre à ce degré de correction et de fini qui ne s'obtient que par le temps et les nombreuses répétitions. — Il eût fallu — ce qui était impossible — pâlir deux mois sur une pareille œuvre pour en posséder parfaitement l'esprit. Mais l'intelligence des chanteurs et la bonne direction que leur a donnée M. Pasdeloup ont suppléé à ces éléments de perfection.

M. Michot, qui chantait la partie d'Abdias, a montré une fois de plus — depuis *Alceste* — combien il a acquis de style; ses progrès sont manifestes et on peut lui confier maintenant tel rôle qu'on voudra. Chose à noter, dans les études qu'il a dû faire, M. Michot n'a rien perdu de la beauté de sa voix, qui a le timbre et la force. On l'a bien vu par la manière pleine de charme dont il a chanté l'air: *Dieu pardonne au cœur sincère*. Ce morceau est du reste une des plus heureuses pages de l'oratorio: il est bien écrit pour la voix et empreint d'une couleur biblique non équivoque.

Mme Viardot, dont le grand talent est secondé par une érudition peu commune et une connaissance approfondie de tous les styles, a chanté le rôle de l'Ange avec une justesse d'expression qui a fort touché l'assistance. Elle a surtout rendu l'*arioso* de la seconde partie avec un charme inexprimable, et on le lui a fait redire.

Le rôle d'Élie était tenu par M. Cazaux, dont la voix a beaucoup d'énergie et de mordant, outre que les intonations en sont plus justes qu'il n'arrive d'ordinaire aux basses. L'air des imprécations, qu'il vocalise avec adresse, est une des pages qui nous ont paru le plus imposantes; le style s'en rapproche évidemment de la manière de Haendel, mais Mendelssohn s'y montre lui-même, néanmoins, c'est-à-dire ingénieux et brillant. Aussi ne saurait-on lui chercher querelle pour une velléité de pastiche tout à fait passagère.

L'orchestre de M. Pasdeloup a fait merveille; mais nous sommes moins content des choristes, qui ont chanté avec une justesse contestable. Je crois que cela tient beaucoup à ce qu'ils ne sont pas assez nombreux pour être en équilibre avec l'orchestre, et aussi à ce qu'on les a relégués derrière les contrebasses, au lieu de les placer près des chanteurs solistes, leur véritable poste de combat.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

LE MONITOR ET LE MERRIMAC.

Le combat naval de Newport-News n'est pas un simple épisode de la guerre d'Amérique. C'est un grand événement. C'est une révolution complète introduite tout à coup dans les moyens d'attaque et de défense usités dans les guerres maritimes.

Nous avons donné la semaine dernière un dessin représentant le *Merrimac* coulant le *Cumberland*; nous donnons aujourd'hui un dessin représentant la lutte sans précédent dans l'histoire navale, engagée entre le *Merrimac* et le *Monitor*.

Le *Merrimac* était une belle frégate d'environ quatre mille tonneaux, construite en 1855 à Charlestown, près de Boston. On lui donna le nom d'une des principales rivières de la Nouvelle-Angleterre. Formée par la réunion du Pemegewassett et du Winnipiseogee, qui tous deux sortent des Montagnes Blanches, la rivière Merrimac traverse les États de New-Hampshire et de Massachussetts, et se jette dans l'océan Atlantique un peu au-dessous de Newburyport. Le combat naval de Newport-News a rendu ce nom à jamais historique.

Nous avons raconté que les fédéraux avaient essayé de détruire le *Merrimac* le 19 avril 1861. Mais le feu ne l'avait que légèrement endommagé, et, après avoir inutilement cherché à le réparer, les confédérés se décidèrent à le transformer en batterie cuirassée. Ce travail a duré quatre mois. Il n'a fallu que cent un jours au capitaine Ericsson pour construire et armer le *Monitor*.

La construction du *Monitor* est compliquée et ingénieuse. Ce sont deux navires l'un dans l'autre. La coque inférieure, d'une longueur de cent vingt-quatre pieds et d'une largeur de trente-quatre, est dominée par une coque supérieure dont les murailles sont verticales et les extrémités effilées; longue de cent soixante-douze pieds et large de quarante et un, la coque supérieure déborde la coque inférieure de trois pieds et demi sur les côtés et de trente-quatre vers les extrémités. Cette disposition protége infailliblement le propulseur, le gouvernail et l'ancre. Le pont est plat, sans rampe ni garde-fous, et si hermétiquement fermé que le navire peut s'enfoncer impunément et naviguer presque entre deux eaux.

Pendant le combat, rien ne reste sur le pont, excepté l'abri du pilote et la tour qui se trouve au centre. La tour est la partie essentielle du navire. Elle tourne sur pivot et se compose de plusieurs plaques de fer superposées. L'unique ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur du bâtiment est placée au haut de la tour et ne peut livrer passage qu'à un seul homme à la fois. Le *Monitor* n'est armé que de deux canons qui se trouvent dans la tour. Les ouvertures sont juste assez larges pour laisser passer les bouches des pièces, qui sont du plus fort calibre et destinées à lancer des boulets pleins, en fer forgé, de 184 livres. On n'a cependant pas fait usage de ces boulets contre le *Merrimac*. Aussitôt que le navire entre en action, la coque inférieure est submergée et la coque supérieure plonge de plus de trois pieds. Il ne reste que dix-huit pouces hors de l'eau.

La seule partie qui inspirait des craintes était l'abri du pilote, où se tenaient avec le pilote le capitaine et deux matelots. De ce poste le capitaine donnait ses ordres au lieutenant qui commandait l'artillerie et à l'ingénieur qui dirigeait la machine.

Le combat entre les deux formidables adversaires a duré cinq heures. On les voyait s'éloigner, se rapprocher, se poursuivre. Le *Monitor* fit plusieurs fois le tour du *Merrimac* sans cesser de tirer, et l'on croit que deux boulets pénétrèrent dans les flancs du *Merrimac*. L'un de ces boulets blessa mortellement le capitaine Franklin Buchanan.

Le capitaine Franklin Buchanan était entré dans la marine des États-Unis le 28 janvier 1815. Il avait donné sa démission après l'élection de M. Lincoln, et aussitôt que le *Merrimac* fut à flot, le gouvernement du sud s'empressa de lui en confier le commandement. Il avait combattu, le 8 mars, contre son frère, qui était l'un des officiers du *Congress*, et il l'avait fait prisonnier.

Le tir du *Monitor* était d'une remarquable justesse. Un homme s'étant montré un instant sur le *Merrimac*, fut coupé en deux par un boulet. Le mât de pavillon fut également coupé; la cheminée et le tuyau conducteur de la vapeur furent mis en pièces; l'ancre fut emporté et l'éperon brisé.

Deux fois le *Merrimac* a voulu couler le *Monitor*, et il a couru sur lui à toute vapeur. Mais il n'a réussi qu'à engager son avant, et à couper le fer et le chêne de sa proue contre l'arête aiguë du *Monitor*.

Vers midi, le *Merrimac* battit en retraite, se dirigeant le plus rapidement possible vers Sewall's-Point. Arrivé sous les canons confédérés, il s'arrêta et fit des signaux pour demander du secours. Ainsi finit ce mémorable engagement.

Depuis le 9 mars, le *Monitor* est à l'ancre entre Newport-News et Sewall's-Point, pour empêcher une nouvelle sortie du *Merrimac*. La vapeur est toujours prête, et jour et nuit un homme est en vigie avec une lunette au sommet de la tour.

M. John Ericsson, l'inventeur du *Monitor*, est né en 1803, en Suède, dans la province de Vermeland. A l'âge de treize ans, il fut chargé, en qualité d'ingénieur, de diriger une partie des travaux du grand canal qui fait communiquer la mer du Nord avec la mer Baltique. Six cents hommes étaient placés sous sa surveillance immédiate. Il entra plus tard dans l'armée. A dix-sept ans, il était lieutenant, et à dix-neuf ans, capitaine. Il quitta la Suède en 1826, habita l'Angleterre pendant treize ans et se rendit aux États-Unis en 1839. On lui doit de nombreuses inventions d'une incontestable utilité. Le *Monitor* est sa dernière œuvre. Il l'a construit en cent-un jours. Ce formidable navire a porté le nom de batterie d'Ericsson, jusqu'au jour où son inventeur a adressé au secrétaire de la marine la lettre suivante:

« New-York, 20 janvier 1862.

» Monsieur,

» Conformément à la demande que vous m'adressez, je soumets à votre approbation un nom pour la batterie flottante qui vient d'être terminée à Greenpoint. Le caractère à la fois éminemment agressif et inexpugnable de ce navire le rendent propre à démontrer aux chefs de la rébellion que les batteries qu'ils ont établies sur les bords des rivières du Sud ne peuvent plus empêcher les forces de l'Union de pénétrer au cœur du pays révolté. Ce premier navire cuirassé est un avertissement donné au Sud. Je vous propose donc de lui donner le nom de *Monitor*.

» J. ERICSSON. »

Le capitaine Ericsson a non-seulement donné un avertissement au Sud, il a donné un avertissement au monde entier, et toutes les nations se disposent à construire en toute hâte des *monitors* perfectionnés.

A. MALESPINE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Surtaxe.	3 mois.	6 mois.	un an.
France.				
Algérie.	» »	6 »	11 »	21 »
Colonies françaises (voie franç.).				
Id. *Id.* (voie anglaise).	20 28	11 »	21 »	42
États-Romains.	20 80			
Angleterre				
Égypte, Grèce, Turquie	12 48	9 »	17 »	33 »
Toscane				
Belgique	10 40	8 50	16 »	31 »
Prusse				
Espagne	5 20	7 25	13 50	26 »
Suisse				
Hollande et Luxembourg	8 32	8 »	15 »	29 »
Portugal	7 80			
Id. (voie anglaise).	18 72	10 50	20 50	40 »
Piémont	6 24	7 50	14 »	27 »

LA DROGUE

TABLEAU

de

M. ARMAND DUMARESQ.



Le Jeu de la Drogue, tableau de M. Dumaresq.

La drogue est une sorte de jeu de cartes, aux complications très - simples, assez semblable à la bataille, et fort en usage chez les soldats et les matelots. Ce jeu a plusieurs avantages : d'abord, on ne peut pas y aventurer d'argent; ensuite, il adoucit l'humeur et fait comprendre la plaisanterie. Le perdant, à chaque partie, est obligé de se mettre sur le nez un morceau de bois fourchu, pareil aux épingles des blanchisseuses, appelé *drogue*, qu'il garde jusqu'à ce qu'il ait gagné à son tour. Mais s'il perd plusieurs parties de suite, les drogues superposées lui édifient sur le nez une espèce de télégraphe bizarre très-embarrassant, surtout quand on est camus, ce qui égaye vivement les spectateurs. L'armée française cultive ce eu avec passion. C'est après la bataille de Magenta que M. Armand Dumaresq a fait, d'après nature, le charmant tableau que nous reproduisons. — Atout ! atout ! ratatout ! je me fends du tout ! La drogue au camarade! s'écrie avec joie le grenadier héroïque! — Attends un peu, dit le zouave intrépide, je viens de te cueillir un laurier, mais c'est pour t'en faire une drogue et venger l'ami! La composition de cette toile est originale et fort bien trouvée : l'idée se montre nettement et l'expression des têtes est fort juste. En dehors de ses grands travaux, alors que M. Armand Dumaresq s'amuse à retracer de semblables scènes, il ne manque jamais à l'étude consciencieuse de la nature et à la recherche de la vérité. C'est de la bonne et franche peinture.

LÉO DE BERNARD.

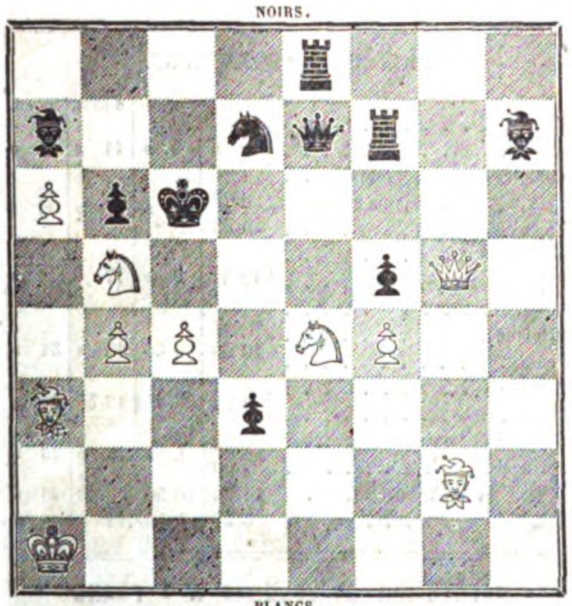
ÉCHECS

Problème numéro 32

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

Prix de concours.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 30.

	Blancs.	Noirs.
1.	D 4e CR	1. P 4e R (A) (B)
2.	CR pr PCR	2. F pr CR
3.	C 8e R échec.	3. Coup quelconque.
4.	D ou C mat.	

(A)

1. — 1. R 3e R
2. C pr PD éch. à la déc. et mat en deux coups.

(B)

1. — 1. R 4e R
2. C 4e FD éch. et mat en deux coups.

Solutions justes : MM. A. Collomé, à Marseille; Fabrice; Cercle des Echecs d'Angers; Café Français, à Fézènas.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes ou incomplètes.

Le banquet annuel des joueurs d'Echecs aura lieu le jeudi 24 avril. Les amateurs qui désirent en faire partie sont priés de s'inscrire au Café de la Régence.

Correspondance.

A plusieurs correspondants. — Toutes les solutions du problème n° 30, commençant par D 6e CR, sont détruites par ce coup de défense : T c TD.

MM. le colonel Silvestre, Bellin. — Au deuxième coup de la variante principale, les Noirs jouent T c FD *et évitent le mat.*

M. Lemieu. — Le problème adressé peut se résoudre en trois coups, en commençant par D 6e R échec.

M. Clusset, à Bône. — Pour l'abonnement au *Journal des Echecs*, veuillez-vous adresser au Café de la Régence, rue Saint-Honoré, n° 161. Prix, 20 fr. par an.

M. Ch. Catez. — Réponse au premier coup de votre solution : P 4e R.

P. JOURNOUD.

RÉBUS.



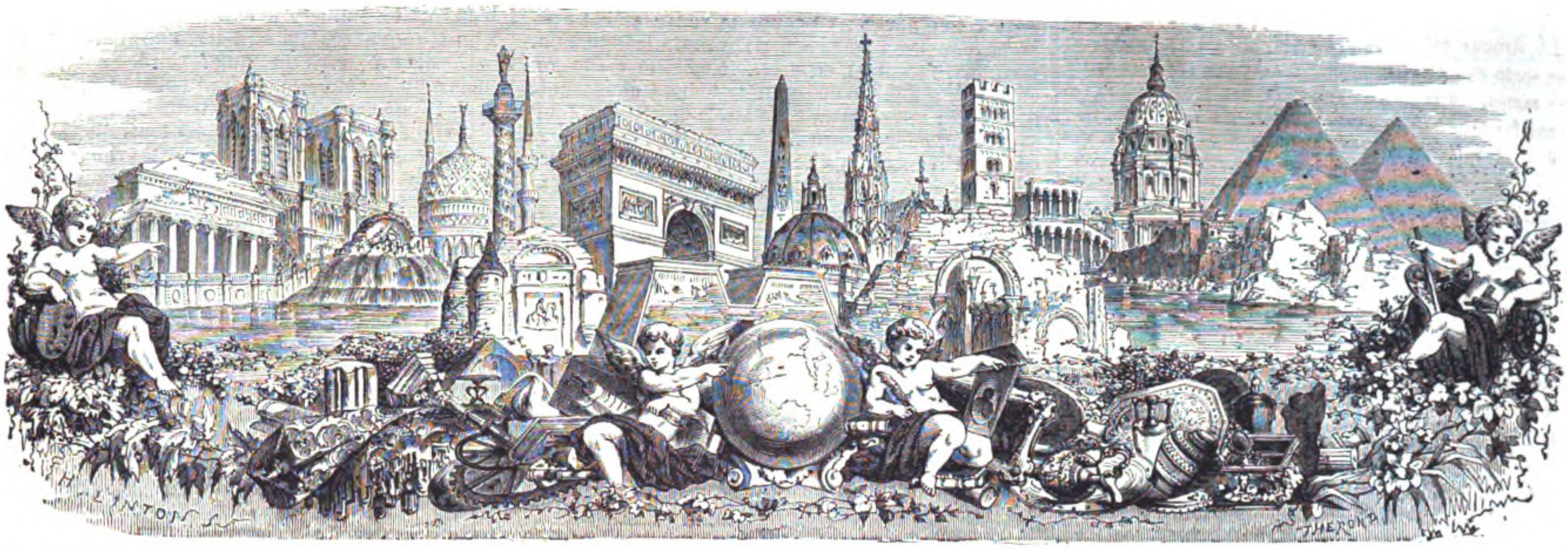
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Si Narcisse dans l'eau, admirait son image, c'est qu'il n'avait point de miroir.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 262. — 19 Avril 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE :



Le Vendredi-Saint dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — UN MARIAGE IMPOSSIBLE. — LES BIZARRERIES D'UN TESTAMENT. — RÉCLAMATION D'UNE MÈRE DE FAMILLE. — LES EXPLOITATEURS DE SALONS. — AVIS A M. X... — UNE VIEILLE LETTRE DE M. DE LAMARTINE. — RYNO...— LE CHEVAL MÉCANIQUE DU CONSTITUTIONNEL. — REVANCHE DUDIT JOURNAL. — PLUS-VALUE SINGULIÈRE DES VIEUX BONS LIVRES. — FAITS DIVERS : M. JULES SANDEAU. — LE COMTE ....WICZ. — M. AMÉDÉE ACHARD. — RÉFORME DES MODES D'HOMMES. — UNE PHRASE DES MISÉRABLES. — GIRROODD. — LA MARCHE, ETC.

Il est arrivé à Paris, au commencement de l'hiver, un monsieur et une dame, dont on s'occupait beaucoup dans les salons de la Chaussée-d'Antin. Le monsieur était fort distingué, la dame fort élégante et assez jolie. Tout dénotait qu'ils étaient riches. On les appelait comte et comtesse de Ver... Pour le comte, soit! mais pour la dame, comtesse? pas du tout! C'était la veuve d'un colonel d'artillerie, mort dans les environs de Nancy il y a quelques années, et voici leur histoire :

Le colonel avait sept à huit cent mille francs de fortune, une humeur farouche et un esprit jaloux. Il avait épousé une fille sans dot, il ne lui avait rien reconnu par contrat. Elle dépendait donc absolument de lui vivant, et même de lui mort. Car, dans son testament, ce diable d'homme avait impérieusement déclaré qu'il ne la laissait légataire universelle qu'à l'expresse condition — qu'elle ne se remarierait jamais. C'était une jalousie féroce et posthume.

Or, il n'y avait guère qu'un an qu'elle était veuve, mais non pas pour cela, comme on dit, maîtresse de ses actions, lorsqu'elle rencontra à Paris un homme qui fit naître en son cœur toutes sortes d'émotions douces et pourtant dangereuses. La façon dont ils firent brusquement connaissance donnait au début une sorte de charme romanesque qui, chez certaines femmes, abrége la route morale qu'il faut ordinairement parcourir pour les rejoindre.

C'était lors d'une cérémonie publique dont l'entrée était fort convoitée. Dans la foule élégante qui encombrait le péristyle, la veuve se trouve séparée de sa société; les billets d'admission sont en d'autres mains que les siennes, la voilà repoussée par les huissiers, les gardes; la voiture est renvoyée, elle se trouve donc seule en toilette de bal avec la perspective de patauger dans la boue, sous la pluie, au milieu du brouhaha des arrivants. Tout à coup, une personne qui l'observait, qui avait sans doute tout deviné, l'aborde avec cette sérieuse courtoisie qui n'inspire pas la défiance d'un trop galant empressement:

« — Madame me paraît séparée de sa société... je suis le comte de... si elle daigne accepter mon bras pour rentrer, j'aurai l'honneur de la conduire vers les personnes qu'elle cherche!

Elle n'hésita qu'un moment, et se fiant aux bonnes manières de celui qui s'offrait franchement à elle, la veuve accepta son bras, et ils se présentèrent aux huissiers.

» — Le comte... et la comtesse de M...! — dit-il simplement, mais impérativement.

Et ils passèrent.

Une fois dedans, ils causèrent, tout en cherchant. Ils causèrent beaucoup, car ils cherchèrent longtemps.....

» — Je pense, madame, — avait dit le comte, — que, lorsque nous retrouverons vos amis, vos parents, il serait bon que vous me fissiez l'honneur de me présenter à eux comme une ancienne connaissance; c'est le meilleur moyen de supprimer les explications et toute cette petite aventure : Vous êtes égarée dans la foule, je vous rencontre, tout ce qui suit devient naturel!

La veuve ne dit pas oui ; c'eût été trop librement mettre déjà un petit secret entre eux. Mais, les parents trouvés, elle leur nomma simplement le comte, et tout fut dit.

Ils se revirent... Ils s'aimèrent... Il lui offrit une main, pour y mettre la sienne, qu'il lui demandait. Alors elle lui avoua la bizarrerie de sa position de légataire conditionnelle. Le comte était peu riche, il dépendait d'un oncle, préfet dans un département du Midi. Mais il déclara qu'il avait de bonnes relations, des appuis; qu'il pourrait, en s'occupant, faire face aux exigences d'une position nouvelle, et que la dame pouvait renoncer à la fois au veuvage et à l'héritage. Mais elle s'y refusa, et ils ne s'en aimèrent pas moins. — J'entends un humoriste qui murmure qu'ils s'en aimèrent même plus...

Un an s'écoule; le préfet admoneste son neveu sur une liaison dont on a parlé dans sa province. Il avait désiré le marier sous ses yeux, à une jeune fille, plus amplement dotée par l'industrie du pays que par la nature... Mais les parents avaient appris la liaison avec la veuve, et ils s'étaient indignés, comme d'honnêtes provinciaux. L'oncle préfectoral écrit à son neveu : « Epouse ta veuve alors ! » — Le neveu n'ose répondre par l'aveu de la situation. Des mois s'écoulent encore... et voilà le préfet qui meurt, et qui laisse aussi un testament dans lequel il déclare : que, si avant un an le comte M... n'est pas marié, pour mettre fin à certain scandale, tous les biens avunculaires iront aux hôpitaux du département!

Donc, la situation devenait celle-ci :

Si la veuve épousait le comte, elle était ruinée.

Si le comte restait garçon, il n'héritait de rien!

Or, de même qu'elle avait refusé son travail, elle était décidée à refuser sa fortune, en renonçant à la sienne propre.

Que faire donc, pour sauver toutes ces positions à la fois?

Le comte le sut sans doute parfaitement. Il disparut, au printemps dernier, pendant deux mois. Le bruit courut qu'il avait été rencontré dans une petite ville de la province vénitienne. Qu'y faisait-il? On n'a pu, depuis, que le deviner. Toujours est-il qu'il est aujourd'hui en pleine possession de l'héritage conditionnel de son oncle, — et que ce n'est pas la veuve qu'il a épousée. Toute la société parle d'un mariage contracté en Italie, avec quelque femme obscure dont les poursuites conjugales ne sont pas à craindre, et qui vit bien loin, dans une sorte d'opulence imprévue qu'on lui a créée Quoi qu'il en soit, ces deux amants voyagent à travers les pays charmants de l'Europe... et du cœur, et ils s'accordent toutes les joies d'une double opulence. Ils sont tous deux parfaitement distingués, et, en entendant le récit de leurs curieuses aventures, plus d'une femme du meilleur monde de Paris, sachant qu'ils faisaient à la société la concession de tenir chacun maison à part, avouèrent qu'elles n'auraient pas de difficulté à les recevoir. Or, comme ils ne cachent guère leur histoire à leurs amis, il n'y avait pas grand inconvénient à la raconter à ceux qui peuvent le devenir.

Voici la lettre d'une « mère de famille, » dont nous avons parlé dans notre dernier Courrier :

« ...... Vous devriez bien dire aussi quelques mots, sur les princes de la littérature qui, se voyant en possession du théâtre, des romans-feuilletons, et de l'étalage des libraires, ne se font pas scrupule de venir encore s'emparer des pages des publications périodiques appelées *journaux des jeunes personnes*. Est-il convenable de venir enlever aux femmes la culture d'une branche de littérature qui leur appartient si naturellement? Hélas! elles ont si peu de ressources, devrait-on leur disputer celle-là ? C'est pourtant ce qui arrive: On voit des célébrités littéraires de l'époque arracher des mains d'une institutrice la mince rétribution que lui aurait valu un travail dicté par l'expérience qu'elle a acquise en s'occupant toute sa vie de l'éducation des jeunes filles. Et qu'en font-ils, eux, de cette petite pièce d'or? elle leur sert à ajouter quelques parcelles de superflu au superflu qu'ils ont déjà; tandis que pour la malheureuse femme à laquelle ils l'enlèvent, cette pièce d'or représentait un peu de feu pendant l'hiver, ou du moins un rideau pour la garantir du vent qui souffle dans la mansarde, dont le prix extravagant des loyers l'oblige à s'en aller fondre la glace avec son haleine et pomper l'humidité avec ses membres endoloris.

» Il ne faut pas croire que les articles qu'elles proposent soient refusés parce qu'ils sont mauvais! non ; le rédacteur en chef leur dit tout naïvement : « Votre travail était préférable à celui que nous avons imprimé; mais que voulez-vous? celui-ci était *signé d'un nom !* » Eh, messieurs les chefs de la littérature, ne donnez pas vos noms, il faudra bien qu'on se contente de celui des autres !

» Allons, monsieur, un peu de bonté en faveur des infortunées dont je vous parle; élevez-vous contre une usurpation non-seulement cruelle, mais ridicule; car pour faire écouter ses leçons un moraliste doit donner en même temps le précepte et l'exemple. Or, figurez-vous certains auteurs de romans modernes, prêchant la simplicité, la retraite, la modération, l'ordre, l'économie, le mépris du luxe, la modestie, la décence, l'horreur de l'effronterie...et ne riez pas, si vous pouvez!

» Recevez, etc. »

La saison mondaine à peu près terminée, il ne serait peut-être pas hors de propos de mentionner une classe, une race de gens qui jouissent dans les salons d'un privilége, le plus abusivement accordé du monde : — nous voulons parler de ces gens qui acceptent toujours et ne rendent jamais, de ces parasites de bals, soirées, concerts et autres divertissements privés, qui trouvent le moyen d'être toujours invités sans qu'on sache pourquoi...

Il y en a là quelques douzaines dont les noms sont tout près de couler de ma plume, et que j'ai grand' peine à replonger dans l'écritoire, tant j'aurais bonne envie, sinon de les nommer en toutes lettres, du moins de les désigner suffisamment pour que l'abus bien mis en lumière à leur propos, on songe enfin à en faire justice. Qui sont-ils? que sont-ils?

Ont-ils un nom? un rang? point. Sont-ils spirituels? nullement. Aimables, obligeants, dévoués, sympathiques enfin? pas du tout. Ils tiennent de la place — et consomment... voilà tout.

Souvent ils sont riches, c'est évidemment là un motif de plus pour que chaque maison où ces assiégeants sont entrés, songe à les rayer des listes pour les invitations de l'an prochain, car leur conduite sociale est une véritable exploitation, et il est de toute absurdité d'en rester dupe.

Ces exploitateurs sont souvent des étrangers fixés à Paris pour jouir de Paris. Le hasard, leur hardiesse les a introduit dans quelques maisons faciles; ils partent de là pour se créer des relations, parce que le titre d'étranger, un titre de défiance partout ailleurs que chez nous, est ici un passe-port, et par le fait un passe-droit. Une fois admis, ils ont soin de se tenir en règle parfaite de visites, de cartes, de formalités enfin... de façon qu'on ne puisse les biffer des listes sans une sorte de parti-pris qu'ils s'efforcent à ne pas justifier. Annoncez un bal, une soirée dont ils ne seraient pas? vous les verriez accourir la veille en visite, fourrer leurs cartes chez le concierge, à l'antichambre, prendre quelque prétexte pour écrire, tout faire enfin, amour-propre et dignité à pa t, pour forcer l'invitation. Une fois dedans, ils encombrent... surtout au buffet.

Or, ces gens, qui n'ont rien pour être recherchés, qui trouvent le moyen d'esquiver même le petit impôt des quêtes de charité que font les maîtresses des maisons où ils se sont gobergés, ces gens à l'origine inconnue, qui jouissent avec un égoïsme punissable de la facile hospitalité qu'on leur concède, sont souvent riches, je le répete, et c'est quelques-uns de ceux-là surtout que je pourrais nommer. Ils ont diné, soupé, dansé partout... mais n'ont jamais rendu un verre d'eau à personne! Il en est une couple (je dis *une* avec préméditation, ils sont hors d'âge) gens du midi, je crois, notoirement riches, ainsi fourres partout, sans aucun titre à être ailleurs que nulle part. Quand on en fait l'observation, il y a des maîtresses de maison qui répondent en souriant :

« — Que voulez-vous... la femme a de si beaux diamants, cela orne un bal! On invite les diamants, et eux par-dessus le marché! »

Nous savons quelques maisons qui comptent, l'hiver prochain, faire de décisives *exécutions* à l'endroit de bon nombre de ces parasites.

Ajoutons qu'il en est à propos desquels on nous a dit souvent :

« — Annoncez donc que les X*** donnent un grand bal .. suivi d'un magnifique souper! »

Le fait est qu'ils sont fort riches, mais aussi avares, paraît-il, que riches, et que, reçus partout, ils ne reçoivent personne. Nous n'avons pas voulu nous faire l'écho public de cette plaisanterie, de cette mystification, parce que ceux-ci apportent dans leur parasitisme des circonstances atténuantes : le mari est très-spirituel, et la femme fort jolie... Les avez-vous reconnus?

Extrait d'une lettre adressée en 1827, par M. Alphonse de Lamartine à M. le marquis de la Maisonfort, en route pour revenir prendre à Florence le poste de ministre de France, dont l'auteur des *Harmonies* avait fait l'intérim :

Il va partir, sa voiture est toute chargée, ses arrangements pris, il passe une heure à causer avec le marquis de ce pays qu'il lui remet aussi paisible qu'il l'a laissé, et il s'en va vite à ses affaires.... « Vous me répétez » toujours que je suis un poëte et non un diplomate. » Je vous répeterai toujours que je veux être l'un et » l'autre pour ce qu'ils valent. Croyez-vous qu'une âme » sentante exclut une tête pensante? nous sommes nés » à une époque où la politique est entrée par tous nos » pores. Vivons encore quelques années et vous ver- » rez, j'espère, qu'on peut avoir écrit des Méditations, » et faire un aussi bon député que si on avait conçu » l'hymne à l'ail. La médiocrité en un genre n'est « point un signe infaillible de supériorité dans un « autre. Que voulez-vous qu'on fasse en ce bas monde « quand on n'y fait plus ni l'amour ni des vers? De la « politique, c'est à quoi je me trouve réduit pour « amuser un peu ma vie heureuse mais inoccupée. « Ne me blâmez donc pas tant. Nos actions ont tou- « jours leur motif suffisant.... »

~~~ *Ryno*... oui, le livre est piquant ; il est plus que cela, il est intéressant, éloquent, et les diverses lettres que nous avons reçues, toutes chargées de ????? à son propos, nous plongent dans le vif embarras d'un « chroniqueur bien informé » qui doit mettre une foule de bémols et de sourdines à l'indiscrétion ! L'histoire est celle d'une belle jeune femme, *Fulvie*, et du comte *Ryno* de Challes, qui s'adorent et qui se quittent un jour par la volonté de l'une, qui veut que l'autre, plus titré que renté, fasse ce que la comédie d'Emile Augier, et celle du monde, appellent un beau mariage. Comme Fulvie est loyale et sincère dans son sacrifice, elle s'engage de parti-pris dans un nouveau lien, afin de brûler les vaisseaux de *Ryno*. Mais celui-ci se rembarque sur le plus frêle radeau, pour s'élancer de nouveau vers l'orageuse mer des passions mal éteintes, et la lutte éclate entre Fulvie résistante et ce *Ryno* acharné. Tout ce drame du cœur, de l'imagination, de la fidélité et de l'infidélité, est décrit, analysé, fouillé avec un talent de moraliste, une liberté d'*immoraliste*, une supériorité de penseur, et une habileté d'écrivain, qui justifient le grand succès de *Ryno*, et classent définitivement Mme Marie de Grandfort parmi les plus brillantes plumes du roman actuel... Car *Ryno* ne peut être qu'un *roman*, il n'est pas une *histoire*..., et s'il est vrai, comme on ledit sans doute à tort qu'un poëte, dont la malignité a un moment voulu faire le modèle qui aurait posé pour quelques traits du caractère de *Ryno*, ait lu les épreuves du roman, ce n'était assurément qu'à titre de bon conseiller littéraire, et de façon à bien démontrer que l'œuvre n'est qu'une fiction ; sans quoi, cette intervention, qui eût dans tous les cas sauvegardé *l'auteure* de tout reproche d'indiscrétion, ne saurait se comprendre.

Il n'y a donc ici qu'un roman, mais il est fort remarquable, et s'il était signé George Sand, il ferait assurément partie de la série révoltée, passionnée, pleine de poésie, d'éloquence, de captations, de hardiesse, dont «la mère défend la lecture à sa fille.» Il nous était donc impossible de ne pas signaler *Ryno*, vu son retentissement mondain, ne fût-ce que pour poser à côté du livre, — comme un phare sur un écueil, — l'avertissement qui doit éclairer les lectrices auxquelles il ne convient pas. En quinze jours, ce livre saisissant n'en est pas moins déjà à sa seconde édition. Ajoutons enfin que le portrai de l'auteur, placé à son frontispice, n'est pas flatté, sit nous en croyons ses amis,— et même ses amies!

~~~ Depuis longtemps le *Constitutionnel* tente divers moyens de remplacer ce faux *serpent de mer* dont, plusieurs fois par an, il tirait naguère un si bon parti. Il envia beaucoup jadis à la *Presse* certains escargots sympathiques dont il eût, à chaque renouvellement trimestriel, fait un si précieux usage, et M. Boniface cherche toujours. De temps en temps il lance un ballon d'essai rival de la riche héritière à la tête de mort, ou de l'homme volant. Aujourd'hui voici qu'il s'est procuré un *cheval mécanique* (numéro du dimanche 13 courant, page 2, colonne 2) « fruit de quinze années de méditations d'un colonel de l'armée de Wurtemberg ! » Il s'agirait tout simplement de remplacer dans toutes ses fonctions le cheval de chair et d'os.

Cet automate serait, au dire du *Constitutionnel*, l'objet d'un si haut degré de perfection, que « les usages du sport et de la guerre en seraient tous révolutionnés... » On le monte, on l'attèle, on l'*entraîne*. C'est merveilleux ! Rien à redouter des caprices de l'animal, et c'est une économie quotidienne d'avoine et de foin. Seulement si le nouveau cheval ne mange pas, il faut dire aussi qu'il ne peut-être mangé... contrariété pour les hippophages.

Nous aurons sans doute de plus amples explications, lorsque le *Constitutionnel* aura achevé de traduire la brochure, publiée à Stuttgard, dans laquelle il dit avoir trouvé ce cheval. Peut-être Robert-Houdin, qui a prouvé dans ses curieux *Mémoires* que l'automate turc joueur d'échecs de Maelzel, contenait un nain très-fort sur la manœuvre des pions, nous apprendra-t-il plus tard que le cheval mécanique du *Constitutionnel* n'était que l'étui d'un poney!

— Après avoir plaisanté le *Constitutionnel*, il faut lui rendre justice. Littérairement, son numéro de lundi dernier est des plus intéressants. Le feuilleton de Nestor Roqueplan sur les deux comédies de M. Sardou est aussi juste de pensée que brillant de forme, — et M. Sainte-Beuve a livré sur Halévy, *secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts*, un de ses travaux les plus ingénieux, les plus pénétrants, les plus finis. Il n'y aura point d'opinion légitime et complète sur l'illustre auteur de la *Juive*, nu point de vue précis sur cet homme si bien doué, sans l'étude de cette étude, un des articles les plus intéressants que l'éminent critique (et producteur!) ait écrits depuis son heureuse et influente rentrée au *Constitutionnel*.

~~~ Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur le placement de capitaux que présentent souvent les objets d'art entre les mains des connaisseurs. Voici un nouvel exemple de cette vérité, à propos de livres rares et anciens. Nous mettrons en regard les prix qu'ont coûté quelques ouvrages, il y a vingt ou trente ans, avec ceux qu'ils ont atteints dans deux ventes récentes d'amateurs célèbres.

Un *Guidonis-Manipulus*, payé 60 fr. il y a vingt-deux ans, vient d'être adjugé à fr. 355

L'Utopie de Thomas Morus (de 1550)	achetée	30 fr.	en	1?14	vendue	2?0
Cardanus, *de Subtilitate* (de 1550)	—	200	—	1816	—	1205
Marot, Lyon (1549)	—	11	—	1824	—	85
Bien advisé mal advisé (in-folio	—	400	—	1821	—	1606
Histoire de Florimont (1528)	—	129	—	1822	—	455
Titi romani historia (1509)	—	50	—	1819	-	350

Nous pourrions prolonger ces mentions ; mais il suffira de ce qui précède pour démontrer la plus-value considérable acquise par les livres précieux.

~~~ FAITS DIVERS. — M. Jules Sandeau, qui n'avait rien livré au public depuis longtemps, a commencé le 11 courant, dans le *Moniteur universel*, la publication d'un roman de mœurs intitulé : *un Début dans la Magistrature*. Le début dans le *Moniteur* annonce une œuvre d'un vif intérêt.

— Un étranger, le comte Tyszkiewicz, vient de faire don au musée égyptien du Louvre de cent quarante bronzes antiques, dont soixante-seize figurines de la plus grande beauté et qui, pour la plupart, offrent, à côté de la valeur d'art, un grand intérêt scientifique ou historique. Le don s'augmente de scarabées en pierre dure émaillée, d'amulettes, de bijoux, de coupes et de divers autres objets très-intéressants et représentant une somme très-forte. Il est bon de donner de la publicité à de pareilles largesses.

— M. Amédée Achard, qui a publié plusieurs romans intéressants et bien étudiés dans le feuilleton du *Journal des Débats*, apparaît aujourd'hui comme critique, dans les hautes colonnes du journal. Son début rend compte d'un ouvrage du peintre Biard, intitulé : *Dix ans au Brésil*.

— Nous avons la preuve qu'il s'organise une société de jeunes hommes qui vont tenter cet été, aux eaux, aux bains de mer, dans les visites de châteaux et autres points de villégiature, de réformer notre monotone costume de croque-mort ou de maître d'hôtel, servant à la fois pour la noce, l'enterrement, la visite du solliciteur et le dîner d'apparat. On fait déjà circuler des croquis demandés à M. Eugène Lami, dans lesquels la toilette masculine est, forme et couleurs, l'objet de modifications essentielles. On voudrait en arriver à ce que, l'hiver prochain, l'éternel habit noir n'apparût plus que pour certaines circonstances déterminées. Quant à notre affreux chapeau de soie, il disparaîtrait... pour ne pas plus revenir que Marlborough dans la romance !

— Voici une phrase prélevée à la page 7 du premier volume des *Misérables*. C'est la fin du portrait d'une vieille fille, sœur de l'évêque Myriel. C'est écrit comme peignaient Terburck ou Van Ostade :

«Elle n'*avait* jamais été jolie ; toute sa vie, qui n'*avait* été qu'une suite de saintes œuvres, *avait* fini par mettre sur elle une sorte de blancheur et de clarté ; et, en vieillissant, elle *avait* gagné ce qu'on pourrait appeler la beauté de la bonté. Ce qui *avait* été de la maigreur dans sa jeunesse était devenu, dans sa maturité, de la transparence ; et cette diaphanéité laissait voir l'ange. C'était une âme plus encore que ce n'était une vierge. Sa personne semblait faite d'ombre ; à peine assez de corps pour qu'il y eût là un sexe ; un peu de matière contenant une lueur ; de grands yeux toujours baissés ; un prétexte pour qu'une âme reste sur terre. »

Est-ce merveilleux comme peinture... malgré l'inconcevable incorrection du début?

— Les salons où l'on ne dansait plus depuis la fin du carnaval, ont cherché d'autres attractions. Avec la musique, qui est, paraît-il, un plaisir maigre, tandis que la danse serait grasse (bien que la plupart des danseuses...) avec de maigre musique, disons-nous, il y a eu sur divers points des prestidigitateurs qui vont faire concurrence au célèbre vicomte de Caston, si répandu et si apprécié dans le monde. Ces nouveaux débarqués portent un nom singulier, bien composé s'il n'est pas authentique, et qui, s'écrivant Girroodd, se prononce *Gerde*. Tandis qu'on y était, pourquoi pas Ggiirroodd ?

— Si le département de Seine-et-Oise, auquel appartient la route qui va de Saint-Cloud à la Marche, ne se cotise pas pour faire arroser cette route, — ce qui coûterait bien une centaine de francs, — il faut croire que les nombreux amateurs qui ont juré, pendant trois dimanches de suite, de n'y plus retourner se tiendront parole l'année prochaine. Pour la troisième et dernière course, bon nombre de personnes, soucieuses de propreté et d'hygiène, se sont rendues à la Marche en voiture fermée, plutôt que de braver cette abominable poussière qui, malgré le vif refroidissement de la température, enveloppait parfois les équipages comme des nuages — à la vanille (pourquoi la poussière sent-elle la vanille ?)

Le Steeple-Chase *militaire* fondé par M. le général Fleury, directeur général des haras, a obtenu un succès complet. La recette de la seconde course a été la plus forte qu'on ait encaissée à la Marche depuis douze ans de fondation.

— L'autre semaine, comédie chez Mme Perrière Pilté : *Quinze ans chez les sauvages*, folie en un acte, jouée par M. et Mme Malézieux, Mme de Rémer, le comte d'Orgeval et M. G. Dreyfus. La pièce, pleine de situations comiques et de verve spirituelle, est de Mme Pilté, qui n'en est pas à son coup d'essai.

— Magnifique concert chez Mme O. du T., avenue de Saint-Cloud, où le célèbre et regretté baryton Graziani, de passage à Paris, s'est fait entendre par exception, au milieu de divers autres excellents artistes. Graziani, pour les salons, se sert maintenant d'une *mezza voce* véritablement enchanteresse.

— On a écrit de divers côtés à M. Meyerbeer pour lui signaler l'ascention au premier rang d'une Cruvelli II : — Mlle Marie Saxe. On pense que l'*Africaine*, jusqu'ici retenue captive dans les cartons de l'illustre maître faute d'une interprète qui lui convînt, pourra enfin s'incarner dans la vaillante jeune fille dont l'apparition dans les grands rôles cause en ce moment tant de sensation au milieu du monde dilettante.

— M. de Saint-Georges annonçait hier à ses amis qu'il a acquis la certitude que la partition de *Noé* laissée par Halévy, est achevée, sauf quelques récitatifs, dont sera chargé M. Hector Berlioz, et non pas M. Gevaert (de Gand), dont l'opéra est, du reste, ajourné indéfiniment.

— Il paraît que les journaux qui annonçaient le mariage de M. le comte Henri de Gorothwohl de Crouy-Chanel, ont été induits en erreur, en le faisant *fils* du comte Raoul de Croy, écrivain, peintre et membre du conseil général d'Indre-et-Loire, dont nous avons parlé dans notre avant dernier numéro. Le comte Henri est neveu du prince Auguste de Crouy ou Croy-Chanel, dont les journaux ont plusieurs fois fait un prétendant au trône de ses ancêtres, les anciens souverains de cette Hongrie dont il porte le nom.

— On songe à élever deux statues équestres de François et de Napoléon premiers, dans les squares du Louvre. On avait judicieusement mis en avant, pour ces travaux, les noms de MM. Clésinger — et Barye. Mais on assure que la nouvelle commission des beaux-arts, dans sa première réunion du 8 écoulé, aurait repoussé ces deux artistes, — la majorité de cette commission ayant pensé que pour faire des statues *équestres*, c'étaient des sculpteurs *pedestres* qu'il fallait, — c'est-à-dire préférablement MM. Duret et Guillaume, sculpteurs d'un grand talent sans doute, mais enfin moins spéciaux que ceux sur lesquels semblait s'être portée une pensée supérieure. Mais on sait que la nouvelle commission n'est que consultative ; on peut donc penser que S. E. le ministre d'Etat, qui préside les séances de ces consultés, reprendra, à son gré, l'idée première en négligeant les conseils.

— Quelques privilégiées, parmi nos élégantes, ont été admises à voir, dans les salons de la maison W......, les cadeaux que Sa Majesté l'Impératrice destine aux princesses de Madagascar Raboda et Ramarie, filles du nouveau roi Radamada II. Ce sont des manteaux de velours rouge admirablement brodés en or, des robes de moire antique blanche également brodées en or, et autres costumes d'un effet un peu théâtral, selon la destination, mais d'une grande richesse et d'une parfaite exécution. On pense que ces présents, joints à ceux destinés à Radamada, seront remportés à Madagascar par l'envoyé du roi, M. Lambert, lequel vient de signifier l'avénement du successeur de la reine Ravanolo à toutes les puissances représentées à Paris.

CORRESPONDANCE à R B entrelacés en bleu : La réponse au 61 ; pressé.

JULES LECOMTE.



Vue de la ville de Syra où s'est propagée l'insurrection grecque.



Quelques orateurs du Corps Législatif.

SYRA.

—

Syra, à qui les événements actuels donnent un intérêt d'actualité, n'a joué qu'un rôle fort restreint dans l'histoire ancienne, et si Homère n'en avait fait mention, comme patrie d'Eumée, le fidèle serviteur d'Ulysse, il est probable qu'on ignorerait encore qu'elle ait jamais existé. Quoi qu'il en soit, la ville antique a complétement disparu. La ville moderne, qui porte aussi le nom d'*Hermopolis*, est construite sur l'ancien emplacement; elle fut fondée pendant la guerre de l'indépendance par des Ipsariotes et des Chiotes, qui vinrent chercher pour eux et leurs familles un refuge sur les bords d'une anse dont ils avaient souvent eu l'occasion d'apprécier l'excellente position.

Le génie navigateur des Ipsariotes s'amalgamant avec l'esprit mercantile des réfugiés de Chio, devait eu quelques années produire une population active, riche et puissante comme l'est aujourd'hui celle de Syra, qui ne compte pas moins de 25,000 habitants et de 40,000 âmes pour l'île tout entière.

Aujourd'hui Syra, centre d'opérations de commerce considérables, est l'entrepôt naturel du Levant, tant pour les marchandises de l'Occident que pour les produits de la Grèce elle-même, et le chef-lieu d'une circonscription maritime qui compte onze cents navires d'un tonnage total de quinze milles tonnes. Les bâtiments syriotes naviguent en toute saison, et, par le bas prix de leur fret, font une concurrence redoutable aux navires des autres nations. Ce bon marché est dû en grande partie au principe d'association qui y est généralement appliqué, les armements n'ayant guère lieu que par une réunion commune d'intérêts et composée du constructeur, de l'armateur, du capitaine et de ses matelots.

C'est à Syra qu'a été construite l'*Emma*, célèbre goëlette dont M. Alexandre Dumas a si spirituellement raconté l'odyssée aux lecteurs du *Monte-Cristo*.

Le port de Syra est abrité par une jetée de granit qui est construite à l'entrée de la rade, et qui couvre en partie les magasins de la douane; un phare s'élève à la pointe de l'île de Gadonisi, et le lazaret, espèce de prison, se voit au sud de cette petite île. On débarque à côté même de la douane sur un petit quai où sont les agences des *Messageries françaises* et du *Lloyd*, ainsi que le café le plus fréquenté de la ville: ἡ Ἑλλὰς (la Grèce) où M. Vivier apprit un jour aux Syriotes à lancer des bulles de savon. Deux rues principales, celle des Marchands et celle de l'École, vont aboutir à une place carrée, qui conserve la chimérique espérance d'être un jour ombragée par quelques arbres rabougris dont on s'est plu à l'orner. Elle porte, je crois, le nom de *place d'Othon*.

Au nord de la ville, et en dessous des fameux moulins à vent, s'élèvent des quartiers neufs où les consuls étrangers ont élu domicile, tandis que le sud est affecté aux chantiers de construction pour les navires, principale source des revenus syriotes.

Un millier d'ouvriers travaillent journellement sur ces chantiers, qui ne lancent pas moins d'une centaine de navires à la mer, chaque année.

C'est dans cette partie de la ville que jaillit la source d'eau douce qui alimente la ville et le port, et d'où l'on voit continuellement revenir des processions d'hommes et de femmes chassant devant eux des ânes chargés d'amphores bizarres, remplies de cette eau bienfaisante.

Il faut, pour aller visiter le vieux Syra qui occupe le point culminant de l'île, franchir une sorte de ravin sur un pont de pierre et monter un escalier tortueux, qui conduit péniblement à l'église latine de Saint-Georges, bâtiment assez laid, mais orné d'une terrasse, d'où l'on jouit d'un admirable coup d'œil sur les Cyclades. La population du vieux Syra est catholique et celle de la nouvelle ville appartient à la communion grecque.

A. SPOLL.

Quelques orateurs du Corps législatif.

—

La session du Corps législatif de l'année dernière et celle de cette année ont attiré l'attention sur quelques orateurs dont le *Monde illustré* donne aujourd'hui les portraits.

Ceux de MM. Billault et Baroche ont déjà paru dans notre publication, et nos lecteurs ne s'étonneront pas si nous continuons la série des orateurs dont les discours ont le plus vivement impressionné le pays durant ces deux dernières années.

Nous accompagnons nos gravures de quelques notes biographiques, notes que le manque d'espace et l'esprit de notre journal nous forcent à donner très-succinctes et dans lesquelles nous ne dirons que quelques mots de chacun des hommes de talent dont nous avons à nous occuper.

M. JULES FAVRE a eu cinquante-trois ans à la fin du mois dernier. Fils d'un honorable négociant de Lyon, il terminait son cours de droit à Paris, lorsqu'éclata la révolution de 1830. Le lendemain, il se posait en républicain dans une lettre insérée au *National*. Ses opinions politiques et le talent qu'il montra dès ses débuts aux barreaux de Paris et de Lyon lui valurent bientôt une grande réputation.

La révolution de Février l'appela au secrétariat général du ministère de l'intérieur, dirigé alors par Ledru-Rollin. Son élection dans le département de la Loire le fit se démettre de ses fonctions gouvernementales. Il fut pendant quelque temps attaché au ministère des affaires étrangères en qualité de sous-secrétaire d'État. A cette époque, M. Jules Favre se sépara, dans plusieurs circonstances, par ses votes et ses discours, de l'extrême gauche.

Le département du Rhône le nomma député à la Législative, et c'est pendant la durée de cette assemblée et après la fuite de Ledru-Rollin qu'il devint l'un des chefs du parti démocratique et un des plus vaillants orateurs de la Montagne.

Les événements du 2 décembre le rendirent à ses succès de simple avocat. Le barreau de Paris le nomma membre du Conseil de l'Ordre.

En 1858, les élections de Paris l'ont fait entrer au Corps législatif, où son talent de grand orateur s'est fait apprécier par tous les partis indistinctement.

A côté de M. Jules Favre se place naturellement M. ÉMILE OLLIVIER, député de Paris comme lui, comme lui appartenant au parti démocratique.

Élevé par son père, Demosthènes Ollivier, dans les idées républicaines, M. Émile Ollivier débuta dans la carrière politique par le commissariat général de la République à Marseille.

Nous étions alors en 1848, et M. Ollivier avait vingt-cinq ans à peine.

Pendant le temps de sa suprême administration à Marseille, il eut la douleur de voir mourir son jeune frère Aristide, journaliste dont le talent promettait beaucoup et qui fut tué en duel à Montpellier.

Quelque temps après les événements de juin, M. Émile Ollivier revint à Paris, où il se fit inscrire au barreau.

Porté comme candidat de l'opposition, dans un des arrondissements de Paris, aux élections générales de 1857, M. Émile Ollivier s'est mêlé aux discussions les plus importantes.

M. FRANÇOIS DEVINCK est une des gloires dont s'honore la bourgeoisie parisienne. Comme industriel, il a obtenu plusieurs médailles pour la fabrication du chocolat; comme financier et économiste, il a été appelé à faire partie de la commission municipale de Paris et du département de la Seine et président du tribunal de commerce; comme homme politique, les électeurs de Paris l'envoyèrent à la Législative, le 30 novembre 1849.

En 1852, M. Devinck se présentait comme candidat au Corps Législatif, où il a été réélu en 1857. Les questions financières, les discussions sur le budget ont été souvent élucidées par son argumentation serrée.

Economiste aussi distingué que le précédent, M. Maximilien KŒNIGSWARTER, né en 1814, a dirigé, jusqu'en

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

— Il y avait aussi une jeune fille... commença Marguerite qui devint toute rose.

— Seize ans, monsieur, je l'omettais, sans qu'il y eût intention de ma part. Bonne santé, mais quelques symptômes de fatigue... La dame, dans les trente-six à quarante... tempérament bilieux nerveux et bien portante. Je lui conseillerais seulement un peu d'exercice et l'usage habituel de l'eau de Bussang... mais à Paris, acheva-t-il avec une amère ironie, cette dame a sans doute de meilleurs médecins que moi!

J'attendais, avec une impatience qui allait sans cesse croissant, l'instant où je serais seul avec mes deux belles gardes-malades. Je me promettais une journée de chères et charmantes causeries, malgré le jeûne de paroles qui m'était infligé. — Près d'elles, ou près de chacune d'elles, écouter valait pour moi bien mieux que parler. L'intérêt que j'inspirais était évident, et certes, je pouvais déjà sans fatuité lui attribuer un nom plus tendre. La pitié n'est-elle pas très-souvent la porte entr'ouverte par où l'affection se glisse dans les bons cœurs? Elles avaient eu pitié. Il ne faut pas que la pitié dure trop longtemps : je n'étais plus fait pour l'inspirer. Mes goûts ne m'avaient pas porté à lire beaucoup de romans, mais il n'est pas besoin d'en avoir parcouru un grand nombre pour savoir le chemin que fait un mutuel attachement sur ces douces pentes de la convalescence. On comptait rester avec moi, puisqu'on avait ordonné de monter le piano dans ma chambre pour me distraire, et certes, dans l'état de faiblesse où j'étais encore, il ne pouvait être question pour moi de quitter sitôt cette maison hospitalière.

Mais le docteur s'y trouvait à merveille, et malgré ses talents, il avait peu de malades en ce pays qui voulait bien reconnaître son autorité comme angéiologue. Il m'avait pris en amitié, à cause du bien que sa fameuse potion m'avait fait. Il ne me quittait pas. Les tête-à-tête que j'eus furent surtout avec lui. Il m'apprit que Mme de M..., Angèle, type fort complet du tempérament nerveux pur, dominée par une nature morale essentiellement supérieure, était veuve et habitait depuis peu la maison, qui n'était que louée. Il espérait vivement la voir se fixer dans cette contrée tranquille, dont les habitants savaient encore apprécier le mérite et la vertu.

— Marguerite, continua-t-il, incapable d'abandonner cette forme nette et précise dont il avait pris l'habitude étant interne aux hôpitaux de Montpellier, nièce de la précédente, tempérament sanguin-nerveux, le plus heureux de tous, produisant la gaieté sans exclure la sensibilité, auquel appartiennent en général les esprits vifs, riches en saillies, les cœurs prompts et les bons caractères, seize ans tout à l'heure; elle a grandi depuis qu'elle est ici. Les pauvres la connaissent déjà ainsi que madame. Ce sont deux anges, ajouta-t-il en s'animant, deux anges de Dieu sur la terre!

Je n'avais pas besoin de lui pour savoir que c'étaient deux anges. Un mot m'avait frappé dans tout cela : veuve, ce mot signifie libre. Avais-je la pensée de me marier, à mon âge? je ne sais. Mon choix était-il fait? je ne crois pas; mais j'aurais embrassé le bon docteur pour ce mot de veuve.

— Mme de M... est toute jeune aussi? demandai-je en affectant l'indifférence.

— Toute jeune, répliqua le docteur Simon. Elle a l'air de la sœur aînée, n'est-ce pas? Il faut être médecin pour faire exactement les différences d'âge, surtout vis-à-vis d'un sujet aussi bien conservé que madame.

— Conservé! répétai-je avec une véritable colère.

— Le mot est mal appliqué, j'en conviens, car après

[1] Voir les nos 255, 256, 257, 257, 258, 259 et 260.

1852, une maison de banque qu'il avait fondée, à Paris, en 1835, avec ses frères.

Son dévouement à l'Empereur et ses profondes connaissances en finances l'ont fait choisir par le département de la Seine aux élections de 1852 et à celles de 1857.

M. KELLER n'a commencé sa carrière politique que depuis trois ans où nous l'avons vu arriver au Corps Législatif, en remplacement de M. le comte Migeon et comme représentant le département du Haut-Rhin.

M. Keller ne jouit pas à la chambre de la grande renommée oratoire de M. Jules Favre; cependant sa verve incisive et ses traits acérés à huis clos dénotent une certaine ardeur dans les convictions religieuses dont il s'est fait l'énergique champion.

MAXIME VAUVERT.

LA JOURNÉE AUX SURPRISES.

C'était il y a quinze jours.

Je rentrais, — non sans regretter un peu le soleil qui brillait ironiquement de tout l'éclat de son midi. Mais, fidèle esclave du devoir, je m'étais rappelé en déjeunant que l'imprimeur avait failli attendre et que, comme noblesse, *copie oblige*. Et déjà je prenais la plume, quand j'aperçus, entassée sur mon bureau, une pile volumineuse de lettres.

Il y en avait de blanches, de bleues, de rosées, de carrées, d'oblongues, d'irrégulières; toutes d'ailleurs soigneusement cachetées et portant uniformément mon nom et mon adresse.

D'où pouvait me tomber cette correspondance quasi-ministérielle?... N'importe! Ma curiosité ne me permit même pas d'essayer de répondre à la question. Peut-être ces lettres m'apportaient-elles la nouvelle d'un héritage imprévu; peut-être, — hypothèse plus probable, — y en aurait-il une dans le nombre qui contiendrait quelqu'un de ces renseignements précieux dont un journaliste est toujours si friand.

Je me hâtai donc de rompre le sceau de la première, — sceau étranger à tous les raffinements de l'armorial et composé d'un simple pain à cacheter. Puis je lus... je relus... je relus encore. Il n'y avait pas à contester. C'était écrit, bien écrit et, malgré l'étrangeté de la nouvelle, je ne pouvais que me réjouir d'avoir la primeur d'un fait qui, par sa bizarrerie même, devait intéresser vivement le public.

Voici en effet ce que contenait le pli que je venais de décacheter:

— Monsieur,

Supposant qu'un journaliste est toujours heureux des renseignements que lui envoient des amis inconnus, surtout lorsque des renseignements sont dans toute leur fraîcheur et dans toute leur originalité, je m'empresse de vous communiquer un fait qui renverse un des préjugés les plus enracinés de notre époque.

Vous n'ignorez pas, monsieur, que les artistes passent pour ne pratiquer qu'avec beaucoup de réserve les lois de la charité envers le prochain. C'est là une calomnie à laquelle vous pouvez donner un démenti appuyé de la preuve suivante:

Hier, à quatre heures de l'après-midi, une rencontre a eu lieu entre M. X..., un de nos peintres les plus appréciés, et un critique. Le duel avait pour motif un article que le critique avait publié contre un tableau d'un des confrères de M. X... Celui-ci a été blessé, mais, ainsi qu'il l'a déclaré sur le terrain, il est fier de cette blessure.

« Dites du mal de moi, a-t-il ajouté en s'adressant à son adversaire, pourvu que vous ne contestiez pas le talent de mes collègues, jamais je ne me plaindrai... »

Cet exemple de confraternité vous fournira, j'espère, monsieur, la matière d'un commentaire éloquent pour lequel je vous prie d'agréer à l'avance... etc... etc...

***

— Oui, certes! m'écriai-je tout joyeux en achevant cette lecture pour la troisième fois, oui, certes, je célébrerai ce beau trait comme il le mérite. Qu'importe encore après cela de l'envie que se portent les artistes?...

Tout en me livrant à ces réflexions, j'avais pris la seconde missive. Mon étonnement redoubla, et jugez, s'il y avait de quoi:

— Monsieur le rédacteur, — disait-elle,

Pardonnez-moi la liberté que je prends en vous adressant ces lignes, mais quand vous en connaîtrez le contenu, je ne doute pas que vous ne compreniez et appréciiez comme moi le motif qui me les a dictées.

Les gens de bourse ont été l'objet d'attaques assez vives de la part de la comédie et de la presse, il convient d'imposer silence à ces attaques injustes.

Dans ce but, on ne saurait donner trop de publicité à des actes du genre de celui dont j'ai l'honneur de vous informer.

Trente-deux spéculateurs viennent de se réunir pour fonder une société dite de l'*Agiotage philanthropique*. Tous les sociétaires, qui doivent prêter un vœu de sobriété et de désintéressement, consacreront toutes les sommes qu'ils gagneront au soulagement des infortunes, hélas! trop nombreuses.

Chaque liquidation sera, aux termes des statuts, consacrée à la fondation d'une crèche, d'une école, d'un hôpital. La société de l'*Agiotage philanthropique* donne là un exemple magnifique qui ne peut manquer d'être suivi et qui mérite d'être dignement célébré.

Recevez, je vous prie... etc.

— A coup sûr, cette idée mérite des éloges, pensai-je tout ému, et je ne manquerai pas, ô correspondant inconnu, de souscrire à tes vœux. L'agiotage philanthropique! quelle association de mots. Allons! allons! notre temps vaut mieux que les pessimistes ne veulent bien le dire et...

La troisième lettre était ouverte. J'allais de plus fort en plus fort.

— Monsieur, m'écrivait-on.

Le devoir de la presse est de battre en brèche tous les préjugés, de redresser toutes les erreurs. Une des plus accréditées consiste à insinuer que certains avocats sont prêts à plaider le *pour* et le *contre* suivant qu'ils se trouvent avoir été choisis et rétribués par l'une ou l'autre partie.

Sans aller chercher bien loin les réfutations, je soumets à votre appréciation le trait dont j'ai été témoin, il y a deux jours.

Un de mes amis, puissamment riche, m'avait prié de l'accompagner chez maître Z., dont il voulait solliciter le concours pour un procès important. Maître Z. est précisément, notez-le bien, — un des orateurs qui ont la réputation à laquelle je faisais allusion.

Or, à peine mon ami eut-il achevé d'exposer les principaux détails de la cause, que maître Z. se leva avec une dignité admirable et d'un air majestueux:

— Monsieur, ma conscience ne me permet pas de plaider ce dossier. Vous êtes dans votre tort. Mon ami offrit dix mille francs, vingt mille, cent mille... A ce chiffre, maître Z. le prit par le bras et menaça de le faire arrêter pour tentative de corruption.

Habilement encadrée, cette histoire véridique peut, je crois, fournir un chapitre palpitant à un écrivain, et je me dis, en vous en offrant la nouveauté, votre très-humble serviteur, ***.

Je commençais à succomber au poids de la surprise et de l'attendrissement.

— Maître Z..., lui, si méconnu!... c'est une gloire pour l'ordre entier... Ah! je le vois bien, notre époque a été diffamée par la satire. Elle est pleine de vertus qu'on feint de ne pas comprendre...

Que m'annonce encore cette quatrième lettre?...

La quatrième lettre s'exprimait ainsi!

Monsieur,

Souffrez que j'aie recours à votre intermédiaire pour faire connaître au public la révolution dramatique qui se prépare, et dont j'ai été assez heureux pour forcer des premiers le mystère.

Dans une assemblée tenue secrètement dimanche, tous les directeurs des théâtres de Paris ont, à l'unanimité, proclamé qu'il était urgent de mettre un terme à une décadence qui ne s'est que trop longtemps prolongée.

En conséquence ils ont décidé:

1° Qu'aucune pièce dite à *femmes* ne serait plus représentée sur aucune scène et que les auteurs seraient tenus de ne plus remplacer l'esprit par des exhibitions scandaleuses;

2° Que les jeunes gens évincés jusqu'ici, seront reçus à bras ouverts par toutes les directions qui ont épuisé à satiété les monotones redites des anciens faiseurs;

3° Que tout auteur convaincu d'avoir introduit dans une pièce un *merci, mon Dieu*, une *croix de ma mère*, un *ma tête! ma pauvre tête!* et une des soixante-dix-huit formules analogues dont se compose uniquement

---

tout, madame ne doit pas avoir beaucoup dépassé la trentaine.

— La trentaine!... docteur, vous êtes fou!

Ceci fut dit avec une netteté d'homme bien portant. M. Simon ne se fâcha point. Il sourit et murmura:

— Vos sommités médicales de Paris ne vous auraient pas rendu cette voix-là en quinze jours de temps, jeune homme! Et je n'y ai pourtant pas mis de sorcellerie, non! Fouillez-moi: pas un remède secret! Il n'y a pas de bon violon pour un méchant racleur, et le codex est un trésor quand on sait seulement la manière de s'en servir. Parlez-leur du docteur Simon de Jouy-en-Josas, ils diront: connais pas... Mais le docteur Simon les connaît, les vendeurs d'orviétan, les pharmacopoles, les histrions, les polichinelles!... Motus sur ce sujet, jeune homme! Jamais un mot contre les confrères!... Quant à l'âge de madame, je vous l'ai dit parce que je pense bien que vous ne voulez pas la demander en mariage, eh?... Il faut de la barbe au menton... Je gagerais que je suis le seul pour avoir percé ce petit mystère-là... un médecin d'expérience et de science se trompe peu. Les apparences qui sautent aux yeux du vulgaire ne sont rien pour lui; ses déductions sont toujours mathématiques et fondées sur des déductions rigoureuses. Mais trente ans, monsieur le vicomte, je suis bien aise de vous apprendre cela, c'est précisément le bel âge de la femme, quand sa constitution lui permet de rester en équilibre entre la maigreur et l'obésité...

— Assez! assez! m'écriai-je avec l'indignation du païen qui verrait employer son idole à quelque usage vulgaire ou dégradant.

— Pourquoi assez? Trente ans, pour la femme, c'est le coup de midi, et il reste bien des gens pour adorer le soleil au zénith depuis le temps des mages. Telle qu'elle est, madame a juste ce qu'il faut pour rendre fou quelque superbe Hippolyte. Je suis métaphysicien aussi, monsieur le vicomte; l'étude du cœur humain est intimement liée à celle de la médecine, quoique les tranche-montagnes de votre faculté de Paris ne prennent pas tant de peine. Le cœur, chez les adolescents, est un nuage qui s'élance vers l'astre à l'heure du rayon le plus lumineux et de la chaleur la plus ardente. Je puis vous faire à ce sujet une démonstration scientifique...

Le valet de chambre entra et annonça M. le baron de Grandidier.

Trente ans! Etait-ce possible! Angèle! cette vivante poésie! ce sourire divin! cette voix qui vibrait dans l'âme comme un accord de harpe! Trente ans!...

— Ah çà! mais vous nous avez fait peur, vicomte! dit la gorge de cuivre du Grandidier. J'ai failli vous amener Jobert de Lamballe pieds et poings liés...

— M. le baron de Grandidier, puisque tel est votre titre, l'interrompit le docteur Simon avec noblesse, en laissant retomber ses lunettes rondes sur ses yeux, amenez M. Jobert de Lamballe et d'autres encore avec lui pour voir comment nous unissons ici la pratique de la saine chirurgie à celle de la médecine rationnelle. Je serai flatté de voir de près ces gens qui s'appellent eux-mêmes les princes de la science. Dieu me garde de dire un mot, un seul, contre mes confrères, monsieur! ma manière de voir s'y oppose... Je vais rejoindre ces dames. Parlez au malade tant que vous voudrez; faites-le parler le moins possible: telle est l'ordonnance d'un homme qui n'a pas l'honneur d'appartenir à la faculté de Paris! — Votre serviteur!

Il salua fièrement et se retira la tête haute. Grandidier s'assit auprès de mon lit.

— Donnez-moi des nouvelles de mon père, lui dis-je.

— Bien, me répondit-il; madame la marquise aussi.

Ce fut tout pour le moment. Certes, celui-là était l'homme qu'il fallait pour ne pas faire parler beaucoup un malade, et j'eus le temps de songer aux trente ans d'Angèle. — Absurde calomnie! Les grandes oreilles de ce médecin campagnard étaient un symbole. Trente ans! il était peut-être du parti de Marguerite.

Au bout de cinq minutes, Grandidier reprit:

— Comment diable Black a-t-il pu manquer des quatre pieds?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondis-je.

— Cela, du moins, vous a procuré le plaisir de faire la connaissance de deux charmantes personnes? ajouta Grandidier avec une intention diplomatique.

Je tournai les yeux vers lui; jamais l'aspect hippique de sa physionomie ne m'avait autant frappé. C'était à lui mettre de force un mors entre les dents! Je n'avais rien à répondre. Après un autre silence, il continua:



Réception solennelle des ambassadeurs japonais aux Tuileries, le dimanche 13 avril. (Dessin de M. G. Janet, croquis de M. Ch. Yriarte.)



La *Petite Provence* au jardin des Tuileries.

le répertoire des dramaturges actuels, sera immédiatement mis à pied et rayé de la liste des écrivains dramatiques.

Avais-je tort, monsieur, de vous dire que ces mesures contiennent en germe une révolution dont la presse doit saluer l'aurore?

Veuillez recevoir... etc.

***

Cette fois j'en avais les larmes aux yeux et ce fut à travers un voile de pleurs contenus que je parcourus encore une série d'autres lettres.

Celui-ci m'apprenait que la *Reine de Saba* n'est pas l'insuccès qu'un vain peuple pense et que la salle de l'Opéra est louée pour six mois d'avance...

Celui-là, qu'un docteur, dont il m'envoyait le nom, n'avait pas perdu un seul malade en un an.

Puis encore et de diverses écritures on me faisait savoir :

Que les astronomes de l'Observatoire étaient en mesure de prédire la prochaine comète;

Que M. Trois-Etoiles, romancier à beaucoup de suites au prochain numéro, avait acheté une grammaire française avec l'intention louable de s'en servir;

Qu'on ne démolirait pas une seule maison en l'an 1863. . . . .

Pour le coup, je débordais d'enthousiasme.

— Mais c'est sublime! mais c'est admirable! mais c'est l'âge d'or qui revient!

— Eh bien! qu'as-tu donc à parler ainsi tout seul? me demanda un ami qui entrait.

— Ce que j'ai! Tiens, lis!... Et je lui tendais toutes les lettres!...

— Eh bien!... qu'en dis-tu? Ai-je raison!... La fraternité des artistes, le désintéressement de la spéculation, le théâtre régénéré... le... la... les...

— En effet!... Seulement, fit mon ami gouailleur, tu n'as pas pris garde à une chose.

— Laquelle?

— C'est que tu es mystifié par quelque plaisant. Toutes ces lettres sont datées *du 1er avril!...*

— J'aurais dû le deviner, murmurai-je anéanti...

PIERRE VÉRON.

Réception solennelle de l'ambassade japonaise par Sa Majesté l'Empereur.

Arrivés à Paris depuis une semaine, les ambassadeurs du Taïkoun ont été reçus en audience solennelle par Sa Majesté, le dimanche 13 avril, à deux heures et demie.

Les lecteurs du *Monde illustré* n'attendent pas, je l'espère, une description exacte de cette cérémonie officielle, où chaque pas est réglé d'avance, où chaque salut est étudié et mesuré. Jamais aucun incident ne vient déranger l'imperturbable monotonie de cette solennité, et le souverain le plus fantaisiste ou l'ambassadeur le plus étranger à nos usages n'en peuvent changer le caractère, déterminé d'avance par des protocoles et discuté par la diplomatie.

Mais nous pouvons assurer au lecteur qu'une telle cérémonie est une véritable fête pour les yeux. Il est impossible de se figurer un plus grand déploiement de luxe, un étalage plus invraisemblable de toutes les splendeurs.

Les nations de l'extrême Orient, chez lesquelles l'apparat et le luxe sont l'apanage du pouvoir, apprécieraient peu une réception affable et une sincère effusion de la part du souverain. C'est à leurs yeux qu'il faut parler; il faut les éblouir pour arriver à éveiller en eux l'idée d'une grande puissance.

La réception des ambassadeurs siamois, qui avait lieu l'an dernier au palais de Fontainebleau, dans ce joyau d'art qui s'appelle la galerie de Henri II, et dont nous avons donné nous-même la description et le dessin, offrait peut-être un coup d'œil plus splendide, empruntant à la salle elle-même un surcroît de luxe: mais si les Tuileries n'ont pas (au point de vue artistique, bien entendu) une salle d'une aussi belle ordonnance que ce salon des fresques du Primatice, la réception de l'ambassade du Japon l'emportait sur l'autre par une disposition toute particulière au palais des Tuileries : nous voulons parler de l'arrivée des Japonais par le grand escalier de Percier et Fontaine, sur chaque marche duquel étaient placés deux cent-gardes en tenue de gala.

Par un scrupule que nous nous expliquons assez, les ambassadeurs n'avaient voulu se livrer à aucune excursion, ni prendre aucun plaisir, avant d'avoir été admis en présence de Leurs Majestés. Il résultait de là que Takenho-Outchy-Simodz-Ouki-no-Kami (c'est le nom du premier ambassadeur, et j'espère qu'on me dispensera de citer celui des autres) restait constamment enfermé, prenant des notes, se faisant traduire quelques documents diplomatiques, et refusant assez durement sa porte à tout personnage qui demandait à lui être présenté, quels que fussent son rang et ses fonctions. Demandez plutôt à M. Alphonse Royer. Il est vrai qu'il a pris sa revanche et leur a donné, mercredi dernier, une représentation musicale *princière*.

Cent trente caisses de bagages, contenant les habits de gala, les présents, les objets de main, étaient attendues par petite vitesse, et l'ambassade se trouva, le dimanche matin, dans la position de Schaunard, invité à dîner chez son préfet et n'ayant pas d'habit noir. Mouri-na-ra-Frack-Dée, ou Phra-ma-na-Rong, le Siamois, n'aurait pas hésité un seul instant : il aurait mandé Renard ou Chevreuil et se serait fait habiller à l'européenne; mais les Japonais ne sont pas de même humeur que les Siamois et paraissent fortement attachés à leurs us et coutumes; tandis que les premiers se jetaient avec fureur sur nos affreux chapeaux noirs, les souliers vernis les rendaient rêveurs, et les gilets les plus extravagants leur trottaient par la tête.

Il est résulté de tout ceci que l'ambassade s'est présentée à Sa Majesté revêtue de costumes d'une simplicité qui a causé un désenchantement à ceux qui s'attendaient à des robes filées d'or, à des tissus subtils émaillés de dragons invraisemblables. Il y avait bien par-ci par-là pour quelques millions de diamants aux mains des ambassadeurs et des officiers, mais tout cet ensemble était bien terne, et c'est à désespérer de l'extrême Orient, où nous rêvions des mandarins bleu céleste, des chimères craquelées, des éléphants grands comme nature, avec des yeux de rubis et des manchys d'or massif.

Mais nous aurons occasion de contempler le personnel de l'ambassade dans tous ses atours, et nous nous empresserons de mettre nos lecteurs au courant, en leur réservant, pour de prochains dessins, certains détails intimes que nous surprenons chaque jour, et que nous fixons sur notre carnet, en dépit des roulements d'yeux des officiers japonais, qui persistent à ne pas se défaire de leurs sabres.

Nous pouvons leur dire, dès aujourd'hui, que ces nobles étrangers sont parfaitement rassurés sur leur sort. Quoi qu'en disent certains journaux, qui parlent d'anthropophagie, ils nous paraissent presque aussi civilisés que nous, et personnellement nous avons perdu tout enthousiasme à leur endroit. Nous nous attendions à quelque chose de bizarre et à des aperçus nouveaux, et nous trouvons le vieil Orient à la hauteur de l'Europe, à part la forme et les types, qui rappellent beaucoup le caractère chinois. Quelques-uns d'entre eux sont de véritables savants, très-avancés dans les sciences exactes et, comme tous les peuples orientaux, très-curieux des arts mécaniques et très-versés dans les études astronomiques.

CHARLES YRIARTE.

La petite Provence.

Au mois d'avril,
Ne t'allége pas d'un fil,

disent nos Salomons languedociens et la mère Nature (elle est si bonne enfant cette mère Nature) se plaît à leur donner raison une fois tous les dix ans. Dans ces cas-là ils triomphent à l'instar des prophètes et s'écrient: « Nous l'avions bien dit ! »

Comme tant d'autres, ces devins n'ont jamais raison qu'après l'événement.

Il est probable que, cette année, comme toutes les années précédentes, nos Prudhomme Nostradamus

---

— Mme la marquise n'a pas absolument le don de vous plaire, j'ai idée?

Je fis un geste qui voulait dire, à mon sens : Je m'occupe rarement de Mme la marquise.

— Peste! grommela-t-il, en sommes-nous là? Je croyais qu'au moins vous songiez de temps en temps à Mme la comtesse, votre mère?

Il vit que le rouge me montait au front violemment et m'apaisa de la main.

— Nous n'avons pas coutume de parler ensemble de ces choses-là, monsieur le baron, lui dis-je très-sèchement.

— Fort bien!... Black a-t-il eu du mal?

— Non.

— Ces belles dames sont donc invisibles, décidément?

— Oui.

Il se leva et jeta un coup d'œil dans le jardin.

— Félicité champêtre, dit-il avec son sang-froid si épais qu'il ne laissait pas même percer la pointe d'une moquerie; nature, paix des champs, murmure des ruisseaux, chant du pierrot, joie du cœur... Savez-vous que c'est ici un peu comme chez la marquise, sauf la différence de la rue Neuve Saint-Georges à Jouy-en-Josas? Une tante, une nièce, pas d'oncle, pas de mari...

— Je vous défends de prononcer un mot de plus, monsieur! m'écriai-je, bouillant d'indignation.

— Parfaitement, Roger, parfaitement, me répondit-il en peignant ses favoris devant la glace. Vous êtes pris, mon garçon, c'est la faute de Black! J'étais venu pour voir un peu où en était le roman, j'ai mon affaire. Je ne manquerai pas de faire vos compliments respectueux au papa. Au revoir et sans rancune!

IV

LA DÉCLARATION

Il y avait quinze jours que j'étais avec elles et cela me semblait être toute ma vie; je voyais au lointain le temps où j'avais vécu sans elles. C'était pour moi comme un passé invraisemblable et voilé! J'étais né depuis lors, né à l'espoir, né au bonheur, né à tous les chers troubles de la jeunesse que j'avais jusqu'alors ignorés. Vous qui me donnez le nom d'ami, madame, vous savez quelle était ma vocation : la famille. Dieu m'a pris tous ceux que j'aimais, il ne m'a laissé que ma pauvre petite Marguerite, la fille de mon cœur, tout mon orgueil et tout mon amour : toute ma famille. Je l'ai vue pâle un jour sur le lit de douleur; la pensée m'est venue que je pourrais rester seule au monde, et j'adore la main de Dieu clément qui, deux fois, m'a donné ma fille. Ce qui m'avait manqué depuis le berceau jusqu'à mon entrée dans la vie commune, c'était la famille. Si vous saviez comme j'étais heureux autrefois, la tête sur les genoux de ma pauvre grand'mère, qui pour moi représentait la famille! Les vacances, pour moi, n'avaient aucune de ces joies qui sont l'espoir et l'attente du collégien captif. Je n'avais pas de fusil comme Gourdon, pas de jument comme Trumeau, fils de Trumeau, van Bruyck et Cie; je ne me connaissais, en fait de cousins qu'une petite-nièce de mon père, recueillie par ma mère, et qui était en Amérique avec elle; mon bonheur était de causer avec mon aïeule, qui me trouvait trop sage et qui disait aux vieux habitués de son cercle : « J'aimerais mieux le voir un peu méchant, cet enfant-là. L'espièglerie, c'est la santé. »

Les vieilles gens ont coutume d'avoir raison. Cependant, je n'ai jamais été ni espiègle ni malade, une fois passées les misères de ma première enfance.

Ce qui me transportait d'aise naguère en quittant le collége, c'était l'espoir, la certitude plutôt de trouver enfin une famille. Jamais espérance ne fut plus cruellement déçue. Chez mon père, je cherchais en vain la famille. La famille, c'est la mère. Avec une mère absente, la famille s'est envolée, laissant la maison vide.

Je vous le dis, madame, ce qui m'enchantait ici, ce qui m'enchaînait par des lois adorées et charmantes, c'était l'apparence de la famille. On était bien entre ces deux cœurs! Je ne raisonnais pas la nature de mes sentiments, me bornant à savourer chèrement le recueillement de mon bonheur nouveau, mais mon âme était pure comme la blanche robe de l'enfant qui vient à la table sainte pour la première fois. Je les aimais comme elles méritaient d'être aimées. Je n'ai pas grand remords, voyez-vous, de mes quelques semaines

avaient fait leur petite prédiction ; avaient annoncé, qu'*une hirondelle ne faisant pas le printemps*, nous ne serions pas dévorés par les moustiques au mois d'avril.

Ils doivent bien se réjouir à l'heure qu'il est, et trembler de joie dans leurs doubles paletots ouatés en voyant le givre et la neige *moucher* les arbres en fleurs.

Ces gens-là compromettraient la récolte de la France entière pour avoir raison.

Ces oiseaux de mauvais augure ont fait fuir le printemps qui s'annonçait si chaudement.

Les lilas s'épanouissaient avec tant de bonheur, les tulipes s'élançaient si ardemment de leur tige !

Les habitudes sédentaires commençaient à peser à l'homme.

Encore quelques jours et l'agent de change transportait la corbeille de la Bourse au milieu des bois ; encore quelques heures et le journaliste, mollement étendu sur le gazon, laissait l'univers se débattre tout seul, et l'abonné se morfondre en attendant son premier Paris.

— Il y a des saisons où l'on n'est pas en train.

Hélas ! l'hiver, et avec lui le triste devoir, sont revenus. Plus d'école buissonnière. Le froid a rivé de nouveau notre chaîne.

Si nous voulons aujourd'hui surprendre l'*astre du jour*, nous figurer que le calendrier n'est pas un mystificateur, il nous faut courir aux Tuileries, dans cet hémicycle compris entre le grand bassin et les groupes de Coustoux.

C'est dans ce petit coin que les friands de soleil se donnent rendez-vous. C'est là que les enfants se jettent dans les jambes des vieillards et que le tourlourou vient passer en revue les bonnes d'enfant.

Le capitaine en retraite, ce paresseux de profession, ne se lasse pas de narrer à ses vieux camarades la *fameuse bataille* d'Austerlitz. Il la raconte pour la centième fois, cette fameuse bataille, et ses compagnons d'armes l'écoutent toujours avec un nouveau plaisir.

Il leur dit : *J'étais là ; telle chose m'advint.*

Et du bout de sa canne il trace sur le sable la position qu'occupaient son régiment, son bataillon, sa compagnie et lui-même.

Il ne s'aperçoit pas, le vieil enfant, que, pendant qu'il se donne tant de plaisir à tracer sur le sol le plan de la fameuse bataille, son petit voisin s'ingénie à créer des montagnes lilliputiennes, à dessiner une mappemonde sur un monticule de sable.

Celui-ci pourrait se mirer dans celui-là.

Le vieil officier fait manœuvrer ses bataillons dans un mètre carré ; l'enfant fait son tour du monde sur une fourmilière.

Victor Hugo a bien compris les grandes joies contenues dans ces jeux de l'innocence, quand il écrit : jouer à *faire des trous dans la terre, plaisir immense.*

Ce qui s'adresse à l'enfant, peut s'appliquer au vieillard.

On a beau dire, l'avenir et le passé ont leurs illusions, et le moindre rayon de soleil les fait éclore toutes dorées.

Le bonheur est-il dans la réalité ? je ne le crois guère. Bien heureux donc sont les enfants et les vieux capitaines, qui, sous la douce influence de rayons-primeurs, vont rêver, les uns à leur gloire future, les autres à leurs victoires passées.

Ce paradis, plein d'une chaude atmosphère et de douces rêvasseries, ce coin de terre privilégié s'appelle la *Petite-Provence*. Le bon roi René, s'il ressuscitait, revendiquerait ce département des Tuileries comme province de son royaume. Il l'annexerait poétiquement au pays du *gai savoir*.

Et maintenant, cher lecteur, si vous désirez vous faire illusion sur les taquineries de l'almanach, voyager un instant dans les pays imaginaires, vous chauffer au soleil quand vos concitoyens ont le nez gelé dans la rue voisine, allez louer une chaise à la Petite-Provence, buvez le soleil, et au lieu d'écouter le récit de la *fameuse bataille*, regardez les images du *Monde illustré* ; vous aurez alors en réalité le paradis sur terre.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Le combat de Pea-Ridge, dans l'Arkansas. — Le sanglier monstrueux. — Un petit fils de Fra-Diavolo.

Le théâtre de la guerre occupe aujourd'hui aux États-Unis une immense étendue de pays. Des combats ont eu lieu presque simultanément dans la Virginie, dans le Kentucky, dans le Tennessee, sur le Mississipi, dans l'Arkansas et sur tout le littoral de l'océan Atlantique et du golfe du Mexique, depuis la baie de Chesapeake jusqu'au Texas. Les combats sont plus fréquents et deviennent chaque jour plus meurtriers que pendant les premiers mois de la guerre. Les armées du Nord de même que les armées du Sud ont éprouvé pendant le mois de mars des pertes considérables : on ne compte pas moins de 6,112 tués et 14,209 blessés.

Mais aucun combat n'avait encore été aussi meurtrier que celui qui vient d'avoir lieu à Pea-Ridge, dans l'Arkansas. Après avoir été chassés du Missouri, les généraux confédérés Price, Van Born et Mac-Culloch avaient réuni leurs forces à Bentonville, où ils comptaient faire une résistance désespérée. Ils étaient suivis de près par les généraux unionistes Curtis et Sigel qui s'arrêtèrent à Fayetteville. Les deux armées pouvaient combattre à chances égales, elles comptaient chacune environ trente mille hommes.

La route de Fayetteville à Bentonville passe sur un haut plateau appelé Pea-Ridge. Il est peu de pays plus accidentés, plus tourmentés, plus couverts de bois impénétrables et d'énormes rochers. Le général Van Dorn, apprenant que les unionistes s'étaient engagés dans un étroit défilé de six milles de long, résolut de les contourner avec le gros de ses forces et d'attaquer à l'improviste leur arrière garde, pendant qu'un simple détachement ferait croire à une attaque de front, et que cinq mille Indiens commandés par le général Albert Pike se précipiteraient sur leur droite.

Ce plan reçut un commencement d'exécution. Le colonel Carr qui commandait l'arrière-garde et le général Sigel qui commandait la droite furent vigoureusement attaqués. Le premier eut à soutenir jusqu'au soir, avec huit mille hommes, le principal effort de l'ennemi. Le second fut plus heureux contre les Indiens, qu'il aurait mis en complète déroute, si la nuit n'était venue suspendre le combat. Le lendemain, quand le jour parut, les confédérés avaient concentré toutes leurs forces sur la droite et s'étaient établis sur une colline qui s'élevait à pic au-dessus de la position des fédéraux. Les unionistes avaient également massé leurs troupes sur un seul point, et dès que le jour parut le feu s'ouvrit sur toute la ligne.

Les batteries des séparatistes furent l'une après l'autre attaquées à la baïonnette et toutes enlevées ; mais quand l'artillerie fut réduite au silence, il y eut pendant plusieurs heures une lutte corps à corps, à coups de couteau et à coups de hache. Le sol était jonché de cadavres. Des bombes, éclatant dans les bois au milieu de feuilles mortes, mirent le feu en plusieurs endroits, et l'incendie gagna le champ de bataille avant qu'on eût enlevé les blessés.

Les Indiens n'ont pas rendu aux confédérés tous les services qu'ils en attendaient. Ils combattirent d'abord avec ce courage et ce dédain de la mort qui leur sont habituels ; mais lorsqu'ils virent autour d'eux des morts et des blessés par centaines, ils n'écoutèrent plus la voix de leurs chefs : leur instinct reprit le dessus, et ils passèrent la plus grande partie de leur temps à scalper les malheureux couchés sur le champ de bataille, amis ou ennemis, morts ou blessés.

Le chef des Cherokees, Fanandar-Cloun, mot qui signifie le sanglier monstrueux, a été tué. Tandis que les guerriers placés sous ses ordres étaient à peine vêtus, il portait un vrai costume de général et des épaulettes, ce qui ne l'empêchait pas de scalper. Sa vue était si perçante qu'il distinguait nettement les étoiles de douzième grandeur, et à trois cents pas il atteignait toujours, avec sa carabine, un point presque imperceptible placé au milieu d'une cible. Il a été tué par un lieutenant-colonel de cavalerie, qui a lui-même reçu neuf blessures et qui a eu sept chevaux tués sous lui.

---

de folie, expiées d'avance par la tristesse même qui me suivait parmi le plaisir. Tout ce que je regrette, c'est d'avoir parfois parlé ou agi comme il ne le fallait point vis-à-vis de mon père, dont le malheur, je ne me doutais pas de cela, égalait pour le moins les fautes. Je n'avais jamais été un mauvais sujet volontaire. Mais en supposant même que ma conscience eût saigné, ma conscience, ici, eût été guérie. Ici, c'était la douceur de vivre, de croire, d'aimer. Dieu me parlait par ces deux bouches pieuses. La famille n'est-elle pas encore la religion ?

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis le jour où j'avais ouvert les yeux pour la première fois sur le délicieux tableau qui fixa ma pensée en me révélant l'existence. C'était ma première sortie et j'essayais quelques pas dans le jardin, entre la liseuse et la brodeuse, qui étaient maintenant mes deux sœurs. Elles m'aimaient, elles aussi, quoique d'une façon différente : l'aînée tournant sans cesse ma pensée vers la jeune fille, et la jeune fille jalouse, triste parfois des préférences que j'accordais à l'aînée. Vous voyez que les choses avaient marché à grands pas et plus vite que ma guérison même, quoique le docteur Simon ne fût pas de la faculté de Paris. Nous avions causé de jour en jour avec le cœur plus ouvert ; elles savaient toutes deux mon histoire et je me trouvais égoïste de ne pas encore connaître la leur. Mon excuse, c'est que nous parlions sans cesse de ma mère.

Oh ! comme Marguerite aimait ma mère ! Il y avait des instants où je me sentais à elle tout entier, comme si ma mère elle-même eût réuni nos deux mains devant l'autel. Marguerite était orpheline. Vous eussiez dit que son amour filial se reportait sur ma mère en passant par moi-même. Quand elle m'écoutait, ses grands yeux noirs si beaux se mouillaient de larmes, et une fois je pressai sa petite main contre mes lèvres, parce qu'elle m'avait dit :

— Dieu protége les bons fils : nous la retrouverons, Roger !

Mais Angèle m'attirait par elle-même et n'avait pas besoin de chercher ce chemin détourné pour arriver jusqu'au fond de mon cœur. J'aurais voulu aimer mieux Marguerite, à cause de ma mère qui me semblait la protéger et j'étais sans cesse entraîné vers Angèle. Je ne puis dire l'effet que sa présence produisait sur moi. Elle se rendait maîtresse de mon être complétement, d'une seule parole, d'un seul regard. Je lui aurais obéi comme un esclave. Je serais mort avec joie pour la faire heureuse et pour qu'elle m'aimât.

Parfois, la comparaison outrageante de Grandidier me revenait en mémoire, mais ses paroles qui m'avaient tant blessé n'excitaient plus ma colère. En me les rappelant, je souriais avec un dédain calme et profond. Il me plaisait même, quand j'étais seul, de comparer à mon tour et de mettre ces deux maisons en face l'une de l'autre. C'était comme un rayon de soleil jouant au bord de l'ombre. Estelle, pauvre enfant condamnée, et Mme la marquise, livide sous son fard, fuyaient dans la nuit devant ma radieuse vision.

Ici, tout était simple, franc, honnête. Le cœur y percevait un frais parfum de candeur ; parmi l'élégance choisie de ces deux jeunes femmes si belles, l'honneur chrétien épandait ses émanations modestes et austères. L'âme était chez soi dans ce sanctuaire familier ; on en sortait pour rentrer en soi-même plus fort et tout prêt à la prière.

Il y avait une allée de platanes dont les troncs élancés se drapaient en un manteau de clématites fleuries. Le vieux mur de la terrasse, tout habillé de lierre, donnait sur la pleine campagne et montrait, par-dessus les chênes rougis par l'automne, les tranquilles nappes d'eau de S... Le bétail paissait dans la prairie voisine ; le soleil, voilé par une nuée orageuse, prodiguait pourtant au paysage sa lumière doucement tamisée. Nous allions, moi faible et allangui par mon bonheur, elles, souriantes, attentives, soutenant mon pas chancelant et prenant soin d'écarter tout obstacle sur ma route.

Nous arrivâmes à un berceau qui dominait la vallée, et d'où l'on voyait ce moulin dont la chanson mélancolique avait si souvent bercé ma rêverie. On mit des feuilles sèches sur le banc où je devais m'asseoir. Ce fut Marguerite. Angèle prit place auprès de moi. Il n'y avait pas où asseoir Marguerite ; elle resta debout un instant, puis s'agenouilla aux pieds d'Angèle.

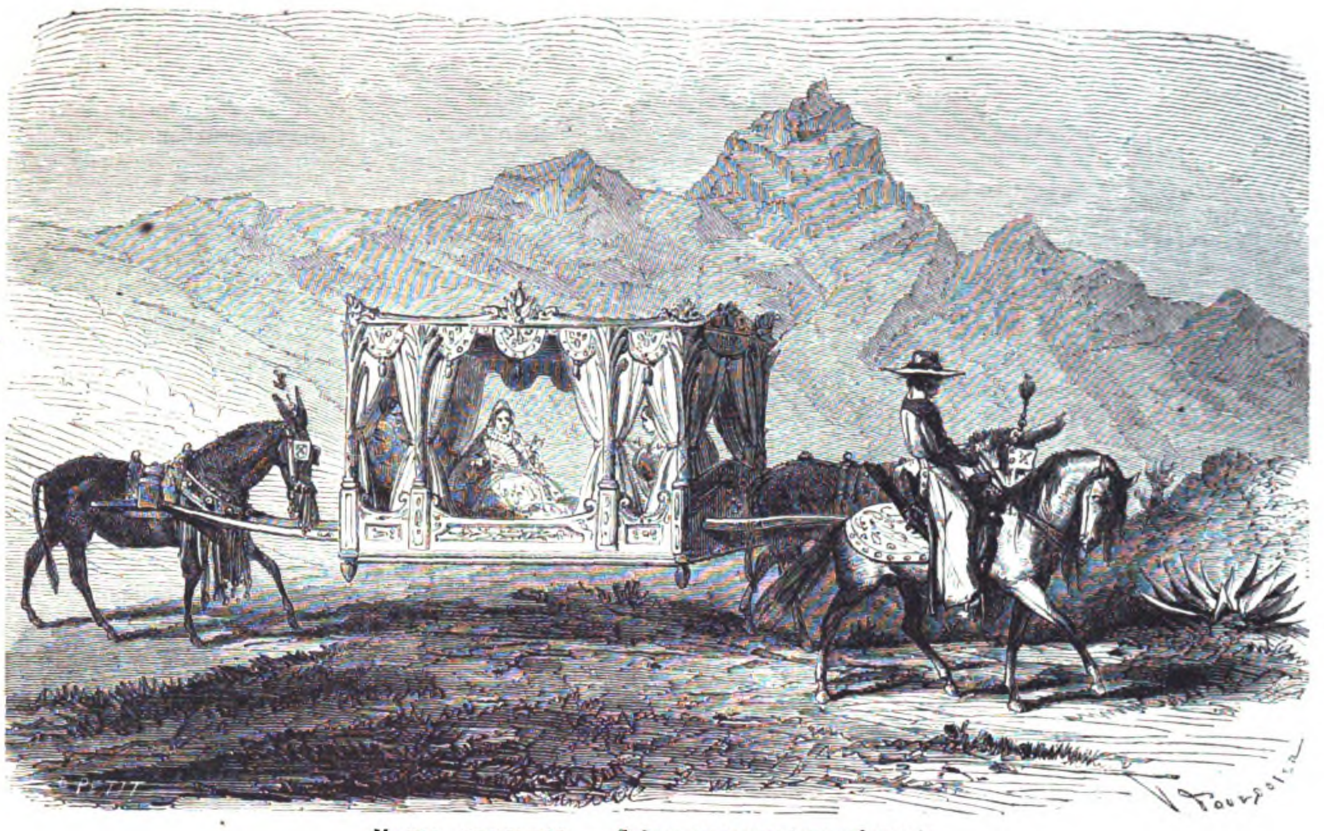
PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



Combat de Pea-Ridge, livré dans l'Arkansas, les 7, 8 et 9 mars.

Le combat recommença le troisième jour avec plus d'acharnement encore que la veille, et l'un des chefs les plus habiles et les plus redoutés du Sud, le général Ben-Mac-Culloch, tomba mortellement atteint, à la tête de sa division. Les généraux Mac-Intosh, Slack et Mac-Bribe, placés immédiatement sous ses ordres, ne voulant pas lui survivre, se firent tuer, ainsi que la plupart des officiers.



MŒURS MEXICAINES. — Señora voyageant en palanquin.

Privés de leurs chefs, les confédérés prirent la fuite dans le plus grand désordre et furent poursuivis par le général Sigel, qui leur enleva leurs bagages, leurs armes et leurs munitions.

Ben-Mac-Culloch prétendait être le petit-fils de Michel Pozza, plus connu sous le surnom de Fra-Diavolo. On sait que Fra-Diavolo, né à Itri, dans la Terre-de-Labour, fut le chef d'une bande redoutée dans toute la Calabre, et que sa tête fut mise à prix par l'ancien gouvernement de Naples. Il joua plus tard un rôle important, excita plusieurs soulèvements sous le règne de Joseph Bonaparte, fut pris et pendu en 1806. Il avait un fils qui n'échappa au même sort qu'en émigrant en Angleterre, où il prit le nom de Mac-Culloch. Ayant un jour entendu parler de la vie pleine d'aventures et de dangers que mènent aux Etats-Unis les pionniers de l'Ouest, il partit, ne s'arrêta que peu de jours à New-York et se fixa vers 1810, dans le Tennessee, où il devint l'ami et le compagnon d'armes du général Jackson. De son mariage avec une jeune fille que les Indiens avaient enlevée dans une ferme isolée, et qu'à son tour il réussit à leur ravir, naquit Ben-Mac-Culloch en 1814.

Le jeune Ben apprit à peine à lire et à écrire, mais il apprit à manier admirablement la carabine et le couteau de chasse. Il passa la plus grande partie de son temps à chasser les ours qui infestaient le Tennessee, et en tua jusqu'à cent quatre-vingts dans une saison. Cette existence de chasseur lui donna un goût décidé pour la vie d'aventures, et lorsqu'il eut vingt ans, il partit pour se joindre



Peintres et bourgeois. — (Dessin de M. Daumier.)

à une compagnie de trappeurs qui devaient faire une expédition dans les montagnes Rocheuses. Mais il arriva trop tard à Saint-Louis. Les trappeurs, du reste, furent tous massacrés par les Indiens.

La révolution du Texas venait d'éclater, et plusieurs compagnies de volontaires s'organisaient dans le sud-ouest des Etats-Unis, pour aller au secours de la nouvelle république. Nasagdoches fut désigné comme lieu de rendez-vous pour l'expédition. Là encore il arriva trop tard. Il partit seul et parvint, à travers mille dangers, à rejoindre l'armée du général Houston. Nommé lieutenant d'artillerie et bientôt après capitaine, il se fit remarquer par sa bravoure à San-Jacinto et prit le commandement des frontières. C'est dans la guerre d'escarmouches contre les Indiens et les Mexicains, qu'il déploya le plus de qualités. Il remporta sur les premiers la sanglante bataille de Plumb-Creek, et reçut l'ordre de prendre part à l'expédition contre Mierbut. Mais n'approuvant point le plan des chefs, il quitta l'armée avant le combat, et ses craintes ne se trouvèrent que trop justifiées, car l'armée fut obligée de se rendre au général mexicain Ampudia.

Quand éclata la guerre du Mexique, Ben-Mac-Culloch rassembla sur les bords du Guadalupe une bande de Texiens et d'Indiens, et transporta le théâtre de la lutte au Rio-Grande. Il servit ensuite sous le général Taylor, et prit part aux batailles de Monterey et de Buena-Vista. Pour le récompenser de ses services, le président Pierce le nomma marshall des Etats-Unis dans le Texas.

Un rôle important était naturellement réservé à Mac-Culloch, dans la guerre entre le Nord et le Sud. Pendant un an, il a répandu la terreur dans le Missouri. Il a livré douze combats et remporté une victoire importante à Springfield. Sa mort, souvent annoncée avant le combat de Pea-Ridge, avait toujours été démentie. Il laisse un fils, auquel il a donné le nom de « Buffalo-Hump » (bosse de bison), en l'honneur d'un vieux chef indien qu'il comptait au nombre de ses amis intimes.

A. MALESPINE.

Peintres et Bourgeois.

Le bourgeois est la bête noire de l'artiste.

Le crayon de Daumier était plein de conviction lorsqu'il a écrit, dans sa spirituelle manière, cet axiome pour les lecteurs du *Monde illustré*.

Les nerfs de notre grand dessinateur doivent avoir été souvent agacés à l'approche d'un importun ignorant.

Quelle grimace il fait faire à ce peintre pris en flagrant délit de conception artistique! Quelle rage concentrée ricane sous cette longue moustache!

Ah! si les yeux de l'élève de Delacroix étaient des pistolets, comme je prendrais vite en viager les biens de ce couple niais qui s'amuse à bêtement analyser le sujet du tableau auquel il ne sait rien comprendre.

— Dire qu'avec un peu d'huile on fait de si jolies choses! s'écrie sournoisement la dame qui cherche à flatter l'amour-propre de l'artiste.

— C'est tout de même bien peint, se hasarde à dire le mari qui n'a jamais su ce que c'était que barbouiller.

— On doit gagner beaucoup d'argent à ce métier, ajoute-t-il. J'ai entendu dire qu'un tableau pas plus grand que celui de Monsieur se payait jusqu'à vingt mille francs.

— Comme sa femme doit être heureuse, ajoute *in petto* l'envieuse matrone, que la parcimonie de son époux force à porter des chapeaux de trois ans et le châle qui date de son mariage.

Cette accumulation de sottises révoltent le nerf auditif du peintre, qui maugrée entre ses dents, piétine les couleurs sous son pinceau et poche d'une teinte de cinabre les yeux amoureux de son héroïne.

Les deux bourgeois entassent bêtises sur bêtises, l'artiste pose ses tons de travers et commet fautes sur fautes.

La fureur chez ce dernier arrive au paroxisme. Il ne sait que trouver pour se débarrasser de son double cauchemar.

Apollon le prend en pitié et lui envoie une inspiration divine.

Après avoir bien imbu son pinceau de rouge violent, l'artiste se lève d'un air inspiré, recule d'un pas, rejette impétueusement le bras droit en arrière et imbibe fortement la redingote noire du monsieur qui, prenant sa femme sous le bras, entraîne *sa moitié* loin de ce forcené.

— Sont-ils mal élevés, ces peintres! marmotte entre ses dents le bourgeois indigné.

— Oh! les bourgeois! s'écrie violemment le peintre.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER DU PALAIS

Le procès Mirès est décidément une mine à surprises et à péripéties. Deux incidents, deux coups de théâtre viennent de se produire en pleine audience et c'est la violence de Mirès qui les a provoqués.

Je m'étais trop hâté de complimenter sur sa modération l'irascible financier; l'incendie n'était pas éteint, il couvait sous la cendre et il a éclaté de nouveau à la fin du réquisitoire de M. le procureur général.

L'honorable magistrat avait accompli sa tâche avec ce calme, cette probité, cette mesure parfaite qui donnent à sa parole une si grande autorité. Il présentait en terminant à la Cour quelques considérations générales : « Non, dit-il, Mirès n'est pas tombé sous la main des forts : il a succombé sous la main des faibles. Est-ce que les pouvoirs publics ont été durs pour lui ?... »

— Indignes! s'écrie Mirès.

M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL, continuant. — Est-ce que le Parquet a été soupçonneux à l'avance?

MIRÈS. — Il a été indigne à mon égard, le Parquet.

M. LE PRÉSIDENT. — Mirès, n'interrompez pas.

M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL. — Est-ce qu'il a été atteint par un puissant rival de Bourse? non. Est-ce qu'il n'est pas l'auteur de toutes ces catastrophes, de toutes ces ruines avant d'en être la victime?

MIRÈS. — J'en suis la victime, rien que la victime, je proteste.

M. LE PRÉSIDENT. — N'interrompez pas, ou j'ordonne qu'on vous fasse sortir à l'instant.

MIRÈS. — Eh bien! soit, emmenez-moi!

M. LE PRÉSIDENT. — Qu'on l'emmène en prison.

MIRÈS. — Je ne demande pas mieux.

Et le voilà qui rassemble ses papiers et traverse la salle en continuant à protester.

Telle est la scène photographiée. Animez-la de l'accent, du geste, de ce courant électrique qui se dégage de la lutte, et vous l'aurez tout au vif, et vous comprendrez toute l'émotion qu'elle a causée.

Cependant M. le procureur général termine son réquisitoire, soutient la prévention contre M. le comte Siméon, et l'audience est levée.

Mais la nuit porte conseil. Les réflexions naissent sur l'incident : magistrats et avocats se demandent si Mirès a été expulsé dans les règles? Sans doute, la loi de 1835 donne au président le droit de faire sortir de l'audience le prévenu qui l'aura troublée par ses cris ou ses vociférations; mais n'est-il pas nécessaire que cette mesure soit précédée des réquisitions du ministère public et d'un arrêt de la Cour ou du tribunal? Tels sont les scrupules qui ont surgi après coup et dont M. le procureur-général s'est fait l'organe en demandant à la Cour, à l'audience suivante, s'il ne convenait pas, soit d'annuler le débat tout entier, soit de l'annuler partiellement, offrant lui-même de recommencer son réquisitoire soit complétement, soit à partir du passage où il avait été interrompu par Mirès.

C'était là une transaction à laquelle, pour leur part, les défenseurs de Mirès ne pouvaient se prêter. Ils sentaient, comme on dit, qu'ils tenaient le bon bout et ils n'ont eu garde de le lâcher. « Je viens d'entendre, a répliqué d'un ton doux Me de Sèze, M. le procureur général parler de vice de procédure réparable ou irréparable : c'est aller bien loin, messieurs. La défense ne se serait pas permis de dire qu'il y a un vice dans vos actes. Il y a un fait matériel, nous demandons qu'il soit constaté. »

Et la Cour, — après vingt-quatre heures de réflexions, — a accordé la constatation demandée et passé outre à la continuation des débats.

Voilà le premier incident : il est grave à coup sûr. De bons esprits pensent qu'il constitue un élément certain de cassation. Que fera la Cour de Douai? Ne croira-t-elle pas devoir, pour couper court à de nouveaux débats, accorder la contre-expertise que Mirès sollicite et qui n'est après tout qu'un moyen d'instruction? Je me borne à poser la question, telle qu'elle se discute dans le monde judiciaire, sans avoir la prétention d'en pressentir la solution. La Cour de Douai ne m'a pas mis dans ses confidences, et d'ailleurs quand ce numéro paraîtra il est probable que mes lecteurs sauront déjà à quoi s'en tenir.

La contre-expertise, c'est là l'idée fixe de Mirès. Il ne souffre pas que ses conseils plaident autre chose. Me de Sèze venait de prendre la parole pour répliquer au réquisitoire. Il commençait à discuter les exécutions quand il est interrompu par Mirès qui l'adjure d'une voix suppliante de s'en tenir à l'expertise. Il continue, il est interrompu de nouveau — et n'ayant pas, comme la Cour, le pouvoir de faire remmener son client en prison, même dans l'intérêt de celui-ci, — il prend le parti de se rasseoir et de se taire.

Me Nougier suit son exemple et les débats sont renvoyés au lendemain.

Cet incident sera-t-il le dernier? Avec un homme comme Mirès il ne faut jurer de rien.

Dimanche dernier, le barreau de Paris conduisait à sa dernière demeure un de ses membres les plus universellement estimés, un de ceux qui l'honoraient le plus par le talent comme par le caractère — Alexandre Braulart.

Braulart avait à peine quarante-six ans: il a succombé avant l'âge sous le poids du travail et des rudes épreuves de la vie.

Elève brillant du Lycée de Versailles, il y avait remporté au grand concours le prix d'honneur de philosophie. Après avoir travaillé quelque temps sous le patronage de M. Cousin, il s'était initié à la science du droit dans le cabinet de M. Chaix-d'Est-Ange et dans celui de son parent, le vénérable Coin-Delisle. Ce fut ainsi préparé par de fortes études qu'il aborda le barreau. Il s'y fit remarquer tout de suite par la justesse et la netteté de son esprit, la maturité de son jugement, la distinction et l'élégance de sa parole, la séduction de son organe, la fermeté, l'élévation et la probité de sa discussion. Aux talents de l'avocat se joignaient en lui ceux de l'écrivain. Nul ne rédigeait d'une main plus facile et plus sûre une consultation, un mémoire, une dissertation périodique. Le *Droit* l'a compté au nombre de ses meilleurs et de ses plus assidus collaborateurs, des revues de jurisprudence lui ont dû d'excellents articles, et à cette place même où son amitié toujours présente, a bien voulu parfois me remplacer, les lecteurs du *Monde illustré* ont pu apprécier toute la finesse de cette plume de race, le tact, le goût exquis de ce style si délicat et si bien élevé[1]. Dans le monde c'était un causeur charmant, spirituel, mais chez qui l'esprit n'empruntait rien à la malignité: il attirait les cœurs sans effort, par la seule contagion de la bienveillance et de la sympathie.

Comment se fait-il qu'avec des mérites si divers, avec une supériorité que ses confrères étaient unanimes à reconnaître, Braulart n'ait pas atteint la situation et la fortune à laquelle ils lui donnaient droit? Sans doute, son organisation maladive, sa santé chancelante lui ont été un obstacle. Mais ne faut-il pas aussi faire entrer en ligne de compte l'injustice du sort, et la nature même de Braulart, discrète et réservée jusqu'à l'excès? « Modeste, affectueux et doux, il portait en lui, ainsi que l'a dit excellemment Me Jules Favre, les pudiques scrupules d'une délicatesse instinctive qui était comme la source vive de son être. Il résumait exactement l'amour du devoir et la bonté, l'effort persévérant et résigné, l'élan généreux vers le bien, même dépouillé de l'espérance et du prestige du succès.»

Oui cela est vrai, la modestie et l'abnégation c'étaient chez Braulart les vertus dominantes: il mettait à s'effacer autant de soin que d'autres en mettent à se produire. Jamais soit dans ses paroles, soit dans ses actes, le *moi* ne s'est fait sentir, jamais un sentiment d'envie ou d'amertume n'est entré dans son âme; jamais il n'a récriminé même contre la fortune. C'était un vrai chrétien non qu'il fît profession de vertu, montre de puritanisme. Il était la simplicité même. Aimable, tolérant, le sourire de la bienveillance sur les lèvres, il était plein d'indulgence pour les autres, de charité pour leurs faiblesses. L'amour et le dévouement étaient comme les organes vitaux de sa nature morale.

MM. Jules Favre et Valette ont prononcé sur la tombe de Braulart des paroles touchantes; ils ont payé un tribut digne d'elle à la mémoire de cet homme de bien, qui vivra pure et respectée dans le cœur de tous.

PETIT-JEAN.

[1] Les Courriers du Palais signés l'*Intimé*, sont de M. Braulart.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Papillonne*, comédie en trois actes, par M. Victorien Sardou. — GYMNASE : *La Perle noire*, comédie en trois actes, par M. Victorien Sardou.

Une chute au Théâtre-Français, un succès au Gymnase! Cela se compense. Je plains M. Edouard Thierry et je félicite M. Montigny. Quant à M. Sardou, je ne le

félicite ni ne le plains : il poursuit sa carrière, une carrière où son char rencontrera encore plus d'un grain de sable ; mais qu'importe ? Il n'est pas entré dans la littérature par la porte dorée ; il sait la lutte et les déceptions, il est préparé à tout, comme le sage d'Horace, — traduit par Armand Barthet. Aussi n'a-t il que faire des compliments de condoléance de ses confrères et des lamentations de la critique. — « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! » lui ont crié sur tous les tons les feuilletonnistes du lundi. Je suppose que l'auteur de *la Papillonne* savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur sa prétendue divinité ; la fortune l'a trouvé modeste; les revers le laisseront souriant, — ainsi qu'il convient à un véritable écrivain, qui aime les lettres pour elles-mêmes et non pour ce qu'elles rapportent.

Pourtant, quel joli titre : *la Papillonne !* Quel horizon il ouvre à l'esprit ! La papillonne, c'est-à-dire le caprice, le coup de tête, la folle du logis qui se met en campagne ; cela permet tout, cela autorise tout, même la poésie, surtout la poésie. Je regrette que M. Victorien Sardou n'ait pas compris les engagements d'un titre semblable, et qu'au lieu d'une fantaisie pleine de soleil et d'amour il ne nous ait servi qu'un vaudeville frileux, qui rappelle le Scribe des plus mauvais jours. Il a pris le mouvement pour l'action ; il a cru faire rire en montrant un mari essoufflé, ahuri, moulu, morfondu, courant après les aventures et tournant dans sa propre maison comme un écureuil dans sa cage. On n'a pas ri. Champignac raconte qu'il a rencontré une Italienne dans un wagon du chemin de fer de Paris à Melun, qu'il en est tombé éperdûment amoureux, qu'elle lui a fait donner par sa femme de chambre un rendez-vous dans une allée de peupliers, qu'elle n'y est pas venue, que ces peupliers étaient couverts de neige et qu'il s'est gelé en l'attendant. On n'a pas ri. La même femme de chambre, continuant la mystification, l'engage à se laisser bander les yeux, et elle promène Champignac de corridor en corridor, sous le prétexte de le conduire vers la signora. On n'a pas ri. Au temps où existait le type de *l'habitué du parterre*, on n'aurait pas manqué de crier à M. Sardou : « *Casse-cou !* » Dans ce temps-là, quand l'auteur n'avait pas d'esprit, c'était le public qui en avait.

Je continue l'analyse de *la Papillonne*. Champignac est marié, et c'est justement devant sa femme que l'amène l'insidieuse soubrette. Il a toujours les yeux bandés. Sa femme prend la place de l'Italienne, — et tout cela n'amuse personne. Alors M. Vict. Sardou fait surgir un nouveau personnage, hérissé, moustachu, colère, qui provoque Champignac et veut le tuer. Champignac se sauve par la fenêtre ; on le poursuit, on tire même sur lui, — et ces efforts ne déterminent pas le plus petit mouvement d'hilarité. Que faut-il faire ? Il revient au logis, *traînant l'aile et tirant du pied*, comme le pigeon de l'apologue. Un chapeau frappe ses yeux, un chapeau d'homme. A qui ce chapeau ? D'où vient ce chapeau ? un chapeau n'entre pas tout seul dans les maisons. On est obligé d'expliquer à Champignac que ce chapeau est le sien. Une belle invention, ma foi, qui n'a servi qu'à une cinquantaine de pièces, à peu près ! Aussi rit-on de moins en moins. — Enfin Champignac reçoit sa leçon l'oreille basse, et il apprend que la soubrette si délurée, si remuante, si expérimentée, n'est autre... que la tante de sa femme. Bayard n'aurait pas mieux imaginé.

Beaucoup de gens, dans une intention absolument bienveillante, se sont demandé si, sur une autre scène, avec d'autres acteurs, la *Papillonne* n'aurait pas été plus favorablement accueillie. J'ai bien des doutes à ce sujet. La comédie de M. Victorien Sardou, qui n'a qu'une mince valeur littéraire, — je suis obligé de l'avouer, — manque de cette force triviale qui est indispensable au Palais-Royal et aux Variétés. Pas plus que M. Got, dont le zèle et le talent ne doivent pas être suspectés, M. Félix, ou M. Ravel, ou M. Arnal, ou M. Dupuis, n'auraient pu lui donner l'accent d'autorité et de sincérité qui lui manquent. L'imprévu a des priviléges, mais encore faut-il une raison même à l'imprévu. Etre habile, c'est être secondaire. Et quand l'habileté porte à faux, quand un lettré, — si magnétiquement doué qu'il soit, — tourne autour d'un chapeau, sans arriver à lui faire exécuter la valse de *Faust*, on est forcé d'avouer que ce lettré se trompe et reste en deçà d'un but dont il s'est peut-être exagéré la perspective. — Cependant M. Sardou a osé, mais il a mal osé ; Molière ne s'y prendrait pas aujourd'hui de la même façon que sous Louis XIV. M. Sardou pouvait être vif, il a été crû : il pouvait faire rire, il a effarouché. Après tout, c'est la bonne volonté qui l'a perdu. — Mais au lieu de la *Papillonne*, et afin de rester dans la vérité et dans le prosaïsme, il aurait dû intituler sa comédie (au prix d'un néologisme) : la *Hannetonne*.

J'ai hâte d'arriver à la *Perle noire*. Là, c'est la sûreté de la main, c'est la netteté d'exécution, exercée par une première mise en œuvre, car la comédie du Gymnase a pour base une nouvelle publiée par M. Victorien Sardou lui-même dans le *Moniteur*. Une maison d'Amsterdam a été saccagée, mise au pillage par une main inconnue ; un médaillon encadré de perles noires a disparu. Le bourgmestre d'en face, requis pour l'instruction, n'hésite pas à accuser une petite servante recueillie par le maître de l'immeuble. Toutes les charges pèsent en effet sur elle. Mais un jeune savant, qui, pareil à Franklin, collabore avec la foudre, à l'aide d'un grand cerf-volant qu'il porte sur le dos, constate tout à coup une brûlure sur une perle ramassée dans un tiroir et faisant partie du médaillon soustrait. Cette brûlure l'engage à reprendre point par point l'enquête du bourgmestre ; à la sagacité du *Zadig* de Voltaire il joint la puissance d'induction de l'Auguste Dupin d'Edgar Poe ; — ce n'est, selon lui, ni une femme, ni un homme, ni un Savoisien, qui a fait le coup... c'est le tonnerre. Je le veux bien. La petite est innocentée, et, pour comble de bonheur, elle épouse le savant au cerf-volant.

Je ne m'apesantis pas sur *la Perle noire*, puisqu'elle a réussi. C'est très-bien fait, mais cela continue un peu trop *les Pattes de mouche*. Une comédie n'est pas un problème, encore moins un rébus. — Il faut voir M. Lafont là-dedans : quelle distinction aisée ! quelle heureuse humeur ! quel art et quelle nature ! Mlle Victoria et M. Lafontaine sont aussi très-bien.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Bibliographie musicale. — Nouvelles.

Nous avons sous les yeux plusieurs écrits concernant la musique ; et nous nous réjouissons de leur éclosion en pensant aux émotions que vont en ressentir les bibliophiles spéciaux et aussi le public dilettante dont le goût a souvent besoin d'être éclairé sinon dirigé.

Parmi les livres dont nous voulons parler, il en est trois surtout que nous voulons signaler, parce que, à considérer le contentement que nous avons éprouvé en les introduisant dans notre collection, ils nous ont paru dignes d'attention.

Et, d'abord, place au plus turbulent de tous ! place aux *Fausses notes* de M. Tajan-Rogé, un véritable pamphlet, — comme le déclare lui-même l'auteur, — un pamphlet tout hérissé de pointes taillées en épigrammes. A lire ces pages courroucées, on se croirait en pleine bataille musicale, comme au temps de Rousseau, de Raguenet et du « petit prophète de Bohemichbroda, » comme à l'âge d'or où l'on s'armait de si bonnes plumes pour guerroyer contre l'ariette à la mode.

A qui M. Tajan-Rogé en veut-il ? A M. Fétis surtout, à M. Fétis en qui il voit l'apôtre de l'art ancien, et dont il fait la négation vivante du progrès. Le savant archéologue qui a écrit la *Biographie universelle des musiciens*, s'était cru un *antiquaire* ; mais M. Tajan-Rogé le traite de *rétrograde*. Toute la question soulevée par l'auteur de *Fausses notes*, — question très-actuelle du reste, — se trouve circonscrite entre les limites de ces deux adjectifs qui marquent les deux points de vue extrêmes auxquels on peut se placer pour envisager une seule et même chose : l'art ancien.

La reprise d'*Alceste*, celle d'*Orphée*, les concerts historiques de M. Fétis, *le Trésor des pianistes* de M. Farrenc, les aspirations archaïques de M. Delsarte sont choses qui irritent fort M. Tajan-Rogé, et il s'écrie : « J'ai le droit de nier la musique des anciens et je la nie ! » L'art des sons est pour lui comme un splendide monument qui tous les jours s'élèvera et grandira d'un étage, mais dont le rez-de-chaussée est à peine sorti de terre ; le sous-sol en figurerait la musique d'autrefois et il le déclare inhabitable.

Ces idées sont loin d'être les nôtres, ce qui ne nous empêche pas de rendre justice à la manière hardie, convaincue et [illegible] ent brillante, dont M. Tajan-Rogé soutient sa thèse. [illegible] a somme d'admiration que d'autres partagent entre [illegible] passé et le présent, l'auteur de *Fausses-notes* la concentre sur le seul présent (en attendant l'avenir !) Ce qui fait que nous — et masse de gens dont l'avis n'est point à dédaigner — différons de M. Tajan-Rogé, c'est que nous n'avons ni théorie arrêtée sur la marche des temps, ni parti pris pour ou contre les dates. Nous sommes d'ailleurs si avide du beau que partout où nous le rencontrons, nous nous arrêtons en contemplation, et que partout où il ne rayonne pas, nous savons supporter son absence sans trop gémir. Les beautés d'*Orphée* nous inspirent infiniment de respect, en même temps que nous trouvons la force de visiter tous les jours le musée de platitudes que nous sommes condamné à considérer d'un œil attentif. En cela, nous ressemblons à ces amateurs qui étalent pieusement, sur des crédences sculptées, les chefs-d'œuvre des anciens faïenciers de Rouen, et — pardon du matérialisme — qui n'en dînent pas moins d'un bon appétit dans la porcelaine la plus banale.

— Frédéric Chopin, qui a été un des grands pianistes et on peut dire un des grands poëtes de son temps, a inspiré à M. Enault un travail d'analyse remarquable à plus d'un titre. L'auteur des *Impromptus* est là tout vivant, et il apparaît dans l'auréole qui lui convient. Le livre de M. Louis Enault mérite d'être placé sur tous les pianos, à côté des œuvres de Chopin dont il est le brillant commentaire.

— J'ai encore à signaler un très-estimable et très-limpide ouvrage didactique : le *Manuel des aspirants aux grades de chef et de sous-chefs de musique de l'armée*. C'est encore là un de ces petits traités d'harmonie comme M. Elwart en a mis plusieurs en circulation pour aider à l'intelligence des questions les plus ardues. L'auteur y procède par axiomes et affirmations brèves, méthode souveraine, selon nous, et dont le moindre avantage est de préserver le lecteur du doute.

— Une commission vient de se former sous la présidence de M. Auber, dans le but d'élever par souscription un monument à la mémoire d'Halévy.

— Il est toujours question de reprendre *Moïse* à l'Opéra, et *Cendrillon*, de Nicolo, à l'Opéra-Comique.

— M. Reber a été nommé professeur de composition au Conservatoire en remplacement d'Halévy et M. Clapisson, professeur d'harmonie, en remplacement de M. Reber.

ALBERT DE LASALLE.

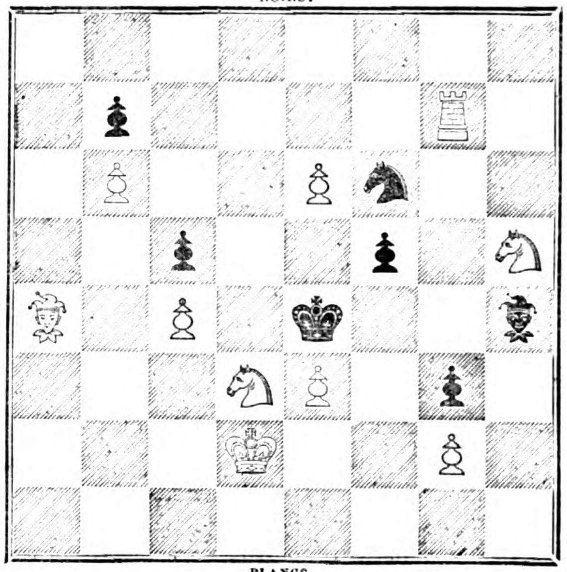
ÉCHECS

Problème numéro 33

COMPOSÉ PAR M. LE COMTE PONGRACZ

Prix de concours.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 31.

	Blancs.		Noirs.
1.	D c TD échec.	1.	R pr D (A)
2.	C pr T	2.	F 7e TD
3.	C pr P mat.		

(A)

1.		1.	R 6e C
2.	D 3e FD échec.	2.	R 5e ou 7e T
3.	D ou C pr T éch. et mat.		

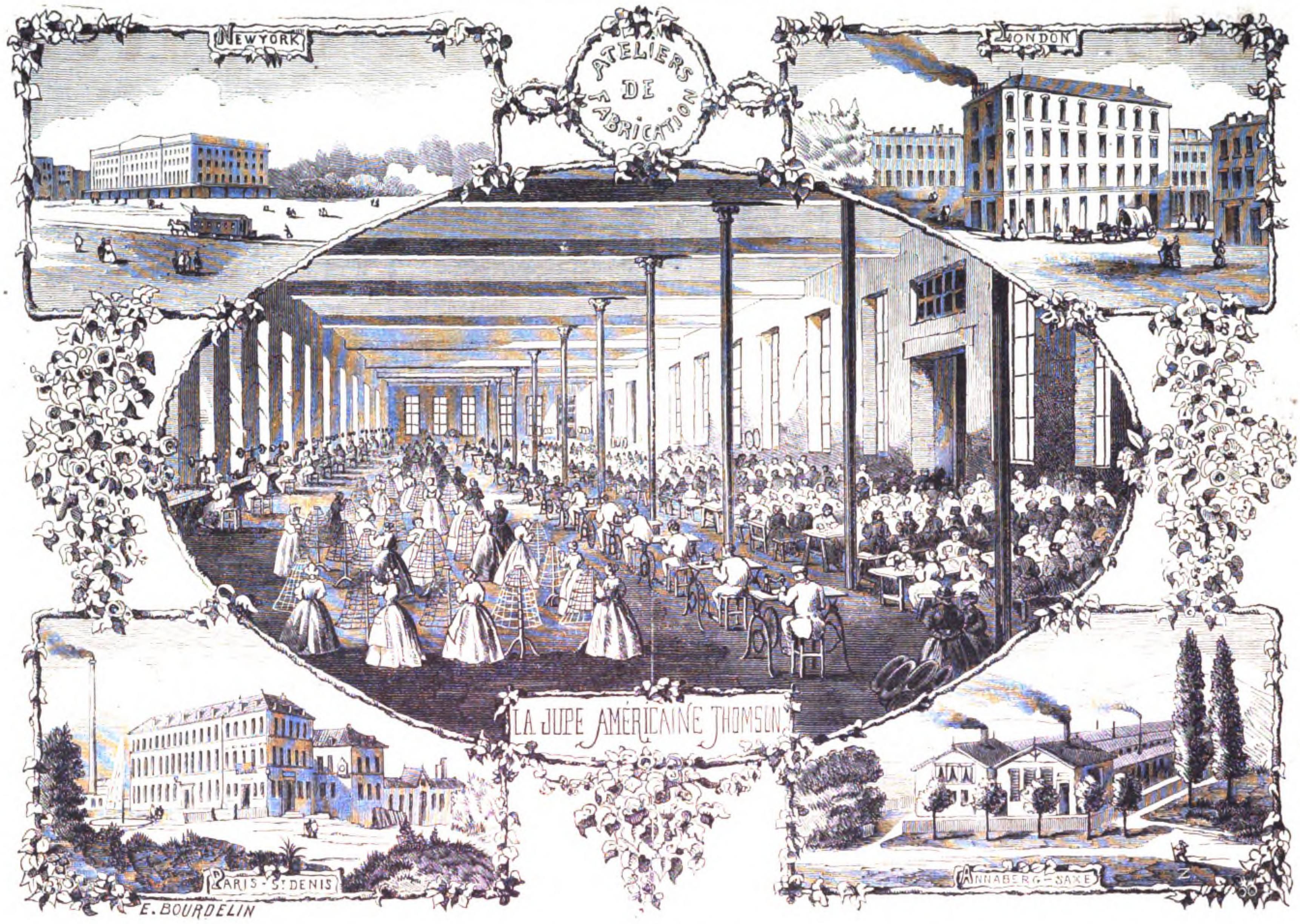
RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Chaque homme a son défaut, où sans cesse il revient.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.



REVUE INDUSTRIELLE.

FABRICATION DES JUPES-CAGES AMÉRICAINES DE MM. THOMSON.

Le nom de crinoline, que porte la jupe-tournure des femmes, avait autrefois sa raison d'être, quand ce vêtement était fait d'étoffe de crin; c'est seulement dans un courrier de mode que l'étude de cette fabrication eût été alors à sa place. Aujourd'hui, le nom est tout ce qui reste de la crinoline. Les femmes ont imaginé de se vêtir de fer et d'acier; et ce n'est plus sur la solidité du tissu, mais bien sur la trempe d'un ressort que reposent les chances de la durée d'un jupon. Ne devient-il pas, par conséquent, indispensable d'être un peu mécanicien pour approfondir cette question devenue universelle; et la notice qu'on va lire ne peut-elle faire le sujet d'une revue industrielle?

La France est le seul pays où les nations, même les plus éloignées, viennent chaque année étudier les modes nouvelles. Paris, depuis des siècles, donne le ton à l'univers. Le jour où un cerveau féminin imagina de tripler l'ampleur des robes, pour la joie des marchands de nouveautés, et le désespoir des pères et des maris, il fallut soutenir cet échafaudage de volants de soie ou de dentelles. On dut penser à un vêtement résistant sur lequel pourraient s'étager et s'étaler à l'aise les innombrables plis des jupes nouvelles. La crinoline vit le jour. Peu d'inventions ont eu le succès rapide de celle-ci. En moins d'un mois, elle avait franchi les frontières. Un an après, elle florissait en Océanie, et les dames de Tahiti ne le cédaient en rien aux élégantes du boulevard des Italiens.

Un succès si général était bien fait pour activer les recherches d'intelligents industriels. Les jupons de crin avaient des inconvénients; ils étaient lourds, raides et par suite très-incommodes; ils ne se prêtaient pas aux mouvements et manquaient de grâce. On y renonça. Les jupes à air qui vinrent après n'eurent qu'un succès éphémère. On pensa alors à supprimer l'étoffe et à composer un jupon de cerceaux également distancés par des rubans verticaux formant grillage. De là le nom de cage généralement adopté aujourd'hui. La cage étant acceptée, il fallut la perfectionner, lui donner la forme la plus gracieuse, l'empêcher de se déformer et surtout la diminuer de poids. C'est par ces indispensables qualités que brille la jupe-cage américaine Thomson.

MM. Thomson frères ont mis de côté les antiques cerceaux de jonc et les ressorts de baleine qui, gardant rarement la forme première qu'on leur avait donnée, finissaient par devenir un vêtement aussi disgracieux que ridicule. Ils ont introduit dans leur fabrication les ressorts d'acier, dont la légèreté et l'excessive flexibilité ont produit, dans la confection des cages, une véritable révolution. Leur jupe pèse une demi-livre à peine.

C'est en Amérique que ce perfectionnement fut d'abord mis en œuvre. On se fera une idée de l'immense développement que ces messieurs ont donné à leur production, quand on saura que l'usine de New-York seule occupe plus de mille ouvriers.

Des fabriques à Londres, à Bruxelles, à Annaberg, en Saxe, et enfin à Saint-Denis, sont également dirigées par MM. Thompson, et produisent par année d'immenses quantités de cages américaines.

Nous guiderons nos lectrices dans l'usine de Saint-Denis, qui se trouve aux portes de Paris, et où nous avons pris le principal sujet de notre dessin. Au centre d'un parc situé à l'extrémité nord de la ville, sur la route de Montmorency, s'élèvent les constructions monumentales de l'usine.

Plusieurs grands ateliers, dont les dispositions sont analogues, renferment chacun un même nombre d'ouvrières, et peuvent fabriquer par jour environ deux cents douzaines de jupons. Les ressorts d'acier flexible y arrivent directement des fabriques spéciales, et sont recouverts immédiatement d'une blanche enveloppe d'étoffe, puis coupés à la machine, à des longueurs calculées. Les extrémités de chaque cerceau sont réunies au moyen de tenons et d'œillets métalliques qui se posent au balancier.

Des monteuses habiles les échelonnent par grandeurs, les espacent avec des rubans verticaux et les disposent de façon à produire la forme voulue. MM. Thomson sont les inventeurs d'un nouveau mode de montage qui est la cause de l'incontestable supériorité de leur fabrication. Ce secret qu'ils possèdent seuls est sans aucun doute la principale raison de succès de leur entreprise.

La maison de Saint-Denis, étant issue de la manufacture de New-York, est dirigée par des Américains. Les petites machines apportées par eux rendent le travail si facile, qu'on a pu y employer de toutes jeunes filles. Ces ouvrières sont instruites par des maîtresses expérimentées; elles apprennent rapidement à gagner un salaire très-raisonnable. Nous signalons volontiers ce fait que MM. Thomson ont ainsi contribué à améliorer la position de la classe ouvrière femme, si peu favorisée jusqu'ici. Le chiffre des salaires payés par eux annuellement s'élève à près d'un million.

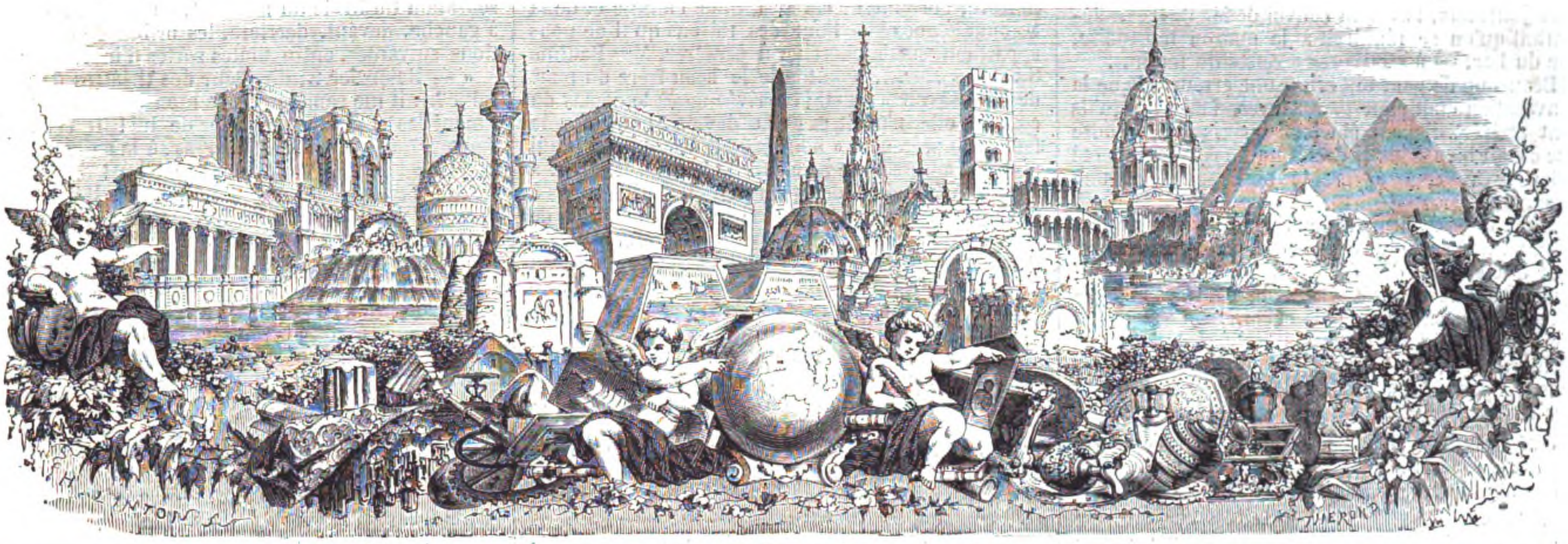
La mode continuera-t-elle, toute capricieuse qu'elle est, à protéger les fabriques de MM. Thomson? Auront-ils longtemps encore à recevoir, de tous les points du globe, une quantité de commandes tellement considérable qu'ils ont peine à y répondre? Nous n'en doutons pas. De ce que les fourreaux de l'empire et de la restauration ont succédé un jour aux paniers du dix-huitième siècle, doit-on conclure que la jupe-cage sera plus tard détrônée? Qu'y a-t-il dans un jupon tournure? Une femme, assurément. Mais cette femme serait-elle toujours remarquée, si dans le vêtement invisible qu'elle porte ne résidait une puissance qui repand autour d'elle un charme qui séduit? On en subit malgré soi l'influence. On éprouve quelque chose qu'on ne peut définir et qui ne s'analyse pas.

Mais nous voici bien loin de la mécanique et de l'industrie. Nous glanons dans un champ qui n'est pas le nôtre. Nous chassons le gibier du voisin, et nous pourrions bien avoir maille à partir avec certain rédacteur spécial, qui nous ferait sentir le bout de ses ongles roses et la satire mordante de son esprit féminin. Mais ne disons-nous pas que cet écrivain est une femme? Une femme peut-elle nous en vouloir de rendre hommage à son sexe et de vanter toutes ses séductions? Ce qu'elle pourrait nous reprocher tout au plus, ce serait ce que nous avons semblé dire : que la démarche gracieuse, la tournure, l'élancement de la taille, ne sont dûs, chez beaucoup de nos élégantes, qu'à la jupe américaine de MM. Thomson.

ÉMILE BOURDELIN.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



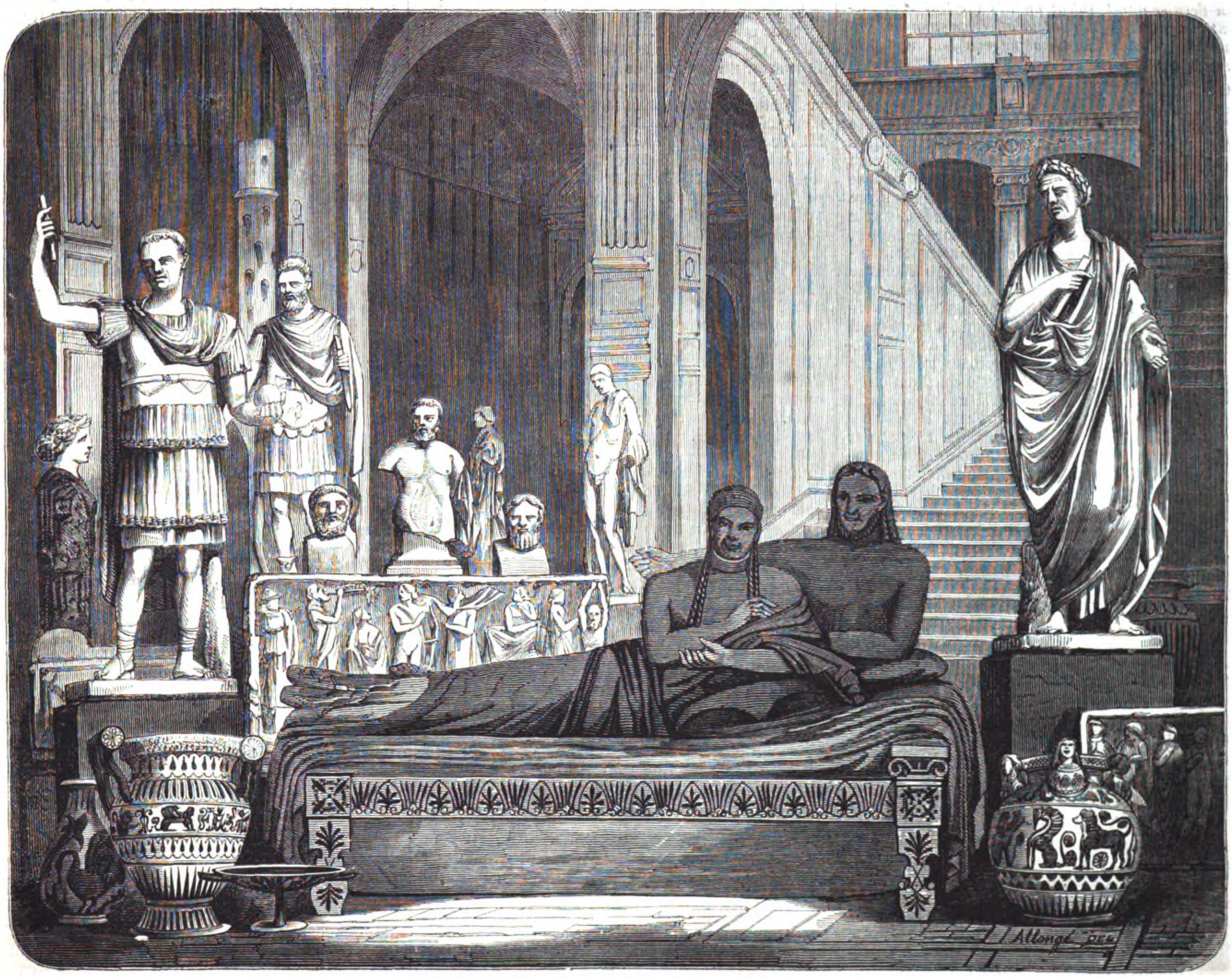
ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 263. — 26 Avril 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



MUSÉE NAPOLÉON III. — Ancienne collection Campana.

Statue de Claude. — Buste de Neptune. — Torse d'Antonin. — Bas-relief représentant la lutte de Marsyas et d'Apollon. — Buste de Numa Pompilius. — Tombeau étrusque *dit* le tombeau Lydien. — Statue de César. — Vases corinthiens.

COURRIER DE PARIS

~~~ Vous avez lu, la semaine dernière, dans divers journaux, l'avis du convoi de M. R. D—. déclarant qu'on se réunirait à la maison mortuaire, rue du Bac, — à *six heures précises* du matin...

Beaucoup de gens ont cru à une erreur, et que la convocation était pour *dix* heures. Mais lorsqu'ils sont arrivés, ils ont été fort surpris d'apprendre que c'était bien à six heures que le corps avait été enlevé! Or, cette apparente bizarrerie était une épreuve...

M. R. D—. avait passé les vingt dernières années de sa vie à user de sa fortune et de son crédit en faveur d'une foule d'amis, de relations, de simples connaissances. Il avait ainsi subi bien des ingratitudes, il en avait prévu plus encore! *En s'en allant* (c'est le mot du testament), il songea à faire une dernière épreuve, — pour punir ou récompenser les gens qui l'avaient approché. Le paragraphe spécial disait :

« *Mes obsèques seront indiquées pour huit heures précises du matin si je meurs d'octobre à mars, — et pour six heures pendant le reste de l'année. A chaque personne qui y sera venue, en signant sur un livre préparé à cet effet, il sera remis, huit jours après, par mon notaire L..., un petit legs ou souvenir de — cinq mille francs pour les hommes, — et de huit mille francs pour les femmes. Dans les jours qui suivront la cérémonie, mon cher beau-frère B*** aura la bonté de faire connaître ma volonté sur ce point dans un journal, afin que les oublieux, les ingrats, les paresseux reçoivent leur punition. Je désirerais aussi que les noms les plus connus, parmi ceux qui seront venus à mon dernier appel, soient publiés (de leur consentement toutefois!), afin que leur affection pour moi soit constatée dans ce dernier témoignage qu'ils m'en peuvent donner!* »

C'est de M. B***, beau-frère du mort, que nous tenons ce qui précède, et quelques-uns des noms qu'il est permis de publier, parmi les amis qui se sont, malgré l'heure insolite, rendus aux obsèques de celui qui les soumettait ainsi à une épreuve imprévue. Se lever à cinq heures du matin pour être à six rue du Bac tout vêtu de noir, après s'être peut-être couché fort avant dans la nuit, et cela avec le soupçon d'une erreur dans l'heure indiquée, c'était assurément faire preuve de conscience, d'affection ou de respect envers le mort! Ces fidèles se trouvèrent vingt-neuf... sur quatre cents lettres de faire-part expédiées, sans compter l'avis des journaux adressé à tout le monde. Parmi les vingt-neuf personnes qui ont ainsi, et tout étonnées de cette formalité requise, pu signer sur le livre de présence (ne soupçonnant guère la portée de cette constatation!), nous pouvons nommer, sans qu'il nous paraisse y avoir d'inconvénient, puisqu'il s'agit de révéler leurs bons sentiments, et leur courage à voir lever l'aurore : MM. le comte Henri d'Arcos, ancien consul-général d'Espagne, — Ch. Bauguiet, dessinateur du roi des Belges, — Renault, architecte-vérificateur de la ville de Paris, — Henri Berthoud (le populaire *Sam* de la *Patrie*), — Ed. Temblaire, inspecteur général au ministère de l'intérieur, — Charles Narrez, homme de lettres. — Edouard Houssaye, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, — baron Gustaf Wappers, peintre belge fixé à Paris, — Constantin James, le célèbre médecin des eaux, — baron Léopold de Hervé, membre du conseil général du Var, — Albéric Second, — marquis de Larvagne, récemment couronné au concours international de Poissy, — Davenne, régisseur général du Théâtre-Français, — Dantan jeune, statuaire, — comte de Bonneval, secrétaire d'ambassade, — Philippe de Saint-Albin, bibliothécaire de S. M. l'Impératrice, — et Faustin Besson, peintre réputé. Nous croyons devoir borner là ces mentions, et supprimer aussi cinq noms de femmes. Toutes ces personnes dont les situations ou professions diverses rappellent le milieu varié où M. R. D—. aimait à vivre, ont reçu, mardi dernier, du notaire désigné, un petit avis les engageant à passer à son étude *pour affaire les concernant*. Là, à leur grande surprise, il leur a été fait lecture du paragraphe du testament qui leur était applicable, et des enveloppes préparées à l'avance, contenant le *souvenir* légué par le mort bizarre, leur ont été distribuées, sans reçu, et par simple constatation d'identité. Sur la proposition de M. le baron L. de Hervé, acceptée à l'unanimité, il a été décidé qu'un monument serait élevé par les légataires, à M. R. D.— (au Père Lachaise,) qu'une somme de quarante mille francs prélevées par mille francs sur chaque legs, serait affectée à cette respectable destination, et offre a été faite à MM. Renault et Dantan de se charger de ce monument, ce qui a été accepté. M. Albéric Second a également accepté de se charger de l'inscription latine destinée à perpétuer, sur une plaque de marbre, l'origine de cet *ex voto* de l'amitié et de la reconnaissance. — Pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de chercher à pénétrer, Mme Pauline S..., née Mar..., ayant prié le beau-frère du mort de faire savoir « qu'étant arrivée après le départ du convoi, elle n'avait pas cru devoir signer sur la feuille de présence, « nous cédons à la demande qui nous est adressée de constater le fait. M. R. D—. a ainsi légué environ deux cent trente mille francs à quarante personnes, sur une fortune de près de trois millions partagée entre cinq neveux et nièces... Il faut ajouter, au risque de leur déplaire, que l'un de ces neveux, et une de ces nièces, n'ont pas vu lever l'aurore du convoi *avunculaire!*

~~~ A propos de la note que nous avons consacrée, il y a quelques mois, à un homme habile et heureux, qui fit fortune en allant distribuer à l'étranger les vieilles lanternes répudiées chez nous par l'invasion du gaz, nous recevons d'un de nos abonnés du Midi divers renseignements sur une autre individualité qui doit sa fortune présente à un égal courage, à d'ingénieuses initiatives couronnées d'une rigide probité. Voici l'histoire, bonne à prendre sa place dans les utiles exemples d'émulation, de confiance et de foi dans le travail.

Lors de la dernière réunion du conseil général du Gard, on voyait à Nîmes un homme, jeune encore, que l'estime publique entourait, et qui était arrivé à cette situation morale, comme à la fortune, par le courage le plus opiniâtre. Voici sa biographie, résumée le plus succinctement possible :

Fils d'un artisan, auquel son petit commerce n'avait pas réussi, M. Fr. B... vint à Paris, comme on dit, — *chercher fortune*. Un hasard romanesque lui fit trouver un rouleau de papiers parmi lesquels se cachaient 30,000 francs en billets de banque. Le propriétaire étant suffisamment désigné dans ces papiers même, B... courut les lui porter. Celui-ci voulut récompenser généreusement l'honnête garçon, qui, après de vives instances, ne consentit à accepter, et seulement à titre de prêt, qu'une petite somme pour payer son passage sur le paquebot en partance à Marseille pour l'Egypte, où il désirait rejoindre un ami. Arrivé au Caire, il remarque que les voyageurs prennent des guides pour visiter la ville; il apprend bien vite à la *connaître*, et, persuadé de pouvoir remplacer avec avantage des êtres ignorants et routiniers, il se fait *cicerone*. Bientôt il est remarqué, préféré à ses confrères, et aussi économe qu'actif, il amasse un millier d'écus, qu'il emploie à faire venir de Paris des vêtements confectionnés, industrie alors tout à fait inconnue en Egypte. Les profits se convertissent consécutivement en marchandises nouvelles, et la spécialité de notre compatriote s'établit si bien, qu'un jour le pacha de la guerre, ayant à rhabiller une partie des troupes — selon le nouvel esprit de la réforme, fait appeler le « roumi, » dont la réputation d'active probité est venue jusqu'à lui, et lui confie l'affaire.

Jamais, de mémoire ottomane, soldats ne furent ni plus élégamment ni plus solidement habillés! Ce qui n'empêcha point que peu de temps après une révolte n'éclatât parmi la troupe, qui criait mort au pacha... lequel n'eut que le temps de s'enfuir et de venir demander asile à son fournisseur. On cacha l'Egyptien au milieu de sacs de café dont l'Européen avait depuis peu renforcé son commerce, et il passa là quelques jours, aussi soigné que peut l'être un prudent prisonnier. Or, plus changeants que les flots sont les caprices des gens de ce pays... si bien qu'on ne tarda pas à vouloir dresser un capitole à celui qu'on eût voulu précipiter du haut de la Tarpéienne! Le pacha sortit de son trou pour être porté en triomphe à son palais... quelques jours auparavant furieusement dévasté par suite d'une injuste impopularité. Or, le pacha ne fut pas ingrat, et ce fut à partir de ce jour, une succession d'affaires, qu'une haute protection permit à M. B... de conduire à bien, et qui firent sa grande fortune. Un jour, se trouvant suffisamment riche, M. B... voulut revoir sa patrie et s'y fixer. Il revint, acheta une terre au Pont-Saint-Esprit et s'y installa avec sa famille, après avoir recherché les anciens créanciers de son père et les avoir plus que largement indemnisés. L'attention de l'autorité s'est naturellement portée sur un homme dont un des premiers actes, en arrivant au pays, avait été de commanditer d'une somme de 700,000 francs la compagnie chargée d'apporter les eaux à la ville de Nîmes. Il fut bientôt nommé membre du conseil général... Rien ne dit qu'aux prochaines élections il ne sera pas député!

~~~ En rejoignant difficilement ce qu'on veut bien appeler un *fauteuil* d'orchestre, à la première représentation des *Volontaires de* **1814**, la grande sensation théâtrale du moment, on entend à droite, à gauche, devant, derrière, les bribes de conversations suivantes, entre toutes sortes d'inconnus :

« — Halanzier..., directeur des théâtres de Marseille?..: il me semble que ce monsieur exploite joliment les occasions de parler de lui! Il écrit à la veuve d'Halévy qu'il « est *heureux*, à la suite du *malheur* irréparable, » etc., singulier début!

» — Savez-vous pourquoi M. Pierre Hébert, auteur de la statue, du reste fort estimable, de Boissy d'Anglas, exposée en plein air devant le palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, lui a mis ce vilain chapeau sur la tête? il me semble qu'en sculpture, une tête, qui offre à l'examen l'étude du front, la nudité de la conformation cérébrale, est d'un aspect bien plus noble, bien plus... — L'artiste aura sans doute prévu les quelques nuits de gelée qui sont venues détruire tous les abricots, et... — M. Hébert n'eût-il pas mieux fait de représenter son héros au moment où il se découvre pour saluer la tête sanglante du représentant Féraud que les terroristes lui présentent au bout d'une pique? — En effet, c'était-là saisir Boissy d'Anglas dans un magnifique mouvement, et si l'artiste ne l'a pas fait, c'est que sans doute quelque grave raison...

» — ... Alors il faudra donc, devant de si terribles perfectionnements de machines de guerre, licencier tout le corps d'officier de la marine? — Non, sans doute, car il restera toujours les voyages diplomatiques, d'exploration, les missions... enfin tout ce qui n'est pas le côté brutal de la profession! — Mais n'est-on pas en train de fabriquer des projectiles capables de percer les armatures de fer qui blindent les vaisseaux? Qui sait où finira cette progression de force entre la puissance et la résistance, entre la cuirasse et le boulet?

» — Etes-vous allé à l'hôtel de la Présidence du Corps Législatif, dont tous les salons et le jardin étaient ouverts tous ces jours derniers pour une fête de bienfaisance, au profit des malheureux Syriens? — Oui, l'œuvre des Ecoles d'Orient y avait exposé une foule d'objets venant de Syrie, dont les dames patronesses de l'œuvre faisaient la vente... Comme l'entrée était publique, il y a eu foule, et le produit de cette vente a été considérable. Bien des gens qui ne sont pas admis chez S. E. le comte de Morny, ont profité de cette bonne occasion de visiter son musée de tableaux, on pourrait dire de chefs-d'œuvre, qui est devenu une des curiosités de Paris.

» — Savez-vous que Berlioz a presque terminé un opéra dont il a écrit les paroles sous le titre de *Beatrice et Benedict*, et qu'il doit faire représenter cet été à Bade? Quelques morceaux de cette œuvre nouvelle ont été exécutés, ces jours derniers, dans un salon, et ils ont produit un très-grand effet. — On dit que Berlioz. aurait été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts en remplacement d'Halévy, s'il avait franchement accepté d'avance des fonctions que son état de santé lui faisait redouter. .

» — ... Là... à côté des stalles de balcon où se trouvent Mme Judith et son mari Bernard de Rosne. — Judith? *Colombine*... — Eh non! il paraît qu'aujourd'hui, même au Théâtre-Français, on commence à être persuadé que ce n'est pas elle... Mlle Augustine Brohan elle-même le dit...

» — A propos, Mme Stevens, vous savez? — La femme du marchand de tableaux? le duel du mari avec le peintre Gérôme? — Oui... Eh bien! en attendant que sa demande en divorce ait été accueillie par les tribunaux belges, elle va publier un roman : *Le Oui et le Non des femmes!* — Le non veut souvent dire oui... et le oui...

» — LL. MM. ont, dit-on, paru très-satisfaites de la nomination de M. Octave Feuillet à l'Académie.— Ne l'auraient-elles pas été aussi de celle de M. Camille Doucet qui est fonctionnaire dévoué? — Elles l'auraient été moins de celle de M. Cuvillier-Fleury qui est un éminent critique, mais...— Et Th. Gautier? et Léon Gozlan? Pourquoi n'ont-ils pas eu de voix? — Parce qu'ils ne se sont pas présentés... A propos de l'Académie, les journaux avaient dit que le prix quinquennal de 10,000 francs prélevés sur les reliquats disponibles de la fondation Montyon pour une œuvre dramatique en vers, étaient partagés entre M. Jules Lacroix, pour son *Œdipe-Roi*, MM. Louis Bouilhet et Amédée Rolland, l'un pour son *Hélène Peyron*, l'autre pour ses *Vacances du Docteur*... C'était donc une erreur? — Oui, bien! on dit que dse
~~~

amis zélés avaient annoncé ce partage, dans l'espoir d'opérer ainsi une pression sur l'Académie... mais celle-ci a résisté, et les 10,000 francs, en un seul prix, sont allés à l'*Œdipe-Roi* de Jules Lacroix. — Mais c'est pour lui une sorte *d'invite* à l'Académie? — Sans doute, et à une des prochaines vacances où les 39 auront à se compléter, il est probable que...

» — Avez-vous vu qu'un médecin vient d'inventer une chaise suspendue qui délivre du mal de mer? Cela vient à point, à la veille de la traversée par des milliers de curieux appelés à l'exposition de Londres! — L'idée de soustraire le corps au vertige que cause la perte incessante de l'équilibre, n'est pas nouvelle. Il y a d'abord la boussole, qui, pour ne pas perdre... la boussole, est ainsi suspendue, équilibrée. Ensuite, depuis longtemps les marins ont une sorte de lit en toile, appelé *cadre*, qui est suspendu de façon à rester dans l'immobilité verticale, quels que soient les mouvements du tangage et du roulis. Restait l'application du principe à la chaise; — comme découverte ce n'est pas l'Amérique... si tant est que cela aide à y arriver sans hauts le cœur.

» — A propos! le sultan a donc aboli la coutume de tuer à leur naissance les garçons issus des princesses impériales? — Ma foi, j'apprends que cet abominable usage subsistait en sachant qu'il n'existe plus! Comment, en plein dix-neuvième siècle, lorsque toutes les nations civilisées ont là leurs ambassadeurs, on. . — Oui, et c'est aux instances de Vély-Pacha qu'on doit l'abandon de cette coutume atroce, indigne de gens qui se sont *européanisés* au point de porter des sous-pieds et des bretelles!

» — Comment se fait-il que pour la grande Exposition universelle qui doit s'ouvrir à Londres le 1er mai, le gouvernement anglais exclue toute récompense pour les beaux-arts? — Et nos voisins se plaignent de manquer d'artistes! — Heureusement que la France est là, et que sa main prodigue saura encourager, glorifier ceux qui auront vaincu dans cette joute de l'intelligence!

» — As-tu lu *les Misérables?* — Je n'en suis encore qu'à la fin du premier volume... je n'ai donc pas encore d'opinion bien arrêtée. — Il est singulier qu'à part les réclames de librairie, les journaux n'aient encore que peu parlé de ce livre-événement! M. Hector Malot, dans l'*Opinion nationale*, et M. Ed. Fournier, indirectement dans la *Patrie*, ont seuls rompu ce grand silence de la critique. — Tu oublies un article très-sévère de Barbey d'Aurevilly, paru dans le *Pays*, — un article plus politique que littéraire, de M. Peyrat dans la *Presse*, et enfin une première appréciation de Jouvin, très-sensée, très-indépendante. En attendant une plus large initiative de la critique, il est curieux de constater le succès du livre. L'éditeur français a tiré 15,000 — l'éditeur belge 12,000, l'éditeur allemand 3,000. La traduction anglaise 3,000, l'allemande 3,000, l'italienne 3,000, l'espagnole 5,000, la portugaise 1,500, la hollandaise 1,600, la polonaise 3,000, la hongroise 1,200; c'est un total général d'environ 50,000 exemplaires! L'ouvrage a paru à la fois, le même jour, dans tous les pays où il a été traduit. J'ai lu ces détails dans la *Revue anecdotique*, qui s'étend au long sur l'affaire...

» — Avez-vous entendu parler du nouveau chemin de fer *à glissement?* — Comme dans le ballet du *Prophète*, les patineurs? — Je ne badine pas! L'essai a été fait la semaine dernière auprès de Bougival. Les roues sont remplacées par des patins, et le frottement presque entièrement annulé au moyen d'une petite couche d'eau recouvrant les rails. La vitesse peut ainsi aisément atteindre 24 kilomètres à l'heure! Pour arrêter, on ferme le robinet d'eau, le frottement commence alors, le train se ralentit! Leurs Majestés ont assisté à une expérience, et une commission de savants a été nommée pour examiner l'affaire à fond. Si elle réussit, un chemin hydraulique sera établi de la place de la Concorde jusqu'à l'entre-lac du bois de Boulogne.

» — Eh bien, voilà Rossini presque autant décoré que Meyerbeer! Il vient d'être nommé commandeur (avec plaque) de Charles III d'Espagne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce sublime moqueur,—dans lequel je vois toujours se fondre et se confondre l'étourdissante individualité de ce *Figaro* qu'il a si brillamment converti en baryton, — doit, le matin, en négligé, se nouant autour du col le foulard du philosophe, sourire à l'idée de ces cravates en rubans moirés de vives couleurs qui lui accumulent les émaux et l'or de toutes les commanderies européennes sur la poitrine! — Son *Stabat* a eu, cette année les honneurs universels de la semaine sainte; on l'a exécuté aux Tuileries, au Conservatoire, au Théâtre-Italien, à Saint-Eustache, à l'École militaire, au concert Pasdeloup, même à Belleville... partout! — Quand ce morceau parut, habitué qu'on était aux psalmodies de Pergolèse, on blâma cette forme, cette formule nouvelle, qu'on trouvait trop mondaine, trop théâtrale, — comme si la passion humaine, la pitié, la tendresse, l'exaltation ne devaient s'exprimer que conventionnellement par le plain-chant grégorien!

» — A propos de musique, connaissez-vous la récente publication des *Chants religieux* jadis composés pour les prières hébraïques par Israel Lovy, ancien ministre officiant du temple de Paris, et père du spirituel écrivain Jules Lovy? — Oui, sans doute, rien de plus intéressant, non pas seulement pour le culte dont l'auteur porte le nom, mais aussi pour tous les musiciens, tous les dilettantes, car la mélodie, l'harmonie pure et limpide, l'inspiration enfin et l'originalité intéressent tout le monde. M. Israël Lovy jouissait d'une réputation européenne dans les communautés juives, et personne ne l'a remplacé.

» — Eh bien, voilà qu'on prouve que le véritable, le premier inventeur du système *Monitor* et *Merrimac* est un ingénieur français, M. Balbi, qui a le modèle dans son atelier depuis plusieurs années! — De sorte que M. Ericsson... — Dame, on dit que les beaux esprits se rencontrent... il n'est donc pas impossible que les génies... ou enfin les ingénieurs...

» — Avez-vous vu que le tribunal a condamné je ne sais quelle administration de chemin de fer, dont les agents avaient crié : Paris! Paris! avant que le train fût complétement arrêté, ce qui avait porté à descendre trop tôt un monsieur qui s'est fracturé l'épaule? — Oui, 3,000 fr. de dommages-intérêts!

» — Ah ça, mais il me semble que nos immortels ont donné signe de vie cette semaine? M. le duc de Noailles aux *Débats*, M. Cousin au *Constitutionnel*... — A propos de quoi, je vous prie? — Le duc, à propos de la mort de Mme la duchesse de Gontaut-Biron, ancienne gouvernante des enfants de France, expirée à l'âge de quatre-vingt dix ans; — le philosophe, au sujet d'une pièce de vers inédite d'Augustin Thierry. On savait que l'ancien élève de l'École normale, l'illustre auteur de la *Conquête d'Angleterre*, était sans rival dans la poésie latine, mais personne n'avait soupçonné qu'il *cultivât* la poésie française! Au reste, pour avoir fait ces vers, l'historien ne fut pas poëte, et si le sentiment qu'ils expriment est touchant, (Augustin Thierry, déjà aveugle à trente ans, avait rencontré une jeune fille qu'il désirait épouser, mais qu'on lui refusa...), les vers sont médiocres — Quant au duc de Noailles, il a fait, à propos de la gouvernante de celle qui fut duchesse régente de Parme, et de celui qui est toujours duc *in partibus* de Bordeaux, un morceau plus pénétrant que froidement académique, et qui, par une émotion simplement exprimée, et par cela même plus communicative, inspire le respect pour la mémoire de celle dont M. de Noailles parle ainsi en finissant :

« Dans les dernières années de sa vie, ses facultés s'affaissèrent, et une sorte de sommeil doux la prépara à la mort. Lorsque de temps en temps elle se réveillait, comme par éclair, c'était aussitôt sa nature vive et aimante qui se faisait jour; elle le dit alors souvent elle-même ; « Je ne vis plus que par le cœur. » Enfin elle cessa tout à fait de vivre, et elle a laissé sa famille livrée aux regrets les plus profonds et ses amis à des souvenirs qui ne finiront qu'avec eux. »

» — Avez-vous entendu parler d'un nouveau projet d'expositions permanentes ou temporaires... un palais à ériger... — Sur les terrains de M. d'Erlanger, à Auteuil? — Non! — La grande affaire de M. le duc de V... du côté de Saint-Cloud, une sorte de palais de Sydenham, dont le capital, vingt-cinq millions, est formé par des Anglais? — Non... Un troisième projet, ou plutôt une troisième combinaison? — Voyons! — Il s'agirait, selon M. Hector Horeau, de « restituer aux Champs-Élysées leur splendeur pittoresque et la vue du dôme des Invalides, en supprimant les constructions en pierre du présent palais des expositions, pour en faire un jardin couvert et un marché aux fleurs permanent, en n'utilisant que la salle centrale et seulement une des deux galeries du pourtour. Marier les Champs-Élysées à l'esplanade des Invalides par une large voie et par un pont décoré de feuillages persistants. Élever sur l'esplanade des Invalides trois vastes galeries : deux petites, permanentes, et une grande, mobile, sans entraver la circulation des rues de l'Université et Saint-Dominique, circulation qui, selon l'occurrence, s'effectuerait dessous ou à niveau des galeries proposées. Ces galeries, offriraient environ 80,000 mètres, avec soubassement communiquant au sous-quai, et avec galeries supérieures pouvant élever à 100,000 mètres la surface horizontale d'exposition. » On comprendra qu'avec ce projet la rive droite de la Seine serait désencombrée au profit de la rive gauche, trop abandonnée; que, par sa position centrale, ce nouveau palais de l'intelligence faciliterait le rapprochement entre l'inventeur et le capitaliste; qu'enfin des expositions permanentes et temporaires constitueraient un parlement des choses confondant l'intérêt général avec l'intérêt particulier, tout en dotant Paris d'un enseignement universel indispensable à une métropole, à un foyer intellectuel appelé à civiliser le monde. » — Diable! mais ce n'est pas une petite affaire! — Aussi n'est-elle pas adoptée, mais proposée. — Et les passerelles du boulevard? n'y reviendra-t-on point? Il ne se passe pas de jour où il n'y ait par-là quelque accident, et à certaines heures le passage des piétons y est aussi impossible qu'en pleine *Regent'street* de Londres!

» — Imaginez-vous l'étrange composition du théâtre *italien* de Covent-Garden pour la campagne dite « de l'Exposition » sur huit *prime donne*, il y a une allemande, une hongroise, *une italienne*, et... quatre françaises, dont Mme Miolan. Sur douze barytons ou basses, il y a un Anglais, un Allemand, un Belge et trois Français, dont M. Faure. En somme, il y a plus de Français que d'Italiens dans ce théâtre — de Babel!

» — En bien! voilà les directeurs des théâtres de province qui se réunissent... — comme le font les auteurs et compositeurs dramatiques? — C'est leur droit. Le but de l'association est :

1° De présenter à l'autorité supérieure un travail de réorganisation complète des théâtres;

3° De fonder une caisse de secours et de prévoyance;

3° D'établir dans l'avenir des pensions de retraite dont les statuts futurs détermineront les conditions. Voici les principales bases sur lesquelles devrait s'opérer la réorganisation si nécessaire des théâtres de province :

Abolition du droit des pauvres;

Abolition des débuts;

Classification des villes;

Demande en réduction du prix des places sur les lignes de chemins de fer, etc., etc. — Ces messieurs réussiront-ils? Il paraît que l'insuccès de la tentative entraînerait la fermeture d'environ cinquante théâtres qui trouvent dans Paris l'écrasante concurrence que facilitent les chemins de fer.

» — Eh bien, nous allons ravoir, revoir Mme Pétipa à l'Opéra! — Vraiment? et pour combien de temps? — Pour tout l'été! — Avec un ballet nouveau? — D'abord avec la reprise du *Diable à quatre*, et ensuite on verra. On parle d'elle aussi, pour Fénella de la *Muette de Portici*! — tandis que la jeune et déjà célèbre Emma Livry reprendrait le *Dieu et la Bayadère*. Bonnes nouvelles! et en fait d'opéras? — Eh bien, on mettra cet été à l'étude celui en deux actes que vient d'achever l'heureux et mélodieux auteur des *Noces de Jeannette*, de *Galathée*, de la *Reine Topaze :* — Victor Massé, enfin, — qui a composé sa partition nouvelle sur un charmant livret tour à tour sentimental et gai de Dumanoir, un maître digne du maestro! — Et l'opéra-comique de Félicien David, *Lalla-Rookh*? drôle de titre! — C'est un emprunt de MM. Michel Carré et Hippolyte Lucas au poëme de Thomas Moore, qui célèbre les amours de la fille d'un empereur de Dehli, cette Lalla-Rookh, avec la fille d'Abdallah, roi de petite Tartarie... Nous verrons, nous entendrons tout cela dans quelques jours... — On parle aussi d'une reprise de *Rose et Colas*, de Monsigny, — pour encourager les jeunes..., en leur rappelant les maîtres! — A propos, avez-vous vu que le grand théâtre Saint-Charles de Naples ne trouve plus d'*impresario*? — Ne parlons pas politique! — mais il s'agit de musique! — Oui mais tout cela rime, et si les Napolitains ne vont plus à San-Carlo, c'est que...

» ... C'est que Gustave Flaubert a terminé son nouveau roman... un roman *carthaginois*... intitulé SALAMBO! L'auteur de la très célèbre *Madame Bovary* y met le temps, mais le temps respecte ce qu'on fait avec lui, tandis que... »

Le lever du rideau sur le magnifique tableau du rêve de l'empereur Napoléon Ier, ramena partout le silence dans la vaste salle de la Porte-Saint-Martin, et tourna brusquement ce robinet aux nouvelles!

JULES LECOMTE.



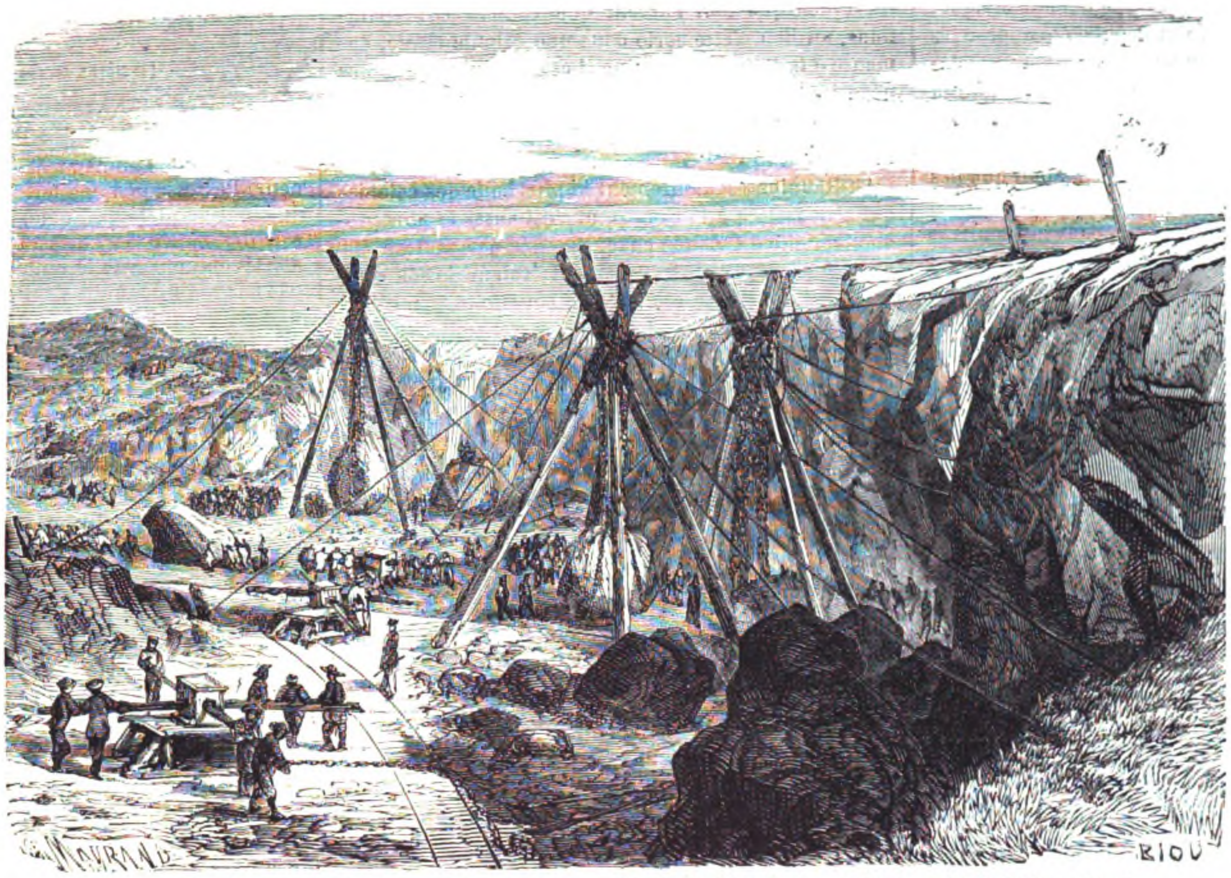
Inauguration de la ligne transatlantique du Mexique. — Départ de Saint-Nazaire du steamer *la Louisiane*, le 14 avril.

LES TRAVAUX

du port de Saint-Pierre à l'île de la Réunion.

—

Dans le courant du mois de mai dernier, je visitais la Réunion, cette île fortunée que les créoles appellent toujours volontiers de son ancien nom de Bourbon. J'avais quitté Saint-Denis, la capitale, et je faisais le tour de la colonie par cette magnifique route de ceinture que M. Hubert Delisle, pendant qu'il était gouverneur de Bourbon, a eu la gloire d'achever. Les quartiers pittoresques de Sainte-Marie, Sainte-Suzanne et Saint-André, les plaines fertiles du champ Borne, les gorges profondes de Salasie, renommées pour leurs eaux minérales, puis Saint-Benoît et Sainte-Rose, vertes oasis entre la mer et les hautes montagnes, m'étaient successivement apparus. J'avais ensuite traversé le grand Brûlé, gigantesque amas de lave que recoupe la route, et que domine le piton de la Fournaise, volcan toujours en activité. Saluant enfin Saint-Philippe et Saint-Joseph, j'atteignis, à la nuit tombante, le port de Saint-Pierre, le port le plus animé de l'île après Saint-Denis.



Extraction des blocs destinés au port de Saint-Pierre (île de la Réunion). — D'après un dessin de M. A. Roussin.

Partout s'étaient montrés les champs de cannes s'étendant à perte de vue, et promettant une ample récolte de sucre pour l'époque prochaine de la *roulaison*.

Je m'arrêtai quelques instants à Saint-Pierre, et dès le lendemain de mon arrivée je me rendis au port pour en visiter les travaux. C'est M. Maillard, l'habile ingénieur colonial, qui dirigeait alors ces constructions, sous les ordres de l'ingénieur en chef, M. Bonnin, auparavant attaché aux travaux de Cherbourg.

Avec la complaisance et l'amabilité qui le distinguent, M. Maillard me fit tout visiter. Nous nous rendîmes d'abord aux carrières, où des blocs de basalte d'un poids de plusieurs milliers de kilogrammes sont extraits à la poudre pour être précipités dans la mer et former les jetées. Les quais qui se développent peu à peu, s'avançant sur l'eau, doivent comprendre le port dans une enceinte quadrangulaire. Le fond de la mer est creusé à la drague, et c'est par le moyen de cette machine qu'on enlève les bancs de coraux sous-marins; on donne ainsi à toute la surface que le port doit comprendre une



Travaux exécutés au port de Saint-Pierre (île de la Réunion). — D'après un dessin de M. Roussin.

Inauguration de la ligne transatlantique du Mexique. — Départ de Saint-Nazaire du steamer *la Louisiane*, le 14 avril.

profondeur suffisante. Ces travaux, que les habitants de Saint-Pierre, dans un élan de spontanéité civique, ont eux-mêmes commencés, ont depuis été approuvés par le gouvernement, qui est venu en aide à la colonie. Le port de Saint-Pierre sera le premier qu'aura la Réunion, et mérite toute l'attention, tous les encouragements de la métropole. Jusqu'à présent les rivages à pic de Bourbon n'ont présenté au navigateur que des rades inhospitalières, où, dans la saison des ouragans et des ras de marée, les navires ne peuvent tenir la mer. Les ouragans, les cyclônes, comme on les appelle, font leur apparition dans le courant de l'été, c'est-à-dire des mois de novembre à mars. Le baromètre annonce généralement leur approche, par la dépression subite de la colonne de mercure. Bientôt le vent souffle avec une violence inaccoutumée, et la pluie tombe à torrents.

A terre, les arbres sont déracinés, les toits des maisons emportés. Sur la mer, malheur au navire qui se trouve sur la ligne de parcours du vent : il est englouti dans les ondes.

Les ras de marée, qui ont lieu généralement dans la saison des ouragans, sont des phénomènes d'un autre ordre, jusqu'ici assez mal expliqués. La mer, paisible au large, s'élève tout à coup sur la côte, et vient se briser au rivage avec un fracas inusité. Les galets sont roulés avec un bruit sinistre, et l'on dirait le grondement du tonnerre. Cependant le ciel reste ordinairement calme, et aucun vent ne souffle. Peu à peu les vagues s'apaisent et la mer redevient tranquille. A Saint-Pierre, où les ras de marée se font surtout remarquer par leur violence, les dégâts sont souvent considérables, et l'on a eu principalement à en souffrir dans les travaux du port. Plus d'une fois des blocs gigantesques, du poids de plus de vingt tonnes, ont été violemment précipités du couronnement des jetées, contre lesquelles venaient battre des vagues énormes, irrésistible bélier. D'autres fois des portions entières de jetées ont été démolies et dispersées par la mer. Le mal a été bon à quelque chose, et il s'est ainsi formé une sorte de talus naturel, beaucoup plus large à sa base que celui adopté par les ingénieurs, mais aussi beaucoup plus solide, et plus à l'abri des attaques des ras de marée.

Malgré tant d'ennemis conjurés, les travaux du port de Saint-Pierre s'avancent de jour en jour.

Déjà les caboteurs et les navires de long cours qui fréquentent ces parages ont moins à souffrir que par le passé des ouragans et de la grosse mer.

Il faut à toute force un port à la Réunion, il lui faut des bassins de radoub et de carénage pour réparer les navires qui la fréquentent ou qui, revenant de l'Inde, vont aujourd'hui toucher à l'île voisine de Maurice, que les Anglais nous ont enlevée depuis 1810. Il est juste que tout l'argent que coûtent ces réparations, au lieu d'être porté dans une colonie rivale, demeure à la Réunion, comme il est juste aussi que nos négociants n'aient plus à supporter ces primes d'assurances si lourdes et ces frêts si coûteux que nécessitent l'absence d'un port.

La Réunion est assurément la plus belle des colonies qui sont restées à la France, et c'est aussi la plus productive. Elle est visitée chaque année par environ 400 navires presque tous français, et la valeur de son commerce d'importation et d'exportation atteint 80 millions de francs. En retour de toutes les marchandises qu'elle reçoit, l'île Bourbon expédie surtout du sucre, sa principale production. Le chiffre de la dernière récolte dépasse 70 millions de kilogrammes. Après vient le café, rival de celui de Moka. Les épices et la vanille occupent le troisième rang.

Le port de Saint-Pierre, où s'embarque une partie de ces produits, est dans une situation des plus pittoresques, et du rivage on jouit d'un splendide panorama. Les gorges abruptes de l'Entre-Deux, le grand Bénard, terminé comme un promontoire à pic, les trois Salases aux cimes dentelées, et enfin le Piton des neiges, le point culminant de l'île, au pied duquel s'étend le cirque majestueux de Cilaos, se dessinent successivement à l'horizon comme une ligne continue formant une gigantesque muraille. Ce spectacle grandiose m'accompagna pendant toute la durée de mon voyage, alors que quittant Saint-Pierre pour retourner à Saint-Denis, j'achevai le tour de l'île et parcourus successivement les sites enchanteurs de Saint-Louis, les austères savanes de Saint-Luc et de Saint-Gilles, et enfin le tranquille quartier de Saint-Paul, dans une délicieuse position, et patrie de Parny, le poëte érotique, comme Saint-Louis fut celle de Bertin, son heureux rival. C'est à Saint-Paul, qui un jour aura sans doute un port comme Saint-Pierre, que l'on voit les curieux bassins du Bernica, illustrés par G. Sand dans son beau roman d'*Indiana*. De Saint-Paul à la Possession, premier point habité de l'île, il n'y a qu'un pas, et de la Possession à Saint-Denis, une barque légère, montée par six vigoureux rameurs, fait le trajet en trois heures, à moins que l'on ne préfère suivre la route de terre plus longue mais plus pittoresque.

Telle se déroule aux yeux du voyageur charmé l'île enchanteresse que j'ai habitée quelques mois : petite France perdue au milieu de la mer des Indes, corbeille de verdure et de fleurs oubliée un jour par Thétis sur la nappe bleue de l'Océan.

L. SIMONIN.

LE MUSÉE NAPOLÉON III.

(ANCIENNE COLLECTION CAMPANA).

Le marquis Campana était un insatiable collectionneur. Possesseur d'une fortune considérable, directeur du Mont-de-piété de Rome, il recherchait avidement soit des objets de curiosité antiques, soit des œuvres d'art ; enthousiaste et opiniâtre, l'argent ne lui tenait pas à la main dès qu'il s'agissait de faire sortir de terre, une statue, un bas-relief, un débris quelconque d'une civilisation éteinte, dès qu'il avait résolu de réunir à sa collection l'urne ou les bracelets, le casque, le bouclier ou les cnémides, qu'avait mis au jour une récente découverte de sépulture étrusque. Malheureusement les ressources de son patrimoine ne suffisant pas aux travaux, aux acquisitions, elles se trouvèrent un jour épuisées. Alors, l'esprit et la conscience du marquis se troublèrent. Au lieu de modérer un entraînement excessif, faisant, au contraire, à son amour du beau jusqu'au sacrifice de son honneur, Campana continua à remplir de Dieux et de Césars, de matrones et de prêtresses romaines, de vases archaïques où se lit le vieux symbolisme des théogonies grecques, de terres cuites et de bijoux de toute sorte son palais de la rue del Babuino, le musée qu'il s'était fait construire dans les environs, sa villa Saint-Jean-de-Latran et même les salles du Mont-de-piété : il était devenu un fonctionnaire infidèle, et quand le gouvernement romain s'aperçut que le marquis en agissait librement avec les revenus du Mont-de-piété, près de cinq millions avaient été employés à des fouilles archéologiques, à des achats d'œuvres d'art. Cependant la justice s'empara de l'affaire que des rancunes personnelles, des souvenirs mal apaisés vinrent, dit-on, aggraver. Après enquête, une sentence fut rendue : vingt ans de reclusion ; les collections furent mises sous le séquestre et le monde des amateurs et des antiquaires de toute l'Europe se demanda avec inquiétude ce qu'allait devenir le musée Campana.— On sait que, l'année dernière, la France l'a acheté au prix de quatre millions huit cent mille francs des héritiers juridiques du marquis. Toutefois elle ne nous est pas parvenue intacte. Le gouvernement romain, pour quelques centaines de mille francs, a eu la faiblesse de la laisser entamer par les envoyés de l'empereur de Russie, qui purent choisir je ne sais combien de pièces, parmi lesquelles figurent le vase de Cumes qu'on appelle le *roi des vases*, deux casques étrusques, l'un en bronze, orné d'une triple couronne d'or, l'autre en argent massif ; un *Jupiter* colossal et un bas-relief des *Niobides*, œuvre de premier ordre portant le cachet de la grande école de Phidias. Heureusement, le goût des commissaires russes n'a pas toujours été aussi bien inspiré, et par exemple la série des tableaux, celle des terres cuites, celle des bijoux, celle encore des faïences, n'ont pas été déflorées.

Déposée et installée provisoirement au palais de l'industrie, la collection Campana, qui prend le nom de

---

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(*Suite.*)

J'étais las, mais surtout ému. En moi-même je les remerciais de leur silence qui prolongeait l'immobilité de ce ravissant tableau. Mais une idée me vint qui serra mon cœur et je dis, en dépit de moi-même :

— Bientôt, il me faudra quitter tout cela.

— Vous êtes loin de pouvoir supporter le voyage, Roger, me répondit Angèle.

Marguerite garda le silence. Je la vis qui se détournait comme pour cueillir une fleur aux lianes voisines, mais une larme brillait suspendue à ses longs cils. Sa poitrine, en même temps, souleva l'étoffe légère de sa robe. Elle ne se retourna point et continua de s'éloigner, parce qu'elle ne voulait pas nous montrer ses pleurs.

Etait-il possible qu'en si peu de temps nous en fussions venus là les uns envers les autres !

— Vous ne pleurez pas, vous, madame ? dis-je en essayant de sourire.

— Pleure-t-elle ? me fut-il répondu. Quel enfantillage !

Puis Angèle ajouta plus sérieusement :

— C'est une chère enfant !

Et nous demeurâmes pensifs.

Au bout de quelques instants, j'avais oublié que Marguerite était absente. Jamais je n'oubliais Angèle, qui me manquait, même auprès de Marguerite.

— Madame, repris-je sans lever les yeux sur elle, j'avais peur de ce jour où je devais essayer mes premiers pas. C'était pour moi, dès longtemps, un signal de départ.

— Auriez-vous donc voulu rester avec nous, Roger ? me demanda-t-elle en souriant.

Puis elle acheva comme par réflexion :

— Vous êtes des enfants tous les deux, et il ne faut pas se marier trop jeunes.

Je n'osais lui dire que je ne songeais point à Marguerite. Et cette parole rappela Marguerite à ma pensée. Je la cherchai des yeux ; je la découvris au travers de la charmille à demi dépouillée. Elle poursuivait un papillon parmi les fleurs.

— Oh ! certes, murmurai-je, répétant à mon insu la propre expression d'Angèle, mais avec un sens bien différent : c'est une chère enfant !

— Vous avez bien des choses à faire, Roger, continua Mme de M..., avant de vous marier.

— Quoi donc, madame ?

— Achever votre éducation.

— Elle est terminée : je ne veux rien être.

— Votre père était quelque chose.

— On l'aimait, pensai-je tout haut.

— C'est juste, reprit Angèle, il avait sa mère et sa fiancée. Ceci nous amène à une autre portion de votre devoir, Roger : retrouver votre mère. Adoucir et faire oublier des torts qui furent mutuels peut-être ; la prendre par la main et la ramener dans la maison de son mari.

— A personne autre que vous, madame, prononçai-je d'une voix altérée, je ne laisserais dire ce mot-là : torts mutuels. Vous parlez, il est vrai, au hasard et dans une bonne intention sans doute, mais malheureusement, je connais mon père...

— Vous ne connaissez pas votre mère ! m'interrompit-on avec quelque sévérité.

— Supposeriez-vous donc ?... commençai-je, pris par cette indignation qui s'empare de moi au moindre doute attaquant de près ou de loin la comtesse.

Elle m'interrompit encore.

— Roger, me dit-elle, je suis votre amie trop sincèrement pour ne pas aimer votre mère comme si elle était ma sœur...

[1] Voir les nos 255, 256, 257, 258, 259, 260 et 262.

musée Napoléon III, sera publique à dater du 1er mai. Elle occupe dix-huit salles de la façade nord du palais. Dans la première sont exposés des morceaux de sculpture des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Il y a là un panneau qu'on attribue à Ghiberti, et quelques fragments importants de Luca della Robbia. La salle 2, consacrée aux faïences des fabriques italiennes des XVe, XVIe et XVIIe siècles, est une des plus curieuses et des plus riches du musée. Dans la salle 3 se trouvent des échantillons de la peinture byzantine, des tableaux giotesques, c'est-à-dire du XIIIe et du XIVe siècle. On trouve aussi des œuvres appartenant au XIVe siècle dans la cinquième salle; mais en même temps des peintures du XVe siècle commencent à paraître et remplissent les salles 6, 7 et 8; tandis que continuant l'ordre chronologique les salles 9, 10, 11, 12 et 13 abritent des toiles des XVIe et XVIIe siècles. Cette galerie, qui comprend plus de huit cents cadres, ne renferme pas d'œuvres marchant de pair avec la *Joconde* ou la *Sainte Famille* dite de *François Ier*. Plusieurs tableaux cependant sont d'un mérite supérieur. Les principaux maîtres qui figurent dans la collection sont : Luca Signorelli, maître fresquiste rarissime; — une *Adoration des Mages*, morceau capital; — Paolo Ucello, une *Bataille*: — Beato Angelico, un tableau important, pour ainsi dire hors ligne; — Ghirlandajo, Pinturicchio, Sandro Boticelli, Gentile da Fabriano, le Squarcione, Melazzo da Forti, Tura, Fra Bartolomeo — une grande ébauche, — J. Bellini, Claude Lorrain — deux paysages, l'un médiocre et douteux, l'autre charmant, dans la manière grise du maître, — Salvator Rosa, le Guaspre, etc., etc.

Enfin, on cite un petit panneau qui serait de Raphaël à l'âge de douze ans.

La salle 14, — salon carré des expositions de peinture, — inaugure admirablement la collection des objets de curiosité et des spécimens de l'art antique. Là, se trouvent des panoplies d'armes grecques, des fragments de peintures romaines, un choix de bustes et de statues, la vitrine des bijoux, celle des verreries, celle des bronzes, un casque étrusque à couronne d'or, un casque de légionnaire romain, — le seul qui existe, — des strigilles, des sigilles, etc., etc.

Dans la salle 15 sont rangées les terres cuites, collection que son importance rend unique au monde et les rhytons.

On voit, dans la salle 16, le tombeau étrusque dit *Tombeau lydien*, trouvé à Cervetri, des vases de style asiatique, peints et à reliefs, d'autres en pâte noire de Cervetri et de Chiusi ou noirs sans peinture; d'autres encore de Corinthe.

Les étagères de la salle 17 sont également garnies de produits céramiques; ceux-là sont grecs, à figures noires ou rouges, où bien en terre rouge d'Arezzo : on admire surtout une longue suite de vases signés Nicosthènes, et des vases de Tarente d'une ornementation exquise.

Le centre de la salle 18 est occupé par un tombeau étrusque, et les parois par des urnes de style asiatique ou étrusque.

Enfin on trouve des inscriptions lapidaires dans la salle 19; des bustes, des statues, des bas-reliefs, des débris de toute sorte dans la salle 20, et jusqu'au bas de l'escalier nord-est du palais.

M. Cornu, conservateur, et MM. Paglio et Clément, conservateurs-adjoints du musée Napoléon III, ont déployé, dans l'installation de cette collection qui comprend peut-être huit mille objets, un dévouement et une intelligence qui leur assurent les sympathies reconnaissantes de tous les amateurs.

La gravure qui accompagne cet article représente, au centre, le *Tombeau lydien*; à gauche, la statue de Claude; à droite, celle de César. Au second plan, sur un sarcophage dont le bas-relief figure la lutte d'Apollon et de Marsyas; on voit un torse d'Antonin entre deux bustes, celui de Neptune et celui de Numa Pompilius.

OLIVIER MERSON.

Les ambassadeurs japonais.

Le *Monde illustré* a l'honneur de vous les présenter tous les quatre.

Que dis-je, quatre?

Tous les trois.

Doit-on dire trois, dois-je écrire quatre!

Cette question, je l'avoue, m'embarrasse. Ils sont bien réellement quatre personnages, mais on n'en compte que trois.

Le quatrième qui ne fait pas nombre est peut-être le plus puissant.

Mais de qui nous parlez-vous donc? s'écrie le lecteur impatienté.

Comment, vous n'avez pas deviné? Je vous parle simplement du seul événement dont on s'entretient à Paris.

Il s'agit des ambassadeurs japonais.

Je continue.

Quoi qu'il en soit de ce quatuor qui se réduit à une trinité, l'introducteur des ambassadeurs les a ainsi annoncés à S. M. Napoléon III :

Tekenho Outchy Simodzouké no Kami, premier ambassadeur;

Matsdaira Yirami no Kami, second ambassadeur;

Kiognokou no Kami, troisième ambassadeur.

Le quatrième personnage, cette mystérieuse puissance qu'on qualifie de contrôleur de l'ambassade et qui porte nom Chibata Sadataro, n'a aucun caractère diplomatique. La langue gouvernementale du Japon l'appelle simplement l'*ombre*.

L'expression est juste. Les honorables et très-honorées fonctions de Chibata Sadataro consistent à suivre pas à pas les trois ambassadeurs, à surveiller et noter leurs paroles, à consigner leurs gestes, en un mot, à se constituer l'ombre intelligente et écrivante des trois plénipotentiaires.

Après cela, il n'est pas sûr que S. Exc. le contrôleur n'ait pas, lui aussi, son *ombre* dans un des trois ambassadeurs; seulement, celle-ci n'est pas officiellement désignée par le Taïcoun.

La manie du contrôle est une force du gouvernement japonais, qui, comme on le sait, se divise en pouvoir temporel, confié au koubo-sama (l'empereur du pays), et en pouvoir spirituel, dont le daïri-lama est le dépositaire.

C'est sur l'ordre ou sur un signe de l'un ou de l'autre de ces deux souverains que tout gentilhomme japonais doit, sans hésitation, s'ouvrir le ventre, selon toutes les règles du *hara-kirri* (art de sacrifier ses entrailles). Ce genre de mort, qui répugnerait jusqu'à certain point à nos plus intrépides raffinés, est adopté à Nangasaki et à Yeddo par le code du duel, et quand deux Japonais ont ensemble une affaire d'honneur, ils la vident en s'ouvrant le ventre tous les deux.

Cette révélation d'un de nos confrères japonais m'a fait comprendre l'intérêt particulier qu'avait tout sujet du Taïkoun à porter sur lui deux grands sabres et un poignard.

Cette profusion d'armes est rationnelle.

Au cas où une lame serait rouillée, on aurait sous la main les deux autres pour choisir celle dont le fil ferait espérer le plus d'agrément et une prompte solution.

Les ambassadeurs japonais et leur *ombre* ont un air intelligent qui caractérise leur physionomie au teint olivâtre. Ils portent un nez épaté, des lèvres lippues, et se servent d'yeux obliques.

Leurs visages offrent les uns avec les autres une telle analogie pour nos regards de Français, qu'il est bien difficile de distinguer un ambassadeur d'avec un autre ambassadeur.

Cette similitude faciale fait, dit-on, le tourment des employés de l'hôtel du Louvre, qui n'ont pu encore s'habituer à reconnaître un plénipotentiaire au milieu de ses officiers.

Parmi les personnages qui forment la suite des ambassadeurs, il en est un sur lequel j'attirerai volontiers votre attention. Ce néo-japonais est simplement un Highlander (Écossais) du nom de Macdonald.

Ce fils des Scots était, il y a à peine quelques années, garde-chasse dans une propriété située près de Fort-Augustus. Un membre de l'aristocratie et du gouvernement anglais, amené d'aventure à chasser sur les terres dont la surveillance était confiée à Macdonald, eut occasion de lier conversation avec lui. Le gentleman s'aperçut bientôt que les modestes fonctions du garde-chasse ne l'avaient pas empêché de passer maître en

---

— Marguerite l'aime comme si elle était sa mère! murmurai-je avec reproche.

— C'est de mon âge, pensez donc!... d'ailleurs Marguerite vaut mieux que moi.

— Vous êtes mieux aimée qu'elle, balbutiai-je; vous aimez moins; on dit que c'est dans l'ordre.

Je glissai vers elle un regard tremblant; je vis sa prunelle briller. Elle eut beau sourire ensuite; j'avais lu dans ses yeux une émotion vive et profonde.

— Madame, madame, m'écriai-je, ce n'est pas de ma mère que je veux vous parler; c'est de moi, c'est du bonheur de toute ma vie...

— Je les voudrais tous ici, dit derrière moi la bonne voix du docteur Simon, les membres d'Académie, les chefs de service d'hôpitaux, les matadors et les mondors, avec leurs équipages, leurs compte-rendus de journaux, leurs théories, leurs vanteries, leurs fantasmagories... Ah! ah! jeune homme! Debout le quatorzième jour! — Pensez-vous que ce soit un résultat? Et sans sorcellerie! J'ai cinquante-huit ans et jamais un remède secret n'a passé par mes mains. Ils dédaignent le codex! Ah! ah! Ils sont de la faculté de Paris! Donnez-nous vingt sujets à chacun, dans la même salle, jarni-cotillon!... Je prie madame d'excuser ce juron... et Dieu pour tous, on verra bien!

Je l'aurais voulu à cent pieds sous terre. C'était sans doute de l'ingratitude; mais quand le bon docteur entamait son sujet favori, il en avait pour le restant de la journée. Jamais un mot contre ses confrères!

Marguerite revint et le prit par le bras. Un ange que cette Marguerite! Elle jeta sur moi un long regard, et comme ce regard triste, espiègle, sais-je, moi, tout ce qu'il était ce regard, comme il disait bien l'héroïsme de son dévouement. Elle se sacrifiait, la charmante fille, à ce qui était mon bonheur. Elle consentait à s'éloigner de moi, parce que je voulais être seul avec Angèle; elle souffrait pour me faire heureux, elle qui m'aimait, pourtant, elle qui était jalouse, elle encore qui était habituée à ce que tout au monde obéît à ses chers caprices. Fallait-il qu'il y eût Angèle entre nous?

Celle-là n'eût pas douté de ma mère; celle-là n'eût pas pris, comme Angèle déjà l'avait fait deux fois, le parti de mon père!

Mais plus j'avais de rancune contre Angèle et plus je l'aimais.

— Docteur, dit Marguerite, venez voir ma collection d'asters : ils sont magnifiques!

Elle l'entraîna. Je fus seul de nouveau avec Angèle. Où donc était ma vaillance? Quand je voulus reprendre l'entretien où nous l'avions laissé, je n'osais plus.

— Roger, me dit-elle au contraire, supprimant sans affectation le dernier incident de notre tête-à-tête, je suis bien aise que notre conversation se renoue. Je tiens à vous expliquer ma pensée. Je n'ai rien dit contre votre mère, et Dieu m'en garde! Mais il arrive parfois dans les ménages, quand l'union fut formée de très-bonne heure, un moment fâcheux où la femme, n'eût-elle aucun tort contre un mari qui les a tous, doit encore pardonner...

— Je connais, madame, je connais, répliquai-je impatiemment, les articles commodes et complaisants de ce code de la tolérance. Il m'étonne seulement de les entendre tomber de votre bouche.

Elle soupira, mais le sourire resta sur ses lèvres.

— Vous autres jeunes gens, vous savez tout, maintenant! murmura-t-elle. Êtes-vous plus rigoureux que nos lois, qui n'admettent pas le divorce? Moi, je regarde le divorce comme une impiété et je raisonne en conséquence. Dans ces crises dont je vous parlais, Roger, il faut que la femme souffre en silence ou qu'elle fuie le toit conjugal...

— Ma mère a souffert, madame...

— Je le crois, j'en suis sûre... votre cœur me dit celui de votre mère... mais la crise n'a qu'un temps, et la femme qui s'est retirée devant la nécessité attend et espère le moment du retour...

Je la regardai stupéfait.

— Croyez-vous cela possible? balbutiai-je, la voix étouffée par mon cœur qui bondissait dans ma poitrine.

— Je le crois non-seulement possible, mais certain.

— Si ma mère avait cet espoir, cette volonté, se cacherait-elle?

— Peut-être.

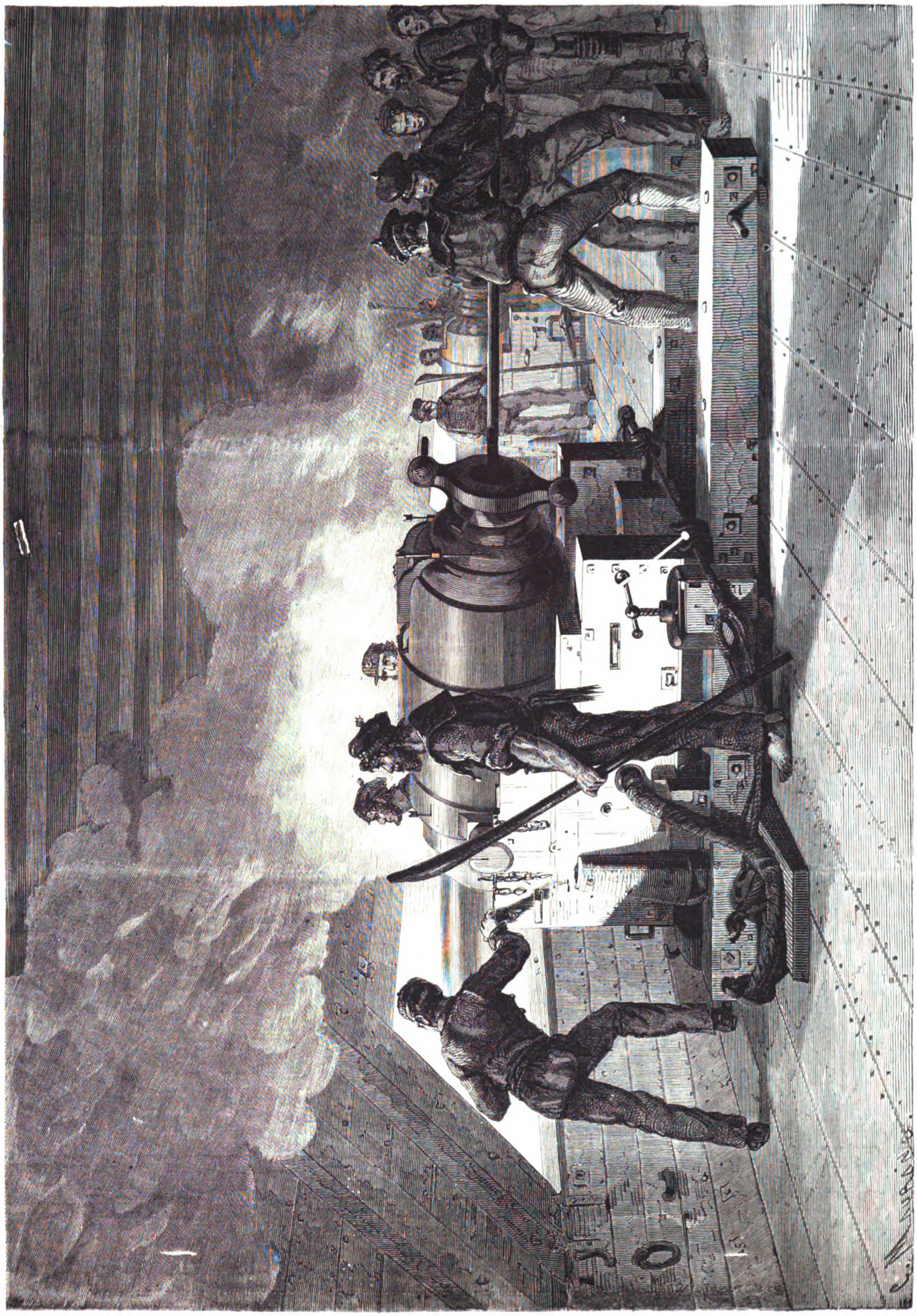
— Madame! oh! madame! m'écriai-je, j'ai confiance en vous et quelque chose me dit que vous serez le médecin de notre malheur! Si j'avais ma mère, on m'aimerait : elle me dirait comment faire pour qu'on m'aime. Ce que vous m'annoncez comme possible,



Deuxième ambassadeur. Premier ambassadeur. l'Ombre! Troisième ambassadeur. Officiers accompagnant les ambassadeurs.

Les Ambassadeurs japonais dans l'atelier de M. Nadar, d'après les épreuves photographiques de Nadar.

Deuxième ambassadeur. Premier ambassadeur. l'Ombre! Troisième ambassadeur. Officiers accompagnant les ambassadeurs.
Les Ambassadeurs japonais dans l'atelier de M. Nadar, d'après les épreuves photographiques de Nadar.



Intérieur de la batterie du *Merrimac*, pendant le combat avec le *Monitor*.

l'étude de plusieurs langues étrangères pour lesquelles son esprit avait une aptitude toute particulière.

L'homme politique voulut qu'une pareille intelligence fût développée, et Macdonald fut envoyé, par ses soins, dans les universités anglaises, où il étudia plusieurs années.

Ses progrès extraordinaires et sa science de linguistique le désignèrent bientôt au choix du ministère Derby pour occuper un poste en Orient. Il fut envoyé au Japon, d'où il nous revient aujourd'hui en qualité d'interprète de cette mission qui préoccupe tous les esprits.

Dans quelques jours, il servira de trait d'union entre les ambassadeurs japonais et ses compatriotes, les grands dignitaires de l'Angleterre.

Les ambassadeurs japonais se sont montrés avides de connaître tout ce que Paris offrait de remarquable.

Une de leurs premières visites a été pour les ateliers de photographie de M. Nadar. L'artiste avait mis en œuvre toutes les magnificences artistiques pour recevoir dignement ces envoyés de l'Orient. L'eau bruissait dans la cascade de Rocaille; les anciennes tapisseries étaient tendues dans toute leur richesse; les lustres rayonnaient de tout leur éclat de cuivre doré.

Nadar, connaissant le faible des japonais pour la musique, avait eu l'ingénieuse idée (il n'en a jamais d'autres) de faire vibrer, sous un doigté savant, les notes graves ou éclatantes d'un orgue dissimulé derrière les vieilles tentures de l'atelier.

Les opérations photographiques ont vivement intéressé Leurs Excellences. De la meilleure grâce du monde, elles se sont prêtées à la reproduction de leurs physionomies.

C'est sur les épreuves exécutées par M. Nadar que nous avons fait dessiner et graver les portraits que donne aujourd'hui le *Monde illustré*.

Les ambassadeurs japonais y sont tous les trois.

Tous les quatre, veux-je dire. J'oubliais l'*ombre*. On aime si peu ces messieurs-là en France, qu'on les laisse volontiers au dernier plan.

Mais les idées changent avec les latitudes et ceux qui, à Paris, sont les derniers sont les premiers à Yeddo.

ACHILLE ARNAUD.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Un intérêt tout particulier s'attache aux opérations militaires qui vont avoir la Louisiane pour théâtre. Nous ne pouvons oublier, en effet, que cet État a longtemps appartenu à la France, et qu'une partie de sa population a conservé nos traditions, nos mœurs et notre langue.

Le nom de Louisiane désigna dans le principe presque tout le bassin du Mississipi, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux grands lacs, et depuis les colonies anglaises du littoral de l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses. Cette immense région fut visitée, pour la première fois, en 1673, par deux missionnaires français. Lassalle la parcourut plus complétement, en 1679, et lui donna le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. Malgré les inépuisables ressources qu'elle offrait aux émigrants, le progrès fut lent. En 1773, tout la partie située à l'est du Mississipi fut cédée à l'Angleterre, à l'exception de la Nouvelle-Orléans, et forma plus tard les États de Mississipi, de Tennessee, de Kentucky, d'Ohio, d'Indiana et d'Illinois. Le reste du territoire qui conserva seul le nom de Louisiane fut donné à l'Espagne, puis rétrocédé à la France en 1800, et enfin vendu aux État-Unis en 1803. L'État qui porte aujourd'hui le nom de Louisiane est très-peu étendu comparativement à l'ancienne Louisiane; sa superficie est cependant de 115,400 kilomètres carrés.

La Louisiane avait, en 1860, à l'époque du dernier recensement décennal, 709,433 habitants, dont 332,520 esclaves.

Cette population est formée des éléments les plus divers. Les usages, les mœurs, la religion et le langage des premiers possesseurs du sol dominent encore dans le Sud et dans le centre de l'État; tandis que dans le Nord, défriché et exploité par des émigrants venus des États de l'Est, le protestantisme a pris le dessus, et l'on y parle à peine le français.

Le Mississipi limite en grande partie la Louisiane vers l'Est; puis il en parcourt le centre et se jette dans le golfe du Mexique par cinq embouchures principales, que nous avons décrites dans un précédent numéro du *Monde illustré*.

Depuis le point où il reçoit la rivière Rouge il n'a plus de tributaire et son niveau se trouve presque partout plus élevé que les terres au milieu desquelles il coule. Le Mississipi présente même ce fait anormal, qu'au lieu d'être un récipient, il alimente un nombre considérable de cours d'eau, connus sous le nom de *bayous*. Les bayous, presque tous navigables, sont autant de ramifications que le grand fleuve s'est créés pour décharger plus rapidement dans le golfe une partie de ses eaux.

La basse Louisiane est essentiellement marécageuse. Les bords du Mississipi et les bords des bayous, sur une largeur qui n'excède pas deux milles de chaque côté, sont seuls susceptibles de culture. Au delà de cette limite se trouvent des marécages impraticables, recouverts de cyprès chauves, de lataniers et de roseaux. La présence des cyprès chauves et leur grand nombre, a fait donner à ces tristes savanes la dénomination de cyprières.

Les courants secondaires et le Mississipi lui-même sont retenus dans leurs lits par des digues puissantes qui se rompent parfois dans la saison des crues. L'eau se précipite alors avec l'impétuosité d'un torrent sur les terres cultivées, ravage les champs de cannes à sucre, et souvent emporte les maisons.

L'homme s'est emparé de la basse Louisiane mille siècles trop tôt. En empêchant les eaux du Mississipi de se répandre librement sur les terres, et de les exhausser à l'aide du limon qu'elles y déposeraient chaque année, il retarde la formation définitive du sol. Les habitants de la Louisiane ont entrepris de grands travaux pour faciliter l'écoulement des eaux, car ils n'ignorent pas que c'est à l'état marécageux des quatre cinquièmes de leur territoire qu'ils doivent la fièvre jaune et les fièvres paludéennes qui les déciment. C'est également dans les marécages nauséabonds que naissent l'alligator, ou crocodile américain, le serpent à sonnettes, un autre serpent beaucoup plus redoutable que le serpent à sonnettes, que les Louisianais appellent le serpent congo, et des myriades de moustiques.

La Louisiane a cependant de belles forêts de chênes blancs, rouges et jaunes, de noyers noirs, de sassafras, de magnoliers à grandes fleurs, de tulipiers, de cèdres rouges, etc. Ses principales productions sont le coton, le sucre, le riz et le tabac.

L'armée du Nord aura à vaincre dans la Louisiane des obstacles naturels, presque insurmontables. Elle ne pourra arriver à la Nouvelle-Orléans que par trois points qui sont également faciles à défendre : par le Mississipi, par le lac Borgne ou par le lac Ponchartrain.

Le lac Ponchartrain a quarante milles de long et vingt milles de large. Il reçoit deux rivières navigables, la Tangiapaha et la Tchefuncti, et communique avec la mer par le passage des Rigolets. Au milieu du passage se trouve une petite île de sable sur laquelle s'élève le fort Pike. Les confédérés, portant exclusivement leur attention du côté du Mississipi, avaient presque oublié ce fort, et les fédéraux l'ont occupé sans coup férir. Quelques batteries échelonnées sur les rives marécageuses du lac, depuis les Rigolets jusqu'au village de Lakeport, et plusieurs steamers armés qui stationnent dans le lac ne pourront rien contre la formidable artillerie des Unionistes.

De Lakeport à la Nouvelle-Orléans, il n'y a qu'une distance de cinq milles, mais cette distance n'est pas facile à franchir. Deux routes, l'une destinée au chemin de fer, l'autre réservée aux voitures, ont été pratiquées au-dessus du marais et à travers des fourrés épais. Ces routes peuvent être aisément barricadées, et l'armée du Nord ne parviendra à se frayer un passage qu'avec la plus extrême difficulté.

L'étroite route, longue de vingt-sept milles, qui met Proctorsville, situé à l'extrémité du lac Borgne, en communication avec la Nouvelle-Orléans, est un véritable défilé où jamais une armée ennemie n'oserait s'engager.

Tout voyageur qui s'écarte des routes parfaitement tracées s'expose à des dangers de plus d'une sorte. Le moindre de tous est de s'engager dans les prairies tremblantes. La prairie tremblante consiste dans une couche de vase solidifiée, épaisse de quelques pouces et reposant sur une vase liquide. Cette croute est morcelée par fragments de toutes les grandeurs et séparés les uns des autres par des crevasses. Les fragments de vase solidifiée oscillent sous les pieds de l'imprudent voyageur comme une planche oscille sur l'eau. Le gi-

---

comme invraisemblable, mes larmes et mes prières l'ont demandé à Dieu... et si vous saviez, madame, si vous saviez quelle joie j'aurais à tout vous devoir!... et comme ma mère vous adorerait s'il lui était donné de vous nommer sa fille!...

Je m'arrêtai effrayé, car c'était avoir dit beaucoup.

— Sa fille! répéta Angèle avec un sourire qui me parut étrange.

Trente ans! Je songeai à cette accusation du docteur. Ma mère n'aurait pu être que sa sœur aînée.

— Monsieur le vicomte, reprit-elle sans me donner le temps de poursuivre, non-seulement je ne vous refuse pas mes conseils, mais je vous avoue franchement que je comptais vous les offrir. Vous êtes comme beaucoup de gens trop sages : vous avez commis de nombreuses fautes dans l'orgueil de votre sagesse. Vous, qui avez le culte de votre mère, et c'est pour cela que je vous aime, laissez-moi vous dire qu'on a rarement raison contre son père; vous qui déifiez la famille, rentrez en vous-même et convenez qu'il n'est pas bon de supprimer, comme vous l'avez fait, la tête même de la famille. La mère n'en est que le cœur. En agissant à votre guise, on ne guérit pas l'erreur d'un père, on l'aggrave. Je vous parle autrement que je ne le ferais à un jeune homme partisan des philosophies nouvelles. Vous êtes de la religion patriarcale; en théorie, vous proscrivez toutes les révoltes. Pourquoi vous révoltez-vous donc?

Sa voix était plus grave, mais son regard avait peut-être plus de douceur encore qu'à l'ordinaire, et plus de sérénité. Jamais pareil langage n'était sorti de sa bouche en ma présence; je ne la connaissais pas sous cet aspect. J'étais étonné de ses sévérités, mais plus encore de la hauteur de ses vues. Rarement aime-t-on la femme par ce côté. La logique supérieure, la solidité du raisonnement, l'éloquence philosophique nous semblent être l'apanage exclusif de l'homme; la femme ne peut les déployer sans prendre physionomie virile. Sa séduction principale, tout le monde l'a proclamé avant moi, soit que tout le monde ait raison ou se trompe, gît dans sa faiblesse même.

Il se passa en moi quelque chose qui viendrait à l'appui de cette opinion. J'écoutai avec plus de plaisir, au loin, le rire argentin de Marguerite. Mais l'enfant qui a bon cœur et bonne foi, après le premier moment de rébellion, caresse la main juste qui le châtie. Nous étions tout près l'un de l'autre sur ce banc étroit où tombait l'ombre des grands platanes. Il ne faut pas comparer l'affection déjà enracinée à la tendresse qui va naître. Assurément je ne l'aurais pas aimée pour cette victoire qu'elle remportait sur moi, mais je l'aimais trop pour que cette victoire fût désormais un obstacle entre nous. Pour que la supériorité refroidisse et inquiète l'élan de notre cœur, il faut qu'elle se montre, armée de toutes pièces, au seuil même de la liaison qui va se former. Nous avons peur d'une femme plus forte ou plus savante que nous, et d'avance sa tutelle nous fait honte; mais une fois passée la barrière du sentier fatal que bordent toutes les joies, toutes les douleurs de l'âme, une fois franchie la mystique porte d'amour derrière laquelle le sort a caché nos félicités ou notre supplice, les conditions, les proportions, les attraits subissent un changement étrange. Ce qui nous eût choqué hier, aujourd'hui nous entraîne. Le choix est fait, l'idole est parée; il nous plaît d'y découvrir à chaque instant une perfection nouvelle. Chaque coin soulevé du voile doit nous montrer de l'or. Tant mieux si le plateau de la balance où nous sommes tombe! Nous consentons alors à intervertir les niveaux; notre femme grandit jusqu'à être notre mère, et dans son triomphe même nous mettons notre gloire avec notre amour.

Elle avait pris ma main. Je me voyais dans l'azur de ses grands yeux bleus, fixés sur moi avec une expression d'indicible bonté.

— Dieu m'est témoin que j'aime et que je respecte mon père! prononçai-je timidement, car je doutais déjà de moi-même, et ce doute était un repentir.

— Je vous crois, Roger, je vous crois, dit-elle d'un ton plus bas, mais d'un accent plus solennel; je vous crois, puisque je vous garde mon estime et mon amitié. Vos fautes sont de votre jeunesse. Ce n'est pas seulement dans ces misères que le monde caresse du nom de folies que jeunesse se passe, selon le proverbe. Jeunesse se passe aussi dans l'orgueil d'une prétendue sagesse. Quand vous vous êtes révolté contre votre père, car je maintiens le mot, jeunesse se passait chez vous. On vous pardonne comme Dieu l'a commandé pour tous ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. Ne

bier abonde dans les prairies tremblantes, et les chasseurs et les chiens bravent chaque jour le danger des crevasses. Les accidents sont fréquents. Quand un chasseur perd pied, sa seule ressource est d'étendre les bras et d'appeler du secours. Si la crevasse est large, il disparaît bientôt.

On comprend qu'une armée ne pourrait s'aventurer sur ce sol mouvant.

Le Mississipi est la plus sûre voie pour arriver à la Nouvelle-Orléans, aussi les Louisianais ont-ils apporté tous leurs soins à le mettre en bon état de défense.

Indépendamment des forts Jackson et Saint-Philippe, qui sont armés de 170 canons et défendus par 3,000 hommes, des batteries protégées par des travaux en terre ont été établies sur les deux rives du Mississipi. Trois autres forts défendent les approches de la ville.

Deux canonnières du Nord et toutes les bombardes du commodore Porter ont commencé à remonter le Mississipi le 16 mars. Le 17 et le 18 on a entendu au loin une vive canonnade, et plusieurs dépêches de la Nouvelle-Orléans ont annoncé que dans la matinée du 28 mars les navires du Nord avaient ouvert le feu contre le fort Jackson.

Un nouveau combat naval est toujours imminent entre le *Merrimac* et le *Monitor*, et deux navires de guerre français, le *Catinat* et le *Gassendi*, ainsi que deux bâtiments anglais, le *Tacer* et le *Rinaldo*, ont pris position près du *Monitor* pour ne rien perdre de la lutte, qui promet d'être plus terrible que la première. Le *Merrimac* complétement réparé, a reçu de nouveaux canons d'un plus fort calibre. Nous donnons un dessin représentant l'intérieur de sa batterie et un modèle des canons, se chargeant par la culasse, avec lesquels il a soutenu le premier combat.

A. MALESPINE.

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

Saint-Nazaire, le 15 avril 1862.

Mon cher directeur,

Hier, à sept heures et demie, le convoi spécial des invités arrivait à la gare de la Bourse, quai de la Fosse, à Nantes ; de nombreuses voitures y attendaient les voyageurs, qui, à la sortie de la gare, recevaient des cartes indiquant l'hôtel et même le numéro de la chambre qui leur était destinée.

Le temps pressait, à peine avait-on quelques minutes pour mettre ordre à sa toilette, car le banquet offert par la chambre de commerce étant indiqué pour huit heures sur les cartes d'invitation, chacun tenait à ne pas se mettre en défaut, bien qu'on fût persuadé que l'heure en serait forcément reculée. A huit heures et demie, les invités commençaient à arriver, la bourse brillamment illuminée et pavoisée s'entourait d'équipages et de curieux; l'intérieur en avait été disposé avec un luxe de bon goût, qui fait honneur aux organisateurs de la fête.

Un vaste salon d'attente précédait la salle du banquet, les honneurs en étaient faits par M. le président de la chambre de commerce.

Partout, les fleurs se mêlaient aux armes impériales et aux pavillons de France et d'Espagne.

A neuf heures quelques minutes, on se mettait à table, deux cents personnes environ prenaient place au banquet naturellement présidé par M. Henri Chevreau, conseiller d'État, préfet de la Loire-Inférieure. Il avait à sa droite M. Emile Pereire, et à sa gauche M. Paul de Richemond, administrateur des chemins de fer d'Orléans. En face se trouvaient placés M. Fruchard, président de la chambre de commerce, ayant M. Isaac Pereire à sa droite et à sa gauche le général de Lamotte-Rouge.

Parmi les invités, on remarquait M. Ferdinand Fabre, maire de Nantes; M. de Vandal, directeur général des postes; M. de Franqueville, conseiller d'État, ingénieur des ponts et chaussées ; M. Didier, président du conseil d'administration de la compagnie d'Orléans ; M. Poitevin, préfet d'Indre-et-Loire; M. Dolfus, administrateur des chemins de fer de l'Est ; le général de brigade Mattat; M, Goietch, directeur des paquebots, etc.

Parmi les délégués de la presse : MM. Achille Jubinal, député; Boniface Demaret, du *Constitutionnel*; Bernard, du *Siècle*; Ribeyre, du *Pays*; Brainne, de *l'Opinion nationale*; Xavier Raymond, des *Débats*; Mortimert, de *la Presse*; Nadar, du *Journal Amusant* et du *Charivari*. Bonnaud du *Journal des Chemins de fer*, Auguste Lefranc du journal *le Crédit Public*, Michel du *Moniteur*, Arnould Frémy, Granier de Cassagnac fils, Charolais; et enfin votre serviteur du *Monde* et du *Globe illustré*, etc. Puis le contingent de la presse nantoise, MM. E. Merson, Mangin, etc.

Au dessert, de nombreux discours, accompagnés de toasts, ont été prononcés et portés. Je n'ai pas besoin de vous dire que les uns comme les autres ont été sympathiquement accueillis.

Pendant toute la durée du banquet la musique du 76ᵉ exécutait des morceaux choisis. En somme, Il était plus de minuit lorsque les convives se retiraient.

Le lendemain, 14, à neuf heures quarante-cinq minutes, le rendez-vous était donné à la gare de la Bourse.

A dix heures on partait à toute vapeur pour Saint-Nazaire, et à onze heures on arrivait à destination.

Tout y était en fête : les gares du chemin de fer, les maisons, les navires, jusqu'aux caboteurs, s'étaient pavoisés à qui mieux mieux.

La Louisiane, qui devait inaugurer le service des Antilles et partir le lendemain, était amarrée au milieu du bassin, l'avant aux écluses. Quoique fort occupé par ses derniers préparatifs de départ, l'état-major n'en accueillait pas moins avec une grande aménité, tous les visiteurs qui se présentaient.

La Louisiane est un beau bateau, ayant de fines lignes d'eau et paraissant marin. Sa machine est, dit-on, excellente et donne un bien plus grand développement que sa force nominale.

Les deux autres bâtiments transatlantiques de la Compagnie Pereire, présents, étaient amarrés à quai, bord à bord, pavoisés à l'anglaise et attendant leurs invités, l'un, la *Floride*, sœur de *la Louisiane*, installés pour le banquet; l'autre, *la Vera-Cruz*, pour le café.

La Compagnie Pereire avait brillamment ordonnancé sa fête, rien n'a manqué, les plus petits détails avaient été prévus et soignés.

A Saint-Nazaire, comme à Nantes, les discours n'ont pas fait défaut.

Celui de M. Émile Pereire, président du banquet, a été applaudi à plusieurs reprises et de la manière la plus unanime

Après le banquet, chacun tirait de son côté, les uns pour gagner leurs hôtels, ou les maisons particulières dans lesquelles ils étaient accueillis; d'autres, malgré la brise de nord-est qui allait toujours en fraîchissant, pour se hasarder sur les jetées et assister à la mise en rade de la Louisiane; plusieurs, enfin, s'acheminaient en convoi direct vers un joli petit village de la côte, où M. G. Merson, de l'Union bretonne, leur offrait une cordiale hospitalité dans son châlet des Grèves.

Le lendemain 15, c'était encore fête. La cité saint-nazairienne n'entendait pas être plus distancée par la ville de Nantes que par la compagnie Pereire. Elle aussi avait organisée sa fête.

Un splendide banquet réunissait les invités de la veille et de l'avant-veille. Comme partout, rien n'y était négligé.

La décoration de la salle de banquet, installée dans la gare du quai, était splendide et d'un goût exquis. C'est, dit-on, un entrepreneur d'Orléans qui en avait l'entreprise. Tant pis pour ceux de Paris qui n'auraient pu faire mieux.

Après le diner, nouveaux discours et nouveaux toasts, toujours sympathiques et toujours chaleureusement accueillis.

Le soir même, la plus grande partie des invités prenaient le train spécial qui devait les ramener à Paris, d'autres attendaient le lendemain, mais tous empor-

---

m'avez-vous pas dit que votre mère elle-même se cachait de vous ?

— Je vous l'ai dit, madame.

— Et n'avez-vous pas compris la signification de ce fait en apparence si bizarre?

— J'en ai gémi...

— Autre révolte, M. le vicomte! tacite, celle-là, et bien vénielle, je l'avoue. Ecoutez, moi qui suis femme, moi qui peut-être ai rencontré sur mon chemin plus d'une douleur pareille à la sienne, je vais, si vous le voulez, vous expliquer votre mère.

— Oh! je vous en prie! m'écriai-je. Mon cœur me dit que vous seule en êtes capable!

Elle se recueillit un instant, et pendant qu'elle se recueillait, ses yeux se détournèrent de moi.

— Roger, reprit-elle d'une voix changée, où ne vibraient plus que de tendres impressions, votre mère s'est cachée de vous parce qu'elle n'a pas voulu être défendue par vous.

Je tressaillis, car l'idée me frappa du premier coup, comme une éclatante vérité.

— Votre mère s'est cachée de vous, poursuivit Angèle, parce que c'est une douce et bonne femme, parce que c'est en outre une femme intelligente et qui connait la vie : le malheur donne à tout le moins cela ; parce que, enfin, elle vous aime comme les mères seules peuvent et savent aimer.

Elle s'arrêta. Pour l'entendre encore, plutôt que pour plaider ma cause perdue, j'objectai faiblement :

— Est-ce donc un crime que de défendre sa mère?

— Ayez de la bonne foi si vous voulez profiter, Roger, me répondit-elle. Contre le monde entier, non, c'est un devoir; contre son père, oui, c'est un crime. Dieu punit un jour la main zélée qui osa toucher l'arche d'alliance, même pour en prévenir la chute. Et l'Espagnol dit: «Ne touchez pas la reine, fût-ce pour la sauver! » Il ne faut pas toucher à la famille, qui est la reine et qui est l'arche d'alliance. Le mariage est l'union parfaite : l'arbre et l'écorce, a dit la sagesse vulgaire. Entre le père et la mère, le fils peut être un lien par l'amour. S'il est armé, s'il combat pour l'un ou pour l'autre, ce n'est plus qu'un intrus dans le sanctuaire, un doigt imprudent entre l'écorce et l'arbre, une main qui va toucher l'arche et tomber condamnée. Ceci ne regarde que vous, mais il y a plus : à son propre point de vue, la femme innocente, la femme aimante, et votre mère est tout cela, ne veut pas de défenseur. Elle sait que tout défenseur est le meurtrier de son espoir. Son cœur lui a enseigné cette vérité suprême qu'elle seule au monde peut se défendre elle-même et reconquérir sa place perdue. Que souhaite-t-elle? Quelle est la pensée de ses jours et de ses nuits, le vœu constant de sa pauvre âme? La restauration de la famille, c'est-à-dire la tendresse revenue de son mari. Les restaurations qui se font par l'étranger ne durent pas. Eussiez-vous hâté le retour de votre mère au lieu de l'éloigner, votre victoire aurait créé un nouveau germe de malheur. Rien par la force! Votre mère a cette devise, comme toutes les femmes que Dieu conseille. Vous avez mis votre inexpérience aveugle à la place de son travail patient et certain; vous avez transgressé deux lois, celle de la famille, celle de la prudence, et pour châtiment vous avez eu ce double malheur de pousser votre père plus avant dans la voie où il souffre et d'enchaîner votre mère à l'exil où elle pleure.

Ma tête se pencha sur ma poitrine. J'avais le cœur plein d'angoisse. Je ne sais pas si ses paroles étaient discutables, mais dans sa bouche, elles m'écrasaient comme le reproche de l'évidence même.

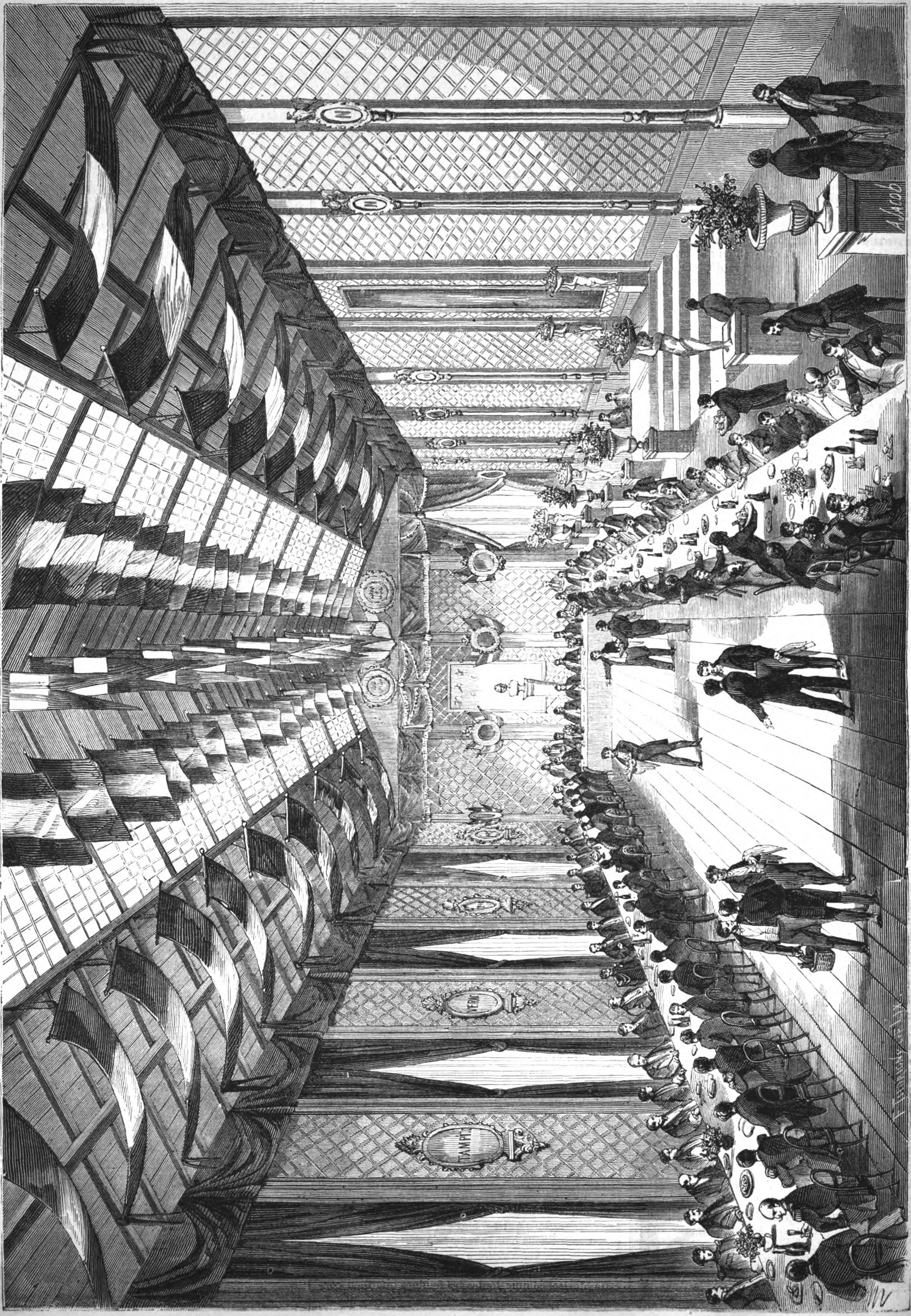
— Se peut-il que j'aie fait tout cela? balbutiai-je du fond de ma détresse. Mes fautes sont-elles réparables maintenant? Ma mère me pardonnera-t-elle?

Elle ne répondait pas. Au travers de mes paupières baissées, je croyais deviner son regard, fixé sur moi avec une compassion méprisante. Mes yeux timides soulevèrent mes paupières : Angèle me regardait en effet ; elle avait son cher, son adoré sourire. Tout en elle parlait de miséricorde et de tendresse.

— Les mères pardonnent toujours, murmura-t-elle d'une voix si douce que mon cœur eut un tressaillement de joie. Votre intention était bonne. Je vous ai promis mon aide et j'ai déjà commencé la pénitence de votre orgueil. Vous écoutez celle qui vous parle au nom de votre mère, c'est bien; quand je vais vous dire tout à l'heure ce qu'il faut faire pour expier et réparer, vous me croirez et vous m'obéirez, je le sens.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



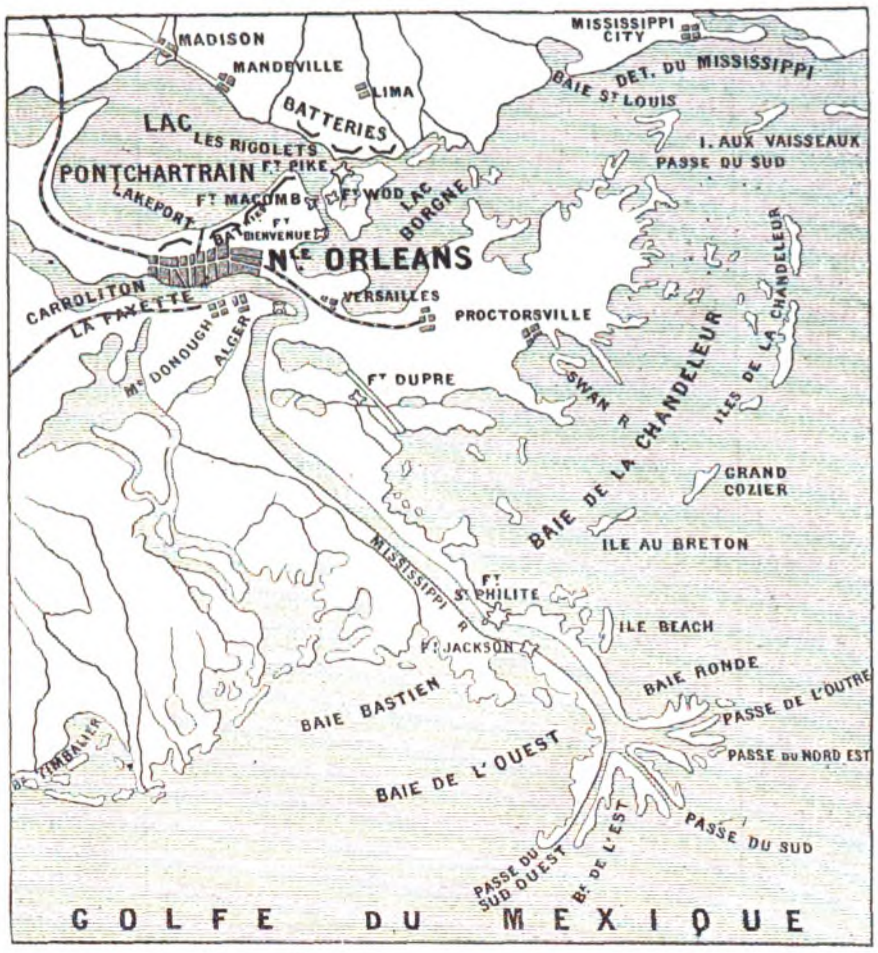
Inauguration de la ligne transatlantique du Mexique. — Banquet offert par la ville de Saint-Nazaire.

taient le meilleur souvenir de ces fêtes consécutives, rivalisant entre elles de bon goût, de cordialité et de luxe.

Ma deuxième lettre vous donnera des détails précis et intéressants sur cette nouvelle ligne transatlantique, et les bateaux de la compagnie.

DURAND-BRAGER.

PLAN DES FORTIFICATIONS DE LA NOUVELLE-ORLÉANS ET DE SES ABORDS.



centaine de sacripants, du métal d'Alger et des bouchons de carafe destinés à remplacer, dans le garde-meuble de Lisbonne, la vaisselle royale et les diamants de la couronne. Ne criez pas trop à l'absurde! la distance n'est pas si grande de la fantaisie théâtrale à la vérité historique. Des bandes de faux-monnayeurs ont infesté la France au commencement du dix-septième siècle, et elles comptaient parmi leurs chefs deux princes du sang : le comte d'Auvergne et Gaston d'Orléans.

Le faux-monnayeur d'aujourd'hui n'a plus cette allure pittoresque et dramatique. Que dis-je? Le faux-monnayeur n'existe plus, le papier-monnaie l'a tué : il n'y a plus maintenant que des contrefacteurs. Plus de souterrains, de fourneaux, de marteaux, de balanciers, le contrefacteur n'en a pas besoin, il opère en chambre; un châssis en cuivre, une planche en bois, une petite presse de bureau, quelques chevilles, du papier, de l'encre et des acides, voilà ses éléments de production. Son matériel peut tenir dans un tiroir ou dans un sac de voyage. C'est un graveur, un artiste comme un autre, si ce n'est qu'il travaille dans le faux et se constate à lui-même qu'il encourt la peine des travaux forcés à perpétuité. D'ailleurs homme du monde, mis à la mode du jour, ganté de jaune et chaussé de vernis, poli, sociable, point sauvage, ami des plaisirs faciles, et prodiguant en vrai *gentleman* les produits de sa petite industrie.

COURRIER DU PALAIS

Tout dégénère, tout, jusqu'au crime. Voyez, par exemple, les faux-monnayeurs. C'étaient autrefois des cyclopes barbus, à la mine féroce et truculente, aux bras nerveux armés de lourds marteaux, habitant dans des cavernes d'où s'échappaient, comme du soupirail de l'enfer, des lueurs étranges et sinistres, des coups sourds et cadencés, où ruisselait dans des creusets

Un métal inconnu plus brillant que l'acier,

Tels ils nous apparaissaient dans les opéras comiques de Scribe, dans les mélodrames de Caignez et de Pixérécourt. A leur tête était parfois un grand personnage qui, sous un nom et des habits d'emprunt, dirigeait leurs criminelles opérations, les couvrait de son influence et leur assurait l'impunité. Ainsi nous avons vu une reine de Portugal déguisée en bohémienne, s'amuser à fabriquer, en compagnie d'une



L'antichambre d'un dentiste. — Dessin de Gustave Doré.

Mais ici justement est l'écueil, et Giraud n'a pas su l'éviter : il s'est trahi par ses prodigalités, par son luxe, par son train de maison, ses voitures, ses nombreux domestiques, ses chevaux, ses meutes de chiens de chasse, ses maîtresses, ses pertes au jeu, ses excursions aux bains de mer. C'était pourtant un homme habile, habile d'abord dans sa spécialité, car il était parvenu à contrefaire les billets de banque avec une perfection désespérante ; habile ensuite par la manière dont il avait su se constituer une sorte de position sociale et nouer des relations qui devaient, dans sa pensée, le mettre à tout jamais à l'abri du soupçon.

A dix-sept ans il avait émigré pour l'Amérique ; il y avait mené, dit-on, une vie pleine d'agitations et d'aventures. A la Louisiane, s'il faut en croire l'accusation, il avait été poursuivi pour fabrication de fausses bank-notes et frisé de bien près la corde ; à la Havane, il s'était marié et avait laissé là sa femme avec deux enfants sur les bras. Après avoir vécu là-bas tant bien que mal de son industrie de graveur sur métaux, il avait reparu un jour dans la Charente-Inférieure, son pays natal. Il s'y était fait accepter comme un riche négociant, et, en octobre 1857, il obtenait la main de la fille d'un honorable propriétaire, qui lui apportait en dot le domaine de Gâtebourse, d'une valeur de cinq à six mille francs de revenu.

Vers cette époque commençaient déjà à circuler de faux billets de 200 francs. La Banque de France immédiatement arrêta l'émission de cette coupure. Le faussaire alors se rejeta sur les billets de 100 francs. En vain la Banque eut-elle soin de signaler, par un avis inséré au *Moniteur*, les différences qui existaient entre les billets vrais et les billets contrefaits, cette publication ne fit que rendre service au faussaire, qui profita de l'avis pour corriger sa planche et arriver à une exécution plus parfaite.

Le danger devenait de plus en plus grave : la Banque avait déjà remboursé pour plus de 180,000 francs de faux billets, lorsque des recherches habilement dirigées et un heureux concours de circonstances vinrent mettre l'autorité sur la trace du faussaire.

On avait remarqué que la majeure partie des billets faux avait été reçue par la succursale de la Banque d'Angoulême : la fabrication devait donc être concentrée dans la Charente-Inférieure. Les dépenses excessives de Giraud, son talent de graveur, ses connaissances spéciales, que le secrétaire général de la Banque avait eu déjà l'occasion d'apprécier dans une conversation qu'ils avaient eue ensemble au sujet de l'application de la mécanique à la gravure, dirigèrent sur lui les soupçons de ce fonctionnaire. Mais quoi ! Giraud, un riche propriétaire, allié à une famille honorable, candidat au conseil d'arrondissement ! Giraud, qui recevait chez lui les autorités, qui comptait parmi ses amis le chef même de la police de sûreté, M. Tenaille, Giraud un faussaire ! M. [illegible]enaille fut le premier à rejeter bien loin une pareille idée. Cependant son devoir lui ordonnait de suivre les indications qui lui étaient données et de surveiller son ami. — Il l'accomplit en vrai Brutus. Des perquisitions dirigées par lui-même au domicile de Giraud produisirent contre ce dernier des charges accablantes. Une presse, une pile de Bunsen, un appareil galvano-plastique, des planches, des acides et deux paquets de faux billets inachevés furent trouvés dans un cabinet de la maison de Gâtebourse. Ce n'est pas tout : dans un petit baril, au fond d'une brûlerie dépendant du même domaine, l'on parvint à découvrir, cachés avec le plus grand soin, les instruments mêmes qui avaient servi à la fabrication des faux billets.

Et pourtant Giraud proteste de son innocence.

Le baril, il en ignorait le contenu ; les billets, il les a trouvés dans le tiroir d'un meuble qu'il a acheté à Paris, à l'hôtel des commissaires priseurs. Mais, hélas ! il a oublié de garder le bulletin de vente, et cette négligence lui a été fatale. Elle lui a valu un verdict affirmatif du jury, et l'application de l'article dont les termes sont si artistement gravés sur le papier-monnaie de la Banque de France.

Elle était intéressante, à coup sûr, cette affaire de Gâtebourse, elle contenait des détails piquants, elle mettait en relief une physionomie curieuse, — et pourtant elle a passé presque inaperçue. L'attention du public était ailleurs, elle était toute au *Cotillon*. Oui, on aura de la peine à le croire, le *Cotillon* a été la grande rumeur de Paris, un mois durant. La question romaine, le duel du *Merrimac* et du *Monitor*, l'apparition des *Misérables* ont pâli devant cette émeute de théâtre.

O Fabricius, que dirait ta grande âme ?

C'était une folie, un délire, dans le monde, dans les cercles, dans les cafés ; partout où deux hommes se rencontraient, ils s'abordaient en parlant du *Cotillon*. — Avez-vous lu la réponse de Dormeuil au *Pays* ? — Avez-vous lu la lettre de Mlle Cellier ? Et comme il faut rendre justice à tout le monde, même aux Hélènes de cette petite guerre, disons par parenthèse que, dans cette occasion, la jeune artiste s'est montrée parfaite de goût, de tact et de modestie.

L'intérêt a redoublé encore quand on a su que la justice avait été saisie. On allait enfin connaître le fond des choses. Pourquoi tout ce bruit autour d'une pièce inoffensive ? Était-il vrai que les sifflets eussent commencé « devant que les chandelles fussent allumées, » que le souffle qui les avait animés fût parti de derrière les coulisses ? Comment la force publique avait-elle été amenée à intervenir ? Quelle avait été la nature, la forme de cette intervention ? Quelle part fallait-il faire dans la lutte à la claque, a la police, aux gentilshommes ligués contre ce malheureux *Cotillon ?*

On allait savoir tout cela.

Eh bien, non, on ne saura rien. Sur les réquisitions du ministère public, la publication des débats a été interdite. Je trouve que c'est bien de l'honneur pour le *Cotillon*.

Les prévenus étaient la fleur de la jeunesse et du patriciat français : c'étaient M. le duc de Grammont-Caderousse, MM. les marquis de Noailles et de Saint-Sauveur, les comtes d'Estourmel, de Cornelissen, de Rochefort, Pozzo di Borgo, M. le vicomte de Merlemont, MM. de Boissy-Roget, de Tissel, Gaston de Saint-Maurice, C'étaient encore trois de leurs amis, gentilshommes par les manières sinon par le titre, MM. Tastet, Doulet, Liestert. Enfin, à côté d'eux, — et pour rendre hommage à la vieille maxime de « l'égalité devant la loi, » — la prévention avait fait asseoir un pauvre diable en blouse, fourvoyé on ne sait comment dans cette bagarre aristocratique.

M. le duc de Grammont-Caderousse a été condamné à quinze francs d'amende, « attendu, dit le jugement, que s'étant, de son aveu, fort ennuyé à la première représentation de la pièce le *Cotillon*, il n'avait nul besoin d'y retourner le lendemain (c'est incontestable) ; qu'il avait causé du trouble et fait du tapage. »

La même peine a été appliquée à M. Liestert, qui « avait eu le tort grave de riposter par un coup de canne à une provocation qui ne résultait que de son allégation. »

La forme de cette dernière phrase laisse peut-être à désirer ; mais il y a des degrés à tout, comme a dit un président de Rouen, et l'on ne peut exiger, en bonne conscience, d'un simple juge de paix le style d'un conseiller à la cour de cassation.

Ont encore été condamnés : MM. Doulet et Tastet à quinze francs d'amende. Les autres prévenus ont été acquittés.

Que parlé-je d'acquittement ! et celui de Mirès donc ! A la bonne heure, voilà un dénoûment digne des péripéties qui l'ont précédé, voilà le véritable événement du jour. C'en est fait, il faut que le *Cotillon* en prenne son parti. Mirès l'a détrôné. — Et maintenant, qui détrônera Mirès ?

PETIT-JEAN.

THÉATRES

PORTE SAINT-MARTIN : *Les Volontaires de 1814*, drame en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Victor Séjour. — VAUDEVILLE : *Le Vrai Courage*, comédie en deux actes, par MM. Adolphe Belot et Raoul Bravard.

Vous vous attendez sans doute à un compte-rendu des *Volontaires de 1814*. Erreur ! illusion ! La presse, ou du moins une partie de la presse, a été exclue de la première représentation — et même de la seconde. Pourquoi cela ? Je n'en sais rien. Le directeur a voulu, dit-on, composer et choisir lui-même *son* public ; il avait des inquiétudes de diverses natures. Or, les journalistes, gent essentiellement nonchalante, n'ayant pas l'habitude de *donner* de leur personne, et tenant le plus souvent leurs mains dans leurs poches, même devant le succès, — on les a remplacés avantageusement, c'est à dire bruyamment. En pareil cas, M. Marc-Fournier ne compte plus ses spectateurs par têtes, mais par bras. Une bonne paire de battoirs lui paraît préférable à vingt-cinq feuilletonistes. Est-ce que ces fainéants de chroniqueurs sauraient seulement *enlever* une situation, sauver une scène, *finir* un acte ? Des oisifs, ! tout préoccupés de littérature et de maintes autres balivernes étrangères au bel art dramatique d'aujourd'hui !

Maintenant, quand verrai-je *les Volontaires* ? Voilà ce qu'il est impossible de prévoir, car on affirme que la salle est louée pour un temps indéfini. Le plus beau journal du monde ne peut rien contre un bureau de location fermé.

Mais il y a (heureusement !) d'autres théâtres que la Porte Saint-Martin et d'autres pièces que les *Volontaires* de 1814. Il y a le théâtre du Vaudeville et le *Vrai Courage*.

Le Vrai Courage est une bonne petite pièce, tendrement pensée, décemment écrite, qui pousse tour à tour aux pleurs et au rire dans une sage proportion. On n'en a point parlé dix mois auparavant ; les répétitions n'en ont point nécessité des relâches multipliés et numérotés ; personne ne s'est rencontré pour en décliner une part de responsabilité. A la première représentation tout s'est passé en famille, — le chef d'orchestre à son pupitre, le souffleur à son trou, le régisseur derrière la toile de fond, les feuilletonistes dans la salle ; — et l'on a applaudi le plus joliment du monde. Pourtant... Mais racontons d'abord la pièce.

Ran, plan, plan, ran... — Non, c'est le tambour des *Volontaires* qui me poursuit. — Un jeune officier, à qui sa mère mourante lègue une jeune sœur à surveiller, donne sa démission et se fait médecin. Au milieu de ses nouvelles fonctions, il lui arrive d'être insulté par un étourdi. Selon le monde, il devrait se battre ; mais la perspective de laisser sa sœur isolée et sans défense le force à *dévorer son outrage*. En cela consiste le vrai courage, s'il faut en croire MM. Belot et Raoul Bravard. — Bravard ! un beau nom de spadassin, cependant ! — Cette première épreuve ne leur suffit pas ; le pauvre docteur va se marier avec une charmante veuve, lorsqu'il se retrouve face à face avec son insulteur, lequel lui intime l'ordre assez brutal de renoncer à cette union. Diable ! ce n'est pas sur un pareil ton qu'il aurait fallu parler à des volontaires de 1814, — mille cartouches !

A ce moment, le héros de la comédie du Vaudeville se souvient un peu trop qu'il n'est plus qu'un officier... de santé. Il baisse la tête et se prépare à un long voyage. Heureusement un de ses anciens camarades lui demande la main de sa sœur. Alors il redevient libre et il ne songe plus qu'à venger son honneur. Vous voyez d'ici le réveil du lion : comme il court à son adversaire ! comme il le provoque avec délices ! — quel inestimable comparse il ferait pour la Porte-Saint-Martin ! — Il veut un duel à mort. On charge des pistolets ; les deux combattants sont placés, avec la faculté de marcher l'un sur l'autre, et de tirer *quand cela leur fera plaisir*. Le vrai courage veut encore, paraît-il, qu'on essuie le feu de son ennemi (grand merci !) et qu'ensuite l'on tire en l'air. Pour cela, passe. — En résumé, c'est une thèse malaisée à soutenir, bien qu'elle s'autorise de l'Évangile et qu'elle ait la sanction de la loi. Il est bon de s'adresser au devoir ; mais parlez donc au sang alors qu'il vous empourpre le front !

Chacun de mes confrères en critique a discuté le *Vrai Courage* à son point de vue ; le moins curieux de ces points de vue n'est pas celui de M. Nestor Roqueplan, — et je ne résiste pas à l'envie de le faire connaître : « Le motif de M. Julien, dit-il, est honorable, mais trop commode.... Au lieu de ce motif, qui n'a rien de spécialement impérieux, les auteurs auraient dû placer leurs personnages dans la situation que, voici : Julien a reçu de sa mère la recommandation ou a puisé dans son cœur de frère l'idée de payer tous les ans une prime à une compagnie d'assurances qui, en cas de mort, doit compter à sa sœur un certain capital. Or, une des causes qui annullent l'assurance étant justement la mort volontaire ou par suite de duel, il eût été plus convenable que Julien reculât devant une querelle dont l'issue pouvait être pour sa sœur, non-seulement la privation d'un soutien, mais aussi *la perte de toutes les primes payées.* »

Eh bien ! si inoffensive que paraisse la comédie de MM. Adolphe Belot et Raoul Bravard, croirait-on que je n'étais pas très-rassuré avant la représentation ? Le Vaudeville, comme s'il eût pris à l'avance le mot d'ordre de la Porte Saint-Martin, avait, non pas supprimé le service du *Monde illustré*, mais il l'avait réduit à une *seule* place, et quelle place encore ! une stalle adossée à la claque, — à la claque du Vaudeville ! corporation redoutable ! — En présence des frayeurs que m'a causées ce rôle de *solitaire*, je prie les trois directeurs de me rayer tout-à-fait des registres de leurs faveurs ; je repousse leur présent, je rentre dans la foule, et je fais désormais acheter mon fauteuil d'orchestre chez le marchand du coin, — moins cher qu'au bureau.

Boum ! Boum !... Voici pourtant qu'il m'arrive plusieurs bulletins des *Volontaires de 1814*. Je me hâte de les publier tels quels :

Premier bulletin. — « Salle imposante, beaucoup de moustaches. La pièce est écoutée dans un religieux silence, — au commencement. On n'y comprend pas grand' chose. Un paysan, un gentilhomme, une jeune fille sont chargés de personnifier le peuple, la noblesse, et l'amour de la patrie. M. Lacressonnière remplit le rôle de l'Empereur. Au dehors, la pluie tombe à torrents. »

Second bulletin. — « Un tableau très-mouvementé, représentant l'attaque d'un pont. On bisse un beau chœur de paysans, exécuté par la société des *Enfants de Lutèce* ; la musique est de M. Ernest Reyer. C'est ce qu'il y a de mieux dans le drame de M. Victor Séjour, et c'est ce qui le fera vivre. La poudre va toujours. On tousse. »

Troisième bulletin. — « Le petit Bousquet joue le rôle d'un volontaire de huit ans ; il promet de devenir un Colbrun distingué. Pif ! paf ! Le public tient bon mais il ne s'amuse pas. Il se fait tard. L'apothéose manque son effet, par la faute du machiniste. Déroute partielle. »

Je transcris ces notes uniquement pour calmer la première curiosité de mes lecteurs, mais j'en décline toute la responsabilité. Mes impressions personnelles viendront en leur temps. Je saurai attendre.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

REVUE DES CONCERTS

Nous nous laissons pendant deux mois cribler de billets de concerts, et puis il arrive un jour où nous en possédons un tiroir tout plein. Alors c'est tout un inventaire à faire, et en même temps une belle occasion de nous exercer à la patience. Chacun de ces petits chiffons, froissé par l'huissier de la salle Herz ou mis en lambeaux par celui des salons Pleyel, a mission d'évoquer en nous le souvenir d'une émotion, — émotion quelquefois agréable... souvent pénible.

Voilà toute une heure que nous passons à mettre un peu d'ordre dans ce tas de petits papiers, dont le plus ancien ne remonte qu'à quelques semaines. Or, il résulte de nos recherches que nous avons assisté ou (je le dis bien bas) que nous sommes sensé avoir assisté à *soixante-sept* soirées musicales.

Je vous demande un peu si c'est raisonnable ?

Tous les ans nous prenons une grande résolution : il ne s'agit de rien moins que de rayer les concerts de notre répertoire ; nous faisons vœu de nous en tenir au seul compte-rendu des théâtres lyriques, et d'avoir l'air d'ignorer qu'il existe au monde un seul pianiste.

Mais de ces bonnes intentions-là les bureaux de journaux sont pavés. D'ailleurs, il peut arriver que la musique, — je parle de la vraie musique, — étant absente du théâtre, il faille bien l'aller chercher au concert. Depuis quelque temps on n'a presque rien donné de valable dans le genre de l'opéra, tandis que les soirées de la salle Herz ont été généralement employées à faire revivre les chefs-d'œuvre de l'école classique.

Il est très-remarquable que le répertoire des virtuoses à la mode tend à s'épurer de plus en plus, et il en faut conclure que le goût du public est devenu plus sévère. Celui qui s'aviserait de ressusciter les *airs variés* et les *fantaisies* d'il y a dix ans serait traité d'écorcheur d'oreilles, et malmené avec toute la rigueur due à son outrecuidance. Je tiens d'un éditeur que toutes ces fadaises, publiées autrefois avec un luxe de reliure si peu mérité, n'étaient plus bonnes aujourd'hui que pour l'exportation. Or, pour le commerce parisien, exporter est la manière d'envoyer à tous les diables ce qui ne se vend pas, fait hausser les épaules, détourner les yeux et boucher les oreilles de tout le monde.

J'ai là les programmes de mes soixante-sept concerts et j'y apprends que les grands maîtres ont joui cet hiver des honneurs dus à leur génie. Les quatuors de Beethoven, les sonates de Mozart, les ouvertures de Weber et de Rossini ont été en grande faveur ; on s'est piqué de les bien jouer autant que de les bien écouter.

C'est là une véritable amélioration, et voilà pourquoi les concerts nous ont paru dignes d'attention.

Mais soixante-sept !...

Qu'on se rassure, nous ne voulons point ici entreprendre le défilé. Il nous suffira de passer une revue rapide de ceux qui nous ont le mieux servi à constater les tendances progressistes dont nous venons de parler.

M. Ketten (pianiste), petit par la taille à cause de l'âge, et déjà grand par le talent à cause de l'intelligence, a donné à l'hôtel du Louvre une soirée musicale très-brillante. — M. Poëncet (violoncelliste) possède une rare qualité de son et un style très-élevé. Il était accompagné par l'orchestre Pasdeloup, dont il fait partie. — Mlle Dorus, fille du flûtiste de ce nom et nièce de la non moins célèbre Mme Dorus-Gras, possède une voix très-agile. — M. Pfeiffer (pianiste) se distingue par un jeu très-net et une grande connaissance des répertoires classiques. M. Pfeiffer a terminé son concert par un opéra-comique de sa composition, *le Capitaine Roch*, qu'on a exécuté cet hiver dans plusieurs salons dilettantes, notamment chez Mme Orfila. — M. Henri Fournier (violoniste) d'un talent très-distingué, possède à un haut degré le talent de l'expression. Au concert de M. Fournier, la Société chorale de l'Odéon a exécuté une *Hymne à la France*, dont les paroles et la musique sont de M. de Tarade, et qui se recommande par un style aussi large que bien approprié à la grandeur du sujet. Le même soir, on a applaudi une des voix de contralto les plus vibrantes qui se puissent souhaiter ; ce précieux instrument appartient à Mlle Grabieri, une nouvelle venue dont vraisemblablement il sera beaucoup parlé. — M. Roger Sevy, très-expert dans l'art de bien dire une romance. — M. Albert Sowinski (compositeur) a fait applaudir plusieurs de ses œuvres, entre autres un *quintette*, une *tarentelle* et un chœur pour voix d'hommes, intitulé le *Retour des moissons*. — M. Kruger (pianiste) possède un jeu très-brillant et une sûreté d'exécution peu commune. — Mme Beguin-Salomon (pianiste), très-versée dans la musique de chambre. — M. Gleichauff (violoniste) est doué d'une grande puissance d'archet et semble voué au culte des maîtres. — M. Rembielenski (pianiste) a fait entendre plusieurs morceaux de sa composition qui ne manquent ni de style ni d'originalité. — M. Chaine et Mlle Joséphine Martin (violoniste et pianiste) ont donné avec le concours d'un orchestre une des plus brillantes soirées de la saison. — Mlle Anna Meyer (pianiste) n'a que onze ans et en paraît vingt-cinq par la manière pleine d'énergie dont elle attaque le clavier.

Pendant que nous serons sous presse, Mme Madeleine Græver donnera à la salle Erard une soirée musicale qui est destinée à faire sensation ; car on n'a pas oublié que Mme Græver occupait, il y a dix ans, à Paris, un rang élevé parmi les pianistes lorsqu'elle partit si regrettablement pour l'Amérique.

Mais arrêtons ici notre kirielle ; tenons-nous-en à la liste des meilleurs concerts, ne serait-ce que pour nous donner (en passant) un air d'optimisme et surtout gardons-nous de l'ambition démesurément folle de pousser jusqu'au numéro 67.

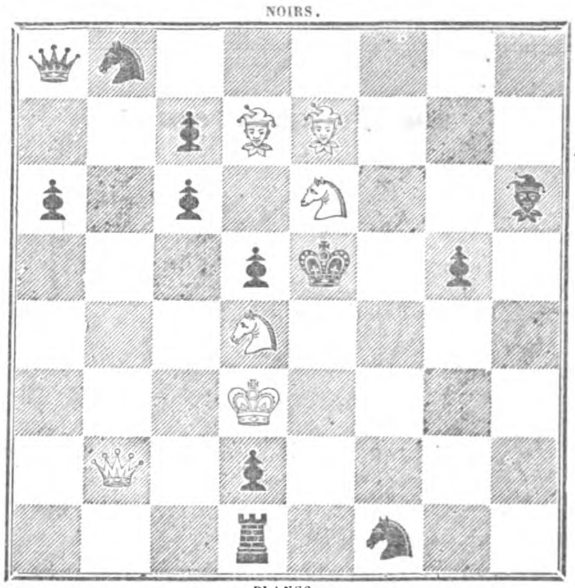
ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

Problème numéro 34

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 32.

Blancs.	Noirs.
1. C 2e D échec à la déc.	1. D 5e R
2. D 8e D	2. T pr D (A)
3. C 3e FR	3. Coup quelconque.
4. C ou F éch. et mat, suivant le coup choisi par les Noirs.	

(A)

Blancs.	Noirs.
	2. F c CD
3. CD 4e D échec.	3. R 3e D
4. P 5e CD éch. à la déc. et mat.	

Solutions justes du problème n° 31. Sauge, aspirant de marine, à Brest; Alfrédy à Sorèze. MM. Menendez ; Fabrice ; Lemaitre, à Chartres ; A. de Felsberg ; Mobille, au Havre ; F. et P. Collet, à la Flèche ; Cercle Philharmonique de Langon ; Létanche, à Bordeaux ; Café C. Maderni, à Lyon ; Cercle rue Saint-Georges ; Dr L. Cadolini, à Besançon ; Auriger, Café Poujol, à Bédarieux ; Café Duclos, à Chambéry ; Cercle d'Orléans ; docteur Revel, à Saint-Omer ; Visto ; Misselieux ; H. Frau ; Café Frascati, à Louvain ; P. Duclos : Cercle de la Broquette, à Marseille ; Verviers ; A. Aulit ; Duchâteau ; A. Collomé ; colonel Silvestre ; E. Deneuville, à Arras ; Fraiche ; Café de l'Opéra, à Nancy ; J. Revel, à Saint-Omer ; Cercle de l'Union, à La Ferté-Bernard ; E. Frau ; Marsolleau, à Brest ; L. Griveau ; Cercle du Commerce, à Chatellerault ; Café des Halles, à Surgères ; Alfred D., à Brest ; Th. Bonjean ; Café-Divans, à Limoges ; un abonné d'Ornaisons ; H. Lacoche, à Pontoise ; Hénon ; J. Laugé, à Béziers ; Vidal, adjudant-major ; Café de la Poste, à Genève ; Cercle de Forbach ; F.-G., à Grasse ; L. Rosati, à Spezia ; les quatre de Bernis ; Café Astre, à Sigean ; de Riberot,

Solutions justes du problème n° 32. MM. A. Aulit, à Mons ; L. A. Jumin, à Bordeaux ; Cercle des Echecs d'Angers ; Café Divans, à Limoges ; Cercle d'Orléans ; B., Cercle de l'Union, à la Flèche ; Romero, à Cordoue, Espagne ; D. Rapp ; Fraiche.

Correspondance.

M. Fabrice. — Assurément, monsieur, ce premier-né, que j'ai examiné avec beaucoup d'intérêt, donne de grandes espérances. L'idée du problème est ingénieuse et suffisamment cachée. Peut-être y a-t-il un léger abus de forces du côté des Blancs : ainsi le Cav. qui se trouve à 3e FR pourrait être supprimé sans inconvénient. Je vous recommande, comme d'admirables modèles, les numéros 32, 33 et 34.

M. Wallet. — Le problème n° 105 de la *Nouvelle Régence*, est exactement posé. La *Stratégie raisonnée des ouvertures du jeu d'Echecs* est en cours de publication. L'ouvrage aura entièrement paru à la fin du mois de mai, et se vendra, je crois, 12 francs ; mais vous pouvez, dès aujourd'hui, vous procurer les livraisons déjà publiées, qui sont au nombre de vingt-quatre. Je n'ai pas encore reçu le nouveau livre de Jaenisch, *les Mathématiques des Echecs*, qui a paru dernièrement à Saint-Pétersbourg. Dès que je serai renseigné, je vous tiendrai au courant.

P. JOURNOUD.

CHRONIQUE INDUSTRIELLE

APPAREILS DROUOT ET Cie POUR LA PANIFICATION

Au temps de progrès où nous vivons, en plein dix-neuvième siècle, après l'application de la vapeur à toutes les fabrications, quand on a inventé les chemins de fer et le télégraphe électrique, une seule industrie est restée stationnaire : c'est la boulangerie.

La farine est encore pétrie à bras, comme on le faisait il y a deux mille ans, bien que la panification, accomplie par ce travail pénible, soit sujette à de grandes imperfections.

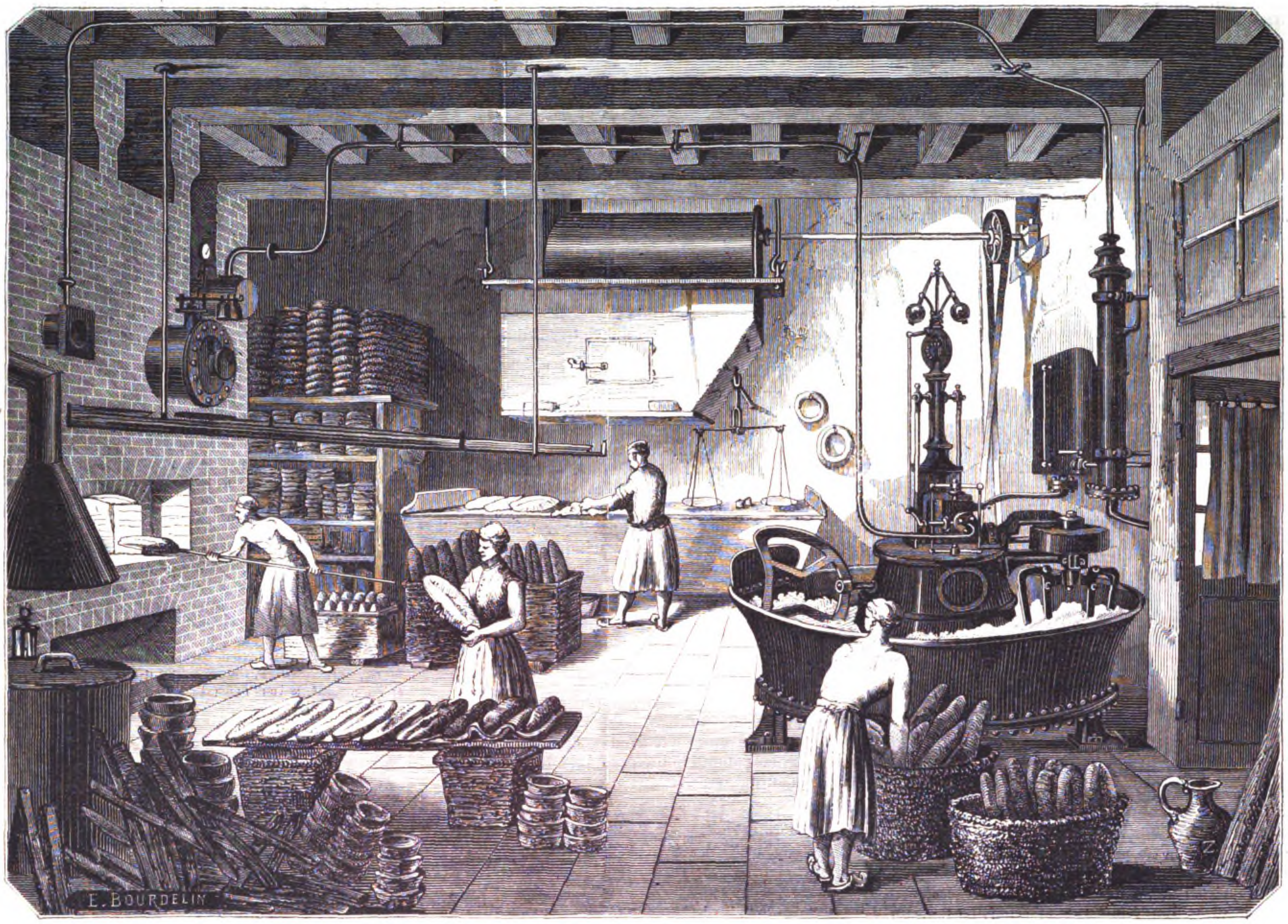
Les ouvriers boulangers sont condamnés à un labeur excédant les forces humaines, dans une atmosphère d'autant plus insupportable, que les fournils, presque tous installés dans des sous-sols ou arrière-boutiques, sont généralement privés de moyens suffisants d'aération.

On a inventé, pour remplacer le pétrissage à bras, les pétrins à manivelle. La difficulté n'était pas vaincue ; le travail de l'homme ne faisait que changer de nature ; d'ouvrier il devenait manœuvre. Il se fatiguait autant et, par amour-propre, préférait l'ancienne façon de pétrir.

Depuis environ trois années, M. Drouot un des boulangers les plus expérimentés de Paris, s'est appliqué à procurer à ses confrères une force motrice qui résout le problème. Il a créé le pétrin à vapeur. Le principe de son invention est simple et devait tout naturellement venir d'un homme éclairé par une longue pratique.

Les fours de boulangers, chauffés à un degré très-élevé, laissent échapper par les *ouras*, avec la fumée, une énorme quantité de calorique. C'est cette chaleur jusqu'alors perdue que M. Drouot a su utiliser. L'intelligent inventeur place juste au-dessus des ouras, et sans rien changer à la construction du four, deux bouilleurs et un générateur dans lesquels il arrive facilement à obtenir une pression de cinq à sept atmosphères, et une force de plusieurs chevaux vapeur.

Ce système fonctionne depuis un certain temps, sans publicité et sans éclat, dans une boulangerie de Paris. De fréquentes expériences ont permis de perfectionner l'appareil. Aujourd'hui le succès est certain ; M. Drouot est désormais assuré de sa force motrice. Il a de plus combiné une machine pétrisseuse dans la-



GRANDES INDUSTRIES FRANÇAISES. — Appareils Drouot et Cᵉ, pour la panification. — Fournil de M. Courcier, rue Saint-Maur, à Paris.

quelle sont appliqués tous les principes de la panification.

Notre dessin représente le fournil de M. Courcier, rue Saint-Maur à Paris. On remarque à gauche le four avec son générateur. Le pétrin mécanique, placé de l'autre côté, consiste en une auge annulaire dont une colonne creuse en fonte occupe le centre. Cette colonne sert d'assise à une petite machine à vapeur, aux organes qui transmettent le mouvement à une fourchette et à une hélice qui tournent, l'une horizontalement, l'autre verticalement dans l'auge. La fourchette produit l'homogénéité de la pâte dans la *frase* et la découpe constamment. L'hélice l'étire et la souffle dans les conditions les plus rigoureuses de l'art. Ces deux organes font leur mouvement rotatif sur place, tandis que l'auge tourne autour de la colonne, et leur apporte ainsi les matières panifiables. La vitesse du mouvement rotatif de l'auge, est calculée de manière à ce que la pâte ait un temps de repos suffisant pour sa bonne confection, entre chaque manipulation.

Au-dessus de l'auge est établi un réservoir d'eau froide qui peut être chauffé instantanément par la vapeur. Un robinet laisse couler l'eau nécessaire. Un tube indicateur règle la dépense. La farine, arrivant dans le pétrin en traversant une bluterie, mise en mouvement par le moteur, se trouve divisée et absorbe l'eau promptement. Dix ou douze minutes suffisent à la pétrissée qui se fait sans efforts, sans évaporation et sans perte de farine. La pâte est rendue à point parce que l'on peut *bassiner* ou remettre de la arine. La machine ne se fatigue pas comme l'ouvrier qui, n'ayant plus qu'à surveiller la confection de la pâte, peut y appliquer toute son intelligence. Il n'est plus indispensable qu'il soit jeune et vigoureux. Au contraire, l'ouvrier ayant une longue pratique sera préféré au lieu d'être, comme par le passé, prématurément mis à la retraite.

Dans ce nouveau mode, qui ne le cède en rien au pétrissage à bras, on obtient sans difficulté et surtout sans inquiétude, cette conduite des levains, cette fermentation alcoolique de la pâte qui a toujours réclamé tous les soins des ouvriers pétrisseurs. On sait que le levain manqué compromet le travail de toute une nuit et souvent le rend impossible.

M. Pommier, ancien rédacteur en chef de l'*Echo agricole*, qui avait une si grande autorité dans les questions d'alimentation, avait approuvé l'invention de M. Drouot. Voici ce qu'il écrivait dans le numéro de son journal du 30 octobre 1861 : « Utiliser la chaleur du four pour obtenir une force motrice suffisante, c'est l'introduction dans le fournil du pétrin mécanique; c'est l'affranchissement, au profit du maître, des caprices des ouvriers pétrisseurs; c'est l'amélioration du sort de ceux-ci, déchargés désormais du travail le plus pénible qui existe; c'est l'ordre dans le fournil et la propreté si réclamée dans la fabrication du pain; c'est la dignité de l'ouvrier, pouvant consacrer, sans fatigue, toute son intelligence à la confection de la pâte.»

M. Louis Lebaudy, ancien gérant de la boulangerie centrale, a publié récemment une brochure intitulée : *la Vérité sur la Boulangerie*; et, le premier, il a fait connaître le système Drouot. Avec une entière confiance dans le résultat, il a encouragé l'inventeur dès le principe et a contribué aux perfectionnements de son appareil. Dans son ouvrage, M. Lebaudy affirme que le problème est résolu et que le pétrissage mécanique peut et doit enfin remplacer le pétrissage à bras. Quatre des principaux boulangers de Paris, praticiens des plus expérimentés, ont adopté le nouveau système. Ils ont tourné le dos à la routine que suivait la panification. Devant le témoignage de gens aussi compétents, devront naturellement disparaître les préventions qui font ordinairement obstacle à tout procédé nouveau.

ÉMILE BOURDELIN.

RÉBUS.



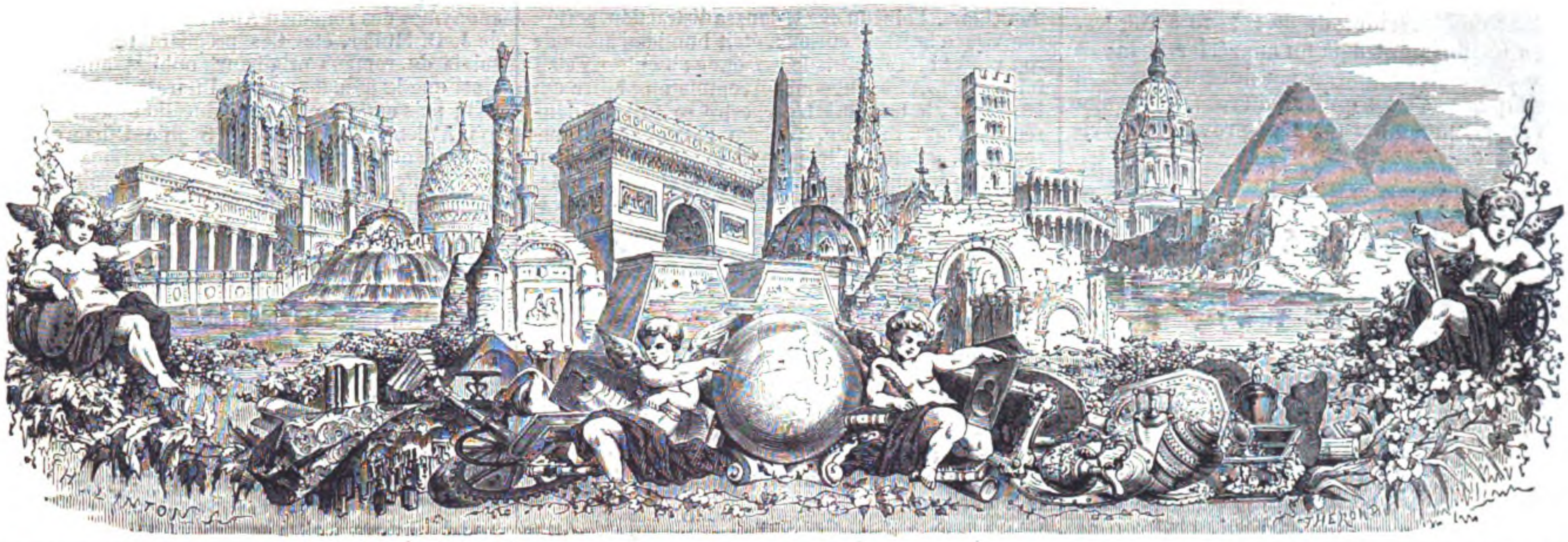
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Nul à l'épreuve des belles, n'a sa vue, ni ses mains à celle de l'or.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cⁱᵉ, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 264. — 3 Mai 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.
Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE DU NUMÉRO

—

TEXTE



Le général Ulysse S. Grant, commandant en chef les fédéraux à la bataille de Pittsburg.

SOMMAIRE DU NUMÉRO

—

GRAVURES

Le MONDE ILLUSTRÉ, qui tient à honneur de ne donner que des dessins rigoureusement inédits, et qui ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit de se procurer les documents nécessaires pour tenir ses lecteurs au courant des actualités qui les intéressent, vient de prier M. Pierre Blanchet, son correspondant de Marseille, de se rendre à Naples.

Nos abonnés ont déjà pu apprécier le talent de ce dessinateur chargé par nous de prendre les croquis des fêtes qui signaleront le voyage de Victor Emmanuel dans les provinces méridionales de l'Italie.

COURRIER DE PARIS

Voici qui sera difficile à raconter... essayons :

Savez-vous pourquoi et comment le fils du riche banquier viennois M... a épousé, il y a un mois, sa jolie mais pauvre cousine Charlotte S... V... de Paris?

Là est le curieux !

Posons rapidement d'abord ce qui est des *faits*. Viendra ensuite le point délicat : la cause de l'entraînement aussi brusque qu'imprévu du baron pour celle qu'il avait d'abord dédaignée...

Des deux frères M..., l'un a fait une grande fortune en Autriche, — l'autre n'a pu que végéter à Paris.

A Vienne il y a un fils de trente ans, — à Paris, une fille de vingt-deux : la Charlotte en question.

Cette Charlotte est physiquement ravissante, toute la fraîcheur, les opulents cheveux, les dents parfaites, la santé et l'*appétissant* d'une Allemande, — avec toute la grâce, le charme et le *savoir être* de la Parisienne.

Le père de Vienne avait dit à son fils :

« — Charlotte est pauvre, mais c'est au moral comme au physique une charmante créature. Tu pourrais être heureux avec elle... et puis enfin, c'est ta cousine! Donc, si elle te plait, bien qu'elle n'ait pas de dot, tu pourras l'épouser, sans que j'y mette obstacle.

Mais le fils viennois était plus banquier que son père, et il désirait faire un mariage d'inclination... avec quelques millions. De sorte qu'il y a deux ans, lorsqu'il vint à Paris, et vit pour la première fois sa cousine, il la trouva jolie, aimable... mais...

Mais la façon prodigue dont l'avait dotée la nature ne lui fit point oublier que sa seule dot était là; de sorte qu'il dit à son père que tout bien examiné (il voulait dire *pesé!*), il persistait dans son désir d'épouser la fille du riche israélite Ham... de Berlin, — laide et hargneuse, mais dont la cassette avait des yeux superbes!

Seulement cette Déborah était encore un peu jeune, et il fallait attendre 1864 ou 1865.

Les choses étaient dans cet état, lorsque, l'été dernier, le jeune banquier Wilhem M*** vient au Rhin, à Bade. Le soir même de son arrivée, il y avait bal à la Conversation. Il s'habille, se fait beau, comme on dit... (façon de parler!) et va au bal. Il faisait une chaleur suffocante, et il y avait foule. Après avoir difficilement visité les salons, las, épuisé, il cherche un siége, et ne trouve que ceux qu'ont momentanément laissés vides les danseuses. Des écharpes, des éventails, des bouquets les encombrent; il n'en voit qu'un à peu près vide : un mouchoir le garde. Wilhelm harassé enlève le mouchoir et s'assied, pensant remettre les choses en l'état pour le retour de la danseuse inconnue, après s'être un moment reposé.

Il regarde ceux qui passent, ceux qui dansent; il aperçoit, franchissant la porte du grand salon rouge décoré dans le goût louisquatorzien, une jeune fille en blanc valsant avec un officier badois, et il croit reconnaître... Il se lève brusquement, cherche, en se dressant sur la pointe des pieds, en penchant sa tête deçà et delà, à voir passer le groupe à travers la foule, et préoccupé, distrait, il porte à son visage le mouchoir trouvé sur le siége voisin...

Soudain ses traits reflètent une expression indéfinissable; ses yeux se ferment à demi, ses narines se dilatent, il rougit, il est oppressé. C'est avec une sorte de brusque délire qu'il respire ce mouchoir de fine batiste bordé d'un petit entre-deux à jour. Qu'était-ce donc? ce mouchoir avait-il reçu l'aspersion de quelque parfum favori du jeune banquier viennois? s'agissait-il d'extrait de Portugal, de violette, de benjoin, de lilas, — ce parfum que nul chimiste n'a encore pu mettre en fiole, — de géranium de Perse, de peau d'Espagne, de nar, ou d'*aqua-verde?* non! Ce n'était là nul parfum marchand. Quoi donc alors?

Eh bien, c'est à vous de m'aider! N'ai-je pas dit qu'il faisait une chaleur suffocante? les danseurs ruisselaient. Les danseuses arrêtées recouraient à leur mouchoir... Celui qu'avait, dans sa distraction, porté à son visage le jeune curieux, était humide encore de son récent office. Toute la personne absente s'y était imprégnée... et ce fut pour lui comme un philtre qui le pénétra, le troubla! L'orchestre se tut, la danseuse revint à sa place, Wilhem l'attendait anxieusement... « Sera-t-elle jeune? jolie? » se disait-il tout enivré. Jeune et jolie... oui! car c'était Charlotte, sa cousine!... — La jeune fille sans dot, — allez-vous objecter? Qu'importait désormais! Wilhem oubliait ce détail, car l'amour venait de s'inoculer en lui. Elle approche, voit sa chaise, cherche son mouchoir, trouve son cousin qui :

> . . . . . par l'odeur alléché,
> Lui tint à peu près ce langage :

« O Charlotte, je t'adore, etc. » Charlotte ne fut point tigresse ! Ce qui me resterait à vous dire est si prévu, que mieux vaut passer à un autre récit, — lequel pourrait être celui de la passion du roi Henri III pour Marie de Clèves, passion née d'un incident analogue à celui-ci, mais plus difficile encore à raconter...

Le soleil s'est retiré des secondes courses du printemps, à l'Hippodrome de Longchamp, livrant l'intérim à la pluie. La foule des curieux s'était donc abstenue, bien que dans l'après-midi le ciel fût passé à la clémence, laissant au Bois une verdeur tendre et parfumée, une fraicheur délicieuse... et perfide en rhumatismes. La *Société d'Encouragement*, fidèle à son programme plus que le soleil au zénith visible, a pu voir sa rente annulée, mais elle n'a trouvé nulle défection chez ses membres. J'avoue que je m'intéresse à ses recettes depuis la lettre publiée par les honorables commissaires des courses: MM. Greffulhe, de Noailles et de la Rochette, lesquels ont expliqué au profane que la société n'est point constituée dans un but de spéculation privée, et que loin de faire le moindre bénéfice, elle consacre au contraire, avec un noble désintéressement, au développement et au progrès d'une institution toute nationale, non-seulement l'argent prélevé sur le public payant, mais encore les cotisations annuelles des 600 membres dont elle se compose au *Jockey-club*. Or, le premier élément du succès de ses courses, c'est la clémence de l'élément aérien!

Ainsi, cette seconde journée n'a rien revu de ce *parterre* de femmes *émaillé* de riantes toilettes, dignes produits d'un printemps précoce et floral. Les tribunes étaient vides, l'Hippodrome désert, n'offrant çà et là que ces petits groupes d'intrépides qui font mieux ressortir l'absence générale. C'est qu'il n'y a rien comme la pluie pour effrayer les foules, et lorsque le maréchal Lobau, par une initiative plaisante, et restée célèbre, remplaça les sommations et les *assommations*, un soir d'émeute, par l'impitoyable jet de dix pompes vigoureusement alimentées, il savait combien ces pompes spirituelles, bien que ridicules, feraient rapidement et utilement le vide.... C'est qu'il n'y a pas de foule qui s'obstine contre une averse.

Le total des prix à disputer était de 27,000 fr. Les vainqueurs ont été *Peau rouge* à M. A. Schikler, pour 2,000 fr., — *Tolla* à M. le baron de Nivière, pour 4,000 fr., — *Gemma*, au même, pour 4,000 fr., — *Palestro*, au même, pour 15,000 fr, (Grand prix de l'Impératrice). — *Blanchette*, au prince Demidoff, pour 2,000 fr , bien nommé prix de Bagatelle... — Demain dimanche, troisièmes courses. Puisse le soleil la voir de sa prunelle étincelante!

C'était fête aux Champs-Elysées, jeudi dernier : 1er mai, une date charmante! Ouverture du fameux *musée Campana* au palais de l'Industrie, stupéfaction du public à trouver un tel amas de trésors! — et reprise des brillants concerts du soir, sous la direction de notre confrère Ch. de Besselièvre.

Peu de jours auparavant l'Hippodrome avait rouvert ses barrières en présence des ambassadeurs japonais, et la fête avait été superbe. — Voilà le règne des Champs-Elysées et du Bois de Boulogne qui recommence, date délicieuse de l'année, où la nature semble plus belle après une longue privation, et les plaisirs renfermés de la mauvaise saison. Paris est encore au complet, la dispersion ne commence guère qu'en juin. On jouit *encore* de certains plaisirs de l'hiver, — on a *déjà* ceux de l'été..., c'est charmant!

Une personne respectable, qui a consacré sa longue et laborieuse existence à des travaux d'éducation de morale, de pédagogie, destinés à son sexe, Mlle Ulliac Trémadeur, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans. Elle était en dernier lieu directrice du *Journal des jeunes Personnes*. C'était la fille du colonel de génie Ulliac, et dès l'âge de vingt ans elle avait débuté dans les lettres par des traductions anonymes des romans d'Aug. Lafontaine, de Campe, de J.-G. Muller, etc. Ces premiers travaux furent suivis de romans originaux oubliés aujourd'hui, ainsi que le pseudonyme de Dudrezène qui les couvrit; puis enfin de livres d'éducation qui ne le sont pas. Ardente Bretonne, Mlle Sophie Ulliac coopéra activement à la rédaction du *Lycée armoricain*, qui était honoré de la collaboration du plus illustre des bretons littéraires : Chateaubriand.

Vers 1820 commença la série de ses travaux d'éducation ou de romans et histoires de morale. Nous citerons parmi ces œuvres *Claude Bernard*, qui obtint un prix de l'Académie française. Elle eut une part active dans la publication intitulée : *Bibliothèque de la jeune fille*, y abordant avec bonheur jusqu'aux sciences mondaines : l'histoire naturelle, l'astronomie, la météorologie, la botanique, etc. Son nom s'est pendant quarante ans attaché à toutes les publications, à tous les journaux d'éducation féminine. Charles Nodier dit de Mlle Ulliac Trémadeur : « Ses livres ont un parfum de morale et de sagesse; son style attrayant ne convient pas moins aux grandes qu'aux petites personnes. » On trouve sur cette honorable femme-auteur un intéressant et très-minutieux article dans l'excellent ouvrage de J.-M. Quérard, un des écrivains les plus utiles (et les moins récompensés!) de ce temps-ci : *la France littéraire*, ou dictionnaire bibliographique, etc., (épuisé, rare).

Une question, ou plutôt une exclamation jetée récemment au courant de la plume, et sans prétention à solution scientifique ou autre, nous vaut la lettre suivante. Certes, le début est un peu cru .. un chat y est un chat, et madame, ainsi prévenue, pourra prendre son flacon ! Mais, en résumé, il n'y a là aucune inconvenance, et il n'est pas de duchesse qui ne soit exposée, pour peu qu'elle mette le pied, ou même le simple nez dehors, à voir ce dont notre correspondant veut parler. Cet avis placé en tête de l'explication, comme un bouclier pour parer aux reproches, voici la lettre de « l'abonné » :

« Monsieur,

» Dans votre *Courrier de Paris* du 19 avril, en parlant des courses de la Marche, vous faites cette question :

« Pourquoi la poussière sent-elle la vanille? »

» J'y trouve cette réponse plus que *prosaïque* parce qu'elle est malpropre : « C'est parce que la poussière des grandes routes contient du... du... enfin ce que laissent tomber les chevaux. » *Shoking!*

» Ne vous récriez pas; mais ordonnez à votre cuisinière de faire bouillir de l'avoine dans du lait, et de vous préparer une crème avec ce lait. — Vous y trouverez un parfum de vanille très-prononcé.

» Donc, étant donné que l'avoine sent la vanille (ce que j'ai reconnu par moi-même quoique je n'en fasse pas ma nourriture habituelle), je puis admettre que ce parfum reste à l'état fixe dans les produits que les chevaux sèment à chaque instant sous nos pas. Je suppose que l'ammoniac s'évapore rapidement et que la matière desséchée se divise à l'infini dans la poussière des routes, par l'effet mécanique du roulement des voitures, soulevant la poussière que le vent aussi se charge de répandre dans l'air, qui se trouve ainsi étrangement parfumé.

» En dehors de cette explication, on pourrait dire qu'il y a parfois d'étranges analogies entre l'odeur des parfums les plus recherchés et celle des produits réputés les plus nauséabonds. J'en ai fait parfois la remarque soit à la campagne, près des mares fétides, soit en assistant à certaines manipulations chimiques.

» Je dois vous dire, en terminant, que je ne suis ni un savant, ni un parfumeur... bien que cette dernière profession me semble, par les temps actuels, infiniment plus productive que celle de savant. Comme ma lettre n'attaque personne, ni même un préjugé, permettez-moi de vous soustraire à la lecture d'un nom tout à fait inconnu, digne de l'être, et sans lequel je me dis, monsieur, etc. »

Or, cette lettre, nous la lisons à côté d'une grosse touffe de lilas, et dans l'exquis parfum qu'elle exhale nous trouvons, selon la théorie de notre correspondant, une assez vive analogie avec... avec... une fuite de gaz! Eprouvez.

Un journal qui, comme le *Monde illustré*, jouit d'une grande publicité, doit se préoccuper de toutes les couches sociales ou intellectuelles qu'il

traverse. Que la *Revue des Deux-Mondes* ne songe qu'aux lecteurs *di primo cartello*... cela est forcé! Mais nous qui avons pour abonnés, pour lecteurs toutes les variétés du goût, de la curiosité, tous les degrés de l'instruction, — ensemble de personnages, de personnes et de gens que nous semble bien représenter une grande maison de location parisienne, depuis la loge jusqu'à la mansarde, en passant par tous les étages si diversement occupés, — le mieux est assurément de s'adresser tantôt aux uns, tantôt aux autres, par une grande variété de matières et de ton.

Il nous est, par exemple, bien prouvé que s'il est des lecteurs qui aiment les avis, les annonces, les circulaires cocasses ou absurdes, voire même les calembours... il est aussi une couche d'abonnés qui s'intéressent aux choses d'art, de littérature, de curiosité savante. L'article mode ravit cel es-ci, le petit scandale délecterait celles-là! L'un veut qu'on lui parle courses,.. l'autre botanique... Le nombre de ceux qui veulent être amusés dépasse celui des lecteurs qui demandent qu'on les instruise. La fable du *Meunier, son fils et l'âne* reste donc la leçon continuelle du chroniqueur, qui n'en peut sortir qu'en faisant ceci : se résigner à ne pouvoir plaire à tous, pour essayer de plaire un peu à chacun. De là le besoin de variété, les excursions çà et là, les flâneries de plume dans les sujets les plus disparates.....

— L'affaire du livre rare de Cardenus prouve bien qu'il y a une classe de lecteurs pour ces sévères mais attrayantes spécialités. Il faut équitablement servir ces délicats, après l'anecdote écrite en vue d'autres appétits intellectuels, de curiosités plus confiantes. Nous dirons donc à ces amateurs qu'il paraît depuis peu deux petits recueils qui pourront leur procurer des renseignements utiles, ou leur causer des plaisirs variés : l'un est *le Chasseur bibliographique*; — l'autre, *l'Amateur d'autographes*. Le premier, publié par M. François, libraire-expert, est une curieuse revue bibliographique, littéraire, critique, anecdotique (et à bon marché!), rédigée par une société de bibliographes et de bibliophiles. On y trouve des révélations, des recherches, des nouvelles spéciales qui ne sauraient se produire ailleurs, et auxquelles nous avons eu récemment recours. Nous y voyons cette fois qu'à la vente Labédoyère, les numéros suivants du catalogue, concernant des exemplaires exceptionnels, ont atteint des prix qui surprendraient bien les lecteurs assidus du *Tintamarre*. Le *Dictionnaire de Bayle* (n° 2,680) a été vendu 1,025 fr. — Le *Nobiliaire de Bretagne* (n° 2,639), 1,050 fr. — *Les Mille et une Nuits* (n° 1,624), 1,209 fr. — *Daphnis et Chloé* (n° 1,355), 1,210 fr. — Le *Regnard* (n° 1,293), 1,300 fr. — Le *Nouveau Testament* (n° 5), 1,900 fr. — Le *Buffon* (n° 189), 1,295 fr — Le *Breviarium* (n° 23), 4,000 fr.; — et l'*Adonis* (n° 1,033), 9,025 fr.!!—Le *Chasseur bibliographique* de M. François contient dans son dernier cahier diverses curieuses anecdotes littéraires auxquelles nous renvoyons les gourmets.

L'*Amateur d'autographes* paraît deux fois par mois, depuis le commencement de l'année courante. L'éditeur est M. Gabriel Chavaray, frère du fameux marchand et expert en autographes. Ce recueil est très-intéressant, et nous aurons parfois à lui faire aussi de curieux emprunts. La petite moisson peut même commencer dès aujourd'hui par quelques faits. Nous y voyons, par exemple, qu'une lettre de l'Arioste a été vendue 360 fr., et une de Lesage, le Boulonnais, auteur de *Gil Blas*, 550 fr.!—La lettre de Balzac traitant de sa propre biographie, et dont nous avons récemment donné un extrait, a été payée 62 fr. par M. Jules Sandeau. — Une lettre dans laquelle Gœthe remercie Louis XVIII de l'avoir nommé officier de la Légion d'honneur, 57 fr. (commission du célèbre compositeur francfortois Ferdinand Hiller). — Une signature de la Bruyère, 60 fr. - Une lettre des plus cyniques et des plus curieuses de Fréron, 51 fr. (à M. Charles Monselet, son récent historien au *Constitutionnel*).—Le dernier numéro de l'*Amateur d'autographes* contient un morceau très-osé, très-curieux : c'est une plaisante *parodie* des biographies de Virgile, dont le but est de «tourner en ridicule les lieux communs dont nos dictionnaires biographiques abondent, les phrases banales que l'on applique invariablement à toutes les célébrités d'un même genre, et qui donnent l'apparence d'un cliché littéraire à la plupart des articles dont se composent ces livres. » L'auteur de cette spirituelle boutade est un de nos écrivains les plus qualifiés, qui s'est dérobé cette fois sous le pseudonyme rébarbatif de Jacob Freinshémius.

Dans l'ignorance où nous sommes du ton dans lequel notre collaborateur musical jouera son article sur *la Fille d'Egypte* de M. Jules Beer; ne sachant s'il aura des bémols ou des dièses à la plume, si son opinion sera du mode majeur ou mineur, et ce que son style choisira pour épigraphe entre l'*amoroso* ou *le furioso*, nous ne pouvons que hasarder quelques lignes relatives, au jeune maestro qui signe un de ces noms qu'on doit porter vaillamment, — ou en être écrasé. En effet, M. Jules Beer est fils d'un grand astronome, et double neveu d'un grand poëte et d'un grand compositeur : Michel Beer et Meyer-Liebman Beer, ou plutôt *Meyerbeer*.

Guillaume Beer, riche comme banquier, fut surtout célèbre comme collaborateur de l'illustre Maedler, avec lequel il composa cette fameuse *carte de la lune* en quatre feuilles (Berlin, 1829-36), la meilleure qui soit, et qui fit nommer l'un des auteurs directeur de l'observatoire de la capitale prussienne, puis de celui de Dorpat en Russie. — On sait que Michel Beer, bien que mort fort jeune, fut un des grands poëtes dramatiques de la moderne Allemagne; son *Paria* et *Struensée* sont connus en France autant que les œuvres de Schiller. Quant à Meyerbeer, nous n'en parlerons pas, car il complète avec un aveuglant éclat cette trinité d'illustrations qui montrent combien M. Jules Beer avait de qui tenir! Avant de se produire par *la Fille d'Egypte*, le jeune dilettante s'était déjà essayé par quelques opérettes jouées avec succès dans des villes d'eaux, au Rhin. Cette fois, c'est M. Jules Barbier, le collaborateur de Meyerbeer pour le poëme du *Pardon de Ploërmel*, qui a fourni au neveu les paroles dont le sujet a été emprunté à la *Carmen* de Mérimée. C'est tout ce que nous pouvons dire... la critique spéciale ayant, sur la première représentation, des droits respectés, – réserve faite de la liberté d'opinion et d'appréciation accordée ensuite à chaque rédacteur d'un journal qui n'a point la revêche prétention de représenter l'absolu d'un corps de doctrines.

CORRESPONDANCE. — M. le comte Henri d'Arcoz, ancien consul général d'Espagne, nous écrit pour nous dire que ce n'est pas lui, mais bien son frère, le chevalier José d'Arcoz, attaché d'ambassade, qui assistait aux matinales obsèques de M. Raymond Dusollier, et qui a conséquemment la *prime* d'affection laissée en souvenir à ses amis matinaux par l'ancien administrateur des Douanes.

— Autre lettre sur ce même sujet! Mme Pauline J.... née Mar... nous prie de dire, tout en n'achevant pas son nom, qu'arrivée à la maison mortuaire un quart d'heure après le départ du convoi, elle a néanmoins été convoquée, la semaine suivante, par M. Stanislas Barny, beau-frère du mort, pour toucher chez le notaire le petit legs indiqué pour les exacts, — mais qu'elle n'a pas cru devoir accepter, n'ayant pas signé sur le livre de présence, fermé à 6 heures 10 minutes du matin.

— A M. G. D. *abonné*... S. G. du G! : — Nous regrettons, monsieur, de ne pouvoir donner notre publicité à la découverte que vous signalez. Ce n'est pas la première communication de cette sorte qui nous est faite; nous pensons que ces sortes de spéculations ne sont pas de celles qu'un journal du *ton* qu'on s'efforce de donner à celui-ci doive propager.

Les journaux grecs sont remplis du récit des pompeuses funérailles qui ont été faites à Athènes au très-honorable sir Thomas Wyse, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la reine d'Angleterre, Chevalier-Commandeur de l'ordre du Bain, Conseiller privé de la Couronne, etc., etc., marié, comme on sait, à la fille de Lucien Bonaparte, la princesse Létizia. Ces funérailles ont été l'objet d'un long programme publié à Athènes par l'autorité chargée de son exécution.

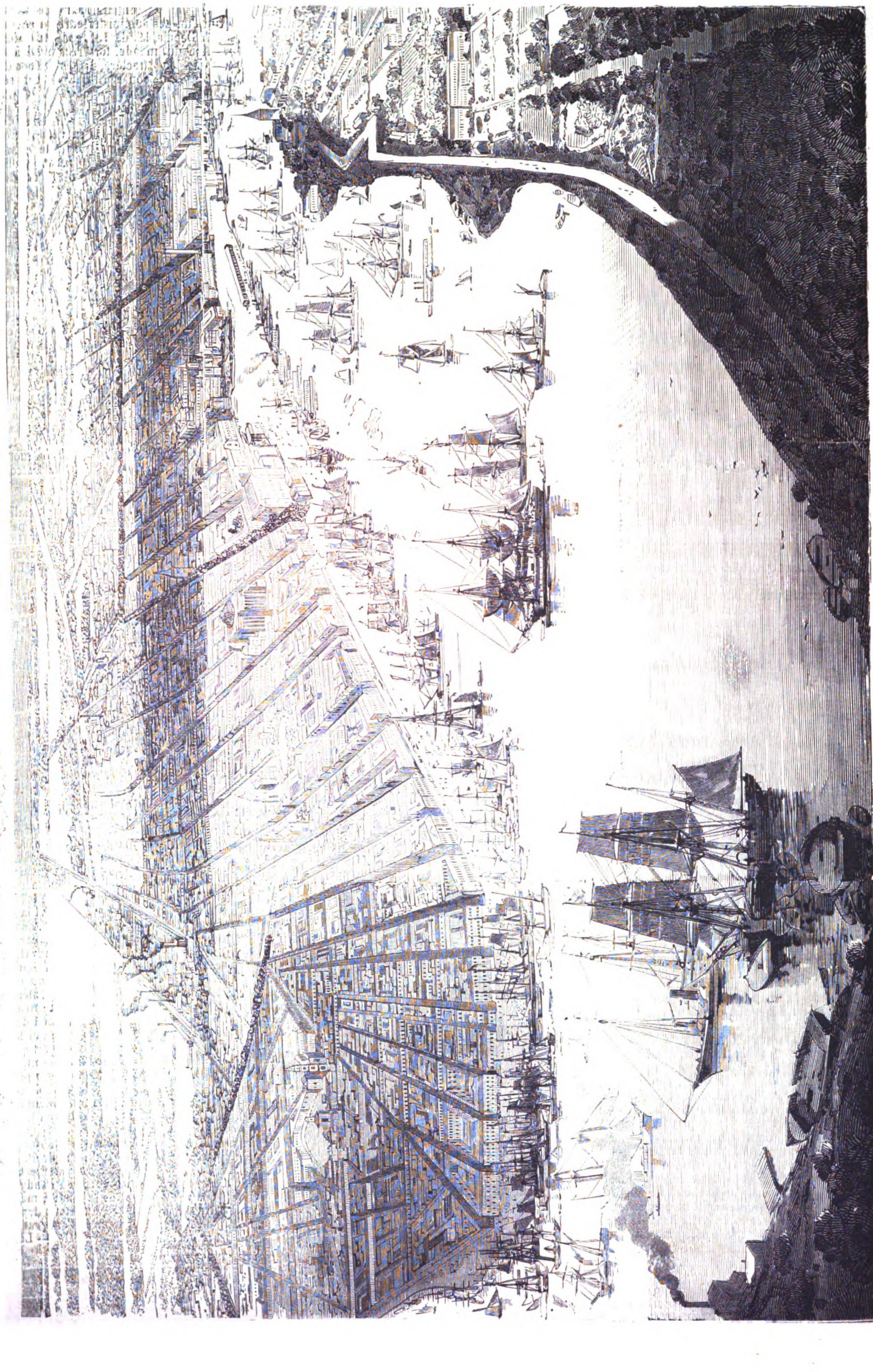
La mort de M. de Lagrené, notre ancien ambassadeur en Chine, a causé cette semaine une douloureuse sensation dans la haute société parisienne. C'était un homme éminent dans ses fonctions, fort distingué dans le monde, et plein de cœur dans sa famille. Né à Amiens, en 1800, d'une ancienne famille—qui remonte à Jean de Lagrené, écuyer, en 1500, et aux seigneurs de Cavillon et de la Motte avant la réformation de 1666 — il avait fait de fortes études à Saint-Acheul... sans trop se souvenir plus tard du lieu, devenu suspect à la philosophie du temps Il se maria en Russie, à l'époque où il y était secrétaire d'ambassade Devenu ministre à Darmstadt, puis passé en Grèce comme plénipotentiaire, il se vit chargé, en 1844, de diriger l'importante mission envoyée en Chine pour sauvegarder les intérêts français. Le prix de ses services fut la pairie et le grand cordon rouge. En 1849, le département de la Somme l'envoya à l'Assemblée législative Son mandat expiré, il rentra volontairement dans la vie privée et devint l'un des administrateurs du chemin de fer du Nord. Depuis, M. de Lagrené était simplement un homme du monde, fort recherché à cause de la sûreté de son caractère, de ses formes courtoises et obligeantes, de son esprit cultivé et de ses nobles sentiments. Il fut un moment ce que, dans le sens anglais, nous appellerions le *lion* de Paris, à son retour de Chine; les princes et princesses de la cour ne pouvaient se rassasier de sa conversation nourrissante, pittoresque, imprévue, et le grand monde se disputait sa présence, à ce point qu'on eût mis volontiers sur les invitations à dîner ou de soirée. « *Nous aurons M. de Lagrené.* »

Depuis, la Chine s'est fort ouverte, et s'use... On nous l'a apportée par morceaux, et il y a des milliers de soldats qui en montrent les dépouilles, aussi opimes qu'au temps des pillards romains. M. de Lagrené avait conservé de sa mission dans l'Empire du Milieu le goût des voyages, et tous les étés on le trouvait au Rhin, avec une partie de sa famille, s'amusant de quelques louis éparpillés en florins sur les fallacieux numéros de la roulette. On le recherchait, on l'aimait dans les sociétés françaises et étrangères. On pouvait croire que sa constitution, qui était de celles qu'on dit « sèches et nerveuses, » promettait encore de longues années à son activité. Il est mort brusquement à soixante-deux ans, par suite d'un accident étrange. M. de Lagrené, nous raconte-t-on, se trouvait dans une voiture dont les chevaux se sont emportés; en sautant par la portière il est tombé debout... et de façon que les talons ont surtout porté; il en est résulté une commotion intérieure dont les conséquences l'ont fait succomber en quelques jours!

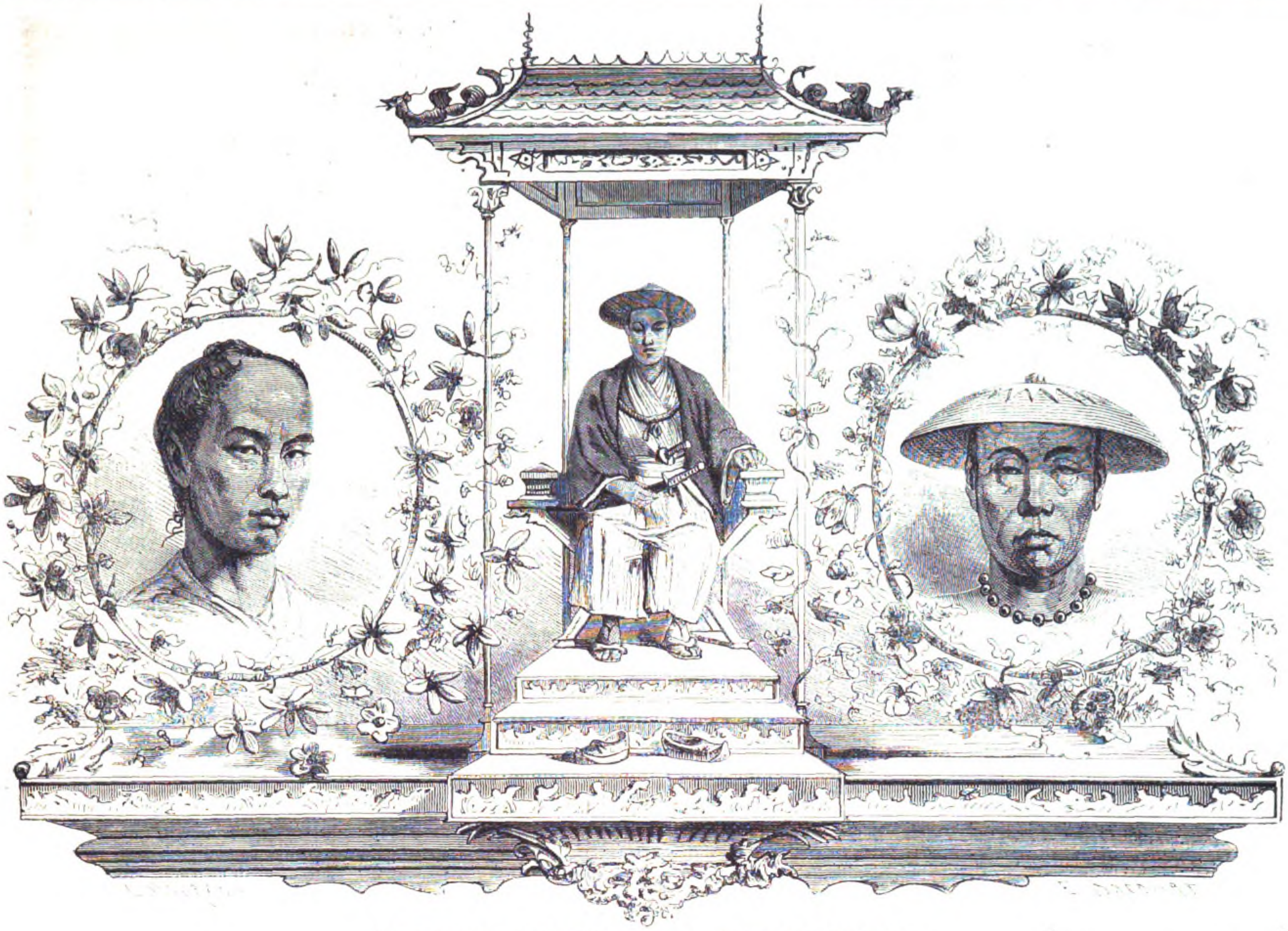
Autre mort, une illustration sociale : Henri Herbert, douzième comte de Penbroke, pair d'Angleterre, descendant d'un beau-frère de Henri VIII, l'homme aux sept femmes, et conséquemment au nombre considérable de beaux-frères. Lord Penbroke avait épousé en 1814 la veuve du prince sicilien Butera. Il a été longtemps célèbre par son immense fortune, ses fastueuses dépenses, son dandysme et quelques brillantes aventures. Une grande partie de cette opulence s'était envolée dans cette vie prodigue; lorsqu'il ne lui resta que. . six cents mille livres de rentes, il vint, philosophiquement, se fixer à Paris, « pour vivre, disait-il, plus aisément qu'à Londres, de privations. »

Ce dont lord Penbroke ne se priva pourtant point, ce fut les perruques! Hestor Roqueplan a fait quelque part l'histoire de l'assortiment spécial du noble insulaire, allant de la tête ronde du *malcontent* à l'échevelé le plus romantique. Tous les six mois, si l'on en croit notre spirituel confrère, lord Penbroke passait brusquement des cheveux longs aux cheveux courts, étant censé se les être fait couper, et suivant ensuite de semaine en semaine l'échelle des perruques simulant la crue naturelle des cheveux. Pour original, S. G. l'était fort, en sa qualité d'Anglais, et il fallait le reconnaître pour tel, en le rencontrant habillé comme un tout jeune homme, le chapeau sur l'oreille, la badine à la main, lorgnant le sexe faible dès qu'il lui semblait beau. Les villes fashionables d'Allemagne le connaissaient bien et la large vie qu'il y menait réjouissait les *gasthoffs*. A son retour à Paris on le voyait souvent au Bois, car, comme tous les vieux Anglais, il adorait le cheval, et avait, aux Champs-Élysées, des écuries magnifiques, qu'on allait visiter avec des billets, comme un édifice. Il s'est. pendant de longues années, fort intéressé à la danse, dans la personne de Mlle Sch... qui a éprouvé de cet intérêt quatre fois le fameux mal de genoux d'une danseuse illustre et mariée, ce qui légitimait parfaitement ses maux de genoux. On dit qu'il laisse 100,000 francs de rentes à celle qui put, pendant plus de 20 ans, lui offrir intimement ses perruques. La cave vaut 150,000 francs; le mobilier, les chevaux, les voitures, 800,000 francs. Homme d'esprit, de cœur, plein d'affabilité et de bonne grâce, lord Penbroke est fort regretté de ses amis. Quant à sa famille, elle se concentre en un unique héritier, puisqu'il meurt sans postérité du côté droit. Cet héritier est son propre frère : lord Sidney Herbert, homme politique d'un caractère sérieux, peu dandy, ancien secrétaire de l'amirauté et de la guerre, membre du conseil privé de la reine, représentant depuis 1832 du Comté de Wilt, propagateur de l'émigration européenne et protecteur éclairé des arts. — Lord Penbroke est mort à 71 ans.

JULES LECOMTE.



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Vue à vol d'oiseau de la Nouvelle-Orléans.



Types de serviteurs et d'officier japonais. (Croquis de M. Ch. Yriarte.



Matsdaïra-Yvrani-no-Kami, 2me ambassadeur japonais, entouré de ses officiers. (Épreuve photographique de M. Nadar.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Une grande bataille a eu lieu dans le haut Tennessee, près de Pittsburg-Landing. L'armée confédérée réunie à Corinth, et commandée par le général Beauregard, a quitté ses retranchements pour aller attaquer le corps d'armée du général Grant, campé sur les bords de la rivière Tennessee. La bataille a duré deux jours, et tous les rapports la représentent comme l'une des plus terribles qui aient jamais été livrées en Amérique. Le but des esclavagistes était de rejeter leurs adversaires de l'autre côté de la rivière; mais, loin de réussir, ils ont été obligés de battre en retraite et de se réfugier derrière les formidables retranchements qu'ils ont élevés autour de Corinth. Nous donnons le portrait du général Grant, qui commandait l'armée fédérale, et une carte des environs de Pittsburg-Landing.

Le général Ulysse S. Grant, né à Point-Pleasant, dans l'Ohio, le 27 avril 1822, fut admis à l'école militaire de West-Point en 1839, et nommé second lieutenant du 4e régiment d'infanterie en 1843. Il fit la campagne du Mexique et conquit sur le champ de bataille les grades de lieutenant et de capitaine. La vie militaire lui souriait peu. Il donna sa démission en 1854, et s'établit comme fermier dans le Missouri, d'abord, puis à Galéna, dans l'Illinois. Quand la guerre éclata entre le nord et le sud, il offrit ses services contre la rébellion, et le gouverneur Yates le nomma colonel du 21e régiment des volontaires de l'Illinois. Promu bientôt après au grade brigadier-général, il dirigea plusieurs reconnaissances sur les bords du Mississipi, et sur les bords du Tennessee et du Cumberland. Il commandait les fédéraux à la prise du fort Donelson. En apprenant ce succès important, qui rendait le Nord maître de tout l'État du Tennessee, le président des États-Unis lui conféra le grade de major-général. Sa récente victoire sur le général Beauregard lui a valu dans tout le Nord une grande popularité.

La guerre se plait souvent à donner un nom dans l'histoire à des lieux sans aucune importance. Pittsburg-Landing n'était, avant la sanglante bataille du 6 et du 7 avril, qu'un tout petit village à peine connu, situé sur la rive gauche de la rivière Tennessee, à cent vingt milles au sud de Nashville, et à vingt-cinq milles au nord de Corinth.

Corinth est une ville du comté de Tishemingo, dans l'État du Mississipi. Ce comté, le plus septentrional du Mississipi, touche au Tennessee et à l'Alabama. Il est tout hérissé de hautes collines qui appartiennent aux monts Apalaches, et n'a que seize mille habitants, dont treize mille libres et trois mille esclaves.

Corinth défend l'entrée du Mississipi et de l'Alabama, et, de sa possession dépendent les communications par chemin de fer entre Memphis, Mobile et Charleston.

Tout fait donc prévoir que, malgré la bataille de Pittsburg-Landing, une autre grande bataille est imminente à Corinth.

On n'a de la Nouvelle-Orléans que des nouvelles assez confuses. On sait cependant que le commodore Porter continue à bombarder le fort Jackson, et que le commodore Farragut, persistant dans son projet d'attaque du côté du lac Pontchartrain, s'est emparé de la passe Christian, petit village situé à l'entrée de la baie de Saint-Louis, et à cinquante milles de la Nouvelle-Orléans.

La Nouvelle-Orléans a été bâtie au milieu des marais, et l'on a pu dire sans exagération que « l'existence de cette ville, telle qu'elle est aujourd'hui, est un des plus grands résultats du grand travail qui s'est accompli dans la Louisiane entière; » on peut même la compter au nombre des entreprises les plus hardies et les plus gigantesques des États-Unis.

Bâtie sur la rive gauche du Mississipi, à cent vingt milles du golfe du Mexique, elle s'étend circulairement sur un contour du fleuve, ce qui lui a fait donner le nom poétique de cité du Croissant. Son développement total le long du fleuve est de huit milles (près de treize kilomètres), sur une profondeur qui varie de deux à trois milles. La rue de la Levée, qui fait face au Mississipi, se trouve à sept pieds, et les quartiers les plus éloignés à quinze pieds au-dessous du niveau de l'eau; aussi l'inondation est-elle le plus redouté de tous les fléaux qui menacent sans cesse la Nouvelle-Orléans. Il suffit de soulever un pavé ou de creuser la terre de quelques centimètres pour rencontrer l'eau vaseuse. Le sol se compose de lits de vase alternant avec des couches d'argile.

L'art des constructions se complique d'une difficulté spéciale à la Nouvelle-Orléans: les architectes doivent compter sur un effet de tassement proportionné au poids des constructions. Sur un sol de cette nature, il est impossible de bâtir sur pilotis, car le pilotis s'enfonce de lui-même dans la vase. Les fondements des maisons reposent sur d'énormes madriers que l'on dispose à plat à soixante centimètres de profondeur.

Les habitants ne poursuivent pas avec assez de vigueur l'œuvre du desséchement. Des machines à vapeur fonctionnent cependant jour et nuit pour débarrasser la Nouvelle-Orléans des eaux stagnantes et les déverser, au moyen d'un canal, dans le lac Pontchartrain. Ces machines ne sont pas en nombre suffisant.

Le Mississipi est retenu dans son lit par une digue en terre, large de quinze pieds, et qui s'étend à cinquante milles au-dessous de la ville et à cent vingt milles au-dessus. En face de la Nouvelle-Orléans, le fleuve a un kilomètre et demi de large et cent soixante pieds de profondeur.

La vieille ville, désignée aujourd'hui sous le nom de second district, et fondée par les Français, a la forme d'un parallélogramme de 1320 mètres de long et de 700 mètres de large. Toutes les rues se coupent à angle droit. C'est encore la partie la plus intéressante de la métropole louisianaise. Elle a conservé une ressemblance frappante avec nos grandes villes de province, et la langue française y est presque exclusivement parlée. On parle, au contraire, l'anglais dans le premier et dans le quatrième district. La rue du canal est la ligne sur laquelle ce changement s'opère brusquement. Les mêmes personnes, en s'abordant, causent en français dans le second district, en anglais dans le premier. Il suffit, lorsqu'on est dans la rue du Canal, de passer d'un trottoir à l'autre pour se croire transporté tout à coup de France en Angleterre.

Malheureusement la population française diminue au lieu d'augmenter. Sur 168,000 habitants, on comptait à peine en 1860, à l'époque du dernier recensement, 10,000 Français et 10,000 créoles non américanisés. La formation du parti *Know-nothing* (parti hostile aux étrangers), a été fatale à la Louisiane et surtout à la population créole. Beaucoup de créoles, devenant *Know-nothings* passionnés, ont renié leur origine, et affecté pour la langue française un profond mépris. Depuis dix ans, la Louisiane a des gouverneurs, et la Nouvelle-Orléans des maires qui ne comprennent même pas le français.

La rue du Canal, qui formait autrefois la limite supérieure de la ville, tire son nom d'un canal qui partait de la levée et protégait la ville contre les eaux croupissantes des marais. Le canal a été comblé et transformé en une rue qui n'a pas moins de soixante cinq mètres de large. Là où le saule agitait, il y a cinquante ans, son mélancolique feuillage et propageait ses longues racines, s'élèvent aujourd'hui de superbes maisons et des magasins qui rivalisent pour le luxe et la magnificence avec les plus beaux magasins de New-York et de Paris.

On peut citer à la Nouvelle-Orléans quelques beaux édifices: le City-Hall (hôtel de ville), qui est une imitation des temples de l'antiquité, l'hôtel Saint-Louis et l'hôtel Saint-Charles, la Monnaie, la Douane, quarante églises, dont douze catholiques et vingt-huit protestantes, cinq théâtres et l'un des plus vastes hôpitaux des États-Unis. Le rez-de-chaussée des grands hôtels est disposé en forme de rotonde et ressemble assez à une bourse où les négociants et les planteurs vont lire les journaux et se donnent rendez-vous pour débattre leurs intérêts. Le fond de la rotonde est occupé par une buvette où s'étend une table publique très-abondamment servie entre 11 heures du matin et 1 heure de l'après-midi. Le repas est entièrement gratuit. On ne paye que les boissons, qui sont du reste toutes cotées au même prix, cinq *cents* ou dix *cents* (25 ou 50 centimes), selon que l'hôtel est de seconde ou de première classe. D'ailleurs un grand nombre de consommateurs se contentent de boire.

On ne peut parler de la Nouvelle-Orléans sans dire quelques mots de ses cimetières, qui offrent une disposition toute particulière. L'inhumation des corps est impossible dans des terrains noyés, et pour rendre aux morts les devoirs qui leur sont dus, on a construit au-dessus du sol des monuments auxquels on a donné le nom de fours, parce qu'ils sont percés d'ouvertures profondes, superposées comme des tiroirs, et destinés à recevoir les cadavres.

La Nouvelle-Orléans est le plus grand marché d'esclaves de toute l'Amérique. Des ventes à l'encan ont lieu chaque jour dans les rotondes de l'hôtel Saint-Louis et de l'hôtel des Arcades. C'est, hélas! la première chose que l'étranger est appelé à voir lorsqu'il arrive à la Nouvelle-Orléans. Des affiches apposées

---

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.

— Oh! dis-je en portant pour la première fois sa main à mes lèvres, si vous saviez le secret de ma confiance et de mon obéissance...

Sa main tremblait. J'eus envie de m'agenouiller.

— Avant de savoir ce grand secret, Roger, répliqua-t-elle en se jouant, et sa douceur grave rendait ses moindres gaietés précieuses, comme la fleur solitaire qui s'épanouit parmi la sombre verdure du buisson, j'ai autre chose à apprendre de vous. Pour vous conseiller efficacement, il faut que je connaisse la situation exacte de vos affaires de famille, et quelque chose en moi répugne à entrer dans de certains secrets.

Elle était toute pâle en effet à la fin de cette phrase joyeusement commencée.

— Je vous ai tout dit, madame, repartis-je, prompt à lui éviter la peine d'interroger. Mon père est capté; il a un bandeau sur les yeux; chaque fois qu'il m'a parlé de ma mère, ses réticences menaçantes...

— Je ne me plains pas de votre sobriété à accuser votre père! m'interrompit-elle avec une véritable amertume. Ignorez-vous donc la première, la fatale conséquence de toute erreur? Quel coupable s'est jamais affranchi du besoin de plaider sa cause?... Ce que je veux savoir... ce qui est difficile à demander, ajouta-t-elle en hésitant beaucoup, c'est si votre père, avec d'autres que vous, parle mal... ou seulement avec légèreté de celle qu'il a quittée...

Je réfléchis, car je voulais avant tout être sincère! Le fait me frappa. J'avais entendu parfois mon père parler de ma mère à des étrangers et toujours avec un affectueux respect que j'avais pris pour de l'hypocrisie. Je le dis à Angèle, dont la prunelle brilla pour prendre, l'instant d'après, une expression plus sévère.

— Vous voyez, me dit-elle, vous aviez deux poids et deux mesures. Rien de ce qui est mal ne vous échappait; le bien, vous ne l'aperceviez seulement pas! Avec vous seul il était l'avocat passionné de sa mauvaise cause. Pourquoi? parce qu'il vous voyait faire un choix; parce qu'il sentait que vous seriez tout à l'un ou tout à l'autre; parce que, dans le malheur où il est, on veut l'affection de son fils, même au prix d'un mensonge! Il n'y a rien de fécond comme une faute, et la partialité du juge entraine les détours de l'accusé.

— C'est vrai, pensai-je tout haut. J'aurais peut-être cherché des excuses de cette sorte, si les torts eussent été du côté de ma mère.

Elle détourna les yeux, et continua ainsi, sans me regarder, mais d'un accent qui avait perdu toute sévérité:

— Et dans la maison?... parmi les serviteurs?...

— Je n'ai jamais entendu... voulus-je dire.

— Vous ne me comprenez pas! m'interrompit-elle violemment, car la passion qu'elle mettait dans cet interrogatoire était étrange. Ce dont je vous parle n'a point dû avoir lieu en votre présence. L'opinion des valets était faite avant votre arrivée à la maison, n'est-ce pas? Je mets en dehors ce vieil homme qui a conservé des relations avec votre mère, Savidan, je crois? Vous voyez que j'ai présents tous les détails de vos récits. L'opinion des valets ne s'était pas faite. Votre père était là, derrière, par lui-même ou par un interprète quelconque. Je vous préviens que ceci est de la dernière importance: que disaient les valets?

Je réfléchis encore, et une seconde fois je fus frappé.

— Les domestiques de mon père ne pouvaient pas avoir d'opinion, puisqu'ils ignoraient tout, répondis-je.

— Ah!... fit-elle, et ce fut comme un cri de triomphe. Parlez, Roger! parlez donc!

[1] Voir les nos 255, 256, 257 258, 259, 260, 262 et 263.

contre les colonnes indiquent les noms des malheureux nègres qui doivent être vendus, leur âge, leurs qualités et parfois aussi leurs défauts.

La Nouvelle-Orléans est presque déserte pendant l'été quand règne la fièvre jaune. Il y reste à peine soixante mille habitants. Mais aucun dessin, aucune description ne saurait donner une idée de la prodigieuse activité qui règne sur la levée pendant les mois de décembre, janvier, février et mars. Des centaines d'immenses bateaux à vapeur et un nombre considérable de grands navires à voile arrivent, partent, chargent ou déchargent le coton, le sucre, le tabac, les produits de l'Ouest. C'est un bruit étourdissant, une agitation presque sans égale.

Cinq chemins de fer aboutissent à la Nouvelle-Orléans. Toutes les communications avec les principaux points de l'Ouest ont cependant lieu par eau. La navigation du Mississipi et de tous ses tributaires est d'au moins 32,000 kilomètres.

La Nouvelle-Orléans est à 2,700 kilomètres de New-York par la voie la plus courte, et à 4,000 kilomètres lorsqu'on remonte le Mississipi et que l'on passe par Saint-Louis et par Chicago.

A. MALESPINE.

Types et Costumes japonais.

La curiosité qu'a excitée la venue des ambassadeurs du Japon commence à s'épuiser; les journaux de toute nature ont été remplis de détails plus ou moins authentiques sur leurs habitudes, leurs coutumes et leurs caractères, et la photographie est venue dire le dernier mot, en reproduisant avec cette fidélité *fatale* qui lui est propre les différentes physionomies des envoyés.

Les Japonais voient l'Angleterre au fond de toutes leurs actions; quelle que soit notre prépondérance, si haut que s'élève le nom de la France, tout notre prestige s'efface devant la nation maritime qui, vingt ans avant nous, envoyait des officiers de marine complimenter les souverains du Japon. Les journaux leur parviennent imprimés en anglais, les livres européens sont anglais, et l'ambassadeur de Siam nous a fait présent d'un almanach japonais qui contient le nom de tous les fonctionnaires, des titulaires de consulat, des entrées et sorties de marchandises. Il est imprimé en japonais et en anglais, qui est la langue presque officielle du pays.

Veut-on savoir la cause de ces fortes relations qui s'établissent entre les deux peuples et qui rendront difficile notre prépondérance? Je doute que la diplomatie ne la confirme pas, ayant puisé à des sources irrécusables ce dernier renseignement.

Les missionnaires anglais, dès qu'ils parviennent à entrer dans une partie inconnue de l'extrême Orient, s'empressent, avec cet esprit inné de colonisation, d'apprendre à ceux qui les entourent la langue de leur pays. Presque toujours commerçants et alliant le spirituel au temporel, il s'établit d'abord entre eux et les indigènes des relations d'intérêt. Quelques années après, l'arrivée des vaisseaux, l'introduction des marchandises viennent donner un nouvel essor à ces faibles connaissances acquises et les développer. Nos missionnaires, très-zélés pour la sainte cause, mais profondément étrangers au sérieux intérêt qu'il y aurait pour nous à ne pas nous laisser devancer dans l'extrême Orient, ne parviennent pas à enseigner la langue française, et ce fait est tel, que sur deux ambassades envoyées l'une de Siam, l'autre de Yeddo, il ne s'est pas trouvé un Français pour servir d'interprète, tandis que le personnel presque entier des deux ambassades baragouine un peu l'anglais. L'abbé La Renandie, interprète de l'ambassade de Siam, ne pouvait être considéré comme un interprète dans des conditions ordinaires, puisqu'il appartenait à la mission depuis dix-huit ans.

Voici, pour finir cet article, un détail qui prouvera jusqu'à quel point ces races de l'extrême Orient ont le génie des sciences exactes et des arts mécaniques. La reine d'Angleterre fit présent, il y a quelques années, à l'empereur du Japon d'un petit yacht à vapeur de la force de dix chevaux; un machiniste anglais mit au courant quelques indigènes, qui parvinrent à saisir le mécanisme, et le sujet anglais revint dans sa patrie. Une année après, un autre yacht exactement semblable avait été construit, pièce pour pièce, boulon pour boulon, vis pour vis, fonctionnant et manœuvrant admirablement, et cela sans le secours d'aucun ingénieur mécanicien.

Vous voyez bien qu'il n'y a plus d'Orient. — C'est désolant!

CHARLES YRIARTE.

Le cheval mexicain.

Si la fameuse phrase dans laquelle M. de Buffon reconnaît que la plus belle conquête de l'homme est celle du cheval, peut se flatter d'être une vérité quelque part, c'est assurément au Mexique.

Dans ce pays de *caballeros*, le fier et fougueux animal est exclusivement réservé aux usages de l'équitation. Son allure élégante et son pied sûr en font une monture précieuse dans ces pays où le ministère des travaux publics prend en peu de souci les routes nationales.

La sobriété du cheval mexicain, qui se contente de quelques feuilles de maïs et de rares grains d'orge, est une qualité dont savent abuser les propriétaires voyageurs. Pendant les routes les plus longues, on ne le laisse jamais s'arrêter pour boire. Très-peu de chevaux sont ferrés et ceux qui le sont ne le sont que des deux pieds de devant.

Ajoutez à cela que le harnachement, fort commode pour le cavalier, est tellement lourd pour le cheval qu'il est bien rare que la pauvre bête revienne d'une excursion sans avoir l'échine écorchée.

La selle mexicaine est plus lourde que la selle arabe, dont elle se rapproche par la forme. Sur le devant, de longues lanières de cuir tressées avec le crin descendent jusqu'aux genoux du cheval, sous prétexte de le garantir des piqûres des moustiques. La croupe est recouverte de ce qu'on appelle dans le pays le *bouclier* de Cortez. Ce caparaçon inférieur est formé d'un tissu de grosse laine auquel est attaché une frange en mailles de fer, dont le cliquetis, excité par les *caracolades* du cheval, constitue le plus grand plaisir d'un petit-maître mexicain qui promène sa science d'équitation sur le Paseo.

C'est dans les allées de ce bois de Boulogne de Mexico que l'on voit les *paisanos*, parés de leurs brillants habits et la botte armée d'énormes éperons, faire assaut d'adresse équestre.

Les pauvres chevaux disparaissent presque entièrement sous le lourd harnachement dont on les écrase et sous les crins vierges de leur énorme queue.

Ces animaux si utiles et si élégants de forme n'ont jamais de litière, ils dorment sur le pavé nu. Ils ne sont jamais étrillés. Le soir, quand ils rentrent de leurs courses, on les asperge copieusement d'eau froide. Les Mexicains trouvent cette mesure bien suffisante et très-salutaire.

Un grand nombre de chevaux est élevé dans les *haciendas* des provinces, où on les laisse courir à l'état sauvage jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Ils sont alors pris au *lazo*. Le lazo est une longue corde très-durement filée et qui se termine par un nœud coulant.

Les Mexicains excellent dans l'art de lancer le lacet et il est bien rare qu'ils manquent leur but.

Lorsque le cheval est pris, on lui bande les yeux et on le monte sur le champ, en ayant soin de lui mettre un puissant mors qui pèse fortement sur les barres et qui ressemble assez au mors employé par les Mameluks.

Les premières quinze minutes, le cheval se défend à outrance, cherchant à se débarrasser de son cavalier. Sentant bientôt que tous ses efforts sont inutiles, il se soumet et devient docile.

Notre habile dessinateur, M. Gustave Janet, a retracé pour les lecteurs du *Monde illustré* une de ces scènes pittoresques, où le cheval sauvage est pris au lazo. Je ne ferai pas l'éloge du crayon de cet artiste dont nos abonnés ont pu dès longtemps apprécier le talent réel. Il suffit de signaler ce beau dessin pour que tous les amis de l'art y reconnaissent les qualités d'une facture large et une correction de lignes savamment étudiées.

LÉO DE BERNARD.

— La croyance des domestiques, madame, comme celle du monde en général est que la comtesse de B... voyage tout simplement à l'étranger avec une nièce de son mari.

Elle ramena vers moi ses yeux tout attendris :

— Vous voyez! vous voyez! répéta-t-elle. Etes-vous aveugle devant l'évidence ? n'y a-t-il pas là une porte ouverte au repentir ?

— Que Dieu vous entende, madame! m'écriai-je, la paupière brûlée par une larme de joie.

Cette fois, elle fut longtemps silencieuse; j'attendais avec avidité qu'elle parlât de nouveau, et je la remerciais passionnément dans mon cœur de cette chaleur extraordinaire avec laquelle elle entrait dans le drame de ma famille. Allait-elle être le dieu bienfaisant qui tranche le nœud pour amener la péripétie heureuse? Mon instinct l'espérait, l'instinct de mon affection, mais ma raison venait à la traverse et me montrait les difficultés insurmontables. Qu'avions-nous fait, en somme? Rien encore. Tout se bornait à de vaines paroles. Mon père, pour qui l'affection naturelle se réveillait en moi très-vivement, restait au plus profond de son erreur. Les mêmes influences mauvaises l'entouraient et avaient sans doute grandi en mon absence. Quant à ma mère, hélas! c'était plus triste encore. Savions-nous seulement où la trouver? Tout ce qui avait été dit sur elle tombait purement dans l'hypothèse. Nous ignorions tout au sujet de ma mère dont nous avions arrangé à plaisir la vie. Il fallait un Dieu, en effet pour dénouer ce drame de famille simple et commun, il est vrai, comme cette mortelle maladie des ménages dont chaque maison de Paris abrite un cas, pour le moins, mais compliqué d'autre part et inexplicable comme le plus obscur des imbroglios.

La journée avançait; la brise s'était levée, chassant au ciel des nuages clairs. Dans la pleine, sur la lisière des bois, le vent prenait aux arbres toutes leurs feuilles mortes qui allaient, planant comme des oiseaux. Le bon docteur était rentré à la maison où l'on entendait le piano de Marguerite.

— Je vous ai demandé tout cela, monsieur le vicomte, reprit Angèle en sortant brusquement de sa rêverie, pour vous donner en connaissance de cause un conseil utile et vous tracer une ligne de conduite profitable. Commençons par votre père. Je vous ai entendu plusieurs fois lui reprocher avec amertume d'avoir voulu faire de vous son camarade. J'admets que ce soit un tort. Vous en avez eu un plus grand, c'est de ne vous être pas fait son ami.

— Je reconnais ce tort, madame. Je songeais tout à l'heure au moyen de le réparer.

— En aimant votre père, Roger, vous réparerez tout : vos fautes et les siennes. Vous ne savez pas quelle force on acquiert en aimant. Soyez pour lui un fils, vous rentrerez victorieux dans son cœur de père. Vous l'avez dit souvent, comme on laisse échapper un aveu : « Il est bon, il est noble, il est généreux; ceux qui l'entourent, ceux qui l'ont perdu ont dû le prendre par ces qualités. » Faites comme eux. Combattez sur leur propre terrain et avec leurs propres armes. Un fils qui fait de l'opposition à son père ne peut rien, sinon le mal; un fils qui aime et qu'on aime peut tout.

— Je suivrai vos conseils, madame. Ma conduite future sera le contrepied de l'ancienne. Je deviendrai l'ami, le compagnon de mon père, et je vois d'avance combien j'aurai plus de facilité ainsi à lui parler de ma mère.

— Je vous le défends!... s'écria vivement Angèle.

Puis reprenant avec une nuance rose aux pommettes de ses joues pâles :

— Si toutefois vous m'en accordez le droit, Roger, je vous défends de prononcer le nom de votre mère!

— Pas même pour savoir sa retraite, madame?

— Qui vous a dit que votre père connût la retraite de la comtesse?

Mon regard stupéfait l'interrogea. Il n'y avait rien dans ses yeux que l'animation même de son zèle à me servir.

— Je vous fais simplement cette question, ajouta-t-elle. Il va sans dire que je n'en puis à ce sujet savoir plus long que vous. Ce que je sais, ce que vous ignorez, c'est l'importance de votre rôle; ce que je sais, que vous ne voulez pas apprendre, c'est que, pour le présent, vous ne pouvez rien, absolument rien pour votre mère auprès de votre père. Il faut le temps. Quand vous aurez reconquis son affection, vous viendrez à moi encore une fois et je vous donnerai d'autres conseils, peut-être. La première chose à faire, en attendant, c'est d'écrire au comte pour lui annoncer



CHEVAUX PRIS AU *LAZO* DANS LES SAVANES DU M



...ANS LES SAVANES DU MEXIQUE. (Dessin de M. Gustave Janet.)

UN PHILOSOPHE

—

Le 12 mai 18.., les passants se retournaient avec curiosité pour regarder un petit homme à l'allure singulière.

Arpentant les rues de Paris d'un pas rapide et saccadé, il promenait tout autour de lui des yeux investigateurs; puis, tantôt haussant les épaules avec dédain, tantôt poussant un ricanement étouffé, il poursuivait sa marche en se livrant à des monologues entrecoupés.

Son costume n'était pas moins étrange que sa personne, et, au nœud insouciant de sa cravate, à la façon dont il tenait son chapeau renversé en arrière, à l'assemblage des couleurs les plus disparates, il était aisé de voir que l'inconnu ne professait aucun respect pour les lois suprêmes de la mode.

Et toujours arpentant, inspectant, ricanant et monologuant, il cheminait le long des trottoirs, quand soudain il s'arrêta devant un écriteau collé sur une grande porte.

L'écriteau portait ces mots :

« *Messieurs les actionnaires de la compagnie du Gaz de betterave sont informés que la réunion, convoquée pour aujourd'hui, a lieu dans la salle n° 2, au fond du couloir, à gauche.* »

En effet, les actionnaires du *Gaz de betterave* commençaient à arriver l'un à la suite de l'autre, comme les moutons de Panurge, et s'engouffraient sous la grande porte cochère avec cette béate confiance qui est le plus bel apanage de leurs semblables.

— Corbleu, murmura l'inconnu qui avait achevé la lecture de l'écriteau, il ne sera pas dit que je n'aurai pas au moins sauvé un de ces insensés... Hé! là-bas psitt!... monsieur!... oui!... vous!...

La personne ainsi interpellée s'était approchée instinctivement.

— Pardonnez-moi, reprit l'inconnu, la liberté que je prends, mais en vérité il m'est impossible de rester impassible témoin des bévues de mon prochain... Qu'allez-vous faire, je vous le demande, dans cette maudite galère?... Ne comprenez-vous pas qu'il va vous être imposé quelque nouvel appel de fonds qui seront perdus comme leurs devanciers?...Voyons, monsieur, la main sur la conscience, vous qui êtes un brave homme, — car vous avez l'air d'un brave homme, — n'est-il pas absurde de vous laisser berner ainsi?... Le gaz de betterave, rien que par son nom, se moque de ses souscripteurs... Croyez-moi, rebroussez chemin, rentrez chez vous par où vous êtes venu, remettez votre argent dans votre secrétaire, fermez-en la serrure à triple tour et bénissez le sort qui vous aura épargné la plus insigne des folies... Eh bien!... est-ce convenu ?

— Je vous trouve bien impertinent, grommela l'actionnaire pour toute réponse en tournant le dos à son bizarre interlocuteur et en franchissant à son tour le seuil de la porte cochère...

— Tant pis pour lui! J'ai fait ce que j'ai pu, soupira l'inconnu en reprenant sa course.

Mais à peine avait-il fait une centaine de pas que son attention fut attirée de nouveau par une pancarte d'aspect gigantesque.

Sur la pancarte s'étalait en lettres rouges la réclame suivante :

CABINET DU DOCTEUR ***

TRAITEMENT

ÉLECTRO-HYDRO-GYMNO-ANTINERVOSO-SYMPATHICO-CHIMIQUE

MALADIES DE L'ESTOMAC, DU FOIE, DE LA RATE

DES POUMONS, ETC., ETC.

Consultations de midi à 4 heures (dans cette maison.)

— Voilà encore un effronté charlatan! pensa notre philosophe nomade. J'aime à croire que ses annonces grotesques et ses promesses mensongères de guérison infaillible ne trouvent pas un seul malade assez dénué de sens pour se livrer à cet empirique et à son électro-hydro-gymno...

Au beau milieu de sa nomenclature et comme pour lui donner un brusque démenti, une voix l'interrompit tout à coup :

— Pourriez-vous me dire si c'est bien ici que reste le docteur ***? questionnait la voix.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? répondit le petit homme en se retournant brusquement.

— Hélas! mon bon monsieur, tel que vous me voyez, je suis malade depuis six mois, j'ai vu la France tout entière, j'ai dépensé tout mon avoir et, jusqu'à présent aucun médecin ne m'a pu seulement soulager pour cinq minutes.

— Et c'est pour cela que vous en voulez encore consulter d'autres?

— Dame! qui sait? Celui-là fait tant parler de lui?... Partout sur les murs, dans les journaux, jusque dans les bureaux d'omnibus, il se pose en sauveur de l'humanité souffrante...

— Mon pauvre ami! quel bonheur que le hasard m'ait placé sur votre route. Il n'y a que les gens qui ont perdu la tête pour se fier à d'aussi indignes exploiteurs. Celui-là vous escroquera les quelques centimes qui vous restent, voilà le seul résultat infaillible qu'il puisse garantir sans duperie... Allez-vous-en bien vite et gardez vos malheureux écus pour acheter quelque bon vêtement bien chaud, quelque bon bouillon réconfortant.., Mais allez-vous-en donc!... allez-vous-en donc!...

— Vous dites ça parce que vous êtes aposté sans doute par un confrère jaloux du docteur ***, répliqua le malade en pénétrant dans la maison...

— Le bélître!... le fou!... le malotru!... exclama le petit homme... Cherchez donc à les éclairer...

Et il piétinait avec colère en suivant la rue Saint-Honoré.

La boutique d'un libraire s'offrit à lui. Il se mit à en examiner la devanture; mais bientôt son examen passa des livres de la vitrine à un pauvre hère qui stationnait devant celle-ci.

Dépenaillé, etriqué, attristé, le pauvre hère, tenant sous son bras un rouleau de papier allait, venait, regardait dans la boutique à travers les interstices de l'étalage, s'approchait, reculait, regardait encore.

A ce manége, à ces hésitations, il était facile de reconnaître un auteur en train de faire la chasse à l'éditeur. Le petit homme ne s'y méprit point et, saisissant sans façon le poëte incompris par la main au moment où il allait tourner le bouton :

— Un mot, monsieur, je vous en prie... Vous entrez là-dedans pour proposer au marchand de publier un ouvrage dont vous portez le manuscrit avec vous... Vous écrivez... de la prose?... Non. Des vers! alors c'est encore pis... C'est une maladie véritable!... Cette démarche, je le devine sans le savoir, vous l'avez déjà tentée dix fois, vingt fois, trente fois!... Et vous recommencez!...Voilà de la démence, ou je ne m'y connais pas... Oui, monsieur, de la démence... J'en suis fâché si ma franchise vous blesse, elle vous éclairera en même temps. Vous êtes comme tant d'autres. Vous auriez pu faire probablement un excellent commerçant, un bonnetier véritable, un industriel de qualité, et le démon littéraire, le démon de la vanité vous a lancé dans les chemins de traverse... Les chemins, à votre âge, vous devez commencer à être las de les parcourir. Ils ne vous mènent jamais à rien qu'à des rebuffades et à des humiliations... Jetez-moi hardiment la plume qui ne saurait vous nourrir, et embrassez-moi quelque carrière sans prétention, mais aussi sans déboires. Mieux vaut tard que jamais. Eh bien!...

— Apprenez, dit le poëte en se frappant le front, que quand on a quelque chose là on se doit à la postérité. Mon siècle s'obstine à ne pas me rendre justice, mais l'avenir vengera ma gloire méconnue par l'ignorance de bourgeois tels que vous!...

Le petit homme grinçait des dents, et tout en gagnant le jardin des Tuileries :

— C'est trop fort, en vérité, c'est trop fort, ils répondent tous à vos conseils par des injures, à votre obligeance par l'arrogance... Quelle aberration, mon Dieu! quelle aberration!...

Il s'était arrêté dans le jardin et s'était laissé tomber sur un banc. A côté de lui, deux prudhommes, tenant chacun un journal à la main, dialoguaient sur l'équilibre européen, critiquant, contrôlant, réformant.

Le petit homme les écouta patiemment pendant quelques minutes, puis, poussé à bout par les balourdises qu'il entendait :

— Aurez-vous bientôt fini de divaguer? s'écria-t-il à l'improviste... Vous ne savez même pas, j'en suis sûr, diriger votre ménage et conduire votre boutique, et vous prétendez régler les destinées du monde. Causez de l'utilité des gilets de flanelle ou du prix des vivres, mais, pour Dieu, renoncez à poser pour les Machiavels de comptoir. C'est avec de pareilles prétentions que vous...

— Monsieur, repartit avec un air de dignité offensée, le plus solennel des deux prudhommes, nous n'avons ni l'honneur, ni le désir de vous connaître, et nou-

---

votre prochain retour; la seconde, quand vous serez rentré à l'hôtel, c'est de souffrir son entourage, patiemment, gaiement si vous pouvez.

— Même Mme la marquise?

— Même Mme la marquise. Ayez en vous-même assez de fierté pour ne pas regarder cette femme comme la rivale de votre mère. Ce serait une comparaison.

— Merci! m'écriai-je; je suis autre et meilleur en vous écoutant.

— Il y a la légende d'Orphée, Roger, qui mériterait d'être chrétienne. On va chercher ce qu'on aime jusqu'en enfer!

— J'irai en enfer, Angèle, pour ma mère et pour vous!

La cloche du dîner tinta. Elle se leva et me prit par la main pour m'aider à en faire autant.

— Encore un mot, madame, lui dis-je. Lors de mon accident, j'étais sur le point de partir pour l'Angleterre. J'ai des raisons assez plausibles pour croire que mère est à Londres.

— Ah! fit Angèle qui devint pensive.

— Avant de retourner chez mon père, ne pourrai-je faire ce voyage de Londres?

— Londres est si grand!... me répondit Angèle qui avait aux lèvres un sourire distrait.

Puis elle ajouta sérieusement.

— C'est à Paris qu'est votre devoir.

Mon obéissance passive était désormais chose convenue; cependant j'objectai :

— Qui cherchera ma mère?

Je sentis qu'elle me serrait la main doucement et sa voix me sembla tout imprégnée de tendresse, quand elle me répondit :

— Ce sera moi, Roger, si vous voulez.

— Vous, Angèle, vous! m'écriai-je, tandis que mes genoux fléchissaient malgré moi.

Un éclat de rire joyeux me redressa. Marguerite bondissait au coin de la charmille, suivie de loin par le docteur Simon qui grondait, disant :

— C'est trop, c'est trop pour une première sortie. J'ai fait des réserves expresses au sujet des rechutes et des imprudences... Mlle Marguerite a eu doublement tort de me jouer tout son répertoire, car, en premier lieu, je déteste le piano; en second lieu, sans cela je serais venu chercher mon malade.

Marguerite, joyeuse et riante comme ses seize ans, était auprès de moi.

— Il y a un des bras qui m'appartient, dit-elle, marchez devant, docteur, et en triomphe. Angèle et moi, nous portons votre gloire!

— Le fait est, murmura le docteur, qu'avec la vingtième partie d'une cure comme celle-là, on ferait une réputation à Paris!... Le jeune homme est né coiffé d'être tombé entre mes mains... et plus d'un gaillard de son âge se casserait la jambe tout exprès pour marcher avec cette jolie paire de béquilles... hé! hé!..

Il s'arrêta tout court et reprit à haute voix en rabattant ses lunettes de son front à son nez :

— C'est un mot assez spirituel qui m'est venu. Je disais que M. le vicomte est heureux de boiter, devinez pourquoi?

— Nous donnons un gage, dit Marguerite.

— Parce qu'il a de jolies béquilles... J'entends madame et mademoiselle, hé! hé!... J'ai vu le temps où j'en trouvais comme cela à la douzaine... Je n'aurais pas plus craint les mirliflors de la faculté de Paris pour la galanterie que pour la pratique!

V

LE CINQUIÈME ACTE

L'automne n'avait pas encore pris fin, mais novembre balayait déjà sur la route les feuilles turbulentes; le soleil se cachait sous la brume glacée et le premier givre suspendait le cristal de ses aiguilles aux branches dépouillées des arbres. La matinée était triste au dehors comme au dedans de moi-même. Mon paradis venait de fermer ses portes sur moi; ma guérison complète m'exilait de cette chère retraite où je laissais toutes mes joies. Angèle m'avait dit : il est temps; allez à votre devoir.

J'avais passé là près de quatre semaines et chaque heure de ces journées était vivante dans mon souvenir. Je m'éloignais l'âme abattue; les paroles d'adieu gémissaient encore à mon oreille. Toutes deux m'avaient tendu leurs fronts comme des sœurs : pauvre premier baiser qui était le signal de la séparation tant redoutée! Angèle avait essayé de sourire, mais j'avais

vous prions de nous laisser vaquer en paix à nos devoirs de bons citoyens.

Le petit homme tout courroucé s'en fut s'asseoir sur un autre banc. Sur celui-là, se trouvait un individu qui traçait, du bout de sa canne, des lignes entre-croisées sur le sable de l'avenue.

— Ici un piston! là l'arbre de couche!... Le mécanisme étant adapté, tout se met à fonctionner, et, vu le rapport des angles et des... Je l'ai résolu! le grand problème!... c'est lui! le mouvement perpétuel... Tenez, monsieur, suivez bien mon raisonnement, ajouta l'individu en se tournant vers son voisin... Le piston à droite... à gauche la chaudière...

— Piston, chaudière, mouvement perpétuel! Vous êtes ce qu'on appelle un inventeur, n'est-ce pas? Encore une variété de l'extravagance... Vous passez une partie de votre vie à courir après des chimères irréalisables, puis quand par hasard vous avez mis la main sur une découverte utile, vous vous la laissez voler par un exploiteur... Envoyez-moi le mouvement perpétuel au diable, et faites de la routine, voilà le vrai!

— Oseriez-vous nier mon invention!... quand je vous explique que le piston...

— Laissez-moi tranquille!...

— Allez! vous n'êtes qu'un Welche, un barbare, un Vandale...

— Et vous un halluciné!...

A ces mots, le petit homme recommença à marcher. A mesure qu'il avançait, une exaltation croissante se trahissait sur ses traits et dans son allure... Bientôt il ne connut plus de limites.

Il articulait, il pestait, il soupirait.

La Bourse s'offrit à ses regards.

— Ah! ah! ah! sont-ils pris tous ces pantins enragés! Comme elles se démêlent là-dedans les marionnettes de l'argent... Toqués! toqués!... Ah! ah! ah!...

Les voitures d'une noce entraient dans une mairie: un époux de soixante ans, une fiancée de vingt.

— Ah! ah! ah! Charmant couple! quel avenir de roses!... Pauvre petite! Ses parents iront se vanter d'avoir assuré son bonheur, parce qu'ils l'ont mariée avec vingt mille livres de rente... Et les vingt mille livres de rente, malgré catarrhes et rhumatismes, se flattent d'être aimées comme un Roméo sentimental... Ah! ah! ah!... Toqués! toqués!...

Un gandin passa.

— Ah! ah! ah!... Belle tête, mais de cervelle point... A quoi bon, malheureux, te ridiculiser à plaisir et t'affubler de la livrée du boulevard... Ton chapeau a beau être extravagant, il ne laissera jamais croire que le fruit qu'il cache soit fait pour la pensée. Ton paletot a beau être incommode, on n'en devine pas moins, sous ses plis maladroits, un corps étique et atrophié... Tu te crois intéressant, tu n'es que sot... Ah! ah! ah! Toqué! toqué!...

Un monsieur se présenta, donnant le bras à une toilette tapageuse.

— Ah! ah! On va encore au Bois, quoique les camélias soient fanés!... On est fier de promener aujourd'hui la femme qu'on n'osera saluer demain... Quel honneur de solder le luxe insolent qui insulte à l'honnêteté simple... Pavane-toi, mais, tu seras puni par où tu pèches... Toqué! toqué!...

Des gens faisaient queue à la porte d'un théâtre.

— Ah! ah!... Quatre heures d'attente pour voir le drame nouveau... C'est l'affiche qui le dit; mais, bonnes âmes, vous n'avez donc jamais remarqué que tous les drames nouveaux étaient fabriqués avec les drames anciens, qui eux-mêmes n'étaient pas déjà nouveaux... Courage et bien du plaisir!... Ah! ah! ah!... Sont-ils drôles, avec leur patience candide... Ah! ah! ah! Tous toqués! Tous! tous! tous!...

Un attroupement nombreux s'était formé autour du petit homme, quand un agent fendit la foule:

— Enfin, c'est lui!... s'écria-t-il, depuis hier que nous le cherchons... Allons, l'ami, il faut retourner à Charenton d'où nous nous sommes échappé hier.

— A Charenton!... ma foi, j'allais vous prier de m'y reconduire... J'ai assez vu de fous comme cela!

PIERRE VÉRON.

Affaires du Montenegro.

Pendant plusieurs mois, les événements du Montenegro avaient pris l'apparence du calme, et, en présence d'actualités brûlantes, nous avions dû négliger quelque peu ce petit coin de province où, cependant, la diplomatie européenne commence à se remuer.

Déjà battue en plusieurs rencontre, entre autre à Duga, où Dervisch Pacha a perdu près de deux mille cinq cents hommes, et les insurgés cinq à six cents, l'armée du sultan a été obligée, au lieu de marcher en avant, de prendre la défensive.

Le général en chef, Omer-Pacha, s'est vu forcé, à la suite de diverses rencontres, à opérer un grand mouvement de concentration sur Cristak en Herzegowine.

A peine ce mouvement était-il démasqué qu'un nouvel engagement avec Vucoti coûtait encore à Dervisch-Pacha trente officiers et plus de trois cents hommes.

Nous donnons un épisode de cette guerre désastreuse pour les deux partis, certaine quantité d'habitations vers les défilés de Duga sont surmontées de belvédères grossièrement édifiés en charpentes brutes, et servant, pendant les grandes chaleurs, de salon du soir à la famille assemblée.

En temps de guerre, ce sont autant d'observatoires qui permettent aux montagnards de suivre dans la plaine les mouvements de l'ennemi. Il est probable que des faits d'une haute importance vont surgir d'ici peu de jours. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces événements.

DURAND-BRAGER.

COURRIER DU PALAIS

Je vous ai déjà conté cette lamentable histoire d'une jeune femme qui, mariée à un homme qu'elle croyait un honnête et brave commerçant, découvrit, à quelques mois de là, qu'elle avait épousé un forçat libéré. Quelle situation plus triste et plus horrible! Quoi! l'erreur d'un moment allait river à tout jamais l'une à l'autre ces deux existences, forcer cette femme pure et honorable à partager le sort de cet échappé du bagne, à le suivre là où il plaisait à la police de le reléguer, à porter éternellement ce nom inscrit en lettres de sang sur les listes de la statistique criminelle! Était-ce possible, et la loi n'offrait-elle pas à la victime un moyen d'échapper à ce supplice, de rompre cette union monstrueuse, contre laquelle semblaient protester la conscience et la morale publiques? La malheureuse femme espéra qu'il en serait ainsi: elle alla se jeter aux pieds de la justice protectrice des faibles, implorer sa pitié et la supplier de lui rendre sa liberté, son honneur, sa personne, qu'une indigne trahison lui avait ravis.

Deux fois repoussée par le tribunal de la Seine et la cour impériale de Paris, elle avait eu le bonheur de voir ses prières accueillies par la cour de cassation. Succès d'un jour, joie éphémère! Une quatrième décision, rendue par la cour d'Orléans, a repoussé sa demande en lui opposant le texte inflexible de la loi. Restait encore un dernier recours. Pour juger souverainement la question, la cour de cassation s'est réunie tout entière, avec l'appareil des audiences solennelles: M. le premier président Troplong, M. le procureur général Dupin étaient chacun à leur poste éminent. La discussion à l'audience a été grave, savante, élevée, la délibération de la cour longue et approfondie. Le résultat a trompé les espérances de la pauvre femme: son mariage a été maintenu.

L'opinion publique, — pourquoi ne le dirais-je pas? — a accueilli cette nouvelle avec regret. Ses sympathies étaient depuis longtemps acquises à la cause de cette malheureuse, à ses efforts énergiques, à son sort si douloureux et si digne de pitié. Bien des gens prononceront tout bas le mot d'injustice. Eh bien! ce seront eux qui seront injustes. Qu'ils veuillent bien lire avec attention le réquisitoire de M. Dupin, et ils conviendront, j'en suis sûr, que la loi à la main, il était impossible de juger autrement.

C'est un véritable chef-d'œuvre que ce réquisitoire, chef-d'œuvre de logique, de bon sens et d'éloquence. — D'éloquence, ai-je dit, et je ne m'en dédis pas. Et pourtant, remarquez-le il ne s'agit ici que d'une question de droit, que d'une discussion abstraite. Avec M. Dupin, vous ne vous en douteriez pas: sous son langage pittoresque, les aridités juridiques disparaissent, le syllogisme devient attrayant, l'argument passionné, le droit vivant et animé. Quelle verve, quelle séve, quelle jeunesse! Ce sont à chaque instant des saillies inattendues, des bonheurs d'expression, des traits piquants et trouvés, marqués au coin du vieil esprit gaulois. On lui oppose saint Thomas d'Aquin, l'*Ange de l'école*, il prouve que saint Thomas, quand il a admis parmi les causes de nullité du mariage l'erreur dans la personne, n'a entendu parler que de l'identité: « Et en cette matière, ajoute-t-il, saint Thomas ne saurait se montrer facile sans être infidèle au souvenir de son patron qui, dans la plus haute question d'identité qui

---

bien vu la perle humide qui roulait dans ses yeux. Les larmes de Marguerite, plus franches, encore, avaient inondé ses joues. Je les voyais toutes deux encore, à cette heure où je les fuyais; les grands bois étaient déjà entre nous que je leur parlais toujours comme si elles eussent pu m'entendre. Oh! je ne savais pas avant cela comme j'aimais ma petite Marguerite, ma sœur chérie, dont les yeux étaient mouillés si souvent, tandis que je lui parlais de ma mère; c'est maintenant que je sentais tout le prix de ses sourires et de ses pleurs! Et Angèle! la sévère et la douce! Angèle qui était désormais mon courage, ma vertu, mon esprit en moi-même! Angèle qui m'avait dit: Je vous rendrai votre mère!

J'étais triste, oh! bien triste, mais j'emportais du moins une vaillance nouvelle. Naguère, dans ces sentiers, tapissés de nuances opulentes et tout inondé de clartés, j'allais au hasard, courbé sous le découragement précoce; aujourd'hui, la nature était en deuil, mais à mon hozizon il y avait une lueur. Je savais où j'allais; si dure que fût ma route, elle avait pour but le devoir.

Black, mon pauvre cheval, prisonnier si longtemps, ouvrait au vent ses naseaux et frémissait d'aise sous mon poids. Il ne regrettait rien, lui, et ne songeait qu'à essayer encore une fois son galop rapide.

J'avais pris le chemin de Jouy-en-Josas pour faire ma visite de remerciments au bon docteur. Je le trouvai dans une maison habitée par des squelettes de toutes sortes, qui étaient, me dit-il, ses maîtres, et lui avaient donné dans le pays sa grande autorité comme syndesmologue et angéiographe. Il ne me cacha pas que les tranche-montagnes de Paris m'auraient laissé boiteux pour le restant de mes jours, mais pour tout l'or du monde, il n'aurait pas lâché une syllabe contre ses confrères.

Au-dessus de Jouy-en-Josas la route monte parmi les taillis pour atteindre le plateau de Velisy. Il y a là, tout près du grand-chemin tracé par Louis XIV et qui mène de Versailles à Choisy-le-Roi, un sommet verdoyant, d'où l'on découvre toute la contrée. Je m'arrêtai là pour jeter un dernier regard vers la maison bien aimée dont la blanche façade riait dans le noir des bois. A l'une des fenêtres, un mouchoir, pauvre petit drapeau de l'adieu, s'agitait. De si loin, Marguerite me voyait, car c'était la croisée de Marguerite. J'envoyais un baiser, mais il n'y avait rien à la fenêtre d'Angèle et les flancs vierges de Black sentirent l'éperon. Une heure après, il s'arrêtait, fumant, à la porte cochère de la rue d'Anjou.

Je fus reçu, comme la première fois, par la concierge qui dit: Tiens! c'est M. le vicomte! et qui sonna la cloche du perron. Savidan vint; je le trouvai changé. Je traversai avec lui le vestibule où les valets oisifs bâillaient comme en une maison abandonnée. Mon père n'était pas là. Savidan me dit, en m'ouvrant la porte de ma chambre:

— Vous ne trouverez pas M. le comte bien portant. Le reste va toujours de même.

Quand je me vis seul dans cette chambre où j'avais tant souffert, ma poitrine se serra. Mon ange gardien n'était plus là; je crus que mon courage allait m'abandonner. Cette première heure fut une des plus dures de ma vie. Je me laissai tomber dans un fauteuil où j'avais passé ma nuit d'arrivée et je cachai ma tête entre mes mains. L'image d'Angèle vint aussitôt; je pleurai abondamment. Puis mon regard tomba sur le portrait de ma grand'mère qui m'avait tant aimé. Entre elle et mon père, dont le portrait faisait pendant au sien, il y avait une ressemblance que je n'avais jamais remarquée. J'allai au portrait de mon père et je le baisai en disant:

— Désormais je serai votre fils et je vous aime.

Mon père rentra vers midi. Par hasard je pus le voir un instant seul. Je le trouvai en effet très-changé et vieilli. Sous les arrangements coquets de sa barbe et de sa chevelure, son visage portait des traces manifestes de souffrance. Il me témoigna de l'affection, mais sous une forme froide ou plutôt languissante, et parut presque surpris de la chaleur de mes caresses. Cela me fit de la peine; c'était la preuve bien palpable que je l'avais habitué à d'autres façons. Il n'y eut du reste entre nous aucune explication, car je n'en voulais point, et mon dessein était d'agir désormais au lieu de parler.

PAUL FÉVAL

(La suite au prochain numéro.)



Montagnards de Vucoti (Herzegowine), signalant le mouvement de concentration d'Omer-Pacha à Cristak.



Fête de bienfaisance donnée par la Loge maçonnique La Persévérante Amitié. (Croquis de M. Ch. Yriarte.)



Les voyageurs du dimanche. (Dessin de M. Daumier.)

fut jamais, s'était montré défiant et presque incrédule ! »

Et quelle fécondité! quelle variété de ressources! Vous avez vu parfois, dans les séances de physique amusante, un prestidigitateur tirer d'une petite boîte, des fleurs, des bouquets, tout un jardin: M. Dupin d'un petit article du code fait jaillir des arguments, des considérations, des objections à l'infini.

Cette dernière affaire me remet en mémoire un curieux procès, jugé il y a peu de temps, par la cour impériale d'Alger.

Une femme arabe avait obtenu de son mari le divorce moyennant une indemnité en argent et en denrées, qu'elle lui avait payée. Rien de plus régulier d'après la loi musulmane, — mais ce n'est pas tout. — La même loi autorise la femme, lorsqu'elle se trouve enceinte au moment du divorce, à réclamer une subvention de son mari. Or, quelques jours après le divorce prononcé entre Ben-Aoufi et Anaya, celle-ci se déclarait enceinte, assignait Ben-Aoufi devant le cadi d'Aumale, et le faisait condamner à lui payer par mois quatre douros et un franc, plus au bout de six mois, du linge de corps et un vêtement en cotonnade.

Appel de Ben-Aoufi devant le Midjelès qui très-sagement ajourne jusqu'à plus ample informé le payement de la subvention.

Nouveau jugement du cadi, qui maintient sa première décision.

Cependant, dans l'intervalle, les choses avaient marché, et treize mois après le divorce prononcé, Anaya mettait au un monde un petit Arabe.

Ben-Aoufi a trouvé que c'était un peu tard, et il a demandé à la Cour d'Alger de le décharger de la condamnation prononcée contre lui par le cadi d'Aumale.

Vous croyez peut-être que, devant le rapprochement des dates, Anaya va s'incliner et se désister de sa demande. Loin de là : elle insiste, elle prétend que l'enfant qu'elle a mis au monde, en mars 1861, est le même qu'elle portait dans son sein au mois de février 1860; et pour prouver la possibilité du fait, elle invoque l'autorité des docteurs musulmans et notamment de Sidi-Khelil : « Quant au terme de cinq ans, pour le maximum de la durée possible de la gestation, dit cet auteur, il a été contesté par nombre de légistes, bien qu'il soit donné comme le terme indiqué par Dieu. Le terme de quatre ans est accepté comme le plus général. »

Ce terme ainsi réduit a paru trop large encore à la cour d'Alger, et prenant à la fois en considération les variations de la jurisprudence musulmane et les données de la science physiologique qui limite à dix mois la durée de la plus longue gestation, elle a repoussé la demande d'Anaya.

J'aime à croire que la généalogie des chevaux, sur laquelle on dit les Arabes si susceptibles, repose sur d'autres règles que celles de Sidi-Khelil.

Une décision qui intéresse de plus près le public français, et spécialement celui de nos grandes villes, vient d'être rendue par le tribunal de la Seine.

C'est encore un épisode de la grande guerre entre les locataires et les propriétaires, flanqués de leurs concierges.

M. Dapremont est propriétaire de deux maisons contiguës, situées, l'une rue des Tournelles, l'autre boulevard Beaumarchais, — et il a trouvé économique de n'avoir pour les deux domiciles qu'un seul concierge, qui a établi son quartier général dans la rue des Tournelles.

Or, ceci ne fait pas l'affaire d'un des locataires de la maison de la rue Beaumarchais, M. Domange: il trouve souverainement désagréable d'être obligé, la nuit, de passer, pour rentrer chez lui, par la rue des Tournelles, — et encore à l'aveuglette ; car le gaz qui éclaire son escalier n'est, paraît-il, qu'un gaz de parade qui ne brille un instant que pour s'éteindre aussitôt ; — de là plaintes, réclamations et finalement procès.

M. Domange a triomphé sur toute la ligne : de par le tribunal, la porte d'entrée de la maison boulevard Beaumarchais sera ouverte la nuit comme le jour, et gardée par un concierge; le gaz devra briller dans l'escalier habituellement jusqu'à minuit et seulement jusqu'à onze heures lorsqu'à cette heure le locataire ou la personne de sa maison seront rentrées, ou que les personnes du dehors qui resteront en visite seront sorties.

Le jour où je serai préfet de police, j'ordonnerai que ce jugement soit inscrit en lettres d'or sur toutes les loges de concierge.

PETIT-JEAN.

Fête de bienfaisance donnée par la loge maçonnique la Persévérante Amitié.

L'hiver ramène chaque année une recrudescence de misères qui préoccupe les sociétés de secours et les bureaux de bienfaisance. La loge maçonnique la *Persévérante Amitié* n'a pas voulu rester en arrière dans son œuvre de charité, et vient de donner une fête au Grand Orient, dans le but de venir en aide à de profondes misères qui lui étaient signalées.

Ces fêtes maçonniques ont un caractère spécial, et la force du lien d'association est telle que les plus grands noms, les illustres et les célèbres ont répondu à l'appel qu'on leur faisait. Je n'ai pas besoin de dire que leur concours a été entièrement gratuit. C'est une aumône princière, si on considère que ces artistes sont à la tête de l'art musical.

Mme Viardot, Mme Cabel, Sivori, Séligmann, Michot, qui avait répété le matin et chantait le soir; Delle Sedie, pris à l'improviste, Berthelier et Maton ont dû se trouver payés de leur peine par l'accueil enthousiaste que leur a fait le public. Il semblait, du reste, que leur bonne action leur portât bonheur, car jamais programme ne fut mieux rempli.

Tamberlick, qui avait promis de venir exprès de Londres pour grossir la recette des pauvres, s'est vu forcé, pour de sérieuses causes, de renoncer à son projet; mais en revanche, Mlle Agar inconnue il y a deux mois à peine et acclamée aujourd'hui, a dit, de sa voix prophétique, les vers de Victor Hugo sur la naissance du roi de Rome. La semaine dernière, on m'a accusé dans les colonnes d'un journal qui vient de prendre son essort (le *Globe illustré*) d'enfourcher trop vite l'hippogriffe et d'être un lyrique attardé, je me tais donc et ne vous dirai pas en style pompeux la frénésie du public qui voulait entendre deux fois de suite la jeune tragédienne.

Il faut que justice soit rendue à tous. Le prince Poniatowski avait organisé le concert et c'est peut-être à sa sollicitation que tous ces grands noms ont cédé. Le comte Wrobleski, l'un des frères de la loge, a fait entendre des compositions que le public a applaudies ; enfin le frère Maurel, vénérable de la *Persévérante Amitié*, a consacré son temps et ses soins à doter les pauvres qui vont bénéficier du dévouement de chacun de ceux que nous avons nommés. Le maréchal Magnan, grand-maître de l'ordre, assistait à cette cérémonie.

Je voudrais que les gens du monde descendissent un peu plus souvent dans l'étude de la répartition qui se fait de leurs aumônes; ils verraient avec quelle délicatesse on vient au secours de pauvretés non avouées, comment certaines âmes, après à la recherche des maux à soulager, s'en vont de mansarde en mansarde épiant ceux qui se cachent et rougissent de leur pauvreté.

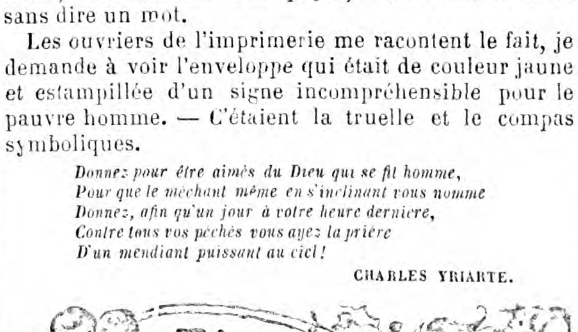
Il y a quelque temps, dans une de ces maisons divisées en petits logements et habitées par des ménages d'ouvriers, l'un de ces derniers, affaibli par l'âge, tombe gravement malade, quelques amis viennent le voir sans pouvoir le soulager, ils s'en vont à leur imprimerie raconter tristement l'état dans lequel ils ont trouvé leur confrère de casse.

Le soir même la concierge du malade lui montait un pli. Le malade l'ouvre, un louis roule sur le parquet ; pas un mot, pas une explication. Quelle main mystérieuse avait apporté cette aumône? Un commissionnaire, dont la course était payée, avait remis la lettre sans dire un mot.

Les ouvriers de l'imprimerie me racontent le fait, je demande à voir l'enveloppe qui était de couleur jaune et estampillée d'un signe incompréhensible pour le pauvre homme. — C'étaient la truelle et le compas symboliques.

Donnez pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme
Donnez, afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

CHARLES YRIARTE.



THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Volontaires de* 1814, drame en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Victor Séjour. — AMBIGU-COMIQUE : *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, drame en cinq actes, par George Sand et Paul Meurice. — THÉATRE DE LA RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE. — *Monsieur du Terme*, par MM. Ch. Lorbac et Espion-Dharmenon.

Je prise trop haut l'intuition critique de notre collaborateur et maître Charles Monselet pour ne pas respecter l'appréciation sommaire que, dans son dernier courrier des théâtres, il donnait des *Volontaires de 1814*.

Je suis d'autant plus à l'aise pour me conformer à sa manière de juger le drame de M. Victor Séjour, que l'audition est venue confirmer les désillusions que Monselet nous avait fait pressentir.

La nouvelle pièce de la Porte-Saint-Martin, si grosse de tempêtes avant la représentation, n'est accouchée que d'un désappointement. Les spectateurs auraient eu trop à faire et se seraient époumonés en protestations, si l'ennui, ce puissant dissolvant des plus énergiques desseins, n'avait paralysé ce soir-là toute hostilité.

Il faut du courage dans l'exercice de toute profession. Si la vertu est nécessaire pour défendre la tête du pont de Montereau, il n'est pas moins indispensable d'être triplement cuirassé de bonne volonté pour écouter jusqu'au bout cette épopée burlesque qui, en fait de circonstances atténuantes, invoque les rigueurs de la censure, mais qui, pour un homme de goût, n'en doit pas moins être condamnée au maximum de la peine... à l'oubli.

Le premier tableau (ne vous impatientez pas, il y en a quatorze dans *les Volontaires de* 1814) nous représente le village d'Erlange pendant l'hiver de 1813. Napoléon, qui, même après la campagne de Leipsick, n'a pu être arrêté par l'Oder, hésite devant un torrent débordé. Une barque s'offre pour porter ce César dont la fortune chancelle. Elle est montée par le comte Albert de Monréon, un fils d'émigré, qui se propose de délivrer le comte de Provence de celui qu'on appelait alors monsieur Buonaparte. Heureusement que se trouve là et à propos, il faut bien en convenir, Jeanne, surnommée *la France*, qui évente la traîtrise, s'empare des rames et passe l'empereur, auquel son perspicace dévouement fait gagner douze heures. Ce que valaient douze heures en ce moment, l'ombre du grand capitaine pourrait seule nous l'apprendre.

La toile au second acte nous découvre en se relevant l'intérieur de la tente où sont réunis les généraux de la coalition, Blucher, Schwarzenberg et Barclay de Tolly. L'étude de la carte de France les absorbe tous les trois.

A ce gâteau leur main fait une large entaille

Ils découpent à leur convenance les provinces que prendront et l'Autriche et la Russie et l'Angleterre. Les hobereaux princiers ramasseront les miettes dans ce partage d'un pays qu'ils croient épuisé.

Cette méditation spoliatrice est interrompue par l'arrivée de Jeanne, amenée prisonnière devant ces gourmands de royaumes. Albert de Monréon, qui comprend le français de M. Séjour, est chargé d'interroger l'espionne. Son rôle d'accusateur change bien vite, car après quelques tirades de la jeune fille enthousiaste, il se sent touché par la grâce patriotique et se convertit à l'adoration napoléonienne. Il fuit avec Jeanne, emportant le plan de campagne que des généraux négligents avaient, à dessein, laissé sur la table de travail.

Au troisième acte, et, par le 1er janvier 1814, nous sommes au palais des Tuileries où le roi de Rome vient embrasser son père. Jeanne, qui a la sainte folie de sauver la France, remet à Napoléon le plan qu'elle a soustrait de concert avec le comte Albert de Monréon. C'est là une pièce précieuse, car la prudence si connue des alliés ne changera rien aux dispositions primitives.

La réception des membres du corps législatif occupe le quatrième tableau. Cette exhibition des grands corps de l'État est simplement ridicule.

Courons à la bataille, à l'émotion de la pièce, et arrivons à la défense du pont de Montereau, confiée au patriotisme des paysans. Les canons autrichiens balayent ces pauvres diables qui n'ont que leurs faux à opposer à la mitraille, que leurs voix pour répondre aux clairons ennemis, que leurs chants pour faire assaut avec le grondement des bouches à feu. La muraille abattue se relève, les voix éteintes pour toujours trouvent un écho, chaque strophe de l'hymne meurt et renaît jusqu'au dernier survivant.

Cette scène émouvante a transporté la salle : il était temps, et pour supporter ce qu'on avait déjà vu, et pour écouter ce qu'on avait encore à entendre.

A Fontainebleau, M. Victor Séjour nous présente la grande scène de l'abdication. L'auteur en exclut la dignité du génie foudroyé et la poésie de ces regrets qui ont arraché des larmes à la muse austère de l'histoire.

Napoléon cachait au fond d'une âme impénétrable le secret de son œuvre. Les revers pas plus que les victoires ne le trouvent enclin à ces expansions verbeuses que lui prête M. Séjour. Alexandre Dumas, qui nous paraît le successeur de Tacite auprès de l'auteur des *Volontaires de 1814*, a mieux traduit cette grande page lorsqu'après le désastre de Montereau il nous représente l'Empereur remontant à cheval sans qu'aucune trace

d'émotion obscurcit *le front de ce joueur sublime qui venait de perdre le monde.*

De l'abdication nous passons à l'exil, de Fontainebleau à l'île d'Elbe.

Ici, comme aux Tuileries, comme dans le salon de l'*Abdication*, nous retrouvons, et toujours aussi déplacés, Jean Terrier et Jeanne, l'un incarnant le peuple, l'autre personnifiant la France.

Dans les moments de dangers suprêmes, le dévouement des fils de la charrue, les angoisses de la Patrie, sont muets comme la douleur. Le Jacques Bonhomme et la Jeanne d'Arc de M. Victor Séjour fatiguent avec leur pathos niais.

Rendons justice, cependant, à qui est digne de toute indulgence. Les décorateurs et les machinistes ont bien mérité des yeux. Ils ont tout fait pour calmer les spectateurs ennuyés, en inaugurant, comme tableau, la Revue des ombres passée par Napoléon, cette vision étrange et sublime chantée par le poëte allemand :

> *C'est la nuit qu'a lieu la revue*
> *Dans la bataille de Sedlitz,*
> *Où l'empereur, ombre entrevue,*
> *Compte les ombres d'Austerlitz.*

Ce décor fantasmagorique semblait avoir été deviné par la grande imagination de Théophile Gautier. La cavalerie sépulcrale des cuirassiers de la vieille garde défile au galop, et salue en passant l'*homme au petit chapeau*. Les grandes masses de l'infanterie se meuvent dans les rayons de la lune et se fondent dans ce brouillard lumineux :

> *On dirait la lithographie*
> *Où, dessinés par un rayon,*
> *Les morts, que Raffet déifie*
> *Passent, criant : Napoléon !*

L'effet est saisissant. Malheureusement l'intérêt de la pièce est dans ce dernier tableau, où le style et l'intelligence n'ont rien à voir.

Aussi, malgré ce succès de panorama, je crains bien que la pièce de M. Victor Séjour n'atteigne pas la centaine.

Je suis loin de douter du sentiment patriotique des Parisiens, et je suis convaincu que si le canon ennemi venait à résonner à nos oreilles, il y aurait plus de volontaires qui courraient aux frontières qu'il n'y aura de curieux se pressant désormais aux abords de la Porte-Saint-Martin.

Je me suis étendu trop longuement peut-être sur les *Volontaires de 1814*. J'en demande pardon au lecteur. Le public avait trop longtemps été entretenu des vicissitudes de cette pièce, et je lui devais de démontrer que, malgré le proverbe, il peut y avoir, même au théâtre de M. Marc Fournier, beaucoup de fumée sans feu.

Les Beaux messieurs de Bois-Doré, dont la première représentation a eu lieu à l'Ambigu-Comique samedi dernier, ont un peu réveillé nos esprits engourdis par les 14 tableaux des *Volontaires*.

Les noms des deux auteurs, George Sand et M. Paul Meurice, promettaient aux plus délicats une heureuse soirée.

L'attente du public n'a point été trompée cette fois, et, quoique la plupart eussent encore présents à la mémoire les épisodes du roman d'où la pièce est tirée, nul n'a pu se défendre d'intérêt et d'attendrissement aux allures tour à tour originales, nobles et dramatiques de M. Bocage, à la verve spirituellement naïve et souvent pathétique de Mlle Jane Essler.

Le marquis de Bois-Doré s'est retiré dans le château de ses pères. Il se console de la solitude par une innocente fatuité. Ce vieillard, il a cela de commun avec beaucoup de femmes, rougit de son âge, et comme Jézabel, la surannée, il cherche, moyennant force cosmétiques, à *réparer des ans l'irréparable outrage*. Mon professeur de rhétorique me tiendra compte de cette réminiscence.

Bois-Doré cependant ne jouit pas d'une coquetterie sans mélange. Entre les propos galants qu'il adresse à la belle Mme de Laurianne, fille de M. de Beuvre, se glisse parfois un souvenir qui afflige son excellent cœur. Ce souvenir est celui d'un frère qui a disparu avec sa femme et son jeune enfant, et dont il n'a plus de nouvelles depuis quatorze ans.

Une distraction, sous la forme d'un charmant enfant du nom de Mario (Jane Essler), vient détourner le vieillard de ses ennuis. Les révélations de Mario, souvent interrompues et aussi souvent reprises, les preuves fournies par lui, conduisent le marquis à s'assurer que cet enfant, amené par une moresque, n'est autre que son neveu, le fils de son frère assassin.

L'adoption immédiate de Mario change subitement les habitudes du marquis, qui dès lors ne se teint plus les cheveux ni la moustache, porte un costume sévère et se résigne avec joie à jouer son rôle de vieillard et de père.

Les deux messieurs de Bois-Doré ont un devoir à remplir. Le comte de Bois-Doré, le père de Mario, a été tué lâchement ; il faut que le frère et le fils vengent sa mort.

Un poignard, conservé par l'enfant et que la bohémienne avait retiré de la plaie, porte gravées la devise et les initiales d'Antonio d'Alvimar. Cet Antonio fait la cour à la dot de Mme de Laurianne, pendant qu'un autre proscrit comme lui, Jovelin, cherche à mériter le cœur de la jeune veuve.

Une rivalité féroce s'élève entre l'aspirant audacieux et l'amoureux timide. Un duel est inévitable, il va avoir lieu, lorsque le vieux marquis de Bois-Doré réclame sa vengeance et sa victime.

Après une scène très-émouvante, accentuée par le talent de Bocage, d'Alvimar avoue être l'auteur de la mort du comte de Bois-Doré. Il justifie sa conduite. Sa sœur catholique avait été enlevée par un huguenot. Il a puni le traître dans un duel où, l'épée de son adversaire s'étant brisée, il a achevé le combat avec le poignard.

Le vieillard et le meurtrier croisent le fer. La lame d'Alvimar est brisée à son tour, et, plus généreux qu'Antonio ne l'avait été, le marquis de Bois-Doré lui offre son arme et en prend une autre.

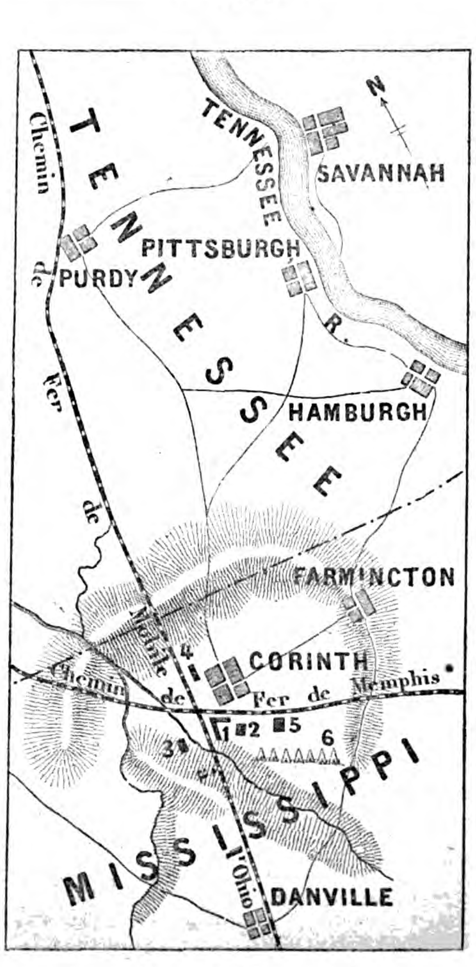
Il avait assez fait pour son honneur. Le loyal Jovelin entraîne son rival qui, après quelques parades et ripostes, s'enferre lui-même sur l'épée de son adversaire.

Jovelin, les mains pures de sang, prend dans les siennes celle de Mme de Laurianne, qui ne la retirera qu'après la consécration nuptiale.

J'ai bien regretté un moment de ne pas retrouver dans le drame ces détails si délicats où excelle George Sand ; mais j'ai pensé que ce qui est d'un intérêt si exquis dans le livre pourrait n'être qu'une longueur à la scène. Je me suis ravisé, et, comme tout le monde, et sans restriction, j'ai applaudi *les Beaux messieurs de Bois-Doré*.

Le lundi de Pâques le théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne donnait un acte de circonstance, *Monsieur du Terme*. La petite comédie en vers de MM. Ch. de Lorbac et Espion-Dharmenon est prestement faite et purement versifiée. Elle a été applaudie comme il serait à désirer qu'elle le fût sur une autre scène.

ACHILLE ARNAUD.



Plan topographique de la bataille de Pittsburg.

(Voir le *Courrier d'Amérique*).

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE : *La Fille d'Égypte*, opéra-comique en deux actes de M. Jules Barbier, musique de M. Jules Beer (23 avril).

La *Fille d'Egypte* est une fille d'Espagne qui passe pour bohémienne, et que je crois mauresque malgré le fort accent parisien que lui prête Mlle Girard. C'est à ne pas s'y reconnaître.

Mais nous ne sommes pas encore au bout du logogriphe. La vie que mène l'Egyptienne Zemphira est très-agitée, son caractère est des plus fantasques et les aventures dont elle est l'héroïne sont d'un romanesque si échevelé qu'il y a de quoi faire peur. Tenez, nous donnerions bien toute la partition pour n'avoir point à raconter la pièce.

Il faut pourtant bien passer par là.

Donc Zemphira est une pauvre enfant qui a été recueillie et (mal) élevée par une troupe de contrebandiers espagnols. Elle sait comme eux escalader les montagnes, coucher à la belle étoile et dépister les douaniers.

Un jour, au détour de je ne sais quel chemin, elle rencontra Pablo qui dormait en rêvant de Mariquita sa fiancée. Alors il lui prit fantaisie de déposer un baiser sur la joue du garçon. Depuis ce temps Pablo conçut pour Zemphira un amour violent, amour que Zemphira trouva moyen d'attiser encore en se livrant à mille tours de coquette. Pablo revient tout étourdi chez son oncle l'alcade Coconas ; l'Egyptienne l'y suit. L'oncle Coconas fait enfermer Zemphira ; son amant la délivre et fuit avec elle dans la montagne.

Ici une nouvelle complication. Spada, le chef des contrebandiers, est aussi amoureux de Zemphira ; or comme son rival est en son pouvoir, il imagine, pour s'en débarrasser, de le faire bel et bien pendre à la plus haute branche d'un arbre. Mais l'Egyptienne qui a beaucoup d'ascendant sur Spada, obtient de lui un sursis.

Autre coup de théâtre ! Mariquita tout en pleurs s'en vient au milieu des contrebandiers réclamer à grands cris son fiancé. « Pablo n'épousera que moi ou la potence, — répond Zemphira, — choisissez.... » A ces paroles si expressives Mariquita est bien obligée de battre en retraite.

Dernière surprise ! Le prisonnier a réussi à s'évader ; il est rentré au village guéri de ses amours de contrebande et s'empresse de conduire Mariquita à l'autel. Mais voilà que l'Egyptienne apparaît juste au moment où les époux vont franchir le seuil de la chapelle... Trop tard ! Zemphira alors tombe à genoux et fait vœu de se consacrer à Dieu. Spada, drapé dans un froc de pèlerin, a beau la supplier une dernière fois de devenir sa femme, il ne peut la fléchir....

Ce n'est certes pas pour notre plaisir ni même pour celui du lecteur que nous avons essayé de réunir ici les pièces de ce casse-tête chinois. Le récit de pareilles énormités n'est fait que pour montrer jusqu'où peut aller le manque de goût chez un librettiste et l'excès d'indulgence chez le public « le plus spirituel du monde. »

La musique de *la Fille d'Egypte* ne nous plait guère plus. M. Jules Beer, qui en est l'auteur, a la mélodie incohérente à force d'être variée de rhythme, et l'harmonie lourde, confuse, empâtée à force d'être, traversée par les modulations les plus inattendues. Sa manière de traiter l'orchestre n'est pas plus heureuse ; on y sent la préoccupation d'être avant tout original et de ne rien faire comme tout le monde ; rien n'y est fondu, rien n'y est à sa place. Par moments et quand on s'y attend le moins, le trombone fait explosion et vous envoie des bordées de notes à vous perforer le tympan ; puis c'est la petite flûte qui s'émancipe hors de propos, grimpe au plus haut de l'échelle sonore et débite des balivernes sur un ton gouailleur. Pendant ce temps les violons continuent leur tremolo, et si au milieu du tohubohu il ressort un bel effet, une phrase limpide et fermement dessinée, c'est comme un hasard heureux dont il faut se presser de profiter.

Il n'est donc pas à dire que toute la partition de M. Beer soit condamnable au même chef, nous aimons même à y signaler plusieurs morceaux qui font assez bonne figure et se détachent en clair sur l'ensemble un pou trop obscur. C'est d'abord le premier chœur, qui est écrit avec simplicité et dont le principal mérite est la sonorité ; c'est ensuite un trio (celui où Zemphira dit la bonne aventure), une chanson espagnole, et enfin au second acte un duo entre l'Égyptienne et Mariquita. Ce morceau a été jugé trop long et trop en disproportion avec le cadre d'un opéra-comique ; mais, dans plusieurs de ses parties il révèle un certain instinct dramatique.

Mais, nous l'avons déjà dit, l'ensemble de l'œuvre est peu séduisant ; l'auteur — cela est visible — y a forcé sa nature par ambition de produire de l'effet ; il a voulu toucher à toutes les cordes et essayer de tous

les styles durant le cours de sa partition; il n'a réussi qu'à être monotone et diffus. Il nous est avis aussi que M. Beer, qui est le neveu de M. Meyerbeer, se laisse parfois trop aller à imiter les procédés de l'illustre auteur des *Huguenots*. Et c'est là une préoccupation dangereuse; M. Meyerbeer est de ces oncles dont (musicalement parlant) on n'hérite jamais.

L'exécution a été faible ; et aussi pourquoi déguiser Mlle Girard en Egyptienne, lui barbouiller la figure et les bras avec du bistre , et condamner des yeux de soubrette à lancer les regards farouches d'une Esmeralda de contrebande ?... Le reste du personnel a un peu pataugé dans la musique de M. Beer, et il n'est pas jusqu'aux chœurs qui ne se soient abandonnés à de regrettables distractions. Or, le fait est assez rare au Théâtre-Lyrique.

N. B. Nous avons revu *la Chatte* de M. Grisar, et le public la trouve toujours *merveilleuse*, ce dont il faut complimenter encore M. Rety.

— Mme M. Græver, qui vient de passer dix ans à New-York, a fait sa rentrée dans notre monde musical par un concert où se trouvaient tous ses admirateurs d'autrefois. (La salle Erard était pleine.) Mme Græver est une pianiste très-brillante et surtout très-versée dans l'étude des maîtres. Il faut lui entendre dire les célèbres *Variations de Hændel*.

ALBERT DE LASALLE.



Fausse Manœuvre, tableau de M. G. Jadin, tiré de la collection du baron de Noirmont.

FAUSSE MANŒUVRE

TABLEAU DE M. J. JADIN

Un rat s'introduit subrepticement dans le chenil. Il est arrivé là pour glaner non pas des reliefs d'ortolans, mais simplement un infime lambeau de tendon qui tient encore après un os rongé.

Le régal était bien modeste et il ne manquait pas mal de plats au festin.

Le grignotement du rongeur a bientôt réveillé les deux cerbères repus qui dormaient leur digestion sur la paille fraîche. Troubler le sommeil de chiens gras et dodus !

Quel crime abominable
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait.

On voulut le lui faire voir. Mais la destinée qui quelquefois s'amuse à protéger les faibles contre la dent des méchants, se plaît à tirer le rat des canines des molosses.

La même mauvaise humeur a présidé à leur réveil, le même emportement les fait se jeter sur le lilliputien rongeur, la même rage les anime contre ce mendiant à quatre pattes.

Dans leur colère ils oublient la chaîne qui lie leur collier respectif ; ils ne voient pas le poteau qui leur barre le passage et auquel par une fausse manœuvre ils se trouvent attachés, tirant tous les deux sur la même chaîne avec la même ardeur, se faisant contrepoids l'un à l'autre.

Leurs aboiements frénétiques font pressentir au rat imprudent une fin prochaine. La peur le rapetisse à tel point qu'il passerait dans un trou de noisette.

Une crevasse se présente à lui au milieu des planches disjointes ; il s'y précipite la tête la première et son petit cœur bat encore que le dernier aboiement des chiens a cessé depuis une heure.

el est le petit drame que le pinceau de M. G. Jadin s'est plu à retracer sur la toile avec cette habileté et cette science qui ont fait de lui un de nos meilleurs peintres d'animaux.

MAXIME VAUVERT.



Grille ornée fonte et fer, du château de Saulxures (Vosges).
Exécutée par MM. Desforges, Brochon et Festugères frères, maîtres de forges, à Brousseval (Haute-Marne) et à Paris.

RÉBUS.

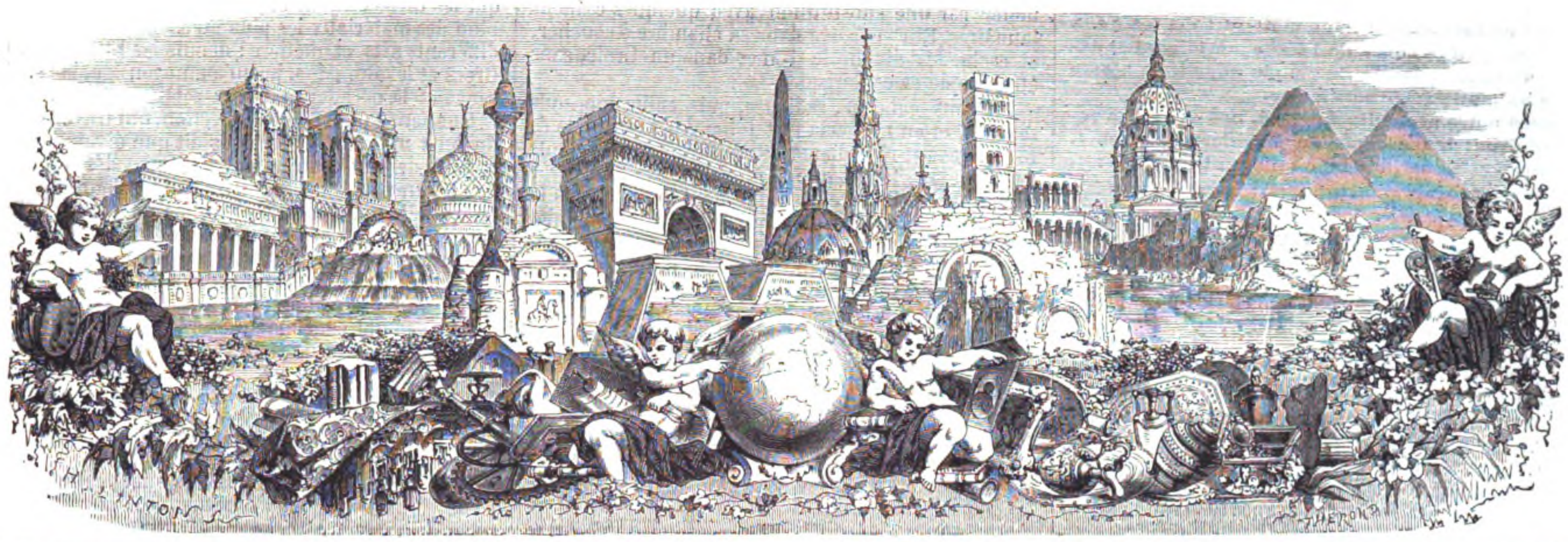


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Reste où Dieu t'a mis, maintiens-toi dans ta condition.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 265. — 10 Mai 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

ORÉLIE Ier

ROI D'ARAUCANIE

Notre siècle sceptique se tient en garde contre les surprises et ajoute peu de foi aux événements surnaturels. Il faut que les faits accomplis lui crèvent les yeux pour qu'il prenne pour vrai ce qui ne lui paraît pas vraisemblable.

Rendons justice cependant à nos Saint-Thomas modernes, l'extraordinaire ne les trouve pas indifférents et leur attention sollicitée se change volontiers en croyance quand leur journal du soir leur garantit la véracité de la chose énoncée.

L'Almanach de Gotha qui, depuis que les fées négligent le bonheur des gardeuses de moutons, ne nous a pas annoncé qu'un roi venait d'épouser une bergère, a enregistré cette année le nom d'un nouveau souverain dont l'élévation excentrique au rang suprême a un peu surpris les tranquilles bourgeois d'Europe.

Ils ont lu, ces paisibles citoyens, qu'un ex avoué de Périgueux,



Antoine Orélie Ier, ex-roi d'Araucanie, actuellement prisonnier à Santiago de Chili.
(D'après une épreuve photographique envoyée par M. Santos Tornero, directeur du *Mercurio* à Valparaiso.

après avoir qu' é sa patrie assez ingrate pour ne pas lui permettre de devenir millionnaire, s'était embarqué pour le Chili ; qu'après quelque temps passé sous les cocotiers et les cèdres rouges de ce pays, l'ancien officier ministériel périgourdin avait séjourné chez les Araucans qui le prirent en grande estime.

L'Araucanie, paraît-il, est la Normandie de l'Amérique du Sud. On y aime la procédure autant et plus peut-être qu'à Rouen.

La renommée de notre concitoyen grandit vite et prit de telles proportions que les Molouches le nommèrent roi en remplacement de leur chef mort sans postérité.

Antoine Orélie Ier ne se sentait pas d'aise sur le trône et pensait déjà à conclure une alliance avec la France. Il avait compté sans la jalousie des Chiliens qui, un beau jour, tandis qu'il dormait à l'ombre d'un pehuen, l'enlevèrent et le conduisirent en prison à antiago où il est encore, méditant sur l'*avers* et le *revers* des médailles royales.

ACHILLE ARNAUD.

M. Pierre Blanchet, à qui le MONDE ILLUSTRÉ a confié la mission de prendre, pendant les fêtes que la ville de Naples donne au roi Victor-Emmanuel, les dessins qui pourront le plus intéresser nos abonnés, vient de nous adresser aujourd'hui plusieurs croquis.

Les scènes retracées par l'habile crayon de notre correspondant nous mettent sous les yeux les sites pittoresques de l'Italie méridionale auxquels l'enthousiasme du peuple napolitain ajoute une animation extraordinaire.

Dans notre prochain numéro, nos gravures reproduiront les croquis de M. Pierre Blanchet, auxquels l'actualité donne un si puissant attrait.

COURRIER DE PARIS

Il circule, à propos d'une célébrité théâtrale, une assez divertissante anecdote.

Un riche gentilhomme se fait présenter à la dame un soir, dans un entr'acte. Il demande la faveur d'aller offrir ses hommages à domicile; accordé. Il est reçu avec empressement; cette faveur le rend plus présomptueux; il prie la dame de le favoriser le lendemain d'une tasse de thé tête à tête. On oppose peu d'objections à ce désir. Il fait alors entendre qu'il désirerait savoir à l'avance le prix du sucre. La dame, qui comprend à demi-mot, répond :

« — C'est du sucre rose, il en faut une livre pour une tasse de thé, il coûte dix mille francs la livre; quelquefois aussi rien du tout. Votre demande m'honore, et je ne voudrais pourtant pas vous donner gratis ce sucre... que je répugne à vous faire payer. Mais il me vient une idée; elle me servira d'épreuve sur vos sentiments à mon égard. Apportez les dix mille francs en billets de banque; nous les brûlerons sur la lampe à l'esprit-de-vin de la bouilloire. Mon désintéressement aura répondu à votre générosité, et j'aurai une page assez peu ordinaire pour mes Mémoires!

» — C'est convenu! — dit l'étranger.

Le soir il raconte l'affaire à quelques amis. On trouve ce thé furieusement... sucré, et on cherche à dissuader le galant d'un si absurde sacrifice. — Lui donner les dix mille francs, soit! mais les brûler? — s'écrie le plus généreux.

Alors mille expédients sont proposés. On s'arrête à une substitution de billets Désirabode, — car on sait que ce fameux dentiste a jadis fait graver sur papier fin des adresses qui ont, à bout de bras, toute l'apparence d'un billet de banque. Il y a aussi dans la Chaussée-d'Antin un teinturier fameux, qui a fait imprimer des prospectus en *fac simile* sur lesquels on lit : *mille franges*.... On promet à l'étranger de lui en procurer dix pour le lendemain, il finit par se rendre au conseil économique de ses amis, et mettant en poche, à tout événement, une liasse de vrais billets pour dérouter l'examen, plus la liasse des Désirabode ou du teinturier, il arrive charmé, charmant, rue...

On est seule; il est introduit, on cause, on attend le plateau. — Vous persistez dans votre auto-da-*thé*? — dit l'actrice.

« — Sans aucun doute, voici les dix billets!

» — Ah voyons? s'écrie-t-elle. — Et voilà qu'elle les palpe, les examine fiévreusement.

» — N'est-ce pas dommage de brûler cela! — dit la dame...

» — Eh bien, ne les brûlez pas! — répond le galant, inquiet, mais fanfaron.

» — Non, il est convenu de les brûler; restons dans le programme!

Et elle pose le paquet sur une table de Boule encombrée de ces mille riens des boudoirs. Notre homme, tout en causant, joue avec ces riens: un coffret, une figurine, une coupe, un poignard... et il opère adroitement la substitution au moment où l'on apporte le thé. La lampe lèche de ses langues bleues le cylindre d'argent, l'heure du sacrifice va sonner; on attend que le domestique soit parti; la vestale avive physiquement le feu qui bientôt doit moralement s'éteindre! Elle est aimable, pétulante, jacasse; elle va, elle vient, touche à ceci, à cela, à un éventail, à un flacon... puis aux billets qu'elle saisit, en appelant l'attention sur autre chose. Et la voilà qui fait un tour sur elle-même, les brandit avec orgueil, lance un mot incendiaire, rit comme une folle, mais s'éloigne surtout peu à peu du galant..., et quand elle se sent hors de portée, elle fond sur le réchaud, allume le tas de feuilles minces, et le brandissant encore, elle le lance enflammé dans l'âtre, s'écriant et raccourant fébrile :

« — Venez, monsieur, que je sucre en rose votre thé vert!

A minuit, le monsieur s'en va. A peine l'actrice a-t-elle entendu repousser bruyamment sur ses talons la porte cochère, qu'elle s'élance vers un grand cornet du Japon prudemment placé à l'avance parmi les plantes de la jardinière; elle y plonge le bras, et saisit au fond la liasse de billets de banque que, dans ses adroites évolutions, elle a aussi su escamoter par une substitution avec quelques chiffons jaunâtres. Elle se sauve dans sa chambre à coucher, et cache les dix mille francs dans un tiroir, sans être vue de sa camériste.

La voilà couchée, radieuse, puis endormie, puis rêveuse, et en tout cela fort jolie. Au matin elle se réveille ayant rêvé diamants, voiture neuve, volants de dentelle... tandis que le monsieur avait dû rêver sucre rose. Elle entend tinter neuf heures sous la jolie *Pénélope* de Cavelier qui lui sert de pendule. Elle rejette son couvrepied de cachemire, glisse, indiscrète à voir, hors du lit, saute d'un bond vers le meuble complice du réchaud, du cornet, saisit la liasse comme une voleuse, resaute dans son lit, s'accotte sur ses oreillers, laisse flotter sa camisole brodée, et avant de sonner sa soubrette, veut se repaître de ces adorables chiffons dont Mme Récamier se fit tant de papillottes :

« — Chers petits dix mille francs! — dit-elle, en déroulant la liasse de ses doigts charmants et impatients.

Mais hélas! comment peindre sa stupeur et sa colère, en reconnaissant la substitution qui avait si perfidement précédé la sienne? C'était la *retraite des dix mille!*

Elle a, paraît-il, juré de se venger. Si elle réussit nous le saurons, et nous le dirons.

Quelle surprise pour les curieux que l'ouverture du *Musée Napoléon III!*

En parcourant ces vingt-deux salles, toutes remplies d'objets arrachés à la destruction, à la poussière des siècles, aux entrailles de la terre, réunion formidable, qu'un amateur passionné, ardent jusqu'à se déshonorer pour obéir à sa passion, a mis trente ans à former, on se demande si la faute commise par cet homme ne mérite pas quelque indulgence, en faveur du puissant, de l'unique résultat auquel elle a aidé! On se rappelle, en effet, que le marquis Campana, après avoir employé toute sa fortune personnelle, qui était considérable, à commencer cette prodigieuse collection d'antiquités et d'œuvres d'art de la renaissance, emporté par sa passion, détourna, pour achever de l'assouvir, les fonds de l'administration du mont-de-piété romain, dont il était le directeur, crime qu'il expie aujourd'hui au bagne de Civita-Vecchia, à côté des vulgaires filous qui ont volé pour satisfaire à des passions vulgaires. On se demande si ce marquis affolé de science, d'archaïsme, doit être jugé à l'échelle commune, et si l'illustre auteur des *Délits et des peines*, le Milanais Beccaria, admettant avec une exceptionnelle indulgence le poids tout spécial cette fois des circonstances atténuantes, n'aurait pas été bien près d'absoudre un tel homme, — pour une telle faute!

Quoi qu'il en soit, si les savants, les lettrés, les artistes français pouvaient être consultés par le gouvernement romain, il nous semble que le malheureux marquis serait rendu à la liberté. D'autant plus qu'en résumé son crime n'a causé de préjudice à personne, puisqu'on a retrouvé dans le produit de la vente de cette immense collection au seul gouvernement français, 4,260,000 fr., c'est-à-dire une somme bien supérieure à celle que le directeur du mont-de-piété romain avait détournée des caisses d'Etat.

La collection est de onze mille objets, ainsi payés un peu moins de 400 fr. la pièce. Elle comprend trois mille vases, la plupart étrusques et peints,—deux mille objets en terre cuite,—sept cents tableaux,—sept cents majoliques,— cinq cents bronzes ou objets de fer, —quatre cents statues ou bustes,—et soixante-quatre écrins renfermant un grand nombre de bijoux d'une valeur d'art inestimable. Le fameux diadème de reine grecque serait seul payé 500,000 fr. par n'importe quel grand musée! La *Léda* emportée par son cygne, le groupe d'*Adam et Eve* (qui offre cette curieuse particularité que le serpent tentateur a une tête de femme...), les statues de *César*, de *Brutus*, les lits tumulaires, et cent, et mille autres objets curieux, fameux, seraient disputés à des prix considérables en cas de dispersion. Notons même que de la seule collection de bijoux, qui coûte 600,000 fr., M. Castellani offre 1,100,000 fr.

Une des curiosités de cette exposition devant laquelle la foule s'arrête le plus assidûment, c'est ce lit de bronze, où sont éparpillées les armes du guerrier romain dont la tête est restée dans le casque, comme dans une boîte conservatrice. Penser qu'il y a plus de dix-huit siècles que cette tête reçut ce casque, et que l'autre portant l'une, est encore là!

Ces curiosités, ces trésors proviennent de fouilles faites depuis de longues années à Cumes, à Cervetri, à Ardée, à Volterre, à Pérouse, et enfin dans l'ancienne Rome. Beaucoup de ces fouilles furent entreprises par ordre du marquis Campana lui-même, qui les dirigeait jour et nuit. Il en est résulté la réunion des matériaux les plus précieux pour l'étude de différents arts et métiers : depuis les Etrusques, les Grecs et les Romains, jusqu'au moyen âge, la renaissance et la décadence du dix-septième siècle.

Que fera-t on de cette collection, qui traverse plus de deux mille ans? On nous dit que divers conservateurs des musées auraient vivement désiré englober les fractions de l'ensemble dans leurs diverses spécialités, que leurs prétentions se seraient vues repoussées, et que, de là, quelques mauvais vouloirs contre l'ancienne collection Campana. Nous croyons qu'au lieu de la disséminer dans les divers départements du Louvre, il faudrait plutôt prendre çà et là, à ceux-ci, ce qui peut manquer à la chaîne des temps, et combler les lacunes de cette histoire chronologique écrite en objets. Mais où placer un tel amas? Pourquoi pas dans ce palais même, dit de l'Industrie, trop grand pour les expositions ordinaires, trop petit pour les grandes joutes internationales?

On nous écrit de Londres que, des trois morceaux écrits pour l'inauguration de l'exposition par MM. Meyerbeer, Auber et... (un nom anglais!), celui qui a le plus réussi, est la marche de notre cher Auber. Théophile Gautier, qui est à Londres pour le *Moniteur* (où Gustave Claudin le remplace, pour la troisième fois, comme critique), Th. Gautier, dis-je, constate pour ainsi dire officiellement le succès de l'illustre maestro français, en disant, dans un style qui est tout à lui :

« La marche d'Auber a obtenu un grand succès. Elle est vive, allègre, spirituellement lumineuse, d'une élégance pétillante et toute française qui fait penser à la mousse argentée et gazeuse du vin de Champagne couronnant une coupe de cristal. Cela glisse sur la vie avec des pieds qui ont des ailes, sans appuyer et sans trébucher, en sifflant le plus joli motif du monde; aisance divine, souplesse immortelle, légèreté qui vaut toutes les sciences, et qui n'est elle-même que de la science vocalisée en grâce. »

Par ailleurs on écrit :

« S'il y a au monde de la musique française, c'est à coup sûr la musique de M. Auber. Quelle vivacité, quelle grâce, quelle mélodie, quelle explosion de poudre! L'introduction en andante, pour trompettes et trombones, a été vivement applaudie. C'est bien senti, spirituellement conçu, plein d'élégance. Puis vient la marche : jouez cela au fond du désert, on se représentera aussitôt l'entrain du zouave, on verra le soldat français, le képi sur l'oreille, on verra toute la grâce, toute la coquetterie parisiennes; enfin on entendra, marqué au coin de l'esprit national, l'inspiration du génie le plus français, Auber et sa jeunesse éternelle! C'était une jubilation dans l'auditoire. »

Notre correspondant particulier explique, en outre, que si l'espèce de symphonie, d'ouverture, dans laquelle M. Meyerbeer a eu l'habileté d'encadrer le fameux *Rule Britannia*, n'a pas produit ce vif effet de la musique française, c'est que le maestro allemand a peut-être prouvé là plus de science que de véritable inspiration, et que le mérite de son œuvre est de nature à être plutôt apprécié par les musiciens que capable de remuer les foules. Mais combien de fois l'illustre auteur des *Huguenots* n'avait-il pas déjà obtenu à la fois ce double résultat dans ses œuvres si légitimement populaires!

Concert splendide, la semaine dernière, chez M. Isaac Péreire, dans son magnifique appartement de l'hôtel fraternel, au faubourg Saint-Honoré. Le programme portait les noms de Thalberg, Sivori, Félix Godefroid, Naudin, Delle Sedie, Capponi et Frezzolini. Tous ont mérité et obtenu le succès qu'on devait attendre de leurs noms. Le finale du premier acte de la *Lucia* chanté par Naudin, Delle Sedie, Capponi et la Frezzolini, a été bissé par acclamations. Godefroid, qu'on entend rarement, a causé le plus vif plaisir. A une époque où les musiques vocale et instrumentale poussent avec ardeur aux effets, aux efforts de sonorité, cette harpe délicate, vaporeuse, aérienne, a surpris et enchanté comme contraste! MM. Rubini et Durand ont fort bien secondé le harpiste dans la *Prière des bardes*. — Thalberg, qu'on entend trop rarement à Paris, est toujours le roi, ou le vice-roi, de son instrument-orchestre. — Sivori ressemble à Paganini par l'archet, — et par l'air de tête — Naudin *pousse* un peu... et abuse des contrastes *rubiniens* du *forte* au *sotto voce*; mais l'instrument est beau et sa chaleur communicative. — Delle Sedie chante, on le sait,

avec plus d'art que de voix; le salon lui est donc encore plus favorable que la scène. — Quant à la Frezzolini, on l'a réentendue, et revue, avec un grand plaisir. Si le mot *simpatica* n'existait pas depuis qu'il y a certains visages reflets de certaines âmes, il faudrait le trouver pour cette grande artiste, qui lutte, vaillamment toujours, avec les puissants tronçons de ses magnifiques armes d'autrefois. — En un mot, soirée superbe, où se pressait une foule d'illustrations et de notabilités de la politique, de la diplomatie, de la finance, etc. — Les peintures de Gendron ont été fort admirées, malgré la présence des magnifiques tableaux d'anciens maîtres disséminés dans cette opulente, mais surtout intelligente résidence, où les traces d'une femme de goût sont, à chaque pas, sous chaque regard. — Ce grand concert n'a fini qu'à deux heures du matin.

~~~ Il a paru récemment un livre qui a fait un tapage énorme, à cause des nombreuses et inconcevables personnalités littéraires qu'il contient. L'auteur est un gentilhomme d'un très-grand talent critique, auquel on était loin de supposer le caractère qui s'est laissé oublier, égarer, jusqu'à une manifestation semblable envers des confrères dont plusieurs sont, ou plutôt étaient de ses amis. — L'éditeur qui a publié cet étrange et regrettable factum, est pris à partie par toute la littérature ainsi mise en cause et profondément ridiculisée, pour ne pas dire plus. Mais il paraît que cet éditeur est infiniment moins noir que l'auteur, et qu'il est profondément désolé d'avoir publié ce pamphlet inexplicable. La circonstance atténuante serait celle-ci : la chose aurait jadis été enfouie dans un journal religieux, où personne des intéressés ne l'avait lue. Lorsque l'auteur parla de la mise en volume, l'éditeur voyant qu'il s'agissait d'une *réimpression*, n'y prit pas garde, et affairé, accablé de soins de toute sorte, il laissa imprimer sans défiance. Le volume lancé, le brûlot éclate! L'éditeur navré aujourd'hui, — car le brûlot blesse ses propres troupes, — proclame qu'il donnerait 20,000 francs pour que ce diable de livre fût resté au néant. Sans doute ce regret ainsi chiffré, est un regret platonique, mais le chiffre est une mesure morale pour les gens d'affaires. Dans tous les cas, l'éditeur ainsi innocenté, il reste à ceux de ses confrères qui, comme nous, connaissent l'écrivain, autant de surprise que de regret d'une aberration pareille.

~~~ Les courses de dimanche dernier, à l'hippodrome de Longchamp, ont été, au point de vue des spectateurs si ce n'est précisément du spectacle, les plus belles, les plus brillantes dont homme au monde, ou plutôt homme du monde puisse avoir le souvenir.

« Il ne fait en ce moment
Ni pluie, ni soleil, ni vent... »

dit la chanson. C'était le cas! Aussi quelle foule et quelle élégance dans cette foule! Tout ce qu'il y a dans Paris de brillant, d'opulent, de distingué, — la Cour, l'aristocratie, la fashion, les plus jolies femmes, le *grand état-major parisien* enfin, était là. Ce jour reste une date. On dira pendant toute l'année, comme le guerrier de la bataille : *j'y étais* !

~~~ « — La confusion de nom est formelle... mais excusable! — dit quelqu'un. — On reçoit une liste de la main d'une personne qui doit être bien informée; faut-il aller de porte en porte faire une enquête? D'ailleurs le motif faisait honneur aux bons sentiments de ces vingt-neuf amis! Se lever à cinq heures du matin, pour être à six à la maison mortuaire! — Ainsi ce n'est pas du docteur Constantin James, l'auteur du *Guide pratique aux Eaux minérales*, dont il s'agit? Celui qui vient d'ouvrir, au cercle des *Sociétés savantes* du quai Malaquais, le cours annuel (et gratuit!), où il fait, au profit des gens du monde particulièrement, l'histoire des maladies pour lesquelles les eaux, qu'il connaît si bien, sont le plus efficaces? — Non. Il paraît qu'il s'agissait, soit du célèbre fleuriste de la rue d'Antin, — Constantin... soit peut-être de l'habile dentiste de la Chaussée-d'Antin, — M. James! ou enfin d'un autre James encore... si ce n'est d'un autre Constantin.

~~~ Si vous trouviez sur un petit feuillet arraché à un carnet de poche, les deux monosyllabes que voici :

IMP — ING

comprendriez vous ce que cela peut vouloir dire? Non, je pense! Eh bien le voici.

Un de nos amis désœuvré par position, flâneur par caractère, a l'obligeance de nous communiquer parfois ce qu'il apprend, entend ou voit, çà et là, par la ville, et tient à ces fins, tout spécialement en poche, un petit carnet où il couche ses notes. Lundi, comme nous dînions ensemble en compagnie de confrères, — et je dirai même de collègues, car il y avait là deux des Bachaumont du temps, — il nous donna, en partant, le petit feuillet en question, nous glissant à l'oreille :

« — Je ne veux pas parler devant eux... Voilà une nouvelle ! »

Le surlendemain, écrivant notre courrier, nous retrouvons la note, la déployons et lisons cet :

imp ing ....

en face duquel nous restons comme Œdipe devant l'énigme du sphinx...., mais moins inquiet que cette royale victime du fléau des Thébains. C'était de la sténographie, de la mnémotechnie, un chiffre de diplomatie! la clé manquait.

Or, cette clé, nous la trouvions par hasard dans un journal annonçant que Sa Majesté *l'Impératrice* était allée visiter l'atelier de *M. Ingres*! et voir le dernier tableau de l'illustre maître : *Jésus enfant au milieu des docteurs.* Notre ami apprenant le fait un des premiers, l'avait rapidement noté pour s'en souvenir, puis oubliant sans doute la rapidité de la mention sommaire, ne nous avait servi que les six lettre condensatrices du fait!

M. Ingres est aujourd'hui le plus illustre représentant de son art en Europe. Il est le patriarche de toutes les écoles, le doyen des ateliers, presque le Titien de trois générations de peintres; il a 83 ans! Il a mené une vie noble et pure, il n'a point demandé à son pinceau l'excès d'or que M. Scribe a tiré de sa plume (*indè fortuna!*) Il a obtenu, par l'éclat de ses travaux et le légitime retentissement de son nom, des honneurs rarement acquis à ce degré dans la pratique de l'art : il est un des *trente* du Mérite de Prusse et grand officier de la légion d'honneur. Aujourd'hui il reçoit de la souveraine du pays la visite que Léon X fit à Raphaël, — Louis XII à Léonard de Vinci (avant la visite funèbre de François I[er] à Amboise!) — Napoléon I[er] au baron Gros, lorsqu'il achevait le *Champ de bataille d'Eylau.* Ces honneurs sont les couronnes de certaines royautés.

CORRESPONDANCE à.... X....: Vous me dites, mon cher ami, que vous êtes la victime quotidienne des gens qui, apprenant que vous avez hérité de 5,000 fr. pour vous être levé à 5 heures du matin certain jour d'enterrement, vous accablent de demandes d'emprunts ou de charité ! Je ne vois là rien d'étonnant. N'y a-t-il pas dans Paris une foule de gens qui ne songent absolument qu'aux moyens de se procurer l'argent des autres? S'ils employaient à travailler de la tête ou des bras le temps qu'ils passent à s'avilir ainsi, à se faire prendre en terreur, en horreur, en mépris, ils vivraient dignement et avec indépendance. Les notaires vous diront que, dès qu'un testament est ouvert, les héritiers sont poursuivis de ces demandes acharnées, insensées. Il y a plus: dès qu'on donne une fête, un bal, un grand dîner, et pour peu qu'on appartienne aux classes dont les journaux, les chroniques peuvent parler, on devient sur-le-champ l'objet de tentatives d'exploitations pareilles. J'ai sous les yeux une de ces lettres, adressée, le mois dernier, à un écrivain connu, qui avait vu trahir dans un petit journal l'hospitalité attablée qu'il avait ainsi offerte à une douzaine de ses amis. Voici le poulet.... truffé d'injures: Je lis dans le — « qu'hier vous aviez à dîner plusieurs de vos amis: ayant ainsi par vanité dépensé cent écus à traiter ces gourmands, je pense que vous ne me refuserez pas cinquante fr. dont j'ai le plus pressant besoin. Je vous les rendrai... tandis que la plupart de vos hébergés ne vous rendront pas votre dîner! Si vous me refusiez c'est que vous auriez plus de ventre que de cœur. »

Or notez que l'écrivain qui avait réuni quelques amis à sa table, a très-laborieusement gagné sa petite aisance à la sueur de sa plume, tandis que l'emprunteur est un déplorable paresseux, qui traîne son existence dans les brasseries entre l'absinthe, la bierre et la pipe.

— A M. B. de Ch....: Vous avez vu de ces cartes, monsieur? elles ne se voient point à Paris, où pourtant les originaux et les vaniteux ne manquent pas! M. Flourens était grand officier de l'ordre avant M. Auber?... Oui, mais nous parlions des artistes et non des savants. Les savants sont souvent plus décorés qu'ils ne sont connus du vulgaire. Un jour nous vîmes un monsieur, assez jeune encore, qui avait obtenu du dernier règne le sautoir de commandeur. Nous demandons son nom, on l'articule...., et nous n'en sommes pas plus informés des titres que peut avoir le monsieur au sautoir poupre. Alors on nous révèle que c'est un savant qui a fait d'ingénieuses découvertes sur « les mœurs attractives ou répulsives des mollusques. » Alors Victor Hugo, de Vigny, Delacroix, Sainte-Beuve, Halevy étaient simples chevaliers de l'ordre! Vous voyez où les mollusques peuvent conduire.

— A M. Léon Leb...., pharmacien de 1[re] classe, à A.... sur O....: — Soit, monsieur! M. Dutrône, l'inventeur des bœufs sans cornes, est l'homme *dévoué par excellence*, et *des hommes serieux*: M. Richard du Cantal, entre autres ont, dans le temps, parlé d'une manière *compétente* sur cet objet. — Mais êtes-vous bien sérieux vous-meme, chevaleresque monsieur, en prenant... au sérieux, une boutade sur tout ce que l'industrie des peignes, des chausses-pieds — et la littérature poétique, perdraient, si la corne était brusquement supprimée de certaines usines, comme des ressources du style? Admirons, si vous y tenez, M. Dutrône; trouvons-le, si vous le voulez même, digne de s'asseoir... sur son nom; mais brisons là.

— A M. S. N.: — Nous pensons parler à des lecteurs qui sont un peu au courant des choses, surtout à Paris! *Colombine* est une personne encore inconnue de tout autre que M. de Villemessant, qui, depuis trois mois, écrit dans le *Figaro*, des lettres sur tout et sur tous, lesquelles excitent une certaine curiosité, et ont tout particulièrement ému la Comédie-Française. — Pour nous, ce *colombinage* est le produit de plusieurs plumes bien taillées.

~~~ On parle souvent, dans les opéras comiques surtout, de la magnificence asiatique. Il faut croire, soit que les opéras comiques se trompent, soit que le Japon n'est point en Asie, à voir la façon mesquine, sordide et chiche dont se sont conduits les ambassadeurs du Taïkoun japonais à leur récent mais assez rapide passage chez nous! Ils avaient apporté une lettre de crédit de 400,000 fr., que le chef, ce Takénhoutchichimatsoukénosimodsoukinocami aux yeux battus, portait soigneusement entre cuir et laine, dans un petit sac qui ne devait pas sentir bon. Mais ils n'en ont rien tiré, et quelqu'un qui ne les a pas quittés, par ordre (et il fallait bien qu'il en fût ainsi pour ne pas les planter là!), nous affirme que pendant tout leur séjour à Paris, ils n'ont pas dépensé cent écus! Quant aux *présents asiatiques* qu'ils ont laissés sur le sol hospitalier de la France, en voici la plus que maigre énumération :

A *Leurs Majestés*, et de la part de celui de leurs deux empereurs qui est chargé du temporel, le Taïkoun : rien du tout.

Dito à tous les grands officiers de la couronne, ou ministres. Le seul ministre des affaires étrangères a reçu un cadeau auquel ni lui ni personne ne comprend rien : un petit sac de haricots... — De haricots? — Oui, vous lisez bien.

Çà et là, à de hauts fonctionnaires entre autres à M. le directeur de l'imprimerie impériale, qui leur a fait tirer une belle feuille en or pour dater leur présence; — et à M. l'administrateur de l'Académie impériale de musique, qui leur a montré *Pierre de Médicis*, *l'Etoile de Messine*, le foyer de la danse et qui leur a offert de l'anisette (dont ils raffolent!) ces superbes Orientaux ont laissé des petites pipes en cuivre de casserole, valant au moins six sous.

Aux dames de la cour, aux personnes de haute distinction avec lesquelles ils se sont trouvés en contact forcé, ces magnifiques Excellences ont offert, avec un geste arrondi, d'aveuglants éventails de cinquante centimes, — au moins!

Il est vrai que la mesquinerie du présent était relevée par la pompe du discours! Le troisième ambassadeur, Matsdaïraiwaminokami, qui est gouverneur civil et militaire de Ganacava, une des principales provinces du Japon, — et un seigneur *puissamment riche*, raconte le *Moniteur*, — disait, en offrant cet éventail, semblable à ceux qu'on crie, avec des oranges, dans les entr'actes de l'Ambigu :

« En te donnant un éventail, je te fais le plus » beau cadeau qu'on puisse faire : c'est te souhaiter » de grandir comme lui sans secousse jusqu'à la li- » mite de ton possible. La valeur de l'éventail dépend » de la solidité de la virole qui retient les lames, et » la virole représente ta famille : si ceux de qui tu » viens sont bons, tu seras bon. »

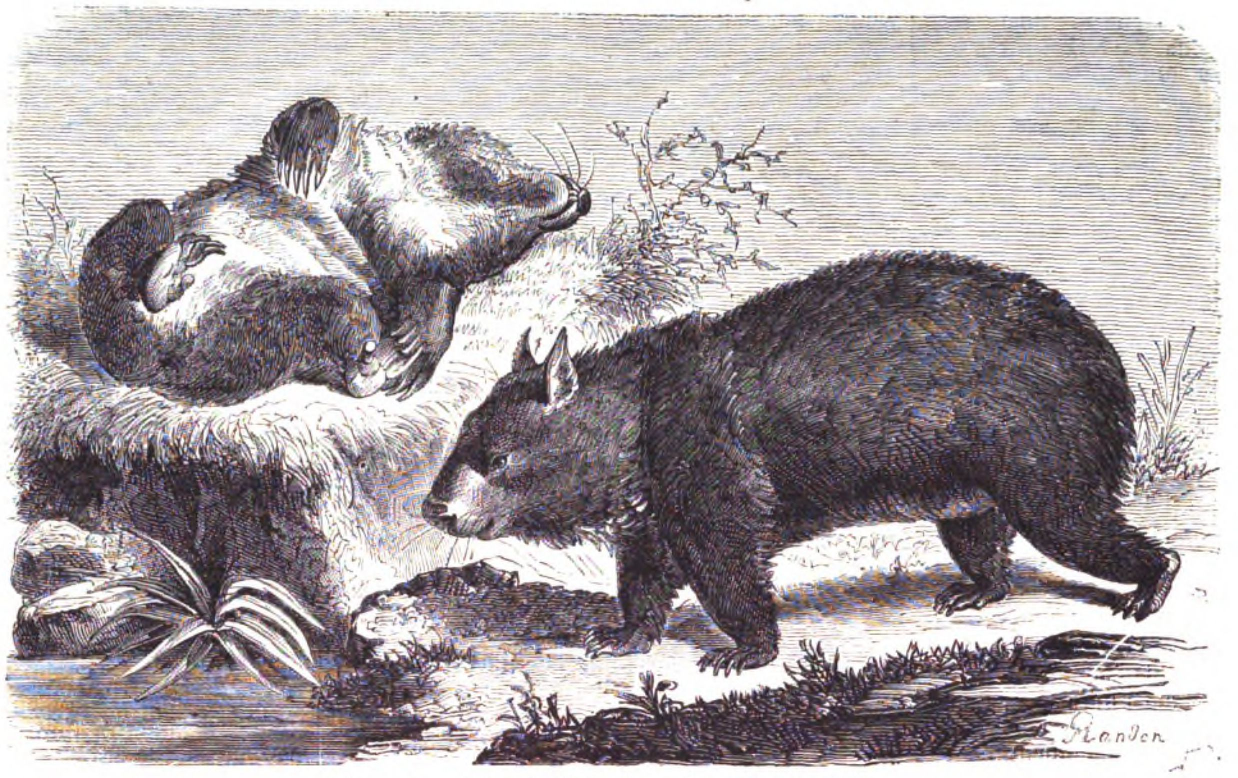
Enfin, le fonctionnaire du département des affaires étrangères chargé de leur montrer la capitale, nos édifices et curiosités, celui qui les a, pendant toute la durée de leur séjour, entouré de zèle, de prévenances et de soins, en a reçu — quelque chose de moins qu'un remercîment vraiment cordial, — un petit sabre innocent qui ferait la joie du petit Hua!

Celui qui a été le plus comblé par ces étonnants voyageurs, dont les costumes étincelants de broderies fantastiques et de pierreries absentes dénotaient bien le faste, c'est... Nadar! Nadar leur photographe, auquel ils étaient venus recommandés de Yeddo, cette capitale de 2,500,000 habitants (plus que Londres!). Nadar, qui les a *collodionnés*, et auquel ils ont prodigué quatre images grossières, produits de l'Epinal japonais, et une canne coupée à un merisier le long du chemin.

D'où il résulte que s'il est vrai que *les petits présents entretiennent l'amitié*, les Français qui ont reçu les Japonais et leurs présents doivent les porter à tout jamais dans leur cœur!

JULES LECOMTE.
~~~

LES OURS DU JARDIN D'ACCLIMATATION.



Ours-rats, nouveaux hôtes du jardin d'acclimatation.

D'abord, mon cher directeur, ces ours ne sont pas des ours, et notre collaborateur du crayon, qui les a croqués, ne risquait nullement de subir la réciproque. A tout prendre, ce sont des amours d'ours, point méchants, et si je leur conserve ce nom sauvage, c'est que le public, dont ils ont fait la conquête, ne les reconnaîtrait pas sous le nom de Phascolomes, qui leur est propre.

N'allez pas toutefois montrer ce numéro à mon jeune et savant ami Albert Geoffroy Saint-Hilaire, qui froncerait le sourcil en me voyant jeter des *ours* dans son jardin. Pour le calmer, toutefois, et pour instruire ceux qui, comme moi naguère, ne connaîtraient pas ces charmants animaux, j'ajouterai : que le mot *phascolome* vient du grec *phascôlon*, poche, et *mys*, rat, ou rat à poche.

Comment, rat à poche? Fi! la vilaine chose, diront maintenant vos lectrices! Voilà-t-il pas une bête utile à acclimater, quand on fait tout pour les détruire.

Ma position devient critique, car je suis l'ami des bêtes, en général, et de celles-là en particulier; or, je veux les présenter sous un jour favorable et qui les fasse bien venir du public. Donc, dussé-je m'attirer un dédaigneux sourire des savants en *us*, je vous dirai que ces petits ours, qui n'en sont pas, — je prends mes réserves vis-à-vis de la science, — appartiennent à la famille des marsupiaux. Vous voyez de suite qu'ils sont cousins-germains des kanguroos.

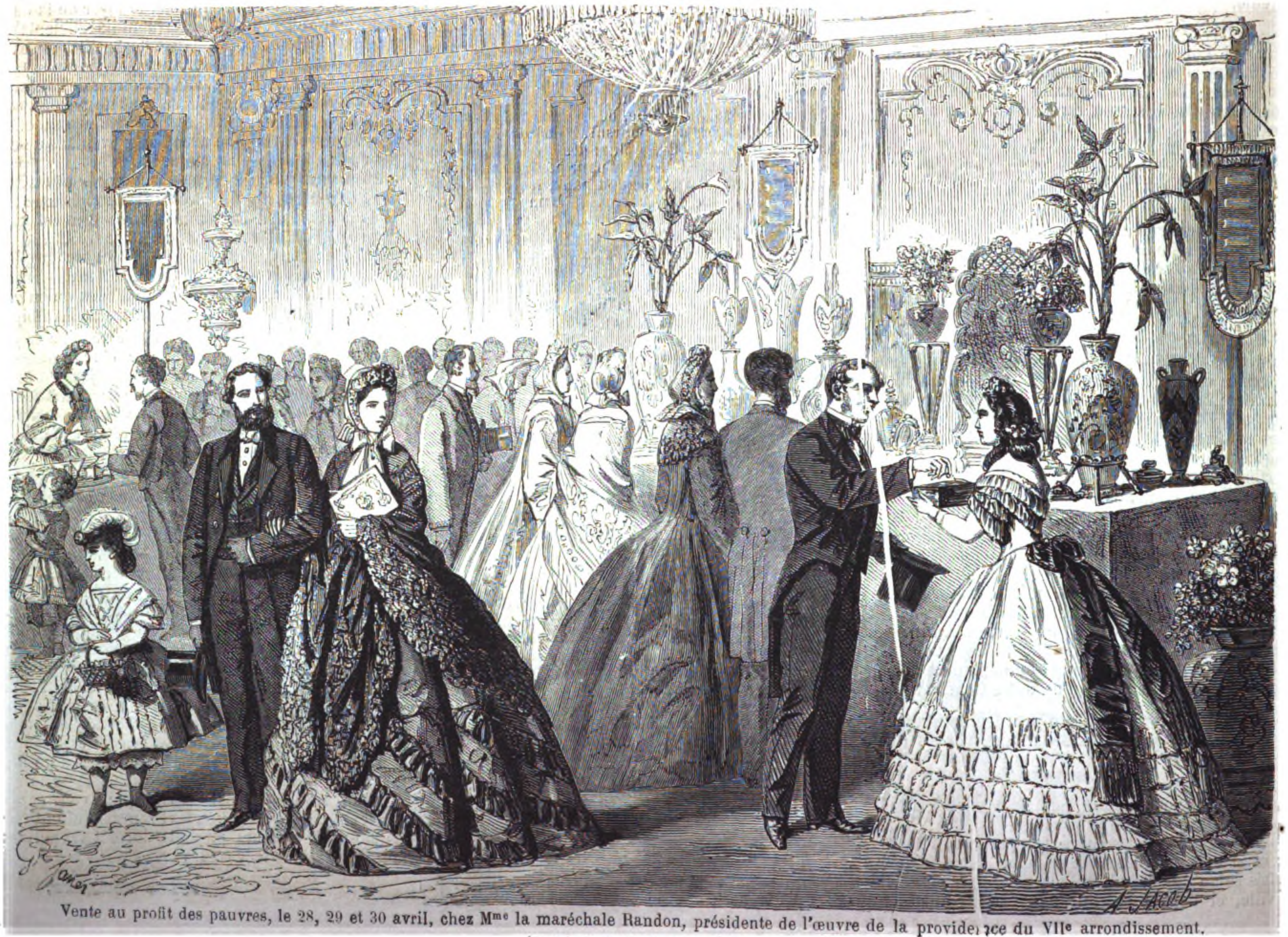
Les phascolomes (j'y reviens, la science a tant d'appas), sont originaires d'Australie. Comme tous les marsupiaux (du latin *marsupium*, bourse; ô Saint-Hilaire!) ils sont doués (ils, les femelles, bien entendu), d'une sorte de sac ou de poche fermée par un repli de la peau du ventre. La sarigue est un marsupial, le type le plus connu. Chez ces animaux, la gestation des petits est, en partie, extérieure, et l'allaitement se fait dans cette poche, où les mamelles sont placées.

Rien n'est plus curieux que de voir les petits des marsupiaux, sarigues, kanguroos, phascolomes ou autres, prendre leurs ébats auprès de la mère et, à la moindre alerte, se précipiter, tête baissée, dans ce repaire qui les recèle aux regards.

Pour peindre leur caractère en deux mots, ils sont herbivores et frugivores.

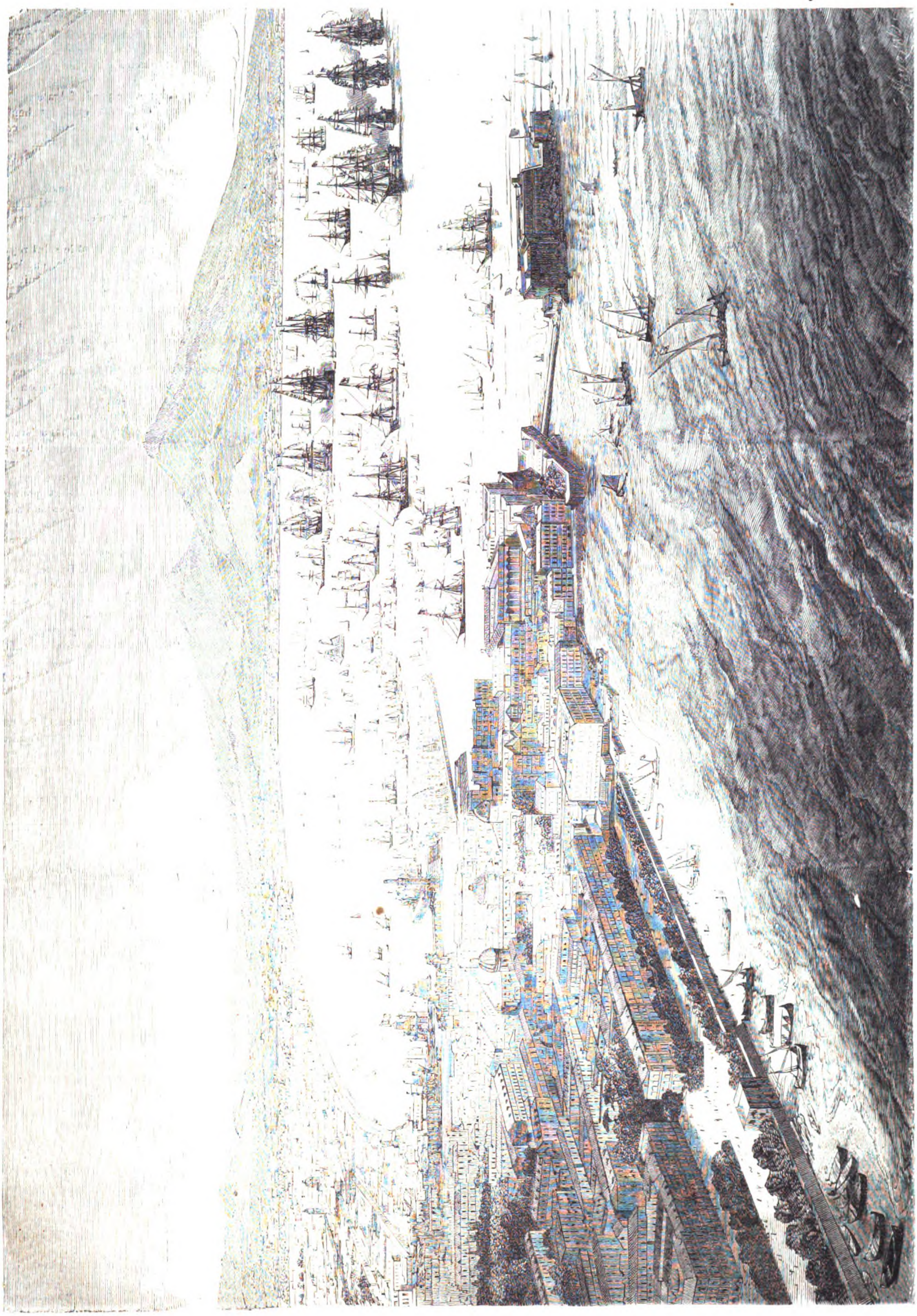
Mais j'entends toujours la lectrice s'écrier : « Cependant ce sont des rats; qu'avons-nous besoin de rats? » A cela, madame, et pour vous, je répondrai : que ces rats sont des ours, que ces ours sont des moutons, que ces moutons sont tendres comme des agneaux, en un mot que c'est un excellent gibier, à la chair fine et délicate, et que c'est à ce seul titre que le jardin d'acclimatation, dont la devise est: *utile et agréable*, a désiré en enrichir la faune française.

MORTIMER D'OCAGNE.



Vente au profit des pauvres, le 28, 29 et 30 avril, chez Mme la maréchale Randon, présidente de l'œuvre de la providence du VIIe arrondissement.

(Croquis de M. Charles Yriarte.)



Le roi Victor-Emmanuel, à bord de la frégate la *Marie Adélaïde*, entrant dans le golfe de Naples

Vente au profit des pauvres

SECOURUS PAR L'ŒUVRE DE LA PROVIDENCE DU 7ᵉ ARRONDISSEMENT.

Les 28, 29 et 30 avril, a eu lieu, au ministère de la Guerre, la vente annuelle au profit des pauvres du 7ᵉ arrondissement. Avant de décrire le caractère spécial de cette institution, qui nous a paru assez intéressante pour nous fournir un dessin, nous voulons dire le but de l'œuvre, et faire connaître la pensée qui a inspiré les fondateurs, ou plutôt les fondatrices de cette société.

L'œuvre a pour but de secourir, exclusivement, les pauvres qui habitent le 7ᵉ arrondissement de Paris. Elle assiste ceux qui se trouvent dans un cas accidentel, ceux qui ont besoin d'être soutenus pour un temps déterminé, et ceux qui, dans une extrême pénurie, nécessitent des secours permanents.

Les secours sont de plusieurs natures: ils se composent de bois, d'aliments, de combustibles, de vêtements ou d'objets de literie. La société aide au payement des loyers arriérés, au dégagement d'effets donnés en nantissement et sur le point d'être vendus; elle contribue enfin aux frais d'éducation et d'apprentissage.

Les ressources de l'œuvre sont : 1° le produit d'une vente annuelle, dont l'époque est fixée par délibération spéciale; 2° les offrandes particulières en argent ou en nature; 3° la cotisation des membres de l'œuvre, ainsi fixée: la présidente 40 fr., les conseillères 25 fr., et les associées, 20 fr.; enfin, les dons et allocations qui peuvent être obtenus.

C'est cette vente annuelle qui vient d'avoir lieu au ministère de la guerre, chez la présidente, Mᵐᵉ la maréchale Randon; deux salons du rez-de-chaussée sont occupés par les comptoirs de vente tenus par les dames conseillères. Dans le but de grossir la recette des pauvres, la plupart des dames d'honneur de S. M. l'Impératrice, les femmes des grands dignitaires et autres illustrations nobiliaires, sont invitées à se joindre aux patronesses de l'œuvre, chacune d'elles apporte ainsi ses relations particulières et met à contribution, au profit des pauvres, ceux qui, pendant tout l'hiver, ont valsé dans son salon et soupé à sa table.

Nous faisons suivre par ordre de comptoirs les noms des nobles vendeuses, sachant le public friand de telles nomenclatures.

Comtesse Cowley.
Maréchale comtesse Randon.
Comtesse de Morny.
Vicomtesse de Roborédo.
Vicomtesse de Villeneuve-Bargemont.
Comtesse d'Oraison.
Baronne de Montgascon.
Madame de Frézals.

Comtesse de Walewska.
Comtesse de la Poeze.
Baronne de Billing.
Madame Perreira.
Duchesse de Bassano.
Baronne de Bégias.
Baronne Bornemann.
Comtesse Stéphanie Tascher.
Madame Wey.

Comtesse de Béhague.
Marquise de Barbantane.
Baronne de Briois.
Baronne Laurenceau.
Marquise d'Aoust.
Comtesse de Murat de l'Etang.
Vicomtesse du Manoir.
Duchesse de Valmy.
Marquise de Bethisy.
Comtesse de Chabrillan.

Comtesse de Guéroult.
Comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie.
Comtesse Pozzo di Borgo.
Baronne de Poilly.

Madame Casenave.
Madame du Menguy.
Madame Aftemer.
Madame de Musigny.

Madame Desmousseaux de Givré.
Comtesse de Brazais.
Madame de Jouvencel.
Madame de Jabès.
Madame Jousselin.
Comtesse de Chambrun.

Madame Baradère.
Madame Raymond Baradère.
Madame Mocquart.
Baronne Bondurand.
Vicomtesse de Thury.
Vicomtesse de Perthuis.
Madame de Montcault.
Madame Delacour.

Madame Pomaret.
Madame Duperrai.
Vicomtesse Duhesme.
Vicomtesse Fernand de Montesquiou.
Madame de Boisjolin.

Princesse de Ponts.
Comtesse de Montessuy.
Comtesse de Courcy.
Madame de la Gravière.

Après cette longue énumération, il me reste à peine assez de place pour vous dire qu'à chacun de ces comptoirs se presse une foule d'élégants cavaliers que nous avons vus soit en mousquetaires ou en Chinois, chez Mᵐᵉ la comtesse Walewska, soit en mignon ou en marquis à paillette chez Mᵐᵉ la comtesse de Morny, tous trop heureux de payer un cigarre un louis et d'acheter une paire de gants pour la modeste somme de cinquante francs.

On spécule sur la vanité, et la charité y trouve son compte.

Je n'ai jamais vu faire l'article avec plus d'aplomb ni se dépiter avec un sérieux plus soutenu contre la stagnation des affaires.

Errant dans les salles de vente bien avant l'heure de l'ouverture, nous avons entendu une belle dame qui porte la couronne fermée se plaindre du mal qu'on avait à gagner sa pauvre existence.

J'ai oublié de vous dire que la charité ingénieuse des nobles boutiquières a fait dresser un théâtre Guignol dans les jardins du ministère.

Au milieu d'un parterre de duchesses et de marquises, nous avons vu battre le commissaire et Polichinelle expirer au milieu des plus atroces douleurs.

Total..... du pain pour cent familles l'hiver prochain.

CHARLES YRIARTE.

Arrivée à Naples du roi Victor-Emmanuel.

Tous les journaux de l'Europe ne s'occupent que de l'accueil enthousiaste fait par les populations de l'Italie méridionale au roi Victor-Emmanuel.

L'idée du voyage royal à Naples est due à M. Ratazzi qui doit s'applaudir aujourd'hui de son initiative patriotique.

C'est le 26 avril que le roi d'Italie partait de Livourne sur la frégate la *Marie Adelaïde* pour se rendre dans ce golfe de Naples dont tous les écrivains ont chanté les splendeurs.

Sa Majesté était accompagnée par la frégate le *Duc de Gênes*. A Gaëte, où il s'arrêta quelques heures pour l'inspection des fortifications de la place, le cortége royal fut rejoint par le général La Marmora qui arrivait sur la *Constituzione*.

A la hauteur d'Ischia, l'escadre française, composée des cinq navires, la *Bretagne*, l'*Algésiras*, le *Redoutable*, l'*Impériale* et le *Caton*, salua de toute son artillerie et à trois reprises le pavillon royal qu'elle s'empressa de rallier.

Les trois frégates italiennes rendirent le salut royal.

Les deux escadres, en ordre de bataille, entrèrent dans le golfe de Naples et furent reçues au bruit des salves du château de l'Œuf, de la batterie San Gennaro et du Carmine. Les vaisseaux que le gouvernement anglais avait envoyés pour faire honneur au roi d'Italie se pavoisèrent à la fois et mirent leurs matelots sur les vergues.

Le canot d'honneur de la Marie-Adélaïde amena le roi Victor-Emmanuel au pied de l'élégant pavillon que la municipalité avait fait dresser sur la place de l'Immacolatella. Après avoir adressé une courte allocution au syndic, aux députés et sénateurs présents à Naples, aux autorités civiles et militaires, à l'évêque d'Ariano et au corps diplomatique qui étaient venus là pour le recevoir, Victor-Emmanuel monta dans une calèche découverte attelée à la Daumont et partit pour se rendre au Palais-Royal, escorté par un escadron de gardes nationaux à cheval.

La garde nationale formait une double haie sur le parcours du cortége royal, dans les rues Piliero, Castello, Medina, San-Anna de' Lombardi, Tolède. Toutes les maisons, tous les balcons et toutes les croisées étaient pavoisées, et de partout descendaient sur la voiture du roi une pluie de fleurs et de couronnes.

Après une heure mise à parcourir une longueur de trois kilomètres, Victor-Emmanuel est entré au palais royal.

Un quart d'heure après, le roi a paru au balcon et la garde nationale et les troupes d'infanterie ont défilé sur la place du Plébiscite pendant une heure.

Après être rentrée dans ses appartements, Sa Majesté a envoyé chercher le ministre de France et l'amiral Rigault de Genouilly pour assister à la sérénade que les douze musiques de la garde nationale sont venues exécuter dans la soirée.

MAC VERNOLL.

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

— Tu nous a donné beaucoup d'inquiétudes, Roger, me dit-il; qui aurait cru cela de ce diable de Black : il faudra le troquer... Ah çà ! tu étais comme un coq en pâte, là-bas, m'a-t-on raconté. Je n'ai pas eu le plaisir de voir les deux dames, mais Grandidier, qui est fin comme l'ambre, a fait causer l'aubergiste du pays. Ce sont les beautés de l'endroit : tu étais dans l'île d'Armide... le mot est de la marquise, qui me demandait de tes nouvelles tous les jours... J'espère que ces dames n'habitent pas la campagne à perpétuité et que nous les verrons cet hiver.

Grandidier entra et me tendit le doigt de la meilleure grâce du monde. Sous leurs arcades chevalines, ses yeux ternes avaient bien une petite pointe de moquerie, mais il ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé entre nous. Je ne pus m'empêcher de comparer avec chagrin l'immuabilité de cette riche nature à la décadence qui s'était produite chez mon père. C'est pendant des années, j'entends de longues années, qu'on peut dire de Grandidier qu'il n'a point d'âge. — L'héroïsme de son appétit ne peut rien contre son estomac et il vit d'intempérance comme les autres en meurent. Les excès battent en vain cette solide charpente, comme le bronze des statues supportent impunément l'effort de l'hiver et des tempêtes. Il mène exactement la vie des gens qui se ruinent et qui se tuent; sa bourse et sa santé ont toujours le même niveau. Je penche à le croire sorcier ou pour le moins doué de quelque privilége surnaturel. Il exécute, en effet, sans lassitude apparente, d'incroyables tours de force; il est lierre et prend l'importance du chêne, tandis que le vrai chêne, réduit à l'état de lierre, se tord en acceptant son abri; il est parasite et préside le festin, assis à la place d'amphitryon qui semble un parasite auprès de lui; il est valet, mais il est gentilhomme, et son maître s'assied sur une chaise derrière le fauteuil où il se carre; vous le croyez toléré et il est nécessaire; vous pensez qu'il ne tient qu'à un fil, et ce fil est un cable; vous le trouvez fatigant, fastidieux, monotone, vous avez raison et ce devrait être sa faiblesse, mais c'est sa force. L'habitude vit de principes neutres. On ne dormirait pas sur un matelas bourré de vif argent.

Il est matelas. On glorifiera notre siècle pour cette invention suprême. Achille est mort, Ajax cultive son parterre d'actions, d'obligations, de primes et de reports. Hector, devant des canons rayés, a offert sa démission de défenseur des villes, et le sage Ulysse cherche avec patience la direction des ballons. Homère tomberait sur Grandidier comme sur une proie. C'est le dernier demi-dieu.

Madame, j'étais résigné. Il me fallut encore assister aux triomphes de Grandidier. C'était à ce prix seulement que je pouvais m'attacher mon père. Je fus de nouveau le tiers-convive de leurs festins, où mon père regardait passer les mets dévorés par le centaure. Je dus apprécier de plus belle la sauce du homard et les entrailles du turbot, poivré selon la science; je dus m'émerveiller devant la dissection du faisan; je fis plus, je suivis mon père jusque dans le petit hôtel de la rue Neuve-Saint-Georges; je fus Grandidier surnuméraire, je bus le calice jusqu'à la lie.

Et j'en fus récompensé, je vous le dis tout de suite, par l'attachement sincère et profond qui naquit en moi. Je plaignis mon père d'abord, puis je l'aimai; Angèle était obéie.

Je plaignis mon père, parce que je mesurai bien vite l'abîme d'ennui où il s'engourdissait. Sa vie était une fatigue, une sujétion, une honte. Il n'était pas du tout l'homme du rôle qu'on lui faisait jouer. Il allait comme un automate et s'il faisait de lui-même un pas dans

[1] Voir les nᵒˢ 255, 256, 257 258, 259, 260, 262, 263 et 264.

LA MAISON MAUDITE.

..... Et, dans ma préoccupation à regarder les écriteaux qui surmontaient les portes des maisons, j'allai donner de tout mon corps dans l'estomac d'un monsieur qui venait en sens inverse.

— Prenez donc garde! On n'est pas plus maladroit.

— Monsieur, veuillez croire que je regrette...

— Comment! C'est toi!

— C'est toi! pas possible.

— Je ne t'avais pas reconnu.

— Ni moi.

— Et que fais-tu donc si affairé?

— Ma foi, mon cher, je fais... que je déménage demain, que je ne me suis point encore pourvu d'un gîte, et que je me hâte de réparer le temps perdu en prenant le premier coin qui se présentera.

— Malheureux!... Toi aussi tu commettrais cette fatale imprudence?

— Quelle imprudence? Je ne suis pas difficile, et pourvu que je sois abrité par des semblants de murs...

— C'est bien cela! Tous les immeubles de Paris se valent à tes yeux!... Mais, malheureux, — je le répète encore une fois, — tu ne sais donc pas de quelle influence peut être sur la vie d'un homme le choix d'une maison?

— J'avoue n'avoir jamais regardé cette question-là en face.

— Ah! parbleu, oui! Cela ne m'étonne pas. J'étais dans les mêmes idées, il y a encore six mois, avant que...

— Avant que?... insinuai-je avec une nuance interrogative où se trahissait le commencement de curiosité qui s'éveillait en moi.

— Mon cher ami, c'est toute une histoire, l'histoire de mes malheurs, l'histoire de mon existence compromise...

— Tu m'épouvantes!... On dirait un cinquième acte de mon drame.

— Ne plaisante pas, rien n'est plus sérieux, et, pour que du moins mon exemple profite à autrui, je veux m'ouvrir à toi sans réserve...

— Merci de cette marque de confiance... Permets-moi seulement, — pour remplir mieux mon rôle de confident, — de *nous* asseoir à la table de ce café... Garçon!... deux demi-tasses!...

Mon ami Charbonnel, — l'ami que je venais de rencontrer si brusquement s'appelait Charbonnel — mon ami Charbonnel donc était, dès le collége, le type de ce qu'on nomme un *souffre-douleurs*. On eût dit qu'un esprit malin s'acharnait à sa poursuite. Pour lui les haines du maître d'études, les pensums immérités, les retenues au lieu et place du vrai coupable. Pauvre Charbonnel!...

Je reconnais toutefois que ce guignon, lors de son entrée dans le monde, l'avait abandonné et je me souvenais de l'avoir vu, un an ou deux auparavant, gai, souriant, tiré à quatre épingles, comme un homme heureux en ses affaires.

Il paraît que le guignon avait refait des siennes.

Charbonnel, en effet, tournait sa cuillère dans sa tasse de café d'un air morne et tragique. Évidemment je venais de rouvrir involontairement une blessure mal cicatrisée.

Soudain, — et, comme se parlant à lui-même, — Charbonnel reprit:

— Le choix d'une maison!... Ils se figurent que dans une ville comme Paris, où tout est sacrifié à l'apparence, un tel acte est indifférent!... Ils sont bien tous les mêmes... Et moi, pauvre niais, j'ai fait comme eux...

Puis se tournant vers moi:

— C'était, il y a six mois, ainsi que je te l'ai annoncé, si je ne m'abuse...

— Tu m'as, en effet, touché un mot de cette date...

— A cette époque, mon ami, se rapporte la douloureuse crise dont je ne suis pas encore remis, dont je ne me remettrai probablement jamais!

— Ah! j'y suis... m'écriai-je tout à coup, je devine, je comprends... Tu auras loué dans une maison neuve et tu y auras contracté des rhumatismes...

Charbonnel sourit avec ironie.

— Il s'agit parbleu bien d'autre chose que de rhumatismes... Je t'en prie, ne m'interromps plus; quand je fais ce récit, je suis comme un homme qui avale une médecine amère... Il faut que cela passe d'un seul coup.

Donc, mon cher ami, j'étais, il y a dix mois, ou plutôt je me trouvais l'homme le plus heureux du monde.

J'avais en effet un crédit suffisant, des créanciers posés, une place en perspective, une fiancée adorable. Si ce n'est pas là le bonheur...

— Cela lui ressemble beaucoup.

— N'est-ce pas?... Hélas!...

Et mon ami Charbonnel huma avec componction une gorgée de café.

— Sur ces entrefaites, poursuivit-il ensuite, la maison que j'habitais fut expropriée, — une mésaventure qui lui fut commune avec bien d'autres, — et moi je fus obligé de déménager — une catastrophe à laquelle tous les Parisiens sont constamment exposés aujourd'hui.

J'ai toujours professé une sainte horreur pour le déménagement; c'est le pillage, l'intérieur mis à sac, l'habitude mise à mort... C'est l'abomination de la désolation! Aussi reculais-je toujours le moment où il faudrait m'occuper de cette grande misère de la vie humaine.

La veille, je n'avais pas encore de logis trouvé...

— Comme moi!

— Absolument... Le lendemain, les officieux de la maison Bailly introduisaient mon modeste mobilier dans un petit appartement de la rue...

Proportions raisonnables, bien aéré, gai, commodément distribué, mon nouveau gîte m'agréait. Pour un homme si pressé, je me félicitais déjà d'avance d'avoir eu la main heureuse... La main heureuse! Cruelle dérision!...

Dans ma précipitation, je n'avais eu le temps d'indiquer ma nouvelle adresse à personne, et quelques jours se passèrent ainsi, les jours nécessités par mon installation. Enfin, tout était terminé! Je redevenais un homme installé! Je reprenais possession de moi-même! Pour inaugurer cette ère de quiétude, je résolus d'entreprendre une revue générale pour réparer les torts de mon absence passagère...

Ici mon ami Charbonnel s'interrompit, comme s'il recueillait ses forces pour franchir un obstacle redoutable, huma une nouvelle gorgée de café, puis d'une voix émue:

— Nous touchons aux péripéties du drame... Prête-moi une attention soutenue!... Ma première visite, en sortant de chez moi, fut pour mon tailleur. Justement il demeurait dans le quartier, et j'avais besoin de son concours pour la saison d'été... Un homme qui va — qui allait se marier, — tu conçois!

Mon tailleur d'ailleurs m'avait accoutumé aux procédés les plus galants et à des facilités de payement dont je lui gardais une profonde reconnaissance. J'y allais donc confiant et sûr du succès. Une facilité de plus ou de moins!

Mais lui, dès qu'il m'aperçut, avait froncé le sourcil, et sur le mode rébarbatif:

— Ah! c'est vous, monsieur Charbonnel; j'allais chez vous...

— Vous étiez bien aimable de vous déranger, mais me voici, et si vous voulez me montrer vos nouveautés...

— Pardon, monsieur Charbonnel, il faudrait auparavant régler notre arriéré...

— Comment! régler... Je vous ferai des billets...

— Désolé de n'en pouvoir accepter...

— Pourquoi?...

— Excusez-moi, j'ai mes raisons apparemment, mais je les garde pour moi. Pas d'argent, pas de vêtements...

— Ah! c'est ainsi?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! je vous retire ma pratique...

— Qu'à cela ne tienne; seulement tâchez de me faire payer avant la fin du mois, sinon gare l'huissier. Comme on connaît le diable on le traite... Je sais ce que je sais....

— Que sait-il? pensais-je en m'en allant tout bouillant d'une indignation légitime... D'où peut venir un si brusque changement?... Il doit être dans de mauvaises affaires... c'est un prétexte...

J'arrivai ainsi chez mon bottier; même scène; chez mon chapelier, même scène, chez mon.... Pour le coup, je commence à ne plus rien comprendre au terrible: *je sais ce que je sais* qui me poursuit comme un cri de réprobation. Et pour me réconforter:

— Allons chez le protecteur qui m'a promis cette place excellente, me dis-je.... Quand je serai casé nos créanciers baisseront bien le ton... Oui, ce doit être là leur vrai motif... Un homme qui n'a pas d'emploi, cela n'inspire pas...

— Monsieur, est sorti, me répond brutalement le

---

cette voie, sur laquelle on ne peut reculer, c'était pour fuir la voix importune de sa mémoire. Je l'aimai pour son malheur même, pour ses regrets qu'il n'exprimait pas, mais qui mettaient chaque jour une ride nouvelle à son front et plus de pâleur sur ses joues.

Je fus récompensé encore et bien mieux par la tendresse que mon père me témoigna peu à peu et comme malgré lui. Cela ne vint pas tout de suite. Il commença par résister à son cœur. Par lui-même ou par les suggestions d'autrui, il eut d'abord défiance et douta de la sincérité de mon retour; mon assiduité le gêna plus qu'elle ne lui fit plaisir. Pendant cette période pénible, Grandidier et Mme la marquise firent quelques tentatives pour me dégoûter, mais l'un et l'autre avaient deviné du premier coup le sérieux et la portée de ma résolution. Ces gens ont des yeux de lynx. Ce fut donc sur mon père que se porta leur principal effort. Ils l'entourèrent de plus en plus et certes, si je ne fusse entré dans la place d'avance, ils auraient réussi à m'en fermer l'entrée.

Grandidier était renard, je l'ai dit, sous son masque de bucéphale. Un jour que j'étais dans la bibliothèque, je surpris un lambeau de conversation entre lui et mon père. J'étais, bien entendu, le sujet de l'entretien.

— Charmant garçon, disait Grandidier, mais sage comme une image et critique incarnée de nos égarements.

Il souligna ce dernier mot.

— Je crois qu'une autre vie lui plairait mieux, répliqua la voix languissante du comte.

— Que diable, mon bon, quand on veut faire un luron, la recette n'est pas de le coller à Juilly, comme un apprenti capucin!

— C'est la comtesse...

— Je sais, je sais... si elle avait pu vous mettre au couvent, vous aussi.... Mais voilà: je crois avoir une solution. Roger n'a pas encore voyagé; il y a de bons endroits: Spa, Bade, Hombourg. J'ai vu des petits saints qui revenaient de Hombourg avec le diable au corps. On pourrait envoyer quelqu'un derrière lui sans qu'il le sût... ou quelqu'une...

— Roger est libre, répondit mon père avec fatigue. S'il s'en allait maintenant, je crois qu'il me manquerait. Laissons aller les choses.

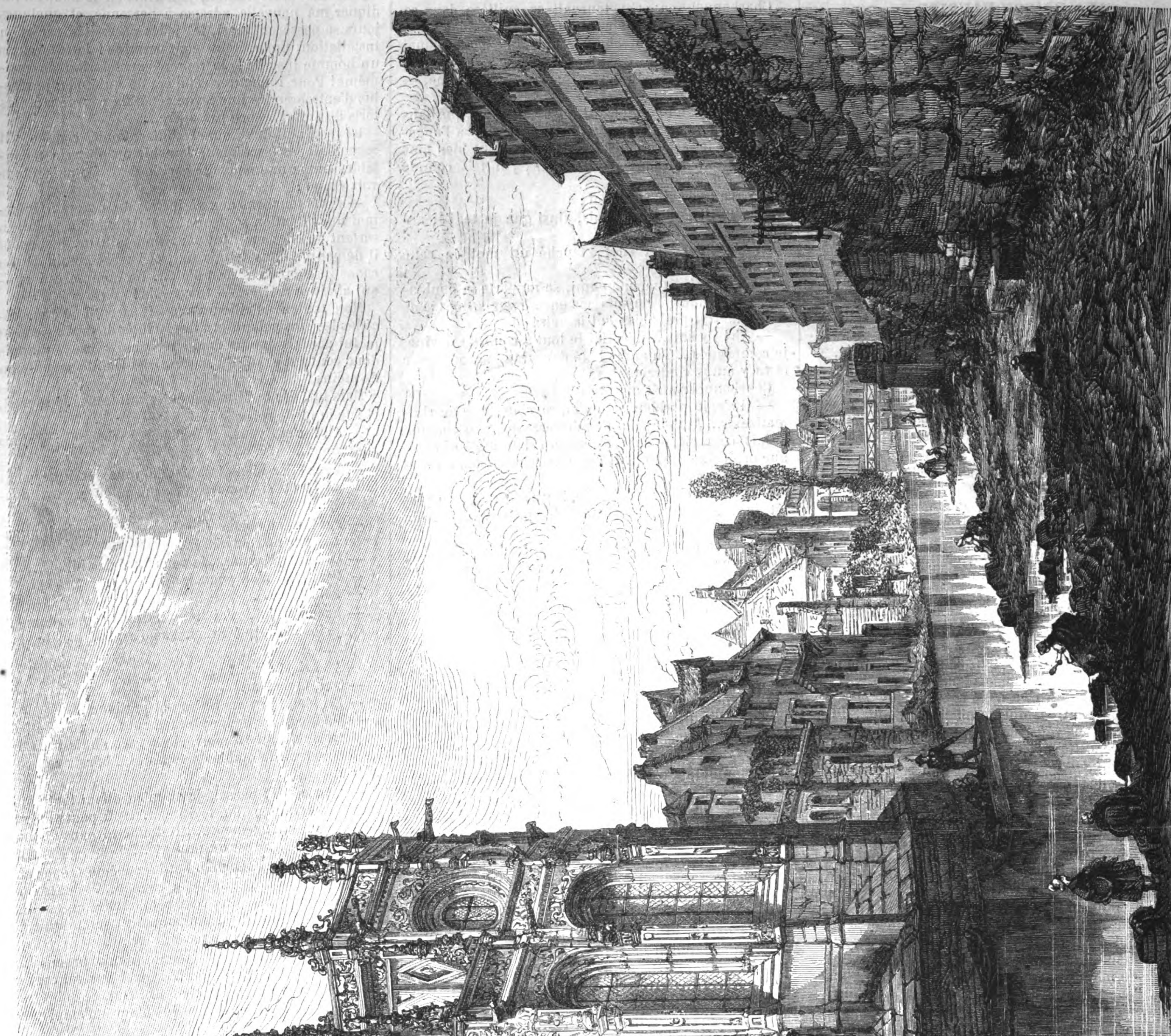
— Vous gardez-vous une poire pour la conversion, ami? demanda le Grandidier d'un ton goguenard.

Il parlait peu, le Grandidier, je vous l'ai dit; mais vous voyez qu'il parlait encore trop pour mon père assurément, et trop aussi pour lui, car, à dater de ce jour, je lui déclarai une guerre à mort.

Ai-je besoin de vous avouer que, dans ma laborieuse entreprise, j'étais soutenu par un encouragement qui me venait de là-bas, où j'avais laissé mon cœur? — J'écrivais bien souvent à Jouy-en-Josas. C'était là maintenant que je cherchais des nouvelles de ma mère, car Angèle m'inspirait une confiance où il y avait de la superstition. Du jour où elle m'avait promis de me rendre ma mère, un espoir nouveau s'était emparé de moi, un espoir si vif qu'il devenait impatient déjà. J'attendais. Chaque jour il me semblait que j'allais recevoir enfin l'annonce tant souhaitée. Angèle me répondait; j'avais sur mon cœur ses lettres presque effacées par les baisers. Trois pages au moins sur quatre y étaient consacrées à ma mère et à la ligne de conduite que je devais suivre pour préparer l'avenir, mais il n'y avait rien de nouveau quant à ses recherches. Elle me criait de loin: espoir! et me promettait de ne se point ralentir. La quatrième page parlait en général de Marguerite qui n'écrivait jamais elle-même. Marguerite pensait à moi, Marguerite priait pour moi; n'y avait-il que Marguerite pour tout cela? Ou eût dit, en vérité, que cette quatrième page était spécialement destinée à me faire aimer Marguerite. Soin superflu, je vous l'assure, madame; ce que j'aimais le mieux au monde après ma mère et Angèle, c'était le riant souvenir de Marguerite, ma petite sœur.

Chose singulière, la première fois que je dis à Angèle, dans une de mes lettres, que la situation commençait à tourner, que mon père se rapprochait de moi, que le calice de ses dégoûts était trop plein et débordait, qu'il y avait enfin des symptômes de changement dans sa conduite, elle me répondit courrier par courrier qu'elle était enfin sur la trace. Les bonheurs se suivent!

Les bonheurs se suivent, écoutez: elle avait beau faire la sévère et la prudente, ses lettres me disaient tout son cœur. Dieu sait qu'il n'y était jamais question de tendresse, mais a-t-on besoin des mots pour exprimer ce que l'on sent? ou plutôt l'impuissance des mots à cacher un sentiment tendre n'est-elle pas de-



L'église Saint-Pierre à Caen.



La pêche à l'espadon sur les côtes de Sicile. (Dessin de M. Durand-Brager.)

domestique de mon protecteur au moment où je me présentais.

— Sorti, sitôt... Pas pour moi, sans doute... Dites-lui que c'est M. Charbonnel...

— M. Charbonnel... J'avais justement une lettre à mettre à la poste. La commission est faite.

Et en descendant je lus le billet suivant:

« Monsieur,

C'est avec un vif regret que j'ai l'honneur de vous annoncer que la place que vous espérez vient d'être accordée à un autre.

L'administration exige des garanties de moralité et de tenue rigoureuses et, *sachant ce que je sais*, je n'ai pu proposer votre nom pour la nomination par moi désirée.

Agréez mes salutations... »

— Lui aussi! m'écriai-je?... Peuh! une défaite de prometteur qui ne peut tenir parole... Eh bien, tant pis!... je me ferai ma position tout seul. Au surplus ne me reste-t-il pas une délicieuse consolation... Clémentine, ma chère fiancée... Son père doit trouver que je l'ai très-négligé! Ne pas même l'avoir instruit de mon déménagement... Courons...

Mon beau-père a l'air glacial.

— Eh bien! cher bon papa... commençai-je avec familiarité.

— Monsieur Charbonnel, veuillez renoncer à cette habitude.

— Hein!

— Il y a dans la vie des circonstances pénibles... Epargnez-moi des explications. Je me dois au bonheur de ma fille et elle ne serait pas heureuse avec un homme qui... il suffit. Je sais ce que je sais...

— Mais quoi! mais quoi!

— Inutile. Je ne veux pas en dire davantage; dispensez-moi.

— Parbleu! une défaite. On m'a berné, on m'a bafoué! Je comprends. Monsieur, je vous salue...

J'étais fou de rage, et je rentrais chez moi éperdu; un bras m'arrêta, c'était Durand, autre camarade de pension.

— Qu'as-tu donc, Charbonnel?

— Ce que j'ai!

Et je lui raconte mes douleurs...

— C'est singulier, fait Durand rêveur et levant le nez en l'air comme un homme qui cherche une idée... Quel diable de motif peut.... Ciel! j'y suis... tu demeures là?

— Oui.

— Depuis peu?

— Six jours.

— C'est cela! infortunée victime des apparences. Regarde!... cette enseigne compromettante au-dessus de cette porte.

Pour la première fois je lus l'enseigne en question sur laquelle était écrit :

BUREAU AUXILIAIRE DU MONT-DE-PIÉTÉ.

— Tout s'explique, reprit Durand, on t'a vu entrer là, on a cru qu tu allais immoler ta montre sur l'autel du prêt public. De là les arrogances des créanciers, le refus du protecteur, le *veto* du beau-père... imprudent, qui ne sait pas encore l'importance des accessoires dans la vie...

Charbonnel avait vidé d'un trait le fond de son verre.

— Adieu! lui dit-il, que ma leçon te profite!... Pour moi, je n'ai rien pu renouer des fils que le guignon avait tressés, et je suis une preuve vivante et souffrante de ce que peut le choix d'une maison.

— Tu as parbleu raison! m'écriai-je en serrant la main du pauvre diable. Je vais de ce pas chercher un appartement dans la maison d'un banquier. Chaque fois que j'entrerai on croira que je vais toucher de l'argent, et il n'en faut pas davantage pour que je fasse mon chemin dans le monde.

PIERRE VÉRON.

L'église Saint-Pierre de Caen.

A étudier le dessin si pittoresque et si artistiquement fouillé que M. Thorigny met aujourd'hui sous les yeux de nos abonnés, à voir ce monument si riche de sculptures et ces maisons du style de la renaissance qui semblent sortir des eaux, on se croirait dans la ville aux cent îles, aux neuf mille gondoles, dans la cité des lagunes, à Venise.

Laissons cette illusion et entrons dans le réel de l'archéologie.

Nous sommes simplement sur les bords de l'Orne et de l'Odon, dans l'ancienne capitale de la basse Normandie, à Caen, chef-lieu du Calvados.

Le paysage n'en est pas moins intéressant et les eaux de l'Orne sont aussi pures que celles de l'Adriatique. L'église Saint-Pierre, malgré son clocher à dentelures et ses trèfles à jour, ne vaut pas peut-être Saint-Marc, mais elle n'en est pas moins à admirer comme un monument à l'embellissement duquel ont concouru plusieurs siècles.

Et puis Saint-Pierre de Caen est un édifice français, et à ce titre toutes nos sympathies lui sont acquises.

La fondation de l'église Saint-Pierre est attribuée à Saint-Regnobert. Le chœur et une partie de la nef appartiennent à la fin du treizième siècle. La tour, qui a 200 pieds de haut, repose en arcade sur quatre piliers. Elle surgit de l'ensemble de l'édifice environnée de huit clochetons audacieux.

« Cette tour, surmontée de sa pyramide, est, dit M. G. S. Trebutien, le savant et modeste archéologue auquel nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter nos détails historiques, la merveille de l'art catholique et la réalisation la plus parfaite qui existe de l'idée chrétienne par l'architecture. »

La construction de la tour remonte à 1317 et est due aux libéralités pieuses du trésorier Nicolle Langlois. C'est devant le portail, qui se trouve sous la tour, que les condamnés venaient jadis faire amende honorable avant d'aller au supplice.

Les voûtes du chœur et des ailes, commencées en 1521, sur les plans de l'architecte H. Solier, sont regardées comme un chef-d'œuvre d'élégance et de délicatesse de cette époque si élégante et si délicate qu'on appelle la Renaissance.

Le dessin parle bien mieux que toute description et nous n'essayerons pas d'écrire ce que le crayon dit mieux que nous.

Seulement il est une surprise du dessinateur contre laquelle nous voulons mettre en garde nos lecteurs. Le poétique paysage que reproduit notre gravure n'existe malheureusement plus. Une administration plus amie du macadam que du pittoresque a jeté une lourde voûte sur cette rivière si gaie; les fondations de Saint-Pierre de Caen ont été enterrées sous dix mètres de moellons et l'ensemble du monument a perdu de son aspect grandiose.

En dessinant l'église de Saint-Pierre telle qu'il l'a vue il y a encore quelques années, M. Thorigny a voulu donner un regret au saint monument devant lequel il a essayé ses crayons, tout enfant. Il a fouillé cette poésie de pierre avec un amour filial qui exclut toute idée de rancune contre une municipalité trop réaliste.

ACHILLE ARNAUD.

La pêche à l'espadon.

L'espadon doit être considéré par les autres poissons comme le *Monitor* de l'espèce.

Son museau, qui se termine par une lame plate, tranchante des deux côtés et terminée par une pointe aiguë; sa taille, qui atteint jusqu'à 7 mètres, la vitesse de sa course, font de l'*Épée de mer* un ennemi très-dangereux pour ses semblables, à qui il ne veut pas de bien. Sa *spatha* (épée), qui mesure à peu près le tiers de sa longueur, est une arme terrible dont l'*empereur*, encore un de ses noms, sait habilement se servir contre des poissons bien plus forts que lui.

Ce *scombéroïde*, il faut bien se faire à la langue des savants quand on chasse sur leurs terres, a un défaut qui, à un moment donné, annihile les belles qualités dont l'a doté la nature. Sa chair est blanche, fine, d'un goût délicieux et très-nourrissante.

Il n'en fallait pas plus pour signaler à la convoitise humaine ce poisson au ventre argenté, aux nageoires gris-cendré et en forme de faux.

---

puis longtemps prouvée? Ses lettres étaient des indiscrètes qui me révélaient son secret par leur silence. Elle avait beau me parler de Marguerite, cette quatrième page, au bas de laquelle je baisais le nom d'Angèle, sous l'enfantine amitié de la jeune fille, je devinais la pensée de la femme. Elle m'aimait; ces lignes muettes le criaient à mon âme! Moi, je n'avais qu'elle dans le cœur; moi, je songeais à elle à toute heure du jour; elle était de mes joies, elle partageait mes déceptions; je vivais par elle et avec elle. Il n'y avait plus pour moi de corvées pénibles, ni de fatigue dans ce devoir, qui sans cesse me plaçait en face de choses et de personnes détestées. Entre l'ennemi et moi, je la voyais, et pendant que duraient ces comédies à l'hôtel de la marquise, où chacun jouait son rôle avec ennui, sa douce voix murmurait l'espoir et la consolation à mon oreille.

Les gens qui sont dans la situation où était mon père y meurent fatalement presque toujours, si personne ne prend le soin de briser le joug qui écrase leur front. Bien rarement essayent-ils eux-mêmes de secouer ce joug. On ne l'aime jamais longtemps, ce joug, et neuf fois sur dix, après quelques semaines d'entraînement, on le déteste; mais cet espace de temps a suffi à des mains habiles pour nouer autour de vous une sorte de réseau, formé de tous les liens rompus et de toutes les habitudes contractées. Dès que vous voudrez reculer, ce réseau vous garrottera.

On s'étonne parfois de l'étrange apathie de ceux qui ont les yeux dessillés, qui voient leur honte, qui ressentent amèrement leur malheur et qui restent paralysés au fond de leur malheur et de leur honte. Regardez de plus près, vous apercevrez le réseau. Nul n'est descendu au-dessous de son propre niveau sans rompre quelque amitié, sans apostasier quelquefois, sans attirer sur lui le châtiment de quelque haute remontrance. Cela est amoncelé par les mains dont je parle; on en fait un rempart derrière le malheureux qui voudrait revenir sur ses pas. Devant lui, au contraire, ce sont les habitudes que pareillement on met en gerbes : tous les vices enseignés, toutes les faiblesses contagieuses et gagnées. L'enfer où l'on gît ne veut pas vous laisser partir, et le ciel d'où l'on est tombé voudra-t-il encore vous recevoir?

On jouait chez la marquise. Ils avaient fait de mon père un joueur d'habitude, risquant sur le tapis des sommes insensées. Il était puissamment riche, comme il me l'avait dit, mais contre cette dévorante manie du jeu, il n'y a point de richesse qui tienne. Je ne vais même pas jusqu'à dire que le jeu de Mme la marquise fût déloyal; pour perdre il suffit de jouer. Les fripons du tapis vert sont tous d'anciens honnêtes gens devenus philosophes après avoir reconnu la vérité de cet axiome. Mon père perdait toujours et sa fortune était dérangée. Grandidier et la marquise l'admiraient fort pour sa qualité de beau joueur. Cela me fait frissonner quand j'entends dire ainsi d'un pauvre homme qu'il est beau joueur. C'est l'éloge du gibier cuit à point. Il ne s'applique qu'aux morts. Grandidier aussi était beau joueur, mais il gagnait toujours. Dieu me préserve, selon la méthode du docteur Simon, de rien dire contre ce galant homme!

Mon père en vint à se confesser à moi. Il me dit ses pertes, ses embarras; il alla jusqu'à faire allusion à sa misère morale. Je l'écrivis aussitôt à Angèle, qui me défendit expressément de rien brusquer. Ma lettre implorait la permission de me rendre à Jouy auprès d'elle, afin d'avoir de vive voix ses conseils; la sienne m'ordonna de rester à mon poste. C'était l'heure de la bataille.

Le lendemain du jour où eut lieu l'échange de cette correspondance, je venais de me coucher; il était aux environs de minuit. J'entendis tout à coup avec une inexprimable surprise ces bruits divers que j'avais attendus en vain et si impatiemment la nuit de mon arrivée du collége. Une voiture s'arrêtait à la porte, ouverte aussitôt avec fracas; les domestiques, surpris au milieu de leur *far niente* habituel, allaient et venaient dans la maison où ce cri : M. le comte! M. le comte! interrompait peut-être quelque orgie d'antichambre. Au premier abord, je crus rêver, car c'était la première fois que pareil fait se présentait, mais j'entendis bientôt la voix de mon père lui-même qui demandait :

— M. le vicomte est-il dans son appartement?

Je soulevais ma couverture pour sauter hors de mon lit lorsqu'il entra :

— Restez, Roger, me dit-il en refermant la porte. Je n'ai besoin que de vous voir.

J'obéis à son geste, qui m'ordonnait de ramener ma

Les pêcheurs de la Baltique et des côtes de Sicile se sont chargés de fournir le monde entier de sa chair succulente. Ils en font un ample carnage.

Carnage est bien le mot, car dans la pêche de l'espadon on ne se sert ni de filets, comme dans celle du thon, ni de hameçon, comme dans celle de la morue et du requin. Comme à la baleine, on lui fait les honneurs du harpon.

Sept hommes montent une barque et poussent au large. Cinq se mettent aux rames, le sixième, qu'on appelle la vigie, grimpe à un mât au sommet duquel il se cramponne tant bien que mal. C'est ce dernier qui est chargé de signaler à l'équipage le poisson que que l'on veut atteindre.

Debout à la proue, le harponneur attend que sa proie arrive à la portée de son arme. Dès que le moment est jugé opportun, il lance avec vigueur et adresse le javelot à hampe, dont le fer triangulaire mord le dos noir de l'espadon qui, malgré sa courageuse défense, est impitoyablement amené à bord.

Le vaillant espadon, dont l'épée ouvre si facilement les flancs de ses victimes, a rencontré le harpon de l'homme qui le perce à son tour; le génie de nos pyrotechniciens inventera-t-il des projectiles assez forts pour effondrer la carapace des *Monitor*, ces nouveaux espadons des armées maritimes?

LÉO DE BERNARD.

SCÈNES DE LA VIE DE PETITE VILLE

LES TRIBULATIONS D'UN MYOPE A LANDRECIES.

I

« — Les grands effets naissent souvent des petites causes, » dit alors mon ami X..., et M. Scribe a raison. Croiriez-vous que ma jeunesse a été empoisonnée par deux circonstances insignifiantes en apparence, et que je n'ai guère connu de l'amour que les déceptions, — parce que j'ai le double malheur d'être myope et d'être né à Landrecies?

— Qu'est-ce que Landrecies?

— Landrecies est une petite ville placée au bout de la France, où les habitants sont à la fois ignorants et moqueurs, et où, par conséquent, la plus simple innovation rencontre une barrière infranchissable, la crainte du ridicule. Aujourd'hui le voisinage du chemin de fer a presque civilisé les naturels de l'endroit; mais malheur à l'étranger qui, il y a vingt ans, s'y serait présenté vêtu à la mode de son pays! L'infortuné eût été aussitôt assailli par les quolibets des bons bourgeois, et peut-être poursuivi par les huées et les pierres des petits polissons.

A cette époque, les besicles n'étaient pas inconnues à Landrecies; mais on ignorait parfaitement qu'il existe deux catégories de gens à mauvaise vue: les myopes et les presbytes, et il n'y avait pas d'exemple qu'un Landrecien eût porté ouvertement des besicles avant soixante-dix ans révolus. J'ai connu un malheureux clerc de notaire, âgé de trente ans et myope, qui se servait de ses lunettes pour grossoyer seul dans l'étude, et qui les cachait bien vite quand arrivait un client. Pour rien au monde il ne les eût arborées dans la rue. Qu'auraient dit ses concitoyens, bon Dieu!

Or, sachez qu'un myope sans lunettes est un corps sans âme. Autant vaut être aveugle. Que dis-je? un myope, en pareil cas, est plus à plaindre qu'un aveugle. Ne souriez pas, mon ami. Les aveugles sont généralement gais; les sourds sont tristes, au contraire: c'est un fait d'observation. A quoi cela tient-il? A ce que les demi-privations sont parfois plus difficiles à supporter que l'absolu dénûment.

L'aveugle s'habitue à la cécité. Ne voyant rien, il n'éprouve pas le besoin d'y mieux voir. Le sourd lit les paroles sur les lèvres, il croit les entendre et se dépite de ne pas mieux les saisir. Le myope est comme le sourd: il n'y voit qu'à demi et est tourmenté par le désir d'y mieux voir.

Oui, je le répète, — n'étaient les lunettes, qui ont bien aussi leurs désagréments,—j'aimerais autant être affecté de surdité que de myopie, et j'aimerais cent fois mieux être aveugle que myope.

Comme je me récriais sur ce paradoxe,

— Voulez-vous, reprit-il, que je vous raconte quelques traits de mon histoire? Vous jugerez si, avec tout ce que j'ai souffert, il n'y aurait pas de quoi composer un malheur solide et bien conditionné?

II

Et d'abord mon enfance n'a guère été qu'une suite d'ennuis et de chagrins. Toutes les bonnes farces qui égayent la vie de collége m'étaient interdites et je me trouvais condamné à la sagesse forcée, de par mes mauvais yeux. A l'étude, ne pouvant ni voir, ni par conséquent tromper l'œil du maître, je ne pouvais ni rire, ni causer en cachette. En récréation, ne distinguant ni la balle ni les billes, je manquais le but neuf fois sur dix, et mes camarades ne voulaient plus jouer avec moi. En revanche, s'il y avait dans l'air un horion ou un pensum, c'est toujours sur mon dos qu'il s'abattait.

Notez que, ne me rendant pas compte de mon infirmité, je me regardais comme une victime de la méchanceté des élèves et de l'injustice des professeurs. Or, cette idée, qui devint bientôt une idée fixe, aigrissait singulièrement mon caractère.

Je me souviens qu'à l'âge de neuf ans, on voulut me faire apprendre le dessin. Vous savez comment le dessin s'enseigne au collége: tous les modèles sont juchés sur le chevalet commun, à égale distance des élèves. On m'avait donné des yeux à copier. Assis gravement à ma place, j'avais beau écarquiller les miens, je ne parvenais qu'à en tracer d'une fantaisie incroyable, et les pensums de pleuvoir!... Au bout de six mois de cet exercice, on s'aperçut que je n'avais jamais vu mon modèle. J'abandonnai le dessin, et ce fut un malheur, car, qui sait? je serais peut-être devenu un grand peintre.

A défaut de la peinture, j'aurais pu me distinguer dans d'autres carrières; mais je devais à cette malheureuse myopie un tel air d'hébètement que j'entendais répéter sans cesse autour de moi: « Quelle buse que cet enfant avec ses gros yeux morts! Si jamais celui-là fait quelque chose!... » et je ne faisais rien, ne me croyant capable de rien.

Chacun de nous se rappelle avec plaisir la délicieuse sensation qu'il éprouva la première fois qu'on le conduisit au spectacle. Pour moi je n'y perçus que des formes vagues qui se mouvaient dans un milieu indéfinissable. J'ai retrouvé des ombres pareilles dans le *Dante* de Gustave Doré. J'entendais la voix des acteurs, je ne distinguais ni la physionomie ni le geste. Avez-vous quelquefois essayé de vous boucher les oreilles dans un bal, et avez-vous observé la singulière impression que produit cette cohue de gens qui sautent? J'éprouvais un effet de même genre pour une cause contraire. J'étais vraiment malheureux quand le public partait de rire sur un mot qui ne me semblait pas bien gai, et qu'avait sans doute souligné le geste.

Je ne distinguais pas mieux les belles dames qui ornaient les loges, et dont mes voisins commentaient la toilette et la beauté: je me figurais que ces gens-là s'entendaient pour se moquer de moi.

Il n'y a pas jusqu'aux descriptions des romans qui ne me parussent absurdes ou mensongères. Une grande plaine verte et jaune, voilà tout ce que me représentait la plus belle campagne.

Vous êtes-vous aperçu que le jour de la Toussaint est le jour le plus triste de l'année? Il fait d'ordinaire un temps sombre, morne, froid, blafard. La nature entière se voile d'un brouillard gris où s'efface le contour des objets. Voilà pour moi le temps qu'il faisait tous les jours de l'année.

III

Telle fut ma vie jusqu'à seize ans. Vers cette époque, un matin d'avril, on me conduisit au collége de Valenciennes. Quelques jours après, je me trouvais avec un de mes nouveaux camarades à une fenêtre du second étage qui donnait sur la cour. Cet élève portait des lunettes, circonstance qui m'avait fort étonné. Comme il me désignait un objet assez petit, il me les prêta pour que je pusse le distinguer.

Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis. Ce fut un éblouissement! il me sembla que j'ouvrais pour la première fois les yeux au jour. Le mois d'avril touchait à sa fin, et le printemps, cette année-là, était en avance. Une lumière blonde dorait gaiement les objets qui paraissaient me regarder en souriant. J'embrassais d'une vue nette et distincte les grands mar-

---

couverture. Il tomba sur le fauteuil qui était au pied de mon lit. Sa toilette était un peu en désordre, ce qui, chez lui, était un signe extraordinaire. Son visage me parut très-pâle, et quand il se découvrit pour essuyer son front, ses cheveux, alourdis par la sueur, se collèrent à ses doigts.

Quelques mois auparavant, il était entré ainsi dans cette chambre et je l'avais pris pour un jeune homme, moi qui ne l'avais pas vu depuis ma petite enfance. Ce soir, c'était presque un vieillard qui se présentait devant moi.

— Je n'ai besoin que de vous voir, répéta-t-il en portant sur moi ses yeux égarés. Je pense que vous m'aimez, Roger...

— Mon père... voulus-je interrompre.

— Je le pense... j'en suis sûr... Moi aussi je vous aime... et je n'aime plus que vous, Roger... Si je ne vous avais pas aimé, ce soir je me serais brûlé la cervelle en rentrant.

Il prononça cette dernière parole avec un calme effrayant.

— Au nom du ciel! que vous est-il arrivé? m'écriai-je.

— Oh! me répondit-il avec un sourire qui faisait mal et pitié, ce n'est pas pour ce que j'ai perdu au jeu. Je perds tous les jours. Je vous ruine, Roger...

— Mon bien, cher père...

— Je vous ruine... mais ce n'est pas pour cela. Ce qui reste vous suffirait dix fois, je vous connais. C'est parce que... parce que...

Un sanglot déchira sa poitrine et il acheva:

— Croyez-vous donc, Roger, que je puisse vivre ainsi?... Il y a longtemps que je songe à en finir!

Fallait-il ici suivre à la lettre les ordres d'Angèle qui m'avaient si sévèrement défendu de lui parler jamais de ma mère. Angèle n'avait pas prévu cette crise favorable. Mon père était là qui, en vérité, semblait implorer mes lèvres pour qu'elles prononçassent le nom de sa femme. Je le croyais, du moins. Mais Angèle ne pouvait pas se tromper. C'était une fée.

Au moment où j'ouvrais la bouche pour lui désobéir, mon père se leva et se prit à marcher à grands pas.

— Elle ne m'aime pas! s'écria-t-il avec colère, elle ne m'a jamais aimé. Je lui ai tout donné... Tout! car, un instant, j'ai failli perdre pour elle l'amitié de mon fils, après avoir perdu déjà son respect...

Il vint à moi et serra mes deux mains qui étaient froides, car mon émotion venait de tomber.

— Roger, Roger! me dit-il, je n'avais pas eu de jeunesse... On cherche son excuse où l'on peut, Roger... ne me méprisez pas... Je ne sais pas même si je l'aime!

Sa tête tomba sur sa poitrine. Depuis que je comprenais qu'il s'agissait de Mme la marquise, je restais morne et silencieux.

— Voulez-vous me promettre de ne jamais me quitter, Roger? me demanda-t-il brusquement après un silence.

— Je vous le promets, mon père.

— Voulez-vous me le jurer?

— Mon père, je vous le jure!

La pression de ses doigts me remercia, puis il s'éloigna de mon lit pour arpenter de nouveau la chambre à grands pas et sans plus prononcer une parole. Une demi-heure se passa ainsi, puis il me tendit la main d'un air libre et presque calme.

— Bonsoir, Roger, me dit-il, cachant une nuance d'embarras sous un ton léger, j'ai bien fait de venir vous voir. Je suis sujet maintenant à ces accès de faiblesse. Je vous aime plus que vous ne croyez. Bonsoir encore et dormez bien.

Il s'éloigna. J'avais espéré mieux, ou plutôt mon espoir avait été jusqu'à la folie. Le premier moment de désappointement passé, j'accordai à cette démarche toute l'importance qu'elle avait et je sonnai mon valet de chambre. Sans quitter mon lit, je traçai quelques lignes à la hâte et je les adressai à Angèle. Il était une heure du matin. Je donnai ordre à mon valet de chambre de seller Black et de se rendre à Jouy, avec injonction d'être revenu à quatre heures.

Il va sans dire que, dans cet intervalle, je ne fermai pas l'œil.

A quatre heures et quelques minutes, le brave garçon revint avec une lettre qui contenait ces mots: « Venez; j'ai, moi aussi, une grande nouvelle à vous apprendre. »

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

ronniers de la cour. Les branches, les feuilles, les fleurs, les bourgeons, je voyais tout, rien ne m'échappait! et les oiseaux!...

Jusqu'alors j'avais entendu le chant des oiseaux sur ma tête, je les y avais vus passer comme de petites masses informes et noirâtres. Je ne me figurais pas qu'on pût les apercevoir dans les arbres, lissant leurs plumes et sautillant au soleil. Il y en avait de gris, de verts, de bariolés: ils gonflaient leur cou, ouvraient le bec et lançaient au ciel leurs petites mélodies!

Je poussais des cris de ravissement, je sautais de joie. Mon camarade me prenait pour un fou: j'étais fou de bonheur et d'admiration! Telles durent être les impressions du premier homme quand il s'éveilla à la vie dans le jardin de délices. La cloche de l'étude me tira de ma contemplation. J'avais passé là une heure, la plus heureuse peut-être que j'aie vécue.

Le soir, ce fut un nouveau spectacle: la voûte bleue du firmament se parsema d'un nombre infini de clous dorés qui scintillaient, et la lune, avec ses grands yeux doux, me regarda d'un air attendri. CHARLES DEULIN.

La suite au prochain numéro.

Sa Majesté la reine des Pays-Bas.

L'an dernier, le *Monde illustré* saluait la venue de Guillaume III, roi des Pays-Bas, en offrant à ses abonnés le portrait de ce souverain, qui vient de revenir le 6 mai à Paris.

La reine des Pays-Bas, Sophie-Frédérique-Mathilde, arrivée déjà depuis le 24 avril, s'était rendue à Compiègne au-devant de son époux. Cette princesse, dont l'esprit égale le profond savoir, a dû être vivement intéressée par les souvenirs historiques que lui rappelait la ville où fut prise la plus pure et la plus vaillante des héroïnes françaises.

La fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, est née en 1818. Elle s'est mariée en 1839 avec le roi des Pays-Bas, qui s'est toujours vu seconder, dans son initiative généreuse, par les idées libérales et le sens droit de cette femme remarquable, dont l'intelligence rare n'a pas reculé devant l'étude des sciences exactes.

MAXIME VAUVERT.



S. M. la reine des Pays-Bas.

COURRIER DU PALAIS

La photographie est-elle un art ou bien un métier?

Il faut avouer que la question ainsi posée n'est pas des plus faciles à résoudre. — Et d'abord, qu'est-ce que l'art?

L'art, dit celui-ci, c'est la réalisation du beau; c'est, dit cet autre, la nature idéalisée; c'est, dit un troisième, ce principe qui, chez les uns, détermine l'imitation des objets extérieurs, et, chez les autres, fait accepter cette imitation comme une jouissance. — Voilà trois définitions: j'en pourrais citer dix, vingt, cent. Platon, Aristote, Horace, Boileau, Lessing, Winkelmann, le père André, Batteux, Burke, Herder, Jean-Paul, Bürger, Fichte, Tieck, Novalis, Schlegel, Hegel, Victor Hugo, Lamennais, Proudhon, Pierre Leroux, Lenormant, — que dis-je? M. Courbet lui-même, ont plus ou moins essayé de définir l'art. Parmi tous ces abstracteurs de quintescence esthétique, il y en a deux à peine qui s'accordent entre eux,—et la solution reste encore à trouver. L'art se sent, il ne se définit pas.

Le législateur de 1793 l'a bien compris: il ne s'est pas égaré dans de vaines abstractions. Ce qu'il déclare protéger, ce sont « les ouvrages de littérature, ou de gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartient aux beaux-arts. »

Reste à savoir maintenant si l'esprit ou le génie sont pour quelque chose dans la production d'une œuvre photographique.

Réduite à ces termes, la question se simplifie; mais elle est encore bien délicate. La preuve, c'est que déjà les tribunaux se sont divisés d'opinion sur ce point. Le tribunal de la Seine et celui de Turin ne voient dans l'œuvre photographique que le résultat d'un travail manuel dont l'imitation ne saurait être taxée de contrefaçon. La cour de Paris tient pour l'avis contraire. A ses yeux, les dessins photographiques, bien qu'obtenus à l'aide de la chambre noire et sous l'influence de la lumière, peuvent, dans une certaine mesure et à un certain degré, être le produit de la pensée, de l'esprit, du génie et de l'intelligence de l'opérateur, — et je crois qu'elle a raison.

Voici deux photographies du même monument, du même paysage.

Dans l'une, le monument s'étend longuement, se présente bêtement, sans perspective, sans caractère, sans grâce, sous une teinte uniforme; les lignes se succèdent tour à tour plates et confuses; c'est un assemblage de pierres, ce n'est pas un édifice.

Le paysage manque de lumière ou il en a trop; les arbres étouffent, les plans s'étagent banalement, sans variété, sans pittoresque, sans intérêt, sans harmonie.

Dans l'autre, le monument se dessine fièrement par son côté saillant et caractéristique, les lignes en sont élégantes, la lumière et l'ombre habilement réparties en font ressortir les beautés, en accusent les vigueurs, en dissimulent les défauts: la pensée de l'architecte est là qui revit tout entière.

Le paysage aussi est vivant: le ciel, l'heure du jour s'harmonisent avec les terrains, avec la végétation, avec les créatures animées qui y figurent; les plans se disposent avec bonheur, limités ici, là-bas infinis; chaque élément a sa valeur particulière, sa couleur relative: c'est un tableau complet.

Voici maintenant deux photographies d'une même personne.

Ici, nulle expression: la face est fixe et hébétée; des plaques de noir et de blanc y figurent les ombres et les lumières, les traits ne sont pas ensemble; le cou, encrassé de noir, semble enfoncé dans les épaules; les bras tombent inertes, les pieds sont gros et lourds, les mains difformes; le vêtement est un cliquetis qui agace l'œil. Dans cette image grotesque, le modèle refuse de se reconnaître, il se trouve vieux, laid, ridicule, calomnié, et il ne se trompe pas.

Là, au contraire, la tête est vivante et expressive, l'œil est spirituel, la pose aisée, dans les habitudes et le caractère du modèle, les extrémités distinguées, la mise élégante, simple, d'un ton neutre qui fait valoir la figure au lieu de l'é-

teindre; des ombres douces et transparentes répandent leur harmonie sur le portrait; car c'est là un portrait, il n'y a pas à en douter.

A quoi tiennent ces différences? Au degré d'intelligence de chacun des deux opérateurs.

L'un et l'autre avaient à leur disposition le même appareil, le même modèle, le même soleil; mais l'un s'est contenté de placer au hasard son instrument devant l'objet qu'il avait à représenter.

L'autre a longtemps réfléchi avant de se mettre à l'œuvre : il a étudié son monument, il l'a examiné le matin, le soir, de face, de profil, de trois quarts, sous tous ses aspects; il a cherché de quel côté, à quelle distance les lignes architecturales se présentaient de la manière la plus élégante et la plus pittoresque. Ce travail il l'a fait également sur son paysage. Il s'est demandé sous quels points de vue, avec quels éléments, dans quelles circonstances de lumière, de temps, de soleil le tableau s'arrangeait le mieux, se *composait* le plus savamment. Enfin au modèle vivant il a dit : Regardez par ici, ayez telle pensée, telle expression, rejetez cet habit, prenez celui-là, avancez le corps, reculez la main, soyez tel personnage, faites passer votre âme dans votre corps, concentrez-la dans votre regard, dans votre pose, dans votre attitude, — et alors seulement, créateur à son tour, il a tiré le voile et prononcé le *fiat lux!*

Celui-ci a fait œuvre d'artiste : c'est Pierre Petit, c'est Nadar; ce sont dans la cause, Mayer et Pierson.

Ils avaient eu le bonheur de faire poser devant eux M. de Cavour et lord Palmerston; ils ont eu le talent de reproduire *ad vivum* la physionomie de ces hommes illustres, de saisir au passage non-seulement la ressemblance physique, mais le caractère moral, la puissance intellectuelles, le signe du génie imprimé sur leurs traits. Ce talent qui transfigure le modèle, qui l'idéalise, n'assure-t-il pas au photographe comme au peintre, sa place dans le domaine de l'art? C'est en vain qu'on le nierait : l'œuvre est là qui répond. Livrez M. de Cavour et lord Palmerston à des manœuvres en photographie, il y a toute chance pour qu'au lieu de deux hommes d'État, ils ne vous rendent qu'un courtier en vins et un dandy suranné.

Telle est la thèse que Me Marie a soutenue avec cette ampleur de style, cette hauteur de vues, cette autorité de parole qui ont fait de lui l'avocat préféré dans les grandes questions où les principes sont en jeu. Avant lui, son jeune confrère, Me Frimard, avait habilement plaidé le point de fait. MMes Huard et Pataille, deux spécialistes distingués, défendaient les contrefacteurs, mais non par les mêmes arguments. Me Pataille, dans le recueil qu'il publie sous le titre des *Annales de la Propriété industrielle, artistique et littéraire*, s'était prononcé depuis longtemps dans le même sens que Me Marie. Fidèle à ses convictions, il s'est borné à combattre en fait la prétention de MM. Mayer et Pierson à la propriété du portrait de M. de Cavour.

Le dernier mot, au surplus, n'est pas encore dit. L'affaire n'en est encore à sa première étape, et nous ne tarderons pas à la retrouver devant la cour de cassation.



Une salle de l'hôtel Drouot, un jour d'exposition. (Dessin de M. Daumier.)

Les deuils se succèdent rapidement au barreau de Paris. Hier c'était Braulart, aujourd'hui c'est Montigny. Plus heureux que son jeune confrère, Montigny put pousser avant l'accomplissement de sa mission sur terre. Il avait cinquante-huit ans. — A la barre, c'était un jouteur énergique, un logicien vigoureux, révélant par la solidité de sa discussion, par la fermeté de ses principes juridiques, les fortes et saines études dont il avait été nourri. Hors de l'audience, c'était un confrère plein de loyauté et de franchise cachant, comme l'a fait très-justement observer M. Jules Favre, sous une écorce un peu rude quelquefois, une sensibilité parfaite, une délicatesse exquise, une intelligence d'élite. Dans sa causerie spontanée, originale, affranchie de ces euphémismes qui ne sont que trop souvent l'hypocrisie du langage, on sentait l'homme de cœur, l'ennemi des petites lâchetés sociales, des petites capitulations de conscience. Nommé, en 1848, avocat général à la Cour de cassation, il se montra à la hauteur de ces éminentes fonctions : elles convenaient, en effet, à ses études et à ses goûts : il s'y était vivement attaché et cependant, il n'hésita pas à les résigner, quand il jugea que sa dignité et sa conscience lui en imposaient le devoir. Il revint au barreau reprendre cette robe des anciens jours dans laquelle la mort est venue le prendre presque subitement, comme elle avait pris Paillet son patron, son allié, son ami. Comme lui, il vivra dans le souvenir de ses confrères, sinon par l'éclat du nom, du moins par la haute probité de sa personne et de son talent, et par cette qualité rare, cette vertu antique que Montigny possédait au plus haut point, — le caractère.

Mes lecteurs auront peut-être remarqué dans mon dernier Courrier une transition qui n'était pas précisément heureuse. Qu'ils me permettent de m'en laver les mains et d'en rejeter la faute sur une coupure motivée par des nécessités de mise en page. J'ai bien assez de mes méfaits sans prendre à mon compte ceux de la typographie. *Suum cuique.*

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ODÉON (reprise) : *Les Parisiens*, pièce en trois actes de M. Théodore Barrière.

Si nous en croyons les échos des coulisses, nous serons conviés la quinzaine qui va suivre à un nombre illimité de premières représentations, et notre cher chroniqueur, qui croit se reposer des fatigues de son voyage, devra courir au Vaudeville entendre *les Plantes parasites* de M. Arthur de Beauplan, le lendemain *les Scrupules de Jolivet* réclameront sa présence aux Variétés, et quelques jours après, sans repos ni trêve, il lui faudra rendre compte du *Rétameur* de MM. Grangé et J. Moineaux, du *Minotaure* de MM. Clairville et de Jallais, et enfin d'une œuvre plus importante, d'un nom très-connu de nos lecteurs, *la Boîte au lait* de M. Jules Noriac.

Jusque-là, la seule chose dont nous puissions parler aux abonnés du *Monde illustré*, est loin d'être une nouveauté. Représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 28 décembre 1854, la pièce des *Parisiens* vient d'être reprise à l'Odéon ; l'attrait principal de cette représentation était dans l'interprétation de la pièce par des artistes d'un tempérament entièrement distinct de celui des acteurs de la création. Ce rôle typique de Desgenais, que Félix s'était incarné et auquel il avait donné un tel cachet qu'on dit aujourd'hui *jouer les Desgenais*, a été confié à M. Brindeau ; Thiron remplace Delaunay dans le rôle de M. Martin, le millionnaire incorrigible qui finit par se convertir, Chambery ; M. de Préval, le banquier aspirant à la pairie, est joué par Saint-Léon ; le comte Raoul de Pintré, autrefois M. Allié, est représenté par M. Jouanni ; MM. Paul Laba, Lagrange et Speck, sont remplacés par MM. Marck, Faisier et Riga.

Quant à Mmes Saint-Marc, Clarisse Miroy et la regrettée Mlle Luther, elles sont remplacées par Mes Debay, Bousseil et Dambricourt.

Nous n'avons pas à faire l'analyse des *Parisiens*, le sujet et l'action sont connus, c'est une de ces peintures énergiques qui ont valu à M. Barrière le rang honorable qu'il occupe parmi les auteurs dramatiques de notre époque ; la reprise de cette pièce nous a convaincu une fois de plus de la difficulté que trouve un artiste à essayer de faire des portraits vivants et créer une œuvre palpitante, et l'œuvre de M. Barrière est à tout moment sur le point de constituer un portrait sobre, exact et d'un haut relief, mais l'exagération de certaines lignes donne de temps en temps à ces figures l'aspect d'une *charge* traitée de main de maître, sans doute, mais qui sort des limites de la vérité.

M. Brindeau avait à lutter contre le souvenir de la création de M. Félix, et tout préoccupé du soin d'éviter les façons d'emporte-pièce de son prédécesseur, il nous a paru débiter un peu mollement les tirades violentes, et les emportements de l'Alceste de M. Barrière ; au point de vue de la diction et dans les scènes de sentiments, il fait oublier le créateur du rôle de Desgenais.

Thiron est plus dans la vérité et plus intéressant que ne l'était M. Delaunay, et la scène, où, touché de l'abnégation de la pupille de Desgenais et de la probité du tuteur, il offre à tous deux sa fortune, est jouée par lui avec une grande science de comédien.

M. Saint-Léon fait oublier M. Chambery ; M. Jouanni n'est que convenable dans son rôle du comte de Pintré.

Je ne veux pas comparer M. Taisier à Lagrange, mais la scène du duel révèle en ce jeune homme un feu et un talent qu'on ne lui connaissait pas. — Je n'ai rien à dire de M. Marck. — Paul Gandin, M. Riga, soulève les rires de la salle, mais c'est acheter ses effets un peu cher. Le rôle épisodique de Grandchamp, tenu par M. Rey, nous a fait regretter M. Benzeville.

Mme Debay est bien la Marie simple et touchante telle que l'a conçue le talent de M. Barrière ; Mme Reusseil donne à son rôle de mère ce cachet de fatalité qu'elle imprime à toutes ses créations, c'est une tragédienne de talent égarée dans un drame simple et qui ne demande pas d'effets aussi marqués. Mlle Dambricourt, la fille du banquier, est tour à tour naïve et touchante ; elle a concouru au succès de cette reprise qui m'a paru avoir tout l'attrait d'une nouveauté pour le public de l'Odéon, à en juger par le bon accueil qu'il a fait aux *Parisiens*.

CHARLES YRIARTE.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERTS D'ÉTÉ : Les concerts des Champs-Élysées. — Le Concert Musard au Pré-Catelan. — Nouvelles.

On vient de rouvrir le jardin musical, inventé par M. de Besselièvre, pour rendre les soirées d'été un peu possibles aux Parisiens.

Quelques jours auparavant, M. Musard s'occupait de pourvoir à l'emploi de certaines heures désolamment oisives, et il inaugurait au Pré-Catelan une série de matinées musicales.

Les choses sont combinées de telle sorte que ces deux établissements, qui ont l'air de se faire concurrence, en réalité ne sauraient se nuire. Ils sont à une lieue de distance, et les séances des Champs-Élysées ne commencent que trois heures après le dernier coup d'archet de M. Musard. Les deux orchestres sont, de part et d'autre, fort recommandables ; ils jouent avec ensemble, et ont quelques prétentions au style.

Tout cela est très-bien... mais il y a un mieux possible. Il nous semble qu'on pourrait profiter autrement de telles ressources et servir avec plus de ferveur la cause de l'art. En d'autres termes, nous serions désireux de voir s'épurer un peu et aussi se renouveler les programmes de ces deux concerts. On y fait encore un abus trop immodéré du quadrille dont il faudrait laisser le monopole aux institutions spéciales.

C'est en vain qu'on objectera que le public qui vient écouter de la musique en plein vent est, en général, un public distrait et peu apte à distinguer un chef-d'œuvre d'une platitude. Nous avons une réponse toute prête :

Il est dans le répertoire des maîtres tout un choix de musique facile, gaie, *dansante*, si on veut, en un mot accessible à tous, et qui, par conséquent, ne ferait fuir personne. Il est tel *scherzo* de symphonie qui a l'allure d'une valse, tel *finale* dont le rhythme est calqué sur celui d'une marche ; et vous verriez les oreilles profanes s'en régaler tout aussi bien que de la polka à la mode. En même temps, il arriverait que les dilettantes connaisseurs se dérangeraient exprès pour aller entendre telle page célèbre, trop oubliée ou tenue trop secrète dans l'inexpugnable salle du Conservatoire. Tout le monde y gagnerait.

D'ailleurs, si nous étions à bout d'arguments pour soutenir une thèse que le simple bon sens se chargerait d'appuyer, nous n'aurions qu'à donner en exemple la tentative si heureuse de M. Pasdeloup, qui a mis le public en grand appétit de belles choses.

Si M. de Besselièvre ou M. Musard nous chargeaient un jour de rédiger leur programme, en voici un, par exemple, que nous proposerions :

PREMIÈRE PARTIE

1° Ouverture d'*Euryanthe*..........	WEBER.
2° Scherzo de la *Symphonie pastorale*.	BEETHOVEN.
3° Fragment du *Désert*..........	F. DAVID.
4° Andante de la *Symphonie en la*....	BEETHOVEN.
5° *Marche turque*..........	MOZART.

DEUXIÈME PARTIE

1° Ouverture de *Sémiramis*..........	ROSSINI.
2° *Gavotte*..........	BACH.
3° Ballet du *Prophète*..........	MEYERBEER.
4° Fragments du *Songe d'une nuit d'été*	MENDELSOHN.
5° Marche des *Ruines d'Athènes*....	BEETHOVEN.

On voit que nous n'y allons pas de main morte, et que nous ne trouvons rien de trop beau pour les promeneurs des Champs-Élysées et du bois de Boulogne. C'est que parmi eux se trouvent une bonne partie des amateurs qui se sont montrés assidus aux vingt-sept séances données cet hiver par M. Pasdeloup et que le changement de saison n'a pu certainement modifier leurs goûts. C'est que nous considérons aussi que le jardin de M. Besselièvre et celui de M. Musard seront, pendant six mois, les deux seuls lieux où on pourra entendre de la musique dans une atmosphère respirable et que l'occasion serait belle, pendant qu'on tiendra le public, de lui imposer des plaisirs de choix. Quand on le voudra, nous sommes en mesure de fournir un programme par jour dans le genre de celui que nous venons de proposer. Deux choses y seraient conciliées : l'intérêt de l'art et le style léger, l'air de frivolité qui conviennent aux divertissements d'une promenade champêtre.

— Aujourd'hui mardi, on assure que *Lalla Rouck*, le nouvel opéra de M. Félicien David, sera représenté à l'Opéra-Comique samedi, c'est-à-dire le jour où ces lignes paraîtront. Le même soir sera donnée la reprise de *Rose et Colas*, une opérette du bon vieux temps. Une des curiosités de cette double exhibition c'est que cent ans seront censés se passer pendant l'entr'acte qui séparera les deux ouvrages.

— L'Opéra-Comique a reçu *le Capitaine Henriot*, ouvrage en trois actes de MM. V. Sardou et Gevaert.

— A l'Opéra, on s'occupe de donner une brillante reprise de *la Juive*, d'Halévy. Les rôles en ont été confiés à Gueymard, Dulaurens, Mlle Sax et Mme Duprez. — On songe aussi à remonter *le Dieu et la Bayadère*, avec Mlle Livry, dans le rôle créé par Mlle Taglioni.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Qui décrète aujourd'hui les modes nouvelles ?
Je vous le donne en mille.
Longchamps.
Allons donc !... Longchamps est mort.
C'est le turf parisien.

Eh ! mon Dieu, oui ; c'est sur le champ de courses du bois de Boulogne que se produit dans toute sa fantaisie décorative la toilette qui fait genre, et qui veut être mise à l'ordre de l'élégance.

Les robes camaïeux (style Louis XV) et les robes empire sont en présence.

A qui le succès ?

A Mme *Leroy-Nota*.

Toutes ses nouvelles toilettes sont d'une simplicité élégante. Peu de décor, mais beaucoup de style. Jamais l'artiste intelligente ne répète le même ornement. Son imagination capricieuse aime bien trop l'espace pour s'assujettir à une banalité.

Elle adopte un modèle ; mais ce modèle varie autant de fois, comme garniture, qu'une belle dame le choisit.

Pour l'été, elle impose à chaque toilette *une Camargo* assortie à la robe. Nous retournons en plein Louis XV ; car cette camargo n'est autre qu'un petit paletot très-écourté et ajusté sans l'être. Il est décoré de créneaux de passementerie ou de broderie, soutachés avec un fouillis de dentelle, dans le creux de chaque créneau. Ce même décor se répète au bas de la robe. En taffetas violet et en taffetas vert, c'est charmant.

Une autre toilette en taffetas nuance Isabelle mérite aussi l'attention des femmes distinguées. Le tour de la robe est garni de trois losanges en même taffetas, superposés en pointes, sur lesquelles sont quadrillées de petites soutaches ; une dentelle noire encadre les deux angles.

Je cite encore une robe de taffetas vert, ornée de crevés de taffetas noir séparés par de grosses ganses vert assorti, ayant de chaque côté un petit tuyauté de même nuance.

Sur cet ornement serpente une ruche frisée, en taffetas vert et taffetas noir, qui décrit de larges ondulations.

Ce décor est tant soit peu empire.

On revient aux modes de la reine Hortense sans s'en douter. Nos jupes sont en biais, nos manches étroites, et les modistes en renom lancent le chapeau Empire et le chapeau Paméla pour détrôner les chapeaux en obélisques.

Toutes les étoffes à l'ordre du jour rappellent celles que portaient nos mères. Même pointillé, même poudré, mêmes fleurettes chinées, mêmes petits motifs. Des grecques lilliputiennes, des amandes, des quadrilles, des rayés, telles sont les soieries du *Louvre*.

Un beau matin, nous nous réveillerons avec des jupes écourtées, et nous trouverons tout naturel de montrer nos petits pieds et nos jolies bottines, trop fantaisistes pour ne pas se faire voir.

Les *Magasins du Louvre* n'ont pas que des soieries d'un bon marché exceptionnel et d'une qualité supérieure.

Ils ont aussi des confections qui font loi et qui ne changent pas de mode d'une année à l'autre, parce qu'elles ne sont pas extravagantes.

Je vais vous présenter tous les modèles de la saison.

Accueillez-les comme ils le méritent.

Voici le *Parisien*, paletot très-court, ne venant qu'à mi-jupe, en taffetas noir, ayant des revers de broderie ou de passementerie, des tuyautés, ou bien un volant de guipure posé à plat et surmonté de grosses ganses.

Un *Gandin*, petit paletot en drap gris tourterelle, bordé de soutache noire.

Un *Gil-Blas*, en drap gris fauvette, enrichi d'une broderie mauresque.

Une rotonde *Maintenon*, en cachemire violet ou en cachemire noir, bordée de guipure pour remplacer les châles de cachemire.

Une écharpe *Ferraris* en taffetas noir, pour jeune femme et jeune fille.

Une *Fontanges*, délicieuse fantaisie entre l'écharpe et la mantille.

Et enfin une *Polonaise*, casaque plus ou moins ajustée que toutes les tailles bien faites apprécieront à sa juste élégance.

Qu'entend-on par une taille bien faite ?

Celle qu'on prend entre les dix doigts et qu'on compare au corselet d'une abeille.

Rien n'est plus poétique dans un roman, où la plupart des héroïnes sont des ombres plutôt que des femmes.

Il n'en est pas de même de la ceinture régente de Mmes *de Vertus sœurs*, qui tout en assouplissant, en amincissant et en cambrant la taille, laisse à la poitrine tout son gracieux épanouissement. La nature, si longtemps comprimée avec le corset, reprend tous ses droits avec la ceinture régente. La femme est femme. Elle respire, elle ne souffre plus. Elle est belle.

La ceinture régente a cet immense avantage qu'elle ne s'essaie jamais.

Il n'y a qu'à en référer à Mmes *de Vertus sœurs*, et à leur écrire tout directement à Paris, sans autre adresse que leur nom.

Les célébrités se trouvent toujours.

Si vous voulez les premières fleurs de lingerie, de la maison *Leborgne et Henneveu*, qu'à cela ne tienne. Cette maison est à votre disposition. Elle a autant de goût que d'obligeance, et ce n'est pas peu dire. Elle envoie, en province, des devants de chemises d'hommes à choisir, et des échantillons de toutes les nouveautés du jour.

Il en résulte que messieurs mes lecteurs peuvent suivre la mode comme mes belles lectrices.

Cette première maison de lingerie vient d'exécuter trois trousseaux plus luxueux et plus complets les uns que les autres.

L'un était destiné à Mlle Bouclier, petite-fille de Paul Dupont, l'imprimeur et le député.

Les chemises du jour, très-riches, étaient ornées de grecques, de valenciennes, de médaillons et de plastrons de valenciennes.

Chaque chemise à plastron avait une demi-douzaine de bandes brodées, et une engrelure de broderie dans laquelle on passe un petit velours noir, comme au corsage décolleté des robes de bal.

Les chemises de nuit étaient de forme Louis XV, très-variées de broderie et de manches.

Les parures de dentelle étaient montées avec une grâce artistique

Il y en avait une en point gaze, ornée de ruban rose du roi.

Je m'arrête.

Ce trousseau a trop de merveilles pour que je puisse toutes les décrire.

Il a été choisi avec beaucoup de goût, par la jolie fiancée et par sa mère.

Depuis l'arrivée des ambassadeurs japonais, la mode ne parle plus que japonais.

La *Ville de Lyon*, passementière de l'impératrice Eugénie, a décrété des franges japonaises et du canevas japonais.

C'est un remercîment tout comme un autre, et un hommage industriel, car les célèbres étrangers ont visité la vaste galerie de la *Ville de Lyon*, comme étant une des curiosités de la capitale.

Un magnifique ruban a captivé leur attention. Ce ruban, d'une largeur inconnue, car il porte le numéro 125, est désigné sous le nom de *Rassat*.

Pourquoi Rassat?

Parce qu'il a emprunté au peintre de fleurs de Nice ses plus adorables guirlandes et ses plus fraîches couleurs.

Le ruban Rassat a la transparence d'un vitrail.

Rien ne s'est fabriqué de plus splendide.

Ce n'est pas tout en fait d'actualités.

J'ai encore pour les mains mignonnes et délicates des gants en *vraie peau de Saxe*, ne vous en déplaise, qui moulent la main et qui lui conservent toute sa souplesse.

Le gant de Saxe n'aurait qu'un rival. — Le *gant Joséphine*; si l'un ne s'enfilait pas comme une mitaine et si l'autre ne s'agrafait pas pour mieux emprisonner le poignet.

Les gants de Saxe seront préférés aux gants de Suède, et pour cause.

L'industrie française s'occupe activement de l'Exposition de Londres. Elle est habituée à marcher toujours en avant, et elle veut conserver son rang. Rien n'est plus naturel.

Sa Majesté l'Impératrice Eugénie a daigné encourager nos produits nationaux, en faisant des commandes toutes exceptionnelles et toutes gracieuses.

Protection oblige.

Chapron va se surpasser, et les mouchoirs destinés à l'Impératrice sont plus que des mouchoirs: ce sont des œuvres de broderie, dignes de figurer dans les contes de Perrault, parmi les épreuves impossibles.

C'est la fantaisie dans tout ce qu'elle a de plus charmant et de plus imprévu. Ils sont tous chiffrés de la lettre E, surmontée de la couronne impériale.

Comme nouveauté printanière, Chapron suit la mode et se met aux ordres des toilettes.

Il y a des mouchoirs avec écussons en relief, se détachant du mouchoir. Des mouchoirs, ayant audessus de l'ourlet des bandes de broderie encadrées de tuyautés de valenciennes, d'autres avec filet de couleur tracés sur l'ourlet.

Chapron a poétisé le mouchoir. Il en fait un art au lieu d'une chose.

Ce qui ajoute à son prestige et à son charme artistique, c'est quand il est parfumé avec le bouquet des champs ou avec les brises de mai *de la parfumerie du monde élégant*.

Cette parfumerie extra-fin, préparée par M. Delettrez a déjà conquis toute la vogue de l'aristocratie masculine et féminine. Les belles dames ont compris qu'elles ne pouvaient être blanches et fraîches qu'avec le *lait de cacao*, et que sans cette préparation précieuse elles auraient le visage hâlé et criblé de taches de rousseur. Une autre parfumerie à l'*ess-violette* plaît également aux jolies femmes. Les affinités s'attirent. Le catalogue de cette parfumerie se compose d'un savon spécial, d'une pommade onctueuse, d'un parfum pour le mouchoir et d'un bouquet à l'ess violette. C'est la quintessence de la violette, c'est-à-dire une senteur centuplée de brises odorantes, plus pénétrantes, plus tièdes et plus suaves que celles qu'on respire dans un simple bouquet de violettes.

Je vous ai promis quelques détails techniques sur la *Malle des Indes*, qui s'est installée tout modestement dans le passage Verdeau, et qui a conquis peut-être, en raison de sa simplicité apparente, la confiance de toutes les femmes du monde.

Le foulard a progressé comme tissu, comme décor et comme nuance.

Il est devenu l'étoffe favorite des beaux jours de l'été, pour sa fraîcheur, sa légèreté et son économie élégante.

Le foulard dure deux fois plus que le taffetas.

Que les femmes qui calculent y songent.

Pour savoir toutes les nuances du foulard, mieux que ma plume ne pourrait vous les peindre, demandez à la *Malle des Indes*, qu'elle vous envoie des échantillons.

Vous recevrez un bouquet de fleurs.

Rien que cela.

Quant à la fantaisie, elle est variée à l'infini.

Il y a des dessins grecs sur toute espèce de fond. Des courants de violettes, de deux tons, sur gris mode. Des fonds noirs avec bouquets d'azaléas de couleur tranchante.

Ou bien des foulards avec bouquets de roses nuancées se détachant sur un fond noir. Des foulards avec petits bouquets chinés Pompadour. Des foulards rayés et quadrillés comme les taffetas les plus nouveaux.

Comme primeurs arrivant directement de l'Inde, c'est une toile foulard Shang-haï, jaspée nankin ou écru uni.

Puis une toile de l'Inde écrue, plus légère, avec reflets mats, pour toilette de bains de mer.

Et du nankin naturel qu'on soutache de blanc ou de noir.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

COURRIER D'AMÉRIQUE

Tout l'intérêt de la guerre d'Amérique se concentre aujourd'hui sur deux points: Yorktown et Corinth. La chute d'Yorktown fera rentrer dans l'Union toute la Virginie, et la prise de Corinth rendra le Nord maître de l'immense vallée du Mississipi.

Yorktown, fondée en 1705, est située sur les bords de la rivière York, à onze milles de son embouchure et à soixante-dix milles au sud-est de Richmond. Cette petite ville, autrefois florissante par son commerce, comptait à peine quarante maisons en 1860. Mais c'est une forte position stratégique entre le fort Monroe, occupé par les fédéraux, et Richmond, qui est à la fois la capitale de la Virginie et la capitale de la confédération esclavagiste.

Le Nord et le Sud ont réuni sur ce point leurs meilleures troupes, environ cent cinquante mille hommes de chaque côté. Le général Mac-Clellan commande les fédéraux, et le président du Sud, M. Jefferson Davis, a pris lui-même le commandement en chef de l'armée esclavagiste.

Les fortifications du Sud s'étendent à travers toute la péninsule, depuis les bords de la rivière d'York jusqu'aux bords de la rivière James. Le camp fédéral est établi derrière une forêt qui le masque imparfaitement, toutefois, aux observations de l'ennemi. Les lignes des deux armées sont très-rapprochées, et des escarmouches ont lieu tous les jours. On pourra suivre leurs mouvements sur la carte très-détaillée que nous publions.

Les fédéraux ont comme point d'appui et de ravitaillement le fort Monroe, qui s'élève à l'extrémité de la péninsule, et les confédérés tirent toutes leurs ressources de Richmond, qui se trouve à l'extrémité supérieure, sur les bords de la rivière James. Cette rivière est navigable en toute saison pour les plus forts steamers. Quant à la rivière York, formée par la réunion du Pamunky et du Mattapony, elle n'a que quarante milles de cours et a plutôt l'apparence d'une baie que d'une rivière. Un chemin de fer la met en communication avec Richmond.

La principale ville de la péninsule, Williamsburg, n'a que quinze cents habitants. C'est cependant l'une des plus anciennes villes de l'Amérique du Nord. Fondée en 1632, elle fut jusqu'en 1776 le siége du gouvernement, du temps de la domination anglaise, et jusqu'en 1799 la capitale de la Virginie.

L'intérieur de la péninsule est en grande partie couvert de forêts marécageuses. On rencontre au contraire de vastes champs bien cultivés et de grandes maisons entourées de jardins, le long des rivières York et James. Le sol produit le meilleur tabac de la Virginie, du maïs et des pêches en quantité prodigieuse; les autres fruits sont très-rares. Sur les bords de la rivière James, les habitations ont été brûlées et les champs dévastés jusqu'au-dessus de Mulberry-Point. Du côté de la rivière York, toutes les maisons sont encore debout. Les habitants ont fui trop à la hâte et n'ont pu emporter que leurs objets les plus précieux.

Le général Porter a le commandement de l'avant-garde et la direction des travaux les plus difficiles et les plus périlleux. Ce général, écrit un correspondant, a la vigilance du faucon; on le voit toujours en mouvement. Il ne se fie aux yeux ni aux rapports de personne. Il veut tout voir par lui-même et s'expose aux endroits les plus dangereux. Dans une reconnaissance, son cheval a été tué par un boulet de canon. Pour bien se rendre compte de la position de l'ennemi, il a fait en dix jours douze ascensions en ballon.

Pendant une de ces ascensions, la corde qui retenait le ballon s'est rompue et le vent l'a poussé au-dessus des retranchements ennemis. Plus de mille coups de fusil ont été tirés dans sa direction, mais il était hors de portée. Cette ascension involontaire lui a fourni l'occasion d'inspecter les travaux de défense des confédérés mieux qu'il n'aurait pu le faire pendant une série d'ascensions captives. Le vent a, fort heureusement, changé de direction, quand il se trouvait déjà au-dessus de Williamsburg, et l'a ramené au-dessus du camp fédéral. Il est descendu à quelques pas seulement de la tente du général Mac Clellan.

On suit avec d'autant plus d'intérêt les opérations militaires dans la péninsule virginienne, que déjà cette péninsule a été le théâtre de l'un des plus importants événements de l'histoire des États-Unis.

M. Jefferson Davis s'est souvenu sans doute de la guerre de l'indépendance, lorsqu'il a choisi Yorktown comme une de ses bases d'opérations. Le général anglais Cornwallis s'était fortement retranché dans cette ville pendant l'été de 1781, et l'armée franco-américaine, commandée par le général Washington, dut se résigner aux lenteurs d'un siége en règle. La guerre durait depuis six ans, et les Américains, qui ne ressemblaient guère qu'à des bandes d'insurgés en haillons quand Washington se mit à leur tête devant Boston, s'étaient instruits et disciplinés au contact des Français, et devant Yorktown, ils ressemblaient par leur tenue irréprochable aux plus vieilles troupes d'Europe.

Tous les travaux de siége furent terminés le 10 octobre 1781, et l'artillerie commença à foudroyer la ville; mais les assiégés étaient eux-mêmes aguerris, et lord Cornwallis était l'un des plus habiles généraux que possédât l'Angleterre. Ils se défendirent vigoureusement. Le feu de deux de leurs redoutes faisait un mal terrible à l'armée américaine, et Washington résolut de s'en emparer à tout prix. Une colonne américaine commandée par le général Lafayette, et une colonne française placée sous les ordres du général de Vioménil, se précipitèrent avec un élan irrésistible, au milieu d'un feu des plus meurtriers, et les redoutes furent emportées. Lord Cornwallis capitula le 17 octobre, et le surlendemain la garnison, forte de sept mille hommes, rendit les armes.

La capitulation d'Yorktown mit fin à la guerre.

Le second siége d'Yorktown offre plus de difficultés: ses fortifications sont plus étendues, et la place est défendue par une armée de près de 150,000 hommes. On peut croire cependant que Mac-Clellan ne sera pas moins heureux que Washington, et dans tout le Nord on a la confiance que, de même que la capitulation d'Yorktown en 1781 fut le dénoûment de la guerre de l'indépendance, de même la prise de cette importante position mettrait fin, en 1862, à la rébellion du Sud.

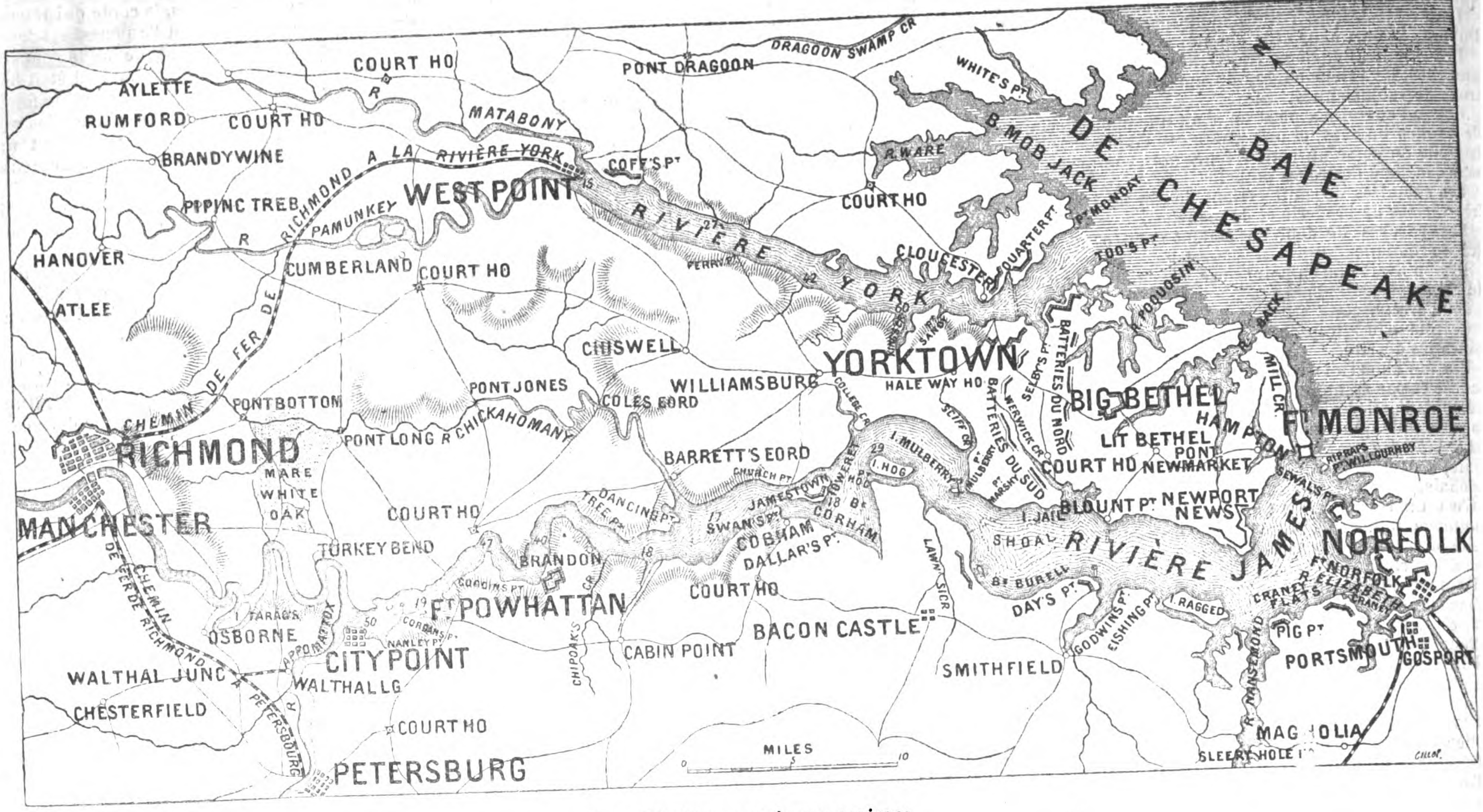
La carte que nous donnons embrasse non-seulement la péninsule virginienne, mais tout le cours de la rivière James, la rade de Hampton qui a été témoin du fameux combat entre le *Monitor* et le *Merrimac*, l'Élizabeth-River et le port de Norfolk.

Le *Merrimac* a fait une nouvelle sortie accompagné du *Jamestown* et du *Yorktown*. Le *Monitor* était luimême secondé par deux autres navires cuirassés: le *Naugatuck* et le *Vanderbilt*. On a cru un instant à un terrible combat, mais il y a eu à peine quelques coups de canon de part et d'autre. Le *Merrimac* espérait couler le *Monitor*, le *Naugatuck* et tous les autres navires en bois, ancrés dans la rade de Hampton, avec son énorme canon lançant des boulets pleins de trois cents livres. Mais au premier coup le canon fit explosion, tua trente personnes, et causa des dégâts considérables. Une épaisse fumée s'échappa du pont couvert, et, tout autour du navire, la mer se couvrit de débris. L'énorme boulet tomba dans l'eau à moins d'un mille de distance. Le *Merrimac* voulut alors se retirer trop à la hâte et s'échoua près de Sewall's-Point; deux puissants remorqueurs parvinrent à le dégager et le reconduisirent dans le port de Norfolk.

Cette seconde rencontre, écrit le correspondant d'un journal de New-York, démontre combien est difficile la manœuvre, à bord de ces énormes pièces avec lesquelles on espère percer les flancs des navires cuirassés. On a vu aussi à quels accidents sont exposés les navires sous le pont desquels sont installés des canons d'un calibre gigantesque. Enfin, les coups de canon tirés sans effets par les plus habiles artilleurs du *Naugatuck* et du *Monitor*, montrent combien le mouvement de la mer rend difficile, à d'énormes distances, la précision du tir.

Inégalité du tir à de grandes distances, et explosion des pièces d'un calibre exagéré, tel est le résultat du combat entre navires cuirassés.

A. MALESPINE



Carte d'Yorktown et de ses environs.

ÉCHECS

—

Correspondance.

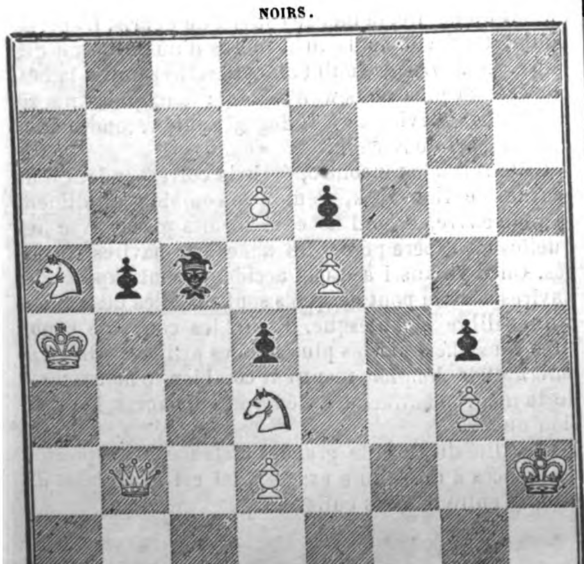
A plusieurs correspondants. — Toutes les solutions du problème n° 33, commençant par T 5e CR, sont détruites par ce coup de défense : C 4e D.

M. Menendez. — Je me charge avec plaisir de faire parvenir votre envoi au concours de Londres. Mais je vous rappelle qu'il est nécessaire d'envoyer six problèmes, si l'on veut être admis à concourir pour le grand prix. Je vous engage donc à compléter ce nombre; vous avez encore jusqu'au 31 mai.

M. R.....x. — Pour la publication des problèmes, ce n'est pas l'ancienneté qui décide, c'est le choix. Comme je n'ai aucune raison de vous faire un mystère de ma manière de procéder, je vous dirai que tous les problèmes qui me sont adressés sont examinés avec soin. Les bons, c'est le très-petit nombre, sont mis de côté pour être publiés; puis, le moment venu, je choisis tout simplement le meilleur. Le plus beau fruit de la corbeille est celui qui est offert aux amateurs du *Monde illustré*. C'est un système dont je me suis toujours très-bien trouvé; je vous prie de me permettre d'y rester fidèle. Ainsi, monsieur, tant que vous ne verrez pas paraître votre problème, vous pouvez être assuré d'une chose, c'est qu'il y en a d'autres qui doivent passer avant, par droit de mérite.

Problème numéro 35

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 33.

Blancs.	Noirs.
1. F 8e R	1. C pr F (A) (B)
2. T 5e CR	2. Coup quelconque.
3. C ou T éch. et mat.	
(A)	
	1. C, tout autre coup.
2. T 4e C échec.	2. P pr T
3. F 6e C éch. et mat.	
(B)	
1.	1. F 4e C ou P 3e F
2. C ou F mat.	

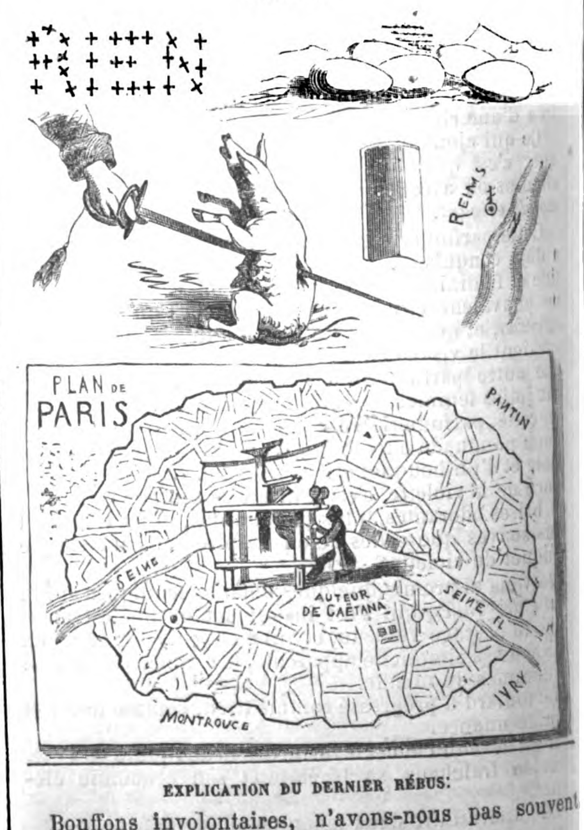
Solutions justes : MM. Menendez ; docteur Revel, Hénon ; Café-Divans, à Limoges ; Café de l'Opéra, à Nancy; Mille, à Abbeville; E. Wallet; Café de la Poste, à Genève; Alfred D., à Brest; la Société d'Echecs, à Chartres; A. Aulit; Fraiche; comte de Faletans, à Nice ; une solution en vers ; A. Collomé, à Marseille; M. Savy, à Thonon; capitaine Didier, à Lyon ; M. Borie, à Tulle; Marsolleau, à Brest; Deneuville; Cercle des Orphéoniste d'Arras; Cercle de l'Union, à La Flèche; Cercle de Forbach; Fabrice; Cercle d'Orléans. Grand café à Pézénas ; A. Ducros, à Nimes; Visto ; colonel Silvestre.

P. JOURNOUD.

Monument à la mémoire d'Halévy.

Nous informons nos lecteurs que le siége principal de la souscription est au Conservatoire de musique et de déclamation, rue du Faubourg Poissonnière, chez M. Réty, agent comptable. On peut également déposer ou envoyer son offrande chez l'un des membres de la commission, dont voici la liste complète : MM. Auber, *président*; général Mellinet, comte de Nieuwerkerke, prince Poniatowski, baron Taylor, *vice-présidents*. Edouard Bertin, colonel Cerfberr, Joseph Cohen, Jules Cohen, Couder, Camille Doucet, Duret, Victor Foucher, L. Kœnigswarter, Lebas, Marchal de Calvi, Emile Pereire, Isaac Pereire, Emile Perrin, Ch. Réty, Edouard Rodrigues, Alphonse Royer, de Saint-Georges, Ambroise Thomas, L. Véron, Edouard Monnais, *secrétaire*.

RÉBUS.



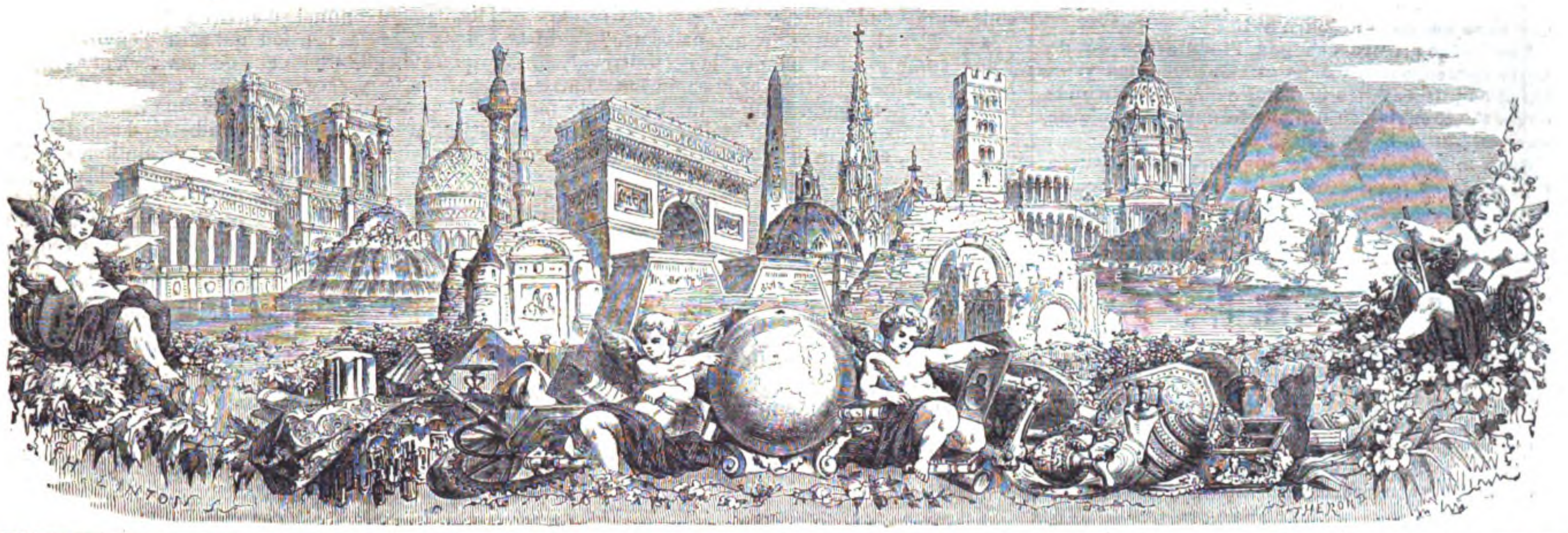
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Bouffons involontaires, n'avons-nous pas souvent blessure au cœur, sourire à la bouche.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 266. — 17 Mai 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE



Arrivée à Paris de S. M. Guillaume III, roi des Pays-Bas. (Croquis de M. Ch. Yriarte.)

M. Pierre Blanchet, à qui le MONDE ILLUSTRÉ, seul de toutes les publications de son genre, a confié la mission de prendre, pendant les fêtes que la ville de Naples donne au roi Victor-Emmanuel, les dessins qui pourront le plus intéresser nos abonnés, nous a adressé plusieurs croquis que nous donnons aujourd'hui.

Les scènes retracées par l'habile crayon de notre correspondant nous mettent sous les yeux les sites pittoresques de l'Italie méridionale auxquels l'enthousiasme du peuple napolitain ajoute une animation extraordinaire.

Dans notre numéro de ce jour, nos gravures reproduisent les croquis de M. Pierre Blanchet, auxquels l'actualité donne un si puissant attrait.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — LE PORTRAIT D'UNE MÈRE TENDREMENT ET FATALEMENT TROUVÉ. — LA VÉRITÉ SUR LE FAIT BEAUVALET. — — SUR L'ORDRE DU CHRIST, ET LES AUTRES DÉCORATIONS A RUBAN ROUGE. — OU EST AUJOURD'HUI LE MARQUIS CAMPANA. — VENTE DE L'HOTEL DE FEU SCRIBE. — UN *BIEN* HONNÊTE VOLEUR! — CORRESPONDANCE.

Une vente de meubles après décès, qui a eu lieu, il y a environ six mois, dans le quartier de la Madeleine, a déterminé une suite d'incidents bizarres dont nous raconterons le fâcheux dénoûment.

M. V. M... est un jeune médecin qui a un grand défaut pour un médecin, c'est d'être trop jeune. Avec cela qu'il est blond, qu'il est frais, qu'il a bonne mine, et qu'en outre de la jeunesse, il représente triomphalement la santé,—autre tort! Un homme si bien portant dîne et dort paisiblement; donc c'est qu'il n'a pas de clientèle, donc nul ne veut contribuer à la lui former! C'est pourtant un garçon de grande valeur, qui devine quand d'autres tâtonnent, qui flaire les symptômes que ceux-là recherchent; il mériterait fort qu'on ne le laissât ni dormir ni dîner, à force de l'appeler aux quatre coins de Paris! Mais il semble dit que les clients ne lui viendront qu'avec les cheveux gris. En attendant, comme son père est riche, il se console, et se livre avec intelligence et économie, à son goût pour les choses d'art. Ah! vous voyez bien qu'il ne peut pas inspirer de confiance aux malades : jeune, frais... et artiste, un médecin? fi!

J'ai parlé de son père. Ils se voient peu. Ce père habite Neuilly été-hiver, avec de vieilles bonnes très-assidues et assez inquiétantes en ces solitudes. Le fils a longtemps lutté contre la froideur que son père lui a de tout temps montrée. Il a dû finir par en prendre péniblement son parti. Sa mère est morte depuis vingt-cinq ans; il la perdit en tout bas âge. Fils unique, il sait de son père même qu'il sera riche un jour; il prend donc avec une certaine philosophie l'absence de malades, se consolant de n'être pas dérangé la nuit par la perspective de quarante bonne mille livres de rente, dont le digne garçon ne se sent au reste nullement pressé de jouir.

Toutes choses en étaient là, lorsqu'un vieux monsieur vient à mourir dans sa rue, laissant après lui un mobilier précieux qu'on met en vente. V. M... va à cette vente, remarque un ancien chiffonnier en marqueterie dont les combinaisons lui plaisent; il l'achète 123 francs, et le place dans son cabinet. Du bois de rose incrusté de courbary, avec des coins de bronze doré, chez un médecin!... Le moyen d'avoir des pratiques raisonnables? L'amateur remplit d'un tas de papiers les tiroirs un peu disjoints de son chiffonnier, et attend les yeux fixés sur les petits losanges à rosaces de la marqueterie fond vert, que quelque voisine ait la migraine, pour aller lui ordonner, sans intervention d'apothicaire, d'aller se distraire au Bois ou au bal.

Après deux jours de contemplation, il remarque que la corniche qui supporte le dessus en marbre turquin du chiffonnier, est plus haute que ne le veut la proportion de l'entablement; il fourre la lame d'un couteau à papier dans un joint, et fait bientôt glisser un tiroir... O surprise! Le tiroir grince, cède en rechignant, et finit, vivement pressé, par livrer le secret de son existence inconnue des commissaires priseurs. V. M... y plonge ses regards et trouve une grande boîte en galuchat vert fermant avec de petits crochets d'argent. Il ouvre la boîte et y trouve :

Une paire de petits souliers de satin blanc ayant *légèrement* servi;

Une clef de fer assez grossière;

Un portrait en miniature, d'une grande beauté d'exécution et de personne ..

Que faire de cette trouvaille? Le portrait seul représentait quelque valeur. C'était celui d'une jeune femme vêtue et coiffée dans le goût de 1825. Cette date était du reste écrite à l'encre sur le papier bleu collé au dos de l'image.

« — Tiens! l'année de ma naissance? — dit le jeune homme. Et il admira le portrait charmant. Le lendemain il alla trouver le commissaire priseur et lui raconta l'affaire. Celui-ci lui dit que le mort était un vieux garçon qui n'avait que des héritiers de province, et qu'il lui conseillait de comprendre la trouvaille dans le prix du meuble. V M... fit faire un cadre, accrocha le portrait près de la glace de sa cheminée et continua à prendre un irrésistible et doux plaisir à le regarder.

Les semaines, les mois s'écoulèrent, et il n'y avait pas de jour qu'il n'y revînt, parfois rêveur, maîtrisé, magnétisé par cette image, dont le regard de face le suivait partout où il allait dans la chambre... Il songeait à dresser une petite enquête parmi les gens qui avaient connu le mort, pour tâcher de deviner le secret attaché à cette miniature, lorsque, sur les entrefaites, son père, qui n'entrait pas dans Paris trois fois par an, vint lui faire visite. C'était il y a deux mois tout au plus.

Le père accueilli avec empressement, s'assied près de la cheminée, se chauffe, s'étire, regarde autour de lui, aperçoit le portrait... se dresse comme soulevé par un ressort, pousse un cri... et retombe ému, troublé, ébloui, dans le fauteuil.

« — Mon père... qu'avez-vous, mon père?— s'écrie le jeune homme alarmé.

» — Ce portrait! d'où vous vient ce portrait? — — dit le vieillard balbutiant.

V. M... raconte en peu de mots par quel hasard il est tombé entre ses mains.

» — Voyons cette clef... ce soulier...

Le jeune homme prévoit quelque périlleux mystère; il répond que ces objets lui ayant paru sans intérêt, il les a jetés...

» — Et cette vente... n'est-ce pas celle du comte de N...? — reprend le vieillard haletant.

» — ...Oui, mon père!— répond le fils au comble de l'émotion et de l'inquiétude.

» — Ah, la malheureuse! mes soupçons sont donc confirmés trente ans après... Un verre d'eau... un peu d'air.. ouf... pourquoi suis-je venu... grand Dieu, pardonnez-lui...

» — Mais à qui donc, mon père! — s'écrie le pauvre fils agenouillé près du vieillard, tandis qu'obéissant à la sonnette, le domestique apporte un plateau.

» — Laissez-moi... *monsieur*... j'étouffe... pourquoi ai-je vu ce fatal portrait!

Et repoussant les soins de son fils, le vieillard se lève, s'appuie sur le domestique et va respirer à la fenêtre.

» — Mais, mon père... daignez m'expliquer... vous me désespérez! vous me navrez! par pitié, dites-moi...

» — Jamais! jamais! Faites appeler mon valet de chambre... ma voiture... ma maison... Ah, grand Dieu!

« — Mon père... en cet état?... Si vous n'avez pas pitié de moi, ayez au moins pitié de vous! »

Toutes les instances et toutes les prières furent inutiles; le vieillard partit inexorablement, lançant à son fils « un adieu, monsieur, » qui traversa le cœur du pauvre garçon comme une lame aiguë. Le lendemain, n'osant se présenter à la demeure de Neuilly, il alla jusqu'à la porte et fit prendre des nouvelles,— on répondit que le vieillard allait très-bien : trois semaines après, il était mort...

Dans l'intervalle, il avait pris de nouvelles dispositions testamentaires. Il avait enlevé à son fils tout ce que la loi ne l'obligeait pas strictement à lui laisser, et il constituait à ses deux servantes-geôlières chacune environ douze mille livres de rente. Ce n'est donc pas cent vingt-trois francs que le vieux chiffonnier en bois de rose coûtait au jeune médecin, — c'était plus de cinq cent mille francs!

Mais le portrait lui reste! avec quels yeux attendris il le regarde! Laissons retomber sur cette tristesse un voile déjà trop soulevé, et livrons l'énigme à ceux de nos lecteurs que fera rêver cette étrange anecdote.

On s'est trompé lorsqu'on a imprimé que le tragédien Beauvalet était congédié du Théâtre-Français, ou que son offre de démission avait été acceptée avec un empressement peu flatteur par l'artiste. On a, tout au contraire,—et verbalement, et par lettre, — prié M. Beauvalet de retirer sa démission, et on lui a très-amicalement, très-instamment énuméré toutes les raisons capables de le détourner de ce projet ou plutôt de ce parti pris. Mais c'est en vain qu'on a fait valoir et les raisons morales, et celles de l'ordre matériel ou financier, qui devraient le retenir encore parmi ses camarades de la maison de Molière: Beauvalet a été inflexible. Il renonce à un traitement annuel d'environ 18,000 francs, pour demander sa pension qui sera d'environ 7,000 fr. (pour plus de trente ans de services), et sa masse ou part de la réserve, montant à environ 27,000 fr.

Lorsqu'un homme est presque trois fois majeur et qu'il jouit de toute sa liberté d'esprit, peut-on faire plus, pour combattre sa résolution, que de lui en démontrer itérativement, avec affection, avec zèle, les inconvénients ou les dangers? Les camarades de M. Beauvalet lui ont tour à tour, ou collectivement, témoigné leurs regrets de le voir se séparer d'eux, et abandonner les quelques grands rôles qu'il tient magnifiquement au répertoire. M. l'administrateur général lui a, nous dit-on, écrit en ami bien plus qu'en directeur... Rien n'a pu entamer la résolution prise par M Beauvalet. Que faire? Le pacte social permettant au célèbre artiste de se retirer, devant son inébranlable résolution, le Théâtre-Français n'avait plus qu'à se soumettre.

L'ordre du Christ, qui vient d'être l'objet de si regrettables épisodes en police correctionnelle, et que délivrent le Pape, le roi de Portugal et l'empereur du Brésil, est, comme on sait, fort recherché chez nous, et aussi dans le Nord, à cause de son ruban, qui est le même que celui de la Légion d'honneur. La confusion était regrettable, et le gouvernement, pour y remédier, obligea, il y a quelques années, les nouveaux titulaires à porter la croix en émail rouge suspendue à son ruban, de façon à annuler toute équivoque. On sait quelles ruses, quelles combinaisons, pour ainsi dire d'optique, emploient quelques titulaires pour dissimuler cette croix, que sa couleur confond assez facilement avec les plis du ruban. Quant à ceux qui avaient obtenu de porter cet ordre avant le décret susdit, comme il ne peut y avoir rétroactivité, ils restent confondus avec les membres de l'ordre national.

Or, l'ordre du Christ, papal, portugais ou brésilien, n'est pas le seul en Europe qui ait ce fameux ruban rouge! Les autres, moins connus de la généralité, sont ceux qui suivent :

Saint-Alexandre Newski. — Russie.
Saint-Étienne. — Toscane.
Le Faucon blanc. — Saxe-Weimar.
Charles XIII. — Suède.
Éperon d'or. — États de l'Église.
Calatrava. — Espagne.
Saint-Jacques et l'Épée. — Espagne.

Et enfin, le plus illustre de tous : la Toison d'Or, que décernent à la fois l'Espagne et l'Autriche.

Nous passons sous silence diverses médailles autrichiennes et wurtembergeoises qui ne se décernent qu'aux régnicoles.

L'équivoque des rubans est sans artifice possible à propos de la Toison d'Or et de Saint-Alexandre Newski, ordres de la plus grande valeur, que ne sauraient obtenir les gens qui songent à faire naître la confusion entre une décoration étrangère et la Légion d'honneur. — Charles XIII est un ordre maçonnique, qui ne sort pas de Suède; — Calatrava, Saint-Jacques et l'Épée, sont des ordres purement espagnols, et dont nul étranger n'est titulaire. Restent donc, avec le Christ, et *Saint-Étienne* de Toscane qui n'a que de rares titulaires hors d'Italie, — le *Faucon blanc* de Saxe-Weimar et l'*Éperon d'Or* de Rome. Tous deux ont quelques membres français, et les petits journaux se divertirent beaucoup, il y a une quinzaine d'années, d'un jeune écrivain, — qui a acquis depuis assez de talent pour mériter l'ordre national, — auquel ses travaux sur l'Allemagne firent décerner le Faucon blanc à ruban rouge. — L'Éperon d'Or, que la chancellerie romaine avait avili en le vendant aux vaniteux, est aboli; il a été remplacé par l'ordre de *Saint-Sylvestre*, dont le ruban est noir à raies rouges. Mais les anciens titulaires n'ont pu être dépossédés, pas plus que la retraite du grand-duc de Toscane n'a atteint les quelques membres, également rouges, de Saint-Étienne. On serait donc fort étonné d'apprendre que plus d'une boutonnière qui semble flamboyer de l'étoile nationale, n'y porte qu'un éperon!

L'ordre anglais du *Bain*, est d'un rouge de la nuance vulgairement appelée *sang de bœuf*. Mais, là encore, pas plus de confusion possible que pour la Toison d'Or et Saint-Alexandre Newski, car l'ordre du Bain ne se délivre que parmi les hauts grades de l'armée, et il faut même ajouter qu'il n'avait jamais passé la Manche avant le mélange des armées bri-

tanniques et françaises sur le sol de la Crimée-Russe. — Naples avait *Saint-Janvier*, dont le ruban était d'un rouge capucine; cet ordre n'est guère connu chez nous. Le seul que Naples donnât jadis aux étrangers était l'ordre de *François Ier*, rouge comme la Légion, mais avec de petits liserés noirs. A la vérité ces liserés se confondent aisément avec l'habit, et nous le voyons journellement offrant une équivoque facile aux regards distraits... Revenons au Christ.

Chose étrange : le Portugal l'a parfois délivrée à des Israélites, comme fait également l'Espagne à propos de son ordre, jadis indien, d'Isabelle *la Catholique!*

Un Français, un artiste, vient de recevoir la croix de commandeur du Christ, des mains mêmes de S. M. l'Empereur du Brésil. C'est M. Louis Rochet, auteur du monument en bronze de l'empereur Dom Pedro Ier, dont la dernière exposition des Champs-Élysées avait eu le remarquable spécimen Ce monument colossal vient d'être inauguré à Rio-Janeiro au milieu d'une fête nationale dont l'écho est récemment arrivé jusqu'à Paris, — fête dans laquelle le statuaire français appelé dans la capitale du Brésil pour l'érection et l'inauguration de son œuvre, s'est trouvé l'un des protagonistes Mais le ruban rouge du Christ est ici sans inconvénient, puisque celui qui vient d'en obtenir le sautoir est, depuis 1856, membre de l'ordre français. — Parmi les commandeurs du Christ, on trouve chez nous : le comte Bacciochi, le général comte de Goyon, le baron Feuillet de Conches, le marquis de Saint-Georges, MM. Ernest Baroche, Buloz (directeur de la *Revue des deux mondes*), Ardouin, banquier, Sichel, docteur en médecine, et divers diplomates et militaires, tous en possession de différents grades dans l'Ordre français.

〰 La mise à prix de l'hôtel de feu Eugène Scribe, rue Pigale, est de 800,000 francs. C'est une très-belle demeure, située entre un parterre et un jardin, avec toutes les dépendances qu'il faut à une grande existence. Si le quartier où il est situé n'a pas la vogue des Champs-Elysées où se portent, depuis quelques années tous les nababs, il tient néanmoins à ce groupe d'habitations dont les anciennes résidences de Talma et de Mlle Mars forment pour ainsi dire le centre; quartier dont le marquis de Casa-Riera n'est parti que par la violence de l'expropriation, et qu'habitent toujours une foule de personnages et de personnes notables, entre autres: MM. de Villoutreys, de Louvancourt, Excelmans, Degouves-Denuncques, Seillière, Biesta, de Marmier, de Girardin, Belmontet, Wappers, Clary, de Rubempré, de Chassiron, de Wagram, de Sancy, Bartholony, et aussi plusieurs artistes éminents.

L'habitation Scribe est ornée avec luxe. Nous ne disons peut-être point cela tout absolument pour la salle à manger, dont les fameuses peintures *autobiographiques* furent, il y a trois ans, l'objet d'un procès qu'il eût peut-être été bon d'éviter. A cela près de ces peintures, les salons de réception ont grand air, et n'attendaient qu'un mobilier approprié, un contenu en rapport avec le contenant ; ils attendaient surtout des invités... lorsque l'illustre écrivain est mort subitement dans une voiture, en allant chez son confrère et ami Auguste Maquet. Les étages peuvent aisément recevoir deux familles. — M. Scribe n'ayant pas laissé d'enfants, l'aliénation de cette demeure devient plus naturelle de la part d'une veuve et de beaux-fils.

〰 On était mal informé en disant que le marquis Campana expiait au bagne de Civitta-Vecchia l'abus qu'il avait fait des caisses du mont-de-piété au profit de son ardeur d'antiquaire. Arrêté pour ce fait, sa captivité de prévenu fut adoucie par l'hospitalité du cardinal Tosti, son ami, directeur de la prison San-Michele. Condamné à vingt ans de travaux forcés, le marquis vit aussitôt sa peine commuée en reclusion, puis, après quelques mois de captivité, il lui fut permis de sortir de prison et ordonné de quitter le pays. Il passa dans l'Etat de Naples, où il est encore; notre confrère Armand Baschet s'est trouvé avec lui il y a quelques semaines, et l'a entendu parler avec joie de la concentration de son musée à Paris, où sans doute il peut songer à venir le revoir! On trouve les détails les plus circonstanciés sur l'affaire Campana dans la *Question romaine* d'Edmond About, page 188 et suivantes.

〰 On voit assez souvent dans les journaux certains *communiqués* du ministère des finances, qui font savoir au public que des restitutions anonymes sont faites au trésor par des gens qui, dans d'autres temps, ont évidemment frustré le fisc de quelque droit,— méfait dont le souvenir les oppresse. A l'article de la mort (le plus vilain article du code de la vie!) ils se souviennent de ce code humain qu'ils ont violé sous les espèces de l'octroi, des hypothèques, du timbre ou de la douane, et ils veulent obtenir quittance en bonne règle, avant d'aller rendre l'ensemble de leurs comptes là-haut. L'autre jour encore, au lendemain d'une minime restitution de sept francs..... c'était une somme de deux mille francs dont l'Etat s'enrichissait soudain ! L'exemple est bon, c'est pourquoi le *Moniteur* a soin de le prêcher.

Un fait de restitution singulière est arrivé, ces jours derniers, à notre connaissance. On verra à la dernière ligne, ce qu'il peut y avoir de piquant à la raconter ici.

Il y a un an environ, un individu qui avait perdu dans de fatales ou coupables spéculations de Bourse tout ce qu'il possédait, rôdait dans ce grand temple de l'agiotage, le deux ou le trois d'un mois, époque où se payent les différences du mois écoulé. Cet individu se trouve bloqué par la foule, près d'un pilier autour duquel divers groupes de courtiers, plus ou moins marrons, faisaient leurs comptes et décomptes avec des clients tristes ou riants, suivant leur veine.

Les billets de banque (ô billets doux!) passaient de main en main, flanqués d'appoints en or, et celui qui en recevait le plus, était un Monsieur coiffé du gris-pommelé de la cinquantaine, et d'un air plus bonasse que ne le sont d'ordinaire les boursiers... qui gagnent

Le quidam à propos duquel nous tenons la plume, regardait ces éblouissantes pantomimes en écarquillant les yeux de l'envie la plus effrénée. Ce gris-pommelé ne lui était pas inconnu! Il avait, quelques années auparavant, à l'époque de son crédit, échangé quelques lettres avec lui, au sujet d'une mine de zinc de la Prusse rhénane. Ils s'étaient, depuis, perdus de relations, sans se perdre de vue, et celui-ci, depuis qu'il était perdu de dettes, n'en reluquait que davantage encore un homme qui prospérait.

Ce dernier entassa dans un petit portefeuille-puce un amas de ces minces billets signés Ville et contrôlés Duchesne ou Marsaud, qui font l'adoration du peuple français. Son butin happé, l'heureux spéculateur glissa le portefeuille dans sa poche, et se mit à sourire çà et là, en attendant les pertes du mois prochain, et tout en acceptant, d'un air suffisant, les cotes offertes par les commis d'agents de change où ils inscrivent au crayon les cours vociférés au *parquet*. Mais, comme notre quidam était resté contemplateur de cet homme heureux, il fut bien étonné de voir un autre gaillard s'en approcher, poussant par ci, repoussé par là, et, à la suite de diverses manœuvres de houle, de coups de coude et de pressions calculées, couler sa main dans la poche au portefeuille, l'extraire... et s'apprêter nécessairement à ne pas demander le bordereau! Le quidam, pris d'un bon premier mouvement, n'hésite pas, il bouscule ses voisins, pour se jeter sur le filou..., mais déjà celui-ci a rencontré les yeux qui l'ont surpris, effrayé, intimidé, il laisse prudemment tomber le corps du délit et s'esquive! Tout cela est affaire plus vite faite que racontée, et voilà le quidam qui sent le fameux portefeuille sous son pied. Au même instant le gris-pommelé disparait derrière le pilier... Alors le quidam ramasse lestement le trésor, et s'en va voir dehors si son propriétaire n'est pas à fumer un cigare.. Naturellement il ne le trouve pas, — ce qui le décide à s'en aller chercher sur le boulevard s'il ne le rencontrerait pas flânant. Mais rien, personne! Passa-t-il un an à le chercher? je ne sais! mais ce qui est certain, c'est qu'il y a quatre mois, le monsieur dépouillé reçut la lettre suivante :

« Monsieur, vous avez été volé, l'an passé, d'un portefeuille contenant soixante-quatre mille francs. Je ne suis pas le voleur, mais la somme m'est tombée entre les mains. J'en ai usé pour tenter de conjurer un destin cruel qui m'avait ruiné à ces mêmes jeux qui vous enrichissent. Cette fois, j'ai été plus heureux. La baisse sur toutes les valeurs pendant le premier trimestre de l'année m'a été favorable, et les évolutions des flottes m'ont remis à flot. Je vous restitue ci-joint trente-deux mille francs, la moitié de votre somme. Le reste viendra assurément avant trois mois, et si je ne vous restitue pas tout aujourd'hui même, c'est qu'il me faut conserver les moyens de me refaire, tout en vous soldant. Ayez donc confiance, monsieur, et rencontrez toujours d'aussi honnêtes *clients!* »

Le monsieur, en examinant cette curieuse lettre, s'imagina que l'écriture ne lui était pas inconnue. En effet, après plusieurs jours de recherches, il finit par retrouver la petite correspondance échangée, quelques années auparavant, avec le quidam au zinc. Muni des pièces de comparaisons, il alla trouver un avocat pour lui demander conseil. L'avocat répondit :

— « Puisque désormais vous connaissez votre filou, laissez-le faire! il est bien probable qu'il vous remboursera.

— « J'aime mieux le dénoncer!

— « Alors vous lui ôtez tout moyen de gagner et de vous payer !

— « Mais il faut faire un exemple...

— « Qui vous coûtera 32,000 francs!

— « Au fait... c'est vrai! et puisque désormais je connais mon drôle... je vais le surveiller et attendre les trois mois qu'il demande... Alors s'il ne s'exécute pas...

— « Vous le ferez pincer! ceci est le plus sage. »

Pendant les trois mois en question, le monsieur se rendit assidûment à la Bourse, et y vit chaque jour son filou très-affairé, l'air tantôt gai, tantôt triste La situation était singulière! on la placerait bien dans une comédie. Un jour de grande baisse, le joueur parut si désespéré, que le volé s'imagina qu'ayant tout perdu, il allait fuir, passer en Amérique... Il songea à le faire arrêter.

Mais le soir arriva une nouvelle d'Italie qui répara le mal, et notre homme abondonna son rude dessein. Il voyait son voleur le regarder parfois d'un air singulier, réfléchi..., et il devinait sa pensée, ce qui ne laissait pas que d'être assez piquant. En effet, le filou se disait :

— « Hum... monsieur de M* ne se doute guère que celui qui passe à côté de lui est l'homme au portefeuille trouvé ici, il y a un an... et qui travaille pour lui rendre les 32,000 fr de reste!

Et monsieur M* devinant tout cela, surveillait son débiteur d'un air paterne.

Enfin, il y a un mois, la hausse revint; le volé qui s'informait secrètement des opérations de son voleur, apprend qu'il gagne plus de quatre-vingt mille francs en liquidation! — Je vais être payé! — se dit-il. — En effet, le 4 du mois arrive, et arrive aussi une lettre contenant le reliquat de la somme, avec les intérêts depuis le jour de l'emprunt forcé; ce qui était d'une délicatesse imprévue. M. de M* va sur-le-champ trouver son avocat et lui raconte l'affaire.

— « Je vous l'avais bien dit! — répond celui-ci.

— « Que dois-je faire à présent?

— « Comment, ce que vous devez faire? mais rien du tout!

— « Je ne dois pas porter plainte?

— « Plainte de quoi? ce serait, à mon sens, fort blâmable... et d'ailleurs, qui dit qu'il y aurait des juges pour condamner cet honnête filou?

— « Vous croyez que ..

— « Je crois que vous n'avez rien de mieux à faire que de rester tranquille! »

Le conseil fut suivi. Peu de jours après, le quidam chercha un prétexte pour parler à son... client. L'autre ne repoussa point la tentative. Or, comme ils se rencontrent tous les jours à la Bourse, ils en sont arrivés à échanger fréquemment leurs informations, leurs impressions sur le marché et... et...

— Mais, j'y songe! que va faire le quidam s'il lit mon récit, et s'il apprend ainsi que son secret est dévoilé?

〰 A Madame Cél. Mar. : Bon nombre de journaux ont récemment publié un article qui contenait la substance de votre supplique en faveur des hirondelles, mésanges et martinets; nous ne serions donc qu'un écho ! je le regrette, car vous avez très-bien chanté cette petite bucolique.

— A un Anglais de mauvaise humeur : Prenez-vous-en au *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau, monsieur, sir, ou mylord ! C'est là qu'on a puisé l'erreur sur le frère de lord Penbroke : lord Herbert de Lee, qu'on pose dans cet ouvrage comme un héritier et non comme un mort.

— A M. Arthur S***, Paris : — Comment, monsieur, vous vous imaginez que les gens dont on dit du bien, se montrent empressés à en témoigner quelque reconnaissance, même par la plus banale des politesses : une carte personnellement déposée, ou simplement envoyée! On voit bien que vous n'êtes ni critique, ni chroniqueur! Le bien? les louanges? mais cela leur est dû! L'écrivain n'a fait que son devoir en les comblant! Mais au lieu des *dièses* de la fanfare, risquez quelques *bémols* atténuatifs... et aussitôt les réclamations de pleuvoir, et ce seront des criailleries à n'en pas finir, des colères et des haines à ne plus cesser! Nous savons tout cela depuis longtemps par triste expérience... et allons droit notre chemin « *sans espérer, sans craindre,* » comme disait la devise des Plantagenets.

JULES LECOMTE



S. M. le roi Victor-Emmanuel se rendant au Palais-Royal par la rue de Montelvedo. *(Croquis envoyé par M. Pierre Blanchet.)*



Les Ambassadeurs japonais étudiant le plan de Londres.

Séjour à Naples de Victor-Emmanuel.

Dans notre dernier numéro, nous avons rendu compte de la réception enthousiaste que le peuple napolitain avait faite à Victor-Emmanuel.

M. Pierre Blanchet, que le *Monde illustré* avait envoyé dans les provinces méridionales de l'Italie pour suivre Sa Majesté, nous a envoyé les intéressants et très-authentiques croquis que reproduisent aujourd'hui nos gravures.

Ces dessins nous font assister au débarquement de Victor-Emmanuel, à sa réception par toutes les autorités de Naples, sous le riche baldaquin dressé sur l'esplanade de l'Immacolatella, à son entrée dans la rue de Tolède, où la voiture du roi, attelée de six chevaux menés à la Daumont, roulait sur un tapis de fleurs.

Le spirituel crayon de notre correspondant a mis toute sa fougue marseillaise à dépeindre la description de ces ovations brillantes et chaleureuses qui ont étonné même les plus indifférents.

Victor-Emmanuel, ému de l'accueil sympathique et spontané dont il était l'objet, a chargé le syndic de remercier le peuple de Naples.

« La journée du 28 avril, dit M. Colonna dans sa proclamation, restera à jamais mémorable dans les fastes de notre résurrection nationale par la foi en Victor-Emmanuel que vous avez senti grandir en vous-mêmes, et par l'avenir de grandeur et de civilisation que les libres institutions promettent à notre pays.

. . . .

» Vous avez montré unanimement le désir de rendre hommage au roi glorieux qui a confondu ses destinées avec celles de la patrie, et vous le lui avez témoigné, ainsi que devait le faire un peuple qui a mis son espoir dans la bravoure du premier soldat de l'Italie.

» Napolitains, le roi me charge d'être l'interprète auprès de vous de sa haute satisfaction et de vous remercier de votre réception affectueuse, gage d'union indissoluble et de prospérité. »

Le 4 mai, Victor-Emmanuel a fait la distribution des médailles de la valeur militaire aux drapeaux des bataillons de la garde nationale. Les soldats citoyens étaient tous échelonnés sur la place du Plébiscite.

Un de nos dessins reproduit l'aspect de cette imposante et patriotique cérémonie.

Dans une allocution qu'il adressa une heure plus tard à l'évêque d'Aviano, monseigneur Capito, qui venait de bénir les drapeaux, le roi fit un magnifique éloge de la garde nationale et remit de sa main des médailles aux porte-drapeaux.

Le défilé eut lieu devant l'entrée du Palais-Royal, et les divers bataillons se rendirent dans leurs quartiers respectifs par la rue de Tolède.

Le soir, Victor-Emmanuel reçut, à huit heures, soixante dames et le corps diplomatique sur la grande terrasse de son appartement.

A neuf heures moins dix minutes, le roi donna le signal convenu, avec une fusée à l'escadre française. Immédiatement commença un branle-bas de combat des huit vaisseaux mouillés dans la rade.

L'amiral Rigault de Genouilly fit tirer vingt mille coups de canon en dix-huit minutes. Le spectacle était magique; la mer calme reflétait un ciel plein d'étoiles, et la lune, dans son premier croissant, projetait une lueur mystérieuse sur le golfe et le Vésuve.

Les effets de lumière étaient réellement saisissants. Les échos de Capodimonte, du Pausilippe et de Sorrente répercutaient à l'infini les détonations terribles de *la Bretagne*.

Une fantastique illumination de feux de Bengale succéda à ce gigantesque simulacre de combat naval.

Durant l'illumination de la flotte française, les fanfares des vaisseaux jouaient l'hymne de Savoie, accompagné des hourras des équipages, auxquels répondaient les acclamations et les applaudissements de la foule entassée sur le rivage.

Le lendemain, Victor-Emmanuel se rendait à bord de *la Bretagne*, et remerciait l'amiral Rigault de Genouilly des preuves de sympathie que la France lui avait marquées pendant son voyage à Naples.

MAC VERNOLL.

Les ambassadeurs japonais étudiant le plan de Londres.

Nous recevons de notre correspondant de Londres un croquis assez caractéristique, concernant le séjour des ambassadeurs japonais en Angleterre, et nous le publions afin de compléter la série de dessins et de renseignements que nous avons donnés sur la mission japonaise.

A peine arrivée à Londres, reçue avec les honneurs que l'on devait à une nation qui donne à l'Europe une marque du désir qu'elle a d'étendre ses relations politiques et commerciales, l'ambassade japonaise a été installée dans un hôtel où, comme en France, elle sera défrayée de toutes les dépenses qu'entraîne son séjour.

Après quelques heures données aux premiers soins de leur installation, les ambassadeurs ont prié la personne à laquelle était confié le soin de prévenir tous leurs désirs de leur procurer un plan de la grande cité qu'ils venaient de traverser, voulant se préparer par une étude préalable aux pérégrinations qu'ils avaient résolu de faire.

C'est cette scène, prise sur nature, dont notre correspondant nous adresse un croquis, et elle est tellement dans le caractère de ces étranges visiteurs, que ceux qui connaissent leur propension à l'étude ne s'étonneront pas de voir des hommes de l'extrême Orient penchés sur une carte et méditant un plan topographique.

Armé d'épingles à tête noire, chacun d'eux indique sur la carte les monuments que son *Guide du voyageur* lui recommande de visiter. C'est d'abord le Strand, cette grande artère de Londres; c'est Saint-Paul la cathédrale; c'est Westminster, Parliament-House, Leicester-Square, Hyde-Parck, Charing-Cross, la fameuse Tour de Londres; ils n'oublient rien de ce qui pourrait intéresser le bourgeois le plus naïf échappant pour huit jours à l'enfer de Paris pour visiter cet enfer plus bouillonnant de Londres. On croirait, moins les costumes bizarres dont ils sont revêtus, voir trois provinciaux du Marais débarqués le matin même par le premier train de plaisir venu, et se préparant à une excursion dans ce dédale de rues et de places, sillonnées de milliers de véhicules, cabs, victorias, berlines, chaises ou omnibus.

Déjà façonnés par leur séjour à Paris aux usages européens, les ambassadeurs et leur suite se sont répandus dans toute la ville, sans attendre, comme à Paris, la réception solennelle dans laquelle ils doivent présenter à Sa Majesté la reine Victoria des lettres du Taïkoun.

Ils n'ont rien oublié, et les rues étroites et tortueuses de la Cité ont vu ces flâneurs orientaux tout aussi bien que Regent-street ou Hyde-Park.

La coïncidence qui les faisait arriver à Londres à l'époque où s'ouvre l'Exposition universelle (coïncidence prévue du reste), offre aux ambassadeurs et à leur suite un sujet inépuisable d'observations intéressantes, et leur fournit une ample provision de notes et un fécond objet d'études.

Les personnes spéciales attachées à l'ambassade se sont installées au palais de l'Exposition, et sans plus de gêne qu'un correspondant de journal, on les voit examiner chaque chose, en faire la description, souvent même tracer un croquis, afin de donner à leurs compatriotes une idée des splendeurs de cette Exposition de Londres à laquelle toutes les nations du monde entier sont représentées.

A Londres, comme à Paris, l'industrie les sollicite plus vivement que les arts, et s'ils passent presque indifférents devant les marbres et les tableaux, ils s'arrêtent émerveillés devant ces machines qui suppléent par la force de la vapeur au rude travail du bras de l'homme.

Les couseuses américaines, les presses, les plieuses,

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite.)

Je m'élançai hors de mon lit en criant comme un fou : ma mère! ma mère chérie! — Un quart d'heure après, je galopais dans les rues de Paris, sur le dos fumant de Black, et je balbutiais encore dans le délire de ma joie : ma mère! ma mère!....

Puis le nom d'Angèle vint à mes lèvres et mon cœur se fondit.

Le jour naissait quand je sonnai à la grille de la chère petite maison. Angèle s'était bien levée pour répondre à mon message au milieu de la nuit, je n'avais pas scrupule de l'éveiller à pareille heure. Est-ce que je songeais à cela? Mon allégresse me faisait hardi. J'étais sûr qu'elle allait me rendre ma mère. Je venais mettre à ses pieds ma main et mon cœur. Le jardinier m'ouvrit en se frottant les yeux et gronda :

— Madame ne s'est pas seulement recouchée depuis que l'autre est venu carillonner à deux heures. En voilà des affaires!

Je fus introduit tout de suite : Angèle était seule dans le petit salon du premier étage. L'excitation de la course avait augmenté ma fièvre. Je me laissai tomber à ses genoux et je dévorai sa main de baisers.

— La grande nouvelle, c'est ma mère, n'est-ce pas? m'écriai-je.

Et comme son beau sourire seul me répondait, je sentis que mon sort dépendait de mon audace. Ainsi prosterné que j'étais et les lèvres sur sa main, je balbutiai :

— Ma mère vous aimera comme je vous aime. Mon père saura que vous l'avez défendu contre la folie de son fils. Angèle! Angèle adorée, vous qui avez eu pitié de mon corps et de mon âme, vous que Dieu a mise sur mon chemin au bord même de l'abîme, ange sauveur apparu dans mon désespoir, providence chérie de ma faiblesse, Angèle, achevez votre œuvre et soyez le bonheur de toute ma vie!

Ses mains repoussèrent ma bouche, mais elles se nouèrent autour de mon cou. Je ne rêvais pas, madame! Angèle m'attirait contre son sein. C'était une réponse, cela. Angèle m'aimait! Angèle exauçait ma prière! Comme elle ne parlait point, cependant, avant de rendre grâces, je voulus lire sa pensée dans ses yeux. Je la regardai. Ses yeux étaient sur moi, humides des larmes qui baignaient sa joue. Ses larmes étaient de joie, car, derrière elles, le sourire éclatait comme un rayon céleste.

— Angèle!... m'écriai-je.

— Ne m'appelle plus ainsi, m'interrompit-elle doucement.

Et comme je la regardais, stupéfait, elle attira mon front jusqu'à ses lèvres en murmurant avec une inexprimable tendresse.

— Mon Roger!

Puis, éloignant ma tête qu'elle tenait toujours à deux mains, comme on fait pour les petits qu'on embrasse, elle ajouta, les yeux dans mes yeux :

— Enfant! pauvre cher enfant! comme le cœur se trompe! Tu t'es mépris à l'élan qui t'entraînait vers moi, tu n'as pas deviné ta mère!

Toutes mes veines eurent le frisson et je m'affaissai sur moi-même comme si un choc violent eût étourdi mon crâne. Je ne crois pas que j'eusse l'intelligence bien complète des paroles prononcées, mais mon cœur cessa de battre. Je comprenais assez pour mourir sur le coup. Ce ne fut qu'un instant. Ma mère me serrait, effrayée, contre sa poitrine. Ses caresses me pénétraient comme la lumière et la chaleur du ciel. Je pus lui sourire au travers de mes larmes et lui dire dans la candeur de mon amour sanctifié :

— Je n'aimais pas Angèle plus que vous, ma mère!

Nous pleurions tous deux. Oh! madame! Il faut par-

[1] Voir les nos 255, 256, 257 258, 259, 260, 261, 263, 264 et 265.

les locomotives, attirent plus particulièrement leur attention.

Possédant assez généralement l'habitude de la langue anglaise, les ambassadeurs et leur suite se trouvent à Londres moins gênés qu'à Paris où il leur fallait sans cesse renfermer en eux toutes les impressions que leur causait la vue des monuments et des curiosités dont nous leur avons fait les honneurs avec autant de bienveillance et avec une hospitalité aussi large qu'il nous était possible de le faire.

Ajoutons du reste que nos voisins d'outre-Manche ne veulent pas rester en arrière pour les soins et les marques de sympathie à témoigner à ces visiteurs, le gouvernement de Sa Majesté britannique ne néglige rien pour laisser aux ambassadeurs du Taïkoun le meilleur souvenir de leur séjour dans la grande cité, qu'ils étaient si désireux de connaître et de visiter.

CHARLES YRIARTE.

COURRIER D'AMÉRIQUE

Le bombardement et la prise du fort Pulaski méritent une mention spéciale. Construit en 1831, sur l'île Cockspur, à l'embouchure de la rivière Savannah, ce fort a longtemps passé pour imprenable. Il a cependant suffi de trente heures de bombardement pour le réduire, et les journaux américains en concluent que les plus solides murailles ne sauraient longtemps résister aux terribles effets de la nouvelle artillerie.

Dès le commencement de la guerre, une garnison esclavagiste, commandée par le colonel Olmstead, avait pris possession du fort et croyait être en mesure de soutenir un long siége. La confiance du colonel Olmstead était si grande qu'il n'avait fait aucune tentative pour empêcher les fédéraux d'occuper l'île Tybee située à peu de distance au sud-est de l'île Cockspur.

L'île Tybee, qui n'était, avant la guerre, connue que des navigateurs, renferme cependant un grand nombre de curiosités historiques. Celle qui attire tout d'abord les regards est une tour de quarante pieds de haut sur vingt pieds de diamètre, bâtie par les Anglais pendant la guerre de l'Indépendance. Douze embrasures pour des canons de gros calibre et une multitude de créneaux pour les feux de mousqueterie sont pratiqués au mur de la plate-forme.

A peu de distance de cette tour s'élève un phare dont la construction remonte à l'année 1793 et qui offre un pl s grand intérêt. La tour du fanal, large de quatre-vingt-dix-huit pieds à sa base, s'élève à cent dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Un noble français, M. de Sertine, proscrit par la Révolution, en fut le premier gardien. Lorsque, en 1815, les émigrés rentrèrent en France, M. de Sertine refusa obstinément toutes les offres qui lui furent faites, préférant aux agitations et aux plaisirs du monde la vie paisible et heureuse qu'il menait sur l'île Tybee.

Il conserva son poste jusqu'à sa mort, en 1849. Il avait consacré plus d'un demi-siècle à orner sa tour d'un très-grand nombre de curiosités antiques. Il était à la fois peintre, sculpteur, graveur, et il créa un véritable musée, dont on n'a pas distrait un seul objet.

La tour des Anglais et la tour de M. de Sertine, occupées par les fédéraux, ont servi pendant quatre mois de points de mire aux boulets lancés par la garnison du fort Pulaski. Elles ont heureusement peu souffert, ayant été rarement atteintes.

Les fédéraux avaient élevé sur l'île Tybee onze batteries, qu'on voit exactement représentées sur le dessin que nous donnons du bombardement et de la prise du fort. Ces batteries avaient reçu les noms du président, du ministre de la guerre et des principaux généraux du Nord. La batterie de Stanton, à 3,476 mètres du fort, était la plus éloignée; les batteries Sigel, Mac Clellan et Totten étaient les plus rapprochées, à 1,643 mètres.

Lorsque tous les préparatifs du bombardement furent terminés, le 10 avril, un parlementaire fut chargé par le général Hunter, qui commandait en chef les forces du Nord, d'aller demander la reddition du fort sans conditions. « Le nombre, le calibre et la foudroyante efficacité des canons que j'ai à ma disposition, dit le général Hunter, ne me laissent aucun doute sur le résultat de l'attaque. Quelque énergique que soit votre défense, vous devez fatalement succomber. Je ne vous demande donc la reddition du fort que pour éviter une inutile effusion de sang. »

Le colonel Olmstead répliqua fièrement qu'il était dans la forteresse pour la défendre et non pour la rendre.

Le bombardement, dirigé par le général Gilmore, commença aussitôt, vers huit heures du matin, et fut continué sans interruption jusqu'à la nuit. Le feu des assiégés, d'abord très-vif, allait s'affaiblissant à mesure que la nuit approchait.

Le lendemain, quand le jour parut, les fédéraux aperçurent distinctement deux brèches pratiquées à la muraille sud-est de la forteresse. Le bombardement recommença et fut continué jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi. Les confédérés déployèrent alors le drapeau blanc. Un canot leur fut envoyé et ils se rendirent sans condition. Le colonel Olmstead a déclaré qu'il n'aurait pu tenir une heure de plus. Sept grandes brèches avaient été pratiquées aux murailles et plusieurs boulets avaient pénétré dans le magasin à poudre. « Les boulets coniques lancés par les nouveaux canons rayés de Parrott et de James faisaient leur trouée dans les murs presque à chaque coup. »

Le 7e régiment du Connecticut, qui s'était le plus distingué, pénétra dans le fort et prit possession, au nom des Etats-Unis, des munitions de guerre, des armes et des munitions.

La population de Savannah était loin de s'attendre à la chute si rapide du fort Pulaski. La ville n'est plus défendue que par le fort Jackson, petit ouvrage en briques, bâti sur un terrain bas, sur les bords de la rivière. Ce fort serait démantelé en moins d'une heure s'il tentait la moindre résistance. Huit bricks et six goëlettes ont été coulés dans la rivière; c'est le seul obstacle qui puisse arrêter les canonnières du Nord.

Les travaux du général Mac-Clellan devant Yorktown avancent rapidement. Le gros de l'armée esclavagiste n'est pas dans la ville même, mais à deux milles en arrière. Les ailes s'étendent parallèlement aux rivières York et James, jusqu'à Williamburg. Vingt mille esclaves travaillent à une nouvelle ligne de retranchements d'une rivière à l'autre; mais, si Yorktown tombe, tous ces travaux ne pourront que retarder de quelques jours la marche des troupes fédérales sur Richmond.

Le *Merrimac* occupe une fois encore l'attention publique. Ses constructeurs l'ont armé d'un éperon long de douze pieds, en fer forgé, avec une pointe en acier. Un nouveau combat est imminent. La flotte cuirassée du Nord, stationnée dans la rade de Hampton, compte aujourd'hui quatre navires : le *Monitor*, le *Naugatuck*, le *Vanderbilt* et la frégate la *Galena*. Le capitaine du *Merrimac* a annoncé qu'il passerait au milieu de ces navires sans répondre à leur feu, qu'il irait dans la rivière York porter le ravage au milieu des transports fédéraux, et qu'il remonterait ensuite le Potomac jusqu'à Washington.

A. MALESPINE.

SCÈNES DE LA VIE DE PETITE VILLE

LES TRIBULATIONS D'UN MYOPE A LANDRECIES.

(Suite et fin.)

I

Je n'eus pas de repos que je ne me fusse procuré une paire de lunettes. Grâce à elles, toute la journée, mes yeux se baignaient dans la lumière; et, s'il m'arrivait de les ôter, je me croyais dans un cachot. Mon nez s'habitua tout de suite à cette annexe, et j'attendis avec impatience le premier jour de sortie. C'est ici le moment de vous faire un grand aveu.

M'étant peu mêlé jusqu'alors aux jeux de mes camarades, j'avais passé presque toutes mes récréations à lire et à rêver. Je sentais pour la rêverie une disposition naturelle qui, sans doute, prenait sa source dans ma mauvaise vue. N'y voyant pas au dehors, je regardais en dedans.

De la rêverie à l'amour il n'y a qu'un pas : le premier roman qui me tomba sous la main me le fit franchir. Avant de partir pour le collége, j'avais distingué... distingué, hélas! n'est pas le mot, — une jeune fille de mon âge que je rencontrais souvent dans la

donner à ceux qui ont fait des contes ou des comédies sur un sujet semblable. Ils ne savaient pas, et peut-être n'avaient-ils point de mère Il n'y avait rien en moi qui pût ressembler à un regret, il n'y avait rien qu'une joie grave, il est vrai, mais sans mélange, rien qu'une infinie reconnaissance envers Dieu. Que parlent-ils d'horreur? J'avais l'âme pieuse et recueillie. Que parlent-ils de terreurs? Mon amour souriait à ma mère et au ciel.

Je vous dis cela pour que vous interprétiez comme il faut la première parole que je prononçai après un long silence et qui fut celle-ci :

— Ma mère, je ne me marierai jamais.

Le jour avait grandi et le soleil d'hiver se jouait derrière les carreaux dans les lianes dépouillées. Dans cette parole que je viens de rapporter, il n'y avait ni rancune contre mon sort, ni amertume contre la Providence. C'était plutôt une action de grâces qui disait en un seul mot la plénitude de mon bonheur. Ma mère le comprit ainsi, car elle me remercia dans un baiser, mais ce baiser était moqueur un peu comme le sourire qui l'accompagnait. Il y avait une voix claire qui chantait au dehors. Elle me prit par la main et me conduisit à la croisée. Sous les fenêtres, dans le parterre, Marguerite faisait un bouquet avec les dernières fleurs.

Je dus rougir, car je sentais le regard de ma mère sur mes yeux baissés.

Le froid du matin mettait un rose vif aux joues de Marguerite, plus fleur que les fleurs de son bouquet. Sa voix nous arrivait comme un chant de fauvette au printemps.

— Si elle savait que son héros de roman est ici! murmura ma mère.

— C'est ma cousine? demandai-je, la nièce de mon père?

— C'est la fille chérie de mon adoption, Roger; celle qui me parlait de toi, là-bas, — quand nous étions au delà de la mer. Quand elle était toute petite enfant, le premier nom qu'elle a prononcé, c'est le tien. J'ai mis quinze ans à la rendre digne d'être la compagne de mon fils. Elle t'aimait avant de t'avoir vu; depuis qu'elle t'a vu... Mais nous n'en sommes pas encore, hélas! à parler de ces choses qu'il faut remettre au temps du bonheur.

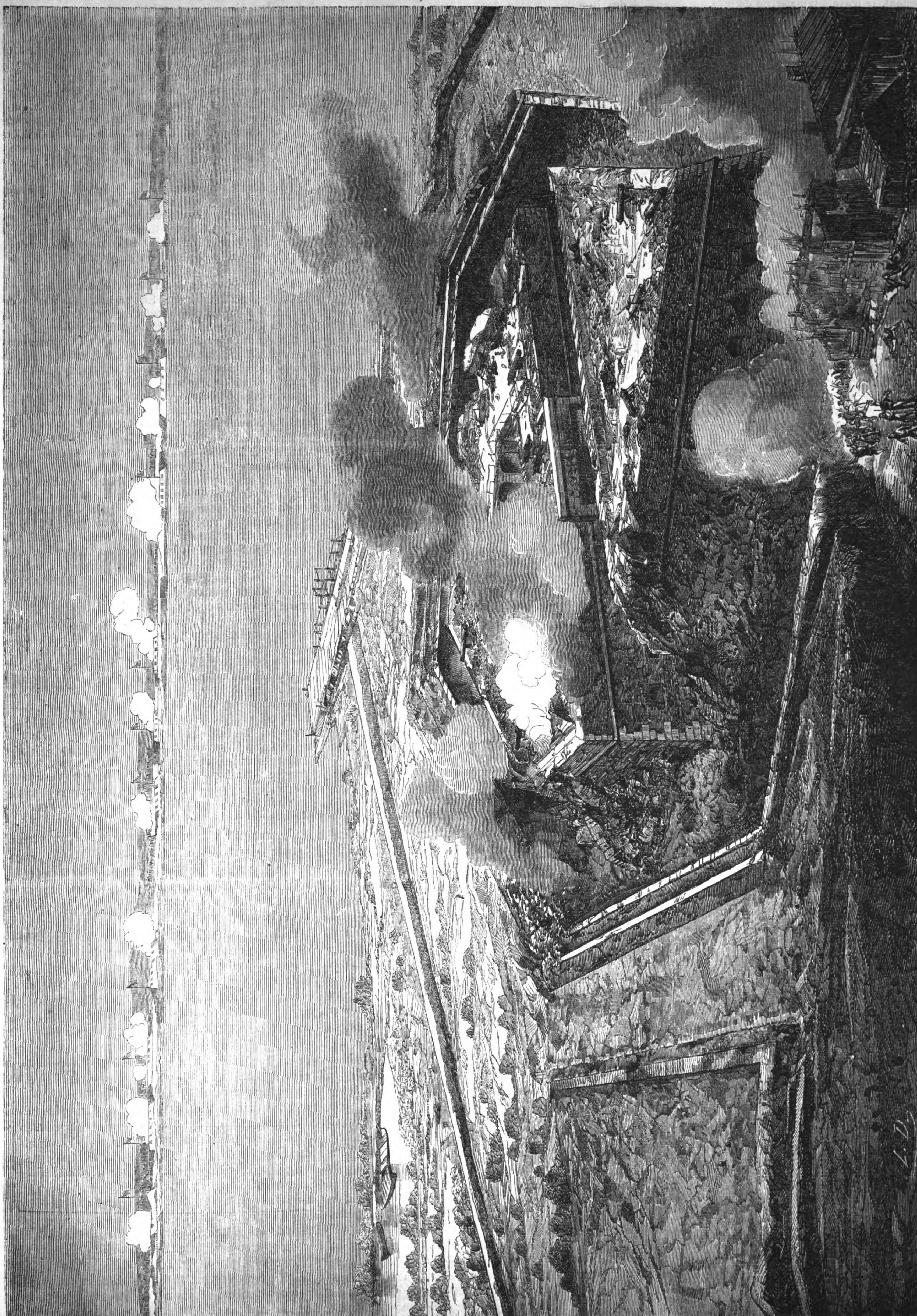
La loi commune veut que tu l'aimes un jour mieux que moi, Roger : elle est la seule au monde dont je puisse n'être pas jalouse.

Marguerite ne savait rien des aventures de cette nuit. Quand elle m'aperçut elle devint pâle, puis elle vint à nous en sautant de joie. Autrefois, j'étais libre avec elle; aujourd'hui, je ne retrouvai point ma hardiesse. Avait-elle donc changé si fort en si peu de temps, que je ne la reconnaissais plus? Elle aussi me semblait plus timide, — et plus belle surtout, mille fois plus belle. Mais que m'importait à moi qui comptais ne me marier jamais?

— Roger, me dit ma mère après le déjeuner e quand nous fûmes seuls de nouveau, je crois que vous ne me demanderez point d'explication, mais uand vous serez séparé de moi, demain, ce soir peut-être, vous vous ferez à vous-même des questions auxquelles je veux que vous puissiez répondre. Je n'ai pas à excuser près de vous la conduite de votre père, mais bien la mienne. C'est moi qui ai quitté la maison de mon mari; je l'ai quittée parce que j'aimais mon mari, parce que je voulais éviter à tout prix certaines extrémités qui brisent à tout jamais un lien que Dieu a fait indissoluble; je l'ai quittée aussi parce que le séjour en devenait dangereux pour Marguerite. Marguerite est la fille de la sœur de votre père; nous l'avons adoptée enfant. La mort récente de votre aïeule paternelle faisait de notre toit son dernier asile. J'ai quitté la maison de mon mari avant d'en être expressément chassée pour garder la possibilité d'y rentrer un jour. J'aime mon mari pour lui-même; je l'aime encore pour vous. Il est bon, il est noble; je n'ai jamais perdu l'espoir de guérir la maladie morale qui l'opprime. Il était las du repos et du bonheur tranquille, las de moi, s'il faut parler en toute franchise; je me suis retirée pour lui laisser cette liberté qui était sa folie et à laquelle il me sacrifiait déjà. A ceux qui me blâmeront, car l'épouse ne doit point déserter son poste, je répondrai que j'agissais ainsi après avoir consulté Dieu dans ma conscience et d'après la connaissance profonde que j'avais du caractère de mon mari. Je faisais comme le marin dans la tempête, je jetais une part de mon bien par-dessus le bord pour conserver le reste avec ma vie. Il fallait à votre père, Roger, l'épreuve de cette liberté tant souhaitée; il la lui fallait complète, et c'est pour



S. M. le roi Victor-Emmanuel, se rendant à terre dans le canot royal, est salué par les escadres anglaises et françaises en rade de Naples. (*Croquis de M. Pierre Blanchet.*)



Branten. Graut. Lyon. Lincoln. Burnside. Scherman. Halleck, Scott. Sigel. Mac Clellan. Totten.

Bombardement et prise du fort Pulaski, à l'embouchure de la rivière Savannah, les 10 et 11 avril. (Voir le courrier d'Amérique.)

rue, mais à qui je n'avais jamais parlé, et que, par conséquent, je n'avais jamais vue de près.

Vous connaissez ce délicieux petit tableau d'André Chénier :

> Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle ;
> Blanche comme Diane et légère comme elle ;
> Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
> Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
> Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
> Et me suivant des yeux, disent : — « Comme elle est belle ! »

Ces vers harmonieux chantaient continuellement dans ma tête comme le plus joli motif de l'opéra qu'on a entendu la veille. Ils me semblaient avoir été faits tout exprès pour la dame de mes rêveries. Elle était grande, et, jugeant des détails par l'ensemble de sa personne vaguement entrevue, je me la figurais pareille à Diane, avec un nez grec et des yeux calmes et profonds. Son souvenir m'avait suivi au collège, et je mourais d'envie de vérifier si mon imagination ne m'avait pas trompé, et si la réalité ressemblait à l'idéal.

IV

Je revins à Landrecies la veille de la Pentecôte. Le lendemain matin je chaussai mes lunettes, et, le cœur battant, je me rendis à la messe. Ma jeune Grecque me tournait le dos, et je ne pus la voir tout le temps que dura l'office. Je l'attendis à la sortie. Les bonnes gens de Landrecies me regardaient avec une curiosité narquoise, mais je n'y prenais garde. Diane parut, et dans une anxiété inexprimable, je plongeai mes yeux sous son chapeau !...

O stupeur ! Cette jeune fille à laquelle je rêvais en classe, à l'étude, en récréation, la nuit, le jour, partout ; cette jeune fille que j'adorais depuis quatre ans pour son nez droit et ses grands yeux calmes, hélas ! mon ami, cette jeune fille avait le nez retroussé et des yeux pétillants de malice ! Je sais bien que ces yeux-là en valent d'autres, mais qu'y faire ? Le type que je portais au fond du cœur n'avait pas le nez à la Roxelane.

Je pâlis affreusement et restai là, sans bouger, perdu, anéanti, pareil à un homme qui serait tombé du haut du clocher, sans se rompre le cou !

Ce n'est pas tout : la foule s'était écoulée, et je ne remarquai pas quelques gamins qui s'attroupaient autour de moi. Du groupe partirent soudain ces trois mots : « Canard à lunettes ! » qui furent accueillis par de grands éclats de rire. Le sobriquet fit fortune et fut bientôt répété par tous les polissons : je m'éloignai ; ils me suivirent en criant de plus belle : « Canard à lunettes ! canard à lunettes ! » A ces cris saugrenus, les bourgeois vinrent sur le pas de leurs portes, et, les poings sur les hanches, commencèrent à me rire au nez du haut de leurs têtes.

Je me retournai et fondis sur mon cortége. J'attrapai un des insulteurs et le giflai d'importance. Il hurla comme un possédé. Les bons bourgeois intervinrent pour le tirer de mes mains, et tous s'accordèrent à me donner tort. Pourquoi aussi allais-je m'aviser de porter des lunettes, à mon âge !... Je voulus regimber : la foule s'amassa et faillit me briser sur le nez l'instrument de mon crime.

Force me fut de regagner mon domicile sous l'escorte de tous les polissons de la ville qui criaient à tue-tête : « Canard à lunettes ! Canard à lunettes ! » Pour y arriver, il fallait nécessairement passer sous les fenêtres de ma déesse antique. Dois-je vous avouer que je la vis entr'ouvrir le rideau et décocher son sourire le plus moqueur au malheureux « canard à lunettes ? »

Ce dernier coup m'acheva, et je rentrai chez moi, navré. C'est ainsi que les Landreciens, — gens arriérés, mais gouailleurs, — accueillirent le premier qui leur montra l'usage des lentilles divergentes, destinées à corriger la trop grande convexité de l'œil et connues vulgairement sous le nom de verres de myope ! Quinze ans ont passé depuis cette journée, bien des événements se sont succédé pendant ce long intervalle, et j'ai eu le temps d'oublier, ainsi que mes concitoyens, le sobriquet de canard à lunettes ; les Landreciens m'ont revu tout récemment et ont accueilli mes lunettes sans la moindre émeute ; j'ai même rencontré sur la grand'-place de Landrecies des jeunes gens qui portaient le lorgnon dans l'œil et la raie au milieu du front, — ni plus, ni moins que sur le boulevard du Gand ; — je suis calme à cette heure, et j'ai tout pardonné ; eh bien ! mon ami, je vous le confesse, quand me revient cette histoire, je ne puis m'empêcher de penser, à part moi, qu'à cette époque, mes concitoyens étaient un peu singuliers, et, si j'ose dire, légèrement idiots. Car, enfin, que signifie : « Canard à lunettes, » je vous le demande ?

V

Pendant deux ans, je ne pus remettre une seule fois les pieds à Landrecies sans entendre le fatal « Canard à lunettes » partir de tous les coins de rue. Je tins bon cependant : j'aimais tant à voir clair ! Je pris ma revanche l'année suivante : je remportai un prix de thème grec au collége de Valenciennes, et, comme je promettais de faire un jour honneur à la ville de Landrecies, la Société philharmonique de l'endroit me donna une sérénade.

Mes compatriotes me passèrent mes lunettes en faveur de ma gloire, et une jeune et charmante veuve de trente-cinq ans, — d'autres disent de quarante — voulut bien entreprendre de me former aux belles manières. Elle appartenait à l'aristocratie de la ville, son père ayant fait fortune dans la sucrerie de betteraves. Pendant trois mois je jouis du bonheur d'être distingué par une femme comme il faut. Je n'attendais qu'une occasion pour lui déclarer mes sentiments : je crus la trouver dans une soirée que donna la belle veuve et dont je devais être le héros.

J'arrivai à huit heures précises, heure où commencent les bals à Landrecies. J'avais tout lieu de me croire aimé, et, comme deux ans auparavant, à cette fatale sortie de la messe, j'étais ému ! Je remis mon chapeau et mon pardessus à la domestique, la porte du salon s'ouvrit, on m'annonça, et je parus. A la grande stupéfaction des vingt dames qui tapissaient le salon, au lieu d'aller droit à la maîtresse de la maison pour lui présenter mes hommages, je m'arrêtai indécis sur le seuil de la porte. Qu'avais-je donc ? et quel malicieux démon ne clouait à ma place ?

Ah ! mon ami, nous étions en hiver, et, en passant de l'air froid du dehors à l'air chaud du salon, mes lunettes s'étaient couvertes immédiatement d'une épaisse couche de vapeur condensée. J'avais déjà remarqué ce phénomène dans d'autres circonstances, et j'aurais dû le prévoir, mais je vous l'ai dit : j'étais ému !

Que faire ? tirer mon mouchoir de poche, ôter mes lunettes, en essuyer les verres et les remettre en place ? Sous le feu de quarante prunelles féminines, la manœuvre ne pouvait que me rendre souverainement ridicule. Avancer ?... Mais où ? comment ? vers qui ? je n'y voyais pas plus que si j'avais eu les yeux bandés.

La dame de céans devina mon embarras et vint à mon secours. Brave cœur ! Elle se leva et fit un pas en avant. Je regardai par dessous mes lunettes, je l'aperçus ou plutôt la devinai et me dirigeai vers elle.

La conduite de la pauvre femme était tout simplement héroïque. Dans une ville de trois mille âmes, le moindre geste prend des proportions énormes. Qu'une grande dame comme elle fit un pas au-devant d'un pauvre échappé de collége comme moi, c'en était assez pour qu'on répétât le lendemain dans tout Landrecies qu'elle m'avait fait des avances.

Maintenant dois-je vous raconter comment l'infortunée, par la faute de mes mauvais yeux, fut payée de sa bienveillance, je n'ose dire de son amour ?

Mon gracieux professeur, qui n'aimait pas à se vieillir, portait ce soir-là un corsage blanc avec une jupe rose. Or, je n'avais pas remarqué qu'une jeune fille à peu près de sa taille était vêtue de la même manière. Je devais danser la première contredanse avec ma belle veuve. Je m'étais décidé à risquer ma déclaration et je tenais toute prête la phrase suivante, que je ruminais depuis huit jours : « Oh ! madame, que vous êtes bonne de ne pas dédaigner un pauvre jeune homme qui n'a que son cœur pour aimer ! »

Malheureusement, dans l'intervalle, un de mes amis m'emprunta mes lunettes, — pour essayer s'il y verrait. Peut-être était-ce un prétexte, et le traître voulait-il me jouer un tour de sa façon. Tout à coup j'entends le signal de la contredanse et je ne vois plus mon ami. Je cherche le corsage blanc, je l'aperçois et vais tout droit m'incliner devant la dame qui accepte ma main, et prend place avec moi dans le quadrille.

On joue les huit premières mesures, je juge le moment favorable pour placer ma phrase, je me penche élégamment vers ma danseuse, et de ma voix la plus douce : « Oh ! madame, lui dis-je, que vous êtes bonne de ne pas dédaigner, etc. » Ma danseuse me regarde interdite, puis s'élance en avant sur la première mesure du pantalon. On me rend mes lunettes : la

---

cela que j'ai caché ma retraite à lui comme à vous-même. Je le voulais libre aussi en ce qui vous regardait. Tout rapport entre nous deux, le fils et la mère, m'aurait semblé une pression indirecte, exercée sur lui au moyen de vous. C'eût été la fissure imperceptible par où fuit toute l'eau du vase ; mon plan qui me coûtait tant de chagrins et tant d'efforts tombait, dans sa base même. Je ne vous perdais pas de vue, Roger ; à Juilly, je vous ai suivi plus d'une fois dans vos promenades ; à Paris, vos premiers pas m'ont fait peur. J'étais là, prête à me mettre entre vous et l'abîme. Les choses de la vie intime de votre père me sont mieux connues qu'à vous-même, et je n'ai jamais cessé d'épier d'un œil attentif les progrès de l'épreuve. Je suis patiente, mais j'ai hâte : chaque jour écoulé me prend une part de mon bonheur. Quand la Providence vous a envoyé vers moi, Roger, j'étais sur le point d'aller à vous, parce que l'heure propice approchait. Malgré les tressaillements de mon cœur de mère, je ne l'ai point devancée ; vous êtes retourné à Paris sans avoir mon secret. Si vous l'avez maintenant, c'est que l'heure est venue. Ne croyez pas cependant que tout soit fait et qu'il ne reste à livrer aucune bataille. Il y a un instinct pour les méchants comme pour les bons ; votre pauvre père va être tiraillé par une dernière lutte, et soyez sûr que nos ennemis préparent déjà leurs batteries pour ce suprême effort. La visite éplorée du comte dans votre chambre prouve qu'on a déjà essayé contre lui l'arme de la jalousie ; on va mettre en œuvre les retours de tendresse, le dévouement, que sais-je ? Tout sera impuissant parce qu'il vous aime. C'est par vous, Roger, mon bien-aimé fils, que votre père et votre mère seront sauvés.

Elle me donna des instructions et j'en admirai la merveilleuse tactique. Comme il faut aimer pour combattre ainsi, madame ! Et combien il est beau ce modeste miracle des tendresses d'épouse et de mère ! Elle aimait son mari pour lui et pour moi, elle l'avait dit. Celles à qui Dieu refusa des enfants n'ont ni les mêmes armes, ni la même vaillance. L'enfant est le talisman du ménage. L'enfant est si bien la vie du bonheur entre époux que si ce bonheur s'éteint ou meurt, le souffle de l'enfant peut le ressusciter.

Cette fois, en retournant à mon poste, j'étais bien fort. Je m'en allais le cœur baigné des caresses de ma mère. J'emportais son portrait dans mon sein. Il n'y avait pas jusqu'à la jolie moue de Marguerite qui ne mît, tout le long du chemin, un sourire à mes lèvres. Marguerite n'avait pas eu sa part d'attention. Nous avions trop à faire, ma mère et moi. Marguerite s'en vengeait de loin en prenant à chaque instant une plus grande place dans ma pensée. Son image voltigeait autour de moi comme le rêve des jeunes gaietés. Je l'avais trouvée si jolie ! et ma mère avait pour pétrir mon cœur à sa guise de si magnifiques secrets !

A Paris, toutes ses prédictions se réalisèrent comme autant d'oracles certains. Mon père ne vint plus dans ma chambre et je pus croire d'abord que ce moment d'effusion qui m'avait donné tant d'espoir n'était qu'un accident isolé. Entre nous, une gêne nouvelle naissait malgré moi, il recherchait moins ma présence et s'abritait davantage derrière son Grandidier. Les choses semblaient en vérité marcher à contre sens, mais c'était le dernier effort annoncé. La réserve donnait. Madame la marquise en était aux larmes.

Ce sont les abois. Les abois se prolongèrent parce que Mme la marquise était presque aussi forte en son genre que le Grandidier dans le sien. Cependant, les événements mûrissaient presque à mon insu, et au moment où les alliés croyaient peut-être avoir remporté une victoire décisive, je reçus le signal pour frapper le dernier coup.

C'était un des derniers jours de l'année. Le matin, mon père, malade, m'avait fait refuser la porte de son appartement. Le soir, il y avait ce que nous appelions notre mercredi. Quelques anciens amis, un peu pour moi, je dois le dire, avaient retrouvé le chemin de notre maison ; quelques amis nouveaux l'avaient appris. Ceux-ci ne valaient pas ceux-là, mais tous avaient dans le monde une position convenable. Les derniers venus acceptaient Mme la marquise, quelques-uns même étaient ses tenants, les autres la toléraient. Il faut dire que Mme la marquise, quand elle le voulait, prenait un fort grand air et jouait avec succès son rôle de châtelaine. Elle n'empiétait point et prenait dans le salon de mon père juste la place que les convives voulaient bien lui donner. Jamais Grandidier ne l'y soutenait ostensiblement. Dans ces derniers temps, mon père avait même réussi à l'encadrer de deux ou trois dames, myopes ou fermant les yeux par miséricorde.

dame revient, et qu'est-ce que j'aperçois ? Une figure étrangère!...

Au lieu de la belle veuve, j'avais été chercher la jeune fille au corsage blanc. Je me retourne. La veuve était derrière moi qui faisait tapisserie et qui avait tout entendu! Que dire et comment réparer ma bévue?— Présenter des explications, des excuses? J'étais trop jeune pour m'en tirer galamment, et voilà comme quoi, bien que j'aie remporté le prix du thème grec, mon éducation reste encore à faire !

IV

Vous conterai-je, après cela, comment un jour, à la chasse, j'ai criblé mon meilleur ami de menu plomb, l'ayant tiré pour une pièce de gibier; comment j'ai manqué une fort jolie place et raté mon avenir pour n'avoir pas salué un grand personnage à qui j'avais été présenté la veille; comment, par suite de la manie qu'ont les myopes de regarder les gens sous le nez, je me suis fait une affaire désagréable avec un monsieur aussi rageur qu'adroit, — lequel ne fut satisfait que q and il m'eut cassé un bras d'un coup de pistolet ;— comment..., mais tout cela ne serait rien, si cette maudite infirmité ne m'avait, avant tout, privé du bonheur d'aimer et d'être aimé !

Là, en effet, se sont bornées mes amours : je parle de ces naïves et fraîches amours qui naissent d'un regard et éclosent à la douce chaleur des œillades, — les seules qui m'aient jamais plu, peut-être parce qu'elles m'étaient interdites. La peur de me rendre ridicule m'a rendu timide, et comme René, — lequel devait être myope, — j'ai passé seul parmi la foule, vaste désert d'hommes... et de femmes!

Hélas! non, je n'ai jamais connu cette ravissante comédie du regard qui est comme le lever de rideau de l'amour; et si par hasard deux beaux yeux ont cherché les miens, je ne m'en suis pas aperçu!...»

Mon ami X... avait prononcé ces derniers mots d'un air triste et presque attendri. Comme je me taisais, il crut sans doute que je sympathisais avec ses ennuis et que mon silence était un effet de l'émotion.

« —N'est-ce pas, mon ami, me dit-il, que la myopie est une désolante infirmité et qu'un vrai myope est bien à plaindre?

— Un myope! oui, répondis-je sans penser à mal. *Les Tribulations d'un myope*, il y a là certainement une pièce, et j'en parlerai au premier vaudevilliste qui me tombera sous la main. En creusant le sujet en et *corsant* les situations, on pourrait trouver là un petit acte assez gai pour le Palais-Royal. »

Mon ami X... me regarda d'un air effaré, et je m'aperçus que j'avais dit une sottise.

CHARLES DEULIN.

FIN

LE BOULEVARD DU TEMPLE

1670-1862

PRÉAMBULE

Ce n'est qu'un boulevard qui s'en va! pourtant, commençons son histoire, — à vol de plume, — comme s'il s'agissait de la chute ou de la restauration d'un royaume.

Octave-Auguste, le véritable fondateur de l'empire romain, fit du siége de son gouvernement une cité de marbre, de ville de pierre qu'elle était à son avènement. Napoléon III accomplit la même transformation en faveur de la capitale du monde intellectuel, et certainement, mieux que l'illustre continuateur de César, il combine les magnificences architecturales avec les exigences de la salubrité et de l'hygiène. De vastes boulevards, des squares verdoyants remplacent les écheveaux de ruelles tortueuses et les massifs de maisons sordides. L'air pur circule librement partout, les rues l'aspirent à pleines croisées pour le verser vivifiant aux habitations splendides. Le vieux labyrinthe des miasmes fiévreux se change en juvénil domaine de la santé. Paris-cloaque devient Paris-jardin; deux lettres et quelques parcs *londonniens* de plus, il deviendra Paradis.

Mais ce bouleversement régénérateur de la grande ville, offre le caractère même de l'époque où il s'effectue et de la population à laquelle il profitera. Le dix-neuvième siècle, — train à vapeur de l'humanité, quand les autres siècles n'en ont été que les véhicules à traction quasi animale, — le dix-neuvième siècle a une locomotive effrénée: Paris. C'est Paris qui accomplit, en tête de toutes les agglomérations humaines, un invincible *en avant!* Toujours multipliant sa vertigineuse projection dans le progrès, dans la civilisation, dans la lumière. Cette marche foudroyante comme un boulet de canon, rapide et non interrompue comme une cataracte, emporte par-ci par-là, pour aller droit du mal à la perfection, quelques fragments de bien qui seraient restés bons parmi le meilleur : la reconstruction de la capitale agit pareillement.

Et voilà pourquoi ma voix ne saurait rester muette... quand il s'agit de déplorer un peu le sort de ce beau boulevard du Temple, que va si rudement saccager celui du Prince Eugène; saccagement depuis longtemps commencé d'une autre façon, avouons-le, car l'inépuisable vaudevilliste Brazier, ce La Fontaine de la chanson, s'écriait déjà vers 1837, en parodiant Charles Nodier, qui accusait Napoléon Ier de lui avoir « gâté ses Alpes » par le percement de la route du Simplon :

—Les malheureux! ils m'ont gâté mon boulevard du Temple!

I

La formation du boulevard du Temple fut décrétée par arrêt du conseil royal du 7 juin 1670, c'est-à-dire à l'époque la plus splendide du règne du roi-soleil, un an avant l'érection de la porte Saint-Denis, ce superbe arc de triomphe que le *maître* de camp François Blondel, aussi noble architecte que vaillant guerrier, éleva à la gloire du jeune conquérant de la Flandre et de la Franche-Comté.

Le nom de la vaste voie, créée par les ordres de Louis XIV, indique suffisamment le terrain qui lui fut consacré : elle bordait alors d'un côté le rempart de Paris, de l'autre l'enclos du Temple, ancien siége de la puissance des templiers, devenu le séjour des grands-prieurs de l'ordre de Malte, et le dernier lieu d'asile ouvert aux criminels, aux prévenus politiques, aux débiteurs insolvables.

Le boulevard du Temple n'acquit guère sa joyeuse importance, qui lui valut une célébrité européenne, qu'à partir du règne de Louis XV. Des maisons isolées et mal bâties commencèrent par s'abriter aux bords de sa quintuple rangée d'arbres; puis les bateleurs et baladins de toutes sortes établirent leurs baraques sous ce perpétuel ombrage : peu à peu, les curieux qui avaient applaudi aux merveilles funambulesques des foires Saint-Laurent, Saint-Germain ou Saint-Ovide, s'habituèrent à venir les retrouver en exposition quasi permanente dans le fameux quinconce. Dès lors, la nouvelle promenade tourna à l'éternelle *kermesse*, au *landit* de toute l'année. Les marchands ambulants l'envahirent; des cafés d'abord assez borgnes y ouvrirent leurs complaisants refuges, — peut-être aux convives sortant des fameux soupers du Temple, qu'offrait Philippe de Vendôme, prince du sang et grand-prieur de Malte, pour lutter de somptuosité, et aussi de licence, avec les soupers du Régent, au Palais-Royal. La Fare, dans tout l'éclat de sa gaieté, l'abbé Chaulieu, presque octogénaire mais toujours poëte, toujours spirituel, toujours chantant le vin et l'amour, y pilotèrent sans doute Mlle de Launay, aux réparties piquantes et au cœur souvent piqué; ils y riaient tous trois sous cape de l'aveuglement étrange du pindarique Jean-Baptiste Rousseau, récitant ce quatrain, après une orgie digne de celles qu'on reproc ait, à tort ou à raison, aux anciens templiers :

> Par tes vertus, par ton exemple,
> Ce que j'ai de vertu fut très-bien cimenté,
> Cher abbé, dans la pureté
> Des innocents soupers du Temple.

II

Vers 1760, le premier théâtre se dressa sur ce boulevard, qui devait devenir celui du Crime... dramatique. C'était une salle de spectacle en bois, avec cette enseigne: *Salle des grands Danseurs*. Son directeur Restier avait exploité les foires Saint-Laurent et Saint-Germain; il avait pour arlequin Nicolet père, qui donnait la parade devant la porte, en précurseur de Bobèche et de Galimafré. Un incendie dévora la baraque scénique, l'an 1770; mais Nicolet fils la fit rebâtir à ses frais, et se mit à la tête de la troupe, qui, en 1772, eut l'honneur d'être appelée à Choisy, chez l'*honorable* Mme du Barry,

---

Il y avait eu dîner comme d'habitude. Mon père souffrait; après le repas, il s'était retiré dans un boudoir attenant au salon et avait refermé la porte sur lui.

Je restais chargé de faire les honneurs, mais j'avais ma consigne; je feignis d'être inquiet et j'allai retrouver mon père dans le boudoir. Ce mouvement fit croiser les regards de Grandidier et de Mme la marquise.

Mon père était à demi couché sur un divan, auprès de la cheminée qui supportait une lampe. Il y avait sur son visage autre chose que les traces de son malaise physique. Au moment où j'entrais, il était occupé à considérer un objet qu'il glissa vivement sous le revers de son habit. J'avais reconnu la forme de l'objet, qui était un médaillon à portrait. Mon père se tourna vers moi d'un air chagrin, et me dit brusquement :

— Ne peut-on me laisser une minute de repos?

Au lieu de me retirer je franchis le seuil et je fermai la porte. Mon père me regarda étonné. Certes, ma mère voyait mieux de loin que moi de près, car, sans son ordre explicite, j'aurais reculé devant ce regard. J'avançai pourtant, et suivant mes instructions à la lettre, je tirai de ma poche le médaillon où était le portrait de ma mère, je l'ouvris et je le mis hardiment sous les yeux de mon père.

Il devint plus pâle qu'un mort, et la main qui était sous le revers de son habit fit un mouvement convulsif comme pour serrer l'objet qu'elle tenait caché.

Je restai debout devant lui et les yeux baissés. Mon cœur battait. Je craignais une explosion de colère.

Je vis en effet que mon père tremblait. Il fut longtemps sans parler.

— Vous savez où est Mme la comtesse, Roger? me demanda-t-il enfin d'une voix très-altérée, mais qui ne portait aucune trace de courroux.

Je répondis : Oui, mon père.

Il y eut un autre silence.

— Roger! Roger! s'écria-t-il tout à coup avec l'accent de la détresse, vous l'aimez mieux que moi... Vous avez raison peut-être... Mais ne m'abandonnez pas, Roger, je vous en supplie! Vous m'avez promis, vous m'avez juré de rester toujours avec moi!

— Je me souviens de mon serment, monsieur, répliquai-je, mais quel crime a commis ma mère pour que je la laisse dans sa solitude et dans son exil?

On frappa tout doucement à la porte du boudoir. Je reconnus le coup du Grandidier.

— Laissez! cria mon père avec dureté.

— Bien, bien! dit le Grandidier. Ces dames avaient peur; mais vous avez bonne voix. — Tout est au mieux.

Nous entendîmes la conversation reprendre dans le salon. C'était fort gai. Il était facile de distinguer la voix de la marquise.

— Croyez-vous donc que je l'aime cette femme! me demanda mon père d'un ton d'emportement. Le croyez-vous?

— J'ai dû le croire, monsieur...

— Monsieur, je ne l'aime pas... je ne l'ai jamais aimée... et s'il n'avait pas plu à Mme la comtesse de déserter son poste... Oui, monsieur, j'accuse votre mère, formellement, entendez-vous!... et que Dieu garde un honnête homme de ces saintes éternellement réfugiées dans leur vertu!... Ce n'est pas la vertu de madame la comtesse que j'accuse; elle en avait à revendre, de la vertu...

Il attendait une réplique pour faire explosion; je restai muet.

— Des liens se forment, et, reprit-il en haussant les épaules, on regarde toujours son père comme un vieillard, monsieur; mais l'âge est là, que diable! Je n'ai pas encore trente-six ans! Quelqu'un vient pour remplir la place vide... quelqu'un de moins vertueux peut-être, mais de plus aimant... et ces liens, qui ne sont pas respectables, pour parler le langage des traîneurs de grands mots, peuvent du moins être puissants sur un cœur qui n'est ni déloyal ni ingrat...

Un éclat de rire de madame la marquise perça la cloison. Il eut un tic nerveux et ajouta en hésitant :

— D'ailleurs, madame la comtesse, qui se plaint de moi, sans doute...

— Non, monsieur, l'interrompis-je.

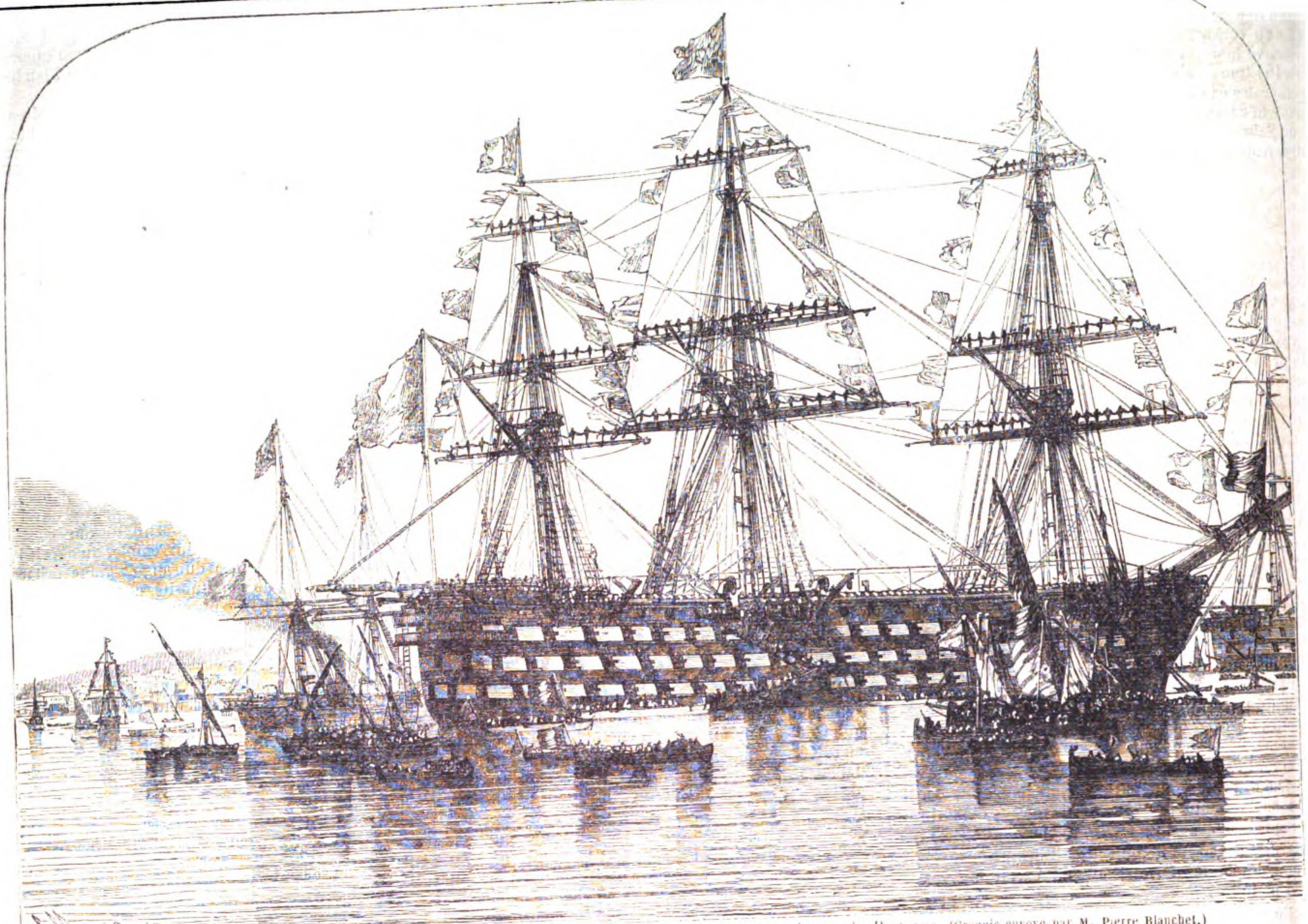
— Non!... Alors, de grâce, comment colore-t-elle son départ?

— Elle vous aimait.

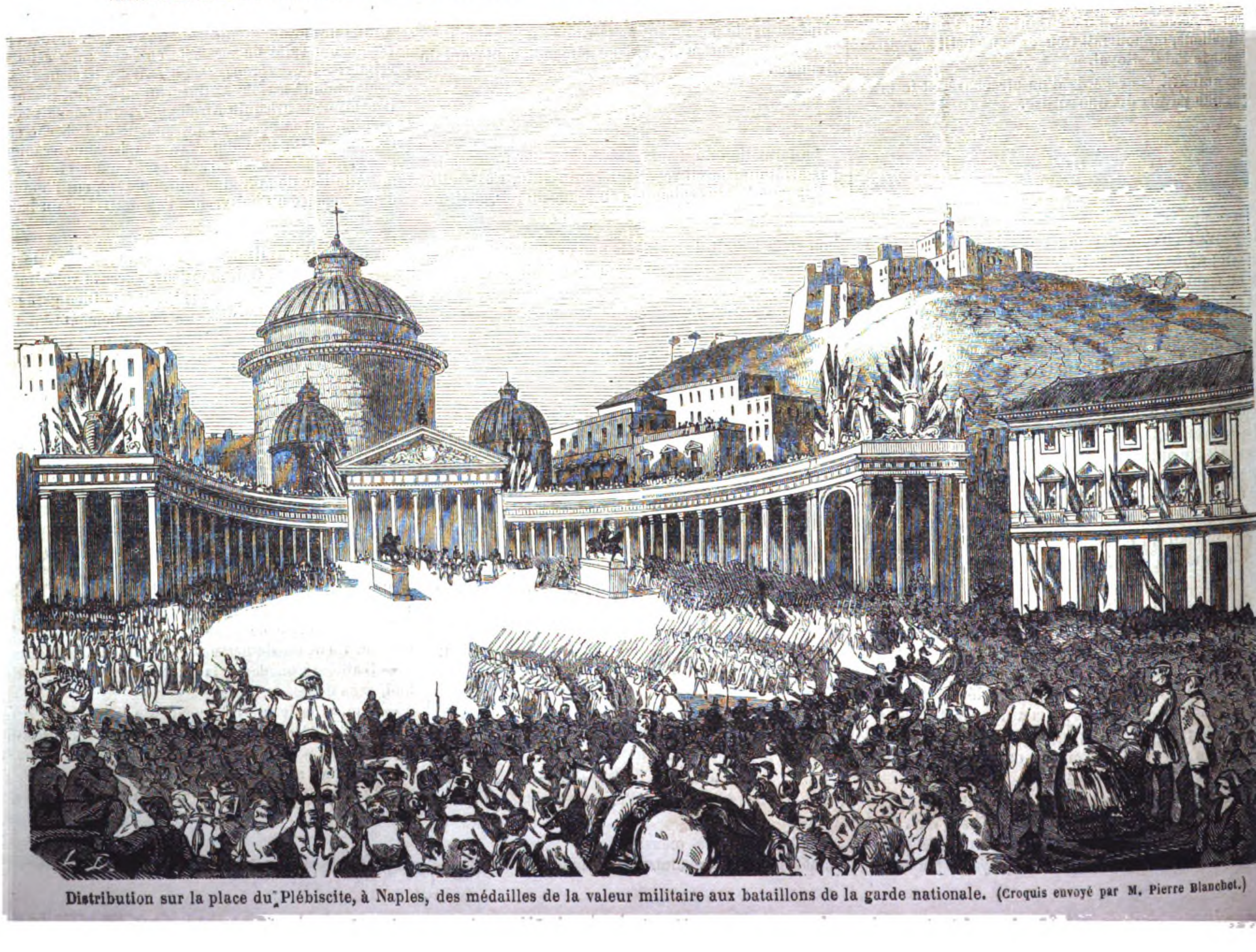
— Ceci est au passé!... voulut-il répliquer en persiflant.

PAUL FÉVAL.

(La fin au prochain numéro.)



Visite de S. M. le roi Victor-Emmanuel à l'amiral Rigault de Genouilly, à bord du vaisseau *la Bretagne*. (Croquis envoyé par M. Pierre Blanchet.)



Distribution sur la place du Plébiscite, à Naples, des médailles de la valeur militaire aux bataillons de la garde nationale. (Croquis envoyé par M. Pierre Blanchet.)



Déménagements des théâtres du boulevard du Temple.

et d'amuser beaucoup Louis XV, ce roi inamusable. Aussi le nouveau directeur obtint-il la faveur de prendre, pour son théâtre, le titre de *Grands Danseurs du roi*. Il entoura alors ses pantomimes et ses arlequinades d'un luxe incroyable : *Arlequin, dogue d'Angleterre*, *l'Enlèvement d'Europe* et *la Pucelle d'Orléans* attirèrent tout Paris. Ses entr'actes étaient remplis par des jongleurs, des tourneurs, des équilibristes, des joueurs de tambour de basque, d'une force et d'une adresse surprenantes. De là le dicton populaire : « *De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.* » Un acteur dont le nom est resté célèbre, Taconnet, tenait si bien les savetiers sur cette scène, que Préville disait qu'il serait déplacé dans les cordonniers ; le singe du directeur y singeait les airs et les mines du comédien Molé, de façon à inspirer de malins couplets au chevalier de Boufflers.

Le théâtre de Nicolet devint le théâtre de la Gaîté après 1789, puis le théâtre d'Émulation en 1797, puis redevint et est encore aujourd'hui le théâtre de la Gaîté. Rebâti en 1808, incendié le 21 février 1835, réédifié la même année, il servit longtemps de repaire à toutes les noirceurs du mélodrame ; il eut même pour directeur l'un des pères conscrits de ce genre, moins trépassé qu'on ne le croit, M. Guilbert de Pixérécourt. Il est vrai que celui-ci s'adjoignit l'original Martainville, le drolatique auteur de ce *Pied de mouton*, qui fut la meilleure fortune de la Gaîté ; Martainville, le courageux excentrique, que sa réponse au président du tribunal révolutionnaire, lui donnant ironiquement du *de* dans son interrogatoire, sauva jadis de l'échafaud : « — Je ne me nomme pas de Martainville, mais Martainville. N'oublie pas que tu es ici pour me *raccourcir* et non pour me *rallonger*. »

JULES CAUVAIN.

(La suite au prochain numéro.)

Arrivée à Paris de S. M. le roi des Pays-Bas.

Le roi des Pays-Bas est arrivé à Paris, le 6 mai, à sept heures du soir.

L'Empereur avait envoyé, pour recevoir Sa Majesté à la frontière française, quatre officiers de sa maison : M. le colonel marquis de Toulongeon, l'un de ses aides de camp ; M. le capitaine Rolin, l'un de ses officiers d'ordonnance ; M. le marquis de Gricourt, l'un de ses chambellans, et M. le marquis de la Tour-du-Pin-Montauban, l'un de ses écuyers.

S. A. le prince Joachim Murat s'était rendu à Compiègne, par ordre de l'Empereur, pour complimenter le roi au nom de Sa Majesté.

A son arrivée à la gare de Paris, le roi a trouvé des voitures de la cour et une escorte de cent-gardes pour le conduire jusqu'au palais des Tuileries, où l'attendaient l'Empereur et l'Impératrice entourés des grands officiers de la couronne, de l'adjudant du palais, du premier écuyer de l'Empereur et des officiers et dames des maisons de Leurs Majestés.

La suite du roi se compose de MM. le baron de Heeckeren, son grand écuyer, le comte de Bylandt, grand-maître des cérémonies, le baron Snouckaert de Schanburg, écuyer, MM. Van Capellen, capitaine de frégate, le baron de Posson, capitaine ; officiers d'ordonnance ; M. de Kock, directeur du cabinet.

S. M. la reine des Pays-Bas s'est rendue à Compiègne au devant du roi, son auguste époux, et est arrivée à Paris avec lui.

M. V.

COURRIER DU PALAIS

« Aux yeux d'un Français, l'homme est un animal sociable ; aux yeux d'un Anglais, c'est un animal indépendant. »

Ainsi parle M. Philarète Chasles, dans le charmant livre qu'il a consacré aux excentriques et aux humoristes. L'observation est fine, et elle est juste. Oui, je l'ai dit ici déjà et je le répète, — l'Anglais a le plus profond respect pour la personnalité humaine. Il veut que chacun soit libre de déployer dans tous les sens son caractère et son humeur ; il ne connaît pas la tyrannie des usages, l'orthopédie des convenances sociales, et lorsqu'il voit un homme qui, sans autre prétention que de se faire une existence plus commode et mieux appropriée à sa nature et à ses besoins, vit au rebours des autres, il le salue avec sympathie et se contente de murmurer : *Oh! an excentric man!*

En France il n'en est pas ainsi : la règle y domine, la discipline y règne ; hommes et choses s'inclinent uniformément sous le niveau banal de la mode et de l'usage ; les esprits sont alignés au cordeau comme les monuments et les jardins : point de caprice, de fantaisie, d'originalité, rien. Nous nous appelons la société *polie* par excellence : le mot est vrai. Les angles et les aspérités ne trouvent pas grâce devant nous, devant ce sentiment excessif des convenances sociales qui constitue en quelque sorte le *cant* français. N'essayez pas de secouer le joug, de vivre à votre guise, autrement que tout le monde ; on vous traitra de fou, de maniaque, de monomane, — et qui sait? de pis encore.

Quand Rousseau s'avisa de s'habiller en Arménien, les gamins le poursuivirent de leurs huées, les gens — raisonnables — de leurs sarcasmes, et il fut convenu tout bas, parmi ses amis, qu'il avait le cerveau malade.

Il y a un mois, un homme comparaissait devant la police correctionnelle, sur la dénonciation de ses voisins, qui lui trouvaient des allures suspectes : il avait voyagé en Orient, et conservé de ses voyages l'habitude du vieux costume oriental. Un Français qui se promène en Turc dans la rue Rochechouart, quel scandale ! Le pauvre homme, qui n'avait pas d'autre délit à sa charge, a été pourtant rendu à la liberté. Le voilà sauvé de Mazas ; mais maintenant gare à Charenton !

Et cet autre qui, il y a quelques jours, faisait retentir de ses plaintes l'enceinte même du sénat ! On l'avait arrêté, chargé de menottes, et reconduit chez lui de brigade en brigade. — C'était, on ne l'a pas contesté, le bourgeois le plus paisible de sa commune, l'homme du monde le plus inoffensif. Mais, quoi ! il avait eu l'idée d'aller se promener sans passe-port, à vingt lieues de son domicile : bizarre était son vêtement, bizarres parurent ses paroles, et c'en fut assez pour que gendarmes, maire et gardes champêtres le traitassent comme un malfaiteur. — Ah ! il ne fait pas bon être excentrique en ce beau pays de France!

C'était encore une excentrique, cette Mme Lamotte dont les dernières volontés étaient récemment discutées, disséquées, analysées devant la première chambre du tribunal. L'acte où elles étaient consignées n'avait rien en soi que de parfaitement raisonnable : toute la correspondance de la testatrice, qui embrasse une période de quarante ans, est frappée au coin du bon sens, de l'esprit, de la sensibilité ; mais Mme Lamotte était misanthrope : le corps souffrant, l'âme blessée peut-être, elle s'était pour ainsi dire confinée dans sa douleur. Pendant de longues années, et surtout depuis qu'elle était restée veuve, elle ne communiquait avec le monde extérieur que par des billets qu'elle jetait sous la porte de sa chambre et que l'on ramassait dans la chambre voisine. Un guéridon placé dans cette dernière pièce recevait les objets dont elle avait besoin et qu'elle venait y prendre après le départ de la personne qui les avait apportés. Elle ne voyait que son notaire, et encore le fait a-t-il été contesté. A coup sûr, il y avait dans cette manière de vivre quelque chose de bizarre, d'excentrique, un abus, si l'on veut, de la liberté humaine. En Angleterre on ne s'en fût pas autrement étonné ; mais en France on s'est demandé si ce n'était pas là une des formes de la folie, et si le testament de Mme Lamotte ne devait pas être traité comme étant l'œuvre d'un esprit malsain.

Il est juste d'ajouter que tout porte à croire que Mme Lamotte a mis fin à ses jours par une mort volontaire. Lorsqu'on est entré dans sa chambre, où elle se débattait dans les convulsions de l'agonie, on a trouvé à côté d'elle une fiole de laudanum : un billet piqué à la muraille par une épingle contenait cette phrase inachevée : « Ne pouvant sortir prendre l'air, et me sentant atteinte d'une maladie incurable, j'ai pris le parti... » Ainsi, folie dans la vie, folie dans la mort, tel était le double argument sur lequel reposait la demande en nullité.

Mais comment expliquer ce testament si sage dans ses termes, ces lettres si raisonnables qui le précèdent et qui le suivent? — C'est ici que Me Léon Duval va faire merveille. Vous connaissez cet esprit si ingénieux, si artiste, si chercheur, si plein de ressources inattendues. Nul mieux que lui ne pénètre dans les entrailles d'un procès, ne lui fait sucer plus complétement tout ce qu'il renferme. Nul aussi ne sait mieux en combler les lacunes, en dissimuler les côtés faibles à l'aide de considérations puisées dans l'arsenal de son imagination si étendue, de sa mémoire si pleine et si nourrie. Tout autre que lui se fût trouvé embarrassé pour concilier ce bon sens certain avec cette folie prétendue, pour donner à sa thèse l'unité que les faits lui refusaient. Me Léon Duval n'a pas marchandé : il a interrogé la science physiologique, les expériences de Pinel, d'Esquiros, de Flourens, sur les organes de la volonté, et les a introduites hardiment dans sa cause.

« Le morceau du cerveau par lequel nous voyons, a-t-il dit, celui par où nous remuons tel ou tel membre, et même celui par où nous voulons et nous pensons, est découvert et circonscrit. Qu'on fasse l'ablation du morceau et nous ne verrons plus ; mais toutes nos autres facultés sont intactes ; qu'on ôte un autre morceau, la vue sera intacte et une autre fraction de la vie sera abolie. En est-il de même des facultés morales ? Oui, cela est prouvé par des expériences précises... » Et Me Léon Duval de citer ces expériences et d'en conclure qu'il y avait en Mme Lamotte une portion du cerveau affectée, celle où siége le jugement, la faculté de juger et de comparer, — « et parce que, s'écrie-t-il, cette portion ne serait pas celle par où elle pouvait tester matériellement, cela suffirait à la justice ! »

Amené sur ce terrain, Me Dufaure ne l'a pas déserté : « Pour ma part, a-t-il répliqué, je ne saurais repousser trop énergiquement ce rôle que l'on prétend faire jouer au crâne dans l'expression de la volonté humaine ; je ne saurais admettre qu'en touchant à une partie de nos organes on anéantisse en nous l'être moral. L'âme est imortelle et libre. Son instrument est ce corps misérable et chétif, sujet aux maladies et aux infirmités : sans doute, lorsqu'il est altéré, la manifestation de la pensée peut un instant en souffrir. Mais conclure directement du jeu des organes au jeu de la volonté, calculer sur le cerveau le degré d'intelligence d'une créature humaine, c'est là une doctrine contre laquelle se révoltent mon esprit et ma conscience ! »

Cette éloquente protestation de la philosophie spiritualiste contre l'introduction de la physiologie dans le domaine judiciaire, protestation à laquelle s'est associé en excellents termes M. l'avocat impérial Bonduraud, a encore une fois triomphé, et les dernières volontés de Mme Lamotte ont été sanctionnées par le tribunal.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

THÉATRE DU VAUDEVILLE : *Les Plantes parasites*, par M. A. de Beauplan. — THÉATRE DES VARIÉTÉS : *Le Secret du rétameur*, par MM. E. Grangé et Jules Moinaux. — THÉATRE ITALIEN (Représentation extraordinaire) : *Macbeth*, traduction en vers par M. Emile Deschamps.

En s'appliquant à distiller son petit déluge quotidien, le temps fait tout ce qu'il peut, cette semaine, pour amener le public à MM. les directeurs de théâtre. Par contre, nos auteurs comiques, conspirant contre cette bonne volonté atmosphérique, semblent prendre à tâche de décourager les spectateurs les plus intrépides.

D'un côté, la pluie active la croissance des asperges, des petits pois et des auditeurs de bonne volonté ; de l'autre, M. Amédée de Beauplan nous offre comme primeurs *les Plantes parasites*, une drôle de macédoine, dont feront bien de s'abstenir les estomacs sains.

Si les critiques ne sont pas malades, à l'heure qu'il est, de l'ingestion des quatre actes de cette comédie faite d'ennui et de maladresse, c'est que, à l'instar de Mithridate, ils ont de bonne heure habitué leurs organes digestifs à l'absorption des végétaux dangereux.

L'analyse des *Plantes parasites* est un travail assez difficile. On ne sait trop où poser sa plume dans ce fouillis de situations baroques, de personnages insaisissables, de tirades fatigantes. Il faut tout le courage d'un pionnier yankee pour essayer de se frayer un passage dans ces broussailles dramatiques.

Essayons pourtant, et que le lecteur ne nous en veuille pas trop, si, après avoir lu notre compte-rendu, il ne saisit pas mieux que nous ne l'avons fait la contexture de cette pièce impossible.

René Desfugerais est un peintre dans l'atelier duquel il pleut des fâcheux, ces gens qui, comme le dit La Bruyère, sans faire à quelqu'un fort grand tort, ne laissent pas de l'embarrasser beaucoup.

D'abord Thérèse, sa belle-sœur, vient le distraire des portraits auxquels l'a condamné sa femme Lucile, en jetant entre sa palette et ses toiles une passion de bas-bleu incompris. René qui voit son génie tenu en charte privée par Lucile, une ménagère qui trouve plus de poésie dans un livre de dépenses que dans l'art des Raphaël et des Titien, se met à roucouler avec la muse amoureuse des tirades romanesques que le code ne tolérerait pas sous le toit conjugal. M. de Beauplan lance à travers ces scènes de prétentieuse poésie et d'une immoralité évidente, une série de pa-

rents ridicules qui ne font qu'entraver et alourdir l'action. Toute cette famille parasite, une mère cocasse, Mme Duparc, une troisième sœur de Lucile doublée de son mari, M. Victor Savard, et, enfin, l'oncle Desfugerais, s'attachent aux crochets du peintre, qu'ils impatientent autant que le spectateur.

Je comprends qu'au milieu de tous ces ennuis, Réné ne pense qu'à fuir son épouse, bourgeoise et pot-au-feu et la séquelle de ses parents acharnés. Malheureusement le moyen qu'il veut employer est peu honnête. Il ne résout rien moins que d'enlever Thérèse, sa belle-sœur.

M. de Beauplan, qui est la providence des ménages même mal assortis, place sur le chemin de Réné sa petite fille, qui revient de l'église, toute de blanc vêtue, et qui retient au bercail l'époux enthousiaste et coupable.

Il fallait un mariage à cette comédie. L'auteur l'a bâclé en terminant le dernier acte par l'union de l'inflammable Thérèse et de l'oncle sexagénaire, Desfugerais.

La donnée des *Parents terribles* de l'Odéon se retrouve considérablement embrouillée dans les *Plantes parasites* du Vaudeville.

Que M. de Beauplan y prenne garde. Les données dramatiques sont comme les sources : le premier qui y puise peut bien y rencontrer une eau potable, mais, quand on vient le dernier, il arrive quelquefois qu'on ne trouve au fond qu'un liquide bourbeux et indigeste.

MM. E. Grangé et Jules Moinaux ont, ainsi que M. A. de Beauplan, conspiré avec le beau temps contre l'invasion des théâtres par un public hydrofuge.

J'ai grand peur qu'après les avertissements de la critique, les stalles du théâtre des *Variétés* se voient dans l'impossibilité de faire au *Vaudeville* l'aumône de quelques spectateurs.

Le *Secret du Rétameur*, il faut en convenir, est un secret pour l'amour duquel le malicieux Polichinelle se garderait bien de rosser M. le commissaire.

Un rétameur, Riflanchu, s'introduit avec force grimaces dans un ménage composé d'un mari violent et jaloux et d'une femme qui se console, avec l'avarice, de ses désagréments conjugaux. L'Auvergnat intrus, dont les moments, il paraît, ne sont guère précieux, s'amuse à jouer pendant un bon quart d'heure avec le marmot de la maison, qui brise, dans la coulisse, je ne sais quelles porcelaines craquelées. Au moment où il se décide à sortir du réduit dans lequel personne ne le soupçonnait, il surprend l'entreprenant Cochinet aux pieds de la *bourgeoise*. « Que faites-vous dans cette posture de cordonnier? » semble dire, en répétant la phrase du Bilboquet des Saltimbanques, l'horrible grimace de stupéfaction interrogative que fait Riflanchu. Cochinet, qui saisit la mimique des Auvergnats, répond sans se déconcerter : « Je prends mesure de bottines à Madame; Madame aura dans deux jours ses bottines *aile de hanneton*. »

Le rétameur, sans malice, n'a pas compris la scène amoureuse; Hermance, toute préoccupée de l'audacieuse tentative de Cochinet, ne peut pas s'imaginer qu'un homme, fût-il rétameur, n'ait pas saisi la situation. Elle recommande le secret à Riflanchu, dont la conscience ne se révolte nullement à cette proposition anti-matrimoniale, mais qui se met en devoir de profiter de l'influence que doit lui donner sa discrétion. Et voilà l'honnête enfant de l'Auvergne qui met la maison au pillage. Il boit le meilleur vin et s'indigère de pâté. Il remplace le cordon bleu du lieu par sa sœur, dont tous les talents culinaires se bornent à fabriquer une solide soupe au fromage. Le cousin, charbonnier, et le petit-cousin, porteur d'eau, sont appelés à remplacer les anciens fournisseurs, et à traiter le garde-manger en place conquise.

Au milieu de ce tohu-bohu et pendant une glissade générale de gavotte survient le mari qui n'a jamais pu souffrir les Auvergnats. Il crie, tempête et demande des explications à sa femme qui dénonce Riflanchu comme auteur de cette invasion Saint-Flourienne. Le rétameur va démasquer sa complice en dévoilant le secret. Il le dira, il le dit et apprend au mari, heureux d'en être quitte à si bon compte, que son mioche a mis en pièce un saladier. Hermance soulagée, explique à M. Papillon la posture de Cochinet, cause de ces quiproquos grossiers. Ce jeune homme s'était jeté à ses pieds pour la conjurer de lui accorder la main de sa belle-sœur, une bossue sur le retour qu'il est forcé d'épouser.

A tout prendre, l'intrigue de la pièce de MM. E. Grangé et Jules Moinaux n'est pas plus mauvaise qu'une autre, mais l'abus du charabia, la persistance de ce langage barbare font, du *Secret du Rétameur* un vaudeville agaçant et peu supportable.

M. Guyon, dans le rôle de Riflanchu, met tout son talent à faire naître une gaîté à laquelle les spectateurs se montrent rebelles. Mlle L. Durand est très-convenable dans le rôle d'Hermance.

Le mardi 6 mai a eu lieu, à la salle Ventadour, une représentation exceptionnelle, au bénéfice d'un artiste, du *Macbeth*, imité de Shakespeare, par M. Emile Deschamps. M. Emile Deschamps est un écrivain de beaucoup d'esprit, et un poëte qui a occupé un rang honorable dans ce fameux cénacle de 1830, où gravitaient autour du Soleil-Hugo, les brillants satellites Sainte-Beuve, Vigny, etc...

MM. Emile Deschamps et Alfred de Vigny, essayèrent avec un talent et un dévouement dignes d'une aussi belle cause, d'introduire Shakespeare sur la scène française, et y travaillèrent tour à tour, chacun de son côté, ou ensemble. L'auteur d'*Eloa*, fit jouer un Otello, qui, il faut le dire, fut très-froidement reçu par le public, tandis que M. Emile Deschamps, voyait, un *Macbeth* et un *Roméo et Juliette*, attendre inutilement pendant quinze ans l'arrêt du parterre. Survint 1848. Bocage, nommé administrateur de l'Odéon, y fit monter avec une grande activité le *Macbeth*, qui eut un succès de cent représentations. C'est cette œuvre consciencieuse de M. E. Deschamps, qui vient d'être reprise au Théâtre-Italien, avec les artistes de la création, Ballande, d'Harcourt.

ACHILLE ARNAUD.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *Lalla Roukh*, opéra-comique en deux actes de MM. Hippolyte Lucas et Michel Carré, musique de M. Félicien David. (12 mai).

On voudrait nous faire croire que nous traversons une de ces époques néfastes, où l'art est comme atteint d'une maladie de langueur; de toute part ce ne sont que lamentations et plaintes aiguës sur le dépérissement de la musique. Or je ne sais rien de maussade, rien de décourageant, comme ces clabauderies d'esprits chagrins ou d'ambitieux déçus, que l'envie dévore et que l'ignorance aveugle. De tout temps on a entendu les mêmes gémissements, parce que de tout temps il a fallu vivre face à face avec la médiocrité qui, par une sorte de force d'expansion, a toujours tendu à remplir le monde de ses pullulantes productions.

Mais, il nous semble que le moment serait mal choisi pour se plaindre : hier encore nous avions Halévy, et il nous reste le vaillant M. Auber, et le toujours original, toujours surprenant auteur du *Désert*.

M. Félicien David est, en effet, une des figures les plus intéressantes de notre temps; je ne connais personne qui ait autant que lui l'amour de son art, et qui mette à le servir une imagination plus féconde. La tournure de ses idées mélodiques accuse la recherche constante de formes nouvelles, quelque chose comme cette curiosité insatiable qui pousse les navigateurs à la découverte de mondes inconnus. Mais son idéal, à lui, n'est point fait d'abstractions, et il saura toujours se soustraire aux atteintes de ce choléra musical, récemment importé par M. Wagner, et dont le sifflet guérit si bien. Ce qu'il chante de préférence, ce sont les féeries de la nature; il a mis le désert en musique, il a noté les bruissements singuliers que font entendre les forêts du Brésil, et aujourd'hui, avec une force d'intuition, un sentiment du pittoresque vraiment unique, il nous promène par un chemin tout fleuri de mélodies, dans les savanes de l'Inde. Et ce ne sont pas là de vaines métaphores; allez plutôt entendre le nouvel opéra de M. Félicien David, vous en ressentirez une impression particulière. Il vous semblera un instant avoir voyagé, avoir réellement vu ce que le poëte musicien a voulu représenter à votre esprit. L'illusion augmentée encore par l'effet d'une éblouissante mise en scène, arrive à être complète. Or, nous faire voir ce qui n'est pas, nous tromper à notre profit et égarer notre raison en troublant nos sens, n'est-ce pas là le triomphe et le dernier mot de l'art?

Les qualités générales qui distinguent M. Félicien David et en font une véritable puissance, se trouvent donc dans *Lalla-Roukh* aussi éclatantes que jamais mais pourtant quelque peu modifiées. Ainsi, la nouvelle partition du maître témoigne d'une grande flexibilité de talent en ce qu'elle n'a que des rapports de ressemblance très-incertains avec ses aînées la *Perle du Brésil* et *Herculanum*. Il semble que le compositeur, plus indépendant par l'autorité que donne le succès, ait voulu moins sacrifier au goût que montre le public pour certains rhythmes trop facilement saisissables. Il a cherché, sans cesser d'être intelligible, à empreindre sa mélodie de couleurs plus vaporeuses; les parties de son œuvre qui ont le plus de relief n'en ressortent que mieux sur un fond en quelque sorte traité à l'estompe et qui a tout le charme de cet artifice que les peintres nomment le clair-obscur.

Vue de plus près et considérée dans ses détails, la partition de *Lalla-Roukh* présente une étonnante suite de morceaux distingués.

Nous ne dirons rien de l'ouverture qui a été mal rendue par l'orchestre et sur laquelle nous n'avons pas d'idée arrêtée; mais, une fois le rideau levé, il ne nous reste plus qu'à applaudir et, pour le coup, à bon escient, car les chanteurs ont bien mérité du maestro en mettant en lumière les beautés de sa musique.

Voici d'abord un chœur dans lequel on chante les roses sur un air qui a un véritable parfum de printemps; voici une romance moitié amoureuse, moitié plaintive, et dont Mlle Cico rend le double caractère avec beaucoup de charme. Voici encore des couplets pour baryton, dits avec brio par M. Gourdin, qui en fait habilement ressortir les intentions comiques. Mais la meilleure page de tout l'ouvrage est une sorte de ballade en trois couplets que chante M. Montaubry; rien d'amoureux et de saisissant comme cette cantilène que nous n'hésitons pas à déclarer une des meilleures inspirations qu'ait jamais eue M. Félicien David. Il faut écouter aussi avec recueillement le solo de hautbois qui accompagne le ballet des bayadères, le motif en est distingué et plein de couleur; sans lui ressembler, il égale presque celui de la *Danse des almées*, dont l'effet est si pittoresque au milieu de la symphonie du *Désert*.

Il y a encore dans le premier acte de très-piquants couplets pour Mlle Belia (on les a fait bisser) ; puis un duo entre Montaubry et Mlle Cico ; enfin, une marche qui sert de finale, et sur le motif de laquelle on voit trébucher, de la façon la plus plaisante, une patrouille prise de vin.

Le second acte s'ouvre par un très-bel air de soprano dont la strette est particulièrement remarquable par son entrain et sa vivacité. On a encore applaudi un duo entre Montaubry et Mlle Cico, un chœur d'une excellente facture et un finale très-scénique.

La pièce est peu compliquée, mais suffisamment fertile en incidents capables de justifier et de faire naître la musique. C'est une idylle indienne, traitée à la manière des contes arabes, et dont les peines et les joies de l'amour sont tout l'intérêt. En deux mots, en voici la trame :

La belle *Lalla-Roukh*, fille du roi de Dehli, se met en voyage pour aller épouser le roi de Boukari. Mais voilà qu'en route on rencontre un chanteur ambulant espèce de trouvère amoureux qui s'attache aux pas de la princesse et parvient à s'en faire aimer. — A partir de ce moment, Noureddin, — c'est le nom du chanteur, — devient l'ennemi personnel de Baskir, à la garde duquel a été confiée Lalla-Roukh. Comme il a été arrêté et qu'il va être mis à mort, on le voit subitement apparaître en de pompeux habits et le front ceint du turban royal. C'est que le chanteur n'était autre que le roi de Boukari, qui avait voulu aller au-devant de sa fiancée et s'en faire aimer pour lui-même.

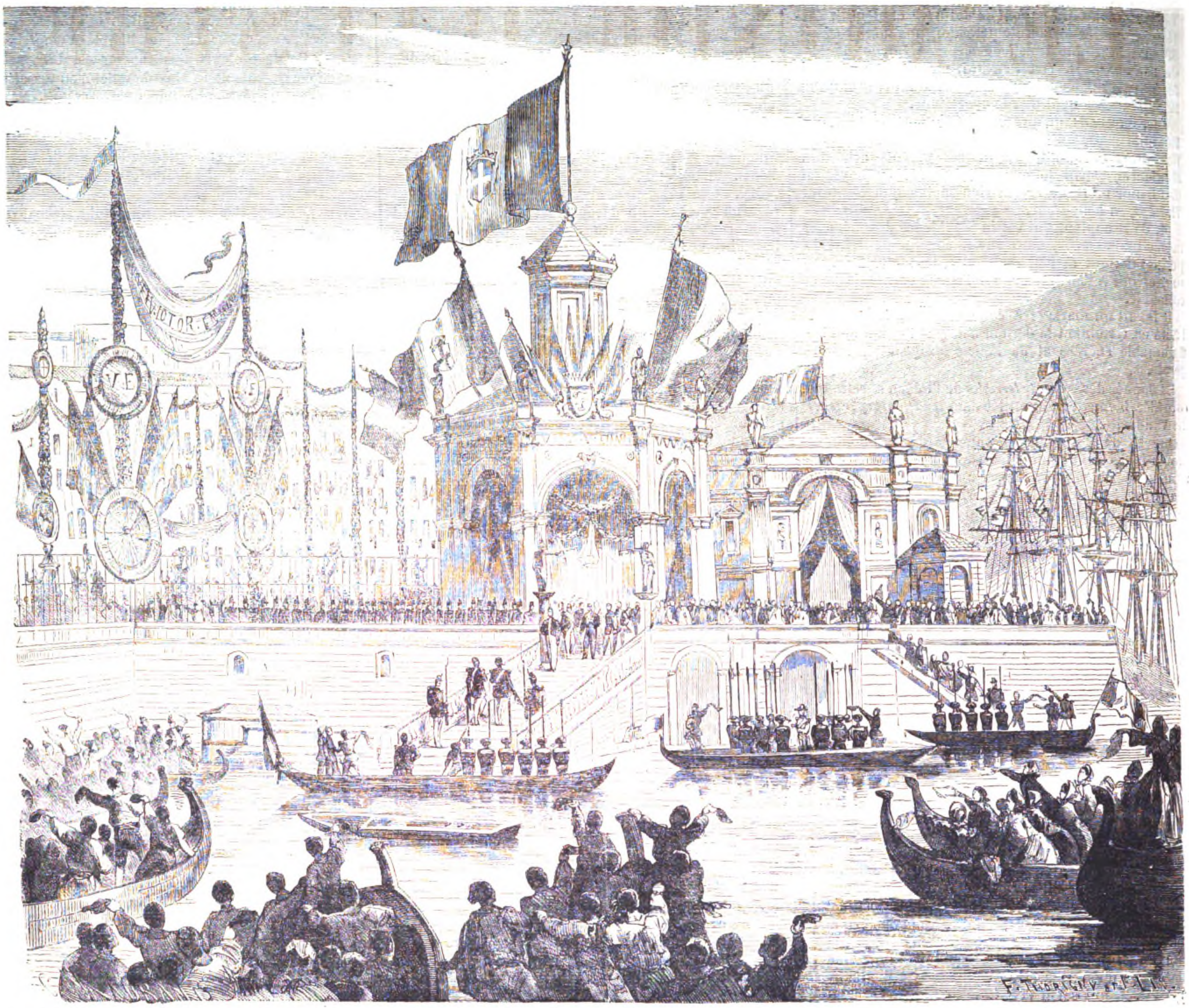
Nous avons dit que l'exécution de *Lalla-Roukh* avait été très-bonne, mais nous devons une mention spéciale à M. Montaubry, qui a fait de grands progrès et qui a compris que quand on a une voix comme la sienne, c'est une belle occasion pour devenir un chanteur de goût et de style. Il paraîtrait que les défauts que nous lui avons reprochés autrefois n'étaient pas les siens, mais ceux des provinces où il avait chanté.

En somme, voilà une pièce intéressante, ornée d'une musique de maître et représentée au milieu des pompes d'une mise en scène opulente. On reconnaît là M. Perrin dont le goût est proverbial.

L'Opéra-Comique, qui en avait bon besoin, est aujourd'hui complétement réhabilité.

ALBERT DE LASALLE.

P. S. — Nous remettons à la semaine prochaine le compte rendu de *Rose et Colas* et de plusieurs autres opérettes que nous pourrions oublier si nous tardions davantage.



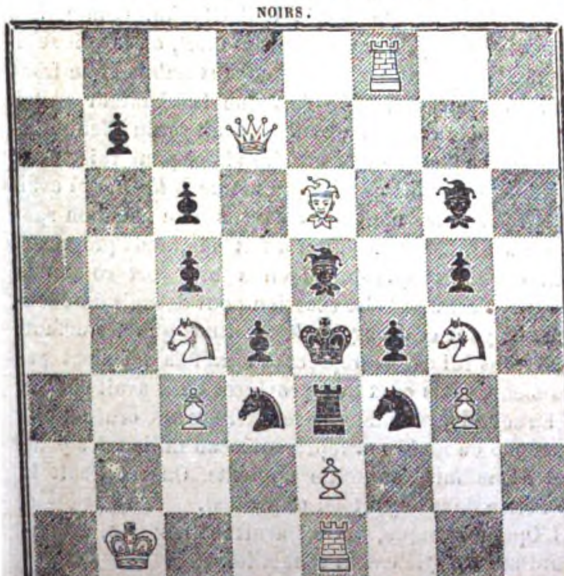
Débarquement de S. M. le roi Victor-Emmanuel sur la place de l'*Immacolatella*, à Naples (28 avril).
(Croquis envoyé par notre correspondant spécial, M. Pierre Blanchet.)

ÉCHECS

Problème numéro 36

COMPOSÉ PAR M. COOK

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en deux coups.

Solution du problème n° 34.

Blancs.	Noirs.
1. D 6e CD	1. P pr D (A)
2. C 4e FR	2. R pr C (1) (2)
3. F 6e D éch. et mat.	

(A)

1.	1. D 2e T
2. D pr D et fait mat le coup suivant.	

(1)

2.	2. P pr C
3. C 3e FR éch. et mat.	

(2)

2.	2. Tout autre coup.
3. C 6e CR éch. et mat.	

Solutions justes : MM. Visto ; Fraiche ; comte de Faletans, une solution en vers ; Cercle d'Orléans ; Cercle des Echecs d'Angers ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Café Divans, à Limoges ; Fabrice ; colonel Silvestre ; A. Aulit, à Mons ; Café Français, à Pézénas ; L. Rosati, officier du génie, à Spezia ; don José Romero, à Cordoue.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes.

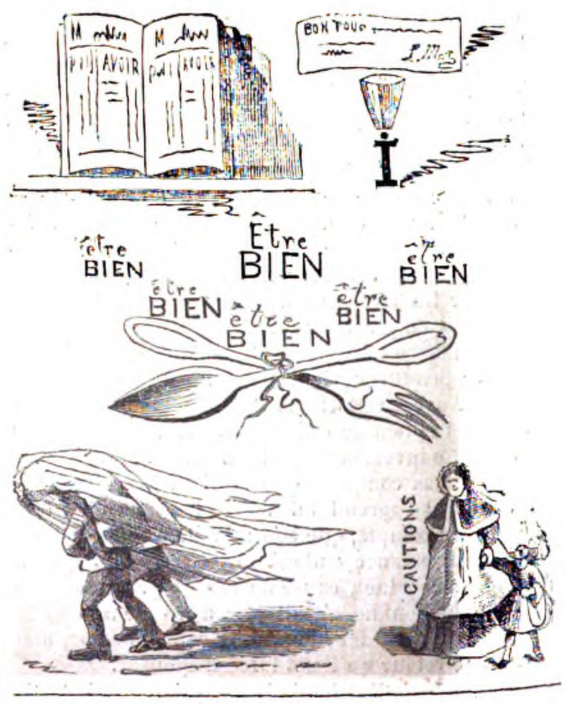
Rectification. — Dans le problème n° 35, où il y a deux Rois blancs, celui qui se trouve à 4e TD doit être noir.

P. JOURNOUD.

Nous recommandons à nos lecteurs le nouveau Guide pratique et illustré, **Londres en poche**, de M. A. de Conty, et le **Nouveau Londres**, plan indicateur instantané.

Par un arrangement spécial avec l'éditeur, l'administration du *Monde illustré* enverra, pendant toute la durée de l'Exposition de 1862, ces deux ouvrages à ses abonnés contre CINQ FRANCS en timbres-poste.

RÉBUS.



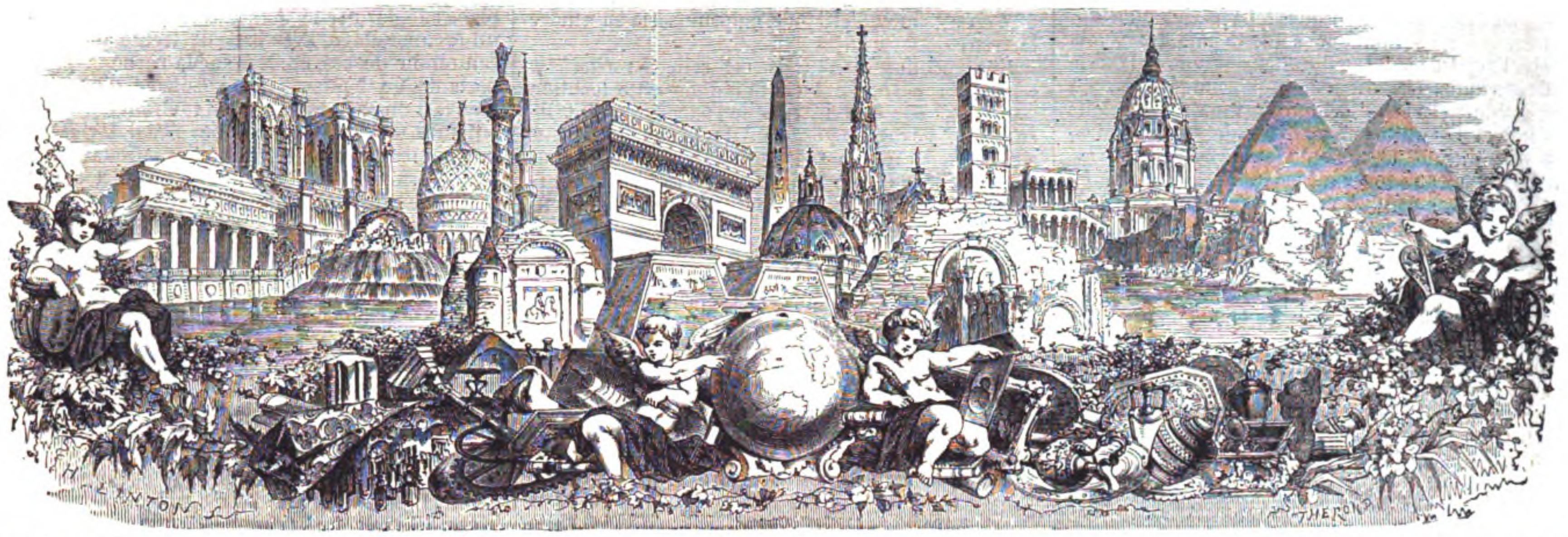
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Rien de plus sain que les percées nouvelles aboutissant au centre de Paris.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 267. — 24 Mai 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Voyage de S. M. le roi Victor Emmanuel, dans l'Italie méridionale. — Chasse dans la forêt royale de Persano, près Pæstum.
(Croquis envoyé par M. Pierre Blanchet, correspondant spécial du *Monde illustré*.)

COURRIER DE PARIS

Il y a bien longtemps qu'on parle de Lesurques, de l'infortuné Lesurques! La révision de son procès, sa réhabilitation, sont, depuis un demi-siècle, l'objet de continuelles instances de sa famille et de ses amis. L'affaire a ému, passionné plusieurs générations, et le théâtre, qui s'est emparé des faits violents et de l'étrange équivoque de cette histoire, y a trouvé, sous le titre du *Courrier de Lyon*, un succès que n'épuisent point les reprises que la *Gaîté* fait annuellement d'un mélodrame plein d'émotion et d'attendrissement.

Mais voici que le Sénat vient, dans sa séance du 14 mai dernier, de donner un dénoûment définitif au drame judiciaire sur lequel s'est modelé le drame scénique! Dans un rapport fortement motivé par M. Stourm, le premier corps de l'Etat a finalement repoussé tous les moyens et expédients présentés par les intéressés pour obtenir la révision du procès, — dont nous devons, pour bon nombre de lecteurs, et en raison de l'opportunité qui naît de l'arrêt actuel, rappeler très-rapidement les incidents.

Joseph Lesurques, né à Douai en 1763, fut supplicié à Paris en 1796, à l'âge de trente-trois ans, comme convaincu d'assassinat.

Il avait servi dans le régiment d'Auvergne, et riche d'une dizaine de mille livres de rentes en biens-fonds, il était venu se fixer à Paris pour y surveiller l'éducation de son fils. Il se trouvait depuis peu de temps dans la capitale, lorsque, le 27 avril 1796, sur la route de Melun, eut lieu l'assassinat du courrier de Lyon, crime dont l'unique mobile fut le vol de 14,000 francs en numéraire, et 7 millions... en assignats, ce qui, en raison de l'énorme dépréciation de ce papier, représentait environ 6,000 livres argent. Ici commencent les péripéties de l'accusation.

Deux femmes, qui ont vu les assassins, affirment, en rencontrant fortuitement Lesurques, qu'il est l'un d'eux... et toutes sortes de particularités douteuses, de coïncidences singulières, de fatalités déplorables, viennent apporter une étrange vraisemblance à leur accusation! Bref, un peu de passion contre le gouvernement directorial qui négligeait, paraît-il, la sûreté des routes, pesa sans doute sur les déterminations du jury, qui voulait un exemple... Lesurques fut condamné — et exécuté.

Peu de temps après, on arrêta un nommé Dubosq, dont l'étonnante ressemblance avec Lesurques devait avoir causé l'irréparable confusion. Dubosq s'avoua coupable de l'assassinat du courrier de Lyon...

La famille du supplicié commença alors ses instances pour obtenir une réhabilitation qui importait autant à sa fortune qu'à son honneur, car la confiscation des biens de Lesurques (une seule de ses propriétés, vendue en 1810, produisit 185,000 fr. au domaine) l'avait réduite à la plus profonde misère.

Depuis, et sous les divers régimes qui se sont succédé, de 1796 à 1848, cette famille a continuellement poursuivi cette réhabilitation, sans pouvoir l'obtenir, par suite de lacunes laissées, — par le législateur, dans le Code d'instruction criminelle; lacunes qui impliquent l'infaillibilité des dépositaires de la justice humaine et le respect absolu de la chose jugée. Aussi, la demoiselle Lesurques, et le sieur Méquillet agissant au nom des autres descendants, demandaient-ils aujourd'hui *que l'article 443 du Code fût modifié* de manière à permettre, même après la mort des condamnés, la révision des arrêts exécutés. Ce serait là une nouvelle disposition législative.

Le travail de M. Stourm passe en revue les nombreux rejets dont l'affaire a été l'objet, et surtout l'un d'eux, daté de 1822, ayant pour rapporteur M. Zangiacomi, et qui prend pour thèse une donnée toute contraire à ce qu'il est ou était de tradition de considérer comme une erreur judiciaire..... Au nom de la commission spéciale, M. Stourm a conclu au rejet de la demande relative à un remaniement de la loi au profit du cas Lesurques, se fondant sur divers arguments de droit, parmi lesquels celui qui doit le plus frapper les gens du monde est que — si l'on peut, en quelques cas, faire fléchir la loi, c'est seulement lorsque *l'innocent peut en profiter*. — Le sénat a prononcé l'ordre du jour.

Une des friandises de la vie parisienne au printemps, c'est l'ouverture de l'exposition de la *Société centrale d'horticulture* dont S. E. M. le comte de Morny est président, et qui compte pour dames patronnesses toutes les belles dames ou les grandes dames de Paris. Cette inauguration a eu lieu samedi dernier avec beaucoup d'éclat au palais de l'Industrie; LL. MM. ont honoré l'exposition de leur présence. Elles se sont arrêtées, guidées par M. de Morny, devant les particularités les plus remarquables. L'Impératrice a beaucoup admiré deux rares expositions d'orchidées, la plupart épiphytes, c'est-à-dire vivant plutôt d'air que d'emprunts à la substance terrestre.

Une locution habituelle est celle-ci : *Glorieux comme un paon*. Le bien fondé de cette locution saute aux yeux des visiteurs de l'exposition d'horticulture, à l'extrémité occidentale, où un treillageur a aligné des cages de tout format. L'une d'elles contient un paon blanc lequel, dès qu'à midi les visiteurs arrivent, ouvre son immense queue en éventail, qui remplit toute la cage, ce qui le contraint de rester immobile et dans une attitude qu'on peut supposer fort gênante! Mais la joie d'être regardé de la foule des curieux qui se pressent autour de la cage, soutient probablement les forces, et alimente la patience de l'oiseau de Junon, qui sait peut-être que Voltaire l'a chanté :

> « .... Dieu se plut à créer
> Le paon pour étaler l'iris de son plumage! »

Le vaniteux reste ainsi, regardant superbement ceux qui le regardent, presque immobile, son éventail épanoui, jusqu'à la retraite du public. Alors on dit qu'il est si fatigué, qu'il tombe affaissé et s'endort sans songer même à manger!

Revenons à l'exposition florale. Ne pourrait-on pas obtenir de MM. les horticulteurs, jardiniers, pépiniéristes, d'abdiquer, au moins partiellement, leurs prétentions grecques ou latines, et d'indiquer, à côté des appellations scientifiques et souvent barbares, le nom vulgaire, usuel de la plante ou de la fleur? Sans doute *Phalænopsis grandiflora*, *Saccolabium curviflorum*, *Epidendrum macrochilum roseum*, pour les orchidées, — *Warscewiczioide* ou *Musæfolia rotundifolia*, pour les azaleas; — *Spirea subpaniculata*, *Aralia Ehrenbergii*, *et Ceanothus-delilianus* sont fort jolis à donner à je ne saurais préciser quelles importations nouvelles... Mais n'est-il pas certain que par de pareils baptêmes, qui déroutent toute mémoire, on nuit singulièrement à cette science aimable de la botanique, qu'on s'efforce tant, par ailleurs, de vulgariser?

Et comment trouvez-vous ces noms donnés aux plantes ou arbustes dont suit la description?

Pour une variété de glaïeul rustique :

Madame Julie de Courtray : *taille moyenne, blanc maculé, le chevelu clair, odeur fade.*

Docteur Andry (variété de Palmachristi ou Ricin), *tige très longue, à base torse, croissance maladive jusqu'en août, demande à être très-arrosé le soir.*

Les sœurs Nizier (variété de Pélargonium), *arbustes nains, teinte saumon, larges ombrelles...*

Mademoiselle Thérèse Douillard (variété de Rose), *très-pâle, à tronc épineux, forte odeur, doit être fortement baignée de teinture d'aloës, à cause des pucerons.*

Comme les amateurs doivent être flattés des assimilations qu'offrent les galanteries de MM. les pépiniéristes!

Nous trouvons quelques particularités curieuses dans un document financier tout récent: le rapport de M. Emile Péreire aux actionnaires de la compagnie immobilière de Paris. Ces particularités nous semblent de nature à intéresser nos lecteurs, et ce serait bien le cas de dire que « nous prenons notre bien où nous le trouvons, » si cette exclamation de Molière n'avait pas été détournée de son vrai sens par ceux qui ont voulu y voir un esprit de pillage, tandis qu'il ne s'agissait évidemment que d'une pensée de récupération.

L'hôtel du *Louvre* a encaissé, pendant l'année 1861, une recette monstre de 2 millions 500,000 fr. — dont plus d'un *million* de bénéfices nets! Ce qui offre plus de dix-neuf pour cent du capital employé, — et cela, malgré l'absence, la fuite des Américains, qui étaient un des grands éléments de la clientèle de cette colossale hôtellerie des deux mondes.

L'hôtel de la *Paix*, sur lequel on a tant écrit d'erreurs qui n'ont pu être démenties avant l'apparition de ce document officiel, ce bâtiment, le plus vaste qui soit au monde, occupant le triangle formé par le boulevard des Capucines, la rue de Rouen et la rue Mogador, recouvre une superficie de terrain de 8,500 mètres de plus que celle de l'hôtel du Louvre, qui forme un îlot détaché sur quatre façades de rues.

Cet immense amas de constructions a été miraculeusement effectué en *onze mois* (!!!). Il est juste de nommer l'architecte qui a accompli ce tour de force sans précédent : c'est M. Armand.

L'exploitation de ce caravanserail sans rival, même en Amérique, va commencer le mois prochain.

A l'angle de la rue Mogador et du boulevard, la maison qui, commencée en décembre dernier, est déjà prête à recevoir les combles, est bâtie sur les plans adoptés par le *Jockey club* pour une location du premier étage, avec bail de trente ans. La concentration de ces édifices sur la partie la plus importante du boulevard, ce voisinage d'un club fameux, d'un hôtel ouvert aux étrangers opulents, entourés de constructions de grand style, le tout dominé par le vaste Opéra qui va faire face à la rue de la Paix, tout annonce que ce quartier deviendra rapidement le centre d'un luxe encore sans exemple à Paris!

Il paraît deux fois par mois, depuis le commencement de l'année courante, un recueil intitulé : *l'Amateur d'autographes*. L'éditeur est M. Gabriel Chavaray, frère du fameux marchand et expert en autographes. Ce recueil est très-intéressant, et nous aurons parfois à lui faire de curieux emprunts. La petite moisson peut même commencer aujourd'hui par quelques faits. Nous y voyons, par exemple, qu'une lettre de l'Arioste a été vendue 360 fr., et une de Lesage, le Boulonnais, auteur de *Gil Blas*, 550 fr.! — La lettre de Balzac traitant de sa propre biographie, et dont nous avons récemment donné un extrait, a été payée 62 fr. par M. Jules Sandeau. — Une lettre dans laquelle Goëthe remercie Louis XVIII de l'avoir nommé officier de la Légion d'honneur, 57 fr. (commission du célèbre compositeur francfortois Ferdinand Hiller). — Une signature de Labruyère, 60 fr. — Une lettre des plus cyniques de Fréron, 51 fr. (à M. Charles Monselet, son récent historien au *Constitutionnel*).

On ne s'imagine pas ce que souffrent dans leur amour-propre — quelque chose qu'il ne faut pas confondre avec la dignité, car celle-ci est une qualité, tandis que l'autre est, le plus souvent, un défaut — certaines femmes du monde, aspirant sans cesse à escalader des cieux défendus! C'est la constante application de cette pensée d'une comédie moderne qu'on nous excusera de citer : « La société actuelle est comme une sorte d'échelle, où chacun, de son niveau, regarde au-dessus de soi pour envier... et au-dessous pour dédaigner! De chaque échelon on s'efforce d'attirer l'attention de qui vous domine... et le mépris, les dédains qu'on en reçoit, on les rend aux inférieurs, pour se consoler et se venger! » En effet, la préoccupation qui tient en continuelle agitation l'esprit d'une foule de femmes est de se mêler aux personnes plus riches, plus nobles, plus haut placées qu'elles-mêmes, — et de se défendre contre des aspirations semblables, dont elles sont l'objet de la part de plus médiocres vanités.

Depuis une quinzaine de jours, ces aspirations sont tout particulièrement en jeu au sujet des *Matinées* de lady Cowley, ambassadrice d'Angleterre. S. E. a eu l'idée d'ouvrir de nouveau le beau jardin de l'hôtel qui porte au fronton de son portail du faubourg Saint-Honoré les armes de trois royaumes, lesquelles se reproduisent aussi sur un des piliers de la grille, du côté des Champs-Élysées. De trois à six heures de l'après-midi, une excellente musique, installée dans un massif, répand dans l'air, tout chargé de parfums printaniers, des harmonies dont la douceur est calculée de façon à ne pas troubler les conversations. De vastes corbeilles de rhododendrums fleuris dans toutes les dégradations du violet au lilas presque blanc, de verveines multicolores, de roses précoces, de pensées colossales, de myosotis, de fuchsias, de phlox et surtout d'admirables variétés d'azaléas, toutes les fleurs enfin déjà possibles ou presque impossibles, sont multipliées sous les yeux des promeneurs... car c'est une réception ambulante. Des siéges sont disséminés dans le jardin, et les groupes se forment çà et là; on se quitte, on se retrouve... et l'endroit où l'on se retrouve peut-être le plus souvent, c'est le buffet, qui se répète sur plusieurs points, et offre, en outre de ses rafraîchissements de saison, les solidités suffisantes au *lunch* chéri des belles et vaporeuses Anglaises... et qui ne déplaît pas non plus aux Parisiennes, belles ou non.

Ces matinées en plein air, où se rencontre toute la haute société française et étrangère, sont donc extrêmement recherchées, et beaucoup de femmes qui n'y sont pas invitées, pour ainsi dire de droit, se donnent un mal extrême pour y être admises par faveur. Il y aurait plusieurs particularités, divers épisodes à citer... mais, ce qui est plus convenable

qu'il ne serait piquant de les révéler, — c'est de se taire!

On parle de matinées analogues deux fois par semaine, dans un grand hôtel voisin, dont le jardin contient quelques merveilles de végétation persistante, presques rivales des fameux *Pinsapo*, *Wellingtonia*, et *Cèdre-déodora*, que possède M. Garf... dans son admirable villa dite le *Caprice*, à Auteuil. Là aussi, dans cet hôtel dont nous ne devons pas encore révéler le nom, pour épargner à son propriétaire l'importunité des requêtes d'admission, l'assaut des postulantes, on fera de la musique, il y aura buffet, — et on parle même d'un spectacle diurne! Mais, certaines circonstances, que bon nombre de nos lecteurs mondains comprendront, nous autorisent à dire — qu'il faudra le voir pour le croire!

Nous arrêtons la grande mécanique qui tire le journal pour glisser ici, à toute vapeur, un post-scriptum sur la seconde représentation de *Henri III et sa Cour*, donné à l'hôtel Sellière (ancien hôtel Hope) au profit de la *Société des amis de l'enfance*. On sait que des gens du monde, et du plus grand, s'étaient chargés de l'interprétation d'un ouvrage évidemment choisi à cause du grand nombre de personnages qu'il contient, et qui offrait ainsi à beaucoup de marquis, de comtes, de vicomtes, — l'occasion de témoigner leur zèle pour la charité, et de faire preuve de talent... et de mollets.—L'étoile du soir en question était la jeune comtesse Ed. de Pourtalès, dont la rare beauté est presque sans rivale à Paris, et qui éclatait là de toute sa personne, bien inutilement *diamantée*! — Le marquis de Mornay, qui remplissait avec une grande élégance et beaucoup de grâce et de finesse le rôle de l'efféminé Henri III, a malheureusement dû abandonner la représentation au deuxième acte, malade à pouvoir à peine se soutenir hors du lit, d'où il s'était levé à la dernière heure, pour essayer de ne pas faire manquer la représentation si bien menée à fin la veille. — M. Maurice Cottier, dans le rôle de l'astrologue Côme Ruggieri, a joué comme un artiste de profession, et un excellent artiste. — Nous devons en dire autant de M. le comte Grabowski, chargé, mais non accablé, du rude rôle du duc de Guise, l'homme au gantelet d'acier. Sa sévère prestance, son puissant organe et sa pénétrante diction ont parfaitement interprété le personnage, rendu plus effrayant ainsi pour l'aimable Saint-Mégrin, — joué avec beaucoup de distinction et de feu par le vicomte de Magnieu. — MM. de la Girennerie, de Foucaucourt, de Ganay (comte et vicomte), de Mornay-Soult, de Choiseul, de l'Espine, de Canclaux, Philippe et Maurice Laffitte, de Miramon, Goffin, Em. Rocher, de la Trémouille, — tous acteurs plus ou moins titrés, depuis le duché jusqu'à la baronnie, — ont fait, à des degrés proportionnés à l'importance de leurs rôles, preuve d'élégance, de sûreté, et, enfin, d'intelligence, ce qui est le moins nécessaire à dire! Le marquis de Miramon, que l'indisposition du marquis de Mornay fit brusquement passer du justaucorps de *du Halde*, dans le pourpoint fleurdelisé du Roi, a lu le rôle d'une façon surprenante pour une improvisation pareille. Le public bienveillant et distingué, venu là à vingt francs par tête, s'est ainsi en partie consolé de la retraite violente du marquis *Henri III* de Mornay

Maintenant, s'il fallait absolument dire, qu'en dehors de cette curieuse interprétation mondaine et fastueuse, la pièce a diverti... je supplierais qu'on me permette un tout autre mot, plus sincère et conséquemment moins flatteur! Cet *Henri III et sa Cour* ont bien vieilli depuis 1829, alors que la pièce prenait part à la révolution romantique, et valait à son auteur, la veille simple commis au Palais-Royal, la place de bibliothécaire du duc d'Orléans.

Le second et le quatrième acte, tout remplis de politique, sont particulièrement d'un ennui irrésistible... Mais il faut faire à la pièce ce qu'elle a si brillamment servi à faire elle-même : c'est-à-dire la *Charité*, en nous bornant à dire que, du concours si louable et si heureux de tout ce haut personnel mondain, *faubourg saint-germanesque*, il est résulté une recette de 20,000 fr., ce qui est superbe! Sans compter le double de cette somme dépensée par les 22 personnages du drame, et dont une bonne partie est allée se distribuer dans les ateliers d'une célèbre faiseuse, qui a si brillamment et si exactement habillé tous ces seigneurs. — On parle déjà de recommencer l'affaire à l'automne prochain, par un autre choix, bien entendu.

Il y a un mot spirituel d'un peintre qui s'est trouvé abordé par un Empereur. Est-ce en Autriche? en Russie? au Brésil? en Turquie? S'agit-il de la Chine, de l'empire des Birmans, ou de celui du Grand Mogol? — Mais, monsieur, dira-t-on, il n'y a plus d'empereur en Mongolie, et les descendants de Tamerlan obéissent à l'Angleterre! Quant aux Birmans, là encore les Anglais... — Eh bien mettons que l'affaire se passe en Europe, et qu'il s'agisse d'un des quatre Empereurs qui y règnent — et gouvernent! J'arrive au mot.

L'empereur dont il s'agit, catholique, chismatique ou mahométan, je ne sais! — aborde le peintre qu'il rencontre dans une fête donnée par une princesse impériale, et l'interroge sur... Ah! sur quoi? voilà le secret, tel est le mystère, ici gît l'impénétrable! On suppose pourtant qu'il ne s'agissait ni de l'expédition du Mexique, ni des *Jeudis de madame Charbonneau*.

Quoi qu'il en soit, grand émoi dans le salon, parmi les amis ou les ennemis du peintre, « les flatteurs, les courtisans » (vieux style!) Les curieux qui sont de tous les temps, regardent, observent, chuchotent — et lorsque l'empereur... d'Autriche (peut-être!) quitte l'artiste, celui-ci est soudain assailli par le flot de gens contournés autour de lui en points d'interrogation : que voulait le Czar? que vous a dit Sa Hautesse! Quel honneur et quel bonheur pour vous! Sa Majesté avait l'air très-aimable! Vous voilà en grande faveur! S'agit-il de peinture pour *Saint Isaac*? pour le *Harem*? pour le palais de *Shœnbrunn*? dites-nous donc enfin ce que voulait l'Empereur?

« — Il voulait... — articule le peintre, et tout aussitôt les cous se tendent, les oreilles se dilatent les yeux s'écarquillent...

» — Il voulait quoi? — murmura tout haletant de curiosité un rival ravagé de jalousie.

» — Eh bien, il voulait... m'emprunter de l'argent !! »

Dépistés par cette énormité, cette saillie, les curieux rouges de dépit, et les rivaux pâles d'envie, cherchent encore ce que — le vaincu de Balaclava — ou celui de Silistrie — ou celui de l'Herzégovine, — ou peut-être enfin le vainqueur de Solferino... (car il s'agit pour sûr de l'un de ces quatre empereurs!) a pu dire si obligeamment au peintre *Giroff*, ou *Giraudstein*, ou peut-être *Giraud-Effendi*.., si par hasard ce n'est pas Giraud tout court!

La femme du monde qui a fait une sympathique renommée au pseudonyme de *Henriette Browne* adopté par son pinceau plein de délicatesse et de sentiment, — madame Jules de Saux, — femme d'un haut fonctionnaire au ministère d'Etat, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, madame la comtesse de Bouteiller. Le *Journal des Débats* dit à ce propos que « des artistes et des hommes de lettres s'étaient joints au cortége nombreux de ses amis, témoignage délicat de sympathique intérêt envers une jeune femme désolée, dont le talent hors ligne et le succès populaire étaient le juste orgueil de sa mère. »

Autre mort : une jeune femme de vingt ans, mariée depuis vingt jours!

C'était la fille aînée du baron Gustaff Wappers, premier peintre du roi des Belges, ancien directeur de l'Académie d'Anvers, fixé à Paris depuis quelques années, où ses tableaux, ses portraits obtiennent beaucoup de succès. Cette jeune fille, qui était une grande beauté et un grand cœur, épousait, il y a quelques semaines, un jeune propriétaire de Rennes, M. Roussin-Elias, qui l'adorait. On fait une promenade dans la forêt de Fontainebleau, elle a froid... elle rentre grelottante, on n'a que le temps de la rapporter à Paris, où elle meurt en quelques heures. Toute la maison est folle de douleur!

M. Emile de Girardin ayant abandonné, pour faire place aux constructions nouvelles, la célèbre tragédie de pierres qu'il habita pendant plus de quinze ans à l'angle des Champs-Elysées et de la rue de Chaillot, attendait à Enghien, à Bade ou avenue Gabrielle, l'achèvement de l'hôtel qu'il faisait construire dans un des rayons de la place de l'Etoile, appelé boulevard du Roi de Rome, lequel se dirige vers Passy, à gauche de l'avenue de Saint-Cloud. Depuis quelques jours l'illustre publiciste a pu prendre possession de cette résidence, — qui est une des originalités élégantes ou somptueuses de la capitale.

Cette originalité consiste particulièrement en un immense salon, véritable galerie de fêtes, qui rappelle, pour les dimensions, et aussi pour la décoration, la fameuse galerie d'Apollon du Louvre. A côté, une autre pièce d'un aspect original et tout à part, sert de bibliothèque. Etroite et longue, abondamment éclairée par en haut, de droite et de gauche de cette pièce s'étendent des rayons qui ne s'élèvent pas au-dessus de la portée de la main. Une belle statue en marbre, de Pradier, grande comme nature, — *Pandore* ou *Phryné*, — est dressée sur un piédestal mobile, la découpant en sombre dans le cadre lumineux d'une fenêtre du boulevard. Entre cette bibliothèque et ce salon se trouve le cabinet de travail de M. Emile de Girardin. La salle à manger, d'un haut style, dans le goût du grand siècle, avec percée en ciel peint, trouve son accès sous le vestibule, et est reliée à tous les services situés en sous-sol.

Au premier étage est l'appartement de famille, genre Louis XV, blanc sur gris, riche de lignes, simple de tons. A l'extrémité qui domine la cour de l'hôtel se trouvent les deux petites pièces où se réfugie le maître de cette belle résidence, que la prospérité a laissé aussi simple de goûts qu'il l'était à l'époque de ses premiers combats pour la fortune et pour la célébrité. L'architecte avait préparé là une chambre à coucher avec son cabinet de toilette, le tout ayant accès sur le vaste couloir qui relie toutes les chambres. M. de Girardin a tout bonnement mis son lit dans le cabinet, et son bureau dans la chambre. Le lit est en fer, le bureau est en acajou! Rien de plus simple. Un immense cartonnier, de ce même acajou bourgeois, contient les papiers de toute espèce d'un homme qui a, pendant trente ans, joué un des rôles actifs et retentissants de la société moderne, — comme publiciste, duelliste, député, industriel, — comme maître d'un des plus prestigieux salons de Paris, et époux d'une femme illustre, dans le rayonnement de laquelle il sut n'être jamais effacé, au contraire! l'hôte (actif ou passif) de toutes les illustrations du jour — et enfin, comme ami particulier d'un Prince d'une très-haute intelligence, qui, à ses heures sénatoriales, occupe toute l'Europe.

Ce cartonnier... quel trésor! Je sais des gens qui en donneraient bien cent mille écus. On dit que M. de Girardin n'a ni déchiré ni brûlé une seule lettre, depuis qu'il est mêlé à la vie politique, littéraire ou industrielle : la vie des intérêts en lutte, des passions de tout genre, des ambitions et des déceptions. Tout est à sa place alphabétique, à sa chronologie; les copies des lettres répondues sont annexées. Combien de mains voudraient reprendre ou pouvoir racheter ce qui est fixé là, au milieu de particularités, de documents de toutes sortes sur trois gouvernements, sur des milliers de gens, sur une succession d'événements la plupart si imprévus! Et il est quelqu'un dans la littérature, qui, dit-on, s'imagine être en situation d'écrire les *Mémoires du temps!* Ce serait à M. de Girardin de dicter ce livre si vif, annales éclectiques des trente années qui forment le tiers de ce puissant dix-neuvième siècle, si rempli de bizarreries, de choses étranges, d'éclatantes personnalités, de faits imprévus, de coups de foudre, de changements à vue, de merveilleuses invraisemblances, — et de stupeurs! Ce fameux cartonnier, qui envahit tout un côté de la chambre à coucher, transformée en cabinet de travail tendu d'un simple papier gris-de-lin, est, avec ce bureau, où désormais l'hôte célèbre du lieu ne travaille guère, le seul meuble qui y soit. D'objets d'art, pas l'ombre... C'est stoïque, austère, nu! Si fait, pourtant : il y a deux cadres qui se font vis-à-vis, — curieuse oasis où se rejette, se complaît le regard, au milieu des steppes de ces grands murs vides en leur gris mélancolique. L'un est un dessin d'après une tête de Greuze; la peinture représentait une belle jeune femme: la mère de M. Emile de Girardin. Une tendre lettre de la morte à son tout jeune fils est placée sous l'image. — L'autre cadre offre un portrait grand comme nature : celui d'un des plus chers amis de l'écrivain éminent, le docteur (et comte!) Cabarrus. Ce dessin est l'œuvre du fameux anglo-français Alfred Dorsay, si regrettablement, si brusquement mort, il y a cinq ans. — Certes, il y a des gens qui ne s'attendraient pas à trouver ces deux images sentimentales chez ce réformateur social, ce philosophe stoïque, chez cet esprit d'une si indépendante vigueur! On s'imagine assez communément que la lutte au milieu des passions politiques et des intérêts matériels, que les illusions qui s'y envolent et les déceptions qui s'y soulèvent bronzent le cœur qu'elles ont *brisé*. C'est un peu la règle! Ici s'offre pourtant une exception, imprévue de ceux qui ne savent pas tout ce qu'il peut y avoir de grâce, de simplicité et de charme obstinément juvénil dans ce grand esprit assouvi, mais non blasé.

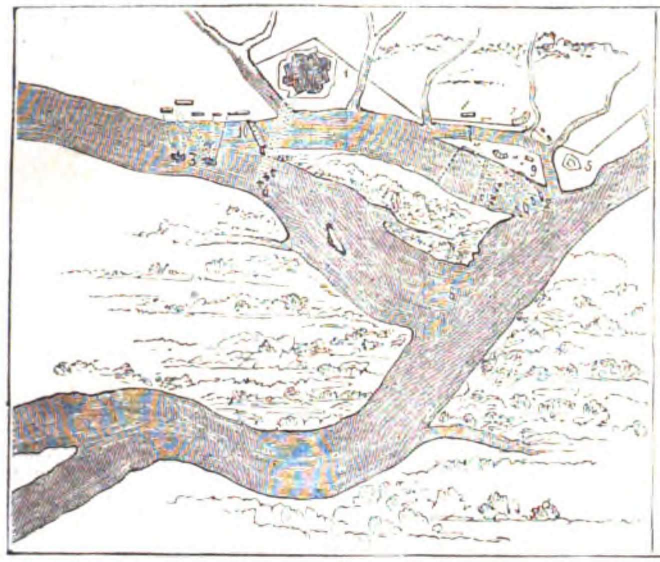
Aujourd'hui M. Emile de Girardin est oisif; il se recueille; il observe, il étudie, — il attend.

JULES LECOMTE.

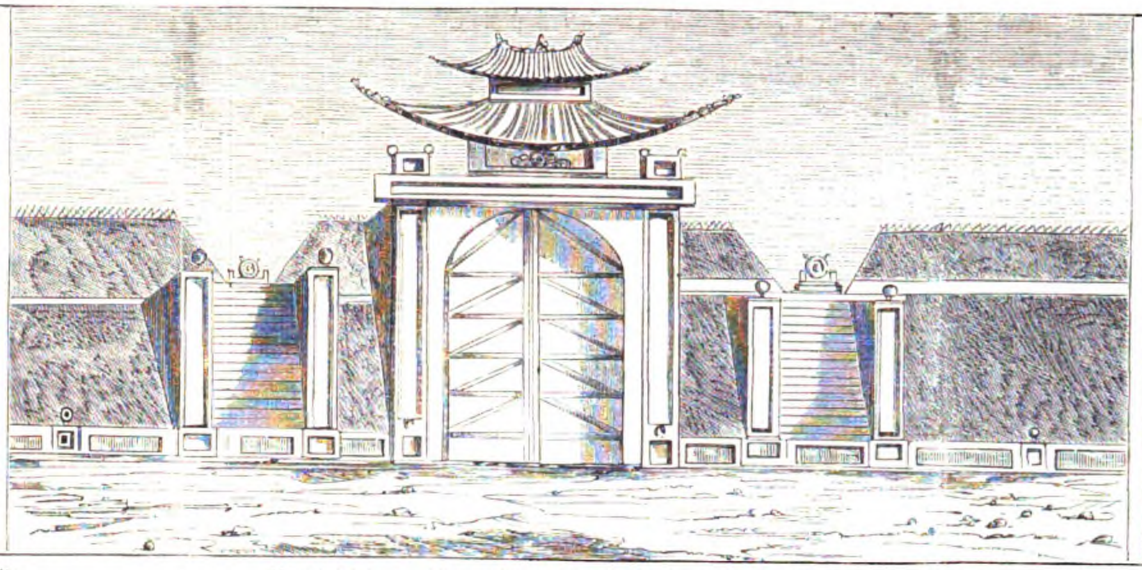


1. Fort Jackson, 90 canons. — 2. Fort Saint-Philip, 85 canons. — 3. Batteries flanquantes, 23 canons. — 4. Camp des troupés du Sud. — 5. Barrage avec chaîne maintenu par des pontons. — 6 Vapeur stav (confédéré). — 7. Bâtiments de commerce. 8. Phœnix (vapeur de guerre du nord). — 9. Batteries flanquantes du fort Jackson. — 10. Batterie de revers de 28 canons. — 11. West-Bay.

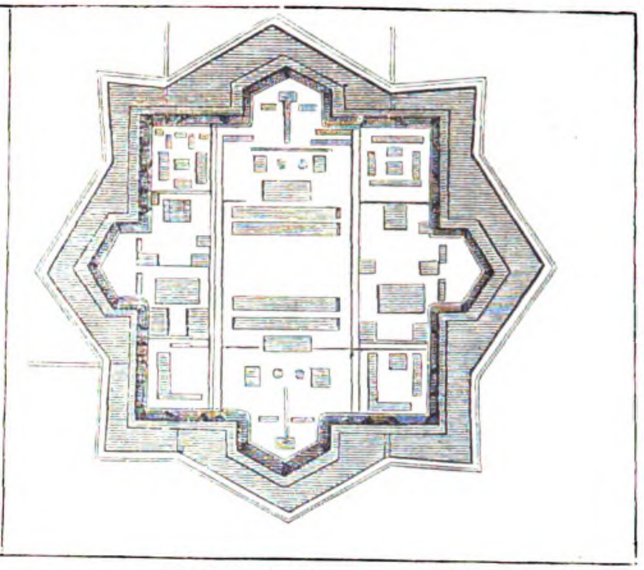
GUERRE D'AMÉRIQUE. — Bombardement des forts Jackson et Saint-Philippe, sur le Missisipi.



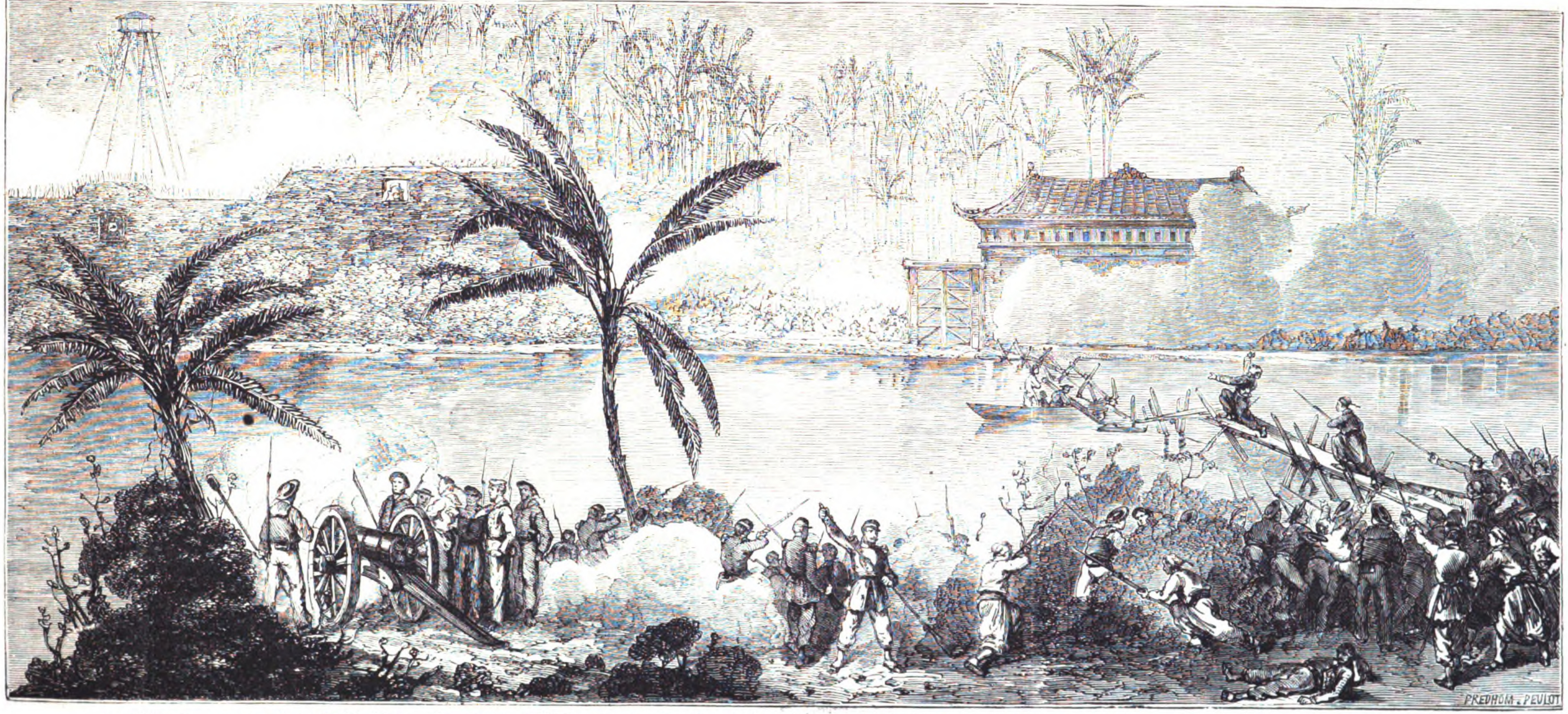
Plan de l'attaque et de la prise de la citadelle de Ving-Luong (¹).



Vue intérieure d'une des portes de la citadelle de Ving-Luong.



Citadelle de Ving-Luong.



Expédition franco-espagnole en Cochinchine. — La colonne expéditionnaire, sous les ordres du lieutenant-colonel Reboul, passe la rivière et s'empare d'un des forts défendant les approches de la citadelle de Vinh-Luong, le 22 mars. (Croquis envoyés par M. H. Lugeol, aide-de-camp du commandant de Saigon.)

(¹) 1. Ville et citadelle de Vinh Luong. — 2, 4 Canonnières. — 5, 7, 9. Forts et batteries.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Bombardement et reddition des forts Jackson et Saint-Philippe, sur le Mississipi. — Les dernières nouvelles du Mexique. — Les deux routes de Vera-Cruz à Mexico.

La Nouvelle-Orléans est le grand marché commercial et financier du Sud. Les fédéraux avaient donc un double intérêt à réoccuper cette métropole, d'où les esclavagistes tiraient leurs principales ressources, et d'où les manufacturiers de l'Amérique et de l'Europe ne pouvaient plus tirer depuis un an une seule balle de coton.

Quatre forts constituaient les principales défenses de la Nouvelle-Orléans : les forts Jackson et Saint-Philippe sur le Mississipi, le fort Pike à l'entrée du lac Pontchartrain, le fort Livingston à l'entrée de la baie de Barataria. Les Louisianais prétendaient avoir construit deux batteries flottantes blindées, qui devaient surpasser le *Merrimac* en puissance, et sept canonnières non cuirassées.

Mais à l'exception de quelques bateaux à vapeur, peu redoutables, portant quatre canons, on n'a vu aucun de ces terribles navires concourir à la défense de la ville. Le *Manassas*, qui, six mois auparavant, avait remporté un demi-succès sur l'escadre fédérale de blocus, ne s'est pas montré. Les confédérés s'étaient sans doute trompés eux-mêmes sur la puissance de leurs machines de guerre; peut-être même ces machines n'ont-elles jamais existé.

Le fort Jackson construit sur la rive droite du Mississipi, à vingt-cinq milles de l'entrée des passes et à soixante-dix milles au-dessous de la Nouvelle-Orléans, était armé de quatre-vingt-dix canons, et constituait la principale défense.

Commencé en 1820, il ne fut terminé qu'en 1830, et le général Beauregard qui avait dirigé les derniers travaux, avait prétendu dès cette époque que ce fort pourrait à lui seul défier les marines réunies du monde entier et les empêcher de remonter le fleuve.

Le fort Saint-Philippe, situé exactement en face, sur la rive gauche, est beaucoup plus ancien. Les Anglais le bombardèrent sans succès en 1815. Mais ils ne connaissaient pas alors la toute-puissance de la vapeur qui permet aujourd'hui aux navires de choisir leur position et de lutter à la fois contre le vent et contre le courant.

Le Mississipi n'a en cet endroit qu'un demi-mille de large (804 mètres), ce qui avait permis aux confédérés de tendre d'une rive à l'autre, un peu au-dessous des forts, plusieurs chaînes énormes. Ces chaînes étaient maintenues au niveau de l'eau par de petits bateaux, et leurs extrémités reposaient sur des radeaux solidement fixés au rivage. Les confédérés affirmaient qu'aucun navire, ayant déjà à vaincre la résistance qu'offre un courant de sept kilomètres à l'heure, et exposé à courte portée au feu de leurs canons, ne pourrait forcer le passage.

Les fédéraux faisaient depuis six mois de grands préparatifs d'attaque. L'île aux Vaisseaux avait été transformée en un immense arsenal rempli d'armes, de munitions et de vivres. L'attaque de la Nouvelle-Orléans devait coïncider avec le siége d'Yorktown et avec les coups de main hardis exécutés par le général Mitchel dans le nord de l'Alabama. Le gouvernement du sud était ainsi obligé de diviser ses forces.

Le 13 avril, vers quatre heures, la flotte du commodore Farragut s'engagea dans les passes du Mississipi. Cette flotte se composait des steamers *Hartford*, *Brooklyn*, *Richmond*, *Mississipi*, *Varuna*, *Pensacola*, *Oneida*, *Iroquois*; des canonnières *Westfield*, *Katahdin*, *Pinola*, *Cayuga*, *Clifton*, *Itaska*, *Kennebec*, *Kanawha*, *Sciota*, *Miami*, *Owasco*, *Winona*, *Wissahickon*, *Kineo*, *Kittatinny*, *Harriett-Lane*, et vingt et une bombarbes armées chacune d'un mortier et de deux canons.

Le commodore Farragut avait donc sous ses ordres quarante-six navires, portant deux cent quatre-vingt-six canons et vingt et un mortiers.

Le bombardement commença vers midi, et fut continué le lendemain et les jours suivants, presque sans interruption.

Le général en chef du département militaire de la Louisiane écrivait, le 23 avril, au général Duncan, qui commandait le fort Jackson :

« Dites à vos hommes que leur conduite héroïque pendant l'un des plus terribles bombardements dont l'histoire fasse mention, leur vaut une admiration et une sympathie générales. Leurs parents et leurs amis ont une confiance aveugle dans leur habileté et dans leur invincible courage. »

Le général Duncan répondait :

« Le bombardement continue. Plusieurs fois nos canons en barbette ont été démontés. Nous réparons de notre mieux nos dommages. Vingt-cinq mille bombes ont été lancées par les fédéraux depuis dix jours; mille environ sont tombées dans le fort. »

Ces lettres témoignent de l'acharnement avec lequel la lutte a été poursuivie pendant dix jours. Le 23, dans l'après-midi, une canonnière réussit à forcer le passage, et le lendemain, après un engagement des plus vifs, presque toute la flotte dépassa le fort Jackson. Une canonnière a été coulée et une autre a dû être abandonnée.

Le fort Jackson, pris entre deux feux, n'aurait pu résister longtemps; mais le commodore Farragut continua sa course et ne s'arrêta que devant la Nouvelle-Orléans, qu'il fit occuper par un bataillon de soldats de marine.

Les forts Jackson et Saint-Philippe se sont rendus le 1er mai.

En même temps que le commodore Farragut remontait le Mississipi, le général Butler pénétrait dans le lac Pontchartrain, après avoir détruit les forts peu redoutables qui en défendaient l'entrée. Les Louisianais ont incendié eux-mêmes les canonnières qu'ils avaient armées dans le lac, et le général Butler a débarqué sans opposition avec son corps d'armée à Lakeport.

Une crue extraordinaire du Mississipi et de tous ses affluents retarde les opérations militaires dans la vallée du sud-ouest. Les eaux du fleuve sont plus hautes qu'on ne les avait jamais vues. L'inondation est générale. Un grand nombre de maisons ont été emportées et des familles entières ont disparu. On redoute de grands désastres dans l'État du Mississipi et dans la Louisiane.

Les dernières nouvelles du Mexique offrent un vif intérêt. Les Espagnols et les Anglais se sont retirés, et les Français marchent seuls sur Mexico. Le corps expéditionnaire, conduit par le général Lorencez et par le vice-amiral Jurien de la Gravière, est entré le 18 avril à Orizaba, après un engagement heureux de cavalerie. L'armée mexicaine s'était retirée.

Nous donnons une carte composée d'après les documents de l'état-major, sur laquelle on pourra suivre la marche des troupes françaises.

Deux routes conduisent de Vera-Cruz à Mexico, l'une passant par Jalapa, à droite, l'autre par Orizaba, à gauche. La première, désignée sous le nom de vieille route, est aujourd'hui presque abandonnée; la seconde est plus courte et mieux entretenue. C'est celle que suit l'armée française.

Jalapa et Orizaba sont à treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L'espace compris entre Vera-Cruz et ces deux villes appartient à la région de la Terre-Chaude (Tierra Caliente), où l'on trouve toutes les cultures tropicales. Après Jalapa et Orizaba, et à mesure que l'on s'élève, la température s'abaisse. La végétation change d'aspect et l'on retrouve bientôt les productions de l'Europe. Jusqu'à Puebla, pendant un trajet de 120 kilomètres, on ne rencontre plus de villes et le pays offre peu de ressources. La terre tout imprégnée de sels est aride et l'eau est de mauvaise qualité, ce qui a fait donner à cette région le nom de mauvais pays.

Puebla, située sur le plateau d'Anahuac, à 2,180 mètres au-dessus de la mer, était une ville autrefois très-florissante, et qui compte encore aujourd'hui soixante-dix mille habitants. L'État dont elle est la capitale n'est cultivé que dans sa partie montagneuse. Partout ailleurs, malgré la merveilleuse fertilité du sol, l'œil ne découvre que des solitudes incultes. Les mines d'or et d'argent sont presque toutes abandonnées. Les indigènes ont disparu. On ne retrouve que les restes de deux tribus, les Tlapaniques, dans les environs de Tlapa, et les Totonaques, dans les environs de Zocatlan.

Cholula, la principale ville après Puebla, avait quarante mille maisons avant l'arrivée des Espagnols, et possédait autant de temples qu'il y a de jours dans l'année. On y voit encore une pyramide en ruine, consacrée à Quetzalcoatl, le dieu de l'air et du mystère dans la mythologie mexicaine.

C'est dans l'État de Puebla, traversé par les hautes Cordilières d'Anahuac, que se trouve le volcan encore fumant du Popocatepetl, l'une des plus hautes montagnes du globe, à 5,400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La distance de Puebla à Mexico est de 150 kilomètres.

En descendant le versant méridional de la chaîne

FEUILLETON

PÈRE CAMARADE[1]

(Suite et fin.)

Mais je l'interrompis de nouveau, et je dis :

— Elle vous aime; elle n'a jamais cessé de vous aimer.

Le sang monta à ses joues, qui, l'instant d'après redevinrent plus pâles. Il changea ainsi plusieurs fois de couleur. Je voyais à découvert le combat qui se livrait en lui entre le bien et le mal.

— Venez ici, Roger, me dit-il enfin à voix basse.

Il m'assit sur le divan à côté de lui.

— Moi aussi, je l'aime, reprit-il avec une sorte de honte. J'ai essayé de ne l'aimer plus; jamais je n'aimerai qu'elle... Pensez-vous que je mente ou que je raille ?... Tenez !

Sa main quitta brusquement sa cachette. C'était bien un portrait qu'il tenait et c'était le portrait de ma mère.

Je me jetai à son cou avec une effusion que je n'avais jamais connue. Il était ému, très-sincèrement ému; il me rendit mon étreinte de tout son cœur.

Ici, rire de madame la marquise. Mon père se redressa.

— Venez-vous donc de la part de madame la comtesse, Roger? me demanda-t-il affectueusement, mais avec moins de chaleur.

— Non, mon père.

— Alors...

— Je viens de ma part, repris-je d'un ton ferme, je viens vous prier, au nom de mon état dans le monde et au nom de mon bonheur, d'oublier les torts de ma mère, si ma mère a eu des torts, comme je suis allé vers ma mère, la prier de pardonner les fautes de mon père.

— Fautes! répéta-t-il d'un ton d'irritation, torts... Vous faites des différences, monsieur!

— Je sais que ma mère n'a pas commis de fautes et je ne sais pas encore si vous lui donnez sérieusement des torts.

Il avait les yeux sur le portrait.

— Des torts sérieux... murmura-t-il, ce serait une calomnie... des torts... Vous comprendrez cela quand vous aurez l'âge, Roger... Au fond, qu'y avait-il aussi de mon côté?... Remontons-nous au delà du déluge?... Des torts... sérieux... Dieu me préserve de parler ainsi de votre mère, Roger!... Et... madame la comtesse vous a répondu ?

— Qu'elle n'admettait pas qu'on prononçât le mot faute en parlant de son mari devant elle, monsieur.

— C'est vrai, cela! s'écria-t-il; cela doit être vrai! Il n'y a jamais eu au monde un cœur plus généreux ni plus tendre! Roger! écoutez-moi! Je veux aller me jeter à ses genoux...

— Comte, dit la marquise de l'autre côté de la porte, c'est moi, cette fois. Ces messieurs et ces dames n'y peuvent plus tenir...

— Je suis à vous, madame, je suis à vous, répondit précipitamment mon père.

— Roger, reprit-il en se levant, vous voyez... nous continuerons cette conversation-là, mon enfant, j'y tiens... j'y tiens essentiellement.

Ma main se ferma sur son bras.

— Nous achèverons cette conversation-là sur-le-champ ou jamais, mon père, prononçai-je d'une voix assurée et lente.

[1] Voir les nos 255, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 264, 265 et 266.

des montagnes que dominent le Popocatepelt et l'Iztaccihuatl, on aperçoit la vallée de Mexico qui a neuf lieues de l'est à l'ouest et dix-huit lieues du sud au nord. Tout concourt à donner à cette vallée un aspect pittoresque et grandiose. Le lac de Chalco que l'on a en face s'étend jusqu'aux montagnes opposées et ses eaux sont sans cesse sillonnées par une multitude de barques d'Indiens. Enfin l'on aperçoit bientôt à l'extrémité du lac de Texcoco, l'ancienne Ténochtitlan, appelée Mexico par les conquérants.

A part le grand ouvrage de M. de Humboldt, la plupart des auteurs qui ont écrit sur le Mexique, sur le caractère et sur les mœurs de ses habitants, ont laissé dans l'ombre les faits les plus intéressants et se sont étendus longuement sur des détails d'un ordre secondaire. M. Mathieu de Fossey a été plus heureux. Il vient de faire paraître sous ce titre : *Le Mexique*, le livre le plus intéressant et le plus instructif que nous ayons encore lu sur ce pays.

A. MALESPINE.

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

Saïgon, le 28 mars 1862.

Monsieur le directeur,

L'expédition de Cochinchine vient d'obtenir de nouveaux résultats qui donnent une province de plus à la France. Les journaux officiels reproduiront les rapports officiels du commandant en chef; néanmoins je m'empresse de vous communiquer les détails que j'ai pu recueillir.

L'année dernière, à pareille époque, l'amiral Charner, après les beaux succès de Ki-Hoâ, s'emparait de Mitho. La France possédait alors les deux provinces du centre de la basse Cochinchine. Avant de s'avancer plus loin, le commandant en chef voulut organiser et pacifier le pays dont nous venions de nous rendre maîtres en si peu de temps. Ce n'était pas alors une besogne facile : il s'agissait de rétablir une administration dont nous ne connaissions qu'imparfaitement les premiers principes; il s'agissait de rappeler à nous et à la culture les populations des campagnes, qui, depuis deux ans, avaient constamment été employées à faire des fortifications et à servir de coolies à l'armée annamite. Il s'agissait surtout de montrer à ce peuple paisible et doux quelles étaient nos intentions à son égard, et tâcher d'extirper cette crainte, ce respect que les Annamites avaient pour leurs mandarins et leur souverain.

Il fallut donc s'arrêter, et songer d'une manière sérieuse à l'organisation du pays.

Pour en arriver là, il fut nécessaire de créer une assez grande quantité de postes militaires, qui devinrent en même temps des centres administratifs, de parsemer les cours d'eau de croiseurs et de postes flottants, de manière à garder les populations et leur donner aide et protection. Le corps expéditionnaire, déjà affaibli par les expéditions précédentes, eut son effectif très-réduit.

D'un autre côté l'armée annamite, après ses défaites, était frappée de stupeur, et s'était retirée en désordre en partie dans la province de Bien-Hoâ, en partie dans les trois provinces qui avoisinent les bouches du Cambodge. La saison des pluies arriva bientôt et neutralisa presque nos forces, qui ne pouvaient s'engager dans un pays de rizières, complétement noyé sous les eaux, sans courir le risque de perdre beaucoup de monde. La cour de Huë profita de ce moment pour respirer, et envoya des renforts et de nouveaux chefs aux débris de l'armée de Ki-Hoâ.

Voyant que le sort des armes ne lui était pas favorable, elle résolut de s'attaquer aux populations soumises, et voulut par tous les moyens possibles, pillages, incendies, meurtres, faire le vide autour de nous et soulever les populations.

A cause de la saison pluvieuse, il nous était impossible d'accorder une protection et une aide efficaces aux habitants de nos provinces; les mandarins annamites purent manœuvrer à leur aise, et ils nommèrent dans différents endroits de nouveaux fonctionnaires, qui administraient presque à nos côtés leurs anciens districts. La population obéissait à la France et à son ancien souverain. Plusieurs chefs furent saisis et punis. Cela n'arrêtait rien, et les deux citadelles de Bien-Hoâ et de Vinh-Long étaient les grands camps de l'armée annamite et le centre de leur administration. Bien-Hoâ agitait la population de Gia-Dinh, et Vinh-Long celle de Mitho. Au mois de décembre dernier, Bien-Hoâ était en notre pouvoir, et enfin Vinh-Long, attaqué le 22 mars, était pris le 23.

Je regrette de ne pouvoir vous donner tous les détails de l'attaque par mer, je n'ai pu recueillir encore tous les renseignements; j'espère, par le prochain courrier, compléter cette expédition. Dans tous les cas, la colonne expéditionnaire, sous les ordres du colonel Reboul, s'est vaillamment conduite et a triomphé de tous les obstacles amoncelés sur son passage. Cette colonne, composée d'Espagnols, de turcos, d'infanterie de marine, d'un détachement d'artillerie et de génie, débarquait le 20 mars; la nuit suivante elle repoussait les Annamites qui l'avaient attaquée vigoureusement. La reconnaissance faite le 21 montra l'existence de nombreux cours d'eau, de forts et ouvrages défendant les abords de la place. Il fut convenu que le 22, au matin, l'armée passerait la rivière en faisant le mouvement tournant des ouvrages attaqués par les petites canonnières sous les ordres de M. Dol, lieutenant de vaisseau. L'avant-garde trouva le pont coupé et la rive opposée garnie d'ennemis. Grâce à l'énergie d'un officier du plus grand mérite et au sergent Lefaucheux, qui purent se procurer une barque et rétablir le pont, la colonne s'avança à la baïonnette et enleva successivement sept forts ou ouvrages avancés.

De l'autre côté de l'île, les canonnières *Fusée*, *Dragonne* et trois autres petites canonnières, sous les ordres du capitaine de vaisseau Desvaux, s'emparaient de six forts démantelés, après un feu qui avait duré depuis dix heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

La soirée fut employée à rompre les estacades et on se préparait à attaquer la citadelle elle-même le lendemain de très-bonne heure, lorsque, à deux heures du matin, une forte explosion se fit entendre. L'artillerie et le génie se mirent en marche immédiatement et au petit jour pénétrèrent dans la citadelle qui était évacuée; on ne trouva que quelques incendiaires qui mettaient le feu aux monuments; on parvint à arrêter le fléau. Deux grands magasins sur quatre furent détruits. On trouva une grande quantité de munitions et de riz, soixante canons tombèrent en notre pouvoir. Les Annamites purent en emmener douze petits. La pagode royale est un véritable chef-d'œuvre de sculpture.

En terminant le récit de cette belle expédition je ne veux pas oublier de vous signaler la bravoure et le dévouement que la compagnie indigène et les partisans ont montré dans ces journées, conduites par M. le chef de bataillon Loubève, premier aide de camp du commandant en chef. Ces Annamites ont toujours été en avant-garde. Ils ont rétabli les ponts, aidé l'artillerie et donné des preuves de dévouement de toute nature.

L'armée s'est mise en marche pour Micuï, où l'ennemi s'est retiré en amoncelant force obstacles.

Veuillez agréer,

Pour extrait : MAC VERNOLL.

L'Homme orchestre.

« Le son, dit Hegel, agit comme un élément, comme une force de la nature. Le moi n'est pas saisi par tel ou tel point de son existence spirituelle, il est comme enlevé et mis en mouvement tout entier. »

En écrivant cette belle phrase philosophico-harmonique, l'honnête penseur allemand ne songait pas qu'un jour viendrait où sa doctrine, faite de chair et d'os, serait tous les jours exhibée sous les arbres des Champs-Elysées, par l'une des plus humbles individualités parisiennes.

Il se rassit, son trouble était visible.

— Tu comprends, cependant, balbutia-t-il. Il y a des ménagements...

— Je comprends tous les ménagements... Ma mère est en voyage : c'est l'opinion du monde... ma mère revient...

— Sans doute, Roger... dans quelques semaines...

— Aujourd'hui même, mon père.

Il bondit sur le divan :

— Aujourd'hui!... Et comment veux-tu que j'annonce?...

— Je me chargerai volontiers de ce soin..

— Tu es trop jeune! s'écria-t-il. Comprends donc qu'il y aurait cruauté... cruauté!... J'ai pris des engagements moraux...

— Le plus moral, le plus ancien, le plus sacré, est celui au nom duquel je vous parle, mon père.

— Tu joues sur les mots, Roger!... Moral... sans doute... mais tu me prends à la gorge, vois-tu... à la gorge positivement!

Ma mère m'avait dit d'être sans pitié une fois la bataille engagée. La détresse de mon pauvre père me faisait peine à voir, mais je n'y eus point d'égard.

—Mme la comtesse est prévenue, dis-je, et je ne pouvais porter en ligne de compte auprès d'elle des hésitations qui l'auraient légitimement offensée.

— Certes, Roger, certes... je dis assurément... je suis de votre avis... elle a droit... elle a tous les droits... mais quarante-huit heures, voyons, pour y mettre les formes...

— Aujourd'hui, mon père... de deux choses l'une, la comtesse trouvera les portes ouvertes ou fermées...

— Ouvertes! ouvertes!... Mais cette pauvre femme... elle est étrangère, isolée...

— S'il vous plaît d'arriver au grand mot par degré, il est temps d'entamer les préparations.

— Jamais!... le courage me manquerait.

— Me voici pour vous remplacer.

— Impossible!

Je me levai à mon tour. Il me retint d'un regard plein de prière.

— Roger, me dit-il, s'il y avait derrière elle un homme avec une épée, ce serait bien plus facile... Ta mère aurait plus de pitié que toi... mais si elle doit venir, je conçois!... Je conçois!... Qui m'aurait dit hier?... Si tu savais, enfant, comme j'ai été près de me brûler la cervelle!... Ma femme! ma bien-aimée femme!...

Il avait des larmes plein les yeux.

— Fais ce que tu voudras, ajouta-t-il en se recouchant épuisé sur son divan. Je n'en puis plus; je m'en lave les mains, tu as carte blanche... Souviens-toi seulement qu'elle est femme et que tu es gentilhomme.

— Mon père, vous serez content de moi.

Je fus entouré quand je rentrai au salon.

— Mon père m'a chargé de l'excuser prè de vous, mesdames, dis-je avec plus de calme que je n'espérais en trouver dans une circonstance si difficile. Son malaise augmente et il prend un peu de repos.

On causa un instant du malaise de mon père. Au bout de cinq minutes, je m'adossai au manteau de la cheminée, de façon à tenir le milieu du cercle et je repris :

— Nous venons de recevoir une lettre de ma mère.

— Ah! ah! s'écrièrent les vieux amis avec une joyeuse surprise.

Les nouveaux dressèrent l'oreille, plus étonnés encore. Pour eux, ma mère était quelque chose comme Louis XVIII à Mittau, sous le règne de Napoléon Ier; on ne la connaissait même pas. La joue de Mme la marquise devint blême sous son rouge; mais Grandidier qui causait avec elle lui tourna le dos, et ce fut lui qui demanda :

— Quelles nouvelles de madame la comtesse? Bonnes, j'espère, vicomte?

— Excellentes, monsieur le baron, Dieu merci.

— Où est-elle en ce moment? interrogea-t-on encore.

La marquise, immobile et les yeux baissés, avait la force de garder son sourire. Je l'observais. L'avidité avec laquelle elle attendait ma réponse ne se trahissait que par sa pâleur.

Je tirai ma montre lentement.

— A l'heure qu'il est, bien près d'ici, répliquai-je. Deux ou trois lieues de Paris au plus, car sa lettre nous annonce son arrivée pour ce soir.



Cérémonie d'inauguration au palais de l'exposition à Londres.



TYPES PARISIENS. — L'homme orchestre des Champs-Élysées. (Croquis de M. Ch. Yriarte.)

Ils ont tant d'esprit, ces Français! Il n'est pas étonnant qu'un homme se soit rencontré qui, après avoir lu la phrase d'Hegel, se soit dit : « Je vais mettre en pratique la théorie allemande, et démontrer pour deux sous à tout Paris que le moi humain peut être mis en mouvement tout entier par l'art de combiner les sons. »

Entre cette idée et l'exécution, il n'y avait que l'épaisseur d'un tambour, d'un chapeau chinois, d'un violon et d'une paire de cymbales.

Un vieux fonds de luthier est bien vite trouvé à Paris, où la plus mauvaise marchandise *est celle de ne pas en avoir*, comme me dit l'épicier littéraire qui nous fournit le papier sans tache que nous ne craignons pas de maculer de nos fantaisies plus ou moins extravagantes.

Orner son chef d'un chapeau de cuivre et à clochettes, assujettir sur son dos une caisse roulante, adapter une cymbale à chacun de ses genoux, tenir l'archet d'une main et le manche du violon de l'autre, tel est le problème résolu que l'*homme-orchestre* démontre, tous les jours d'été, sur l'avenue des Champs-Élysées.

Prétendre quel es sons produits par ces instruments, qui hurlent de se trouver ensemble, se combinent d'une manière agréable pour l'oreille, serait, je crois, d'une outrecuidance musicale que ne me pardonnerait pas mon savant et incorruptible collaborateur Albert de Lasalle.

L'homme-orchestre des Champs-Élysées fait assez de bruit avec les mains, la tête, les coudes et les genoux, pour attirer autour de lui ces impitoyables petits points d'interrogation qu'on appelle les *babys*, et qui ne manquent jamais de demander à leurs papas et mamans si le musicien a des ressorts dans les membres.

D'ailleurs, ce vétéran de nos armées d'Afrique n'a pas la prétention d'en remontrer à Orphée, ni d'attirer à lui les pierres de l'Arc de triomphe et le monolithe de Luxor qui,

... sentinelle granitique,
Gardienne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique
Et la chambre des députés.

Non, cet artiste industriel a le sens plus évangélique : il se contente de laisser venir à lui les petits enfants qui lui apportent leurs gros sous.

ACHILLE ARNAUD.

Inauguration du palais de l'Exposition de 1862 à Londres.

L'inauguration du palais de l'Exposition universelle à Londres a eu lieu, le 1er mai, en présence du lord maire, de lord Granville, du duc de Cambridge et de lord Palmerston, du prince royal de Prusse et du prince Oscar de Suède.

Le plaisir de considérer ces augustes personnages, d'entendre les discours officiels et le *God save the Queen* exécuté par deux mille cinq cents choristes et instrumentistes, ne coûtait pas moins de soixante-quinze francs.

Quelques soins que les propriétaires du palais eussent pris pour en exclure les exposants, il n'y avait pas moins de cinquante mille personnes réunies dans la vaste enceinte.

Après les applaudissements donnés au chant national et constitutionnel de la vieille Angleterre, l'ouverture composée par Meyerbeer a été exécutée. Une cantate de circonstance dont les paroles sont dues à M. Alfred Tennyson, et la musique à M. Bennet, compositeur anglais, a été accueillie par les cris enthousiastes de l'aristocratique assemblée.

Cette première partie du programme a été couronnée par l'exécution d'une marche de M. Auber.

Après que le duc de Cambridge a eu déclaré l'exposition ouverte, les fanfares dans le palais, et les salves d'artillerie du dehors ont confirmé cette bonne nouvelle.

Le *God save the Queen* est venu, comme dernier bouquet, clore la cérémonie officielle et donner le signal du pillage des buffets, la partie la mieux installée du palais.

Après s'être reconfortée dans les salles à manger, la foule s'est portée à l'exposition des tableaux, la seule à peu près terminée pour les écoles étrangères et complétement finie pour l'école anglaise.

LÉO DE BERNARD.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS.

M. INGRES. — M. HIPPOLYTE FLANDRIN.

L'établissement que M. Louis Martinet a eu l'heureuse idée de fonder sur le boulevard des Italiens, cette exposition permanente des œuvres de nos artistes contemporains, adoptée avec tant d'empressement par le public, a subi, depuis peu de temps, une importante transformation. C'est maintenant la *Société nationale des beaux-arts*, et M. le comte Walewski, ministre d'État, a bien voulu en accepter la présidence honoraire.

La société est formée, ses statuts sont acceptés, et, comme pour signaler sa constitution définitive par un fait mémorable, elle a obtenu d'en indiquer la date par l'exposition d'une œuvre de M. Ingres, le *Jésus enfant au milieu des docteurs*, qu'un très-petit nombre de personnes avaient pu voir dans l'atelier du célèbre artiste.

Cette page magistrale, commencée il y a plusieurs années et dont on peut voir la première pensée gravée dans le volume de l'*Œuvre de M. Ingres*, porte une signature dont on ne saurait trop conserver le souvenir. Sur l'extrémité des bancs qui servent de siéges aux docteurs, on lit ces mots : INGRES PINXIT, MDCCCLXII. ÆTATIS LXXXII.

Oui, c'est à quatre-vingt-deux ans que ce pinceau si ferme, si délicat, si suave, terminait un tableau d'une si grande valeur, réunissant près d'une trentaine de personnages, traduisant d'une manière aussi touchante que dramatique l'un des passages les plus intéressants des Évangiles.

La scène est racontée par saint Luc. Jésus enfant, — il avait tout au plus douze ans, — est assis devant le Tabernacle, entre deux vieillards. Il semble terminer un discours. Son bras droit est levé vers le ciel. Les personnages qui l'entourent sont dans une admiration, dans un étonnement profond. Ils se consultent, ils se demandent si cet enfant qui s'explique avec tant d'éloquence, de raison, de sagesse, n'est pas inspiré par le Tout-Puissant.

Et, au milieu de cette foule stupéfaite, vivement émue, un jeune femme, aux traits candides et divins, les bras tendus vers l'enfant-Dieu, ne sait si elle doit avancer et l'appeler du nom de fils. C'est la vierge Marie, en quête de l'enfant qui s'est éloigné d'elle, qu'elle a été chercher de tous côtés et qu'elle retrouve au milieu des docteurs.

Rien de plus simple, de plus clair, de mieux entendu que cette composition, dont Jésus et les deux admirables têtes de vieillards assis à ses côtés occupent le second plan; rien de plus harmonieux que l'ensemble de cette production, dans laquelle l'artiste a rassemblé les tons les plus éclatants de sa palette. Ses vieillards, ses docteurs, sont vêtus de longues robes, de manteaux de couleur verte, blanche ou rouge; la Vierge est enveloppée d'une ample draperie bleue, et ce mélange, qui aurait effrayé tant d'autres peintres, n'offre rien de heurté, de criard. Tout est fondu avec un art prodigieux. Les figures sont touchées avec un soin, une délicatesse, qui rappellent les belles miniatures dont Memeling illustrait les précieux manuscrits des papes et des rois de son temps.

Je conçois les ravissements de la foule devant cette toile, sur laquelle rien n'est sacrifié; où les plus simples accessoires sont étudiés, rendus, avec autant de patience que de vérité; où l'auteur s'est joué des plus grandes difficultés avec une sûreté d'exécution que l'on ne saurait trop admirer.

Et que l'on ne croie pas que M. Ingres nous ait dit son dernier mot, que cette signature, dont je parlais plus haut, soit la dernière? Non! Le vénérable vieillard a repris ses pinceaux et il achève, m'assure-t-on, un pendant à sa merveilleuse *Stratonice*. Pour lui, il n'y a jamais ni faiblesse ni défaillance. Avec les années, au contraire, nous avons vu grandir et ses talents et ses succès.

Une autre peinture, non moins importante, mais qui va nous être enlevée pour prendre la place qui lui a été destinée dans la galerie des artistes français à

— Pour ce soir! répéta-t-on sur divers modes, selon la position de chacun.

— Ma foi, dit Grandidier avec le calme de son effronterie sublime, voilà l'hiver venu; tout le monde rentre à Paris; les voyages ne sont réellement plus de saison.

Pendant cinq autres minutes, quelques-uns me parlèrent des voyages de ma mère; les autres causèrent saison, fontaine de Jouvence, bains de mer et retour à Paris. Mme la marquise parvint à placer son mot dans l'entretien général. Dès qu'on a placé son mot on peut se lever. Elle se leva et son regard chercha Grandidier. Grandidier n'a pas d'yeux pour les étoiles qui filent. Ce fut moi qui pris la main de Mme la marquise pour la conduire à sa voiture. Nous traversâmes le salon, l'antichambre et le vestibule sans prononcer une parole. Quand je l'eus aidée à mettre son burnous, elle me sourit, et réellement ce sourire était sans fiel.

— Avez-vous vu ce Grandidier!... murmura-t-elle.

— Je le connais, madame, répondis-je.

— Pas tout à fait... Vicomte, je ne vous en veux pas. Vous êtes un charmant garçon et vous avez mené votre affaire comme un ange.

Elle n'avait d'italien que le nom, cette pauvre marquise. Pas l'ombre de rancune. Seulement, mon père avait bien laissé, en deux mois, une couple de cent mille francs sur son tapis vert. Au bas du perron, elle me serra rondement la main.

— Reste le Grandidier, me dit-elle, cela ne se fera pas en un jour.

— Nous verrons bien, madame.

— C'est tout vu. Je vous le donne en mille!... Germain, à l'Opéra!

Une demi-heure après, tous nos hôtes étaient partis, il ne restait que Grandidier, fumant un cigare dans la tabagie, d'un cœur tranquille et d'un visage serein. Mon père ne voulut pas entendre le récit de la retraite de Mme la marquise. Nous étions ensemble au fumoir quand il se fit un grand bruit d'arrivée. Les fouets des postillons claquèrent et deux chaises de poste entrèrent avec fracas dans la cour. Madame la comtesse et sa maison!

— Allons, mon père!

Je le pris par la main et je l'emmenai tout chancelant. Ma mère tomba dans ses bras. Il la tint longtemps contre sa poitrine, étouffée par les larmes. Nous montâmes au salon; mon père se mit aux genoux de sa femme et resta sans parler. Il y avait sur ses traits la joie stupéfiée du noyé qu'on a retiré de l'eau. De temps en temps, il regardait ma mère, puis il attirait ma main qu'il pressait contre son cœur.

Mais le croiriez-vous, madame, le Grandidier était là. Son profil de cheval exprimait je ne sais quelle componction frelatée. Il se tenait à l'écart, et ce fut lui qui rompit notre silence ému :

— Oh! dit-il avec un soupir d'attendrissement, voilà bien longtemps que je travaillais à cela!

Ma mère, qui ne l'avait pas vu, se retourna vers lui en sursaut. Moi, je regardai mon père, comme pour implorer la permission d'en finir.

Madame, le croiriez-vous? la marquise disait bien que cela ne se ferait pas en un jour. Au milieu même de son émotion profonde et sincère, mon père restait ensorcelé. Au mouvement de ma mère et à mon regard, il répondit :

— Mes enfants, c'est la vérité... c'est la pure vérité!...

Où donc ce Grandidier prend-il sa corde de pendu? J'ai entendu expliquer cette affreuse et tenace maladie du ver solitaire. Le Grandidier, malgré sa tête de quadrupède, doit être un tœnia de la grande espèce.

Le lendemain, notre maison était ressuscitée; tout allait comme sur des roulettes; j'en étais à me demander si je n'avais pas rêvé la longue absence de ma mère. — Les domestiques travaillaient, le piano de Marguerite chantait. Je n'ai jamais vu d'homme si naïvement heureux que mon père, promenant sa femme dans les allées du jardin ratissées à neuf. Je me trompe : Grandidier semblait encore plus heureux que lui; car Grandidier était là le matin, à midi et le soir.

Le mercredi suivant, au lieu du petit cercle de tolérants qui chez nous semblaient marcher sur des têtes d'épingles, nous avions deux cents personnes au salon. Et quelle franche gaieté dans cette assemblée que présidait ma mère, heureuse, belle, jeune, brillante comme le soleil qui sort de la nuée! La comparaison

l'exposition de Londres, c'est le portrait en pied de l'empereur Napoléon III, par M. Hippolyte Flandrin. Nous la reverrons plus tard, mais dès aujourd'hui je ne puis résister au plaisir de la faire connaître. L'artiste a merveilleusement réussi, et l'on n'a plus qu'un vœu à former : c'est que la magnifique gravure qu'*il nous a été permis de contempler* devienne le type des portraits que le gouvernement a l'habitude de faire placer dans tous les grands établissements publics de la France.

L'Empereur est représenté dans son cabinet de travail, orné de drapeaux ombrageant un buste en marbre de Napoléon Ier. S. M., en uniforme, est debout près d'une table couverte d'un tapis de velours vert, sur lequel Elle appuie la main droite. Sur la table est une carte de la France, un plan de Paris, un volume des *Commentaires de César*. La main gauche est posée sur la poignée de l'épée.

M. Flandrin s'est attaché à reproduire son modèle avec une exactitude scrupuleuse; exactitude dans la taille, dans les habitudes du corps, dans la pose. La tête est d'une ressemblance parfaite. Le regard de l'Empereur se lève vers le ciel; le mouvement est plein de grandeur, de calme, de majesté. Le pinceau de l'artiste, si souvent heureux, l'a été complétement dans cette circonstance. Je connais peu de portraits qui puissent donner une idée plus vraie de la figure de Napoléon III. Le costume, les accessoires, sont traités avec une remarquable vigueur. Ce portrait est une des belles pages de l'œuvre qui a valu une place si honorable à M. Hippolyte Flandrin parmi les artistes célèbres de notre école.

CH. D'ARGÉ.

Divertissement offert à LL. MM. le roi et la reine de Hollande.

GRAND ET PETIT TRIANON.

Le grand Versailles, ses vastes allées, ses majestueux parterres, sa galerie des fêtes, son musée historique auraient fait un cadre trop pompeux au divertissement que l'Empereur et l'Impératrice ont offert à LL. MM. le roi et la reine de Hollande, et c'est à Trianon qu'on avait fait les préparatifs de cette réception tout intime que le temps a singulièrement contrariée, et dont il est venu changer tout le caractère.

L'Empereur était attendu vers trois heures; les invités, réunis dans le pérystile de marbre, bravant les orages successifs, attendaient LL. MM. dont le départ avait dû s'effectuer à deux heures et-demie, et qui s'étaient vues retardées par une pluie torrentielle que la nature des véhicules disposés pour l'excursion ne leur permettait pas d'affronter.

Vers cinq heures, le roi de Hollande, la reine, l'Empereur, l'Impératrice, le Prince impérial et leur suite étaient signalés dans la grande avenue de Trianon, et y arrivaient, reçus par le général Rolin, ajudant-général des palais impériaux, le comte de Morny, le comte Bacciochi. Toute la cour était en toilette de ville, quelques dames en toilette de campagne, coiffées de tudors; Marie Stuart et son héros s'étaient composé pour la circonstance de charmantes toilettes qui méritaient un meilleur sort.

Je voudrais bien chasser une fois par hasard sur les terres de Mme de Renneville, et j'ai regardé pendant deux grandes heures toutes ces fraîches étoffes et ces tissus délicats, sans préjudice des jolies personnes qui les portaient, mais en mon âme et conscience, j'ignore entièrement la différence qui existe entre l'Angleterre et le point d'Alençon et je suis rebelle à la blonde et à la dentelle : tout ce que je puis dire, c'est que certaines coupes de robes m'ont paru le résultat de conseils et de délibérations sérieuses, tenus par des dames pourvues d'une haute imagination.

Et la pluie tombait toujours!... et tous ces beaux messieurs et ces belles dames étaient impatients d'essayer ces charmantes voitures de parc traînées par des poneys devant lesquels les sportmens s'arrêtaient avec enthousiasme.

Enfin, au moment où, perdant tout espoir de voir luire le soleil on avait donné ordre de dételer, le ciel se montra plus clément, et les invités, à l'exception de S. A. le Prince impérial et de ses écuyers, s'enfoncèrent dans les allées nombreuses du petit Trianon. Les gouttes de pluie perlaient sur les mousses, les rayons du soleil encore tièdes allumaient des feux vermeils sur la petite rivière de Trianon, et les promeneurs, gravissant l'escalier du petit chalet, dévalisèrent à l'envi le magnifique chèvrefeuille contemporain de Marie-Antoinette, rapportant à Trianon des gerbes de fleurs encore humides de pluie. Les belles choses sont pour les belles, et les filles de lord Cowley étaient parmi les moissonneuses.

Nous ne saurions clore cet article sans remercier l'adjudant-général des palais impériaux du gracieux accueil qu'il fait à la presse dans des circonstances où l'intimité de ces réunions l'autorisent peut-être à considérer la demeure impériale comme une maison particulière, où il est permis de mettre en pratique la maxime de Royer-Collard.

Monsieur Hyrvoix, inspecteur général de police des résidences impériales, a droit aussi à nos meilleurs remercîments; c'est une dette que nous avons contractée depuis plusieurs années et que nous sommes heureux d'acquitter.

CHARLES YRIARTE.

Correspondance particulière du **MONDE ILLUSTRÉ.**

Naples, 11 mai 1862.

Monsieur le directeur,

J'ai manqué le courrier de samedi dernier. J'étais à Salerne, Pœstum, etc., où le roi s'est rendu; mais cependant je n'ai pas oublié mon devoir de correspondant, malgré toutes les fatigues de ce voyage; la preuve je vous l'envoie dans les croquis nombreux et des plus intéressants qui reproduisent toutes les actualités, du plus haut intérêt pour l'Italie méridionale.

Le prince Napoléon est attendu ici le 15 mai. Le roi Victor-Emmanuel est parti hier pour la Sicile; il revient pour recevoir son gendre. L'escadre française va quitter le golfe momentanément pour suivre le roi à distance. Un grand mouvement ne cesse de régner ici.

Le vice-roi d'Égypte est entré à Naples le 3 mai, à bord de son yacht *Sajak-Bahri*. Immédiatement il est allé rendre visite au roi, puis au vice-amiral français, enfin à toutes les flottes qui sont mouillées dans le golfe. Pendant ces visites, les bâtiments et les forts de la ville n'ont pas cessé de tirer. Le lendemain, c'est le roi qui s'est rendu sur le yacht égyptien. Des barques chargées de curieux n'ont pas quitté les abords du yacht pour voir le nouveau souverain. Naples est belle, Naples se sent renaître; elle vient de recouvrer son ancienne indépendance. Alexandre Dumas est porté aux nues : c'est un personnage politique, sur lequel tous les regards se fixent à cette heure. Son journal, l'*Indépendente*, vient de paraître; on se précipite sur les numéros. Le 7, il y a eu grand bal à la cour; le surintendant du palais m'a fait la gracieuseté de m'adresser une invitation. J'y ai vu Dumas. C'était une belle fête; beaucoup de variété dans les costumes. Là se trouvaient réunis Français, Anglais, Piémontais, Égyptiens, tous revêtus des habits les plus riches; il y avait deux mille invités. On s'est retiré à sept heures du matin. Le lendemain, le roi s'est rendu à Salerne, près de Naples; il est allé à Persano, chasser dans la forêt royale. Vous trouverez ci-joint un dessin de ce beau pays. A Pœstum, le spectacle d'une chasse au buffle lui a été donné. Je vous envoie aussi un dessin bien exact de la jolie ville de Salerne; il représente le moment où le roi quitte cette ville.

Le vice-roi d'Égypte est parti pour Livourne le 6; il se rendra de là à Toulon, où il visitera l'arsenal. Vous le verrez à Paris.

J'attends donc le prince Napoléon. Pendant ce temps je fais des types de marchands inconnus encore dans les illustrations; j'y joindrai un texte très-étudié.

A samedi prochain, cher directeur, et veuillez toujours compter sur mon zèle.

Agréez, etc. PIERRE BLANCHET.

---

est de Grandidier, qui me la fit à l'oreille, après avoir achevé son cigare au fumoir. Il reflétait le triomphe de ma mère; il était radieux de ses rayons.

J'étais peut-être le seul ici pour songer à l'astre déchu. La pensée de madame la marquise traversa mon esprit. Je dois lui rendre cette justice que jamais nous n'entendîmes parler d'elle. Grandidier ne la voyait plus.

VI

POST-SCRIPTUM.

Je dis un jour à Marguerite que je l'aimais.

— Je crois bien! me répondit ma petite cousine, absolument comme si je lui eusse confié le secret de Polichinelle.

Mais elle ajouta :

— Nous nous marierons, c'est convenu de toute éternité. Seulement, vous savez la maladie...

— Quelle maladie?

— L'oïdium des ménages, le Grandidier, autre chose encore peut-être. Je ne veux pas retourner toute seule au bout de quelques années dans votre maison de Jouy. Nous sommes trop jeunes, on dit que c'est très-dangereux. Attendons l'âge et, en attendant, aimez-moi bien comme je vous aime.

— Combien de temps attendrons-nous, Marguerite?

— Le temps d'extirper Grandidier.

Mme la marquise me l'avait donné en mille dans son dernier défi. Mille jours! — plus de trois années! C'était de la marge, mais madame la marquise avait raison de dire qu'elle connaissait son Grandidier mieux que moi. Nous mîmes quatre ans tout entiers, quatorze cents et tant de jours, madame, à briser ce lien en apparence si fragile. Et il faudrait une lettre aussi longue que celle-ci pour vous dire les chances diverses de cet héroïque travail. Mon père m'aimait, il était fou de Marguerite, il adorait ma mère; eh bien! ma mère, Marguerite et moi nous formions contre Grandidier la ligue du désespoir et nous perdions notre peine. Ce n'était pas un homme de pierre : les rocs se minent et sautent; il y a une substance plus moderne et dont on fera, j'espère, d'imprenables fortifications par la suite : c'était un homme de caoutchouc, cette chose neutre et molle que rien n'use ni n'entame, la matière première des bretelles qu'on tire sans les rompre et des ballons qu'on assomme sans les crever.

Mais je vais vous apprendre un secret. Il est un âge où le Grandidier se détache comme un fruit mûr. Admirez ces miséricordes de la Providence! Mon père atteignit la quarantaine. Nous avions, de guerre lasse, déposé les armes. Un jour, sans la demander, j'obtins la permission d'écrire à monsieur le baron de Grandidier, au nom de mon père, pour le prier de chercher fortune ailleurs. Il dut se coller à une autre grappe.

Or, quand madame la marquise disparaît, il y a déjà convalescence, mais la guérison n'est complète qu'après le départ du Grandidier. Ce fut une date mémorable; le mercredi suivant, mon père laissa voir les cheveux gris qu'il avait. Le bonheur complet habita la maison purgée.

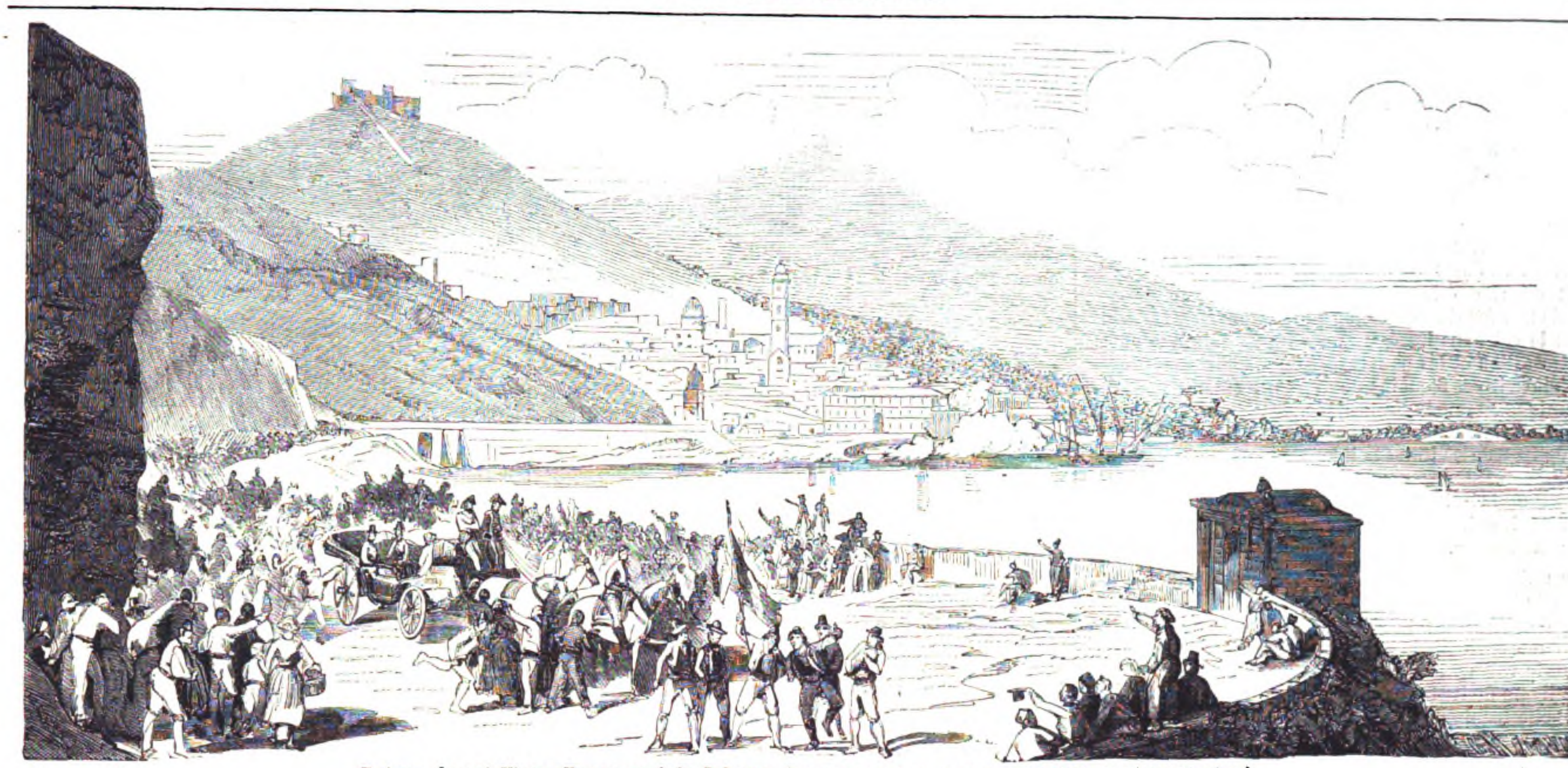
Marguerite atteignait sa vingtième année et j'avais vingt-deux ans accomplis, quand elle devint ma femme. Le docteur Simon était de la noce. Au dessert, il remonta ses lunettes sur ses sourcils et mit à néant tous ces tranche-montagne de la Faculté de Paris, sans prononcer un mot contre ses confrères. Il me rappela méchamment ce mot spirituel qu'il avait fait sur mes deux béquilles à Jouy en Josas. Nous achetâmes la petite maison, mais pas un seul jour Marguerite ne l'habita sans moi. Ai-je besoin de vous dire mon bonheur entre ma femme et ma mère? Mon père, qui n'était plus mon camarade, mais bien mon maître et mon meilleur ami, m'avait mis en garde contre le Grandidier et la marquise. Mon ménage n'eut jamais l'oïdium, et quand mon regard se repose sur ma fille, la dernière joie de mes vieux jours, je souris au portrait de ma mère, morte avant d'avoir connu les larmes.

PAUL FÉVAL.

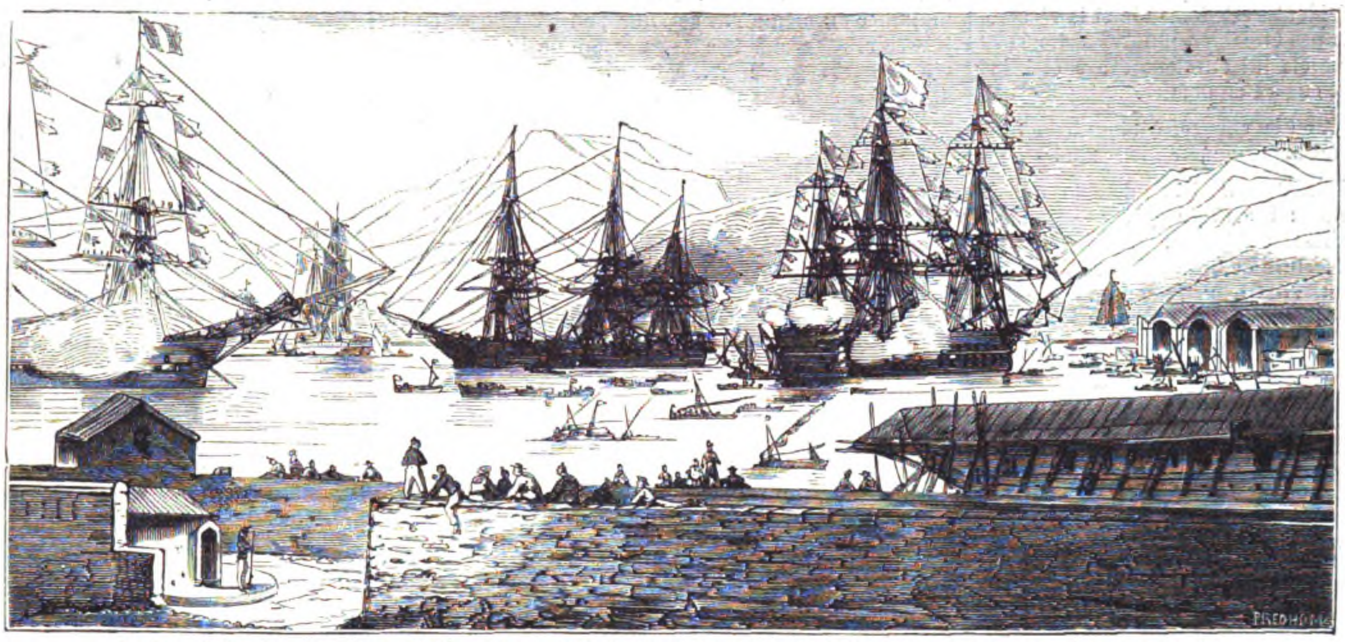
FIN.



Visite du roi et de la reine des Pays-Bays à Paris. — Divertissement offert à Leurs Majestés dans les parcs de Trianon. (Croquis de de M. Charles Yriarte.)



Retour du roi Victor-Emmanuel de Salerne. (Croquis envoyé par notre correspondant, M. Pierre Blanchet.)



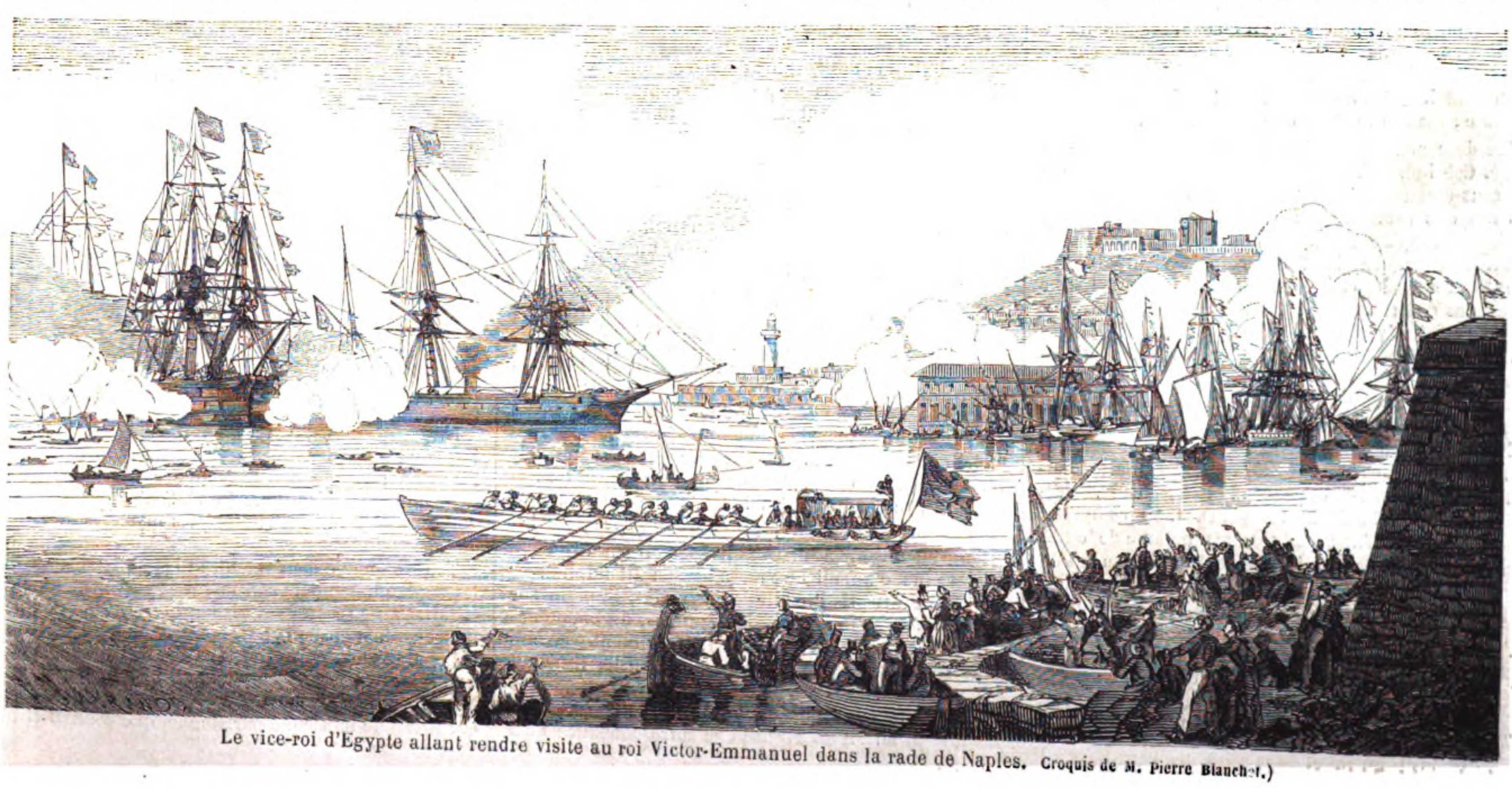
Arrivée à Toulon du vice-roi d'Égypte sur la frégate à vapeur *Stah-Bubari*, (D'après un croquis de M. Decoreis.)

COURRIER DU PALAIS

—

Le siècle est aux spécialités. Les criminels ont les leurs, tout comme les honnêtes gens. On sait quelle était celle de Dumollard. Nos pères ont vu successivement les piqueurs, les chauffeurs, les étouffeurs, les étrangleurs. Plus bas, si vous descendez l'échelle, — parmi les malfaiteurs qui ne cultivent que le vol, que de variétés encore! Tels ne s'adressent qu'à une classe d'individus : aux joailliers, aux changeurs, par exemple. Tels ne travaillent que dans un genre déterminé : il y a les simples filous, les tire-laine, les *pick-pockets* ; il y a les voleurs à l'américaine, au poivrier, au bonjour, au rendez-moi. La nomenclature en est longue et l'espace me manquerait ici pour la donner complète. Je ne veux aujourd'hui que vous présenter un de ces principaux spécialistes, dont les exploits ont défrayé une des dernières audiences de la cour d'assises et méritent, par leur audace, comme par leur nombre, une place à part dans cette chronique.

Il se nomme Poignet : il n'est âgé que de trente-six ans, et déjà il peut produire



Le vice-roi d'Egypte allant rendre visite au roi Victor-Emmanuel dans la rade de Naples. (Croquis de M. Pierre Blanchet.)

de beaux états de service. Condamné d'abord à sept années de travaux forcés pour vol avec effraction, puis à vingt années pour s'être échappé du bagne en dévalisant le trésorier des garde-chiourme, il avait réussi à s'évader une seconde fois. Il prit alors le faux nom d'Hermann, et, sous cette nouvelle incarnation, il subit sept condamnations pour escroquerie, vagabondage et rupture de ban.

Pognet avait débuté par voler son père, à qui il avait enlevé, en deux fois, une somme de 12,800 francs : il avait ensuite volé ses maîtres; mais ce n'est que depuis son évasion du bagne qu'il a trouvé sa véritable voie: le vol dans les églises. — Après son père et ses maîtres, Dieu et les pauvres. — Ces exploits sacriléges ne s'élèvent pas à moins de quarante-deux. Ils ont été commis par toute la France, à Lyon, à Versailles, dans les cathédrales de Meaux, de Strasbourg, de Paris, dans les églises de Sainte-Clotilde, de Grenelle, de Saint-Philippe-du-Roule, des Petits-Pères, que sais-je? Il forçait et brisait les troncs, et quand il n'avait pas d'outils, il enlevait des candélabres et s'en servait pour faire sa besogne.

La nuit où il pénétra dans l'église des Petits-Pères, c'était le lendemain d'une cérémonie : les vases sacrés étaient sur l'autel; la statue de la Vierge, ornée d'une couronne enrichie de pierres précieuses, avait de quoi tenter le voleur. Il n'y toucha pas cependant. Un reste de religion était-il resté au fond de son âme? sa main avait-elle reculé devant une impiété plus caractérisée que les autres? Il l'a prétendu et a essayé de s'en faire un titre à l'indulgence de ses juges. Mais les magistrats sont sceptiques à l'endroit de pareils retours de conscience, et le président s'est demandé si la réserve de Pognet ne devait pas être bien plutôt attribuée à l'embarras que ces objets lui auraient causé et à la difficulté qu'il aurait eue à s'en défaire.

Ah! si Pognet avait eu la chance, comme Jean Valjean, de rencontrer un monseigneur Bienvenu!

S'il avait eu seulement la modestie de s'en tenir à sa spécialité! Mais non : il a voulu opérer — plus en grand — sur les caisses publiques. Deux essais, — heureux, — à la préfecture de Strasbourg et à la gare du chemin de l'Ouest, l'ont encouragé à en tenter un troisième à l'hospice de Bicêtre. Il a réussi : il a forcé la caisse de l'économe et en a enlevé une somme de 46,000 francs. Devant cet or amoncelé, le vertige l'a pris; grisé par ces richesses, il y a plongé la main comme un insensé et s'est mis à les jeter par poignées au vent de la débauche et des plaisirs immondes. — Quelques jours après, la justice était sur ses traces. Pressé par les témoignages les plus irrécusables, réduit à des aveux dont les circonstances où ils étaient faits lui ôtaient tout le mérite, Pognet a été condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés.

Or il lui en reste encore une vingtaine à liquider : il est âgé de trente-six ans; vous voyez que ce sera un vieillard — respectable — quand il sortira du bagne.

Les abonnés du *Monde illustré* ont pu lire dans le dernier courrier de leur bien-aimé chroniqueur M. Jules Lecomte, des détails intéressants sur l'ordre du Christ de Portugal qui, disait notre collaborateur, venait d'être l'objet de si regrettables épisodes en police correctionnelle. Le procès valait en effet la peine d'être conté à nos lecteurs: si je ne le leur ai pas encore servi, comme c'était mon devoir, la faute n'en est pas toute à moi. Qu'on ne l'oublie pas! — Le chroniqueur propose; mais le metteur en pages dispose.

Les deux acteurs principaux étaient un dupeur et un dupé. Celui-ci, M. T..., s'intitule homme de lettres. Il a été sous-directeur d'une Revue, il a fait un livre sur les rapports commerciaux de la Normandie avec les nations étrangères: son livre imprimé et publié sous couverture saumon, les fumées de la vanité lui ont monté au cerveau, et il s'est demandé pourquoi il ne serait pas décoré comme tant d'autres de ses confrères. Après tout, il n'y a que la première croix qui coûte — qui coûte est le mot, non que l'on achète les décorations, grand Dieu! — l'Éperon d'or même ne se vend plus; — mais enfin elles ne viennent pas toutes seules, il faut des démarches, il faut produire des titres et quand l'État auquel on s'adresse n'est pas sous la main, il faut recourir à des intermédiaires; or les intermédiaires se payent, ceux-ci en or, ceux-là en cadeaux. — suivant les rangs et suivant les goûts. C'est ce que fit comprendre à M. T... un de ses amis, homme de lettres comme lui, nommé Lesire. Ce dernier se trouvait en relations avec un littérateur portugais, M. Vasconcellos, qui voulut bien se charger de mettre sous les yeux de la chancellerie de Lisbonne le livre de M. T... et d'en faire ressortir les avantages incalculables qui devaient en résulter pour le commerce du Portugal. Bref la négociation réussit et M. T... eut bientôt la satisfaction de voir son nom inscrit parmi les chevaliers de l'ordre du Christ.

Lesire aurait dû s'en tenir là : n'était-ce pas assez beau que de pouvoir se dire :

J'ai fait des chevaliers et n'ai pas voulu l'être.

Mais cette jouissance intime ne lui a pas suffi : la contagion l'a gagné: lui aussi a voulu goûter de l'ordre du Christ. Une occasion de l'obtenir pour son propre compte a paru se présenter à lui. Don Pedro II venait de mourir : un service solennel en son honneur avait été célébré par les soins de la légation de Portugal. Lesire a fait pousser à T... l'idée d'en célébrer un, à son tour, dont lui, Lesire, se chargeait d'être l'organisateur, en l'absence de T... alors absent de Paris. La messe était commandée; des invitations avaient été adressées aux plus hauts personnages, à l'Empereur des Français lui-même; Lesire, dont la garde-robe est limitée, avait emprunté l'habit noir de T... et y avait attaché, — par anticipation, — le ruban de l'ordre du Christ. Il s'était trop pressé. La légation de Portugal s'était émue de ce qu'elle considérait comme une inconvenante comédie. Une note de désaveu parut au *Moniteur universel*, en même temps que l'autorité intervenait pour interdire le service projeté. Ce ne fut pas tout : une instruction fut ordonnée : le pauvre Lesire fut épluché par la justice avec une sollicitude dont il se serait fort bien passé. Il s'était paré indûment d'un ruban rouge qui pouvait être aussi bien celui de la Légion d'honneur que celui de l'ordre du Christ. En outre, il avait retenu par devers lui les sommes que T... lui avaient confiées pour les frais de la cérémonie qui n'avait pas eu lieu : il s'était permis encore, au préjudice du même T... certains petits *carottages* où la justice crut reconnaître le caractère de l'escroquerie. C'est en vain que M. T... est venu tendre la perche à son ancien ami, en vain que Me Carraby est venu prêter au prévenu l'appui de sa parole élevée, de sa chaleureuse éloquence; le tribunal n'a pas cru pouvoir acquitter le pauvre homme de lettres : il l'a condamné à un an d'emprisonnement et cinquante francs d'amende.

Et voilà où peut conduire la manie du ruban rouge!

Quel est, après tout, le cerveau humain qui n'a pas ses erreurs, ses faiblesses, son grain de folie, pour parler comme tout le monde? Voyez par exemple cette jeune actrice américaine. Elle est belle, elle est célèbre, elle est courtisée: fédéraux et confédérés rendent les armes à son talent, à sa grâce, à son esprit, à ses yeux d'ange, à sa taille de nymphe, à ses allures de déesse marchant sur les nues. Elle n'a qu'à choisir parmi les riches et les puissants, qu'à nommer celui qu'elle daignera honorer de son cœur et de sa main. Eh bien! ce cœur et cette main, — que l'on payerait des millions de dollars s'ils étaient à vendre, — elle est allée les offrir sur un plat d'argent, — à qui? à un boxeur.

Ce boxeur, ce pugiliste, comme il aime à s'appeler, c'est le fameux John Heenan, le rival de Tom Sayers, le champion heureux de Jonathan contre John Bull.

De tout temps, les sauteurs et les athlètes ont enflammé les cœurs féminins. Juvénal nous a dit les succès du baladin Bathylle et de Sergius le gladiateur. Seize siècles plus tard, La Bruyère nous raconte ceux des Bathylles et des Sergius de son époque : « Je vous plains, Lélie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics, et exposés par conditions à la vue des autres. Que ferez-vous lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore Bronte le questionnaire : le peuple ne parle que de sa force et de son adresse; c'est un homme qui a les épaules larges et la taille ramassée, un nègre, d'ailleurs, un homme noir. »

Nous avons vu se renouveler de nos jours ces folies scandaleuses. Léotard n'a-t-il pas rempli tout Paris de l'éclat de ses bonnes fortunes? Mettez aux pieds d'une femme un saltimbanque et un homme de génie, vous verrez auquel des deux elle jettera le mouchoir. — Pauvres hommes de génie! — Si vous vous mariez, ne vous laissez pas mourir avant votre femme. Votre mémoire ne sera pas respectée par leur veuvage; que vous vous appeliez Molière, Jean-Jacques Rousseau ou Napoléon, peu importe. Un bel homme viendra, un homme fort et vigoureux; qui sera votre successeur!...

Pour en revenir à mistress Heenan, il paraît qu'elle trouva plus d'un pli aux roses de son lit nuptial. Le pugiliste avait pris l'habitude de se faire la main sur le joli dos de son épouse. — Les femmes, dit-on, ne détestent pas être battues, mais elles n'aiment pas être trompées. Or, si notre athlète était robuste, il n'était pas moins volage. Ce n'était pas trop sa faute, après tout, et il faut lui rendre cette justice, que ce n'était pas lui qui faisait les avances. Sa correspondance a été publiée. Ici, c'est une jeune fille qui, dans son admiration, le qualifie de noble représentant de la puissance de la république américaine, et lui offre sa fortune de 100,000 dollars et son cœur, « indigne de l'amour d'un si glorieux héros; » une autre, hélas! mariée, ne pouvant l'épouser, lui propose de se faire enlever par lui et d'aller ensemble tenter fortune en Californie. Il y en a cent, il y en a mille qui lui adressent des déclarations pareilles, et vous comprendrez que, si vertueux qu'il fût, notre pugiliste n'avait pas assez de manteaux pour en laisser entre les mains de chacune de ces dames.

Vous comprendrez aussi que mistriss Heenan ne pouvait accepter de gaieté de cœur un pareil partage: elle a demandé le divorce et elle l'a obtenu sans peine. Son mari a été condamné à lui servir une pension de six cents dollars par an, tant qu'elle ne convolerait pas à d'autres noces. Le magistrat qui présidait les débats a ajouté galamment : « Madame, vous êtes jeune et aimante; il n'est pas possible que vous acceptiez la triste expérience que vous venez de faire comme une épreuve définitive. Tous les hommes ne sont pas des pugilistes et des infidèles. »

Ou je me trompe fort, ou ceci s'appelle : poser une candidature.

Mais qu'il y prenne garde, le galant magistrat: ce n'est pas petite affaire que succéder à un pugiliste.

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

THÉATRE DES VARIÉTÉS : *La Boîte au lait*, vaudeville en cinq tableaux, par MM. E. Grangé et Jules Noriac. — Reprises.

L'amour tenait Sosthène. Disant adieu à la prudence, le fiancé de Francine s'était attiré, par les distractions de son cœur, un duel avec le photographe Adalbert, un protêt avec jugement et frais chez l'huissier Clampin et enfin le retrait de son emploi.

Mal inspiré par le sentiment, Sosthène n'avait fait que des maladresses dont le récit avait très-mal disposé la mère Lorrain, grand'mère et tutrice de sa bien-aimée.

Une avalanche de reproches, adressés par l'aïeule à ce mauvais sujet d'amoureux, dévoile à Francine, cachée derrière une porte, le secret de la résistance que la mère Lorrain opposait à la conclusion de son mariage.

L'amour qui n'avait fait faire que des sottises à son prétendu, lui souffle tout l'esprit qui vient, dit-on, aux filles en pareil cas. La rusée, mais honnête couturière, a bientôt pris son parti avec sa boîte au lait, ce prétexte de ferblanc qui est le *vade mecum* des grisettes, comme le cabas est l'*indispensable* des vieilles femmes.

Elle sort pour aller chercher le déjeuner frugal, et met sous clef sa grand'mère et son amoureux.

Elle commence par le photographe, dont elle inquiète assez la poltronnerie, pour qu'il consente à rédiger et signer une lettre d'excuses à Sosthène «qui a levé et laissé retomber la main sur lui. »

Une entorse simulée lui donne entrée dans l'étude de maître Clampin, huissier farouche que les larmes de la veuve et de l'orphelin n'ont jamais pu attendrir, mais qui se laisse séduire par les beaux yeux et les câlineries de Francine. La jeune fille fait tant de ses œillades, de sa jolie voix et de sa ruse, qu'elle arrache au cerbère judiciaire le dossier de Sosthène.

Les paperasses timbrées vont rejoindre dans la boîte au lait les excuses calligraphiées du collaborateur du soleil.

Et de deux sottises réparées!

C'est sous un domino bleu et dans le boudoir d'une écuyère qu'elle enlève à un financier la place de bureaucrate qui doit donner une rente de dix-huit cents francs au futur ménage.

La journée s'est passée en ces négociations. Tout heureuse de son succès et leste de ses dix-huit ans, Francine remonte quatre à quatre l'escalier, délivre ses captifs, la mère Lorrain et Sosthène, et leur dévoile, les uns après les autres, les mystères de la boîte au lait.

Tout le monde est content, et le public surtout, dont les applaudissements constatent la verve spirituelle de MM. E. Grangé et Jules Noriac qui ont su, pendant cinq tableaux, le maintenir dans une gaieté de bon aloi.

Le sujet de la *Boîte au lait* est tiré d'une très-fine nouvelle insérée, il y a quelque temps, par M. Jules Noriac dans le *Figaro*. Cette étude humoristique, prise sur le vif de la société parisienne, que connaît si bien

l'auteur de la *Bêtise humaine* et du *Grain de sable*, était intitulée, je crois, *le Voisin et la Voisine*.

Je ne féliciterai pas M. Jules Noriac de la réussite de son vaudeville : depuis quelque temps l'auteur d'*Eusèbe Martin* nous a accoutumés à ses succès littéraires; mais je dois lui faire compliment de la délicatesse qu'il a mise à s'effacer, pour ainsi dire au second plan, dans sa collaboration avec M. E. Grangé, un de nos habiles et vaillants auteurs dramatiques.

La modestie chez la gent chatouilleuse des écrivains est chose si rare qu'elle vaut bien la peine d'être signalée.

Je ne terminerai pas le compte-rendu de la *Boîte au lait* sans rendre justice à l'entrain tout séduisant de la jolie Mlle Tautin, qui a si agréablement gazouillé les brillants couplets que les auteurs avaient prodigues dans le rôle de Francine le premier, ou pour mieux dire, le seul de la pièce. Je mentionnerai également M. Ch. Potier, dont le talent a su nous montrer les attendrissements d'un huissier, sans nous faire crier à l'invraisemblance.

Au boulevard du Temple et à la place de la Bourse, le mauvais temps est aux reprises. La Gaîté a remis à la scène le *Sonneur de Saint-Paul*, ce fameux drame dont, pour honorer les morts et faire mourir d'ennui les vivants, nous ne reprendrons pas l'analyse faite tant de fois.

Nous signalerons aussi pour mémoire la rentrée de Frédérick-Lemaître dans *Don César de Bazan*, que vient de remonter la Porte-Saint-Martin. Frédérick a toujours dans ce rôle cette ampleur de gestes et ces élans inspirés qui font de lui le plus grand comédien de notre époque.

Au Vaudeville, reprise des *Petites mains* et de la *Poule et de ses poussins* de M. E. de Najac, — deux pièces charmantes signées de deux noms jeunes et aimés du public.

ACHILLE ARNAUD.

CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : Reprise de *Rose et Colas*, opéra-comique en un acte, de Sedaine ; musique de Monsigny. — Bouffes-Parisiens : *Un 1er Avril*, opérette de MM. Rochefort et Adrien Marx ; musique de M. Debillemont (6 mai). — *L'Homme entre deux âges*, opérette de M. Emile Abraham ; musique de M. Cartier (6 mai). — Concerts.

Le soir où l'on donnait à l'Opéra-Comique la première représentation de *Lalla-Roukh*, le spectacle commençait par *Rose et Colas*, une opérette de l'an 1764, exhibée tout exprès pour mettre en joie les amateurs de contrastes et les chercheurs de comparaisons. On avait fait se rencontrer Monsigny et M. Félicien David, qu'un siècle sépare; et quel siècle encore? un siècle d'au moins mille ans, celui où sont apparus Gluck, Beethoven, Rossini, les trois grands messies de la musique moderne.

Certes, une pareille accointance ne manquerait pas de piquant et il y avait dans l'antithèse de deux écoles ainsi mises en présence un plaisir de haut goût qui ne laisse pas en même temps que d'être instructif. Je ne sais pas si cela a été senti comme il faut par le public..... Si la chose se fût passée à Dresde ou à Berlin, il se serait formé aussitôt deux camps de discuteurs qui se seraient mitraillés toute l'année à coups de brochures et d'articles de journaux. A Londres, chaque rang de loges aurait eu son orateur et l'entr'acte aurait duré toute la nuit. En Italie, on aurait pris beaucoup de sorbets. A Paris on n'a rien dit, rien fait, rien pris..... mais j'aime à croire qu'on n'en pensait pas moins. Il faut même supposer qu'on s'amusait beaucoup (en dedans) et que la représentation du 12 mai a été prise pour ce qu'elle valait, puisqu'aujourd'hui l'affluence est telle au bureau de location du théâtre, que l'administration est obligée de donner quatre fois par semaine le même spectacle.

Il y a longtemps que cela ne s'était vu.

Par exemple on a agi prudemment en commençant la soirée par *Rose et Colas*. L'inverse eût été un contre-sens, et il est douteux qu'on se fût ému très-vivement des gentillesses un peu surannées du bonhomme Monsigny après les éblouissements causés par M. Félicien David. Tandis que, mise à son plan et considérée avec la curiosité qui s'attache aux choses historiques, la centenaire partition peut encore faire bonne figure; elle a ce qu'on pourrait appeler « une belle vieillesse, » et elle soupire ses ariettes amoureuses sans trop chevroter.

Monsigny n'était point, même pour son temps, un musicien très au fait des secrets de son art; la science de son contemporain Rameau et la théorie de *la Basse fondamentale*, alors l'objet de tant de querelles, ne l'ont jamais empêché de dormir; il ignorait le pourquoi et le parce que des combinaisons harmoniques les plus élémentaires, et le Conservatoire ne lui donnerait pas aujourd'hui un dernier accessit. Mais c'était un esprit aimable et une âme sensible que l'auteur de *Félix*, de *Rose et Colas* et du *Déserteur*. Il remplaçait par beaucoup de sagacité et d'imagination ce que sa charge de maître d'hôtel du duc d'Orléans ne lui avait pas laissé le temps d'apprendre.

Aussi, comme il était fait pour s'entendre avec le doux Sedaine dont l'Académie ne voulait point sous prétexte de son trop peu d'orthographe. A eux deux, ils ont imaginé une idylle toute empreinte de cette naïveté mêlée de je ne sais quelle élégance convenue qu'il était alors du bel air de prêter aux choses rustiques. Leurs bergers se disent ce que semblent penser ceux de Boucher et de Louterbourg.

Le père Mathurin a une fille qui s'appelle Rose, le père Leroux a un fils qui a nom Colas. Les deux jeunes tourtereaux s'aiment d'amour tendre et voudraient s'épouser; leurs pères y consentent bien, mais il leur plaît d'éprouver la patience de nos amoureux en feignant de s'opposer à leur union. Cependant Leroux a beau malmener son fils, Mathurin a beau enfermer sa fille, ces procédés de comédie n'aboutissent à rien; et il ne suffisait pas de verrouiller les portes, il fallait encore barricader les fenêtres, car Colas qui a le jarret d'acier, réussit à pénétrer dans la chambre de Rose, en passant, comme un oiseau, à travers une lucarne... Après une telle escapade, il ne reste plus qu'à marier Rose et Colas.

Grâce à d'ingénieux détails qui en sont tout le charme, Sedaine fait durer une heure cette historiette; et il n'en a pas fallu plus pour inspirer Monsigny et lui faire trouver l'air si plein de candeur que chante Colas, la chanson du rouet, qui est de celles dont on a perdu le rhythme — les compositeurs me comprendront, — et les couplets si alertes de la mère Boby, un personnage épisodique chargé de représenter la morale grondeuse.

Tout cela a un parfum de bon vieux temps qui ravit. Cette musique plaît justement par la naïveté de ses procédés, et il ne faut point y chercher les malices du contre-point, ni les enchevêtrements d'accords auxquels se plaisent les musiciens d'à présent. Pour notre compte, nous aimons à revenir de temps en temps à ces candides et peu bruyantes élucubrations d'un autre âge; après les orgies orchestrales auxquelles nous sommes si souvent convié, l'effet nous en semble éminemment salutaire; c'est comme un verre d'eau pris après un souper de carnaval.

Montaubry a été très-convenable dans le rôle de Colas, pour lequel il a été obligé de rapetisser sa nature jusqu'à l'imitation des tenorini les plus fluets. Mlle Garait qui chantait Rose (pour ses débuts), manque absolument de justesse dans les intonations. Tantôt elle est au-dessus du ton, tantôt au-dessous... ce qui n'est point une compensation.

— Le théâtre des Bouffes-Parisiens, avant son émigration annuelle, a donné deux opérettes qui ne sont pas précisément destinées à faire sensation.

C'est d'abord une pièce un peu froide, malgré les efforts visibles de l'auteur et la musique élégante de M. Debillemont. Cela s'appelle *Un 1er avril*, et a pour prétexte une de ces mystifications qu'il était d'usage, — il y a bien longtemps, — de trouver spirituelles à un jour donné.

J'aime mieux (sans en raffoler pourtant), la manière ingénieuse dont M. Emile Abraham a mis à la scène l'*Homme entre deux âges*, une fable de La Fontaine, Dieu merci assez connue pour nous dispenser d'un compte-rendu plus détaillé.

— Voici maintenant une lettre qu'on veut bien nous communiquer, et que nous nous empressons de publier parce qu'elle est signée « Rossini, » et qu'elle est adressée à M. Vogel, petit-fils du célèbre auteur de *Démophon*, et lui-même compositeur distingué :

Monsieur,

« Encore sous l'impression agréable que j'ai ressenti hier à l'exécution de votre belle sonate en sol que vous me faites l'honneur de me dédier, permettez-moi de vous offrir mes félicitations et mes remerciments.

« Vos interprètes, MM. Ritter et Sivori, sont à la hauteur de l'œuvre. Merci à vous, monsieur, merci à eux, qui m'avez fait ressentir un vif plaisir.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués,

GIAOCHINO ROSSINI.

— On donne encore quelque concerts : parmi les plus importants, citons celui de M. Bret, un compositeur genevois, qui a fait entendre à la salle Herz des fragments dramatiques qui révèlent la connaissance de l'orchestre et l'instinct de la scène; celui de Mlle de la Morelière, cantatrice de beaucoup de goût, et enfin le festival donné par l'association des sociétés chorales de la Seine, sous la direction du très-habile M. Delafontaine.

ALBERT DE LASALLE.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

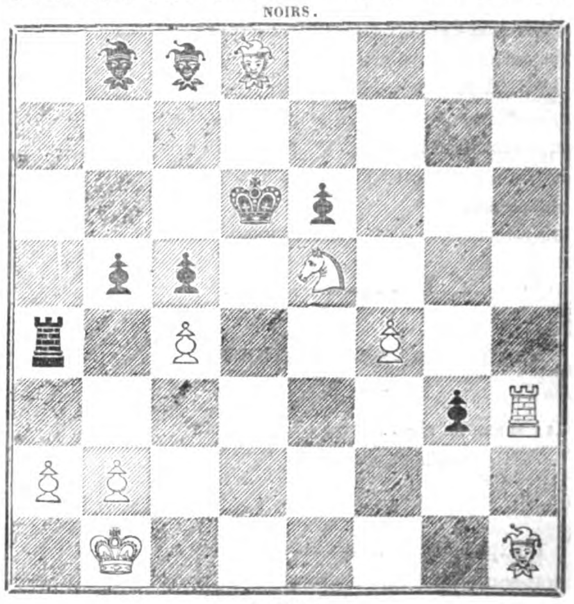
Avoir un bon par-dessus d'hiver, être surtout bien couvert en dessous, voilà deux forts bonnes précautions.

ÉCHECS

Problème numéro 37

COMPOSÉ PAR M. J. ROMERO, DE CORDOUE

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 35.

Blancs.	Noirs.
1. C 4e CD	1. F pr C (A) (B) (C)
2. D pr P	2. R pr C ou 6e T
3. D 7e ou c. TD éch. et mat.	
(A)	
1.	1. R pr CD
2. D 3e T échec et mat le coup suivant.	
(B)	
1.	1. P 6e D
2. D 2e T échec.	2. R pr C
3. C 6e F mat.	
(C)	
1.	1. F pr P
2. CD 6e F etc.	

Solutions justes : MM. Visto ; Fabrice ; Menendez ; Société des Echecs de Chartres ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Lemaitre, à Chartres, Mille, à Abbeville ; Jumin, à Bordeaux ; Alfred D., à Brest ; M. Borie, à Tulle ; A. Aulit, à Mons ; capitaine Didier, à Lyon ; Mabille, au Havre ; A. Collomé, à Marseille ; Grosdemange ; colonel Silvestre ; L. Griveau ; F. et P. Collet, à la Flèche ; Misselieux ; Lantoine, à Guise ; Café Divans, à Limoges ; Cercle des Echecs d'Angers ; Fraiche ; Dr Gadolini, à Besançon ; Café Auzanet ; à Limoges ; Cercle d'Orléans ; L. Valério, à Nantes ; comte de Faletans, une solution en vers ; L. Mourier, à Avignon ; Cercle Philharmonique de Langon ; Elout à Pau ; Café C. Maderni, à Lyon ; Café de la Poste, à Genève ; Sauge, Aspirant de marine ; Bedel, à Delle ; Docteur Revel, à Saint-Omer ; Hôtel Durand, à Thonon ; Auriger ; Rossoti, officier du génie à Spezia ; Capitaine Charousset ; Granados, à Perpignan.

Correspondance.

Capitaine Charousset. — Mes remerciments, monsieur, pour tout vos intéressants problèmes. Ils sont examinés avec attention et mis en réserve. Je vous signale, dans le dernier en quatre coups, une petite incorrection. Dans la variante principale, les Blancs ont une autre manière d'arriver au mat : en jouant au troisième coup, D 4e FR échec.

MM. L. Mourin, à Avignon, L. Griveau. — Votre solution du probème n°33 est détruite par le coup de défense : C 4e D, par la raison que ce même cavalier prend ensuite le P. du R, et prépare ainsi un refuge au Roi Noir.

M. L. Rossati, à Spezia. — La même défense qui est exposée dans la note précédente, vous convaincra de l'inexactitude de votre solution.

MM. Marshall, J. Armand, Dr Laloy, Café des Halles, à Surgères. — Si vous voulez bien revoir vos solutions du problème 34, vous reconnaîtrez que vous donnez le mat avec un Fou qui se trouve en prise.

MM. A. de Genève, G. Lemaitre, Cercle Saint-Georges. — Problème n° 34. A ce premier coup des Blancs : C 7e CR, les Noirs doivent répondre par : T 8e CD, et ils échappent au mat.

P. JOURNOUD.

COURRIER DE LA MODE

LA SERRE DE Mlle PITRAT A L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

L'Exposition d'horticulture attire non-seulement les savants et les amateurs, mais encore toutes les jolies femmes. Les fleurs s'aiment et s'appellent.

Au milieu de toute cette floraison de roses, de rhododendrons, d'azalées, de géraniums variés, et de cinéraires nuancés comme les bouquets de *Rassat*, le peintre de Nice, on oublie les heures qui passent charmantes et faciles. On comprend le doux langage des fleurs. On cause avec elles. Et la pensée se reporte recueillie et transportée vers Dieu qui les a créées.

Mais ce qui étonne, c'est, en quittant les filles de la nature, de les retrouver dans leur même éclat, leur même fraîcheur et leur même coloris, disposées en guirlandes, en coiffures, en bouquets et en branches dans la serre de *Mlle Pitrat.*

Elles se disent fleurs artificielles quand la vérité palpite dans leur calice. Elles ont la souplesse, la langueur, la poésie et le sentiment de la fleur qu'on vient de cueillir. Donc, elles sont naturelles.

Il est impossible de monter la fleur avec plus de délicatesse que ne le fait Mlle Pitrat. Elle ondule, elle se penche. On dirait qu'elle écoute.

Son exposition se compose de plusieurs œuvres artistiques.

D'abord, de grappes de glycine, grimpant autour de la serre et retombant en plumes mauves.

Puis d'un bouquet pour le bal, tout blanc de fleurs choisies, comme les premiers rêves d'une jeune fille.

D'un bouquet de roses pourpres, de muguet et de violettes de Parme, un mélange très-heureux, comme vous le voyez.

D'un vase rempli de branches coupées de roses à cent feuilles, de roses thé, de lilas de Perse et de tulipes, le tout placé au hasard, avec un art charmant.

D'une coiffure de fleurs d'oranger montée avec des traînées très-souples, rattachant un groupe de fleurs d'oranger placé au milieu de la tête.

D'une coiffure de lilas blanc et d'œillets rouges. Le lilas remplace les plumes d'autruche.

D'une coiffure de boutons du roi.

D'une coiffure de rhododendrons luttant avec ceux groupés en massifs.

D'une coiffure de roses de mai et de jasmin.

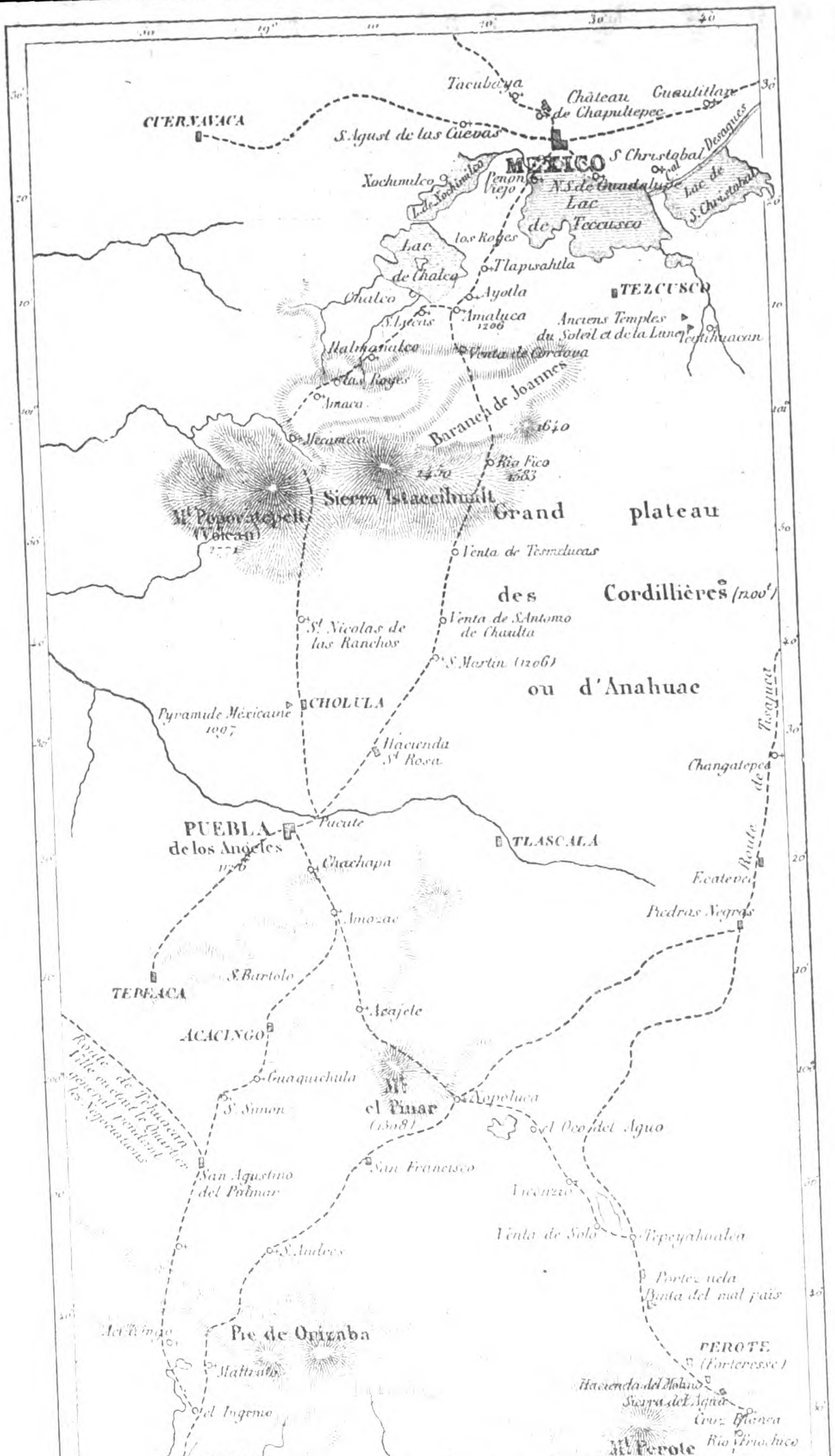
D'une coiffure de roses des quatre saisons, avec mélange de réséda.

Cherchez chacune de ces différentes coiffures et comparez-les toutes avec les fleurs naturelles qui s'épanouissent à l'exposition, vous n'y trouverez aucune différence et vous les trouverez sœurs.

Mlle Pitrat va encore conquérir une nouvelle médaille, qu'elle ajoutera à ses autres décorations.

C'est la gloire qui récompense les artistes d'élite, et qui les dédommage de leurs études laborieuses. Mlle Pitrat a déjà obtenu à l'Exposition universelle de 1853, une médaille de 1re classe. — Aux Sociétés impériales d'horticulture, 1853, 57 et 60, trois médailles d'argent. Et à l'exposition de Montpellier 1860, une médaille d'or.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.



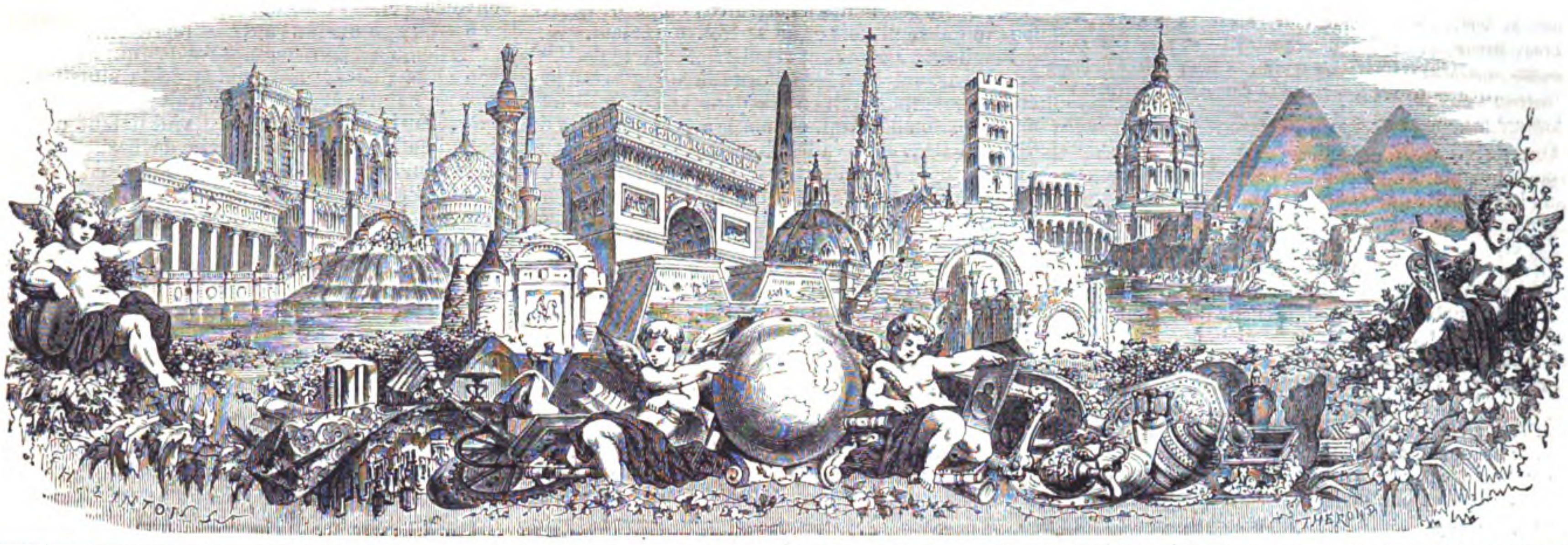
Carte du théâtre de la guerre du Mexique. (D'après un dessin de M. A. Cibot, officier de l'expédition.)

(Voir le Courrier d'Amérique, page 326.)

Paris.—Imp. VALLÉE et Ce, 15, rue Bréda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 268. — 31 Mai 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

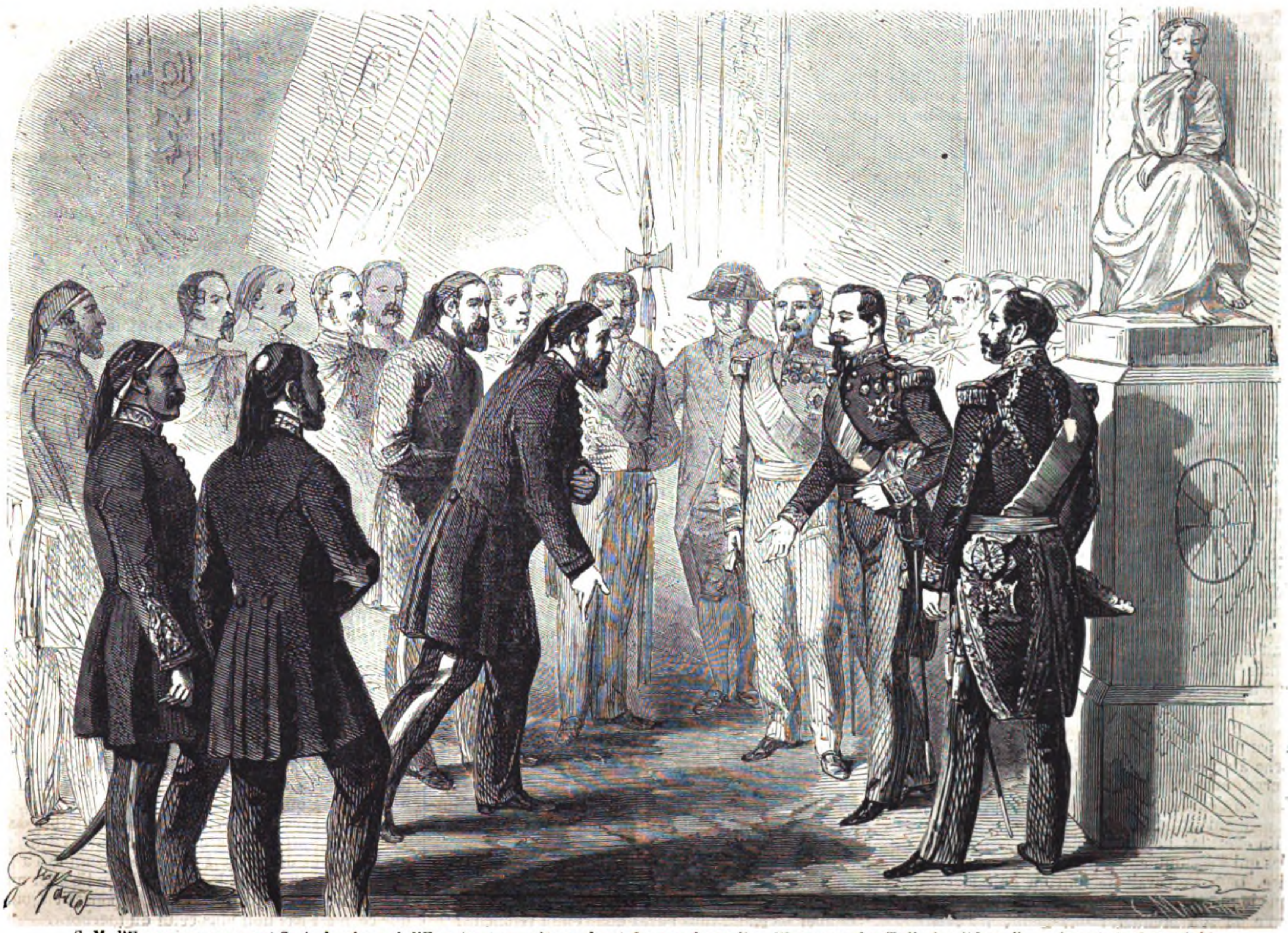
BUREAU DE TEXTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE



S. M. l'Empereur recevant S. A. le vice-roi d'Egypte et sa suite au haut du grand escalier d'honneur des Tuileries (18 mai). — (Croquis de M. Fortris.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : UNE FEMME ENCHANTÉE DE SE REVOIR TELLE QU'ELLE ÉTAIT DIX ANS AUPARAVANT, SCÈNE DE MŒURS. — AVILISSEMENT ACTUEL DES OBJETS D'ART. — M. TRON FILS SE MARIE. — CHARMANTS MOTS D'ENFANTS. — MORT DU COMTE DE STANKOWITCH. — ON DIT SON FAIT À LA CRINOLINE. — DIVERSES LETTRES REPONDUES.

Madame Adeline de M*** est très-jolie..... dans le souvenir de ses amis. Jusqu'à quarante ans, et plus, elle se défendit fort bien, et à quarante-cinq elle attirait encore beaucoup de lorgnettes à l'Opéra, grâce à ses yeux d'un noir brillant, et à ses cheveux d'un châtain sombre, au milieu desquels elle plaçait habilement quelque fleur d'un rouge vif qui s'y enlevait comme un falot dans la nuit. Grâce enfin aux belles lignes de ses épaules, à l'élégance de sa taille, à la beauté de sa main de cire blanche, et au grand air qui est de tous ses mouvements, madame de M*** justifierait encore fort bien (même aujourd'hui qu'elle a doublé *le Cap* voisin *des résignations :* la cinquantaine!) ce mot d'un jeune lycéen à peine majeur, épris d'une femme qui eût copieusement pu être sa mère, et qui, plaisanté sur ce choix disproportionné, répondit : « Ah! c'est qu'on me dit qu'elle a été si jolie! »

Donc, à cinquante ans, madame de M*** fait encore beaucoup d'effet, bien qu'il y ait à cela de jour en jour moins de causes. Il s'agit surtout des théâtres, où l'optique aide au mensonge, et qui permettent l'illusion des *bâtons flottants.*

La comtesse est-elle résignée à subir le sort commun à tous, et même à toutes? je me garderais d'en lever la main! Sa défense contre l'âge impitoyable est héroïque, sans être pourtant ridicule. Elle lutte en cédant pas à pas, peu à peu. Elle cède... mais armée de toutes pièces dans son cabinet de toilette : soins extrêmes et recherche d'affiquets. Lorsqu'elle porte une voilette blanche, au Bois, un étranger se retournera toujours pour la regarder étendue dans sa calèche doublée gros-bleu, s'écriera : *tiens, tiens!* et demandera : *qui est-ce?*

Ses amies les plus sincères disaient encore cet hiver en rentrant du bal où madame de M*** avait eu des moments d'animation et des combinaisons d'éclairage galvanisant sa beauté en pleine déclinaison : cette Adeline, il y a des moments où elle bat encore les femmes de trente-cinq, et même de trente!

Mais c'étaient là des lueurs, des éclairs à la suite de quoi revenait le crépuscule de cette beauté de la veille! Or, à l'époque où elle était dans tout son éclat, un éclat persistant jusqu'à l'année quarantième, la comtesse de M*** s'était fait peindre par Ed. D***, le *Lawrence français.* D***, le peintre des duchesses, soit du rang, soit de cette autre aristocratie de la nature, la première de toutes : la beauté. Or, chose étrange, le grand artiste n'avait pas absolument contenté son modèle, — ni lui-même! Le portrait était matériellement ressemblant... mais il lui manquait cet artifice, ce correctif, cette tricherie, cette espèce de falsification de la nature enfin, que son pinceau, habile sans être menteur, sait apporter aux traits qu'il idéalise à la grande joie des femmes, — en faisant imperceptiblement sourire leurs amis, lesquels ne peuvent pourtant pas refuser d'avouer que l'image est fort ressemblante.

Le peintre, dont le tact est égal au talent, comprit bien qu'il n'avait pas complètement satisfait son modèle. Il en prit son parti en homme désintéressé autant que soigneux de sa légitime renommée. Il déclara donc à la comtesse qu'il n'était pas précisément content du portrait, qu'il y avait épuisé ses efforts sans toucher le but désiré, et qu'il la suppliait de laisser l'œuvre en l'état pendant quelques semaines... quelques mois, après quoi il pourrait la reprendre, la modifier, sous l'empire d'une meilleure inspiration. Cette déclaration combla de joie madame de M***, dont l'artiste avait si bien deviné la pensée, la prétention, l'amour-propre! Elle se borna à objecter quelques lieux communs de convenances, et céda aisément à la première insistance. L'artiste s'était dit : c'est un portrait perdu... je n'y retoucherai jamais.!

En effet, les mois s'écoulent et forment des années qui s'accumulent sans qu'on revienne sur l'affaire. D*** apercevait de loin en loin la comtesse dans le monde, où, par un sentiment de délicatesse digne de son premier mouvement, il l'évitait. Le portrait, daté de 1851, était retourné, le nez contre le mur, derrière une accumulation, une superposition de toiles, d'études, de cadres qui le barricadaient. Un jour ou l'autre, et le fournisseur de toiles étant en retard, ce portrait était destiné à recevoir la superposition d'une nouvelle image, d'un monsieur, peut-être! bien que l'éminent artiste ne perde guère son temps à *portraicter* ou *portraicturer* le sexe qui se dit fort et ne se trouve pas laid.

Plus de dix ans se sont écoulés... Madame de M*** est, de par l'impitoyable autorité de son état civil (civil... par antiphrase!) entrée dans le chiffre 5 aux dixaines. Son fils, Paul, est marié à Mademoiselle de Ch... du Br... et on va baptiser leur petit second. Or, Paul de M***, qui adore sa femme, l'a fait peindre à l'insu de sa famille; et à qui voulez-vous qu'il ait demandé ce portrait charmant d'une des femmes les plus élégantes de Paris, une des *ravageuses* des bals costumés ministériels, si ce n'est au peintre auquel on doit les merveilleux portraits de Mme la baronne Gaston d'Hauteserve, de Mme la comtesse Walewska, de S. A. I. la princesse Mathilde, de Mme la duchesse de Médina-Céli, de Mme la marquise de Galiffet, et autres chefs-d'œuvre d'élégance et de goût?

Un jour Paul dit à sa mère :

— « J'ai fait peindre Henriette; voulez-vous, chère maman, venir voir comment vous trouvez le portrait avant qu'il quitte l'atelier de l'artiste?

Madame de M*** qui pensait à une robe que sa couturière lui avait proposée la veille (une heureuse combinaison de volants noirs sur du rose de Chine, voisin du saumon), accepta sans plus ample informé. Comme on partait plus tard pour le Bois, Paul et sa femme amenèrent la mère rue d'Aumale. Arrivée à la porte du petit hôtel, elle se rappelle que D*** demeure là... interroge... et se dit : Il y a dix ans qu'il devait retoucher mon portrait... aujourd'hui c'est une affaire enterrée, montons!»

Or, l'artiste savait que la comtesse devait venir voir le portrait de sa vraiment belle-fille. Peu de jours auparavant il avait vu la dame aux Italiens, et l'avait attentivement lorgnée sans qu'elle s'en aperçût. Il avait aisément reconnu les ravages, les débris de beauté laissés sur leur passage par les dix ans inexorablement passés! Le lendemain il avait fait désencombrer le coin où était enfoui le portrait, l'avait épongé, s'était amusé à le revoir... puis une pensée spirituelle lui était venue. Aussitôt l'image avait été vernie, placée dans un cadre de mesure qui se trouvait-là pour un autre, et posée sur un chevalet, dans un demi-jour très-favorable. Le fait est que ce portrait ainsi réapparu était superbe! Le temps qui offense et détruit les modèles de la fragile nature, avait donné à l'œuvre d'art une harmonie, un glacé, une *patine* d'or fauve véritablement admirables! Sir Thomas Lawrence, ou Josuah Reynolds son maître, n'avaient jamais rien produit de plus vivant ni de plus idéal à la fois! L'artiste fut tout étonné et tout charmé de voir ce que l'espèce de cuisson des années avait fait de ses couleurs, et la précieuse et aimable harmonie qui régnait désormais dans cet ensemble moelleux, chaud, nacré, où le travail du pinceau avait absolument disparu sous le fondu de l'homogénéité, les cohésions de la couleur, l'or blond qui vernissait le tout. Le temps avait été pour l'artiste un collaborateur final qui avait posé sur l'œuvre oubliée son cachet suprême... Il se sentit aussi fier de son œuvre que surpris de la retrouver telle!

—Et moi qui avais quelquefois pensé à repeindre sur cette toile! se dit-il.

La comtesse et les jeunes gens arrivèrent. Le portrait d'Henriette était placé en évidence; tous les regards furent d'abord pour lui. La comtesse en fit ses compliments sincères à l'artiste comme si elle l'avait rencontré la veille, c'est-à-dire avec l'aisance d'une femme du monde, facilitée par la bonne grâce et la franchise de la réception. On examina l'œuvre à fond, on discuta quelques petits détails, puis on s'accorda, jugeant l'œuvre exquise et d'une ressemblance inattaquable. Ceci fini, il n'y avait plus qu'à s'en aller au Bois : tout à coup la jeune femme s'écrie :

» —Ah! par exemple! quelle aimable surprise? vous, maman! Dieu que c'est ressemblant!

La comtesse se retourne, regarde... et éprouve un vif sentiment de joie, et d'orgueil. Une psyché était là, ses yeux ont involontairement passé dessus en cherchant le portrait... Le jour des ateliers, qui vient d'en haut, n'est pas fait pour rajeunir! Elle a pu saisir le contraste...

» — Quelle aimable attention! — s'écria-t-elle en s'adressant à M. D***, qui souriait à cette scène, à cette surprise, produit de sa ruse délicate et fine. — Mais, vous l'avez donc enfin retouché?

» — Non, madame... ce portrait est tel que nous l'avons laissé le jour où nous n'en étions contents ni l'une ni l'autre!

» — Vraiment? vous croyez que j'ai été assez injuste pour... Mais je le trouve très-ressemblant... très-ressemblant! —dit la comtesse quinquagénaire en contemplant avec ravissement sa quarantaine envolée d'elle et fixée là au passage...

» — Qu'en dis-tu, Paul? — reprit-elle.

Le fils sourit en regardant l'artiste qui avait repris son sérieux devant le comique de la situation. On trouva naturellement le portrait ressemblant; la mère rayonnait, et pour être vrai il faut dire que cette joie lui donna un regain de beauté, de jeunesse qui la rapprocha de l'image.

» — Puis-je le faire prendre? — dit-elle.

» — Mais... c'est que... me rappelant qu'il ne vous plaisait pas, madame, et ne pouvant laisser s'éterniser votre image ailleurs que dans votre famille, je comptais... utiliser cette toile...

» — Comment cela?

» En peignant par-dessus le portrait d'un colonel de dragons autrichiens : le baron de Brodenbachen-Grimmlighausen!

» — Un colonel... par-dessus mon portrait... par exemple! du tout, du tout! je le prends, je le garde... je le trouve parfait; et je me demande où j'avais la tête pour me méconnaître dans cette belle œuvre!

Peut-être était-ce là ce que le spirituel artiste avait espéré. Dans tous les cas, il eut le mérite de son tact et de sa délicatesse. Mme de M*** fut enchantée de faire suspendre, dans le petit salon où elle reçoit tous les mardis, l'image qui la montre telle qu'en secret elle désirerait être encore, bien qu'à la date de l'œuvre elle ait pu souhaiter un pinceau plus flatteur. Le lendemain, elle chargea son fils Paul de remettre au peintre de son bel été une lettre pleine d'affectueuses félicitations; — et chargée de billets de banque d'un total de francs égal au nombre de jours que l'image semblait soustraire à ses cinquante-deux ans! Or, comme il n'est personne parmi les gens du monde les plus scrupuleux à payer leurs dettes en bon billets ou écus, qui se fasse scrupule d'échanger dans la conversation la fausse monnaie des compliments et des hypocrisies, tout le monde, en voyant ce portrait qu'on pouvait croire peint de la veille, s'empressait de dire : Oh! comme c'est ressemblant! —la comtesse finit par le croire un peu, en s'imaginant beaucoup, non pas que son portrait lui ressemblait... mais bien quelle ressemblait à son portrait! O illusion, notre seul bonheur!

S'il est vrai, comme l'ont annoncé les journaux anglais, que le tableau de Paul Delaroche que nous connaissons tous : *Marie-Antoinette allant à l'échafaud*, ait été acheté par un ancien brasseur, au prix énorme de 32,000 livres st. (soit 800,000 fr.) il faut dire qu'en ce moment, chez nous, les destins de la peinture ont infiniment moins d'éclat... métallique. Ceux qui ont suivi cet hiver les ventes de l'hôtel Drouot ont pu voir, avec surprise, combien était tombé l'engouement de nos dernières années pour les œuvres d'art. Nous pourrions citer une foule de faits constatateurs de cette brusque dépréciation, si nous n'avions la crainte de désobliger de braves artistes, qui ont plutôt besoin d'être soutenus dans cette crise. Sans doute on était allé un peu loin, ou plutôt un peu haut, depuis dix ans, dans l'estimation des tableaux d'une trentaine de peintres célèbres ou connus. On avait vu bien des folies, mères des déceptions futures! Mais il serait fâcheux que la réaction fût si vive et si injuste, et que le découragement des acheteurs fit de nouveaux progrès.

Ce qu'il faut constater pour le moment, c'est donc que les tableaux ou dessins sont tombés de plus de moitié, et que les amateurs persévérants ont, dans ces derniers mois, fait des acquisitions très-favorables, au grand regret des impétueux qui, depuis quelques années, avaient parfois payé si cher des œuvres qui se verraient aujourd'hui fort dépréciées. — Au reste, si l'on vend si mal les tableaux, il faut bien aussi avouer qu'on vend fort peu de livres... On ne vend que les *Misérables*... et quelques volumes dont nous parle M. André.

Quant aux objets de curiosité, c'est un désarroi pire encore! En dehors de certaines séries, telles que la chinoiserie, ces ventes tombent à des prix dérisoires. Il y a quelques jours, M. Ch. Pillet adjugeait pour 520 francs une fort belle copie en marbre de la *Vénus du Capitole*. Le sculpteur Chinard l'avait jadis fait venir de Rome à Lyon, et, comme l'a fait observer M. Ch. Pillet, le prix de l'adjudication n'est pas même celui du transport. On pourrait ajouter que ce n'est pas non plus celui du marbre...

«Les sieurs Tron père et fils sont propriétaires de trois maisons qu'ils louent en garni au quartier Popincourt. Le fils, qui paraît être le véritable chef de l'exploitation, s'occupe en outre du commerce d'orgues et autres instruments à l'usage des musiciens ambulants. Il donne aussi des séances de lanterne magique. Quant aux trois maisons dont lui et son père sont propriétaires, elles sont divisées en chambres meublées; les locataires, qui appartiennent exclusivement à la classe des virtuoses mendiants s'élèvent au nombre de deux cents; ils payent chacun cinq francs par mois pour leur logement, ce qui produit un revenu mensuel de 1,000 francs par mois aux sieurs Tron père et fils, dont la fortune est évaluée à environ cent cinquante mille francs.»

C'est sans doute M. Tron fils que nous voyons épouser Mlle Fanny Sorbier, dans les publications de bans insérées hier, dans le *Constitutionnel*. Mlle Sorbier est la fille d'un entrepreneur en bâtiments, qui a été élevée au piano. Elle a deux cents mille francs de dot et vient de refuser un bon peintre, M. A..... Elle s'appellera Mme Tron. C'est bien fait!

Comment trouvez-vous ce mémorable dialogue entre une mère et ses deux filles, dont l'une gronde l'autre à propos de la leçon mal lue :

« LA MÈRE : Pourquoi pleures-tu, mon enfant?

» L'ENFANT de six ans : J'ai dit à Alix que je savais mon histoire de France. Elle me dit que je ne la sais pas, et je la sais.

» ALIX, la grande (neuf ans) : Non, elle ne la sait pas.

» LA MÈRE : Comment cela, mon enfant?

» ALIX : Elle m'a dit d'ouvrir le livre au hasard et de lui faire une question qu'il y a dans le livre, et qu'elle répondrait.

» — Eh bien?

» — Elle n'a pas répondu.

» — Voyons, que lui avez-vous demandé?

» — J'ai ouvert le livre au hasard, comme elle disait, et je lui ai demandé la première demande que j'ai trouvée.

» — Et qu'est-ce que c'était que cette demande?

» — C'était : *Qu'arriva-t-il ensuite?* »

Et maintenant écoutez cet autre mot, dit par un enfant trouvé qu'un couvent élevait par charité, mot doux et navrant! L'enfant entendait les autres parler de leurs mères, et la pauvre petite abandonnée murmura dans son coin :

« — Moi, ma mère n'était pas là quand je suis née! »

Et où se trouve cela? Il ne s'écoulera pas huit jours que vous ne le sachiez sans qu'on vous le dise!

Un journal anglais raconte qu'une seule maison de Sheffield exporte 20 tonnes (ou 20,000 kil.) de cerceaux d'acier par semaine, — pour le montage des *crinolines*...

Ainsi la fureur de cette mode absurde ne se calmera pas, comme nous en avions le vague espoir, lorsqu'on nous parlait d'un retour aux modes de l'empire, date guerrière où les armes jouaient un si grand rôle, que les femmes elles-mêmes se mettaient dans des «fourreaux.»

Un de nos amis s'est marié dans les burlesques circonstances suivantes, où la crinoline a joué, ou plutôt n'a pas joué son rôle. Il flânait sur le boulevard des Capucines. Il voit marcher devant lui une femme à la taille élégante, à la démarche gracieuse et aisée. Il la devance et la salue de l'air le plus respectueux du monde. La dame étonnée regarde notre ami (qui n'est pas mal!) et rend poliment, bien que froidement le salut.

Deux mois après, ils se rencontrent à Bade, ils sont présentés, ils se lient au milieu d'un groupe de relations communes.

— « Ah çà, — dit un soir la dame, — une veuve de province, charmante et... aurifère, — c'est bien vous qui, ce printemps, m'avez saluée sur le Boulevard, en face de la *Ville de Lyon*?

— Oui, madame!

— Mais vous ne me connaissiez pas?

— Non... mais je saluais avec sympathie, avec respect et avec admiration, une femme qui avait assez de goût et de force de volonté pour résister à l'engouement général, et se promener en public... *sans crinoline!* »

Six semaines plus tard ils rentraient à Paris et... il y avait un célibataire — et une veuve — de moins!

Qu'on me trouve une femme pareille, c'est à dire veuve et sans enfants, trentagénaire même, assez jolie pour qu'on puisse la montrer à ses ennemis, assez riche pour ne point contraindre son hôte légitime à diminuer le train de vie auquel il est habitué, assez bonne pour qu'on ne songe point à se demander si elle a de l'esprit, et... et... Mais j'oublie qu'il s'agit d'une catilinaire contre la crinoline!

Etes-vous marié à une femme *crinolomane*, mon cher lecteur? dites-moi alors comment vous faites, l'ayant au bras, pour marcher par les rues sans avoir la démarche fort gênée et très-ridicule? Ces diables de cerceaux à barriques vous battent les jambes à chaque pas dans un mouvement balancé qui porte des flots d'étoffes encombrantes, — et il faut une résistance musculaire continue pour n'être pas machinalement poussé à marcher d'un bon pas en avant de la dame, quitte à porter le coude en arrière de la plus disgracieuse façon, afin d'éviter ce balancement agaçant — et meurtrier! Il y a des gens qui ont pu montrer les *bleus* causés par cette armature de fer, frappant comme un bélier.

Mais ces dames elles-mêmes savent fort bien les défauts de leur cuirasse, ou plutôt de leur bastion! S'agit-il de monter un escalier? un : passez devant! qui essaye d'être plaisant, prouve combien elles connaissent les inconvénients du large orifice de leur base! Maintenant disons que tout mal arrivé à son excès, à son paroxysme, tend à diminuer rapidement. Or, est-ce que vingt mètres d'étoffe pour envelopper la rotondité d'une femme-ballon, ce n'est pas un suffisant paroxysme? Le baron de M*** a un délicieux coupé gris de lin au-dedans, gros-bleu au dehors et excellemment suspendu On y attèle deux demi-sang très-*vites*, et c'est un plaisir que d'être là-dedans, si bien transporté! Or, qu'arrive-t-il? C'est que tous les soirs d'hiver, soit qu'on dine en ville, soit qu'on aille au bal, en soirée ou au théâtre, madame la baronne n'a pas trop du contenant pour y étaler son absurde contenu, que les cerceaux de Sheffield, ou d'ailleurs, à travers lesquels elle passe comme une écuyère du Cirque, mais en y restant, se relèvent en ballonnant les jupes, la robe, dans toute la capacité du véhicule, — et que monsieur est obligé de monter dans un affreux fiacre tout disloqué, ventilé, cahoté, poussivement traîné, qui ne peut suivre la baronne, laquelle fait partout son entrée sans monsieur, à moins qu'elle ne l'attende au milieu des valets de l'antichambre.

Et vous, maîtresses de maison, ne gémissez-vous pas lorsque vous avez des femmes à diner, de l'obligation où vous êtes de limiter le nombre de vos convives, pour faire place aux crinolines? Et dans le salon, ne faut-il pas songer à l'accaparement qu'elles font de l'espace? Si l'on compte généralement sur 50 centimètres carrés pour placer un cavalier seul, ne faut-il pas 4 mètres de superficie pour recevoir une femme crinolinée? Quel est donc le prédicateur qui, pendant le dernier carême, *a tonné* contre cette mode extravagante, — et quelque chose de plus... Car elle causa une petite émeute, un petit scandale, l'autre soir, au Cirque, par suite de la pose d'une étrangère... Mais j'en ai trop dit, et je m'arrête en regrettant amèrement de n'avoir pas rencontré avant mon ami cette courageuse veuve, cette charmante provinciale du boulevard des Capucines! Non-seulement je l'aurais saluée très-bas, mais encore je lui eusse adressé à bout portant une improvisation pleine d'admiration, et de chevilles :

O toi, dont la taille si fine
Sortant d'un flot de mousseline,
Rappelle celle d'Augustine
Brohan... laquelle est peu cousine
De la *princesse* — Colombine!
O femme, qui seule chemine
Sur des pieds dignes de la Chine,
Es-tu la rose sans épine,
Ou la femme sans crinoline,
Qui n'eût pas fait rêver Custine!
Mais vers qui tout mon cœur s'incline !
O toi... etc.

Oh! oh!... un « cœur qui s'incline! » s'écrie un lecteur hargneux, auquel on répond :

« — Il ne s'agit pas de l'ordre *matériel*, comme pour un pot *incliné* afin de verser de la mélasse, ou un broc rempli de piquette, — mais bien de l'ordre *moral, épique et figuré*, qui a fait dire à Bossuet, par exemple :

« L'univers *s'incline* devant le créateur! »

Ou à M. Thiers :

« La France *s'inclinait* alors devant son nouveau maître. »

Ou enfin à la vicomtesse de Renneville :

« Le bon sens *s'incline* devant la mode ! »

Je pense qu'après ce dernier trait mon lecteur hargneux se reconnaîtra battu comme un *confédéré*!

Mme Anna de Lagrange, l'éminente cantatrice qui répand tant d'éclat sur le nom français à l'étranger, vient d'avoir la douleur de perdre son mari, le comte de Stankowitch, à Madrid, où notre célèbre compatriote a chanté *cent sept fois* en six mois d'hiver! D'une noble famille parisienne, Mlle Anna de Lagrange, — qui avait révélé une remarquable vocation lyrique dans une représentation donnée par des gens du monde au profit des Polonais, au théâtre de la Renaissance (comme *Henri III* vient d'être joué à l'hôtel Sellière pour une œuvre de charité), avait rencontré à Venise le jeune boyard qu'à l'âge de vingt ans à peine elle épousait. Peu de temps après, elle était engagée à Pétersbourg, où, comme partout, elle obtenait les plus grands succès. — Les connaisseurs admirent, sur les pelouses de l'ancien Ranelagh, à Passy, la *palazzina* vénitienne que Mme de Lagrange vient de faire construire en souvenir du lieu de son mariage... avec celui qui n'y devait pas entrer...

CORRESPONDANCE. — A une *amie*... (diable, c'est trop!) à une *abonnée* (est-ce sûr?), à Lyon : Vous voudriez lire, étudier, mad... emoiselle ou mad...ame, et vous ne savez par quoi commencer! — Mais lire, dans quelle voie? étudier quoi? La demande est bien vague! J'y répondrai néanmoins et par un conseil qui m'a déjà réussi, car on m'en a remercié : lisez le *Dictionnaire de la Conversation*, édition nouvelle. Rien de plus varié, de plus instructif, de plus amusant; c'est tout un musée sur toutes choses et toutes gens, écrit par les plus habiles plumes de notre époque. Il doit forcément en résulter une riche moisson pour la mémoire. L'ouvrage a seize gros volumes à deux colonnes; vous voilà, mad..., de la pâture pour plusieurs années! Si j'en avais le temps, au lieu de me borner à consulter souvent ce livre, je ne manquerais pas de le lire en entier, persuadé que j'y prendrais, plus qu'à *peau d'âne*, un « plaisir extrême ; » et qu'à part les fleurs j'y cueillerais beaucoup de fruits.

— A M. H. V. — Oui, monsieur, c'est là un singulier complément de décoration pour la fontaine Saint-Michel, si bien placée en perspective, que les deux tuyaux de cheminée en tôle que le propriétaire de la maison à laquelle le monument est adossé, a fait surgir de son toit! — Mais que ditesvous aussi de la *redingote grise*, haute de trois étages, peinte sur un immense pan de mur voisin? Cela n'offre-t-il pas aussi une jolie concurrence, un piquant dérivatif d'attention au monument hydraulique, si heureusement placé à l'extrémité de ce promontoire de maisons?

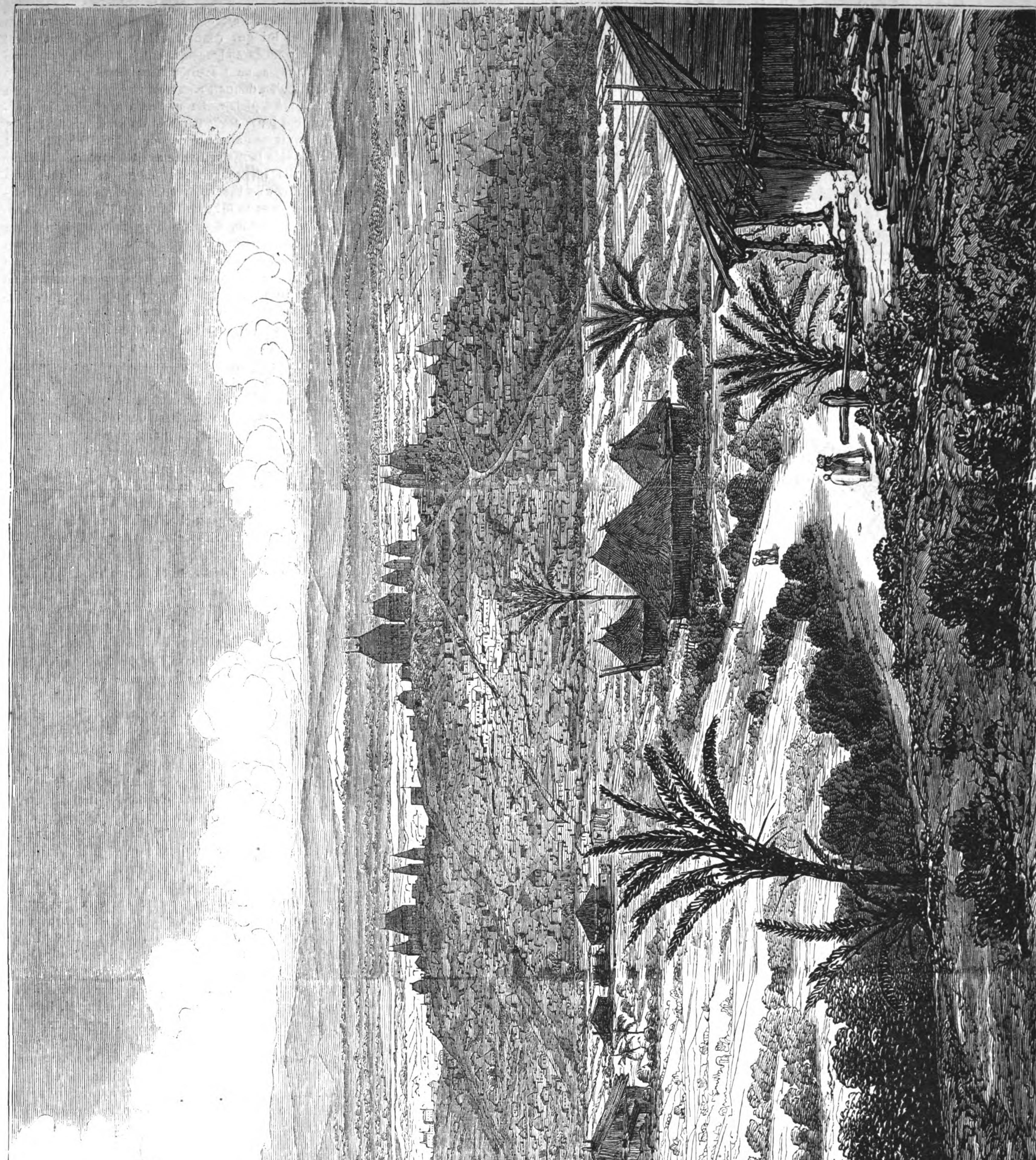
— A M. Paul Led..., à Rouen : — Mais, monsieur, rien n'est plus naturel ni plus légitime que ces invitations! Vous prenez donc les gens de lettres pour des échappés du tableau de Jaffa par le baron Gros? Comment donc pouvez-vous être surpris que ceux qui «*éclairent, instruisent, charment* ou *consolent*, » selon l'expression de Gustave III de Suède, aient leur place dans ces « réunions des notabilités de la politique, de la diplomatie, de la finance, — ou aussi du noble faubourg? » N'y a-t-il pas toujours un certain nombre d'écrivains invités aux fêtes que donne l'Empereur dans ses villégiatures de Fontainebleau ou de Compiègne? L'inauguration du musée de Versaille n'eut-elle pas lieu, jadis, exclusivement en l'honneur des artistes et des gens de lettres? Sachez bien, monsieur, que si certains de ceux-ci reçoivent, ne sont pas invités tous ceux qui le désireraient parmi les gens en place, les gens de noblesse ou les gens de finance.

Un soir qu'on donnait au Théâtre-Français la première représentation d'une grande comédie de mœurs actuelles, M. le baron James de Rothschild, riche à millions sterlings, ne put se procurer une loge pour laquelle il insistait. L'auteur de la pièce nouvelle l'apprit et envoya à l'illustre financier une de celles qui étaient de son lot. Un billet accompagnait l'envoi; il était conçu à peu près en ces termes : *M. le baron, permettez à un simple écrivain de vous offrir une hospitalité que toute votre puissance ne pouvait vous faire obtenir, et veuillez agréer, etc.*» — Le grand financier accepta... et vécut plus d'un an dans cette délicate situation d'infériorité vis-à-vis de l'auteur dramatique, dont il avait occupé une loge qui avait, ce soir-là, une valeur idéale de plusieurs centaines de francs! Mais un jour vint où le millionnaire se souvint. Il s'agissait de je ne sais quelle affaire qui faisait prime. L'écrivain, qui ne s'attendait à rien, reçut avis qu'une petite part lui était réservée, — et il gagna presqu'un *coupon* de rente, pour un *coupon* de théâtre! Vous voyez, monsieur, que tout cela constitue des rapports très-courtois, très-honorables. Ne vous étonnez donc plus que les littérateurs assistent aux fêtes des financiers — et réciproquement!

JULES LECOMTE.



M. Laborde, consul de France à Madagascar. — Radama II, roi de Madagascar. — M. Lambert, envoyé de Radama II, à Paris.
(Photographique de M. Étienne Carjal.)



Vue de Tananarive, capitale de Madagascar.

Arrivée de S. A. Saïd-Pacha aux Tuileries.

« S. A. Saïd-Pacha, vice-roi d'Egypte, est arrivée le 18 mai à Paris, à cinq heures du soir, par le chemin de fer de Lyon.

» Son Altesse est accompagnée de S. A. Moustapha-Pacha, son neveu, et d'une nombreuse suite.

» L'empereur avait envoyé à Lyon, au-devant du vice-roi, le colonel comte Lepic, surintendant des palais impériaux, l'un de ses aides de camp; le commandant baron de Vassart, l'un de ses officiers d'ordonnance, et le baron Philippe de Bourgoing, l'un de ses écuyers.

» S. Exc. Vély-Pacha, ambassadeur extraordinaire de S. M. I. le sultan, était allé à Toulon au-devant de Son Altesse.

» Le vice-roi a été reçu, à son arrivée à la gare de Paris, par le préfet de police et par le secrétaire général de la préfecture de la Seine.

» Un bataillon d'infanterie de la garde impériale était formé en bataille dans la cour de la gare.

» Des voitures de la cour, avec une escorte d'honneur de cavalerie de la garde impériale, attendaient le vice-roi pour conduire Son Altesse et sa suite au palais des Tuileries.

» S. A. Saïd-Pacha, S. A. Moustapha-Pacha, son neveu, S. Exc. l'ambassadeur de Turquie, et les officiers de la maison de l'empereur sont montés dans les premières voitures.

» Saïd-Pacha a été reçu au bas du grand escalier du pavillon de l'Horloge par le grand-maître des cérémonies et le grand-chambellan.

» L'Empereur, suivi du grand-veneur, du commandant en chef de la garde impériale, de son premier écuyer et de ses officiers de service, s'est avancé au-devant de Son Altesse jusqu'au haut de l'escalier.

» Sa Majesté Impériale a ensuite conduit Son Altesse dans le salon où se trouvait Sa Majesté l'Impératrice, entourée de la grande-maîtresse de sa maison, de sa dame d'honneur, de ses dames et officiers de service.

» Les présentations des personnes composant le service d'honneur de Leurs Majestés et des personnes de la suite du vice-roi ont ensuite eu lieu. Après ces présentations, S. A. Saïd-Pacha a été conduit au pavillon Marsan, où des appartements lui avaient été préparés.

» La suite de S. A. Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte, se compose des personnes dont les noms suivent :

» Zoulfukar-Pacha, ministre des affaires étrangères; Hafour-Pacha, vice-amiral; Erfan-Bey, administrateur des biens de Son Altesse; Kœnig-Bey, secrétaire de ses commandements; Mohammed-Aly-Bey, médecin particulier; Zeky-Bey, maître des cérémonies; Kiaz-Bey, secrétaire de Son Altesse pour la langue turque; Effatoum-Bey, colonel du génie; Mohammed-Bey, directeur de l'administration des biens des mosquées; M. Mariette; Hassan-Taoufik-Effendi, secrétaire de Son Altesse pour la langue turque; M. Jacquier, officier français au service du vice-roi; Hanna-Mabardi, premier commis du ministère des finances. »

MAC VERNOLL.

Radama II et Madagascar.

Il y a trois mois environ, un Français, M. J. Lambert, arrivait à Paris comme envoyé du jeune roi de Madagascar, Radama II, jusqu'alors connu sous le nom du prince Rakout. Le 16 août dernier, époque de la mort de sa mère, l'astucieuse Ranavalo, Rakout avait été proclamé roi de la grande île africaine, non sans de violents débats. Son cousin et compétiteur Ramboasalam, aidé du farouche Rainisoary, chef du vieux parti malgache (il y a des conservateurs partout), avait essayé de lui ravir la couronne et même de le faire assassiner. Le complot avait été découvert, et Radama II, dans sa clémence, s'était borné à éloigner les mutins et à les faire garder à vue, au lieu de leur infliger le châtiment réservé aux rebelles.

Élevé par un de nos compatriotes, M. Laborde, qu'une tempête jeta, il y a trente ans, sur les côtes de l'île malgache, et qui, depuis, a fait de cette terre son pays d'adoption, Radama II s'est toujours distingué par sa bonté et sa douceur, et n'a pas cessé de se montrer favorable à un protectorat de la France. Radama II et son intelligent envoyé, qui, en toute circonstance, a fait preuve de tant de patience et de patriotisme, n'ont pas perdu un moment courage. Radama appelle à la civilisation de son île la France d'abord, envers laquelle il garde les mêmes sentiments de reconnaissance et d'amitié, et avec la France toutes les nations européennes, bien plus, toutes les nations civilisées. Il est beau de voir cet élan d'un jeune roi qui ne veut que le bien de son pays, et qui convie les autres peuples à la régénération de ses propres sujets.

Ceux qui connaissaient le prince Rakout n'ont nullement été étonnés de la manière aussi pacifique que glorieuse dont il a signalé son avénement. Déjà le docteur Milhet, appelé plusieurs fois de l'île de la Réunion à Madagascar pour y donner ses soins, nous avait dépeint Rakout comme un prince doux et affable, bienveillant envers les étrangers, vénéré et chéri de tous. Sous le règne abhorré de sa mère, règne qui ne fut que trop long et que marquèrent les plus cruels supplices, Rakout était l'ange sauveur, délivrant lui-même les condamnés, ou obtenant de l'ombrageuse reine, à force de prières et de supplications, que la vie leur fût laissée sauve, que les supplices leur fussent épargnés. Le tanghin, ce fatal poison, que l'on administrait comme une sorte de jugement de Dieu à tous les individus accusés ou simplement soupçonnés; la lapidation, dont on faisait un fréquent usage; l'immersion dans l'eau bouillante; le supplice de la *roche Tarpéienne* (nous le nommons ainsi parce qu'il rappelle trait pour trait celui de l'ancienne Rome), tels étaient, sous Ranavalo, les cruels moyens de tourment et de mort mis en pratique, souvent sur une simple dénonciation. Les chrétiens n'étaient pas épargnés, et ils ont vu, à Madagascar, renaître contre eux les persécutions de la primitive Église.

Un des premiers actes de Radama, en montant sur le trône, a été d'abolir les tortures et de proclamer l'émancipation des esclaves, en dépit des grands du pays.

Les blancs, jusqu'alors repoussés de l'intérieur par Ranavalo, qui les admettait à peine sur les rivages malsains de la grand île, ont obtenu la permission de voyager par toute la contrée, d'y trafiquer en liberté, et une complète protection leur a été accordée par le roi, qui demande même la nomination de consuls européens.

Radama n'a point borné là ses intelligentes réformes, et il a permis à un missionnaire français, le R. P. Jouen, depuis longtemps préfet apostolique de Madagascar, d'introduire des prêtres dans le pays. Nul doute que ces missionnaires ne concourent très-efficacement à la civilisation des différentes tribus malgaches, encore à demi sauvages, et ne les amènent à seconder d'un commun accord les nobles efforts de leur roi.

Radama se montre si favorable aux étrangers qu'il est disposé à donner des concessions de terre à tous les colons qui viendront s'établir dans son île. Il demande que des ingénieurs, des savants soient envoyés à Madagascar, et que les richesses naturelles que renferme ce magnifique pays soient enfin largement exploitées par les capitaux européens. Dès 1857, il disait déjà à la célèbre voyageuse Mme Ida Pfeiffer que son plus vif désir était que ses peuples fussent bien gouvernés, et qu'il ne voudrait pour lui-même ni trône ni royauté, s'il pouvait assurer par là le bonheur de sa nation. Belles paroles qu'a recueillies la voyageuse allemande, et que bien des princes ne prononceraient pas, même en pays civilisés !

Radama est aimé des tribus qui l'entourent, mais peu sympathique au parti rétrograde qui n'approuve pas ses réformes. Tel est cependant le respect qu'inspire à Madagascar l'autorité royale, que pas un de ces chefs n'ose lutter en face contre le roi. Aussi n'est-ce pas sans un vif étonnement que nous avons lu récemment, dans un journal de Paris, la nouvelle qu'un vaste complot avait éclaté à Madagascar, et que Radama avait failli être assassiné. L'auteur de cette nouvelle ajoutait que le roi, au moment où il avait été assailli par l'individu chargé de le frapper, avait tiré sur lui à quelques pas et l'avait étendu mort; mais que cet incident n'avait pas déconcerté les rebelles, et qu'aux dernières dates ils conservaient encore les armes.

M. Lambert s'est empressé de démentir tous ces bruits, et lui qui connaît si bien le roi, dont il est frère à la mode malgache, ayant fait le *serment du sang* avec Radama, peut assurer mieux que personne que le récit qu'on donnait comme authentique n'est qu'un conte forgé à plaisir. La nouvelle a été lancée d'ailleurs cinq jours après l'arrivée du courrier de l'Inde, qui n'avait rien annoncé de semblable. Déjà à la mort de Ranavalo la malveillance avait essayé de propager des bruits mensongers du même genre que nous accueillîmes en France avec trop de crédulité. On disait que, dans la lutte qui avait eu lieu pour la succession au trône, Radama avait fait assassiner son cousin et concurrent Ramboasalam, ainsi que l'ancien premier ministre de la défunte reine, Rainisoary. Ce n'était là que des fables imaginées par les ennemis de Radama, qui, proclamé roi par le peuple, avait pardonné à ses adversaires un moment soulevés contre lui. Jamais révolution de palais ne s'accomplit plus paisiblement.

Radama ne porte sur lui aucune arme : il marche courageusement dans la voie qu'il s'est tracée, et, fataliste comme plus d'un grand souverain, il se complaît dans cette idée qu'il est destiné à être le réformateur de son peuple, et qu'aucune conjuration ne saurait l'atteindre avant qu'il ait accompli son mandat. Si les révoltés l'attaquent, ils le trouveront armé de son seul courage et du sang-froid dont il a déjà donné tant de preuves. Mais écartons de pareilles suppositions; le courageux chef des Hovas n'a contre lui qu'une infime minorité; elle est trop faible pour jamais agir.

Radama est âgé de trente-trois ans et demi; il est de taille moyenne, il a les cheveux noirs et soyeux, la peau légèrement bistrée, l'œil vif. Sa figure respire une grande bonté; il aime à s'habiller à l'européenne, et revêt souvent l'uniforme d'officier général.

M. Laborde, ami et conseiller du jeune roi, est, on l'a vu, un Français [1] que les hasards d'un voyage maritime ont jeté, il y a trente ans, sur les rivages de l'île Malgache. Il avait acquis la confiance de Ranavalo, et fut, on peut dire, l'instituteur de son fils Rakout, qui ne l'appelle que son père. Lui seul a développé dans cette vive intelligence les idées généreuses qui inspirent la politique du jeune souverain. Esprit d'élite, M. Laborde, aidé des manuels Roret, que les traitants français à Tamatave lui avaient apportés, commença, en outre, l'éducation industrielle de Madagascar, et seul, presque sans connaissances spéciales au début, il devint insensiblement ingénieur, physicien, métallurgiste, constructeur d'usines, relevant ses itinéraires avec soin et continuant ainsi la géographie générale de l'île, expérimentant un télégraphe électrique, traitant dans des hauts fourneaux le minerai de fer du pays, fondant des canons, installant près de la capitale une fabrique de verre, de porcelaine et une magnanerie. Tananarive, dans une position élevée, est exposée aux ravages de la foudre; M. Laborde y établit des paratonnerres. Patient, ingénieux, doué d'un esprit inventif, il accomplit presque sans ressources ce que beaucoup d'autres n'arriveraient pas à faire ayant tous les moyens à leur disposition.

M. Laborde employa son influence auprès de la reine à défendre les Français et à obtenir leur admission dans l'île; mais en 1857, Ranavalo reprit les concessions accordées et exila MM. Laborde et Lambert, auxquels elle prêtait le dessein de conspirer en faveur de Rakout.

M. Lambert était à cette époque l'un des plus grands planteurs et fabricants de sucre de l'île Maurice, notre ancienne île de France, que les Anglais nous ont ravie en 1810 [2]. — Il venait d'arriver à Tananarive, chargé de cadeaux pour la reine qu'il avait apportés de Paris. Ranavalo accepta les présents, mais força M. Lambert à partir avec tous les Européens qu'elle avait admis

1 M. Laborde est né à Auch, en 1806.

2 M. Lambert est né à Redon (Ile-et-Vilaine), en 1824. Un de ses frères est mort, en 1852, à l'île de la Réunion, à la suite de son naufrage sur l'*Indienne* en vue de la côte de Madagascar. L'autre était l'infortuné Henry Lambert, agent consulaire de France à Aden, et lâchement assassiné par les Arabes aux îles Moussah, le 4 juin 1854; triste fin d'un homme de cœur qui, pendant quatre ans, défendit dans les mers arabiques les intérêts du gouvernement français.

dans l'intérieur de son royaume. La pauvre Mme Ida Pfeiffer, qui était loin de rien comprendre à cette soudaine colère, se trouva elle-même comprise dans l'acte de proscription.

Rakout, en montant sur le trône, n'a pas oublié ses fidèles amis et les a rappelés près de lui, M. Laborde pour en faire son conseiller intime, M. Lambert pour l'envoyer en Europe auprès des grandes puissances, notamment la France et l'Angleterre.

Avec un dévouement sans bornes et une patience qui ne s'est jamais lassée, M. Lambert a poursuivi auprès de l'Empereur le protectorat de la France sur Madagascar, qu'il rêve depuis plus de huit ans. D'un patriotisme que rien n'égale, il ne voudrait pas qu'un autre pays que le sien qui y a, du reste, tant de droits, dominât dans la grande île africaine, et il verrait avec joie les capitaux français se porter vers la colonisation de ce magnifique et intéressant pays.

L. SIMONIN.

LE BOULEVARD DU TEMPLE

1670-1862

(Suite.)

En 1769, l'acteur et auteur Nicolas-Médard Audinot, venant aussi de la foire Saint-Germain avec un spectacle de marionnettes, loua un terrain au boulevard du Temple, et inaugura, le 9 juillet, le théâtre de l'Ambigu-Comique. Il ne tarda pas à remplacer ses personnages en bois par une troupe de jeunes enfants qui firent fureur. La comtesse du Barry accorda à Audinot la même protection qu'à Nicolet; elle l'appela à Choisy avec ses petits comédiens, et mit pour la première fois en présence, « un roi de France et un directeur forain. »

Elle daigna rire à gorge déployée de la *Guinguette*, pièce grivoise, et de la *Fricassée*, « contre-danse très-polissonne. » Louis XV accorda les honneurs de la soirée à Mlle Eulalie Audinot, âgée de huit ans, et la complimenta sur sa jolie voix et sa précoce intelligence. Les adolescents succédèrent aux quasi-marmots à l'Ambigu-Comique. Damas, Varenne, d'autres comédiens de la Comédie-Française y firent leurs premières armes. Les grandes pantomimes historiques et romanesques y remplacèrent les ouvrages enfantins ; Mlle Louise Masson mit Paris entier en adoration devant ses charmes, dans la *Belle au Bois Dormant*. Plus tard, *Madame Angot au sérail de Constantinople*, représentée par le directeur-acteur Corse, obtint aussi un succès, bouffon celui-là, qui s'inscrivit aux annales scéniques; puis Caignez et Pixérécourt inaugurèrent le gros mélodrame à l'Ambigu, et amenèrent dans sa caisse, en quinze années, onze millions de francs!

Enfin les pièces à tendances romantiques apparurent sur cette scène ; l'incarnation du genre, Frédérick Lemaître, y créa Robert Macaire, dans l'*Auberge des Adrets*, et... Et, pendant la nuit du 14 juillet 1827, un incendie éclata dans le théâtre et le dévora entièrement en moins de deux heures. On le rebâtit, mais ce ne fut plus au boulevard du Temple.

III

Sous Louis XVI, cette espèce de foire sans répit s'augmenta du spectacle des *Associés*, fondé par un bateleur à physionomie mobile, surnommé le Grimacier, qui y montra d'abord des marionnettes, puis des comédiens « en personnes naturelles, » selon le style des annonces d'alors. La salle des Associés, après avoir été un café-spectacle portant le nom de café d'Apollon, passa sous la direction de Mme Saqui, «première acrobate de France,» qui ne devait y montrer que des sauteurs et des mimes, et qui profita de la révolution de Juillet pour empiéter sur les droits dramatiques de sa voisine la Gaîté... Si bien qu'un jour, on voulut faire rentrer dans les limites de son art l'audacieuse danseuse de corde; mais celle-ci en appela elle-même à son auditoire habituel du faubourg Saint-Antoine, encore chaud des barricades, — et, appuyée par lui, conquit provisoirement la liberté... en tous genres, — à la corde près : cet insigne des tréteaux dut partager ostensiblement la scène ennoblie.

Les Délassements-Comiques dressèrent aussi leur tente, avant 1789, sur un emplacement voisin de l'hôtel de ce contrôleur-général Foulon, qui devait être une des premières victimes de la *lanterne*. Brûlé en 1787, ce théâtre fut relevé presque aussitôt, mais à la condition qu'on n'y représenterait à l'avenir que des pantomimes, qu'il n'y aurait jamais que trois acteurs en scène, et qu'un rideau de gaze les séparerait du public. Le contre-coup de la prise de la Bastille déchira ce léger voile, et rendit la parole, la danse et le chant aux artistes. Parmi eux débuta, sous la Terreur, l'acteur Joanny qui, plus tard brilla, même à côté de Talma, à la Comédie-Française. Le décret impérial de 1807, qui ferma d'un coup vingt-cinq théâtres, condamna les Délassements-Comiques à une léthargie de trente-trois ans. Ils ressuscitèrent en 1840, pour prendre la place du *Théâtre de Mme Saqui* : ils ont l'air d'éprouver maintenant l'influence rétrospective de cette célèbre ballerine, — sans avoir besoin de son balancier ni de sa corde roide, — en concentrant tout l'art dramatique dans le *coup de pied*. C'est sur cette scène qu'on exhuma, en 1804, la tragédie *le Tremblement de terre de Lisbonne*, par maître André, un perruquier-poëte, qui envoya le manuscrit de son œuvre en communication à Voltaire. Arouet le lui retourna, portant cette annotation à chaque feuillet : *Faites des perruques! faites des perruques! faites des perruques!* Le poétique *merlan* prétendit que le philosophe de Ferney vieillissait, car il commençait à se répéter, et ne lui en dédia pas moins sa tragédie imprimée, en l'appelant « son cher confrère » dans sa dédicace.

Enfin, en 1777, un sieur Tessier eût l'idée de spéculer sur les élèves du Conservatoire de l'Académie de musique : on lui bâtit une petite salle vis-à-vis la rue Charlot, et il ouvrit par une pantomime, la *Jérusalem délivrée* : quatre-vingts novices de la danse furent ses acteurs et actrices. L'intrépide corsaire Paul Jones, envoyé républicain des États-Unis à Paris, en 1780, n'échappa qu'à grand'peine au *couronnement* que lui destinait, — à l'aide d'une poulie, — le directeur de ce théâtre dit des *Élèves de l'Opéra*. Fermé peu de temps après, il rouvrit pendant la grande Révolution, avec l'italien Lazari, un arlequin irréprochable, pour patron. Là encore le feu fit place nette, le 31 mai 1792, et son propriétaire, ruiné par ce désastre, se brûla la cervelle. Mais le *Théâtre-Lazari* renaquit de ses cendres, pour le plus grand bien du public et des auteurs *très-populaires* de nos jours.

IV

Auprès de ces scènes privilégiées, le boulevard du Temple exhibait bien d'autres spectacles autrement étranges dans ses baraques de bois, avant l invasion du torrent niveleur et révolutionnaire : c'étaient les *curiosités* du sieur Aubin vers 1774, feux factices, têtes et mains des conspirateurs Struensée et de Brandt, bustes imitant la reine de Danemark et le *scélérat* Desrues à les croire vivants, etc.; c'étaient les expériences mathématiques, physiques et électriques du sieur Comus, auxquelles ne dédaigna pas d'assister, le 6 mai 1777, le comte de Falkenstein, pseudonyme de l'empereur d'Allemagne; c'étaient un peu plus tard les personnages en cire de Curtius, qui changèrent si longtemps de noms et d'habits, sans changer de figures, témoin ce *grand couvert des rois*, où « Louis XV avec son auguste famille, » finit par devenir « Louis-Philippe avec son auguste famille,» après avoir représenté toutes les incarnations gouvernementales qui se succédèrent entre ces deux princes; c'étaient, avec cymbales, tambours, parades à la porte dès midi, les sujets de la *troupe volatile* faisant l'exercice et tirant un feu d'artifice ; des rats qui dansaient un ballet ou sur la corde; des lièvres qui battaient la caisse; des puces qui traînaient un carrosse; des négresses blanches, des nains, des géants, des serpents volants, d'autres animaux instruits; des hommes-squelettes, des femmes-hippopotames de quatre cents kilogrammes, des sirènes quasi authentiques; « la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; » des joueurs de gobelets, des escamoteurs, des gens qui avalaient des cailloux ou des fourchettes ; des petits garçons qui buvaient de l'huile bouillante, tandis que des petites filles marchaient sur du fer incandescent ...

La cour et la ville (vieux style) se donnaient rendez-vous dans ce pandémonium des plaisirs ; une foule de brillants équipages y stationnaient. Pourtant deux modestes restaurants étaient les uniques établissements ouverts aux parties fines des gens du monde, deux vrais cabarets où les Vadé, les Favart, les Sainte-Foix fêtaient gaiement le succès de leurs ouvrages, où Fanchon la Vielleuse, la bayadère du Cadran-Bleu et de chez Bancelin, arrivait au dessert pour chanter les couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, à la grande satisfaction des convives.

Entre les quelques cafés du boulevard du Temple, le café Turc tenait déjà la première place, sans avoi pourtant sa fastueuse et moderne décoration mauresque. Sous les ombrages de son jardin, Gentil-Bernard, Panard, Demoustiers, Parny rêvèrent à l'*Art d'aimer*, à *Momus*, à *Émilie*, à la *Guerre des Dieux*. Son intérieur fut le champ clos de l'incartade, pour ne pas dire pis, du comte d'Artois voulant se venger de cette belle limonadière, pour ne pas dire cafetière, qu'il protégea vivement d'abord, et dont ensuite il ne prétendit pas payer les dettes, contractées pour le recevoir dignement. Indignée, elle rompit avec lui et se créa une cour amoureuse de gens d'épée, de robe, de finance, de plume — et d'esprit. Un soir, le prince, très-jaloux d'elle, résolu de balayer toute cette canaille, s'en vint au café Turc avec ses laquais, et leur fit maltraiter son ancienne protégée, fort irrespectueuse envers lui. Les cris de la victime ameutèrent les convives qu'elle traitait; ils prirent parti pour elle, rossèrent la valetaille princière, non sans effusion de sang, s'emparèrent du comte, et, malgré ses prières, l'envoyèrent coucher en prison.

V

La chute de l'ancien régime n'ôta rien de son mouvement fulminant au boulevard animé par excellence. Au contraire, la liberté complète des théâtres, proclamée en 1791, l'encombra littéralement de ces exploitations. A côté de l'Ambigu-Comique, des Délassements, des Associés devenu le Théâtre Patriotique, de la Gaîté, des Élèves de Thalie ou de l'Opéra, les Petits-Comédiens-Français, le Lycée-Dramatique, le Cirque d'Astley, le Théâtre Minerve, celui du café Yon, celui du café Godet s'installèrent, en amenant la confusion des genres et celle de la langue française. De tous ces éphémères, le Cirque est seul resté sur la brèche, ou plutôt sans brèche destructive jusqu'à notre époque. D'abord simple manége d'équitation et de voltige, avec tours de souplesse et parades entre deux interlocuteurs, sous l'anglais Astley, son importateur, il passa ensuite sous la direction de Franconi père, qui remplaça sa baraque en planche par une véritable salle, où *tonna et déton a* la pantomime militaire. Délaissé un ou deux ans par les fils Franconi, ceux-ci rouvrirent le *Cirque-Olympique*, le 8 novembre 1809, en l'agrandissant considérablement.

Acrobates et bêtes célèbres y défilèrent alors : Paul l'Aérien, un centaure Chiron Auriol, le Petit-Diable; les sœurs Romani, sylphides du fil d'archal; le beau cerf Coco, envié des maris; la chèvre qui dévança Taglioni sur la corde raide, le cheval gastronome, le Tigre caressant, l'éléphant Kiouny, restaurateur du *Roi de Siam* ; enfin, M. Martin, ours bien mieux léché que beaucoup des *pièces* qui lui ont succédé sur cette scène de Babel.

Selon l'usage reçu au boulevard du Crime, ce théâtre magnifique brûla, dans la nuit du 15 au 16 mars 1826. Rétabli dès 1827, grâce à la sympathie effective de la population parisienne, il entra franchement dans la voie éclatante des grands mélodrames guerriers, des épopées historiques, — mais équestres avant tout, pour remplir la première condition de son privilége. Pourtant Carter, le dompteur de lions, et Baucher, le dompteur d'étalons, y primèrent encore parfois Ferdinand Laloue, le dompteur de l'Europe par procuration posthume de Napoléon Ier. Devenu le Théâtre-Impérial depuis la restauration de l'empire, il entrecoupe agréablement aujourd'hui, par des féeries, ses leçons populaires d'histoire — à coups de canon et de trucs.

JULES CAUVAIN.

(La fin au prochain numéro.)

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ

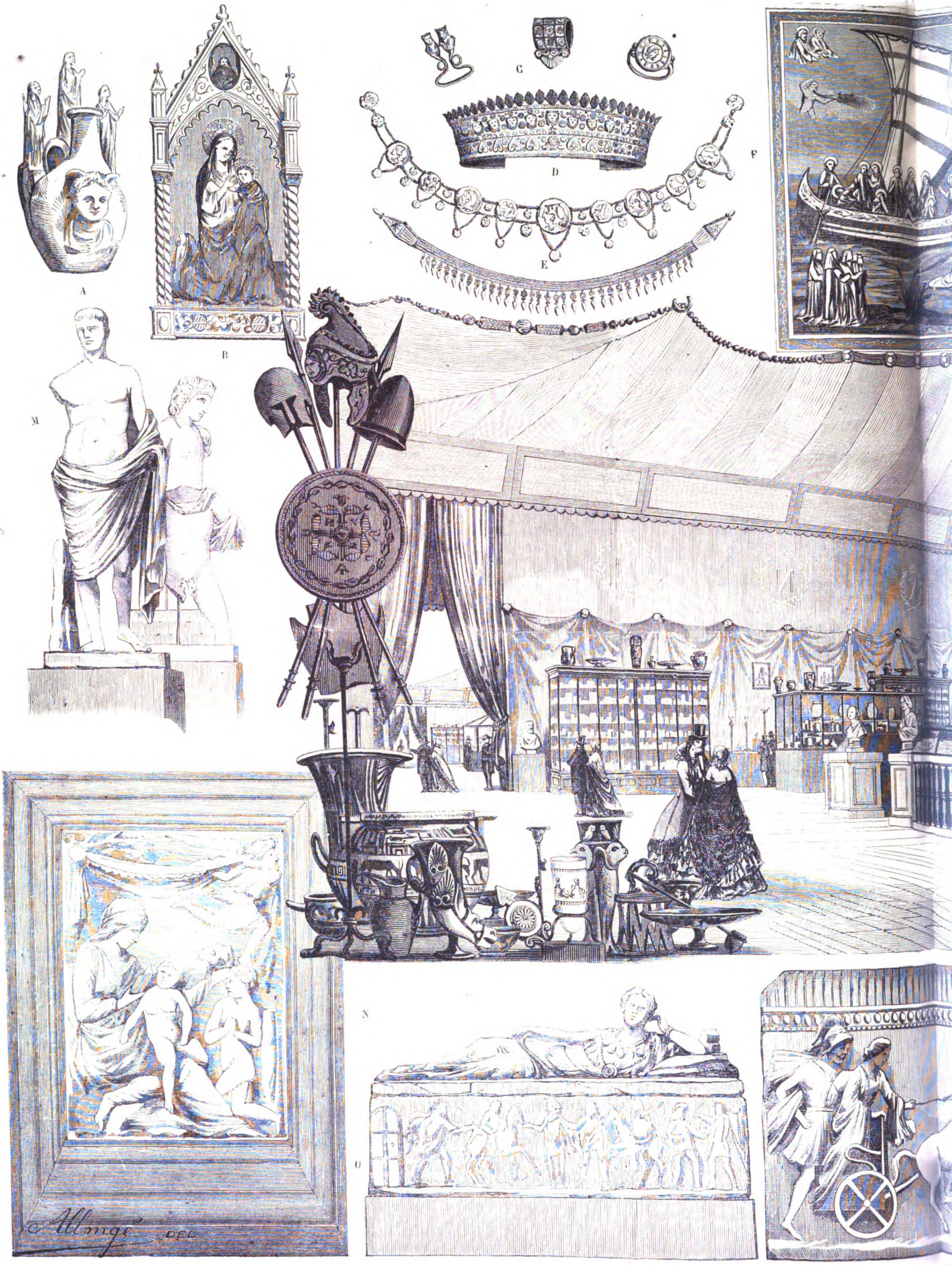
Londres le 26 mai 1862.

Mon cher directeur,

En attendant que l'installation définitive de l'Exposition universelle de Londres me permette de vous envoyer des dessins et des notices sur les principaux objets exposés, les abonnés du *Monde illustré* liront peut-être avec intérêt ces quelques lignes que je vous envoie, comme renseignements sur l'état actuel de la grande Exhibition.

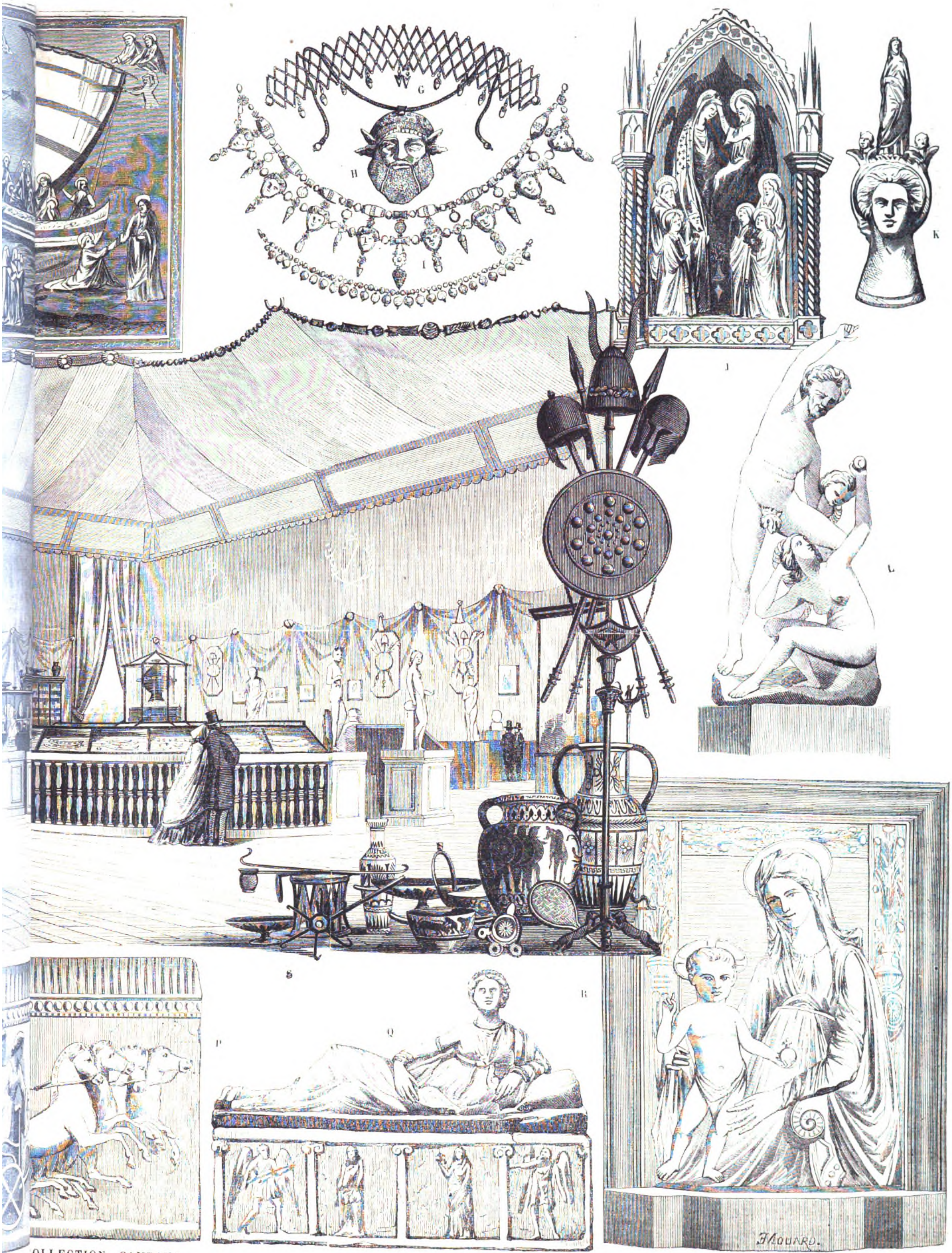
Les derniers coups de marteaux se donnent. Les vitrines se remplissent : les trophées se dressent; et tout serait achevé déjà sans l'arrivée tardive d'un grand nombre de caisses et sans la négligence inconcevable de certains entrepreneurs.

¹ Voir le numéro 266.



MUSÉE NAPOLÉON III. — [illegible]

A Brûle-parfum venant de Naples. — **B** Tableau d'Andrea Orcagna (108). — **C** Ecrin B. nº 2 : bagues et boucle d'oreille étrusques. — **D** Diadème en or ; collier étrusque en or (179). — **E** Coll[illegible] armorique en or (199). — **J** Andrea Orcagna (109). — **K** Brûle parfum venant de Naples. — **L** Adam et Ève, groupe en marbre blanc (auteur inconnu) (88) — **M** Statue de Marcus Brutus ; fragment [illegible] nécropole de Chios. — **P** Hélène et Ménélas sur le quadrige (terre cuite), travail romain de la plus belle époque (106). — **Q** Tombeau étrusque (70). — **R** Attribué à Donatello, mais réellement de Rose[illegible]



OLLECTION CAMPANA.

ec en or (197). — F Tableau de Pérugin, d'après une fresque de Giotto (399). — G Ecrin n° 15 : collier étrusque en or (195); collier étrusque en or (198). — H Collier étrusque (196). — I Collier
le de Phidias ; Bacchus (17). — N Michel-Ange : Sainte famille (ébauche d'un bas-relief en marbre blanc) (81). — O Tombeau supposé être celui de Neufro (albâtre opaque), trouvé dans la
bas-relief en marbre (27). — S Grand salon principal.

Le jury international a commencé ses travaux et a visité sommairement plusieurs classes de produits. La durée des vérifications paraît devoir être longue. Quelque diligents qu'ils soient, il semble impossible que les rapporteurs des diverses sections du jury aient terminé leurs travaux avant le 1er juillet prochain. Si on accorde un mois au travail de la commission royale qui doit résumer les appréciations partielles, il est certain que le mois d'août seulement verra décerner les récompenses. Il serait fâcheux du reste qu'on cherchât à se hâter; de trop graves intérêts sont en jeu.

La partie du palais de Kensington qu'on appelle le quartier français, et jusqu'à présent la plus fréquentée par la haute société de Londres. *L'aristocracy* et la *gentry* anglaises se croient là sur le boulevard des Italiens. Quant à nous autres Français, c'est le seul point de Londres où nous ne regrettons pas Paris. Nous n'y entendons parler que notre langue. C'est un repos pour nos oreilles parisiennes.

Le duc de Cambridge, le prince de Prusse, le prince Oscar de Suède, la reine Amélie et les membres de sa famille résidant en Angleterre, la reine Christine et ses enfants ont visité à plusieurs reprises l'exposition de la France.

L'opinion assez généralement accréditée, est qu'il y a eu un peu de parcimonie dans la distribution des emplacements accordés à nos exposants.

On serait heureux d'avoir un plus grand espace pour contempler les merveilleux produits de la manufacture de Sèvres, des Gobelins, de la tapisserie impériale de Beauvais, et les soieries de nos fabriques lyonnaises. Notre première manufacture de tapis a envoyé à Londres deux merveilles : l'Assomption de la Vierge, d'après le Titien, et un portrait de Louis XIV, d'après Rigault. Beauvais a des attributs de chasse d'après Desportes, et des ameublements de différents styles destinés aux palais impériaux.

Les tissus de Reims, de Sedan, d'Elbeuf, de Louviers et de Saint-Quentin sont exposés aussi dans des galeries trop étroites. La foule ne cesse cependant d'assiéger ces vitrines. Les dames anglaises apprécient fort le goût français en fait de toilette, et des groupes nombreux d'élégantes *ladies* s'extasient devant les produits de nos bijoutiers parisiens.

L'orfévrerie de Christofle a un grand succès; cette exposition est remarquable. Le service commandé pour les fêtes de la ville par le préfet de la Seine est d'une riche conception. La pièce du milieu se compose d'un grand plateau en glace, dont l'encadrement est relevé par une moulure à frise nuancée d'or de différentes couleurs; quatre grands candélabres enchâssés dans cette moulure en relient les parties principales. Le centre est occupé par le vaisseau symbolique des armes de la ville de Paris. Sur le pont du navire, la statue de la Ville de Paris est élevée sur un pavois que supportent quatre cariatides représentant les Sciences, les Arts, l'Industrie et le Commerce, emblèmes de sa gloire et de sa puissance. A la proue est un aigle entraînant le navire vers ses destinées futures. Le génie du Progrès éclaire la marche; la Prudence est à la poupe et tient le gouvernail. Autour du navire, des groupes de tritons et de dauphins se jouent dans les eaux. Les deux extrémités sont occupées par des chevaux marins que cherchent à dompter des génies.

Les bronzes de Barbedienne et les meubles artistiques provenant de nos premières fabriques ne contribuent pas peu à la beauté de ce grand ensemble.

Une foule de compartiments servent à contenir les articles connus sous la rubrique commerciale d'articles de Paris. Les produits chimiques, minéralogiques, agricoles et les denrées alimentaires sont exposés dans le pourtour, et dans la galerie supérieure qui fait le tour du quartier français, on voit des instruments de musique, la librairie, la coutellerie, la photographie, etc.

Je quitte ici l'exposition française pour jeter un coup d'œil général sur les autres parties de l'édifices. Dire en quelques lignes l'effet de cette immense agglomération de produits est choses impossible. Si je dois cependant me borner à quelques aperçus, il n'en faut pas moins procéder avec ordre. J'entrerai donc par la porte principale située au sud du palais, sur Cromwell Road, qui est l'entrée d'honneur.

La première salle, qui sert de vestibule, est décorée de la statue de la reine Victoria par Durham. La grande galerie à droite contient les voitures de toutes sortes. L'Europe et les colonies y ont envoyé leurs spécimens. On voit là tous les genres de véhicules, depuis le traîneau de Norwége jusqu'à la volante d'Amérique; depuis le cab anglais jusqu'à l'omnibus parisien. L'ensemble de ces équipages confortables éveille des réflexions bien mélancoliques chez les nombreux visiteurs dont la destinée est d'aller à pieds.

La galerie à gauche est occupée par quelques machines françaises dont je ne me suis pas expliqué la présence en cet endroit, une annexe spéciale étant consacrée à la mécanique.

Plus loin, le Zollverein, c'est-à-dire l'Autriche, la Prusse, la Saxe, le Hanovre, la Bavière, le Wurtemberg, Bade, les villes hanséatiques, etc., expose ses instruments de musique, ses peaux, ses fourrures, ses métaux, ses minéraux, ses produits chimiques. Le Zollverein occupe également le transept de l'ouest dont le milieu est occupé par une entrée monumentale. Ce portique donne accès sous le dôme où a eu lieu la cérémonie d'inauguration. L'Autriche et la Prusse sont encore richement représentées par leurs soieries, leurs vins et leurs soies grèges. Les laines dites de Berlin y sont en abondance. Les instruments de cuivre et toute lutherie en général y sont fort admirés. Brün et Richemberg étalent leurs riches étoffes. La haute Autriche sa coutellerie renommée. La partie située sous le dôme renferme les porcelaines de Prusse et la collection vraiment féerique des verreries de Bohême.

C'est sous ce dôme, et du haut du perron qui en élève le sol, que l'on voit la perspective de la grande nef centrale. Il est à regretter qu'on n'ait pas déployé ici une plus grande entente artistique. Une foule de trophées, plus ou moins heureusement conçus, se cachent les uns les autres et nuisent au coup d'œil général. L'exposition anglaise occupe presque entièrement cette place privilégiée. On y voit réunies les multiples productions des grandes industries anglaises. Des étoffes, des meubles et des faïences magnifiques, de splendides spécimens de véritable orfévrerie. Mais pourquoi, dans une Exposition industrielle et par conséquent toute pacifique, ce déploiement formidable d'artillerie? Les canons Withwort, Amstrong, etc., etc., rien n'y manque. C'est merveilleusement combiné; c'est construit plus merveilleusement encore; mais, est-ce bien là *du progrès!*

La Belgique, la Hollande, la Suisse, le Danemark, la Suède et la Norwége, la Russie et la Turquie garnissent les bases de la grande nef. La Belgique a de superbes échantillons de produits textiles et de produits de mines. Le gouvernement belge a envoyé des soies, des velours, etc., fabriqués dans les établissements d'apprentissage qu'il patronne et qui lui appartiennent. L'exhibition des dentelles belges est magnifique.

La Hollande a envoyé sa papeterie, ses impressions, ses cuirs et ses voitures. L'orfévrerie et la bijouterie hollandaises sont remarquables. La Suisse a ses mousselines, ses pailles, son horlogerie, ses instruments d'optique et ses jolis travaux de bois sculpté. Le Danemark paraît entrer largement dans les voies industrielles : il expose de beaux produits céramiques, des ameublements et des confections qui dénotent des capacités manufacturières très-avancées. La Suède et la Norwége, déjà célèbres par leurs excellents minéraux, ont exposés des fers, des aciers et des cuivres. Comme œuvres d'art, j'ai remarqué des armures très-curieuses. La Russie a ses charbons, ses fers, ses cuirs et ses céréales, les huiles, les sucres, la cire, le miel, les armes et les produits de toutes sortes de son industrie. Une colonne de jaspe, des candélabres et des trophées des produits de la Sibérie, ont un caractère tout particulier et sont réellement superbes.

Agréez, mon cher directeur,

Mes parfaites civilités,

ÉMILE BOURDELIN.

Nous nous empressons d'insérer l'intéressante lettre que M. Bourdelin nous adresse, en attendant que nous puissions publier les dessins que nous enverra cet artiste, dont nos abonnés ont su apprécier le talent sérieux.

Cette lettre servira de préface à celles que doit nous écrire, sur l'exposition de Londres, un écrivain émérite qui s'est fait une si belle place dans le journalisme moderne, le savant et humouristique M. Auguste Luchet.

MUSÉE NAPOLÉON III.

COLLECTION CAMPANA.

D'après l'importance que prend l'exposition de la collection Campana, aujourd'hui Musée Napoléon III, le public a pu s'étonner de nous voir reproduire simplement quelque fragments, statues antiques, bustes, vases de Corinthe, et le tombeau lydien, d'un si grand intérêt pour l'histoire et l'archéologie; mais c'est que nous avons voulu réunir dans un grand dessin, nous ne dirons pas les principales sculptures, les principaux tableaux, bijoux, bas-reliefs, etc., ils sont trop nombreux, mais ce que la gravure peut le mieux rendre parmi les objets les plus importants. Et notre désir de donner à nos abonnés un spécimen digne de ces beautés est la cause pour laquelle ce dessin ne paraît que dans notre numéro d'aujourd'hui, ayant exigé un soin tout particulier en raison des détails qu'il renferme et de l'intérêt qu'il peut avoir pour le public.

La notice explicative qui suit, est, nous le pensons, nécessaire au dessin.

Le centre est occupé par le grand salon où se trouvent réunies les vitrines contenant tous les bijoux, fragments de terres cuites, cristaux, ustensiles grecs, étrusques et romains. Sur les murs de ce salon sont suspendues quelques panoplies d'armes antiques, et quelques beaux fragments de fresques. Sur des piédestaux isolés se trouvent une statue de Marcus Brutus très-remarquable, un Vérus, une Vénus et de magnifiques morceaux, quoiqu'un peu mutilés, d'un Bacchus et d'un Apollon. Nous avons entouré ce dessin central de trophées réunissant les armes principales, tels que le casque, orné d'une couronne de laurier en or et le casque troyen; des candélabres, vases et coupes étrusques, ornent la base de ce dessin et l'isolent des autres détails.

Au-dessus de la vue de ce salon nous avons reproduit un tableau très-intéressant (n° 399 du catalogue), de Pietro Perugino, dit Pietro Vannucci, né à Città della Pieve, en 1446, mort en 1524. Le sujet : saint Pierre marchant sur les eaux.

« La barque portant les apôtres est sur le point de sombrer. Saint Pierre s'avance sur les eaux qui ne le soutiennent pas et tend les bras vers son divin maître, qui lui reproche son peu de foi. Sur le flanc de la barque on lit : *Hoc opus fieri fecerunt religiosæ duæ ex domo sca principales Catharina et Paula à quondam magistro Petro de Castro plebis.* MCCCCLXX.

» Cette inscription donne la date d'un des premiers et plus ancien ouvrages exécutés par le Pérugin.

» Cet intéressant tableau rappelle beaucoup la mosaïque dont Giotto fit dit-on, le carton qui existait autrefois dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome, et qui a été encastré dans une lunette de portique de la basilique moderne. » (Extrait du catalogue). De chaque côté de ce tableau nous avons réunis en deux groupes les bijoux qui nous ont semblé les plus beaux et les plus curieux.

Dans le groupe de gauche, nous avons le diadème en or de l'écrin B.

« Ce diadème se compose d'une lame antique, dont l'estampage primitif a été complétement masqué par un grand nombre d'ornements également antiques et estampés, qu'une main moderne y a rapportés avec beaucoup d'habileté. La partie inférieure est ornée d'antéfixes en forme de coquille; la partie supérieure, de masques et de rosettes; et le milieu, de deux petits canards. Le bord supérieur du diadème est surmonté d'une série de palmettes également rapportées. » (Catalogue).

Au-dessus de ce diadème sont deux vases étrusques et une boucle d'oreille.

Au-dessous est le collier étrusque en or (écrin 11 bis, n° 179). Six demi-lentilles ornées d'un bas-relief estampé, représentent une figure à demi couchée, alternant avec cinq autres demi-lentilles plus grandes, ornées d'une tête de Minerve vue de profil, également estampée. Toutes ces lentilles sont reliées entre elles par deux chaînettes tressées en fil d'or cordelé, qui s'attachent à la partie supérieure et inférieure de chaque lentille, et portent chacune une petite demi-lentille ornée d'un masque estampé. Une troisième chaînette semblable vient s'attacher et se suspendre au feston

au-dessous de chacune des onze lentilles principales, et porte à son tour une petite demi-lentille couverte de granulé. Au-dessous de ce collier étrusque est un collier grec en or (nº 197, écrin, nº 15). Il est composé d'une chaîne plate en bandes tressées d'une grande finesse; le bord inférieur de la chaîne est garni d'un grand nombre d'élégantes rosettes auxquelles sont suspendues de petites amphores. Cet échantillon d'orfévrerie grecque est parfaitement conservé.

Dans le groupe de droite :

Nous avons, mis au milieu, le collier étrusque en or (nº 198, de l'écrin 15). Tête barbue avec cornes et des oreilles de taureau. La face est ciselée; la barbe est couverte de granulés excessivement fins; les cheveux sont faits de fils d'or tournés en spirale et terminés chacun par un petit grain. En guise de couronne, le front est entouré d'un cordon recouvert, comme la barbe, d'un granulé très-fin. La tête est suspendue par une bélière à un cordon de fils tressés terminé par une agrafe. Ce bijou, d'un travail exquis et parfaitement conservé, peut être considéré comme un des plus beaux de la collection.

Au-dessus de ce collier à tête en est un autre formé d'une triple série de petits rhombes unis six à six et bordés d'un fil cordelé avec un petit grain d'or aux angles. A chaque groupe est suspendu un petit gland. Comme ce collier est incomplet et que le musée britannique en possède un autre, formé d'éléments semblables, mais arrangés et complétés par une main moderne, il se pourrait bien que ces deux pièces eussent primitivement fait partie d'un seul et même collier.

Au-dessous de la tête est le collier (196 de l'écrin 15) dépourvu de ses pièces extrêmes.

Il se compose d'une première série de demi-olives séparées les unes des autres par des boules, les unes lisses, les autres façonnées, et par des bélières cordelées qui partent des vases de forme très-arrondie, avec un col cylindrique uni. Le milieu et les extrémités des olives sont ornés de cordonnets d'ovales et de demi-ovales en fils cordelés. La seconde série est formée par huit têtes ciselées, munies de petites cornes et séparées l'une de l'autre par de petites boules les unes granulées, les autres estampées et ciselées.

Entre les boules est une rosette dont les pétales sont bordés de fils cordelés d'une grande finesse et qui portent une coquille marine de forme conique. Une autre rosette semblable se trouve au-dessus de huit têtes, qui portent chacune à leur partie inférieure une rosette plus simple, à laquelle s'attache un gland ou une amphore. Le pendant du milieu est formé par une sorte de pomme de pin suspendue à une chaînette.

Au-dessous de ce collier en est enfin un autre petit (nº 199, écrin 15) formé d'une première série de petites boules de grandeurs diverses et d'une seconde série de trente-cinq boules plus grandes, dont dix-neuf unies, les autres hérissées de pointes excessivement fines, toutes ornées à la partie inférieure d'un petit grain d'or.

A côté des deux groupes de bijoux nous avons reproduit deux tableaux d'Andrea Orcagna, né à Florence en 1329, mort en 1389.

Celui de gauche est une Vierge allaitant l'enfant Jésus.

Ce tableau dont l'authenticité n'est pas douteuse est dans un excellent état de conservation.

Celui de droite est le couronnement de la Vierge.

A chaque extrémité sur la même ligne sont deux vases en terre, brûle-parfums venant de Naples.

De chaque côté du dessin du grand salon nous avons mis, à gauche, la statue en pied de Marcus Brutus. Cette statue est d'un beau travail et d'une très-grande rareté nous croyons même qu'à part cette figure on ne possède que des bustes de ce personnage. A côté de ce Brutus nous avons un fragment de héros ou guerrier grec qui rappelle beaucoup les deux figures de Monte-Cavallo à Rome qui sont de Phidias et qui est presque la perle de la collection. Un peu derrière est le torse d'un Bacchus.

A droite du salon nous avons mis un groupe en marbre blanc représentant Adam et Ève avec le serpent à tête de femme. Ce modèle de sculpture renaissance est d'un auteur inconnu, (Francheville) mais d'une conception originale et malgré de nombreux défauts, il y a des morceaux très-beaux et la composition en est très-intéressante :

Au-dessous du dessin du grand salon nous avons reproduit un bas-relief en terre cuite, d'une proportion tout à fait inusitée et représentant, on le suppose, Hélène et Ménélas sur le quadrige; c'est un travail romain de la plus belle époque.

A droite de ce bas-relief est un tombeau étrusque nº 70. La face antérieure du monument est ornée de cinq colonnes ioniques, entre lesquelles sont quatre personnages en reliefs. Les deux principaux sont des divinités, l'un porte la fleur de lotus, l'autre est enveloppé dans le pallium. Sur le couvercle une femme à demi couchée, diadémée et ornée d'un collier et de bracelets; elle tient une patère dans une main, et dans l'autre une colombe. Le travail de cet ouvrage est supérieur à celui des autres tombeaux du même genre.

A gauche du bas-relief est un autre tombeau que l'on suppose être celui de Neufro (albâtre opaque). Il a été trouvé dans la nécropole de Chios. La face antérieure est ornée d'un bas-relief, représentant des hommes à cheval et armés qui paraissent sortir de la porte d'une ville. Sur le couvercle est une femme très-richement vêtue, qui soutient sa tête de son bras gauche. Elle est ornée de pendants d'oreilles, de bracelets formés de serpents, et surtout d'un très-riche collier formé d'une suites de bulles.

A côté de ce tombeau, dans l'angle gauche du dessin, nous avons reproduit un bas-relief de Michel-Ange né en 1475, mort en 1564, et représentant une sainte famille.

La Vierge assise, et lisant, tient l'enfant Jésus endormi sur ses genoux. Le petit saint Jean est à genoux devant elle. Au second plan, saint Joseph à peine ébauché. Dans le haut, à droite, un ange soulève un rideau.

Cet ouvrage de Michel-Ange est de sa jeunesse et inachevé.

En pendant, dans l'angle droit du dessin se trouve un bas-relief de Rosellino, né en 1459, mort en 1486.

La Vierge assise sur un trône, tenant l'enfant Jésus, nu et debout sur ses genoux.

Cet admirable ouvrage, l'un des plus parfaits de la Renaissance, a été attribué à Donatello et aussi à Mino da Fiesole; mais cette attribution paraît être une erreur, et M. *Ch. Clément*, à la complaisance duquel nous devons ces notes exactes et intéressantes, nous assure qu'il est de Rosellino.

Nous n'ajouterons rien à cette notice explicative de notre dessin; car ce que nous dirions ne pourrait, à notre avis, donner une idée de l'étonnement et de l'admiration des amateurs, et la foule, toujours avide de nouveau, qui condamne si vite ce qu'elle est forcée d'attendre, et qui, ignorant l'importance de cette collection, commençait à en déprécier l'éclat, comprend enfin pourquoi, malgré tout le zèle apporté par MM. Sébastien Cornu, Ch. Clément et Seglio, les portes du sanctuaire n'ont pu s'ouvrir avant le 1er mai.

Pourtant, ne voulant pas livrer au public une collection dont la trop brillante apparence fait toujours le désespoir des vrais amateurs, qui sont si souvent forcés, à travers nos musées, de prendre la loupe pour découvrir les traces du travail du maître sous des couches de vétusté factice, de vernis trop fréquemment employés pour atténuer les désastres d'un nettoyage trop avancé, M. Sébastien Cornu s'est entouré d'hommes capables de respecter la pureté de ces œuvres d'art un peu ébranlées par les déplacements et les ravages des siècles; il a voulu que l'on complétât seulement les restaurations indispensables, afin de nous montrer cette collection telle qu'il a eu le bonheur de nous l'acquérir, et qui, dans ses plus petits fragments, dans les moindres tessons, dans les panneaux les moins importants, nous offre des curiosités artistiques d'une inappréciable valeur; souvenirs de nations éteintes, mais si puissantes que les œuvres enfantées par elles viennent après plusieurs siècles exciter vivement notre intérêt, et nous offrir un inépuisable trésor de salutaires enseignements.

ALLONGÉ.

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

Naples, le 14 mai 1862.

Monsieur le directeur,

Aujourd'hui, à cinq heures du soir, le yacht de S. A. I. le prince Napoléon est entré dans la rade de Sainte-Lucie. Une salve d'artillerie, partie du château des escadres française, italienne et anglaise, a salué son arrivée à Naples. Immédiatement l'ambassadeur, M. Benedetti, le consul de France, le contre-amiral Lacapelle, le contre-amiral italien, Albini, se sont rendus à bord pour saluer S. A. I.

Le ministre de la marine, comte Persano; le ministre de la Maison du Roi, comte Nigra; le directeur du département de la marine méridionale, baron Tolosano; l'aide de camp du roi, Saint-Front et le marquis de Salluze; le surintendant du Palais-Royal de Naples, sont allés prendre le prince, qui est venu débarquer à Ponte-dei-Cavalli, près de la darse, où il a été reçu par les autres ministres : MM. Rattazzi, Dépretis, Mateucci, Sella et Conforti, le préfet de la province de Naples et le général Lamarmora. Après les présentations et les compliments d'usage, le prince est monté en voiture, ainsi que sa suite, se dirigeant au Palais-Royal par la rue *del Gigante*.

Dès qu'il est apparu sur la place du Plébiscite, les applaudissements se sont fait entendre, *Viva il principe Napoleone! Viva l'Imperatore! Viva la Francia! Viva il re galantuomo!*

La place était occupée par une immense population. Une grande partie de la troupe était sous les armes; douze escadrons de la garde nationale et un escadron de la garde d'honneur à cheval, commandés par le général marquis Tupputi, formait la haie principale pour le passage du prince. Le roi est venu recevoir son gendre au pied du grand escalier du palais, et de là s'est rendu avec lui dans l'appartement qui lui était réservé et qui donne sur la grande terrasse, en face du Vésuve. Ensuite, après une conversation particulière qui a duré une heure, le roi, cédant aux désirs du peuple, a présenté au balcon S. A. I. le prince. — Les ovations ont continué. — Après la réception, le prince Napoléon s'est retiré dans son appartement. — Puis est venu le ministre de France Benedetti, le consul de France Soulanges-Bodin; les ministres Rattazzi, Conforti et Mateucci, avec lesquels un long entretien a eu lieu. Le lendemain matin, le prince est allé visiter le musée de Capo di Monte; le roi, de son côté, est allé se promener à Cardito avec son ministre Ratazzi.

Le voyage du roi dans l'Italie méridionale est l'œuvre de M. Rattazzi; aussi les populations de Naples, de la Calabre et de la Sicile, reconnaissantes envers cet homme d'Etat, ont-elles salué de leurs acclamations les plus chaleureuses, de leurs vivats les plus énergiques, le président du conseil, qui, après le roi, a la plus grande part de l'enthousiasme populaire. Au milieu de la journée le roi est revenu et a fait une collation avec le prince. Un conseil a été tenu dans son cabinet. Le soir, grand gala au théâtre de San-Carlo. A l'entrée du prince dans la loge royale, toute la salle a applaudi en criant : *Vive la France!* — Immédiatement l'orchestre a joué *Partant pour la Syrie*. Le 16, le général Lamarmora a donné, en l'honneur du prince, une splendide fête de jour, à laquelle 250 personnes avaient été invitées. Toute la noblesse napolitaine s'y trouvait réunie ainsi que le Corps diplomatique, les ministres, les sénateurs et les députés du royaume. La fête a été donnée pour honorer et la présence du roi et celle du prince. Un orchestre splendide, dirigé par T. Troidi, avait été placé sur le devant du palais du général Lamarmora, dont les terrasses regardent la mer. La fanfare des grenadiers, placée en avant de tout l'orchestre du théâtre, faisait entendre des airs ravissants. — On a peu dansé, attendu que tous les regards et l'attention étaient portés sur le roi et sur le prince.

Le lendemain, une chasse a été donnée en l'honneur du prince aux environs de Salernes. — D'autres fêtes doivent lui être offertes, mais je crois qu'il faut m'arrêter ici, car toutes se ressemblent, par le fait. — Je vous annonce, pour terminer cette correspondance et comme adieu à Naples, la pose de la première pierre dans le golfe de Naples pour le nouveau port.

— Le roi a posé cette première pierre de fondation. — Immédiatement après, les travaux ont commencé pour ne plus s'arrêter. Des mahones chargées de tout l'attirail nécessaire attendaient le signal donné par le roi. Une foule immense y assistait, aujourd'hui dimanche.

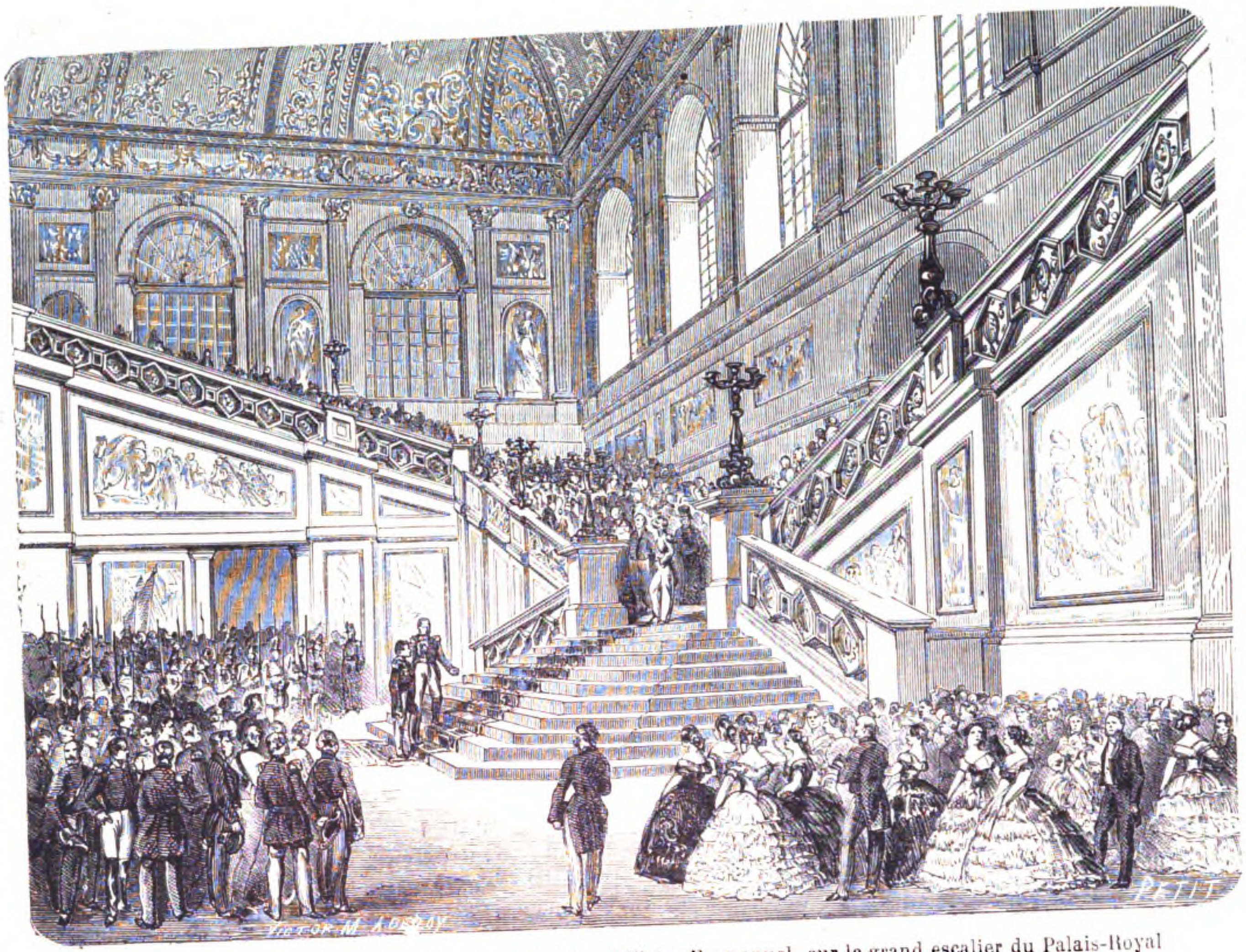
DEVANT CIVITA-VECCHIA

—

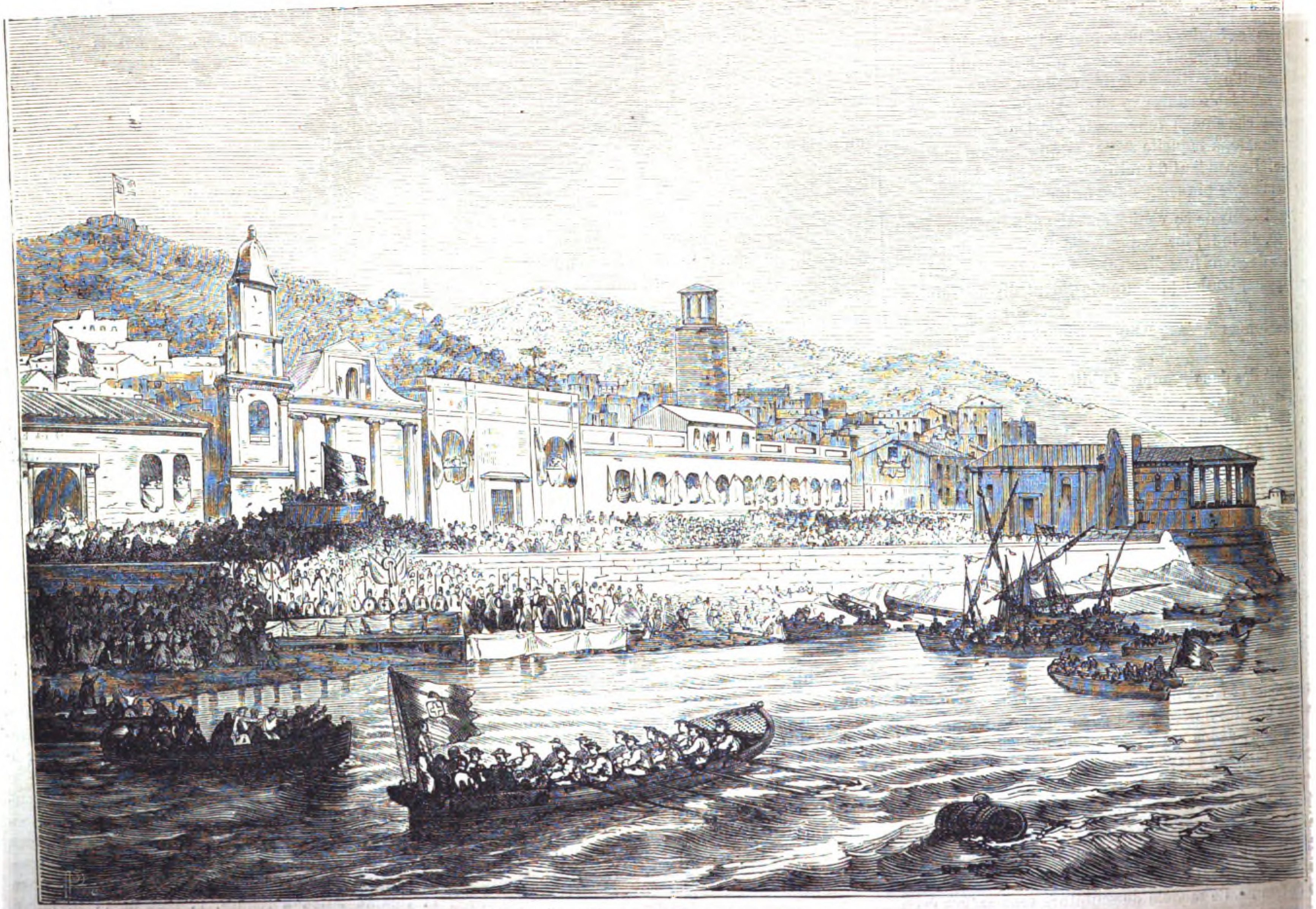
18 mai 1862,
à bord du *Pausilipe*.

A onze heures et-demie, le canon des forts se fait entendre; le général de Goyon sort de chez le délégat, accompagné des officiers supérieurs de la garnison et de tous les diplomates.

Un grand repas lui avait été offert deux heures avant son départ. — Le bâtiment français le *Grégeois* a salué le général par ses vivats. — Tous les matelots, rangés sur les vergues, grande tenue. Le navire des messageries, sur lequel je me suis embarqué, a hissé ses couleurs, et au grand mât le pavillon français a flotté dès l'arrivée à bord du général. — Me voici donc, cher directeur, en route pour France. — C'est à bord que j'ai



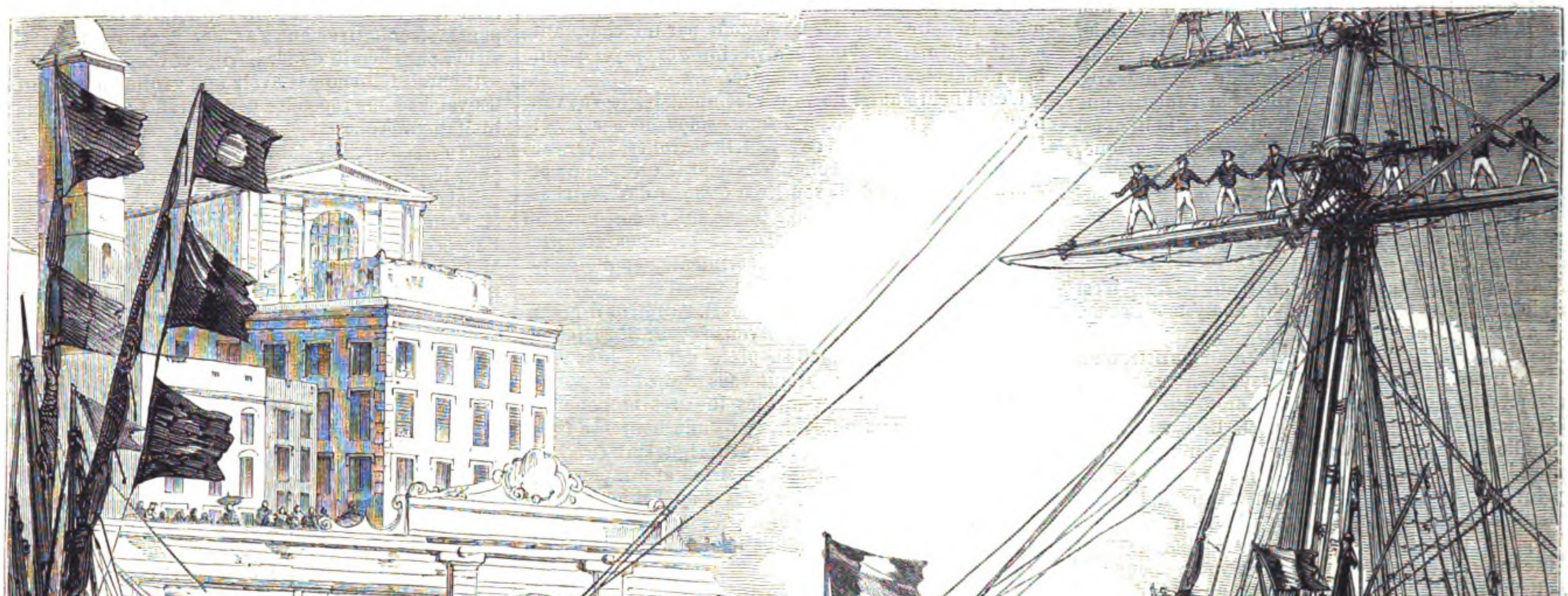
Réception de S. A. le prince Napoléon par S. M. le roi Victor-Emmanuel, sur le grand escalier du Palais-Royal à Naples (14 mai). (Croquis de M. Pierre Blanchet.)



Débarquement de S. M. le roi Victor-Emmanuel à Reggio (Calabre). (Croquis de M. Silla.)



Grande chasse offerte par le roi Victor-Emmanuel au prince Napoléon dans les marais de Minturnes, près Baïa. (Croquis de M. Pierre Blanchet.)



Embarquement du général de Goyon à Civita-Vecchia (18 mai). (Croquis de M. Pierre Blanchet.)

le plaisir de terminer ma dernière correspondance sur toutes les actualités intéressantes dont vous venez de me confier le soin.

Agréez, etc. PIERRE BLANCHET.

LES LIVRES NOUVEAUX

Il est plus que jamais question des *Misérables*. La seconde livraison a paru, que la première n'a pas encore cessé d'être très-discutée. La grande critique est arrivée et a cherché, trouvé, les points de vue généraux de l'œuvre. Un des plus heureux parmi les appréciateurs de ce livre bruyant a été M. Cuvillier-Fleury qui, dans un premier article, a très-habilement discuté l'opportunité philosophique ou sociale des *Misérables*, — puis, dans un second travail, a très-brillamment examiné les qualités, les beautés littéraires de ce roman multiple. Le célèbre critique des *Débats* nous semble avoir ingénieusement exprimé cette vérité : que M. Victor Hugo dépasse parfois le but, sans le toucher. Il *fait grand*, il fait excessif, outré, olympien ! Les causes produisent des effets sans proportion, l'excès est partout. Mais le critique reconnaît chaleureusement aussi que la sensation est puissante devant ces tableaux, ces récits, et que nul de nos jours n'écrirait un pareil livre ! Il faut donc absolument l'avoir lu, sans quoi on reste dans un état réel d'infériorité dans les contacts de la vie intelligente.

Maintenant, attaquons la grande muraille dont chaque brique est un livre ; muraille qui monte toujours le long du bureau, et qui menace de se renverser sur le critique, et de l'écraser... s'il ne se hâte de lui assurer l'équilibre en la démolissant par le sommet,— quitte à pousser du coude dans certaines catacombes ce qui ne lui aura point semblé digne de prendre place sur les rayons de la bibliothèque.

LEÇONS D'ARMES... par Cordelois ; *Du duel, et de l'assaut*, édition illustrée de 28 planches et de 42 figures, représentant les diverses positions de l'escrime. Voilà un livre excellent et indispensable à tout valide de 20 à 60 ans, c'est-à-dire de l'âge où l'on peut se battre déjà... jusqu'à celui où il est des exemples qu'on se bat encore ! La question du duel *défensif* et non *agressif*, comme triste nécessité... mais nécessité sociale, y est bien posée, et tout ce qui se rattache au maniment des armes est décrit, expliqué, commenté avec une clarté, une précision parfaites par l'auteur, une des célébrités du professorat spécial. Or, si le livre est fort bon, il faut ajouter qu'il est fort beau, et que, conséquemment, la forme vaut le fond. Nous recommandons tout particulièrement l'œuvre de M. Cordelois à nos amis connus ou inconnus, et même, par comble d'imprudence, — nous le recommandons aussi à nos ennemis !

ALGER, par M. Ernest Feydeau. Cette fois ce n'est plus le livre d'un psycologue, d'un analyste du cœur, d'un anatomiste moral, d'un hardi explorateur des recoins sombres de l'âme ; — c'est celui d'un touriste, d'un peintre : un objectif fidèle, choisissant bien les objets et les reproduisant avec une vive pureté de contour, une remarquable valeur de tons. M. Ernest Feydeau était allé à Alger chargé d'une mission ministérielle, dont ce livre est devenu l'intéressant accessoire. Il n'y a peint qu'Alger... mais le tableau est complet, et, comme le premier d'une suite, qui sera l'Algérie. Mille piquants détails de mœurs, une élévation de point de vue qui ne dépasse point la portée voulue pour rester attrayante aux masses, de grandes qualités de style enfin, recommandent ce livre assez imprévu de l'auteur de *Fanny* et de *Daniel*.

Voici les LECTURES A L'ACADÉMIE de M. Ernest Legouvé. Ce livre contient toutes les œuvres poétiques qui ont rempli vingt ans de la vie d'un esprit élevé, éloquent, ingénieux, d'un écrivain qui s'est donné la mission philosophique qu'il remplit avec le bonheur ordinaire au talent. Sans doute ce livre nous était pénible à ouvrir... sûrs que nous étions d'y trouver un nom exécré, et dont la vue, l'audition, bouleverse notre âme inguérissable ! Mais nous devions à la bienveillance éprouvée, à l'autorité académique de l'auteur qui a signé ce livre, si rempli de nobles sentiments et de belles pensées, une mention qui avait trop tardé, et qui n'a plus aujourd'hui qu'à constater, à enregistrer un succès mérité. Rappelons donc que les *Lectures à l'Académie* de M. Ernest Legouvé contiennent le *Guerrero*, drame conçu avec hardiesse et réalisé avec bonheur, *Médée*, tragédie devenue célèbre et à laquelle pourtant Mlle Rachel a manqué ! — *Un jeune homme qui ne fait rien*, aimable et spirituelle comédie, restée au répertoire de notre première scène, — et enfin bon nombre de pièces poétiques, relevant toutes d'un souffle généreux et élevé.

Le CHILDE HAROLD de Byron a été de nouveau et très-heureusement traduit par M. Lucien Davediès de Pontès, et, le lendemain du jour où il finissait son travail si élégant et si fidèle, l'auteur mourait... laissait une jeune femme qui met toute sa religieuse douleur dans la publication de ce livre, dont un critique éminent : M. Prévost-Paradol, a dit : « Nous venons de relire, dans la traduction de M. de Pontès, quelques-uns des passages les plus célèbres de *Childe Harold*, et nous croyons qu'il serait difficile d'approcher davantage de lord Byron sans cesser de respecter les règles de notre poésie et les lois de notre langue. »

Autre poëte qui s'intitule trop modestement *rimeur*. Cette fois, il s'agit d'un vivant, d'un homme qui, dans de hautes fonctions, fait chaque jour preuve d'une capacité élevée autant que d'un grand savoir, poëte à ses heures, magistrat à celles du devoir : M. Hortensius de Saint-Albin, enfin, l'auteur de ces TABLETTES D'UN RIMEUR, délassement de son esprit et épanchement de son cœur. Une grâce facile, un tour heureux, le trait ingénieux, la sensibilité sans afféterie, telles sont les qualités charmantes de ce volume, loisirs aimables d'un homme d'esprit qui se repose de ses hautes fonctions sociales.

MADAME DE MAINTENON ET LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR, par M. Théophile Lavallée, ouvrage auquel l'Académie a donné un de ses prix d'éloquence, ce qui dit et résume tout ! Sainte-Beuve, le critique-maître, écrivait à propos de ce livre excellent : « Je viens de faire une lecture agréable, douce, unie, touchante par moments, qui repose et même qui élève ; une lecture que tout le monde voudra faire comme moi, » etc. En effet, ce livre montre le règne de Louis XIV et le personnage de Mme de Maintenon sous un jour tout nouveau ; il rappelle les noms les plus illustres et les œuvres les plus sublimes de notre littérature. L'édition nouvelle est augmentée de documents précieux et inédits. Vous verrez, au frontispice de cet excellent volume, un très-séduisant portrait de l'héroïne, gravé par Nargeot, d'après Petitot, l'émailliste fameux.

Nous arrivons un peu tard pour souhaiter la bienvenue au jeune auteur qui cachait son nom dans un pseudonyme fait d'un anagramme, et se disant d'abord de *Cénar*, est positivement le vicomte Jules de Carné, nom qui a de qui tenir. Ce livre-début a pour titre : *Pêcheurs et Pêcheresses*, et les ports de mer où l'on dirait pêcheuses n'ont rien à faire dans cette aimable histoire, racontée avec goût par un charmant esprit déjà maître d'un *bon style*. Lisez et croyez qu'un bon romancier de plus s'annonce.

C'est l'heure aussi de vous recommander le VOYAGE D'UN ARTISTE EN SUISSE, à 3 *francs cinquante par jour* ! L'auteur est bien connu : c'est Ad. Desbarolles, voyageur passionné comme les bohémiens dont il a reconquis et élucidé la science dans son livre étrange des *Mystères de la Main*. Il a fait ce voyage le sac sur le dos, et vous montre le résultat concluant de la pratique, de sorte que vous avez là le voyage expérimenté, et d'un artiste et d'un *économiste*. Essayez !

Voici un nouveau volume de M. Aurélien Scholl : LES AVENTURES ROMANESQUES. Vous savez : Si ce jeune et brillant esprit tient bien sa place dans la plus vive publicité actuelle, et pourtant vous voyez qu'il trouve aussi le temps d'écrire pour les théâtres et pour les éditeurs. Beaucoup d'imagination, une heureuse facilité, de la hardiesse, de l'imprévu signalent ces histoires, qui ne sont jamais vulgaires, et qui pourtant sont loin de dire le dernier mot d'un vaillant esprit qui tâtonne encore... mais si heureusement doué que, quoi qu'il fasse, on a droit d'attendre encore un peu plus de lui !

Finissons aujourd'hui par un mot des FLIBUSTIERS AMÉRICAINS de M. Auguste Nicaise. Ce livre, à l'égard duquel nous nous sentons en coupable retard, contient : *Walker et l'Amérique centrale*, — le *Tueur de jaguars*, pages dont la lecture avait motivé, de notre part, il y a quelques semaines, une note attestant leur véritable intérêt, intérêt qui s'augmente assurément de l'opportunité, car il donne la clef de bien des événements et des passions de la guerre actuelle des États désunis. M. Auguste Nicaise est un avocat de Châlons-sur-Marne, qui a recueilli avec sagacité les documents qu'il a utilisés avec goût, et sur lesquels il a su répandre un vif intérêt de curiosité. Son livre est bien écrit, et une main habile a su répandre çà et là, dans le récit aux allures parfois romanesques, et d'une vérité étrange, les documents historiques qui ramènent l'œuvre au ton voisin de l'histoire. C'est donc là un bon livre tout spécialement recommandé.

Voici, pour clore enfin notre série de mentions en retard, un nouveau livre d'un écrivain très-apprécié des lecteurs du *Monde illustré* : M. Erckmann-Chatrian, le FOU YEGOF. Il y a dans l'histoire de ce fou qui se croit un descendant des anciens maîtres de la chaîne des Vosges, et qui espère trouver dans les Allemands de l'invasion de 1814 les frères de ses ancêtres et de leurs vengeurs ; il y a, disons-nous, quelque chose de fantastique et de réel à la fois, légende mêlée d'histoire, positif fondu dans le surnaturel, qui jette dans l'esprit une curiosité des plus vives, et dans la raison un trouble plein des saveurs de l'opium. Nous ne croyons pas avoir lu depuis longtemps un livre aussi neuf, aussi hardi, aussi saisissant. Fable peut-être ? mais si voisine de l'histoire, qu'on croit apprendre lorsqu'on ne fait que s'intéresser. Nous ne voulons pas insister ici, où l'auteur est connu, sur l'attrait de ce livre étrange, parce qu'il suffira de signaler son apparition, pour qu'il soit recherché. — Au premier jour la suite, et non la fin de la démolition d'une encombrante muraille destinée à se partager — entre les catacombes — et les rayons conservateurs.

ANDRÉ.

LETTRES PORTUGAISES ET ESPAGNOLES.

A monsieur le directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Mon cher directeur,

Les lecteurs du *Monde illustré* sont habitués — ou du moins paraissent l'être — à mes escapades annuelles. Pourtant, le ciel m'est témoin que je croyais bien pouvoir assister à la première représentation des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* ; mais le moyen de résister à l'invitation suivante que je recevais, — en même temps que mon fauteuil d'Ambigu-Comique : « Monsieur, la Compagnie générale des Paquebots à Vapeur fluviaux et maritimes inaugurera, le 25 avril courant, le nouvel itinéraire de sa ligne d'Espagne ; et, ce même jour, le magnifique paquebot *la Ville de Brest*, qui vient d'être construit en Angleterre, entrera en service. Nous avons pensé, monsieur, qu'il serait de bon augure pour le nouveau service et le steamer neuf de les placer sous le patronage de quelques notabilités (*sic*), et nous avons décidé que ce premier départ serait affecté à un voyage de plaisir, auquel nous serions très-honorés si vous pouviez vous joindre. Le navire partira de Saint-Nazaire le 25, à midi ; ci-joint l'itinéraire du voyage. On pourra facultativement s'arrêter à Cadix, pour aller visiter par chemin de fer Séville et Cordoue..... »

Il aurait fallu ne pas avoir une goutte de poésie dans les veines pour répondre par un refus à cette aimable invitation. Vous en êtes convenu vous-même, mon cher directeur, et, *tout drame cessant*, je suis parti pour le pays des mantilles et des castagnettes. La Compagnie avait également convié M. Théophile Gautier, M. Francisque Sarcey, M. Edmond About, M. Charles Habeneck, M. Louis de Cormenin, M. Édouard Pagnerre, M. Charles Brainne, M. Henri Fouquier et M. Félicien Mallefille, tous hommes de lettres, tous curieux, tous dilettantes. — Comment se fait-il que nous ne nous soyons trouvés que *trois*, au moment de l'embarquement ? L'exposition de Londres réclamait les uns, m'a-t-on dit ; les autres avaient redouté les caprices de la mer au printemps ; d'autres peut-être se contentaient de l'Espagne des *Orientales* et de l'Andalousie des premières romances d'Alfred de Musset.

Les deux hardis confrères avec lesquels j'ai mis le pied sur *la Ville de Brest*, et dont le nom mérite d'être conservé, sont MM. Charles Habeneck et Fouquier. Un joli salon blanc rehaussé d'or a été mis à notre disposition ; voici une table avec tout ce qu'il faut pour écrire ; voici un divan avec tout ce qu'il faut pour sommeiller. Les bouquets d'un épais tapis s'épanouissent sous nos pantoufles ; les glaces brillent au dessus des consoles de marbre. C'est dans ce salon, plus élégant qu'aucun cabinet de rédaction, que je noircis ces feuilles légères, en tâchant d'oublier que je suis Parisien, — chose difficile ! — et en m'efforçant de ne garder à la semelle de mes souliers que le moins possible de quolibets nationaux. Les premiers jours, j'ai besoin de me répéter souvent : « Cadix ! Séville ! Xérès ! » pour perdre complétement la notion du boulevard Montmartre et de la rue Breda. Le mal de mer aidant, j'y réussis à moitié. Mon fauteuil d'Ambigu me revient bien de temps en temps à la mémoire, mais les bonds des marsouins en gaieté m'en détournent aussitôt, et les grands cris de la vague qui se brise perpétuellement contre les caps de la Galice ne laissent pas arriver jusqu'à moi la voix de M. Bocage.

Notre première étape sur l'Océan, après trois jours de navigation, a été Lisbonne. Un soleil couchant de toute magnificence nous a fait complaisamment les honneurs de la capitale du Portugal. L'embouchure du Tage, si renommée, est encore, s'il se peut, au-dessus

de sa réputation; c'est une largeur, une splendeur, une variété de perspectives, qui arrêtent sur les lèvres la sentimentale romance qu'on fredonnait déjà. A gauche, le Château des Maures élève dans les nuées ses assises fantastiques, — une chaîne de murailles et de donjons, en conversation réglée avec les Génies. A droite, dans un lointain sablonneux, se prolongent et s'étagent des montagnes, qui servent de refuge, dit-on, à des populations demi-sauvages et tout à fait pillardes. Au fond, une centaine de mâts percent de leurs pointes blanches la vapeur d'or de l'horizon, ayant pour sentinelle avancée la tour de Belem, le dernier mot de l'architecture chevaleresque. — On sait que Lisbonne partage avec Constantinople et Naples l'honneur d'être une des plus belles rades européennes. Elle est fière aussi de ses sept collines, sur lesquels s'éparpillent, dans une pittoresque confusion, tant de palais, d'églises, de jardins, et de maisons peintes en jaune, en vert, en rouge, en bleu — si bien qu'on les croirait sorties d'une immense *bergerie*.

Je ne veux ni ne peux être prolixe. « *Excusez-moi, je passe!* » comme dit Don César de Bazan. Toutefois, et justement parce que je ne fais que passer, j'ai la prétention de voir plus nettement et de retenir plus fortement. Tel croquis rapide parle mieux à l'imagination que mainte toile savante. Quelqu'un qui demeure trois ou quatre mois dans un endroit finit par perdre la perception des détails; il voit tout par masses et de haut; encore les masses se font-elles insensiblement confuses, et, si haut qu'il se place, l'écho des banalités parlées ou écrites n'en monte pas moins jusqu'à lui. Je ne suis resté que quatre jours à Lisbonne: ce serait trop peu assurément pour un historien, un archéologue ou un moraliste; c'est assez pour un peintre — ou pour un chroniqueur.

Je vais, par exemple, essayer de reproduire la physionomie animée d'une rue de Lisbonne. Choisissons, si vous le voulez, la rue d'Or ou la rue d'Argent, — deux noms heureux pour une cité commerciale. La rue part du Tage et va à la colline; elle est longue, elle est large, elle a des trottoirs, mais elle est pavée, dans son milieu, de cailloux fort pointus. Ses maisons ont quatre ou cinq étages, très-espacés entre eux; la plupart sont couronnés par une mansarde dont le toit en tuiles d'un rouge vif se retrousse à ses deux coins à la mode chinoise. Sur ce toit, le vent sème au printemps des graines que la pluie féconde et qui deviennent de charmantes fleurettes; cette végétation aérienne est d'un effet gracieux et imprévu. Les magasins, — *armazem*, en langue portugaise, — étalent moins de coquetterie; chacun d'eux se compose d'une petite boutique étroite, toujours ouverte, où se tient un marchand silencieux, et, en apparence, assez indifférent au sujet des chalands. Ce marchand est inévitablement un bijoutier, dans les deux rues que je viens de nommer. De marchande, je n'en ai point vue, c'est une chose digne de remarque et singulièrement disgracieuse. — La rue est sillonnée par des gens de la campagne montés sur des mules; par des femmes du peuple en manteau brun à collet de velours; par une quantité innombrable de porteurs d'eau, ayant sur l'épaule un baril peint de bandes oranges et vertes, et lançant toutes les secondes, sur une note aiguë, ce cri: *Agoa!* Deux gardes du palais, en culotte courte et en habit écarlate traversé pas un baudrier, la pique au poing, rasent les maisons sans trop de solennité. Un nègre, coupable sans doute de quelque méfait, est escorté par des caporaux de police, le sabre nu. Au coin d'une église, un sacristain jaune et vert quête pour les âmes du purgatoire. Voici un enterrement: le char de la mort, conduit par un cocher coiffé d'un volumineux chapeau de général, est agrémenté de vignettes éplorées: saules, mausolées, tibias en croix. Un gamin ne ne se détourne pas, tout occupé qu'il est d'un *cri-cri* qu'il porte dans une cage lilliputienne. — Le cri-cri représente une des passions et une des superstitions du peuple de Lisbonne; on en vend par centaines dans les marchés, tous grouillant et tous chantant dans de grandes caisses parmi des feuilles de laitue qui leur servent de nourriture. Il y a des cages à un ou deux étages, pour un ou deux cri-cris; les artisans les suspendent à leur plafond ou les accrochent au-dessus de leur porte.

Mais la rue d'Or ou la rue d'Argent n'est pas à proprement parler la rue pittoresque de Lisbonne. En de certains quartiers aristocratiques et moins fréquentés, vous trouverez des maisons à revêtements de faïence et à balcons treillissés; — en d'autres quartiers, principalement dans la vieille ville groupée autour et au-dessus de la cathédrale, vous vous heurterez au style arabe dans toute sa laideur et dans toute sa sauvagerie. Là, abondent les ruelles lépreuses, les escaliers fangeux, les soupiraux plongeant dans l'ombre et dans la misère, les haillons féroces; là, rôdent des troupes nombreuses de chats jaunâtres et maigres, aux oreilles coupées. Ce côté de Lisbonne est hideux, et, comme pour en augmenter et en compléter l'aspect, un incident lugubre m'attendait dans la vaste église de Saint-Vincent. A peine y étais-je entré qu'un de mes compagnons me désignant une table de de pierre à droite: — « Regardez-donc cette petite poupée, » me dit-il. Cette petite poupée était un enfant mort. Il parait que les mères indigentes ont encore l'habitude d'exposer leurs enfants trépassés, afin qu'ils soient enterrés par les prêtres. On fait tout ce que l'on peut pour les en empêcher, mais elles arrivent, avec leur petit cadavre caché sous leur manteau; elles guettent un moment de solitude, et ensuite elles se sauvent.

Je n'arrêterai pas plus longtemps votre attention, mon cher directeur, sur ce tableau répugnant. Je préfère vous dire en somme quelle noble et brillante allure de grande capitale a cette Lisbonne, peu connue des touristes, même des touristes anglais. Des promenades ombragées et des jardins suspendus en varient le caractère régulier; on y rencontre même des champs cultivés entre deux faubourgs. Les monuments sont la partie faible; j'entends les établissements publics, les théâtres, les couvents, mais qu'attendre d'une ville presque entièrement rebâtie à la fin du dix-huitième siècle?

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE LYRIQUE. — *Le Pays de Cocagne*, opéra-comique en deux actes de M. Deforges, musique de Mlle Pauline Thys. (24 mai).

On sait si nous sommes sympathique au Théâtre-Lyrique; n'avons-nous pas fait chorus avec toutes les trompettes qui ont sonné ses triomphes? N'avons-nous pas même un peu détourné la tête et pris un air distrait les jours où une fausse note s'égarait dans ce temple harmonieux?... C'est qu'il faut le dire, le Théâtre-Lyrique a été pendant quelque temps élevé à un degré de splendeur tout à fait invraisemblable si l'on veut bien considérer son éloignement de la région dilettante, l'obligation où il est de ne vivre que de ses seules recettes, l'état de vassalité où le placent les règlements vis-à-vis de l'Opéra, et encore mille autres chances défavorables.

Le Théâtre-Lyrique a eu tous les bonheurs après avoir eu toutes les audaces. Il a remporté cette suprême victoire qui s'appelle *la vogue*, et dont le secret est dans beaucoup d'habileté combinée à beaucoup d'heureux hasards. Sa faveur était telle, qu'on aurait dit un moment que la musique n'était plus possible ailleurs.

Les services que le Théâtre-Lyrique a rendus à l'art sont, en effet, nombreux et éclatants. C'est aux efforts qu'on y a tentés que nous devons la mise au jour ou la réédification d'une étonnante collection de chefs-d'œuvres. Tour à tour on y a vu défiler avec une prestigieuse rapidité: *Fidelio*, de Beethoven; *les Noces de Figaro* et *l'Enlèvement au sérail*, de Mozart; *Robin des Bois*, *Obéron*, *Euryanthe*, *Preciosa* et *Abou-Hassan*, de Weber; *Orphée*, de Gluck; *le Barbier de Séville*, de Rossini; *la Perle du Brésil*, de M. Félicien David... que sais-je encore? Il y avait là de quoi éblouir.

Eh bien, ils sont passés ces jours de fête! et voilà le pain blanc a été mangé le premier. En comparaison d'une période si florissante, la saison qui vient de finir au Théâtre-Lyrique présente un aspect tout à fait désolé.

Pendant que M. Carvalho s'accordait le royal plaisir d'exhumer les maîtres du temps passé, il paraîtrait que les élèves du temps présent ne perdaient point courage à voir Weber et Beethoven usurper ce qu'ils appelaient *leur tour*. Bien plus, les heures qu'ils ont économisées ont été mises à profit pour imaginer quantité de platitudes alignées avec soin sur du papier, puis collectionnées dans les cartons du théâtre, et enfin léguées par M. Carvalho à M. Réty.

Quand il a fallu déblayer tout cela, il y avait de quoi pâlir, et je vous jure que la besogne a été rude pour M. le directeur, pour ses artistes et pour votre serviteur.

L'inventaire a commencé à je ne sais plus quelle opérette; il se termine, — pour cette année du moins, — au *Pays de Cocagne*, dont la représentation a été prudemment reculée jusqu'à la semaine où le théâtre devait entrer en vacances.

Nous ne nous appesantirons pas beaucoup sur cette production nouvelle, et qui, dans huit jours, sera déjà condamnée au silence. Nous ne passerons pas en revue les prétendues subtilités et les allégories puériles dont la pièce est faite. Nous n'établirons pas non plus le compte exact des romances et petits airs qui, mis bout à bout, comme dans un album du jour de l'an, ne présentent ni cet ensemble unifié, ni cette variété dans les détails que l'on doit trouver dans toute œuvre d'art bien conçue. A vrai dire, il ne nous reste de tout cela qu'un souvenir assez confus, quelque chose comme les impressions d'un voyageur qui aurait traversé le pays le plus plat du monde, la Beauce, par exemple.

En cherchant bien, pourtant, il nous semble avoir vu le roi de Cocagne se promenant dans un jardin peuplé de femmes en guise de fleurs; nous croyons avoir compris aussi que le bon roi, montrant peu de goût pour l'horticulture, et d'ailleurs fort accablé par le spleen, a résolu de se brûler vif, comme Sardanapale... Mais voilà qu'une troupe de comédiens italiens vient à faire naufrage dans l'île; Pierrot y ramène la gaîté et Colombine l'amour. Le roi est même si épris de l'amante de Léandre, qu'il a entrepris de l'épouser, ce qui désole Mlle Violette, la plus humble, mais la plus suave fleur du jardin. Les choses, cependant, s'arrangent pour le mieux; Colombine, touchée des gémissements de Violette, lui abandonne sa royale conquête. Et si un changement si subit vous paraît invraisemblable, je ne vous cacherai pas qu'un anneau magique y a puissamment aidé. — Le bijoutier qui fabrique ces anneaux-là est depuis quelque temps surchargé de besogne, d'autant plus que c'est le même qui fournit à M. Dennery les fameuses « croix de ma mère » de tous ses mélodrames.

La musique de Mlle Thys est en général orchestrée trop mollement, et ce défaut, capital dans un opéra en deux actes, avec chœurs et morceaux de longue haleine, n'est pas assez racheté par la distinction et l'imprévu des contours mélodiques. Pourtant il faut convenir que le compositeur a montré du tact en ne prenant pas ces airs tapageurs et envahissants auxquels se reconnaissent toutes les médiocrités ambitieuses. Or, il faut toujours savoir gré aux gens qui n'ont rien à vous dire de parler avec modération.

Les chanteurs n'ont pas brillé d'un éclat extraordinaire; ils n'avaient pas l'air de croire beaucoup à la pièce et à la musique. Mlle Baretti possède tout ce qu'il faut pour représenter une violette (dans un autre opéra, par exemple!); elle a la grâce jointe à la modestie. M. Jules Lefort est doué d'une belle voix de baryton; mais son inexpérience de la scène, les embarras qu'il éprouve à se mouvoir, à faire le moindre geste, gâtent singulièrement l'effet qu'il pourrait produire.

Le Pays de Cocagne est le dernier opéra qui sera donné à la salle du boulevard du Temple. On promet toujours pour le 1er septembre la translation du Théâtre-Lyrique à la place du Châtelet.

ALBERT DE LASALLE.

L'hôtel Byron sur les bords du lac de Genève.

Parler de la Suisse et du lac de Genève au Parisien saupoudré de l'impalpable macadam d'été, c'est évoquer dans son imagination toutes les merveilles enviées de la terre promise.

Son ambition de villégiature, mesquinement émoussée par la contemplation des lacs du bois de Boulogne et d'Enghien, se réveille dans toutes ses audaces. A peine daigne-t-il honorer d'une moue dédaigneuse les rhododendrons et les azalées des Champs-Elysées, les fourrés de Meudon et la terrasse de Saint-Germain.

Le département de la Seine n'est plus assez grand pour le contenir, le sol de la patrie brûle la semelle de ses souliers. Il ne rêve plus que glaciers, pics de toute forme, sommets des Alpes, sources des grands fleuves européens, fraîches vallées, lacs aux eaux cristallines. Il a la maladie d'un voyage extra-frontières. Il partira, il part, il est parti.

Le chemin de fer l'a transporté en quelques heures dans cette Suisse tant rêvée, dans un milieu atmosphérique où ses poumons se dilatent avec bonheur sous le souffle salubre des zéphirs alpestres.

Il s'arrêtera d'abord à Genève. Même à l'étranger, le Parisien a besoin, pour vivre à l'aise, de coudoyer une grande ville. Mais s'il tient à la proximité d'une fourmilière humaine, il tient aussi aux beautés de la nature. Il n'est parti que pour en jouir.

A Genève, il lui faut la vue du lac, de cette mer intérieure de 70 kilomètres de long, que traverse le Rhône et dont les eaux nourissent des poissons si exquis. Il veut avoir sous les yeux le spectacle de cette navigation si active qui prend à son service tant de barques et de bateaux à vapeur. Ses regards flâneront de la cime des Alpes au panache de fumée que souffle le pyroscaphe et au mouvement des rames *qui frappent en cadence les flots harmonieux*.



Hôtel de Byron, sur les bords du lac de Genève.

Toute cette poésie grandiose lui sourit. Il l'avoue, mais il manque quelque chose à son bonheur : un jardin au bord du lac.

Qu'il se donne donc la peine de regarder, notre cher Parisien. A deux pas du lac, il rencontrera, encadré de beaux arbres et de fleurs, l'Eden qu'il cherche, le seul lieu qui, sur les rives du lac de Genève, réunit dans le rayon d'une de ses croisées la vue de la grande nature et celle des délicats méandres d'un jardin civilisé. Guidé par le fumet des truites qui se dorent sur le gril et par les suaves effluves d'une cuisine de haut goût, il aura trouvé le confortable et pittoresque HOTEL DE BYRON.

ACHILLE ARNAUD.

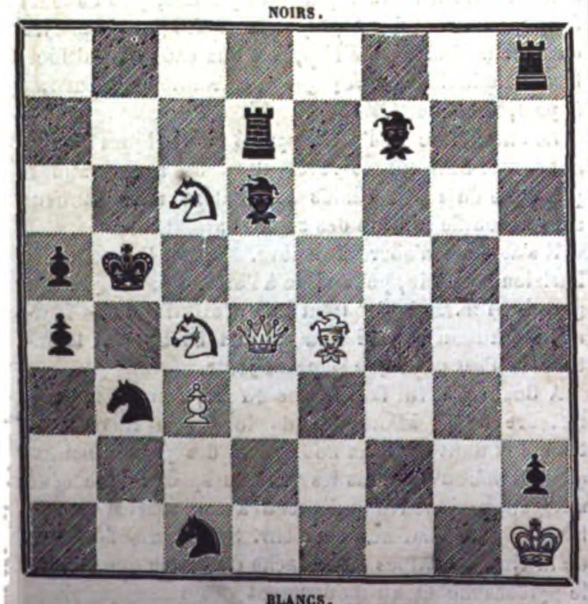
ÉCHECS

Problème numéro 38

COMPOSÉ PAR M. MITCHESON

Prix de concours.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 36.

Blancs.	Noirs.
1. R. c TD	1. *Coup quelconque.*
2. Mat de dix manières différentes, suivant le coup joué par les Noirs.	

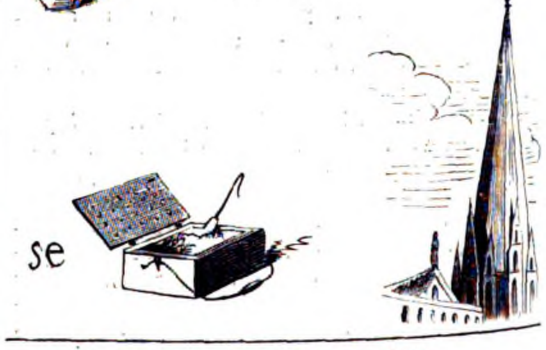
Solutions justes : MM. Feisthamel ; Mabille, au Havre ; Visto ; Café C. Maderni, à Lyon ; Febvrets ; A. Aulit, à Mons ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Jahard, à Thonon ; capitaine Didier ; P. Duclos fils ; Alfred D., à Brest ; A. Féburier : Sauge, aspirant de marine ; F. et P. Collet, à la Flèche ; A. Alfrédy, à Sorèze ; A. Collomé, à Marseille ; F. Granados ; Misselieux ; L. A. Jumin, à Bordeaux ; Lieppe, lieutenant ; C. Lamarche ; A. Brunet, à Genève ; Cercle littéraire de Villedieu-les-Poëles ; M. Borie, à Tulle ; Charton ; L. Rossati, à Spezia ; F. G., à Grasse ; Cercle des Echecs d'Angers ; Café Milhau, à Béziers ; T. de Faletans, à Spa ; Lantoine, à Guise ; Cercle Philharmonique de Langon ; Albin Ducros, à Nimes ; Nypels ; Planche ; L. et A., officiers à Port-Louis ; Demonchy, à Marseille.

Toutes les solutions commençant par un autre premier coup, sont inexactes.

Plusieurs de nos correspondants ont cru avoir trouvé une solution différente du problème n° 34, ce qui rendrait vicieuse cette composition d'un mérite hors ligne. Nous répétons que toutes les solutions, autres que celle qui a été donnée par le *Monde illustré*, sont inexactes ; elles n'existent pas. — On trouvera les principales réfutations des différents systèmes dans notre correspondance du dernier numéro.

P. JOURNOUD.

RÉBUS.



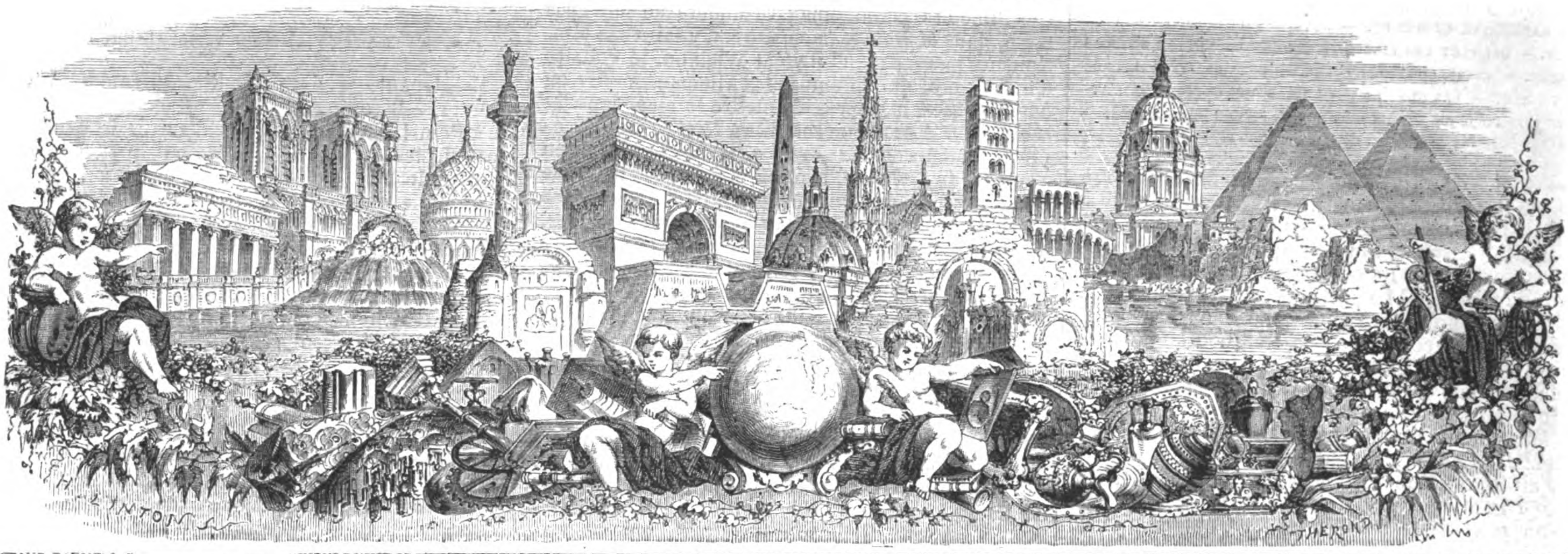
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

A Paris, la Seine aura sous peu ses bateaux-omnibus, comme la Tamise à Londres.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 269. — 7 Juin 1862.

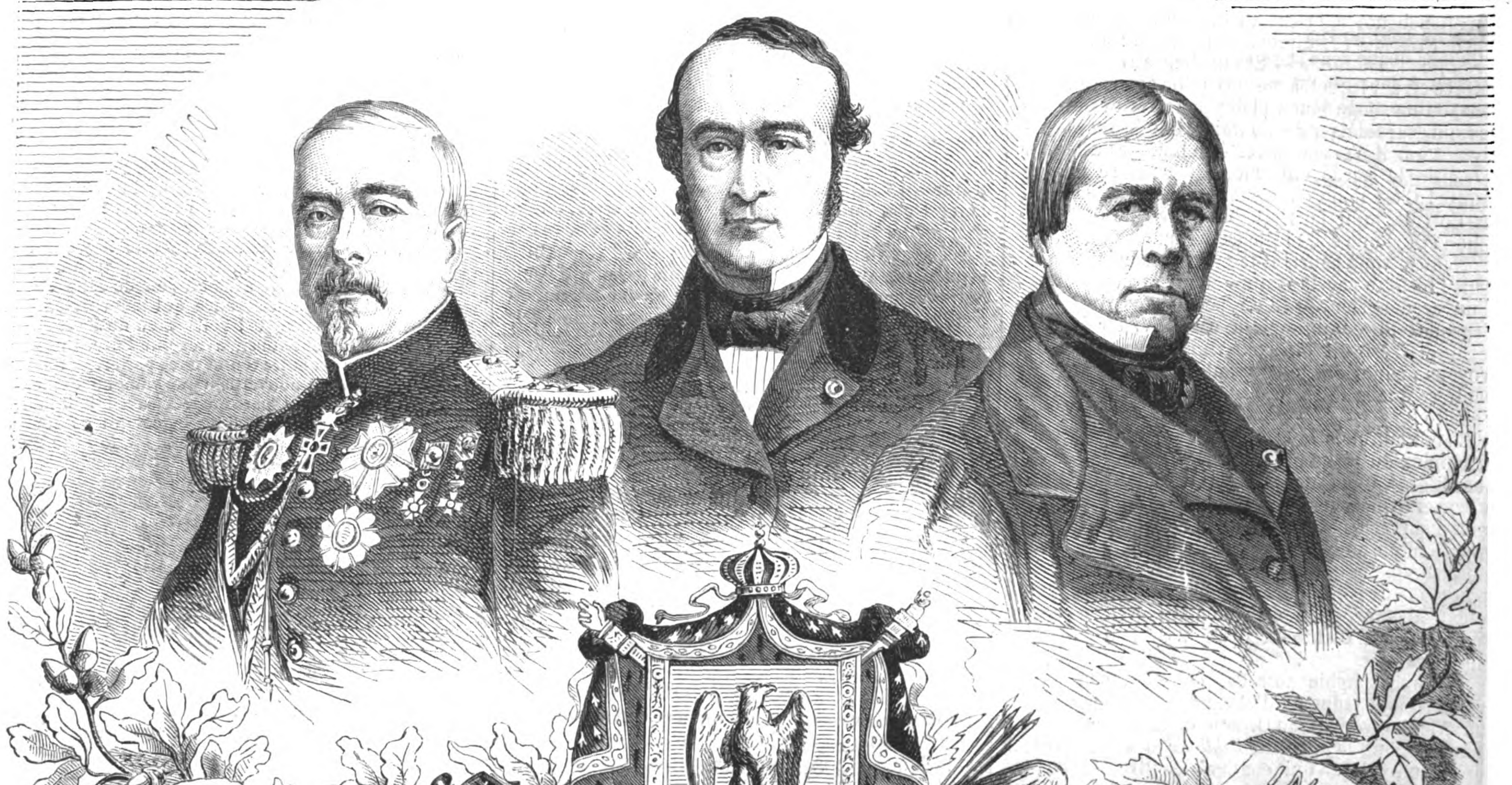
DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Le général de Goyon. — M. de Chasseloup-Laubat. — M. Ingres.

Élevés à la dignité de Sénateurs.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : SUR LE FAMEUX MOT IMPRIMÉ PAR M. VICTOR HUGO. — CAMBRONNE ET MICHEL. — OUVRAGES BURLESQUES SUR CE MOT. — QUI PEUT LES LIRE. — UNE CURIEUSE LETTRE D'ALEXIS PIRON. — CATALOGUE HOLLANDAIS. — UN AUDACIEUX ESCROC EN FUITE. — LES GENS ET LES CHOSES QUI ONT OCCUPÉ L'ATTENTION PUBLIQUE DEPUIS HUIT JOURS. — CORRESPONDANCE.

~~~ M. Victor Hugo aura été le premier à émettre dans la littérature romancière ce mot... qui figure à la page 101 du tome III de ses *Misérables*, et qu'on ne trouvait jusqu'ici imprimé que dans les dictionnaires, — ou dans les ouvrages burlesquement spéciaux de *scotalogie*! Le poëte des *Orientales*, par cette hardiesse imprévue, et choquante pour beaucoup, rompt définitivement avec la tradition qui a longtemps prêté au général Cambronne la fameuse phrase prononcée aux dernières et terribles heures de Mont-Saint-Jean, par le général baron Michel (père du préfet actuel de la Charente), phrase restée si populaire : *La garde meurt et ne se rend pas!*

J'ai lu quelque part que ces paroles n'étaient que « la *paraphrase froide et décolorée* » du mot qu'on sait! Cette opinion pourrait être admise si, en effet, un rapport officiel de la triste et héroïque bataille que M. Victor Hugo décrit d'une si éblouissante façon, avait eu à traduire, à interpréter, à rendre lyrique ce mot de gamin sublime. Mais il y eut deux mourants pour les deux cris : Michel et Cambronne. Ainsi la chose a-t-elle été jugée lors de la requête formulée par les fils du général Michel, à l'époque où l'on érigea à Nantes la statue du second. Les édiles avaient fait graver sur le socle la phrase qui rappelle celle attribuée au chevalier d'Assas. Un jugement du tribunal l'a fait enlever pour la restituer à son véritable auteur. Mais la phrase enlevée, ces timides édiles ne l'ont pas remplacé par... le seul mot de la langue qui rime avec ***perde***.

Ce mot, un homme d'État l'a pourtant qualifié « d'*auguste et digne de servir d'épitaphe à la plus noble armée de la terre!* »

Quant à ceux qui n'accepteront pas, même historiquement, la licence de M. Victor Hugo, ils pourront s'édifier au complet par la lecture de la note que M. Beuchot a écrite au dictionnaire de Bayle, article *François I*er, à propos du fameux : « *Tout est perdu fors l'honneur.* » — Et qui donc a retenu, rapporté ce cri sur lequel, à mesure qu'on avance en écrivant, on ne songe plus à plaisanter? Aucun des officiers ou des soldats qui entouraient Cambronne assurément, car il n'est guère resté un homme du dernier carré de la garde qui mourait sans se vouloir rendre! C'est donc aux généraux anglais, Maitland ou Colville, qu'il faut attribuer l'origine de la tradition? Quel que soit le silence scrupuleux du bronze de Nantes, voilà pourtant le *mot* désormais incrusté dans l'histoire par la main — d'un ancien pair, — d'un académicien, — d'un poëte sans rival dans l'époque! Si Cambronne a parlé, Victor Hugo a légalisé. C'est dit et fixé. Voilà pour l'histoire. Voyons maintenant, et passant du sérieux au plaisant, ce que la littérature aurait à connaître dans l'affaire!

C'était autrefois la coutume, dans la plupart des tribunaux du royaume, de faire plaider, le jour du mardi gras, une cause dont le sujet fût propre... à s'égayer! On appelait cela des *causes grasses*, et le mot a survécu à la coutume. On dit toujours : *cause grasse*, d'un procès amusant, singulier, équivoque, ou pire, quelle que soit la date où il vient. C'est la bonne fortune des journaux qui n'ont momentanément ni évacuation de Rome, ni occupation du Mexique, — ni d'autre occupation. Or, la littérature a aussi ses jours gras!

La bibliographie possède, en effet, son ample rayon, dont chaque feuillet semble conçu pour aller où Alceste voulait qu'Oronte déposât son fameux sonnet. Sous le titre de *Bibliotheca scatologica*, il existe un volume qui contient les titres de tous les livres qui ont amplement traité du mot dit par Cambronne à un Anglais, et écrit par Victor Hugo pour la postérité. On y voit que les écrivains de tous les âges ont abordé la matière, et qu'Horace lui-même parla du *stercus*. Martial, Catulle, Pétrone, Macrobe, Lucrèce ont sablé leurs poésies de cette poudrette ; — saint Jérôme et saint Augustin y font plus qu'allusion, — et la chimie intestinale est l'inspiratrice d'un des plus jolis madrigaux de Saint-Evremont, d'une des plus ingénieuses énigmes de Boursault, et de stances charmantes de Parny à Eléonore! On ne doit pas oublier non plus les divertissantes chansons *princières* dont fut victime le maire de la ville d'Eu...

Cette littérature à l'ipécacuanha, cette poésie joco-sérieuse, ce guano poétique ont donc inspiré les esprits les plus sérieux, aux heures qu'on n'avoue qu'à soi-même. Si, dans l'antiquité, elle eut pour chantres Pline et Cicéron, plus tard Molière ne se fit pas faute, dans *le Malade imaginaire*, d'y faire des allusions un peu fortes; et il y eut Wieland, le Voltaire d'outre-Rhin, qui en amusa les Allemands. — Byron (shocking!) est bien près d'y mettre le pied, dans les sentiers où il promène son libre *Don Juan*. — L'éminent auteur des *Causeries d'un curieux*, le baron Feuillet de Conches, n'a pas dédaigné la piquante mention des collectionneurs de certains papiers... — et Balzac lui-même, dans la *Physiologie du Mariage*, a pris plaisir à raconter l'affreuse aventure arrivée à un bel officier d'ordonnance... comme dans ses *Contes drôlatiques* il a plaisamment narré les espiègleries du roi Louis XI. Béranger enfin, souvent ami de la *muse incongrue*, a dit très-librement :

> « Laissez les mots aux rieurs,
> » Les plus gros sont les meilleurs. »

Et Musset a écrit qu'il vaut mieux « *faire des riens que de ne rien faire.* » Aussi a-t-on réuni (et si vous saviez en quel *moment*!) tous les titres et toutes les notes relatifs à cette bibliothèque malpropre, à cette littérature d'engrais, qui est particulièrement destinée à ceux qui aiment à tout manger de la bécasse. C'était vraiment en 1848, aux mois les plus incertains, les plus troublés de la révolution, que des hommes, dont la plupart étaient très-graves (on dit même des fonctionnaires!), heureux d'échapper burlesquement aux préoccupations, aux inquiétudes du *moment*, se réunirent chez Janet et fabriquèrent ce livre, en apportant, en fournissant tout ce qu'il contient de notes et de commentaires, à propos de chaque ouvrage mentionné, catalogué. Nous savons plus d'un nom qui pourrait être tracé à la plume au bas de plus d'une page imprimée... et quel étonnement pour celui auquel le livre serait confié! Il en est cinq surtout... Ah! comme la plume nous démange, et comme il la faut déposer vivement, pour n'être pas entraîné à les affliger d'une inconvenance, qui serait plus grande que celles mêmes que le livre doit à leur pénible oisiveté en quête de distraction violente! Mais la vérité, pourtant, qu'il faut se hâter de dire, c'est que dans ce livre, qui est une véritable *œuvre de carême-prenant*, destiné aux bibliophiles, et sur lequel ils ont écrit, toujours en pensant au sonnet d'Oronte :

> « Allez, enfants de nos génies,
> » Allez subir votre fâcheux destin... »

cette vérité, dis-je, est de constater que le cynisme, s'il est dans les mots, n'est jamais dans la pensée, et que s'il s'agit d'une franche débauche de plume, ce n'est point une orgie de l'esprit. Ce livre, enfin, peut même aller à des mains qui tiennent à rester pures sans vouloir être prudes, respectables sans être bégueules, ayant pour certain que ce que de nos jours on appellerait le *jansénisme du langage*, n'est pas moins ridicule que ce qu'au dix-septième siècle Ninon appelait le *jansénisme de l'amour!*

~~~ *Ejusdem*... petit livre jaune, qui eût pu choisir la couleur *cjzh*-dauphin ou *kdplx*-d'oie! Son frontispice dit qu'il a été imprimé « *à Paris, près Charenton, chez le libraire qui n'est pas triste, en l'ère du carnaval de* 1000,800,60,2. » J'ai une cuisinière qui fait ainsi les additions de son livre de dépenses : 100-88 pour 188! L'ouvrage (il ne s'agit pas du livre de ma cuisinière!) a été tiré seulement à trois cents exemplaires *numérotés*. J'ai là, sous le coude gauche, le numéro 68, tandis que je vous copie le titre : « *Anthologie scatologique, recueillie et annotée par un bibliophile de cabinet.* » Je crois bien que l'ouvrage sort de chez M. Jules Gay, lequel lança jadis un curieux prospectus au sujet de *raretés bibliographiques* qu'il nous promettait *Anthologie*... pourquoi? Est-ce parce que Méléagre donna ce titre à un recueil formé de tout ce qu'il trouva de plus brillant et de plus fleuri chez les poëtes ses contemporains, ce dont il fit ce qu'il appela un *bouquet de fleurs?* La tradition me semble ici un peu bien forcée, et si *bouquet* il y a, ce ne peut être qu'un de ces bouquets de lavande qu'en province les ménagères accrochent dans l'endroit favori d'Argan.

Pour curieux et amusant, ce petit livre jaunet et inodore l'est au complet. Nous avons hâte d'ajouter, — pour justifier la mention qui en est ici faite, par l'occasion imprévue que nous fournit la violente initiative de l'auteur des *Misérables*, — que le bibliophile-éditeur finit son avant-propos par ces mots bons à transcrire :

« Nous n'avons pas la prétention d'aller présenter notre écrit aux académies afin de solliciter le prix Gobert; mais, plein de respect pour la morale publique, pour la gendarmerie impériale et pour les commissaires de police, nous déclarons hautement qu'il n'y a pas dans notre livre une seule ligne :

> » Qu'à l'heure de la mort on voulût effacer. »

Maintenant, ce livre fait-il précisément suite à Florian, à Berquin, ou à MMmes Campan ou de Genlis? Point! Mais nous avons d'autres lecteurs que des adeptes du *gérondif en do* ou du *supin en u*, d'autres lectrices que celles qui aspirent à des crinolines au-dessus de leur âge; et si l'*Anthologie scatologique* n'a aucun rapport avec *Numa Pompilius* ou avec *Adèle et Théodore*, elle n'en est pas moins en état de convenir à bon nombre de gens, qui cherchent à s'amuser, et qui sont en âge de le faire sans danger d'ajouter quelque chose d'inutile à leur éducation. Ceci bien compris, passons.

~~~ Voici quelques phrases extraites d'un bel autographe *inédit*, de l'auteur de la *Métromanie* : Alexis Piron. La lettre est adressée à son frère, *M. Piron, apotiquaire, au bas du bourg, à Dijon.* Ce frère avait hérité de la profession et de la boutique paternelles. Le père était une sorte de poëte, auteur de *noëls* et autres poésies en patois bourguignon, grand ami de La Monnoie, ruiné sur ses vieux jours, et laissant une veuve folle. C'est de celle-ci dont parle Alexis dans la lettre à son frère l'*apothiquaire :*

« ... J'envoye à ma mère les 54 francs de coutume, et je luy écris comme si elle était fort en état d'agir, de me lire et d'entendre, parce que les vieilles gens, si caducs soient-ils, sont comme les moribonds à qui il reprend de temps en temps des lumignons, et des éclairs pendant lesquels il faut faire bonne contenance devant eux pour qu'ils s'en aillent en paix. Si (comme on dit), il n'y a plus personne au logis, c'est-à-dire qu'il y eut absence totalle d'esprit, ayez le soin d'y subvenir et de vouloir bien me tranquiliser là-dessus. Si peu important que soit l'envoy, l'ordre exige qu'on en sçache la destinée et deux mots de votre main me mettront en règle. Rien n'est plus sincere que le remercîment que je vous fais sur la peine, les soins et les désagréments continuels que vous doit coûter depuis tant de temps une infirmité de corps et d'esprit telle que je conçois celle de notre déplorable mère. Mon frère de l'Oratoire et moy nous vous en devons une éternelle reconnaissance sous peine d'une noire ingratitude filiale et fraternelle!

» ... Nous avons eu l'éducation (je le répéterai toutoujours), comme il la fallait pour que nous pûssions réparer de notre vie les disgrâces que nous préparait le mauvais ordre que nos père et mère mettaient à leurs affaires. J'ay peut-être le plus soufert de nous trois d'un malheur si irrémédiable, tant à cause de l'extrême sensibilité dont je suis, qu'à cause de ma mauvaise vüe, deux infirmités qui, jointes à de la vivacité, font un *pouf* complet qui en veut toujours à la vie, et que le peril et la terreur environnent. Je n'ay pas pery, mais quelle diférence énorme il y aurait de l'état très-médiocre où je rampe à comparaison de celui où je me serais élevé avec un peu de cette audace et de cette téméraire assurance qui me reculent derrière mile mauvais sujets! Voilà bien du haut stile et de la jérémiade dont vous n'aviez que faire. Une autre fois je prendrai un autre ton et nous parlerons imaiges. Seriez-vous devenu nouvelliste que vous me demandez ce qu'il y a? Le roy part pour l'armée le 3 mai, la cour a pris le deuil pour 6 mois, ce qui se met au cœur des marchands; tout le monde crie misère sans qu'il en paroisse; on vient de faire une promotion sans que nous sachions encore où trouver des oficiers généraux. M. de Fontenelle est très-malade. Il a 92 ans, c'est une place bien prête à vaquer à l'Académie. L'abbé Leblanc l'aura. La nuit succède au jour!

» Votre frère sincère, ce 27 mars 1747,

» ALEXIS PIRON. »

A la date de cette lettre, Piron comptait cinquante-huit ans. Il avait déjà composé tous ses meilleurs ouvrages, c'est-à-dire tous ceux qui suivirent les pièces qu'il fit pour le théâtre de la foire (et bien d'autres pièces!) : *les Fils ingrats ou l'École des Pères* (1728); les trois tragédies de : *Callisthène*, *Gustave Wasa* et *Fernand Cortez*, puis enfin et surtout la *Métromanie*, un des chefs-d'œuvre du théâtre. A dater de ce dernier succès, qui ne put suffire à effacer le souvenir de ses œuvres licencieuses, pour lui ouvrir les portes de l'Académie, commencèrent ces fameuses épigrammes qui, aujourd'hui encore, font plus connaître Piron que ses trois tragédies! On voit par ce qui précède que sa fortune n'allait pas l'égale de sa renommée, et qu'il se saignait, comme on dit, pour envoyer tous les mois cinquante-quatre livres à sa vieille mère folle. Ce
~~~

petit coin du rideau soulevé sur la vie d'un homme aussi célèbre, n'est-il pas intéressant, et n'en dit-il pas plus que bien des biographies?

~~~ Voici le joli extrait d'un catalogue de tableaux publié par le libraire Martynus Hijhoff, de La Haye, lequel annonce au début que :

« Mme la veuve Van Griensven-Berntz ayant *délaissé* une très-belle collection de tableaux, — lui, Martinus, la *mette* en vente. » Nous écartons de la mention les fantaisies de l'orthographe. Les consonnes se redoublent ou s'élident dans les mots les plus usuels, sous la plume du libraire Hijhoff, avec une facilité déplorable. Voici quelques désignations :

N° 35. — Un homme tourmentant une femme.

N° 15. — *Jordaans.* Un homme *marottée*, avec un chat. Quel est ce « marotté? » on n'a jamais pu savoir.

N° 38. — *Werkolje.* Une femme dormante (on dit bien une eau dormante!); un jeune homme la tourmente avec le petit brin d'une paille.

N° ... *Mowts.* Femme dans *une niche* s'amusant avec un joujou.

Etc., etc., etc.

J'en passe et des plus drôles. .pour arriver à autre chose. Après tout, c'est peut-être du hollandais.

~~~ Oh ! quelle déception et quelle mystification pour les nombreux amateurs crédules et naïfs, qui (comme nous!), ont acheté, il y a trois mois, dans une boutique fortuitement ouverte, au n° 55, du boulevard des Capucines, autre chose, hélas! que de simples capucines, au nommé Balme, un jardinier venu on ne sait d'où, et prudemment décampé sans laisser sa nouvelle adresse!

On a acheté là des pêchers *de la Nouvelle-Orléans* à fruits gros comme le poing, — des abricotiers *d'Amérique*, d°, d°, — des *frênes dorés*, — des *asphodelles*, — des *aurores*, — des *glycines pourpre*, — des *arcs de triomphe*... — des *gentianes*, le tout à fruits, à fleurs énormes... selon l'album colorié offrant les merveilleuses images de ces plantes, de ces fleurs sans pareilles, qu'on vous mettait sous les yeux pour vous induire en tentation. Avec quel empressement et quelle joie on avait planté tout cela, dans de bon terreau, aux plus belles expositions du jardin, avec de soigneuses étiquettes annonçant les futurs prodiges!

Mais les semaines se passent, — et...

Ou il ne lève rien du tout des oignons ou rognons bulbeux;

Ou ce qui verdit ou fleurit est la chose la plus commune du monde, indigne de soins, indigne du regard!

Et on a payé dix fois, cent fois chaque mystification le prix qu'elle ne valait pas!

On me cite des amateurs qui ont dépensé chez ce... Balme (état civil à enquérir), sept à huit mille francs...

Mon indignation ne me coûte que cent écus, mais je la céderais volontiers au rabais!

~~~ Ce qui a amusé et surpris les gens qui flânent dans les journaux, depuis une huitaine?

1° — Le curieux, l'incroyable portrait du général Prim, fait par le comte de Reuss et retouché par le marquis de Castillejos.

2° — La surprenante biographie de L. Ch. Girodon, connu sous le nom anagrammatique de général d'Orgoni, lequel sommé de compter une pension annuelle de 1200 francs à son beau-père Bigi, est peint par l'avocat de ce dernier comme un nabab qui roule sur l'or et couche sur les pierreries, tandis que son propre avocat atteste qu'il est criblé de dettes. Lequel est dans le vrai? En tous cas, M. Bigi est toujours le maître d'accepter l'offre que lui fait le favori de la cour d'Ava, le *général des généraux* de l'empire des Birmans: — cette offre consiste à accepter la table et le couvert... en Birmanie « avec un nombre suffisant d'esclaves — et de troupeaux » M. Bigi paraît préférer la simple pension de 900 fr. que le tribunal lui accorde sur l'asphalte parisien!

3° — L'amusante idée venue à une réunion de savants professeurs et *acclimatateurs*, de provoquer, pour 1863, une exposition de chiens.... demandés à tous les points du globe!

4° — La grande guerre éclatant à nouveau entre des archéologues et des abbés, au sujet du *sexe d'un squelette* trouvé dans l'église abbatiale de Bernay! Les hommes de la science prétendent que ledit squelette est celui d'un guerrier, — les autres assurent que c'est celui de la reine Judith de Bretagne... Singulière alternative !

5° — Mais à côté de cette étrange question d'archéologie anatomique, voilà bien d'autres recherches sexuelles!

Il s'agit maintenant d'*oviparisation*, comme dit M. Génin, — car des squelettes nous passons aux œufs. Ce savant a découvert le moyen de.... découvrir le sexe d'un œuf, — de sorte qu'à l'avenir on saura si l'on mange des œufs brouillés entre mâles, ou une omelette femelle. — L'académie des sciences est saisie de cette découverte, laquelle va troubler dans sa châsse de plomb le squelette de Christophe Colomb... qui a, comme on sait, parlé d'un œuf, sans sexe déterminé, à mettre en équilibre, comme solution à un hardi problème.

5° *bis*. — Et à propos de squelettes encore, les amusants scrupules des gardiens turcs de tombeaux saints, récemment visités par le prince de Galles! L'héritier du trône d'Angleterre et les personnes de sa suite pénètrent dans le tombeau des patriarches à Hébron, — mais on refuse de les laisser entrer dans celui de *Sarah*... « *à cause du sexe de ladite Sarah!* » — on leur ouvre le tombeau d'Abraham — mais on les repousse de celui de *Rébecca*... « *parce qu'elle est du même sexe que Sarah!* » Arrivés devant le caveau d'Isaac, les gardiens arrêtent encore le prince royal et ses amis; ils semblent tout bourrelés de scrupules.... on les interroge sur cette hésitation, et ils répondent très-sérieusement :

« Nous vous avons laissé pénétrer dans le lieu où repose Abraham, parce qu'Abraham était plein de bienveillance. Il s'est même opposé aux desseins qu'avait le Seigneur contre Sodome et Gomorre. Il était la bonté même, et il permettrait au besoin qu'on lui fît un affront. Mais Isaac était d'une jalousie proverbiale, et rien de plus dangereux que de l'exaspérer.... aussi nous vous fermons la porte! »

Il semble que d'aussi divertissantes énormités, traits utiles à recueillir sur l'inconcevable arriéré d'un peuple moderne, méritent d'être propagées!...

6° — Le silence presque général des journaux sur l'élévation au Sénat du chef de l'école de peinture française, lorsqu'il eût été si à-propos et si juste de donner à cette nomination un grand éclat de commentaires! En effet, lorsque M. Ingres, à 82 ans, entre dans le premier grand corps de l'État, tous les pinceaux, tous les ciseaux, et, sympathiquement toutes les plumes ne doivent-ils et t-elles pas s'enorgueillir du fait, comme d'un précédent qui fonde une classe spéciale dans le Sénat, presque exclusivement militaire et politique, — une classe qui sera peut-être comme une suite à l'Institut, le maréchalat, plus que cela, la *connétablie* réservée aux écrivains et aux artistes du plus grand éclat!

7°. — Les détails sur l'état dans lequel est tombé, depuis quelques semaines M. le chancelier, duc Pasquier.

« Cet illustre vieillard de 96 ans a conservé d'ailleurs toute sa virilité d'esprit et sa puissance d'imagination; il déplore lui-même, en termes d'une éloquente mélancolie, ce duel inégal entre son corps qui meurt et son intelligence qui le dispute si énergiquement à la mort. Comme un de ses amis cherchait, ces jours derniers, à lui persuader qu'il fournirait la longue carrière de Fontenelle (99 ans et 9 mois), M. Pasquier répondit : « Non, mon cher ami, il ne faut plus compter par années, même par semaines, comptons par jours! » Et alors il se mit à raconter cette histoire peu connue, de Fontenelle : L'illustre académicien était parvenu à l'extrême limite de sa vie, plein de vigueur intellectuelle aussi, de même que son célèbre successeur, et cependant il se sentait mourir « par impossibilité d'être », comme il disait; souvent on l'entendait répéter : « Quelle économie! quelle économie! » Un de ses proches se hasarda à lui demander quelle économie pouvait donc le préoccuper? « Eh! ne la voyez-vous point? reprit le philosophe sceptique : il me manque trois mois pour accomplir mon siècle, et le destin me les refuse! »

8°. — L'histoire de ce *bachelier-ès-lettres*, *licencié en droit*, devenu *homme de peine* chez un confiseur, à côté de sa femme légitime employée comme journalière dans le même commerce. Ils étaient accusés d'avoir croqué quelques bonbons...

9°. — Un curieux autographe de Ninon de Lenclos, vendu à la salle de la rue des Bons-Enfants, la somme de 127 francs à M. le comte d'Avigdor, duc d'Aquaviva, un diplomate qui a des goûts de lettres et d'arts :

« Ninon, dit le duc de Saint-Simon dans ses Mémoires, eut pour amis tout ce qu'il y avoit de plus trayé et de plus élevé à la cour, tellement qu'il devint à la mode d'être reçu chez elle, et qu'on avait raison de le désirer par les liaisons qui s'y formoient. Jamais ni jeu, ni ris élevés, ni disputes, ni propos de religion ou de gouvernement; beaucoup d'esprit et fort orné, des nouvelles anciennes et modernes, des nouvelles de galanterie, et toutefois sans ouvrir la porte à la médisance; tout y étoit délicat, mesuré et formoit les conversations qu'elle sut soutenir par son esprit et par tout ce qu'elle savoit de faits de tout age..... Désintéressée, fidèle, secrète, sûre au dernier point, et à la foiblesse près, on pouvoit dire qu'elle étoit vertueuse et pleine de probité. Elle a souvent secouru ses amis d'argent et de crédit, est entrée pour eux dans des choses importantes... Tout cela lui acquit de la réputation et une considération tout à fait singulière... »

Cette belle Ninon qui ne fut, certes, jamais une femme honnête, mais qu'on a justement appelée un honnête homme, se mettait fort au-dessus de bien des choses et notamment de l'orthographe. On en jugera par la lettre suivante :

« *Pour Monsieur labe Dotefeuille* (l'abbé d'Hautefeuille).

« Je trouve cette laitre très bien ai crite et dun homme desprit. Je uous remersice davoi et tay tout droit à Mme de Bouillon, car ie ne doute pas que uous liayez de mendrez cette grasse de ma par le proçois de Mme de Nemours contre le prinse de Conti est remis à lanee qui uiens on luy fera bien auale des couleure elle a bien tor de ne sestre pas accoumodée. Adieu ie uous aten auec impasiense.

» NINON. »

10°. — Et à propos du personnage diplomatique, amateur d'autographes, une *lettre* à S. E. le *ministre des finances* sur le taux de l'intérêt de l'argent, les crises financières et le moyen de les prévenir! L'affaire est simplement signée *Tertius*... comme s'il s'agissait de l'ami du docte saint Paul, au lieu d'un esprit tout moderne, très-pratique, investi de hautes fonctions, — bien qu'artiste et écrivain à ses heures, lorsque la politique italienne et ses destins compliqués ne l'absorbent pas dans les manifestations de son influence et de ses devoirs. On l'a infiniment lue, cette brochure, exposé si clair de fortes pensées, et on dit que M. Achille Fould en a témoigné sa satisfaction au noble auteur, qui a jadis représenté le Piémont auprès du gouvernement français, et qui y représente encore le point le plus heureux et le plus libre de l'Italie, et peut-être de toute l'Europe!

11°. — Toute la singulière histoire du maestro Verdi à Londres, le refus fait par MM. les hauts commissaires de l'exposition de faire entendre le morceau qu'il avait expressément composé pour être exécuté avec les *marches* ou *ouvertures* de MM. Meyerbeer et Auber, et les causes enfin connues de cet ostracisme : l'intercalation dans le morceau, non pas assurément du *God save the queen*, — mais bien aussi de la *Marseillaise*... et de la GARIBALDIENNE! « La commission, nous écrit-on, n'a pas voulu fournir un prétexte d'allusion politique à la solennité de l'inauguration de cette exposition de l'industrie de tous les peuples, dont la concorde, la paix et l'union doivent former le symbole. » Mais quelle idée aussi à Verdi de fourrer du Garibaldi dans tout cela? Est-ce que Garibaldi ne parle et n'écrit pas assez? Faut-il encore le mettre en musique!

~~~ CORRESPONDANCE. A un « lecteur assidu. » — Je n'ose, monsieur, raconter cette drôle d'histoire de fromage et de chat...

— A M. L. Dur.... à Sénozan: — Bon à imprimer.... mais en dénaturant la profession du héros — une classe qui jouit d'immunités farouches et excessives.... J'ai dit, vous avez compris.

— A M. St-V.... à Marseille : — De dire *ce qu'il faut* sur le fils du fameux Drouet (qui fit arrêter Louis XVI à Varennes) et d'expliquer l'affaire? — quelle affaire? Ce Drouet fils, traînant une existence malheureuse, a été recueilli dans un hospice de charité à Marseille. Soit! Mais après, quoi encore?

— A madame Marg. de V. — Il n'y a plus à revenir sur cette affaire d'enterrement, qui a fait son tour d'Europe et dont on doit être fatigué.

— A madame Marie Ab. — La personne à laquelle vous écrivez est à la campagne et hors du milieu nécessaire pour s'occuper de ce que vous désirez. Mille regrets!

— A M. de R.... Paris. Sans doute à la place du mot étrange que le prote a laissé passer, il fallait *confédéré*.

— A M. R. B. ou *Herbet*: la réponse attend depuis huit jours au 61. — Mais c'est surtout vous qu'on attend.

— A M. Ch. B...: — Elle vous a demandé *pour qui* vous la preniez? La réponse est bien simple ! dites *pour moi*.

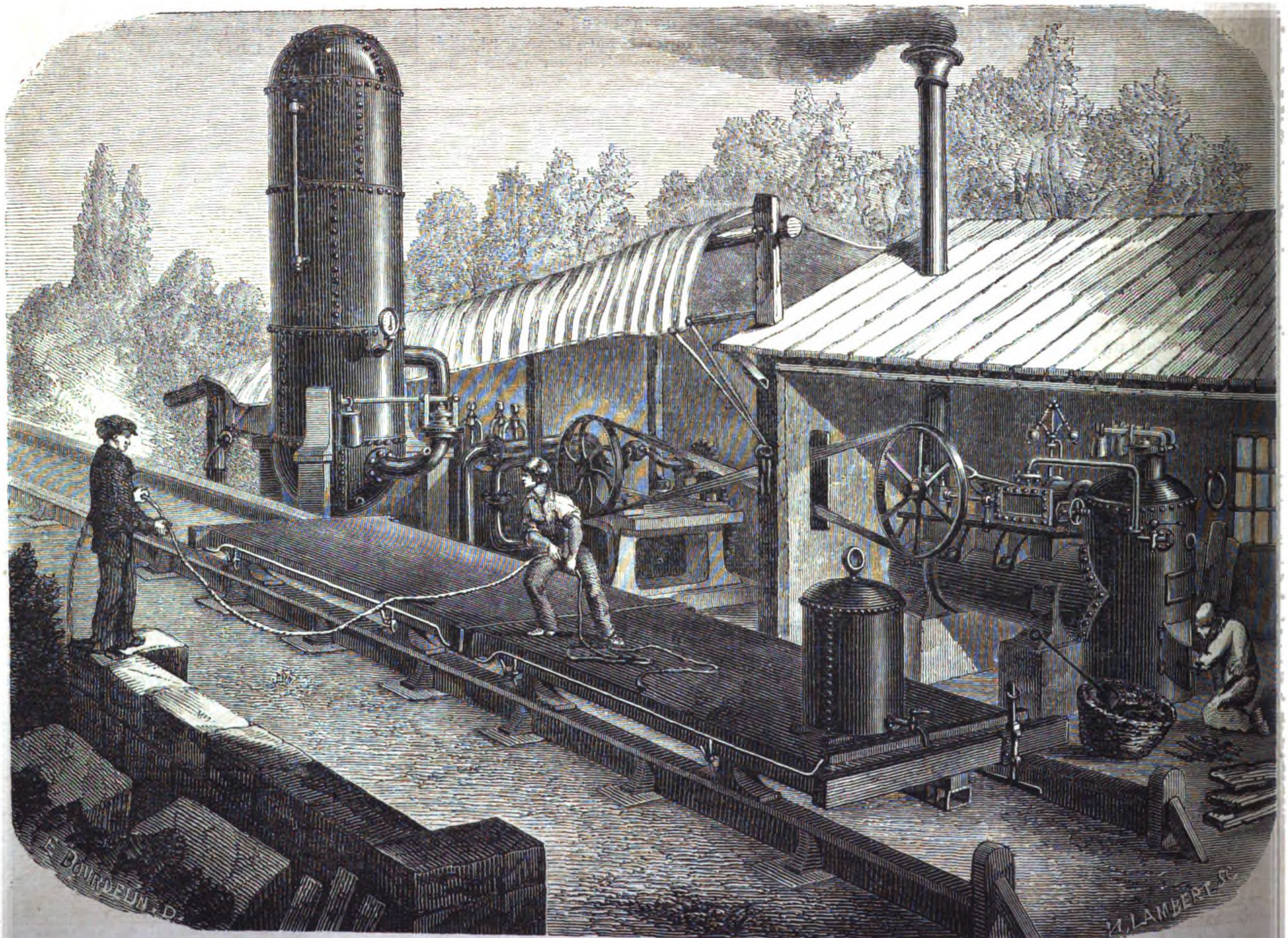
— A un *groupe d'abonnés* (*sic*) : — Dans le prochain numéro nous essayerons de vous satisfaire.

En attendant, agréez, etc.

JULES LECOMTE.



Un avant-poste français sur la rivière de *Vinh-Luong* (Cochinchine.) (D'après un croquis de M. Francost.)



Essais d'un nouveau chemin de fer à glissement, hameau de la Jonchère (près Paris).



L'Impératrice du Japon, et l'Empereur (*Taicoun*) chef du pouvoir temporel

MM. de Chasseloup-Laubat, Ingres et de Goyon

Élevés à la dignité de sénateur.

Par décret impérial du 25 mai, MM. le comte Prosper de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies;

Le général de division comte de Goyon, commandant en chef le corps d'occupation de Rome;

Et Ingres, membre de l'Institut,

Ont été élevés à la dignité de sénateur.

L'empereur a décidé que le corps d'occupation de Rome serait soumis à une nouvelle organisation; il rappelle le général de Goyon, et pour lui donner un témoignage de sa haute satisfaction, lui confère cette dignité.

Nous n'avons pas à apprécier la conduite politique du général de Goyon, l'importance du poste qu'il occupait dans des circonstances difficiles justifie le choix de l'Empereur, et l'armée d'occupation, en perdant son chef, trouvera une compensation dans la décision que vient de prendre Sa Majesté.

On récompense en M. de Chasseloup-Laubat l'homme politique qui, dans les conseils privés ou comme ministre n'a cessé de prêter son concours au gouvernement actuel, soit en occupant le ministère de la marine, soit en discutant au sein des chambres les diverses améliorations dont il a doté notre marine.

Quant à M. Ingres, le titre qu'on vient de lui conférer a une haute signification; c'est un honneur rendu à l'art, et tous les artistes doivent être fiers de voir un des leurs occuper un siége dans cette assemblée autrefois réservée aux seules illustrations politiques. C'est le couronnement de la longue carrière d'un grand peintre qui a mérité et obtenu toutes les distinctions qui sont accordées à l'art qu'il professe depuis plus de soixante ans.

MAXIME VAUVERT.

Les Touaregs.

Tout le monde a pu voir ces jours-ci, en plein boulevard des Italiens, comme on les avait vus quelques jours auparavant à Marseille, trois bizarres personnages, revêtus de costumes assez semblables à ceux des Arabes du nord, et le visage couvert de lambeaux d'étoffe noire. Ces hommes, à la haute taille, à la démarche sûre, armés de poignards suspendus au côté, et de yatagans à la lame longue et large, sont des Touaregs, venus en France pour nouer des relations commerciales avec les plus importantes maisons d'exportation.

Les Touaregs sont enclavés dans la partie comprise entre les limites méridionales de nos possession d'Afrique et le bassin du Niger, et sont continuellement en relation avec le Soudan et l'important marché de Tombouctou. En dehors du point de vue pittoresque et curieux, on voit donc l'intérêt sérieux qu'il y a pour nous à accueillir la démarche faite par ces trois chefs, qui mettent pour la première fois le pied sur le continent.

Le général Daumas, qui est l'un des hommes les plus compétents lorsqu'il s'agit des mœurs et des coutumes de l'Afrique, ne nous a pourtant pas révélé l'origine de cette singulière habitude qu'ont les Touaregs de se voiler *ainsi la face*.

Toutes les hypothèses établies nous semblent peu admissibles. Les uns veulent que ce voile soit destiné à les protéger contre la lumière et la chaleur; les autres prétendent que, dans tout le Sahara, le vent soulève une poussière fine qui, s'introduisant dans les bronches, produit de graves perturbations qu'on ne peut éviter qu'en se voilant la face comme les Touaregs.

Nous sommes forcé d'avouer que ces tribus n'ont pas une réputation bien pure parmi les peuplades de l'Afrique, race pillarde et adonnée à la déprédation; ils arrêtent les caravanes et ne reculent devant aucun excès pour arriver à leur but, le vol.

Ils connaissent les étapes des caravanes, les points où doivent se dresser les tentes, les puits et les oasis où les voyageurs ont coutume de s'arrêter, et s'embusquent pour attaquer les convois.

Parfois, par la nécessité des échanges, et plus encore par les prescriptions du Prophète qui recommande comme obligatoire le pèlerinage à la Mecque, les Arabes s'aventurent dans le Sahara, ils n'échappent alors aux attaques des Touaregs qu'au prix d'une rançon qui consiste généralement en marchandises. Quelques jours avant le départ, le Khebir, qui a réuni autour de lui les cinq ou six cents personnes dont se compose la caravane, obtient des sauf-conduits pour les chefs de tribus, et il n'y a pas d'exemple que cette convention soit violée.

Les Touaregs parcourent le désert montés sur des *maharis*, chameaux d'une race particulière et qui se prête mieux à la vie du désert; ils combattent avec la lance et sont toujours munis de boucliers longs et étroits, les uns hérissés de pointes de fer, les autres lisses et recouverts de peaux d'éléphants.

Ils ne se servent pas volontiers des armes à feu, mais, depuis quelques années, ils s'arment de ces longues espingardes à crosses incrustées, qui sont le produit de leurs échanges avec les Kabyles.

Les pèlerins qui reviennent de la Mecque et ceux que la spéculation a entraînés à travers le désert parlent avec terreur des Touaregs, et, malgré la valeur bien connue des Arabes, il n'est pas rare que l'apparition d'une bande de ces pirates du désert amène le désordre le plus complet dans une caravane composée d'hommes prêts à la défendre et armés avec ce luxe de précaution qui caractérise les Maures et les Algériens.

Après avoir vu à Paris les représentants du commerce de l'extrême Orient, les ambassadeurs du Japon et ceux de Siam, après l'arrivée du roi de Madagascar, cette tentative de rapprochement de la part des Touaregs est une preuve de plus en faveur de cette grande tendance de nivellement qui s'opère chaque jour et porte le nom de la France dans les contrées les plus reculées et les plus inaccessibles.

CHARLES YRIARTE.

CHEMIN DE FER A GLISSEMENT

DE M. L.-D. GIRARD

ingénieur civil à Paris.

M. L.-D. Girard, ingénieur civil, présenta, il y a dix ans, à l'Académie des sciences, un nouveau moyen de propulsion pour chemins de fer, qui avait pour objet de supprimer les locomotives. Cette recherche avait été inspirée à l'inventeur par la réussite d'un nouveau mode d'action de l'eau dans les moteurs à grande vitesse; action qui pouvait être exercée par l'eau sur les palettes courbes d'une roue. Ce moyen de propulsion appliqué sur une circonférence, devait être aussi efficace sur des palettes que porterait une crémaillère rectiligne. M. Girard pensa naturellement à l'application possible de son moteur à la marche d'un train. Ce système fut l'objet de longues discussions à la Société des ingénieurs civils. Plusieurs ingénieurs célèbres de chemins de fer assistèrent à ces séances. Ces messieurs prétendaient que l'action de l'eau proposée comme propulseur, ne pouvait convenir à mettre en mouvement un train sur un chemin de fer, parce que la vitesse du train ne permettait pas à la veine d'eau motrice d'entrer entre les palettes; le nombre des palettes qui devaient passer devant l'injection étant de 150 à 200 par seconde, avec une vitesse normale. M. Girard écouta les objections qui lui furent faites. Il eut à combattre des adversaires sérieux et expérimentés. Il ne se découragea pas.

En 1855, on installa à Noisiel-sur-Marne deux roues appliquées à élever l'eau, qui démontrèrent parfaitement la possibilité du système. Un an après, la ville de Gênes faisait installer, pour son alimentation d'eau, des roues agissant sous des chutes de 50 à 80 mètres, et dont la vitesse des palettes était de 15 à 20 lieues à l'heure. Ce n'était plus ici 150 à 200 palettes par seconde qui passaient devant l'injecteur, mais bien 12 à 1500, tout en recueillant de l'eau motrice un effet utile qui n'a jamais été au-dessous de 70 pour cent.

En 1856, fort des résultats sérieux obtenus, M. Girard reprit ses expériences sur les chemins de fer. Il construisit des wagons dans lesquels il faisait disparaître les roues, les essieux et les ressorts de suspension. Il imagina des patins pour supporter les voitures. Ces patins s'appliquaient sur de larges rails plats. Le train devait alors glisser et non plus rouler sur la voie. Pour rendre nul l'énorme frottement qui devait résulter de cette nouvelle manière, on interposait une couche d'air comprimé entre les rails et les patins. Cet air provenait d'un réservoir où il était emmagasiné. Le train ainsi isolé des rails portant dans toute sa longueur une crémaillère rectiligne à palettes courbes, était poussé par une injection d'eau agissant sur cette crémaillère. Cette tentative réussit, sauf à obvier encore à quelques légers inconvénients.

L'Empereur toujours bienveillant pour les chercheurs d'idées progressives, eut connaissance des essais de M. Girard et lui offrit de protéger et d'aider de nouvelles études. Les sommes nécessaires à la poursuite de l'œuvre furent mises à la disposition de l'habile ingénieur. Une commission composée de MM. Delaunay, Favé, aide de camp de l'Empereur, et de M. Lissajoux, professeur de physique, fut instituée pour suivre les nouvelles expériences. En 1860 l'ingénieur fit connaître à Sa Majesté les bons résultats obtenus par lui.

Grace à un appareil exécuté d'après les données de M. Lissajoux, on a pu déterminer aussi exactement que possible le coëfficient de traction.

Voici la description des appareils actuellement installés à la Jonchères (Seine-et-Oise), dans la propriété de M. Girard, où l'Empereur et sa suite ont assisté à deux reprises différentes aux expériences de l'ingénieur.

Le corps de la voiture est soutenu par quatre patins de 26 centimètres de large sur 80 centimètres de longueur. Au centre de chaque patin, à la partie supérieure, est pratiqué un trou au fond duquel repose une crapaudine destinée à supporter un pivot fixe, au dessous des *longerons*, à l'endroit où sont ordinairement placées les roues.

Ces patins peuvent osciller de droite à gauche et réciproquement pour maintenir l'orientation dans le passage des courbes.

Au lieu de faire, comme précédemment, circuler de l'air entre le patin et le rail, on y introduit, par un système fort simple, une légère nappe d'eau. Les calculs ont démontré que le coëfficient de frottement sous les patins variait de 2 kilog., 3 à 6 kilog. par tonne, du moment que la couche d'eau était introduite; tandis que ce coëfficient était de 520 kilog. par tonne, l'eau étant supprimée. Ces chiffres, dus aux calculs de M. Delaunay, sont éloquents. On peut conclure de là que le problème que s'est posé M. Girard est résolu, s'il parvient à démontrer l'efficacité de son moteur.

Notre croquis représente la disposition des appareils qui ont servi aux expériences, sur une voie inclinée, du mode de propulsion hydraulique.

Deux wagons sont accouplés. Une locomotive fait mouvoir des pompes qui refoulent dans un récipient l'air dont on a besoin pour l'impulsion de l'eau. La longueur de la voie existante ne permet pas de prendre une vitesse normale, et par conséquent de s'assurer de la totalité d'effet utile de l'eau injectée. On a pu néanmoins démontrer comment l'ouverture et la fermeture des injecteurs se faisaient pendant la marche. On a pu voir aussi avec quelle facilité on pouvait arrêter le train descendant une rampe de 50 millimètres par mètre, par la simple fermeture d'un robinet.

L'Empereur et l'Impératrice, accompagnés d'une suite nombreuse et des membres de la commission que nous avons nommés, ont assisté aux expériences. Leurs Majestés ont fait plusieurs voyages sur la voie, après avoir examiné les dispositions générales du système.

L'empereur est revenu une seconde fois accompagné de MM. les ministres des travaux publics et de l'intérieur et de M. le directeur général des chemins de fer. A cette seconde visite Sa Majesté, prenant la parole, a démontré elle-même le système et a présidé à plusieurs essais.

Autant qu'on en peut juger d'après toutes ces épreuves, M. Girard a pleinement réussi. Il serait à désirer qu'on se décidât à la construction d'un chemin de fer ayant une certaine étendue, sur lequel on pourrait faire plus en grand des expériences qui ne permettraient plus aux incrédules d'émettre un seul doute à l'égard de la nouvelle invention. Notre siècle n'a-t-il donc pas

donné assez de grandes choses à la science et à l'industrie et peut-on vraiment se permettre en 1862 de prononcer le mot « impossible? »

ÉMILE BOURDELIN.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

Combat naval sur le Mississippi. — L'explosion du *Merrimac*. — Engagement de cavalerie au Mexique.

La prise de la Nouvelle-Orléans par les forces fédérales a donné lieu à toute une série d'incidents du plus haut intérêt. Le télégraphe n'ayant pas dit un mot du rôle joué par les bâtiments cuirassés et par les canonnières du Sud, on avait naturellement supposé qu'il n'y avait eu aucun engagement naval. La lutte, au contraire, a été très-vive, et les correspondances, ainsi que les rapports des commodores Porter et Farragut, sont remplis de détails sur la résistance acharnée qu'ont faite les canonnières des confédérés.

Les Louisianais croyaient la Nouvelle-Orléans imprenable. Il faut convenir que jamais peut-être on n'avait accumulé sur un seul point d'aussi formidables moyens de défense. Les deux forts Jackson et Saint-Philippe commandaient entièrement le fleuve, et sous le feu de leurs canons, une chaîne était tendue d'une rive à l'autre. Derrière cette chaîne, il y avait des machines infernales et un grand nombre de brûlots. Un peu plus haut, une puissante escadre de canonnières, au nombre desquelles se trouvaient *le Manassas* et *la Louisiana*, constituait une seconde ligne de défense.

Pour attaquer une place ainsi fortifiée, les fédéraux n'avaient que des moyens qui furent tout d'abord déclarés insuffisants. Il ne semblait pas possible qu'une flotte de bois pût supporter le feu des batteries, rompre la chaîne, combattre la flotte cuirassée et remonter le fleuve jusqu'en face de la ville. C'est pourtant ce qu'elle a accompli.

Le bombardement, commencé le 18 avril, fut poursuivi jusqu'au 23 sans succès de part ni d'autre. Les fédéraux résolurent alors de braver les forts et d'affronter le feu qu'ils ne pouvaient éteindre. Ils se mirent en mouvement le 24, vers trois heures du matin, et ne furent aperçus de l'ennemi que lorsqu'ils étaient déjà en face de la chaîne. Les deux forts ouvrirent immédiatement un feu terrible. Une canonnière, *le Marie-Carlton*, fut coulée, et plusieurs autres reçurent de graves avaries. Presque toute la flotte parvint toutefois à forcer le passage. « On n'apercevait, dit le commodore Farragut, que le feu des canons et la flamme des brûlots. Nous combattions littéralement au milieu des flammes. C'était un spectacle grandiose. » Trois canonnières seulement s'embarrassèrent au milieu des chaînes et ne purent avancer.

Onze bâtiments du Sud se dirigèrent alors vers le milieu du fleuve et prirent part à la lutte. Deux canonnières s'abordèrent avec tant de furie, qu'elles se coulèrent mutuellement. Une autre canonnière du Nord attaquée à la fois par quatre canonnières du Sud fut également coulée.

Un combat singulier s'engagea entre *le Manassas* et *le Mississippi*. Quoique cuirassé et pourvu d'un éperon, *le Manassas* recula quand il vit arriver sur lui avec résolution la canonnière fédérale. Les deux champions tournèrent plusieurs fois l'un autour de l'autre. Enfin *le Manassas* s'échoua, et *le Mississippi* le mit en pièces d'une seule bordée. « Malheureusement, écrit le commodore Farragut, je ne pus éviter un brûlot qui incendia tout un côté de mon bâtiment. Je pensais que c'en était fait de nous. Mais nous nous sommes tirés d'affaire. Nous avons éteint l'incendie, tout en remontant le fleuve et sans cesser de combattre le long du chemin. »

Le commodore Porter continuait à bombarder les forts avec sa flotte de bateaux à mortiers, quand il vit *le Manassas*, qui avait été remis à flot, se diriger de son côté. Deux steamers et quelques bâtiments à mortier ouvrirent le feu sur lui. On s'aperçut bientôt qu'il n'était plus en état de faire de mal à personne, car il était en feu et il coulait. Ses conduits de vapeur étaient tordus et criblés de boulets; sa coque était en pièces. Quelques minutes après, il jeta par l'avant un tourbillon de flammes et fit explosion. Tout disparut sous l'eau.

La célèbre batterie flottante, *la Louisiana*, et deux steamers cuirassés, arrivés la nuit précédente, se trouvaient sous les murs du fort Jackson et n'étaient pas endommagés. *La Louisiana*, armée de seize canons rayés de fort calibre et pourvue de quatre puissantes machines, était aussi redoutable que *le Merrimac*.

Trois jours après, le 28 avril, les forts se rendirent, et pendant que le commodore Porter rédigeait dans la cabine de *l'Harriet-Lane* les articles de la capitulation, on lui annonça que les confédérés avaient mis le feu à *la Louisiana*, et la faisaient dériver sur sa flotte. Presque au même instant les canons de la batterie éclatèrent et quelques minutes après la soute aux poudres fit explosion avec un terrible fracas, lançant des débris jusqu'à une distance de six kilomètres, tuant et blessant un grand nombre de confédérés dans le fort St-Philippe. Si elle avait été plus rapprochée de la flotte, elle l'aurait toute détruite.

Tout l'honneur de la prise de la Nouvelle-Orléans revient à la flotte fédérale. Un bataillon de soldats de marine avait déjà pris possession de la ville et le drapeau fédéral flottait sur les édifices publics, quand le général Butler a débarqué avec son corps d'armée à Lakeport, sur les bords du lac Pontchartrain.

Dans la Péninsule, le général Mac Clellan continue sa marche victorieuse sur Richmond. Aux dernières nouvelles, il était à une très-faible distance de la capitale du Sud. Les officiers faits prisonniers à Yorktown et à Williamsburg affirment qu'il entrait dans le plan des généraux du Sud d'évacuer ces deux villes, mais qu'ils ont l'intention de résister jusqu'à la dernière extrémité devant Richmond.

A. MALESPINE.

Mexique.

Nous avons donné dans notre numéro du 24 mai, et d'après les documents de l'état-major, une carte où se trouvent indiquées les deux routes qui conduisent de Vera-Cruz à Mexico. On pourra suivre sur cette carte la marche du corps expéditionnaire français sur la capitale du Mexique. Le vice-amiral Jurien de la Gravière et le général Lorencez, partis de Cordova le 18 avril, sont entrés à Orizaba le 20. L'avant-garde française avait soutenu en route un vif engagement.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière envoyait le jour même, par le télégraphe, la dépêche suivante.

« Orizaba, le 20 avril. »

« Le corps expéditionnaire, parti de Cordova le 18, est entré, ce matin, à Orizaba, après un engagement heureux de cavalerie.

L'armée mexicaine s'est retirée.

L'état sanitaire de nos troupes n'a jamais été meilleur. »

Des correspondances postérieures annonçaient que l'engagement dont il est question avait eu lieu entre une division de cavalerie mexicaine gardant l'entrée des défilés d'Orizaba, et celle du corps expéditionnaire, montant à trois cents hommes, chasseurs et gendarmes.

Vigoureusement abordés, les cavaliers de Juarez auraient été forcés à une prompte retraite.

Plus tard, une autre version ne mettait en ligne, du côté des Mexicains, que trois ou quatre escadrons.

Enfin les dernières nouvelles donnent un tout autre aspect à cette escarmouche.

Le général Prim, qu'accompagne son épouse, avait sollicité du président Juarez un escadron d'escorte pour ramener celle-ci à Vera-Cruz. A la sortie du défilé du fortin, il s'est rencontré avec un peloton de chasseurs d'Afrique, qui, se voyant accueillir à coups de carabine, a exécuté une charge à fond de train sur la cavalcade d'escorte, et l'a ramenée grand train en faisant plusieurs prisonniers; puis l'affaire s'est expliquée, au grand regret de nos chasseurs, qui auraient été enchantés de rudoyer encore que que peu les lanciers de la Mort de S. Exc. M. le président Juarez.

Campagne de Cochinchine.

Avant la prise de la citadelle de Vinh-Luong et des forts nombreux qui en défendaient les approches, avant que les colonnes expéditionnaires de l'amiral Bonnard n'eussent chassé complétement les Annamistes de toute la province, on avait été obligé, pour couvrir les points occupés par nos troupes, d'établir sur le parcours des rivières des avant-postes fortifiés, soutenus eux-mêmes par de petites canonnières de troisième classe.

Ces avant-gardes, dont notre dessin, page 356, peut donner une idée, avaient l'avantage de tranquilliser les populations sympathiques à notre pouvoir, en attendant qu'on songeât d'une manière sérieuse aux brillantes expéditions de Bien-Hoce et Vinh-Luong.

Plusieurs fois des partis annamites sont venus en grand nombre se ruer contre ces enfants perdus de notre corps d'occupation; mais ils ne tardaient pas à s'éloigner, repoussés vigoureusement par les baïonnettes de nos marins et les balles de nos chasseurs à pied.

DURAND-BRAGER.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de notre correspondant, au Mexique, M. le commandant Cibot, de nombreux dessins qui figureront dans notre prochain numéro.

L'Empereur et l'Impératrice du Japon.

Le *Taïcoun*, empereur temporel du Japon, règne sur un territoire composé des quatre grandes îles Yeso, Niphon, Xicoco et Ximo, et de beaucoup d'autres îles moins importantes.

Son pouvoir absolu s'étend sur une population de trente millions d'individus de race asiatique, dont nous avons eu le plaisir de voir récemment les aristocratiques échantillons.

Avant 1585, le chef de la religion, le *Daïri* cumulait les deux puissances temporelle et spirituelle. Il était regardé comme une incarnation divine. Taïko-Samo, qui, du rang d'esclave, s'était élevé à la souveraineté séculaire, s'empara de toute l'autorité et créa cette monarchie héréditaire, despotique et féodale, dont l'empereur actuel, âgé de 20 ans à peine, est le représentant.

Le *Daïri* ne jouit plus d'aucun pouvoir et même d'aucune liberté réelle. Il est simplement resté le prêtre suprême.

Le *Taïcoun*, qui gouverne aujourd'hui le Japon, est doué d'une intelligence supérieure. A en juger par l'empressement qu'il a mis à nouer des relations avec les cours européennes, on peut se faire une idée des vues progressistes qui l'animent.

A Yeddo, l'éducation des hautes classes est poussée avec discernement contre les tendances superstitieuses et l'étude des arts. Les relations des diplomates en sont plus faciles, exemptes qu'elles sont de cet esprit d'exclusivisme particulier à toutes les sectes de l'Orient.

Nous avons vu avec quel intérêt les ambassadeurs japonais appliquaient leur intelligence et leur raisonnement à toutes nos industries perfectionnées.

L'empereur, qui s'est fait un devoir de pousser son peuple dans la voie du progrès, avait surtout recommandé à ses envoyés de s'instruire sur les perfectionnements apportés par l'esprit moderne aux arts, à l'industrie et à l'agriculture.

Lui-même sait au besoin, et malgré sa jeunesse, donner l'exemple aux grands dignitaires et aux princes feudataires qui l'entourent. Il s'applique à gouverner et gouverne dans le sens libéral, comme nous dirions en France. Sous l'autorité suprême, on rencontre bien encore quelques traces de l'absolutisme asiatique, mais un peuple, pas plus que Paris, ne se façonne en un jour.

Au contraire de ses prédécesseurs, qui avaient jusqu'à 700 femmes, le souverain actuel a adopté la monogamie.

Nous ne savons si l'impératrice, dont nous donnons le portrait, est initiée aux aspirations gouvernementales de son auguste époux. Le mystère dont s'enveloppe le foyer domestique de l'empereur ne permet pas aux plus chercheurs d'observer le caractère de celle qui a été appelée à partager le titre suprême.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE.

L'exposition est ouverte et on ne l'a jamais fermée, comme le bruit s'en était répandu chez nous, je ne sais d'où ni pourquoi. Le jury s'est constitué, il a vu, il a jugé même en premier ressort au moins, et pourtant l'exposition n'est pas complète encore, ni très-facile à pratiquer, je vous l'assure. Chaque jour on apporte, on déballe, on installe, on étale. Et puis on tourne et l'on retourne, on déplace et l'on remplace. Qui ne se trouvait pas bien implore, intrigue, pour être mieux. Je parle surtout des hôtes du logis, qui, naturellement, se soutiennent, se secourent et procèdent par une exemplaire et touchante solidarité. Bien ou mal, ils y sont et ils y restent. La France, entre tous, étouffe dans sa petite case, et, pour chacun des nôtres, la constance du gîte résulte de l'impossibilité du mouvement. Il y a, en vérité, quelque chose de contradictoire et d'affligeant à voir en certains points du *Palais* se dresser des pyramides de bûches, des montagnes de terre minérale, des églises de bois peint et de carton-pierre, servant de chaires et de sanctuaires à des produits médiocres, quand les chefs-d'œuvre de



LES CHEFS TOUAREGS RÉCEMMENT ARRIVÉS EN FRANCE

(D'après une photographie de MM. Yong et Bargignac à Marseille.)



EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Engagement devant Oribaza entre un détachement de cavalerie française et les troupes mexicaines.

la bijouterie et de l'orfévrerie parisienne n'ont pas même de quoi s'asseoir dans leurs montres à mettre sous le bras. Dieu sait que je ne voudrais pas avoir à les garder, ces magnétiques écrins millionnaires, lorsque l'entrée, réduite à un shilling, vomira dans leurs détroits, calculés pour une crinoline, des marées quotidiennes de cinquante ou cent mille éblouis! Des chemises en poil de chien, inhumainement tissées par les naturels de Vancouver, sont exposées ailleurs, droit au mur, et illuminées comme des tableaux, quand la moitié de notre inimitable industrie lyonnaise a ses splendeurs enfouies dans la nuit de vitrines bonnes à serrer des bouteilles. Or, en ceci, le tort ne revient pas tout entier à ceux qui nous reçoivent. Ils ont, certes, mesuré court la muraille et le sol; ils ont été, non pas jaloux, je leur sais trop de bon sens, mais égoïstes et serrés comme un propriétaire demeurant dans sa maison! Reconnaissons, cependant, que nous nous sommes montrés locataires malhabiles, et que nous n'avons pas eu assez d'architecture pour savoir emménager.

En attendant que les détails nous ramènent au sujet, voulez-vous un aperçu statistique du personnel de cette belle parade pacifique, déjà supérieure, presqu'en tous points, aux deux qui l'ont précédée? Le Royaume-Uni y compte 9,265 exposants par sa seule force, et 2,155 par ses colonies! Remarquez qu'en ces appels, les groupes ne valent que comme 1, ainsi : l'Afrique centrale, qui figure pour 3, et le cap de Bonne-Espérance, pour 1 seulement. La Belgique, 863. Le Brésil, 230. Costarica, 11. La Chine, 25. Le Danemark, 299. La France et ses colonies, 3,637. L'Autriche, 1,410. Le Zollverein, 2,875. Le Mecklembourg, 78. Les villes hanséatiques et Lubeck, 147. La Grèce, 282. Les îles Ioniennes, 177. L'Italie, 2,070. Le Japon et Madagascar, 21. La Hollande, 387. La Norwége, 219. Le Pérou, 38. Le Portugal, 1,130. Rome, 53. La Russie, 659. L'Espagne, 1,133. La Suède, 608. La Suisse, 482. Les États-Unis, etc. 122. L'Égypte et la Turquie ne sont pas arrivées.

Un tel concours vaut qu'on fasse le chemin, assurément, et c'est un plaisir glorieux que de voir tant d'inconnus réciproques venir de si loin communier sous les deux espèces des dons de la nature et des produits du travail. Toutefois, à ces sublimes spectacles qui ont peut-être déjà le tort de se reproduire trop fréquemment, bien que Londres ait droit à notre reconnaissance pour les avoir inaugurés, nous croyons possible de mieux assigner leur vrai point géographique, et surtout atmosphérique. Ce qui éclaire Londres n'est pas le soleil, mais une brume lumineuse, et l'air y circule hydrauliquement, pour ainsi dire : la preuve, c'est que le parapluie fait ici partie de l'habillement. Or, les choses qui sont venues au soleil demandent à mieux voir leur père; et quand nous regardions ces jours derniers, en dépit du vitrage, la pluie nationale verser ses pleurs mélancoliques sur les étoffes et sur les meubles, nous pensions au tout-puissant édifice jadis rêvé par le grand Couder pour les assises décennales de l'Art industriel; ville de merveilles, construite pour loger des merveilles. Et comme il avait rêvé la maison, nous rêvions un lieu pour l'élever, quelque vaste plateau béni du ciel, au carrefour tempéré des civilisations; lieu uniquement et absolument consacré à ces universels sacrifices de concorde, d'intelligence, de fraternité, et d'amour, rendez-vous du globe quand l'heure en serait venue, solitude admirée et vénérée en leur absence. Car dans Londres, si désespérément immense, qui a la Tamise, qui a les docks, qui a les parcs, qui a trois millions et demi d'habitants, les appels, les concours, les manifestations, quelque splendides qu'on les fasse, perdent de leur dimension nécessairement et fatalement, on ne voit pas la foule entrer dans la foule; trente mille personnes qui font dépenser vingt millions pour montrer un milliard, sont tout au plus une curiosité.

Quoi qu'il en soit de nos aspirations ou de nos regrets, le fait de l'exposition internationale de 1862 n'en reste pas moins considérable et magnifique. Quand les peuples ont si peu encore le sentiment de leurs véritables intérêts, qu'à travers tant de richesses, filles de la paix, les ordonnateurs du congrès de Kensington ont pu juger nécessaire, instructif et logique de répandre, comme des taches, les canons de tout un arsenal, c'est une raison de plus pour saluer avec reconnaissance et respect cette déclaration donnée par l'humanité de ses tendances et de ses volontés. Pour nous l'avenir s'y dévoile : c'est le bonheur dans le travail. Quoi de plus beau?

Londres, 27 mai 1862.

AUGUSTE LUCHET.

MESSIEURS LES RAMENEURS.

EXPLICATIONS PRÉLIMINAIRES.

Alphonse Karr autrefois les définissait ainsi :

— Des gens qui vont demander au derrière de leur tête l'aumône de quelques cheveux, en vertu de l'axiome : *J'emprunte un qui vaut dix.*

Depuis, on les a appelés *rameneurs*, et leur nombre est plus que décuplé, mais la définition n'a rien perdu de sa justesse. L'art du rameneur consiste toujours à emprunter un qui vaut dix, à faire foisonner les restes de ce qu'on a pour dissimuler ce qu'on n'a plus.

Seulement l'exception est presque devenue une règle. Les rameneurs sont aujourd'hui une corporation.

Est-ce parce que notre génération vieillit plus vite? Est-ce parce que la coquetterie a fait des progrès ? Je l'ignore.

Ce que je sais, c'est que la question, comme on dit en politique, est à l'ordre du jour. Les théâtres ont mis en scène les rameneurs, les journaux satiriques les ont grêlés de traits plaisants, la caricature s'est disputé leur silhouette. — Et moi, en voyant cet acharnement, j'ai été pris d'une soudaine compassion.

Est-il donc si coupable celui qui cherche à recueillir les mèches errantes qui s'égarent dans les bas-fonds d'un crâne déboîté? Est-il donc si coupable celui qui veut garder le plus longtemps possible l'apparence de la jeunesse?... Et s'il est coupable, n'a-t-il pas d'autres complices bien plus gravement compromis?

A ces questions nettement posées, j'ai répondu par une conviction parfaitement nette aussi, et j'ai acquis la certitude que le monde civilisé était — pour les trois quarts — peuplé, au moment où j'écris, de rameneurs de toutes les espèces.

A commencer par

LE RAMENEUR FINANCIER.

Oh! comme avec celui-là il est bon de se défier.

Il ne dit pas, lui : J'emprunte un qui vaut dix, — mais les dix qu'il emprunte ne tarderont probablement pas à ne plus valoir qu'un — ou zéro. Pour arriver à ce résultat, le rameneur financier travaille le chiffre en prestidigitateur.

Une douzaine de niais lui ont versé une cinquantaine de mille francs. Les cinquante mille francs lui suffiront pour déguiser les places vides de son coffre-fort. En avant les annonces!

Grande compagnie! Société en commandite! Notre entreprise n'est pas de ces spéculations éphémères qui meurent en naissant. Elle repose sur des capitaux sérieux; elle a une base solide; elle a des fonds de roulement.

Les capitaux sérieux, la base solide, les fonds de roulement ce sont toujours les cinquante mille francs qu'on a soin d'écrire : cinq millions!

Et tout comme il y a des passants pour croire aux cheveux ramassés, il y en a pour croire aux capitaux traités par le même procédé. *Aurea simplicitas!* Simplicité qui vaut de l'or — pour celui qui l'exploite!

Voilà du rameneur financier

LE RAMENEUR MÉDICAL.

Cela ne sort pas de la famille. Un charlatan aussi! Est-ce sa faute ou celle des circonstances? Le rameneur médical a été reçu docteur, il a loué un appartement, il a attendu la pratique, et la pratique n'est pas venue.

Vainement il a soigné gratis toutes les concierges du quartier, la clientèle a eu des oreilles pour ne point entendre son nom, des yeux pour ne pas voir la plaque de cuivre qu'il a consciencieusement placée à sa porte. Que faire ?

Si l'on est courageux, on résiste; si l'on est épris de son art, on se révolte; si l'on est commerçant, on change de tactique. La tactique nouvelle est précisément une des variétés du ramenage.

Pour réussir dans cette évolution, trois choses sont nécessaires : une spécialité, de l'aplomb, un certificat. La spécialité en médecine, c'est l'Eldorado, la Californie... Soignez toutes les maladies, vous n'arriverez pas. Déclarez que vous n'êtes bon qu'à en soigner une seule, votre affaire est faite, — plus, l'aplomb et le certificat; ne l'oublions jamais!

L'aplomb va de soi. Quant au certificat, c'est le cheval de bataille du rameneur médical. Par un hasard ou une complicité quelconque, il a obtenu la signature d'un monsieur titré, notable ou simplement sonore. O prodige de la multiplication! ce certificat va faire des merveilles; il est partout, il s'adresse à tous.

Vous n'ouvrez pas un journal sans y lire que M. de Trois-Étoiles atteste que le docteur X... l'a guéri de la goutte; vous ne regardez pas un prospectus sans y trouver la même chose. Le certificat brille, monte, foisonne!

Au bout d'un certain temps, vous souffrez; vous êtes convaincu que les cures du docteur X... sont au moins garanties par dix mille malades reconnaissants, et, à un jour donné, vous deviendrez le dix mille et unième!

Ce que c'est que de ramener à propos.

Tel n'est pas toujours le cas dans lequel se place

LE RAMENEUR LITTÉRAIRE.

Le rameneur littéraire a eu, — une fois en sa vie, — une idée. De là il part pour la postérité. Cette idée, vous allez voir comme il saura la transformer, l'habiller, la grimer, la dénaturer. Tantôt elle apparaît en drame, tantôt en comédie, tantôt en roman, tantôt en nouvelle à la main. Sous chacune de ces formes successives, le rameneur littéraire en tire un excellent profit, et c'est un gaillard qui passera sur le corps de tous ses confrères.

Nota. — Quelquefois, très-quelquefois même, l'idée ainsi exploitée appartient à un tiers, à qui on l'a prise sans cérémonie. Ramener sur sa tête les cheveux des autres! il n'y a que des gens d'imagination pour rêver et réaliser de ces impossibilités-là!

Second nota. — Le ramenage littéraire comprend même une subdivision, celle de l'auteur qui n'a jamais eu qu'un succès sur lequel il se repose, et qu'on n'en appelle pas moins toute sa vie l'illustre auteur de...

LE RAMENEUR SPIRITUEL.

Spirituel, c'est lui qui le croit, qui le dit même. Vous serez presque de son avis, à condition de ne le voir que ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.

Il a en effet dans son bissac quinze bons mots, onze anecdotes, six quatrains qu'il colporte de soirée en soirée, de salon en salon, de dîner en dîner. Pour éviter l'ennui, qui naquit un jour de l'uniformité, à ce qu'assure Boileau, le rameneur spirituel s'ingénie en mille manières à varier l'ordre dans lequel il débite son répertoire. Il excelle à saisir un prétexte pour y accrocher un récit :

— Tiens! est-ce qu'on n'a pas tiré un coup de pistolet?...

— Mais, non...

— Ah bah! Je me suis trompé... A propos de pistolet, cela me rappelle une histoire .. Et voilà l'histoire engrenée. Malheureux auditeurs!

Quelques-uns ont perfectionné le métier, et ont des compères qui facilitent le ramenage, en plaçant à point dans la conversation le membre de phrase qui servira de transition au calembour que le rameneur veut placer. Certains rameneurs gagnent leur nourriture à ce commerce, et ont chez les bourgeois du Marais une renommée de *fameux farceurs* (sic).

On est puni par où l'on a péché.

LE RAMENEUR SENTIMENTAL.

Un homme qui a beaucoup aimé, un homme qui a beaucoup souffert!

N'allez pas en penser un traître mot, au moins. Il a tout au plus esquissé dans sa vie un fragment d'aventure avec la demoiselle de boutique du coin de sa rue. N'importe! Désormais il se voue à la science de l'amour.

Toutes les occasions lui sont propices pour placer des interruptions telles que :

— Ce n'est pas à moi que vous en remontrerez sur ce chapitre... moi qui ai connu les orages du cœur... Elle était belle, dites-vous? Ah! j'en suis sûr, pas si belle que Virginie... On vous aime? Ah! vous ne serez jamais aimé comme je le fus... On vous a brodé une calotte grecque? Ah! c'est à moi qu'on en a brodé! une collection! J'ai même été obligé de m'en défaire, car mon appartement était trop petit.

Vous devinez maintenant ce qu'est le rameneur sentimental. Il y a une variante, celle du rameneur veuf. Celui-là a perdu une femme avec laquelle il ne pouvait pas vivre. Cette femme était laide, acariâtre, intolérable. Le rameneur, — après le décès, — en fait l'idéal des perfections et, à tout bout de phrase, vous dira :

— Si vous aviez vu Euphrasie!... Si vous aviez entendu chanter Euphrasie!... Si vous aviez goûté des plats sucrés d'Euphrasie!...

Farceur, va!

LE RAMENEUR RUINÉ.

Il a été riche; il a eu chevaux et voitures; il a vu tout s'écrouler. L'amour-propre seul a survécu, il ne veut pas être ruiné.

Aussi avec quelle précaution il rassemble toutes les épaves de son ancienne fortune! De loin, sa tenue est irréprochable! il a pris tant de peine pour cacher les éraillures de son habit, les trahisons de son gilet!

Une fois par semaine il dîne encore dans un des grands restaurants dont il était habitué. Pour cela il restera trois autres jours à vivre d'un petit pain.

Ne riez pas! c'est le martyr de l'orgueil, et un martyr est si près d'un héros!

LE RAMENEUR BELLIQUEUX.

Il a assisté — peut-être — à l'affaire du Trocadéro, encore était-il dans le corps des infirmiers ou des commis d'administration. Raison de plus pour que, — rentré dans la vie privée, — il pourfende les moulins.

C'est un stratégiste! un Vauban! un Napoléon!... car un homme qui a assisté à *des* batailles!... Si on l'avait écouté tel jour, la France conquérait le monde; si on l'avait cru tel autre, la face de la guerre était renouvelée.

Quand le rameneur belliqueux est un vrai ci-devant grognard, il est plus excusable, — sans être plus récréatif.

A annexer à ce type, le rameneur duelliste, qui a reçu un soufflet à vingt ans — et l'a gardé précieusement; ce qui ne l'empêche pas, à cinquante, de raconter six fois par semaine qu'il a tué le monsieur dont il tenait cette libéralité.

CONCLUSIONS.

Rameneur des rameneurs, je crois avoir prouvé ma thèse.

Rameneur, ce voyageur qui amplifie les deux ou trois aventures qu'il a failli avoir en traversant la Manche.

Rameneur, le directeur de théâtre qui représente une armée à l'aide de neuf figurants sortant par une coulisse et rentrant par l'autre.

Qu'est-ce que le souvenir? Le rameneur du passé. Qu'est-ce que le remords? Le rameneur de la conscience.

Ramenez donc en paix, hommes chauves, votre manie est de toutes la plus innocente... Sur quoi je m'arrête court, de peur, en cherchant une conclusion, d'en *ramener* une qui ait déjà servi.

PIERRE VÉRON.

COURRIER DU PALAIS

Belfort est une jolie ville, dans une situation pittoresque, qui défend l'entrée de la France entre les Vosges, et le mont Jura. Elle est gardée elle-même par trois sentinelles avancées qui s'appellent le Vieux-Château, la Miotte et la Justice. Une ceinture de casernes, de fossés et de pont-levis complète sa physionomie guerrière. Sur la grand'place, qui forme le centre de la ville, s'élèvent l'église, édifice imposant, construit en pierre rouge d'Alsace, flanqué de tours carrées et robustes; puis un monument blanc, muni d'un fronton et d'un péristyle grec. Ici, demeurent côte à côte et fraternellement le palais de justice, l'hôtel de ville et le théâtre. Saluez le palais de Belfort: il sert de siége à un des tribunaux les plus importants du ressort, que dis-je? de la France entière. Il n'en est que neuf qui le priment pour le chiffre annuel des affaires correctionnelles. Son barreau est renommé dans toute l'Alsace: on y parle un français pur de tout accent germanique. La salle d'audience, soutenue par des colonnes, est d'un excellent style, en parfaite harmonie avec sa destination: c'est dire qu'elle n'a rien de commun avec les prétoires du palais de Paris. — Quant au Parquet, c'est autre chose: il est pauvre, délabré, mesquin; sa disposition architecturale en fait une des dépendances du théâtre, avec lequel il partage, — ce dont il se passerait fort, — le rideau de métal destiné à faire, en cas d'incendie, la part du feu. — Le jour où brûlera le théâtre de Belfort, je ne conseille pas à M. le procureur impérial de se trouver dans son cabinet.

Or, dans ce cabinet entrait il y a quelques mois, d'un air indigné, une grande jeune fille, assez jolie, mais dont la mise et les allures n'avaient précisément rien de virginal. Elle venait demander protection contre les persécutions d'un vieux débauché qui, disait-elle, lui imputait un vol imaginaire elle appelait énergiquement une visite domiciliaire, dont le résultat devait être de faire éclater son innocence et de confondre son accusateur.

L'honorable magistrat n'accueillit la plainte qu'avec la plus grande réserve — et il fit bien, comme vous allez voir.

La plaignante se nommait Emilie Gondini. Imaginez le métier le plus vil qu'une femme puisse faire, et vous aurez celui dont vivait la fille Gondini, lorsque la rencontra, pour son malheur, un sieur C... sous-officier retraité, d'un âge déjà mûr et jouissant d'une certaine fortune. Comment s'éprit-il follement de cette créature; comment, après l'avoir prise à son service, en vint-il ensuite jusqu'à lui offrir de l'épouser, l'explique qui voudra; le fait est certain, et il est certain encore que, pour complaire à sa belle et satisfaire une de ses fantaisies, notre homme retira de chez son notaire une somme de six mille francs, qu'elle voulut se charger de déposer elle-même à la caisse d'épargne.

La Caisse d'épargne, — comme l'entendait Émilie, — était un jeune cuirassier de la plus belle venue, en garnison à Belfort.

C'est ce que C... ne tarda pas à apprendre: il jeta feu et flammes; il redemanda son argent, — on lui rit au nez: furieux d'être joué, il s'adressa à la police qui fit une descente chez Émilie et ressaisit la somme, mais diminuée des deux tiers. Le troisième s'était fondu en parties fines, — auxquelles le pauvre C... était resté complétement étranger.

La justice intervient: Émilie et C... sont mandés devant le juge d'instruction, l'une comme prévenue, l'autre comme plaignant. — Qui tremble? c'est celui-ci; et pour qui? pour l'infidèle, — et, le voilà qui rétracte ses accusations, qui supplie qu'on lui rende son Émilie, l'Émilie de son cœur, sa fiancée et bientôt son épouse.

On la lui rend — et les quatre mille francs aussi: les « flambeaux de l'hymen » s'apprêtent. C... est au comble du bonheur; mais il n'en est pas de même d'Émilie.

Les quatre mille francs lui tirent l'œil; elle tient à les avoir, à les garder comme gage du mariage futur, — sans y toucher, bien entendu. C... d'ailleurs est un peu dissipateur, et elle, Émilie, elle est si économe!

Cette dernière considération décide C..., il va prendre les quatre mille francs dans son armoire et les remet à Émilie.

Cela n'est pas croyable, mais cela est.

La scène se passait à Colmar: le lendemain, Émilie était partie pour Belfort, — où demeure la Caisse d'épargne que l'on connait, — et, en femme habile, elle s'empressait au débotté de faire, auprès de M. le procureur impérial, la démarche dont j'ai parlé tout à l'heure.

Guidé par la jalousie, C... l'avait suivie: et elle sortait à peine du cabinet de l'honorable magistrat qu'elle était arrêtée par un gendarme.

Heureusement les quatre mille francs étaient encore intacts: on les retrouva au domicile de la fille Émilie — en compagnie d'une lettre à son adresse, commençant par ces mots:

« Chère amie, pour éviter les désagréments, en-
» voie-moi les billets... » et finissant par ceux-ci: « Je
» suis pour la vie, ton amant sacré, Eugène. »

Eugène, ai-je besoin de le dire? c'est le petit nom du cuirassier.

Ah! pour le coup, C... est dégrisé: il va renier à tout jamais la perfide, il va l'abandonner à la rigueur des lois... Allons donc! vous le connaissez mal.

Un autre guerrier retraité, — le grand Bélisaire, — marié à une femme sortie, comme Émilie, des lieux les plus immondes et qui, comme elle, le trompait avec les cuirassiers du temps, finissait, après des scènes de reproches, par lui demander pardon et lui baiser les pieds en signe de repentir. Pourquoi demander à C... plus de caractère qu'au vainqueur de Totila?

A l'audience, C... implore les juges pour son Émilie: il se rétracte, il s'accuse, il déclare qu'il lui a remis l'argent, non comme un dépôt, mais comme un à-compte de communauté, qu'il est prêt encore à l'épouser si elle veut de lui. Il fait si bien, que le tribunal et la cour, — aux yeux de qui d'ailleurs les caractères légaux du délit ne paraissent pas suffisamment établis, — lui accordent l'acquittement qu'il sollicite.

« Après le prononcé de l'arrêt, dit le correspondant du *Droit*, l'incorrigible C... se précipite dans les bras de sa belle, qui répond assez froidement à ses étreintes. » — Il est probable qu'elle lui fera payer cher les jours de prison qu'elle lui doit. — Ma foi, ce sera bien fait, il est par trop... suppléez le mot.

Elle est nombreuse, la famille des C... et des Bélisaire. C'est à elle encore qu'appartient ce malheureux Dexheimer qui vient d'être condamné, ainsi que la fille Ferrelle, sa complice, à cinq années de prison par la cour d'assises de la Seine.

Il a volé 1,100,000 francs à M. Billet, agent de change, dont il était le caissier. Comme on l'a fait remarquer, ce n'est pas là chose étonnante: tout le monde remue des millions aujourd'hui, et les voleurs font comme tout le monde.

Mais ce qui étonne et ce qui afflige, c'est de voir un homme, après trente-huit ans d'une vie sans tache, d'épreuves vaillamment subies, de tentations honorablement repoussées, défaillir tout d'un coup et, sous l'empire d'une passion aussi insensée que tardive, se laisser aller à l'ingratitude, à la débauche, au crime. Et si vous saviez quelle est cette Ève qui lui a présenté le fruit défendu, qui l'a fait chasser du paradis des honnêtes gens! Figurez-vous une créature sans beauté, sans grâce, au regard dur, qui n'a du physique de son emploi que les allures hardies et le propos cynique; une de ces femmes que l'on connait dans la rue et dont les complaisances passagères se trouvent assez payées d'une pièce d'or. Oui, ce fut une pièce de vingt francs qui scella entre Dexheimer et la fille Ferrelle la première intimité. — Au bout de quatre ans, il avait dépensé pour elle quelque chose comme cent mille écus. « Elle achetait sans me consulter, a-t-il dit, et je ne savais pas me refuser à payer. » Quant au reste du million, il a passé en fausses opérations de Bourse, et aussi en folles libéralités à quelques autres petites dames exerçant, — mais dans des prix plus doux, — le même métier que la fille Ferrelle.

Quand on prend des petites dames, on n'en saurait trop prendre: telle était la doctrine que Dexheimer avait fini par pratiquer; on sait où elle l'a conduit.

Que ceci vous soit à exemple, ô jeune Miguel!

Vous, au moins, vous avez l'excuse de vos dix-neuf ans, du ciel brûlant sous lequel vous êtes né, du sang créole qui coule dans vos veines!

Le jeune monsieur auquel je m'adresse est, en effet, natif de Lima: il est venu à Paris achever ses études. Au collége, l'art chorégraphique est un peu négligé; M. Miguel, — qui a de la conscience, — a voulu combler ce vide de son éducation, et il a pris pour professeur Mlle Finette, une des reines du Casino, la propre rivale de Rigolboche.

« Tout le monde connaît Finette, charmante fille dont les yeux sont grands, les cheveux longs et les dents blanches. »

Qui dit cela? c'est Rigolboche elle-même en ses fameux mémoires; il est vrai qu'elle ajoute: « Finette fume, Finette se grise, son langage est commun, elle injurie sa bonne du matin au soir, — et tout cela parce que je le fais. »

Calomnies, inventions, propos de rivale jalouse, que je me garderai bien de contre-signer, — ne tenant nullement à me faire une affaire avec les ongles roses de Mlle Finette.

Ailleurs, le même *auteur* rend justice « à la grâce de sa danse, à la fantaisie de son coup de pied, au brio de son balancement. » — Toutefois, il n'en a pas fallu tant pour séduire le jeune Miguel: une simple mouche a suffi.

Je m'explique.

Comme toutes les célébrités contemporaines, Mlle Finette a bien voulu se laisser photographier: vous pouvez la voir derrière les vitrines des marchands, dans un galant costume de pêcheur, la bottine en l'air, le visage au vent, la physionomie animée, à laquelle une petite mouche placée au coin de l'œil communique cet e *grata protervitas* dont parle quelque part Horace. A quel genre appartient cette mouche? Est-ce la *majestueuse*, l'*assassine*, la *coquette*, l'*effrontée*, la *receleuse*? S'il faut en croire les experts en la topographie du *maquillage*, c'est celle qui a nom la *passionnée*; — et vous ne devez pas vous étonner dès lors si elle est allée droit au cœur du jeune Péruvien, et si la vue seule du portrait a suffi pour faire naître en lui le vif désir de voir de près l'original.

On va vite quand on a vingt ans: la connaissance a été bientôt faite et bientôt elle est devenue assez intime pour qu'une marchande à la toilette ait cru devoir faire garantir au jeune Miguel, — par voie de lettres de change, — une facture de mille écus, prix d'un mantelet et de quelques chemises garnies de valenciennes fournies à Mlle Finette. L'échéance arrivée, les billets n'ont pas été payés et la créancière impitoyable n'a pas hésité à faire écrouer à Clichy l'imprudent signataire. — Pas si imprudent pourtant; car il avait apporté avec lui son acte de naissance, qui lui a permis d'établir son état de minorité et de faire annuler à la fois son écrou, sa dette et ses lettres de change.

Et maintenant, ô jeune Miguel, que votre éducation est complète, quittez vite Paris, retournez au Pérou et gardez-vous des photographies des Finettes liméniennes!

PETIT-JEAN

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette.

—

Le plateau de la Salette, élevé de près de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, à sept ou huit kilomètres, au moins, de toute habitation humaine, est enclavé dans trois autres montagnes couvertes de pâturages, et, chose singulière, on chercherait vainement à une lieue à la ronde un arbre ou même un arbrisseau : pas une fougère, pas un ajonc ne surgit au-dessus du gazon qui, lui-même, ne s'élève pas à plus de cinq ou six centimètres du sol ; c'est un appauvrissement complet de la nature végétale, une stérilité absolue du terrain. A l'extrémité orientale du plateau coule un petit ruisseau qui, plus bas, devient un torrent (la Sézia); à quelques pas est une fontaine autrefois intermittente, au-dessus de cette fontaine, des bergers, seuls êtres humains venant alors animer cette solitude, avaient construit une espèce de voûte avec trois grosses pierres, pour empêcher que les terres ne troublassent l'eau. Tel était l'aspect qu'offrait le paysage avant le miracle qui fit de cette montagne le but d'un saint pèlerinage.



Plateau de la Salette avant la construction de l'église.

Ce miracle trop connu pour en parler ici, eut lieu le 19 septembre 1846. Pendant longtemps une simple croix de bois en désigna la place; mais le nombre des pèlerins venant visiter ces lieux à jamais célèbres dans toute la chrétienté allant toujours croissant, après un mandement doctrinal, le 25 mai 1852, on posa la première pierre des fondations d'une vas église presque enti rement construite aujourd'hui, toute en marbre gris extrait de carrières trouvées dans l'endroit même.

Ce somptueux édifice, placé naturellement sous l'invocation de *N. D. de la Salette*, est flanqué à droite et à gauche par la demeure hospitalière des Pères desservant le sanctuaire. En face, à l'extrémité de l'espace destiné à contenir la foule, s'élève le coquet-oratoire de l'*Assomption*. Sur le versant occidental du plateau sont disséminées çà et là quelques cabanes: ce sont les chantiers et les



Pèlerinage à Notre-Dame de la Salette.

logements des ouvriers employés aux travaux. — Notre dessin principal représente l'instant où les caravanes, après trois heures d'ascension, atteignent enfin le but de leurs pieuses recherches. Nous ne croyons pas exagérer en évaluant à plus de cent mille le nombre des pèlerins et des touristes qui vont annuellement, du 15 mai au 15 décembre, visiter *N. D. de la Salette.*

Pour extrait: MAC VERNOLL.

LE BOULEVARD DU TEMPLE

1670-1862

Voir les numéros 266 et 268.

(Suite et fin.)

VI

Ni les rouges échafauds de la Terreur, ni les héroïques hécatombes du moderne César ne calmèrent l'exaltation, ou mieux l'exaspération vitale du *Corso* du Temple. Muscadins, incroyables, merveilleuses, mirliflores, tous y passèrent, tous y brillèrent, tous s'y amusèrent. Les Nouveaux Troubadours roucoulaient sur leurs tréteaux scéniques. Le théâtre de la jeune Malaga luttait avec celui de Mlle Rose, « la tête en bas et les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier. » Un chien d'une illustration de meilleur aloi que feu M. Law, Munito 1er, y enseignait les mathématiques transcendantes, commandait l'assaut d'un château de carton aux boule-dogues, caniches, levrettes ou terre-neuve sous ses ordres, et, plus tard, cédait son chenil dramatique à des mimes, qui, en le reconstruisant, en firent cette salle de Funambules, où Jules Janin et Charles Nodier applaudirent Debureau, ce Talma muet et enfariné.

C'était aussi le temps des parades dans toute leur gloire. Deux niais célèbres, Bobèche et Galimafré, tenaient béants, sous le froid ou le chaud, les grands et les petits : Bobèche, malin et caustique, satirique et frondeur, souvent rappelé à l'ordre par la police, mais appelé aussi à jouer chez les banquiers, même chez les ministres, le roi en veste rouge de la farce ; — Galimafré, moins populaire et plus populacier, le prince balourd des jocrisses. Immédiatement au-dessous d'eux venait le père Rousseau, l'admiration de ce spirituel Brazier auquel nous empruntons beaucoup ici, le paillasse classique, aux gestes ébouriffants, aux grimaces exhilarantes, à la voix enrouée, qui *jouait* ses chansons impossibles, sur les tréteaux des Pantagoniens.

VII

Le règne de Louis XVIII commença la décadence du boulevard du Temple, comme boulevard de la gaîté. — En 1821, le Panorama-Dramatique ouvrit bien une nouvelle scène au drame, à la comédie et au vaudeville, mais il ferma à tout jamais ses portes en 1823, — après une singulière émeute : — celle de moutons vivants employés comme comparses, et effarouchés par l'émotion inséparable d'un premier début. Il laissa pourtant un précieux héritage à l'art dramatique dans la personne du jeune Bouffé.

Pour en finir avec les théâtres encore existants, et dont plusieurs seront bientôt dispersés, du boulevard du Prince Eugène, ajoutons que les Folies-Dramatiques, fondées en 1831, durent un fois leur salut financier à Frédérick Lemaître, y apportant son bouffon et terrible Robert Macaire, et qu'elles produisirent Philippe, ou *M. Jovial, l'huissier chansonnier*, ainsi qu'Odry, le pataud sublime, le type artistique de la stupidité désopilante. Le Théâtre-Historique fut construit, vers la fin de la royauté de Juillet, sur l'emplacement de l'hôtel Foulon, et Alexandre Dumas, « le plus grand *amuseur* des temps modernes, » l'exploita tout d'abord avec ses drames palpitants. Mais le public parisien est sans doute un Louis XV à milliers de têtes, car à l'amusement *à la tirade*, il fallut plus tard substituer l'agrément à fioritures.

Le Théâtre-Historique, depuis qu'il *devrait être* l'estrade de début des compositeurs d'opéra, est devenu le Théâtre-Lyrique.

Une petite salle clôt le défilé des spectacles *templiers*: d'abord scène d'opérette et de pantomimes, sous le nom de Folies-Nouvelles, elle s'est illustrée depuis en prenant pour patronne l'inimitable Déjazet, en révélant aussi l'auteur à la mode actuelle, M. V. Sardou.



Un guichet de théâtre. — Dessin de M. Daumier.

VIII

Pourtant, avant que les barricades de 1830 n'aient détruit son verdoyant quinconce, le boulevard du Crime avait encore une physionomie amusante et spéciale. La *Galiote*, espèce de débit de *consolations* et de consommation, recevait les bonnes fortunes conquises dans les théâtres voisins. Au coin de la rue d'Angoulême, le *Méridien*, au coin de la rue Charlot, le *Cadran-Bleu*, — mieux achalandé et célébré par Béranger dans le *Vieux Célibataire*, — étaient les rendez-vous des parties fines. De date plus récente, la maison Bonvalet, d'abord simple comptoir de marchand de vin, ne tardait pas à éclipser ces deux restaurants si connus. Deffieux, autre restaurateur renommé, s'installait aussi près de l'hôtel Foulon. Paphos, jardin public, recevait les élégantes, les fashionables, les dandys du sud

de Paris pour promeneurs. Le café Turc réunissait l'aristocratie du Marais dans ses salles orientales, sous ses bosquets de moitié plus vastes qu'à présent, au pied de ses arbres centenaires : le domino y voyait ses derniers fervents. Le café Ainsselin concentrait l'élite de la bourgeoisie du quartier. Le café du Cirque-Olympique pullulait d'écuyers, de clowns, d'écuyères, — et de leurs admirateurs..

Les petits cafés, en nombre imposant, offraient tous un billard pour jouer la *pyramide*, une partie disparue avec les *blouses*, dans laquelle vingt-cinq petites billes, rangées en triangle, exerçaient l'adresse des quatre joueurs : le plus fameux de ces cabarets était le café de l'*Epi-Scié*, où s'attablèrent l'assassin Lacenaire et son complice Avril. Des marchands de vin non moins... louches, offraient aussi leur *rendez-vous de M...* n'importe qui, c'est-à-dire un petit cabinet pour chaque *chef de claque* embrigadant ses *romains*, afin de *soutenir* les pièces en représentation.

Mais le café de la Gaîté était incontestablement alors le palais de la vogue *limonadière*. N'ayant que des glaces pour tentures, et de belles dames à son comptoir, il accaparait les auteurs et les acteurs en renom : là furent inventés, improvisés, composés, débités et prônés la plupart des *mots* et des *traits* parisiens, sous la Restauration. Martainville, qu'on retrouve dans chaque souvenir spirituel du temps, mais qu'on cherche vainement à présent dans le *Pied de Mouton*, y siégait à poste fixe. Il y inventa, dit-on, « le système d'amortissement. » Voici comment. Il dépensait presque autant de *consommations* que d'esprit, aussi ne tarda-t-il pas à contracter une dette formidable envers le cafetier. Sur une demande d'à-compte de celui-ci, il répondit :

— Une bouteille ressemble à une bouteille, l'eau ressemble au kirsch. Mettez de l'eau dans une fiole pareille à celle de votre kirsch, avec une étiquette semblable. Comprenez-vous ?... On m'invite souvent à prendre *quelque chose*. A toutes ces offres, je répondrai : « Je ne prends plus que du kirsch. » Vous et votre garçon ne me servirez jamais que le contenu de la bouteille déguisée, quand je vous demanderai *un petit verre d'amortissement*. Y êtes-vous ?

— Ma foi, non.

— Vous avez l'intelligence paresseuse. Mon amphitryon payera votre verre d'eau comme un verre de kirsch, et vous en porterez le prix au débit de mon compte.

En quatre-vingt-seize jours, Martainville solda sa créance. Ses amis, qui lui proposaient du punch, du café, du vin à la française, du champagne, s'étonnèrent beaucoup de son goût soudain, exclusif et... allemand. Mais l'un de ses collaborateurs surtout se stupéfia, en calculant qu'un jour de répétition générale, le rédacteur du *Drapeau blanc* avait ingurgité soixante-huit petits verres, sans qu'il y parût plus que s'il eût bu de l'eau.

Hélas ! la machine infernale de Fieschi, établie dans une maison basse et vilaine, proche du café Turc, en tuant, le 28 juillet 1835, le maréchal Mortier, des officiers supérieurs, des femmes, des enfants, auprès de Louis-Philippe, sauvé miraculeusement ; l'infâme et meurtrière batterie acheva par contre-coup le boulevard du Temple. Il devint ce qu'il est resté : le jour, une grande voie tout comme une autre; le soir, l'antichambre des *queues* des théâtres. Les marchandes d'oranges et de coco l'émaillent de leurs éventaires à fallots rouges quand vient la nuit. C'est son seul caractère original. Les claqueurs hantent toujours ses *débits de consolation*. Les marchands de contre-marques hantent parfois le jardin Turc amoindri, dépouillé de ses *montagnes russes*, de ses festivals tonitruants dirigés par Julien, ce maestro dont le lyrisme crevait les gants; et puis c'est tout. Les maisons géantes, les magasins monumentaux ont remplacé les baraques à phénomènes et les loges à marionnettes... mais le boulevard du Temple s'en va... il est parti avec ses bruyants dieux lares.

POST-FACE

J'ai voulu résumer en six colonnes ce qu'il faudrait six volumes pour raconter,—sous prétexte qu'au *Monde illustré* le terrain est plus précieux que dans la rue de Rivoli. J'en suis puni, car je ne puis offrir ici qu'une esquisse informe, pas même un dessin, au lieu d'un vaste tableau. Je prendrai ma revanche en écrivant un jour les *Mémoires du boulevard du Temple*. En attendant, je demande pardon aux générations d'auteurs et d'acteurs renommés, qui ont battu et rebattu ce grand chemin scénique, de n'avoir pas trouvé place, fût-ce pour leurs silhouettes, dans mon présent kaléidoscope. Mais au revoir dans une lanterne magique plus vaste : Caignez, le Racine du mélodrame; Guilbert Pixérécourt, son Corneille, de compte à demi avec MM. Francis Cornu, Victor Ducange et Bouchardy; Cuvelier, le de l'Épée dramatique; Aude, père des *Cadet-Roussel*; Servières le référendaire; Moline et Plainchesne, initiateurs du *genre boulevard*; Duperche, Ménissier, Léopold, Saint-Clair, Prévost, Ducray-Duminil, Frédéric, Pujol, Paul de Kock, Benjamin Antier, Michel Masson, Dupeuty, Mélesville, Fontan, Nézel, Boirie, Vanderburch, Gabriel, Lhérie, Coignards frères, Maillan, Alboise, Sewrin, Dumersan, Rougemont, Carmouche, Anicet Bourgeois, Comberousse, Clairville, Victor Séjour, Alexandre Dumas, et d'autres tailleurs de tirades et charpentiers d'actes, — sans oublier M. d'Ennery...

Au revoir aussi, Navarrin le fameux, Dumesnil, Raffile et Basnage, trio de niais du mélodrame; Frénoy, sa foudre; Tautin, son tonnerre; Marty le vertueux; Révalard le tyran modèle; Mercier, Stockleit, Vicherat, Bithmer, Joigny, Laffitte, Corsé, Gougibus, Picardeaux, Blondin, Beaulieu, Béville, Mayeur, Vigneaux, Lafargue, Grevin, Joly, Christmann, Potier, une gloire du vaudeville; Francisque aîné, Palaiseau, Rébard, Cazot, Bernard-Léon, Joseph, Edmond, Serres, Saint-Ernest, Delaistre; Bocage, Guyon et Beauvallet, devenus de la Comédie-Française; Laferrière, Dumaine, Paulin-Ménier, Charles Pérey et Mélingue, piliers du drame actuel... Au revoir enfin, ô belles Julie Diancourt et Dumouchel, sentimentale Adèle Dupuis, sensible Hugens, grandes Dorval et Georges; et vous, femmes à talent : Flore, Lévêque, Bourgeois, Planté, Julie Pariset, Lagrenois, Picard, Nougaret, Verneuil, Eugénie Sauvage, Lemesnil, Théodorine, Lambquin, Léontine... J'en passe, sont-ce des meilleures ?

Au revoir, âmes des théâtres du crime!... s'il ne suffit pas à votre juste orgueil d'être nominativement inscrites aux fastes du *Monde illustré*, dans la nécrologie du boulevard du Temple.

JULES CAUVAIN.

THÉÂTRES

VARIÉTÉS : *Un Mari dans du coton*, scène de la vie de ménage, par M. Lambert Thiboust. — PALAIS-ROYAL : *Le Café de la rue de la Lune*, folie-vaudeville en un acte, par MM. Grangé et Jules Moinaux. — DÉLASSEMENTS-COMIQUES : La nouvelle salle, rue de Provence.

Le sort de certaines pièces est quelquefois singulier. Voilà, par exemple, *un Mari dans du coton*, un vaudeville, moins qu'un vaudeville, une *scène*, comme l'appelle son auteur, qui a été représentée, il y aura tout à l'heure deux mois, sans tambour ni trompette, dont la critique a à peine parlé, et dont moi-même je n'ai pas soufflé mot. Eh bien! ce *Mari dans du coton*, en qui les astrologues dramatiques n'avaient vu qu'un simple lever de rideau, a pris insensiblement les proportions d'un succès, — mais d'un très-grand succès, — et l'importance d'une pièce à argent. Si bien qu'aujourd'hui la critique étonnée est obligée de retourner la tête, et de se demander avec un peu de confusion si elle n'aurait pas passé à côté d'une chose remarquable, sans s'en douter. Penchons-nous donc sur l'œuvre nouvelle de M. Lambert Thiboust, et acceptons, s'il y a lieu, cette leçon du public.

Un Mari dans du coton est une pièce à deux personnages, comme *Indiana et Charlemagne* ou comme *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Le mari a nom Hippolyte; sa femme, Césarine. Ils sont mariés depuis trois mois. Hippolyte serait assez heureux s'il n'était trop heureux : il ne manque de rien, il n'a aucun souhait à former; sa femme est douce, attentive, elle l'élève *dans du coton*; mais c'est justement ce coton qui l'agace, c'est cette ouate qui l'impatiente et à laquelle il préfèrerait parfois un lit d'épines. — Combien les femmes de ses amis lui paraissent supérieures à la sienne! L'une est romanesque, l'autre est fantaisiste; celle-ci est jalouse, celle là porte un poignard à la jarretière. Césarine surprend le secret de ces lamentations et de ces aspirations dans le journal intime où il a l'habitude de consigner ses impressions, et elle se propose d'ajouter à la vie d'Hippolyte ce piquant qu'il désire. Elle se transforme en un clin d'œil, et elle lui sert tour à tour : — le bas-bleu, qui se souvient des martins-pêcheurs dans les saulées; — la lionne, coiffée d'un sombrero et faisant siffler une cravache taillée dans les arbres du pavillon d'Armenonville; — la femme à passions, qui attise le réchaud du suicide avec le soufflet de l'infidélité. Hippolyte, transporté sans transition du Groënland au Sénégal, endormi sur un lac et réveillé dans un ouragan, entraîné dans une valse au milieu des gouffres, remué dans une chaudière diabolique, Hippolyte demande grâce, et implore à genoux la faveur de rentrer dans sa boîte à coton.

Ce badinage ne sort pas de l'ordinaire; il force quelquefois le rire, j'en conviens, par les procédés du style baroque que MM. Duvert et Lauzanne ont repassé à M. Siraudin, à M. Labiche, à M. Marc-Michel, et finalement à M. Lambert Thiboust. Mais ce style, — d'après lequel on sera tenté plus tard de croire qu'il n'a jamais existé qu'un seul vaudeville, de 1840 à 1862, — est la négation et la suppression de tous les caractères au théâtre. Avec ces tropes insensés, à l'usage indifféremment des artistes et des concierges, il n'y a plus de société, il n'y a que des grotesques. — Voulez-vous savoir comment s'exprime Césarine en s'adressant à son mari : « Ah! dites donc, mon cher, vous allez me laisser tranquille... vous savez, *pas de gêneurs !* » Et dans un autre moment : « Il ne faut pas me la faire, à moi, celle-là! » — Ces deux métaphores étant données, déterminez, si vous pouvez, l'âge et la profession de ce couple. Pour mon compte, je ne saurais voir dans Hippolyte et Césarine ni des bourgeois, ni des artistes; je flaire peut-être des limonadiers vivant de leurs rentes. Alors, modifiez ainsi votre titre : *Un Mari dans du coton* ou *un Ménage de limonadiers en goguette*.

Le public, lui, ne voit que Mlle Alphonsine et que M. Dupuis; ces deux artistes sont la vie et la verve de ce petit acte; c'est Mlle Alphonsine et c'est M. Dupuis que l'on va applaudir tous les soirs. Ils font rendre à cette scène des effets surprenants.— Mais, quoi qu'il en soit, la critique n'a pas à dire de *mea culpâ* à propos du *Mari dans du coton*; elle n'a pas étouffé de chef-d'œuvre par inadvertance; et si elle a mis son boisseau quelque part, ce n'est pas sur le soleil, — c'est tout au plus sur un lampion.

Le Palais-Royal a joué, pendant mon absence, *le Café de la rue de la Lune*.

Un spectacle qui s'est beaucoup accru depuis une quinzaine d'années, c'est celui des cafés-concerts. Jadis, il n'y avait que le souterrain du Café des Aveugles, mais à présent le Café des Aveugles n'existe plus pour Paris; les paysans et quelques badauds des départements forment seuls sa clientèle. On ne croit plus au Sauvage. Maintenant les nouveaux cafés-concerts sont installés plus superbement : une estrade ceinte de guirlandes, de draperies rouges à franges d'or et d'attributs lyriques, enferme, comme dans une corbeille, *un essaim de jeunes beautés*. Il faut voir leurs vestes à la dragonne, leurs robes de gaz épanouies comme des œufs à la neige, surtout la haute fantaisie de leurs coiffures : — tantôt un croissant argenté sur le front, un chapeau de bergère sur l'oreille ou des *anglaises* qui pleurent mélancoliquement tout le long, le long de deux maigres joues peintes en fard jusque dans les trous de leur petite vérole.

Ah! dame, elles ne sont pas toutes belles, souvent. Quelques-unes ont de la voix ; elles soupirent des couplets sur les peines de cœur, les tortures de l'absence et autres sottises en poésie. — Derrière elles, deux ou trois messieurs gantés de blanc, et raides sur leurs chaises, attendent leur tour. Ils tiennent, par contenance, un cahier de musique; et, quand il se fait tard, on les surprend de temps en temps à lever sur la pendule des regards qui ont faim. Souvent il y en a de vieux, ce qui est plus triste.

Dans les cafés-concerts, le chanteur comique est le personnage important de la troupe; il a un nom, c'est M. Narcisse ou M. Adolphe, on rit seulement à le voir. Habituellement il est vêtu en villageois, avec une perruque filasse, un petit chapeau rond, un col de chemise qui exubère. Le reste du costume est à l'avenant, vert et jaune, quelques rubans souillés, fleurs à la veste. — Oh! les pauvres mollets! — Quand c'est à lui d'exécuter une chansonnette, il se lève avec effort, prend une pose cagneuse, tord de l'œil et de la bouche, et l'on s'amuse beaucoup à ouïr les *Infortunes de Jean-Louis*, par exemple, ou la narration bouffonne du *Sapeur-troubadour*. — Mais quand le chanteur comique est au repos, et qu'oubliant les regards du public, il se surprend à décomposer sa grimace, à rentrer son sourire, à éteindre les luisants burlesques de ses yeux, alors il est funèbre. Je deviendrais Anglais comme Hoggarth ou Américain comme Edgard Poë, à longtemps fréquenter ces tavernes où l'on entend glapir un piano dans la vapeur du tabac.

C'est ainsi qu'on essaye de divertir la population flottante de Paris, tous ces bohêmes divers, jeunes gens sans famille, joueurs de cartes et de billard; buveurs sombres ou souriants, vieillards silencieux, grands politiques inédits, amoureux las du tête-à-tête, pauvres diables fuyant la rêverie, tombant du sommeil dans le bruit et retombant du bruit dans le sommeil, afin de se soustraire aux heures transitoires qui appartiennent au malheur. Ah! qu'il y aurait une longue étude à écrire sur toutes ces tristesses ambulantes cachées dans Paris, qu'on heurte sans les com-

prendre, et dont on est troublé malgré soi; énigmes nées du vice ou du hasard, qui s'en vont on ne sait où, comme ces bouteilles cachetées qui voguent sur la mer, et qui promènent d'un pôle à l'autre les mystères d'une existence !

Les auteurs du *Café de la rue de la Lune* ne le prennent pas à un point de vue si philosophique; ils se contentent d'un tableau joyeux et moqueur, laissant la philosophie se dégager elle-même, — si elle peut et comme elle peut, — des lazzis de M. Gil Pérès, de M. Lassouche, et de Mme Thierret. Vous pensez si l'on chante dans le *Café de la rue de la Lune* ! on y chante surtout une fort agréable ronde de M. Paul Blaquière.

L'émigration du boulevard du Temple a commencé : le premier transfuge est le théâtre des Délassements-Comiques. Il s'est logé en pleine civilisation, en plein luxe, en pleine élégance, au beau milieu de Paris, — si tant est que Paris ait un milieu, — rue de Provence, en un mot. On prétend que l'inauguration a été splendide; je veux bien le croire : un restant de moralité m'a empêché d'y assister. La nouvelle salle est coquettement et singulièrement aménagée; on y signale la double innovation d'un buffet et d'un fumoir. Comme par le passé, on y joue des vaudevilles ou plutôt des *machines* (c'est le mot) dont la plus belle moitié du genre humain — et la plus légèrement vêtue — fait les principaux frais. L'administration supérieure a permis qu'on y ajoutât le genre de l'opérette, ce dont mon collègue Albert de Lasalle ne peut manquer d'être ravi. Aussi lui laisserai-je le soin de prononcer sur les mérites du *Hussard persécuté* et de la *Fanfare de Saint-Cloud*.

A peine installé, à peine décoré, à peine éclairé, le nouveau théâtre a déjà trouvé son historien ; que dis-je ? ses historiens. Je reçois un petit volume intitulé : *Histoire des Délassements-Comiques, par deux habitués de l'endroit.* C'est comme qui dirait un guide; on y apprend les origines de MM. Blum et Flan, on y révèle les noms de ces dames, on y désigne les causeurs du foyer. « *L'endroit* » selon l'expression du petit livre, va attirer du monde ; c'est certain. On en refuse déjà, — pour commencer.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de *la Juive*, opéra en cinq actes de Scribe, musique d'Halévy.

La semaine dernière, il y a eu à l'Opéra une soirée tout à fait émouvante. On redonnait *la Juive*, et j'ajouterais, « c'était fête, » si le mot de fête ne sonnait pas trop la joie pour pouvoir s'accorder avec les idées de deuil que réveille si brusquement cette reprise. Il n'y a pas trois mois, en effet, que la même foule, qui, l'autre soir applaudissait *la Juive*, accompagnait le convoi de l'artiste éminent qui a signé cette imposante et aimée partition. D'ailleurs la représentation a été marquée par une scène d'un caractère attendrissant, bien qu'un peu funèbre, qui s'est jouée pendant un des entr'actes.

Le public redemandait les acteurs et faisait grand tapage, suivant la mode récemment importée d'Italie. La toile tardait à se lever, et les acclamations du parterre redoublaient d'intensité. Enfin apparait le buste d'Halévy, entouré sympathiquement par les chanteurs, et aussitôt pleuvent de plusieurs loges des couronnes symboliques dont on s'empresse de ceindre le front de l'illustre et regretté compositeur.

Cet incident a été jugé de différentes manières. Nous avons entendu des gens très-timorés blâmer ce qu'ils trouvaient d'un peu trop *théâtral* dans cette apothéose improvisée. Ils s'indignaient surtout de ce que la claque ait mêlé ses cris aux démonstrations de regrets et de sincère estime du public.

Ces questions sont délicates. Mais pourtant il nous est avis que dans l'occurrence le fond emporte la forme, et que la pensée qu'a eue M. le directeur de l'Opéra, part d'un sentiment si louable, qu'on aurait tort de le chicaner sur son plus ou moins d'ingéniosité à la *mettre en scène*.

Le théâtre n'est-il pas d'ailleurs le lieu propice à de semblables ovations? Et quel plus digne piédestal donner à la statue d'un compositeur que le plancher de cette scène où se sont accomplis ses triomphes?

Par exemple, on a été bien d'accord sur les beautés de premier ordre que renferme *la Juive* et qui viennent d'être remises en lumière avec un zèle tout particulier. Les chanteurs ont, sinon fait merveille, du moins dit leurs rôles avec une chaleur inaccoutumée, et c'était peut-être là encore le plus bel hommage à rendre à la mémoire d'Halévy.

Mlle Sax s'acclimate de plus en plus à l'Opéra. On n'a jamais discuté la beauté de sa voix, d'une puissance si peu commune et à la fois d'un timbre si riche; mais ce qu'il faut noter, c'est l'étonnante rapidité avec laquelle la jeune cantatrice a appris tout ce qu'elle ignorait encore, il y a quelques années, quand elle chantait dans un café-concert. Mlle Sax a aujourd'hui oublié, comme un mauvais rêve, ce début indigne de ses grands moyens, et à force de travail et de zèle, elle est arrivée à faire très-bonne figure sur la redoutable scène de l'Opéra.

C'est M. Gueymard qui chante le rôle d'Eléazar, M. Obin celui du cardinal, et M. Dulaurens celui de Léopold. Mme Vandenheuvel Duprez joue avec beaucoup de distinction le personnage d'Eudoxie.

Les splendeurs de mise en scène prodiguées dans *la Juive* et jadis si vantées, sont aujourd'hui un peu défraîchies et ont de la peine à représenter aux yeux les 150,000 francs qu'elles ont coûtés.

Castil-Blaze, s'il était encore là, en serait ravi; car vous savez quelle guerre d'épigrammes et de quolibets à la sauce provençale il a soutenue contre le luxe des décors et des costumes. Voyez plutôt comme les magnificences de *la Juive* l'avaient mis en veine de sarcasmes :

« Nous avons vu, — dit-il, — ces décors pompeux et resplendissants, déployer leurs tableaux où la magie des toiles de fond se mêle aux réalités des premiers plans; nous avons vu ces luisantes cuirasses, ces habits de satin blasonnés, ces riches caparaçons, ces évêques, ces cardinaux, ces moines aux frocs de couleurs variées, un populaire immense adroitement combiné pour l'effet des costumes. On les a proclamés les héros de la fête; pour eux, des bravos sans fin. Honneurs aux pages féminins, bicolores, réunissant les qualités des deux espèces de perdrix, jambe grise et jambe rouge! Honneur aux arbalétriers, aux hallebardiers, aux chevaliers armés de toutes pièces, aux princes de l'Église se promenant à pied et à cheval! Honneur aux sonneurs de trompe en dalmatique, aux dames et damoiselles couvertes des plus belles étoffes de Florence et de Venise! Honneur, cent fois honneur aux fringants palefrois, aux coursiers agiles, mais prudents, aux dociles haquenées! Ces quadrupèdes intelligents méditent, préparent le triomphe de leur maître de solfége, de leur professeur de mimique théâtrale; ils amènent l'*Opéra-Franconi* sur la noble scène de notre *Académie impériale de musique.* »

La tirade est vraiment à conserver, non comme diatribe, mais comme description.

ALBERT DE LASALLE.

La sensation du beau révélée par un croquis de Michel-Ange.

Le *Moniteur* rend compte d'une communication qui a été faite à l'Académie des beaux-arts, par M. Lagout, à propos d'un croquis original de Michel-Ange, qui aurait servi au grand artiste à établir une *équation du beau*, qui pourrait, en loi générale, se formuler ainsi:

Dans les beaux-arts, les rapports les plus simples produisent les sensations les plus agréables.

Voici dans quels termes est conçue l'appréciation de l'organe officiel:

« En résumé, l'auteur 1° introduit dans l'analyse,
» par l'*équation du beau*, sa synthèse des sensations
» agréables de la vue qui avait été sanctionnée par
» l'Académie des beaux-arts;

» 2° Il ramène des impressions à des nombres qui les
» mesurent;

» 3° Il détermine un comma optique applicable en
» toute sûreté dans les arts du dessin;

» 4° Enfin, il a trouvé, non pas la pierre philoso-
» phale, mais une pierre de touche à l'aide de laquelle
» chacun peut apprécier le degré de justesse des pro-
» portions d'un monument ou d'un objet d'art indus-
» triel, ce qui affranchira les dessinateurs des tâtonne-
» ments parfois inextricables contre lesquels ils se
» heurtent entre la phase du croquis et celle du dessin
» d'exécution. »

Ce mémoire ayant été soumis successivement à l'appréciation individuelle de plusieurs de nos maîtres de l'art à Paris, sorte de jury officieux, on put arriver à la présentation officielle sans avoir à redouter le double écueil de passer pour le prôneur d'une vérité banale ou l'apôtre d'une utopie.

Nous devons à l'obligeance de M. Lagout, de l'école polytechnique, la bonne fortune de pouvoir publier le croquis de Michel-Ange, qui est en sa possession, l'accompagnant d'une petite notice destinée à préoccuper vivement les personnes qui s'occupent d'art et qui ne doivent pas rester indifférentes à ces lois des proportions, étudiées d'après les observations du grand artiste de la renaissance.

MAC VERNOLL.

Le fac-simile du croquis de Michel-Ange, dont la reproduction est ci-jointe, a paru le trait saillant entre tous les dessins à l'appui de la loi qu'il s'agissait de vérifier. On reconnait, avant tout, le faire hardi, l'imagination brillante du grand artiste; mais on remarque également le soin minutieux avec lequel sont numérotées les principales proportions, ce qui n'apprendra rien de nouveau aux hommes initiés aux procédés en usage dans la profession de peintre ou de sculpteur, et qui traiteraient de banal un document de cette importance, si les réflexions devaient s'arrêter là; mais on y voit des divisions en rapports faciles à observer ; on y lit les nombres 3, 4, 5, en un mot des *rapports simples*: et cette préoccupation de Michel-Ange, interprétée sur son esquisse est, selon nous, une importante révélation de la loi qui produit les sensations agréables dans les arts qui s'adressent à la vue.

« Il est certain, écrivait Halévy dans son rapport à
» l'Académie des Beaux-Arts sur le mémoire de Hu-
» guet, que la beauté dans la nature humaine résulte
» de la grâce des proportions, que cette grâce naît
» d'un accord harmonieux, résultat de *proportions*
» *simples*. C'est parce que le Créateur a donné à l'homme
» des proportions harmonieuses que nous sommes
» sensibles à l'emploi de ces mêmes proportions dans
» les ouvrages d'art. »

Léonard de Vinci, non plus, ne livrait pas ses formes au hasards du crayon ni aux caprices de l'imagination; il avait adopté un type de beauté élégante, où l'homme avait une hauteur égale à celle de huit fois la tête; elle se subdivisait ainsi : du sol au genou, deux têtes; — du genou à la partie inférieure du tronc, deux têtes; — du bas du tronc aux bouts des seins, deux têtes; — du bout des seins au sommet de la tête encore la même mesure, deux têtes; — voilà donc la division du corps humain en quatre parties égales; — de plus, quand l'homme étend les bras horizontalement, d'après le type de Leonard de Vinci il occupe une largeur qui est précisément égale à sa hauteur; c'est-à-dire que Dieu, en arrêtant les formes de la créature humaine, a taillé son patron dans un carré. — Cette particularité curieuse, qui se vérifie à quelques millièmes près sur le premier venu, est donc bien une proportion préméditée, et non pas le résultat d'un simple hasard; c'est plus qu'un enseignement, c'est une révélation de beauté et de justesse.

Ajoutons encore que la hauteur de la face est égale à la longueur de la main, et que dix longueurs de main ou six longueurs de pied représentent la hauteur totale du corps humain.

M. Lesueur, membre de l'Institut, dont les recherches sur les antiquités égyptiennes ont excité tant d'intérêt, nous disait avoir observé ce canon de Léonard de Vinci dans les sculptures des monuments dont l'âge se perd dans la nuit des temps et que l'illustre architecte faisait remonter à plusieurs milliers d'années. — L'art naïf, à son berceau, aimait donc les rapports simples.

Examinons maintenant la proportion la plus généralement acceptée pour la tête: elle se divise également, comme l'ensemble du corps humain, en quatre parties égales dont la longueur du nez sert d'étalon. Voici quelles sont ces divisions dessinées par Gérard Audran :

1° Depuis le dessous du menton jusqu'au-dessous du nez ;

2° Depuis le dessous du nez jusqu'au-dessus, entre les sourcils ;

3° Depuis le milieu des sourcils jusqu'à la naissance des cheveux;

4° Depuis la naissance des cheveux jusqu'au sommet de la tête.

Et comme l'oreille ne dépasse pas la hauteur des sourcils, on peut dire plus simplement que la tête est divisée en deux régions distinctes et d'égale hauteur :

1° Celle des sensations extérieures : ouïe, vue, odorat, goût ;

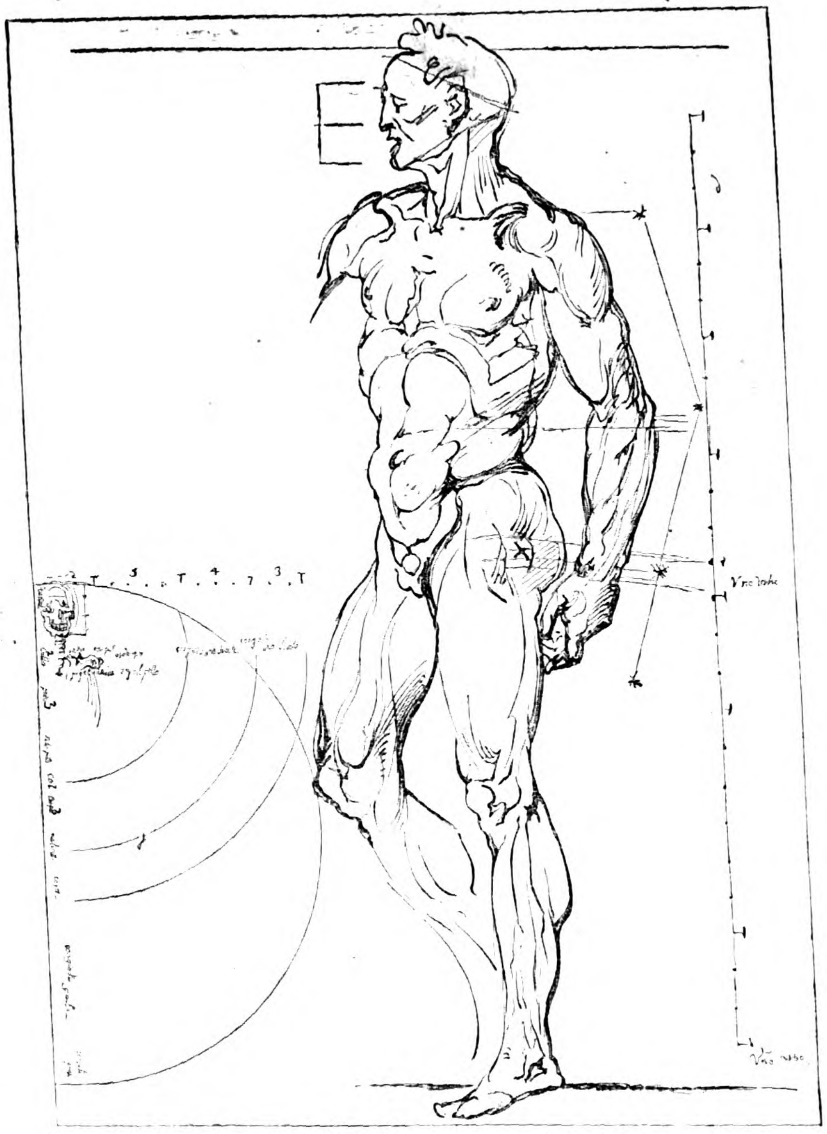
2° Celle des perceptions intérieures : le jugement et la pensée.

Tel est le canevas à compartiments égaux sur le fond duquel ont été tracées les plus admirables compositions, et qui permet à l'imagination féconde d'étudier ses variantes en laissant au génie tout son essor, toute sa liberté. Le croquis de Michel-Ange est affranchi du type à huit têtes de Léonard de Vinci; mais il s'est laissé guider par la loi des *rapports simples* à l'exclusion des *rapports diffus*.

Apollon Pythien, qui est au Vatican, à Rome, a huit têtes moins un huitième de tête; le bel Antinoüs n'a que sept têtes et demie; la Vénus de Médicis a sept têtes trois quarts; dans le beau groupe de Laocoon, l'on remarque les proportions suivantes :

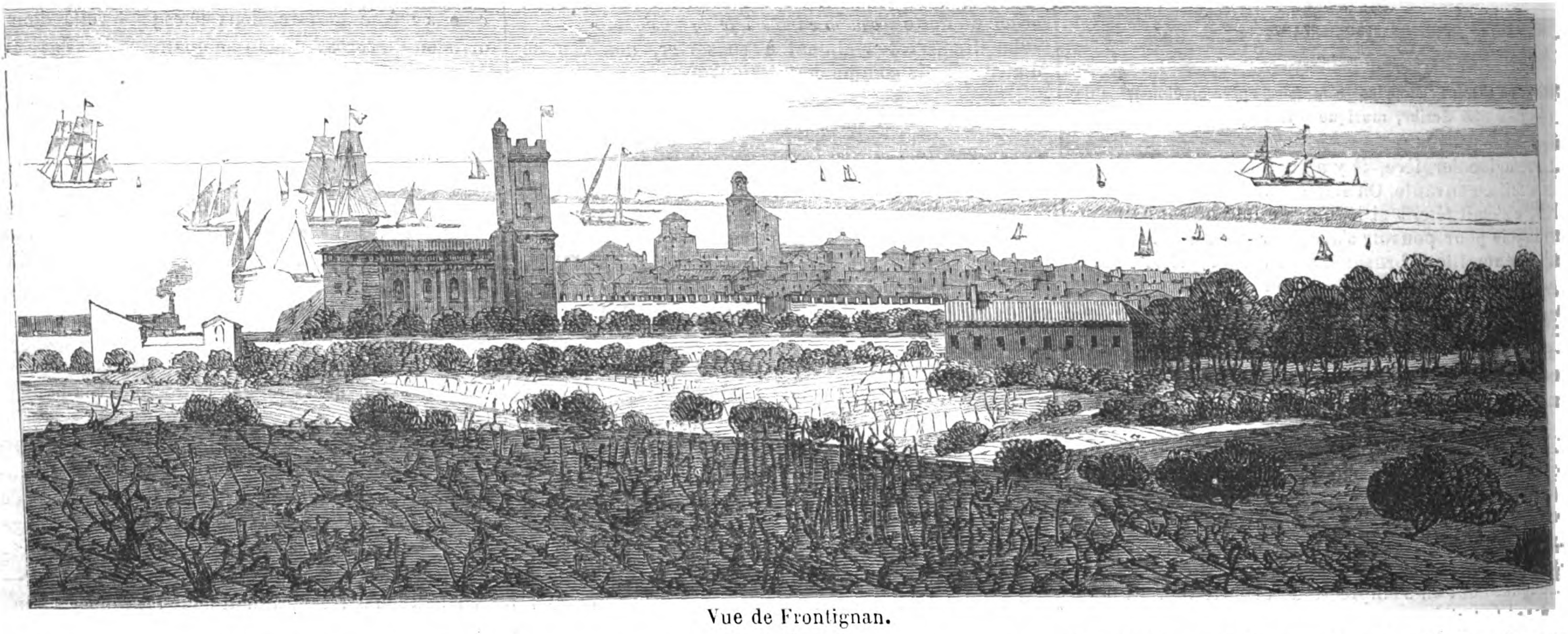
L'age viril,	sept têtes, une demie, un seizième.
La jeunesse,	sept têtes, une demie.
L'adolescence,	sept têtes.
L'enfance,	cinq têtes.

Si la préoccupation des nombres et des longueurs est si constante dans les chefs-d'œuvre de la statuaire, ne doit-elle pas se retrouver à plus forte raison dans les monuments d'une éclatante splendeur? C'est ce que nous verrons dans un prochain article, en disant aujourd'hui qu'il ne suffit pas, pour obtenir le bénéfice de l'application d'une loi, qu'elle ait été délibérée et votée, mais il faut encore la promulguer, l'afficher et enfin l'annoncer à son de trompe pour ceux qui aiment mieux écouter que lire.



Fac-simile d'un croquis de Michel-Ange, servant à établir l'*équation du beau*.

ÉDOUARD LAGOUT.
De l'école Polytechnique.



Vue de Frontignan.

Frontignan (Hérault).

Modeste station de chemin de fer entre Cette et Montpellier. Frontignan a conservé ses rues et ses allures moyen âge; catholique et guerrier, comme un preux de la croisade, il a gardé ce qu'il a pu de sa triple enceinte de murailles ; et n'étaient ses fenêtres romanes, les créneaux et la tour de son église, on croirait voir une citadelle. Ici, comme à Aigues-Morte, la mer s'est retirée, et le port de Frontignan passé à l'état légendaire n'a laissé autour de la ville que d'immenses étangs où l'industrie a élevé des salins; cependant, en 1311, don Sanche, roi de Mayorque et seigneur de Montpellier, dont les armoiries parfaitement conservées décorent actuellement une maison de peu d'apparence; débarqua avec une flotte assez nombreuse à Frontignan pour se rendre à Montpellier.

Le Christ remarquable qui domine le maître autel fut RACHETÉ à Tunis SON PESANT D'ARGENT par des armateurs de Frontignan à des pirates maures qui le traînaient par les rues en le couvrant de boue et de crachats.

En 1361, Séguin Badefol, à la tête de trois mille ROUTIERS s'empara de Frontignan; en 1418, ce furent les Bourguignon; en 1562, après la victoire du vicomte de Joyeuse sur Beaudiné, à Pézénas; ce dernier vint échouer devant Frontignan ainsi que le maréchal Damville en 1576.

Louis XIII, en 1629, établit à Frontignan un des sept siéges d'amirauté, et vint visiter cette ville le 4 octobre 1632. Louis XIV, en 1682, y fonda un cours public de mathématiques à l'usage des marins; mais la création du port de Cette, où le siége de l'amirauté avait été transféré en 1691, venait de porter à Frontignan un coup mortel.

Aujourd'hui, le vieux donjon se drape dans ses débris de muraille, comme dans une pourpre en lambeaux; catholiques et huguenots ont mis bas les armes et se sont tendu la main pour lutter contre le sol qu'ils ont couvert de vignes; et le muscat est venu leur donner raison. Le délicieux muscat dont la grappe desséchée, se cristallise et dont une rare, une très-rare variété, même à Frontignan, possède les tons amaranthes du Constance avec lequel il est d'une grande analogie.

A. MUNIER.

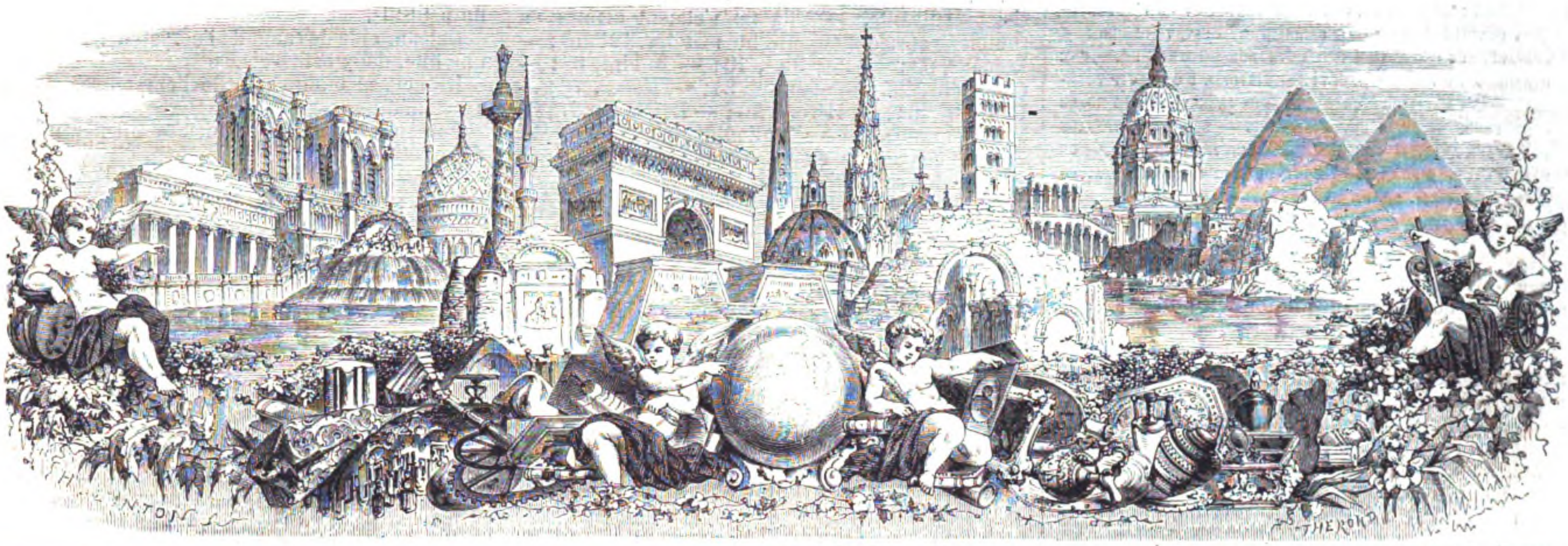


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
En Angleterre, dit-on, les gueux seuls se chauffaient au coke.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 270. — 14 Juin 1862.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

BENITO JUAREZ

Le président actuel du Mexique, Benito Juarez, est né à Oaxaca vers 1802. Il montra un goût si précoce pour l'étude, qu'il fut reçu avocat étant à peine âgé de 20 ans, comme il ne jouissait pour toute fortune que d'une grande considération et il dut se résigner à plaider dans sa ville natale. Il débuta dans la vie politique par les fonctions de député à la législature d'Etat, et plus tard il fut élu membre du congrès constituant.

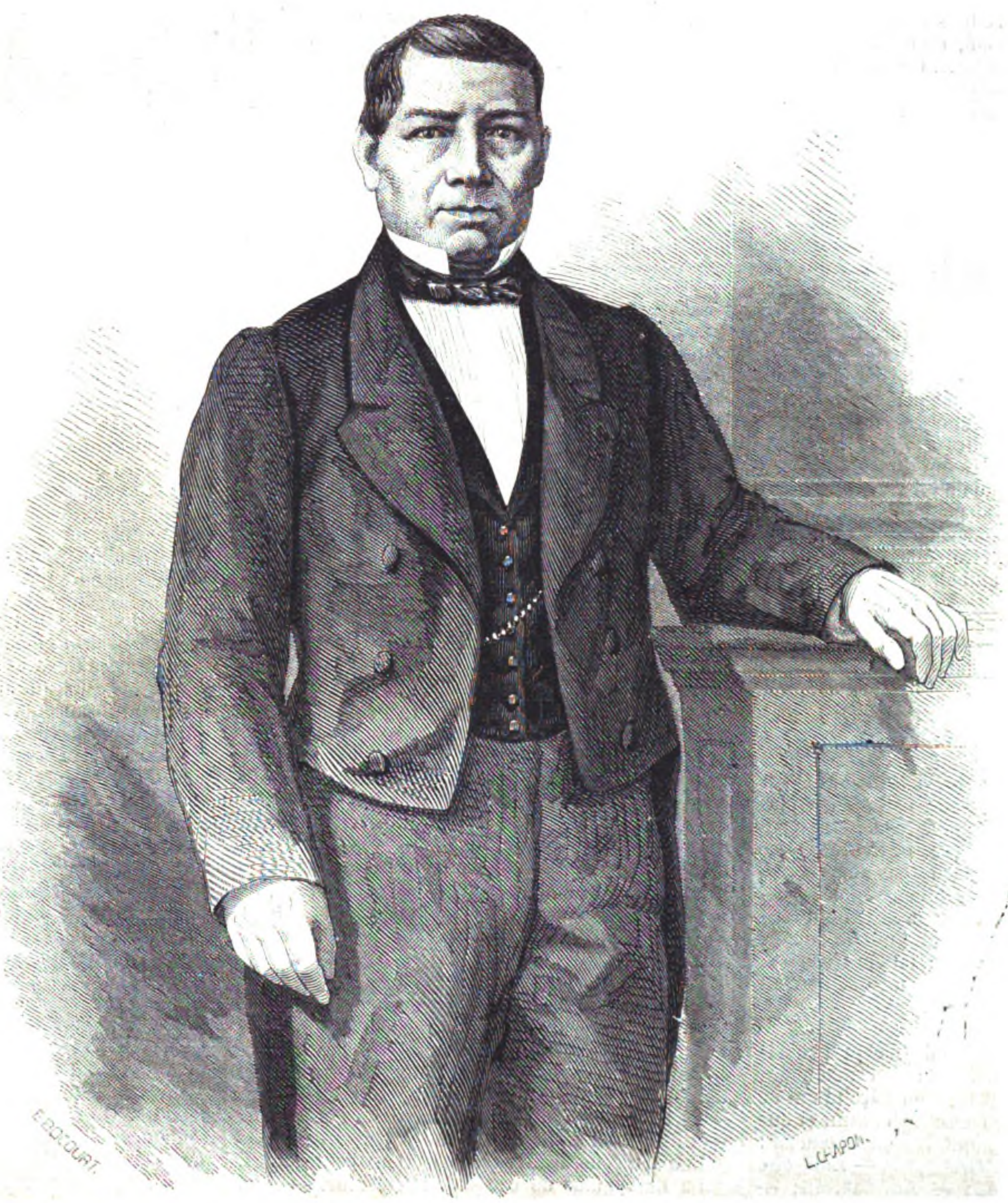
La fortune politique et la popularité de Juarez datent de l'époque où se réunit ce congrès. Pendant qu'il était au ministère de la Justice il fit adopter la loi « d'abolition des priviléges ecclésiastiques et militaires. » Cette loi porte son nom.

Il fut enfin, en 1857, nommé président de la cour suprême. Cette fonction entraîne de droit celle de vice-président de la république.

Moins d'un an après, le président Ignacio Comonfort s'étant démis de ses fonctions, Juarez fut appelé à le remplacer. Mais les forces du gouvernement, désignées sous le nom d'armée nationale, ayant été battues par les généraux Osollo, Zuloaga et Miramon, le nouveau président dut quitter Mexico et transporter le siége de son gouvernement à Guadalaxara.

Juarez fit sa rentrée à Mexico au mois de janvier 1861 et peu après il fut réélu président de la républiqne pour un nouveau terme de quatre années. Peu d'hommes ont eu une existence plus agitée et une carrière politique soumise à plus de vicissitudes ; mais nous n'avons ni à faire le récit de ses actes ni à les apprécier.

A. MALESPINE.



Benito Juarez, président de la République mexicaine. (D'après une photographie envoyée par Don José-Maria del Rio.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LES DÉPARTS DU BEAU MONDE, ET DE L'AUTRE. — AGES MUSICAUX, ETC. — LE PARIS DE M. GUSTAVE CLAUDIN — LES HEUREUX LÉGATAIRES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier. — UNE PENSION A LA VEUVE D'HALÉVY. — HISTOIRE D'UN PETIT THÉATRE. — LES MAL-PEIGNÉES — LES DEUX JOCKEYS. — UNE NOBLE CANTATRICE — FAITS DE LA SEMAINE. — SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS. — UNE DRÔLE DE SOCIÉTÉ VINICOLE. — UN RAPHAEL DE 14 FRANCS. — MORT DU DUC RIARIO-SFORZA. — Mme LA MARQUISE DE RICCI A PARIS. — LA PETITE-FILLE DU MARÉCHAL SOULT. — LES MOTS D'UNE BELLE DAME.

Ce qui s'appelle, ou ceux qui s'appellent la société, est ou sont en dissolution, en fuite. Les uns sont réellement partis pour la campagne, chalet ou château, pour les bains de mer, les eaux utiles ou agréables. Ceux qui sont encore à Paris feignant de n'y plus être, ne reçoivent plus. Ces dames ont clos leurs lundis, mardis, etc., les housses recouvrent les meubles, les tapis sont à la garde ou cachés sous des toiles à la mode anglaise. Bref, socialement, Paris n'existe plus.

On se compte au Bois. C'est la dernière revue qu'on fait les uns des autres. A l'Opéra, les loges des abonnés titulaires commencent à voir paraître des visages inconnus, parfois hétéroclites. Je ne crois pas qu'il soit aussi vrai qu'on le dit, que bon nombre de ces abonnés vendent leurs loges pendant l'été à ces messieurs ventrus et altérés qui ont leur quart er général dans divers recoins borgnes des rues Le Peletier et Drouot. Je ne crois pas surtout que la comtesse X*** (en mathématique!), et la baronne *Oméga* aient cédé leur abonnement aux maîtres de deux grands hôtels du quartier Vendôme ou Rivoli, pour en faire des sous-locations à tous les voyageurs qui traversent notre capitale d'été, en paletot de toile, en panama et cravate à la Colin... Ces belles dames doivent penser qu'on pourrait prendre ces passants pour leurs amis ou leurs parents, et, franchement, ce serait payer trop cher le remboursement des coupons.

Quel point de la boussole va l'emporter, cette année, dans l'émigration des oisifs qui n'ont pas leur chez-eux champêtre? Londres et l'exposition? Il y aura toujours pour un nombre considérable de gens cette inquiétante traversée de la Manche, qui est comme la mer à boire! Et puis, on commence à se blaser sur les expositions.

Sera-ce plus particulièrement le Rhin, Bade, plus que jamais menacés de la fermeture des jeux? La facilité du voyage allemand, le peu de dépense qu'il occasionne, maintiendront pr bablement sa vogue auprès des touristes de second ordre Les bains de mer profiteront des pronostics *babinesques*. Nous connaissons plusieurs groupes qui s'apprêtent à visiter l'Ecosse. Un pique-nique de mille écus par tête, est même organisé par un ancien préfet qui attend toujours les « autres fonctions » auxquelles il a été appelé, et qui ne sauraient être celles de maréchal des logis de deux salons ambulants de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Les petites bourses, les économes, continuent de chercher dans les déchirures des côtes, depuis Dunkerque jusqu'à Cherbourg, dans le grand delta de la Manche, des recoins, des anses, des criques, où :

« *De se baigner* en paix on ait la liberté, »

sans être écorché par les aubergistes et agacé par les *toilettes tapageuses*. Peut-être est-ce là le plus profond, le plus salutaire, le plus réparateur repos qui soit pour l'esprit et pour le corps. Heureux donc ceux que leur grandeur n'attache pas aux rivages fashionables, et qui, dans un milieu simple et aimable, peuvent se délasser de la lutte qu'il faudra reprendre bientôt, — grand et multiple duel de la vie contre tout et contre tous; fatigues stériles, moissons de perfidies et de déceptions, qui ne laissent d'heureux que le plus ignoré.

Voulez-vous savoir l'âge de quelques musiciens actuels? Voici la statistique de seconde main, que vous ferez remonter pour moitié àcelui qui ne s'appelle évidemment pas Timothée Trimm, et que nous compléterons par un surcroît d'indiscrétions :

Duprez, 56 ans; — Alb. Grisar, 57; — Ambroise Thomas, 45; — Gevaert, 44; — Ad. Sax, 46; — Ponchard, 73 (et comme il chante délicieusement toujours!) — Thalberg, 51; — Liszt, 52; — Rossini, 70; Meyerbeer, 68; — Félicien David, 52; — Victor Massé, 38; — Ch. Gounod, 45; — Vieuxtemps, 42; — Mme Damoreau, 61; — Mme Jenny Lind, 43; — Mme Viardot, 44; — Mme Gueymard, 28; — Mlle Marie Saxe, 27; — Mlle Sophie Cruvelli, 38; — Mme Anna de Lagrange, 34; — Mlle Giulia Grisi, 54 ans... (Vapereau!)

Si l'on regarde en arrière, on verra que les musiciens suivants, — s'ils ne s'étaient arrêtés en route! — auraient aujourd'hui : Grétry, 121 ans; — Lesueur, 99; — Paganini, 78; — Rubini, 67; — Chérubini, 102; — Spontini, 84; — Weber, 76; — Donizetti, 64; — Hérold, 70; — Boïeldieu, 87; — Mme Malibran, 54; — Mme Sontag, 57.

Nous convenons qu'à ce compte il est aisé de trouver des centenaires. Ainsi par exemple :

Talma aurait juste l'âge où sont morts le Titien et Fontenelle : 99 ans, — Molière, 240; — Raphaël, 380; — Pétrarque, 558; — Chilpéric, 1300; — Cléopatre, 1920... et Adam et Eve, *chacun* 6825!

Revenons : L'empereur Napoléon Ier aurait aujourd'hui 93 ans. Quel chiffre!

Toute une honorable famille italienne, fixée à Paris, est en émoi ajouté à sa douleur. Elle vient de perdre son chef, le marquis Alvise Camponi, et on ne sait où est la fortune qu'il avait réalisée dans ces dernières années, en haine de la nouvelle situation politique de sa patrie. Le marquis avait acheté de la rente française et pris des bons du trésor. Où sont les titres? Un coup d'apoplexie l'a frappé il y a dix jours, au moment où il sortait de table, il n'a pu parler... il est mort dans la nuit, — et c'est en vain que les jours suivants sa veuve et ses deux fils ont fouillé tous les tiroirs du secrétaire, — on n'a rien trouvé, que 2,600 francs en or! On a pensé que les meubles pouvaient contenir une cachette : on a appelé l'ébéniste Roll, du Faubourg-Saint-Antoine, qui les a fabriqués et M. Roll a déclaré que ses meubles étaient sans oubliettes et sans souterrains!

Où sont les titres des 55,000 livres de rente dont jouissait notoirement la famille? Un ami de celle-ci *nous prie de parler du fait*, prévoyant la possibilité que quelqu'un puisse donner aux héritiers, pour le moment absolument dépourvus, des indications précieuses. On espère que quelque notaire, dont le nom n'a pas laissé de trace au logis, pourra être le détenteur de cette fortune, et on compte sur la publicité en forme d'appel adressé à qui de droit.

La famille Camponi (des ducs de Sesto-Picinardo), demeure rue de Boulogne, n° 74.

— Deux faits analogues ont eu lieu à Paris, l'un, il y a peu de mois, — l'autre, il y a quelques années.

Le fait récent touche un médecin, un spécialiste renommé, mort inopinément dans la force de l'âge. Il parlait souvent à ses amis de ses 25,000 francs de rente, et d'une *cachette* qui gardait les titres de ses valeurs mobilières. Un homme de lettres célèbre, ayant à conserver quelques papiers délicats, les lui donna pour les enfouir dans sa fameuse cachette... Le médecin meurt brusquement, et, depuis, on ne sait où trouver le trésor; les héritiers attendent la fortune et l'écrivain ses papiers!

Il y a quelques années, meurt un ancien associé d'agent de change, qui jouissait, à la connaissance de tous, d'une soixantaine de mille livres de rente, en outre d'une bonne dot fournie à sa fille aînée. On cherche partout... on ne trouve rien! Toutes les enquêtes, les informations possibles n'ont amené aucun résultat. La plus jeune des filles du mort, ainsi violemment déshéritée, est aujourd'hui contrainte, pour vivre, — de donner des leçons de piano.

Jadis une fortune était représentée par des immeubles, des terres, tous biens au soleil, que chacun connaissait, biens transmis par des actes authentiques, n'ayant enfin rien à redouter — que de la fin du monde! Aujourd'hui une foule de gens ont toute leur fortune contenue dans un rouleau de papiers verts, roses, bleus... tous titres au *porteur*, qui ne tiennent pas grande place dans la poche d'un filou. Vous voyez le danger.... les exemples s'en accumulent!

Voici les noms militaires des ayants-droit, — directs ou par voie d'hérédité, — au testament de l'empereur Napoléon.

Première section, dite de Fontainebleau, legs de 50,000 francs :

Bernard, général, aide de camp de l'empereur. — Un fils, deux filles.

Boulart, général de la garde. — Deux petites-filles.

De Bussy, aide de camp de l'empereur. — Mort sans enfants.

Caffarelli, aide de camp de l'empereur. — Deux filles.

Cambronne, général de la garde. — Mort sans enfants.

Colbert, général de la garde. — Mort sans enfants.

Corbineau, aide de camp de l'empereur. — Mort sans enfants.

Corvisart. — Un fils adoptif.

Curial, général de la garde. — Un fils, une fille, un petit-fils.

Dejean, aide de camp de l'empereur. — Trois fils, une fille, deux petits-fils.

Drouot, aide de camp de l'empereur. — Mort sans enfants.

Fain, secrétaire du cabinet. — Un fils, une fille, deux petits-fils.

Fouler, général (comte), écuyer de l'empereur. — Un fils.

Friant, général de la garde — Deux fils.

Gourgaud (baron), premier officier d'ordonnance. — Un petit-fils.

Guyot, général de la garde. — Un fils, une fille.

Laférière-Lévêque, général de la garde. — Mort sans enfants.

Lefebvre Desnouettes, général de la garde. — Reçu par anticipation.

Lion, général de la garde. — Quatre fils.

Marin, général de la garde. — Un fils, une fille.

Michel, général de la garde. — Un fils.

Montesquiou, colonel, aide de camp. — *Survivant!*

Ornano, général de la garde. — *Survivant!*

Petit, général de la garde. — Un fils, une fille.

Yvan (baron). — Un fils, une fille.

Parmi les autres légataires ou ayants droit, de l'ordre administratif ou particulier, nous ne citerons que les *survivants*, qui sont : MM. Lacournère, chirurgien de Sa Majesté; — Jouanne (le chevalier), premier commis au cabinet; — Hubert (Auguste-Charles), valet de chambre; — Chauvin (Louis-François; — Jardin (Auguste); — Leroux (Antoine-Joseph); — Chandelier (L. J.), rôtisseur; — Lemoine, cuisinier; — Linier, valet de chambre; — et MMmes Hurault, première femme de l'impératrice; — Rabusson, première femme de l'impératrice. — Chacun des lots attribués à ces personnes, qui ont le bonheur de les toucher en mains propres, s'élèvent de 10 à 20,000 fr. — Seul celui de M. Jouanne monte à 40,000 fr. — Bientôt viendra la distribution imputable au Mont-de-Milan, pour une nouvelle série de donataires.

Ainsi, la veuve de l'illustre, et surtout du bon Halévy aura une pension d'Etat, et rien n'est plus juste ni plus louable! L'idée, la proposition, est venue de M. le comte Walewsky. L'Empereur a, sur-le-champ, approuvé, et le Conseil d'Etat a été saisi. Le chiffre serait de 5,000 francs. Ordre a été donné de faire les choses d urgence, pour que la Chambre puisse être appelée à voter avant la fin prochaine de la session. On doit s'attendre à un vote unanime, et il se trouvera bien là quelqu'un pour dire, même inutilement, que sous l'ancienne législation spéciale, abolie en 1852 seulement, Halévy aurait eu droit à jouir lui-même d'une pension de 4,000 francs, pour avoir livré à l'Opéra plus de trois ouvrages en plus de trois actes ayant eu plus de quarante représentations chacun. — Ingres, sénateur, en attendant que le devienne aussi une plume que tout le monde désigne, la veuve d'un grand compositeur national recevant une récompense nationale... Le mois est bon!

Ils ont commencé par la queue... la queue des *Délassements-Comiques*, ces historiens, ces chroniqueurs des théâtres de Paris! Le début est affriolant. Pour ceux qui aiment à s'instruire un peu en s'amusant beaucoup, à connaître l'origine des choses qui donnent la vie à tant de gens, pour ceux qui aiment les curieuses évocations des mœurs de l'ancien théâtre, comme la révélation de celles du nouveau, pour ceux enfin que délectent mille traits ou anecdotes, saillies ou indiscrétions sur le personnel des auteurs ou des artistes de ces petits théâtres, où l'imprévu joue son rôle en acteur assidu... ce petit livre jaunet, abricot, rogné, tout prêt à lire, sera la bonne fortune d'une heure enchantée, régalée, égayée. Les auteurs anonymes, MM. Jules Prevel et Emile Cardon, qui se déclarent simplement deux habitués de cet amusant théâtre, assurent qu'ils ont sous presse *le Cirque, la Gaîté, les Folies*, et sous plume : *l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin, le Gymnase*... et toute la série, en remontant aux *Français* et à l'*Opéra*. Nous sommes persuadé qu'ils n'auront pas pris le succès comme cette série : au rebours. On sait *urbi et orbi* que, depuis quelques semaines, M. Sari a fort habilement transporté ses *Délas-Com* rue de Provence, en face du boulevard le plus fréquenté de Paris, et que sa jolie salle, où se jouent quatre pièces des plus divertissantes (on vous a déjà recommandé le fameux *Hussard persécuté*), est devenue le rendez-vous de tous les flâneurs du

soir. Hier, la société de la comtesse de Mar... y avait pris trois loges — les loges de *l'étrier* ; on se divisait le lendemain entre le Rhin et la mer.

~~~ Nous ne ressentions aucune prétention à la gloire d'un nouveau Terpandre, pour avoir ajouté des cordes à la lyre, ou des adjectifs au vocabulaire spécial, — en donnant, il y a quelques années, à certaines personnes que, par antiphrase, on appelle ces demoiselles, le surnom de — *mal peignées.*

C'était très-ridicule et très-laid, à les voir ainsi, ayant plutôt l'air d'avoir livré leur tête au petit chat qu'au coiffeur! On croit que l'exemple de ce désordre capillaire, qui rappelait assez le bon Alcide Tousez dans ses rôles de paysan-jocrisse, arrivant tout ébouriffé avec des brins de paille dans les cheveux, — avait été donné à ces personnes par une beauté d'alors, tentative d'actrice depuis, Mlle Juliette, dite alors la *Marseillaise*. Quoi qu'il en soit, ce fut comme une épidémie (trop polie reste la plume pour écrire épizootie!) bien qu'à notre sens rien ne fût plus absurde que cette coiffure, faisant totalement disparaître le front, jusqu'à voiler les yeux, et ombrager même quelque peu le nez. Les *mal-peignées* furent acceptées comme les comiques de la salle aux premières représentations, et les femmes du monde, aux bandeaux lisses, ou tout au plus ondulés, furent les plus moqueuses et les plus méprisantes devant ces aberrations de la classe des excentriques...

Or, quelques années ont passé, et qu'arrive-t-il aujourd'hui? Je n'ai pas besoin de vous l'offrir en cent, ni en dix, à deviner, car vous le savez comme moi : les *mal-peignées* ont fait école, les femmes comme il faut ont peu à peu imité les excentriques, et aujourd'hui le *mal-peignage* est de vogue autant que jadis il était de compromettante exception! Le soir de la rentrée de la véritablement charmante Petipa à l'Opéra, on voyait avec stupéfaction une vingtaine de jeunes femmes du meilleur monde, coiffées de cet ébouriffement jusqu'aux sourcils, et ressemblant de la plus comique façon du monde, des deux mondes même, à ces petits griffons de la Havane, aveuglés de leurs soies, et ne voyant les humains et les morceaux de sucre qu'à travers des mèches évaporées, désordonnées, comme à la suite de quelque prise de patte, quelque *démêlé* avec le petit chat! Mais c'est aujourd'hui la mode... Ce despotique mot dit tout... et la plume s'incline, la boutade terminée.

~~~ Une brusque fortune est échue à un jockey des dernières courses d'Epsom, courses dont le récit a rempli depuis huit jours toutes les correspondances de nos confrères les voyageurs insulaires. Ce jockey, inconnu la veille, comme le cheval qu'il montait, ayant à temps serré les genoux et cinglé le dernier coup de cravache, a dépassé ses trente-deux concurrents au grand derby (du lord-ministre de ce nom), et a fait arriver premier le barbarement appelé *Caractacus* (d'un roi de la primitive Grande-Bretagne de ce nom). De sorte que l'ancien tavernier Snewing, propriétaire du cheval et maître du jockey, gagnant en quelques minutes environ 1,250,000 fr. (prix et paris!!!) par cet heureux temps de galop, a, séance tenante, gratifié Parsons, son jockey (garçon de dix-huit ans, si léger qu'il a fallu ajouter quatre poids pour rétablir l'équilibre!), d'une rente viagère de 200 liv. st., soit 5,000 fr.! — Voilà un heureux pendant à cet autre jockey, le pauvre diable cité l'autre jour dans le *Sport :* le nommé *G. Makepeace* (cousin presque du bonhomme-fontaine de Bruxelles...), qui, se trouvant trop lourd pour un poids déterminé dans un steeple-chase de Nantes, s'est donné *une suée* afin de maigrir... et est mort de son imprudence!

Se rompre le cou, mourir pour maigrir, — ou être vainqueur et pensionné, telles sont les alternatives de ce métier étrange et d'anglaise invention.

— On s'appelle Mme Giroud, non pas, loin de là, comme la fameuse maison Giroud de la fantaisie, mais bien *de Villette* ; — on est née *de Bonneville de Bleschamps;* on est petite-nièce de la *princesse douairière Lucien Bonaparte*, et la mauvaise fortune vous contraint à donner un concert à l'Ecole lyrique! Heureusement que la nature semblait avoir prévu cette rigueur du sort, et que la bonne fée du berceau a doté la grande dame d'une magnifique voix, que l'étude a montée comme un pur diamant, avec un rare talent de mise en œuvre. On va se faire entendre à Plombières, à Vichy... et on battra monnaie avec les bravos, puisque, par bonheur, la vaine aristocratie du nom a su s'adjoindre celle plus féconde du talent!

~~~ La semaine ? Eh bien, voici :

On a inauguré au boulevard des Italiens la première exposition de la *Société nationale des beaux-arts*, dont M. le comte Walewsky est le président honoraire, et une foule de notabilités des arts et des lettres sont les membres fondateurs. S. E. et Mme la comtesse Walewska ont visité l'exposition si heureusement fondée par M. Louis Martinet, et ont admiré le bel ensemble d'œuvres réunies par les soins de l'habile et actif directeur de ces salons, qui sont une des intelligentes distractions, un des utiles enseignements du Paris flâneur.

— Un procès tout récent a révélé qu'il existe à Paris une société de commerce intitulée : *Le Crédit des paroisses de France et du monde catholique*, placée sous l'invocation de saint Wenceslas, parce que, disent les prospectus, ce saint : « *Suis manibus vinum exprimebat quo in missæ sacrificio uterentur.* » C'est-à-dire — pour les dames qui n'aiment pas plus le latin familier de M. Jules Janin que les hommes n'aiment son français, — que ce saint faisait lui-même son vin pour dire sa messe. Aussi le but de cette société commerciale est-il « *d'offrir au clergé du vin garanti pur de tout mélange...* »

L'objet du procès est le renvoi d'un employé qui était chargé « de surveiller l'achat et la vente des vins destinés exclusivement au saint sacrifice de la messe, et garantis purs de tout mélange depuis l'extraction du jus de raisin, jusqu'au moment où la pièce arrive dans la cave de ceux qui doivent le consommer. »

Le sujet est trop respectable pour laisser leur cours aux commentaires! Mais avouons que ce prétexte à *Société commerciale* est curieusement trouvé.

— Et cet autre fait de justice, d'un brave officier de Crimée, décoré, retraité, puis parti pour l'Amérique, et pendant cette absence condamné par contumace à huit années de travaux forcés — pour complicité dans une banqueroute frauduleuse...

La plainte avait été déposée par une dame... jalouse. Il s'agissait, selon elle, du détournement d'un RAPHAEL, — d'un MURILLO — et d'un TENIERS, estimés 25,000 francs la pièce. Or, les fameux tableaux, retrouvés dans un coin, ont été vendus comme les plus vulgaires devants de cheminée : le RAPHAEL a eu peine à atteindre — 14 francs! Et un homme d'honneur, de croix d'honneur, est resté quatre ans, à l'étranger frappé, à son insu, de ce terrible arrêt contumace, qu'il est accouru faire briser au premier mot qu'il en a connu! N'y aurait-il donc pas quelque chose à faire contre les gens dont les accusations, insensées ou odieuses, jettent des innocents dans de pareils abîmes?

— La mort du duc Louis de Riario Sforza, second mari de la sœur de l'illustre Berryer veuve vicomtesse de Sailly, et oncle du cardinal-archevêque actuel de Naples. Tout le Paris social connaissait cet aimable et bienveillant vieillard italien, qui tenait autant à la France par ses anciens services militaires que par son mariage. Il avait fait comme officier de cavalerie toutes les campagnes de la république et de l'empire ; il était colonel de hussards en arrivant à Waterloo, — il était général à la fin de cette héroïque et funeste journée, et plus tard il avait été compris parmi ceux dont la restauration ne reconnut pas le grade reçu *in extremis*. Le duc de Riario est mort à quatre vingt-cinq ans. Son corps a été exposé tout une journée, dans un des salons de l'appartement de la rue Royale, pris sur plusieurs étages de plain-pied dans des maisons contiguës appartenant à la duchesse, sur la façade de la cité Berryer. Nous rappellerons que cet appartement est l'un des plus curieux de Paris, par son originalité. C'est une suite de salons : turc, chinois, rococo, moyen âge, etc., tous décorés avec beaucoup de caractère et de richesse. Les pompeuses funérailles de celui qui avait deux chapeaux de cardinaux dans sa famille ont eu lieu à la Madeleine, au milieu d'un grand concours d'amis de Mme la duchesse de Riario Sforza.

~~~ On remarque depuis quelques jours, soit au Bois, dans la calèche de Mme la comtesse Walewska, soit à l'Opéra, dans sa loge, une femme aux traits fins et aristocratiques, aux cheveux toujours bruns, à la pose élégante, une grande dame enfin, qui semble intelligemment respirer Paris par tous les pores... C'est Mme la marquise de Ricci, mère de la femme de S. Exc. le ministre d'Etat, qui vient pour la première fois à Paris, depuis le mariage de sa fille. Mme la marquise de Ricci, sœur du prince (et maestro!) Joseph Poniatowski, était veuve en premières noces du comte de Bentivoglio, descendant d'une illustre famille de Bologne, considérée comme remontant à l'empereur Frédéric II. — Les Bentivoglio eurent pendant tout le quinzième siècle le souverain pouvoir sur leur patrie, qu'ils disputèrent aux papes. Horace Bentivoglio fut le rival de l'Arioste comme poëte, — Gui Bentivoglio, cardinal et historien, fut nonce de Paul V, en Flandres, et l'ami de Louis XIII. Il mourut brusquement au moment où le conclave allait l'élire comme pape, pour succéder à Urbain VIII. — Le dernier descendant de cette race illustre est un fils du premier lit de Mme la marquise Ricci, conséquemment frère de mère de Mme la comtesse Walewska : le comte Stanislas de Bentivoglio, agent diplomatique français, — auquel des services éminents rendus au pays lors des graves événements du Liban, entre les Druses et les Maronites, ont valu le consulat général de Smyrne. Le comte de Bentivoglio est en congé à Paris, dont il fait les honneurs à sa mère. — Tous les Français qui ont visité Florence savent que Mme la marquise de Ricci y tient un des salons les plus brillants et les plus recherchés de l'Italie, un centre qui laisse mille souvenirs et dans lequel on doit se prévaloir comme, d'un honneur, d'avoir été admis, car on y a toujours rencontré, non-seulement tout ce que Florence offrait d'éminent, mais aussi toutes les illustrations voyageuses. Mme la marquise de Ricci et son fils le diplomate, sont descendus au ministère d'Etat.

~~~ Il a été beaucoup parlé de la famille de Mornay, lors de la représentation de *Henri III* récemment organisée à l'hôtel Sellière. Rappelons à ce propos un fait qui eut lieu il y a juste aujourd'hui dix ans.

C'était à l'hôtel du maréchal Soult, rue de l'Université. La nuit venait; une sœur de charité était assise au pied du lit du comte Jules de Mornay, auquel elle prodiguait les soins d'un dévouement évangélique. C'était une jeune personne de vingt-deux ans, d'une beauté céleste. Le comte était à l'agonie. La religieuse le regardait à travers ses pleurs...

Tout à coup huit heures et demi sonnent à la pendule de la chambre déjà presque mortuaire. La religieuse fait un effort pour se lever, va embrasser le front pâle du moribond, et se dispose à partir.

« — Ma sœur! — dit un prêtre, l'aumônier du collége Stanislas, qui était là en prières, — que faites-vous?

» — Je dois le quitter! — répondit-elle d'une voix altérée de sanglots.

» — Attendez une heure..... et vous fermerez les yeux de *votre père !* »

Cette jeune fille, cette sœur de charité, c'était — Mlle Louise de Mornay, — la petite-fille du maréchal-général duc de Dalmatie, — entrée en noviciat quatre ans auparavant, et alors sœur à l'hôpital d'Enghien, fondé au faubourg Saint-Antoine par le duc d'Aumale.

Elle eût pu avoir cent mille livres de rente et joindre à ses armes illustres l'écusson d'un des plus beaux noms de France! Elle ne voulut être que la *sœur Louise*, et vouer sa belle jeunesse, toute sa vie au soin pieux de ces malades inconnus qui viennent guérir, ou mourir, dans les hôpitaux. L'abbé de Saint-Stanislas essaya de la retenir.

« — Non! — dit-elle, — la règle m'impose de rentrer à neuf heures, je dois l'exemple. La douleur que j'emporte rendra mon sacrifice et mon obéissance plus méritoires... »

Elle embrassa de nouveau son père, qui ne sentit point cet adieu suprême, — et partit en pleurant et priant...

Le comte de Mornay mourut dans la nuit. Sa mort était causée par une névralgie aiguë résultant d'un fatal accident. Etant à la chasse, il reçut près de l'œil un grain de plomb parti de la main maladroite d'un ami. Les désordres inappréciables déterminés par ce petit projectile, qui n'avait pu être extrait, amenèrent des souffrances inouïes, — puis la mort.

~~~ Ce mot d'une femme du monde est à recueillir :

— » Aviez-vous vu *le Luxe*, avant sa récente reprise au théâtre Français?

— » Non... j'étais en Italie lors de l'apparition, et, quand je suis revenue, les toilettes des actrices étaient déjà *défraîchies*... alors, vous comprenez! »

— La même femme, une élégante, assez jolie, très-riche, très-connue dans la société financière qui touche à la politique, sortait, l'an dernier, d'une des premières représentations des *Effrontés*, la comédie alors en vogue. Arrêtée dans l'escalier pour laisser passer ceux qui sont toujours pressés de se procurer un fiacre, on l'entendit demander à son cavalier :

— » C'est très-joli, cette pièce..... *de qui est-ce?*

— » De *Mme Ode*, — répondit le monsieur.

— » Ah bah! vraiment? »

JULES LECOMTE.

TYPES malgaches.

—

Le type de la plupart des Malgaches, surtout des Hovas, rappelle celui des Malais, dont les migrations sur Madagascar paraissent remonter à l'antiquité la plus reculée. L'arrivée des Hovas appartiendrait à la plus récente de ces migrations. Les populations du littoral trahissent de nombreux mélanges avec les noirs de la côte d'Afrique et les Arabes de la mer Rouge.

Les diverses tribus malgaches sont cantonnées dans des villes dont la principale est Tananarive, capitale de Madagascar. Elle renferme de soixante à soixante-dix mille âmes. Sur la côte orientale sont Tananarive et Foulpointe, les deux principaux ports de commerce. De Tamatave à Tananarive est une route de piétons que les voyageurs font en palanquin, à travers bois et montagnes.

C'est sur la côte orientale que la France avait jeté, au commencement du dix-septième siècle, les fondements des colonies qu'elle a depuis abandonnées, entre autres Fort-Dauphin. C'est

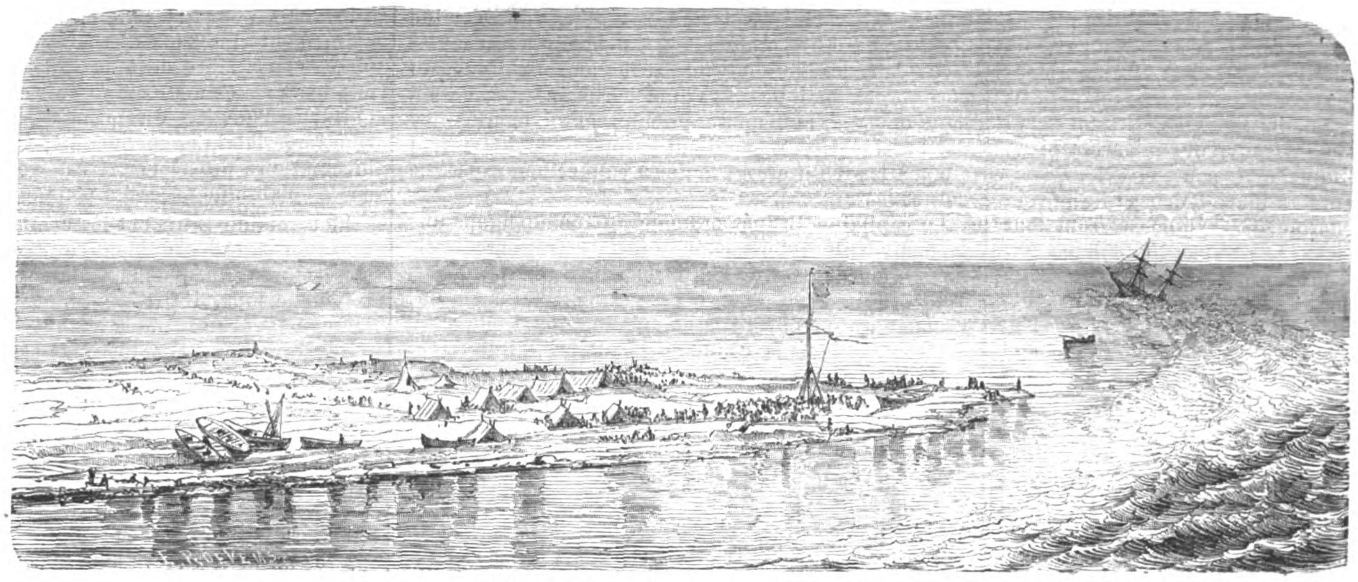


Types malgaches.



Les chefs Touaregs visitant le jardin d'acclimatation de Marseille. (Croquis de Pierre Blauchet.)

cette côte aussi que découvrirent les Portugais, en 1505, et avant eux les Français, vers 1500. Les Arabes connaissaient cette île depuis le huitième siècle, et, au treizième, Marco Polo, le célèbre voyageur vénitien, la découvrit sous son nom actuel.



L'île du Triton (camp des naufragés).

Les Malgaches sont industrieux, intelligents, savent tisser les vêtements, ouvrer le bois, forger le fer et travailler l'argent. Ceux qu'on engage dans les colonies voisines de Mayotte, Nossi-Bé, Sainte-Marie-Maurice et la Réunion, comme travailleurs sur les plantations et dans les sucreries, sont fort appréciés des colons.

La langue des Malgaches est un dialecte dérivé surtout du malais et du sanskrit mêlés aux langues africaines. Ils écrivent avec nos caractères, et les missionnaire ont établi à Tananarive des écoles et une imprimerie.

L. SIMONIN.

SOUVENIRS DE L'EXPÉDITION DE COCHINCHINE.

RECUEILLIS PAR O. FÉRÉ ET J. CAUVAIN.

Les onze cents naufragés de l'EUROPE.

I

Il semble généralement qu'en raison de la facilité extrême des correspondances, de la multiplicité des services de terre et de mer, des progrès immenses réalisés depuis vingt ans dans les communications internationales, il ne doive plus s'accomplir, sur un point quelconque du globe, un incident important ou une catastrophe extraordinaire, sans que ce fait exceptionnel ne soit connu et amplement détaillé partout, avec une rapidité quasi électrique.

Et pourtant le naufrage, peut-être sans précédent, dont nous entreprenons la relation, est presque absolument ignoré; à peine si quelques notes vagues des grands journaux et du *Moniteur* l'ont indiqué ; c'est même à une sorte de hasard que nous devons nos renseignements sur ses péripéties variées, qui, tout en ne rappelant pas celles si célèbres de la perte de la *Méduse*, ne leur cèdent guère néanmoins en palpitant intérêt. Sans la rentrée en France, à la suite d'une grave blessure, d'un officier de notre marine impériale, attaché à l'expédition de Cochinchine, et qui a joué un rôle principal dans le dénoûment du drame nautique du transport *l'Europe;* sans les rapports de famille de ce brave et modeste marin avec l'un des auteurs de ce récit, il est probable que les annales des grands naufrages compteraient un feuillet émouvant de moins. — Les autres personnages capables de dicter cette page capitale sont encore mêlés, loin de leur mère patrie, à des événements pour ainsi dire officiels, dont la marche absorbante les captive tout entiers, et dont l'importance générale efface celle, très-personnelle pour eux, du terrible acte maritime qu'il appartient au *Monde illustré*, — ce vaste garde-note de l'histoire universelle de notre époque, — de consigner scène par scène dans ses colonnes, pour en conserver le souvenir et le doter de l'illustration de son immense publicité.

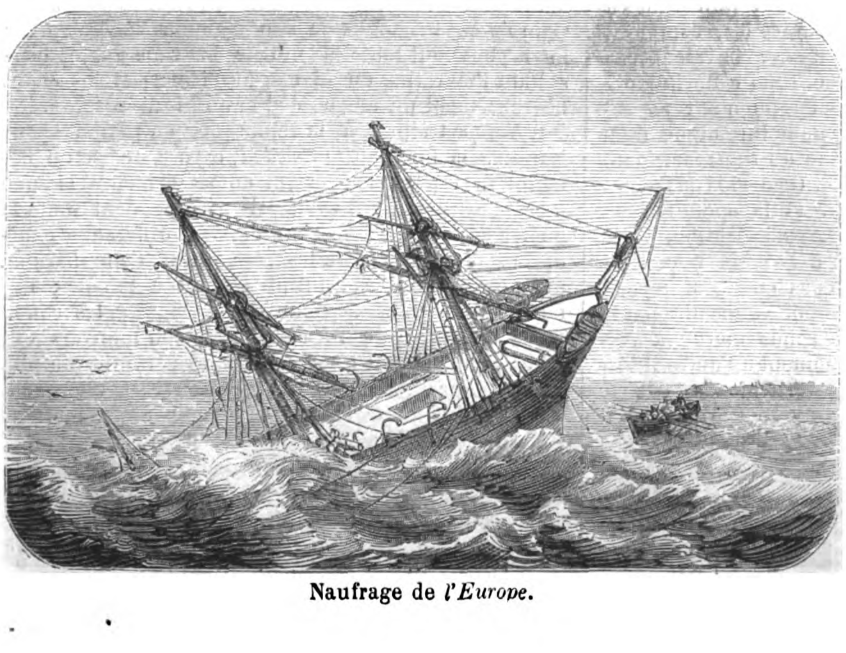
Remontons à l'époque où, l'abandon de la presqu'île de Tourane étant décidé, le commandant en chef des forces françaises en Cochinchine dut songer à reporter son influence protectrice sur Saïgon, que l'on jugeait offrir des avantages commerciaux plus considérables : c'était en 1859. Malgré la valeur financière de nos établissements sur cette côte, — ils avaient coûté une quarantaine de millions, avec les frais de l'expédition à laquelle ils durent leur création; — notre situation devenait de plus en plus difficile dans l'empire d'Annam. Les indigènes nous sentaient aux portes de leur capitale et déployaient une résistance qui présageait de longues et coûteuses séries d'engagements.



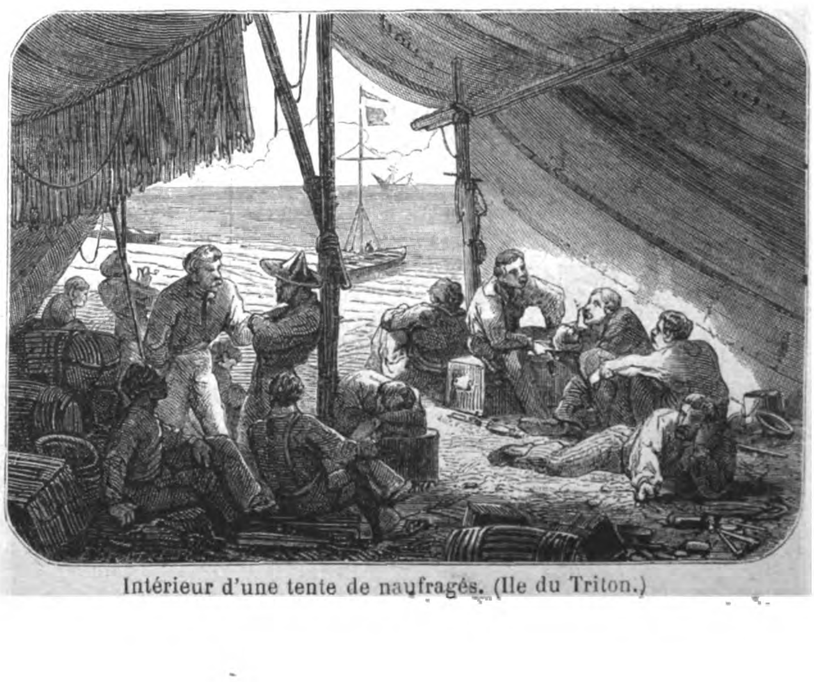
Soldat Tagal (Expédition de Cochinchine contingent espagnol.)

D'un autre côté, après avoir secondé les efforts de nos armes, au début d'une entreprise ayant pour premier objet de venger le martyre et de punir un peuple assassin des chrétiens, les auxiliaires fournis par la catholique Espagne témoignaient l'intention de quitter la sanglante partie. Le capitaine-général de Manille avait besoin de troupes pour une incursion devenue urgente dans l'île de Mindanao : sur ses instances réitérées, les commandants des armées alliées se décidèrent à lui envoyer une partie du corps expéditionnaire espagnol, c'est-à-dire composé d'officiers espagnols d'origine pour la plupart et de soldats tagals.

Les Tagals appartiennent à une race d'Indiens de l'île de Luçon et forment la majorité des bataillons d'élite dans les colonies asiatiques de l'Espagne. Comme nous l'avons écrit ci-dessus, leurs officiers et sous-officiers proviennent de la métropole, sinon par la naissance au moins par le sang. Ces espèces de cipayes sont d'excellents miliciens, sobres, patients et surtout intrépides au combat ; leur uniforme est simple comme leur caractère, il consiste en une veste et un pantalon de coton rayé, avec un chapeau de paille pointu et recouvert d'une toile cirée. Mais le catholicisme, qu'ils ont embrassé depuis près de quatre cents ans, et qu'ils pratiquent avec la sincérité aveugle, l'enthou-



Naufrage de *l'Europe*.



Intérieur d'une tente de naufragés. (Ile du Triton.)

iasme naïf, la crédulité irraisonnable qu'ils appliquaient jadis au culte de leurs idoles, semble n'avoir fait que développer leurs instincts superstitieux. Ils affrontent le danger qu'ils connaissent, ils tremblent devant le péril dont ils ignorent la nature ou dont ils n'ont que le pressentiment. Des chapelets, des médailles, des scapulaires les couvrent; mais ces pieux objets remplacent simplement pour eux leurs anciennes amulettes, leurs antiques fétiches : ils ne vont pas au delà de la forme des symboles. Tout leur semble présage, pronostic, et, suivant que leurs augures les impressionnent favorablement ou non, ils se feront hacher par l'ennemi s'ils ne reculent pas devant leur ombre.

L'amiral Page désigna l'*Europe*, vapeur marchand dépouillé de ses machines et transformé en bâtiment à voiles, pour le transport à Manille et le rapatriment de onze cents de ces hommes, ayant à leur tête le colonel espagnol Valverde. Le navire, jaugeant quinze cents tonneaux, et manœuvré par quarante matelots français, avait pour commandant le capitaine de commerce Brunet.

Les Tagals ne manquèrent pas de se livrer à leurs pratiques habituelles pour savoir si le voyage serait heureux, et l'on rapporte que quelques-uns se montraient inquiets et sombres même avant le départ. Mais il n'y a avait pas à s'effrayer de ces sinistres augures, et tout indiquait au contraire une traversée bonne et prompte.

II

L'*Europe* appareilla dans les premiers jours de mars; la mousson du nord-est, qui soufflait avec violence, laissait supposer qu'en sept ou huit jours elle atteindrait sa destination, car le trajet n'était que d'environ trois cent cinquante lieues, et l'on sait que les moussons sont des vents d'une périodicité absolue. Cependant, dès le lendemain, à peine sorti de la baie de Tourane, le transport fut pris par des calmes qui le contraignirent à louvoyer durant environ quinze jours près des côtes de l'île d'Haïnan, exposé à la violence et aux caprices des courants, si variables en intensité et en direction dans ces parages.

Les soldats tagals restaient calmes mais taciturnes. Ceux d'entre eux qui avaient communiqué leurs appréhensions à leurs camarades, avant l'embarquement, étaient consultés fréquemment : ils se livraient alors en secret aux puérilités spéculatives de leur dévotion idolâtrique.

Enfin la mousson souffle de nouveau, les voiles se gonflent sous la brise fraîchissante, l'*Europe* prend une vitesse de sept à huit nœuds à l'heure.

Le seul passage dangereux de la route à suivre pour atteindre Manille, située géographiquement à peu près sur le parallèle de Tourane, était le groupe des Paracelles, ilots déserts extraordinairement bas, composés de bancs de sable bordés de formidables ceintures de corail, sur lesquelles se brise une mer incessamment tourmentée par des cours d'eau vive toujours forts, et qui changent de marche à toute minute. Le capitaine Brunet, familiarisé avec les difficultés de la navigation dans l'archipel de la Chine, périlleux entre tous, résolut de descendre à l'ouest, à quelques milles du *Triton*, le plus occidental de ces écueils.

Il comptait profiter à temps de la mousson qui devait, sous cette latitude, le pousser en dehors de l'endroit redouté; il l'aurait tourné ensuite avec pleine sécurité après l'avoir dépassé; tandis qu'en continuant son chemin direct vers Manille, le vent périodique du nord-est tendait à le jeter au milieu même des Paracelles.

Le changement de route de l'*Europe* étant donné à l'officier de service vers huit heures du soir, le point fut exactement porté sur la carte. A cinq heures du matin on devait passer à huit ou dix milles du *Triton*.

Le temps était beau, mais le ciel très-sombre. Les Tagals firent la prière en commun, et sauf les hommes de quart, équipage et passagers s'endormirent bientôt sans l'ombre d'une crainte.

Le réveil fut soudain et terrible.

A trois heures de la nuit, la vigie crie avec une émotion poignante :

— Des brisants devant !...

Sa voix se perd au milieu d'un bruit sourd et profond comme le roulement du tonnerre. Quelques secondes après, une secousse d'une violence effroyable ébranle l'*Europe* de la quille aux mâts, et jette la plupart des dormeurs hors de leurs hamacs. Il y eut un moment de confusion indescriptible dans cette masse d'hommes, brusquement arrachés au repos par une cause inexplicable, mais évidemment terrible, soudainement livrés demi-nus à l'obscurité et à l'épouvante. Puis, en un clin d'œil, marins et soldats se précipitèrent sur le tillac.

Les Tagals ne comprirent pas mieux que dans l'entrepont la raison de leur alarme, ce qui les affola de plus en plus. Ils se disposaient déjà à se précipiter aveuglément dans les flots, fuyant, selon leur habitude, un péril problématique dans une perte certaine, quand leurs officiers, remis d'un premier effroi bien justifié par l'accident, se répandirent parmi eux et parvinrent sinon à les rassurer, au moins à calmer leur espèce de délire.

Le capitaine Brunet ordonne en même temps une manœuvre de voiles tendant à faire rétrograder le navire, à le dégager de l'obstacle où talonne son avant. Tout l'équipage lui obéit avec ardeur... Vains efforts ! La membrure de l'*Europe* craque comme si elle allait se déchirer, mais la coque ne recule pas d'une ligne : on dirait qu'un croc gigantesque l'a mordue et la retient immobile... Quoi qu'il en soit, le maître calfat, descendu à fond de cale, y constate en frémissant le rapide envahissement de l'eau.

— Tout le monde aux pompes! commanda M. Brunet, ou dans quelques heures le bâtiment sera submergé.

Mais les onze cents Tagals ont passé d'une agitation désespérée à une atonie stupide; leur cohorte inerte encombre le pont et nuit aux mouvements des marins français. Les chefs espagnols essayent de nouveau de galvaniser ces cadavres vivants; ils y parviennent enfin en leur promettant l'aide de la Vierge et des anges, s'ils concourent eux-mêmes à leur salut en pompant sans relâche. Tandis que tous les soldats travaillent avec ardeur à franchir la voie d'eau, les quarante matelots carguent et serrent les voiles désormais inutiles.

Les ténèbres sont toujours impénétrables, sauf à la proue, immergée dans un bouillonnement bruyant et écumeux. L'impossibilité de se reconnaître ajoute à l'épouvante visible de cette multitude, aux angoisses cachées de ses chefs : — Où a-t-on été jeté ? Pourquoi cette perdition, quand selon la science hydrographique rien n'était à craindre cette nuit-là ? Qui est-ce qui clouait ainsi le bâtiment en place? S'il coulait ou s'ouvrait, y aurait-il quelques moyens de salut? Terribles questions auxquelles le point du jour donna enfin un commencement de réponse. Petit à petit, sous une clarté encore indécise, une ligne blanchâtre de quelques centaines de mètres se dessina à un demi-mille environ à l'avant de l'*Europe*. C'était un banc de sable, et très-probablement celui du *Triton* qu'on devait laisser bien à l'est, suivant l'estime mathématique. Cependant un peu d'espoir revint au cœur de tous en voyant cet ilot, d'une hauteur au-dessus du niveau de la mer pourtant si petite, que la lame semble pouvoir le couvrir : il offrira au moins un refuge momentanément plus sûr que le navire, dont la poupe tend lentement à s'engloutir, quoi que fassent les Tagals s'exténuant aux pompes.

— Oui, si ce terrain aride, mais ferme en apparence, n'est pas en réalité du sable mouvant, c'est-à-dire une tombe infailliblement quoique lentement dévorante pour quiconque y demeurera, murmure le capitaine avec angoisse. Il se résout à éclairer de suite ce doute terrible.

Un canot est mis à la mer, profonde de 80 mètres au delà et de 3 au deçà des brisants, calme partout hormis sur ces rochers de corail qui, à environ 150 brasses du banc, s'élèvent en une sorte de couronne; il est tellement ballotté, en franchissant cette barre, qu'il chavire presque; enfin il touche au sol ambigu, le sonde, le trouve solide !...

Tout n'est pas irrévocablement perdu !

Au lever du soleil, M. Brunet appela en conseil le colonel espagnol, don Francisco Valverde, et quelques officiers supérieurs. Il leur exposa que les courants, au lieu d'aider l'*Europe* à dépasser de huit milles à l'ouest la plus occidentale des Paracelles, comme il devait géographiquement le calculer, l'avaient entraînée par une brusque et extraordinaire déviation à près de vingt milles à l'est, soit en plein sur les coraux ceignant cet archipel. La dentelure aiguë d'un écueil trouait et retenait la carène du transport, dont la remise en mer était impossible. On décida de l'abandonner et d'attérir sur le *Triton*. Cette opération demanda même une grande célérité d'exécution, vu le chiffre considérable d'hommes à débarquer, le nombre infime et la petitesse des canots et chaloupes, la position étrange du navire, accroché pour ainsi dire par la proue, tandis qu'à l'arrière la sonde marquait soixante-dix brasses d'eau : d'un moment à l'autre il risquait de s'engouffrer presque verticalement de la poupe.

Aussi s'agissait-il de ne laisser emporter par chaque naufragé quittant le pont, que les vivres strictement nécessaires pour subsister quelque temps sur l'îlot. Toute charge autre qu'humaine dans les embarcations pouvait se payer d'une existence; car auraient-elles le temps d'accomplir assez de traversées du *Triton* à l'*Europe* pour que celle-ci, si elle disparaissait soudain, n'eut plus personne à son bord ? Et comment obtenir le sacrifice de tout égoïsme parmi ces soldats étrangers et ces matelots au long cours, que ne dominait pas l'austère discipline des vaisseaux de la marine impériale? Comment enfin faire abdiquer à chacun le soin de sa propriété privée, au profit du salut des choses d'absolue nécessité pour tous ?

Le capitaine Brunet et les commandants supérieurs espagnols, qui se posaient ce problème d'abnégation, le résolurent en prêchant de magnanime exemple : à la vue de tous, ils jetèrent à la mer l'argent amassé lentement par eux, grâce aux privations de leur séjour en Cochinchine ; quelques officiers subalternes les imitèrent .. C'était empêcher, par contre-coup, l'introduction dans la commune infortune de l'odieux dissolvant de la cupidité.

Aussitôt le sauvetage commença, dans les conditions stoïques arrêtées par le conseil; il dura toute la journée. Vers le soir, équipage et passagers étaient à terre au grand complet, avec des provisions pour passer un mois à la rigueur sans tout à fait mourir de faim, et quelques voiles destinés à abriter tant bien que mal tout ce petit peuple.

III

Quand les tentes furent dressées sur le sable, au coucher du soleil, le repos accordé aux naufragés leur permit de songer à leur situation plus que critique et d'en détailler les menaçants aspects.

L'*Europe*, échouée à deux cent cinquante mètres de l'îlot, montre seulement son avant presque à sec sur le rocher de corail qui l'a défoncé, tandis que, selon les prévisions du capitaine Brunet, sa dunette disparait complétement : le transport se dresse dans une obliquité s'approchant de la verticale, par rapport au fond de quatre-vingts mètres ; non seulement il est irréparablement perdu, mais on ne peut plus songer à rien en tirer.

Les îles Paracelles sont évitées avec soin par tous les navigateurs, précisément à cause des risques de perdition ; donc on ne saurait s'attendre à la visite libératrice d'un bâtiment quelconque.

La terre la plus rapprochée, dans la baie de Xuan-Day en Cochinchine, est distante de cent cinquante lieues du *Triton*, peuplée d'ennemis; et d'ailleurs les frêles embarcations de l'*Europe* oseraient-elles tenter, sans instruments hydrographiques, ce voyage insensé.

L'établissement sur le banc de sable offre bien d'autres épouvantements : à peine un mois de portions congrues ; point d'eau douce; et autour d'un terrain presque mouvant, presque plat, de dix-huit cents mètres de long sur douze cent mètres de large, l'océan immense, grondant, écumant; l'océan, calme relativement à cette heure pourtant, qui, si la tempête soulève sa colère, doit dévorer en quelques bonds de ses montagnes liquides cette misérable plage, délaissée par son dédain ; l'océan qui, taquiné seulement par les bourrasques, peut balayer de ses vagues folles, sinon les hommes réfugiés sur l'ilot, au moins les précaires ressources destinées alimenter leur triste vie !

Les victimes de la *Méduse* étaient, sur leur radeau, portées provisoir nt par les flots courroucés ; celles de l'*Europe*, fixées sur leur épave immobile, ne doivent attendre d'eux qu'un vaste linceul !

Si ces sinistres réflexions n'arrivèrent que confuses dans l'esprit des Tagals et d'une partie de l'équipage, qui s'endormirent brisés de fatigue ou d'émotion vers dix heures du soir, elles surgirent lucides dans le cerveau de M. Brunet et de don Antonio Valverde, car ils arpentèrent toute la nuit le banc de sable, consultant l'élévation du niveau de la mer, et cherchant fiévreusement un moyen d'aller quérir du secours.

L'*Europe* traînait à la remorque, en partant pour Manille, la fallouah *la Soledad*, espèce de petite canonnière espagnole portant douze rameurs et une pièce d'artillerie, qui avait pris part, pendant toute la guerre de la rivière de Tourane, aux différentes expéditions dirigées contre les Annamites. Cette barque, usée par ses services multipliés, était à la côte; elle dépassait en grandeur, malgré son exiguïté, les canots et les chaloupes de l'*Europe* ; sans son mauvais état actuel, elle offrirait quelques faibles garanties de plus qu'eux pour une longue traversée : c'est sur elle que le vieux capitaine et le brave colonel attachent leur fugace espérance !

Pourtant, tenter même d'envoyer la *Soledad* à Tourane est impossible: une pareille coquille de noix remonter la mousson ! Manille est trop loin aussi pour une si frêle embarcation. Les deux chefs supérieurs

songent à Saïgon, situé à deux cents lieues sous le vent.

Au matin, ils consultent les officiers pour savoir qui se dévouera à guider la fallouah : son commandant le lieutenant de vaisseau espagnol Ariquistan, se présente généreusement; mais il faudra plusieurs jours pour mettre ce bâtiment non ponté, long au plus de quinze mètres, en mesure de se risquer sur la mer grossie par le souffle impétueux et constant de nord-est.

L'état-major communiqua ensuite le projet de salut aux onze cents Tagals et à l'équipage de l'*Europe* : cette multitude éclata en transports unanimes de profonde reconnaissance pour le noble marin, qui offrait de suite son existence comme enjeu au hasard d'arracher celle de tous à la mort. Les uns le saluaient de vivats, les autres le recommandaient à tous les saints! Et chacun voulut contribuer au radoub de la *Soledad* : les charpentiers consolidèrent ses mâts, les voiliers lui taillèrent des bonnettes en diminuant la toile des tentes, les calfats renouvelèrent l'étoupe de ses coutures, les soldats la couvrirent de mystérieuses bénédictions. On ne s'interrompit ce jour-là qu'à l'heure où la faim se fit trop vivement sentir.

Le capitaine Brunet avait placé des factionnaires pour défendre de tout appetit clandestin le tas de biscuits enlevé du navire perdu ; un quart de galette, c'est-à dire environ cinquante grammes, y fut prélevé par ration quotidienne de chaque homme ; M. Brunet et don Valverde se servirent les derniers, sur le pied d'égalité du jeûne avec leurs subordonnés. Quant à la soif, devenue intense, surexcitée par la limpidité cristalline de la mer même, et pour l'apaisement de laquelle le ciel cruel n'a pas les gouttes de pluie qu'on espérait de lui, ceux qu'elle torture trop boivent de l'eau saumâtre en creusant des trous dans le sable : deux Tagals qui ont abusé de cette boisson dangereuse en meurent.

O. FÉRÉ ET J. CAUVAIN.

(La suite au prochain numéro.)

Les chefs Touaregs au jardin d'acclimatation de Marseille.

Notre correspondant de Marseille n'a pas su résister au désir de faire un croquis de la visite des Touaregs au jardin d'acclimatation de Marseille. Les palmiers, les fleurs exotiques, les minarets, le soleil, ces costumes arabes, les silhouettes de mahari, c'était plus qu'il n'en fallait pour tenter un crayon.

Les Touaregs, comme l'exilé de Marmontel, qui s'attendrit à la vue d'un palmier, ont exprimé leur joie de voir un coin de l'Afrique transplanté en Europe. Malgré la gêne qu'ils éprouvaient, ils ont persisté à ne pas lever le voile qui couvre leur visage. Ils ont visité les jardins et les serres dans tous leurs détails, se faisant donner les explications les plus circonstanciées sur l'importation et la culture des plantes. Les différents essais de culture du coton les ont vivement intéressés. Ils étaient accompagnés de M. Mirch, chef d'escadron et premier aide de camp du sous-gouverneur de l'Algérie; de M. de Polignac, capitaine d'état-major attaché au bureau politique des affaires arabes.

Les chefs touaregs se sont fait présenter, à Marseille, au président de la chambre de commerce et à chacun des membres du tribunal. Ils ont pris aussi des lettres pour les chambres de chacune des cités où le commerce est le plus développé, désirant nouer des relations qui leur serviront plus tard à créer chez eux l'importation et l'exportation.

MAXIME VAUVERT.

REQUÊTE.

A MM. LES BOUTIQUIERS DE FRANCE ET DE SAVOIE.

Messieurs

Il y a deux plaintes que vous poussez de père en fils depuis que le *monde est monde*, comme disent les bonnes femmes :

La première concerne vos affaires,

La seconde est relative à vos plaisirs.

Je ne veux point ici m'occuper du particulier, toutes mes sympathies se réservant à l'homme du monde, car vous êtes deux personnes; je refuse de vous regarder du côté du samedi, je ne prétends vous contempler que du côté du dimanche.

D'abord, sous Louis XIV ou sous Napoléon III, les chalands furent-ils plus drus que les épis, quand la moisson promet, — par exemple, dans la soierie, vit-on les princesses du sang s'arracher les commis, et dans les épices, les garçons en proie aux cordons bleus? — Si l'on vous interroge sur le mouvement de votre grand-livre, c'est pour vous une consigne immémoriale de répondre, en passant de l'épanouissement à la morbidezza :

LE COMMERCE NE VA PAS.

Voilà qui est de dogme : je craindrais de me montrer hérésiarque en vous proposant d'y rien changer; d'ailleurs, en vous faisant toujours plus pauvres que vous n'êtes, vous agissez peut-être en bons pères de famille : un des torts de M. de Rothschild, qui se demande souvent comment on peut désarmer à écrire, c'est de ne pas emprunter de temps à autre cinq cents francs à l'un de nous, chacun dirait à l'autre : ce pauvre Rothschild, vous ne voudriez peut-être pas être à sa place.

Vous avez donc raison, fussiez-vous quinze mille francs à l'heure, de vous écrier que le commerce ne marche pas, c'est à peu près comme si vous appeliez Léotard paralytique, mais l'ingénieux couvre l'invraisemblance.

II

Ce n'est pas sur cet hypocrite mot d'ordre que je viens vous chercher querelle; tel qui pleure au comptoir rit dans l'arrière boutique, votre vrai nom, c'est Jérémie Bontemps, mais où vous êtes sincèrement dupes de vous-même, c'est quand vous murmurez avec une résignation qui navre vos pratiques :

NOUS NE JOUISSONS PAS DE LA VIE, NOUS AUTRES :

Elégie trop bien fondée! c'est la vie qui jouit de vous, ô vous qui nous abîmez les pieds, disciples de saint Crépin; ô vous qui nous abîmez l'estomac, épiciers qu'on ne peut même plus plaisanter; ô vous encore qui nous abîmez l'occiput, coiffeurs qui, avez l'air d'être les curateurs de la chevelure et qui n'êtes que les fauteurs de la calvitie; d'accord, votre existence est un bagne, votre situation sociale un esclavage, vous vous levez avant le soleil, vous vous couchez avec le gaz, et chaque jour, pendant dix-huit heures, on vous saisit derrière votre vitrage, manipulant l'alène; le fer ou la balance. Quand vous vous mettez au lit, vous n'avez pas un mot aimable à dire à votre femme : pour vous, Morphée est un brutal qui vous crie : *Ronfle et ne réplique pas*. S'il a fait beau au dehors, vous l'ignorez, le temps vous manque pour regarder la couleur du ciel, vos repas sont haletants, la promenade vous est défendue, la lecture vous nuit, le spectacle ne veut pas de vous, le voyage vous rit au nez; quand vous mourrez, votre décès est un pléonasme, il ne faut pas dire qu'on vous enterre, mais plutôt qu'on change le lieu de votre inhumation, votre boutique est une fosse animée où vous descendez à la fleur de vos ans, votre fosse est une boutique abandonnée où vous redescendez quand votre tige est flétrie; on jurerait que la devise des jésuites est la vôtre : *perindè ac cadaver*; vous n'apercevez rien de votre époque; elle vous le rend bien; votre lune de miel n'a pas le droit de faire sa révolution, vous vendez le miel sitôt qu'elle apparaît, et vous détachez, le premier soir, un franc vingt cinq centimes du bouquet de fleurs d'oranger, rien que pour ne pas mécontenter un client. On devrait planter une croix sur votre magasin et inscrire sur votre enseigne :

CI-GIT GASPARDEAU, DÉBITANT.

Seulement, ô hommes de peu de sens, ce qui m'empêche de vous plaindre c'est que cet immense cimetière est votre ouvrage; on ne vous tue pas, vous vous suicidez; je voudrais bien vous réconcilier avec la vie.

III

On m'objectera que beaucoup d'entre vous plantent là leurs linceuls le dimanche et qu'il vous est accordé par an, à tous, cinquante-deux jours de respiration; mais, qui êtes-vous : des revenants! comptez quel horrible retard vous avez sur l'horloge de l'humanité; c'est vous qui menez encore mystérieusement vos femmes et vos filles découvrir, derrière les fenêtres, l'hirondelle du café de Foy; c'est vous qui riez encore aux éclats, quand le ténor de la *Dame blanche* vous chante en tyrolienne :

Et j'achète un chateau sur mes économies.

Or, nous sommes à la deux mille huit centième représentation de cet irrésistible opéra! c'est vous qui interceptez la circulation sur le pont des Saints-Pères, parce que vous ne voulez pas perdre des yeux, quoi? une chose que probablement vous n'aviez jamais vue : un terre-neuve à qui son maitre fait prendre un bain. C'est vous qui demandez, quand on vous parle de Balzac : *Dans quelle partie est-il, ce cadet-là?* Ce sont vos filles qui se permettent encore des dessins à la sépia, et ce sont vos épouses qui fournissent encore des lecteurs à Mme Cottin; — légalement, vous êtes en 1860; au fond vous n'êtes même pas en 1803, et c'est le *parti avancé* qui, parmi vous, sait qu'on n'appelle pas un prêtre *calotin*, et que la *Marseillaise* ne se chante plus au dessert.

Oh! je vous vois d'ici : vous protestez, vous devez avoir la prétention d'être à la hauteur de votre siècle, tant vous vous démenez le dimanche pour rattraper les vivants; c'est à votre déplorable manie de ne vouloir surgir qu'un jour par semaine que nous devons ce système de supplice qu'on appelle le dimanche; ces vingt-quatre heures exécrées qui font votre joie et qui font notre deuil, où l'on éprouve la multiple sensation de l'hébétement, de l'étouffoir, de la maison cellulaire en plein air, de l'assourdissement, de l'asphyxie, où l'âme contracte, pour ainsi dire, des œils-de-perdrix; c'est à votre invasion dans les rues que nous devons de ne plus oser sortir quand se reproduit l'échéance de ce fatal quantième. Vous nous retranchez brutalement un septième de notre existence : vous abrégez la vie moyenne, déjà si élémentaire : vous avez tué le *dimanche!*

XAVIER AUBRYET.

(La suite au prochain numéro.)

Diner à la turque offert par le vice-roi d'Égypte à LL. MM. l'empereur et l'impératrice.

Nous ne sommes ni à Stamboul, ni au Caire, ni chez Giafar, nous sommes au pavillon de Marsan, aux Tuileries, et si on a vidé les écrins de Shehérazade et répandu les diamants à profusion, c'est qu'un successeur des Pharaons traite un empereur d'Occident.

Mehemet-Saïd a voulu donner à Leurs Majestés un échantillon du luxe qu'il déploie quand il lui arrive de traiter un souverain.

La salle dans laquelle étaient dressées les tables du banquet était décorée de magnifiques armures historiques; mais au point de vue de l'ensemble, ces formes moyen âge cadraient assez mal avec ces accessoires orientaux, et à la place du vice-roi d'Egypte, nous eussions voulu compléter la splendide mise en scène par une décoration improvisée et faire tapisser la salle à l'orientale; c'eût été le digne pendant de la sultanesque fantaisie que s'est donnée Mehemet-Saïd, de faire venir sa musique spéciale pour jouer trois ou quatre petits airs pendant le repas.

A l'entrée de Leurs Majestés, des serviteurs leur ont présenté de riches aiguières, les invitant à se laisser verser de l'eau sur les mains, selon la coutume égyptienne, puis chacun des nobles convives a pris place autour d'une table basse, sur laquelle était dressé un grand plateau d'argent ciselé, couvert d'arabesques d'un admirable travail.

Les plats étaient d'or massif, les couverts de même métal, avec poignée incrustée de pierres fines.

On apportait un seul plat à la fois, et chacun se servait sans se préoccuper de son voisin.

Après cette première partie du repas, les serviteurs ont fait disparaître le plateau et l'ont remplacé par un autre sur lequel étaient dressés les assiettes et les couverts de dessert, plateau en or massif, couteaux, fourchettes et cuillières enrichis de diamants et de perles fines.

Chacun des convives avait déplié sur ses genoux une serviette dont les angles étaient brodés en filigranes d'or, avec incrustation de diamants et de grandes perles fines.

Une table de vingt-cinq couverts était destinée aux dames et aux officiers de service, et dressée dans la même salle.



Vue générale de Richmond.



Repas offert à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice par Mehemed-Saïd (pavillon de Marsan). — D'après un croquis de M. Moullin.

Le couvert était dressé à la française, mais la cuisine à l'égyptienne faisait les frais du repas; des agneaux entiers rôtis, suivant la mode du pays, reposaient sur des montagnes de *pilaw* arrosé de safran.

Après le repas, son complément nécessaire, le café, a été servi avec beaucoup de cérémonie dans un salon voisin.

Assis sur des carreaux devant de petites tables basses, les convives ont été servis dans d'admirables tasses microscopiques emboîtées dans un pied garni de pierres fines.

Chacun des convives a reçu un chibouck (orné de pierres précieuses, bien entendu), et croisant gravement les jambes, les invités qui auraient probablement préféré entendre *Lalla-Pouck*, — ou le chœur des fumeurs de Reyer, — ont écouté dans un recueillement de fakir des airs arabes et des marches guerrières des compositeurs égyptiens.

Le jeune prince, qui n'avait pas affronté les excentricités de la cuisine égyptienne, a voulu jouer son rôle dans l'acte du chibouck, et non moins grave que ses voisins, on l'a vu s'asseoir à la turque et porter à sa bouche le houka parfumé.

Les nobles invités ont tous admiré le travail précieux des différentes pièces d'orfèvrerie, et les dames d'honneur prétendaient qu'avec une seule serviette on pourrait monter une parure à rendre toute femme jalouse.

CHARLES YRIARTE.

UN JALOUX ET UNE COQUETTE.

NOUVELLE.

I

M. Léon Castelin avait mécontenté gravement — et cela en plein salon de la rue Gaillon — une jeune veuve blonde, presque parfaite de cœur et de figure, mais trop avide des louanges de tout le monde. Quel droit M. Castelin avait-il de s'en plaindre? La jeune veuve ne le favorisait-elle pas de ses meilleurs sourires? Ne lui avait-elle pas permis de s'établir son chevalier? Et même, n'étaient-ils pas l'un et l'autre tout à fait d'accord sur certain projet de mariage rejeté à la saison nouvelle?

Sans doute, et c'était pour ces mêmes raisons que M. Castelin s'était trouvé malheureux, et l'avait témoigné un peu vivement à la dame. Toutefois l'incident aurait passé inaperçu, — il s'agissait d'un propos sévère, mais lâché à demi-voix, — si le propos n'avait été recueilli au passage, par un ami intime de Léon, qui s'était fait un plaisir et un devoir de l'aller rapporter tout de suite à une amie intime de Mme Tessier; c'est le nom de la belle personne offensée.

L'amie intime qui avait passé sa vie a être *méconnue* par sa mère et son mari, courut tout indignée à Mme Tessier pour lui annoncer qu'une femme, qui se laisse une seule fois manquer de respect par un homme, même pour rire, (ce fut son mot) est une femme qui n'entend rien au soin de sa dignité, et menacée du plus sombre avenir. Donc, il fallait faire savoir à M. Castelin que ses injures s'étaient trompées de porte, et lui montrer celle de la rue s'il osait se représenter. Dans le fond, Mme Tessier brûlait d'absoudre l'homme qu'elle préférait à tous les autres... Mais quoi! rien ne résiste à l'empire des femmes laides et méconnues par leur mari, sur les jolies veuves adorées par leur prétendu. Mme Tessier promit à Mme Delannoy de ne jamais suivre d'autres guides que ses affectueux conseils. Les jolies femmes sont toutes forcées d'être un peu hypocrites; sur ce point, elles ressemblent à toutes les femmes laides. Vers onze heures et demie, comme Léon agité par le remords, venait offrir la paix à Mme Tessier, celle-ci affecta de jouer avec son éventail, et de se préoccuper gracieusement des allées et venues d'un grand imbécile qui avait une raie au milieu de la tête.

Léon, si impressionnable qu'il fût, et si jaloux qu'il pût être, pénétrait trop bien la politique féminine, pour être sérieusement inquiet de ce manége, et même pour n'y pas voir un symptôme rassurant. Car, triste problème! tandis qu'une femme s'occupe d'attrister un homme, elle l'aime autant qu'elle peut aimer... et celui pour qui elle n'a que des sourires et une docile attitude, peut trépasser sans qu'elle oublie de sourire.

Léon continuait à s'approcher, quand Mme Tessier dit à sa compagne : Ma chère Hortense, veuillez m'accompagner chez moi, et m'aider à me mettre au lit, j'ai une affreuse migraine...

Léon, désolé par ces simples mots, lui adressa un regard suppliant qui eût attendri Junon, même il lui prit la main, et lui dit :

« Clémentine, ne partez pas encore, je vous prie, ou vous me ferez beaucoup de mal. »

Mme Delannoy sourit de mépris à ce langage; Clémentine salua froidement, et laissa Léon en proie à une douloureuse colère. Jusqu'alors, Mme Tessier l'avait autorisé à venir passer une heure ou deux, chaque soir, dans son petit salon, et à la ramener du bal jusqu'à sa porte. Ce premier signal de rupture venu d'elle le plongeait en de grands troubles, suite inévitable de toute affection profonde. Car quand on aime au point d'avoir lié sa vie à un seul sentiment, au moindre obstacle il semble qu'on va périr; une heure d'attente devient un siecle de douleurs, et même le plus petit changement d'habitude, paraît une atteinte aux droits du passé, et une sombre menace pour l'avenir.

II

Dans le monde où Léon et Clémentine s'étaient vus pour la première fois, et où ils se rencontraient souvent, la jeune femme était connue comme fille d'un ancien chirurgien-militaire, et comme veuve d'un ancien officier civil. Que l'aveu que nous allons faire ne dépoétise pas cette séduisante créature aux yeux du lecteur; le nom de Tessier appartenait à un huissier décédé. Le monde en le qualifiant de civil rendait à sa mémoire un hommage que trop peu d'huissiers vivants s'attachent à mériter. D'ailleurs notre huissier, quand il épousa Clémentine, était assez vieux, assez riche, et point méchant par plaisir. S'il avait aidé à l'incarcération d'un millier de ses contemporains, c'est que ces gens là n'avaient pas d'argent, et non parce qu'il leur voulait du mal.

Clémentine avait été élevée à Saint-Denis et ne pouvait prétendre à la plus mince dot. D'ailleurs elle était belle comme un rêve de jeunesse, et joignait à une bonne grâce parfaite l'esprit le plus divertissant.

L'huissier s'était dit qu'un homme qui avait conduit à Clichy tant de victimes de l'amour, pouvait l'affronter personnellement sans danger. Il fit demander la main de Clémentine, qui avait alors le choix entre une place de gouvernante dans une famille anglaise composée de neuf enfants, et l'avenir des maîtresses de chant au cachet. Sans doute elle n'avait pas rêvé d'embellir la retraite d'un huissier; mais celui-ci lui offrait l'indépendance, la considération, le bien-être, et le chez soi. Elle accepta, et ce pauvre M. Tessier, mourut dix mois après d'une fluxion de poitrine, comme le premier poëte venu. D'ailleurs, Tessier était de bonne famille, et dix mois de ménage lui avaient suffi, pour créer à Clémentine un entourage non romanesque, mais sensé et bienveillant. Clémentine pleura sincèrement cet honnête homme, qui ne lui récitait pas des odes matin et soir, mais qui était rempli pour elle de sollicitude, de tendresse et de courtoisie, lui donnant d'utiles conseils sur la pratique de la vie, et faisant volontiers trois lieues à pied pour lui rapporter des fleurs.

Pendant toute la durée de son deuil, qu'elle porta scrupuleusement deux ans, Mme Tessier ne reçut que de vieux amis de son mari. Pourtant Clémentine était née coquette, amie de ce qui brille, instinctivement experte en élégance et destinée aux victoires mondaines. Donc, ce n'est pas un petit sacrifice qu'elle offrit au sens noble des choses, au soin de sa dignité et à l'affectueuse gratitude, que la retraite profonde et la compagnie monotone dans lesquelles elle s'enferma durant deux ans bien comptés. A l'expiration de ce terme, une de ses anciennes compagnes de Saint-Denis l'invita à un petit bal intime. Clémentine s'y rendit et charma toute l'assistance par son air distingué, par l'exquise blancheur de son teint et les délices de sa conversation. C'est là qu'elle vit pour la première fois M. Léon Castelin, alors âgé de vingt-huit ans, et de son état ami des belles choses, et quelque peu écrivain. Ils dansèrent deux polkas, et bien que Clémentine fût douce avec tout les autres, il sembla à Léon qu'elle se trouvait particulièrement à l'aise avec lui, qu'en un mot, tous les deux ils se sentaient du même monde et prêts à s'entendre. Depuis, ils se rencontrèrent souvent, et les présages du début ne furent pas menteurs.

Clémentine sentit naître en elle une vive amitié pour Léon, qui l'aimait de toute son âme. Seulement, l'une redoutait la violence des sentiments impérieux, et l'autre s'abandonnait tout entier à leur tyrannie. Quand au bal Léon voyait Mme Tessier sourire aux propos d'un autre homme, il était à la torture. La dame ne s'en apercevait pas et avait le tort de s'en amuser. Le meilleur cœur de femme n'échappe pas à ces petites monstruosités là. N'y pouvant plus tenir, il se rendit un matin chez elle, et lui demanda sa main, selon la formule suivante :

« Madame, je vous aime comme la vie; vous êtes bonne, vous êtes belle; je voudrais avoir le choix pour montrer que je vous préfère à toutes les reines du monde... Je sens que je ne vous rendrai pas malheureuse. Daignez vous hâter de me dire : oui, car je souffre comme un damné de vous voir sourire et parler à un tas d'êtres qui ne comprendront jamais la différence qu'il y a entre vous et une autre femme. »

Sans doute, cette façon d'aborder la grave question du mariage, est un peu bien rapide; mais ne l'emporte-t-elle pas en passion, sur cette autre d'ailleurs plus généralement répandue?

« Mademoiselle, j'ai deux cent mille francs tout entiers à moi. D'une part, il est certain que nous nous sommes déjà vus presque trois fois; d'autre part, il est indubitable que votre chère personne me coûtera plus que vous ne m'apportez; mais il existe, de par la province, une vieille tante dont vous êtes l'unique héritière, et je tiens à honneur d'entrer dans la famille de cette digne femme. »

III

Clémentine fut très-surprise de la démarche de Léon. Elle rougit beaucoup, plus par confusion que par déplaisir, et finalement, pria son soupirant de la laisser réfléchir là-dessus. A cinq jours de là, l'impatient amoureux sollicita d'être autorisé à exprimer sa demande officielle par la bouche d'un de leurs amis communs. La réponse de Clémentine fut une prière de ne pas précipiter les choses et d'abandonner au temps le soin de montrer que leurs caractères s'accorderaient bien. Léon lui avait paru être excessivement susceptible et jaloux..., ce sont là d'agréables ridicules dans le monde, mais de terribles écueils en ménage... Que Léon prît soin de se façonner, et l'on verrait...

Léon fronça le sourcil, mais au demeurant, il surnageait plus de motifs d'espoir que de sujets de crainte à la surface de cette déclaration. En sortant de chez Mme Tessier, à moitié rassuré, il s'occupa à semer traîtreusement le bruit de son prochain mariage, afin d'éloigner les prétendants, dont la seule approche le transportait d'inquiétude et de colère.

D'ailleurs, Clémentine manqua totalement de générosité en cette occasion.

Elle affecta d'encourager l'empressement des jeunes hommes qui formaient sa cour ordinaire, ne marquant désormais de froideur qu'à Léon; pourtant elle n'aimait que lui et le plaçait de beaucoup au-dessus de tout les autres, dont elle connaissait à peine le nom. Qui saura jamais le premier mot de cette impénétrable science du cœur féminin?

D'abord Léon se soumit, et comme on tardait trop à lui en savoir gré, un beau soir il perdit patience, et d'une voix étranglée par le dépit, il déclara à Mme Tessier qu'elle n'avait pas de cœur, et que le plus grand malheur qui pût frapper un homme était d'aimer une femme sans cœur. C'est ce soir-là que Clémentine pria Mme Delannoy de la reconduire chez elle.

Clémentine était coquette; Léon était jaloux. Il avait donc, vis-à-vis d'elle, deux désavantages irréparables, à une époque où il est naturel que toutes les femmes soient coquettes, et où il n'est plus d'hommes jaloux.

Après la première colère causée par l'issue fâcheuse de son noviciat, Léon tenta de se raisonner. Il se dit : « Je prendrai gaiement les choses jusqu'au jour du mariage, mais ce grand jour révolu... »

— Halte-là! interrompait la voix d'une juste crainte. Dans quelques déplorables condition qu'il puisse être appelé à s'accomplir, rien n'est moins sûr, au fond, que ce mariage. Clémentine, presque riche, tout à fait belle et spirituelle, et maîtresse de sa personne, ne manquerait jamais d'adorateurs sérieux.

En outre, Léon ne se sentit pas du tout consolé, à voir se dérouler, dans sa mémoire, le lugubre cortége des ménages maudits où le mari soupçonneux impose son joug et ou la femme insaisissable paraît le subir. Puis, l'infortuné s'endormit d'un sommeil fiévreux, en accusant les mensonges de la vie, l'incompréhensibilité des femmes et le chagrin de ne pouvoir plus prendre goût à rien, quand on a été déçu dans un amour grave.

Il se trompait sur ce point qu'il prenait Clémentine pour une coquette vulgaire, tandis qu'un bon cœur battait sous cette brillante enveloppe; et, en même temps que Léon s'efforçait de masquer sa sensibilité naturelle, de crainte qu'elle ne servît de pâture aux railleries de la moqueuse Parisienne, celle-ci n'attendait qu'un élan généreux et attendri pour s'avouer vaincue.

Au sortir de cette malencontreuse scène, Léon ressentit tous les troubles, toutes les angoisses inhérents aux longues heures qui suivent toute brouille avec un

être chéri, surtout quand il s'agit d'une femme. Le lendemain, à midi, n'y pouvant plus tenir, il se résolut à aller chez Clémentine. A ce moment même on sonna à sa porte; il crut que ce pouvait être un message de la bien-aimée et il tressaillit d'aise. Il courut vers la porte et recula, soudainement blessé dans l'âme, à la vue d'un facteur du chemin de fer, qui lui remit une dépêche télégraphique contenant ces simples mots :

« Votre mère est très-malade; venez tout de suite. »

Léon, remis de sa première stupeur, fondit en larmes à la pensée que cet ange terrestre, sa mère, pouvait lui être ravie.

IV

Au sein des torpeurs fantastiques que répand sur un cœur la crise amoureuse, il n'est rien de plus touchant que ce rappel aux émotions austères et religieuses qu'y fait retentir la plus intime et la plus grande des douleurs humaines, la mort de notre mère. Tout d'un coup Léon, sans avoir oublié Clémentine, se retrouva petit enfant et jeune collégien, sur les genoux de cette femme qui n'avait jamais été coquette, qui avait pleuré autant que lui-même de tous ses chagrins, qui lui avait enseigné la charité, et lui avait mieux prouvé Dieu que toute la sagesse de tous les philosophes. Et puis, quand une tête adorée se courbe en notre absence sous les menaces de l'agonie, il se mêle toujours en nous je ne sais quel remords à la tristesse de son danger. Il semble que si notre main ne s'était pas éloignée, elle eût peut-être réussi à protéger, à soutenir cette chère tête penchée.

Cependant Léon, qui n'avait jamais eu pour Clémentine que l'amour le plus honorable et voulait lui donner le nom de sa mère, se rendit tout de suite chez la jeune veuve et ne la trouva pas. Il l'informa par une lettre du motif de son brusque départ, en lui disant qu'il avait le cœur brisé.

C'est à Amiens que demeurait Mme Castelin. Léon ne put prendre le train, pour l'aller rejoindre, qu'à huit heures et demie du soir. Il passa dans une anxiété affreuse les interminables heures de l'après-midi. Dans le wagon où il monta, sa solitude fut seulement rompue par l'arrivée de deux dames vêtues de noir et impénétrablement voilées. Léon s'enfonça dans un coin et se livra à d'amères pensées. Peu à peu son cœur déborda, et à un sanglot qu'il s'efforçait de comprimer un autre sanglot répondit.

— Une de ces femmes a perdu son enfant et me comprend, pensa-t-il...

Soudain, à l'immense surprise de Léon, une des dames vêtues de noir quitta sa place, vint s'asseoir auprès de lui, et lui dit d'une voix attendrie :

« — Pardon, cher et fidèle ami, pardonnez-moi, je vous aime, et si vous le voulez, je ne vous quitterai jamais plus, je vous ferai oublier mes caprices... Pauvre ami, si vous saviez comme mon cœur ressent la peine qui accable le vôtre. »

Alors elle releva son voile, et comme parmi les grondements de l'orage on voit poindre au ciel un sourire d'azur, Léon reconnut avec ravissement à travers ses larmes le délicieux visage de Clémentine. Il l'embrassa et elle lui dit: « Votre mère, voudra-t-elle bénir en même temps son fils et sa fille? »

Il faut avoir longtemps souffert des perfides apparences de la belle vie parisienne, pour savourer dignement l'immense douceur de l'amour vrai.

— « Je vous croyais jaloux seulement par amour-propre, dit Clémentine, aimant à dominer, et d'un caractère très-variable... c'est pour cela que j'hésitais. Aujourd'hui, je vous accepte avec tous vos défauts; m'avez-vous pardonné? »

Et cette charmante amie s'efforçait d'adoucir la peine de Léon, avec ces soins délicats dont les bons cœurs de femme ont la toute-puissante vertu.

— « Et m'en voulez-vous encore à moi? fit Mme Delannoy, se dévoilant à son tour. Sans moi Clémentine ne pouvait pas venir vous retrouver...

Georges serra la main d'Hortense... et tout d'un coup il se rejeta de l'autre côté et pâlit horriblement, On venait d'entrer dans la gare d'Amiens. Le supplice du jeune homme ne fut pas de longue durée, avant que le garde fût venu ouvrir la portière, une figure épanouie s'introduisit dans le compartiment par la fenêtre, et dit :

— « Léon, es-tu là?

— Me voici, répondit le jeune homme, reconnaissant un frère de sa mère...

— Notre chère Henriette est sauvée, mon garçon... nous en sommes tous fous de plaisir... c'est un maudit transport au cerveau qui a failli l'enlever, comme qui dirait aujourd'hui un brevet de santé... Le médecin a parlé d'une convalescence d'un mois, mais maintenant que te voilà, je suis sûr que dans dix jours il n'y paraîtra plus. »

Léon bénit le ciel du fond du cœur, et étreignit contre ses lèvres la main que lui tendait Clémentine.

— « Diable! tu as de jolies voisines, fit l'oncle Bertrand, célibataire de son état, et l'*amateur* le plus célèbre d'Amiens,

— Embrasse ta nièce, mauvais sujet, lui dit Léon, encore tout pleurant de joie. »

Le lecteur, pris individuellement, est tout le contraire des peuples dont l'histoire est ennuyeuse. Il n'est heureux, lui, que lorsque l'histoire de son prochain s'enchevêtre d'épisodes sanglants et sinistrement variés. Malgré notre désir de plaire au lecteur, nous devons reconnaître qu'il n'arriva plus rien de surprenant à Léon et à Clémentine depuis ce jour-là, jusqu'à celui où Mme Castelin, complétement guérie, vint assister à leur mariage à Paris.

Cette union est trop récente pour nous permettre de déclarer que les héros en furent heureux. Ils le seront peut-être si Clémentine ne cesse pas tout à fait d'être coquette, et si Léon continue à être jaloux.

LOUIS DÉPRET.

Vue de Richmond.

Richmond, capitale de la Virginie et des États confédérés, est situé sur la rivière James, à vingt-trois milles au nord de Petersburg et cent treize de Washington. Sa population, d'environ quarante mille âmes, est essentiellement commerçante et se livre surtout à l'industrie des tabacs.

Plus de quatre-vingt-dix mille hommes massés sur les hauteurs qui environnent la ville, à l'abri de forts détachés reliés par des fortifications en terre, attendent de pied ferme, sous les ordres du général Beauregard, l'attaque des armées du Nord.

Une bataille, imminente il y a quelques jours, avant les nouvelles annonçant la défaite du général fédéral Banks, pourait être ajournée à longue date, par la pointe des troupes confédérées sur le Potomac.

Les généraux du Nord ont trop d'intérêt à arrêter court cette marche en avant, qui rend les confédérés maîtres de la vallée de la Shenandoah, un des centres sécessionistes les plus exaltés, pour ne pas se croire obligés de dégarnir leurs lignes de Richmond et diriger des renforts contre l'armée du général Johnson.

Si cet habile général persiste dans son mouvement offensif et qu'il soit vigoureusement appuyé, le théâtre de la guerre, rejeté en arrière, ramènerait les événements vers Manassas et Harpers-Ferry; ce serait un grave échec pour les troupes fédérales, et cela prouverait une fois de plus que la retraite des confédérés est plutôt un mouvement stratégique, que forcé, en face des échecs successifs qu'ils ont essuyés depuis plusieurs mois.

Les plus récentes nouvelles établissent ainsi les forces du Sud : 85,000 hommes à Richmont, 180 à Corinthe, 35 sur le Potomac vis-à-vis Banke et ses positions; 60,000 opposés au général Mac Dowell et à Mobile; 65,000 à Charlestown, Savanah, Memphis; 15,000 en diverses garnisons.

C'est un total de 440,000 hommes dont dispose le président Jefferson Davis, sans compter une quantité de corps volontaires et de gardes civiques qui mues par le sentiment national apportent, aux forces confédérées, un aide moral et physique essentiellement réel.

Le premier courrier apportera sans doute d'importantes nouvelles de Richmont, dont nous offrons à nos lecteurs une vue à vol d'oiseau, d'une grande exactitude.

Types et costumes de l'armée confédérée.

Nous donnons à nos lecteurs plusieurs costumes des armées confédérées, interprétés par l'habile crayon de M. G. Janet.

Chaque province, chaque ville, presque chaque district, arrange ses contingents à sa manière, qui en zouave, qui en rifle, cavalier ou artilleur.

Il n'existe pas d'infanterie organisée dans le sens de la nôtre, mais la réunion de tous ces corps en tient lieu. L'armement seul y établit quelque différence. Vous voyez, en ligne de bataille, carabines et fusils rayés, fusils lisses et mousquetons; leurs propriétaires n'y regardent pas de si près, pourvu qu'en définitive ils tiennent leur place de soldats et y meurent en défendant leur indépendance. Ces costumes ont une grande analogie avec ceux de l'armée de Garibaldi, et avouons que, s'ils ne sont pas des plus militaires, ils sont au moins très-commodes.

DURAND-BRAGER.

Correspondance particulière du MONDE ILLUSTRÉ.

Mai 1862.

Monsieur le directeur,

« Depuis ma dernière lettre, datée de Vera-Cruz, un grand événement vient de se passer au Mexique.

» L'armée française soutient donc seule la cause des Européens.

» Le 15 avril, le général Primm, après avoir eu une entrevue avec le général Zaragossa à Orizaba passait la nuit à Cordova et se disposait à rejoindre son armée; en même temps l'armée française recevait l'ordre de partir pour cette dernière ville où se trouvaient 400 malades dont 300 convalescents : ce mouvement était nécessité par une note transmise par le général Zaragossa prévenant qu'il ne pouvait répondre de l'inviolabilité des hôpitaux.

» C'est alors qu'ont paru les fameuses proclamations de Juarès dont je vous envoie copie.

» Le 19 avril, l'armée recevait à 3 heures de l'après-midi l'ordre de marcher directement sur Orizaba; à 5 heures l'avant-garde chargeait vigoureusement un escadron mexicain à l'entrée du défilé du Fortin et les ramenait grand train; le lendemain elle opérait son entrée à Orizaba en même temps que le général Primm en sortait.

« Le 21, une proclamation du général en chef adressée aux habitants de la ville, déclinait les motifs qui avaient motivé la marche en avant de l'armée française.

« Le même soir, la ville entière, déclarée pour les Français, acclamait le général Almonte comme chef des troupes mexicaines opposées au gouvernement de Juarès, et qui allaient nous servir d'auxiliaires. Un *Te Deum* était chanté dans la cathédrale, le 22 avril et le 23 l'armée faisait ses préparatifs de départ pour Mexico. La cathédrale d'Orizaba, transformée en caserne et en hôpital, était fortifiée, entourée de fossés et de talus, une garnison de deux cents hommes y était attachée.

« Le 24, le général Galves, qui passe pour un des généraux mexicains les plus habiles, après avoir lutté longtemps contre Juarès, auquel il en voulait personnellement, venait, avec 250 officiers et soldats, offrir ses services au général en chef. — Le 25, au soir, on recevait un courrier de France qui rappelait l'amiral Jurien, donnait plein pouvoir au ministre, M. de Saligny, et, nommait, le général de Laurencez général de division, le même courrier apportait aussi la nouvelle de l'arrivée du général Douay avec des troupes d'Afrique. L'armée doit se mettre en route pour Mexico demain 27.

» Notre courrier partant ce soir, je suis obligé de terminer ma lettre, vous promettant une active correspondance.

» Ma première sera sans doute datée de Puebla. »

DURAND-BRAGER.

Extraits des lettres de notre correspondant M. le commandant C...

Il est donc probable que le prochain paquebot sera porteur des dessins du beau combat de Cambus et des autres faits qui ont signalé la marche de l'armée sur Mexico.

COURRIER DU PALAIS

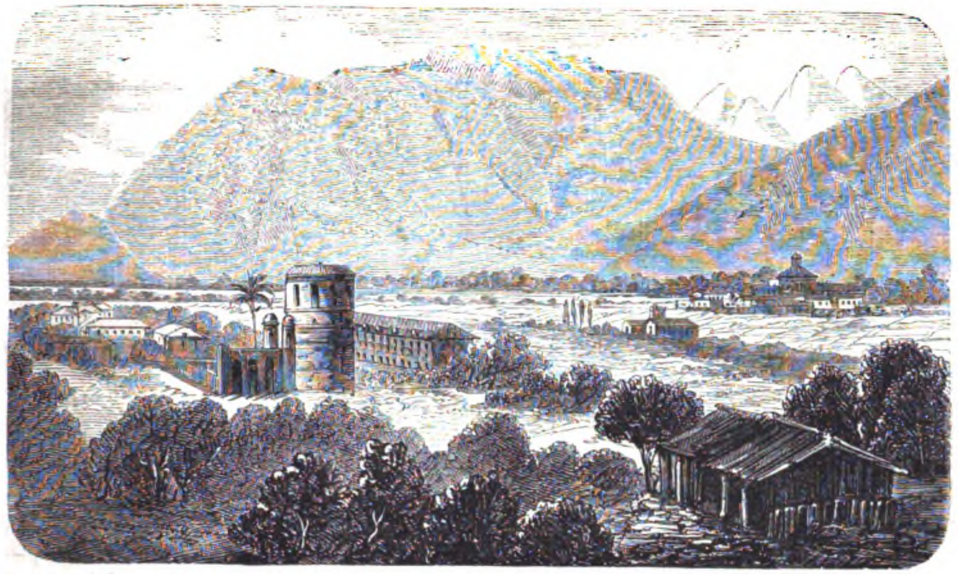
Jud vient de reparaître à l'horizon judiciaire. C'est la Cour de Colmar, cette fois, qui s'est occupée de lui.

On se rappelle qu'avant l'assassinat de M. Poinsot un crime avait été commis, dans des circonstances presqu'identiques, sur la même ligne de l'Est, entre Belfort et Mulhouse. Un voyageur russe, le docteur Heppé, avait été jeté tout sanglant sur la voie. Il avait survécu par bonheur; mais chose bizarre! il ne s'était pas douté d'abord de l'attentat dont il avait été l'objet. Attaqué pendant son sommeil, étourdi par les coups violents et répétés qui lui avaient été assénés, il s'était réveillé, gisant sur le sol, sans se rappeler comment il y avait été porté. Il supposa que, dans un moment d'hallucination, croyant que le convoi était arrivé à Mulhouse et que les employés avaient oublié de l'appeler, il avait ouvert la portière du wagon et s'était ainsi précipité dehors. — Ce fut la justice qui le détrompa. Des indices certains ne permirent pas de douter qu'il n'y eût un crime là où la victime elle-même persistait à ne voir qu'un accident. Bientôt les preuves arrivèrent. L'assassin fut arrêté encore nanti de la gibecière, de la montre, du bulletin de bagage et d'une partie des valeurs que le voyageur se figurait avoir perdues. — Cet homme, c'était Jud. — On sait comment il s'échappa en enfermant les gendarmes dans le violon du corps-de-garde où on l'avait déposé provisoirement. Huit jours après cette évasion, entre Troyes et Paris, il renouvelait — avec



Infanterie (chasseur à pied). Zouave (New-Orleans). Artillerie. Guide. Riffe (infanterie vérginienne).

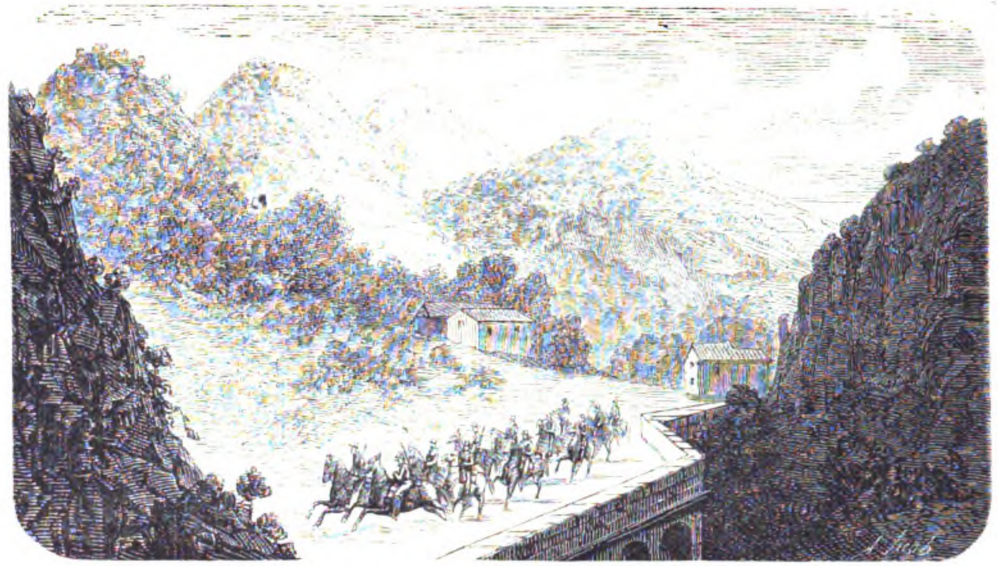
GUERRE D'AMÉRIQUE. — Types et costumes de l'armée confédérée.



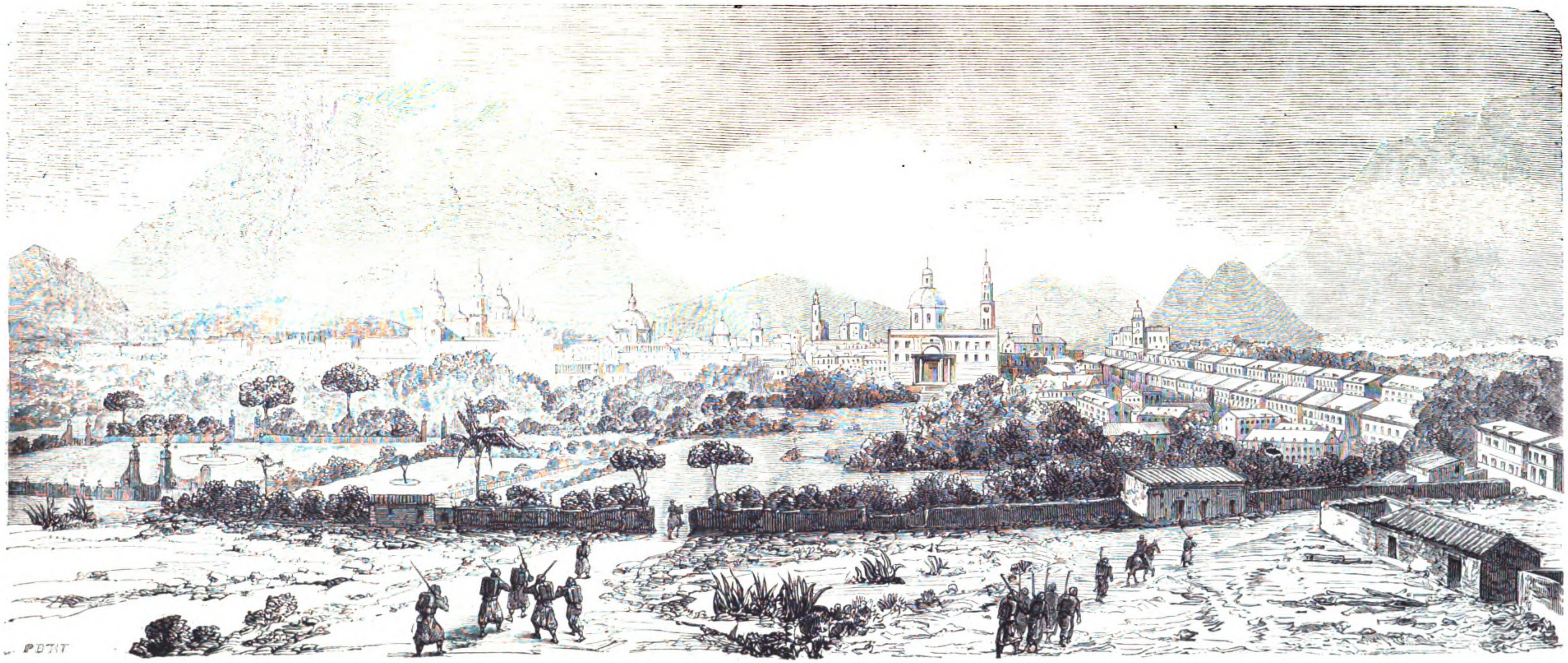
Plaine d'Orizaba (papeterie anglaise).

un succès malheureusement plus complet encore — ce mode d'assassinat dont l'exécrable invention restera, ainsi que l'a fait remarquer l'acte d'accusation de Colmar, attaché à son nom.

A la suite d'une longue instruction qui le désigna comme l'assassin de M. le président Poinsot, la Cour de Paris le condamna par contumace à la peine de mort.



Combat d'avant-garde (pont du Fortin près Orizaba.)



Vue générale d'Orizaba (quartier général de l'armée française). — D'après les croquis de M. A. Cibot, officier de l'expédition.

Une autre instruction était suivie en même temps devant la Cour de Colmar à raison de l'attentat commis sur le voyageur russe; mais elle fut arrêtée par des difficultés de forme. La Cour, trouvant la procédure irrégulière, avait ordonné qu'elle serait recommencée. Le parquet ne fut pas de cet avis et un pourvoi fut formé par le procureur général contre l'arrêt d'annulation. La Cour de cassation ainsi saisie donna gain de cause à la Cour de Colmar et la procédure dut être reprise à partir du plus ancien acte illégal, c'est-à-dire de la notification de l'ordonnance de se représenter, faite à l'accusé le 2 décembre 1861. Aujourd hui l'instruction est terminée et la Cour de Colmar vient de rendre un arrêt qui condamne Jud, par contumace, à la peine de mort, pour tentative d'assassinat sur la personne du docteur Heppé.

La loi est satisfaite. Jud est condamné dans les règles. — Il ne reste plus maintenant qu'à le prendre.

Moins heureux ou moins habiles que lui ont été ces deux criminels qui viennent d'être exécutés sur la place publique de Saint Mihiel: c'étaient une mère et un fils convaincus, celui-ci, d'avoir assassiné son père, celle-là, de s'être rendue complice du crime de son fils. Deux assassins, deux parricides — car la fiction de la loi assimile le complice à l'auteur principal, lui inflige la même peine, le conduit à l'échafaud couvert du même voile noir. — Certes, ce sont là de grands coupables, et il semble que l'horreur qu'ils inspirent ne doive, dans le cœur même de ceux qui assistent au châtiment suprême, ne laisser place à aucun autre sentiment. Et pourtant, lorsqu'on a vu cette mère et ce fils, qui depuis leur condamnation avaient été séparés l'un de l'autre se rencontrer pour la dernière fois au pied de l'échafaud, lorsqu'on les a vus garrottés, se donner en pleurant le baiser d'adieu, lorsqu'on a entendu cette malheureuse femme appeler ses autres enfants qui n'étaient pas là et s'écrier d'une voix déchirante: « Mes pauvres enfants, mes pauvres enfants, je ne vous verrai donc plus ! » — des larmes sont parties de tous les yeux, l'horreur pour le criminel faisait place à la pitié pour celui qui allait mourir.

Il y a une quinzaine d'années, je me rappelle avoir entendu condamner à mort, par la cour d'assises de la Seine, un jeune assassin de la plus belle espérance. Il avait vingt ans à peine. Il avait tué, pour le voler, un pauvre diable d'horloger en chambre. Après l'avoir assommé à coups de maillet, il l'avait découpé en morceaux, puis il avait rangé les morceaux dans une malle et descendu le colis, à grands coups de pieds, par l'escalier. Le même soir il dansait et buvait, à la Closerie des Lilas, avec l'argent de l'horloger. — Les débats se prolongèrent jusqu'à la nuit. L'arrêt fut rendu aux lumières: il y eut là un instant solennel; un silence glacial succéda à ces paroles du président: « Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation. » — Le condamné se retirait, chancelant, pâle, soutenu par les gendarmes, quand une personne de l'auditoire, sans doute un parent de la victime, s'élança vers lui en lui montrant le poing, en l'accablant d'injures et d'invectives. Ce fut alors un mouvement général d'indignation contre celui qui frappait ainsi un homme à terre. — La pitié de la foule avait changé d'objet; elle avait oublié la victime pour l'assassin — je me trompe, — pour celui dont les jours étaient comptés, pour le malheureux dont chaque heure, chaque minute, était un pas vers l'échafaud.

La ville de Saint-Mihiel, que je viens de nommer, offre cette particularité judiciaire que, bien qu'elle ne soit qu'un chef-lieu de canton, elle est cependant le siége d'un tribunal et d'une cour d'assises. Nous avons vu fonctionner celle-ci : entrons maintenant au tribunal.

Un nom y retentit, et quel nom! Un nom plein de gloire et de mystère; un nom qui, après quatre siècles et demi, remue encore les âmes et les remplit encore, à l'heure qu'il est, d'admiration et de pitié. Pauvre Jeanne d'Arc, sublime et sainte héroïne, quel genre de supplice ne lui a-t-il pas été infligé? De son vivant, l'ingratitude, les insultes, le bûcher; après sa mort, les ridicules panégyriques de Chapelain, les infâmes plaisanteries de Voltaire. La poésie lui devait une revanche, et malgré le drame de Schiller et les tragédies de Soumet et de Davrigny, malgré l'*Orléanide* de Lebrun de Charmettes, malgré les *Messéniennes* de Delavigne, on peut dire qu'elle la lui doit toujours. La peinture, malgré les louables efforts de Delaroche, de Schœffer et d'Ingres, n'a guère été plus heureuse. La sculpture aussi s'était mise en frais : Orléans, Domrémy, le musée de Versailles regorgent de bustes, de statues équestres, de statues pédestres de Jeanne d'Arc. Mais de toutes ces œuvres, une seule est restée digne du sujet, c'est cette douce et mystique figure qu'une jeune femme, une royale princesse a esquissée avec son âme plus encore qu'avec son ciseau; c'est, comme l'a très-bien dit Me Limet, ce chaste type de la jeune fille qui, la tête penchée et l'épée serrée contre la poitrine, semble répondre à la voix intérieure qui l'inspire, s'affermir dans sa foi et s'offrir en sacrifice à la patrie, pour laquelle elle va donner sa vie.

Ce n'est là, toutefois, qu'un des aspects de cette grande physionomie : c'est Jeanne d'Arc au repos. Ne pourrait-on pas aussi représenter Jeanne d'Arc en action? Obsédée par les voix intérieures qui lui commandent d'aller à Vaucouleurs, elle a quitté son village et est venue trouver Robert de Baudricourt, gouverneur de cette ville. D'abord incrédule, Baudricourt a fini par se soumettre à l'ascendant de Jeanne. Elle a coupé ses longs cheveux, changé sa cotte rouge contre une cotte de mailles et un haubert. Elle s'élance à cheval, et calmant les bonnes gens de Vaucouleurs, qui l'entourent et s'alarment des périls qu'elle va courir : « Ne me plaignez pas, leur crie-t-elle en poussant son cheval sur la route de France, c'est pour cela que je suis née. » — N'est-ce pas là, en vérité, un magnifique motif de statue équestre?

Voilà ce que s'est dit la mairie de Vaucouleurs. Depuis longtemps elle rougissait de voir que la ville ne possédât pas une statue de Jeanne d'Arc. Elle voulut que cet oubli fût réparé d'une façon éclatante, digne de l'héroïne à laquelle Vaucouleurs devait son illustration historique. Une somme de 50,000 fr. fut réunie par voie de souscription et un concours fut ouvert d'après le programme que je viens de faire connaitre.

La France et l'Italie répondirent à l'appel. Paris fournit onze concurrents, la province quatre et Rome deux.

Sur les onze concurrents parisiens, la plupart étaient des artistes d'un talent reconnu, déjà éprouvé dans les concours : c'étaient MM. Debay, Elias Robert, Le Viel, Vital Dubray, Carrier, Bartholdy, Daumas, Moris, etc. Avec de tels noms, Vaucouleurs avait le droit d'espérer un triomphe sur Orléans et Domrémy.

Eh bien ! ce ne fut sur aucun d'eux que tomba le choix de la commission municipale: les artistes parisiens ne furent même pas admis au concours: la palme avait été donnée à deux Phidias de la localité, parfaitement inconnus auparavant et qui se trouvaient ainsi arriver d'un seul bond à la célébrité.

Les artistes évincés ne se tinrent pas pour battus : du jury de Vaucouleurs ils en appelèrent devant le Conseil des bâtiments civils attaché au ministère d'Etat qui avait été désigné dans le cahier des charges comme devant statuer en dernier ressort sur le mérite des projets adressés à la commission.

M. le maire de Vaucouleurs à qui l'appel avait été signifié refusa de l'admettre : il tenait à ses Phidias de clocher: c'était pour eux, dans leur intérêt, qu'il avait imaginé le concours, et il l'avait même prorogé d'un mois afin de leur permettre de corriger leurs modèles en s'inspirant de ceux des quinze autres concurrents.

Cette petite manœuvre ne tarda pas à être éventée : les artistes parisiens entendent, dit-on, la plaisanterie; mais celle-ci leur parut un peu forte et ils trouvèrent plaisant à leur tour d'assigner M. le maire en 50,000 fr. de dommages-intérêts — juste ce qu'avait produit la souscription.

Le piquant de l'affaire, c'est que leur demande avait chance d'être accueillie. Heureusement pour M. le maire et pour Jeanne d'Arc, qui risquait fort de voir son bronze futur se fondre en frais de procès, l'administration intervint et ordonna que les modeles seraient soumis au jugement du Conseil des bâtiments civils, —à l'exception toutefois de ceux des sculpteurs locaux, qui furent exclus du concours.

Les choses se trouvaient ainsi remises dans leur état normal. Mais le procès, les démarches, les voyages que les artistes parisiens avaient été obligés de faire pour arriver à la reconnaissance de leurs droits leur avaient occasionné des frais qu'ils trouvèrent doux de se faire rembourser par M. le maire de Vaucouleurs. Cette réclamation, formulée devant le tribunal de St-Michel et soutenue spirituellement par Me Limet, a été complétement admise. Les quinze cents francs de dommages-intérêts que demandaient ses clients leur ont été alloués sans déduction d'un centime.

A huitaine le procès tragique de Mlle Pauline de Melin contre M. de la Rounat.

PETIT-JEAN.



Comédie-Française : *Corneille à la butte Saint-Roch*, comédie en un acte et en vers, par M. Edouard Fournier. — Gymnase : Reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre.*

M. Edouard Fournier demeure lui-même à la butte Saint-Roch, dans cette rue d'Argenteuil où a vécu et où est mort Pierre Corneille. Vous ne connaissez pas un des coins les plus curieux et les plus imprévus de Paris, si vous ne connaissez pas la rue d'Argenteuil. La province n'a rien d'aussi calme, d'aussi désert; aucun omnibus n'y passe, les poules s'y promènent en liberté. Les maisons, hautes et froides, gardent encore la physionomie un peu revêche de la bourgeoisie du dix-septième siècle. Un passage tortueux, en pente, bien connu des Conventionnels, longe l'église Saint-Roch et conduit à la rue Saint-Honoré. C'est dans ce quartier silencieux, où l'on retrouve une partie du Paris ancien, qu'habite, comme je viens de le dire, M. Edouard Fournier, celui de nos écrivains en qui se résume le mieux le type du *littérateur*. Tour à tour critique, chroniqueur, auteur dramatique, on voit que l'auteur de l'*Esprit des autres* a un vif amour de sa profession. Aujourd'hui il s'essaie au rôle de poëte, ou plutôt il y revient, car les habitués de la Comédie-Française ont gardé le souvenir d'un petit acte en vers qu'il fit représenter il y a dix ans environ.

C'est à force de passer devant la maison de Corneille que l'idée de sa pièce sera venue à M. Edouard Fournier. Je l'engage à aller demeurer l'an prochain dans la rue Richelieu, non loin de la maison de Molière. Il a composé, pour le deux cent cinquante-sixième anniversaire de la naissance du père de *Cinna*, un à-propos aussi simple et aussi discret que possible, tellement discret que Corneille lui-même n'y paraît pas. Mais au moins y a-t-il la butte Saint-Roch, toute chargée en ce temps-là de moulins à vent, de guinguettes et de potagers. Une jolie fille y fleurit dans la boutique de son père le drapier, et sur le comptoir vient s'accouder chaque jour un jeune militaire amoureux, qui n'est autre qu'un des fils de Corneille. Il veut épouser Marie, et Marie ne demande pas mieux. Reste à vaincre la résistance du drapier, qui préfère le son des écus au son des rimes; un sien voisin, un meunier, se charge de ce soin. Mais quel meunier! dans toute l'Académie on ne trouverait pas son pareil! comme il en dégoise! comme il s'entend à moudre la tirade! la belle farine, en vérité! — Meunier, mon ami, vous êtes un enjoleur, et le fils de Corneille vous devra une fière chandelle pour avoir baclé si prestement son mariage; et le père Corneille, lui aussi, vous garde une vigoureuse poignée de main, lors de votre prochaine rencontre à la butte Saint-Roch!

Voilà ce que c'est que la comédie de M. Édouard Fournier, une causerie sur le grand tragique. Mme Corneille, attendrie et grave, vient y mêler ses confidences et raconter les labeurs et la gêne de son mari. Tout cela forme un ensemble touchant et varié, habilement mis en scène, joué avec un zèle presque pieux, par M. Maubart particulièrement, un meunier superbe. On a beaucoup applaudi, et les applaudissements sont allés de Corneille à M. Fournier. Cette pièce d'anniversaire pourrait bien rester au répertoire.

Je ne dirai pas que j'ai été surpris de la grâce et de l'éclat de certains vers. Avec les lettrés comme M. Edouard Fournier, il faut s'attendre à tout. Chez lui, le progrès a suivi l'effort. Il a mis les deux pieds dans le lyrisme, que je préfère de beaucoup à cet *excellent ton de comédie* auquel avaient essayé de nous accoutumer Andrieux et son école. Il a joué du moulin aussi bien que M. Arsène Houssaye; il a dépouillé de leurs fleurettes tous les buissons qui mènent de Paris à Rouen. A propos du poëte aux trois manières, de l'auteur de *Mélite*, du *Cid* et du *Menteur*, il pouvait se permettre cette petite débauche de fantaisie. On ne saurait y reprendre qu'un accent souvent trop moderne; nos pères les meuniers, s'ils étaient rimeurs, faisaient moins étalage de leurs rimes que le Merlin de M. Edouard Fournier ; ils n'allaient pas tant que cela

> Les pieds dans la rosée, aspirant le soleil,

ni l'œil tout distrait, *avec des rayons au travers*. C'est bon aux demi-dieux de M. Théodore de Banville. Mais voici un joli dessin, et fidèle, du bonhomme Corneille :

> De la mode du jour croyez-vous qu'il s'informe?
> Eh non ! de sa misère il garde l'uniforme,
> Et mieux qu'en du velours il y marche drapé.
> Tu trouveras, marchand, l'habit un peu râpé;
> Bourgeois, chez qui l'usage en despote commande,
> Tu riras de son feutre à la forme normande ;
> Tu demanderas, toi qui ne fais pas de vers,
> D'où vient que sa perruque est un peu de travers,
> Son rabat déplissé, ses bas à la dérive,
> Et pourquoi même encor, lorsque la pluie arrive,
> Si son soulier fait eau, craignant d'aller plus loin,
> Il va livrer son pied au savetier du coin?

J'aurais été surpris de ne pas voir venir l'anecdote du fameux soulier.

On prête à la Comédie-Française des projets attrayants : sans sortir de Corneille, il est question de monter *Psyché*, et cela avec toute la pompe du *Pied de Mouton*. L'idée est souverainement séduisante; j'aime les chefs-d'œuvre baignés dans la splendeur, comme

j'aime les bons livres reliés avec magnificence. Ma vie entière se passera, ici et ailleurs, et partout, à réclamer pour Molière la mise en scène primitive de ses pièces, ses somptueux divertissements, ses chamaillis de Basques, de Gascons, d'Égyptiens et d'Égyptiennes, ses couplets baroques, ses dialogues langoureux de bergers et de nymphes, ses entrées de ballet, toute cette lumière et toute cette magie destinées à faire valoir ses prodigieuses farces et à en augmenter le relief. Je m'intéresse moins à la tragédie, morte récemment dans la plus extrême indigence, et abandonnée par M. Beauvallet, au milieu de son mélancolique et unique palais, aux bras de ses quatre gardes en casques de carton dédoré. Je crois pourtant que la représentation des classiques ramènerait la foule, si on les remettait à leur plan exact et si on leur rendait une partie de leur valeur, à l'aide de ces admirables décors dont l'Opéra et quelques théâtres du boulevard ont le secret. Puisse l'essai de *Psyché* attirer l'attention de M. Édouard Thierry sur cette question nationale!

Le Gymnase a fait une politesse au nouvel académicien, M. Octave Feuillet, en montant *le Roman d'un jeune homme pauvre*, qui fit autrefois les beaux jours du Vaudeville. Naturellement, M. Lafontaine a conservé le rôle de Maxime, ce modèle de toutes les perfections. Mlle Victoria a succédé à Mlle Jane Esler dans le personnage étrange de Marguerite; ses qualités sont autres que celles de sa devancière, et son succès a été grand. Pourtant je doute que cette reprise vaille une nouveauté pour le théâtre du Gymnase.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

CORRESPONDANCE. — NOUVELLES.

La semaine a été d'une nullité remarquable en fait de premières représentations; pas l'apparence d'un opéra-comique, pas la moindre reprise, la plus chétive opérette à se mettre sous la plume!

Il n'est point non plus apparu de chanteurs inédits, on n'a point mis au jour la moindre brochure concernant la musique, ni inventé de nouveaux instruments, ni composé une pilule pour guérir les ténors enroués!

Voilà bien l'été de Paris dans toute sa torpeur, l'été, que par un reste d'habitude on appelle encore la belle saison.

Mais, puisqu'ainsi vont les choses musicales, nous profiterons du répit qui nous est donné pour mettre un peu d'ordre dans notre correspondance. C'est le moment ou jamais de répondre à quelques lettres que nos abonnés nous ont fait la grâce de nous écrire. Nous nous attacherons de préférence à celles où l'on nous pose des questions pouvant intéresser la plupart de nos lecteurs; les autres seront gratifiées du silence qu'elles méritent soit pour leur trop de..... bizarrerie, soit pour les aigreurs qu'elles contiennent où les mauvaises intentions qui y percent.

M. C. Sorv... (à Darmstadt). — Vous croyez, monsieur, que le théâtre des Bouffes étant à Vienne, Paris se trouve, en ce moment, privé de l'opérette et des innocentes émotions qu'elle procure. C'est que vous connaissez mal l'opérette qui, comme tous les infiniment petits, a le don de se faufiler partout. Ainsi, à l'heure qu'il est, cette manière d'opéra-comique s'est introduite dans le répertoire de presque tous les théâtres de vaudeville. Comptons bien : on joue l'opérette au *Théâtre-Déjazet* (où, s'il y avait des chanteurs de meilleure qualité, ils auraient la joie de s'entendre accompagner par l'orchestre de M. Bernardin, un des meilleurs qui soient dans le petit format);

Au *Théâtre-des-Champs-Élysées*;

Au *Palais-Royal* (de temps en temps);

Au *Chalet des îles*;

Aux *Délassements-Comiques* (du moins c'est notre ami Monselet qui nous l'assurait dans son dernier feuilleton);

Enfin, au *Théâtre du Boulevard du Temple*, récemment installé dans l'ancienne salle des Délassements, et qui, jusqu'à présent, paraît très-suivi.

Voilà, monsieur, les portes où vous aurez l'agrément de frapper si vous persistez dans l'idée imprudente de faire jouer « quelque chose » à Paris. Mais, essayez toujours, et si vous faites trop longtemps antichambre, vous aurez la consolation de vous trouver en bonne et surtout nombreuse compagnie.

— M. Cress..... (à Paris). — Merci de votre envoi : nous ne pouvons rendre compte des publications nouvelles qu'une fois par an, la dernière semaine de décembre, et sous forme de récapitulation rapide, car, autrement, nous serions toutes les semaines engloutis par la grande marée des romances, morceaux de piano, fantaisies instrumentales, qui se publient journellement à Paris.

— M. V. T..... (à Londres). — Vous voulez que je vous dise qui est l'auteur du *God save the queen*, l'air national anglais, dont les orchestres de Londres vous poursuivent sans relâche, et que vous avez entendu « trente-neuf fois en huit jours!... » Je n'ai malheureusement rien de bien précis à vous répondre. Tout ce que je sais (et tout ce qu'on sait), c'est que la duchesse de Perth, dans ses mémoires, a attribué faussement le *God save the queen* à Lulli. Plus tard, on a voulu que ce beau chant, à la fois hymne national et cantique religieux, fût sorti du colossal cerveau de *Hændel*; je le croirais plus volontiers, sans pourtant pouvoir l'affirmer. Mais, voulez-vous sérieusement vous édifier sur la question? commencez par apprendre l'anglais, après, vous vous procurerez le tome XI du *Monthly Magazine*, vous l'ouvrirez à la page 386, où le docteur Harrington prouve que l'air en question est d'un certain Henry Carey, fils naturel de Georges Saville, marquis d'Halifax. Si vous n'êtes pas encore satifait, il ne vous restera plus qu'à vous consoler, en pensant que cette chasse archéologique vous aura donné une belle occasion d'apprendre l'anglais.

— M. Eugène C..... (à Colmar). — Eh! Monsieur, si vous ne venez vous faire entendre à Paris, c'est comme si vous chantiez...... (je me trompe), c'est comme si vous ne chantiez pas.

— Mlle A..... (à Bruxelles). — Même réponse.

— Mlle N..... (à Liége). — Même réponse.

— M. B. B..... photog. (à Paris). — Vous avez raison, Monsieur, d'insister sur cette question, et je pense, comme vous, qu'il serait intéressant de savoir à quel chiffre en sont les représentations du *Pré-aux-Clercs*, de *Fra-Diavolo*, du *Domino noir*, de la *Dame blanche*, et des autres ouvrages qui marquent le plus dans le répertoire de l'Opéra-Comique. L'Opéra, qui en agit ainsi annonçait, la semaine dernière, sur son affiche la trois centième représentation de la *Favorite*. C'est là une mesure excellente, et qui met le public à même de juger facilement du succès d'un opéra. Nous avons calculé, par exemple, que la *Dame blanche* doit en être environ à sa huit centième représentation!..... Voilà qui serait pourtant joli à placarder à la porte de la salle Favart; et croyez que personne ne trouverait à redire à ce que l'affiche aurait d'un peu vantard, car la modestie doit rester entièrement étrangère aux choses de théâtre. — Nous renvoyons donc votre supplique à M. Perrin, et nous ne serions que médiocrement étonnés qu'il la prit en considération.

— M. H. D..... (à Turin). — Les quadrilles et les polkas ne sont point notre affaire, et nous ne poussons jamais nos investigations plus bas que la valse qui est, dans le genre léger, le seul moule à mélodies valable.

— Mme V..... (à Sarrebourg). — Ce serait bien de l'audace!

— Voici maintenant quelques nouvelles concernant les théâtres; elles ne sont pas nombreuses, mais elles sont consolantes.

Il est question, à l'Opéra, de remonter *la Muette*, avec costumes et décors neufs. Il y a sept ou huit ans, à la dernière reprise du chef-d'œuvre d'Auber, on s'était bien aperçu que tout était défloré, usé, hors de service... tout, excepté la musique!

En attendant, il sera donné une reprise du *Diable à quatre*, ballet d'Adolphe Adam, pour la rentrée de Mme Marie Petipa (retour de Russie).

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS.

EXPOSITION DE MOULINS.

Après quelques années d'hésitation, les expositions départementales ont fini par être acceptées, et aujourd'hui elles sont devenues un besoin pour la plupart des localités importantes de la France. Lyon, Bordeaux, Nantes, Rouen, Marseille, ont donné l'exemple, et cet exemple, suivi cette année par Limoges, Nancy, Moulins, doit compter parmi les plus remarquables. Elle a été ordonnée avec une intelligence et un goût dont on ne saurait trop faire l'éloge. Les artistes ont répondu avec le plus grand empressement à l'appel qui leur avait été adressé, et dans le département de l'Allier on n'a pas secondé avec moins de zèle les projets de la commission qui avait pris la responsabilité de cette belle fête des arts.

Tableaux anciens et modernes, souvenirs historiques, curiosités dans tous les genres, armures, médailles de tous les temps, y étaient rassemblés et ont été l'objet d'une attention qui prouve qu'en France, l'amour, le sentiment des arts, est véritablement instinctif.

On retrouvait, dans les galeries de l'exposition de Moulins, nombre de toiles connues à Paris, mais qui étaient des nouveauté pour ceux qui ne peuvent pas venir visiter la capitale. Plusieurs ont obtenu des succès et ont été acquis par la commission. Je citerai entre-autres un grand tableau de M. Tabar, cet artiste énergique qui avait envoyé un Salvator Rosa chez les brigands.

L'heureuse tentative de la ville de Moulins nous donne l'espoir qu'on ne tardera pas à la renouveler. L'antique capitale du Bourbonnais a une réputation de savoir, de goût et d'urbanité qu'elle ne peut manquer de chercher à soutenir aujourd'hui qu'elle a pris hautement sa place parmi les villes protectrices des arts et des artistes.

ARMAND TOUSSAINT, — RAGGI, — LOUIS PETITOT.

La sculpture française a fait, le mois dernier, des pertes douloureuses : Toussaint, Raggi, Petitot, ont terminé leur laborieuse et honorable carrière. Tous trois laissent des œuvres qui conserveront leurs souvenirs ; quelques-unes tiendront une place distinguée dans l'histoire des arts.

Enfant de Paris, Armand Toussaint, était entré de bonne heure dans l'atelier de David d'Angers. Il parvint à obtenir un second grand prix à l'école des Beaux-Arts, mais il ne put aller plus loin. Un autre se serait peut-être découragé; il ne se rebuta point; et, soutenu par les encouragements de son maître, il reprit le ciseau avec énergie.

On n'oubliera pas la frise monumentale qu'il exécuta pour le palais de la Bourse de Marseille, immense travail dans lequel il trouva moyen d'introduire les types de toutes les nations de la terre ; ses nombreux bas-reliefs en bronze, représentant les principaux événements de l'histoire de France; la statue d'Esquirol qui décore la cour principale de l'asile de Charenton; sa *Descente au tombeau*, sous le portail de l'église Notre-Dame de Paris; une *Immaculée conception*, d'un beau caractère, et le buste colossal de David, qu'il avait exécuté pour la ville d'Angers et qu'il eut la consolation d'achever avant de mourir.

Armand Toussaint n'avait que cinquante-six ans lorsqu'une maladie subite est venue l'enlever à sa famille, à ses amis, à ses élèves.

Bernard Raggi s'est éteint à l'âge de soixante et onze ans. Il avait vu le jour en Italie, à Carrare en 1791, et tout jeune, il avait reçu les conseils et les leçons du célèbre Lorenzo Bartolini de Florence. Envoyé en France par sa famille, il ne tarda pas à s'échapper de Marseille où on voulait lui faire suivre la carrière du commerce, pour venir à Paris et entrer dans l'atelier de Bosio, dont il ne tarda pas à devenir l'élève de prédilection.

Cette bienveillance et cette protection de Bosio ne manquèrent jamais à Raggi. Il leur dut les faveurs du gouvernement de la Restauration, d'importants travaux, des récompenses, la croix de la Légion d'honneur, et enfin sa naturalisation en 1828.

On a de Raggi, deux belles statues de Henri IV : l'une en bronze, pour la ville de Nérac; l'autre, en marbre, pour la ville de Pau: un *Bayard mourant*, pour la ville de Grenoble; le groupe d'*Hercule et Icare*, qui a figuré longtemps au Louvre; un autre groupe de la *Vierge et l'enfant Jésus*, pour l'église St-Etienne-du-Mont; les statues de saint Michel et de saint Vincent de Paul, pour l'église de la Madeleine; celles de Hugues Capet et du maréchal de Boucicault, pour les galeries de Versailles; le groupe de *Métabus, roi des Volsques*, qui figura à l'exposition de 1830 et reparut avec honneur à celle de 1855.

Peu de carrières ont été plus calmes et plus heureuses que celle de Petitot. Né à Paris en 1794, il commença ses études sous la direction de son père, sculpteur distingué lui-même, puis entra dans l'atelier de Cartellier dont, plus tard, il devint le gendre.

A l'âge de dix-neuf ans il obtenait le second prix de sculpture de l'école des Beaux-Arts; à vingt ans, en 1814, on lui décernait le grand prix et il partait pour Rome afin de terminer son éducation. A son retour d'Italie, en 1819, il débutait au salon par une remarquable statue d'*Ulysse chez Alcinoüs*.

Parmi les principaux travaux de Petitot, je citerai la statue de l'*Abondance*, sur la place de la Bourse ; les génies qui ornent la frise intérieure de ce monument; les quatre statues qui décorent le pont des Saints-Pères ; deux des statues de la place de la Concorde, les *Villes de Lyon et de Marseille*; un groupe d'une vigoureuse exécution, l'*Invocation à la Vierge*; des bas-reliefs, pour le musée du Louvre ; les statues de Saint-Jean et de Saint-Maurice, pour l'église Saint-Sulpice; une statue colossale de Louis XIV, pour la ville de Caen; une autre statue équestre de Louis XIV pour le palais de Versailles; un grand nombre de bustes de grands hommes, pour des palais, la galerie de l'Institut, ou des monuments publics, etc., etc.

En 1835, Petitot avait succédé à Roman à l'Académie des Beaux-Arts ; il était devenu professeur à l'école, avait été décoré. D'une constitution délicate, il s'est éteint après quelques jours de maladie.

J'aurais pu parler encore de plusieurs autres ouvrages exécutés par Raggi et Petitot ; il serait difficile de savoir ce qu'ils sont devenus. Ces travaux se rattachaient à des événements politiques, à des souvenirs contemporains.

Petitot a fait les bas-reliefs d'un tombeau élevé à la mémoire du duc de Berry ; l'un de ceux que l'on destinait à l'arc de triomphe de la place du Carrousel, alors qu'on eut l'idée de consacrer ce monument à la gloire du duc d'Angoulême; un monument dédié à Marie-Antoinette ; les bas-reliefs du monument de Quiberon.



Exposition de Moullins. — Salle d'archéologie. (D'après un croquis de M. Queyroy.)

Raggi fut également chargé de travaux pour l'arc de triomphe, d'une statue colossale de Louis XVI, d'un buste du duc de Berry, etc., etc. Depuis 1830, il n'y a plus trace de ces ouvrages. La seule statue de Louis XVI, existe encore dans un coin du dépôtdes marbres au Gros-Caillou.

CH. D'ARGÉ.

C'est à l'occasion du concours régionnal, qui se tenait cette année à Moulins, que la Société d'émulation de l'Allier a organisé une exposition d'archéologie et de peinture; c'est dans les salles de la bibliothèque et de l'hôtel de ville et par une galerie, que s'étalaient les merveilles de l'art antique et moderne. Ce ne furent pas seulement les églises, les musées, mais un grand nombre de collections particulières qui se dépouillèrent pour enrichir cette exhibition qui resta limitée au Bourbonnais pour la partie archéologique.

Notre planche, d'après un dessin de M. A. Queyroy, reproduit l'entrée de l'Exposition ; c'est là que se groupent les armes et armures, près des beaux tombeaux des anciens ducs de Bourbon. La partie la plus digne d'attention, la plus nationale est, sans contredit, celle de l'époque romaine et gallo-romaine. Nous affirmons qu'aucun musée ne possède une aussi grande collection de statuettes en argile blanche, figurines et vases trouvés à Néris Vichy, Varennes et surtout Toulon-sur-Allier, petit village au-dessous de Potiers, ou ils ont été découverts, il y a quelques années, parfaitement intacts.

Le temps et la place nous manquent pour parler des beaux échantillons de l'art au moyen âge et à la renaissance; citons pourtant dans les manuscrits *la Bible de Sauvigny*, pièce exceptionnelle tant par le nombre et la finesse de ses miniatures que par sa reliure garnie de pièce d'orfèvrerie de la plus grande élégance. C'est un des chefs-d'œuvre du treizième siècle, il appartient à la bibliothèque de la ville. L'exposition des beaux-arts est aussi fort remarquable, on y rencontre les œuvres de la plupart de nos artistes en renom : MM. Anker Accard, Tabar, Baudit, Ma-zerolles, Isabey, Luminais, de Curzon, de Maulignon, Jacquard, Ulysse, Ziem, Achille Zo, Troyon, Jules Noël Tesson ; dans les paysagistes : MM. Desjobert, Hannoteau, Harpignies, Corot, Pron, Jules Rozier, Appian. Le succès obtenu est un puissant motif d'encouragement pour la société qui a eu la louable pensée de l'organiser et de propager ainsi le goût des arts.

MAC VERNOLL.

ÉCHECS

Correspondance.

M. F. G., à Calais. — En effet, monsieur, les lignes auxquelles vous faites allusion étaient bien à votre adresse, et je me flattais qu'elles seraient suffisantes pour vous faire découvrir le vice de votre solution du problème n° 34. Mais il parait que, décidément, vous y tenez à cette trompeuse, qui est bien loin de mériter un pareil attachement, comme vous allez, cette fois, en être convaincu. Après votre premier coup, le Roi noir s'est retiré à la 4e case de son Fou. Vous ajoutez : C 8e ou 4e FR, échec et mat. C'est là l'erreur, attendu qu'on ne fait pas mat avec un Fou qui est en prise ; j'avais déjà signalé cet écueil.

Vous remarquerez encore, monsieur, que, dans le problème n° 37, votre variante A n'est pas conforme à celle qui se trouve dans la solution précédente ; la vôtre est inexacte.

M. Gauvain, à Saintes. — Problème n° 36. A T 6e FR, réponse des Noirs : FR c CD, et plus de mat.

M. Le Février. — Problème n° 36. A D 6e D, réponse : FD 2e T ou 2e FR, évitant le mat.

M. le capitaine Charousset. — Merci pour votre joli problème qui sera publié prochainement.

M. Fraiche. — Le problème que vous m'avez adressé peut se résoudre en quatre coups de plusieurs manières différentes ; j'espère que vous pourrez corriger cela, car l'idée est très-ingénieuse.

M. oche, lieutenant. — Recevez tous mes remerciments pour votre intéressant envoi, sur lequel je serai bientôt en mesure de vous répondre plus longuement.

M. le docteur L. Cadolini. — Plusieurs solutions, hélas !

P. JOURNOUD.

RÉBUS.



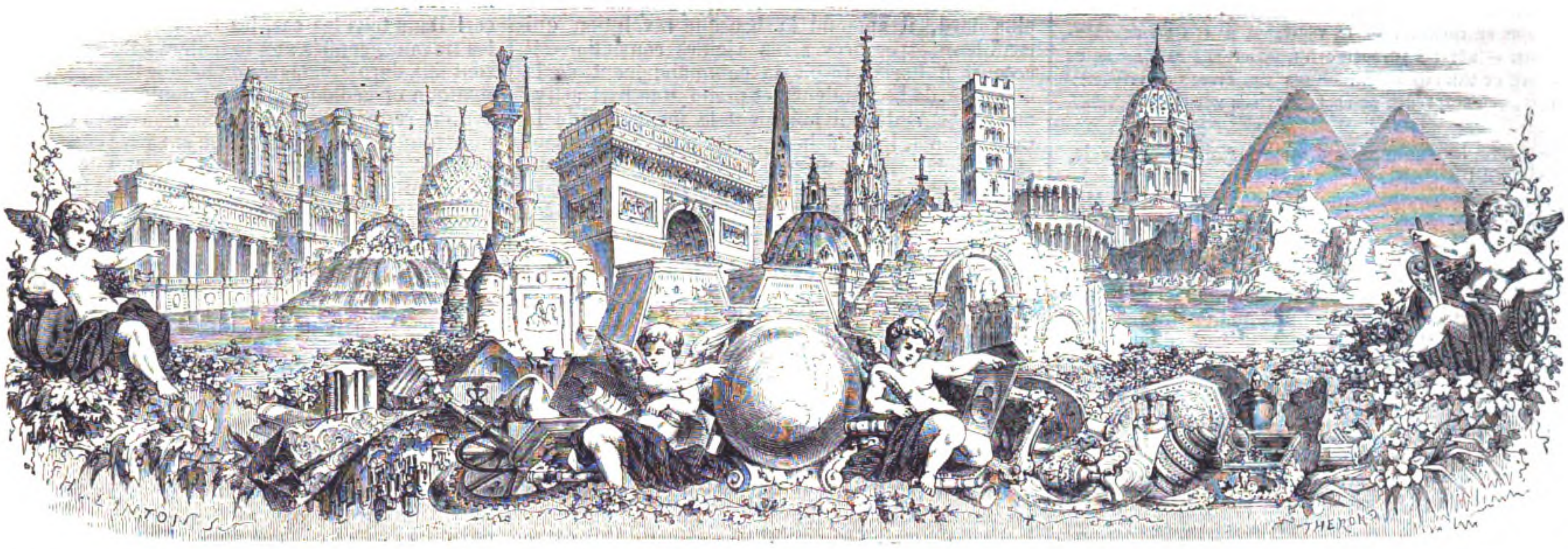
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un gourmet trop porté à la bonne chère devient poussif.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cie, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 271. — 21 Juin 1862.

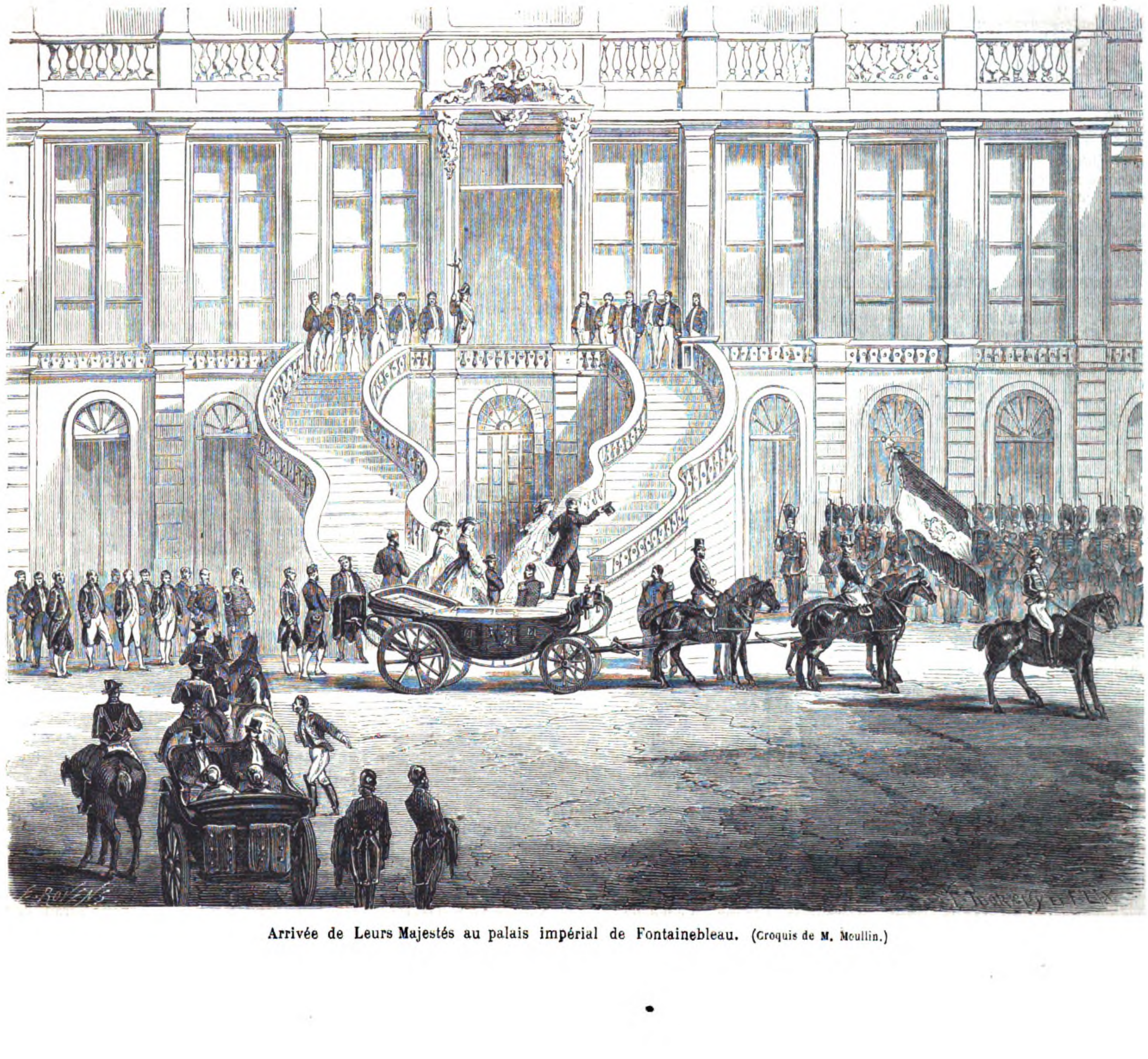
DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Arrivée de Leurs Majestés au palais impérial de Fontainebleau. (Croquis de M. Moullin.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : L'INJUSTICE FORCÉE DES JOURNAUX. — SINGULIER EMPLOI D'UNE GRANDE FORTUNE. — UNE DEMOISELLE A LAQUELLE ON DEMANDE SA MAIN ! — NOUVEAU SYSTÈME POUR LES DÉCORS DE THÉATRE. — LA VÉRITABLE MAISON DE BEAUMARCHAIS. — DÉTAILS RÉTROSPECTIFS. — BIZARRE PARI ENTRE UN COMTE ET UNE INCONNUE... — LES BOULEVARDS EN INSURRECTION. — DÉCOUVERTE DE DOCUMENTS SUR MOLIÈRE.

Le journalisme commet parfois, avouons-le, de vives injustices.

Il acclame complaisamment ce qui devrait être passé sous silence, — souvent il tait regrettablement ce qu'il devrait dire.

C'est que si le journalisme n'est pas ce qu'on a plaisamment appelé « un sacerdoce, » c'est tout au moins une mission sociale, une fonction de confiance publique, un ministère qui a charge d'opinions, une entreprise de justice distributive, — une dette de conscience, enfin, dont il faut chaque soir pouvoir se donner l'acquit.

Par contre, si telle est la fonction, avec un pareil pouvoir et une semblable élévation, le fonctionnaire est homme,— c'est-à-dire sujet à l'erreur, soumis à la passion, emporté ou aveuglé par elle, — un être enfin qui obéit parfois, ne fût-ce qu'à son insu, au mobile de l'intérêt : c'est la réalité au service de l'abstrait.

Or, si le journa*lisme* ne doit avoir pour culte et pour ami que le vrai, avec le mensonge pour ennemi, pour antagoniste, le journa*liste*, au contraire, est entouré d'amis et d'ennemis de sa personne ou de ses idées, lesquels ne sont pas des fictions, des êtres *in nubibus* ou conventionnels, — mais bien des esprits animés des passions humaines, avec lesquels il faut compter dans le multiple duel de la vie !

Maintenant, si l'on tient équitablement compte des séductions, des piéges, des assauts qui conspirent contre l'indépendance ou contre les devoirs du journaliste, des ruses d'amour-propre ou d'intérêt privé qui l'implorent ou l'attaquent continuellement, on comprendra les faiblesses de l'homme, les défaillance du « pontife ! » Car, quelqu'imagination qu'on s'en fasse, on ne se figurera jamais assez quels abordages l'homme qui dispose d'une plus ou moins large part de l'attention publique, doit repousser chaque jour, de la part du nombre incommensurable de gens que leur vanité ou leur intérêt portent à rechercher les fracas de la publicité !

Qu'on ajoute maintenant à ces causes acharnées d'ébranlement moral : les nécessités matérielles du labeur qui l'accable, l'impossibilité physique de suffire à tous, celle de tout contrôler et vérifier avant que de rien répandre... et vous comprendrez mieux, en l'accusant moins, que si parfois le journaliste est entraîné à prêter sa plume à des causes d'un intérêt médiocre ou à des gens d'une contestable valeur, il puisse aussi négliger tel fait qui avait droit à la publicité, ou passer sous silence ce qui devait être dit. Il cède ainsi involontairement à ce qui s'appelle la force des choses, — ce cas de *force majeure* qui figure parmi les circonstances atténuantes de tous les actes humains, car :

« Pour être *journaliste*, on n'en est pas moins homme, »

et ni l'esprit, ni le zèle, ni le temps ne peuvent suffire à tout.

Ainsi s'expliquent certains silences de la presse sur des faits, des événements qui avaient droit d'arriver au public, comme s'excusent aussi par les assauts subis, les complaisances qui entretiennent ce même public de choses ou de gens qui devaient rester dans le néant du silence et de l'ombre!

— Ceci devait, on l'a compris, trouver son application dans un fait récent, oublié ou insuffisamment mentionné: il s'agit de la mort d'un brave soldat,— le général de brigade Jean-Pierre Piat, baron du premier empire et sénateur du second.

Le général Piat est bien connu du peuple. La part active qu'il a prise aux faits qui ont suivi la Révolution de 1848 lui fit, dans les faubourgs, une certaine célébrité. Jetons un rapide coup d'œil sur cette carrière de bravoure et de dévouement qui a fini dans les joies du triomphe et la paix de la conscience.

Parti comme simple volontaire aux jours où la *patrie* fut proclamée *en danger*, c'est-à-dire en 92, Piat conquis, comme on dit souvent, tout ses grades sur le champ de bataille. Autant de combats : Nerwinde, Tagliamento, le Caire, Alexandrie, Wagram, la Moskowa, et enfin Waterloo, autant de grades — et autant de blessures ! Il est fait général de brigade et baron pendant la triste campagne de Russie. Mis à la retraite par la Restauration, il reprend son épée lorsqu'en 1830 la France reprend le drapeau tricolore, et reçoit le commandement de plusieurs départements. Enfin, atteint par la limite d'âge en 1837, il se retire dans les environs de Paris, à Nogent-sur-Seine, où, quelques années plus tard, il apprend la brusque révolution qui rend leurs espérances à ses vieilles convictions. Il accourt à Paris, reçoit le commandement de la 4e légion de la banlieue, et prend une part active aux événements qui précèdent la formation de la Constituante. Les affiches qui, les premières, posent la candidature du prince Louis, sont signées du *général Piat*. Président du premier comité bonapartiste, installé rue Montmartre; il signe toutes les proclamations, toutes les circulaires, — comme il combat toutes les émeutes et s'offre corporellement à tout les dangers. L'insurrection de Juin le vit, à la tête de sa légion, enlever les plus dangereuses barricades, et ne repartant pour sa retraite que l'heure des initiatives morales et des dangers personnels complétement passée.

Le général Piat attacha aussi son nom aux publications créées pour le service de la cause à laquelle il avait voué sa vie. Or, c'est ici la place de quelques particularités.

Lorsque le prince Louis-Napoléon vint siéger à la Constituante, celui qui avait présidé le Comité central qui donnait l'impulsion aux départements, ne connaissait pas encore le futur Empereur. Un écrivain qui avait eu son ample part d'influence dans les courageuses et intelligentes initiatives du général, un ami qui s'était associé à tous ses actes politiques, le rédacteur d'une *Revue de l'Empire*, difficilement rédigée et souvent poursuivie sous le précédent gouvernement: M. Ch. Ed. Temblaire, fut l'intermédiaire chargé de la présentation. Mais, mû d'un vif sentiment de reconnaissance, le prince prévit tout, et tomba à l'improviste, un matin, en compagnie de M. de Persigny, dans la modeste habitation de Nogent-sur-Marne. Bientôt le général eut lieu de rendre sa visite au Président de la République qui s'installait à l'Elysée. Ce jour-là le palais était en fête, la musique d'un régiment jouait dans la cour; le prince se tenait au balcon avec MM. Laity, de Persigny et Bataille (aujourd'hui conseiller d'Etat). Le général Piat arriva avec son ami M. Temblaire, le vieux soldat portant au col son sautoir de Commandeur. Le prince le plaça à son côté et lui exprima sa joie d'être redevenu l'hôte de ce palais « de famille, » dans les jardins duquel il avait joué tout enfant. Ayant à mettre en sûreté quelques papiers importants, le prince rentra dans son appartement... mais on ne trouva pas un seul meuble qui fermât, et ce fut la poche de M. Bataille qui servit provisoirement de tiroir.. Le prince en plaisanta. — « Ce palais n'est pas habitable, — dit le général, — Votre Altesse ferait mieux d'aller aux Tuileries... » Piat prévoyait d'autres événements... Lorsqu'ils furent accomplis par le coup d'Etat, le général Piat, déjà grand-officier de l'Ordre, fut promu à la dignité de sénateur. Dès lors il retourna dans sa retraite, ne s'occupant plus que de la mise en ordre de ses papiers sur la seconde République et le second Empire.—Ces notes paraitront un jour, et on nous assure que bien des faits inconnus, ou mal jugés, y éclateront au grand profit de l'histoire. Le général Piat est mort à l'âge de 88 ans, au milieu de l'affection de tous ceux qui l'ont connu, et entouré d'une popularité... populaire, si l'on peut dire, qui lui méritait quelque chose de plus que cette simple mention au nécrologe de la semaine, que lui ont accordée les grands journaux.

Un Américain célibataire, qui a réalisé sa fortune avant la désunion des Etats, veut employer cette fortune dans une grande application d'utilité publique. Il achète de vastes terrains dans une vallée assez profonde que dessert le chemin de fer du Nord, et fait en ce moment étudier par des ingénieurs le projet,— si vaste qu'il peut paraitre insensé, — dont voici le résumé : Amener à la surface du sol la vapeur de l'ébullition centrale du globe...

On creuserait des puits de deux à trois mille mètres, et on obtiendrait des jets d'eau bouillante et de vapeur capables de donner l'impulsion à des machines ordinaires et à haute pression (*i sit possible ?*). L'Américain a calculé que les deux millions qu'il est prêt à dépenser pour cette opération hardie, représentent la moitié à peine du capital qu'il faudrait à dix usines pour s'installer sur ses terrains avec les appareils et machines à vapeur à leur usage, et que le revenu des deux millions absorbés, soit 50,000 fr., n'est guère que le dixième de la dépense combustible faite par chaque usine, soit ensemble 500,000 fr. De sorte que, si les calculs dans lesquels il a foi sont justifiés, sa mise de fonds lui rapportera le capital bien véritablement enfoui en moins de quatre années, et ensuite un revenu considérable.

Est-ce pratique... comme en semble persuadé celui qui aventure ses millions dans une tentative aussi bizarre? A de plus habiles que nous de se prononcer! Dans tous les cas, les terrains sont achetés, et les travaux, confiés aux ingénieurs R... et de V*** sont aux derniers degrés de l'étude linéaire, mathématique et géologique. Sans doute ce fait sort un peu du cadre ordinaire de nos nouvelles et récits; mais comme nul journal n'a pu en parler encore, nous avons cédé au désir de lancer la première révélation d'un projet aussi étrange qu'il était imprévu.

Mademoiselle..... (cherche!) est une des plus jolies actrices de Paris. Elle aurait plus de talent encore si elle n'était pas si jolie, car il lui reste peu de temps pour étudier, — la beauté étant une grande occupation, un éternel sujet de visites reçues, de lettres lues, d'efforts continus pour se débarrasser des déclarations — qui ne sont pas de guerre! si ce n'est, toutefois, de la part des rivales de théâtre et de beauté.

Elle eut, l'autre soir, un succès de personne, de toilette, et même d'actrice, dans un vaudeville d'été, succès multiplié par le nombre des spectateurs, autant dire de ses admirateurs! Or, le lendemain, comme elle se réveillait d'une nuit que sa paresse faisait de beaucoup empiéter sur le jour, sa camériste lui apporte un superbe bouquet de farnésianes, rareté inouie! — et une lettre. Elle offre du nez un sensuel bonjour au bouquet, et ouvre la lettre qui signe ces fleurs parfumées. C'était, comme vous ne refuserez pas de le croire, un acte d'adoration : « O mademoiselle! comment vous exprimer sans rester pâle et décoloré de langage, si ardent qu'il soit, ce que mon âme éprouve..... » *et patati, et patata.*

Plus encore que la verveine ou la peau d'Espagne, le papier sentait le roussi, tant les mots brûlaient! C'était un délire écrit, une fièvre calligraphique, un transport contagieux, comme il y eut, dans la cour italienne formée à Paris par Mazarin, des lettres empoisonnées. L'actrice fut émue.

— Pauvre garçon! — murmura-t-elle. Puis elle écarquilla les yeux et eut un charmant haut-le-corps en lisant ce qui finissait, et que voici, copié *dal vero* :

« Permettez donc, ô idole enchanteresse, que je vous demande votre main, cette main de duchesse, cette main divine, qui, que, etc.! »

Puis la signature en toutes lettres; — puis l'adresse en toute sincérité! La demoiselle eut un brusque et fol accès de joie...

Mais venait un post-scriptum, ou plutôt... comment appeler cela? un calmant, un lénitif.

Le voici :

« *Daignez me faire savoir quand je pourrai, sans trop vous déranger, envoyer mon mouleur...* »

Le monsieur si matinal et si brûlant demandait à Mlle *** — sa main... en plâtre!

Une chose frappe souvent les spectateurs-artistes, au théâtre : c'est l'imperfection, on pourrait dire la naïveté, du système de décoration encore en usage sur la plupart de nos scènes, au milieu des perfectionnement généraux. N'est-il pas étrange, par exemple, de voir le ciel figuré par des bandes de toile d'une coulisse à l'autre; ou le rideau de fond formant un coude, un pli, à travers édifices ou montagnes; ou l'ombre d'un arbre s'allongeant jusque sur les horizons ou les nuages? Si les *trucs* ont obéi aux progrès de la mécanique, l'art du décorateur proprement dit n'a profité que de l'habileté de main des peintres, et à l'Opéra même, il est des détails choquants qui restent incompatibles avec l'importance du lieu, et qui font sourire. Une révolution était à désirer dans tout le système; on pense que nous sommes à la veille de la voir s'opérer.

En effet, une convocation récente, qui a eu lieu au palais de l'industrie, a permis à une sorte de commission libre formée de critiques, de directeurs de théâtres et d'artistes, de juger le système nouveau inventé par un architecte de talent et surtout d'initiative: M. Foucault. A l'aide de ce système véritablement ingénieux, plus de frises, de coulisses, de découvertes; des entrées vastes et libres, qui réduisent les décorations à de simples fermes, et permettent, par exemple, de représenter un paysage tel qu'il est dans la nature. Pourtant rien n'est changé dans la mise en scène des anciens ouvrages, les plans restent les mêmes. Il nous serait difficile d'entrer ici dans une appréciation suffisamment mi-

nutieuse du système de M. Foucault, et nous ne pouvons que le signaler à l'attention publique, comme digne du plus sérieux examen. Admis à faire devant l'Empereur une démonstration de ce système, M. Foucault a reçu un encouragement qui semble promettre de prochains essais pratiques, et par conséquent très-concluants.

~~~ Les journaux quotidiens ont annoncé que la maison où Beaumarchais écrivit le *Mariage de Figaro*, vient d'être expropriée pour faire place aux percements nouveaux résultant du boulevard du prince Eugène. A ce propos, quelques explications et rectifications nous semblent n'être pas sans intérêt.

La résidence de Beaumarchais, celle où, en 1784, il a écrit le *Mariage de Figaro*, a été démolie sous la Restauration. C'était une maison d'une architecture alors sans modèle à Paris, d'un goût tout à fait italien, qu'il avait fait bâtir lui-même sur cette partie du boulevard portant aujourd'hui son nom, et qui se terminait à la place de la porte Saint-Antoine. Sa démolition eut lieu en 1818, pour faciliter l'ouverture du canal Saint-Martin. Sur le terrain qui ne fut pas absorbé par le canal, on construisit un grenier à sel, démoli lui-même en 1841. Un vaste jardin, qui s'étendait jusqu'au boulevard actuel, était terminé par un pavillon où Beaumarchais se plaisait à travailler, et qui a disparu en 1826. L'épaisse et solide construction de l'hôtel et des murs du jardin de celui qui disait plaisamment : « Qui sait si le monde durera encore six semaines! » nécessita le jeu de la mine pour être renversée. La porte d'entrée de toute l'habitation était sur le boulevard actuel. Elle porta longtemps cette inscription :

« Ce petit jardin fut planté
» L'an premier de la liberté. »

Si l'on ne suivait pas le jardin, on trouvait, pour arriver à la maison, un vaste souterrain qui aboutissait à une cour dans le goût italien, au milieu de laquelle se dressait une statue du *Gladiateur combattant*. Une reproduction de la statue de Houdon, au péristyle du Théâtre-Français, décorait le vestibule. Il y avait une salle de concerts et une foule d'autres aménagements somptueux. Le jardin était tout parsemé de grottes, de ponts chinois, de rocailles, de bassins, de petites naumachies. Sur l'imposte de l'entrée principale, on lisait encore (c'était alors la mode que ces continuelles inscriptions renouvelées du : *Parva sed apta*, antique):

« Erexi templum a Bacchus
» Amicisque gourmandibus! »

Nous croyons parfaitement inutile de traduire, même pour les dames, ce latin véritablement de cuisine.

Autre inscription! Sur la porte d'un pavillon qui faisait l'angle de la rue Amelot actuelle, on lisait :

A VOLTAIRE
« Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur! »

Tout ce pavillon était orné de vues de Ferney peintes à fresque. Sur le faîte du toit s'élevait une boule que surmontait une grande plume dorée (*Indè fortuna*, disait Scribe, dont on vend aussi l'hôtel, soigneusement bâti... à coups de plume!). Cette plume formait girouette, et notre génération l'a vue. Certes, l'idée eût pu prêter à la plaisanterie avec tout autre que le ferme et inamovible esprit de Voltaire! En effet, quelle belle girouette que leur plume pour... Mais laissons là les contemporains, et revenons à celui dont le véritable successeur manque encore parmi nous.

Nous n'en avons pas fini avec les inscriptions; il faut relever les plus curieuses :

Sur le socle d'une statue de l'Amour était gravé ce distique paternel :

« O toi, qui mets le trouble en plus d'une famille,
» Je te demande, Amour, le bonheur de ma fille! »

Plus loin, sous un groupe offrant Platon et l'*Esclave cymbalier*, on lisait :

« L'homme en sa dignité se maintient libre : il pense;
» L'esclave dégradé ne pense point : il danse! »

Voici l'origine de cette curieuse habitation, qui eut le *pire destin :*

« La journée du 14 juillet 1789, — dit M. Louis de Loménie dans le remarquable et fort curieux ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Beaumarchais et son temps*, — trouva l'écrivain occupé à faire construire, juste en face et tout près de la Bastille comme pour narguer ce château-fort, une superbe et charmante habitation. Il avait acheté de la ville (qui le rachète en partie aujourd'hui par une curieuse fluctuation de causes et d'intérêt!) en 1787, toute la portion de terrain formant aujourd'hui la ligne gauche du boulevard qui porte son nom, en prenant cette ligne en face de la rue du Pas-de-la-Mule presqu'à la Bastille. Il y voulait faire une maison qui ne ressemblât pas plus aux autres maisons que le *Mariage de Figaro* ne ressemblait aux autres comédies. Il y parvint, mais en dépensant beaucoup d'argent »

En effet, si les devis étaient de 300,000 fr., la dépense définitive s'éleva à 1,663,000 fr.! Or, pour continuer à larder encore ceci d'un peu de latin, nous dirons que dans cette maison, d'où Beaumarchais vit tomber la Bastille, — *materiam superabat opus*, — c'est faire comprendre que la municipalité de 1818, décrétant l'expropriation, paya l'immeuble, sans tenir nul compte de la valeur artistique, cinq cent mille francs seulement.

On va voir que déjà, sous l'Empire, il avait été question de démolir la célèbre habitation, car Mme de Beaumarchais nous a conservé, dans une lettre adressée à une de ses amies, cette conversation entre le vainqueur d'Austerlitz et la fille de l'auteur du *Barbier de Séville*, recueillie par M. de Loménie.

« — Comment vous nommez-vous? dit l'Empereur.
» — Je suis la fille de Beaumarchais.
» — Êtes-vous mariée ?
» — A M. de Larue, un des administrateurs des droits réunis et beau-frère du général Mathieu Dumas.
» — Votre père vous a-t-il laissé sa grande fortune?
» — Non, Sire : la révolution nous a ruinés à peu de chose près!
» — Habitez-vous sa belle maison? »

Ici la fille de Beaumarchais exposa à S. M. qu'elle et sa famille étaient lésées outre-mesure par le projet de l'exproprier, etc. A quoi l'Empereur répondit :

« — Eh bien, on évaluera votre maison, et on vous la payera; mais elle a coûté une somme immense! on ne paye pas des folies, etc. »

Le fait est que cette maison était visitée, du vivant de son propriétaire, comme une des curiosités de Paris, et que l'envie qu'elle excita lui fut fatale, car au milieu des crises sociales, cette envie ne pardonne pas à la richesse, même lorsqu'elle est le prix du travail. Comme pour ce romain que Scylla proscrivait à cause de sa *maison d'Albe*, celle de Beaumarchais ne devait être pour lui qu'un titre de plus à la proscription, une source intarissable de dénonciations, de persécutions et d'inquiétudes : il était destiné à ne l'habiter qu'un instant, — dit notre auteur, — pour y mourir au milieu des soucis d'une fortune détruite, et, comme l'a très-bien dit un de ses amis, « il ne devait trouver quelque tranquillité dans cet asile que pendant le peu d'années que ses cendres y ont reposé. » Tout cela n'a pas duré trente ans! — La moindre feuille de papier griffonnée par l'auteur du *Mariage de Figaro* a été plus durable que son monument!

Beaumarchais, dont la vie active embrasse toute la fin du XVIIIe siècle, et dont les ouvrages représentent l'esprit de cette époque, mourut subitement le 17 mai 1799, dans cette maison du boulevard, que sa veuve et sa fille ont habitée jusqu'à l'époque de l'expropriation, qui ainsi que nous l'avons dit au début, eut lieu en 1818. Or, comment comprendre la nouvelle qui suit, qu'ont, ces jours derniers, répétée tous les journaux?

« Le jury d'expropriation de Paris vient de payer 940,000 fr. la maison de Beaumarchais, où fut écrit le *Mariage de Figaro*, et dont les jardins, s'étendant autrefois jusqu'à la Bastille, bordaient le boulevard qui porte le nom de l'écrivain dramatique. »

???

~~~ Il y a dans la haute société parisienne une étrangère de beaucoup d'esprit et d'infiniment d'originalité, qui divertit tout un groupe de hauts personnages. Avec elle, point d'ennui possible; quand elle n'a rien de drôle à raconter, elle invente; quand l'officiel déborde en monotonie... d'un mot plaisant elle change le ton, et il n'y a pas de préoccupation, de sérieux qui tiennent devant sa volonté de distraire et d'amuser. Un ministre disait d'elle : « C'est le feu d'artifice des oreilles! »

Or, il y a quelques jours, après un dîner fort grave chez un haut fonctionnaire qui porte la responsabilité de certains faits actuels que nous ne devons pas préciser, une discussion s'élève sur je ne saurais dire au juste quelle particularité relative à l'exposition de Londres. La. . dame (je n'ose mettre son titre, dans la crainte de la trop désigner!) la dame donc, est d'un avis contraire à celui d'un homme qui porte un des beaux noms vérifiés, épluchés sous le grand roi, lors de la fameuse question des carrosses, par d'Hozier et Chérin.

« — Eh bien, une *discretion*, comte! — dit *la dame*.

» — Volontiers! » — répond l'adversaire de l'opinion émise.

Le pari est réglé, — on va aux informations, — et il se trouve que c'est la dame qui a raison! Le comte doit donc s'exécuter...

Or c'est ici qu'éclate l'affaire, le curieux, l'extravagant! Rapprochons-nous de quelques jours.

Il est cinq heures de l'après-midi. C'est le moment où la ligne de boulevards qui va du faubourg Montmartre à la Chaussée-d'Antin, est le plus encombrée de flâneurs ou de gens affairés. Il y a certains points, vers le passage de l'Opéra, Tortoni et le débouché de la rue du Helder, où la circulation est si entravée par les groupes, les haltes des causeurs, les contemplateurs des étalages de bijouterie ou d'objets orientaux, qu'on ne peut marcher qu'en louvoyant, qu'en dessinant une série de zigzags. Or, dans cette foule s'avance — un homme!

Cet homme, vêtu en ouvrier, avec une blouse bleue, une casquette qui lui tombe sur les yeux, et une barbe qui lui monte sur les joues, porte, — ceci est l'incroyable! — une échelle de cinq à six mètres, posée en équilibre sur son épaule. C'est déjà fort insolite, fort gênant pour la circulation...

Mais voici l'excessif! Tous les vingt pas cet homme fait un demi-tour à droite... comme pour voir si on ne se moque pas de lui. Son échelle suit naturellement le mouvement... et rafle, par devant et par derrière, un tas de gens : décoiffés les uns, atteints au col, dans le dos, dans la poitrine les autres, selon le balancement de l'objet, — et ce sont alors des réclamations, des protestations, des criailleries telles qu'on se les imagine bien! et qui, de la part des passants les moins endurants, se convertissent bientôt en injures à l'adresse de l'original, du grossier, du fou qui a l'idée de venir faire évoluer une échelle au beau milieu de la promenade la plus encombrée de Paris.

Or, le demi-tour à droite qui a mis l'échelle en travers, est bientôt suivi du contre-demi-tour à gauche, pour reprendre sa marche, — si bien que c'est encore une nouvelle série de raflés! Les uns saisissent la diable d'échelle qui les a cognés, et la secouent en criant. Mais comme leur intention n'est pas de la garder.... ils la lâchent, et la rotation qui suit frappe de nouveaux passants. Impassible, insouciant, l'homme repart .. et vingt pas plus loin il recommence. Alors c'est la scène aussi qui recommence, et de nouveaux chapeaux culbutés ou bosselés, des voiles soulevés, des épaules raflées, des dos, des poitrines heurtés! Alors les cris, les colères reprennent, au milieu des rieurs, qui sont ceux que le balancier n'atteint pas, et qui se divertissent aux mines singulières des victimes de cette promenade d'échelle et d'homme : insolent, l'homme; insolite, l'échelle.

Mais où l'on rit le plus, — c'est dans un grand landau, qui va pas à pas sur le boulevard, et où sont quatre personnes : dont *la dame* qui a gagné une *discrétion* au comte que vous... ne savez pas! Car il est temps que vous appreniez tout : cet ouvrier barbu avec une casquette sur les yeux, — c'est le comte lui-même, ainsi déguisé, embarbifié, et que *la dame* a eu l'idée plus qu'originale, disons extravagante, d'obliger, — en exécution de la *discrétion* perdue, — à parcourir le boulevard en question, portant cette échelle, et se retournant à la façon que vous pouvez comprendre. Et de rire, et de se tordre dans le landau! Mais quel hasard, direz-vous, qu'un sergent de ville, requis par quelque *touché*, n'ait pas mis fin à cette promenade trop excentrique, avant l'arrivée du comte, du perdant, à la rue de la Chaussée-d'Antin, où il put disparaître du côté des constructions nouvelles? Telle est l'histoire, absurde, mais vraie, vraie plutôt, parce qu'absurde. — « *Credo, quia absurdum!* » disait saint Augustin, qu'on s'étonnera de voir apparaître dans cette folie d'échelle et de grande dame.

~~~ L'heureux, le rare, (on était trois), le fier possesseur d'une signature de J. B P. MOLIÈRE, au bas d'un acte passé le 22 mai 1670, chez le notaire *Gigault*, — votre serviteur enfin, — aurait l'égoïste droit de ne pas se réjouir des trouvailles qui sont en train de se faire en ce moment, et de divers côtés, au sujet de curieux, de précieux documents, relatifs au divin comique, et sur plusieurs desquels sa signature est apposée! Nous entrerons néanmoins très-prochainement, à ce sujet, dans divers détails pour lesquels l'espace suffisant nous manque aujourd'hui, détails qui seront assurément de nature à intéresser la plus délicate fraction du public.

JULES LECOMTE.

P. S. Mlle Marie Saxe nous écrit qu'elle n'a pas 27 ans... Nous reparlerons de Mlle Saxe et de son âge — S. G. du G.
~~~

COURRIER D'AMÉRIQUE

Une grande bataille a eu lieu entre la rivière Chickahominy et Richmond. Presque tous les incidents qui ont signalé la bataille de Pittsburg-Landing, se sont reproduits devant la capitale de la Virginie. Les avant-postes des deux armées se touchaient, et des escarmouches avaient lieu à tout instant. Dans la nuit du 30 au 31 mai, et pendant un ouragan terrible, il y eut plusieurs fois un vif échange de fusillade. Les généraux du sud avaient profité de la tempête pour faire marcher leurs forces, et, le lendemain vers neuf heures, ils attaquèrent à l'improviste la division du général Casey qui formait l'avant-garde des fédéraux, et qui, seule, se trouvait au delà du Chickahominy. Elle était campée sur la route de Williamburg, et s'étendait sur un front très-développé dans une clairière d'un mille carré.



Vue de Mobile.

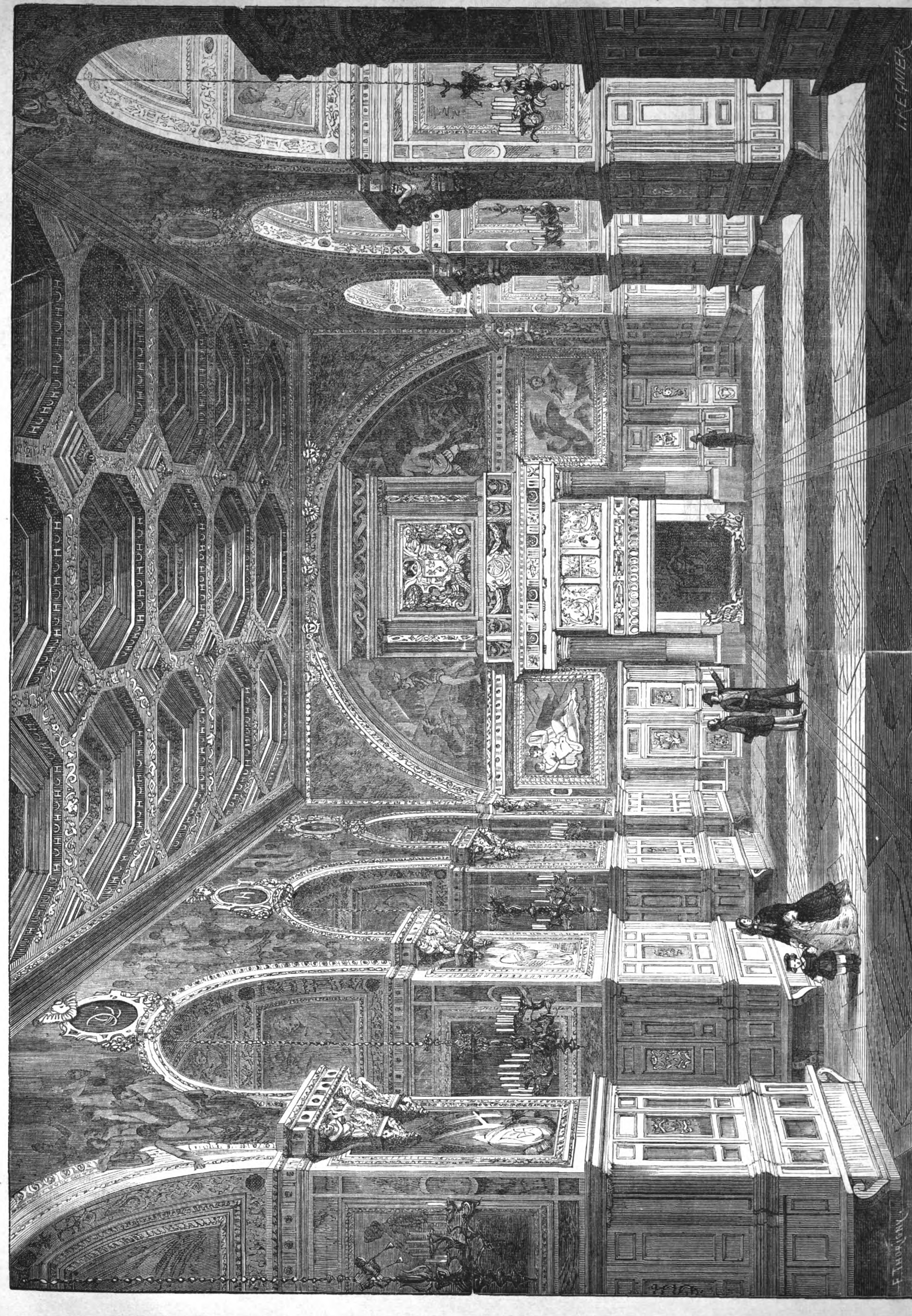
Bien que pris au dépourvu, les fédéraux se rangèrent en ordre de bataille. Mais l'attaque, conduite avec une résolution extrême, commença sur tous les points à la fois. Le général Casey ordonna la retraite. Le désordre se mit bientôt dans les rangs, et la déroute devint complète.

Trois divisions du Nord arrivèrent bientôt sur le champ de bataille et les confédérés furent arrêtés dans leur marche victorieuse. Les rôles changèrent même si complétement, qu'ils perdirent, en moins d'une heure, tout le terrain qu'ils avaient gagné.

Le lendemain, quand le jour parut, les généraux du Sud recommencèrent l'attaque, mais ils furent si vigoureusement accueillis, qu'ils ne tardèrent pas à battre en retraite, laissant douze cents morts, un grand nombre de blessés et mille prisonniers. Les fédéraux ont eu trois mille tués ou blessés. La lutte a presque constamment eu lieu dans les



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Davenport et Rock-Island. — Pont jeté sur le Mississipi. (Limite des États à esclaves.)



Salle de Henri II. (Palais de Fontainebleau.)

bois. Le sol est marécageux et recouvert d'épais taillis. Pendant les deux journées, l'aéronaute Lowe s'est maintenu à six cents mètres de hauteur au-dessus du champ de bataille. Un opérateur du télégraphe était avec lui dans la nacelle et transmettait au général Mac Clellan les plus utiles renseignements sur les manœuvres des confédérés.

Les résultats de la bataille de Pittsburg-Landing se sont fait longtemps attendre. L'évacuation de Corinthe, plusieurs fois annoncée et chaque fois démentie, a eu définitivement lieu au milieu d'une certaine confusion. Avant d'abandonner la ville, le général Beauregard a fait détruire une immense quantité de propriétés publiques et particulières, de magasins et de provisions. Pendant la nuit qui a précédé son départ, on entendait à tout instant quelque formidable explosion. Il s'est d'abord dirigé vers le Sud, mais trouvant le pont du chemin de fer de Mobile détruit, il a rétrogradé jusqu'à Grand-Junction pour prendre la voie ferrée qui conduit dans l'intérieur du Mississipi. On croit qu'il marche, soit sur la Nouvelle-Orléans, soit vers la ville de Mobile, dont nous donnons une vue, et qui est en ce moment assiégée par les fédéraux.

Mobile, fondée par les Français en 1700, est bâtie au bord de la rivière et au fond de la baie qui portent son nom. Elle s'étend sur un sol assez élevé pour être à l'abri des inondations pendant les plus fortes marées. Cédée par la France à l'Angleterre en 1763, et abandonnée à l'Espagne en 1780, elle fut définitivement acquise par les États-Unis en 1813. Sa population qui n'était alors que de deux ou trois mille habitants, s'élève aujourd'hui à soixante mille âmes. Les rues sont larges bien percées, mais n'ont pas ce caractère de grandeur et d'élégance que l'on retrouve dans la plupart des autres grandes villes de l'Amérique du Nord ; elle a cependant de magnifiques promenades, quelques monuments, et les environs offrent aux promeneurs des sites ravissants.

Elle a pour port toute la baie. Mais les bâtiments d'un fort tonnage sont obligés de jeter l'ancre à une distance de vingt milles, sur un fond où ils sont peu en sûreté. La rivière de Mobile a formé assez avant dans la baie une barre qui tend à s'élever sans cesse, et qui ne permet pas aux navires qui tirent dix pieds d'eau d'aller mouiller à quai. Le chargement des grands navires se fait à l'aide de petits bateaux à vapeur, et cet inconvénient a nui au développement de Mobile.

Ses relations commerciales sont cependant très-étendues.

Plusieurs lignes de bateaux à vapeur se dirigent à l'intérieur : les unes jusqu'à Montgoméry, sur la rivière Alabama ; les autres remontent le Tombygby-River jusqu'à Columbus, dans le Mississipi. Une grande ligne de chemin de fer met Mobile en communication avec Cairo, au confluent de l'Ohio et du Mississipi ; une autre ligne se dirige vers le Nord-Est, en passant par Montgoméry.

Après que les fédéraux ont eu pris possession de la Nouvelle-Orléans, une partie de leur escadre est allée mettre le siége devant Mobile.

Le reste de l'escadre du Nord remonte le grand fleuve.

L'immense vallée du Mississipi n'est pas seulement ravagée par la guerre, elle est sous le coup d'une inondation désastreuse, car jamais le fleuve ne s'était élevé aussi haut. Pendant les grandes crues, la navigation devient difficile. C'est alors qu'en se ruant avec impétuosité sur les anses, les eaux tendent à se frayer un passage, parfois même coupent une pointe et abandonnent l'ancien lit. Des îles de sable se forment et d'autres disparaissent. D'immenses étendues de pays sont submergées depuis deux mois, partout où le fleuve n'est pas contenu par des digues puissantes. Au confluent de l'Ohio, ce spectacle a pris des proportions gigantesques ; les deux cours d'eau réunis recouvrent près de soixante milles en largeur.

L'inondation a considérablement retardé les opérations de la guerre. Depuis les chutes Saint-Antoine, où le Mississipi commence à être navigable, jusqu'au golfe du Mexique, il n'existe qu'un seul point où l'on ait pu construire un pont, à trois cent trente-huit milles au-dessus de Saint-Louis. Partout ailleurs, sur un cours de deux mille quatre-vingts milles, on ne peut traverser le fleuve que sur des bateaux à vapeur.

Nous donnons un dessin représentant ce pont et les deux villes qu'il fait communiquer : Davenport, fondée en 1835, sur la rive droite, et Rock-Island, sur la rive gauche. Le principal village de la puissante tribu des Fauks s'élevait encore, il y a trente ans, au confluent du Mississipi et du Rock-River, à l'endroit même où George Davenport a établi la ville qui porte son nom. Le pont, que traverse aujourd'hui le chemin de fer du Mississipi et du Missouri, est de date beaucoup plus récente. Une bande d'esclavagistes venus du Missouri avait dernièrement tenté de le détruire ; mais les habitants de Davenport et de Rock-Island se sont énergiquement opposés à l'exécution de ce coupable projet.

A. MALESPINE.

Arrivée de LL. MM. au château de Fontainebleau.

LA PIÈCE D'EAU.

La cour a déserté Paris et les pérégrinations de l'été commencent par Fontainebleau. On a beaucoup parlé déjà du voyage de Leurs Majestés dans le Bourbonnais et dans l'Auvergne. Quelques chroniqueurs *bien informés* confient en secret à leurs lecteurs des bruits de visites souveraines ; attendons de plus amples informations et assurons d'avance nos abonnés que nous aurons un dessinateur qui suivra Leurs Majestés dans toutes leurs excursions, qu'Elles se dirigent vers le nord ou le midi.

La préoccupation de cette année sera l'installation de l'hippodrome de la vallée de la sole et la construction d'une galerie destinée à servir de salle à manger.

M. Paccard, l'habile architecte du Palais, fier d'avoir été choisi pour faire un pendant à cette châsse d'or massif qui s'appelle la galerie d'Henri II, s'est mis à l'œuvre avec la conscience et la conviction qui font de lui un des artistes sérieux de cette époque, et si, comme nous l'espérons, l'inauguration de la salle qu'il construit a lieu cette année, nous en donnerons un croquis à nos lecteurs.

Fontainebleau, indépendamment des chasses, offre à Leurs Majestés de nombreuses distractions.

Tout le monde connaît cette grande pièce d'eau désignée vulgairement sous le nom de Bassin-des-Carpes et la plupart de nos lecteurs ont dû, à l'âge où l'on vient jouer au cerceau dans les allées, jeter à ces carpes légendaires des morceaux de pain, achetés à la veuve du père Raburtin. Pendant les fortes chaleurs, les invités frètent des canots, des skeefs, des yoles, des pirogues ; les plus intrépides s'arment de pagayes, ne craignant pas de monter de frêles youious, et c'est un charmant spectacle de voir ces élégantes dames aborder dans le petit pavillon qui s'élève au milieu du lac.

Le parc réservé communique avec la pièce d'eau et les invités peuvent diriger leurs barques du côté de ces allées ombreuses interdites au public et qui, contemplées à travers les grilles, lui paraissent un Éden interdit au commun des promeneurs.

CHARLES YRIARTE.

Vue de la salle de Henri II ou Galerie des fêtes

CHATEAU DE FONTAINEBLEAU.

Construite par François Ier et décorée par Henri II, la Galerie des fêtes est peut-être, au point de vue de l'ensemble la salle la plus splendide et la plus complète de toutes celles des palais impériaux.

La galerie d'Apollon, du Louvre, est d'un goût plus pur, l'ornementation plus fine dans ses détails, son merveilleux plafond *d'Apollon tuant le serpent Python*, est une page unique, et cependant la salle de Henri II, avec tout le dévergondage de son style, ses fantaisies d'un goût parfois discutable et risqué, offre certainement plus d'unité et éveille plus l'idée de grandeur.

On remarque dans le beau dessin de M. Thorigny des consoles saillantes occupant le milieu des piles, consoles sculptées qui semblent n'avoir aucune fonction, et par conséquent sont un contre-sens dans la composition architecturale : on ne peut expliquer leur conservation qu'en supposant que pendant la construction de la salle on en changea la disposition ; les voûtes qui devaient supporter les retombées furent remplacées par un plafond en bois de noyer, divisé en caissons octogones, richement profilés à fond d'or et d'argent.

Le Primatice, appelé par Henri II pour décorer la salle, profita ingénieusement de la saillie pour y appuyer les figures de sa composition.

Ce qu'on doit louer le plus selon nous dans l'ensemble de cette décoration, c'est justement cette profusion de figures, cet amoncellement, ces debauches d'or et de soie, ces fleurs, ces fruits, ces vases d'or, ces armures jetés à profusion ; si le goût est choqué parfois, et si dans une fresque où les lois de la perspective ne sont plus les mêmes que dans un tableau de chevalet, ces plans superposés nuisent à l'effet, il résulte toutefois de ce parti pris, une richesse et une allure qui sont le signe caractéristique de la renaissance de ce grand seizième siècle où les peintres étaient ambassadeurs et peignaient l'épée au côté.

La décoration de la salle de Henri II, la plus vaste de toutes celles de cette époque qui existent en France, fut exécutée sur les dessins du Primatice, par Nicolo dell' Abbate. M. Alaux, peintre et membre de l'Institut, fut chargé de la restaurer en 1834. Nous avons suivi récemment les travaux analogues qu'il exécute dans la salle de François Ier, et nous pouvons affirmer que, malgré la détérioration des fresques et les ravages causés par l'humidité, la restauration est aussi près que possible de la vérité. Le trait restait tout entier incrusté sur ce ciment dont sont revêtus les murs destinés à être décorés, et les tons ont été employés par analogie. C'est la seule méthode, le seul critérium sûr dans un genre de travail comme celui dont fut chargé M. Alaux. La salle de Henri II a pris le nom de Galerie des Fêtes. C'est là qu'auront lieu les réceptions solennelles d'ambassadeurs et les banquets. Jamais nous n'oublierons l'effet splendide de la mise en scène, le jour où l'empereur, voulant opposer au luxe oriental des Siamois l'apparat d'une grande cour européenne, reçut dans cette salle, où le trône avait été dressé, les ambassadeurs envoyés de Bangkok.

CHARLES YRIARTE.

REQUÊTE.

A MM. LES BOUTIQUIERS DE FRANCE ET DE SAVOIE.

(Suite et fin.)

IV

Quelle chose charmante ce pouvait être que le dimanche, devenu partout en France un épouvantail! Pourquoi les gens du monde frissonnent-ils dès que sonne la dernière heure du samedi, et font-ils les morts jusqu'à la première heure du lundi? parce que ce malheureux dimanche, créé pour être le dessert de la semaine, n'est plus, — ne me passez pas l'expression, si vous le voulez, — qu'un abominable gueuleton.

Vous vous ingéniez à compenser six jours de jeûne par vingt-quatre heures d'indigestion : voilà où le produit des extrêmes n'est pas égal à celui des moyens; il était si simple de manger un peu tous les jours.

Le dimanche, — c'était la détente naturelle du travail; aujourd'hui, c'est une tension plus laborieuse que le labeur lui-même; vous faites des efforts désespérés pour vous amuser en une fois pour sept; vous transformez la promenade en marche forcée, le repas en engloutissement, le spectacle en faction de la force de quinze sentinelles, vous vous épuisez à tout avaler d'un coup, l'espace, la carte et la pièce, et vous vous prêtez à vous-mêmes l'existence à douze cent pour cent.

Fi! que c'est vilain d'être son propre usurier!

Hélas! doux dimanche, je te rêvais si séduisant dans mon enfance, tu étais l'ami pour lequel on fait un *peu de cérémonie*, mais tu ne bouleversais pas la maison. Pour fêter un hôte qu'on aime, on peut bien, dans la bonne compagnie, aller prendre, à *la cachette*, une aînée parmi les bouteilles de la cave, mais, le reste du temps, on ne s'encanaille pas le palais avec du vin

de laquais, — quoique ces messieurs deviennent plus difficiles que nous; la maîtresse du logis se permet bien un brin de toilette, mais n'allez pas croire qu'hier ou que demain sa robe n'était pas ou ne sera fraîche, et que sa chemisette connaît deux blancheurs.

De même, ami hebdomadaire, on ne tirait pas le canon pour annoncer ta bienvenue, tu n'étais pas le repos fougueux succédant brusquement à l'activité aveugle, tu étais le délassement périodique après l'occupation raisonnable, les gens que tu visitais savaient exister, même en ton absence, ta présence n'était pas indispensable pour leur apprendre qu'il y a des fleurs, des livres et qu'on a une âme; tu n'étais pas cette grosse joie brutale, qui va si mal à une figure dont l'expression est la mauvaise humeur; tu étais les cinquante-deux sourires du doux visage de l'année; le logis se mettait pour toi, non pas en frais de propreté, — c'était sa vertu quotidienne, mais en frais de coquetterie; le bois ou le jardin n'avait pas plus de promeneurs (car il est burlesque de ne se donner de l'oxygène que quatre fois par mois), — mais la promenade était plus longue, cent cinquante mille boutiquiers pressés ne s'abattaient pas sur Saint-Cloud ou sur Bellevue, ils avaient, à des intervalles sagement échelonnés, leurs pénates d'été; le piano ne rugissait pas, mon cher dimanche, on dirait qu'aujourd'hui ce pauvre instrument est un nègre chez des parvenus, on l'accable de sottises et de commissions, il se venge en cassant ses cordes et provoquant le retour de l'accordeur, il a l'air de vous confier sous le sceau du secret : « Vous voyez bien ces mains qui soufflettent mon » clavier, hier et les autres jours elles raccommodaient » des chaussettes; pourquoi ne pas un peu marier » les sonates aux *reprises*? »

Sous ton vrai règne dominical, il parlait pendant six jours, le piano, il chantait le septième.

Tu étais le joli coucher de la semaine, cher dimanche, tu n'étais pas le stupide changement à vue; tu étais une *surélégance*; aujourd'hui tu fais l'effet d'une mesure de police, les nigauds qui te célèbrent balaient le devant de leur personne et se livrent à un arrosement public de patchouli sur leurs effets; infortuné marquis, que penses-tu de tes vassaux? Sais-tu le terme dont on se sert pour définir un pataud dont les habits reluisent comme un imparfait du subjonctif (plût à Dieu qu'ils *contrevinssent* à la mode et à la langue)? on dit: *endimanché*.

Endimanché devrait signifier *irréprochable*, il est à croire qu'il est synonyme d'*indécrottable*. Voilà comme se pervertit le sens de tous les mots. Bientôt, quand on dira d'une femme: elle a un air de duchesse, cela sera la meilleure manière d'exprimer qu'on la prendrait pour une revendeuse.

C'est la faute de MM. les boutiquiers de France et de Savoie.

On ne jouit plus du dimanche, on *profite* du dimanche.

V

Lequel de mes semblables n'a rougi et souffert comme moi de cet opprobre du calendrier que je n'ose même plus nommer? Les plus opulents émigrent pour les Grandes-Indes le samedi soir et ne reviennent qu'après qu'il est bien constaté que le lundi est en fonctions; mais nous, le commun des martyrs, comment échapper aux persécutions de MM. les boutiquiers de France et de Savoie?

Partout, à toute heure, le dimanche, nous sommes quinze contre cent mille : le moindre rayon de soleil semble les féconder comme les bancs d'œufs que les carpes laissent sur le rivage; ils sortent de dessous la terre, ils tombent du ciel, ils transpercent les fentes des murs, ils se balancent dans les arbres, les fleuves les charrient! Il faudrait endiguer les voies publiques qu'ils inondent, introduire des brise-lames dans le courant qu'ils déterminent, et des ventilateurs dans l'espace suffoqué par eux.

Paris est naturellement la capitale du fléau, mais ne croyez pas que la plus petite ville de province ne paye pas son tribut à l'épidémie. On nous écrit de Saint-Jean de Maurienne qu'il y a eu des embarras de tailleurs dans les rues le 21 mai, et, à la même date, si nous sommes bien informés, la France avait eu l'air de s'être donné rendez-vous à Péronne.

Quoique saisi de compassion pour mes frères de départements, je me dois tout entier à mes frères de Paris, et je veux ici émouvoir tous les sentiments en retraçant rapidement leur insupportable sort.

Ah! s'il se formait un congrès, non plus pour l'équilibre européen, mais pour l'équilibre si audacieusement violé du dimanche ou des autres jours, je demanderais la parole et je dirais à nos vengeurs :

« Messieurs, il est ridicule, il est révoltant que les boutiquiers, au lieu d'appartenir tout doucement à l'humanité en consentant à vivre un peu chaque jour, s'obstinent à vouloir rattraper toute une semaine en vingt-quatre heures : on n'a pas de bottes de sept jours, comme on a pu avoir des bottes de sept lieues. Nous ne les empêchons pas d'exister à quelque mouvement du balancier qui se fasse, et positivement le dimanche ils nous confisquent l'existence. Grâce à eux, on est dix-huit cents pour une table dans les restaurants, deux mille pour une stalle dans les théâtres, deux mille cinq cents pour une voiture sur les boulevards, trois mille pour une chaise aux Champs-Élysées, le double pour un journal au café. N'est-il pas monstrueux qu'un simple bifteck fasse faire queue comme une pièce en vogue, et va-t-il falloir maintenant retenir sa loge chez Brébant ou au café voisin? Quel bitume résisterait à la pression, quand cinquante individus par millimètre carré le foulent pendant dix-huit heures d'horloge? O prodige! l'air extérieur arrive à être vicié, taut il y a de monde au bois de Boulogne; quelles fenêtres peut-on ouvrir pour conjurer un pareil danger? Des renforts d'oxygène seraient exigibles pour alimenter une telle horde de poumons; mais si on a bien trouvé l'*aqueduc*, comment inventer l'*aéroduc*?

» Espérez-vous naïvement, en vous renfermant chez vous, échapper à ce méphitisme en gros, à cette cohue longue comme le câble transatlantique, à ces clameurs qui vous réduisent à l'état de sourd-muet, même quand vous avez l'oreille fine et la voix éclatante; le dimanche, ce bœuf gras enragé, vous poursuit à domicile, essayez de passer cet animal de jour-là à Bellevue ou à Brunoy, toutes les cinq minutes les sifflements du convoi qui part et du convoi qui arrive vous perforent le tympan; sous vos lilas en fleurs on se livre à la grande friture, seize mille paires de badauds vous dérobent le joli point de vue qui vous a fait choisir l'emplacement de votre installation; si vous vous confinez chez vous à Paris et que, par malheur, votre appartement soit à louer, vous vous sauvez de chambre en chambre sans pouvoir éviter la procession de chercheurs, qui *n'ont le temps* que le dimanche.

« On affecte toujours de maudire le dimanche à Londres, cette ville si calomniée : quelle volupté que le dimanche britannique à côté du dimanche français? Je préfère le sommeil au cauchemar et l'ennui silencieux à l'ennui strident, et j'aime mieux un désert qu'un entassement ambulant de créatures humaines.

» N'avez-vous pas été comme moi attristés de la propreté tapageuse des *dimanchiens*, si j'ose m'exprimer ainsi, ils sont si effrontément solennels de pommade, de linge blanc et de gants d'agneau sans tache, qu'on se les figure toute la semaine avec une chemise douteuse, des ongles indéfinissables et un menton dépoli; malgré soi on se rappelle ce joli mot de Balzac : *Ses mains étaient de celles qui sont sales après avoir été lavées.*

» Leur tenue vous fatigue comme l'héroïsme; avec ce menu d'orgie que ne se font-ils une ration quotidienne? ils prendraient moins de temps à s'entretenir qu'à se transfigurer. Il y a aussi de ces mains dont on peut dire : *elles sont blanches encore après avoir été salies.* »

VI

» J'applique ce principe à leur existence générale; qui donc empêche les boutiquiers de participer à la vie de tout le monde? quelle raison impérieuse les force à tenir leurs magasins ouverts jusqu'à minuit? Si tous les épiciers fermaient à six heures du soir, où serait l'inconvénient? la clientèle prendrait l'habitude de faire ses provisions avant le coucher des raisins secs et des bougies, et une ère nouvelle s'ouvrirait pour les épiciers, qui ont une revanche à prendre contre les railleurs; ils pourraient, comme nous, s'habiller pour dîner et, le soir, aller dans le monde. Ils ne feraient pas mourir d'embonpoint avant l'âge, leurs femmes, qui sont presque toujours gentilles; ils se tiendraient au courant des idées, ils parleraient à leur tour du dernier article de M. Renan, ou de l'œuvre d'Alfred Quidant; ils diraient leur mot sur les hommes ou les choses, et, au sortir d'une conversation très-substantielle, nous aurions la joie de répondre à celui qui nous demanderait : quel est donc ce charmant causeur? — C'est l'épicier du coin.

« Après tout, cela se passe ainsi en Angleterre; l'homme qui vous vend une livre de sucre n'entend pas pour cela être une bête de somme : il fait des cornets de l'aurore jusqu'au crépuscule, mais quand le jour tombe, il met ses volets et va au club! En France, l'épicier ne se donne pas le temps d'appartenir à l'humanité.

» J'en dirai autant des lampistes ; où est donc le serment qui lie les lampistes à leurs comptoirs, à l'heure où personne n'entre chez eux pour faire une acquisition? pourquoi les lampistes, au lieu de regarder brûler leurs lampes au milieu de leurs marchandises, ne vont-ils pas franchement aux Italiens?

» Que font encore les papetiers, dont les recettes nocturnes ne dépassent pas soixante francs par an, tandis qu'ils brûlent pour cent écus de gaz en supplément? qui les empêche d'aller causer chiffons dans la bonne société, sur le coup de huit heures un quart du soir?

Je vais plus loin : je voudrais voir mes fournisseurs aller au Bois tous les jours, et faire le tour du lac comme les familles à la mode! Ils prendraient un employé de plus et leur commerce n'en irait pas plus mal.

Mais les commerçants français, du petit au grand, ont la rage de ne vouloir vivre un tantinet qu'après qu'ils se sont *retirés* des affaires, et ils ont tellement forcé leur organisation, que le lendemain du jour où ils passent sans transition de la besogne frénétique à la mollesse, le Père-Lachaise les annexe sans dire gare!

Tâchons donc, tout Athéniens que nous nous prétendions, de ne plus favoriser parmi nous les ilotes. La vraie égalité n'est pas d'abaisser le niveau social, c'est d'y faire atteindre ceux qui sont au-dessous, et je crois accomplir une bonne action en criant à mes frères de la cordonnerie et autres corps d'état qui gémissent dans des fers forgés par eux :

Soyez donc un peu vos maîtres au lieu d'être tout à fait vos domestiques.

XAVIER AUBRYET.

P. S. — Quelques erreurs typographiques se sont glissées dans le premier article de M. Aubryet; nous rectifions la seule importante; au lieu de : « un des torts de M. de Rotschild qui se demande souvent comment on peut *désarmer à écrire*, » lisez *désarmer l'envie*.

Une visite à la Grande-Chartreuse.

Il est dans les attributions du Révérend Père, supérieur général de l'ordre de saint Bruno, de convoquer tous les trois ans le chapitre général, qui doit toujours se tenir à la Grande-Chartreuse, comme étant le berceau et le chef-lieu de l'ordre.

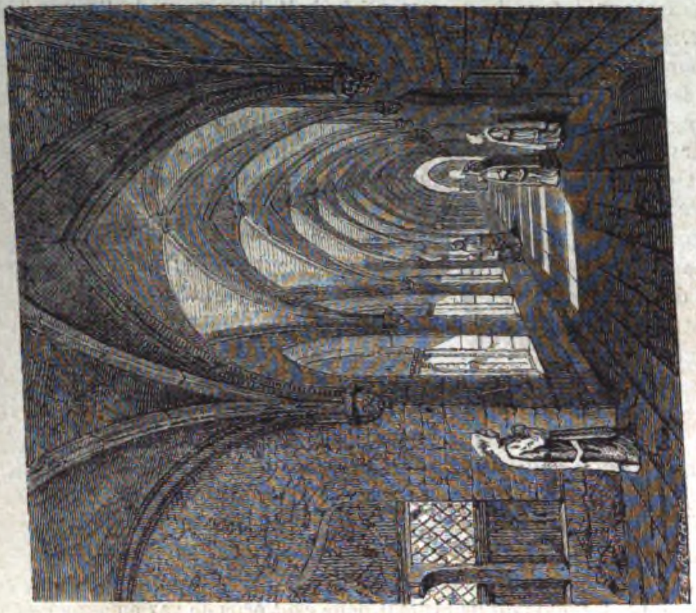
Le chapitre assemblé, tous les supérieurs de maisons, sans en excepter le Révérend Père, demandent leur démission (ce qui s'appelle : demander miséricorde); ce n'est que dans des cas excessivement rares que cette démission est acceptée.

C'est à propos de cette réunion, qui vient d'avoir lieu à la Grande-Chartreuse, que nous donnons à nos abonnés une série de dessins sur cet établissement religieux.

Rebâti en grande partie à la fin du dix-septième siècle, le monastère est construit dans un style simple et sévère; saint Bruno a tracé les lois qui doivent régir la communauté; il a partagé le temps des disciples entre les exercices spirituels, la récitation et le chant des offices divers, prescrivant aussi le travail manuel.

Il leur recommande l'abstinence, le jeûne, et leur fait un devoir des austérités que pratiquaient librement presque tous les chrétiens du premier siècle.

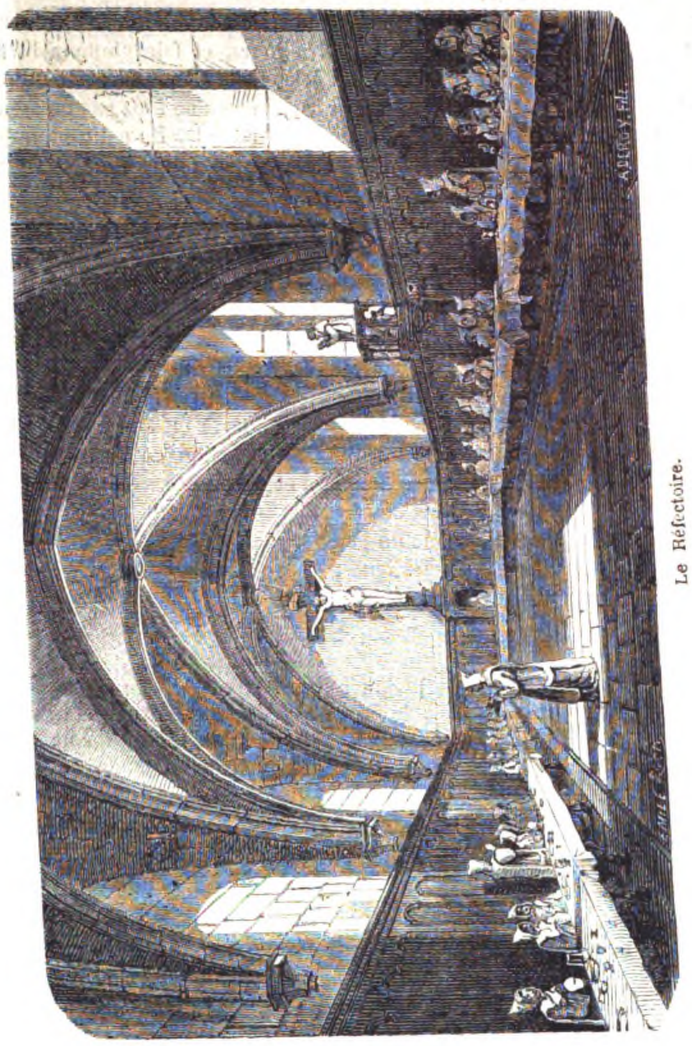
Le point de départ de la fondation de la grande Chartreuse vient de l'idée, conçue par saint Bruno, de



Le grand cloître.



Entrée du Desert.

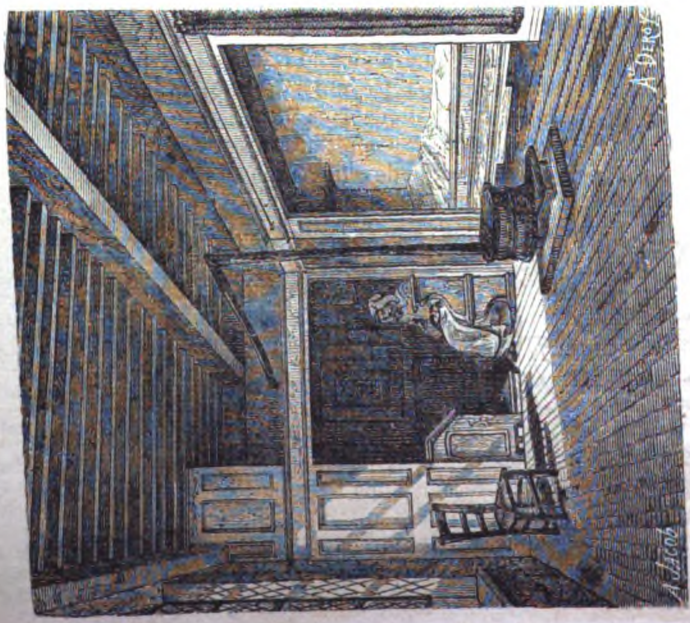


Le Réfectoire.

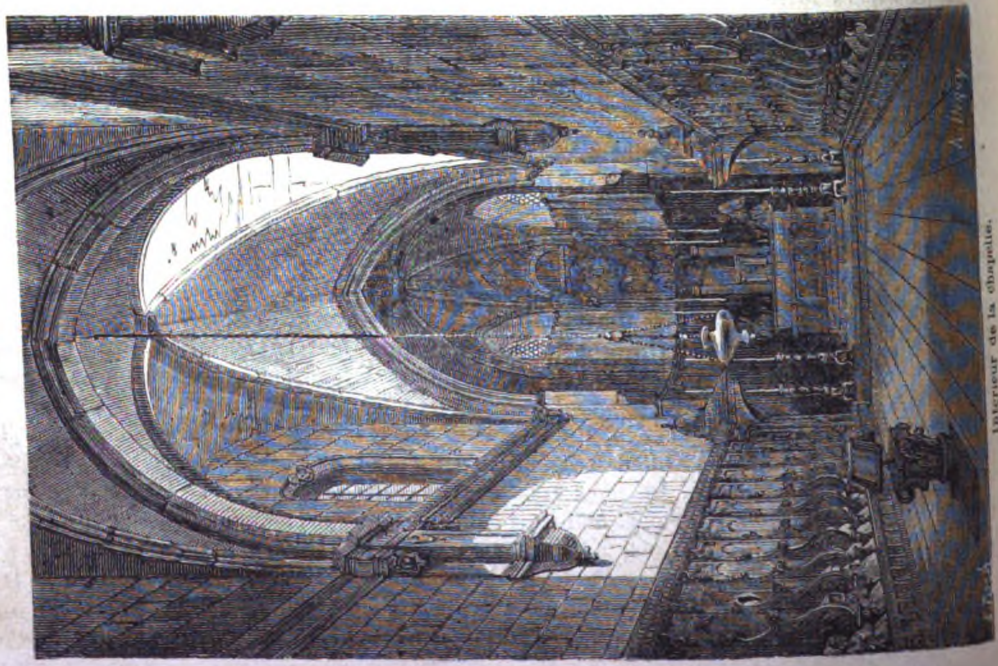


Vue générale du couvent.

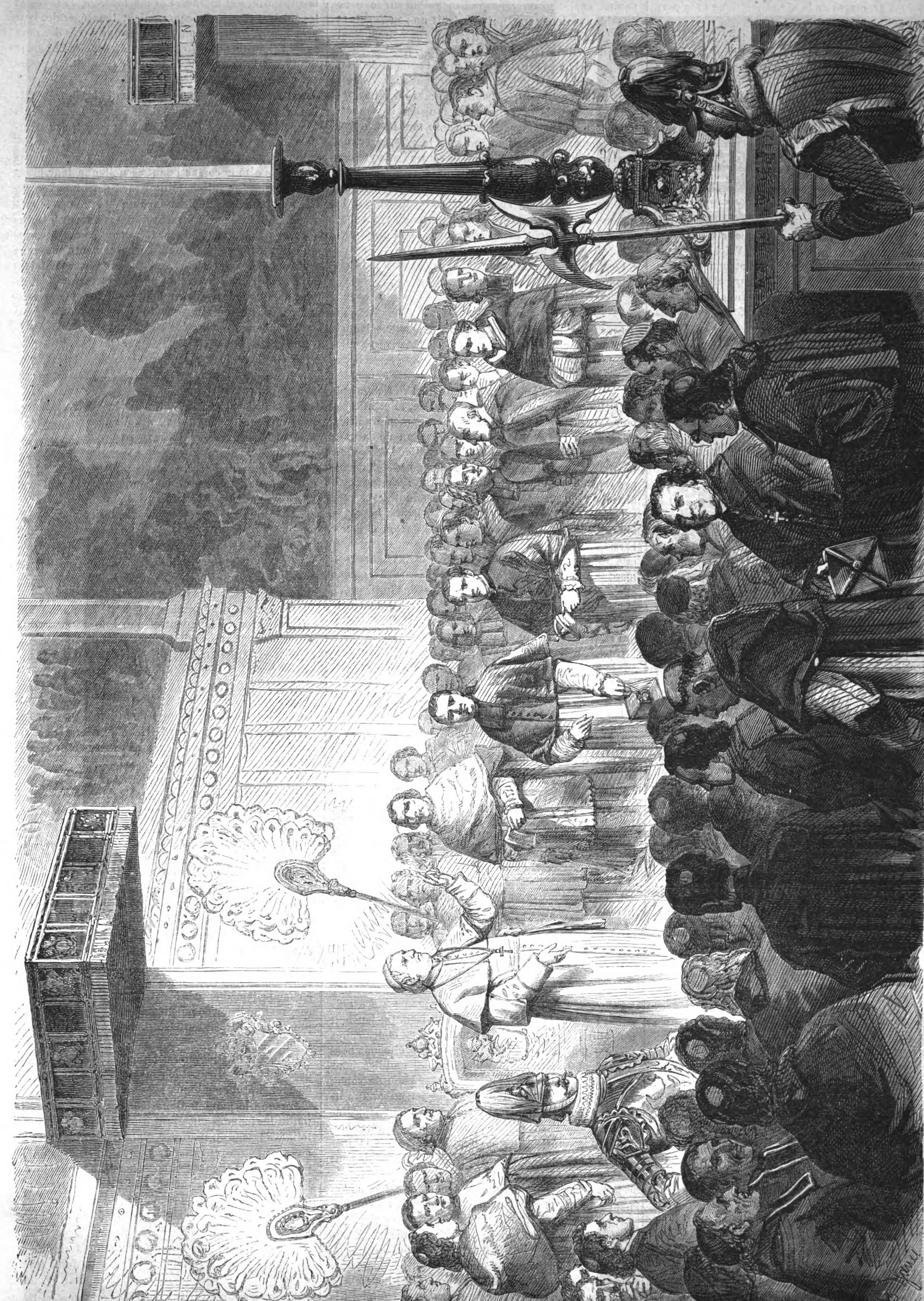
UNE VISITE A LA GRANDE CHARTREUSE.



Une Cellule.



Intérieur de la chapelle.



Audience donnée par Sa Sainteté le pape Pie IX aux ecclésiastiques étrangers. (Chapelle Sixtine.) — D'après un dessin de M. Belloni.

concilier les avantages de la vie cénobitique avec ceux de la vie cellulaire et isolée.

Comme cénobites, ils se réunissent tous les jours à l'église pour la célébration de l'office divin. Les jours ordinaires, ils s'y rendent trois fois : dans la nuit pour chanter les matines de l'office canonial; le matin pour la messe conventuelle, après laquelle ils se retirent dans les chapelles particulières pour y dire ou servir une messe basse; et le soir, vers les trois heures, pour vêpres.

Les dimanches et fêtes, tout l'office se chante à l'église. Les vêpres sont suivies de l'office des morts, qui se psalmodie.

Nous donnons : une vue du réfectoire des Chartreux, où le repas s'effectue pendant qu'un des cloîtrés fait la lecture; une perspective de la chapelle où chaque religieux occupe une stalle au chœur. Voici l'intérieur d'une cellule, la couchette du cloître et son oratoire; plus loin le grand cloître. Et ce paysage abrupt, c'est la partie de la Chartreuse qu'on appelle le désert.

Ce ne sont partout que lichens, fougères, lianes s'accrochant aux rochers.

Les sentiers sont bordés de précipices de plus de trois cents pieds de profondeurs. C'est un des endroits les plus pittoresques, et les voyageurs ne manquent jamais de visiter le Désert, bien connu des herborisateurs et des artistes.

MAXIME VAUVERT.

Audience donnée par Sa Sainteté le Pape Pie IX aux ecclésiastiques venus à Rome pour les fêtes de la canonisation.

Après le splendeurs des fêtes officielles de la canonisation, Sa Sainteté a voulu donner aux simples ecclésiastiques une marque de sa bienveillance, il les a réunis dans la chapelle Sixtine et leur a adressé un discours pour les remercier d'être venus prendre part à ces fêtes de l'Église.

Venus de tous les points du globe pour assister à la béatification, ils étaient réunis au nombre de près de quatre mille, quelques-uns d'entre eux, arrivés le jour même à Rome, n'avaient pas trouvé où se loger, et s'étaient rendus à la Sixtine en habits de voyage, craignant de ne pouvoir entendre l'allocution du saint-père.

C'est cette cérémonie que reproduit notre gravure. Malgré les pompes religieuses dont la chapelle de Michel-Ange est ordinairement le théâtre, cette cérémonie comptera cependant parmi celles qui laisseront le plus de trace dans le souvenir des assistants.

LÉO DE BERNARD.

SOUVENIRS DE L'EXPÉDITION DE COCHINCHINE.

RECUEILLIS PAR O. FÉRÉ ET J. CAUVAIN.

Les onze cents naufragés de l'EUROPE.

(Suite.)

Le jour suivant, la vague apporta sur le banc les cadavres de deux chevaux ayant appartenu au colonel Valverde et laissés sur l'*Europe* : il fit placer ces animaux morts auprès de l'amas de biscuits, et ce supplément de provision, repoussant en une autre occasion, fut considéré comme un don providentiel; il valut la distribution générale d'une double ration de vivres.

Les hommes que n'employaient pas les travaux de la fallouah montèrent dans les embarcations, pour explorer les 200 à 250 mètres d'eau d'une transparence sans égale, compris entre les bords de l'îlot et son enceinte de récifs; ils y pêchèrent d'énormes coquillages, vulgairement connus sous le nom de *bénitiers*, dont la chair augmenta la pitance des naufragés.

Le lendemain, les pêcheurs trouvèrent échoués, non loin du rivage, deux jeunes requins auxquels ils ne donnèrent pas le loisir de grandir. Une grosse tortue paya aussi, par un prompt trépas, l'imprudence de s'être montrée à eux. Enfin une grande quantité d'oiseaux de mer, mouettes, goëlands, pingouins, expièrent un repos indispensable sur le banc de sable avec leur sang, qui rafraîchit un peu Tagals et matelots. Une abondance relative, mais précaire, hélas! régnait sur le *Triton*.

Soixante-douze heures après l'envahissement de l'îlot par ses onze cents habitants momentanés, la *Soledad* était prête à appareiller. Douze hommes de bonne volonté, à l'exemple du lieutenant Ariquistan, s'y embarquaient, avec un compas de route pour tout instrument maritime capable de leur indiquer la voie, avec un couteau pour toute arme défensive contre l'attaque des pirates, très-nombreux dans les parages à traverser. De plus, si la fallouah ne sombrait pas en plein Océan, elle avait autant de chances d'être poussée par la mousson à la côte de Cochinchine, peuplée d'Annamites, sauvagement exaspérés contre les Européens, que d'aborder à Saïgon.

Ceux qui partaient et ceux qui restaient savaient tout cela!

IV

Le départ de la *Soledad* fut un moment solennel et plein d'émotions. Reviendrait-elle? Arriverait-elle dans un port hospitalier?

Officiers, matelots français, soldats tagals, tous tombèrent à genoux. Le capitaine Brunet et ce lieutenant Ariquistan, qui, sur un esquif de rivière, allait affronter les brisants et les tourbillons de la mer monstrueuse, se serrèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, sans pouvoir retenir quelques larmes. En de tels moments, les cœurs les plus énergiques ne se défendent pas contre un mouvement de sensibilité : c'est ce qui distingue l'humanité léonine des lions du désert.

Les douze rameurs se placent à leurs bancs, le pavillon est hissé, la voile tendue, le signal donné, et l'embarcation s'éloigne au milieu d'un silence plus imposant que les plus bruyants adieux. Elle franchit heureusement la barre de corail, elle diminue progressivement, elle devient un point blanc dans l'ouest de l'horizon.... et les naufragés sont encore là, comme pétrifiés, attachés sur le rivage, suivant des yeux cet imperceptible batelet qui emporte le destin d'un millier d'hommes.

C'est que la situation devient réellement effrayante sur le *Triton*. Les rations de biscuit, réduites à leur plus simple expression, ne dureront pas un mois, — et les probabilités favorables entre toutes évaluent bien au delà de ce laps le temps voulu pour aller chercher et ramener du secours. Avec quoi parer au dénûment, avançant d'heure en heure vers ses futures victimes? On ne saurait compter que sur les hasards de la pêche, la chasse aux oiseaux, et la prise des coquillages que l'on aperçoit se promenant lentement, ou bien entr'ouvrant leurs gigantesques valves, au fond de cette mer transparente autant que perfide.

L'eau douce manque toujours, et l'îlot, sans végétation d'aucune espèce, réfracte sur son sable les ardeurs solaires, qui redoublent la soif ardente de tous ces malheureux!

M. Ariquistan avait promis de revenir,—s'il arrivait! — avec le premier navire dépêché aux naufragés; mais à peine le perdit-on de vue, lui et sa barque, que des préoccupations plus pressantes encore que celles esquissées ci-dessus, assaillaient la population du *Triton*.

Le capitaine Brunet, très-initié, comme nous l'avons dit, aux dangers de ces latitudes, calculait avec une terreur croissante, sans s'en ouvrir même à ses officiers, les mauvaises chances de la saison. On touchait à l'équinoxe, époque des grandes marées et des coups de vent redoutés de tous les marins. Ces circonstances n'offraient pas seulement d'effroyables craintes pour les onze cents hommes réfugiés sur ce banc de sable, qu'un ouragan pouvait rendre d'un jet au gouffre liquide, à la mort implacable; elles augmentaient l'incertitude de l'expédition de la fallouah, elles redoublaient les possibilités de famine; car, dans la mer furieuse, entre les récifs, plus de pêche praticable pour les matelots au profit des soldats.

Malgré la discrétion du capitaine et sa bonne contenance, le découragement des Tagals était au comble. Ces pauvres gens, confirmés dans leurs prévisions par tant de péripéties funestes, s'abandonnèrent à une inertie complète. Aussitôt que la *Soledad* eut appareillé, quelques-uns avaient dit que sa vergue formait avec son mât une croix d'un funèbre pronostic! Leur christianisme, mitigé du fatalisme musulman, confondit la torpeur avec la résignation. Couchés sur le sable, ils restaient inutiles et mornes. Les marins français seuls, et les officiers espagnols, conservaient leur énergie, leur présence d'esprit; encore quelques-uns de ces derniers se laissaient-ils aller par accès au désespoir. Et le soir du départ de la *Soledad*, M. Brunet constatait les signes précurseurs d'un gros temps!

Par une faveur vraiment providentielle, la frêle fallouah accomplit avec succès la traversée de deux cents lieues qui sépare le *Triton* de Saïgon : ses treize hommes, confiés à la garde de Dieu sur le mouvant et formidable abîme, arrivèrent au port! Nous n'avons pas besoin de dire le compatissant accueil que leur firent les autorités françaises, militaires et maritimes.

Cependant ils tombaient dans un bien mauvais moment. M. d'Ariès, gouverneur de Saïgon, avait les plus grosses affaires sur les bras. C'était un de ces instants où les Annamites redoublaient d'acharnement contre ceux qu'ils appellent les Barbares européens. Ils travaillaient nuit et jour aux lignes de Qui-Hoa, et menaçaient de plus en plus notre position, dont les défenseurs paraissaient en nombre imperceptible, — comparés à ces avalanches humaines.

Chaque heure était signalée par des incendies, des rapts, des assassinats. Les Français ne s'écartaient qu'en force des lignes, ou, s'ils en sortaient isolés, ils ne rentraient jamais au camp.

Or, l'envoi de plusieurs bâtiments à deux cents lieues, pour une recherche qui pouvait être longue, —l'événement le prouva,—affaiblissait encore un corps d'occupation déjà si minime.

Mais le sentiment de l'humanité, la peinture poignante de la situation où le lieutenant espagnol avait laissé les naufragés de l'*Europe*, l'emportèrent sur ces considérations politiques d'ordre supérieur. M. d'Ariès ne songea qu'à envoyer promptement et efficacement à l'aide des hôtes infortunés du *Triton*.

Fatalité! il n'y avait alors, à la station de Saïgon, aucun navire qui pût prendre immédiatement la mer.

Heureusement, deux heures après, l'aviso *Norzagaray*, petit vapeur de la marine impériale, de cinquante quatre mètres de longueur et d'une force de quatre-vingts chevaux, revenait inopinément d'une excursion dans la rivière Dou-Naï, près de la sous-préfecture française de Phù-Yen-Môt, parages infestés par les pirates annamites, auxquels il avait appuyé une chasse vigoureuse.

On ne lui laisse pas un instant d'arrêt : sur-le-champ il reçoit à son bord M. Ariquistan, et se met en route pour les Paracelles, sous les ordres de son capitaine, le lieutenant de vaisseau Lespès.

En même temps, trois autres bâtiments : la *Marne*, la *Saône* et le *Tien Shang*, s'apprêtent activement pour aller de leur côté à la recherche des onze cents victimes.

A peine le *Norzagaray* est-il sorti du fleuve et a-t-il dépassé le cap Saint-Jacques, qu'on désespère de dompter la mousson, tant sa fraîcheur augmente et repousse le vapeur, dont la vitesse tombe à un demi-mille par heure... Et chaque minute de retard coûte peut-être la vie à un des naufragés de l'*Europe!* Cette pensée stimule le courage de l'équipage, qui accomplit des prodiges d'activité. A force de manœuvres, on supplée un peu à l'insuffisance des machines. De l'énergique capitaine Lespès aux faibles mousses, tous interrogent à chaque demi-heure le loch avec un regard d'angoisse, car, malgré le dévouement général, il ne marque guère plus d'un mille, durant deux longs jours et deux interminables nuits.

Enfin le cap Padaran est doublé, il garantit le navire des vents contraires, et le sauvetage devient de moins en moins problématique.

Lorsque le point indique l'approche des Paracelles, toutes les longues-vues sont braquées et cherchent au loin des traces du naufrage. Malgré les calculs des officiers, qui prouvent qu'on est près du *Triton*, on n'aperçoit rien. Pendant trente-six heures on louvoie dans un espace restreint, partagé entre le soin incessant de dompter le courant, pour n'être pas porté au delà — ou sur quelque récif, — et la vérification continuelle de l'estime. — Toujours rien!

M. Ariquistan, dans les préoccupations absorbantes et douloureuses de son départ, s'est sans doute trompé en observant la position de la catastrophe.

Et les courants varient de trente minutes en trente minutes!

Enfin, à onze heures du matin, la vigie signale : — Un peu de fumée et un mât !

Un officier s'élance au sommet de la misaine et reconnaît de suite le banc de sable. Il est si bas, si petit, si imperceptible, en comparaison de l'immensité de l'eau, que le *Norzagaray* a tourné un jour et demi autour de lui sans le voir.

La joie n'a pas de bornes à bord : on s'embrasse comme si chacun avait un frère à sauver parmi les onze cents naufragés, et toutes les bourses s'ouvrent pour récompenser le matelot qui, le premier, a distingué l'îlot.

O. FÉRÉ ET J. CAUVAIN.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

Les jours à un shilling sont venus, et la foule avec! C'est par 50,000, par 70,000, par 95,000 que l'on commence à se compter. L'affaire devient une belle affaire. Nous avons là un compatriote qui paye d'autant plus, par cette affluence, et qui s'en plaint d'autant moins : c'est M. Veillard, le bon et brave entrepreneur du buffet français. Son loyer est d'un demi-penny (5 centimes) par jour et par tête, non pas à ses tables, mais aux tourniquets! A 50,000, c'est 2,500 francs; à 95,000, c'est 4,750. Ajoutons-y 5,000 livres sterlings (125,000 francs) versées à *fonds perdu*, comme *prœmium* de la concession; un matériel en linge, vaisselle, tables, chaises et le reste, de 300,000 francs au moins; l'obligation pleine et absolue de ne jamais rien refuser quels que soient la faim, la soif, le nombre et la langue de ceux qui mangent et de ceux qui boivent; enfin, 350 personnes à payer, nourir, loger et gouverner tou les jours, et nous admirerons qu'un homme qui n'est pas dans son pays puisse mener si coûteuse buvette comme celui-ci la mène, sainement et fraîchement, à bonne chère et bon vin, sans reproche et sans peur!

A ce symposium tel que Fourier les rêvait, un fumoir vient d'être adjoint. Or, ledit fumoir est une victoire de la France. Clairons, sonnez! Battez, tambours! Le brûlement du tabac n'est point chose aussi normale à Londres qu'à Paris, il s'en faut; et beaucoup ici estiment qu'un homme peut vivre sans fumer, et même bien vivre : c'est faute de s'y connaître, incontestablement. Donc, dans ce palais de Kensington, où l'on n'a pas permis les cheminées; où la cuisine, notre cuisine à nous, si amoureuse du charbon clair, est pourtant faite au gaz, par mortelle frayeur de l'incendie, fumer était défendu, naturellement, en anglais, français, italien, espagnol, allemand et flamand. Et tous s'y conformaient, germains et indigènes, ibériens et transtévérins, pensant probablement qu'une faible jouissance de quelques sous ne saurait balancer l'intérêt d'un milliard. Mais il sera fort, et sa venue n'est pas prochaine, celui qui empêchera de fumer un Français de Paris! Un café (*coffee room*) est attenant au buffet : le cigare s'allumait en cachette; et quand, à l'odeur, prohibée arrivait, *pede claudo*, le placide policeman, mon fumeur souriant et narquois avait ôté de ses lèvres l'infraction encore toute vive. *Il ne fumait plus*, donc tout était dit! En ce pays, le juge ni la police ne connaissent les inductions; il n'y a de fait que le fait. Et l'on recommençait ainsi, dix fois par tête, cent fois par heure, le délit toujours flagrant et toujours imprenable! Si bien qu'un jour la surveillance s'est déclarée impuissante, ne voulant pas être inhospitalière, et l'entrepreneur du buffet a obtenu l'ouverture du fumoir que voici. On l'a fait en zinc pour qu'il soit incombustible. Je sais des exposants qui y demeurent; et, les jours de foule, on n'y entre qu'avec des billets!

Hors ces moyens de rencontre par hasard, à travers des kilomètres de tables, nous n'avons rien ici. On espérait que la commission française, qui occupe tout un hôtel, aurait pu, sans grand effort, nous rallier, nous réunir, nous concentrer, dans l'intérêt commun d'une bonne et fructueuse étude; cela ne s'est point fait. L'isolement est absolu; chacun se tire d'affaire comme il peut. C'est pour plus de liberté, sans doute! Les Anglais ont déjà vainement cherché à nous grouper. Le lord-maire a voulu le faire à Mansion-House, qui est leur hôtel de ville; j'ai là une invitation du *Savage-Club*, dans laquelle il est dit : « Le but de cette réunion est de fournir aux écrivains de tous les pays l'occasion de se connaître, de s'apprécier et de sympathiser dans la pensée commune du rapprochement des peuples; » une bonne pensée, s'il en fut. Mais où nous prendre? Nous ne savons pas même où nous demeurons!

Car il ne faut pas croire aveuglément ce que racontent le mal de mer, la mauvaise digestion, et la mauvaise humeur. Il y a ici des nôtres que le spleen a pris tout de suite, et qui ont tout vu en gris, en jaune ou en rouge. Les lits leur rappelaient Poitiers, la cuisine Azincourt, les cochers Waterloo! Cela n'est pas sérieux. La vérité est qu'on se montre envers nous très-courtois et très-amical, en dépit des préoccupations et des misères qui chaque jour leur font le ciel plus menaçant. Or, en ce pays, le bien et le mal, l'accueil et la répulsion, tout est grand comme leurs usines. Nous dirons que c'est de l'orgueil; qu'importe! Ayons beaucoup de cet orgueil-là. Ainsi un lord a loué Sydenham pour donner une fête aux exposants. Sydenham est le palais d'Aladin en verre; une serre énorme et sublime où tient le monde entier, en ses richesses, tel qu'il est et tel qu'il fut, art et nature, œuvres de l'homme, œuvres de Dieu. C'est infini et c'est unique; et cela se loue cher : 20 ou 25,000 francs pour le moins. Le lord nous met là-dedans des amusements royaux, de la musique immense et Blondin : plus une table de cinq cents couverts, éternellement servie! Je trouve qu'on ne ferait pas mieux chez nous.

Ils ont eu l'idée charmante d'ouvrir à côté de l'Exposition une merveilleuse collection que l'on peut visiter *gratis*, et qui s'appelle le musée de Kensington. Je dis que l'idée est charmante, parce que ce musée a surtout été formé dans le but de réunir les plus belles données de l'art industriel ancien, et qu'il les met ainsi en comparaison presque immédiate avec les productions modernes. C'est, en conséquence, ce qu'on pouvait imaginer de plus utile et de plus instructif, à condition d'y trouver assez de tout. Pour plus de richesse donc, on a fait, en cette circonstance, un patriotique appel à toutes les personnes connues en Angleterre pour rechercher et posséder des curiosités dans l'espèce; et depuis la reine jusqu'au marchand de bric-à-brac, chacun, en diligence, a expédié ce qu'il avait de mieux. Vous dire ce que ce trésor renferme aujourd'hui de beautés dans tous les genres est impossible. Notre musée de Cluny en pleurerait. J'ai vu nos plus habiles ébénistes, nos *bijoutiers en meubles*, c'est le mot, j'ai vu le grand Barbedienne lui-même, une gloire si haute dans notre exposition française, demeurer là devant tout saisis! Cela vaut 30, 40, 50 millions; qui sait? On ne fait pas le prix de ce qui est sans pareil. J'avais vu les beaux livres d'images que l'on met si peu charitablement sous les yeux de nos élèves, et même de leurs maîtres, pour nous apprendre à désespérer; et ces perfections improbables m'avaient parfois donné à penser qu'elles n'étaient pas vraies, la distance paraissant si grande entre nos réalités et elles. Tout cela est au musée de Kensington! Du moyen âge jusqu'à M. Fourdinois, l'art entier vit là et se montre, souverain, fulgurant. Vieux saxe et vieux sèvres; majoliques de Pise et de Faënza; figures immortelles de Palissy; émaux de Limoges, du Japon et de la Chine; orfèvreries bizantine, vénitienne, florentine, génoise; marbres, bronzes, terres cuites; armures, reliquaires, calices, parures, vaisselle; tout ce qu'ont fait faire la guerre, et l'amour, et les trônes, et le ciel! les vrais meubles du vrai Boule, splendides bois si royalement plantés dans leurs étuis de bronze; des Gouthière, des Riesener signés; l'admirable meuble de Marie-Antoinette, que la France devrait racheter, fût-ce un million! tout ce que nous croyions détruit, parce qu'il y avait si longtemps qu'on n'en parlait plus: le voilà! Et soigné, choyé, gardé, comme nous ne le savons ni ne l'avons jamais su, incorrigibles gaspilleurs que nous sommes!

AUGUSTE LUCHET.

Londres, 13 juin 1862.

COURRIER DU PALAIS

M. DE LA ROUNAT, Mlle PAULINE DE MELIN.

(La scène se passe au foyer de l'Odéon).

Mlle DE MELIN.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur, je l'ai trouvé trop peu digne de foi;
On dit, — j'ai peine à croire une action si noire,
Que mon nom est exclu de votre répertoire
Et que de mes débuts, depuis longtemps promis,
Le jour définitif est à jamais remis.
De ces retardements que faut-il que je pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

M. DE LA ROUNAT.

Madame, épargnez-moi ces discours superflus;
Plus tard vous connaîtrez mes ordres absolus,
Et, quand il sera temps qu'envers vous je m'acquitte,
Par Étienne ou Pierron vous en serez instruite.

Mlle DE MELIN.

Ah! je sais trop le sort que vous me réservez!

M. DE LA ROUNAT.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

Mlle DE MELIN.

Pourquoi je le demande?... Est-ce assez de parjure?
Est-ce assez d'insolence, est-ce assez d'imposture!
Vous pensez que, vaincue avant d'avoir lutté,
Je quitte l'Odéon sans avoir débuté?
Que mon cœur, ma fierté, mon orgueil y consente?...

M. DE LA ROUNAT.

Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

Mlle DE MELIN.

Oubliez-vous qui suis-je et qui vous outragez?

M. DE LA ROUNAT.

Non, madame, je sais que de la tragédie
Germe dans votre sein la triste maladie,
Que votre ambition, en ses fiévreux accès,
A rêvé de Rachel les radieux succès;
Mais hélas! — excusez ma franchise cruelle,
Votre talent est loin d'égaler votre zèle.
Ce n'est qu'un clair de lune, un reflet affaibli
Des modestes talents d'Agar, de Karoly...
Croyez-moi, retournez à la Salle Lyrique,
Ou, mieux encor, quittez la défroque tragique,
Laissez là ce cothurne, à vos pieds trop pesant,
Cette lourde couronne et ce sceptre écrasant;
Bornant vos humbles vœux à manier l'aiguille,
Coulez des jours heureux au sein de la famille
Et cessez de couver de vos regards jaloux
Le laurier de Rachel, qui n'est pas fait pour vous.

Mlle DE MELIN.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que, du moins, vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un contrat solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un directeur s'abaisse
A la servile loi de tenir sa promesse?
Non! non! la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne m'attendiez que pour vous en vanter.
J'aurais dû le prévoir : depuis longtemps, un songe
M'avait de vos serments révélé le mensonge.
— (Souvenir importun, qui partout me poursuit!)
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit:
Ma patronne, Rachel, devant moi s'est montrée,
De tragiques atours, pompeusement parée.
Son front avait gardé son ancienne fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Ce rouge végétal, utile auxiliaire
Pour combattre du gaz la perfide lumière :
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi...

M. DE LA ROUNAT.

Coupez, je sais le reste.

Mlle DE MELIN.

Ah! traître, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi,

(Emportée par la passion, mademoiselle de Melin ne s'aperçoit pas qu'elle fait un vers de trop.)

Ton cœur, impatient de revoir tes actrices,
Endure, à m'écouter, mille et mille supplices :
Tu leur parles du cœur, tu les cherches des yeux,
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux :
Va leur jurer la foi que tu m'avais jurée,
Va profaner des dieux la majesté sacrée;
Ces dieux, ces justes dieux n'auront point oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte à d'autres ce cœur qui pour elles s'obstine :
Va, cours, mais crains encor de retrouver Pauline!

(Exit mademoiselle de Melin.)

Tel est, — ou à peu près, — le prologue d'un procès qui s'est plaidé récemment à la 1re chambre, entre Mlle Pauline de Melin et M. de la Rounat. Le débat portait sur la question de savoir si des débuts avaient été réellement promis à la jeune tragédienne pour la saison qui vient de finir. Devant le tribunal, M. de la Rounat tenait, — en prose, — le langage assez peu courtois que j'ai essayé de traduire. Il renvoyait Mlle Pauline de Mélin à l'Ecole-Lyrique et à la Scène-Molière, théâtres de ses premiers essais : il contestait qu'il se fût lié envers elle par un engagement ferme et précis, et il ajoutait que sa promesse, — en admettant qu'on pût qualifier ainsi la réponse assez vague qu'il avait faite à une amie de Mlle Pauline de Melin, — avait été subordonnée, en tout cas, aux possibilités et aux convenances de son administration, dont il avait entendu rester le souverain appréciateur.



Attaque des forts de Vinch-Hong.

M. de la Rounat a gagné son procès devant le tribunal.

J'eusse préféré qui l'eût gagné devant le public.

Mlle Pauline de Melin n'est pas femme à se décourager. Elle a la foi ; mieux que cela, elle a le talent : tel est au moins l'avis de MM. Jules Lecomte, Arsène Houssaye, Albéric Second, Fiorentino, Darthenay, Escande et d'autres critiques compétents, dont l'opinion, en matière théâtrale, ne pèse pas moins que celle de M. de la Rounat. Et qui sait si l'administrateur de la Comédie-Française n'aura pas à cœur de réformer le jugement sévère porté sur la jeune tragédienne par le directeur de l'Odéon ?

PETIT-JEAN.

Prise des forts et de la citadelle de Micui.

(EXPÉDITION DE COCHINCHINE)

Les péripéties de l'expédition du Mexique occupent tous les esprits, et nos colonnes de Cochinchine n'en continuent pas moins leur marche. Nous extrayons des lettres de notre correspondant, le détails suivants, sur l'attaque des forts de Micui :

« — Après la prise de Vinch-Hong, l'amiral-commandant en chef résolut une expédition contre les forts et la citadelle de Micui. Les forces étaient composées de la manière suivante : deux cents Espagnols, commandés par le colonel Palança, ministre plénipotentiaire de S. M. la reine d'Espagne ; cent vingt ti-



EXPÉDITION DE COCHINCHINE.

Les tirailleurs algériens (Commandant Pietri), s'emparent du camp retranché de la citadelle de Micui.

D'après les croquis de M. Lugeol, enseigne de vaisseau.

railleurs algériens, et une section d'artillerie de montagne. La seconde colonne était commandée par M. Piétri, des tirailleurs algériens; elle était forte de deux cent cinquante hommes, soutenus d'une section d'infanterie de marine, d'un obusier de montagne suivi par des marins et d'un certain nombre de partisans annamites; ces deux colonnes devaient partir en même temps de Mytho : la première par terre, et la seconde s'embarquant pour Caï-laï, qui devenait la base d'opérations. M. Dervaux, capitaine de vaisseau, commandant supérieur de Mytho, qui était muni de renseignements annamites, devait combiner le mouvement des colonnes et l'attaque des défenses d'un commun accord avec les commandants des deux colonnes.

L'attaque fut fixée pour le 29 à huit heures du matin.

Le 27, la colonne de droite, commandant Pietri poussa en avant afin de reconnaître la route la plus praticable pour la marche des troupes, s'assurer de la position des défenses et attirer l'attention de l'ennemi de son côté. Le 29, cette colonne partit à cinq heures du matin, et, par une marche très-rapide, se porta sur le point où elle devait franchir le Rach-Ta-Leuve. Elle arriva juste au moment où l'ennemi commençait à détruire le pont. Cette position, quoique défendue par un ouvrage et des canons, n'entraîna pas une action générale. L'avant-garde, avec une promptitude admirable, s'élança sur les Annamites, qui eurent à peine le temps de se reconnaître; le pont fut rétabli par le détachement de sapeurs du génie, et la colonne, continuant sa route, enleva la position de *Micui-Tay* elle se dirigea ensuite pour concourir à la prise des autres ouvrages, que la colonne *Palança* avait déjà conquis. Cette dernière colonne était partie de Mytho le 27. Après quelque temps de marche, elle trouva le pont situé sur l'Arroyan, le Rach-Dao-Nhang, coupé. La reconstruction de ce pont nécessita une halte forcée.

A neuf heures du matin, on se trouva en présence du fort *Ni-Bèn*, qui ouvrit le feu; l'ennemi qui entourait la colonne redoubla la canonnade : ce fort était la tête d'un ouvrage d'un grand développement (1,400 mètres). L'artillerie dirigea son feu sur le camp retranché de cet ouvrage, qui, peu après, était pris d'assaut par des tirailleurs algériens et une autre d'infanterie espagnole; toute la colonne pénétra dans les ouvrages, mit l'ennemi en déroute, et prit le fort d'*Oouk-Niou*, qui était à l'extrémité opposée de l'ouvrage; cette journée fut accablante par la chaleur et causa l'insolation de quelques hommes; les ouvrages que l'on avait pris le matin, furent détruits et brûlés par nous dans la soirée. L'ennemi avait subi de grandes pertes. L'on trouva cent deux cadavres dans les ouvrages, sans compter tous ceux que les Annamites, selon leurs usages, avaient emportés; nos adversaires s'étaient enfuis dans leurs derniers retranchements, la citadelle Micui, qu'ils évacuaient le lendemain.

Pour extrait : MAC VERNOLL.



Complet !!! (Dessin de Daumier.)

PETITE GAZETTE

SOMMAIRE. — Singuliers effets du fluide électrique. — Astronomie. — Avis aux fumeurs. — Bourse électrique, — Statistique agricole, horticole et vinicole. — Chimie industrielle. — Empoisonnement. — Hydrophobie. — Wagon guillotine. — Contrebande féroce. — Brigands nocturnes. — Invasion de sauterelles.

La foule se pressait hier au parc de la *Tête d'Or*, à Lyon, auprès des peupliers qui ont été frappés de la foudre le 5 juin dernier, et en ont éprouvé des effets qui attestent la terrible puissance du fluide électrique.

Ces arbres, au nombre d'une douzaine, peuvent avoir de 25 à 30 mètres d'élévation. Quatre d'entre eux ont été atteints probablement par la décharge électrique. — Le fluide les a déchirés du haut en bas, en traçant sur chacun d'eux un sillon très-profond, et en détachant de grosses branches et des portions du tronc de la dimension de fortes bûches. L'un d'eux paraît même avoir été fendu dans toute sa hauteur.

Jusqu'à soixante mètres de distance le sol est jonché de débris d'écorces, de branches et de feuillages disséminés par la violence de l'explosion. Ce qui étonne, en contemplant ces ravages, c'est que l'ouvrier qui s'était réfugié sous l'un de ces arbres en ait été quitte pour la peur !

***

ASTRONOMIE. — Une particularité curieuse apparaît en ce moment dans le firmament étoilé : — c'est l'aspect des deux plus grandes planètes, *Jupiter* et *Saturne*, qui, bien qu'à une distance de 150 millions de lieues l'une de l'autre, semblent extrêmement rapprochées. — Elles se montrent le soir, vers le sud-ouest du ciel, dans la constellation du Lion. *Jupiter* apparait comme l'étoile la plus brillante du firmament. *Saturne*, placé à la droite de *Jupiter*, est d'un volume plus petit, d'un

éclat plus faible et un peu rougeâtre. *Jupiter*, qui fait sa révolution en 12 ans, commence à s'éloigner de *Saturne*, qui fait la sienne en 27 ans. Ces deux planètes sont comme les deux aiguilles d'une montre qui, alternativement, se rapprochent et s'éloignent.

*
* *

BOURSE ÉLECTRIQUE. — Il serait question de nouveau, assure-t-on, d'établir un mécanisme ingénieux, au moyen duquel, pendant la durée de la Bourse, les cours de la rente, au lieu d'être transmis au public par le crieur, apparaîtraient dans un transparent haut placé, visible pour tout le monde et des points les plus éloignés de la salle.

Ce mécanisme aurait l'avantage de prévenir beaucoup d'erreurs, et d'empêcher de nombreux mécomptes dans la négociation des effets publics.

*
* *

Les employés des chemins de fer recommandent constamment aux voyageurs de ne pas descendre sur la voie avant que le train soit complétement arrêté. De nombreux accidents ont prouvé que cette recommandation si fréquemment répétée n'a rien de banal.

Il y a peu de jours, au moment où l'un des convois de Paris-Lyon-Méditerranée, parti de Lyon, arrivait à la gare Saint-Côme, un voyageur ouvrit lui-même la portière du wagon et se disposa à descendre; mais la secousse d'arrêt lui fit perdre l'équilibre et le renversa sur les rails. Ce malheureux a eu la tête *coupée* par les roues des wagons.

Les autorités locales ont constaté que ce déplorable événement n'a été dû qu'à l'imprudence du voyageur qui en a été victime.

*
* *

Les sauterelles causent encore de grands ravages dans les parties méridionales de la Hongrie. Dans le comté de Krasso, plus de douze cents personnes sont occupées à les détruire. Elles forment littéralement une couche épaisse et noire. Toute la récolte a été dévorée par ces insectes, et comme chacun est occupé à les exterminer, personne n'a le temps de cultiver la terre pour préparer une nouvelle moisson.

*
* *

Un affreux accident est arrivé hier à 11 heures du soir, dans la rue Saint-Louis, à Saint-Étienne. — Une jeune et jolie dame se roulait sur le trottoir au milieu des flammes qui dévoraient ses vêtements. Un homme courageux, M. Descours, s'est dévoué. Il a saisi la jeune femme et l'a portée dans ses bras jusqu'au bassin de la fontaine qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Il l'a plongée dans le bassin et est parvenu ainsi à éteindre le feu. La maison de cette dame n'était qu'à deux pas. On l'a transportée chez elle dans un état des plus alarmants.

C'est en face d'un bureau de tabac que l'accident est arrivé. — On suppose que le feu a été communiqué à la robe de la jeune dame par une allumette ou un morceau de papier enflammé, imprudemment jeté sur le trottoir. — Puisse un si déplorable événement servir de leçon aux fumeurs!

*
* *

On ne compte pas moins en France, de 141 sociétés d'agriculture, 50 d'horticulture, 9 sociétés agricoles et horticoles, — 5 vétérinaires, 560 comices agricoles. — Total, 774 associations agricoles, qui ont distribué cette année en prix, encouragements et médailles 1,750,000 fr. — Le nombre des agriculteurs inscrits est 100,000, à 125,000.

*
* *

Le 20 janvier 1843, huit ouvriers serruriers de Metz furent empoisonnés pour avoir bu du vin qui avait séjourné 13 heures dans un broc de fer galvanisé.

En 1845, à Beziers, des symptômes d'empoisonnement se manifestèrent dans une famille où l'on s'était servi pour apprêter divers aliments d'une huile d'olive restée dans un vase de zinc.

En 1847, un marchand de boissons qui avait renfermé du chlore dans des vases de zinc, reconnut qu'après 3 mois ce liquide avait acquis une saveur âcre et styptique. On trouva par l'analyse, jusqu'à 3 grammes 80 centigrammes d'acétate de zinc par litre; c'était un véritable poison. — L'on doit donc écarter des usages ordinaires les vases de zinc, et plus particulièrement ceux en fer zingué, mal à propos dit galvanisé.

Pour extrait : CREVEL DE CHARLEMAGNE.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *Delphine Gerbet ou les Comptes de jeunesse*, comédie en quatre actes, par MM Paul Foucher et Régnier. — DÉLASSEMENTS-COMIQUES : *les Bienfaits de Champavert*, vaudeville en un acte, par M. Henry Rochefort.

En succédant à M. Louis Lurine dans la direction du Vaudeville, MM. Dormeuil et Duponchel avaient annoncé à son de trompette, non sans quelques variations fanfaronnes, qu'ils étaient décidés à rompre avec le genre pathétique et qu'ils allaient rendre à la gaîté un de ses temples favoris. On pouvait croire à la promesse de ces deux entrepreneurs de spectacles, gens d'une aimable expérience, ayant passé dans les coulisses la plus grande partie d'une existence déjà avancée. Chacun d'eux, il est vrai, comprenait la gaîté à sa manière : M. Dormeuil apportait la gaîté du Palais-Royal, qu'il a longtemps dirigé avec bonheur; il avait les bras chargés de boîtes à gros sel et du fameux pot de myrte, illustré par Grassot dans le *Chapeau de paille d'Italie*; il voulait des lazzi, des calembours, des couplets et des chœurs; — M. Duponchel arrivait avec la gaîté de l'Opéra, qui est une gaîté différente et mêlée d'anacréontisme; il n'aurait pas été fâché d'installer un corps de ballet sur la place de la Bourse et de rendre à MM. les agents de change les émotions de *la Sylphide*. Tous deux s'entendirent aisément; le premier courut chez M. Labiche, et le second alla recruter des actrices à la salle de la rue de la Tour-d'Auvergne.

Je ne dis pas que la gaîté revint sur-le-champ au Vaudeville; il faut du temps à tout; les auteurs à flonsflons deviennent rares; mais enfin on s'aperçut dès les premières semaines qu'on n'avait plus affaire au répertoire d'Octave Feuillet et de Félicien Mallefille; c'était là l'important. Les pièces joyeuses se montrèrent plus tard : *Onze jours de siége*, *Esther Ramel*, *la Frileuse*, firent voir jusqu'où peut aller un spirituel délire; l'*Attaché d'ambassade* secoua ses grelots, et l'*Écureuil* émerveilla tout le monde de ses jolies gambades. Puis parurent *Nos Intimes*, et, ce jour-là, le Vaudeville fut véritablement régénéré.

D'où vient donc qu'aujourd'hui MM. Dormeuil et Duponchel semblent renoncer à leur programme épicurien et retourner à cette littérature éplorée pour laquelle ils avaient confessé si hautement leurs antipathies? Pourquoi détachent-ils une à une les roses de leurs fronts, et qu'est-ce qui les force à faire succéder *Delphine Gerbet* au *Vrai courage*? Hélas! c'est que depuis l'immortelle cabale du *Cotillon*, ils ont perdu la sérénité et la confiance. Ensemble ils s'étaient rencontrés dans cette triomphante idée; ensemble ils y avaient mis leurs efforts, leur goût, leurs souvenirs, le secret de leur expérience; et maintenant, les voilà qui doutent de tout, celui-ci de la gaîté du Palais-Royal, et celui-là de la gaîté de l'Opéra!

Alors, désespérés et indifférents à toute chose, ils ont laissé M. Paul Foucher entrer, déclamer et s'attendrir sur cette scène qu'ils avaient rêvée si riante et si galante. M. Paul Foucher, qui ne doute de rien, a amené là ses artistes de l'Odéon, — et je laisse à penser la terreur qui s'est répandue aux alentours, le soir de cette stupéfiante nouvelle. L'Odéon était descendu au Vaudeville, comme autrefois les faubourgs dans Paris! On allait recommencer au Vaudeville l'*Institutrice*, avec les acteurs de l'*Institutrice!* Je me crois brave; eh bien! en apprenant et en lisant cela, j'ai senti tout mon sang se glacer dans mes veines. C'est que je me souviens de M. Paul Foucher et de ses succès à l'Odéon; c'est que je me souviens de l'*Institutrice* et des acteurs de l'*Institutrice*.

Une chose me rassurait pourtant dans [illegible] te pièce de *Delphine Gerbet*: c'était la collaborati[illegible]n avouée de M. Régnier, l'éminent comédien du Théâtre-Français. M. Régnier est bien certainement un des hommes les plus experts dans l'art dramatique; il a apporté sa part de conseils à plusieurs comédies remarquables, notamment à *Mademoiselle de la Seiglière* et à la *Joie fait peur*. Sa collaboration avait déjà porté bonheur à M. Foucher, lors de la *Joconde*. On pouvait donc s'accrocher à cette branche, et ne pas condamer sans recours la fatale tentative du Vaudeville. Vain espoir! un sombre ennui a enveloppé la représentation de lundi dernier, et une déconvenue de plus est venue s'ajouter aux récentes déceptions des deux directeurs.

Delphine Gerbet est, comme son nom paraît l'attester, la fille de M. Gerbet, mais en réalité son père est M. Mauléon. Mauléon et Gerbet sont deux amis et deux associés; un jour, Gerbet a été atteint d'aliénation mentale, et c'est ce moment qu'a choisi Mauléon pour le déshonorer. Mme Gerbet est morte en révélant, on ne sait pourquoi, le funeste secret de la naissance de Delphine, dans une lettre adressée à un notaire et restée entre les mains *du dit*. A un moment donné, lorsque la mèche est sur le point d'être éventée par un intéressé, voilà tous les personnages en l'air pour ravoir cette lettre, comme dans l'*Étourneau*, de M. Léon Laya, comme dans la *Famille Lambert*, de M. Léon Gozlan, et comme dans les *Pattes de mouches*, de M. Victorien Sardou. On la brûle avant qu'elle ait pu arriver jusque sous les yeux de l'honnête Gerbet.

Un des principaux développements de ce drame intime consiste dans la révélation qui est faite à Mauléon de sa paternité adultère, paternité qu'il ignorait absolument et qui explique le sous-titre des *Comptes de jeunesse*. Ces comptes-là, selon les auteurs, se règlent tôt ou tard, et souvent d'une manière terrible. Nous n'allons pas jusqu'au terrible cependant. Cette révélation a sa contre-partie dans la scène où l'on prépare Delphine à son changement de père; la jeune fille, forte de toutes ses tendresses naïves, ne reconnaît d'autre père que celui qui l'a entourée de ses bras depuis dix-huit ans, et dont elle porte le nom. Les rares élans de la pièce se trouvent là, et le public a voulu en tenir compte à MM. Paul Foucher et Régnier.

C'est Mlle Rousseil, à peine échappée du succès des *Vacances du Docteur* et de *l'Idole* (j'allais oublier le succès de *l'Institutrice*), qui joue le rôle de Delphine Gerbet. Elle a de l'énergie et même plus qu'il n'en faut; je la voudrais un peu plus jeune fille; mais les critiques sont bons d'avoir de telles exigences!

Les Bienfaits de Champavert représentent un vaudeville avec une idée de comédie. On voit un indigène de Château-Chinon arrivant à Paris avec le projet de s'illustrer par ses bienfaits, réparant indistinctement les erreurs de la fortune, recherchant les gens échaudés à la Bourse pour les indemniser, recueillant des orphelines dans les wagons de chemin de fer, envoyant des cachemires aux femmes de ses amis, tout cela pour obtenir le prix de vertu, pour voir son nom béni et inscrit dans la Morale en action. Naturellement Champavert ne récolte de ses bienfaits que des trahisons, des injures et même des coups. Cet acte est conduit avec infiniment d'entrain et chargé, comme un révolver, de mots inouïs. Le succès qu'il obtient aux Délassements-Comiques aurait été une vogue aux Variétés ou au Palais-Royal.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise du *Songe d'une nuit d'été*, opéra-comique en trois actes de MM. Rosier et de Leuven, musique de M. Ambroise Thomas.

M. Ambroise Thomas fut en grand crédit à l'Opéra-Comique quand il eut donné *le Caïd*. Il faut dire que cette parade des plus drôlatiques avait eu beaucoup de retentissement. Le public de 1848, qui aimait quelquefois à rire, s'était fort diverti des fanfaronnades du tambour-major, dont l'exorbitant panache et les moulinets de canne étaient généralement pris pour des traits d'esprit. Ali-Bajou était en grande faveur aussi; on le trouvait charmant avec son profil en forme de triangle que [illegible] i prêtait Sainte-Foy et sa voix aiguë comme un [illegible]. Quant au caïd Aboulifar, c'était plaisir que de le voir sursauter et se tordre en cadence sous le bâton du coiffeur Biroteau. Mme Ugalde profitait de toutes ces farces pour se livrer à des excentricités de gosier comme il ne s'en était guère vu; elle se tenait en équilibre, et sans balancier, sur les notes les plus escarpées de l'échelle vocale, escaladant les gammes les plus périlleuses; puis se laissant tomber jusque dans les profondeurs de l'*ut* grave, en faisant mille cabrioles

à donner le vertige. La partition d'une digestion facile, et pleine de mélodies « qui se retiennent, » était un heureux pastiche de la manière italienne. Il ne serait pas difficile de la rapprocher du répertoire bouffe de Donizetti, et particulièrement de ce charmant et trop délaissé *Elisire d'amore*.

En somme, *le Caïd* est dans le genre léger une œuvre très-complète, et qui méritait le succès qu'elle a obtenu.

Mais quand une pièce a du succès dans un théâtre, on a l'habitude de faire courir les plus grands dangers à la réputation de l'auteur, en le pressant de produire un nouvel ouvrage. Le pauvre homme, qui n'aime peut-être pas l'odeur de l'encens, est en butte aux flatteries de tous, et je le défie bien de ne pas se croire un puissant génie en sortant d'une épreuve si bien combinée pour faire perdre toute contenance aux plus modestes.

M. Ambroise Thomas avait donc à bon droit la tête montée, quand les oreilles lui tintaient si fort des bravos décernés à son *Caïd*. C'est alors qu'il voulut changer sa manière, et s'élever brusquement de plusieurs degrés dans l'échelle des genres, en évoquant les grandes figures de Shakespeare et de la reine Élisabeth, et en s'aventurant quelque peu dans les domaines du fantastique. De là, *le Songe d'une nuit d'été*, un ouvrage auquel on a certainement fait bon accueil depuis douze ans, mais qui, malgré plusieurs bonnes pages, n'en reste pas moins inférieur au *Caïd*.

Ce n'est plus cette même unité de style, ni cette constante originalité dans les détails.

Certaines parties témoignent d'efforts mal récompensés par l'inspiration: la scène du second acte, par exemple, où l'on voit apparaître Élisabeth au clair de la lune comme les fées des contes bleus, aurait demandé à être rendue par Weber, ou tout au moins par Mendelsohnn. La mélopée que M. Ambroise Thomas a trouvée pour exprimer cette situation est assez languissante et ne donne pas l'impression désirée. Le côté vaporeux et poétique de la légende a en général échappé à M. Ambroise Thomas, qui s'entend mieux à l'expression de sentiments moins délicats. Ainsi les premières scènes (où il est si fort question de cuisine) sont traitées avec vigueur; c'est un tableau carnavalesque haut en couleur et duquel se dégage comme un parfum d'orgie. Le duo du premier acte, entre la reine et Olivia, un autre duo, au second acte, entre Latimer et Falstaff, sont des morceaux agréables. Par exemple, le chœur — le trop fameux chœur — des gardes-chasses nous laisse froid. Il faut dire aussi que, juste à ce moment-là, notre perfide mémoire nous rappelle que Weber dans *Euryanthe* et dans *Freyschutz* a aussi chanté la chasse, et d'une façon si magistrale qu'il est un peu téméraire de l'entreprendre après lui.

Citons encore dans l'œuvre de M. Ambroise Thomas l'ariette du troisième acte (*C'est un rêve...*) la forme en rappelle un peu la manière d'Halévy, je veux dire la meilleure; constatons l'excellente tournure qu'a le *rondo* final; enfin déplorons que ces échantillons de mélodie soient égarés dans tant de longues et oiseuses tirades musicales.

L'exécution n'est pas excellente, mais elle est supportable.

Couderc n'a évidemment pas la voix qu'il faudrait pour chanter le rôle de Shakespeare qu'il a créé en 1850. Il se sauve, il est vrai, par l'adresse, le tact, l'expérience et surtout son instinct de comédien. Tout cela ne remplace point les qualités du larynx. Au théâtre, comme au jeu, il ne suffit pas de savoir bien jouer, il faut avoir de l'atout.

Mlle Marimon, qui vocalise tant qu'on veut et très-bien, ne m'a point du tout rappelé la reine Elisabeth, qui (vraisemblablement avait plus de solennité et inspirait un respect plus mêlé d'effroi. Ce n'est point Mlle Marimon avec ses petits airs de Chérubin qui aurait fait trancher la tête de Marie Stuart.

M. Crosti, dont la voix a acquis de l'ampleur et du mordant, joue Falstaff avec beaucoup de zèle. Son comique est plus voulu que naturel; mais, après tout, il pourrait nous répondre : « Je fais rire!... ne m'en demandez point davantage. »

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE.

Que dire des modes de Paris? Elles se donnent des airs de village, sans être pour cela ni champêtres, ni pastorales.

Du moment qu'un Parisien a endossé la jaquette et le pantalon de coutil, il se croit métamorphosé en berger, et il se promène de par la ville, s'imaginant qu'il va faire la conquête de toutes les beautés qui passent.

Or, toutes les jeunes et jolies femmes rient sournoisement de tout ces bergers qui sont plus ou moins séduisants et plus ou moins chauves.

Pour oser s'habiller en berger, il faut être presque aussi beau qu'Endymion.

Est-ce à dire que j'abolisse pour la fashion masculine les habits d'alpaga et de coutil?

Non pas.

Mais il faut avoir la tournure de son costume.

Pour trouver en ce moment le Paris industriel et artistique, il faut aller à Londres.

La maison Gagelin y représente dignement le bon goût français.

Tout les modèles qu'elle a exposés, ont cette grande hardiesse de style qui fait la mode et la haute élégance.

C'est du décor savamment combiné pour produire la distinction et l'unité.

L'Angleterre a accueilli les œuvres de Gagelin comme d'anciennes connaissances qu'elle apprécie et qu'elle aime.

Ne lui doit-elle pas ses plus beaux modèles reproducteurs, qui s'imposent, en outre, dans les quatre coins du globe?

Si je vous dis les nouveautés de *Gagelin*, vous allez leur donner la médaille d'honneur.

Elles la méritent.

D'abord, c'est un manteau de cour *gala*, en moire antique blanche, richement brodé d'or et de soie.

Puis une *princesse Alice* en taffetas mousseline, décorée de ruches chicorées et de guipure.

Une *Sicilienne* de velours rubis, ornée de dentelle de Chantilly.

Un *kaïk* en taffetas noir, ayant des médaillons de taffetas pensée et des bouquets de violettes découpées.

Une *Stella*, sortie de théâtre en taffetas rose, garnie de blonde.

Et deux robes de bal, dont l'une de style *Lancret*, en tulle blanc et tulle bleu, avec girandoles de chicorées bleues et blanches, et traînées de fleurs composées de roses roses, de fleurs de charmille et de feuillage bruni.

L'autre est une toilette de ville en taffetas mauve, illustrée d'un décor tout nouveau de coquilles formant draperies, avec une ceinture *Florine* en taffetas mauve rayée de velours noir et de blonde, qui s'attache par derrière en un gros nœud à pans flottants.

Voilà comme la mode parisienne est interprétée à la grande exhibition internationale.

Passons en revue les toilettes de campagne.

C'est la saison.

Les *magasins du Louvre* ont une charmante nouveauté.

Des châles en dentelle de laine blanche tissés avec les soies laineuses du *yak*, le gandin des buffles.

Rien n'est plus commode ni plus élégant avec les toilettes légères. On dirait que ces châles sont travaillés avec ces beaux fils de la vierge qui diaprent les prairies au printemps et à l'automne.

Le châle en dentelle de yak (traduisez laine blanche) remplace le châle d'application d'Angleterre, comme le châle en dentelle de laine noire remplace le Chantilly.

C'est une économie de toilette.

Il y a aussi des châles en guipure noire encadrés de volants.

Quant aux confections villageoises, le Louvre a trois modèles : le *collet Gil-Blas*, le *Parisien* et le *Gandin*.

Le collet Gil-Blas, en drap gris très-léger, est soutaché teinte sur teinte, ou bordé d'un tuyauté de ruban. Le Gandin et le Parisien sont deux paletots tant soi peu écourtés, fermés avec des boutons de métal et de fantaisie.

Pour les bains de mer, il se fait beaucoup de burnous en alpaga et en toile de Chine.

L'alpaga joue un très-grand rôle dans nos toilettes féminines.

Mme *Leroy-Notta* en fait de ravissants déshabillés de plage et de château. J'en cite un en alpaga blanc, orné vers le bas d'une large bande de taffetas mauve, rayée de petites soutaches blanches et brodée d'un ruban mauve tuyauté à plis creux.

Entre chaque pli tombe une bouclette de velours noir, liseré blanc. Avec cette jupe, on met un zouave répétant le même ornement en miniature, et une chemisette de mousseline blanche.

On peut varier l'alpaga blanc en nuance gris-fauvette, nuance maïs ou lilas. La bande de taffetas change également de couleur.

Ce qui donne à ces déshabillés un cachet tout Pompadour, c'est que sur le jupon flotte une jupe d'alpaga simplement ourlée, relevée et drapée par six tirettes.

Avec un petit chapeau Watteau, une jolie femme pourra se croire en plein Louis XV.

Une autre robe de campagne est également très-parisienne.

Cette robe est gris-perle en toile de laine très-fine, avec ornement d'une guirlande de nœuds de taffetas noir, disposés au bas de la jupe, terminée par un tuyauté de ruban noir. Le corsage et le petit paletot cambré répètent le même ornement.

Deux robes non moins élégantes méritent encore d'être citées.

L'une en gaze de Chambéry, ayant sept crevés bouillonnés, séparés par un biais de taffetas.

L'autre en moire antique d'été gris-poussière, ayant trois panneaux de chaque côté, tracés par des petits velours noirs et des volants chicorés en taffetas noir.

Le bas de la jupe est garni de petits volants noirs, alternant avec une série de petits velours.

Que de robes, n'est-ce pas?

Je n'ai pas tout dit.

Le foulard réclame.

Il est dans son droit.

Jamais il n'a eu autant de vogue et de succès que depuis que la *Malle des Indes* s'est installée *passage Verdeau*, pour offrir aux femmes du monde des robes uniques comme coloris, solidité et distinctive.

Le foulard renouvelle son répertoire de dessins et de nuances, absolument comme les plus riches taffetas.

Pour toilette très-habillée, on choisit le foulard uni de teinte claire.

Et pour demi-toilette, les foulards à mille raies et à dispositions.

Comme nouveautés, la *Malle des Indes* vient de recevoir des foulards parsemés de myosotis sur un mille raies gris-acier.

D'autres ont des boutons de roses multicolores, aux rayures grises et blanches.

Ou bien c'est un semé de roses de mai ou de boutons de roses Solferino.

Il y a encore des soupçons de bouquets de toutes couleurs sur fond noir, fond gris et fond marron.

En nuances pures, je cite quelques qualités extra-fortes, telles que couleurs isabelle et fauvette, deux gris différents.

Les foulards rayés habillent très-bien et amincissent.

Les rayures sont blanches ou noires, en teinte réséda, gris mousseline, bleu azuline ou nuance saumon.

Le grand point de l'élégance est de faire valoir les charmes qu'on possède. Pour cela, il faut porter une *ceinture régente de mesdames de Vertus, sœurs*, et ne pas s'emprisonner dans un corset. Le corset comprime la grace, la ceinture Régente la développe. Elle cambre la taille en se contentant de servir de point d'appui à la poitrine. De cette coupe dépendent la finesse, la souplesse, le naturel et la santé. La femme est femme. Elle est libre, elle respire, elle est belle.

Plus la ceinture Régente est connue, plus on l'apprécie à sa juste valeur artistique.

Pour en avoir une, serait-on au bout du monde civilisé, il s'agit d'en référer directement à Paris, à *mesdames de Vertus, sœurs*. Jamais la ceinture Régente ne s'essaye.

A propos des robes, la *Ville de Lyon* a des bandes de taffetas soutaché et garni de médaillons de dentelle noire, et de blondes toutes préparées pour garnir le bas des robes. Cette même blonde se retrouve en miniature pour le corsage et les manches.

Je mentionne en outre l'ornement *Mimosa*, décorant des houpettes de soie avec tuyauté de dentelle.

Il y a aussi deux nouveaux voiles de fantaisie.

La voilette faisant barbe de dentelle, et la voilette encadrant l'ovale du menton, comme les loups de bal masqué.

Les gants de Saxe ont conquis la préférence.

La *Ville de Lyon* n'en a pas assez pour toutes les mains mignonnes qui lui écrivent à ce sujet.

Chaque comptoir occupe donc, à la *Ville de Lyon* une spécialité différente. La tapisserie et les travaux à l'aiguille décrétés par la mode y ont une place importante.

Le canevas japonais plaît par son originalité, de même que les jardinières et les cache-pots en bambou de Chine.

On brode chaque panneau de bouquets de fleurs en tapisserie, soit de roses à mille-fleurs, soit de floraisons d'œillets panachés de lilas ou de violettes.

Je n'en ai pas fini avec les robes.

Vraiment.

J'ai encore les robes de piqué et de mousseline brodée de la maison *Leborgne et Henneveu* à vous dire.

L'élégante et fine lingère attire l'aristocratie féminine.

Au milieu d'une collection de robes de piqué, de toile et d'alpaga, je prends deux robes. L'une en piqué anglais chamois, garnie de larges nœuds en galon noir, remontant sur la jupe ou tunique. L'autre, en piqué gris-argent, enrichie d'une broderie mauresque, avec une veste zouave, laissant passer un petit gilet fermé avec des boutons d'acier.

Quant à la lingerie nouvelle, elle comprend les modèles suivants :

Un col Maintenon, reproduit avec des crevés de mousseline à travers lesquels passe un ruban vert se nouant en cravate, avec manches assorties.

Un col *Abbé galant*, formé d'un petit bouillonné de mousseline, dans lequel est passé un ruban mauve tuyauté de valenciennes, qui se dénoue en double rabbat.

Et une chemise *canotière* en percale de couleur, avec piqûre de point anglais sur le col, les devants et les manches.

La maison Leborgne et Henneveu a préparé des échantillons de soutache et d'ornements pour robes de campagne, qu'elle envoie à choisir quand on lui en fait la demande.

Ce qu'il faut aussi emporter en voyage, c'est un passe-port de beauté.

— Qui le délivre, s'il vous plaît, madame la chroniqueuse?

— La *maison Delestrez.*

Ce passe-port répond au nom de *Parfumerie du Monde élégant.*



L'Affût. — Tableau de M. Krokôw.

Elle se compose du *lait de cacao*, un bain naturel aussi rafraîchissant qu'hygiénique pour le visage.

Le teint y puise une fraîcheur nacrée et purpurine, et la peau devient aussi blanche et aussi veloutée que le lait qu'elle emploie en lotions.

D'une crème onctueuse au lis des vallées, un cold-cream sans rival.

D'une pommade et d'un savon au bouquet de fleurs des champs.

D'une parfumerie exclusive et éminemment distinguée, à l'Ess-violette (la violette des violettes).

De l'Eau de Cologne du grand cordon.

Cette eau extra-forte et supérieure a conquis un cordon de maréchal, en même temps que la bienveillance de l'aristocratie masculine et féminine.

Du savon des boudoirs.

Et du vinaigre et de l'eau de toilette aux violettes de Nice.

Titre oblige, tel est le blason de M. Delestrez.

Les mouchoirs de Chapron peuvent dire également: *Brevets obligent.*

Chapron est fournisseur de la cour de France, de la cour d'Angleterre, de la cour de Russie, du royaume des Pays-Bas et de l'empire du Brésil.

Il est le sultan du mouchoir, si je puis employer cette expression, pour désigner le premier artiste fabricant en ce genre.

Chapron obtient à Londres une véritable ovation.

Tous ses mouchoirs sont des peintures et des sculptures, plutôt que de la broderie en coton.

Ce qui plaît aux femmes, c'est le mouchoir fantaisiste se multipliant à l'infini.

Celui-ci montre au-dessus de l'ourlet une bande de broderie tuyautée de valenciennes.

Celui-là, une cravate de broderie et de valenciennes à chaque coin.

D'autres ont des écussons en relief se détachant du mouchoir, enrichis de valenciennes, de mosaïques brodées, de grecques, de broderie pointillée et poudrée de deux couleurs. Que sais-je?... Il n'y a qu'un Chapron, en Angleterre comme dans l'univers.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Banquet donné par la presse anglaise aux Journalistes français.

Notre collaborateur et correspondant, M. Bourdelin, nous adresse une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Hier, 14 juin, à 8 heures du soir, les membres de » la presse anglaise ont traité, dans un banquet » splendide, tous les journalistes étrangers présents à » Londres. Le *Monde illustré*, comme ses confrères » français, ne doit pas hésiter à adresser un remerci- » ment public à la presse de l'Angleterre pour l'ac- » cueil sympathique et fraternel qui lui a été fait » dans ma personne.

» Le rendez-vous avait été donné par une lettre des » plus gracieuses dans les salons de Saint-James's hall, » au Cadran de Regent-street. Cette invitation était » signée des noms les plus connus parmi les écri- » vains et les atistes anglais. M. James Lowe, célèbre » entre tous, présidait l'assemblée.

» Au dessert, des toast ont été portés. C'est la cou- » tume à Londres, de faire à table de nombreux » *speechs.* Cette fin de soirée a eu un caractère tout » particulier, chaque orateur a tenu à s'exprimer dans » sa langue. Après le discours anglais de l'honorable » président, un toast français a été porté, puis un alle- » mand, puis un espagnol, puis un russe. L'italien, » le suédois, l'américain, et d'autres encore sont venus » ensuite. Je ne vous conterai pas tout ce qui a été » dit..... et pour cause. Cette confusion de langues, » qui rappelait en petit l'antique tour de Babel, n'a- » vait pas pour effet la dispersion des peuples. Ces » discours avaient un but tout contraire, c'était de » resserrer les liens de bonne fraternité. »

Pour extrait,

LÉO DE BERNARD.

Après le coup de feu. — L'affût.

TABLEAU DE M. LE COMTE DE KROKOW.

La scène doit se passer dans la forêt de Fontainebleau, au milieu des bruyères et du serpolet, à l'heure où Jean Lapin vient faire à l'aurore sa cour parmi le thym et la rosée. Mais les chasseurs savent qu'à l'heure ou tout repose, se tient en ces solitudes un conseil qu'ils ont pris la résolution de troubler.

A l'affût derrière les chênes, ils viennent épier les ébats des inoffensifs animaux, et bientôt, au milieu d'un nuage de fumée, après une horrible détonation, Jean Lapin, tout sanglant, trainant la patte, regagne, son gîte, où il eût mieux valu pour lui passer une nuit à songer.

Ce tableau de genre, de M. de Krokow, est d'une charmante composition, les animaux sont pris sur le fait, le paysage est sobre, et la facture en pleine harmonie avec la scène qu'il a voulu représenter.

MAC VERNOLL.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DENTU

Notre collaborateur M. PIERRE VÉRON publie aujourd'hui à la librairie Dentu un nouveau volume inédit, intitulé : **les Marchands de Santé.** Cette étude satirique, humoristique et fantastique, dont nous rendrons compte incessamment, est appelée à un succès certain.

M. LOUIS DÉPRET vient de donner à la même librairie deux volumes intitulés : **les Demi-Vertus** et **Si Jeunesse pouvait.** Le second titre est modeste, car nos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur le mérite de notre collaborateur.

RÉBUS.



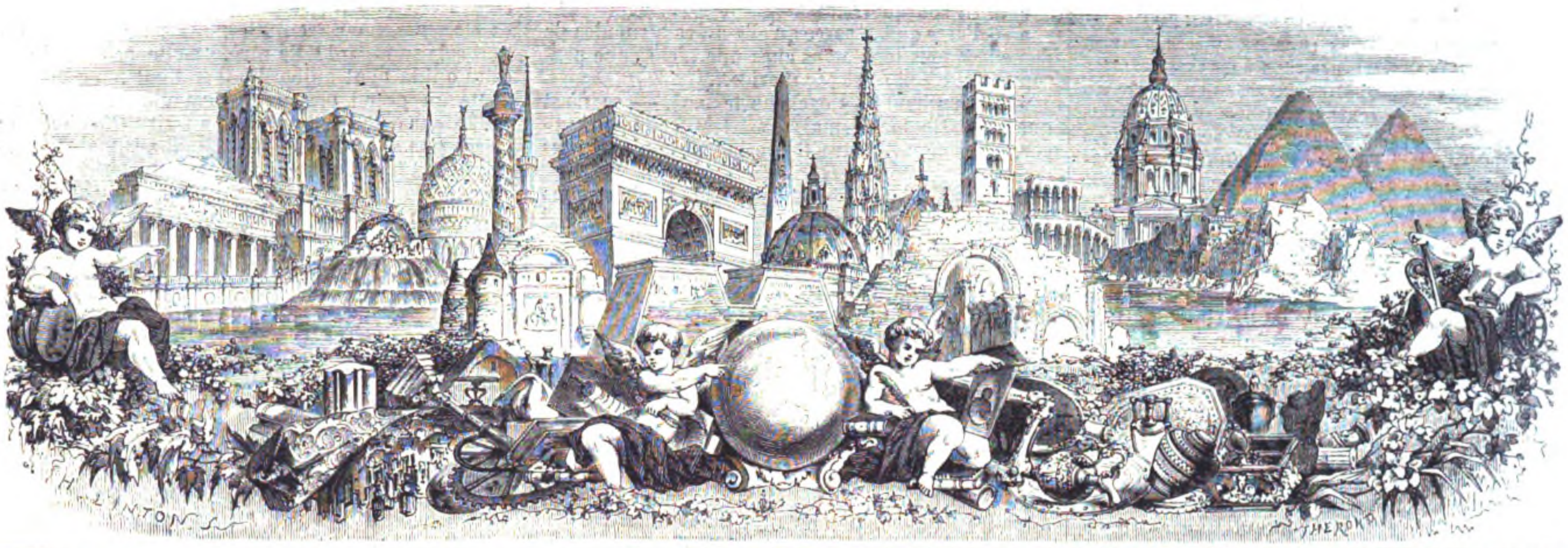
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le Lapin-Blanc, au centre de Paris nouveau, était une tache au milieu du soleil.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 9 VOLUMES : 105 FRANCS.

6e Année. N° 272. — 28 Juin 1862.

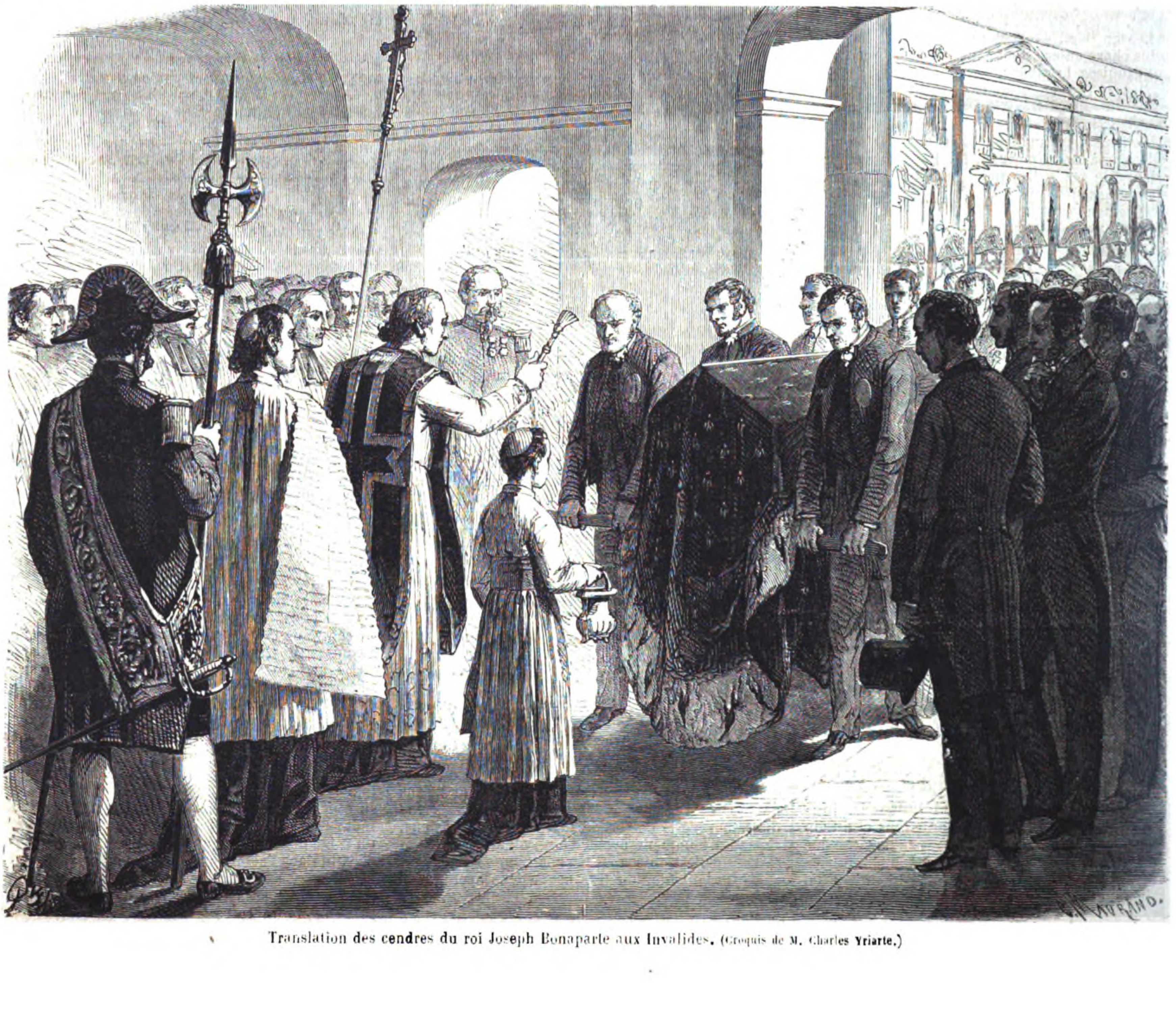
DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.
A l'Agence générale d'Abonnements à tous les journaux.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.



Translation des cendres du roi Joseph Bonaparte aux Invalides. (Croquis de M. Charles Yriarte.)

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : LE MOBILIER DU COMTE DE PEMBROKE. — LE COUP DE MARTEAU DE TOUT ANGLAIS. — UN INCROYABLE MARIAGE. — UN INCROYABLE ACHAT. — UN LIVRE SUR LA BOUCHE PAR LE DENTISTE DORIGNY. — PARTICULARITÉS SUR LES DEUX THÉATRES DE LA PLACE DU CHATELET. — LE POINT PRÉCIS OU S'EST PENDU GÉRARD DE NERVAL. — COMMENT ON ARRIVE AU BAL DE PARAGUAY. — LE MARIAGE DE M. ARSÈNE HOUSSAYE. — ENCORE CAMBRONNE! — CORRESPONDANCES SUR L'IMPOLITESSE OU L'INGRATITUDE. — LES DUPERIES DE NOTRE M TIER.

Les gens privilégiés ont été admis, dès la semaine dernière, à visiter, place Vendôme, n° 19, dans un hôtel qui appartient aujourd'hui au Crédit foncier, la résidence du comte de Pembroke. «Quitter tout cela! » murmurait Mazarin en agonisant... Le noble lord, dont nous avons esquissé la biographie au lendemain même de sa mort, a quitté, pour l'étroit caveau qui suffit au corps sans âme, tout ce qui pouvait ravir l'âme et plaire au corps, dans cette somptueuse résidence. Pleine de calme au milieu même de Paris, elle est ouverte au midi et au couchant, sur un riant jardin que les passants ne sauraient prévoir. L'appartement a un aspect de grandeur véritablement digne de servir de cadre à une importante figure de la haute aristocratie, et on ne se figurerait guère, M. le parvenu-millionnaire Durand, Dubourg, Dupont ou Duval demeurant-là... Mettez Legrand, Leblanc, Lesieur ou — Lecomte, si un de ces premiers noms vous atteint personnellement, il nous importe peu.

Les amateurs, les curieux, ont admiré les meubles du temps de Louis XIV et de Louis XV, les porcelaines de vieux Sèvres, de vieux Saxe, de vieux Japon, — et surtout la rare collection de tableaux de notre aimable école française des deux derniers siècles. Vanloo, Natoire, Oudry, Boucher, Nattier, Lancret, Pater, Greuze, Fragonard, Drouais, Mme Vigée-Lebrun, etc., — sont représentés là dans des œuvres charmantes, dont plusieurs sont véritablement exquises. Les Pater doivent atteindre des prix très-élevés. Il y en a quatre que nous parierions bien voir arriver à 100.000 fr.! Un double portrait de Nattier, signé et daté de 1746, est une des plus belles choses de ce maître et de son école. On parle d'ordres déjà donnés par S. M. l'Impératrice pour plusieurs de ces belles toiles, que lord Pembroke avait réunies dans un goût tout à fait exclusif et fastueusement contenté.

La salle à manger offre un des plus riches étalages d'argenterie, d'orfévrerie, qui se soit jamais vu — chez un particulier. Le poids total est de 370 kilogrammes. C'est-à-dire à 200 francs le kilogramme (si l'argent anglais n'est pas trop inférieur au titre commercial du pays de vente), une valeur d'environ 75,000 francs. Mais la valeur de fabrication ou d'art répond ici aux fameux : *materiam...*, etc. Nous ne saurions donc prévoir jusqu'à quel point le travail sera apprécié à côté de la matière. Il y a l'inconvénient des chiffres et de la couronne du lord, semés partout, et qu'il faudra faire disparaître. — Ce qu'on fera plus aisément disparaître, ce sont les 17,000 cigares de la Havane, et les 7,000 bouteilles de vin *précieux*... On parle de bordeaux ayant coûté jusqu'à 40 francs *the bottle*... Chaque mouvement de la glotte qui lui livre passage à l'estomac coûte un écu! « Le pain d'un jour pour toute une pauvre famille!» s'écriera Prud'homme philanthrope. Sans doute... mais comptez combien de bénéfices chaque bouteille de ce vin, de cet électuaire, aura éparpillés sur son passage, depuis le jour où Dieu a mûri la grappe au coteau bordelais! S'il n'y avait point en ce monde de lord Pembroke pour acheter un tel vin, où seraient tous ces francs semés dans l'agriculture et le commerce? S'il ne fallait aux ascètes de notre Thébaïde que de l'eau claire, les Auvergnats pourraient continuer leur commerce, mais que deviendrait celui des vignerons, des tonneliers, et de tout le peuple qui vit de ce luxe de rubis liquéfié?

« Tout Anglais a un coup de marteau, » disait Sthendal. Un ami très-intime de lord Pembroke, un de ceux qui échangeait avec lui, dans les intimités du soir, des cigares à quarante sous et du vin à quarante francs, — lord X***, — plus riche que le plus riche Anglais de Paris qui est le marquis de H... — resté célibataire, avait pourtant un endroit où aller familièrement mettre les pieds sur les chenets, et écouter babiller de toutes les futilités parisiennes. Un soir, il arrive, et trouve la demoiselle dans un véritable désespoir:

« — Qu'avez-vous? — dit le lord, qui s'effraye à la prévision d'une soirée maussade,— lui qui payait pour être amusé...

» — J'ai, — dit la demoiselle, — que je suis désolée! Catherine, ma femme de chambre, me quitte...

» — Et pourquoi?

» — Parce que... parce qu'elle a des scrupules de demeurer plus longtemps chez une... chez une personne qui... qui n'est pas mariée...

» — Comment! — exclame le lord, — ce n'est que cela? Eh bien! mais c'est très-facile à arranger, ma chère... Votre Catherine restera : *Je vous épouse!* »

Et ce qui fut dit, — fut fait! Cet Anglais, nous l'avons dit, a plusieurs millions de revenu.

Du même encore :

Un jour qu'il flânait au faubourg Saint-Honoré, désœuvré, ennuyé, *spleenifié*, il voit sur la porte d'un hôtel un écriteau : A VENDRE...

Il pense se distraire à visiter l'immeuble.

Le concierge le guide de la cave au grenier.

« — Et combien l'hôtel? — demande le lord d'un air négligent.

L'ordre était de demander 400,000 francs. Le concierge a, je ne sais pourquoi, l'idée de dire :

« — 500,000 francs, milord!

» — Eh bien... je le prends. Dites qu'on s'adresse à maître Bandier, mon notaire, rue Caumartin! »

Le concierge stupéfait crut avoir affaire à un fou. Ce n'était qu'un Anglais millionnairissime. Le propriétaire courut aux informations, et vit que l'acquisition était sérieuse. Il partagea équitablement les 100,000 francs avec le concierge, — qui se retira de sa loge, monta un magasin d'épicerie à l'angle d'une des rues qui débouchent au faubourg Saint-Honoré, y fit d'excellentes affaires, et maria récemment sa fille, bien dotée, à un sculpteur de talent.

Cet Anglais était évidemment cousin de celui qui, pour n'avoir pas de piano, ni de pas retentissants sur son entre-sol de l'angle de la rue de la Paix et de la place Vendôme (au-dessus de l'*English dispensary Roberts*), loua 22,000 francs par an l'étage supérieur, et le fit fermer à clef — pour y loger le néant, le silence!

Il paraît qu'il ne fait pas bon montrer les dents à M. Dorigny (10 ans de durée!). MM. Guizot, Victor Hugo, Thiers, Jules Janin, Havin, Guéroult et Mme George Sand, qui ont mis leur tête entre les mains de ce praticien si connu — par ses affiches peintes, peuvent trouver aujourd'hui la monographie de leur bouche dans un livre original que publie cet indiscret opérateur, sous ce titre ambigu : *la Bouche humaine*. Nous lui souhaitons la fortune du livre de M. Jules Noriac : *la Bêtise humaine*, ce qui semblerait couler de source, puisque tant de bêtises sortent de cette bouche!

« Il vous faudrait Alix, pour mériter des soins,
Vingt *dents* de plus, vingt *ans* de moins! »

dit Parny. M. Dorigny prétend qu'en ayant ce *plus* qu'il fournit, on semble avoir ce *moins*. Diverses Alix en essayent.. et il en est une qui brille à la scène, et dont on vante souvent *l'écrin de perles* que forme (et que ferme...) sa bouche, — comparaison qui me fait bien rire, moi qui l'ai vue un soir dans un dîner chez cet aimable Goudchaux (actuellement appliqué à l'étude d'un grand chemin de fer...), moi qui l'ai vue, dis-je, cette actrice, après avoir très-spirituellement éclaté en récits, en reparties, en saillies fort vives, se taire tout à coup... parce qu'un crochet, — ô désastre! — s'était brusquement cassé dans sa bouche et sur un os! Rassurez-vous, ô toujours belle et encore jeune prêtresse de la double muse qui pleure et qui rit, votre nom ne paraît pas dans ce livre bavard sur la *Bouche humaine*, par le dentiste Dorigny, et ce n'est pas moi qui comblerai la lacune!

Le glaive a tué bien des hommes,
La bouche en a tué bien plus!

Et la plume donc? Ah, comme la révélation passerait de bouche en bouche, jusqu'à cette déesse qui en a cent... si je laissais échapper, comme j'en ai quelque détestable envie, ce nom, dont se pare une affiche très-attractive en ce moment! Et au fait, qui me retient? lorsque cet éveil donné met sans doute l'eau à la bouche du lecteur curieux? L'indiscrétion n'est-elle pas de ma profession? Allons, soyons chroniqueur avant d'être galant. . mais réservons cette trahison — pour la bonne bouche.

M. Dorigny (dents à 5 francs!) nous apprend en vertu de la science qu'il possède, et qui lui sert à deviner des choses véritablement surprenantes, que les grosses lèvres de Balzac indiquaient: une *grande finesse d'observation*, — que celles très-prononcées, serrées l'une contre l'autre, de M. Guizot, trahissent *non-seulement la fermeté, mais encore l'obstination*. L'examen de cette bouche démontre encore à M. Dorigny que M. Guizot *professe la religion réformée* et *qu'il y a un peu de fanatisme dans ses croyances*, — et il remarque que *l'étude y a laissé sa glorieuse empreinte*. Eh quoi, cette bouche *dit* tout cela au regard? Ne révèle-t-elle pas aussi que celui qui la tient aujourd'hui si dignement fermée, a été un grand orateur parlementaire, un habile professeur en Sorbonne, qu'il a écrit l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, — et qu'il avait accordé le privilége transmissible du théâtre historique à un journaliste dévoué : M. Granier de Cassagnac? La science du dentiste aurait bien dû lui permettre de compléter aussi hardiment ses révélations!

George Sand sera, supposons-nous, peu charmée de ce que notre opérateur dit du bas de son visage.

—La bouche de M. Thiers révèle : la *faconde méridionale*. Ses *incisives très-longues et très-aiguës*, armant une bouche *sardonique et presque cruelle*, rappellent la *gueule d'un chat!* Voilà l'homme d'État que l'Empereur a appelé « *un écrivain illustre et national* » bien accommodé par celui qui étale tant d'affiches peintes en bleu sur tant de murs! — Et M. Jules Janin? Ses lèvres indiquent « la sensualité, principalement la gourmandise. » Ce *principalement* n'est-il pas joli? « La causticité gauloise aiguise ses traits les plus acérés » dans son sourire... habituellement bon. Mais ce sourire ne révèle-t-il pas encore autre chose? par exemple que M. Jules Janin a fait les *Gaietés champêtres*, — qu'il possède dans son chalet de Passy une cheminée en malachite, présent du prince Anatole Demidoff, — qu'il a parfois des accès de goutte — et des excès d'indulgence pour les auteurs ou artistes dramatiques qui vont le voir le lundi? De semblables divulgations, des découvertes aussi neuves et d'aussi rares démonstrations ne sauraient coûter à un savant physiognomoniste comme M. Dorigny, et nous regrettons que sa *Bouche humaine* n'ait pas complété ces précieuses révélations, si utiles à l'histoire et à la biographie des illustrations du jour!

Plusieurs directeurs de théâtre et d'autres capacités spéciales, qui ont visité les nouvelles salles de la place du Châtelet, sont d'accord pour reconnaître le grand mérite des deux monuments élevés par M. Davioud.

Et d'abord, constatons, fixons cette particularité étrange : que le Théâtre-Lyrique est construit sur l'emplacement de cette affreuse rue de la Vieille-Lanterne, où s'est pendu le poëte Gérard de Nerval (de Labrunie).

Cette rue était en contre-bas de la place. On y arrivait par un escalier branlant et puant. La ruelle avait deux mètres de large. Deux égouts s'y croisaient et l'agitaient de bouillonnements impurs. C'était horrible et sinistre, sans air et sans lumière, glissant, suintant, pestilentiel. A gauche, en descendant dans ce boyau terrible, s'ouvrait à hauteur d'homme un soupirail garni de sept barreaux rongés de rouille. Cet affreux soupirail était la porte qui devait conduire le pauvre poëte d'une vie insupportable dans l'éternité!

« C'est là, — dit son ami et historien Nadar, — que, transi sous la neige épaisse, s'arrêta dans une nuit de janvier, le cœur glacé, la tête brûlante, l'esprit funèbre, ce pauvre Gérard; c'est à ce quatrième barreau que ses doigts engourdis nouèrent le lacet... On comprit, quand on le trouva au matin, qu'il avait dû soulever ses deux pieds afin que la Mort pût le prendre; et de fait, ce n'est pas à terre qu'elle devait saisir cet esprit ailé. »

Un autre ami de Gérard de Nerval a compté le nombre de mètres qui séparaient le soupirail du pied de la colonne que surmonte la Victoire dorée, au centre de la nouvelle place. Or, l'autre jour il a recompté ses pas, et il a trouvé que le point précis où le malheureux Gérard s'est pendu, correspond exactement à la loge... Mais pourquoi en révéler le chiffre? Il y a peut-être des gens qui éviteraient superstitieusement de l'occuper! Ne préparons pas cette non-valeur à l'administration du Théâtre-Lyrique; — mais constatons néanmoins cette bizarrerie, cette loi fatale, qui, de par la plus utile des expropriations, va, pendant des siècles sans doute, faire se succéder le fauteuil d'un passant, d'un inconnu, d'un indifférent, riant ou bâillant, sur ce point même où un poëte dénué (quoi qu'on en ait voulu dire!) s'est débattu dans l'agonie du suicide le plus affreux...

Revenons aux deux théâtres.

Le lyrique occupe un espace de 1,862 mètres... juste le chiffre correspondant à la date de l'année

qui l'ouvrira. Un ancien eût tiré quelque augure de ce rapprochement. Nous n'en décrirons ni les portiques, ni les arcades; le crayon de nos collaborateurs aura prochainement, sans doute, plus vite et plus clairement fait sur ce point que tous nos efforts de plume. Les outils se complètent. Le crayon commence par parler aux yeux de la chair, puis aussitôt, pour les yeux de l'esprit, arrive la plume.

Les entrées, les dégagements sont amplement conçus. Cette remarque qu'ont souvent pu faire les gens de théâtre, de la rapidité avec laquelle se vide, le spectacle fini, une salle, si lente à s'emplir (il ne faut pas cinq minutes à l'Opéra!) auront ici à constater une célérité accrue par la facilité qu'offrent les dégagements. Les salles d'attente et les vestiaires sont généreusement mesurés. Le grand foyer est véritablement superbe, et décoré d'une façon tout à fait imprévue, neuve d'effet, qui fera autant d'honneur au goût du jeune architecte que le reste témoigne hautement de sa science. La salle est à peu près de la dimension de celle des Français, une des plus belles et des meilleures de Paris. Elle contient quinze cents places. Mais ces places sont accessibles et spacieuses au delà des mesures connues, et en disant mesures, nous ferions mieux, à propos de la plupart des anciennes salles, de dire tortures! Nous avons parcouru toutes les places à tous les rangs, et nous sommes assuré que de partout la vue embrasse tout le développement de la vaste scène. La décoration générale est blanche, rouge et or. C'est riche et gai.

Chaque loge a son salon... en haut comme en bas; plus d'aristocratie! tout le monde est égal devant... la rampe. Les services et dépendances sont étudiés avec un soin, une expérience qui étaient encore sans exemple à Paris, et les directeurs, les *impresarii*, c'est-à-dire les meilleurs juges qui soient sur ce point, rendent, à ce propos encore, une complète justice à M. Davioud.

Mais l'innovation dont la solution publique, pratique, est l'objet d'une certaine impatience de la part des intéressés et des curieux, c'est, — non pas le système de ventilation, qui est admirablement conçu, pour apporter par ondes énormes, et selon la saison, soit l'air chaud, soit l'air froid, dans ce bâtiment, qui rendra vicié ce qu'il recevra pur, — mais bien l'éclairage. Tout ici est d'une grande hardiesse et d'une nouveauté absolue.

Pas de lustre : un vaste cintre en verres dépolis laissera filtrer dans la salle l'immense foyer lumineux, allumé dans le comble, sous une calotte à vaste réflecteur métallique. La lumière tombera ainsi sur la foule, comme elle tombe du ciel dans la nature extérieure. Quelques essais de l'effet espéré ont déjà eu lieu, et ont pleinement répondu à l'attente de la commission municipale. Il y avait même, par les dispositions prises, trop de lumière, il faisait trop grand et *soleillant* jour! Mais les robinets du gaz offrent un remède facile. Nous sommes curieux de voir cet effet si nouveau, la salle pleine et la toile levée sur l'Opéra.

Au théâtre du Cirque, les dispositions générales sont les mêmes; seulement, en tout les proportions sont plus vastes. Mieux encore que son mélodieux voisin, ce monument, où doivent retentir les fusillades des épopées guerrières devant trois mille spectateurs, offre des dégagements, des escaliers, des *écoulements* immenses donnant sur les trois façades. Les voitures peuvent le traverser à couvert, pour recevoir les spectateurs arrivés au vestibule.

Le foyer principal est grand comme une place publique. En avant s'ouvre une vaste *loggia* en plein air, — où l'on pourra sans doute fumer! Autre vaste foyer au second étage.

La salle est à peu de chose près aussi grande que celle de l'Opéra; mais elle contiendra plus de monde. Le système général offre d'immenses arcades divisées en plus petites. Au sommet, un amphithéâtre sans pareil domine tout : salle et scène. Là aussi régnera le nouveau et bienfaisant système de ventilation. L'air arrivera du quai, directement l'été, — mais l'hiver, en passant par de puissants calorifères. Le départ de l'air vicié est parfaitement dissimulé dans les frises des rangs de loges. Même système d'éclairage que chez le voisin.

La scène est aussi grande que celle de l'Opéra. Elle est pourvue de vastes annexes latérales pour le service des représentations. Une grande cour vitrée, située derrière la scène, pourra offrir au besoin un prolongement qui reculera le fond du décor à 45 mètres de la rampe! L'immense personnel bipède — et quadrupède du Cirque trouvera ses dégagements tout à l'entour de cette scène monstrueuse.

Il n'était peut-être pas facile de réussir comme on l'a fait au milieu du *cahier des charges* imposé à l'architecte. L'espace était strictement limité par les alignements des rues et des quais; il fallait surtout ménager des boutiques avec entre-sols; — et même, pour le Cirque, combiner de grands appartements de location, afin de subordonner la dépense au revenu possible. M. Davioud nous semble avoir triomphé de toutes ces difficultés, et si l'administration supérieure est aussi satisfaite que l'est la critique spéciale, et qu'on doit estimer aussi que va l'être la masse du public, l'architecte prendra assurément une des premières places parmi les artistes créateurs de ce temps, — car il aura su combiner, dans sa réussite, les éléments, souvent contradictoires, — de la science, du goût, du progrès et de l'économie.

~~ Rien ne blesse un narrateur véridique comme d'être suspecté de fantaisie! Ici le cas menace. Il s'agit de transcrire certain passage d'une lettre que nous avons matériellement sous nos yeux physiques. La lettre est écrite par un officier de marine, M. Ch. D..., que porte une frégate en croisière sur les côtes de cette partie de l'Amérique du Sud qui s'appelle le Paraguay, pays d'où viennent ces deux contradictions : la vanille et la rhubarbe.

Le commandant de la frégate, avant de lever l'ancre pour se rendre au Brésil, voulut amuser son état-major et donner un bal aux dames de l'*Asuncion* ou Assomption, capitale de l'Etat que gouverne un président. La chaleur était excessive, le bal devait commencer à huit heures, au moment où le soleil disparaît derrière les mornes. Comme la frégate était mouillée en rade, on avait offert d'envoyer des embarcations chercher les invitées au rivage. Mais celles-ci avaient fait remercier le commandant, disant que c'était parfaitement inutile! On crut qu'elles viendraient en *bon-boats*, et on attendit.

Huit heures étaient *piquées* à la cloche du gaillard-d'avant, et les officiers, munis de leurs longues-vues, avaient beau regarder à terre... ils n'y voyaient nulle embarcation préparée pour apporter à bord les dames de diverses teintes, du blanc-mat au jaune-saumon. Pourtant il y avait foule sur la rive... où des *pilcomayos*, ou petits carrosses bas, déposaient une foule vêtue de blanc, ce qui, de loin, faisait éclat. Tout à coup ce blanc disparaît, se fond au bout des longues-vues, sans qu'on y comprenne rien; — et toujours pas de canots pour transporter ces dames! L'heure fuit; on s'étonne...

Mais bientôt on aperçoit la partie de la mer qui sépare la frégate du rivage, toute parsemée de petits points blancs... et au grand étonnement des officiers, on remarque que ces points avancent... ils nagent!

Un quart d'heure s'écoule, et soudain la frégate est entourée de têtes sur lesquelles sont fixés de petits paquets : ces points blancs incompréhensibles. Et bientôt le navire est pris d'assaut, à l'abordage, par une centaine d'hommes et de femmes — dans le primitif costume de la Genèse. — Ce sont les invités, et ces dames!

Les points blancs mouvants, c'étaient de petits paquets contenant les costumes de bal que ces dernières avaient dépouillés au rivage, pour se jeter à l'eau, et faire, au mépris de toute barque, la traversée à la nage, leur toilette fixée sur la tête! Arrivé sur le pont, tout ce monde se secoua un peu, s'habilla sommairement, et fit son entrée dans le bal, de la façon la plus dégagée et la plus naturelle du monde, sans honte — ni crinoline! Telles sont les mœurs du Paraguay, tel est l'extrait de cette lettre maritime, et telle est aussi ma confiance envers le lecteur... que j'espère qu'il m'accordera la sienne!

Et puis, en définitive, s'il ne croit pas, eh bien... qu'il aille y voir!

~~~ Notre cher confrère Arsène Houssaye, que la lettre de faire part des parents de sa future ont qualifié ainsi : *Inspecteur général des Beaux-Arts, officier de la Légion d'honneur, commandeur de Saint-Stanislas de Russie*, etc., etc., s'est marié samedi dernier, quelques minutes après le vendredi expiré, en l'église de Saint-Louis d'Antin, en présence d'une nombreuse assistance d'amis des deux familles.

Arsène Houssaye a épousé une charmante et intelligente personne : Mlle Nathalie Belloc, fille aînée de M. Irénée Belloc, Français dont la fortune s'est faite à l'étranger. Nous lisons dans *Vapereau* que le père de notre écrivain, aujourd'hui maire de Bruyères, compte des alliances avec les d'Aguesseau et les Condorcet. — La veille à la suite de la signature du contrat, un bal donné par M. et Mme Belloc avait réuni 300 personnes, parmi lesquelles on remarquait bon nombre de célébrités des arts et des lettres. Les témoins étaient, du côté de la mariée, deux membres du corps diplomatique étranger, — et pour l'auteur du *Roi Voltaire*, notre illustre peintre Eugène Delacroix et M. Théophile Gautier, substitué au dernier moment à M. Emile de Girardin, parti pour Londres avec le prince Napoléon.

~~~ L'affaire du *mot de Cambronne* imprimé pour la première fois par M. Victor-Hugo dans son récit de la bataille de Waterloo, a été l'objet de divers commentaires, depuis ce que le *Monde illustré* en a dit ici, il y a trois semaines.

Le journal des *Débats* y a consacré lundi dernier, sous ce titre même : le *Mot de Cambronne*, un long article *Variétés*, — article qui conclut au doute sur l'exclamation du soldat, et au blâme sur la mention du poëte.

Mais voilà que dans l'*Esprit public*, un spirituel écrivain, M. Charles Deulin, favorisé par les circonstances, cite un des derniers survivants de Waterloo : un ancien grenadier de la Garde, nommé Antoine Deleau, maire actuel de Vicq, canton de Condé, arrondissement de Valenciennes (Nord), lequel lui a plusieurs fois affirmé *de visu et auditu*, que Cambronne avait successivement prononcé, d'abord la fameuse phrase sur la Garde, puis, bientôt impatienté par les sommations du général anglais, le mot..... objet de tant de commentaires, que les uns proclament *sublime*, et que les autres déclarent *ignoble*.

Après avoir mentionné les faits que M. Charles Deulin a eu la bonne fortune de recueillir, le *Journal des Débats* termine ainsi :

« Il faudrait réunir une commission de généraux français et interroger Antoine Deleau. Un vieux soldat honnête et intelligent n'est pas fait pour mentir. On a souvent réuni des commissions et ordonné des enquêtes pour moins que cela. »

Soit! mais si l'enquête a lieu, il faudra forcément y faire intervenir le fils du général Michel, actuel préfet de la Charente, lequel a revendiqué pour son glorieux père la fameuse phrase sur la Garde, que, par jugement, il a fait effacer du socle de la statue de Cambronne, à Nantes. Ce jugement ne laisse à Cambronne que son mot...

M. Charles Deulin opposera son vieux soldat au préfet, et du choc de ces deux versions jaillira sans doute enfin une lumière définitive.

CORRESPONDANCE. — A M. R. D***, Lyon : Vous demandez, monsieur, si l'hôtel de feu Scribe a été vendu le mois dernier? Nous n'en savons rien, — pas plus évidemment que les héritiers n'ont lu combien le *Monde illustré* avait, ici, essayé de servir cette vente.

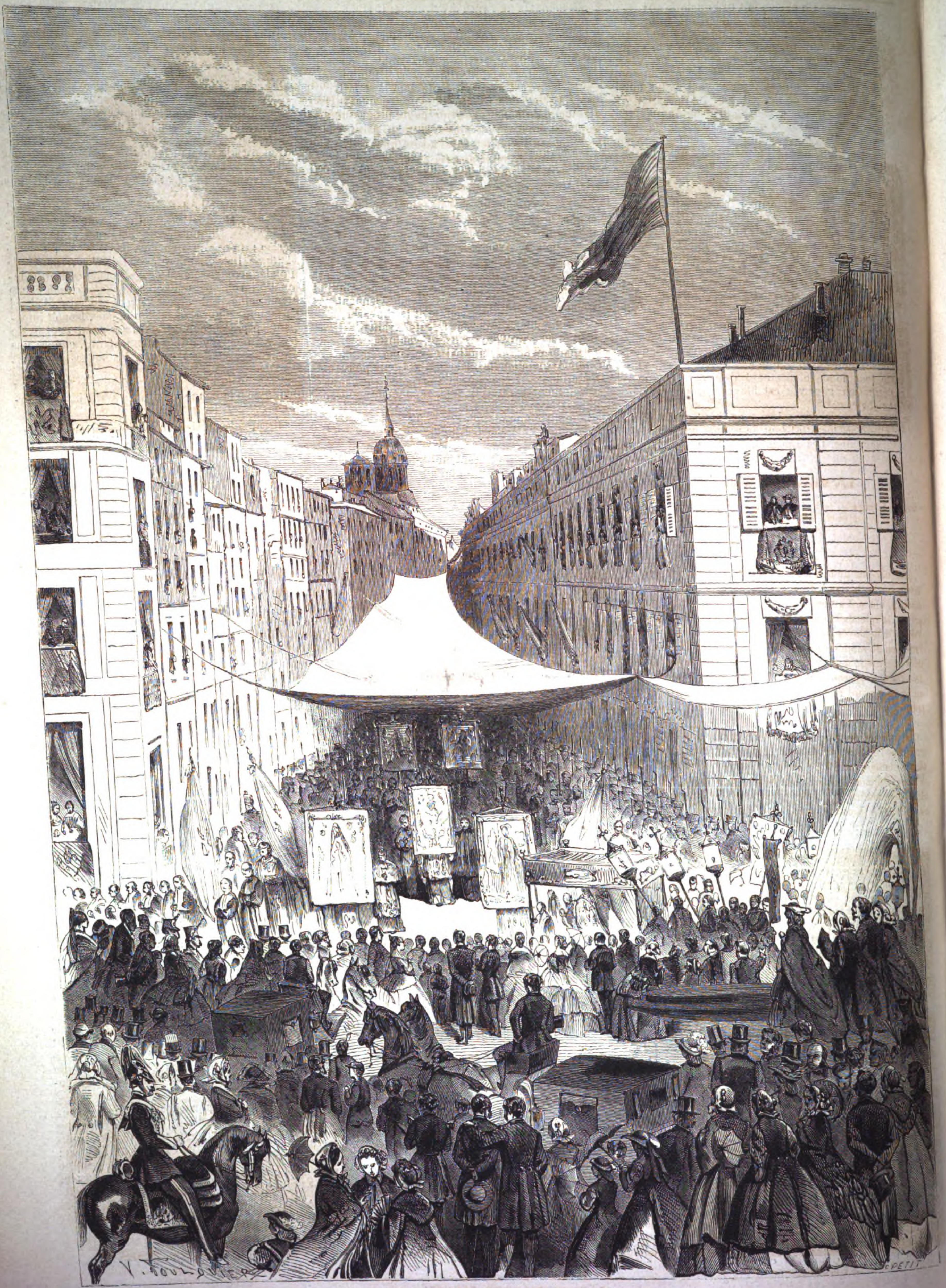
— A Mme Ch. de V... à Paris : Vous désirez savoir, par une lettre trop peu aimable pour le peintre M. Ed. Dubufe, qui, dites-vous, « fait loucher (sur son portrait!) votre vraiment belle sœur, » de quelle façon il a remercié pour le long et récent récit où nous mettions dans un égal relief et son caractère et son talent? Nous vous répondrons que M. Ed. Dubufe a fait le mort... à propos de cet article, qu'il est pourtant assez peu probable qu'il n'ait pas connu. Mais soyez tranquille, qu'un mot critique sorte un jour de notre franchise, et tout aussitôt il ressuscitera!

— A ce propos, nous dirons qu'il y a encore et aussi Mlle Saxe. Cette jeune virtuose, à laquelle plusieurs d'entre nous étaient en train d'improviser une célébrité, — en mettant vivement en lumière ses dons brillants, et en dissimulant ce que l'étude n'a pas encore eu le temps de perfectionner en elle. — n'a jamais songé à remrcier de cet aide, aussi spontané que nécessairement désintéressé, et sympathiquement apporté au difficile début de toute carrière.

Mais voilà qu'un jour, en faisant une petite statistique de l'âge des artistes actuels, on lui attribue vingt-sept ans... et soudain elle prouve qu'elle lit soigneusement ce qu'on écrit sur elle! car tout aussitôt elle s'exclame, réclame, — et proclame qu'elle n'a que... (interrompu faute de renseignements positifs).

— Mais c'est là, ô mon cher lecteur (!) ou ma belle lectrice (?) l'éternelle affaire. — Accablez les gens d'éloges, c'est comme votre devoir, vous ne faites que leur délivrer leur dû. Ils ne bougent : pas une visite, pas une lettre, pas un mot, pas une carte! Mais hasardez un mot de critique, risquez un *bémol* dans la fanfare?... ils n'entendent que ce bémol-là, et poussent aussitôt des cris d'écorché! Que faire? profiter des leçons, et renoncer philosophiquement à en donner à l'impolitesse, à l'égoïsme, à la grossièreté, ou à l'ingratitude.

JULES LECOMTE



Procession de la Fête-Dieu à Madrid. (Croquis de M. Alphonse Baumann.)



La prédication.

Les Martyrs du Japon,

crucifiés à Nangasaki le 5 février 1597, beatifiés à Rome les 14 et 15 septembre 1627, canonisés le jour de la Pentecôte 1862.

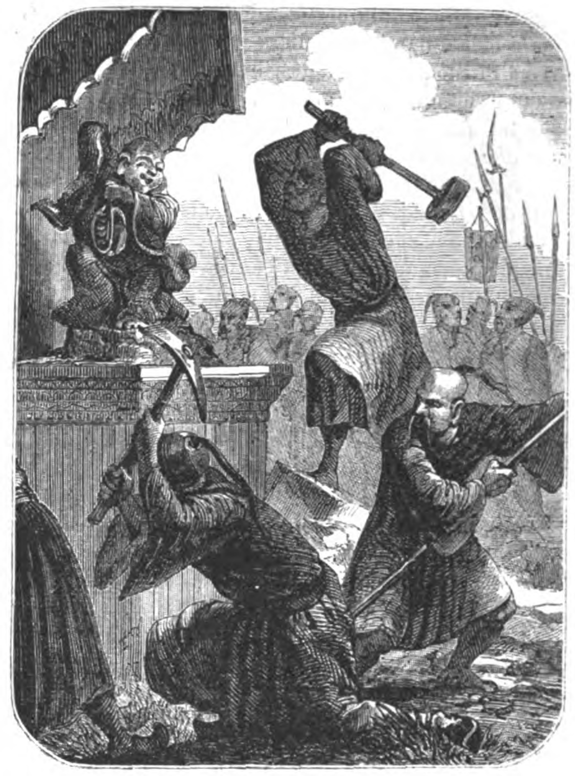
Quelques-uns de nos lecteurs nous ont demandé des détails sur les martyrs du Japon. Ces fêtes de la canonisation, qui ont amené à Rome un tel concours de prélats, la splendeur des cérémonies, la pompe que le Vatican a déployée dans cette circonstance, ont attiré l'attention du monde catholique ,et l'histoire des béatifiés demeure inconnue a la plupart. Nous essayerons de donner un aperçu biographique des missionnaires en nous appuyant sur le savant ouvrage que vient de publier l'abbé Bouix.

C'est en 1549, le 15 août, que saint François-Xavier entra dans l'empire du Japon; il espérait, en répandant la lumière parmi les sectateurs du bouddhisme, en leur expliquant l'Évangile et leur révélant les doctrines élémentaires de la foi catholique, les convertir à notre religion, fonder des écoles et arracher à l'ignorance et à l'erreur ceux qui, par leur intelligence et leurs dispositions naturelles, étaient dignes d'appartenir à notre culte.

En deux années, les premières qu'il passa dans cette partie de l'extrême Orient, il convertit plusieurs milliers d'habitants. Des chefs, des mandarins, des princes du sang se réunissaient autour de lui pour écouter sa parole, et son œuvre de prosélytisme lui parut si bien fondée et son succès tellement assuré qu'il écrivit aux missionnaires de venir prendre sa place, voulant pénétrer dans l'empire chinois pour tenter de faire cesser ces horribles massacres d'enfants nouveau-nés et y continuer ses prédications. Mais saint François-Xavier n'eut pas la consolation de voir s'accomplir son œuvre: il mourut le 2 décembre 1552, dans l'île de Sancian.

Quand on a vécu longtemps dans la contemplation d'une idée, on finit par s'absorber entièrement dans l'espoir de sa réalisation sans que l'esprit s'arrête un instant sur les dangers qui l'entourent. Les nouveaux missionnaires, ardents à leur tâche, continuèrent l'œuvre du saint, malgré les vicissitudes que leur suscitèrent la politique des souverains, le fanatisme des bonzes, la tiédeur et l'inertie des Japonais.

Taïcosama régnait alors sur le Japon; les pères jésuites d'Ozaca étaient parvenus à vivre dans son intimité, ils le conviaient à leurs prédications, et plusieurs fois, dans les conseils de l'empire, il répondit à ceux de ses ministres qui le pressaient d'éloigner les étrangers : « Je voudrais que nos bonzes eussent des mœurs aussi pures et j'approuve tous les articles de la nouvelle religion. » Taïcosama alla jusqu'à concéder aux missionnaires les terrains nécessaires pour la construction d'une église et d'un séminaire, et désormais la propagation de la foi semblait assurée et protégée par celui-là même qui eût pu en arrêter l'élan.



Japonais renversant les idoles.



Le père jésuite Rodriguez, missionnaire martyrisé.

Un médecin japonais, Jacuin, favori de l'empereur, ancien bonze d'une secte fanatique, fut le premier qui montra au souverain le danger de ce pouvoir s'élevant en face du sien, grandissant de jour en jour et menaçant de le contre-balancer. Un prince du sang, Ucondono, avait embrassé la foi catholique; il reçut l'ordre d'abjurer, et l'empereur envoya un courrier aux pères jésuites en leur annonçant qu'il n'était pas permis de tolérer plus longtemps la religion du Christ dans le royaume des Camas; qu'il voyait clairement que les prêtres n'avaient d'autre but que de détruire les temples des Fotoca et de renverser tout l'édifice social du Japon.

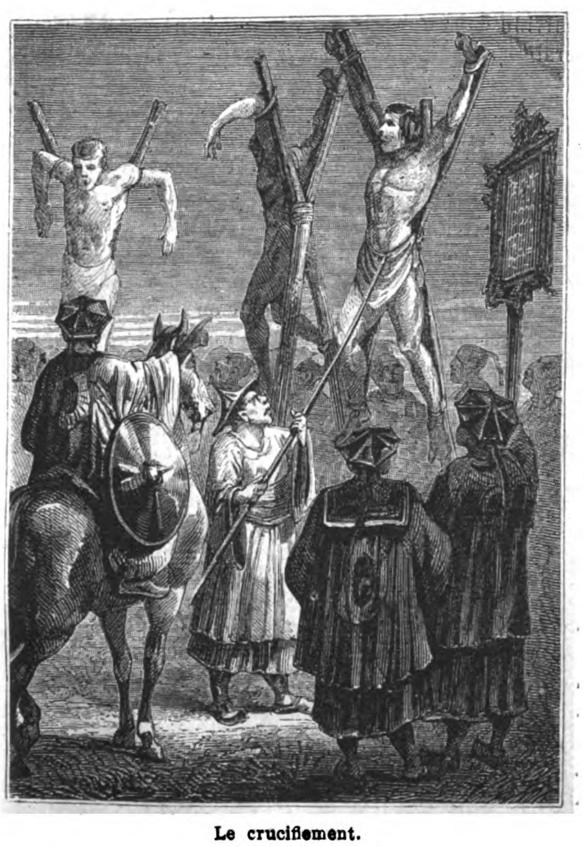
La conclusion la plus terrible était l'expulsion immédiate des missionnaires, qui devaient avoir quitté le Japon dans un délai de vingt jours.

Les pères jésuites agirent avec prudence et s'abstinrent de manifestations et de prédications publiques.

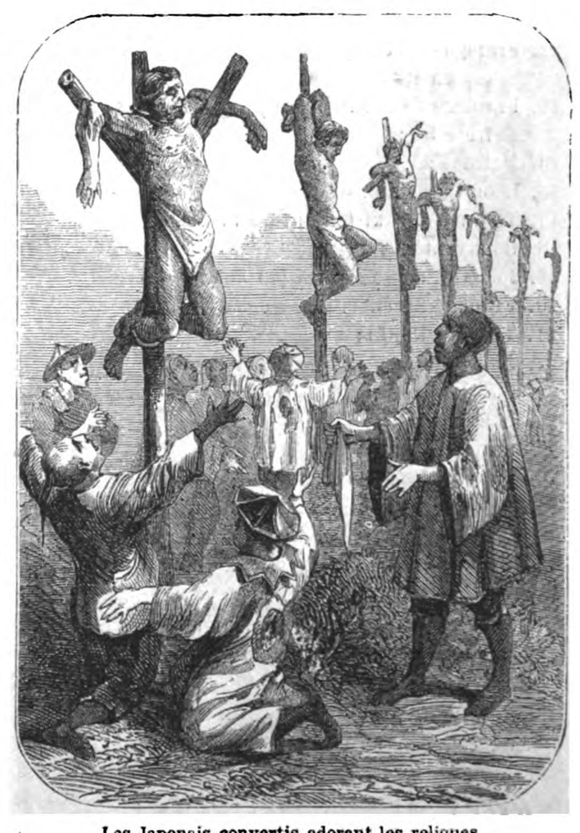
Un nouveau délai de six mois leur fut accordé, et des événements favorables au christianisme arrêtèrent un instant l'exécution de l'ordre qui avait été donné. Nobunanya, prédécesseur de Taïcosama, avait envoyé une ambassade au Saint-Père; les ambassadeurs revinrent auprès du souverain, racontant les splendeurs de l'Eglise catholique, le prestige de son culte, et cette favorable impression se corrobora presque immédiatement par l'éclat des victoires remportées en Corée par le valeureux Augustin, chrétien, ayant sous ses ordres les princes japonais Amacuza, les rois d'Arima, de Ceuximo et d'Omaza, déjà convertis à la foi catholique.

Pendant dix années consécutives, les jésuites continuèrent leur prosélytisme, et dans l'année 1591, douze mille Japonais reçurent le baptême. Ce fut vers cette époque que quatre religieux franciscains se présentèrent à Taïcosama comme ambassadeurs du gouverneur de Manille. L'audience eut lieu à Nangoïa. L'empereur les accueillit avec bonté; mais voyant que c'étaient de nouvelles forces pour la propagation, il leur enjoignit de retourner aux îles Philippines. Les franciscains, qui voulaient se vouer à l'œuvre de la mission, sollicitèrent la faveur de visiter au moins le Japon, et peu à peu ils prirent pied dans l'empire et obtinrent l'autorisation de s'établir à Méaco.

Quelque temps après, ils commencèrent leurs prédi-



Le crucifiement.



Les Japonais convertis adorant les reliques après le crucifiement.

Les martyrs du Japon.

cations et le peuple se pressait autour d'eux. Quatre religieux profès voulurent les rejoindre, et l'un d'eux, le père Pierre-Baptiste, pénétra jusqu'à Nangasaki.

Dans l'histoire des peuples, les causes les plus insignifiantes en apparence arrivent souvent à produire les effets les plus désastreux. Un pilote espagnol, montrant une carte européenne à l'un des ministres de Taïcosama, lui faisait observer l'immense développement des colonies espagnoles dans l'ancien et dans le nouveau monde, et le ministre, émerveillé de tant de puissance, demandait au pilote comment des souverains européens pouvaient former une aussi vaste monarchie. « Les religieux, répondit celui-ci, commencent par s'introduire dans le pays, ils font des prosélytes, sapent le pouvoir, font chaque jour des progrès insensibles, et lorsque quelques années se sont écoulées, une poignée de soldats débarquent dans le pays, miné d'avance par les missionnaires, et les sujets eux-mêmes se prêtent à cet envahissement. »

Cette réponse fut une révélation pour Taïcosama ; il fit les serments les plus terribles, et s'engagea en face des idoles à exterminer tous les missionnaires.

Le 9 décembre 1597, on mit des gardes au couvent des franciscains et à la maison des jésuites d'Ozaca, ainsi qu'au séminaire de Meaco.

Le 11 décembre, Gibonokio, préfet du palais, fut mandé devant l'empereur, qui lui donna l'ordre de mettre à mort tous les *Pères*.

La première liste dressée dans le couvent des franciscains comprenait les noms de cent soixante-dix chrétiens désignés pour la mort.

Le préfet, d'accord avec les persécutés, n'en conserva que douze. Bientôt vinrent s'ajouter à ceux-ci les autres Franciscains et les trois jésuites arrêtés à Ozaca.

Ils furent renfermés dans la prison de Méaco et n'en sortirent que pour marcher au martyre.

Voici les noms des vingt-quatre missionnaires auxquels se joignirent volontairement deux autres qui complètent la funèbre liste :

1. Côme Tachegia ;
2. Michel Cosaki;
3. Jacques Kisaï, de la Compagnie de Jésus, novice (64 ans) ;
4. Paul Miki, de la Compagnie de Jésus, scholastique (33 ans) ;
5. Paul Ibarki;
6. Jean de Goto, de la Compagnie de Jésus, novice (19 ans);
7. Louis (enfant de 11 ans);
8. Antoine (enfant de 11 ans);
9. Pierre-Baptiste, prêtre supérieur des religieux Franciscains (48 à 50 ans);
10. Martin de l'Ascension, prêtre, religieux franciscain (30 ans);
11. Philippe de Jésus, religieux franciscain (23 ans);
12. Gonzalve Garcia, religieux Franciscain, frère lai;
13. François Blanco, prêtre, religieux franciscain (30 ans);
14. François de Saint-Michel, religieux franciscain, frère lai ;
15. Mathias ;
16. Léon Carasumaro;
17. Thomas Cozaki (enfant de 14 ans);
18. Bonaventure;
19. Joachim Saccakibarra (40 ans);
20. François, médecin de Méaco (46 ans);
21. Thomas Danki;
22. Jean Kimvia;
23. Gabriel (19 ans);
24. Paul Suzuki;
25. François Fahélenté;
26. Pierre Sukégiro.

Le 3 janvier, ils sortirent de prison. Les mains liées derrière le dos, le bourreau s'empara d'eux et leur coupa le bout de l'oreille gauche.

Huit chars les attendaient. Ils y montèrent à l'envi, et cette promenade funèbre s'effectua au milieu des gémissements et des accla ations de la foule, à peine contenue par les soldats.

Les martyrs étaient calmes, et leur chef, Pierre-Baptiste, convertissant la charrette en une chair sacrée, invitait la foule à abondonner le culte des bonzes, et chantait le *Sursum corda*.

Deux enfants, de treize à quatorze ans, furent l'objet de l'enthousiasme de tous les assistants. A leur passage, un Japonais converti, Fahélenté, s'accrocha au char malgré les gardes de Taïcosama, et voulut marcher au martyre avec les missionnaires.

L'empereur, décidé à frapper les chrétiens de terreur, donna l'ordre de leur faire traverser une partie de ses Etats. Ce fut une marche triomphale; mais nous renonçons à donner une idée des cruels traitements qu'il leur fallut subir.

C'est à Nangasaki qu'on avait dressé leurs croix. Une foule immense attendait leur arrivée, et l'agitation était telle que Tazamburo, chargé d'exécuter la sentence, ne leur accorda pas le temps de communier, redoutant un soulèvement.

Les vingt-six martyrs furent attachés en croix tous ensemble ; les croix étaient posées à terre, elles furent dressées au midi. Les martyrs entonnèrent le cantique de Zacharie *Benedictus*. Tazamburo donna l'ordre aux soldats de les frapper de leurs lances, et les cris de *Jésus! Marie!* dominèrent longtemps encore les clameurs des assassins et celles des assistants.

L'historien Charlevoix, dans son histoire du Japon, raconte que le concours des fidèles pour honorer les reliques fut tel, que les officiers de l'empereur en craignirent les suites. Le bruit s'était répandu que les Espagnols voulaient enlever les corps des religieux franciscains pour les porter à Manille, et les Portugais ceux des jésuites pour les envoyer à Méaco : Tazamburo fit barricader le lieu du supplice.

Les chrétiens de Nangasaki allèrent rendre leurs devoirs aux corps des martyrs à la faveur de la nuit. Le roi d'Arima et le prince d'Omura y vinrent, au risque de soulever la colère de Taïcosama, et le lieu du supplice reste encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour les Japonais convertis à la foi catholique.

Nous avons, afin de nous conformer à notre titre, le *Monde illustré*, et pour rester un garde-notes universel, fait dessiner des scènes sur le sujet que nous venons d'esquisser, nous servant de documents authentiques et de récits de l'historien Charlevoix ainsi que du livre de l'abbé Bouix.

CHARLES YRIARTE.

Translation des cendres du roi Joseph Bonaparte aux Invalides.

Mort sur la terre étrangère, exilé par suite du retour des Bourbons, le roi Joseph avait exprimé, dans son testament, le vœu solennel que ses restes mortels reposassent en France.

S. M. l'Empereur a tenu à accomplir le vœu de l'illustre mourant, et c'est celui-là même qui était mentionné sur son testament qui en a été l'exécuteur, et a ramené de Florence les restes du roi Joseph.

Les princes Joseph et Charles Napoléon ont effectué ce pieux pèlerinage et accompagné jusqu'aux Invalides le corps du roi défunt.

Cette cérémonie s'est accomplie sans aucune pompe. On remarquait parmi les assistants, outre les membres de la famille, le comte Primoli, le comte Gabrielli, M. Louis Maillard, exécuteur testamentaire, le comte d'Ornano, le comte Walewski, M. Maurand, commandant de la *Reine-Hortense*, avec le capitaine du bord.

Le corps a été déposé dans une chapelle provisoire; notre croquis représente sa réception à l'entrée des Invalides, au moment où le prêtre bénit le cercueil.

Les lecteurs remarqueront le soin pieux avec lequel l'Empereur réunit les restes mortels de tous ceux qui appartiennent à la famille des Bonaparte.

Saint-Leu, Rueil et les Invalides, sont les trois églises où, à chaque anniversaire, se célèbrent les messes pour le repos des âmes de cette famille illustre qui, pendant une période de plus d'un demi-siècle, a rempli le monde du bruit de son nom.

MAXIME VAUVERT.

Procession de la Fête-Dieu à Madrid.

L'Espagne reste fidèle à ses vieilles coutumes catholiques, et tandis qu'à Paris sont abandonnées les démonstrations extérieures, Madrid, au contraire, déploie pour ce jour de la Fête-Dieu un luxe inaccoutumé.

De vastes *tendidos*, accrochés aux murs des maisons, garantissent des rayons du soleil; une foule immense accompagne le saint cortége; des pénitents de toute couleur, des moines de tous ordres, des confréries religieuses, des associations de toute nature, avec bannières et insignes, offrent un aspect des plus singuliers.

La foule recueillie se prosterne sur le passage de la procession; il n'est nul besoin de la force publique pour maintenir ceux qui se portent sur son passage; le respect pour les choses saintes est inné chez le peuple espagnol.

Le soir, après la fête religieuse, vient la fête populaire; les promenades se remplissent de monde, les balcons sont chargés de spectateurs, et les jardins publics : le Retiro, le Prado, deviennent le rendez-vous des habitants, qui, bien avant la nuit, restent à écouter les chanteurs en plein vent et les joueurs de guitare.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE

Le prince Napoléon et M. Rouher sont arrivés. Cette double venue, qu'on attendait avec impatience, va donner à notre exposition française un caractère plus autorisé. Beaucoup d'exposants s'en réjouissent, du reste; le travail, chez nous, aime à se faire ratifier par le pouvoir : c'est une conséquence de la centralisation administrative. Le jury des récompenses a fini son œuvre, d'ailleurs; les rapports vont paraître : on nomme déjà les heureux, qui sont nombreux, et c'est justement. Donc l'arrivée de ces personnages illustres n'a plus à influer sur le sort de qui que ce soit; et cela vaut mieux pour tout le monde.

L'Aréopage international a décidé, dit-on, de n'accorder qu'une seule et même distinction, la médaille simple pour tous les récompensés, avec indication très-laconique du genre de mérite accordé à chaque travail. Une mention honorable consolera les moins bien partagés, parmi les élus. Je crains beaucoup que cette décision égalitaire ne serve à dépopulariser singulièrement l'exposition de 1862. L'aristocratique médaille d'honneur était très-visée et très-enviée, parce que, au retour, assez souvent elle pouvait devenir comme la provocation et l'introduction à une rémunération plus haute. Ceux qui ne l'avaient pas étaient, comme de juste, jaloux de ceux qui l'avaient; mais, en dépit de ce sentiment commun à l'homme et aux bêtes, une gloire insigne s'en détachait et rayonnait sur le groupe. Et puis c'était beau ! Ce suffrage cosmopolite exprimé par toutes les classes à propos d'un individu dans une seule, avait quelque chose de souverain et de suprême. On aurait dit le monde entier debout pour reconnaître et saluer un grand homme ou une grande chose. L'orgueil le plus olympien pouvait s'en croire satisfait.

Mais sachez être humbles, a dit l'Écriture. Et c'est dans l'Écriture que tout se puise, en Angleterre. Or, les plus excellentes sources peuvent quelquefois donner de mauvaises eaux.

L'arrivée du prince Napoléon rendra sans doute plus accessible pour tous le trésor de beautés que l'art industriel parisien a eu la galanterie, trop gratuite à mon sens, de déposer dans l'hôtel de la Commission française. Bien des palais, et le musée de Kensington lui-même qui les surpasse tous, seraient fiers d'en posséder un morceau. C'est là qu'il faut aller pour savoir comment en France on compose un ameublement. La grande exposition n'a rien de pareil : si parfaites qu'y soient les pièces isolées, elles ne sauraient donner l'idée de ce charme, de cette harmonie dans les ensembles. Quels mariages doux et suaves de tons, de formes, de bois, de bronzes ! On y entre, saisi; on s'y promène, doutant de soi; on en sort attristé de tant de perfections ensevelies. Tous les grands noms du meuble y sont, ou à peu près : Grohé, Mazaroz, Godin, Sauvrezy, Fourdinois, Ahrens, Fournier, Quignon, Pecquereau, Gallais, Mayer, Rivart, Cornu, que sais-je? Braquenié a donné la tapisserie, et quelle tapisserie! Desfossé, les papiers peints; Pallu, la table en onyx cachemire du salon de Fourdinois, un salon qui, dit-on, vaut plus de

150,000 francs! Et sur ces cheminées, sur ces consoles, sur ces tables, Barbedienne, Lerolle, Servant, Graux Marly, Daubrée, Cain, Mène, ont semé leurs bronzes vivants, parlants, hommes et dieux, enfants qui sont des anges. émaux, cristaux, oiseaux. Despréaux, le magicien de Versailles, a tendu un autre salon royal en ces divines étoffes, argent et bleu, dont nous avons seuls le secret. Dulud a repoussé pour Sauvrezy l'intrépide des cuirs dorés dignes de l'Alhambra. Folies admirables et glorieuses, que l'amour de l'art suggère, que le froid raisonnement condamne, que personne peut-être ne voudra ou ne pourra payer! Heureux messieurs, qui avez la jouissance et la garde de ces honneurs du pays, soignez-les au moins, et conservez-les, par le ciel! Tout dommage fait à cela serait un crime de lèse nation.

Si l'arrivée de ces hauts personnages avait aussi pour avantage de faire ouvrir un peu plus large à nos exposants l'entrée précieuse du jardin de la Société royale d'horticulture, quelle pluie de bénédictions ce serait! Ce magnifique jardin est attenant au palais de l'Exposition et s'y relie par des galeries couvertes qui pourront un jour, en se transformant, faire du tout le forum le plus grandiose que le monde industriel ait jamais rêvé. Il y a là-dedans un Champ-de-Mars de parterres, d'escaliers, de bassins, de pelouses. Au fond, chauffée par une machine à vapeur toute-puissante, est une immensité embaumée, jardin d'hiver qui, pour 1862, s'appellera le jardin des Quatre-Saisons, j'en ai peur! La société est très-riche et très-nombreuse; elle a pour patron la reine, pour président le duc de Buccleugh, pour vice-présidents l'évêque de Winchester, le comte de Ducie, etc., etc. Ses expositions de fleurs et de fruits distribuent des prix pour plus de 50,000 fr. Elle peut donc largement faire les choses, en cette année de grâce et d'hospitalité. Or, dans ses jardins sont bien près de cent pièces, vases, groupes, statues, qui nous appartiennent et font partie de notre exposition : entre autres deux compositions capitales en fonte de fer, une fontaine de 150,000 francs, exécutée par l'admirable fondeur Durenne, sur les dessins de Klagman, et une autre, du beau sculpteur Moreau, fondue au val d'Osne par Barbezat l'universel. Ce sont là deux pièces magnifiques, de véritables et considérables monuments, d'aspect instructif et salutaire, que personne n'a le droit de soustraire à personne. Le reste est une bonne suite de reproductions statuaires d'après les anciens et les modernes, en zinc bronzé, en fer bronzé, sortant de l'importante maison Miroy frères de Paris et des deux que je viens de dire. C'est là meilleure application qui ait été faite, je crois, de la fonte industrielle, c'est-à-dire peu coûteuse, à la vulgarisation des beaux modèles. Et cependant on ne voit point cela, parce que la communication n'est point libre entre l'exposition et le jardin; parce qu'il faut payer pour passer de l'une dans l'autre; et que, en principe, l'exposant français n'admet point et n'admettra jamais l'obligation de payer pour voir son œuvre ni celle du voisin. On a beau lui dire qu'en Angleterre les choses ne se passent point comme en France, que ce prodigieux rendez-vous des richesses travaillées du globe est une entreprise propre à quelques personnes, inventée, pratiquée à leurs risques et périls, *sans garantie du gouvernement*, et par conséquent à l'exclusion naturelle, logique, indispensable de toute gratuité : c'est comme si on lui parlait .. anglais!

Le 21 mai, c'était le jour de la première fête des fleurs. Il pleuvait. La gracieuse intervention de notre compatriote Miroy me fit assister, en ce lieu difficile, à l'exhibition d'un paradis. Je ne crois pas que Paris ni Versailles aient vu de leur vie chose pareille. Cette température de Londres est faite pour les fleurs et pour les feuilles : elle les tient dans l'eau tiède, pour ainsi dire, et jamais ne les laisse jaunir ni se flétrir. Un seul exposant avait pris quatre cents mètres de jardin pour y planter des bosquets d'azalées; et ils étaient 170! Il y avait 12,000 fr. de prix. Trois musiques militaires, artillerie, marine, génie, dont Dieu vous garde, jetaient aux pleurantes nappes de l'air le crucifiement de Weber, de Meyerbeer, de Verdi, Donizetti, Bellini, Rossini, etc. Elles sont bien mauvaises, ces musiques! Mais elles le savent et elles en conviennent. Et d'ailleurs on les entend si peu! Quinze jours après, changement sublime! Les artistes de la Société des concerts du Conservatoire et du Théâtre-Italien, en vacances à Londres, avaient invité leurs compatriotes à une après-midi dans la serre. Il y avait le piano de Ritter, la basse de Chevillard, le violon de Maurin, le hautbois de Triébert, le cor enchanté de Paquis Obéron! Qu'eux et leurs angéliques instruments soient bénis pour les douces larmes qu'ils nous ont fait répandre! Mais aussi trois fois maudits, au ciel, en terre et sur mer, les bottes neuves qui criaient, les portes neuves qui [illegible]aient, et l'immense froufrou des jupes immenses

AUGUSTE LUCHET.

EXHIBITION INTERNATIONALE DE LONDRES.

(DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS.)

L'exposition des beaux-arts à Londres est loin d'avoir ce cachet d'universalité et de franche hospitalité qui rendait celle de 1855 si intéressante, et qui, grâce à une juste répartition, établissait un ensemble entre choses des plus variées. L'immense espace accordé par l'Angleterre à sa propre peinture, le droit qu'elle s'est attribué à elle se[ul]e d'exposer les œuvres du siècle passé, rendent t[out] parallèle impossible entre les écoles des divers pays, et font manquer à cette exhibition son but principal, qui est l'étude comparée des nationalités artistiques.

Si cette source d'observations nous manque, il en est une autre qui, à défaut de la première, ne laisse pas que d'être curieuse et de mériter qu'on s'y arrête : nous voulons parler des opinions et du sentiment de la foule, qu'elle manifeste en se portant vers telle ou telle école, tel ou tel genre, et en évitant tel autre.

On connaît la disposition locale de l'exposition des beaux-arts à Londres : d'un vestibule commun, partent deux longues, larges et hautes galeries semblables, l'une à droite, l'autre à gauche. Celle de gauche, — qui se divise en une grande salle, suivie de plus petites, et à l'extrémité de laquelle s'insère à angle droit une série de salons moins spacieux que les premiers, — est entièrement consacrée à la peinture et aux aquarelles anglaises : à l'entrée, les anciens maîtres nationaux, Hogarth, J. Reynolds, Wilkie, Gainsborough, Wilson, Constable, Turner; puis, à mesure qu'on avance, les vivants, les modernes et les ultra-modernes, c'est-à-dire les peintres à la dernière mode.

La première salle, où s'étagent les chefs-d'œuvre des maîtres énumérés plus haut, est généralement vide de public; on y circule à l'aise, l'on peut s'approcher des murailles ou prendre du recul sans crainte d'être froissé : cette indifférence trouve son correctif et son explication dans l'empressement qu'inspirent les tableaux modernes : les singulières compositions des artistes anglais actuels produits non sans talent, mais soumis à un goût dont le sens nous échappe peut-être, à nous autres gens de race latine, attirent invinciblement la foule.

Nous y retrouvons, à leur aise cette fois, et forts de ce sentiment du chez soi propre au peuple anglais, les peintres que nous avons appris à connaître en 1855 : Mulready, Landseer, Millais, Maclise, Patton, Hunt, Eastlake. Le sentiment de curiosité et de bienveillante surprise qui les avait accueillis à Paris est remplacé ici par un succès incontesté : leur peinture, implacablement réaliste, qui ne semble admettre le relatif pas plus dans la composition du tableau que dans l'emploi de la couleur, plaît aux Anglais : ce n'est pas que ces derniers soient ennemis de la fantaisie : loin de là, rien de plus fantaisiste que l'Anglais quand il a une fois résolu de l'être; mais alors il l'est sans restriction et transforme sa fantaisie en réalité.

Mais laissons ces considérations, qui ont été traitées bien avant nous et mieux que nous ne pourrions le faire, et examinons avec quelque détail l'exposition anglaise, en réservant pour plus tard nos observations générales sur la peinture étrangère.

Le premier qui se présente est Hogarth. L'œuvre d'Hogarth, c'est un livre écrit sur toile avec des pinceaux et des couleurs : c'est la morale en peinture. Ses sujets, qu'il choisit dans la société de son époque, se déroulent pour la plupart en un certain nombre de tableaux, comme en autant d'actes présentant successivement, et selon des gradations dramatiques, les diverses parties de l'action. En procédant ainsi, Hogarth se montre parfaitement Anglais : il obéit sans résistance à sa nature anglo-saxonne et protestante, rejetant, autant par instinct que par raisonnement, toute reminiscence antique, toutes ces superstitions de la forme auxquelles l'imitation des maîtres italiens avait asservi jusque-là les peintres de son époque et de son pays. Il suffit, du reste, pour donner une idée de l'esprit dans lequel il peignait, de citer l'axiome fondamental de son fameux traité : l'*Analyse de la beauté*. — « L'art doit s'occuper de la vérité, dit-il, et non pas de la beauté, et même de la vérité particulière et non de la vérité générale; de la variété, non de l'unité : l'unité est la mort de l'art. » On comprend quels résultats doivent produire des maximes qui nous semblent ouvertement paradoxales, à nous autres Français, restés classiques par le fait de notre origine latine.

Du moment qu'il se pose la vérité comme seule idéal atteindre, il est tout naturel que Hogarth ait pris, comme nous l'avons dit, ses sujets autour de lui.

Les trois principaux drames d'Hogarth s'intitulent : *The Harlot's progress*, — le Progrès de la courtisane ;— *The Rake's progress*, — le Progrès du libertin, — et le *Mariage à la mode*. Ces deux dernières séries sont exposées au complet à l'exhibition internationale : on n'a donné de la première que deux fragments.

De ces trois compositions, la plus connue est assurément le *Mariage à la mode*, popularisé par la gravure : nous allons donner une rapide aperçu des six toiles qui le composent.

La première nous indique, dès l'abord, à qui nous avons affaire : c'est lord Squanderfield, vieux seigneur podagre et mal en point quant à sa fortune, qui marie son fils à la fille d'un riche marchand. La chambre et les accessoires qui l'emplissent, témoignent de l'ancienneté de race du lord : des portraits d'ancêtres, des tableaux d'histoire ornent les murs, et sur une paroi se déploie un arbre généalogique jaillissant du ventre d'un chevalier bardé de fer. Le père de la fiancée, lui, n'a point ses titres de noblesse sur le mur : il les étale sur la table sous forme de guinées et de bank-notes.

A l'extrémité opposée de la pièce sont assis les deux futurs : le jeune homme, élancé et frêle, pâle et pauvre de sang, mais plein d'élégance avec ses broderies, ses rubans, ses talons rouges et sa tabatière, où il puise de ses doigts effilés une pincée de tabac d'Espagne : sa personne paraît l'intéresser beaucoup plus que celle de sa fiancée, assise auprès de lui et qui, vêtue de satin blanc broché d'or, écoute par-dessus l'épaule les galanteries que lui débite le jeune clerc Silvertongue. Hogarth a mis dans cette figure de femme une grâce dont il se préoccupe peu, généralement : il avait besoin sans doute d'un contraste, et c'est un effet qu'il se prépare pour les tableaux à venir.

La seconde toile nous transporte en pleine action : nous sommes chez les nouveaux époux : on a passé la nuit à jouer et à boire ; les lumières s'éteignent misérablement au grand jour ; le mari est affaissé sur un fauteuil au coin de la cheminée, les mains plongées dans ses goussets, le chapeau rabattu sur la nuque : un chien de race indiscret tire de la poche du mari un bonnet de femme ; la fatigue de cette nuit orageuse se traduit chez la jeune femme d'une autre façon, comme le prouvent des fragments de vases brisés qui jonchent le tapis : ce n'est plus la petite bourgeoise du contrat de mariage : en épousant la noblesse, elle en a pris les élégances corrompues : quelle lamentable figure fait au milieu de ce désordre, le vieil intendant qui remporte, en haussant les épaules, ses comptes dont on n'a que faire! il est trop tard déjà pour arrêter la maison sur la pente de la ruine.

THÉOPHILE GAUTIER fils.

(La suite au prochain numéro.)

La cour à Fontainebleau.

LA PIÈCE D'EAU.

La cour est toujours à Fontainebleau, et les distractions s'y succèdent. Dimanche on inaugurait l'hippodrome de la Sole au milieu des sportsmen et des amateurs de turf. Demain ce sera une excursion à Moret ou à Montigny.

Ce qui manque à cette admirable résidence de Fontainebleau, c'est une vraie rivière, avec de vrais poissons et de vrais bateaux. On a essayé de tout temps de réparer cet oubli de la mère-nature en créant des étangs

actices et des pièces d'eau, et la nature s'y est prêtée en mère indulgente qu'elle est.

Cette belle pièce d'eau qu'on voit aujourd'hui n'était autrefois qu'un cloaque quand François Ier l'acquit des religieux trinitaires dits Mathurins. Elle fut creusée et renfermée entièrement dans un cadre de gresserie.

Ce qui me charme dans l'étude qu'on fait du palais, c'est que tout y a son histoire. Vous voyez ce pavillon assez mesquin qui s'élève au milieu de la pièce d'eau : il fut tour à tour un boudoir pour le roi-chevalier qui écrivait avec des diamants sur les fenêtres; un cabinet de conseil pour le roi qui jurait par le ventre saint-gris; un lieu de retraite pour l'homme à la robe rouge; et le charpentier de Saardam, Pierre Ier, y but un jour si démesurément, dit Saint-Simon, qu'il pensa tomber de cheval quand il s'en alla, laissant quelques heures après dans les carrosses du roi-soleil des marques de son intempérance. — C'est de l'histoire! que voulez-vous que nous y fassions?

L'empereur Napoléon changea entièrement le pavillon, Louis-Philippe le restaura, et M. Mœnch, l'architecte de Fontainebleau, refit les peintures.

Ce ne sont plus des dames à paniers, poudrées à la maréchale, qui s'embarquent dans les batelets conduits par des négrillons. Mme de Sabran et Mme de Pompadour, la Fontange avec son ruban, Maintenon avec son bréviaire, ont fait place aux hôtes de l'empereur, qui cherchent des distractions de toute nature pendant leur séjour dans le palais de François Ier.

CHARLES YRIARTE.

PETIT MANUEL
de
PHILOSOPHIE PHOTOGRAPHIQUE

PRÉFACE.

Un vieux proverbe a affirmé dès longtemps qu'*on ne sait pas ce qui peut arriver*; c'est surtout depuis l'invention de la photographie que le vieux proverbe est devenu jeune d'actualité. Qui n'est, en effet, plus ou moins menacé, en ce siècle de déclassement, de devenir photographe à son tour?

Mon petit manuel s'adresse à toutes les classes sociales; car on peut dire de la photographie ce qu'on disait jadis de l'amour:

Passant, contemple ici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le peut être....

Mon petit manuel arrive en outre avec un à-propos que ma modestie d'auteur ne saurait m'empêcher d'admirer; car la concurrence exagérée impose aux débutants l'obligation de ne pas se mêler sans armes à cette grande bataille du collodion.

L'arme que je veux mettre à la main du néophyte, c'est la philosophie, c'est la raison pratique. Je veux lui divulguer les secrets du métier, lui offrir les recettes infaillibles pour réussir, je veux lui apprendre à faire penser l'objectif, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

On achète chez le tapissier les meubles qui ornent l'atelier, chez l'opticien les instruments, chez le fabricant les produits chimiques. Mais tout cela ne suffit pas.

Il est une chose qui n'est en vente nulle part et que moi, je viens libéralement donner à qui saura me lire et me comprendre. C'est le fruit des méditations d'un vieil élève de feu Daguerre lui-même.

Hélas! que j'en ai vu noircir de ces plaques depuis l'invention de mon auguste maître! En quittant la vie pratique, je veux laisser un souvenir de moi: mon expérience ne mourra pas tout entière.

Bien entendu, je mets hors de cause les vrais artistes qui honorent la photographie, ceux-là n'ont pas besoin de leçons. Et maintenant photographes, prenez garde à vous!

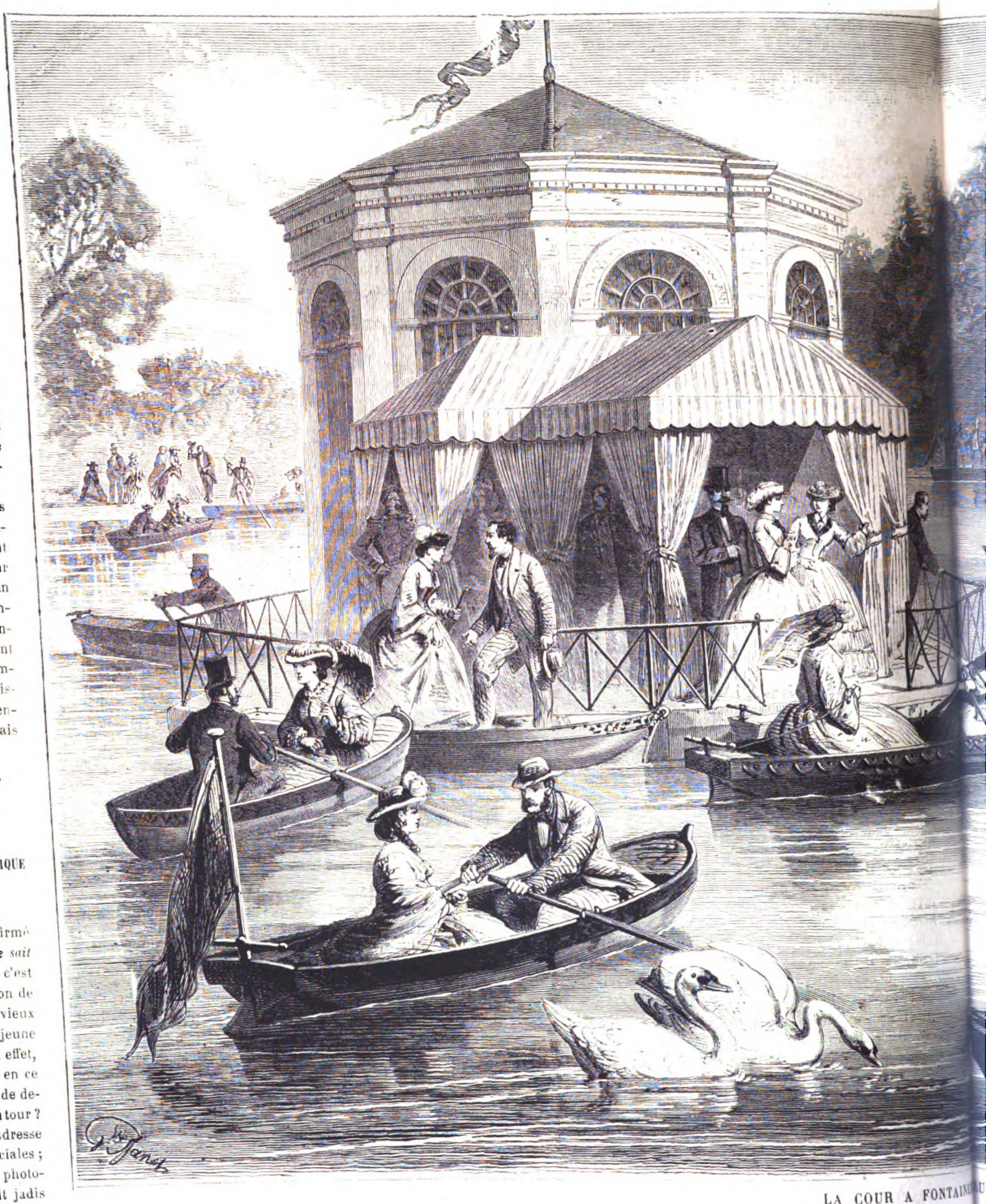
COMMENT ON DEVIENT PHOTOGRAPHE.

Les façons de devenir phothographe varient tellement que je ne saurais, sans témérité, en entreprendre l'énumération. Elles sont aussi nombreuses que les façons de manger son argent.

Toutefois il importe de prémunir celui qui serait tenté de croire que des aptitudes spéciales soient nécessaires.

Pour se sentir l'envie d'exercer cette profession, il suffit de ne pas en avoir d'autre ou de manquer comp

tement c
Reste
1° Un
vitrée;
un han
2° Un
3° De
Nota



LA COUR A FONTAINEBLEAU

tement de réussite. Il y a des exceptions,— mais si peu!

Reste pour compléter la vocation, à trouver:

1° Un local qui se prête à la complicité d'une toiture vitrée; que ce local soit une mansarde, une terrasse ou un hangar;

2° Un propriétaire qui consente à louer ledit local;

3° Des écus pour payer le propriétaire du local.

Nota. — Je ne puis préciser les moyens de se pro-

II. LES MYSTÈRES DU CADRE.

Il n'y a pas de photographe sans un cadre pendu à la porte de l'immeuble qu'il habite. C'est là une règle fondamentale. Il importe donc éminemment d'étudier les mystères du cadre. De lui dépend souvent la réussite du début.

laide, vous passerez pour un barbare qui défigure les plus beaux visages.

Avoir soin d'adjoindre une ou deux actrices en costume, et autant que possible en costume léger. Le portrait d'actrice dans un cadre, c'est le casque sur la tête de Mangin.

Tâcher encore de se procurer, sous n'importe quel prétexte, un officier plus ou moins supérieur d'un pays étranger. Quand l'officier peut être un prince, la fortune du photographe est assurée. Rien ne flatte le bourgeois comme d'être *tiré* par un *artiste* qui connait des personnages à uniformes.

Quelques photographes remplacent le dignitaire étranger par le portrait d'un saltimbanque connu. Ce procédé n'est pas de nature à attirer la clientèle aristocratique.

A défaut de dignitaire ou de saltimbanque, le photographe pourra poser lui-même, drapé dans un burnous algérien. N'en arriver là qu'à la dernière extrémité.

III. L'ALBUM DES GENS ILLUSTRES.

Après le cadre, peut-être même sur le même rang que lui, il convient de placer l'*Album des gens illustres*. L'objet est indispensable. Il n'existe pas, rue Tirechape ou ailleurs, de photographe qui n'ait son album et ses gens illustres.

Recette pour se procurer l'un et les autres.

— Se rendre pendant deux ou trois semaines dans un café hanté par des comédiens ou des littérateurs de n'importe quel ordre.

Lier adroitement connaissance avec un monsieur qui ait écrit soixante lignes dans la *Boîte à ouvrage*, journal de modes, ou joué les inutilités à Beaumarchais. Saisir le moment où le monsieur a soif, — ce qui a lieu de midi à minuit, — et lui offrir un rafraîchissement, — qu'il accepte également de midi à minuit.

Insinuer adroitement qu'on serait heureux d'avoir l'image d'une notabilité aussi..., etc.

Emmener incontinent la notabilité chez soi, parce que tout retard entraînerait la nécessité de lui payer un nouveau rafraîchissement.

Tirer son portrait.

Le lendemain, faire annoncer dans tous les journaux — 1 fr. 50 cent. la ligne :

« Que notre intelligent photographe Bardanel vient de mettre le sceau à sa réputation par la fondation de l'ALBUM DES GENS ILLUSTRES, *galerie des gloires contemporaines*, avec portraits et biographies par *nos meilleurs écrivains.*

Comme on n'a pas besoin d'aller au delà de la première livraison, l'*Album des gens illustres* coûte :

Annonces... 39 francs 60.



— LA PIÈCE D'EAU.

rer les écus en question; cela deviendrait de l'économie politique et mon *Manuel* n'est pas timbré.

Second nota. Beaucoup de photographes paraissent croire depuis quelque temps qu'une grande barbe fait partie des instruments de travail de la profession. Que ce préjugé ne décourage pas les imberbes, la grande barbe est plus ridicule qu'utile.

Le but bien déterminé est d'arrêter et de fasciner le passant. Comment y parvient-on le mieux? Voilà le point à étudier.

Dans un bon cadre, les portraits féminins doivent dominer, car la flânerie est plutôt le fait de l'homme. Les portraits féminins doivent toujours être jolis.

Si vous avez le malheur de faire poser une femme

Rafraîchissements à la première gloire contemporaine... 3 francs 75.

Est-ce la peine de se priver de grands hommes?...

IV. LE CHOIX D'UNE SPÉCIALITÉ.

Il le faut. En médecine comme en photographie, la spécialité est une nécessité. Cette nécessité, combien déjà l'ont comprise!

Nous avons eu la photographie militaire, religieuse, aérostatique, équestre, électrique, judiciaire, souterraine, dramatique... Mais avec de l'imagination on trouve toujours.

La spécialité *après décès* réussit généralement; il est à regretter seulement que les épidémies ne soient pas plus nombreuses.

La spécialité *médicale*, reproduction de pièces anatomiques, squelettes, jambes coupées, — ne parle pas assez aux masses.

La spécialité *au charbon* est trop exploitée.

J'avais pensé à créer la *photographie magnético-sympathique*, pour la guérison instantanée des migraines et rages de dents.

Quel joli prospectus à faire!

— PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE! *Utile dulci.* — Guérir en photographiant! Un portrait de plus et une névralgie de moins!... De 10 à 50 francs!... Et ainsi de suite.

Mais je suis trop vieux. J'abandonne mon idée à qui la voudra. Je garantis le succès. Le public est assez... public pour cela.

V. L'ŒIL PHOTOGRAPHIQUE.

Toutes les recommandations que j'ai énoncées dans les paragraphes précédents sont à coup sûr de la plus urgente utilité; cependant, je dois avouer que, toutes ensemble, n'équivalent pas à cette seule et unique qualité que j'ai appelée *l'œil photographique*.

L'œil photographique, c'est le *nec plus ultra* de la perspicacité, le triomphe de la pénétration, c'est le côté par lequel le métier devient véritablement un art et une science.

Il y aurait des volumes à écrire sur ce sujet, et, rien qu'en consultant mes souvenirs, je me sentirais capable de rédiger des *Mémoires* qui ne redouteraient pas la concurrence d'Alexandre Dumas en personne.

L'œil photographique est un don de nature, une aptitude qui dénote un esprit mûri par la réflexion.

L'artiste qui a l'œil photographique doit, au premier regard, toiser le client. A l'avare, il n'offrira jamais le portrait de 100 francs, mais bien la carte de visite à 12 pour 10 francs. L'avare, enchanté du bon marché, est capable d'en commander dix douzaines.

Est-ce une mère avec son enfant?

L'artiste qui a l'œil photographique, avant même de saluer la mère, aura une caresse pour le bébé, et cette adroite impolitesse lui vaudra une sympathie subite.

Puis il ajoutera:

— Oh! le charmant enfant!... Que l'on est heureux d'avoir un modèle aussi adorable... Cela repose de tant de petits monstres dont on est obligé de reproduire les traits.

— Quel est le prix, monsieur?...

— Ah! madame! Pour avoir le plaisir de saisir une tête si mignonne!... Un vrai chérubin!...

Une mère ainsi amorcée ne marchande jamais.

Est-ce un bourgeois prétentieux?

— Monsieur a tort de poser debout... Assis et appuyé sur une table, son attitude sera plus naturelle. A la place de monsieur, je tiendrais un livre à la main, parce que... j'en demande pardon à monsieur,... mais on voit tout de suite sur sa figure qu'il a l'habitude de la pensée, et le livre complètera cette expression...

Il n'y a pas de quincaillier qui résiste, quand on lui dit que sa figure a l'habitude de la pensée.

Est-ce une épreuve manquée?

— Madame a une expression de visage si mobile... La photographie est impuissante à rendre certaines délicatesses... Tant de finesse est au-dessus de la reproduction!... Mieux vaut, du reste, un portrait qui fasse regretter l'original qu'une de ces croûtes maladroitement flattées auprès desquelles le modèle perd à la comparaison...

Et les compliments font passer la mauvaise épreuve.

Est-ce une dame qui demande un médaillon à secret?... Un silence discret est de rigueur.

Rien qu'un regard d'intelligence, puis une réserve diplomatique.

Est-ce un homme de campagne? De la candeur. Parler des biens de la terre.

Est-ce un militaire? Lui montrer la photographie du champ de bataille de Magenta.

Est-ce?... Est-ce?... Est-ce?... . . . .

POSTFACE.

Je m'aperçois que pour compléter mon *Petit Manuel*, il faudrait une encyclopédie.

La photographie, c'est l'homme même.

Je me résume donc:

La photographie mène à tout, — voire à l'hôpital. Pour éviter cet embranchement, puissent les débutants se souvenir de mes conseils!

Je n'en connais pas de meilleurs; — si ce n'est celui de choisir une autre profession.

DURANDARD,
ancien photographe.

Pour copie:

PIERRE VÉRON.

SOUVENIRS DE L'EXPÉDITION DE COCHINCHINE.

RECUEILLIS PAR O. FÉRÉ ET J. CAUVAIN.

Les onze cents naufragés de l'EUROPE.

(Suite.)

V

Que s'était-il passé sur le *Triton* pendant ces délais... pendant ces quatorze mortelles journées?

Le capitaine Brunet n'appréhendait qu'avec trop de raison l'équinoxe et ses inévitables tempêtes. Le lendemain du départ de la fallouah *la Soledad*, des bourrasques furieuses amoncellent les vagues, qui se brisent sur les écueils de corail, et forment autour de l'ilot comme les bords d'un cratère d'écume. Puis le coup de vent augmente de violence, le ciel se teint de suie et de cuivre, la mer monte, des lames effrayantes envahissent une partie du banc de sable et poursuivent les naufragés jusque sur les éminences, où ils se réfugient glacés d'horreur.

La tempête dure ainsi deux jours entiers. Ses hurlements tonnants terrifient autant les Tagals que les masses d'eau, qui ont l'air de vouloir les aspirer dans leurs croulantes volutes. Quelques-uns, malgré la surveillance protectrice dont les entourent les officiers espagnols et les matelots français, ayant repris leur fermeté après le premier assaut de ce bouleversement, se croient à leur dernière heure et se laissent stupidement rouler dans le gouffre en ébullition.

Le capitaine Brunet conserve l'apparence stoïque du calme, et pourtant il songe au niveau de l'eau, capable de s'élever encore; à la petite fallouah, probablement perdue au milieu de l'ouragan, qui soulève de temps en temps la forte carcasse jusque-là immergée de l'*Europe*, qui arrache ses mâts avec la facilité du zéphyr détachant une feuille morte!

Pendant que l'assiègent ces poignantes pensées, partagées mais moins bien dissimulées par l'élite de ses onze cents compagnons de misère, quelques bordages sont jetés à ses pieds avec l'onde déferlante... Elle apporte ensuite un baril au rivage... puis deux, trois, quatre!... Bientôt des colis de toute espèce sont épars aux bords de la plage, que la houle délaisse insensiblement. Le tout s'est échappé des flancs de l'*Europe*, ouverts par la tempête, et ce formidable instrument de la colère divine, obéissant cette fois à la bonté de la Providence impénétrable dans ses décrets, a jeté l'abondance aux pauvres naufragés!

La farine, le biscuit, le vin sont recueillis en masse. M. Brunet songe à se procurer de l'eau en allant au navire, relevé et posé sur l'écueil par la mer, qui se calme à vue d'œil. Les embarcations halées sur le sable servent à le conduire jusqu'au transport avec ses meilleurs matelots. Il le visite en partie, et cet examen commence à lui donner l'espoir d'amener la cuisine distillatoire sur l'ilot: ce serait l'eau douce et le pain frais assurés.

De retour au *Triton*, il communique à tous le projet qu'il a conçu. Dès le lendemain on travaille à sa mise à exécution. On établit à terre un solide radeau avec les épaves de l'*Europe*; les canots et les chaloupes le remorquent ensuite auprès de ce bâtiment, où des palans sont installés. L'équipage, encouragé par son capitaine, restauré par une nourriture abondante, déploie une force et une ardeur extraordinaires. La réussite est complète: la cuisine distillatoire, qui pèse quinze tonneaux, s'enlève du bord et descend intacte sur le plancher flottant; elle arrive ainsi heureusement au banc de sable. Les débris du navire lui fournissent le combustible; à volonté elle transforme l'eau de mer en eau potable, et l'un de ses fours cuit chaque jour du pain nouveau.

Les grandes voiles, enlevées à l'*Europe*, deviennent des logements qu'on place sur des amoncellements factices de sable, afin de leur éviter le plus possible la visite des flots, en cas de grande marée ou d'ouragan. On dresse en outre des magasins en toile pour les vivres, que des sentinelles choisies gardent soigneusement, car on a à craindre les désordres de l'ivresse: — les Tagals, sortant de leur atonie, y ont puisé dans les premiers moments, avant qu'on ait pu leur enlever ces excitants morbides, des velléités d'indiscipline. Heureusement les officiers espagnols et le capitaine Brunet avaient conservé leurs revolvers, dont les bouches, quoique muettes, suffirent pour imposer le retour à l'ordre aux mutins.

L'abondance complète régnait donc sur le *Triton*. Chose étrange, le repos qui en fut la conséquence manqua de devenir funeste non-seulement aux soldats, car beaucoup tremblèrent alors des fièvres contractées en Cochinchine et s'atrophièrent jusqu'à l'étisie, mais aussi à certains chefs inférieurs, qui, lâchant la bride à leur imagination exaltée et désolée, n'entendant plus parler de la fallouah, se prétendant condamnés à finir misérablement tôt ou tard sur l'ilot, tentèrent de se faire sauter la cervelle. On les désarma pour prévenir le retour de pareils accès de délire, et leurs supérieurs maintinrent les Tagals, que ces mauvais exemples disposaient au pillage des provisions, par la menace ordinaire de leurs revolvers.

Cependant la *Soledad* était partie depuis treize jours et pas de nouvelles! Un matelot, grimpé sur un mât dressé au point culminant du *Triton*, surveillait constamment l'horizon. Le quatorzième jour, quand M. Brunet et le colonel Valverde se disaient, le cœur serré, que le lieutenant Ariquistan et ses braves compagnons étaient irrévocablement perdus, cette vigie improvisée signala la fumée d'un vapeur.

Les transports des onze cents naufragés touchèrent un instant à la folie. Plusieurs, malgré que le *Norzagaray* avançât plus distinct, refusaient d'en croire leurs yeux. D'autres montaient sur les épaules de leurs camarades pour le mieux distinguer, ou tentaient de le joindre à la nage et revenaient avec peine à l'ilot. Presque tous poussaient de grands cris, agitaient leurs mouchoirs, et, parmi les Tagals, débitaient des litanies avec une volubilité frénétique. Il y eut un moment d'anxiété terrible; le bâtiment s'arrêtait: — si par impossible il n'avait pas aperçu le *Triton*!

Alors s'éleva une clameur immense.

O. FÉRÉ ET J. CAUVAIN.

(La suite au prochain numéro.)

LES VILLES COMIQUES.

LANDERNEAU. — CONCARNEAU.

« *Il y aura du bruit dans Landerneau!* » Voilà ce que tout le monde répète en riant, et d'un air de malice; mais tout le monde ne connaît pas l'origine de cette phrase. Les habitués du Théâtre-Français, seuls, savent qu'elle est tirée des *Héritiers* d'Alexandre Duval, où elle se produit plusieurs fois, avec un effet comique, par la bouche du domestique Alain. On a mis des variantes à cette locution, telles que: *on en parlera dans Landerneau; il en sera question dans Landerneau*, etc. Il faut en reporter le sens, ainsi que de la saillie d'Alexandre Duval, à l'importance réelle de Landerneau dans les temps anciens, et à la réputation d'expérience et de sagesse dont jouissaient ses habitants.

J'ai voulu m'assurer par moi-même s'il y avait autant de bruit que cela dans Landerneau: je suis arrivé dans une petite ville de la basse Bretagne, blanche et riante, propre comme le tablier d'une femme de chambre. Une rivière la traverse, bordée de quelques arbres en façon de promenade. Les vieilles maisons ont été presque toutes abattues. Des deux églises consacrées à saint Houardon et à saint Thomas, la première vient d'être reconstruite; — c'était sur son clocher que se voyait autrefois ce fameux disque en métal, connu dans toute la province et même au delà sous le nom de *la lune de Landerneau*.

On peut supposer que cette « lune » a contribué au renom comique de Landerneau, surtout si l'on se reporte à l'anecdote de ce gentilhomme breton en visite à la cour de Versailles. Tout le laissait froid; aucune merveille ne pouvait lui faire oublier son pays natal. Quelques-unes des personnes qui l'accompagnaient dans le parc, un soir, à bout d'énumérations, s'avisèrent d'admirer devant lui l'éclat de la lune. « — Oh! murmura dédaigneusement le Breton, celle de Landerneau est bien plus grande! » On ignorait qu'il voulût parler de l'astre en cuivre de son clocher, et l'on fit des gorges chaudes de sa réponse, qui eut bientôt sa place dans les annales du ridicule.

La nouvelle église n'a pas de lune; en revanche, elle possède un curieux tableau, remarqué à l'une des expositions parisiennes, et dû à un peintre natif de Landerneau, M. Yan' Dargent, un des tempéraments les plus fantastiques que je sache. Ce tableau, dont le sujet est emprunté à la légende, représente saint Houardon exposé sur la mer dans une frêle nacelle que poussent doucement vers le port deux anges aux grandes ailes.

Je suis resté deux jours à Landerneau, — ce qui est fort raisonnable, — et, pendant ces deux jours, aucun tumulte n'a frappé mon oreille, pas la moindre rumeur. Une berline de saltimbanques a bien fait mine de s'arrêter; mais, en présence de l'attitude paisible de la ville, elle a rentré ses clarinettes et sa grosse caisse, et elle a continué son chemin. Il n'y a donc décidément pas de bruit dans Landerneau, quoique Cambry écrive que « l'usage des charivaris y a longtemps subsisté. » Encore une origine que j'allais oublier de signaler!

Ce Cambry, dans son intéressant *Voyage dans le Finistère*, daté de 1792, cite des vers d'un représentant de Landerneau, — adressés à une dame du nom de Rose, — qui sont, ma foi, le triomphe du joli et du galant:

Dans l'île de Cypris, si j'avais un bosquet,
J'y cultiverais une rose.
Si dans les champs de Mars je portais le mousquet,
Je me ferais nommer La Rose.
S'il manquait une sainte au ciel de Mahomet,
Je dirais: Prenez sainte Rose.
Pour orner la bergère, en un simple corset,
Que faut-il? Un bouton de rose.
Des vers d'Anacréon que n'ai-je le secret?
J'immortaliserais la rose.
Sur l'autel de l'Amour, ma main ne brûlerait
Que des pastilles à la rose.
Peut-être enfin devrais-je à ce culte discret
Quelque rêve couleur de rose!

Voilà un aimable représentant, dont le nom méritait d'être conservé, — ou tout au moins le petit nom.

Le deuxième jour de mon arrivée, qui devait être aussi celui de mon départ, comme je m'enquérais, dans le *bureau* de l'hôtel où j'étais descendu, des cu-

riosités de Landerneau, quelqu'un me demanda, avec une certaine hésitation, si je n'avais pas vu le musée de M. Saluden. « — Un musée! m'écriai-je. — Un musée ou... un cabinet de curiosités, je ne sais pas au juste, me fut-il répondu. — Mais, ce monsieur admet-il chez lui les voyageurs ? — Oh ! il ne demande pas mieux ! » Et je surpris quelques sourires.

On me donna une servante pour m'accompagner chez M. Saluden. Il fallut traverser le pont sur l'Élorn, au milieu duquel s'élevait autrefois la sénéchaussée, et passer à côté de l'église assez pittoresque de Saint-Thomas. Nous nous arrêtâmes à l'entrée de la rue de Daoulas, à gauche, devant une maison en élévation sur une butte de terre. La servante frappa. Un homme de cinquante ans environ, en manches de chemise, le pantalon couvert de plâtre, vint ouvrir. C'était M. Saluden ; une bonne figure campagnarde, cuite par le soleil. Il me demanda la permission de se laver les mains avant de m'exhiber ses raretés. Ensuite, il me conduisit au fond d'un potager où il me fit voir un petit rocher artificiel, orné de coquilles d'huîtres, un jet d'eau, un bassin où dormait une tortue. Je compris sur-le-champ que j'étais mystifié.

Cependant, le brave homme m'engagea à le suivre dans un escalier tournant. La tête basse, je le suivis. Mais là, mes idées se modifièrent un peu, car j'aperçus, accrochés à la muraille ou rangés sur des planchettes, quantité de bibelots dignes d'un coup d'œil. Ma méfiance me reprit, lorsque nous nous trouvâmes dans une chambre large comme la main, éclairée d'en haut par une fenêtre dite à tabatière, et que M. Saluden s'écria d'un air triomphant : — Voilà !

Voilà ! — c'est-à-dire un pêle-mêle, un capharnaüm, l'assemblage des objets les plus saugrenus : des vieilles boîtes, des parapluies hors d'âge, des flacons de la Société hygiénique, des médailles du Théâtre-Comte, des rotins. — A côté de cela pourtant, une chose vraiment précieuse, vraiment artistique, apparaissait quelquefois, soit une serrure exquisement ouvragée, soit un pastel encore vivace, soit un bijou de statuette. Des statuettes surtout, il y en avait par monceaux, des saints de pierre et des anges de bois; et puis des fragments de panneaux aux sculptures ravissantes. L'explication de cela, M. Saluden me la donna avec bonhomie : il était maçon de son métier, et, en cette qualité, il avait assisté à la démolition de tous les couvents et de tous les châteaux de la contrée. Mû de bonne heure par un vague instinct d'antiquaire, il n'avait cessé de ramasser et d'emporter ce qui tombait sous sa main, ce qu'on lui abandonnait, les éventails gisant dans la poussière, les portraits d'aïeux dont se gaussait la bande noire, les armes ciselées qu'il achetait au prix du vieux fer. Tel était le principe de sa collection. Par malheur, le goût et l'instruction lui faisait défaut, on avait abusé de sa manie dès qu'on l'avait connue. De là, maint cadeau dérisoire de la part des malins de Landerneau. Celui-ci lui avait envoyé « la pomme de canne de Lavater; » celui-là « un baudrier de garde-national ayant appartenu aux *quatre mousquetaires*; » cet autre « le peigne de Lacenaire, donné par M. Tartempion, directeur de la Conciergerie. » Le plus cruel lui avait offert un canard vulgaire, empaillé, orné de deux pattes de homard enfoncées dans la tête, avec cette étiquette : « Canard-rhinocéros, tué par le capitaine Énée, sur les bords du Styx, lors de sa descente au Ténare. »

Je souffrais pour M. Saluden en examinant ces monuments d'une trop facile mystification, et j'allais prendre congé de lui, lorsqu'il me dit: « — Mais vous n'avez pas vu la dixième partie de ce que j'ai ! » Alors il ouvrit sept ou huit placards qui se dédoublaient comme des feuilles de paravent, et contre les parois desquels recommençait en effet une exposition des mêmes richesses accolées aux mêmes niaiseries. Pour ne citer que les premières, je remarquai un grand nombre de reliquaires du plus délicat travail, et le portrait du patriarche de la Bretagne au dix-huitième siècle, — Jean Causeur, mort à cent trente-sept ans.

CHARLES MONSELET.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

La Shenandoah est une des principales rivières de la Virginie. Elle prend sa source dans les montagnes Bleues et se jette dans le Potomac, près de Harper's Ferry. Le pays qu'elle arrose, connu sous le nom de vallée de la Shenandoah, est d'une inépuisable fertilité, et renferme en outre de précieuses mines de fer et de cuivre. Les principaux centres de population sont Winchester, Martinsburg, Harrisonburgh, Stannardsville, Strasburg, New-Market et Front-Royal.

Le gouvernement de Wasinghton avait confié au major-général Banks, homme d'une indomptable énergie, la mission spéciale de s'emparer de cette partie du territoire ennemi. Cette tâche venait d'être accomplie avec un rare bonheur, lorsque le général Banks reçut du secrétaire de la guerre l'ordre d'envoyer en toute hâte vingt mille hommes, au général Mac Dowell, qui se croyait menacé sur les bords du Rappahannoc. L'armée de la Shenandoah se trouva ainsi réduite à deux brigades formant un effectif de quatre mille hommes d'infanterie, quinze cents cavaliers, dix canons rayés et six pièces à âme lisse.

En raison de la diminution de ses forces, le général Banks évacua Harrisonburg et New-Market. Son avant-garde commandée par le général Kenly, prit position à Front-Royal, au delà de la Shenandoah, et lui-même avec le gros de ses forces, s'établit à Strasburg, à dix milles au nord-ouest.

Les confédérés, commandés par Stone Jackson, le plus hardi et le plus habile des généraux du Sud, ne pouvaient laisser échapper une occasion aussi favorable de reprendre l'offensive. Le 23 mai, vers une heure de l'après-midi, un esclave fugitif, monté sur un cheval noir, arriva au galop à Front-Royal, criant aux sentinelles fédérales : « Les rebelles arrivent en grand nombre. Ils vont vous entourer et vous couper. » Les soldats ne voulurent pas tout d'abord ajouter foi au récit du nègre, mais le colonel Kenly, plus prudent ou mieux informé, ne douta pas de l'approche de l'ennemi. Il fit battre le rappel, et les huit cents hommes qu'il commandait s'étaient à peine formés en ligne par compagnies, quand les esclavagistes parurent tout à coup à un brusque détour de la route. La lutte s'engagea avec un terrible acharnement, et pendant deux heures, les huit cents fédéraux soutinrent le choc de vingt-deux mille confédérés. A la suite d'une manœuvre habile, le colonel Kenly donna l'ordre de battre en retraite, et la colonne entière s'engagea sur le pont de la Shenandoah. La retraite était couverte par une seule compagnie de cavalerie, forte de quatre-vingts hommes.

Tandis qu'ils traversaient le pont, les unionistes aperçurent à une faible distance au-dessous d'eux et passant la rivière à gué, quatre escadrons de cavalerie et cinq régiments d'infanterie ennemie. La cavalerie avait déployé le drapeau noir pour prévenir qu'elle ne ferait pas de quartier. Le colonel Kenly, s'adressant à ses hommes, leur déclara que, puisqu'ils n'avaient aucune chance de salut, ils devaient défendre chèrement leur vie. La lutte ou plutôt le massacre commença bientôt.

Nous donnons un dessin représentant cet horrible épisode de la guerre d'Amérique. Les cavaliers du Sud taillaient à droite et à gauche, en poussant des hurlements comme les Indiens. Cent cinquante soldats du Nord parvinrent cependant à se sauver dans les bois, où ils réussirent à se cacher jusqu'à ce que l'ennemi eût abandonné leurs recherches.

En apprenant ce désastre, le général Banks comprit que toute résistance était pour le moment inutile. Il pouvait être d'un instant à l'autre attaqué par une partie des vainqueurs de son avant-garde, pendant que l'autre partie lui couperait la retraite sur Winchester. Il se mit donc en marche vers cette dernière ville. Le mouvement s'opéra d'abord en bon ordre, mais au moment d'arriver à Strasburg, la nouvelle que les confédérés coupaient déjà la route jeta le désordre dans les rangs. L'énergie des chefs réprima ce commencement de panique, et le gros de la colonne atteignit Winchester. L'arrière-garde, formée de la cavalerie du général Hatch, fut moins heureuse. Elle fut enveloppée et taillée en pièces. Cinq hommes seulement, de tout l'effectif, purent s'échapper.

L'armée du Nord passa la nuit à Winchester. Dès que le jour parut, le bruit de l'artillerie annonça que l'ennemi n'avait pas renoncé à la poursuite. Une heure après, l'attaque devint générale. L'aile gauche résista avec une remarquable vigueur, et l'aile droite maintint ses positions pendant près de six heures. Il fallut cependant songer à la retraite, et le général Banks avoue qu'elle s'effectua au milieu d'une assez grande confusion.

« Un tumulte indescriptible, dit le général Banks, dans son rapport, régnait dans les rues de Winchester. La cavalerie se précipitait en désordre, et l'infanterie, effrayée par ce mouvement, demeurait consternée. Chacun s'efforçait de fuir plus vite que son voisin, craignant par-dessus tout de rester le dernier. » Toutefois, cette confusion ne dura pas longtemps. Le général Banks, courant sans cesse au milieu des hommes, leur parlant avec douceur et fermeté, parvint à les rallier, et vers trois heures du soir, après une marche de vingt-deux milles, la petite armée du Nord entra à Martinsburg, où elle fut renforcée par deux régiments. Ce secours n'était pas assez important pour permettre au général Banks de reprendre l'offensive. Il crut devoir mettre le Potomac entre lui et les esclavagistes, et le passage du fleuve commença aussitôt.

Les confédérés ne sont pas restés longtemps maîtres de la grande vallée Virginienne. Pendant que le général Banks recevait des renforts importants qui lui permettaient de repasser le Potomac, le général Mac Dowell, établi sur les bords du Rappahannoc, et le général Frémont, qui se trouvait au delà des Alleghanies, recevaient l'ordre d'accourir dans la vallée de la Shenandoah pour couper la retraite au général Jackson.

Une brigade du corps d'armée de Mac Dowell traversa, le 30 mai, sans difficultés, les défilés des montagnes Bleues, et fit le lendemain son entrée à Front-Royal, après en avoir chassé deux régiments du Sud. Ces derniers s'attendaient si peu à une attaque, qu'ils n'eurent pas le temps de brûler les ponts de la Shenandoah. D'autre part, le général Frémont traversait avec une merveilleuse rapidité la chaîne des Alleghanies, et tombait sur l'arrière-garde des esclavagistes qu'il mettait en pleine déroute.

Le général Jackson n'a échappé aux trois généraux du Nord qu'en dispersant ses soldats. Il n'a gardé avec lui que cinq mille hommes; le reste de son armée s'est jeté dans les montagnes, au milieu de passages impraticables.

Un combat naval a eu lieu, le 6 juin, sur le Mississipi, devant Memphis. Sept navires du Sud, la plupart cuirassés et pourvus d'éperons, ont été capturés ou coulés. Les canonnières du Nord ont également beaucoup souffert, et les pertes sont considérables des deux côtés. Le commodore Montgomery, qui commandait la flotte du Sud, et plusieurs officiers se sont sauvés à la nage. Toute la population de Memphis, accourue sur la levée, assistait au combat. La ville s'est rendue sans conditions aux fédéraux aussitôt après la destruction de la flotte confédérée.

La flotte fédérale de l'Océan Atlantique ne reste pas inactive. Elle a débarqué un corps d'armée sur l'île James, en face de Charleston. Une rencontre était imminente devant cette ville, qui a été le berceau de la séparation.

A. MALESPINE.

Tentes offertes par les dames de Naples au roi Victor-Emmanuel.

Les dames de Naples ont voulu donner au roi Victor-Emmanuel, lors de son dernier voyage, une marque de leur gratitude ; elles se sont réunies pour lui offrir tout un attirail de campement pour lui et son état-major.

L'ensemble se compose d'une enceinte en toile, soutenue par des colonnes tournées en imitation de bambou, à l'entrée de laquelle se dressent deux guérites pour les gardes.

La tente du roi est richement décorée; les portières sont en soie bleue Louise, moire antique, avec armoiries des différents États de l'Italie ; l'ameublement : siéges, tables, divans, lustres est en rotin et bambou ; le sol est tapissé d'élégantes sparteries.

C'est l'établissement du Bazar de voyage de la rue de la Paix qui a été chargé de l'aménagement.

Le prince de San Severo a suivi l'exécution de tout ce travail dans les magasins de M. Walker, élève de M. Alexis Godillot, qui est aujourd'hui à la tête de cette importante maison.

Outre la tente royale, d'une silhouette élégante et recherchée jusque dans les plus minimes détails, deux autres tentes plus modestes, mais aussi confortables, s'élèvent pour l'état-major.

Aujourd'hui, ces tentes sont dressées dans le jardin du Palais-Royal à Turin, et la foule s'y porte pour admirer l'élégant travail de M. Walker.

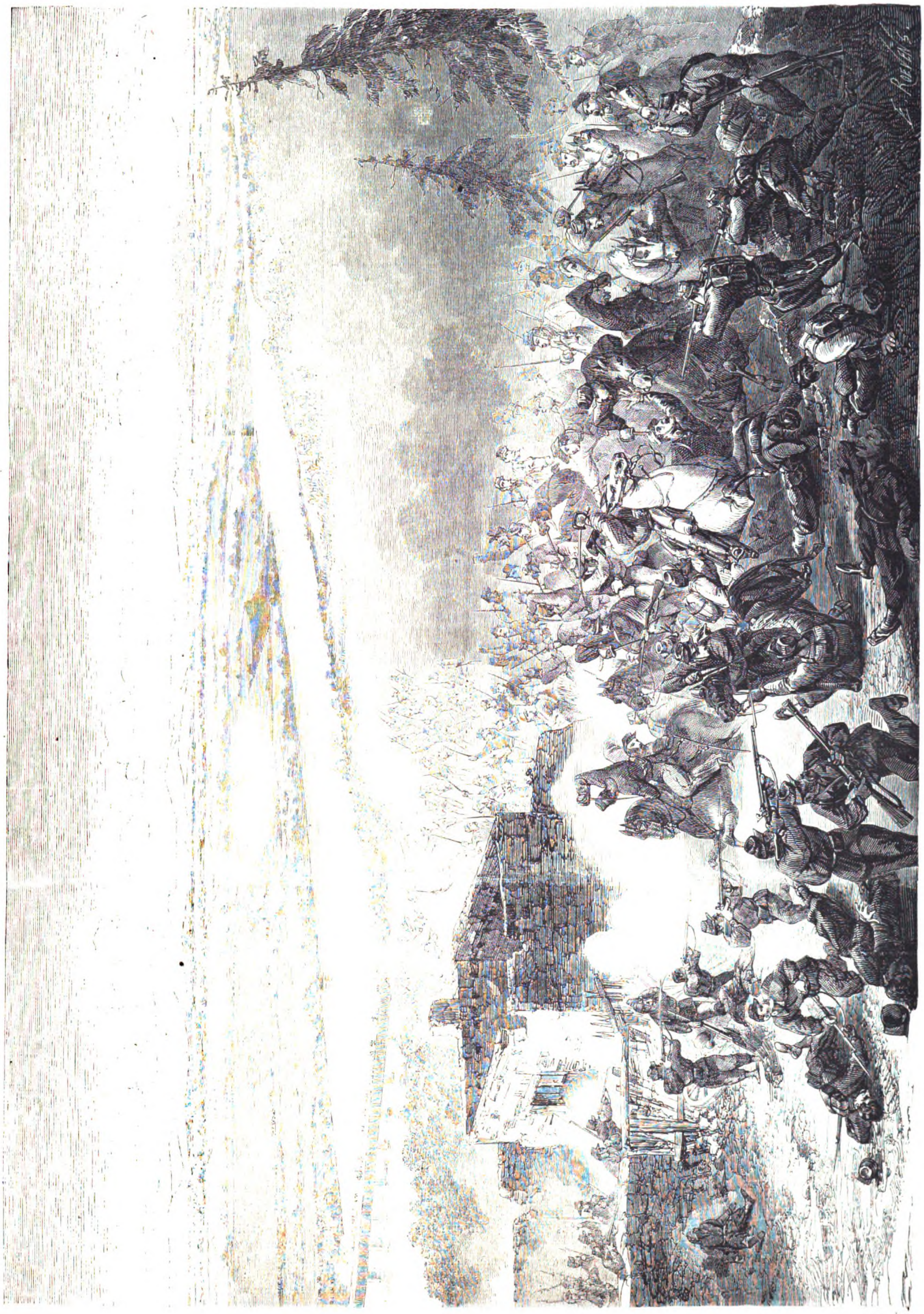
Nous n'avons pas à rappeler au public les titres de la maison Godillot, qui pendant la guerre d'Italie fournit à l'armée, avec une incroyable rapidité, tous les objets de campement, sans que la précipitation avec laquelle s'exécuta cette commande immense en altérât en rien la qualité.

Nous souhaitons sincèrement que ces tentes élégantes ne servent qu'en des jours de fêtes, et que le roi Victor-Emmanuel n'ait pas à les dresser sur un champ de bataille comme San Martino ou Palestro.

MAC VERNOLL.



Tentes offertes au roi Victor-Emmanuel par les dames napolitaines, dressées dans les jardins du Palais-Royal de Turin. (Croquis de M. Pasanisi.)



GUERRE D'AMÉRIQUE. — Combat de Front-Royal (Virginie occidentale.)

COURRIER DU PALAIS

Je ne sais si l'hôtellerie de Venise, où Candide rencontra à souper les six majestés détrônées qui y étaient venues passer le carnaval, existe encore; mais telle grande qu'elle pût être, je doute qu'elle possédât une salle à manger assez vaste pour réunir à une même table les souverains *in partibus*, les porte-couronne en disponibilité qui courent le monde, — depuis le duc de Brunswick jusqu'à Soulouque, depuis le prince Comnène, candidat à l'empire de Constantinople, jusqu'au marquis de Crouy-Chanel, candidat au trône de Hongrie.

La maison de Croy ou Crouy-Chanel, qui porte: « fascé d'argent et de gueules de huit pièces, » est une des plus anciennes de l'Europe.

Une tradition rapportée dans le procès dont il va être question, lui donne pour chef cet Attila qui se qualifiait lui-même : le *fléau de Dieu* et le *marteau de l'univers*.

C'est déjà assez joli d'antiquité ; mais la famille de Croy prétend mieux.

Sa généalogie, bien écrite et bien enluminée, — comme nous l'apprend Saint-Simon, — remonte de degré en degré jusqu'à Adam, par Seth, le troisième fils d'Adam et d'Ève. — On a souvent rappelé ce tableau qui représentait le déluge, l'arche de Noé flottant sur les eaux et un personnage soulevant au-dessus des flots un rouleau de papier et s'écriant, d'après la légende : « Dieu puissant, sauvez les titres de la maison de Croy ! »

On voit qu'auprès des Croy, les Montmorency ne sont que des hobereaux.

D'Attila, la généalogie redescend par Arpad, fondateur de la première dynastie hongroise, et Saint-Etienne qui fut investi par le pape Sylvestre II du titre de roi de Hongrie, jusqu'à André II, fils de Béla III et de Marguerite de France, lequel fut la tige des Crouy-Chanel.

Aujourd'hui le marquis de Crouy-Chanel croit le moment venu de remonter sur le trône de ses pères, et de reconstituer, à l'ombre de la dynastie des Arpades, la nationalité hongroise. Mais en homme intelligent, il s'est dit que la légitimité n'avait de chance de se faire accepter que, mariée au suffrage universel, et faisant litière de ses préjugés de race, il a pris bravement le parti de mettre sa candidature sous le triple patronage de Kossuth, de Turr et de Garibaldi. — Ces idées, ces aspirations, ces visées hautement avouées, M. de Crouy-Chanel les a consignées dans un écrit intitulé les *Fils d'Arpad*, et destiné à populariser parmi le peuple magyare le nom et les promesses de son futur souverain.

L'écrit une fois composé, il s'est agi de le publier. M. le marquis de Crouy-Chanel — ou plutôt le prince Auguste de Hongrie, comme il s'intitule aujourd'hui, — s'est adressé dans ce but à M. Krantz, qui a bien voulu, sur la recommandation d'un ami commun, lui livrer à crédit le papier nécessaire pour l'impression de la fameuse brochure. *Les Fils d'Arpad* ont donc vu le jour. Mais le négociant n'a encore rien vu des deux mille francs représentant le prix de son papier, et sans ménagement pour Sa Majesté hongroise, il l'a assignée purement et simplement devant le tribunal de la Seine, en payement de la marchandise livrée.

Il a obtenu sans peine un jugement de condamnation.

Reste maintenant à l'exécuter. Or, s'il faut en croire ce qui est dit à la page 87 de la brochure, le prince Auguste en est réduit, depuis dix ans, à une pension annuelle qu'il tient de la munificence de S. M. l'Empereur des Français, et que « le chef de l'État a cru ne pas devoir fixer à plus de trois mille francs. » Mais qu'importe ! M. Krantz n'a-t-il pas pour garantie les droits de son débiteur sur la couronne de Saint-Étienne? Et ne voilà-t-il pas un bon billet?

Personnellement, et avant qu'il n'eût songé à exhumer sa royale candidature, M. le marquis de Crouy-Chanel avait déjà joué un certain rôle sous la Restauration et sous le gouvernement de juillet. On se rappelle peut-être ce singulier procès — suivi d'un acquittement — qui lui fut fait à l'occasion de quatorze faux billets de mille francs saisis à son domicile, et qui motiva de sa part de vives récriminations contre le préfet de police d'alors, M. Gisquet. Mais ce que l'on a sans doute oublié, c'est que l'inventeur de la question mexicaine, telle qu'on prétend qu'elle se pose aujourd'hui, n'est autre que M. le marquis de Crouy-Chanel.

N'ayez pas peur, je ne parlerai pas politique.

C'était en 1827. Le Mexique, à peine constitué en république, commençait déjà à jouir de cette agréable anarchie qui semble être devenue depuis lors son état normal. Les *escoceses* y combattaient les *yorkinos*. Pedrazza, Guerrero, Santana, Bustamente, je ne sais qui encore, s'arrachaient le pouvoir lambeau par lambeau. L'idée vint au marquis de Crouy-Chanel que, dans ces circonstances, une restauration monarchique aurait chance d'être accueillie. N'ayant pas sous la main de descendant des Aztèques, — qui sont les Arpades de ce pays-là, — il se rabattit sur les Bourbons d'Espagne, et fixa son choix sur l'infant don François de Paule, frère de Ferdinand VII.

Le gouvernement français, auquel le plan fut d'abord soumis, l'accepta avec empressement, et M. le marquis de Crouy-Chanel fut autorisé par M. de Villèle à le présenter à la Cour de Madrid. On s'attendait à ce qu'il y rencontrerait les plus vives sympathies. Il n'en fut pas ainsi. Ferdinand VII, qui tenait avant tout à son titre de roi des Indes, rejeta net les ouvertures de M. le marquis de Crouy-Chanel.

Celui-ci ne se découragea pas : il prit le parti de s'adresser secrètement à l'élu de son choix. Il en reçut une réponse favorable. Bien mieux : l'infant don François lui remit ses pleins pouvoirs, — d'une part pour traiter en son nom avec les ministres et chefs de la république du Mexique, des conditions « auxquelles il serait proclamé empereur de la nation mexicaine, » — de l'autre pour obtenir du gouvernement britannique un concours moral en échange duquel on offrait à l'Angleterre des avantages considérables pour son commerce.

La négociation ainsi reprise, eut l'approbation de M. de Villèle, mais non celle du roi Charles X, qui trouva fort mauvais qu'un infant d'Espagne voulût se faire proclamer roi d'un pays sur lequel le roi son frère prétendait encore des droits. Ce nouvel échec n'arrêta pas M. de Crouy-Chanel. Après avoir composé en France le conseil de gouvernement du futur empereur, il se mit en devoir de se procurer, comme on dit, le nerf de la guerre, au moyen d'un emprunt d'un million sterling qui devait être négocié en Angleterre et servi en France par un banquier de la rue Chauchat, M. Goupy.

Voilà donc M. de Crouy-Chanel parti pour Londres. Canning, auquel il fait demander une audience, exige préalablement le dépôt des pouvoirs qui accréditent auprès du gouvernement britannique le mandataire du futur empereur. Mais, dans la crainte de compromettre et la personne de l'infant et l'avenir de l'entreprise en divulguant le secret de sa mission, M. de Crouy-Chanel refuse et l'emprunt échoue.

Tout ceci ne s'était pas passé sans éveiller les soupçons du gouvernement espagnol. Mis en demeure d'agir à visage découvert, l'Infant Don François de Paule n'eut pas le courage de continuer une entreprise qui commençait d'ailleurs sous d'assez tristes auspices, et il prit le parti d'abjurer solennellement, entre les mains du roi des Indes, toute prétention à la couronne du Mexique.

En même temps il faisait redemander ses pouvoirs à M. de Crouy-Chavel et lui faisait remettre, pour le couvrir de ses avances, une obligation de trois cent seize mille francs payables en six années.

En 1837, M. de Crouy-Chavel n'en avait pas touché un centime: j'ignore si depuis cette époque il a été plus heureux.

Je comprends, après cela, que M. le marquis de Crouy-Chavel se soit dégoûté du rôle de Warwick et qu'il ait préféré agir à l'avenir pour son propre compte.

Le récit dont je viens de présenter une courte analyse a été publié, il y a quelque vingt-cinq ans, par M. Germain Sarrut, l'historiographe ordinaire du futur roi de Hongrie, et à la plume de qui est due la récente brochure des *Fils d'Arpad*.

Il va sans dire que je lui en laisse toute la responsabilité.

Dans une de mes dernières chroniques, contenant le compte-rendu d'un procès engagé à St-Mihiel entre plusieurs artistes statuaires et M. le maire de Vaucouleurs, il s'est glissé une erreur qui a pu contrister deux honorables artistes et que je suis heureux de rectifier.

Certains passages de la plaidorie des demandeurs donnaient à entendre que les deux artistes choisis par la commission de Vaucouleurs, MM. Watrinelle et Clère, se seraient concertés avec cette commission en vue de profiter des épreuves envoyées par les artistes évincés du concours pour s'en approprier les meilleures parties dans le nouveau modèle que la commission les avait chargés de faire.

Rien n'est moins exact.

Pour ce qui est spécialement de M. Watrinelle — l'élu définitif de la commission de Vaucouleurs — il est bien vrai que, sur le désir qu'elle en a exprimé, il a fait une esquisse nouvelle au quart d'exécution de sa statue, mais sans rien emprunter à ses concurrents. Les seuls changements apportés à son premier projet, — qui d'ailleurs s'éloigne entièrement de la donnée des autres modèles envoyés au concours, — ont consisté en quelques corrections de détail qui n'en modifiaient en rien l'ensemble ni la physionomie.

C'est ce dont j'ai pu m'assurer moi-même en comparant les épreuves photographiques des deux projets.

J'ajoute que l'œuvre de M. Watrinelle m'a paru des plus remarquables. Le mouvement de sa Jeanne d'Arc est heureux. Le visage tourné vers les gens de Vaucouleurs, d'une main elle leur montre le ciel, tandis que de l'autre elle ramène sur sa poitrine la poignée de son épée et les rênes de son cheval. La tête est jeune, sérieuse, inspirée; les traits sont nobles, mais sans tomber dans le poncif et le type académique.

M. Watrinelle est un second grand prix de l'Institut. Comme son concurrent M. Clère, il doit à des travaux pleins de mérite l'honneur d'une médaille obtenue à la suite d'une des dernières expositions. Toussaint, son maître, dont l'art déplore la perte récente, lui a légué ses ciseaux et ses statues. Puisse ce legs porter bonheur au jeune artiste et lui mériter l'honneur d'attacher son nom à l'exécution du monument définitif que la France doit encore à l'héroïne de Vaucouleurs!

PETIT-JEAN



FUNAMBULES : *Les Mémoires de Pierrot*, pantomime *d'adieu*, en vingt-trois tableaux, par MM. Théodore et Lemonnier. — VARIÉTÉS : Reprise d'*Une Semaine à Londres*. — *Les Marchands de santé*, par M. Pierre Véron.

Les destinées de la pantomime sont en péril : voilà une chose dont on ne se préoccupe pas assez et dont on semble même ne pas se douter du tout. Comme la Gaîté, comme le Cirque, comme le Théâtre-Lyrique, les Funambules vont prochainement disparaître. Où iront-ils? Qui le sait? En attendant, Pierrot a taillé sa plume pour écrire, non pas un mot, mais ses Mémoires. C'est une ambition dont il faut le louer. Pierrot n'est pas un personnage vulgaire : il tient une grande place dans la littérature dramatique; il touche à la fois à l'extrême poésie et à l'extrême réalité; il a inspiré George Sand et Champfleury, Théophile Gautier et M. Blondelet, Watteau et Gérome. Il est lié à tous nos souvenirs d'enfance, et son spectre blanchi, *battant de l'aile avec sa manche*, nous poursuit encore jusqu'à travers notre âge mûr dans les nuits turbulentes de l'Opéra.

Les Mémoires de Pierrot étaient donc indispensables et prévus; le directeur des Funambules les a commandés à deux de ses meilleurs fournisseurs, MM. Lemonnier et Théodore, — Théodore, tout simplement! — Les auteurs les plus accrédités de ce théâtre s'appellent Théodore, Charles et Auguste. Quelle leçon de modestie pour les vaudevillistes du boulevard Montmartre! Hâtons-nous de dire qu'ils se sont tirés honnêtement et scrupuleusement de cette tâche. *Les Mémoires de Pierrot* sont un résumé de toutes les magnificences connues aux Funambules : les grottes enchantées, les palais roses, les îles d'amour, les bosquets lumineux encadrent un

action dont il était difficile d'atténuer la mélancolie. Après un prologue significativement intitulé : *Pierrot sur le bitume*, la pièce commence et nous raconte, dans ce beau style muet qui atteint si aisément à toutes les éloquences, l'odyssée de la dynastie Deburau ; elle évoque les créations les plus saisissantes du père et du fils; et l'on voit tour à tour repasser Pierrot conscrit, Pierrot savetier, Pierrot marchand de salades, Pierrot chiffonnier, Pierrot tambour-major, Pierrot pacha, etc. Dans cette suprême et douloureuse circonstance, le pauvre Pierrot semble avoir à cœur d'épuiser tous les tours de sa gibecière; il se multiplie, il se dévoue, il touche à toutes les gammes de la passion, il exagère ses vices et ses qualités, il mange plus que de raison, il boit plus que de coutume, il vole partout, il aime à en mourir, il est pris de coliques enragées, il se laisse rosser avec une conscience touchante, il pleure comme un veau, il tremble comme la feuille; on croirait entendre sortir de ses lèvres sanglantes ces vers de Levavasseur :

> Je suis poltron,
> Plus poltron que Panurge et que feu Cicéron !
> J'ai peur de tout, de rien; j'ai grand'peur de mon ombre,
> Et quand, en tapinois, je vais dans la nuit sombre
> Vers quelque honnête cave aux complaisants verrous,
> Avec le froid au dos et la fièvre aux genoux,
> De mes dix maigres doigts arrondis autour d'elle,
> Faisant une lanterne avec une chandelle,
> Mon ombre, qui me suit, m'espionne à coup sûr
> Et, comme un mouchard noir, grandit le long du mur !

Deburau fils est très-varié et très-habile dans ces *Mémoires de Pierrot*, qui ont un succès d'attendrissement auprès des titis du boulevard du Temple.

Pendant ce temps-là, le théâtre des Variétés fait des économies d'esprit; il emprunte ses pièces d'actualité au répertoire de l'ancien Vaudeville, le Vaudeville d'il y a dix ans. *Une Semaine à Londres, trajet en trois heures et onze stations* (je transcris l'affiche), est un de ces chefs-d'œuvre qui datent si peu, que la plupart des spectateurs de lundi dernier croyaient assister à une nouveauté. M. Clairville est décidément un talent stationnaire, tout d'un bloc, et qui a donné son dernier mot en même temps que son premier. Tenez-vous bien à ce que je vous narre les mésaventures de la tribu de Béotiens qu'il est allé chercher dans la rue Saint-Denis (comme c'est flatteur pour la rue Saint-Denis, et quand cessera-t-on de diviser Paris en quartiers intelligents et en quartiers stupides!) pour les promener en chemin de fer, en bateau à vapeur, à Covent-Garden, au palais de l'Exposition? Je gage que vous préférez relire un petit volume que j'aperçois dans un coin de votre bibliothèque : *Un voyage de désagréments à Londres*, par M. Jules Lecomte.

On a cependant essayé de *rafraîchir* cette parade, en y ajoutant deux ou trois tableaux, un lion et un canard automates, une décoration représentant le *Merrimac* armé de son éperon, une scène dans la salle. Mais quels vieux lazzi! quelles gothiques farces! quels calembours barbus et moustachus! Et comme il ne fait pas bon se hasarder sans flacon et sans cassolette aux pièces de M. Clairville!

Il y a aussi une pantomime, dans le genre anglais, exécutée aussi bien que cela se peut à Paris par MM. Alexandre Guyon, Charles Blondelet, Négrié et Mme Lucile Durand. Je dis à Paris, car la violence des pantomimes britanniques est chose difficile à rendre et à déplacer; le clown ressemble à notre pierrot, comme le dogue ressemble au caniche. J'aurais désiré que M. Alexandre Guyon, qui représente ce personnage du clown, se fût pénétré davantage du portrait qu'en a exactement tracé M. Baudelaire: « Le Pierrot anglais n'est pas le personnage pâle comme la lune, mystérieux comme le silence, souple et muet comme le serpent, droit et long comme la potence, auquel nous avait accoutumé Deburau. Le Pierrot anglais arrive comme la tempête, tombe comme un paquet, et quand il rit il fait trembler la salle. Ce rire ressemblait à un joyeux tonnerre. C'était un homme court et gros, ayant augmenté sa prestance par un costume chargé de rubans superposés, qui faisaient autour de sa personne l'office des plumes et du duvet autour des oiseaux, ou de la fourrure autour des angoras. Par-dessus la forme de son visage il avait collé crûment, sans gradation, sans transition, deux énormes plaques de rouge pur. La bouche était agrandie par une prolongation simulée des lèvres, au moyen de deux bandes de carmin ; de sorte que, quand il riait, la bouche avait l'air de s'ouvrir jusqu'aux oreilles. Quant au moral, le fond était le même que celui que nous connaissons: insouciance égoïstique et neutralité. Indè, accomplissement de toutes les fantaisies gourmandes et rapaces au détriment tantôt de l'Arlequin, tantôt de Cassandre et de Léandre. Seulement, là où Deburau eut trempé le bout du doigt pour le lécher, il y plongeait les deux poings et les deux pieds, et toutes choses s'exprimaient ainsi dans cette singulière pièce avec emportement: c'était là le vertige de l'hyperbole. »

MM. Guyon et Blondelet, eux, n'ont rien d'hyperbolique ; ils se contentent de la tradition des Funambules, qu'ils possèdent d'ailleurs mieux que personne. Mais je ne sais quelle somnolence planait l'autre soir sur cette représentation d'*Une semaine à Londres*; l'attention était distraite, le rire se faisait attendre. Vainement, d'excellents acteurs, comme M. Ambroise et comme M. Potier, essayaient de se mettre en communication directe avec le public, celui-ci, justement mécontent du plat réchauffé qu'on lui servait, semblait ne rien comprendre à leurs avances.

C'est surtout à propos de ces productions, telles qu'*Une Semaine à Londres*, qu'on peut répéter ce mot trivial : « Le premier venu en ferait autant. » En voyant le théâtre livré à des auteurs d'une gaieté aussi mince, on s'étonne de l'abstention de certains écrivains tout à fait doués pour l'art dramatique. Cet étonnement et ce regret me reviennent chaque fois que je reçois un nouveau volume de M. Pierre Véron; c'est-à-dire tous les mois, ou au moins toutes les six semaines, car je ne sais pas de fécondité comparable à celle de ce spirituel collaborateur du *Monde illustré*. Le livre qu'il me fait l'honneur de m'envoyer aujourd'hui est intitulé : *Les Marchands de santé*. Que d'éléments de comédie dispersés là-dedans! Que de sujets de vaudeville éparpillés avec cette insouciance naturelle aux enfants prodigues du journalisme! Après avoir lu les chapitres de l'*Homme-certificat*, de l'*Inspecteur des Espérances*, du *Banquet des Nécrobiologistes*, où tant de gaieté recouvre tant d'observation, où une si vivace humour anime un thème si mélancolique, où le dialogue est si aisé, où le trait est si juste, je me suis répété pour la vingtième fois que c'était grand dommage de ne point voir ces heureuses qualités transportées au théâtre. Qu'est-ce qui peut détourner M. Pierre Véron de cette voie? De quelle sorte sont les considérations qui l'empêchent de se vouer à un genre dans lequel il serait promptement maître? Mystère ! mystère !

Quoi qu'il en soit, lisez *les Marchands de santé*; il y a là deux heures à mieux employer qu'à voir *Une Semaine à Londres*. — « Que l'ombre de Molière me protége! » dit M. Véron dans sa préface. Je voudrais que l'ombre de Molière, qui a de grands loisirs en ce temps-ci, fît plus encore, et qu'elle acheminât vers la scène notre jeune et actif collaborateur.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise du *Diable à quatre*, ballet-pantomime en trois actes de MM. de Leuven et Mazilier, musique d'Adolphe Adam. — Reprise de la *Xacarilla*, opéra en un acte de Scribe, musique de Marliani.

Le *Diable à quatre* est un ballet sans façon, un peu bourgeois, sensiblement terre à terre, et pour lequel les décorateurs, — gens amis du faste, — n'ont point eu à se mettre en dépense d'imagination. Ce genre de chorégraphie, qui comporte des effets de pantomime dans une proportion notable, n'exige pas les magnificences et les émerveillements de *l'Étoile de Messine*, d'*Orfa*, ou de *Sacountala*. C'est un malheur!... Une des conditions du spectacle dansé est d'éblouir par un déploiement de toiles peintes et d'étoffes chamarrées. On en doit revenir en se frottant les yeux.

Nous avouons d'ailleurs être peu sensible à la mimique telle qu'on la cultive à l'Opéra. Il nous semble que la scène est trop grande, et que le spectateur en est trop éloigné pour que la mise de talent des comédiens ne subisse pas un déficit regrettable. Quand le tuteur de Colombine ou d'Isabelle fronce le sourcil, avant de se dérider pour le dénoûment, il n'est guère aperçu que des musiciens de l'orchestre; le sourire de Léandre ne dépasse pas le troisième rang de stalles, et un clignement d'œil de son amoureux atteint à peine le parterre.

Il faudrait, pour être vu distinctement, et compris sans fatigue par le public, adopter un système de gestes plus accentués. Mais voici un autre écueil ; comment les us de l'Opéra s'accommoderaient-ils de gambades et de grimaces qui toucheraient de près aux farces de la foire, et tourneraient si vite en pasquinades grotesques ? Ce serait, sans beaucoup de profit, émouvoir les ombres de Benserade, de Guillaume Raynal, de Galant du Désert, ces maîtres qui, sous le danseur Louis XIV, ont inventé la dignité et les belles manières à l'usage de l'Opéra.

Il faut avouer que la question est embarrassante : trop d'expression et vous devenez trivials; trop de sobriété dans le jeu et on vous trouvera languissants, monotones, incompréhensibles. Plutôt que de résoudre le problème, nous aimons mieux déclarer notre prédilection pour le ballet à spectacle, en même temps que notre peu de goût pour le ballet d'action qui nous fait l'effet d'une comédie jouée par une troupe de sourds et muets.

Heureusement que l'histoire du *Diable à quatre* peut se passer d'éclaircissements, il y a assez longtemps qu'on la raconte. Tout le monde sait comment une certaine marquise, qui n'était point d'aimable humeur, fut changée par un génie en la femme d'un savetier, et comment la femme du savetier alla prendre la place de la marquise. Personne n'ignore les humiliations de l'une, les étonnements de l'autre, et l'épaisse moralité qui ressort de cette berquinade.

La première édition du *Diable à quatre* est de 1757. Ce n'était alors qu'une simple comédie « mêlée d'ariettes et de vaudevilles, » et dont l'idée avait été empruntée par Sedaine à une pièce anglaise (Desboulmiers, le très-naïf historien de l'Opéra-Comique, dit que « l'auteur a su parfaitement distinguer en cette occasion tout ce qui pouvait flatter ou blesser le goût de sa nation »). Plus tard, Solié musiqua la pièce de Sedaine, et nous nous rappelons avoir assisté à la reprise de sa partition au Théâtre-Lyrique, il y a environ dix ans. Enfin, M. de Leuven s'est servi de la même idée, — mais en la modifiant sensiblement, — et il en a fait un ballet qui a été représenté en 1845 avec de la musique d'Adam.

On vient d'en donner une reprise dont l'attrait est dans les grâces et le talent qu'y déploie Mme Petipa.

Depuis que nous avons vu Mme Petipa nos idées sur la danse se sont quelque peu modifiées. Nous admirons moins ce qu'on appelle le style et les bonnes traditions, et nous préférons ce laisser aller, cette indépendance, ce désordre charmant qui font de Mme Petipa une artiste à part. Il nous semble qu'on a trop sacrifié jusqu'aujourd'hui à des principes d'école qui règlent d'avance les moindres mouvements du danseur, et en font une espèce d'automate ou d'instrument de précision bon à tracer des figures de géométrie sur le plancher. Mme Petipa ne s'embarrasse guère de toute cette routine qui la ferait trébucher; elle fait ce qu'elle veut, quand elle le veut et où elle le veut. De là, son talent vraiment original et, d'ailleurs, si bien rehaussé par son incontestable beauté.

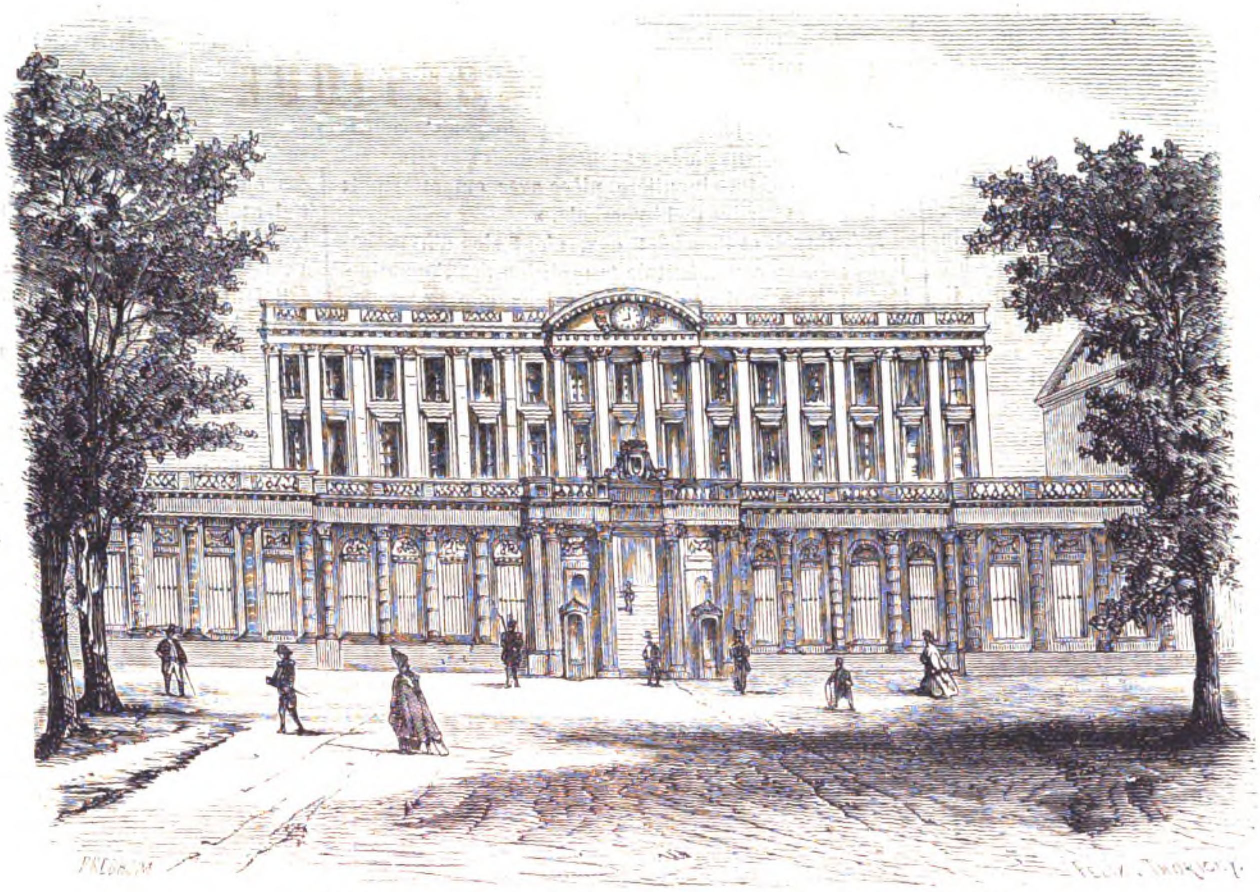
Un pas de mazourka a été intercalé dans le deuxième acte du ballet. Il est dansé avec un entrain remarquable par Mme Petipa et un Polonais, — un vrai Polonais,— dont le nom nous échappe.

Mme Zina-Merante est chargée de représenter la marquise. Sa part est assez mince, les auteurs ayant accumulé tous les moyens de succès sur le premier rôle, et cela dans une disproportion telle que Mme Merante n'en a que plus de mérite à avoir soutiré quelques bravos à son profit.

— Le même soir, on reprenait *la Xacarilla*, éternellement destinée à servir le lever du rideau aux compositions chorégraphiques et, par conséquent, à n'être écoutée que faiblement. Cette petite partition, quoique d'un ordre secondaire au regard de l'originalité, n'est pourtant pas tout à fait à dédaigner; on y remarque un beau quatuor, un trio, et surtout une chanson espagnole qui lui vaut son titre bizarre. D'autres prétendent que Scribe inventa le nom *Xacarilla*, parce qu'il n'avait pas dans son répertoire de pièce, dont l'intitulé commençât par un *X*, et qu'il tenait ainsi à user toutes les lettres de l'alphabet. J'ajouterai qu'entre ces deux versions il n'est pas facile de choisir, et qu'au surplus... c'est bien égal.

ALBERT DE LASALLE.

Hôtel de ville de Bordeaux, dévasté par un incendie le 13 juin.



Hôtel de ville de Bordeaux dévasté par un incendie, le 13 juin 1862.

Un vendredi et un 13! Que vont dire les gens superstitieux, et pourtant on pouvait s'attendre à un grand désastre, car l'hôtel de ville n'est que dévasté, et si les Bordelais ont perdu quelques-unes de leurs richesses, ils conservent les joyaux de leur écrin.

C'est vers onze heures du soir que le feu a éclaté. Le tocsin sonna seulement une heure après; l'eau manquait, et les pompiers qui s'étaient rendus sur le lieu du sinistre pompaient dans le vide; l'incendie s'était propagé rapidement.

Le pavillon central a surtout souffert, et les planchers s'étaient effondrés.

Ceux qui s'étaient rendus sur le lieu du sinistre n'avaient qu'une idée fixe : sauver les tableaux, et chacun se précipitait. On n'a pu les sauver tous. Quelques-uns, dont les cadres étaient trop grands et trop lourds, ont péri, comme on devait s'y attendre. Le moyen de les transporter assez vite dans une pareille bagarre? Le feu n'a heureusement pas atteint la salle qui contenait l'*Incendie de l'Austria*, de M. Isabey; le *Paysage* de M. Français; le *Combat de Sidi-Ibrahim*, de M. de Neuville, et la *Chasse aux lions* de M. Delacroix. Il a également respecté l'*Urbain Grandier* de M. de Jouy, et la belle toile de Tabar, représentant *Bonaparte cherchant les traces du canal de Sésostris*. L'*Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac*, par Gros, n'a pas trop souffert, bien qu'il ait subi, durant plusieurs heures, l'action des pompes.

Le musée est donc à peu près sauvé d'une ruine totale. Que ne peut-on en dire autant du cabinet des plans et de celui des archives : deux trésors d'une valeur inappréciable, qui ne sont plus qu'un monceau de cendres !

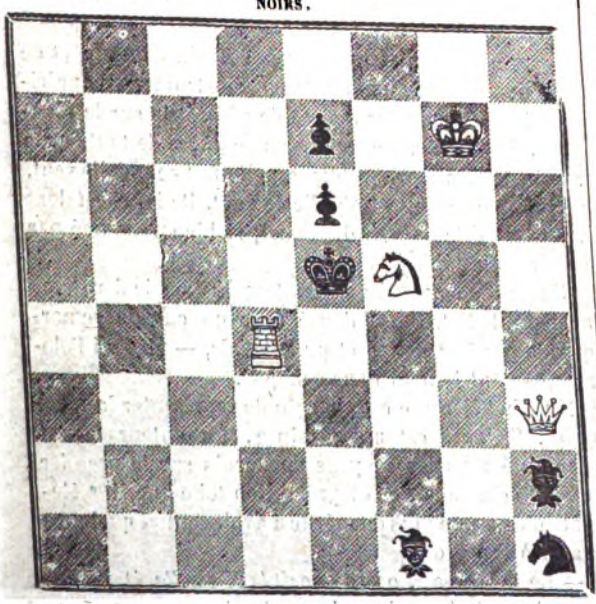
CHARLES YRIARTE.

ECHECS

Problème numéro 39

COMPOSÉ PAR M. LLOYD

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en deux coups.

Solution du problème n° 37.

Blancs.	Noirs.
1. T 7e TR	1. T 2e TD (A)
2. FR 7e CD	2. T pr F
3. T c T	3. Coup quelconque.
4. T c D éch. et mat.	

(A)

Blancs.	Noirs.
1.	1. P 7e CR
2. T 7e D échec.	2. F pr T
3. C 7e FR échec.	3. R 3e FD
4. F pr P éch. et mat.	

Solutions justes : MM. Grosdemange; Mabille, au Havre; Cercle des Echecs d'Angers; A. Aulit, à Mons; Misselieux; Café-Divans, à Limoges; Dermenon, sergent; Cercle philharmonique de Langon; Café C. Maderni, à Lyon; Auriger; L. Rossati; Visto; capitaine Didier, à Lyon; docteur Revel, à Saint-Omer; Société d'Echecs de Chartres; Fabrice; Lantoine, à Guise; E. et H. Frau, à Lyon; S. du Vert, à Thonon; N. Mille, à Abbeville; Ch. Aufrie; Cercle industriel de l'Aigle; colonel Silvestre.

Les autres solutions adressées sont inexactes ou incomplètes.

Autres solutions justes du n° 36 : MM. Fabrice; Auriger; Société d'Echecs de Chartres; Mille, à Abbeville; Café-Divans, à Limoges; docteur L. Cadolini, à Besançon.

P. JOURNOUD.

Plusieurs de nos abonnés, tout en nous remerciant des magnifiques gravures au burin que nous leur avions données en prime, nous ont reproché de ne pas offrir de sujets religieux. Dans le but de leur être agréables, nous venons d'acheter un certain nombre d'épreuves de la magnifique lithographie du tableau de Rubens : *Saint-Grégoire*, tableau qui se trouve dans le musée de Grenoble. La planche lithographique a été exécutée par M. Pirodon, pour Son Altesse la princesse Mathilde.

Nous livrerons, à partir du 5 juillet, à nos abonnés, cette magnifique lithographie au prix de 2 francs, prise dans nos bureaux. Pour la recevoir à domicile, franco et parfaitement emballée, ajouter 2 francs pour le port et l'emballage.

Nous engageons nos abonnés à comparer les primes que nous leur offrons à celles données par certaines publications qui cherchent à nous imiter en donnant à leurs abonnés des gravures sur bois; ces planches, imprimées, comme le *Monde illustré*, sous la presse mécanique, reviennent au prix d'un numéro du journal. Pendant la guerre d'Italie, nous avons offert sept ou huit primes semblables à nos abonnés, que nous leur envoyions gratuitement et franco, ainsi que tous les suppléments que nous joignons au journal.

Tout abonné au *Monde illustré* peut toujours se procurer nos primes :

Jane Gray, **Lord Strafford,**	Au prix de : 7 fr. prises dans nos bureaux.
Henri IV et ses enfants, **François Ier chez Léonard de Vinci,**	Au prix de : 5 fr. prises dans nos bureaux.

Et la lithographie Saint-Grégoire, d'après Rubens

AU PRIX DE 2 FRANCS.

Pour recevoir ces primes *franco* et parfaitement emballées, ajouter 2 francs pour port et emballage.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Au Louvre, les curieux jugent le tableau de Napoléon à Eylau hors ligne; Gros l'a peint dans l'éclat de sa renommée.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

(1er SEMESTRE 1862.)

TOME X

(Du 1er Janvier au 30 Juin 1862.)

TEXTE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1er SEMESTRE 1862.

GRAVURES

FIN DES TABLES DU DIXIÈME VOLUME.